Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/collectionintgra91mign

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS CHRÉTIENS.

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS CHRÉTIENS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° Les Œuvres oratoires des Prédicateurs qui ont le plus illustré la Chaire française depuis 1789 jusqu'à nos jours,

SAVOIR :

DE MONTIS, MONMOREL, MAUREL, J. LAMBERT*, RIBIER, DESSAURET, RERGIER, DE LIGNY, PERRET DE FONTENAILLES, SALAMON, LENFANT, VILLEDIEU, DE BEAUVAIS, DE NOÉ, COSSART, DE BEAUREGARD, CORMEAUX, DE BOISGELIN, GÉRARD, ANOT, GUÉNARD, L'ABBÉ RICHARD, LEGRIS DUVAL, DE LA LUZERNE, BERTIN, DE BOULOGNE, DE BILLY, FOURNIER, RORDERIES, LONGIN, DOUCET, ROBINOT, LABOUDERIE, FRAYSSINOUS, BOYER, ROY, BONNEVIE, CAFFORT, BOUDOT, GUILLON, FEUTRIER, OLIVIER, DE MONTBLANC, TAILLAND, LES FRÈRES LACOUDRE ;

2° Les plus remarquables Mandements, ou Discours

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE RONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN ÉV. DE LA ROCHELLE ; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY ; DE RONNECHOSE, ARCH. DE ROUEN ;

DE NOSSEIGNEURS MELLON-JOLLY, ARCH. DE SENS ; DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES ; GUIBERT, ARCHEV. DE TOURS ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; THIBAULT, ÉV. DE MONTPELLIER ; DE MARGUERYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY, DEPUIS ARCHEV. DE BOURGES ; RÆSS, ÉV. DE STRASBOURG ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; BARDOU, ÉV. DE CAHORS ; ANGEBAULT, ÉV. D'ANGERS ; DIFFÈTRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ; DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARBES ; WICART, ÉV. DE LAVAL ; PAVY, ÉV. D'ALGER ; DE MORLHON, ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; FEULQUIER, ÉV. DE MENDE ; PIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILE, ÉV. DE VERSAILLES ; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE VALENCE, MAINTENANT ARCHEV. D'ALBY ; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; RENDU, ÉV. D'ANNECY ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE BRUGES ; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL ; LECOURTIER, ÉV. DE MONTPELLIER.

3° Les Sermons

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MGR COQUEREAU, CHANOINE-ÉVÊQUE DE SAINT-DENIS ; MM. DE GENOUDE, DU CLERGÉ DE PARIS ; RORITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; NOEL, VIC. GÉN DE RODEZ ; LALLIER, VIC. GÉN. DE SENS ; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, A PARIS ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, VIC. GÉN. A LA ROCHELLE ; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES, MAINTENANT ÉVÊQUE DE NAMUR ; GRIVEL, CHANOINE-PRÊTRE DE SAINT-DENIS ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS ; MAUPIED, DU CLERGÉ DE SAINT-BRIEUC ; BARTHÉLEMY, DU CLERGÉ DE PARIS ; DE CASSAN-FLOYRAC, ID. ; SAINT-ARROMAN, ID. ; LE NOIR, ID. ; CARANÈS, DU CLERGÉ DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ ; MANNING, MAINTENANT ARCHEVÊQUE DE WESTMINSTER, TRADUITS PAR M. MERMILLOD, CURÉ DE GENÈVE, MAINTENANT ÉVÊQUE D'HÉBRON ; MERCIER, DU CLERGÉ DE LYON ;

4° Un grand nombre de Cours de Prônes

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES, SAVOIR : THOMAS A KEMPIS, DUPERRON, RICHELIEU, S. VINCENT DE PAUL, DE CONDREN, FOUCAULT, DE LAMONT, PÉZENNE, GAMBART, BEUVELET, DE RANCÉ, LE VALOIS, CHENARD, MONMOREL, GIRARD, LAMBERT, CHEVASSU, DE FITZ-JAMES, BILLOT, REGUIS, DE BULONDE, GRISOT, CARRELET, BESPLAS, COCHIN, HENRI, REYRE, JAUFFRET, LACOSTE, MÉRAULT.

5° Une série d'ouvrages sur les règles de la bonne prédication ;

6° Un grand nombre de tables différentes, présentant sous toutes leurs faces les innombrables matières de cette immense collection :

PUBLIÉE PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

EDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUATRE-VINGT-ONZIEME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,
ET TOME VINGT-QUATRIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

MONMOREL.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE THIBAUD (AUPARAVANT D'AMBOISE), 20,
AU PETIT-MONTROUGE, AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1866

UNIVERSITAT
O. M.
BIBLIOTECA

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGT-ONZIÈME
DE LA PUBLICATION ENTIÈRE DES ORATEURS,
ET TOME VINGT-QUATRIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

LE P. CHARLES DE MONMOREL.*
(Tome Ier.)

Œuvres oratoires.

Préface. 9

Discours et Homélies sur les Evangiles de tous les dimanches de l'année. 15

Homélie sur la Passion de N.-S. Jésus-Christ selon les quatre Evangélistes. 979

Discours et Homélies sur les Mystères de Notre-Seigneur. 1125

BX
1756
.A2 M5
1844
V.91

* Voir au tome LXVIII de notre *Collection des Orateurs* une Notice sur De Monmorel, ainsi que ses *Sermons* jusque-là inédits. Voir également au tome XCII. Ed.

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

CHARLES DE MONMOREL,

AUMONIER DE Mme LA DUCHESSE DE BOURGOGNE (*).

A MADAME DE MAINTENON.

Madame,

C'est une obligation aux ministres de l'Evangile de l'annoncer de vive voix, ou de l'expliquer par leurs écrits; mais c'en est une essentielle aux grands de la terre de l'appuyer de leur autorité, et de l'enseigner par leurs actions.

Qui jamais mieux que vous, Madame, s'est acquitté de ce devoir, et nous a fait plus sensiblement connaître qu'on peut allier la religion avec la grandeur, la simplicité de la foi avec la sublimité de l'esprit, l'amour de la retraite avec les occupations de la cour: en un mot posséder tous les avantages de la nature et de la fortune sans sortir de la modération; jouir de la gloire la plus délicate, sans s'en élever; et ne la recevoir des hommes, que pour la rendre à ce Dieu jaloux qui a voulu se la réserver? Aussi, Madame, en mettant votre illustre nom à la tête de ces Homélies, je n'ai point eu d'autre dessein que de joindre l'exemple aux préceptes; et pour confondre, ou pour animer les chrétiens lâches et indévots, mettre comme dans un même point de vue, les maximes de l'Evangile, et une « Femme forte » qui les observe avec tant d'édification.

Que d'autres donc célèbrent toutes ces grandes qualités que l'on respecte en vous: pour moi, Madame, je n'admire que vos vertus chrétiennes, qui vous ont procuré la confiance d'un prince, dont l'estime est la preuve la plus infaillible et la plus précieuse récompense du mérite: je ne connais que votre zèle pour la religion, que votre tendresse pour les pauvres, que le soin charitable avec lequel vous faites élever sous vos yeux ce grand nombre de jeunes vierges qui porteront dans tous les lieux, et feront revivre dans tous les temps, et votre nom, et votre piété.

Plaise au Seigneur, Madame, que l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter puisse servir à votre louable dessein, et que ces âmes innocentes instruites et touchées des vérités de l'Evangile, conçoivent un vrai dégoût pour tous ces livres dangereux, dont le mensonge fait le principal ornement. Ce sont les vœux de celui qui est avec un profond respect,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

DE MONMOREL.

PREFACE.

La manière dont on traite ici l'Evangile ne doit pas être regardée comme nouvelle, puisqu'il ne faut que lire les Pères, pour voir qu'ils l'ont suivie le plus ordinairement; leur exemple devait suffire pour avoir engagé les ministres de la parole de Dieu à marcher dans la même route; cependant l'on ne peut disconvenir que depuis plus d'un siècle, elle n'ait été la moins connue.

L'on a vu pendant un temps qu'un sermon était une leçon de théologie; on ne prêchait que pour les savants: on se servait dans la chaire des termes les plus obscurs de l'Ecole; le peuple estimait les prédicateurs à proportion qu'il comprenait moins ce qu'ils disaient, et les prédicateurs uniquement attachés à expliquer le dogme, négligeaient absolument la morale.

Comme il est assez ordinaire de tomber d'une extrémité dans une autre sans passer par le milieu, la foule des prédicateurs tirent ensuite leur capital de la morale, et abandonnèrent entièrement le dogme: plusieurs même, dont le principal mérite était

(*) *Voir* au tome LXVIII de notre *Collection des Orateurs* une Notice sur De Monmorel, ainsi que ses *Sermons* jusque-là inédits. ED.

de parler poliment, et de connaître aussi bien les intrigues du monde qu'ils étaient peu instruits des principes de la religion, donnèrent moins dans la morale de Jésus-Christ, que dans celle des philosophes ; déclamant contre les défauts de l'homme, bien plus que contre les vices du chrétien et se contentant aux jours qu'on célèbre nos plus augustes mystères d'en parler superficiellement, pour se jeter dans des détails, aussi peu capables d'instruire l'esprit, que de toucher le cœur : d'où il arrivait qu'après avoir entendu ces sortes de prédicateurs pendant le Carême entier, si d'ailleurs l'on ne savait pas sa religion, et ce qui est contenu dans les Evangiles, l'on n'en était guère mieux instruit le dernier jour que le premier.

En prenant cependant le parti de l'homélie, on n'a pas le dessein de soutenir qu'on ne puisse point prendre d'autre parti, et que tous les prédicateurs doivent toujours s'y assujettir ; nous devons convenir de bonne foi qu'il y a dans notre religion des vérités si grandes, que pour en approfondir une seule, il faut un discours tout entier, et c'est ainsi que saint Chrysostome en a usé dans ceux qu'il a prononcés à Antioche ; mais nous devons aussi avouer, qu'il faut tant de talents pour les établir, et les mettre dans tout leur jour, que plusieurs ne font que les affaiblir et les embrouiller en voulant les prouver et les éclaircir.

Or qui peut douter qu'au moins les prédicateurs, dont les idées sont plus bornées, ne fissent beaucoup mieux de suivre cette ancienne manière de prêcher, estimée aujourd'hui, et approuvée de ceux qui ont le meilleur goût ; s'ils veulent en essayer, ils la trouveront plus aisée pour eux, et plus utile pour les autres : ces deux considérations doivent paraître assez importantes pour mériter qu'on y fasse quelque attention.

Les premières qualités requises dans un prédicateur qui prend à son gré une matière pour la traiter dans un seul discours, sont *l'invention* et *la disposition :* qualités absolument nécessaires pour choisir un dessein toujours important ; pour le diviser, sans que la division en détruise l'unité, pour trouver d'abord tous les matériaux qui doivent entrer dans la construction d'un ouvrage, et les arranger selon la place qu'ils y doivent avoir, comme un architecte fait un plan de son édifice, et le conçoit entièrement dans son idée, avant qu'il en jette les fondements.

Il faut donc qu'un esprit soit bon et solide, pour bien choisir son sujet ; vaste et étendu, pour l'embrasser tout entier, droit et juste, pour ne point s'en écarter : il faut avec un grand naturel avoir beaucoup d'acquis, pour prendre de l'Ecriture et des Pères ce qui est fait pour le prouver, et l'établir : sans quoi on ne fait que coudre des pensées qui n'ont entre elles nulle liaison, ou qui ne tendent pas à un même but, et l'on compose un ouvrage dont toutes les parties peuvent être belles en détail, mais qui sera toujours défectueux, parce qu'il manquera, ou d'une fin assez importante, ou de justesse, ou de preuve et d'autorité.

Ces talents sont rares, sans doute ; mais l'on peut s'en passer, dès qu'on explique, et qu'on suit l'Evangile pas à pas : ce qui doit être un motif suffisant, pour déterminer ceux qui ne les ont point, à prendre ce parti.

En effet, le prédicateur n'est point alors embarrassé sur le choix de sa matière, puisqu'elle se présente d'elle-même dans les paroles, ou dans les actions du Fils de Dieu.

Il ne peut pas d'ailleurs s'écarter longtemps ; ce qui arrive très-souvent dans les sermons ordinaires où l'auditeur, lassé de suivre un discours sans suite et sans ordre, guindé, et rampant tout ensemble, le perd de vue et manque d'attention ; mais au contraire le prédicateur, qui est toujours attaché à son Evangile, s'en sert comme d'un fil qui le guide, et d'un appui qui le soutient.

Il trouve enfin plus aisément dans les Pères de quoi établir les vérités qu'il avance ; il suffit de lire ce qu'ils ont écrit sur le même sujet, et de marcher après eux pour rencontrer, et recueillir en son chemin les preuves dont on a besoin : au lieu qu'en se frayant à soi-même une route nouvelle, on ne peut guère profiter de leurs écrits, que quand on les a lus exactement, et qu'on a de plus une mémoire à qui rien n'échappe de ce qu'on a lu.

Au reste, comme l'Evangile est un fonds inépuisable qu'on peut diversifier en mille façons différentes, chacun peut choisir celle qui convient le plus à son génie ; mais soit que prenant les Pères pour modèle, l'on parcoure l'Evangile sans division ni partage, n'en laissant rien passer qu'on n'en tire quelque moralité : car il n'y a pas dans toute l'Ecriture, dit saint Chrysostome, une virgule ni un iota, qui ne puisse servir à notre instruction ; soit que pour se conformer à l'usage d'aujourd'hui, l'on prenne deux points, dont le premier consiste en une explication littérale, et le second en quelques réflexions morales ; soit enfin que l'on partage l'Evangile en deux ou en trois parties, pour y prouver une seule vérité : ce qui se peut faire facilement dans quelques-uns, et difficilement dans ceux où il entre différents sujets ; l'on ne peut manquer de prendre une bonne voie, dès lors qu'on se propose pour but de donner au peuple l'intelligence de l'Evangile : ce qu'on peut dire de plus certain, est que la manière qui l'expliquera le mieux, sera toujours la plus utile et la plus profitable.

Il y a deux sortes de vérités, les unes qui regardent l'esprit et les autres la volonté ; il faut croire les premières, et pratiquer les secondes. Le devoir donc d'un prédicateur, qui ne doit avoir en vue que le profit et l'utilité de ses auditeurs, est de ne séparer jamais le dogme de la morale, d'instruire et de toucher ; d'établir dans tous ses discours des principes reçus dans la théologie, d'où suivent naturellement des conséquen-

ces qui puissent servir de règles pour les mœurs.

Or, il arrive souvent que les prédicateurs qui négligent d'expliquer l'Evangile, n'entrent point dans le dogme propre à instruire les chrétiens de leur créance et de leur religion, non plus que dans une morale qui soit véritablement celle de Jésus-Christ ; comme elle ne porte quelquefois sur aucun fondement, elle ne fait aucune impression : aussi qui peut dire le peu de fruit que produisent tous ces discours qui, n'étant que l'ouvrage de l'esprit humain, flattent tout au plus les oreilles quand on les entend, et s'évanouissent de la mémoire, dès qu'on les a entendus.

Au contraire, quand on s'attache à suivre l'Evangile, le dogme devient inséparable de la morale; l'on trouve dans les paroles et dans les actions du Fils de Dieu le fondement de toutes les vérités du christianisme, et les conséquences qu'on tire des principes que Jésus-Christ a posés lui-même, étant tout d'un autre poids, ne peuvent manquer de produire tout l'effet qu'on doit attendre de pareils discours. Alors, l'on parle à l'esprit et au cœur; l'un est éclairé, et l'autre ému en même temps; la lumière de la vérité se fait jour dans les plus épaisses ténèbres, tandis que *la voix de Dieu accompagnée de force* (*Psal.* XXVIII, 4) détruit tous les obstacles : en un mot, cette divine parole, semblable au tonnerre, brille et frappe tout d'un coup, *et brise les plus hauts cèdres du Liban.* (*Ibid.*, 5)

Ce n'est pas assez que l'homélie soit la plus capable d'instruire et de toucher; ce qui fait d'ailleurs qu'elle est plus profitable, c'est que les vérités qu'on y traite étant toujours importantes, et le prédicateur n'étant véritablement dans cette occasion que l'interprète des paroles de Jésus-Christ, ne disant jamais rien que ce que le Fils de Dieu a dit le premier, en parlant toujours en son nom; l'auditeur persuadé qu'en écoutant un homme, c'est Dieu même qu'il écoute, est, pour ainsi dire, forcé de joindre un plus profond respect à une plus grande attention.

Ajoutons qu'on retient avec plus de facilité ce qu'on a entendu, soit dogme, soit morale; comme l'Evangile est le fondement de l'homélie, pourvu que suivant le conseil de saint Chrysostome (Hom. 11, *in Matth.*), on ait soin de le lire avant la prédication, il est aisé de la repasser tout entière dans son esprit, et de l'imprimer profondément dans sa mémoire; c'est alors que retiré dans le secret, l'on peut non-seulement repaître son âme d'une nourriture toute céleste, mais même en faire part à toute sa famille : répéter le discours que l'on a ouï à ceux qui ne l'ont point entendu, et communiquer ces sortes de biens dont on remplit les autres, sans souffrir aucune diminution pour soi.

Concluons qu'une explication de l'Evangile qui nous fait entrer peu à peu dans la connaissance des vérités que nous ignorions auparavant, nous ouvre l'esprit, et nous donne l'intelligence nécessaire pour comprendre ensuite de nous-mêmes celles qui nous avaient toujours paru remplies d'obscurités, et c'est ainsi que plus on se rend la parole de Dieu familière, moins on en a de dégoût; plus on la médite, plus on l'aime, et on la chérit. (S. Greg., *Moral.*, lib. XX, cap. 1.)

En vain voudrait-on prévenir le public sur le profit qu'il peut tirer de ce travail, c'est à lui à en juger par lui-même; ce qui est vrai, c'est que si l'on a réussi dans l'idée qu'on s'est proposée, il y a peu de personnes qui n'en retirent quelque utilité.

Comme le meilleur livre qu'on puisse remettre entre les mains des chrétiens, est sans doute celui de l'Evangile, l'on n'a cru ne pouvoir rien faire de plus avantageux en faveur de ceux qui ont coutume de faire une lecture spirituelle, ou de plus propre pour en inspirer le goût à ceux qui n'en font point, que de distribuer l'Evangile du dimanche pour chaque jour de la semaine, et de donner ainsi, verset à verset, pour tous les jours de l'année, une explication littérale et morale de tout ce que le Fils de Dieu a fait, et a enseigné pendant le cours de sa vie mortelle.

L'on a eu aussi en vue de travailler pour ceux qui sont chargés d'annoncer la parole de Dieu, et principalement pour les curés, qui ont, ce semble, des obligations particulières de s'attacher à l'homélie, puisque l'ancienne coutume de monter en chaire après l'Evangile, vient en partie de ce qu'on donnait alors aux fidèles l'explication de celui dont on venait de faire la lecture : or, à quelque manière d'instruction que les ministres du Seigneur s'arrêtent, l'on a fait en sorte qu'ils pussent trouver tout d'un coup ce qu'ils seraient obligés de chercher dans les Pères, et dans les interprètes avec beaucoup de peine et de soin.

Il a paru qu'il ne devait pas être indifférent de savoir dans quelle occasion et dans quelle année de la prédication du Sauveur s'est passé le fait dont il est parlé dans chaque Evangile : ainsi, après en avoir donné une traduction exacte et fidèle, c'est à quoi l'on a d'abord satisfait. Comme la fin des évangélistes a été de faire croire en Jésus-Christ, ils se sont mis peu en peine de raconter, suivant l'ordre des temps, les miracles du Fils de Dieu; car il suffit, pour faire croire en lui, d'avoir rapporté ceux qu'il a faits, sans qu'il importe pour l'éducation de l'Eglise, et l'avantage de ceux qui croient, de savoir l'ordre de ses actions miraculeuses; mais puisque les Pères ont bien jugé à propos de composer des livres exprès pour nous en donner la suite, sans doute sera-t-on bien aise de pouvoir s'en instruire.

Cet Ouvrage devant servir également aux personnes qui entendent le latin, et à celles qui ne l'entendent pas, on a peu cité les Pères dans leur langue originale, étant persuadé qu'un passage qu'on n'entend point,

et qu'on rencontre en son chemin, ne sert qu'à rompre le fil du discours : l'on s'est contenté de les mettre au bas de la page, afin que ceux qui en auront besoin puissent en profiter; l'on n'a pas cru qu'il fût de la même nécessité d'y mettre tout ce qui est tiré de l'Ecriture : le chapitre et le verset qui sont cités suffisent pour y avoir recours, et le trouver quand on voudra.

L'on aurait pu s'en tenir à ce premier dessein, cependant l'on y a ajouté un petit discours, pour être comme le plan d'un plus grand sur le sujet principal de chaque Evangile, avec un texte, une division, et une prière à Jésus-Christ; l'expérience que l'on a, combien ces sortes d'ouvrages sont recueillis et profitables, a fait joindre ce second au premier. Fasse le Ciel que l'un et l'autre puissent servir à la gloire de Dieu, à l'utilité du prochain, et à la sanctification de celui qui les a entrepris.

HOMÉLIES

SUR LES EVANGILES DE TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNEE,

OU L'ON TROUVE UNE EXPLICATION LITTÉRALE ET MORALE DES ÉVANGILES DISTRIBUÉS VERSET A VERSET, POUR SERVIR DE LECTURE SPIRITUELLE TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

AVEC UN PETIT DISCOURS MORAL SUR LE SUJET PRINCIPAL DE CHAQUE EVANGILE, CONTENANT UN TEXTE, UNE DIVISION, ET UNE PRIÈRE A JESUS-CHRIST.

Ier DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur l'Evangile selon saint Luc., c. XXI, v. 25-33.

Le Sauveur du monde sortant du temple quelques jours avant sa Passion (*Matth.*, XXIV, 1), ses disciples s'approchèrent de lui, pour lui en faire remarquer la structure et la solidité, et s'étant assis sur la montagne des Oliviers (*Ibid.*, 3), il prit de là occasion de leur parler de la destruction du temple, en leur disant, qu'il viendrait un temps auquel de tout ce qu'ils voyaient, il ne demeurerait pas pierre sur pierre. Ils lui demandèrent quand ces choses arriveraient, et quel signe il y aurait de son avénement, et de la fin du monde. Après avoir répondu à la première question qu'ils lui faisaient, et leur avoir prédit tous les malheurs qui devaient arriver aux Juifs avant la ruine du temple, et la désolation de Jérusalem, il répondit à la seconde, en les avertissant des signes qui précéderont sa venue, en leur disant tout ce qui regarde le jugement dernier; et c'est ce qui fait la matière de l'Evangile d'aujourd'hui.

L'Eglise, cette Mère sage et pleine de tendresse pour ses enfants, le leur propose le premier et le dernier dimanche de l'année ecclésiastique, pour leur faire comprendre qu'ils doivent vivre toujours dans la frayeur et dans la crainte; mais dans une crainte salutaire, qui puisse leur inspirer la vigilance chrétienne.

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre; les nations seront dans l'abattement, et dans la consternation, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots. Tout l'univers ne semblera-t-il pas alors s'être déclaré contre l'homme? et « après, dit saint Grégoire, qu'il a fait servir à l'usage de ses passions ce qu'il avait reçu pour l'usage de sa vie, tout ce qu'il a perverti par ses péchés, servira à sa punition et à sa peine (1).» Saint Matthieu explique les signes qui arriveront dans les astres : *Le soleil*, dit-il, *s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel.* (*Matth.*, XXIV, 29.) C'est-à-dire, qu'il semblera qu'elles soient tombées, parce qu'elles ne luiront plus, disent les interprètes.

Si le ciel menace ainsi l'homme, la terre ne lui sera pas plus favorable, elle sera ébranlée jusque dans ses fondements; et la mer qui ne sera plus retenue par les bornes que le Seigneur lui a prescrites (*Job*, XXXVIII, 11), s'élèvera avec des mugissements horribles, et paraîtra toute prête à submerger l'univers. Qui pourrait exprimer quel sera l'état de l'homme, tout environné des périls les plus grands et les plus inévitables? aussi quand l'Ecriture parle du jour du jugement dernier, c'est en des termes capables de glacer le sang dans les veines. *Ce sera*, dit un prophète, *un jour de fureur et de colère, de tristesse et de serrement de cœur; d'affliction et de misère; de ténèbres et d'obs-*

(1) Omnia quæ ad usum vitæ accepimus, ad usum convertimus culpæ; sed omnia quæ ad usum pravitatis infleximus, ad usum nobis vertentur ultionis. (S. Greg., hom. 35, in *Evang.*)

carité; de nuages et de tempêtes. (*Sophon.*, I, 15.) Un jour, où le Juge aura *les yeux comme un flambeau ardent; le son de la voix comme le bruit d'une multitude d'hommes; le visage brillant comme les éclairs* (*Dan.*, X, 6), *en la bouche une épée tranchante des deux côtés.* (*Apoc.*, I, 16.) *Le Seigneur*, selon l'expression du prophète Isaïe, *paraîtra dans les feux; son char viendra fondre comme la tempête, pour répandre son indignation et sa fureur, et pour exercer sa vengeance au milieu des flammes.* (*Isa.*, LXVI, 15, 16.)

Lundi. — Pourquoi donc sommes-nous si peu effrayés de ce jour terrible? Nous pouvons en apporter deux raisons.

La première, c'est que le jugement dernier nous paraît très-éloigné, et qu'uniquement occupés à écarter les maux présents, nous ne sommes que faiblement touchés des maux à venir.

La seconde, c'est qu'on regarde les signes qui précéderont, et qui, pour ainsi dire, nous feront voir la nature agonisante, comme des événements où tout le monde a le même intérêt, et que les maux qui doivent être généraux font moins d'impression sur chacun de nous, que ceux qui nous regardent en particulier. Mais pour dissiper ces deux illusions, approchons, 1° ce jour qui paraît si éloigné; 2° faisons sentir à chaque pécheur que ces signes terribles, dont il est parlé dans notre Evangile, arriveront pour lui seul au temps de sa mort, et lui feront souffrir une agonie effroyable.

Le jugement, dites-vous, est éloigné; et le prophète Joël vous assure qu'*il va venir*, et qu'*il est déjà proche.* (*Joel.*, II, 1.) Disons plus: le Fils de Dieu vous répond que *l'heure fatale n'en est connue que du Père céleste* (*Matth.*, XXIV, 36); que *comme l'éclair qui part de l'Orient, s'étend tout d'un coup jusqu'à l'Occident, il en sera ainsi de l'avénement du Fils de l'Homme* (*Ibid.*, 27); et que vous touchez du doigt ce terme décisif de votre éternité.

En effet, dit saint Jérôme (*In Joel.*, cap. II), nous savons que le Seigneur ne fera que confirmer, dans le jugement universel, l'arrêt qui aura été prononcé dans le particulier; or ce jugement particulier qui fixera notre état arrivera au moment de notre mort; d'où il faut conclure que comme il n'y a point d'instant où nous ne puissions mourir, il n'y a point d'instant où nous ne puissions être jugés; et qu'ainsi ce jugement qui nous paraît si éloigné, ne l'est peut-être que d'un seul jour, peut-être que d'un seul moment.

Mais considérons en second lieu un pécheur au lit de mort, et nous verrons pour lui seul, *le soleil obscurci, la lune privée de lumière, les étoiles tombées, les peuples dans la consternation; la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots.*

Ce sera alors que sa foi, qui est le soleil de son âme, sera éteinte; que sa volonté, dont l'inconstance est le symbole de la lune (*Eccli.*, XXVII, 12), ne recevant plus aucune lumière de ce soleil, ne donnera aucun rayon d'espérance; que son esprit, sa raison, son imagination, dont l'éclat et le brillant forment comme autant d'étoiles, tomberont en défaillance; que toutes les nations seront dans l'abattement, c'est-à-dire que sa famille ses parents, ses amis, qui sont pour lui toutes les nations du monde, seront touchés, et consternés de cette horrible spectacle; et ce qui ne se peut exprimer, ce sera le bruit effroyable des flots de la mer; c'est-à-dire le tumulte de toutes ses passions qui l'abreuveront d'amertume, l'agiteront au dehors, et le déchireront au dedans: tantôt une fausse espérance de guérison paraîtra le calmer pour un moment; ensuite un accès redoublé, et une crainte véritable de la damnation prochaine le précipiteront jusqu'au fond des abîmes. Et c'est ainsi qu'il arrivera à la mort, et à la fin de cet homme, qui est un abrégé du monde, ce qui arrivera à toute la nature dans la destruction du monde entier: d'où il faut conclure combien grande doit être sa crainte et sa frayeur, puisque ce mal général lui deviendra dans sa mort un mal particulier. «Il verra, dit un Père, à droite, ses péchés; à gauche, les démons; dessous lui, l'enfer ouvert; dessus un Juge irrité; derrière, le monde qui le pousse; devant, la mort qui l'attend; au dehors, il éprouvera la colère de Dieu; au dedans, il ressentira des remords qui le déchireront: et de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouvera que des sujets de désespoir, de rage (2). »

En vain nous nous flattons que ce funeste malheur ne regarde que les pécheurs; hélas! de la manière dont nous vivons, chacun de nous ne doit-il pas craindre qu'il ne lui arrive une mort pareille à celle que nous venons de décrire, et que ce que nous avons dit du pécheur, ne soit le sort déplorable de la plupart des chrétiens! Si ces signes sont prodigieux et terribles, les effets qu'ils produiront ne le seront pas moins.

Mardi. — *Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui devra arriver à tout le monde, car les vertus des cieux seront ébranlées.* Encore si les pécheurs effrayés et consternés de ces signes étaient subitement frappés d'un coup de foudre, qui pût les exterminer sur-le-champ; mais non, cette confusion de la nature prête à rentrer par la justice d'un Dieu en courroux dans le même chaos d'où sa puissance l'avait tirée, *ne sera que le commencement des douleurs* (*Matth.*, XXIV, 8), et ne paraîtra à ces pécheurs que les préludes d'une vengeance divine, qui détruit d'abord des êtres insensibles avant que de les détruire eux-mêmes. *Ils boiront à longs traits le calice de la colère de Dieu, et le boiront jusqu'à la lie*, dit le prophète Isaïe. (*Isa.*, LI, 17.) Ils sécheront de crainte dans l'attente de ce qui devra leur arriver: *Arescentibus hominibus præ*

(2) A dextris, scelera; a sinistris, dæmonia; subter, inferni chaos; super, judex iratus; retro mundus pellens; ante, mortis jaculum; foris ira Dei; intus, conscientia remordens. (S. Anselm.)

timore, et exspectatione, quæ supervenient universo orbi ; de même qu'un criminel coupable de trahison envers son roi attend son arrêt dans une frayeur qu'on ne peut exprimer, sûr qu'il est que son crime est connu à ses juges, incertain seulement du genre de mort qu'on lui fera endurer ; mais le supposant tel qu'il puisse par une sévérité extraordinaire intimider à jamais ceux qui seraient capables d'un tel forfait. Cet appareil *du Dieu des vengeances* (*Psal.* XCIII, 1), qui commence par anéantir la lumière à la destruction du monde, comme il avait commencé par la former à la création de l'univers (*Gen.*, I, 3), *ébranlera les vertus des cieux*, c'est-à-dire, que les anges mêmes trembleront dans ce moment, comme des enfants remplis d'une crainte filiale sont consternés, quand ils voient leur père en courroux, quoique, sûrs de leur innocence, ils sachent bien que sa colère ne doit point tomber sur eux.

De ceci concluons deux choses qui puissent servir à notre instruction.

La première, que nous ne pouvons mieux connaître la grandeur de la miséricorde de Dieu, que par cet Evangile même. En effet, il ne nous y parle de sa colère, et il ne nous la rend terrible, que pour nous la faire éviter. Il nous y fait connaître que s'il nous punit, ce sera malgré lui, puisque, bien loin de chercher à nous surprendre, il nous avertit de veiller sans cesse pour nous donner lieu d'éviter toute surprise. Il nous montre l'arc tendu par toutes les menaces qu'il nous fait : or, montrer l'arc tendu à celui qui est devant la flèche prête à être décochée contre lui, n'est-ce pas l'avertir de s'enfuir, de se retirer ? *Dedisti timentibus te significationem, ut fugiant a facie arcus.* (*Psal.*, LIX, 6.) Celui-là, dit saint Augustin, n'a pas la volonté de frapper, qui avertit de prendre garde à soi : *Nemo ferire volens dicit, observa.* N'abusons pas de la miséricorde divine, profitons des avertissements qu'elle nous donne, craignons quand la crainte peut nous faire éviter le danger, et n'attendons pas à trembler, quand nous éprouverons que *c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.* (*Hebr.*, X, 31.)

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que l'aveuglement des pécheurs est incompréhensible, puisqu'on les voit courir au précipice les yeux ouverts ; car suivant la prédiction du Sauveur : *Il arrivera à l'avénement du Fils de l'homme, ce qui arriva au temps de Noé : et comme un peu avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient, et mariaient leurs filles jusqu'au jour auquel Noé entra dans l'arche, sans penser seulement au déluge, que lorsqu'il survint : ainsi en sera t il de l'avénement du Fils de l'Homme.* (*Matth.*, XXIV, 37 seqq.)

Sur quoi saint Chrysostome observe que Dieu par l'ordre qu'il donna à Noé de construire l'arche, voulait que ceux mêmes qui étaient les plus criminels envers lui fussent avertis d'éviter son indignation par le repentir : car, continue ce Père, n'eurent-ils pas assez de temps pour retourner à Dieu par la pénitence pendant les cent années que l'on employa à bâtir l'arche (3) ? L'on y travaillait aux yeux de tout le monde, Noé ne faisait point mystère du sujet qui la lui faisait construire, il y travaillait tous les jours, et le temps du déluge s'approchait à mesure qu'elle s'avançait. Etant achevée, Noé entra dedans avec sa famille, la pluie commence, et *continue pendant quarante jours et quarante nuits* (*Gen.*, VII, 17), et les malheureux ne connurent le péril qui les menaçait, que quand il fut inévitable : *Et non cognoverunt donec venit diluvium, et tulit omnes.*

Hélas ! les hommes d'aujourd'hui sont faits comme les hommes de ce temps-là ; malgré les malheurs dont ils sont menacés, ils ne prennent nulle mesure pour les éviter. Beaucoup de signes qui doivent précéder le jugement sont déjà arrivés, dit saint Grégoire, et nous sommes dans l'attente des autres signes, qui peut-être ne sont pas éloignés. L'arche s'avance, et nous ne songeons pas à craindre. «Nous voyons le peuple se soulever contre le peuple, et les nations dans l'abattement et la consternation, ainsi que nous le lisons dans l'Ecriture. Les tremblements de terre se font sentir dans les lieux où l'on se croit le plus en sûreté contre ces accidents funestes ; la guerre embrase tout l'univers ; la peste et la famine semblent parcourir successivement toutes les parties du monde. » (Hom. 1 *in Evang.*) *L'iniquité est augmentée, et la charité refroidie. L'Evangile du royaume a été bientôt prêché par toute la terre.* (*Matth.*, XXIV, 12, 14.) Fait-on sur tout ceci une seule réflexion ? On rejette tous ces événements sur mille causes différentes, sans jamais penser que tout ce qui arrive doit servir dans l'ordre de la Providence à nous instruire et à nous sanctifier. «Or, dit ce grand Pape, nous vous disons toutes ces choses, mes frères, pour vous inspirer l'amour de la vigilance, de peur qu'une fausse sécurité ne vous endorme, qu'une paresse véritable ne vous retienne dans la langueur ; afin que la crainte vous sollicite d'agir, et que cette sollicitude vous confirme dans la pratique des bonnes œuvres (4). » Mais qui peut dire ce que deviendront les pécheurs en la présence de leur Dieu et de leur Juge ?

Mercredi. — *Alors ils verront le Fils de*

(3) Volebat illos quoque qui in eum graviter peccaverant fabricatione arcæ admoneri, ut secum cogitarent quæ fecissent, resipiscendo que indignationem non experirentur : neque enim parvum illis tempus denuo ad resipiscentiam concessum, donec fabricaretur arca. (S. Chrys. *in* c. VI *Gen.*, hom. 21.)

(4) Hæc nos, fratres charissimi, idcirco dicimus ut ad cautelæ studium vestræ mentes evigilent, ne securitate torpeant, ne ignorantia languescant, sed semper eas et timor sollicitet, et in bono opere sollicitudo confirmet. (S. Greg., *loc. cit.*)

l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Faisons attention sur chacune de ces paroles, puisqu'il n'y en a pas une qui ne mérite nos réflexions. *Alors,* c'est-à-dire, après que les astres seront privés de lumière ; *ils verront,* qui sont ceux qui verront ? Ce seront les justes et les pécheurs, les hommes, en un mot, de tous les temps ; ceux qui ont été, qui sont, et qui seront. *Tout œil le verra,* dit l'apôtre saint Jean, *et ceux même qui ont transpercé le Christ : « Videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt. »* (*Apoc.*, I, 7.) Ils sortiront tous du monument au son de la trompette qui citera toute la nature au jugement, *et forcera la mer, la mort, et l'enfer de rendre leurs morts* (*Apoc.*, XX, 13), pour venir comparaître devant le tribunal du juste Juge : mais comment verront-ils, puisque le *soleil sera éclipsé, et la lune couverte de sang ?* (*Joel.*, II, 31.) C'est qu'une lumière infiniment plus éclatante sera substituée en leur place, et cette lumière sera le signe du Fils de l'homme, « c'est-à-dire, sa croix, dont le brillant, dit saint Chrysostome, ne pourra jamais être obscurci, au lieu que le soleil perdra alors tout son éclat (5). » *C'est ce signe de la croix,* chante l'Eglise, *qui sera dans le ciel, quand le Seigneur viendra nous juger :* croix adorable qui sera également, et la consolation des fidèles, et le désespoir des réprouvés. Mais que verront-ils ? *Ils verront le Fils de l'homme : « Videbunt Filium hominis. »* Quel étrange spectacle pour des pécheurs de se trouver en présence de leur Juge avec tout ce qui a servi, et contribué à leurs désordres ! de voir le Saint des saints avec des yeux coupables de mille regards dissolus, et dans une chair que l'Apôtre appelle *un corps de péché* (*Rom.*, VI, 6), de le voir *revêtu d'une grande puissance* après l'avoir méconnu et méprisé dans l'état de bassesse, où il s'était lui-même volontairement réduit (6) : *rempli de gloire et de majesté,* tout différent de ce qu'il avait paru sur la terre ; car dans son premier avénement, son humanité a tellement caché la gloire de sa divinité, qu'on ne l'a pas pris pour un Dieu ; et dans le second, la gloire de sa divinité absorbera tellement les bassesses de son humanité, qu'on ne le prendra presque pas pour un homme (7); de le voir enfin *sur une nuée,* comme sur un lit de justice, armé de sa croix : *Venientem in nube cum potestate magna et majestate,* afin de condamner le crime de ceux qui l'y ont attaché, sans être obligé de les accuser lui-même comme celui qui, ayant été frappé d'un coup de pierre, produirait la pierre même, ou ferait voir ses habits ensanglantés pour prouver le coup qu'il aurait reçu (8). Ce sera alors que tous les peuples de la terre déploreront leur malheur ; *Tunc plangent omnes tribus terræ.* (*Matth.*, XXIV, 30.)

« Les Juifs déploreront leur malheur, dit un Père, en voyant vivant et vivifiant, celui qu'ils ont pris pour un homme, et qu'ils ont mis à mort. Les gentils déploreront leur malheur, parce que, s'étant laissé conduire par les vains raisonnements de leur esprit, ils ont traité la croix et la religion du Fils de Dieu d'extravagance et de folie. Les chrétiens réprouvés déploreront leur malheur, parce qu'ils ont mieux aimé suivre le monde que Jésus-Christ, et qu'ils n'auront rien à lui répondre, quand il leur dira : C'est pour vous que je me suis fait homme, c'est pour vous que j'ai souffert la mort de la croix ; quel est le fruit de mes souffrances ? Voilà donc le prix de mon sang que j'ai donné pour la rédemption de vos âmes : je vous ai aimés plus que ma propre gloire, puisqu'étant Dieu je n'ai paru que comme un pur homme ; et pour vous, vous avez mieux aimé toute autre chose que moi, puisque vous avez préféré les plus abjects à mes commandements. Toutes les nations de la terre déploreront leur malheur, parce qu'il n'y aura point de moyens, ni de résister à la puissance du Seigneur, ni d'éviter sa présence, ni de temps pour l'apaiser par la pénitence : *Tunc plangent omnes tribus terræ.* » (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 30, *in Matth.*)

N'essayons pas de décrire le désespoir et la rage de ces malheureux dans ce jour formidable où le temps de la miséricorde étant écoulé, la justice d'un Dieu en courroux se fera sentir dans toute sa rigueur, et fera succéder une terrible puissance à la plus grande patience qui fût jamais (9). Ce que l'esprit ne peut même comprendre, comment pourrait-on l'exprimer ? Jugeons-en seulement par ce que l'Ecriture nous en dit ; *En ce temps-là les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront point : ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira devant eux.* (*Apoc.*, IX, 6.) Ils s'adresseront aux montagnes, et ils leur diront : *Montagnes, couvrez-nous ; collines, tombez sur nous* (*Osee*, X, 8); mais enfin pour éviter la vue terrible de leur Juge, suivant la pensée d'une âme sainte (sainte Catherine de Gênes), ils se précipiteront dans l'enfer, comme dans le seul lieu qui leur convient, et qui leur paraîtra moins redoutable que les regards d'un Dieu en courroux. *Tous ceux qui verront ces malheurs,* dit le prophète, *seront troublés : « Conturbati sunt omnes qui videbant eos : » et tout homme sera dans la crainte, « et timuit*

(5) Crux enim sole fulgentior videbitur : obscuratur enim sol, crux autem apparet. (Hom. 77 *in Matth.*)

(6) In potestate magna visuri sunt quem in humilitate audire noluerunt. (S. Greg., hom. *in Evang.*)

(7) Sicut in eo aliquando divinitatis suæ gloriam occultabat humanitas ; ita in judicio humanitatis ejus abjectio exinanita a majestatis gloria et splendore summæ lucis absorpta videbitur. (Joach. abb., *in Apoc.*)

(8) Crucem secum habet ut peccatum ipsorum sine accusatione condemnetur, veluti si quis lapide percussus ipsum lapidem, vel cruentas vestes in testimonium ostendat. (S. Chrysost., *loc. cit.*)

(9) Transiit tempus patiendi, veniet tempus judicandi : ipse videbitur terribilis qui visus est contemptibilis, demonstrabit potentiam qui demonstravit patientiam. (S. Aug., *in Psal.* LXXV.)

omnis homo.» (*Psal.* LXIII, 9, 10.) L'homme naturel craindra à la vue des supplices qui lui seront préparés, et qui le feront frémir. L'homme raisonnable craindra, parce que sa raison lui fera comprendre qu'il les a mérités. L'homme chrétien craindra, parce que sa foi éclairée d'une nouvelle lumière (S. Bern., *De diversis*, serm. 25), lui fera voir que ce qu'il avait pris pour de l'or ne sera que de l'écume, et que ce qui avait paru justice à ses yeux paraîtra injustice aux yeux de celui *qui juge les justices mêmes.*» (*Psal.* LXXIII, 3.) — Mais, autant les réprouvés seront dans la consternation quand toutes ces choses arriveront, autant les justes seront dans la joie ; c'est ce qui nous paraît par les paroles suivantes :

Jeudi. — *Pour vous, lorsque toutes ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut, et levez la tête, parce que votre rédemption est proche.* Le Sage l'avait bien dit, que *toutes choses ont leur temps*, qu'*il y a un temps de pleurer, et un temps de rire ; un temps de s'affliger, et un temps de sauter de joie.* (*Eccle.*, III, 1-4.) Alors le temps de la joie sera passé pour les pécheurs, et le temps *des grincements de dents* sera venu. (*Matth.*, VIII, 12.) Le temps d'affliction sera écoulé pour les justes, et le temps d'une allégresse éternelle sera arrivé : car c'est aux apôtres et en leurs personnes à tous les élus, que le Sauveur adresse ces paroles si consolantes : *Pour vous*, c'est-à-dire, *vous qui avez souffert persécution pour la justice, vous que les hommes ont maudit, disant de vous faussement toutes sortes de maux en haine de moi* (*Matth.*, V, 10, 11) ; vous qui vous êtes sevrés des plaisirs et des consolations de cette vie, *qui m'avez confessé devant les hommes* (*Matth.*, X, 32), et qui avez mis toute votre espérance en moi ; *quand toutes ces choses commenceront d'arriver*, réjouissez-vous : *Gaudete et exsultate* (*Matth.*, V, 12) ; vos chaînes seront bientôt brisées, votre Libérateur sera proche : *Regardez en haut, et levez la tête.*

Que vos cœurs tressaillent de joie, parce que, dit saint Grégoire, « quand le monde finit, dont vous n'êtes point amis, la rédemption que vous cherchez arrive; c'est à ceux qui ont placé leur cœur dans l'amour du monde à pleurer sa destruction; à ceux qui ne cherchent point la vie future, et qui ne croient pas même qu'il y en ait une autre que la présente (10). » — « C'est à ceux-là, dit saint Jérôme, à craindre, qui persévèrent dans l'incrédulité ; à ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, et qui nient le miracle de sa résurrection (11). » Mais pour vous qui avez connu les joies éternelles de la céleste patrie, qui n'avez rien aimé que le Seigneur, vous devez vous réjouir de la fin du monde, puisqu'elle vous fera rencontrer celui que vous aimez en vous faisant perdre celui que vous n'aimez point.

Quand les astres donc perdront leur lumière, et que la consternation sera répandue partout, *Regardez en haut*, d'où vous devez attendre tout secours. (*Psal.* CI, 1.) Que l'espérance vous fasse lever la tête, tandis que la confusion la fera baisser aux réprouvés. En ce jour la vision du prophète Ezéchiel s'accomplira : on verra une nuée qui produira des effets bien différents : d'un côté des foudres terribles, et des éclairs effrayants en sortiront; et de l'autre des rayons de lumière, qui formant un jour serein et tranquille, feront connaître aux justes que leur rédemption est proche, que le royaume de Dieu n'est pas éloigné, ce royaume qui sera pour eux le séjour d'une tranquillité et d'une félicité éternelle, et dont ils goûteront un essai au milieu même du trouble de l'univers.

Que ces deux états si différents des élus et des réprouvés nous fassent rentrer dans nous-mêmes, pour nous faire faire cette solide réflexion : On ne peut être heureux en ce monde-ci et en l'autre, dois-je donc mener une vie conforme à mes sens, et me trouver ensuite dans le rang des réprouvés ; ou bien passer mes jours dans les exercices de la mortification chrétienne, et être du nombre de ceux à qui le Seigneur dira : *Pour vous, levez la tête, parce que votre rédemption est proche ;* dois-je donner ce temps qui sera peut-être bien court, aux joies du siècle, toujours mêlées d'amertume, *et amasser un trésor de colère pour le jour de la colère?* (*Rom.*, II, 5.) Ou dois-je passer le reste de mes jours en vrai et sincère pénitent, dans un état pénible à la nature, mais qui cependant aura des consolations présentes, et à l'exemple du Sauveur, *entrer par la voie de la croix dans le royaume de Dieu?* (*Luc.*, XXIV, 26.) En vérité, si l'on faisait cette proposition à un chrétien en présence d'un païen qui n'eût jamais entendu parler des principes de notre religion, ne croirait-il pas ce chrétien insensé, s'il le voyait demeurer d'accord de toutes ces vérités, et hésiter un moment à prendre son parti? « J'ai peine à retenir mes larmes, dit saint Chrysostome, quand je vois que nous perdons une si grande gloire, qui doit durer non quelque temps, mais pendant une éternité, parce que nous ne voulons pas seulement nous faire un peu de violence (12). »

Le Sauveur, continuant de parler à ses disciples, leur proposa cette comparaison :

Vendredi. — *Considérez le figuier, et les autres arbres, quand ils commencent à pousser, vous reconnaissez que l'été est proche : ainsi lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche.*

(10) Exhilarate corda, quia dum finitur mundus, cujus amici non estis, prope fit redemptio quam quæsistis. Ex mundi enim destructione lugere eorum est qui radices cordis in ejus amore plantaverunt : qui sequentem vitam non quærunt, qui illam neque esse suspicantur. (*Loc. cit.*)

(11) Illi timeant, in his perseveret timor in quibus permanet incredulitas. (*Loc. cit.*)

(12) Lacrymis confundor, quoniam a tanta gloria casuros video, et hoc non tempore aliquo terminato, sed semper, atque perpetuo, solummodo qua parum labo ris sufferre non possumus. (Hom. 77, *in Matth.*)

L'exemple que le Seigneur produit nous fait comprendre : 1° que quand les signes qui précéderont le jugement paraîtront, le royaume de Dieu sera proche, et que, par conséquent, pour nous préparer à recevoir le Seigneur, nous ne devons pas attendre qu'il frappe à la porte, de peur qu'il nous arrive ce qui arrivera à ce *méchant serviteur, lequel ne croyant pas que son maître soit près de venir, se mettra à battre ses compagnons, à boire et à se divertir : son maître viendra au jour, et à l'heure qu'il ne l'attendra point, il le séparera et le placera parmi les hypocrites où il y aura des pleurs et des grincements de dents.* (*Matth.*, XXV, 13 seqq.) *Veillez donc*, nous dit le Seigneur, *parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure* (*Ibid.*, 48), *et que ce jour prendra comme un filet tous ceux qui habitent sur la terre.* (*Luc.*, XXI, 35.) Peut-on donner une idée plus capable d'avertir les chrétiens d'être toujours sur leurs gardes ?

La seconde chose que nous devons conclure de la comparaison du figuier, lequel quand il pousse nous marque que l'été est proche, c'est, dit saint Chrysostome (*l. c.*), un été spirituel que le Sauveur prédit aux justes ; et, au contraire, un hiver éternel dans lequel les pécheurs entreront.

En effet, quand les signes de la ruine du monde arriveront, ce sera alors que les élus délivrés de la mer orageuse de ce monde, où ils ont sans cesse éprouvé l'inconstance et la variété des temps et des saisons, seront près d'entrer dans un séjour charmant, où ils ne connaîtront plus la nuit, ni le froid. Alors *le Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2) luira toujours pour eux et leur fera tout voir à découvert ; l'amour divin les embrasera sans cesse de son ardeur et de ses feux ; par l'effet de la libéralité d'un Dieu, l'on aura dans ce lieu délicieux les fleurs du printemps, et les fruits de l'automne, et les beaux jours dont on y jouira, donneront une joie qui ne sera point altérée par la crainte de les perdre, puisque les bienheureux auront une parfaite sécurité d'en jouir dans tous les siècles des siècles.

Mais tandis que les élus goûteront les délices de cet été éternel, les réprouvés ressentiront toute l'horreur d'un hiver épouvantable ; ils sécheront de frayeur et de crainte, *Arescentibus hominibus præ timore.* La grêle, la neige, la glace qui obéissent à la parole de Dieu, viendront fondre sur leurs têtes : *Nix, grando, glacies... quæ faciunt verbum ejus.* (*Psal.* CXLVIII, 8.) Il tombera sur eux une pluie de soufre, de charbons de feu, et de lacets qui les arrêteront toujours dans le lieu de leur supplice : *Pluet super peccatores laqueos. Psal.* X, 7.) Les tempêtes qui seront excitées par les vents, formeront un orage terrible, ils seront plongés dans une nuit, et dans des ténèbres que la lumière ne percera jamais : *Dies Domini ista tenebræ, et non lux* (*Amos*, V, 18) : et cependant ce ne sera là qu'une portion du calice qu'ils auront à boire : *Ignis, et sulphur, et spiritus procellarum pars calicis eorum.* (*Psal.* X, 7.) Or, comme il n'est point de sujet plus important dans toute la morale chrétienne ni plus capable de réprimer les passions de l'homme, que la pensée du jugement (13), le Sauveur a cru devoir appuyer les vérités dont il venait d'instruire ses apôtres par tout ce qui pouvait donner plus de croyance à ses paroles. »

Samedi. — *Je vous dis en vérité que cette génération ne finira point que tout ceci ne soit accompli.* Les uns entendent par cette génération les hommes qui vivaient alors, comme si le Sauveur avait dit à ses disciples : Il y en a qui vivent présentement qui ne mourront point, qu'ils n'aient vu arriver tout ce que je viens de prédire touchant la destruction du temple.

D'autres, la durée du monde, qui ne finira point que tout ce que le Fils de Dieu a dit des signes qui doivent précéder la consommation des siècles ne soit accompli. Quoi qu'il en soit, il est certain que tout ce qui doit précéder la désolation de Jérusalem, qui est la figure de la ruine du monde, est arrivé.

En effet, le Sauveur avait prédit à ses disciples, qu'on se saisirait d'eux, qu'ils seraient persécutés ; qu'on les jetterait dans les prisons ; qu'ils seraient traînés devant les rois et les gouverneurs à cause de lui ; qu'alors ils ne devaient point préméditer les réponses qu'ils auraient à faire, et qu'il leur donnerait une bouche, et une sagesse à laquelle leurs adversaires ne pourraient résister, ni contredire ; qu'ils seraient trahis par leurs parents et leurs amis, et qu'il y en aurait plusieurs d'entre eux que l'on ferait mourir. Il avait prédit des pestes et des famines, l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Il leur avait dit que les armées environneraient Jérusalem, qu'on passerait les Juifs au fil de l'épée, qu'ils seraient emmenés captifs dans toutes les nations, et que la sainte cité serait foulée aux pieds par les gentils. (*Luc.*, XXI, 12 seqq.) Tout ceci n'a-t-il pas été fidèlement accompli ? et les historiens (Joseph., lib. VII, c. 6, 17) qui nous rapportent tout ce qui s'est passé en ce temps-là, ne paraissent-ils pas de fidèles copistes des prédictions du Sauveur ? Or celles qui sont déjà arrivées garantissent celles qui ne le sont pas encore, et doivent par conséquent nous servir à réveiller notre foi, et à nous convaincre plus que jamais de la vérité et de la certitude des paroles du Fils de Dieu : car après avoir juré par celles-ci : *Amen dico vobis*, il ajoute : *Le ciel et la terre passeront ; mais pour mes paroles, elles ne passeront point.*

Que cette expression est digne d'un Dieu ! Il n'y a rien, dit saint Grégoire (hom. 1, *in Evang.*), dans les choses corporelles de plus durable que le ciel et la terre, ni rien qui passe si vite que la parole : avant qu'elle soit tout à fait prononcée, elle n'est pas encore ;

13) Dies illa et judicium animo inscribantur, et omni freno vehementior absurdos affectus cogita io hunc cohibebit (S. Chrysost., hom. 44, *in Joan.*)

dès qu'elle est achevée, elle ne subsiste plus, et elle n'est véritablement que dans le seul moment qu'elle passe. Le Seigneur nous dit donc clairement, que ce qui est de plus durable et de plus constant parmi nous, comme le ciel et la terre qui subsistent sans changement, doit finir, et que ce qui paraît en lui de plus passager, et s'écouler dans le moment même, sera fixe et immuable : d'où nous venons conclure avec l'Apôtre saint Pierre que, *Puisque toutes ces choses doivent périr, quelle doit être la sainteté de notre vie, et la piété de nos actions, en attendant avec un désir ardent l'avénement du jour du Seigneur.* (II *Petr.*, III, 11, 12.)

Ne nous attachons donc pas, ni au ciel qui passe, c'est-à-dire, à ces connaissances sublimes et élevées, mais stériles et infructueuses pour le salut, qui dessèchent le cœur, à mesure qu'elles remplissent l'esprit ; ni à la terre, c'est-à-dire, à ces biens corruptibles, et à ces plaisirs grossiers capables d'irriter nos désirs, mais incapables de les remplir. « N'aimez pas constamment, dit un Père, ce qui ne peut durer longtemps ; cœur lâche qui voulez aimer toujours, tandis que celui que vous aimez s'enfuit lui-même (14). » *N'aimons ni le monde ni les choses du monde*, dit l'apôtre saint Jean. (I *Joan.*, II, 15.) Que dis-je? méprisons, et foulons aux pieds ce monde (15) qui doit être ruiné et renversé : nous appuyer sur lui, ce serait bâtir sur le sable ; nous attacher à lui, c'est nous exposer à être abîmés sous ses ruines ; mais au contraire, faisons tout notre attachement de cette divine parole qui ne passera jamais, et espérons qu'elle nous communiquera son immutabilité. Il faut pour ce sujet l'écouter avec respect, la lire avec attention, la méditer avec fruit, la pratiquer avec exactitude. *Celui*, dit le Fils de Dieu, *qui écoute ma parole, et qui la met en pratique, est semblable à un homme sage qui a bâti sur la ferme pierre.* (*Matth.*, VII, 24.) Au jour du Jugement dernier, un souffle de la colère de Dieu renversera tous les édifices bâtis sur le sable ; mais celui que cet homme sage aura élevé, demeurera debout dans le débris de l'univers, parce qu'il ne sera point appuyé sur ce qui passe, mais sur les paroles d'un Dieu qui ne passeront jamais : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Ne pas craindre le jugement dernier, c'est manquer absolument de foi ; le craindre et ne travailler pas à le prévenir, c'est être dépourvu de toute raison ; mais le craindre d'une crainte salutaire, et le prévenir par les rigueurs d'une sincère pénitence, c'est la disposition où doit être tout chrétien raisonnable, tout le fruit que nous devons retirer de cet Evangile, et le sujet de ces deux réflexions.

1. De toutes les craintes qui peuvent tomber sur l'homme ferme et courageux, il n'en est point de plus juste ni de plus terrible que celle du jugement dernier : pourquoi cela ? c'est qu'alors nous aurons pour Juge un Dieu éclairé qui connaîtra tout, et un Dieu irrité qui punira tout.

Nous sommes dans deux erreurs capitales qui nous rassurent en quelque manière contre la rigueur du jugement dernier, savoir, que nos fautes nous paraissent moins grandes, et nos bonnes œuvres meilleures qu'elles ne le sont. Craignons le jugement, jour de lumière, qui écartant nos ténèbres nous fera voir des péchés que nous n'avions jamais commis, et dissipera l'éclat de nos fausses vertus que nous estimions sincères et solides. En effet, ce qui nous avait paru une raillerie innocente, paraîtra alors une injure piquante ; ce qu'on avait jugé une amitié licite, sera jugé une liaison criminelle ; ce qu'on avait traité de gloire honnête, sera traité d'ambition démesurée ; ce qu'on avait estimé économie raisonnable, sera estimé avarice sordide : en un mot, ce qu'on avait cru indifférent aux yeux de Dieu sera la matière de son courroux et de sa vengeance.

Mais si l'amour-propre qui s'occupe uniquement à nous procurer une paix intérieure, comme le plus grand de tous les biens, d'un côté affaiblit l'idée de nos péchés, de l'autre il donne à nos bonnes actions un prix qui les relève infiniment à nos yeux : de là vient que pour dissiper une frayeur qui nous trouble dans notre repos, il suffit de se représenter d'un seul point de vue les prières, les jeûnes, les aumônes que l'on a faites, les sacrements que l'on a reçus, tout le bien enfin qu'on a fait pendant tout le cours de sa vie ; et l'on regarde cet amas de bonnes œuvres, comme un rempart à pouvoir opposer à la justice divine ; mais hélas! ce Juge éclairé verra dans nos prières des distractions qui les ont rendues infructueuses ; dans nos aumônes, une vanité toute païenne ; dans les sacrements que nous avons reçus, une profanation criminelle ; dans nos jeûnes, un excès et une délicatesse, où les sens ont trouvé plus leur compte que dans d'autres repas : ainsi *ce Dieu qui sondera le fond des cœurs* (*Rom.*, VIII, 27), *qui portera la lumière des lampes jusques dans les lieux les plus cachés de Jérusalem* (*Sophon.*, I, 12), ne trouvant que des péchés à la place de nos prétendues vertus, tournera contre nous ce qui faisait le sujet de notre espérance, et nous nous trouverons accablés par les choses mêmes qui suivant nos idées devaient nous soutenir : ainsi la lumière qui est en nous étant ténèbres, comprenons, s'il est possible, combien nos ténèbres sont grandes. (*Matth.*, VI, 23.) C'est-à-dire, suivant l'explication des Pères, si les actions que nous estimons bonnes sont néanmoins jugées mauvaises, combien

(14) Nolite constanter mundum diligere, quando ipse quem diligitis non potest constare ; incassum cor quasi manenter figitis, dum fugit ipse quem amatis. (S. Anselm.)

(15) Quod autem calcari mundus et despici debeat, Redemptor noster provida comparatione manifestat. (S Greg , *loc. cit.*)

donc celles que nous savons bien être mauvaises, le sont-elles en effet (16)? *Je ne me sens coupable de rien*, dit l'Apôtre; *mais je ne suis pas pour cela justifié; car c'est un Dieu qui me juge* (I *Cor.*, IV, 4.) Ah! dit saint Bernard (serm. 55.) qui sera assuré dans Babylone, si l'on visite ainsi Jérusalem? mais si ce Juge éclairé connaît tout, ce sera pour punir tout.

Le temps que le Seigneur nous donne ici-bas, est un temps de miséricorde; mais le jour du jugement sera le jour de la justice; ne comptons pas alors sur cette miséricorde divine; nous l'avons trop offensée, et elle se déclarera elle-même contre nous; car nous pouvons avancer que ce qui maintient, et rassure quantité de chrétiens dans leurs péchés, c'est qu'ils ont une fausse idée de la miséricorde de Dieu; on la conçoit comme une certaine bonté faible, indigne de la grandeur de Dieu, honteuse à sa sainteté, injurieuse à sa justice: d'où il s'ensuit que de demeurer dans son péché, parce que Dieu est miséricordieux, c'est autant qu'il est en nous le faire complice de notre iniquité. Or peut-on faire une plus grande injure à cette bonté divine? Après une telle offense contre la miséricorde, quel refuge pourra donc être le nôtre? Et voilà ce qui doit nous faire trembler, qu'en ce jour où un Dieu irrité punira tout, la miséricorde aura les mêmes intérêts à venger que ceux de la justice: rien ne pourra désarmer ce Dieu en courroux, qui punira par des supplices les plus cruels les péchés secrets et les péchés publics; les crimes du corps, et les vices de l'esprit; les paroles inutiles, et les pensées déshonnêtes; les péchés de commission, et les péchés d'omission; les injustices et *les justices mêmes* (*Psal.* IX, 5), c'est-à-dire, ce que nous avons cru justice, et ce que Dieu estimera iniquité. Rien ne demeurera impuni; chaque pécheur recevra un châtiment proportionné aux plaisirs criminels qu'il a pris; les orgueilleux seront couverts de honte et de confusion; les impudiques qui ont aimé les plaisirs du corps seront arrosés d'une poix ardente, et d'un soufre d'une horrible puanteur; les hypocrites qui se sont uniquement occupés à tromper Dieu et les hommes, paraîtront à nu, et l'on verra jusqu'au fond la duplicité de leur cœur; les intempérants, qui, selon l'expression de l'Apôtre, ont été *les esclaves de leur ventre* (*Rom.*, XVI, 18), souffriront une soif éternelle, et demanderont sans cesse comme le mauvais riche (*Luc.*, XVI, 28), une goutte d'eau qu'ils n'obtiendront jamais non plus que lui. Tout ce qui aura servi au crime aura une peine particulière: *Chacun*, dit le Sage, *sera tourmenté par la même chose par laquelle il aura péché* (*Sap.*, II, 17.) Ces yeux coupables de mille regards dissolus ne verront que des spectres épouvantables; ces oreilles accoutumées à des chants mélodieux, et à des paroles lascives, entendront d'effroyables hurlements; ces mains qui ont servi à différents crimes, souffriront des douleurs différentes; ces pieds, qui ont porté le pécheur dans des lieux de débauche, seront arrêtés dans les piéges. Ce cœur enfin, le premier et le plus coupable, *sera rongé d'un ver qui ne mourra point* (*Marc.*, IX, 43-47.) *et brûlera d'un feu qui ne s'éteindra jamais* (*Isa.*, LXVI, 24.) C'est donc ainsi, qu'après qu'un Dieu éclairé aura connu tout, un Dieu irrité punira tout, et c'est ce qui doit nous faire craindre le jugement dernier, mais c'est ce qui doit aussi nous le faire prévenir.

2. L'apôtre saint Paul nous apprend que, *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés* (I *Cor.*, XI, 31); or c'est par ce jugement que nous devons porter contre nous-mêmes, que nous pouvons prévenir tout ce que le jugement dernier aura de rigoureux; et pour ce sujet, il faut faire par avance ce que Dieu fera un jour. Nous aurons pour Juge un Dieu éclairé qui connaîtra tout, et un Dieu irrité qui punira tout; empruntons dès à présent les lumières de ce Juge éclairé pour connaître tous nos péchés, et armons-nous contre nous-mêmes des traits de la colère de Dieu irrité pour les punir. « Je veux faire en sorte, dit saint Bernard, de paraître devant le tribunal de Dieu, non comme un criminel à juger, mais comme un coupable condamné par lui-même, et déjà jugé. O sentence heureuse, ajoute ce Père, que nous prononçons maintenant contre nous, puisqu'elle nous soustrait à la sévérité d'un Juge si redoutable (17)! »

Les deux erreurs les plus dangereuses où nous soyons, comme nous l'avons vu, c'est que nous ne croyons point de péché où il y a péché, et que nous estimons vertu ce qui n'est point vertu. Allumons le flambeau de la foi, portons-le dans le fond de notre cœur, servons-nous des lumières du jugement dernier, ayons recours à celles de notre conscience, et ces erreurs se dissiperont bientôt: nous verrons alors que ce que nous pensons innocent, ne nous a pas toujours paru tel; que ce que nous faisons aujourd'hui sans aucun scrupule, autrefois nous donnait mille remords; d'où vient cela? Est-il arrivé quelque changement dans la loi du Seigneur, qui nous permette ce qui était défendu, ou avons-nous quelques nouvelles lumières, que nous n'eussions pas en ce temps-là? Non sans doute, la loi du Seigneur est toujours la même; le seul changement est arrivé dans nous: les passions qui se sont emparées de nous, ont obscurci notre esprit, nous ont fait perdre les saintes idées qu'une innocence baptismale avait imprimées dans nos âmes, et nous ont rendus tranquilles dans le crime. Voilà la source de nos erreurs, et d'où procèdent des ténèbres que la lumière du jugement dissipera bientôt, si nous la portons au dedans de nous-mêmes.

(16) Sæpe opus nostrum causa damnationis est, quod profectus putatur esse justitiæ: sæpe unde placari Judex creditur, inde ad iracundiam placidus instigatur. (S. Greg., lib. V *Mor.*, cap. 6.)

(17) Volo vultui iræ judicatus præsentari, non judicandus: bonum judicium, quod me illi districto divinoque judicio subducit, et abscondit. (*In Cant.*, serm. 55.)

Cette divine lumière nous fera voir d'ailleurs que l'éclat de nos bonnes actions nous éblouit, mais que la seule pureté d'intention les doit sanctifier, qu'il n'est point d'œuvres méritoires que celles dont Dieu est le principe et la fin; et que le plus souvent il se mêle quelque degré de concupiscence dans tout ce que nous faisons (S. Greg., *Moral.*, lib. IX, cap. 17) : en effet, une honnêteté humaine, une habitude naturelle, une vue secrète de notre honneur, de notre intérêt, de notre satisfaction, de notre repos, est le principe le plus ordinaire de toutes nos actions, et nous en sommes la fin, tandis que Dieu n'en a que le dehors et les apparences.

Mais après que la lumière du jugement dernier nous aura fait voir nos péchés et nos fausses vertus, nous devons nous condamner, nous juger et nous punir; or, puisqu'il y aura une peine particulière pour chaque pécheur, c'est à nous à examiner le péché qui nous domine, et à nous imposer une pénitence qui puisse le détruire; puisqu'il y aura un supplice destiné pour chaque partie de nous-mêmes qui aura contribué à nos péchés, nous devons punir en nous tout ce qui est criminel; c'est-à-dire, qu'il faut humilier cet esprit vain, fermer ces yeux vagabonds, condamner au silence cette bouche médisante, crucifier cette chair sensuelle: en un mot, faire passer en nous la colère de Dieu, *In me transierunt iræ tuæ.* (*Psal.* LXXXVII, 17.) *L'homme spirituel juge tout, et n'est jugé de personne.* (I *Cor.*, II, 15.) « Je jugerai, dit saint Bernard, le bien et le mal qui est en moi. Dans le bien que j'ai fait, je n'aurai de moi que des sentiments d'humilité. Je m'estimerai un serviteur inutile qui n'a fait que ce qu'il devait faire. (*Luc.*, XVII, 10). Je sonderai mes voies et mes affections, afin que celui qui doit visiter Jérusalem avec la lumière des lampes (*Sophon.*, I, 12), ne trouve rien en moi qui n'ait été examiné; car il ne jugera pas deux fois une même chose: je jugerai le mal que j'ai fait, et je tâcherai d'effacer mes péchés par des actions saintes, de les laver par mes larmes, de m'en punir par des jeûnes, et de les expier par tous les travaux de la mortification chrétienne. » (Serm. 55, *in Cant.*) C'est maintenant que notre travail peut être utile, et nos larmes agréables à Dieu : c'est maintenant qu'il peut écouter nos gémissements, que notre douleur peut satisfaire à sa justice, et purifier notre âme.

Mais comme notre lâcheté nous empêche le plus souvent de rechercher les peines et les mortifications, le Seigneur par sa miséricorde infinie nous en envoie : nous ne pouvons nous résoudre à endosser sa croix ; il nous en charge lui-même : on nous contraint de la porter, comme Simon le Cirénéen, faisons-nous-en comme lui un sujet de mérite, en l'acceptant volontairement, et en la portant sans murmure ; et si nous n'avons pas le courage d'aller au devant des tribulations, aimons au moins celles qui nous viennent de la part de Dieu : puisque c'est par elles, dit saint Bernard, que le Seigneur juge, et punit en ce monde ceux qu'il ne veut juger, ni punir en l'autre (18.) Faisons notre profit des afflictions et des persécutions qui nous arrivent : et au lieu de nous en plaindre, tâchons de nous convaincre de cette importante vérité que la sage Judith voulait insinuer au peuple de Béthulie, que les maux que Dieu nous envoie, ne doivent pas être regardés comme les châtiments d'un Juge qui veut nous perdre, mais d'un Père qui cherche à nous corriger. (*Judith*, VIII, 27.) Ce Dieu toujours miséricordieux, pourvu que nous travaillions à l'apaiser ici-bas, se contente, pour l'expiation des péchés auxquels un feu éternel était préparé, de quelques peines passagères, soit que nous nous les imposions nous-mêmes, soit que nous acceptions volontairement celles que la divine Providence nous envoie : soyons touchés de sa bonté, et mettons-nous en état de profiter de la remise que nous fait sa miséricorde pendant cette vie, puisque dans l'autre nous payerons suivant toute la rigueur de sa justice.

Seigneur, percez nos chairs de votre crainte, afin que nous tremblions à la vue de vos jugements. (*Psal.* CXVII, 110.) Faites par votre grâce que, pénétrés de ce que nous devons craindre dans l'autre monde, nous travaillions dans celui-ci à l'éviter par les rigueurs d'une sainte et sincère pénitence : *Que nous vous cherchions quand on peut vous trouver ; que nous vous invoquions quand vous êtes proche* (*Isa.*, LV, 6), que nous ayons recours à votre miséricorde quand elle nous tend les bras : afin qu'au jour de votre colère, nous méritions d'être du nombre de ceux à qui vous direz : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde.* (*Matth.*, XXV, 34.) Ainsi soit-il.

II^e^ DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XI, v. 2-10.

Saint Jean, dont la vie tenait plus de l'ange que de l'homme, avait des disciples qui l'imitaient dans sa pénitence, mais qui, bien éloignés de la sainteté et de la perfection de leur maître, avaient, dit saint Jérôme (*In Matth.*, lib. II), une secrète envie contre le Sauveur, jusque-là qu'ils furent un jour lui demander, pourquoi les Pharisiens et eux jeûnaient souvent, et que ses disciples ne jeûnaient point? (*Matth.*, IX, 14.) Ce sage Précurseur du Fils de Dieu se voyant arrêté dans la prison, et sachant bien que l'inceste qu'il avait reproché à Hérode (*Marc.*, VI, 18) lui devait coûter la vie, voulut avant sa mort que ses disciples fus-

(18) Quidam hic judicantur per infirmitates et paupertates, et per varias tribulationes hujus sæculi, ne in futuro judicentur. (*De modo bene vivendi*, cap. 71.)

sent convaincus par eux-mêmes que Jésus était le Messie. Or, comme ils lui rapportèrent les miracles que faisait le Sauveur, il prit de là occasion de lui en envoyer deux, qui lui demandèrent, s'il était celui qui devait venir, ou s'il fallait en attendre un autre? Jean-Baptiste, qui dès le sein de sa mère avait été rempli du Saint-Esprit, ne doutait pas que Jésus ne fût le Messie; mais par une condescendance pleine de charité et de sagesse, il prend le doute de ses disciples sur lui (19); et de même, dit saint Jérôme, que le Sauveur demande le lieu où le Lazare avait été mis, afin que ceux qui lui indiqueraient son tombeau, fussent ainsi préparés à la foi de l'Evangile, en voyant ressusciter ce mort : de même Jean-Baptiste envoie ses disciples au Fils de Dieu, afin que connaissant dans cette occasion la vertu, et la puissance du Sauveur, ils crussent en lui, et s'instruisissent eux-mêmes par l'interrogation qu'ils lui font de la part de leur maître (20).» L'Eglise dans cet Evangile et dans les deux dimanches suivants, nous propose les divers témoignages que saint Jean a rendus au Sauveur, pour nous donner dans ce temps une juste idée du Messie par les paroles, et par les actions de celui qui devait annoncer sa venue.

Jean, ayant appris dans la prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, lui envoya deux de ses disciples. Qui ne croirait que saint Jean étant dans la prison, et ayant appris les prodiges que le Fils de Dieu opérait tous les jours, ne lui envoie deux de ses disciples que pour le prier de faire un miracle en sa faveur, qui le délivrât des mains d'Hérode? Cependant cette ambassade se fait pour une fin toute différente; et ce qui d'abord nous fait connaître ce saint pour avoir été infiniment élevé au-dessus de la nature humaine, c'est qu'il est tranquille dans les fers, et que, sans s'embarrasser du péril qui le menace, il est uniquement occupé du salut de ses disciples (21). Sur quoi nous pouvons faire ces deux réflexions :

La première, que toute la vertu du chrétien consiste à demeurer tranquille dans l'état d'affliction et de souffrance où le Seigneur le met : disons même, que c'est le moyen le plus sûr et le plus aisé d'être heureux dès cette vie; et les plus grands philosophes, qui ont employé toutes les lumières de leur esprit pour découvrir ce qui pouvait nous procurer un bonheur certain, l'ont tous établi dans cette égalité d'âme, qui nous rend immobiles dans toutes sortes d'états, et qui nous donne une fermeté à l'épreuve des différents accidents qui nous arrivent : au contraire, l'on peut dire que s'inquiéter, et s'agiter dans les adversités de la vie, c'est s'y appliquer davantage, et nous les rendre plus amères, en nous les rendant plus présentes : comme celui qui étant pris dans les filets ressent davantage sa captivité, à force de se remuer, et même ne fait que s'embarrasser de plus en plus dans les liens qui l'arrêtent.

Mais la foi, dont les vues sont plus étendues, nous apprend que ce que des païens tâchaient de faire par grandeur d'âme, si nous le faisons par soumission et résignation à la volonté divine, au milieu même des tribulations nous nous procurerons une félicité temporelle qui nous conduira au bonheur de l'autre vie. Job modèle de la misère humaine, réduit sur un fumier, le corps tout couvert d'ulcères, livré par les ordres de Dieu même entre les mains du démon, est heureux; pourquoi? Parce que convaincu qu'on ne peut avoir la paix avec soi-même, en résistant à la volonté de Dieu, il y est parfaitement soumis; il l'adore, il bénit le nom du Seigneur, et trouve qu'après en avoir reçu les biens, il ne doit pas se plaindre des maux qu'il lui envoie : *Sit nomen Domini benedictum. Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus?* (*Job*, I, 21; II, 10.) Or, l'on ne peut douter que cette soumission qui a fait le mérite et la sainteté de Job, ne soit l'unique moyen de mettre à profit tous les malheurs et les adversités de cette vie. *Nous nous glorifions dans nos afflictions*, dit l'Apôtre, *sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance, mais l'espérance ne nous confond point.* (*Rom.*, V, 3-5.) « Parce que, dit saint Bernard, elle nous donne une certitude par laquelle le Saint-Esprit nous rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu (22). »

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est qu'à l'exemple de saint Jean, qui tout emprisonné qu'il est, continue l'ouvrage qu'il avait à faire au monde, c'est-à-dire, de faire connaître le Sauveur, nous devons dans les afflictions qui nous arrivent, travailler toujours également à l'ouvrage de notre salut, qui est la seule chose que nous ayons à faire ici-bas.

Malheur donc à ces chrétiens lâches, qui succombent sous le poids des afflictions, qui perdent tout courage dans les moindres chagrins, qui interrompent toutes bonnes œuvres, et les remettent, disent-ils, dans un temps où ils seront moins agités : en un mot, qui s'impatientent, et murmurent contre la

(19) Non suæ, sed discipulorum ignorantiæ consulit. (S. Hilar., *in Matth.*, can. 1.)

(20) Sed quomodo Salvator interrogat ubi sit positus Lazarus, ut qui locum sepulcri indicabant saltem sic pararentur ad fidem et viderent mortuum resurgentem; sic et Joannes discipulos mittit ad Christum, ut per hanc occasionem videntes signa et virtutes, crederent in eum, et magistro interrogante sibi discerent. (*Loc. cit.*)

(21) Vis scire quod est supra naturam humanam? missus in carcerem non de suo periculo sollicitus erat, sed de aliorum salute cogitabat. (Auctor *Op. imp. in Matth.*, hom. 17.)

(22) *Spes non confundit*, quia infundit certitudinem : per hanc enim ipse Spiritus testimonium perhibet spiritui nostro quod simus filii Dei. (Serm. 57, *in Cant.*)

Providence ; puisque comme les damnés, ils souffrent sans retirer aucun profit de leurs souffrances ; sont punis, sans être repentants ; châtiés, sans être corrigés ; brûlés enfin par le feu de la tribulation, sans en être purifiés : au lieu que l'intention de Dieu dans les disgrâces qu'il nous envoie, c'est de réveiller notre foi et notre ferveur, de nous dégoûter des biens d'ici-bas par toutes les amertumes qu'il y répand, et de nous faire retourner à lui comme au seul qui peut nous consoler, et nous soutenir dans toutes les adversités de la vie. Mais voyons à quel dessein saint Jean envoie deux de ses disciples au Sauveur.

Lundi. — *Et ils lui dirent : Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre ?* Saint Jean, comme nous l'avons déjà dit, ne doutait pas que Jésus-Christ ne fût le Messie ; mais étant près de mourir, il redoubla ses soins pour en convaincre ses disciples qui en doutaient. « Il les envoie à lui, de peur, dit saint Chrysostome, de leur laisser la matière d'un schisme ou d'une division, si le croyant plus grand que le Sauveur, ils en demeuraient toujours séparés (23). » Il fait comme un médecin charitable qui connaissait leur maladie, qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes ; il se feint malade pour les engager à aller querir le remède qui pût les guérir. Sa vie austère et pénitente les frappait plus que celle du Sauveur, qui n'avait rien que de simple, et la qualité qu'ils portaient de ses disciples, les attachait tellement à lui, qu'ils ne pouvaient souffrir de voir la réputation de Jésus-Christ croître de jour en jour : mais ce sage Précurseur les lui envoie pour leur faire connaître le Maître des maîtres, ou pour mieux dire, le seul Maître, et pour les attacher à lui, cherchant ainsi à augmenter la gloire du Sauveur aux dépens de la sienne : *Illum oportet crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III, 30.)

Ce qui nous donne lieu de remarquer dans les disciples de saint Jean, le défaut de ceux et de celles qui sont tellement attachés à celui qui les dirige, qu'ils semblent avoir une opposition à croire, et à approuver tout autre que lui ; et dans le Précurseur de Jésus-Christ, le modèle achevé d'un directeur désintéressé, qui ne cherche que la gloire du Seigneur, et la sanctification des âmes. Les apôtres mêmes ne furent pas exempts de ce défaut ; ils avaient un attachement si humain à la présence corporelle du Sauveur, que s'ils en avaient été crus, il serait toujours demeuré sur la terre, et ils auraient mieux aimé ne le perdre point de vue, et ne recevoir point le Saint-Esprit. C'est pour cela que la tristesse saisit leur cœur, quand il leur parle de la nécessité de son départ. Jugeons donc de quelle conséquence il est d'avoir un attachement trop sensible pour ceux qui nous dirigent, si celui que les apôtres avaient pour l'humanité sainte du Fils de Dieu, leur était un empêchement à recevoir l'Esprit-Saint. L'Eglise de Corinthe ne pensa-t-elle pas tomber dans le schisme et dans la division, parce que les uns disaient qu'*ils appartenaient à Céphas, et les autres à Paul.* Quoi donc ! dit le grand Apôtre dans son Epître, *Jésus-Christ est-il divisé? Paul a-t-il été crucifié pour vous, ou avez-vous été baptisés au nom de Paul ?* (I *Cor.*, I, 12, 13.) Or ce même défaut ne règne aujourd'hui que trop communément parmi tant de pénitentes attachées à leurs directeurs par les liens de l'amour-propre, dans le temps même qu'elles croient l'être par ceux de la charité ; on en voit qui en viennent jusqu'à concevoir une secrète jalousie contre tout ce qui n'est pas celui qui les dirige, et qui pour l'élever plus haut ne se font nul scrupule d'abaisser, ou de décrier les autres.

Ministres du Seigneur, destinés par votre emploi à conduire dans la voie du salut ceux que la Providence soumet à votre conduite, malheur à vous, si par un intérêt mercenaire, une vanité mondaine, une cupidité cachée, une lâcheté honteuse, vous les égarez en les entretenant dans ces défauts, au lieu de les en reprendre, et de les en corriger : apprenez aujourd'hui de ce sage Précurseur à détacher de vous des pénitents qui vous sont attachés trop humainement, et à les renvoyer à Jésus-Christ, c'est-à-dire à leurs pasteurs naturels, ou à ceux que vous croirez les plus propres à les guérir de cette faiblesse : sitôt donc que par des entretiens inutiles, des visites fréquentes, des présents redoublés, des soins trop étudiés, vous remarquerez qu'il y entre de l'humain, défaites-vous-en pour un temps, ou pour toujours, s'il le faut. C'est un des piéges les plus dangereux que le démon puisse vous tendre ; car il est à craindre que cet attachement ne se communique jusqu'à vous, et ne devienne plus dangereux en devenant réciproque, puisqu'alors ce serait *un aveugle qui conduirait un autre aveugle, et vous tomberiez tous deux dans le précipice.* (*Matth.*, XV, 14.) L'ambassade de saint Jean eut le succès qu'il en avait espéré ; le Sauveur répondit à ses disciples :

Mardi. — *Allez dire à Jean ce que vous avez entendu, et ce que vous avez vu.* Le Fils de Dieu, qui connaissait le fond des cœurs, ne manqua pas d'entrer dans la pensée de saint Jean : il ne répondit pas à la demande de ses disciples qu'il était le Messie, de peur de leur donner lieu de dire, ou de penser ce que les Juifs avaient coutume de lui reprocher : *C'est vous qui rendez témoignage de vous-même* (*Joan.*, VIII, 13) ; mais dans le même temps il guérit plusieurs personnes de leurs maladies : *In ipsa autem hora multos curavit a languoribus, et plagis.* (*Luc.*, VII, 21.) Il répond en Dieu, non par la voix, mais par l'action. Il fait des miracles en présence de ceux qu'il fallait convaincre de sa

(23) Cum mortem propinquam fore videret, timens ne perniciosæ materiam opinionis relinqueret, si majorem se Christo putantes discipuli nullo pacto illi conjungerentur, hoc modo Christo ipsos offerre curavit. (Hom. 37, *in Matth.*)

divinité ; mais disent les interprètes, il dissimule avec sagesse la disposition où les disciples de saint Jean étaient à son égard, il ne leur reproche point leur ignorance, ni leur incrédulité, et il les renvoie à celui qui devait se servir à propos du rapport qu'ils lui feraient de ce qu'ils avaient vu pour les convaincre de la vérité du Messie : *Renuntiate Joanni quæ audistis, et vidistis ;* ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions :

La première, que quand il est question d'instruire des ignorants, et de détromper les opiniâtres, de ramener au giron de l'Eglise ceux que le malheur de la naissance en avait séparés : il faut se servir de tous les ménagements que nous peuvent procurer le zèle et la charité ; les instruire, en paraissant instruire les autres, avoir pour eux toute la douceur, la sagesse et la complaisance possible. « Il ne faut pas, dit saint Chrysostome, les accabler avec dureté, mais les avertir avec douceur ; ni les charger d'injures, mais les aider d'un bon conseil ; ni s'élever contre eux insolemment, mais les corriger avec amour (24). » On doit, à l'exemple du Samaritain de l'Evangile, être d'abord touché de compassion à la vue de cet homme que des voleurs ont dépouillé et blessé : *Misericordia motus est;* c'est-à-dire, compatir à ce pécheur dénué des biens de la grâce, et à qui le péché et l'erreur ont fait différentes blessures ; on doit ensuite s'approcher de lui, verser de l'huile et du vin dans ses plaies ; c'est-à-dire, lui parler avec douceur, avec tendresse et avec onction : *Et appropians alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum.* On doit enfin entrer dans ses besoins, commencer par exercer envers lui les œuvres corporelles de la miséricorde, et se tracer ainsi par la voie du corps une route à son âme : *Et altera die protulit duos denarios.* (*Luc.*, X, 33-35.)

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que quand il est question de se faire connaître aux autres, ce doit être par ses actions plutôt que par ses paroles, par des œuvres de piété, de charité et d'humilité ; mais par des œuvres si sincères qu'elles ne puissent souffrir d'équivoque : *Que votre lumière*, dit le Sauveur à ses apôtres, *luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (*Matth.*, V, 16.) Mais entrons dans le détail des choses que les disciples de saint Jean virent et entendirent.

MERCREDI. — *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres.* Le Fils de Dieu fit plusieurs miracles en présence des disciples de saint Jean, et le bruit de celui qu'il avait fait en la personne du fils de la veuve qu'il avait ressuscité quelques jours auparavant, comme on le portait en terre, se répandit jusqu'à eux. C'est pour cela que le Sauveur leur répondit : *Dites à Jean ce que vous avez vu, et ce que vous avez entendu.* Le prophète Isaïe avait prédit qu'à la venue du Messie, les yeux des aveugles verraient le jour, et les oreilles des sourds seraient ouvertes ; que le boiteux bondirait comme le cerf, et que la langue des muets serait déliée (*Isa.*, XXXV, 5) ; qu'on prêcherait la grâce aux captifs, et la liberté à ceux qui seraient dans les chaînes. (*Isa.*, LXI, 1.) C'est donc comme s'il leur disait : Comparez les prédictions des prophètes avec mes actions, et vous n'aurez pas de peine à me reconnaître pour le Libérateur d'Israël : « Car c'était, dit saint Cyrille (*Thesaur.*, lib. XIV), par la grandeur, la multitude, le bien, et l'utilité des miracles que Jésus-Christ devait faire connaître qu'il était le Messie ; et principalement, dit saint Jérôme, par la prédication de l'Evangile aux pauvres, soit d'esprit, soit de biens : car c'est ce qui fait connaître qu'en Dieu il n'y a point d'acception de personnes, et que par rapport au salut, chacun est égal devant lui (25). »

Il est vrai que les prophètes et les apôtres ont fait plusieurs miracles, mais personne n'en a jamais fait un si grand nombre que Jésus-Christ. Moïse, dans les plaies de l'Egypte, en faisait à tous moments, le Seigneur le fit le Dieu de Pharaon, et tous les éléments étaient soumis à sa puissance (26) ; mais remarquez d'ailleurs que tous les prodiges qu'il opérait, ne tendaient qu'à affliger les Egyptiens ; les apôtres ont éclairé des aveugles, et ressuscité des morts ; mais Paul a aveuglé Elymas (*Act.*, XIII, 13), et Pierre a fait mourir subitement Ananias et Saphire (*Act.*, V, 5) ; au contraire, tous ceux que le Sauveur a opérés, ont été pour le bien, et pour le soulagement des Juifs ; Jésus de Nazareth, dit saint Luc, passant de lieu en lieu faisait du bien à tout le monde : *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes.* (*Act.*, X, 38.) Or ce caractère d'une bonté générale qui ne dépend, ni des lieux, ni des temps, ni des personnes, peut-il convenir à d'autre qu'au Sauveur de l'univers ?

Comme les prodiges que le Sauveur opérait dans les corps, étaient les signes de ceux qu'il devait opérer dans les âmes ; ce Dieu dont la nature est bonté, continue tous les jours de les opérer en nous par sa grâce, éclairant l'esprit, redressant la volonté, effaçant les péchés, se faisant entendre aux sourds, rendant la vie aux morts, enseignant ses voies aux humbles ; mais comme il n'a guéri que ceux qui se sont approchés de lui : *Et accesserunt cæci, et claudi... et sanavit eos* (*Matth.*, XXI, 14), aussi ne nous guérira-t-il que quand nous nous en ap-

(24) Nec enim oportet illum qui peccato aliquo sit præventus insolenter obrnere, sed clementer monere, nec persequi jurgio, sed juvare consilio ; nec cum insolentia in eum erigi, sed cum dilectione corrigere. (Hom. 24, *in Matth.*)

(25) Vel pauperes spiritu, vel certe opibus pauperes, ut nulla inter nobiles et ignobiles, in prædicatione distantia sit, quando omnis apud eum qui salvari potest æqualis est. (*in Matth.*)

(26) *Exod.*, VII et seqq. — Moysi militabant omnia elementa. (S. PETR. CHRYSOL., serm. 66.)

procherons avec autant d'humilité que de confiance ; c'est donc à nous à connaître nos maladies, et à lui en demander la guérison; ainsi quand nos passions répandent dans nos esprits des nuages épais, qui nous empêchent de voir la lumière de la foi, disons avec l'aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voie* (*Luc.*, XVIII, 41) : quand, suivant l'expression de l'Ecriture, nous chancelons des deux côtés, étant tantôt à Dieu, tantôt à Baal (III *Reg.*, XVIII, 21), prions-le de redresser nos voies et de nous faire marcher droit en sa présence (*Psal.* V, 9); quand nous sommes malades de la lèpre du péché, disons-lui avec le prophète Jérémie : *Guérissez-moi, et je serai guéri* (*Jerem.*, XVII, 14); quand l'oreille de notre cœur est sourde à la parole de Dieu, demandons-lui de nous mener dans la solitude pour y parler, et se faire entendre à notre cœur (*Osee*, II, 14); quand le péché étant accompli a donné la mort à notre âme (*Jac.*, I, 15), supplions-le avec le Prophète (*Psal.* CIII, 30) de nous envoyer son Esprit, pour faire en nous une création nouvelle : quand enfin nous sommes pauvres en vertu, dénués de sainteté et de mérite, prions-le de faire éclater en nous les richesses (*Ephes*, II, 7) surabondantes de sa grâce : ce sera alors, que pénétrés de ses bontés, convaincus que *Notre Dieu est grand, et au-dessus de tous les dieux* (*Psal.* LXXXIV, 5), nous publierons les grandes choses qu'il a faites en notre faveur, et en le faisant connaître à ceux qui l'ignorent, ils seront forcés par la vérité et par la grandeur de ces prodiges d'avouer, et de dire : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres.* Le Sauveur ajoute, en parlant aux disciples de saint Jean :

Jeudi. — *Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale!* Les interprètes donnent à ces paroles deux explications différentes.

Les uns disent que le Sauveur voulait blâmer en secret l'envie que lui portaient les disciples de saint Jean, mais d'une manière si prudente, qu'ils pussent reconnaître leur faute en eux-mêmes sans leur faire peine en public : « Il leur découvre tellement leurs maladies cachées, dit saint Chrysostome, qu'il n'en rend témoin que leur propre conscience : il leur fait voir, à eux seuls, le scandale où ils tombaient à son sujet, et il tâche, en les ménageant de la sorte, de les attirer davantage à lui : *Heureux*, leur dit-il, *celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale* (27). »

Les autres estiment que le Fils de Dieu voulait prévenir celui que les Juifs et les gentils devaient prendre de sa mort et de sa croix; « Car, dit saint Grégoire (hom. 6, *in Evang.*), il a paru une folie aux yeux des hommes que l'Auteur de la vie mourût pour les hommes, et ils ont pris contre lui un sujet de scandale, par où ils lui étaient les plus redevables; puisque Dieu est d'autant plus digne d'être honoré des créatures, qu'il a souffert plus d'indignités pour elles. » Ainsi quand il dit : *Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale;* c'est comme s'il disait : j'opère de grands miracles; mais je souffrirai de grands opprobres; que les hommes prennent donc garde de me mépriser en ma mort, après qu'ils ont admiré mes prodiges pendant ma vie. Or, les deux sens de ce passage doivent nous faire conclure deux choses.

La première, que quand il est question de reprendre le prochain, il faut agir avec une grande circonspection; faire en sorte de le corriger, en lui épargnant toute l'aigreur de la correction; reprendre en secret les péchés secrets; se servir de termes généraux où le particulier puisse se reconnaître; à l'exemple du Fils de Dieu, qui, connaissant le crime de Judas, se contente de dire, en présence des autres apôtres : *Je vous dis en vérité que l'un de vous me trahira.* (*Matth.*, XXVI, 21.)

La seconde, que ce qui a été *un scandale aux Juifs, et une folie aux gentils* (I *Cor.*, I, 23), savoir : l'humiliation, la pauvreté, les souffrances et la Passion de Jésus-Christ, doit être la matière de notre reconnaissance et l'objet de notre imitation; car comment n'aimer pas un Dieu qui n'a souffert toutes ces choses que pour nous? Et comment ne le pas imiter, puisqu'il n'est venu au monde que pour être notre modèle, et pour nous frayer un chemin dans lequel il nous ordonne précisément de marcher après lui.

Lorsqu'ils s'en furent allés, Jésus, s'adressant au peuple, leur parla de Jean en cette sorte : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité du vent? Ici nous pouvons remarquer deux choses dignes de considération :

La première, c'est que le Sauveur, ayant à louer saint Jean, attend que ses disciples soient partis : *Illis autem abeuntibus;* ils n'étaient déjà que trop prévenus en faveur de leur maître, et il était à craindre que la louange qu'il lui donnerait en leur présence, ne servît qu'à les attacher de plus en plus à celui dont il était question de les détacher; mais d'ailleurs il en usa ainsi, pour nous faire comprendre qu'il n'est pas toujours à propos de louer ses amis en présence de ceux qui ne manqueront pas de leur en faire le récit, de peur ou de leur donner de la vanité, ou d'être soupçonné de flatterie dans le temps même que la vérité seule nous fait parler.

La seconde chose que nous devons remarquer, c'est que le Sauveur loue son Précurseur devant le peuple : *Cœpit dicere ad turbas de Joanne :* car autant il était dangereux de trop exalter saint Jean devant ses

27) Passionem mentis eorum ita detexit, ut nullus hujus rei testis esse posset, sed conscientiæ ipsorum qui sibi ipsis conscii erant res tota relicta sit, quantum in ipso scandalum paterentur, ac ideo attraxit eos dicens, *Beatus*, etc. (Hom. 37, *in Matth.*)

disciples, autant était-il à craindre que les autres n'en eussent pas une opinion assez élevée. Ce peuple ignorait le mystère qu'il y avait dans l'ambassade que ce sage Précurseur envoyait au Fils de Dieu, « et pouvait soupçonner, dit saint Chrysostome (hom. 8, *in Matth.*), si saint Jean ne doutait pas lui-même de la vérité du Messie, s'il n'avait point changé de sentiments, si la prison où il était détenu ne l'avait pas rendu plus timide; ce qui aurait été capable de ruiner ou d'affaiblir les témoignages qu'il avait rendus au Sauveur du monde. » Et d'ailleurs le peuple pouvait croire que ces paroles s'adressaient à saint Jean : *Heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale;* ce qui aurait pu encore donner un soupçon de quelque division entre Jésus et Jean-Baptiste : mais les louanges que le Sauveur lui donne dissipent entièrement ces idées, car en demandant à ce peuple : *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité du vent?* c'était dire : Ne croyez pas que celui que vous êtes allés voir dans le désert soit un homme léger et inconstant, semblable à un roseau; sa fermeté est telle, que les biens ni les maux, les promesses ni les menaces, la liberté ni la prison, ne peuvent point lui faire trahir la vérité. « On ne peut en douter, dit ce grand docteur, après avoir parlé avec tant de courage et de vigueur à un peuple accoutumé à répandre le sang des prophètes, et avoir repris avec une liberté si généreuse un tyran coupable d'inceste, au milieu de sa cour, en présence de ses sujets, et avec aussi peu de crainte que s'il eût parlé à un enfant (28). »

« Apprenons de l'exemple de ce saint que nous ne devons pas être comme un roseau léger et fragile, que la prospérité ne doit point nous élever, ni l'adversité nous abattre, mais qu'il faut nous appuyer sur la solidité de la foi pour n'être point agités par le changement des choses qui passent (29). » *Ne nous laissons pas aller à tout vent*, dit l'Ecriture, *mais soyons fermes dans la voie du Seigneur et dans la vérité de nos sentiments.* (*Eccli.*, V, 11, 12.) Imitons, à l'égard de Dieu, ce que fait certaine fleur à l'égard du soleil, laquelle, soit qu'il se lève, soit qu'il se couche, se tourne toujours vers cet astre de qui elle reçoit la vie et l'être, et, quoiqu'elle tienne à la terre, le ciel règle tous ses mouvements : ainsi, soit dans les biens, soit dans les maux, que la prospérité semble venir à nous ou s'en éloigner, regardons toujours le Seigneur, ce *divin Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2), avec un œil ferme et un esprit égal; demeurons constamment dans la situation où la Providence nous a placés : qu'il soit le seul mobile de nos mouvements et de nos actions : persuadés que tout ce qui nous arrive vient de lui, et que l'élévation ou l'abaissement, les richesses ou la pauvreté, les lumières ou les ténèbres doivent servir également à l'ouvrage de notre salut. Le Sauveur, continuant de parler au peuple, ajoute :

Vendredi. — *Qu'êtes-vous allés voir ? un homme vêtu avec mollesse? vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte, sont dans les maisons des rois.* Comme le fondement du salut consiste à connaître Jésus-Christ (*Joan.*, XVII, 3), et que la fonction que saint Jean avait à faire en ce monde, était de le faire connaître, les louanges que le Sauveur lui donne ne sont pas d'inutiles louanges : mais vont à établir son mérite, sa sainteté et sa vertu, afin de donner à ses paroles tout le poids et toute l'autorité nécessaire : ainsi, le Sauveur fait d'abord remarquer à ce peuple que Jean-Baptiste n'est pas un roseau du désert que le moindre souffle agite, mais une colonne du ciel que rien ne peut ébranler ; que c'est un homme ferme et inflexible, et, par conséquent, incapable de changer de sentiment ; qu'ils l'ont vu eux-mêmes dans le désert, *vivant de sauterelles, et de miel sauvage ; avec un vêtement de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins* (*Matth.*, III, 4), et qu'un homme de ce caractère ne peut pas être soupçonné de flatterie dans ses discours, comme pourrait être celui qui habiterait les palais des rois, dont l'esprit serait corrompu par la mollesse et la sensualité, et par l'air contagieux qu'on y respire. Enfin le Sauveur ajoute qu'il est *prophète et plus que prophète*, pour leur faire comprendre que Jean-Baptiste est parfaitement instruit de ce qu'il dit, et qu'on doit, par conséquent, avoir une entière croyance à ses discours : mais venons à l'instruction.

Voici celle que tire saint Grégoire de ces paroles : *Qu'êtes-vous allés voir ? un homme vêtu avec luxe et avec mollesse?* « Que personne ne croie donc pas, dit ce Père, qu'il n'y ait point de péché dans l'amour des vêtements somptueux, puisque s'il n'y en avait point, le Sauveur n'aurait pas rapporté comme une des causes de la damnation du mauvais riche qu'*il était vêtu de pourpre et de fin lin* (*Luc.*, XVI, 19), et n'aurait pas loué saint Jean de la manière grossière dont il était vêtu. » L'Apôtre n'aurait pas défendu aux femmes de porter *des ornements d'or, des perles, et des habits magnifiques.* (1 *Tim.*, II, 9.) «Ah! continue ce grand Pape, si le Pasteur de l'Eglise défend si fort les parures à des femmes, de quel péché n'aurait-il pas condamné les hommes qui sont assez faibles pour les rechercher (30)? »

(28) Nam nisi excelso robore animi atque invicto fuisset, nunquam profecto ad universum Judaicum populum jamdiu exercitatum effusione sanguinis prophetici, tam fortis exstitisset : nunquam ferocissimum illum tyrannum tanta libertate dicendi sic redarguisset, ut in media urbe cunctis audientibus tanquam infantem increpasset. (*Loc. cit.*)

(29) Discamus ergo arundo vento agitata non esse ; nos non prospera elevent, non adversa perturbent : ut qui in soliditate fidei figimur, nequaquam rerum transeuntium mutabilitate moveamur. (S. Gregor., *in Matth.*, XI.)

(30) Pensate ergo quæ culpa sit hoc etiam vires appetere a quo curavit Pastor Ecclesiæ et feminas prohibere. (*Loc. cit.*)

« N'usons pas, dit Tertullien, de ces choses délicates, qui peuvent par leur mollesse énerver la force et la vertu de la foi.» (*De cultu fem.*, cap. 17.) Mais hélas, que cette corruption s'est étendue! qu'elle est maintenant générale! *La vanité des vanités* (*Eccle.*, I, 2), c'est à dire, la plus faible de toutes les vanités, fondée sur le dehors et l'apparence, sur des vêtements riches et éclatants, qui sont toujours, quelque magnifiques qu'ils soient, les marques honteuses de notre péché, et dont les femmes paraissent seulement susceptibles par la faiblesse de leur sexe, a passé jusqu'aux hommes. La mollesse et le luxe, qui ne devaient se trouver que chez les grands, se sont répandus et débordés dans les états les plus médiocres ; car, pardonnez-nous, Seigneur, si nous osons dire qu'il n'est point besoin d'aller aujourd'hui dans les palais des rois pour trouver ceux qui sont vêtus magnifiquement, et qui vivent dans les délices : *Ecce qui in veste pretiosa, et deliciis, in domibus regum sunt.* (*Luc.*, VII, 25.) Tel, que nous avons vu de nos jours dans une condition vile et abjecte, se distingue aujourd'hui par un train, et par une dépense magnifique, et tâche, ainsi, par un dehors pompeux et éclatant, à éblouir les yeux du public, et à couvrir ou à réparer la honte et la bassesse de son origine ; mais, pourquoi paraître parler en particulier d'un vice commun et général? Tous les hommes, si nous en exceptons quelques âmes saintes, donnent dans le luxe et la mollesse de la vie, sans être réglés dans ce déréglement par leur religion, ou par leur condition, mais uniquement par leurs biens et par leurs passions ; car le seul frein qui soit capable de réprimer leur vanité, ou leur sensualité, c'est la pauvreté, ou l'avarice.

Samedi. — *Qu'êtes-vous donc allés voir? un prophète? Oui certes, je vous le dis, et plus que prophète.* « En effet, l'on peut dire que saint Jean a été prophète, même avant que d'être homme; puisque, enfermé dans le sein d'Elisabeth, il a fait connaître le Sauveur encore dans celui de Marie (31). » Mais il a été plus que prophète, ayant eu plusieurs prérogatives au-dessus des autres. Si les prophètes ont prédit le Messie, celui-ci l'a montré du doigt, l'a baptisé, a été lui-même prédit par Isaïe (XL, 3), promis par Malachie (III, 1), figuré par Elie (*Luc.*, I, 17), premier prédicateur du royaume de Jésus-Christ : « Seul, dit saint Hilaire, il a eu l'avantage de prophétiser, et de voir le Sauveur (32) ; » mais est-ce à nous à louer celui qui a mérité d'avoir Jésus-Christ même pour panégyriste? est-ce à nous à entreprendre de prouver que celui-là est plus que prophète, après que le Fils de Dieu l'a élevé au-dessus de tous les hommes?

« Quoique cet oracle suffise tout seul, reprend saint Chrysostome (*loc. cit.*), néanmoins si vous voulez en mieux voir la vérité, rappelez dans votre esprit quelle a été la nourriture de ce saint, quelle a été sa demeure, et combien son esprit a été élevé et attaché à Dieu : il menait sur la terre une vie toute céleste, il s'était mis au-dessus de tous les besoins de la nature ; toujours occupé à l'oraison et à la prière, il ne parlait jamais à personne, et ne s'entretenait qu'avec Dieu seul : il ne fut point nourri de lait, il ne coucha point sur un lit, n'habita point de maison, ne retira aucun secours des villes pour les nécessités les plus pressantes de la vie : bien qu'il fût si sévère pour lui, il était doux pour les autres, et sut parfaitement allier la douceur avec la fermeté. Il fit connaître sa douceur, en supportant patiemment les défauts de ses disciples; et sa fermeté dans la manière dont il parla aux Juifs, et dans la liberté avec laquelle il reprit Hérode. » Tel a été Jean-Baptiste prophète, et plus que prophète : le plus grand et le plus humble, le plus pénitent et le plus innocent des enfants des hommes. Achevons son éloge par ces paroles du prophète Malachie (III, 1), que le Sauveur lui attribue : *Car c'est de lui qu'il a été écrit : J'envoie devant vous mon ange, qui vous préparera la voie.*

Et voici la principale raison, suivant la remarque d'un interprète, pourquoi saint Jean est plus que prophète : et c'est ce qu'il conclut de cette particule (*car*), oui certes, *je vous le dis, un prophète, et plus que prophète: Scriptum est enim : car il a été écrit : J'envoie mon ange devant vous*, dit le Père éternel par la bouche d'un prophète, en parlant de son Fils.

Sur quoi saint Chrysostome fait cette réflexion : « Celui-là est très-proche du monarque, qui marche devant lui : or, comme ce sont les plus illustres par leurs dignités, qui précèdent le prince ; aussi saint Jean ayant précédé immédiatement le Sauveur, ayant été son Précurseur dans sa naissance, dans sa prédication, dans sa mort, a dû, par conséquent, être rempli d'une plus grande grâce (33.) Jean a nettoyé ce que Jésus devait sanctifier : l'un a préparé ce que l'autre devait habiter. Il a été un ange, non par nature, mais par fonction (34). » Il a préparé, dit saint Jérôme (*In Malach.*, c. III, n. 3), la voie de notre Dieu dans nos cœurs, où le Seigneur ne pouvait habiter à cause de notre méchanceté et de notre incrédulité. Sur quoi nous pouvons faire ces deux réflexions

La première, que si saint Jean a été rempli d'une plus grande grâce, parce qu'il a été plus proche de Jésus-Christ, nous devons faire en sorte de nous en approcher de plus en plus : or ce n'est ni la naissance, ni les dignités, ni les biens qui peuvent par

(31) Nunquid propheta fuit, ut in utero constitutus Deum in utero cognosceret, prius propheta quam homo? (S. Aug., *Opus imperf.*, hom. 28.)

(32) Cui soli licuit et prophetare Christum et videre. (Can. 2, *in Matth.*)

(33) Quemadmodum majore dignitate hi sunt qui proxime regium vehiculum equitant : sic et Joannes proxime ipsius adventum præcedens majore gratia fulsit. (Hom. 38.)

(34) Ille mundavit ut iste sanctificaret, ille præparavit ut iste inhabitaret. (*Opus imperf.*, *l. c.*)

eux-mêmes nous en approcher ; mais l'humilité qui, nous soumettant plus à lui, nous approchera plus de lui.

La seconde, qu'il ne tient plus qu'à nous d'imiter ce saint Précurseur dans sa fonction à préparer la voie du Seigneur : *Il n'habitera point*, dit le Sage, *dans un corps souillé de péché.* (*Sap.*, I, 4.) Tâchons donc pour préparer sa voie, de nettoyer et purifier notre âme, afin que, venant à nous, il puisse la sanctifier par sa présence : vidons-la de toutes les affections terrestres, afin qu'il la remplisse de sa grâce; préparons-lui un séjour digne de lui, afin qu'il puisse loger éternellement en nous.

SUR L'USAGE DES ADVERSITÉS.

Joannes cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis ait illi : Tu es qui venturus es, an alium exspectamus? (*Matth.*, XI, 2.)

Deux choses paraissent dignes de nos réflexions dans cet Evangile. La première, ce que saint Jean fait pour Jésus-Christ, et la seconde, ce que Jésus-Christ fait pour saint Jean. Ce Précurseur, quoiqu'il soit dans les fers d'Hérode, travaille toujours également à faire connaître le Sauveur, et ce divin Sauveur, quoiqu'il voie son Précurseur dans la disgrâce d'Hérode, lui donne des louanges en présence du peuple : ainsi le zèle de saint Jean, qui ne peut être arrêté par ses fers, ni renfermé par sa prison, nous fait voir ce que nous devons à Dieu dans nos adversités ; et l'amitié constante de Jésus-Christ, lequel se déclare pour ce saint, qui a encouru la disgrâce du prince, nous fait connaître ce que nous devons à nos amis dans leurs malheurs.

1. L'on peut dire qu'il en est du zèle comme du feu; tant que cet élément subsiste, il donne toujours quelque marque de lumière et de chaleur; et plus on veut le resserrer, plus il devient vif et ardent. Tel a été le zèle de Jean-Baptiste, zèle plein de lumière, qui a toujours éclairé les esprits; zèle plein de chaleur, qui a toujours échauffé les cœurs.

Mais, ce qui relève le mérite et la gloire de ce saint, c'est que tout lié, tout emprisonné qu'il est, son zèle pour le Fils de Dieu ne fait que redoubler. Jean, toujours égal à lui-même, et supérieur à tout autre, ne pouvant agir au dehors, semble en devenir plus ingénieux à trouver des manières de s'acquitter de sa principale fonction, qui était de faire connaître le Sauveur : « Il lui envoie des disciples qu'il avait pris pour un temps, afin de les instruire, et qu'il voulait rendre tout instruits à Jésus-Christ, comme à leur propre Maître (35) ; » ses fers qui chargent son corps ne peuvent rien sur son âme, ni sur sa tranquillité, et ne servent qu'à lui procurer de nouveaux moyens de faire connaître à son Dieu l'amour et l'attachement qu'il a pour lui. Or, c'est ainsi que nous devrions profiter de toutes les disgrâces de la vie : *Ne nous abattre point*, suivant le conseil du Sage, *lorsque Dieu nous châtie, car il ne châtie que ceux qu'il aime* (*Prov.*, III, 11, 12); il ne nous envoie des afflictions que pour notre bien : semblable à un médecin, dit le grand Augustin, «qui aime le malade, hait la maladie, et qui ne fait souffrir celui qu'il aime que pour le délivrer du mal qu'il souffre (36). » Ainsi, êtes-vous noircis par la médisance, accablés par la persécution, abandonnés de vos amis, *demeurez fermes dans la foi, agissez courageusement et fortifiez-vous : « State in fide, viriliter agite et confortamini.* (I *Cor.*, XVI, 3.) Recourez au Seigneur avec confiance, et cette confiance, qui est une marque de l'estime que vous faites de sa bonté et de son pouvoir, ne peut manquer de le faire entrer dans vos peines. Tous ces maux ne sont qu'extérieurs, et ne peuvent pénétrer jusqu'au fond de l'âme d'un juste, où il se retire, comme dans un port contre la tempête, et où il trouve son Dieu qui fait sa consolation et son repos. (II *Cor.*, I, 3, 4.) Mais, afin que notre âme soit un port, il faut qu'elle soit tranquille, et que toutes nos passions soient dans le calme : or, le moyen le plus sûr de les fixer et de les arrêter, c'est de nous détacher de toutes les choses d'ici-bas, pour nous attacher uniquement à Dieu, et c'est le fruit que doivent produire en nous toutes les disgrâces qui nous arrivent.

En effet, est-il rien de plus capable de nous détacher de nos amis, que quand nous voyons leur inconstance; des hommes, que quand nous recevons des marques de leur injustice et de leur malignité; des grands, que la bizarrerie avec laquelle ils nous sacrifient ; des biens, que la fragilité avec laquelle ils nous échappent ; des plaisirs, que le dégoût qu'ils nous laissent ; du monde enfin, qu'en le voyant comme *une figure qui passe?* (I *Cor.*, VII, 31.) Mais autant les disgrâces doivent nous détacher des choses du monde, autant servent-elles à nous attacher à Dieu : car, dans le temps que nos amis nous abandonnent, *Le Seigneur est proche de ceux qui ont l'affliction dans le cœur* (*Psal.* XXXIII, 19), et avec ceux qui sont dans la tribulation : *Cum ipso sum in tribulatione* (*Psal.* XC, 15); dans le temps que les hommes nous donnent mille marques de leur malignité, Dieu nous donne mille preuves de sa bonté ; quand leur injustice nous dépouille de nos biens, il nous remplit des siens ; quand le monde disparaît comme une figure qui n'a rien pour nous d'assuré, le Seigneur nous propose le royaume du ciel, comme la récompense destinée à ceux qui souffrent persécution pour la justice. (*Matth.*, V, 10.) Si nous faisions ces solides réflexions, les maux, les adversités, les tribulations ne pourraient point nous ébranler, ni nous abattre, et ne servi-

(35) Quasi pædagogus alienos filios quos ad tempus accepit, ut erudiret, eruditos volebat Christo reddere, quasi proprio patri ipsorum. (*Opus imp.*, hom. 27.)

(36) Medicus amat ægrotantem, odit ægritudinem ; ut liberet ægrotum, persequitur febrem. (*De temp.*, serm. 57.

raient qu'à exciter notre zèle, à redoubler notre amour, et à fortifier notre attachement pour notre Dieu : c'est ce que nous devons conclure, en voyant ce que saint Jean a fait pour le Sauveur dans sa prison ; mais si le Précurseur nous instruit de ce que nous devons à Dieu dans nos adversités, Jésus-Christ nous apprend ce que nous devons à nos amis dans leurs disgrâces.

2. Hérode avait fait arrêter saint Jean, et songeait à le faire mourir ; cependant Jésus-Christ loue son Précurseur, et le préconise en public ; il assure qu'entre les enfants des hommes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste ; qu'il est l'ange que le Père éternel devait envoyer devant lui pour préparer la voie. (*Luc.*, VII, 27, 28.) Lorsqu'il demande au peuple ce qu'il était allé voir dans le désert, et s'il y avait trouvé un roseau agité du vent, il fait connaître ce grand saint pour un homme ferme et inflexible ; et en le louant de sa fermeté, il approuve celle que saint Jean a eue de reprendre Hérode d'avoir pour femme la femme de Philippe, son frère (*Marc.*, VI, 18) ; c'est ainsi que nous devrions soutenir nos amis dans leurs disgrâces, avoir pour eux cette amitié ferme et constante que Jonathas a toujours témoignée à David dans les siennes. (I *Reg.*, XX, 32.) Mais hélas ! on fait tout le contraire : loin de louer un ami et d'approuver l'action qui lui a mal réussi, quoique faite et entreprise pour un louable motif, et suivant toutes les règles de la prudence ; tantôt on garde le silence, et tantôt on ne le rompt que pour traiter son zèle d'indiscrétion : ainsi on a la lâcheté de le blâmer en public pour être en droit de l'abandonner, et pour tâcher de justifier une inconstance honteuse ; c'est ce que le Sage nous exprime par ces paroles : *Celui qui veut quitter son ami en cherche les occasions ;* mais il ajoute : *et il sera couvert d'opprobre en tout temps : « Omni tempore erit exprobrabilis. »* (*Prov.*, XVIII, 1.) Il nous rend raison pourquoi un ami inconstant est couvert d'opprobre, parce que, dit-il, *Celui qui est ami aime en tout temps, et* que *le frère se connaît dans l'affliction* (*Prov.*, XVII, 17), c'est-à-dire que celui qui était véritablement ami dans la prospérité, devient comme un frère dans l'adversité.

Or, pour découvrir d'où procède cette lâcheté, il ne faut que remonter à la source et au principe des amitiés ; le plus souvent elles ne sont établies que sur des intérêts bas, et ne s'entretiennent que par le commerce de la nécessité de la vie : nous aimons celui dont l'amitié nous fait honneur, nous procure du plaisir, ou de l'utilité : ainsi, tombe-t-il dans la disgrâce, et prévoyons-nous qu'il va nous devenir autant à charge qu'il nous était utile ; ne disons pas qu'on reprend un cœur qu'on n'avait jamais donné, mais on le retire de lui par les mêmes motifs qui nous avaient attachés à lui. « Au contraire, dit saint Jean Chrysostome, tout ce qui ruine les amitiés humaines, redouble et fortifie les chrétiennes (37). »

En effet, plus un ami tombe dans l'adversité, plus la charité nous unit à lui, parce qu'il a plus besoin de nous : sa vertu, purifiée dans le feu de la tribulation, nous donne pour lui une nouvelle estime, persuadés que le Seigneur ne l'éprouve que pour la couronner ; et ces marques que nous lui voyons de prédestination, nous le font respecter dans sa misère ; que les autres donc le blâment et l'abandonnent lâchement, pour nous, nous louerons publiquement celui qui a l'estime de Dieu, et nous ferons voir que la charité ne périt point, et que rien n'est capable d'éteindre sa flamme : *Charitas nunquam excidit.* (I *Cor.*, XIII, 8.) Ainsi, soit qu'il faille parler pour lui, ou repousser ce que l'on dit contre lui ; le consoler, ou l'assister ; partager ses malheurs, ou lui faire part de notre fortune ; ayons également pour lui une amitié tendre, ferme, généreuse, invincible : ce que la vertu a joint ne doit être séparé que par le crime ; ce qui est fondé sur un solide mérite, ne peut être ébranlé par la perte des biens temporels : c'est ainsi que nous en userons dans la disgrâce de nos amis, si nos amitiés sont chrétiennes ; alors nous n'aurons garde de les abandonner dans une religion qui nous oblige d'assister nos propres ennemis ; nous ne manquerons pas, dans une loi si parfaite, de pratiquer les devoirs d'une vertu à qui des païens ont érigé des temples : au contraire, nous joindrons les vertus morales aux vertus chrétiennes, l'amitié à la charité ; et alors l'on peut assurer qu'une amitié généreuse, animée d'une charité toute divine, nous procurera infailliblement l'estime et la bienveillance de Dieu et des hommes tout à la fois.

Seigneur, c'est à vous à nous donner cette fermeté dont nous avons besoin pour pouvoir être inébranlables dans les adversités qui nous arrivent, et dans celles qui arrivent à nos amis : ce qui fait notre inconstance, c'est que ne tenant à vous et à eux que par des motifs humains et intéressés, le moindre souffle de la tribulation nous renverse comme de faibles roseaux ; mais, quand vous aurez répandu dans nos cœurs le feu de votre divin amour, ce sera alors que, purifiés de tout ce qu'il y a de matériel en nous, vous aimant pour l'amour de vous seulement, et n'aimant plus nos amis que par rapport à vous : *Ni l'affliction, ni les déplaisirs, ni la persécution, ni la faim, ni la nudité, ni les périls, ni le fer, ni la violence ne seront point capables de nous séparer de vous* (*Rom.*, VIII, 35) ; qu'au contraire les afflictions et les adversités de cette vie deviendront pour nous de sûrs moyens d'acquérir la félicité de l'autre. Ainsi soit-il.

(37) Omnia quæ sæculares amicitias corrumpunt, spiritualem confirmant amorem atque stabiliunt. (Hom. 61, *in Matth.*)

III^e^ DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c I, v. 19-28.

La sainteté et la vie toute céleste de Jean-Baptiste, le nouveau baptême qu'il donnait à tous ceux qui venaient à lui, le temps qui était arrivé, où, suivant toutes les prophéties, le Messie devait être né, ayant donné lieu de douter si saint Jean ne l'était pas lui-même; le Sanhédrin ou le conseil souverain des Juifs, à qui il appartenait de juger de ce qui regardait la religion, et particulièrement de la doctrine de ceux qui annonçaient la parole de Dieu, s'étant assemblé, envoya à ce saint (quelque temps après qu'il eut baptisé le Sauveur) des prêtres et des lévites, pour lui demander qui il était : « soit, comme dit saint Grégoire (hom. 2, *in Evang.*), que les Juifs doutassent véritablement s'il n'était pas le Messie, et qu'ils eussent de lui une si haute opinion qu'ils fussent disposés à l'en croire sur sa parole; — soit, comme l'assure saint Chrysostome, qu'ils cherchassent une occasion de lui faire quelque reproche, car ils savaient que le Christ devait naître de la race de David, et que saint Jean était de la tribu de Lévi : ils lui tendirent donc un piége par cette interrogation, afin d'être en droit de profiter de sa réponse, pour s'élever contre lui et l'accuser (38). »

Pénétrons toutes les circonstances des demandes que les Pharisiens font à Jean-Baptiste, et surtout examinons le témoignage qu'il rend à la vérité, et tâchons d'en tirer des conséquences qui puissent servir à nous instruire et à nous édifier.

Les Juifs envoyèrent à Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : Qui êtes-vous? Jamais députation ne fut plus célèbre que celle qui se fait aujourd'hui : si l'on regarde d'où elle vient, c'est de la part du conseil souverain des Juifs, à qui il appartenait de juger des grandes affaires ; si l'on recherche d'où ils députent, c'est de Jérusalem, la capitale du royaume ; si l'on considère qui sont les députés, ce sont des prêtres et des lévites, qui étaient dans la religion des Juifs les premières personnes après le grand prêtre ; si on veut savoir vers qui ils vont, c'est vers saint Jean, dont la naissance et la vie étaient pleines de prodiges; enfin si l'on demande le sujet de leur députation, c'est pour savoir qui il est, quelle est sa personne, sa qualité et sa fonction : *Miserunt Judæi ab Hierosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es?* ce qui nous donne lieu de remarquer que les Juifs députent vers Jean-Baptiste pour savoir qui il est, et n'ont jamais fait la même chose pour Jésus-Christ. Ce saint était la voie destinée par la Providence pour les conduire au Sauveur, et le moyen assuré qui devait les mener à leur fin : mais que font-ils? ils veulent se persuader que saint Jean est le Messie, malgré les lumières qu'ils ont qu'il ne le peut être : ils se contentent de lui demander s'il ne l'est pas, et quoiqu'il leur proteste que non, qu'il leur indique même où il est, ils en demeurent là, sans s'en informer davantage, et sans le chercher plus loin.

Reconnaissons-nous dans ce que les Juifs font aujourd'hui. « Tous les êtres, dit saint Augustin (39), sont comme autant de voix, qui nous parlent de Dieu, et qui nous serviraient de guides fidèles pour nous conduire à lui, si nous entendions leur langage. » (S. Aug., *in Psal.* XXVI.) *Invisibilia Dei,.. per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur.* » (*Rom.*, I, 20.) Mais hélas! nous nous arrêtons à eux, comme les Juifs à saint Jean, nous voulons nous persuader qu'ils sont notre dernière fin, et qu'ils peuvent faire notre félicité; nous demandons aux plaisirs, ensuite aux honneurs, enfin aux richesses, s'ils ne peuvent pas nous rendre heureux; et quoique toutes ces choses nous répondent, tantôt par des dégoûts, des chagrins, des amertumes ; tantôt même par leurs perfections, mais qui étant toujours bornées et finies, ne peuvent nous remplir et nous satisfaire ; qu'elles ne sont que des écoulements d'un être infiniment parfait qui les possède toutes d'une manière plus noble, et sans les défauts qui les accompagnent toujours ici-bas; nous sommes sourds à ces voix, nous nous arrêtons opiniâtrément à ces créatures, qui ne cessent de nous crier qu'elles ne sont faites que pour nous indiquer le Créateur. « Ainsi nous faisons notre fin des moyens, ce qui est la source de la corruption et des égarements de l'homme, de jouir des choses mêmes, dont il doit se servir (40). » C'est la plainte que le Seigneur faisait autrefois par la bouche du prophète Jérémie : *Mon peuple est coupable de deux désordres : ils m'ont abandonné, moi qui suis la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes qui ne peuvent contenir l'eau* (*Jerem.*, II, 13); comme s'il disait : ils m'ont abandonné, moi qui pourrais étancher la soif de leurs désirs, et qui seul puis faire leur félicité, et ils la cherchent dans des biens qui leur échappent, qui n'ont rien de ferme ni de solide, et qui comme des fleuves s'écoulent toujours et s'éloignent de ceux qui font des efforts pour les retenir. (S. Chrysost., hom. 1, *in Gen.*)

Or, pour éviter de tomber dans cet égarement, ou pour nous en tirer si nous y sommes déjà tombés, faisons à tous les êtres la même demande que les Juifs font aujourd'hui à Jean-Baptiste : *Tu quis es?* Qui êtes-vous ? mais prenons garde aux députés que nous enverrons vers eux : car s'ils sont capables de corruption, c'est-à-dire, si ce

(38) Pharisæi occasionem qua aliquid reprehenderent quærebant : quia enim manifestum erat ex vico regis David Christum esse venturum ; hic vero de Levitica veniebat tribu : insidias ei interrogatione posuerunt, ut hic aliquid loqueretur, illi ad accusandum repente consurgerent. (Hom 2, *in Matth.*)

(39) Undique ibi omnia resonant Creatorem et ipsæ species creaturarum voces sunt quædam.

(40) Omnia humana perversio quod etiam vitium vocantur, frui mendis velle. (L. VIII, *q.* 30.)

sont nos sens séduits et trompés par le faux éclat des biens de ce monde, ils ne manqueront pas de nous en faire un rapport avantageux ; ainsi, comme les Juifs députent des prêtres et des lévites vers saint Jean, députons vers eux ce qu'il y a de plus noble en nous, députons notre raison et notre foi ; et par ces envoyés non suspects, faisons demander aux plaisirs, aux biens, aux honneurs, *Qui êtes-vous?* et ils ne manqueront pas de nous répondre : *Vanité des vanités, et tout est vanité.* (*Eccle.*, XII, 8.)

Lundi. — Mais ce n'est pas assez que de connaître les êtres qui nous environnent, il faut se connaître soi-même, et pour y procéder avec ordre :

Voyons, 1° ce que nous sommes par rapport à notre état, et si nous en remplissons comme il faut les obligations : car, un jour viendra, que le Dieu des vivants et des morts vous demandera avant de vous juger, *tu quis es?* qui êtes-vous, ou pour mieux dire, qu'avez-vous été? N'attendez pas ce temps à vous faire cette demande, souffrez qu'on vous la fasse aujourd'hui : Etes-vous homme, êtes-vous chrétien, êtes-vous prêtre, êtes-vous religieux, êtes-vous évêque, êtes-vous roi, êtes-vous noble, êtes-vous juge? *tu quis es?* Considérez attentivement ce que vous êtes ; si vous êtes homme, ne dégénérez pas de la noblesse de votre être, en vivant en la manière des bêtes ; si vous êtes chrétien, imitez donc Jésus-Christ ; si vous êtes prêtre, faites que cette poitrine, dans laquelle vous recevez tous les jours votre Dieu, soit plus pure que le ciel même ; si vous êtes religieux, foulez aux pieds le monde ; si vous êtes évêque, veillez jour et nuit au salut du troupeau que la Providence vous a confié ; si vous êtes roi, appliquez-vous à procurer le bien et l'utilité de vos sujets ; si vous êtes noble, que vos vertus donnent un nouveau lustre à votre noblesse, et que vos vices ne la ternissent pas ; si vous êtes juge, gardez l'équité ; enfin, dans quelque état que vous soyez, pratiquez-y la vertu de votre état ; c'est ainsi que chacun devrait se demander à soi-même, qui suis-je? qu'ai-je à faire dans le monde? afin de connaître et d'approfondir ses devoirs, et de s'exciter à les remplir.

Mais entrons plus avant dans la connaissance de nous-mêmes, et n'envisageons pas seulement ce que nous sommes devenus, mais ce que nous sommes ; non à l'extérieur, mais ce qui fait notre être, et ce qui est à nous de notre propre fonds ; c'est ce que saint Bernard écrivait au pape Eugène, en lui adressant son livre *De la considération* (lib. II, cap. 9) : « Si vous ne voulez pas, lui dit-il, être frustré du fruit et de l'utilité que vous retirerez de la considération que vous ferez sur vous-même, ne regardez pas seulement ce que vous êtes, mais bien ce que êtes né : pour ce sujet, rompez ce vêtement de feuilles qui couvrent, mais qui ne guérissent pas votre plaie ; défaites-vous de toutes les marques de votre dignité ; dépouillez-vous de votre pourpre, et de cet éclat qui vous environne, pour vous considérer nu ; car vous êtes *sorti nu du ventre de votre mère* (*Job*, I, 21), et alors vous trouverez un homme *nu et pauvre, et malheureux et misérable* (*Apoc.*, III, 17) ; un homme se plaignant de ce qu'il est homme, rougissant de ce qu'il est né, murmurant de ce qu'il est ; *un homme né pour le travail* (*Job*, V, 7), et non pour l'honneur ; *né d'une femme*, et en péché ; *vivant peu de temps* et toujours dans la crainte ; *rempli de plusieurs misères* (*Job*, XIV, 1), tant du côté du corps que du côté de l'esprit, et, par conséquent, toujours dans les pleurs. » En faut-il davantage pour nous humilier? car ce portrait qui convient à tous les hommes en général, et à chacun en particulier, nous fait voir que les dignités, quelque élevées qu'elles puissent être, ne changent point notre nature, et que le néant et le péché sont les seules choses qui nous appartiennent véritablement.

Telles étaient les réflexions qui causaient cette profonde humilité, dont saint Jean nous donne un si bel exemple, quand interrogé pour savoir de lui s'il est le Messie,

Mardi. — *Il confessa, et il ne nia pas, il confessa qu'il n'était pas le Christ.* Les Juifs demandent à saint Jean qui il est, et ce saint répondant à leurs pensées plus juste qu'à leurs paroles, leur dit d'abord ce qu'il n'est point ; mais remarquons les termes dont l'Evangile se sert : *il confessa, et il ne le nia point.* Il confessa, c'est-à-dire, suivant l'explication des interprètes, qu'il déclara nettement, fortement, constamment qu'il n'était point le Christ : *Et confessus est, et non negavit : et confessus est : Quia non sum ego Christus.* Humilité merveilleuse de Jean-Baptiste, qui subsiste toujours la même dans la tentation la plus délicate. « Car, dit saint Grégoire, pouvant passer pour le Christ, il a mieux aimé demeurer constamment ce qu'il était, que de se laisser vainement élever par l'opinion des hommes au-dessus de ce qu'il était (41). » — « Serviteur fidèle, dit saint Chrysostome, qui non-seulement ne recherche pas la gloire de son Maître pour soi, mais qui la refuse quand elle lui est offerte (42). »

Est-ce ainsi que nous en usons? avons-nous cette fermeté pour refuser les honneurs qu'on nous offre, et pour les renvoyer à celui à qui ils appartiennent légitimement? ou plutôt quand on a de nous une estime que nous ne méritons point, au lieu de faire voir ingénument qu'on se trompe, ne tâche-t-on pas, par des discours ambigus et hypocrites, à répondre tellement aux louanges qu'on nous donne, que retenant d'une main ce qu'on paraît lâcher de l'autre, on fait en sorte de se faire maintenir dans le rang

(41) Qui cum tantæ virtutis esset ut Christus credi potuisset, elegit solide subsistere in se, ne humana opinione raperetur inaniter super se. (Hom. 7, *in Evang.*)

(42) Hoc frugi servi officium est non solum Domini sui gloriam non occupare, sed a multitudine tributam propellere. (Hom. 77, *in Joan.*)

qu'on occupe injustement, et de se procurer d'ailleurs la gloire de l'humilité? la vraie humilité ne cherche point tant de détours : elle est simple et sans fard, elle parle peu, et s'explique nettement : jugeons-en par les réponses précises que fait saint Jean aux Juifs, qui avaient de lui l'opinion la plus haute et la plus sublime.

Et ils lui demandèrent : Quoi donc? êtes-vous Elie? Non, dit-il. Etes-vous prophète? et il leur répondit : Non. Ce n'est pas sans raison, disent les Pères, que les Juifs demandèrent à saint Jean, s'il est Elie ; ils savaient que ce prophète devait revenir au monde. (*Malach.*, IV, 5), avant que le Sauveur vînt lui-même, *avec une grande puissance et une grande majesté* (*Luc.*, XXI, 27), pour juger les vivants et les morts : et confondant son premier avénement avec le second par un principe d'orgueil, qui ne pouvait s'accommoder d'un Dieu pauvre et humble, qu'ils s'étaient figuré aussi puissant que magnifique, ils soupçonnèrent que celui-là pouvait bien être Elie qui paraissait dans le temps qu'on y attendait le Messie, vivant dans la solitude, éloigné du commerce des hommes, mangeant peu, vêtu grossièrement, prêchant la pénitence, et reprenant hardiment les vices des hommes (car tel avait été Elie); saint Jean répond qu'il ne l'est point : *Non sum.* Il est vrai que le Sauveur avait dit de ce saint, *qu'il marcherait devant lui dans l'esprit et dans la vertu d'Elie* (*Luc.*, I, 17), et tout autre que Jean-Baptiste aurait confessé qu'il l'était ; mais pour lui il n'hésite pas à dire qu'il ne l'est pas ; on lui demande de plus s'il n'est point prophète : *Il dit que non.* Mais quoi ! le Sauveur n'a-t-il pas publié hautement que son Précurseur était *prophète, et plus que prophète* (*Luc.*, VII, 26), et est-il permis de s'abaisser aux dépens de la vérité? non sans doute, le Dieu de vérité ne souffre point de mensonge : expliquons donc ce mystère. Ce saint répond à la pensée des Juifs, lesquels, comme l'explique saint Chrysostome (hom. 11, *in Joan.*), « lui demandèrent, non s'il est simplement prophète, mais s'il est *le prophète*, ainsi que porte le Grec, » c'est-à-dire, celui qui doit avoir été promis par ces paroles : *Prophetam vobis suscitabit Dominus Deus tuus de medio fratrum vestrorum.* (*Deut.*, XVIII, §15; *Act.*, VII, 37.) Or, ce prophète était le Christ, suivant l'explication la plus commune. Il a donc raison de répondre qu'il ne l'est point : *Non sum.*

Saint Augustin répond que « saint Jean n'était pas prophète dans le sens ordinaire, c'est à savoir, un homme qui devait prédire de loin ce qui regardait le Sauveur du monde, puisqu'il ne l'a pas prédit, mais l'a montré du doigt (43.)» Il n'a donc pas fait la fonction de prophète de la manière dont nous venons de l'expliquer, quoiqu'il en ait eu la grâce, le don et le mérite.

D'autres estiment que les Juifs lui demandaient s'il était un des anciens prophètes : quoi qu'il en soit, dit saint Augustin (*loc. cit*), le Sauveur a dit vrai, en disant de son Précurseur qu'il était prophète, et le Précurseur n'a pas dit faux, en disant qu'il ne l'était point : *Nec Joannes falsum, nec Dominus falsum, nec præco falsum, nec judex falsum.* Ce qui nous donne lieu d'admirer la modestie incomparable de ce saint, qui refuse les éloges qu'on lui donne tant qu'il croit le pouvoir faire sans offenser la vérité ; et de déplorer en même temps notre vanité qui nous rend si prompts et si avides à recevoir ceux que nous devons uniquement au mensonge et à la flatterie. Les Juifs continuant à l'interroger, lui dirent :

Mercredi. — *Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés, que dites-vous de vous-même? Je suis*, leur dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur.* Saint Jean pressé par les Juifs de leur apprendre qui il était, ami de la vérité, il le dit véritablement : *Je suis*, leur dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert.* Il n'y a rien de plus faible que la voix, ce n'est qu'un souffle qui frappe l'air, que le vent emporte, et qui se perd aussitôt qu'il s'est fait entendre : cependant, dit saint Cyrille, quelque humble que soit cet aveu, il est conforme à la vérité; car, quelque grand, quelque saint qu'ait été Jean-Baptiste, la distance qui sépare la créature du Créateur étant infinie, dès qu'on se considère par rapport à Dieu, l'on ne se trouve plus que comme un rien, c'est-à-dire comme une voix qui est de tous les êtres celui qui approche le plus du néant : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII, 6.) Mais disons que ce saint était une voix d'une manière particulière, et qu'il fait son éloge, quand il ne songe qu'à s'abaisser.

En effet, le Précurseur était au Verbe incarné, ce que la parole est à la pensée. « Or, de même, dit saint Grégoire, que la parole de la bouche précède, et sert à faire entendre la pensée de l'esprit : ainsi ce saint est la voix qui précède le Verbe du Père, qui le fait connaître, l'explique, le fait entrer dans les esprits, et qui, comme la parole, s'évanouit, quand elle a déclaré la pensée (44). » Fut-il jamais une fonction plus noble que celle-là? Mais remarquez que c'est une voix qui crie : *Vox clamantis.* On parle aux personnes qui sont proches, mais il faut crier pour se faire entendre de celles qui sont éloignées; Jean-Baptiste parlait à des pécheurs de la part de Dieu, c'est-à-dire, à des hommes qui en étaient éloignés infiniment : *Longe a peccatoribus salus.* (*Psal.* CXVIII, 115.) Aussi peut-on dire que ce saint

(43) Quia prophetæ longe ante prænuntiaverunt, Joannes præsentem demonstrat. (*Tract. in Joan.*)

(44) Prius vox sonat, ut verbum postmodum possit audiri : Joannes ergo vocem sese asserit, quia verbum præcedit ; adventum itaque Dominicum præcurrens vox dicitur, quia per ejus ministerium Patris Verbum ab hominibus auditur. (Hom. 7, *in Evang.*)

était toute voix, « prédicateur de la pénitence, dit saint Pierre Chrysologue, par ses paroles et par ses actions, vrai maître qui pratique par son exemple ce qu'il enseigne par sa voix (45). »

Ici remarquons que ce qui fait l'humilité de saint Jean, c'est qu'il se regarde toujours par rapport à Dieu comme une faible lumière qui peut bien briller dans les ténèbres, mais qui perd tout son éclat auprès du soleil : ce qui nous donne lieu de faire une réflexion importante, qui nous fera connaître à fond la corruption du cœur humain.

Le chrétien doit être dans deux dispositions à l'égard de Dieu, savoir, d'une profonde humilité, et d'une parfaite reconnaissance : humilité fondée sur ce que, quelque grand qu'il soit aux yeux des hommes, *tous les peuples de la terre sont aux yeux de Dieu comme s'ils n'étaient point, et il les regarde*, dit le prophète Isaïe, *comme un vide et comme un néant.* (*Isa.*, XL, 17.) Reconnaissance, puisque n'ayant rien que ce qu'il a reçu de la libéralité de Dieu, biens de la nature, de la fortune, de la grâce, tout ce qui est en lui, doit être, par conséquent, la matière de sa reconnaissance envers le Seigneur. (*I Cor.*, IV, 7.)

Or, que fait l'homme rempli d'orgueil et d'ingratitude tout à la fois ? tantôt il se regarde par rapport à ce qui est au-dessous de lui, et, semblable au Pharisien de l'Evangile, *qui remercie le Seigneur de ce qu'il n'est pas comme le reste des hommes* (*Luc.*, XVIII, 11), de ce qu'il a quelque talent au-dessus des autres : cette pensée, dit saint Augustin (46), ne sert qu'à nourrir et à entretenir son orgueil ; tantôt il s'envisage par rapport à ce qui est au-dessus de lui, et murmurant contre la Providence qui l'a moins élevé que ceux qui, selon ses idées, le méritent moins que lui, il croit être déchargé de toute reconnaissance envers elle : au lieu que, ce qui est au-dessus de nous, les qualités que les autres ont, et que nous n'avons pas, doivent servir à nous humilier, et ce qui est au-dessous, doit nous porter à entretenir envers Dieu notre reconnaissance et notre amour : ajoutons que le plus sûr moyen de nous rendre heureux dans cette vie, c'est de nous regarder souvent par rapport à ce qui est au-dessous de nous, pour être content de notre état, et quelquefois, par rapport à ce qui est au-dessus, pour réprimer notre orgueil, puisque c'est ainsi que nous nous délivrons de l'envie et de la vanité : deux passions qui, étant les plus contraires à la tranquillité de l'homme, sont aussi les plus opposées à son bonheur.

Jeudi. — *Or ceux qu'on lui avait envoyés étaient des Pharisiens, et ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ?* Les Pharisiens composaient une secte particulière parmi les Juifs, et étaient en ce temps-là les plus estimés par la connaissance qu'ils avaient de la loi, et par la réputation où ils étaient d'une grande sainteté, ce qui leur donnait beaucoup d'autorité parmi le peuple : mais l'envie, l'ambition et l'avarice corrompaient leurs esprits ; et quand ils virent ensuite que la doctrine du Fils de Dieu était entièrement opposée à leurs passions, ils conçurent une telle rage contre lui, qu'ils crucifièrent le Messie qu'ils avaient promis au peuple, suivant les prophéties dont ils se vantaient d'avoir une entière intelligence ; et quoiqu'ils eussent toujours autant respecté saint Jean, que méprisé le Sauveur, l'envie s'empara enfin de leurs esprits ; et après lui avoir fait plusieurs demandes dans un esprit peu sincère, ils crurent qu'il ne pourrait pas se débarrasser de cette objection : *Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ?*

Saint Chrysostome estime que le sujet de la députation qu'on fit vers saint Jean, était que les Juifs scandalisés du baptême qu'il donnait à tout le monde, voulurent savoir quelle était sa mission. C'est pour cela qu'ils envoyèrent vers lui les Pharisiens, gens fins et adroits, grandement zélés pour l'observation de la loi, et examinateurs curieux des actions des autres : ils ne commencent pas, dit ce Père, par demander ce qu'ils veulent savoir ; cette ingénuité ne convient pas à leur esprit double et caché, mais ils flattent d'abord celui qu'ils ont dessein de surprendre dans ses paroles, ils lui demandent s'il est le Christ, ensuite s'il est Elie, enfin s'il est prophète ? et ce saint ayant répondu à ces trois interrogations que non, ils mettent bas alors toute dissimulation, et découvrant leur esprit déguisé et trompeur par celles-ci : *Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ?* c'est-à-dire, Pourquoi vous donnez-vous une autorité que vous n'avez point d'en haut ; et pourquoi faites-vous ce qui n'est point ordonné ni par la loi, ni par la tradition (47) ?

Les Juifs savaient bien que quand le Messie viendrait au monde, il y aurait un nouveau baptême d'eau, et les prophètes leur avaient donné cette espérance : *En ce jour-là*, dit Zacharie, *il y aura une fontaine ouverte à la maison de David, et aux habitants de Jérusalem pour y laver le pécheur.* (*Zachar.*, XIII, 1.) C'était peut-être une tradition parmi eux, que ce baptême public et solennel, tel qu'était celui de Jean-Baptiste, serait donné, ou par le Messie, ou par Elie qui devait le précéder, ou par ce prophète excellent promis par Moïse (*Deut.*, XVIII, 15), et qui, selon l'opinion de quelques-uns, devait l'accompagner : ainsi saint Jean leur répondant qu'il n'était ni le Christ, ni Elie,

45) Pœnitentiæ doctor advenit, dicto factoque, Magister verus quod verbo asserit, demonstrat exemplo. (Serm. 167.)

(46) Si cogitas quantum præcelsisti alterum, time tumorem, si vero cogitas quantum tibi deest ingemisce. (*Sup. Matth.*, serm. 59.)

(47) Persona et simulatione abjecta aperte fraudulentam mentem his verbis detegunt : *Quid ergo baptizas ?* (Hom 15, *in Joan.*)

ni prophète, ils crurent qu'il ne pourrait pas répondre à l'argument dont ils le pressèrent ; *Pourquoi donc baptisez-vous ?* « Leur méchanceté, dit saint Grégoire, ne fut pas capable d'altérer le fond de bonté et de charité qui était en Jean-Baptiste : il leur donne des paroles de vie pour des paroles d'envie, et leur répond avec une douceur charmante (48). »

Vendredi. —*Pour moi je baptise dans l'eau, mais il y en a un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas.* Ici remarquons que saint Jean dans les fers, ou en liberté, soit qu'on le loue, ou qu'on le blâme, demeure toujours dans la même situation, cherchant sans cesse à relever le Sauveur, et à s'abaisser, à le faire croître, et à diminuer lui-même : *Illum oportet crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III, 30) Car, en disant, *Pour moi je baptise dans l'eau*, ne semble-t-il pas répondre aux Pharisiens ? Vous pensez juste, en croyant que le baptême ne peut être conféré que par une autorité divine, et qu'il n'appartient qu'au Messie de le donner ; mais aussi sachez que celui que je confère n'a nulle vertu, et n'est rien que de l'eau ; ce n'est qu'une préparation au baptême, que *Celui qui est au milieu de vous, et que vous ne connaissez pas, doit donner dans l'esprit et dans le feu.* Je lave le corps, mais il purifiera l'âme, la remplira de l'Esprit-Saint, l'embrasera des feux, des ardeurs d'une charité toute divine : or, autant il y a de différence entre l'âme et le corps, autant y en a-t-il entre son baptême et le mien.

La vie humble et cachée de Jésus-Christ qui ne passait que pour le *fils d'un charpentier*, empêcha les Juifs fiers et superbes de le reconnaître dans un état si méprisable à leurs yeux. « C'est pour cela, dit le grand Augustin, qu'il fallait une lumière qui pût le découvrir, et dissiper les ténèbres qui le cachaient (49). » Or saint Jean est la lampe ardente et luisante, destinée à le leur faire voir : *Ille erat lucerna ardens et lucens* (*Joan.*, V, 35.) Mais, ô aveuglement déplorable ! le Fils de Dieu est au milieu d'eux, saint Jean le leur montre du doigt, et ils ne le voient point. N'est-ce pas ce qui nous arrive tous les jours? *Dieu n'est pas loin de chacun de nous*, disait autrefois l'Apôtre dans l'aréopage ; *car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* (*Act.*, XVII, 27,28.) La lumière de la foi nous le montre, tantôt dans les humiliations, où il s'est lui-même volontairement réduit, tantôt dans les pauvres où il s'est caché, et notre orgueil rebuté de ces états d'abjection et de bassesse, ne l'y voit point, et ne l'y reconnaît point. *Il était dans le monde, et le monde ne l'a point connu ; il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu.* (*Joan.*, I, 10, 11.) « Le monde qui ne l'a point connu, dit saint Augustin, ce sont ceux qui aiment le monde (50). » Les siens qui ne l'ont point reçu, ce sont les chrétiens qui lui appartiennent par le baptême, mais qui se sont livrés au démon, et ont fermé à leur Dieu l'entrée de leur cœur.

Prenons garde d'être si malheureux que de méconnaître ainsi le Sauveur, embrassons-le, si nous le tenons, afin qu'il ne nous échappe pas ; prions les filles de Jérusalem, c'est-à-dire les âmes saintes, de nous indiquer où il est, et si nous l'avons perdu, levons-nous comme l'Epouse du sacré Cantique pour le chercher, parcourons tous les lieux et les endroits où nous pourrons le rencontrer (*Cant.*, III, 4) ; mais ne le cherchons pas dans les richesses, car c'est un Dieu pauvre; ni dans l'élévation, car c'est un Dieu humble ; ni dans l'indépendance, car c'est un Dieu obéissant : pour le trouver, il ne faut point sortir hors de nous-mêmes : il est au milieu de nous, et nous ne le connaissons pas. C'est lui qui dans nos péchés nous donne des remords, des inquiétudes, des agitations, des troubles de cœur et d'esprit ; c'est lui qui nous inspire tant de bons mouvements, tant de saints désirs ; c'est lui qui nous pousse à la vertu, qui nous arrête quand nous sommes prêts de commettre le crime, qui se fait sentir à nous malgré nous (S. Chrysost., *in Gen.*, cap. 3) ; qui nous met devant les yeux la grièveté de nos péchés, et la peine dont ils seront suivis : d'où nous devons conclure qu'il n'est pas difficile de le trouver, mais qu'il est plutôt surprenant, qu'étant au milieu de nous, nous ne le connaissions pas : *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.*

Samedi. — *C'est lui qui doit venir après moi, qui a été devant moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers.* Saint Jean pouvait-il parler plus clairement d'un Dieu-Homme? *C'est lui qui doit venir après moi, qui a été devant moi*, c'est-à-dire, « ne croyez pas que mon baptême soit suffisant, dit saint Chrysostome ; car, s'il était parfait, un autre ne viendrait pas après moi pour en apporter un second : celui que je donne n'est qu'une ombre, mais cet autre vous apportera la vérité (51). » Jésus-Christ viendra après moi, parce qu'il est né après moi ; mais il est avant moi, parce qu'il est dans le commencement : *In principio erat Verbum ;* il est avant moi, et il m'a été préféré, parce qu'il est tellement au-dessus de moi, que je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers Or, sachons que quelque idée que nous ayons du mérite et de la sainteté de saint Jean, les sentiments que l'humilité lui donne de lui-même sont conformes à la vérité. Jésus-Christ seul, pour s'humilier, a dû s'abaisser, et il s'est infiniment humilié,

(48) Sanctus quisque etiam cum perversa mente requiritur, a bonitatis suæ studio non mutatur : unde Joannes quoque ad verba invidiæ prædicamenta respondit vitæ. (*Loc. cit.*)

(49) Humilis enim non videbatur, propterea lucerna accensa est. (Tract. 4, *in Joan.*)

(50) Sed non cognoverunt, quia amando mundum dicti sunt mundus. (S. Aug., tract. 2, *in Joan*)

(51) Nolite putare rem esse in meo baptismate ; non sane : si istud perfectum fuisset, alius post me non veniret alterum allaturus ; res nostræ umbræ sunt et imago, alium venire oportet qui veritatem afferat. (Hom. 15, *in Joan.*)

parce qu'il s'est abaissé infiniment : puisqu'*étant égal à Dieu, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur.* (*Philipp.*, II, 6.) Mais, il suffit au plus saint, pour être humble, de connaître sincèrement sa bassesse et sa misère. Car « l'humilité, dit saint Bernard, est une vertu par laquelle l'homme ayant une très-vraie connaissance de lui-même, devient vil et méprisable à ses propres yeux (52). » Jean-Baptiste, aux yeux duquel son néant et l'Etre divin étaient toujours présents, trouvait d'un côté dans sa propre misère, et de l'autre dans la grandeur et même dans l'anéantissement de son Sauveur, de quoi s'humilier et se confondre ; et tantôt considérant ce Dieu fait homme ; l'impassible devenu sujet à nos infirmités ; l'Eternel assujetti au temps ; ce divin Soleil de justice voilé des nuages de notre humanité : tantôt se voyant lui-même tout ce qu'il était par la grâce de Dieu, mais capable des plus grands égarements, s'il était abandonné à sa propre faiblesse, n'avait-il pas raison de se mettre, par rapport au Sauveur, dans le rang le plus bas et le plus humble ? « Car, comme dit saint Augustin, il n'est point de péché qu'un homme fasse, qui ne puisse être fait par un autre homme, s'il manquait de la grâce de celui par qui l'homme a été fait (53). »

Ne nous trompons donc point. Ce n'est pas que saint Jean ait eu de lui des sentiments trop ravalés, mais c'est que nous en avons de trop élevés de nous-mêmes. Quoi ! celui qui est grand devant le Seigneur (*Luc.*, I, 15), qui est le plus grand des enfants des hommes (*Luc.*, VII, 28), dont le monde n'était pas digne (*Hebr.*, II, 38), ne se trouve pas digne lui-même de dénouer les cordons des souliers de Jésus-Christ (S. Chrysost., *loc. cit.*), c'est-à-dire de lui rendre l'office du dernier de ses serviteurs ; et son témoignage était vrai (*Joan.*, VIII, 14) ! et nous, remplis de crimes et de péchés, autant inférieurs à saint Jean que le ciel est éloigné de la terre, nous nous trouvons dignes tous les jours, non de faire les dernières fonctions dans l'Eglise de Jésus-Christ, mais d'être ses premiers ministres ; de toucher son corps, d'annoncer sa parole, de conduire ses enfants, de gouverner son peuple ! Craignons les suites funestes de notre orgueil. Le Seigneur nous l'a assuré : *Quiconque s'humiliera sera élevé, et quiconque s'élèvera sera humilié.* (*Matth.*, XXIII, 12.) « Nous voyons la première partie de cette prédiction accomplie en la personne de Jean-Baptiste, lequel ne jugeant pas ses mains dignes de toucher les pieds du Sauveur, a mérité de les élever jusque sur sa tête pour le baptiser (54). » Tremblons que la seconde ne s'accomplisse dans nous, et que, cherchant sans cesse à nous élever, aisant toujours comme l'ange apostat : *Ascendam* (*Isa.*, XIV, 14, 15), nous ne montions au faîte des honneurs que pour être un jour précipités comme lui dans le fond des abîmes. L'évangéliste saint Jean marque le lieu où ces choses se sont passées, pour leur donner plus de foi et de créance dans les esprits :

Ceci se passait en Béthanie au bord du Jourdain, où Jean baptisait. Saint Jérôme et saint Chrysostome (*in hunc loc.*) estiment qu'au lieu de dire *in Bethania*, il faut lire, ainsi qu'il est dans le grec, *in Bethabara*, qui signifie *maison du trajet* ; c'était le lieu où Josué (III, 17) fit passer les Israélites après la captivité d'Egypte, pour les conduire dans la Terre promise. Il faut donc croire que saint Jean, baptisant dans cet endroit par l'ordre de la Providence, figurait ce nouveau baptême que Jésus-Christ devait nous apporter, et qui devait nous faire passer du péché à la grâce, de la loi à l'Evangile, et d'un état d'esclavage dans un état de liberté.

Sur quoi saint Chrysostome remarque que « le témoignage que saint Jean a rendu à Jésus-Christ n'a pas été rendu en secret, dans la maison, dans quelque lieu obscur, mais en public, dans un endroit très-célèbre, très-fréquenté, et où tout le monde devait passer pour venir recevoir le baptême (55). » D'où ce saint conclut que nous devons rendre témoignage à la vérité avec la même liberté ; et que la crainte, la lâcheté, le respect humain ne doivent jamais être capables de nous faire manquer à ce que la qualité de chrétien nous oblige de rendre à notre Dieu, et à la religion que nous professons. Le Seigneur nous rendra la pareille, puisque si nous le confessons sur la terre devant les hommes, il nous reconnaîtra en présence de son Père qui est dans le ciel. (*Matth.*, X, 32.)

SUR L'HUMILITÉ.

Tu quis es? Et confessus est, et non negavit : et confessus est : Quia non sum ego Christus. (*Joan.*, I, 19, 20.)

L'orgueil de l'homme le porte naturellement à dire toujours ce qu'il n'est point, et à ne dire jamais ce qu'il est, c'est-à-dire à se parer d'un mérite qu'il n'a pas, et à cacher l'endroit défectueux qui est en lui : au lieu que l'humilité chrétienne nous défend de nous glorifier des perfections que nous avons, bien loin qu'elle nous permette de nous attribuer celles que nous n'avons pas ; et elle nous engage d'ailleurs à nous montrer aux autres, et à nous considérer nous-mêmes du côté qui nous rabaisse le plus. Deux réflexions qui nous feront admirer dans saint Jean les qualités de la parfaite humilité, et qui en même temps nous convaincront que le monde est tout rempli de vanité et d'orgueil.

(52) Humilitas est virtus qua homo verissima sui cognitione sibi ipsi vilescit. (*Tract. grad. humil. et superb.*, c. 1.)

(53) Nullum est peccatum, quod faciat homo, quod non possit facere alter homo, si desit rector a quo factus est homo. (*Loc. cit.*)

(54) Manum quam indignam calceamentis esse dicebat, eam Christus ad caput suum sublevavit. (S. Chrysost., hom. 5, *in Matth.*)

(55) Non enim domi neque in angulo aliquo se abdidit, sed apud Jordanem in medio omnium qui ab ipso baptizabantur, id palam profitebatur. (Hom. 16, *in Joan.*)

1. Rien n'est plus commun que de voir des hommes se parer de perfections qu'ils n'ont point ; pour tromper plus sûrement les autres, on commence par se tromper le premier : personne ne se connaît pour être ce qu'il est en effet, et chacun met toute son étude à faire croire aux autres qu'il est tout ce qu'il n'est point : bien loin d'imiter cette humilité de Jean-Baptiste qui refuse les louanges et les honneurs qu'on lui offre, parce qu'il nie sincèrement qu'il soit ce qu'il n'est pas.

Pour rendre cette vérité plus palpable, faisons cette supposition : que croyons-nous de bonne foi que nous répondrions, si nous nous trouvions dans un pays étranger, parmi des peuples si prévenus en notre faveur, qu'ils seraient prêts, sur notre parole, à nous prendre pour leur souverain, pourvu seulement que nous voulussions demeurer d'accord avec eux que nous sommes celui pour qui ils nous prennent. La vanité laisserait-elle échapper une si belle occasion de s'élever ? Ici, que chacun se sonde soi-même, et s'examine soigneusement s'il serait capable de dire : *Non sum*, je ne le suis point. Pour parvenir à un plus haut degré d'élévation que celui où l'on est, on met tout en usage ; il n'est point besoin de nous interroger, et de nous presser de répondre pour nous faire dire que nous sommes ce que nous ne fûmes jamais ; si c'est la science ou la vertu qu'il faille avoir pour arriver à de certains postes, on se soucie bien moins d'être savant ou vertueux, que d'en avoir la réputation ; on fera en sorte de couvrir la réalité du vice des apparences de la vertu, et nous ne voyons guère de dignités tant séculières qu'ecclésiastiques refusées parce que celui à qui on les offre persiste constamment à déclarer qu'il n'est pas ce que l'on pense. « La louange, vraie ou fausse, a pour l'homme un appât si dangereux, que quand il serait assez humble, dit saint Augustin, pour ne la pas rechercher, il est difficile qu'il le soit assez pour n'en avoir pas de la joie quand elle vient à lui ; s'il ne songe pas à se la procurer, au moins ne peut-il se résoudre à la rejeter ; et souvent moins il la mérite, plus il sera prompt et ardent à recueillir une flatterie qui pourrait ne revenir jamais (56). » Aussi peut-on dire que notre première et principale occupation, que ce qui s'appelle la science et l'habileté du siècle, c'est de faire penser par nos paroles, par nos actions, par nos manières, et par notre silence même, que nous sommes ce que nous ne fûmes jamais.

Que les sentiments de Jean-Baptiste étaient éloignés des nôtres ! jamais homme ne se trouvera dans une épreuve si délicate, et n'y fera voir une humilité si profonde ; on le tente par tout ce qui le peut flatter et corrompre le cœur humain, savoir, d'être le premier en dignité, en sainteté, ou en science ; car, en lui demandant s'il est le Messie, c'est lui proposer d'être celui qui était l'attente et l'espérance des patriarches et des prophètes, et qui devait racheter Israël ; en l'interrogeant s'il était Elie, c'était le prendre pour un saint qui avait été enlevé dans un char de feu, et dont la vie avait été pleine de prodiges (IV *Reg.*, II, 12) ; enfin, en le soupçonnant d'être l'un des anciens prophètes ou un prophète rare et singulier, c'était être persuadé que ses lumières perçaient dans les temps les plus obscurs, et dans les siècles les plus reculés ; humilité surprenante de Jean-Baptiste, qui refuse toutes ces qualités ! rien n'est capable de le tenter ; il répond trois fois à ces trois interrogations : *Non sum*. Ce saint véritablement humble, nie qu'il soit ce qu'il n'est pas, et confond ainsi notre orgueil, qui nous fait assurer que nous sommes ce que nous ne sommes point véritablement.

2. Mais l'humilité consiste d'ailleurs à dire sincèrement ce que l'on est, non du côté qui nous distingue, mais du côté qui nous rabaisse : ainsi saint Jean pouvait dire qu'il était d'une naissance illustre, le Précurseur de Jésus-Christ, prophète, et plus que prophète, qu'il était même un ange ; il pouvait faire ces réponses sans offenser la vérité : mais l'humilité lui fait tenir un tout autre langage, et l'oblige à se dépeindre sous les caractères les plus imparfaits qui puissent appartenir à l'homme. *Je suis*, dit-il, *une voix qui crie dans le désert* ; ainsi David parlant de lui-même à Saül ne se traite que de chien mort : *Canem mortuum persequeris, et pulicem unum.* (I *Reg.*, XXIV, 15.) Ainsi le grand Apôtre proteste qu'il n'est qu'un avorton, le moindre des apôtres, et indigne d'être appelé apôtre. (I *Cor.*, XV, 8, 9.) L'orgueil, au contraire, s'occupe uniquement à mettre dans un beau jour le bel endroit de chacun, et à cacher le défectueux ; celui-ci parle toujours de sa noblesse, et ne dit pas un mot de son indigence ; celui-là étale ses richesses, et ne parle jamais de son origine, de peur d'en réveiller la bassesse. L'un se pare du mérite de ses aïeux, parce qu'il n'a rien à dire du sien ; l'autre n'ayant ni naissance, ni biens, ni rang, murmure sans cesse contre l'injustice des grands, pour faire soupçonner qu'il a du mérite : que dis-je ! nous voyons souvent des personnes consacrées à Dieu par des vœux solennels, qui, ne pouvant souffrir de voir leur naissance, ou leurs titres cachés, et confondus sous un habit humble et commun à tous, cherchent avec empressement à faire connaître ce qu'ils sont, et s'attirent ainsi l'indignation des hommes par où ils se flattaient de se procurer leur estime : car, l'orgueil rend plus méprisable celui qui fait une profession plus particulière d'humilité ; et dans la religion de Jésus-Christ, un religieux, un prêtre, un chrétien superbe, est l'objet du monde le plus digne de mépris. Encore

(56) Sæpe bono operi dum laus humana obviat, mentem operantis immutat, quæ, quamvis quæsita non fuerat, tamen oblata delectat. (*In Job*, lib. II, cap. 27.)

si l'on ne disait que la vérité, mais le plus souvent on se forme mille chimères pour grossir son idée, que l'on débite ensuite comme des réalités : or, fut-il jamais de dispositions plus contraires à l'humilité que celles-là, puisque être véritablement humble, c'est aimer au contraire à n'être point connu par les endroits qui nous distinguent, et à nous désigner du côté qui est en nous le plus bas et le plus abject : encore faut-il, pour parler de soi, être interrogé comme saint Jean, qui dit ce qu'il est, mais à ceux qui ont droit de le lui demander ; car l'on peut dire, que de garder un profond silence sur soi-même, est la pratique la plus sûre de l'humilité chrétienne, puisque nous nous abaissons quelquefois par des discours hypocrites, dans le dessein qu'on nous relèvera.

Ce que nous pouvons dire véritablement de nous, à nous-mêmes, aux hommes, à Dieu, c'est que nous sommes pécheurs : qui que nous soyons d'ailleurs, en faut-il davantage pour nous humilier, que de connaître nos faiblesses, nos rechutes, nos crimes et nos désordres? car rien n'est plus à nous que notre péché, qui est l'ouvrage de notre volonté.

Mais nous avons de plus un Dieu incarné, humilié, abaissé pour guérir notre orgueil; le mal devait donc être bien grand, s'il a fallu y apporter un tel remède ; aussi ne doutons pas que ce péché ne soit infiniment plus énorme, depuis qu'un Dieu s'est humilié lui-même, et est venu nous frayer le chemin de l'humilité, nous l'aplanir par sa grâce et par son exemple, et détromper les hommes de l'erreur où ils étaient, que cette vertu n'avait rien que de bas et de rebutant. « Ne nous y trompons par, dit un Père, l'humilité d'un vrai chrétien n'est pas une bassesse, comme les gens du monde se l'imaginent, mais c'est plutôt un saint orgueil, et une élévation divine, qui, tirant l'âme de toutes les affections terrestres, et la tenant soumise à Dieu seul, fait que de ce haut degré où la met son assujettissement à celui qui est au-dessus de tout, elle méprise tout le reste.» (S. Paulin., epist. 16.) Pratiquons donc cette vertu, qui est la base et le fondement de toutes les vertus chrétiennes, la plus essentielle et la plus nécessaire, mais la moins connue, et la moins en usage ; que si nous sommes dans l'abaissement et dans la pauvreté, rougissons d'être vains dans cet état bas et méprisable, et souvenons-nous qu'une des choses que le Seigneur hait le plus, c'est un pauvre superbe (*Eccli.*, XXV, 4); au contraire, si nous sommes dans la grandeur, apprenons que nous devons nous humilier à mesure de notre élévation, puisque plus l'édifice de l'âme est élevé, plus l'humilité qui en est le fondement doit être profonde : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.* (*Eccli.*, III, 20.)

C'est à vous, Seigneur, à nous inspirer cette vertu que vous avez apportée du ciel en terre : votre grandeur et votre anéantissement, vos exemples et vos instructions ne sont point encore d'assez sûrs moyens pour nous la faire pratiquer, si vous ne guérissez par votre grâce le fond de notre orgueil : abaissez donc un esprit qui ne cherche qu'à s'élever ; faites que nous rougissions d'une faible passion qui ne se repait que de fantômes et d'illusions; et que nous mettions toute notre gloire à imiter un Dieu incarné, anéanti, crucifié pour nous afin que, suivant votre divine parole, après nous être abaissés en ce monde, nous puissions être élevés en l'autre. (*Matth.*, XXIII, 12.) Ainsi soit-il.

(57) Tétrarque signifie celui qui commande à un quartier de pays.

(58) Quia illum prædicare veniebat, qui et ex Judæa quosdam, et multos ex gentibus redempturus erat, per regem gentium et principes Judæorum prædicationis ejus tempora designantur; et quia illum prædicaret qui simul Rex, et Sacerdos existeret, Lucas prædicationis ejus tempora per regnum et sacerdotium designavit. (Hom. 10, *in Evang.*)

IV^e^ DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. III, v. 1-6.)

Comme saint Jean devait être le Précurseur, non-seulement de la venue du Messie, mais encore de sa prédication, il sortit de son désert par l'ordre de Dieu pour aller sur les bords du Jourdain y prêcher la nécessité de la pénitence, quelque temps avant que le Sauveur parût dans le monde ; et il s'acquit la réputation d'un homme si saint et si extraordinaire, que plusieurs même le prirent pour un ange. Cet Evangile ne nous parle que de pénitence, et l'Eglise le place en ce jour, afin de nous faire entendre que c'est le moyen dont nous devons nous servir pour nous disposer à la venue de Jésus-Christ, et nous mettre en état de lui préparer la voie dans nos cœurs. (S. Cyril., *in Joan.*, lib. I, c. 6, 7.)

L'année quinzième de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée; Hérode, tétrarque (57) *de la Galilée; Philippe son frère de l'Iturée, et de la province de Trachonite, et Lysanias d'Abilène; Anne et Caïphe étant grands prêtres.* C'était la coutume des prophètes de marquer les rois sous lesquels ils avaient prophétisé ; et ils en usaient ainsi, parce qu'ils estimaient que c'était donner plus de poids et de créance à la vérité de leurs paroles. Saint Luc, ayant à parler de celui qui était plus que prophète, a cru devoir suivre leurs exemples, et exprimer les lieux et le temps où tout ce qu'il rapporte s'est passé, pour donner plus de clarté et de certitude à l'histoire. Mais, comme les prophètes ne paraissaient parler qu'aux Juifs, ils ne font mention que des rois d'Israël et de Juda, « au lieu, dit saint Grégoire, que comme saint Jean venait annoncer celui qui devait racheter quelques-uns des Juifs, et plusieurs des gentils, l'évangéliste désigne le temps de sa prédication par le roi des gentils, et par les princes des Juifs; et parce que le Messie devait être Roi et Pontife, il marque ceux qui gouvernaient le peuple juif, soit pour le spirituel, soit pour le temporel (58).»

Ajoutons, que ce n'est pas sans raison si saint Luc fait mention de Tibère, Pilate, Hérode, Philippe et Lisanias, puisqu'il nous prouve par là que la fameuse prédiction de Jacob au lit de la mort était accomplie.

Ce saint patriarche, animé d'un esprit prophétique, après avoir dit à ses enfants tout ce qui devait leur arriver, leur annonça par les paroles suivantes le temps certain que le Messie devait naître : *Le sceptre*, leur dit-il, *ne sera pas ôté de Juda, jusqu'à ce que Celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est lui qui sera l'attente des nations.* (*Gen.*, XLIX, 10.) Car, dire que le sceptre ne serait point ôté de Juda que le Messie ne fût venu, n'était-ce pas dire, conséquemment, que le sceptre serait ôté de Juda sitôt qu'il serait venu ; ainsi, l'évangéliste faisant voir par le dénombrement de ceux qui gouvernaient la Judée dans le temps de la prédication de Jean-Baptiste, qu'ils étaient tous étrangers, et que la royauté avait été enlevée à ceux de la nation, n'était-ce pas donner une preuve incontestable, que celui qui était *l'attente des nations* devait être arrivé?

Lundi. — Ici l'on demande pourquoi il est parlé de deux grands prêtres, puisqu'il ne pouvait y en avoir qu'un parmi les Juifs : *Sub principibus sacerdotum Anna et Caipha.*

Les uns croient que saint Luc nomme Anne et Caïphe, parce que tout ce qui se passa depuis la prédication de saint Jean jusqu'à la mort du Sauveur, dont il entreprend de faire l'histoire, fut sous le ministère de l'un et de l'autre.

D'autres pensent que Caïphe était seul grand prêtre dans l'année quinzième de l'empire de Tibère, mais que l'évangéliste donne aussi ce titre à Anne qui l'avait déjà été, qui était beau-père de Caïphe (Josèphe, *Antiquit. Jud.*), et qui par son éloquence et sa sagesse, s'était acquis une grande autorité parmi le peuple.

Saint Augustin (*In Joan.*, lib. I, tract. 49) estime que par les divisions et les factions qui arrivèrent entre les Juifs, Anne et Caïphe étaient grands prêtres en même temps, mais qu'ils en faisaient les fonctions tour à tour : ce qui se confirme par ce passage de saint Jean, qui assure que Caïphe était grand prêtre l'année de la mort du Sauveur : *Caipha, qui erat pontifex anni illius.* (*Joan.*, XVIII, 13.)

Quoi qu'il en soit, il est certain que la forme du gouvernement des Juifs était changée, déchue, et penchant vers sa ruine : alors ils n'avaient plus de roi, et ils étaient soumis au joug des Romains; la grande sacrificature, qui devait être en une seule personne, était partagée en plusieurs, et leur royaume divisé en quatre parties, ce qui en prédisait la désolation future ; Jérusalem qui commandait à plusieurs provinces, était réduite elle-même à payer le tribut. (*Thren.*, 1, 1.) C'est donc ici que nous pouvons faire une application assez juste de la vision de Nabuchodonosor.

Ce prince *vit en songe une grande statue dont la tête était de bon or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, et une partie des pieds de fer, et l'autre d'argile :* elle frappait ainsi son imagination, lorsqu'*une pierre se détacha d'elle-même de la montagne, et sans qu'elle fût poussée par la main d'aucun homme, frappa la statue dans les pieds de fer et d'argile, et les mit en pièces : alors le fer, l'airain, l'argent et l'or furent pareillement brisés, et réduits en une fine poussière qui fut emportée par le vent ; et la pierre dont la statue avait été frappée, devint une grande montagne qui remplit toute la terre.* (*Dan.*, II, 31-35.) Belle figure de ce qui s'est passé parmi le peuple juif : Abraham, le *Père des croyants* (*Rom.*, IV, 11), en fut la tête de bon or ; les prophètes et les pontifes remplis de la sagesse de Dieu, les saints rois, et les chefs de leurs armées soutenus de sa force, en furent la poitrine et les bras d'argent : les juges et les docteurs qui s'abandonnèrent aux déréglements des passions, le ventre et les cuisses d'airain ; et l'état où l'Evangile nous représente cette nation soumise pour le temporel à des païens, et pour le spirituel à des Juifs que l'ambition, la brigue et le crédit mettaient dans les premiers rangs, bien plus que la sainteté et le mérite, nous en marquent les pieds, dont une partie était de fer, et l'autre d'argile. Jésus-Christ sortant du sein de son Père éternel, pour venir dans celui de Marie, où il fut conçu sans l'opération d'aucun homme, fut la pierre (I *Cor.*, X, 4) qui, partant d'une main invisible, frappa les pieds de la Synagogue, la détruisit, et sur ses ruines éleva son Eglise, qui du commencement le plus petit qui fut jamais, s'étendit tout d'un coup jusqu'aux extrémités de la terre, remplit tout l'univers. (*Sap.*, I, 7.) Les choses étaient donc en cet état

Mardi.— *Lorsque Dieu fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert.* Dans son Evangile, saint Luc, après avoir rapporté ce qui regarde la naissance de saint Jean, et celle de Jésus-Christ, vient tout d'un coup à la prédication de Jean-Baptiste. Or, l'on peut dire que c'est de ce moment que le Seigneur a jeté aux yeux du monde les fondements de son Eglise. En effet, saint Marc, ayant mis pour titre à son Evangile : *Initium Evangelii Jesu Christi Filii Dei*, en commence l'histoire par ce qui regarde le baptême et la prédication de ce saint : *Fuit Joannes in deserto baptizans, et prædicans baptismum pœnitentiæ* (*Marc.*, I, 1, 4.) « Ainsi, dit saint Ambroise (59), le Fils de Dieu ayant à former son Eglise, fait d'abord paraître son Précurseur ; mais afin que l'on ne pût pas dire que cette Eglise ait commencé par un homme, saint Luc en attribue le commencement au Verbe : *Fa-*

(59) Congregaturus Ecclesiam Dei Filius ante operatur in servulo, et ideo bene præmittit.

tum est Verbum Domini super Joannem . . in deserto (60). C'était donc dans le désert où était Jean-Baptiste, quand Dieu lui fit entendre sa parole.

Belle et importante instruction pour les prédicateurs évangéliques, dont saint Jean est le modèle ; avant que ce saint annonce le royaume de Dieu, il s'y prépare par une retraite qui a duré toute sa vie, il est envoyé par le Seigneur qui le charge de sa parole : il ne sort point de son désert, avant que d'avoir reçu sa mission, il en sort dès qu'il l'a reçue, n'ayant d'autre vue que d'accomplir la volonté de Dieu, et toujours prêt à suivre les mouvements et les inspirations de l'Esprit-Saint : sur quoi nous pouvons remarquer que pour entrer dans le désert, saint Jean n'eut qu'une inspiration secrète, mais que, pour en sortir, il lui fallut un commandement exprès : *Factum est Verbum Domini super Joannem.* Ce qui nous fait comprendre que pour sortir du monde il suffit d'un mouvement intérieur de la grâce : mais que pour y entrer quand on s'en est séparé, il faut que Dieu nous appelle visiblement, et que ceux qui ont sur nous autorité, nous l'ordonnent.

L'exemple de Jean-Baptiste nous donne lieu d'ailleurs d'observer, que pour prêcher avec fruit et édification, il faut : 1° s'être rempli de l'Esprit de Dieu dans le désert ; 2° être envoyé légitimement comme saint Paul, qui ne se donne le titre d'Apôtre que parce qu'il a été appelé à l'apostolat : *Paulus . . . vocatus Apostolus* (*Rom.*, I, 1), et qui nous dit positivement qu'on ne peut prêcher sans mission : *Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur?* (*Rom.*, X, 15.) 3° N'avoir en vue que la volonté de Dieu, et être aussi content quand il nous ferme la bouche, que quand il nous l'ouvre ; quand il nous laisse dans le désert, que quand il nous en fait sortir. C'est avec ces qualités qu'on travaille également à sa propre sanctification et à celle de ses frères ; qu'on attire, comme un Jean-Baptiste dans le désert, une infinité de pécheurs qui vont lui confesser leurs péchés, et recevoir de ses mains le baptême de pénitence.

Grâce au Seigneur, malgré la corruption du siècle, il a su se former des ministres de sa parole qui, joignant la sainteté au mérite, annoncent sa loi avec toute la force, l'onction et la liberté qui peuvent toucher ou confondre les pécheurs ; mais cette même vérité qui nous oblige de donner avec joie de justes louanges à ces saints hommes, nous fait dire avec douleur qu'il y en a beaucoup qui déshonorent leur ministère, qui trouvent dans eux-mêmes la matière de tous les vices qu'ils reprennent dans les autres ; qui, au lieu d'attendre qu'on les envoie, ou d'obéir aux ordres qu'on leur prescrit, refusent de prêcher au peuple, cherchent et brignent avec empressement les occasions de paraître devant un auditoire célèbre ; aussi occupés de leur propre gloire, qu'indifférents pour celle de Dieu, songeant plus à satisfaire leur vanité et leur ambition qu'à déraciner ces passions du cœur de leurs auditeurs ; faisant d'une occupation toute céleste un métier tout mercenaire, et donnant lieu par des manières souvent indignes, quelquefois scandaleuses, à des satires, dont les libertins et les impies tirent toujours quelque avantage. Saint Jean donc sortit de son désert par l'ordre de Dieu,

Mercredi. — *Et vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.* Ce que saint Jean prêchait aux Juifs, devrait être la matière de toutes les prédications qu'on fait aux chrétiens ; il leur *prêchait le baptême de pénitence pour la rémission des péchés*, c'est-à-dire qu'il les exhortait à se repentir de leurs désordres, à les confesser, à faire de dignes fruits de pénitence, à recevoir son baptême, qui ne remettait pas les péchés, mais qui était une préparation à celui de Jésus-Christ, auquel il était réservé de les remettre (61). »

Nous avons reçu le baptême que saint Jean promettait aux Juifs ; mais hélas ! nous en avons perdu la grâce : il est vrai qu'il nous en reste un second, qui est celui de la pénitence, et que le concile de Trente appelle, après les Pères, tantôt un *baptême pénible et laborieux* (sess. IV, c. 4), tantôt *la seconde planche après le naufrage.* (Sess. V, c. 14.) Ainsi, dit Tertullien (62), tel qu'un homme dont le vaisseau s'étant brisé contre un rocher, près d'être enseveli dans les flots, s'il peut se saisir d'une planche, s'y tient étroitement attaché, y met toute sa confiance, toujours néanmoins occupé du danger qui le menace, et craignant toujours, ou que les forces ne lui manquent, ou qu'une vague ne l'engloutisse, tel doit être un chrétien qui a perdu la grâce après le baptême, c'est-à-dire dont le vaisseau, qui devait le préserver dans la mer orageuse du monde, a échoué contre l'écueil des passions : près d'être englouti dans les abîmes, s'il s'attache à la pénitence, elle le soulèvera et le soutiendra au-dessus des flots de ses péchés ; et s'il ne la quitte jamais, quoique battu par les vagues de ses passions ; si, pénétré de crainte, il en fait tout le sujet de son espérance, le souffle de l'Esprit-Saint le poussera enfin dans le port de la miséricorde divine. Or, cette pénitence nécessaire à tout chrétien qui a commis un péché mortel depuis son baptême ; cette seconde planche après le naufage ; ce baptême de pénitence que prêchait le saint Précur-

(60) S. Lucas : *Factum est Verbum Domini super Joannem*, ut Ecclesia non ab homine cœperit, sed a Verbo. (S. Ambr., *Comm. in Lucam*, c. 3, 2.)

(61) Non ut remissionem peccatorum daret, sed ut eorum præpararet animos, qui omnium Deum erant recepturi. (S. Chrys., homil. 10, *in Matth.*)

(62) Ita amplexare ut naufragus alicujus tabulæ fidem : hæc te peccatorum fluctibus mersum perlevabit, et in portum divinæ clementiæ protelabit. (*De pœnit.*, c. 4.)

seur pour la rémission des péchés, consiste en trois choses essentielles :

La première, à avoir un repentir sincère de ses désordres, avec une ferme résolution de ne point pécher à l'avenir, à être tellement changé, que le cœur soit tout différent de ce qu'il était auparavant, c'est-à-dire qu'il faut aimer ce que l'on a haï, et haïr ce que l'on a aimé; repasser dans l'amertume de son âme les années que l'on a passées dans le crime (*Isa.*, XXXVIII, 15); avoir de la douleur de n'en avoir pas toujours eu, et se réjouir de cette douleur; préférer cette tristesse, qui, selon Dieu, produit pour le salut une pénitence stable (II *Cor.*, VII, 10), à toutes les folles joies du siècle; trouver amer ce qui autrefois nous avait paru doux; être enfin dans une telle disposition, que ce qui avait fait auparavant les délices des sens, fasse le supplice de l'âme.

La seconde consiste à confesser ses péchés : *Confitentes peccata sua* (*Matth.*, III, 6), à chercher et à découvrir dans les replis les plus secrets du cœur ceux que nous voudrions cacher aux autres et à nous-mêmes; à en expliquer la source et l'origine, les circonstances et la malice, les suites et les conséquences, sans s'accuser comme de péchés de passage et de fragilité, des crimes d'une habitude invétérée; à montrer enfin ses plaies telles qu'elles sont, et à avoir une sainte confusion qui nous humilie devant le Seigneur.

Est-ce ainsi que l'on se confesse? les uns s'accusent assez sincèrement de certains péchés, mais ils cherchent toujours à pallier et à excuser celui que le cœur réclame ; les autres ne font, pour ainsi dire, que réciter de temps en temps leurs crimes, comme une histoire qu'ils racontent; il semble que ce soit uniquement l'affaire de leur mémoire qui doive s'en ressouvenir, et nullement celle de leur cœur, qui ait à les détester; assez fidèles à avouer leurs péchés, sans être contrits de les avoir faits. « Plusieurs, dit saint Augustin, se disent pécheurs, et cependant ils aiment encore à commettre le péché; ils s'accusent de leurs désordres, et ne s'en corrigent pas; ils découvrent la plaie de leur âme, et n'en obtiennent pas la guérison, puisqu'on peut assurer que ces sortes de chrétiens trouvent un écueil dans le sacrement de pénitence, au lieu d'une seconde planche après leur naufrage (63). »

La troisième partie de la confession consiste à faire de dignes fruits de pénitence : *Facite fructus dignos pœnitentiæ* (*Luc.*, III, 8); il ne faut pas se contenter d'en pousser des fleurs qui passent, il faut en produire des fruits qui demeurent : ainsi voyons-nous, que quoiqu'un prophète eût assuré David, que le Seigneur avait transféré son péché, et qu'il ne mourrait point (II *Reg.*, XII, 13) de la mort éternelle, comme l'explique saint Augustin (*Contra Faustum*, lib. XXII, c. 67); ce saint roi passa néanmoins le reste de sa vie dans les rigueurs de la pénitence : *Je laverai*, dit-il, *toutes les nuits mon lit de mes pleurs, et je l'arroserai de mes larmes.* (*Psal.* VI, 7.) *Mes genoux sont affaiblis par le jeûne.* (*Psal.* CVIII, 24.) *Mes yeux sont devenus deux sources intarissables, parce qu'ils n'ont point été fidèles à la loi de mon Dieu.* (*Psal.* CXVIII, 136.) *Mes os tiennent à ma peau, à force de gémir et de soupirer. Je mangeais la cendre comme le pain, et je mêlais mon breuvage de mes larmes.* (*Psal.* CI, 6, 10.) Telle fut la pénitence d'un roi qui a toujours vécu dans la sainteté, excepté quelques malheureux jours, qui furent jusqu'à sa mort le sujet de ses larmes et de ses gémissements.

Voulez-vous savoir, dit saint Chrysostome, comment vous pouvez faire de dignes fruits de pénitence? c'est en menant une vie toute différente de celle que vous avez menée auparavant; avez-vous du bien d'autrui? non-seulement restituez-le, mais donnez du vôtre : avez-vous pris des plaisirs défendus? abstenez-vous de ceux qui pourraient vous être permis; avez-vous donné dans les excès du vin et de la bonne chère? compensez-les par un jeûne rigoureux, et par l'eau dont vous ferez votre unique breuvage; avez-vous fait quelque tort à votre prochain, par vos paroles, ou par vos actions? réparez-le par des bienfaits, et par de bons offices. « Car, dit ce Père, ce n'est pas assez que d'ôter la flèche du corps de celui qu'on a blessé, il faut d'ailleurs appliquer les remèdes nécessaires pour guérir la plaie que l'on a faite (64). » Il faut cesser de faire le mal, et commencer à faire le bien (*Psal.* XXXIII, 15); vous étiez en guerre avec Dieu et avec les hommes, cherchez la paix avec les hommes et avec Dieu, et ne donnez point de repos que vous ne l'ayez obtenue : *Inquire pacem, et persequere eam.* (*Ibid.*) C'est ainsi que tout chrétien, qui a perdu la grâce baptismale, doit faire pénitence, et c'était celle que prêchait Jean-Baptiste en rémission des péchés.

Jeudi. — *Ainsi qu'il est écrit dans le livre des paroles d'Isaïe : Voici la voix de celui qui crie dans le désert, préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.* Ce n'est point sans raison que les apôtres et les évangélistes citent souvent les prophètes, puisqu'on ne peut douter que l'autorité des prophètes ne soit une des preuves les plus certaines de notre religion, et contre laquelle on ne peut rien alléguer de solide ; disons même une des preuves les plus claires, quand on met dans un même point de vue la prédiction et l'accomplissement, et c'est ce que fait saint Luc, en citant ici les paroles d'Isaïe, qui ont été si parfaitement accomplies en la personne de saint Jean :

(63) Multi se dicunt peccatores, et adhuc eos peccare delectat; professio criminis est, non emendatio; accusatur anima, non sanatur; pronuntiatur offensa, non tollitur.

(64) Neque enim vulnerato sufficit ad salutem tantummodo spicula de corpore evellere; sed etiam remedia adhibere vulneribus. (Hom. 10, *in Matth.*)

Sicut scriptum est in libro sermonum Isaiæ prophetæ.

Il est vrai que les Pharisiens cherchant à détruire l'autorité des miracles du Sauveur, disaient qu'il les opérait par Béelzébub, prince des démons (*Matth.*, IX, 34) : mais quoi ! reprend le grand Augustin (*De cons. evang.*, lib. I, c. 11), dira-t-on que le Sauveur était magicien avant que de naître : *Nunquid magus erat antequam natus ?* dira-t-on que ç'ait été par magie que huit cents ans avant sa naissance, il ait rempli Isaïe et les autres prophètes d'un esprit prophétique, pour leur faire prédire si formellement ce qui regarde sa venue, sa vie, sa mort, sa résurrection? Confessons la vérité, les païens demeuraient d'accord de l'évidence des prophéties; mais, cherchant à les éluder, ils se sont inscrits en faux contre elles, et ont soutenu qu'elles avaient été faites après l'événement des choses. Or, dit ce Père (*De divers.*, serm. 52), nous avons trouvé notre salut dans les Juifs, nos ennemis irréconciliables, et avec lesquels on ne peut pas nous soupçonner d'intelligence : car les Juifs sont eux-mêmes les dépositaires de ces livres sacrés écrits en leur langue, et en confessent la vérité, mais ils nient que l'on puisse en conclure ce qui paraissait évident à des païens. Providence admirable du Seigneur, qui permet que cette nation infidèle subsiste encore parmi nous, dispersée et répandue dans tout l'univers, pour être un témoin irréprochable d'une vérité si importante, pour servir malgré elle de preuve à notre religion, et pour confondre par son propre témoignage les libertins qui oseraient nier encore aujourd'hui la vérité des prophéties : car les raisons des Juifs et des païens servent à se détruire les unes les autres; et les premiers chrétiens se servaient utilement des Juifs, pour prouver aux infidèles l'ancienneté et la vérité des prophéties, et avaient ensuite recours aux païens pour convaincre les Juifs de leur clarté et de leur évidence.

Le prophète Isaïe, après avoir prédit la captivité que les Juifs devaient endurer en Babylone, leur prédit leur délivrance par ces paroles : *Rendez droits ses sentiers*, etc. (*Isa.*, XL, 3), et sous cette figure la délivrance du genre humain par Jésus-Christ. Il se sert, disent les interprètes, pour expliquer sa pensée, de ce qui se fait quand les rois doivent se mettre en chemin : car c'est la coutume de les faire précéder par des personnes qui ont soin de redresser les chemins, afin que le prince puisse marcher avec plus de bienséance et de commodité : telle a été la fonction du saint précurseur, il est venu avant Jésus-Christ, pour lui préparer la voie dans nos cœurs, et pour les rendre droits, de courbés et de corrompus qu'ils étaient par l'amour du monde.

Vendredi. — Or, dit saint Grégoire, « Quiconque est chargé d'annoncer la parole de Dieu, doit être comme une voix qui crie à ses auditeurs : Préparez la voie du Seigneur dans vos cœurs, afin que la force de la grâce les pénètre, et que la lumière de la vérité les éclaire (65). » Quel succès ne devaient pas avoir les discours d'un saint formé par la grâce, pour annoncer le royaume des cieux, élevé dans le désert, sans nulle liaison avec les hommes; un saint qui était la voix du Verbe, comme Jésus-Christ est le Verbe du Père, et qui pratiquait le premier ce qu'il demandait de ses auditeurs. S'il parle contre le luxe, il n'a qu'un vêtement de poil de chameau; s'il condamne l'intempérance, il ne vit que de miel sauvage (*Matth.*, III, 4); s'il prêche la pénitence, il la pratique, et la plus sévère qui fût jamais, quoiqu'il ait toujours vécu dans la plus grande innocence : s'il conseille la solitude, il est lui-même dans le désert. (*Luc.*, III, 2.) Tels doivent être ceux qui annoncent l'Evangile, faire en sorte que leurs actions soient toujours de concert avec leurs paroles, prêcher d'exemple et de la voix, se montrer au peuple, quand il est question de s'acquitter de son ministère, et disparaître ensuite comme la voix; se faire entendre comme elle, sans se faire voir; c'est-à-dire, entrer peu dans le commerce du monde, et n'avoir en vue que la gloire de Dieu, et la sanctification des âmes.

Mais si les prédicateurs sont bien éloignés d'avoir la sainteté de saint Jean, il s'en faut encore plus que les chrétiens d'aujourd'hui aient le même zèle de leur salut, que les Juifs faisaient paraître en ce temps-là : ils venaient à lui de toutes parts, ils l'allaient trouver jusque dans son désert, ils lui demandaient ce qu'ils devaient faire : *Quid ergo faciemus?* Les Publicains et les soldats lui confessaient leurs péchés, et recevaient son baptême (*Luc.*, III, 22); et c'est ainsi qu'ils se préparaient à recevoir celui de Jésus-Christ.

Hélas! nous attendons le Messie dans peu de jours; nous savons bien qu'il est inutile, pour nous, qu'il vienne par son incarnation dans le monde, s'il ne vient en nous par sa grâce : nous n'ignorons pas qu'il ne viendra point dans nos cœurs si nous ne les avons point rectifiés; c'est ce que ses ministres nous disent à tous moments; et nous ne les entendons pas, pourquoi? parce que, pour entendre la voix de Dieu, il faut se retirer dans le désert, et nous ne l'entendons que dans le bruit et les embarras du monde, ou parce que si nous ne pouvons pas nous retirer, ce qu'au moins nous devrions faire de temps en temps, il faudrait avoir, dans le milieu de nous-mêmes une solitude paisible, où rien n'empêchât la voix de Dieu de se faire entendre à notre cœur; et au contraire, nos passions excitent en nous un tel tumulte, que ce sont les seules voix qui puissent parvenir jusqu'à notre âme; mais pour nous apprendre à préparer la voie du

(65) Omnis qui fidem recta m, et bona opera prædicat, quid aliud quam venienti Domino ad corda audientium viam parat, ut hæc vis gratiæ penetret, lumen veritatis illustret. (Hom. 20.)

Seigneur dans un sentier droit; c'est-à-dire à aller à lui *sans déguisement, et dans la sincérité de Dieu*, comme parle l'Apôtre. (II *Cor.*, II, 12.) Le prophète ajoute :

Samedi. — *Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline sera abaissée; les chemins tortus deviendront droits, et les raboteux, unis.* C'est ce qui devait arriver à la venue du Messie, ainsi que le prophète Isaïe l'avait prédit, dit saint Grégoire : « Car les vallées ont été remplies, lorsque le peuple gentil a reçu, dans la foi du Médiateur de Dieu et des hommes, la plénitude de la grâce. Toute montagne a été abaissée, quand la nation des Juifs, pour le crime de sa perfidie, a perdu ce qui l'élevait au-dessus des autres nations (66). » Les chemins tortus sont devenus droits, quand les hommes, ne marchant que dans les égarements d'un esprit et d'un cœur corrompu, ont eu une règle qu'ils pouvaient suivre, et sur laquelle ils devaient se conformer; et les raboteux unis, quand, sortant du chemin dur et âpre de la loi, ils ont trouvé le chemin doux et facile de la grâce.

Or, pour nous préparer à la venue du Sauveur, il faut que les mêmes choses se passent en nous (S. Hier., *in Isa.*, cap. XI) : nous remplirons les vallées si nous remplissons le vide de nos âmes de toutes les vertus chrétiennes; nous abaisserons les collines, si nous humilions un esprit qui s'est trop élevé. Nous ferons que les chemins tortus deviendront droits, si nos cœurs détournés par l'injustice sont redressés sur la règle de l'équité; et les raboteux unis, si nos humeurs rudes et farouches reçoivent, par le moyen d'une grâce toute céleste, la douceur et la facilité qui leur manquent (67). Mais c'est au Seigneur à faire en nous ces prodiges et ces changements qui nous rempliront d'une joie infinie, ainsi que le grand Augustin (*Confess.*, lib. III, c. 4) en a fait la douce épreuve, quand il s'écriait : Ce m'est une consolation incroyable, Seigneur, de pouvoir reconnaître en votre présence de quelle sorte vous abaissâtes les hauteurs de mon esprit, et aplanîtes les collines de mes pensées vaines et orgueilleuses; par quels moyens vous sûtes redresser mes voies obliques et égarées, et adoucir ce qu'il y avait d'âpre et de rude en mon naturel.

Et ce sera alors que tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu. Telle était la raison pour laquelle saint Jean prêchait la pénitence aux Juifs, parce qu'ils devaient voir *le Sauveur envoyé de Dieu*, et que toute la fin des actions de l'homme doit être de se préparer à le voir et à en jouir. Telle est celle qui nous engage à faire pénitence, parce que nous attendons sa venue, que nous espérons le recevoir dans nos cœurs et le posséder un jour dans la gloire : *Et videbit omnis caro Salutare Dei.*

Les Juifs ont vu le Sauveur, parce qu'il a paru visiblement à leurs yeux; et la foi nous enseigne que nous le verrons aussi dans notre chair (*Job*, XIX, 26), quand ce corps corruptible aura été revêtu de l'incorruptibilité (I *Cor.*, XV, 53) : mais comme nous ressusciterons, et que nous ne ressusciterons pas tous pour la gloire : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* (*Ibid.*, 51), les uns le verront comme un Juge irrité, pour ne le plus voir jamais; et les autres le verront comme leur Rédempteur, pour jouir de sa vue dans tous les siècles des siècles; ceux-là le verront comme Sauveur qui auront le cœur pur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (*Matth.*, V, 8); ceux, dit l'Apôtre, qui auront cette *sainteté sans laquelle on ne peut voir Dieu* (*Hebr.*, XII, 14); sainteté qui, suivant l'explication de tous les Pères, n'est autre chose que la pureté du corps et de l'esprit. Cette sainteté serait sans doute impossible dans la faiblesse où le péché nous a réduits, si Dieu ne nous avait envoyé son Fils pour guérir notre nature malade, et la fortifier par sa grâce (I *Cor.*, VII, 34); mais aussi, par ce secours, nous pouvons parvenir à la plus grande perfection, *être parfaits comme le Père céleste est parfait* (*Matth.*, V, 48); *marcher comme Jésus-Christ a marché* (I *Joan.*, II, 6). Pour ce sujet, il faut veiller sans cesse sur nous-mêmes, pour voir si nos pensées et nos affections sont conformes à celles de Jésus-Christ; il faut fermer nos yeux, *de peur qu'ils ne voient la vanité* (*Psal.* CXVIII, 37); nos oreilles, de peur qu'elles n'entendent quelques paroles déshonnêtes; notre cœur, de peur d'y recevoir quelque passion criminelle : car voilà en quoi consiste cette pureté de cœur, que nous ne pouvons ni acquérir, ni conserver que par la mortification chrétienne, mais qui nous est absolument nécessaire pour voir Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

SUR LA PÉNITENCE.

Factum est verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto. Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. (*Luc.*, III, 2, 3.)

La pénitence, qui a été la matière de toutes les exhortations de saint Jean, et le sujet de cet Evangile, doit être celui de nos réflexions. Pour être parfaite, il faut qu'elle ait trois qualités : car elle doit être volontaire, sévère, persévérante : volontaire, parce que le cœur doit l'accepter; sévère, parce qu'elle doit punir le corps; persévérante, parce qu'elle doit durer toute la vie.

1. C'est une des vérités les plus impor-

(66) In adventu ergo Redemptoris valles impletæ, colles humiliati sunt; quia nimirum in fide Mediatoris Dei et hominum, et gentilitas plenitudinem gratiæ accepit, et Judæa per errorem perfidiæ hoc unde tumebat perdidit. (*Hom. in Evang.*)

(67) Prava directa fiunt, cum malorum corda per injustitiam detorta ad justitiæ regulam diriguntur; et aspera in vias planas immutantur, cum inmites atque iracundæ mentes per effusionem superiæ gratiæ ad lenitatem mansuetudinis redierunt.

tantes de la morale chrétienne, qu'il ne suffit pas de souffrir pour satisfaire à la justice divine, mais qu'il faut souffrir avec soumission et résignation à la volonté de Dieu : autrement, nous aurons encore à lui rendre compte des maux que nous avons endurés, comme d'une grâce qui nous aura été donnée, et dont nous n'aurons pas fait notre profit : ainsi fussiez-vous retirés comme les anachorètes dans les lieux les plus déserts, pour y mener la vie la plus pénitente, si vous n'êtes *une hostie vivante* (*Rom.*, XII, 1), qui s'offre volontairement à Dieu, vous serez immolés comme des bêtes, c'est-à-dire que vous souffrirez sans retirer aucun avantage de vos souffrances, et sans plaire aucunement au Seigneur. « Car, dit saint Augustin, il ne veut pas le sacrifice d'une bête immolée, le sacrifice du corps, cette partie animale de nous-mêmes, mais il veut principalement celui d'un cœur contrit, comme la seule victime digne de lui être offerte (68). » Ainsi le Seigneur vous envoie-t-il des afflictions ou des douleurs? si vous ne les acceptez volontairement : *Voluntarie sacrificabo tibi* (*Psal.* LIII, 8); si votre cœur n'est le prêtre et la victime tout à la fois, si vous ne lui dites du plus profond de votre âme : *Que votre volonté soit faite* (*Matth.*, XXVI, 42), vous endurerez comme le mauvais larron sans pouvoir prétendre, comme le bon, d'entrer par votre croix dans la gloire éternelle. Comprenons donc bien que ce n'est pas la peine précisément qui sert à l'expiation de nos péchés, mais l'amour avec lequel on la souffre, mais la disposition et la préparation du cœur à recevoir de la main de Dieu tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer : d'où il faut conclure que la souffrance sans l'acceptation est inutile pour le salut, et qu'au contraire la préparation du cœur à l'ordre de Dieu sans la souffrance, ne laisse pas d'être infiniment méritoire.

Admirons donc ici la bonté de notre Dieu, lequel *aime mieux la miséricorde que le sacrifice* (*Osee*, VI, 12; *Matth.*, IX, 13), c'est-à-dire, suivant l'explication des interprètes, préfère le sacrifice intérieur à l'extérieur, celui du cœur à celui du corps, n'acceptant même celui-ci qu'en tant qu'il est la marque et le signe de celui-là, et qui prend en payement tout ce qu'on lui offre, pourvu qu'on le lui offre de bon cœur, quoique même ce soient des disgrâces, des chagrins, des maladies qui nous arrivent malgré nous, et dont nous voudrions bien être délivrés si c'était sa volonté; mais, sans cette offrande, fussions-nous accablés de misères, tous les fléaux de la colère divine vinssent-ils fondre sur nos têtes, il en sera de nous comme des Egyptiens, qui trouvèrent, dans les châtiments dont Dieu les punit, la matière de leur réprobation. Car ce qui ne doit jamais sortir de notre mémoire, c'est que toutes les misères de cette vie sont pour les fidèles un purgatoire qui les purifie en les châtiant, et ne sont pour les impies qu'un commencement d'enfer.

Jusqu'à quand perdrons-nous le fruit de nos souffrances? Chacun se plaint des peines qu'il endure, personne n'en est exempt; nous pouvons, par une acceptation volontaire, nous en faire une matière de mérite pour l'autre vie; c'est un moyen sûr de les rendre plus douces et plus supportables dans celle-ci; et cependant, ô aveuglement du cœur humain, nous mettons tous nos soins à les éviter, nous murmurons contre le ciel quand nous sommes forcés de les endurer, au lieu que si nous avions de la foi nous les rechercherions avec ardeur, ou du moins nous recevrions avec joie celles qui nous viennent de sa part.

Mais comme le cœur et le corps sont coupables envers Dieu : *Car c'est du cœur*, dit le Seigneur dans son Evangile, *que partent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les médisances, les larcins* (*Matth.*, XV, 16) : et *ce sont les mains*, dit le Prophète, *qui prêtent leur fatal ministère pour achever l'iniquité que le cœur a conçue* (*Psal.* LVII, 3) : ils doivent l'un et l'autre le satisfaire : le cœur, comme le premier coupable, doit commencer la pénitence par la contrition, la détestation des péchés, l'acceptation volontaire des peines que le pénitent endure : mais il faut de plus, que *ce corps de péché soit détruit* (*Rom.*, VI, 6), par les impressions d'une pénitence sévère.

2. Il est certain que le propre de la pénitence est d'effacer les péchés; mais il ne faut pas croire que toute sorte de pénitence efface toute sorte de péchés : or, pour comprendre combien elle doit être sévère, il faut remarquer que la pénitence produit deux effets : elle désarme le Seigneur, et elle éteint le feu de l'enfer; mais afin qu'elle désarme le Seigneur, il faut qu'elle arme le pénitent contre lui-même, et qu'elle fasse passer en lui les traits de la colère de Dieu : *In me transierunt iræ tuæ* (*Psal.* LXXXVII, 17); et afin qu'elle éteigne le feu de l'enfer, il faut que cette pénitence, qui fait ici-bas la fonction de la justice divine, ait quelque sorte de proportion avec les tourments infinis dont elle le délivre. En faut-il davantage pour nous faire conclure combien elle doit être sévère? Aussi le concile de Trente (sess. XIV, c. 2) nous assure que la vie chrétienne doit être une pénitence continuelle, qui doit consister dans de grands gémissements et de grands travaux que la justice divine exige de nous. « Il est douloureux, dit Tertullien, d'éprouver dans les endroits les plus sensibles, ou la dureté du fer, ou l'activité du feu, ou les douleurs aiguës d'une poudre qui pénètre les chairs, et les ronge jusqu'au vif : mais ces remèdes, quelque violents qu'ils soient, sont soufferts par celui qui en attend sa guérison, non-seulement avec patience, mais même

(68) Non vult sacrificium trucidati pecoris, sed vult sacrificium contriti cordis. (*De civit. Dei*, l. II, cap. 5.)

sont recherchés avec empressement (69). — J'ai péché contre Dieu, et je cours risque de périr éternellement; c'est pour cela, continue ce Père, que je souffre, que j'endure, que je me tourmente, afin de me réconcilier avec celui que j'ai offensé par mon péché (70). » Faire pénitence, c'est renoncer aux aises du corps, et aux plaisirs des sens, donner moins de temps au sommeil que la nature n'en demande, l'interrompre par ses gémissements, l'entrecouper par ses soupirs, en donner une partie à la prière, porter le cilice, être toujours dans le sac et dans la cendre, jeûner au pain et à l'eau pour soutenir l'âme, et non le corps ; faire servir à la pénitence tout ce qui avait servi au péché; vivre enfin de telle sorte, que l'on meure entièrement à l'usage profane du monde: tel est le langage des Pères sur ce sujet : leurs expressions peuvent être différentes, mais leurs sentiments sont les mêmes : telle a été, et plus rigoureuse encore, la pénitence des premiers chrétiens, qui étaient hommes comme nous, mais bien moins criminels que nous ne sommes; qui n'avaient point affaire à un autre Dieu que nous, et qui n'appréhendaient point un autre enfer que celui que nous avons lieu d'appréhender. Si l'Eglise vous dispense du sac et de la cendre; si sa discipline a changé en ce point, sachez que son esprit n'a point changé : si elle se relâche de son ancienne sévérité pour courir après des enfants qui l'abandonnent, tremblez de cette indulgence qu'elle a pour vous, puisque tout pécheur doit être puni pendant sa vie, ou après sa mort, par ses propres mains, ou par celles de Dieu : ainsi plus l'Eglise, cette mère tendre, vous sera facile, plus le Seigneur vous sera sévère ; plus vous aurez emprunté de sa miséricorde, plus vous devrez à sa justice; moins vous lui payerez en cette vie, plus vous lui serez redevables en l'autre.

3. Ajoutons, que faire pénitence, c'est pleurer les péchés que l'on a commis, et ne plus commettre les péchés que l'on a pleurés. D'où il s'ensuit, qu'il ne suffit pas d'expier les péchés passés par une pénitence sévère, mais qu'il faut d'ailleurs se garantir de ceux que l'on pourrait commettre, par une pénitence persévérante. Il faut pour ce sujet *châtier le corps et le tenir dans la servitude* (1 *Cor.*, IX, 27); être toujours armé du glaive de l'Evangile pour égorger les passions à mesure qu'elles renaissent, pour retrancher les malheureuses productions d'une nature corrompue, pour immoler au Seigneur tout ce qui est désagréable à ses yeux.

Les premiers chrétiens comprenant la grandeur et l'éternité des peines qui leur étaient préparées, prenaient avec avidité les remèdes qui devaient les en préserver, et ne les quittaient jamais. Loin de murmurer contre la rigueur de l'Eglise, qui les condamnait à une pénitence de plusieurs années pour un seul péché mortel, ils adoraient la miséricorde de Dieu, qui se contentait d'une pénitence passagère pour l'expiation des péchés auxquels un feu éternel était destiné: soutenus et fortifiés de ces sentiments, ils ne la finissaient qu'avec leur vie ; et de crainte que leurs jours ne fussent pas assez longs, ils donnaient à la sévérité de la pénitence ce qu'ils craignaient de ne pouvoir donner à la durée. Ces heureux temps sont passés. La plupart des chrétiens d'aujourd'hui se font une malheureuse habitude de passer toute leur vie à confesser les péchés qu'ils ont commis, et à commettre les péchés qu'ils ont confessés ; à se repentir alternativement de leurs crimes et de leurs pénitences. Ce qui fait que pour un pénitent, dont la conversion stable remplit le ciel de joie, nous en voyons une infinité dont les rechutes font triompher le démon, et contristent les anges de Dieu.

En effet, afin que la pénitence soit vraie, il faut que le cœur l'accepte, et l'on peut assurer que le nôtre n'y a presque jamais aucune part; s'il paraît ému dans le moment de la contrition, c'est bien moins des péchés qu'il a commis, que parce qu'il s'engage à ne les plus commettre ; et l'on peut dire que le respect humain, la bienséance, le temps de la fête, l'hypocrisie ne sont que trop souvent les motifs qui nous déterminent à nous approcher des sacrements : il faut qu'elle soit sévère, et nous ne la faisons consister que dans quelques prières récitées avec mille distractions; dans quelque légère aumône qui ne nous incommode en rien; dans quelques jeûnes, où les sens trouvent autant leur compte que dans d'autres repas : il faut enfin qu'elle soit persévérante, et le plus souvent un même jour la voit naître et mourir ; après avoir passé des années entières dans le crime, on ne peut se résoudre à passer un jour dans la pénitence, parce qu'on s'imagine faussement que le Seigneur nous remet nos péchés, dès qu'on lui promet seulement de bouche qu'on ne les commettra plus : ainsi on ne songe point à effacer par la pénitence des crimes que l'on suppose expiés, et on ne craint point la maladie à venir, parce qu'on compte trop sur la facilité du remède. « Mais, dit Tertullien, où il n'y a point de crainte, il n'y a point aussi d'amendement, et où il n'y a point d'amendement, la pénitence est nécessairement vaine et inutile (71). »

Les Ninivites s'élèveront contre nous au jour du jugement, dit le Sauveur, *et nous*

(69) Miserum est secari et cauterio exuri, et alicujus mordacitate cruciari; tamen quæ per insuavitatem medentur, et emolumento curationis offensam sui excusant, et præsentem injuriam superventuræ utilitatis gratia commendant. (*De pœnit.*, cap. 10.)

(70) Deliqui in Deum; periclitor in æternum perire: itaque nunc pendeo et maceror, ut Deum reconciliem mihi quem delinquendo læsi. (*Ibid.*, cap. 11.)

(71) Ubi metus nullus, emendatio proinde nulla ; ubi emendatio nulla, pœnitentia necessario vana. (*Ibid.*, cap. 2.)

condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et que nous sommes rebelles à la voix de celui qui *est plus grand que Jonas.* (*Luc.*, XI, 32.) En effet, il ne faut que comparer notre procédé au leur pour nous condamner, et pour nous confondre. Jonas, de la mission duquel les Ninivites pouvaient douter, *crie dans les rues que dans quarante jours Ninive sera détruite, et dans le moment les Ninivites croient à la parole du prophète, et se couvrent de sacs depuis le plus grand jusqu'au plus petit; le roi se lève de son trône, quitte son vêtement royal, se revêt du sac, s'assied sur la cendre, et fait publier un ordre dans toute la ville, que les hommes, les chevaux, les bœufs et les brebis ne mangent point; qu'on ne mène point les bêtes au pâturage, et qu'on ne leur donne point d'eau;* et ils persévèrent dans une pénitence si rigoureuse, soutenus de l'espérance que Dieu peut-être leur fera miséricorde: *Qui sait,* dit ce prince, *si Dieu ne nous pardonnera pas, et ne changera pas l'arrêt qu'il a donné pour nous perdre?* (*Jon.*, III, 4-9.) Nous, au contraire, infiniment plus coupables que les Ninivites; menacés, non de la ruine d'une ville, mais de la damnation de notre âme, non par un prophète, mais par un Dieu, de l'autorité et de la vérité duquel nous ne pouvons douter; qui n'avons pas seulement quelque espérance de pardon, mais qui sommes certains qu'il nous pardonnera si nous retournons à lui de tout notre cœur; tantôt nous sommes sourds à sa voix, tantôt nous faisons une pénitence incapable de le satisfaire, et le plus souvent nous la quittons, sitôt que nous l'avons commencée: ainsi ce qui fera que les Ninivites s'élèveront contre nous au jour du jugement pour nous condamner, c'est qu'ils ont fait une pénitence plus prompte, sur de moindres menaces; plus sévère, sur de moindres crimes; plus persévérante, sur de moindres espérances de pardon.

Seigneur, répandez dans nous pour fruit de votre venue, un véritable esprit de pénitence qui nous fasse retourner à vous *de tout notre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements.* (*Joel*, II, 12.) Nous savons que toute pénitence est vaine, si le cœur ne l'accepte; insuffisante, si elle ne s'étend sur tout le corps; inutile, si elle ne dure pendant toute la vie. Faites donc, Seigneur, que la nôtre soit prompte et volontaire, sévère et rigoureuse, constante et persévérante, puisque *celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin.* (*Matth.*, XXIV, 13.) Ainsi soit-il.

DIMANCHE

DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Sur l'Evangile selon saint Luc., c. II, v. 33-51.

L'Evangile de ce jour nous instruit de ce qui se passa dans le temple de Jérusalem, quand Joseph et Marie *y portèrent l'Enfant Jésus pour le présenter au Seigneur* (*Luc.*, II, 22), ou plutôt afin qu'il s'y présentât lui-même: car ce fut alors que *le Fils de Dieu entrant dans le monde* dit à son Père: *Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation,* c'est-à-dire, vous n'avez point accepté les sacrifices de l'ancienne loi pour la rémission des péchés: *mais vous m'avez formé un corps,* qui est la victime destinée pour apaiser votre justice: *me voici, je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté.* (*Psal.* XXXIX, 7, 8; *Hebr.*, X, 15-7.)

Le saint vieillard Siméon reçut l'Enfant des mains de sa Mère, et récita ensuite le cantique que l'Eglise chante tous les jours dans son Office. « Ce qui nous donne lieu d'admirer l'humilité du Sauveur, de se trouver tout entier dans les bras d'un homme, lui que le ciel ni la terre ne peuvent contenir (72). » Voici ce qui précède notre Evangile. Commençons-en l'explication sans perdre une seule parole de *tout ce qui a été écrit pour notre instruction.* (*Rom.*, XV, 4.)

Le père et la Mère de Jésus admiraient les choses que l'on disait de lui. L'Evangéliste parlant de Joseph et de Marie, les appelle *le père et la Mère de Jésus.* La sainte Vierge était véritablement sa Mère, puisqu'elle l'avait porté dans ses sacrées entrailles. Mais quoique saint Joseph n'en fût pas le père, saint Luc ne laisse pas de lui en donner la qualité; soit, dit le Vénérable Bède, qu'il ait voulu parler selon la commune opinion du peuple, ce qui est la vraie règle de l'histoire: *Nonne hic est filius fabri* (*Matth.*, XIII, 55)? soit, comme dit saint Augustin (*De consensu evang.*, lib. II, cap. 2), que le Sauveur étant né de celle qui était l'épouse de Joseph, il lui appartînt par le droit du mariage, bien plus que s'il lui avait appartenu par celui de l'adoption. *L'un et l'autre admiraient les choses que l'on disait de Jésus;* le sujet de leur admiration était non-seulement ce que Siméon et Anne la prophétesse en disaient, mais tout ce qui avait précédé, accompagné et suivi sa naissance: un ange envoyé de Dieu pour en apprendre la nouvelle à Marie (*Luc.*, I, 26); un ange qui apparut en songe à Joseph, pour l'avertir qu'elle avait conçu du Saint-Esprit (*Matth.*, I, 20); une multitude d'esprits bienheureux descendus du ciel en terre pour honorer le Verbe incarné par leurs cantiques; des bergers qui vinrent en Bethléem, pour voir ce que le Seigneur leur avait révélé (*Luc.*, II, 13); des Mages qui vinrent de l'Orient le reconnaître par leurs présents, guidés par une étoile merveilleuse (*Matth.*, II, 1-9): c'était cette suite et cet enchaînement de miracles, qui faisaient l'admiration du père et de la Mère de Jésus: *Erat pater ejus et Mater mirantes.*— *Car Marie,* dit l'Evangile, *conservait toutes ces choses en elle-même, y faisant réflexion dans son cœur;* mais ce n'était pas une admiration stérile comme celle des apôtres,

(72) Magna quidem Domini potentia, sed non minor apparet humilitas, qui cœlo terraque non capitur, grandævi hominis gestetur totus in ulnis. (Bed., *in Luc.*, cap. II.)

qui regardaient attentivement le Fils de Dieu s'élever dans le ciel, et dont ils furent repris par ces paroles : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?* (*Act.*, I, 11.) La sainte Vierge, qui faisait une continuelle réflexion sur tout ce que l'Esprit-Saint lui avait révélé, trouvait toujours dans ce qu'elle savait et dans ce qu'elle voyait une nouvelle source d'admiration, de louange et d'amour.

Et voilà en quoi elle doit être l'objet de notre imitation; il faut nous appliquer comme elle à méditer les mystères du Sauveur, à réfléchir sur ce qu'il a fait et souffert pour nous; à repasser dans notre mémoire toutes les grâces que nous en avons reçues; *conserver toutes ces choses en nous-mêmes, y faire réflexion dans notre cœur;* et alors nous ne manquerons pas d'admirer, de louer, d'aimer ce Dieu si grand, si saint, si bon, et de dire dans un transport de joie et un mouvement de reconnaissance envers lui, ce que dit cette Vierge sainte animée de ces sentiments : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.* (*Luc.*, I, 46.)

Lundi.—*Et Siméon les bénit, et dit à Marie sa Mère : Cet Enfant que vous voyez est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes.*

Le terme de *bénir* dans l'Ecriture signifie souvent *féliciter*, et dans cette occasion, il veut dire que Siméon congratula Marie et Joseph d'avoir un Enfant si accompli. Ne trouvons pas même étrange, dit un interprète, si l'on assure que le saint vieillard bénit aussi Jésus-Christ : *Et benedixit illis;* car, bénir Dieu, ne veut dire autre chose que lui souhaiter la gloire, et c'est en ce sens que le prophète Daniel invite toute la nature à bénir le Seigneur. (*Dan.*, III, 57 seqq.) *Et Siméon dit à Marie sa Mère :* pourquoi ne parle-t-il qu'à Marie? c'est que Jésus-Christ n'appartenait véritablement qu'à elle, ou que ce qu'il allait prédire touchant sa Passion ne regardait point Joseph, qui devait être mort avant ce temps; mais que lui dit-il? *Cet Enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël.* Ce n'est pas à dire que le Fils de Dieu soit venu au monde pour être la cause de la ruine de plusieurs : Celui qui *veut sauver tout le monde* (I *Tim.*, II, 4), n'a garde de vouloir la perte d'aucun; mais ce qui n'était pas dans le dessein du Seigneur, devait arriver par la malice des hommes; les Juifs devaient être réprouvés : *Positus est in ruinam;* et suivant la prédiction d'Isaïe expliquée par saint Pierre et saint Paul, *cet Enfant a été une pierre d'achoppement, une pierre de scandale et un sujet de ruine à ceux qui habitent en Jérusalem* (*Isa.*, VIII, 14; *Rom.*, IX, 33; I *Petr.*, II, 8); parce que, dit saint Augustin (*in Psal.* XIII), l'orgueil des Juifs a été offensé de le voir si humble et si pauvre, au lieu qu'ils attendaient un Messie dans l'éclat et dans la pompe du siècle. Les gentils, au contraire, ont été adoptés et c'est ce que le même prophète avait aussi prédit : *Et il deviendra votre sanctification : « Et erit vobis in sanctificationem. »* (*Isa.*, VIII, 14.)

Ce n'est donc point dans le même sens que le Sauveur est *pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs;* car si les Juifs ont été réprouvés, c'est par leur faute : *Perditio tua ex te, Israel.* (*Osee*, XIII, 9.) « Il est évident que la colère de Dieu ne se fait sentir qu'où la malice de l'homme a précédé (73); » mais si les gentils ont été adoptés, ce ne peut être que par l'effet de la miséricorde divine, puisqu'il ne dépend point de l'homme de vouloir, ni de courir, mais de Dieu qui fait miséricorde : *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.* (*Rom.*, IX, 16.) « Dieu est bon, Dieu est juste », dit le grand Augustin, nous expliquant toute la doctrine de la prédestination et de la réprobation en ce peu de paroles, « il peut délivrer sans mérites, parce qu'il est bon; il ne peut damner sans démérites, parce qu'il est juste (74.) » Nous devons nous accuser seuls de nos péchés, de nos faiblesses, de nos rechutes, et renvoyer à Dieu la gloire de nos bonnes actions, qui n'appartiennent qu'à lui. Est-il rien de plus capable de nous humilier et de relever en même temps notre confiance? Car nous avons tout lieu d'espérer que ce même Dieu qui nous a déjà fait miséricorde quand nous l'avons si peu mérité, continuera de nous donner ses grâces quand nous les mériterons par notre fidélité et notre correspondance; c'est ce que le Sauveur nous fait entendre par ces paroles : *Quiconque a déjà, on lui donnera encore, et il sera comblé de biens* (*Matth.*, XIII, 12), puisque le profit que l'on fait de la grâce, attire la grâce; que le don de Dieu nous prépare à un autre don, et que par le bon usage que nous faisons de ses bienfaits, nous arrivons par des accroissements continuels de sainteté et de vertu à la plus haute perfection.

Mardi. —Siméon ajoute, que *cet Enfant sera en butte à la contradiction des hommes : « Et in signum cui contradicetur. »* Cette prophétie n'a été et n'est encore tous les jours que trop accomplie. Jésus-Christ a été comme le but contre lequel les hommes de tous les temps ont décoché toutes leurs flèches.

Les Juifs lui ont d'abord contredit : eux qui l'attendaient depuis tant de siècles, qui savaient, par les Ecritures (II *Reg.*, VII, 12; *Gen.*, XLIX, 10; *Mich.*, IV, 2), la tribu et la race dont il devait prendre naissance, le temps et le lieu où il devait naître, n'ont voulu ni recevoir sa personne, ni croire à ses miracles, et l'ont toujours poursuivi jusqu'à ce qu'ils l'aient attaché à la croix : *Expandi manus ad populum non credentem, et contradicentem.* (*Isa.*, LXV, 2; *Rom.*, X, 21.)

Les infidèles l'ont contredit : quand *tou-*

(73) Notum est iram Dei dici non posse, nisi ubi creditur hominis iniquitatem præcessisse. (Ful., lib. I *ad Mon.*, cap. 16.)

(74) Bonus est Deus, justus est Deus : potest sine bonis meritis liberare, quia bonus est; non potest sine malis meritis damnare, quia justus est. (*Contra Julian.*, lib. III, cap. 18.)

tes les nations se sont émues et que *les rois et les princes se sont réunis ensemble* (*Psal.* II, 1), pour s'opposer à ses desseins, ont poursuivi ses disciples, et ont déclaré ennemi de l'Etat quiconque oserait se déclarer pour lui : *In signum cui contradicetur.*

« Après trois cents ans d'une persécution renouvelée de temps en temps, et toujours d'une cruauté inouïe, « le sang des martyrs devint la semence des chrétiens (75); » la croix, du centre de l'infamie où elle était auparavant, fut élevée au faîte de la gloire ; de l'instrument du supplice des criminels elle devint un ornement à la couronne des empereurs, et Jésus-Christ vainqueur des païens semblait devoir l'être de tous les esprits et de tous les cœurs : mais les hérétiques sont venus ensuite, se sont succédé les uns aux autres, et divisant les frères contre les frères, les révoltant contre leur père, ont déchiré *la robe sans couture* du Sauveur. (*Joan.*, XIX, 23.)

Les ariens lui ont contesté sa Divinité, et ont prétendu qu'il n'était pas une essence avec le Père Eternel, mais qu'il était une pure créature.

Les pélagiens ont nié la nécessité de sa grâce, et ont avancé que l'homme pouvait par lui-même faire le bien, et se rendre impeccable.

Les nestoriens l'ont contredit en la personne de sa sainte Mère, et ont soutenu qu'elle était bien Mère de Jésus-Christ, mais non pas Mère de Dieu.

Tous les siècles ont produit quelque monstre que l'enfer semble avoir vomi pour contredire le Sauveur, et semer la zizanie dans le champ de son Eglise (*Matth.*, XIII, 25) ; mais sans entrer dans un détail infini, les calvinistes se sont révoltés contre le plus auguste de nos mystères, et malgré l'autorité de la parole de Dieu (*Luc.*, XXII, 19), et une tradition constante depuis le temps des apôtres, ils ont maintenu que le corps de Jésus-Christ n'est pas réellement sous les espèces du pain et du vin, et qu'il n'y est qu'en figure : *Et in signum cui contradicetur.*

Grâce au Seigneur, nous vivons dans un royaume que nous pouvons appeler l'asile de la religion du Fils de Dieu : « Nous sommes dans un temps où nous avons la paix du côté des païens, la paix du côté des héritiques, mais où il n'y a point de paix de la part des catholiques (76).» Le Sauveur souffre de ses propres enfants, qui contredisent la sainteté de sa vie par le déréglement de la leur, une guerre d'autant plus sensible qu'elle est plus intérieure ; ils ne lui contestent rien sur sa doctrine, mais ils ne lui passent rien de sa morale ; soumis quand il ne s'agit que de croire, révoltés dès qu'il est question d'agir; monstres dont l'esprit est chrétien, et le cœur infidèle ; le superbe contredit son humilité ; le sensuel sa pureté ; l'avare sa pauvreté volontaire ; l'envieux sa charité ; l'emporté sa douceur : toutes ses vertus, en un mot, sont contredites par autant de vices opposés ; et c'est ainsi qu'après avoir été en butte à la contradiction des Juifs, des païens, des héretiques, il l'est encore à celle des catholiques : *Positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.* Le saint vieillard, après avoir prédit ce qui regardait le Fils, dit à la Mère.

Mercredi. — *Vous en aurez même l'âme comme percée d'une épée de douleur. Afin que les pensées du cœur de plusieurs soient découvertes.* La sainte Vierge aimant autant son cher Fils qu'elle le faisait, l'un était nécessairement la suite de l'autre ; et prédire les contradictions que le Fils devait endurer de la part de tous les hommes, c'était dans le moment même percer l'âme de la Mère d'une épée de douleur : mais cette prédiction a été principalement accomplie dans la Passion du Sauveur, où cette Vierge, la plus tendre de toutes les mères, reçut le contre-coup des souffrances de son Fils, et ressentit dans son cœur tout ce que les Juifs lui firent souffrir dans son corps : «Plus que martyre, dit saint Bernard, parce que la tendresse de sa compassion a surpassé le sentiment de toutes les douleurs corporelles (77) »

Qui peut exprimer ce qu'elle souffrit, quand le Sauveur, près de mourir, lui dit en lui montrant saint Jean : *Femme, voilà votre Fils.* (*Joan.*, XIX, 26.) « Grand Dieu, quel échange ! on lui donne Jean pour Jésus ; le serviteur pour le Seigneur ; le disciple pour le Maître ; le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu ; un pur homme pour un Dieu véritable (78).» La parole de Dieu fut vraiment en cette occasion plus perçante qu'une épée à deux tranchants : *Vivus sermo Dei... et penetrabilior omni gladio ancipiti* (*Hebr.*, IV, 12); ou qui peut dire ce qu'elle ne souffrit pas ? lorsque *debout au pied de la croix de son Fils, un soldat lui perça le côté avec une lance.* (*Joan.*, XIX, 25.) L'âme de Jésus n'étant plus dans son corps, il n'en ressentit aucune douleur; mais celle de la divine Marie qui ne pouvait être séparée de son Fils, et qui était bien plus où elle aimait qu'où elle animait, reçut le coup, et fut transpercée d'une épée de douleur : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* Ne nous attendons pas après cela de jouir jamais dans cette vie d'un contentement parfait; Dieu répand toujours quelques afflictions sur les joies qui paraissent les plus pures : «Pourquoi pensez-vous, dit saint Chrysostome (*Hom. ad pop. Antioch.*), que le Seigneur en use ainsi, si ne n'est pour nous en détacher, et pour nous obliger à porter nos désirs vers

(75) Semen est sanguis Christianorum. (Tertull., *Apolog.*, lib. V.)

(76) Pax a paganis, pax ab hæreticis, sed non pax a filiis. (S. Bern.)

(77) Ut plusquam martyrem non immerito prædicemus, in qua nimirum corporeæ sensum passionis excesserit compassionis affectus. (S. Bern., *Domin. infra oct. Assumpt.*)

(78) O commutationem ! Joannes tibi pro Jesu traditur ; discipulus pro Magistro ; filius Zebedæi pro Filio Dei : homo purus pro vero Deo. (*Ibid.*)

le ciel?» Que si malgré les soins, les frayeurs, les périls dont les hommes sont sans cesse persécutés, ils ne laissent pas d'avoir tant d'attache pour le monde, quand songeraient-ils aux félicités éternelles, si leur vie était une suite continuelle de délices et de plaisirs ? La sainte Vierge est dans l'admiration de tout ce qu'elle entend dire de Jésus, et dans ce même moment la prédiction de Siméon lui perce le cœur ; si le Seigneur n'a pas exempté sa Mère de souffrir, que dis-je ? s'il l'a fait boire plus que personne dans le calice de sa passion ; comprenons que la marque la plus certaine que Dieu puisse nous donner de son amour, c'est de nous faire passer par les douleurs et les afflictions.

Mais cette contradiction que le Sauveur a soufferte, devait d'ailleurs servir à découvrir les pensées de plusieurs : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

En effet, «quand sa doctrine s'est répandue, dit un saint Père, les uns sont venus à lui comme au maître de la vérité, les autres se sont retirés de lui comme d'un séducteur ; étant élevé en croix, quelques-uns s'en sont moqués, blasphémant contre celui qui paraissait condamné à une juste mort ; quelques autres ont été sensiblement touchés de voir mourir l'Auteur de la vie (79).» Dans le temps de la persécution, tel qui paraissait une colonne de la religion, a été ébranlé ; tel qui ne passait que pour un roseau a fait voir une fermeté inébranlable. *Il est nécessaire*, dit l'Apôtre, écrivant aux fidèles de Corinthe, *qu'il y ait des hérésies, afin que ceux dont la foi est solide et éprouvée, soient connus entre vous.* (1 *Cor.*, XI, 19.) Souvent, dit saint Augustin, le Seigneur souffle dans l'aire de l'Eglise, afin de discerner ceux qui ont la légèreté de la paille de ceux qui ont la solidité du froment. Voilà donc la raison pour laquelle le Seigneur afflige quelquefois son Eglise, et les fidèles qui la composent, afin de découvrir les pensées du cœur de plusieurs ; ou plutôt, afin que nous connaissions nous-mêmes si nous sommes véritablement à lui ; car souvent on s'applaudit d'être soumis et résigné à ses ordres, tant qu'on est dans la prospérité et dans l'abondance, et l'on se dément au premier revers qui nous arrive : ne répondons point de notre vertu, *qu'elle n'ait passé comme l'or dans la fournaise* (*Sap.*, III, 6), et demandons pour ce sujet au Seigneur de nous éprouver, et de sonder le fond de notre cœur : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* (*Psal.* CXXXVIII, 23.) Le Sauveur ne se fait pas seulement rendre témoignage par Siméon.

Jeudi. — *Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, fort avancée en âge, qui avait vécu sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge.* Non-seulement, dit saint Ambroise, les anges, les prophètes, les pasteurs; mais les vieillards et les justes ont annoncé la naissance du Fils de Dieu ; tout âge, et l'un et l'autre sexe ont fait foi d'un événement si miraculeux : une Vierge enfante, une femme stérile conçoit, un muet parle, Elisabeth prophétise, un enfant tressaille dans le sein de sa mère, un païen adore, un juste attend, une veuve confesse: «Siméon, ajoute ce Père, a prophétisé; la sainte Vierge et Elisabeth avaient prophétisé : il fallait qu'une veuve prophétisât aussi, afin qu'il n'y eût aucun état, ni aucun sexe qui ne rendît témoignage au Fils de Dieu (80) : » mais quelle veuve ! une veuve recommandable par le don de prophétie : *Et erat Anna prophetissa ;* par sa naissance : elle était fille de Phanuel célèbre dans la tribu d'Aser, *filia Phanuel de tribu Aser;* par son âge : elle avait quatre-vingt-quatre ans : *Usque annos octoginta quatuor*; par sa continence : elle n'avait été que sept ans avec son mari qu'elle avait épousé étant vierge : *Et vixerat cum viro suo annis septem a virginitate sua;* par sa religion et sa piété : elle servait Dieu dans les jeûnes et dans les prières : *Jejuniis et obsecrationibus serviens;* par son attachement au service du Seigneur : elle était si souvent dans le temple, qu'elle y demeurait jour et nuit : *Non discedebat de templo die ac nocte ;* par sa fonction et son ministère: elle parlait du Sauveur à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël : *Loquebatur de illo omnibus qui exspectabant redemptionem Israel.* C'est le bel éloge que l'évangéliste fait de cette sainte veuve.

Elle était alors veuve, âgée de quatre-vingt quatre ans, et elle demeurait sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières. Quoi ! à l'aurore de l'Evangile nous voyons les vertus de la continence, de la prière, du jeûne, pratiquées le plus exactement; et aujourd'hui que sa lumière est répandue dans tout l'univers, l'on compte pour tout d'en pratiquer les préceptes, et l'on en renvoie les conseils dans les cloîtres ! Avant que la loi du Sauveur eût été publiée, nous voyons une veuve telle que saint Paul l'a dépeinte ensuite dsns ses écrits ; et aujourd'hui, à peine en trouve-t-on une qui ait les qualités qu'il exige de toutes : *Une femme*, dit-il, *qui a perdu son mari peut se remarier à qui elle voudra, pourvu que ce soit selon la loi du Seigneur; mais elle sera plus heureuse si elle demeure veuve.* Pourquoi sera-t-elle plus heureuse ? *Parce qu'une femme*, dit l'Apôtre, *qui n'est point mariée s'occupe uniquement de ce qui regarde Dieu, afin d'être sainte de corps et d'esprit; au lieu que celle qui est mariée pense aux choses du monde, et à plaire à son mari.* (1 *Cor.*, VII, 34-40.) Voilà le conseil qu'il donne d'abord de demeurer veuve.

Mais il explique ailleurs en quoi consiste

(79) Ejus doctrina et virtute diffamata, alii ad Deum quasi Magistrum veritatis confluunt, alii ab eo quasi a seductore refugiunt : ejus signo crucis erecto, hi quasi justæ morti datum blasphemantes irrident; illi, quasi vitæ Auctorem, mori acriter dolent. (Bed., *in Luc.*)

(80) Prophetavit itaque Simeon ; prophetaverat Virgo, prophetaverat copulata conjugio, prophetare debuit etiam vidua, ne qua, aut professio deesset, aut sexus. (*In Luc.*, cap. II.)

la vie d'une veuve; c'est dans sa I^re^ *Epître à Timothée*,(chap.V,vers. 5): *Celle*, lui dit-il, *qui est véritablement veuve et délaissée, met en Dieu toute son espérance, et persévère jour et nuit dans les prières et dans les oraisons*; c'est-à-dire qu'elle est semblable à Anne, fille de Phanuel, dit saint Jérôme (*in hunc loc.*) : Etre véritablement veuve, dit saint Chrysostome, c'est renoncer à la vie du siècle, persister dans la viduité, s'adonner à la prière et à l'oraison, y persévérer jour et nuit (81).»

Reconnaissons-nous les veuves de ce temps à ce portrait? Les unes, malgré ce conseil de l'Apôtre, sitôt que le lien du mariage a été rompu par la mort, reprennent un nouvel engagement; mais à Dieu ne plaise de blâmer ce que l'Apôtre ne blâme pas! « Les autres, dit saint Chrysostome, se conservent dans l'état de viduité, non pour profiter de l occasion qu'elles ont de mener une vie plus retirée, mais pour agir avec plus de liberté, et se donner plus entièrement aux divertissements du siècle (82). » Ainsi, d'un état de pleurs et de gémissements on fait un état de joie et de plaisirs; une condition de désolation et d'abandonnement devient une condition désirable; et la liberté dont elles commencent à jouir par le droit de veuvage, et dont souvent elles abusent, ce qui fait que l'Apôtre ordonne à ces sortes de veuves de se remarier : *Volo juniores nubere* (I *Tim.*, V, 14) ; cette liberté, dis-je, leur paraît un si grand bien, qu'elles ne peuvent se résoudre d'en risquer la perte. Mais hélas! continue saint Paul, *une veuve qui vit dans les délices est morte, quoiqu'elle paraisse vivante : « Quæ in deliciis est, vivens mortua est. »* (*Ibid.*, 6) Car ceux qui vivent dans les délices ne vivent pas dans l'esprit, mais dans la chair; ils paraissent vivants, mais ils sont morts en effet; vivants aux yeux des hommes, morts aux yeux de Dieu.

« La vie de la chair, c'est l'âme, dit saint Augustin; la vie de l'âme c'est Dieu; or, de même que la chair meurt quand elle a perdu l'âme qui est sa vie, de même l'âme meurt, quand elle a perdu Dieu qui est sa vie (83). » Une veuve donc qui mène une vie si contraire à son état; qui, au lieu de mettre en Dieu son espérance, se console avec les créatures; qui bien loin de passer le jour et la nuit dans la prière, ne s'occupe que de divertissements; qui vit, en un mot, dans les délices, au lieu de vivre dans les pleurs, est morte, quoiqu'elle paraisse vivante; morte dans l'esprit, vivante dans la chair: *Quæ in deliciis est, vivens mortua est.* Anne la prophétesse, le parfait modèle de celles qui sont véritablement veuves, et qui méritent d'être honorées : *Viduas honora quæ verè viduæ sunt* (I *Tim.*, V, 3), quasi morte du corps, était toute vivante à la religion, *vivida religioni, et effeta jam corpore* (S. Amb., *De Viduit.*) : détachée du monde, consacrée à Dieu, elle lui immolait son corps par les jeûnes, et lui offrait son esprit par la prière et par l'oraison.

Vendredi.—*Etant donc survenue en ce même instant, elle se mit à louer le Seigneur, et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.* « Elle survint, *hæc*, celle-là même si célèbre par tant d'endroits, si recommandable par le privilége de sa viduité et par la sainteté de ses mœurs, qu'elle fut jugée digne d'annoncer la venue du Rédempteur de l'univers : *Supervenit* (84).» Animée du même esprit qui avait conduit Siméon au temple, elle y vint dans le temps qu'il prophétisait de l'Enfant et de la Mère, et se mit à louer le Seigneur : *Confitebatur Domino*; à rendre grâces, et à réciter ses louanges; avant qu'il fût né, Zacharie et Elisabeth l'ont célébré par leurs prophéties; à sa naissance, les anges et les pasteurs l'ont loué par leurs hymnes; aujourd'hui, Siméon et Anne le font connaître pour le Messie: *Et loquebatur de illo omnibus qui exspectabant redemptionem Israel.*

Ce qu'Anne la prophétesse fait dans le temple, nous instruit de ce que nous devons faire dans nos églises : elle y demeurait sans cesse; fréquentons-les souvent, parce que Dieu y habitant d'une façon particulière, on ne peut douter que ce ne soit le lieu où il répand ses grâces avec plus d'abondance : elle y priait toujours, elle y louait le Seigneur : *Et parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.* Tel doit être notre emploi, il faut le louer et le prier, que sa louange soit toujours dans notre bouche : *Semper laus ejus in ore meo* (*Psal.* XXXIII, 1); mais il faut le prier de cœur, et avec intelligence : *Psallam spiritu, psallam et mente.* (I *Cor.*, XIV, 15.) Car la prière est un mouvement du cœur vers Dieu; et une sorte d'affaire, dit saint Augustin, qui pour l'ordinaire se traite plutôt par des larmes et des gémissements, que par des paroles et des discours: ainsi, dit ce Père, « il faut prier Dieu par les affections, plutôt que par les paroles et les pensées : car, comme la bouche de l'homme parle à l'oreille de l'homme, le cœur de l'homme parle à l'oreille de Dieu (85).» Il faut lui exposer nos besoins, gémir de nos faiblesses, le remercier de ses grâces, lui en demander de nouvelles; n'oser, comme le Publicain, lever les yeux au ciel, mais

(81) Ea quæ sæcularem penitus abjecit vitam, atque in viduitate persistit, vere vidua est, quæ in Deum, ut convenit, sperat, quæ obsecrationibus et orationibus intenta permanet in eis die ac nocte. (Hom. 13, *in Ep. I ad Tim.*)

(82.) Plurimæ idcirco viduitatem eligunt, non ut laxioris vitæ occasiones amputent, sed ut eas magis incendant, ut scilicet majori cum auctoritate omnia gerant, liberiusque seipsas voluptatibus tradant. (*Ibid.*)

(83) Vita carnis tuæ anima est, vita animæ tuæ Deus est. Quomodo moritur caro amissa anima, quæ vita est ejus; sic moritur anima amisso Deo, qui vita est ejus. (*Tract.* 47, *in Joan.*)

(84) Anna et stipendiis viduitatis et moribus talis inducitur, ut digna plane fuisse credatur quæ Redemptorem omnium fuisse nuntiaret. (S. Ambr., *in Luc.*)

(85) Affectibus orare debemus; sicut os hominis loquitur ad aures hominis, ita cor hominis ad aures Dei. (S. Aug., ep. 122.)

sa poitrine en disant: *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.* (*Luc.*, XVIII, 13.) C'est ainsi qu'il faut prier pour faire descendre la miséricorde de Dieu sur nous, tandis que nos prières montent devant lui: *Ascendit oratio, et descendit misericordia.* (S. Aug., serm. 226, *De temp.*) Et c'est ainsi que ce recueillement, cette attention, ce respect, feront connaître à nos frères notre foi, et le Dieu que nous adorons dans nos temples, et parleront plus haut de la vérité de nos mystères que tout ce que nous en pourrions dire: au contraire, l'on peut assurer que les manières et les postures indécentes, pleines d'irrévérence et d'irréligion de la plupart des fidèles, font douter souvent que nous croyions véritablement que Jésus-Christ soit dans nos tabernacles; et, n'est-ce pas un argument dont nos adversaires se servent pour se maintenir et se fortifier dans leur erreur? Faisons en sorte de ne pas scandaliser nos frères *qui sont encore faibles dans la foi*; ne leur soyons pas un sujet de chute, quand nous devons les soutenir; et que le lieu destiné pour apaiser la colère de Dieu, ne devienne pas celui où nous l'irritons le plus contre nous.

Samedi. — *Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée à Nazareth, ville de leur demeure.* Auguste, voulant avoir le dénombrement de tous ses sujets, fit publier un édit qui obligeait chaque personne de se faire enregistrer dans la ville d'où il tirait son origine. Pour obéir à cet ordre, Joseph partit de Galilée avec Marie, et alla en Bethléem, ville de Judée, y faire écrire son nom, parce qu'il était de la famille de David, et que ce prince était né à Bethléem, qui pour ce sujet est appelée dans l'Evangile, *Ville de David* (*Luc.*, II, 1-4). Pendant qu'ils y étaient, le temps arriva où la sainte Vierge devait enfanter Jésus, et c'est ainsi que la Providence permit que l'empereur fît cet édit, pour donner lieu à la Mère de Jésus d'aller en Bethéem, afin que le Sauveur du monde prît naissance dans cette ville, selon la prédiction d'un prophète: *Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la moins considérable entre les principales villes de cette tribu, puisque c'est de vous que doit sortir le Chef qui doit régner dans Israël.* (*Mich.*, V, 2.)

Huit jours après que Jésus fut né, il fut circoncis pour obéir à la loi (*Gen.*, XVII, 12; *Levit.*, XII, 3), et quarante jours après sa naissance, la sainte Vierge le porta au temple pour exécuter deux autres commandements de la loi, dont l'un voulait que la mère allât au temple pour se purifier, et l'autre engageait les parents à *présenter l'enfant au Seigneur, et à le racheter à prix d'argent.* (*Levit.*, XII, 4; *Exod.*, XIII, 2 et 13.) Or, après qu'ils eurent accompli tout ce qui était porté par la loi, ils s'en retournèrent à Nazareth, ville de leur demeure.

L'on ne peut douter que ces lois dont nous venons de parler, ne regardaient ni l'Enfant ni la Mère; Jésus n'avait pas besoin d'être circoncis, puisque, étant Fils de Dieu, il était maître de la loi; ni la sainte Vierge d'être purifiée, puisque, bien loin d'avoir contracté aucune souillure dans son enfantement, sa pureté avait reçu un nouvel éclat par la demeure de son Dieu dans son sein.

Que si le Fils et la Mère ont accompli exactement tout ce qui était prescrit par la loi, de quels prétextes pourrions-nous donc nous servir, pour nous empêcher d'obéir à celles de Dieu et de son Eglise? Dirons-nous qu'elles sont trop sévères? mais celle de la circoncision n'était-elle pas douloureuse? Soutiendrons-nous qu'elles sont trop humiliantes? mais quelle a été l'humiliation de la sainte Vierge, lorsqu'elle s'est trouvée confondue avec le reste des femmes qui avaient enfanté suivant la loi commune de la nature? Elle aimait tant sa virginité, qu'elle ne donna son consentement à être Mère de Dieu, qu'après que l'ange (*Luc.*, I, 35) l'eut assurée que ce serait l'ouvrage du Saint-Esprit: ainsi Joseph qui va à Bethléem pour faire écrire son nom en vertu de l'édit d'Auguste; Jésus qui se soumet à la loi de la circoncision; Marie qui obéit à celle de la purification, nous instruisent de l'obéissance que nous devons aux lois divines et humaines, et confondent par leurs exemples, et notre orgueil qui ne peut se soumettre, et notre lâcheté, qui ne peut souffrir la peine et la mortification chrétienne.

Cependant l'Enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. Comme Jésus-Christ était Dieu et homme tout ensemble, son corps croissait peu à peu, pour faire voir, dit saint Augustin (epist. 3), qu'il avait pris véritablement notre humanité, et que ce n'était point un fantôme: *Puer autem crescebat, et confortabatur.* Mais dès le moment de sa conception, son âme fut remplie de sagesse et de grâce d'une manière stable, propre à Dieu, et qui ne pouvait souffrir aucun accroissement: *Plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo. Tous les trésors de la science et de la sagesse furent renfermés en lui,* dit l'Apôtre (*Coloss.*, III, 3): or Jésus-Christ a voulu croître dans son corps naturel, pour nous apprendre qu'il veut croître dans les membres de son corps mystique par la vertu et la sainteté. Il est né pour nous dans sa chair, il faut le prier de naître en nous par sa grâce; mais hélas! à peine y est-il né, qu'au lieu de le faire croître, les uns, comme de cruels Hérodes, le cherchent pour le faire mourir; les autres, au lieu de le fortifier, le laissent toujours dans un état de langueur et de faiblesse. Prenons aujourd'hui une sainte et ferme résolution de le faire croître et fortifier en nous *jusqu'à l'âge parfait.* (*Ephes.*, IV, 13.) *Puer autem crescebat, et confortabatur;* c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on puisse assurer que la grâce de Dieu est en nous, qu'elle habite en nous, et que nous en sommes remplis: *Plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo.*

USAGE QUE NOUS DEVONS FAIRE DES CONTRADICTIONS.

Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. (*Luc.*, II, 34.)

Nous ne devons pas être surpris des contradictions que nous recevons ici-bas, après toutes celles où le Sauveur du monde a été exposé pendant tout le cours de sa vie mortelle : arrêtons-nous à deux principales, qui méritent nos réflexions; car, tantôt on nous contredit dans nos vices, et tantôt dans nos vertus; mais nous pouvons assurer qu'on ne peut se délivrer des premières, qu'en ôtant la matière et le sujet qui les cause; et qu'on ne peut vaincre les secondes que par la fermeté, la patience et la douceur.

1. Il n'est pas nécessaire de faire un long détail des contradictions que le déréglement de nos passions nous cause; il est plutôt question de faire voir l'usage que nous en devons faire. Sommes-nous près de nous engager dans une action criminelle; les remords que nous en sentons, les répugnances que nous y avons, les difficultés qui s'y rencontrent, sont des oppositions que nous devons regarder comme autant de voix qui nous crient de la part de Dieu : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu* (*Act.*, IX, 4), et qui nous avertissent d'arrêter les mouvements d'une passion honteuse et injuste? Si nous sommes sourds à ces voix, et que nous ne laissions pas de commettre une action indigne, ou d'entretenir un commerce scandaleux, ne croyons pas avoir vaincu toutes les contradictions du monde : qui que nous soyons, fussions-nous élevés dans les premiers rangs, nous ne pourrons jamais empêcher les sages de nous blâmer dans le fond de leur cœur, le peuple de railler, les indiscrets de composer et de répandre des satires contre nous qui parviendront souvent jusqu'à nous. Or, au lieu de nous emporter comme nous faisons, contre les contradictions et les contredisants; au lieu d'abuser souvent de notre autorité pour nous venger injustement de ceux qui ne peuvent approuver ce qui de soi est blâmable (moyens plus propres à irriter les esprits qu'à les adoucir); quand nous sommes engagés dans une passion, qui pour un peu de plaisir nous donne mille chagrins, si la lumière de la vérité peut encore parvenir jusqu'à nous, nous ferons trois choses.

La première, nous reconnaîtrons notre injustice de nous emporter contre ceux qui nous contredisent, et nous verrons que nous sommes bien plus coupables de faire le mal, que ne sont ceux qui en parlent, d'entretenir un mauvais commerce, que ceux qui nous en blâment; de donner lieu au scandale, que ceux qui se scandalisent.

La seconde, nous regarderons comme un effet de la miséricorde de Dieu toutes les oppositions qui se trouvent dans l'exécution et dans la suite de nos passions : car si tout le monde nous applaudissait et nous en louait, dans quels excès ne donnerions-nous point, puisque toutes les contradictions du monde ne sont pas capables de nous arrêter? En quoi nous ne pouvons assez plaindre le sort des grands, de se voir environnés d'autant de flatteurs et de corrupteurs que de personnes qui les approchent; qui leur déguisent toujours la vérité, et ne leur font voir que ce qui peut entretenir leurs passions : car qu'est-ce qu'un vrai courtisan, sinon un homme qui sait connaître le faible du prince, et y applaudir à propos?

La troisième chose que nous devons faire, c'est que nous profiterons de toutes les amertumes que le Seigneur répand par sa miséricorde sur toutes les fausses douceurs de cette vie pour nous en dégoûter, et que nous ôterons la matière des contradictions en retranchant le sujet qui les cause; car, c'est la seule manière dont nous puissions nous en délivrer, et nous procurer une tranquillité si désirable : ce que nous sommes obligés de faire, soit que nous regardions notre intérêt, celui de Dieu, ou celui du prochain : notre intérêt, car est-il un état plus opposé au bonheur même de cette vie, que celui d'un homme blâmé de toute la terre, si c'est un grand; ou de sa famille, et de ses amis, qui sont pour lui tout l'univers, si c'est un particulier? l'intérêt de Dieu; car telles passions d'éclat sont la source d'une infinité de crimes et de scandales; l'intérêt du prochain, étant cause de tous les péchés que la médisance et le mauvais exemple lui font commettre. Aussi le Seigneur a-t-il donné sa malédiction à celui par qui le scandale arrive : *Væ homini illi per quem scandalum venit!* (*Matth.*, VIII, 11.)

2. Mais il y a une autre espèce de contradiction à laquelle les gens de bien sont exposés, et qui accompagne la piété et la vertu.

Dès qu'on veut quitter le parti du monde pour se donner sincèrement à Dieu, dès qu'on abandonne la voie de l'iniquité pour marcher sous l'étendard de la croix; les uns cherchent un mauvais motif à notre changement, pour avoir lieu de nous blâmer; les autres censurent la manière nouvelle dont nous vivons, ou l'état que nous avons embrassé, pour être en droit de se maintenir dans leurs désordres : et les uns et les autres font en sorte de regarder notre conversion comme l'effet d'une faiblesse, et d'une légèreté d'esprit. Or, c'est alors qu'on a besoin d'une fermeté qui ne peut venir que de Dieu, quand on est encore faible dans la vertu, pour résister à la critique et à la raillerie de ceux qui traitent de *folie ce qui est plus sage que la sagesse des hommes* (I *Cor.*, I, 25), et pour l'obtenir il faut s'adresser au Seigneur, *le prier avec larmes*, et lui dire comme la glorieuse Judith, quand elle fut près de couper la tête d'Holopherne : *Confirma me, Domine Deus.... in hac hora.* (*Judith*, XIII, 6.)

Que si l'on a des contradictions à essuyer, quand on commence à se donner à Dieu, elles ne font que redoubler et se multiplier,

quand on y persévère, et qu'on s'occupe uniquement des desseins de sa gloire. Rappelons dans nos esprits l'histoire des plus grands saints qui ont le plus contribué à la grandeur et à l'utilité de l'Eglise, et nous verrons qu'ils ont tous été en butte à la contradiction des hommes ; en cela, ils ont eu la consolation d'avoir le Fils de Dieu pour modèle, qui en a souffert plus qu'eux tous, et qui leur a appris par son exemple, par sa douceur et sa modération, la manière de les souffrir et de les vaincre. Il était maître de se faire obéir par la force, et d'étendre tout d'un coup sa religion jusqu'aux extrémités de l'univers ; et, cependant, celui à la voix duquel les êtres les plus insensibles obéissent, n'a voulu vaincre ses ennemis que par la patience : voilà les seules armes dont il s'est servi, et qu'il nous a remises entre les mains.

Que faut-il donc faire quand on trouve de l'opposition dans un dessein qui nous paraît avantageux pour la gloire de Dieu et le bien de son Eglise ? il faut d'abord le présenter au Seigneur, afin qu'il lui donne sa bénédiction ; le regarder toujours comme son ouvrage, et jamais comme le nôtre ; être prêt à lui sacrifier cet Isaac, cet enfant du cœur, ce pieux dessein que nous avons conçu, pour lequel il est à craindre qu'on n'ait quelquefois un attachement trop humain, dès lors que nos supérieurs ne l'approuvent pas ; être à leur égard dans la même soumission que David, quand il disait : *Si le Seigneur n'agrée pas que je renvoie son arche et son tabernacle, je suis tout prêt, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira* (II *Reg.*, XV, 26) ; mais surtout il faut éviter de rompre les liens de la charité, en confondant nos intérêts avec ceux du Seigneur, et en faisant le plus souvent pour nous ce que nous publions ne faire que pour lui.

Si, au contraire, ceux qui sont destinés à nous conduire, et dont nous dépendons, approuvent ce que nous faisons, il faut être alors comme un sage pilote : tranquille dans la tempête, céder pour un temps à l'orage, attendre que le Ciel nous soit plus propice pour avancer ce que nous avons commencé ; mais prendre garde que les vents de la tribulation n'aillent pas nous faire échouer contre quelque écueil ; car c'est dans la contradiction que les pensées du cœur de plusieurs sont découvertes : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* (*Luc.*, II, 35.) Tel, dont la fermeté paraissait inébranlable, tombe dans l'abattement à la première opposition qu'il rencontre, et abandonne lâchement un ouvrage que Dieu avait confié à son zèle ; tel, que l'on croyait uniquement occupé de la gloire de Dieu, a fait voir qu'il ne cherchait que la sienne ; et au lieu d'édifier ses frères par une humble soumission à l'ordre de ses supérieurs, les a scandalisés par un esprit opiniâtre : car voilà les deux écueils qu'on doit avoir soin d'éviter dans ces occasions.

Pour ce sujet, il faut tâcher de connaître ce que Dieu exige de nous, et être toujours prêt à lui obéir, quoi qu'il en exige ; nous devons être persuadés, que soit que nous agissions ou que nous n'agissions point ; soit que nous réussissions, ou que nous ne réussissions pas, le Seigneur nous tiendra compte de notre zèle ou de notre soumission, de notre réussite ou de notre bonne volonté, lui qui connaît le fond des cœurs, qui en préfère les bons désirs à l'exécution des plus grands desseins, et devant lequel les *choses qui ne sont pas, sont comme celles qui sont.* (*Rom.*, IV, 17.)

Au reste, il faut le prier pour ceux qui nous persécutent, tâcher par les manières les plus douces et les plus charitables de leur faire connaître leur injustice ; aimer mieux que les hommes murmurent contre nous que contre Dieu, et estimer avec saint Bernard qu'il nous est bien avantageux qu'il daigne se servir de nous comme d'un bouclier, pour recevoir les traits envenimés des médisants et des blasphémateurs, et pouvoir ainsi empêcher qu'ils n'arrivent jusqu'à lui (86). En un mot, il faut se réjouir, comme l'Apôtre, des maux que l'on souffre pour lui (*Coloss.*, I, 24), et lui dire avec le Prophète-Roi :

Seigneur, *j'ai été couvert d'opprobre et de confusion pour l'amour de vous* (*Psal.* LXVIII, 10) ; c'est en quoi, mon Dieu, je mets toute ma gloire et toute mon espérance : ma gloire, puisque par ces opprobres je deviens semblable à vous, qui avez été *l'opprobre des hommes* (*Psal.* XXI, 7) ; et mon espérance, puisque nous ayant assurés que ce fut pour vous-même *une nécessité d'entrer dans votre gloire par la voie des souffrances* (*Luc.*, XXIV, 26), j'ai tout lieu d'espérer que les contradictions qui m'environnent de toutes parts, seront pour moi de sûrs moyens pour arriver *à ce royaume que vous avez destiné à ceux qui souffrent persécution pour la justice.* (*Matth.*, V, 10.) Ainsi soit-il.

DIMANCHE.

DANS L'OCTAVE DES ROIS.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. II, v. 42-52.

Cet Evangile suit immédiatement celui de dimanche dernier, l'un et l'autre rapportés par saint Luc ; mais saint Matthieu nous apprend qu'après que l'Enfant Jésus eut été présenté au temple, Joseph fut averti par un ange de fuir en Egypte (*Matth.*, II, 13), pour le dérober à la persécution d'Hérode, et qu'ils y demeurèrent plusieurs années, selon l'ordre qu'il en avait reçu : après quoi l'ange du Seigneur ayant de nouveau apparu en songe à Joseph, pour l'avertir que celui qui voulait faire mourir Jésus était mort lui-même, Joseph prit la

(86) Malo in me murmur hominum quam in Deum esse : bonum mihi, si dignetur me uti pro clypeo ; libens excipio in me detrahentium linguas maledicas, et venenata spicula blasphemorum, ut non ad ipsum perveniant. (S. Bern. *De consid.*, lib. II, cap. 1.)

Mère et l'Enfant, et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth. (*Matth.*, II, 19, 21.) Ainsi furent accomplies tout à la fois cette prophétie d'Osée : *J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte* (*Osee*, XI, 1), et les autres qui marquaient que Jésus-Christ *serait appelé Nazaréen.* (*Matth.*, II, 23.) Or, c'est de cette ville, que Jésus, Marie et Joseph partent aujourd'hui, pour aller au temple de Jérusalem, suivant ces paroles :

Jésus étant âgé de douze ans, son père et sa Mère allèrent à Jérusalem, selon qu'ils avaient accoutumé au temps de la fête. C'était pour obéir à un précepte de la loi, qui engageait tous les hommes, mais non les femmes, ni les enfants, d'aller trois fois l'année au temple de Jérusalem. *Ter in anno apparebit omne masculinum tuum coram Domino Deo tuo.* (*Exod*, XXIII, 17.) Sur quoi nous pouvons faire deux questions.

La première, pourquoi la loi ordonnant aux hommes d'aller trois fois l'année à Jérusalem, il paraît cependant que saint Joseph n'y allait qu'une fois, savoir, à la fête de Pâques? *Et ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem in solemni Paschæ.* (*Luc.*, II, 41.)

La seconde, pourquoi Jésus et Marie n'étant point compris dans cette loi, ils ne laissaient point de s'y assujettir? *Ascendentibus illis Hierosolymam secundum consuetudinem diei festi.*

Quelques interprètes répondent à la première, que saint Luc en disant que Joseph et la sainte Vierge allaient tous les ans au temps de la fête à Jérusalem, ne dit pas pour cela qu'ils n'y allaient qu'une fois l'année ; mais qu'il parle principalement de ce voyage, parce qu'il n'est besoin que de raconter ce qui s'y passa.

Quelques autres assurent, que ceux qui se trouvaient trop loin de Jérusalem, n'étaient tenus d'y aller qu'à Pâques, qui était la fête principale, et que Nazareth en étant éloigné d'environ trois jours de chemin, les habitants de cette ville se trouvaient dans le cas de l'exception.

Quant à la seconde question, tous conviennent que la dévotion et la piété étaient les motifs qui engageaient Jésus et Marie à s'exposer aux fatigues d'un voyage long et pénible : d'où nous pouvons conclure : 1° Que ce n'est pas assez que d'accomplir ce qui est de précepte, mais qu'il est bon, pour exercer sa vertu, de se faire certaines pratiques d'une dévotion solide, et établie par l'Eglise, comme elle était en ce temps-là, de visiter le temple de Jérusalem dans les jours solennels, et consacrés particulièrement au Seigneur : 2° Que les parents devraient avoir soin de mener avec eux leurs enfants, sitôt qu'ils sont parvenus à l'âge de raison, dans les églises, et dans les lieux où ils ne voient que des exemples de piété, et les accoutumer à pratiquer la loi de Dieu, et *à porter le joug du Seigneur, dès la jeunesse.* (*Thren.*, III, 27.)

Que dirons-nous donc de ceux qui, dès qu'un enfant est venu au monde, l'éloignent et le chassent de la maison comme un Ismaël, et se reposent entièrement de son éducation sur le soin de gens dont ils ne connaissent ni la piété, ni la religion : cherchant ainsi à se décharger comme d'un fardeau d'un de leurs devoirs les plus importants : *Le père*, dit le saint roi Ezéchias, *apprendra, Seigneur, votre vérité à ses enfants* (*Isa.*, XXXVIII, 19) ; c'est de lui-même qu'il parle, tout roi qu'il était, ne croyant pas pouvoir mieux marquer sa reconnaissance au Seigneur du miracle qu'il avait fait en sa faveur, qu'en s'engageant envers lui de s'acquitter de cette obligation : *Elevez vos enfants*, dit l'Apôtre, *en les instruisant selon la loi de Dieu.* (*Ephes.*, VI, 4.)

D'autres élèveront soigneusement auprès d'eux quelque enfant favori; mais bien loin de s'appliquer à jeter dans un cœur tendre et docile des semences de vertu, une mère instruira sa fille de l'art de se faire des adorateurs, et la produira pour cet effet dans ces assemblées mondaines, où l'on ne voit que la vanité, et où l'on respire un air de sensualité et de mollesse, propres à corrompre et empoisonner les cœurs : un homme de qualité répétera sans cesse à son fils, qu'on ne peut réparer l'affront qu'on a reçu que par l'outrage qu'on fait à son ennemi ; des parents s'applaudiront à la première lueur d'une passion naissante, qu'ils regarderont comme leur ouvrage ; et bien loin de la réprimer pourvu que ce soit une de celles que la corruption du siècle autorise, l'on s'occupera de tout ce qui peut la fomenter et l'entretenir. Ne nous étonnons donc plus, si nous voyons tantôt des enfants traiter leurs parents avec indignité, n'avoir pour eux ni tendresse, ni respect, ils ne les ont jamais connus: tantôt des jeunes gens sans piété, et sans crainte de Dieu, on ne leur a jamais enseigné les premiers éléments de la religion chrétienne. Depuis que la sainte Vierge eut mis au monde l'Enfant-Jésus, elle ne le quitta jamais, et il n'est point dit qu'elle l'ait mené ailleurs que dans le temple. Pères et mères, apprenez de là le soin que vous devez prendre d'élever et d'instruire par vous-mêmes vos enfants, ou du moins à ne les confier qu'à des personnes sur la piété et la vertu desquelles vous puissiez absolument compter.

La fête de Pâques durait sept jours; Marie et Joseph restèrent à Jérusalem tant qu'elle dura.

Luxdi. — *Et les jours de cette fête étant passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'Enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que Joseph et Marie s'en aperçussent.* L'exactitude avec laquelle la sainte Vierge reste à Jérusalem tant que durait la fête, nous marque l'obligation que nous avons de solenniser celles qui nous sont commandées : pendant tout ce temps on ne mangeait que du pain sans levain pour se ressouvenir que quand les Israélites sortirent de l'Egypte, ils furent si pressés qu'ils n'eurent pas le temps de faire lever la farine qu'ils emportèrent ; ces pains sans levain, autrement dits des

azymes, sont appelés dans l'Ecriture des pains d'affliction: *Septem diebus comedes absque fermento afflictionis panem... ut memineris diei egressionis tuæ ex Ægypto.* (*Deut.*, XVI.3) On mangeait des laitues sauvages, *cum lactucis agrestibus* (*Exod.*, XII, 8); on égorgeait des animaux, on les immolait au Seigneur, on était souvent dans le temple: voilà comment se passaient les fêtes de l'ancienne loi.

Belle figure de la manière dont nous devons solenniser celles de la nouvelle; il faut vivre dans ces jours d'un pain d'affliction, les passer dans une sainte tristesse, se nourrir d'amertume, redoubler ses prières, être souvent dans les églises; il faut immoler des animaux, c'est-à-dire sacrifier au Seigneur nos appétits brutaux, nos passions animales, la colère, la haine, l'impureté; se réconcilier avec lui, et expier les péchés que l'on a commis dans le cours de la semaine. « Est-il question, dit saint Augustin, de vous préparer à une fête solennelle, fuyez l'ivrognerie, opposez-vous à la colère, cette bête cruelle, chassez de votre cœur la haine, ce poison mortel, et faites en sorte que la charité soit si grande en vous, qu'elle s'étende jusque sur vos ennemis (87). »

Est-ce ainsi que l'on passe les jours consacrés au Seigneur? au lieu d'aller dans nos paroisses pour y entendre la voix de nos pasteurs, nous cherchons les lieux où nous pouvons plus promptement nous acquitter du précepte; encore, comment s'en acquitte-t-on? Au lieu d'expier le dimanche les péchés de la semaine, l'on peut dire principalement pour toutes les personnes d'une profession mercenaire, que c'est le jour où ils en commettent le plus : on cherche à le passer dans la débauche, et à se livrer entièrement à une joie profane. Le Seigneur pourrait donc nous dire aujourd'hui ce qu'il disait autrefois aux Juifs par la bouche du prophète Isaïe : *Je hais vos solennités des premiers jours des mois; toutes vos autres fêtes, elles me sont devenues à charge, je suis las de les souffrir : « Kalendas vestras et solemnitates vestras odit anima mea, facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens.»* (*Isa.*, I, 14.) Remarquez ces paroles, *solemnitates vestras*, comme si le Seigneur disait : Vous avez fait de mes fêtes les vôtres, et des jours qui devaient être consacrés à ma gloire, des jours que vous dévouez à vos passions : *Solemnitates vestras odit anima mea.* Aussi qu'arrive-t-il? c'est qu'on perd Dieu dans ces jours où l'on devrait le retrouver.

Mais si le Sauveur reste à Jérusalem, c'est pour consacrer au Père éternel sa jeunesse, comme il lui avait consacré son enfance, et « pour donner l'exemple aux enfants et à tout le monde de l'attachement avec lequel on doit persévérer dans le culte et dans l'œuvre de Dieu (88). » Voilà les raisons pour lesquelles Jésus-Christ quitte sa Mère, et voilà les seuls motifs pour lesquels un enfant doit abandonner ses parents, quand il s'agit de la gloire de Dieu, d'obéir à sa voix, de suivre les inspirations de sa grâce; car alors, s'ils n'ont pas assez de force et de courage pour l'offrir eux-mêmes au Seigneur, c'est à lui un devoir de fouler aux pieds les sentiments naturels : *Per calcatum perge patrem, per calcatam perge matrem.* Qu'un père, dit saint Augustin (*in Psal.* XLIV), ne se fâche pas alors contre son fils, Dieu seul lui est préféré: *Ne irascatur pater in filium, Deus solus illi præfertur.*

Mardi. — *Or, pensant qu'il serait avec quelqu'un de ceux de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs parents, et ceux de leur connaissance.* N'allons pas croire que Marie et Joseph perdent Jésus par une négligence qu'on puisse leur imputer. Rien n'arrive que par l'ordre de la Providence, qui permet tout pour nous éprouver, nous consoler, et nous instruire : nous aurions peine, cependant, à comprendre comment le père et la Mère de Jésus marchent durant un jour sans s'apercevoir qu'il n'était point avec eux, si plusieurs auteurs ne nous assuraient que « c'était la coutume des Juifs qui allaient à Jérusalem, ou qui en revenaient, de marcher par bandes, les hommes et les femmes séparément, et les enfants indifféremment avec les uns et les autres (89). » Ainsi il est vraisemblable que Marie crut Jésus avec Joseph, et Joseph le crut avec Marie. Mais quelle inquiétude fut la leur, quand le soir il ne se trouva avec aucun des deux ! *Ils estimèrent qu'il serait avec quelqu'un de ceux de leur compagnie, et ils le cherchèrent parmi leurs parents, et ceux de leur connaissance.* Toutes les recherches que l'on fait ne servent qu'à redoubler leur peine ; car, quoique Marie sût bien que son Fils fût Dieu, elle savait aussi qu'il s'était assujetti à toutes les infirmités humaines, et qu'ainsi n'étant âgé que de douze ans, il souffrait peut-être dans ce moment même la faim et le froid, et les autres incommodités de la vie.

Mais ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Un dépôt si précieux était trop cher à Marie et à Joseph, pour ne pas faire tout ce qui pouvait contribuer à le retrouver ; ils n'y perdent pas un instant : mais après l'avoir inutilement cherché, ils retournent à Jérusalem. Qui peut exprimer dans quel saisissement de cœur ils firent ce voyage ? car ils avaient tout lieu de craindre, ou de ne le point trouver, ou de

(87) Quotiescunque aut Natalem Domini, aut reliquas solemnitates celebrare disponitis, ebrietatem fugite, iracundiæ, quasi bestiæ crudelissimæ, repugnate, odium velut venenum mortiferum de corde vestro expellite; et tamen sit in vobis charitas quæ usque ad inimicos perveniat. (Serm). 1, *De adventu.*)

(88) Ut pueris, imo et cunctis exemplum persistendi in templo, et in cultu ac opere Dei præberet. (Bed., *in Luc.*)

(89) Filiis Israel moris erat ut temporibus festis vel Hierosolymam confluentes, vel ad propriam redeuntes, seorsum viri, seorsum feminæ, choros ducentes, incederent. (Bed., *ibid.*)

le trouver peut-être entre les mains d'Archelaüs, fils d'Hérode, qui régnait alors en Judée (Joseph., *Antiquit.*, lib. XVII, c. 15), et par la crainte duquel ils étaient venus d'Égypte demeurer en Galilée, après un avertissement en songe que Joseph reçut du Ciel, au lieu d'aller dans la terre d'Israël, suivant l'ordre que l'ange lui en avait donné. (*Matth.*, II, 20-22.)

Ce qui fait demander à saint Augustin comment Marie et Joseph ne craignaient point d'aller à Jérusalem dans ce temps, et d'y mener avec eux l'Enfant Jésus, contre lequel Hérode avait été si irrité, qu'il avait fait mourir tous les enfants de Bethléem et de tout le pays d'alentour, âgés de deux ans et au-dessous, dans l'espérance de l'envelopper dans ce massacre général. «Ah! dit ce Père, la crainte de Dieu, et l'observation de la loi étaient plus fortes en eux que la crainte d'Archelaüs; et d'ailleurs ils espéraient qu'ils seraient en sûreté dans la foule du peuple, qui, dans ce temps-là, venait de toutes parts à Jérusalem(90).» Ainsi, leur frayeur devait encore redoubler, voyant que Jésus était resté dans cette ville, après que tous ceux qui étaient venus pour la fête en étaient partis.

Leçon importante pour les pères corporels et spirituels tout à la fois, qui leur apprend la douleur qu'ils doivent ressentir de l'égarement de leurs enfants, soit qu'il y ait de leur faute, ou non, et ce qu'ils doivent faire pour les retrouver. Nous pouvons assurer que quand ils se perdent : 1° c'est souvent parce que les uns sont éloignés de leurs parents, et que les pasteurs s'éloignent eux-mêmes des autres; 2° c'est parce qu'ils sont quelquefois longtemps égarés, avant que ceux qui doivent veiller sur eux s'en aperçoivent : un père est aveugle sur ce qui regarde son fils, et le veut croire dans la bonne voie, quand tout le monde le voit dans l'égarement; un pasteur s'aveugle sur soi-même, et s'imagine mal à propos veiller sur son troupeau, et le conduire, dans le temps même qu'il ne connaît pas même ses ouailles, et qu'il les laisse errer au hasard pour chercher une pâture qu'il ne leur donne pas : ainsi les uns ni les autres n'ont garde d'être inquiétés, ni de gémir sur des égarements qu'ils ne connaissent point, parce que l'amour-propre les aveugle et les empêche de voir ce qui pourrait leur faire du chagrin; mais si la grâce de Dieu leur ouvre les yeux, et leur fait connaître que ceux à la conduite desquels ils doivent veiller sont égarés et perdus; que la douleur alors pénètre leurs cœurs, qu'ils s'en inquiètent, qu'ils les cherchent sans perdre un moment, et ne se donnent aucun repos qu'ils ne les aient retrouvés; ce sera alors que la joie la plus sensible qui fut jamais les dédommagera du chagrin de les avoir perdus; et c'est ce que Joseph et Marie éprouvèrent mieux que personne du monde, quand, après avoir cherché l'Enfant Jésus avec une douleur qui ne peut se concevoir :

Mercredi. — *Trois jours après ils le trouvèrent dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.* Le Fils de Dieu retrouvé le troisième jour dans le temple nous figure, dit saint Ambroise « que trois jours après sa Passion, celui que l'on croyait mort ressusciterait, et se ferait voir, aux yeux de notre foi, assis dans le ciel sur un trône tout environné de gloire (91). » Mais si on le trouve au milieu des docteurs, ne croyons pas, cependant, que ce soit comme un maître qui les enseigne, c'est plutôt comme un disciple qui les écoute; il pratique lui-même le conseil qu'il nous donne dans l'Écriture : *De se conduire en beaucoup de choses comme si on les ignorait, et d'écouter en silence en faisant des demandes* (*Eccli.*, XXXII, 12), pour nous apprendre, dit saint Grégoire (*Past. cur.*, part. III, cap. 26), qu'il faut écouter avant que d'instruire les autres. Quoiqu'il fût donc assis au milieu des docteurs, il n'y occupait pas la place la plus honorable; il était assis à leurs pieds, au lieu destiné à ceux qui écoutaient : ainsi saint Paul nous apprend qu'il fut instruit aux pieds de Gamaliel : *Secus pedes Gamalielis.* (*Act.*, XXII, 3.) *Il les écoutait, il les interrogeait;* car, comme Jésus était vrai Dieu et vrai homme, pour montrer qu'il était homme, il écoutait humblement des hommes, comme ses maîtres; et pour prouver qu'il était Dieu, il répondait avec une sublimité merveilleuse; et il en usait ainsi, afin de donner envie aux docteurs de s'instruire de la venue du Messie, et de les préparer à le croire, quand ils le verraient prêcher le royaume de Dieu; ce qui fait dire à saint Jérôme, que par ses demandes, et par ses réponses pleines de sagesse, il instruisait les docteurs : la meilleure manière d'enseigner étant celle d'interroger sagement (92). D'un côté, le Sauveur faisait paraître dans ses réponses une modestie, une humilité, une pudeur conforme à son âge, et de l'autre, par ses demandes, il faisait éclater une sagesse, une pénétration, une intelligence au-dessus de la portée de l'esprit humain. Ne nous étonnons donc pas si l'évangéliste ajoute :

Et tous ceux qui l'écoutaient étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses. Ce qui faisait l'admiration des docteurs, ne doit pas être aujourd'hui le sujet de la nôtre : nous savons que Jésus-Christ était Dieu; ainsi nous n'avons pas lieu d'être surpris

(90) Timorem Dei et legis ejus observantiam Archelai timori præstitisse, facileque in tanta hominum multitudine, quanta eo die Hierosolymam confluebat, potuisse latere. (*De cons. Evang.*, lib. II, cap. 10.)

(91) Post triduum reperitur in templo, ut esset judicio, quia post triduum triumphalis illius Passionis, in sede cœlesti et honore divino fidei nostræ se resurrecturus offerret, qui mortuus credebatur (*In Luc.*)

(92) Interrogans magis docet, dum prudenter interrogat. (Epist. 103, *ad Paul.*)

de l'élévation et de la profondeur de ses connaissances : ce qui fait plutôt notre étonnement, c'est de voir que le Maître des maîtres prenne la place du disciple ; c'est que le Sauveur qui pouvait se faire connaître tout d'un coup, ne laisse échapper de sa divinité qu'assez de lumière pour dessiller les yeux des Juifs, et les disposer à le croire, quand ils verront faire un jour une infinité de miracles à celui qu'ils ont admiré à l'âge de douze ans ; c'est que ce Dieu, après ce prodige, se retire pour mener pendant l'espace de dix-huit années la vie du monde la plus secrète et la plus cachée.

Nous ne sommes pas les maîtres de nous attirer l'admiration des hommes par des traits d'une sagesse et d'une intelligence divine ; mais il ne tient qu'à nous de mériter l'estime de Dieu par une humilité sincère, qui, suivant le conseil de l'Evangile, nous portera à *choisir la dernière place, à croire les autres au-dessus de nous* (*Luc.*, XIV, 10 ; *Philipp.*, II, 3) ; à leur cacher les endroits qui nous élèvent au-dessus d'eux, à aimer à vivre inconnu aux hommes, et à ne paraître en public que pour les intérêts de la gloire de Dieu, et la sanctification du prochain. Voilà en quoi le Sauveur du monde doit être l'objet de notre imitation ; c'est cette humilité que nous devons pratiquer à son exemple, et c'est ce qui causa l'admiration de Marie et de Joseph, quand ils le trouvèrent : *Et videntes admirati sunt.*

Jeudi. — *Et sa Mère lui dit : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? Voilà votre père et moi qui vous cherchions, fort affligés.* Faisons attention sur chacune de ces paroles : *Dixit Mater*, et *sa mère lui dit.* C'est Marie qui parle, parce que sa qualité de Mère lui donnait sur l'enfant Jésus plus de droit qu'à Joseph : *Fili, quid fecisti nobis sic ?* « Ce n'est pas, dit un interprète, un reproche qu'elle lui fait, mais une plainte pleine de tendresse et d'affection (93). » Car en lui disant, *Mon Fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous ?* c'était lui dire, Vous savez si jamais mère aima un fils plus tendrement que je vous aime ; la grâce et la nature ont formé les liens qui m'attachent à vous ; je trouve dans l'enfant que j'ai porté dans mon sein, mon Créateur, et celui qui doit être mon Sauveur ; ayant pour vous, mon Fils, une tendresse telle que ces sentiments l'ont gravée dans mon cœur, qui peut exprimer quel a été l'excès de ma tristesse pendant l'espace de trois jours que j'ai passés à vous chercher ? Ne pouviez-vous pas épargner cette peine à votre Mère ? *Mon Fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voilà votre père et moi, qui vous cherchions, fort affligés,* parce que l'amour que nous avons pour vous est excessif, et que notre douleur était égale à notre perte. Elle nomme saint Joseph le père de Jésus, *Ecce pater tuus*, quoiqu'il n'en eût, pour ainsi dire, que la ressemblance, suivant l'expression de saint Ambroise, *simulatus pater* ; mais elle lui donne cette qualité pour lui faire honneur, et même elle le nomme avant elle, pour être partout la première en humilité. Modestie admirable de cette Vierge Mère ! « elle avait mérité, dit saint Augustin, d'enfanter le Fils du Très-Haut ; et parce qu'elle est très-humble, elle préfère son époux à elle, en le nommant avec elle : *Ecce pater tuus et ego.* »

En quoi elle instruit les femmes de l'obligation qu'elles ont d'honorer leurs maris qui sont leurs chefs, comme Jésus-Christ est le chef et la tête de tout homme : *Omnis viri caput Christus est, caput autem mulieris vir.* (1 *Cor.*, IX, 3.) Car il en est qui, se flattant d'avoir des qualités supérieures à celles de leurs époux, semblent avoir honte d'en être les épouses, et croient alors être en droit d'en devenir les maîtresses ; mais l'exemple de la sainte Vierge renverse ce vain prétexte, et apprend à toutes les femmes, que dès que le sacrement de mariage les a assujetties à un mari, c'est à elles un devoir indispensable de le respecter, et de lui être soumises comme au Seigneur : *Mulieres viris suis subditæ sint, sicut Domino.* (*Ephes.*, V, 22.)

Vendredi. — *Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père ?* Comme la sainte Vierge avait parlé pour Joseph et pour elle : *Ecce pater tuus et ego*, Jésus répondit à tous deux : *Et dixit ad illos : Quid est quod me quærebatis ?* Ne croyons pas, dit le Vénérable Bède, que par ces paroles il les blâme de l'avoir cherché comme leur fils, il a plutôt dessein de les instruire de ce qu'ils ne savent pas, d'élever leur esprit pour leur faire comprendre ce qu'il doit à celui dont il est le Fils de toute éternité ; car comme il était Dieu et homme tout ensemble, qu'il avait un Père dans le ciel, et une Mère sur la terre, il était redevable à l'un et à l'autre, et il s'acquitte parfaitement de ce qu'il doit à tous les deux (95) ; de manière cependant qu'il sacrifie ce qui peut faire la joie et la consolation de sa Mère, aux choses qui regardent le service et la gloire du Père céleste, et nous apprend ainsi par son exemple ce qu'il nous a ensuite enseigné par ses paroles : *Celui*, nous dit-il, *qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* (*Matth.*, X, 37.)

Tel est donc l'amour que le Seigneur exige de nous, suivant l'ordre qui doit être établi

(93) Et verbum hoc non quasi increpatio, sed pia et amorosa conquestio. (Dionys. Cartus., *in Luc.*)

(94) Meruerat habere Filium Altissimi, et erat humillima ; nec se marito, nec in ordine nominis præferebat, ut diceret : Ego et pater tuus, sed, *pater tuus et ego.* (*Serm. de Christ. parent.*)

(95) Non quod eum quasi filium quærunt, vituperat, sed quid ei potius cujus æternus est Filius debet, cogit oculos attollere ; quia enim Deus et homo est, nunc excelsa deitatis, nunc infirma præfert humanæ fragilitatis. (*In Luc.*)

en nous : il faut préférer ses parents à toutes les personnes de la terre, mais il faut préférer Dieu à ses parents; renoncer à tout, quand il s'agit de ses ordres, de s'occuper de ce qui regarde son service, et d'obéir aux inspirations de l'Esprit-Saint ; se ressouvenir de ce que le Fils de Dieu répondit à celui dont il voulait faire son disciple, et qui lui demanda la permission d'aller auparavant rendre les devoirs à son père : *Suivez-moi*, lui dit-il, *et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts* (*Matth.*, VIII, 22); pour nous apprendre, dit saint Augustin, que dès que Dieu nous appelle à la prédication de l'Evangile, nous ne devons alléguer aucune excuse, quelque légitime qu'elle paraisse, ni aucune considération de la chair et du sang (96).

Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. La sainte Vierge savait bien que son Fils était Dieu, et qu'il était venu au monde pour réconcilier les hommes avec son Père; mais elle ne savait pas, quant au temps et au lieu, les affaires qu'il pouvait avoir avec lui, ni quel rapport sa dispute avec les docteurs pouvait avoir au service divin dont il parlait : *Nesciebatis, quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?* Ainsi elle ne comprit point ce qu'il leur disait : *Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est;* car si le Sauveur, étant Dieu, eut dès le moment de sa conception une plénitude de grâce incapable d'accroissement, Marie, au contraire, étant une pure créature, se remplissait tous les jours de nouvelles connaissances, et, semblable à l'aurore, croissait toujours en lumières : cependant, sans comprendre ce que Jésus leur disait, sitôt qu'il parla de son Père, elle le regarda comme son Dieu; et sans vouloir s'instruire du sens de ses paroles, elle s'y soumit entièrement : d'où nous devons conclure deux choses importantes pour notre instruction.

La première, qu'il ne faut pas nous plaindre de ne point connaître les mystères de notre religion, leur obscurité servant beaucoup à exercer notre foi, notre humilité, notre amour; et leur profondeur étant un motif qui sert à nous les faire croire : en effet, plus ils paraissent incroyables, plus, selon la belle expression de Tertullien, deviennent-ils croyables : *Credibile, quia incredibile;* puisque si la doctrine de l'Evangile était l'invention d'un homme, celui qui l'aurait fabriquée n'aurait pas manqué de l'accommoder à la portée de l'esprit humain ; ainsi, à mesure que nos mystères surpassent notre intelligence, nous devons de là conclure qu'ils partent nécessairement d'un être infiniment élevé au-dessus de nos esprits.

La seconde, c'est que sans concevoir les mystères de notre religion, le parti que nous devons prendre est de nous y soumettre; car c'est en cela, dit saint Chrysostome (hom. 8, *in Matth.*), que consiste la foi, de ne point chercher les raisons de ce qu'on nous dit, mais d'obéir simplement à ce qu'on nous ordonne. Or, nous devons distinguer deux sortes de mystères; les uns qui ne demandent que notre soumission, et les autres qui exigent notre coopération. Je ne comprends pas, pouvons-nous dire, comment il y a trois personnes en Dieu, et qu'il n'y ait qu'une seule nature; mais parce que c'est un des articles de ma créance, je le crois, et je m'y soumets : je ne conçois point comment ma liberté peut s'accorder avec la grâce de Dieu, quoique je sois très-convaincu et de ma liberté dans le bien et dans le mal que je fais, et de la nécessité de la grâce pour éviter le mal, et pour faire le bien comme il faut; mais, parce que ma religion m'ordonne de faire ce que je puis, et de demander ce que je ne puis pas, au lieu de m'embarrasser à vouloir concilier la grâce de Dieu avec ma liberté, je m'appliquerai à humilier mon esprit, à détacher mon cœur, à mortifier mon corps; en un mot, je ferai tout ce qui est en moi, comme si mon salut dépendait uniquement de moi : je demanderai sans cesse la grâce de Dieu, et j'espérerai tout de lui, comme si mon salut dépendait entièrement de lui. Car, dit saint Augustin, quand deux vérités sont évidentes, et qu'on ne peut concevoir la liaison qu'elles ont ensemble, l'on ne doit pas nier l'une des deux, parce qu'on ne peut les accorder toutes deux ; mais il faut croire l'une et l'autre, et soumettre son esprit en ce qui concerne l'union qu'elles ont entre elles. Que si la Mère se soumet à son Fils, le Fils, à son tour, après avoir rendu ce qu'il devait au Père céleste, se soumet à sa Mère.

SAMEDI — *Il s'en alla ensuite avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis; or sa Mère conservait dans son cœur toutes ces paroles, et Jésus croissait en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes.* Voilà tout ce que nous savons de Jésus, depuis l'âge de douze ans jusqu'à trente, qu'*il était soumis, et qu'il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes*, et de sa sainte Mère, qu'*elle conservait toutes ses paroles dans son cœur :* et voilà en abrégé l'éloge d'un parfait chrétien ; on pouvait dire de lui qu'il a été soumis à tous ceux qui ont eu autorité sur lui, et qu'il a toujours crû en sagesse, à mesure qu'il a avancé en âge.

Qu'ils rougissent donc à jamais de honte et de confusion, ces enfants qui, après avoir vu le Créateur à qui tout est soumis, se soumettre à des créatures, osent néanmoins se soustraire à l'obéissance qu'ils doivent à leurs parents. « Il ne faut pas s'étonner, dit saint Ambroise, si ce divin Maître qui devait nous donner des préceptes de la vertu, s'acquitte lui-même de ce devoir, ni être surpris de l'honneur qu'il rend à son Père qui est dans le ciel, lui qui veut bien être sou-

(96) Dominus autem quando parat hominem Evangelio, nullam excusationem vult interponi carnalis hujus temporalis pietatis. (*In Joan.*, tract. 29.)

mis à sa Mère qui est sur la terre. Sachons, ajoute ce saint, que cette soumission n'est pas en lui un effet et une marque de faiblesse, mais un hommage de sa piété (97). »

Concluons d'un tel exemple ce que nous devons à nos parents, à qui nous sommes beaucoup plus redevables que Jésus-Christ ne l'était aux siens; car nous avons tout reçu d'eux, et ils avaient tout reçu de lui : aussi rien ne nous est plus recommandé dans l'Ecriture, que *de les honorer, de les craindre, de leur obéir* (*Exod.*, XX, 12; *Levit.*, XIX, 5; *Ephes.*, VI, 1); mais comme le Fils de Dieu a été soumis, non par nécessité, mais par volonté; de même devons-nous faire en sorte, dans un devoir si équitable et si naturel, que le zèle et l'inclination soient en nous des motifs plus puissants que la loi, et que nous trouvions dans le fond de nos cœurs des sentiments pour nos pères et mères, pleins de vénération et de respect, d'amour et de tendresse.

Apprenons d'ailleurs l'obligation que nous avons de nous soumettre à nos pères spirituels, et à ceux que la Providence a élevés au-dessus de nos têtes. Il n'est pas question d'examiner si celui qui est en place pour commander, a moins de talents que celui qui doit obéir; après avoir vu Jésus soumis à Joseph : *Et erat subditus illis.* — *Que toute personne*, dit l'Apôtre, *soit soumise aux puissances supérieures: car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu : et c'est lui qui a ordonné celles qui sont dans le monde; c'est pourquoi celui qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu.* (*Rom.*, XIII, 1, 2.) D'où nous devons conclure que le plus élevé en dignité n'a pas raison de s'enfler du rang qu'il occupe indignement; et que l'inférieur, avec tout son mérite, n'est pas pour cela en droit de refuser à son supérieur l'obéissance qui lui est due.

Enfin, il est dit que Jésus *s'avançait en sagesse, en âge et en grâce :* mais comment croissait-il en sagesse, si le même évangéliste nous assure qu'il était plein de sagesse? *Puer autem crescebat plenus sapientia;* et si *tous les trésors de la science et de la sagesse étaient renfermés en lui* (*Coloss.*, II, 3)? c'est qu'à mesure qu'il avançait en âge, il faisait paraître de plus en plus au dehors cette sagesse dont il était rempli au dedans; et que, par des œuvres de sainteté et de grâce, il développait peu à peu les rayons de sa divinité cachée sous les nuages de son corps; comme le soleil, lequel, dès qu'il paraît sur l'horizon, contient toute la lumière dont on le voit briller dans sa plus haute élévation; mais que l'on juge néanmoins croître toujours en clarté, parce qu'il nous la communique de plus en plus, à mesure qu'il s'élève et s'avance vers nous.

Or le Sauveur veut que nous exprimions en nous tout ce qui s'est passé en lui; ainsi, s'il a crû dans son corps naturel, c'est pour nous apprendre à le faire croître dans les membres de son corps mystique; c'est ce que l'apôtre saint Pierre nous exprime par ces paroles : *Croissez de plus en plus dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et notre Sauveur Jésus-Christ* (II *Petr.*, III, 18), afin que l'on puisse dire de chacun de vous : *Proficiebat sapientia, ætate et gratia.* Croître en sagesse comme l'on croît en âge, parce qu'il est des vertus propres à certains âges, et que nous devons tâcher d'avoir les vertus de chaque âge; mais croître en sagesse devant Dieu et devant les hommes. « La bonne conscience, dit saint Augustin, nous suffit par rapport à Dieu; mais il demande de nous, par rapport aux hommes, une vie exemplaire : *Luceat lux vestra coram hominibus* (*Matth.*, V, 16); et celui, dit ce Père, qui néglige sa réputation est cruel, parce qu'il tue son frère autant qu'il est en lui (98).»

Hélas! quel usage faisons-nous des exemples que le Fils de Dieu nous a donnés? A proportion que l'on croît en âge, l'on décroît en sagesse, et nous pouvons dire en général, en parlant de la corruption de tous les hommes, qu'ils sont plus sages à mesure qu'ils sont plus jeunes; et qu'ils sont plus ou moins corrompus, à mesure qu'ils sont plus ou moins avancés en âge; au lieu d'édifier son prochain, on le scandalise par une vie déréglée, et l'on est homicide de son âme par le mauvais exemple qu'on lui donne, et par le chemin qu'on lui fraye au libertinage; ou si quelquefois nous cherchons à surprendre l'estime des hommes par quelques œuvres hypocrites, abominables devant Dieu, nous méritons qu'il nous fasse le reproche qu'il faisait autrefois aux Pharisiens : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi.* (*Isa.*, XXIX, 13; *Matth.*, XV, 8.) Examinons de bonne foi les changements qui sont arrivés en nous, depuis que nous nous connaissons; parcourons notre vie suivant nos âges différents, et nous ne manquerons pas de nous convaincre par nous-mêmes de cette vérité. Que les paroles donc de notre Evangile : *Jesus proficiebat sapientia, ætate et gratia apud Deum, et apud homines*, fassent une forte impression dans nos esprits et dans nos cœurs, et nous portent à faire tellement notre profit de toutes les grâces que nous recevons du Ciel, que nous puissions croître en sagesse comme en âge; aller sans cesse de vertu en vertu, afin que par cet accroissement de mérite la prophétie de David s'accomplisse en nous, et que nous voyions un jour le Dieu tout-puissant dans la céleste Jérusalem : *Ibunt de virtute in virtutem, et videbitur Deus deorum in Sion.* (*Psal.* LXXXIII, 8.)

(97) Quid enim Magister virtutis nisi officium pietatis impleret? et miramur si Patri defert, qui subditur Matri? non utique infirmitatis, sed pietatis ista subjectio est. (*In Luc.*)

(98) Quoad Deum sufficit bona conscientia; sed propter homines exigit bonam famam, quam qui negligit, crudelis est.

CE QUE LES JUSTES ET LES PÉCHEURS DOIVENT FAIRE POUR RECOUVRER DIEU QUAND ILS L'ONT PERDU.

Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (*Luc.*, II, 48.)

Les justes et les pécheurs peuvent perdre Dieu, mais d'une manière bien différente : car les justes le perdent, parce qu'il retire d'eux sa consolation, et les laisse dans le dégoût et la sécheresse, soit pour quelque légère faute dont il veut les punir, soit pour éprouver et exercer leur vertu; et les pécheurs le perdent (*Conc. Trid.*, sess. VI, c. 11), parce qu'abandonnant Dieu les premiers par leur péché, ils l'obligent de les abandonner, et le contraignent de retirer d'eux sa grâce, dont ils font si peu de cas. Mais de quelque manière qu'on perde Dieu, l'on ne peut douter que ce ne soit le plus grand de tous les malheurs que de l'avoir perdu, et qu'il ne faille 1° en ressentir la perte avec une vive douleur, *dolentes;* 2° le chercher partout où l'on peut le retrouver, *quærebamus te.*

1. C'est une grande douleur pour une mère, que de perdre son fils unique, et le prophète Zacharie, voulant exprimer quelle sera celle des Juifs, auxquels le Seigneur fera connaître par sa grâce le crime qu'ils ont commis en crucifiant le Messie, a cru ne pouvoir trouver une plus forte expression, que de dire qu'ils seront pénétrés de douleur, comme l'est une mère à la mort d'un fils aîné : *Dolebunt super eum ut doleri solet in morte primogeniti.* (*Zach.*, XII, 10.) Telle fut celle de la sainte Vierge, quand elle s'aperçut que son Fils n'était ni avec elle, ni avec Joseph; ce fut vraiment en cette occasion, qu'*une épée de douleur transperça son âme* (*Luc.*, II, 35) ; mais si, par un mouvement de colère une mère avait elle-même plongé le poignard dans le sein de son fils, l'on ne peut douter que revenue à elle de son emportement, connaissant son crime et sa perte, elle n'entrât dans un excès d'affliction et de désespoir qui ne finirait qu'avec sa vie.

Or, un juste qui a perdu Dieu est semblable à une mère qui a perdu son fils par une mort naturelle ; la douleur cependant de ce juste et de cette mère qui se voient privés de tout ce qui faisait leur consolation, ne laisse pas d'être violente et raisonnable ; et tout ce que l'un et l'autre peuvent et doivent faire alors, c'est de se jeter au pied du crucifix, chercher dans eux-mêmes la cause de la perte qu'ils ont faite, adorer la justice de Dieu, se soumettre à ses ordres, lui dire ces paroles de l'Écriture : *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat* (*I Reg.*, III, 18); et avec ces sentiments de soumission et de résignation à la volonté du Seigneur, on peut s'assurer qu'on retrouvera en lui une source abondante de consolation et de joie. Mais le pécheur qui a perdu Dieu, est comme une mère qui a poignardé son fils ; il ne peut imputer qu'à lui seul sa perte ; au lieu de tâcher à s'en consoler, et à oublier son crime, il doit pour s'en punir se remettre devant les yeux toutes les circonstances qui l'aggravent, afin d'aigrir et d'augmenter sa douleur : *Et peccatum meum contra me est semper* (*Psal.* L, 5) ; car c'est la douleur d'avoir perdu Dieu, qui est capable de nous le faire retrouver. « Comme le ver, dit saint Chrysostome naît du bois, et le ronge ensuite ; de même la tristesse qui vient du péché consume le péché (99). » La douleur d'avoir perdu les biens temporels est fort inutile : elle ne sert point à les retrouver, et l'on a raison de faire en sorte de l'effacer dans l'esprit de ceux qui s'y laissent aller ; mais la douleur d'avoir perdu Dieu est le seul moyen propre à nous le faire recouvrer, et c'est le seul dont se sont servis tous les pénitents qui se sont réconciliés avec lui. L'avons-nous donc perdu par notre faute, commençons par regretter cette perte et à *repasser dans l'amertume de notre âme* (*Isa.*, XXXVIII, 15) les crimes qui nous l'ont fait perdre : « Puisque celui, dit saint Chrysostome, qui a une vraie douleur de ses péchés, retire ce fruit de sa douleur, qu'elle les efface (1). »

Voilà donc la première démarche qu'il faut faire pour trouver Dieu : avoir regret de l'avoir perdu, *Dolentes;* car malheur à ceux qui ne comptent pour rien cette perte, et qui disent dans un aveuglement d'esprit et un endurcissement de cœur déplorable : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de mal? *Peccavi, et quid mihi accidit triste?* (*Eccli.*, V, 4.) Mais ce n'est pas assez d'être fâché de l'avoir perdu, il faut le chercher pour le retrouver : *Quærebamus te.*

2. Les qualités principales avec lesquelles nous devons le rechercher, sont la promptitude et la persévérance, à l'exemple de Marie et de Joseph, qui *cherchèrent l'enfant Jésus parmi leurs parents, et ceux de leur connaissance, dès qu'ils se furent aperçus qu'il n'était ni avec l'un ni avec l'autre, et qui, n'en ayant eu aucune nouvelle, retournèrent sur leurs pas à Jérusalem pour l'y chercher*, sans se donner aucun repos qu'ils ne l'eussent retrouvé ; ainsi l'Epouse du sacré Cantique inquiète de son bien-aimé, qu'elle ne sait où trouver, se lève aussitôt, parcourt les rues et les places publiques, s'informe à tous ceux qu'elle rencontre pour en avoir des nouvelles : *Surgam, et circuibo civitatem; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea.* (*Cant.*, III, 2.) Ainsi la femme pécheresse, dès qu'elle eut su que le Fils de Dieu mangeait chez le Pharisien : *Ut cognovit* (*Luc.*, VII, 37), ne perdit pas un instant à l'y aller trouver : ainsi, en un mot, l'enfant prodigue, parfait modèle de ceux qui ont perdu Dieu par leur faute et qui profitent de sa grâce pour retourner à lui, dès qu'il fut re-

(99) Sicut vermis ex ligno nascitur, et illud mordit et comedit, sic et tristitia de peccato nata est, et peccatum absumit. (Hom. 5, *ad. pop. Antioch.*)

(1) Cui peccata mœrori sunt, is solus ex mœrore fructum : capit peccata enim delet. (*In Ep. I ad Cor.*, cap. VII.)

venu à soi : *In se autem reversus*, prend la résolution de retourner à son père : *Surgam et ibo ad patrem*, et dans le moment se met en chemin sans s'arrêter qu'il ne soit rentré en grâce auprès de celui qu'il avait abandonné volontairement : *Et surgens venit ad patrem.* (*Luc.*, XV, 17-20.)

Tels sont les exemples que nous devons suivre : avons-nous perdu Dieu ; au premier moment de la grâce, à la première inspiration de l'Esprit-Saint, il faut prendre une ferme résolution de le chercher, sans qu'aucun respect humain soit capable de nous en détourner ; il faut se mettre dès le moment en chemin, vaincre toutes les difficultés qui peuvent se trouver en cette recherche, et ne s'arrêter qu'après l'avoir retrouvé.

Sur quoi nous pouvons remarquer qu'il n'en est pas de la part de Dieu comme de ces choses qu'on ne peut retrouver qu'en les cherchant dans les lieux où on les a perdues ; car c'est ici tout le contraire ; ainsi l'avez-vous perdu par une voie criminelle, vous le retrouverez par les pleurs et par la tristesse; l'avez-vous perdu dans une telle compagnie, avec une telle personne qui vous a porté au péché, vous le retrouverez en l'abandonnant, et en ne vous trouvant plus avec elle ; l'avez-vous perdu dans les plaisirs des sens, vous le retrouverez dans la mortification chrétienne ; l'avez-vous perdu *dans la voie large* (*Matth.*, VII, 13), vous le retrouverez dans la voie étroite ; l'avez-vous perdu dans le spectacle, vous le trouverez dans le temple : en un mot, l'avez-vous perdu par présomption, en vous laissant trop aller à vos propres connaissances, vous le retrouverez au milieu des docteurs, c'est-à-dire en écoutant humblement les prélats et les docteurs de l'Eglise ; en soumettant à la sainte obscurité de la foi les lumières d'un esprit qui s'est trop élevé, et en cessant d'être votre propre maître, pour devenir le disciple des autres.

Mais quand on a le bonheur d'avoir recouvré son Dieu, il faut, pour le conserver soigneusement, se retirer à Nazareth avec lui, c'est-à-dire mener une vie cachée et retirée du commerce du monde ; il faut repasser dans son esprit toutes les grâces que l'on en a reçues, les conserver dans son cœur, *raconter toutes les miséricordes qu'il nous a faites* (*Psal.* LXXXVIII, 2), pour nous exciter à une plus grande reconnaissance envers lui ; il faut l'embrasser étroitement, avec un ferme dessein de ne l'abandonner jamais : *Tenui eum, nec dimittam.* (*Cant.*, III, 4.) Ce sera alors, que par une sainte confiance que l'on aura en sa bonté, l'on sera en état de défier ses ennemis visibles et invisibles de rompre les liens qui nous attachent à lui; alors enfin, dans le mouvement et le transport d'une sensible joie, l'on s'écriera avec le Roi-Prophète (*Psal.* LXXXIII, 11), qu'*un jour dans la maison du Seigneur est préférable* à passer un siècle dans les palais des grands, parce que l'on goûtera dans le service de son Dieu des plaisirs que l'on n'a jamais goûtés ici-bas ; aussi purs et aussi solides que les joies de ce monde sont vaines et remplies de dégoûts et d'amertumes.

Seigneur, le plus grand malheur qui puisse nous arriver, c'est de vous perdre, et d'être insensibles à cette perte : comme vous êtes le souverain bien, le souverain mal est de vivre sans vous, d'être tranquille dans cet état, et de ne pas songer à en sortir. Troublez-nous dans cette fausse paix qui nous endort ; remplissez-nous de *cette tristesse, qui produit pour le salut une pénitence stable* (II *Cor.*, VII, 10) ; et faites que ce trouble et cette douleur de vous avoir perdu nous portent à *vous chercher de tout notre cœur, dans toute la tribulation de notre âme* (*Deut.*, VI, 29) ; afin qu'après vous avoir trouvé en cette vie par votre grâce, nous vous possédions éternellement en l'autre dans votre gloire. Ainsi soit-il.

II^e^ DIMANCHE APRÈS LES ROIS.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. II, v. 1-11.)

Le Sauveur du monde, entrant dans sa trentième année, sortit de Nazareth, où il avait attendu dans le silence le temps d'exercer le ministère, pour lequel il était venu au monde, et vint sur les bords du Jourdain (*Matth.*, III, 13) recevoir avec les autres le baptême de Jean-Baptiste. Après quoi, *il fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert, pour y être tenté par le démon* (*Matth.*, IV, 1) ; et préparé ainsi à travailler au plus grand ouvrage de notre salut par une retraite de trente années, par le baptême qu'il reçut, par un jeûne de quarante jours, et par la victoire qu'il remporta sur le démon, il commença à paraître en public, et à faire connaître sa gloire par le miracle dont il est fait mention dans cet Evangile.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus y était. Rien n'est plus simple et plus exact en même temps que l'histoire de la vie de Jésus-Christ, écrite par les évangélistes, et l'on peut dire que cette exactitude à marquer toutes les circonstances des faits, sert beaucoup à en prouver la vérité Saint Jean, pour désigner le lieu où le Sauveur opéra son premier miracle, nous dit que ce fut à Cana en Galilée, afin de le distinguer d'un autre Chana dans la Phénicie (*Matth.*, XV, 22), d'où était la femme Chananéenne : l'on croit communément que c'était quelque parente de la Mère de Jésus qui se mariait (S. Epiph., hæres. 78), et que saint Joseph était mort, il y avait déjà longtemps. Marie, Mère de Jésus, et la Mère en même temps de la pureté et de l'humilité, se trouve à ces noces : *et erat Mater Jesu ibi.*

Si ces noces, où la Mère de Jésus était la première invitée, furent heureuses et fortunées, comme nous n'en pouvons douter, ne nous étonnons point de voir la malédiction si souvent répandue sur des mariages qui ne se font que par des principes d'ambition ou d'impureté, et par le seul mouvement des passions sans y appeler ni Jésus ni Marie. Ce sacrement que l'Apôtre appelle *grand*, parce qu'il est le signe de l'union du Sauveur avec son Eglise (*Ephes.*, V, 32),

est bien plus propre à nous représenter aujoud'hui le schisme et la division ; bien loin que *les époux aiment leurs épouses comme leurs propres corps, ainsi que le Fils de Dieu a aimé son Eglise, et s'est livré lui-même à la mort pour elle* (*Ephes.*, V, 25), ils auraient honte de leur donner en public des preuves de l'affection et de la préférence qui leur sont dues : bien loin que les épouses craignent leurs époux, *comme leur propre tête*, c'est-à-dire comme la partie la plus chère et la plus noble d'elles-mêmes, souvent elles en usent d'une manière si impérieuse, qu'elles se font craindre de ceux mêmes *auxquels elles doivent être soumises comme au Seigneur* (*Ibid.*, 22, 23) ; de sorte que l'amour manquant d'une part, et le respect de l'autre, il n'est pas surprenant de voir le peu d'union qui se trouve dans les mariages, et les désordres infinis qui s'ensuivent. Or, si nous en cherchons la cause, nous verrons qu'elle procède de ce qu'on fait tout le contraire de ce qui se passe aux noces de Cana : *La Mère de Jésus y était.*

Lundi. — *Jésus fut aussi convié avec ses disciples.* Après que le Fils de Dieu a été pendant l'espace de trente ans le parfait modèle de la vie que doivent mener les solitaires ; inconnu aux hommes, connu seulement de son Père, ne passant que *pour le fils d'un charpentier* (*Matth.*, XIII, 55), ne se mêlant d'aucunes affaires ; *soumis à Marie et à Joseph, croissant en sagesse et en grâce* (*Luc.*, II, 51, 52) ; dans ses trois dernières années, il va nous donner des exemples d'une vie active, toujours occupé à *faire du bien* (*Act.*, X, 38), *et à délivrer tous ceux qui étaient tourmentés du démon ; prêchant dans les villes et dans les villages l'Evangile du royaume, et guérissant toutes sortes de maladies et de langueurs* (*Matth.*, IX, 35) ; mais simple, facile, aisé dans ses manières, *mangeant avec les pécheurs et les publicains* (*Matth.*, IX, 11), conversant avec tout le monde, *doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29), sans avoir rien d'austère ni de singulier dans sa personne, ni dans ses actions : il pleure le Lazare qui est son ami (*Joan.*, XI, 35), il pleure sur Jérusalem (*Luc.*, X, 41), parce qu'elle est sa patrie ; il est tendre, et plein de compassion pour tout le monde, bien éloigné du caractère de certains dévots, qui, pour s'épargner la douleur qu'ils devraient ressentir de la mort, ou des afflictions de leurs proches et de leurs amis, se font pour les autres un cœur de bronze, et s'imaginent que la vertu consiste à se dépouiller entièrement des sentiments de toute humanité ; on convie Jésus-Christ à des noces, et il y va ; plutôt, comme dit saint Cyrille (*in Joan.*), pour y faire un miracle que pour le festin ; il y va, dit saint Augustin, pour les approuver comme bonnes (2), pour élever le mariage à la dignité de sacrement, pour détruire par avance l'hérésie de certains hypocrites dont parle l'Apôtre (*I Tim.*, IV, 2), qui ont osé avancer dans la suite des temps que le mariage était mauvais, et ne pouvait être qu'une invention du démon : car, quoique l'état du mariage soit inférieur à celui du célibat, on ne peut douter cependant qu'il ne soit *honorabile connubium* (*Hebr.*, XIII, 4) ; le Seigneur par sa miséricorde ayant institué divers états, afin que, selon la pensée de saint Chrysostome, celui qui ne peut parvenir à être de l'or, soit au moins de l'argent. Il y va enfin, dit saint Epiphane (hæres. 15), pour empêcher toute intempérance par sa présence divine ; mais remarquons qu'il n'y va qu'après avoir été convié : *Vocatus est autem et Jesus :* il se trouve assez souvent dans des maisons de tristesse et d'affliction ; tantôt pour guérir des malades, tantôt pour ressusciter des morts ; et il ne se rencontre qu'une fois à des noces, soit pour nous faire connaître qu'on appelle le Seigneur bien plus dans l'adversité que dans la prospérité, soit pour nous instruire qu'*il vaut mieux aller à une maison de deuil qu'à une maison de festin.* (*Eccle.*, VII, 3.)

Concluons de là, que puisque le Sauveur et ses disciples ne se trouvent aux noces de Cana qu'après y avoir été conviés, les ministres du Seigneur ne doivent pas rechercher ces sortes de festins ; mais aussi, puisque le Fils de Dieu s'y rencontre, qu'un pasteur qui doit éviter tout esprit de singularité, *se faire tout à tous* (*I Cor.*, IX, 22, *connaître ses ouailles et en être connu* (*Joan.*, X, 14) ; *pleurer avec ceux qui pleurent, et se réjouir avec ceux qui sont dans la joie* (*Rom.*, XII, 15), peut s'y rencontrer, pour ne pas reluter et ne pas offenser par un refus ceux qui l'invitent, et pour empêcher, par une gravité qui n'ait rien d'austère, les excès et les immodesties. On peut croire que ces noces, où le vin manqua, ne se faisaient pas chez des gens riches et opulents ; ce qui nous marque qu'il vaut mieux aller chez les pauvres que chez les riches, puisqu'on a lieu d'y exercer l'humilité et la charité : ce fut la charité qui engagea la sainte Vierge à songer et à veiller au festin ; et qui la porta, quand elle vit que le vin allait manquer, à dire à son Fils :

Ils n'ont plus de vin.

Ici remarquons que la sainte Vierge se contente d'exposer les choses dont on manquait, sans rien demander ; bien éloignée de prescrire au Seigneur ce qu'il devait faire, ou la manière dont il le devait faire.

Telle est la façon dont il le faut prier, lui exposer simplement nos besoins avec foi et confiance ; ainsi le centenier de l'Evangile se contente de dire au Sauveur : *Mon serviteur est malade* (*Matth.*, VIII, 6) ; la femme Chananéenne : *Ma fille est cruellement tourmentée par le démon* (*Matth.*, XV, 22) ; l'aveugle de Jéricho, de crier, *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi* (*Luc.*, XVIII, 38) : aussi le Sauveur instruisant ses disciples de

(2) Quod Dominus invitatus venit ad nuptias, etiam excepta mystica significatione, confirmare voluit quod ipsas fecit. (Tract. 9, *in Joan.*)

la manière de prier, s'en explique en ces termes : *Ne soyez pas de grands parleurs dans vos prières, comme les païens qui croient qu'à force de paroles ils seront exaucés; ne vous rendez point semblables à eux, parce que votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.* (*Matth.*, VI, 7, 8.)

Chrétiens que la Providence appelle à l'état du mariage, si vous voulez que la sainte Vierge s'intéresse dans vos besoins, et les obtienne de son Fils, invitez-la à vos noces, consultez-la, mettez-vous sous sa protection; elle entrera dans vos peines et dans vos chagrins, et ne manquera pas de les lui représenter, et alors vous éprouverez une douceur réciproque que vous n'aviez point encore goûtée, et qui, formant entre vous une parfaite union, vous aidera infiniment à supporter avec patience *les nécessités fâcheuses de la vie présente*, qui accompagnent toujours cet état : mais appliquons-nous à examiner la réponse que fait le Sauveur à la sainte Vierge.

Mardi. — *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue.* Cette réponse paraîtrait avoir quelque chose de dur et d'austère; mais, dit saint Bernard, le Fils savait à qui il parlait, et la Mère n'ignorait pas quel était celui qui lui parlait (3). Celui-là n'a pas blâmé par des paroles celle qu'il a honorée par l'effet, en opérant le miracle qu'elle demandait (4).

Saint Augustin nous en donne le véritable sens, quand il dit que Jésus-Christ était Dieu et Homme; que selon sa nature divine il n'avait point de Mère; que comme Homme il en avait une, qui était la mère de sa chair, la mère de son humanité, la mère de la faiblesse qu'il avait prise pour nous; qu'il faisait des miracles selon sa Divinité, et non selon son infirmité, et qu'il avait raison de répondre à sa Mère qui lui en demandait un : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* Car c'était comme s'il lui eût dit : Je ne tiens pas de vous la Divinité, par laquelle je puis opérer le miracle que vous me demandez : *Quid mihi et tibi, mulier? nondum venit hora mea;* mais parce que vous êtes ma Mère, ne craignez pas que je vous renonce : je vous reconnaîtrai quand mon heure sera venue, et ce sera quand cette humanité, dont vous êtes la mère, sera attachée à la croix, et que je vous recommanderai à mon disciple bien-aimé (5).

Saint Chrysostome rend une autre raison de ces dernières paroles, *nondum venit hora mea* : « C'était, dit-il, comme si le Fils eût dit à la Mère : Il n'est pas temps de faire ce que vous souhaitez; les conviés ne savent pas encore que le vin va manquer, attendez qu'ils sachent qu'il n'y en a plus, ce n'est pas assez que vous puissiez rendre témoignage du miracle que je vais faire : vous êtes ma Mère, et ce que vous diriez seule pourrait le rendre suspect. Il faut que ceux qui manquent de vin m'en demandent; non qu'il soit besoin que d'autres que vous m'en prient, mais afin que le miracle paraisse plus certain (6). » Car il faut remarquer que le Fils de Dieu dans tous les prodiges qu'il a faits, a toujours eu une fin plus noble que de remédier à des besoins corporels, savoir, de se faire connaître pour Dieu, d'attirer à lui tous les hommes, et de glorifier son Père.

Mais pour en venir à ce qui regarde notre instruction, disons : 1° Que la réponse du Sauveur : *Quid mihi et tibi, mulier?* s'adresse à nous, et n'a été faite que pour nous apprendre le parfait détachement que les ministres des autels, en ce qui regarde l'œuvre de Dieu, doivent avoir pour leurs parents et pour tout ce qui s'appelle la chair et le sang. « Quand nous sommes du monde, dit saint Bernard, il est évident que nous sommes leurs redevables; mais quand nous nous sommes quittés nous-mêmes, nous sommes bien plus affranchis de toutes les sollicitudes du siècle (7). » C'est pour cela, dit un interprète, que le Sauveur ne traite sa Mère que de femme, *Mulier*, pour nous instruire encore un coup que nos parents doivent nous être des personnes étrangères dans les choses qui regardent les fonctions de notre ministère.

Apprenons : 2° Que quand nous sommes dans l'affliction et le chagrin, dans la douleur et la misère, dans le dégoût et la sécheresse, et que nous demandons au Seigneur de nous délivrer de ces maux, s'il est longtemps à nous exaucer, au lieu de nous emporter contre lui, ou de nous abattre, il faut, à l'exemple de la sainte Vierge, l'attendre avec patience et tranquillité, et dire avec une parfaite résignation à ses ordres : *Nondum venit hora mea.* Sachons que cet heureux moment viendra, et qu'il se laissera vaincre par notre persévérance. *S'il diffère*, dit un prophète, *attendez-le, car il viendra assurément, et il ne tardera pas.* (*Habac.*, II, 3.) *Il tournera ses foudres en pluie*, dit le Prophète-Roi (*Psal.* CXXXIV, 7); c'est-à-dire qu'après nous avoir fait craindre, i

(3) Durior fortasse aut austerior videri posset responsio Domini; sed noverat ille cui loqueretur, et quis loqueretur, illa non ignorabat. (Serm. 1, *in Joan.* II.)

(4) Christus Matrem verbo non objurgavit quam re honoravit. (Just., quæst. 36.)

(5) Miraculum autem quod facturus erat, secundum divinitatem facturus erat, non secundum infirmitatem; secundum quod Deus erat, non secundum id quod homo erat. Sed ne putes quod te negem matrem, ibi te cum agnoscam, cum pendere in cruce cœperit infirmitas, cujus mater es. (*Tract. in Joan.*)

(6) Nondum sciunt vinum deesse, sine id primum intelligant; satis non est quod sola referas: matet es, et suspiciosum miraculum faceres. Oportet indigentes rogent, non quod hoc ipse indigeam, sed ut miraculum universis appareat. (Hom. 21, *in Joan.*)

(7) Quandiu enim de mundo sumus, debitores nos constat esse parentibus: at postquam reliquimus nosmetipsos, multo magis ab eorum sollicitudine liberi sumus. (*In Joan.*, serm. 2.)

nous donnera des consolations ineffables. Que nos yeux donc soient toujours élevés vers le Seigneur, qu'il fasse tout le sujet de notre espérance, et nous en recevrons dans son temps toutes les choses qui nous seront nécessaires pour les besoins de la vie : *Oculi omnium in te sperant, Domine : et tu das escam illorum in tempore opportuno* (*Psal.* CXLIV, 15); mais en attendant que cette heure soit venue, pratiquons ce que la sainte Vierge ordonna par ces paroles à ceux qui servaient à table:

Mercredi. — *Faites tout ce qu'il vous dira.* Le vrai moyen d'obtenir les grâces de Jésus-Christ, c'est de faire tout ce qu'il nous a dit; pouvait-il donc refuser quelque chose à sa sainte Mère, elle qui avait toujours été si parfaitement soumise à la loi de Dieu? aussi quelque sévérité qui paraisse dans sa réponse, « il obéit à ses désirs, dit saint Chrysostome : *Et licet ita responderit, maternis tamen votis obtemperavit*, et une marque certaine qu'elle ne douta pas qu'il ne l'eût exaucée, c'est la confiance avec laquelle elle dit à ceux qui servaient : *Faites tout ce qu'il vous dira* (8). » En quoi nous pouvons dire que nous trouvons la dévotion de la sainte Vierge solidement établie, et parfaitement réglée.

En effet, nous voyons dans cet Evangile qu'elle a demandé et obtenu les premières grâces que le Seigneur ait faites dans le monde, pour confondre dans tous les siècles les ennemis de son culte et de son intercession; elle s'adresse à son Fils, pour lui représenter que le vin est prêt à manquer : *Vinum non habent*, et il en fournit en abondance : elle est devenue la porte du ciel, et c'est par elle que la véritable lumière nous est communiquée; c'est par ce canal que doit passer toute la rosée qui doit couler du ciel en terre. Marie, dit saint Bernard (*Infra. Oct. Assumpt.*), est entre le soleil et la lune, entre Jésus-Christ et l'Eglise, pour recevoir les vœux et les prières des fidèles, et pour les porter à son Fils. En faut-il davantage pour établir envers elle notre dévotion, et pour nous exciter à mettre en elle notre confiance?

Concluons donc qu'il faut l'honorer de toute l'étendue et la tendresse de nos cœurs; c'est elle qui excite notre foi, qui fortifie notre espérance, qui éloigne notre crainte, qui soutient notre faiblesse. Vous craignez, dit saint Bernard (*In Nativ. B. Virginis*), d'approcher du Père éternel; il nous a donné Jésus pour médiateur, qu'est-ce qu'un tel Fils ne peut pas auprès d'un tel Père? il sera sans doute exaucé pour son respect et sa piété : (*Exaudietur*) *pro sua reverentia.* (*Hebr.*, V, 7.) *Car le Père aime le Fils.* (*Joan.*, V, 20.) Craignez-vous encore d'approcher de ce Fils, *c'est votre frère et votre chair, qui a été tenté comme nous par toutes sortes de maux, excepté le péché.* (*Hebr.*, IV, 15.) Mais peut-être redoutez-vous en lui la Majesté divine : car, quoiqu'il soit devenu homme, il est toujours demeuré Dieu; voulez-vous avoir un avocat auprès de lui, recourez à Marie, en elle vous trouverez l'humanité seule, et je puis l'avancer hardiment, elle sera exaucée par son respect et sa piété, (*Exaudietur*) *pro sua reverentia :* car le Fils exaucera la Mère, et le Père exaucera le Fils. Mes chers enfants, ajoute ce dévot Père, voilà l'échelle dont doivent se servir les pécheurs pour arriver jusqu'à Dieu, voilà ma grande espérance, car cette Vierge innocente *a trouvé grâce auprès du Seigneur* (*Luc.*, I, 30), et c'est de cette seule grâce que nous avons besoin pour être sauvés. Il fallait, sans doute, qu'il fût bien nécessaire d'établir dans l'Eglise la confiance aux prières de la Mère de Dieu, puisque c'est par là que le Sauveur commence son ministère et ses fonctions.

Mais si le Fils établit solidement la dévotion envers sa Mère, en lui accordant ce qu'elle lui demande, Marie la règle parfaitement par ces paroles : *Faites tout ce qu'il vous dira;* car remarquez qu'elle ne s'engage à employer son crédit pour nous, qu'à condition que nous travaillerons à accomplir la loi de Dieu : ainsi, le vrai moyen de s'adresser utilement à la sainte Vierge pour obtenir des grâces de son Fils, c'est de faire tout ce qu'il nous a commandé dans son Evangile : *Quodcunque dixerit vobis, facite.* Plût à Dieu que l'on comprît bien que c'est sur ce fondement qu'il faut établir la confiance en l'intercession de la Mère de Dieu, et des saints, et que l'on fît réflexion que nous prions seulement la Vierge et les saints d'intercéder pour nous, et Jésus-Christ d'avoir pitié de nous; toutes les prières de l'Eglise finissant toujours par ces paroles : *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ*, comme le seul qui nous a mérité par sa mort toutes les grâces dont nous avons besoin, *et le seul par lequel nous pouvons être sauvés.* (*Act.*, IV, 12.)

Préférer donc certaines dévotions arbitraires, bonnes d'elles-mêmes, dès que l'Eglise les autorise, aux divins préceptes; c'est faire comme les Pharisiens, *qui payaient la dîme de la menthe et de l'anet, et qui négligeaient ce qu'il y avait de plus important dans la loi, savoir la justice, la miséricorde et la foi.* Or, que leur dit le Sauveur, *C'est néanmoins ce qu'il fallait faire, sans omettre ces choses.* (*Matth.*, XXIII, 23.) Il ne les blâme pas de ce qu'ils payaient la dîme de ces herbes, mais de ce qu'ils s'en tenaient là, exacts dans des choses de moindre importance, sans se soucier de transgresser la loi de Dieu dans les essentielles.

Tel est l'abus de bien des chrétiens; ils se font un scrupule de manquer à certaines dévotions qu'ils se sont prescrites à eux-mêmes, et ne s'en font point de violer les commandements que Dieu et l'Eglise leur ont prescrits : *Ils craignent d'avaler un mou-*

(8) Denique, ut scias quomodo responsum ipsum acceperit, aut quantum de Filii benignitate præsumpserit, ait : *Quodcunque*, etc. (*Loc. cit.*)

cheron, et ne craignent pas d'avaler un chameau. (*Ibid.*, 24.) Blâme-t-on la loi qu'ils se sont imposée, et la régularité avec laquelle ils l'observent? point du tout; mais on ne peut assez les blâmer de ce qu'ils en font leur capital; de ce qu'ils préfèrent l'accessoire au principal; c'est-à-dire, ce qui peut être de conseil, au précepte; de ce qu'ils fondent toute l'espérance de leur salut sur quelques prières récitées par habitude bien plus que par dévotion, s'imaginant acheter le droit d'offenser le Fils impunément par une fausse vénération et une vaine confiance qu'ils ont en la Mère : or, pour éviter cette illusion, gravons bien dans nos cœurs ces paroles de la sainte Vierge : *Faites tout ce que mon Fils vous dira;* car, voilà ce qu'il faut faire avant toutes choses, sans omettre ce qui peut être d'une dévotion sainte et édifiante : *Hæc autem oportuit facere, et illa non omittere.* Continuons l'explication de notre Evangile.

Jeudi. — *Or il y avait là six grandes urnes de pierre pour servir aux purifications des Juifs, dont chacune tenait deux ou trois mesures.* Ces urnes ne servaient pas aux purifications légales, dont il est si souvent parlé dans le *Lévitique*, mais à celles que les Pharisiens, par une tradition des anciens, avaient ajoutées et multipliées, ainsi que le rapportent saint Matthieu (XV, 6) et saint Marc (VII, 10).

« Mais, dit saint Chrysostome, de peur que quelque infidèle ne pût penser qu'il y avait peut-être dans le fond de ces urnes quelque vin grossier qui aurait paru très-clair par le moyen de l'eau dont on les avait remplies, l'évangéliste nous marque qu'elles servaient aux purifications : *Secundum purificationem Judæorum*, pour témoigner qu'on n'y mettait que de l'eau, et qu'il n'y entrait jamais de vin (9) ; et de peur qu'on ne pût penser qu'on aurait jeté sur l'eau quelque quantité de vin qui lui aurait donné et la couleur et le goût, il est dit que *les urnes furent remplies d'eau jusqu'au haut ;* et afin qu'on ne pût pas soupçonner quelque intelligence entre le Fils de Dieu et l'époux, l'évangéliste remarque d'ailleurs que le Sauveur n'arriva que le jour des noces, le *troisième* de son départ de la Judée.

Il ajoute que ces urnes tenaient deux ou trois mesures (10); ce qui fait connaître la grandeur du miracle, et la magnificence de notre Dieu, qui donne toujours plus qu'on ne lui demande. *Jésus* s'adressant aux serviteurs, leur dit : *Emplissez les urnes d'eau, et ils les remplirent jusqu'au haut.* Pourquoi, dit encore saint Chrysostome (*in Joan.*) le Sauveur ne fit-il pas le miracle avant que de remplir les urnes d'eau? N'est-il pas plus merveilleux de créer une substance de rien, que d'en changer une en une autre? Oui, sans doute ; mais il est bien moins évident, et moins capable de persuader la multitude : or le Fils de Dieu a mieux aimé diminuer quelque chose de la grandeur du prodige, et le rendre plus propre à être cru : car les serviteurs qui furent employés à remplir ces urnes, en étaient des témoins irréprochables, et auraient pu dire à ceux qui en auraient douté, C'est nous qui avons puisé l'eau, et qui les en avons remplies.

Mais ce qui relève ce miracle au-dessus des autres, c'est que le Sauveur, pour l'opérer, ne fait aucun signe, et ne dit aucune parole : s'agit-il de la multiplication des pains et des poissons? *il rend grâces, il rompt les pains, et bénit les poissons* (*Marc.*, VIII, 6, 7) ; est-il question de ressusciter le Lazare? *il lève les yeux au ciel, s'adresse à son Père, et crie à haute voix* (*Joan.*, XI, 41, 43) : mais ici dans ce premier miracle où il était à propos de *faire connaître sa gloire*, c'est-à-dire sa divinité, il agit véritablement en Dieu par cette volonté efficace *qui créa au commencement le ciel et la terre.*

Saint Augustin (*in Joan.*) estime que Jésus-Christ changea l'eau en vin pour marquer le changement qui s'allait faire de la loi à l'Evangile, de la loi de Moïse, qui était froide et stérile comme l'eau, au vin d'une grâce douce et féconde; mais disons que si, pour changer l'eau en vin, il a fait remplir ces urnes par ceux qui servaient, ç'a été pour nous instruire, qu'il ne se peut faire aucun changement en nous, à moins que nous n'y contribuions quelque chose de notre part; celui qui sans nous a pu nous tirer de l'abîme du néant, ne nous tirera pas sans nous de l'abîme de notre péché. Il est vrai que c'est à lui à nous donner le vin, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus excellent pour la conversion, savoir sa grâce et son amour; mais c'est à nous au moins à fournir l'eau, à répandre des larmes, à pousser des soupirs, et à faire des actions, lesquelles toutes froides et infructueuses qu'elles seraient par elles-mêmes pour le salut, deviennent méritoires dès qu'elles sont animées par la charité. Les urnes ayant été remplies d'eau, le Sauveur dit aux serviteurs :

Vendredi. — *Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel. Le maître ayant goûté de cette eau, et ne sachant d'où ce vin venait, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, appela l'époux.* Le Seigneur fait deux choses pour justifier la vérité du miracle : il ordonne de puiser dans l'instant : *Haurite nunc*, car les choses qui se font par artifice, et par des causes naturelles, demandent du temps, mais les ouvrages de Dieu s'exécutent en un moment : *Fiat lux, et facta est lux* (*Gen.*, I, 3); *Ipse dixit, et facta sunt* (*Psal.* XXXII, 9); et il commande d'ailleurs qu'on en porte au maître d'hôtel : *Et ferte architriclino.* « Afin qu'on ne pût pas dire que ceux qui goûtèrent le vin, en jugèrent mal,

(9) Sed ne quis infidelium suspicari posset aliquo forte crassiore vino in eis insidente, deinde infusa aqua limpidissimum effectum, quare illa particula : *Secundum purificationem Judæorum*, nunquam in his vinum fuisse ostendit. (*Loc. cit.*)

(10) Une mesure tenait près de vingt-huit pintes de Paris.

parce que, étant sur la fin du repas, ils n'étaient plus en état d'en juger si bien; c'est le maître d'hôtel qui en fait l'épreuve (11), sans qu'il sût ce qui s'était passé. » *Gustavit architriclinus aquam vinum factam, et non sciebat unde esset:* il en goûte comme d'un vin naturel; il devait s'y connaître, puisqu'il était le maître d'hôtel du festin, c'est-à-dire, celui qui avait soin des tables, et qui devait être à jeun, suivant la manière et la coutume des Juifs. C'est ainsi qu'après que le Sauveur eut ressuscité la fille du prince de la Synagogue, il lui fit apporter à manger (*Luc*, VIII, 55), afin que personne ne pût douter qu'elle ne fût vivante; ainsi, après qu'il eut guéri le lépreux, il l'envoya au prêtre destiné à juger de la lèpre (*Matth.*, VIII, 4; *Levit.*, XIV, 2), afin que sa guérison parût constante, et qu'on fût convaincu du miracle qu'il avait opéré.

Ce qui nous apprend, qu'après que nous nous sommes approchés des sacrements; après que, par un effet de la vertu divine, le changement du péché à la grâce s'est fait en nous, ce changement doit paraître sensible à tout le monde; car ce n'est pas assez qu'il paraisse tel à nos yeux; tout homme s'abuse sur ce qui le regarde, et croit souvent avoir quitté son péché, quand il n'a fait que changer d'humeur, ou de passion: il faut pour ce sujet que notre froideur et notre indifférence pour le prochain se changent en zèle et en ardeur pour lui, et que de vides que nous étions de la grâce de Dieu, nous en soyons tout remplis, *Et impleverunt eas usque ad summum;* mais voyons ce que dit le maître d'hôtel à l'époux:

Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on en a beaucoup bu, il en sert alors de moindre; mais pour vous, vous avez réservé jusqu'à cette heure le bon vin. « Tel est l'effet des miracles du Sauveur, dit saint Chrysostome, de rendre toujours meilleurs et plus parfaits les biens qu'il nous donne (12); » et telle est la différente manière dont Dieu traite ses serviteurs, ou pour parler avec le Sauveur du monde, *ses amis* (*Joan.* XV, 15), et dont le démon traite ses esclaves: car le démon présente d'abord le bon vin; pour s'attacher ses partisans, il fait en sorte qu'ils éprouvent dans le commencement quelque douceur à son service: il couvre ses épines de roses, il leur tend un appât trompeur, dont l'extérieur attirant cache un piége dangereux; mais sitôt qu'il les a fait boire dans sa coupe empoisonnée de ce *vin d'iniquité*, dont parle le Sage (*Prov*, VI, 17); sitôt qu'ils sont enivrés de leurs passions, il ne les ménage plus, et les traite avec empire, il fait succéder le moindre vin à celui qui avait paru délicieux: il leur fait boire *de cette lie, dont boiront tous les pécheurs de la terre* (*Psal.* LXXIV, 9); il leur fait avaler un breuvage de fiel et d'absynthe, composé de dégoûts et d'ennuis, de crainte et de repentirs: au contraire, ceux qui s'attachent à Dieu, peuvent bien d'abord avoir quelques difficultés à essuyer; car ne dissimulons point la vérité: *Le royaume des cieux souffre violence* (*Matth.*, X, 12); mais aussi qui peut exprimer les consolations infinies et les joies ineffables d'un fidèle qui aime Dieu, qui le possède, et qui, comme le grand Augustin s'en expliquait dans la douce épreuve qu'il en faisait, vide son cœur de tous les faux plaisirs du monde, et dans lequel Dieu entre en leur place, plus doux et plus agréable que toutes les voluptés: *Sed tu intrabas pro eis omni voluptate dulcior.* (*Confess.*, lib. IX, c. 1.)

Disons plus, quand on n'aurait que des plaisirs sous l'esclavage du démon, au moins ne peut-on douter qu'un jour on ne les paye bien chèrement, suivant ces paroles terribles de *l'Apocalypse* (XVIII, 7): *Multipliez ses tourments et ses douleurs, à proportion de son orgueil et de ses délices.* Ainsi le mauvais riche *se traitait magnifiquement tous les jours, mais il meurt, et il est enseveli dans les enfers* (*Luc.*, XVI, 19.) Au contraire, quand on n'éprouverait dans le service de Dieu que des épines et des dégoûts pendant cette vie, on ne peut douter que ce *juste Juge* (II *Tim.*, IV, 8) ne dédommage un jour avec usure ses serviteurs de ce qu'ils auront souffert pour lui, ne *leur donne le vin charmant qu'il leur a préparé* (*Prov.*, IX, 5), *ne les laisse asseoir à la table des anges, et ne les abreuve d'un torrent de délices:* (*Psal.* XXV, 9); *ainsi le Lazare fut pendant sa vie tout couvert d'ulcères, couché à la porte du riche, ne voulant que se rassasier des miettes qui tombaient de sa table; il mourut enfin, et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham.* (*Luc.*, XVI, 20 seqq.)

Or, pour peu que l'on eût de foi, ou qu'on fît quelque usage de sa raison, pourrait-on prendre un autre parti que de se prêter à quelques peines temporelles, pour jouir ensuite une éternité d'un bonheur infini; et ne jugerait-on pas insensé celui qui, pour quelques plaisirs passagers, se livrerait à des tourments éternels? mais c'est la foi qui nous manque absolument, bien éloignés d'avoir celle des disciples du Sauveur, qui crurent en lui au premier miracle qu'ils lui virent faire.

Samedi. — *Ce fut là le premier des miracles que Jésus fit à Cana en Galilée, par lequel il fit connaître sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* « Voilà, dit saint Chrysostome pourquoi le Sauveur a fait des miracles; afin qu'étant jugé digne de foi et de créance, il attirât à lui les hommes, et leur persuadât de vivre dans la vertu (13); » dans celui des noces de Cana, il y fit con-

(10 11) Non enim convivas inquit evangelista, talisse sententiam, sed qui sobrius nihil adhuc gustaverat. (S. Chrys., *loc. cit.*)

(12) Neque simpliciter vinum, sed optimum; ejusmodi sunt Christi miracula, in quæ natura perfecta sunt, longe pulchriora melioraque reddantur. (*Ibid.*)

(13) Christus propterea miracula fecit, ut cum fide dignus haberetur, ad se homines attraheret, et virtuose vivere persuaderet. (Hom. 47, *in Matth.*)

naître sa gloire, c'est-à-dire sa Divinité : *Manifestavit gloriam suam ;* et il fit que ses disciples crurent en lui ; *Et discipuli crediderunt in eum.* Ce n'est pas qu'ils n'y crussent auparavant, puisqu'ils s'étaient déjà attachés à lui ; mais ils y crurent beaucoup plus, et le reconnurent pour le Messie : ce qui fait dire à ce saint docteur que ce miracle était grandement nécessaire, quand ses disciples étaient si disposés, et si prêts à en profiter (14).

Dans tous les prodiges qui se passent tous les jours à nos yeux, le gouvernement du monde, et la production de tous les êtres, le Seigneur y a fait connaître sa gloire, *Cœli enarrant gloriam Dei* (*Psal.* XVIII, 1) ; mais hélas ! ils ne servent plus à nous faire croire en lui, parce qu'ils se sont comme avilis à force de devenir communs : que tous les prodiges au moins qui se font dans l'ordre de la grâce, et souvent pour nous en particulier, servent à réveiller notre foi. Ainsi quand nous voyons, par exemple, un pécheur invétéré rompre tout d'un coup ses liens, devenir un exemple de vertu, après avoir été un sujet de chute et de scandale pour les autres ; reconnaissons le doigt de Dieu dans ce changement, aussi merveilleux que celui de l'eau en vin ; et persuadés que ce prodige vient de lui : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi* (*Psal.* LXXVI, 11), servons-nous-en pour croire en lui, et pour lui demander une pareille conversion pour nous. Quand nous recevons de sa providence tant de grâces, et des faveurs extraordinaires auxquelles nous ne nous attendions point ; quand, en un mot, nous nous trouvons dans de certains états d'abandonnement et de désolation, et que les choses changent tout d'un coup en mieux, et prennent une nouvelle face, faisons en sorte que ces changements servent à réveiller notre confiance et à redoubler notre reconnaissance envers le Seigneur.

Mais pour en venir à un miracle qui vient plus à notre sujet, et dont celui des noces de Cana était la figure, que le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, ce miracle des miracles, ce prodige de charité nous fasse croire entièrement en lui, et nous y attache inséparablement, en considérant que l'eau changée en vin servit à augmenter tellement la foi des disciples du Sauveur, que dès ce jour ils s'y attachèrent pour ne s'en séparer jamais.

SUR LES MOYENS DE CONTRACTER UN HEUREUX MARIAGE.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat Mater Jesu ibi ; vocatus est autem et Jesus. (*Joan.*, II, 1.)

L'Eglise nous propose l'Evangile des noces de Cana après que l'Avent, pendant lequel elle les avait interdites, est passé, pour avertir sans doute ses ministres de faire à ses enfants des instructions sur cette importante matière, dans ce temps qu'elle commence à les permettre. C'est pour suivre son esprit que nous allons découvrir dans deux réflexions les deux sources principales de tant de mauvais mariages, et tâcher d'apporter quelque remède à des maux si grands dans leurs suites et dans leurs conséquences. La première, c'est que les pères et mères, quand il s'agit de marier leurs enfants, au lieu de consulter Dieu, n'ont que des vues purement humaines, et ne comptent en rien sur la Providence ; la seconde, c'est que les enfants, au lieu d'appeler à leurs mariages la sainte Vierge, cette Mère de la sagesse et de la pureté, se laissent entraîner au torrent d'une passion aveugle et emportée.

1. L'on invite aujourd'hui le Sauveur avec ses disciples : ce qui nous marque que, quand il est question d'un pareil engagement, il faut d'abord y appeler Dieu, le consulter, suivre sa volonté, et se reposer ensuite sur sa providence. L'on peut dire, au contraire, que les pères et mères n'agissent que par des vues tout humaines et toutes charnelles, sans compter nullement sur elle : tantôt pour contenter une ambition démesurée, ils allient des enfants d'une condition obscure à des familles illustres ; et Dieu permet pour punir leur vanité qu'ils en deviennent l'opprobre et le mépris ; tantôt pour satisfaire à une avarice sordide, ils les dégradent de la noblesse de leur naissance en les alliant à un sang vil et abject, et alors une femme se croyant en droit de commander à celui à qui le sacrement la soumet, se révolte contre lui : de là viennent ces divisions, ces ruptures, ces éclats, ces scandales si fréquents dans le monde.

Or, pour remédier à ces désordres qui ne sont causés le plus souvent que par le peu de rapport qui se trouve entre les familles, ou entre les personnes qu'on unit d'un lien indissoluble : parents, vous devez avant toutes choses consulter Dieu, et n'avoir en vue que sa gloire ; mais comme l'union des cœurs est le moyen le plus sûr pour rendre un mariage heureux, et que cette union dépend principalement de certains rapports d'humeurs et d'inclinations fondés sur l'estime, le mérite et la vertu, vous devez d'ailleurs consulter vos enfants, étudier leur penchant, ne les contraindre jamais, et les suivre même dans tout ce qui n'est point contraire à la raison.

Remarquons ce qui se passa dans la formation d'Ève : *Le Seigneur ayant créé Adam et voulant lui faire une aide qui lui fût semblable, lui tira une de ses côtes, et en forma la première femme.* (*Gen.*, II, 18 seqq.) Dieu voulut donc qu'Ève fût semblable à Adam, parce qu'ils devaient *être deux dans la même chair* (*Ibid.*, 24) ; c'est pour ce sujet qu'il forma la femme d'une de ses côtes, afin qu'étant de la substance même de son époux, elle eût un penchant naturel à lui être unie, et à ne faire qu'une même chose avec lui ;

(14) Videsne hunc signa maxime fuisse necessaria, quando idonei essent discipuli, et præsto ad miracula accipienda. (Hom. 22, *in Joan.*

ce qui a fait observer à saint Augustin que Dieu créa une couple de chaque espèce d'animaux, mais qu'il ne créa qu'un homme, afin que tous ceux qui viendraient de ce premier homme, portassent en eux-mêmes des principes d'une union plus étroite.

Les Pères remarquent d'ailleurs que la femme ne fut point tirée, ni de la tête, comme pour commander, ni des pieds, comme pour être esclave, mais du côté, pour être la compagne de l'homme. De tout ceci, il est aisé de conclure, qu'afin qu'un mariage puisse être heureux, il faut que l'épouse soit semblable à l'époux, c'est-à-dire qu'il faut avoir beaucoup d'égards à l'égalité de naissance et d'âge, mais surtout au rapport d'humeurs et d'inclinations, en quoi consiste la ressemblance principale: *Le père et la mère*, dit le Sage, *donnent les maisons et les richesses ; mais c'est proprement le Seigneur qui donne à l'homme une femme sage* (*Prov.*, XIX, 14); c'est donc à lui qu'il faut la demander, et ce n'est pas à des parents à contraindre des enfants de prendre celle qu'ils leur présentent par caprice, par avarice ou par ambition; à moins qu'ils ne veuillent se charger devant Dieu de toutes les suites qu'un mariage mal assorti, ou, s'il est permis de parler ainsi, qu'une union monstrueuse attire toujours après soi. Mais il est une seconde source de mauvais mariage, non moins féconde que la première, et qui vient de la part des enfants.

2. Il est dit dans notre Evangile que la sainte Vierge fut d'abord invitée aux noces de Cana : *Et erat Mater Jesu ibi :* et il arrive souvent aux jeunes gens, qu'au lieu de consulter cette Mère de la sagesse et de la pureté, ils ne cherchent dans le sacrement qu'à contenter des désirs impurs et déréglés: ils commencent à aimer par hasard ; ils continuent par habitude ; des libertés criminelles forment souvent une liaison réciproque : de là les désobéissances et les révoltes contre l'autorité paternelle. Après quoi, soit qu'ils épousent ou qu'ils n'épousent pas les objets de leurs passions, il est évident que leurs mariages seront toujours mauvais ; en effet, s'ils ne les épousent pas, l'attachement qu'ils y ont, est un obstacle invincible à l'union qu'ils devraient avoir avec le mari ou la femme qu'ils épousent ; et s'ils les épousent, ce feu qui avait paru si vif et si ardent, mais qui n'était excité que par des idées de passion, ou irrité par des obstacles, se ralentit et s'éteint sitôt qu'elle est satisfaite, et qu'il n'a plus rien à surmonter. C'est ce qui paraît clairement dans l'exemple d'Amnom, *lequel ayant abusé de Thamar, conçut aussitôt pour elle une aversion étrange, de sorte*, dit l'Ecriture, *que la haine qu'il lui portait, était encore plus excessive que n'avait été sa passion*, jusque-là qu'il la fit chasser indignement, et la traita avec le dernier mépris. (II *Reg.*, XIII, 14 seqq.) Telle est la suite ordinaire des dérèglements honteux, car il arrive presque toujours à ceux qui se laissent entraîner au penchant d'un cœur corrompu, ce qui arriva à nos premiers parents après leur désobéissance : *En même temps leurs yeux furent ouverts* (*Gen.*, III, 7); ils sentent la faute qu'ils ont faite d'avoir contracté une alliance indigne ; le bandeau qui était devant leurs yeux étant tombé, ils voient les choses tout autrement qu'ils ne les avaient vues auparavant, et l'éclat et la division suivent de près le remords et le repentir.

Que faire donc pour empêcher tant de jeunes gens de tomber dans ces malheurs? Trois choses : 1° puisqu'il arrive de si grands désordres de ce qu'on prend des engagements de cœur, d'abord sans aucune réflexion, et que l'habitude lie et fomente dans la suite, appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, dit le Sage : *Omni custodia serva cor tuum* (*Prov.*, IV, 23) ; demeurez-en le maître jusqu'à ce qu'il soit temps de le donner tout entier, et sans aucun partage au mari, ou à la femme que le Seigneur vous destine, et qu'il veut que vous aimiez *comme Jésus-Christ a aimé son Eglise.* (*Ephes.*, V, 25.)

2° Puisque Jésus, sa sainte Mère et ses disciples se trouvent aux noces de Cana, apprenez de là que dans une affaire de cette importance, d'où dépend le bonheur de cette vie, et la félicité de l'autre, on ne peut assez consulter Dieu, invoquer la sainte Vierge, prier les saints, avoir recours au saint sacrifice de la Messe, faire, en un mot, tout ce qui dépend de nous, pour pouvoir être persuadés qu'on a suivi l'ordre du Ciel, et la volonté de Dieu.

3° Enfin, puisque nous sommes obligés d'obéir à ceux qui prennent plus d'intérêt à ce qui nous regarde que personne du monde, et à qui l'âge et l'expérience donnent des connaissances que de jeunes gens n'ont point ; les enfants doivent suivre les avis de leurs parents avec respect et soumission, et n'être jamais si téméraires que de s'engager sans leur consentement, s'ils ne veulent attirer la malédiction de Dieu sur leurs têtes et sur leur postérité.

En prenant ces sages précautions, on ne peut manquer de faire un mariage heureux, où l'amour, la paix, la concorde et l'obéissance régneront toujours : Cette concorde, dit saint Chrysostome, qui fait toutes les richesses, et le bonheur du mariage; car ce sont là, dit ce Père, de véritables biens, si l'époux est en bonne intelligence avec l'épouse, et s'ils sont tous deux unis, *comme ne faisant qu'un même corps :* ces biens qui sont tels qu'ils rendent heureux ceux qui les possèdent même dans la pauvreté, et dans une condition obscure, parce qu'ils jouissent d'une tranquillité continuelle (15).

Mais ne croyons pas pouvoir posséder cette union et cette paix, sans *la charité qui a été répandue dans nos cœurs* (*Rom.*, V, 5) ; et c'est ce que ceux qui sont engagés dans l'état du mariage doivent particu-

(15) Illæ veræ divitiæ sunt, illæ maximæ sunt facultates, si vir cum muliere non discordet, sed conjuncti sint ut corpus unum. Tales, etsi in paupertate, etsi in vilitate, omnium sunt beatissimi, et in continua consistunt tranquillitate. (Hom. 38, *in Gen.*)

lièrement demander à Dieu sans pouvoir l'attendre, ni l'espérer d'eux-mêmes; car, tout amour qui n'est pas fondé sur l'amour de Dieu, n'unit les cœurs que d'un lien charnel et profane, qui tôt ou tard se brise et se rompt; au contraire, avec cet amour, quelques peines et quelques afflictions qui puissent arriver à deux personnes qu'un sacrement a unies d'un lien indissoluble, le Seigneur leur donnera les grâces nécessaires pour supporter en commun un joug capable d'accabler celui qui le porte seul, mais qui devient léger, quand la charité le fait soutenir par tous les deux. Alors ils ne manqueront pas de pratiquer le conseil de saint Augustin de souffrir autrui, parce qu'on en est souffert : *Tolera, quia toleratus es.*

En effet, à moins que chacun ne prête de son côté, jamais l'union ne peut être parfaite; or, pour ce sujet, il faut se détromper de cette fausse idée où chacun est, qu'il a toujours plus à souffrir des autres que les autres n'ont à souffrir de lui; car voilà d'où vient tout le mécompte; au lieu que si l'on s'appliquait à connaître ses faiblesses et ses mauvaises humeurs on tolérerait volontiers celles d'autrui, afin de mériter une indulgence dont on pourrait avoir besoin pour les siennes. Que s'il arrive que l'un des deux n'ait jamais tort, et que la raison soit toujours de son côté; c'est à celui-là sans doute à être le plus patient et le plus doux, puisque, étant le plus raisonnable, il lui est facile d'être le plus modéré : car *c'est aux forts à supporter les faibles dans leurs faiblesses.* (*Rom.*, XV, 1.) Mais, au contraire, si chacun a ses défauts, ce qui arrive presque toujours, il faut pour accomplir la loi de Jésus-Christ porter les fardeaux les uns des autres, et les porter sans impatience, ni murmure, mais avec charité et amour : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* (*Galat.*, VI, 2.)

Donnez-nous, Seigneur, cette *charité patiente et douce, qui ne se pique et ne s'aigrit point, qui tolère et souffre tout* (I *Cor.*, XIII, 4), qui supporte également les faiblesses des amis, et les insultes des ennemis; qui ne s'impatiente point contre les uns, et ne s'élève point contre les autres; qui fait qu'on commande sans orgueil, et qu'on obéit sans envie; qui unit du même lien le supérieur et l'inférieur, le riche et le pauvre; le maître et l'esclave; et qui faisant que *tous les hommes ne sont qu'un ensemble* (*Joan.*, XVII, 21), *comme vous n'êtes qu'une même chose avec votre Père* (*Joan.*, X, 30), les rassemblera un jour dans le centre de l'unité, pour y régner avec vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

III[e] DIMANCHE APRES LES ROIS.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. VIII, v. 1-13.

Le Sauveur du monde, voulant instruire à fond ses apôtres de sa doctrine, leur fit devant une multitude de peuple que ses prodiges attiraient de toutes parts à sa suite, un discours célèbre, qui est comme l'abrégé de toute la morale chrétienne. Or, étant descendu de la montagne, il guérit le lépreux dont parle l'évangéliste, la Providence ayant ainsi disposé les choses, afin que par la vertu de ce miracle, il fortifiât ceux qui l'avaient entendu dans la croyance qu'il venait de leur enseigner (16) : car telle a été la fin des miracles du Sauveur : « En nous apportant, dit saint Augustin, une médecine capable de guérir nos mœurs corrompues, il s'est concilié de l'autorité par ses miracles; il s'est acquis la créance des hommes par cette autorité, et les a attirés à lui par cette créance (17).

L'Evangile d'aujourd'hui fait mention de deux prodiges dignes de nos réflexions, et qui mériteraient chacun un discours; mais pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit d'expliquer tout l'Evangile du jour, nous donnerons par la grâce du Seigneur l'explication de l'un et de l'autre. Commençons par le premier.

Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit, et un lépreux venant à lui l'adorait, en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier. Admirons ici la foi merveilleuse de ce lépreux, lequel plein de lèpre, comme parle saint Luc (V, 12) : *Et ecce vir plenus lepra*, était encore plus rempli de vertus; il s'approche du Sauveur avec autant de confiance que d'humilité, *il l'adore*, c'est-à-dire *il se jette à genoux, et se prosterne le visage contre terre*, comme parlent les autres évangelistes (*Marc.*, I, 40), *et lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier.* Ce lépreux ne doutait pas de la puissance du Fils de Dieu, puisqu'il sollicite sa volonté : *Qui voluntatem rogat, de virtute non dubitat* (S. Hier., *loc. cit.*); mais il semble douter de sa volonté, parce que Jésus-Christ étant bon, il ne veut pas accorder les choses qui sont nuisibles quoiqu'il en soit prié : or, la santé du corps, et les biens terrestres ne sont pas toujours avantageux à tout le monde (18); ainsi l'Apôtre pria trois fois le Seigneur de le *délivrer de l'ange de Satan* (II *Cor.*, XII, 8), sans l'obtenir, et le Seigneur ne lui répondit autre chose, sinon que *sa grâce lui suffisait, et que la vertu se perfectionne dans la faiblesse* (*ibid.*, 9); ainsi le Seigneur rejeta la prière de la femme de Zébédée (*Matth.*, XX, 21), qui estimait que le royaume

(16) Recte post prædicationem, signis offertur occasio, ut per virtutem miraculi præteritus apud audientes sermo firmetur. (S. Hier., *Comm. in Matth.*, lib. I.)

(17) Ille afferens medicinam, qua corruptissimos mores sanaturus esset, miraculis conciliavit auctoritatem, auctoritate meruit fidem, fide contraxit multitudinem. (*De util. cred.*, cap. 14.)

(18) Christus enim cum sit bonus nociva non vult præstare, etiamsi rogetur. Nec enim expedit omnibus corporalis integritas. (Auctor *Oper. imp.*, hom. 2, *in Matth.*)

de Jésus-Christ, dont elle demandait les deux premières places pour ses enfants, serait un royaume temporel.

Lundi. — Il n'en est pas de même des biens spirituels : car comme ils sont toujours avantageux au chrétien, le Seigneur ne les refuse jamais à celui qui les lui demande comme il faut; il y a engagé sa parole, lorsqu'il a dit à ses disciples, et en leurs personnes à tous les chrétiens : *Demandez, et il vous sera donné.* (*Luc.*, XI, 9.) Sur quoi nous pouvons remarquer que nous ne devons pas demander de la même manière les biens spirituels et les temporels; la guérison de l'âme, et celle du corps.

En effet, quand il s'agit des biens spirituels, nous ne pouvons les demander avec assez d'instance; si nous ne connaissons pas nos maux, prions d'abord le Seigneur de nous les faire connaître, en lui disant avec l'aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voie* (*Luc.*, XVIII, 41), que je connaisse l'état de mon âme, et que je gémisse des plaies que le péché lui a faites : et quand nous connaîtrons nos maladies, ne désespérons point de notre guérison ; pourvu que nous la demandions, fussions-nous tout remplis de péchés, comme le lépreux était plein de lèpre, demandons ce qu'il a demandé, et comme il l'a demandé : et nous ne manquerons pas de l'obtenir.« Il se prosterne le visage contre terre, dit saint Ambroise, ce qui est la vraie marque de son humilité et de sa confusion, pour nous apprendre à rougir des désordres de notre vie : mais cette confusion ne l'empêche pas de confesser sa maladie, de montrer sa plaie, d'en demander le remède, et sa confession est pleine de religion et de foi (19). » Telle est la manière dont nous devons demander à Dieu les biens spirituels; la guérison, ou la santé de l'âme : *Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri : « Sana me, Domine, et sanabor. »* (*Jerem.*, XVII, 14.)

Mais quand il s'agit des biens temporels, comme nous ne pouvons pas savoir s'ils nous seraient avantageux ou nuisibles, nous ne devons les demander que sous condition, ne disant pas : Seigneur, donnez-moi, mais, Si vous voulez, vous pouvez me donner ; comme le lépreux, qui ne dit pas, Seigneur, guérissez-moi, mais qui s'en repose entièrement sur la volonté du Sauveur, en confessant sa puissance, et en lui disant : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier* (20) Après quoi, si Dieu rejette notre demande, nous devons à l'exemple du grand Apôtre, *nous plaire dans nos faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les oppressions, dans les persécutions.* (II *Cor.*, XII, 10.) Car c'est à nous à comprendre que nous sommes alors dans l'état où le Seigneur nous demande, puisqu'il ne veut pas nous en tirer, qu'il ne nous y laisse que pour y perfectionner notre vertu, et afin que nous tirions notre force de notre faiblesse.

Or, nous pouvons assurer que nous en usons d'une manière tout opposée. Dieu par un effet de sa miséricorde ne veut pas toujours nous donner les biens temporels ; et quelque préjudiciables qu'ils puissent être à notre salut, nous les demandons avec empressement, aimant mieux en courir le risque que de nous en voir privés : « Il est toujours prêt à nous donner les biens spirituels, et il est descendu du haut du ciel, comme d'une haute montagne, pour guérir la lèpre de nos péchés, et nous ne les demandons jamais, ou du moins ne les demandons-nous que faiblement et imparfaitement (21); » car bien que la lèpre fût une maladie corporelle, elle était cependant la figure de nos maladies spirituelles : ainsi, pour en obtenir la guérison, imitons le lépreux de notre Evangile ; allons à Dieu, adorons-le, découvrons-lui notre plaie, et nous ne manquerons pas d'être guéris comme il le fut.

Mardi. — *Jésus, étendant la main, le toucha, et lui dit : Je le veux, soyez purifié; et sa lèpre fut guérie au même temps.* Que toutes ces paroles sont pleines de merveilles ! *Jésus étendant la main : « Et extensa manu : »* il étend la main. « pour faire connaître, dit saint Cyrille (22), que sa chair avait une vertu vivifiante, parce qu'elle était jointe à sa divinité : » *Et tetigit eum*, et il le toucha. Mais quoi ! le Sauveur qui déclare être venu, *non pour enfreindre la loi, mais pour l'accomplir* (*Matth.*, V, 17), ne va-t-il pas en touchant ce lépreux contre celle qui déclarait impurs ceux qui s'en étaient approchés? (*Levit.*, XIV, 46.)Non, sans doute : s'il a été contre la lettre de la loi, il en a accompli l'esprit : « Car il n'est pas croyable que celui-là ait été souillé de la lèpre qui a guéri la lèpre même : or la loi n'a pas défendu de toucher la lèpre, de peur que les lépreux ne fussent guéris, mais de peur que ceux qui s'en approchaient ne contractassent cette maladie dangereuse : celui donc qui l'a touchée, et qui, loin d'en être souillé, l'a guérie, a plus fait qu'il n'était commandé par la loi (23). » — « Ainsi, dit saint Chrysostome (*loc. cit.*), le Seigneur, en touchant le lé-

(19) Ille in faciem procidit, quod humilitatis est et pudoris, ut nunsquisque de vitæ suæ maculis erubescat : sed confessionem verecundia non repressit, ostendit vulnus, remedium postulavit, et ipsa religionis et fidei plena confessio est. (*In Luc.*, lib. V.)

(20) Neque ait, Domine, munda me, sed ipsi cuncta commisit, eamque conferendæ salutis Dominum est confessus. (S. Chrys., hom. 26, *in Matth.*)

(21) Ideo Dominus de altitudine cœli quasi de excelso monte descendit, ut lepram peccatorum nostrorum mundaret. (Auctor *Oper. imper.*, l. c.)

(22) Ut ostenderet carnem suam ex adjuncta Deitate vim habere salutiferam et vivificam.

(23) Nec est credibile ut sordidatus esset a lepra, qui ipsam lepram mundavit : lex enim non ideo vetuit tangere, ne leprosi sanarentur, sed ne tangentes lepram coinquinarentur. Iste ergo qui tangit coinquinatus non est, sed adhuc mundavit, amplius fecit quam voluit lex. (Auctor *Oper. imper.*, l. c.)

preux, a prétendu faire voir qu'il n'était pas sujet à la loi et qu'il en était le maître. » — « D'ailleurs, dit Tertullien, il n'y avait pas à craindre que Dieu, auteur et source de toute pureté, fût souillé par cet attouchement (24). »

Mais nous pouvons assurer, d'ailleurs, qu'il ne pouvait mieux faire connaître sa divinité que par la manière dont il guérit ce lépreux : *Seigneur*, lui dit-il, *si vous voulez, vous pouvez me purifier;* le Seigneur lui répond, *Je le veux, soyez purifié;* voici la bonté d'un Dieu. *Il le toucha, et sa lèpre fut guérie au même temps;* en voici la puissance. « La nature, dit saint Chrysostome, céda au commandement du Seigneur avec une aussi grande promptitude, qu'il convient à Dieu d'agir, et plus grande encore que l'Evangile ne l'a rapporté (25). » *Et confestim mundata est lepra ejus :* parce que sa puissance est la même chose que la volonté, et que dans le moment même, pour ainsi dire, qu'il veut, il opère tout dans sa nature et dans la grâce.

Saint Ambroise a trouvé ingénieusement, dans ce peu de paroles : *Jésus le toucha, et lui dit, Je le veux, soyez guéri*, la réfutation de trois hérésies, savoir : des photiniens, des ariens et des manichéens. Photin enseignait que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme, dont la volonté, par conséquent, n'était pas toute-puissante. Arius le croyait inférieur au Père éternel, à qui seul il appartenait de commander absolument. Manès ou Manichée estime qu'il avait pris un corps fantastique qui ne pouvait ni toucher, ni être touché véritablement. Or Jésus, dit ce Père, fait voir, contre ces hérésiarques, et une autorité toute divine, en disant : *Je le veux, soyez guéri*, et la vérité de sa chair, en touchant ce lépreux : « Ainsi, il dit, je le veux, à cause de Photin ; il commande, à cause d'Arius; il touche, à cause de Manichée (26). » Or, ce lépreux étant guéri, Jésus lui dit :

Mercredi. — *Gardez-vous bien de parler de ceci à personne : mais allez vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage.* — Il était défendu par la loi, à tout lépreux, de ne rentrer dans le commerce du monde, dont il avait été séparé pour sa maladie, que quand le prêtre l'avait déclaré nettoyé de la lèpre, et après avoir offert le don prescrit par Moïse, avec les cérémonies qui sont décrites dans le chap. XIV du *Lévitique*. Le Sauveur, ayant guéri le lépreux de notre Evangile, lui recommande d'abord *de ne parler à personne de sa guérison miraculeuse, mais de s'aller montrer au prêtre, et d'offrir ce qui était porté par la loi :* il en use ainsi pour faire connaître qu'il *n'était pas venu la transgresser, mais l'accomplir;* et pour nous montrer qu'il veut que nous gardions l'ordre qu'il a établi dans son Eglise; et que, quand il nous remettrait à l'instant tous nos péchés par une contrition parfaite, comme il les remit à la femme pécheresse (*Luc.*, VII, 48), il prétend que nous allions aux pieds de ses ministres nous en accuser, et en recevoir l'absolution. Nous pouvons ajouter d'ailleurs que le Sauveur nous apprend, par cette conduite, qu'il faut conserver, autant que l'on peut, ce qui se trouve déjà établi, sans s'amuser, dès qu'on entre dans quelque dignité, à faire mille changements, dont on ne reconnaît que trop tard les inconvénients; car à moins qu'il ne s'agît de la pureté de la foi ou des mœurs, on ne doit rien innover, parce que, dit saint Augustin, « Un changement de coutume, qui même apporte quelque avantage par lui-même, cause toujours quelque trouble par sa nouveauté (27). »

Saint Jérôme estime que le Sauveur en a usé ainsi, « afin que ceux qui verraient le lépreux guéri par un miracle crussent en lui, ou n'y crussent pas : qu'ils fussent sauvés s'ils y croyaient, ou fussent sans excuse s'ils n'y croyaient point (28). » Et c'est l'explication que donnent les interprètes à ces paroles : *In testimonium illis*, c'est-à-dire, pour être un témoignage de l'innocence du Fils de Dieu, que les Juifs ont faussement accusé de transgression de la loi et de leur aveuglement, en ne voulant pas croire en celui dont leur prêtre même a approuvé le miracle. Saint Marc nous apprend que ce lépreux, au lieu de garder le silence, publia partout sa guérison : *At ille egressus cœpit prædicare et diffamare sermonem* (*Marc.*, I, 45), ne croyant pas être tenu à un commandement que Jésus-Christ ne lui avait fait que par un principe de modestie et d'humilité : d'où nous devons tirer deux instructions.

La première, que quand le Sauveur impose le silence au lépreux : *Vide nemini dixeris*, il veut nous instruire par son exemple, dit saint Ambroise, « à fuir tout ce qui peut nous donner de la vaine gloire, de peur que la lèpre du malade ne passe dans le médecin; c'est-à-dire, à prendre garde de publier par vanité nos bienfaits, mais à les faire tellement pour Dieu, que l'on se prive, non-seulement de la récompense de tout intérêt, mais même de celle de la louange (29). » C'est pour ce sujet qu'il nous assure *qu'il ne*

(24) Nihil verendum ne hujus contactu inficeretur Deus auctor et fons omnis puritatis. (Tertull., lib. IV *Cont. Marc.*)

(25) Tunc autem extemplo cessit jussui natura cum tanta utique celeritate, quanta Deum convenit operari, et profecto majore quam evangelista narravit. (*Loc. cit.*)

(26) *Volo* ergo dicit propter Photinum, imperat propter Arium, tangit propter Manichæum. (S. Ambr., lib. V, *in Luc.*)

(27) Ipsa quippe mutatio consuetudinis, etiam quæ adjuvat utilitate, perturbat. (Epist. 118.)

(28) Deinde ut mundatum videntes leprosum, aut crederent Salvatori, aut non crederent; si crederent, salvarentur, si non crederent inexcusabiles fierent. (*Ibid.*)

(29) Ne lepra transire possit in medicum unusquisque Dominicæ humilitatis exemplo jactantiam vitet. Cur enim præcipitur nemini dicere, nisi ut doceret non vulganda nostra beneficia, sed premenda, non solum mercede abstineamus pecuniæ, sed etiam gratiæ. (*In Luc.*, lib. V.)

cherche point sa gloire (*Joan.*, VIII, 50), pour nous apprendre à ne point chercher la nôtre, et qu'il nous ordonne de cacher aux autres nos aumônes, et de nous en dérober la connaissance à nous-mêmes; non que le Seigneur condamne en général toutes celles qui se font devant les hommes, *mais celles que l'on fait dans le dessein d'en être vus.* (*Matth.*, VI, 5.)

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que le lépreux, qui raconte partout les merveilles que le Sauveur avait opérées en sa personne, nous avertit de la reconnaissance que nous devons avoir des grâces que le Seigneur nous fait, et du zèle avec lequel nous devons les publier: nous a-t-il pardonné nos péchés? nous a-t-il remis dans le nombre de ses amis? c'est à nous à nous présenter devant celui *qui est le Prêtre éternel* (*Hebr.*, V, 6) pour lui en rendre grâces, et à nous offrir nous-mêmes à lui;«car il ne veut point d'autre sacrifice que le sacrifice spirituel, que celui d'un cœur contrit, et d'un esprit humilié (30).» C'est à nous enfin à ne cesser de raconter ses louanges et ses miséricordes; à parler des faveurs qu'il nous a faites, et à employer tout ce qui est en nous pour le faire connaître, aimer et glorifier de toutes les créatures.

Voilà tout ce que saint Matthieu nous dit du lépreux qui était Juif, et que le Sauveur guérit; venons au miracle du centenier qui était gentil, rapporté dans la suite de cet Evangile. Belle figure, dit saint Augustin (*In verb. Dom.*, cap. 1), qui nous marque que la grâce devait être translérée des Juifs lépreux, c'est-à-dire, partie sains, et partie languissants, aux nations paralytiques, incapables d'action et de mouvement, et même proches de la mort, mais qui devaient recevoir cette grâce avec plus de fruit et d'avantage, Jésus-Christ absent d'eux corporellement, mais présent par sa Majesté.

Jeudi.—*Jésus étant entré dans Capharnaüm, un centenier vint le trouver, qui lui fit cette prière: Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, et il est extrêmement tourmenté.* Jésus descendant de la montagne guérit le lépreux, et étant entré dans Capharnaüm, ville dans laquelle il avait fait plusieurs miracles, mais qui fut toujours impénitente, ainsi qu'il nous est marqué par ces paroles: *Et toi, Capharnaüm, tu seras abîmée* (*Matth.*, XI, 23); un centenier, c'est-à-dire, un officier qui commandait cent hommes, le premier des gentils, dit saint Hilaire (can. 7, *in Matth*), qui devaient croire en Jésus-Christ, touché et des prodiges que le Fils de Dieu opérait, et de la maladie de son serviteur qui lui était cher, et était près de mourir, *erat moriturus* (*Luc.*, VII, 2), fut au-devant de lui pour en obtenir la guérison. Saint Luc rapporte qu'il n'osa y aller en personne, parce qu'il ne se trouva pas digne de se présenter devant le Sauveur: *Propter quod et meipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te;* mais *qu'il lui envoya des sénateurs Juifs* (*Ibid*, 3, 7), que son humilité lui fit croire plus propres que lui à obtenir la grâce qu'il demandait : ainsi il fut à Jésus-Christ, non par lui, mais par autrui; non réellement, mais par sa foi, et son désir.

Or, dit saint Augustin, ces deux évangélistes ne disent rien de contraire, quoiqu'ils s'expliquent diversement. « Car le Sauveur ayant tellement loué la foi du centenier, par laquelle il fut véritablement à lui, qu'il assura n'en avoir pas trouvé une si grande en Israël; saint Matthieu a voulu dire que cet officier en avait plutôt approché que ceux mêmes qu'il avait envoyés, et qui lui avaient parlé de sa part (31):» puisque le centenier a eu *le bonheur de croire en lui sans le voir;* et que les Juifs au contraire l'ont vu, sans y croire : la Providence ayant permis que les princes des Juifs fussent présents au miracle qu'ils demandèrent eux-mêmes, afin qu'ils fussent inexcusables, s'ils ne croyaient pas en celui qui manifestait à leurs yeux sa gloire et sa Divinité.

Voulons-nous obtenir quelque grâce du Sauveur? imitons la foi et l'humilité de ce païen, de cet homme de guerre, qui devait avoir tant d'opposition à ces vertus : sa foi est si grande qu'il croit en Jésus-Christ par le seul récit qu'on lui en fait, ou pour mieux dire par l'effet d'une grâce toute divine: son humilité est telle qu'il se croit indigne de le recevoir dans sa maison : *Domine, non sum dignus*, quoique les sénateurs Juifs assurent le Sauveur qu'il mérite bien d'obtenir ce qu'ils lui demandent pour lui : *Dignus est ut hoc illi præstes.* (*Luc.*, VII, 4.) Que la foi nous fasse tout espérer ; que l'humilité ne nous fasse rien présumer. «A l'exemple du centenier, employons auprès du Seigneur l'intercession des saints, non par aucune défiance que nous ayons de sa bonté, mais par le respect que nous devons à sa Majesté (32); » faisons-le prier de venir chez nous pour guérir les maladies de nos âmes, et il ne manquera pas de répondre : *J'irai et je le guérirai.*

Les Pères rendent différentes raisons, pourquoi le Sauveur répond qu'il ira en la maison du centenier pour y guérir son serviteur. Ce n'est pas, dit saint Ambroise, qu'il ne pût le guérir absent, comme il le fit en effet; mais c'était pour nous donner un exemple d'humilité : il ne voulut pas aller chez cet officier d'une naissance, ou d'une dignité royale, qui le priait de venir en sa maison, et il fit ce qu'il exigeait de lui à l'instant (*Joan*, IV, 49, 50), « de peur, dit ce Père, de paraître déférer trop à la grandeur et aux richesses dans le fils de ce commandant

(30) Non ut aliud deferat, sed ut seipsum offerat Deo spirituale sacrificium. (S. Amb., *l. c.*)

(31) Proinde quia fidem centurionis qua vere accedtur ad Jesum ipse ita laudavit ut diceret, *Non inveni tantam fidem in Israel*, ipsum potius accessisse ad Christum dicere voluit prudens evangelista, quam illos per quos verba sua miserat. (S. August., *De cons. evang*, lib. II, cap. 20.)

(32) Licet adhibere sanctos intercessores exemplo centurionis, non ex diffidentia bonitatis, sed ex reverentia majestatis. (S. Aug., *Contra Faustum*, c. 8.)

et il se met en chemin pour aller chez le centenier, de crainte qu'il semblât mépriser la condition d'esclave en la personne d'un serviteur (33).» Car il y a une grande différence entre le motif qui nous fait honorer un riche, ou un pauvre : « on honore le riche pour sa personne, et le pauvre pour la personne de Jésus-Christ caché dans le pauvre (34). »

Admirons ici les différentes manières dont le Seigneur distribue ses grâces : tantôt il les accorde tout d'un coup ; ainsi la femme pécheresse (*Luc.*, VII, 48) obtint la rémission de ses péchés par la contrition et la compunction de son cœur, sans ouvrir seulement la bouche pour la demander : tantôt, pour augmenter nos désirs, et nous faire persévérer, il paraît nous rebuter ; et ce fut la manière austère avec laquelle il reçut la femme chananéenne, qui lui fit concevoir cette belle réponse : *Les petits chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table de leur maître* (*Matth.*, XV, 27); tantôt pour exciter notre foi, et la faire connaître, il diffère de nous donner ce qu'il nous promet. Et s'il n'en eût usé ainsi, dit saint Chrysostome, et qu'il eût guéri tout d'un coup le serviteur du centenier, la grandeur et la ferveur de sa foi nous eût été inconnue (35), puisqu'il n'aurait pas envoyé dire au Fils de Dieu par ses amis :

Vendredi. — *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon logis; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.* « Le centenier, dit saint Augustin, se rendit digne de recevoir Jésus-Christ dans son cœur, en se croyant indigne de le recevoir dans sa maison : car s'il n'avait déjà eu dans son âme celui qu'il craignait de recevoir dans son logis, il n'aurait pas dit avec autant de foi que d'humilité : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur puer meus* (36). Plus il était humble, dit ce Père, plus il était capable de recevoir l'Etre divin dans le vide de son néant, et plus en fut-il rempli, comme les vallées se remplissent des eaux que les montagnes ne peuvent retenir (37). » Ainsi, dit saint Chrysostome (hom. 3, *in Matth.*), saint Paul dit : *Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre* (I *Cor.*, XV, 9), et c'est par là qu'il mérita d'être le plus illustre ; ainsi saint Jean répondit : *Je ne suis pas digne de dénouer les cordons des souliers du Sauveur* (*Luc.*, III, 16), et il mérita de devenir l'ami de l'époux ; ainsi saint Pierre dit : *Retirez-vous de moi, Seigneur* (*Luc.*, V, 8), et il devint le fondement sur lequel l'Eglise du Fils de Dieu a été bâtie. »

L'Eglise ayant consacré les paroles du centenier pour les répéter dans le moment qu'on est prêt de recevoir le précieux corps et le sang adorable de Jésus-Christ, comme il les prononça quand il le sut proche de sa maison ; ce n'est pas assez de savoir qu'il faut les répéter de bouche, à moins qu'on ne soit persuadé qu'il faut le faire dans les mêmes sentiments de ce centenier ; nous devons donc être animés de la même foi, et de la même humilité : de la foi, cette vertu excellente qui élevant l'homme au-dessus de ses sens et de sa raison, lui fait croire ce qu'il ne voit point et l'attache comme Moïse à un Dieu invisible aussi fortement que s'il le voyait de ses propres yeux, *invisibilem enim tanquam videns sustinuit* (*Hebr.*, XI, 19); d'une foi qui nous convainque tellement que le même Dieu qui, malgré les voiles de son humanité, fut reconnu par un païen, est encore caché sous les espèces du pain et du vin, qu'on soit prêt de sacrifier sa vie pour la défense de cette vérité ; d'une foi, en un mot, qui nous donnant de notre Dieu des idées conformes à sa grandeur et à sa puissance, nous persuade d'une part qu'il peut guérir par une seule parole toutes nos maladies ; et de l'autre que nous sommes tout à fait indignes de le recevoir : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum : sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.*

Or, de cette foi qui nous fera connaître la distance infinie qui sépare le Créateur de la créature, le tout du néant, la majesté divine de notre faiblesse, naîtra une humilité sincère et profonde qui nous abaissera au-dessous de tout, nous fera sentir notre indignité, nous saisira d'une sainte frayeur en nous approchant de ce sacrement auguste, et nous établira dans les mêmes sentiments où était le Roi-Prophète, quand il s'écriait : *Comment l'arche du Seigneur viendra-t-elle chez moi? « Quomodo ingredietur ad me arca Domini? »* (II *Reg.*, VI, 9.) Mais ce seront ces vertus qui nous rendront dignes de nous approcher de ce sacrement dont l'arche n'était que la figure : *La foi qui est la vie du juste, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu* (*Rom.*, I, 17; *Hebr.*, XI, 6); *et avec laquelle on est capable de transporter les montagnes* (*Matth.*, XVII, 19); humilité à laquelle le Seigneur ne refuse rien, et qui sut attirer le Fils de Dieu du sein du Père éternel dans le sein d'une Vierge qui ne s'estimait que *la servante* (*Luc.*, I, 38) de celui dont elle fut jugée digne d'être la Mère. Tels furent les sentiments du centenier, qui doivent être la règle et le modèle des nôtres, mais que nous

(33) Ibi nolnit pergere, ne in regali filio videretur magis divitiis detulisse : hic ipse perrexit ne videretur in centurionis famulo conditionem despexisse servilem. (S. Ambr., *ib d.*)

(34) Si enim divitem honoras, propter personam ipsius honoras eum : si autem pauperem, honoras propter personam Christi. (Auctor *Oper. imper.*, hom. 82.)

(35) Certe id ita facit ut quanta sit centurionis fides perdiscamus : nisi enim ita fecisset, sed illico puerum sanasset, sincera illius fervensque fides ignota nobis fuisset. (*Hom.* 27.)

(36) Dicendo se indignum, præstitit dignum, non in cujus parietes, sed in cujus cor Christus intraret : neque enim hoc diceret cum tanta fide et humilitate, nisi illum quem timebat intrare in domum suam corde gestaret. (Serm. 6, *de verbis Dom.*)

(37) Quanto humilior, tanto capacior, tanto plenior. Colles enim aquam repellunt, valles implebuntur. (S. Aug., serm. 47, *de Temp.*)

connaîtrons encore mieux par les paroles suivantes :

Puisque moi qui suis un homme sujet à des commandants, mais qui ai des soldats sous moi, je dis à l'un : Allez là, et il y va ; et à l'autre, Venez ici, et il y vient ; et à mon serviteur, Faites cela, et il le fait. Tel est l'argument du centenier, suivant l'explication des Pères : *Puisque moi qui suis un homme sujet à des commandants ;* c'est-à-dire : « Vous êtes Dieu, et moi homme, je suis soumis à autrui, et vous n'êtes soumis à personne ; si donc moi qui suis homme, et sous la puissance d'un autre, j'ai cependant le pouvoir de commander ; de me faire obéir si exactement, que *je dis à l'un : Allez là, et il y va ; et à l'autre : Venez ici et il y vient ;* que ne pouvez-vous pas faire, vous qui êtes Dieu, qui ne dépendez de rien, et qui avez un empire absolu sur toutes les créatures de l'univers (38). » Il n'est donc pas nécessaire que vous vous donniez la peine de venir chez moi : *Domine, noli vexari. Non enim sum dignus, ut sub tectum meum intres* (*Luc.*, VI, 6) ; mais vous pouvez, ou par le seul mouvement de votre volonté, ou par le ministère des anges (S. Hier., *comm. in Matth.*, lib. VI), commander tout ce qu'il vous plaira, et vous serez aussitôt obéi : *Tantum dic verbo et sanabitur puer meus.* Or les paroles de ce centenier soumis à d'autres, mais qui a sous lui des soldats qui lui obéissent, nous donnent lieu de conclure deux choses.

1° La subordination qui doit être dans le monde *suivant l'ordre de Dieu, duquel émane toute puissance* (*Rom.*, XIII, 1) ; car, obéir avec soumission à ceux qui ont autorité sur nous, et commander avec douceur à ceux qui nous doivent obéissance, est un des points les plus essentiels de la morale de Jésus-Christ.

2° La parfaite soumission que nous devons avoir pour la loi de Dieu, dans quelque rang et dans quelque situation que nous puissions être. *Dieux de la terre* (*Psal.* XLVI, 10), vous qu'une dignité suprême place au-dessus de tout, et ne vous laisse rien voir qui ne soit au-dessous de vous, apprenez que vous êtes soumis à un Maître commun infiniment élevé au-dessus de vos têtes, et que l'obéissance que l'on vous rend, si elle est exacte, doit être la règle de celle que vous devez lui rendre. *C'est par moi*, dit la Sagesse, *que les rois règnent, c'est par moi que les princes commandent.* (*Prov.*, VIII, 15, 16.) Nos obligations envers vous, et les vôtres envers le Seigneur, sont renfermées dans ces paroles : car si les rois règnent par une autorité divine, c'est donc à nous *une nécessité de leur obéir, et de leur être soumis, non-seulement pour éviter leur colère, mais aussi pour satisfaire à notre conscience.* (*Rom.*, XII, 5), et puisque c'est Dieu qui vous fait régner : *Per me reges regnant*, c'est une conséquence infaillible que vous devez être à l'égard de Dieu dans la même dépendance où nous sommes à votre égard ; ainsi examinez soigneusement si vous êtes aussi exacts à obéir à la loi de Dieu, que le sont vos sujets à exécuter vos volontés : quels qu'ils soient, quoi que vous exigiez de leur obéissance, dès que vous dites à l'un, *Allez là, et il y va, et à l'autre, Venez ici, il y vient :* est-ce ainsi que vous en usez à l'égard du Seigneur ? et le prier-vous sans cesse, comme le saint Roi-Prophète, de vous faire connaître sa loi, dans la ferme résolution de la garder de tout votre cœur : *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam : et custodiam in toto corde meo.* (*Psal.* CXVIII, 34.) Mais admirons l'éloge que le Fils de Dieu fait de la foi du centenier.

Samedi. — *Jésus entendant ces paroles en fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivaient : Je vous le dis en vérité que je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël.* Quand l'évangéliste nous dit que Jésus entendant le discours du centenier, par lequel il le reconnaissait pour tout-puissant, éternel, indépendant, l'admira ; ne croyons pas que ce soit en lui un effet de surprise et d'étonnement, puisqu'il connaissait tout, qu'il ne pouvait être surpris de rien, et qu'il avait lui-même opéré par sa grâce la foi qu'il admirait dans cet homme : *Quis autem in illo fecerat fidem, nisi ipse qui mirabatur ?* (S. Aug., *Adv. leg. proph.*, lib. I, cap. 7) ; mais c'est-à-dire qu'il loua la foi de ce païen, avec la posture et les paroles d'un homme qui admire. Car tous les mouvements qui se sont passés en Jésus-Christ, d'admiration, de crainte, de colère, n'ont pas été, dit saint Augustin, les signes d'un esprit agité, mais les marques d'un Maître qui instruit : ainsi en paraissant par des effets extérieurs et volontaires admirer la foi du centenier, il a voulu nous faire entendre combien elle était digne de notre admiration (39). Et il assure qu'*il n'avait point trouvé une si grande foi dans Israël :* est-ce à dire qu'il préférait la foi de ce païen à celle des patriarches, des prophètes, de la sainte Vierge, et des apôtres ? Non, sans doute ; mais il a voulu seulement marquer que depuis le temps de sa prédication il n'en avait point trouvé une si grande en Israël même : *Non inveni tantam fidem in Israel.* Saint Jérôme estime que dans cette comparaison du centenier avec Israël, le Fils de Dieu a fait connaître que la foi des gentils devait être préférée à celle des Juifs (40) ; et, en effet, la suite de cet Evangile nous marque distinctement l'élection des uns et la réprobation des autres.

(38) Tu Deus, ego homo, ego sub potestate, tu vero sub potestate non es : si ergo ipse qui homo sum et sub potestate aliena tot tantaque facile possum efficere, quid est quod facere ipse non possis, qui et Deus es, et sub aliena potestate non es ? (S. Chrys., hom. 27 *in Matth.*)

(39) Omnes enim tales motus non perturbati animi sunt signa, sed magistri docentis. (*De Gen. cont. Manich.*, lib. I.)

(40) De præsentibus loquitur, non de omnibus retro patriarchis et prophetis, nisi forte in centurione fides gentium præponitur Israel. (*Ibid.*)

Aussi je vous déclare que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et seront assis dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob : mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs, et des grincements de dents. Il est aisé d'entendre par l'Orient et par l'Occident, que Jésus-Christ doit être reconnu par toutes les parties du monde, et que ceux qui paraissent les plus éloignés de lui, c'est-à-dire les païens, seront assis dans le royaume des cieux (*Luc.*, XXII, 29, 30), à la table que le Père éternel a préparée avec Abraham, Isaac, et Jacob, auxquels fut faite la promesse du royaume céleste, lorsqu'on leur fit celle de la terre de Chanaan. « Ce sera dans ce banquet, dit saint Augustin, où il n'y aura point d'autre nourriture que la justice, ni d'autre breuvage que la sagesse (41). » Car, selon la manière de l'Ecriture, la tranquillité et la joie de la béatitude éternelle nous est représentée en plusieurs endroits sous la forme d'un festin délicieux. (*Luc.*, XIV, 16 ; *Apoc.*, III, 20.)

Tandis que des étrangers seront assis à la table de l'Epoux, *les enfants du royaume, le peuple choisi de Dieu* (*Deut.*, VII, 6); en un mot, les Juifs en qui le Seigneur avait régné si longtemps, et auxquels ce royaume était destiné, mais qui en ont été exclus par leur ingratitude et leur peu de foi, *seront jetés dans les ténèbres extérieures*, c'est-à-dire dans l'enfer, comme l'expliquent les interprètes : là, par l'effet d'une douleur infinie, et d'un remords intérieur, on y pleurera, *Ibi erit fletus ;* là, par une suite de la fureur, du désespoir et de la rage, on y grincera les dents, *et stridor dentium. On y passera*, suivant l'expression de Job, *d'un froid excessif à une chaleur excessive* (*Job*, XXIV, 19); le feu y fera répandre un torrent de larmes qui ne serviront qu'à l'irriter, et le froid y excitera des grincements de dents horribles : *Ibi erit fletus et stridor dentium.*

Saint Jérôme se sert de ce passage pour prouver la résurrection des corps, « puisque dans l'enfer on y sera tourmenté dans ses membres (42). » Mais pour nous, servons-nous utilement de la réprobation des Juifs, qui nous est si bien marquée dans cet Evangile, pour craindre la nôtre : nous leur avons succédé dans les titres d'amis de Dieu, et de son peuple, craignons que d'autres ne nous succèdent, que notre ingratitude ne nous fasse perdre absolument le reste d'une foi languissante, *et qui est morte dès qu'elle subsiste sans œuvres* (*Jac.*, II, 20); que des peuples infidèles, auxquels on l'annonce avec tant de succès, n'en aient plus que nous, ne nous soient un jour préférés dans le royaume des cieux, et que nous soyons jetés avec les Juifs *dans cet étang de feu et de soufre* (*Apoc.*, II, 20), *où le ver ne mourra point, et où le feu ne s'éteindra jamais* (*Marc.*, IX, 43.) Imitons la foi du centenier, qui mérita que le Sauveur s'expliquât ainsi en sa faveur :

Allez, qu'il vous soit fait comme vous avez cru ; et son serviteur fut guéri à l'heure même. Remarquons ces paroles, qui renferment une belle vérité et une grande instruction : *Sicut credidisti fiat tibi ;* car elles nous font entendre que la mesure de notre foi est la règle des miracles, et des prodiges que le Sauveur opère en nous : ainsi le prince de la Synagogue crut que si le Fils de Dieu venait en sa maison, et qu'il imposât les mains sur sa fille, il lui redonnerait la vie : *il y fut, il lui prit la main, et il la ressuscita.* (*Matth.*, IX, 18 seqq.) L'hémorroïsse était persuadée que si elle pouvait toucher le bord de son vêtement, elle recouvrerait la santé : *elle le toucha, et elle fut guérie à l'instant.* (*Ibid.*, 22.) Le centenier, par une foi plus vive et plus excellente, est convaincu qu'il n'est point besoin que le Sauveur vienne chez lui, qu'il touche son serviteur, ou que son serviteur le touche, mais que d'une seule parole il peut le guérir : *et les choses arrivèrent comme il l'avait cru, et son serviteur fut guéri à l'heure même.*

D'où nous devons conclure que si le Seigneur opère si peu de choses en nous, c'est que nous croyons peu en lui. Voilà la source de tous nos malheurs; rougissons de notre peu de foi : et *demandons-en au Seigneur l'accroissement et l'augmentation* (*Luc.*, XVII, 5) ; faisons-lui des demandes dignes de lui avec autant de confiance que d'ardeur et de zèle, et soyons sûrs que nous en obtiendrons l'effet. Or la plus agréable pour lui, et la plus utile pour nous que nous lui puissions faire, c'est de lui demander de nous délivrer de telle ou telle passion qui nous domine depuis si longtemps, de nous donner telle ou telle vertu à laquelle nous avons une si grande opposition, et de laquelle néanmoins nous avons un si grand besoin; de nous ôter la lèpre de nos âmes : de nous guérir, en un mot, de cette paralysie qui nous ôte tout mouvement, c'est-à-dire de l'impuissance où nous sommes de faire le bien de nous-mêmes : car, voilà les vrais et les uniques biens que nous devons demander au Seigneur avec foi et avec confiance, pour mériter d'entendre ce que le Sauveur dit aujourd'hui au centenier : *Qu'il vous soit fait comme vous avez cru :* « *Sicut credidisti, fiat tibi.* »

DEVOIRS DES MAITRES ET DES SERVITEURS.

Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur. (*Matth.*, VIII, 6.)

L'affection que le centenier témoigne pour son serviteur par le zèle et l'empressement qu'il a de lui procurer la guérison ; et les bonnes qualités de ce serviteur si soumis, qu'il fait tout ce que son maître lui dit de faire : *Et dico .. servo meo : Fac hoc, et*

(41) Ubi cibus justitia, ubi potus sapientia. (*De verb. Dom.*, serm. 6, c. 4.)

(42) Si fletus est oculorum et stridor dentium, vera est ergo et eorumdem membrorum resurrectio. (*Loc. cit.*)

facit, nous donnent lieu d'examiner deux choses: la première, ce que les maîtres doivent à leurs serviteurs; la seconde, ce que les serviteurs doivent à leurs maîtres.

1. Nous pouvons réduire les devoirs des maîtres à deux principaux : à traiter leurs serviteurs en chrétiens, et en hommes.

En effet, puisque vos serviteurs sont chrétiens, vous devez donc vous occuper de leur salut, c'est-à-dire avoir soin de les instruire dans les principes de leur religion; de les envoyer aux lieux où se font les instructions, de les reprendre quand ils sont déréglés; de veiller enfin sur leur conduite; car, dit l'Apôtre (*I Tim.*, V, 8.) : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, et est pire qu'un infidèle. Il a renoncé à la foi : « Fidem negavit,»* non par ses paroles, mais par ses actions; or, *c'est par des actions*, et non par des paroles que l'Apôtre saint Jacques *veut que l'on témoigne sa foi.* (*Jac.*, II, 18.) Aussi saint Augustin (*in Psal.*), expliquant les devoirs des maîtres envers les serviteurs, dit que les pères de famille doivent se considérer comme des pasteurs domestiques, et qu'ils sont autant obligés d'instruire dans leurs maisons, que les pasteurs le sont d'enseigner dans les églises. Voici donc le premier devoir des maîtres : d'avoir soin du salut de leurs serviteurs, et de faire tout ce qu'ils peuvent pour le leur procurer; d'où il est aisé de conclure que de les laisser vivre dans l'ignorance, parce qu'on ne daigne pas les instruire, ou qu'on leur refuse le temps d'aller aux instructions de leurs pasteurs; que de leur donner un exemple pernicieux qui leur fait croire permis ce qu'ils voient faire impunément à ceux qu'ils jugent plus éclairés qu'eux; en un mot, que de les faire servir à des actions criminelles en les rendant malgré eux complices de nos crimes, c'est avoir renoncé à la foi, et être pire qu'un infidèle : *Fidem negavit, et est infideli deterior.*

Mais il ne suffit pas d'avoir soin de l'âme, il faut encore avoir soin du corps; car si vos serviteurs sont chrétiens, ils sont hommes, et méritent en cette qualité d'être traités avec douceur et indulgence. Il faut, selon l'ordre de la charité, les préférer à ceux qui ne nous appartiennent en rien, au lieu que souvent on préfère des étrangers à ses domestiques, en faisant par vanité pour les uns ce que la justice requiert de nous pour les autres. Comprenons bien deux vérités importantes, qui nous empêcheront d'avoir pour nos serviteurs aucune aigreur, ni aucune dureté.

La première, c'est qu'ils nous sont semblables selon la nature, et selon la grâce : *Ce sont nos frères, la chair de notre chair* (*Gen.*, XXXVII, 27), les enfants du même Père, les héritiers d'un même patrimoine. Le saint homme Job était bien persuadé de cette vérité, quand il disait: *Vous savez, mon Dieu, si j'ai jamais refusé d'entrer en cause avec mes serviteurs, quand ils ont eu quelque différend avec moi; et si j'en avais usé autrement, qu'aurais-je à vous répondre, lorsque vous me demanderez si j'ai été formé d'une autre main, ou d'une autre manière qu'eux : « Nunquid non in utero fecit me qui et illum operatus est : et formavit me in vulva unus? »* (*Job*, XXXI, 13 seqq.)

La seconde, c'est que nous avons affaire à un Maître, à l'égard duquel les cèdres du Liban sont confondus avec les plus petits arbrisseaux de la terre, et devant qui nous ne sommes tous que *cendre et poussière* (*Gen.*, XVIII, 27); et c'est la raison dont se sert l'Apôtre pour convaincre les maîtres de l'obligation qu'ils ont, tantôt *de rendre à leurs serviteurs ce que la justice et l'équité demandent d'eux* (*Coloss.*, IV, 1); tantôt de les traiter avec douceur et humanité, *leur relâchant les peines dont ils les ont menacés*, parce que, leur dit-il, vous avez un Maître commun dans le ciel qui n'aura point d'égard à la condition des personnes : *Scientes quia, et illorum, et vester Dominus est in cœlis : et personarum acceptio non est apud eum.* (*Ephes.*, VI, 9.) Ainsi, gourmander sans cesse des serviteurs, n'ouvrir la bouche que pour les menacer, ne pas leur pardonner la moindre faute, quelque bonne volonté qu'ils aient d'ailleurs (défaut souvent ordinaire à ceux, et à celles qui se piquent le plus de dévotion, mais qui n'ont du feu de la charité que la lumière qui brille au dehors, sans en avoir la chaleur qui doit échauffer le dedans); les envoyer dans les hôpitaux dès qu'ils sont attaqués de la moindre maladie, au lieu de les retenir dans sa maison; à l'exemple du centenier qui garde son serviteur dans la sienne, quoique sa paralysie le rendît inutile à son maître; *Puer meus jacet in domo paralyticus;* s'emporter contre eux avec fureur, et sortant de toutes les règles de la bienséance, se servir de paroles indignes, et en venir même jusqu'aux coups: nous pouvons bien assurer que ce n'est pas traiter ses domestiques en hommes, mais en bêtes.

2. Tels sont les devoirs des maîtres envers leurs serviteurs : quant aux devoirs des serviteurs envers leurs maîtres, réduisons-les pareillement à deux, savoir, dans la fidélité et dans l'obéissance.

Fidélité, qui consiste non-seulement à ne pas prendre ce qui n'est point à soi, ou, comme l'explique l'Apôtre, à ne détourner rien du bien de son maître, *non fraudantes* (*Tit.*, II, 10), mais encore à le ménager avec tout le zèle, l'affection, et l'exactitude possible. Ainsi tout prospéra dans la maison de Pharaon, tant que Joseph la gouverna, parce que préférant les intérêts de son maître aux siens, ou que trouvant ses intérêts confondus avec ceux de son maître, il s'appliqua à son service avec un attachement et une fidélité inviolables. (*Gen.*, XLI, 46 seqq.) Ainsi dans la parabole de l'Evangile, *Le maître ayant fait venir ses serviteurs, loue ceux qui lui rapportent autant de talents qu'il leur en avait confié, et chasse celui qui avait enfoui le talent qu'il lui avait mis entre les mains, au lieu de le faire profiter.* (*Matth.*,

XXV, 19 seqq.) Fidélité, qui engage les serviteurs à cacher avec prudence tout ce qui peut faire tort à la famille à laquelle ils sont attachés, leur fonction étant d'agir, mais de voir comme s'ils ne voyaient point, et de ne parler jamais de ce qu'ils savent : car ils sont obligés de conserver l'honneur et la réputation de leur maître, et d'en épouser en tout les intérêts, tant qu'ils ne sont pas contraires à ceux du Seigneur, qui est le premier, ou, pour mieux dire, l'unique Maître des uns et des autres.

Ajoutons que les serviteurs doivent l'obéissance à ceux à qui ils appartiennent, à l'exemple de celui de l'Evangile, toujours prêt à faire sans aucune réplique ce que son maître exige de lui : *Et dico... servo meo : Fac hoc, et facit.* C'est ce que l'apôtre saint Paul répète en plusieurs endroits, ses Epîtres étant remplies de règles admirables pour toutes les conditions de la vie ; tantôt il exhorte les serviteurs *à être bien soumis à leurs maîtres, à leur complaire en tout, à ne les contredire en rien* (*Tit.*, II, 9) ; tantôt *à ne pas les servir seulement lorsqu'on les regarde, comme s'ils ne pensaient qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et crainte de Dieu* (*Coloss.*, III, 22) ; tantôt enfin, *à obéir à ceux qui sont leurs maîtres selon la chair, comme à Jésus-Christ* (*Ephes.*, VI, 5), c'est-à-dire à regarder Jésus-Christ en la personne de leurs maîtres : car, comme les premiers chrétiens, qui étaient presque tous esclaves, auraient pu croire que l'excellence de la grâce à laquelle ils étaient appelés, faisait qu'il était indigne d'eux de s'assujettir aux hommes, en servant un si grand Maître, l'Apôtre a cru devoir leur faire entendre qu'ils devaient demeurer dans l'état où la Providence les avait mis, et même recommander fortement l'obéissance aux inférieurs, afin d'établir l'ordre et la subordination : ainsi il écrit aux fidèles de Corinthe : *Si vous avez été appelés à la foi étant esclaves, ne vous en mettez point en peine ; mais quand même vous pourriez devenir libres, usez plutôt pour votre bien de cette condition d'esclave* (*I Cor.*, VII, 21) ; ainsi il veut qu'on *rende à chacun ce qui lui appartient, le tribut à qui l'on doit le tribut, la crainte à qui l'on doit la crainte, l'honneur à qui l'on doit l'honneur* (*Rom.*, XIII, 7) ; ainsi saint Pierre ordonne aux serviteurs d'obéir sans leur laisser la faculté de répondre, ni le droit d'examiner si leurs maîtres le méritent, ou ne le méritent pas, *et non-seulement à ceux qui sont doux et bons, mais à ceux qui sont rudes et fâcheux.* (*I Petr.*, II, 18.) Sur quoi saint Augustin s'adressant à ceux que la nécessité engage dans la servitude, leur fait parler Jésus-Christ en ces termes : « Servez des maîtres qui ne le méritent pas, parce que j'ai le premier servi des personnes qui en étaient indignes ; vous n'êtes pas devenus chrétiens pour dédaigner ensuite de servir ; je n'ai pas fait que les serviteurs et les esclaves devinssent libres, mais que de mauvais serviteurs qu'ils étaient auparavant, ils devinssent de bons serviteurs (43). »

Belle consolation, et instruction importante en même temps pour ceux qui se trouvent soumis au gouvernement et à l'autorité d'autrui, de voir que *le Fils de Dieu s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.* (*Philipp.*, II, 7, 8.) Ce qui a fait dire au grand saint Augustin qu'il a épuisé sa toute-puissance dans la recherche des moyens qui pouvaient le rabaisser : *Quo ulterius progrederetur non habebat.* Providence admirable du Seigneur, qui n'est pas demeuré dans sa grandeur où il n'aurait pu être imité que par les grands, mais qui a aimé quitter le séjour de sa gloire pour venir ici-bas nous donner l'exemple de l'humilité et attacher notre salut à la pratique d'un précepte qui peut être accompli par les petits et par les grands ; par les serviteurs, à qui leur état fournit tant d'occasions de s'humilier et de se soumettre ; et par les maîtres, qui peuvent et qui doivent s'abaisser et se soumettre, à l'exemple d'un Dieu humilié et anéanti.

Seigneur, comme vous êtes venu pour être le modèle que nous devons suivre en toutes choses, nous n'avons qu'à imiter les exemples que vous nous avez donnés pour être de bons maîtres et de bons serviteurs. La patience que vous avez eue à soutenir les faiblesses de vos disciples ; la bonté avec laquelle vous vous êtes inquiété de leurs besoins et avez pourvu à leurs nécessités, nous instruisent de l'indulgence, de la douceur, et de l'affection que nous devons avoir pour ceux qui dépendent de nous. La soumission et l'obéissance que vous avez toujours rendue à votre Père, déclarant que vous n'êtes venu en ce monde que *pour suivre et exécuter sa volonté* (*Hebr.*, X, 7), nous font connaître ce que nous devons à ceux qui ont autorité sur nous. Mais comme le vrai moyen de commander, et d'obéir en véritables chrétiens, est de vous être parfaitement soumis ; donnez-nous, Seigneur, cette soumission à votre loi qui nous est si nécessaire dans quelque état que nous puissions être ; c'est la grâce que nous vous demandons comme le moyen le plus assuré pour arriver un jour à votre gloire. Ainsi soit-il.

IV^e^ DIMANCHE APRÈS LES ROIS.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. VIII, v. 23-27.

Quoique cet Evangile soit la suite de celui de dimanche dernier, il est certain néanmoins que le miracle que Jésus-Christ opère aujourd'hui a précédé la guérison du lépreux, et celle du serviteur du centenier ; comme le Fils de Dieu avait déjà parcouru

(43) Dicit tibi Christus : Serve, prior servivi indignis ; non ideo Christianus factus es ut dedigneris servire. Non feci de servis liberos, sed de malis servis bonos servos. (*In Psal.* LXXXIII.)

toute la Galilée prêchant dans les synagogues, guérissant tous les malades et laissant partout où il passait des vestiges d'une bonté et d'une puissance toute divine ; en sorte que, *Sa réputation étant répandue dans toute la Syrie, on lui amenait de toutes parts des possédés, et des personnes affligées de divers maux.* (*Matth.*, IV, 24.) *Un jour* (dans la première année de sa prédication) *qu'il se vit environné d'un grand peuple*, jusqu'à en être presque accablé, il commanda qu'on le passât à l'autre bord du lac de Génésareth, ou de la mer de Galilée ou Tibériade, *pour aller au pays des Géraséniens* : les grands lacs et les amas d'eau chez les Juifs s'appelaient du nom de mer.

Jésus étant entré dans une barque, ses disciples le suivirent. Le Sauveur du monde, après avoir fait plusieurs miracles sur terre, s'embarque sur l'eau dans le dessein de se faire reconnaître par un nouveau prodige pour le Seigneur de la terre et de la mer, et réfuter ainsi les vaines fables des païens, qui, n'estimant pas qu'un Dieu seul fût capable de gouverner l'univers, en avaient fait trois parts qu'ils avaient soumises à trois dieux différents. La barque dans laquelle il entre, disent les Pères (44), c'est l'Église, vaisseau précieux, lequel, chargé du trésor inestimable du sang de Jésus-Christ qui a racheté le genre humain, sous la conduite du Seigneur, par l'aide et le ministère des apôtres et de leurs successeurs, par le souffle et le mouvement de l'Esprit-Saint, après avoir essuyé une infinité de bourrasques et de tempêtes, doit un jour arriver au port de la bienheureuse éternité.

Si les évêques et les pasteurs sont les capitaines et les lieutenants de ce vaisseau, il faut conclure, 1° qu'à moins qu'il n'y ait une parfaite subordination des inférieurs aux supérieurs ; que celui qui commande ne soit exactement et promptement obéi par celui qui lui est soumis, ce vaisseau mal conduit au dedans, sera peu en état de résister aux orages du dehors ; 2° que le commandant doit avoir autant d'expérience que de capacité ; car qui serait celui qui voudrait se mêler de conduire un vaisseau, sans jamais avoir été sur mer, et sans en connaître la moindre manœuvre ? C'est pour cela que l'Apôtre veut qu'un évêque ait tant de bonnes qualités, sans en avoir de mauvaises : *Il faut*, dit-il, *qu'il soit irrépréhensible, sobre, prudent, grave, modeste, chaste, capable d'enseigner* (I *Tim.*, III, 2) ; *qu'il ne soit point altier, ni colère, ni sujet au vin, ni prompt à frapper, ni amateur d'un gain sordide.* (*Tit.*, I, 7.) Un ministre de l'Evangile, dit saint Grégoire (orat. 1), doit posséder toutes les vertus dans un degré éminent ; il doit être autant au-dessus des autres par sa piété, que par son rang ; il doit avoir une grande vigilance, car que sert-il d'être rempli de lumières et de connaissances si, au lieu de veiller et de donner ses ordres soi-même, l'on se repose de ses devoirs sur des personnes peu habiles ou négligentes ? et un vaisseau en fera-t-il moins naufrage pour avoir un capitaine capable et expérimenté, qui dormirait tranquillement pendant l'orage, et dans le fort du péril ?

Lundi. — Les ennemis du monde ne sont ni si rusés ni si à craindre que les ennemis de l'Église : plût à Dieu cependant que ceux qui tiennent le timon de ce vaisseau fussent aussi exacts à veiller que le sont ceux qui commandent sur terre, ou sur mer ! jamais on ne les verrait quitter le poste qu'on leur a confié : on les verrait toujours s'instruire de plus en plus de leurs devoirs, appliqués et vigilants à le faire faire à ceux qui sont sous leur conduite ; tantôt, empêcher l'orage de se former, tantôt le dissiper dès qu'il commence à paraître ; car, quoique l'Église soit gouvernée par Jésus-Christ, elle ne laisse pas d'être souvent agitée de diverses tempêtes. C'est pour cela qu'il entre aujourd'hui dans la barque avec ses disciples ; il voulut, disent les Pères, leur faire voir dans cette mer agitée, non par les lois ordinaires de la nature, mais par l'ordre et la puissance de celui qui tire *le vent de ses trésors* (*Jerem.*, X, 13), *et qui a donné des bornes à la mer* (*Job.*, XXXVIII, 11) : il voulut, dis-je, leur faire voir une figure des orages qu'ils auraient à souffrir, et leur montrer dans cette mer calmée tout d'un coup par l'autorité de sa parole, la confiance qu'ils devaient avoir en lui : « Tel est le dessein du Sauveur dans ce miracle, de faire craindre ses disciples pour les obliger d'avoir recours à lui, et pour leur montrer un échantillon de sa puissance à la prière qu'ils lui en feraient (45). » Il veut exercer leur foi, les former comme des athlètes aux combats qu'ils devaient soutenir un jour par toute la terre ; les ébranler pour les affermir ; les effrayer en sa présence pour avoir lieu de les rassurer tellement, qu'ils fussent intrépides, quand il serait éloigné d'eux.

« Ils avaient vu, dit saint Chrysostome, plusieurs malades guéris miraculeusement ; mais ils n'avaient point encore éprouvé en eux-mêmes cette puissance qu'il avait exercée sur les autres : or, comme nous ressentons bien mieux ce qui se passe en nous, que ce qui se passe en autrui ; qu'entre les apôtres il n'y avait ni aveugles, ni boiteux, ni malades ; il permet qu'une tempête s'élève, afin que délivrés par son moyen d'un péril évident, ils s'attachent plus fortement, et avec plus de confiance à celui dont ils ont éprouvé la bonté et la toute-puissance (46) »

(44) Navis ista est Ecclesia, quæ navigantibus apostolis, gubernante Domino, flante Spiritu sancto, portat magnum et inæstimabile pretium quo totum mundum sanguine Christi mercata est. (Auctor *O. er. imperf.*, hom. 25.)

(45) Idcirco ut discipulos in timorem mitteret et auxilium postulare et, sumque potentiam rogantibus manifestaret. (Orig., hom. 9, *in Matth.*)

(46) Nam cum non patiatur aliquis sentiat quæ in alienis fiunt corporibus, et quæ in seipso, oportebat discipulos ejus qui plurimos in dies liberari videbant, nec ita esse quid ipsi experirentur et negligentiores erant, ut magis obligarentur in seipsis omnipotentiam ejus inspicere : cumque nec clau-

Ils suivent le Fils de Dieu qui entre le premier dans la barque : *Secuti sunt eum discipuli ejus.*

Consolation infinie pour ceux qui se trouvent dans les afflictions et les disgrâces de la vie, de savoir que le Sauveur est à leur tête, et qu'il a souffert avec eux tout ce qu'ils souffrent après lui : mais remarquez qu'il renvoie le peuple : *Dimittentes turbas* (*Marc.*, IV, 36) ; qu'il ne prend avec lui que ses disciples, « parce qu'il était question de leur faire voir dans un grand péril une image des orages et des tourbillons qu'ils devaient essuyer de la part des gentils, des Juifs, des rois, du peuple, et des démons, qui se sont tous tellement réunis contre l'Église, qu'il s'en est formé une tempête générale dans tout le monde (47). » Ce qui nous fait comprendre que la vie la plus tranquille, n'est pas la plus désirable pour un chrétien ; qu'il vaut mieux se trouver dans la tempête avec Jésus-Christ comme ses apôtres, que de rester en sûreté sur la terre, éloigné de lui comme ce peuple ; que plus il nous envoie d'afflictions et de tribulations, plus nous devons reconnaître les desseins de sa miséricorde sur nous, et qu'il n'est point de chrétien qui ne doive être dans la disposition de lui faire la même réponse que lui firent les enfants de Zébédée, quand il leur demanda : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? Oui*, lui dirent-ils, *nous le pouvons* (*Matth.*, XX, 23) ; mais sitôt qu'ils furent éloignés du bord,

Mardi. — *Il s'éleva sur la mer une si grande tempête que la barque était couverte de vagues, et lui cependant dormait.* Ne croyons donc pas que pour être avec Jésus-Christ on soit exempt de souffrir ; au contraire, parce qu'on est avec lui, qu'il nous aime et nous chérit, c'est pour cela qu'il nous expose souvent à de plus grands périls, et à des persécutions plus violentes ; car la vie de l'homme, et principalement du chrétien, est une guerre perpétuelle : *Militia est vita hominis super terram* (*Job*, VII, 1) ; et toute sa ressource et son devoir est de recourir au Seigneur, de se confier en lui, d'implorer sa grâce pour être toujours victorieux de ses ennemis visibles et invisibles ; d'être ferme et inébranlable dans les plus grands périls, et de lui dire pour ce sujet avec une entière confiance : *Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi*, (*Rom.*, VIII, 31.) Ce sont ces croix et ces peines que Dieu accompagne toujours de l'onction de son Esprit, et *de cette huile de joie* (*Psal.* XLIV, 8) que sa grâce répand dans le cœur, qui nous sont si bien marquées dans l'Épître que l'Apôtre adresse aux fidèles de Corinthe : *Je suis bien aise*, leur écrit-il, *que vous sachiez l'affliction qui nous est survenue en Asie, qui a été si grande, et tellement au-dessus de nos forces, que la vie nous était devenue ennuyeuse : aussi avons-nous prononcé en nous-mêmes l'arrêt de notre mort, et Dieu l'a permis ainsi, afin que nous ne missions point notre confiance en nous, mais en Dieu, qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés de si grands périls : qui nous en délivre encore, et nous en délivrera à l'avenir* (II *Cor.*, I, 8 seqq.) ; et ailleurs il leur dit : *Nous sommes affligés, mais non accablés : agités de grands troubles, mais non destitués d'espérance, persécutés, mais non pas abandonnés.* (II *Cor.*, IV, 8, 9.)

Or, c'étaient ces persécutions et ces angoisses que les apôtres devaient souffrir, qui leur sont représentées aujourd'hui par cette barque qui était toute couverte de vagues, et qui se remplissait déjà d'eau : *Et fluctus mittebat in navim, ita ut impleretur navis* (*Marc*, IV, 37) ; *et cependant Jésus dormait.* « Nous naviguons, dit saint Augustin, sur la mer orageuse du monde où les vents et les tempêtes ne manquent pas, c'est-à-dire les tentations et les persécutions ; nous sommes près souvent de succomber sous la force des unes et le poids des autres ; d'où vient cela ? C'est que Jésus dort et que nous n'avons pas soin de le réveiller ; il dort en nous quand nous dormons à son égard, et que notre foi est assoupie (48). » *Celui*, dit le Prophète, *qui garde Israël ne dormira point, ne sommeillera point* (*Psal.* CXX, 3) ; *il dort, mais son cœur veille.* (*Cant.*, V, 2.) Il dort pour être éveillé ; car le Seigneur n'envoie aux justes et aux pécheurs tant de tribulations, que pour leur faire ressentir le besoin qu'ils ont de lui, et pour les obliger de recourir à lui. « En effet, dit saint Chrysostome, la tempête s'élève, et Jésus dort d'un sommeil volontaire, parce que s'il avait été éveillé, les apôtres n'auraient pas assez craint, et auraient négligé de lui demander de les délivrer d'un péril qu'il aurait vu lui-même de ses yeux (49). »

Mercredi. — Heureux et trop heureux ceux que le Seigneur frappe *de cette verge de direction* (*Psal.* XLIV, 7), pour réveiller en eux leur foi languissante et assoupie ; mais qu'ils prennent garde, au lieu de recourir à lui, suivant les desseins de sa miséricorde sur eux, de se heurter alors contre deux écueils dangereux.

Le premier, c'est le murmure, comme ces malades près d'entrer en léthargie, qui s'emportent contre ceux qui les agitent pour les empêcher de tomber dans un sommeil fatal : car combien voyons-nous de ces chrétiens qui s'irritent contre le Ciel dans les affli-

dissent ipsi nec cæci, nec alia ægrotatione laborarent, tempestatem fieri permittit ut liberati ab ea manifestiorem beneficiorum ejus in se sensum haberent. (Hom. 29, *in Matth.*)

(47) Ubi Christus Ecclesiæ suæ navem mare sæculi transiturus ascendit, gentium, Judæorum turbines, persecutionum procellæ, vulgi nubes, dæmonum nebulæ sic ruunt ut totius mundi hæret una tempestas. (S. Petr. Chrys., serm. 20.)

(48) Navigamus per quoddam stagnum, et ventus et procellæ non desunt, tentationibus hujus sæculi prope oppletur nostrum navigium ; unde autem fit, nisi quia dormit Jesus ? quid est autem dormire Jesum ? fides ima quæ est de Jesu obdormivit. (*Præfat. Enarr. in Psal.* XXV.)

(49) Si evigilantem viderent, non adeo pertimuissent, ut petere ab eo salutem qui pericula eorum videret, neglexisset. (*Loc. cit.*)

tions et les adversités; qui font un poison de ce qui devrait être leur remède; et qui ne se servent des fléaux que la miséricorde de Dieu leur envoie, que pour se soulever contre lui : semblables à ces Juifs dont parle le prophète Isaïe, qui disent : *Nos ennemis ont détruit nos maisons de briques, nous en rebâtirons de pierre de taille; ils ont coupé nos sycomores, nous remettrons des cèdres en leur place* (*Isa.*, IX, 10); au lieu d'en être plus soumis, ils sont plus insolents, ils s'opiniâtrent contre leurs disgrâces, renouent les nœuds que la Providence avait rompus, et font tout ce qu'une prudence charnelle peut leur suggérer pour se soustraire à la puissance divine.

Le second écueil qu'il faut éviter, c'est le désespoir : comme ceux qui étant dans un péril d'où ils pourraient sortir, que la crainte aveugle et préoccupe tellement, qu'ils s'y enfoncent eux-mêmes, sans pouvoir se servir du secours qu'on leur présente; tels sont certains pécheurs, qui ayant tout sacrifié à leurs passions pendant leur vie, s'ils tombent dans une maladie mortelle, quand on leur fait entendre qu'ils doivent profiter du peu de temps qui leur reste pour retourner au Seigneur, le remords du passé, la crainte de l'avenir, l'énormité et la multitude de leurs crimes, l'enfer qu'ils voient entr'ouvert, les troublent et les agitent tellement, que désespérant de la miséricorde de Dieu, ils disent comme Caïn, que *leur péché est trop grand pour en obtenir le pardon* (*Gen.*, IV, 13), et renoncent ainsi à leur salut en perdant l'espérance qui en est la base et le fondement.

Or, sachons que Dieu étant aussi bon et aussi miséricordieux qu'il l'est, voilà le plus grand et le plus énorme de tous les crimes; ce qui a fait dire à un Père, que Judas fut moins criminel en livrant le Sauveur à la mort, qu'en se la procurant à lui-même : parce qu'en vendant le Fils de Dieu, il avait péché contre la justice, et qu'en se désespérant il pécha contre la miséricorde.

Apprenons donc à ne désespérer jamais de la bonté de Dieu, quelque coupables que nous soyons envers lui : *Ne craignez point*, dit Samuel, en parlant à un peuple criminel, *il est vrai que vous avez fait tout ce mal; mais néanmoins ne quittez point le Seigneur.* (*I Reg.*, XII, 20.) Tel est l'usage que nous devons faire des tentations, des maladies, des disgrâces, des afflictions (car voilà toutes les tempêtes que le Seigneur nous suscite pour notre salut et notre sanctification) : c'est de retourner à lui, de reconnaître la main de Dieu dans celle de cet ennemi qui nous persécute, de la baiser, et de dire comme Job : *Manus Domini tetigit me* (*Job.*, XIX, 21); c'est d'adorer sa justice, de remercier sa miséricorde, qui ne nous punit en ce monde que pour ne nous pas punir en l'autre. Vérité dont saint Augustin était si fort persuadé, quand il disait à son Dieu, que dans les amertumes dont il l'abreuvait, il y reconnaissait sa miséricorde envers lui : *Aderas, Domine, misericorditer sæviens.* (S. Aug., *Confess.*, lib. I, cap. 2.) Mais sans sortir de notre Evangile, si le Sauveur expose aujourd'hui ses apôtres dans un si grand péril, n'est-ce pas par un pur effet de sa bonté pour eux, puisqu'il n'excite cette tempête que pour leur instruction et la nôtre? Ils entrèrent dans les desseins du Fils de Dieu; car ils recoururent à lui, ainsi que le rapportent les évangélistes.

Jeudi. — *Ses disciples s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* Puisque le Seigneur exauça la prière de ses apôtres en les délivrant du péril où ils étaient, mais aussi puisqu'il les reprit de leur peu de foi, il fallait que leur prière fût imparfaite. Examinons ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans la manière dont ils vont à lui, pour profiter de l'un, et éviter l'autre.

Voilà d'abord en quoi ils doivent être l'objet de notre imitation : car, comme on ne peut douter que le dessein de Dieu dans les tribulations qu'il nous envoie, est de nous faire retourner à lui, ne perdons pas un instant à nous en approcher comme eux : *Et accesserunt ad eum discipuli ejus.* Non qu'il nous exauce toujours dans le moment que nous l'invoquons : comme il s'est éloigné de nous, parce que nous l'avons forcé de s'en éloigner, ou parce qu'il veut nous éprouver, il attend quelquefois à nous donner son secours dans l'extrémité, afin de nous attacher plus fortement à lui, quand nous connaissons mieux le besoin que nous avons de son aide, et de sa grâce : ainsi il ne délivre Béthulie réduite à l'extrémité (*Judith.*, XIII, 17); Susanne qu'on mène au supplice (*Dan.*, XIII, 46); David assiégé par Saül (*I Reg.*, XXIII, 13), que quand il ne leur reste plus aucune espérance humaine; ainsi il n'apaise la tempête que quand la barque est près de périr.

C'est donc dans les afflictions qu'il faut promptement recourir à Dieu, et nous en approcher par les prières, par les larmes, par les jeûnes, par le changement de vie; reconnaître que si la tempête nous tourmente, c'est un effet de nos péchés, et que le vrai moyen de l'apaiser, c'est de les effacer : il faut éveiller le Sauveur qui dort en nous, c'est-à-dire notre foi endormie : *Quare dormit Jesus, nisi quia dormit fides tua?* (S. Aug.) lui adresser ces paroles du Prophète : *Exsurge, quare obdormis, Domine* (*Psal.* XLIII, 23)? et lui dire avec ses apôtres : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Seigneur, « Domine; »* reconnaître sa puissance, n'avoir recours qu'à lui comme au seul qui peut nous secourir, bien loin de faire comme tant de mauvais chrétiens, qui dans le temps de la tribulation tombent dans l'abattement, ou qui ne se relèvent que pour courir aux moyens humains : non qu'il faille les négliger, puisque la Providence veut que nous nous en servions, mais toujours avec subordination et résignation aux ordres de Dieu : Sauvez-nous, *Salva nos;* implorer sa miséricorde et sa bonté; le prier *de venir à notre aide* (*Psal.* XXXIV, 2) : *nous périssons,*

« *perimus;* » lui exposer nos besoins, et le péril où nous sommes. Ainsi, réduits quelquefois à un état d'ennui et de désolation, accablés par la dureté de ce créancier, rebutés par la prévention de ce magistrat, abandonnés par la lâcheté de cet ami, prêts ou à tomber dans le désespoir, ou à nous élever contre Dieu, ou à nous servir de moyens illicites pour nous tirer de cette misère qui nous accable, de cet ennui qui nous dévore, de cette injustice qui nous opprime; jetons-nous au pied du Crucifix, embrassons-le étroitement, mettons-y toute notre espérance, disons au Seigneur avec le Prophète : *J'ai été poussé si rudement, que j'ai été prêt de tomber; mais, Seigneur, vous m'avez soutenu* (*Psal.* CXVII, 13); *j'ai espéré en vous et je ne serai point confondu.* (*Psal.* XX, 2.) Adressons-lui ces paroles de Josaphat : *Nous n'avons pas assez de force de nous-mêmes pour pouvoir résister à cette multitude d'ennemis qui vient fondre sur nous, et tout ce qui nous reste à faire, c'est d'élever nos yeux vers vous, mon Dieu* (II *Paral.*, XX, 12), *d'où nous attendons tout le secours dont nous avons besoin* (*Psal.* CXX, 1), et que nous ne pouvons recevoir que de vous.

En un mot, prions le Sauveur, comme saint Pierre, de nous tendre la main pour nous soutenir, parce que nous enfonçons dans les eaux de l'iniquité. « On vous a dit une injure, c'est un vent; vous êtes en colère, c'est un flot; le vent souffle, le flot s'élève; le vaisseau est en danger, votre cœur est en péril, recourez au Seigneur (50). » *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.* (*Hebr.*, IV, 16.) Jetez l'ancre, fixez-vous par l'espérance qui est l'ancre de votre salut, « éveillez Jésus-Christ endormi; réveillez votre foi assoupie, votre âme se tranquillisera, et votre vaisseau sera délivré (51); » car autrement si vous vous appliquez à l'injure qu'on vous a dite, vous en tirerez vengeance : le flot entrera dans le fond de votre âme, vous en serez submergé, et vous ferez naufrage, parce que vous n'avez pas éveillé Jésus endormi, parce que le souffle de l'esprit malin a éteint en vous la lumière de votre foi.

En quoi donc les apôtres manquèrent-ils, puisque nous trouvons dans leurs actions et dans leurs paroles ce que nous devons dire et faire dans le temps de l'orage et de la tempête? et cependant le Sauveur leur répond :

Vendredi. — *Pourquoi êtes-vous timides, ô hommes de peu de foi? et se levant en même temps il commanda aux vents et à la mer de s'apaiser, et il se fit un grand calme.* La faute dans laquelle tombèrent les apôtres, fut de n'avoir pas assez de confiance au Sauveur; ils se troublèrent et s'agitèrent, doutant s'il pensait à eux : *Non ad te pertinet, quia perimus?* (*Marc.*, IV, 38), au lieu qu'ils doivent dire avec David plus éclairé qu'eux : *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrai-je* (*Psal.* XXVI, 1)? *et quand je marcherais parmi les ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal, puisque vous êtes avec moi* (*Psal.* XXII, 4). Ils devaient être forts comme des lions et ne craindre rien : *Justus autem quasi leo confidens, absque terrore erit,* dit le Sage (*Prov.*, XXVIII, 1); car de même que le lion ne craint point la rencontre des autres bêtes féroces, parce qu'il n'ignore pas sa force; ainsi le juste par la confiance qu'il doit avoir en Dieu, *qui est sa force et son soutien, doit être sans crainte dans les plus grands périls* (*Psal.* XVII, 2); persuadé qu'avec cette confiance la mer même deviendra ferme sous ses pieds, et que sans cette confiance les plus solides soutiens fondront sous lui.

Les disciples du Sauveur, loin d'avoir cette fermeté, d'un air ému et craintif éveillent le Sauveur, dont le corps dormait, mais dont la divinité veillait (52); ayant de lui, dit saint Chrysostome, une opinion peu convenable, puisqu'ils croyaient qu'il pourrait apaiser la tempête étant éveillé, et qu'il ne le pourrait pas étant endormi (53). C'est pour cela que le Seigneur leur fait ce reproche : *Pourquoi êtes-vous timides, ô hommes de peu de foi?* Il ne les reprend pas de ce qu'ils avaient recours à lui, puisqu'il exauce leurs prières, et qu'*il commande dans le même moment aux vents et à la mer de s'apaiser;* mais il les reprend de ce qu'ils n'avaient pas assez de confiance en lui; il reprend justement, dit saint Ambroise (*Ibid.*), ceux qui craignent en sa compagnie; car celui qui est attaché à Jésus-Christ par les liens de la charité, peut bien être agité de l'orage, mais il ne peut point périr. « Il les reprend avant que d'apaiser la tempête, pour nous apprendre, dit encore saint Chrysostome, que souvent la crainte ne vient pas tant de la force de la tentation, ni des maux étrangers, que de notre faiblesse et de notre peu de foi (54). »

Après avoir repris ses apôtres, *il se leva, et il commanda aux vents et à la mer de s'apaiser. Il se leva* pour marquer la sûreté de sa puissance, d'être debout, et intrépide quand les autres sont dans la frayeur, et quand les vagues agitent la barque de toutes parts : *et il commanda aux vents et à la mer de s'apaiser;* car c'est lui *qui commande à la mer et qui arrête ses flots.* (*Psal.* LXXXVIII, 10.) Aussi à peine a-t-il parlé que l'esprit de la tempête s'arrête, et que les flots de la mer se calment : *Dixit,... et siluerunt fluctus ejus.*

(50) Audisti convicium, ventus est; iratus es, fluctus est : vento igitur flante, fluctu surgente periclitatur navis, periclitatur cor tuum. (S. Aug. serm. 3, hom. 7.)

(51) Excita Christum in corde, vigilet fides tua, tranquilletur conscientia et liberatur navis tua. (S. Aug., *De temp.*, serm. 19.)

(52) Quiescebat corporis somno, cum intenderet divinitatis mysterio. (S. Ambr., *in Luc.* lib. VI.)

(53) Illud profecto signum est non convenientem de illo habuisse opinionem, qui vigilantem posse tempestati resistere non diffidebant, dormientem vero minime. (*Loc. cit.*)

(54) Antequam aquas undarum deprimeret, corripuit eos. Ad hæc causam reddidit, non a tentationibus sed ab infirmitate mentis timorem proficisci.

(*Psal.* CVI, 25, 29.) *Les eaux l'ont reconnu*, dit le Prophète, *et elles ont craint, et les abîmes ont été troublés* : « *Viderunt te aquæ, Deus, viderunt te aquæ et timuerunt, et turbatæ sunt abyssi.* » (*Psal.*, LXXVI, 17)

Or, comme ce miracle devait affermir la foi des apôtres, le Seigneur agit en cette occasion véritablement en Dieu ; Moïse en a fait une infinité, « afin de se faire reconnaître pour celui qui devait publier la loi ancienne: mais remarquez, dit saint Chrysostome, qu'il les opérait en serviteur, et que le Sauveur les opère en Maître : il n'étend point sa verge comme Moïse, il n'élève point ses mains au ciel, il n'a point besoin de faire de prières ; mais comme le Créateur doit parler à sa créature, et comme un ouvrier dispose de son ouvrage, il apaise les flots de la mer par l'autorité et le commandement de sa parole (55). » Il parle, et il est obéi : il menace le vent et dit à la mer : *Tais-toi, calme-toi, et le vent cessa, et il se fit un grand calme.* (*Marc.*, IV, 39.)

Rougissons de voir que la mer et les vents, que les êtres les plus rebelles, et les moins capables d'attention, soient plus soumis à la parole de Dieu que nous ne le sommes à la loi ; il s'est fait obéir par tous les êtres ; disons plus, il a trouvé de l'obéissance jusque dans le néant ; et nous, néant révolté que nous sommes, nous lui résistons toujours, et ne lui obéissons jamais. « Nous voyons, dit saint Jérôme, que toutes les créatures ressentent le Créateur ; il commande à la mer et la menace, et elle reconnaît celui qui lui commande, non par l'erreur des hérétiques qui estimaient que tout était animé, mais par la majesté du Souverain en présence duquel ce qui est insensible pour nous devient sensible pour lui (56). » Malheureux que nous sommes! quand il est question d'écouter Dieu : trop sensibles pour toutes les créatures, nous ne devenons insensibles que pour le Créateur ; n'est-il donc pas en droit de nous faire le même reproche qu'il faisait à son peuple par la bouche du prophète Isaïe : *J'ai appelé, et vous n'avez point répondu ; j'ai parlé, et vous n'avez point entendu.* (*Isa.*, LXV, 12.) Coupables de la même insensibilité et de la même rébellion, craignons qu'il ne nous arrive les mêmes malheurs dont il le menace. (*Ibid.*, 13), et que nous avons si bien mérités par la multitude de nos péchés. L'obéissance que le Seigneur se fait rendre par la mer et par les vents, sert à le faire reconnaître pour le Souverain de l'univers : et le mauvais usage que nous faisons de notre liberté, en nous en servant pour résister à ses ordres, semble balancer son autorité, et laisser lieu de douter, comme parle Tertullien, si son empire est absolu et universel sur toutes choses : *Sola libertas hominis dominium Dei reddit ambiguum.*

En effet, ceux qui étaient dans les autres barques, ou ceux mêmes qui étaient dans celle du Fils de Dieu, suivant les derniers sentiments des interprètes, surpris d'étonnement et d'admiration de voir la mer obéir à ses lois, s'écrièrent :

Samedi.— *Quel est celui-là, à qui les vents et la mer obéissent.* Le sommeil auquel le Sauveur s'était laissé aller, dit saint Chrysostome, pouvait persuader le peuple qu'il n'était qu'un homme ; mais la manière dont il se fait obéir, et dont il ramène la bonace sur la mer, le fait reconnaître pour un Dieu, non par ses apôtres, qui n'en doutaient pas, quoiqu'on puisse assurer qu'ils n'eussent pas alors une confiance assez parfaite, ni une foi assez vive ; mais par ceux qui étaient présents, *Porro homines mirati sunt.* Admirons la puissance du Seigneur, comme ces hommes ; ainsi, quand nous voyons *ces changements merveilleux opérés par la droite du Très-Haut* (*Psal.* LXXVI, 11); cette conversion surprenante d'un chrétien plus emporté que le vent, plus fougueux que les flots, moins docile que la mer, écrions-nous comme eux : *Qui est celui-là, à qui les vents et la mer obéissent ?* Mais ayons-y recours, comme firent les apôtres.

Le cœur de l'homme est une mer : il a comme elle ses abîmes et ses élévations, ses détours et ses écueils, ses inconstances et ses changements, ses tempêtes et sa bonace ; ses passions sont les flots et les vents qui le troublent et qui l'agitent, et Dieu seul est capable de se faire obéir par cette mer, ces vents et ces flots : « S'il ne dormait pas en nous, dit saint Augustin, nous ne souffririons pas ces orages, et nous jouirions d'une tranquillité parfaite au dedans, Jésus veillant en nous (57). »

Mais comme un habile nautonier sait profiter de tous les vents, apprenons le bon usage que nous devons faire de nos passions, et comment nous pouvons les faire servir à nos vertus : si nous ne pouvons les détruire, nous devons faire en sorte de les régler, de les sanctifier, de leur donner un objet permis et licite ; nous ne pouvons dompter notre ambition, vent dangereux qui enfle les voiles de notre orgueil, et qui nous pousse contre mille écueils ; servons-nous-en pour arriver à une gloire infiniment élevée au-dessus de nos espérances : nous ne pouvons vaincre notre avarice, servons-nous-en *pour acquérir des trésors dans le ciel, où les vers et la rouille ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et*

(55) Quanquam enim et Moyses tale quid olim fecerat, etiam inde patet excellentia ; ille enim quasi servus, hic vero quasi Dominus mira operatur ; non enim virgam ut ille tetendit, non manus in cœlum sustulit, non precibus indiguit ; verum et Dominus ancillæ imperans et Conditor creaturæ suæ, sic fluctus maris depressit, increpavitque verbo solum atque præcepto. (*Loc. cit.*)

(56) Intelligimus quod omnis creatura sentiant Creatorem, quas enim increpavit, et quibus imperavit, sentiunt imperantem, non errore hæreticorum, qui omnia putant animantia, sed majestate Conditoris ; quæ apud nos insensibilia, illi sensibilia sunt. (*Comm. in Matth.*, lib. I.)

(57) Si non dormiret in te Jesus, tempestates istas non pateremini, sed tranquillitatem haberes, interius convigilante tecum Jesu. (*Præf. Enarrat. in Psal.* XXV.)

qui les dérobent. (*Matth.*, VI, 20.) La passion du plaisir règne dans notre âme ; servons-nous-en pour mériter ces plaisirs ineffables *que Dieu a préparés pour ceux qui l'aiment et qui sont tels que l'œil n'a jamais rien vu de plus charmant, l'oreille rien entendu de plus touchant, ni le cœur de l'homme rien conçu de plus sensible et de plus doux.* (I *Cor.*, II, 9)

Telle est l'utilité que nous pouvons retirer de nos passions, desquelles nous n'avons pas lieu de nous plaindre, puisque nous pouvons ainsi les employer à l'ouvrage de notre salut ; car c'est une grande erreur de croire que la vertu consiste à n'en point avoir ; la grâce de Jésus-Christ les règle et ne les étouffe pas : elle les sanctifie, et ne les détruit point. Paul était d'un tempérament vif et ardent ; le Sauveur en le convertissant en fait-il un homme tranquille et modéré ? point du tout ; il fait changer d'objet à sa passion vive et ardente, et cette même activité qui le faisait aller à Damas pour persécuter la religion chrétienne, et en arrêter le progrès (*Act.*, IX, 2), lui fera parcourir les extrémités de la terre pour en étendre les bornes, et convertir toutes les nations. Madeleine avait un cœur tendre et passionné ; Jésus-Christ lui en donne-t-il un froid et indifférent ? s'il en avait usé ainsi, elle ne serait pas à tous les siècles à venir le modèle parfait de ses amantes : loin donc d'en détruire les tendres sentiments, sa grâce ne fait que les fortifier, et cet amour passionné, qui avait fait tout le crime de Madeleine, fait la matière de son mérite et de sa sainteté (*Luc.*, VII, 47), dès que Dieu prend dans son cœur la place que la créature y occupait auparavant, et devient l'objet et la fin de sa tendresse et de ses désirs.

NÉCESSITÉ DE LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU, POUR ÊTRE HEUREUX DANS LA PROSPÉRITÉ ET DANS L'ADVERSITÉ.

Et ecce terræ motus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus ; ipse vero dormiebat. (*Matth.*, VIII, 24.

Ne croyons pas que les plus gens de bien qui passent leur vie dans les persécutions, qui nous sont figurées par cette tempête, dont sont battus sur mer les disciples du Sauveur, soient pour cela malheureux ; et que les fortunés du siècle qui passent la leur dans une bonace et une tranquillité continuelle, et qui nous sont représentés par ce peuple que le Fils de Dieu renvoya, et qui demeura sans danger sur terre éloigné de lui, soient toujours les plus heureux. Notre félicité doit être au dedans de nous-mêmes, et ce n'est qu'en fouillant dans notre cœur pour savoir ce qui s'y passe, que l'on peut connaître ce qui fait notre bonheur, ou notre malheur : or, nous pouvons avancer deux propositions dont la preuve et l'évidence serviront infiniment à détruire en nous l'inclination naturelle que nous avons pour les biens ou les honneurs du siècle, et notre aversion pour tout ce qui s'appelle les disgrâces et les adversités de la vie. La première, c'est qu'un homme élevé dans la plus grande prospérité n'est point heureux s'il n'est soumis à Dieu, parce que, sans cela, il serait toujours troublé et agité au dedans de lui-même. La seconde, c'est qu'un juste réduit à la dernière adversité y trouvera un parfait bonheur, puisque, toujours soumis, il sera toujours tranquille.

1. Etre heureux, c'est être satisfait de ce qu'on a, c'est ne désirer rien de ce qu'on n'a pas. Etre heureux, c'est avoir toutes ses passions entièrement soumises à l'empire de la raison. Etre heureux enfin, c'est être certain que ce qui fait notre bonheur ne nous peut être enlevé. De ces principes, il est aisé de conclure, qu'à quelque degré de grandeur et de gloire qu'un homme puisse être élevé, si son cœur n'est soumis à l'ordre de Dieu, il ne sera jamais heureux, parce que toujours troublé par ses passions, par l'incertitude de son état, il ne jouira jamais de cette tranquillité d'esprit et de cœur en quoi consiste l'unique et le véritable bonheur

Pour toute preuve de cette vérité, entrons dans les replis du cœur humain, et tâchons d'en découvrir tous les ressorts, il n'en faudra pas davantage pour nous persuader que la plus grande prospérité est une marque fort équivoque de félicité ; alors nous verrons cet homme qui nous paraît heureux se donner tout entier à des idées chimériques, se troubler d'une bagatelle, s'alarmer d'un faux rapport, toujours dans la crainte et dans l'agitation ; établir son bonheur sur l'espérance d'un bien qu'il ne possède point ; passer des années entières dans le chagrin et dans la peine pour le posséder, et ensuite le mépriser dès qu'il le possède. Nous le verrons tellement altéré de biens, d'honneurs, de plaisirs, que plus il en a plus il en veut avoir, regardant ce qui est au-dessus de lui, sitôt qu'il y est arrivé, non comme un terme, mais comme un passage ; et c'est ainsi qu'au travers de sa félicité apparente, nous découvrirons sa misère effective ; témoin Salomon, lequel éclairé de cette sagesse surnaturelle qu'il avait demandée à Dieu, au milieu des biens, des plaisirs, et de tout ce qui peut flatter la cupidité, prononça cet oracle si digne du plus sage de tous les hommes : *Vanité des vanités, et tout est vanité !* (*Eccle.*, I, 2.)

Mais ce serait peu connaître le cœur de l'homme que d'ignorer quelle est sa misère dès qu'il vit sous l'esclavage de ses passions ; la joie le dissipe, la tristesse l'abat, l'envie le déchire, la jalousie l'alarme, l'espérance le répand au dehors, et lui fait entreprendre les choses les plus pénibles ; la crainte le resserre au dedans, et lui fait éprouver un tourment d'autant plus sensible qu'il est plus intérieur : ainsi cet homme, digne objet de la pitié bien plus que de l'envie des autres hommes, ne laisse pas, malgré sa prospérité, d'être le jouet de toutes les passions humaines.

Que le seul exemple d'Aman suffise pour nous convaincre de cette vérité ; Aman, le sujet le plus fortuné qui fut jamais, *devant*

lequel, par ordre même du roi, chacun fléchissait le genou, se croit malheureux, parce qu'un homme, qui devait paraître méprisable à ses yeux, ne lui a pas rendu ce devoir ; la haine et la colère s'emparent tellement de son cœur, *qu'il projette le dessein d'exterminer tous les Juifs répandus dans l'empire* d'Assuérus, pour en pouvoir envelopper un seul dans ce massacre général. (*Esther*, III, 2-6). Comprenons, s'il est possible, combien ses passions le déchirent et le tourmentent ; puisqu'après avoir exposé à sa femme et à ses enfants qu'il est parvenu au comble de la félicité mondaine, il leur avoue ingénument qu'en possédant toutes ces choses il compte tout ce qu'il a pour rien, et qu'il ne peut être heureux tant qu'il verra Mardochée Juif assis à la porte du palais : *Et cum hæc omnia habeam nihil me habere puto, quandiu videbo Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias.* (*Esther*, V, 13)

Disons davantage : quand cet homme n'aurait ni désirs, ni passions, il ne serait pas encore heureux, s'il n'était dans une espèce de certitude que sa félicité ne pourra lui être enlevée. Or, tous les biens de ce monde sont si fragiles de leur nature que rien n'est capable de les conserver, ni de nous assurer contre leur inconstance : la beauté se flétrit, les honneurs s'évanouissent, l'amitié la plus ardente s'éteint ; la fortune la plus élevée tombe d'elle-même ; la santé est sujette à mille accidents qui l'altèrent, ou qui la détruisent ; les plaisirs deviennent insipides, à force de les goûter et de les prendre : *et le monde entier n'est qu'une figure qui passe.* (I *Cor.*, VII, 31.) Ce même Aman qui perd la vie à la même potence qu'il avait fait élever pour Mardochée, est un exemple fameux du peu de fond que l'on doit faire sur les grandeurs humaines, et sur la faveur des princes de la terre. (*Esther*, VII, 10.)

De là vient que si les bienheureux mêmes avaient la crainte de perdre Dieu, ils cesseraient d'être bienheureux ; disons plus, le ciel deviendrait pour eux un enfer, puisqu'ils y seraient dans un trouble continuel ; la grandeur du bien qu'ils y possèdent, serait la mesure de leurs maux et ils appréhenderaient à tous moments de faire une chute d'autant plus funeste qu'ils tomberaient d'un lieu plus élevé. Un homme donc avec ces désirs, ces passions, ces alarmes, peut-il être appelé heureux ; et ne reconnaît-on pas à ce portrait ceux qui jouissent de la prospérité de ce monde, mais sans dépendance à l'ordre de Dieu ? Ce qui faisait dire à saint Augustin (*Confess.*, lib. VI, cap. 6), instruit par les lumières de la raison, et encore plus par une malheureuse expérience : Faites le tour de la mer et de la terre, et allez où vous voudrez ; mais quelque part que vous soyez, assurez-vous que vous serez malheureux et misérable, si vous cherchez autre chose que Dieu, parce que vous ne trouverez que trouble et inquiétude ; et ailleurs il rend raison de cette agitation intérieure, C'est, dit-il, en parlant à son Dieu, que vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et que notre cœur ne peut être en repos jusqu'à ce qu'il repose en vous. Ce n'est pas la prospérité en elle-même qui fait le malheur de ce chrétien, mais le défaut de soumission à la volonté divine : car, avec cette dépendance et cette résignation, sans rien changer à sa fortune, nous allons assurer sa tranquillité, et établir tout son bonheur.

En effet, cet homme soumis ne sera plus embarrassé de ses désirs ; car, voyant qu'il n'aurait jamais fait avec eux, il y renonce tout d'un coup, et persuadé qu'il est bien plus aisé de les retrancher que de les remplir (58), dès lors il sera parfaitement heureux, puisqu'on peut assurer avec un païen que « celui-là qui a fermé l'entrée de son cœur à ses désirs, est pour ainsi dire en état de disputer de la félicité avec Dieu même (59). »

Ce fidèle est le maître de ses passions ; il n'a point d'envie, parce que, se souciant peu d'être élevé ou de ne l'être pas, l'élévation d'autrui ne lui fait aucune peine ; il n'est point piqué d'ambition, parce que comptant pour tout d'être soumis aux ordres de Dieu, il lui est indifférent de voir les autres soumis aux siens ; il ne ressent point les impressions de la tristesse, parce que regardant les disgrâces, tantôt comme les coups de la justice divine, tantôt comme l'ouvrage de la miséricorde, toujours comme les effets d'une volonté qui est la règle souveraine de la sienne, jamais il n'en peut être ni abattu, ni alarmé, il n'appréhende pas que son bonheur lui échappe ; comme son bonheur ne dépend point de ses biens, de ses dignités, de ses charges dont il jouit sans y être attaché, il ne craint point d'en être détaché, et de les perdre ; ainsi le changement de fortune n'en apporte point à sa félicité.

Que la cupidité de l'homme s'égare tant qu'il lui plaira dans la poursuite des faux biens, voilà toujours où il en faut revenir ; voilà le bonheur qui peut se trouver sur la terre : être soumis à la volonté de Dieu, résigné à ses ordres, indifférent pour la santé ou pour la maladie, pour la grandeur ou pour l'humiliation, pour la prospérité ou pour les disgrâces, pour la vie ou pour la mort ; remercier Dieu également de toutes choses, et lui dire de cœur plus que de bouche, dans les maux comme dans les biens, *Sit nomen Domini benedictum* (*Job*, I, 21.) Sans cette soumission fussions-nous dans la prospérité la plus éclatante, nous n'y trouverons que troubles, qu'agitations, et que malheurs ; avec cette soumission nous pouvons assurer que même dans la plus grande adversité, l'on jouira d'une tranquillité parfaite, et d'un bonheur achevé : « Ne croyez

(58) Facilius restinguntur quam implentur. (S. Augst., *ad Com. Bonif.*)

(59) Qui ostium desideriis clausit, quasi cum Deo de felicitate contendit (Sen.)

pas, dit saint Augustin, que celui-là soit riche et heureux, dont les coffres sont remplis d'or et d'argent; et que celui-ci ne le soit pas, dont Dieu remplit la conscience ? Celui-là seul est vraiment heureux et riche, dit ce Père, en qui Dieu habite et demeure (60). » Chose si vraie, qu'il n'est pas sans exemple de voir des pauvres contents dans le sein même de la pauvreté, et que nous ne verrons jamais un riche qui le soit, s'il n'est pauvre d'esprit et de cœur.

Les gens du monde en décident autrement : *Ils nomment heureux*, dit le Prophète, *ceux qui abondent en superflu, qui possèdent de grandes charges, qui jouissent de grands revenus ; mais heureux véritablement*, ajoute-t-il, *ceux qui méprisent les biens de la terre, au lieu de les idolâtrer, et dont l'on peut dire que le Seigneur est le Dieu.* (*Psal.* CXLIII, 15 seqq.)

2. Comme la seconde proposition que nous avons avancée n'est pas moins certaine que consolante, tâchons de la rendre sensible par trois ou quatre raisons.

1° Celui-là est heureux auquel rien n'arrive contre sa volonté ; or rien n'arrive contre la volonté d'un cœur soumis, parce que sa volonté étant une avec celle de Dieu, il est aussi impossible que rien arrive contre la sienne, qu'il est impossible que celle de Dieu ne se fasse pas ; et voilà la première raison qui rend tranquille celui qui est résigné aux ordres du Seigneur : maladies, pertes de biens, disgrâces, tous les coups dont il est frappé portent à faux et ne sauraient l'ébranler, comme un rocher contre lequel les flots de la mer ne font que se briser, sans pouvoir le faire changer de situation ni de place ; s'il ouvre la bouche, ce n'est pas pour se plaindre, mais pour répéter les paroles de Jésus-Christ notre divin modèle : *Mon Dieu, que tout arrive, non comme je le veux, mais comme vous le voulez; que votre volonté se fasse, et non la mienne.* (*Matth.*, XXVI, 39, 42.)

2° Rien ne peut rendre un homme véritablement malheureux que ce qui l'éloigne de son souverain bien, comme rien ne peut le rendre heureux que ce qui l'en approche. Or l'adversité soufferte avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu, au lieu d'éloigner ce juste de son souverain bien, est plutôt ce qui l'en approche. *Le Seigneur*, dit le Prophète, *est proche de ceux qui ont l'affliction et l'amertume dans le cœur.* (*Psal.* XXXIII, 19.) *Bienheureux*, dit le Seigneur dans son Evangile, *ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ; bienheureux ceux qui endurent la faim et la soif ;* pourquoi ? *Parce que le royaume des cieux est à eux.* (*Matth.*, V, 5 seqq.)

3° Pour être heureux, il faut que notre félicité soit au dedans de nous ; car, l'âme étant plus noble que le corps, c'est à elle à faire le bonheur du corps, comme c'est à Dieu à faire le bonheur de l'âme. (S. Augustin., *De morib. Eccles. cath.*, cap. 5, 6.) Or, tous les biens, et les maux de cette vie demeurent au dehors de nous-mêmes, et ne passent point les sens ; Dieu seul peut entrer au dedans de nous, agir immédiatement sur notre cœur, en arrêter les mouvements, et par ses perfections infinies en remplir tous les désirs.

4° Mais ce n'est pas assez que notre félicité soit au dedans de nous, il faut encore qu'elle ne puisse nous être ravie : or, dit saint Augustin (*loc. cit.*), la vertu, la grâce, l'attachement à Dieu, la soumission à sa volonté sont de cette nature, puisque rien ne peut nous les ravir malgré nous. La félicité de Dieu est dans lui-même, et il est aussi impossible qu'il cesse d'être heureux, qu'il est impossible qu'il cesse d'être ce qu'il est : la félicité des saints consiste à être tellement attachés à Dieu, qu'ils ne peuvent pas même vouloir en être détachés ; mais la félicité des justes de ce monde consiste dans une soumission parfaite à la volonté de Dieu qu'ils peuvent perdre à la vérité, mais qu'ils ne peuvent perdre que quand ils le veulent : cette félicité dépend sans doute d'une volonté naturellement changeante ; mais au moins cette volonté dépend de nous, et rien ne peut la faire changer malgré nous ; ainsi cet homme soumis à la volonté divine, attaché à Dieu, détaché de tout le reste, au dessous de Dieu par sa soumission, au-dessus de tous les biens de la terre par le généreux mépris qu'il en fait, trouve en Dieu sa joie, son abondance, sa tranquillité ; et tenant à lui par des liens si forts et si doux ; *n'étant plus qu'un seul esprit avec lui* (I *Cor.*, XII, 13), *il se promet avec confiance qu'il n'en sera jamais séparé* (*Rom.*, VIII, 39) ; ainsi, *fût-il comme Job réduit sur un fumier, le corps couvert d'ulcères, sans secours de la part des hommes, abandonné par l'ordre de Dieu à la rage du démon* (*Job*, II, 7-8) ; il ne laisse pas d'être heureux, parce qu'il est tranquille, et que ses passions sont tellement soumises que les plus actives sont sans mouvement, les plus impérieuses sans autorité, les plus emportées sans violence ; *sa patience lui assure la possession de son âme, il la tient entre ses mains, prêt à en faire ce qu'il veut* (*Psal.* CXVIII, 109) ; ces vastes solitudes où règnent le silence et le repos, éloignées du bruit et du commerce du monde, ne sont, dit saint Chrysostome (hom. 26, *De div.*), que de faibles copies de la solitude et de la tranquillité de son cœur ; ainsi, en un mot, il dort tranquillement comme Jésus-Christ dans la barque, *couché sur un oreiller* (*Marc.*, IV, 38), c'est-à-dire se reposant sur sa bonne conscience, et sur la confiance qu'il a en son Dieu ; l'orage est au dehors et la bonace au dedans, puisque *la paix de Dieu qui surpasse toute pensée garde son cœur* (*Philipp.*, IV, 7), et qu'en jouissant de cette paix, il possède la sérénité de l'esprit, la tranquillité de l'âme,

(60) Tu forte putas quod ille sit dives cujus arca plena est auro, et ille non sit dives, cujus conscientia plena est Deo ; ille vero dives esse videtur in quo Deus habitare dignatur.

la simplicité du cœur, le fruit de la charité, la fin où tendent tous les êtres, le comble de la félicité de l'homme, et le plus grand bien qu'il puisse recevoir de Dieu. (S. Aug., serm. 7, *De verb. Dom.*) Aussi le Sauveur, pour consoler ses apôtres de son départ, *ne leur donne que sa paix* (*Joan*, XX, 26), et en leur donnant cette paix, il leur donne tout.

Seigneur, c'est cette paix que vous avez apportée du ciel, que les anges ont annoncée à votre naissance, que vous nous avez méritée par votre mort, dont vous êtes la source et l'objet, et qui n'est autre chose que vous, *puisque vous êtes vous-même notre paix* (II *Thess.*, III, 16) ; c'est cette paix, dis-je, que nous vous demandons : *qu'elle règne dans nos cœurs* (*Coloss.*, III, 15), qu'elle y établisse son empire, qu'elle en déracine toutes les haines, qu'elle y éteigne le feu de la colère, qu'elle y humilie notre orgueil, qu'elle y arrête nos révoltes, qu'elle y calme nos inquiétudes, qu'elle y impose le silence à toutes nos passions : c'est tout ce que nous avons à vous demander, puisque cette paix est le plus grand, ou plutôt le seul bonheur que nous puissions obtenir en ce monde, et un gage de celui que nous pouvons espérer en l'autre. Ainsi-soit-il.

V^e^ DIMANCHE APRES LES ROIS.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XIII, v. 24-30.

Ce fut le jour même qu'on avertit le Fils de Dieu que sa Mère et ses frères, c'est-à-dire ses parents, demandaient à lui parler, qu'il sortit de la maison, dans la seconde année de sa prédication (*Matth.*, XII, 47 seqq.), et s'en alla sur le bord du lac de Génésareth (*Luc.*, V, 1), où il dit au peuple la parabole qui fait la matière de notre Evangile : *Comme il vit une grande foule de monde qui venait des villes d'alentour et qui s'assemblait autour de lui, il entra dans une barque, d'où il se mit à instruire tout le peuple* (*Luc.*, VIII, 4.) qui l'écoutait avec attention de dessus le rivage : il leur enseigna plusieurs vérités en paraboles. C'était la manière dont il se servait ordinairement pour se conformer à l'usage du pays où il était. Une parabole est une histoire, soit feinte, soit véritable, ou une proposition tirée des choses naturelles, qui renferme obscurément quelque mystère de religion, ou quelque maxime de morale (S. Aug. *Cont. Faust*, cap. 7), et dont le sens étant difficile à comprendre exerce l'attention de l'esprit, et étant bien compris s'imprime plus fortement dans la mémoire : celle de notre Evangile fut la seconde dont le Sauveur se servit dans son discours, et il la proposa en ces termes :

Le royaume du ciel est semblable à un homme qui a semé de bon grain dans son champ. Remarquons, 1° Que comme les Juifs furent toujours fort attachés au labourage et à la nourriture du bétail, la plupart des paraboles de l'Evangile sont tirées de la vie champêtre : un semeur, du bon grain, de l'ivraie, une vigne, le bon arbre, l'arbre inutile, la brebis égarée, le bon Pasteur. 2° Que le royaume de Dieu signifie en ce sens l'Eglise, parce qu'elle est composée de ceux qu'il a appelés à la foi, et qui doivent un jour régner avec lui dans les cieux. 3° Que cette expression, le royaume de Dieu est semblable à un homme qui a semé de bon grain, veut dire que la même chose arrive dans l'Eglise, que dans un champ où l'on a semé de bon grain, etc.

Comme le Sauveur expliqua cette parabole à ses disciples, quand ils furent retournés au logis, il nous est aisé d'en avoir l'intelligence ; il a découvert le sens de quelques-unes, et ne l'a pas fait de quelques autres. « Il a mêlé, dit saint Jérôme, la lumière à l'obscurité, afin que, par la connaissance de ce que nous entendons, nous fussions plus portés à chercher de nous-mêmes l'explication de ce que nous n'entendons pas (61) ; » c'est donc Jésus-Christ qui va parler lui-même, écoutons-le avec l'attention et le respect qui est dû à un tel Maître : *Celui*, dit-il, *qui a semé la bonne semence, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume : l'ivraie, ce sont les enfants du malin esprit ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le démon ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges*, etc. (*Matth.*, XIII, 37 seqq.)

Le Fils de Dieu se donne lui-même la qualité du Fils de l'homme pour nous marquer son humilité et son grand amour pour l'homme ; et parce que d'ailleurs c'est comme Fils de l'homme, c'est-à-dire par le mystère de l'Homme-Dieu, qu'il est venu répandre la semence de sa grâce, en répandant les mérites de sa vie et de sa mort dans son champ, qui est son Eglise ; c'est lui qui a semé le bon grain : *seminavit bonum semen*, tout le bien qui est en nous : la santé ou la beauté du corps ; la vivacité, ou la solidité de l'esprit ; la fidélité, ou la persévérance dans la grâce, tout vient de lui. *C'est par la grâce*, dit saint Paul, *que je suis ce que je suis.* (I *Cor.*, XV, 10.) *Nous ne sommes pas capables*, dit le même Apôtre, *de former comme de nous-mêmes aucune bonne pensée, mais c'est Dieu qui nous en rend capables.* (II *Cor.*, III, 5.)

Ce qui fait conclure à saint Augustin contre les semipélagiens. (*De prædest. sanctorum*, cap. 2), que la volonté de croire, le commencement et le désir de la foi ne peut être l'effet de notre libre arbitre, mais d'une grâce prévenante ; et c'est ce qui doit nous persuader de la profonde humilité dans laquelle nous devons toujours être à l'égard de Dieu : *Car qu'avons-nous que nous n'ayons pas reçu ; et si nous avons tout reçu, pourquoi nous en glorifier, comme si nous ne l'avions pas reçu?* (I *Cor.*, IV, 7.) Avons-nous autre chose de notre propre fonds, et qui soit véritablement à nous que le néant, la misère et le péché? sont-ce là des

(61) Prospicua miscet obscuris, ut per ea quæ intelligunt provocentur ad eorum notitiam quæ non intelligunt. (*Comment. in Matth.*)

sujets de vanité ? « Que personne, dit saint Grégoire, ne se glorifie d'avoir quelque vertu, quand même il fait quelque chose avec force, parce que, si la protection divine l'abandonne, il se trouve lâchement accablé par l'endroit même qui faisait le sujet de sa gloire (62). » Mais que chacun, pour se conserver dans les sentiments d'une parfaite humilité, reconnaisse que toute sa force vient de Dieu, et toute sa faiblesse de lui-même. David était persuadé de cette vérité quand il disait à son Dieu : *Fortitudinem meam ad te custodiam* (*Psal.* LVIII, 10) ; c'est de vous, Seigneur, que j'ai reçu toute cette puissance qui est en moi : aussi fut-il parfaitement humble. Nabuchodonosor était dans un sentiment bien opposé, quand il disait : *Ce fleuve est à moi, et je me suis fait moi-même : « Meus est fluvius, et ego feci memetipsum. »* Il fut le plus vain des mortels ; c'est pour cela que Dieu lui répondit : *Je te jetterai dans un désert, je t'ai donné aux bêtes de la terre, et aux oiseaux du ciel pour te dévorer.* (*Ezech.*, XXIX, 3-5.) Prions le Seigneur de répandre dans nos cœurs l'humilité, cette bonne semence qui ne peut venir que de lui, et veillons sans cesse sur nous-mêmes, de peur que le démon ne profite de notre sommeil, et n'y sursème l'ivraie, c'est-à-dire l'orgueil et la vanité.

Lundi. — *Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le froment, et s'en alla.* Comme l'on peut entendre par le champ dans lequel le maître a jeté de bonne semence, ou l'Eglise, ou le cœur du chrétien, les hommes qui dormaient nous représentent, ou les pasteurs qui doivent veiller sur leur troupeau (63), ou les chrétiens qui doivent faire une garde continuelle sur eux-mêmes. Ce n'est donc pas assez pour un pasteur de jeter la semence de la parole de Dieu, il faut qu'il veille sans cesse, de peur que quelque ennemi n'y mêle de l'ivraie, et ne la corrompe par des erreurs. Jacob était un véritable pasteur, écoutez aussi la manière dont l'Ecriture le fait parler : *Je souffrais*, dit-il, *la nuit et le jour les incommodités du chaud, et les rigueurs du froid, et le sommeil fuyait de mes yeux : « Die noctuque æstu urebar, et gelu, fugiebatque somnus ab oculis meis. »* (*Gen.*, XXXI, 40.) « Ah ! s'écrie saint Chrysostome, si le patriarche Jacob n'ayant soin que d'animaux sans raison, passait cependant les jours et les nuits sans dormir, exposé à l'intempérie de l'air, et à la rigueur des saisons, que ne devons-nous pas faire, nous aux soins de qui sont confiées des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et dont nous devons rendre compte aux dépens des nôtres au Dieu des vivants et des morts (64) ? » Les pasteurs sont tellement obligés à veiller sur leur troupeau, et à le garder soigneusement, que leur emploi, leur nom, les marques même de leur dignité, sont pour eux des engagements à cette vigilance.

Mais l'obligation de veiller sur soi-même n'est pas moins essentielle à chaque chrétien, et rien ne nous est plus recommandé dans l'Ecriture : *Veillez en priant en tout temps*, dit le Sauveur dans l'Evangile (*Luc.*, XXI, 36) ; *Soyez vigilants*, dit l'Apôtre dans tous ses écrits (*Ephes.*, VI, 18) : car si nous nous endormons, notre ennemi veille qui jettera de l'ivraie sur le bon grain (*I Cor.*, XVI, 13 ; II *Tim.*, IV, 5) ; il jettera une pensée d'orgueil sur cette bonne action ; plus elle sera sainte et excellente, plus s'efforcera-t-il de la corrompre : car voilà l'ivraie qui se mêle si souvent avec le bon grain.

Le démon attaché à notre perte, d'abord nous tente pour nous porter au péché ; mais quand nous sommes victorieux de la tentation, loin de le rebuter, il cherche ensuite à nous enfler de notre victoire : il se met peu en peine des moyens dont il se sert, pourvu qu'il arrive à ses fins : « qu'il nous perde, dit Tertullien, par la luxure, ou par l'orgueil, en nous faisant tomber dans un péché déshonnête, ou en nous donnant de la vanité de n'y être pas tombés, c'est pour lui la même chose (65). » Il fait servir également contre nous le corps et l'esprit, notre faiblesse et notre force, notre défaite et notre triomphe : il ne cherche que notre perte, sans en retirer d'autre utilité que le mal qu'il nous fait : ce qui nous est bien représenté par cet ennemi qui sème de l'ivraie sur le bon grain ; en effet, dérober le blé de son voisin, c'est un grand péché ; mais comme c'est moins pour lui faire du mal que pour se faire du bien, l'on peut dire que c'est alors pécher en homme : au contraire, perdre le champ d'autrui par la mauvaise graine qu'on y jette, c'est pécher en démon, puisque ce n'est retirer aucun bien pour soi du mal que l'on fait à autrui.

En quoi nous pouvons remarquer que les médisants et les calomniateurs imitent parfaitement la malice du démon, quand ils répandent de mauvais bruits sur la bonne réputation d'une personne qu'ils perdent absolument : car quel profit en retirent-ils ? péché de démon d'une conséquence infinie, et qu'on peut dire irrémédiable : l'on peut rendre ce qu'on a mal pris, et rétablir ainsi toutes choses ; mais du moment que l'on a semé de l'ivraie sur de bon grain, on a beau s'en repentir, cette méchante herbe croîtra toujours ; cependant tel qui se ferait un scrupule de médire grossièrement, et en public, ne compte le plus souvent pour rien, tantôt de faire en forme de confidence une

(62) Nemo se alicujus virtutis æstimet, cum quid fortiter potest, quia si divina protectio deserat, ibi repente enervier obruetur, ubi se valenter stare gloriatur. (S. Greg. lib. XI *Moral.*, cap. 19.

(63) Hommes qui dorminunt magistros Ecclesiæ intelligo. (S. Hier., *Loc. cit.*)

(64) Sic cum patriarcha Jacob oves irrationales pascens et homini rationem redditurus, et noctes ducebat insomnes, et æstum et gelu, et omnem aeris intemperiem ferebat, ut nulla illarum pecudum periret, multo magis nos, etc. (Hom. 5, *Ad pop. Antioch.*)

(65) Nihil apud eum refert, alios continentia occidere, etc (*Ad uxor.*, lib. I, cap. 6.)

médisance secrète à un ami; tantôt d'en dire peu, et d'en faire penser beaucoup par un sourire malin, un silence affecté, ou une exclamation pitoyable sur la faiblesse humaine (péché dont ceux et celles qui se piquent le plus de dévotion, ne laissent pas d'être les plus susceptibles). De là vient qu'on s'accuse de ces sortes de péchés comme d'une chose de peu de conséquence: parce, dit-on, qu'on ne croit pas soi-même ce qu'on a dit, qu'on n'a point eu d'intention mauvaise, et qu'on consent à n'en parler plus.

Mais quoi ! l'ivraie qu'on a semée dans un champ en germe-t-elle moins, quelque dessein qui vous l'ait fait semer, et soit que vous l'ayez jetée la nuit et en secret, dès que la semence est tombée, enfant-il davantage, et est-il besoin de la semer plusieurs fois ? aussi est il dit que sitôt que l'ennemi eut fait son coup, il s'en alla : *Superseminavit zizania in medio tritici et abiit.* Il pouvait bien s'en aller, il n'avait plus rien à faire, tout le mal était fait ; ainsi, dès que cette parole est lâchée, quittez, si vous voulez, la compagnie qui est le maudit champ dans lequel vous l'avez semée, elle produira son effet tôt ou tard, et le mauvais bruit que vous avez répandu par imprudence, ou par malice, croîtra également, et perdra la réputation de cette personne qui était auparavant sans tache, et même sans soupçon.

Mardi. — *Mais l'herbe étant crue et ayant poussé son épi, l'ivraie commença aussi à paraître.* Saint Chrysostome par l'ivraie entend les hérétiques qui ne sursèment l'erreur que sur la semence de la vérité. « Telle est leur conduite, dit ce Père : ils se cachent avec soin au commencement, on ne peut démêler l'ivraie du bon grain ; l'erreur, de la vérité : mais après qu'ils sont devenus plus hardis, qu'ils se sentent de l'appui, ils se font alors connaître pour ce qu'ils sont, et répandent leurs dogmes impies : » *Cum autem crevisset herba, et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania* (66). Mais nous pouvons entendre par l'ivraie, après plusieurs Pères, les mauvais chrétiens et les impies, qui sont *les enfants du malin esprit.* (*Matth.*, XIII, 38.)

On ne peut démêler l'ivraie du froment tant que l'autre est encore en herbe ; combien voyons-nous de chrétiens dont les paroles, figurées par l'herbe, cachent la mauvaise semence qu'ils portent en eux-mêmes ? car souvent les discours des méchants et des bons sont pareils ; mais, dit saint Chrysostome, ce qui était caché dans l'herbe se découvrira dans l'épi, et ce sera par leurs œuvres et par leurs fruits qu'on les connaîtra pour ce qu'ils sont ; *A fructibus eorum cognoscetis eos.* (*Matth.*, VII, 16.) Or, à en juger par les œuvres des uns et des autres, c'est-à-dire, par les rapines, les injustices, les violences, les impuretés, les dissolutions ; et par la piété, la sagesse et la régularité que l'on voit dans le monde, que d'ivraie pour un peu de froment, que de déréglements pour un peu de vertu solide ! Dans l'enfance, les passions sont tellement cachées et enchaînées, qu'on se flatte aisément que la bonne semence qu'on a jetée dans le cœur des enfants, c'est-à-dire, que la bonne éducation qu'on leur a donnée ne produira que de bon grain ; mais sitôt qu'ils sont plus avancés en âge : *cum autem crevisset herba*, l'ennemi sursème l'ivraie, et pour quelques âmes choisies, qui, malgré la corruption du monde, se maintiennent par la grâce de Dieu dans un état de sainteté, combien y en a-t-il que leurs actions font connaître pour être *les enfants du démon ?*

C'est cette confusion des bons et des méchants ; c'est le nombre des méchants infiniment plus grand que celui des bons, qui scandalise les impies, lesquels osent avancer que si Dieu gouvernait son Eglise, il y souffrirait moins de désordre. « Mais qu'ils sachent, dit saint Augustin, qu'il est plus digne de la bonté toute-puissante de Dieu de permettre des maux, pour en tirer de très-grands biens, que d'empêcher qu'il n'arrive aucun mal (67). » Au lieu donc de nous scandaliser du grand nombre des méchants, gémissons plutôt sur la corruption du cœur humain, sur sa malice et ses faiblesses ; persuadés que nous devons être que notre péché ne vient que de nous, et notre vertu que de Dieu : *Perditio tua ex te, Israel : tantummodo in me auxilium tuum* (*Osee*, XIII, 9) ; et c'est ce qui nous mettra dans la disposition des serviteurs du père de famille, qui s'approchèrent de lui, et lui dirent :

Mercredi. — *Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ, d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?* Tout ce qui vient de Dieu est très-bon : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.) Toute la semence qu'il a jetée dans le monde est bonne, et cependant l'ivraie se trouve répandue partout : « Jérusalem et Babylone, ces deux cités si différentes, sont confondues aujourd'hui pour être un jour séparées (68). » La charité forme les habitants de Jérusalem, la cupidité ceux de Babylone ; la charité vient de Dieu, la cupidité, du démon ; l'ivraie est mêlée avec le bon grain, les sociétés les plus saintes n'en sont pas exemptes ; dans le ciel il y eut des anges rebelles ; dans le paradis terrestre, le démon jeta les fondements de la malheureuse Babylone, et fit par sa malice que le premier homme en devint le premier citoyen ; dans le collége des apôtres, *il y eut un démon.* (*Joan.*, VI, 71.)

Que conclure de tout ceci ? sinon que nous

(66) Id moris est apud hæreticos ut obumbrent seipsos atque occultent in principiis, quousque majorem fiduciam capiant, et quodam favore multitudinis juventur ; tunc enim contaginosa venena intrepidi effundunt. (Hom. 48.)

(67) Deus mala ex bonis exoritura præscivit, et scivit magis ad omnipotentissimam bonitatem pertinere etiam de malis bene facere, quam mala esse non sinere. (*De corrept. et grat.*, cap. 10.)

(68) Si istæ duæ civitates permixtæ, in fine separantur. (S. Aug., *in Psal.* VI.)

devons supporter les méchants avec patience, puisque le Sauveur a souffert lui-même un traître en sa compagnie; mais sans demander au Seigneur raison de l'ivraie qui est dans son Eglise, *l'argile n'étant pas en droit de demander au potier, Qu'avez-vous fait ?* (*Isa.*, XL, 9) C'est plutôt à chacun de nous à se demander à soi-même. Le Seigneur n'avait-il pas jeté de bon grain dans son champ, c'est-à-dire dans mon cœur? ne m'avait-il pas donné tant de bons mouvements et tant de saintes inspirations ? ne m'avait-il pas formé avec tant de penchant pour la vertu que de répugnance pour le vice? *Qu'a-t-il dû faire à sa vigne autre chose que ce qu'il a fait?* (*Isa.*, V, 4.) D'où vient donc cette ivraie qui est en moi ? *Unde ergo habet zizania?* car aujourd'hui j'ai perdu tout le goût de la dévotion et de la piété; je ne sens plus de remords dans les grands péchés : *Je bois l'iniquité comme l'eau.* (*Job.*, XV, 6.) Je suis accablé de chaînes sans en ressentir la pesanteur, et sans vouloir les rompre : si je me trouve dans cet état pitoyable, est-ce la faute du Seigneur, est-ce la mienne? *Unde ergo habet zizania?* Ah ! c'est un effet de mon peu de fidélité à la grâce, de ma corruption et de ma malice ; voilà d'où vient l'ivraie qui est en moi, et celle qui est répandue dans l'Eglise de Jésus-Christ ; pouvons-nous nous en prendre à lui? il n'avait semé que de bon grain, mais le démon a jeté la corruption, ainsi que le père de famille répond à ses serviteurs :

Jeudi. — *Un ennemi a fait cela. Les serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie ?* Craignons, disent les Pères, cet ennemi, d'autant plus à craindre qu'il est puissant, qu'il est rusé, qu'il ne dort jamais, *et rôde sans cesse autour de nous, cherchant une proie à dévorer* (I *Petr.*, V, 8) ; mais imitons le zèle de ces serviteurs, qui est louable en deux choses : 1° en ce qu'ils sont touchés de voir le champ de leur maître rempli d'ivraie ; 2° en ce qu'ils ne suivent pas d'eux-mêmes le mouvement de leur zèle, et qu'ils commencent par lui demander s'il juge à propos qu'ils aillent l'arracher : *Vis, imus, et colligimus ea :* gémissons au pied des autels de voir que la corruption soit si répandue et si générale, que les parties les plus nobles du corps mystique de Jésus-Christ n'en soient pas exemptes ; mais ne gémissons pas tant sur les autres, que nous ne gémissions sur nous-mêmes ; faisons une sérieuse attention sur nos défauts, nos faiblesses et nos attachements criminels, pour les connaître, les détester et les arracher de notre cœur; ayons un zèle tout de feu comme celui d'Elie (III *Reg.*, XIX, 10), que *le zèle de la maison de Dieu nous dévore*, comme David (*Psal.* LXVIII, 10), qu'il nous porte à chasser, et à éloigner de nous les méchants et les impies, ainsi que l'Apôtre l'écrivait aux Corinthiens : *Auferte malum ex vobis ipsis* (I *Cor.*, V, 13) ; mais que notre zèle soit plein de douceur et de charité, réglé par la lumière de Dieu et non par la nôtre, et qu'il ne prévienne pas ses desseins ; prenons garde que ce ne soit pas un zèle aveugle, impatient, injuste ; car il est de certains pasteurs outrés et ignorants, toujours chagrins par tempérament, dont la passion se déguise souvent en zèle, et qui sans songer qu'ils vivent dans la loi de la douceur et de la grâce, semblent haïr le pécheur autant que le péché, ne lui parlent jamais d'un Dieu miséricordieux, et seraient toujours prêts à être les ministres de sa justice ; ce sont des gens qui murmurent sans cesse, jamais contents des autres, et toujours d'eux-mêmes, *qui maudissent tout ce qu'ils ignorent ; des nues sans eau, que le vent emporte çà et là, des vagues furieuses de la mer qui jettent sans cesse leurs écumes, des étoiles errantes auxquelles une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité* (69).

Que ces sortes d'esprits dangereux pour les autres, quand ils seraient bons pour eux-mêmes, sachent que quand le Seigneur a eu affaire *à des têtes dures et à des hommes incirconcis de cœur et d'oreilles* (*Act.*, VII, 51), et qu'il a voulu se faire craindre, il a eu des anges propres à le faire reconnaître pour *le Dieu des vengeances* (*Psal.* XIII, 1), puisqu'un seul, en une nuit, tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée du roi Sennachérib. (IV *Reg.*, XIX, 35.)

Il est vrai que les pasteurs de l'Eglise sont quelquefois obligés de se servir, contre certains impies, de la puissance que le Seigneur leur a confiée ; c'est ainsi que l'Apôtre livra l'incestueux de Corinthe au démon *pour mortifier sa chair, afin de sauver son âme* (I *Cor.*, V, 5), mais quand une dure nécessité nous oblige d'en venir à ces extrémités, combien de sages précautions n'y faut-il pas apporter? il faut d'abord user toute l'huile de la douceur et de la patience, et faire ensuite, dans le corps mystique du Fils de Dieu, ce que l'on est quelquefois obligé de faire dans le corps de l'homme, lorsqu'on en coupe une partie pour sauver le reste; on ne coupe un bras qu'à regret et par contrainte, on ne le fait que dans l'extrémité ; on le sépare du tout avec moins de violence qu'il se peut; la dureté étant dans le fer, et l'amour dans le cœur de celui qui paraît couper impitoyablement : mais avant toutes choses, consultons le prélat ou le pasteur qui est le père de famille du champ dans lequel le démon a jeté de l'ivraie; demandons-lui : *Voulez-vous que nous allions l'arracher?* et il arrivera souvent que parce qu'il aura des lumières plus étendues que les nôtres, parce qu'il connaîtra le scandale, et les divisions qui naîtraient d'une affaire d'éclat, il nous répondra :

Vendredi. — *Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain.* Ne croyons pas, par cette réponse, que le Seigneur veuille qu'on néglige la discipline

(69) *Hi autem quæcunque quidem ignorant blasphemant : nubes sine aqua... fluctus feri maris, despumantes suas confusiones, sidera errantia ; quibus procella tenebrarum servata est in æternum diem.* (*Judæ*, vers. 10, 12, 21.)

ecclésiastique, mais il veut prévenir les suites d'un zèle indiscret, outré, *et qui n'est pas selon la science* (*Rom.*, X, 2) : celui-là même qui nous a dit *d'apprendre de lui à être doux et humbles de cœur* (*Matth.*, XI, 29), ne prétend pas que nous sortions jamais de cette douceur évangélique ; et c'est un avis qu'il est à propos de donner aux confesseurs, que, « selon le droit, on doit avoir plus de penchant à délier qu'à lier, et qu'il vaut mieux rendre compte à Dieu de quelque excès de miséricorde, que d'une trop grande sévérité (70). » C'était la pratique d'un grand saint, « qui était, dit l'auteur de sa Vie, si doux à l'égard des pénitents, compatissait si fort à ceux qui étaient touchés de leurs péchés, qu'il n'exerçait point envers eux l'autorité de père, mais avait pour eux les entrailles d'une mère, jusque-là qu'il avait coutume de répondre à ceux qui blâmaient son indulgence : Quand même je devrais être damné, j'aime mieux l'être pour avoir usé d'indulgence, que pour avoir été trop dur et trop sévère (71). » Le Sauveur, d'ailleurs, en ne voulant pas permettre qu'on arrache l'ivraie, nous fait voir la bonté infinie de celui *qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.* (*Matth.*, V, 45.) Car voilà la double raison pour laquelle il ne veut point qu'on arrache l'ivraie : 1° de peur qu'on arrache le grain qui est bon ; 2° pour ne pas ôter à l'ivraie le temps de devenir le bon grain. En effet, l'homme est si faible de sa nature, qu'un état trop tranquille serait souvent dommageable à sa vertu ; de bon grain il pourrait devenir ivraie ; de fort et de courageux qu'il est, il deviendrait faible et languissant dans le service de Dieu ; il a besoin de cet ennemi qui le persécute, de cette calomnie, de cette injustice pour le faire recourir à Dieu et lui demander de nouvelles et de plus fortes grâces : ainsi voyons-nous que David s'avança de vertu en vertu tant qu'il fut persécuté par Saül, et devint coupable d'adultère et d'homicide dès qu'il fut en sûreté sur son trône (72) ; car les méchants servent à instruire, exercer, purifier et conserver les justes dans la pratique des vertus ; sans les tyrans, l'Église n'aurait point de martyrs ; sans les hérétiques, elle aurait moins de docteurs. Telle est la puissance de Dieu de tirer la lumière des ténèbres, la vérité du mensonge, la grâce du péché, et telle est sa miséricorde envers nous de faire que l'ivraie serve de bon grain, que *notre vertu se perfectionne dans la faiblesse* (*II Cor.*, XII, 9), et que ceux qui cherchent à la détruire ne fassent que lui donner un nouvel éclat en la purifiant dans le feu de la tribulation, *comme l'or se purifie dans la fournaise.* (*Sap.*, III, 6.)

Or, comme le Seigneur veille non-seulement sur les justes, « mais encore sur les pécheurs, et qu'on ne peut pas dire quel sera cet homme que nous voyons aujourd'hui dans le déréglement, il ne veut pas qu'on l'arrache de cette vie, de peur d'en ôter un homme de bien, parce qu'il se peut faire qu'il le deviendra (73). » — « Par la patience avec laquelle notre Dieu souffre les pécheurs, il veut donner lieu à leur pénitence, dit saint Jérôme, afin qu'ils aient le temps de se convertir, ou qu'ils soient inexcusables s'ils ne se convertissent pas (74). »

Où en serions-nous, si le Seigneur nous punissait dans le moment que nous sommes coupables, et s'il donnait permission au démon de nous faire mourir toutes les fois qu'il le lui demande ? Voulez-vous que j'arrache de la face de la terre cet impie qui a l'audace de vous offenser ? car n'en doutons point, c'est alors que cet ennemi du genre humain soulève, contre le pécheur, toute la nature qui entre dans les intérêts du Créateur, et qui lui appartient par le droit de création : ainsi l'on peut dire que la terre lui demande : Voulez-vous que j'ouvre mon sein pour l'engloutir ? le feu, Voulez-vous que je l'absorbe dans mes flammes ? la mer, Voulez-vous que je l'abîme dans mes flots ? *Vis, imus, et colligimus ea?*

N'abusons pas de la miséricorde de notre Dieu, ne la rendons pas inutile, et faisons en sorte d'entrer dans tous ses desseins ; si nous sommes justes, profitons de l'injustice et de l'iniquité des méchants, pour nous avancer de plus en plus dans la sainteté, et pour nous fortifier dans la grâce ; si nous sommes pécheurs, servons-nous du temps que le Seigneur nous donne, pour nous convertir, et pour changer l'ivraie en froment. *Cherchons-le quand on le peut trouver* (*Isa.*, LV, 6), de peur que si nous remettons dans l'extrémité de la vie à le chercher, *nous ne le cherchions inutilement, et que nous ne mourions dans notre péché.* (*Joan.*, VIII, 21.) Car après qu'il nous a attendu avec patience, *après que nous avons méprisé les richesses de sa bonté et de sa longue tolérance, sachons que par notre dureté, et l'impénitence de notre cœur, nous amassons un trésor de colère*

70) Jura promiora sunt ad solvendum quam ad ligandum, et melius est Domino reddere rationem de nimia misericordia, quam de nimia severitate. (SYLV.)

(71) In promulgandis porro judiciis ac modis pœnitentiæ tanto plus erat, et tanta mœrentibus humanitate compatiens, ut nequaquam districtum patris imperium, sed maternum potius exhiberet affectum ; unde se reprehendentibus hujusmodi verbis solebat eleganter alludere : Etiamsi damnandus sum, inquit, malo tamen de misericordia quam ex duritia vel crudelitate damnari. (S. PETR. DAMIAN. *Vita S. Odil.*)

(72) Fortis est securus devictis hostibus ; pressura carnit, tumor exercuit. (S. AUG, in *Psal.* L.)

(73) Quibus veritas ipsa respondet non ita hominem constitutum esse in hac vita ut certus esse possit qualis quisque futurus sit postea, vel quid etiam error ejus conferat ad profectum bonorum : non esse tales auferendos de hac vita, ne cum malos conatur interficere, bonos interficiat qui forte futuri sunt. (S. AUG, *Quæst. ex Matth.* XI.)

(74) Datur locus pœnitentiæ, non cito amputandus est frater, potest enim resipiscere. (*Ibid.*)

pour le jour de la colère (*Rom.*, II, 4, 5), et que nous éprouverons alors combien *il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.* (*Hebr.*, X, 31.) C'est ce qui nous est clairement marqué par les dernières paroles de notre Evangile.

SAMEDI. — *Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et dans ce temps-là je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et mettez-la en bottes pour la brûler, mais amassez le blé dans mon grenier.*

Ces premières paroles, *Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson*, « *Sinite utraque crescere usque ad messem*, » ne doivent pas s'entendre de chaque homme en particulier, mais de tout le genre humain, dont les bons et les méchants demeureront toujours confondus jusqu'à la fin du monde, sans que pour de bonnes raisons on puisse les reconnaître aux biens, ou aux maux temporels. « En effet, dit saint Chrysostome (hom. 12, *in Matth.*), si tous les bons étaient dans l'adversité, et tous les méchants dans la prospérité, ne pourrait-on pas penser que Dieu ne se mêle point des choses d'ici-bas, et que le démon en dispose comme il lui plaît? au contraire, si tous les justes prospéraient, et tous les impies vivaient dans l'oppression, n'aurait-on pas lieu de croire que les uns et les autres seraient récompensés, ou punis dès cette vie, et n'auraient rien à espérer ou à craindre dans l'autre? » Il a donc été à propos que les choses fussent ainsi, pour nous faire connaître que notre Dieu est le seul Maître du ciel et de la terre, et qu'un jour nous ressusciterons tous pour être récompensés ou punis éternellement suivant nos bonnes ou mauvaises œuvres. Cependant, quoique la prospérité, ou l'adversité soient des signes fort équivoques de la vertu ou du vice, il arrive le plus souvent, par l'ordre de la Providence, que l'ivraie étouffe le bon grain, qu'il croît mieux que lui, qu'il s'élève plus: ainsi le vice est souvent sur le trône, et la vertu dans les fers ; les pécheurs dans la joie, et les justes dans les pleurs; les impies croissent en richesses, en dignités et en honneurs: *Vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani* (*Psal.* XXXVI, 35); et en même temps en péchés et en crimes: et les gens de bien, par les tribulations et les souffrances qu'ils endurent, croissent en mérite, en grâces et en sainteté. « Mais les uns croissent pour remplir la mesure de leurs péchés, mettre le comble à leur iniquité, et s'engraisser comme une victime destinée à la colère de Dieu (75) ; » et les autres croissent, *et s'avancent de vertu en vertu* (*Psal.* LXXXIII, 8), *afin qu'après avoir passé par de grandes afflictions, ils soient un jour devant le trône de l'Agneau, qui demeurera éternellement avec eux.* (*Apoc.*, VII, 14 seqq.)

Ainsi, après que ce temps de confusion sera passé, le Père de famille séparera ce qui était confondu pour remettre tout dans l'ordre, *il dira aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et mettez-la en bottes pour la brûler* ; il enverra ses anges qui enlèveront de son royaume tous les scandaleux, et ceux qui commettent l'iniquité, il les fera lier en faisceaux: *Et alligate in fasciculos;* c'est-à-dire, suivant l'explication des Pères, «qu'il fera lier ensemble les brigands avec les brigands, les adultères avec les adultères, les avares avec les avares, les superbes avec les superbes; afin que ceux qui sont coupables du même crime soient punis du même supplice (76) : » et pieds et mains liés on les jettera dans une fournaise de feu, *et là il y aura des pleurs et des grincements de dents* (*Matth.*, XIII, 30, 42.)

Voilà la fin de ces honneurs, de ces dignités, de ces biens mal acquis, ou mal possédés; voilà où tendent les impies, voilà le sort de l'ivraie, ou, comme l'explique le Sauveur lui-même, *des enfants du malin esprit;* être un temps confondus *avec les enfants du royaume*, croître, et s'élever mieux qu'eux, leur nuire, et les étouffer, et en être un jour séparés pour être liés et jetés dans l'enfer pendant toute l'éternité. *Enfants des hommes, jusqu'à quand durera votre aveuglement, et l'endurcissement de votre cœur? jusqu'à quand aimerez-vous le mensonge, et courrez-vous après la vanité?* (*Psal.* IV, 3.) Un peu de réflexion sur nous-mêmes, sur la brièveté de cette vie, et sur l'éternité de l'autre, il n'en faudrait pas davantage pour nous faire connaître quelle est notre folie de nous livrer à de si grands malheurs pour des biens frivoles et périssables.

Tandis que les pécheurs seront ainsi liés en bottes pour être jetés dans le feu, *le bon grain sera amassé pour être mis dans le grenier.* Car, grâce au Seigneur, malgré la corruption du siècle, et le triomphe d'un certain libertinage qui a rendu trop libre, et, si l'on ose le dire, trop effronté jusqu'au sexe qui s'était toujours paré de la pudeur comme de son plus bel ornement ; une infinité de femmes chrétiennes gémissent de ces excès, et édifient autant le monde par leur piété, que quelques autres le scandalisent par leur déréglement: et quoique les libertins affectent de publier sans cesse que la corruption est générale, et répandent pour ce sujet toujours quelque histoire accommodée à leur manière pour séduire plus aisément des âmes innocentes, et pour donner, s'ils le pouvaient, à la vertu, la honte qui doit être inséparable du vice ; nous voyons plusieurs saints prélats, de pieux courtisans, des magistrats incorruptibles, des veuves telles que saint Paul les souhaite (I *Tim.*, V, 5), des femmes fidèles à tous leurs devoirs, des vierges qui vivent en anges dans un corps de fange

(75) Hi ut victimæ ad supplicium saginantur, ut hostiæ ad pœnam coronantur. (MIN. FEL.)

(76) *Alligate in fasciculos*, hoc est, rapaces cum rapacibus, adulteros cum adulteris, avaros cum avaris, superbos cum superbis ; ut quos similis culpa inquinat, par etiam pœna constringat. (S. GREG., lib. IX, *Mor.*, c. 59.)

et de bone; et le Seigneur pourrait encore aujourd'hui faire la même réponse qu'il fit au prophète Elie, lequel, dans l'excès de son zèle, se plaignait à lui que la corruption de son peuple était telle, qu'il était le seul qui fût resté fidèle à la loi : Non, lui répondit le Seigneur, *il y en a encore sept mille dans Israël qui n'ont point fléchi le genou devant Baal.* (III *Reg.*, XIX, 18.)

Il est donc certain qu'il y a beaucoup d'ivraie dans le champ du Seigneur ; mais il y a aussi du bon grain, et il y en aura jusqu'à la fin du siècle, que le Père de famille fera amasser dans ses greniers ; or, tandis que les impies seront précipités dans les enfers, les justes entreront dans la maison du Père céleste. *Il y aura plusieurs demeures* (*Joan.*, XIV, 2) que le Sauveur du monde leur a préparées par sa mort et par sa Passion, et dans lesquelles nous ne pouvons point espérer d'entrer que par la mortification, les souffrances et les croix. Ainsi le but de cette parabole tend à nous faire voir le sort différent *des enfants du royaume, et des enfants du démon*, puisque ceux-ci, après un temps de prospérité, seront jetés dans l'enfer, et que ceux-là, après avoir souffert beaucoup de tribulations, entreront dans le royaume de Dieu pour y briller comme le soleil : *Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum.* (*Matth.*, XIII, 43.)

SUR L'HYPOCRISIE.

Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus, et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit. (*Matth.*, XIII, 25.

L'ivraie ressemble beaucoup au froment, comme nous l'avons déjà dit ; mais bien que l'épi de l'un et de l'autre soit pareil, le grain en est tout à fait différent : en quoi nous pouvons dire que l'ivraie est la figure des hypocrites, qui, corrompus au dedans, ont néanmoins les dehors et l'extérieur de la vertu. Or, comme le père de famille ne veut point que ses serviteurs l'arrachent de peur d'arracher aussi le bon grain, et qu'il attend au temps de la moisson à la faire cueillir lui-même pour la jeter dans le feu : aussi peut-on dire : 1° Que l'hypocrisie étant un péché secret, ce n'est point aux hommes à juger ni à condamner personne de ce péché, de peur de se méprendre dans leur jugement, et dans leur condamnation ; 2° que c'est à Dieu à le punir un jour dans toute la rigueur de la justice.

1. Rien ne nous est plus recommandé dans l'Ecriture que de ne point juger, et de ne point condamner notre prochain : *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés*, dit le Sauveur dans son Evangile (*Matth.*, VII, 1) ; *Qui êtes-vous, pour commander le serviteur d'autrui?* écrit l'Apôtre aux Romains ; *s'il tombe ou s'il demeure debout, cela ne regarde que son maître.* (*Rom.*, XIV, 4.) L'on peut dire cependant que rien n'est plus ordinaire à la malignité du cœur humain que d'interpréter en mal toutes les actions d'autrui, et qu'on est bien éloigné de suivre cette belle maxime de Tertullien, de ne s'occuper que de soi-même (77), c'est-à-dire de n'avoir les yeux ouverts que pour découvrir ses défauts, et nullement pour examiner ceux des autres.

Mais de tous les jugements, celui qui est le plus criminel, comme le plus contraire à la justice et à la charité, c'est celui par lequel on condamne son frère d'hypocrisie. *La charité ne pense point le mal* (I *Cor.*, XII, 5) ; quand elle ne peut le justifier, elle excuse l'intention ; si l'action est telle qu'on ne puisse même sauver l'intention, elle attribue le mal à la cause la moins criminelle (S. Bern., serm. 40 *in Cant.*) : à l'exemple du Fils de Dieu, qui, ne pouvant excuser les Juifs de l'avoir attaché à la croix, en rejette la faute sur leur ignorance. La justice veut qu'on interprète toutes les choses douteuses en bonne part : « Nous ne pouvons savoir, dit saint Augustin, par quel esprit et dans quel dessein notre prochain a fait telle chose ? jugeons-en toujours favorablement, par cette équité naturelle qui nous doit faire croire le bien ; car le piége le plus dangereux du démon, quand il ne peut nous jeter dans de grands crimes, est de nous perdre par des jugements téméraires (78). »

Si les Pères ont voulu, qu'autant qu'on le peut, on interprétât en bien toutes les choses qui ont même les apparences du mal, de quel péché ne nous rendons-nous pas coupables, quand nous jugeons en mal celles qui ont toutes les apparences du bien ; or, condamner un homme d'hypocrisie, c'est prétendre que sa piété apparente cache une intention mauvaise ; c'est s'ériger par conséquent en Dieu, que de s'attribuer ainsi la connaissance du fond des cœurs ; mais, c'est avoir la malice du démon, de juger qu'une bonne action que nous voyons, procède d'un mauvais principe que nous ne voyons pas : aussi l'apôtre saint Jacques demande-t-il à ces sortes de gens : *Mais vous, qui êtes-vous pour juger votre prochain ?* (*Jac.*, IV, 13.)

Condamner un homme d'hypocrisie, c'est se mettre en hasard d'arracher le bon grain avec l'ivraie, car l'extérieur d'un homme de bien et d'un hypocrite étant le même, rien n'est plus aisé que de prendre l'un pour l'autre ; c'est enfin se scandaliser de ce qui devrait bien plutôt édifier, comme ces malades qui attribuent aux objets extérieurs le défaut qui est dans leurs yeux ; ou comme ceux dont l'estomac est si corrompu, qu'il tourne en poison toutes les meilleures nourritures : et, en vérité, il faut avoir le cœur bien infecté, pour croire le mal, où l'on ne voit que les apparences du bien.

(77) In me unicum negotium est, aliud non curo quam me curem.

(78) Dubium est quo animo fiant ? in meliorem partem interpretentur, etc.

Remarquons aussi qu'il n'y a que les pécheurs qui soupçonnent aisément le crime, et que ceux qui ont l'œil simple et le cœur pur ne voient jamais en autrui le mal qu'ils ne sont point capables de faire. C'est cette injustice que Tertullien reprochait autrefois si solidement aux païens : « Vous nous croyez coupables de toutes sortes de crimes, leur disait-il, et vous ne pouvez produire contre nous que des marques et des preuves de vertu ; quoiqu'il fût bien plus juste et plus raisonnable de préjuger ce que vous ne connaissez pas sur ce que vous connaissez, que de condamner ce que vous connaissez sur ce que vous ne connaissez pas (79). »

Mais quoi ! dira-t-on, n'y a-t-il pas dans le monde une infinité d'hypocrites qui cherchent à tromper Dieu et les hommes, et n'est-il pas à propos d'arracher le masque qui couvre les impies? Oui, sans doute, il y en a beaucoup, mais ce n'est pas à l'homme à les dévoiler, de peur de s'y méprendre, et Dieu seul était en droit de taxer les Pharisiens d'hypocrisie, et pouvait la leur reprocher ; car, enfin, quand on croirait tous les hypocrites du monde gens de bien, serait-ce un si grand mal? condamner, au contraire, d'hypocrisie un homme véritablement vertueux, c'est un péché d'une conséquence infinie, et qu'on peut dire sans remède.

En effet, comment voulez-vous que cet homme puisse se rétablir dans votre esprit, et dans l'esprit de ceux où vous l'avez décrié ? Celui qu'on soupçonne, par exemple, d'un mauvais commerce avec une telle personne, peut dissiper ce soupçon en cessant de la voir ; mais cet homme qu'on soupçonne d'hypocrisie, pour détruire l'opinion qu'on en a conçue, que peut-il faire ? cessera-t-il de prier Dieu dans les églises, de faire l'aumône, d'avoir un air posé, et un extérieur modeste ! car voilà le fond sur lequel on condamne un chrétien d'hypocrysie : tous les gens de bien, de peur de passer pour hypocrites, deviendront-ils durs envers les pauvres, superbes dans leurs habits, indévots dans les temples? l'Eglise ne juge point des choses secrètes et intérieures, parce qu'elle ne trouve pas ses lumières assez perçantes pour découvrir ce qui se passe au dedans des cœurs : comprenons donc quelle est la témérité de l'homme d'entreprendre sur un droit que Dieu s'est réservé à lui seul, et que l'Eglise elle-même n'ose s'attribuer. *Ne jugeons point*, encore un coup, *si nous ne voulons pas être jugés; ne condamnons point, si nous ne voulons point être condamnés.* (*Luc.*, VI, 37.) Ce n'est pas à nous à juger mal de notre prochain, et surtout à le condamner d'hypocrisie ; parce que l'on peut s'y méprendre, et arracher le bon grain au lieu de l'ivraie ; parce que celui qui est hypocrite aujourd'hui peut cesser de l'être, et qu'il n'aura point de moyen de détruire la prévention qu'on a contre lui ; car, à mesure qu'une vertu sincère lui fera faire plus de bonnes actions, la préoccupation dans laquelle l'on sera à son égard fera croire qu'il ne fait que raffiner en l'hypocrisie ; parce que la charité le défend, et nous ordonne d'interpréter en bonne part tout ce qui de soi peut être douteux, ou équivoque ; parce que, en un mot, il est injuste, et contre toutes les règles de la raison et de l'équité, de prendre un sujet de scandale de ce qui devrait édifier ; mais si ce n'est pas à l'homme à juger des hypocrites, ce sera à Dieu, qui connaît le fond des cœurs, à les punir un jour selon toute la rigueur de sa justice, en les faisant *jeter pieds et mains liés* (*Matth.*, XXII, 13) *dans un étang de soufre et de feu.* (*Apoc.*, XX, 9.)

2. Il n'est point de péché contre lequel le Seigneur se soit tant emporté que contre l'hypocrisie ; il a souffert les Publicains et les pécheurs, jusque-là que les Pharisiens en ont paru scandalisés, et lui ont reproché qu'il mangeait avec les uns et avec les autres. (*Matth.*, IX, 11.) Il a promis et donné un paradis à un larron. (*Luc.*, XXII, 43.) Il a recherché la conversation d'une Samaritaine, dont la vie était déréglée, et l'a convertie. (*Joan.*, IV, 9.) Il a protégé une femme adultère, et l'a délivrée des mains de ses ennemis. (*Joan.*, VIII, 11.) Il a donné des louanges à une pécheresse qui lui baisait les pieds, et lui a remis ses péchés. (*Luc.*, VII, 47.)

Mais pour les Pharisiens, dont le péché principal était l'hypocrisie, il leur a déclaré une guerre continuelle ; il leur a donné sa malédiction en public ; il les a comparés *à des sépulcres blanchis, qui par le dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins de toutes sortes de pourriture* ; il les a traités partout *d'hypocrites.* (*Matth.*, XXIII, 13 seqq.) En un mot, il paraît à leur égard être sorti de cette douceur qui lui était si naturelle, qu'il nous a tant recommandée (*Matth.*, XI, 29), et dont il nous a donné de si beaux exemples.

Il n'en faut pas davantage pour nous faire conclure que ce péché doit être très-grand, et réservé à la justice divine pour le punir d'une peine éternelle dans l'autre vie, puisque, bien loin que les hypocrites soient punis en ce monde, ils y sont souvent honorés : vaine récompense qu'ils recherchent, et reçoivent de l'apparence d'une vertu encore plus vaine ; or, pour connaître l'énormité de ce péché, et pour le détester autant qu'il est détestable, il suffit de faire réflexion que l'hypocrite préfère l'estime des hommes à celle de Dieu, qu'il se rapporte toutes ses actions, et est lui-même sa fin dernière ; comme un comédien, dit saint Augustin (*De serm. Dom.*, lib. II, cap. 2), qui représente une personne qu'il n'est point véritablement, et qui ne se dé-

(79) Cum sit justius occulta de manifestis præjudicare, quam manifesta de occultis præ damnare. *Apolog.*)

guise aux yeux des autres, que pour ses fins particulières.

Disons plus: un hypocrite, c'est-à-dire un homme qui montre au dehors une vertu qu'il n'a pas au dedans; au lieu de bien user de la créature pour jouir un jour du Créateur (car tel est l'usage que nous devons faire de tout ce que Dieu a créé, l'employer pour gagner le ciel), ou au lieu du moins de se servir de la créature pour arriver à la créature, et c'est le déréglement des avares, et des autres pécheurs, qui emploient des biens temporels pour acquérir d'autres biens temporels et périssables; l'hypocrite, au contraire, par une profanation sacrilége, fait servir le Créateur, et tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus auguste dans la religion, pour arriver à la créature : en effet, pourquoi cet homme d'église, ce courtisan, ce magistrat affectent-ils tous les dehors de la piété et de la vertu, dont ils méprisent le fond et l'essentiel, si ce n'est pour arriver à des dignités ecclésiastiques, ou temporelles, et pour trouver ainsi de quoi contenter tout à la fois leur ambition et leur avarice? L'hypocrite est donc un monstre de la religion, composé du cœur du démon et du corps du chrétien, prenant indifféremment l'apparence de la vertu et de la réalité du vice, pour arriver à ses fins et à ses desseins.

Craignons de tomber dans un péché, dont le Seigneur s'est réservé la connaissance et la punition, détestons-le comme le plus opposé à la religion tout intérieure de Jésus-Christ, qui n'agrée le respect du corps qu'en tant qu'il est la marque de la soumission du cœur: qui demande *qu'on le prie dans le secret* (*Matth.*, VI, 6), et *que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* (*Joan.*, IV, 24.) Sondons-nous nous-mêmes, pour voir si nous ne sommes point coupables d'hypocrisie, mais n'en soupçonnons jamais les autres. Cherchons Dieu pour cet effet dans la simplicité de notre cœur; simplicité qui consiste à être tellement dégagée, tant des autres que de soi-même, qu'elle ne tende qu'à Dieu, et ne cherche que lui seul « au lieu que l'hypocrisie nous porte à Dieu, mais non pas pour Dieu (80), » nous fait chercher Jésus, pour nous faire trouver autre chose que Jésus.

Faites, Seigneur, que nous vous cherchions (S. Aug., tract. 25, *in Joan.*) *avec un cœur simple* (*Sap.*, I, 1); avec un cœur qui ne soit point partagé entre vous et le monde; que nous ne cherchions rien plus que vous, ni autant que vous, parce que vous êtes au-dessus de tout (S. Bern., *De diversis*, serm. 37); rien avec vous, ni après vous, parce que vous seul vous suffisez pour tout : c'est cette simplicité, et cette pureté de cœur qui nous est absolument nécessaire pour nous empêcher de soupçonner notre prochain d'hypocrisie, et pour nous garantir nous-mêmes de tomber dans ce péché. Aussi avez-vous donné votre *malédiction au cœur double* (*Eccli.*, II, 14); et vous avez déclaré, au contraire, que ceux-là sont *heureux qui ont le cœur pur, parce qu'ils vous verront* dans le séjour de la gloire. (*Matth.*, V, 8.) Ainsi soit-il.

VI^e^ DIMANCHE APRES LES ROIS.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XIII, v. 31-35.

Les deux paraboles qui font le sujet de notre Evangile, sont la suite de celui de dimanche dernier, et le Sauveur les proposa à ses disciples et au peuple dans le même discours qu'il leur fit de dessus la barque; comme il leur avait dit d'abord dans la parabole de la semence, que *trois parts de cette semence étaient perdues, et que la quatrième qui tombait dans la bonne terre, était encore exposée à de grands dangers par la malice du démon, qui sursemait de l'ivraie sur le bon grain*; « pour empêcher, dit saint Chrysostome, que ses disciples ne s'effrayassent, et ne lui dissent, Qui seront donc ceux qui croiront, et qui seront sauvés? voilà que pour soutenir leur foi et relever leur espérance, il leur propose la parabole du grain du senevé, et leur prédit, par cette comparaison si naturelle, que la prédication de son Evangile se répandrait par tout le monde (81). »

Le royaume des cieux est semblable à un grain de senevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Jamais la puissance de Dieu n'a plus paru qu'en se servant des moyens les plus faibles pour opérer ses plus grands desseins, et qu'*en choisissant ce qu'il y a de plus vil selon le monde pour détruire ce qui était de plus grand* (1 *Cor.*, I, 28); mais jamais sa sagesse n'a plus éclaté, que quand il s'est servi des expressions les plus communes pour faire connaître ses pensées les plus nobles et les plus relevées. « Il a tiré, dit saint Chrysostome, ses comparaisons des choses naturelles, pour marquer que si la nature dans ses ouvrages agit certainement et infailliblement, lui, qui est le maître de la nature, agira de même dans les siens (82). » Est-il rien de plus petit qu'un grain de senevé? le Sauveur, pour reprocher à ses apôtres le peu de foi qu'ils avaient, leur dit, *qu'ils n'en avaient pas tant qu'un grain de senevé.* (*Matth.*, XVII, 19.) C'était une commune manière de parler parmi les Juifs, quand il s'agissait d'une chose, qui de petite était devenue fort grande, de la comparer à ce grain; car il faut remarquer que dans la Judée, qui est un pays très-chaud, le senevé

(80) Hypocrisis est intendere in Deum, non propter Deum. (S. Bern., *in Cant.*, serm. 20

(81) Ne occasionem interrogandi haberent quot et qui fideles erunt olim, ipsorum sollicitudinem tollit per ipsius grani sinapis parabolam, ad sinceram fidem conducens. Hæc quippe imagine prædicit prædicationem per universum orbem omnino conscaturam. (Hom. 48, *in Matth.*)

(82) Prudentissime ex natura rerum imagines adduxit, ut ostendat, quod sicut illa, natura duce, impossibile est non fieri, pariter hæc quoque, naturæ Domino conducente, necessario fient. (*Ibid.*)

croît fort haut, *et devient une espèce d'arbre, sur les branches duquel les oiseaux peuvent se reposer.* Le Fils de Dieu ne pouvait donc se servir d'une parabole plus naturelle pour représenter à ses disciples quel était son Evangile dans son origine, et quel il deviendrait dans son progrès. Examinons ce qu'il nous dit du senevé, et laissons voir que ce grain qui est si petit, et qui devient néanmoins un arbre, est la figure de la religion de Jésus-Christ, qui paraît si peu de chose dans son commencement, mais qui est répandue dans la suite jusqu'aux extrémités de l'univers.

Le grain de senevé est la plus petite de toutes les semences ; mais quand il est crû, il est plus grand que tous les légumes et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel se viennent mettre sur ses branches. Cette expression, le grain de senevé est la plus petite de toutes les semences, *minimum quidem est omnibus seminibus*, ne doit pas être prise à la rigueur, puisqu'il y en a encore de plus petits, comme celui de la rue et du pavot : c'est donc à dire seulement qu'il est un des plus petits ; et de même, quand il est dit qu'il devient plus grand que tous les légumes : *Cum autem creverit, majus est omnibus oleribus*, il faut entendre un des plus grands : or ce grain si petit de lui-même doit être jeté dans la terre, y pourrir pour croître ensuite, et devenir un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent se mettre sur ses branches : *Ita ut volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus.*

N'est-il pas aisé de reconnaître dans ce grain le commencement et le progrès de la religion de Jésus-Christ ? Soit que nous en considérions l'origine dans le Fils de Dieu ou dans les apôtres, rien de plus petit et de plus faible aux yeux des hommes. A envisager le Sauveur du monde naître dans une crèche d'une mère pauvre, passer trente ans dans une vie obscure, inconnu aux hommes, ou connu seulement pour *le fils d'un charpentier* (*Matth.*, XIII, 55) ; se faire suivre ensuite par douze pêcheurs ; le Maître et les disciples également méprisés par les grands et les puissances de la terre ; le Maître traité de démoniaque par les Pharisiens (*Matth*, XI, 18, etc.) ; d'impie et de blasphémateur par le prince des prêtres (*Matth*, XXVI, 65) ; de fou par ses proches et par Hérode (*Matth.*, XXIII, 11) ; être pris, lié, fouetté, couronné d'épines, mis à mort, enseveli, enterré ; ses disciples, donner mille marques de lâcheté et de faiblesse, *souffrir les moqueries, les fouets, les chaînes, les prisons, être lapidés, sciés, éprouvés en toute manière* (*Hebr.*, XI, 36) ; condamnés enfin à mort comme des impies et des hommes perdus, dit saint Chrysostome (hom. 97, *in Joan.*), puisque ceux qui les jugeaient *estimaient qu'en les faisant mourir, ils faisaient un sacrifice agréable à Dieu* (*Joan.*, XVI, 2) : à considérer, dis-je, la religion dans son origine, n'est-ce pas le plus petit grain de toutes les semences : *Quod minimum est*, etc.

Lundi. Mais si nous regardons cette même religion dans sa suite et dans son progrès, « nous verrons que le Sauveur qui nous a paru à sa mort comme un grain que Joseph d'Arimathie a pris et a semé dans son champ, devient, quand il est ressuscité, un arbre qui sort de la terre pour s'élever vers le ciel (83), » faisant paraître au dehors une vie qui était cachée au dedans, et nous apprenant par cet exemple que *si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais que quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.* (*Joan.*, XII, 24.)

Admirons comme cet arbre étend tout d'un coup ses branches, cet arbre qui procède d'un grain si petit, figuré longtemps auparavant par cette petite fontaine que Mardochée vit en songe, *qui s'accrut et se grossit si fort, qu'elle devint une grosse rivière* (*Esther*, X, 6) ; ou par cette pierre dont il est parlé dans Daniel, *qui devint une grande montagne, et remplit toute la terre.* (*Dan.*, II, 35.) En effet, cette religion, ou cet arbre d'un commencement aussi petit que nous l'avons vu, s'augmente et s'accroît tout d'un coup jusqu'à remplir tout le monde : *Factus est mons magnus, et implevit universam terram.*

Le Seigneur, avant que de monter au ciel, avait prédit à ses apôtres qu'*ils recevraient la vertu du Saint-Esprit qui viendrait en eux, et qu'ils lui rendraient témoignage dans Jérusalem, la Judée, la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre* (*Act.*, I, 8) ; et voilà que dix jours après qu'il les eut quittés, *ils entendirent un grand bruit comme d'un vent impétueux, et le Saint-Esprit descendit sur eux en forme de langues de feu, qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur donnait les paroles.* (*Act.*, II, 2, 3, 4.) Ces langues qui demeurèrent sur eux, marquaient, dit saint Chrysostome, la stabilité du Saint-Esprit dans l'âme des apôtres ; ce feu faisait voir qu'ils allaient embraser toute la terre ; comme ce vent qui l'accompagnait, qu'ils réduiraient tous leurs ennemis en poudre. Devenus tout autres que ce qu'ils étaient auparavant, remplis de la grâce et de la force de Dieu, qui pourrait raconter les merveilles de leur apostolat ?

Saint Pierre, à qui le Seigneur avait particulièrement recommandé le soin de son troupeau, et qu'il avait établi Chef de son Eglise, ouvre la bouche le premier, et fait le premier discours à Jérusalem, dans lequel il reproche aux Juifs leur injustice, *d'avoir crucifié leur Messie qui était ressuscité, et leur avait envoyé son Saint-Esprit ; et trois mille, touchés de componction en leur cœur, lui dirent : Que ferons-nous ? et furent convertis.* (*Act.*, II, 22 seqq.) Il guérit un boiteux de naissance, que l'on mettait tous les jours à la porte du temple, afin qu'il demandât l'aumône à ceux qui y entraient. (*Act.*, III, 2 seqq.) Il

(83) Granum plane Christus, dum patitur ; arbor est, cum resurgit, granum quod Joseph accepit et seminavit in agro suo sive in horto. (S. Ambr., serm. 2.)

fait un second discours pour faire connaître que ce *n'est point par sa puissance qu'il a opéré ce miracle, mais par celle du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui avait glorifié son Fils qu'ils venaient de mettre à mort* (*Ibid.*, 12, et seqq.), *cinq mille* furent ajoutés au nombre de ceux qui s'étaient déjà rangés sous l'étendard de la croix. (*Act.*, IV, 4.) De Jérusalem les apôtres vont dans la Judée, et dans la Samarie (*Act.*, VIII, 14), suivant la prédiction du Sauveur. Mais sans nous arrêter à raconter en détail des prodiges que nous pouvons voir dans les Actes, et dont nous ne pouvons manquer d'être touchés, saint Pierre établit le siége de la religion à Antioche et à Rome, et le même qui avait renié son Maître à la voix d'une simple servante, se fait obéir par cette ville superbe, qui était alors la maîtresse de l'univers.

Paul converti à la foi entreprend de prêcher aux gentils. Vouloir décrire tous les lieux où il a été, ce serait prétendre parcourir toute la terre ; il va comme un éclair de l'Orient en Occident, et du Midi au Septentrion ; il parcourt toutes les nations, et nous pouvons lui appliquer ces paroles d'un prophète : *Il s'est arrêté et a mesuré la terre ; il a jeté ses regards sur les nations, et il les a fait fondre comme la cire : « Stetit et mensus est terram, aspexit et dissolvit gentes.»* (*Habac.* III, 6.) Les autres apôtres n'ont pas moins de zèle pour remplir leur vocation : *Et ils font retentir leurs voix jusqu'aux extrémités du monde.* (*Psal.* XVIII, 5.) « On les prend, on les lie, on les bat, on les tourmente, on les met en prison, on les brûle, on les déchire, on les fait mourir, et tout cela ne sert qu'à multiplier les chrétiens (84). »

Sans doute sommes-nous surpris de voir que ce grain de senevé a produit cet arbre, dont les branches s'étendent *d'une mer à l'autre mer, et d'un fleuve aux dernières bornes de l'univers* (*Psal.* LXXI, 8); mais notre étonnement sera bien plus grand, quand nous aurons approfondi, et les obstacles que la religion de Jésus-Christ a eu à surmonter, et les moyens dont il s'est servi pour en venir à bout.

Mardi. — Pour établir la religion chrétienne dans tout le monde, pour en faire croire les mystères et pratiquer la morale, ainsi que les apôtres l'ont exécuté de leur vivant, il fallait renverser le paganisme et le judaïsme ; il fallait gagner l'esprit et le cœur des païens et des Juifs : or, examinons combien l'erreur et la corruption dans lesquelles ils étaient devaient leur donner d'opposition à cette Loi, qui ne choque pas moins l'esprit qu'elle contredit les sens, et qu'ils regardaient comme nouvelle, quoiqu'elle fût la vérité, dont le judaïsme n'avait été que l'ombre et la figure.

Les païens se figuraient leurs dieux comme ce qu'il y avait de plus grand et de plus glorieux, et ils en avaient multiplié le nombre pour en avoir plus de protecteurs, espérant trouver dans la pluralité ce qu'ils ne croyaient pas pouvoir rencontrer dans l'unité.

Les Juifs attendaient un Messie depuis longtemps ; ils s'étaient figuré qu'il devait être un roi plus vaillant que David, plus riche et plus magnifique que Salomon, et ils espéraient qu'il viendrait avec une grande puissance et une grande majesté pour soumettre tout le monde, et les élever au-dessus de toutes les nations ; et c'est ce préjugé, ou cet entêtement où ils étaient, et où ils sont encore aujourd'hui, que le règne du Messie serait un règne tout temporel, qui a été la cause de l'aveuglement de leur esprit, et de l'endurcissement de leur cœur.

Quelle apparence donc de pouvoir persuader aux païens et aux Juifs qu'il n'y avait qu'un Dieu, mais qu'il y avait trois personnes en Dieu, et que ces trois personnes sacrées ne faisaient qu'un seul Dieu? premier obstacle pour les uns et pour les autres ; pour les païens, qui en avaient une infinité ; et pour les Juifs si grossiers, qu'on peut assurer que si le mystère de la sainte Trinité ne leur a pas été révélé, c'est principalement parce qu'ils auraient conçu trois dieux, au lieu de trois personnes en un seul Dieu (Theod., *in Deut.*, quæst. 2), et se seraient fait ainsi une matière d'idolâtrie du fondement même de leur religion : car, comment convaincre des gens accoutumés à ne juger des choses que par les lumières de leur esprit, qu'en Dieu les personnes sont distinguées l'une de l'autre, et que la Divinité est une ; que la seconde personne, qui s'appelle le Fils, égale en puissance et en sagesse au Père, qui est la première, s'était incarnée, c'est-à-dire avait pris un corps et une âme dans le sein d'une Vierge par l'opération de l'Esprit-Saint, qui est la troisième personne de la sainte Trinité? que le Fils était venu au monde pour satisfaire à la justice du Père éternel irrité contre les hommes qui naissent tous dans le péché, parce que Adam, le père commun du genre humain, avait transgressé la loi que Dieu lui avait donnée dans le paradis terrestre (*Gen.*, III, 6), et que *par ce péché la mort est passée dans tous les hommes, tous ayant péché en lui* (*Rom.*, V, 12); que ce Fils, par un amour infini qu'il avait pour l'homme, *s'était fait semblable à lui* (*Philipp.*, II, 7); était né dans la pauvreté, avait passé trente ans dans une vie cachée, *et s'était volontairement livré à la mort* (*Ibid.*, 8), parce qu'il aurait été incapable de souffrir, s'il n'eût point été homme ; et que s'il n'eût point été homme, jamais l'homme n'eût été délivré ; mais que le troisième jour il était sorti glorieusement de son tombeau, et que c'était ce même homme, appelé Jésus, qui a été attaché à la croix, qu'ils devaient reconnaître *pour le seul Dieu des vivants et des morts?* (*Rom.*, XIV, 9.) Cependant les apôtres prêchent ce Jésus crucifié, *sujet de scandale aux Juifs, et de folie aux gentils* (1 *Cor.*, I, 23), l'objet de la raille-

(84 Ligabantur, cædebantur, torquebantur, includebantur, orebantur, laniabantur, trucidabantur et multiplicabantur. (S. Aug., *De civ. Dei*, lib. XXII, c. 6.)

rie des philosophes, de la persécution des princes, de la haine universelle. « Ils prêchent, dit saint Chrysostome, un état et un royaume dont on n'avait jamais entendu parler; ils découvrent d'autres richesses, et une autre pauvreté; une autre liberté, et une autre servitude; une autre vie, et une autre mort; un nouveau monde, et une manière de vie toute nouvelle; un changement enfin, et comme un renouvellement général de toutes choses; et ce qu'ils disent est embrassé avec un profond respect par les savants et par les ignorants; par les libres et par les esclaves; par les sujets et par les souverains, par les Grecs, et par les peuples les plus barbares (85). »

Mais en vertu de cette créance, à quoi obligent-ils ceux qui se convertissent? à tout ce qui est le plus contraire aux inclinations et au penchant de la nature; à l'humiliation de l'esprit, à la mortification du corps, au détachement du cœur, à l'amour de ses ennemis, et à la haine de soi-même; à la fuite et au mépris des richesses, des plaisirs, des grandeurs, et au désir et à la recherche des croix, des tribulations et des souffrances: second obstacle encore plus difficile à vaincre que le premier, puisqu'il n'en coûte rien à l'amour-propre pour croire les mystères de notre religion, et qu'il faut sacrifier tout pour en pratiquer la morale. *Faites pénitence*, répond l'apôtre saint Pierre (*Act.*, II, 38), à ceux qui se convertissent à Jésus-Christ, c'est-à-dire à des personnes plongées dans les délices, et enchantées de l'amour du monde; mais le miracle des miracles, c'est qu'avec la foi des mystères, les vertus les plus éminentes deviennent communes; l'esprit et le cœur se soumettent également; l'Eglise n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et on obéit aux conseils comme aux commandements. La manière dont vivent nos religieux dans les cloîtres est une copie de celle dont vivaient les premiers chrétiens dans le monde; parmi eux, il n'y avait point de pauvres, parce que *tous les biens étaient en commun;* ils se regardaient tous comme une même famille, ou plutôt comme un même corps (Tertull., *Apolog.*, lib. XXXIX), *n'ayant qu'un cœur et qu'une âme* (*Act.*, IV, 32); « ils s'entr'aimaient même avant que de se connaître, toujours prêts à mourir les uns pour les autres, s'entre appelant frères, et vivant comme les enfants d'un même père, les associés de la même foi, et les cohéritiers de la même espérance (86). »

Comme c'est un principe reçu chez toutes les nations, qu'il faut imiter ce qu'on adore; les païens avaient divinisé les hommes qui s'étaient le plus abandonnés à la corruption et au dérèglement, pour pouvoir se donner plus de licence, et consacrer en quelque manière leurs vices par l'exemple de leurs dieux. Il est vrai que la raison est choquée par une telle religion; mais comme elle était établie, et suivie par les grands et les puissances de la terre, qui peut dire combien il était difficile de la détruire pour en substituer en sa place une autre, qui, recevant le même principe, savoir, qu'il faut imiter ce qu'on adore, propose à ses sectateurs un Dieu pauvre, humble, crucifié, et les engage ainsi à la pauvreté, à l'humiliation, à la mortification des sens, et au crucifiement de soi-même?

Mercredi. — Mais examinons d'ailleurs de quels moyens le Fils de Dieu s'est servi pour surmonter ces obstacles: « De douze pêcheurs, c'est-à-dire, de personnes simples, sans apparence ni autorité, qui n'avaient ni éducation, ni lettres, ni politesse, qui ne connaissaient ni le cœur, ni les inclinations des hommes, ni l'intérêt politique des princes (87). » Tout autre que celui qui tourne, comme il lui plaît, le cœur des hommes (88), se serait-il servi de tels moyens pour le succès d'un si grand dessein? Aurait-il pris *les plus ignorants, selon le monde, pour confondre les sages, et les plus faibles pour confondre les puissants?* (I *Cor.*, I, 2.) Mais encore, que leur dit-il pour les engager à cette entreprise? quelle promesse leur fait-il? quelle récompense leur promet-il? *Je vous envoie*, dit le Seigneur à ses apôtres, *comme des brebis au milieu des loups: donnez-vous de garde des hommes; car ils vous feront comparaître devant leurs assemblées, et vous fouetteront dans leurs Synagogues, et vous serez haïs de tout le monde à cause de mon nom.* (*Matth.*, X, 16.) Cette prédiction ne les rebute point, l'accomplissement qui s'en fait les fortifie, loin de les décourager; car, comme tout ce qui leur arrive leur avait été prédit, tout ce qu'on leur fait souffrir sert à les convaincre de la vérité de la religion qu'ils annoncent. Sans doute il fallait qu'ils en fussent bien persuadés, pour avoir fait toujours paraître une constance qui ne s'est jamais démentie. Or cette persuasion n'a pu venir que d'avoir vu ressusciter Jésus-Christ, puisqu'à sa mort l'un le trahit, l'autre le renie, tous l'abandonnent; mais les faiblesses que les apôtres ont fait paraître à sa Passion,

(85) Docentes nobis aliam superesse vitam victumque alium, et divitias, et paupertatem, et libertatem, et servitutem aliam, sed et vitam aliamque mortem, alterum mundum, et conversationem novam, omniaque mutata: hæc vero et imperiti et eruditi, et liberi, et servi, et reges, et mimbles, et Græci, et Barbari omni cum reverentia susceperunt. (Hom. 1, *in Matth.*)

(86) Amant mutuo pene antequam noverint; sic nos fratres vocamus, ut unius Dei parentis homines, ut consortes fidei, ut spei cohæredes. (Minut. Fel.)

(87) Ineruditos liberalibus disciplinis, et omnino qu ullum ad philosophorum doctrinam attinet impolitos; non peritos grammaticæ, non armatos dialectica, non rethorica inflatos; piscatores fidei ad mare hujus sæculi paucissimos, mistos ex omni genere tam multos pisces, et tanto mirabiliores quanto rariores, etiam ipsos philosophos cepisse. (S. Aug., *De civ. Dei*, lib. XXII, c. 5.

(88) Deus habet sine dubio humanorum cordium quo placet inclinandorum omnipotentissimam potestatem. (*Ibid.*)

et même tant qu'il a été avec eux ; et leur fermeté inébranlable dans le reste de leur vie, est une preuve incontestable de la résurrection, le fondement de notre espérance, le grand miracle de Jésus-Christ, qui fait voir qu'il n'a jamais été plus vivant, ni plus puissant qu'après sa mort.

Remarquons que tous les prodiges que le Sauveur avait faits, et que ses apôtres avaient vus de leurs yeux : une mer agitée soumise à l'autorité de sa parole ; des possédés délivrés, des aveugles guéris, des boiteux redressés, des morts ressuscités, n'avaient pas été capables de les rendre inébranlables dans les vérités de la foi ; il faut donc que ce qu'ils ont vu après sa mort soit un miracle beaucoup plus grand, puisqu'il produit en eux l'effet que tous les autres n'avaient pu faire. Or, ce plus grand miracle ne peut être que d'avoir vu le Fils de Dieu ressuscité par sa propre vertu, et ressuscité pour ne plus mourir ; de l'avoir vu avec les plaies de ses mains, de ses pieds, de son côté, ce qui leur donnait lieu de le reconnaître pour celui qui avait été crucifié ; et de l'avoir vu revêtu en même temps de toute la gloire de sa Divinité : « de l'avoir vu enfin incorruptible, et de l'avoir touché? d'où ils comprenaient, dit saint Grégoire, que son corps après sa résurrection était de la même nature, mais d'une gloire différente (89). » Car, s'il n'était point ressuscité, ils l'auraient abandonné comme un imposteur, qui aurait manqué à la parole qu'il leur en avait tant de fois donnée ; et s'il a eu le pouvoir de se ressusciter après sa mort, dit saint Augustin, combien lui aurait-il été plus aisé de ne point mourir? S'il a pu sortir vivant et immortel de son tombeau, combien lui aurait-il été plus facile de descendre de sa croix? *Il est devenu*, dit le Prophète, *libre entre tous les morts* (*Psal.* LXXXVII, 6), puisqu'il n'est mort que parce qu'il l'a voulu, et qu'il est ressuscité lorsqu'il a voulu ; aussi la certitude de sa résurrection est le fondement de tous leurs discours, et le plus fort argument dont ils puissent se servir pour établir sa religion, qui, malgré de si grands obstacles, et avec des moyens qui devaient paraître si faibles, s'est accrue avec un tel succès, que les apôtres ont planté des églises dans tout le monde connu, ainsi que saint Paul l'écrit aux Colossiens (*Coloss.*, I, 1) ; ce qui nous donne lieu de nous écrier avec le Prophète : *A Domino factum est istud, et est admirabile in oculis nostris* (*Psal.*, CXVII, 23.)

C'est ce qui faisait l'étonnement des païens qui se convertissaient à la foi ; lorsqu'ils faisaient réflexion sur cette merveille qui avait changé la face de l'univers ; qu'ils voyaient leurs dieux abandonnés, et celui qui avait été crucifié comme un séducteur, adoré et reconnu pour le vrai Dieu ; leurs temples déserts, et les églises des chrétiens trop petites pour les contenir : mais ce qu'ils ne pouvaient assez admirer, c'était d'apprendre que tout ce qui leur paraissait de plus incroyable avait été exactement prédit bien des siècles auparavant par une infinité de prophètes (90). » Aussi, ce qu'on doit regarder comme une conviction certaine qu'ils ont tous été inspirés du même Dieu, c'est qu'ils ont écrit éloignés les uns des autres ; et pendant l'espace de plusieurs siècles ; que l'un a parlé de ce qui regarde la naissance, l'autre la vie, celui-ci la mort, celui-là la résurrection du Fils de Dieu ; et que cependant de toutes ces prédictions il en résulte toute l'histoire de Jésus-Christ à peu près comme si plusieurs sculpteurs, sans s'être communiqués, avaient fait séparément l'un un bras, l'autre une jambe, celui-ci un œil, cet autre une bouche, et que de toutes ces parties différentes il en résultât une statue parfaite, suivant toutes les règles de la proportion la plus régulière.

Jeudi. — Confessons la vérité ; si un homme avait eu à établir une religion, il n'aurait jamais songé à se servir de pareils moyens ; ou, s'il s'en était servi, n'en pouvant prendre d'autres, on peut assurer qu'ils ne lui auraient jamais réussi : Mais *ce qui paraît une folie en Dieu*, dit l'Apôtre, *est plus sage que la sagesse des hommes* (I *Cor.*, I, 25), et il vient à bout de ses desseins par les voies qui y paraissent les plus opposées.

En effet, qu'y a-t-il de plus merveilleux et de plus divin, que de voir une religion, rebutante d'elle-même, établie dans toute la terre, non du vivant de celui qui en est le législateur, mais après qu'on l'a fait mourir honteusement, et de la voir établie sur le débris de celles qui étaient reçues des grands et des savants, par des hommes *sans lettres, et du commun du peuple* (*Act.*, IV, 13), qui deviennent tout d'un coup d'ignorants qu'ils étaient, habiles en toutes sortes de sciences, ayant le don des miracles et des langues ; « sages, dit saint Chrysostome, sans être timides ; hardis, sans être précipités ; qui parlent aux gentils avec tant de générosité et de prudence, qu'ils vérifient clairement ce que Jésus-Christ leur avait promis : qu'il leur donnerait *une bouche et une sagesse à laquelle tous leurs ennemis ne pourraient résister ni contredire.* » (*Luc.*, XXI, 15.) Aussi ce qui prouve plus la vérité de notre religion, c'est que tout en est incroyable, et que cependant tout le monde a cru ; c'est que tout en est pénible, et qu'elle a été exactement suivie et pratiquée : car, dit Lactance (*De orig. error.*), elle n'est pas divine, si elle a pu être trouvée et inventée par un homme, mais elle mérite d'autant plus d'être regardée comme l'ouvrage de Dieu, qu'elle s'éloigne plus des règles de la prudence humaine, et que ses mystères sont plus élevés au-dessus de notre raison, et surpassent no-

(89) Et incorruptibilem se ergo et palpabilem demonstravit, ut profecto esse post resurrectionem ostenderet corpus suum et ejusdem naturæ, et alterius gloriæ. (S. Greg. hom. 26, *in Evang.*)

(90) Pagani vident repletas ecclesias, templa deserta ; in illis celebritatem, in his solitudinem : mirantur mutata, legunt prædicta. (S. Aug., *in Psal.* XLIV.)

tre intelligence. C'est la belle et la hardie pensée de Tertullien : « Le Fils de Dieu est mort, dit ce Père, cela est incroyable, parce que cela paraît insensé ; ayant été enseveli, il est ressuscité, cela est certain, parce que cela est impossible (91). »

Mais encore que pouvait avoir vu le monde pour se rendre si facilement à la prédication des apôtres? « S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement de cet ouvrage ; et s'il se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-ce pas un nouveau miracle plus grand et plus croyable que ceux que l'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans aucun miracle (92)? »

Loin d'ici ces impies qui, voulant ôter à la religion de Jésus-Christ un des arguments qui en prouve le plus la divinité, osent avancer que celle de Mahomet s'est accrue avec le même succès et la même vitesse. Quand ce qu'ils avancent serait aussi vrai qu'ils le supposent faussement, sont-ce deux choses à comparer ensemble, qu'une religion conçue si adroitement qu'elle prenait un peu de toutes les sectes, les hérésies, et les religions du monde pour n'en choquer aucune ; qui était autant favorable aux sens, que la religion chrétienne y est opposée, et qui promettait d'ailleurs, après cette vie, une autre vie qui serait le règne des passions ; sont-ce, dis-je, deux choses à comparer que cette religion impie et politique à une religion qui détruit toutes les autres ; qui ne peut souffrir ni partage, ni capitulation ; qui en trouve une tout établie, aussi ancienne que commode ; qui ne promet en cette vie que des peines, des croix et des souffrances, et qui fait espérer dans l'autre une béatitude qui ne tombe point sous les sens, et que la raison ne comprend point?

Ajoutons que Mahomet doit le succès de sa religion aux armes et à la protection que lui donnèrent les puissances; au contraire, *les rois et les princes de la terre se sont ligués contre celle de Jésus-Christ* (*Psal.* II, 2), pour la détruire et l'anéantir. Quelles persécutions n'a-t-elle pas souffertes à diverses reprises? combien de sang répandu sous les empereurs Néron, Domitien, Marc-Aurèle, Sévère, Décius, Valérien, Dioclétien? « Mais plus on fait mourir de chrétiens, plus il en renaît : le sang des martyrs est la semence qui en fait croître le nombre (93), » et l'on éprouve la vérité de ce que Gamaliel, docteur de la loi, avait dit dès les premiers commencements, pour empêcher les Juifs de persécuter les chrétiens : *Si cette entreprise vient des hommes*, leur dit-il, *elle se détruira ; mais si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire.* (*Act*, V, 38, 39.)

En quoi nous pouvons observer que quand il s'agit de la défense d'une religion que l'on a sucée avec le lait, les préjugés de l'enfance peuvent nous porter quelquefois à souffrir la mort pour l'erreur, comme pour la vérité : mais remarquons qu'ici il ne s'agit point de préoccupation : car les apôtres et les martyrs du premier siècle étaient tous Juifs ou païens de naissance, prévenus pour leur religion, et non pour celle du Sauveur, à laquelle, au contraire, ils devaient avoir une très-grande opposition ; et par conséquent la mort honteuse et cruelle qu'ils ont endurée avec constance et avec joie *de ce qu'ils étaient jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ* (*Act.*, V, 41), est en ce point une conviction certaine de la divinité d'une religion qui s'est établie malgré de si grands obstacles et par de si faibles moyens.

Après toutes ces preuves et *cette nue de témoins*, comme parle l'Apôtre (*Hebr.*, XII, 1), concluons avec saint Augustin, que celui qui demande encore des prodiges pour croire, est lui-même un grand prodige, de ne croire pas quand tout le monde croit ; car, c'est une grande folie de refuser sa foi à l'Evangile, « dont la vérité est attestée par le sang des martyrs, publiée hautement par les paroles des apôtres, confirmée par le témoignage des éléments, et confessée par les démons mêmes. » (Pic. de Mirand.) Mais c'est une folie encore bien plus grande de ne douter point de cet Evangile, et de vivre comme si on ne doutait point qu'il ne fût faux. Ayons donc pitié de notre orgueil de ne vouloir pas se soumettre à des vérités qui ont été crues par des païens ; et rougissons de notre lâcheté de ne pouvoir souffrir la moindre violence pour obéir à une loi, en vertu de laquelle un nombre innombrable de pénitents, de confesseurs, de vierges ont mené et mènent encore aujourd'hui une vie pénible, austère, laborieuse ; car c'est peu que cette loi se soit établie dans tout le monde, si elle ne règne pas dans notre cœur ; c'est peu qu'elle ait triomphé de tous ses ennemis, si elle ne triomphe pas de nos passions ; il faut que ce grain de senevé auquel le Fils de Dieu la compare, prenne racine dans le fond de nos âmes pour y produire un arbre qui pousse des branches, c'est-à-dire que la foi y germe, y croisse et produise des œuvres de sainteté et de grâce. Plus on broie ce grain, plus il fait connaître sa force et sa vertu. « Plût à Dieu, dit un Père, que nous fussions jugés dignes d'être broyés pour le nom de Jésus-Christ, afin qu'alors nous fassions paraître notre chaleur cachée, et que nous brûlions ceux qui nous broient, c'est-à-dire que nous convertissions ceux qui nous persécutent (94). » Le Sauveur du

(91) Mortuus est Dei Filius ; incredibile est, quia ineptum est : et sepultus resurrexit ; certum est, qui impossibile est. (*De carne Christi.*

(92) Si vero ista miracula facta esse non credunt, hoc unum grande miraculum sufficit, quod ea terrarum orbis sine ullis miraculis crediderit. (*De civ. Dei.* lib. XXII, cap 5.)

(93) Plures efficimur quoties metimur a vobis, semen est sanguis Christianorum. (Tertull., *Apolog.*, c. 58.)

(94) Utinam digni habeamur qui conteramur in nomine Christi, ut adversis sermonibus contriti inardescamus, et eos ipsos qui nos ut minimos hominum quasi granum sinapis frangere conantur, uramus. (Paul., epist. 3)

monde proposa une seconde parabole au peuple.

Vendredi. — *Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit levée.* Le Fils de Dieu, dit saint Jérôme (*Comment. in Matth.*, lib. II), en proposant diverses paraboles, fait comme un riche père de famille, qui présente plusieurs mets à un grand peuple qu'il aurait rassemblé pour le repaître, ou comme un médecin charitable qui donne différents remèdes pour différentes maladies.

Après avoir comparé *le royaume des cieux à un grain de senevé qu'un homme prend et sème dans son champ*, il le compare *au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine.* Le nombre de trois se prend souvent pour un nombre indéterminé, suivant la remarque de saint Chrysostome ; c'est l'affaire de l'homme de semer, et le devoir de la femme de faire le pain, et c'était ce qui se pratiquait parmi les Juifs, ainsi qu'il est marqué dans le *Lévitique* (chap. XXVI, v. 26). C'est donc « à l'homme à avoir soin du dehors, et à la femme du dedans ; qu'il sème, dit saint Pierre Chrysologue, l'arbre de senevé dans son champ, et qu'elle ait soin du levain pour préparer les pains à la maison (95). »

Le levain est une pâte aigrie et corrompue, mais qui, s'insinuant dans toutes les parties de la farine, la soulève, rend le pain plus léger, et lui donne un meilleur goût : ainsi dans l'Ecriture, tantôt le levain se prend en mauvaise part en tant qu'il est une pâte corrompue, comme quand le Seigneur dit à ses disciples : *Donnez-vous de garde du levain des Pharisiens et des Saducéens* (*Matth.*, XVI, 6) ; ou quand l'Apôtre écrit aux Corinthiens, *de se purifier du vieux levain, et de célébrer la pâque, non avec le levain de la malice, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité* (I *Cor.*, V, 7) : et tantôt il se prend en bonne part, comme quand dans notre Evangile, *le royaume des cieux est comparé au levain :* car c'est-à-dire que de même que le levain soulève la masse, rend le pain plus léger et d'un meilleur goût ; « ainsi Jésus-Christ, par le moyen de son Evangile, a ôté à nos cœurs cette pesanteur qui les faisait pencher vers la terre, les a élevés vers le ciel, et leur a donné le goût des choses célestes (96). »

Mais afin que l'Evangile puisse faire en nous cet effet, il faut éviter la dissipation et le tumulte du monde ; ce sera alors qu'un peu de foi nous rendra tout spirituels, et fera en nous un changement aussi merveilleux que celui qu'un peu de levain fait à l'égard de toute la pâte, et c'est ainsi que tout ce qui se passe tous les jours à nos yeux de plus simple et de plus naturel, doit servir à nous élever aux mystères de Dieu et de l'Eglise ; car tel est le dessein du Sauveur dans toutes les paraboles dont il se sert, et qui sont toutes tirées des choses de la nature.

Samedi. — *Le Sauveur dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et il ne parlait point sans paraboles.* Ce n'est pas à dire cependant qu'il ne parlait jamais sans paraboles, mais c'est-à-dire seulement, qu'il en mêlait toujours quelques-unes dans tous les discours qu'il faisait au peuple. Saint Marc nous rend la raison de ce qui obligeait le Fils de Dieu d'annoncer sa parole avec des comparaisons : c'est, dit-il, selon qu'ils étaient capables de l'entendre, *prout poterant audire.* (*Marc.*, IV, 33.) En effet, cette manière de parler convenait parfaitement au peuple, qui n'est pas capable d'un discours élevé, mais qui, entendant parler de grain, d'herbe, de froment, de vigne, comprenait littéralement ce qu'on lui disait, et le disposait à réfléchir sur le sens spirituel qu'il n'entendait pas, et à en demander l'explication à ceux qui avaient plus de lumières, et à qui le Seigneur faisait plus de grâces. D'ailleurs les Scribes et les Pharisiens se rendant indignes par leur orgueil d'en recevoir du Fils de Dieu, il a dû leur rendre ténèbres pour ténèbres, et obscurité pour aveuglement : il a dû parler assez clairement pour éclairer les humbles, et assez obscurément pour aveugler les superbes ; et c'est la raison que le Seigneur en rend lui-même : *Je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient pas, et qu'en entendant ils n'entendent pas* (*Matth.*, XIII, 13) ; c'est-à-dire, que les superbes voient des yeux du corps, et ne voient pas des yeux du cœur. Remercions le Seigneur de ce que *nos yeux sont heureux, parce qu'ils voient, et nos oreilles* sont heureuses *parce qu'elles entendent* (*Ibid.*, 16) ; remercions-le de ce qu'il nous traite comme ses apôtres, et que *la grâce nous est donnée comme à eux de connaître le mystère du royaume de Dieu.* (*Marc.*, IV, 11.) L'Evangéliste rend encore une autre raison pourquoi le Seigneur parlait toujours en paraboles.

Afin que ce qui a été dit par le Prophète fût accompli : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles ; je découvrirai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde. Tout ce qui s'est passé dans le Fils de Dieu a été prédit par les prophètes, et tout ce qui a été prédit de lui a dû nécessairement s'accomplir en lui : d'où il s'ensuit que les Juifs, en le prenant, *en lui perçant les mains et les pieds* (*Psal.* XXI, 17), *en l'abreuvant de fiel et de vinaigre* (*Psal.* LXVIII, 22), *en lui crachant au visage* (*Isa.*, L, 6), en un mot, en l'attachant à la croix, lui ont donné la dernière marque du Messie, puisqu'ils ont eux-mêmes accompli les prophéties qui avaient prédit de lui toutes ces choses. Or, parce que le Prophète avait aussi dit, *qu'il parlerait en paraboles, et qu'il découvrirait les choses cachées depuis la créa-*

(95) Vir in agro sinapis arborem serit, domo mulier alimentum procurat et panes præparat alimonæ. (S. Petr. Chrysol., serm. 99.)

(96) Christus totum fomentavit orbem divinumque illi per Evangelium saporem præstitit. (Hier.)

tion du monde, il s'en sert dans tous ses discours ; et c'est encore une marque à laquelle nous devons le reconnaître pour le Rédempteur d'Israël.

Voilà d'ailleurs qu'il est venu nous découvrir des mystères que les Juifs, comme des esclaves, n'avaient eus qu'en figure, et dont l'intelligence était réservée aux enfants : car *c'est à nous à qui il est donné de connaître le royaume de Dieu*, et non à tous ceux qui ne sont pas dans le sein de l'Eglise : comprenons donc quelle doit être notre reconnaissance envers lui, de nous avoir fait naître dans une religion hors laquelle il n'y a point de salut ; sans doute que les grâces générales touchent moins que les particulières ; mais si nous faisons réflexion que celle-ci est générale pour tous les chrétiens, et particulière pour chacun de nous ; que nous serions tous éternellement damnés, si le Seigneur ne nous l'avait pas faite, nous comprendrons alors que nous ne pouvons jamais assez la reconnaître : nous lui dirons sans cesse avec le Prophète-Roi : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ?* (*Psal.* CXV, 12.) Il m'a tiré de l'abîme du néant, il m'a tiré de l'abîme de mon péché ; si je dois tout à mon Créateur, que ne dois-je pas à mon Rédempteur? ah ! j'emploierai tout ce que je tiens de lui à son honneur et à sa gloire, *je chanterai éternellement ses louanges* (*Psal.* LXXXVIII, 2, je ferai servir toutes les lumières de mon esprit pour le connaître et pour l'adorer, et je n'aurai désormais de zèle, de tendresse et d'ardeur dans mon cœur que pour l'aimer et le glorifier.

SUR LA NÉCESSITÉ DE L'HUMILIATION DE L'ESPRIT, ET LA MORTIFICATION DES SENS

Simile est regnum cœlorum grano sinapis, etc. Simile est regnum cœlorum fermento, etc. (*Matth.*, XIII, 31, 33.)

Les deux paraboles de notre Evangile du grain de senevé et du levain, à quoi le Fils de Dieu compare le royaume des cieux, nous donnent lieu de faire ces deux réflexions, savoir : que le grain de senevé étant très-petit, est le symbole de l'humilité ; et le levain très-amer et désagréable au goût, celui de la mortification : d'où nous devons conclure que pour arriver à ce royaume, il faut, 1° humilier notre esprit ; 2° mortifier notre chair et nos sens.

1. Toute la religion chrétienne est établie sur l'humilité, comme la base et le fondement de toutes les vertus. Depuis le péché d'Adam, dit saint Augustin (*In Psal.* XIII), l'homme était égaré sans avoir de guide qui pût le remettre dans le bon chemin. Les philosophes, en voulant l'éclairer et le conduire par leurs lumières, ne faisaient que l'aveugler, et l'égarer de plus en plus par leurs erreurs : ils voyaient bien la maladie sans en savoir la cause, ni sans avoir de remède qui pût la guérir ; et la connaissance, ainsi que la guérison, étaient réservées à la seule religion de Jésus-Christ. Avant l'Incarnation du Verbe, l'homme ne voyait que l'homme, et il ne fallait pas le suivre ; il fallait suivre Dieu, et il était invisible : Dieu se fait homme, afin que nous ayons en lui un modèle que nous puissions voir, et une règle que nous puissions suivre en même temps.

Mais comme le péché d'Adam était un péché d'orgueil qui le porta à désobéir à la loi de Dieu, dans l'espérance de devenir semblable à lui : *Eritis sicut Dii* (*Gen.*, III, 5) ; voilà que Dieu, par une invention admirable de son amour, se fait semblable à l'homme : *Et Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14) ; *il s'anéantit, se rabaisse, se rend obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix* (*Philipp.*, II, 7, 8), afin que comme nous avons péché en Adam en voulant trop nous élever, nous puissions trouver le remède à notre péché en nous abaissant, et en devenant semblables à Jésus-Christ ; car, si nous voulons savoir ce que Dieu nous a apporté du ciel, saint Ambroise nous répond « qu'il nous a apporté la vertu de l'humilité qui ne se trouvait plus sur la terre (97).» Peut-être aurions-nous en honte, dit le grand Augustin (Tract. 25, *in Joan.*), d'imiter un homme humble ; mais pouvons-nous avoir de la répugnance à imiter un Dieu humilié? C'est la conclusion que tire l'Apôtre des humiliations de Jésus-Christ : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (*Philipp.*, II, 5) ; nous devons donc être dans les mêmes sentiments où a été Jésus-Christ : ses exemples, ses préceptes, sa conduite, tout tend à nous instruire de la nécessité de cette vertu ; il était Dieu, et il s'est fait homme ; mais d'ailleurs il a pris la nature humaine, dépouillée de tous les avantages qui peuvent rendre cette condition douce et supportable, et avec toutes les privations qui l'abaissent et la ravalent le plus ; il nous a ordonné *d'apprendre de lui à être doux et humbles de cœur.* (*Matth.*, XI, 29.) Si ses disciples lui demandent *quel est le plus grand dans le royaume du ciel*, il leur répond, que *s'ils ne deviennent semblables à de petits enfants, ils n'entreront point dans le royaume des cieux ;* et pour s'expliquer encore plus clairement, *il en prit un qu'il mit au milieu d'eux, et leur dit : Celui donc qui s'humiliera comme ce petit enfant, c'est celui-là qui sera le plus grand dans le royaume des cieux.* (*Matth.*, XVIII, 1 seqq.)

En faut-il davantage pour nous faire conclure qu'il n'est point de vertu chrétienne sans humilité, que c'est celle qui doit soutenir et accompagner toutes les autres : c'était le grand obstacle que les philosophes avaient à vaincre pour entrer dans la religion de Jésus-Christ. Aussi le grand Augustin reprochait autrefois à Porphyre le platonicien, et à ceux de la même secte, que leur orgueil ne leur permettait pas d'embrasser

(97) In Paradiso deficit humilitas, et ideo venit e cœlo (S. Ambr., *in Psal.* CXVIII, serm. 18.)

notre religion, parce qu'on y faisait profession d'humilité. « D'où vient donc, leur disait-il, cette grande répugnance que vous avez à être chrétiens, vous qui êtes persuadés de plusieurs choses que nous croyons, sinon de ce que Jésus-Christ est humble, qu'il nous recommande l'humilité, et que vous êtes superbes (98)? » — « O humilité, vertu de Jésus-Christ! ô grandeur de l'humilité, que tu confonds notre vanité (99)! » Apprenons donc aujourd'hui, de l'exemple du Fils de Dieu, notre règle et notre divin modèle, de ses préceptes et de ses commandements, de l'exemple de tous les fidèles, de la parabole même du grain de senevé, que nous ne pouvons point entrer dans le royaume des cieux sans la pratique de cette vertu. « En vérité, dit le dévot saint Bernard, c'est une impudence insupportable, que le ver de terre s'enfle et s'élève, quand la majesté divine s'abaisse et s'anéantit (1). » Si un Dieu incarné n'est pas un remède suffisant pour guérir la maladie de notre orgueil, nous devons la regarder comme un mal absolument incurable. Mais ce n'est pas assez à un chrétien d'humilier son esprit; il faut encore mortifier son corps et ses sens.

2. Il ne nous est pas moins recommandé dans l'Écriture d'imiter le Fils de Dieu dans ses souffrances, que dans son humilité : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ*, nous dit l'Apôtre (I *Cor.*, II, 1), *en portant toujours dans nos corps la mortification de Jésus-Christ.* (II *Cor.*, IV, 10.) *J'accomplis dans ma chair*, écrit-il aux Colossiens, *ce qui manque aux souffrances du Sauveur : « Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea. »* (*Coloss.*, I, 24.) Mais quoi! la Passion du Fils de Dieu n'a-t-elle pas été parfaitement accomplie, et d'un mérite infini, et qu'a-t-il pu manquer à ses souffrances? Faisons une sérieuse réflexion sur le sens de ces paroles.

Jésus-Christ n'est entier qu'avec ses membres : or il a dû souffrir tout entier, il faut donc que ses membres souffrent aussi, et il manque quelque chose à sa Passion, s'il souffre seul, puisque le fruit de sa mort est de nous racheter du péché : *Traditus est propter delicta nostra* (*Rom.*, IV, 25), et il ne peut nous racheter, si nous ne l'imitons, si nous ne coopérons et ne souffrons avec lui. Il n'a pas souffert pour nous exempter de souffrir, mais pour nous en donner l'exemple, et pour nous mériter la grâce de nous conformer à lui : c'est l'explication que donnent les Pères à cette prière que fait le Sauveur au Père céleste, *Abba Pater, ... transfer calicem hunc a me* (*Marc.*, XIV, 36) : Mon Père, faites que le calice de ma Passion passe du chef aux membres, et aille de main en main jusqu'au dernier des chrétiens : car c'est une vérité fondamentale de notre religion qu'il a fallu que le Fils de Dieu souffrît pour entrer dans sa gloire : *Nonne hæc oportuit pati Christum?* (*Luc.*, XXV, 20.) Remarquons ce terme, *oportuit*, qui nous fait voir la nécessité des souffrances, en nous marquant que c'était la seule voie par laquelle le Fils de Dieu lui-même a pu entrer dans sa gloire : mais cette nécessité n'est pas moins absolue pour nous que pour lui, et la même vérité qui nous dit : *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?* nous apprend aussi que c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* (*Act.*, XIV, 21.) C'est donc ici où nous pouvons dire : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (*Exod.*, XXV, 40.) Considérons notre Dieu attaché à la croix, réfléchissons sur toutes ses souffrances, et faisons en sorte d'exprimer en nous tout ce qui s'est passé en lui, puisque toute la religion consiste dans la conformité que les membres ont avec leur chef, « et tout le péché dans la poursuite de ce que le Sauveur a méprisé, et dans la fuite de ce qu'il a recherché (2). »

Ajoutons que nous devons mortifier nos corps, non-seulement pour imiter les souffrances de Jésus-Christ, mais que nous y sommes d'ailleurs obligés pour tâcher de réprimer la violence de nos passions, et d'expier nos péchés par la pratique de la mortification chrétienne. C'était cet engagement à mener une vie pénitente dont les Apôtres parlaient sans cesse dans leurs discours ; obstacle qui aurait paru ne pouvoir jamais être surmonté par les païens dans la corruption et le dérèglement où ils étaient; cependant, en se faisant chrétiens, ils ont eu autant de courage pour pratiquer la morale de Jésus-Christ que de foi pour en croire les mystères. En ce temps, c'était assez de savoir ce qu'il fallait faire pour le pratiquer, et il suffisait de connaître la loi pour l'observer.

Que nous avons dégénéré de la ferveur de nos pères! la religion s'est toujours accrue : mais la charité s'est refroidie (*Matth.*, XXIV 12), le peuple s'est multiplié et la joie ne s'est pas augmentée (*Isa.*, XXIV, 8), parce que l'ardeur de la foi s'est ralentie, et la ferveur du zèle s'est diminuée, à mesure que les fidèles se sont accrus en nombre. Faisons en sorte que l'exemple de ces premiers chrétiens serve aujourd'hui à animer notre vertu et à échauffer notre zèle ; et quand nous nous sentons tant de répugnance à la pratique des vertus chrétiennes, pour confondre notre lâcheté, disons avec saint Augustin (*Confess.*, l. IV, c.

(98) Quid causa est cur Christiani esse nolitis, nisi quia Christus humiliter venit, et vos superbi estis? (*De civit. Dei*, lib. X, c. 29.)

(99) O humilitas virtus Christi! o humilitatis sublimitas! quantum confundis superbiam nostræ vanitatis! (S. Bern., serm. I, *in Epiph.*)

(1) Intolerabilis impudentiæ est ut ubi sese exinanivit majestas, vermiculus infletur et intumescat. (Serm. I, *De Nativ. Dom.*)

(2) Non enim ullum peccatum committi potest, nisi dum appetuntur ea quæ ille contempsit, aut fugiuntur ea quæ ille sustinuit. (S. Aug., *De ver. relig.*, cap. 6.)

11) : Pourquoi ne pourrais-je pas ce que ceux-ci et ceux-là ont pu ? Etienne a pardonné à ses ennemis (*Isa.*, XXIV, 8) ; pourquoi ne puis-je pas pardonner aux miens? Laurent a surmonté l'activité des flammes; pourquoi ne puis-je pas vaincre l'ardeur de mes passions ? tant de solitaires ont passé leur vie dans les déserts, pourquoi ne puis-je pas quitter ce monde qui me perd, et qui me damne ? tant de saintes vierges ont triomphé des bourreaux et des empereurs, des supplices les plus cruels, et des promesses les plus flatteuses, pour conserver leurs corps aussi purs que leur foi ; pourquoi donc ne pourrais-je pas résister à ma faiblesse, à telles et telles tentations, aux sollicitations d'un grand, à la prière ou à la tendresse d'un ami, quand ils me demandent un service contraire à mon devoir, ou à la religion que je professe. Tous ces saints n'ont été victorieux que par la force de la grâce de Jésus-Christ : jetons-nous entre ses bras, et ne craignons point, il ne se retirera pas pour nous laisser tomber ; jetons-nous-y hardiment, il nous y recevra, et nous donnera la même force pour triompher comme eux de nos ennemis.

Seigneur, donnez-nous cette grâce sans laquelle, dans les plus grands sujets d'humiliation, nous serons vains et superbes, et avec laquelle dans la plus grande élévation nous serons humbles et soumis ; sans quoi nous n'aurons que du dégoût et de l'aversion pour la mortification chrétienne, et avec quoi nous l'aimerons et la rechercherons ; faites, Seigneur, que par votre grâce, ce que vous avez aimé ou méprisé sur la terre, soit l'objet de notre amour ou de notre mépris, que ce que vous avez commandé dans votre Evangile soit la règle de nos sentiments et de notre conduite ; que nous soyons humbles, parce que vous avez été humble ; et que nous aimions la mortification et les souffrances, puisque ç'a été pour vous-même *une nécessité de souffrir pour entrer dans votre gloire.* Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XX, v. 1-16.

Le Sauveur du monde, pour soutenir et encourager ses apôtres, qui lui demandèrent *quelle serait leur récompense de ce qu'ils avaient tout quitté pour le suivre*, leur répondit, *qu'au temps de la régénération*, c'est-à-dire au jour du jugement général, *ils seraient assis sur douze siéges pour juger les douze tribus d'Israël* (*Matth.*, XIX, 27); mais parce que les disciples du Fils de Dieu pouvaient être surpris d'une telle promesse, eux qui n'étaient que de simples pêcheurs, il ajouta que *les derniers seraient les premiers, et les premiers seraient les derniers* (*Ibid.*, 16), pour leur faire entendre que, quoiqu'ils parussent si peu de chose aux yeux des hommes, ils seraient cependant les premiers aux yeux de Dieu? Et pour leur expliquer plus clairement cette vérité, et l'imprimer plus fortement dans leurs esprits, il leur dit la parabole qui fait le sujet de notre Evangile, et après laquelle il répéta ce qu'il leur avait déjà dit, que *les premiers seraient les derniers, et les derniers les premiers* (3) : ce qui nous fait voir que cette sentence doit être regardée comme le but et la conclusion de tout son discours.

Le royaume des cieux est semblable à un Père de famille qui sortit au point du jour, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. Le père de famille qui était sorti dès le point du jour, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne, c'est le Père éternel, qui, pour ainsi dire, est sorti hors de lui-même par la création, pour produire des êtres qui pussent le connaître et le servir. *Pater meus agricola est*, dit le Sauveur dans l'Evangile (*Joan.*, XV, 1): ou bien c'est Jésus-Christ qui est sorti du sein de son Père par son incarnation, pour appeler tous les hommes à sa vigne, qui est son Eglise (Hilar, *Comm. in Matth.*, c. 10.) Nous sommes tous ses ouvriers, et *nos jours sont comme les jours d'un mercenaire* (*Job.*, VII, 1) : car il nous a loués dès le point du jour, puisqu'il nous a attachés à son service par le sacrement de baptême qui nous a faits chrétiens, dès que nous avons été faits hommes ; chacun de nous est donc en droit de dire comme Isaïe : *Dominus ab utero vocavit me : « Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère* (*Isa.*, XL, 1) ; » heureux que le Fils de Dieu ait daigné nous chercher en propre personne pour nous faire travailler à sa vigne; car *qu'est-ce que l'homme*, dit le Prophète, en parlant à son Dieu, *pour vous ressouvenir de lui, ou qu'est ce que le fils de l'homme pour être digne d'être visité de vous?* (*Psal.* VIII, 5.)

Mais sans nous arrêter à contempler inutilement notre bonheur, faisons en sorte plutôt de comprendre quelles sont nos obligations, pour nous en acquitter, et les remplir : Dieu nous a appelés, c'est à nous à lui répondre; il nous a mis dans son Eglise, comme Adam dans le paradis (*Gen.*, II, 15), c'est à nous à y travailler sans cesse : mais remarquons qu'il y a cette différence entre le travail d'Adam et le nôtre : « que ce premier homme avait été mis dans le paradis terrestre pour le cultiver, non par une culture laborieuse, dit saint Augustin, mais par une culture pleine de délices (4) ; » pour élever son esprit, et non pour fatiguer son corps : et qu'au contraire notre travail doit être humble et laborieux, aussi opposé à la complaisance, qu'à la paresse : *Inter apicem superbiæ, et voraginem desidiæ.*

Luxdi. — *Etant demeuré d'accord avec eux d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne.* Un denier était une pièce d'argent, qui revenait à peu près à sept à huit

(3) Et ut cognoscamus quia ad manifestationem præcedentium verborum hanc parabolam introduxit, ideo in fine ejus eam ipsam sententiam repetit quam supra dixerat. (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 34.

(4) Positus est homo in paradiso ut operaretur eum per agriculturam non laboriosam sed deliciosam. (*De Gen. ad litt.*, lib. I, cap 10.)

sous de notre monnaie, et était la paye d'un ouvrier. Le Seigneur veut qu'on le serve, mais il ne veut pas qu'on le serve pour rien : c'est un Maître généreux, *qui promet le centuple à tous ceux qui quitteront tout pour s'attacher à son service.* (*Matth.*, XIX, 19.) Il est demeuré d'accord avec nous de la récompense qu'il nous donnera à la fin de la journée, c'est-à-dire à la fin de notre vie; il nous a promis la béatitude qui nous est figurée par ce denier : *Il sera fidèle à ses promesses.* (*Psal.* CXLIV, 13.) Mais sachons que nous n'en pouvons mériter l'exécution *que par nos travaux et notre persévérance* (*Matth.*, XXIV, 13); il nous a mis dans sa vigne pour y travailler : or il n'en est pas de la vigne comme du grain ; quand le blé est semé, le laboureur n'a plus rien à y faire, mais le vigneron travaille toute l'année à sa vigne.

Notre âme est cette vigne que nous avons à cultiver; le Seigneur nous en a confié le soin et la garde, il veut qu'on en arrache les épines, les mauvaises herbes, et tout ce qui peut en diminuer la beauté : nous devons donc être toujours armés *du glaive de la parole de Dieu* (*Ephes.*, VI, 17), pour retrancher à tout moment les malheureuses productions d'une nature corrompue, pour couper sans cesse mille désirs qu'on peut dire autant de branches inutiles qui ne font que la surcharger : notre cœur est la terre où elle est placée, il faut la fendre par le fer de la componction, pour la disposer à recevoir toute la rosée du ciel, et la mettre en état d'en profiter.

Mais pour nous soutenir dans ce travail pénible et continu, *jetons les yeux*, comme Moïse, *sur la récompense qui nous attend* (*Hebr.*, XI, 26), *et sur la couronne qui nous est préparée* (II *Tim.*, IV, 8); regardons la vie présente comme la voie, et non comme la patrie, comme l'exercice d'une guerre continuelle, et non comme la victoire et la récompense (Greg., *Moral.*, lib. VIII, cap. 3); disons-nous à nous-mêmes ce que la mère des Machabées disait à son fils pour l'encourager au martyre : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum et terram* (II *Mach.*, VII, 28); jetons les yeux sur la terre, sur la brièveté de cette vie qui finira bientôt, et sur la durée de l'autre, qui ne finira jamais; sur les biens corruptibles de ce monde, et sur la félicité éternelle du paradis. *Ne perdons pas courage*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, *car le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* (II *Cor.*, IV, 16, 17.) Et afin que nous puissions faire notre œuvre, ou pour mieux dire, l'œuvre de Dieu, d'une manière digne de lui, et qui lui soit agréable (Auctor *Oper. imp.*, hom. 34); faisons réflexion que comme on ne loue pas un ouvrier seulement pour le nourrir, ainsi Jesus-Christ ne nous a pas appelés à son service pour nous occuper uniquement de ce qui peut tourner à notre profit : comme un ouvrier envisage d'abord son ouvrage, et ensuite la récompense ; ainsi nous devons d'abord regarder la gloire de Dieu, et ensuite notre utilité ; comme enfin un ouvrier passe toute la journée à travailler pour *son* maître, et n'en emploie qu'une heure pour prendre sa nourriture ; ainsi devons-nous passer toute notre vie à faire l'œuvre de Dieu, et n'en employer que la moindre partie à notre usage, et aux affaires temporelles. Mais imitons d'ailleurs ce père de famille toujours occupé de sa vigne, et qui y donne tous ses soins ; car non content d'avoir loué dès le point du jour des ouvriers,

Mardi. — *Il sortit sur la troisième heure du jour, et en ayant vu d'autres qui demeuraient oisifs dans la place, il leur dit : Allez aussi vous autres à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable.* Les Juifs divisaient le jour en douze heures, dont la première commençait au lever du soleil, et la douzième finissait au coucher ; il avait quatre parties qu'on appelait Prime, Tierce, Sexte, et None, dont chacune était de trois heures, plus ou moins longues, selon la longueur ou la brièveté des jours ; ainsi la troisième et la sixième heure étaient ce que nous appelons neuf heures du matin et midi.

La vie de l'homme est comme un jour, mais un jour, dit le prophète Isaïe, que la nuit suit de près : *Venit mane, et nox.* (*Isa.*, XXI, 12.) Prime, c'est son enfance, dit saint Grégoire (hom. 19, *in Evang.*) ; Tierce, son adolescence, où la chaleur de l'âge commence à croître, comme le soleil dans la troisième heure du jour; Sexte, sa jeunesse, où il est dans la force, la plénitude de l'âge, quand cet astre est dans son midi ; None, sa vieillesse, où la chaleur décroît et diminue tous les jours ; la onzième heure, l'âge décrépit, où, pour ainsi dire : *il n'y a plus qu'un point entre la vie et la mort* (I *Reg.*, XX, 3), entre le jour et une nuit éternelle. Le Seigneur appelle à sa vigne tous les chrétiens dans tous les temps de la vie : il nous y avait appelés dès le commencement de la nôtre, mais qu'y avons-nous fait? Avons-nous sans cesse cultivé notre âme qui a été commise à nos soins, et, aujourd'hui que nous sommes arrivés dans la force de notre âge, est-elle en meilleur état que dans la jeunesse : croît-elle de jour en jour en ardeur, et en amour pour Dieu? commence-t-elle à faire paraître au dehors des marques de cette charité, et de ces feux divins dont elle fut remplie en recevant le saint sacrement de baptême? ou plutôt ne pouvons-nous pas nous regarder comme des gens qui ont toujours été oisifs, parce que notre vie a été jusqu'à ce jour une vie d'amusements et de dissipation. Mais ce n'est pas seulement l'adolescence que l'on passe dans cette oisiveté :

Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième heure du jour, et il fit la même chose. Providence admirable du Seigneur! *dont les yeux sont toujours ouverts sur tous les hommes* (*Psal.* XXXIII, 16), et qui nous ayant appelés par des grâces générales dès l'aurore de notre vie, vient encore dans tous les temps nous inviter à entrer à son service par des grâces particulières. Notre pa-

rabole nous apprend que le père de famille sortit à la sixième et à la neuvième heure, et qu'il trouva bien des ouvriers oisifs. Que de chrétiens passent leur jeunesse, et même leur vieillesse dans l'oisiveté! car, sans parler ici des pécheurs, combien en voyons-nous dont la vie s'écoule, ou à ne rien faire de bien, ou à faire un autre ouvrage que le leur, quoique toute la perfection du christianisme consiste *à demeurer dans l'état où le Seigneur nous a appelés, et à y remplir notre vocation !* (**I Cor.**, VII, 20.)

Ainsi nous devons regarder ce religieux, lequel, au lieu de rester dans son cloître pour y travailler à sa propre perfection, en sort à tous moments pour se mêler d'affaires qui ne le regardent point ; ce magistrat qui emploie à visiter les pauvres, un temps destiné pour rendre la justice au public ; cette femme qui abandonne le soin de sa famille pour passer les journées entières dans les églises ; nous devons, dis-je, regarder les uns et les autres comme des gens oisifs ; parce qu'ils ne font pas ce que Dieu exige d'eux, et que celui-là, disent les Pères, qui ne fait pas l'œuvre de Dieu, doit être regardé comme un homme oisif. Ils se sont occupés à garder des vignes, mais ils n'ont pas gardé la leur, dit l'Epouse du sacré Cantique : *Posuerunt me custodem in vineis: vineam meam non custodivi.* (*Cant.*, I, 5.)

Nous sommes tous entrés dans la vigne du Seigneur, pour y faire chacun notre œuvre, et ceux qui font celle d'autrui sortent de l'ordre et de la place où il les a mis, et ce qu'ils font ne fait que causer de la confusion dans la maison de ce Père de famille ; or, s'il est certain que *nous rendrons compte au jour du jugement de toutes les paroles inutiles* (*Matth.*, XII, 36), à plus forte raison en aurons-nous un à rendre de toutes les actions qu'on peut dire oisives par rapport au salut.

Mais plût au Seigneur que nous n'eussions à reprocher aux chrétiens que ces sortes de défauts : l'enfance, la jeunesse, la vieillesse d'une infinité se passent dans le crime et le libertinage ; et, cependant, Dieu, dont la miséricorde est infinie et plus grande que notre malice, ne cesse de nous poursuivre par ses grâces, et semble nous dire jusqu'à la fin de notre vie : « Vous n'avez pas voulu être à moi dans votre enfance, ni dans votre jeunesse, du moins revenez à moi dans votre vieillesse (5) ; » le monde ne veut plus de vous, et vous congédie ; mais moi qui suis aussi bon qu'il est ingrat envers vous, je vous demande ce reste dont il ne veut point ; il vous chasse, et je vous tends les bras. En vérité, il faut avoir le cœur bien endurci pour se refuser aux tendres poursuites de ce Dieu si miséricordieux, et néanmoins combien y en a-t-il qui ne s'y rendent point? mais ne croyons pas pour cela que le Seigneur se rebute.

MERCREDI. — *Enfin étant sorti sur la onzième heure du jour, il en trouva d'autres qui se tenaient debout sans rien faire, auxquels il dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le jour sans travailler? parce que, lui dirent-ils, personne ne nous a loués; Il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne.* Confessons la vérité, nous n'avons rien dans tout l'Evangile de plus capable de consoler les pécheurs que cette parabole, puisque nous voyons que Dieu les appelle dans l'enfance, la jeunesse, la vieillesse, et même dans l'extrémité de la vie, pour leur donner à tous une égale récompense. « Vous demandez peut-être pourquoi il n'envoie pas à sa vigne tous ses ouvriers dès le matin ; sans doute, répond saint Chrysostome, que le dessein de Dieu a été de les appeler tous en même temps, et que s'ils n'y vont pas lorsqu'on les appelle, cette différence ne vient que de la faute de ceux qui sont appelés (6). » Sur quoi nous pouvons faire deux réflexions très-importantes.

La première, qu'il n'est rien de plus déraisonnable que d'attendre sur la fin de ses jours à se convertir, et de remettre une affaire d'où dépend un bonheur ou un malheur éternel sur un temps qui n'est point à nous, et qui peut-être n'y sera jamais ; disons plus, quand nous vivrions un siècle, sur quel fondement pouvons-nous espérer que nous répondrons alors à la grâce de Dieu avec plus de fidélité que nous n'avons fait par le passé, et qu'à l'âge de cent ans nous ne nous flatterions pas d'avoir encore quelques années à vivre, et assez de temps pour retourner sincèrement à Dieu?

Faisons une sérieuse réflexion qu'une fatale expérience nous fournit, et qui sera capable de nous faire connaître l'illusion des hommes sur ce sujet, et peut-être de nous en détromper : ne croyons pas qu'ils remettent de propos délibéré à se convertir à l'article de la mort, le parti ne serait pas assez sûr, et ils n'ont garde de se déterminer à courir un si grand risque ; mais ils remettent leur conversion dans un certain temps vague et indéfini, qui paraît toujours éloigné, et avant lequel ils ont beaucoup de desseins à exécuter : or, comme l'on n'arrive pas à l'extrême vieillesse tout d'un coup, et qu'on y parvient par une suite continuelle de moments, de jours et d'années qui se succèdent les uns aux autres, sans s'apercevoir sensiblement que nous soyons aujourd'hui plus vieux que nous l'étions hier ; et que d'ailleurs il nous reste encore quelques projets à finir ; l'on croit toujours avoir la même raison de remettre ce que l'on a tant remis, et la mort enfin arrive sans que ce moment où nous devions commencer l'ouvrage de notre salut soit arrivé. Ainsi *nous tombons dans le précipice que nous nous sommes creusés à nous-mêmes* (*Psal.* VII, 16),

(5) Ac si ut aperte dicatur : Etsi Deo vivere in puerilia et juventute noluistis, saltem in ultima ætate resipiscite. (S. GREG., hom. 19.)

(6) Sed curnam, inquies, non statim omnes conduxit ? omnes quidem ab initio conduxisse voluisset ; si vero non omnes eodem tempore paruerunt, a voluntate vocatorum hæc differentia resultavit. (S. CHRYS., hom. 65, *in Matth.*)

et que nous semblions vouloir absolument éviter.

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que la multitude et l'énormité de nos péchés ne doivent jamais nous donner lieu de désespérer de la miséricorde de Dieu. « Quelque profondes que soient les plaies que le péché nous a faites, elles ne sont pas incurables à un Médecin qui peut tout (7). » Notre conversion, qui nous paraît si difficile en elle-même, dit saint Jérôme, ne l'est pas à celui *qui a étendu les cieux* (*Psal.* CIII, 2) : c'est assez qu'il le veuille, afin qu'elle arrive : quelle apparence y avait-il que la lumière sortît du néant, ou que Jérusalem ruinée pût être rétablie; cependant c'est assez que le Seigneur dise, *Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite* (*Gen.*, I, 3); *Jérusalem, vous serez rétablie*, et elle le sera : *Temple, vous serez fondé de nouveau* (*Isa.*, XLIV, 28) et il le sera : un moment peut suffire pour rentrer en grâce avec lui : mais si c'est être insensé que d'attendre à ce dernier moment par une présomption téméraire, c'est l'être encore plus que de le laisser échapper par un désespoir qui peut être très-injurieux à notre Dieu : eussions-nous passé jusqu'à la onzième heure du jour dans le crime, fussions-nous prêts à rendre l'âme, sachons que si nous espérons véritablement en lui, ce Dieu dont la bonté égale la puissance, et qui n'a point besoin de la succession des temps pour opérer ses plus grands ouvrages, soit dans l'ordre de la grâce, ou dans celui de la nature, nous convertira en un moment. *Je ne jetterai point dehors*, nous dit-il dans son Evangile, *celui qui vient à moi : « Eum, qui venit ad me, non ejiciam foras* (*Joan.*, VI, 37); » il nous dira comme au bon larron : *Je dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi en paradis* (*Luc.*, XXII, 43); car il peut ressusciter *un mort de quatre jours, et qui sent déjà mauvais* (*Joan.*, XI, 39), et faire de son persécuteur *un vase d'élection*. (*Act.*, IX, 15.)

Ecoutons ce que l'Ecriture nous dit de deux princes dont le sort a été bien différent, quoique fort semblables dans leurs déréglements. (IV *Reg.*, XXI.) Manassé, après avoir passé toute sa vie dans le libertinage, le crime et l'impiété, déteste son péché, et obtient du Seigneur la grâce qu'il lui demande : son fils Amon marcha dans toutes les voies par lesquelles le prince son père avait marché, il révéra les mêmes abominations que son père avait revérées, et il les adora comme lui; mais il perd subitement la vie à la fleur de son âge, se promettant peut-être qu'à l'exemple de son père il la finirait comme lui dans la pénitence.

Que l'exemple de ces deux rois que l'Esprit-Saint nous met devant les yeux pour notre instruction, nous apprenne donc à espérer toujours en la miséricorde de Dieu, quelque pécheurs que nous puissions être, dès que nous retournons sincèrement à lui ; et à appréhender sa justice vengeresse, dès lors que nous persévérons trauquillement dans le péché, sous prétexte qu'il nous reste encore une longue carrière à fournir, et qu'un seul moment peut suffire pour demander et pour obtenir pardon des crimes les plus énormes.

Le démon, qui ne travaille qu'à notre perte, cherche pendant toute notre vie à éloigner de notre esprit la pensée de nos crimes, et à nous donner une fausse idée de la miséricorde de Dieu, pour nous faire remettre notre conversion jusqu'à la mort : et alors, pour nous jeter dans le désespoir, il nous grossit d'une part le nombre et la brièveté de nos péchés; et de l'autre, il nous représente la justice divine armée de foudres et de carreaux, et toute prête à les lancer contre nous ; or pour éviter de tomber dans le piége que nous tend cet ennemi du genre humain, ne séparons jamais la confiance de la crainte, ni la crainte de la confiance, puisque la confiance sans la crainte nous fera tomber dans la présomption, et la crainte sans la confiance dans le désespoir : ou si nous avons à les séparer, que la crainte marche la première ; et afin *d'opérer notre salut avec tremblement et avec frayeur* (*Philip.*, II, 12), représentons-nous pendant toute notre vie le Seigneur comme *le Dieu des vengeances* (*Psal.* LXXII, 1), qui nous avertit par un de ses prophètes, qu'il est *las de pardonner, et qu'il va étendre sa main pour perdre ceux qui l'ont abandonné* (*Jerem.*, XV, 6) : mais à l'heure de la mort, éloignons la crainte, et rappelons la confiance ; et soit que nous ayons été infidèles ou infidèles à la grâce, n'ouvrons les yeux que pour considérer un Dieu crucifié, *qui veut non la perte, mais la conversion du pécheur* (*Ezech.*, XXXIII, 11), et mettons toute notre espérance dans ses plaies et en sa croix : embrassons-la tendrement, mêlons nos larmes avec son sang, prions, gémissons comme le saint roi Ezéchias (*Isa.*, XXXVIII, 2) ; disons-lui avec l'Eglise : *Augmentez la grâce de ceux qui ont toujours vécu en grâce, et pardonnez les péchés de ceux qui ont toujours vécu dans le péché : « Pius adauge gratiam, reisque dele crimina ; »* et souvenons-nous que les ouvriers qui ne travaillèrent qu'une heure à la vigne du père de famille, eurent la même récompense que ceux qui y travaillèrent dès le matin.

Jeudi. — *Or le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son économe : Appelez les ouvriers, et payez-les, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers : ceux donc qui étaient allés au travail sur la onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier.* Il est aisé à comprendre par ce soir la fin de notre vie ou celle du monde ; par cet économe Jésus-Christ, *à qui le Père a donné toute puissance* (*Matth.*, XXVIII, 18) ; et par ce denier qu'on donne à tous ceux qui ont travaillé, la béatitude qui sera donnée à tous les fidèles : sur quoi nous devons observer deux choses.

(7) Omnipotenti medico nihil est insanabile. (S. Aug., *in Psal.* XXXVIII.)

La première, que quoique la béatitude soit donnée à tous les justes, ils n'en jouiront pas tous également. *Dans la maison de mon Père il y a différentes demeures*, dit le Sauveur dans l'Evangile (*Joan.*, XIV, 2). *De même que les étoiles diffèrent en clarté, il en arrivera ainsi dans la résurrection des morts : Chacun recevra sa récompense selon son travail*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, (I *Cor.*, XV, 41, 42; III, 8); mais cette inégalité ne causera aucune envie ; tous verront ce *divin Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2), et seront éblouis de l'éclat de sa lumière, que les uns et les autres recevront plus ou moins selon la disposition qui sera en eux, à peu près comme plusieurs diamants exposés aux mêmes rayons du soleil brillent différemment, selon qu'ils sont différemment taillés ou polis ; et c'est ce que saint Augustin nous exprime par ces paroles : « Quoique tous les saints brillent selon la diversité de leurs mérites, quant à ce qui regarde la vie éternelle, elle sera égale à tous (8). »

Or, ce qui fera le bonheur des saints pendant toute une éternité, c'est *que Dieu étant plus grand que notre cœur* (I *Joan.*, III, 20), il s'ensuit que l'âme d'un bienheureux a toujours de saints désirs de le comprendre, et pour ainsi dire de l'absorber ; désirs qui ne procèdent pas comme les nôtres, de ce que le cœur de l'homme étant plus grand que tous les biens de la terre, ils ne peuvent jamais le remplir, ni le contenter : mais de ce que, au contraire, le cœur d'un bienheureux est trop petit pour le Dieu qui est l'objet de sa félicité ; ainsi ce ne sont pas les biens qui lui manquent, c'est l'âme qui se manque à elle-même : *Concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini.* (*Psal.* LXXXIII, 3.) Ainsi découvrant sans cesse dans cet Etre infini de nouvelles perfections qui entretiennent sa joie et son amour, elle se consume en désirs ; mais ces désirs sont sans inquiétude, et elle jouit toujours du même bien sans ennui, et sans dégoût.

La seconde chose que nous devons remarquer, c'est que ceux qui n'ont travaillé qu'une heure à la vigne du Seigneur, sont payés comme ceux qui ont travaillé toute la journée ; d'où nous devons conclure que le Seigneur regarde moins le temps que nous passons à son service, que la manière dont nous l'employons : car il se peut faire qu'en une heure on travaille avec une telle ardeur et une telle diligence, qu'on en fasse plus que ceux qui ont travaillé tout le jour avec négligence et paresse. *Tel*, dit le Sage, *qui a peu vécu, a rempli la course d'une longue vie.* (*Sap.*, IV, 13.) Si donc nous sommes entrés tard dans le service de Dieu, nous devons nous hâter de réparer le temps perdu : action, repos, joie, affliction, souffrance, maladie, tout est travail quand Dieu en est la fin : nous avons une course à faire pour arriver à notre but, et nous avons peu de temps à y mettre : *Marchons tandis que la lumière nous luit* (*Joan.*, XII, 35) ; mais ce n'est pas assez, elle nous manquera bientôt, il faut courir : *Sic currite ut comprehendatis.* (I *Cor.*, IX, 24.)

Que si nous sommes entrés de bonne heure au service de ce grand Dieu, faisons réflexion : 1° Que nous ne savons pas le temps que nous aurons pour achever notre course, et qu'il faut, par conséquent, se hâter de marcher ; car, en prenant nos mesures pour la faire peu à peu, et pour ainsi dire à petits pas, nous pourrions être enlevés de ce monde que nous ne serions encore qu'à moitié chemin, et c'est ce qui arrive à tant de chrétiens qui meurent toujours plus tôt qu'ils ne l'avaient pensé. 2° « Qu'il ne sert de rien de courir si l'on manque de force avant que d'être au but ; et, cependant, le nombre de ceux qui commencent bien est aussi grand que le nombre de ceux qui persévèrent est petit (9). » Marcher à pas de géant dans la voie du salut, et marcher toujours jusqu'à ce qu'on soit arrivé au terme, c'est tout le but de la morale de Jésus-Christ. *Je poursuis ma course*, dit l'Apôtre, *pour tâcher d'atteindre où Jésus-Christ m'a destiné en me prenant : je ne pense point y être encore arrivé ; mais tout ce que je fais maintenant, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière pour emporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ.* (*Philipp.*, III, 12 seqq.) Poursuivons notre parabole.

Vendredi. — *Et ceux qui avaient été loués les premiers crurent qu'ils recevraient davantage, mais ils ne reçurent aussi que chacun un denier, et en le recevant ils murmuraient contre le père de famille, en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné la même récompense qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.* Quoi donc ! dit saint Chrysostome (hom. 65), que nous apprend le Fils de Dieu par ce murmure ? n'est-ce pas ce que nous avons déjà vu (*Luc.*, XV, 29, 30), quand le frère de l'enfant prodigue représenta avec chagrin à son père qu'il n'avait jamais fait pour lui, qui avait toujours été soumis à ses ordres, ce qu'il faisait pour celui qui avait dissipé tout son bien dans la débauche et dans le crime ? Est-ce que parmi les saints il y en aura qui murmureront du bonheur des autres, et l'envie subsistera-t-elle encore dans la céleste Jérusalem, qui doit être le séjour de la paix et de la charité ? Non, sans doute, l'envie n'entrera point dans un lieu si pur ; puisque les saints qui sont encore sur la terre donneraient volontiers leur vie pour l'âme des pécheurs, ne doutons pas de la joie des bienheureux, quand ils ver-

(8) Quamvis meritorum diversitate fulgebunt, alius magis, alius minus ; quod tamen ad vitam æternam pertinet, æqualis erit omnibus (S. Aug., serm. 19, *De verb. Dom.*)

(9) Quid currere prodest et ante metam cursus deficere ? et tamen incipere multorum, perseverare paucorum. (S. Bern., *De div.*, serm. 37.)

ront le bonheur de ces mêmes pécheurs, et qu'ils ne s'en réjouissent comme de leur propre gloire? Aussi Jésus-Christ nous apprend-il, qu'*il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* (*Luc.*, XV, 7.) D'où vient donc que le Sauveur se sert de ces expressions figurées? Souvenons-nous, répond ce Père, qu'il parle en parabole, et que dans les paraboles il faut en chercher la fin et le but pour notre instruction, et ensuite ne se mettre pas en peine d'en examiner toutes les circonstances mot à mot, et avec trop de rigueur; ce que nous pouvons cependant conclure de ce murmure avec ce saint docteur, c'est que la bonté du Fils de Dieu pour les pécheurs qui se convertissent, est si excessive, et que la gloire dont il les fait jouir est si grande, que si les bienheureux n'étaient pas tout à fait incapables d'envie, elle pourrait leur en donner.

Car, dit saint Augustin, « la grande miséricorde ne regarde point l'ordre (10) », et Dieu ne règle sa libéralité, ni sur la durée, ni sur la difficulté du travail, mais sur la fidélité que l'on a à répondre à ses grâces, et à obéir à sa voix.

Que de chrétiens, aussi bien que ces ouvriers, murmurent sans cesse contre Dieu, toujours mécontents de la Providence, s'imaginant, par une secrète envie qui les dévore, qu'on leur ôte le bien qui arrive à autrui, et croyant, par l'effet d'un orgueil qui les élève toujours au-dessus des autres, qu'on ne les récompense jamais assez selon leurs travaux ou leur mérite : mais qu'il y en a peu qui imitent ces ouvriers en ce qu'*ils ont porté le poids du jour et de la chaleur.* Voilà, cependant, en quoi nous devrions les imiter, au moins dans ce temps consacré particulièrement à la pénitence.

Etrange opposition de l'esprit du monde à l'esprit de l'Eglise ! elle commence dès aujourd'hui à retrancher tous ses chants de joie, et à se parer de ses plus lugubres ornements, pour nous avertir de nous disposer peu à peu à la pénitence, et de nous y préparer par le retranchement des joies du monde et des plaisirs profanes: et nous, au contraire, par un déréglement le plus surprenant qui fut jamais, c'est en ce temps que nous nous livrons tout entiers à la dissolution du siècle ; nous nous hâtons de prendre des plaisirs qui nous manqueront bientôt; nous en faisons provision pour le temps que nous en serons privés ; nous nous remplissons l'esprit, pour pouvoir au moins en repaître notre imagination, quand nous ne pourrons plus en jouir en effet. Or, est-il rien de plus opposé au bon sens, et à la raison, que de se préparer ainsi au recueillement de l'esprit, par la dissipation des sens ; à la mortification, par l'intempérance ; et à la vertu, par le crime et la débauche. Le père de famille ayant entendu le murmure de ses ouvriers, répondit à l'un deux:

Samedi. — *Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi à un denier pour votre journée? Prenez ce qui est à vous, et allez-vous-en : je veux donner à ce dernier autant qu'à vous.* Faisons réflexion sur ces paroles, qui nous donneront une juste idée de la miséricorde et de la justice de notre Dieu : car remarquons qu'il donne la gloire éternelle à ceux qui n'ont passé qu'une heure à son service : mais que, pour la leur donner, il n'en exclut pas ceux qui ont travaillé toute la journée ; c'est donc être bien déraisonnable de se plaindre que le Seigneur fait grâce *à qui il lui plaît* (*Rom.*, IX, 15), puisqu'il ne gratifie jamais les uns aux dépens des autres, et que quand nous ferons tout ce qui dépend de nous, il ne manquera point de nous donner tout ce qu'il nous a promis.

Mais pourquoi, dira-t-on, le Seigneur appelle-t-il à la onzième heure plutôt celui ci que celui-là? C'est ici que, pour toute réponse, nous devons nous écrier avec l'Apôtre : *O profondeur des trésors de la science et de la sagesse de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables! car qui a connu les desseins de Dieu, ou qui a été son conseiller?* (*Rom.*, XI, 33, 34.) Mais pourquoi nous en mettre en peine; puisque pour nous, il nous a mis dans sa vigne dès le matin de notre vie, et que nous devons être persuadés qu'en y faisant notre œuvre, nous recevrons le denier qu'il nous a promis? Or, la manière dont Dieu distribue ses grâces, toujours bon envers les uns, sans jamais être injuste envers les autres, nous donne lieu de remarquer deux abus que l'on ne peut assez blâmer, et dont l'on ne voit que trop d'exemples.

Le premier est de ceux qui s'amusent à faire des charités mal réglées, et ne payent ni domestiques ni créanciers ; magnifiques d'un bien qui ne leur appartient point, et contentant souvent leur vanité aux dépens de l'équité et de la justice.

Le second est de ces usurpateurs qui, ayant joui toute leur vie d'un bien dont ils ont dépouillé plusieurs particuliers, soit par la violence, par l'usure, ou par la chicane, au lieu du moins de le rendre à la mort à leurs maîtres légitimes, se contentent d'en donner une portion aux Eglises, érigent un monument à leur orgueil de ce qu'ils ôtent à leur avarice, et croient que leurs noms seront écrits dans le livre de vie (*Apoc.*, XVII, 8), pourvu que leurs armes soient placées dans la voûte du temple ; cherchant ainsi par un raffinement de cupidité à mettre Dieu dans leurs intérêts, en partageant en quelque sorte leur proie avec lui : souvenons-nous bien, pour éviter de tomber dans ces abus, que la justice doit marcher avant la charité ; que quand nous donnons, il faut donner ce qui est à nous : *Je n'offrirai point en holocauste au*

(10) Nimia misericordia non aspicit ordinem. (S. Aug., *De spir. et litt.*, c. 24.)

Seigneur mon Dieu ce qui ne m'appartient point, dit David : « *Non offeram Domino Deo meo holocausta gratuita.* (II *Reg.*, XXIV, 24.) Il faut pouvoir dire avec Zachée : *Voilà que je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en rends quatre fois autant.* (*Luc.*, XIX, 8.) Il faut enfin être en état de répondre à ceux qui pourraient murmurer de nos libéralités : *Mon ami, je ne vous fais point de tort ; prenez ce qui est à vous, et allez-vous-en.*

Quoi! ne m'est-il pas permis de faire ce qu'il me plaît, et votre œil doit-il être mauvais, parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Rien ne peut mieux nous faire connaître que toutes les grâces que Dieu nous fait sont purement gratuites, que ces paroles : *Non licet mihi quod volo facere?* nous n'avons de titre à la gloire que la promesse de Dieu et notre fidélité ; mais cette fidélité et cette promesse sont autant de grâces que nous avons reçues de l'amour gratuit et de la bonne volonté de Dieu; s'il nous a promis sa gloire, c'est parce qu'il a bien voulu nous la promettre, et nous ne pouvons pratiquer les choses à l'exécution desquelles il l'a attachée , que par la grâce qu'il nous fait d'y être fidèles : nous avons sans cesse besoin de lui dans toutes nos actions : *C'est lui*, dit l'Apôtre, *qui opère en nous le vouloir et le pouvoir* (*Philipp.*, II, 13), *incapables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes* (II *Cor.*, III, 5), car jamais nous ne ferons rien digne de lui que par lui, et avec lui, et la récompense qu'il donnera ne sera point l'effet de notre justice, mais celui de sa miséricorde. C'est l'avis important que Moïse donnait autrefois au peuple de Dieu pour l'empêcher de se glorifier. *Après*, lui disait-il, *que le Seigneur, notre Dieu, aura détruit ces peuples devant vos yeux, ne dites pas en vous-mêmes, Le Seigneur m'a mis en possession de cette terre, à cause de la justice qu'il a trouvée en moi; car ce n'est ni votre justice, ni la droiture de votre cœur qui est la cause que vous entrez dans cette terre pour la posséder.* (*Deut.*, IX, 4, 5.)

Au reste, préservons-nous de l'envie dans le bien qui arrive à notre prochain, et prénons garde *que notre œil ne soit mauvais parce que Dieu est bon ;* craignons la vanité et l'amour-propre dans nos bonnes actions : faisons réflexion que le Seigneur nous avertit que *les premiers seront les derniers* et que bien que nous ayons été appelés dès l'aurore de notre vie, pour être les ouvriers du Seigneur, nous ne sommes pas sûrs d'être les premiers dans le séjour de sa gloire : méditons avec crainte ces dernières paroles de notre Evangile : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus :* et tremblons en voyant que dans l'ancien Testament, où tout ce qui s'est passé a été la figure de ce qui doit nous arriver, de six cent mille hommes qui sortirent de l'Egypte pour entrer dans la terre promise (*Exod.*, XII, 37), il n'y eut que Josué et Caleb qui y entrèrent (*Num.*, XIV, 30); aussi les prophètes voulant nous faire entendre par ces expressions figurées combien le nombre des justes sera petit, nous disent : *Que ce qui restera d'Israël sera comme une grappe de raisin qui aura été laissée par les vendangeurs ; et comme lorsqu'on dépouille l'olivier, il en reste deux ou trois olives au bout d'une branche, ou quatre ou cinq au haut de l'arbre.* (*Isa.*, XVII, 6.) Nous avons tous été appelés à la connaissance de la foi , mais personne ne peut savoir s'il sera du nombre des élus : *Ayons donc grand soin d'affermir notre vocation et notre élection par les bonnes œuvres* (II *Petr.*, II, 10); nous sommes dans la vigne du Seigneur, travaillons-y sans relâche, et avec persévérance. « Car, dit saint Jérôme, heureux celui dont la vieillesse est occupée dans le service de Jésus-Christ et que le dernier jour trouvera les armes à la main combattant pour les intérêts de son Sauveur : il ne sera point confondu devant ses ennemis, quand il comparaîtra devant le tribunal de son Juge : *Non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta* (11). »

CE QUE DOIVENT FAIRE LES PREMIERS APPELÉS POUR N'ÊTRE PAS LES DERNIERS ; ET LES DERNIERS APPELÉS POUR ÊTRE LES PREMIERS.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi. (*Matth.*, XX, 16.)

La parabole de notre Evangile pourrait faire deux mauvais effets dans l'esprit de certains chrétiens qui ne la comprendraient pas comme il faut ; car ne paraît-il pas que c'est décourager ceux qui ont toujours vécu dans la loi et le service du Seigneur, de leur dire que *les premiers seront les derniers?* et n'est-ce pas retarder la conversion de ceux qui mènent une vie criminelle, que de les assurer que *les derniers seront les premiers?* Donnons la véritable explication de cette sentence, qui est tout le but de la parabole de notre Evangile; et examinons quels seront les derniers qui deviendront les premiers, et quels seront les premiers qui deviendront les derniers : et pour encourager les uns et les autres, voyons 1° Ce que doivent faire ceux que Dieu a appelés les premiers pour n'être pas les derniers ; 2° Ce que doivent faire ceux qui ont été appelés les derniers pour pouvoir être les premiers.

1° Comme la terre n'est point le séjour de la perfection, mais le lieu pour y tendre, les plus vertueux ont à craindre de tomber dans deux défauts, dont le premier est une

(11) *Psal.* CXXVI, 5. — Felix et omni dignus beatitudine quem senectus Christo occupat servientem, quem extrema dies Salvatori invenit vigilantem : *Non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta.* (S. Hier., epist. 54, *Ad Jul.*)

secrète complaisance que nous donnent le mérite et la vertu ; le second, la tiédeur et le relâchement que nous avons souvent dans le service de Dieu : car voilà d'où il arrive que les premiers seront les derniers : *Et erunt primi novissimi.*

En effet, l'on peut dire que cette complaisance est aussi commune que dangereuse; car qu'il est difficile de faire des actions de charité et d'humilité, qui nous attirent l'estime des hommes et celle de Dieu, et de nous abaisser toujours à mesure que les autres nous élèvent ! qu'il est rare que l'homme ne se confonde pas quelquefois avec le chrétien, et qu'il ne retienne jamais pour soi un grain de cet encens qu'il reçoit de la créature, et qu'il doit sans cesse renvoyer au Créateur ! aussi confessons la vérité : quoique l'humilité, fondement de toutes les vertus chrétiennes, soit une vertu qui nous fasse voir que nous n'avons rien de notre propre fonds que le néant et le péché, il est bien peu de dévots qui veulent s'échanger contre qui que ce soit, qui ne soient fiers de leur vertu, et qui ne regardent les pécheurs avec dédain et avec mépris.

« Prenez garde, dit saint Augustin, que l'orgueil des uns ne soit pire devant Dieu que la malice des autres (12). » Celui qui est debout aujourd'hui peut tomber demain, celui qui était tombé peut se relever; ne nous glorifions donc point de notre vertu, et ne méprisons pas notre prochain à cause de son péché. Le Sauveur nous a avertis dans son Evangile, que *plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et seront assis dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, mais que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures* (*Matth.*, VIII, 11, 12); et il assure les princes des prêtres, et les anciens du peuple, que *les Publicains, et les femmes débauchées les précéderont dans le royaume de Dieu* (*Matth.*, XXI, 31); sachons que cet orgueil est le poison le plus subtil dont le démon puisse se servir pour corrompre nos bonnes actions, et la dernière ressource qu'il emploie, quand il n'a pu nous en faire commettre de mauvaises. Aussi le grand Augustin, considérant combien cette secrète complaisance, fille de l'orgueil et de l'amour-propre, est préjudiciable à la vertu, « n'a pas fait difficulté d'avancer qu'il est utile aux superbes de tomber dans une faute d'éclat, et visiblement criminelle, afin qu'ils apprennent à se mépriser, eux qu'une trop grande complaisance d'eux-mêmes a fait tomber dans le péché (13). » Concluons de là combien la présomption est à craindre; et jugeons, s'il est possible, de la grandeur du mal par celle du remède.

Mais, si le juste doit craindre cette secrète complaisance, il doit d'ailleurs se donner de garde de tomber dans le relâchement pour éviter de devenir le dernier, quoique le premier appelé, *Et erunt primi novissimi :* or, l'on peut dire que cette tiédeur dans le service de Dieu (péché ordinaire de mille chrétiens, qui ont horreur des grands crimes, mais qui ne font jamais un pas dans la vertu ; qui sont exempts des vices grossiers, qui mènent une vie innocente et sans reproche devant les hommes, mais qui ne sont pas justes devant Dieu, et dont le prophète Isaïe parle en ces termes : *Malheur à vous autres qui êtes sages à vos propres yeux* (*Isa.*, V, 21): l'on peut, dis-je, assurer que cette tiédeur est une des choses du monde la plus désagréable au Seigneur : *Je souhaiterais*, dit-il dans l'Apocalypse, *que vous fussiez froid ou chaud, mais parce que vous êtes tiède, je commencerai de vous vomir de ma bouche, « Incipiam te evomere ex ore meo. »* (*Apoc.*, III, 15, 16.) Celui qui est froid est son ennemi, le chaud est son ami, mais le tiède est un ami ingrat et infidèle : remarquez ce terme *incipiam ;* il ne dit pas, je vous vomis, mais je commencerai de vous vomir en retirant peu à peu mes grâces dont vous ne savez pas faire un bon usage. Le tiède est un serviteur de l'Evangile à qui le Seigneur avait confié un talent pour le faire profiter, et qu'il enfouit dans la terre, mais auquel son maître reprit son argent, et le traita de serviteur inutile (*Matth.*, XXV, 28, 30); craignons la tiédeur dans le service de Dieu, puisque le Sage nous avertit que, *Celui qui néglige les petites choses tombe peu à peu.* (*Eccli.*, XIX, 1.)

Sur quoi saint Grégoire remarque que si les grandes fautes sont plus à craindre que les petites, les petites sont quelquefois plus dangereuses que les grandes ; parce que donnant moins de remords, on en a moins de repentir, on les néglige, on les entretient ; et bien qu'elles soient légères par leur qualité, elles ne laissent pas de pouvoir nous accabler par leur multitude. Ne soyons donc plus surpris, si les premiers seront les derniers ; puisque pour être les premiers dans le royaume de Dieu, il faut être humble, et souvent les premiers sont fiers et superbes : il faut d'ailleurs s'avancer dans la vertu, et ils tombent dans la tiédeur et le relâchement, ce qui fait que le Seigneur leur ôte son royaume pour le donner à un peuple qui en produira les fruits : *Auferetur a vobis regnum Dei et dabitur genti facienti fructum ejus.* (*Matth.*, XXI, 43.)

2° Le dessein du Fils de Dieu dans cette sentence qui nous assure que les derniers seront les premiers : *Et erunt novissimi primi*, « est d'encourager les personnes qui se donnent tard à lui, dit saint Chrysostome, et les empêcher de croire que la vieillesse la plus avancée puisse rien diminuer de leur récompense (14). » Les pécheurs qui veulent rester tranquillement dans leur péché, peuvent-ils donc en tirer quelque conséquence avanta-

(12) Vide ne pejor sit ista superbia quam illa nequitia. (S. Aug.)

(13) Audeo dicere superbis esse utile cadere in aliquod apertum manifestumque peccatum, unde sibi displiceant qui jam sibi placendo ceciderant. (S. Aug., *De civit. Dei.*, lib. XIV, cap. 18.)

(14) Avidiores voluit eos facere qui decrepita ætate delecti sunt, ac ideo, non patitur eos putare minus habituros. (S. Chrys., hom. 65, *in Matth.*)

geuse pour eux? Est-ce à dire que les derniers seront toujours les premiers, et qu'ils seront les premiers, parce qu'ils se sont donnés tard au Seigneur ? A Dieu ne plaise de favoriser ainsi la lâcheté de ceux qui croiraient pouvoir à bon compte jouir des plaisirs de cette vie, et se flatteraient qu'il serait toujours temps sur la fin de leurs jours d'acquérir la félicité de l'autre ! mais ce que nous devons en conclure seulement, c'est qu'il arrive quelquefois que ceux qui se donnent à Dieu après avoir goûté du monde ; revenus qu'ils sont de la vanité et de la bagatelle du siècle ; convaincus par leur propre expérience que ce monde est un imposteur, que tous ces biens sont fardés et corrompus, que *la grâce du corps est trompeuse, et la beauté vaine* (*Prov.*, XXXI, 30); réfléchissant sérieusement sur la miséricorde infinie de leur Dieu qui les a préservés de descendre *tout vivants dans les enfers* (*Psal.* LIV, 16); il arrive, dis je, qu'alors ils se consacrent tout de bon, et sans aucune réserve à son service; ils s'occupent uniquement à réparer le temps perdu ; ils font, suivant l'expression de l'Ecriture, comme celui qui, nageant contre le fil de l'eau (*Isa.*, XXV, 11), agit de toute sa force, persuadé qu'à moins de faire un effort continuel, il sera bientôt entraîné par le torrent du monde : *ils repassent dans l'amertume de leur âme toutes les années de leur vie* (*Isa.*, XXXVIII, 15) ; et par cette détestation sincère de leurs péchés, et l'amour divin qui s'augmente de plus en plus dans leur cœur, ils avancent tous les jours à grands pas dans le chemin de la perfection, font en peu de temps ce que d'autres n'ont pas fait pendant toute leur vie et deviennent ainsi les premiers, quoique les derniers appelés ; pourquoi ? parce qu'ils sont véritablement humbles, et parce qu'ils ont un zèle et une ardeur de leur avancement qui croît et qui augmente tous les jours.

En effet, rien n'est plus humble qu'un véritable pénitent ; au lieu de se tenir debout, comme le Pharisien, en présence du Seigneur : *Il se tient éloigné en un coin, n'osant lever les yeux, et frappant sa poitrine*, comme le Publicain, pour reprocher à son cœur qu'il a été la source et l'origine de ses crimes, et il s'écrie : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* (*Luc.*, XVIII, 13); son humilité s'accroît de plus en plus, et il dit avec un saint roi : *Je paraîtrai vil encore plus que je n'ai paru, je me mépriserai moi-même, et je ferai gloire de cet abaissement* (II *Reg.*, VI, 22); il se ressouvient toujours de son premier état, et il en devient plus humble : c'est de là que saint Paul ne *s'estimait pas digne d'être appelé apôtre, parce que*, dit-il, *j'ai persécuté l'Eglise de Dieu* (I *Cor.*, XV, 9); ce pénitent est convaincu que si Dieu ne le soutenait sans cesse, il retomberait aussitôt dans ses premiers désordres: ainsi il espère tout de lui, il craint tout de soi ; parce que sa faiblesse lui est connue, il se défie toujours de lui-même; parce qu'il connaît quelle est la puissance de son Dieu, il y a toujours recours; il lui dit avec David : *Vous êtes toute ma force* (*Psal.* VII, 11), *venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir* (*Psal.* LXIX, 2); car, si vous retirez votre main, et que vous m'abandonniez à moi-même, je tomberai aussitôt, et si j'ai eu besoin de vous, mon Dieu, pour me relever, je n'en ai pas moins pour me soutenir. Or, voilà en quoi consiste la vraie humilité, de connaître et de confesser sa propre faiblesse, de savoir que de nous-mêmes nous ne pouvons faire que le mal, et que nous avons sans cesse besoin de Dieu pour le bien qu'il fait en nous et avec nous; en un mot, de n'attribuer qu'à Dieu seul la gloire de tout le bien que sa grâce nous fait faire, et qu'à nous-mêmes le péché et les désordres dans lesquels nous tombons.

Ajoutons que le pénitent joint à cette profonde humilité un grand zèle de son salut, qui le porte non-seulement à restituer le bien d'autrui, mais à donner le sien propre : *à enseigner aux impies la loi de Dieu, afin qu'ils se convertissent à lui* (*Psal.* L, 15), pour le dédommager de ceux qu'il a pervertis par ses mauvais exemples; *à condamner ses yeux à répandre un torrent de larmes* (*Psal.* CXVIII, 136), pour les punir de leurs regards dissolus ; à mener une vie austère et pénitente, pour tâcher d'expier ses péchés, et de se remettre en grâce auprès du Seigneur; à se priver enfin des plaisirs permis, pour le punir des plaisirs défendus qu'il a pris; « persuadé qu'il n'y a que ceux qui ont assez de modération et de sagesse pour se retrancher quelquefois des choses licites, qui ne tombent point dans les illicites. » (S. Greg., *Moral.*, lib. XV, c. 8.) Ainsi voyons-nous que David, après avoir désiré ardemment de se désaltérer de l'eau de la citerne de Bethléem, prit celle que trois vaillants hommes furent chercher au péril de leur vie, la répandit par terre sans en vouloir boire, et fit un sacrifice au Seigneur : *At ille noluit bibere, et libavit eam Domino.* (II *Reg.*, XXIII, 16.) Tels sont les pénitents, qui étant les derniers appelés seront cependant les premiers dans le royaume de Dieu : *Et erunt novissimi primi ;* car il ne faut pas ici nous flatter mal à propos après avoir passé plusieurs années dans le crime, il est bien juste de faire une pénitence qui ait quelque sorte de proportion avec le temps que nous avons vécu dans le péché, et avec la rigueur du supplice qui lui était préparé. Ah! nous disions tantôt que les pécheurs qui demeuraient dans leur péché ne devaient pas tirer avantage de cette sentence du Fils de Dieu : *Et erunt novissimi primi ;* mais qu'il est à craindre qu'elle ne soit guère plus profitable aux pénitents d'aujourd'hui, puisque la plupart ne se convertissent point, mènent toujours étant pénitents la même vie qu'ils ont menée étant pécheurs.

Finissons par ces dernières paroles de notre Evangile : *Et erunt novissimi primi, et primi novissimi :* vous qui êtes les saints du Seigneur, qui avez été appelés les pre-

miers à son service, craignez-le : *Timete Deum, omnes sancti ejus* (*Psal.* XXXIII, 10); *vous êtes debout, prenez garde de tomber* (I *Cor.*, X, 12), et souvenez-vous, que *vous portez le trésor de la grâce dans des vases de terre* (II *Cor.*, IV, 7); et vous, pécheurs, qui que vous soyez, n'eussiez-vous plus qu'une heure de cette vie, que vous avez entièrement passée dans le crime, la dissolution et l'impiété, croyez que *vous ne serez point confondus, si vous mettez toute votre espérance en Dieu* (*Psal.* XXX, 1); il *n'a pas envoyé son Fils pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui* (*Joan.*, III, 17). N'attendez pas, cependant, à ce dernier moment à répondre à sa voix, préparez-vous, ou pour mieux dire : *Soyez préparés, de peur qu'il ne vienne quand vous y penserez le moins* (*Matth.*, XXIV, 44); *veillez donc, puisque vous ne savez pas quand il viendra, si ce sera le soir ou à minuit, au chant du coq, ou au matin* (*Marc.*, XIII, 35); il vous appelle présentement, écoutez-le; il vous attire, suivez-le; quand vous sentez en vous de saints mouvements, ou de cuisants remords, songez que c'est lui qui vous appelle; quand il arrache de votre bouche cet aveu sincère du dégoût qu'il y a dans les plaisirs du siècle, et de la nécessité de se donner à Dieu pour être heureux, c'est lui qui vous attire : ne vous faites point une idée fâcheuse et rebutante de ce changement; il est vrai que si les choses devaient vous paraître dans votre conversion telles qu'elles vous paraissent dans votre péché, l'état d'un pénitent serait tout à fait pénible; mais *goûtez le Seigneur, et vous verrez combien il est doux* (*Psal.* XXXIII, 9); entrez dans son service, et vous ne manquerez pas de vous écrier : *Insensés que nous étions* (*Sap.*, V, 4), nous croyions que la vie chrétienne était une vie de croix et d'amertume, mais nous éprouvons que *le joug du Seigneur est doux, et sa charge légère* (*Matth.*, XI, 30), et qu'*un jour dans la maison de Dieu est préférable à passer un siècle dans le palais des grands.* (*Psal.* LXXXIII, 11.) « Car, notre travail n'est que le travail d'une heure, ou, s'il dure un peu plus, l'amour qui nous le fait supporter fait que nous ne le sentons pas (15). » *Ceux qui espéreront en vous, Seigneur, trouveront des forces toujours nouvelles*, s'écrie le prophète Isaïe; *ils prendront des ailes, et ils voleront comme l'aigle; ils courront sans se fatiguer, et ils marcheront sans qu'ils se lassent.* (*Isa.*, XL, 31.

Seigneur, quoique nous ayons été appelés les premiers, nous serons les derniers, si vous ne daignez nous soutenir par le secours de votre grâce; dès que nous nous élevons à un degré de vertu, ou une vaine présomption qui nous enfle, nous précipite dans la fange du péché; ou la tiédeur et le relâchement nous arrêtent tout d'un coup : faites donc, Seigneur, que vous regardant comme l'Auteur de tout le bien qui est en nous, nos bonnes œuvres servent à nous humilier de plus en plus : et que persuadés que n'avancer point de vertu en vertu, c'est rétrograder, nous puissions marcher à grands pas dans le chemin de la perfection, jusqu'à ce que nous soyons parvenus au lieu que vous avez préparé à vos élus, pour y jouir avec vous de votre gloire. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Sur l'Evangile selon saint Luc., c. VIII, v. 4-15.

La parabole de notre Evangile fut le commencement du discours que le Fils de Dieu fit au peuple de dessus la barque, dont nous avons expliqué la suite dans les Evangiles du cinquième et sixième dimanche d'après l'Epiphanie. Comme nous avons dit alors ce qu'on doit entendre par parabole, et pourquoi le Fils de Dieu s'en servait dans tous ses discours, entrons tout d'un coup dans l'explication de celle-ci.

Le peuple s'assemblant en foule, et se pressant de sortir des villes pour venir au-devant de Jésus, il leur dit en parabole : Celui qui sème s'en alla semer son grain. Cette parabole, dit saint Grégoire (hom. *in Evang.*), n'a pas besoin d'explication, mais d'avertissement: car la faiblesse humaine ne doit pas présumer d'expliquer ce que la vérité éternelle a expliqué par elle-même. N'y cherchons donc point d'autre sens que celui que le Fils de Dieu a donné à ses apôtres, puisqu'en les instruisant, son dessein a été de nous instruire. *La semence*, leur dit-il, *c'est la parole de Dieu :* car, comme le grain est le principe de la vie naturelle, la parole de Dieu est le principe de la vie spirituelle : *Les paroles que je vous dis sont esprit et vie :* « *Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt.* (*Joan.*, VI, 64.)

Ici examinons celui qui sème, et ensuite nous verrons quelle est la terre sur qui tombe cette semence. Jésus-Christ est celui qui sème, et l'Eglise est la terre qui est ensemencée; les prédicateurs évangéliques sont destinés pour répandre après lui la semence de sa parole; et tous les chrétiens sont la terre sur qui elle doit tomber : or, comme le Fils de Dieu est sorti du sein de son Père, où il avait été caché pendant toute une éternité, pour venir ici-bas répandre les paroles de la vérité (Beda, *in hunc locum*) : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati* (*Joan.*, XVIII, 37); aussi les ministres du Seigneur, quand il est question de venir annoncer sa parole, doivent-ils sortir de la retraite, de la méditation, de la solitude : *Exiit qui seminat seminare;* car, comment réussir dans un ministère si divin, à moins que d'être rempli des ardeurs du Saint-Esprit et avoir reçu des langues de feu, comme en reçurent les apôtres (*Act.*, II, 3),

(15) Labor meus vix est unius horæ, aut si quid amplius præ amore non sentio. (S. Bern., *in Cant.*, serm. 27.)

avant que d'être envoyés? Et comment obtenir ces grâces que par la retraite et par la prière?

Lundi. — Mais après que les ministres du Seigneur se seront ainsi préparés pour eux-mêmes, la première grâce qu'ils lui doivent demander, c'est que la parole qu'ils vont annoncer ne soit pas pour la perte de ceux à qui ils l'annoncent, mais pour leur justification: *Non ad condemnationem vestram dico.* (II *Cor.*, VII, 3.) Ainsi ils doivent faire à Dieu cette prière que lui fit une pieuse princesse, prête à demander grâce à un grand roi, pour un peuple dont il avait signé la perte: *Tribue compositum sermonem in ore meo.... et transfer cor illius.* (*Esther*, XIV, 13.) Car, dit saint Augustin, « si la reine Esther, ayant à demander à Assuérus le salut temporel de sa nation, prie Dieu de lui donner des paroles capables d'obtenir l'effet de sa demande, à plus forte raison celui qui travaille par ses discours pour le salut éternel des hommes, doit-il demander la même chose : en priant le Seigneur de lui mettre en la bouche les paroles les plus propres à toucher et convertir les cœurs : *Tribue compositum sermonem in ore meo,... et transfer cor illius* (16). » Mais comme d'ailleurs on sème de la main, aussi le prédicateur doit prêcher par ses œuvres ; et tous ses discours seront le plus souvent inutiles, à moins que la main ne fasse ce que la langue dit, et que l'action ne s'accorde avec la parole : car autrement, c'est détruire d'un côté ce que l'on édifie de l'autre, et ensemencer son champ de plusieurs semences différentes, contre cette défense qui nous est faite dans l'Ecriture : *Agrum tuum non seres diverso semine.* (*Levit.*, XIX, 19.) Il ne faut donc jeter qu'une semence, mais il faut que ce soit celle du Sauveur, *Seminare semen suum :* il faut semer la parole de la vérité, et non débiter ses visions et imaginations. *Il ne faut pas faire comme plusieurs,* dit l'Apôtre, *qui altèrent la parole de Dieu* ; tantôt en l'outrant par un zèle indiscret, tantôt en l'affaiblissant par une lâcheté honteuse : *mais il faut la prêcher avec sincérité, comme de la part de Dieu, en la présence de Dieu, et au nom de Jésus-Christ* (II *Cor.*, II, 17) : il faut avoir la fermeté du prophète Michée, quand, sollicité de faire à un roi impie une réponse favorable, il répondit : *Je jure par le Seigneur, que je ne dirai que ce que le Seigneur m'aura dit.* (II *Reg.*, XXII, 14.)

Or, afin de semer la semence du Seigneur, *semen suum*, attachons-nous entièrement à l'Evangile, expliquons-le dans tous nos entretiens : l'on ne peut douter qu'une simple explication de l'Évangile ne se fasse toujours écouter avec respect et vénération, et que les conséquences qu'on tire d'un principe qui vient d'être posé par Jésus-Christ même, ne soient infiniment capables de convaincre nos esprits, et de convertir nos cœurs : C'est *le seul pain que nous devons rompre* (*Isa.*, LVIII, 7) aux chrétiens, et le pain est de tous les aliments celui que l'on doit prendre avec le moins d'apprêt. Enfin il faut jeter cette semence dans le champ, c'est-à-dire, qu'il faut prêcher indifféremment à tout le monde, aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux justes et aux pécheurs; aller, à l'exemple du Fils de Dieu, dans les villes et dans les campagnes annoncer l'Evangile du royaume : *Circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens... et prædicans Evangelium regni.* (*Matth.*, IX, 35.) Car, comme l'Apôtre l'écrivait aux Romains, *nous sommes redevables aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants.* (*Rom.*, I, 14.)

Malgré toutes ces précautions, ne doutons pas qu'il n'y ait encore une grande partie de la semence perdue. Il est vrai que comme « ce ne sera pas la faute de celui qui l'a semée, mais de la terre qui l'a reçue, c'est-à-dire de l'âme qui n'aura point écouté cette divine parole, ou qui y aura résisté (17) : » il ne faut pas nous décourager ni cesser d'ensemencer une terre, parce qu'elle est mal préparée; le Fils de Dieu lui-même a répandu bien de la semence qu'il savait devoir être perdue, et n'a pas converti tous ceux à qui il a prêché, puisqu'il se plaint que si *les miracles qu'il a faits dans Corozaïn et Bethsaïde avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, ils auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre.* (*Matth.*, XI, 21.) J'avoue, dit saint Chrysostome (*l. c.*), que l'on blâmerait un laboureur qui jetterait une semence matérielle dans des pierres, dans des chemins, ou dans des épines ; parce qu'il ne se peut pas faire que les pierres se changent en terre, que les chemins ne peuvent cesser d'être chemins, ni les épines d'être épines ; et que la répandre de cette manière, c'est la perdre : mais il n'en est pas ainsi de nos âmes; les pierres peuvent se changer en une terre fertile, les chemins les plus battus peuvent devenir un champ bien cultivé, et les épines peuvent disparaître, pour faire place à la semence. Après ces réflexions qui regardent les ministres du Seigneur, continuons l'explication de notre Evangile, et tirons-en des instructions qui puissent être profitables au reste des chrétiens.

Mardi. — *Et en semant, une partie de la semence tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent — Ce qui tombe le long du chemin marque ceux qui écoutent la parole ; mais le démon vient ensuite qui enlève cette parole de peur qu'ils ne croient, et ne soient sauvés.* De même, disent les interprètes, qu'une semence qui tombe le long du chemin est aussitôt mangée par les oiseaux du ciel ; ainsi

(16) Si regina Esther oravit pro suæ gentis salute temporali, loeutura apud regem, ut in os ejus Deus congruum sermonem daret, quanto magis orare debet ut tale munus accipiat qui pro æterna hominum salute in verbo et doctrina laborat. (S. Aug., *De doct. Christ.*, lib. IV, cap. 15.)

(17) Cujus igitur causa major pars seminis amissa est? non seminantis quippe causa, sed suscipientis culpa terræ, hoc est propter non attendentem, aut repugnantem animam. (S. Chrys., hom. 45, *in Matth.*)

la parole de Dieu qui est reçue seulement dans l'oreille du corps, et qui ne descend point dans l'âme, est facilement enlevée par le démon, qui nous est représenté par les oiseaux du ciel à cause de son orgueil ; tous ceux qui vivent de la vie du monde, qui marchent *dans la voie large, et le chemin de perdition* (*Matth.*, VII, 13), qui n'écoutent point la parole de Dieu, ou qui la foulent aux pieds, sont la figure de ce grand chemin, dans lequel tombe cette semence : s'ils l'écoutent, elle ne germe point, parce qu'elle n'entre point et ne demeure point en eux : « Faites donc en sorte, dit saint Grégoire, que la parole que vous avez entendue, entre et demeure dans l'oreille du cœur ; prenez garde que cette semence ne tombe hors du chemin, que l'esprit malin ne vienne, et ne l'enlève de votre mémoire (18). »

Une autre partie tomba sur des pierres, et ayant levé, elle se sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. — Ce qui tombe sur des pierres, marque ceux qui écoutent la parole, la reçoivent avec joie, mais ils n'ont point de racine, ils croient pour un temps, et ils se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est venue. Si cette première partie de la semence qui tombe le long du chemin, nous marque ces chrétiens qui n'entendent point la parole de Dieu, ou qui la foulent aux pieds après l'avoir entendue, cette seconde qui tombe sur des pierres nous représente ceux qui l'écoutent volontiers et avec joie, mais qui oublient à la première occasion tout ce qu'ils ont entendu ; les premiers sont les endurcis, les seconds sont les faibles. Plusieurs, dit encore saint Grégoire (*l. c.*), entendant prêcher contre l'avarice, blâment l'avarice ; mais dès qu'ils trouvent une voie d'acquérir de nouvelles richesses, ils ne se souviennent plus de ce qu'ils ont blâmé ; parle-t-on à d'autres contre l'impureté, non-seulement ils détestent ce péché en lui-même, mais ils ont honte d'en être coupables, et cependant dès que l'objet de leur passion se présente à leurs yeux, ils se laissent aller à un désir criminel avec la même facilité et la même violence, que s'ils n'avaient eu aucune pensée opposée à ce désir : ils pleurent leurs péchés passés, et ils retournent aux mêmes péchés après les avoir pleurés : la parole de Dieu va jusqu'à leur esprit ; mais elle demeure, pour ainsi dire, à la porte, et à la superficie du cœur : car comme leur cœur est de pierre, elle ne peut le pénétrer, ni entrer jusqu'au fond : cette semence peut bien lever, mais sitôt que le Soleil paraît, elle en est brûlée : *et quando exortus est sol, exæstuavit ;* sitôt que les passions s'échauffent, ce bon désir qui n'était pas *fondé et enraciné dans la charité* (*Ephes.*, III, 17), qui n'était que superficiel, et qui manquait de racine, se sèche et s'évanouit aussitôt : *Eo quod non habebat radicem, exaruit ;* ces sortes de chrétiens, dit le Sauveur, ne croient que pour un temps, *temporales sunt ;* à la première traverse, à la moindre tentation, ils se retirent sans se souvenir de cette parole qu'ils avaient reçue avec joie : la raison est que la parole de Dieu ne prend point racine chez eux, à cause de la sécheresse qui est en eux.

Qu'il est de chrétiens coupables de cette sécheresse, et de cette insensibilité pour Dieu ! Qu'il en est qui pourraient lui dire avec le Prophète : *Mon âme, Seigneur, est devant vous comme une terre sans eau* (*Psal.* CXLII, 6) ; prions-le de faire descendre la rosée du ciel, et de *répandre une pluie céleste sur cette semence* (*Isa.*, XXX 23), qui se perd faute d'humidité. *Et natum aruit, quia non habebat humorem.* Demandons-lui avec le prophète Jérémie (chap. IX, v. 1) de donner à nos yeux une abondance de larmes qui puissent amollir la dureté de notre cœur ; supplions-le de *nous ôter ce cœur de pierre* (*Ezech.*, XXXVI, 26), et de nous donner un cœur de chair : *que notre âme se liquéfie* (*Cant.*, V, 6), *et devienne comme une cire molle* (*Psal.* XXI, 15), dans laquelle la parole de Dieu puisse s'imprimer et prendre de profondes racines.

Mercredi. *Une autre partie tomba au milieu des épines et les épines croissant avec la semence l'étouffèrent.—Ce qui tombe dans les épines*, dit le Fils de Dieu, *marque ceux qui ont écouté la parole de Dieu, mais en qui elle est ensuite étouffée par les soins, par les richesses et par les plaisirs de la vie, de sorte qu'ils ne portent point de fruit.* « Qui m'eût jamais cru, dit saint Grégoire, si j'eusse voulu de moi-même entendre par les épines, des richesses, puisque celles-là nuisent au corps, et que celles-ci charment les sens (19) ? » Cependant que cette comparaison est juste, et digne du Fils de Dieu ! si les épines sont stériles, les richesses le sont aussi : car, bien loin de pouvoir jamais produire un vrai bonheur, rassasier notre cœur, en ôter l'indigence et les désirs, elles ne servent qu'à nous donner une soif insatiable des biens de la terre. En effet, l'expérience nous convainc tous les jours que plus on en a, plus on en veut avoir : ce qui a fait dire au grand Augustin (serm. 42) que c'est manquer de beaucoup de choses, que d'en posséder beaucoup : *Multis indigent quia multa possident ;* si les épines percent et piquent, les richesses ont des pointes beaucoup plus cruelles ; à considérer ce qu'il en coûte de peines et de soins pour les acquérir, de craintes et d'inquiétudes pour les conserver, de douleurs et de désespoirs quand on les perd, on peut assurer qu'elles déchirent également ceux qui les acquièrent, qui les possèdent, ou qui les perdent : mais il n'est pas ici question des maux que les richesses entraînent toujours avec elles : cette troisième partie de la semence qui tombe dans les épines nous

(18) Curate ergo ut acceptus sermo in cordis aure remaneat ; curate ne semen juxta viam cadat, ne malignus spiritus veniat, et a memoria verbum tollat. (S. Greg., hom. 15.)

(19) Quis mihi unquam crederet, si spinas divitias interpretari voluissem, maxime cum illæ pungant, istæ delectent ? (S. Greg. *ibid.*)

marque ceux qui écoutent la parole de Dieu, en qui elle croît, mais en qui elle est ensuite *étouffée par les soins, par les richesses et par les plaisirs de la vie.*

Sur quoi nous devons remarquer qu'il ne s'agit pas de ces riches durs à qui le Seigneur a donné sa malédiction, *Væ vobis divitibus* (*Luc.*, VI, 24), ni de ces sensuels, qui se livrent aux joies profanes, ou aux plaisirs dissolus du siècle ; il s'agit de justes qui ont pris racine, qui n'ont aucun dérèglement grossier, mais qui laissent croître les épines d'un côté, tandis que la semence croît de l'autre : d'où il arrive que ces épines croissant toujours de plus en plus, viennent enfin à prendre tellement le dessus, qu'elles étouffent cette semence, et qu'elle demeure sans fruits.

Ces sortes de chrétiens entendent la parole de Dieu, ils la reçoivent dans leur cœur ; elle y croît, elle y pousse, mais ils ne travaillent pas à la faire fructifier, et à arracher ce qui est capable de l'étouffer ; ainsi, au lieu de s'occuper de leur salut *comme de la seule chose nécessaire* (*Luc.*, X, 42), ils ont souvent l'esprit et le cœur tout occupés des soins et des sollicitudes du siècle ; au lieu de *chercher le royaume de Dieu* (*Matth.*, VI, 33), ils s'embarrassent des biens de cette vie, ils craignent d'en manquer, et font des réserves quelquefois sous des prétextes louables, mais toujours par une trop grande cupidité qui règne en eux : au lieu, en un mot, de haïr leur corps, et de mortifier leur chair, ils appréhendent la douleur et l'incommodité, ils aiment les aises et les douceurs de la vie, ils se font des liaisons tendres qui entretiennent le cœur dans une joie si douce et si tranquille, que ce serait y perdre que de l'échanger contre les plaisirs du corps.

Jeudi. — Il est vrai que le Seigneur n'entend point par ces soins, ces richesses, ces plaisirs de la vie, rien de criminel ; mais, cependant, ces trois choses ne laissent pas d'étouffer sa parole ; les épines n'arrachent pas la semence, à la vérité, mais elles l'empêchent de produire du fruit : *Quod autem in spinas cecidit, hi sunt qui audierunt, et a sollicitudinibus, et divitiis, et voluptatibus vitæ, euntes, suffocantur, et non referunt fructum.* « Or, dit saint Chrysostome, qu'importe que nous périssions ou par l'amour du bien, ou par la paresse, ou par un manquement de courage ? un laboureur ne plaint-il pas également la perte de sa semence, de quelque manière qu'il la perde (20) ? » et la semence qui tombe dans les épines, c'est-à-dire, dans ceux *qui se laissent trop aller aux soins et aux sollicitudes du siècle, aux illusions et aux tromperies des richesses*, comme parlent les autres évangélistes (*Matth.*, XIII, 22 ; *Marc.*, IV, 19), n'est-elle pas aussi bien perdue que celle qui tombe le long du chemin et dans les pierres, c'est-à-dire, dans les endurcis et dans les faibles ?

Que conclure donc de tout ceci, sinon que nous devons travailler sans cesse à arracher en nous la racine de la *cupidité, source et origine de tous les maux* (I *Tim.*, VI, 10), à y planter celle de la charité : *Exstirpa cupiditatem, planta charitatem ;* à faire en sorte *que notre foi puisse croître toujours* (II *Cor.*, X, 10) ; car, dit saint Augustin : « L'Ecriture ne recommande que la charité, ne blâme que la cupidité, et c'est de cette manière qu'elle règle les mœurs des hommes (21). — Pour ce sujet, dit ce Père, si nous ressentons que notre terre soit stérile, pleine d'épines, sèche, et aride, recourons au Créateur (22), » afin qu'il nous donne la grâce d'en arracher toutes les ronces, et de l'arroser par les larmes d'une sincère pénitence ; car c'est à nous à correspondre aux desseins de Dieu, et à faire de notre côté tout ce qui peut dépendre de nous. Si le démon vient pour nous ravir la parole de l'Evangile, dit saint Chrysostome (*l. c.*), il dépend de nous d'empêcher qu'il ne nous la ravisse ; si cette semence se sèche, ce n'est pas par l'excès de la chaleur, c'est parce qu'elle n'a pas de racine ; si cette parole est étouffée, il n'en faut point accuser les épines, mais nous qui ne les arrachons pas : si donc notre terre est stérile, ce n'est pas la faute de la semence, mais la nôtre ; ce n'est pas le Seigneur qui nous refuse sa grâce, mais nous qui ne la lui demandons point, qui n'en faisons point un bon usage, et qui ne travaillons point à faire de notre âme une terre féconde, et capable de porter du fruit, comme celle où tomba la quatrième partie de la semence.

Vendredi. — *Une autre partie tomba en bonne terre, et étant levée elle porta du fruit, et rendit cent pour cent. En disant ceci, il criait : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.* Le Sauveur du monde expliqua ainsi la fin de cette parabole : *Ce qui tombe dans la bonne terre, marque ceux qui écoutant la parole avec un cœur bon et sincère, la conservent, et portent du fruit par la patience.*

En quoi nous pouvons remarquer que ceux qui écoutent comme il faut la parole de Dieu, c'est-à-dire qui ne l'écoutent pas seulement, mais qui la pratiquent : *Estote factores verbi, et non auditores tantum* (*Jac.*, I, 22), font trois choses opposées à ceux qui l'écoutent mal, et dont nous avons parlé dans le cours de cet Evangile. Car les premiers *écoutent la parole de Dieu*, et la reçoivent dans l'oreille du corps, *mais le démon vient qui l'enlève aussitôt ; et ceux-ci la reçoivent dans un cœur bon et sincère :*

(20) Quid interest, si non divitiarum fraude, aut non otio, sed pusillanimitate corrumparis ? Agricola quocunque modo semina peritura pariter luget. (S. Chrys., hom. *in Matth.*)

(21) Non præcepit Scriptura nisi charitatem, nec culpat nisi cupiditatem et eo modo informat mores hominum.

(22) Si terram infecundam, aut spinosam, aut siccam sentis, recurre ad Creatorem tuum. (S. Aug., *in Psal.* CVI.)

« In corde bono et optimo audientes. » Les seconds la reçoivent avec joie, mais ils n'ont point de racine ; ils croient pour un temps, et ils se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est venue ; et ceux-ci la conservent, « Verbum retinent. » Les troisièmes écoutent la parole, mais elle est ensuite étouffée, de sorte qu'ils ne portent point de fruit ; et ceux-ci portent du fruit par la patience : «Et fructum afferunt in patientia. »

Remarquons ce terme *par la patience :* le grec porte *par la persévérance ;* deux qualités absolument nécessaires pour pouvoir porter du fruit, la patience dans les afflictions, les tribulations, les persécutions, et la persévérance à souffrir avec courage et fermeté tout ce qui nous vient de la part de Dieu : une seule chose ne suffit pas pour opérer l'ouvrage de notre salut, dit saint Chrysostome (*t.ª c.*) : *Non una re ad salutem opus est ;* il faut écouter avec zèle et avec soin les vérités de l'Evangile, il faut les pratiquer avec force ; mais il faut d'ailleurs se dégager des embarras et des sollicitudes du siècle, mépriser les richesses, et fouler aux pieds toutes les choses de cette vie. C'est ainsi que notre cœur deviendra une bonne terre capable de porter du fruit ; mais entre les terres qui sont bonnes, il y en a de meilleures les unes que les autres : les unes, dit saint Matthieu (chap. XIII, v. 23), rapportent cent pour un, d'autres soixante, et d'autres trente. Saint Augustin explique des chrétiens qui ont différents degrés de vertu selon la perfection de leur état, cette différente fécondité ; ainsi, dit ce Père (*Evang.*, lib. XI, quæst. 8), ceux qui par l'acte de la charité la plus héroïque livrent leurs corps à la mort pour l'amour de Jésus-Christ, rapportent cent pour un ; ceux qui passent leur vie dans le célibat, et se privent des plaisirs qui pourraient leur être permis, rapportent soixante, et ceux qui vivent saintement dans le mariage, rapportent trente. « Et en cela, dit saint Chrysostome, paraît la miséricorde infinie de notre Dieu, de n'exiger pas de tous un même degré de vertu : car il reçoit tellement les premiers, qu'ils ne rejette pas les seconds, et qu'il prépare une place aux troisièmes (23). » Si donc vous ne pouvez donner tout votre bien aux pauvres, faites l'aumône de celui que vous possédez ; si vous ne pouvez demeurer vierge, vivez chrétiennement dans le mariage ; si vous ne pouvez rapporter cent pour un, rapportez au moins trente : Dieu se contente de peu, mais c'est à nous à mettre tout en usage pour rendre notre terre la plus féconde que nous le pourrons, à l'engraisser tous les jours par les bonnes œuvres, afin qu'elle rapporte une plus grande abondance de fruit.

Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre, s'écrie le Sauveur du monde ; sur quoi les interprètes remarquent que quand le Fils de Dieu se sert de cette expression : *Qui habet aures audiendi, audiat*, il s'agit toujours d'un sens mystique et spirituel, car on ne peut pas dire que le Sauveur voulût parler des oreilles du corps, puisque tous ceux qui l'écoutaient, étaient capables d'ouïr ses paroles ; mais il y en avait beaucoup qui n'en comprenaient pas le sens ; puisque entendre les paroles du Sauveur, c'est y croire, et y obéir. Qu'il y en a encore aujourd'hui qui ont des oreilles, et qui n'entendent point ! soit que l'incrédulité de l'esprit les empêche de se soumettre aux vérités de la religion, soit que la faiblesse et la lâcheté du cœur leur ôtent la force et le courage de les mettre en pratique ; or les uns et les autres doivent à l'exemple du Sauveur s'adresser à lui, lui en demander l'intelligence, et le prier de leur donner assez de foi pour croire tous les mystères qu'il a révélés à son Eglise, et assez de courage pour pratiquer ses commandements.

Samedi. — *Ses disciples lui demandèrent ce que voulait dire cette parabole, et il leur dit : Pour vous, il vous a été donné de connaître le royaume de Dieu ; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles, afin qu'en écoutant ils ne comprennent point.*

De ceci concluons deux choses :

La première, l'obligation infinie que nous avons à la bonté divine de nous avoir donné la connaissance du royaume de Dieu : et de ce que *nous voyons et entendons ce que tant de prophètes et de justes ont désiré de voir et d'entendre* (*Matth.*, XIII, 17) ; car le Sauveur pourrait nous répondre comme à ses apôtres : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei :* or, puisqu'il nous est donné, c'est donc une grâce qu'il nous a faite : mais comment pouvoir y répondre, sinon par le bon usage que nous devons faire des connaissances qu'il nous a révélées ? Il nous donne sa lumière, c'est à nous à nous en servir ; il nous fait connaître les vérités de son Evangile, c'est à nous à les mettre en pratique, si nous ne voulons être traités un jour comme ce méchant serviteur, *qui connaît la volonté de son Maître, et qui ne la fait point.* (*Luc.*, XII, 47.)

La seconde chose que nous devons conclure, c'est que nous devons craindre qu'il ne nous arrive ce qui est arrivé aux Juifs : *Qu'un jour en voyant, nous ne voyions point, et en écoutant, nous ne comprenions point.* Les Juifs voyaient le Fils de Dieu, et ils ne le connaissaient point pour le Messie : ils entendaient ses prédications, et ils n'entraient pas dans le sens de tout ce qu'il leur disait : ce n'était pas la faute de Jésus-Christ qui parlait assez clairement, mais celle des Juifs, qui en l'entendant ne voulaient pas entendre. (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 2.) Voilà qu'ils ont vu les miracles de Moïse, les ont-ils vus véritablement ? s'ils les avaient vus, ils auraient craint celui qui opérait les miracles : voilà qu'ils ont entendu l'Auteur de la loi, l'ont-ils véritable-

(23) Misericordia Dei hic quoque apparet, cum non omnia ab omnibus mensuram efflagitet, sed primos ita libenter recipiat ut secun los non ejiciat, et tertiis locum præbeat. (S. Chrys., *t. c.*)

ment entendu? s'ils l'avaient entendu, ils auraient vécu selon la loi, et auraient cru en celui que la loi prophétisait; ainsi ils ont vu toutes ces choses, mais *en voyant ils ne voyaient point*, et ce même aveuglement s'est tellement augmenté, que le Fils de Dieu en personne n'a pas été capable de leur dessiller les yeux; ils les ont fermés à la lumière, ils ont bouché leurs oreilles à la vérité : de là est venu cet aveuglement d'esprit et cet endurcissement du cœur, que tous les miracles du Sauveur n'ont pu vaincre; et c'est ainsi qu'il faut entendre ces expressions de l'Ecriture (*Isa.*, VI, 10) : *Aveuglez le cœur de ce peuple, bouchez ses oreilles, fermez ses yeux* (*Joan.*, XII, 40); *il a aveuglé leurs yeux, il a endurci leur cœur.* « Le Seigneur, dit saint Augustin, n'endurcit pas en formant la malice du cœur, mais en ne donnant point sa miséricorde; il endurcit l'homme, non en lui donnant ce qui le fait méchant, mais en ne lui donnant pas ce qui le ferait meilleur (24). » Suite funeste de l'abus que l'on fait des grâces du Sauveur!

Que l'état déplorable des Juifs, autrefois *ce peuple chéri de Dieu* (*Deut.*, XXVI, 18), aujourd'hui *sans roi, sans prince, sans autel, sans sacrifice* (*Osee*, III, 4), *errant et vagabond par toute la terre*, comme Caïn après avoir tué l'innocent Abel (*Gen.*, IV, 12), ayant entre les mains les Ecritures qui sont pour eux une lumière qui les aveugle, au lieu de les éclairer, *Ut videntes non videant;* que cet état nous fasse appréhender qu'aussi coupables qu'eux, nous ne soyons un jour aussi punis; faisons une sérieuse réflexion sur nous-mêmes, pour comprendre combien de fois, et depuis combien de temps, en voyant nous ne voyons point, et en écoutant nous ne comprenons point, et qu'ainsi nous ne sommes pas si éloignés que nous le croyons de tomber dans l'aveuglement de l'esprit, et dans l'endurcissement du cœur : toutes les fois que le Seigneur nous a envoyé telle maladie, telle disgrâce, telle affliction, tels remords, tels bons mouvements pour nous faire retourner à lui, et nous engager à rompre ce méchant commerce, que, cependant, nous avons toujours entretenu; en voyant nous n'avons pas vu, *Et videntes non videant :* toutes les fois qu'un ministre de l'Evangile a convaincu cet avare de l'illusion des richesses; cet impudique, de la saleté de son crime; ce vindicatif, de la nécessité de pardonner; cet ambitieux, de l'obligation de l'humilité, et qu'ils ont toujours persisté dans la même passion; en entendant ils n'ont point compris, *Et audientes non intelligant;* ce sont les grâces que nous avons reçues en vain, et dont un jour nous rendrons un compte terrible à notre Dieu. (II *Cor.*, VI, 1.) Ah! Seigneur, nous sommes sur les bords du précipice, et nous ne le voyons point. *Envoyez-nous votre lumière* (*Psal.* XLII, 3), qui nous le fasse voir, et votre grâce qui nous le fasse éviter : *Puisqu'il nous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu*, faites que ce ne soit pas une connaissance stérile et infructueuse pour nous, et que nous sachions ce que vous exigez de nous, pour nous y conformer exactement : faites, en un mot, que votre divine parole tombe dans la terre de notre cœur, qu'elle y soit reçue avec joie, et conservée avec soin, afin qu'y prenant racine et y croissant de jour en jour, elle puisse produire en nous le fruit de la vie éternelle.

(24) Non obdurat Deus impertiendo malitiam, sed non impertiendo misericordiam; obdurare Deum est nolle misereri; nec ab eo erogatur aliquid quo fit homo deterior, sed tantum quo fit melior non erogatur. (S. Aug., lib. I *Ad Simpl.*, quæst. 2.)

SUR LA MANIÈRE D'ENTENDRE LA PAROLE DE DIEU.

Semen est verbum Dei. (*Luc.*, VIII, 11.)

Il y a trois raisons pour lesquelles le grand nombre de ceux qui entendent la parole de Dieu en profitent si peu : on va l'entendre sans aucune préparation; on l'entend sans aucune attention; on sort après l'avoir entendue sans y faire aucune réflexion : or, afin que cette divine semence, cette loi du Seigneur puisse être reçue dans le cœur, y prendre racine, et porter un jour du fruit, il faut, 1° s'y préparer par un grand recueillement d'esprit; 2° l'écouter avec un grand respect, et une grande attention; 3° la méditer avec une grande réflexion.

1. La première raison qui nous empêche de profiter de la parole de Dieu, c'est qu'on va l'entendre sans aucune préparation, avec un esprit si plein des affaires du siècle, et un cœur si rempli des passions, qu'on peut assurer qu'il n'y a point de place dans l'un ni dans l'autre pour recevoir cette divine semence qui, demeurant dans l'oreille du corps, est aussitôt emportée par le démon : aussi quel profit en retire-t-on? l'on va au sermon, par habitude, ou par curiosité, comme à une chose purement indifférente, et l'on ne songe jamais qu'il s'agit d'aller écouter *les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69); que toutes les bénédictions imaginables sont attachées à la parole de Dieu, pour ceux qui l'écouteront comme il faut; et que ceux, au contraire, qui en abuseront, n'en doivent attendre que des malédictions, suivant les expressions de l'Ecriture. (*Deut.*, XXVIII, 1 seqq.) Or, puisque le Seigneur a peut-être attaché notre prédestination à tel sermon, ou à telle lecture spirituelle, et qu'il nous est d'une conséquence infinie de n'être pas endormis quand il nous appelle, apprenons aujourd'hui qu'il faut faire trois choses pour être toujours en état de lui répondre, et pour pouvoir profiter de cette grâce décisive de notre salut.

1° Il faut commencer par éloigner de notre esprit toutes les idées des affaires temporelles, des sollicitudes du siècle, et des inquiétudes de la vie; se renfermer et se

recueillir au dedans de soi, comme dans une solitude paisible, pour ne perdre rien de ce qu'on va nous annoncer de la part de Dieu, et pour pouvoir dire avec le Roi-Prophète : *Audiam quid loquatur in me Dominus.* (*Psal.* LXXXIV, 9.)

2° Il faut faire ce que Dieu ordonna à Moïse, quand il voulut lui parler, ôter ses souliers de ses pieds : *Solve calceamentum de pedibus tuis* (*Exod.*, III, 5); se défaire de toutes les affections terrestres, mettre le cœur en état d'écouter aussi bien que l'esprit; imposer pour ce sujet silence à nos passions; se ressouvenir que quand la Parole incarnée voulut se faire entendre aux hommes, ce fut dans le milieu de la nuit, quand toutes choses gardaient un profond silence : *Dum medium silentium tenerent omnia, omnipotens Sermo tuus a regalibus sedibus venit* (*Sap.*, XVIII, 14, 15); et être convaincu que ce qui nous empêche le plus souvent d'entendre Dieu quand il nous parle, c'est que nos passions parlent plus haut que lui, et que le bruit et le tumulte qu'elles excitent en nous, empêche sa voix de parvenir jusqu'à nous. Ainsi nous devons adresser ces paroles d'Isaïe à notre esprit, que l'orgueil élève jusqu'aux cieux, et à notre cœur, qui, prenant souvent le parti du corps, devient terrestre comme lui : *Audite, cœli, et auribus percipe, terra, quoniam Dominus locutus est.* (*Isa.*, I, 2.) Que ce qui est de plus céleste en moi, comme ma raison et mon esprit, écoute : *Audite, cœli;* que ce qui est de plus terrestre en moi, comme mes sens et mes passions grossières et animales, prête l'oreille, parce que le Seigneur va me parler, *Etauribus percipe, terra, quoniam Dominus locutus est.*

3° Il faut prier Dieu de faire tomber sa parole dans nos cœurs, comme une rosée qui fasse germer en nous de bons désirs et de bonnes résolutions : *Fluat sicut ros eloquium tuum* (*Deut.*, XXXII, 2); se faire même une louable coutume, suivant le conseil de saint Chrysostome (hom. 11, *in Matth.*), de lire d'abord l'Evangile dont on va entendre l'explication; et après ce silence universel imposé à son esprit, à ses passions, à ses sens, dire de cœur plus que de bouche : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* (1 *Reg.*, III, 10); mais être surtout, comme Samuel, dans une sincère résolution, et une préparation de cœur d'exécuter ce que nous connaîtrons être la volonté de Dieu, ne nous occupant plus qu'à la connaître, et ne lui demandant pour toutes choses, que la grâce de pouvoir la mettre en pratique.

2. Mais si l'on se prépare mal pour écouter la parole de Dieu, on peut assurer qu'on l'écoute encore plus mal; car, ou bien le prédicateur est habile et éloquent, ou bien il ne l'est pas; s'il ne l'est pas, les uns dorment pendant qu'il prêche; d'autres sont distraits, et rêvent à toute autre chose qu'à ce qu'il dit, et plusieurs l'écoutent pour le censurer et le critiquer; s'il a les qualités nécessaires pour se procurer une audience favorable, on écoute son discours comme un discours profane, parce qu'il flatte agréablement l'oreille, parce qu'il charme l'esprit, parce qu'il remue le cœur, qu'il cause une émotion qui plaît, qu'il tire même des larmes, non des larmes de repentir, et telles que le peuple de Dieu en répandait en entendant les paroles de la loi (II *Esdr.*, VIII, 9), mais telles que des pièces de théâtre en tirent tous les jours de nos yeux : nous ne faisons donc point réflexion que celui qui parle nous parle de la part de Dieu; que Jésus-Christ nous a avertis qu'*en l'écoutant, c'est lui-même qu'on écoute, et qu'en le méprisant, c'est lui-même qu'on méprise;* nous ne songeons point que les paroles qu'il nous annonce sont la loi de Celui qui a la puissance de changer nos cœurs, et de convertir nos âmes : *Lex Domini immaculata, convertens animas* (*Psal.* XVIII, 8); et « Nous ne pensons point, dit saint Augustin, que la parole de Dieu n'est pas une moindre chose que le corps de Jésus-Christ (25); » car, si on était bien persuadé qu'il ne s'agit pas d'entendre la parole d'un homme, mais bien celle d'un Dieu, avec quel respect ne l'entendrait-on pas? que faut-il donc faire tandis qu'on nous annonce cette divine parole? il faut faire réflexion que quand le prédicateur parle à l'oreille de notre corps, Dieu parle à l'oreille de notre cœur, et que si nous ne l'entendons point, c'est que nous ne l'écoutons pas, et que, semblables aux Juifs, *en voyant nous ne voyons point, et en entendant nous ne comprenons point.*

En effet, comme nous sommes composés de corps et d'âme, nous avons besoin d'un langage extérieur et intérieur tout à la fois, et il ne nous sert de rien d'entendre attentivement le prédicateur, si nous sommes sourds à la voix de Dieu; car, voilà deux choses que nous ne devons jamais séparer, écouter ce que Dieu nous dit au dedans de nous-mêmes quand le prédicateur nous parle au dehors : c'est ce que saint Bernard (*in Cant.*, serm. 1) disait autrefois à ses disciples : Regardez-moi d'une telle sorte, leur disait-il, que vous n'entendiez rien de moi; *mais de celui-là seul qui donne à chacun sa nourriture en son temps* (*Psal.* CXLIV, 15); c'est ce que nous veut dire le Sage par ces paroles : *Appliquez votre cœur à la doctrine que je vous enseigne :* « *Appone autem cor ad doctrinam meam.* » (*Prov.*, XXII, 17.)

Telle est donc la manière dont nous devons entendre la parole de Dieu, il faut avoir une grande attention pour le prédicateur qui parle à l'oreille du corps, et un grand respect pour ce Dieu qui nous veut parler à l'oreille du cœur : car, tandis que le premier frappe les sens, il ne tient qu'à nous que le second ne convertisse nos âmes

(25) Hæc utique debetis discere, quod non sit minus Verbum Dei, quam corpus Christi. (S. Aug., hom. 20.)

en même temps : c'est cette attention intérieure que le Sauveur demandait ;en s'écriant : *Qui habet aures audiendi audiat;* et c'est ce respect que nous devons non-seulement au Seigneur, mais que nous sommes en droit d'exiger pour les prédicateurs évangéliques qui le représentent, et qui parlent en son nom : en vain cherche-t-on à s'en dispenser, tantôt sur le peu de mérite, et tantôt sur le déréglement du prédicateur : car, quel qu'il soit, il est toujours le ministre du Seigneur, qui se sert quand il lui plaît des ténèbres mêmes pour produire la lumière, et de la boue pour rendre la vue à un aveugle (*Joan.*, IX, 6) ; c'est la loi du Seigneur que le prédicateur annonce, qui ne perd rien de sa pureté, quand même elle passerait par une bouche impure : *Lex Domini immaculata*, et comme nous ne serions pas moins obligés de rendre nos respects et nos adorations au corps de Jésus-Christ quand nous le verrions entre les mains du démon, nous ne sommes pas plus dispensés de respecter sa parole dans la bouche d'un ministre indigne : aussi le Seigneur nous a avertis *que les Scribes et les Pharisiens étant assis sur la chaire de Moïse, nous devons observer tout ce qu'ils nous diront, mais que nous ne devons pas faire comme eux* (*Matth.*, XXIII, 2 3), « parce que, dit saint Augustin, ce qu'ils disent vient de Dieu, et non pas d'eux, et ce qu'ils font vient d'eux, et non pas de Dieu. Ainsi, dit ce Père, ceux qui prêchent bien, mais qui vivent mal, ne laissent pas d'être utiles à leurs auditeurs, quoiqu'ils se nuisent à eux-mêmes (26). »

3. Enfin, nous avons dit qu'on sort de l'église sans faire aucune réflexion sur le discours qu'on a entendu ; à peine le prédicateur l'a-t-il fini, qu'on ne s'en souvient plus du tout ; on le blâme ou on le loue suivant nos idées ou nos passions ; on lui fait d'indignes compliments, comme si la fin de la prédication devait être la fortune ou la gloire du prédicateur ; quelquefois on prétend avoir reconnu quelqu'un dans quelque trait de morale, et on ne manque pas de le retenir pour avoir lieu d'en faire une satire ou une médisance : mais sûrement l'on ne s'applique rien de ce qui irait à reprendre ou à reformer nos mœurs. Voulons-nous profiter de la parole de Dieu, *attachons-nous avec d'autant plus de soin aux choses que nous avons entendues, pour n'être pas comme l'eau qui s'écoule et se perd* (*Hebr.*, II, 1) ; regardons cette divine parole comme un miroir qui n'est pas fait pour nous faire voir les autres, mais qui doit servir pour nous considérer nous-mêmes : ainsi, il ne faut pas seulement nous y regarder en passant, *de peur*, dit l'apôtre saint Jacques, *d'oublier dans le moment comme nous sommes faits* (*Jac.*, I, 24) ; mais il faut l'emporter avec nous, et l'avoir sans cesse devant nous pour nous y contempler jour et nuit : et c'est ce que le Prophète demandait à son Dieu par ces paroles : *Que votre loi, Seigneur, soit toujours au milieu de mon cœur* (*Psal.* XXXIX, 9), *qu'elle soit ma règle et mon étude.* (*Psal.* CXVIII, 77.)

Saint Grégoire remarque que la raison pour laquelle Moïse avait ordonné que le bassin d'airain qu'on mettait à l'entrée du tabernacle, où les prêtres devaient se laver, fût composé de miroirs, c'était afin qu'en se lavant ils se regardassent pour ôter les ordures qu'ils auraient pu remarquer sur eux, et pour paraître avec plus de décence devant la majesté divine. « Ces miroirs, dit ce Père, étaient la figure des divins préceptes, dans lesquels nous devons sans cesse nous considérer, afin de découvrir les taches de nos âmes, et de pouvoir les effacer (27). » Or, pour se bien considérer dans ce miroir, il faut se retirer à l'écart sitôt que le sermon est fini, ou qu'on a fait une lecture spirituelle ; il faut rappeler en sa mémoire ce qu'on a principalement remarqué avoir plus de rapport à notre état, ou à nos dispositions, nous appliquer ce principe, ou cette morale, nous reconnaître dans ce médisant, cet avare, cet impudique, et nous dire chacun, suivant le péché capital qui nous domine, C'est moi qui suis la figure de ce grand chemin ouvert à toutes les passions, c'est mon cœur qui est tellement endurci au péché, que la parole de Dieu ne peut aucunement le pénétrer ; ah ! je veux labourer cette terre, la fendre par le fer de la componction, *l'environner d'épines* (*Eccli.*, XXVIII, 28), afin que ce ne soit plus un chemin public, et que la semence de la parole de Dieu ne puisse pas être emportée par le démon ; c'est moi qui suis cette terre, ou plutôt cette pierre qui reçoit la semence avec joie, qui conçoit de temps en temps de bons désirs ; mais, parce que mon cœur manque de profondeur, c'est-à-dire d'humilité ; parce que je n'ai pas la racine de la charité, ni le suc de la véritable piété ; parce que mille secrètes passions me dominent ; à la première tentation j'abandonne lâchement la vérité que j'ai connue, et je préfère des plaisirs passagers à une félicité éternelle. Ah ! je vais demander à mon Dieu le don des larmes pour amollir la dureté de mon cœur, et le prier de me donner la constance nécessaire pour pratiquer les bonnes résolutions que j'ai formées : c'est moi qui suis cette terre pleine d'épines, c'est-à-dire, dont l'esprit est rempli des soins et des inquiétudes du siècle, de l'illusion des richesses, et des plaisirs de cette vie qui étouffent la parole ; ah ! je vais commencer aujourd'hui à arracher ces épines de mon cœur, et les arracher jusqu'à la racine, afin qu'il devienne une bonne terre capable de rapporter non-seu-

(26) Qui vero sapienter, et eloquenter dicit, vivit autem nequiter, eruditi quidem multos dicendi studio os, quamvis animæ suæ sit inutilis. (S. Aug., *De doct. Christi.*)

(27) Specula quippe sunt præcepta Dei in quibus se sanctæ animæ semper aspiciunt, et si quæ in eis sunt fœditatis maculæ deprehendunt. (S. Greg. hom. 17 *in Evang.*)

lement trente et soixante, mais cent pour un ; et c'est ainsi que la parole de Dieu bien méditée nous fera connaître la règle que nous devons suivre, et nous fera prendre une ferme et sincère résolution de nous y conformer : *Ecouter la parole de Dieu, et ne la mettre pas en pratique, c'est être semblable à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable; mais l'écouter et la pratiquer, c'est être semblable à un homme sage qui a bâti sur la ferme pierre.* (*Matth.*, VII, 24, 26.) Oui ! c'est être insensé que de recevoir cette divine semence, ou le long du chemin, ou dans des pierres, ou dans des épines, puisqu'alors ou le démon l'enlève, ou le soleil la brûle, ou les épines l'étouffent ; mais c'est être sage *que de la recevoir dans un cœur bon et sincère, où elle puisse être conservée, et porter du fruit par la patience.*

Seigneur donnez-nous cette sagesse de *méditer sans cesse votre loi* (*Psal.* CXVIII, 77), et de l'avoir toujours devant les yeux pour connaître et pour approfondir de plus en plus nos obligations ; que sa lumière soit pour nous un fidèle miroir qui nous fasse voir ce qu'elle nous défend, et ce qu'elle nous ordonne ; ce que nous devons retrancher en nous, et ce que nous sommes obligés d'y ajouter, puisqu'en vain la connaissons-nous, si nous ne la pratiquons pas, et puisqu'en l'écoutant et la mettant exactement en pratique, nous espérons, en vertu de votre parole sacrée, et votre grâce en cette vie, et votre gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. XVIII, v. 31-43.

Cet entretien que le Fils de Dieu eut avec ses apôtres touchant sa mort, et toutes les circonstances qui devaient la rendre cruelle et ignominieuse, se passa la dernière fois qu'il alla à Jérusalem, où il fut reçu en triomphe, et aux acclamations de tout le peuple. (*Luc.*, XIX, 37.)

L'Eglise ne pouvait choisir un Evangile plus capable de réprimer les déréglements des chrétiens, que celui qui les applique à l'histoire de la Passion du Sauveur du monde ; entrons dans son esprit, et faisons en sorte que la considération des douleurs et des affronts qu'un Dieu va bientôt souffrir pour nous, puisse nous sevrer des vains plaisirs et des joies frivoles de ces jours de désordres, et que l'exemple d'un aveugle guéri soit capable de nous guérir de notre aveuglement.

Jésus prit à part ses douze apôtres et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'Homme sera accompli. Le Fils de Dieu avait déjà parlé plusieurs fois de sa mort à ses apôtres, tantôt en leur disant *qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il y souffrit beaucoup* (*Matth.*, XVI, 21), tantôt en leur déclarant *que le Fils de l'Homme serait livré entre les mains des hommes qui le feraient mourir* (*Matth.*, XVII, 21) ; mais aujourd'hui il entre dans le détail des circonstances qui doivent accompagner cette mort, et il en parle comme d'une chose qui est toute prête d'arriver : *Ecce ascendimus Hierosolymam*, voilà que nous allons à Jérusalem, ou, suivant la lettre, que nous montons à Jérusalem, parce qu'il fallait monter pour aller à Jérusalem. Il prend à part ses douze apôtres pour leur faire cette confidence, *Assumpsit autem Jesus duodecim.* Car, il n'était pas à propos de la faire devant le peuple qui se serait scandalisé que Jésus allât à Jérusalem pour y mourir, et n'aurait pas manqué de s'y opposer ; mais aussi il la devait à ses disciples, pour lesquels il n'avait rien de caché ; et d'ailleurs comme il savait bien que sa mort les jetterait dans le trouble et dans la confusion, il la leur prédit pour leur faire connaître que celui qui déclare qu'il va à Jérusalem pour y mourir, était le maître d'y aller, ou de n'y aller pas, qu'ainsi en y allant il s'offrait volontairement à la mort : *Oblatus est quia ipse voluit* (*Isa.*, LIII, 7) ; mais il ajoute qu'il y va pour accomplir tout ce que les prophètes ont dit du Fils de l'Homme : *Et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio Hominis*, afin que les circonstances mêmes de sa mort qui seraient les plus capables de les scandaliser, servissent à les confirmer dans la foi de sa divinité ; quand ils le verraient souffrir tout ce qu'il leur avait prédit lui-même, et ce que les prophètes en avaient exactement prédit.

Que le détail de la Passion de Jésus-Christ qui ne devra jamais sortir de notre mémoire, et que l'on nous propose aujourd'hui comme l'objet le plus capable d'arrêter la fougue de nos passions, nous porte à détester le péché qui en est la cause, et à en craindre les suites et les conséquences. Pour en connaître toute l'énormité, considérons ou ce que le Sauveur a souffert pour l'expier, ou ce que les damnés souffriront dans toute l'éternité pour l'avoir commis : « O homme, dit saint Bernard, reconnais quelles sont tes plaies, pour la guérison desquelles il a fallu que le Fils de Dieu ait été blessé (28) ; » — « Si nous voulons comprendre, dit saint Césaire d'Arles, l'horreur que notre Juge a pour le péché, regardons la manière dont il le punit (29). »

Mais que les fréquents entretiens que le Sauveur a sur sa mort avec ses apôtres, et l'empressement avec lequel il va à Jérusalem quand il sait que son heure est venue, *Sciens Jesus quia venit hora ejus* (*Joan.*, XIII, 1), nous apprennent à nous occuper sans cesse de la nôtre, et à nous y préparer toujours ; nous n'en savons pas comme lui, ni le lieu, ni le temps, ni l'espèce ; mais nous ne pouvons douter que nous n'avancions sans cesse vers la fin de notre vie, et que chaque pas que

(28) Agnosce, homo, quam gravia sint vulnera pro quibus necesse est Dominum Christum vulnerari. (S. Bern., serm. 5, *De Nativ.*)

(29) Si volumus intelligere quam graves apud se faciat hominum culpas, respiciamus ad pœnas.

nous faisons ne nous approche toujours de la mort ; mais nous n'ignorons pas que cet arrêt qui fut prononcé au premier homme par ces paroles : *Morte morieris* (*Gen.*, II, 17), regarde chacun de nous en particulier, et que si le Seigneur n'a pas exprimé dans notre arrêt de quel genre de mort nous devions mourir, « C'est, dit saint Augustin, pour nous faire craindre toute sorte de morts (30). » Car c'est par un effet de la miséricorde de Dieu, dit encore ce Père (hom. 12), que l'homme ignore quand il doit mourir, et que son dernier jour lui est inconnu, afin qu'il prenne soin d'observer tous ceux de sa vie.

Cependant, au lieu de nous occuper de notre mort, nous faisons tout ce qui est en nous pour en écarter l'idée ; au lieu de nous y préparer, comme nous ne la voyons point précisément dans aucun temps, nous faisons en sorte que cette pensée vague de la mort ne nous touche point : de là il arrive, dit le Sage, que *de même que les poissons sont pris à l'hameçon, et les oiseaux au filet, ainsi les hommes se trouvent surpris par la mort, lorsque tout d'un coup elle fond sur eux* (*Eccli.*, IX, 12) ; c'est-à-dire, que comme on prend les poissons quand ils se jouent dans l'eau, et les oiseaux quand ils se jouent dans l'air, ainsi les hommes sont-ils surpris de la mort quand ils y pensent le moins : Pensons-y sans cesse, dit un païen (31), pour nous en familiariser l'idée, afin qu'elle nous paraisse moins affreuse quand elle se présentera tout d'un coup à nos yeux ; mais surtout employons notre vie à faire un essai, et un apprentissage de la mort : *Tota vita discendum est mori.*

Ce serait une trop grande affaire que d'avoir tout à la fois à mourir à la vie du corps, et à l'affection de toutes les créatures : ainsi, l'âme doit s'accoutumer à mourir tous les jours : aujourd'hui, à une passion ; et demain, à une autre ; elle doit renoncer, tantôt à un plaisir défendu, et tantôt sacrifier un plaisir permis ; mourir peu à peu à toutes les créatures, et cesser de vivre à elle-même, afin qu'à l'heure de la mort elle n'ait plus qu'à consommer son sacrifice en mourant de la vie du corps. Car la consolation des chrétiens est de savoir « que la mort, qui a été une peine pour le péché dans la loi de nature, peut être un sacrifice pour l'expiation du péché dans la loi de grâce (32) : » mais, de peur d'en perdre tout le fruit, faisons sans cesse réflexion, que comme la vie ne nous a été donnée que pour nous préparer à la mort ; attendre, à nous y disposer, qu'elle soit toute prête à nous enlever de ce monde, ce serait être semblable à cet insensé qui attendrait à creuser un puits pour avoir de l'eau quand le feu serait à la maison : ah ! dit le Sage : *Faisons promptement tout ce que notre main peut faire, parce qu'il n'y aura plus ni heure, ni raison, ni sagesse, ni science dans le sépulcre où nous courons* (*Eccle.*, IX, 10.) *Marchons*, dit le Sauveur, *pendant que nous avons la lumière, parce qu'il vient une nuit où l'on ne pourra plus travailler.* (*Joan.*, IX, 4.) Nous ne pourrons plus faire pénitence dans l'enfer, dit saint Jérôme (*in Eccle.*) ; hâtons-nous donc de demander grâce à Dieu, tandis que la porte de la miséricorde est ouverte ; travaillons, quand nous en avons encore le temps, et que nous pouvons prévenir les maux qui sont toujours suivis d'une mort, dont on ne s'est jamais occupé, et à laquelle on ne s'est point préparé : *Dum in isto sæculo es, festina agere pœnitentiam ;* or, pour nous préparer à la mort, allons, à l'exemple du Fils de Dieu, au-devant des affronts et des opprobres, ou du moins souffrons avec soumission et patience ceux que la Providence nous envoie.

Lundi. — *Car il sera livré aux gentils, il sera moqué, il sera fouetté, on lui crachera au visage, et, après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour.* Ici, remarquons avec quelle sagesse le Fils de Dieu ménage les esprits de ses apôtres, et comment il cherche à les fortifier, lorsqu'il leur dit ce qui serait le plus capable de les abattre ; il leur prédit toutes les ignominies qu'il doit endurer ; mais il leur prédit en même temps que le troisième jour il ressuscitera : *Et tertia die resurget ;* il leur met, pour ainsi dire, dans un même point de vue, et ses souffrances et sa gloire, afin, dit saint Grégoire (hom. 2, *in Evang.*), que s'ils le regardaient comme devant bientôt mourir, ils ne doutassent pas aussi qu'il ne dût bientôt ressusciter, *ut cum eum morientem cernerent, sicut prædictum est, etiam resurrecturum non dubitarent :* car comme il ne leur cachait point ses souffrances, ni ce qu'il devait endurer de plus ignominieux, il méritait d'autant plus d'être cru lorsqu'il leur prédisait les avantages qui devaient suivre ses humiliations (33).

Mais que veut-il leur faire entendre d'ailleurs, sinon que le chemin de la croix est celui qui conduit à la gloire, c'est ce que les apôtres ont parfaitement compris ; ils n'ont pas ignoré que le Calvaire est le chemin du Thabor, et qu'être des disciples du Sauveur, c'est être destiné aux croix et aux souffrances, ainsi que saint Paul l'écrivait aux Thessaloniciens : *Ipsi enim scitis quod in hoc positi sumus* (1 *Thess.*, III, 3.) Pouvons-nous dire que nous suivons, aujourd'hui, le chemin du Maître et des disciples, ou plutôt ne pouvons-nous pas assurer que celui dans lequel nous marchons y est tout opposé ; et, pour nous en convaincre aisé-

(30) Ideo malum genus mortis exprimitur ut omne timeatur. (S. Aug.)

(31) Hoc quotidie meditare, ut possis æquo animo vitam relinquere. (Senec., *De brev. vitæ.*)

(32) Mors quæ facta est pœna pro peccato in lege naturæ, jam facta est hostia pro peccato in lege gratiæ. (S. Aug.)

(33) Hæc autem prædicit, ut cum tristia venisse viderint, certiore spe resurrectionem exspectent, nam si infesta non tacuit, et quæ opprobriis plena esse videbantur non occultavit eis, non injuria prospera quoque erant credenda. (S. Chrys. hom. 66, *in Matth.*)

ment, voyons dans notre Evangile ce que Jésus-Christ notre divin modèle a souffert, et comparons-le avec ce que nous souffrons, et avec la manière dont nous le souffrons.

Il sera livré aux gentils: Tradetur enim gentibus : un de ses apôtres le trahira par un baiser, le livrera entre les mains des Romains, qui lui feront mille outrages que les Juifs n'auraient pas osé lui faire s'ils avaient été les seuls à le faire mourir; et le Sauveur traitera ce perfide d'ami, *Amice, ad quid venisti.* (*Matth.*, XXVI, 50.) *Il sera moqué, « illudetur;* » on lui mettra un roseau à la main; on lui voilera le visage; on s'agenouillera devant lui par dérision; un soldat aura l'insolence de lui donner un soufflet; et le Sauveur lui demandera, pour toute chose, de lui faire connaître en quoi il a manqué : *Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo.* (*Joan.*, XVIII, 23) *Il sera fouetté, « flagellabitur;* » on le dépouillera de ses vêtements; on l'attachera à un poteau, et on lui fera endurer la honte et la douleur de la flagellation, *et il n'ouvrira pas la bouche pour se plaindre : « Et non aperiet os suum.* » (*Isa.*, LIII, 7.) *On lui crachera au visage, « conspuetur;* » cette indignité est telle que les termes les plus forts n'y peuvent rien ajouter; et il la souffrira avec la même douceur et la même modération. *Et après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir : « occident eum;* » ils le chargeront de sa croix; ils l'y attacheront avec des clous; ils lui feront répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, et il se laissera conduire comme un agneau qu'on va égorger, *sicut ovis ad occisionem ducetur* (*Ibid.*); et, prêt à rendre l'âme, il excusera ses ennemis et ses bourreaux, et demandera grâce pour eux à son Père : *Pater, dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII, 34.)

C'est ainsi qu'un Dieu a souffert les douleurs les plus aiguës, et les outrages les plus cruels : et nous, plutôt *des vers de terre que des hommes* (*Psal.* XXI, 7), criminels avant que de naître, et coupables depuis notre naissance de mille et mille péchés, que nous ne pouvons expier que par un bon usage des tribulations et des souffrances de cette vie; qui peut dire avec quel emportement nous supportons les moindres fautes de nos amis, et avec quel désespoir nous souffrons tout ce qui nous vient de la part de nos ennemis; mais, que dis-je! bien loin d'imiter ce divin modèle, ne croirait-on pas plutôt que dans ces jours qui semblent, pour ainsi dire, consacrés au démon, les chrétiens veulent imiter les Juifs, et cherchent à renouveler l'histoire de la Passion de Jésus-Christ?

En effet, ils le trahissent et le livrent aux gentils; car n'est-ce pas le trahir et le livrer que de prendre ouvertement le parti du monde, qui est son ennemi; que de s'abandonner aux désordres et à l'iniquité, que de commettre, dans le christianisme, des crimes dont les païens prennent occasion de mépriser la religion de Jésus-Christ? C'est donc ici que l'on peut adresser aux chrétiens ce que le Seigneur disait autrefois aux Juifs par un prophète : Allez chez les nations idolâtres, et voyez s'ils ont un temps où ils abandonnent leurs dieux et les méprisent ouvertement, et c'est cependant la plainte que j'ai à faire de vous : *Transite ad insulas Cethim,... et videte si factum est hujusce modi. Si mutavit gens deos suos;... populus vero meus mutavit gloriam suam in idolum.* (*Jerem.*, II, 10.) *Ils se moquent de lui : « illudetur,* » car n'est-ce pas s'en moquer que de l'appeler notre Dieu et notre Roi, d'aller s'agenouiller devant ses autels où il est exposé pendant ces jours pour y recevoir nos adorations, et de se livrer ensuite au crime et à la dissolution? Ah! disait autrefois le prophète Elie, indigné de voir le peuple de Dieu chanceler des deux côtés, et se partager entre le Créateur et la créature : *Si le Seigneur est votre Dieu, suivez-le; mais si c'est Baal, suivez-le : « Si autem Baal, sequimini illum.* » (III *Reg.*, XVIII, 21.) *Ils le font mourir, « occident eum;* » hélas! que cette seconde mort est bien plus cruelle pour lui que la première, et plus criminelle pour ceux qui la lui font endurer; plus cruelle pour lui, parce qu'en ces malheureux jours on lui fait souffrir une infinité de morts : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (*Hebr.*, VI, 6), et que plus inhumains que les Juifs, nous le foulons aux pieds, pour user de l'expression de l'Apôtre : *Qui Filium Dei conculcaverit* (*Hebr.*, X, 20) : mais plus criminelle pour nous; car les Juifs l'ont tué avant qu'il fût mort pour eux, et nous le tuons après qu'il est mort pour nous; les Juifs l'ont crucifié lorsqu'il avait une chair mortelle et qu'ils ne le connaissaient point; nous le crucifions après qu'il a pris un corps glorieux (I *Cor.*, II, 8), et que nous faisons profession de le reconnaître pour notre Dieu et notre Rédempteur. Les Juifs, en le faisant mourir, ont travaillé au grand ouvrage de notre salut, et, en commettant un déicide, ils ont exécuté ce que la justice du Père éternel avait ordonné, et ce que l'amour du Fils désirait le plus ardemment; et nous, en le faisant mourir, nous anéantissons le mérite de sa mort, et nous nous opposons aux desseins du Père, et à ceux du Fils. Tel est l'excès du déréglement des hommes, opposé à l'amour excessif d'un Dieu, qui prédit aujourd'hui à ses apôtres, dans les termes les plus précis, tout ce qu'il devait endurer, et cependant l'Evangile ajoute :

Mardi. — *Mais ils ne comprirent rien à tout ceci; ce discours leur était caché, et ils n'entendirent point ce qu'il leur disait.* Comment se peut-il faire, dit saint Chrysostome, que les apôtres n'entendaient point ce que leur disait le Sauveur, et que cependant un autre évangéliste remarque qu'ils étaient tout étonnés et ne suivaient qu'avec crainte : *Et stupebant, et sequentes timebant?* (*Marc.*, X, 32.) Ce Père répond que les apôtres voyaient bien, par ce que le Fils de Dieu leur disait, qu'il devait mourir, mais qu'ils ne voyaient point encore ni le mystère de

cette mort, ni le bien qui devait en revenir à tout l'univers : ils savaient bien que les morts pouvaient être ressuscités par des vivants; mais ils ne comprenaient pas qu'un mort pût se ressusciter soi-même, et se ressusciter pour ne plus mourir; ils ne savaient pas quel devait être le genre de sa mort, et outre ce mot de mort en général qui les troublait, ces circonstances particulières de moqueries, d'outrages et de fouets, les surprenaient étrangement : c'est pourquoi ils se trouvaient dans une peine d'esprit, et dans une irrésolution très-grande : « Tantôt ils croyaient, tantôt ils ne croyaient pas, et ils ne pouvaient bien comprendre ce qu'on leur disait (34). »

Or, l'on peut assurer que ce qui les empêchait principalement d'entendre les discours du Fils de Dieu, et ce qui faisait leur tristesse, c'était l'aversion qu'ils avaient pour les souffrances : car ils étaient à peu près dans le même état que ce jeune homme de l'Evangile, à qui le Sauveur dit de vendre ses biens et d'en donner le prix aux pauvres : cette parole l'affligea, et il s'en alla triste : *Contristatus in verbo, abiit mœrens* (*Marc.*, X, 22); ils l'auraient mieux entendu s'il leur avait parlé de grandeur et de gloire, et la demande que lui firent en même temps les deux fils de Zébédée (*Ibid.*, 37), nous fait assez connaître qu'encore grossiers et charnels, ils avaient autant de goût pour l'élévation, que d'aversion pour l'abaissement et la croix.

Ne cherchons point ailleurs la raison pour laquelle tant de chrétiens ne comprennent rien à la religion de Jésus-Christ : *Et ipsi nihil horum intellexerunt*, c'est que toutes ses maximes sont opposées à leurs inclinations; on ne veut point entendre ce qu'on ne veut pas croire, et on ne veut pas croire ce qu'on ne veut point pratiquer, ni se convaincre d'une vérité qui n'irait qu'à nous condamner un jour. « Ainsi, dit Minutius Félix, plusieurs nient la résurrection, pourquoi? parce que, persuadés qu'elle est pour eux plus à craindre qu'à désirer, ils aiment mieux se persuader qu'ils rentreront tout entiers dans le néant, que de croire qu'ils ressusciteront un jour pour être livrés à des supplices éternels (35). » Nous pouvons donc dire que si, selon la pensée d'un philosophe libertin (36), ce fut la crainte qui porta d'abord les hommes effrayés de voir la foudre renverser et brûler leurs maisons, à reconnaître des dieux, et à leur ériger des autels ; la crainte, au contraire, des supplices destinés dans l'autre vie est la principale et l'unique cause pour laquelle les impies s'efforcent de contredire la vérité d'un Dieu juste et tout-puissant.

Telle est le plus souvent la source de notre incrédulité; mais croyons-nous de bonne foi que, parce qu'une raison favorise nos passions, elle puisse être de mise devant le Seigneur? « Il n'appartient qu'à des impies, dit Tertullien, qui ne connaissaient ni Dieu ni sa vérité, d'expliquer au gré de leur volonté, ou de leurs passions, ce qui est bon, ou ce qui est mauvais; mais pour nous, nous savons que la vérité seule, selon laquelle ce qui est bon ne saurait être mauvais, et ce qui est mauvais ne saurait être bon, doit être la règle de nos sentiments, toutes choses étant arrêtées pour être ce qu'elles sont dans la vérité de Dieu qui ne peut changer (37). » — « Lors donc qu'il s'agit de juger de la foi, ne nous servons pas, dit saint Augustin, de balances trompeuses, où l'on ne pèse les choses que comme il nous plaît, mais servons-nous de la balance de Dieu qui se trouve dans les saintes Ecritures, qui sont comme le trésor du Seigneur (38) : » alors quoi que nous puissions faire pour douter de la vérité de la religion, nous n'en viendrons jamais à bout, les preuves en sont trop évidentes; un cœur corrompu peut bien souhaiter qu'elle soit fausse, mais un esprit solide ne s'en convaincra jamais. Lisons l'Evangile, et nous y reconnaîtrons en tout une sagesse toute divine : car, pour ne pas sortir de celui-ci, le Sauveur parle à ses apôtres de sa mort et de sa résurrection : « Mais comme ils étaient encore faibles et grossiers, pour donner plus de croyance à ses paroles, il permet qu'un aveugle se trouve sur le chemin de Jéricho, afin de le guérir en leur présence, et que ceux, dit saint Grégoire, qui n'étaient pas capables de comprendre les paroles d'un mystère trop relevé, fussent confirmés dans la foi en voyant des actions qui ne pouvaient partir que d'un Dieu (39). »

Mercredi. — *Or il arriva que lorsqu'il était près de Jéricho, un aveugle se trouva assis le long du chemin qui demandait l'aumône, et entendant le bruit du peuple qui passait, il s'enquit de ce que c'était.* Les miracles du Sauveur, dit saint Grégoire (*l. c.*),

(34) Modo credentes, modo diserendentes, quæ dicebantur capere non poterant, adeoque procul a recta intelligentia erant. (S. Chrys., hom. 66 *in Matth.*)

(35) Nec ignoro plerosque conscientia meritorum nihil se posse mortem magis optare quam credere; malunt enim exstingui penitus, quam ad supplicia reparari.

(36) Primus in orbe deos fecit timor...
(Petron., Frag., et Stat., th. III, v. 661.)

(37) Ethnici, penes quos nulla est veritatis plenitudo, quia nec doctor veritatis Deus, malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur. Non potest aliud esse quod vere quidem est bonum: seu malum : omnia autem penes Dei veritatem fixa sunt. (Tertull., *De spectaculis.*, cap. 20, 21.)

(38) Non afferamus stateras dolosas ubi appendamus quod volumus, et quomodo volumus. Sed afferamus divinam stateram de Scripturis sanctis, tanquam de thesauris Dominicis. (S. Aug., lib. I, *De Bapt. contr. Don.*, cap. 6.)

(39) Sed quia carnales adhuc discipuli nullo modo valebant capere verba mysterii, venitur ad miraculum ; ante eorum oculos cœcus lumen recipit, ut qui cœlestis mysterii verba non caperent, eos ad fidem cœlestia facta solidarent. (S. Greg., hom. I, *in Evang.*)

doivent être pris de manière qu'on croie ses œuvres, et qu'on y trouve d'ailleurs la matière de quelque instruction : voyons donc ce qui nous est signifié par cet aveugle que le Sauveur guérit; ce Père entend par cet homme qui avait perdu les yeux du corps, le genre humain aveuglé par le péché d'Adam, et éclairé par la venue et la présence du Rédempteur.

Mais pour entrer dans une morale qui puisse regarder chaque homme en particulier, disons que tous les pécheurs sont véritablement aveugles, parce que l'aveuglement est la peine du péché, suivant ces paroles d'un prophète : *Ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt* (*Soph.*, I, 17); et que *leur propre malice leur crevant les yeux* (*Sap.*, II, 21), ils ne voient ni les feux de l'enfer, ni la gloire du paradis, ni la beauté de la vertu, ni la laideur du péché : mais en quoi ils sont, pour ainsi dire, plus aveugles que l'aveugle même de notre Evangile, c'est que cet aveugle connaît son aveuglement, et fait tout ce qu'il peut pour être guéri, et que la plupart des pécheurs croient avoir de bons yeux, et aiment leurs maladies, bien loin d'en chercher la guérison : *Si vous étiez aveugles*, répond Jésus-Christ aux Pharisiens, *vous n'auriez point de péché;* c'est-à-dire si vous connaissiez votre aveuglement, vous seriez véritablement éclairés, parce que vous auriez recours au Médecin : *mais maintenant vous dites que vous voyez, et c'est pour cela même que votre péché demeure toujours en vous* (*Joan.*, IX, 41) : car, c'est comme si le Sauveur leur eût dit, Parce que vous croyez voir clair, vous ne cherchez point de remède à votre aveuglement, qui ne sera jamais guéri.

N'est-ce pas ce qui arrive à la plupart des pécheurs? *Ils disent que le bien est mal, et que le mal est bien, ils donnent aux ténèbres le nom de lumière, à la lumière le nom de ténèbres : ils font passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux* (*Isa.*, V, 20); ils croient être les seuls sages, et s'imaginent que tous ceux qui ne font pas comme eux sont des insensés (*Sap.*, V, 4) : d'où il s'ensuit qu'au lieu de vouloir guérir de leur aveuglement, ils aiment leur aveuglement; c'est l'aveu sincère que fait saint Augustin (*Soliloq.*, cap. 33) de l'état où il était avant sa conversion : *Cæcus eram, et cæcitatem amabam.* Craignons cette disposition, comme la marque la plus évidente de la réprobation; quelque corrompu que soit notre cœur, préservons-le de tomber dans l'aveuglement, que la lumière de la foi puisse toujours nous éclairer dans nos plus grands désordres, ce sera le moyen de ne les aimer jamais, et d'être toujours dans le désir et la volonté d'en sortir; au lieu de vivre dans une insensibilité pour ce qui regarde notre salut, ayons une sainte curiosité de nous instruire de tout ce qui peut avoir quelque rapport à notre état : souvent la conversion d'un pécheur est attachée à un premier mouvement qui peut paraître naturel : tantôt à aller entendre un tel prédicateur, parce qu'il est éloquent; tantôt à lire un tel livre de piété, parce que le style en est agréable; et néanmoins c'est un don de celui qui veut nous guérir; ne fermons jamais l'oreille à la vérité, pour qu'elle entre en nous; c'est une semence qui tôt ou tard prendra racine, et produira du fruit; voyons l'histoire de notre aveugle, il a ouï dire que *Jésus de Nazareth, en passant de lieu en lieu, faisait du bien à tout le monde*, il l'a cru : il entendit du bruit, il s'informa de ce que ce pouvait être.

Jeudi. — *On lui répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait par là : en même temps il cria : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi.* Quelle heureuse nouvelle pour cet aveugle, d'apprendre que celui qui passait, était celui-là même dont il avait ouï raconter les prodiges et les miracles! il profite de l'occasion aussitôt, et sans perdre un instant, il s'écrie : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi;* un évangéliste marque qu'il se dépouilla de ses vêtements, et courut au Seigneur : *Projecto vestimento suo exsiliens, venit ad eum* (*Marc.*, X, 50); d'où nous pouvons comprendre et le grand désir qu'il avait d'être guéri, et l'excellence de sa foi, par ces paroles : *Jésus, Fils de David;* car c'était le reconnaître pour le Messie, que les Ecritures avaient assuré devoir être de la race de David : aussi quand les Juifs firent au Sauveur une entrée solennelle dans Jérusalem, ils ne lui donnèrent point d'autre louange que celle-ci : *Hosanna Filio David.* (*Matth.*, XXI, 9.)

Voulons-nous être guéris de notre aveuglement, imitons l'aveugle de notre Evangile; à la première nouvelle que nous pouvons avoir que le Seigneur est proche de nous, c'est-à-dire au premier bon mouvement, à la première inspiration, ne perdons pas un instant : quelque méprisables que nous soyons, ne craignons point de nous approcher de lui : pouvons-nous être pires qu'aveugles et que mendiants? (S. Chrys., hom. 67, *in Matth.*) Réveillons notre foi endormie, pour connaître le malheur de notre état, pour désirer d'en sortir, et pour être convaincus que notre Dieu sera le médecin de toutes nos maladies : c'est lui qui éclaire les aveugles : *Illuminat cæcos* (*Psal.* CXLV, 8); c'est lui qui enrichit le pauvre, *Pauperem ditat* (I *Reg.*, II, 7); mais c'est à nous à confesser notre aveuglement et notre misère, et à crier du plus profond de notre cœur : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi.*

« Qui est celui, dit saint Augustin, qui crie au Sauveur pour être délivré de son aveuglement, sinon celui qui méprise le monde, qui foule aux pieds les voluptés du siècle (40)? » C'est celui qui se dépouille de ses habits, comme cet aveugle; c'est-à-dire qui quitte

(40) Quis est qui clamat ad Christum, ut pellatur interior cæcitas? clamat ad Christum qui contemnit mundum, clamat ad Christum qui spernit sæculi voluptates. (S. Aug., *in Matth.*, serm. 28.

ses biens, qui renonce à ses affections, qui se défait de tout ce qui peut l'empêcher de suivre Jésus-Christ. Ah ! dit ce Père, qu'il y en a dont la voix se fait entendre, et dont le cœur est muet ! *Multi sonant voce, et corde muti sunt* ; car, telle est la disposition de la plupart des chrétiens, ils demandent leur conversion au Seigneur, mais ils la demandent si faiblement, qu'on peut assurer qu'ils seraient bien fâchés d'obtenir si tôt l'effet de leur demande ; la raison est qu'ils n'ont point de foi, et que leur aveuglement est tel que rien ne peut être capable de leur dessiller les yeux. « Rougissez, hommes charnels, qui ne voyez pas Jésus-Christ arrêté devant vous, que même deux aveugles qui n'étaient pas comme vous dans la voie, mais assis le long du chemin, n'ont pas laissé de reconnaître, et de confesser (41). »

Car saint Matthieu rapporte qu'il y eut deux aveugles guéris, quoique saint Marc et saint Luc ne parlent que d'un : ce qui fait demander si ce sont deux histoires différentes, ou si c'est la même rapportée par ces trois évangélistes. Saint Augustin ayant égard aux circonstances qui sont pareilles, estime que les uns et les autres racontent la même histoire ; mais que comme l'un de ces aveugles nommé *Barthimée, fils de Timée* (*Marc.*, X, 46), était plus connu que l'autre, parce que de riche qu'il était, il avait été réduit à la mendicité ; saint Marc et saint Luc ne parlent que de celui-ci, et que saint Matthieu racontant les choses plus exactement fait mention de tous les deux : quoi qu'il en soit, ils conviennent tous qu'ils criaient si fort, que le peuple fut importuné de leurs cris.

Vendredi. — *Et ceux qui allaient devant le reprenaient, et lui disaient qu'il se tût, mais il criait encore beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi.* Dès qu'on veut se donner sincèrement au Seigneur, il faut s'attendre à souffrir bien des contradictions de la part des hommes lâches, qui ne manquent pas de s'opposer à notre dessein, et d'y former des obstacles : mais ne perdons pas courage, dit saint Augustin ; si nous persévérons, ces mêmes chrétiens qui nous blâmaient d'abord nous approuveront dans la suite (42) ? Car la vertu a tant d'éclat et de beauté, qu'elle force ses ennemis de l'admirer, et de lui donner de justes louanges ; notre Evangile nous fournit la preuve de cette vérité ; nous y remarquerons que ceux qui allaient devant reprenaient cet aveugle, et lui disaient qu'il se tût : *Et qui præibant increpabant eum ut taceret*, mais qu'ensuite, comme s'ils l'eussent loué de sa persévérance, ils lui dirent, Ayez bonne espérance, levez-vous, il vous appelle : *Animæquior esto : surge, vocat te.* (*Marc.*, X. 49.)

C'est cette persévérance que nous devons imiter dans cet aveugle, puisque c'est à cette vertu qu'il doit sa guérison ; soit donc que le Seigneur paraisse ne nous pas écouter, soit que les hommes veuillent nous faire taire, au lieu de nous rebuter, crions encore plus fort : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous.* Le Sauveur ne distribue pas ses grâces toujours de la même manière : tantôt il prévient une Samaritaine, et lui donne une *eau vive* (*Joan.*, IV, 10) qu'elle ne demande pas ; tantôt il rejette une femme Chananéenne qui lui demande la guérison de sa fille avec une foi digne de ses louanges (*Matth.*, XV, 22, 28). « Ainsi, quand le Seigneur différerait de nous donner ce que nous lui demandons, quand plusieurs s'opposeraient à nos demandes, ne cessons point de prier, puisque rien n'est plus capable d'attirer sur nous la miséricorde de Dieu que cette persévérance pleine de foi ; c'est la grande instruction que nous donne cet aveugle : ni sa pauvreté, ni son aveuglement, ni l'inutilité de ses cris, qui d'abord ne sont point exaucés, ni la dureté de ce peuple qui le menace, ni toute autre chose n'est capable d'éteindre le feu de son zèle (43). » *At ille multo magis clamabat, Fili David, miserere mei :* un grand désir fait beaucoup prier, et est lui-même une forte prière. « Cet aveugle, dit saint Jérôme, est menacé par le peuple, et loin de se taire il redouble ses cris, pour faire connaître le parfait désir qu'il a de la véritable lumière (44). » Il est exaucé, parce que sa misère qu'il ressent, et qui le presse, le fait beaucoup crier ; il dit avec le Prophète : *Seigneur, prêtez l'oreille à ma prière, et exaucez-moi, car je suis pauvre et indigent.* (*Psal.* LXXXV, 1.) Ressentons notre misère comme lui ; nous désirerons comme lui ; nous prierons comme lui ; nous dirons avec le grand Augustin (*Conf.*, lib. II, cap. 25) : « Seigneur, mon Dieu, soyez attentif à ma voix, et que votre miséricorde exauce le désir de mon cœur ; regardez mon âme, et écoutez les cris qu'elle jette du plus profond de sa misère. » *Et notre cri ira jusqu'aux oreilles du Seigneur*, qui nous exaucera, et fera pour nous ce qu'il a fait pour cet aveugle.

Samedi. — *Alors Jésus s'arrêta, et commanda qu'on le lui amenât, et s'étant approché, Jésus lui demanda, Que voulez-vous que je vous fasse ? l'aveugle répondit : Seigneur, faites que je voie.* La persévérance de cet aveugle fut bientôt récompensée : le Fils de Dieu s'arrêta, et le fit approcher : Josué arrêta le

(41) Erubescite, carnales oculi ; ante vos Christum stantem non aspicitis, quem etiam crediderunt duo cæci sedentes secus viam, non in via. (Auctor. *Oper. imperf. in Matth.*, homil. 36.)

(42) Cum cœperit fervere bonis operibus, in ipsa novitate operum suorum patitur reprehensores frigidos Christianus, si autem perseveraverit, et eos superaverit perdurando, iidem ipsi nos sequuntur qui antea prohibebant. (S. Aug.)

(43) Hos igitur imitemur, et si vel tardior Deus ad distribuendum sit, vel multi seu importunos retrudunt, non cessemus tamen petere, scientes hoc pacto maxime Deum placari ; sic enim etiam ardentem eorum voluntatem non paupertas, non cæcitas, non quia continuo non fuerant auditi, non quia turbæ repellebant, non denique ulla res alia potuit exstinguere. (S. Chrys., hom. 67, *in Matth.*)

(44) Increpantur a turbis et nihilominus non ta-

soleil, afin que cet astre éclairâtses victoires, *stetit ... sol* (*Josue*, X, 13), et la foi de notre aveugle arrête *ce divin Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2), afin de recevoir la lumière : *Stans autem Jesus* : c'est le propre de l'humanité de passer : mais s'arrêter, c'est le caractère de la Divinité, qui ne peut être susceptible d'aucun changement. « Le Sauveur entendit le cri de cet aveugle en passant, mais il lui redonna la lumière étant arrêté; parce que, dit saint Grégoire, c'est par son humanité qu'il a pitié des gémissements de notre aveuglement, et que c'est par la puissance de sa divinité qu'il nous donne la lumière de sa grâce (45). » Et *il lui demanda, Que voulez-vous que je vous fasse?* Pourquoi cette demande? Celui qui *pénètre le fond des cœurs* (*Sap.*, I, 6) n'ignorait pas ce qu'un aveugle pouvait lui demander, et ne nous assure-t-il pas dans son Evangile, qu'*il sait de quoi nous avons besoin, avant que nous le lui demandions?* (*Matth.*, VI, 6.) Le Sauveur l'interroge, afin que cet aveugle le prie, pour nous faire connaître que nous n'obtiendrons rien de Dieu à moins que nous ne le prions; car il n'est pas des maladies de l'âme comme de celles du corps : on peut guérir un frénétique malgré lui, mais on ne guérira jamais un avare, un ambitieux, un impudique qu'ils ne le veuillent, et celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous (S. Aug.) : il l'interroge pour faire éclater davantage la foi de cet aveugle par sa réponse, pour instruire le peuple, et pour confondre ceux qui tout éclairés qu'ils sont ne prennent le Fils de Dieu que pour un pur homme, tandis qu'un aveugle le reconnaît pour le Messie(46). Et cet aveugle lui répond : *Seigneur, faites que je voie* ; il ne doutait pas que le Sauveur ne lui pût donner ce qu'il demanderait, puisqu'il le reconnaissait pour son Seigneur, *Domine:* et il devait être convaincu que Jésus avait la volonté de lui donner, puisqu'il lui avait demandé, *Que voulez-vous que je vous fasse?* Il était aveugle, et il était pauvre; l'on peut même dire qu'il ressentait tout le poids de la pauvreté, puisqu'il avait été riche ; et, cependant, il ne demande qu'une seule chose, *Seigneur faites que je voie*.

Peut-être répondrez-vous que la perte de la vue étant la plus grande que l'on puisse faire, il a raison d'en demander le recouvrement : mais quoi! pouvons-nous disconvenir que les biens spirituels ne soient infiniment préférables aux temporels ; que la lumière de la grâce dont nous jouissons avec les anges, ne soit un bien plus désirable que la lumière du corps qui nous est commune avec les bêtes? quel est donc notre aveuglement de demander au Seigneur la santé du corps préférablement à celle de l'âme, les biens temporels avant les spirituels : car si nous étions aussi éclairés que l'aveugle de notre Evangile, nous ne soupirerions qu'après ceux-ci, et ceux-là nous seraient si indifférents, que nous ne lui demanderions ni de fausses richesses, ni de vains honneurs ; mais une lumière par laquelle nous puissions le connaître, et nous connaître nous-mêmes, *Noverim te, noverim me* (S. Aug.); une lumière qui nous ferait voir la vanité des choses d'ici-bas, notre néant, et notre misère ; la beauté et la bonté d'un Dieu, seul digne de notre attachement, et qui n'attend que notre prière, pour nous enrichir de ses dons : en effet, à peine l'aveugle lui a-t-il dit, *Faites que je voie*, que le Seigneur lui répond : *Voyez, votre foi vous a sauvé : il vit au même instant; et il le suivait, rendant gloire à Dieu. Ce que tout le peuple ayant vu, il en loua Dieu.* Admirons la puissance de Dieu, dont la parole est efficace; le même qui dit aujourd'hui à un aveugle : *Voyez*, et qui lui rend la vue au même instant, est le même qui dès le commencement du monde dit au néant : *Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite* (*Gen.*, I, 3) ; mais imitons la reconnaissance de cet aveugle : non-seulement il se sert de la lumière qu'il a recouvrée pour voir, et pour admirer son Sauveur, mais de sa langue pour le louer, et de ses pieds pour le suivre : apprenons de lui à employer au service de Dieu tout ce que nous en avons reçu; servons-nous de nos biens pour soulager les membres de Jésus-Christ, de notre esprit pour le connaître, de notre cœur pour l'aimer ; mais suivons-le, c'est-à-dire imitons-le, marchons sur ses pas, *courons dans la voie de ses commandements* (*Psal.* CXVIII, 32), afin qu'*en marchant comme il a marché* (I *Joan.*, I, 7), après beaucoup de peines et de travaux, nous arrivions à la même gloire.

SUR L'AVEUGLE GUÉRI.

Cæcus quidam sedebat secus viam, mendicans. (*Luc.*, XVIII, 35.)

L'aveugle de notre Evangile, considéré comme un aveugle, ou comme priant le Seigneur de le faire voir, ou comme ayant obtenu ce qu'il demande, nous donne lieu de faire trois réflexions, qui regardent et intéressent tous les chrétiens ; car nous pouvons les réduire en pécheurs, en pénitents, ou en justes : or, dans son aveuglement, il est l'image des pécheurs endurcis dans leur péché; dans ce qu'il fait pour recouvrer la lumière, il est le modèle des pénitents qui s'efforcent de sortir des ténèbres de leur péché; et dans ce qui se passe après qu'il l'a recouvrée, il est l'exemplaire des justes qui sont rentrés en grâce après leur péché.

1. L'Evangile nous dit qu'il y avait un aveugle assis le long du chemin qui deman-

cent, sed crebrius idipsum ingeminant, ut desiderium plenum veræ lucis ostendant. (S. Hier., *Comm. in Matth.* lib. III.)

(45) Cæcum igitur clamantem Dominus transiens audivit, sed stans illuminavit : quia per humanitatem suam vocibus nostræ cæcitatis compatiendo inserius est, sed lumen nobis gratiæ per divinitatis potentiam infundit. (S. Greg., hom. 2, *in Evang.*)

(46) Tu, Domine, occultorum es cognitor, et nescis quid de te sentiant? etiam scio, sed volo ut procedat ad medium populi et cunctis audientibus dicat quod volunt : et dum cæci me Filium Dei confitentur, coluntantur videntes qui me hominem tantum putant. (Auctor *Oper. imperf.*)

dait l'aumône. *Cæcus quidam sedebat secus viam, mendicans ;* c'est à ces trois traits que nous devons reconnaître un chrétien endurci dans son péché : car 1° il est aveugle, *cæcus quidam ;* 2° il est assis et tranquille, *sedebat ;* 3° il est réduit à la mendicité, *mendicans.*

L'aveuglement de l'esprit est une suite ordinaire de ces péchés d'habitude que le temps, qui affaiblit toutes choses, fortifie de plus en plus, et dont on se fait une impossibilité de se passer, parce qu'on s'est fait toujours une nécessité de les commettre. En se déréglant dans la volonté, dit saint Augustin (*Confess.*, lib. VIII, cap. 5), on s'engage dans la passion ; en s'abandonnant à la passion, on s'engage dans l'habitude ; et en ne résistant pas à l'habitude, on s'engage dans la nécessité de demeurer dans le vice : comme d'un côté on aime ce qui fait plaisir, et que de l'autre on ne peut souffrir des remords qui mêlent toujours de l'amertume aux plus doux plaisirs de la vie ; que fait-on pour conserver son péché, et pour en écarter ce qui fait de la peine ? on commence par douter que ce que l'on a toujours estimé péché, soit véritablement péché ; mais au lieu de s'en croire à un directeur sage et désintéressé, on s'en rapporte à cette multitude de pécheurs qui sont dans les mêmes désordres : l'on ne peut pas se persuader, dit-on, que tout ce que le monde fait puisse être criminel : ainsi l'on justifie une infinité de coupables pour pouvoir se croire innocent. Or sachons que le Sauveur a détruit par avance ce faible raisonnement, quand il nous a avertis que le nombre de ses imitateurs sera le plus petit, que *le chemin qui mène à la perdition est spacieux, et qu'il y en a beaucoup qui s'y engagent* (*Matth.*, VII, 13) ; d'où il s'ensuit que le plus grand nombre des pécheurs, en déshonorant la loi du Seigneur, ne laissent pas d'accomplir la vérité de ses paroles, et qu'on sera puni pour avoir suivi la multitude, bien loin que ce soit une raison qui puisse nous justifier devant Dieu.

Mais comme *un abîme attire un autre abîme* (*Psal.* XLI, 8), et qu'un péché invétéré ne manque pas de nous faire tomber insensiblement dans d'autres crimes si grossiers et si énormes, qu'on ne peut plus les défendre, c'est alors que pour se mettre à l'abri de la crainte des supplices qui leur sont préparés, on en vient à vouloir examiner, et approfondir la religion, non avec les yeux de la foi, mais avec ceux de la raison et de la cupidité ; on s'érige en juge souverain de son Dieu et de son Juge ; et parce que l'éternité des peines est une idée terrible qui nous trouble et qui nous alarme, on conclut insolemment, ou que l'âme meurt avec le corps, ou qu'il est impossible qu'un péché d'un moment soit puni d'un supplice éternel par un Dieu juste et bon : et c'est ainsi qu'ayant commencé par douter, on finit par ne rien croire, et que Dieu par un juste châtiment répandant des ténèbres sur nos passions déréglées (47), la corruption des mœurs nous fait perdre peu à peu la lumière de la foi.

Dès que ce chrétien est parvenu à se crever les yeux, *Cæcus quidam*, à ne voir plus le précipice, il jouit bientôt d'une tranquillité et d'un repos qui n'est plus troublé ni par les remords du passé, ni par la crainte de l'avenir. *Cæcus quidam sedebat.*

Il est une paix que la vertu donne, et qui est le fruit de la bonne conscience ; mais il en est une qui est une suite de l'aveuglement. Le Sauveur du monde parla à ses apôtres de ces deux sortes de paix, quand il fut près de les quitter : *Je vous donne ma paix*, leur dit-il : « *Pacem meam do vobis :* » *que votre cœur ne se trouble ni ne s'épouvante ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne :* « *Non quomodo mundus dat, ego do vobis* (*Joan.*, XIV, 27) ; » c'est-à-dire, je ne vous donne pas la paix du monde, paix trompeuse, qui ne tend, dit saint Augustin, qu'à faire jouir l'homme plus tranquillement des biens et des fausses douceurs de la vie, à éloigner de son esprit tout ce qui peut lui causer de la peine, à *lui faire avaler l'iniquité comme l'eau* (*Job*, XV, 16), et à lui faire dire pour se confirmer dans cette fausse paix : *J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de mal ? le Très-Haut est lent à punir les crimes.* (*Eccli.*, V, 4.)

Craignons cette fausse tranquillité qui nous fait marcher sur des fleurs, mais sur des fleurs qui couvrent un précipice affreux ; qui nous voile les yeux, pour nous cacher l'appareil de notre supplice, et qui nous met hors d'état de le pouvoir éviter. *Je visiterai dans ma colère*, dit le Seigneur par un de ses prophètes, *ceux qui s'appuient sur la tranquillité dont ils jouissent, comme un vin qui repose sur sa lie, et qui disent en leur cœur : Le Seigneur ne fera ni bien ni mal :* « *Visitabo super viros defixos in fœcibus suis,* » *et ce sera alors que le trouble, le désespoir et la rage succéderont à cette paix et à cette tranquillité.* (*Soph.*, I, 12, 13.) L'impie Antiochus a joui de cette fausse paix pendant tout le temps de sa prospérité ; mais qui peut dire ce qu'il devint, sitôt qu'il se sentit frappé de maladie ; il assemble ses amis, il se plaint à eux qu'il ne peut fermer l'œil, que son cœur est déchiré d'une tristesse secrète, que son esprit est tout embarrassé, qu'il est plongé dans un chagrin affreux, et qu'il sent bien que cette douleur mortelle est l'effet de son impiété envers le peuple de Dieu : *Cognovi ergo quia propterea invenerunt me mala ista ; et ecce pereo tristitia magna in terra aliena.* (I *Mach.*, VI, 13.) Prions le Seigneur d'éclairer ceux qui sont ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et de les conduire dans le chemin de la paix : *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* (*Luc.*, I, 79.) Prions-le *de les faire marcher comme des enfants de lumière* (*Ephes.*, V, 8), de leur faire connaître leur aveuglement, de les troubler dans la fausse paix dont

(47) Spa gens per tales cæcitates sup r illicitas cupiditates. (S. Aug.)

ils jouissent, et de leur faire sentir leur misère.

Car est-il rien de plus misérable qu'un pécheur endurci dans son péché: *Cæcus quidam... mendicans?* Notre aveugle manquait de tout, mais il connaissait son indigence; il demandait l'aumône pour trouver chez les autres un secours qu'il ne pouvait trouver chez lui, et il disait avec le Prophète: *Pour moi je suis un mendiant et un pauvre* (*Psal.* XXXIX, 18); au contraire, un pécheur endurci croit être riche, et ne manquer de rien, *et il ne sait pas*, dit l'apôtre saint Jean, *qu'il est malheureux, misérable, pauvre, aveugle, nu.* (*Apoc.*, III, 17.) Il est vide des biens de la grâce qui seuls méritent le nom de biens, puisqu'on n'est bon que par eux, et il n'a pas même de désirs pour les demander à Dieu : mais, d'ailleurs, fût-il rempli des biens de la fortune, on peut assurer qu'il souffre l'indigence : est-il ambitieux, il demande toujours à s'élever; est-il avare, il travaille sans cesse à amasser; car tous ces honneurs, ni ces biens ne pouvant entrer dans son cœur, et demeurant toujours, pour ainsi dire, à la porte de l'âme, ils ne peuvent jamais le remplir, ni le satisfaire : et sa cupidité le réduit à une mendicité honteuse : *Cæcus quidam sedebat secus viam, mendicans* : c'est ainsi que notre aveugle considéré dans son aveuglement est la figure des pécheurs endurcis; mais il est d'ailleurs le modèle des pénitents qui veulent sortir des ténèbres de leur péché.

2. Trois vertus principales sont nécessaires à un pénitent qui veut demander à Dieu la grâce de sortir des ténèbres de son péché, la foi, la prière, la persévérance. Voulons-nous retourner au Seigneur, prenons notre aveugle pour guide, puisque nous voyons briller en lui ces trois vertus. En effet, on lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait, et il l'appelle *Jésus*, *Fils de David*, « *Jesu, Fili David;* » voilà sa foi : il lui demande d'avoir pitié de lui, *miserere mei;* voilà sa prière. On veut le faire taire, et il crie encore plus fort : *Ipse vero multo magis clamabat;* voilà sa persévérance.

La foi est la première vertu nécessaire pour nous approcher de Dieu : *C'est par la foi*, dit l'Apôtre, *que Enoch a été transporté de ce monde, afin qu'il ne mourût pas* (*Hebr.*, XI, 5), et c'est la foi qui nous doit transporter de l'état du péché à l'état de la grâce, pour nous empêcher de mourir de la mort éternelle. *La foi*, dit le même Apôtre, *est le fondement des choses que l'on espère* (*Ibid.*, 1); *c'est le commencement du salut*, dit le concile de Trente (sess. VI, c. 8), *et la racine de toute justification;* c'est-à-dire que ce que la racine est à l'arbre, le fondement à l'édifice; la foi l'est à toutes les vertus, et à la vie chrétienne : le péché nous avait éloignés de Dieu, c'est à la foi à nous en approcher ; mais à une foi *qui réduise nos esprits en servitude pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ* (II *Cor.*, X, 5), et qui nous fasse croire aveuglément des vérités incompréhensibles à notre raison comme certaines et indubitables, par le seul motif de la révélation qui nous en est faite de la part de Dieu : c'est par cette foi que notre aveugle n'hésite pas à reconnaître le Sauveur pour le Fils de David : *Jesu, Fili David;* et c'est à sa foi qu'il est redevable du miracle que le Sauveur opère en sa faveur : *Fides tua te salvum fecit;* parce que sa foi, loin d'être une foi morte, est une foi vivante qui, l'éclairant sur ses besoins, les lui fait exposer au Seigneur par une prière humble et fervente : *Miserere mei.*

Toute prière doit consister en deux choses, à découvrir à Dieu notre misère et notre pauvreté, et à espérer qu'il en aura compassion à cause de sa grande bonté: c'est ainsi que le Prophète le priait : *Miserere mei, Deus*, il lui montre sa propre misère : *secundum magnam misericordiam tuam*, il invoque la miséricorde divine. (*Psal.* L, 1.) Il faut découvrir au Seigneur nos faiblesses et nos infirmités, comme un mendiant qui montre ses plaies pour toucher celui dont il espère quelque grâce. C'est la pensée de saint Augustin qui dit, que « tous tant que nous sommes, nous devons nous considérer devant Dieu comme de pauvres mendiants, qui sont couchés par terre devant la porte de ce grand Père de famille, gémissants, et suppliants pour recevoir quelque chose et ne demandant autre chose que lui-même (48). » Or, souvenons-nous qu'il y a une grande différence entre prier, et demander : demander, c'est exiger une chose, comme si elle était due : mais prier, c'est demander une grâce fondée sur la nécessité de celui qui doit recevoir, et sur la bonté de celui qui doit donner : confessons notre nécessité et nos besoins, soyons convaincus de la bonté de notre Dieu ; une prière si humble, et si pleine de foi, le rendra attentif à notre voi; *il est riche en miséricorde envers ceux qui l'invoquent* (*Ephes.*, II, 4), et il ne manquera pas de nous exaucer.

Mais souvenons-nous bien qu'il ne s'est pas engagé à nous exaucer dans le moment même qu'on le prie; il veut souvent nous éprouver, et c'est dans ce temps d'épreuve qu'il faut redoubler nos cris: *Ipse vero multo magis clamabat.— Les enfants du siècle seront-ils plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne le sont les enfants de lumière dans les affaires de leur salut?* (*Luc.*, XVI, 8.) Qu'il soit question de réussir, que ne fait-on pas ? ou pour mieux dire, que ne souffre-t-on pas ? l'on pose pour principe qu'il faut, pour pouvoir obtenir, avoir essuyé bien des refus : ainsi les premières fois que l'on demande, l'on compte beaucoup plus sur le refus que sur la grâce que l'on espère ; cependant rien ne peut nous rebuter, et l'on ne se pardonnerait jamais d'avoir manqué d'arriver à quelque dignité faute de persévé-

(48) Omnes quando oramus mendici Dei sumus : sicut januam magni Patris familiæ stamus, aliquid volentes accipere et ipsum aliquid ipse est Deus. (S. Aug., serm. 15, *de verb. Dom.*, cap. 2.

l'aire : ce que nous avons à demander à Dieu, est la seule chose nécessaire au chrétien ; nous avons toute espérance de la pouvoir obtenir, si nous la demandons comme il faut ; y renoncerons-nous faute de persévérer ? pouvons-nous trouver mauvais que celui qui nous donne ce qu'il ne nous doit point, ne nous le donne que quand il lui plaît ? il veut qu'on le prie, et qu'on lui arrache, pour ainsi dire, ce qu'il a dessein de donner ; car rien ne lui est plus agréable que cette violence qu'on lui fait : *Hæc vis Deo grata est*, dit Tertullien (*in Apol.*, c. 37) : et s'il retarde de nous le donner, c'est afin d'enflammer notre désir, de nous en faire mieux connaître le prix et la valeur, et de nous engager ainsi à une plus grande reconnaissance envers lui (49).

3. C'est de quoi notre aveugle s'acquitte parfaitement, et après avoir été le modèle des pénitents, il devient encore l'exemplaire de ce que doivent faire les justes qui sont entrés en grâce auprès du Seigneur : car il est dit dans l'Evangile, qu'il suivait le Sauveur : *Sequebatur illum ;* qu'il lui rendait gloire : *Magnificans Deum ;* et qu'à son exemple, tout le peuple le loua aussi : *Et omnis plebs, ut vidit, dedit laudem Deo.* Le Seigneur nous a-t-il donné la lumière de la grâce, il faut faire ces trois choses, le suivre, le louer, édifier le prochain.

Nous avons déjà dit que suivre Dieu, c'est l'imiter, c'est le copier comme notre modèle, c'est marcher comme il a marché : or, *Celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres, mais il a la lumière de la vie.* (*Joan.*, VIII, 12.)

Il faut donc le suivre, mais il faut d'ailleurs le glorifier, le louer sans cesse de la grâce qu'il nous a faite, lui donner une louange qui procède de l'amour et de la reconnaissance : tantôt que sa louange soit en notre bouche (*Psal.* XXXIII, 1), et nous fasse écrier : *Seigneur, qui est semblable à vous* (*Psal.* XXXIV, 10) ? tantôt invitons toute la nature et les êtres les plus insensibles à le bénir (*Dan.*, III, 57) ; tantôt louons-le de l'esprit, et avec intelligence (*I Cor.*, XIV, 15) ; tantôt louons-le dans le silence, reconnaissant que la parole est une chose trop basse, pour donner gloire à un Dieu si élevé ; mais que le louer par le silence, c'est le louer infiniment, parce que c'est protester qu'il est un Etre infiniment grand et parfait, qui ne peut être dignement loué ; ô Dieu, dit le Prophète, ainsi que porte le Texte original, il n'y a que le silence qui soit une louange digne de vous : *Te decet silentium, Deus.* (*Psal.* LXIV, 2.)

Mais ce que Dieu exige principalement de nous, en reconnaissance des grâces qu'il nous a faites, c'est de le glorifier en public d'une manière que nous puissions porter notre prochain à le louer aussi : *Et omnis plebs, ut vidit, dedit laudem Deo :* c'est de faire en sorte que *notre lumière brille devant les hommes, afin que voyant nos bonnes œuvres, ils glorifient le Père céleste* (*Matth.*, V, 16) : c'est, en un mot, d'édifier par nos vertus ceux que nous avons scandalisés par nos vices, pour pouvoir convertir ceux que nous avons pervertis : ainsi, avons-nous mené avant notre conversion une vie scandaleuse et déréglée, sitôt que la lumière de la grâce nous a éclairés, il faut n'avoir rien dans tout notre extérieur que de saint et d'exemplaire. Avons-nous paru trop durs envers les pauvres, il faut faire des aumônes publiques et abondantes. Avons-nous toujours fréquenté des personnes qui vivaient dans le désordre ; qu'on nous voie sans cesse avec celles qui vivent dans la règle : car une conversion suivie d'une vie édifiante, fait plus glorifier Dieu que les plus grands miracles corporels : et l'on ne peut douter que ce fût la sainteté, et le bon exemple des premiers chrétiens, qui attiraient au commencement de l'Eglise tant d'infidèles à la foi.

Seigneur, nous sommes plus aveugles que l'aveugle de notre Evangile, puisque nous ne connaissons pas notre aveuglement : *Eclairez nos ténèbres* (*Psal.* XVII, 29), troublez-nous dans nos fausses paix, faites-nous ressentir notre misère, afin que nous vous disions comme lui : *Domine, ut videam ;* faites que la connaissant, nous en gémissions, et que par une foi vive et une prière persévérante, nous recouvrions votre divine lumière : faites enfin que pénétrés de reconnaissance pour une si grande grâce, nous passions cette vie à vous louer, et à vous glorifier pour mériter *de chanter éternellement vos miséricordes infinies.* (*Psal.* LXXXVIII, 1.) Ainsi soit-il.

Ier DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. IV, v. 1-11.

Le combat dont il est parlé dans cet Evangile se passa immédiatement après que le Sauveur eut été baptisé ; comme il est venu au monde pour être notre modèle, il nous a donné l'exemple non-seulement de toutes les vertus, mais même de tout ce que nous devons faire pour résister aux différentes attaques de l'ennemi commun du genre humain. Il n'a donc permis au démon de s'attaquer à lui, que parce que le démon devait s'attaquer à nous : Il n'a été tenté que pour notre instruction, pour nous montrer que la tentation est inévitable à tout chrétien, pour nous apprendre comment il faut résister, et pour nous mériter la force et la grâce de la vaincre (50).

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le démon. Le Sauveur vient d'être baptisé (*Matth.*, III, 16), et il est conduit aussitôt dans le désert par l'Esprit-Saint, sans y avoir *d'autre compagnie que celle des bêtes* (*Marc.*, I, 13). *Tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu.*

(49) Cum Deus aliquando tardius dat, commendat donum, non negat. (S. Aug. serm. 1, *De verb. Dom.*)

(50) Tentatus est Christus ne vincatur a tentatore Christianus. (S. Aug. *in Psal.* XC.)

Belle instruction que le Fils de Dieu nous donne d'abord, qui nous apprend qu'un chrétien est plus en sûreté avec les bêtes qu'avec les hommes; car, comme le monde est une mer orageuse remplie de dangers et d'écueils, autant à craindre dans la bonace que dans la tempête, ainsi la retraite est un port assuré où l'on n'a rien à craindre, ni du souffle des passions qui agitent les uns, ni du torrent de la coutume qui entraîne les autres, et où il est bien plus aisé de conserver la grâce que l'on a reçue dans le baptême: mais d'ailleurs le Sauveur se retire dans le désert, parce que le temps était venu qu'il devait prêcher, et commencer à paraître en public.

Ministres du Seigneur, que l'exemple du Fils de Dieu vous convainque aujourd'hui de la nécessité de la retraite, quand il est question de vous préparer à annoncer sa parole; c'est là que séparés de tout commerce du monde, on vide son cœur des affections de la terre, pour le remplir de l'Esprit de Dieu, et pour se répandre ensuite avec d'autant plus de fruit et d'utilité, que vous étant acquis une autorité que la vertu donne sur les grands, et le peuple ayant alors pour vous un respect et une confiance que la familiarité diminue toujours, vous êtes en état de donner à vos paroles tout le poids que mérite la sainteté de votre ministère. Si le Sauveur enfin se retire dans le désert pour y être tenté par le démon, c'est qu'il y est conduit par l'Esprit de Dieu, ce qui nous fait connaître que personne ne doit de soi-même s'exposer à la tentation (51); qu'il faut attendre que l'Esprit de Dieu nous l'envoie; et que bien loin de la désirer, nous devons sans cesse adresser au Seigneur la prière qu'il nous a enseignée lui-même, *et ne nos inducas in tentationem* (*Matth.*, VI, 13); car cette défiance de soi-même, fondée sur la connaissance de sa propre faiblesse, est la disposition où tout chrétien doit toujours être : ce n'est donc point à nous à rechercher la tentation; mais c'est à nous, à l'exemple du Sauveur, à nous retirer dans le désert pour nous y préparer, pour l'attendre, et pour la repousser vigoureusement. Mais comment le Fils de Dieu s'y prépare-t-il?

Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite. Telles sont les armes dont nous devons nous servir pour vaincre la tentation. *Cette sorte de démon*, dit le Sauveur, *ne se chasse que par la prière et par le jeûne.* (*Matth.*, XVII, 20.) Il faut affaiblir le corps pour fortifier l'Ame. *Lorsque je suis faible*, dit l'Apôtre, *c'est alors que je suis fort, car la vertu se perfectionne dans la faiblesse.* (II *Cor.*, XII, 9.) « Le chrétien est fort dans sa faiblesse, quand sa chair est desséchée par les jeûnes, et son âme engraissée par la pureté; puisqu'autant qu'on retranche au corps d'aliments, autant ajoute-t-on à l'âme de sainteté et de grâce (52). » Toute sorte de jeûne n'est donc pas capable de nous faire vaincre la tentation : pour donner de la force à l'âme, il faut en ôter au corps; or, peut-on dire qu'il soit affaibli par des jeûnes où l'on ne se prive de rien; où l'on change d'aliments, mais où l'on contente également son goût et ses appétits; où l'on use de mets, sinon aussi nourrissants, du moins aussi délicats, où l'on répare par la quantité ce qui peut manquer par la qualité; où l'on reprend sur un plus long repas ce qu'on a perdu du côté de la nourriture; où l'on consume dans un seul repas de quoi dans un autre temps en faire deux; ce qui fait que dans de pareils jeûnes, comme l'on ne s'ôte rien, on ne peut rien donner. Cependant pour jeûner comme il faut, on doit « donner à la charité, ce dont on prive la volupté (53); nourrir le pauvre de son abstinence, lui faire plaisir de sa peine (54). » En un mot, à l'exemple du Fils de Dieu, il faut souffrir la faim, et c'est alors que l'on triomphe de l'ennemi commun, quand il vient à nous pour nous tenter.

Lundi. — *Et le tentateur s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, faites que ces pierres soient changées en pains.* Moïse et Elie jeûnèrent quarante jours et quarante nuits (*Exod.*, XXIV, 18, *Deut.*, IX, 9; III *Reg.*, XIX, 8), non par leur propre vertu, comme Jésus-Christ; mais Moïse fut soutenu par l'entretien qu'il eut avec le Seigneur; et Elie fut fortifié par un pain cuit sous la cendre qu'il avait mangé, et cependant, il n'est point dit qu'aucun des deux ait eu faim : le Sauveur, au contraire, souffrit la faim comme homme, pour ne pas faire paraître qu'il fût Dieu; « quoiqu'il fût aisé de juger qu'ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, sans avoir faim, celle qu'il endura ensuite était volontaire, et ne provenait pas de nécessité (55). »

Si le témoignage que le Père éternel venait de lui rendre dans son baptême en l'appelant son *Fils bien-aimé* (*Matth.*, III, 17), et celui que saint Jean lui avait rendu en public (*Joan.*, I, 29), avaient persuadé le démon que le Sauveur était Fils de Dieu; quand il lui vit endurer la faim, il commença à en douter; c'est pour cela que pour s'en éclaircir, il s'approcha de lui, et lui fit une proposition où il ne paraissait rien que de raisonnable : *Si vous êtes*, lui dit-il, *le Fils de Dieu, faites que ces pierres deviennent des pains :* « *Dic*, » remarquez ce

(51) Ne quis ultro tentationibus se offerat. (S. Chrys., hom. 13, *in Matth.*)

(52) Tunc est fortis infirmitas, quando caro tabescit jejuniis, anima puritate pinguescit; quantum enim corpori ciborum succus subtrahitur, tantum animæ justitiæ virtus augetur. (S. Ambros., serm. 23.)

(53) Impendatur charitati quod subtrahitur voluptati. (S. Leo.)

(54) Jejunium ergo tuum te castiget, sed lætificet alterum. (S. Aug. serm. 65, *de temp.*)

(55) Qui ergo quadraginta diebus non esuriit, postea esuriens demonstravit quia esuritio ejus voluntaria fuit, non necessaria. (Auct. *Oper. imperf.*, hom. 5.)

terme, comme s'il lui eût dit : Il ne vous en coûtera qu'une seule parole pour vous délivrer de la faim que vous endurez. « C'est ainsi, dit saint Ambroise, que le démon tente le Sauveur, pour découvrir qui il est, et qu'il cherche à le connaître pour le tenter (56). » Car tenter, c'est proprement tâcher par des épreuves de venir à la connaissance de quelque vérité que l'on ignore; et c'est ainsi que l'esprit malin nous tente dans les adversités de la vie pour voir si nous tenons tellement à Dieu, que la mauvaise fortune ne puisse rien sur nous : alors, il s'approche de nous, il fait en sorte de nous en faire ressentir tout le poids, et de nous proposer des expédients pour en sortir, d'autant plus dangereux qu'il ne manque pas de nous les faire paraître faciles, et même de les accommoder à notre inclination : dites seulement un mot, nous dit-il, quand il nous voit dans le chagrin et dans la peine, écoutez telle proposition qu'on vous fait, la chose dépend de vous, et par là vous vous tirerez de la misère qui vous accable. Dans ces états si dangereux à la faiblesse humaine, gémissons comme la chaste Susanne, et disons avec elle : *Je vois des embûches de toutes parts : si j'accepte le parti qu'on me propose, je mérite la mort éternelle; et si je ne l'accepte pas, je deviens en butte à la malice des hommes;* mais à peine aurons-nous fait cette comparaison, que nous nous écrierons avec elle : *Il vaut bien mieux déplaire aux hommes sans crime, que de pécher en la présence de Dieu.* (*Dan.*, XIII, 22, 23.)

Plus nous avons de vertu, plus le démon redouble ses efforts, pour nous faire déchoir de l'état de perfection où la grâce de Dieu nous a élevés. « Ainsi, dit saint Chrysostome, il attaqua Adam dans le paradis terrestre, parce qu'il vit la sainteté dans laquelle il avait été créé; et il mit tout en usage pour faire succomber le saint homme Job, irrité qu'il fût de toutes les louanges que Dieu donnait à sa sainteté (57). » — « Car, de même, dit ce Père, que des voleurs se mettent peu en peine de piller une maison pleine de foin et de paille, mais qu'ils emploient tous leurs soins pour s'emparer de celle qui est remplie d'or ou d'argent : ainsi le démon se soucie peu d'entrer dans une âme dénuée des biens de la grâce, et il ne néglige rien pour s'introduire dans celle qui est remplie de mérites et de sainteté (58). »

Et voilà ce qui doit faire la consolation des plus justes, quand ils sont tentés par l'adversité, de savoir que les plus grands saints ont passé par les plus rudes épreuves, et que le Sauveur même a ressenti les besoins de la vie : qu'il a été tenté par la faim, mais qu'il a vaincu son ennemi et le nôtre; et que dans la victoire qu'il a remportée, il nous a donné l'exemple et la force de le vaincre (59).

Mais comment le Fils de Dieu a-t-il vaincu son adversaire ? Ce n'a pas été par la puissance, mais par l'humilité (60), pour faire plus de confusion à cet esprit superbe, et plus d'honneur à la nature humaine. Le même, dit saint Augustin (61), qui devait convertir l'eau en vin, pouvait bien changer les pierres en pains, mais il n'a pas voulu; de peur qu'en changeant la créature, il ne découvrît le Créateur (62).

Disons d'ailleurs, que comme le Fils de Dieu n'a été tenté que pour notre instruction, il n'a pas cru devoir se servir d'autres armes que celles qu'il devait nous remettre entre les mains, c'est-à-dire l'humilité et la confiance en Dieu : suivons donc toutes les démarches de notre divin modèle, persuadés que nous devons être, qu'en faisant ce qu'il a fait, nous vaincrons comme il a vaincu.

Mardi. — *Jésus répondit. Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* Cette réponse si courte du Sauveur nous apprend qu'il ne faut point raisonner avec le démon, ni entendre à ses propositions. « Le Fils de Dieu, dit saint Jérôme, lui répond de manière, qu'il le laisse dans le doute et dans l'embarras (63). » Ce qui nous fait connaître que le Seigneur ne contente jamais la vaine curiosité des superbes; qu'il ne fait point de miracles pour ceux qui doutent, mais pour ceux qui croient, et que s'approcher de lui avec un esprit de curiosité et d'orgueil, c'est s'en approcher en démon: l'instruction principale que nous devons tirer de cette réponse du Sauveur, c'est que l'homme étant composé de corps et d'âme, si le pain est nécessaire pour soutenir la vie du corps, toute parole qui sort de la bouche de Dieu ne l'est pas moins pour entretenir la vie de l'âme. « Quand vous écoutez ou lisez l'Ecriture sainte, vous mangez, dit saint Augustin, et lorsque vous y pensez, vous ruminez, afin que vous soyez devant Dieu une créature pure, et non pas impure (64). » C'est donc de la parole de Dieu que nous devons nourrir

(56) Sic tentat ut exploret, sic explorat, ut tentet. (S. Ambr., lib. IV. *in Luc.*)

(57) Hinc enim adversus Adam insurrexit ab initio, quia multa illum dignitate vidit conspicuum. Propterea et contra sanctum Job nequitiæ suæ arma commovit, quia utique videbat illum ab omnium Deo miris laudibus coronatum. (S. Chrys., hom. 12, *in Matth.*)

(58) Quemadmodum latrones non ubi fœnum et paleæ, sed ubi aurum et argentum ibi lediunt et continuo vigilant, sic diabolus his maxime instat qui spiritualia attingunt negotia. (Id., hom. 1, *ad pop. Antioch.*)

(59) Tentatus est Dominus ac superavit, ut nobis victoriam compararet, nostræque naturæ vim tribueret. (Damasc., *De fide*, lib. III, c. 20.

(60) Propositum erat Christo, diabolum non potentia sed humilitate vincere. (S. Hier., l. I, *in Matth.*)

(61) Non fecit de lapidibus panes, qui potuit, sed noluit facere, sicut de aqua vinum. (Serm. 4, *de verbo Dom.*)

(62) Nam si convertisset naturam, proderet Creatorem. (S. Ambr., lib. IV, *in Luc.*)

(63) Ita responsionem temperat, ut diabolum ambiguum reddat. (Lib. I, *in Matth.*)

(64) Quando legis, vel quando audis, manducas; quando inde cogitas, ruminas, ut sis animal mundum, et non immundum. (*In Psal.* XXXVI.)

et engraisser notre âme, il faut la lire, l'écouter, la méditer; autrement, si *nous oublions de manger ce pain* destiné pour l'entretenir, *nous deviendrons comme l'herbe qui, étant coupée, se sèche en un instant* faute de suc et de nourriture. (*Psal.* CI, 5.)

Le démon le prit alors, et le transporta dans la sainte cité, et le mettant sur le haut du temple. Telles sont les démarches du démon quand il tente le chrétien : d'abord il cherche à découvrir notre faible ; il tente cet esprit fier et hautain par l'orgueil et la vaine gloire ; ce cœur tendre et doux, par l'amour et la mollesse : « Il tente Jésus-Christ, dit saint Chrysostome, non pas quand il jeûne, mais quand il a faim (65); » ensuite il s'approche, *Et accedens tentator;* il lui parle, *Dic ut lapides isti panes fiant;* mais enfin il le prend et se saisit de lui, *tunc assumpsit eum diabolus.*

Ne vous étonnez pas, dit saint Chrysostome, si le Sauveur a permis au démon de le prendre et de le transporter, puisqu'il a bien voulu être pris, et crucifié par les mains des Juifs qui sont les membres du démon; c'est un effet de la patience de Jésus-Christ, et non de la puissance de Satan : mais ne cessons d'admirer, et de reconnaître la bonté de celui qui a voulu être tenté, pour vaincre nos tentations par la sienne, de même qu'il était venu surmonter notre mort par sa mort. Le démon met donc Jésus-Christ sur le haut du temple pour tenter en public par la vanité celui qu'il avait tenté en secret par la faim; et c'est ainsi qu'après nous avoir sollicités à des passions corporelles, qui nous sont représentées par la faim, il attaque l'esprit en cherchant à nous élever par l'orgueil et par la bonne opinion qu'il nous donne de nous-mêmes, pour nous faire tomber comme lui dans le précipice : « car les justes peuvent bien n'être pas vaincus par les passions grossières, mais après qu'ils ont surmonté les nécessités de la chair, il arrive souvent que la vanité les fait tomber; et c'est pour cela que le démon continue de tenter le Sauveur par la vaine gloire (66). »

Il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre.

Pour bien entendre la proposition captieuse que le démon fait au Sauveur, et qu'il appuie de l'autorité de l'Ecriture, à laquelle il donne un sens pervers, il faut distinguer trois sortes de tentations : tantôt Dieu nous tente comme il tenta Abraham (*Gen.*, XXII, 1), et c'est toujours pour notre bien, puisqu'*il ne peut jamais pousser au mal* (*Jac*, I, 13), et qu'*il ne nous tente*, dit l'Ecriture, *que pour connaître si nous l'aimons de tout notre cœur* (*Deut.*, XIII, 3), ou plutôt pour nous faire savoir si nous lui sommes vraiment fidèles. « Ainsi, il ne nous tente que pour exercer notre vertu, l'éprouver et la couronner (67). » Tantôt, le démon nous tente par la permission que le Seigneur lui en donne, comme il tenta Adam dans le paradis terrestre (*Gen.*, III, 1), Job sur le fumier (*Job*, I, 13); et ces deux exemples nous font assez connaître que cette tentation peut ou nous perdre quand nous y succombons, ou ne servir qu'à perfectionner notre vertu quand nous sommes fidèles à la grâce : mais tantôt nous tentons Dieu, et nous ne le faisons jamais sans crime, comme quand les docteurs de la loi demandaient au Seigneur qu'il fît un miracle en leur présence (*Matth.*, XII, 38), voulant ainsi connaître Dieu par des expériences sensibles, et c'était le péché dans lequel le démon voulait faire tomber le Fils de Dieu, en lui proposant de se jeter en bas : *Parce que*, lui dit-il, *il est écrit : Le Seigneur a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains.* « C'est la coutume du malin esprit, dit un Père, de porter les hommes à se précipiter, mais celui qui ne pouvait tomber, ne pouvait pas lui obéir (68). »

Personne ne doute que notre Dieu ne protége tellement ceux qui ont recours à lui, qu'il sait, quand il lui plaît, employer le ministère de ses anges pour retirer ses serviteurs des plus grands périls où ils se trouvent exposés en suivant l'ordre de sa providence. Ainsi Ezéchias vit-il Jérusalem délivrée par le moyen d'*un ange qui vint la nuit dans le camp des Assyriens, et qui y tua cent quatre-vingt cinq mille hommes.* (IV *Reg.*, XIX, 35.) Ainsi Tobie fut-il préservé d'un danger imminent par l'archange Raphaël. (*Tob.*, VIII, 3.) Ainsi l'apôtre saint Pierre échappa-t-il des mains d'Hérode par le moyen de l'ange que Dieu lui envoya. (*Act.*, XII, 7.) Ainsi, en un mot, le Seigneur préserve-t-il ses ministres par la force de sa grâce des dangers où ils sont tous les jours exposés, en s'acquittant des fonctions de leur ministère : mais à la persuasion du démon se précipiter du haut en bas, *parce qu'il est écrit que les anges vous porteront dans leurs mains*, c'est tenter Dieu, et se rendre indigne de sa protection : ce fut aussi la seule réponse que Jésus-Christ fit au tentateur.

Mercredi. — *Il est écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* « C'est ainsi, dit saint Jérôme, que le Seigneur rompt les fausses flèches qui lui sont tirées des Ecritures par le vrai bouclier des Ecritures qu'il leur oppose (69). » Car l'on peut dire que ces deux passages réunis et bien entendus servent de fondement à une des vérités les plus importantes de la morale chrétienne ; savoir, que la disposition où doit être un chrétien à

(65) Diabolus Christum non jejunantem tentat, sed esurientem. (Hom. 29.)

(66) Valent enim homines sancti et spirituales fame non vinci, sed postquam omnem necessitatem carnis vicerint, per vanam gloriam cadunt : ideo cœpit eum tentare in vana gloria. (Auctor *Oper. imp.*, hom. 5.)

(67) Diabolus tentat ut subruat, Deus ut coronet. (S. Ambr., lib. I, *De Abrah.*, c. 8.)

(68) Diabolicæ est consuetudinis præcipitium persuadere, sed obedire ei ille non potest qui cadere nesciebat. (Max. hom. I, *De jejunio.*)

(69) Falsas de Scripturis sagittas veris frangit Scripturarum clypeis. (*In Deut.* VI.)

l'égard de son Dieu, c'est de tout espérer de sa miséricorde, quand il fait de son côté tout ce qui dépend de lui, et de n'en attendre que des châtiments, quand ne comptant pas assez sur elle, il tombe dans le désespoir; ou quand, ayant en elle une confiance présomptueuse, il ne fait rien, parce qu'il s'attend qu'elle fera tout; car c'est ce qui s'appelle tenter Dieu : d'où il s'ensuit qu'on peut le tenter en deux manières, par la défiance, ou par la confiance.

Tenter Dieu par la défiance, c'est quand accablés par le poids de nos crimes, ou réduits dans de certaines extrémités, d'où les secours humains ne sont plus capables de nous tirer, nous tombons dans l'abattement ou dans le désespoir, comme si nous ne croyions pas sa miséricorde assez grande pour nous pardonner, ou son bras assez fort pour nous délivrer de la misère dans laquelle nous sommes : ainsi Caïn, au lieu de reconnaître son péché devant le Seigneur, ne lui répondit autre chose, sinon que *son crime était trop grand pour en obtenir le pardon* (*Gen.*, IV, 13); ainsi Saül, au lieu de profiter de sa disgrâce pour retourner à Dieu, *prit son épée, et se tua lui-même* (I *Reg.*, XXXI, 4); ainsi, en un mot, Judas, au lieu de recourir à la miséricorde d'un Dieu, dont il avait tant de fois éprouvé les effets, se pendit, parce qu'il en désespéra. (*Matth.*, XXVII, 5.) Or, c'est dans ces états si dangereux que, pour nous préserver de tomber dans le désespoir, il faut, comme Abraham, *espérer contre toute espérance* (*Rom.*, IV, 18), et dire avec le saint homme Job : *Quand Dieu me tuerait, je ne laisserais pas de me confier en lui.* (*Job*, XIII, 15.) Il faut affermir notre confiance, réveiller notre foi, avoir recours à notre Dieu, fondés sur sa miséricorde infinie, et sur l'espérance que nous donnent ces paroles : *Il a commandé à ses anges de vous porter dans leurs mains;* c'est-à-dire, d'avoir de nous tout le soin qu'on doit avoir d'une chose qui lui est chère et précieuse.

Tenter Dieu par la trop grande confiance que l'on a mal-à-propos en sa puissance ou en sa bonté, c'est refuser de nous servir des moyens humains que la Providence nous présente, et auxquels la lumière de la raison nous fait connaître qu'il faut avoir recours; comme celui qui, étant privé des biens temporels, ne voudrait pas travailler de ses mains, et attendrait tranquillement que Dieu lui envoyât un ange qui lui apportât de quoi le nourrir, comme il fit en faveur du prophète Elie. (III *Reg.*, XIX, 5.)

Tenter Dieu, c'est demeurer dans son péché sans faire aucun effort pour en sortir, sous prétexte que sa miséricorde est plus grande que notre malice, qu'il ne nous a pas créés pour nous perdre, et attendre, sans même la demander, une grâce victorieuse, qui nous convertisse tout d'un coup, comme fut converti saint Paul (*Act.*, IX, 3); c'est-à-dire vouloir être méchant, parce que Dieu est bon, et le rendre ainsi complice de nos désordres.

Tenter Dieu, c'est remettre la grâce du Sauveur, quand elle se présente à nous, pour s'en servir dans un autre temps; comme si cette grâce était à nos gages, et que nous eussions sur elle le même pouvoir que le centenier de l'Evangile a sur ceux qui lui sont soumis, *disant à l'un : Allez là, et il y va, et à l'autre : Venez ici, et il y vient.* (*Matth.*, VIII, 9.)

Tenter Dieu, en un mot, c'est prétendre l'assujettir à notre volonté, au lieu de nous régler sur la sienne; le faire descendre jusqu'à nous, bien loin de nous élever jusqu'à lui; vouloir qu'il nous donne la grâce de vaincre, quand il nous présente celle de fuir; s'exposer de nous-mêmes à la tentation, quelque avertis que nous soyons que *quiconque aime le péril, y périra* (*Eccli.*, III, 27), et c'est vouloir, par conséquent, que Dieu fasse à tous moments en notre faveur les mêmes miracles qu'il a faits une fois pour Daniel et pour les trois enfants qu'il a délivrés du péril (*Dan.*, III, 23, 49), mais qui ne s'y sont trouvés que par l'ordre de Dieu; au lieu que nous nous exposons de nous-mêmes à la fureur des lions, et à l'activité du feu, en fréquentant toujours cette compagnie où règne la débauche et le libertinage, en voyant sans cesse cette personne qui nous est une occasion prochaine de péché, et espérant vainement que Dieu forcera les lois de sa providence pour nous délivrer de nos périls : or, tenter Dieu dans toutes ces occasions, c'est faire ce que le démon voulait persuader à Jésus-Christ, se précipiter du haut en bas, et prétendre que *le Seigneur nous enverra des anges pour nous recevoir dans leurs mains, de peur que nous ne nous heurtions le pied contre quelque pierre.*

Que faire donc pour résister sûrement à ces tentations si fréquentes, et d'une conséquence infinie? au lieu de nous y exposer témérairement, nous devons fuir, comme Joseph (*Gen.*, XXXIX, 15); crier, c'est-à-dire prier comme Susanne (*Dan.*, XIII, 42); jeûner, comme Judith (*Judith*, VIII, 6); fermer nos yeux comme Job (*Job*, XXXI, 1 seqq.): mais nous devons surtout avoir toujours en la bouche, et graver profondément dans notre cœur ces paroles par lesquelles le Sauveur vainquit son ennemi et le nôtre : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.*

Jeudi. — *Le démon le transporte encore sur une fort haute montagne, et lui montrant tous les royaumes du monde, et leur pompe.* Il ne faut pas croire que le démon se tienne aisément vaincu; s'il nous donne quelque trêve, c'est pour recommencer à nous attaquer avec de nouvelles forces; il tend différents filets, afin que si nous échappons des uns, nous retombions dans les autres. «Souvent, dit saint Grégoire, le démon se retire du combat, non pour mettre fin à sa malice, mais pour faire une irruption imprévue dans un cœur qui s'était cru en sûreté par la retraite de cet ennemi (70). » Ainsi, comme il ne se rebute jamais, et qu'il veille toujours pour nous perdre, nous ne pouvons mettre

(70) Sæpe antiquus hostis ab ipso suo certamine ad tempus recedit, non ut illatæ malitiæ finem præ-

les armes bas sans nous mettre en hasard d'être surpris : car il ne triomphe de nous que quand nous nous endormons : soit que nous croyions que notre ennemi dort lui-même, soit que fiers de notre victoire, au lieu d'en être plus humbles, nous nous flattions que nous pouvons à l'avenir nous reposer sur nos propres forces.

« Quelque juste que l'homme puisse être, qu'il ne se confie jamais tellement en lui que de se croire en sûreté dans cette vie, mais que toujours humble, il se tienne sur ses gardes, et craigne jusqu'à la fin de ses jours (71). Si le premier des apôtres a été si faible, quel est celui qui doit compter sur soi-même ? qui ne tremblera en voyant tomber cette colonne ? » dit saint Bernard (72). Que les exemples fameux de Samson, de David, de Salomon, de Pierre, de Thomas ; de ces Astres lumineux de l'ancien et du nouveau Testament, qui ont tous souffert quelques éclipses, nous portent à *opérer notre salut avec crainte et tremblement.* (*Philipp.*, II, 12.) Car, en voyant ce combat terrible de Jésus-Christ et du démon, nous devons réfléchir avec frayeur sur ce que nous avons à soutenir contre un ennemi si redoutable, et comprendre combien nous avons besoin de la grâce du Sauveur qui peut seule nous assurer la victoire.

Voici donc que le démon le transporte de Jérusalem *sur une très-haute montagne, et lui montre tous les royaumes du monde, avec la gloire qui les accompagne.* Qu'une pareille tentation serait périlleuse pour nous ! car, pour le Sauveur, « il a bien voulu souffrir toutes ces choses au dehors, de manière cependant que son âme, attachée au dedans à la divinité, a toujours été inébranlable (73). » *Faire voir en un moment tous les royaumes du monde, et les faire voir avec leur pompe ;* c'est-à-dire montrer leur grandeur et leur magnificence, leurs richesses et leurs joies, et cacher leurs agitations, les inquiétudes et les chagrins dont sont déchirés tous ceux qui en jouissent.

Or, c'est ainsi que le malin esprit nous tente, en nous proposant des objets agréables, nous mettant devant les yeux ce qui peut leur plaire, et nous faisant voir les biens de ce monde dans un certain faux jour qui en relève l'éclat, et en cache les défauts. Il commence par se rendre maître de nos sens, pour pouvoir par leur moyen entrer dans nous et s'emparer de notre âme, comme un ennemi à qui il est aisé de surprendre une place, quand il est d'intelligence avec ceux qui doivent veiller à sa sûreté ; car nos sens, destinés par l'ordre de la Providence à découvrir et à reconnaître les objets extérieurs, pour en faire un rapport à l'âme, sont des espions qui nous trahissent presque toujours, rarement fidèles, le plus souvent corrompus : ils livrent un passage à nos adversaires pour s'introduire au milieu de nous. C'est donc à nous à veiller sur eux-mêmes, « de peur, dit le saint prêtre de Marseille, que l'étincelle qui se serait formée dans nos yeux, s'échauffant peu à peu par des désirs déréglés, n'allât enfin exciter dans nos cœurs une flamme que rien ne pourrait éteindre. C'est pour cela, ajoute ce Père, que le Seigneur a voulu qu'un regard dissolu ne fût pas exempt du crime d'adultère, afin que celui qui voudrait éviter l'adultère de bonne foi, fît une garde toujours exacte sur ses propres yeux (74). » Ainsi, puisque le démon nous les ouvre pour nous faire voir ce qui pourrait nous corrompre, c'est à nous à les fermer, et à prier le Seigneur *de les détourner, de peur qu'ils ne s'occupent à regarder les vanités du monde.* (*Psal.* CXVIII, 37.) Mais il faut principalement fermer notre cœur, pour empêcher qu'il ne soit séduit par les propositions de l'esprit malin, lequel, après avoir fait voir au Sauveur tous les royaumes du monde, ajoute :

Vendredi. — *Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'adorez.* Ici remarquons combien l'insolence du démon s'est accrue par degrés ; il ne propose d'abord au Fils de Dieu que de faire un miracle : *Dic ut lapides isti panes fiant ;* ensuite de se jeter en bas, *Mitte te deorsum ;* après quoi il le transporte sur une fort haute montagne, *Assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde ;* mais enfin il a la témérité de se mettre à la place de Dieu, et de proposer à Jésus-Christ de se prosterner devant lui pour l'adorer, *Si cadens adoraveris me ;* et concluons de là, s'il est si insolent dans sa défaite, quel il est dans la victoire, et quand il triomphe d'une âme dont il s'est rendu le maître.

Mais pour se convaincre à fond de l'imposture de cet ennemi commun, examinons ce qu'il promet, et quand il le promet : *Je vous donnerai,* dit-il au Fils de Dieu, *toutes ces choses.* « Cet aveugle promet au Souverain du ciel les royaumes de la terre : *Car,* ajoute-t-il, *ils m'ont été donnés, et je les donne à qui je veux ;* cet imposteur, pour séduire,

beat, sed ut in corda quæ per quietem secura reddiderit, repente redieus facilius inopinatus irrumpat. (*Moral.* lib. III, c. 16.)

(71) Quamvis homo sit justus, nunquam tamen ita sibi fidat ut sit in hac vita securus, sed semper humilis caveat, semperque ne in fine decipiatur solicitus pertimescat. (S. Bern., *De modo bene vir.*, cap. 27.)

(72) Quis non contremiscat ad illius columnæ casum ? si Petrus lapsus est, quis alius de se jure præsumat ? (Id., serm. 6, *in cœna Dom.*)

(73) Sic enim dignatus est hæc exterius cuncta suscipere, ut tamen ejus mens interius suæ divinitati inhæreus, inconcussa permaneret. (Pater., cap. 2., *in Matth.*)

(74) Sciens enim fenestras quodam modo esse nostrarum mentium, lumen oculorum, et omnes improbas cupiditates in cor per oculos quasi per naturales cuniculos, introire, exstinguere eos penitus foris voluit, ne intus orirentur, et letaliter crescentibus fibris convalescerent fortasse in animo, si germinassent in visu : ideireo itaque ait Dominus petulcos impudicorum hominum intuitus noxa adulterii non carere, scilicet ut qui bona fide fugeret adulterium, custoliret aspectum. (Salvian., *De gubern. Dei*, lib. XXXI.)

offre ce qu'il n'a pas (75). » Mais voici l'ordre qu'il garde dans les propositions qu'il fait : il montre les objets agréables : *Ostendit omnia regna mundi;* il les promet : *Hæc omnia tibi dabo;* mais avant que de les donner, il veut qu'on se prosterne devant lui pour l'adorer : *Si cadens adoraveris me;* c'est-à-dire qu'il veut se rendre le souverain des cœurs, pour être le maître de refuser ensuite ce qu'il promet, et ce qu'il ne peut nullement donner : et c'est cependant par ces illusions si grossières qu'il séduit encore aujourd'hui tant de chrétiens : car combien en voyons-nous qui, sur les vaines espérances qu'il leur donne de leur faire part des biens et des grandeurs du siècle, commencent d'abord par se donner à lui, et par se prosterner devant lui pour l'adorer, sans que l'exemple de tous ceux qu'il a séduits soit capable de les détromper : *Enfants des hommes, jusques à quand vos cœurs seront-ils endurcis? Pourquoi aimez-vous tant la vanité, et d'où vient que vous cherchez le mensonge?* (*Psal.* IV, 3.) Voyez-vous de bonne foi que ceux qui se rendent les esclaves du démon, en soient plus heureux et plus fortunés : cet ambitieux se prosterne devant lui depuis tant d'années, en est-il plus élevé? cet avare le reconnaît pour son Dieu, en est-il plus riche? N'avons-nous pas vu des libertins qui, par l'aveuglement le plus étrange qui fût jamais, et par une profanation qui fait horreur, ont sacrifié au démon tout ce qu'il y a dans la religion de plus sacré et de plus auguste; ont-ils jamais réussi dans le moindre de leurs projets? ou si le démon fait prospérer quelques-unes de ses créatures, « sachez que Dieu le permet ainsi pour punir leur cupidité, et qu'il leur accorde quelquefois dans l'excès de sa colère, ce qu'il leur aurait toujours refusé par un effet de sa bonté (76). »

L'expérience d'ailleurs ne nous apprend-t-elle pas que ces fortunes subites, que l'on doit au crime, tombent presque toujours aussi promptement qu'on les a élevées. *J'ai vu l'impie*, dit le Prophète, *qui s'était élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'y était plus; je l'ai cherché, et je n'ai pas seulement trouvé des vestiges de sa demeure.* (*Psal.* XXXVI, 35, 36.) Telle est la prospérité des impies; on la voit paraître tout d'un coup, et disparaître comme un songe; c'est un édifice bâti sur le sable que le moindre vent détruit et renverse : ils seront agités comme la poussière que le vent excite sur la terre, dit le Prophète : *Non sic impii, non sic; sed tanquam pulvis, quem projicit ventus a facie terræ.* (*Psal.* I, 4.) Si nous étions bien convaincus de ces vérités, quand le démon nous ferait voir tous les royaumes du monde, qu'il nous les offrirait, qu'il en serait le maître, nous les regarderions comme des piéges dangereux dans lesquels il veut nous embarrasser, et nous ne manquerions pas de lui faire, pour toute réponse, celle que lui fit le Sauveur :

Samedi. — *Retire-toi, Satan; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et ne servirez que lui seul.* « Jusque-là, dit saint Chrysostome, le Fils de Dieu ne s'était point ému, et avait soutenu les tentations du démon par la patience, sans se fâcher contre lui; mais dès qu'il vit l'insolence avec laquelle cet imposteur s'attribua ce qui n'appartient qu'à Dieu, il entra en courroux, et le traita de Satan (77). » — « Car il est louable d'être patient dans les injures dont on nous charge; mais nous ne pouvons dissimuler sans impiété celles qui regardent le Seigneur (78). »

C'est ainsi que nous devons repousser cet adversaire, en ne souffrant jamais tout ce qui peut être contre l'honneur de Dieu, et en résistant hardiment à tous ceux qui peuvent nous faire des propositions contraires aux maximes de la religion que nous professons : car voilà la pierre de touche à laquelle nous pouvons reconnaître sûrement la bonté ou la malignité des intentions de ceux qui nous approchent, et juger de là s'ils sont dignes de notre confiance et de notre amitié. Tels qu'ils puissent être, sous quelque prétexte qu'ils colorent ce qu'ils exigent de nous, dès lors qu'ils nous demandent ce qui ne s'accorde pas avec l'Evangile de Jésus-Christ : ce sont des tentateurs auxquels nous ne devons point faire d'autre réponse que celle-ci : *Retire-toi, Satan; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.* C'est par là seulement que nous pouvons surmonter ces tentations si délicates, où l'on ne demande presque rien, et où l'on fait espérer beaucoup : on ne veut de ce magistrat qu'une légère grâce, contraire cependant aux règles de l'équité, et on la lui fait demander par celui dont il espère son élévation, ou par celle qu'il serait ravi d'obliger; on ne demande à cette femme qu'un peu de complaisance, mais qui ne peut compatir avec son devoir, et celui qui la lui demande, profite depuis longtemps de toutes les occasions qui se présentent, et qu'il recherche avec soin pour lui marquer la sienne : dans ces occasions où le penchant et la reconnaissance se joignent tout ensemble, l'on peut dire qu'on souffre des tentations plus dangereuses que les persécutions les plus violentes; car il est bien plus aisé de résister à la douleur qu'au plaisir, et de triompher de celui que l'on hait, et qui nous attaque par la violence, que de celui que l'on aime, et qui n'emploie, auprès de nous, que la complaisance et la tendresse. Le démon est plus à craindre en serpent qu'en

(75) Ut vere cæcus cœlorum Domino regna promittit; ut fallax, deceptor offert quod non habet. (Max., hom. 4.)

(76) Metuendum est ne quod posset non dare propitius, concedat iratus. (S. August., epist. 121, *Ad Prob.*)

(77) In aliis tentationibus nec turbatus est, nec diabolum increpavit, sed dum ille usurpat honorem Dei, exasperatus est. (Hom. 13, *in Matth.*)

(78) Proprias injuriis esse quempiam patientem laudabile est : injurias autem Dei dissimulare nimis est impium. (Auctor *Oper. imp.*, hom. 5.)

lion; et on ne peut se défendre de toutes ses attaques qu'en l'éloignant promptement de nous, et en rappelant, dans notre esprit, le premier principe de la morale chrétienne : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que lui seul.*

« Adorer Dieu, c'est l'aimer souverainement, car il ne peut être honoré, ni glorifié que par un amour souverain (79). » Ne servir que lui seul, c'est n'aimer que lui, ou du moins n'aimer rien que par rapport à lui. D'où il s'ensuit que, comme « la vertu n'est autre chose que l'ordre de l'amour (80), » ou un amour saintement ordonné; adorer Dieu, aimer Dieu, c'est le préférer à toutes les choses de la terre, c'est le faire triompher de tous les autres amours : c'est aimer mieux être privé des biens, des honneurs, de la vie, que de faire rien contre sa volonté, puisque la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure, et que l'amour qu'il exige de nous doit être le plus tendre, dominant sur tout notre cœur; le plus affectionné, occupant toute notre âme; le plus général, s'étendant sur toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout notre esprit; c'est ainsi que nous devons adorer le Seigneur notre Dieu, pour accomplir le précepte qu'il nous fait *de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces.* (*Matth.*, XXII, 37.)

N'aimer que lui seul, c'est l'aimer sans division et sans partage; car vouloir aimer le Créateur et la créature en même temps, c'est vouloir servir deux maîtres opposés, et c'est ce qui ne se peut : *Nemo potest duobus dominis servire* (*Matth.*, VI, 24); c'est prétendre *faire convenir la lumière avec les ténèbres, Jésus-Christ avec Bélial.* (II *Cor.*, VI, 15.) « Sachez, dit le grand Augustin, que le Seigneur veut posséder seul ce qui lui appartient, qu'il vous a achetés assez cher pour vous avoir tout entiers; qu'il ne réside jamais dans un cœur sur lequel il n'a qu'un pouvoir limité, qu'indigné de ce partage, il s'en retire en courroux, et l'abandonne au démon qui en devient l'unique maître (81).

Or quiconque est bien persuadé de la nécessité de n'aimer et de n'adorer que son Dieu, est en vain tenté par la bonne ou par la mauvaise fortune; en vain lui offre-t-on tous les royaumes du monde, ou le menace-t-on de tous les tourments les plus cruels; son cœur attaché à son Dieu par un amour ferme et courageux, devient un rocher contre lequel s'émoussent tous les traits qu'on lui porte, et où vont se briser tous les flots de cette mer orageuse; le démon, le monde, la chair ne peuvent rien contre lui, rien ne peut plus l'alarmer ni le troubler, l'élever, ni l'abaisser; et il se trouve en état de faire le même défi que faisait autrefois l'apôtre saint Paul : *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, la la faim, la nudité, le péril, la persécution, le fer et la violence? Non, car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni tout ce qui est au plus haut des cieux, ou au plus profond des enfers, ni toute autre créature, ne pourra nous priver de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.* (*Rom.*, VIII, 35-39.)

Alors le démon le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui, et ils le servaient. C'est ainsi que l'on met en fuite le démon, que l'on en triomphe, et « que l'on remporte une victoire plus glorieuse, de n'avoir pas consenti à la tentation, que de n'avoir pu être tenté (82). » — « Si nous chassons de nos esprits, dit saint Bernard, toutes les idées des pensées déshonnêtes, le démon se retire aussitôt rempli de confusion, et nous rompons les armes dont il s'était servi pour nous tenter (83). » C'est l'explication que donne saint Jérôme à ces paroles du Prophète : *Beatus qui allidet parvulos tuos ad petram : « Heureux celui qui froissera les petits enfants de Babylone contre les rochers ! »* (*Psal.* CXXXVI, 9.) Ces petits de Babylone, dit ce Père, sont les pensées et les premiers mouvements qui portent au péché; si on les laisse croître, on ne pourra plus les vaincre : heureux donc celui qui les brise contre la pierre sitôt qu'ils sont nés, c'est-à-dire qui les étouffe dès le commencement par la grâce de Jésus-Christ qui est la pierre : *Petra autem erat Christus.* (I *Cor.*, X, 4.)

Mais à peine le démon est-il retiré, que les anges s'approchent et servent le Sauveur; le démon lui avait présenté des pierres, et ils lui présentèrent à manger : « La tentation précède, afin que la victoire s'ensuive; les anges le servent pour faire connaître la dignité du vainqueur (84). » Triomphons comme Jésus-Christ, notre divin modèle, a triomphé. « Sitôt que nous aurons mis en fuite le démon, ils viendront aussitôt se réjouir avec nous, nous servir, nous congratuler et applaudir à notre triomphe (85). » Ou si le Seigneur ne permet pas que nous jouissions, dans cette vie, de consolations sensibles, au moins soyons convaincus que

(79) Pietas cultus Dei est, nec colitur ille nisi amando. (S. Aug., epist. 120, *ad Hom.*)

(80) Virtus est ordo amoris (Id., lib. XVI, *De civit. Dei*, cap. 22.)

(81) Non vult Christus communionem, sed totus vult possidere quod emit. Tanti emit, ut solus possideat : tu facis ei consortem diabolum, cui te per peccatum vendideras ? iratus Deus discedit, quia fit tibi pars diabolo, et totum diabolus possidebit. (Tract. 7.)

(82) Est palma gloriosior non consensisse tentatum, quam non potuisse tentari. (S. Aug., *De Gen. ad litt.*, cap. 15.)

(83) Si a nobis expellimus delectationes pravæ cogitationis, statim diabolus confusus recedit, et arma tentationis ejus franguntur. (*De modo bene vic.*, cap. 67.)

(84) Præcedit tentatio ut sequatur victoria ; Angeli ministrant, ut victoris dignitas comprobetur. S. Hier. *in Matth.*, lib. I.)

(85) Ut tu discas quod te quoque post collectam de diabolo victoriam angeli repente suscipiant plaudentes tibi (S. Chrys. *in Matth.*, hom. 3.)

ces esprits bienheureux viendront soutenir notre âme dans le dernier combat, et la prendre après la dernière victoire qu'elle aura remportée, comme ils reçurent autrefois le Lazare (*Luc.*, XVI, 22) après avoir été éprouvé par la pauvreté, la faim, les souffrances, et le portèrent dans le sein d'Abraham : car de même que dans le combat de Jésus-Christ la milice de toute notre religion nous est représentée; ainsi dans l'honneur et le service que lui rendent les anges, nous voyons une image de la récompense qui nous est préparée dans la gloire future.

SUR LA TENTATION.

Tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV, 1.)

Nous pouvons assurer que, quand le Seigneur nous a fait quelque commandement, il y a toujours attaché quelque récompense, afin qu'envisageant comme dans un même point de vue ce qu'on nous demande et ce qu'on nous promet, nous fussions excités par la récompense qu'on nous promet, à faire ce qu'on nous demande. En effet, si le Sauveur nous ordonne de persévérer jusqu'à la fin, il nous proteste que *le salut est attaché à la persévérance* (*Matth.*, X, 22); s'il nous parle de nous faire violence, il nous assure qu'*il faut s'en faire pour emporter le royaume de Dieu* (*Matth.*, XI, 12); s'il nous est commandé de combattre, *la couronne nous est proposée comme le prix de notre combat.* (II *Tim.*, II, 4.) De même le Fils de Dieu nous faisant voir aujourd'hui par les différentes tentations qu'il endure tout ce que nous avons à souffrir du côté du démon; il nous fait voir aussi dans la victoire qu'il remporte sur cet ennemi, et dans l'honneur que lui rendent les anges, les récompenses destinées à ceux qui seront victorieux de la tentation; mais afin qu'elle nous puisse être utile et avantageuse, comme elle l'a été au Sauveur du monde, il faut nous y préparer comme lui : ainsi voyons dans deux réflexions, 1° quelle doit être la préparation à la tentation; 2° quelle en doit être l'utilité et la récompense.

1° Rien ne peut mieux nous instruire de la nécessité de se préparer à la tentation, que ce que le Fils de Dieu a fait lui-même avant que de s'y exposer; il venait d'être baptisé, il est conduit dans le désert par l'Esprit-Saint, il passe quarante jours à prier et à jeûner : d'où il est aisé de conclure que nous avons affaire à de puissants ennemis, et qu'à moins que nous ne soyons munis de fortes armes, nous ne pouvons manquer d'être vaincus : *La vie de l'homme sur la terre est une guerre*, dit le saint homme Job (*Job*, VII, 1), et être fait chrétien, c'est devenir soldat de Jésus-Christ. En effet, nous sommes remplis et environnés d'ennemis; composés que nous sommes de deux parties, entre lesquelles il n'y a jamais ni paix ni trêve : *La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair.* (*Galat.*, V, 17.) *Le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit dans la multiplicité des soins qui l'agitent* (*Sap.*, IX, 15); et tant que l'âme est dans ce corps corruptible, elle devient comme terrestre par la contagion de la terre; elle est, dit saint Grégoire (*Past.*, part. III, admon. 51), comme une ville assiégée, non par les hommes, mais par les démons. Le monde nous fait voir des objets qui n'ont que trop d'appas pour nous, des richesses, des honneurs, des plaisirs : mais il nous présente des richesses, et il ne faut point s'y attacher; des honneurs, et il faut les mépriser; des plaisirs, et il faut les éviter. Le démon, tantôt serpent, tantôt lion, *tourne sans cesse autour de nous* (I *Petr.*, V, 8), pour emporter par la force ce qu'il n'a pu gagner par la ruse, ou pour gagner par la ruse ce qu'il n'a pu emporter par la force : « De manière, dit saint Bernard, que notre vie est si remplie de tentations, qu'on doit l'appeler avec justice la tentation même (86). »

Que faire donc pour résister à tous ces ennemis? Il faut profiter d'abord de l'avis que nous donne saint Basile, « de ne point s'exposer aux tentations, mais en attendre le temps, et cependant demeurer en prière (87), » à l'exemple du Fils de Dieu qui se tenait en Galilée, parce que les Juifs le cherchaient pour le faire mourir; c'est-à-dire qu'il faut se préparer à la tentation pendant tout le cours de sa vie : *Mon fils*, dit le Sage, *si vous avez formé dans le cœur le dessein de vous donner à Dieu, demeurez ferme dans la justice, et préparez votre âme contre la tentation.* (*Eccli.*, II, 1.)

Or, pour nous y préparer comme il faut, puisque nos passions sont les armes dont se servent nos adversaires contre nous, il faut les affaiblir par le jeûne, en éloigner les objets par la retraite, nous en distraire pour empêcher l'impression qu'ils pourraient faire sur nous, et nous appliquer à Dieu par la prière. « Elles veulent vous dominer, dit saint Augustin, dominez-les; elles se révoltent contre vous, révoltez-vous contre elles; elles s'élèvent, résistez-leur; elles vous combattent, combattez-les (88). » Mais surtout il faut nous efforcer de réprimer la passion qui a le plus de pouvoir sur nous : vous sentez-vous portés à la vanité, pratiquez des actes d'humilité, fuyez les louanges, cherchez l'abjection, et abaissez un esprit qui ne cherche qu'à s'élever : la sensualité vous domine-t-elle, mortifiez votre corps, jeûnez, abstenez-vous de ce qui pour-

(86) Tot tentationibus plena est vita nostra, ut non immerito tota ipsa tentatio debet appellari. (Serm. *sup. Psal.* CX.)

(87) Nequaquam quis ultro se tentationibus offerre debet, antequam id ei suo tempore concedatur, sed et quisque orare debet. (*Moral.*, leg. 62, cap. 1.)

(88) Rebellant, rebella; pugnant, pugna; expugnant, expugna. (Serm. 45, *de temp.*)

rait vous être permis, et refusez à votre chair ce qui peut la contenter et la satisfaire. *Veillons et prions*, suivant le commandement que nous en fait le Sauveur en la personne de ses apôtres. *pour n'entrer point en tentation* (*Matth.*, XXVI, 41); c'est-à-dire pour ne point succomber à la tentation. Nous avons des ennemis extérieurs et intérieurs; par la veille, nous nous préparons pour n'être pas surpris de nos ennemis du dehors; par la prière, nous nous mettons en état de résister aux attaques des ennemis du dedans: par la veille, nous faisons tout ce qui dépend de nous; par la prière, tout ce qui n'en dépend pas. « Car, dit le saint concile de Trente, Dieu ne demande point l'impossible; mais en nous prescrivant ses commandements, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, de demander ce que nous ne pouvons pas, et il nous aide, afin que nous le puissions (89). »

Que si nous devons sans cesse nous préparer à la tentation, c'est dans le moment de la tentation qu'il faut redoubler notre effort pour n'y pas succomber : car c'est de ce moment-là que dépend notre victoire ou notre défaite; c'est alors que nous devons recourir à Dieu avec une sainte confiance, et lui adresser ces mêmes paroles de la reine Esther dans le moment qu'il s'agissait de la perte entière du peuple de Dieu : *Délivrez-nous par la force de votre bras, et aidez-moi, Seigneur, puisque je n'attends de secours que de vous.* (*Esther.*, XIV, 14.) Ensuite il faut aller courageusement au-devant du démon, et lui dire ce que David dit à Goliath, quand il fut prêt à le combattre : *Tu viens à moi avec la lance, le casque et le bouclier; et moi je vais à toi au nom du Seigneur des armées.* (*I Reg.*, XVII, 45.) Si la tentation augmente, redoublons nos prières, embrassons le crucifix, jetons-nous par terre, et élevons notre cœur à Dieu : *Ressouvenons-nous*, dit le Sage, *des dernières choses qui doivent arriver à l'homme, et nous ne pécherons jamais.* (*Eccli.*, VII, 40.) C'est par où finit le discours que le dévot saint Bernard adresse à sa sœur sur la tentation : « Si vous ressentez, lui dit-il, de la pente et de l'inclination au péché, songez que vous devez mourir; faites réflexion sur le jugement que vous avez à subir; rappelez dans votre mémoire les tourments éternels; mettez-vous devant les yeux les supplices de l'enfer, et faites en sorte que l'idée d'un feu éternel éteigne et consume en vous les feux et les ardeurs de la concupiscence (90). »

2° Nous pouvons apporter plusieurs raisons, qui nous feront connaître l'utilité et les avantages de la tentation, et qui nous rendront cette vérité aussi sensible que consolante.

La première, c'est que si nous n'avions aucun combat à essuyer, nous tomberions dans la langueur, et nous nous reposerions tranquillement sur notre faible vertu, de même que dans la paix, un gouverneur veille avec moins de précaution sur la place qui lui est confiée, parce qu'il sait qu'il a moins à craindre : au lieu que la tentation nous tient toujours sur nos gardes, en nous avertissant que nous avons affaire à des ennemis dangereux qui veillent toujours; et que si nous nous endormons, nous serons infailliblement vaincus; ainsi elle nous rend plus exacts et plus vigilants sur nous-mêmes.

La seconde, c'est que par les combats que nous avons à soutenir dans les tentations différentes, que le démon, le monde et la chair nous suggèrent, nous avons lieu de nous perfectionner de plus en plus par l'exercice de toutes les vertus, de la force, de la patience, de la foi et de l'espérance (91).

La troisième, c'est que sans la tentation, nous nous flatterions de pouvoir de nous-mêmes persévérer dans le bien, au lieu qu'elle nous fait ressentir notre faiblesse, et le besoin que nous avons de recourir à Dieu par la prière, et de reconnaître devant lui que sans la grâce nous ne pouvons manquer de succomber, et de déchoir de l'état de vertu et de sainteté où il nous avait élevés : car la prière est un aveu de notre impuissance, et de la confiance que nous avons en la force de notre Dieu.

La quatrième, c'est que rien n'est plus capable de réprimer notre orgueil, et c'est la raison que nous en rend l'Apôtre lui-même avec tant d'humilité. *De peur*, dit-il, *que la grandeur de mes révélations ne m'élevât trop, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange et le ministre de Satan, pour me donner des soufflets.* (*II Cor.*, XII, 7.) « Cet aiguillon, dit saint Jérôme, a été donné à Paul pour l'humilier, et pour l'avertir de la faiblesse de sa nature; de même, dit ce Père, que dans un jour de triomphe, celui qui est porté dans un char est précédé par un héraut qui l'avertit de se ressouvenir qu'il est homme (92). »

La cinquième enfin, c'est que par la victoire que nous remportons sur la tentation, nous nous rendons dignes de recevoir un jour une plus riche couronne dans le ciel, puisque nous serons récompensés à mesure que nous aurons mieux combattu.

Prenons donc courage, et résistons fortement, *en soutenant tous les traits enflammés du démon par le bouclier de la foi.* (*Ephes.*,

(89) Deus impossibilia non jubet, sed jubendo, monet facere quod possis, et petere quod non possis et adjuvat ut possis. (Sess. VI, cap. 12.)

(90) Si te libido ad peccandum invitat, objice tibi memoriam mortis tuæ, propone tibi futurum judicium, reduc ad memoriam futura tormenta, propone tibi æterna supplicia; memoria ardoris gehennæ exstinguat in te ardorem luxuriæ. (*De modo bene vivendi*, cap. 67.)

(91) Ut pugnando exerceant actus virtutum, fortitudinis, patientiæ, fidei, spei. (Thom., I p., q. 14, a. 1.)

(92) Hic monitor Paulo datus est ad premendam superbiam; uti in curru triumphali datur monitor suggerens, Hominem te esse memento. (*Epist. 25, Ad Paulam, De obitu Basil.*)

VI, 16.) Quand le Seigneur semble nous laisser trop longtemps aux prises avec le démon, c'est alors qu'il veille davantage sur nous ; il nous voit du haut du ciel, et ne permet ce combat, d'où nous devons sortir victorieux, que pour notre avantage, puisque, s'il retranchait quelque chose de notre tentation, il retrancherait aussi quelque chose de notre récompense.

Nous ne devons donc pas nous plaindre des combats que nous avons à soutenir de la part de nos ennemis, persuadés d'ailleurs que notre Dieu règle tout, *avec poids, nombre et mesure* (*Sap.*, XI, 21), eu égard aux forces de chacun, *éprouve l'un comme l'or dans la fournaise, purifie l'autre par le feu, mais non pas comme l'argent* (*Sap.*, III, 6 ; *Isa.*, XLVIII, 10), c'est-à-dire fait passer les forts et les faibles par des épreuves différentes, proportionnées à leur force ou à leur faiblesse : *Car il est fidèle*, dit l'Apôtre, *et il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons ; mais en permettant la tentation, il fera que nous y résisterons, et que nous en sortirons avec avantage.* (I *Cor.*, X, 13.) C'est donc ici où nous pouvons dire avec l'apôtre saint Jacques : *Heureux celui qui souffre la tentation, parce que, quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.* (*Jac.*, I, 12.)

Faites, Seigneur, que nous puissions vous adresser avec autant de foi que de confiance cette prière que vous nous avez enseignée vous-même : *Et ne nos inducas in tentationem : « Ne permettez pas que nous succombions à la tentation. »* (*Matth.*, VI, 13.) Nous ne vous demandons pas de n'être point tentés, puisque la tentation peut nous être si utile et si avantageuse ; nous vous demandons seulement votre grâce pour y résister, et votre secours pour la vaincre : de nous-mêmes nous ne sommes que cendre et que poussière, faiblesse et infirmité, et nous succomberons à tout moment si vous ne nous soutenez de votre main : mais *nous pouvons tout en celui qui nous fortifie* (*Philipp.*, IV, 13) : *quand vous serez pour nous, qui pourra être contre nous ?* (*Rom.*, VIII, 31.) Vous êtes l'appui de ceux qui espèrent en vous ; fortifiez notre foi, relevez notre espérance, et protégez-nous contre nos ennemis visibles et invisibles, afin qu'après les avoir vaincus ici-bas par votre grâce, nous puissions jouir éternellement de votre gloire. Ainsi soit-il.

II^e^ DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XVII, v. 1-9.

Le Sauveur du monde ayant entretenu ses apôtres (dans la troisième année de sa prédication) de la nécessité *de renoncer à soi-même, de porter sa croix, de perdre son âme pour la sauver* (*Matth.*, XVI, 24, 25), ajouta ensuite, pour les soutenir contre des choses si effrayantes, que *quelques-uns d'entre eux ne mourraient point qu'ils n'eussent vu venir le Fils de l'homme en son règne* (*Ibid.*, 28) : « mais, dit saint Chrysostome (hom. 7, *in Matth*), comme Jésus-Christ exigeait d'eux des peines présentes, de porter leurs croix, de le suivre, de perdre leurs âmes, et qu'il ne leur promettait qu'une gloire et des récompenses éloignées ; voilà que, pour les encourager, pour dégager sa parole, pour affermir leur foi, pour les fortifier contre le scandale de la croix, il leur fait voir un échantillon de cette gloire. »

Six jours après, Jésus prit en particulier Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena sur une haute montagne, à l'écart. Saint Chrysostome rend deux raisons pour lesquelles le Sauveur ne fut pas transfiguré dans le moment qu'il en fit la promesse à ses apôtres, et retarda sa transfiguration de six jours.

La première, « de peur que les autres disciples qui ne devaient pas en être témoins ne ressentissent quelque chagrin, s'il avait séparé à leurs yeux ceux à qui il devait faire cette grâce (93) : » bonté admirable du Fils de Dieu, qui, voulant faire une faveur aux uns, craint de faire de la peine aux autres.

La seconde, « afin que ce retardement servît à augmenter le désir de ceux à qui il voulait faire une grâce si signalée (94) ; » ainsi diffère-t-il à nous combler de ses dons, pour nous les faire désirer avec plus d'ardeur, et pour nous donner le temps de nous préparer à les recevoir plus dignement.

Le Sauveur prend avec lui Pierre, Jacques et Jean ; pourquoi ne prend-t-il que ces trois disciples ? Mystère qui doit nous faire trembler, puisqu'il nous fait connaître qu'il y aura *beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* (*Matth.*, XXII, 14.) Il mène tous ses apôtres à sa Passion ; parce que personne ne peut s'exempter de souffrir : trois seulement ont part à sa gloire, parce qu'il y en a peu qui souffrent comme il faut : beaucoup qui traînent leur croix ; peu qui la portent : beaucoup qui souffrent comme le mauvais larron, c'est-à-dire malgré eux, et sans retirer aucun fruit de leurs souffrances ; peu qui, en souffrant des peines qu'ils ne sont point libres d'endurer, ou de n'endurer pas, savent, comme le bon larron, les rendre méritoires en les offrant au Seigneur, et lui en faisant un sacrifice volontaire.

Il ne prend que trois apôtres, parce qu'il voulait que ce mystère demeurât caché ; mais il en prend trois, parce qu'il fallait un nombre suffisant de témoins pour en attester la vérité, quand il en serait besoin (95).

Mais pourquoi prend-t-il Pierre, Jacques et Jean, plutôt que les autres ? *Eh ! qui a connu les desseins de Dieu*, répond l'apôtre saint Paul, *ou qui a été son conseiller ?* (*Rom.*, XI, 34.) Il est le maître de ses dons, *il a pris ceux*

(93) Ne cæteri id tanquam neglecti molesie ferrent. (*In Matth.*, cap. XVII.)

(94) Ut eo dierum numero ac intercapedine ejus rei desiderio vehementer accensi discipuli, vigilanti anxioque animo postmodum accederent. (*Ibid.*)

(95) Non quasi reprobans, sed quoniam in tribus testibus stabit omne verbum. (TERTULL., *De præscript.*, cap. 22.)

qu'il a voulu, dit l'évangéliste saint Marc (chap. III, vers. 13) : ce que nous devons seulement savoir, « c'est que pour faire des grâces aux uns, il ne fait point de tort aux autres (96) ; » c'est que nous ne pouvons nous plaindre de celles qu'il ne nous fait pas, et que nous ne pouvons reconnaître assez celles qu'il nous fait.

Il mène ses apôtres à l'écart, *seorsum*, pour nous apprendre que c'est dans les lieux les plus retirés que Dieu se communique le plus intimement à nous : *Je mènerai dans la solitude cette âme que je veux attirer à moi*, nous dit le Seigneur par la bouche du prophète, *et je lui parlerai au cœur.* (*Osee*, II, 14.) Heureux ceux que notre Dieu, par la force de sa grâce, a éloignés du bruit et du tumulte du monde, ou du moins ceux qui, par l'ordre de la Providence, se trouvant engagés dans le siècle, *usent du monde comme n'en usant point* (I *Cor.*, VII, 31), et imposent un tel silence à leurs passions, qu'ils ont au milieu d'eux-mêmes une solitude paisible, dans laquelle ils peuvent entretenir leur Dieu, et converser avec lui !

Mais il ne les mène pas seulement à l'écart, il les mène sur une haute montagne. « Il était question de leur faire voir un échantillon de sa gloire, il les mène sur une montagne fort élevée, pour nous apprendre, dit un Père, que pour arriver à cette gloire, il ne faut pas croupir dans de basses voluptés, ni s'adonner à des plaisirs charnels, ni s'attacher à des convoitises terrestres; mais qu'il faut s'élever sans cesse vers la céleste patrie, par l'amour des biens éternels (97) ; » c'est là que plus proche du ciel, plus éloigné de la terre, l'on reçoit la rosée d'en haut avec plus de facilité et plus d'abondance; c'est aussi sur les montagnes que le Seigneur a fait éclater les plus grands prodiges : ce fut sur la montagne de Sinaï qu'il apparut à Moïse (*Exod.*, XIX, 3); sur le Calvaire que le Sauveur mourut pour nous; sur la montagne des Oliviers qu'il monta au ciel; sur celle de Sion que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres ; et sur celle du Thabor que se passa le mystère de la Transfiguration.

Lundi. — *Il fut transfiguré devant eux ; son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige.* Ici remarquons la différente manière dont parle l'Ecriture des humiliations et de la gloire du Fils de Dieu. *C'est lui-même qui s'est humilié*, dit l'Apôtre, « *Humiliavit semetipsum* (*Philipp.*, II, 8) ; » mais c'est le Père éternel qui l'a glorifié : les évangélistes ne disent pas qu'il se transfigura, mais qu'il fut transfiguré, *Transfiguratus est.* Le Sauveur ne veut être notre modèle qu'en ce que nous pouvons imiter en lui ; aussi ne nous dit-il pas de paraître comme lui dans l'éclat de sa gloire, mais il nous dit de l'imiter dans ses humiliations. « Il nous ordonne d'apprendre de lui, dit saint Augustin, non à bâtir un monde, non à créer les choses visibles et invisibles, non à faire des miracles et à ressusciter des morts, mais à être doux et humbles de cœur (98). »

Que nous sommes éloignés des sentiments que le Fils de Dieu a prétendu nous inspirer ! S'il nous avait donné l'exemple, ou qu'il nous eût commandé de fuir l'humiliation, et de rechercher la gloire avec toute l'ardeur et tout l'empressement possibles, pourrions-nous faire autre chose que ce que nous faisons pour l'imiter ou pour lui obéir, puisque, pour nous humilier, il faut nécessairement que des mains étrangères s'en mêlent, et que, s'il dépendait de nous, nous n'aurions besoin que de la nôtre, pour nous mettre dans les premiers rangs? « Rougis, cendre superbe, s'écrie saint Bernard : un Dieu s'abaisse, et tu t'élèves ; si tu as honte, ô homme, d'imiter l'exemple d'un homme, au moins ne dédaigne pas de suivre celui d'un Dieu qui s'humilie lui-même, et qui laisse le soin à son Père de le glorifier (99). »

C'est donc à nous à rechercher l'humiliation et l'abaissement ; mais nous devons attendre que d'autres nous élèvent sans jamais le rechercher ni le désirer, n'y consentant même que quand il en doit revenir quelque bien et quelque utilité au prochain ; « comme le Sauveur, qui ne fut transfiguré que pour consoler ses apôtres, dans la crainte et la douleur qu'ils ressentaient déjà de sa mort prochaine, pour les fortifier dans la foi de sa divinité (1), » et pour nous soutenir dans l'espérance de jouir pour toujours de la même gloire dont il brille aujourd'hui en présence de ses apôtres. En effet, le mystère de la Transfiguration est pour nous un grand sujet de confiance, en considérant la gloire du Sauveur, notre Chef et notre Maître ; et en voyant d'ailleurs dans sa propre gloire celle que nous avons lieu d'espérer pour nous-mêmes : car si dans l'éclat de ce visage qui devint brillant comme le soleil, nous voyons une image de la sienne : « dans ses vêtements, disent les Pères, qui devinrent blancs comme la neige, nous trouvons un crayon et une figure de la nôtre (2). »

Mardi. — *Et en même temps ils virent pa-*

(96) In ejus gratia apud alios fuit largita, ut erga alios nulla esset iniquitas. (S. Bern.)

(97) Ostensurus gloriam suam discipulis, in montem eos duxit excelsum, ut doceat eos qui hanc videre desiderant, non in infimis jacere voluptatibus, non illecebris servire carnalibus, non cupiditatibus adhærescere terrenis, sed æternarum amore ad superna semper erigi. (S. Bern., hom. *in Matth.*)

(98) *Discite a me*, non mundum fabricare, non cuncta visibilia et invisibilia creare, non in ipso mundo miracula facere et mortuos suscitare, sed *quia mitis sum et humilis corde.* (S. Aug., serm. *de verb. Dom.*)

(99) Erubesce, superbe cinis : Deus se humiliat, et tu te exaltas ; si hominis, o homo, imitari dedignaris exemplum, certe non erit indignum sequi auctorem tuum. (Hom. 5, super *Missus est.*)

(1) Ut tam Petrum quam reliquos qui passionem formidarent consolaretur, et ad sublimius erigeret. (S. Chrysost., hom. 57, in *Matth.*)

(2) Per vestem splendidam assumptionem nostram inducit.

raître Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui. Les Pères rendent différentes raisons pourquoi Moïse et Elie se trouvent à la Transfiguration du Sauveur.

Il était question de donner un témoignage authentique de la divinité de Jésus-Christ, et pour ce sujet, dit saint Chrysostome, comme quelques-uns disaient qu'il était Elie, et d'autres quelqu'un des prophètes; voilà que, pour détruire cette erreur, Elie lui-même et Moïse, les plus anciens des prophètes, viennent montrer qu'il n'est ni l'un ni l'autre, « et faire connaître par leur présence la différence qu'il y a entre le Maître et les serviteurs (3). » Moïse était mort, Elie était encore vivant, mais avait été enlevé dans un char de feu. La rencontre de tous les deux n'était-elle donc pas une preuve certaine que celui qui était au milieu d'eux comme supérieur à l'un et à l'autre, était le Dieu des vivants et des morts ?

« Les Pharisiens regardaient le Fils de Dieu comme un prévaricateur de la loi. La présence de Moïse, qui n'aurait pas permis que la loi, qu'il avait reçue du Seigneur, eût été méprisée ; celle d'Elie, si zélé pour la gloire de Dieu, qu'il faisait descendre le feu du ciel en terre quand il s'agissait de ses intérêts, renversent entièrement cette calomnie, puisqu'ils ne paraissaient que pour rendre hommage à celui que la loi et les prophètes avaient promis, et où devaient aboutir les ombres et les figures (4). »

Saint Augustin estime que Moïse et Elie s'entretenaient avec Jésus-Christ, parce que l'Evangile tire son témoignage de la Loi et des Prophètes : « La Loi, dit ce Père, est représentée par Moïse, et les Prophètes par Elie (5). »

Nous pouvons donc assurer que dans cette auguste cérémonie, où il s'agissait de déclarer Jésus-Christ Fils de Dieu et Sauveur du monde, le ciel, la terre, les enfers s'y rencontrent pour le reconnaître et pour lui rendre hommage : Moïse y vint des enfers, c'est-à-dire des limbes ; Elie, du paradis ; les apôtres sont sur la terre ; et *C'est ainsi que Dieu l'a élevé, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* (*Philipp.*, II, 9, 10.)

Mais comme tout ce qui s'est passé dans le Sauveur, soit pour sa gloire, soit pour ses humiliations, renferme toujours quelque instruction, disons que Moïse et Elie se trouvent avec Jésus-Christ pour apprendre à ses apôtres à imiter la douceur de l'un et le zèle de l'autre.

Ministres du Seigneur, sachez que ces deux qualités sont essentielles pour le gouvernement des âmes que la Providence vous a confiées. Jésus-Christ, ce divin modèle des Pasteurs, les a réunies en sa personne (*Joan.*, X, 14, 16) ; il a fait paraître son zèle en chassant les vendeurs du temple (*Matth.*, XXI, 12), et sa douceur en supportant avec patience les publicains et les pécheurs. *Reprenez ceux qui sont déréglés ; consolez ceux qui ont l'esprit abattu ; supportez les faibles ; soyez patients envers tous ;* c'est ce que saint Paul écrivait aux Thessaloniciens (II *Thess.*, V, 14), et c'est ainsi que vous joindrez le zèle à la douceur. Il ne s'agit pas d'avoir un zèle comme Elie, qui fasse descendre le feu du ciel (IV *Reg.*, I, 10), pour consumer les libertins et les impies ; mais il faut que vous soyez vous-mêmes tout de feu, comme ce prophète, pour la gloire du Seigneur ; que *le zèle de la maison de Dieu nous dévore* comme David (*Psal.* LXVIII, 10) ; que vous brûliez de ce feu (6) dont brûlait l'Apôtre quand, écrivant aux fidèles de Corinthe, il leur disait : *Qui est infirme parmi vous, que je ne sois infirme avec lui ; qui est scandalisé, sans que je brûle de le relever ?* (II *Cor.*, XI, 29.) Il ne s'agit pas d'être, pour ainsi dire, le maître du ciel et de la terre, et de faire à tous moments des miracles, comme Moïse, mais il faut que vous soutenez comme lui, avec patience et avec douceur, les faiblesses d'un peuple qui retombe toujours et qu'il relève sans cesse ; que vous ayez la charité de cet homme de Dieu, quand il disait au Seigneur : *Ou pardonnez-leur cette faute, ou effacez-moi du livre de vie* (*Exod.*, XXXII, 32) ; que vous soyez touchés de compassion pour ceux qui viennent à vous, chargés et comme accablés du fardeau de leurs iniquités.

Vous qui habitez la terre du midi, dit le prophète Isaïe, c'est-à-dire, selon saint Bernard, vous qui sentez dans vous la chaleur d mon esprit ; *venez au devant de ceux qui ont soif, et portez-leur de l'eau; venez au-devant de ceux qui ont faim, et portez-leur du pain.* (*Isa.*, XXI, 14.) Recevez l'un, courez après l'autre, ne rebutez jamais personne : apprenez du Sauveur *à être doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29); *à ne pas briser le roseau cassé, à n'éteindre pas la mèche qui fume encore* (*Matth.*, XII, 20.) Or, dit saint Jérôme, « celui qui ne tend pas la main au pécheur, qui ne supporte pas la charge de son frère, *brise le roseau cassé ;* celui qui méprise dans les faibles une petite étincelle de foi, *éteint la mèche qui fume encore* (7). » N'en usez pas ainsi, mais tâchez

(3) Ut quam magnum sit discrimen inter servos et Dominum oculis cernerent. (S. Chrysost., hom. 57, *in Matth.*)

(4) Quia continuo illum Judæi tanquam legis transgressorem accusabant, ut ostendat nullatenus a Moyse iri permissum ut quam legem dedit, ab eo convelleretur (ut illi putabant), qui nec astitisset illi quidem ullo pacto, nec obediisset : Eliam vero, qui pro Dei gloria zelavit, nunquam illi vel obsecuturum vel adjuturum, si Deo contrarius exstitisset, seipsum Deum asserens, si non esset. (S. Chrysost., *ibid.*)

(5) Elias et Moyses colloquebantur ei, quia Evangelii gratia testimonium habet a Lege et Prophetis : in Moyse Lex, in Elia Prophetæ. (S. Aug., serm. 25, *De div.*)

(6) Unusquisque Christianus zelo domus tuæ comedatur. (S. Aug., *in Joan.* tract. 10.)

(7) Qui peccatori non porrigit manum, nec portat onus fratris sui, iste calamum quassatum confringit ; et qui modicam scintillam contemnit in parvulis, hic linum exstinguit fumigans. (*In Matth.*, lib. II.)

plutôt, par un zèle plein de douceur, d'exciter dans la lampe d'une âme qui paraît déjà éteinte, et qui ne jette plus que de la fumée au lieu de lumière, quelque étincelle de l'amour de Dieu pour la rallumer.

Mercredi.— *Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici : faisons y, si vous voulez, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et l'autre pour Elie.* « Comme il arrive, dit un Père, que celui qui éprouve la douceur de la vie céleste, se dégoûte de plus en plus des plaisirs qui l'attachaient à la terre, il ne faut pas nous étonner si saint Pierre, charmé de la gloire de son Maître, et comme transporté hors de lui-même, oublie tellement toutes les choses du monde, qu'il lui propose de demeurer où ils étaient, et même d'y dresser trois tentes : *Domine, bonum est nos hic esse : si vis, faciamus hic tria tabernacula* (8). » Quel est donc notre aveuglement, ou notre peu de foi, d'avoir une si grande tiédeur pour ce torrent de délices, dont la moindre goutte est capable d'enivrer l'âme (*Psal.* XXXV, 9); et d'être, au contraire, si ardents pour des biens aussi inconstants dans leur durée, qu'insipides dans leur possession, dont l'acquisition coûte tant de peines et la perte tant de regrets?

Cependant, dans la proposition que fait saint Pierre au Sauveur, les évangélistes saint Marc (chap. IX, v. 5) et saint Luc (chap. IX, vers. 33) remarquent qu'*il ne savait ce qu'il disait ;* « parce que, dit saint Jérôme, il avait tort de confondre le Maître et les serviteurs, et qu'en proposant d'ériger trois tentes, l'une à Jésus-Christ, l'autre à Moïse, et l'autre à Elie, c'était reconnaître une égalité qui ne convient qu'au Père, au Fils, et au Saint-Esprit (9), » ou, comme dit saint Augustin, parce qu'il ne connaissait pas que la loi, la prophétie et l'Evangile étaient réunis, et qu'il ne fallait pas les séparer (10).»

Disons encore, qu'*il ne savait ce qu'il disait*, en ce qu'il voulait demeurer sur le Thabor; et voilà ce que les évangélistes blâment en lui, et ce qui doit être la matière d'une importante instruction : pourquoi cela? c'est que le Fils de Dieu devait souffrir avant que d'être glorifié, et c'était même de la mort qu'il devait endurer à Jérusalem, qu'il s'entretenait avec Moïse et Elie; ainsi saint Pierre renversait l'ordre des choses, « puisqu'il ne faut point chercher sa félicité sur la terre, mais dans le ciel ; non point dans l'exil, mais dans la patrie (11).» Car, dit saint Paul, *nous n'avons point ici de ville permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir* (*Hebr.*, XIII, 14); vouloir donc demeurer sur le Thabor, quand il fallait suivre le Sauveur sur le Calvaire, c'était aller contre la fin qu'il s'était proposée; le détourner de souffrir et de mourir, et empêcher, ou du moins retarder la rédemption du genre humain ; c'était ne songer qu'à soi, et avoir déjà oublié ses frères qui étaient au pied de la montagne ; c'était enfin chercher le repos, la tranquillité et la joie, quand il était question de s'exposer à la peine, à la douleur et à la mort : et voilà en quoi saint Pierre ne savait ce qu'il disait, *nesciens quid diceret*, parce qu'il voulait jouir de la paix, avant que de l'avoir méritée par ses travaux.

Que si saint Pierre avait tort de vouloir rester sur le Thabor avec le Sauveur, Moïse et Elie, parce que la terre n'est point le lieu de repos, et que nous devons tendre sans cesse à notre terme, qui n'est autre que le ciel ; que si les joies mêmes dont le Seigneur comble quelquefois les justes dans cette vie, loin qu'il soit permis de s'y arrêter, ne doivent servir, au contraire, qu'à augmenter et à fortifier en eux le désir d'arriver à cette céleste patrie; que si, enfin, la disposition où doit être tout chrétien est celle où était l'Apôtre, quand il disait : *Je désire de mourir et être avec Jésus-Christ* (*Philipp.*, I, 23), *malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII, 24)! que dirons-nous donc de tant de chrétiens, lesquels, quand ils jouissent ici-bas de tout ce qui peut faire une félicité temporelle, s'il était en leur pouvoir de la fixer sur la terre, et de se la rendre éternelle, seraient capables de renoncer pour toujours à ces biens infinis et incompréhensibles *que le Seigneur a préparés à ceux qui l'aiment* (*I Cor.*, II, 9); que dirons-nous, dis-je, de ces sortes de chrétiens, sinon que ce sont des fantômes qui en ont le nom et l'extérieur, mais qui n'en ont ni le fond ni l'âme, puisqu'ils manquent absolument de foi, et qu'ils n'ont pas le premier degré de l'amour de Dieu? Comme la demande de Pierre était imprudente, dit saint Jérôme (*l. c.*), le Sauveur ne lui fait point de réponse; mais le Père répond pour le Fils.

Jeudi. — *Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse les vint couvrir, et il sortit de cette nuée une voix qui dit : C'est là mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection.* Ces nuées étaient ordinairement des marques sensibles de la présence de Dieu : « Quand il menace, comme sur la montagne de Sina (*Exod.*, XIX, 16 seqq.), dit saint Chrysostome (12), il fait voir une nuée

(8) Verum quia cum amplius quisque vitæ cœlestis dulcedinem degustat, eo amplius fastidit omnia quæ placebant in infimis, merito Petrus visa Domini majestate repente terrena obliviscitur, solis iis quæ vidit perpetuo delectatur adhærere. (Bed., hom. *in id. Evang.*)

(9) Si autem quæris tria tabernacula, nequaquam se vos cum Domino conferas, sed fac tria tabernacula, imo unum Patri et Filio et Spiritui sancto, ut quorum est una divinitas, unum sit et in pectore tuo tabernaculum. (Lib. III, *in Matth.*)

(10) Sed tria tabernacula quare quærebat, nisi quia unitatem Legis, Prophetiæ et Evangelii nesciebat. (S. Aug., serm. 25, *De div.*)

(11) Non est quærenda felicitas in terra, sed in cœlo, sed in patria. (S. Bern., serm. 6, *de Ascensione.*

(12) Quando minabatur, tenebrosam nubem ostendit, quemadmodum in Sina : hic vero quia non terrere sed docere volebat, lucida nebula videtur. (Hom. 57, *in Matth.*)

obscure; mais comme dans cette occasion il veut enseigner et non pas effrayer, celle qui paraît est lumineuse. » Afin qu'on ne puisse point douter de qui il est dit : *C'est mon Fils bien-aimé* ; Moïse et Elie disparaissent. C'est ce qui était déjà arrivé dans son baptême, quand ces mêmes paroles : *Hic est Filius meus dilectus* (*Matth.*, III, 17), furent entendues du ciel; car, de peur qu'on ne les appliquât plutôt à celui qui baptisait, qu'à celui qui était baptisé, le Saint-Esprit, pour déterminer cette voix à Jésus-Christ, descendit sur lui en forme de colombe, pour être comme le doigt de Dieu qui le désignât aux Juifs. La voix qui sort de cette nuée semblait s'adresser à saint Pierre, continue ce Père, car ne paraît-elle pas lui dire : Ne craignez point, Pierre, vous ne devez plus douter de la toute-puissance de mon Fils, lors même qu'il sera en croix, ni perdre l'espérance de sa résurrection : soyez assuré par la voix du Père; si le Père est tout-puissant, le Fils l'est aussi; si vous craignez encore, sachez que ce n'est pas seulement mon Fils, mais *un Fils dans lequel j'ai mis toute mon affection* ; que si je l'aime tendrement, ne craignez pas, personne ne perd ce qu'il aime; ne vous troublez donc point, vous ne pouvez l'aimer plus qu'il est aimé de son Père : non-seulement parce que *je l'ai engendré de toute éternité* (*Psal.* CIX, 3), mais parce qu'il m'est égal en toutes choses, et que nous n'avons l'un et l'autre qu'une même volonté : « C'est mon Fils, que la divinité ne sépare point de moi, que la puissance ne divise point, que l'éternité ne distingue point(13); » ce n'est point à vous à le retenir; mais c'est à vous à l'écouter et à le suivre : et « s'il veut subir le supplice de la croix, ne vous y opposez point (14); » écoutez ses instructions, et suivez-le dans toutes ses démarches.

Or, voilà en quoi consiste tout le bonheur de la créature et tout le devoir des chrétiens, à écouter le Sauveur, à le croire, et à le suivre. Il n'y a que deux maîtres dans le monde, qui enseignent une doctrine tout opposée, Jésus-Christ et le démon : ils ont l'un et l'autre leurs partisans : c'est à chacun de nous à s'examiner de bonne foi, pour savoir duquel des deux nous sommes les disciples : écoutons-nous Jésus-Christ? le croyons-nous? le suivons-nous? quand il nous dit qu'*il faut aimer son ennemi, faire du bien à celui qui nous fait du mal, tendre la joue gauche, quand on a reçu un soufflet sur la droite.* (*Matth.*, V, 44, 39.) L'écoutons-nous? quand il nous assure que, *Bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice* (*Ibid.*, 5, 10); que *Malheureux sont les riches* (*Luc.*, VI, 24); le croyons-nous? lorsqu'il s'enfuit de peur qu'on ne le fasse roi (*Joan.*, VI, 15); qu'il impose silence à ses disciples sur ce qui lui était glorieux (*Matth.*, XVII, 9); qu'il va au-devant de ses ennemis (*Joan.*, XVIII, 4), pour être pris et crucifié par eux; suivons-nous son exemple? Cependant, *si nous ne sommes pas avec lui, nous sommes contre lui*, nous dit-il lui-même (*Matth.*, XII, 30) : quelle affreuse conséquence à tirer, que n'étant pas les disciples du Sauveur, nous le sommes du démon; ayons en horreur, et prenons aujourd'hui une ferme et sincère résolution de l'écouter, de le croire et de le suivre; c'est le commandement que nous en fait le Père éternel par ces paroles, *Ipsum audite.* « Ecoutons celui que les mystères de la loi ont figuré, que les patriarches ont attendu, que les prophètes ont prédit : écoutons celui qui a racheté le monde par l'effusion de son sang, et qui a enchaîné le démon, et lui a enlevé ses dépouilles; qui a rompu le sceau du péché, et le traité de la prévarication (15). » Et quand nous l'aurons écouté, disons-lui, mais avec plus de vérité, ce que le peuple dit à Moïse, après qu'il lui eut exposé la loi de Dieu : Nous exécuterons fidèlement tout ce que le Seigneur a ordonné : *Cuncta quæ locutus est Dominus, faciemus.* (*Exod.*, XIX, 8.)

Il est *la voie, la* et *la vie.* (*Joan.*, XIV, 6.) Il est *la voie*, n'être pas à sa suite, c'est être dans l'égarement; il est *la vérité*, ne l'écouter pas, c'est être dans l'erreur; il est *la vie*, être séparé de lui, c'est être mort. « Le Fils de Dieu, dit saint Augustin, crie à tous les hommes pour les appeler de leurs égarements : *Je suis la voie;* il crie à ceux qui doutent encore, et qui n'ont pas une ferme foi : *Je suis la vérité;* enfin, il crie à ceux qui veulent aller à lui, mais qui se sentent fatigués : *Je suis la vie; personne ne va au Père que par moi* (16). » Ecoutons ce divin Maître, allons à lui, et disons-lui aussi courageusement que saint Pierre : *A qui irions-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle.* (*Joan.*, VI, 69.)

Vendredi. — *Les disciples ayant ouï cette voix, tombèrent le visage contre terre, et furent fort effrayés.* La frayeur qui renversa les disciples de Jésus, disent les interprètes, fut en partie causée de ce qu'ils reconnurent la faute qu'ils avaient faite d'entrer dans la proposition de saint Pierre, qui était fort de leur goût; et cet apôtre comprit tout d'un coup le tort qu'il avait eu de donner des conseils au Fils de Dieu, au lieu de l'écouter; et de vouloir le retenir sur le Thabor, quand il fallait le suivre sur le Calvaire.

(13) Quem a me non separat deitas, non dividit potestas, non discernit æternitas. (S. Leo, *in idem Evang.*)

(14) Quare si crucis patibulum sustinere vult, non contradicas. (S. Chrysost., Hom. *in Matth.*)

(15) *Ipsum audite*, quem legis mysteria prænuntiaverunt, quem prophetarum ora cecinerunt. *Ipsum audite*, qui sanguine suo mundum redemit, qui diabolum ligat et vasa ejus rapit, qui peccati chirographum et prævaricationis pacta dirumpit. (S. Leo, *in idem Evang.*)

(16) Clamat errantibus et viam quærentibus, *Ego sum via*; clamat dubitantibus, et non credentibus *Ego sum veritas*; clamat jam ascendentibus, sed laxatis et laborantibus, *Ego sum vita.* (Tract. 6, *in Joan.*)

Si cette faute, qu'on peut appeler l'effet d'un amour désordonné, est capable de faire tomber saint Pierre la face contre terre quand il la reconnut; quelle serait donc notre consternation, si en présence de notre Dieu nous examinions nos attachements et nos désordres.

Mais les apôtres furent d'ailleurs renversés : « Parce que, dit saint Jérôme, la fragilité humaine n'est point capable de soutenir l'éclat d'une gloire trop grande (17). » *Quel est l'homme*, dit l'Ecriture, *pour pouvoir entendre la voix du Dieu vivant?* (*Deut.*, V, 26.) Ah! si cette voix qui sort d'une nuée lumineuse, et qui dit : *Voici mon Fils bien-aimé* (paroles pleines de douceur et de confiance), est capable, cependant, de renverser les apôtres, qui peut donc exprimer de quel coup de foudre seront frappés *ceux qui verront le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté* (*Luc.*, XXI, 27), et qui entendront de sa bouche même ces paroles formidables : *Allez, maudits, au feu éternel, qui est préparé au démon et à ses anges* (*Matth.*, XXV, 41)? car, si la gloire de l'humanité du Sauveur fait un si grand effet sur ses disciples, comprenons, s'il se peut, celui que fera sur nous celle de sa divinité; et s'ils sont effrayés quand il cherche à relever leur foi, et à fortifier leur espérance; que sera-ce quand il se fera voir aux pécheurs dans le jour de sa colère, comme un Dieu irrité, dont la justice ne sera plus retenue ni balancée par sa miséricorde? Mais après que la grandeur de Dieu les a effrayés, une bonté toute divine vient les rassurer aussitôt.

Jésus s'approchant d'eux, les toucha, et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. « Les disciples du Sauveur étaient renversés par terre, et ne pouvaient se relever : voilà qu'*il s'approche d'eux* avec une douceur charmante, dit saint Jérôme, *et il les touche*, afin de dissiper leur crainte par cet attouchement, et de fortifier leurs corps faibles et languissants, *et il leur dit : Levez-vous;* il guérit par l'autorité de sa parole ceux qu'il avait relevés par la force de son bras : *ne craignez point;* il commence d'abord par chasser la crainte de leur cœur, pour répandre ensuite sa doctrine dans leurs esprits (18); » car sa loi est une loi d'amour et de charité qui ne peut subsister avec la crainte.

Belle figure des démarches de notre Dieu qui veut consoler et relever une âme que la vue et la considération de ses péchés, ou que les disgrâces et les chagrins de la vie ont fait tomber dans la langueur et dans l'abattement. *Il s'approche d'elle* aussitôt; *Le Seigneur*, dit le Prophète, *est proche de ceux qui ont le trouble et l'affliction dans le cœur.* (*Psal.* XXXIII, 19.) *Il la touche;* c'est-à-dire, qu'il se fait sentir à elle par les consolations les plus intimes; il soutient sa faiblesse, relève son espérance, et anime tellement sa confiance, que ce chrétien se trouve bientôt en état de dire au Seigneur avec le Prophète : *Je suis à vous, sauvez-moi* (*Psal.* CXVIII, 94); ou avec l'Apôtre : *Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi* (*Rom.*, VIII, 31)? *et il lui dit;* car il lui parle tantôt par la voix de ses ministres, tantôt par ses Ecritures, tantôt par un langage intérieur : *Levez-vous, et ne craignez point;* comme s'il lui disait : *Ne craignez point, parce que je suis avec vous* (*Isa.*, XLI, 10); relevez-vous de votre abattement, j'ai plus de force pour vous soutenir, que vous n'avez de faiblesse pour tomber; *Je suis venu non pour les justes, mais pour les pécheurs* (*Matth.*, IX, 13); non pour me réjouir avec ceux qui sont dans la joie, mais pour consoler ceux qui sont dans l'affliction.

Heureux ceux qui ne fuient pas, quand le Seigneur vient à eux; qui ne sont pas insensibles, quand il les touche par sa grâce; qui l'écoutent, quand il leur parle; et qui mettent en lui toute leur confiance, quand il leur ordonne de se lever, et qu'il les assure de ne point craindre : ils auront bientôt le sort des apôtres.

Samedi. — *Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul.* « Après que l'ombre de la loi et des prophètes qui avait couvert les apôtres de son voile a disparu, on trouve, dit saint Jérôme, la vérité de la loi et des prophètes dans l'Evangile et en Jésus-Christ (19). »

Tel est l'effet que produit la grâce du Sauveur dans un chrétien véritablement touché et converti : tant qu'il a été dans le péché, il voyait les honneurs, les richesses, les joies de ce monde, comme de solides biens, auxquels il croyait pouvoir s'attacher et s'arrêter; il faisait tout son bonheur d'en jouir, comme toute sa crainte était de les perdre : mais dès que le Sauveur l'a touché, toutes ces fausses idées disparaissent et s'évanouissent comme des songes : il lève les yeux, et il ne voit plus que le seul Jésus. Ne voir que Jésus! fut-il jamais un bonheur comparable à celui-là? c'est-à-dire être si dégagé de tout ce qui avait su nous plaire, que tous les objets de la terre ne soient plus capables de faire sur nous la moindre impression; regarder le Sauveur comme la fin de toutes nos actions; l'avoir toujours en vue, et n'agir plus que pour lui.

Il est des chrétiens si entêtés des biens de ce monde, qu'il n'y a que Jésus qu'ils ne voient point; parce qu'ils ne se servent jamais que des yeux du corps, et que semblables aux bêtes, ils les ont toujours penchés vers la terre et ne voient que ce qui est au-dessous d'eux : il en est d'autres, et l'on peut dire que c'est le plus grand nombre,

(17) Quia humana fragilitas conspectum majoris gloriæ ferre non sustinet. (Lib. III, *in Matth.*)

(18) Quia illi jacebant et surgere non poterant, ipse clementer *accessit, et tetigit eos*, ut tactu humorem fugat et debilitata membra solidentur; *dixitque eis : Surgite, et nolite timere* : quos manu levaverat, sanat imperio : *nolite timere*, primum timor expellitur, ut postea doctrina tribuatur. (S. Hier., lib. III, *in Matth.*)

(19) Quia postquam legis et prophetarum nubila discesserit, quæ velamento suo apostolos texerat, nihilque in Evangelio reperitur. (*In Matth.*)

qui voient le ciel et la terre; mais, comme la terre est plus proche d'eux, elle les frappe bien plus vivement que le ciel, qui en est plus éloigné. Il en est enfin qui ne voient que Jésus, et ce sont les justes qui, voyant tout des yeux de la foi, n'ont de désirs et de mouvements que pour les biens éternels: heureux si nous étions de ce nombre! mais comme ce qui nous empêche le plus souvent de voir Jésus, ce sont des nuages épais, qui, provenant de la corruption de notre nature, et étant excités par le feu de nos passions, se placent entre lui et nous, prions-le de les dissiper par la chaleur de sa grâce et de son amour, de répandre dans nous sa divine lumière, afin que nous ne voyions plus que lui, et qu'il soit le seul après lequel nous puissions marcher et que nous voulions suivre.

Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur dit : Ne parlez à personne de cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Saint Jérôme rend deux raisons pour lesquelles le Sauveur défend à ses apôtres de parler de ce qu'ils avaient vu : la première, « de peur qu'on ne crût pas ce mystère, comme étant trop sublime et trop élevé; » la seconde, « de peur qu'après une si grande gloire, la croix à laquelle il devait peu après être attaché, ne fût aux esprits grossiers un sujet de scandale (20). » Ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions :

La première, qu'il y a certains mystères dans notre religion, comme la grâce et la prédestination, dont il n'est pas à propos de s'entretenir devant le peuple; c'est embarrasser imprudemment l'esprit de ceux devant qui l'on parle de questions au-dessus de leur portée; c'est leur donner une viande qu'ils ne sont pas capables de digérer, et qui peut leur faire beaucoup plus de mal que de bien; c'est, en un mot, *ce livre écrit dedans et dehors, scellé des sept sceaux* (*Apoc.*, V, 1), et qui doit demeurer fermé : il y a un temps de dire les grandes vérités, et un temps de les taire : mais comme la charité doit être l'âme de toutes nos actions, nous sommes toujours obligés de nous proportionner à la capacité des faibles.

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est qu'il faut que la discrétion empêche principalement ceux qui n'ont point de mission, d'en parler devant les libertins et les impies, de peur qu'ils ne s'applaudissent mal à propos de leur prétendue victoire, n'en deviennent plus opiniâtres, et ne traitent nos mystères comme les Juifs et les Gentils traitèrent celui de la croix, *de scandale et de folie* (1 *Cor.*, I, 23); ainsi, par exemple, vous vous trouvez dans une compagnie composée d'impies et de libertins, mais d'ailleurs gens d'esprit, de naissance, de distinction; vous êtes seul, vous n'avez point d'autorité sur eux, vous n'avez peut-être pas la science nécessaire, vous manquez d'une certaine dignité qui peut donner du poids à vos paroles, et vous attirer du respect : dans ces occasions, parler de nos mystères, c'est les exposer à être profanés; reprendre ceux qui feront peu de cas de vos paroles, c'est vous faire mépriser inutilement, et ne ménager pas assez le caractère dont vous avez l'honneur d'être revêtu : renfermez donc votre zèle au-dedans de vous-même, retirez-vous à l'écart, et contentez-vous de gémir devant Dieu de leur erreur et de leur aveuglement.

Est-ce à dire que nous ne parlerons jamais de ces divins mystères, et que le mensonge triomphera toujours de la vérité? à Dieu ne plaise! ce que vous n'avez pas dû faire dans un temps, vous le ferez plus sûrement dans un autre; ce que vous n'avez pas dû tenter en public, vous le hasarderez en particulier : le Sauveur n'ordonne pas à ses disciples de taire toujours ce qu'ils avaient vu, mais d'attendre à en parler que *le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts.* C'est-à-dire, qu'il faut attendre une occasion favorable; tantôt une maladie, tantôt une disgrâce, tantôt la conversion de cet impie, tantôt la mort subite de ce libertin, tantôt enfin ces saints jours où l'on solennise nos plus augustes mystères, et où Jésus-Christ, mort et ressuscité, répandant sa grâce avec plus d'abondance, vous mettront en état de parler avec plus de fruit et de succès : c'est alors qu'il faut s'armer de tout son zèle, qu'il faut *presser* ce pécheur *à temps et à contre-temps, reprendre, supplier, menacer* (II *Tim.*, IV, 2); en un mot, mettre tout en usage pour gagner une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ.

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRANSFIGURATION.

Assumpsit Jesus Petrum, Jacobum et Joannem..... et transfiguratus est ante eos. (*Matth.*, XVII, 1, 2.)

Ce n'était pas assez que le Sauveur du monde fût Dieu et Homme tout ensemble, il devait d'ailleurs nous donner des marques certaines auxquelles nous puissions reconnaître sa divinité et son humanité : en effet, s'il ne nous avait paru que comme Dieu, il aurait bien pu nous prescrire de belles lois, mais elles n'auraient pas fait sur nous la même impression, que quand nous voyons qu'il les a pratiquées comme homme : s'il ne nous avait paru qu'homme, il aurait bien pu pratiquer toutes les vertus, mais il n'aurait pas été en état de leur donner tout le poids que l'autorité d'un Dieu leur a donné. Il fallait donc qu'il fût cette échelle mystérieuse qui devait unir le ciel et la terre (*Gen.*, XXVIII, 12), que son humanité le fît descendre jusqu'à nous, et que sa divinité nous fît monter jusqu'à lui : ainsi, après l'avoir vu comme homme souffrir les incommodités de la faim, il était à propos qu'il parût ensuite avec tout l'éclat et toute la majesté d'un Dieu, et c'est ce qui s'accomplit dans le mystère de la Transfigu-

(20) Ne et incredibile esset pro rei magnitudine, et post tantam gloriam apud rudes animos sequens crucis scandalum fieret. (Lib. III, *in Matth.*)

ration, sur le quel nous pouvons faire trois réflexions, ou plutôt trois demandes, d'où nous tirerons des conséquences qui sont comme autant de principes de la morale chrétienne : La première, pourquoi le Sauveur étant Dieu et Homme, il n'a pas paru dans tout le cours de sa vie mortelle avec le même éclat qu'il fait paraître dans sa transfiguration ; la seconde, pourquoi il entretient Moïse et Elie de sa Passion dans le moment de sa transfiguration ; la troisième enfin, pourquoi saint Pierre est repris de vouloir rester sur le Thabor, c'est-à-dire, dans le lieu de sa transfiguration.

1. C'est une vérité constante, qu'il ne faut pas regarder comme un miracle la gloire dont le Sauveur paraît revêtu dans sa transfiguration : mais qu'il faut plutôt considérer comme un prodige perpétuel, de ce que dans tout le cours de sa vie naturelle il n'a pas paru avec le même éclat : comme sa divinité était jointe à son humanité, elle lui aurait communiqué au dehors une majesté toute divine, si la puissance d'un Dieu ne l'avait renfermée au dedans ; ainsi, afin que son visage paraisse aujourd'hui brillant comme le soleil, il n'est question que de laisser les choses dans leur état, et que le Fils de Dieu paraisse naturellement ce qu'il est : « Car, dit saint Augustin, ce n'est pas la chair même du Sauveur qui brille aujourd'hui de gloire, mais sa divinité voilée des nuages de son corps (21). »

Que si vous demandez pourquoi le Sauveur n'a pas toujours voulu paraître aux yeux des hommes ce qu'il était ; c'est, dit saint Paul, que *Les Juifs ne l'auraient pas crucifié, s'ils l'avaient reconnu pour le Seigneur et le Roi de gloire.* (I *Cor.*, II, 8.) Le Sauveur fait donc un miracle pour obscurcir l'éclat de sa divinité, et pour ne se faire voir que comme homme, afin d'être pris et crucifié par les Juifs ; ce qui nous fait comprendre la nécessité qui nous est imposée en tant que chrétiens. 1° De dérober aux yeux du public les endroits qui nous distinguent le plus. 2° De ne rougir point de paraître ce que l'on est. 3° De chercher avec joie les opprobres et les souffrances.

Comme l'humilité est le fondement de toutes les vertus, la principale étude d'un chrétien devrait être d'éviter tout ce qui pourrait lui donner de la vaine gloire, et de chercher ce qui servirait à lui procurer des humiliations ; sans se mettre en peine de paraître aux yeux des autres riche ou pauvre, dans l'élévation ou dans la poussière, d'un sang noble ou d'un sang obscur ; puisque toutes ces choses sont indifférentes aux yeux de celui *qui a fait le grand et le petit* (*Sap.*, VI, 8), et auquel nous devons chercher de plaire uniquement. La seule estime de Dieu fait notre véritable grandeur, et nullement l'opinion des hommes, qui ne peut nous faire ni bien ni mal : *Pour moi*, dit l'Apôtre, *je me mets peu en peine d'être jugé par vous, ni par qui que ce soit* : « *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die.* » (I *Cor.*, IV, 3.)

Que nous sommes éloignés de ces sentiments ! car, qui est celui qui ne cherche pas à se montrer par son bel endroit ? si l'on a de l'esprit, on a souvent un empressement insupportable de le faire briller en toute occasion ; si l'on a quelque talent, on s'occupe uniquement à le faire paraître, et à le mettre dans tout son jour ; si l'on a du crédit et de la faveur, on s'en vante en tous lieux ; si l'on a des richesses, on s'en pare, et on les étale aux yeux du public : disons plus, si l'on a de la vertu, souvent on en perd tout le mérite, parce qu'au lieu de la cacher sous le voile de l'humilité, on fait toujours en sorte de la faire connaître à ceux qui pourraient l'ignorer.

C'est avec la même étude que nous cachons l'endroit faible qui est en nous : bien éloignés d'imiter le Sauveur, qui dans tout le cours de sa vie mortelle ne fait voir que son humanité, et ne paraît que sous le nom de *Fils d'un charpentier* (*Matth.*, XIII, 55), quoiqu'il fût Fils de Dieu. Quel soin, par exemple, ne prend pas cet homme de fortune, pour déguiser la bassesse de sa naissance ; cette femme, pour dérober à la connaissance des autres quelque défaut du corps ou du visage ; chacun craint de paraître ce qu'il est, et veut paraître ce qu'il n'est point : on ne s'occupe qu'à plâtrer et à colorer toutes les disgrâces et toutes les infortunes qui nous arrivent, et l'on peut dire que dans le monde, c'est un fard bien moins répandu sur les visages que sur les conditions et les états de la vie : moins on a de richesses et de biens, plus on en fait paraître au dehors, aimant mieux souffrir en secret les incommodités d'une pauvreté effective, et avoir l'extérieur d'une opulence imaginaire ; et pour vous en donner un exemple irréprochable, tout le monde se plaint de la difficulté des temps : vit-on cependant jamais plus de luxe et de magnificence dans les meubles et dans les équipages ; ne pouvons-nous donc pas assurer que chaque particulier sert ici de preuve à la vérité que nous avons avancée ?

Mais si l'on imite peu l'humilité de Jésus-Christ en ce qu'il ne veut point paraître dans tout le cours de sa vie avec la majesté d'un Dieu, et en ce qu'*il prend la forme de serviteur en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout son extérieur* (*Philipp.*, II, 7) ; nous pouvons assurer qu'on l'imite encore plus mal dans l'amour qu'il témoigne pour la croix et pour les souffrances. *Je dois être baptisé d'un baptême*, dit-il ; c'est-à-dire du baptême de mon sang, comme l'expliquent les interprètes ; *et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* (*Luc.*, XII, 50) ; pouvait-il mieux faire connaître le désir et l'empressement qu'il avait de souffrir et d'être attaché à la croix ?

Disons la vérité : le Seigneur fait un mi-

(21) Non ipsa caro splenduit, sed divinitas latens in corpore. (*De mir. Script. sacr.*, lib. III.)

racle continuel pour être crucifié et mourir pour nous : hélas ! s'il dépendait de nous de renverser l'ordre de la nature pour nous épargner la moindre douleur, quel est celui qui ne le ferait pas? Serons-nous donc toujours dans l'aveuglement de croire que parce que le Sauveur a satisfait et payé pour nous, nous n'avons plus de dettes à acquitter, et ne comprendrons-nous jamais, au contraire, qu'un des principes les plus certains de notre religion, c'est que nous devons copier ce divin modèle, *accomplir dans notre chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ* (*Coloss.*, I, 24); car il n'a souffert que pour nous en donner l'exemple, et pour communiquer à nos souffrances un mérite qu'elles n'auraient point sans cela, mais qu'elles ne peuvent manquer d'avoir dès que nous les joignons aux siennes.

2. La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est que le Sauveur dans sa transfiguration entretient Moïse et Elie de la mort qu'il devait souffrir en Jérusalem ; ce qui nous fait comprendre qu'une fortune trop éclatante serait trop dangereuse pour nous, si elle n'était tempérée par les entretiens et par la pratique de la mortification chrétienne.

« En effet, la trop grande prospérité et la trop grande adversité sont deux extrémités également à appréhender, et si fort au-dessus de la faiblesse de l'homme, qu'il ne peut pas, selon la belle expression de Tertullien, supporter longtemps ni l'une ni l'autre (22). » Il faut donc que l'idée des deux mystères que le Fils de Dieu joint toujours ensemble, sa gloire et sa croix, nous fasse modérer l'une par l'autre; car il ne nous propose de souffrir qu'afin de nous faire arriver à une gloire infinie ; et il ne nous propose cette gloire, qu'afin de nous encourager à souffrir : ainsi êtes-vous dans la joie et dans la prospérité? occupez votre esprit des souffrances du Fils de Dieu, et des mortifications auxquelles la qualité de chrétien vous engage indispensablement ; êtes-vous dans la tristesse et dans l'adversité? faites réflexion au mystère de sa transfiguration, et à la gloire qu'il vous a promise pour vous-même ; car, *son visage qui brille aujourd'hui comme le soleil*, nous avertit que *les justes brilleront de même dans la gloire de leur Père.* (*Matth.*, XIII, 43.) Tel est le contre-poids dont a besoin la faiblesse humaine pour ne point ou trop s'élever, ou trop s'abattre ; il faut modérer la trop grande prospérité par la vue de la misère humaine, et du néant des choses d'ici-bas; et il faut se soutenir dans la trop grande adversité par la réflexion de la gloire qui en doit être la récompense ; c'est l'avis que nous donne le Sage : *Ne perdez pas*, nous dit-il, *ni le souvenir du mal au jour heureux, ni le souvenir du bien au jour malheureux* : « *In die bonorum ne immemor sis malorum : et in die malorum ne immemor sis bonorum.* (*Eccli.*, XI, 27.)

3. Disons enfin que la faute que fit saint Pierre, en proposant au Sauveur de rester sur le Thabor, consistait en ce qu'il faisait aller la gloire avant les souffrances, et qu'il voulait être couronné avant que d'avoir combattu : c'est un renversement où chacun trouverait son compte, mais dont nous n'avons point encore d'exemple dans l'école du Fils de Dieu : si *son Père l'a élevé, c'est qu'il s'était d'abord humilié.* (*Philipp.*, II, 8, 9.) *Pourquoi est-il dit qu'il est monté*, écrit saint Paul aux Ephésiens, *sinon parce qu'il était descendu auparavant dans les parties les plus basses de la terre* (*Ephes.*, IV, 9.)? Il ne s'est pas voulu lui-même affranchir de cette règle générale : *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* (*Luc.*, XXIV, 26)? et il ne prétend pas en exempter qui que ce soit. « Ah ! s'écrie saint Grégoire, qu'est-ce que l'homme ne doit point souffrir pour lui-même, si un Dieu a tant souffert pour les hommes (23) ! » *Que si nous sommes enfants*, dit saint Paul, *nous sommes aussi héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui.* (*Rom.*, VIII, 17.) Les saints qui sont aujourd'hui dans le ciel ont tous marché dans le chemin que le Sauveur leur avait tracé : *Ils ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, sciés, éprouvés en toute manière; ils ont erré dans les forêts et dans les montagnes, se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre* (*Hebr.*, XI, 36-38) ; et après qu'ils ont été tourmentés ou par les mains des bourreaux, ou par leurs propres mains, *Ils se trouvent enfin élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints.* (*Sap.*, V, 5.)

Voilà donc l'ordre des choses qui ne sera jamais changé : il faut passer par les humiliations pour être élevé, souffrir pour être glorifié, combattre pour être couronné : c'est ce que le Sauveur nous fait connaître par le mystère de ce jour, il mène ses disciples avec lui sur une montagne fort élevée, et se transfigure devant eux, pour leur faire entendre qu'on ne peut parvenir à cette gloire que par les peines et les travaux ; et c'est ce que saint Jean nous dit bien clairement dans un livre rempli d'obscurité et de mystères : *Qui sont ceux qui sont vêtus de robes blanches? Ce sont ceux qui sont venus ici après avoir passé par de grandes afflictions, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.* (*Apoc.*, VII, 13, 14.)

Quelque constantes que soient ces vérités, elles entrent peu dans l'esprit, et n'entrent presque jamais dans le cœur des chrétiens, enchaînés qu'ils sont par les liens de leur cupidité : le seul présent les touche, et ils

(22) Est enim sicut malorum ita et bonorum quædam intolerabilis magnitudo. (*De patient.*, lib. I.)

(23) Quid itaque homo pro se pati debet, si tanta Deus pro hominibus pertulit. (S. Gregor., hom. 2, *in Evang.*)

veulent à bon compte jouir de la félicité de cette vie, dussent-ils renoncer absolument au bonheur de l'autre. Or le fruit du mystère que nous honorons, doit être de nous remettre dans l'ordre de Dieu; car, être transfiguré, c'est être véritablement changé; c'est être tout différent de ce qu'on était auparavant; c'est se sentir autant d'inclination à la libéralité envers les pauvres, qu'on en avait à la dureté; autant d'amour pour la vertu, qu'on en avait pour le vice; autant de penchant pour la mortification et les souffrances, qu'on en avait auparavant pour le plaisir et la mollesse : c'est, en un mot, vouloir commencer par souffrir des maux présents, dans l'espérance d'une gloire éloignée.

C'est à vous, Seigneur, à opérer ce changement en nous, vous êtes le Maître des cœurs, et vous les tournez comme il vous plaît; élevez les nôtres vers le ciel, et ne souffrez pas qu'ils soient toujours penchés vers la terre : faites naître en nous l'amour des choses d'en haut, pour nous dégoûter des vains plaisirs et des folles joies de ce monde; et faites que les rayons de votre gloire que vous nous permettez d'entrevoir dans le mystère que nous célébrons, pénètrent nos esprits et nos cœurs, pour nous soutenir dans les peines de la vie présente par la vue de cette félicité qui doit en être la récompense : en un mot, Seigneur, transformez-nous en vous par votre grâce, afin que nous méritions de l'être par la participation de votre gloire. Ainsi soit-il.

IIIe DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. XI, v. 14-26.

Ce fut dans Capharnaüm (la seconde année de la prédication du Sauveur) qu'arriva le prodige dont il est parlé dans cet Evangile. Sur quoi nous pouvons remarquer avec saint Jérôme, que « dans le miracle que le Fils de Dieu opère aujourd'hui corporellement, c'est à nous à reconnaître ce qui se passe dans la conversion de ceux qui croient en lui (24); » que dans les réponses qu'il fait aux Juifs, pour les tirer de leur aveuglement, c'est à nous à profiter ou des reproches qu'il leur fait, ou des instructions qu'il leur donne : et que dans la réprobation de ce peuple qu'il prédit sur la fin de cet Evangile, c'est à nous à craindre qu'en refusant comme eux de recevoir la grâce qui nous est offerte, ou la perdant souvent sitôt que nous l'avons reçue, nous n'ayons enfin un sort pareil au leur : car c'est à ces trois chefs que se réduit tout notre Evangile : 1° au miracle que fait le Sauveur, et à la maligne interprétation que les Pharisiens lui donnent; 2° à tout ce qu'il leur dit pour leur ouvrir les yeux, et pour adoucir leur haine et leur envie; 3° à leur réprobation qu'il prédit sous la figure du démon qui rentre dans la maison d'où il avait été chassé avec sept autres esprits plus méchants que lui.

Jésus chassait un démon qui était muet, et le démon étant sorti, le muet parla, et le peuple fut ravi en admiration. Comme le Fils de Dieu s'est proposé de détruire le règne du démon, tout son emploi a été de le chasser de tous les lieux où il l'a trouvé. Il l'a fait sortir des corps, il l'a chassé des âmes, et l'on peut dire de Jésus, non-seulement en ce jour, mais en tout temps : *Erat Jesus ejiciens dæmonium.* Telle a été son occupation continuelle, de chasser du monde *ce prince du monde* (*Joan.*, XII, 31), et tout le fruit qu'il attend de sa vie et de sa mort, c'est que nous travaillions de notre côté à empêcher qu'il ne rentre dans nos cœurs quand il en a été chassé, ou à l'en chasser promptement par sa grâce, sitôt qu'il y est entré par notre péché.

Le possédé de notre Evangile était non-seulement muet, mais aveugle, dit saint Matthieu (chap. XII, vers. 22) : c'est ainsi que le démon en use à notre égard, il nous aveugle, et il nous rend muets; il nous aveugle, pour nous empêcher de voir notre misère et notre malheur, et il nous rend muets pour nous ôter la faculté de nous en plaindre. *On croit de bon cœur pour obtenir la justice*, dit l'Apôtre, *et on confesse de bouche pour obtenir le salut.* (*Rom.*, X, 10.) Or, comme tout le but de l'esprit malin est de mettre un obstacle invincible à notre salut, il se rend maître de notre langue, de peur que par l'aveu sincère que nous ferions de nos péchés, nous n'en obtenions le pardon, suivant ces paroles de l'apôtre saint Jean : *Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre, et pour nous purifier de toute notre iniquité.* (I *Joan.*, I, 9.)

Toutes les fois donc que nous demeurons dans le silence, quand il faudrait le rompre; que la honte, la crainte, le respect humain sont cause que nous ne déclarons point nos péchés à celui qui a la puissance de les remettre, regardons-nous comme le possédé de notre Evangile que le démon avait rendu muet, *Et illud erat mutum.* « Car dans cet homme qui ne voyait point, et qui ne parlait point, nous avons une figure naturelle de ce monde corrompu qui ne voit et qui ne parle : c'est-à-dire, qui ne connaît point son Créateur, et ne lui rend aucune action de grâces; et nous devons comprendre par ce qui s'est passé visiblement dans un seul homme, ce qui doit se passer invisiblement dans tous (25). »

Que l'idée de cet état malheureux nous donne la force et le courage de nous pre-

(24) Quod et tunc carnaliter factum est, sed et quotidie completur in conversione credentium. (Lib. II, *in Matth.*)

(25) Oblatus est in uno homine cæcus et mutus, qui neque videbat, neque loquebatur, id est qui neque cognoscebat factorem suum, neque gratias illi agebat, ut quod visibiliter in uno homine agebatur, hoc invisibiliter fieri intelligeretur in omnibus. (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 29.)

senter au Seigneur, persuadés qu'il nous guérira, et que nous recouvrerons comme ce possédé l'usage de la vue et de la parole: *Curavit eum ita ut loqueretur et videret:* c'est ce changement qui fait l'admiration de tous ceux qui le voient, et qui doit servir, à notre égard, à réveiller notre foi : mais dans le temps que tout le peuple s'écrie : *N'est-ce pas là le Fils de David* (*Matth.*, XII, 22)?

Lundi. — *Quelques-uns dirent : C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons.* Funeste effet de l'envie, d'aveugler tellement les hommes, qu'ils ne s'aperçoivent pas même de la contradiction de leurs paroles. « C'est cette envie, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. V, cap. 21), dont les Pharisiens sont animés contre Jésus-Christ qui a suscité l'Ange superbe contre le premier homme, Caïn contre Abel, Esaü contre Jacob, les enfants de ce patriarche contre Joseph, Saül contre David. » — « Peut-on rien imaginer de plus insensé, dit saint Chrysostome; le Sauveur n'a pas seulement chassé les démons, mais il a guéri les lépreux, il a ressuscité les morts, il a apaisé les flots d'une mer irritée, il a remis par sa propre autorité les péchés des hommes, il leur a prêché la félicité éternelle; en un mot, il a ramené à son Père ceux qu'il a convertis : toutes ces choses sont-elles du ressort du démon? ou quand il pourrait les faire, le voudrait-il (26)? » Car les démons, continue ce saint docteur, ont-ils d'autre but que de nous éloigner de Dieu, que d'effacer de nos esprits toute idée de la vie éternelle.

Ici remarquons 1° que c'est tout le peuple qui criait : *Admiratæ sunt turbæ*, et que ce sont quelques particuliers qui ne veulent pas croire, *Quidam autem ex eis dixerunt :* et mettons cette différence entre les vérités qui sont d'une foi spéculative, et celles qui sont de pratique, qu'on doit suivre la multitude dans ce qu'il faut croire, et le petit nombre dans ce qu'il faut pratiquer; la raison est que, comme il n'en coûte rien à la cupidité pour croire, on est là-dessus ordinairement d'assez bonne foi; mais comme il faut se faire une violence continuelle pour obéir à ce qui nous est commandé, on voit souvent ce qu'on doit faire, on l'approuve, et ensuite on fait tout le contraire; quand donc il est question de croire, il faut croire avec la multitude; c'est la première grâce que le Seigneur fait à tous; et c'est principalement aux humbles à qui il ne manque jamais de la faire : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (*Jac.*, IV, 6.)

Reconnaissons 2° dans l'injustice des Pharisiens, qui disent que *c'est par Béelzébub que le Fils de Dieu chasse les démons*, le caractère de ces esprits médisants et calomniateurs, qui se scandalisent de ce qui devrait les édifier, et qui s'appliquent uniquement à donner un mauvais tour aux actions les plus saintes : « Parce qu'ils ne peuvent, dit saint Bernard, nier ce qui se fait à leurs yeux, ils blâment la manière dont on le fait, et le principe qui le fait faire (27). » Ce pécheur mène-t-il une vie tout opposée à celle qu'il menait auparavant? cet aveugle éclairé marche-t-il dans le chemin de la justice? ce muet dont la langue est déliée, raconte-t-il les louanges du Seigneur? ce possédé délivré de l'esclavage du démon, suit-il toutes les impressions de la grâce? au lieu d'y reconnaître *le doigt de Dieu*, et de dire avec le Prophète : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (*Psal.* CXVII, 23) : C'est pour arriver plus sûrement à ses fins, disent ces langues envenimées, que ce chrétien a pris une autre route; ce n'est pas Dieu, mais le démon qui a causé en lui ce changement. Cet autre fait-il de grandes aumônes? c'est, selon ces esprits malins, par vanité, par hypocrisie, ou pour restituer en public ce qu'il a volé en secret.

Or, pour vous faire connaître la grièveté de ce péché, il suffit de remarquer qu'il est directement opposé à la justice et à la charité. En effet, nous devons par les principes d'une équité naturelle, présumer l'innocence dans les choses douteuses, et ne soupçonner jamais de mal, quand nous ne voyons que les apparences du bien : cependant combien y en a-t-il qui interprètent en mal tout ce qui de soi est indifférent? disons plus, combien y en a-t-il qui, ne voyant que l'éclat de la vertu dans la conduite de telles et telles personnes, à qui il vaudrait mieux pour elles ôter la vie que la réputation, veulent y découvrir la laideur et la malice du vice : d'où vient cela? en voici sans doute une des principales raisons : on ne veut point croire autrui plus homme de bien que soi, et pour se consoler de ses faiblesses, on se persuade aisément que les autres n'en sont pas exempts : ainsi un débauché ne peut croire d'amitié honnête; un hypocrite, de vertu sincère; un ambitieux, d'humilité véritable; c'est à Dieu à sonder le fond des cœurs, il s'en est réservé à lui seul la connaissance, et c'est à l'homme une usurpation sacrilége que de vouloir porter ses lumières jusque-là.

Disons d'ailleurs que c'est *le propre de la charité de couvrir la multitude des péchés* (I *Petr.*, IV, 8); c'est-à-dire, que nous devons, autant qu'il est en nous, mettre un voile sur les péchés même publics, et en dérober la connaissance à ceux qui les ignorent; beaucoup plus sommes-nous obligés à ne pas révéler les péchés secrets. Mais après que quelques-uns eurent dit que le Fils de Dieu chassait les démons par le prince des démons :

Mardi.—*D'autres, pour le tenter, demandaient qu'il fit un miracle dans le ciel.* C'est

(26) Ipse non dæmonia ejecit tantum, verum etiam leprosos mundavit, mortuos dormientes excitavit, maris fluctus freno compescuit, peccata hominum potestate propria dimisit, æternam immortalitatis beatitudinem prædicavit, ac denique ad Patrem conversos adduxit, quæ omnia nec vellent nec possent dæmones facere. (Hom. 33, *in Matth.*)

(27) Quia opus negare non poterant, modum calumniantur. (*In Cant.*, serm. 27.)

bien tenter Dieu que de lui demander un miracle où il en est si peu de besoin. Ah! dit ici le vénérable Bède, vous demandez un prodige dans le ciel; mais quand le feu descendrait du ciel sur terre, ou quand vous entendriez éclater les tonnerres, que vous verriez la pluie tomber en abondance, comme il est arrivé à la prière de Samuel, ne rejetteriez-vous pas ces prodiges, et ne chercheriez-vous pas à les attribuer à des causes purement naturelles (28); et « puisque vous n'êtes pas convaincus aujourd'hui par les miracles que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de votre main, dont vous éprouvez l'utilité: que diriez-vous de ceux qui viendraient d'en haut, sinon que dans l'Égypte il y a eu des magiciens qui en ont fait de pareils (29)? »

Peinture naïve de ces prétendus esprits forts qui ne veulent rien croire, qui rejettent les vérités les plus évidentes, qui s'imaginent être plus éclairés que toute l'antiquité, qui demandent un miracle, non pour croire, puisque *Ceux qui n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ne croiraient pas davantage quand quelqu'un des morts ressusciterait* (*Luc.*, XVI, 31); mais pour se persuader qu'il leur manque quelque chose, et qu'ils peuvent, en attendant qu'ils voient plus clair dans une affaire de cette importance, ne prendre point de parti, et suivre toujours à bon compte le torrent de leurs passions.

Que ces incrédules apprennent que le Seigneur a voulu que son Eglise fût attaquée de toutes sortes d'ennemis, afin que dans la victoire qu'elle a remportée contre les uns, elle eût des armes toutes prêtes pour triompher des autres; et que le miracle subsistant de cette Eglise, *fondée sur la ferme pierre*, cimentée par le sang des apôtres et des martyrs, *contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais* (*Matth.*, XVI, 18), que ce miracle, dis-je, est plus que suffisant pour nous faire croire; qu'ils sachent enfin qu'on doit faire peu de cas des raisonnements qui ne sont appuyés que sur la corruption du cœur, et que la plus faible de toutes les ressources, c'est de se retrancher dans le doute en fait de religion, puisque douter de la foi, c'est n'en point avoir, et qu'ainsi attendre que cette foi vienne nous trouver dans notre déréglement, au lieu de la rechercher avec simplicité de cœur, et la demander avec humilité, c'est mettre autant qu'il est en nous un obstacle invincible à la recevoir.

Mais après avoir vu un effet de l'aveuglement et de l'envie des Juifs, appliquons-nous à examiner les moyens dont se sert le Sauveur pour les adoucir, et pour leur ouvrir les yeux, et à admirer comment par ses réponses il renverse ce qu'ils allèguent contre lui, et leur prouve même qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire ce qu'il fait.

MERCREDI. — *Car comme il vit leurs pensées, il leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et la maison divisée contre elle-même tombera en ruine. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il? cependant, vous dites que c'est par Béelzébub que je chasse le démon.* Sans doute que celui-ci est plus grand que Salomon : *Et ecce plusquam Salomon hic*, puisque ce prince avait seulement la connaissance de la vertu de toutes les plantes, et que le Sauveur connaît le fond et le dedans des âmes. Les Pharisiens croyaient que Jésus-Christ chassait les démons par le prince des démons, mais « comme ce soupçon était trop déraisonnable pour s'en expliquer devant le peuple, qui aurait pu l'improuver, ils se contentaient de se repaître de cette idée en secret. Or, l'on peut dire que la première preuve que le Fils de Dieu leur donne de sa divinité, c'est qu'il répond, non à leurs paroles, mais à leurs pensées : *Ipse autem ut vidit cogitationes eorum* (30), afin qu'ils ouvrent les yeux pour reconnaître la puissance de celui qui pénètre les secrets mouvements de leur cœur (31). » Mais de plus, pour détruire ce qu'ils disent, qu'*il chasse les démons par Béelzébub, prince des démons*, il leur répondit : *Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit.*

Voici le raisonnement du Sauveur : un royaume, quelque ferme et quelque assuré qu'il puisse être, se trouve en peu de temps renversé par des guerres civiles et intestines, où deux princes, qui prétendent en être chacun le roi, se servent de toutes les forces de l'Etat pour s'affaiblir et se détruire l'un l'autre. Mais si c'est *par Béelzébub, prince des démons, que je chasse les démons*, c'est encore bien pis; car ce n'est pas un ennemi qui se soulève contre son souverain, c'est, selon vous, le roi lui-même, Béelzébub, prince des démons, qui me prête volontairement des armes pour renverser son royaume, et le chasser de son trône. Le père de la ruse et de la finesse, l'ennemi irréconciliable du genre humain, entendrait-il ses intérêts, si c'était de son gré que je le chassasse du lieu où il se serait établi? quelle utilité lui en reviendrait-il? il ne cherche que la perte des hommes, il n'épargne rien pour s'en rendre le maître; que s'il me donne le pouvoir de le faire sortir du corps de celui sur lequel il avait un empire absolu, nous allons donc voir bientôt la fin de son règne, et ce sera

(28) « Il ne pleuvait jamais en Judée à la fin de juin, ni en juillet. » (EX S. HIER., *in Amos*, IV.)

(29) At tu qui calumniaris ea quæ oculis vides, manu tenes, utilitatem sentis, quid feceris de iis quæ de cœlo venerunt? unique respondebis et Magos in Ægypto multa signa fecisse. (BED., *in Lucam.*)

(30) Cum Pharisæorum suspicio irrationabilis esset, meum multitudinis non audebant eam divulgare, sed animo suo eam vertebant; unde dicitur : *Ipse autem ut vidit cogitationes eorum.* (S. CHRYS., hom. 45.)

(31) Non ad dicta sed ad cogitata respondit, ut compellerentur credere potentiæ ejus qui cordis videbat occulta. (S. HIER., *in Matth.*)

lui qui aura travaillé à sa destruction, ce qui n'est pas vraisemblable ; car le démon veut conserver son empire, et moi je veux l'abolir ; il n'est donc pas possible que nous nous entendions ensemble, que je sois en même temps son ami et son ennemi, ayant des intérêts tout opposés, et une morale toute différente ; et si je le chasse, il faut nécessairement que ce soit malgré lui, et par une vertu supérieure à la sienne.

Et si c'est par Béelzébub que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils ? C'est pour cela qu'ils seront vos juges. Remarquez ce terme, dit saint Chrysostome, *vos enfants ;* le Sauveur ne dit pas, « mes disciples ; » ou « mes apôtres, » de peur de choquer les Juifs, mais, vos enfants, ceux qui sont descendus de vous [car les apôtres avaient ce pouvoir par la puissance que le Fils de Dieu leur en avait donnée (*Matth.*, X, 8)]. Saint Jérôme entend par les enfants des Juifs, les exorcistes de cette nation, dont il est parlé dans les *Actes des apôtres* (chap. XIX, vers. 13), et qui, par l'invocation de Dieu, chassaient les démons : « Ainsi, dit ce Père, Jésus-Christ les presse, par cette sage interrogation ; vos enfants et moi, leur dit-il, faisons la même chose ; pourquoi y rechercher des principes différents ; et prétendre qu'ils agissent par la puissance de Dieu, et moi par celle de Béelzébub ? et pourquoi désapprouvez-vous en moi ce que vous approuvez en eux (32) ? » Vous ne blâmez donc ce que je fais que par la haine que vous avez contre ma personne ; mais sachez que *vos enfants*, qui sont mes disciples, *seront assis sur des trônes pour être vos juges ;* ils vous condamneront d'envie envers moi, et de blasphème envers Dieu ; ce seront des juges qui, pour vous convaincre d'injustice, n'auront qu'à compter les différents jugements que vous avez portés dans un même sujet.

Que cette injustice est commune encore aujourd'hui ! on ne juge point des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, mais telles que nos passions, qui se mettent entre nous et les objets, nous les font paraître ; toujours disposés à préconiser le crime dans celui que l'on aime, et à blâmer la vertu dans celui que l'on hait. On a *un poids et un poids, une mesure et une mesure, qui sont deux choses abominables devant Dieu* (*Prov.*, XX, 10) ; d'où il arrive que l'on blâme aujourd'hui ce qu'hier l'on approuvait, qu'on approuve aujourd'hui ce que l'on blâmera demain, ou plutôt qu'on approuve et qu'on blâme les mêmes choses dans le même temps, mais dans des personnes différentes : or sachons que nous mériterons d'être un jour condamnés de ce que nous nous serons conduits, non par les lumières de l'équité naturelle, ou par les principes de la morale de Jésus-Christ, mais de ce que nous nous serons laissé entraîner par le torrent de nos passions, ou par celles des autres : ce qui fait que nous changeons si souvent d'opinion, que nous rougirions de notre inconstance et de notre faiblesse, si nous faisions une sérieuse réflexion sur la variété de nos jugements ; mais voici la conséquence que le Fils de Dieu tire des raisonnements dont il s'est servi pour confondre les Pharisiens.

Jeudi. — *Mais si je chasse les démons par le doigt de Dieu, assurément le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous.* Voyez, dit saint Chrysostome, si l'on peut faire davantage pour apaiser les Juifs, et leur dessiller les yeux ? Car, le Sauveur veut se faire connaître à eux pour le Messie qu'ils attendaient, et leur fait entendre que celui que leurs prophètes avaient prédit était *au milieu d'eux, et qu'ils ne le connaissaient point.* (*Joan.*, I, 26.) Il n'appartient qu'à Dieu de répondre ainsi à la malice de l'homme par la magnificence de ses bienfaits.

Si je n'emploie, leur dit-il, pour tous les prodiges que j'opère que *le doigt de Dieu ;* c'est-à-dire l'esprit de Dieu, *assurément que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous :* examinez donc tous les miracles que je fais, semble-t-il leur dire, lisez toutes les prophéties, rapportez-les à mes actions, et vous verrez clairement que je suis le Messie qui a été prédit, que le règne du démon va être détruit, que celui de Dieu va commencer, et que l'entrée même en est ouverte aux fidèles qui ont la foi : il est venu jusqu'à vous, et il est au milieu de vous, *Regnum Dei intra vos est* (*Luc.*, XVII, 21) ; ouvrez les yeux, et vous n'aurez pas de peine à me reconnaître pour le Messie par tous les signes que je vous en donne. En vérité, pourrions-nous concevoir que les Juifs eussent été aveuglés jusqu'à ce point, si notre propre aveuglement ne nous servait à croire le leur, puisque, mille fois plus éclairés, nous sommes plus aveugles qu'ils n'ont jamais été.

Voici une nouvelle preuve que le Fils de Dieu leur donne, que s'il chasse les démons, ce n'est pas par le prince des démons, mais par le pouvoir qu'il a sur eux.

Lorsqu'un homme fort, étant bien armé, garde l'entrée de sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté ; mais s'il en survient un plus fort que lui, qui le surmonte, il enlèvera toutes ses armes dans lesquelles il se confiait, et partagera ses dépouilles.

Belle comparaison, qui nous fait connaître la victoire que le Sauveur a remportée sur le démon ; et que l'ayant lié et dépouillé, il est, par conséquent, plus fort que lui, et n'agit point de concert avec lui ; en effet, cet homme fort n'est autre que l'esprit malin, fort de notre faiblesse et de notre lâcheté, armé, non de fer, mais de la ruse et de la finesse, gardant l'entrée de sa maison, c'est-à-dire, faisant une sentinelle exacte, de peur qu'on ne lui ravisse une âme qu'il tient entre ses mains : mais voici que survient le Sauveur du monde, plus fort que

(32) Quod si expulsio dæmonum, inquit, in filiis vestris Deo, non dæmonibus, deputatur ; quare in me idem opus non eamdem habet causam ? (H m. *in Matth.*)

lui, puisqu'il l'a vaincu : il lui a ôté ses armes, en nous ôtant, par la morale qu'il nous a enseignée, les honneurs, les richesses, les plaisirs dont le démon se servait pour nous attaquer et nous vaincre; il a partagé ses dépouilles, en appliquant les hommes qu'il a arrachés au démon, à divers emplois pour la gloire du Seigneur et l'utilité de son Eglise; d'où il s'ensuit que le démon ne pourrait rien contre nous si nous n'étions nous-mêmes pour lui : « car, dit saint Augustin (serm. 197, *De tempore*), s'il est fort et armé, il est lié et enchaîné, et ne peut nuire qu'à ceux qui vont à lui. »

Mais, hélas ! nous allons le trouver, nous travaillons plus à notre défaite qu'il ne peut y travailler lui-même ; quand nous sommes dans ses fers, contents de les porter, nous ne songeons point à les rompre; et environnés des périls les plus grands, nous goûtons comme Jonas (chap. I, vers. 5) un doux et profond sommeil dans le fort de la tempête. Tel est l'état d'une âme que le démon possède en sûreté, dont il dissipe les remords, et étouffe les bons mouvements ; il lui donne une malheureuse tranquillité, par le moyen de laquelle elle semble, pour se servir de l'expression de l'Ecriture, *avoir fait un pacte avec la mort, et contracté une alliance avec l'enfer* (33). Craignons comme le plus dangereux de tous les maux, de tomber dans cette léthargie ; prions pour ce sujet le Seigneur de soulever notre péché contre nous (*Psal.* L, 5,), et de nous en faire sentir le poids et la grièveté, de peur que nous ne nous endormions dans le sein de la mort, mais prions-le, comme le prophète Jonas (I, 12), de nous jeter dans la mer, c'est-à-dire, de nous remplir des amertumes de cette vie, pour nous réveiller de cet assoupissement.

Vendredi. — *Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe.* C'est le dernier argument dont se sert le Fils de Dieu, pour convaincre les pharisiens qu'il ne chasse point les démons par Béelzébub, prince des démons: car c'est comme s'il leur disait : Bien loin que je sois d'intelligence avec lui, et que ma puissance relève de la sienne, c'est un ennemi avec qui je ne veux ni paix ni trêve ; nous sommes opposés en toutes choses, et je vous déclare qu'il faut prendre parti, et que *Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi.* Ainsi lisons-nous dans le III^e^ *Livre des Rois* (chap. XX, vers. 42), que Achab, roi d'Israël, fut puni pour avoir fait grâce à Bénadab, roi de Syrie, qui était la figure du démon. *Malheur au cœur double*, nous dit le Sage, *et au pécheur qui marche dans deux chemins.* (*Eccli.*, II, 14.) Malheur donc à ceux qui se rendant, pour ainsi dire, arbitres de ces deux ennemis, tâchent de trouver des ménagements par le moyen desquels ils font en sorte de les concilier tous deux.

Le démon, comme un usurpateur qui n'a nul droit légitime sur nous, est le premier à nous inspirer l'accommodement, et semblable à cette marâtre dont il est parlé dans l'Ecriture, il consent au partage : que ce chrétien, dit-il, ne soit ni à Dieu, ni à moi, mais qu'il soit divisé : *Nec mihi, nec tibi, sed dividatur* (III *Reg.*, III, 26) ; et n'est-ce pas le malheureux parti que prennent la plus grande partie des chrétiens qui se partagent et se divisent, qui détestent alternativement les péchés qu'ils ont commis et commettent les péchés qu'ils ont détestés ; le matin dans les temples, le soir aux spectacles ; aussi réguliers à se revêtir des dehors de la pénitence dans les jours que l'Église consacre au deuil et à la tristesse, qu'à donner dans les excès d'un plaisir défendu, dans les jours où le monde se livre tout entier à la joie; incapables de transgresser la loi de Dieu dans certains chefs, n'en faisant nulle façon dans d'autres; assez soumis pour obéir au Seigneur dans les choses que le cœur ne réclame point, toujours disposés à la révolte, s'il exige d'eux le sacrifice de la passion favorite ; en un mot, tâchant d'être à Dieu et au démon, et n'étant ni à l'un ni à l'autre, ou plutôt étant absolument au démon, dès lors qu'ils ne sont point entièrement à Dieu : *Qui non est mecum, contra me est* (34).

Mais s'il nous est permis d'approfondir la corruption du cœur humain, et de déterrer l'intérêt secret qui le guide dans ce partage, souvent même sans qu'il s'en aperçoive, voici ce qui nous en paraîtra. On ne donne pas dans tous les plaisirs d'une nature corrompue, parce qu'on craint d'être damné : on ne veut pas vivre conformément aux principes de sa religion, parce qu'on ne peut se résoudre à mener une vie tout opposée à ses inclinations ; ainsi on cherche un milieu qui, selon nous, nous met à l'abri de l'enfer, sans nous imposer aucune contrainte : pour ce sujet, on prend de la vertu l'éclat qui l'accompagne, et on en écarte toute la peine qui y est attachée : on ôte au péché ce qui en est de plus grossier, et on en conserve ce qu'il a de plus doux et de plus délicat, c'est-à-dire, qu'on redonne au cœur ce qu'on retranche aux sens, et que, par un raffinement de cupidité et d'amour-propre, on prétend jouir de toute la douceur de cette vie, et être encore en droit d'espérer à la félicité de l'autre.

C'est donc ici où animés du zèle d'Elie, nous pouvons dire à ces sortes de chrétiens : *Usquequo claudicatis in duas partes ? « Jusqu'à quand chancellerez - vous des deux côtés ? Si le Seigneur est votre Dieu, suivez-le; mais si c'est Baal, suivez-le : » Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum.* (III *Reg.*, XVIII, 21.) Ap-

(33) *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum.* (*Isa.*, XVIII, 15.)

(34) Non est ullus utli medius locus ut possit esse, nisi cum diabolo, qui non est cum Christo. (S. Aug., *De pecc. mort.*, lib. III, cap. 28.)

prenons qu'il n'y aura *que ceux qui se feront violence, qui raviront le royaume de Dieu* (*Matth*, XI, 12); que de *pécher contre un des commandements de la loi, c'est être coupable de transgression de tous* (*Jac.*, II, 10); que de *n'être point avec Dieu, c'est être contre Dieu;* que *n'amasser point avec lui, c'est dissiper*. Que veut dire ceci? sinon que dans toutes nos œuvres et nos actions il faut l'avoir toujours en vue, et qu'il doit en être le principe et la fin; notre Dieu est *un Dieu jaloux* (*Exod.*, XX, 5) qui ne nous tiendra compte que de ce que nous ferons uniquement pour lui.

Quand l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant du repos; et comme il n'en trouve point, il dit: Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti. Les Pères trouvent que dans la fin de cet Evangile le Sauveur prédit aux Juifs qu'ils tomberont dans cet aveuglement déplorable, et qu'ils deviendront l'objet de la haine et du mépris de toutes les nations. (S. Cyril., *in idem Evang.*) En effet, dit saint Jérôme, l'esprit impur est sorti des Juifs, quand ils ont reçu la loi; quand le Seigneur les a délivrés de l'esclavage de l'Egypte, et les a adoptés pour son peuple. Il s'en est allé par des lieux arides, cherchant du repos, lorsque chassé des Juifs, il a erré dans les solitudes des gentils: mais quand il a vu que les gentils eux-mêmes ont cru en Jésus-Christ et qu'il ne pouvait plus trouver de repos chez eux [car il n'en pouvait trouver que chez les méchants], il a résolu de retourner dans son ancienne maison: il l'a trouvée vide, ornée des vaines observations de la loi et des traditions des Pharisiens, et il y est rentré avec sept autres esprits plus méchants que lui: «Car, continue ce Père, les Juifs sont possédés aujourd'hui d'un bien plus grand nombre de démons blasphémant dans leurs synagogues contre Jésus-Christ, qu'ils ne l'étaient dans l'Egypte avant la connaissance de la loi, parce que c'est être moins coupable de ne pas croire celui qui doit venir, que de ne recevoir pas celui qui est venu (35). » De là vient que *ce dernier état est pire que le premier*; état que l'on ne peut assez déplorer, de voir les Juifs autrefois le *peuple chéri de Dieu*, aujourd'hui maudit de Dieu, ayant les Ecritures entre leurs mains, qui sont pour eux une lumière dont l'éclat les aveugle au lieu de les éclairer, *errants et vagabonds par toute la terre*, punis de la même peine dont fut puni Caïn après avoir tué son frère Abel, et *auxquels le Seigneur semble avoir mis un signe pour empêcher qu'on ne tue ce peuple* (*Gen.*, IV, 12-15), et qu'on ne l'abolisse, afin qu'il soit un monument éternel érigé à la vengeance et à la justice de Dieu.

Mais venons à notre instruction: pourquoi le démon est-il appelé esprit impur? n'est-il pas un esprit d'orgueil? oui, sans doute, mais il est aussi un esprit d'impureté; il nous pousse à ces deux vices, et l'on peut dire qu'il possède d'une façon toute particulière ceux dont il est le maître par la sensualité; on a beau le chasser d'une âme impure, il trouve toujours le moyen d'y rentrer: comme le corps est le plus souvent de son parti, il lui est aisé de conserver des intelligences avec lui, et de retourner dans la maison d'où il est sorti. Disons d'ailleurs que cet ennemi irréconciliable ne trouve son repos que dans le mal qu'il nous fait: «Envieux qu'il est de notre bonheur, notre perte est son gain, notre vertu fait son supplice (36);» il se fait une affaire particulière de rentrer dans le lieu d'où il a été chassé, parce que c'est pour lui une nouvelle gloire de triompher de nouveau de celui qui l'avait vaincu; ne nous y trompons donc pas, jamais nous n'avons plus à craindre les attaques du démon, que quand nous en avons été victorieux, et il nous vaincra à son tour, si nous sommes plus fiers de notre victoire, ou si nous sommes moins vigilants sur nous-mêmes. Notre ennemi, *comme un lion rugissant* (I *Petr.*, V, 8), dresse des piéges aux plus justes. Ne vous tenez point assurés, dit saint Jérôme (*Epist. ad Heliod.*), quand la mer paraîtra calme comme un étang, craignez les écueils, le danger ne paraît pas à cause que l'ennemi est caché, tendez les voiles, plantez la croix sur votre front; ce qui vous paraît une bonace est une véritable tempête; en veillant ainsi, dit Tertullien (*De cult. fem.* cap. 2), nous serons sauvés, et il n'y a que ceux qui sont en sollicitude pour leur salut qui puissent se croire en sûreté.

Si l'on demande comment le démon rentre dans la maison d'où on l'avait chassé, voici la raison que nous en pouvons rendre.

Samedi. — *Et y venant, il la trouve nettoyée et parée.* Saint Matthieu ajoute (chap. XII, vers. 44), qu'il la trouve vide: *Invenit eam vacantem:* telle est l'âme dans laquelle le démon rentre avec une telle facilité, qu'il n'est point dit qu'il ait livré aucun combat, une âme vide de Dieu, remplie d'elle-même, ornée de quelques vertus extérieures, qui a plus de soin de parer le dehors que d'enrichir le dedans, ayant l'approbation des hommes sans avoir l'estime de Dieu (37).

Or l'on peut dire que cet état est peut-être un des plus dangereux qu'il y ait pour le salut, quand, éblouis par l'éclat de quel-

(35) Multo enim nunc majori dæmonum numero possidentur, blasphemantes in synagogis suis Christum Jesum, quam in Ægypto possessi fuerant ante legis notitiam: quia aliud est venturum non credere, aliud eum non suscepisse qui venerit. (*In Matth.*, lib. II.)

(36) Invidus alienas jacturas suos quæstus existimat, et aliorum felicitatem miseriam suam arbitratur. (S. Chrys., *hom.* 42.)

(37) *Mundatam* scilicet a vitiis pristinis per baptismum, *vacantem* a bonis actibus, per negligentiam; *ornatam* simulatis virtutibus per hypocrisim. (Beda, *in Luc.*)

ques bonnes actions, nous nous croyons en sûreté, et que la conscience ne nous inquiète point par aucun remords, non que nous soyons innocents, mais parce que l'esprit, par ses raffinements, trouve le moyen de justifier mille péchés de fragilité et de faiblesse, dès que le cœur, par une longue et douce habitude, s'est fait une espèce de nécessité de les commettre. Comme on ne craint point d'être surpris, on ne veille point, et l'on n'est jamais sur ses gardes. Comme *on se croit riche et n'avoir besoin de rien, et que l'on ne se connaît pas pour être misérable, pauvre, aveugle, nu* (*Apoc.*, III, 17), on ne demande rien à Dieu. Au lieu d'*opérer son salut avec tremblement et avec crainte* (*Philipp.*, II, 12), on est toujours tranquille et assuré, et l'on vit ainsi dans cette tiédeur dont nous devrions tant appréhender les suites, après que le Sauveur nous a assuré qu'*il vaudrait mieux pour nous être chauds ou froids, puisque, si nous sommes tièdes, il nous vomira de sa bouche.* (*Apoc.*, III, 15, 16.)

Aveuglement terrible de l'homme ! de se croire en sûreté dès qu'il est sans remords, lorsque saint Augustin (*in Psal.* XLII) nous assure que chacun a sujet de demander au Seigneur qu'il n'entre point en jugement avec lui, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant Dieu ; que dis-je, lorsque l'Apôtre, qui vivait plus en ange qu'en homme, déclare *qu'encore que sa conscience ne lui reproche rien, il ne se croit pas justifié pour cela, parce que*, ajoute-t-il, *celui qui me juge est le Seigneur.* (*I Cor.*, IV, 4.) « Ce que nous croyons justice sera peut-être injustice quand il sera pesé à la balance de la justice divine, dit saint Grégoire; et ce qui paraît or à nos yeux, passe souvent pour de la boue aux yeux de Dieu (38). » C'est ce qui nous est représenté par ce qui arriva à Moïse, quand le Seigneur lui ordonna de mettre la main dans son sein, d'où il la tira pleine de lèpre (*Exod.*, IV, 6); belle figure, qui nous fait connaître que les actions qui semblent belles au dehors nous paraîtraient impures si nous en examinions le principe et l'intention ; mais ce qui doit nous donner une juste frayeur, ce sont ces dernières paroles de notre Evangile :

Alors il s'en va, et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et, entrant dans cette maison, ils y font leur demeure; et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Voilà ce qui est arrivé aux Juifs, ainsi que nous l'avons vu, et voilà surtout ce qui nous doit faire appréhender les suites funestes de la rechute. Perhé dont on ne peut bien connaître l'énormité qu'en faisant voir l'indignité avec laquelle le Seigneur est traité par celui qui, ayant éprouvé la douceur de la grâce, retourne encore une fois dans ses anciens désordres. « Ce chrétien, dit Tertullien, qui a goûté et de Dieu et du démon, semble avoir fait comparaison des deux, et, après un indigne parallèle, a jugé que celui-là était le meilleur, auquel il a mieux aimé être de nouveau ; ainsi, après avoir voulu satisfaire à Dieu par la pénitence de ses péchés, il satisfera au démon par une autre sorte de pénitence qui détruira cette première, et il deviendra d'autant plus odieux au Seigneur, qu'il se rendra plus agréable à son ennemi (39). » *Il lui eût été meilleur*, dit l'apôtre saint Pierre, *de n'avoir point connu la voie de la piété et de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue.* (*II Petr.*, II, 21.)

Mais si le péché de la récidive est si horrible par le mépris qu'on y témoigne pour Dieu, tremblons par la manière dont il le punit dès cette vie; car alors ce n'est plus un seul démon qui possède le pécheur, ce sont *sept autres démons* qui le poussent à une infinité de crimes, et qui entrent dans son âme pour y fixer leur demeure Par ces sept démons, les Pères entendent toutes sortes de vices (40). Et c'est ainsi que *le dernier état de cet homme devient pire que le premier.* Aussi le Sauveur, après avoir guéri le paralytique, lui dit ces paroles qui devraient nous faire prendre de sûres précautions contre ces malheurs de la rechute, en nous donnant une sainte frayeur : *Voilà que vous êtes guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis.* (*Joan.*, V, 14.)

SUR LA RECHUTE.

« Et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. (*Luc.*, XI, 26.)

Il n'est point dit que le démon ait eu besoin de livrer combat pour rentrer dans la maison d'où on l'avait chassé; et s'il prend avec lui sept esprits plus méchants que lui, ce n'est pas pour y rentrer, mais pour s'en assurer la possession, et pour empêcher qu'on ne l'en chasse de nouveau ; ce qui nous donne lieu d'examiner deux choses : la première, avec quelle facilité le démon rentre dans l'âme d'un chrétien ; la seconde, avec quelle difficulté on l'en chasse quand il y est une fois rentré.

1. Rien ne nous fait mieux connaître la facilité avec laquelle le démon rentre dans la maison d'où on l'avait fait sortir, que la manière dont il s'en explique : *Je rentrerai*, dit-il, *dans ma maison :* « *Revertar in domum meam;* » il ne parle point de faire d'apprêts pour y rentrer; il semble que sa volonté seule doive lui suffire, sa résolution est

(38) Sæpe justitia nostra ad examen divinæ justitiæ deducta injustitia est, et soraet in districtione judicis quod in æstimatione fulget operantis. (S. GREG., *in Job.*, lib. VI.)

(39) Comparationem videtur egisse qui utrumque cognoverit, et judicato pronuntiasse eum meliorem cujus se rursus esse maluerit : ita qui per deli torum pœnitentiam instituerat Domino satisfacere, diabolo per aliam pœnitentiæ pœnitentiam satisfaciet, eritque tanto magis perosus Deo quanto æmulo ejus acceptus. (*De pœnit.*, cap. 5.)

(40) Per septem malos spiritus universa vitia designat. (BEDA, *in Luc.*)

prise, et c'en est assez pour l'exécution de son dessein. Or nous pouvons assurer que la même chose se passe encore tous les jours, et que le démon, sans s'embarrasser de nos prétendues conversions, projette de rentrer dans sa maison : *Revertar in domum meam*, et qu'il y rentre avec la même facilité : d'où peut venir ce désordre, sinon du défaut de nos confessions? Comme cette matière est sans doute une des plus importantes de la morale chrétienne, faisons voir, par une exposition sensible de ce qui se passe tous les jours, la source et le principe du peu d'avantage qu'on retire des sacrements, en faisant voir les raisons pour lesquelles le démon, ou ne sort point de nos âmes, ou est toujours le maître d'y rentrer quand il le veut.

Que cherche-t-on dans la confession? à changer de vie, à retourner sincèrement à Dieu, à lui demander la grâce de rompre pour toujours les liens qui nous attachent à la créature, à détester les péchés que l'on a commis, et à prendre toutes les mesures nécessaires pour n'en commettre plus qui méritent d'être détestés? Point du tout, mais on y cherche à s'acquitter extérieurement des devoirs du chrétien, à convaincre les autres et à se persuader soi-même qu'on mène une conduite régulière, par l'exactitude avec laquelle on s'approche des sacrements; mais surtout l'on cherche à étouffer les remords de sa conscience, dont on ne veut point souffrir le reproche. Or, voici comment on parvient à se procurer cette tranquillité, qui est le but des désirs de tous les hommes : Nous sommes coupables de mille faiblesses, sur lesquelles nous gémissons volontiers, et que nous détestons d'assez bonne foi, et cette douleur apparente suffit pour nous persuader de la validité de notre confession et de la sincérité de notre contrition; mais il est un péché favori, l'enfant du cœur, la source de tous nos désordres, sur lequel on s'étourdit, dont tantôt on ne s'accuse que comme d'un péché de passage, au lieu de le faire connaître pour un péché d'habitude et invétéré (et voilà pourquoi on change de confesseur, parce qu'on ne veut pas changer de péché), tantôt même on le supprime tout à fait, soit qu'aveuglé en sa faveur on n'en voie point la difformité, quoiqu'elle frappe les yeux des autres; soit qu'on ne puisse se résoudre à confesser toujours un péché qu'on n'est point fâché d'avoir commis, et qu'on serait au désespoir de ne commettre jamais : ainsi, à force de se tromper et de tromper un confesseur, on fait tant, qu'on met ce péché au nombre des choses permises, ou du moins indifférentes; qu'on arrête des remords qui nous avaient inquiétés longtemps; qu'on se sait même bon gré de croire pouvoir faire en sûreté de conscience ce que d'autres plus éclairés que nous estiment ne pouvoir faire eux-mêmes sans crime; et dans le naufrage universel de nos péchés, c'est-à-dire dans nos confessions, on consent à les abandonner tous pour conserver celui que l'on aime uniquement : de même qu'un homme qui, se voyant près de périr, jette dans la mer tout ce qui peut soulager son vaisseau, quelque attache qu'il y ait d'ailleurs, pour se sauver et se conserver soi-même; d'où il est aisé de conclure qu'il n'est pas surprenant que le démon rentre si facilement dans la maison d'où il avait été chassé, puisqu'il y conserve des intelligences secrètes avec l'ennemi qui demeure toujours dans nous.

Voulons-nous que les sacrements nous soient utiles et que le démon ne rentre plus en nous quand il en est sorti, ou, pour mieux dire, qu'il sorte véritablement de nos âmes, il faut nous attacher principalement à détruire cette passion dominante : c'est une méchante herbe que nous ne devons pas seulement couper, mais qu'il faut arracher jusqu'à la racine; c'est une plaie qu'il ne faut pas prétendre renfermer; le mal est invétéré par une longue habitude, la corruption y est déjà, et il faut couper jusqu'au vif, autrement la gangrène s'y formera, et tôt ou tard gagnera jusqu'au cœur. En vain allègue-t-on la difficulté d'un pareil sacrifice; écoutons comme le Seigneur nous en parle : *Si votre œil droit vous est un sujet de scandale*, dit-il, *arrachez-le et jetez-le loin de vous, et si votre main droite vous est un sujet de scandale et de chute, coupez-la, et jetez-la loin de vous; car il vaut mieux perdre un de vos membres, que si tout votre corps était jeté dans l'enfer* (*Matth.*, XVIII, 8, 9); c'est-à-dire, suivant l'explication des Pères : Si cette personne vous porte au péché, vous fût-elle plus précieuse que votre œil droit, ou plus chère que votre main droite, il faut l'arracher, la retrancher, l'éloigner de vous (41); si vous êtes dans une condition qui, par elle-même, par votre incapacité ou par votre propre faiblesse, vous soit une occasion de péché, vous fût-elle absolument nécessaire pour vivre ou pour élever votre famille, il faut la quitter, *Projice abs te;* car, ne vaut-il pas mieux se faire ici-bas une violence passagère, que de souffrir dans l'autre vie des tourments éternels?

Tels sont les moyens dont nous devons nous servir pour empêcher le démon de rentrer dans nous; ajoutons que s'il y rentre aisément, on l'en chasse très-difficilement.

2. L'on peut apporter trois raisons pour lesquelles on chasse le démon avec plus de difficulté, après qu'il est rentré en nous, et qui doivent, par conséquent, nous faire craindre la rechute dans le péché comme le plus grand de tous les maux; savoir, que le péché en devient plus énorme,

(41) Hic magna opus est fortitudine; quod autem additum, *dexter*, ad augendam vim dilectionis habet : quidquid ergo ita diligis, ut pro dextro oculo habeas, si te scandalizat, si tibi impedimentum est ad salutem, *projice abs te.* (S. Aug., *Serm. Dom. in monte*, lib. I.)

la passion plus forte, le pardon plus difficile.

Le péché en devient plus énorme, et l'on peut dire qu'alors l'on est possédé d'un plus grand nombre de démons; l'on est coupable envers Dieu d'une ingratitude effroyable, *de mépriser ainsi les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longue tolérance* (*Rom.*, II, 4.) « Celui, dit saint Grégoire, qui ne quitte pas le péché qu'il a pleuré, devient beaucoup plus coupable qu'il n'était auparavant; il méprise le pardon qu'il a pu obtenir par ses larmes; il se roule, pour ainsi dire, dans une eau bourbeuse; et parce qu'il ne joint pas à ses pleurs la sainteté de vie, il rend ses larmes mêmes impures devant Dieu (42). »

Mais pour mieux connaître la grièveté de ce péché, il suffit de faire réflexion que, suivant l'ancienne discipline de l'Eglise, l'on ne recevait qu'une fois un pécheur à la pénitence canonique, non que les Pères ôtassent l'espérance du pardon à ceux *qui retournaient à leur vomissement*, comme parle l'Ecriture (II *Petr.*, II, 22), mais c'est qu'ils ne jugeaient pas qu'on les dût recevoir une seconde fois au remède ecclésiastique, dont ils avaient fait si peu de cas : on leur ordonnait de faire en secret une pénitence autant et plus rigoureuse que la première qui leur avait été inutile ; de la faire toute leur vie, et, en persévérant, d'espérer que Dieu leur pardonnerait et leur ferait miséricorde. *Rachetez vos péchés par les aumônes*, disait autrefois un prophète à un roi coupable (*Dan.*, IV, 24), *peut-être que le Seigneur vous pardonnera vos offenses.*

Que si le péché devient plus grand, la passion d'ailleurs en devient plus forte. Que chacun en juge par soi-même : quelle force la coutume n'a-t-elle pas sur nous, et quelle difficulté n'a-t-on pas à se défaire même des choses indifférentes, quand on s'en est fait une longue habitude? Mais quand ce sont certains attachements qui nous font un grand plaisir, ou, pour mieux dire, qui sont le seul que nous puissions prendre, comment exprimer la peine qu'il y a à s'en passer? C'était, dit le grand Augustin (*Confess.*, lib. VIII, cap. 5), cette suite de corruption et de désordres, qui, comme autant d'anneaux entrelacés les uns dans les autres, formait cette chaîne avec laquelle mon ennemi me tenait captif dans une cruelle servitude : j'avais bien une volonté de vous servir avec un amour tout pur, et de jouir de vous, mon Dieu, en qui seul je trouve une joie solide et véritable ; mais cette volonté nouvelle qui ne faisait que de naître, n'était pas capable de vaincre l'autre qui s'était fortifiée par une longue habitude dans le mal.

Quel est donc notre aveuglement de croire que nous ne pouvons pas aujourd'hui nous défaire d'un péché qui ne fait que de naître, mais que nous nous en déferons quand il aura crû et vieilli en nous, et avec nous! car c'est comme si l'on disait, je ne puis pas lever un poids de vingt livres, mais j'en lèverai bien un de cent ; je ne puis pas rompre la chaîne qui m'arrête, mais je la briserai quand elle sera dix fois plus forte.

Ajoutons que la rechute rend le pardon beaucoup plus difficile, parce que Dieu nous ayant donné une infinité de fois grâces sur grâces, il peut arriver qu'en ayant abusé pendant tant de temps, le mépris que nous avons fait de la dernière qu'il nous a faite, *a rempli notre mesure.* (*Matth.*, XXIII, 32.) Craignons donc de mourir à la grâce, quand le Seigneur nous a ressuscités de la mort du péché; et de recevoir le démon dans nos âmes, après qu'il en a été chassé. Prenons autant de mesures pour en empêcher l'entrée, qu'il en prend pour n'en plus sortir; il vient avec sept autres démons, résistons-lui avec les sept dons du Saint-Esprit. Que si nous avons le malheur de retomber, servons-nous de notre rechute pour nous relever avec plus de courage, et pour marcher avec plus de précaution : défions-nous de nous-mêmes, après avoir éprouvé tant de fois notre faiblesse, et fuyons avec soin les lieux et les personnes qui ont occasionné notre récidive dans le péché.

Mais, comme nous avons affaire à un ennemi qui veille toujours pour nous perdre, souvenons-nous que nous redeviendrons infailliblement ses esclaves, si nous ne sommes pas aussi soigneux à nous défendre contre lui, qu'il est ardent à nous attaquer ; veillons donc pour empêcher toute surprise, prions pour demander du secours, *Revêtons-nous des armes de lumière* (*Rom.*, XIII, 12) contre cet esprit de ténèbres, travaillons sans cesse à l'édifice de la Jérusalem céleste, qui est le seul ouvrage que nous devons achever ici-bas, malgré tant d'ennemis qui s'y opposent ; semblables à ces vaillants hommes qui, travaillant à relever les murailles de Jérusalem, tenaient la truelle d'une main et l'épée de l'autre, pour empêcher qu'on ne pût détruire un ouvrage qu'ils avançaient tous les jours : *Una manu sua faciebat opus, et altera tenebat gladium* (II *Esdr.*, IV, 17) : en un mot, postons-nous à l'entrée de cette maison, c'est-à-dire à la porte de notre âme, dans laquelle notre ennemi veut rentrer, *armés du bouclier de la foi* (I *Thess.*, V, 8), comme le chérubin armé d'un glaive de feu à la porte du paradis, pour en interdire l'entrée à notre premier père, quand le Seigneur l'en eut chassé après son péché. (*Gen.*, III, 24.)

Seigneur, nous confessons notre faiblesse devant vous, nous manquons de force pour résister à un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il ne nous demande que ce que nous avons dessein le plus souvent de lui donner; nous vous appartenons par le droit

(42) Qui admissum peccatum plangit nec tamen deserit, pœnæ gravioris culpæ se subjicit, quia et ipsam quam flendo veniam potuit impetrare contempsit, et quasi in lutosa aqua seipsum volvit : quia dum fletibus suis vitæ mundiliam subtrahit, ante Dei oculos, sordidas etiam lacrymas facit. (*Pastor.*, p. III, admon. 31.)

de la création et par celui de la rédemption; notre ennemi est le vôtre, venez donc défendre vous-même ce qui vous appartient si légitimement, *Levez-vous pour venir à notre secours* (*Psal.* XXXIV, 2), et la victoire nous est assurée, si vous prenez les armes à la main : sans vous nous ne sommes qu'une légère poussière que le vent emporte, et nous ne pouvons manquer d'être vaincus ; avec vous, nous sommes forts comme des lions, et nous serons toujours victorieux; et c'est ainsi qu'*après avoir bien combattu et achevé notre course, nous recevrons la couronne de justice que vous donnerez comme un juste Juge à tous ceux qui auront été fidèles à votre grâce.* (II *Tim.*, IV, 7, 8.) Ainsi soit-il.

IV[e] DIMANCHE DE CAREME.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. VI, v. 1-15.

Si la faiblesse de l'homme n'était pas telle qu'il s'accoutume peu à peu aux prodiges les plus extraordinaires, jusqu'à n'en être plus touché quand il les voit tous les jours, ou si sa foi était plus vive qu'elle n'est, l'Eglise n'aurait pas besoin pour la réveiller, de nous remettre aujourd'hui devant les yeux ce miracle dont il est parlé dans cet Evangile, qui se passa sur la fin de la seconde année de la prédication du Sauveur, quelques jours avant qu'il fît sa troisième Pâque.

En effet, dit saint Augustin, le gouvernement du monde est un miracle bien plus grand que celui par lequel le Sauveur rassasia cinq mille hommes de cinq pains ; cependant, personne n'admire le premier de ces deux miracles, et on admire le dernier, non qu'il soit plus grand que l'autre, mais parce qu'il est plus rare. Celui-ci a donc été présenté à nos sens pour élever notre âme, et il a été exposé à nos yeux pour exercer notre esprit : « Mais ce n'est pas encore tout ce qu'il y a à considérer dans les miracles de Jésus-Christ : demandons-leur, continue ce Père, ce qu'ils ont à nous apprendre du Fils de Dieu ; car ils ont leur langage, et ils parlent à ceux qui les entendent. Comme Jésus-Christ est la parole de son Père, toutes les actions de cette parole incréée sont elles-mêmes autant de paroles qui disent beaucoup à ceux qui veulent les écouter (43). » Appliquons-nous à les entendre, et tâchons de tirer des actions et des paroles du Fils de Dieu, une instruction qui puisse servir à l'édification de nos âmes, et à la réformation de nos mœurs.

Jésus s'en alla ensuite au delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade. Hérode ayant fait mourir Jean-Baptiste (*Matth.*, XIV, 10), les disciples en portèrent la nouvelle au Sauveur du monde, et aussitôt il quitta la Judée, et s'en alla en Galilée, pour instruire ses apôtres par son exemple de ce qu'il leur avait déjà enseigné par ses paroles : *Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre.* (*Matth.*, X, 23.)

Le chrétien, par la grâce et la vertu de l'Esprit-Saint, doit être ferme et courageux dans le péril; mais il doit l'éviter avec prudence, et se défier toujours de sa faiblesse : « Car, dit saint Augustin, si celui qui est sûr de soi craint, c'est à nous à craindre dans les dangers, quelque fermeté que nous sentions dans nous-mêmes (44). — Nous devons, dit encore ce Père, suivre toutes les règles de la prudence chrétienne, pour éviter les périls qui nous menacent, quand Dieu même se déclare ouvertement pour nous (45). »

Le Fils de Dieu va d'ailleurs en Galilée pour céder à l'envie et à la violence de ses ennemis, et pour empêcher que Hérode déjà coupable d'un homicide, ne le soit encore d'un second. (S. Hier., lib. II, *in Matth.*) « Car de même qu'une flèche qui va frapper contre un corps solide, retourne avec impétuosité contre celui qui l'a décochée, et s'arrête au contraire tout d'un coup, quand elle en trouve un qui ne lui fait aucune résistance : aussi pouvons-nous dire que nous irritons de plus en plus les esprits de nos ennemis, en leur résistant, et que nous amollissons, pour ainsi dire, leur fureur en leur cédant (46). »

Mais l'instruction principale que nous devons tirer de la sortie du Sauveur d'un lieu où il avait opéré quantité de miracles, et dont ses ennemis faisaient si peu de cas, qu'ils venaient de mettre à mort son précurseur, c'est de craindre que, méprisant comme Hérode les ministres que le Sauveur nous envoie pour nous reprendre de nos vices, ou qu'étouffant les remords et les bons mouvements qui sont les moyens dont il se sert pour nous avertir de quitter nos péchés, et *de préparer les voies du Seigneur* (*Luc.*, III, 4), qui veut venir à nous, il ne s'en éloigne pour toujours, et n'y revienne jamais. Bien loin que le zèle du peuple se ralentisse par la retraite du Sauveur, et par la mort du Précurseur, il s'augmente de plus en plus. Jésus-Christ se retire.

Lundi. — *Et une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades.*

Etrange changement qui est arrivé dans la religion du Sauveur! Dans le temps qu'elle ne faisait que de naître, c'étaient des milliers

(43) Nec tamen sufficit hæc intueri in miraculis Christi. Interrogemus ipsa miracula quid nobis loquantur de Christo ; habent enim linguam suam; nam quia Christus Verbum Dei est, etiam factum Verbi Verbum nobis est. (S. Aug., tract. IV, *in Joan.*)

(44) Quod si ille qui de se securus est timeat, tu time in periculis, licet animum in te sentias.

(45) Hic ostenditur omnia fieri debere consilio, ad evitanda quæ adversa sunt, etiam cum Deus apertissime adjuvet. (*In Exod.*, quæst. 49.)

(46) Et quemadmodum sagittæ in durum aliquod signum immissæ magno impetu huc illuc dispergantur, mollius vero asseculæ figuntur et desinunt, ita et maledicos et feros repugnando magis exasperamus, cedendo mitigamus facile, et eorum mollimus insaniam. (S. Chrys., hom. 4, *in Joan.*)

d'âmes qui étaient à sa suite, *Sequebatur eum multitudo magna;* aujourd'hui qu'elle est répandue dans tout l'univers, tous l'abandonnent pour suivre le parti de ses ennemis. Celui-ci vit sous l'esclavage du monde; celui-là sous l'empire d'une idole de chair, à qui il sacrifie tous les moments de sa vie : l'un poussé du désir de s'élever, ne connaît que le seul chemin qui le peut faire arriver à son but; l'autre ne s'occupe qu'à grossir son revenu, et à augmenter sa fortune : *toute chair semble avoir corrompu sa voie* (*Gen.*, VI, 12); il n'est personne qui marche dans les sentiers de la justice, à peine en trouve-t-on un qui fasse le bien : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* (*Psal.* XIII, 1.) D'où vient ce changement? C'est que les disciples du Sauveur avaient de la foi pour celui à qui ils voyaient faire des miracles, et de l'amour pour celui qui guérissait leurs maladies, et que nous n'avons ni amour ni foi pour Jésus-Christ. Cependant, n'est-ce pas le même Dieu que notre religion nous engage de suivre? pouvons-nous douter des miracles qu'il a faits? pouvons-nous ignorer qu'il nous a guéris des maladies les plus dangereuses et les plus mortelles? Ainsi, ne le suivre point, c'est être coupable de la plus noire ingratitude qui fut jamais.

Que la fidélité de ce peuple nous serve à animer notre foi, et à échauffer notre amour; allons à lui, et disons-lui ce que l'apôtre saint Pierre lui disait avec tant de confiance : *Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux.* (*Matth.*, XIV, 28.) *Si c'est vous*, c'est-à-dire, *augmentez ma foi* (*Luc.*, XVII, 5) pour vous reconnaître, faites-moi sentir qu'il n'est point de plus grand bonheur que celui de vous suivre, soutenez-moi par votre grâce (47); le torrent du monde m'entraîne, tendez-moi la main comme à votre apôtre, autrement j'enfoncerai dans la mer orageuse de ce monde; mais avec votre amour et votre secours, je foulerai aux pieds toutes les vanités du siècle, et je marcherai sûrement dans les plus grands périls : *Domine, si tu es, jube me ad te venire super aquas.* Le Sauveur se retira du grand monde qui le suivait.

Et il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples; or, le jour de Pâques, qui est la grande fête des Juifs, était proche. Pourquoi le Sauveur semble-t-il fuir ceux qui le suivent? Il monte sur la montagne, et il laisse au pied le peuple qui le suit : c'est sans doute pour apprendre à ceux que leur état engage dans le commerce et le tumulte du monde, à se retirer de temps en temps dans la solitude pour recueillir par la prière un esprit que les grandes affaires dissipent toujours : car il arrive souvent que dans les conditions éclatantes et laborieuses, à force d'être occupé des choses temporelles, le temps manque entièrement pour les spirituelles; l'on passe toute sa vie à être aux autres, sans avoir été un moment à soi; et l'on meurt malheureusement trop connu de tout le monde, sans s'être jamais connu.

Le Sauveur étant sur la montagne, s'assit avec ses disciples : ce qui nous fait comprendre que c'est dans la retraite que l'esprit, après avoir été agité du tumulte et des embarras du monde, goûte avec son Dieu un repos ignoré des gens du siècle, et qu'on peut regarder comme le plus grand et le plus sensible plaisir de la vie : ainsi, le Fils de Dieu assis sur la montagne avec ses disciples, est une belle figure de la situation et de la tranquillité d'une âme attachée au service et à la suite de son Dieu.

Nous ne le savons que trop, et l'expérience nous en convainc tous les jours : dans quelle agitation ne passe-t-on pas sa vie, tant que l'on vit sous le règne et l'esclavage de ses passions? si l'avarice vous domine, vous donnez-vous un moment de repos, et ne passez-vous pas les jours et les nuits à parcourir la terre, et à traverser les mers pour acquérir des biens qui vous possèdent bien plus que vous ne les possédez? si l'ambition vous dévore, tous les mouvements que vous vous donnez au dehors pour vous élever, ne sont qu'une faible image des agitations du dedans; et les plus fortunés qui passent leur vie à monter toujours, ne laissent pas de voir avec chagrin qu'il leur reste encore bien du chemin à faire pour arriver au but de leurs désirs : au contraire, une âme attachée à son Dieu, qui n'aime que lui, qui ne veut que ce qu'il veut, est toujours tranquille et contente, sans désirs ni passions qui l'alarment ou qui l'inquiètent; elle se repose dans le sein de son Créateur; elle participe, pour ainsi dire, à son immutabilité, puisque tous les changements qui se passent autour d'elle, ne sont point capables de lui causer le moindre mouvement; et dans le temps que ceux qui regardant avec des yeux charnels ce fidèle, s'imaginent mal à propos qu'il manque de tout, parce qu'il sera privé quelquefois des biens de la terre, ce chrétien au contraire, élevé par sa foi au-dessus des biens d'ici-bas, *comme n'ayant rien et possédant tout* (II *Cor.*, VI, 10), se trouve en état de dire avec le Roi-Prophète : *Pour moi, je suis au milieu de l'abondance, et ma félicité durera toujours.* (*Psal.* XXIX, 7.) C'est donc ici où nous pouvons adresser au Seigneur ces paroles dont la reine du Midi se servit autrefois en parlant à Salomon : *Heureux sont ceux qui sont à vous; heureux sont vos serviteurs qui sont sans cesse devant vous et qui écoutent votre sagesse.* (III *Reg.*, X, 8.)

MARDI. — *Jésus levant les yeux, et voyant qu'une foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où achèterons-nous assez de pain pour donner à manger à tout ce monde? Jésus*

(47) Amas Deum, ambulas supra mare, sub pedibus est timor sæculi; cum ergo fluctuat cupiditate cor tuum, ut vincas cupiditatem tuam, invoca Christi divinitatem, porrigit Dominus manum. (S. Aug., *in Matth.*, serm 13.)

lève les yeux pour considérer tout ce peuple. Heureux celui qui, à l'exemple du Sauveur, loin de détourner ses regards de dessus ceux qui sont dans le besoin, les tient sans cesse attachés sur eux, puisque sa foi lui fera reconnaître Jésus-Christ dans les pauvres, et qu'alors convaincu que le Seigneur mettra sur son compte tout ce qu'il fera pour eux, il ne manquera pas d'acheter un royaume éternel avec des biens corruptibles et temporels. *Et Jésus ayant vu cette foule de peuple, demanda à Philippe, d'où ils pourraient acheter assez de pain pour les rassasier.*

Saint Chrysostome rend cette raison de la demande du Sauveur : « C'est, dit-il, afin que l'on reconnût le besoin et la nécessité des aliments, et qu'on fût plus certain de la vérité du miracle (48).»

Saint Jérôme en rend une autre : c'est, dit ce Père, pour en faire remarquer à ses disciples toutes les circonstances, afin que dans la suite ils se confiassent entièrement à sa providence, *ut divinæ providentiæ magis fiderent ;* ou « pour nous apprendre, dit encore ce Père, qu'avant d'entreprendre quelque ouvrage que ce soit, il est bon d'en conférer même avec nos inférieurs et avec ceux principalement avec qui nous avons à vivre (49). » Si l'on en usait ainsi, l'on ne ferait pas tant de fautes que l'on en fait : disons d'ailleurs que cette condescendance pour ceux qui sont au-dessous de nous est une voie sûre pour nous attirer leur affection et leur confiance ; et que cette intelligence du chef avec les membres, est infiniment propre à maintenir les esprits et les cœurs dans une parfaite union. Ainsi voyons-nous que David, tout roi et tout prophète qu'il était, fit assembler les grands de son Etat, pour savoir d'eux s'ils jugeaient à propos de ramener l'arche à Jérusalem : *Et ait ad omnem cœtum Israel : Si placet vobis, et reducamus arcam Domini ad nos.* (I *Paral.*, XIII, 2, 3.)

L'évangéliste rend encore une raison pourquoi le Sauveur demande à Philippe, d'où ils pourraient acheter assez de pain pour nourrir tout ce peuple.

Mais il faisait cela pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il devait faire. Comme les apôtres étaient encore grossiers, *et tardifs à croire* (*Luc.*, XXIV, 25), le Sauveur cherchait dans toutes les occasions à éprouver leur foi ; il interroge Philippe, qui paraissait avoir besoin plus que les autres d'être instruit, et cet apôtre deviendra un de ses disciples les plus éclairés, puisqu'on le verra confesser hautement la consubstantialité du Fils par ces paroles : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* (*Joan.*, XIV, 8)

Le Sauveur voulait donc par cette interrogation rendre ses apôtres attentifs au prodige qu'il allait opérer ; on voir, disent les interprètes (50), s'ils ne recourraient pas à sa puissance dans une occasion où ils voyaient bien que les moyens humains leur manquaient absolument ; car, si nous péchons contre l'ordre de la sagesse de Dieu, quand nous voulons qu'il se dispense des règles de sa providence sans nécessité, nous pécbons aussi contre la foi de sa toute-puissance quand nous n'y avons point recours, après avoir fait tout ce qui peut dépendre des voies ordinaires et naturelles

Tel est le dessein du Seigneur lorsqu'il nous réduit quelquefois dans certaines extrémités, où tout semble conspirer contre nous sans pouvoir espérer aucun secours ni aucune protection des hommes : c'est alors qu'il nous tente pour éprouver notre foi, pour nous faire recourir à lui, pour nous porter *à lever les yeux vers le ciel* (*Psal.*, CXX, 1), afin de nous faire ressentir qu'il exauce ceux qui s'adressent à lui dans la tribulation. Mais hélas ! au lieu d'entrer dans ses intentions, on lui fait souvent la même réponse que Philippe.

Quand nous aurions pour deux cents deniers de pain (51), *cela ne suffirait pas pour en donner un peu à chacun.* Ici déplorons le peu de foi des disciples du Sauveur, et admirons combien ils oubliaient aisément les marques qu'il leur donnait de sa bonté et de sa puissance. Il faisait à tous moments des miracles à leurs yeux, il venait de guérir une infinité de malades, ils l'avaient vu changer l'eau en vin aux noces de Cana (*Joan.*, II, 9), et aujourd'hui ils ne comprennent pas ce qu'il pourra faire pour donner un peu de pain à ce peuple qui le suit.

Reconnaissons-nous à ce portrait, et rougissons du peu de confiance que nous avons en notre Dieu. Combien de fois nous a-t-il donné des secours imprévus et des marques visibles de sa providence sur nous ? Combien de fois nous a-t-il tirés de tel ou tel péril ? Combien de fois nous a-t-il fait sortir victorieux des piéges que nous tendaient nos ennemis : et, cependant, dès la première tribulation qui nous arrive, au lieu de réveiller notre foi endormie et de lui dire avec confiance : *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré, ne permettez pas que je sois confondu* (*Psal.* XXX, 1) ; au lieu de nous ressouvenir de toutes les grâces que nous avons reçues de lui, et de nous en servir pour en espérer et pour lui en demander de nouvelles, tantôt nous nous élevons contre lui, tantôt nous tombons dans l'abattement et dans la défiance, sans faire réflexion *qu'il n'est point de Dieu grand et puissant comme le nôtre* (*Psal.* LXXVI, 14) ; *qu'il nous protége en nous mettant à couvert sous l'ombre*

(48) Ut magis appareret miraculum, et coactus confiteri penuriam, melius intelligeretur miraculi magnitudo, quam si id simpliciter fecisset. (Hom. 4, *in Joan.*)

(49) Ut nobis exemplum tribuat, cum minoribus atque discipulis communicanda esse consilia. (S. Hier., lib. III, *in Matth.*)

(50) Ut ergo Abraham, ita et Philippum interrogando admonet, ut miraculum diligentius consideret. (S. Chrysost., Hom. *in Matth.*)

(51) C'était environ pour soixante et dix-huit livres de notre monnaie.

de ses ailes (*Psal.* XVI, 8); *qu'il a donné le soin à ses anges de nous porter dans leurs mains* (*Psal.* XC, 11), et que dans les desseins de sa providence *sur nous, il ne nous appauvrit que pour nous enrichir, il ne nous abaisse que pour nous élever, et il ne nous ôte la vie que pour nous la donner.* (1 *Reg.*, II, 6, 7.) Philippe ne tombe pas seul dans le défaut que nous venons de reprendre.

Mercredi. — *Un de ses disciples, qui était André, frère de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens?*

Il est surprenant combien le Sauveur ménage, pour ainsi dire, les miracles dans les miracles mêmes : il n'avait sans doute aucun besoin des cinq pains et des deux poissons que ce jeune homme portait, et il lui était aussi facile de changer les pierres en pains, que de multiplier cinq pains pour repaître les cinq mille hommes qui le suivaient; mais ce qu'il pouvait faire par sa toute-puissance, il ne l'a pas dû suivant l'ordre de sa sagesse, qui prend toujours les voies les plus simples, qui sait mettre tout à profit, travailler sur le fond qu'on lui présente, et suppléer à ce qui manque.

Tout ce que le Fils de Dieu a fait a été pour notre instruction; il a donc voulu nous enseigner par cette conduite, que les voies extraordinaires ne sont que le supplément des ordinaires, et que nous ne devons avoir recours à la puissance extraordinaire de Dieu qu'après que nous avons suivi toutes les voies que sa providence ou sa puissance ordinaire nous a prescrites; autrement, ce serait le tenter, que de lui demander des choses qui nous sont utiles ou nécessaires, en négligeant de faire celles par lesquelles nous pouvons les avoir d'ailleurs, et qu'il veut que nous fassions pour les obtenir.

D'où il s'ensuit que nous devons profiter de tous les moyens humains, pour faire tout ce qui est de notre pouvoir, et demander ensuite tout ce qui n'y est pas. Funeste aveuglement du cœur humain! Dieu nous demande dans les choses temporelles un grand repos, et une grande confiance en lui : *Jetez dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes, parce qu'il a soin de vous*, dit l'apôtre saint Pierre (1 *Petr.*, V, 7), et l'on peut dire que nous agissons alors comme si tout dépendait de nous, et rien de Dieu : il nous demande de nous donner un grand mouvement en ce qui regarde les biens spirituels, *demandez...; priez, veillez*, nous dit le Sauveur dans tout son Evangile, et il semble que nous nous en reposions entièrement sur Dieu, comme si notre salut ne dépendait que de lui, et nullement de nous; nous négligeons de nous servir des cinq pains qu'on nous présente, c'est-à-dire des grâces ordinaires que le Seigneur nous offre, qui seraient pour nous un fonds de mérite dont nous serions en droit de lui demander la multiplication, et nous voulons qu'il fasse en notre faveur une création pour nous convertir et nous sauver, c'est-à-dire qu'il y mette tout du sien, sans que nous y mettions rien du nôtre. Mais sachons, dit le grand Augustin, que celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous : *Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te.*

Jésus leur dit : Faites-les asseoir; il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu-là, et environ cinq mille hommes s'y assirent. Remarquons, disent les interprètes, comme le Fils de Dieu prépare cette multitude de personnes au miracle qu'il a dessein d'opérer : il commence par les faire asseoir pour manger, et il montre ainsi la puissance de Dieu, *qui appelle les choses qui sont comme celles qui ne sont pas.* (*Rom.*, IV, 17.) Mais admirons d'ailleurs la soumission de ce peuple, qui obéit sans répliquer, qui s'assied sans rien voir devant soi, et qui attend tout d'une puissance divine.

Pauvres de Jésus-Christ, abandonnez-vous comme ce peuple de l'Evangile à la Providence : loin de murmurer contre elle dans les disgrâces que le Ciel vous envoie, soyez soumis à ses ordres, le Dieu que vous servez, qui pourvoit aux nécessités des oiseaux de l'air, ne manquera pas de pourvoir aux vôtres. *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données par surcroît.* (*Matth.*, VI, 33.) Le Sauveur venait de guérir leurs malades, *et curavit languidos eorum* (*Matth.*, XIV, 14); ravis qu'ils étaient en admiration, et pénétrés de reconnaissance de ses bienfaits, ils ne songeaient point à lui demander autre chose, mais il fait un nouveau miracle pour leurs besoins corporels; et c'est ainsi qu'il en usera envers vous, quand vous aurez la même confiance que ce peuple avait en lui; quand vous gémirez en sa présence du poids de vos péchés, bien plus que de votre pauvreté dans laquelle il veut que vous vous sanctifiiez; en un mot, quand vous chercherez avant toutes choses sa justice et son royaume : *Quærite ergo primum regnum Dei.*

Car les miracles qu'il a opérés dans les corps sont les signes des prodiges qu'il veut opérer dans nos âmes; mais voici l'ordre qu'il garde dans ses bienfaits. « Il repaît, dit saint Jérôme, ceux qu'il a guéris; et comme il a commencé par faire entendre les sourds, rendre la vue aux aveugles, chasser les démons du corps des possédés, et ensuite a pourvu aux besoins et aux nécessités de ceux qui se portaient bien (52); » aussi veut-il que nous lui demandions avant toutes choses d'être délivrés de ce démon d'impureté qui nous possède, de nous éclairer de sa divine lumière, de nous ôter cette surdité malheureuse qui nous empêche d'écouter sa parole, et d'entendre les inspirations de l'Esprit-Saint; et alors sans qu'il soit besoin de lui rien demander, il aura soin de nous, et il nous donnera toutes les choses qui

(52) Vult pascere quos curavit, prius auferre debilitates, et postea suis offerat cibos. (S. Hier., in *Matth.*, lib. III.)

nous seront nécessaires : *Avant qu'ils crient vers moi, je les exaucerai*, dit le prophète Isaïe, *et lorsqu'ils parleront encore, j'écouterai leurs prières.* (*Isa.*, LXV, 24.)

Jeudi. — *Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et on leur donna de même de ces poissons autant qu'ils en voulaient.* Le Sauveur demande comme homme un miracle qu'il opère comme Dieu, et il rend grâces sur ce bienfait que le Père céleste lui accorde. « Pourquoi, dit saint Chrysostome, le Fils de Dieu étant près de guérir le paralytique, de ressusciter un mort, d'apaiser la mer irritée, ne rend-il point grâces, et qu'il le fait dans cette occasion, sinon pour nous instruire à remercier sans cesse le Seigneur du pain qu'il nous donne tous les jours? disons d'ailleurs qu'en rendant grâces des moindres miracles, il fait connaître qu'il n'y était point tenu : car, s'il y avait eu pour lui obligation de le faire, il l'aurait fait bien plutôt dans les plus grands, et par conséquent, s'il a opéré les uns par sa propre autorité, il est évident qu'il a fait celui-ci par la même vertu (53). »

Mais pourquoi le Sauveur ayant à faire un miracle pour repaître ceux qui le suivent, ne fait-il pas, comme dans l'ancienne loi, pleuvoir une multitude d'oiseaux et une manne céleste, pour faire voir la grandeur de Dieu (54)?ou pourquoi, après le miracle de la multiplication des pains, en fait-il un nouveau pour la multiplication des poissons? Ah ! *le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* (*Exod.*, IV, 6), était un Dieu riche et magnifique, qui ayant affaire à un peuple charnel et intéressé, ne l'attirait à son service que par les biens temporels, et par la promesse qu'il lui faisait d'*une terre où couleraient le lait et le miel.* (*Exod.*, XIII, 5.) Mais le Dieu de la nouvelle loi est un Dieu pauvre, c'est-à-dire qui aime la pauvreté, qui est venu par sa doctrine et par son exemple condamner la grandeur humaine, et ces mets délicieux et abondants, qui n'étant ordonnés que par un principe de vanité et de sensualité, ne peuvent jamais être approuvés par le Dieu de l'humilité et de la mortification chrétienne. Cependant, ce même Dieu ne laisse pas de faire un miracle pour la multiplication des poissons. Pourquoi cela? avoir du pain n'est-ce pas absolument ce qu'il faut pour vivre? C'est pour nous faire entendre qu'outre les choses qui sont de pure nécessité, comme le pain, il ne nous défend pas d'user de certaines commodités quand on le peut.

Attention à ces deux mots, commodités, et non pas superfluités, quand on le peut, c'est-à-dire quand on a des biens qui sont à soi, et légitimement acquis : car, prétendre faire des dépenses extraordinaires aux dépens du marchand et de l'artisan, quand on voit bien qu'on ne pourra jamais les satisfaire, c'est un abus contre lequel on ne peut assez s'élever.

Or, comme il est difficile de soutenir l'excessive pauvreté avec patience, ou de vivre dans la médiocrité quand on est dans l'abondance, les richesses excessives, ou la trop grande indigence étant deux principes également à craindre, la situation où le chrétien doit être par la méfiance qu'il doit toujours avoir de sa faiblesse, c'est de faire sans cesse à Dieu cette prière du plus sage de tous les hommes : *Seigneur, ne me donnez ni la pauvreté, ni les richesses, donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre.* (*Prov.*, XXX, 8.) *Soyons sous la conduite du Seigneur, et que pourra-t-il nous manquer?* dit le Prophète (*Psal.* XXII, 1, 2), il nous fera trouver l'abondance dans les lieux les plus déserts : jugeons-en par ce qu'il fait pour ceux qui le suivent.

Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Amassez les morceaux qui sont restés, de peur qu'ils ne se perdent. Nous pouvons remarquer deux belles différences qui se trouvent dans les biens dont le Dieu du ciel récompense les fidèles, et ceux que les rois de la terre donnent à leurs favoris : 1° Comme les biens du Seigneur sont infinis, et ne se diminuent point par le partage, il récompense tous ceux qui s'attachent à lui (55); cinq mille hommes sont aujourd'hui à sa suite, tous ressentent l'effet de sa bonté et de sa puissance : *Manducaverunt omnes :* au contraire, quelque puissants que soient les plus grands princes du monde, leur libéralité ne peut tomber que sur un petit nombre de leurs courtisans, et le reste passe la vie entre la crainte et l'espérance; souvent rebutés, et prêts de tout abandonner, ensuite retenus par l'élévation d'un seul, qui ranimant les espérances de tous, les attache de nouveau plus fortement que jamais.

2. Mais d'ailleurs quand nous aurions des biens et des honneurs autant que les princes en donnent à leurs favoris, nous pouvons avancer qu'ils ne sont jamais capables de nous rassasier et de nous contenter, parce qu'ils ne peuvent point remplir nos désirs; tous les biens de la terre ne sont propres qu'à les irriter, il n'y a que Dieu seul qui puisse les satisfaire, et ce n'est qu'à son service qu'on trouve cette satiété qu'éprouvent ceux qui sont aujourd'hui à sa suite : *Mau-*

(53) Sed quid tamen cum sanaturus esset paralyticum, cum suscitaturus mortuum, cum maris sedaturus tempestatem, non egit gratias, hic agit ? ut ostendat ante cibum gratias Deo agendas. Accedit ad hoc quod in minoribus maxime gratias agit, ut non indigentiam intelligas; nam si indignisset, longe magis id in majoribus fecisset : quæ si auctoritate et virtute propria operabatur, et illa operatum constat. (S. Chrys., hom. 41, *in Joan.*)

(54) *Factum est ergo vespere, et ascendens coturnix cooperuit castra; mane quoque ros jacuit per circuitum castrorum.* (*Exod.*, XVI, 13.)

(55) Ille quidem vult dare omnibus, negat nemini, dispensator est enim omnium. (S. Ambr., *in Luc.*)

ducaverunt omnes et saturati sunt. L'Ecriture nous donne une belle preuve de cette vérité. Naboth n'avait qu'une vigne, et vivait heureux parce qu'il ne désirait rien : Achab, roi d'Isaël, possédant toutes sortes de biens en abondance, est pénétré de douleur et de chagrin, parce qu'il souhaite avoir l'héritage de ce pauvre homme; et comme si un morceau de terre pouvait faire le bonheur d'un puissant roi, il ne peut être heureux que par le dessein pernicieux qu'exécute Jézabel de susciter de faux témoins contre Naboth pour lui arracher sa vie et sa vigne tout ensemble. (III *Reg.*, XXI, 1 seqq.) Lequel de ces deux vous paraît donc pauvre, demande saint Ambroise (*De Nab.*, cap. 2), ou de celui qui est content du bien qu'il possède, ou de celui qui désire un bien que possède un autre ?

Après que ce peuple fut rassasié, le Sauveur dit à ses apôtres *de ramasser les morceaux qui en étaient restés, afin qu'il n'y eût rien de perdu.* Pourquoi le Seigneur paraît-il si économe de ce qui lui avait coûté si peu ? C'est sans doute pour nous faire entendre avec quel soin nous devons ménager la moindre de ses grâces, et recueillir tout ce qui vient de lui. Sommes-nous pécheurs? si nous ne profitons pas de cette inspiration, de cette lecture que nous avons faite, de cet avis qu'on nous a donné, ce sera peut-être la source de notre damnation; puisque si nous n'ouvrons pas au Seigneur quand il se présente *à la porte de notre cœur*, et *qu'il y frappe* (*Apoc.*, III, 20) par sa grâce, il est à craindre que, suivant la menace qu'il nous en fait, il ne s'en aille, qu'il ne revienne plus, et que *nous ne mourions dans notre péché.* (*Joan.*, VIII, 21.) Sommes-nous justes ? si nous perdons une occasion de faire une bonne action, quelque petite qu'elle paraisse, c'est une grâce qui nous aurait servi pour faire un pas dans la vertu, et ce sera peut-être la cause que nous rétrograderons de jour en jour de l'état de perfection où nous étions parvenus. *Celui*, dit le Sage, *qui néglige les petites choses, tombe peu à peu* (*Eccli.*, XIX, 1), au lieu que mettant tout à profit, plusieurs bonnes actions qui de soi ne paraissent pas de grande importance, étant réunies et ramassées, ne laissent pas de faire un fond considérable de mérite et de sainteté, qui pourra être un jour la cause de notre salut.

VENDREDI. — *Ils emplirent douze paniers de morceaux des cinq pains d'orge qui étaient restés après que tous en eurent mangé.* «Qu'elle soit à jamais confondue cette secte impie, qui osait avancer que le pain et toutes les choses corporelles étaient l'ouvrage du mauvais principe; car si tout ce qui a été créé était mauvais, les pains n'auraient pas été multipliés par celui dont la nature est bonté (56). »

Mais pour en venir à l'instruction, cette multiplication des pains doit vous apprendre, riches de la terre, que vous êtes ici-bas les lieutenants de la Providence; que c'est à vous à avoir sans cesse les yeux ouverts pour découvrir les besoins des pauvres, et les mains toujours ouvertes pour les soulager; si le Seigneur avait voulu, il aurait distribué les biens de la terre également à tout le monde, et il n'y aurait aucun pauvre parmi nous, car la terre produit des biens suffisamment pour nourrir tous les hommes; mais il a mieux aimé qu'il y eût des riches et des pauvres, afin que les uns se sauvassent par la soumission et l'humilité, et les autres par la fidèle administration des biens que la Providence leur a confiés; il a voulu que les pauvres priassent beaucoup pour les riches, et que les riches donnassent beaucoup aux pauvres. (S. BASIL., *Serm. ad divites avaros.*) Ne vous y trompez donc pas, riches du siècle, c'est la part du pauvre que vous avez dans vos mains, et vous êtes les homicides de tous ceux qui meurent de faim; au lieu donc que le plus souvent votre cupidité consume ce qui leur appartient, dérobant à leur indigence tout ce qui sert à votre luxe, vous êtes obligés de leur distribuer avec fidélité, ce que vous ne pouvez retenir sans dureté et sans injustice; et, comme vous êtes plus riches qu'eux en biens de la fortune, et qu'ils sont plus riches que vous en biens de la grâce, il faut, pour ôter l'inégalité, *que votre abondance supplée maintenant à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit soulagée un jour par leur abondance, et qu'ainsi tout soit réduit à l'égalité.* (II *Cor.*, VIII, 14.)

Ne craignez pas que ce que vous donnerez aux pauvres diminue vos biens. Le Fils de Dieu avec cinq pains d'orge rassasie cinq mille hommes, et des morceaux qui restent il y a de quoi remplir douze paniers, pour nous apprendre que *c'est donner à usure au Seigneur, que d'avoir soin de ses membres* (*Prov.*, XIX, 17), et qu'il nous récompensera *au centuple* (*Matth.*, XIX, 29) de ce que nous aurons fait pour lui.

En vain vous rejetez-vous sur la difficulté des temps : faible raison qui selon les intérêts de votre cupidité, vous dispense d'assister les pauvres; au lieu que, selon les vues et les principes de la charité, c'est plutôt ce qui doit vous engager à faire des aumônes plus abondantes : car, si vous voyez la misère, ils la ressentent; quand elle va jusqu'à vos yeux, ils en sont pénétrés, et avant qu'elle vous ait obligés de retrancher quelques superfluités, *leur langue*, suivant le prophète Isaïe, *est brûlée par les ardeurs de la soif* (*Isa.*, XLI, 17), et ils sont prêts d'expirer faute de pain et de nourriture. Faites-vous cette pratique si louable et si digne d'un chrétien, de mettre un pauvre au nombre de vos enfants, suivant le conseil que nous en donne saint Augustin, et soyez convaincus qu'il grossira plutôt leur portion qu'il ne la diminuera; souvenez-vous de ce qui arriva à cette sainte veuve qui retira chez elle le prophète Elie; tant qu'il y fut, *sa farine et son huile ne diminuèrent point;* mais voici qu'elle reçoit une récompense plus digne

(56) Confundantur Manichæi dicentes quod panis et omnes creaturæ factæ sint a malo Deo; nam si mala fuisset creatura, beatus Deus illam utique non multiplicasset. (FULGENT., *in idem. Evang.*)

de la grandeur de Dieu : son fils meurt, et est ressuscité par les prières de ce prophète. (III *Reg.*, XVII.) Ne doutez pas que le Seigneur ne fasse pour vous ce qu'il fit pour elle. Jésus-Christ *qui estimera fait à sa personne ce que vous ferez à celle de ce pauvre* (*Matth.*, XXV, 40), regardera votre famille comme la sienne, et tout prospérera. Disons plus, si un de vos enfants a le malheur de mourir de la mort du péché, peut-être obtiendrez-vous sa résurrection à la grâce par les prières de ce malheureux que vous aurez retiré chez vous, puisque *celui qui est le plus petit aux yeux des hommes, est souvent le plus grand aux yeux de Dieu.* (*Luc.*, IX, 48.) *Honorez donc le Seigneur de votre bien*, dit le Sage, *et vos greniers seront remplis de blé, et vos pressoirs regorgeront de vin* (*Prov.*, III, 9, 10); car, rien n'est plus propre, dit saint Prosper (*De ingratis*, c. 59), à attirer sur nous l'abondance des dons de Dieu, que de les lui rendre à mesure que nous les recevons, de lui faire un sacrifice de ses présents, et de vivre dans une action de grâce et dans une dépendance continuelle de sa miséricorde et de son secours. C'était dans ces sentiments qu'était la vertueuse mère de Samuel, quand elle disait à son Dieu : *Je l'ai supplié de me donner cet enfant, et le Seigneur m'a accordé la demande que je lui ai faite. C'est pourquoi*, ajoute-t-elle, *je le lui remets entre les mains, afin qu'il y demeure tant qu'il vivra.* (I *Reg.*, I, 27, 28.) *Tout est à vous, Seigneur*, devons-nous donc lui dire avec un grand roi, *et nous ne vous présentons que ce que nous avons reçu de votre main.* (I *Paral.*, XXIX, 14.)

Samedi. — *Ces personnes ayant vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : C'est-là vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde.* «Peut-on comprendre, dit saint Chrysostome, que ceux mêmes qui avaient vu faire au Fils de Dieu une infinité de miracles, et plus grands que celui de la multiplication des pains, ne l'eussent point encore reconnu, et qu'ils ne commencent à le confesser pour le Prophète qui doit venir dans le monde, que quand ils sont rassasiés de ses bienfaits (57) ! » Que des sentiments si grossiers et si charnels se soient trouvés autrefois parmi des Juifs, ce n'est pas ce qui doit nous surprendre ; mais que les mêmes règnent aujourd'hui parmi les chrétiens, c'est ce qu'on ne croirait jamais, si on ne le voyait de ses propres yeux. En effet, combien y en a-t-il qui ne s'aperçoivent pas de tous les miracles que le Seigneur fait pour leur procurer les biens de la grâce, pour les convertir et les attirer à lui ; s'il rompt les liens qui nous attachaient au péché, soit par la mort de cette personne, dont nous n'aurions jamais eu la force de nous séparer, soit par le renversement de cette prospérité qui nous avait enflés en nous élevant, au lieu d'y reconnaître *le doigt de Dieu* (*Exod.*, VIII, 19), et sa protection visible sur nous, au lieu de retourner promptement à lui, et de lui dire avec le Prophète : *Dirupisti vincula mea: tibi sacrificabo hostiam laudis* (*Psal.* CXV, 16), nous regardons ces événements comme un effet du hasard, ou comme les coups d'une fortune aveugle qui frappe à toute aventure sans nul but, ni nul dessein; et nous ne faisons point réflexion *qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête* (*Luc.*, XXI, 18) sans la connaissance d'une Providence sage et éclairée, qui permet tout pour le bien et l'avantage des élus.

Au contraire, si nous réussissons dans toutes nos entreprises, si nous avons des biens en abondance, s'il nous arrive quelque élévation glorieuse, nous y reconnaissons volontiers l'image d'un Dieu juste ; nous lui disons : *Béni soit le Seigneur, nous sommes devenus riches* (*Zach.*, XI, 5), et bien loin de nous défier alors de notre propre faiblesse à la vue d'une dignité au-dessus de nos forces, nous ne doutons point que nous n'ayons tout le mérite nécessaire pour nous acquitter d'un emploi où nous jugeons que la Providence nous place elle-même: c'est ainsi que nous sommes toujours prêts à méconnaître le Seigneur dans la disgrâce et à le confesser dans la prospérité, quoiqu'il soit le maître de l'une et de l'autre, et que rien n'arrive que par son ordre, et que s'il nous abaisse ou nous afflige dans cette vie, c'est souvent par un effet de sa miséricorde pour nous élever et nous consoler dans l'autre ; au contraire, s'il permet que nous ayons ici-bas tout ce qui peut faire notre repos et notre joie, c'est souvent par un effet de sa justice et de son courroux, puisque les richesses et la prospérité, loin d'être un aide pour arriver à la vie bienheureuse, ne servent le plus souvent qu'à nous en détourner (58). Cherchons donc l'humiliation et l'affliction, au lieu de les fuir, craignons l'élévation, au lieu de la désirer; c'est de quoi le Sauveur nous donne un bon exemple sur la fin de cet Evangile.

Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir le prendre et l'enlever pour le faire roi, s'enfuit et se retira encore seul sur la montagne. Sans doute que ce peuple avait une grande idée de l'humilité du Fils de Dieu et de l'aversion qu'il éprouvait pour la grandeur, puisqu'ils projettent non pas de lui offrir la royauté, comme une chose qui devait lui être agréable, mais de le prendre et de l'enlever pour le faire roi : *Ut raperent eum, et facerent eum regem.* Est-ce là l'idée que l'on a des chrétiens d'aujourd'hui, qui, en cette qualité, sont obligés d'imiter Jésus-Christ leur modèle? Est-il besoin de leur faire grande violence pour les élever? S'enfuient-ils comme le Sauveur, de peur qu'on ne les contraigne d'accepter une dignité ? ou plutôt ne pouvons-nous pas dire à notre confusion que ses

(57) O gulæ incredibilem aviditatem ! majora his miracula, et quidem innumera operatus est Jesus, neque hoc unquam confessi sunt, nisi tunc exsaturati. (Hom. 4, *in Joan.*)

(58) Quæ videntur bona, divitiæ, salietas, lætitia doloris expers, non solum adjumento non sunt ad vitam beatam, sed omnia dispendio sunt. (S. Ambr., *Offic.*, lib. I, cap. 3.)

ministres mêmes font voir une avidité honteuse pour ravir une portion de son héritage ? S'agit-il d'éviter la persécution d'Hérode, après qu'il eut fait mourir saint Jean, le Sauveur se retire en Galilée, *Secessit inde* (*Matth.* XIV, 13); mais est-il question d'éviter la royauté qui lui est présentée, il s'enfuit sur la montagne: *Fugit iterum in montem.* Remarquez ces deux expressions, *secessit*, *fugit*, il se retire, il s'enfuit, pour nous apprendre que l'élévation est bien plus à craindre que la persécution, et que nous devons fuir l'éclat du monde et ne désirer que les grandeurs éternelles.

Le Sauveur monte sur la montagne pour prier : « Car, dit saint Augustin, il y a grand sujet de prier dès qu'il y a sujet de fuir (59). » Il prie, et se sépare de ses disciples aussitôt que par un miracle il a rassasié cinq mille hommes, pour nous instruire qu'après toutes les actions éclatantes, on doit se retirer pour éviter les mouvements de l'orgueil et de l'amour-propre, et pour rapporter au Seigneur une gloire qui n'appartient qu'à lui seul; ainsi voyons-nous que toutes les fois que David était victorieux de ses ennemis, il consacrait au Seigneur toutes leurs dépouilles, le reconnaissant comme l'unique auteur de toutes les victoires qu'il avait remportées sur eux (II *Reg*, VIII,11); car il est à craindre, à moins que d'avoir recours à la prière dans ces moments si difficiles à l'amour-propre, qu'on ne garde pour soi une portion de cet encens qu'on doit renvoyer entièrement à Dieu. Jésus-Christ prie enfin, parce qu'il savait qu'on voulait le faire roi, pour nous apprendre la nécessité qu'il y a de recourir à Dieu quand on nous propose des dignités pour lesquelles nous n'avons que trop d'inclination; et il prie seul, il s'éloigne de ses disciples ; pourquoi cela? C'est sans doute pour nous faire comprendre que quand on nous offre un rang élevé, nous devons nous défier de nos plus intimes amis, lesquels, tantôt par leur propre intérêt, tantôt par une amitié trop charnelle qu'ils ont pour nous, sont les premiers pour nous pousser d'accepter ce qui peut être un obstacle à notre salut; car c'est alors que *nous aurons pour ennemis nos propres domestiques* (*Matth.*, X, 36.)

Soyons donc en garde contre nos passions et contre celles de tous ceux qui nous approchent. Dieu et ceux qui le représentent ici-bas doivent être notre conseil dans des occasions si importantes ; mais, pour les consulter comme il faut, nous devons nous séparer du commerce du monde, et nous retirer dans une solitude où il puisse se faire entendre à notre cœur; nous devons n'avoir recours qu'à des personnes sages et désintéressées qui nous connaissent, ou auxquelles nous nous ferons connaître à fond, ne cherchant uniquement qu'à savoir la volonté du Seigneur, et disposés à obéir aveuglément, dès lors que nous connaîtrons ce qu'ils exigent de nous pour sa gloire et pour notre propre sanctification.

SUR LA FIDÉLITÉ DU PEUPLE A SUIVRE LE FILS DE DIEU.

Sequebatur eum multitudo magna. (*Joan.*, VI, 2.)

Nous pouvons remarquer quelques circonstances qui relèvent la fidélité de ce peuple qui suit le Fils de Dieu, et qui doivent être l'objet de notre adoration : car 1° il suit le Fils de Dieu dans le désert; 2° il le suit avec une entière confiance; 3° il le suit avec une grande persévérance.

1. La première chose que nous devons imiter dans ce peuple, c'est qu'il suit le Sauveur dans le désert. Chacun quitte sa maison et sa famille, ses biens et ses emplois, traverse les campagnes et les fleuves, et s'expose avec joie aux fatigues d'une course pénible et laborieuse.

Ne nous y trompons pas; pour suivre Jésus-Christ il en coûte à la chair et au sang; il faut renoncer aux aides et aux commodités de la vie; il nous l'a dit de sa bouche sacrée : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.* (*Matth.*, XVI, 24.) C'est à ce prix que nous pouvons mériter les récompenses qu'il a promises à ceux qui marcheront sur ses pas. « Ce n'est pas, dit saint Ambroise, sur les lâches et ceux qui mènent une vie molle dans les villes, que le Seigneur répand ses divines libéralités, mais sur ceux qui cherchent et qui suivent Jésus-Christ dans le désert (60). » Ainsi dès lors que nous sommes chrétiens, c'est à nous une nécessité de nous détacher des choses et des personnes du monde, de renoncer aux joies et aux plaisirs du siècle, de rechercher la mortification et la croix. Ou, si nous n'avons pas assez de courage et de vertu pour aller au-devant des souffrances, au moins sommes-nous obligés de les recevoir avec soumission aux ordres de Dieu quand elles viennent à nous. En un mot, nous devons, suivant les principes de notre religion, nous faire violence, puisqu'*il s'en faut faire une continuelle pour emporter le royaume de Dieu.* (*Matth.*, XI, 12.) Cependant, dès qu'on parle aux chrétiens de peines, de mortifications et de croix, ce sont pour eux *des paroles dures qu'ils ne peuvent écouter* (*Joan.*, VI, 61), ils ne sauraient se résoudre à marcher dans le chemin que le Fils de Dieu leur a tracé, parce qu'ils se font une idée rebutante des peines que l'on ressent à sa suite: ce qui est sans doute une des tentations des plus dangereuses du démon. Détrompons-nous de cette erreur, et ne pensons pas qu'on manque de joie au service du Sauveur: l'esprit a les siennes, et qui sont infiniment

(59) Magna nobis causa orandi, quando causa est fugiendi. (*De cons. Evang.* lib. II, cap. 54.)

(60) Non otiosis, non in civitate vel in sæculari dignitate residentibus, sed inter deserta quærentibus Christum. (S. Ambr., *in Luc.*

plus solides que celles du corps. « Vos plaisirs seront changés, dit le grand saint Augustin, mais ils ne vous seront pas ôtés (61); » on leur retranchera ce qu'ils ont de criminel et de profane, et on leur laissera tout ce qu'ils ont de plus sensible et de plus doux.

2. Mais ce qui fait que ce peuple suit le Fils de Dieu dans le désert, c'est la grande confiance qu'il avait en lui. Il y avait de toutes sortes de malades qui ne doutaient point de leur guérison pourvu qu'ils pussent l'approcher, et, quoiqu'ils manquassent de tout, nous ne voyons point qu'aucun ait marqué ni chagrin, ni inquiétude.

Telle est la confiance que nous devons avoir au Seigneur; avons-nous les plus dangereuses maladies, notre âme est-elle tout ulcérée des plaies que lui a faites le péché, approchons-nous de lui, et disons-lui avec confiance : *Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri* (*Jerem.*, XVII, 14); manquons-nous des choses les plus nécessaires à la vie, attendons avec patience ; *ce Dieu qui a sans cesse les yeux ouverts sur ceux qui lui sont fidèles* (*Psal.* XXXIII, 16), n'ignorera pas notre état et n'y sera pas insensible; et quand nous y songerons le moins, aussi puissant pour nous qu'il l'a été pour le peuple de notre Evangile, il nous fera trouver l'abondance dans les déserts et dans le sein même de la pauvreté. *Parce qu'il a espéré en moi*, nous dit le Seigneur par la bouche du Prophète, *je le délivrerai, je serai son protecteur, parce qu'il a connu mon nom ; il criera vers moi, et je l'exaucerai. Je suis avec lui dans le temps de l'affliction, je l'exaucerai et le comblerai de joie.* (*Psal.* XC, 14, 15.) C'est donc ici que nous pouvons adresser aux chrétiens ces belles paroles par lesquelles le saint homme Mathathias cherchait à établir ses enfants dans une parfaite confiance en Dieu. *Abraham*, leur disait-il, *n'a-t-il pas été fidèle dans la tentation, et ne lui a-t-il pas été imputé à justice? Joseph a gardé les commandements de Dieu pendant le temps de son affliction, et il est devenu le seigneur de toute l'Egypte. Phinées, notre père, en brûlant de zèle pour la loi de Dieu, a reçu la promesse d'un sacerdoce éternel. Josué, accomplissant la parole du Seigneur, est devenu le chef d'Israël. Caleb, en rendant témoignage dans l'assemblée de son peuple, a reçu un héritage dans la terre promise. David, par sa douceur, s'est acquis pour jamais le trône royal. Elie, étant embrasé de zèle pour la loi de Dieu, a été enlevé dans le ciel. Ananias, Azarias et Misaël, croyant fermement en Dieu, ont été sauvés des flammes. Daniel, dans la simplicité de son cœur, a été délivré de la gueule des lions; ainsi*, concluait ce saint homme, *considérez tout ce qui s'est passé de race en race, et vous trouverez que tous ceux qui espèrent en Dieu ne succombent point.* (1 *Mach.*, II, 52 et seq.)

L'on peut dire que voilà, au contraire, ce qui nous empêche de suivre le Sauveur: nous sommes malades, mais nous ne voulons point guérir ; nous fuyons le médecin, parce que nous aimons nos maladies; ajoutons que quand nous sommes à la suite du Sauveur, dès que nous manquons de quelque chose, nous commençons aussitôt à murmurer contre la Providence, et aussi charnels que les Israélites, nous disons comme eux : *Que ne sommes-nous demeurés en Egypte, où nous avions toutes choses en abondance et à souhait? pourquoi nous en a-t-il fait sortir pour mourir de faim et de soif dans ce désert?* (*Exod.*, XVI, 3.) Nous savons que *le règne du Fils de Dieu n'est point de ce monde* (*Joan.*, XVIII, 36), dont nous voulons goûter la félicité, nous voyons que ses serviteurs ne sont pas ceux qui y prospèrent le plus : ainsi, bien loin de nous confier en lui, nous nous en défions; au lieu que si nous avions de la foi, nous nous reposerions tranquillement sur la puissance de celui *qui a divisé la mer* pour faire passer les Israélites, *a resserré les eaux comme dans un vase, les a conduits durant le jour avec une nuée, et durant toute la nuit avec un feu qui les éclairait* (*Psal.* LXXVII, 13, 14), et nous serions convaincus que si Dieu ne nous donne pas toujours, ou même s'il nous ôte quelquefois les biens de ce monde, c'est par un effet de sa miséricorde, qui, prévoyant le mauvais usage que nous pourrions en faire, veut nous délivrer d'un piége qui aurait pu nous embarrasser. Car le Seigneur fait tous les jours pour nous ce qu'il a fait autrefois pour son peuple; il a sans cesse les yeux ouverts sur nous : il nous conduit durant le jour avec une nuée, de peur que la prospérité ne nous élève; et durant la nuit avec un feu, de peur que l'adversité ne nous abatte. Que si, cependant, poussés par quelque bon mouvement, nous commençons à suivre le Sauveur, ce n'est pas souvent pour longtemps; bien éloignés d'imiter la fidélité de ce peuple qui le suit avec persévérance.

3. En effet, cinq mille hommes suivent le Fils de Dieu de Judée en Galilée, le poursuivent sur la montagne où il s'était retiré, et ne le quittent que quand il les renvoie : *Et dimissa turba, ascendit solus orare.* (*Matth.*, XIV, 23.)

Il n'est pas rare de voir des chrétiens entrer dans la voie de justice : un mouvement de dépit contre ce monde pour qui nous faisons tout, et qui ne fait rien pour nous, l'infidélité de cette personne à qui nous avons tout sacrifié, la mort de cet ami, la perte de ce procès, le renversement de cette fortune, et mille autres motifs d'une pareille nature sont capables de nous faire retourner à Dieu, comme au seul qui peut nous consoler dans nos peines et dans nos chagrins; mais une expérience journalière nous apprend combien durent peu ces sortes de conversions, nous fait voir qu'après que le

(61) Delectationes non auferuntur, sed mutantur. (*In Psal.* XL.)

temps a diminué ou effacé les impressions que ces sujets avaient faites dans nos esprits ou dans nos cœurs, nous nous attachons de nouveau aux créatures avec plus de violence que jamais : cependant, c'est de la seule persévérance que dépend tout notre salut, et la couronne n'est promise qu'à *celui qui persévérera jusqu'à la fin* (*Matth.*, X, 22.) *Quiconque*, nous dit le Sauveur, *ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu* (*Luc.*, IX, 62.) [Car, pourquoi ne nous pas servir de comparaisons que le Fils de Dieu a sanctifiées en s'en servant, et qui ne peuvent choquer que notre vanité.] « Mettre la main à la charrue, dit saint Grégoire, c'est par le fer de la componction fendre la terre de son cœur, pour lui faire pousser des fruits agréables au Seigneur; regarder derrière soi, c'est, après avoir commencé une bonne œuvre, retourner à ses anciens désordres (62). — Tout le bien, dit encore ce Père, que nous pourrions avoir fait pendant un temps serait perdu, si nous en interrompions la pratique avant le dernier instant de la vie (63) : » de même que celui-là n'emporterait pas le prix de sa course qui aurait volé, pour ainsi dire, au commencement, mais auquel les forces auraient manqué avant que d'avoir atteint le but. « Pesez, si vous pouvez, dit saint Chrysostome, les peines et les mérites, les sueurs et la récompense, la course qu'il faut faire et le royaume qui vous attend ; ce que vous souffrirez ne durera qu'un peu de temps, et vous régnerez pendant toute une éternité ; dans les courses de la terre, celui-là seul qui arrive le premier au but est couronné ; mais dans celle du ciel, quiconque y arrive reçoit la couronne de l'immortalité (64). »

Si nous étions bien convaincus de ces vérités, passerions-nous notre vie comme font la plupart des chrétiens, dans une vicissitude perpétuelle de sacrements et de sacrilèges, de pénitence et de rechutes ; ou plutôt ne ferions-nous pas en sorte, par la grâce du Seigneur, d'entrer dans la voie du salut quand nous n'y sommes pas, et d'avancer de plus en plus dans le chemin de la perfection, quand nous avons le bonheur d'y être une fois entrés ; car voilà en deux mots toute la fin des prières qu'un chrétien peut faire à son Dieu : est-il pécheur, il doit lui demander de le convertir ; est-il juste, il doit le prier de le faire *courir dans les voies de ses commandements* (*Psal.* CXVIII, 32), de lui donner le don de la persévérance, qui seul peut assurer son salut et mettre le sceau à sa prédestination : *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (*Matth.*, XXIV, 13.)

C'est la grâce, Seigneur, que nous vous demandons ; détrompez-nous de ces illusions dont le démon se sert pour nous retenir dans ses fers ; faites sentir à nos cœurs une portion de ces joies dont vous comblez ceux qui sont à votre service, afin de nous attacher constamment à vous ; faites qu'enchantés du bonheur de vous appartenir, nous vous suivions dans les déserts avec confiance, et surtout avec persévérance ; faites que rien ne soit capable de nous arrêter, ou de nous faire retourner en arrière, mais que nous marchions toujours à grands pas, jusqu'à ce que vous nous ayez donné la couronne de gloire, que vous destinez à ceux qui vous auront été fidèles jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. VIII, v. 46-59.

Comme le temps de la Passion du Fils de Dieu approchait, et que tous les miracles qu'il avait faits n'avaient pas été capables de dessiller les yeux des Juifs, voilà que dans un grand entretien qu'il a avec les Pharisiens il leur parle de lui d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre, afin qu'ils aient à le reconnaître, ou qu'ils soient inexcusables s'ils persistent dans leur aveuglement.

En effet, ils lui demandent *qui il est*, et Jésus leur répond : *Je suis le principe de toutes choses, moi-même qui vous parle..... Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, alors vous connaîtrez qui je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle comme mon Père qui m'a enseigné, et celui qui m'a enseigné est avec moi, et ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable ; maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai apprise de Dieu.* (*Joan.*, VIII, 25-29, 40.) Ce discours n'est-il pas assez clair par lui-même ? mais comme rien ne donne plus de poids et d'autorité aux paroles que la sainteté et l'intégrité de celui qui parle, le Fils de Dieu ajoute :

Qui d'entre vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Les Juifs avaient dit plusieurs fois du Fils de Dieu, qu'il était *homme de bonne chère, adonné au vin, ami des pécheurs, et des Publicains* (*Matth.*, XI, 19, etc.) : mais par le défi qu'il leur fait aujourd'hui de le convaincre de péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* il les convainc lui-même d'imposture et de calomnie ; car, s'il avait craint quelque chose de leur part, leur aurait-il parlé si hardiment ? Et s'ils avaient eu quelque reproche à lui faire, enragés qu'ils étaient contre lui, comme des loups

(62) Retro post aratrum aspicit qui post exordia boni operis ad mala revertitur. (*Moral.*)

(63) Quia et frustra velociter curritur, qui prius quam ad metas venerit, deficit. (*Moral.*, lib. I, c. 40.)

(64) Perpende, si potes, labores et merita, sudores et præmia, cursus et regna ; modicum est quod pateris, sed æternum est quod regnabis. In stadio terrestri unus qui prior venerit coronatur ; cœlesti vero stadio quisquis pervenerit coronam promeretur. (Hom. *de fide, spe et char.*)

qui n'ont cessé de poursuivre cet innocent Agneau, et qui n'ont pas été satisfaits après s'être rassasiés de son sang, n'aurait-ce pas été dans cette occasion? Et c'est aussi ce qui leur ôte toute excuse de n'avoir pas cru la vérité qui leur était annoncée par celui qui était irréprochable, tant du côté des mœurs que du côté de la doctrine : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?*

Sacrés ministres des autels, vous à qui Jésus-Christ a confié le soin d'annoncer au peuple la vérité de sa loi, sachez que pour vous acquitter dignement de cet auguste emploi, et pour procurer autant de respect à vos personnes que de créance à vos paroles, votre conduite doit être si régulière, vos mœurs si saintes, votre vie si pure, que vous soyez en état de dire à vos auditeurs : *Qui d'entre vous me convaincra de péché? si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?* car pourquoi déguiser ici la vérité? Il est vrai qu'il en est de la parole de Dieu comme de l'eau, qui ne change point de nature, et qui demeure toujours la même, soit qu'elle passe par un canal d'or ou de plomb : ainsi soit que la loi du Seigneur nous soit annoncée par un ministre saint ou corrompu, elle n'en est pas moins pure et est toujours capable de convertir les âmes : *Lex Domini immaculata, convertens animas* (*Psal.* XVIII, 8); mais telle est la faiblesse de l'homme, d'être bien plus porté à imiter un exemple conforme à son penchant, qu'à obéir à des paroles qui ne commandent que des choses contraires à son inclination corrompue. De là vient que quand les pasteurs sont déréglés dans leurs mœurs, on les suit dans leurs déréglements, sans s'arrêter à leurs instructions : on ne croit point la vérité qu'ils annoncent, parce qu'ils ne la pratiquent pas; et comme leurs actions démentent leurs paroles, tout ce qu'ils disent n'est que *comme un airain sonnant, ou comme une cymbale retentissante* (I *Cor.*, XIII, 1), qui peut bien émouvoir l'air, et frapper les oreilles, mais qui ne peut jamais toucher le cœur; au contraire, l'on ne peut douter que la vie exemplaire dans un prédicateur évangélique ne donne à ses discours tout le poids nécessaire pour les faire valoir. *Lorsque Esdras priait, dit l'Ecriture, qu'il implorait la miséricorde de Dieu, qu'il pleurait, et qu'il était étendu par terre devant le peuple de Dieu; une grande foule de peuple d'Israël, d'hommes et de femmes et de petits enfants, s'assembla autour de lui; et le peuple versa une grande abondance de larmes.* (I *Esdr.*, X, 1 seqq.) Ce ne furent point les paroles de ce saint prêtre qui firent cet effet, ce fut l'exemple qu'il donna d'une vraie et sincère compunction, par laquelle il tâchait d'apaiser la justice de Dieu.

Il faut donc demeurer d'accord que la corruption dans les ministres de la parole de Dieu est d'une conséquence infinie; mais il faut aussi confesser que notre cœur, tout corrompu qu'il est, n'en peut rien conclure à son avantage; car sachons que quoique leur déréglement les rende plus criminels, si sous ce prétexte nous ne pratiquons pas ce qu'ils nous disent, nous n'en serons pas moins coupables, c'est un nouveau compte qu'ils auront à rendre à Dieu, mais ce compte ne sera point à notre décharge. Le Sauveur du monde, qui a tout prévu, ne nous dit-il pas de sa bouche sacrée, *que les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, que nous devons faire ce qu'ils nous disent, et n'imiter pas ce qu'ils font* (*Matth.*, XXIII, 2, 3); ainsi, prétendre justifier nos crimes par la corruption des ministres, c'est un vain prétexte qui ne pourra nous servir d'excuse devant le Seigneur; et la raison véritable pourquoi nous ne les croyons pas, ou pourquoi nous ne pratiquons point ce qu'ils nous enseignent, est la même qui empêchait les Juifs de croire le Sauveur, et qu'il leur déclare en ces termes :

LUNDI. — *Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu, c'est pour cela que vous ne les entendez point, parce que vous n'êtes point de Dieu.* « Il y en a qui sont de Dieu, et qui n'en sont pas en même temps, dit saint Augustin; ils sont de Dieu, parce que leur nature vient de Dieu, mais ils n'en sont pas par leurs vices, qui viennent d'eux-mêmes (65). » Or, la marque la plus certaine à laquelle l'on peut reconnaître si l'on est de Dieu, c'est quand l'on entend volontiers les paroles de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.*

Dès lors qu'on aime son prince, soit qu'on estime ou qu'on n'estime pas celui qui vient de sa part, il suffit de savoir l'ordre qu'il apporte pour se mettre aussitôt en état de l'exécuter, et pour faire en sorte de donner à son souverain une preuve constante d'une fidélité qui puisse mériter son estime et son affection. Samuel était de Dieu, quand il lui disait : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.* (I *Reg.*, III, 9.) Le Prophète-Roi était de Dieu, quand il lui protestait que *ses paroles lui étaient plus douces et plus agréables que le miel.* (*Psal.* CXVIII, 103.) L'apôtre saint Paul était de Dieu, quand docile à la voix qui le convertit tout d'un coup, il s'écria : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (*Act.*, IX, 6.) Les Israélites n'étaient pas de Dieu, puisque Moïse leur reproche *qu'il leur a parlé de sa part, et qu'ils ne l'ont pas écouté.* (*Deut.*, I, 43.) Les Juifs, en un mot, n'étaient pas de Dieu, et c'est pour cela qu'ils n'entendent pas le Fils de Dieu : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.*

« C'est à chacun de nous à s'examiner, dit saint Grégoire, s'il entend avec plaisir la parole de Dieu, s'il la reçoit dans l'oreille de son cœur, et c'est ainsi qu'il connaîtra d'où il est. La parole de Dieu, continue ce Père, nous commande de désirer le ciel, de fuir la gloire du monde, d'amortir les désirs

(65) Nolite attendere naturam, sed vitium; sic sunt isti ex Deo et non sunt ex Deo : natura ex Deo, vitio non ex Deo. (Tract., *in Joan.*)

de la chair, de ne point convoiter le bien d'autrui, mais de donner le sien propre (66); » écoutons-nous ces vérités avec plaisir, croyons que nous sommes de Dieu : au contraire, si nous évitons d'entendre cette divine parole, si nous fuyons la lumière qui nous éclaire, si nous faisons en sorte de ne point regarder dans le miroir qui nous fait voir la laideur de notre âme; si nous haïssons la vérité, parce qu'elle nous reprend (67); si nous nous fâchons contre ceux qui nous la prêchent en public, ou qui nous en parlent en secret : tremblons de cette disposition, qui nous fait connaître évidemment que nous ne sommes point de Dieu, et que nous sommes plutôt comme les Juifs, qui répondent au Fils de Dieu :

N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon? Que cette réponse nous exprime naïvement le caractère de ces libertins, et de ces esprits opiniâtres, qui, au lieu de céder à la force et à la lumière de la vérité, lui résistent en face, s'élèvent contre leur Juge, condamnent ceux qui les condamnent, et dans leur défaite même s'applaudissent d'un vain triomphe : *Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es?*

Les Juifs et les Samaritains étaient entièrement divisés, et les premiers traitaient les seconds comme des hérétiques : de là leur opposition était telle, qu'ils n'avaient entre eux aucun commerce : ce qui donna lieu à cette commune manière de parler : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.* (*Joan.*, IV, 9.) L'on peut dire que les Juifs souffraient plus volontiers un gentil qu'un samaritain, tant cette nation était en horreur chez eux. Qualifier donc le Fils de Dieu de Samaritain, c'était marquer la haine et l'aversion irréconciliable qu'ils avaient pour sa personne; mais d'ailleurs, parce qu'il pénétrait le secret de leurs cœurs, ils ajoutent qu'il est possédé du démon : *Et dæmonium habes.*

Quelle consolation pour un chrétien calomnié, de voir Jésus-Christ lui-même traité de Samaritain et de démoniaque ! Car deux choses augmentent le chagrin de la calomnie, et nous la rend plus difficile à supporter : la grièveté du crime qu'on nous impute, et la qualité du calomniateur. Je pardonnerais, disons-nous tous les jours, tout ce que l'on aurait pu dire de moi, mais cette injure est trop atroce; je l'aurais soufferte de tout autre, mais de celui qui m'a mille obligations, c'est ce qui ne se peut souffrir : vains prétextes qui nous sont suggérés par notre vanité, et que le Sauveur détruit aujourd'hui par sa modération. En effet, quoi qu'on ait pu dire de nous, nous a-t-on jamais traités de démoniaques? est-il un plus cruel outrage? Quelque bien que nous ayons pu faire à ceux qui nous calomnient, Jésus-Christ n'en avait-il pas fait mille fois plus aux Juifs par tous les miracles qu'il avait opérés en leur faveur? Fut-il jamais une plus grande ingratitude? Au lieu donc de nous fâcher et de nous emporter contre ceux qui attaquent notre honneur, nous devrions être ravis *d'être jugés dignes de souffrir quelques affronts pour le nom de Jésus-Christ* (*Act.*, V, 41) et d'avoir en ce point quelque ressemblance avec lui; mais, fussions-nous innocents de tout ce qu'on nous impute, c'est peu d'être calomniés comme il a été, si nous ne l'imitons pas dans sa douceur et dans sa patience, et si à son exemple nous ne rendons pas le bien pour le mal; il ne s'emporte point contre les Juifs, et il leur répond seulement :

Mardi. — *Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez.* — Loin d'ici ces sortes de chrétiens, qui, voulant concilier les passions de l'homme avec la morale de Jésus-Christ, estiment que pour les intérêts de sa réputation on peut repousser l'injure par l'injure, et décrier ceux qui nous décrient. Fait-on profession d'une certaine dévotion qui prend le dehors et l'éclat de la vertu, sans en prendre ni l'humilité qui doit en être le fondement, ni la charité qui en est l'esprit et l'âme, c'est encore pis. « Vertu vaine, dit saint Bernard, puisque la chasteté dont ces sortes de dévots se parent comme de la seule vertu nécessaire au chrétien, est de nulle valeur, quand elle est dépourvue de la charité (68). » Alors nous nous mettons en tête que nos intérêts sont tellement liés avec ceux de la religion, qu'en s'attaquant à nous, on s'attaque à elle; de là il arrive que notre passion se déguise sous le nom de zèle, et qu'on se fait un point de conscience d'accabler son ennemi; ainsi dans le temps que la haine et la vengeance sont les uniques ressorts qui nous font agir, nous avons l'aveuglement de nous persuader et la témérité de vouloir persuader aux autres, que c'est à regret que nous poursuivons celui qui a mal parlé de nous, que nous lui pardonnons de bon cœur; mais que de continuer à le voir, ce serait autoriser ce qu'il a dit contre notre honneur; que de lui rendre service, ce serait faire connaître qu'on le craint, et donner même créance à ses paroles, et qu'ainsi ce nous est une nécessité de faire retomber sur lui la calomnie qu'il a voulu faire retomber sur nous; en un mot, de déchirer sa réputation, et de ruiner sa fortune pour le mettre hors d'état de nuire à la nôtre.

Tous ces raisonnements sont-ils tirés de l'exemple de Jésus-Christ ou nous sont-ils suggérés par nos passions? Le Sauveur s'en

(66) Interroget se unusquisque si verba Dei in cordis aure percipit, et mielligel unde sit. Cœlestem patriam desiderare veritas jubet, carnis desideria conteri, mundi gloriam declinare, aliena non appetere, propria largiri. Penset ergo apud se unusquisque vestrum, si hæc vox Dei in cordis ejus aure convaluit, et quia jam ex Deo sit agnoscat. (Hom. 18, *in Evang.*)

(67) Oderunt veritatem redarguentem. (S. Aug., *Confess.*, lib. X.)

(68) Sine charitate, nec pretium habet castitas, nec meritum. (Epist. 12.)

sert-il aujourd'hui? est-ce ainsi qu'il en use? cesse-t-il de voir des Juifs? discontinue-t-il de leur faire du bien? les charge-t-il des injures dont ils l'accablent? ils l'appellent Samaritain et démoniaque, il ne répond point au premier reproche, qui ne regarde que sa personne; au second, qui intéresse l'honneur de son Père, il leur répond uniquement *qu'il n'est point possédé du démon.* Pour garder cette modération, il faut que l'humilité et la douceur soient unies dans nous, comme elles ont été dans le Sauveur (*Matth.*, XI, 29); il pouvait les punir, puisque *le Père a donné toute puissance au Fils* (*Matth.*, XXVIII, 18) : « du moins, dit saint Grégoire, il pouvait bien leur répondre qu'il n'était point possédé du démon, mais qu'ils l'étaient eux-mêmes. Il ne l'a pas dit, de peur de ne paraître pas tant dire la vérité, que par colère rendre outrage pour outrage (69). » *J'honore mon Père*, leur dit-il, c'est-à-dire, comment puis-je être possédé du démon, moi qui par mes paroles et par mes actions ne cherche que l'honneur et la gloire de mon Père?

Pour moi, je ne cherche point ma gloire, un autre la cherchera et me rendra justice. Confessons la vérité, ce qui nous rend si vifs sur ce qu'on dit de nous, c'est que nous cherchons notre gloire, et que nous la faisons consister dans l'opinion des hommes : leurs louanges nous élèvent, leurs mépris nous abattent : vaine gloire que celle qui dépend du jugement des hommes, puisque rien n'est si vain, si faux et si trompeur : ce qui fait, au contraire, que le Sauveur est si insensible aux calomnies des Juifs, c'est qu'il ne cherche point sa gloire; et qu'au lieu de se faire justice lui-même, il l'attend d'un autre qui la lui fera : *Est qui quærat et judicet.*

Telle doit être notre disposition, il faut ne mettre point notre gloire dans l'estime des hommes, mais dans celle de Dieu; il faut nous reposer entièrement sur lui de toutes les injustices qu'on nous fait; faire réflexion que : *Tout homme est menteur* (*Psal.* CXV, 11), aveugle et injuste dans ses jugements, et que nous ne devons pas nous en embarrasser. *Pour moi*, dit l'Apôtre dans son Epître aux Corinthiens, *je me mets peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit.* (I *Cor.*, IV, 3.)

Hélas! si nous examinons sérieusement les motifs différents de ceux qui nous louent ou qui nous blâment, souvent notre vanité ne trouve guère ni de quoi s'en glorifier, ni de quoi s'en alarmer. On loue pour être loué, pour séduire celui dont on a besoin, pour le mettre dans ses intérêts, pour l'engager par des paroles à nous rendre service; ainsi, en louant autrui, on ne songe qu'à soi : quel cas doit-on faire de ces sortes de louanges, et quelle honte d'être si avide à les recevoir? On nous blâme souvent par un orgueil secret qui ne peut souffrir le mérite qui est en nous, et presque toujours par des principes d'envie ou de jalousie; pourquoi nous chagriner des passions des autres, et quelle folie d'en perdre la tranquillité et le repos? L'injure, dit saint Chrysostome (hom. 2, *ad populum Antioch.*), ne se mesure pas par l'intention de celui qui la fait, mais par la faiblesse de celui qui l'endure; ainsi, en la méprisant, elle ne va pas jusqu'à nous, et cette langue pleine de venin ne nous a point fait de blessure; un chrétien doit savoir que dans l'injustice qu'il reçoit, Dieu est toujours le premier, et, à proprement parler, le seul offensé, et c'est aussi la seule chose qui doit le toucher; mais il doit savoir d'ailleurs que ce sera Dieu qui le vengera : *C'est à moi la vengeance*, dit le Seigneur dans l'Ecriture, *et la punition arrivera en son temps* : « *Mea est ultio, et ego retribuam.* » (*Deut.* XXXII, 35.) Songer donc à nous venger nous-mêmes, c'est entreprendre sur les droits de Dieu. « Le Sauveur par sa modération, dit saint Grégoire, nous fait connaître combien nous devons être patients dans les calomnies, puisque celui qui a tout pouvoir remet à son Père le soin de lui faire justice (70). » Imitons ce divin modèle, lequel, après avoir répondu aux injures des Juifs avec toute la douceur possible, reprend même le discours qu'ils avaient interrompu, sans que leur malice soit capable d'altérer sa bonté pour eux.

Mercredi. — *En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais.* « Il ne faut pas, dit encore ce Père, quand la méchanceté des pécheurs augmente, cesser d'annoncer la parole de Dieu; au contraire, il faut le faire avec plus de force que jamais; c'est ce que le Sauveur nous fait voir aujourd'hui, quand les Juifs l'ayant traité de démoniaque, il leur offre un bien d'une valeur infinie, en leur découvrant le moyen de ne mourir point : *En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais* (71). » Garder la parole de Dieu pour ne point mourir, c'est recevoir cette divine semence dans une bonne terre, dans la terre de son cœur, la faire croître par les bonnes œuvres, et attendre, suivant la parabole de l'Evangile (*Matth.*, XIII, 8), qu'elle apporte du fruit, cent pour un, *le centuple* (*Luc.*, VIII, 8) *et la vie éternelle que le Seigneur a promise à ceux qui entendent sa parole* (*Luc.*, XI, 28.) Peut-on concevoir un plus grand

(69) Potuit dicere, Vos dæmonium habetis, quod profecto sic iceret, verum diceret; noluit autem, ne non dixisse veritatem, sed provocatus contumeliam reddidisse videretur. (Hom. 8, *in Evang.*)

(70) Illatas contumelias Patris judicio reservat, ut nobis profecto insinuet quantum nos patientes esse debemus, dum se adhuc ulcisci non vult, et est ipse qui judicat. (Hom. 8, *in Evang.*)

(71) Cum malorum perversitas crescit, non solum frangi prædicatio non debet, sed etiam augeri; unde Dominus postquam dæmonium habere dictus est, prædicationis suæ beneficia largius impendit, dicens : *Amen, amen*, etc. (Hom. 18, *in Evang.*)

bienfait? Ce qui a fait dire au grand saint Augustin que « la parole de Dieu n'est pas une moindre chose que le corps de Jésus-Christ; » d'où il conclut que « le même soin que nous apportons quand on nous administre le corps de Jésus-Christ, de peur qu'aucune parcelle ne tombe à terre, nous le devons apporter, afin que rien de la parole de Dieu qui nous est annoncée ne tombe de notre cœur, et ne se perde lorsque nous pensons à autre chose (72). »

De quelle profanation ne sommes-nous donc pas coupables, lorsque nous écoutons cette divine parole comme un discours purement profane, avec un esprit de curiosité et de critique, et que nous recevons cette semence parmi les épines, c'est-à-dire, parmi les soins et les sollicitudes du siècle; ce qui fait qu'elle est aussitôt étouffée, et qu'elle demeure infructueuse? Tremblons d'abuser ainsi des grâces du Sauveur: « Car, dit saint Grégoire, comme il est nécesaire que les bons deviennent meilleurs par les affronts qu'on leur fait, aussi il arrive que les méchants deviennent pires par les bienfaits qu'ils reçoivent (73). » C'est ce que nous voyons en la personne des Juifs, qui, méprisant les promesses merveilleuses que leur fait le Sauveur, lui répondent :

Nous connaissons maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi, et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Voilà, dit le Prophète, qu'ils se confirment dans leur méchant discours : *Firmaverunt sibi sermonem nequam* (*Psal.* LXIII, 6), c'est-à-dire dans la calomnie atroce qu'ils ont dite contre le Fils de Dieu. Il semble, disent les interprètes, quand les Juifs ont avancé d'abord que le Sauveur était possédé du démon, qu'ils ne l'eussent dit alors que par conjecture, mais qu'ils en sont si certains présentement qu'il ne leur est plus permis d'en douter : *Nunc cognovimus quia dæmonium habes.* D'où vient cela? C'est qu'ils ne comprennent pas ce que le Fils de Dieu leur dit, qu'ils manquent de foi pour lui, et que leur esprit, ou plutôt leur passion, est la seule règle de leur jugement. Ils croient qu'on leur parle de la mort du corps, et « le Sauveur leur parle d'une autre mort dont il est venu nous délivrer, de la mort éternelle, de la mort de la géhenne, de la mort de la damnation (74), » d'une mort qu'Abraham et les prophètes n'ont point éprouvée, puisqu'ils vivent éternellement, ayant gardé exactement la parole de Dieu.

Tel est le caractère des hérétiques, et d'où procède leur erreur : ils ne comprennent point le sens de l'Ecriture, et, au lieu de le chercher avec foi et humilité, remplis qu'ils sont de vanité et d'orgueil, ils veulent que chacun s'en rapporte aux lumières de son esprit : faible raisonnement, et qui tombe de soi-même; car, puisque le Sauveur nous a donné son Ecriture pour être la règle de notre conduite, et que pour des raisons dignes de sa sagesse, il s'y trouve une telle obscurité, que les mêmes passages souffrent des explications différentes, il a été de l'ordre de sa providence d'établir un Juge souverain qui pût en déterminer le véritable sens; autrement, il arriverait que, dans la même religion, la créance d'un lieu serait différente de celle d'un autre lieu, et qu'on croirait dans un temps différemment de ce qu'on aurait cru dans un autre; c'est ce qui est arrivé parmi les hérétiques; comme le chemin qu'ils tiennent est couvert et glissant: *Fiat via illorum tenebræ et lubricum* (*Psal.* XXXIV, 6), ils changent à tout moment, ce qui est la marque la plus évidente de l'erreur; car la vérité étant une, elle doit subsister toujours la même : *Veritas Domini manet in æternum.* (*Psal.* CXVI, 2.) Ainsi se trouve-t-elle dans la seule religion catholique, apostolique et romaine: la foi d'aujourd'hui est la foi des apôtres; ce que nous croyons en France, on le croit au Japon, sans que la succession des temps ou la diversité des lieux aient jamais apporté aucun changement aux articles de notre créance.

Or, le Juge que Jésus-Christ nous a donné pour arrêter et pour dissiper nos doutes, c'est son Eglise, laquelle, quand il s'est trouvé quelques difficultés, s'est assemblée dans des conciles pour déterminer, ou pour éclaircir ce qui était de la foi : cette Eglise, fondée par un Dieu-Homme, cimentée du sang des apôtres et des martyrs, *contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.* (*Matth.*, XVI, 18.) C'est pour le chef de cette Eglise visible, toujours gouvernée par Jésus-Christ, qui en est le Chef invisible, que le Sauveur *a prié, afin que sa foi ne défaille point* (*Luc.*, XXII, 32): ne pas croire donc aux décisions de cette Eglise, et s'en séparer, c'est être comme une branche de la vigne du Seigneur, qui ayant été coupée du tronc, et n'en recevant plus ni le suc, ni la nourriture, se sèche bientôt, et n'est plus propre qu'à être jetée au feu.

Disons, d'ailleurs, que la raison pour laquelle les Juifs ne croient point à la promesse que leur fait le Sauveur, c'est qu'ils n'ont point de confiance en lui, et qu'ils doutent de sa puissance, malgré les prodiges qu'il opérait tous les jours à leurs yeux : car ils lui répondent d'un air plein de mépris :

(72) Hoc utique debetis dicere quod non sit minus verbum Dei quam corpus Christi, et ideo quanta sollicitud ne observamus quando nobis corpus Christi ministratur, ut nihil ex ipso de nostris manibus in terram cadat, tanta sollicitudine observemus ne verbum Dei quod nobis erogatur, dum aliquid aut cogitamus, aut loquimur, de corde nostro pereat. (Hom. 20.)

(73) Sicut bonis necesse est ut meliores etiam per contumelias exsistant, ita semper reprobi de beneficio pejores fiant. (Hom. 18.)

(74) Dicebat aliam mortem, de qua nos liberare venerat, mortem æternam, mortem gehennarum, mortem damnationis cum diabolo et angelis ejus. (S. Aug., tract. 43, in *Joan.*)

JEUDI. — *Etes-vous plus grand que notre père Abraham, qui est mort, et que les prophètes, qui sont morts aussi? Qui prétendez-vous être?* Détestons l'incrédulité des Juifs, et, pour en faire au Seigneur un hommage qui puisse la réparer, ayons pour lui une foi vive et ardente, qui nous fasse croire aussi fermement les choses que nous ne voyons pas, que celles que nous voyons. Quand il nous promet, comme à eux, *que nous ne mourrons point, si nous gardons ses commandements;* ou *la vie éternelle, si nous mangeons sa chair* adorable (*Joan.*, VI, 52); au lieu de dire comme eux : *Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger* (*Ibid.*, 53)? ou bien : *Etes-vous plus grand que notre père Abraham?* disons avec Job : *Je sais que mon Rédempteur vit, qu'au dernier jour je dois ressusciter, et que je verrai dans ma chair mon Dieu, qui est mon Sauveur* (*Job*, XIX. 25, 26); ou bien avec Marthe : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, qui êtes venu dans le monde* (*Joan.*, XI, 27); au lieu de lui demander : *Qui prétendez-vous être? « Quem teipsum facis? »* faisons-nous à nous-mêmes cette demande toutes les fois que nous nous choquons de ce qu'on n'a pas pour nous les égards que nous croyons mériter, ou que nous nous sentons disposés à repaître notre orgueil d'idées chimériques : Qui prétends-je être? Tout le bien qui est en moi n'est point de moi, et je n'ai de mon fonds que le néant, la faiblesse et le péché. Si nous étions bien pénétrés de ces sentiments, nous ne compterions pour véritable grandeur que celle qui vient de Dieu, et nous ne manquerions pas de dire ce que le Sauveur répond aux Juifs :

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien, c'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu. Le Fils de Dieu peut-il mieux répondre aux Juifs, qui lui demandent insolemment, non qui il est, mais qui il prétend être? *Quem teipsum facis?* que leur dire : *Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien;* c'est-à-dire, si je ne vous donnais d'autres témoignages que mes paroles, si je m'élevais par mes discours au-dessus des autres hommes, tout ce que je pourrais vous dire ne serait pas chez vous d'une grande autorité, et il vous serait permis de ne me pas croire; mais c'est mon Père qui me glorifie par les oracles des prophètes, par les témoignages qu'il a rendus de moi dans mon baptême (*Matth.*, III, 17), et dans ma transfiguration (*Matth.*, XVII, 5), par les miracles que j'opère et que je fais pour prouver ma divinité. Or, si vous me demandez quel est mon Père, je vous dirai que c'est *celui que vous dites être votre Dieu;* pouvez-vous rejeter son autorité, et me méconnaître davantage?

Que ces paroles doivent bien nous convaincre du peu de cas que nous devons faire du jugement avantageux que nous croyons pouvoir porter de nous-mêmes : *Si je me glorifie de moi-même, ma gloire n'est rien. — Qu'un autre vous loue,* dit le Sage, *et non votre bouche.* (*Prov.*, XXVII, 2.) Craignons surtout, dit saint Augustin (*Confess.*, lib. X, cap. 36), la louange que nous donne la bouche de notre cœur; c'est cette langue intérieure qui nous loue souvent en secret, sans que personne nous loue, et que nous n'avons que trop de penchant à écouter; mais peut-on y ajouter foi, en faisant réflexion que nous ne connaissons que le dehors de nous-mêmes, est-il rien de plus trompeur? *Qui de nous peut savoir,* dit encore le Sage, *s'il est digne d'amour ou de haine* (*Eccle.*, IX, 1)? car il est bien difficile de pénétrer les replis de notre cœur, et de discerner le véritable mouvement qui le fait agir (S. GREGOR., *Moral.*, lib. VII, cap. 17); il se mêle souvent avec le désir que nous croyons avoir de ne plaire qu'à Dieu seul une vanité secrète qui corrompt toutes nos bonnes actions; la seule louange que l'on reçoive de Dieu est véritable, parce que, dit l'Apôtre, *il connaît ce qui est caché dans les ténèbres, et découvre les plus secrètes pensées des cœurs.* (I *Cor.*, IV, 5.) C'est *cette louange qui vient non de nous, non des hommes, mais de Dieu* (*Rom.*, II, 29), que nous devons rechercher, et faire tout ce qui est en nous pour la mériter. Or il faut, pour ce sujet, le connaître, l'aimer, garder sa parole; en un mot, prendre le contre-pied des Juifs, auxquels le Sauveur reproche qu'ils ne le connaissent point.

Cependant vous ne le connaissez pas; mais pour moi, je le connais, et si je dis que je ne le connais pas, je serai un menteur comme vous; mais je le connais, et je garde sa volonté. — Ce qui nous prouve que nous connaissons Dieu, dit saint Jean, *c'est quand nous gardons ses commandements; car celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne les garde pas, est un menteur, et la vérité n'est pas en lui.* (I *Joan.*, II, 3, 4.) Le Sauveur avait donc raison de dire aux Juifs qu'ils ne le connaissaient pas : car *quoiqu'ils fissent profession de connaître Dieu, ils le renonçaient par leurs actions, étant abominables, incrédules et réprouvés pour toutes bonnes œuvres.* (*Tit.*, I, 16.) Jésus-Christ, qui *ne cherche point sa propre volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé* (*Joan.*, V, 30), pouvait bien assurer *qu'il connaissait Dieu. Le Sauveur,* dit l'Apôtre, *entrant dans le monde, dit à son Père : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps; me voici, je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté.* (*Hebr.*, X, 5-7.)

C'est ainsi que nous devons prouver à notre Dieu que nous le connaissons, en lui disant : Seigneur, vous m'avez donné un esprit pour vous connaître, et un cœur pour vous aimer, je veux employer tout ce que j'ai reçu de vous à vous glorifier : *votre loi est dans le milieu de mon cœur* (*Psal.* XXXIX, 9), et toute mon étude sera de l'accomplir. Mais hélas! le Sauveur du monde n'est-il pas en droit de nous faire aujourd'hui le même reproche qu'il fait aux Juifs dans notre Evangile. Vous dites que vous avez un Dieu, mais vous ne le connaissez pas; vous dites que vous avez un Dieu, mais vous ne le

connaissez pas; vous le dites, et vous ne pouvez le prouver que par vos paroles, et moi je vous assure que vous êtes des menteurs; car on ne connaît point Dieu, quand on ne garde point ses commandements; or, bien loin d'observer ceux que je vous ai donnés, il n'y en a pas un que vous ne transgressiez. Je vous ai dit *d'apprendre de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 20), et vous êtes emportés et superbes. Je vous ai recommandé *d'aimer votre prochain comme vous-mêmes* (*Matth.*, XIX, 19), et vous le haïssez. Je vous ai assuré que *pour me suivre, il fallait renoncer à soi-même et porter sa croix* (*Matth.*, XVI, 24), et vous êtes des idolâtres de votre corps, qui ne cherchez que ce qui peut flatter vos sens et contenter vos passions déréglées : ainsi, vous ne me connaissez pas. Sachez donc qu'en vain vous portez le nom de chrétiens et de mes enfants; je vous renoncerai devant mon Père, et je vous ferai voir que *celui-là* seul *qui fait sa volonté* et la mienne, *est mon frère, ma sœur et ma mère.* (*Matth.*, XII, 50.)

Mais, comme le Sauveur veut absolument se faire reconnaître pour le Fils de Dieu, il revient toujours à tout ce qui peut ouvrir les yeux des Juifs, et leur dit :

VENDREDI. — *Abraham, votre père, a désiré ardemment de voir mon jour; il l'a vu, et en a été comblé de joie.* Les Juifs avaient demandé d'un air plein d'arrogance au Fils de Dieu, s'il était plus grand que leur père Abraham : *Nunquid tu major es patre nostro Abraham?* « Et pour leur faire connaître que oui, dit saint Chrysostome, il leur dit que ce patriarche a désiré ardemment de voir son jour, c'est-à-dire son Incarnation; car il ne l'a désiré que par le grand avantage qui devait lui en revenir : ce qui prouve, par conséquent, que le Sauveur est plus grand que lui (75). » *Il l'a vu*, ce jour heureux qui faisait l'attente des prophètes et des patriarches, soit par sa foi dans le sacrifice de son fils Isaac, qui était la figure de Jésus-Christ, soit par les promesses qui lui furent faites de nouveau, *que toutes les nations seraient bénies par celui qui sortirait de lui* (*Gen.*, XXII, 18); soit quand il fit jurer Eliézer sur sa cuisse (*Gen.*, XXIV, 2), par la grande foi qu'il avait, comme l'expliquent les Pères, que le Dieu du ciel et de la terre paraîtrait un jour dans le monde, revêtu d'une chair sortie de lui-même en la personne de la sainte Vierge; soit enfin par la révélation qu'il eut dans les limbes quand ce jour tant désiré arriva (76). *Il l'a vu, et il en a été comblé de joie*, c'est-à-dire, qu'il fut rempli d'une joie qui, étant conforme au bonheur que toute la terre recevait de ce jour heureux, surpasse infiniment toutes nos expressions. C'est de ce jour que parle le prophète Isaïe, quand il s'écrie : *Oh! si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre, les montagnes s'écouleraient devant vous.* (*Isa.*, LXIV, 1.) En vérité, les désirs si ardents des prophètes devraient nous faire rougir de notre indifférence! L'espérance a fait en eux ce que la jouissance ne fait pas en nous. Le prophète avait prédit que *si le Sauveur descendait du ciel, les montagnes se fondraient devant lui* : c'est ce qui est arrivé dans son premier avénement, quand tout ce qu'il y avait de plus élevé dans le monde, figuré par les montagnes (77), s'est abaissé en sa présence par une profonde humiliation; quand les gentils ont cru en lui, et que les rois se sont prosternés devant lui. Aujourd'hui un chrétien le méconnaît, un ver de terre se révolte contre son Créateur. « Je suis tout confus, dit saint Bernard, et j'ai peine à retenir mes larmes, quand je compare la foi brûlante de ces saints prophètes avec la tiédeur de ces derniers temps (78). » — Avant la naissance du Sauveur, dit saint Augustin, les hommes étaient endurcis dans le mal, leur cœur était de glace et de pierre; mais, dès qu'il a paru comme un feu descendu du ciel (79), il les a fait *fondre comme de la cire*, suivant l'expression du Prophète. (*Psal.* LXVII, 3.) Prions-le que nous puissions désirer ardemment le jour fortuné, où il prendra par sa grâce une nouvelle naissance dans nous, que nous le voyions au plus tôt, que nous en fassions toute notre joie, et qu'il y vienne *comme un feu dévorant* (*Hebr.*, XII, 29), qui consume tout ce qu'il y a de charnel dans nous, pour faire de nous des hommes tout spirituels. Les Juifs demeurent toujours dans leur opiniâtreté, et répondent au Sauveur :

Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham? Il fallait que les Juifs fussent bien prévenus contre le Fils de Dieu, pour ne pas le reconnaître; disons plus, pour paraître ne pas douter qu'il ne fût imposteur : car encore si on les voyait chercher la vérité, et dire au Sauveur : Abraham est mort il y a près de deux mille ans, et vous n'en avez pas encore cinquante, et vous dites que vous l'avez vu, c'est ce que nous ne pouvons comprendre; et si vous voulez que nous ajoutions foi à vos paroles, expliquez-nous ce mystère. Pouvaient-ils moins faire pour celui, dont les paroles et les actions étaient toutes divines, qui faisait à tous moments miracles sur miracles, qui avait guéri tous leurs malades, qui se faisait suivre par des milliers d'âmes, et auquel ils ne pouvaient faire aucun reproche? Cependant, après l'avoir traité de démoniaque, ils lui disent d'un air plein de mépris,

(75) Si enim gavisus est videre diem ejus, idque operæ pretium duxit propter beneficium inde proveniens gavisum, constat et quod longe major esset. (Chrys., 24, *in Joan.*)

(76) Quid aliud demonstravit, nisi Dominum cœli et terræ in carne quæ ex illo tempore habebatur, esse venturum? (S. Aug., *De civ. Dei*, lib. XVI, cap. 35.)

(77) Qui sunt montes? superbi. (S. Aug., *in Psal.* XCI.)

(78) Ardorem illorum cogitans confundor, et vix contineo lacrymas, ita me pudet temporis, torporisque miserabilium temporum horum.

(79) Ignis fuit illis Christus Jesus, tam diu duris, donec ignis ille admoveretur. (*In Psal.* XX.)

comme s'ils parlaient à un homme qui a perdu toute raison : *Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham?*

Les interprètes demandent pourquoi les Juifs disaient au Fils de Dieu qu'il n'avait pas encore cinquante ans, et que n'en ayant que trente-deux, ou selon l'opinion de quelques-uns, trente-quatre, ils devaient bien plutôt lui dire, vous n'avez pas encore quarante ans.

Les uns répondent que sa sagesse, sa maturité, son expérience, faisaient croire qu'il devait avoir plus de quarante ans; d'autres, que les travaux et les peines d'une vie laborieuse comme la sienne le faisaient paraître plus âgé qu'il n'était; d'autres enfin estiment que le nombre de cinquante était vénérable et sacré parmi les Juifs à cause du jubilé qui venait de cinquante ans en cinquante ans; ainsi ils semblent lui dire, Vous n'avez pas encore vu un jubilé, et vous prétendez avoir vu Abraham? La dernière réponse du Sauveur ne sera-t-elle donc pas capable de leur ouvrir les yeux?

En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham fût au monde. Le Fils de Dieu, pour se procurer plus d'attention et de créance, commence par répéter deux fois : *En vérité, en vérité.* Car, disent les interprètes, c'était leur dire, soyez plus que certains de cette vérité. Ecoutons ce qu'il leur dit, et voyons s'il peut parler plus clairement de sa divinité. Prenez garde à ces deux termes : *Je suis avant qu'Abraham fût fait : « Antequam Abraham fieret, ego sum. »*—« Jésus, dit saint Chrysostome (80), se sert du mot *sum* « *je suis,* » dont le Père éternel s'était servi, pour se faire connaître à Moïse, *Ego sum, qui sum* (*Exod.*, III, 14); il ne dit pas j'étais, mais *je suis,* pour marquer l'éternité de son Etre, libre des temps et affranchi des successions du passé et du futur. »—« Pesez ces paroles, dit le grand Augustin, et connaissez le mystère : *Je suis, « Sum, »* voilà le Créateur, voilà l'Eternel, voilà l'Etre divin : *avant qu'Abraham fût fait : « antequam fieret; »* voilà la créature qui a été faite par Celui qui est; il ne dit pas, Je suis avant qu'Abraham fût, mais *avant qu'il fût fait, « antequam fieret; »* il ne dit pas, non plus, avant qu'Abraham fût fait, j'étais fait, mais *je suis, « sum; »* car *le Verbe était au commencement* (*Joan.*, 1, 1.) *Antequam Abraham fieret, ego sum* (81). » —« Ces esprits infidèles, dit saint Grégoire, ne pouvant souffrir ces paroles, qui marquaient l'éternité de son Etre, se saisissent de pierres pour lapider celui qu'ils ne pouvaient comprendre (82). »

Samedi. — *Alors ils prirent des pierres pour les lui jeter; mais Jésus se cacha, et sortit du temple.* O dureté de cœur! ô aveuglement d'esprit, qu'on ne peut assez déplorer! Dès que les Juifs connurent que le Sauveur se faisait Dieu, ils prirent des pierres pour le lapider, selon la loi portée contre les blasphémateurs (*Levit.*, XXIV, 14), sans que la sainteté du temple fût capable d'arrêter leur fureur.

« Pourquoi, Seigneur, ne faites-vous pas un miracle pour convertir ces incrédules, afin de faire voir votre bonté et votre miséricorde pour eux? Mais quoi! reprend saint Chrysostome, Jésus a guéri le paralytique, il a fait une infinité de prodiges, en ont-ils cru davantage? au jour de sa Passion, il les renversera tous d'une seule parole, et ils se relèveront plus endurcis que jamais; car, continue ce Père, il n'y a rien de pire qu'un esprit préoccupé; quelques miracles qu'il voie, il persiste toujours dans son opiniâtreté (83). » Témoin Pharaon (*Exod.*, XIV, 23 seqq.), qui ne cessa de persécuter les Israélites, après même qu'il leur eut donné la liberté.

Pourquoi donc, Seigneur, ne les punissez-vous pas, pour faire éclater votre justice et votre puissance? vous qui avez commandé à cet homme qui avait la main séchée de l'étendre, et qui l'avez guérie à l'instant (*Marc.*, III, 3), que ne faites-vous que celles de ces insolents se sèchent tout d'un coup? Que n'arrive-t-il à ceux qui prennent des pierres pour vous les jeter, ce qui arriva à celui qui eut la témérité de toucher l'arche. (II *Reg.*, VI, 6, 7.) Si la terre s'entr'ouvrit pour engloutir Coré, Dathan et Abiron (*Num*, XVI, 32), parce qu'ils s'étaient soulevés contre le législateur de l'ancienne loi; que ne se fend-elle pour abîmer ces impies qui outragent si cruellement le Législateur de la nouvelle? Ah! dit saint Augustin, ce n'était pas une chose difficile au Seigneur, mais il devait faire connaître et aimer sa patience, plutôt que faire éclater sa puissance. Ce même Jésus, non comme le Verbe qui était au commencement en Dieu, mais comme homme, comme celui qui devait souffrir, qui devait mourir, qui devait nous racheter par l'effusion de tout son sang, se cache pour n'être point lapidé (84); c'est-à-dire qu'il devient invisible à leurs yeux : il se cache, pour nous faire connaître qu'il était le maître du temps et du genre de sa mort : *Ego pono animam meam..... et potestatem habeo ponendi eam.* (*Joan.*, X, 17, 18.) En effet, si le Sau-

(80) Sed cur non dixit, *priusquam Abraham fieret*, ego eram, sed *sum?* quemadmodum Pater hoc verbo, *sum*, utitur, ita et Jesus; significat enim perpetuo esse ab omni libertum tempore. (Hom. 54, *in Joan.*)

(81) Appende verba, et cognosce mysterium : intellige *fieret* ad humanam naturam, *sum* vero ad divinam pertinere substantiam : non dixit : Antequam esset, ego eram; neque hoc dixit, Antequam fieret Abraham, ego factus sum. (Tract. 44, *in Joan.*)

(82) Sustinere ista æternitatis verba mentes infidelium non valentes ad lapides currunt, et quem intelligere non poterant obruere quærebant. (Hom. 18, *in Evang.*)

(83) Quare gratia eorum conatus non cohibuit? ita enim credidissent. Paralyticum sanavit, et non crediderunt; et quomodo si id fecisset, credidissent? animo enim desperato nihil pejus, quamvis signa, quamvis miracula videat, in eadem perstat pertinacia. (Hom. 54, *in Joan.*)

(84) Tanquam passurus, tanquam moriturus, tanquam nos suo sanguine redempturus abscondit se ab eis, ne lapidaretur. (Tract. 44, *in Joan.*)

veur fuit aujourd'hui les Juifs qui en veulent à sa vie, quand son heure sera venue (*Joan.*, XVIII, 4), il ira au devant d'eux pour s'offrir volontairement à la mort. (*Isa.*, LIII, 7.) « Quand il veut, on le prend; quand il le veut, il s'échappe des mains de ses ennemis : d'où nous devons conclure que quand on ne le prend pas, c'est une preuve de sa divinité, et que quand on le prend, c'est un effet de sa volonté (85). » Il sort du temple, c'est-à-dire qu'il quitte les Juifs pour aller aux gentils. « Il abandonne ceux qui le haïssent, dit saint Ambroise, pour courir après ceux qui le devaient aimer (86). » *Leur maison demeurera déserte*, dit l'Ecriture (*Matth.*, XXIII, 38), *et on leur ôtera le royaume de Dieu, pour le donner à un peuple qui en fera les fruits.* (*Matth.*, XXI, 43.)

Il est admirable, dit saint Grégoire (*l. c.*), de voir le Sauveur fuir ses ennemis, lui qui pouvait les punir à l'instant. Il venait de leur parler de sa divinité, et par sa fuite il fait voir la faiblesse humaine; pourquoi donc se cache-t-il? sinon, parce que s'étant fait homme pour être le Rédempteur des hommes, il nous dit autre chose par ses paroles, et autre chose par son exemple. Croyons ses paroles, et imitons l'exemple qu'il nous donne, d'éviter sagement l'emportement de nos ennemis, quand même nous pouvons leur résister. Ainsi David évite avec prudence Saül irrité contre lui (1 *Reg.*, XXII, 1), et lui conserve la vie, quand il est le maître de la lui ôter (1 *Reg.*, XXIV, 7). *Donnons lieu à la colère*, dit l'Apôtre (*Rom.*, XII, 19), et faisons réflexion avec quelle patience nous devons souffrir les insultes que nous recevons de nos ennemis, si Dieu même cherche en se cachant à éviter celles des Juifs : car il est bien plus glorieux de souffrir en silence l'injure qu'on nous fait, que de la repousser par des injures.

Hélas! le Seigneur fait pour nous ce qu'il a fait pour les Juifs, et nous ne les imitons que trop dans leur endurcissement; il nous parle, et nous ne l'écoutons point; il nous dit qu'il est notre Dieu, et nous ne le croyons point; il nous appelle, et nous n'allons point à lui; il nous attend, et nous lassons sa patience. Craignons qu'il ne nous arrive les mêmes malheurs dont il les menace pour les mêmes raisons : *Je vous ferai passer l'un après l'autre au fil de l'épée, et vous périrez tous dans ce carnage*, leur dit-il par la bouche du prophète; *parce que j'ai appelé, et vous n'avez point répondu; j'ai parlé, et vous n'avez point entendu; vous avez fait le mal devant mes yeux, et vous avez choisi tout ce que je ne voulais pas.* (*Isa.*, LXV, 12.) Tandis donc que nous en avons encore le temps, quittons notre péché, craignons d'abuser de la bonté de notre Dieu, tremblons qu'il ne nous quitte, qu'il ne s'éloigne de nous, qu'il ne sorte de nos cœurs (87), qui sont le temple qu'il a choisi pour y résider; qu'il abandonnera peut-être pour toujours, si, semblables aux Juifs, nous sommes assez malheureux que de l'outrager dans le lieu même où il veut que nous l'honorions, et où il a dessein de nous combler de ses grâces et de ses bienfaits.

SUR LA VÉRITÉ.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? (*Joan.*, VIII, 46.)

La vérité, dont le Fils de Dieu veut instruire les Juifs, en voulant dans cet Evangile se faire connaître à eux comme le Dieu de la vérité, ou plutôt comme étant la vérité même, nous fournit la matière de ces trois réflexions, savoir : qu'il y a des chrétiens qui ne la cherchent point; d'autres qui la cherchent, et qui ne la croient point; d'autres, enfin, qui la croient, et qui ne la pratiquent point. Or, à ces trois sortes de chrétiens, il faut faire ces trois interpellations : S'il y a une vérité, pourquoi ne la cherchez-vous pas? ce ne peut être que par irréligion : si vous la connaissez, pourquoi ne la croyez-vous pas? ce ne peut être que par orgueil : si vous la croyez, pourquoi ne la pratiquez-vous pas? ce ne peut être que par lâcheté; car le devoir du chrétien est : 1° de chercher avec foi la vérité, quand il ne la connaît pas; 2° de la croire avec soumission, quand il la connaît; 3° de la pratiquer avec courage, quand il la croit.

1. Jésus-Christ est la vérité, ainsi qu'il nous l'a enseigné dans son Evangile : *Ego sum... veritas* (*Joan.*, XIV, 6), et cette vérité n'est autre chose que la lumière, dit saint Augustin; car, « qu'est-ce que la lumière de Dieu, sinon la vérité de Dieu? qu'est-ce que la vérité de Dieu, sinon la lumière de Dieu? et Jésus-Christ est l'une et l'autre (88). » Ne point chercher la vérité, c'est donc vouloir demeurer dans les ténèbres où était le monde, avant que le *Soleil de justice* (*Malac.*, IV, 2), Jésus-Christ, notre Dieu, eût paru sur l'horizon de l'Eglise. Mais, comme il y a deux sortes de vérités, l'une qui regarde la foi, et l'autre les mœurs; il y a aussi deux sortes de chrétiens, qui ne cherchent point ces deux vérités.

Les premiers sont indignes de porter ce nom, et sont plutôt des composés d'athéisme, de libertinage, gens qui se piquent d'esprit fort, et qui néanmoins vivent comme des bêtes, sans faire nul usage de leur raison; ils ne savent d'où ils viennent, ni où ils retourneront : ils sont contraints d'avouer que si leur âme est immortelle, la damnation

(85) Quando vult capitur, quando vult elabitur; vides igitur et hic divinitatis esse quod non captus est, et illic voluntatis esse quod captus est. (S. Ambros., *in Luc.*)

(86) Deserantur qui oderant, eligantur qui amandi erant. (*Ibid.*)

(87) Vae illis a quorum lapideis cordibus fugit. (S. Aug., tract. 44, *in Joan.*)

(88) Quid est aliud lux Dei, nisi veritas Dei, aut quid veritas Dei nisi lux Dei? et hoc utrumque unus Christus. (S. Aug., *in Psal.* XLII.)

sera leur partage, et que si elle est mortelle, elle retombera dans le néant. Est-il une situation plus affreuse que de se dire à soi-même, ou je serai damné, ou je serai anéanti? cependant ils vivent dans cette incertitude sans daigner chercher la vérité. *Ces insensés ont dit dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu* (*Psal.* XIII, 1), ou plutôt leur cœur, c'est-à-dire le désir corrompu de leur cœur, l'a dit; non qu'ils le croient véritablement, puisqu'il n'est pas possible d'effacer l'image de la Divinité qui est empreinte en nous, mais parce qu'ils souhaiteraient véritablement qu'il n'y eût point de Dieu vengeur de leurs crimes : peut-on concevoir un pareil aveuglement?

Les seconds sont ceux qui, étant dans une erreur propre à favoriser leur intérêt ou leur passion, ne cherchent point la vérité qui les en tirerait : ainsi, par exemple, cet homme est dans un emploi mauvais par lui-même; cet autre fait un commerce que plusieurs blâment et condamnent; celui-là est dans une habitude qui peut être criminelle; celui-ci jouit d'un bien qu'on estime mal acquis. Dans tous ces cas il est des chrétiens qui ne veulent point s'instruire; ils savent bien qu'il y a une vérité, mais ils ne veulent pas la chercher, ou plutôt ils veulent prendre leur erreur pour la vérité. « Car, dit saint Augustin, l'on aime tellement la vérité, que tous ceux qui aiment autre chose qu'elle, veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité (89). »

Or cette erreur, qui procède d'un fond de corruption, est une marque des plus évidentes de la réprobation; comme, au contraire, l'on peut dire que dans quelque dérèglement qu'on puisse être, dès lors qu'on cherche la vérité de bonne foi, et qu'on l'a trouvée, il y a tout à espérer : c'est un flambeau qui, étant au milieu de nous, nous éclaire sans cesse, et peut toujours servir à nous tirer de nos égarements : vouloir éteindre la lumière, parce qu'on veut marcher dans un lieu obscur, où il y a des précipices à droite et à gauche, c'est vouloir se perdre absolument, et c'est ce que font ceux qui ne cherchent point la vérité, ou qui prennent le mensonge pour la vérité. Au contraire, quand même on voudrait marcher dans un lieu tout environné de précipices, tant que la lumière luit, on est sûr de n'y pas tomber, et même en état d'en pouvoir sortir : chérissons donc la vérité, cherchons la vérité, et aimons mieux condamner en nous le mal dont elle nous accuse, que de la condamner elle-même, parce qu'elle nous accuse; ne la haïssons pas, à cause qu'elle nous reprend, mais aimons-la, lorsqu'elle nous montre sa lumière, et lors même qu'elle nous fait voir nos égarements; disons au Seigneur avec le Prophète : *Envoyez-nous votre lumière et votre vérité : « Emitte lucem tuam et veritatem tuam.* (*Psal.* XLII, 3.) Votre lumière nous fera voir nos ténèbres, et votre vérité nous fera connaître nos erreurs; mais ce n'est pas assez de rechercher la vérité quand on ne la connaît point, il faut la croire quand on la connaît.

2. Il n'est que trop de chrétiens qui connaissent la vérité, et qui ne la croient point; elle est dans leur esprit d'une manière si morte et si inanimée, qu'elle ne leur communique aucun mouvement. Ainsi les princes des prêtres et les Scribes du peuple répondirent à Hérode, qui les fit assembler pour lui dire *où devait naître le Christ*, que c'était *en Bethléem de Juda, selon qu'il est écrit par un prophète* (*Matth.*, II, 4, 5); mais ils se contentèrent de l'avoir vu dans les Ecritures (*Mich.*, V, 2), de l'avoir appris aux autres, et ils en demeurèrent là.

Hélas! l'incrédulité que ces faux savants de l'ancienne loi ont eue pour une vérité si importante qu'ils connaissaient, n'a que trop d'imitateurs dans la nouvelle. Combien voyons-nous de ces génies sublimes qui savent tout, et qui ne croient rien? *Ce n'est pas aux sages ni aux prudents, mais aux simples et aux petits, que le Seigneur a révélé ses plus grands mystères* (*Matth.*, XI, 25); *bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru*, nous dit le Sauveur (*Joan.*, XX, 29); mais malheureux ceux qui voient et qui ne croient point : car est-il un état plus funeste que d'enseigner aux autres la source de *cette eau vive, qui rejaillira jusque dans la vie éternelle* (*Joan.*, IV, 14), et de mourir de soif, « que d'être, suivant la comparaison de saint Augustin, comme ces pierres des grands chemins qui marquent aux voyageurs la route qu'ils doivent tenir, et qui demeurent toujours dans la même place (90). » *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?* dit le Sauveur aux Juifs. (*Joan.*, VIII, 46.) Disons la même chose à ces savants incrédules : Si vous avez trouvé la vérité, pourquoi ne la croyez-vous pas? c'est votre orgueil qui en est la cause, qui vous empêche de vous soumettre à Dieu, et qui vous porte à vivre dans cette indépendance qui n'appartient qu'à lui seul; au lieu de soumettre votre esprit aux vérités de la foi, aux lumières de votre esprit : sachez que *Dieu résiste aux superbes* (*Jac.*, IV, 6) et que *celui qui veut pénétrer dans la majesté* avec un esprit d'orgueil et de présomption, *sera accablé par la gloire.* (*Prov.*, XXV, 27.) Si par votre emploi vous êtes destinés à fouiller dans les fondements de la religion, commencez par écarter loin de vous tout esprit de curiosité; faites comme Moïse, qui, ayant à recevoir de la main de Dieu les tables de la loi, laissa le peuple au pied de la montagne : éloignez de vous tout ce qui est de plus grossier et de plus terrestre en vous, quand il s'agit d'entrer en commerce avec le Seigneur, et de vous instruire des

(89) Sic amatur veritas ut quicumque aliud amant, velint esse veritatem. (*Conf.* lib. X, cap. 23.)

(90) Facti sunt tanquam lapides qui viatoribus ambulantibus aliquid ostendunt, sed ipsi immobiles permanent. (*Serm. de temp.*)

vérités de sa loi; fermez l'œil de la raison, quand il faut ouvrir celui de la foi; mais surtout, semblables aux arbres, lesquels à mesure qu'ils s'élèvent plus haut, jettent en bas de plus profondes racines, si vous voulez vous élever jusqu'aux plus hauts mystères de la religion, appuyez-vous sur le fondement d'une plus profonde humilité; autrement vous vous exposerez à tomber comme l'ange apostat, que l'orgueil éleva et précipita en même temps.

3. Ajoutons qu'il y en a qui croient la vérité, et qui ne la pratiquent point : chrétiens par l'esprit, infidèles par le cœur, *ils disent Jésus-Christ*, comme parle l'Apôtre; s'agit-il des articles de notre foi, ou des mystères de notre religion? on ne peut les croire avec plus de docilité qu'ils ne le font. Est-il question des principes, ou des conséquences de la morale chrétienne? ils ne savent quel parti prendre. Quoi donc! celui qui nous enseigne que, *Si quelqu'un ne renaît pas de l'eau et de l'esprit, il n'entrera point dans le royaume de Dieu* (*Joan.*, III, 5), n'est-il pas le même qui nous a avertis que, *si nous ne faisons pas pénitence, nous périrons tous?* (*Luc.*, XIII, 5.) Or, deux sortes de chrétiens tombent dans deux erreurs différentes sur ce sujet.

Les uns croient toutes les vérités de la morale : mais ne mettent point en pratique ce qu'ils croient; ils souffrent dans eux-mêmes une contradiction perpétuelle des lumières de leur esprit, qui leur montre ce qu'il faut faire, et de la lâcheté d'un cœur corrompu qui ne peut l'exécuter; ils attendent que le Seigneur les convertisse tout d'un coup par une grâce victorieuse qu'ils ne demandent point, et qu'ils seraient même fâchés de recevoir. *Vous croyez qu'il n'y a qu'un Dieu*, dit l'apôtre saint Jacques, après avoir fait voir que la foi ne suffit pas pour le salut sans les œuvres, *vous faites bien de le croire; mais les démons le croient aussi, et tremblent en le croyant* (*Jac.*, II, 19); comme pour faire voir que les démons croient en Dieu, et ne laissent pas de persister dans leur méchanceté, et que c'est avoir une foi de démon que de croire les vérités de la religion, et de ne pas cesser de commettre le péché. « En vain, ô homme! s'écrie un Père, vous reposez-vous sur votre foi, qui est vaine dès qu'elle est sans crainte et sans amour de Dieu; les démons ont plus que vous; ils ont deux choses, et vous n'en avez qu'une; vous croyez, et vous ne craignez pas; ils croient, et ils craignent tout à la fois (91). » — « C'est donc par nos œuvres qu'il faut montrer notre foi, puisque croire, c'est pratiquer ce que l'on croit (92). »

Les autres cherchent à capituler : ils croient et pratiquent certains points de la morale qui les intéressent peu, et en contestent d'autres qui les touchent de près : ainsi un avare obéit à l'Evangile, qui lui dit *d'aimer son ennemi* (*Matth.*, V, 44), et se révolte contre ce même Evangile qui le menace de la damnation, s'il ne donne *à manger à ceux qui ont faim, et à boire à ceux qui ont soif* (*Matth.*, XXV, 44); au contraire, un vindicatif se persuade aisément qu'il faut assister les pauvres, mais il ne peut croire qu'il doive sous peine de l'enfer aimer son ennemi, et faire du bien à celui qui lui a fait du mal : ceux-là font comme le serviteur de l'Evangile (*Luc.*, XII, 47), qui connaît la volonté de son Maître, et qui ne la fait point; ceux-ci se révoltent contre leur Maître, et ne se soumettent pas entièrement à son autorité : les uns ont la lumière qui les éclaire et font des œuvres de ténèbres; les autres éteignent le flambeau pour ne pas voir ce qu'ils font : le péché des premiers paraît plus grand, parce qu'ils agissent contre la vérité connue : l'état des seconds est plus déplorable, parce que, n'ayant point de remords, ils sont plus éloignés de tout repentir. Or, si les uns et les autres n'obéissent point à la morale de Jésus-Christ, ce n'est que par lâcheté; car les uns ne vivent pas conformément à ce qu'ils croient, parce qu'ils ne peuvent se résoudre à se faire violence, et les autres refusent de croire, parce qu'ils ne veulent pas contraindre leurs inclinations: d'où il faut conclure qu'on ne douterait point de la vérité, et qu'on la pratiquerait volontiers si l'on avait plus de courage; mais pour exciter notre ferveur, rappelons dans notre esprit les tourments destinés à ceux qui n'observeront point les vérités de l'Evangile, et les récompenses préparées à ceux qui les pratiqueront : que la crainte des tourments nous réveille donc de notre assoupissement, et que l'espérance des biens éternels anime notre zèle, et échauffe notre courage.

Faites, Seigneur, que pour l'exécution de votre dessein, nous ayons sans cesse devant les yeux votre crainte et votre amour : détruisez l'incrédulité de notre cœur, qui nous empêche de chercher votre vérité, abaissez l'orgueil de notre esprit, qui nous détourne de la croire: revêtez-nous de votre force, pour pouvoir la mettre en pratique : faites que nous la cherchions avec foi; que nous la croyions avec soumission; que nous la pratiquions avec courage, afin que pour la récompense de notre fidélité, nous méritions de jouir éternellement de votre gloire. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XXI, v. 1-10.

Qui aurait jamais espéré que les mêmes

(91) Quid tibi blandiris, o homo quisquis es, credulitate, quæ sine timore, atque obsequio Dei nulla est? aliquid plus dæmones habent; tu enim unam rem habes tantummodo, illi duas : tu credulitatem habes, non habes timorem, illi et credulitatem habent pariter, et timorem. (Salv., *De gubern. Dei*, lib. IV.)

(92) Ille vero credit, qui exercet opera de quod credit. (S. Greg., hom. 26, *in Evang.*)

qui voulaient lapider le Sauveur du monde il y a huit jours (*Joan.*, VIII, 59), lui feraient aujourd'hui une entrée honorable dans Jérusalem? ou qui pourrait jamais croire que ceux mêmes qui contribuent aujourd'hui à son triomphe, lui feront souffrir dans cinq jours une mort aussi cruelle qu'ignominieuse? Toutes les circonstances qui se trouvent dans cette solennité, servent infiniment à en relever l'éclat, et l'on peut dire que Jésus Christ n'a jamais paru plus Dieu que dans ce jour. Il venait de ressusciter le Lazare, qui était mort *depuis quatre jours et qui sentait déjà mauvais* (*Joan.*, XI, 39); et un pareil miracle, qui ne pouvait souffrir d'équivoque, avait attiré à sa suite une foule de peuple également curieux de voir Jésus *et le Lazare.* (*Joan.*, XII, 9.) D'ailleurs la fête de Pâques qui approchait faisait que l'on venait de toutes parts à Jérusalem : ainsi l'entrée que Jésus-Christ fait dans cette capitale de la Judée, et les honneurs qu'il y reçoit doivent être regardés comme une réception qui lui est faite au nom de tous les Juifs assemblés, et forcés enfin de le reconnaître pour le Fils de David, c'est-à-dire, pour le Messie, et pour celui qui vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini!*

Entrons dans le détail de cet Evangile; reconnaissons Jésus Christ pour le Fils de Dieu aux marques qu'il nous donne de sa divinité; imitons les Juifs dans les louanges qu'ils lui donnent; fasse le Ciel que nous ne les imitions jamais dans leur inconstance, non plus que dans l'aveuglement de leur esprit, ni dans la dureté de leur cœur!

Jésus approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, envoya deux de ses disciples. Le Fils de Dieu avait entretenu plusieurs fois les apôtres du dessein qu'il avait d'aller à Jérusalem, où il serait livré aux princes des prêtres qui le condamneraient à la mort : *Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et Scribis, et condemnabunt eum morte* (*Matth.*, XX, 18) : pour leur faire comprendre, disent les interprètes, que s'il était échappé plusieurs fois des mains de ses ennemis qui en voulaient à sa vie, ce n'était pas par crainte, mais parce qu'il devait attendre à se livrer entre leurs mains le temps déterminé par son Père.

En effet, son heure étant venue, loin de se cacher, il va lui-même au-devant de la mort qu'il devait souffrir, après en avoir prédit toutes les circonstances et s'y être volontairement offert : « Ainsi, dit un Père, le Seigneur entre aujourd'hui avec une grande pompe dans Jérusalem, pour animer contre lui l'envie des Juifs, parce que le temps de sa Passion approchait; il les a excités par les honneurs qu'il recevait de tout le peuple, non pas à faire ce qu'ils n'avaient pas voulu, mais à exécuter ce qu'ils voulaient auparavant; il leur a donné le pouvoir d'accomplir leur dessein, et n'a pas changé leur volonté (93). »

Le Sauveur passe par Bethphagé (c'était le lieu où l'on gardait les victimes qui devaient servir aux sacrifices), et ce lieu était proche de la montagne des Oliviers; la branche de l'olivier est le symbole de la paix, et l'huile que l'on tire de ce fruit est infiniment propre à guérir les blessures; il n'y a rien dans l'Evangile qui ne doive servir à notre instruction : le Fils de Dieu passe par Bethphagé, pour nous faire entendre qu'il est la victime qui doit être immolée pour le salut du monde; qu'il va nous racheter, *non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang* (*Hebr.*, IX, 12); que par sa mort il réconciliera la terre avec le ciel, les hommes avec Dieu; et que la grâce qu'il nous fait mériter sera le remède de toutes les plaies que le péché a faites à notre âme.

Mais l'instruction principale que nous devons tirer en voyant Jésus-Christ s'approcher de Jérusalem, pour se présenter lui-même à la mort, c'est l'obligation que nous avons de recevoir avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu les avertissements de nos pasteurs, de nous préparer à la mort quand nous sommes malades; car c'est alors que le temps déterminé par le Père céleste étant arrivé, il serait inutile de reculer et de nous faire traîner comme des criminels au supplice : apprenons plutôt à faire volontairement les choses mêmes qui ne dépendent point de notre liberté, et à nous en faire par là une occasion de mérite : ainsi dans ces moments dont nous pouvons quelquefois nous servir si utilement pour opérer l'ouvrage de notre salut, tâchons de nous retourner avec autant de courage que de confiance vers le Seigneur, et de lui dire avec une parfaite tranquillité, *Que votre volonté soit faite* (*Matth.*, XXVI, 42); souffrez, mon Dieu, que je vous donne ce qui bientôt ne sera plus à moi : *Je remets mon âme entre vos mains* (*Psal.*, XXX, 6), tandis que j'en suis encore le maître; j'accepte de bon cœur la mort que vous m'envoyez : trop heureux si, par l'offrande volontaire que je vous fais d'une mort qui ne dépend pas de moi de subir ou de ne subir pas, j'apaise votre justice que j'ai irritée par mes désordres : et si par la privation de mon Etre, je puis rendre quelque hommage à la souveraineté du vôtre.

Remarquons que le Sauveur n'attend pas qu'il soit pris par les Juifs pour penser à la mort; c'était plusieurs jours auparavant qu'il avait dit : *Voilà que nous allons à Jérusalem* (*Matth.*, XX, 18), c'était même en entrant dans le monde qu'il dit à son Père : *Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps* (*Psal.*

(93) Ideo ergo cum tanta gloria est ingressus, ut amplius eorum adversus se excitaret invidiam, quia tempus Passionis ejus instabat : excitavit eos, non ut facerent quod ante noluerant, sed ut possint facere quod volebant; facultas eis data est, non mutata voluntas. (Auctor *Oper. imperf. in Matth.*, hom. 37.)

XXXIX, 7 ; *Hebr.*, X, 5) qui doit être la victime pour le péché ; c'est-à-dire qu'en entrant dans le monde il s'est préparé à en sortir : ce qui nous apprend que nous ne devons pas attendre que nous soyons accablés sous le poids de la maladie, pour nous préparer à mourir, et que pour avoir alors autant de tranquillité que de résignation, il faut faire de sa vie une étude et un apprentissage de sa mort.

Lundi. — *Et il leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, et vous trouverez une ânesse et son ânon avec elle : déliez-la, et me l'amenez.* Par l'ânesse que le Sauveur fait délier aujourd'hui, saint Jérôme (lib. III, *in Matth.*) entend la Synagogue ; et par l'ânon, le peuple gentil qu'il va délivrer par sa mort de l'esclavage de la loi, et de la servitude du démon, pour leur imposer *le joug doux et léger* (*Matth.*, XI, 29) de l'Evangile.

« L'un et l'autre peuple étaient enchaînés par les liens de leurs péchés et avaient besoin d'être déliés par le Seigneur : le péché du Juif était d'avoir abusé de la loi qu'il avait reçue, et celui du gentil de ne l'avoir point reçue (94). » L'ânesse nous représente naïvement la dureté et l'insensibilité des Juifs ; et l'ânon, *sur lequel personne n'avait encore monté* (*Marc.*, XI, 2), les gentils qui n'étaient soumis à aucune loi.

Mais comme tout ce qui s'est passé dans l'Evangile, s'est passé pour notre instruction, disons que l'ânesse que le Fils de Dieu fait délier par ses apôtres pour la lui amener, est la figure d'une âme arrêtée par les liens de ses péchés (*Psal.* CXVIII, 61), qui sont rompus en vertu du pouvoir qu'il a donné à ses ministres, en leur disant en la personne de saint Pierre : *Ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.* (*Matth.*, XVI, 19.)

En effet, le Prophète nous apprend que l'homme, malgré son orgueil, dès qu'il cesse d'être en grâce avec le Seigneur, *devient semblable aux bêtes* (*Psal.* XLVIII, 13), adonné comme elles à toutes ses passions qui le guident et qui l'entraînent, sans faire plus qu'elles aucun usage de raison ; au-dessous même des bêtes, en ce que les animaux ne sont soumis qu'aux hommes, et que le pécheur est l'esclave du démon : *Car*, dit l'apôtre saint Pierre, *quiconque est vaincu est l'esclave de celui qui l'a vaincu.* (II *Petr.*, II, 19.)

Disons d'ailleurs qu'il est une bête liée : *Le méchant*, dit le Sage, *se trouve pris dans son iniquité, et il est lié par les chaînes de ses péchés.* (*Prov.*, V, 22.) « La chair a ses charmes dont elle nous lie et nous enchaîne, dit saint Ambroise ; l'avarice, la sensualité, l'orgueil, sont autant de liens dont le démon se sert pour nous arrêter à son service (95). » Le malheur est que le pécheur lui-même s'est fait cette chaîne, et l'a renforcée par ses mauvaises habitudes ; ce qui la rend plus difficile à rompre : telle est la difficulté que saint Augustin a éprouvée et qu'il a si bien exprimée par ces paroles : « Hélas ! dit-il, je soupirais étant encore attaché, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté qui était devenue plus dure et moins flexible que le fer (96). »

L'ânon, dit saint Marc, était lié devant une porte entre deux chemins : *Ante januam foris in bivio* (*Marc.*, XI, 4) : ce qui nous apprend que celui qui n'est pas avec Jésus-Christ, est hors du chemin, et que celui qui est avec lui est dans la voie : cet ânon était lié, et le Sauveur le fait délier. Les hommes, dit saint Ambroise, lient ce qui leur appartient pour s'en assurer la possession, mais Jésus-Christ délie ceux qui entrent à son service (97). Car c'est une des erreurs les plus dangereuses où puissent être les pécheurs, que de regarder la loi de l'Evangile comme une loi d'esclavage et de servitude ; les aveugles croient être libres, parce qu'ils ne voient pas leurs fers ; ils craignent, au contraire, en retournant à Dieu de devenir esclaves, et ils retrouveraient le parfait usage de leur liberté : car, *où est l'esprit du Seigneur*, dit d'Apôtre, *là est aussi la liberté* (II *Cor.*, III, 17) ; *si le Fils vous délivre*, nous dit Jésus-Christ de sa bouche sacrée, *vous serez véritablement libres.* (*Joan.*, VIII, 36.)

En effet, notre volonté est parfaitement libre, quand elle fait ce qu'elle veut, dit saint Augustin ; or, étant délivrée de l'esclavage du péché, elle est en état de vouloir tout ce que Dieu veut, et de ne pas vouloir ce qu'il ne veut pas : en faisant ce que Dieu veut, elle agit librement, puisqu'elle fait ce qu'elle veut elle-même ; d'où il faut conclure que la véritable liberté consiste à être soumis à Dieu et à sa grâce : gardons-nous donc bien de donner au libertinage le nom de liberté, et comprenons au contraire que la volonté, qui doit être libre de sa propre nature, est « d'autant plus libre qu'elle est plus saine, et qu'elle est d'autant plus saine qu'elle est plus soumise à la miséricorde et à la grâce (98) ; » c'est-à-dire plus dépendante de la volonté de Dieu. Le Sauveur ajoute :

Mardi. — *Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il les laissera emmener.* Que ces paroles sont pleines d'instructions ! *Si quelqu'un vous dit quelque chose :* quand il est question de rompre les liens du pécheur, il

(94) Uterque enim populus funibus peccatorum erat circumplexus et solutione divina opus habebat : iste lege quam acceperat male utendo, ille nunquam accipiendo peccaverat. (Bed., hom. *in Matth.*)

(95) Ligant nos vinculis carnis illecebra, vinculum nostrum avaritia est, vinculum nostrum concupiscentia est, vinculum nostrum superbia est, sunt et diaboli vincula. (*in Psal.* CXVIII.)

(96) Suspirabam ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate. (*Confess.*, lib. VIII, c. 5.)

(97) Qui extra Christum quicumque est, foris est a via ; qui autem in Christo est, foris non est ; ubi alligant ut possideant, iste solvit ut teneat. (*In Luc.*)

(98) Voluntas libera tanto liberior, quanto sanior, tanto autem sanior, quanto misericordiæ et gratiæ subjectior. (Epist. 89.)

s'y trouve toujours des oppositions, soit de la part de celui-là même qu'on veut délier, soit de la part du démon, à qui il appartient par son péché, et qui se sert de toutes ses forces pour le retenir à son service. Les ministres du Seigneur envoyés par lui-même pour briser nos fers, doivent donc s'attendre à trouver beaucoup de contradictions dans les fonctions de leur ministère; mais doivent-ils s'arrêter à la première difficulté qu'ils rencontrent? non sans doute. *Dicite*, « *Dites*, » ajoute le Sauveur à ses disciples; c'est-à-dire qu'il faut parler au nom de celui qui nous envoie, lequel sait se faire obéir quand il lui plaît par les grands et les superbes, et se servir même des plus faibles instruments pour opérer ses plus grands ouvrages, parce qu'il est le Seigneur, *Dicite quia Dominus;* le Seigneur non-seulement des disciples qu'il envoie, de ceux à qui appartiennent ces animaux, des animaux mêmes, mais simplement le Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre : *Y a t-il un autre Dieu que le Seigneur?-Y a-t il un autre fort que notre Dieu?* (II *Reg.*, XXII, 32.) C'est la première raison dont se servent les disciples du Sauveur pour disposer le maître de l'ânesse et de l'ânon à les laisser emmener, *le Seigneur;* ils ajoutent qu'il en a besoin, *Opus habet.*

Quoi ! le Prophète ne nous assure-t-il pas qu'une des marques auxquelles il reconnaît son Dieu, c'est qu'il n'a point besoin de nos biens : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges?* (*Psal.* XV, 2.) *Si j ai faim*, dit le Seigneur par la bouche du même Prophète, *je ne vous le dirai pas, car toute la terre est à moi, et tout ce qu'elle renferme.* (*Psal.* XLIX, 12.) Comment donc se peut-il faire que le Seigneur ait besoin de nos biens? il n'en a pas besoin pour lui-même, parce qu'il se suffit à lui-même, et que toutes les créatures du monde ne peuvent rien pour son bonheur; mais il s'en sert quelquefois pour arriver à de certaines fins auxquelles il veut parvenir suivant l'ordre de sa providence : ainsi, pour accomplir la prophétie (*Zach.*, IX, 9), il fallait qu'il entrât à Jérusalem monté sur une ânesse, il avait donc besoin de celle qui était dans le village prochain; c'est ainsi que Dieu a besoin des hommes pour les combler de ses divines libéralités, pour en former son Eglise, et en remplir son royaume; de même que le soleil a besoin de l'air pour l'éclairer, et que les fleuves ont besoin des champs pour les arroser : heureux et mille fois heureux l'homme, dont son Dieu a besoin, puisqu'il n'en a besoin que pour le remplir de ses grâces. Les choses arrivèrent comme le Sauveur l'avait prédit, ses disciples trouvèrent l'ânesse et l'ânon liés : on leur demanda ce qu'ils faisaient, et pourquoi ils les délachaient? ils répondirent que le Seigneur en avait besoin, et on les laissa faire (*Marc.*, XI, 5, 6); ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions :

La première, quelle est la soumission que nous devons à l'autorité du Seigneur; ceux qui lui obéissent dans ce jour ne le connaissent point : mais pour nous, nous le connaissons pour notre Dieu et pour notre Sauveur : « Leur obéissance doit donc nous apprendre, dit saint Chrysostome, que quoi qu'il exige de nous, quand même il demanderait notre vie, il faut lui obéir sans réplique; car si des inconnus ont été si soumis à ses ordres, que ne doivent pas être ses disciples (99)? »

La seconde, quelle est l'assistance que nous devons rendre à ce Dieu qui a besoin : il ne manque de rien pour lui, il est vrai, mais les pauvres qui sont ses membres manquent de tout; les assister, c'est l'assister lui-même; les refuser, c'est le refuser lui-même; car n'est-ce pas lui qui parle, et qui dit dans son Evangile : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.* Et afin de nous ôter toute excuse, il fait faire cette interrogation à ces malheureux condamnés au feu éternel pour ne lui avoir pas donné à manger : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif?* Voici la réponse que leur fait le Sauveur : *Je vous dis, en vérité, qu'autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances aux moindres de vos frères, vous avez manqué à me les rendre à moi-même.* (*Matth.*, XXV, 42-45.)

Mercredi. — *Or tout cela se fit afin que cette parole du Prophète fût accomplie.* Repassons ce que nous venons de voir, et remarquons dans une histoire aussi simple que celle-ci les preuves que le Seigneur y donne de sa divinité, tant à ses apôtres, qu'à ceux qui laissèrent aller l'ânesse et l'ânon. Examinons, dit saint Chrysostome, combien le Sauveur fait de miracles, et accomplit de prophéties. Il prédit que ses disciples trouveront ces deux animaux liés en un certain endroit; qu'on les laissera délier et emmener sans leur rien dire, ou que si on leur demande, *Que faites-vous?* on se satisfera de la réponse qu'ils feront que, *Le Seigneur en a besoin.* Chose également admirable, dit ce Père, ou qu'on n'ait rien dit aux disciples, quand ils emmenèrent l'ânesse et l'ânon, ou qu'on se soit contenté de ce qu'ils disaient, que *Le Seigneur en avait besoin.* Les apôtres donc ne devaient-ils pas conclure que Jésus était Dieu, puisqu'il leur avait prédit tout ce qui arriva, qu'il était le souverain Maître; et par la qualité qu'il prenait de Seigneur, et par l'obéissance qu'il se faisait rendre, sans même qu'on le vît; et qu'ainsi, il pouvait, s'il le voulait, arrêter les Juifs d'un seul commandement, quand ils viendraient se jeter sur lui pour le prendre (1).

Mais ceux qui laissèrent aller cette ânesse

(99) Hinc etiam discipulos docet quidquid ipse poterat, etiamsi animam dare juberet, absque ulla controversia esse parendum; nam si cesserunt ignoti, quid discipuli facere debent? (Hom. 67, *in Matth.*)

(1) Hinc docet Judæos in ipsum irruentes solo

et cet ânon avec tant de facilité, ne nous convainquent-ils pas qu'ils n'en usèrent ainsi, que parce qu'ils ressentirent dans le fond de leurs âmes qu'ils étaient soumis à la puissance de celui qui tourne la volonté de l'homme comme il lui plaît : or est-il de plus grandes marques de la Divinité que ces prédictions si certaines, et que cette souveraineté absolue sur le cœur humain! Le Fils de Dieu, qui était la fin des prophéties, et qui devait les accomplir toutes, a disposé toutes ces choses, afin que cette parole d'un Prophète fût accomplie :

Dites à la Fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug. C'est à la ville de Jérusalem que s'adressent ces paroles, elle est appelée fille de Sion, parce que le temple, son principal édifice, était bâti sur le mont de Sion. Saint Jean ajoute : *Ne craignez point, fille de Sion : « Nolite timere, filia Sion. »* (*Joan.*, XII, 15.) « Reconnaissez celui que vous comblez de louanges, dit saint Augustin, et ne craignez pas quand il souffre, parce qu'il répand son sang pour effacer votre péché, et pour vous racheter (2). » Le prophète Zacharie se sert de ces termes : *Exsulta satis, filia Sion, jubila : « Soyez comblée de joie, fille de Sion, poussez des cris d'allégresse, voici que votre Roi vient à vous. »* (*Zach.*, IX, 15.)

Sur quoi saint Chrysostome demande si c'était un sujet de joie pour Jérusalem que d'avoir un roi, puisque la plus grande partie des rois des Juifs avaient été injustes et violents : mais, répond ce Père, que l'on demande aux Juifs quel roi a jamais fait son entrée dans Jérusalem avec moins de train et de magnificence, avec plus de marque d'humilité et de douceur. Réjouissez-vous donc, fille de Sion, d'avoir un tel Roi : *Rex tuus*, un Roi de votre nation, qui a été prédit par tant de prophéties, et attendu depuis tant de siècles. Il vient à vous, *Tibi, Qui avez tué ses prophètes* (*Matth.*, XXIII, 37), qui lui préparez une mort honteuse et cruelle ; à vous, qu'il a toujours aimé, et dont il a toujours été persécuté. Cependant il y vient plein de douceur, *mansuetus*, comme un Roi juste et un Sauveur, dit le même prophète : *Veniet tibi justus et Salvator;* pour vous gouverner en paix, vous justifier et vous sauver. Il vient, non comme les autres rois dans un char magnifique, exigeant des tributs, enflé d'orgueil, environné de gardes et d'officiers : mais *monté sur l'ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug* (3).

Plusieurs interprètes estiment que le Sauveur monta successivement sur ces deux animaux ; d'abord sur l'ânesse, qui était la figure de la Synagogue déjà soumise à la loi, et ensuite sur l'ânon qui était celle du peuple gentil que le Fils de Dieu devait soumettre et subjuguer ; son Eglise devant être composée de l'un et l'autre peuple, *après avoir rompu par sa mort la muraille de séparation qui les divisait.* (*Ephes.*, II, 14.) Crains, Jérusalem, qu'ayant fait si peu de cas de ton Dieu, qui venait à toi plein de douceur, monté sur une ânesse, tu ne le voies un jour assis sur une nuée, rempli de fureur et d'indignation ; il venait à toi pour te sauver, mais parce que tu l'as méprisé, il viendra à toi pour te condamner.

« Pour nous, dit saint Augustin, apprenons que le Sauveur, entrant dans Jérusalem monté sur une ânesse, nous représente ce que nous devons faire toute notre vie pour entrer un jour dans la Jérusalem céleste ; il faut dompter notre propre chair, qui nous est représentée par cette ânesse, et empêcher qu'elle ne nous jette hors du chemin ; il faut par les jeûnes, la mortification, la privation des plaisirs, les exercices de la pénitence, la tenir assujettie à l'esprit (4), » qui doit la traiter comme un animal toujours rebelle, et qui n'est soumis que par le joug continuel qu'on lui impose.

Jeudi. — *Les disciples donc s'en allèrent, et firent ce que Jésus leur avait commandé.* C'est-à-dire qu'ils délièrent l'ânesse et l'ânon, mais ce fut par l'autorité et la vertu de Jésus-Christ qu'ils les amenèrent à lui ; car ils n'auraient pu enlever ce qui appartenait à un maître qui ne les connaissait point, si la grâce du Sauveur n'avait préparé le cœur de celui à qui appartenaient ces animaux pour les laisser aller : ainsi quand les apôtres ont rompu les fers des Juifs et des Gentils, ce qui paraissait être leur ouvrage était l'ouvrage de Dieu, et ils n'auraient pu délivrer le monde de la puissance du démon, s'il n'avait lui-même brisé la puissance de cet ennemi.

C'est de cette vérité que l'Apôtre était si bien persuadé quand, écrivant aux fidèles de Corinthe, il leur disait : *J'ai planté, Apollon a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement ; celui qui plante n'est rien ; celui qui arrose n'est rien, mais Dieu seul qui donne l'accroissement.* (*I Cor.*, III, 6, 7.)

Ce qui fait le mérite des disciples que le Seigneur envoie, ce n'est donc pas d'avoir délié ces animaux ; car c'est, à proprement parler, le Sauveur lui-même qui les a déliés : mais c'est la soumission avec laquelle ils font ce qu'il leur prescrit, et c'est en quoi ils doivent être l'objet de notre imitation ; le Seigneur parle, et ils lui obéissent sans répliquer ; voilà toute la fonction du chrétien, l'obéissance. Telle doit être notre disposition continuelle à l'égard de

nunu reprimere potuisse. (S. Chrys., hom., *in Matth.*, cap. 7.)

(2) Illum agnosce qui a te laudatur et noli trepidare cum patitur, quia ille sanguis funditur per quem tuum delictum delcatur, et vita reddatur. (Tract. 51, in *Joan.*)

(3) Non currus ut reges exteri agens, non vectigalia exigens, non clarus tumore, nec satellitibus constipatus, sed magnam undique monstrans humilitatem. (S. Chrys., hom. 67, *in Matth.*)

(4) Ambula sollicitus, doma jumentum tuum, carnem tuam, nec agimus in Jerusalem, pleromque nos rapit caro et de via conatur excludere, tale jumentum cohibeamus jejuniis. (*De cant.*, c. 5.)

Dieu, comme un enfant qui a une soumission aveugle pour les ordres d'un père qu'il aime et qu'il révère. Quel éloge pour des chrétiens, quand on peut dire d'eux ce que l'Evangile dit des deux disciples du Sauveur: *Ils firent ce que Jésus leur avait commandé;* faisons en sorte qu'on puisse dire de nous la même chose: pour ce sujet employons-nous uniquement à connaître la volonté de Dieu et à l'accomplir : c'est ce que le Prophète demande si souvent à son Dieu, et ce devrait être le but de toutes nos prières. *Ah!* disait ce grand roi, avec un cœur entièrement soumis à l'ordre de son Dieu, *si je trouve grâce devant le Seigneur, il me fera revoir son arche et son tabernacle; que s'il me dit : Vous ne m'agréez point, je suis tout prêt, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira: « Præsto sum, faciat quod bonum est coram se. »* (II *Reg.*, XV, 25, 26.)

Et ayant amené l'ânesse et l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtements, et le firent monter dessus. Les apôtres font trois choses, après qu'ils ont amené ces animaux, ils se dépouillent, ils les couvrent de leurs vêtements, ils font monter le Sauveur dessus : ils se dépouillent de leurs vêtements et les mettent sur l'ânesse et l'ânon, pour honorer le Sauveur de tout ce qu'ils ont ; enfin ils le font monter dessus, pour lui faire recevoir les honneurs que le peuple devait lui rendre.

Ce qui nous fait comprendre la nécessité qui nous est imposée : 1° De faire servir tout ce qui est à nous à la gloire et aux intérêts du Sauveur, richesses, crédit, fortune ; l'usage que nous devons faire de tous ces biens est de les employer à l'honneur de Dieu, au soulagement des pauvres, à l'embellissement de ses temples. 2° Il faut travailler sans cesse à orner et parer nos âmes de la grâce et de l'obéissance aux commandements de Dieu : « Car si l'ânesse qui était attachée figurait une âme liée, et arrêtée par les chaînes de ses péchés (5), cette même ânesse parée des vêtements des apôtres, sur laquelle monte le Sauveur, est la figure d'une âme ornée de vertus, et qui lui est volontairement soumise. La troisième chose que nous devons conclure, est que quand il est question d'honneurs et de louanges, loin d'aller au-devant, nous devons attendre qu'on nous force à les recevoir : *Le Sauveur du monde s'est humilié lui-même* (*Philipp.*, II, 8) ; mais ce sont ses disciples qui le font monter sur l'ânesse pour lui procurer les honneurs que le peuple lui prépare: *Eum desuper sedere fecerunt.*

Est-ce ainsi que nous en usons, et ne peut-on pas assurer que nous faisons tout le contraire ; en effet, loin d'employer tout ce qui est en nous et à nous, pour la gloire du Seigneur, on ne se sert le plus souvent des lumières de son esprit, que pour se révolter contre lui, de sa liberté que pour l'offenser, de son cœur que pour le haïr, de sa langue que pour décrier le prochain, de son crédit que pour opprimer le pauvre, de ses biens que pour satisfaire à toutes ses passions: loin de parer nos âmes par l'exercice des vertus chrétiennes, pour les mettre en état d'y loger un Dieu, on peut dire, au contraire, que nous avons fait de nos cœurs *une caverne de voleurs*, une retraite de bêtes féroces, un rendez-vous et un asile de toutes les passions humaines ; loin enfin qu'il soit besoin de nous forcer à recevoir des honneurs, nous mettons toute notre étude à nous les procurer ; les uns vont au devant, de peur qu'ils ne leur échappent, les autres les attendent pour jouir d'une gloire plus délicate ; les uns s'élèvent eux-mêmes par un orgueil grossier et mal entendu ; les autres s'abaissent quand ils sont sûrs qu'on les relèvera, et qu'ils jouiront ainsi tout à la fois de la gloire de l'humilité et de celle de l'élévation ; de manière que quelques routes différentes que prennent les hommes corrompus par le péché, on peut dire qu'ils tendent toujours au même but, savoir : à contenter leur vanité et leur orgueil par des honneurs profanes et des louanges mondaines.

Vendredi. — *Une grande troupe de peuple étendit aussi ses vêtements le long du chemin, les autres coupaient des branches d'arbres, et les jetaient par où il passait.* C'est ce qui s'était pratiqué en plusieurs occasions parmi les Juifs; ainsi, après que Jéhu eut reçu l'onction royale par un prophète, le peuple s'avança plein de joie, et étendit ses vêtements devant lui. (IV *Reg.*, IX. 12, 13.) Ainsi, dans les jours de solennité et de triomphe, on portait des branches de palmier devant celui qu'on voulait honorer (*Levit.*, XXIII, 40), et on célébrait son entrée par des louanges et par des acclamations : *Acceperunt ramos palmarum, et processerunt obviam ei*, dit l'Evangéliste saint Jean. (XII, 13.)

Mais la réflexion que nous devons faire sur cet endroit, c'est que le Sauveur ne reçoit ces honneurs que du peuple, *plurima autem turba.* Il n'est point dit qu'il y eût des savants, des riches, des grands de la terre. « Funeste préjugé pour ces états, qui semblent, dit saint Jérôme, avoir en eux-mêmes une opposition à la foi et à la pratique des vertus évangéliques (6): » *la science, qui enfle* (I *Cor.*, VIII, 1) ne disposant guère à la soumission de l'esprit ; les richesses, à l'amour de la pauvreté; la grandeur, à l'humilité de Jésus-Christ. *Considérez, mes frères*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, *ceux d'entre vous que Dieu a appelés à la foi, vous trouverez qu'il y a peu de sages d'une sagesse de la chair, peu de puissants, peu de nobles; mais il a choisi les plus ignorants selon le monde, les plus faibles, les plus méprisables.* (I *Cor.*, I, 26,

(5) Asina est anima alligata multis vinculis peccatorum. (S. Hier., *in Matth.*, lib. III.)

(6) Ut ostendat quia non prodest gloriatio carnalis ad fidem, sed magis obest, dum superbia sapientiæ et nobilitatis inflati homines Dei sapientiæ subjacere noluerunt. (S. Hilar., *in I Epist. ad Cor.*)

27, 28.) « En naissant d'une mère pauvre, continue ce Père, il a réprouvé les richesses ; en ne s'instruisant point des sciences du monde, il a réfuté la sagesse du siècle (7) ; » en ne paraissant que sous le nom de *fils de charpentier* (*Matth.*, XIII, 55), quoiqu'il fût fils de David, il a montré que la grandeur de la naissance n'est considérable qu'en tant qu'on la cache sous le voile de l'humilité ; on peut donc assurer que si ces états ne sont pas mauvais en eux-mêmes, au moins sont-ils très-dangereux ; c'est pour cela que le Seigneur appelle *bienheureux les pauvres* (*Matth.*, V, 3), et qu'il donne sa *malédiction aux riches* (*Luc.*, VI, 24.)

D'où nous pouvons conclure : 1° que c'est une grande consolation pour ceux que le Seigneur a privés des biens, des honneurs et des grandeurs de la terre ; 2° qu'il n'est pas permis à ceux à qui Dieu les a donnés de s'en glorifier, et c'est la conclusion de l'Apôtre : *Afin*, dit-il, *que personne ne se glorifie devant lui* (I *Cor.*, I, 29) ; mais ils doivent en faire un sacrifice perpétuel à celui dont ils les ont reçus. Soyez donc grands, riches, savants, à la bonne heure : pourvu que vous préfériez la naissance spirituelle que vous avez contractée dans les eaux sacrées du baptême au sang le plus noble dont vous tirez votre origine ; pourvu que vous soyez de fidèles économes des richesses que vous possédez, et *qu'environnés de biens, vous n'y mettiez point votre cœur* (*Psal.* LXI, 11) ; pourvu que vous fassiez céder vos propres lumières à l'obscurité de la foi, et que l'humilité vous abaisse autant au-dessous de Dieu, que vos connaissances semblent vous élever au-dessus des hommes ; pourvu enfin qu'à l'exemple du peuple de notre Evangile, vous fassiez servir au triomphe et à la gloire du Sauveur tout ce que vous avez ; que vous vous dépouilliez de vos vêtements et de tout ce qui vous pare aux yeux du public, pour les jeter sous ses pieds, c'est-à-dire que vous lui fassiez un sacrifice de votre esprit et de votre science ; que vous coupiez des branches d'arbres par où il doit passer ; c'est-à-dire que vous retranchiez le superflu de vos biens pour en assister les pauvres ; que vous chantiez un *Hosanna* perpétuel, c'est-à-dire que votre langue publie sans cesse le nom du Seigneur, le loue et le bénisse, et lui renvoie toutes les louanges que votre rang, votre naissance ou votre mérite vous attirent de toutes parts.

Samedi. — *Et ceux qui allaient devant lui, et ceux qui venaient après criaient : Hosanna au Fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Cette foule de peuple qui précède et qui suit le Fils de Dieu, nous marque, disent les interprètes, ceux qui ont cru en lui avant et après sa venue : *Car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* (*Act.*, IV, 12.) Tous lui crient : *Hosanna ;* ce mot signifie *gloire, rédemption, salut.* « La gloire lui est due, la rédemption et le salut conviennent à celui qui a racheté le monde, et l'a sauvé par l'effusion de son sang précieux (8) »

Après que les Juifs ont été assez insensés que de prendre le Sauveur pour le ministre du démon, et pour assurer que tous les miracles qu'il opérait c'était par le pouvoir de *Béelzébut, prince des démons* (*Matth.*, XII, 24), voilà qu'ils avouent et publient hautement qu'il vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* « Il ne manque plus rien, dit saint Bernard, de ce qui devait servir à faire reconnaître le Fils de Dieu. Les prophètes l'ont prédit, les anges l'ont publié à sa naissance ; le Père éternel l'a reconnu dans son baptême et dans sa transfiguration ; toutes les créatures lui ont rendu témoignage ; les démons l'ont confessé ; mais la louange qu'il reçoit aujourd'hui de la bouche des enfants est parfaite : ceux qui la donnent sont sincères ; et l'Esprit-Saint qui la leur suggère ne peut ni flatter ni dissimuler (9). » C'est ainsi que s'accomplissent les paroles du Prophète : *Vous avez perfectionné vos louanges par la bouche des enfants, pour jeter la honte sur le front de vos adversaires.* (*Psal.* VIII, 3.)

Mais, ô inconstance du cœur humain ! ceux qui coupent des branches d'arbres pour les jeter par où le Sauveur devait passer, dans peu lui prépareront une croix pour l'y attacher ; ceux qui se dépouillent de leurs vêtements pour lui faire honneur, le dépouilleront des siens pour le flageller ; les mêmes qui le reconnaissent pour le Fils de David et le Messie, lui préféreront un brigand et le crucifieront entre deux larrons ; les mêmes qui crient à haute voix *Hosanna*, qui signifie encore *conservez-le-nous*, crieront encore plus haut dans cinq jours : *Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le* (*Joan.*, XX, 15) ; ces aveugles le feront mourir, parce qu'ils estiment qu'*il est utile qu'un homme seul meure pour tout le peuple* (*Joan.*, XI, 50) ; « et, par la mort de ce seul homme, dit un Père, toute leur nation périra (10). » Ils ont agi par des vues d'une prudence charnelle qui leur a fait faire ce qu'ils croyaient nécessaire « pour conserver des biens temporels, qu'ils craignaient de perdre, sans songer aux éter-

(7) Nascendo enim de matre paupere divitias reprobavit, dum autem litteras non didicit, refutat sapientiam sæcularem. (S. Hier, *in I Epist. ad Cor.*)

(8) Gloria illi debetur, redemptio illi convenit qui omnes redemit, et pretiosi sanguinis effusione salvavit. (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 57.)

(9) Non tacuit laudem Filii vox paterna sæpius e cœlis de cœlo : non tacuerunt creaturæ ; angeli testati sunt ; dæmones confessi sunt ; ordo prophetiens voce consona sibi invicem respondentes decinerunt : sed ista demum perfecta laus est quam ætas illa non tacet, quæ nescit adulari, et quod Spiritus suggerit, dissimulare non potest. (*In Dom. Palm.*, serm. 4.)

(10) Vis unum interficere ne tota gens pereat, sed duo unum interficis, pereunt universi. (S. Petr. Dam., *in Dom. Palm.*)

nels, et ils ont perdu les uns et les autres, tout à la fois (11).»

Gardons-nous bien d'imiter la légèreté de ce peuple qui applaudit dans son triomphe au Fils de Dieu, et qui se déclare contre lui dès qu'il le voit dans la honte et dans l'opprobre : considérons-le aujourd'hui comblé d'honneurs, et, dans sa Passion, contemplons-le soumis aux douleurs et aux ignominies. Mais, dans ces états différents ne changeons point de sentiments pour lui, et ayons toujours pour ce divin Sauveur le même attachement : « Qu'il fasse toujours, dit saint Bernard, le sujet de notre amour et de notre espérance, soit que nous l'envisagions porté sur un âne, accompagné d'un peuple qui le bénit, ou pendant à la croix, maudit du même peuple; soit qu'il entre en Jérusalem, comme en triomphe, ou qu'il en sorte portant sur ses épaules l'instrument de son supplice, pour être crucifié sur le Calvaire, afin que, quand nous le verrons régner sur son trône, nous puissions louer éternellement celui que nous avons adoré sur une croix (12),» et à qui seul appartient *l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles.* (*Apoc.*, V, 13.)

SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Turbæ autem, quæ præcedebant, et quæ sequebantur, clamabant, dicentes : Hosanna filio David. (*Matth.*, XXI, 9.)

L'entrée que fait le Sauveur dans Jérusalem est une figure naïve de celle qu'il fait dans nos âmes par la sainte communion : or ceux qui le reçoivent dans cette ville font trois choses : la première, ils se dépouillent de leurs vêtements ; la seconde, ils le louent et le bénissent; la troisième, ils le reconnaissent pour leur roi et leur souverain : voilà, en peu de mots, tout ce que nous devons faire pour le recevoir dignement dans cette fête, et en quoi le peuple de l'Evangile doit être l'objet de notre imitation.

1. La première chose que fait le peuple, c'est de se dépouiller de ses vêtements pour les jeter par où le Fils de Dieu devait passer : *Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via* (*Matth.*, XXI, 8); telle est la première démarche que doit faire un chrétien qui veut s'approcher de son Dieu pour le recevoir dans le saint Sacrement de l'autel. Il faut, comme dit saint Paul, se dépouiller du vieil homme qui nous est représenté par les vêtements : *Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis.* (*Coloss.*, III, 9.) Car, de même que les vêtements ne tiennent pas à nous, et que nous pouvons les quitter, parce qu'ils ne font pas partie de nous-mêmes; aussi peut-on dire que, par la grâce du Seigneur, on peut se dépouiller du vieil homme. Saint Paul l'appelle du nom de *vieil* pour nous marquer, dit saint Chrysostome (13), sa laideur et sa faiblesse, ou pour mieux dire, combien il nous rend faibles et difformes aux yeux de Dieu. Ce n'est donc pas assez de renoncer à nos péchés, qui sont la production de ce vieil homme, il faut quitter l'attachement et l'affection au péché, et ne pas faire comme ceux qui voudraient bien se revêtir du nouvel homme sans s'être dépouillé du vieil.

Or, ce dépouillement consiste à voir de bonne foi ce qui nous porte au péché, ce qui est en nous la racine du péché, et à l'arracher jusqu'au fond, quelque violence qu'il faille nous faire sur ce sujet. Ainsi pouvons-nous dire, en faisant un examen sérieux sur nous-mêmes : cette charge me donne du crédit et de la réputation; elle fournit ou elle sert à l'entretien de ma famille; mais eu égard à ma faiblesse, elle est pour moi une occasion de péché ; il faut la quitter, il faut s'en dépouiller : cette liaison fait toute la douceur de ma vie, mais c'est la source de ma tiédeur et de ma négligence dans le service de Dieu; il faut la rompre, il faut se défaire de tous ces vêtements, les jeter sous les pieds du Sauveur, pour lui faire un sacrifice de tout ce qui a été la matière de mon péché et de mes imperfections. Ce n'est donc pas assez pour se dépouiller du vieil homme de quelque retranchement extérieur dans le train, dans les meubles, dans la table; quoique ce soit chose fort louable, surtout quand les pauvres du Seigneur en profitent; mais prenons garde alors qu'en arborant ainsi l'enseigne de la dévotion, nous ne renfermions l'ennemi capital au dedans, que nous ne travaillions que pour nous-mêmes, que nous changions seulement de vices, et qu'une vanité secrète n'augmente à mesure que ce faste extérieur diminue ; car il n'est pas de l'orgueil comme des autres péchés que la vertu opposée détruit et anéantit; l'orgueil, au contraire, se glisse parmi les vertus, et naît de la vertu même : ainsi, pour conserver l'humilité, il faut non-seulement être en garde contre le vice, mais même contre la vertu. « Il n'y a, dit saint Augustin, que les mauvaises actions qui soient la matière des autres vices, mais les bonnes peuvent être celles de l'orgueil (14). »

Afin donc de prévenir ces maux, d'autant plus à craindre qu'ils sont plus imperceptibles, il faut porter le glaive de l'Evangile au dedans de nous-mêmes, pour égorger les passions à mesure qu'elles renaissent, pour retrancher les malheureuses productions d'une nature corrompue, pour immoler au Seigneur tout ce qui est désagréable à ses yeux. Il faut, à l'exemple du saint roi Josias (IV *Reg.*, XXIII, 12), renverser, brûler et réduire en cendre les autels où l'on avait

(11) Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt. (S. Aug., tract. 49, *in Joan.*)

(12) Te igitur, gaudium et salus omnium, seu videant sedentem in asino, seu pendentem in ligno, vota benedicant omnium, ut cum viderint regnantem in throno laudent in sæcula sæculorum. (Guerr. abb. *in Oper.* S. Bern., *in Dom. Palm.*, serm. 3.)

(13) Veterem ipsum vocat, ejus volens ostendere deformitatem et imbecillitatem. (*In Epist. ad Coloss.*)

(14) Cætera vitia tantum in malefactis valent, sola autem superbia in recte factis cavenda est. (S. Aug., Epist. 56, *Ad Dioscor.*)

sacrifié à de fausses divinités, c'est-à-dire qu'il faut détruire entièrement tout ce qui pourrait comme réveiller et ressusciter en nous le péché; le feu de la charité réduisant en cendre tout ce qui a été la matière de la cupidité; il faut enfin étouffer les vices par les vertus contraires : l'orgueil, par la pratique de l'humilité; l'avarice, par des aumônes abondantes; la sensualité, par des jeûnes mortifiants et pénibles; et c'est ainsi qu'on vient à bout de se dépouiller du vieil homme : *Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis.*

2. Le peuple de notre Evangile ne se contente pas de se dépouiller de ses vêtements et de les jeter dans le chemin, ils donnent au Seigneur toutes les louanges et les bénédictions qu'un cœur sincère et reconnaissant peut leur fournir; ils savent que c'est lui qui a guéri leurs malades et ressuscité leurs morts; pénétrés d'une juste reconnaissance, les uns le précèdent, d'autres le suivent, et tous font retentir l'air de leurs vœux et de leurs acclamations.

Et voilà la seconde chose que nous devons faire pour célébrer son entrée dans nos âmes : il faut lui donner la louange, non-seulement de la bouche, mais une louange intérieure qui parte du cœur, et qui consiste dans les sentiments que doivent produire en nous l'amour et la reconnaissance; pour y parvenir, il n'est question que de repasser en notre mémoire ce que Jésus-Christ a fait pour nous : pousser son amour jusqu'à mourir pour ce qu'on aime, c'est, dit saint Jean, jusqu'où peut aller la charité la plus parfaite : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (*Joan.*, XV, 13.) Notre Dieu ne s'est pas contenté de mourir pour nous, qui étions non ses amis, mais ses ennemis: par une invention admirable de son amour, il a trouvé le secret d'être avec nous, quoique éloigné de nous; il a fait *de sa chair une viande et de son sang un breuvage* (*Joan.*, VI, 56); il les a enfermés sous les espèces du pain et du vin, et, par ce moyen, il entre en nous; il sanctifie notre âme et notre corps; il nous vivifie : il demeure *en nous, et nous en lui* (*Ibid.*, 57); car voilà les motifs qui doivent nous porter à aimer Dieu, c'est qu'*il nous a aimés le premier* (I *Joan.*, IV, 10); qu'il nous a aimés quoique nous fussions ses ennemis; qu'il nous a aimés jusqu'à mourir pour nous racheter de l'enfer; qu'il s'immole tous les jours pour nous par l'effet de la plus parfaite charité; qu'il ne demande de nous que notre amour, et que c'est le seul moyen de reconnaître ce qu'il a fait, et ce qu'il a souffert pour nous.

Que rendrai-je au Seigneur, devons-nous lui dire avec le Prophète, *pour tous les biens qu'il m'a faits?* (*Psal.* CXV, 12.) Le temps de la persécution est passé, et nous n'avons plus occasion de lui rendre sang pour sang, vie pour vie; mais nous pouvons trouver dans le fond de notre cœur de quoi lui faire un sacrifice qui ne lui sera pas moins agréable que celui de notre mort, et c'est le fruit qu'il attend de sa Passion, *ayant fait éclater la grandeur de son amour envers nous* (*Rom.*, V, 8), afin de s'attirer la nôtre par le motif d'une juste reconnaissance. « Car de même, dit le saint prêtre de Marseille, qu'il se trouve une pierre merveilleuse qui, étant présentée de près au fer, force, par une vertu admirable, la dureté et la pesanteur de ce métal de s'élever contre sa nature, pour s'aller joindre et s'attacher à elle, ainsi Jésus-Christ, cette pierre mystérieuse, cet aimant céleste qui, par un excès d'amour, est descendu du ciel pour s'approcher de nous, doit attirer, par la vertu de cet amour, nos cœurs pesants et attachés à la terre, et les contraindre d'abandonner leur insensibilité pour lui, pour s'élever jusqu'à lui (15). »

Si ces saintes et solides réflexions nous occupaient, quand il est question de nous approcher du sacrement des autels, quelles louanges ne donnerions-nous pas à ce divin Sauveur? Au défaut de notre faible voix, nous ferions parler toute la nature, et nous aurions recours aux êtres les plus insensibles pour le louer et le bénir; nous lui répéterions sans cesse : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur;* béni soit celui qui vient dans moi pour y guérir ce qui est malade, y fortifier ce qui est faible, y redresser ce qui est courbé, pour éclairer mon esprit, pour échauffer mon cœur : *Hosanna in excelsis!* qu'à jamais honneur, salut et gloire lui soient rendus dans le ciel et sur la terre; qu'il demeure en moi et moi en lui; qu'il y réside éternellement; qu'il y règne et qu'il y domine; car, comme il est entré dans Jérusalem en roi : *Dicite filiæ Sion, Ecce rex tuus venit;* c'est aussi en cette qualité que nous devons le recevoir dans nos âmes.

3. Le Sauveur, dit saint Augustin (Tract. 51, *in Joan.*), n'entre pas dans Jérusalem la force à la main pour exiger des tributs et pour combattre visiblement ses ennemis; mais ce roi y vient avec douceur : *venit tibi mansuetus*, pour gouverner les âmes, et pour conduire au royaume des cieux ceux qui croiront et espéreront en lui : c'est ainsi qu'il entre dans nos cœurs par la sainte communion; rendons-lui donc tous les devoirs qui sont dus à un souverain; il vient dans nous pour régner en nous; ayons pour lui une fidélité inviolable, un respect profond, une soumission parfaite; que cette fidélité soit telle qu'elle nous empêche d'avoir aucune intelligence avec ses ennemis; que ce respect soit si profond, qu'à l'exemple des vieillards de l'*Apocalypse* (chap. VII, vers. 11), nous soyons *prosternés devant le trône de l'A-*

(15) Sicut illas naturæ admirabiles gemmas ferunt, quæ ferro propius admotæ durissimum licet calybem affectu quasi spirante suspendunt, ita etiam ille, id est summa et clarissima regnorum cœlestium gemma, hoc scilicet voluit, ut dum se licet durissimis nobis descendens de cœlo propius adjungeret, affectui suo nos quasi manibus admoveret. (Salv., *De gub. Deo*, lib. IV.

gneau immolé pour nous; que cette soumission soit si entière, qu'il règne souverainement sur nos esprits, sur nos cœurs, sur nos sens et sur nos passions.

Est-ce ainsi que nous en usons? Au lieu d'avoir pour notre Dieu la fidélité qu'on doit à son roi, nous sommes des traîtres qui, en le recevant, lui donnons un baiser de Judas (*Luc.*, XXII, 48), et qui ne nous approchons de lui que pour le livrer entre les mains de ses ennemis. Pouvons-nous dire que nous ayons pour notre Dieu un respect, sinon tel qu'il lui est dû, au moins tel que nous pouvons lui rendre, quand nous voyons qu'on le reçoit avec autant d'indévotion que d'irrévérence : celui-ci avec un esprit dissipé, celle-là avec des regards pleins de curiosité : les uns et les autres le faisant passer d'une bouche impure dans un cœur uniquement occupé d'affaires et de passions? Quelle soumission, enfin, avons-nous pour lui? Hélas! notre vie se passe dans une rébellion contre ses ordres, et, par notre conduite, nous semblons répéter sans cesse ce que les Juifs disaient de lui au moment de sa Passion : *Nolumus hunc regnare super nos* (*Luc.*, XIX, 14); nous préférons Barabbas au Sauveur; c'est-à-dire que nous prenons le parti de nos passions contre lui-même, nous ne rompons jamais véritablement avec elles; nous faisons tout au plus trêve de quelques jours quand la fête approche; mais, dès qu'elle est passée, nous reprenons notre premier train de vie; ainsi une révolte continuelle se trouve où une soumission parfaite devrait être.

Comment donc l'entendons-nous? en user ainsi, n'est-ce pas aller à la table du Sauveur comme à une cérémonie purement profane; n'est-ce pas le traiter comme un roi de théâtre, lui rendre pendant quelques heures des honneurs extérieurs, et n'en tenir plus aucun compte un moment après! *Nunquid hæc omnia theatrica sunt?* s'écrie un ancien Père. (Tertull.) N'est-ce pas faire comme les Juifs, s'agenouiller devant lui, l'appeler roi, et l'insulter en même temps? (*Matth.*, XXVII, 29.) Quoi donc! ne ferons-nous jamais réflexion qu'*en mangeant sa chair indignement, nous mangeons et buvons notre condamnation?* (*I Cor.*, XI, 29.)

Que la conduite des Juifs nous fasse trembler, parce que nous y voyons un modèle achevé de la nôtre. Il y a huit jours qu'ils voulaient lapider le Fils de Dieu, aujourd'hui ils lui rendent des honneurs, vendredi ils l'attacheront à la croix. Combien de chrétiens qui étant les ennemis déclarés du Seigneur il y a huit jours, et qui peut-être le *crucifieront de nouveau* (*Hebr.*, VI, 6) dans cinq, s'en approchent, et le reçoivent dans la fête de Pâques?

Pour remédier à ces malheurs, et pour prévenir ces rechutes, quittons véritablement nos péchés, quand il s'agit d'approcher de la sainte table. Ah! disait autrefois Samuel au peuple de Dieu, *Si vous revenez au Seigneur de tout votre cœur, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, Baal et Astaroth : « Auferte deos alienos de medio vestri, Baalim et Astaroth* (*I Reg.*, VII, 3); arrachez cette passion, qui est la divinité à laquelle vous sacrifiez : si Dagon tombe, et est brisé en présence de l'arche du Seigneur (*I Reg.*, V, 4), les idoles de notre cœur, c'est-à-dire l'ambition, l'avarice, l'impureté peuvent-elles subsister en présence de ce Dieu immolé sur les autels, dont l'arche n'était que la figure! Dépouillons le vieil homme avant que de nous revêtir du nouveau; que le cœur répète toutes les louanges que la bouche donne à notre Dieu, ou plutôt que la bouche ne dise que ce que le cœur lui fait dire; mais donnons-lui sur nous un pouvoir et un empire souverain, et disons-lui avec le dévot saint Bernard : « Venez, Seigneur Jésus; ôtez les scandales de votre royaume qui est mon âme, afin que vous régniez seul en elle comme vous le devez; l'avarice y veut avoir sa place; l'orgueil y vent dominer : la luxure dit, j'y régnerai; toutes les passions disputent en moi de moi-même; je résiste autant que je le puis, je vous invoque vous qui seul avez droit sur moi, je vous appelle vous qui êtes mon Dieu et mon Seigneur, je n'ai point d'autre roi que Jésus; venez donc, Seigneur Jésus, dissipez et détruisez ces ennemis par la force de votre grâce, afin que vous régniez en moi, vous qui êtes véritablement mon Roi et mon Dieu (16). » Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE PAQUES.

Sur l'Evangile selon saint Marc, c. XVI, v. 1-7.

Peu après que Jésus eut expiré sur la croix, Joseph d'Arimathie fut supplier Pilate de lui permettre d'enlever le corps du Sauveur : *or les saintes femmes qui étaient venues de Galilée avec Jésus, ayant suivi Joseph, considérèrent le sépulcre, et comment son corps avait été mis. Et s'en étant retournées, elles préparèrent des aromates et des parfums.* (*Luc.*, XXIII, 52-55.)

Lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie Madeleine, et Marie mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums, afin que, venant au sépulcre, elles embaumassent Jésus. C'était un usage parmi les Juifs d'embaumer les corps : mais quoique Joseph et Nicodème eussent déjà rendu ce devoir à celui de Jésus, en le mettant dans le tombeau, ces saintes femmes, par un excès de la tendresse qu'elles avaient pour lui, préparèrent des aromates le jour même de sa mort, et dès que celui du sabbat fut passé, jour auquel

(16) Veni, Domine Jesu, aufer scandala de regno tuo quod est anima mea, ut tu regnes in ea; venit enim avaritia et vindicat in me sibi sedem, jactantia cupit dominari mihi, superbia vult mihi esse rex : luxuria dicit, Ego regnabo; ambitio, detractio, invidia, iracundia, certant in me ipso : ego autem quantum valeo resisto, Dominum Jesum meum reclamo; veni ergo, Domine, disperge illos in virtute tua, et regnabis in me. (Hom. 4, super *Missus est.*)

il était défendu par la loi (*Exod.*, XX, 10, de faire quelque œuvre servile que ce pût être, *elles achetèrent des parfums*, dit saint Luc, parce qu'il est vraisemblable qu'elles n'en eurent pas suffisamment de ceux qu'elles avaient préparés le vendredi, selon le témoignage du même évangéliste, et elles furent à son sépulcre pour l'embaumer de nouveau. En quoi nous pouvons dire que leur foi n'était pas assez vive, *de chercher parmi les morts celui qui était vivant* (*Luc.*, XXIV, 5), et de préparer des aromates pour *le Saint qui ne devait point éprouver la corruption* (*Psal.* XV, 10); mais que leur charité était très-grande, *et leur amour plus fort que la mort* (*Cant.*, VIII, 6), puisqu'elles aimaient toujours également celui qui avait perdu la vie par le supplice le plus ignominieux.

Ce qu'elles firent alors, dit saint Grégoire (hom. 21, *in Evang.*), nous fait assez voir ce qui se doit maintenant faire dans l'Eglise : car il nous est important de bien remarquer ce qui est dit dans l'Evangile, afin d'apprendre ce que nous devons imiter par nos actions. » Ces saintes femmes firent deux choses; elles achetèrent des parfums : *Emerunt aromata*, et elles furent pour embaumer elles-mêmes le corps de Jésus, *ut venientes ungerent Jesum*. Voilà en quoi elles doivent être l'objet de notre imitation.

Peut-être regrettez-vous de n'avoir pas vécu dans le temps où vous auriez pu, comme Marie, oindre les pieds de Jésus vivant ou embaumer son corps mort. « N'en soyez point affligés, dit saint Augustin (17), Jésus-Christ ne vous a pas privés de cet honneur, puisqu'il vous a assuré qu'*autant de fois que vous rendrez ces devoirs de charité au moindre de vos frères, c'est à lui-même que vous les rendrez.* » (*Matth.*, XXV, 40.) Grand avantage pour vous, riches de la terre, pourvu que dans les aumônes que vous faites, vous n'agissiez pas par les mouvements d'une compassion purement naturelle, ne faisant alors nul bien à vos âmes par celui que vous procurez à leurs corps, car *les païens n'en usent-ils pas ainsi.* (*Matth.*, V, 47.)

Heureux l'homme qui a l'intelligence sur le pauvre et l'indigent, dit le Prophète (*Psal.* XL, 2); heureux celui qui se sert de yeux de la foi pour reconnaître Jésus-Christ dans les pauvres; plus heureux s'il se fait non-seulement un devoir de pourvoir à leurs nécessités, mais un honneur et un mérite de les servir de ses propres mains; car, quoiqu'il soit très-méritoire de les assister, l'on ne peut cependant douter que les services que nous leur rendons par nous-mêmes ne soient beaucoup plus agréables à Dieu, et que nous n'en recevions une double récompense; outre qu'il est sans difficulté que, quand on voit de ses propres yeux l'extrême misère de ceux qui sont nos frères et les membres de Jésus-Christ, les aumônes sont toujours plus abondantes, parce que le cœur est tout autrement touché. Marchons donc sur les traces de ces pieuses femmes, achetons des parfums, et allons embaumer Jésus : *Emerunt aromata, ut venientes ungerent Jesum.* Les parfums sont le symbole des bonnes œuvres; car, de même que les parfums rendent une bonne odeur, les bonnes œuvres répandent partout l'odeur d'une bonne vie : ce qui faisait dire à saint Paul, *qu'il était devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ.* (II *Cor.*, II, 15.) Faisons des actions de sainteté et de grâce, pratiquons les œuvres d'une charité chrétienne, visitons les prisonniers, fréquentons les hôpitaux, revêtons les nus, ensevelissons les morts; et nous échangerons des biens corporels contre un royaume éternel, « en donnant ce que nous ne pouvons retenir, pour recevoir ce qu'on ne peut nous ôter (18). » Mais ce n'est pas assez de faire le bien que nous pouvons, il faut le faire dès que nous le pouvons.

Lundi. — *Et le premier jour de la semaine étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil.* Sitôt que le jour du sabbat fut passé, c'est-à-dire sitôt qu'il fut permis à ces saintes femmes d'aller chercher Jésus pour l'embaumer, elles se mirent en chemin, et arrivèrent à son sépulcre au lever du soleil, le premier jour de la semaine, que nous appelons aujourd'hui le dimanche. Le Prophète l'appelle par excellence le jour qu'a fait le Seigneur : *Hæc est dies quam fecit Dominus* (*Psal.* CXVII, 24), parce que c'est en ce jour que le chef-d'œuvre de la réconciliation des hommes avec Dieu a été consommée. Fut-il jamais un amour plus diligent et plus courageux? amour diligent, qui ne perd pas un instant à chercher l'objet aimé; amour courageux, que rien n'effraye, que rien ne rebute, et qui porte des femmes à paraître constamment attachées à ce Jésus mort, que ses disciples mêmes avaient lâchement abandonné encore vivant. C'est ainsi, dit l'Apôtre, que *le Seigneur choisit les faibles pour confondre les puissants* (I *Cor.*, I, 27), et quand il lui plaît, il fait éclater dans un sexe, dont la faiblesse est le partage, un courage et une fermeté qui ne peuvent venir que de la force de sa grâce.

Voulons-nous trouver le Seigneur après l'avoir perdu, il faut le chercher promptement et avec courage; il faut que ce soit dès le matin : *Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront*, dit le Sage. (*Prov.*, VIII, 17.) Car un des points les plus importants de la morale de Jésus-Christ est de savoir, que nous avons tout à espérer de la miséricorde de notre Dieu, si nous retournons à lui dans le moment que quelque fragilité humaine nous en a éloignés; à l'exemple de saint Pierre qui mérita le par-

(17) Noli dolere, non abstulit istam dignationem : *Quamdiu uni*, inquit, *ex minimis fecistis, mihi fecistis.* (Serm. 16, *de verbo Domini.*)

(18) Da quod non potes retinere, ut recipias quod non possis amittere. (S. Aug., *Epist.*)

don de son crime, parce qu'il le reconnut, et l'expia la nuit même qu'il l'eut commis (19). Au contraire, nous avons tout à craindre de sa justice, quand nous persévérons dans nos désordres; une funeste expérience nous apprenant que, dès qu'on entasse une fois péché sur péché, les remords s'évanouissent, toute crainte se dissipe, et qu'alors le pécheur tranquille en vient peu à peu *à boire l'iniquité comme l'eau.* (*Job*, XV, 16.) « Qu'y a-t-il de plus méchant dans le péché, dit saint Chrysostome, que d'être dans le péché; mais ce qui est encore pire, c'est de croupir et de persévérer dans le péché (20). » Aussi le Seigneur, qui nous promet le pardon, ne nous promet aucun temps sur lequel nous puissions compter sûrement.

Cherchons le Seigneur pendant qu'on le peut trouver, s'écrie le prophète Isaïe (ch. LV, vers. 6), et *ne différons pas de jour en jour* (*Eccli.*, V, 8) jusqu'à l'extrémité de la vie, de peur que nous ne le cherchions en vain, et que nous ne le trouvions point. Cherchons-le à l'exemple des saintes femmes, dès qu'on le peut chercher, dès le matin, *au lever du soleil*, c'est-à-dire, sitôt que Jésus-Christ, *ce divin Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2), répand dans notre âme quelques rayons de sa grâce; sitôt que par un saint mouvement, par un remords intérieur, par la mort de cet ami, par la perte de ce procès, par ce renversement de fortune, par cette maladie dangereuse, par cette douleur aiguë, nous ressentons que le Seigneur nous appelle; car nous devons regarder toutes ces choses comme autant de moyens dont il se sert pour nous faire retourner à lui.

Cherchons-le dès le matin de notre vie, dès que la lumière de la raison commence à luire en nous, et n'attendons pas à lui offrir une vieillesse décrépite, et à aller à lui, quand le monde nous congédie, et ne veut plus de nous.

Cherchons-le comme le Prophète, dès la pointe du jour : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo* (*Psal.* LXII, 2); consacrons-lui tous les premiers moments de la journée, et gardons-nous bien de les passer dans un entier oubli de ce Dieu que nous devons toujours envisager comme le commencement et la fin de toutes nos actions.

Mais enfin, pour le trouver sûrement dans cette grande fête, après l'avoir quelquefois perdu pendant des années entières, cherchons-le dès le commencement du Carême par une vraie et sincère contrition de cœur; par les pleurs et les gémissements; par les aumônes et les bonnes œuvres; par les jeûnes et la mortification des sens; et ne remettons pas jusqu'à la fin de cette quinzaine, comme font certains chrétiens qui n'attendent à l'extrémité que pour surprendre un confesseur, pour s'étourdir et faire à la hâte l'action la plus sérieuse et la plus importante de la vie : d'où il arrive que comme ils ne veulent le plus souvent que s'acquitter extérieurement du précepte de l'Eglise, de peur d'en être traités *comme des païens et des publicains* (*Matth.*, XVIII, 17), et qu'ils n'agissent que par des vues purement humaines, ils commettent un sacrilége au lieu de recevoir un sacrement, et s'éloignent de Dieu par les voies mêmes destinées pour s'en approcher. La crainte seule fait en eux ce que l'amour opère dans les saintes femmes de l'Evangile; c'est par l'effet d'un amour diligent qu'elles vont chercher le Sauveur dès le grand matin; mais d'ailleurs elles ont un amour courageux, puisque nul obstacle ne les arrête.

MARDI. — *Elles disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre qui est à l'entrée du sépulcre :* — Ces saintes femmes qui n'avaient point abandonné Jésus mort, virent comment Joseph mit son sacré corps dans un sépulcre, et roula une grosse pierre au devant pour en fermer l'entrée. Uniquement occupées de la mort de Jésus, comme du seul objet qui les possède, elles ne songent qu'à lui donner de nouvelles marques de leur affection; *le parfait amour* qu'elles ont pour lui, *dissipe toute crainte* (*I Joan.*, IV, 18); elles sortent de grand matin, et ne se ressouviennent qu'en chemin de la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, et qui était trop grosse pour être levée par des femmes, *Quis revolvet nobis lapidem?* mais cet obstacle ne les arrête point, et n'est point capable de les faire retourner en arrière; elles continuent toujours de marcher, ne doutant pas que le Seigneur ne fît par autrui ce qu'elles ne pouvaient faire par elles-mêmes.

Qu'il s'en faut que nous ayons le même courage, quand il s'agit de nous donner à Dieu, et de nous consacrer entièrement à son service! Nous nous demandons bien, *Quis revolvet nobis lapidem?* mais ce n'est pas avec la même résolution; nous nous disons avec autant d'embarras d'esprit que de lâcheté de cœur : Comment aurai-je la force de rompre cet attachement, de renoncer à cet emploi, de dire un adieu éternel aux plaisirs et aux joies du siècle, pour me livrer à la douleur et à la mortification chrétienne; et ces seules idées suffisent pour nous décourager, et pour étouffer tout d'un coup les mouvements de la grâce, et les inspirations de l'Esprit-Saint; or, quand le divin Esprit a fait naître en nous un bon dessein, il faut que nous ayons l'amour courageux de ces saintes femmes : il faut faire en sorte d'avoir le cœur si charmé et si rempli du plaisir de nous donner à Dieu, qu'il n'y ait point de place à d'autres sentiments,

(19) Petrus ad pœnitentiam non multorum spatia postulavit annorum, sed ipsa nocte qua cecidit, ipsa quoque surrexit; ipsa nocte qua meruit plagam, meruit et medelam; ipsa nocte qua vulnus sensit, sensit et remedium sanitatis. (S. CHRYS. *in Joan.*)

(20) Quid in peccato magis est impium, in peccato sciheet stare, et quid pejus, in eo jacere. (Hom. I, *De pœnit.*)

et que nous regardions comme des tentations du démon, toutes les peines et les difficultés qui se présentent alors à notre esprit.

Mais dès que nous sommes entrés dans le chemin que la Providence nous a marqué, marchons toujours à grands pas sans nous arrêter jamais, ne songeons à autre chose, sinon que nous suivons l'ordre de Dieu, regardons ce qui paraît être notre ouvrage comme le sien; et soyons persuadés que quelque difficile qu'il nous paraisse, le Seigneur saura bien l'achever, et l'amener à perfection; faisons alors tout ce que nous pouvons, demandons tout ce que nous ne pouvons pas; reposons-nous sur lui de tous les obstacles qui se présentent, et ayons en lui toute la confiance qu'un fils doit avoir à son Père, quand il donne le pouvoir et la volonté. *Lorsque vous marcherez au travers des eaux*, nous dit-il par la bouche du prophète Isaïe, *je serai avec vous, et les fleuves ne vous submergeront point; lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlé, et la flamme sera sans ardeur pour vous* (*Isa.*, XLIII, 2.) D'où nous devons conclure que quand le Seigneur nous offre son secours, ce n'est pas pour demeurer dans l'oisiveté, mais plutôt pour relever notre courage, et pour empêcher que les difficultés qui peuvent se rencontrer dans nos pieux desseins, ne nous rebutent et ne nous abattent. Si Judith s'était arrêtée à examiner toutes celles qui pouvaient traverser le sien, jamais elle ne l'eût entrepris; mais inspirée d'en haut, elle sort de Béthulie, et va dans le camp ennemi. (*Judith*, XIII, 8 seqq.) Quelle apparence y avait-il qu'une femme pût couper la tête d'un général au milieu de son armée? Cependant, c'est assez pour elle de connaître la volonté de Dieu, elle marche sans balancer ni hésiter; comme elle se repose entièrement sur lui du succès de cette entreprise, elle ne porte pas même d'épée avec elle, et le Seigneur permet que le sabre d'Holopherne se trouve auprès de lui dont elle se sert contre lui. Quelque faibles que nous soyons, quelque forts que paraissent être les ennemis de notre salut, dès lors que nous irons courageusement à eux pour les combattre, armés cette comme sainte veuve de la confiance en Dieu, nous les trouverons endormis; c'est-à-dire faciles à surmonter; ce n'est *ni l'épée, ni la lance, ni le bouclier* (I *Reg.*, XVII, 45) qui nous sont nécessaires pour vaincre le démon, le monde et la chair; mais la seule grâce de Dieu, qui ne nous manquera pas. Une fronde et une pierre seules suffisent à David pour renverser Goliath (*Ibid.*, 49): ce qui paraît impossible aux hommes, ne l'est point à Dieu, et il nous enverrait plutôt un ange, comme il le fait aujourd'hui, pour lever la pierre qui serait un obstacle à notre louable dessein, que nous manquassions d'exécuter ce que nous avons entrepris pour son honneur et pour sa gloire.

Mercredi. — *Mais en regardant elles virent cette pierre renversée, car elle était fort grande.* C'est ce qui arrive à tous ceux qui cherchent Dieu constamment; quelque obstacle qu'ils trouvent à leur chemin, soyons sûrs qu'ils le lèveront à la fin; quelque grande que soit la pierre qu'ils ne peuvent même remuer, ils la trouveront ôtée, *Invenerunt lapidem revolutum, erat quippe magnus valde.* Or, cette pierre qui pourrait être pour nous *un sujet de chute, et une pierre de scandale* (I *Petr.*, II, 8), si nous manquions de confiance en notre Dieu, se trouve principalement dans deux occasions, où il faut nous attacher à lui plus étroitement que jamais.

La première, c'est quand on commence à se donner à Dieu : car il arrive souvent que dans ces premiers moments, le Seigneur, pour s'assurer de notre fidélité, permet que nous n'ayons que du dégoût et de la sécheresse à son service. C'est alors qu'un chrétien parfaitement convaincu de la nécessité de quitter son péché, et de retourner à Dieu, cherche de bonne foi à se défaire des passions qui semblent, comme le grand Augustin l'a éprouvé (*Confess.*, lib. VIII, c. 9), le tirer par la robe de sa chair pour le retenir; il veut les haïr, et elles lui sont encore chères : il se tourne vers son Dieu, il n'y trouve nulle consolation. Il lui dit avec le Roi-Prophète : *Mon âme, Seigneur, sera-t-elle toujours en votre présence comme une terre sans eau* (*Psal.* CXLII, 6)? et le Seigneur ne lui répond rien; il se demande à soi-même, serai-je toujours dans cet état? et il sent bien qu'il a tout à craindre de sa faiblesse. « Ah! s'écrie le dévot saint Bernard (serm., 30, *in Cant.*), par quelles larmes pourrai-je arroser la stérilité de ma vigne? Toutes les branches sont desséchées, et demeurent sans fruit, parce qu'elles n'ont point d'humeur, ô Jésus. » Consolez-vous, âme chrétienne, en vous souvenant que Jésus-Christ a ressenti avant vous *cet ennui et cette tristesse*, jusqu'à demander à son Père, *pourquoi il l'avait abandonné* (*Matth.*, XXVI, 38, XXVII, 46); et soyez convaincue que *le Seigneur votre Dieu est un Dieu plein de miséricorde, qui ne vous abandonnera point* (*Deut.*, IV, 31); *il viendra assurément, et il ne tardera pas* (*Habac.*, III, 3); il viendra à vous *plein de douceur* (*Matth.*, XXI, 53); il vous remplira de joie et de consolation; il répandra dans vous la rosée du ciel, et vous fera ressentir des plaisirs qui vous dédommageront abondamment de tous ceux auxquels vous avez renoncé pour l'amour de lui. Vous trouverez la pierre ôtée, rien ne vous empêchera plus *de goûter et de voir combien le Seigneur est doux* (*Psal.* XXXIII, 9); mais pour jouir un jour de cette paix et de cette sérénité, il faut avoir dans le temps de l'orage une parfaite confiance en lui, et une entière soumission à ses ordres.

C'est ce que nous devons dire encore de toutes les tribulations de cette vie, seconde pierre contre laquelle nous nous heurtons souvent, et qui n'ébranle que trop notre fermeté et notre constance. Confessons la vérité, il est certaines extrémités où

il est difficile que la faiblesse humaine ne succombe point : ainsi, par exemple, on répand contre nous la plus noire calomnie, et notre réputation se trouve ternie par la malice d'un ennemi ; on nous a suscité un procès injuste, et de riches que nous étions, nous sommes réduits dans la dernière misère ; nous sommes persécutés pour la justice, et on nous charge de fers et de chaînes : *Quis revolvet nobis lapidem ?*

Que faire pour empêcher que ces divers accidents ne soient pour nous un écueil dangereux ? suivons les saintes femmes de notre Evangile, sans nous arrêter en chemin, et espérons que cette pierre, quelque grande qu'elle puisse être, se lèvera par la puissance de celui *qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre.* (*Isa.*, XL, 12.) Ayons la vertu de Suzanne, et les traits que nos ennemis décochent contre nous retomberont sur eux (*Dan.*, XIII, 61) ; la patience de Job, et nos biens nous seront rendus au double (*Job*, XLII, 12) ; la foi de Pierre, et le Seigneur nous enverra un ange pour briser nos fers, et nous délivrer de la main de nos ennemis (*Act.*, XII, 11) : *Et invenerunt lapidem revolutum.*

Mais prenons bien garde, dit saint Augustin (*De Symb. ad Catechum.*, lib. I, cap. 3), de souffrir toutes les afflictions qui nous arrivent dans cette seule vue : une plus noble espérance doit nous soutenir, *une grande récompense nous est réservée dans le ciel* (*Matth.*, V, 12), et nous ne devons pas nous contenter de tout ce que le Seigneur peut faire pour nous sur la terre. Si quelquefois, par une protection visible, il délivre ses serviteurs de l'oppression, de la misère, de la tyrannie, ne croyons pas que ce soit là le payement de leur vertu. Nous appartenons à un Dieu magnifique dans ses présents, et qui ne veut pas que nous comptions pour quelque chose ces sortes de biens, trop peu dignes de lui, trop au-dessous de l'espérance d'un chrétien ; aussi nous défend-il de les envisager comme le but de nos désirs, et il ne nous permet de souhaiter que la gloire éternelle, comme la fin et le terme de nos travaux. Sur quoi nous pouvons compter sûrement dès cette vie, c'est de jouir *d'une grande consolation, et d'une grande joie dans nos souffrances* (II *Cor.*, VII, 4) ; le privilége de la religion chrétienne étant de faire trouver à ceux qui ont de la foi un bonheur toujours constant dans l'une et dans l'autre fortune, parce qu'ils regardent les biens de la terre avec tant d'indifférence, qu'il leur est égal de les posséder, ou de les perdre. « C'était, dit saint Chrysostome, l'état de Job ; comme il n'était point attaché à ses biens quand il les possédait, il n'a pas été affligé quand il les a perdus (21). »

C'est donc ainsi que le Seigneur lève des obstacles qui paraissaient invincibles : pouvons-nous en imaginer de plus grands que ceux qui devaient empêcher l'entrée du sépulcre de Jésus-Christ, il était fermé d'une grosse pierre, cette pierre avait été scellée, des soldats le gardaient ; cependant, des femmes vont dès le matin pour embaumer le corps de Jésus, elles trouvent la pierre ôtée, le sceau rompu, *les gardes tellement saisis de frayeur, qu'ils étaient comme morts* (*Matth.*, XXVIII, 4), et rien ne les empêche d'y entrer.

Jeudi. — *En entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, dont elles furent fort effrayées.* Si l'ange ôta la pierre qui était devant le sépulcre du Sauveur, ce ne fut pas pour lui donner la liberté d'en sortir, comme disent les hérétiques, puisqu'il est sorti du tombeau fermé et scellé, de même qu'en naissant il est sorti du sein de la sainte Vierge sans violer le sceau de sa virginité ; mais ç'a été afin que les saintes femmes pussent y entrer, et voir de leurs propres yeux qu'il n'y était plus. *Elles virent un jeune homme assis du côté droit.* Pourquoi l'ange se fait-il voir assis du côté droit ? *Car tout ce qui est écrit, a été écrit pour notre instruction* (*Rom.*, XV, 4.) « Le côté gauche, dit saint Grégoire, nous marque la vie présente, et le droit, la vie future et éternelle : or, puisque notre Sauveur était déjà sorti de la corruption de la vie présente, ce n'est pas sans raison que l'ange qui venait annoncer sa vie éternelle, était assis au côté droit (22). » Ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions :

La première, que le mystère de ce jour est le fondement de la consolation des chrétiens, parce que la résurrection du Fils de Dieu est le fondement de la leur : *Sans cela*, dit l'Apôtre, *nous serions les plus misérables de tous les hommes*, de renoncer aux joies de cette vie, et de nous consacrer à la douleur et à la mortification, dans l'espérance d'un bien à venir dont nous serions frustrés. *Mais comme tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus-Christ qui est ressuscité le premier comme les prémices de tous* (I *Cor.*, XV, 19-22) ; nous ne sommes donc pas *comme les autres hommes, qui n'ont point d'espérance ; si nous croyons que Jésus-Christ est ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis en lui du sommeil de la mort* (I *Thess.*, IV, 12, 13) ; que *ce corps corruptible sera revêtu de l'incorruptibilité*, et que *ce corps mortel sera revêtu de l'immortalité* (I *Cor.*, XV, 53.) D'où nous devons conclure que l'espérance de notre résurrection est fondée sur deux motifs : 1° sur ce que Jésus-Christ

(21) Non ergo his studeamus, sed tam possessionem quam privationem indifferentem arbitremur, Job illum imitantes qui neque cum hæc adessent vehementius illis detinebatur, neque cum abessent valde querebatur. (Hom. 50, *in Matth.*)

(22) Quid namque per sinistram, nisi vita præsens ? quid vero per dexteram, nisi perpetua vita designatur ? quia ergo Redemptor noster jam præsentis vitæ corruptionem transierat, recte angelus qui nuntiare perennem ejus vitam veneral, in dextra sedebat. (Hom. 22, *in Evang.*)

ayant été homme comme nous, nous devons espérer que ce qui est arrivé à son corps arrivera aux nôtres, puisque *partout où le corps se trouvera, les aigles s'y assembleront* (*Matth.*, XXIV, 28); 2° sur ce qu'étant notre Chef, il a répandu dans nous, qui sommes ses membres, le germe d'une vie nouvelle, afin que, comme nous avons vécu, et que nous sommes morts en lui par la foi et par l'espérance, nous ressuscitions aussi en lui.

La seconde réflexion que nous pouvons faire, est que cette espérance de la résurrection doit nous soutenir contre toutes les afflictions et les tribulations de la vie, et même contre les frayeurs et les horreurs de la mort, car, dit l'Apôtre, nous ne sommes pas *comme le reste des hommes, qui n'ont point d'espérance*. En effet, pouvons-nous rien penser de plus consolant, que de pouvoir dire avec le saint homme Job, ces paroles qui le soutenaient dans cet abîme de misère et de douleur, dont il fait une description si touchante, *Je sais que mon Rédempteur est vivant:* il ne dit pas mon Créateur, mais mon Rédempteur, comme le remarque saint Grégoire (*Moral.*, lib. XIV, c. 28), ce qui prouve la grandeur et l'excellence de sa foi. Voici ce qu'il en conclut : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour, que je serai encore revêtu de cette peau, et que je verrai mon Dieu dans ma chair;* c'est-à-dire, je sais que la gloire du Chef sera communiquée aux membres, et que ce corps tout desséché et tout pourri deviendra incorruptible et immortel : *Ce sera dans ce corps que je verrai mon Dieu, je le verrai, dis-je, moi-même et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux.* (*Job*, XIX, 25-27.) « Dans les choses pénibles et laborieuses, dit saint Chrysostome, il ne faut pas considérer le travail, mais la récompense; et de même que des marchands ne s'appliquent pas à envisager les périls qu'ils courent sur la mer, mais l'utilité qu'ils doivent retirer de leurs peines; ainsi nous devons fermer les yeux aux travaux de cette vie, et ne les ouvrir que pour voir la félicité qui nous est destinée (23).»

Telle doit être la disposition d'un chrétien, il faut que dans les maux présents il se réjouisse par la vue de la récompense qui doit les suivre; il faut, comme les saints Machabées, que nous soyons persuadés dans les plus cruelles persécutions, ou dans les plus pressantes adversités, *que le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses lois* (II *Macch.*, VII, 9); ce qui nous donne lieu de déplorer le malheur de ceux qui ne jouissant pas des douceurs que l'on recherche dans la vie présente, non-seulement ne se consolent point par l'espérance de participer un jour aux plaisirs et aux joies de la vie future; mais même par le mauvais usage qu'ils font de leur misère, ont tout lieu d'appréhender de passer d'une peine temporelle à des tourments qui ne finiront jamais; ils doivent être dans des frayeurs continuelles, étant bien éloignés de chercher Jésus comme les saintes femmes, que l'ange rassure par ces paroles :

Vendredi. — *Ne craignez point, vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié, il est ressuscité, il n'est point ici, voici le lieu où on l'avait mis.* Comme la fin de l'homme est de jouir de Dieu dans le ciel, toute son occupation doit être de le chercher sur la terre : aussi plusieurs le cherchent-ils; mais ce qui fait que peu le trouvent, c'est que peu le cherchent avec pureté et simplicité de cœur.

Les uns le cherchent comme Hérode (*Matth.*, II, 8); la politique est le premier ressort qui donne le mouvement à toutes leurs actions, ils se servent de la religion et de la piété comme d'un moyen pour arriver à leurs fins, et sont toujours tout disposés à adorer ou à faire mourir Jésus, selon qu'ils jugent l'un ou l'autre plus propre à leur fortune et à leur élévation : ils ne connaissent point d'autre dieu que César; et pour s'insinuer plus sûrement dans son esprit par une conformité de mœurs et d'actions, ils prennent indifféremment, selon la différence du temps, la réalité du vice ou l'apparence de la vertu.

Les autres le cherchent avec avarice, comme Judas? hé! qu'il est à craindre que ce ne soit le motif de plusieurs ecclésiastiques, qui n'embrassent un ministère saint que par des vues d'intérêt, « dans l'espérance de posséder, sous un Jésus pauvre, des biens qu'un monde avare et trompeur leur refuse (24). » Combien en voyons-nous qu'un esprit de cupidité domine, qui donnent au Seigneur le baiser de ce perfide apôtre (*Luc.*, XXII, 48), c'est-à-dire qui ne s'approchent de lui pour recevoir son corps adorable, ou pour administrer ses sacrements, qu'afin de gagner les trente deniers qu'ils espèrent recevoir; qui n'ayant aspiré au sacerdoce que par fainéantise ou par orgueil, pour fuir le travail des mains à quoi leur naissance les engageait naturellement, ou pour couvrir la bassesse de leur origine sous un habit vénérable, chantent les louanges de Dieu avec le même esprit qu'ils auraient vaqué à un métier mercenaire; et qui se proposant pour fin dans des fonctions toutes spirituelles l'émolument temporel qui doit leur en revenir, sont dans l'habitude criminelle de commettre à tous moments une vraie et détestable simonie.

D'autres enfin le cherchent comme les Juifs, par la haine qu'ils ont contre lui, pour

(23) Oportet enim in rebus gravibus et molestis non talores, sed præmia considerare; quemadmodum enim mercatores non maris periculo, sed lucrum spectant, ita et nos cœlum et Dei præsentiam. (Hom. 54, *in Joan.*)

(24) Possident opes sub Christo paupere, quas sub locupleti fallace diabolo non habuerunt. (S. Hier., epist. 48.)

le faire mourir, parce que sa religion les condamne, et est entièrement opposée à leurs passions. Tel est le caractère de ces libertins, et de ces prétendus esprits forts « qui haïssent la vérité, parce qu'elle les reprend (25), » semblables à Achab qui ne pouvait souffrir le prophète Michée (III *Reg.*, XXII); ils font tout ce qu'ils peuvent pour saper les fondements de la religion de Jésus-Christ, ils le cherchent sans cesse dans les Ecritures avec le désir et l'espérance de ne le point trouver; l'on peut dire qu'aveuglés qu'ils sont par la corruption de leur cœur, ils le crucifieraient de nouveau, s'il revenait encore une fois au monde, quand même il y ferait de plus grands miracles que ceux qu'il a opérés : comme ces docteurs de la loi qui disaient que *s'ils eussent été du temps de leurs pères, ils ne se fussent pas joints avec eux pour répandre le sang des prophètes* (*Matth.*, XXIII, 30); et qui répandirent celui du Messie que les prophéties avaient annoncé tant de siècles auparavant.

Or c'est à ces sortes de chrétiens qui cherchent Dieu *dans la duplicité de cœur* (*Eccli.*, II, 14), à appréhender; mais pour ceux qui le cherchent avec droiture et simplicité, ils ne doivent point craindre : *Quærentes non timeant, timeant persequentes* (S. Petr. Chrys., serm. 75); c'est pour cela que l'ange dit aujourd'hui aux saintes femmes qui cherchent Jésus, *Ne craignez point.* « Ce n'est pas à vous qui le cherchez à craindre, mais à ceux qui l'ont crucifié (26). » — « Que ceux-là craignent, dit saint Grégoire, qui n'aiment pas la venue des bienheureux citoyens du ciel; que ceux-là tremblent, qui, étant accablés sous le poids de leurs passions, désespèrent de pouvoir jamais entrer en leur divine société : mais quant à vous, ô saintes femmes, qui ne voyez que vos concitoyens, qu'appréhendez-vous (27)? » *Il est ressuscité, il n'est point ici, voici le lieu où on l'avait mis.* Comme si l'ange leur disait : S'il n'avait été qu'un pur homme, vous le retrouveriez dans ce lieu où il fut mis après sa mort, mais parce qu'il est Dieu et homme tout ensemble, il est sorti de son tombeau, il y a pris une vie nouvelle : *Il est ressuscité, et n'est plus ici.* Faisons en sorte de quitter en ce saint jour le tombeau de notre péché, et qu'on puisse dire de chacun de nous avec la même vérité : *Surrexit, non est hic.* Il n'est plus de cette compagnie où triomphe l'impiété; il ne va plus dans cette maison où règne la médisance; il ne voit plus cette personne dont la conduite est suspecte: *Il est ressuscité; il n'est plus ici.*

Samedi. — *Mais allez dire à ses disciples, et à Pierre, qu'il s'en va devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit.* Ne passons rien des dernières paroles de notre Evangile, sans en tirer quelque instruction, et remarquons-y trois choses :

La première, que le Fils de Dieu fait mention en particulier de saint Pierre, *dicite.... et Petro;* il veut rassurer cet apôtre, qui n'aurait jamais osé se retrouver avec les autres, « et qui avait lieu de craindre, dit saint Jérôme, qu'ayant renié trois fois son Maître, il ne fût déchu de l'apostolat; mais, dit ce Père, les péchés ne portent aucun préjudice à ceux à qui ils ne plaisent pas (28). » Consolation infinie pour les chrétiens, de voir que le Dieu qu'ils servent oublie toutes leurs ingratitudes dès lors qu'ils retournent sincèrement à lui; et belle instruction pour les ministres de Jésus-Christ qui leur apprend la charité et la condescendance qu'ils doivent avoir pour des hommes faibles et fragiles; « car ç'a été, dit saint Grégoire, par un effet de la miséricorde divine que cet apôtre soit tombé dans un si grand péché, afin que celui qui était destiné pour être le chef de l'Eglise, pût apprendre dans sa faute la compassion qu'il doit avoir pour celle des autres (29). »

La seconde chose que nous devons remarquer, c'est que le Sauveur fait avertir ses apôtres de se trouver en Galilée, *quia præcedit vos in Galilæam;* c'était le lieu où il avait un grand nombre de disciples; et comme il avait dessein de se faire voir dans une apparition si célèbre qu'elle ne pût souffrir d'équivoque, il leur assigna un rendez-vous en Galilée, de peur de donner de l'ombrage à Pilate, si tous ses disciples se fussent assemblés à Jérusalem : *Et il se fit voir tout d'un coup à plus de cinq cents personnes.* (I *Cor.*, XV, 6.) Concluons de ce ménagement que Jésus-Christ a pour celui qui commandait au nom de l'empereur, combien la religion chrétienne est éloignée de fomenter la sédition, et d'inspirer la révolte contre les souverains. Quelles persécutions n'a-t-elle pas souffertes pendant trois siècles entiers? Cependant nous apprenons de Tertullien (30), que les premiers chrétiens se faisaient un devoir de prier pour les empereurs et pour les ministres; et c'est ce que l'Apôtre leur avait d'abord recommandé : *Je vous conjure donc avant toutes choses*, écrit-il à son disciple Timothée, *que l'on fasse des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour les rois, et pour ceux qui sont élevés en dignité.* (I *Tim.*, II, 1, 2,)

La troisième réflexion que nous devons

(25) Oderunt veritatem redarguentem. (S. Aug., *Confess.*, lib. X, cap. 35.)

(26) Non enim vestrum est metuere, sed illorum qui crucifixerunt. (S. Chrys., hom. 91, *in Matth.*)

(27) Pavent illi qui non amant adventum supernorum civium; pertimescant qui carnalibus desideriis pressi ad eorum societatem pertingere se posse desperant : vos autem cur pertimescitis, quæ concives videtis. (Hom. 21, *in Evang.*)

(28) Qui se indignum judicat discipulatu, dum ter negavit Magistrum; peccata præterita non nocent, quando non placent. (*in Marc.*)

(29) Quod nimirum magna actum esse pietatis dispensatione cognoscimus, ut is qui futurus erat pastor Ecclesiæ in sua culpa disceret qualiter alios misereri debuisset. (Hom. *in Evang.*)

(30) Oramus etiam pro imperatoribus, pro ministris eorum, et potestatibus. (*Apol.*, cap. 30.)

faire, c'est que le Fils de Dieu est ressuscité, comme il l'avait dit, et qu'il se fait voir en Galilée comme il l'avait promis ; il suffit qu'il ait dit une chose afin qu'elle arrive infailliblement : aussi l'ange, pour se faire croire aux saintes femmes, leur apporte pour toute raison la promesse que le Sauveur avait faite de se faire voir à ses disciples en Galilée, *Præcedit vos in Galilæam... sicut dixit vobis.* « Ne semble-t-il pas leur dire, reprend saint Chrysostome, Si vous vous défiez de mes paroles, souvenez-vous de la sienne, et vous ne douterez plus de la sincérité des miennes (31). »

En vérité, n'est-il pas surprenant que nous ayons attaché la probité et l'honneur à tenir aux hommes les paroles que nous leur donnons, et que nous en manquions à notre Dieu si souvent, et avec si peu de scrupule ? Est-ce donc que nous en faisons si peu de cas, que d'avoir pour lui moins d'égards que nous n'aurions pour le dernier de tous les hommes ? car depuis combien de temps lui promettons-nous de rompre ce commerce, de sortir du tombeau de notre péché, de ressusciter à une vie nouvelle, sans nous être encore acquittés de notre promesse ? Le Fils de Dieu avait promis à ses disciples *de ressusciter le troisième jour* (*Matth.*, XX, 19) ; à peine le troisième jour est-il arrivé, qu'il ressuscite : vingt fois nous avons promis à Dieu de nous convertir dans un certain temps, et quand ce temps est venu, au lieu de tenir notre parole, nous remettons encore à un autre. Ayons honte de nos infidélités, et prenons aujourd'hui une ferme et sincère résolution d'imiter ce Dieu qui doit être le seul modèle de toutes nos actions ; il est ressuscité, et il s'est fait voir en Galilée : « Galilée signifie *changement de demeure*, le Seigneur a passé par sa résurrection de la mort à la vie, de l'ignominie à la gloire, des souffrances à l'impassibilité (32) ; » ressuscitons comme lui, et allons en Galilée ; changeons de demeure et de conduite : passons de la révolte contre Dieu, à la soumission pour Dieu ; du mépris du prochain, à l'estime du prochain, de l'amour de nous-mêmes à la haine de nous-mêmes ; de l'habitude du vice, aux actes de la vertu ; du péché à la grâce, pour passer un jour de la grâce à la gloire.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RÉSURRECTION.

Surrexit. (*Marc.*, XVI, 6.)

Il y deux choses à considérer dans tous les mystères du Sauveur, ce qu'il faut croire, et ce qu'il faut imiter : ce qu'il faut croire doit abaisser notre esprit ; ce qu'il faut imiter doit exercer notre courage. Or ce que nous devons croire dans le mystère de ce jour, c'est que Jésus-Christ est véritablement ressuscité ; et ce que nous devons imiter, c'est qu'il faut ressusciter avec lui et comme lui.

1. Pour établir la vérité de la Résurrection du Fils de Dieu autant que des discours aussi peu étendus que ceux-ci peuvent le permettre, et autant qu'il en est besoin pour des chrétiens instruits et convaincus des vérités de leur religion, il n'est besoin que de faire quelques réflexions sur ce qui l'a précédée, sur ce qui s'est passé le jour même de la Résurrection, et sur ce qui l'a suivie.

Ce qui a précédé la Résurrection de Jésus-Christ, c'est qu'il l'avait prédite, et ce fut ce qui donna lieu aux princes des prêtres et aux Pharisiens de sceller son sépulcre, et d'y poser un corps de garde, suivant la permission qu'ils en obtinrent de Pilate : *De peur*, disent-ils, *que les disciples de Jésus ne viennent enlever son corps, et ne répandent parmi le peuple le bruit de sa résurrection* (*Matth.*, XXVII, 64.) En vain voulons-nous nous opposer à Dieu, nos vues sont trop courtes, nos projets trop mal concertés : ce que nous faisons contre lui retombe sur nous, et il fait servir quand il lui plaît à sa gloire tout ce que nous croyons de plus propre à rompre ses desseins : *Autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées*, nous dit-il par la bouche du prophète Isaïe (chap. LV, vers. 9).

En effet, si le tombeau de Jésus-Christ n'avait pas été gardé, ses seuls disciples auraient pu rendre témoignage de sa résurrection, et ses ennemis eussent dit avec quelque sorte de prétexte, ce qu'ils dirent contre toute apparence de raison, que son corps avait été dérobé ; et c'est ainsi que la Providence permit que les Juifs se ressouvinssent de la prédiction qu'avait faite le Sauveur qu'*il ressusciterait le troisième jour* (*Matth.*, XX, 19), dans le temps que ses apôtres l'avaient oublié, afin que les gardes mêmes le vissent ressusciter, et en fussent des témoins irréprochables : car quelle apparence y a-t-il que des hommes faibles et lâches *qui abandonnent leur Maître à sa Passion, et s'enfuient tous* (*Marc.*, XIV, 50), deviennent si hardis immédiatement après sa mort, que d'entreprendre de forcer des gardes pour dérober un corps qui avait été *mis dans un sépulcre taillé dans le roc* (*Marc.*, XVI, 46), *et fermé et scellé* du sceau de l'empire (*Matth.*, XXVII, 66.)

Ne paraît-il pas encore moins vraisemblable que les apôtres aient enlevé le corps de Jésus-Christ sans opposition, parce qu'ils trouvèrent les gardes endormis, et que ce soient les gardes mêmes qui le disent ? quel est le soldat qui ose jamais avouer qu'on l'a surpris, parce qu'il s'est laissé aller au sommeil ? cet aveu n'est-il pas

(31) Itaque si mihi diffidatis, verborum illorum memineritis, et mihi non diffidetis. (Hom. 91, *in Matth.*)

(32) Galilæa *transmigratio facta* interpretatur, jam quippe Redemptor noster a morte ad vitam, a pœna ad gloriam, a corruptione ad incorruptionem transmigraverat. (S. Greg., hom., *in Evang.*, lib. XXI.)

criminel, et ne mérite-t-il pas punition? pourquoi donc les gardes le font-ils d'eux-mêmes? ou pourquoi ne les punit-on pas, s'ils ont manqué à leur devoir? L'Esprit-Saint nous développe tout ce mystère : *Les gardes*, dit saint Matthieu (chap. XXVIII, vers. 11 seqq.), *furent rapporter tout ce qui s'était passé aux princes des prêtres, qui s'étant assemblés avec les sénateurs, et ayant délibéré ensemble, donnèrent une grande somme d'argent aux soldats, en leur disant : Dites que ses disciples sont venus la nuit, et ont dérobé son corps pendant que vous dormiez ; que si le gouverneur vient à le savoir, nous l'apaiserons, et nous vous tirerons de peine. C'est ainsi*, dit le prophète Isaïe (chap. XIX, vers. 14), *que le Seigneur répand sur ces insensés un esprit d'étourdissement qui les fait errer dans toutes leurs œuvres, comme un homme ivre, qui ne va qu'en chancelant*, et qui n'est point en état de faire aucun usage de sa raison. «Que dites-vous, malheureux, avec tous vos artifices, reprend saint Augustin; abandonnez-vous tellement la lumière du bon sens, et vous précipitez-vous de telle sorte dans un abîme profond d'aveuglement et de malice, que de dire aux soldats : *Dites que ses disciples sont venus pendant que vous dormiez et ont enlevé son corps*; vous produisez des témoins endormis? mais n'êtes-vous pas endormis vous-mêmes, lorsque vous vous êtes vainement épuisés dans toutes vos recherches ? » car, que peut-on dire de plus extravagant? si les gardes dormaient, qu'ont-ils pu voir? s'ils n'ont rien vu, que peuvent-ils déposer (33) ?

La seconde preuve que nous pouvons apporter de la Résurrection du Fils de Dieu, est prise de tout ce qui se passa le jour de sa Résurrection : les anges descendent du ciel, la terre tremble, les sépulcres s'ouvrent, les morts en sortent, il se fait voir ressuscité à diverses fois à la Madeleine, aux saintes femmes, à saint Pierre, aux deux disciples qui vont en Emmaüs, enfin à ses apôtres assemblés.

Sur quoi il est à propos d'observer, qu'on ne peut pas dire que ceux et celles qui le virent, en avaient l'imagination si remplie, qu'ils prirent aisément un fantôme pour un corps, puisque ces saintes femmes soupçonnaient si peu qu'il dût être ressuscité, qu'elles portaient des parfums pour l'embaumer; que les disciples d'Emmaüs eurent avec lui un long entretien sans le reconnaître, et ne le reconnurent que *dans la fraction du pain* (*Luc.*, XXIV, 35); que les apôtres, en un mot, ne voulurent point ajouter foi, ni au rapport des femmes, ni à celui de ces deux disciples, et qu'ils ne crurent que *quand Jésus-Christ vint, les portes étant fermées, se tint au milieu d'eux, leur donna sa paix, et leur montra ses mains et son côté.* (*Joan.*, XX, 21 seqq.)

Ajoutons que tout ce qui avait servi à ensevelir le corps de Jésus, se trouva dans le tombeau : *Simon-Pierre entra dans le sépulcre, et y vit les linceuls et le suaire qui étaient pliés en un lieu à part.* (*Ibid.*, 6.) «Ce qui prouve, dit saint Chrysostome (hom. 84, *in Joan.*), que le corps de Jésus-Christ n'avait pas été dérobé précipitamment, mais qu'il était ressuscité avec autant d'autorité que de sûreté, et qu'il avait abandonné à la terre les dépouilles de la mort qui ne convenaient plus à son état glorieux.

La troisième preuve de la Résurrection du Fils de Dieu, c'est qu'il fit voir à ses apôtres par beaucoup de preuves, *qu'il était vivant, leur apparaissant durant quarante jours, leur parlant du royaume de Dieu* (*Act.*, I, 3), et *ayant été vu en une seule fois de plus de cinq cents frères* (I *Cor.*, XV, 6) : aussi les apôtres en sont-ils si fortement convaincus, qu'ils vont dans tout l'univers prêcher Jésus crucifié et Jésus ressuscité, souffrent pendant toute leur vie une infinité de peines et de fatigues, et endurent tous une mort honteuse et cruelle pour la défense de ces vérités.

Dirons-nous que ce sont des trompeurs? mais quelle apparence que des hommes sans lettres, sans naissance, sans appui, sans fermeté ni courage pour soutenir la gloire de celui qu'ils auraient dû regarder comme un imposteur, s'il avait manqué à la parole qu'il leur avait donnée de ressusciter; quelle apparence, dis-je, que de pareils hommes s'exposent à toutes sortes de peines et de supplices, sans en retirer aucune utilité en ce monde, et sans être soutenus d'aucune espérance pour l'autre? (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XX, c. 5.)

Soutiendrons-nous qu'ils ont été les premiers trompés; mais ils n'ont cru qu'après avoir vu de leurs yeux Jésus-Christ ressuscité, l'avoir touché de leurs mains (*Joan.*, XX, 27), avoir mangé avec lui (*Luc.*, XXIV, 43; *Joan.*, XXI, 1 seqq.), avoir reçu le pouvoir de faire des miracles en son nom, et même celui de le communiquer (*Matth.*, X, 8), après enfin l'avoir vu monter au ciel (*Act.*, I, 9), et avoir été revêtus de la force d'en haut, par la descente du Saint-Esprit sur eux. (*Act.*, II, 2.) Tous ces faits dépendent-ils de l'imagination, et comment pouvons-nous nous défendre d'y ajouter foi? Si donc les apôtres avaient apporté moins de difficultés à croire, nous en aurions beaucoup plus; mais leurs doutes doivent dissiper tous les nôtres, et la conviction manifeste qu'ils ont eue de la résurrection du Fils de Dieu, doit entièrement nous en convaincre : concluons qu'il est véritablement ressuscité; mais ajoutons que nous

(33) Quid est quod dixisti, o infelix astutia? tantumne deseris lucem consilii pietatis, et in profunda versutiæ demergeris, ut hoc dicas : *Incute quia vobis dormientibus venerunt discipuli ejus, et abstulerunt eum* ? Dormientes testes adhibes; vere tu ipse obdormisti, qui scrutando talia defecisti. (*In Psal.* LXIII.)

devons ressusciter avec lui, et comme lui.

2. Le Fils de Dieu est ressuscité véritablement, *Surrexit Dominus vere*; il a paru ressuscité, *et apparuit Simoni* (*Luc.*, XXIV, 34); et il est ressuscité pour ne plus mourir, *Mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI, 9.) Voulons-nous ressusciter comme lui, il faut que notre résurrection ait ces trois qualités.

Jésus-Christ est véritablement ressuscité, puisque le même corps qui a été crucifié a pris une vie nouvelle, *surrexit Dominus vere*; c'est pour cela que les saintes femmes et ses apôtres le touchent, afin qu'on ne pût pas douter de la vérité de sa Résurrection, et qu'on ne la crût pas apparente, comme quand Samuel apparut à Saül. (1 *Reg.*, XXVIII, 14.) L'Apôtre nous apprend par où nous devons connaître si la nôtre est véritable : *Etes-vous ressuscités avec Jésus-Christ*, écrit-il aux Colossiens, *recherchez ce qui est dans le ciel, n'ayez d'attention que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre* (*Coloss.*, III, 1, 2); car, si nous sommes véritablement ressuscités, nous devons être tout spirituels et dégagés de la corruption de la chair, *nous ne vivons plus pour nous-mêmes, mais pour Jésus-Christ qui est mort et ressuscité pour nous, et nous sommes de nouvelles créatures qui vivons déjà dans le ciel.* (II *Cor.*, V, 15-17; *Philipp.*, III, 20.) En effet, un chrétien ressuscité n'a plus de désirs, de mouvements d'amour que pour les biens d'en haut, et ne souhaite, ne cherche, n'aime plus ce qui se trouve sur la terre. *Ceux qui sont charnels*, dit l'Apôtre, *goûtent et aiment les choses de la chair, et ceux qui sont spirituels, aiment et goûtent les choses de l'esprit.* (*Rom.*, VIII, 5.) D'où il s'ensuit que celui qui, après avoir fait ses Pâques, a encore le même attachement à des biens terrestres, à des plaisirs sensuels, à des biens temporels, et n'a pas plus de goût pour les choses du ciel, n'est ressuscité qu'en apparence : or il faut, à l'exemple de Jésus-Christ, ressusciter véritablement, *Surrexit Dominus vere*, mais il faut d'ailleurs paraître ressuscité, *et apparuit Simoni.*

Il est des chrétiens lâches sur lesquels le respect humain a tant de force, que rien ne les embarrasse plus dans leur conversion que la crainte de paraître aux yeux des autres, tout différents de ce qu'ils étaient auparavant. Est-il donc possible que le vice soit si estimable, la vertu si odieuse, qu'on n'ose pratiquer l'une qu'en secret, et qu'on ne fasse point de façon de professer l'autre en public? Funeste effet de la corruption du cœur humain, qui a attaché à la vertu une honte qui devait être inséparable du vice, et a donné au vice une liberté de paraître qui ne devait appartenir qu'à la vertu. Détrompons-nous de ces fausses idées, et sachons que la religion de Jésus-Christ n'admet au nombre de ses sectateurs que des âmes fermes et courageuses; que notre Dieu est *un Dieu jaloux* (*Exod.*, XX, 5), qui veut l'homme tout entier, l'extérieur et l'intérieur tout à la fois, et qui demande absolument qu'un chrétien ressuscité le paraisse, et édifie par la sainteté de ses mœurs ceux qu'il a scandalisés par le déréglement de sa vie : *Quiconque me confessera devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi devant mon Père* (*Matth.*, X, 32); *et quiconque rougira de moi et de ma parole parmi ce peuple adultère et corrompu, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra accompagné des saints anges dans la gloire de son Père.* (*Marc.*, VIII, 38.) Tel est le commandement que Jésus-Christ nous fait de donner en public des marques de notre résurrection; telle est sa menace, si nous n'osons paraître au dehors ce que nous sommes au dedans. Que Jésus ressuscité fasse aujourd'hui le même effet sur nous, que Jésus mort fit autrefois sur Joseph d'Arimathie; *il fut pendant toute la vie du Sauveur son disciple en secret; parce qu'il craignait les Juifs* (*Joan.*, XIX, 38.); mais les miracles qui se firent à sa mort, déterminèrent tout d'un coup cet homme juste, à aller hardiment demander le corps de Jésus à Pilate, n'hésitant plus de prendre ouvertement le parti de celui qu'il reconnut être véritablement Fils de Dieu. Nous pouvons assurer d'ailleurs que quand on est assez faible que de garder encore ces sortes de ménagements avec un monde corrompu, c'est une forte preuve que nous ne sommes pas tout à fait dégagés de la servitude, que nous lui appartenons encore, que notre foi est faible et languissante, et que nous ne sommes pas éloignés de reprendre nos fers, et de perdre la grâce que nous avions reçue : cependant la troisième qualité que doit avoir notre résurrection, c'est d'être constante et éternelle.

Jésus-Christ *n'est mort qu'une fois* (I *Petr.*, III, 18). *et par une seule oblation, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés* (*Hebr.*, X, 14); il a été *la mort de la mort*, suivant l'expression du prophète (*Osee*, XIII, 14); *il l'a détruite, afin que nous devinssions les héritiers de la vie éternelle.* (I *Petr.*, III, 22.) *La mort n'a plus d'empire sur lui* (*Rom.*, VI, 9); et dans Jésus-Christ ressuscité il n'y a plus rien de mortel, ni rien qui appartienne au péché. Il sort de son tombeau, il y laisse les linceuls et le suaire dont on l'avait enseveli; ses apôtres *ne le connaissent plus selon la chair* (II *Cor.*, V, 16); il ne converse plus avec les pécheurs, et *il en est séparé* (*Hebr.*, VII, 26) : en un mot, par cette vie nouvelle qu'il a prise, *il ne vit plus que de Dieu et pour Dieu.* (*Rom.*, VI, 10.) Voilà ce que nous devons imiter en lui : *Car*, dit l'Apôtre, *nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême pour mourir au péché, afin que comme il est ressuscité d'entre les morts par la gloire* et la puissance *de son Père, nous marchions aussi dans une nouvelle vie* (*Ibid.*, 4); c'est-à-dire, que comme le Sauveur n'a pas repris une vie sujette aux infirmités de notre

nature, mais en a pris une divine et immortelle, ainsi qu'il convenait au Fils de Dieu; de même devons-nous en ressuscitant aujourd'hui mener une vie exempte de péché et de faiblesse, constante dans la grâce et dans la vertu, digne, en un mot, des enfants de Dieu : car notre résurrection ne doit pas être comme celle du Lazare, qui rentra quelque temps après dans le tombeau d'où la puissance de Jésus-Christ l'avait fait sortir; il faut qu'elle soit immortelle comme celle du Sauveur, et que la mort n'ait plus désormais aucun empire sur nous (34); puisque si le péché nous domine encore, après que la grâce du Fils de Dieu nous a délivrés, c'est faire triompher le démon du triomphe même de Jésus-Christ glorieux et ressuscité.

Faites, Seigneur, que pour fruit de votre résurrection, nous ressuscitions à la grâce pour ne plus mourir au péché; *que nous marchions dans une vie nouvelle*, et que nous quittions non-seulement le tombeau de notre péché, mais encore que nous y laissions toutes les dépouilles de la mort, je veux dire les attachements et les liens du péché. Faites qu'*on ne nous connaisse plus selon la chair* par des faiblesses et par des inclinations toutes charnelles, mais qu'on nous connaisse selon l'esprit par une vie dégagée des sens, insensible aux biens de la terre, et qui ne cherche que ceux du ciel. Faites enfin, Seigneur, que séparés des pécheurs, nous n'ayons plus avec eux, ni liaison, ni habitude, ni commerce; que *nous ne vivions plus que de vous, et pour vous*; que nous ne soyons animés que de votre esprit; en un mot, que vous soyez le principe et la fin de nos pensées, de nos désirs, de nos sentiments et de nos actions; afin qu'après avoir suivi ici-bas les impressions et les mouvements de votre grâce, nous méritions de jouir éternellement avec vous de votre gloire. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. XX, v. 19-31.

Comme toute la religion chrétienne est fondée sur la vérité de la résurrection du Fils de Dieu, et que *notre foi est vaine, s'il n'est pas ressuscité* (I *Cor.*, XV, 17); pour en convaincre les fidèles, il ne perdit pas un instant à se faire voir dès qu'il fut sorti du tombeau : les évangélistes nous apprennent que le premier jour de sa résurrection, il apparut dès le matin à Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons; peu après, à la même Madeleine, et aux saintes femmes qui furent avec elle au sépulcre; ensuite à saint Pierre; l'après-midi aux deux disciples qui allaient à Emmaüs; enfin, sur le soir du même jour, il apparut aux apôtres assemblés; et huit jours après il leur apparut encore. Or, ce sont ces deux dernières apparitions qui sont le sujet de notre Evangile; commençons par l'explication de la première.

Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés de peur des Juifs, étant fermées, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Pour bien entendre la signification de ces deux termes : *Una sabbatorum*, « *le premier jour de la semaine,* » il faut remarquer : 1° qu'en cet endroit, *unus*, veut dire *primus* : de même qu'en cet autre de la Genèse (chap. I, vers. 5) : *Factum est vespere et mane dies unus* : « *Du soir et du matin se fit le premier jour;* » 2° Que *sabbatum* signifie, tantôt le jour du sabbat : *Memento ut diem sabbati sanctifices* (*Exod.*, XX, 8); tantôt la semaine, *Jejuno bis in sabbato*, dit le Pharisien, en remerciant le Seigneur de ce qu'*il n'est pas comme le reste des hommes.* (*Luc.*, XVIII, 11, 12.) Ce fut donc le dimanche, le premier jour de la semaine, que le Fils de Dieu apparut à ses disciples assemblés dans un lieu dont ils avaient fermé les portes, de peur des Juifs; après avoir été dispersés, ainsi qu'il leur avait prédit par ces paroles : *Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis.* (*Matth.*, XXVI, 31.)

« Vous demandez, dit saint Augustin, si Jésus-Christ est entré les portes fermées, où est la figure de son corps? et moi je vous réponds, s'il a marché sur les eaux, où est le poids de son corps (35)? » A-t-il cessé d'être Dieu en prenant une vie nouvelle? « Le même, dit ce Père, qui dans sa naissance a pénétré le sein de la sainte Vierge, pénètre dans cette occasion une porte fermée (36). » —« Ce n'est point à nous, dit saint Grégoire, à examiner comment Jésus-Christ a pu entrer où étaient ses disciples; ce que nous devons seulement savoir, c'est que si nous comprenions les œuvres de Dieu, dès lors elles ne seraient plus admirables, c'est que la foi n'a point de mérite, quand elle est soutenue par la raison humaine (37). » « Ne vous mettez point en peine de pénétrer les divins mystères, dit saint Chrysostome (hom. 4, *in Matth.*), recevez humblement ce que Dieu vous découvre, et ne recherchez point curieusement ce qu'il vous cache. » *Jésus vint* donc, *et se tint au milieu d'eux*, parce qu'il était question de les confirmer tous dans la vérité de sa résurrection; *et il leur dit : La paix soit avec vous.* Ne

(34) Resurrexit Lazarus, et alii nonnulli ad imperium Christi, et aliquo tempore beneficio vitæ usi, iterum ad funera vitæ redierunt, sed *Christus resurgens a mortuis jam non moritur.* (S. Cyr., serm. *de Resurrect.*)

(35) Dicis, si per ostia clausa intravit, ubi est corporis modus? respondeo, si super mare ambulavit, ubi est corporis pondus. (Serm. *de Pass.*)

(36) Ille quippe non ostiis apertis intrare potuit, qui nascente virginitas Matris inviolata permansit (Tract. 18, *in Joan.*)

(37) Sed sciendum nobis est quod divina operatio si ratione comprehenditur non est admirabilis, nec fides habet meritum, cui humana ratio præbet experimentum. (S. Greg., hom. 16, in *Evang.*)

croyons pas que celui qui nous déclare qu'*il n'est pas venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée* (*Matth.*, X, 34), entende par ce mot de paix, une oisiveté molle et languissante, comme les lâches pourraient la souhaiter; la suite de notre Evangile nous fera bien connaître qu'il ne l'entendait point ainsi. Il ne nous annonce donc pas que nous allons jouir d'une parfaite tranquillité par la défaite de nos ennemis qu'il a vaincus; mais il veut nous faire entendre que *par le sang qu'il a versé sur la croix, il vient de réconcilier les hommes avec Dieu* (*Coloss.*, I, 20); que désormais le commerce va être rétabli entre le ciel et la terre; et que cette paix est le fruit de sa mort et de sa Passion. C'est pour cela qu'après leur avoir dit : *La paix soit avec vous*,

LUNDI. — *Il leur montra ses mains et son côté; ses disciples donc eurent une extrême joie de voir le Seigneur.* Les Pères rendent différentes raisons pourquoi le Sauveur du monde ressuscita avec ses plaies.

Saint Augustin dit « qu'il a dû ressusciter avec ces marques de sa Passion pour guérir notre incrédulité; pour nous convaincre que le même corps qui avait souffert une mort honteuse, et avait été enseveli, était celui-là même qui devait être assis à la droite du Père éternel (38). »

Saint Ambroise estime que la fonction du Sauveur étant d'être le Médiateur entre Dieu et les hommes, il a dû conserver ses plaies, afin d'un côté de les montrer à son Père, comme le prix de notre liberté (38), et pouvoir ainsi apaiser sa colère que nos péchés irritent sans cesse; et de l'autre les faire voir aux hommes; soit pour exciter leur amour et leur piété, soit pour leur reprocher leur ingratitude et leur insensibilité, soit enfin pour confondre au dernier jour du jugement les réprouvés, qui verront celui qu'ils ont crucifié, et le côté qu'ils ont ouvert : *Videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt.* (*Apoc.*, I, 7)

Saint Bernard assure que « le Fils de Dieu a conservé non-seulement les marques et les cicatrices de ses plaies, mais les trous de ses mains et l'ouverture de son côté, pour montrer aux pécheurs les entrailles de sa miséricorde, pour leur offrir un asile contre la colère du Père éternel, pour leur frayer un chemin à son cœur, et pouvoir attirer le leur, en leur montrant le sien : *Ostendit eis manus et latus* (40). »

Ajoutons que le Fils de Dieu a voulu dans sa résurrection conserver les cicatrices de ses plaies, pour nous apprendre à ne séparer jamais en cette vie ces deux mystères, Jésus crucifié et Jésus glorieux. Dans sa mort nous ne voyons que les faiblesses d'un homme, et elle pourrait nous décourager; dans sa résurrection, nous ne voyons que la gloire d'un Dieu, et nous ne trouverions rien à imiter : mais en réunissant sa mort et sa résurrection, nous composons un Homme-Dieu, qui est tout le fondement de la religion que nous professons : « C'est pour cela qu'il est entré les portes fermées, pour nous faire connaître qu'il était Dieu, et qu'ensuite il a montré ses plaies, et les a même données à toucher, pour prouver qu'ayant un corps véritable, il était véritablement homme (41). »

En un mot, comme sa Passion avait jeté ses apôtres dans le trouble et dans l'abattement, il se fait voir à eux ressuscité, afin que la gloire de sa résurrection efface la honte de sa mort, et relève leurs espérances chancelantes; mais en se faisant voir glorieux, *il leur montre ses mains et son côté*, pour leur faire entendre et à nous pareillement, *qu'il faut souffrir avec lui, pour être glorifiés avec lui* (*Rom.*, VIII, 17), et que nous ne pouvons acquérir la paix qu'il leur annonce, que par la même voie qu'il l'a acquise : il faut que ce soit par nos mains, c'est-à-dire par nos bonnes œuvres, par des actions de sainteté et de grâce; mais par nos mains percées, c'est-à-dire par la mortification et la pénitence. « Car, dit saint Bernard, nous apprenons dans la Passion de Jésus-Christ, le chemin qu'il faut tenir pour arriver au ciel (42). »

Telles sont les raisons pour lesquelles le Sauveur conserve ses plaies, et les montre à ses apôtres.

Et il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même.

Appliquons-nous à considérer et la dignité et les obligations des ministres du Seigneur : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Car quoique l'on doive toujours mettre entre la mission du Fils de Dieu et celle des apôtres, la même différence qu'il y a entre le maître et le serviteur, le seigneur et l'esclave, l'on ne peut cependant douter que le Sauveur ne les envoie avec la même autorité que celle qu'il a reçue, et pour la même fin, savoir, pour travailler à réconcilier les hommes avec Dieu. *Nous faisons donc la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ*, dit l'Apôtre, *comme si Dieu même vous exhortait par notre bouche; nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ de vous réconcilier avec le Seigneur.* (II *Cor.*, V, 20.) Grand honneur, mais que la charge de cet honneur est pesante ! s'écrie un grand Pape : *Gran-*

(38) Ad sananda infidelium corda, vulnera clavorum et lanceæ erant servata vestigia, ut non dubia fide, sed constantissima scientia teneretur eam naturam in Dei Patris consessuram throno quæ jacuerat in sepulcro. (Serm. 147, *De temp.*)

(39) In quo non solum fidem firmat, sed etiam devotionem acuit, quod vulnera suscepta pro nobis inferre maluit, abolere noluit, ut Deo Patri nostræ pretia libertatis ostenderet. (*In Luc.*)

(40) Per arcanum cordis, per foramina corporis, patet magnum illud pietatis sacramentum, patent viscera misericordiæ Dei nostri. (Serm. in *Cant.*)

(41) Aperuit januas Divinitatis qui ingressus est januis clausis et donavit omnibus pacem de sui corporis veritate. (S. FULGENT., *De januis clausis*, serm. 2.)

(42) Disce in Passione Jesu Christi qua sit eundum in cœlum. (S. BERN., in *Dom. Palm.*, serm. I.)

dis honor, sed grave est pondus istius honoris. (S. Greg., hom. 26 *in Evang.*)

L'on prend assez de soin à relever la dignité de la mission apostolique, et à faire des parallèles de celle des évêques et des pasteurs avec celle de Jésus-Christ; mais songe-t-on à en remplir les obligations? nous sommes destinés par notre emploi à réconcilier les hommes avec Dieu, il faut donc que par la sainteté de notre vie, nous devenions dans le temps de la colère de Dieu la réconciliation des hommes : *Et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio.* (*Eccli.*, XLIV, 17.) Le Seigneur a envoyé ses apôtres qu'il aimait, comme il a été envoyé lui-même de son Père dont il est aimé. « Or, dit saint Grégoire, ni le Maître, ni les disciples n'ont pas été envoyés pour goûter les joies et les consolations du siècle, mais pour souffrir les croix et les persécutions des hommes (43). » C'est pour cela que le Sauveur leur parle en ces termes : *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, vous serez haïs de tout le monde, à cause de mon nom.* (*Matth.*, X, 16, 22.) « Je vous envoie pour souffrir la faim, pour supporter le poids des fers, pour endurer l'horreur des prisons, pour éprouver toutes sortes de peines et de supplices (44). »

Ministres de Jésus-Christ, c'est à vous-mêmes à faire les réflexions nécessaires sur les obligations que votre dignité vous impose : car étant les successeurs des apôtres, le dessein du Fils de Dieu a été de vous envoyer comme il les a envoyés, de vous instruire en les instruisant, et de vous conférer la même autorité qu'il leur conféra par ces paroles :

Mardi. — *Il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Celui qui dès le commencement du monde prit une poignée de terre dans ses mains, et par un souffle de sa bouche communiqua au premier homme le principe de la vie raisonnable (*Gen.*, II, 7), souffle aujourd'hui sur ses apôtres encore grossiers et terrestres, pour faire en eux une création nouvelle, et leur communiquer le principe de la vie spirituelle. *Et il leur dit : Recevez le Saint-Esprit*, « afin, dit saint Léon, de leur faire entendre que, puisqu'il donne ce qui n'appartient qu'à Dieu, et qu'il le donne par un souffle de sa bouche, il faut que l'Esprit-Saint soit une même substance que lui-même, et qu'il ne lui appartienne pas moins de le donner qu'à son Père (45). » Le jour de la Pentecôte ils recevront ce divin Esprit avec tous ses dons; mais aujourd'hui ils le reçoivent quant à la grâce et à la puissance de remettre et de retenir les péchés, ainsi qu'il avait été prédit par le prophète Isaïe : *En ce jour-là, j'appellerai mon serviteur, je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David, il l'ouvrira sans qu'on la puisse fermer, et il fermera sans qu'on puisse ouvrir.* (*Isa.*, XXII, 22.) C'est donc aujourd'hui que le Sauveur a donné à ses ministres le pouvoir d'absoudre les pénitents par un acte de juridiction et d'autorité, et non pas seulement de les déclarer absous; mais c'est aussi aujourd'hui qu'il a établi la nécessité de la confession secrète et particulière. En effet, dès lors qu'il donne à ses apôtres, et en leurs personnes à tous les prêtres, le pouvoir de remettre et de retenir les péchés; n'est-ce pas engager conséquemment les pénitents à les confesser en détail, étant manifeste que les ministres ne peuvent pas savoir ce qui doit être remis, et ce qui doit être retenu, si on ne leur confesse tous les péchés dont on est coupable? Telle est la doctrine, et même les expressions du saint concile de Trente (sess. XV, c. 5, can. 7), lequel voulant d'ailleurs que les prêtres imposent une pénitence convenable, suivant les qualités des péchés, veut aussi qu'on leur explique dans la confession les circonstances qui en changent l'espèce; parce que sans cela les péchés ne leur sont pas suffisamment connus, pour faire une juste estimation de la grièveté des crimes, et pour imposer aux pénitents une pénitence proportionnée. Dans l'ancienne loi, dit saint Thomas (II, 3), parce que Dieu ne s'était pas encore fait homme, c'était assez de se confesser à Dieu : *Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino* (*Psal.* XXXI, 5); mais depuis que Dieu s'est fait homme, la confession doit être intérieure et extérieure; on est obligé de se confesser à Dieu et à l'homme : à Dieu en détestant en sa présence tous nos péchés; et à l'homme à qui l'on en doit faire un détail sincère et exact.

Que le prêtre donc qui a la clef du pouvoir, ait aussi la clef de la science, afin de ne remettre pas ce qui doit être retenu, et de ne retenir pas ce qui doit être remis; afin de ne donner pas la mort à des âmes qui ne meurent point, et de ne donner pas la vie à celles qui ne vivent point. Or, comme toutes les paroles et les actions du Fils de Dieu doivent nous servir de règle et de modèle, voyons comme il en use quand il est question de ressusciter le Lazare, puisque la confession, dit encore saint Thomas (in *Suppl.*, III p., q. 8, a. 1), nous a été figurée dans la résurrection de ce mort : il l'appelle à haute voix, il le fait sortir vivant de son tombeau, et ensuite il le donne à délier à ses disciples. (*Joan.*, XI, 43, 44.) Ce n'est pas assez de connaître les péchés d'un pénitent, il faut savoir ses dis-

(43) Electos vero apostolos Dominus non ad mundi gaudia, sed sicut ipse missus est, ad passiones, in mundum mittit. (Hom. 26, *in Evang.*)

(44) Mitto vos ad tolerantiam famis, ad onera vinculorum, ad squalorem carceris, ad perferenda omnia genera pœnarum. (S. Petr. Chrys. serm. 8.)

(45) Dum cum insufflatione Spiritum sanctum discipulis largitur, quod Dei est, cum ex se procedere et se ejus datorem esse significat, non Patris solius, sed suum esse Spiritum. (Serm. 2, *de Ascens.*)

positions; voir si Dieu l'a appelé, et si ce n'est pas l'hypocrisie ou le respect humain qui le fait approcher de nos tribunaux; connaître s'il a répondu à la voix de Dieu, ou s'il est dans le dessein d'y répondre; s'assurer de sa résurrection, c'est-à-dire de la sincérité de sa contrition, avant que de le délier, et en ce cas le délier aussitôt, « car il arrive souvent, dit saint Grégoire, qu'en ne déliant pas un sincère pénitent, on condamne celui qui mérite d'être absous, comme en déliant un pécheur, on se lie soi-même des chaînes qu'on lui ôte (46). »

Que de talents nécessaires pour un ministère si relevé! pour pouvoir discerner la lèpre de la lèpre (*Deut.*, XVII, 18), et pour juger quand il est temps de réconcilier un pénitent, ou quand il est à propos de l'exclure de la participation des sacrements; pour connaître enfin quand il faut intimider l'un par la crainte d'un Dieu irrité contre le péché, et soutenir l'autre par la confiance d'un Dieu mort pour les pécheurs. Hé! qu'il serait à souhaiter que ceux qui exercent ce sacré ministère eussent autant de capacité que de bon sens, d'expérience que de sagesse, de fermeté que de douceur!

Grâces à Jésus-Christ, son Eglise n'est pas dépourvue de ministres qui possèdent toutes ces qualités; le malheur est qu'elles deviennent souvent inutiles par la faute des pénitents. En effet, veut-on leur différer l'absolution pour leur faire craindre la colère de Dieu par une suspension qui leur fait voir, pour ainsi dire, le glaive de sa justice suspendu sur leurs têtes; tantôt ils tombent dans l'abattement et dans le désespoir, tantôt ils s'emportent contre leurs confesseurs, et près de tout abandonner, ils les obligent de courir après eux, et de se rendre à leurs importunités : ainsi au lieu d'être soumis aux médecins de nos âmes, qui savent mieux que nous les remèdes dont nous avons besoin, nous voulons qu'ils nous traitent à notre fantaisie, qu'ils couvrent une plaie à laquelle il faut appliquer le fer et le feu, qu'ils la referment aussitôt quand il serait à propos de la tenir ouverte, pour en faire sortir le venin que nous renfermons au dedans, et qui ne manque pas tôt ou tard de causer une mort funeste à notre âme. De là vient que ce qui nous était préparé comme un remède, se tourne souvent en poison; que le sacrement devient sacrilége; et qu'au lieu de servir à nous réconcilier avec Dieu, il ne sert qu'à nous procurer « une fausse paix, aussi périlleuse pour ceux qui la donnent, que vaine et inutile pour ceux qui la reçoivent (47). » Voulons-nous que nos confessions produisent sûrement en nous un effet salutaire, soyons à l'égard de nos confesseurs dans la même disposition où nous sommes à l'égard de nos médecins, découvrons-leur sincèrement nos maladies, et soumettons-nous avec docilité aux remèdes qu'ils nous ordonnent.

Voici ce qui se passa quand le Sauveur apparut à ses apôtres, le jour même de sa résurrection. *Thomas, appelé Didyme*, c'est-à-dire jumeau, *n'était point avec eux lorsque Jésus vint;* soit qu'il fût sorti du lieu où ils étaient dans le moment qu'il leur apparut, soit plus vraisemblablement qu'il ne les eût pas rejoints depuis que la Passion de leur Maître les avait dispersés; et quand il fut de retour,

MERCREDI.—*Les autres apôtres lui dirent : Nous avons vu le Seigneur; il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et que je ne mette mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point.*

Remarquons toutes les circonstances de l'infidélité de Thomas : car comme le Seigneur a permis qu'il tombât dans l'incrédulité pour empêcher la nôtre, et lui a fait toucher les plaies de sa chair pour guérir en nous les plaies de notre infidélité; ne cherchons pas à déguiser son crime. (S. GREG., hom. 20 *in Evang.*)

Le Sauveur avait prédit plusieurs fois à ses apôtres qu'on le ferait mourir, mais qu'il *ressusciterait le troisième jour* (*Matth.*, XVII, 22); le jour même que cette prédiction devait s'accomplir, il se fait voir à eux. Thomas ne se trouve point avec les autres, ils l'assurent qu'ils ont vu le Seigneur, qu'il est entré les portes fermées, qu'il leur a parlé; et cet apôtre, sans tenir compte de la promesse de son Maître, sans se rendre à ce que tous lui disent, les regarde comme des esprits faibles, qui ont pris un fantôme pour un corps. Et sur ce qu'ils lui répondent que véritablement *ils ont cru d'abord voir un esprit* (*Luc.*, XXIV, 37,); mais qu'ils ont reconnu la vérité en voyant les plaies de ses mains, et celle de son côté; il leur réplique que pour lui, il ne croit pas si légèrement, qu'il ne veut pas s'en fier à ses yeux, de peur d'être trompé comme ils l'ont été, *et qu'à moins qu'il ne mette son doigt dans le trou des clous, et sa main dans la plaie de son côté, il ne le croira point : « Non credam. »* Aimer mieux croire à ses sens qu'à la parole d'un Dieu; aimer mieux s'en fier à soi-même sur la vérité d'un fait, qu'au rapport de plusieurs personnes de la bonne foi desquelles on ne doute point; fut-il jamais un entêtement pareil?

Telle était la disposition de Thomas, et telle est celle de ces prétendus esprits forts qui croient être plus éclairés qu'on ne l'a été depuis seize siècles; qui s'imaginent avoir des connaissances, que toute l'antiquité n'a point eues; qui ne peuvent s'en fier ni à l'Ecriture, ni à la tradition, ni aux conciles, ni aux Pères; qui voudraient qu'on repassât en leur faveur tous les fondements de la religion; et qui exigeraient volontiers,

(46) Ac proinde sæpe agitur ut vel damnet immeritos, vel alios ipse ligatos solvat. (Hom. *in Evang.*)

(47) Irrita et falsa pax, periculosa dantibus, et nihil accipientibus profutura. (S. CYPR., *De lapsis.*)

pour en croire les mystères, que le Sauveur revînt au monde, et qu'il y fût crucifié de nouveau : ils voudraient le voir de leurs yeux, et toucher eux-mêmes les plaies de ses mains, et celle de son côté. Ah ! s'écrie saint Augustin (serm. *De temp.*), que les grenouilles des marais se taisent quand le Ciel fait voir l'éclat et entendre le bruit de son tonnerre : *Cœlum tonat, ranæ conticescant.* Si saint Thomas et les apôtres n'avaient pas douté, s'ils avaient cru d'abord, notre doute pourrait avoir quelque fondement, et nous pourrions penser aujourd'hui ce qu'ils pensèrent alors ; mais comment pouvoir encore nous défendre sans une témérité inouïe de nous rendre à des preuves auxquelles ils se sont rendus ; c'est donc à nous à croire ce qu'ils ont cru, puisque leurs doutes doivent entièrement dissiper les nôtres, et que saint Thomas ayant, pour ainsi dire, touché les plaies du Sauveur, au nom de tous les fidèles, ne vouloir pas encore croire la résurrection du Fils de Dieu, à moins qu'on ne les touche comme lui, c'est être plus infidèle que lui : « Car, dit saint Pierre Chrysologue, le Sauveur lui a fait toucher ses plaies, afin qu'elles répandent la foi dans l'univers, par l'ouverture que cet apôtre leur fait de nouveau, après qu'il en était déjà sorti de l'eau pour nous laver, et du sang pour nous racheter (48). »

Disons d'ailleurs que cet apôtre qui est résolu de ne point croire qu'à de certaines conditions, est la figure de ces pécheurs déterminés à ne se point convertir, que le Seigneur n'ait fait pour eux ce qu'ils en exigent, voulant ainsi assujettir sa grâce à leurs volontés et à leurs caprices, et se souciant bien moins qu'elle soit propre pour leurs besoins que conforme à leurs inclinations : celui-ci que Dieu veut sauver par la pauvreté, déclare qu'il ne se soumettra à sa loi que quand il sera dans l'abondance ; celui-là que la tribulation et la maladie doivent éprouver, est résolu de ne songer à son salut que quand il se verra plus tranquille et en meilleure santé. Or, voulez-vous savoir ce qui arrive ? le Seigneur par miséricorde pour eux les laisse dans les afflictions, parce que c'est la seule voie qu'il leur a donnée pour se sauver, et ces lâches négligeant les grâces que la Providence leur avait destinées pour opérer leur salut dans ces états, ne laissent pas de s'y perdre : car il ne sera pas question de savoir si nous nous serions sauvés dans la prospérité où le Seigneur ne nous a point mis ; et nous serons infailliblement damnés pour n'avoir pas suivi ses desseins dans l'état où il nous avait placés.

Ne comprendrons-nous donc jamais qu'il y a pour tous les hommes une route marquée, de laquelle ils ne peuvent s'éloigner, ni s'écarter, sans mettre en risque leur salut ; sachons que toute la vertu consiste à y marcher, et à être aussi contents que le Seigneur nous conduise à lui par la pauvreté que par les richesses, par les humiliations que par la gloire ; par l'adversité que par la prospérité ; puisqu'il doit nous être indifférent par quelle voie nous arrivions à la fin pour laquelle nous sommes créés, pourvu que nous y arrivions sûrement. Mais, ô bonté admirable du Sauveur,

Jeudi. — *Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint les portes fermées, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous.* En considérant l'infidélité de cet apôtre, admirons la miséricorde infinie du Seigneur, qui fait pour un seul ce qu'il a déjà fait pour tous, et montre ses plaies une seconde fois pour guérir le seul malade qui restait dans sa famille ; et parce que l'esprit de cet incrédule était tout charnel, le Sauveur veut le rendre fidèle par le plus grossier de tous les sens (49). Car Thomas ne demande pas seulement à voir les plaies de son Maître, *mais à mettre son doigt dans le trou de ses clous, et sa main dans l'ouverture de son côté.*

Jésus-Christ fut huit jours sans lui apparaître, pour exciter en lui un plus grand désir de le voir, et pour donner à ses apôtres tout le temps de l'instruire, et de pouvoir le ramener de son égarement ; et enfin il lui apparut en présence des autres disciples, pour les confirmer de nouveau dans la foi de sa résurrection, pour les consoler une seconde fois, et pour donner lieu à cet infidèle qui avait scandalisé les autres par son opiniâtreté, de réparer publiquement sa faute par la confession sincère d'une vérité qu'il avait refusé de croire : et cette seconde apparition se fit dans les mêmes circonstances que la première. *Les portes étant fermées, Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous,* afin que cet apôtre voyant les mêmes choses, et de la même manière qu'on les lui avait rapportées, eût plus de disposition à croire non-seulement ce qu'il voyait, mais encore ce que les autres disciples avaient vu.

Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et voyez mes mains, approchez aussi votre main, et la mettez dans mon côté, et ne soyez point incrédule, mais fidèle. Saint Thomas avait dit qu'il ne s'en tiendrait point à ses yeux, et qu'il ne croirait point que le Sauveur fût ressuscité *à moins qu'il ne vît dans ses mains la marque des clous, et qu'il ne mît son doigt dans le trou des clous, et sa main dans la plaie de son côté*, et la première preuve que Jésus lui donne de sa résurrection, c'est de lui dire : *Portez ici votre doigt, et voyez mes mains; approchez aussi votre*

(48) Ut effundant toto orbe iterum te aperiente hæc vulnera fidem, quæ aquam in lavacrum, sanguinem in omnium pretium jam fuderunt. (S. Petr. Chrys., serm. 86.)

(49) Tu autem cum discipulum non credentem videas, considera Domini clementiam; quomodo pro una etiam anima vulnera sua ostendit, et ut unum salvum faceret apparuit, et cum crassioris esset ingenii, a crassissimo sensuum sibi fidem quæri. (S. Chrys., hom. 86, *in Joan.*)

main, et la mettez dans mon côté : comme s'il eût dit, Que vos mains éprouvent elles-mêmes si vos yeux vous trompent : *Probent sibi manus vestræ, si mentiuntur oculi vestri.* (S. Aug., serm. 69.) Car à moins que d'être Dieu, comment aurait-il pu savoir ce que cet infidèle avait dit en son absence, et répondre si juste à ses paroles? Mais cet apôtre le reconnaît principalement pour son Dieu aux marques qu'il reçoit de sa bonté. Dieu seul est capable de rappeler un pécheur ingrat et infidèle par une condescendance telle que de lui donner ses mains et son côté à toucher. Aussi peut-on dire que Thomas entendant cette parole : *Portez ici votre doigt*, qui fut pour lui le reproche le plus tendre; connaître son crime et le détester, reconnaître son Dieu, et répondre à sa bonté infinie, fut presque une même chose; ce qui a fait dire à plusieurs, qu'il ne toucha point les plaies du Sauveur, ou que s'il les toucha, ce fut le Sauveur lui-même qui les lui fit toucher.

Ministres du Seigneur, en voyant aujourd'hui le Fils de Dieu s'accommoder à la faiblesse d'un infidèle, apprenez la charité que vous devez avoir pour les pécheurs. *Supportez celui qui est faible dans la foi.* (*Rom.*, XIV, 1), et faites que les hommes ne soient pas plus sévères à l'égard des hommes que Dieu même. *Nous devons donc*, dit l'Apôtre, *nous qui sommes forts, supporter les faiblesses des infirmes.* (*Rom.*, XV, 1.) Remarquez ce terme, *debemus*, nous devons, c'est un devoir, puisque le fort ne perd rien par sa condescendance, et que le faible se perd à moins qu'on ne le supporte. Les manières dures et inflexibles ne sont guère propres à ramener des pécheurs égarés et opiniâtres, il faut pour guérir leurs plaies, à l'exemple du Samaritain de l'Evangile (*Luc.*, X, 34), détremper l'huile avec le vin; c'est-à-dire employer toute la douceur et l'onction de la charité; il faut se baisser pour relever celui qui est tombé ; *courir après la brebis égarée, et la charger même sur ses épaules avec joie* (*Joan.*, XV, 5); il faut se relâcher tant qu'on le peut de ses droits, quand on voit qu'en cédant quelque chose, on gagnera une âme à Jésus-Christ; car voilà tout le but, et toute la fin de votre ministère : *C'est pour cela que vous êtes envoyés par le Fils de Dieu, comme il a été envoyé lui-même par son Père.* Les Parthes, les Mèdes, les Indiens n'auraient peut-être jamais reçu la lumière de la foi, si le Fils de Dieu, par un excès de charité, ne se fût accommodé à la faiblesse de son apôtre, jusqu'à lui accorder ce que Thomas n'avait pu lui demander sans manquer de foi et de respect; et si en lui montrant ses plaies pour les toucher, il ne l'eût forcé à le reconnaître en s'écriant :

Vendredi. — *Mon Seigneur et mon Dieu.* Si saint Thomas fut le dernier à croire, aussi peut-on dire qu'il donna de sa foi la marque la plus excellente; car c'est la première fois que nous lisons dans l'Evangile que le Sauveur ait été appelé Dieu; Madeleine en le voyant ressuscité s'écrie : *Rabboni*, c'est-à-dire *Maître;* les apôtres demeurent tout étonnés quand il leur apparaît, et aucun d'eux n'ouvre la bouche pour confesser sa divinité; mais Thomas le reconnaît pour son Seigneur et son Dieu : *Dominus meus, et Deus meus.*

Or, remarquons qu'en ces deux termes cet apôtre nous apprend tout le mystère de notre religion, savoir, à croire un Dieu-Homme; il confesse les deux natures, et cette union admirable qui ne fait qu'une seule personne. C'est la belle remarque de saint Grégoire. Thomas, dit ce grand Pape, voit une chose, et il en croit une autre qu'il ne voit pas, il touche l'humanité, et il adore la divinité (50) ; mais en voyant le corps glorieux du Sauveur, tous ses doutes se dissipent, et il s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu.* C'est vous qui êtes *mon Seigneur*, c'est-à-dire le Christ, à l'école duquel j'ai été élevé , que j'ai connu sur la terre avec un corps mortel comme le mien, mais c'est vous qui êtes en même temps *mon Dieu*, mon Créateur et mon Rédempteur, qui êtes mort pour me racheter de l'enfer, et qui avez eu la puissance de sortir glorieusement de votre tombeau. D'où il s'ensuit, dit saint Bernard (hom. 2, super *Missus est*), que cet apôtre, en touchant les plaies du Sauveur, est devenu un confesseur irréprochable de la vérité de sa résurrection et de sa divinité : ce qui a fait dire à saint Grégoire (*l. c.*) que l'infidélité de Thomas a plus servi à notre foi que la foi des apôtres qui ont cru; car il a été confirmé d'une manière à ne nous laisser aucun doute : soit qu'il ait touché ou qu'il n'ait pas touché les plaies du Sauveur, son changement si subit prouve également la même chose pour nous : s'il les a touchées, ne faisons pas difficulté de croire ce qu'un infidèle n'a cru qu'après en avoir eu de toutes les preuves la plus sensible; et s'il ne les a pas touchées, n'hésitons pas à reconnaître pour notre Seigneur et notre Dieu celui qui est le Maître des cœurs, qui les tourne comme il lui plaît (*Prov.*, XXI, 1) et qui soumet tout d'un coup à ses lois les esprits les plus rebelles et les plus opiniâtres. Mais ne parlons plus d'une faute qui nous a été si avantageuse, et dont le coupable a mérité le pardon. « Thomas, dit saint Chrysostome, qui doutait de la résurrection du Sauveur, dont l'esprit était flottant et incertain, et que la perfidie avait quasi suffoqué, eut horreur de son crime, et il le répara par l'aveu sincère qu'il en fit (51). »

Qu'il y a de chrétiens aussi incrédules que Thomas! mais qu'il y en a peu qui puissent dire aussi véritablement que lui en parlant

(50) Hominem ergo vidit et Deum confessus est, videndo ergo credidit qui considerando verum hominem Deum quem videre non poterat exclamavit. (S. Greg., hom. *in Evang.*)

(51) Thomas ambignæ mentis, incredulus et de resurrectione dubius et pene perfidiæ laqueo suffocatus, expiavit culpam suam et confessionis pœnitentiam publicavit. (Hom. 1, *de Resurrect.*)

du Sauveur du monde : *Mon Seigneur et mon Dieu. Mon Seigneur*, c'est-à-dire celui que je reconnais pour mon Maître, à qui j'appartiens, et à qui seul je dois obéir. *Mon Dieu*, c'est-à-dire celui en qui je mets toute ma confiance, dont j'espère tout mon bonheur et qui est l'unique objet de tous mes désirs. Ah ! si celui dont nous suivons les lois est notre Seigneur, nous n'en avons point d'autre que le monde, la chair et le démon ; si celui en qui nous mettons toute notre confiance, et de qui nous espérons tout notre bonheur est notre Dieu, nous n'en reconnaissons point d'autre que les grands et les princes qui sont les dieux de la terre. *Malheureux*, dit le Prophète, *ceux qui mettent leur confiance dans les enfants des hommes, d'où ne peut venir le salut* (*Psal.* CXLV, 2, 3) ; mais *heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu* (*Psal.* CXLIII, 15), qui disent aussi sincèrement que saint Thomas, plus de cœur que de bouche, plus par leurs actions que par paroles, *Dominus meus et Deus meus*.

Samedi. — *Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : Heureux ceux qui croient sans avoir vu.* Nous devons conclure de ces paroles que le Fils de Dieu loue la foi de saint Thomas, et blâme la manière dont il a cru, d'avoir mieux aimé s'en rapporter à ses yeux, qu'aux promesses de celui qui est la vérité même : ainsi, quand nous disons quelquefois, je voudrais avoir été du temps des apôtres, et avoir vu les miracles du Sauveur, nous ne songeons pas assez que c'est tomber dans le péché que le Fils de Dieu reproche à cet apôtre, *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu :* car, c'est comme si l'on disait, je serais encore plus certain de ce que j'aurais vu de mes yeux, que de ce que je sais par l'autorité de l'Ecriture, et c'est, par conséquent, désirer des preuves sensibles de notre foi. Détestons cette infidélité, et consolons-nous par ces dernières paroles : *Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu ;* car c'est pour nous qu'elles ont été dites : « pour nous, dit saint Grégoire, qui n'avons point vu le Sauveur des yeux du corps, mais qui le croyons par la foi (52). »

L'évangéliste saint Jean, comme pour mettre fin à son histoire, conclut notre Evangile par ces paroles :

Jésus a fait plusieurs miracles à la vue de ses disciples qui ne sont pas écrits dans ce Livre ; mais ceux-ci sont écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. Saint Jean veut nous faire entendre par là, que ni lui, ni les autres évangélistes n'ont pas rapporté tous les miracles que le Fils de Dieu a opérés, soit devant soit après sa mort ; mais qu'ils se sont laissé conduire à l'inspiration, et au mouvement de l'Esprit-Saint, qui tantôt a voulu que le même fait ait été rapporté par plusieurs, tantôt qu'un seul évangéliste ait fait mention de plusieurs miracles (S. Chrys., hom. 3 *in Matth.*), sans que ce qui est décrit par un seul soit d'une moindre autorité que ce qui est rapporté par plusieurs : s'ils avaient tous raconté les mêmes faits, ne pourrions-nous pas dire, ou qu'ils auraient écrit de concert, ou que le premier qui aurait écrit, aurait été copié par les autres, ou qu'ils auraient compris dans leurs histoires tous les miracles du Sauveur ; et cependant saint Jean assure que Jésus a fait tant d'autres choses, que si on les rapportait en détail, *il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on écrivait* (*Joan.*, XXI, 25) ; mais que ce qu'il en a écrit est plus que suffisant pour nous faire croire que Jésus est le Fils de Dieu. « En effet, dit saint Chrysostome, celui qui ne croit pas à ce qui est rapporté dans les Evangiles, n'aurait pas cru quand on y aurait ajouté une infinité d'autres miracles ; et celui qui y croit, n'a pas besoin d'autres choses pour affermir sa foi (53). »

Concluons de là que les évangélistes n'ont point écrit, ni par curiosité, ni en faveur du Fils de Dieu, puisqu'ils ont supprimé une infinité de miracles, qui rendent toujours une histoire plus agréable, et qui relèvent de plus en plus la gloire de celui qui les a faits ; mais que leur but et leur fin a été l'utilité des hommes. *Afin qu'ils croient que Jésus est le Fils de Dieu, et qu'en croyant ils aient la vie en son nom.* Voilà tout le fondement de notre religion ; croire au nom de Jésus-Christ en sa mort et sa Passion : croire *qu'il n'y a point de salut par aucun autre ; et que nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés* (*Act.*, IV, 12) ; croire *que la fin et le prix de notre foi, est le salut de nos âmes* (I *Petr.*, I, 9), et qu'en croyant nous aurons la vie en son nom.

Ministres de Jésus-Christ, vous que la divine Providence a destinés pour annoncer, et pour développer les vérités de son Evangile, craignez que votre intérêt, ou votre propre satisfaction ; que l'amour de l'estime publique, ou le désir de satisfaire à une vaine curiosité, ne soient la fin de vos discours, ou de vos écrits, et n'ayez jamais d'autre vue que le zèle de la gloire de Dieu et celui de travailler à l'utilité du prochain : « car celui-là, dit saint Grégoire, possède la vérité qu'il enseigne, quand il se rejouit, non de ce qu'elle lui attire l'estime des hommes, mais de ce qu'elle est utile à leur salut (54). »

Et vous, chrétiens, apprenez que, puisque vous ne pouvez mieux trouver *les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69) que dans l'Evangile, vous devez avoir toujours ce Livre divin dans vos mains, au lieu de tant de livres impies et dissolus qui corrompent votre cœur en salissant votre imagination ; au lieu de tous ces livres remplis d'histoires fabu-

(52) In qua nimirum specialiter signati sumus, quia quem carne non vidimus, mente retinemus. (Hom. 26, *in Evang.*)

(53) Qui his non crediderit neque pluribus credet : qui vero hæc acceperit, non indigebit pluribus ad fidem assequendam. (Hom. 66, *in Joan.*)

(54) Tunc possidet homo quod docet, quando se non gaudet innotescere, sed prodesse. (*In Ezech.*, hom. 12.)

leuses si opposées aux vérités dont un disciple de Jésus-Christ doit faire toute son étude : lisez-le sans cesse avec autant d'humilité que de respect; croyez fermement la doctrine qu'il renferme; pratiquez exactement la morale qu'il contient, puisque *ce Livre a été écrit afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu : et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.*

SUR L'INFIDÉLITÉ ET LE REPENTIR DE SAINT THOMAS.

Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam. (*Joan.*, XX, 25.)

Notre Evangile nous représente saint Thomas dans deux états bien différents; car nous le voyons d'abord comme un apôtre qui a perdu la foi, et qui est tombé dans un tel fond d'incrédulité que, bien que les autres assurent qu'*ils ont vu le Seigneur*, il proteste hautement qu'*à moins qu'il ne mette son doigt dans le trou de ses mains et de ses pieds, et sa main dans la plaie de son côté, il ne croira point* : « *Non credam;* » mais ensuite il nous paraît comme un rebelle soumis qui, voyant le Sauveur de ses propres yeux, le reconnaît pour son Seigneur et pour son Dieu : *Dominus meus et Deus meus.* Ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions : la première, que si un apôtre tombe dans l'infidélité, à quelque degré de vertu que nous puissions être élevés, nous devons toujours craindre et ne compter jamais sur nos propres forces; la seconde, que si un infidèle devient inébranlable dans les principes de la foi, jusqu'à souffrir la mort pour sa défense, dans quelque abîme de corruption que nous soyons plongés, nous ne devons jamais désespérer de la miséricorde de Dieu. Ainsi, un apôtre qui devient infidèle, doit faire craindre les justes; un infidèle qui devient soumis à la foi, doit instruire et consoler les pécheurs.

1. Nous pouvons remarquer plusieurs circonstances de l'infidélité de saint Thomas, qui l'aggravent infiniment, et qui doivent beaucoup nous instruire.

La première, et celle que les Pères regardent comme la source de tout son crime, c'est qu'il n'était point avec les autres apôtres quand le Sauveur leur apparut, *Thomas autem non erat cum eis, quando venit Jesus.* Les apôtres étaient la figure de l'Eglise, Thomas en était éloigné, il ne participera point à la grâce que le Sauveur leur va faire : ce qui a fait dire à saint Bernard, en parlant de cet incrédule : « Vous vous trompez, Thomas, vous vous trompez, si vous espérez voir le Seigneur, étant séparé de la compagnie des apôtres; la vérité aime la société, et la singularité lui déplaît, elle réside au milieu, c'est-à-dire qu'elle aime la vie commune, la règle commune, les manières uniformes (55). » En effet, croire avec la multitude, s'attacher toujours aux opinions les plus communes de l'Eglise, ne se séparer jamais des personnes auxquelles la Providence nous a liés, ce sont des vérités qu'on ne peut assez rebattre, puisque si nous entrions dans le détail de tous les malheurs qui sont arrivés à l'Eglise et aux plus grands hommes, nous verrions qu'ils n'ont point d'autre origine, sinon que ce bel esprit qui a donné dans toutes sortes d'erreurs, a abandonné la tradition et les Pères; et que ce religieux qui est tombé dans la corruption, s'est séparé peu à peu de ses frères.

La seconde circonstance de l'infidélité de saint Thomas, c'est son opiniâtreté; au lieu d'avouer sa faute, et de dire avec David : *Peccavi Domino* (II *Reg.*, XII, 13); au lieu d'être touché de la perte qu'il a faite d'avoir manqué de voir le Sauveur, pour n'avoir pas été avec les autres apôtres, il veut se persuader qu'il n'a rien à regretter, et les persuader eux-mêmes qu'ils se sont trompés, et qu'ils ont pris un fantôme pour un corps. C'est le propre de la faiblesse humaine de tomber dans le péché; mais c'est le caractère du démon, de ne vouloir pas reconnaître son péché; aussi saint Augustin nous assure, « qu'entre les iniquités des hommes, il y en a une que Dieu déteste à tel point, qu'il n'a pour elle aucune miséricorde, savoir, l'opiniâtreté à défendre sa faute, parce que celui qui soutient son péché ne s'en repent pas (56), et que Dieu ne daigne pas pardonner ce que l'homme dédaigne de reconnaître (57). »

La troisième, est sa présomption; il veut croire qu'il jugera mieux lui-même de la vérité de la résurrection de Jésus-Christ que tous les autres n'ont pu faire : or, nous ne pouvons mieux connaître l'énormité de ce crime, que par le remède dont la miséricorde de Dieu se sert pour le guérir; car il permet quelquefois qu'un présomptueux tombe dans quelque péché honteux, pour lui faire sentir sa faiblesse, et pour humilier son orgueil. (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XIV, cap. 13.) C'est ce qui est arrivé au Prince des apôtres : Quand le Sauveur les eut avertis *que la nuit dans laquelle ils allaient entrer serait pour eux une occasion de scandale et de chute : Ah !* lui dit saint Pierre, *quand tous les autres se scandaliseraient à votre sujet, pour moi je ne me scandaliserai jamais, et quand il faudrait mourir, je ne vous renierai jamais.* (*Matth.*, XXVI, 31-35.) « Voilà sans doute, dit saint Augustin (58), un homme courageux, mais jusqu'à quand durera ce courage? Jusqu'à ce qu'une femme dise : *Et celui-ci était avec lui.* » (*Luc.*, XXII, 56.) Or, Dieu permit que cet apôtre

(55) Falleris, Thoma sancte, falleris, si videre Dominum speras ab apostolorum collegio separatus : non amat veritas angulos, non ei diversoria placent, in medio, id est, disciplina communi, communi via, communibus studiis delectatur. (Serm. 6, *De Ascens.*)

(56) Est quædam iniquitas quam qui operatur, fieri non potest ut misereatur ei Deus. Quæ iniquitas forte quæ-nam sit illa? ipsa est defensio peccatorum. (S. Aug., *in Psal.* LVIII.)

(57) Quo pacto Deus dignatur ignoscere quod homo dedignatur agnoscere? (Id., Serm. *de temp.*)

(58) Forte vir, donec femina dicat : *Et hic cum illo erat.* (*In Psal.* CIII.)

reniât son Maître, pour lui faire connaître le tort qu'il avait eu de compter sur ses propres forces, et la honte le releva de la chute que sa présomption lui avait causée.

La dernière circonstance de l'infidélité de saint Thomas, c'est le temps qu'il y persévère : tous les miracles qu'il avait vus de ses propres yeux, toutes les promesses que le Sauveur avait faites de ressusciter, toutes ses différentes apparitions, tout ce que les autres apôtres purent lui dire, ne furent point capables de lui faire changer de sentiment; et après avoir passé huit jours dans l'infidélité, on peut assurer qu'il y aurait passé toute sa vie, si le Fils de Dieu ne se fût accommodé à sa faiblesse, et ne lui eût donné ses mains et son côté à toucher.

Après un exemple si fameux de la fragilité humaine, après avoir vu un apôtre tomber dans un péché, et dans un péché d'infidélité, *Que celui qui est debout prenne garde de tomber* (I *Cor.*, X, 12) ; que les plus justes apprennent à se défier d'eux-mêmes. Apprenons enfin, en réfléchissant sur toutes les circonstances de l'infidélité de saint Thomas, que quand un juste tombe, il ne tombe point à demi ; que les vents qui font courber un arbrisseau arrachent les cèdres jusqu'à la racine, et qu'ainsi, tant que nous sommes sur la terre, quelque justes que nous puissions être, nous ne devons jamais compter sur nous, mais nous devons tout demander à Dieu, et le regarder comme *notre force et notre soutien* (*Psal.* XVII, 2), *le servir dans la crainte* (*Psal.* II, 11), nous défier toujours de nous-mêmes, qui ne sommes que faiblesse, *et opérer l'ouvrage de notre salut avec frayeur et tremblement.* (*Philipp.*, II, 12.)

2° Que si un apôtre qui perd la foi, doit faire craindre les justes, un infidèle qui la retrouve console et instruit les pécheurs. En effet, plus nous avons connu l'énormité du crime de saint Thomas par toutes les circonstances qui l'aggravent, plus aussi comprenons-nous que nous avons tout lieu d'espérer en la miséricorde de Dieu, dans quelque abîme de péché que nous soyons plongés. Or, ce sont des exemples célèbres d'une bonté toute divine qui sont d'une consolation infinie pour les pécheurs, et qui ont fait dire à saint Bernard (*in Cant.*) : « Seigneur, nous courons après vous, étant attirés par cette miséricorde dont vous avez donné des marques si éclatantes, en ne méprisant pas les pauvres, en ne rebutant pas les pécheurs, en n'ayant point eu d'horreur, ni du larron qui confesse ses péchés, ni de la pécheresse qui les pleure, ni de la Chananée qui vous fait une prière. »

Mais, ne nous y trompons pas, si cet infidèle qui recouvre la foi est d'une grande consolation pour les pécheurs, c'est pour ceux qui, comme lui, sont fidèles à la grâce, dès qu'ils sont éclairés de sa divine lumière; et c'est ainsi que saint Thomas, non-seulement nous console, mais encore nous instruit. Les pécheurs sont fort attentifs, quand on leur dit ce qui peut les consoler, et le sont fort peu quand on veut les instruire; ils sont ravis de se reconnaître dans les désordres des plus grands saints, mais ils n'aiment pas à faire ce qu'ils ont fait pour en sortir: ils veulent bien imiter David dans son péché, et ne veulent pas le suivre dans sa pénitence. Cependant, nous pouvons ici assurer qu'à parcourir toute l'Ecriture, nous ne voyons rien que d'effrayant pour ceux qui persistent tranquillement dans leur péché; ainsi, quand on parle de consolation aux pécheurs, il faut entendre seulement que quelque abominables qu'ils puissent être aux yeux de Dieu, ils ne peuvent jamais désespérer de sa miséricorde, pourvu qu'ils y aient recours, et qu'ils soient dans la disposition de profiter des grâces et des moyens que le Seigneur leur prépare : comptons sur la miséricorde infinie quand nous retournerons à lui par le repentir et par l'aveu sincère de nos fautes; mais sachons que la condescendance qu'il a eue pour un apôtre ne doit pas être le fondement d'une morale pernicieuse, en prétendant que le Seigneur est obligé de nous donner ce que nous lui demandons, et de la manière dont nous le demandons. Faisons ce qu'a fait saint Thomas, et nous ne manquerons pas de rentrer en grâce auprès de Dieu. N'est-ce pas là une grande consolation pour nous ? Cet apôtre confesse son Dieu dans le moment même qu'il le voit, et il scelle sa confession de son sang; voilà l'instruction qu'il nous donne : il faut retourner à Dieu dans le moment qu'il se fait sentir à nous, et il faut persévérer dans son service jusqu'au dernier moment de notre vie.

A peine le Sauveur du monde a-t-il dit à saint Thomas : *Portez ici votre doigt, et voyez mes mains ; approchez ici votre main, et mettez-la dans mon côté*, qu'il s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu ! « Dominus meus, et Deus meus ! »* Telle est la promptitude avec laquelle nous devons obéir à la voix de Dieu qui nous appelle. L'Ecriture, pour nous marquer la diligence qu'apporta la fameuse pécheresse à chercher le Sauveur dès qu'il l'eut percée des traits de son amour, dit que ce fut sitôt qu'elle le sut chez le Pharisien : *Ut cognovit* (*Luc.*, VII, 37) : Paul ne respirant encore que menaces et que mort contre les disciples du Sauveur, entend une voix qui lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* et dans le même moment, il répond : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (*Act.*, IX, 4-6.) « Sitôt, dit saint Chrysostome, que l'enfant prodigue eut conçu dans son cœur le dessein de retourner à son père, il se mit en état de l'exécuter (59). »

Est-ce ainsi que nous en usons; et cependant nous pouvons assurer que cette promptitude à obéir à la voix de Dieu est une des marques les plus certaines de la

(59) Ubi primum dixit, *Revertar*, reversus est. (*In Epist. ad Rom.*, hom. 10.

s ncérité de notre conversion : nous entendons sa voix qui nous appelle, tantôt intérieurement, par de bons mouvements ou par de cuisants remords; tantôt extérieurement, par l'organe de ses ministres et par les tribulations qu'il nous envoie; nous savons bien qu'il nous tend la main, qu'il est prêt à nous recevoir et à nous donner le baiser de paix, si nous allons à lui; et au lieu de le chercher et de lui répondre dans l'instant, nous remettons notre conversion jusqu'au jour fatal *où nous le chercherons, et nous ne le trouverons point* (*Joan.*, VII, 14); *que nous l'appellerons, et qu'il ne nous exaucera pas* (*Prov.*, XXI, 13); que si quelquefois nous entrons dans le chemin du salut, il est rare que nous y marchions avec persévérance, et nous rentrons bientôt dans la voie de l'iniquité.

En effet, il est assez ordinaire de voir des chrétiens se repentir de leurs péchés dans certains temps, mais on n'en voit guère persévérer dans ce repentir, et nous pourrions dire aujourd'hui ce que saint Ambroise (*De pœnit.*, cap. 9) disait de son temps, qu'il y en a plusieurs qui sont toujours prêts à confesser leurs crimes, et à les commettre de nouveau après les avoir confessés; mais que ceux-là, au lieu de décharger leur conscience, ne font que charger celle du prêtre : « Car, dit un Père, celui qui commet de nouveau le péché dont il s'est repenti, est moins un pénitent qu'un moqueur, et il ne paraît pas tant implorer la miséricorde du Seigneur avec soumission, que lui insulter avec orgueil (60). »

Pour ne pas tomber dans ces rechutes si fréquentes et si dangereuses, imitons notre grand Apôtre; son péché a été un péché d'infidélité, il le réparera en devenant l'apôtre de la foi : ainsi devons-nous, après notre conversion, pratiquer les vertus opposées au péché dont la grâce du Seigneur nous a délivrés, et marcher dans un chemin tout opposé à celui que nous avons tenu auparavant : *Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir à la justice pour votre sanctification*, dit l'apôtre saint Paul. (*Rom.*, VI, 19.) Si donc nous avons été les esclaves de l'avarice, ce n'est pas assez de cesser d'acquérir des biens par des moyens injustes, ou de restituer ce qui ne nous appartient pas : il faut en restituer *quatre fois autant* (*Luc.*, XIX, 8); si l'ambition a été notre péché favori, il faut la détruire par la pratique des vertus les plus humiliantes; si l'impureté nous a dominés, il faut non-seulement rompre avec les objets de cette passion, mais encore mortifier nos sens, crucifier notre chair; *traiter rudement notre corps, et le réduire en servitude.* (*I Cor.*, IX, 17.) *Que celui qui dérobait ne dérobe plus*, dit l'apôtre saint Paul, *mais qu'il s'occupe, en travaillant des mains à quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence.* (*Ephes.*, IV, 28.) Car, de même que la main n'efface pas ce qu'elle a écrit en cessant d'écrire; ainsi, dit saint Grégoire (*Pastor.*, part. III, cap. 32), lorsque nous avons péché contre Dieu, nous ne lui satisfaisons pas en cessant de vivre mal, si nous ne déclarons la guerre aux plaisirs que nous avons aimés et si nous n'embrassons les exercices d'une vie pénitente.

Seigneur, comme la plus grande perte que nous puissions faire est celle de la foi, faites que nous vous prions sans cesse de nous *aider dans notre incrédulité*, en suppléant par votre grâce ce qui manque à notre foi. (*Luc.*, XVII, 5.) Que l'exemple de votre apôtre nous fasse trembler, quelque justes que nous soyons; car si les colonnes du ciel sont renversées, que ne doivent pas appréhender les roseaux de la terre? mais que l'exemple de son repentir nous rassure dans quelque abîme de péchés que nous puissions être plongés, puisque l'excès de son crime n'a servi qu'à faire éclater l'excès de votre miséricorde : faites naître en nous une humilité profonde, qui nous fasse connaître notre propre faiblesse, et donnez-nous la confiance nécessaire en votre miséricorde pour recourir à vous, et pour nous y attacher comme au seul qui peut nous relever, ou nous empêcher de tomber; nous donner en ce monde la grâce dont nous avons besoin, pour mériter dans l'autre de jouir éternellement de votre gloire. Ainsi soit-il.

II^e^ DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. X, v. 11.

Le Fils de Dieu, dans la troisième année de sa prédication, guérit un aveugle de naissance, et ce miracle, au lieu de convertir les Pharisiens, ne servit qu'à les irriter contre le Sauveur; en effet, conformément à la résolution qu'ils avaient prise, que *quiconque reconnaîtrait Jésus pour être le Christ serait chassé de la Synagogue*, ils maltraitèrent et chassèrent cet homme, parce qu'il soutenait que celui qui lui avait ouvert les yeux devait être un Prophète. (*Joan.*, IX, 7 seqq.)

Le Sauveur du monde cherchant à se faire connaître à eux pour ce qu'il était véritablement, les assure qu'*il est venu en ce monde pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. Quoi donc!* lui répondent quelques-uns des Pharisiens, *sommes-nous aussi aveugles?* (*Ibid.*, 39, 40.) « Or, disent les Pères, de peur qu'ils ne lui répliquent que ce n'était pas à cause de leur aveuglement qu'ils ne le suivaient point, mais qu'ils l'évitaient comme un séducteur; pour détruire cette idée qu'ils pouvaient avoir de lui, et leur faire entendre que, loin d'être un trompeur,

(60) Iterum est, non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet, nec Deum videtur posse re subditus, sed sublimare superbus. (S. Isid., *Sent.*, lib. II, cap. 6.)

il était le Christ promis de Dieu, et prédit par les prophètes, il joint l'instruction au miracle (61). » Il leur dit qu'*il est la porte; que c'est par lui qu'il faut entrer pour être sauvé; que tous ceux qui sont venus avant lui étaient des larrons et des voleurs;* que pour lui, il ne vient pas pour rien exiger d'eux, mais plutôt afin de mourir pour eux, parce qu'il est le bon Pasteur.

Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Il n'appartient qu'au Fils de Dieu de pouvoir dire véritablement de lui, qu'il est le bon Pasteur : comme il n'y a que Dieu seul qui soit bon de la manière dont il est bon : *Nemo bonus, nisi solus Deus* (*Luc.*, XVIII, 19) ; aussi la qualité de bon Pasteur ne convient qu'au Sauveur du monde de la manière dont elle lui convient : *Ego sum Pastor bonus.* C'est de lui que le Seigneur a parlé, quand il a dit par la bouche du prophète Ezéchiel : *Je susciterai sur mes brebis un Pasteur unique, David mon serviteur; lui-même aura soin de les paître, et il leur tiendra lieu de pasteur* (*Ezech*, XXXIV, 23); c'est à lui seul que nous appartenons comme ses brebis qu'il a délivrées de la gueule du lion (*Psal.*, XXI, 22), en s'exposant à la mort pour elles : lui seul est non-seulement le Pasteur qui doit nous conduire, mais la pâture même qui doit nous nourrir : il a donné son âme pour le prix de notre rançon, et il nous donne tous les jours son corps pour être notre viande et notre nourriture. (*Joan.*, VI, 55, 56.) Divinité, humanité, vie, mort, actions, souffrances, miracles : il a tout employé pour nous, et s'est entièrement consacré à nos usages. « Seigneur, dit le grand Augustin pénétré de reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus, vous veillez sur moi-même comme si, négligeant tout le reste, vous ne songiez qu'à moi seul : vous m'êtes toujours présent, et vous m'offrez toujours votre secours dès que je suis prêt à le recevoir : en quelque endroit que j'aille, vous ne m'abandonnez point, à moins que je ne vous abandonne le premier. Quel plus grand bonheur que de vivre ainsi sous votre providence, et de mener sous un tel Pasteur une vie sûre et exempte de toute crainte (64) ! »

Importante leçon pour ceux à qui le Seigneur a confié le soin de son troupeau ; car comme ce divin Pasteur doit être leur modèle, c'est pour eux un devoir de l'imiter dans le zèle, la charité et l'amour qu'il a eus pour ses brebis : si l'occasion leur manque de mourir pour elles, au moins doivent-ils toujours être dans la disposition de le faire quand il en sera temps; mais au défaut de leur vie, ils doivent employer à l'utilité de leurs ouailles tout ce qu'ils ont, et tout ce qu'ils font, et pouvoir dire avec autant de vérité que le grand Apôtre : *Pour moi, je donnerai volontiers tout ce que j'ai ; et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes.* (II *Cor.*, XII, 15.) « Car, comme l'âme, dit saint Grégoire, par laquelle nous vivons, est quelque chose d'incomparablement meilleur que les biens temporels que nous possédons au dehors de nous-mêmes, celui qui ne donne pas ses biens pour ses brebis, n'a garde de donner sa vie pour elles (63). » Or, c'est par là que nous devons juger des sincères dispositions de notre cœur. Car, rien n'est plus ordinaire que de vouloir se persuader et persuader aux autres, qu'on donnerait pour ce qu'on aime les marques les plus héroïques de son amour dans des occasions qui ne se rencontrent jamais; mais rien n'est plus certain, que quiconque refuse d'en donner les moindres preuves quand il en est besoin, n'en donnera jamais d'essentielles : ainsi, afin qu'un pasteur puisse s'assurer qu'il mourrait pour ses brebis, si la nécessité le requérait, il faut qu'il emploie toujours à leur utilité son temps, ses biens, sa personne, puisqu'il y a toujours nécessité de le faire.

Lundi. — Or, comme rien ne peut faire plus d'impression sur nos esprits que les exemples de ceux que l'Ecriture regarde comme de véritables pasteurs, écoutons ce qu'elle nous en dit : voici comme elle fait parler Jacob : *J'étais pénétré de chaud durant le jour, et de froid durant la nuit, et le sommeil fuyait de mes yeux.* (*Gen.*, XXXIX, 40.) Ah ! dit saint Chrysostome (hom. 2, *Ad pop. Antioch.*), si le patriarche Jacob n'ayant soin que d'animaux privés de raison, dont il devait rendre compte à un homme, passait cependant les jours et les nuits sans dormir, exposé à l'intempérie de l'air et à la rigueur des saisons, que ne doivent pas faire des pasteurs, aux soins de qui sont confiées des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, dont ils doivent rendre compte aux dépens de la leur au Dieu des vivants et des morts ! David assure que, *lorsqu'il gardait le troupeau de son père, s'il venait quelquefois un lion ou un ours qui emportât un bélier, il courait après eux, les battait et le leur arrachait d'entre les dents.* (I *Reg.*, XVII, 34, 35.) Saint Paul, après avoir fait un long détail de tout ce qu'il a enduré dans les fonctions de son apostolat, après avoir dit qu'*il a été battu de verges trois fois, lapidé une fois, qu'il a fait naufrage trois fois, passé un jour et une nuit au fond de la mer*, ajoute, *qu'il a souffert les travaux, les peines, les veilles*

(61) Dixerat Dominus cæcos esse Pharisæos : ne ergo illi dicerent, non propter cæcitatem ad eum accedere, sed deceptorem vitare, ostendit se non receptorem esse, sed bonum Pastorem. (S. Chrys., hom. 55, *in Joan.* Cf. S. Aug., tract. 25, *in Joan.*)

(62) Sic, Domine, super custodiam meam vigilas, ac si aliarum rerum obli us mihi solum intenderes ; semper quippe te præsentem exhibes, semper te paratum offers, si me paratum invenis; quocumque iero, tu me, Domine, non deseris, nisi prior ego te desero. Quid ergo felicius, quam ita vivere, ut sub talis Pastoris cura et Providentia tutissimam et felicissimam vitam agam. (*Medit.*)

(63) Sed cum incomparabiliter longe sit melior anima qua vivimus, quam terrena substantia quam exterius possidemus, qui non dat pro ovibus substantiam suam, quando pro his datus est animam suam ? (Hom. 149, *in Evang.*)

fréquentes, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid et la nudité. (II *Cor.*, XI, 25, 26, 27.).

Tels sont les exemples que doivent copier les pasteurs évangéliques; il faut qu'ils soient disposés à tout faire et à tout souffrir; que pour ce sujet ils soient enflammés de cette charité *qui tolère tout, et qui souffre tout* (I *Cor.*, XIII, 7), qui se transforme en toutes sortes de figures : qui s'abaisse auprès des uns, et s'élève auprès des autres : qui caresse les uns, et menace les autres; qui presse les uns, et arrête l'activité des autres : qui console les uns, et reprend les autres; qui n'est à charge à personne, et qui a des entrailles de mère pour tous : ils doivent aller sans cesse sur les pas du Fils de Dieu, ce divin modèle des pasteurs, *prêchant et annonçant la parole de Dieu* (*Luc.*, VIII, 1), et répandant partout, comme le soleil, la lumière et la chaleur. Ils doivent ici visiter un malade; là, absoudre un moribond; tantôt répandre des consolations spirituelles, ensuite des secours temporels : apaiser dans cette famille une guerre intestine; arrêter dans cette autre un procès que la vengeance suscite; exhorter celui-ci à la restitution d'un bien mal acquis; cet autre à pardonner à son ennemi; *se faire tout à tous pour les sauver tous* (I *Cor.*, IX, 22); être également aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants; *presser, reprendre, supplier, menacer à temps et à contre-temps.* (II *Tim.*, IV, 2.) « *A temps*, reprend saint Augustin, c'est-à-dire quand on reçoit bien leurs avis; *à contre-temps*, c'est-à-dire quand on ne veut pas même les entendre (64); » afin que ce qu'on a entendu, quoique malgré soi, puisse ensuite par la réflexion produire son effet; comme un malade qui se fâche contre ceux qui lui appliquent des remèdes violents, qu'on lie même quelquefois pour lui faire une opération douloureuse, mais qu'on ne laisse pas de guérir, et qui même ne manque pas de rendre grâces à son médecin de la violence qu'on lui a faite; car l'Apôtre, en faisant ici connaître l'amour vigilant d'un bon pasteur pour son peuple, n'entend pas par *à contre-temps*, « *importune*, » ce qui ne peut servir qu'à aigrir les esprits, ou ce qui peut être contraire aux véritables règles de la prudence chrétienne, et aux principes d'une conduite sage et éclairée. C'est à de telles marques qu'on connaît un bon pasteur.

Matth. — *Mais le mercenaire, et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, voyant venir le loup, abandonne ses brebis et s'enfuit, et le loup les ravit et disperse le troupeau; or le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire, et que les brebis ne le touchent point.* Le Sauveur ne dit pas seulement qu'il est Pasteur, mais qu'il est le bon Pasteur; il n'ajouterait pas qu'il est bon s'il n'y avait de mauvais pasteurs, reprend saint Augustin (*Tract. in Joan.*) : *Non adderet bonus, nisi essent pastores mali :* or, entre les mauvais pasteurs, il y a des voleurs et des mercenaires. Ne parlons que des derniers, puisque l'Evangile de ce jour ne parle que d'eux : et mettons, avec saint Chrysostome, cette différence entre le bon Pasteur et le mercenaire, que le mercenaire croyant que les brebis sont pour lui se préfère à elles, et que le Pasteur sachant qu'il est pour son troupeau le préfère à lui-même (65); l'un abandonne son troupeau au loup, pour songer à lui; l'autre expose sa propre vie pour sauver une de ses brebis. Celui-là *ne cherche que ses intérêts, et les préfère à ceux de Jésus-Christ et du prochain* (*Philipp.*, II, 21); celui-ci *ne cherche point ce qui lui est utile en particulier, mais ce qui est avantageux aux âmes qui lui sont confiées.* (I *Cor.*, X, 33.) *Malheur*, s'écrie le prophète Ezéchiel, *aux pasteurs... qui ne songent qu'à se repaître eux-mêmes, les brebis ne doivent-elles pas être repues par les pasteurs?* (*Ezech.*, XXXIV, 2.) De là il est aisé de conclure que le mercenaire ne regardant point ses brebis comme étant à lui, n'agit que par intérêt, et nullement par affection, fuit dès qu'il voit le loup, parce qu'il est mercenaire, sans être touché de leur perte dont il ne reçoit aucun dommage : *Mercenarius autem fugit, quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus.*

C'est de semblables pasteurs que parlent les prophètes, quand ils disent que *ces pasteurs se nourrissent du lait de leurs brebis, et se revêtent de leur laine, mais qu'ils ne fortifient point celles qui sont faibles, ne visitent point celles qui sont abandonnées* (*Ezech.*, XXXIV, 3, 4); *ne cherchent point celles qui sont dispersées, ne guérissent point celles qui sont malades, mais mangent la chair des plus grasses, et leur rompent la corne des pieds :* « *Carnes unguium comedet, ungulas earum dissolvet.* » (*Zach.*, II, 16.) C'est-à-dire qu'ils n'ont soin de leur troupeau que pour satisfaire leur avarice, et qu'ils exercent sur ceux qui leur sont soumis, une domination pleine de faste et de violence, *O Pasteur et idole!* « *O Pastor et idolum!* » (*Ibid.*, 17.) Ce mercenaire ne laisse pas d'être pasteur, et l'on doit un profond respect à sa dignité qui est toujours sainte, quoique sa personne en soit indigne; mais il est une idole semblable à celles des nations dont le Prophète se raille en ces termes : *Elles ont des mains, mais qui sont sans action; elles ont des pieds, mais qui ne marchent point.* (*Psal.*, CXIII, 7.) Disons mieux, les mains de ce mercenaire ne sont point sans mouvement; il se sert de ses mains, non pour défendre courageusement son troupeau, mais pour en recueillir le profit et l'émolument; et se sert de ses pieds, non pour poursuivre le loup, mais pour fuir lâchement dès

(64) Verbum opportunum est libenter audienti, importunum invito. (*De pastor.*, cap. 7.)

(65) Hæc enim inter Pastorem est et mercenarium differentia; alter propriæ vitæ, contemptis ovibus, alter suæ contempta ovium semper saluti invigilat. (Hom. 56, *in Joan.*)

qu'il le voit : *Videt lupum venientem, et dimittit oves, et fugit.* Comme il ne veut de sa dignité que ce qui doit lui apporter de l'honneur, ou de l'utilité ; si une maladie dangereuse se met dans son troupeau, il l'abandonne aussitôt : « car, dit saint Grégoire, celui-là ne demeurera pas dans le péril avec des brebis qu'il ne conduit pas parce qu'il les aime, mais par le profit qu'il en retire, et tandis qu'il ne cherche que la gloire et des avantages temporels, il craint de s'exposer au danger de perdre la seule chose qu'il aime (66). »

Concluons avec ce même Père, que ce n'est pas dans la paix de l'Eglise, dans la tranquillité et la bonace que l'on peut discerner le mercenaire du bon Pasteur. « Le mercenaire, dit saint Augustin, est utile à ses brebis, tant que le loup ne s'en approche pas, et il faut le tolérer (67) ; » mais l'on peut assurer qu'il y a une infinité de pasteurs qui fuiraient dans le péril, qui ne se connaissent pas eux-mêmes, et que les autres ne connaissent pas : ce qui a fait dire à l'Apôtre, qu'*il faut qu'il y ait des hérésies*, des troubles et des divisions, *afin que ceux dont la foi est solide, soient reconnus.* (I *Cor.*, XI, 19.)

Or c'est dans la paix et dans la bonace que les pasteurs doivent s'examiner eux-mêmes, sonder leur cœur, et approfondir leurs inclinations, pour juger par ce qu'ils font de ce qu'ils feraient dans le péril, et pour connaître véritablement s'ils sont tels que le concile de Trente les demande, et les requiert ; car il avertit les pasteurs qu'ils n'ont pas été élevés sur la tête des autres pour leur avantage particulier, pour trouver dans leur dignité de quoi contenter leur vanité ou leur avarice, mais qu'ils ont été appelés pour souffrir toutes sortes de peines et de travaux, et pour se sacrifier entièrement à la gloire de Dieu et à l'utilité du prochain (68). Voilà ce qu'ils devraient sans cesse se remettre devant les yeux : mais c'est à nous, qui comme des brebis dociles ne pouvons point discerner et ne devons point examiner si celui qui nous conduit est pasteur ou mercenaire, c'est à nous de rendre grâces à Dieu de ce qu'au moins nous sommes bien sûrs que Jésus-Christ est le vrai Pasteur, et que nous sommes de son troupeau ; il veille sur nous quand nous veillons, il y veille quand nous dormons ; si donc le troupeau d'un homme est en sûreté quand un autre homme en prend soin, qu'avons-nous à craindre ayant Dieu même pour Pasteur? « Est-il un plus grand bonheur, dit saint Augustin, que d'être du nombre de ces brebis de notre Dieu? Est-il un plus grand sujet de joie pour ceux qui vivent dans les afflictions et les amertumes de la vie (69) ? » C'est pour cela que le Sauveur ajoute une seconde fois :

Mercredi. — *Je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent.* Le Fils de Dieu, pour donner aux Pharisiens une seconde preuve qu'il est le bon Pasteur, ajoute qu'il connaît ses brebis, et que ses brebis le connaissent. Connaître ses brebis, dit saint Grégoire, c'est les aimer (hom., 16, *in Evang.*), c'est *avoir les yeux continuellement attachés sur elles* (*Psal.* XXXIII, 16) ; c'est faire en sorte qu'il ne leur manque rien, *en les conduisant dans les meilleurs pâturages* (*Psal.* XXII, 2) ; c'est s'inquiéter de leurs besoins et de leurs égarements ; c'est *charger sur ses épaules avec joie celle que l'on aura retrouvée* (*Luc.*, XV, 5) ; c'est les avoir si présentes à son esprit et à sa pensée, qu'on puisse *les appeler toutes par leur nom*, et c'est cette affection que l'Ecriture nous apprend que le Sauveur du monde a eue pour ses chères brebis : *Cognosco oves meas.*

Ministres de Jésus-Christ, vous à qui le Sauveur a confié des âmes qu'il a rachetées par l'effusion de tout son sang, apprenez aujourd'hui et de son exemple et du commandement que vous en fait le Sage, à avoir de vos brebis une connaissance parfaite : *Diligenter agnosce vultum pecoris tui* (*Prov.*, XXVII, 23.) Que cette connaissance ne soit pas stérile, et ne vous rende pas insensibles à leurs besoins, mais qu'elle soit accompagnée d'une tendresse effective et d'une charité agissante : que vos yeux soient toujours ouverts pour voir leurs nécessités, et vos mains toujours ouvertes pour les soulager et les secourir. Un bon pasteur doit être comme un remède universel à toutes sortes de maladies. « En effet, dit saint Ambroise, avez-vous une plaie à guérir, c'est le médecin qui vous guérira. Brûlez-vous des ardeurs d'une passion criminelle, c'est la fontaine qui vous rafraîchira. Etes-vous accablés par l'iniquité, c'est la justice qui vous protégera. Avez-vous besoin de secours, c'est la force qui vous défendra. Craignez-vous la mort, c'est la vie qui vous en délivrera. Désirez-vous le ciel, c'est la voie qui vous y conduira. Fuyez-vous les ténèbres, c'est la lumière qui les dissipera. Avez-vous besoin de nourriture, c'est l'aliment qui vous soutiendra (70). »

Tel a été l'amour dont le Seigneur, le bon

(66) Stare in periculo ovium non potest qui in eo quod ovibus præest, non oves diligit, sed lucrum terrenum quærit : dum enim honorem amplectitur, dum temporalibus commodis lætatur, opponere contra periculum trepidat, ne, hoc quod diligit, amittat. (Hom. 14, *in Evang.*)

(67) Tolerandus mercenarius, tandiu utilis, quandiu non videt lupum. (Serm. 49.)

(68) Non ad propria commoda, non ad divitias aut lucrum, sed ad labores et sollicitudines, pro Dei gloria se vocatos esse intelligant. (Sess. 25, cap. 1.)

(69) Quanta felicitas est esse gregem, si quis cogitet, fratres, etiam in istis lacrymis, et in istis tribulationibus magnum gaudium concipit. (*De ovib.*, I, 2.)

(70) Si vulnus curare desideras, medicus est ; si febribus æstuas, fons est ; si gravaris iniquitate, justitia est ; si auxilio indiges, virtus est ; si mortem times, vita est ; si cœlum desideras, via est ; si tenebras fugis, lux est ; si cibum quæris, alimentum est. (*De Virg.*, lib. III.)

Pasteur de nos âmes, nous a aimés : et l'Ecriture en différents endroits lui attribue toutes ces différentes propriétés ; tantôt elle nous le représente comme un médecin charitable qui nous a guéris par ses meurtrissures : *Livore ejus sanati sumus* (*Isa.*, LIII, 5); tantôt comme une fontaine, de l'eau de laquelle quiconque boira n'aura jamais soif : *Qui autem biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum* (*Joan.*, IV, 13); ici comme notre justice et notre sanctification : *Factus est nobis..... justitia et sanctificatio* (I *Cor.*, I, 30); là comme notre force et notre asile : *Fortitudo mea... et refugium meum* (*Psal.* XVII, 2, 3.) Tantôt le Sauveur nous dit, qu'il est la voie et la vie : *Ego sum via... et vita* (*Joan.*, XIV, 6); tantôt il nous assure qu'il est la lumière du monde : *Ego sum lux mundi* (*Joan.*, VIII, 12), et que sa chair est véritablement une nourriture, et son sang un breuvage : *Caro enim mea, vere est cibus, et sanguis meus, vere est potus* (*Joan.*, VI, 56.) Le Fils de Dieu a eu donc raison de dire qu'il connaît ses brebis : *Cognosco oves meas*, puisqu'il leur a donné toutes les marques de la tendresse et de l'affection la plus particulière ; mais il n'a pas eu moins de raison de nous assurer que ses brebis le connaissent : *Cognoscunt me meæ.* Connaître le Pasteur qui nous conduit, dit encore saint Grégoire, c'est l'aimer et obéir exactement à sa voix et à ses ordres (71); c'est demeurer toujours sous sa conduite, et ne s'en éloigner jamais; c'est, à l'approche du loup, recourir à lui, et s'en approcher comme de celui dont on espère de la protection et du secours : n'est-ce pas ainsi qu'en ont usé les disciples du Sauveur, ces premières brebis qui ne connaissaient point d'autre guide, ni d'autre conducteur que lui, qui n'avaient point d'autre règle de conduite que ses paroles et ses exemples. Loin de s'éloigner de lui quand il leur demande s'ils veulent aussi le quitter : *Ah! Seigneur*, répond saint Pierre au nom de tous, *où irons-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle.* (*Joan.*, VI, 69.) Quand ils se trouvent dans les fers et en présence des tyrans, ce n'est point des hommes dont ils attendent du secours, mais de ce Dieu seul qui les remplit de force et de grâce, et qui *leur donne une bouche et une sagesse à laquelle tous leurs ennemis ne peuvent résister, ni contredire* (*Luc.*, XXI, 15.)

A juger des chrétiens d'aujourd'hui par ces principes si solides, qu'il y a peu de véritables brebis qui connaissent le Sauveur pour le Pasteur de leurs âmes! *Cognoscunt me meæ :* car, pourquoi déguiser la vérité ; quand il s'agit de développer les paroles de la vie éternelle, pouvons-nous dire que nous soyons fidèles à entendre la voix du Seigneur, et à obéir à ses commandements? Et cependant, si nous ne lui obéissons point, nous ne le connaissons point : *Car celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne garde point ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est pas en lui*, dit l'apôtre saint Jean (I *Joan.*, II, 4.) Oserions-nous assurer que nous sommes toujours sous la conduite du Seigneur, que nous le regardons comme notre unique guide, et pourrions-nous dire avec le Prophète : *Dominus regit me : « C'est le Seigneur qui me conduit* (*Psal.* XXII, 1); » mais principalement, quand le loup s'approche de nous, c'est-à-dire dans le temps de la tribulation, de la tentation, de la persécution, est-ce à Dieu seul que nous avons recours, le reconnaissons-nous pour celui qui peut seul nous secourir? *Elevons-nous nos yeux vers le ciel, comme vers le lieu d'où nous viendrait un secours assuré?* (*Psal.* CXX, 1.) Lui disons-nous avec la même confiance que David : *Le Seigneur qui m'a délivré des griffes du lion, me délivrera de la main de ce Philistin?* (I *Reg.*, XVII, 37.) Celui qui m'a déjà soutenu me soutiendra encore, le vainqueur des lions le sera infailliblement des géants ; j'ai tout à craindre de moi-même, mais je dois tout attendre de la protection du Très-Haut : ou plutôt, ne tombons-nous pas dans l'abattement, ou ne cherchons-nous pas à nous faire *un bras de chair* (*Jerem.*, XVII, 3), et à mettre notre confiance dans les hommes, au lieu de nous attacher uniquement à celui qui doit être *notre force et notre soutien*, et qui non-seulement connaît ses brebis, mais qui d'ailleurs nous assure de son amour infini pour elles?

Jeudi.— *Comme mon Père me connaît, je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis.* Le Sauveur, par ces paroles, ne nous donne pas seulement une preuve de son amour pour les hommes, mais il nous fait connaître l'obéissance parfaite qu'il a pour les ordres de son Père. « Par cette même charité qui le fait mourir pour ses brebis, dit saint Grégoire, il montre combien il aime son Père (72). » Car, selon l'explication de plusieurs interprètes, *Comme mon Père me connoît, je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis ;* c'est-à-dire, comme je sais que le dessein de mon Père est que je meure pour le salut des brebis qu'il m'a confiées, et que le monde ni *le Prince du monde* (*Joan.*, XIV, 30) ne puisse rien contre elles, je donnerai ma vie pour obéir à ses ordres, et pour les arracher de la gueule du lion infernal; car *il m'a formé un corps*, pour être la victime qui pût apaiser son courroux, *et je ne suis venu au monde que pour faire sa volonté.* (*Psal.* XXXIX, 7-9; *Hebr.*, X, 5-7.) Remarquez bien ce terme *Pono animam meam*, je donne ma vie; on ne la lui arrachera pas, il la donnera librement et volontairement, et comme il s'en explique dans la suite : *nul ne me la ravit, mais c'est de moi même que je la quitte, j'ai le pouvoir de la reprendre, c'est le commandement que j'ai reçu de mon Père.* Ne peut-on pas dire qu'il la quitte à peu près comme

(71) Ac si patenter dicat, diligenter obsequuntur. (Hom. 14, *in Evang.*

(72) Ea charitate qua pro ovibus morior, quantum Patrem diligam ostendo. (Hom. 24, *in Ev. sig.*)

un homme se dépouille de son vêtement pour se prêter au sommeil, et pour le reprendre le matin; et c'est l'explication que donnent plusieurs Pères à ces paroles du Prophète : *Je me suis endormi, et j'ai été assoupi, et ensuite je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris en sa protection* (*Psal.* III, 6.) « En effet, la mort du Sauveur peut bien passer pour un sommeil, puisque, quand il l'a voulu, il est sorti du tombeau, comme on se lève de son lit, » dit saint Augustin (73); sur quoi ce Père fait cette remarque : « *Ego pono animam meam :* Que les Juifs ne se glorifient point de m'avoir attaché à la croix, fait-il dire au Fils de Dieu, si je n'avais voulu donner ma vie, ils n'auraient jamais pu me l'ôter; et ils auraient exercé en vain toute leur cruauté contre moi (74). » Concluons donc avec ce Père, « Qu'il a voulu mourir, puisque, étant le maître de ne mourir pas, il a permis qu'on l'attachât à la croix (75). » Ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions :

La première, que le Sauveur du monde n'a souffert la mort que parce qu'il a connu que c'était la volonté de son Père : telle doit être la disposition d'un chrétien, il doit avoir toujours en vue la volonté du Père céleste, comme la règle de toutes ses actions; ainsi, soit qu'il s'agisse de faire le bien ou d'éviter le mal, quand nous nous sentons prêts à succomber à telle tentation, à entreprendre telle vengeance, à commettre telle action honteuse ou indigne, quand nous trouvons en nous de la répugnance ou du relâchement à nous acquitter de nos devoirs, nous devons nous dire à nous-mêmes, Mon Père me connaît, et je sais ce qu'il exige de moi, et ce qu'il me défend, il faut que je pardonne cette offense, que je rompe ce commerce, que je restitue ce bien mal acquis, que je fasse part aux pauvres de celui qui m'appartient légitimement : je sais qu'il ne m'a mis au monde que pour l'aimer et le glorifier, je ferai donc en sorte de lui obéir, et de suivre en tout sa sainte volonté, pour me conformer à Jésus-Christ, son Fils unique, qui est mort, parce qu'il a su que c'était la volonté de son Père qu'il mourût : *Sicut novit me Pater, et ego agnosco Patrem.*

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que le Fils de Dieu est mort par un effet de l'amour qu'il avait pour ses brebis, et que, par conséquent, *nous devons donner notre vie pour nos frères;* conclusion que tire l'apôtre saint Jean, et que nous devons tirer avec lui; ce n'est point une œuvre de surérogation, mais un devoir : *Et nos debemus pro fratribus animam ponere.* (I *Joan.*, III, 16.) C'est la pensée du grand Augustin qu'il nous exprime (Tract. 47, *in Joan.*) par ces paroles : ***Debitores nos fecit qui primus exhibuit.*** Nous avons tout reçu de Dieu, et comme nous ne pouvons rien faire pour lui qui puisse nous acquitter envers lui, il consent que ce que nous ferons pour nos frères, nous acquitte à son égard de ce que nous lui devons. Le Sauveur du monde nous a donné par sa mort la marque de la charité la plus parfaite, il veut donc que nous mourions pour eux, si l'occasion s'en présente, qu'en cela nous l'imitions sans pouvoir être comparés à lui, et que nous sacrifiions tous les moments de notre vie au bien et à l'utilité du prochain; à plus forte raison prétend-il que nous les assistions de nos biens dans leurs besoins. Est-il un plus puissant motif pour nous porter à secourir les pauvres qui sont nos frères et les membres de Jésus-Christ, que de faire réflexion que le Fils de Dieu est mort pour nous, qu'il doit être notre exemple et notre modèle, et que la fin qu'il s'est proposée dans le mystère de sa vie et de sa mort, a été que tous les hommes fissent les uns pour les autres ce qu'il a fait pour tous, *s'entr'aimassent comme il les a aimés* (*Joan.*, XV, 12), *et fussent unis les uns avec les autres, comme le Père l'est avec le Fils et le Fils avec le Père* (*Joan.*, XVII, 21.) Sa charité n'a point eu de bornes; car il n'a pas eu seulement en vue de sauver les Juifs, mais encore les gentils, ainsi qu'il nous le marque par ces dernières paroles de notre Evangile :

VENDREDI. — *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur.* Nous avons remarqué dans le commencement de notre Evangile, que le but du Fils de Dieu, dans le discours qu'il fit aux Pharisiens, était de se faire connaître à eux pour le Christ et le Messie, et c'est ce qui nous paraît clairement par ces paroles : *Alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili;* car c'était leur faire entendre qu'il n'était pas seulement le Roi et le Pasteur des Juifs, mais qu'il avait un empire absolu sur tous les hommes. Ainsi, en leur disant : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie*, il semble leur dire : « Pourquoi vous étonnez-vous de voir ces brebis me suivre, et entendre ma voix? vous serez donc bien plus surpris quand vous en verrez d'autres qui ne sont pas de mon troupeau qui en deviendront, qui me suivront et qui obéiront à ma parole (76). » *Il faut aussi que je les amène;* n'entendons pas, dit un Père, par ce terme, *il faut*, une nécessité, mais une prédiction de ce qui devait arriver, *et alors il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.*

C'est ce qui avait été prédit longtemps auparavant sous la figure de la réunion des deux royaumes de Juda et d'Israël, que le

(73) Nonne dormivit, qui quando voluit de sepulcro tanquam de lecto surrexit? (Tract. 47, *in Joan.*)

(74) Non glorientur Judæi, sævire potuerunt, potestatem habere non potuerunt, sæviant quantum possunt, si ego noluero animam meam ponere, quid sæviendo facturi sint? (*Ibid.*)

(75) Ergo mori voluit qui se, cum non mori posset, permisit occidi. (*Ibid.*)

(76) Quid admiramini, si me oves hæ secuturæ et vocem meam auditur.æ sunt? cum et alias me sequi et vocem meam audire videritis, tunc majorem in modum admirabimini. (S. CHRYS., hom. 59, *in Joan.*)

Seigneur devait purifier pour être son peuple, et pour être leur Dieu : *Et emundabo eos, et erunt mihi populus, et ego ero eis Deus.* (*Ezech.*, XXXVII, 23.) Et cette prophétie a eu son parfait accomplissement, quand, selon l'expression de l'Apôtre : *Des deux peuples il n'en a fait qu'un, en rompant dans sa chair la muraille qui les séparait, et l'inimitié qui les divisait* (*Ephes.*, II, 14), et en devenant la pierre angulaire qui unit les murailles pour ne faire qu'un bâtiment (77). Il appelle les gentils ses brebis, non qu'ils fussent déjà de son troupeau, mais parce qu'ils en devaient être ; il ne devait pas les rassembler lui-même, et faire cette réunion par sa présence corporelle, puisqu'il nous assure, *qu'il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël* (*Matth.*, XV, 24) ; mais les apôtres et leurs successeurs devaient faire des Juifs et des gentils un seul troupeau par l'unité d'une même foi et d'une même charité (78), sous la conduite et le gouvernement d'un seul Pasteur qui est Jésus-Christ : *Et fiet unum ovile, et unus Pastor.*

Après que le Fils de Dieu a tout fait pour réunir les hommes et en faire, pour ainsi dire, une même famille, afin que, suivant la prière qu'il en fait à son Père, ils soient un ensemble, et un avec Dieu même : *Ut omnes unum sint... et ipsi nobis unum sint* (*Joan.*, XVII, 21) : prenons garde, 1° de nous séparer jamais de ce Pasteur, par la diversité de doctrine et de sentiments ; gardons l'unité en nous soumettant toujours à nos supérieurs, contre lesquels il ne peut jamais nous être permis de nous révolter ; car, que leurs décisions soient équitables ou injustes, dès lors qu'elles ne sont pas contre la foi, nous n'avons point d'autre parti à prendre que celui de la soumission, et au moins devons-nous bien avoir la même déférence pour ceux qui nous commandent dans le spirituel, que nous avons pour les moindres juges qui décident de nos biens et de nos fortunes.

Samedi. — Mais ce n'est pas assez que les membres conservent l'unité avec le Chef, il faut, 2° qu'ils aient entre eux une union parfaite, afin qu'ils soient un tous ensemble : *Ut omnes unum sint.* Or, le moyen le plus sûr pour établir cette parfaite union entre les hommes, c'est de nous ressouvenir sans cesse que, suivant la belle comparaison de l'Apôtre, nous sommes le corps de Jésus-Christ : *Vos estis corpus Christi*, et que chacun de nous est un des membres de ce corps ; c'est-à-dire que nous sommes les membres les uns des autres : *et membra de membro.* (*I Cor.*, XII, 27.) Tous les membres d'un même corps ne sont pas de même nature ; les uns sont plus nobles et dans une situation plus éminente, mais ils s'entr'aident tous avec l'intelligence la plus parfaite, comme si la conservation de l'un dépendait de la conservation de l'autre. *En effet*, dit l'Apôtre, *si un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui ; et si l'un reçoit de l'honneur, tous les autres s'en réjouissent avec lui.* (*Ibid.*, 26). Si on vous marche sur le pied, dit saint Augustin (hom. 3), la tête et les yeux se tournent du côté de celui qui fait le mal, et la langue s'écrie, vous me blessez, et néanmoins ce n'est pas elle qui a reçu la blessure, mais le pied ; et si l'un goûte quelque plaisir ou reçoit quelque bien, la joie se répand par tout le corps, et tous les membres témoignent prendre part à ce bonheur comme si chacun l'avait reçu.

D'où nous devons conclure que le bien ou le mal qui arrive à notre prochain, nous doit faire la même impression que si l'un ou l'autre nous arrivait à nous-mêmes : *Nous devons être dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurer avec ceux qui pleurent* (*Rom.*, XII, 15) ; c'est-à-dire ressentir dans le cœur la joie ou la tristesse de nos frères : c'est ainsi que vivaient les premiers chrétiens, leurs joies et leurs afflictions étaient communes ; l'un recevait-il quelque grâce particulière de Dieu, tous y prenaient part ; l'autre était-il en pénitence, tous demandaient miséricorde pour lui ; ils vivaient les uns avec les autres comme parents, s'appelant pères, enfants, frères et sœurs, selon l'âge et le sexe : *Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme*, dit l'Ecriture, *nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes entre eux.* (*Act.*, IV, 32.) La grâce de Jésus-Christ unissait ensemble ceux qui étaient séparés par la distance et l'éloignement des lieux ; l'union que la charité formait entre eux était si grande, qu'on leur en faisait un crime et qu'on le faisait passer pour une conjuration (79). Voyez, voyez comme ils s'aiment, disaient les païens encore du temps de Tertullien, et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres : *Vide ut invicem se diligant, et ut pro alter-utro mori sint parati.* (Id., *loc. cit.*)

Comme donc tous les membres du même corps s'aiment et s'entre-supportent les uns les autres, que les pieds le portent, que l'œil l'éclaire, que la main s'expose pour conserver la tête, que les parties les plus fortes travaillent pour les plus faibles, ainsi tous les chrétiens qui sont les membres d'un même corps, doivent tellement s'intéresser les uns pour les autres : *Idipsum pro invicem sollicita sunt membra* (*I Cor.*, XII, 25), que les puissants soutiennent les faibles, les riches nourrissent les pauvres, les pauvres servent les riches, les savants instruisent les ignorants, le peuple, qui est la force de l'Etat, s'expose pour le défendre, pour la gloire du souverain qui en est le chef et la tête.

Que dirons-nous donc, quand nous voyons des chrétiens s'entre-déchirer par des médi-

(77) Duobus istis gregibus tanquam duobus parietibus factus est lapis angularis. (S. Aug. tract. 47, *in Joan.*)

(78) Hodie quasi ex duobus gregibus unum ovile efficit, quia Judaicum et gentilem populum in sua fide conjungit. (S. Greg., hom. 14, *in Evang.*)

(79) Omnia indiscreta sunt apud nos, præter uxores. (Tertull., *Apol.*, lib. XXXVIII.)

sances et des calomnies ; quand le plus fort se sert de sa force pour dépouiller le plus faible ; quand le riche gardé pour lui les biens dont il regorge, et laisse mourir les pauvres de faim ; quand le puissant opprime celui qu'il doit protéger, et que l'esclave se révolte contre celui qui doit commander : que dirons-nous, dis-je, sinon que c'est une chose surprenante, que si l'on voyait les pieds ne vouloir plus porter le corps, ni les bras travailler pour le nourrir ; si la bouche refusait de manger et de fournir des aliments à l'estomac ; si la main ne voulait pas donner du secours à la partie affligée, et se portait à déchirer le visage et à arracher l'œil de la tête : qui croirait que ce portrait tout monstrueux qu'il est, fût une faible copie de ce que nous voyons tous les jours ? Cependant, ne nous y trompons point, tant que nous sommes divisés les uns contre les autres, nous ne sommes point du troupeau du Fils de Dieu, ni les membres de son corps. Prions-le donc de nous ramener à sa bergerie : *Illas oportet me adducere :* il nous appelle, allons à lui ; mais souvenons-nous bien que nous ne pouvons lui appartenir, et être divisés de nos frères ; que le même précepte par lequel il nous ordonne de l'aimer, nous commande d'aimer notre prochain (*Matth.*, XXII, 37, 39) ; et qu'enfin il ne sera le Pasteur que de ceux qui seront de ses ouailles et qui composeront entre eux un seul troupeau : *Et fiet unum ovile, et unus Pastor.*

SUR CE QU'UN PASTEUR DOIT A SES OUAILLES, ET CE QUE LES OUAILLES DOIVENT A LEUR PASTEUR.

Ego sum Pastor bonus, et cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ. (*Joan*, X, 14.)

L'Evangile de ce jour nous parle d'un bon Pasteur et des brebis qui lui sont soumises, d'un bon Pasteur qui donne sa vie pour elles, *Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis ;* et de brebis qui entendent sa voix : *Vocem meam audiunt :* ce qui nous donne lieu de considérer, 1° ce qu'un pasteur doit à ses ouailles ; 2° ce que les ouailles doivent à leur pasteur.

1° *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis* : or, celui qui donne sa vie, doit donner par conséquent tout ce qu'il a, c'est-à-dire qu'il doit entièrement consacrer et sa personne et ses biens à l'utilité de ses ouailles. Soit que nous regardions ce que le Fils de Dieu a fait ou enseigné, lui qui doit être le modèle des pasteurs évangéliques ; soit que nous consultions les saintes Ecritures, nous comprendrons aisément que le premier devoir d'un pasteur est d'instruire son troupeau. Parcourons toute l'histoire des évangélistes, et nous trouverons le Sauveur du monde allant sans cesse de ville en ville, par les campagnes et au milieu des déserts, dans les synagogues et sur les montagnes, en public et en particulier, sur terre et sur mer, prêchant et annonçant le royaume de Dieu : près de retourner à son Père, il répète à ses apôtres le même commandement qu'il leur avait déjà donné plusieurs fois, *d'aller dans toute la terre et d'y prêcher l'Evangile à toute créature.* (*Marc*, XVI, 15.) Qu'est-ce que le Seigneur promet à son peuple par la bouche d'un prophète ? sinon qu'*il lui enverra des pasteurs selon son cœur, qui lui donneront la nourriture de la science et de la doctrine.* (*Jerem.*, III, 15.) De quoi le menace-t-il dans sa colère ? sinon qu'*il lui va susciter un pasteur sans science et sans intelligence pour l'instruire.* (*Zach.*, XI, 16.) Mais pourquoi s'arrêter à prouver une vérité dont l'Ecriture, les conciles (*Conc. Trid.*, sess. XXII, c. 6), et les Pères nous fournissent mille témoignages ?

Les pasteurs doivent donc la nourriture de la parole à leurs ouailles, mais ils leur doivent d'ailleurs celle du bon exemple. Jésus, suivant la remarque de saint Chrysostome (hom. 71, *Ad pop. Ant.*), *a commencé de faire, et ensuite d'enseigner.* (*Act.*, I, 1.) « Car, dit ce Père, pourvu que l'action marche devant, quand même l'instruction ne suivrait pas, les ministres du Seigneur enseigneront beaucoup mieux à pratiquer les bonnes œuvres, qu'ils ne pourraient faire par la voix (80). » Les pasteurs sont *la lumière du monde* (*Matth.*, V, 14), placés sur le chandelier de l'Eglise pour éclairer les fidèles. « Or, dit ce Père, ceux que le Seigneur a mis dans son Eglise comme une lampe, doivent y briller, l'éclairer par leurs actions (81). » Que dirons-nous donc de ceux qui, au lieu d'être la lumière du monde, répandent la fumée du mauvais exemple, sinon qu'ils causent alors dans l'Eglise la même confusion et le même désordre qu'on verrait dans le monde, si le soleil cessait de l'éclairer, c'est-à-dire qu'ils sont la cause des égarements de ceux mêmes qu'ils étaient obligés de conduire dans la voie du salut.

Mais, comme tout l'homme réside principalement dans le cœur, et que l'amour est la plus noble de ses fonctions, l'on peut dire que la troisième chose qu'un pasteur doit à son troupeau, c'est de l'aimer : car il se doit tout entier à ses brebis, et à moins qu'il ne les aime, quoi qu'il fasse pour elles, il n'y sera jamais qu'à demi. Aussi le Sauveur du monde voulant confier son troupeau à saint Pierre, lui demande par trois fois s'il l'aime. Il commence par s'assurer de son amour, *Simon Joannis, diligis me ?* et ensuite il lui confie ses brebis, *Pasce oves meas* (*Joan.*, XXI, 15-17) ; il veut qu'une triple confession répare la faute de ses trois reniements, et que sa langue serve autant à l'amour qu'elle avait servi à la cupidité. (S. Aug., tract. 12, *in Joan.*) En lui demandant trois fois s'il l'aime : *Pierre, m'aimez-vous ?* il semble lui dire : « Pierre, m'aimez-vous plus que les choses du monde, m'ai-

(80) Considera quomodo prius actionem posuerit et doctrinam ; præcedente enim actione, licet doctrina non consequeretur, possent opera bona voce melius docere.

(81) Lucerna lucere quem Dominus voluit habere officium lucernæ. (Hom. 5.)

mez-vous plus que les personnes du monde, m'aimez-vous plus que vous-même (S. Bern., serm. 79, *in Cant.*); » et sur le témoignage que cet apôtre lui rend de la tendresse et de la fermeté de son amour, le Sauveur lui répond : *Pasce oves meas.* La charité d'un pasteur doit avoir ces trois qualités, et avant de se charger du troupeau de Jésus-Christ, il doit se demander à lui-même : Aimerai-je le Seigneur plus que les choses du monde, *plus quam mea;* et suis-je dans la résolution de sacrifier mes biens pour mon troupeau ? l'aimerai-je plus que les personnes du monde, *plus quam meos;* et suis-je déterminé à abandonner pour toujours ma famille et mes amis, pour n'abandonner jamais le troupeau que la Providence me confie? l'aimerai-je plus que moi-même, *plus quam me;* et suis-je dans le dessein de verser mon sang pour sauver mon troupeau, à l'exemple du Fils de Dieu qui est mort pour ses brebis ? car, à moins que d'être dans ces sentiments, malheur à celui qui songe à devenir pasteur, puisqu'il ne sera jamais qu'un voleur et un mercenaire.

C'est ainsi qu'un bon pasteur doit consacrer toute sa personne à l'unité de son troupeau, sa langue et son esprit à l'instruire, ses actions à l'édifier, son cœur à l'aimer; mais il doit encore employer ses biens à le secourir et à le soulager : car il faut remarquer qu'il n'est, à proprement parler, que l'économe de ceux qu'il retire de sa dignité. Il est juste que *travaillant pour l'autel, il vive de l'autel* (I *Cor.*, IX, 13); mais, après avoir pris de quoi fournir à sa nourriture et à un entretien honnête et modeste, le reste n'est point à lui, et il ne faut pas que l'avarice resserre ou que le luxe prodigue ce que la charité doit distribuer; car l'intention des riches qui ont consacré leurs biens par le don qu'ils en ont fait à l'Eglise, a été que les pasteurs imitassent les apôtres et leurs disciples, dans la dispensation qu'ils faisaient des richesses que les fidèles leur mettaient entre les mains. Gardaient-ils pour eux le prix des terres qu'on apportait à leurs pieds (*Act.*, V, 2)? s'en servaient-ils pour mener une vie molle et oisive? point du tout, puisque l'Apôtre nous assure que, malgré les travaux de son apostolat, *il travaillait de ses propres mains pour n'être à charge à personne* (II *Thess.*, III, 8) : nous apprenons d'ailleurs que les églises qui étaient les plus riches, faisaient part de leurs biens à celles qui en avaient besoin (*Rom.*, XV, 26), et que ce trésor public était destiné aux usages les plus pieux, et distribué par les diacres avec autant de fidélité que de prudence. (*Act.*, VI, 1.)

C'est donc une erreur qui ne se peut soutenir, de croire que des fondateurs pleins de piété et de religion, qui ont cherché à imiter le zèle et la ferveur des premiers chrétiens, se soient dépouillés de leurs biens pour fonder des revenus immenses, qui ne dussent servir qu'à faire vivre un seul homme dans le luxe et dans la magnificence; sachons plutôt qu'ils n'en ont usé ainsi, que parce qu'ils ont prétendu que le plus sûr moyen d'empêcher qu'il n'y eût point de pauvres dans l'Eglise de Jésus-Christ, était de remettre leurs biens entre les mains de ceux qui, étant l'œil de l'Eglise, pouvaient les connaître plus aisément, et devaient avoir plus de zèle et de charité pour les secourir; d'où il s'ensuit qu'un ministre des autels est un voleur, quand, pour contenter sa cupidité ou son ambition, il dissipe et garde pour soi des biens dont on l'avait fait le dépositaire pour subvenir au besoin et à la nécessité des pauvres.

2. Il n'est pas difficile de persuader à des brebis que la charge d'un pasteur est pesante, et que ses obligations envers ses ouailles sont grandes et difficiles à remplir; mais quand il est question de faire connaître à ces mêmes brebis leurs devoirs à l'égard de leurs pasteurs, on ne leur trouve plus la même docilité, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'ils ne soient aussi très-grands et très-importants; car elles doivent par reconnaissance aimer ceux qui les aiment, et qui consacrent tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils font à leur service; elles doivent leur payer ce qui leur appartient légitimement, et conformément à la loi du Seigneur (*Levit.*, XXVII, 32) et à l'usage de l'Eglise. Mais nous nous arrêterons principalement à deux obligations qui paraissent essentielles : il faut écouter nos pasteurs avec assiduité et respect, et il faut avoir une grande fidélité à pratiquer ce qu'ils nous enseignent.

Il faut les écouter : car le même précepte qui ordonne aux pasteurs d'instruire leurs brebis, engage conséquemment les brebis d'entendre leurs pasteurs; c'est d'eux que nous devons apprendre la règle que nous avons à suivre, c'est chez eux que nous devons puiser les lumières dont nous avons besoin pour nous conduire, et c'est ce qui doit nous engager à les écouter assidûment; mais parce qu'ils représentent la personne de Jésus-Christ même, qui nous avertit qu'*en les écoutant, nous l'écoutons* (*Luc.*, X, 16), nous devons les écouter avec respect. Il n'est pas ici question d'examiner s'ils sont éloquents, ou s'ils ne le sont pas; car de quelle nécessité est-il d'employer les ornements d'une éloquence profane, pour expliquer à des enfants le testament de leur Père, et pour *rompre le pain de la parole de Dieu aux petits?* (*Isa.*, LVIII, 7.) Aussi, quand nous nous rebutons de leurs discours, parce qu'ils nous paraissent trop familiers ou trop simples, au lieu de nous en prendre à eux, c'est à une vaine délicatesse qu'il faut nous en prendre, puisqu'il est de leur prudence et de leur charité de se mesurer à la portée du peuple; et si les grands étaient plus humbles, ils ne laisseraient pas d'y trouver une instruction dont souvent ils ont plus besoin eux-mêmes que les autres; il arrive cependant que, malgré le zèle des pasteurs, les paroisses qui devraient toujours être remplies, sont désertes et abandonnées : ce qui nous donne lieu de nous écrier avec une

douleur aussi juste que celle du prophète Jérémie : *Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua !* (*Thren.*, I, 1.) C'est là que tous les dimanches on instruit les fidèles des vérités de la religion, où nous devons nous trouver, pour apprendre, par la bouche de nos pasteurs, ce que l'Eglise, notre Mère, nous commande, ou ce qu'elle nous défend ; rien n'est plus souvent recommandé par les décrets des conciles, et par les ordonnances de nos prélats. Toutefois, excepté quelques saintes femmes exactes à leurs devoirs, qui s'en font un d'écouter leurs pasteurs, la plus grande partie des chrétiens souvent ne les connaissent pas, ou du moins ne les entendent jamais : aussi peut-on assurer qu'il y en a un très-grand nombre, et quelquefois même des plus qualifiés, qui sont dans une telle ignorance de leur religion, qu'ils n'en savent pas les premiers principes. Malheur aux pasteurs qui n'instruisent pas leurs paroissiens de ce qu'ils doivent savoir ; mais malheur à ceux qui ne vont jamais dans les lieux où ils peuvent s'instruire de ce qu'ils ignorent !

Ce n'est pas assez que d'entendre nos pasteurs avec assiduité et avec respect, ajoutons qu'il faut encore pratiquer exactement ce qu'ils nous enseignent. Ce n'est pas la foi seule qui nous sauvera, ce seront nos bonnes œuvres, et *la foi sans les œuvres est morte*, dit l'apôtre saint Jacques (chap. II, vers. 26) : il ne s'agit pas seulement de prêter les oreilles du corps à la parole de Dieu, ou de retenir celle que l'on a entendue, il faut la recevoir dans l'oreille du cœur et la mettre en pratique. Or, comme le plus grand obstacle que nous puissions rencontrer dans nos pasteurs pour nous empêcher de pratiquer ce qu'ils nous enseignent, est de les voir vivre eux-mêmes d'une manière tout opposée à celle qu'ils exigent de nous ; comprenons une bonne fois que, tels qu'ils soient, ce ne sera point une raison qui puisse justifier notre déréglement devant le Seigneur, que d'alléguer le leur ; c'est à nous à avoir les yeux fermés sur leurs actions, et les oreilles ouvertes pour entendre leurs instructions : car enfin nous sommes aussi obligés de les mettre en pratique que si le Seigneur nous les faisait de sa bouche sacrée, puisqu'ils nous répètent ce qu'il a enseigné le premier, et qu'en les écoutant, nous l'écoutons lui-même : *Qui vos audit, me audit.* Ainsi, quand par malheur nous avons un pasteur déréglé, nous devons dire avec saint Augustin : « Je marcherai dans la voie du Seigneur, et je ne suivrai pas ses mœurs corrompues ; j'écouterai de lui, non ses paroles, mais les paroles de Dieu ; je suivrai le Seigneur, tandis que son ministre se laissera emporter par sa cupidité ; car si je voulais me défendre auprès de Dieu, en lui disant : Seigneur, vous me l'aviez donné pour être mon conducteur, j'ai vu qu'il vivait mal, et j'ai suivi son exemple ; ne me dirait-il pas : Méchant serviteur, ne t'avais-je pas dit (*Matth.*, XXIII, 1-3), que *les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, qu'il faut observer ce qu'ils disent, et ne faire pas ce qu'ils font* (82). »

Au reste, nous devons prier le Seigneur de nous donner de bons et saints pasteurs qui puissent nous édifier par leurs exemples, nous sanctifier par leurs vertus ; mais nous devons le prier aussi de faire par sa grâce que les brebis puissent être bonnes, et qu'elles aient une grande assiduité à les écouter, beaucoup de docilité à les croire, et une parfaite obéissance à pratiquer leurs instructions : « mais quand nos pasteurs ne seraient pas bons, ce qui par la grâce du Seigneur n'arrivera pas, soyons toujours de bonnes brebis ; ce sera le vrai moyen qu'ils deviennent bons, dit saint Augustin : et si les brebis sont mauvaises, le pasteur les rendra bonnes, s'il est bon lui-même (83). »

Seigneur, suscitez à votre Eglise des pasteurs selon votre cœur ; que votre lumière les éclaire, que votre grâce les anime, que vos instructions et vos exemples soient la règle de leur conduite et de leurs actions, qu'ils soient de bons pasteurs, comme vous avez été le bon Pasteur ; qu'ils se fassent aimer des pécheurs par leur douceur, craindre des libertins par leur fermeté, respecter des grands par leur vertu, chérir et honorer des pauvres par leurs aumônes et leurs charités. Ce sera alors que leurs brebis ayant autant de respect pour leurs personnes que de soumission pour leur autorité, ils parleront, et on les écoutera ; ils menaceront, et on les craindra ; ils commanderont, et on leur obéira ; ils marcheront les premiers dans la voie de vos commandements, ils se feront suivre par tous ceux que votre providence a confiés à leurs soins, ils se feront *tout à tous pour les sauver tous* (I *Cor.*, IX, 22) ; *ils ne perdront pas une des âmes que vous leur avez données* (*Joan.*, XVIII, 9) ; et c'est ainsi qu'ayant travaillé à leur sanctification et à celle de leur peuple, lorsque vous paraîtrez, Seigneur, vous *qui êtes le Prince des pasteurs, tous recevront la couronne incorruptible de gloire* (I *Petr.*, V, 4) que les pasteurs auront méritée par leur zèle et leur charité, et leurs brebis par leur soumission et leur obéissance. Ainsi soit-il.

(82) Ambulabo viam Domini, non sequar istius mores, audiam ab illo non verba ipsius, sed Dei ; sequar Deum, sequatur ille cupiditatem suam : quia si voluero apud Deum sic me defendere ut dicam, Domine, vidi male viventem illum clericum tuum et ideo male vixi, nonne mihi dicturus est : Serve nequam, nonne a me audieras : *Quæ dicunt facite, quæ autem faciunt, nolite facere.* (Serm. 46, *De verb. Dom.*)

(83) Absit ut desint modo boni pastores ; utique si sunt bonæ oves, sunt et boni pastores : nam et de bonis ovibus fiunt boni pastores. (*De past.*, cap. 15.)

III[e] DIMANCHE APRES PAQUES.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. XVI, v. 16 - 22.

Les paroles de cet Evangile sont la suite du sermon que fit le Sauveur du monde à ses disciples après la Cène : il leur dit d'abord qu'il était *la voie, la vérité et la vie;* il les avertit de l'obligation qu'ils avaient de *garder ses commandements* (*Joan.*, XIV, 6, 15), *et de s'entr'aimer les uns les autres.* (*Joan.*, XV, 12.) Il leur prédit *les persécutions qu'ils auraient à endurer.* Il leur promit *l'Esprit-Saint qui devait leur enseigner toute vérité* (*Ibid.*, 16, 26): mais enfin il les assura que la joie succéderait à la tristesse, et qu'ils n'étaient pas éloignés de goûter cette joie que personne ne leur ravira.

Un peu de temps, et vous ne me verrez plus, encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Père. Les Pères donnent à ce passage différentes explications.

Les uns disent que le Fils de Dieu, par ces paroles: *Un peu de temps et vous ne me verrez plus*, voulait marquer à ses apôtres qu'il allait être séparé d'eux par sa mort qui n'était pas éloignée, puisque c'était la veille même de sa Passion qu'il leur parlait, et que par celles-ci: *Encore un peu de temps, et vous me verrez*, il cherchait à les consoler en voulant les faire ressouvenir de ce qu'il leur avait déjà dit plusieurs fois, que trois jours après il sortirait du tombeau et qu'ils le reverraient glorieux et triomphant converser avec eux, essuyer leurs larmes, et ne quitter la terre que pour retourner au ciel : *Et iterum modicum, et videbitis me, quia vado ad Patrem;* et c'est la pensée de saint Augustin, qu'il nous exprime en ces termes : « Peu après il souffrit, et ils ne le virent plus ; peu après il ressuscita et ils le virent (84). »

Les autres (Beda, *in hunc loc.*) estiment que le Sauveur ayant déjà parlé de son Ascension à ses disciples, quand il leur dit, *Un peu de temps, et vous ne me verrez plus*, il veut leur faire entendre que le temps qu'il avait encore à être avec eux ne serait pas long, qu'il était près de les quitter, et de s'en retourner à son Père: *Modicum et videbitis me; quia vado ad Patrem*, et que quand il ajoute: *Encore un peu de temps, et vous me verrez*, il a dessein de leur parler de son second avénement, auquel temps *ils le verront dans leur chair* (*Joan.*, XIX, 37), et ils jouiront avec lui de la gloire qu'il était près de leur mériter par l'effusion de son sang : *Et iterum modicum, et videbitis me.*

Quoi donc! seize siècles qui se sont déjà écoulés depuis l'Ascension du Fils de Dieu, et les temps qui s'écouleront encore jusqu'à la fin du monde, est-ce un espace si court qu'il ne doive être compté que pour un peu de temps : *Modicum?* oui, sans doute (85), si on le compare à l'éternité; car, dit l'apôtre saint Pierre, *mille ans sont comme un jour aux yeux du Seigneur* (II *Petr.*, III, 8); et tout ce temps que saint Paul appelle court, *Tempus breve est* (I *Cor.*, VII, 29), saint Jean le regarde comme la dernière heure: *Filioli, novissima hora est... quia Antichristus venit.* (II *Joan.*, I, 18.) Si tant de siècles sont si peu de chose, qu'est-ce donc que la vie présente, sinon un peu de temps et un peu de temps? *Modicum et modicum?* pendant lequel on goûte un peu de bien ou l'on souffre un peu de mal, un peu de joie ou un peu de tristesse : tout y est court et passager; et toutes les conditions de la vie sont si entremêlées de biens et de maux, qu'on peut s'assurer qu'il ne s'en faut presque rien qu'elles ne soient égales : un peu de temps, dit un Père, qui ne laisse pas de paraître long, pendant qu'il passe, mais qui semble très-court dès qu'il est passé.

Belle et importante réflexion que tout chrétien devrait faire sans cesse, et qui lui servirait infiniment à faire un bon usage de la prospérité ou de l'adversité, des biens ou des maux de cette vie; en effet, sommes-nous ou accablés par la puissance et par l'injustice d'un ennemi, ou tourmentés d'une douleur aiguë et cruelle, quelle consolation de pouvoir se dire à soi-même: Ceci ne durera pas longtemps, et la joie succédera dans peu au chagrin et à la douleur que j'endure: car tous les maux que nous souffrons ici-bas, non-seulement doivent être regardés comme courts et passagers, *modicum;* mais l'Apôtre nous apprend d'ailleurs que *ce moment si court et si léger des afflictions, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* (II *Cor.*, IV, 17.) Ne séparons donc jamais ces deux choses dans toutes nos souffrances, le peu de temps qu'elles doivent durer, et la récompense que le Seigneur y a attachée; c'est le vrai moyen non-seulement de rendre nos souffrances méritoires en les endurant avec patience et résignation à la volonté de Dieu, mais de les endurer avec joie, et même de se glorifier dans les afflictions et les tribulations de la vie : *Sed et gloriamur in tribulationibus.* (*Rom.*, V, 3.)

Lundi. — Que si, au contraire, nous sommes dans la prospérité, si nous jouissons des biens, des honneurs, de la félicité du monde, pour ne pas nous y attacher, il suffit de faire cette réflexion, que nous n'en jouirons pas longtemps, et que tous les biens qui nous échappent et qui périssent d'eux-mêmes, semblent nous dire par un langage muet, mais intelligible: *Un peu de temps, et vous ne me verrez plus* : ainsi, cette beauté qui se flétrit, et dont cette femme est idolâtre, cette amitié qui commence à s'éteindre, et dont cet homme fait

(84) Post paululum enim passus est, et non viderunt eum : rursus, post paululum resurrexit et viderunt eum. (Tract. 101, *in Joan.*)

(85) Modicum est hoc totum spatium quo præsens pervolat sæculum. (S. Aug.)

tout son plaisir, cette santé qui s'affaiblit, cette autorité qui chancelle, ce crédit qui diminue, ces honneurs qui s'évanouissent, tous ces biens de la nature et de la fortune que le temps nous enlève peu à peu, ne nous répètent-ils pas ces paroles du Sauveur : *Modicum, et non videbitis me?*

Mais écoutons ce que l'Ecriture nous dit sur ce sujet : *Toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs, qui tombe et qui finit presque aussitôt qu'elle a commencé de paraître.* (*Isa.*, XL, 6, 7; I *Petr.*, I, 24.) *Comme au lever d'un soleil brûlant l'herbe se sèche, la fleur tombe et perd toute sa beauté, ainsi le riche se flétrira dans ses voies.* (*Jac.*, I, 11.) Le Sage cherchant à nous convaincre autant qu'il était convaincu de la rapidité avec laquelle *la figure de ce monde passe* (I *Cor.*, VII, 31), sans laisser même aucune trace de ses faux biens, après lesquels on court avec tant d'ardeur, multiplie des comparaisons aussi vives que solides, en disant : qu'*ils passent comme un courrier qui court à perte d'haleine, ou comme un vaisseau qui fend avec une grande vitesse les flots agités, ou comme un oiseau qui vole au travers de l'air, sans qu'on puisse remarquer par où il a passé.* (*Sap.*, V, 9, 10, 11.)

En faut-il davantage pour nous avertir de nous détacher des choses qui passent, et de nous attacher uniquement à ce Dieu qui ne passe point; pour peu d'ailleurs que nous fassions usage de notre foi, ne comprendrons-nous pas que le temps et les biens temporels ne nous sont pas donnés comme une fin, mais comme un moyen dont nous devons nous servir pour mériter les éternels, et « que tout le déréglement de la créature consiste à jouir des choses dont on doit user, et à faire sa fin des moyens (86). Ah! dit un païen discourant sur la brièveté de la vie, il faut que notre empressement à bien user du temps égale la vitesse avec laquelle il s'écoule, et nous devons nous hâter d'y puiser comme d'un torrent qui ne coulera pas toujours (87). » Mais écoutons la conclusion que l'apôtre saint Paul tire du même principe. *Le temps est court*, écrit-il aux Corinthiens; *que ceux donc qui ont des femmes, soient comme n'en ayant point; que ceux qui pleurent, soient comme ne pleurant point; que ceux qui sont dans la joie, soient comme ne se réjouissant point; que ceux qui achètent, soient comme ne possédant point; que ceux qui usent de ce monde, soient comme n'en usant point.* (I *Cor.*, VII, 29-31.) *Puisque donc toutes choses doivent périr, quels devez-vous être*, dit l'apôtre saint Pierre, *et quelle doit être la sainteté de votre vie, et la piété de vos actions, en attendant avec un désir ardent l'avénement du jour du Seigneur, auquel l'ardeur du feu dissoudra les cieux, et fera fondre les éléments.* (II *Petr.*, III, 11, 12.)

Telles sont les réflexions que nous devons faire pour nous garantir de nous laisser abattre par l'adversité, ou enfler par la prospérité; il faut considérer sans cesse que nous n'avons qu'un peu de temps à souffrir, et que nous ne devons pas nous impatienter d'un mal qui doit durer si peu; que nous n'avons qu'un peu de temps à jouir des biens de ce monde, et que *ce n'est pas la peine d'y mettre notre cœur.* (*Psal.*, LX, 11.) C'est ainsi que nous userons en véritables chrétiens d'une vie si courte, et que nous ferons servir les maux et les biens, pour éviter des peines éternelles, et pour nous mériter un bonheur qui ne finira jamais; mais, hélas! on ne réfléchit point sur ces paroles de notre Evangile; on n'entre point dans le véritable sens qui peut servir à notre instruction, et il nous arrive tous les jours ce qui arriva aux apôtres, qui ne comprirent point ce que le Sauveur leur disait.

Mardi. — *Sur cela quelques-uns de ses disciples se dirent les uns aux autres : Que nous veut-il dire par là : Un peu de temps, et vous ne me verrez plus; encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Père?* Ce n'est pas sans raison, dit saint Augustin, que le Seigneur a voulu que son Ecriture fût obscure; puisqu'il a prétendu par là qu'on s'adressât à lui pour lui en demander l'intelligence, et que quand il l'aurait donnée, elle fût d'autant plus agréable, qu'elle aurait été souhaitée avec plus d'ardeur, recherchée avec plus de travail, et découverte avec plus de joie (88). C'est le dessein que le Seigneur s'est proposé en parlant obscurément à ses disciples. Mais saint Chrysostome assure (89) que s'ils ne comprirent pas dans cette occasion ce qu'il leur disait : c'est parce qu'*ils avaient le cœur rempli de tristesse de ce qu'il avait dit, qu'il était près de les quitter.*

Telle est la raison qui nous empêche souvent de comprendre ce que les prédicateurs évangéliques nous annoncent de la part de Jésus-Christ, c'est qu'ils nous disent des choses qui sont contraires à notre inclination, qui nous font peine et nous causent de l'inquiétude et du chagrin. Voulons-nous une preuve sensible de cette vérité? que l'on condamne en présence de différents pécheurs différents péchés : l'ambitieux aura des oreilles pour entendre quand le Seigneur donne sa *malédiction aux riches* (*Luc.*, VI, 24), et se saura bon gré de détester l'avarice de bonne foi, tandis que l'avare sera sourd à ce discours; au contraire l'avare sera assez docile à ce précepte du Fils de Dieu, *Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur* (*Matth.*, XI, 29); et l'ambitieux ne le prendra que pour un conseil qui peut bien regarder les religieux,

(86) Omnis humana perversio, quod autem vitium vocatur, utendis frui velle. (S. Aug., lib. *LXXXIII Quæst.*, q. 30.)

(87) Cum celeritate temporis utendi velocitate certandum est, tanquam ex torrente rapido, nec semper casuro. (Senec., *De brev. vitæ.*)

(88) Si ea tantum in illis essent quæ facillime intelliguntur, nec studiose quæreretur, nec suaviter inveniretur veritas. (*De vera relig.*, cap. 17.)

(89) Quare ergo non intellexerunt? propter tristitiam, ut arbitror. (Hom. 78, *in Joan.*)

mais qui ne touche en rien les gens du siècle : ainsi chacun n'a d'oreilles et d'intelligence que pour entendre ce qui regarde autrui, et est toujours sourd quand on lui parle de la nécessité de rompre la seule attache qui lui plaît, et qu'il doit quitter absolument pour opérer l'ouvrage de son salut.

Qu'il est donc à craindre que tous les chrétiens ne se bouchent les oreilles du cœur, pour n'entendre point le sens des paroles de notre Evangile, qui intéressent tout le monde également ! car le Sauveur du monde, en parlant de sa mort à ses apôtres, veut nous instruire de la nécessité des souffrances ; en leur parlant de tous les temps, comme d'un espace très-court, il cherche à nous convaincre de la brièveté de la vie : or, c'est ce que personne ne veut comprendre, et l'on peut assurer que la disposition des chrétiens est telle, qu'ils ne souffriraient jamais aucune peine, et qu'ils ne penseraient jamais à mourir, s'ils pouvaient éloigner d'eux la réalité des souffrances, et chasser absolument de leur esprit l'idée et la pensée de la mort.

Que si les apôtres ne comprirent point ce que le Sauveur voulait leur dire, au moins nous apprenons qu'ils cherchaient à le comprendre, et qu'ils se demandaient les uns aux autres : Que nous veut-il dire par là ? *Dixerunt ergo... ad invicem : Quid est hoc, quod dixit nobis ?* et voilà en quoi ils doivent être l'objet de notre imitation. Nous parle-t-on d'une matière de morale dont nous n'avons jamais voulu nous éclaircir à fond, de peur de trouver en l'approfondissant un sujet de tristesse pour nous ? au lieu de chercher à s'étourdir comme l'on fait le plus souvent, *aimant mieux des ténèbres paisibles qu'une lumière importune* (*Joan.*, III, 19), allons à ceux qui peuvent nous instruire, et demandons-leur de bonne foi : *Que veut dire ceci :* « *Quid est hoc ?* » Telle chose est-elle permise ? suis-je en sûreté de conscience ? puis-je continuer ce négoce ? dois-je rompre ce commerce ? car il ne faut pas nous persuader que l'ignorance des choses que nous sommes obligés de savoir, et dont il est aisé de nous instruire, puisse jamais nous justifier devant le Seigneur : c'est ainsi que nous devons profiter des demandes et des interrogations que se font les apôtres.

Ils disaient donc : Qu'entend-il par là, Un peu de temps ? nous ne savons ce qu'il veut dire. Les paroles du Sauveur qui embarrassent l'esprit de ses disciples, peuvent encore nous marquer les vicissitudes qui se rencontrent dans la vie spirituelle. Ne croyons pas que pour être amis de Dieu par sa grâce, on jouisse d'une tranquillité parfaite. Dans le ciel la sérénité est toujours égale ; dans l'enfer le trouble et la confusion règnent toujours : mais sur la terre, on a de beaux jours et des jours nébuleux. Tantôt le Seigneur se fait sentir à une âme, et la remplit de la joie la plus douce ; tantôt il paraît s'en éloigner, et il la laisse dans le dégoût et dans la sécheresse : *Modicum, et jam non videbitis me : et iterum modicum, et videbitis me ;* que faire dans ce moment ? il faut éviter de tomber dans l'abattement, ou de rechercher d'autres consolations que celles qui nous peuvent venir de la part de Dieu ; il faut adorer sa volonté, s'y soumettre, s'approcher de lui, s'y attacher intimement, reconnaître dans cette rigueur apparente sa bonté infinie à notre égard ; puisqu'il n'a d'autre dessein « que de nous faire sentir notre faiblesse et notre impuissance, et de nous donner la fermeté dont nous avons besoin (90). »

Quelquefois aussi il arrive que cette sécheresse de l'âme, « que ce refroidissement de dévotion est un effet de quelque orgueil secret, ou d'une vaine complaisance que le Seigneur veut punir en nous : c'est de là que saint Bernard se reproche que son cœur s'est desséché, et est devenu aride *comme une terre sans eau* (*Psal.* CXLII, 6) (91) ; » et c'est de ce Père que nous devons apprendre, que nous ne pouvons retrouver le goût de la dévotion que par l'humilité ; alors nous éprouvons ce que le Seigneur nous dit par la bouche du prophète Isaïe : *Je vous ai abandonné pour un peu de temps et pour un moment, et je vous rassemblerai par une grande miséricorde, j'ai détourné mon visage de vous pour un moment, mais je vous ai regardé ensuite avec une grande compassion qui ne finira jamais.* (*Isa.*, LIV, 8.) « O long moment ! s'écrie le dévot saint Bernard, doux Jésus, vous appelez un peu de temps celui que nous passons sans vous voir ; pardonnez-moi, Seigneur, si j'ose dire que ce moment est bien long, pour ceux à qui cette privation est aussi sensible qu'elle le doit être (92). » Faisons donc en sorte de n'en éprouver jamais la rigueur, et pour ce sujet n'attendons pas à trembler quand nous nous apercevons de notre tiédeur, craignons de perdre la grâce qui nous y ferait tomber. Il n'y a rien, dit ce Père (serm. 54, *in Cant.*), de plus efficace pour mériter, pour conserver, et pour recouvrer la grâce, que d'être toujours devant Dieu dans une disposition de crainte et d'abaissement ; craignons donc, lorsque nous sentons la grâce présente, de n'en pas faire un bon usage et de la recevoir en vain ; craignons lorsqu'elle s'éloigne, et lorsqu'elle revient ; c'est-à-dire, craignons toujours. L'humilité qui peut nous faire recouvrer l'onction que nous avons

(90) Ut homo firmitatis dona habeat et infirmitatem suam agnoscat. (S. Greg., *Moral.*, lib. VIII, cap. 17.)

(91) Superbia invenia est in me, et Dominus declinavit in ira a servo suo. Hinc ista sterilitas animæ, et devotionis inopia quam patior : quomodo ila exaruit cor meum, coagulatum est sicut lac, factum est *sicut terra sine aqua*. (Serm. 55, *in Cant.*)

(92) O modicum longum, pie Domine ! modicum dicis quod non videmus te : salvum sit verbum Domini mei, longum est, et multum valde nimis. (Serm. 74, *in Cant.*)

perdue, peut aussi nous la conserver, et empêcher que nous la perdions : soyons toujours humbles, et nous serons toujours fervents ; mais à l'exemple des apôtres, adressons-nous au Sauveur dans nos doutes et nos incertitudes : car ils étaient près de lui demander l'explication de ses paroles, lorsqu'il les prévint.

Mercredi. — *Jésus connaissant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me reverrez.* Le Sauveur du monde sachant bien que sa mort qui était tout près d'arriver devait être un sujet de scandale à ses disciples, suivant la prédiction qu'il leur en fit peu après : *Omnes vos scandalum patiemini in me* (*Matth.*, XXVI, 31), profita de l'inquiétude et de l'embarras où ils étaient pour leur donner une preuve de sa Divinité, et les soutenir ainsi, quand la faiblesse humaine les faisait chanceler : car, à moins que d'être Dieu, pouvait-il savoir ce qu'ils pensaient, et le dessein où ils étaient de lui demander l'explication de ces paroles : *Cognovit autem Jesus quia volebant eum interrogare. — Vous êtes le seul qui connaissez les cœurs*, dit le Sage, en parlant à son Dieu (III *Reg.*, VIII, 39), *l'homme ne voit que ce qui paraît au dehors, mais le Seigneur voit le fond du cœur* (I *Reg.*, XVI, 7.)

Ce qui doit être pour nous un grand sujet d'instruction, c'est de voir que le Fils de Dieu prévient ses apôtres dès qu'il connaît le désir et la volonté qu'ils ont de lui parler : *Jésus connaissant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit.* Apprenons de là que pour obtenir les grâces du Seigneur, il ne faut que les désirer sincèrement ; le Dieu du ciel n'est pas comme les grands de la terre, qui ne donnent le plus souvent qu'après mille refus, et pour récompenser de grands et longs services. Le Seigneur, pour nous enrichir de ses dons, veut seulement de nous que nous soyons disposés à les recevoir : ainsi, êtes-vous tourmentés d'une passion violente, que le désir d'en être délivrés vous fasse gémir en sa présence, et il vous en délivrera : avez-vous besoin de telle ou de telle vertu, désirez-la sincèrement, et il vous la donnera. L'Apôtre exige de nous que *nous prions sans cesse* (1 *Thess.*, V, 17), est-ce à dire qu'il faut toujours prier de la bouche ? point du tout : il entend seulement que nous ayons toujours dans le cœur le désir de la vie bienheureuse qui se nourrit par la foi, par l'espérance et par la charité ; « ce désir, dit saint Augustin, est une prière continuelle, et toute la vie d'un chrétien ne doit être qu'un saint désir (93). »

Est-il rien de comparable à la bonté de notre Dieu qui non-seulement a engagé sa parole de nous donner tout ce que nous lui demanderons, mais qui le plus souvent prévient nos désirs et nos pensées ? Mais quoi ! dira ce pécheur, loin de me prévenir, il ne m'a jamais rien accordé des choses que je lui ai demandées. « Il faut donc nécessairement, répond saint Augustin, que ce que vous lui avez demandé ne fût pas utile à votre salut (94), » et que par miséricorde il ait refusé de vous donner ce que vous lui demandiez par cupidité : que si vous lui avez demandé des biens spirituels, et qu'il ne vous les ait pas accordés ; sans doute, ou vous avez manqué de foi, et l'apôtre saint Jacques nous apprend, qu'*il faut demander sans hésiter* (*Jac.*, I, 6) ; ou vous n'avez pas prié avec persévérance, ou vous ne désiriez pas sincèrement ce que vous lui demandiez. En effet, combien de fois prie-t-on le Seigneur, sans faire réflexion à ce qu'on dit, craignant même quelquefois d'obtenir ce qu'on lui demande, ou du moins de l'obtenir sitôt ; car, s'il nous est permis de développer ici la duplicité du cœur humain, nous pouvons assurer que nous ne prions Dieu le plus souvent de nous délivrer de nos passions, que pour nous délivrer de nos remords, tâchant de nous persuader que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir, et que nous sommes en droit, par conséquent, de demeurer tranquillement dans notre péché, jusqu'à ce que le Seigneur rompe lui-même nos chaînes par la force d'une grâce miraculeuse. Ah ! si nous voulons obtenir véritablement ce que nous ne demandons qu'imparfaitement, que la bouche se taise et que le cœur parle. Disons avec le Prophète : *Seigneur, tout mon désir est devant vous, et mon gémissement ne vous est point caché* (*Psal.* XXXVII, 10) ; ôtons les obstacles qui peuvent nous empêcher d'obtenir ce que nous lui demandons ; mais surtout désirons ardemment que le Seigneur nous accorde les choses qui nous sont nécessaires pour notre salut, et alors, sans qu'il soit besoin de lui dire : *Seigneur, Seigneur,* (*Matth.*, VII, 21), *le Père céleste qui sait de quoi nous avons besoin avant que nous le lui demandions* (*Matth.*, VI, 8), préviendra notre demande, ainsi que nous voyons que le Fils de Dieu prévient aujourd'hui celle de ses disciples. Ecoutons ce qu'il leur dit, puisque les paroles suivantes n'ont pas seulement été dites pour eux, mais qu'elles contiennent l'instruction la plus importante que l'on puisse donner aux chrétiens.

Jeudi. — *En vérité, en vérité vous pleurerez et vous gémirez, vous autres, et le monde sera dans la joie ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.* Nous avons déjà observé que toutes les fois que le Fils de Dieu se sert de ce terme : *Amen, amen*, il s'agit d'une vérité qui mérite une attention particulière ; et selon la remarque de saint Ambroise (*in Psal.* IV), saint Jean, dans son Evangile, s'en sert beaucoup plus souvent qu'aucun autre évangéliste,

(93) Tota vita Christiani boni sanctum desiderium esse debet. (Tract. 4, *in Evang. Joan.*)

(94) Bonus Dominus, qui non tribuit sæpe quod volumus. (Epist. 31.)

parce qu'il a principalement écrit les mystères les plus profonds et les plus élevés : Ainsi, quand le Sauveur avertit aujourd'hui ses apôtres qu'ils pleureront, et qu'ensuite ils seront dans la joie; il les prépare par ces paroles : *Amen, amen*, pour exiger d'eux toute l'attention que méritent les deux mystères dont il veut leur parler, le mystère de sa mort qui devait les remplir de tristesse, et celui de sa résurrection qui devait les combler de joie (95).

Mais comme nous devons trouver notre instruction dans toutes les paroles du Sauveur, disons que par ces paroles-ci : *En vérité, en vérité, vous pleurerez et vous gémirez vous autres, et le monde sera dans la joie*, il a eu dessein de nous faire entendre que cette vie est une vie de tristesse pour les justes, et de joie pour les pécheurs, après laquelle la tristesse des uns se changera en joie, et la joie des autres en rage et en désespoir.

Le Seigneur, pour s'assurer de notre sincérité à son service, fait marcher d'abord la tristesse qu'il ne manque pas de changer en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium;* au contraire, le monde comme un séducteur nous amorce par l'appât trompeur d'une joie frivole qui nous précipite dans un abîme de malheur. C'est cette tristesse ou cette joie présente qui fait que Jésus-Christ a si peu de partisans, et que le monde en a un si grand nombre; car c'est maintenant qu'il faut souffrir, pour jouir d'une gloire qui nous paraît fort éloignée; c'est maintenant qu'il faut se priver de la joie du monde, pour éviter des supplices qui ne sont à craindre que dans l'autre vie : mais hélas! nos cœurs lâches et intéressés sont plus sensibles aux biens et aux maux présents, qu'à toutes les espérances et à toutes les craintes de l'avenir.

Examinons donc de bonne foi quelle est la nature de la joie du monde, et *de cette tristesse* des chrétiens *qui opère le salut* (II *Cor.*, VII, 10), pour juger sainement si cette joie est tant à désirer, cette tristesse tant à craindre; si les pécheurs sont si heureux, et les fidèles si malheureux en cette vie. Gens du siècle, qui en goûtez les charmes et les délices, tout enivrés que vous êtes de ces plaisirs, écoutez ce simple détail, et si vous ne trahissez les sentiments de votre cœur, vous avouerez sans doute avec le plus Sage de tous les hommes, que *toute la prospérité humaine n'est que vanité, et affliction d'esprit.* (*Eccle.*, I, 14.)

En effet, sur quoi est fondée la joie du monde, *mundus gaudebit*, si ce n'est sur les biens et les honneurs, sur la satisfaction et les plaisirs des sens? fausses marques, ou du moins marques fort équivoques de la félicité humaine, puisque si vous pouviez pénétrer au dedans de cet homme qui en jouit le plus, vous verriez que la colère le trouble (S. Greg., *in Job*), la vaine joie le dissipe, l'impureté le tourmente, l'avarice le consume, l'orgueil l'élève, la crainte l'abat, et que toutes ces passions, comme autant de vents, l'agitent et se jouent de lui, comme d'une feuille que le vent emporte, suivant la comparaison de l'Ecriture : *Contra folium, quod vento rapitur* (*Job*, XIII, 25); vous verriez combien de fois un regard peu favorable d'un plus grand que lui, une réponse peu respectueuse d'un inférieur, un rapport peu avantageux, une douleur légère, lui ont arraché des plaintes de sa bouche contre le malheur de son état et de sa condition, et lui en ont fait envier une secrète et particulière : car *la misère d'une heure fait oublier les charmes d'une longue vie* (96); et si à la fin de la sienne on mettait bout à bout les joies toutes pures qu'il a eues et les chagrins effectifs qu'il a ressentis, nous pouvons avancer que pour quelques journées de joie et de plaisirs, on composerait un grand nombre d'années de chagrin et de tristesse.

Mais pour en venir à ce qui détruit principalement la félicité de cet heureux du siècle; disons qu'il ne lui faut que la connaissance de soi-même, qu'il ne peut éviter la pensée et la certitude de la mort, qui malgré lui se présente à son esprit dans les moments les plus agréables, trouble les joies les plus pures, et mêle toujours de l'amertume aux plus doux plaisirs de la vie (97).

Vendredi. — Pourquoi dissimuler la vérité? l'homme, malgré son orgueil, est forcé de reconnaître en lui le péché, la faiblesse, le néant, comme des apanages ou des suites de sa nature; malgré son amour-propre, les erreurs de son esprit, les bizarreries de sa volonté, les déréglements de ses passions le déchirent au dedans, et humilient jusqu'à sa vanité même; de là le chagrin de ces grands de la terre, lorsqu'ils sont dans un embarras qui les étourdit; de là le soin qu'ils prennent d'être sans cesse dans les spectacles, dans les jeux, dans les compagnies, ne pouvant se souffrir seuls, et cherchant dans une agitation tumultueuse de quoi s'empêcher d'être à eux pour éviter de réfléchir sur eux-mêmes. Etrange état de la misère de l'homme, puisque la seule réflexion sur ce qu'il est, est capable de le rendre malheureux, et que dans la situation où sa chute et sa vanité l'ont réduit, il se sent également porté et à se regarder et à s'éviter, ne pouvant ni se passer de soi, ni s'en accommoder.

Mais de tout ce qui peut alarmer le chrétien dans sa prospérité, rien n'approche de

(95) Et hoc sic accipi potest, quia constristati sunt discipuli de morte Domini, et confestim de resurrectione lætati; mundus autem, quo nomine significati sunt inimici a quibus occisus est Christus, tunc utique lætati sunt occiso Christo, quando sunt discipuli contristati. (S. Aug., tract. 10, *in Joan.*)

(96) *Malitia horæ oblivionem facit luxuriæ magnæ.* (*Eccli.*, XI, 29.)

(97) Ipsæ voluntates eorum trepidæ et variis erroribus inquietæ sunt, subitoque cum maxime exsultantes sollicita cogitatio hæc, Quandiu? (Senec., *De brev. vit.*)

l'effet que produit sur lui la pensée de la mort. *O mort*, dit le Sage, *que ton souvenir est cruel à celui qui jouit d'une paix profonde, dans la possession de ses biens!* (*Eccli.*, XLI, 1.) Etre grand, être dans le plus haut degré de gloire, et songer qu'il faudra dire un adieu éternel à ses emplois, à ses plaisirs, à ses dignités, se séparer pour toujours d'une famille qu'on aime, d'amis dont on est aimé, rompre tout d'un coup avec toutes les créatures auxquelles l'on tient par les liens les plus étroits, pour paraître devant un Dieu juste et redoutable, aux ordres duquel on a toujours été rebelle; voilà de quoi jeter la frayeur et le désespoir dans le cœur de ceux qui font quelque usage de leur raison et de leur religion.

Est-il donc possible que des biens et des plaisirs si courts dans leur durée, si traversés dans leur possession, si funestes dans leur fin, qui peuvent enivrer nos sens et ne peuvent contenter notre raison, irriter nos désirs sans pouvoir les satisfaire, doivent mériter le nom de joie, et que ce soient des objets dignes de l'estime et de l'attachement d'un chrétien? Si les joies du siècle sont si peu à souhaiter, les peines de la vie chrétienne, considérées avec les yeux de la foi, ne paraissent point à craindre. Opposons un fidèle plongé dans les disgrâces de la vie à cet homme que nous avons supposé au faîte de la gloire, et jugeons lequel des deux est plus digne de compassion ou d'envie. Job, tel que l'Esprit-Saint nous le représente, *réduit sur un fumier, le corps couvert d'ulcères, sans secours de la part des hommes, livré par les ordres de Dieu même, entre les mains du démon* (*Job*, II, 6 seqq.), vous paraît-il une assez vive image de cette vie de pleurs et de souffrances que le Sauveur prédit à ses apôtres? *Plorabitis, et flebitis vos*; oui, sans doute, mais ne le croyez pas malheureux; et pour en juger comme il faut, entrons dans la disposition de son cœur, de laquelle, du consentement de tous les hommes, dépend uniquement notre bonheur ou notre malheur. Ses passions sont mortes en lui, ou du moins elles sont entièrement soumises; son corps est dans la douleur, mais son âme est tranquille; ses biens lui sont enlevés, mais cette perte ne le touche point; attaché à la volonté de Dieu, il l'adore, il s'y soumet, il s'y conforme. *Je suis entré nu dans le monde*, dit-il, *et j'en sortirai nu: ce que le Seigneur m'avait donné, le Seigneur l'a repris, que son nom soit à jamais béni.* (*Job*, I, 21.) *Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux?* (*Job*, II, 10.)

La connaissance de soi-même ne lui fait aucune peine : il sait que le bien qui est en lui vient de Dieu, et c'est ce qui fait naître sa reconnaissance envers lui; il connaît que ses faiblesses viennent de son propre fonds: et c'est d'où procèdent son humilité et sa soumission.

La mort n'est point capable de lui faire la moindre frayeur, ni de lui causer le moindre trouble; il ne voit rien en elle qui ne lui soit favorable, et elle ne se représente à lui que comme un objet qui doit être la fin de ses peines, et le commencement de sa félicité: *O mort*, dit le Sage, *que ta sentence est douce à un homme pauvre à qui les forces manquent!* (*Eccli.*, XLI, 3.) Ainsi, loin de la craindre, il la souhaite, pour être plus intimement uni à ce Dieu auquel il a toujours été si parfaitement soumis.

Reconnaissons dans le saint homme Job l'état et la disposition de tous les vrais chrétiens; sachant que les douleurs et les persécutions les consacrent, et les rendent des *victimes vivantes, saintes, agréables à Dieu* (*Rom.*, XII, 1), ils regardent les maux qui leur arrivent comme les plus grands biens qui puissent leur arriver. C'est de là que les martyrs comptaient pour leur plus grande gloire *d'être estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ* (*Act.*, V, 41), et que dans les tourments les plus cruels, le visage serein et le cœur rempli de joie, ils rendaient grâces au Seigneur d'être en état de pouvoir répandre leur sang pour lui, comme il avait répandu le sien pour eux. Cessez-donc, gens du siècle, de regarder la vie chrétienne comme une vie dénuée de toute consolation; vous en voyez les croix, dit saint Bernard (serm. *De dedic. excl.*), mais vous n'en voyez pas l'onction qui les adoucit.

Que serait-ce donc si, portant nos vues plus loin, nous envisagions ce qui se passe, non plus dans cette vie, mais dans l'autre; si nous comparions le désespoir qui doit suivre les vaines joies du monde, au solide bonheur qui suivra la tristesse des fidèles, un moment de plaisir à une éternité de peines, un moment d'affliction à une gloire infinie. Si nous regardions dans un même point de vue « le Lazare et le mauvais riche; l'un porté par les anges, l'autre enlevé par les démons : l'un reçu avec joie dans le sein d'Abraham, l'autre enseveli et précipité dans les abîmes de l'enfer (98), » compterions-nous pour quelque chose ce moment de plaisir, ou ce moment d'affliction; et ne compterions-nous pour rien cette éternité de peines, ou cette gloire qui ne finira jamais? « Or, pour nous faire voir, dit saint Chrysostome, que la joie suivra la tristesse; que c'est la tristesse qui est la cause de la joie; et qu'enfin l'une sera très-courte, et l'autre éternelle; voilà que le Sauveur nous produit cet exemple naturel (99): »

Samedi. — *Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venue; mais après qu'elle a enfanté un fils,*

(98) Illum angeli, istum pœnæ suscipiunt; ille portatur humeris angelorum, iste ad tormenta portatur; illum læto Abraham excipit sinu, istum Tartarus vorat. (S. Chrys., Hom. *de diversis.*)

(99) Et ut ostenderet post tristitiam gaudium sæculorum, quodque tristitia gaudium pariat, et quo illa brevis sit, hoc vero perpetuum, naturale adducit exemplum. (Hom. 78, *in Joan.*)

elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. Mais accordons aux gens du siècle que les joies du monde sont douces et agréables, et que la vie chrétienne est aussi rebutante pour l'esprit que pénible aux sens; au moins des chrétiens ne peuvent disconvenir que dans les principes incontestables de leur religion, quiconque s'enivre des plaisirs du siècle, « est semblable à celui sur la langue duquel découle quelque goutte de miel d'une coupe empoisonnée, et qui préfère cette vaine douceur au péril évident où il expose sa vie (1); » et qu'au contraire celui qui se donne à la mortification chrétienne, achète par des souffrances courtes et passagères une félicité qui surpasse toute pensée, et qui ne finira jamais: c'est ce que le Sauveur du monde nous marque par la comparaison si fréquente dans l'Écriture (*Eccli.*, XXXIV, 6; *Isa.*, XIII, 8) d'une femme qui enfante. Le travail de l'enfantement est pénible et douloureux; mais une femme est soutenue dans ses douleurs par l'espérance du fruit qu'elle va mettre au monde, et par la certitude qu'elle a que, sitôt qu'elle aura enfanté un fils, sa douleur passera, et se changera en une joie solide qui ne passera point.

Belle figure de ce qui doit arriver au chrétien dont toute la vie est à proprement parler le temps, et comme le travail de l'enfantement, duquel il ne peut être délivré que par la mort qui le fera entrer dans une vie nouvelle: ainsi dans les maux qu'il endure, il doit se ressouvenir que l'heure est venue de souffrir, *Tristitiam habet, quia venit hora ejus;* mais deux choses doivent le soutenir dans ses maux, et les adoucir infiniment. La première, l'espérance qu'il a que par les peines qu'il endure, il travaille à se procurer un bonheur éternel qui sera le fruit de ses douleurs; espérance qui lui fait éprouver une joie anticipée: *Spe gaudentes.* (*Rom.*, XII, 12.) La seconde, la certitude qu'un jour viendra, et que ce jour même n'est pas éloigné, que sa douleur sera tellement passée, qu'il ne lui en demeurera pas la moindre impression. Semons donc dans la tristesse, pour recueillir dans la joie (*Psal.* CXXV, 5); espérons avec le saint homme Job, que *la lumière succédera aux ténèbres* (*Job*, XVII, 12), et ne doutons pas que si nous sommes fermes et patients dans les douleurs et dans les afflictions qui nous arrivent, le Seigneur ne nous fasse éprouver le calme après la tempête, et ne nous remplisse d'une consolation infinie, après que nous aurons longtemps soupiré et répandu des torrents de larmes. « Quel triomphe et quelle sécurité! dit saint Augustin, de sortir avec joie de cette vie, et d'en sortir glorieux au milieu des travaux et des tribulations; de fermer dans un moment les yeux dont on voit le monde, et de les ouvrir aussitôt pour voir Dieu (2), » et le voir comme l'objet qui doit faire notre félicité; car c'est ce que le Fils de Dieu fait entendre à ses disciples par ces dernières paroles:

Vous êtes donc, vous autres, maintenant dans la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. Rien ne devrait être plus propre à nous empêcher d'établir notre bonheur dans la jouissance des biens de la terre, qu'en les voyant si fragiles de leur naturel, que rien ne soit capable de les fixer: car ce qui doit faire notre félicité doit dépendre tellement de nous, qu'on ne puisse jamais nous les ravir malgré nous. Cette condition, dit saint Thomas (I-II, quæst. 5, n. 44), est si essentielle à la félicité, que dès qu'elle manque, notre bonheur ne peut plus subsister: quand donc le Seigneur promet aujourd'hui à ses apôtres *une joie que personne ne leur ravira*, il se promet lui-même à eux, dit saint Augustin (tract. 101, *in Joan.*): *Gaudium eorum ipse est Jesus.* « Il n'y a que la vue de cette divine essence, dit saint Thomas, qui puisse remplir notre âme de toutes sortes de biens, en la joignant à la source de toute bonté (3). » Ce qui fait que le Prophète s'écrie: *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI, 15.)

Concluons de tout ceci, et faisons-en tout le sujet de nos réflexions, que la félicité du monde est une félicité courte et passagère, toujours mêlée d'amertume et de dégoût; que mille accidents peuvent nous ravir, et sera sûrement suivie de supplices et de tourments éternels; et qu'au contraire, les peines de la vie chrétienne sont des peines qui ne dureront pas longtemps, qui sont tempérées par les plus douces consolations, auxquelles succédera une joie infinie, et une joie que personne ne pourra jamais nous ravir: *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.*

SUR LA JOIE DU MONDE OPPOSÉE A LA VIE CHRÉTIENNE.

Mundus autem gaudebit; vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium. (*Joan.*, XVI, 20.)

L'Evangile de ce jour nous parle de pleurs et de joie; d'un monde qui est dans la joie, et de fidèles qui sont dans les pleurs. On peut assurer qu'un des principaux fondements de la morale de Jésus-Christ consiste à détromper les chrétiens de la fausse idée qu'ils ont des joies du monde, et à les convaincre de la nécessité des souffrances et de la mortification. Pour établir des principes si certains et si importants, servons-

(1) Omnia proinde habe ac si stillicidia mellis delibares cum poculo venenato, nec tanti facias gulam voluptatis quanti periculum per suavitatem. (TERTULL., *De spect.*, cap. 27.)

(2) Quanta est dignitas et securitas exire hinc lætum, exire inter angustias et pressuras gloriosum; claudere in momento oculos quibus nunc videtur, aperire eos statim ut Deus videatur. (Serm. *de S. Laurentio, de diversis.*)

(3) Visio divinæ essentiæ replet animam omnibus bonis, cum conjungat fonti totius bonitatis. (S. THOM., *loc. cit.*)

nous des lumières de notre foi, et de celles de notre raison; et faisons voir: 1° que la vie chrétienne est une vie essentiellement opposée à la joie du monde; voilà ce que la foi nous apprend: 2° qu'il n'est rien de plus équitable que de sacrifier des joies courtes et imparfaites, et de se livrer à des peines passagères et temporelles, pour éviter des tourments infinis, et pour se procurer une joie qui durera toujours; voilà même de quoi notre raison ne peut disconvenir.

1° La vie chrétienne est une vie essentiellement opposée à la joie du monde: soit que nous cherchions des preuves de cette vérité dans les préceptes du Fils de Dieu ou dans les exemples des premiers chrétiens; tout nous le prouve également.

En effet, pour peu que nous fassions réflexion sur toutes les maximes que le Sauveur nous a prescrites dans son Evangile, il ne sera pas difficile de conclure que, bien loin que la vie chrétienne puisse compatir avec la joie et le plaisir, c'est plutôt une vie de tristesse et d'amertume: *Si quelqu'un*, dit-il, *veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* (*Matth.*, XVI, 24.) *Si vous ne faites pénitence*, nous dit-il ailleurs, *vous périrez tous.* (*Luc.*, XIII, 5.) *Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes.* (*Luc.*, VI, 25.) *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* (*Matth.*, V, 5.) Or, celui qui veut que pour le suivre on renonce à soi-même, qu'on porte sa croix, qu'on se livre aux rigueurs de la pénitence, qu'on regarde les richesses comme une malédiction, et les pleurs comme la source de la félicité, n'a-t-il pas dessein de faire entendre à ses disciples que la joie du monde n'est point faite pour eux; et pouvait-il s'en expliquer plus clairement, que quand il a désigné les élus et les réprouvés par ces paroles de notre Evangile: *En vérité, en vérité je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous autres, et le monde sera dans la joie.*

Aussi peut-on dire que parmi les premiers chrétiens qui ont marché si fidèlement sur les traces de leur Maître (S. Cypr., epist. 1; Euseb., lib. V, cap. 17), il y avait peu de divertissements qui fussent à leur usage; ils fuyaient tous les spectacles, comme des lieux capables de fomenter toutes les passions; ils condamnaient tous les jeux, dont le moindre mal était d'entretenir la fainéantise; ils blâmaient les éclats de rire et tout ce qui les excite; ils ne voulaient pas qu'il y eût dans la vie d'un chrétien rien d'indécent, rien qui ne fût grave et sérieux (4). Tous leurs discours étaient *assaisonnés du sel de la grâce* (*Coloss.*, IV, 6); toutes les paroles déshonnêtes, de folie et de bouffonnerie (*Coloss.*, III, 8), qui nourrissent l'orgueil de ceux qui s'en servent, aigrissent l'esprit de ceux qui sont forcés de les souffrir, et qui, tôt ou tard, éteignent le feu de la charité dans le cœur des uns et des autres, étaient absolument bannies de leurs entretiens; ils se privaient des plaisirs même permis, et, persuadés qu'on ne peut conserver la vertu qu'en réprimant la concupiscence, ils retranchaient tout ce qui pouvait l'entretenir. En un mot, comme ils savaient qu'un chrétien ne doit jamais chercher le plaisir sensible pour le plaisir, celui qu'ils prenaient consistait simplement dans quelque relâchement ou quelque repos, pour satisfaire à la faiblesse de la nature, et pour continuer ensuite leurs fonctions avec plus de vigueur et d'application. Dans cette simple et faible ébauche de la vie des premiers fidèles, que peut-on voir de plus opposé à cette joie profane que les chrétiens d'aujourd'hui recherchent si avidement?

Mais ce n'est pas assez de savoir que la vie chrétienne doit être un gémissement continuel; apprenons de quoi nous devons gémir. L'Ecriture nous apprend que le peuple de Dieu gémissait de deux choses dans sa captivité: la première, de ce qu'il était captif dans Babylone, où il voyait une infinité d'abominations, des idoles de tous côtés, des superstitions, des sacrifices impies, le démon adoré, le vrai Dieu inconnu ou blasphémé: *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus*; la seconde, de ce qu'il était éloigné de Jérusalem, cité sainte, dans laquelle était le temple de Dieu, où il l'honorait par ses cantiques et le reconnaissait par des sacrifices: *dum recordaremur tui, Sion.* (*Psal.* CXXXVI, 1.)

Telles sont les raisons qui doivent faire gémir les justes en cette vie; ils sont assis sur les bords de la mer orageuse de ce monde, dont Babylone est la figure, d'où ils voient à tous moments une infinité d'âmes qui se perdent et qui se damnent: est-il un plus grand sujet de douleur et d'affliction? Ils sont en danger pour eux-mêmes d'être submergés *dans les eaux de l'iniquité* qui les environnent de toutes parts (*Psal.* XVII, 5); c'est-à-dire d'être entraînés par la coutume, torrent dangereux qui emporte tous les hommes; par les exemples qui les séduisent et les corrompent; par le penchant de leur propre cœur qui se précipite lui-même dans mille dangers. En cet état, ils déplorent les maux qu'ils voient dans les autres, ils gémissent des péchés, des abominations et des crimes d'un peuple qui ne paraît avoir ni Dieu ni loi; ils ont à craindre et à éviter pour eux-mêmes la surprise des sens, les charmes des objets, la faiblesse de la chair, l'orgueil de l'esprit, les combats du dehors, les attaques du dedans; est-il une situation plus contraire à la joie du siècle?

Le second motif de la tristesse des chrétiens, c'est qu'ils sont séparés de leur Dieu, de la Jérusalem céleste qui possède tous leurs désirs et toutes leurs affections; ce sont des épouses éloignées de leurs époux, des amis de leurs amis, des voyageurs de

(4) Vos vero honestis voluptatibus abstinetis; non spectacula visitatis; convivia publica absque vobis. (Minut. Fel.)

leur patrie : c'est ce que saint Augustin écrivait autrefois à une sainte veuve : « Considérez-vous, lui disait-il, dans cette vie comme dans un état de désolation, malgré la prospérité qui vous environne. Gémissez comme toute âme chrétienne doit faire de vous voir éloignée du ciel, qui est le terme où vous devez tendre (5). » Or, comment pouvoir s'occuper d'une joie étrangère? comment même pouvoir n'être pas toujours dans les pleurs, quand on est éloigné de ce qu'on aime uniquement? Tout ce qu'on peut faire alors, c'est d'y penser et de s'en occuper sans cesse, et d'être à l'égard de Dieu dans les mêmes sentiments où était le peuple de Dieu pour Jérusalem, quand il s'écriait : *Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem! que ma main droite ne puisse jamais toucher la harpe; que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens de toi, et si cette pensée n'est la source et le principe de toute ma joie* : « *Si non proposuero Jerusalem, in principio lætitiæ meæ.* » (*Psal.* CXXXVI, 5, 6.)

2° Confessons donc la vérité : la vie chrétienne répugne infiniment aux sens, et est en tout opposée aux inclinations de la nature; mais les principes de la foi étant reçus, nous ne pouvons disconvenir qu'il n'est rien de plus raisonnable que d'embrasser une vie austère pour se garantir des peines éternelles, et pour se procurer une gloire infinie.

En effet, quel est celui qui ne consente volontiers d'endurer, dans une opération cruelle, les douleurs les plus aiguës, soit pour se préserver de la mort, soit pour arrêter une douleur qui ne peut finir qu'en souffrant la dureté du fer, ou l'activité du feu? encore n'a-t-on point de certitude que la douleur ne reviendra point, et souvent même on court risque de mourir dans l'opération; mais ce sont des principes incontestables, qu'on doit souffrir et se captiver pendant un temps, pour jouir ensuite des douceurs et des commodités de la vie, et qu'on doit même endurer une douleur, quelque vive qu'elle soit, quand elle doit mettre fin à celle qui durerait toujours. *Jusqu'à quand les enfants du siècle seront-ils plus sages* dans la conduite de leurs affaires, *que les enfants de lumière* ne le sont dans celles de leur salut? (*Luc.*, XVI, 8.) Cette vie n'est qu'un point par rapport à l'éternité : *Elle s'évanouit comme l'ombre* (*Job*, VIII, 9); *elle se dissipe comme une vapeur* (*Psal.* CI, 4); *elle s'écoule comme l'eau d'un torrent qui ne s'arrête jamais et qui ne revient plus* (*II Reg.*, XIV, 14); nous savons que nous ne pouvons être heureux en cette vie et en l'autre; qu'on ne peut arriver à la gloire que par les peines et les souffrances; que *ces souffrances qui ne doivent durer qu'un moment, opéreront en nous une gloire éternelle* (*II Cor.*, IV, 17); et cependant, ô aveuglement du cœur humain! on travaille pour cette vie comme si on n'en devait jamais sortir : on s'occupe uniquement à en écarter toutes les peines, sans songer que si nous n'en souffrons pas de temporelles, nous en souffrirons d'éternelles et d'infinies. « Que celui-là, dit saint Athanase, qui a son repos en ce monde, n'en espère pas un éternel en l'autre (6) — C'est vous aimer trop, mon frère, dit saint Jérôme, si vous voulez vous réjouir avec le siècle, et ensuite régner avec Jésus-Christ (7). » Car, dit le Prophète, *il faut semer dans les pleurs pour moissonner dans la joie.* (*Psal.* CXXV, 5.) Cette voie est sans doute dure et pénible, mais peut-on ne la prendre pas, quand on est persuadé que c'est la seule qui soit sûre? *Dura via est, sed ipsa tuta est via.* (S. Aug., *in Psal.* XXXVI.) Aussi était-ce dans ce sentiment que le grand Augustin s'écriait : « Seigneur, brûlez, coupez, tandis que je suis ici-bas, pourvu que vous m'épargniez, et que vous m'épargniez éternellement : car ne vaut-il pas mieux souffrir un peu d'amertume dans le palais que d'endurer un feu éternel dans les entrailles (8)? »

De ces principes, il faut conclure que, quand la religion chrétienne serait infiniment plus austère qu'elle ne l'est, notre raison nous persuaderait encore que nous devons en pratiquer la morale, et qu'il est plus à propos *d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter le plaisir si court qui se trouve dans le péché.* (*Hebr.*, XI, 25.)

Ne nous faisons point cependant une idée trop rebutante des peines de la vie chrétienne; et sans vouloir altérer la vérité (seul ornement qui parera tous ses discours), il est aisé de faire voir à ceux qui se servent des yeux de la foi, que la vie d'un chrétien est pleine d'attraits et de charmes; car, quoiqu'il soit vrai que les fidèles doivent *toujours porter sur leurs corps la mortification de Jésus-Christ* (*II Cor.*, IV, 10), il n'est pas moins certain que l'onction de sa grâce et la douceur de son amour font supporter toutes choses avec joie; et comme le bois que le Seigneur montra à Moïse eut la vertu de rendre les eaux du désert douces, d'amères qu'elles étaient (*Exod.*, XV, 25); de même peut-on dire que la croix du Sauveur, qui nous est figurée par ce bois, sait adoucir et rendre agréables les choses qui paraîtraient d'ailleurs les plus dégoûtantes. « On compte pour rien tout ce qu'on fait par amour, dit saint Augustin, et rien n'est pénible à celui qui aime (9); » ou si l'on souffre quelques peines pour l'objet aimé, on les aime et on les chérit : aussi le Sauveur,

(5) Debes itaque præ amore hujus veræ viæ etiam desolatam te putare in hoc sæculo, in quantalibet hujus felicitate verseris. (Epist. 121.)

(6) Qui habet requiem suam in hoc mundo, ne speret æternam requiem se posse consequi. (*De virg.*)

(7) Delicatus es, frater, si et hic vis gaudere cum sæculo, et postea regnare cum Christo. (*Epist. ad Heliod.*)

(8) Melior est modica amaritudo in faucibus, quam sempiternum tormentum in visceribus. (*De doc.*, cap. 9.)

(9) Omnia sæva et immania prope nulla efficit amor. (*De verb. Dom.*)

malgré cette haine de soi-même, cet amour des ennemis, ce détachement du cœur, ce crucifiement des sens qu'il exige de ceux qui veulent être de ses disciples, ne laisse pas de nous assurer que *son joug est doux et sa charge légère.* (*Matth.*, XI, 30.) La loi est aux chrétiens, dit saint Augustin (*De temp.*, serm. 190), ce que les plumes sont aux oiseaux; c'est une charge qui les rend légers, et sans laquelle on les verrait sans aucun mouvement; ils portent leurs ailes, et leurs ailes les portent; ils portent leurs ailes sur la terre, et leurs ailes les portent dans le ciel. Ne croyons donc pas que *la tristesse qui opère le salut* (II *Cor.*, VII, 10), soit une tristesse qui abatte l'âme, la jette dans la langueur, la remplisse d'ennui et de dégoût; au contraire, l'on peut dire qu'il n'y a que les véritables chrétiens qui possèdent la sérénité de l'esprit, la tranquillité de l'âme, *la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment* (*Philipp.*, IV, 7); en un mot, *la joie du cœur* (*Eccle.*, VII, 5 seqq.), que le Sage met au-dessus de toutes les richesses, et même au-dessus de toutes les joies du monde.

C'est à votre grâce, mon Dieu, à nous rétablir dans ces saintes dispositions; dissipez les nuages de toutes nos passions, qui, se plaçant entre nous et les objets de la terre, nous empêchent de les voir tels qu'ils sont. *Faites luire en nous votre lumière et votre vérité* (*Psal.* XLII, 3), afin que nous puissions être détrompés des fausses idées que nous avons sur les biens de ce monde et sur ceux de l'éternité. Faites, Seigneur, que nous soyons convaincus, que *la grâce du corps est trompeuse, la beauté vaine* (*Prov.*, XXXI, 30); que la gloire du monde n'est que mensonge, les plaisirs des sens qu'illusion, et que *le seul bonheur de l'homme consiste à vous avoir pour Dieu* (*Psal.* CXLIII, 15), à vous aimer, à vous craindre, à se soumettre à vos ordres, à pratiquer en cette vie vos commandements avec fidélité, et à en espérer avec foi la récompense dans l'autre. Ainsi soit-il.

IV^e^ DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. XVI, v. 5-15.

Cet Evangile précède immédiatement celui de dimanche dernier, et fait partie du discours que le Fils de Dieu fit à ses disciples après la Cène : pénétrons le sens de ses divines et mystérieuses paroles, et tâchons d'en tirer des instructions qui puissent servir à la réformation de nos mœurs.

Je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et nul de vous ne me demande : Où allez-vous? Jésus-Christ, près de quitter ses apôtres pour s'en retourner à son Père, se sert du peu de temps qui lui reste à demeurer encore avec eux, pour les instruire de tout ce qui leur arriverait quand il les aurait quittés, de ce qu'ils devaient faire et de ce qu'ils auraient à souffrir : *Vado ad eum, qui misit me;* mais il paraît surpris de ce que, leur parlant de son départ, aucun d'eux ne lui demande où il va, pourquoi il s'en va, de quelle utilité peut être cet éloignement auquel ils ne pouvaient se résoudre : *Et nemo ex vobis interrogat me : Quo vadis?* Car s'ils avaient été plus sensibles à leur propre satisfaction qu'à sa propre gloire, ils lui auraient fait la même proposition que lui fit autrefois l'apôtre saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici* (*Matth.*, XVII, 4); attachés que nous sommes à vous, vous pouvez nous tenir lieu de tout; pourquoi donc songez-vous à vous éloigner de nous?

Or, nous pouvons assurer qu'on peut faire à la plupart des chrétiens le même reproche que le Sauveur du monde fait aujourd'hui à ses apôtres. En effet, soit que le Seigneur s'approche de nous, ou qu'il semble s'en éloigner; soit qu'il nous remplisse de consolation, ou qu'il nous laisse dans la sécheresse; soit qu'il nous envoie des biens temporels, ou qu'il nous les enlève; son dessein est que, dans ces événements différents, nous l'interrogions pour lui demander les vues qu'il a sur nous, le chemin par lequel il prétend nous conduire à lui, l'usage enfin que nous devons faire de l'une et de l'autre fortune, pour les faire servir également à l'ouvrage de notre salut, en les rapportant à ce Dieu, qui en est le principe, et qui doit être la fin de toutes choses.

Mais, hélas! au lieu d'en user de la sorte, personne ne songe au Seigneur dans tous les accidents de la vie : *Nemo ex vobis interrogat me ;* et comme s'ils ne devaient point avoir d'autre suite que les biens ou les maux présents qu'ils nous causent, on se laisse aller à la joie ou au chagrin, suivant l'impression qu'ils font sur nos sens : on attribue à son industrie ou à son mérite tout le bonheur qui arrive; et tout le malheur à une fortune aveugle, qui abaisse ou élève les hommes sans choix et sans discernement : d'où il s'ensuit que la prospérité, qui doit exciter notre reconnaissance envers le Seigneur, ne sert qu'à enfler notre orgueil, et que l'adversité, au lieu de nous soumettre à ses lois, nous jette souvent dans le désespoir et dans l'abattement.

Disons, d'ailleurs, que les apôtres qui ne font nulle demande au Sauveur quand il leur dit qu'il va vers son Père, sont une figure naturelle de ces chrétiens qui, par le peu de goût qu'ils ont pour les biens de l'autre vie, ne s'informent jamais de la gloire qu'on nous y fait espérer, et n'en demandent point de nouvelles : uniquement occupés des biens terrestres et des commodités de celle-ci, ils en parlent et s'en entretiennent sans cesse; ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour se les procurer; et, quand ils les possèdent, ils s'y arrêtent comme s'ils devaient en jouir toujours; lors donc qu'on leur dit que, pour mériter la félicité éternelle, il faut se séparer des joies du siècle, alors il leur arrive ce qui arriva aux apôtres, auxquels le Sauveur fait cet autre reproche :

LUNDI. — *Mais, parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur est saisi de tristesse.*

La tristesse qui remplissait le cœur des apôtres, jusqu'à n'y laisser aucune place à d'autres sentiments, provenait de ce que le Sauveur leur avait prédit les persécutions qu'ils auraient à endurer, et de ce qu'il les avait assurés qu'il allait les quitter. « Ils n'avaient pas encore au dedans, dit saint Augustin, la consolation spirituelle qu'ils devaient recevoir par l'effusion du divin Esprit, et craignaient de perdre ce qu'ils voyaient au dehors en Jésus-Christ, et comme ils ne pouvaient douter qu'il n'allât les quitter, puisqu'il les en assurait, ils ressentaient une affliction humaine de ce qu'ils étaient près d'être privés de l'objet d'une affection charnelle (10). »

Quelque parti que nous prenions en cette vie, attendons-nous que nous aurons toujours à souffrir une infinité de peines et de chagrins : telle est la miséricorde du Seigneur sur nous, d'avoir voulu qu'on ne pût point goûter en ce monde aucune joie toute pure, pour empêcher notre cœur de s'y arrêter. Nous ne pouvons marcher que dans deux voies, dans celle du Seigneur, ou dans celle du démon : or, d'une part, la vie chrétienne est une vie de souffrance et de tribulations ; et de l'autre, tout ce qui peut former la félicité humaine est sujet à des altérations et à des changements qui la troublent toujours, et souvent même la détruisent tout à fait ; mais mettons cette différence entre ceux qui souffrent pour le monde, et ceux qui se font violence pour Jésus-Christ que *la tristesse du partisan du monde produit la mort*, *au lieu que la tristesse des fidèles produit une pénitence stable* (II *Cor.*, VII, 10), qui doit être suivie d'une joie éternelle.

L'apôtre saint Paul nous assure que *l'affliction qu'il a quelquefois ressentie était telle que la vie lui était devenue ennuyeuse* (II *Cor.*, I, 8) ; mais il nous proteste en mille endroits, qu'*il se réjouissait dans ses tribulations* (*Rom.*, V, 3), qu'*il était comblé de joie parmi les souffrances* (*Coloss.*, I, 24 ; II *Cor.*, VII, 4) ; parce qu'il les regardait comme le principe *qui devait opérer en lui le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* (II *Cor.*, IV, 17.) Ne nous plaignons donc point des sujets d'affliction qui nous arrivent quelquefois, en voyant que les apôtres mêmes en sont aujourd'hui comme accablés ; mais faisons en sorte que la tristesse entre dans notre cœur, et ne le remplisse pas ; qu'elle s'y fasse sentir et ne le trouble point ; et que la foi et l'espérance y dominent toujours. Souvenons-nous pour ce sujet que le Dieu qui nous afflige est le même qui doit nous consoler. « Quand il nous humilie, dit saint Bernard (*In Cant.*, serm. 34), c'est une marque qu'il veut nous faire grâce : il nous abaisse, avant que de nous élever, afin que notre élévation ne nous devienne pas un sujet de chute. » *Le Seigneur*, disait la vertueuse mère de Samuel, *mortifie et vivifie, appauvrit et enrichit, abaisse et élève* (I *Reg.*, II, 6, 7) ; mais disons qu'il ne nous appauvrit que pour nous enrichir ; qu'il ne nous abaisse que pour nous élever ; qu'il ne nous afflige que pour nous consoler ; ou du moins qu'il nous console dès qu'il nous a affligés. C'est ce que nous voyons dans l'Evangile de ce jour, et dans tout ce qui le précède ; où le Seigneur, après avoir tenu un discours à ses apôtres qui leur avait saisi le cœur, en leur prédisant tout ce qu'ils auraient à endurer de la part de leurs ennemis, et en les assurant de son départ, l'ajouta aussitôt :

MARDI. — *Néanmoins je vous dis la vérité, il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.* N'allons pas plus loin, sans remarquer avec saint Chrysostome (hom. 7, *Adversus Maced.*), que ce Consolateur devait être nécessairement un Dieu, puisqu'autrement le départ du Sauveur n'aurait pu être avantageux à ses apôtres, ni compensé par l'avénement d'une créature qui lui serait substituée ; un Dieu seul pouvait les dédommager de la perte et de l'absence d'un Dieu : mais remarquons d'ailleurs que les apôtres avaient un attachement trop sensible à la présence visible du Fils de Dieu, et que cet attachement était un obstacle pour eux à la réception du Saint-Esprit. Ce fut cet amour trop humain que saint Pierre avait pour son Maître qui lui attira ce dur reproche : *Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale ; vous n'avez nul goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la terre.* (*Matth.*, XVI, 23.) *Autrefois*, écrit l'apôtre saint Paul aux Corinthiens, *nous avons connu Jésus-Christ selon la chair* (II *Cor.*, V, 16) ; mais il était nécessaire qu'il s'éloignât de ses apôtres, afin que cessant de le voir des yeux du corps, ils apprissent à le voir des yeux de l'âme ; et c'est ce qu'il leur fait entendre par ces paroles : *Il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous :* ce n'est pas qu'il ne le pût donner, en demeurant sur la terre avec eux ; mais c'est qu'ils n'étaient capables de le recevoir, qu'après avoir cessé de connaître le Sauveur selon la chair. Ainsi, dit saint Augustin, quand il leur dit : *Il vous est utile que je m'en aille*, il semble leur dire : « Il vous est utile que cette forme de serviteur vous soit enlevée ; car j'habite en vous comme le Verbe fait chair, mais je ne veux pas que vous m'aimiez davantage selon la chair, et que contents de ce fait vous désiriez être toujours enfants. Si je ne vous ôte les tendres aliments dont je vous ai nourris jusqu'à présent, vous ne désirerez point me

(10) Spiritualem consolationem interius non habentes quam per Spiritum sanctum erant habituri, id quod exterius in Christo videbant, amittere metuebant, et quia se amissuros illum vera denuntiabat, tristabantur humanis affectibus, quia carnalis desolabatur aspectus. (Tract. 93, *in Joan.*)

nourriture plus solide ; et si vous vous attachez à la chair selon la chair, vous ne serez point capables de recevoir le Saint-Esprit (11). » *Il vous est* donc *utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous, et si je m'en vais, je vous l'enverrai.* Il s'éloigna d'eux selon l'humanité, et il leur devint plus présent par la divinité. « En se séparant d'eux corporellement, dit encore saint Augustin, non-seulement l'Esprit-Saint, mais le Père et le Fils vinrent à eux spirituellement (12). » Et c'est ce qu'il leur avait promis dans le même temps : *Mon Père et moi viendrons à vous, et nous y ferons notre demeure.* (*Joan.*, XIV, 23.) Sur quoi nous pouvons observer, que c'est souvent une grande grâce que le Seigneur nous fait, quand il nous prive des consolations sensibles que nous goûtons à son service ; car il n'a point d'autre dessein en nous privant de tout ce qui peut nous attacher trop humainement, que d'élever nos esprits et nos cœurs, afin que nous n'ayons d'affection que pour les choses du ciel, et nul goût pour celles de la terre : *Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (*Coloss.*, III, 2) : disposition absolument nécessaire pour recevoir le Saint-Esprit.

Ce qui nous donne lieu de condamner deux sortes d'attachements sur lesquels on ne fait presque point de réflexion, et dans lesquels on cherche à jouir d'une consolation tout humaine.

Le premier est celui qu'on peut avoir pour un directeur ; attachement que l'on regarde non-seulement comme permis et raisonnable, mais dont même on se fait une espèce de mérite devant Dieu. Si celui que les apôtres avaient pour l'humanité sainte de Jésus-Christ leur était un obstacle à recevoir le Saint-Esprit : *Si enim abiero, Paracletus non veniet ad vos ;* croyons-nous de bonne foi que celui que l'on a quelquefois pour le ministre qui le représente ici-bas, ne soit point défectueux ? quand nous voyons, par exemple, une femme s'embarrasser plus à fournir à un confesseur des commodités temporelles, qu'il ne s'occupe lui-même à lui procurer des secours spirituels ; quand ils perdent tous les jours ensemble dans des entretiens inutiles et superflus, un temps, que celui-ci refuse à une multitude d'âmes qui n'en peuvent obtenir un seul moment, et que celle-là doit donner à ses devoirs domestiques et essentiels.

Le second est l'attachement que deux personnes de sexe différent ont l'un pour l'autre, qu'on croit permis et innocent, dès que la grossièreté en est bannie, mais qui ne laisse pas d'être toujours très-dangereux pour le salut, et souvent criminel dans ses suites. Il est vrai que ce n'est pas la vue du crime qui forme cette union ; c'est d'abord une estime réciproque : d'où aussi il arrive quelquefois que chacun comptant sur la vertu l'un de l'autre autant que sur la sienne propre, on ne songe point à prendre des précautions contre un danger qui ne paraît point. C'est alors que la défiance est bannie des cœurs, et qu'on en fait voir avec joie les replis les plus cachés ; que la familiarité et la confiance font avouer sans scrupule des faiblesses dont on ne rougit plus, quand on reconnaît qu'un autre n'en est pas plus exempt : alors on s'accoutume à marcher ensemble sur les bords du précipice, à vivre avec le serpent et le basilic, sans appréhension ; alors, dis-je, il arrive que ce commerce, si assuré en apparence, et si périlleux en effet, qui avait commencé par l'esprit, finit malheureusement par la chair. Mais quand même les choses en demeureraient dans les bornes d'une amitié tout humaine, que des entretiens trop fréquents et toujours inutiles, ne font que fortifier de jour en jour ; pouvons-nous donc croire qu'un cœur, sinon corrompu, du moins amolli et tout rempli de la créature, soit disposé comme il faut à recevoir le Saint-Esprit ? et cependant combien de personnes, qu'on cite même comme des exemples de régularité et de vertu, passent leur vie dans ces sortes de liaisons, qui sont presque toujours l'ouvrage de la cupidité. Que l'Evangile de ce jour nous détrompe de ces fausses idées, et nous fasse connaître que la religion chrétienne, tout intérieure et toute spirituelle, tend uniquement à nous détacher le cœur de toutes les créatures, et à l'attacher à Dieu pour Dieu même. « L'esprit, dit saint Bernard, préoccupé des désirs du siècle, n'est pas en état de goûter les plaisirs du ciel, car il ne peut y avoir de mélange des vrais biens avec les faux, des choses éternelles avec les périssables, des élevées avec les basses, des spirituelles avec les corporelles, parce qu'on ne peut en même temps avoir du goût pour les biens du ciel, et pour ceux de la terre (13). » C'est pour cela qu'il était nécessaire que le Sauveur se séparât de ses apôtres, qui avaient un attachement trop sensible à son humanité sainte, pour les mettre en état de profiter de la venue du divin Consolateur. « Car, dit saint Bernard, en parlant aux apôtres, si le Seigneur n'enlève à vos yeux la présence de sa chair, votre esprit tout occupé, ne re-

(11) Expedit vobis ut hæc forma servi auferatur a vobis ; caro quidem factum Verbum habito in vobis, sed nolo nec carnaliter adhuc diligatis, et isto lacte contenti, semper infantes esse cupiatis. Si alimenta tenera quibus vos alui non subtraxero, solidum cibum non esurietis ; si carni carnaliter haseritis, capaces Spiritus non eritis. (Tract. 94, *in Joan.*)

(12) Christo discedente corporaliter, non solum Spiritus sanctus, sed et Pater et Filius illis adfuit spiritualiter. (*Ibid.*)

(13) Præoccupatum sæcularibus desideriis animum delectatio sancta declinat, nec misceri possunt vera vanis, æterna caducis, spiritualia corporalibus, summa imis, ut pariter sapias quæ sursum sunt, et quæ super terram. (Serm. 5, *De Ascens. Dom.*)

couvra point la plénitude d'une grâce spirituelle (14). »

« Que si les choses sont ainsi, que vous en semble donc, mes frères, continue ce Père ; celui qui est adonné aux plaisirs d'une chair pécheresse, enfantée dans le péché, accoutumée au péché, peut-il espérer de recevoir ce torrent de volupté, cette grâce de l'Esprit céleste, que les apôtres même n'ont pu recevoir avec la chair du Verbe. Or, pour nous préparer à la venue de ce divin Consolateur, autant que la faiblesse de notre nature peut nous le permettre, tâchons, dit ce dévot Père, de nous anéantir nous-mêmes en toutes choses, de vider nos cœurs de l'infection des passions grossières, de les sevrer des misérables plaisirs et des consolations caduques de cette vie ; persévérons avec plus de foi et de ferveur dans l'oraison et la prière, afin que cet esprit doux, cet esprit fort les pénètre et les remplisse, y demeure et y persévère : »

Mercredi. — *Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement : touchant le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; touchant la justice, parce que je m'en vais vers mon Père, et vous ne me verrez plus ; touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.*

Les Pères donnent différentes explications à ce passage, qui paraît fort obscur : arrêtons-nous à celle de saint Chrysostome (hom. 77, *in Joan.*), qui semble la plus simple et la plus naturelle : *Quand l'Esprit-Saint sera venu, il convaincra le monde touchant le péché*, c'est-à-dire qu'il convaincra les Juifs infidèles du péché d'incrédulité. Le Sauveur du monde l'appelle simplement le péché, comme si ce péché était le seul qui renfermât toutes sortes de péchés. « Péché, dit saint Augustin, avec lequel tous les autres sont retenus, et sans lequel tous les autres sont pardonnés (15). » *Il convaincra le monde touchant la justice*, c'est-à-dire de la justice du Fils de Dieu que les Juifs ont toujours pris pour un leurre et un imposteur pendant sa vie, et dont la sainteté n'a été parfaitement reconnue de ses ennemis que par la descente du Saint-Esprit. *Et il le convaincra touchant le jugement*, c'est-à-dire touchant le jugement et la condamnation du démon, dont l'empire a été détruit par Jésus-Christ.

En effet, dit ce Père, le Sauveur près de mourir, veut par ces paroles faire entendre à ses apôtres les effets que la venue du Saint-Esprit doit produire en eux, et les prodiges qu'ils feront eux-mêmes, quand ils seront revêtus de sa force et de sa vertu. Ainsi, il semble leur dire, Quoique l'Esprit-Saint que je dois vous envoyer n'ait pas une puissance supérieure à la mienne, et que nous soyons l'un et l'autre d'une égale autorité ; cependant il doit venir pour perfectionner mon ouvrage, et y mettre, pour ainsi dire, la dernière main. J'ai repris le monde, mais il fera plus, il le convaincra de l'incrédulité dont il est coupable envers moi, sans que ce monde puisse alléguer aucune excuse pour sa justification. Quand je disais aux Juifs, que *j'étais sorti de Dieu* (*Joan.*, VIII, 42), et *que mon Père et moi ne faisions qu'une même chose* (*Joan.*, X, 30), ma chair et les faiblesses de l'humanité, auxquelles je me suis assujetti, détruisaient chez eux toute l'autorité de mes paroles : et au lieu de m'en croire, ils disaient que j'étais *un Samaritain, et un possédé du démon* (*Joan.*, VIII, 48) ; mais quand vous m'aurez vu ressusciter, monter au ciel en votre présence, que je vous aurai envoyé le Saint-Esprit, qu'à mon nom vous ferez prodiges sur prodiges, que vous chasserez les démons, guérirez les malades, ressusciterez les morts ; alors ces mêmes Juifs seront convaincus touchant le péché d'incrédulité, parce qu'ils n'ont pas cru en moi : *Arguet mundum de peccato, quia non crediderunt in me.*

Ils seront convaincus touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et vous ne me verrez plus : ils m'ont souvent accusé d'être un méchant *qui n'était point envoyé de Dieu* (*Joan.*, IX, 29) ; mais l'Esprit-Saint détruira par vous cette calomnie, et les convaincra de la sainteté de ma personne et de la pureté de mes mœurs ; car puisque je m'en vais à mon Père, il faut en conclure que j'ai vécu d'une manière irréprochable : or, j'y vais pour être assis à sa droite, *ad Patrem vado*, ce qui ne m'arriverait pas si j'étais un pécheur, et vous ne me verrez plus avec cette chair mortelle, qui a servi comme de prétexte à leur incrédulité : *Arguet mundum. . . de justitia, . . . quia ad Patrem vado, et non jam videbitis me.*

En un mot, *ils seront convaincus touchant le jugement et la condamnation du monde, parce que le prince du monde est déjà jugé :* car quand ils verront par la venue du Saint-Esprit les idoles renversées, le paganisme détruit, toutes les nations se convertir, ils ne douteront pas que je n'aie vaincu mon ennemi, et que le prince du monde qui a exercé jusqu'à présent sa tyrannie par le péché, ne soit convaincu et condamné : *Arguet mundum. . . . de judicio, ... quia princeps hujus mundi jam judicatus est.*

Quelle conclusion tirer de tout ceci, sinon celle que tire le grand Augustin ? « Que les hommes, dit-il, croient Jésus-Christ, pour n'être pas convaincus du péché d'infidélité, pour lequel tous les autres sont retenus ; qu'ils passent au nombre des fidèles pour n'être pas convaincus par la justice de ceux qu'ils n'imitent point, tout justifiés qu'ils sont ; qu'ils craignent le jugement à venir, pour n'être pas condamnés avec le prince du

(14) Nisi cordis præsentia vestris subtrahatur aspectibus, spiritualis gratiæ plenitudinem occupata mens non admittit, non recipit animus, non capit affectus. (*Loc. cit.*)

(15) Hoc enim peccatum quasi solum sit, præ cæteris posuit, quia hoc manente, cætera detinentur, et hoc discedente, cætera remittuntur. (Tract. 95, *in Joan.*)

monde qu'ils imitent, tout jugé qu'il est (16). » C'est de cette manière que nous pouvons profiter des paroles du Sauveur, qui continuant de parler à ses disciples, leur dit :

Jeudi. — *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourez pas les porter présentement.* Le Sauveur du monde connaissait parfaitement la faiblesse de ses apôtres, et pour la ménager autant qu'il était nécessaire, il ne leur dit point ce qu'ils n'étaient pas capables de comprendre, mais il leur fait espérer que bientôt ils le sauront: ainsi, il excite leur désir, en leur disant qu'il a encore beaucoup de choses à leur dire, et il les met en état de recevoir plus avidement ce que l'Esprit-Saint devait leur apprendre, en les assurant qu'il devait leur enseigner les mystères que lui-même n'avait pas voulu leur révéler, comme trop sublimes et trop élevés; car ce qui ne convient pas dans un temps, convient dans un autre; et ce que les apôtres n'étaient pas capables de comprendre avant la Passion du Fils de Dieu, le Saint-Esprit leur donna la force de le pratiquer, quand il fut descendu sur eux. « Peut-être, dit saint Augustin, voulez-vous savoir ce que les apôtres ne pouvaient concevoir alors ; mais qui est celui d'entre nous qui ose se croire capable de dire ce que les disciples du Sauveur n'étaient pas en état de comprendre ? ainsi n'attendez pas que je vous explique des choses que je n'entendrais pas moi-même quand elles me seraient expliquées par un autre, et que vous ne pourriez pas entendre quand je serais si élevé au-dessus de vous, que de vous dire ce qui est au-dessus de votre intelligence (17). » C'est ce ménagement pour les faibles, dont saint Paul nous donne un si bel exemple : *Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels*, écrit-il aux Corinthiens, *mais comme à des personnes charnelles, qui ne sont que des enfants en l'école de Jésus-Christ : Je ne vous ai nourris que de lait, et non pas de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas capables, et à présent même, vous ne l'êtes pas, parce que vous êtes charnels.* (1 *Cor.*, III, 1, 2.)

Belle instruction qui apprend aux ministres de Jésus-Christ, de se faire une étude de se proportionner à la portée de ceux qu'ils doivent instruire, au lieu qu'il y en a qui s'occupent plus à dire ce qui peut faire voir leur science ou leur esprit, que ce qui peut servir à toucher et à convertir les cœurs : car leur principal devoir consiste à donner aux uns du lait, aux autres du pain ; à expliquer aux petits les premiers éléments de la religion, *à prêcher aux parfaits la sagesse de Dieu, dans le mystère où elle est cachée.* (1 *Cor.*, II, 7.) « Si le poids de quelque vérité est tel, dit saint Augustin, qu'il surpasse la force de celui qui doit le porter, attendez qu'il soit cru et fortifié, pour ne le pas accabler quand vous devez le soutenir (18). » Il ne faut donc pas enseigner à tous la même chose, ni les conduire tous de la même manière ; tantôt il faut souffrir un pécheur avec bonté et patience; le soutenir, de peur qu'il ne tombe ; le conduire, de peur qu'il ne s'égare, le consoler de peur qu'il ne s'abatte? et tantôt il faut faire craindre cet impénitent, livrer au démon cet incestueux, *afin que sa chair meure et que son âme soit sauvée.* (1 *Cor.*, V, 5.) Il ne faut parler aux uns que d'un Dieu miséricordieux, aux autres que d'un Dieu juste, rassurer ce pénitent effrayé, intimider ce pécheur tranquille, montrer à celui-là un Jésus Sauveur attaché à la croix, afin de faire naître l'amour dans son cœur ; représenter à celui-ci *le Dieu des vengeances*, armé de foudres (*Psal.* XCXIII, 1), *assis sur une nuée avec puissance et majesté* (*Luc.*, XXI, 27), afin de lui inspirer la crainte et la terreur. C'est ainsi que, selon le temps et les personnes, on doit s'abaisser ou s'élever, être doux ou sévère ; « avoir une douceur, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. X, cap. 8), qui console sans faire tort à la justice, et une sévérité qui châtie sans blesser la vérité. » Telle fut cette sagesse de Dieu admirable en la diversité de sa conduite, que les apôtres reçurent par la descente de l'Esprit-Saint sur eux.

Vendredi. — *Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu ; il vous l'annoncera.* Le Saint-Esprit est appelé Esprit de vérité, c'est-à-dire Esprit véritable qui ne peut tromper, qui procède de la vérité même. Dieu de Dieu, lumière de lumière. Ce sera ce divin Esprit qui enseignera toute vérité, non pas celles qui ne peuvent tendre qu'à satisfaire une vaine curiosité, ni *la connaissance des temps que le Père a réservée à sa puissance* (*Act.*, I, 7), mais celles qui sont nécessaires pour opérer notre salut, ou pour travailler à celui des autres. Il enseignera d'une manière claire et intelligible des vérités que le Fils de Dieu n'avait enseignées qu'en énigmes et en paraboles. Il fera aimer des vérités pour lesquelles les apôtres mêmes n'avaient eu auparavant que du dégoût ; et c'est l'explication que donnent les interprètes à ces paroles : *Docebit vos omnem veritatem : « Il vous fera entrer dans*

(16) Credant itaque homines in Christum, ne arguantur de peccato infidelitatis suæ quo peccata omnia detinentur ; transeant in numerum fidelium, ne arguantur de justitia eorum, quos justificatos non imitantur ; caveant futurum judicium, ne cum mundi principe judicentur, quem judicatum imitantur. (Tract. 49, *in Joan.*)

(17) Nunc ergo quæ ista sunt quæ apostoli tunc portare non poterant, vultis forsitan scire : sed quis nostrum audeat eorum se dicere capacem quæ illi capere non valebant? ac per hoc, nec a me expectanda sunt, ut dicantur quæ forte non caperem, si mihi ab alio dicerentur, nec vos ea portare posse tis, etiam si tantus essem, ut a me ista quæ vobis altiora sunt audiretis. (Tract. 96, *in Joan.*)

(18) Si tamen habeat pondus aliquod verum, ut vires discentis excedat, suspendendum est ut extendat crescentem, non imponendum ut obterat parvulum. (*Quæst. Evang. sec. Matth.*, quæst. 11.)

toutes les vérités. — Le même Dieu, qui commanda que la lumière sortît des ténèbres, a fait luire sa lumière dans nos cœurs pour éclairer les autres. (II *Cor.*, IV, 6.) Mais, disent les Pères (19), de peur que le Fils de Dieu ne parût faire entendre que l'Esprit-Saint lui était supérieur, ou qu'il enseignerait autre chose que ce qu'il avait enseigné, et qu'ainsi il ne donnât lieu à ses disciples de tomber dans l'erreur et dans l'impiété; voilà qu'il ajoute : *Il ne parlera pas de lui-même.* Et comme le Sauveur nous assure qu'il ne parle pas de lui-même : *A me ipso non loquor* (*Joan.*, XIV, 10), et qu'il ne dit rien que ce qu'il a appris de son Père; de même quand il parle de l'Esprit-Saint, il dit : Il prendra de ce qui est à moi, *De meo accipiet*, pour nous faire entendre que la doctrine de l'un et de l'autre est la même : et c'est ainsi que la distinction des personnes, et l'unité de leur essence nous est clairement marquée. (S. Aug., tract. 48, *in Joan.*) Le Fils n'enseigne que ce qu'il a appris du Père, le Saint-Esprit que ce qu'il appris du Fils, et tous trois ne sont qu'une même essence et ne travaillent au dehors que comme un seul et même principe.

Puisque l'Esprit-Saint a enseigné aux apôtres, et les apôtres aux fidèles, toute vérité, concluons de là que tout ce qui est contraire à ce qu'ils ont enseigné, est erreur et mensonge; mais puisque ce qu'ils ont enseigné est contenu dans l'Ecriture ou dans la Tradition, concluons d'ailleurs que c'est à nous une nécessité d'avoir recours à l'une comme à l'autre, ou plutôt de recourir au Sauveur et à l'Esprit-Saint; car quoique le Fils nous ait quittés pour retourner à son Père, il est encore parmi nous, et il nous a assuré qu'*il y sera jusqu'à la fin du monde.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Quoique le Consolateur ne soit descendu qu'une fois sur les apôtres, c'est lui qui conduit toujours l'Eglise, et l'anime de son esprit : aussi quand elle fait des lois à ses enfants, elle ne les fait pas comme d'elle-même, mais comme éclairée des lumières de l'Esprit divin. *Il a semblé bon au Saint-Esprit, et à nous*, disent les apôtres dans la lettre du premier concile de Jérusalem, qu'ils écrivirent aux Eglises des gentils : « *Visum est Spiritui Sancto, et nobis* (*Act.*, XV, 28); » expression que les Pères ont conservée dans tous les conciles, pour marquer qu'ils ne doivent être considérés que comme les interprètes du Saint-Esprit, qui, gouvernant l'Eglise par lui-même, fait qu'elle ne peut jamais tomber dans l'erreur, ni être renversée par la violence de ses ennemis, ou par la rage même des enfers. (*Matth.*, XVI, 18.)

Tels sont les avantages de la descente de ce divin Esprit; il est venu pour convaincre le monde : *Arguet mundum*; pour enseigner toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem*; mais il est venu d'ailleurs pour rendre témoignage de la Divinité de Jésus-Christ.

Il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, il vous l'annoncera. C'est cet Esprit de vérité, dont le témoignage ne peut être faux, qui me glorifiera, dit le Sauveur du monde : car, comme j'ai été envoyé pour la gloire de mon Père, l'Esprit-Saint sera envoyé pour la mienne. D'où nous pouvons reconnaître la grandeur et l'excellence du Sauveur par la dignité de celui qui est envoyé pour le glorifier. « Il me glorifiera, dit saint Augustin, en répandant la charité dans le cœur des fidèles, et en les rendant tout spirituels; en leur déclarant comme celui-là, qu'ils n'ont connu auparavant que selon la chair, et que comme des hommes sujets à l'erreur, ils ont cru un pur homme, est le Fils de Dieu égal au Père éternel (20). » *Il me glorifiera*, comme il disait à ses apôtres : il vous ôtera la crainte, et vous donnera l'amour, par lequel en prêchant mon Evangile avec zèle et fermeté, vous répandrez l'odeur de ma gloire et de mon nom par tout le monde. Car ce que les apôtres devaient faire par le moyen de l'Esprit-Saint, le Fils de Dieu l'attribue au divin Esprit : Ainsi, il leur dit, *ce ne sera pas vous qui parlerez, mais votre Père qui parlera en vous.* (*Matth.*, X, 20.) — Cet Esprit *prendra de ce qui est à moi.* Il puisera de *celui dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu.* (*Coloss.*, II, 3.) « En quoi, dit saint Cyrille, nous voyons que le Saint-Esprit procède du Verbe, et lui est consubstantiel; le Fils ne perd rien de ce que le Saint-Esprit prend de lui; le Saint-Esprit ne reçoit rien de ce qu'il n'avait pas auparavant : d'où il est aisé de comprendre que la substance de celui qui donne, et de celui qui reçoit, est parfaitement la même, quoique leurs personnes soient différentes (21). » Mais pour entrer plus particulièrement dans la connaissance des trois personnes de la sainte Trinité, écoutons ce qui suit :

Samedi. — *Tout ce qu'a mon Père est à moi : c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera.* Tout ce qu'a le Père est au Fils; de là il faut conclure que si le Saint-Esprit procède du Fils, comme nous l'avons vu, il procède aussi du Père. Tel est donc le mystère de la sainte Trinité, que nous ne pouvons ni exprimer, ni concevoir; le Saint-Esprit prend du Fils une nature égale à la sienne : *De meo accipiet*, et en prenant cette nature, il prend sa sagesse, sa science, ses perfections, parce que tout ce qui est en Dieu, est Dieu même. Mais comme tout ce qu'a le Père est au Fils,

(19) Ne his auditis majorem illum arbitrarentur, et in ultimam impietatem incideremt, propterea a se acceptorum dicit, hoc est, quæ ego dixi et ipse dicet. (S. Cyrus, hom. 78, *in Joan.*)

(20) Diffundendo in cordibus credentium charitatem, spiritualesque faciendo, declaravit eis quomodo Filius Patri esset æqualis, quem secundum carnem prius tantummodo noverant, hominem sicut homines cogitabant. (Tract. 100, *in Joan.*)

(21) Spiritus sanctus nullomodo ab unigeniti substantia alienus intelligitur, sed ex eo naturaliter procedit identitate naturæ; aliud nihil ab ipso existens, licet in propria persona subsistere intelligatur. (*Expos. Evang.*)

si nous en excepions sa paternité : *Omnia quæcunque habet Pater, mea sunt;* le Saint-Esprit, en recevant du Fils, reçoit pareillement du Père, et procède également de tous les deux, comme d'un seul et même principe : le Père n'a point d'autre principe de son Etre que lui-même; le Fils est engendré du Père, sans être fait; le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, sans être engendré : ainsi le Père donne, et ne reçoit de personne, le Fils reçoit du Père, et donne au Saint-Esprit de ce qu'il reçoit; le Saint-Esprit reçoit du Père et du Fils; et ces trois augustes Personnes distinguées entre elles sont égales en puissance et en autorité, aussi anciennes et aussi parfaites l'une que l'autre, ne sont qu'un seul Dieu, parce qu'elles n'ont qu'un seul Etre, et une même substance.

Mais pour venir à l'instruction, ces paroles de notre Evangile : *Ille me clarificabit, quia de meo accipiet, et annuntiabit vobis*, nous fournissent une morale aussi importante que solide. Tant que le Sauveur a été sur la terre, ç'a été un temps pour lui de honte, d'humiliations et d'opprobres; il était venu pour souffrir, et il fallait qu'il souffrit : *Christum oportuit pati* (*Luc.*, XXIV, 26); mais depuis qu'il est monté au ciel, il ne doit plus, et ne veut plus recevoir que des louanges. Le Saint-Esprit est venu pour le glorifier : *Ille me clarificabit;* il s'est acquitté de sa mission, mais c'est à nous à le glorifier aussi en notre manière, en faisant ce que le Saint-Esprit a fait. *Il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera*, dit le Fils de Dieu. Tel est le moyen dont nous devons nous servir pour glorifier le Sauveur : il faut prendre de ce qui est à lui; prendre son Esprit, imiter sa conduite, pratiquer sa morale, suivre ses exemples, *marcher comme il a marché, être poussé, et conduit par son Esprit. Ce sont ceux-là*, dit l'Apôtre, *qui sont ses enfants* (*Rom.*, VIII, 14), qui lui appartiennent, et qui le glorifient; mais ce n'est pas assez de prendre de ce qui est à lui, il faut d'ailleurs l'annoncer : *Annuntiabit vobis.*

Ministres du Seigneur, soyez attentifs à ces paroles qui vous regardent particulièrement : prendre de Dieu de ce qui est à Dieu, c'est beaucoup; mais le prendre, et le retenir pour soi, ce n'est pas vous acquitter de vos obligations : car vous ne devez pas seulement songer à votre propre sanctification, mais vous devez travailler à celle des âmes qui sont confiées à votre conduite. Annoncer une doctrine que vous n'avez pas prise de lui, c'est bien pis, puisque c'est présenter à des brebis, dont vous êtes les pasteurs, une source empoisonnée qui leur donne la mort, au lieu de leur fournir une eau salutaire qui puisse les désaltérer. Ne séparez donc pas ces deux choses, si vous voulez glorifier le Seigneur, *Prenez de ce qui est à lui, et annoncez-le;* prenez sa sainteté, sa justice, sa charité; remplissez-vous en vous-mêmes, et ensuite répandez sur les autres ce torrent de grâces que vous avez puisé dans sa source. *Buvez de l'eau de votre citerne*, dit le Sage, *et des ruisseaux de votre fontaine. Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors, et répandez vos eaux dans les rues.* (*Prov.*, V, 15, 16.) « Remplissez-vous auparavant, dit saint Bernard (*in Cant.*, serm. 10), et après cela répandez-vous. » C'était l'avis que ce grand saint donnait autrefois à un grand Pape : « Vous êtes, lui disait-il, une fontaine publique; les grands et les petits, les savants et les ignorants vont puiser dans vous les eaux de la vérité, vous ne les enviez pas à vous-même, que vos ruisseaux coulent dans les rues, mais buvez-en avant que d'en faire boire aux autres (22). »

Ce que le Fils a enseigné, il l'a pris de son Père; ce que le Saint-Esprit a annoncé, il l'a pris du Fils : telles sont les vérités qui se sont conservées dans l'Eglise sans aucune altération, et que nous devons prendre de Dieu pour les annoncer au peuple. Cet Esprit-Saint est toujours avec nous, *Ne le contristons pas* (*Ephes.*, IV, 30), en préférant le mensonge à la vérité; fuyons la nouveauté, marque infaillible de l'erreur; croyons ce que nos Pères ont cru, puisque la même vérité que l'Esprit-Saint a prise du Fils de Dieu, a toujours subsisté de siècle en siècle, et se conservera dans toute l'éternité : *Veritas Domini manet in æternum.* (*Psal.* CXVI, 2.) Mais pour ce qui regarde les mœurs, ne cherchons point d'autre modèle à imiter que Jésus-Christ même, et ceux qui l'ont imité de plus près; traitons comme des anges de ténèbres tous ceux qui, sous quelque prétexte que ce soit, nous font marcher dans une route suspecte, dès qu'elle est particulière, et absolument mauvaise, quand elle s'éloigne de la pureté de sa morale. C'est ce que l'apôtre saint Paul recommande dans tous ses ouvrages, et c'est ce qu'il écrit particulièrement aux Ephésiens : *Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour et la charité, comme Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une oblation, et une victime d'agréable odeur.* (*Ephes.*, V, 1, 2.)

SUR LES EFFETS QUE LE SAINT-ESPRIT DOIT PRODUIRE EN NOUS.

Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. (*Joan.*, XVI, 13.)

Il y a deux sortes de vérités : des vérités spéculatives et des vérités pratiques; les premières regardent l'entendement, et les secondes la volonté; les unes nous enseignent ce que nous devons croire, et les autres ce que nous devons faire. Or, comme l'Esprit-Saint est un Esprit de vérité, qui doit nous enseigner toute vérité : *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem;* il nous enseignera par conséquent

(22) An cum omnes de fonte publico bibunt, pectori tuo tu deorsum sitiens stabis? derivetur fontes tui foras, sed inter cæteros bibe et de fonte puteitui. (*De consid.*, lib. II, cap. 5.)

l'une et l'autre de ces vérités. En effet, nous pouvons le considérer comme un Esprit de lumière, et comme un Esprit de force : 1° comme un Esprit de lumière, qui vient éclairer notre entendement sur les vérités que nous devons croire; 2° comme un Esprit de force, qui vient fortifier notre volonté touchant les vérités que nous devons pratiquer.

C'a été le propre du Saint-Esprit et la fin de sa venue, de confirmer les apôtres dans les vérités que le Sauveur leur avait, pour ainsi dire, ébauchées, et de rendre ces vérités publiques, de secrètes qu'elles étaient auparavant : il est venu comme un Esprit de lumière, non-seulement pour éclairer les disciples du Fils de Dieu, mais pour dissiper les ténèbres qui étaient répandues dans tout le monde. Jésus-Christ avait en vain entretenu ses apôtres de sa mort, de sa résurrection, de sa divinité, ils ne faisaient qu'entrevoir toutes ces vérités, et le plus souvent ils ne comprenaient rien à tout ce qu'il leur disait (*Luc.*, XVIII, 34) : ainsi, comme avant la formation de la lumière (*Gen.*, I, 2), tout était dans l'obscurité, ainsi les ténèbres de l'ignorance couvraient la face du monde chrétien avant que cet esprit de lumière eût été employé pour créer et renouveler toutes choses : *Emittes Spiritum tuum... et renovabis faciem terræ* (*Psal.* CIII, 30.) Sitôt donc que l'Esprit-Saint fut descendu sur les apôtres pour les éclairer, il se fit un nouveau jour dans leur esprit, qui les introduisit dans toutes sortes de vérités, tout d'une autre manière qu'ils ne les avaient conçues auparavant : *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem.* A entendre l'apôtre saint Pierre, dans les deux discours qu'il lit à Jérusalem (*Act.*, II, 14; III, 13), parler avec un bon sens et une élévation d'esprit merveilleuse, citer dans les Ecritures ce qui était fait pour son sujet, convertir huit mille âmes à la foi de Jésus-Christ; à voir, dis-je, cet apôtre, qui le prendrait pour un homme d'un esprit grossier, sans éducation ni littérature, et qui a passé sa vie dans une barque avec des filets?

Tel a été le changement qui est arrivé dans les disciples du Sauveur, quand l'Esprit-Saint, descendant sur eux comme un Esprit de lumière, les remplit de toutes les connaissances et de toutes les sciences les plus sublimes; alors *ils parlent toutes sortes de langues* (*Act.*, II, 4), ils développent toutes sortes de mystères, ils expliquent toutes sortes de vérités; d'ignorants qu'ils étaient auparavant, devenus des hommes tout célestes, le sujet de l'étonnement et de l'admiration de tout le monde, ils ravissent et enlèvent tous les cœurs : mais d'ailleurs, *l'amour de Dieu qui est répandu en eux par l'Esprit-Saint qui leur est donné* (*Rom.*, V, 5), leur fait aimer des vérités, pour lesquelles ils n'avaient auparavant que de l'aversion et du dégoût.

Or, tel est l'effet que la venue du Saint-Esprit doit produire en nous; il doit nous enseigner toute vérité, éclairer notre esprit, le soumettre à la foi, le persuader et le convaincre : mais ce n'est pas assez qu'il répande toutes les vérités de la foi dans notre esprit, à moins que nous ne les aimions; la foi dépourvue de charité est une foi morte. Aussi le grand Augustin nous assure que « l'Esprit-Saint ne nous enseignera toute vérité qu'à mesure que nous avancerons de plus en plus dans la charité qu'il répand dans nos cœurs (23). » — « Car avoir dans l'esprit toutes les vérités de la religion d'une manière morte et inanimée, c'est avoir le cadavre et non le cœur d'un chrétien. » (S. Bern., serm. 24, *in Cant.*) « D'où pouvez-vous connaître, dit saint Augustin, que vous avez reçu le Saint-Esprit? interrogez votre cœur, pour savoir si vous aimez votre prochain, et si vous avez en vous l'amour de la paix et de l'unité (24). » Prions donc cet esprit divin de descendre en nous, comme un Esprit de lumière et de force, qui nous éclaire sur toutes les vérités que nous devons croire, et nous fasse aimer celles que nous devons pratiquer; car qu'il y a de chrétiens, plus peut-être parmi les grands que parmi le peuple, qui ignorent les premiers principes de leur religion, et qui les méprisent, parce qu'ils ne les connaissent pas! qu'il y en a parmi les savants dont la science sur la vérité de la foi est stérile et infructueuse, parce qu'elle est sans amour et sans charité! au lieu d'en chercher l'intelligence avec humilité, ils ne veulent se servir que des faibles lumières d'un esprit vain et présomptueux pour arriver à la connaissance d'une vérité toute céleste : or, le Sage nous apprend *que celui qui veut pénétrer dans la Majesté sera accablé par la gloire* (*Prov.*, XXV, 27), parce qu'alors la satisfaction d'une vaine curiosité est la fin qu'on se propose, et la vérité de Dieu qu'on veut pénétrer est le moyen d'y parvenir : ce qui est un renversement monstrueux, puisque c'est placer l'homme au-dessus de Dieu, et se servir du Créateur pour jouir de la créature. Il est vrai qu'il y a peu de chrétiens qui soient dans les ténèbres par rapport aux vérités qu'ils doivent croire : on est assez éclairé sur toutes les vérités spéculatives, on les aime, parce qu'on les trouve d'un caractère tout divin; mais qu'il y en a qui n'ont que de la tiédeur et de l'indifférence pour celles qu'il faut mettre en pratique! le Saint-Esprit est pour eux un esprit de lumière; mais ils doivent le prier de descendre sur eux comme un esprit de force qui les mette en état de les pratiquer.

(23) Si ergo in charitate proficiatis quam diffundit in cordibus vestris Spiritus sanctus, docebit vos omnem veritatem. (Tract. 96, *in Joan.*)

(24) Unde cognoscet et quis se accepisse Spiritum sanctum? Interroget cor suum, si fratrem suum diligit, manet Spiritus Dei in illo; videat igitur, probet se, an sit in illo dilectio pacis et unitatis. (Tract. 6, in *Epist. Joan.*)

2. Si les apôtres étaient des ignorants avant la descente du Saint-Esprit sur eux, il n'est pas moins certain qu'ils étaient encore plus faibles : ils tremblent, quand ils se voient sur une mer agitée ; ils sont tristes, quand le Sauveur leur parle de mort et de souffrances ; ils fuient, quand on le prend ; ils s'enferment de peur des Juifs, quand ses ennemis l'ont attaché à la croix : pourrait-on croire que ce sont les mêmes qui vont ensuite annoncer publiquement dans Jérusalem, que ce Jésus que les Juifs ont crucifié est ressuscité, et qu'il leur a envoyé son Saint-Esprit ? (*Act.*, II, 22.) Au lieu de fuir ou de s'enfermer pour éviter les tourments dont on les menace, ils vont au-devant des supplices ; et ils sont remplis de joie *d'être jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ* (*Act.*, V, 41) ; au lieu de se taire, quand on leur ordonne de ne parler plus à l'avenir de ce Jésus mort entre deux larrons, *ils ne cessent de l'annoncer dans le temple et dans les maisons.* (*Ibid.*, 41.) On leur fait éprouver la honte et la rigueur des supplices, et rien ne les épouvante, aucun ne se dément, et tous souffrent la mort avec un courage et une fermeté héroïques. Un Dieu paraît trembler, quand il est près de mourir, parce qu'il avait pris sur lui la faiblesse humaine, et des hommes sont intrépides quand on les brûle, qu'on les déchire, qu'on les lapide, parce qu'ils sont revêtus de la force de Dieu (24*). « Pierre, le premier des apôtres, présumant trop de soi-même, proteste en vain au Seigneur qu'il mourra plutôt avec lui que de le renoncer ; la suite fit bien voir que la force qui n'est appuyée que sur l'homme n'est que faiblesse : au contraire, dit saint Augustin, peu après, une infinité d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de vierges, d'enfants et de vieillards, souffrent la mort et remportent la couronne du martyre (25.) » A quoi attribuer ce changement merveilleux qui arrive dans les apôtres et dans les premiers chrétiens, si ce n'est à la venue du Saint-Esprit qui est descendu sur eux comme un esprit de vertu et de force, suivant la promesse que le Fils de Dieu leur en avait faite : *Accipitis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

Hélas ! nous sommes aussi faibles que les apôtres l'étaient avant la descente de l'Esprit-Saint ; la force et la violence des passions, la faiblesse du tempérament, l'emportement de la jeunesse, l'habitude contractée dans un âge plus avancé, la difficulté de la vertu, la pente et l'inclination au vice, en un mot, cette nature corrompue qui est cause *que nous ne faisons pas le bien que nous voulons, et que nous faisons le mal que nous ne voulons pas* (*Rom.*, VII, 19), sont pour nous des obstacles qui nous paraissent invincibles : cependant nous ne croyons pas que ce divin Esprit soit venu seulement pour fortifier les apôtres ; il nous présente les mêmes armes dont il les a revêtus, et il ne tient qu'à nous de nous en servir.

Il est vrai qu'il ne doit pas descendre sur nous avec la même pompe et le même éclat qu'il descendit autrefois dans le Cénacle ; mais il n'est pas moins certain qu'il doit produire en nous les mêmes effets : car il est pour nous, comme pour eux, un esprit de lumière et un esprit de force, et il doit nous éclairer touchant les vérités que nous devons croire, et nous fortifier touchant celles que nous devons pratiquer : ainsi, voulons-nous savoir si nous avons profité de sa venue, examinons sérieusement s'il nous a fait entrer dans l'intelligence et la pratique de toute vérité ; si nous croyons avec une foi inébranlable tout ce que l'Eglise nous propose à croire ; si notre esprit est véritablement soumis à l'autorité de la foi ; mais, surtout, voyons si nous sommes plus fidèles à résister aux tentations, plus exacts à remplir nos devoirs, plus tendres envers les pauvres, plus modérés envers nos ennemis, plus patients dans l'adversité, plus humbles dans la prospérité, plus soumis à l'égard de nos supérieurs, plus doux à l'égard de nos inférieurs, plus détachés de nous mêmes, plus attachés à Dieu : car tels sont les effets que l'Esprit-Saint doit produire en nous, et auxquels nous devons reconnaître s'il est descendu véritablement sur nous.

Esprit-Saint, esprit de lumière et de force, vous qui d'un souffle de votre bouche avez appris à des ignorants toute vérité, et les avez rendus de roseaux faibles qu'ils étaient des colonnes inébranlables, *éclairez nos ténèbres* (*Psal.* XVII, 29), faites luire dans nous votre divine lumière, soumettez notre esprit à l'obéissance de la foi ; venez à nous pour nous fortifier, pour nous soutenir, pour nous donner le courage qui nous est nécessaire ; notre faiblesse nous fait tomber à tous moments, donnez-nous la fermeté dont nous avons besoin, soit qu'il faille faire le bien ou éviter le mal, résister à une persécution violente ou à une passion trop douce, à la haine d'un ennemi ou à la prière injuste d'un ami ; afin qu'après avoir cru et pratiqué en ce monde ce que l'Eglise, notre Mère, nous propose à croire et nous commande de faire, nous méritions de jouir dans l'autre de la récompense promise à la foi et aux bonnes œuvres. Ainsi soit-il.

—

(24*) Ego de me fui trepidus, tu de meo esto securus. (S. Leo.)

(25) Unde primus eorum Petrus qui hoc jam se posse præsumpserat, aliud expertus est quam putabat : et tamen post ea et viri et mulieres, pueri et puellæ, juvenes et virgines, juniores cum senioribus, martyrio coronati sunt. (Tract. 96, *in Joan.*)

V^e^ DIMANCHE APRES PAQUES.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. XVI, v. 23-30.

Le Sauveur du monde donnant à ses apôtres différentes instructions dans le sermon qu'il leur fit après la Cène, ainsi que nous l'avons déjà vu, les instruisit dans la suite du même discours de l'efficacité de la prière en son nom ; et en leur apprenant la manière de prier, on peut assurer qu'il leur remet entre les mains la clef des trésors du ciel, et qu'il les couvre d'un bouclier impénétrable : c'est par la prière que nous pouvons obtenir de Dieu toutes sortes de grâces, et toute la force dont nous avons besoin pour résister aux différentes attaques de nos ennemis. Ne perdons rien d'un discours dans lequel il est aisé de reconnaître le caractère de la Divinité, puisqu'il ne contient pas une parole qui ne renferme quelque instruction.

En vérité, en vérité je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Nous avons déjà dit que quand Jésus-Christ se sert de ces paroles : *Amen, amen*, il s'agit d'une vérité qui demande une attention particulière ; écoutons donc attentivement ce qu'il va nous dire : *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom* ; trois paroles qui contiennent : 1° ce que nous devons demander : *Si quid petieritis*, il faut demander quelque chose ; 2° à qui nous devons demander : *Si quid petieritis Patrem*, c'est au Père éternel qu'il faut nous adresser ; 3° par qui nous devons demander : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo*, c'est au nom de Jésus-Christ qu'il faut que nous demandions.

Ne croyons pas, dit saint Augustin, que quand le Fils de Dieu nous dit : *Si vous demandez quelque chose à mon Père, il vous le donnera*, il se soit engagé de nous donner tout ce que nous lui demanderons ; il nous promet seulement de nous accorder ce qui peut être quelque chose par rapport à l'éternité : « Car tout ce qu'on peut désirer en comparaison d'un si grand bien n'est rien (26). » Tous les biens de la terre, les richesses, les dignités, les honneurs ne doivent être regardés que comme des riens ; ce ne sont à proprement parler que des noms ; mais la grâce de Dieu, la soumission à ses ordres, le détachement de soi-même, la victoire sur ses passions, l'amour des souffrances, le mépris des richesses, la modération dans les biens, la patience dans les maux, sont véritablement des choses que nous devons demander, et que nous ne pouvons manquer d'obtenir, si nous les demandons comme il faut : *Si quid petieritis Patrem... dabit vobis.*

Ce n'est pas à dire que nous ne puissions demander les biens temporels, puisque le Seigneur nous ordonne de lui demander tous les jours *notre pain de chaque jour* (*Luc.*, XI, 3), afin que nous ressentions notre dépendance à son égard, que nous reconnaissions que tout vient de lui, et que nous n'avons rien que ce que nous tenons de sa main ; ce fut par ces mêmes raisons que le Seigneur fit pleuvoir tous les jours la manne qui devait servir de nourriture à son peuple, et qu'il avait défendu expressément d'en garder pour le lendemain (*Exod.*, XVI, 19) : mais il veut que nous lui demandions les biens temporels, sans inquiétude et sans embarras, *sans nous mettre en peine, en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi serons-nous vêtus?* (*Matth.*, VI, 31.) Le nécessaire ne nous manquera pas tant que, selon les règles d'une prudence chrétienne, nous nous reposerons sur la Providence, *qui nourrit tous les oiseaux du ciel* (*Matth.*, VI, 26). Eh ! que nous faut-il de plus? Puisque *nous n'avons rien apporté en ce monde, et qu'il est sans doute*, dit l'Apôtre, *que nous n'en pouvons aussi rien emporter* (I *Tim.*, VI, 7). Mais comme les biens temporels nous sont presque toujours nuisibles, le Seigneur ne nous les accorde que rarement, quoique nous les lui demandions souvent, parce qu'il agirait alors contre sa bonté et sa miséricorde, et qu'il cesserait, pour ainsi dire, d'être Sauveur, puisqu'il n'est Sauveur qu'en tant qu'il nous procure les grâces nécessaires pour opérer notre salut. « C'est un bon Père, qui n'a garde de remettre entre les mains d'un enfant furieux une épée dont il pourrait s'ôter la vie ; ou, s'il le fait, ce ne peut être que parce qu'il est irrité contre lui (27). » Gardons-nous donc bien de lui demander jamais ces sortes de biens par un esprit de cupidité, de peur qu'il ne nous exauce.

Consolation infinie pour ceux qui n'obtiennent point l'effet de leurs demandes, de pouvoir s'assurer que le Seigneur les refuse par bonté, et qu'il ne veut pas leur donner les biens, ou les délivrer des maux de ce monde, de peur de mettre des obstacles à leur salut, ou de leur ôter les moyens d'y arriver plus sûrement (S. Aug., serm. 33, *De verb. Dom.*) ; c'est ainsi que saint Paul n'obtient pas d'être délivré de l'ange de Satan, et que le Seigneur, au lieu d'accorder à cet apôtre ce qu'il demande, lui répond, *que sa grâce lui suffit, et que la vertu se perfectionne dans la faiblesse.* (II *Cor.*, XII, 9.) Au lieu donc de demander à Dieu de nous délivrer des tribulations de cette vie, nous ne devons lui demander que la grâce d'en profiter, en souffrant avec résignation à ses ordres ; car voilà les seules choses qu'il s'est engagé de nous donner, celles qui peuvent servir à l'ouvrage de notre salut : *Si quid petieritis Patrem, dabit vobis.*

LUNDI. — Mais pour les obtenir, c'est au Père, comme à la source de la Divinité, qu'il

(26) Quidquid aliud petitur, quidquid concupiscitur ; in tantæ rei comparatione nihil est. (Tract. 94, *in Joan.*)

(27) Propitius Deus, cum male amamus, negat quod amamus, iratus dat amanti quod amat. (S. Aug., *in Psal.* XXVI.)

faut avoir recours : *Si quid petieritis Patrem. — Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières*, dit l'apôtre saint Jacques. (*Jac.*, I, 17.) Aveugles que nous sommes, nous recourons aux hommes dans nos pressantes nécessités, quoique l'expérience nous ait appris mille fois, que les uns voudraient volontiers nous secourir; mais que leur propre misère, qui les rend sensibles à celle d'autrui, rend aussi leur bonne volonté sans effet; et que les autres, au contraire, qui pourraient aisément nous soulager, ne sont aucunement touchés d'un état dont ils se trouvent si éloignés, et dans lequel ils voient si peu d'apparence de pouvoir tomber. En Dieu seul nous trouverons la parfaite volonté et la souveraine puissance réunies ensemble; nous y trouverons la volonté de secourir les affligés, parce qu'il est la bonté même; et la puissance de le faire, parce qu'il peut tout ce qu'il veut, que *tout est à lui, la terre comme tout ce qui est compris dans son étendue, et toutes les créatures qui l'habitent.* (*Exod.*, XIX, 5; *Psal.* XXIII, 1.)

C'est donc *en Dieu, et non dans les princes de la terre que nous devons mettre notre espérance* (*Psal.* CXVII, 8, 9); mais c'est au nom de Jésus-Christ que nous devons tout demander : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo.* La distance était trop grande de la créature au Créateur; l'homme ne savait comment approcher un Dieu, *qui habite une lumière inaccessible* (I *Tim.*, VI, 16) : voilà que *ce Dieu se fait homme, et qu'il se revêt d'une chair semblable à la nôtre* (*Joan*, I, 14; *Philipp.*, IV, 7); ce qui nous donne la liberté de lui parler, *et de nous approcher de lui avec confiance*, dit l'Apôtre. (*Ephes.*, III, 12.) Que ne pouvons-nous pas obtenir du Père au nom de cet Homme-Dieu? car prier au nom de Jésus-Christ, c'est couvrir notre indignité sous la dignité de notre Chef; c'est nous mettre sous la protection du Fils, notre unique Médiateur, persuadés que, *Nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés* (*Act.*, IV, 12); c'est unir nos prières à celles de ce divin Rédempteur, ne demandant au Père que ce que le Fils a demandé pour nous, et ne lui demandant que ce qui peut contribuer à sa gloire, et au salut de nos âmes : « D'où il suit, dit saint Augustin, qu'on ne demande point au nom du Seigneur tout ce qu'on demande de contraire au salut (28). » Prier au nom de Jésus-Christ, c'est prier par les mérites de son incarnation, de sa vie et de sa mort, comme les justes raisons que nous avons de demander, reconnaissant que toutes nos prières seraient vaines, si elles n'étaient jointes aux siennes : et voilà la seule manière de prier dont les chrétiens doivent se servir.

Est-ce à dire que l'intercession des saints soit inutile? A Dieu ne plaise que nous tombions dans cette erreur; mais ce que nous devons en conclure, c'est que les saints eux-mêmes ne peuvent rien obtenir de Dieu, qu'au nom et par les mérites de Jésus-Christ : « Qui prie pour nous comme notre Pontife, prie en nous comme notre Chef, est prié par nous comme notre Dieu (29). » L'Eglise, cette Mère sage, n'a garde de négliger un aussi puissant secours que l'intercession de la sainte Vierge et des saints auprès de son Epoux; mais aussi ne manque-t-elle pas de finir ainsi toutes ses prières : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, pour nous apprendre que Jésus-Christ est le seul et l'unique Médiateur que nous ayons auprès de Dieu; mais que les saints qui sont ses amis, et surtout la sainte Vierge qui est sa Mère, y peut beaucoup plus que nous, qui sommes le plus souvent ses ennemis. C'est ainsi que le Sauveur apprend à ses apôtres à prier en son nom, ce qu'ils n'avaient point encore fait, puisqu'il leur dit :

Mardi. — *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.* Ces paroles : *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom*, sont, à proprement parler, une instruction pour l'avenir et non un reproche du passé. Comme les apôtres ne savaient pas alors que Jésus-Christ fût le Médiateur, ils priaient Dieu comme les patriarches l'avaient prié, n'ayant que des idées imparfaites du mystère de la Trinité et de celui de l'Incarnation, parce que le Fils de Dieu ayant égard à leur faiblesse, ne les avait formés que peu à peu dans la connaissance des vérités célestes. Ainsi, dans la prière qu'il leur apprit sur la montagne, il ne leur parla point de lui, il ne parla que *du Père qui est dans les cieux* (*Matth.*, VI, 9); mais aujourd'hui qu'il se voit à la veille de sa Passion, il leur développe ces grands mystères, dont ils ne doivent cependant avoir une parfaite intelligence qu'après sa Résurrection. Il leur dit de prier en son nom, afin que, par l'efficacité qu'ils éprouveront dans les prières qu'ils feront au Père au nom du Fils, ils soient parfaitement convaincus de sa divinité. C'est pour cela qu'il leur dit : *Usquemodo non petistis quidquam in nomine meo;* comme s'il leur disait : Si jusqu'à présent toutes vos prières n'ont pas été efficaces, c'est que vous ne les avez pas faites en mon nom; mais je puis vous assurer que vous n'avez qu'à demander, et que tout ce que vous demanderez vous sera donné : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.*

Utilité merveilleuse de la prière, sans laquelle nous ne pouvons rien obtenir de Dieu, et par le moyen de laquelle nous obtenons toutes choses, « Soit, dit saint Chrysostome, qu'on lui demande le don de virginité ou de vivre chastement dans le mariage, de vaincre les mouvements de la colère, et de

(28) Non petitur in nomine Salvatoris quidquid petitur contra rationem salutis. (Tract. 101, *in Joan.*)

(29) Orat pro nobis ut Sacerdos noster, orat in nobis ut Caput nostrum, oratur a nobis ut Deus noster. (*In Psal.* LXXXIX.)

posséder son âme en paix, de surmonter la passion de l'envie, et de se réjouir du bien qui arrive au prochain (30). » Voyons des preuves de cette vérité dans l'un et dans l'autre Testament. C'est par la prière que Moïse suspend la colère de Dieu prête à tomber sur son peuple (*Exod.*, XXXII, 31); que Josué arrête le soleil (*Josue*, X, 13); qu'Elie fait descendre le feu du ciel (IV *Reg.*, I, 10); que David reçoit la rémission de sa faute (II *Reg.*, XII, 13), et Ezéchias la prolongation de sa vie (IV *Reg.*, XX, 25). C'est par la prière que Ninive est conservée (*Jonæ*, III, 10); que Judith délivre la ville de Béthulie (*Judith*, IX, 1 seqq.), et qu'Esther sauve le peuple de Dieu. (*Esther*, XIV, 3 seqq.) C'est par la prière que des sourds, des boiteux, des lépreux, et une infinité de malades, ont été guéris de leurs infirmités. (*Matth.*, VIII, 2.) C'est par la prière qu'un aveugle recouvre la lumière (*Luc.*, XVIII, 41), et qu'une Chananéenne obtient la guérison de sa fille. (*Matth.*, XV, 22.) Ce fut à la prière de Marie et de Marthe que le Lazare fut ressuscité (*Joan.*, XI, 21, 31), et à celle d'Etienne que Paul (31) de persécuteur de l'Eglise de Jésus-Christ, devint un vase d'élection. (*Act.*, VII, 58.) Aussi rien ne nous est plus recommandé dans l'Ecriture que la prière : *Veillez en priant en tout temps* (*Luc.*, XXI, 36); *veillez et priez*, nous dit le Sauveur dans son Evangile (*Matth.*, XXVI, 41); *priez sans cesse*, dit l'Apôtre (I *Thess.*, V, 17), *persévérez et veillez dans la prière en l'accompagnant d'actions de grâces* (*Coloss.*, IV, 2); *je veux que les hommes prient en tout lieu.* (I *Tim.*, II, 8.) L'Evangile nous représente le Fils de Dieu, tantôt *allant seul sur une montagne pour prier* (*Matth.*, XIV, 23); tantôt *s'étant levé de grand matin, se retirer dans un lieu désert où il priait* (*Marc.*, I, 35); tantôt *passer toute la nuit dans la prière* (*Luc.*, VI, 12); d'où saint Ambroise (*in Luc.*, lib. V) tire cette importante instruction. Voyez, dit ce Père, ce qu'il faut que vous fassiez vous-mêmes pour votre salut, quand Jésus-Christ passe la nuit dans la prière pour vous.

Après de pareils préceptes et de si grands exemples, n'est-il pas surprenant de voir une infinité de chrétiens, qui n'ont nul usage de la prière; qui souvent se lèvent sans reconnaître l'Auteur de leur être et se couchent sans remettre leur âme entre les mains de celui qui en est le Créateur et le Rédempteur. Il est vrai qu'il y en a beaucoup qui prient, mais qui ne retirent aucune utilité de leurs prières, dont voici les principales raisons.

Mercredi. — La première, c'est qu'ils prient étant dans l'habitude du péché, et sans avoir envie d'en sortir : or un serviteur qui ne voudrait pas se repentir de sa faute serait-il en droit d'espérer une grâce de son maître qu'il aurait offensé? *La prière de celui qui détourne l'oreille pour ne point écouter la loi, sera exécrable*, dit le Sage (*Prov.*, XXVIII, 9); puisqu'on peut assurer, après un Père, que « celui qui prie et qui continue de pécher, ne prie pas, mais se moque de Dieu (32). » *Quand Moïse et Samuel se présenteraient devant moi pour prier*, dit le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie, *mon cœur ne se tournerait pas vers ce peuple* (*Jerem.*, XV, 1), qui persiste dans son péché. *Vous volez, vous tuez, vous commettez l'adultère, vous sacrifiez faussement à Baal, vous allez chercher des dieux étrangers qui vous étaient inconnus, et après cela vous venez vous présenter hardiment devant moi.* (*Jerem.*, VII, 9, 10.) Est-ce à dire que les pécheurs ne doivent point prier Dieu? au contraire, c'est à eux de prier toujours, et ce qu'ils doivent lui demander sans cesse, c'est qu'il rompe les liens qui les attachent au péché, c'est *d'avoir pitié d'eux suivant sa grande miséricorde* (*Psal.* L, 3), c'est de les faire rentrer en grâce auprès de lui; et ils doivent être persuadés que, malgré la multitude de leurs péchés, le Seigneur ne rejettera point la prière d'un cœur contrit et humilié : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (*Ibid.*, 19.)

La seconde raison pour laquelle les prières sont inutiles, c'est qu'on prie mal; on se fait une habitude de réciter sans réflexion ni attention un tissu de prières dans lesquelles le cœur ne sait point ce que la bouche dit : on est devant Dieu sans y être. « Le cœur, dit saint Augustin, s'échappe à tout moment, sans qu'on puisse le retenir, ni empêcher qu'il ne s'égare dans les fantômes de l'imagination (33). Cependant qu'est-ce que la prière, sinon une élévation du cœur vers Dieu? Or, si ceux qui prient ne s'entendent pas eux-mêmes, comment Dieu les entendra-t-il? et s'il ne les entend pas, comment les exaucera-t-il? Craignons qu'en priant Dieu de la sorte, avec mille distractions volontaires, avec un esprit occupé de toute autre chose que de Dieu, *notre prière ne nous soit imputée à péché* (*Psal.* CVIII, 7), et que le Sauveur ne nous fasse le même reproche qu'il faisait autrefois aux Pharisiens par ces paroles : *Ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est bien éloigné de moi.* (*Matth.*, XV, 8.) Voulons-nous prier comme il faut; pratiquons ce commandement que Jésus-Christ donna à ses disciples : *Lorsque vous voulez prier, entrez dans*

(30) Sive enim quisquam virginitatem adamaverit, sive nuptialem castitatem coluerit, sive iram continere ac cum taciturnitate vivere, sive invidia vacare, sive aliud quid eorum quæ officii sint præstare ostenderit, precatione duce, ac ejusmodi viam complanante, facilem expeditamque pietatis cursum habebit. (*De precat.*, orat. 1.)

(31) Si martyr Stephanus non orasset, Ecclesia Dei Paulum hodie non haberet. (Apud Augustin., serm. 381.)

(32) Qui orat et peccat, non orat; sed lebidit Deum. (S. Aug., hom. 17, *in Matth.*)

(33) Vix stat cor ad Deum suum, et quodammodo fugit a se; nec tenent cancellos quibus retineat volationes suas, et vagos motus, ut stet jucundari a Deo suo. (*In Psal.* LXXXV.)

un lieu secret de votre maison. (*Matth.*, VI, 6.) Ce lieu secret, dit saint Augustin, n'est autre chose que notre cœur : *Quæ sunt cubicula ista, nisi ipsa corda?* (*Ad serm. Domini in monte*, lib. II, cap. 3.) Recueillis ainsi en nous-mêmes, bannissons de notre esprit toute pensée séculière, et ne pensons à autre chose, sinon que nous prions; découvrons au Seigneur les plaies et les infirmités de notre âme; gémissons, soupirons, désirons; et dès lors nous prierons, dit saint Augustin : *Si vel dolemus, jam oramus.* (*Ad Simplic.*, lib. I, cap 2.) Frappons notre poitrine comme le publicain (*Luc.*, XVIII, 13), reconnaissons notre indigence avec le centenier (*Matth.*, VIII, 8), disons avec la même foi que le lépreux : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier.* (*Ibid.*, 2.) En un mot, reconnaissons, et notre misère, et la puissance de celui qui peut seul nous en délivrer, et soyons persuadés qu'en priant de la sorte, le Seigneur ne manquera pas de nous dire : *Je veux que vous soyez guéris.* (*Ibid.*, 3.)

La troisième raison pour laquelle si peu de chrétiens sont exaucés, c'est qu'ils demandent des choses mauvaises et préjudiciables à leur salut. « Beaucoup de gens, dit saint Augustin, crient au Seigneur pour avoir des richesses, pour se garantir des dangers, pour la santé de leurs proches, pour l'établissement de leur maison, pour un bonheur temporel, pour une dignité séculière. Plusieurs crient pour de semblables choses, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui crie au Seigneur pour le Seigneur (34). » — « En vérité, dit un Père, n'est-ce pas une grande folie que de s'approcher de Dieu pour ne demander que des choses temporelles à celui qui est l'Eternel; des biens terrestres au Roi du ciel; des présents vils et abjects, à celui qui est au-dessus de tout, en un mot, pour demander un bonheur passager à celui qui peut nous donner une félicité éternelle (35)? » Aussi, qu'arrive-t-il en lui demandant ces sortes de biens, vils, caducs, périssables? c'est une pierre que nous lui demandons, dit saint Chrysostome, et c'est pour cela qu'il ne nous exauce pas : *Lapidem petis, ideo non accipis.* (Hom. 23, *in Matth.*) Pour obtenir l'effet de nos demandes, recherchons le Seigneur pour le Seigneur; il est satisfait de nous, si nous nous donnons tout à lui, qu'il soit aussi le seul qui puisse nous contenter et nous satisfaire; il suffit pour remplir notre cœur, et il n'y a que lui qui puisse le remplir. C'est ce qu'il a dessein de nous faire entendre, quand il nous dit : *Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite;* car il ne peut pas nous promettre par ces paroles les biens de la terre, qui bien loin de pouvoir jamais nous donner une parfaite joie, sont le plus souvent, pour ceux qui les possèdent, la source de mille soins et de mille inquiétudes; il n'y a que Dieu qui puisse nous donner cette joie pleine, puisqu'il n'y a que lui qui soit capable de fixer tous nos désirs en nous donnant sa grâce et sa gloire : *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* (*Psal.* LXXXIII, 12.) Ainsi, quand le Sauveur dit à ses apôtres : *Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite,* il les avertit de ne demander autre chose que lui-même; avec lui, quoi qu'il nous arrive, nous serons toujours contents, et en état de dire comme l'Apôtre : *Je suis rempli de consolation, je suis rempli de joie* (II *Cor.*, VII, 4); sans lui, quand nous jouirions de toute la prospérité du siècle, nous ne trouverons, dans les plus grands plaisirs, que des douceurs remplies d'amertumes. Telles sont les importantes instructions que le Sauveur nous donne en la personne de ses apôtres, auxquels il continue de parler en ces termes :

JEUDI. — *Je vous ai dit ceci en paraboles; le temps vient que je ne vous parlerai point en paraboles, mais je vous parlerai ouvertement de mon Père.* Les Juifs étaient dans la lumière par rapport aux païens, mais ils étaient dans les ténèbres par rapport aux chrétiens, comme les chrétiens sont eux-mêmes dans les ténèbres par rapport aux bienheureux; puisque, si nous exceptons quelques âmes privilégiées de l'ancien Testament, les mystères de la Trinité et de l'Incarnation n'étaient point connus alors, c'était un privilége dont les esclaves n'étaient pas dignes, et qui devait être réservé aux enfants. Ainsi, ce que le Fils de Dieu avait dit plusieurs fois à ses apôtres, *que son Père et lui n'étaient qu'une même chose* (*Joan.*, X, 30), et *qu'il était venu pour sauver ce qui était perdu* (*Matth.*, XVIII, 11), était pour eux un discours obscur, où ils ne comprenaient rien; mais voilà qu'il leur dit, *que le temps est proche, qu'il leur parlera ouvertement de son Père.* Ce temps, dit saint Chrysostome (hom. 78, *in Joan.*), était les quarante jours qu'il devait demeurer avec eux après sa résurrection, pour les instruire *du royaume de Dieu* (*Act.*, I, 3); ou, selon saint Augustin (tract. 100, *in Joan.*), ce qui devait arriver dix jours après l'Ascension du Sauveur, quand le Saint-Esprit, descendant sur eux, de charnels et de grossiers qu'ils étaient, ils devinrent des hommes célestes.

En ce jour-là vous demanderez les choses en mon nom, et je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous. — En ce jour-là, dit le Sauveur à ses disciples; c'est comme s'il leur disait : Alors vous serez pleinement convaincus de ma divinité; tout ce que je vous ai dit, tant que j'ai été avec vous, se réveillera dans votre esprit, quand vous en

(34) Pro iis rebus multi clamant, vix quisquam propter ipsum Dominum. (S. AUG., *in Psal.* LXXVI.)

(35) Stultissimum fuerit si quis accedens ad Deum, a sempiterno temporalia roget, a cœlesti terrena, ab Altissimo abjecta, ab eo qui regnum cœlorum largitur, hanc humilem et terrenam felicitatem. (S. GREG. NYSS., *De orat.* 1.)

verrez l'accomplissement, et servira infiniment à affermir votre foi ; vous saurez que j'ai été un homme comme vous, vous verrez en moi toutes les marques de la Divinité, et pleins de confiance en celui qui a été votre Maître, et que vous reconnaîtrez pour être le Médiateur de Dieu et des hommes, *Vous demanderez les choses en mon nom, et tout ce que vous demanderez en mon nom, vous sera donné.* « Sans doute, celui-là veut donner, dit saint Pierre Chrysologue, qui souffre qu'on le presse ; sans doute celui-là ne veut pas refuser, qui nous enseigne les moyens de lui arracher ce que nous voulons obtenir (36). » Remarquons les dernières paroles dont le Sauveur se sert pour augmenter la confiance de ses disciples : *Je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous;* ce n'est pas qu'il veuille leur dire qu'il ne priera point pour eux, puisque l'Apôtre nous assure qu'*il est assis à la droite du Père éternel, où il intercède pour nous* (*Rom.*, VIII, 34) ; mais il veut leur faire entendre que leurs propres prières seront agréables à son Père, et qu'ils pourront même obtenir ce qu'ils lui demanderont, quand il ne le demanderait pas pour eux ; de quoi il leur rend cette raison :

Car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Double raison qui engage le Père éternel à aimer les disciples du Sauveur, c'est qu'ils ont aimé le Fils, *Quia vos me amastis*, et qu'ils ont cru en lui, *et credidistis quia a Deo exivi :* sur quoi saint Augustin demande (tract. 102, *in Joan.*), si Dieu nous aime parce que nous l'aimons, ou plutôt si nous l'aimons parce qu'il nous aime : *Nous l'aimons,* dit l'apôtre saint Jean, *parce qu'il nous a aimés le premier.* (I *Joan.*, IV, 10.) D'où ce Père conclut, que nous aimons Dieu parce que nous en avons été aimés, que c'est un don de Dieu d'aimer Dieu, que c'est lui qui nous donne de quoi l'aimer, puisque celui qui n'en est pas aimé ne l'aime pas : notre mérite est donc à lui « quand il récompense le bien qui est en nous, ce sont ses propres dons qu'il récompense, et qu'il couronne (37). »

Que ce raisonnement ne serve pas à favoriser notre lâcheté, en tâchant de nous persuader que si nous sommes froids et indifférents pour Dieu, c'est que nous n'en sommes point aimés; que si nous n'allons point à lui, c'est qu'il ne vient point à nous, et que *nous ne pouvons aller au Fils, si le Père qui l'a envoyé ne nous attire.* (*Joan.*, VI, 44.) Quoi donc ! le Père qui *n'a pas épargné son propre Fils* (*Rom.*, VIII, 32), le Fils qui *s'est offert, parce qu'il l'a voulu* (*Isa.*, LIII, 7), l'Esprit-Saint, qui *a répandu l'amour de Dieu dans nos cœurs, en se donnant lui-même à nous* (*Rom.*, V, 5) : ne sont-ce pas des marques assez fortes que Dieu nous a aimés? Mais pour en venir aux preuves particulières qu'il nous a données de son amour : quel est celui d'entre nous qui n'ait pas ressenti mille et mille fois, tantôt des inspirations secrètes, tantôt de saints mouvements, tantôt de cuisants remords, et à quoi pouvons-nous mieux reconnaître que Dieu nous aime, si ce n'est par les sollicitations qu'il nous donne pour le bien, et par les répugnances que nous ressentons pour le mal ? Voulons-nous donc savoir si nous sommes aimés du Père? examinons-nous pour connaître si nous aimons le Fils, et si nous croyons en lui. Or aimer Jésus-Christ, c'est n'avoir rien plus à cœur que de lui plaire ; c'est *méditer sa loi nuit et jour* (*Psal.* I, 2), et faire son unique emploi de la pratiquer; c'est être dans la disposition de répandre notre sang pour lui, comme il a répandu le sien pour nous ; c'est en un mot avoir la charité dans le cœur, posséder cette vertu excellente si absolument nécessaire, selon les paroles de l'Apôtre, que *sans elle*, dit-il, *quand j'aurais distribué tout mon bien aux pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, tout cela ne me servirait de rien.* (I *Cor.*, XIII, 3.) Ne nous y trompons donc pas, c'est par les sentiments du cœur que nous devons juger si nous avons l'amour de Dieu, et non pas par quelques actions extérieures qui en sont toujours des marques fort équivoques; puisque l'Apôtre témoigne que les deux plus héroïques, savoir : donner tous ses biens et souffrir la mort, ne sont pas des preuves certaines que l'on aime Dieu. Ce qui étant ainsi, par où donc pouvons-nous assurer que nous aimons Jésus-Christ; sera-ce parce que nous observons quelques-uns de ses commandements? mais quoi ! nous ne faisons pas difficulté d'en transgresser plusieurs autres : et *celui qui pèche contre un seul, n'est-il pas coupable de la transgression de tous?* (*Jac.*, II, 10.) Sera-ce parce que nous faisons quelque légère aumône? mais souvent nous ne la faisons que par vanité et par amour-propre, plus occupés de notre gloire que de celle du Seigneur. Sera-ce parce que nous allons de temps en temps protester à Dieu, au pied de ses autels, que nous l'aimons ? mais nos actions ne démentent-elles pas nos paroles, et n'agissons-nous pas ensuite comme si nous nous repentions de la protestation que nous lui en avons faite ? Sera-ce enfin, parce que nous avons tous les dehors de la dévotion, modestie dans les habits, douceur dans la voix, pudeur sur le visage, gravité dans le maintien ? mais notre cœur ne pardonne point l'injure qu'il a reçue ; un orgueil secret nous domine toujours ; insupportables à nos enfants et à nos domestiques, nous n'avons que de la dureté pour les uns et les autres : notre langue impitoyable ne fait jamais grâce au défaut du prochain, et l'apôtre saint Jacques nous apprend que *si quelqu'un se croit religieux, et ne retient pas*

(36) O quam dare vult, qui se inquietari taliter, taliter patitur suscitari ! O quam negare noluit qui sibi etiam deneganti qualiter extorqueretur ostendit !

(37) Qui coronat merita nostra, coronat dona sua. (S. Aug., epis. 105, *Ad Xistum.*)

sa langue comme avec un frein, sa religion est vaine et infructueuse. (*Jac.*, I, 26.) Or, peut-on dire qu'on aime Dieu avec des défauts aussi opposés à la charité qu'ordinaires à ceux qui, suivant l'usage du siècle, sont appelés dévots? cependant, si nous n'aimons point le Fils, nous devons conclure que le Père ne nous aime pas. Conclusion terrible pour ceux qui ont quelque religion : mais, hélas! que de chrétiens pèchent dans ce principe, qui n'aiment point Dieu, parce qu'ils ne croient point en lui; et l'Apôtre nous assure qu'*on ne peut plaire à Dieu sans la foi* (*Hebr.*, XI, 6), qui doit *réduire en servitude tous les esprits pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ* (II *Cor.*, X, 5), et nous fait croire tout ce qui est contenu dans les paroles suivantes.

VENDREDI. — *Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je laisse le monde, et je m'en vais à mon Père.* « Il ne doit pas nous paraître incroyable, dit saint Augustin, que le Fils de Dieu soit sorti de son Père pour venir au monde, sans cependant quitter son Père, et qu'il retourne à son Père en quittant le monde, sans toutefois quitter le monde; car il est sorti de son Père, parce qu'il est engendré de son Père; et il vient au monde, parce qu'il y prend un corps dans le sein d'une Vierge; il a quitté le monde en s'en séparant corporellement par son ascension glorieuse, et il n'a point quitté le monde, puisqu'il le gouverne toujours par sa présence (38). »

Ici admirons la grandeur incompréhensible de notre Dieu, si fort au-dessus de notre intelligence, si *élevé au-dessus des autres dieux* (*Psal.* XCVI, 9), dont nous ne pouvons concevoir la nature, beaucoup moins la génération éternelle; d'un Fils aussi ancien que son Père dont il est sorti : *Exivi a Patre*, et qui aussi puissant que lui, *n'a pas eu horreur de prendre une chair mortelle dans le sein d'une Vierge* (*Orat. Eccl.*), pour devenir inférieur comme homme à celui auquel il est égal comme Dieu, et pour pouvoir ainsi par l'anéantissement et les souffrances d'un Dieu humilié, apaiser la justice d'un Dieu offensé.

Mais captivons notre entendement sous l'autorité de la foi, pour pouvoir croire des mystères qui semblent si fort répugner à notre raison : souvenons-nous que si les apôtres sont aimés du Père éternel, c'est parce qu'ils ont cru à la divinité de celui qu'ils voyaient avec un corps semblable au leur, *Et credidistis quia ego exivi a Patre.* Croyons ce qu'ils ont cru, et n'allons point nous imaginer que si nous l'avions vu comme eux, nous aurions eu la même foi qu'eux, puisque si nous ne croyons pas aujourd'hui ce que l'on croit dans tout l'univers depuis seize siècles, ce que les apôtres ont prêché par tout le monde (*Psal.* XVIII, 5 ; *Rom.*, X, 18); ce que les martyrs ont scellé de leur sang; ce que les docteurs de l'Eglise ont attesté et publié par leurs écrits, nous pouvons assurer que nous n'aurions jamais cru sur la parole de celui qui se nommait *le Fils de l'homme* (*Matth.*, XI, 19), et qui passait pour *le fils d'un artisan.* (*Matth.*, XIII, 55.)

Que notre foi nous fasse passer à la reconnaissance que nous devons à ce Dieu qui s'est fait homme, et est mort pour nous délivrer de la mort, qui s'est consacré tout entier à nos usages, qui a tout fait et tout souffert, pendant sa vie mortelle, pour nous préserver des peines éternelles auxquelles nous avions été condamnés pour le péché de notre premier père et pour le nôtre ; et pénétrés de ces sentiments, disons sans cesse avec le Prophète-Roi : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.* CXV, 12.)

Or, la meilleure manière dont nous puissions reconnaître ce que le Seigneur a fait pour nous, c'est d'imiter ce Dieu qui s'est fait homme et qui a souffert la mort de la croix, non pour nous exempter de souffrir, mais pour devenir notre modèle, et pour donner du mérite à nos souffrances.

Dans tous les mystères du Fils de Dieu, nous devons nous proposer quelque vertu à imiter; ainsi, où peut-on jamais avoir un plus puissant motif d'humilité que dans son Incarnation, où nous voyons l'Eternel s'assujettir au temps ; l'impassible aux souffrances; l'indépendant à la puissance d'autrui; le Créateur devenir créature; le Dieu enfin se faire homme : *Exivi a Patre, et veni in mundum.* Mais, en vérité, peut-on plus mal imiter ce Dieu qui renonce, pour ainsi dire, à ses propres grandeurs et à la gloire de sa naissance éternelle, pour se mettre en état de souffrir, que de suivre en tout le penchant que nous avons pour l'élévation, et de mettre toute notre étude à écarter loin de nous les peines et les douleurs? Si l'anéantissement d'un Dieu n'a pas été capable de servir de contre-poison à notre orgueil, quel est donc le remède qui pourra jamais le guérir? (S. AUG., *De agon. Christi*, cap. 1.) Si un Dieu souffrant n'a pas pu nous donner de goût pour les souffrances, qui pourra donc jamais nous en donner? Cependant tout le fondement de la morale de Jésus-Christ consiste à savoir que nous ne pouvons parvenir à sa gloire que par les humiliations et les croix, et qu'*il faut souffrir avec lui pour être glorifiés avec lui.* (*Rom.*, VIII, 17.)

Maintenant je laisse le monde, et je m'en vais à mon Père: « *Iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem.* » Le Fils de Dieu par sa résurrection, prend une vie nouvelle, et par son ascension il retourne à son Père. Or,

(38) Neque enim propterea debet incredibile videri quia sic ad mundum veniens exiit a Patre, ut non desereret Patrem; et sic vadit ad Patrem relicto mundo, ut non deserat mundum. Exiit enim a Patre, quia de Patre est, et in mundum venit quia mundo suum corpus ostendit, quod de Virgine assumpsit: reliquit mundum corporali discessione, perrexit ad Patrem hominis ascensione, nec mundum deserunt præsentiæ gubernatione. (Tract. 102, *in Joan.*)

par sa résurrection, il nous apprend la manière dont nous devons conserver la vie de la grâce, en nous apprenant à renoncer entièrement à l'esprit du monde; c'est-à-dire à être dans le monde sans être du monde; et par son ascension, jour auquel son corps glorieux fut enlevé au ciel, il nous instruit qu'un chrétien doit se séparer des choses de la terre, que tous ses désirs doivent tendre vers le ciel, et qu'il doit se considérer ici-bas comme un banni de sa patrie, qui crie sans cesse: *Malheureux que je suis de ce que mon bannissement dure si longtemps!* (*Psal.* CXIX, 5.) *J'habite une terre étrangère, et mon âme, Seigneur, a une soif ardente de vous posséder: elle ne souhaite autre chose dans cette terre déserte, sans route, et sans eau.* (*Psal.* LXII, 2, 3.)

Aveuglement funeste de la plupart des chrétiens! ne semble-t-il pas, en vérité, qu'ils prennent à tâche de marcher dans une voie tout opposée à celle que le Fils de Dieu leur a frayée? sont-ils forcés par le précepte de l'Eglise de ressusciter au moins une fois l'année: à peine ont-ils trouvé la vie de la grâce, qu'ils la perdent aussitôt; parce qu'au lieu de s'éloigner de la compagnie des pécheurs pour mener une vie nouvelle, ils conservent toujours les mêmes liaisons avec les objets de leurs péchés, et reprennent, après la fête, le même train de vie qu'ils avaient mené auparavant; mais enfin, peut-on dire que les Juifs, tout grossiers et tout matériels qu'ils étaient, eussent le cœur plus attaché aux biens de la terre? et n'est-il pas vrai que nous n'avons point encore profité du mystère de l'Ascension du Sauveur, dont le fruit est de nous en détacher? car, quand notre félicité en dépendrait uniquement, quand nous devrions vivre toujours et ne mourir jamais, pourrions-nous avoir plus d'activité pour les acquérir, plus de soin pour les conserver, plus de crainte de les perdre, plus de regrets quand ils nous échappent ou qu'on nous les enlève? Plaise au Seigneur que ces vérités soient aussi intelligibles pour nous, qu'elles le furent pour les apôtres! car nous apprenons qu'ils répondirent au Seigneur:

Samedi. — *C'est à cette heure que vous parlez ouvertement, et que vous n'usez point de paraboles; nous voyons bien présentement que vous savez tout, et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.* Comment pouvons-nous comprendre que les apôtres répondent au Sauveur, *c'est à cette heure que vous parlez ouvertement et que vous n'usez point de paraboles*, quand nous voyons que le Fils de Dieu venait de leur dire *qu'un temps viendrait qu'il ne leur parlerait plus en paraboles;* et que, suivant la pensée des Pères, ce temps ne devait venir qu'après sa résurrection? C'est, dit saint Augustin, (tract. 102, *in Joan.*), que les apôtres croyaient comprendre distinctement, ce qu'ils ne comprenaient qu'imparfaitement. *Nous voyons bien*, ajoutent-ils, *à cette heure, que vous savez tout, et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge.*

Pour entendre ceci, il faut remarquer que le Sauveur venait de dire à ses apôtres, *que dans peu de temps ils ne le verraient plus, et que dans un peu de temps ils le verraient, qu'ils n'avaient rien compris à ce discours*, et que le Fils de Dieu avait connu, ainsi qu'il le leur dit, *qu'ils voulaient lui en demander l'explication.* Comme donc ils crurent en comprendre le sens, quand il leur dit: *Maintenant je laisse le monde, et je m'en vais à mon Père*, ils lui répondirent: *Nous savons bien à cette heure que vous savez tout, et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge.* Car, avant que nous vous ayons parlé, vous avez compris ce que nous voulions vous dire (39), et vous avez levé nos difficultés plus tôt que nous ayons pu vous les faire connaître. Or, comme il n'y a qu'un Dieu qui puisse ainsi pénétrer le fond des cœurs, *c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu: « In hoc credimus, quia a Deo existi, »* parce que vous faites ce qui est le propre de Dieu (40). Est-ce à dire que les apôtres ne commencèrent que de ce moment à croire en Jésus-Christ? non, sans doute, puisque saint Pierre lui avait déjà répondu qu'*il était le Christ Fils du Dieu vivant?* (*Matth.*, XVI, 16.) Est-ce à dire aussi qu'ils eurent alors une foi plus parfaite? point du tout, puisque le lendemain ils abandonnèrent lâchement leur Maître: quoiqu'il le leur eût prédit dans la suite de ce discours: *Vous croyez maintenant, mais le temps va venir, et il est déjà venu, que vous serez dispersés chacun de votre côté, et que vous me laisserez seul.* Ce n'était donc que par sa résurrection, et par la descente du Saint-Esprit sur eux, qu'ils devaient connaître toute vérité, et croire en Jésus-Christ sans pouvoir jamais en être séparés; et ils se trompent aujourd'hui quand ils croient comprendre clairement ce que le Sauveur leur dit: *Ecce nunc palam loqueris;* et quand ils pensent avoir en lui une foi ferme et inébranlable: *in hoc credimus quia a Deo existi.*

Qu'il y a de chrétiens qui, semblables aux apôtres, croient savoir tout, dès lors que dans quelque science que ce soit, ils ont quelques lumières qu'ils n'avaient pas auparavant, quoique l'Apôtre nous assure, que *quand quelqu'un s'imagine savoir quelque chose, il ne sait pas encore la manière dont il doit savoir.* (I *Cor.*, VIII, 2.) De là ils s'enflent d'une sotte vanité qui les rend méprisables aux yeux de Dieu, et qui fait que chacun les rabaisse à proportion qu'ils s'élèvent au-dessus des autres. Qu'il y en a encore qui dès les premiers mouvements de vertu qu'ils ressentent, persuadent déjà être arrivés au comble de la perfection:

(39) Prius quam audires quod nos perturbaret, intellexisti. (S. Chrys. hom. 77, *in Joan.*)

(40) Per id credunt a Deo exisse, quia ea quæ Dei sunt egit. (S. Hilar., *De Trinit.*, lib. VII.)

d'où il arrive que présumant trop d'eux-mêmes, ils comptent témérairement sur leurs propres forces, et s'exposent dans les occasions dangereuses, où ils reconnaissent, mais trop tard, avec combien de raison ils devaient se défier de leur faiblesse. Ainsi voyons-nous que les apôtres qui confessent aujourd'hui que le Sauveur est Fils de Dieu, le méconnaîtront et l'abandonneront peu après : que dis-je? le premier d'entre eux, *qui lui proteste qu'il mourra plutôt que de le renoncer* (*Matth.*, XXVI, 33), le reniera à la voix d'une servante! ce qui nous donne lieu de conclure que la *science* sans humilité est infiniment dangereuse, et ne peut manquer de *nous enfler* et de nous perdre (I *Cor.*, VIII, 1); et que la vertu sans une grande défiance de nous-mêmes, nous est toujours nuisible, et est souvent la cause de notre ruine. Or, l'on peut assurer que nous ne pouvons obtenir cette défiance de nous-mêmes que par le mérite de la prière.

En effet, prier Dieu, c'est se présenter devant la Majesté éternelle comme un homme qui de soi n'est rien, n'a rien, ne peut rien ; c'est lui crier du profond abîme, où le péché nous a réduits : *Seigneur, écoutez ma voix et les gémissements de mon cœur* (*Psal.* CXXIX, 2); *Seigneur, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde.* (*Psal.* L, 3.) Et c'est la pensée de saint Augustin, quand il nous dit que « lorsque nous prions, nous devons nous considérer devant Dieu comme de pauvres mendiants qui sont couchés par terre devant la porte de ce grand Père de famille, gémissants et suppliants, pour recevoir quelque chose, et ne désirant autre chose que Dieu même (41). » Que ces dispositions qui, pour parler les termes de l'Ecriture, font que chacun se regarde comme *un homme et malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu* (*Apoc.*, III, 17), qui tomberait dans les plus grands désordres, s'il n'était soutenu de la grâce, toujours invincible avec elle, toujours vaincu sans son secours : que ces dispositions, dis-je, sont propres à guérir notre vanité et notre présomption, en nous établissant dans les sentiments d'une humilité profonde, et d'une grande défiance de nous-mêmes! Prions en cet état, et soyons assurés que « la miséricorde de Dieu descendra sur nous, à mesure que nos prières monteront devant lui (42); » puisque cet état même est la prière la plus agréable que nous puissions faire à Dieu, et que le Sauveur nous a dit de sa bouche sacrée, que *tout ce que nous demanderons à son Père en son nom, il nous le donnera.*

—

SUR LA MANIÈRE DIFFÉRENTE DONT ON DOIT DEMANDER A DIEU LES BIENS TEMPORELS ET SPIRITUELS.

Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Joan.*, XVI, 23.)

Tout ce que l'on peut, ou ce que l'on doit demander à Dieu, se réduit à deux choses principales, aux biens temporels et aux spirituels : or nous ne pouvons lui demander les temporels, qu'autant qu'il en faut pour la nécessité, jamais par cupidité, et toujours avec soumission et résignation à ses ordres ; et pour obtenir les spirituels, nous devons les lui demander avec foi, ferveur et persévérance.

1. Comme le Seigneur est le Dieu du ciel et de la terre, c'est à lui que nous devons nous adresser pour lui demander les biens temporels et les biens spirituels; mais d'autant que les biens terrestres ne servent le plus souvent qu'à corrompre le cœur, nous ne devons les demander à Dieu qu'avec de grandes et de sages précautions ; et tout chrétien ne devrait jamais faire d'autre prière sur ce sujet, que celle du plus sage de tous les hommes : *Seigneur, ne me donnez ni la pauvreté, ni les richesses ; donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre.* (*Prov.*, XXX, 8.) L'Apôtre réduit ce nécessaire *à avoir de quoi se nourrir et de quoi se vêtir* (I *Tim.*, VI, 8.) Or le Sage nous avertit, par cette demande, que si nous pouvons appréhender par une juste défiance de nous-mêmes de tomber dans les excès d'une pauvreté honteuse, nous devons encore plus craindre l'abondance des biens et l'élévation des honneurs, puisque la pauvreté et la misère servent autant à nous approcher de Dieu, que la prospérité contribue à nous en éloigner : « Le Sage lui-même n'a-t-il pas éprouvé que la grande fortune dont il a joui, lui a été plus nuisible que sa sagesse, si célébrée dans tout l'univers, ne lui a été profitable (43)? En effet, disent les Pères (S. Aug., *in Psal.* XIX), l'ange est devenu démon dans le séjour de la gloire. Adam a perdu la grâce dans le paradis terrestre ; Salomon son innocence sur le trône; Job s'est sanctifié sur le fumier (44). » De ces principes, il est aisé de conclure deux choses :

La première, que de demander au Seigneur des biens, des honneurs, des richesses par l'envie que nous avons de jouir ici-bas d'une félicité temporelle, « c'est, dit saint Augustin (45), rendre Dieu le ministre de notre cupidité, et de nos désirs déréglés, » et c'est une prière qui ne peut être que très-mauvaise, puisque c'est demander ce qui mettrait notre salut dans un risque très-évident.

(41) Omnes quando oramus, mendici Dei sumus, ante januam magni Patris familias stamus, aliquid volentes accipere, et ipsum aliquid ipse est Deus. (Serm. 25, *de verb. Dom.*)

(42) Ascendit oratio et descendit misericordia. (S. Aug., serm. 226, *De temp.*)

(43) His bonis initiis malos exitus habuit : quippe secunda res magis huic obfuerunt quam profuit ipsa sapientia, nunc deinceps laudabilis, et tunc longe lateque laudata. (S. Aug., *De civ. Dei*, lib. XVII, cap. 20.)

(44) Melior Job vulneribus plenus in stercore, quam Adam integer in paradiso. (S. Aug., *De interp. Job*, lib. 31.)

(45) Facis Deum adjutorium cupiditatum. (*In Psal.* LXXXV.)

La seconde, que nous pouvons raisonnablement demander, tantôt la guérison de cet enfant que nous avons dessein d'élever dans la crainte et dans l'amour de Dieu ; tantôt notre propre guérison pour le servir avec plus de ferveur ; tantôt la fin de ce procès qui nous occupe et nous dissipe, pour être à lui plus entièrement ; tantôt tels ou tels biens, pour en assister les pauvres et en faire un bon usage ; tantôt même de nous placer dans un poste où nous puissions employer à sa gloire et à la sanctification des âmes les talents qu'il nous a donnés : mais, en lui demandant toutes ces choses, l'essentiel est d'avoir toujours cette fin générale dans nos prières, d'unir et de conformer notre volonté à celle de Dieu, et non pas de prétendre tirer et faire venir la volonté de Dieu à la nôtre, de ne pas regarder ces sortes de biens comme une fin, mais de faire sans cesse cette prière avec l'Eglise : *Seigneur, faites-nous tellement passer par les biens temporels, que nous ne perdions pas les éternels.* Auquel cas, que Dieu nous refuse ou nous exauce, tout doit nous être égal, puisqu'il est certain que la volonté de Dieu s'accomplit toujours, et que tous les vœux d'un chrétien doivent tendre à en souhaiter l'accomplissement en la terre comme au ciel : *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.* (*Matth.*, VI, 10.) Nous ne devons donc point nous abattre de ce qu'il nous refuse, quoique nos intentions soient bonnes dans ce que nous lui demandons ; et ce qui doit faire même notre consolation, c'est de savoir que toute la vertu consiste à vouloir ce que Dieu veut, et à être ce qu'il veut que nous soyons. Aussi le grand saint Augustin nous apprend et nous exhorte, en ce qui regarde les biens temporels, à « ne rien demander de fixe ni de déterminé, mais ce que Dieu sait devoir être le plus avantageux pour notre salut (46). » Si donc la faiblesse de notre nature nous donne des répugnances pour de certains états, et nous fait craindre de n'avoir pas assez de vertu pour les supporter avec constance, nous pouvons les découvrir au Seigneur, le prier de ne pas nous y exposer, et lui dire : *Mon Dieu, s'il est possible, faites que ce calice passe, et s'éloigne de moi.* Mais nous devons ajouter aussitôt, Si cependant, Seigneur, c'est le chemin par lequel vous avez dessein de me conduire à vous, *que votre volonté soit faite ; que les choses arrivent non comme je le veux, mais comme vous le voulez* (*Matth.*, XXVI, 39) : car, pourvu que nous arrivions à cette félicité pour laquelle nous sommes créés, que nous importe que ce soit par les richesses ou par la pauvreté, par la santé ou par la maladie, *parmi l'honneur ou l'ignominie, parmi la bonne ou la mauvaise réputation* (II *Cor.*, VI, 8), et si nous avions un état à choisir, ne devrions-nous pas préférer celui que Jésus-Christ a choisi lui-même, c'est-à-dire la pauvreté et l'humiliation, puisqu'il nous a déclaré que, *Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux* (*Matth.*, V, 5, 10.)

2. Ce qui fait que nous n'obtenons point les biens temporels, ce n'est pas faute de les demander instamment, mais c'est que « Dieu, par miséricorde, ne veut pas nous les accorder, parce qu'il prévoit que nous en devons faire un mauvais usage (47). » Et, ce qui fait que nous n'obtenons point les spirituels, ce n'est pas que Dieu ne veuille point nous les donner, c'est, au contraire, que nous ne les demandons pas comme il faut. C'est donc à nous que nous devons nous en prendre, si nous en sommes privés : or, si nous voulons efficacement les obtenir, demandons-les avec foi, avec fermeté et avec persévérance.

Il faut demander les biens de la grâce avec foi ; car, comme la foi est la base et le fondement de toutes les vertus, c'est sur elle que doivent être appuyées toutes nos prières : « La foi, dit saint Augustin, est la source de la prière, et si la foi manque, la prière périt (48). » *Quoi que ce soit*, dit le Sauveur à ses disciples, *que vous demandiez dans la prière, vous l'obtiendrez, si vous le demandez avec foi.* (*Matth.*, XXI, 22.) *Si quelqu'un de vous*, dit l'apôtre saint Jacques, *manque de sagesse, qu'il la demande avec foi sans aucun doute* (*Jac.*, I, 5, 6.) Jetons les yeux sur tous ceux qui ont obtenu l'effet de leurs demandes, dont l'Evangile fait mention, et nous verrons qu'ils commencent tous par donner une preuve authentique de leur foi. L'aveugle de Jéricho, entendant dire que *c'était Jésus de Nazareth qui passait*, le reconnaît pour le Messie en l'appelant *Fils de David.* (*Luc.*, XVIII, 37, 38.) Le lépreux l'appelle *Seigneur*, et lui dit, que *s'il veut, il peut le guérir* (*Matth.*, VIII, 2.) Le centenier lui proteste qu'*il n'est pas besoin qu'il vienne dans sa maison, et que d'une seule parole il peut guérir son serviteur* (*Ibid.*, 8.) L'hémorroïsse est persuadée que *pourvu qu'elle puisse toucher le bord de son vêtement, elle sera guérie* (*Matth.*, IX, 20) ; et le Seigneur ne répond-il pas aux uns et aux autres que c'est au mérite de leur foi qu'ils doivent leur guérison : *Fides tua te salvum fecit.* (*Marc.*, X, 52.) Il faut donc avant toutes choses reconnaître et confesser la puissance de Dieu, il faut que la foi nous élève jusqu'à lui, mais il faut d'ailleurs avouer notre misère, il faut reconnaître le besoin que l'on a de telle vertu, la nécessité de telle grâce pour vaincre les difficultés qui se rencontrent dans la grande affaire du salut ; et pour ce sujet

(46) In his temporalibus, fratres, admonemus vos et exhortamur vos in Domino, ut non petatis aliquid quasi fixum, sed quod Deus vobis expedire scit. (*In Psal.* XXXI.)

(47) Male ergo usurus eo quod vult accipere, Deo miserante non accipit. (S. Aug., tract. 7, *in Joan.*)

(48) Fides fons orationis ; si fides deficit, oratio perit. (Serm. 39, *De verbis Domini.*)

il faut s'écrier sans cesse, *Jesu, Fili David, miserere mei* (*Luc.*, XVIII, 38); car, à moins que nous ne ressentions les malheurs de notre état, et que nous n'ayons un grand désir d'en sortir, nous le prierions avec tiédeur et nonchalance; et la seconde qualité requise pour obtenir de Dieu ce que nous lui demandons, c'est de le prier avec ferveur.

Le Prophète compare la prière à l'encens: *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo* (*Psal.* CXL, 2): car, de même que l'encens est comme mort avant qu'il soit échauffé par le feu, et qu'ensuite il s'élève en haut, et répand partout son odeur, aussi la prière faite avec froideur est comme morte, et ne produit aucun effet; mais, dès que le feu du zèle l'anime et l'enflamme, elle s'élève jusqu'au trône de Dieu, *comme un sacrifice d'agréable odeur* (*Ephes.*, V, 2): or, ce qui fait qu'on prie avec ferveur, c'est quand on désire ardemment obtenir ce que l'on demande, c'est quand on fait tout ce qui peut dépendre de soi, c'est-à-dire qu'on prépare les moyens, et qu'on ôte les obstacles. Alors, par exemple, si l'on demande à Dieu la vertu de l'humilité, on commence par se procurer des humiliations volontaires; si on le prie d'être délivré de telle tentation, on retranche ou l'on écarte tout ce qui peut la réveiller ou la fortifier: est-ce ainsi que nous en usons? Réfléchissons-y de bonne foi, et nous verrons que si le Seigneur ne nous exauce pas, c'est que nous souciant peu d'être exaucés, nous prions avec tiédeur, au lieu de prier non-seulement avec ferveur, mais même avec persévérance.

Ce n'est pas que le Seigneur ne veuille nous donner ce que nous lui demandons quelquefois avec foi et avec ferveur; mais comme rien ne le charme plus que l'envie que nous avons de recevoir, souvent il nous fait attendre pour augmenter notre désir. Voyons comme il en use à l'égard de la Chananée (*Matth.*, XV, 22 seqq.): il garde d'abord le silence, il ne le rompt que pour la refuser en apparence, et il paraît même la traiter avec mépris. Pourquoi en use-t-il ainsi? « Si ce n'est, dit saint Augustin, qu'en différant de nous accorder ses grâces, il veut que nous en connaissions mieux le prix: d'ailleurs, on obtient plus agréablement ce qu'on a désiré pendant un long temps; comme, au contraire, on fait moins de cas de ce qu'on obtient avec trop de facilité (49). »

Telles sont les raisons qui font que le Seigneur ne nous donne pas tout d'un coup ce que nous lui demandons; il veut enflammer notre désir, et nous faire mieux connaître la valeur de ses présents, afin que nous les conservions avec plus de soin, et que nous les préférions à tous les biens de la terre: avons-nous donc lieu de nous plaindre du retardement qu'il apporte à nous exaucer, en faut-il davantage pour nous faire persévérer dans la prière? Persévérons-y donc, soit que nous obtenions ou que nous n'obtenions pas ce que nous demandons. Si nous ne l'obtenons pas, demandons jusqu'à ce que nous l'ayons obtenu, frappons jusqu'à ce qu'on nous ait ouvert; et si le Seigneur nous exauce, servons-nous des grâces qu'il nous a accordées pour lui en demander de nouvelles: car nous avons toujours des besoins, et il a toujours de quoi nous donner.

Seigneur, faites ressentir à nos cœurs une portion de cette joie céleste à laquelle les divins mystères que nous célébrons dans ces temps, nous convient et nous donnent lieu d'aspirer; faites que *nous n'ayons d'affection que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre* (*Coloss.*, III, 2); et alors indifférents pour de vains honneurs, de frivoles dignités, de fragiles richesses, nous ne vous demanderons ces sortes de biens qu'autant qu'ils peuvent servir à votre gloire ou à notre sanctification: mais, au contraire, reconnaissant parfaitement le prix et l'excellence de votre grâce, le bonheur de ceux qui la possèdent, le malheur de ceux qui en sont privés, le besoin que nous en avons pour faire le bien et pour éviter le mal, nous vous la demanderons avec autant de foi que de ferveur, et nous ne cesserons point de vous la demander que nous ne l'ayons obtenue, comme un gage de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. XV, v. 26, 27; et c. XVI, v. 1-4.

Les paroles de notre Evangile sont encore tirées du sermon que le Sauveur du monde fit à ses apôtres après la Cène; entrons tout d'un coup dans l'explication des vérités qu'elles contiennent, qui sont d'autant plus importantes, qu'étant près de mourir, il leur enseigne toutes celles dont il était nécessaire qu'ils fussent instruits touchant la foi et touchant sa morale.

Quand le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. Que de mystères renfermés dans ce peu de paroles! nous y trouvons d'abord celui de la Trinité, c'est-à-dire le mystère de trois personnes qui ne font qu'un seul Dieu. En effet, il y est parlé du Père comme d'un Dieu; puisque le Père n'y reconnaît point de principe de son Etre, et qu'il est le principe du Fils et du Saint-Esprit qu'il nous a envoyés, sans pouvoir être envoyé lui-même: car les personnes divines, dit saint Thomas (I p., q. 43, a. 1), ne sont envoyées que par le principe duquel elles procèdent; il y est parlé du Fils comme d'un Dieu, puisque ce Consolateur qu'il doit envoyer de la part du Père, c'est-à-dire

(49) Cum aliquando tardius dat, commendat dona, non negat: diu desiderata dulcius obtinentur, cito autem data vilescunt. (Serm. 5, *De verbis Domini.*)

du sein du Père éternel, ne doit venir que pour rendre témoignage à la divinité du Fils, et il est parlé du Saint-Esprit comme d'un Dieu, puisqu'il est appelé Esprit de vérité; c'est-à-dire! docteur de la vérité, Esprit véritable, qui ne peut ni tromper, ni être trompé : or, ces trois augustes personnes, dont la première engendre la seconde, dont la troisième procède de toutes les deux, distinguées entre elles, aussi anciennes et aussi parfaites l'une que l'autre, ne font qu'un seul Dieu, parce qu'elles n'ont qu'un même Etre, et qu'une seule nature.

Nous y voyons le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire le mystère de l'Homme-Dieu. Jésus-Christ, qui venait de manger avec ses apôtres, et leur parler de sa mort, fait assez connaître qu'il est homme comme eux; et l'Evangile de ce jour ne nous y donne pas des preuves moins évidentes de sa divinité, puisque, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il ne pourrait pas envoyer le Saint-Esprit de la part de son Père, *Quem ego mittam vobis a Patre;* et d'ailleurs, cet Esprit de vérité ne serait pas venu pour lui rendre témoignage : *Ille testimonium perhibebit de me*, s'il n'avait pas dit vrai en disant *qu'il était sorti de Dieu.*

Nous y découvrons enfin le mystère de la mission du Saint-Esprit : c'est-à-dire le mystère par lequel cet Esprit-Saint forma l'Eglise du Sauveur, lorsque descendant dans le Cénacle, il remplit les apôtres de ses lumières et de ses grâces, et les fortifia par sa vertu toute divine : et c'est la promesse que le Fils de Dieu leur fait par ces paroles : *Quand le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, sera venu.*

Mais le but principal du Sauveur du monde, en disant à ses apôtres : que *quand l'Esprit-Saint sera venu, il rendra témoignage de lui*, c'est de préparer leurs esprits, dont il connaissait la faiblesse, contre le scandale qu'ils devaient souffrir la nuit suivante en voyant les Juifs triompher et le mettre à mort; car c'est comme s'il leur disait : Soyez fermes dans la foi, je vous serai un sujet de chute; mais, quand je me serai acquitté de toutes les choses pour lesquelles mon Père m'a envoyé, quand j'aurai souffert tout ce que le Fils de l'Homme doit souffrir, alors le Consolateur viendra qui vous confirmera dans tout ce que je vous ai dit; d'où vous connaîtrez ma bonté, mon innocence, ma divinité, et l'aveuglement incroyable de mes ennemis. Il vous enseignera que tout ce qui s'est passé en moi, tout ce que j'ai fait en votre présence, tout ce que je souffrirai cette nuit, avait été exactement prédit plusieurs siècles auparavant dans les Livres qu'ils lisent, et qu'ils ne comprennent pas : il rendra de moi un double témoignage contre lequel ils ne pourront tenir; témoignage au dedans en éclairant leurs esprits et en échauffant leurs volontés; témoignage au dehors par les prodiges qui se feront, sitôt qu'il sera venu. « Ils m'ont haï en me voyant, mais cet Esprit-Saint rendra de moi un tel témoignage, qu'il les fera croire en moi en ne me voyant pas (50). » Et c'est, en effet, ce qui arriva, quand le centenier et ceux qui étaient avec lui pour garder le corps de Jésus crucifié, ayant vu le tremblement de terre et tout ce qui se passait, s'écrièrent : *Cet homme était véritablement le Fils de Dieu* (*Matth.*, XXVII, 54); mais c'est ce qui parut avec plus d'éclat, quand les apôtres ayant reçu le Saint-Esprit, huit mille Juifs crurent en Jésus-Christ, dans les deux discours que fit l'apôtre saint Pierre, à Jérusalem. (*Act.*, II, IV.)

Le Fils de Dieu ne se contente pas de dire à ses apôtres que l'Esprit-Saint lui rendra témoignage, il les assure qu'ils le lui rendront aussi.

LUNDI. — *Et vous me rendrez aussi témoignage, parce que vous avez été dès le commencement avec moi.* Il semble que Jésus-Christ n'avait pas besoin d'autre témoignage que de celui du Saint-Esprit; cependant, il faut avouer que le témoignage des hommes était tout à fait nécessaire; comme la foi devait être annoncée aux hommes par des hommes, il fallait un témoignage intérieur et extérieur, et l'un sans l'autre n'aurait pas suffi. Disons d'ailleurs, que le témoignage des apôtres ne doit pas être regardé comme différent de celui du Saint-Esprit, puisqu'ils ne disent rien qu'animés de sa grâce : témoignage très-fort par la manière dont ils l'ont rendu, qui était toute divine, et témoignage très-convaincant, puisqu'il s'agissait de faits dont ils avaient été les témoins oculaires dès le commencement que Jésus-Christ avait paru dans le monde : aussi écoutons comment ils s'en expliquent. Voici comme parle l'apôtre saint Jean : *Nous vous annonçons la parole de vie que nous avons ouïe, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons regardée avec attention, que nous avons touchée de nos mains.* (I *Joan.*, I, 1.) Quand les princes des prêtres veulent imposer silence à Pierre : *Nous ne pouvons pas*, leur répondirent les apôtres, *ne point parler des choses que nous avons vues et entendues.* (*Act.*, IV, 20.) *Nous sommes les témoins*, dit ailleurs saint Pierre, *de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem, avant que les Juifs l'aient mis à mort, et nous avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité.* (*Act.*, X, 39, 41.)

Mais si nous voulons que les témoignages que rendent les apôtres nous convainquent absolument de toutes les vérités qu'ils annoncent, faisons réflexion sur les obstacles qui devaient les arrêter, et sur la manière dont ils les surmontent : or peut-on en imaginer qui dussent paraître plus invincibles que : 1° La honte de Jésus-Christ crucifié par les Juifs. 2° La difficulté de persuader qu'un homme qui avait été crucifié était le Fils de

(50) Odio me habuerunt et occiderunt videntes, sed tale de me Paracletus testimonium perhibebit, ut eos faciat credere, non videntes. (S. Aug., tract. 92, *in Joan.*)

Dieu, et Dieu même. 3° Le risque des tourments et de la mort que couraient les disciples du Sauveur, s'ils s'opiniâtraient davantage à prendre le parti de leur Maître. 4° Les talents et les qualités qui leur manquaient pour entreprendre ce qu'il fallait exécuter malgré *la sagesse des sages* (I *Cor.*, I, 19), la puissance des rois et la cruauté des tyrans : cependant l'ignominie de la mort de Jésus-Christ ne les rebute point : *Je ne rougis point de l'Evangile*, dit l'Apôtre, *parce que l'Evangile est la force et la vertu de Dieu.* (*Rom.*, I, 16.) La difficulté de faire croire ce qu'ils avaient à annoncer ne les embarrasse point : car, pour persuader les vérités qui paraissent les plus incroyables, *ils n'emploient point en parlant et en prêchant les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu.* (I *Cor.*, II, 4.) La crainte des tourments ne les effraye point, au contraire, *ils mettent toute leur satisfaction et leur joie dans les faiblesses, les outrages, les nécessités, les persécutions, les afflictions qu'ils souffrent pour Jésus-Christ.* (II *Cor*, XII, 10.) Ils savent bien que d'eux-mêmes ils ne sont rien et ne peuvent rien, mais ce n'est point un obstacle pour eux, parce qu'ils sont très-persuadés qu'*ils peuvent tout en Jésus-Christ qui les fortifie.* (*Philipp.*, IV, 13.)

Dans ces sentiments, rien n'arrête leur zèle, le Seigneur les a choisis pour être apôtres, c'est-à-dire *Envoyés;* ils se dispersent par toute la terre, *ils font retentir leurs voix jusqu'aux extrémités du monde* (*Psal.* XVIII, 5), et rendent un témoignage à la vérité, d'autant moins suspect qu'il est plus désintéressé, puisque pour le rendre, suivant ces paroles de notre Evangile : *Et vos testimonium perhibebitis*, ils passent toute leur vie dans les peines, dans les tourments, dans les persécutions, et ne la finissent que par une mort cruelle et ignominieuse. Ici faisons deux réflexions :

Mardi. — La première, que la constance et la fermeté des apôtres à rendre témoignage à la religion de Jésus-Christ est l'effet de la descente du Saint-Esprit sur eux. Le Seigneur les a choisis faibles, il les a même laissés dans leur faiblesse, puisqu'ils n'en ont jamais donné plus de marques que dans sa Passion ; « afin, dit saint Augustin, que quand ils deviendraient dans la suite fermes et intrépides, ils comprissent qu'ils devaient à Dieu toute leur force, et qu'ils ne pouvaient attribuer qu'à eux-mêmes leurs défauts et leurs faiblesses (51). » D'où il est aisé de conclure que la religion qu'ils ont établie, avec une constance qui ne s'est jamais démentie, et un succès tout merveilleux et tout divin, n'a pu être l'entreprise des hommes, mais seulement l'ouvrage de Dieu : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* (*Psal.* CXVII, 23.)

La seconde réflexion que nous pouvons faire, est sur le changement prodigieux qui est arrivé dans les chrétiens. Autrefois, pour rendre témoignage à la religion de Jésus-Christ, il fallait s'exposer à la mort, et on ne laissait pas de le faire : aujourd'hui une légère difficulté, une faible répugnance, un respect humain nous arrêtent et nous empêchent de faire une bonne œuvre, par laquelle nous pourrions rendre gloire à Dieu : cependant nous devons savoir que, *Quiconque confessera Jésus-Christ devant les hommes, Jésus-Christ le reconnaîtra devant son Père, mais que quiconque le reniera devant les hommes, il le reniera aussi devant son Père qui est dans les cieux.* (*Matth.*, X, 32, 33.) Ne croyons pas que pour confesser le Sauveur, il soit nécessaire d'être devant les tyrans ; on peut le confesser ou le renier dans la paix de l'Eglise, comme dans la persécution.

En effet, c'est le confesser que de le reconnaître, et l'assister de ses biens en la personne des pauvres dans lesquels il est caché, puisqu'il nous a assuré que, *toutes les fois que nous faisons quelque chose pour le moindre de nos frères, nous le faisons à lui-même* (*Matth.*, XXV, 40); et c'est le renier que de n'avoir pour eux que de l'indifférence et de la dureté. C'est le confesser que de faire taire ceux qui parlent de la religion avec mépris, quand ils sont nos inférieurs, ou de leur marquer par notre silence que nous ne pouvons approuver leurs discours, quand ils sont nos supérieurs ; et c'est le renier que de les approuver par des louanges malignes s'ils sont au-dessous de nous, ou de leur applaudir par un lâche sourire, s'ils sont au-dessus. C'est enfin le confesser que d'être dans ses temples, au pied de ses autels, dans la posture des vieillards de l'*Apocalypse*, le visage contre terre, pénétrés d'une sainte frayeur, s'écrier comme eux avec la même foi et le même respect : *Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance* (*Apoc.*, IV, 11), et c'est le renier et le méconnaître, que de lui tourner le dos pendant les sacrés mystères, parlant plus haut que les ministres, s'entretenant ou de choses indifférentes, ou quelquefois criminelles, uniquement occupés à rendre ou à recevoir un vain honneur de la créature, que l'on ne songe pas à rendre au Créateur qui s'immole en sacrifice pour nous. Or c'est à chacun de nous de s'examiner de bonne foi, pour savoir si nous sommes des confesseurs du nom de Jésus-Christ ou des apostats de sa religion, afin de juger de là si nous sommes en droit d'espérer qu'il nous confessera, ou si nous n'avons pas tout lieu de craindre qu'il ne nous renie devant le Père céleste.

Après que le Sauveur a tâché de consoler ses apôtres, en leur promettant le Saint-Esprit, il reprend le discours qu'il leur avait tenu auparavant, et leur dit :

Mercredi. — *Je vous ai dit ceci, afin que vous ne soyez point scandalisés.* Le Fils de

(51) Ut scirent se Dei gratia esse quod sunt, suis autem viriis fuisse quod fuerunt. (Tract. 92, *in Joan.*)

Dieu avait dit deux choses à ses disciples pour les préserver des scandales et des rechutes; il leur avait prédit, 1° *qu'ils seraient haïs de tout le monde, qu'ils seraient persécutés, et qu'ils ne devaient pas s'attendre à un autre traitement qu'à celui qu'on lui avait fait à lui-même.* « Le mal subit qui nous arrive, et auquel nous n'avions pas lieu de nous attendre, est capable d'ébranler les esprits les plus fermes (52). » C'est pour cela que le Sage nous dit : *Mon fils, lorsque vous entrerez dans le service de Dieu, préparez-vous à la tentation* (*Eccli.*, II, 1); mais, « les maux que l'on prévoit, dit saint Grégoire, font beaucoup moins d'impression, et il est aisé de les supporter avec patience, quand nous sommes armés contre eux du bouclier de la prévoyance (53). » Pouvons-nous donc concevoir rien qui soit plus capable d'empêcher les apôtres de se scandaliser, que quand ils voient que tout ce qui leur arrive leur a été exactement prédit, et que le Sauveur, leur Seigneur et leur Maître, a eu un pareil traitement.

La seconde chose que le Sauveur avait dite à ses apôtres, *afin qu'ils ne fussent point scandalisés*, c'était de leur promettre qu'il leur enverrait le Saint-Esprit : car, en leur faisant entendre que l'Esprit-Saint viendrait lui rendre témoignage, et qu'ils le lui rendraient aussi, il leur fait connaître que ce serait par l'opération de ce divin Esprit qu'ils lui rendraient par leurs bouches le témoignage qu'il devait lui rendre dans leurs cœurs (54). C'est ce qui paraît, dit saint Augustin, en la personne de saint Pierre, lequel annonce jusqu'à la mort celui qu'il avait renié par la crainte de la mort.

Quelles instructions plus importantes peut-on donner aux chrétiens, pour les préserver des chutes et des scandales dans les afflictions qui leur arrivent, que de leur répéter ce que le Sauveur du monde dit aujourd'hui à ses disciples : *Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini;* car il a prédit à ceux qui le suivent ce qu'il avait prédit à ses apôtres, des peines, des tribulations, la haine du monde, le mépris des gens du siècle, et nous nous sommes engagés solennellement à endurer toutes ces choses. Pourquoi pensons-nous, quand on nous a enrôlés dans la milice de Jésus-Christ, qu'on nous ait fait renoncer à Satan et à ses pompes; qu'on nous ait imprimé sur toutes les parties de notre corps le signe de la croix; qu'on nous ait oints de l'huile sacrée? si ce n'est pour nous faire entendre que nous avons cessé d'être au démon pour appartenir à Jésus-Christ, que la joie du siècle n'est point faite pour des chrétiens; que cette vie doit être pour nous une vie de croix et de souffrances; mais que, pour les supporter avec mérite et avec joie, le Seigneur nous donnera la force et l'onction de sa grâce. C'est donc en vain que nous nous scandalisons quand toutes ces choses arrivent; ne devons-nous pas nous y attendre? nous a-t-on trompés en nous les dissimulant? *Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés.* (II *Tim.*, III, 12.) C'est à cela que nous sommes destinés, c'est à cela que nous sommes appelés : *Ipsi enim scitis quod in hoc positi sumus.* (I *Thess.*, III, 3.) *Ne soyez donc pas surpris*, dit l'apôtre saint Pierre, *lorsque Dieu vous éprouve par le feu des afflictions, comme si quelque chose d'étrange et d'extraordinaire vous arrivait : mais réjouissez-vous de ce que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ.* (I *Petr.*, IV, 12, 13.)

Il est vrai que la nature est faible en nous, et qu'à moins que Dieu ne nous soutienne dans de certaines adversités de la vie, il est impossible de n'y pas succomber; mais quoi! la nature n'était-elle pas faible dans les apôtres, et n'avons-nous pas lieu d'espérer que l'Esprit-Saint, qui les a fortifiés, nous fortifiera? Le Sauveur du monde, dit saint Augustin (tract. 93, *in Joan.*), avait instruit saint Pierre à demeurer ferme dans la foi; mais avant la descente du Saint-Esprit, cet apôtre n'avait pas la force nécessaire pour ne pas tomber : *Instructus erat ut staret, sed non erat firmatus ne caderet :* pour nous, il ne nous a pas seulement instruits de la nécessité de vaincre les tentations, de nous y préparer, de résister aux persécutions, et de demeurer inébranlables dans la foi; mais nous savons d'ailleurs tout ce que nous devons faire pour obtenir de Dieu la force dont nous avons besoin, afin de ne pas tomber. Il s'est engagé de nous donner *tout ce que nous lui demanderons* (*Matth.*, VII, 7); il nous a promis le Saint-Esprit pour nous consoler dans nos afflictions, nous fortifier contre les tentations, nous faire triompher des plus grands périls. Préparés aux maux qui doivent nous arriver, avertis de ce que nous devons faire non-seulement pour ne pas succomber à la persécution, mais même pour en retirer un avantage infini, si nous en sommes victorieux, que pouvons-nous souhaiter davantage pour ne nous pas scandaliser? *Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini.* Voilà toutes les précautions que le Sauveur du monde a prises, pour préserver ses apôtres des scandales : il veut bien encore entrer dans le détail des choses qu'ils auront à souffrir.

JEUDI. — *Ils vous chasseront de leurs synagogues; et le temps va venir que quicon-*

(52) Improvise enim ac insperato malis affici, acrius pungit. (S. CYRIL., *in idem Evang.*)

(53) Minus enim jacula ferunt quæ prævidentur, et nos tolerabilius mundi mala suscipimus, si contra hæc per præscientiæ clypeum præmunimur. (Hom. 35, *in Evang.*)

(54) Addens et promittens eis quod venturus esset Spiritus sanctus qui de illo testimonium perhiberet, et adjiciens quod et ipsi hierent testes ejus, hoc utique in eis operante Spiritu sancto, ille in cordibus vestris, vos in vocibus vestris. (S. AUG., tract. 93, *in Joan.*)

que vous fera mourir, croira faire un sacrifice à Dieu. Il n'y avait qu'un seul temple où il fût permis de sacrifier, qui était le temple de Jérusalem, et le Seigneur l'avait ordonné ainsi par un effet de sa sagesse, parce que, connaissant le penchant que les Juifs avaient à l'idolâtrie, il aurait été dangereux de leur permettre de lui ériger des autels en plusieurs lieux; mais il y avait dans toutes les villes des synagogues où l'on s'assemblait pour faire des prières en commun, pour expliquer la loi au peuple, et pour recevoir la circoncision. (S. Chrysost., *in Psal.* XCV.) C'était sans doute l'affront le plus sanglant que les apôtres pussent recevoir de ceux qui étaient en possession de la vraie religion, et qui se glorifiaient d'être *le peuple de Dieu* (*Exod.*, III, 7), que d'être traités comme des excommuniés, suivant la prédiction que Jésus-Christ leur fait aujourd'hui: *Absque synagogis facient vos;* et c'est ce qui leur arriva conformément à la résolution qu'avaient prise les Juifs longtemps auparavant *de chasser de leurs synagogues tous ceux qui reconnaîtraient Jésus-Christ.* (*Joan.*, IX, 22.) *Et en vous faisant mourir, ils croiront faire un sacrifice à Dieu,* ajoute le Sauveur. Saint Augustin remarque qu'il leur prédisait alors les persécutions qu'ils devaient souffrir de la part des Juifs: « car les gentils ne croyaient pas faire un sacrifice au vrai Dieu qu'ils ne connaissaient point, en faisant mourir les chrétiens, mais à leurs dieux et à leurs idoles; les Juifs, au contraire, estimant que ceux qui se convertissaient à Jésus-Christ abandonnaient le Dieu d'Israël, pensaient lui faire un sacrifice, en arrachant la vie à ceux qui prêchaient la religion du Fils de Dieu : *Ut omnis qui interficit vos arbitretur obsequium se præstare Deo* (55).»

On ne comprendrait jamais que la haine des Juifs ait pu s'accroître toujours de plus en plus contre les disciples du Sauveur, qui s'acquittaient de leurs fonctions avec une humilité, une douceur, une patience, une charité toute divine; dont l'innocence et la sainteté devaient charmer tout le monde, faisant du bien à tous ceux qui venaient à eux, guérissant les malades, éclairant les aveugles, ressuscitant les morts; qui, pour n'être à charge à personne, *travaillaient de leurs propres mains* (1 *Cor.*, IV, 12), *et donnaient gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement* (*Matth.*, X, 8) : on ne comprendrait, dis-je, jamais que les Juifs eussent pu être si acharnés contre ces hommes tout célestes, si nous ne savions ce que peut sur le cœur humain un faux zèle de religion.

Saint Paul avoue de bonne foi, *qu'il a persécuté les premiers chrétiens jusqu'à la mort, et qu'il a chargé de chaînes les hommes et les femmes, parce que,* dit-il, *j'étais zélé pour la loi* (*Act.*, XXII, 3), c'est-à-dire pour Dieu. *Vous savez,* écrit-il aux Galates, *que je persécutais avec un excès de fureur l'Eglise de Dieu, et que je la ravageais, ayant un zèle extraordinaire pour les traditions de mes pères* (*Galat.*, I, 13, 14.); aussi il déclare *qu'il sent dans son cœur une grande affection pour le salut d'Israël, et qu'il le demande à Dieu par ses prières; car je puis leur rendre ce témoignage,* dit-il, *qu'ils ont en effet du zèle pour Dieu, mais c'est un zèle qui n'est point selon la science, parce que ne connaissant point la justice qui vient de Dieu et s'efforçant d'établir leur propre justice, ils ne se sont point soumis à Dieu pour recevoir cette justice qui vient de lui : car Jésus-Christ qu'ils ont rejeté est la fin de la loi pour justifier tous ceux qui croiront en lui.* (*Rom.*, X, 1 seqq.) Ces mêmes Juifs n'en vinrent-ils pas jusqu'à cet excès d'animosité contre saint Paul, que *de faire vœu, avec serment et imprécation, de ne manger ni boire, qu'ils ne l'eussent mis à mort.* (*Act.*, XXIII, 12.)

Est-ce à dire que, parce que leur intention était bonne, leur ignorance soit excusable? point du tout, puisqu'ils avaient tout ce qui pouvait servir à les instruire de la vérité. Or voilà ce qui s'appelle faux zèle de religion, zèle qui n'est point selon la science, qui fuit la lumière, qui sait animer toutes les passions, les faire agir dans le dernier excès, et qui persuade encore à ceux qui en suivent les mouvements et les impressions, que c'est l'esprit de Dieu qui les pousse.

« Tel était le zèle des Juifs, qui ne connaissant pas la volonté, ni le dessein de Dieu, agissaient contre Dieu même, lorsqu'ils témoignaient vouloir le défendre (56) : » mais ce zèle avait un premier principe; car l'on peut dire que l'orgueil et l'intérêt furent les ressorts qui firent mouvoir et agir avec tant de fureur les prêtres et les Pharisiens, l'Evangile du Sauveur étant aussi opposé à leur hypocrisie qu'à leur avarice; sans cela ils auraient pu reconnaître leur injustice et leur aveuglement, ils auraient vu que le Sauveur *n'était pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir* (*Matth.*, V, 17); « et qu'ils agissaient bien imprudemment, en nous persécutant comme les violateurs de la loi, nous qui l'accomplissons selon l'esprit, au lieu qu'ils ne l'accomplissent que selon la lettre (57). »

(55) Nam martyres Christi etiam si occisi sunt a gentibus non tamen illi arbitrati sunt Deo, sed diis suis obsequium se præstare, cum hæc facerent : Judæorum autem omnis qui occidit prædicatores Christi, Deo se putavit præstare obsequium, credens, quod desererent Deum Israel, quicunque converterentur ad Christum. (S. Aug., tract. 3, *in Joan.*)

(56) Æmulationem Dei habentes, sed voluntatem et consilium Dei nescientes, contra Deum agebant quem se defendere testabantur. (S. Ambr., *in Epist. ad Rom.*)

(57) Quia imprudenter agunt, dum nos quasi persecutores legis persequuntur : nesciunt enim quia nos potius quam ipsi legem adimplemus qui spiritualiter eam observamus. (S. Aug., *Epist. ad Rom.*, cap. X.)

Vendredi. — Or, comme ce faux zèle de religion est un des moyens les plus sûrs dont le démon puisse se servir pour diviser l'Eglise de Jésus-Christ, et rompre les liens de la charité entre les fidèles, tâchons de nous prescrire quelques règles qui puissent nous préserver de tomber dans cette erreur; et, pour cet effet, est-il question, par exemple, de nous séparer avec éclat de telles ou telles personnes dont la doctrine nous paraît suspecte, ou les mœurs mauvaises? faut-il, par zèle de religion, proscrire celui-ci, punir celui-là? estimons-nous qu'il faille, par le devoir de notre charge ou de notre dignité, donner à l'un un avis chagrinant, reprendre l'autre ouvertement? voici ce que nous devons faire :

1° Commençons par prier le Ciel de nous conduire dans nos démarches; demandons au Seigneur *qu'il nous envoie sa lumière et sa vérité* (*Psal.* XLII, 3), pour ne rien faire que suivant les règles d'une prudence vraiment chrétienne.

2° Prenons garde de ne nous pas précipiter dans nos jugements, et tâchons de reconnaître par nous-mêmes le crime de ceux qu'il est question de punir. Voyons comme Dieu en use à l'égard de deux villes infâmes. *Leur crime s'accroît de plus en plus*, dit le Seigneur, *et le péché est monté jusqu'à son comble; je descendrai*, conclut-il, *et je verrai* (*Gen.*, XVIII, 20, 21); comme s'il disait, je verrai de mes propres yeux les abominations de ces peuples, et j'examinerai tout avec la dernière exactitude avant que de les condamner; paroles qui ne sont écrites que pour notre instruction, puisque Dieu voyait du haut du ciel les crimes de Sodome et de Gomorrhe beaucoup mieux que ceux mêmes qui les avaient commis.

3° Sondons notre cœur, pour savoir si nulle passion ne l'agite, si la haine, l'envie, la jalousie, ne nous poussent point directement ou indirectement; et si nous trouvons que nous n'en sommes pas exempts, ne précipitons rien, défions-nous de nous-mêmes, consultons des gens désintéressés, persuadés que nous devons être qu'il est difficile d'agir avec équité contre celui que l'on n'aime pas, dont la fortune est entre nos mains, et la haine que nous lui portons couverte du voile spécieux de la religion.

4° Examinons si la charité qui doit animer notre zèle est la règle de notre conduite. *Or la charité*, dit l'Apôtre, *est douce et patiente, ne cherche point ses intérêts, ne se met point en colère, ne soupçonne point le mal, tolère tout, croit tout, espère tout, supporte tout.* (I *Cor.*, XIII, 4 seqq.) La charité est douce, lorsqu'elle reprend, dit saint Bernard (epist. 2); elle conserve la patience dans la colère, et l'humilité dans son indignation.

5° Voyons si ce prétendu *zèle de la maison de Dieu qui nous dévore* (*Psal.* XLVIII, 10), est selon la science. « Car, il sert peu d'avoir du zèle pour Dieu, et de n'avoir pas la science de Dieu, puisque les Juifs, en croyant avoir le zèle de Dieu, ont commis un horrible sacrilége envers le Fils de Dieu (58). » Voyons donc si le zèle qui nous irrite contre les vices et les défauts du genre humain, ne provient pas tantôt d'un orgueil secret qui nous porte à censurer toutes les manières qui sont différentes des nôtres, tantôt de la peine que la vertu nous coûte, qui nous fait répandre sur les autres une portion du chagrin qu'elle nous cause; tantôt enfin d'un tempérament noir et bilieux, qui nous met toujours en la bouche la même aigreur que nous avons dans le cœur.

6° Quand nous sommes près de faire certaines corrections, regardons si nous sommes en droit de les faire, et si nous avons autorité sur la personne que nous reprenons; car rien n'est plus ordinaire à ce qui s'appelle dans le monde dévot ou dévote, que de vouloir réformer le genre humain; et au lieu que le propre de la vertu des particuliers est de les appliquer à leur propre perfection, et de les abaisser au-dessous des autres, eux, au contraire, semblent n'en avoir que pour se donner un air de supériorité et de critique, qui les rend insupportables à tout le monde.

Enfin, nous devons sérieusement approfondir si, par cette punition d'éclat, par cette réprimande publique, par ces avis chagrinants, il en reviendra sûrement quelque bien, et s'il n'est pas à craindre d'aigrir et de soulever des esprits qu'on aurait pu ramener par la douceur et par la patience.

Que si rien de tout ceci ne vous arrête, suivez votre zèle, à la bonne heure, il est selon la science; vous ferez un sacrifice agréable au Seigneur de la victime que vous lui immolerez; vous connaissez Dieu, vous êtes instruits des principes de sa religion; bien différents des Juifs, dont le zèle était aveugle, puisque le Sauveur rend à ses apôtres cette raison des persécutions qu'ils auraient à en souffrir :

Samedi. — *Et ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi.* Ce n'est pas à dire que les Juifs ne connaissaient point Dieu, puisque tant que leur religion a subsisté, il n'a été véritablement adoré que dans la Judée : *Notus in Judæa Deus; in Israel magnum nomen ejus.* (*Psal.* LXXV, 2.) Mais comme ils ignoraient le mystère de la Trinité et celui de l'Incarnation, ils ne le connaissaient point sous l'idée de Père, ni Jésus-Christ, en tant que Fils, comme le Messie prédit par les prophètes et attendu par les patriarches : *Non noverunt Patrem neque me.* Et voilà ce qui les rend doublement criminels; premièrement, de n'avoir pas connu le Sauveur qui s'était fait connaître à eux par tant de miracles, parce qu'ils ont fermé les yeux à la lumière de la vérité. *Si je n'étais pas venu*, dit le Fils

(58) Non multum prodest habere zelum Dei, et non habere scientiam Dei; Judæi putantes zelum Dei se habere, sacrilegi exstiterunt in Filium Dei. (Orig., *in Epist. ad Rom.*)

de Dieu, *et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché.* Secondement, d'en être venus à haïr et à persécuter les disciples du Sauveur: *Et ils vous traiteront de la sorte,* leur dit-il, *parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi.* Sans doute, dit saint Chrysostome (hom. 76, *in Joan.*) en parlant aux apôtres, c'est ce qui doit être pour vous un grand sujet de consolation de ce que vous êtes persécutés à cause du Père et du Fils : « Et vous devez souffrir toutes ces tribulations avec d'autant plus de patience, que les Juifs n'agissent pas tant par haine contre vous, que par un faux zèle qu'ils ont pour la loi (59). » C'est ce que le Sauveur avait dit dès le commencement à ses disciples : *Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront, et diront de vous faussement toutes sortes de maux en haine de moi : réjouissez-vous alors, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux.* (*Matth.*, V, 11, 12.) Mais de peur qu'une vérité si importante ne sorte de leur mémoire, voilà qu'il ajoute :

Or, je vous ai dit ces choses, afin que quand ce temps-là sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Comprenons bien le raisonnement du Sauveur, qui semble dire à ses apôtres : En vous souvenant que je vous ai prédit les persécutions qui doivent vous arriver, vous devez en conclure que je n'ai pas voulu vous tromper; je vous les ai prédites, afin que, quand elles arriveront, ce souvenir fortifie vos esprits, affermisse votre foi et soit le bouclier qui vous protége : « Car vous vous souviendrez en même temps de la promesse que je vous ai faite, que dans toutes les tribulations qui vous arriveront, il ne tombera pas un cheveu de votre tête, et que vous posséderez vos âmes dans une grande patience, quand vos ennemis feront mourir vos corps (60). »

En vérité, peut-on rien dire de plus capable d'affermir notre foi, et de plus consolant dans les tribulations de la vie, que ces dernières paroles de notre Evangile : *Je vous ai dit ces choses, afin que, quand ce temps sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites.* Aussi le Seigneur les a-t-il répétées en plusieurs endroits (*Joan.*, XIII, 19; XIV, 29), comme pour servir d'un argument très-fort à la divinité du Fils de Dieu; soit que, les considérant par rapport au Sauveur qui les a dites, nous trouvions qu'il n'appartienne qu'à un Dieu de prédire si exactement l'avenir; soit que, les regardant par rapport à l'effet qu'elles ont produit sur les apôtres, nous jugions que cette prédiction, et l'accomplissement de cette prédiction n'ayant pas été capables de les rebuter, il faille nécessairement que des hommes aussi faibles qu'ils nous ont paru jusqu'à la descente du Saint-Esprit, aient été soutenus par une force et une grâce toute divine, pour ne s'être jamais démentis dans les travaux de leur apostolat; car, bien qu'on les ait vus chanceler, *quand on les a sciés, lapidés, éprouvés en toute manière* (*Hebr.*, XI, 37); c'est plutôt ce qui les a rassurés, parce qu'ils se sont souvenus que le Seigneur leur avait prédit toutes ces choses.

Mais que pouvons-nous souhaiter de plus consolant que de nous dire à nous-mêmes dans les tentations, les persécutions, les adversités de la vie, comme les apôtres se disaient sans doute dans de pareilles occasions: Il est vrai que je souffre, mais le Seigneur me l'avait prédit; et puisque ce qu'il m'avait prédit arrive dans le temps qu'il l'a prédit, puis-je douter que tout ce qu'il a prédit arrivera de même? or il nous a prédit deux choses : des maux en cette vie, et dans l'autre une gloire éternelle, si nous faisons un bon usage des adversités qu'il nous envoie; sa prédiction ne peut manquer de s'accomplir dans son temps, puisque sa parole est infaillible; et je suis en droit d'espérer que sa gloire approche, étant déjà environné et rempli de maux. Pourquoi donc me plaindrais-je des tentations que j'endure? puisque, *heureux est celui qui souffre les tentations, et qu'après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie.* (*Jac.*, I, 12.) Pourquoi m'attristerais-je des sujets que j'ai de verser des larmes? puisque *ceux-là sont heureux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* (*Matth.*, V, 5.) Pourquoi enfin murmurerais-je contre ceux qui me persécutent? puisque *ceux-là sont heureux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.* (*Ibid.*, 10.)

EFFETS QUE PRODUIT L'ADVERSITÉ POUR FAIRE RETOURNER LES PÉCHEURS A DIEU, ET POUR EMPÊCHER QUE LES JUSTES NE S'EN ÉLOIGNENT.

Absque synagogis facient vos : sed venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo. (*Joan.*, XVI, 2.)

L'homme peut être considéré dans deux états bien différents par rapport à Dieu; car tantôt il en est éloigné par son propre péché, et tantôt il y est attaché par l'effet d'une grâce divine : or nous pouvons assurer que la persécution est le remède le plus sûr, et le moyen le plus efficace dont le Seigneur puisse se servir : 1° pour faire revenir à lui les pécheurs; 2° pour empêcher que les justes ne s'en éloignent.

1. L'on ne peut pas dire que les biens de la terre soient mauvais en eux-mêmes, puisque Dieu en est l'auteur, et qu'il est vrai d'assurer que les rois de la terre, à mesure qu'ils sont plus puissants et plus absolus,

(59) Eo tolerabilius hæc suscipite, quo non modo odio vestri, quam divinæ legis æmulatione vobis ingerentur. (Beda, *in Joan.*)

(60) Nam ideirco nunc ea prædico, ut, cum venerit hora, eorum reminiscam ut quæ dico vobis, et reminiscentes illud quoque non obliviscamini quod pollicitus sum, quia in omnibus pressuris capillus de capite vestro non peribit, et inimicis occidendibus corpora, in patientia vestra possidebitis animas vestras. (Rup., *in h. loc.*)

sont des images plus vives de la Divinité ; mais on ne peut aussi disconvenir que, par rapport à la faiblesse humaine, rien n'est plus dangereux qu'une prospérité trop éclatante ; car il arrive souvent que quand tout dépend de nous, nous en venons peu à peu à nous oublier et à oublier Dieu, et à nous persuader enfin que nous ne dépendons de rien. *Parce que les heureux du siècle*, dit le Prophète, *n'éprouvent point des fléaux auxquels les autres hommes sont exposés, c'est ce qui les rend superbes ; ils sont tout couverts de leur impiété ; leur iniquité est comme née de leur abondance et de leur graisse ; ils se sont abandonnés à toutes les passions de leur cœur ; toutes leurs pensées et toutes leurs paroles sont remplies de malice ; ils ont ouvert leur bouche contre le ciel, et leur langue a répandu leurs calomnies par toute la terre.* (*Psal.* LXXII, 5 seqq.)

Or nous pouvons assurer que quand la bonne fortune nous a tellement aveuglés, que nous ne voyons ni ne connaissons plus Dieu, il n'est point de remède plus efficace dont le Seigneur puisse se servir pour nous faire ouvrir les yeux, que de nous jeter dans un excès de misère et d'affliction. C'est la belle pensée de Lactance (*De origine erroris*), par laquelle il semble nous faire entendre que l'homme connaît naturellement Dieu dans l'adversité. « Rien n'est plus ordinaire, dit ce Père, que de l'oublier dans la prospérité, et il sort aisément de la mémoire des hommes, lorsque jouissant de ses bienfaits, ils devraient reconnaître la main dont ils les reçoivent ; mais, au contraire, si la terreur de la guerre les fait frémir, si une maladie contagieuse les menace, si une longue sécheresse met leurs biens en danger, si un vent impétueux, brisant leurs vaisseaux, les expose à un danger imminent, si l'affliction les abat, si la nécessité les presse ; il semble même que, malgré eux, ils invoquent dans l'adversité le Dieu qu'ils avaient méconnu dans la prospérité, » puisqu'alors ils appellent le nom de celui qui peut seul les délivrer des périls où ils sont, et le reconnaissent pour le Maître souverain de l'univers. Ainsi apprenons-nous que Julien l'Apostat, après avoir été pendant toute sa vie le plus cruel persécuteur de la religion de Jésus-Christ, se sentant blessé à mort, s'écria : *Tu as vaincu, Galiléen : « Vicisti, Galilæe. »* (Theod., *Hist. eccles.*, lib. V, cap. 20.)

L'Ecriture est pleine d'exemples qui nous prouvent cette vérité. Pharaon, *tout endurci qu'il était* (*Exod.*, VII, 12), se sentant accablé des fléaux que le Seigneur lui envoya les uns sur les autres, n'en vint-il pas à prier Moïse et Aaron (*Exod.*, VIII, 8) de prier Dieu de le délivrer des grenouilles dont son pays était couvert. « Avant qu'il ait été frappé, dit Origène, il ne reconnaît point le Seigneur ; quand il ressent les effets de son indignation, il supplie Moïse de le prier pour lui (61). » Le roi de Babylone (*Dan.*, IV), après avoir été réduit à paître sept ans avec les bêtes pour le crime de son orgueil qui le porta à se faire adorer comme un Dieu, reconnut enfin le Seigneur, et profitant des conseils du prophète Daniel, il mena, dans le peu de temps qu'il vécut depuis, une vie si régulière, que plusieurs Pères ne doutent pas de son salut. « Les Israélites étaient-ils dans l'abondance, ils abandonnaient Dieu et se révoltaient contre lui ; étaient-ils affligés, ils gémissaient et ils l'invoquaient (62). » Les Ninivites ne songèrent à faire une sincère pénitence, que quand un prophète leur eut déclaré que le glaive de la justice de Dieu pendait sur leurs têtes, et que, dans quarante jours, Ninive devait être détruite. (*Jon.*, III, 4, 5.) Manassès, qui avait relevé les idoles que son père Ezéchias avait abattues, recourut à Dieu dès qu'il se vit captif dans Babylone, et qu'il sentit la pesanteur des fers des Assyriens, et il fit une fin aussi heureuse que le commencement de son règne avait été souillé de crimes (II *Paral.*, XXXIII, 13) ; aussi les prophètes exhortent souvent le Seigneur à frapper les pécheurs de sa verge, l'assurant qu'ils se convertiront à lui : *Seigneur*, dit le prophète Isaïe, *ils vous chercheront dans leurs maux pressants, et vous les instruirez par l'affliction, qui les contraindra de retourner à vous* (*Isa.*, X, 20, 21, 22.) Dans l'excès de leurs maux, dit un prophète, ils se hâteront d'avoir recours à vous : *Venez*, diront-ils, *et retournons au Seigneur : « Venite, et revertamur ad Dominum. »* (*Osee*, VI, 2.) *Seigneur*, s'écrie le Roi-Prophète, *couvrez leur visage d'ignominie, afin qu'ils invoquent votre nom.* (*Psal.* LXXXII, 17.)

Après tant de fameux exemples qui nous prouvent si clairement que l'adversité ne manque guère de nous faire retourner à Dieu, si nous en recherchons la raison, l'on peut dire que la persécution, comme un glaive à deux tranchants, coupant les principaux nœuds qui nous attachent au monde, détache le chrétien des biens dont il se voit privé, des plaisirs dont il ne peut plus jouir, de ses amis dont il est abandonné, et le laisse, pour ainsi dire, à lui seul. C'est alors que manquant de ces faibles roseaux qui le soutenaient, il sent qu'il a besoin d'un appui ; il le cherche dans les créatures, et les créatures lui manquent ; il fait en sorte de le trouver chez soi, et il voit bien qu'il ne peut suffire à lui-même. Ainsi, après avoir regardé autour de soi, au-dessous de soi, au dedans de soi, sans avoir rencontré ce qu'il cherche, si la grâce de Dieu lui fait lever les yeux en haut, il y trouve ce secours qui lui manquait, et dont il avait un si grand besoin : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* (*Psal.* CXX, 1.) Ravi

(61) Ante verbera Dominum nescit, verberatus supplicari pro se Dominum rogat.

(62) Hebræorum populus, dum affligebantur et pellebantur, gemebant et Deum invocabant ; cum autem impinguati sunt, reciderunt. (S. Chrys., *Ad pop. Ant.*, hom. 66.)

d'un bien si doux et si plein de consolation, il s'y attache fortement, la joie succède aussitôt à la douleur, et il éprouve que ce qu'il a trouvé le dédommage abondamment de tout ce qu'il a perdu; il ressent que le Seigneur nous a faits pour lui, et que le cœur humain n'a point de véritable tranquillité que quand il repose en lui. (S. Aug., *Confess.*, lib. I, cap. 1.) Dans le transport d'une juste reconnaissance, il s'écrie avec le Prophète: Ah! mon Dieu, que j'étais autefois aveugle! je croyais que pour être heureux il fallait posséder des richesses et regorger de biens, mais j'éprouve aujourd'hui que celui-là seul est heureux dont vous êtes le Seigneur et le Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* (*Psal.* CXLIII, 15.)

De ceci, il faut tirer deux conséquences, aussi importantes qu'instructives.

La première, que d'être sourds à la voix du Seigneur qui nous appelle par l'adversité, que d'être insensibles aux coups dont il nous frappe, que de murmurer contre ses châtiments, c'est mépriser ses grâces, c'est avoir le cœur entièrement endurci, c'est être dans un état où nous n'avons plus rien à espérer de sa miséricorde : « Car, dit saint Grégoire, tout châtiment qui nous vient de la part de Dieu, ou doit servir à nous purifier dans cette vie présente, ou doit être le commencement des supplices qui nous sont préparés dans l'autre monde (63). »

La seconde réflexion que nous devons faire est que, quand nous sommes dans la prospérité, et que l'orgueil a tellement corrompu notre cœur, que nous commençons d'oublier Dieu, nous devons le prier sans cesse de nous humilier, de nous envoyer des maladies, des afflictions, des adversités, afin que, profitant de ces châtiments, nous puissions retourner à lui, et lui dire avec autant de sincérité que le Prophète : *Banum mihi quia humiliasti me.* (*Psal.* CXVIII, 71.

2. Ne serait-ce pas assez pour prouver à des chrétiens que la tribulation est le moyen le plus sûr dont le Seigneur puisse se servir pour maintenir les justes dans sa grâce, que de voir les apôtres qu'il appelle si souvent *ses amis* (*Joan.*, XV, 14), passer toute leur vie dans la persécution et dans les souffrances, et pouvons-nous trouver de preuves plus convaincantes de cette vérité que l'autorité de l'Evangile, et l'exemple de Jésus-Christ même? Nous devons donc regarder comme une marque de prédestination, quand le Seigneur nous envoie affliction sur affliction, persécution sur persécution. « C'est la plus grande instruction qu'il puisse donner aux gens sages, » dit saint Grégoire (64), pour les faire ressouvenir de s'attacher à lui, et leur faire sentir qu'ils dépendent entièrement de lui, puisque *la verge et la correction donnent la sagesse* (*Prov.*, XXIX, 15); et que c'est par l'adversité, dit saint Chrysostome (hom. 4, *Ad pop. Antioch.*), que l'insolent est devenu modeste, l'orgueilleux humble, le paresseux diligent. Aussi le grand Augustin nous avertit que « ce monde est bien plus périlleux pour nous quand il nous est agréable, que quand il nous est odieux; et plus à craindre quand il se fait aimer, que quand il nous avertit et nous contraint de le mépriser (65). »

Que si cependant nous cherchons des preuves de cette vérité, nous pouvons assurer que la raison pour laquelle l'adversité maintient les justes dans la grâce du Seigneur, c'est sans doute parce que dans cet état il est moins aisé de commettre le péché, et plus facile de pratiquer la vertu. Dieux de la terre, qui avez ici-bas toute votre consolation, que vous êtes à plaindre par les malheureuses facilités que vous trouvez à offenser le Seigneur! car deux choses servent infiniment à nous en préserver, l'éloignement des objets, et l'affaiblissement de la concupiscence. Or, à quoi le plus souvent fait-on servir les richesses, si ce n'est à approcher de soi tout ce qui peut contenter et satisfaire les sens, et conséquemment à nourrir et à fortifier au dedans un ennemi dangereux, toujours disposé à la révolte, à moins qu'à l'exemple du grand Apôtre, *on ne le réduise dans une continuelle servitude.* (I *Cor.*, IX, 27.) Au contraire, un chrétien ou réduit dans la misère, ou persécuté de ses ennemis, ou tourmenté d'une longue maladie, ne songe guère à prendre des plaisirs criminels, soit que la pauvreté lui en ôte le pouvoir et les moyens, soit que l'infirmité et la faiblesse du corps ne lui en donne ni le goût, ni l'envie : ce qui faisait dire autrefois à l'Apôtre, *qu'il se plaisait dans les nécessités, dans les persécutions, dans les oppressions, parce que*, dit-il, *quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.* (II *Cor.*, XII, 10.)

Disons, d'ailleurs, que l'adversité nous aplanit merveilleusement le chemin de la vertu, et qu'elle est, suivant la pensée de saint Chrysostome, la mère de toutes les vertus. En effet, dit ce saint docteur en parlant du Lazare : « La pauvreté l'a conduit à la sagesse; la douleur à la constance; le mépris à la patience; la nécessité à la volonté; la faim au jeûne; la soif à la souffrance; la mort à la vie; la peine à la récompense; la terre au ciel; l'indigence au

(63) Omnis divina percussio, aut purgatio est vitæ præsentis, aut initium subsequentis. (S. Greg., *Moral.*, lib. XVIII, cap. 33.)

(64) Plaga cordatis hominibus scientia efficitur. (Orat. 20.)

(65) Mundus ille quippe periculosior est blandus quam molestus; et magis cavendus, cum se illicit diligi, quam cum admonet cogique contemni. (Epist. 114.)

(66) Pauperem provexit ad philosophiam paupertas, ad virtutem dolor, contemptus ad patientiam, necessitas ad voluntatem, fames ad jejunium, sitis ad tolerantiam, ad vitam mors, ad præmium pœna, ad cœlum terra, egestas ad regnum, et divitem sic extulit purpura ad superbiam, byssus ad luxum, ad inhumanitatem copia, abundantia ad impietatem, unguentum ad marcorem, ad cæcitatem splendor, sublimitas ad ruinam. (Serm. 124.)

royaume éternel : au contraire, la pourpre a porté le mauvais riche à l'orgueil ; le fin lin au luxe : la liberté de tout faire à l'inhumanité ; l'excès à l'impiété ; les parfums à la mollesse ; l'éclat à l'aveuglement ; l'élévation au précipice (66). — Ce que le feu est à l'or, dit encore ce Père, la tribulation l'est à l'âme ; c'est elle qui ôte nos souillures, qui nous fait purs, et qui nous rend brillants aux yeux du Seigneur ; car c'est alors que l'âme est purifiée et reçoit un nouvel éclat, lorsqu'elle est persécutée pour son Dieu (67). » En un mot, la tribulation est un sûr moyen, qui empêche le juste de s'éloigner du Seigneur, parce que rien n'est plus capable de l'unir étroitement à Dieu. Comme ce juste affligé ressent à tout moment le besoin qu'il en a, il s'en approche de plus près, il lui demande toujours ; *et le Seigneur de son côté s'approche* (*Psal.* XXXIII, 19) aussi de ce juste, et se fait sentir à lui par les grâces les plus abondantes. Est-il donc un état plus propre pour se conserver dans l'amour de Dieu, que d'en être ainsi tout proche, et d'en recevoir sans cesse de nouvelles faveurs ? et n'est-ce pas alors qu'on y tient si fortement, qu'on est en état de faire le défi que l'Apôtre faisait autrefois à toute la nature : *Quis ergo nos separabit a charitate Christi ?* (*Rom.*, VIII, 35.)

Ne permettez pas, Seigneur, que ce qui doit être pour nous des moyens de salut, en devienne un de réprobation ; que nous nous élevions contre vous, quand nous devons nous humilier devant vous, et que nous tombions dans l'abattement ou dans le désespoir, quand vous nous présentez votre puissante main pour nous soutenir ; mais faites par votre grâce que les afflictions, les maladies, les persécutions que vous nous envoyez pour nous sanctifier, nous sanctifient ; qu'elles nous fassent connaître l'inutilité de mettre notre confiance dans les grands et les princes de la terre, et la nécessité de ne la mettre qu'en vous. Ce sera le moyen que toutes les adversités de la vie servent infiniment à nous détacher de tous les objets de ce monde, et à nous attacher uniquement à vous, pour en jouir dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DIMANCHE DE LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. XIV, v. 23-31.

Comme le Fils de Dieu est venu en ce monde pour réconcilier les hommes avec son Père, et pour faire en sorte *qu'ils ne soient qu'un entre eux, et avec Dieu, comme son Père et lui ne sont qu'un* (*Joan.*, XVII, 21) : ce qu'il a recommandé principalement à ses apôtres dans le dernier sermon qu'il leur fit, d'où sont tirées les paroles de cet Evangile, c'a été la charité : c'est à cette vertu qu'il veut *qu'on reconnaisse ses disciples* (*Joan.*, XIII, 35), et c'est par la fidélité que nous avons à pratiquer ses préceptes que nous pouvons connaître si nous avons cette vertu.

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Pour ne nous pas tromper dans la manière dont nous devons aimer Dieu, et pour nous fortifier contre les difficultés qui se rencontrent dans l'observation de ses commandements, le Sauveur du monde nous met dans un même point de vue : 1° Les preuves que nous devons donner au Seigneur de notre amour : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ;* 2° la récompense que nous devons en attendre : *Mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.*

C'est par l'action et non par les paroles qu'on prouve son amour ; et quiconque refuse d'agir pour le service de celui à qui il témoigne de l'affection, fait voir clairement qu'il ne l'aime pas. Jacob aimait Rachel, et pour l'obtenir de Laban, *il le servit quatorze ans.* (*Gen.*, XXIX et XXX.) Tel est l'exemple que tout chrétien doit suivre, pour prouver à son Dieu qu'il l'aime ; il faut le servir, non pendant un temps, mais pendant toute cette vie, pour mériter de le posséder en l'autre ; puisque « cet attachement au service de Dieu, cette fidélité à garder sa parole et à observer ses commandements, cette persévérance dans la participation de sa patience et de ses souffrances jusqu'à la mort, est la preuve infaillible que nous l'aimons (68) : » *Si quis diligit me, sermonem meum servabit ;* et l'apôtre saint Jean a eu raison d'assurer qu'*il ne faut pas aimer de parole ni de la langue, mais par les œuvres et en vérité.* (1 *Joan.*, III, 18.) Voilà donc la pierre de touche à laquelle on peut s'éprouver soi-même et connaître si l'on aime véritablement Dieu, savoir, l'obéissance à sa loi : il nous a ordonné *d'aimer nos ennemis* (*Matth.*, V, 44), *de donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif* (*Matth.*, XXV, 35), *de porter notre croix et de le suivre.* (*Matth.*, XVI, 24.) Faisons-nous toutes ces choses ? croyons que nous l'aimons ; car aimer Dieu, c'est faire ce qu'il nous a commandé dans l'Evangile ; c'est haïr ce qu'il hait, et aimer ce qu'il aime ; c'est chercher en tout à lui plaire, et ne craindre rien tant que de lui déplaire ; c'est obéir à sa parole, la croire et la garder : d'où il s'en suit que celui-là ne l'aime pas qui, au lieu de réprimer ses passions, se laisse emporter à de mauvais désirs, parce que, dit saint Grégoire, c'est se révolter contre Dieu, que de préférer un plaisir sensuel aux préceptes qu'il nous a donnés (69). Telle est la preuve que nous

(67) Quod enim ignis est auro, hoc animis tribulatio, sordem abstergens, faciens mundos, claros reddens et splendidos. Tunc enim anima purgatur, cum propter Deum tribulatur. (Hom. 66, *ad pop. Antioch.*)

(68) Certissimum charitatis indicium, si Christi præceptis obtemperet, in patientia passionum usque ad mortem. (S. Basil., regul. 3, cap. 2.)

(69) Vere enim diligimus Deum, si mandata ejus servamus ; vere diligimus, si a nostris nos voluptatibus coactamus : nam qui adhuc per illicita desideria diffluit, profecto Deum non amat, quia in sua voluptate contradicit. (S. Greg., hom. 3, *in Evang.*)

devons donner à Dieu de notre amour ; mais il nous apprend en même temps quelle en sera la récompense, par ces paroles: *Mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.*

Quand il est dit que celui qui aime le Fils sera aimé du Père : *Si quis diligit me,.... et Pater meus diliget eum*, ce n'est pas à dire que nous ne sommes aimés du Père qu'après que nous avons aimé le Fils; puisque pour aimer Dieu, il faut qu'*il nous ait aimés le premier* (I *Joan.*, IV, 10), et qu'il nous ait donné cet amour même par lequel nous l'aimons ; car l'homme ne peut rien de lui-même si la grâce de Dieu ne le prévient; mais c'est à dire que celui qui garde exactement la parole de Dieu obtient de lui de nouvelles faveurs : *On donnera à celui qui a déjà* (*Matth.*, XIII, 12) ; par sa fidélité à répondre à la grâce qu'il a reçue, il se rendra digne d'en obtenir de plus grandes, suivant cette promesse du Fils de Dieu : *Et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus :* comme s'il disait que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit viendront avec de nouveaux dons dans une âme où ils étaient déjà, pour la remplir de bénédictions, pour l'orner de toutes les vertus, l'enrichir de toutes les grâces ; et ils y feront non une demeure passagère, mais permanente et éternelle. Quel motif plus puissant pouvons-nous apporter aux chrétiens pour les engager d'aimer Dieu et de garder sa parole, que de faire voir la récompense qui leur en revient en cette vie! Cependant, à juger de ceux qui l'aiment par ceux qui gardent ses commandements, nous sommes forcés d'avouer que le nombre en est très-petit : il y en a qui n'observent point du tout les préceptes du Seigneur, et il y en a qui les observent dans de certains temps, mais qui retombent aussitôt dans leurs anciens désordres. Qu'arrive-t-il aux uns et aux autres? « Le Seigneur ne vient point chez les premiers, qui ne gardent point sa parole ; et s'il vient chez ceux qui la gardent un temps, il n'y fait que passer, et il s'en retire aussitôt, parce que, dit saint Grégoire, ils oublient à la première tentation qui leur arrive ce qui leur avait causé un vrai repentir, et ils retournent à leurs péchés, comme s'ils ne les avaient jamais détestés (70). » Faire si peu de cas de la parole de Dieu, c'est n'aimer point Dieu, ainsi qu'il nous le marque expressément.

Lundi. — *Celui qui ne m'aime point ne garde point ma parole ; et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé.* Remarquons l'expression dont se sert le Fils de Dieu pour donner à ses préceptes plus de poids et d'autorité, et pour engager plus fortement ses apôtres à les observer : *La parole*, dit-il, *que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé* (car dans la langue hébraïque, le terme de parole signifie précepte). Quoique le Fils soit parfaitement égal en autorité au Père ; cependant comme ses apôtres imparfaits et grossiers ne le connaissaient point encore assez, et ne doutaient point, au contraire, de la toute-puissance du Père, et de la soumision qui lui était due, le Sauveur leur dit, *que la parole qu'ils ont entendue est celle de son Père qui l'a envoyé.* Il ne nie pas que ce ne soit sa parole, mais il veut leur faire entendre qu'elle est commune à l'un et à l'autre; comme quand il leur a dit que sa doctrine n'est point sa doctrine, *Mea doctrina non est mea* (*Joan.*, VII, 16), parce que rien n'est au Père qui ne soit au Fils, si nous en exceptons sa paternité, et que le Fils n'a rien dit que de concert avec le Père, et n'a rien fait qui ne lui fût agréable (71).

Ministres de Jésus-Christ, vous qui êtes destinés par profession et par état pour annoncer la parole de Dieu, sachez qu'afin que le peuple en retire tout le fruit et tout l'avantage qu'il doit en retirer, vous devez être convaincus que la parole que vous expliquez n'est point votre parole, mais la parole de celui qui vous a envoyés : *Sermo quem audistis non est meus, sed ejus qui misit me ;* car, si nous entrons dans les raisons pour lesquelles on profite si peu de tous les sermons qu'on entend tous les jours, et pourquoi tant de chrétiens ne sont nullement instruits, ni du dogme ni de la morale de leur religion, nous trouverons sans doute que la principale vient des prédicateurs, qui, sans faire réflexion qu'ils prêchent *de la part de Dieu, en la présence de Dieu, dans la personne de Jésus-Christ* (II *Cor.*, II, 17) ; que la parole qu'ils enseignent n'est point la leur, et qu'ils ne peuvent, par conséquent, la changer ni s'en écarter, substituent quelquefois la parole de l'homme à celle de Dieu, débitent leurs propres pensées, et donnent dans une morale mondaine, pleine de détails dangereux, qui servent plus à apprendre les intrigues du péché, qu'à confondre et à convertir le pécheur. Tantôt, peu versés dans l'Ecriture, dans la connaissance des Pères, dans la morale de Jésus-Christ, ils traitent des matières plus curieuses qu'utiles, et incapables de donner à l'âme une nourriture solide ; ils ne cherchent qu'à plaire aux oreilles ; aussi en voyons-nous qui croient que, parler la langue poliment, avoir un usage du monde, et connaître bien le cœur humain, sont des qualités suffisantes pour devenir prédicateur. Et tantôt, se laissant entraîner au torrent de leur imagination, ou guider par le faux zèle de ceux qui les ont devancés, ils avancent des propositions hardies et nouvelles, ils rapportent des visions et des histoires fausses, avec la même assurance qu'ils citeraient des exem-

(70) In quorumdam enim corda venit et mansionem non facit, quia per compunctionem quidem Dei respectum percipiunt, sed tentationis tempore, hoc ipsum quod compuncti fuerant, obliviscuntur, sicque ad perpetranda peccata redeunt, ac si hæc minime planxissent. (S. Greg., hom. 30, *in Evang.*)

(71) Quomodo sermo hic tuus et non tuus? Id est, Nihil extra Patrem loquor, neque proprium quidpiam, præter quod illi placitum est. (S. Chrys., hom. *in Joan.*)

ples tirés de l'Ecriture; ce qui fait gémir les vrais serviteurs de Dieu, quand ils voient que toutes ces illusions sont une *pierre d'achoppement* (I*Petr.*, II, 8) pour les âmes faibles, qui prennent pour vérité tout ce qui se dit dans la chaire de vérité. En user ainsi, n'est-ce pas *corrompre la parole de Dieu* (II *Cor.*, II, 17)? n'est-ce pas faire *comme un méchant père qui donnerait à son enfant une pierre pour du pain, un serpent pour un poisson, un scorpion pour un œuf?* (*Luc.*, XI, 11, 12.) Détestons toutes ces indignes manières d'annoncer la parole de Dieu, qui coûtent plus au prédicateur, sans que l'auditeur en profite, que ne ferait un discours familier et chrétien. Sachons que le seul but que nous devons nous proposer dans tous nos discours, c'est d'instruire et d'édifier, d'éclairer l'esprit, et de toucher le cœur; et pour ce sujet nous ne pouvons rien faire de mieux que de nous attacher à l'Evangile, de l'expliquer dans tous nos discours, et de tirer des actions et des paroles du Fils de Dieu des conséquences saintes et édifiantes pour le règlement des mœurs : manière aussi facile pour celui qui instruit, que profitable à celui qu'on instruit, et qu'on peut dire être à la portée de tout le monde: c'est le moyen de donner à nos paroles tout le poids, et de leur procurer toute l'attention que mérite la parole d'un Dieu; au lieu que nous sommes cause le plus souvent qu'on la méprise comme la parole de l'homme, quand on n'y reconnaît que des expressions et des pensées tout humaines.

Que, si on se persuade qu'en marchant dans une route qu'on s'est frayée à soi-même, au lieu de suivre celle que les saints Pères nous ont tracée, l'on met son mérite dans un beau jour, et l'on gagne plus sûrement l'estime du public : pour rabaisser une vanité si ridicule et si indigne d'un ministre de Jésus-Christ, il suffit d'assurer qu'il n'est point de vrai chrétien, ni d'homme de bon sens qui ne fasse plus de cas d'une simple instruction, dans laquelle, en apprenant au peuple les premiers éléments de sa créance, on lui apprend en même temps à vivre dans l'amour et dans la crainte de Dieu, que de tous ces discours recherchés, d'où le pécheur sort tranquille, sans que rien l'ait touché, et l'ignorant avec son ignorance sans avoir rien appris. Mais pour prêcher avec fruit et édification, c'est au Saint-Esprit qu'il faut demander cette grâce, puisque c'est à lui à nous donner les lumières, la force et l'onction dont nous avons besoin. Ce fut l'effet qu'il produisit dans les apôtres, quand il descendit sur eux, suivant la promesse que le Fils de Dieu leur en avait faite par ces paroles :

MARDI. — *Je vous ai dit ceci demeurant encore avec vous, mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.* Quoique le Sauveur du monde, pendant les trois années qu'il demeura avec les apôtres, leur eût fait connaître par les actions les plus éclatantes et les paroles les plus précises qu'il était le Fils de Dieu, et Dieu même, ils ne laissaient pas de retomber à tous moments dans les mêmes faiblesses; et parce que d'ailleurs ils tenaient à lui par un attachement tout humain, quand il leur eut dit qu'il était près de les quitter, ils s'abandonnèrent à la tristesse jusqu'à en avoir le cœur tout rempli : *Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.* (*Joan.*, XVI, 6.) C'est pour cela qu'en leur parlant de son départ, il leur promet aussitôt le Saint-Esprit pour les consoler; si par ces paroles : *Hæc locutus sum vobis apud vos manens*, il leur fait entendre qu'il ne demeurera plus et ne conversera plus familièrement avec eux, il ajoute immédiatement après : *Mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses;* c'est-à-dire, si je m'en vais, c'est pour vous envoyer l'Esprit-Saint qui vous consolera de mon absence, et qui viendra en ma place remplir et achever mon ministère : car je sais (72), semble-t-il leur dire, qu'il y a beaucoup de vérités que vous avez entendues de ma bouche, et que vous n'avez pas comprises, ou que vous avez oubliées, parce que vous n'étiez pas en état de les porter, à cause de leur sublimité; l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, vous fera comprendre clairement ce qui vous a toujours paru rempli d'obscurité : *Ille vos docebit omnia.* Il vous fera ressouvenir de ce que je vous ai dit, et dont vous avez perdu la mémoire : *Et suggeret vobis omnia quæcunque dixero vobis.* Ajoutons que si l'Esprit-Saint a été un esprit de lumière qui a enseigné toutes choses aux apôtres, ç'a été encore un esprit de force qui les a soutenus dans les plus grands périls. Or voilà les deux grâces principales que nous devons lui demander dans ce saint jour, comme deux choses qui nous sont absolument essentielles; savoir, de nous faire connaître la vérité, et de nous la faire pratiquer.

C'est le propre du Saint-Esprit d'instruire et d'enseigner. « C'est lui, dit saint Léon (73), qui nous donne la lumière; c'est lui qui éclaire notre entendement, et le délivre des ténèbres de l'ignorance. » Si ce Maître intérieur n'est présent au cœur de l'auditeur, la parole de l'orateur est vaine et inutile. « Que personne donc, conclut saint Grégoire, n'attribue à celui qui enseigne ce qu'il apprend de la bouche même de celui qui enseigne; puisque si l'Esprit-Saint ne nous instruit pas au dedans, la langue du prédicateur parlera en vain au dehors (74). »

(72) Cum hæc obscuriora essent, et partim non intelligerent, partim et plura dubitarent, ne iterum perturbarentur, et quæ mandata diceret, scisciatentur, hanc amovit sollicitudinem : *Paracletus docebit vos omnia.* (S. CHRYS., hom. 74. *in Joan.*)

(73) Serm. 10, *de Pentec.*

(74) Nisi idem Spiritus cordi adsit audientis, otiosus est sermo doctoris: nemo ergo homini docenti

Sur quoi nous devons faire ces deux réflexions :

La première, que quelque profit que puisse faire un ministre de Jésus-Christ par ses discours et par ses écrits, il aurait grand tort de s'en élever, puisqu'il n'est qu'un faible instrument dont Dieu veut bien se servir pour ses plus grands desseins; et que, comme dit l'Apôtre, *Celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement.* (*I Cor.*, III, 7.)

La seconde, que quand on entend, ou qu'on lit la parole de Dieu, si l'on veut véritablement s'instruire de ce qu'on ne sait pas, il faut écouter l'Esprit-Saint qui nous parle à l'oreille du cœur ; être attentif à cette voix intérieure qui nous instruit, et qui nous fera appliquer à nous-mêmes ce que notre malignité nous fait souvent détourner sur les autres.

Mais comme nous sommes aussi lâches qu'ignorants, et que la plupart des chrétiens, moins encore par leur propre penchant qui les porte au mal, que par l'habitude invétérée qu'ils en ont contractée, *ne font pas tout le bien qu'ils veulent faire* (*Rom.*, VII, 15), et font souvent le mal qu'ils blâment dans les autres et dans eux-mêmes, nous avons autant besoin de force pour nous soutenir que de lumière pour nous éclairer. Or c'est au Saint-Esprit non-seulement à nous instruire, mais encore à nous fortifier; puisque celui qui a enseigné toute vérité à des ignorants, a fait d'ailleurs des hommes du monde les plus lâches autant de héros intrépides, qui ont paru devant les tribunaux des souverains sans crainte, et qui ont mis toute leur gloire à être *jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ.* (*Act.*, V, 41.) L'Esprit-Saint, dit saint Cyrille (75), est un bouclier dont le chrétien étant couvert, repousse facilement tous les traits de ses ennemis; c'est lui qui *fortifie l'homme intérieur*, dit l'Apôtre (*Ephes.*, III, 16); et il ne faut pas croire qu'on puisse surmonter la légèreté de l'esprit, la faiblesse de la chair, les embûches du démon, les attraits du monde, le pouvoir, en un mot, que toutes les passions ont sur nous, autrement que par la force et la vertu de l'Esprit-Saint. Prions-le donc de venir en nous, d'entrer dans nos cœurs, et de les remplir de sa grâce, afin que, suivant la promesse que le Seigneur nous en a faite par la bouche de ses prophètes, il nous *fasse marcher dans ses préceptes* (*Ezech.*, XXXVI, 27), et *nous conduise dans le chemin de la vérité* (*Psal.* CXLII, 10). C'est ainsi que le Fils de Dieu (76) chercha à consoler ses apôtres, en leur promettant le Saint-Esprit, mais comme d'ailleurs il leur avait prédit les combats qu'ils auraient à essuyer après sa mort, et les persécutions qu'on leur ferait souffrir, pour leur donner un nouveau sujet de consolation, il ajouta :

MERCREDI. — *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix : je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne s'étonne, ni ne s'épouvante.* C'était une coutume parmi les Juifs de souhaiter la paix, c'est-à-dire tout bonheur et toute prospérité, quand ils quittaient leurs amis, ou qu'ils les retrouvaient; mais comme Jésus-Christ était Dieu, et qu'*il est lui-même notre paix* (*Ephes.*, II, 14), en se séparant de ses disciples qu'*il n'appelait plus ses serviteurs, mais qu'il traitait comme ses amis* (*Joan.*, XV, 15), au lieu de leur souhaiter la paix, il la leur laisse et la leur donne : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis.* « En s'en allant il leur laisse une paix qui doit finir, et à la fin du monde il leur donnera une paix qui ne finira point; il leur laisse la paix dans ce siècle, et leur donnera la paix dans l'autre (77). » Mais en attendant cette paix éternelle, celle qu'il leur laisse, et qu'il leur donne, est le plus grand bien qu'il puisse jamais leur donner, puisqu'*elle surpasse tout sentiment, et qu'elle doit préserver leurs cœurs du trouble* (*Philipp.*, IV, 7) et de l'agitation des passions : paix qui unit les chrétiens avec Dieu, avec eux-mêmes, et avec leurs frères ; paix bien différente de celle que le monde donne, qui consiste à *jouir tranquillement de ses faux biens* (*Eccli.*, XLI, 1), et que le moindre revers détruit; car la paix de Dieu ne dépend point du pouvoir ni de la malice des hommes, et elle subsiste également dans l'une et dans l'autre fortune : aussi Jésus-Christ, en donnant sa paix à ses apôtres, ne leur promet pas de les exempter de tout mal ; cette paix est la paix du monde, qu'il ne leur donne point : *Non quomodo mundus dat, ego do vobis;* mais il les met en état de vaincre le mal et d'être tranquilles dans les supplices les plus cruels : *Je vous ai dit ceci, afin que vous trouviez la paix en moi*, leur dit le Sauveur, *vous aurez des afflictions dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (*Joan.*, XVI, 33.) C'est cette paix qui est un des fruits du Saint-Esprit, et une suite *de l'amour de Dieu qui est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous est donné* (*Rom.*, V, 5); c'est cette paix qui a soutenu les apôtres dans les persécutions les plus longues et les plus dures, et qui leur a fait souffrir le martyre avec une joie et une tranquillité intérieure que la seule grâce de Jésus-Christ peut donner aux hommes. « Cette paix, dit saint Augustin, qui est la sérénité

tribuat quod ex ore docentis intelligit, quia nisi intus sit qui doceat, doctoris lingua exterius in vacuum laborat. (S. GREG., hom. 30, *in Evang.*)

(75) Lib. IX, cap. 51.

(76) Quia vero et hoc audientes turbabantur, excogitantes odia, et prælia post ejus recessum, rursus eos consolatur, dicens : *Pacem relinquo vobis.* (S. CHRYS., hom. 74, *in Joan.*)

(77) Pacem nobis relinquit Christus iturus, pacem suam nobis dabit in fine venturus; pacem nobis relinquit in hoc sæculo, pacem suam nobis dabit in futuro sæculo. (S. AUG., tract. 6, *in Joan.*)

de l'esprit, la tranquillité de l'âme, la simplicité du cœur, le lien de l'amour, la compagne de la charité : c'est elle qui étouffe les haines, finit les guerres, apaise la colère, méprise les superbes, aime les humbles, réconcilie les ennemis, c'est elle qui est agréable à tout le monde, qui ne veut rien de ce qui est à autrui, et n'a rien qui lui soit propre ; c'est elle, en un mot, qui nous apprend à aimer ce qu'elle n'a pas compris qu'on pût haïr, et qui ne sait ce que c'est que de s'enfler ni de s'élever (78). » Ainsi le Sauveur, en donnant sa paix à ses apôtres, pouvait bien leur dire, *Que votre cœur ne s'étonne ni ne s'épouvante.* Car c'est comme s'il leur avait dit : Ne craignez ni la mort, ni ceux qui ne peuvent ôter que la vie du corps (*Matth.*, X, 28) : puisqu'en vous donnant ma paix, je vous laisse de quoi vaincre tous vos ennemis, qui, ne pouvant vous enlever que les choses d'où votre bonheur ne dépend point, ne doivent par conséquent exciter en vous ni crainte ni trouble. « Que celui donc qui n'a pas cette paix la demande à l'Esprit-Saint dont il la peut obtenir ; que celui qui l'a trouvée la conserve ; que celui qui l'a perdue la recherche, « puisque celui, dit saint Augustin, qui sera surpris sans cette paix, sera réprouvé du Père, exhérédé par le Fils, rejeté du Saint-Esprit (79.) » Or cette paix est le plus grand bien que Dieu puisse faire à l'homme ; on ne peut rien imaginer de plus charmant, rien souhaiter de plus doux, rien posséder de meilleur.

Quel est donc l'aveuglement des chrétiens, lesquels, au lieu de travailler à se procurer cette paix intérieure qui consiste dans la victoire des passions et dans la soumission de leur esprit à Dieu, ne connaissent de joie ni de plaisir que dans le trouble et le déréglement de leurs passions : plaisir si vain, joie si imparfaite, que les heureux du siècle ne laissent point d'assurer qu'ils ne le sont point, et que la prospérité de cette vie *n'est que peine, vanité et affliction d'esprit* (*Eccle.*, I, 14), parce que tous les biens de la terre n'étant point capables de remplir le cœur humain, et étant si peu stables par eux-mêmes, qu'il n'y a point d'instants où on ne puisse les perdre: ceux qui en jouissent le plus sont toujours tourmentés, ou du désir de posséder ce qu'ils n'ont point, ou de la crainte de perdre ce qu'ils ont. En faut-il davantage pour nous faire préférer les biens de la grâce et de la vertu qui nous procurent la paix de l'âme *et la joie du cœur* (*Eccli.*, XXX, 23), à tous les biens de la fortune qu'un trouble intérieur accompagne toujours ? Détachons donc nos cœurs de tous les objets de la terre, élevons-les vers le ciel, et faisons en sorte d'entrer dans les desseins du Fils de Dieu, qui, dans le dernier entretien qu'il eut avec ses apôtres, chercha à leur faire comprendre l'amour tout spirituel qu'ils devaient avoir pour lui.

Jeudi. — *Vous venez de m'entendre dire : Je m'en vais et je reviens à vous ; si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi.* Le discours que le Fils de Dieu fit à ses apôtres après la Cène, dans lequel il leur parla des persécutions qu'ils devaient endurer, et leur témoigna qu'il était près de les quitter les jeta dans le trouble et la tristesse.

Ce qui faisait leur trouble, c'est qu'ils craignaient que ce divin Pasteur étant éloigné d'eux, leurs ennemis, comme des loups ravissants, ne vinssent aussitôt se jeter sur eux, et ne les déchirassent comme des agneaux sans défense. C'est pour cela qu'il leur dit d'abord : *Que votre cœur ne se trouble point, je m'en vais, et je reviens à vous ;* il s'éloigna d'eux par sa mort, et il revint à eux par sa résurrection ; ou plutôt, dit saint Augustin, « il s'en allait comme homme, et il demeurait comme Dieu. Pourquoi donc se troubler et s'épouvanter quand il s'éloignait de leurs yeux, de manière cependant qu'il ne s'éloignait point de leur cœur? L'homme s'éloignait de ceux dont le Dieu ne s'éloignait pas, car Jésus-Christ est l'un et l'autre tout ensemble (80). » Voilà ce qui doit nous empêcher de nous troubler dans les tentations qui sont quelquefois si grandes que le Seigneur semble nous avoir livrés à notre propre faiblesse : c'est alors qu'il faut espérer que s'il s'est éloigné de nous, ou pour nous éprouver ou pour nous punir de quelque légère faute, *il viendra assurément, et ne tardera pas* (*Habac.*, II, 3) : *Vado, et venio ad vos ;* c'est alors qu'il faut *souffrir les retardements de Dieu, en demeurant unis à lui, et en ne nous lassant point d'attendre, afin de trouver un accroissement de vertu à la fin de notre vie* (*Eccli.*, II, 2, 3) ; ce n'est pas la tentation, mais le consentement qui fait le péché ; le plus souvent elle n'est forte que par notre faiblesse ; mais quand elle serait des plus violentes, *que notre cœur ne se trouble ni ne s'épouvante ;* au lieu d'y acquiescer lâchement, résistons avec courage, et soyons sûrs que le Seigneur ne manquera pas de venir nous en délivrer.

(78) Est pax serenitas mentis, tranquillitas animi, simplicitas cordis, amoris vinculum, consortium charitatis. Hæc est quæ simultates tollit, bella compressit, comprimit iras, superbos calcat, humiles amat, discordes sedat, inimicos concordat ; cunctis est placita, non quærit alienum, nihil deputativum. Docet amare quæ odisse non novit, nescit extolli, nescit inflari. (S. Aug., serm. 57, *de verb. Dom.*)

(79) Hanc ergo qui accepit teneat, qui amisit exquirat : quoniam qui in eadem non fuerit inventus, abdicatur a Patre, exhæredatur a Filio, a Sancto Spiritu alienus efficitur. (S. Aug., *ibid.*)

(80) Ibat autem per id quod homo erat, et manebat per id quod Deus erat : cui itaque turbaretur et formidaret cor : quando sic deserebat oculos ut non desereret cor,? a quibus homo recedebat, Deus non recedebat, et idem ipse Christus Deus (S. Aug., Tract. 69, *in Joan.*)

Quant à la tristesse des apôtres, elle provenait de ce qu'ils aimaient humainement le Fils de Dieu qui leur avait parlé de son départ; ainsi, quand il leur dit : *Si vous m'aimiez*, il ne veut pas dire qu'ils ne l'aimaient point; mais il prétend leur marquer que l'amour qu'ils avaient pour lui était trop naturel; et que s'ils l'aimaient d'un amour plus spirituel et plus épuré, bien loin de s'affliger de son départ, ils s'en réjouiraient, *gauderetis utique*. Ecoutons la raison qu'il leur en rend : *Vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi*. Quand on aime véritablement quelqu'un, on doit l'aimer pour l'amour de lui-même, et l'avantage qui lui arrive doit faire tout le sujet de notre joie; autrement, c'est s'aimer dans ses amis, et ne pas les aimer pour eux-mêmes. Tel est le défaut le plus ordinaire de l'amitié des hommes, et c'était celui de l'affection que les apôtres avaient pour le Fils de Dieu; ils l'aimaient pour le plaisir qu'ils avaient en sa compagnie, pour les charmes de sa conversation, pour la douceur avec laquelle il supportait leurs faiblesses, pour le bien qu'ils en recevaient à tous moments: ainsi, ils ne purent se défendre d'être tristes, quand il leur dit qu'il était prêt à les quitter; car quoiqu'il leur fît entendre que *s'il ne s'éloignait d'eux, l'Esprit-Saint ne descendrait point sur eux* (*Joan.*, XVI, 7), ils auraient mieux aimé, suivant leur goût, ne point recevoir le Saint-Esprit que de renoncer à la présence du Sauveur; et sans chercher à se rendre dignes d'une nourriture plus solide, ils se seraient contentés du lait dont il les avait nourris (*Hebr.*, V, 12) : c'est le reproche qu'il leur fait par ces paroles : *Si diligeretis me, gauderetis utique :* « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais jouir d'une félicité éternelle, vous préparer une place dans le lieu où vous devez venir après moi (81) : « *Vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père :* parce que, dit saint Augustin, on doit féliciter la nature humaine de ce qu'elle a été tellement jointe au Verbe éternel, qu'étant devenue immortelle comme lui, elle a été élevée dans le ciel; et de ce qu'une poussière incorruptible a été placée à la droite du Père (82). » Tel doit être le motif de la solide joie d'un chrétien. Il doit se réjouir de tout ce qui contribue à la gloire de Jésus-Christ : d'où il s'ensuit que si les maladies et les afflictions glorifient plus Dieu que la santé ou la prospérité, il faut, comme l'Apôtre, se réjouir, quand on se voit malade ou affligé (II *Cor.*, XII, 10); préférer cet état à tout autre, et demander au Seigneur, non de nous délivrer, mais de nous donner la grâce d'en faire notre profit.

Que nous sommes éloignés de ces sentiments! les biens ou les maux temporels sont presque toujours les sujets de notre joie ou de notre tristesse; insensibles à la gloire de Dieu, uniquement occupés de la nôtre, nous nous réjouissons de ce qui devrait nous affliger, c'est-à-dire des prospérités qui nous arrivent, et qui souvent causent la ruine de notre âme en fortifiant notre orgueil (*Prov.*, XVI, 18); nous nous affligeons au contraire de ce qui devrait nous réjouir, c'est-à-dire des adversités qui peuvent infiniment servir à nous faire rentrer en nous-mêmes et à nous faire retourner à Dieu. D'où peut venir ce déréglement? sinon que l'Esprit-Saint n'est point encore descendu en nous : c'est à lui à détacher nos cœurs de l'affection des choses terrestres, c'est lui qui, *comme un feu dévorant* (*Hebr.*, XII, 29), doit purifier notre amour de ce qu'il peut avoir de matériel, et ne lui donner pour objet que les biens du ciel; avant que les apôtres l'eussent reçu, rien n'était plus grossier que leurs sentiments; dès qu'il fut descendu sur eux, ils devinrent des hommes tout spirituels, qui *n'eurent plus d'affection que pour les choses d'en haut*. (*Coloss.*, III, 2.) Le Fils de Dieu en personne, pendant le cours de sa vie mortelle, ne put point les convaincre entièrement de sa divinité, il leur disait même qu'*il avait beaucoup de choses à leur dire, mais qu'ils ne pouvaient encore les porter*. (*Joan.*, XVI, 12). Il ne regardait ses discours que comme des semences qui produiraient un jour leurs fruits, et qui les feraient croire parfaitement, quand ils verraient les choses arriver de la même manière qu'il les avait prédites.

Vendredi. — *Je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin que vous le croyiez lorsqu'il sera arrivé; désormais je ne vous parlerai plus guère, car le Prince du monde va venir, et il n'a rien en moi qui lui appartienne.* Ce n'est point à dire pour cela que les apôtres auparavant ne crussent point du tout que Jésus-Christ fût le Fils de Dieu; puisque saint Pierre, comme la bouche des apôtres, le prince et le chef de cette troupe sacrée, en avait déjà fait une confession publique: mais il faut avouer que leur foi était faible et chancelante, et qu'elle ne devait être ferme et assurée que quand ils auraient vu leur divin Maître sortir glorieusement du tombeau, ressusciter le troisième jour, leur apparaître plusieurs fois, leur envoyer enfin le Saint-Esprit, suivant les promesses qu'il leur en avait données; tous faits surnaturels et miraculeux qu'un seul Dieu pouvait prédire et exécuter infailliblement:

(81) Gauderetis quia vado ad divinam felicitatem, ut vobis locum parem et ad eamdem vos suo tempore adducam. (S. Cyril.)

(82) *Gauderetis quia vado ad Patrem*, quoniam naturæ humanæ gratulandum est eo quod sic assumpta est a Verbo unigenito ut immortalis constitueretur in cœlo, atque ita fieret terra sublimis et incorruptibilis pulvis sederet ad dexteram Patris. (S. Aug., serm. 78.)

Dixi vobis priusquam fiat, ut cum factum fuerit, credatis. « Ce fut alors, dit saint Augustin, qu'ils crurent, non par une foi nouvelle, mais par une foi qui reçut tout son accroissement : car leur foi qui avait été défaillante à la mort du Sauveur, devint entière quand ils le virent ressuscité (83). » Que si les apôtres ont eu besoin de voir des miracles pour être inébranlables dans la foi, et s'il a été nécessaire que Thomas touchât les plaies du Sauveur pour devenir fidèle (*Joan.*, XX, 25, 27) ; aujourd'hui que sa religion est établie par tout le monde, qu'elle a été scellée par le sang des martyrs et publiée hautement par la bouche des confesseurs, il n'est plus besoin que de soumission pour croire à sa parole, et le parti de ceux *qui croient sans avoir vu*, est même préférable à celui des personnes qui ont eu besoin de voir pour croire. C'est ainsi que le Fils de Dieu prépara l'esprit de ses apôtres, pour les mettre en état de profiter sûrement du mystère de sa Résurrection, et pour dissiper tous les doutes qu'ils pourraient avoir de sa divinité, quand ils verraient l'accomplissement de tout ce qu'il leur avait dit auparavant : *Dixi vobis priusquam fiat, ut cum factum fuerit, credatis.* — *Désormais*, ajoute-t-il, *je ne vous parlerai plus guère, car le prince du monde va venir.* Quel est ce prince du monde? sinon le démon *qui était entré dans le cœur de Judas* (*Joan.*, XIII, 2), et qui avait déjà disposé les chaînes dont le Sauveur devait être lié, les soldats qui devaient le prendre, les juges qui devaient le condamner; car tout ce qui se fait par l'impulsion du démon, ou par les pécheurs qui en sont les membres, s'attribue au démon même : « mais donnons-nous de garde, dit saint Augustin (84), qu'en appelant le démon *le prince du monde*, nous ne lui attribuions le gouvernement du ciel et de la terre, puisque c'est de ce monde dont il est dit, que *c'est par le Verbe que le monde a été fait* (*Joan.*, I, 10) ; » — « il ne commande ni au ciel ni à la terre, mais il commande à ceux qui se soumettent à lui, et qui se rangent de son côté : c'est pour cela qu'il est appelé le prince des ténèbres, et que les ténèbres sont ses œuvres (85) : » aussi il est dit que celui qui *fait le péché devient l'esclave du démon* (*Joan.*, VIII, 34) ; c'est donc avec raison que le Sauveur, après avoir dit que *le prince du monde va venir*, ajoute aussitôt : *et il n'a rien en moi qui lui appartienne ;* c'est-à-dire que le démon n'a aucun droit sur lui, parce qu'il n'en a que sur les pécheurs, et que Jésus-Christ n'est point venu au monde avec le péché, et que la sainte Vierge ne lui a point communiqué une chair tirée du péché (86.) De ceci tirons cette double instruction.

La première, que nous devons toujours nous tenir sur nos gardes contre ce prince du monde, qui ne cherche qu'à nous faire tomber dans le péché, et qui, étant en état de nous commander dès lors que nous nous soumettons à lui, ne nous donne plus de repos, mais nous pousse sans cesse de péché en péché, nous fait multiplier crimes sur crimes, et enfin mettre le comble à notre iniquité : empêchons qu'il ne vienne à nous, ou du moins qu'il n'ait sur nous quelque empire ; le péché est son ouvrage, et partout où est le peché, il y a, par conséquent, quelque chose qui appartient au démon ; résistons-lui par une vigilance exacte, et une prière continuelle, pour ne pas succomber à la tentation : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.* (*Marc.*, XIV, 38.)

La seconde instruction que nous devons tirer, c'est que, comme ce sera principalement à l'heure de notre mort que ce prince du monde viendra pour réclamer dans toutes nos œuvres celles qui lui appartiennent; ce que nous avons à faire pendant toute notre vie, c'est d'acquitter si bien toutes nos dettes, d'expier tellement nos pechés par la pénitence, par les aumônes, et par d'autres bonnes œuvres, que quand le démon viendra, nous puissions lui faire le même défi que Jacob faisait autrefois à Laban, qui soupçonnait ce saint patriarche de lui avoir emporté ses idoles : Cherchez partout, et voyez s'il y a quelque chose en moi qui soit à vous : *Scrutare quidquid tuorum apud me inveneris* (*Genes.*, XXXI, 32) ; car ceux qui se trouveront lui appartenir dans ce fatal moment, doivent s'attendre qu'il les ravira tout d'un coup pour les entraîner avec lui dans les enfers (*Apoc.*, XII, 15) ; au lieu que ceux en qui il n'aura rien trouvé qui lui appartienne, quitteront *ce corps de mort* (*Rom.*, VII, 24), pour aller dans les demeures célestes et pour être reçus *dans le sein d'Abraham* (*Luc.*, XVI, 22). Heureux donc, et mille fois heureux un chrétien, dont la vie est si pure ou si pénitente qu'il est en droit de dire : *Venit enim princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam.* Si le Sauveur n'avait rien en lui qui appartînt au démon, pourquoi donc est-il mort, puisque *la mort est la solde du péché?* (*Rom.*, VI, 32.) Ecoutons la raison que lui-même nous en rend :

Samedi. — *Mais afin que le monde con-*

(83) Creditur autem hoc non fide nova, sed aucta, aut certe cum mortuus esset defecta, cum resurrexisset refecta. (S. Aug., Tract. 79, *in Joan.*)

(84) Absit ergo ut intelligatur diabolus princeps mundi, tanquam gerens universi mundi, id est cœli et terræ atque omnium quæ in eis sunt, principatum : de quali mundo dictum est, cum de Christo Verbo scriptum esset, *Et mundus per eum factus est.* (S. Aug., Tract. 79 *in Joan.*)

(85) Non enim cœlo et terræ imperat ; imperat autem his qui se ei in servitutem tradunt : ideo et principem tenebrarum sæculi, et tenebras opera appellat. (S. Chrys., hom. 74, *in Joan.*)

(86) *Non habet quidquam*, quia neque cum peccato Deus venerat, neque ejus carnem de peccati propagine Virgo pepererat. (S. Aug., tract. 77 *in Joan.*)

naisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a commandé. Ce n'est donc pas par faiblesse, par impuissance, par nécessité, par la force du démon, par la malice ou l'autorité des hommes que Jésus-Christ est mort; s'il ne s'était lui-même *offert volontairement à la mort* (*Isa.*, LIII, 7), la rage des enfers n'aurait pu rien faire contre lui; il est mort pour nous délivrer de la tyrannie et de la servitude du démon, pour racheter le genre humain, qui ne pouvait que par ce seul moyen être réconcilié avec Dieu, et pour donner d'une part, une preuve qui pût convaincre le monde de son amour pour son Père : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem*, et de l'autre une marque de la soumission qu'il avait pour ses ordres : *Et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* Comme Jésus-Christ est le plus parfait modèle que nous devons imiter, et que ses paroles et ses actions doivent être la règle de notre conduite, nous devons conclure que toutes les œuvres d'un chrétien doivent être faites par un principe de l'amour de Dieu : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem;* et par le motif de l'obéissance qui est due à ses commandements, *et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.*

La charité est l'âme du christianisme, et la vraie différence qu'on doit mettre entre les Juifs et les chrétiens, c'est que ceux-là étaient des esclaves qui agissaient par crainte, et que ceux-ci sont des enfants qui agissent par amour. Depuis que *la charité fut répandue dans le cœur des apôtres par l'Esprit-Saint qui leur fut donné* (*Rom.*, V, 5), et qu'elle les eut faits enfants de Dieu, *l'amour éloigna d'eux toute crainte* (I *Joan.*, IV, 18), et devint le principe de toutes leurs actions; nous avons le même avantage d'être enfants de Dieu, et par conséquent nous devons être conduits par l'Esprit de Dieu; car *nous n'avons point reçu l'esprit de servitude pour vivre encore dans la crainte*, dit l'Apôtre, *mais nous avons reçu l'esprit d'adoption par lequel nous crions, Mon Père, mon Père.* (*Rom.*, VIII, 15.) C'est donc l'amour qui doit animer toutes nos actions, et c'est à cet amour que nous devons être attachés si fortement que rien ne puisse être capable de nous en séparer.

Pouvons-nous dire de bonne foi que ce soit l'amour qui soit le premier mobile de tout ce que nous faisons, et qui nous détourne de tout le mal que nous ne faisons pas? Hélas! des motifs tout humains nous font presque toujours agir; et si nous ne nous livrons point à tous les déréglements de nos passions, c'est souvent moins par l'amour de la justice que par la crainte des tourments. « Je vous demande, dit saint Augustin, si Dieu ne vous voyait pas quand vous commettez ce crime, et que personne ne vous pût convaincre dans son jugement, le feriez-vous? Si vous le faites, dans ce cas, vous craignez la peine; vous n'aimez pas la chasteté; vous n'avez pas la charité (87). Or, dit ailleurs ce grand docteur, celui qui craint, non de pécher, mais de brûler, quand même il ne pèche pas, la volonté de pécher est en lui, parce qu'il aimerait mieux, s'il se pouvait, n'avoir rien à craindre, afin de faire avec liberté ce que son inclination lui faisait toujours secrètement aimer (88). » Qui peut dire combien ces sentiments de crainte sont éloignés de ceux que l'amour de notre Dieu doit inspirer à tous les chrétiens.

Ajoutons que, comme Jésus-Christ a toujours fait paraître pour les ordres et les commandements de son Père une obéissance parfaite, *sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio;* obéissance qui a duré jusqu'à la mort : *Factus obediens usque ad mortem* (*Philipp.*, II, 8), et qui a été si générale, qu'elle s'est étenduesur ses paroles comme sur ses actions : *Pater ipse mandatum dedit quid dicam et quid loquar* (*Joan.*, XII, 49) : le devoir le plus essentiel du chrétien, c'est de connaître, de retenir, d'aimer et de pratiquer exactement les commandements du Seigneur : c'était la disposition du Roi-Prophète quand il demandait à son Dieu *l'intelligence de sa Loi* (*Psal.* CXVIII, 34), ou quand il lui disait, qu'*elle était présente, non-seulement à sa mémoire*, mais qu'*elle était cachée dans le fond de son cœur* (*Psal.* XXXIX, 9); quand il lui protestait, tantôt qu'*il l'aimait plus que l'or et la topaze* (*Psal.* CXVIII, 127); tantôt enfin, *que son âme a gardé les témoignages de sa loi, et les a aimés très-ardemment.* (*Ibid.*, 167.)

Qui croirait qu'il y a des chrétiens qui ne sont point instruits de la loi de Dieu, qui ne la connaissent point, et qui refusent de la connaître, parce qu'ils ne veulent pas s'y soumettre; d'autres, qui s'en occupent si peu, qu'elle n'est jamais présente à leur esprit; plusieurs, qui au lieu de l'aimer n'ont que de l'aversion pour elle, parce qu'elle les contraint dans leurs inclinations qu'ils veulent suivre absolument; une infinité, qui, bien loin de vivre dans l'obéissance de la loi de Dien, vivent dans une rébellion continuelle à ses ordres. Que chacun s'examine et rentre en soi-même, pour approfondir s'il n'ignore pas entièrement la loi du Seigneur, ou s'il ne la viole pas tous les jours malgré ses propres lumières; car tout le mal que nous faisons provient, ou de ce que nous ignorons ce que nous devons savoir, ou de ce qu'approuvant le bien, nous ne laissons pas de commettre le mal; et après que nous nous serons trouvés coupables d'ignorance, ou de faiblesse, prions l'Esprit-Saint, l'Esprit de lumière et de force, de nous enseigner toute vérité, et de

(87) S. Aug., serm. 36, *De verbis Apost.*

(88) Qui timore supplicii, non amore justitiæ se sentit abstinere ab opere peccati, nondum liber est et alienus a voluntate peccandi. In ipsa enim voluntate reus, quia mallet si fieri posset non esse quod timeat, ut libere faciat, quod occulte delectat. (S. Aug., *De nat. et grat.*, cap. 57.)

nous donner le courage de la pratiquer : Prions-le d'éclairer notre entendement, et de fortifier notre volonté, afin qu'il nous instruise de ce que nous devons savoir, et qu'il nous fasse exécuter ce que nous devons mettre en pratique.

SUR LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

Paraclitus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia. (*Joan.*, XIV, 26.)

La fête que nous honorons aujourd'hui était très-célèbre parmi les Juifs ; elle s'appelait Pentecôte, pour signifier que ce fut le cinquantième jour après qu'ils furent sortis de l'Egypte, et qu'ils eurent mangé l'agneau pascal, que le Seigneur, par l'entremise de Moïse, leur donna *sa loi écrite de son propre doigt sur deux tables de pierre* (*Deut.*, IX, 10) ; et elle est très-solennelle parmi les chrétiens, qui lui donnent le même nom, parce qu'elle signifie de même que cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ, vrai Agneau sans tache qui a été immolé pour nous, la loi de l'Evangile leur fut donnée en la personne des apôtres, et gravée dans leurs cœurs par l'Esprit-Saint, que le Père leur envoya, au nom du Fils pour leur apprendre toutes choses: *Paraclitus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia.* Il est vrai que ce divin Esprit ne doit pas descendre sur nous avec le même éclat qu'il descendit autrefois sur les disciples du Sauveur (*Act.*, II, 2), mais il n'est par moins certain qu'il doit produire en nous les mêmes effets. Voyons donc pour ce sujet, dans quelles dispositions étaient les apôtres, quand ils reçurent le Saint-Esprit, et ce qu'ils devinrent quand ils l'eurent reçu ; et de là concluons : 1° Ce que nous devons faire pour nous préparer à le recevoir ; 2° à quelles marques nous devons reconnaître si nous l'avons reçu.

1. Nous apprenons que les apôtres, quand ils reçurent le Saint-Esprit, étaient retirés, unis étroitement entre eux, et persévérant dans la prière et l'oraison : voilà les dispositions que nous devons apporter à le recevoir ; la retraite, la charité, la prière.

Quand le Seigneur voulut donner sa loi à son peuple, il parla ainsi à Moïse : *Allez trouver le peuple, purifiez-le aujourd'hui et demain, qu'ils lavent leurs vêtements, et qu'ils soient prêts pour le troisième jour, « Et sint parati in diem tertium.»* (*Exod.*, XIX, 26) Sitôt que les apôtres eurent perdu leur divin Maître, et qu'*ils l'eurent vu s'élever dans le ciel* (*Act.*, I, 10), ils se retirèrent à l'instant, et passèrent dix jours dans l'attente de l'Esprit-Saint qu'il leur avait promis. Espérons-nous que le Seigneur nous fera quelque grâce, il faut nous y préparer auparavant : mais, comme il ne peut point nous en faire de plus grande que de nous donner son Esprit, il s'ensuit que nous ne pouvons nous disposer assez pour le recevoir dignement. Or la retraite doit être regardée comme la première disposition que nous devons apporter pour recevoir l'Esprit de Dieu : c'est là que, retirés du commerce du monde, on vide son cœur de toutes les affections de la terre, et qu'on le met en état d'y loger un Dieu qui veut venir en nous, et y faire sa demeure ; « car ce n'est que dans le port tranquille d'une retraite favorable, que l'on peut sans cesse lever les yeux au ciel, et faire gloire de regarder comme au-dessous de soi tout ce que les autres estiment dans le monde de plus grand et de plus sublime (89). » Si nous consultons ceux qui ont le bonheur de vaquer de temps en temps à ce saint exercice, ils nous assureront qu'ils n'en sortent jamais que plus dégagés de l'affection des choses de la terre, et plus remplis de l'Esprit de Dieu : ne nous étonnons donc point de voir que si peu de chrétiens profitent de cette grande fête, puisque bien loin de s'y préparer par une retraite de dix jours, comme les apôtres, ou du moins par une de trois, comme les Juifs, pour recevoir la loi, la plupart veulent vivre toujours dans le tumulte du monde et dans le trouble de leurs passions. Les uns, par l'indifférence qu'ils ont pour les grâces d'en haut, ne font jamais rien pour les mériter; et les autres, par l'ignorance où ils vivent sur les vérités les plus importantes de la religion, pourraient dire avec ceux d'Ephèse, à qui l'apôtre saint Paul demandait s'ils avaient reçu le Saint-Esprit : *Nous n'avons pas seulement ouï dire qu'il y avait un Saint-Esprit : « Sed neque si Spiritus sanctus est audivimus. »* (*Act.*, XIX, 2.)

Disons d'ailleurs que, comme l'Esprit-Saint est un Esprit de paix, il ne peut venir que dans ceux qui la possèdent : c'est pour cela que le Fils de Dieu voulant le donner à ses apôtres, commence d'abord par leur donner la paix : *Pax vobis. Accipite Spiritum sanctum* (*Joan.*, XX, 21, 22.) La paix consiste dans deux choses, à être tranquilles en soi-même, et à n'avoir rien à démêler avec le prochain. Les apôtres, en attendant le Saint-Esprit, étaient parfaitement tranquilles, sans trouble ni passion au dedans ; et c'est ce que l'Ecriture veut nous faire entendre, quand elle nous dit qu'ils étaient assis, *sedentes* (*Act.*, II, 2) ; mais de plus ils étaient si unis les uns avec les autres, qu'ils persévéraient tous dans le même esprit : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter.* (*Act.*, I, 14.) Voulons-nous nous préparer à recevoir l'Esprit-Saint, voyons ce qui nous empêche d'avoir la paix avec nous et avec les autres : or, nous trouverons que d'un côté l'ambition, l'impureté, l'avarice sont les passions qui nous déchirent au dedans, et qui troublent tout notre repos; et de l'autre nous verrons que la jalousie, l'envie, la haine sont celles qui nous désunissent avec le prochain ; et de là nous concluons que, pour nous préparer à recevoir ce Dieu de paix,

(89) S. Cypr., Epist. I, *ad Donat.*

il faut travailler à détruire en nous tout ce qui ruine la tranquillité de l'union, puisque nous ne le recevrons jamais, tant que nous n'aurons point de paix avec nous ni avec nos frères. Il est vrai que ces victoires ne peuvent être pleinement remportées que par l'aide et le secours de l'Esprit-Saint, et que cette charité est un des effets qu'il produit en nous : « Car, dit saint Augustin, quelqu'un veut-il connaître s'il a reçu le Saint-Esprit, qu'il interroge son cœur pour savoir s'il aime son frère; qu'il voie donc et qu'il s'éprouve, pour connaître si l'amour de la paix et de l'union est en lui (89*). » Mais il est certain aussi que l'Esprit-Saint n'opérera rien en nous, si nous ne travaillons avec lui; et que si nous voulons qu'il vienne en nous, nous devons lui préparer un lieu de paix, *Factus est in pace locus ejus.* (*Psal.*, LXXV, 3.) Enfin, il faut avoir recours à la prière, et ce sera le moyen de le recevoir infailliblement.

Rien n'est plus sûr que la prière pour obtenir toutes les grâces que nous demandons à Dieu; elle est la clef qui nous ouvre les cieux; elle s'élève devant le trône du Seigneur comme l'encens (*Psal.*, CXL, 2), et elle fait pleuvoir sur nous la grâce de Dieu comme la rosée : il suffit de demander pour obtenir, et le Seigneur nous a assuré que *le Père donnera le bon esprit à ceux qui le lui demanderont* (*Luc.*, XI, 13). Que si cependant nous n'obtenons pas tout d'un coup ce que nous demandons, persévérons dans la prière, et nous l'obtiendrons infailliblement; mais afin que notre prière soit parfaite, et digne d'attirer sur nous l'Esprit-Saint, il faut la faire en commun. Telle était la prière des apôtres dans le cénacle; ils prièrent sitôt qu'ils y furent retirés; ils persévérèrent dans la prière; et comme ils n'avaient qu'un même esprit, ils demandaient la même chose d'un même cœur, c'est-à-dire qu'ils demandaient sans cesse au Saint-Esprit de descendre sur eux. C'est par cette prière que l'Eglise a coutume de commencer son Office; et c'est ce que nous devons demander avant toutes choses. Prions donc, pour nous rendre dignes que l'Esprit-Saint vienne en nous; mais prions attentivement, plus du cœur que de la bouche; ne nous lassons point de prier, unissons-nous avec tous les fidèles, afin que notre prière soit plus forte et plus efficace : c'est ainsi que nous devons nous préparer à recevoir le divin Esprit; mais comme il n'est jamais dans un lieu sans y opérer, voyons ensuite à quelles marques nous reconnaîtrons si nous l'avons reçu.

2. Nous ne pouvons mieux connaître les effets que l'Esprit-Saint doit produire en nous, que par ceux qu'il a produits dans les apôtres : voyons donc ce qu'ils étaient avant qu'il fût descendu sur eux, et les changements merveilleux que sa venue a faits en eux; et ensuite, pour connaître si nous l'avons véritablement reçu, nous verrons si nous sommes tout différents de ce que nous étions auparavant.

Qui peut dire quels étaient les apôtres avant la descente du Saint-Esprit, et peut-on jamais donner plus de marques de faiblesse qu'ils en ont donné? tantôt ils disputent entre eux de la primauté (*Marc.*, IX, 33), et tantôt se voyant sur une mer agitée, ils tremblent en la présence de leur divin Maître, et ils le réveillent avec défiance (*Matth.*, VIII, 25,) comme s'il n'avait pas été capable de les délivrer du péril étant endormi : là, le premier d'entre eux, après avoir assuré le Sauveur avec trop de présomption qu'il ne le renierait jamais (*Matth.*, XXVI, 35), le renie à la voix d'une simple servante (*Ibid.*, 70); ici, Thomas est prêt à aller en Jérusalem pour mourir avec Jésus (*Joan.*, XI, 16), et il ne peut croire ensuite qu'il soit vivant (*Joan.*, XX, 25), quoiqu'il eût promis positivement à ses apôtres de ressusciter le troisième jour. Pendant toute la vie du Sauveur, tantôt ils croyaient en lui, et tantôt ils n'y croyaient pas, et à sa mort ils l'abandonnèrent tous, et s'enfuirent lâchement, *relicto eo fugerunt omnes* (*Matth.*, XXVI, 56). Ainsi, sujets à toutes les passions humaines, ils firent paraître, suivant la différence des occasions, de la présomption ou de la crainte, de la vanité ou de la faiblesse, de la témérité ou de la lâcheté, de la défiance ou de l'incrédulité.

Mais à peine eurent-ils reçu le Saint-Esprit, que ces hommes tout charnels devinrent tout célestes et tout différents de ce qu'ils étaient auparavant; alors on les vit d'une humilité sincère reconnaître que par eux-mêmes ils n'avaient rien, ils n'étaient rien, ils ne pouvaient rien que par la grâce du Seigneur; mais qu'avec son secours ils pouvaient tout, et n'avaient rien à craindre; sans être ni téméraires ni timides, la sagesse et la fermeté éclatèrent dans toutes leurs actions, et ce qu'ils parurent un jour, ils le furent tous les jours de leur vie. « Ceux-là, dit saint Chrysostome, qui avant d'avoir reçu le Saint-Esprit, tremblaient et craignaient, se jetèrent ensuite d'eux-mêmes au milieu des périls, s'exposèrent avec une intrépidité inouïe au fer, au feu, à la cruauté des bêtes féroces, aux dangers de la mer, et à toutes les misères de la vie; et ces ignorants qui n'avaient nulle connaissance des lettres, disputaient hardiment, et ravissaient en admiration tous ceux qui les entendaient (90). » — « Voilà que Pierre qui a craint quand on l'a interrogé, se réjouit dans les

(89*) Unde cognoscat quis se accepisse Spiritum sanctum; interroget cor suum : si fratrem suum diligit, manet Spiritus in illo; videat igitur, probet se, an sit in illo dilectio pacis et unitatis. (S. Aug., tract. 6, *in Epist. Joan.*)

(90) Qui enim prius timebant et formidabant, post Spiritus sancti acceptionem, in media periculis prosilierunt per ferrum, ignem, bestias, pelagus, et ad omnem calamitatem se intrepidi exposuerunt, et illitterati, et idiotæ audacter disputabant, ut auditores in admirationem adducant et stuporem. (S. Chrys., hom. 74, *in Joan.*)

coups qu'il reçoit; et celui qui n'a pu soutenir la voix d'une servante, paraît intrépide en présence des souverains (91). » Tels sont les effets que l'Esprit-Saint doit produire en nous; c'est lui qui nous étant envoyé doit par une création nouvelle *renouveler la face de la terre* (*Psal.* CIII, 30); c'est lui qui doit guérir ce qui est malade, fortifier ce qui est faible, purifier ce qui est souillé, courber ce qui est inflexible; c'est lui qui doit faire entendre les sourds, éclairer les aveugles, redresser les boiteux, remettre dans le chemin du salut ceux qui marchent dans la voie de la perdition; c'est lui enfin qui doit faire revivre les vertus, et anéantir les vices; rétablir le règne de la grâce, et détruire celui du péché: car, comme dans la création de l'univers, ce fut l'Esprit-Saint qui *en se reposant sur les eaux* (*Gen.*, I, 2), donna l'être et le mouvement à toutes choses; de même, dans la formation de l'homme nouveau, il faut que ce divin Esprit se repose sur lui pour lui communiquer la vie de la sainteté et de la grâce. Si donc jusqu'à présent nous avons été sujets à la colère et à l'emportement, à la médisance et à la calomnie, à l'impureté et à la débauche; aimant la mollesse, fuyant la pénitence; peu touchés de la misère des pauvres, peu sensibles à l'amour de Dieu, et que nous nous trouvions avec les mêmes faiblesses, comptons que nous n'avons point reçu le Saint-Esprit, et qu'il n'est point en nous: mais si, au contraire, d'emportés que nous étions auparavant, nous sommes doux; de sensuels, mortifiés; d'avares, libéraux; d'intempérants, sobres; de paresseux, diligents; de superbes, humbles; de chrétiens qui n'étaient poussés que par l'esprit du monde, chrétiens qui sont animés par l'Esprit de Dieu; c'est à de telles marques que nous devons reconnaître que le Saint-Esprit habite en nous, que nous l'avons reçu, et qu'il est le principe de toutes nos actions.

Esprit-Saint, qui avez fait d'une fameuse pécheresse une fidèle amante de Jésus-Christ (*Luc.*, VII, 37 seqq.); d'un publicain, un évangéliste (*Matth.*, IX, 9), d'un apostat, le prince des apôtres (*Matth.*, XVI, 18); d'un persécuteur de l'Église, un vase d'élection (*Act.*, IX, 1 seqq.); touchez nos cœurs par l'effet de votre grâce, et faites de cette femme mondaine, une femme chrétienne; de ce prêtre scandaleux, un saint ministre des autels; de ce courtisan dissolu, un pénitent exemplaire; de ce magistrat facile à corrompre, un juge incorruptible; de ce partisan sans foi et sans religion, un homme juste et craignant Dieu; de tant de chrétiens qui ne le sont que de nom, des chrétiens qui le soient en effet et en vérité, ou si nous sommes si durs et si inflexibles que notre cœur ne puisse être ni amolli par les prières, ni fléchi par les menaces, ni attendri par les bienfaits, ni brisé par les adversités: *otez-nous ce cœur de pierre*, qui a toujours été rebelle à votre loi; *et donnez-nous un cœur de chair* (*Ezech.*, XI, 19), qui soit sensible à vos divines inspirations, et capable de recevoir tous les mouvements que vous voudrez lui imprimer. *Créez en nous un cœur pur, et rétablissez de nouveau en nous un esprit droit* (*Psal.* L, 12), qui ne se tourne point vers les créatures, mais qui tende directement à Dieu comme la seule fin à laquelle nous devons tâcher de parvenir, afin que l'ayant trouvée en ce monde, nous puissions en jouir éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, VI, 36-42.

Jésus-Christ ayant choisi douze apôtres, pour les envoyer par toute la terre prêcher son Evangile, leur fit en présence d'un grand peuple ce discours célèbre, qui contient toute la pureté et l'excellence de sa morale, appelé communément le discours du Sauveur sur la montagne. Saint Matthieu l'a rapporté assez au long dans les cinq, six et septième chapitres de son Evangile, et saint Luc n'en a rapporté qu'une partie dans le sixième du sien, d'où sont tirées les paroles de l'Evangile d'aujourd'hui.

Soyez pleins de miséricorde comme votre Père est plein de miséricorde. C'est la conclusion que tire le Sauveur du monde de ce qu'il avait dit auparavant, dont le but principal était d'inspirer à ses disciples la charité envers le prochain. Ne perdons pas une syllabe des paroles d'un Dieu qui nous apprend en quoi consiste un précepte, qu'il appelle *le second, semblable au premier: « Diliges Dominum Deum tuum: »* deux commandements si excellents *qu'ils renferment toute la loi et les prophètes* (*Matth.*, XXII, 37-40; *Marc.*, XII, 29-31), l'amour de Dieu, et l'amour du prochain: mais pour ne pas sortir des bornes que nous prescrit notre Evangile, commençons-en l'explication par ces premières paroles: *Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester misericors est.* Ne croyons pas que par ce terme, *sicut*, le Fils de Dieu exige de nous une miséricorde égale à celle de notre Père; car quel est l'homme qui peut être parfait de la manière dont Dieu est parfait (*Matth.*, V, 48)? quel est celui qui peut être autant miséricordieux que le Père céleste est miséricordieux? mais il veut nous faire entendre, que comme des enfants doivent s'efforcer d'imiter leur Père, aussi devons-nous faire en sorte d'avoir une miséricorde semblable à celle de Dieu même, soit dans son étendue, soit dans son motif. *Soyez pleins de miséricorde, comme votre Père est plein de miséricorde;* c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'être charitable envers quelques-uns, mais qu'il faut l'être envers tous; car, *pour aimer ceux qui nous aiment,*

(91) Ecce gaudet in verberibus qui arte in verbis timebat, et qui prius ancillæ voce requisitus timuit, post adventum Spiritus sancti vires principum oæsus premit. (S. Greg., hom. 30, *in Evang.*)

pour faire du bien à ceux qui nous en font, pour prêter à ceux dont nous espérons recevoir, il n'est point besoin de précepte, *puisque les païens en font autant* (*Luc.*, VI, 31 seqq.); mais ce qui nous est ordonné, c'est que notre charité s'étende sur tout le monde, *sans acception de personne* (I *Petr.*, I, 17); sur nos ennemis comme sur nos amis; sur ceux qui nous font du mal comme sur ceux qui nous font du bien; sur ceux enfin qui ne sont pas en état de reconnaître nos bienfaits, comme sur ceux qui le sont, *afin que nous soyons les enfants du Très-Haut, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les justes et sur les injustes.* (*Matth.*, V, 45.)

Mais pour être miséricordieux comme notre Père est miséricordieux, ce n'est pas assez d'exercer les œuvres de miséricorde envers tous : un heureux tempérament, un cœur tendre et bienfaisant, l'hypocrisie, la vanité, peuvent être quelquefois les motifs d'une charité abondante et générale; l'amour seul parmi les chrétiens doit être le principe de toutes leurs actions; il faut secourir le prochain par amour, l'aimer, parce que Dieu nous a aimés; c'est-à-dire qu'il faut que l'amour que le Seigneur a eu pour nous, soit le motif et le modèle de celui que nous devons avoir pour nos frères. *Si Dieu nous a aimés*, nous dit l'apôtre saint Jean, *nous devons nous aimer les uns les autres;* (I *Joan.*, IV, 11); voici comme l'amour de Dieu envers nous doit être le motif du nôtre envers le prochain, mais voilà d'ailleurs comme il doit être le modèle : *Je vous laisse un commandement nouveau*, nous dit le Sauveur dans son Evangile, *de vous aimer les uns les autres, afin que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés* (*Joan.*, XIII, 34) : aimons-nous donc de cette façon, et nous serons pleins de miséricorde comme notre Père est plein de miséricorde: *Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester misericors est.* Or la miséricorde que nous devons exercer envers le prochain consiste dans quatre choses; savoir, à ne le point juger; à ne le point condamner; à lui pardonner quand il nous a offensés; à l'assister dans ses besoins. Commençons par la première espèce de ces miséricordes.

Lundi. — *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés.* Ce n'est pas à dire que le Seigneur défend tout jugement, puisque les péchés publics doivent être jugés, condamnés, blâmés et punis. Saint Paul a jugé l'incestueux de Corinthe (I *Cor.*, V, 5); saint Pierre, Ananie et Saphire (*Act.*, V, 4, 5) : le Sauveur du monde ayant donné à ses apôtres les clefs des cieux, et le pouvoir de lier et de délier (*Matth.*, XVI, 19), leur a donné par conséquent la puissance de juger. « Les vices, dit saint Chrysostome, seraient poussés aux dernières extrémités, si les coupables ne craignaient point de jugement ni de condamnation. Pesons donc, dit ce Père, le poids des paroles du Fils de Dieu, *Nolite judicare*, de peur que ce qui a été établi comme un remède de salut, et comme des lois de paix, quelqu'un ne le prenne pour des lois de confusion et de désordre (92). »

Le Fils de Dieu nous dit, dans son Evangile, *de ne juger pas selon l'apparence, mais de juger selon la justice* (*Joan.*, VII, 24); il y a donc un jugement permis, et un jugement défendu, et c'est la pensée de saint Jerôme, quand il nous dit que le Sauveur ne nous défend pas de juger, mais qu'il nous apprend à juger : *Hic non prohibuit judicare, sed docuit.* (S. Hier., *Comm. in Matth.*, lib. I, c. 2.) Or, l'on ne peut douter que le jugement des crimes notoires ne soit permis; mais celui qui nous est défendu, c'est le jugement téméraire; jugement qui, procédant d'une vaine curiosité, nous porte à déterrer malignement les actions du prochain, surtout quand nous ne l'aimons pas, et à juger en mal ce qu'on peut néanmoins interpréter en bien, déclarant qu'une chose est mauvaise, quoique l'intention qui est inconnue ait pu la rendre bonne; péché d'une conséquence infinie, puisqu'il est directement opposé à *la charité, qui ne pense point le mal* (I *Cor.*, XIII, 5.); au contraire, rien n'est plus convenable à la simplicité chrétienne, qui nous est si recommandée, que de ne s'embarrasser jamais des actions d'autrui, et de juger toujours favorablement de tout ce qui paraît douteux : aussi est-ce la maxime des Pères sur ce sujet, de ne s'appliquer qu'à connaître ses propres défauts, et d'expliquer en bonne part dans les autres tout ce qui se peut interpréter en bien ou en mal. L'amour-propre nous aveugle sur nos propres défauts (S. Aug., *Serm. Dom. in monte*, lib. II), « mais l'amour du chrétien, dit saint Bernard, devrait nous aveugler sur les défauts de notre prochain, pour nous empêcher d'examiner trop curieusement ses actions, et d'en porter un jugement peu favorable (93). » C'est ainsi qu'en ne jugeant point, nous ne serons point jugés; et que, par cette miséricorde que nous exercerons envers le prochain, nous mériterons que Dieu nous la fasse : au contraire, dit le Sauveur, *nous serons jugés comme nous jugerons les autres* (*Matth.*, VII, 2), et le Seigneur nous jugera sans pitié, si nous jugeons nos frères sans miséricorde : *Judicium enim sine misericordia illi, qui non fecit misericordiam.* (*Jac.* II, 13.) Nous devons dire la même chose de la condamnation.

Mardi. — *Ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés.* Il n'est donc point permis de juger des péchés secrets : *Nolite*

(92) Quidnam hoc sit ergo quod dictum est, diligenter ponderemus, ne aliquis hæc remedia salutis ac leges pacis, existimet subversionis ac confusionis esse leges. (S. Chrys., hom. 24, *in Matth.*)

(93) Cave alienæ conversationis esse aut curiosus explorator, aut temerarius judex.. (S. Bern., *in Cant.*, serm. 40.)

judicare ; ajoutons que nous ne devons pas condamner les pécheurs dont les péchés sont connus, *Nolite condemnare :* telle est cependant l'injustice ordinaire de ceux qui de leur propre autorité s'érigent à eux-mêmes un tribunal où ils condamnent le coupable comme indigne de pardon et de miséricorde, non-seulement en cette vie, mais en l'autre; ainsi Simon le Pharisien condamna la femme pécheresse; ainsi les Pharisiens regardaient les Publicains comme des gens perdus, pour lesquels il n'y avait aucune espérance de salut : or, c'est cette condamnation que le Seigneur nous défend, *Nolite condemnare*, « parce que nous ne pouvons savoir quel deviendra celui qui nous paraît digne de châtiment, et même de l'enfer, ni quel esprit l'a fait agir. Celui qui a passé sa vie dans le crime, peut mourir dans la grâce de Jésus-Christ, comme celui qui est juste aujourd'hui, peut demain se pervertir (94) : » telle est la fragilité de l'homme, telle est la miséricorde de Dieu, tels sont *ses jugements incompréhensibles, et ses voies impénétrables* (*Rom.*, XI, 33.) : à Dieu seul est réservé le jugement et la condamnation, et *ce n'est pas à nous*, dit l'Apôtre, *à condamner avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui découvrira les plus secrètes pensées des cœurs.* (I *Cor.*, IV, 5.)

Quelle est donc notre injustice, quand, par un aveuglement monstrueux, nous condamnons en autrui la même chose dont nous sommes coupables nous-mêmes (95)? Le Seigneur, qui veut absolument établir la charité dans le cœur de ses disciples, leur promet que *s'ils ne condamnent point le prochain, ils ne seront point condamnés :* mais aussi nous pouvons assurer que, quand nous le condamnons, c'est alors que *nous nous jugeons nous-mêmes par notre propre bouche* (*Luc.*, XIX, 22), « et que nous forçons notre Dieu à porter contre nous la même condamnation que nous avons portée contre le prochain (96) » C'est ce que l'Apôtre écrivait autrefois aux Romains : *Mais vous, ô hommes, qui que vous soyez, qui condamnez les autres, vous vous rendez inexcusables; car en les condamnant vous vous condamnez vous-mêmes, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez* (*Rom.*, II, 1) ; et ce fut par où le Sauveur trouva le moyen de délivrer la femme adultère que les docteurs de la loi lui présentèrent : *Que celui d'entre vous qui se trouve sans péché*, leur dit-il, *jette le premier la pierre contre elle* (*Joan.*, VIII, 7) ; car, comme ils comprirent la force de ce raisonnement, ils se retirèrent sans lui rien faire, et ils eurent pour elle la même indulgence dont ils sentaient bien avoir besoin pour eux-mêmes.

Mais si la loi du Seigneur nous défend de condamner le prochain ; si notre propre intérêt nous y engage, pour ne pas trouver notre condamnation dans celle que nous portons contre les autres, nous devons d'ailleurs, par principe de charité, excuser les pécheurs, et diminuer leurs fautes autant qu'il est en nous, sans pourtant faire tort à la sincérité et à la vérité. « Ainsi, dit saint Bernard, si nous ne pouvons justifier l'action, faisons en sorte de sauver l'intention, ou d'excuser le coupable par son ignorance, par quelque surprise, ou par l'effet de quelque circonstance malheureuse. » A l'exemple du Fils de Dieu, qui ne pouvant justifier le crime des Juifs, tâche de les excuser à son Père, et d'en obtenir le pardon à cause de leur ignorance. (*Luc.*, XXIII, 34.) « Que si l'action est telle, qu'elle ne puisse souffrir aucune excuse, disons-nous à nous-mêmes : sans doute que la tentation a été violente, que ferais-je si elle me livrait un pareil combat (97) ? » Mais ce qui va suivre nous paraîtra peut-être d'une plus difficile exécution.

Mercredi. — *Pardonnez, et on vous pardonnera.* Confessons la vérité, le pardon des ennemis, de la manière dont le Sauveur du monde l'exige des chrétiens, c'est-à-dire leur pardonner *du fond de nos cœurs* (*Matth.*, XVIII, 35.), sans se ressouvenir des injures qu'ils nous ont faites, non plus que si nous ne les avions jamais reçues ; les recevoir dans notre amitié sincèrement et de bonne foi ; s'affliger des maux qui leur arrivent, comme des nôtres; se réjouir de leurs biens, comme s'ils nous étaient arrivés; les *aimer non-seulement de parole, mais d'effet et en vérité* (I *Joan.*, III, 18) : le pardon, dis-je, des ennemis est tout ce qu'il y a de plus difficile dans la morale de Jésus-Christ ; et cependant il faut l'avouer, Dieu nous le propose à une condition si avantageuse, qu'il ne doit plus rien avoir que d'aisé pour nous : car il nous assure que *si nous pardonnons les fautes des autres, le Père céleste nous remettra aussi nos péchés ;* et que *si nous ne leur pardonnons point, il ne nous pardonnera pas.*

Voici donc l'offre que le Seigneur nous fait. Vous m'avez offensé, nous dit-il, et votre frère vous a offensés; vous me demandez grâce pour vous, et moi je vous la demande pour lui, pardonnez-lui, et je vous pardonne. « C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que notre Dieu fait dépendre de nous le pardon qu'il est prêt à nous accorder ou

(94) Duo sunt in quibus temerarium judicium cavere debemus, cum incertum est quo animo quidquam factum sit, vel cum incertum est qualis futurus sit qui nunc vel bonus vel malus apparcat. (S. Aug., lib. II, *De serm. Dom. in monte.*)

(95) Addidit, ne temere judicandum, cum sis tu ipse conscius delicti. (S. Ambr., *in Luc.*, lib. V.)

(96) Dum alterum judicas in te ipsum cogis ferre sententiam. (Id., *ibid.*)

(97) Excusa intentionem, si non potes opus, puta ignorantiam, puta subreptionem, puta casum ; quod si omnem omnino dissimulationem rei certitudo recusat, suade nihilominus ipse tibi, et dicito apud temetipsum : vehemens fuit inimis tentatio, quid de me illa fecisset, si accepisset in me similiter potestatem. (S. Bern., serm. 10, *in Cant.*)

à nous refuser, et qu'il nous rend maîtres de notre arrêt (98); » notre salut est entre nos mains; il veut bien se régler sur notre conduite, et notre indulgence ou notre sévérité sera le modèle de sa miséricorde ou de sa justice. Est-il rien de comparable à cette bonté? fut-il jamais un traité plus avantageux pour le pécheur? Et pouvons-nous jamais mieux concevoir combien Dieu nous aime, et combien il veut que nous nous aimions les uns les autres, qu'en se relâchant de ses droits en notre faveur, et qu'en se faisant voir toujours prêt à nous pardonner, quelque coupables que nous soyons à son égard, pourvu que nous pardonnions à celui qui nous a offensés. Car, faisons une réflexion par le moyen de laquelle nous comprendrons les différences infinies qui se rencontrent entre ce qu'on nous demande et ce qu'on nous accorde: quand mon frère m'a offensé, c'est un homme qui a offensé un homme; un mortel qui a offensé un mortel; un misérable qui a offensé un misérable; mais quand j'ai péché contre le Seigneur, c'est un sujet qui s'est révolté contre son prince, une créature qui a méconnu son Créateur, un ver de terre qui a méprisé le Tout-Puissant. Et d'ailleurs quand je ne pardonnerais pas à mon ennemi, quelle vengeance en tirerai-je? quel bien m'en reviendra-t-il, sinon de rendre injure pour injure, et de nourrir dans mon cœur une haine impuissante qui me dévorera, et qui me fera plus de mal que je ne pourrai lui en faire? Si Dieu ne me pardonne pas, je serai perdu pour une éternité, et je ne puis éviter l'enfer; « mais si je surmonte ma haine, dit saint Augustin, quelque énormes que soient les crimes que j'ai commis par la violence de mes passions, ils me seront remis. » (S. Aug., serm. 9, *De divers.*, cap. 11) : « *Pardonnez*, dit le Seigneur, *et tout vous est pardonné;* c'est la prière que nous lui faisons tous les jours : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (*Matth.*, VI, 12.) N'en doutons point, toutes les fois que nous la lui faisons, il nous accorde ce que nous lui demandons, et il nous pardonne comme nous pardonnons: Je le veux, nous répond-il du haut du ciel; vous pardonnez de bonne foi, je vous pardonne de même; vous ne pardonnez point, je ne vous pardonne pas non plus; tremblons donc quand nous faisons cette prière, de peur de prononcer contre nous-mêmes l'arrêt de notre condamnation; nous ne demandons au Seigneur de nous pardonner que comme nous pardonnons : ainsi le pardon que nous demandons dépend de celui que nous accordons, et notre Dieu est prêt à nous remettre toutes nos dettes, si nous remettons à notre prochain le peu qu'il nous doit; mais si nous demandons grâce, sans vouloir la faire; si en faisant cette prière : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons*, nous cherchons les moyens et les occasions de faire périr notre ennemi, souvenons-nous que c'est demander au Seigneur de s'armer des traits de sa colère, et de lancer sur nous ses foudres et ses carreaux : aussi est-ce alors qu'il entre contre nous dans la même indignation où l'Evangile représente ce roi, lequel ayant remis volontairement dix mille talents à un de ses serviteurs, qui ne lui demandait que du temps pour lui payer tout ce qu'il lui devait, le livra ensuite aux bourreaux jusqu'à ce qu'il l'eût satisfait entièrement, quand il eut appris que ce méchant serviteur tenait le pied sur la gorge à un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, sans vouloir lui accorder seulement le temps qu'il lui demandait pour le satisfaire. (*Matth.*, XVIII, 25, seqq.) Quoi! *l'homme garde sa colère contre un homme*, dit l'Ecclésiastique, *et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse : il n'a point de compassion d'un homme semblable à lui, et il demande le pardon de ses péchés! Lui qui n'est que chair garde sa colère, et il demande miséricorde à Dieu; par qui pourra-t-il obtenir pardon de ses péchés?* (*Eccli.*, XXVIII, 3 seqq.) N'abusons point de la grande miséricorde de Dieu, de peur de tomber entre les mains de sa justice; il nous promet de nous pardonner si nous pardonnons, mais il ajoute :

Jeudi. — *Donnez, et on vous donnera.* L'on peut dire des grâces que nous voulons obtenir de Dieu, ce que nous avons dit du pardon; dès que nous pardonnons à nos ennemis, il nous pardonne; et le vrai moyen d'obtenir de lui ce que nous lui demandons, c'est de donner ce qu'on nous demande. « Un pauvre vous demande, dit saint Augustin (99), et vous êtes le pauvre de Dieu à qui vous demandez; mais ce pauvre vous demande du pain, et vous demandez à Dieu Jésus-Christ même, qui est *le pain vivant descendu du ciel* (*Joan.*, VI, 42); voulez-vous recevoir de Dieu, faites que ce pauvre reçoive de vous, *Donnez, et on vous donnera* (*Luc.*, VI, 38). » Mais, ô commerce admirable! vous donnez les biens de la terre, et on vous donne ceux du ciel; vous en donnez de temporels, et vous en recevez d'éternels. *Le riche et le pauvre*, dit le Sage, *se sont rencontrés, le Seigneur est le Créateur de l'un et de l'autre* (*Prov.*, XXII, 2) : que veut dire ceci? sinon que le riche et le pauvre ont besoin l'un de l'autre, et doivent s'entr'aider mutuellement pour l'affaire de leur salut; que le riche doit par ses richesses racheter ses péchés, en assistant le pauvre, et que le pauvre doit s'humilier en vue du secours qu'il reçoit du riche : d'où il est aisé de conclure que les riches ont beaucoup plus besoin des pauvres que les pau-

(98) Itaque a nobis tota hæc res sumit exordium, futurumque de nobis in nostra est potestate judicium. (S. Chrys., hom. 9, *in Matth.*)

(99) Petit a te mendicus, et tu es Dei mendicus; quid a te petit mendicus, panem; et tu quid petis a Deo nisi Christum qui dicit, *Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi?* Accipere vultis, *Date, et dabitur vobis.* (S. Aug., serm. 16, *De verb. Dom.*)

vres des riches; les pauvres n'ont besoin des riches que pour les biens de cette vie, et les riches ont besoin des pauvres pour ceux de l'éternité. Riches de la terre, apprenez donc aujourd'hui que ce que vous paraissez donner aux pauvres, vous le donnez à vous-mêmes, puisque le Seigneur *vous le rendra avec usure* (*Prov.*, XIX, 17), *et vous payera au centuple* (*Matth.*, XIX, 29); où en seriez-vous, s'il n'y avait point de pauvres? à quoi serviraient vos richesses, qu'à entretenir votre cupidité, et par où pouvez-vous effacer plus aisément la multitude de vos crimes que *par des aumônes, qui les effacent comme l'eau éteint le feu* (*Eccli.*, III, 33); *qui vous rendent purs aux yeux de Dieu* (*Luc.*, XI, 41), *et qui vous délivrent de tout péché et de la mort.* (*Tob.*, IV, 11.) *Faites-vous donc des amis des richesses injustes, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels* (*Luc.*, XVI, 9); *ne vous faites pas des trésors dans la terre, où les vers et la rouille les mangent, et où les voleurs les dérobent, mais faites-vous-en dans le ciel où les vers et la rouille ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui puissent les enlever.* (*Matth.*, VI, 19, 20.) Mettez vos biens dans la maison des pauvres, qui sont, pour ainsi dire, les correspondants de Dieu, et ils les feront tenir au ciel, où ils changeront bientôt de nature. « C'est là votre maison et votre patrie, dit saint Chrysostome, mettez-y en dépôt tout ce que vous possédez, et ne laissez rien ici-bas, de peur de le perdre (S. Chrys., homil., 12, *in Matth.*); » c'est Jésus-Christ lui-même qui reçoit nos biens, et il nous assure qu'il nous tiendra compte de tout ce que nous ferons aux pauvres, qui sont ses membres, comme si nous le faisions à ainsi ce que nous leur donnons, donnons-le lui-même : en son nom et pour son amour, et il nous donnera tout ce que nous lui demanderons, *Date, et dabitur vobis.* C'était de ces importantes vérités, que les premiers chrétiens étaient si bien instruits, et qu'ils mettaient si exactement en pratique, puisque, suivant l'expression de Tertullien, « si nous en exceptons leurs femmes, tout était commun entre eux (1); il n'y avait point de mien et de tien entre des personnes qui ne vivaient pas seulement comme frères, mais comme s'ils n'avaient été qu'un seul homme : *Toute la multitude de ceux qui croyaient*, dit l'Ecriture, *n'était qu'un cœur et qu'une âme; il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre, ou des maisons, les vendaient, et en apportaient le prix qu'ils mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait ensuite à chacun selon qu'il en avait besoin.* (*Act.*, IV, 32 seqq.) « Heureux peuple, dit saint Augustin, qui ayant plusieurs riches selon Dieu, n'avaient aucun nécessiteux selon le monde; et où la charité faisant souhaiter aux riches les biens éternels, éloignait des pauvres l'indigence et la nécessité temporelle (2). » Mais pour nous exciter à donner largement aux pauvres, notre Evangile nous apprend, par une comparaison naturelle, la manière dont Dieu nous comblera de ses bienfaits.

Vendredi. — *On vous versera dans le sein une bonne mesure pressée, entassée, qui se répandra par-dessus; car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres.*

Le Sauveur du monde se servait ordinairement de comparaisons simples pour se rendre intelligible au peuple : celle-ci était tirée d'un usage établi parmi les Juifs. Celui qui avait emprunté du grain, pour reconnaître le plaisir qu'il avait reçu, au lieu de rendre mesure pour mesure, avait coutume *de verser dans le sein*, c'est-à-dire dans le devant de la robe de celui qui avait prêté, *une bonne mesure*, *pressée* avec les mains, *entassée*, c'est-à-dire qu'on secouait plusieurs fois le boisseau, afin que le grain se pressât davantage, et qu'il en tînt une plus grande quantité; *qui se répandait par-dessus*, c'est-à-dire que l'on comblait entièrement le boisseau : c'est ainsi que Dieu en usera à notre égard, si nous prêtons de nos biens aux pauvres; ce ne seront pas eux qui nous rendront ce que nous leur aurons prêté; mais ce sera Dieu même qui nous donnera, en récompense *d'une bonne mesure* des biens temporels, *une mesure pressée et entassée* des biens de la grâce; et pour les biens de la gloire, ce sera *une mesure qui se répandra par-dessus;* puisque *notre Dieu*, qui sera l'objet de notre félicité, *étant plus grand que notre cœur* (*I Joan.*, III, 20), nous ne pourrons jamais le comprendre ni le contenir.

L'Evangile ajoute que, *le Seigneur se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres;* si nous donnons peu aux pauvres, étant en état de leur donner beaucoup, il nous donnera peu, *Qui parce seminat, parce et metet;* mais si nous leur donnons abondamment de nos biens temporels, le Seigneur, infiniment plus magnifique que l'homme, nous comblera des siens : *Sed qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.* (*II Cor.*, IX, 6.) Ecoutons l'avis que donne sur ce sujet le saint homme Tobie à son fils : *Mon fils, si vous avez de grands biens, donnez beaucoup; si vous en avez peu, étudiez-vous à les répandre volontiers, et de bon cœur* (*Tob.* IX, 9) : parce que, dit saint Chrysostome, « Dieu n'aime que celui qui se réjouit quand il donne à Dieu, persuadé qu'il reçoit beaucoup plus qu'il ne donne, et que ce qu'il offre au Seigneur, bien loin

(1) Omnia indiscreta sunt apud nos, præter uxores. (Tertull., *in Apol.*, 29.)

(2) Beata plebs, quæ dum plures in Christo habet divites, nullum in sæculo habet indigentem; et quæ dum æternas cogitat divitias, a fratribus temporalem repulit paupertatem. (S. Aug., serm. 25, *de verbis Apost.*)

de l'appauvrir, le rend riche pour jamais.» (S. Chrys. *in Ep. ad Rom.* c. XI.)

Mais comme la mesure dont notre Dieu se servira ne sera pas une mesure d'égalité, mais de proportion ; et comme, d'ailleurs, il a bien plus d'égard à la disposition du cœur qu'aux effets, pauvres du siècle, ne vous découragez pas : tantôt *un verre d'eau* donné avec charité (*Matth.*, X, 42), tantôt *deux oboles* prises de votre nécessaire (*Marc.*, XII, 44), seront capables de vous mériter *cette bonne mesure pressée, entassée, qui se répandra par-dessus* : car, quand le Seigneur nous dit qu'*il se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres*, comprenons que ce sera une mesure dont un Dieu infiniment libéral se servira, d'un côté, pour récompeensr d'une gloire éternelle une aumône temporelle, et dont un Dieu usera, de l'autre, pour punir d'une peine infinie la dureté de celui qui l'aura méprisé dans la personne des pauvres. Grande promesse, mais grande menace en même temps qui nous est faite par ces paroles, *Eadem quippe mensura, qua mensi fueritis, remetietur vobis.* Car si le Seigneur se sert de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres pour nous punir, comme pour nous récompenser, chacun recevra selon le mérite ou le démérite de ses œuvres ; celui qui aura fait un bon usage des biens temporels en recevra d'éternels, et *celui qui n'aura point fait miséricorde, sera traité sans miséricorde* (*Jac.*, II, 13) ; ainsi toute notre dureté envers les pauvres nous attirera infailliblement la sévérité de Dieu : Or sachons que si sa miséricorde est plus abondante que la nôtre, sa rigueur est aussi bien plus terrible que notre rigueur, et que *c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.* (*Hebr.*, X, 31.)

Il leur faisait aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle? Ne tomberont-ils pas tous deux dans le précipice? Le disciple n'est pas au-dessus du maître, mais tout disciple sera parfait, lorsqu'il sera semblable à son maître.

Il n'est pas aisé de trouver la liaison que ces deux comparaisons ont avec le reste de notre Evangile ; et il est à propos de dire ici ce que les interprètes répètent souvent, qu'il ne faut pas chercher trop scrupuleusement dans l'Évangile une suite qui souvent n'y est pas : la raison est que les évangélistes n'ont pas rapporté les discours du Sauveur tout entiers de la manière dont il les a prononcés, mais souvent quelque sentence séparée ; pas même toujours dans le lieu, ni dans l'ordre qu'il les a dits. Or, comme la suite de notre Evangile se peut lier plus aisément avec le commencement, nous nous contenterons de donner en peu de mots le sens de ces deux comparaisons, qui n'ont point d'autre but que de nous faire comprendre de quelle conséquence il est de choisir dans la voie du salut un guide qui soit éclairé des lumières d'en haut : car si nous, qui sommes aveugles, prenons un aveugle pour nous conduire, il ne manquera pas de nous égarer, et tôt ou tard nous tomberons avec lui dans le précipice. *Le disciple n'est pas au-dessus du maître* : il faut donc prendre un maître qui soit digne d'être au-dessus du disciple par sa science, son mérite et sa vertu : *le disciple est parfait quand il est semblable au maître*, c'est-à-dire quand le maître est parfait lui-même, et irrépréhensible dans sa doctrine comme dans ses mœurs. Tel doit être le maître et le conducteur que nous devons choisir. Malheur à ceux qui prennent pour directeur non le plus capable, le plus vertueux, et le plus parfait, mais le plus facile et le plus commode, « et qui voulant être toujours malades, cherchent moins un médecin habile et sincère, qui les guérisse en coupant jusqu'à la racine du mal, avec le glaive de l'Evangile, qu'un ignorant qui, par une fausse pitié, n'osant sonder la profondeur de la plaie, laisse le pus enfermé au dedans, et contribue ainsi à la rendre incurable (3). »

Samedi. — *Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et que vous ne voyez point une poutre dans votre œil? Ou comment pouvez-vous dire à votre frère : Mon frère, laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous songerez à ôter la paille de l'œil de votre frère.*

Ces paroles peuvent être fort bien rapportées à ce que nous avons dit du jugement et de la condamnation ; elles font connaître combien celui-là est injuste, qui reprend et qui condamne de légers défauts dans les autres, tandis qu'il est lui-même coupable de grands crimes ; et elles nous instruisent que le devoir d'un chrétien, au lieu de s'amuser à remarquer ou à reprendre les imperfections d'autrui, est de s'appliquer sérieusement à s'examiner et à se connaître soi-même. Plût à Dieu que chacun de nous pût dire de soi ce que Tertullien disait autrefois de lui : « Je ne m'occupe plus que de moi-même, disait ce Père, je n'ai qu'une seule affaire, c'est de n'en point avoir (4). » Mais pour entrer dans une explication particulière de notre Evangile, remarquons : 1° Que toutes ces sentences étaient des manières de parler usitées dans la Palestine, ainsi que nous le voyons dans plusieurs livres des Juifs ; 2° que par la poutre on entendait, comme nous devons l'entendre, un péché grand et considérable, par la paille une faute légère ; ainsi, quand il est dit : *Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, lorsque vous ne vous apercevez pas d'une poutre qui est dans le vôtre?*

(3) Imperitus est medicus qui tumentes vulnerum sinus manu parcente contrectat, et in altis recessibus viscerum virum inclusum dum servat, exagerat. (S. Cyprien, *De lapsis.*)

(4) Ita me unicum negotium mihi est ; aliud non curo quam me curem. (Tert.)

ou taxe ceux qui sont si aveuglés sur eux-mêmes et si éclairés sur les autres, que les moindres défauts ne leur échappent dans autrui, tandis qu'il ne voient pas dans eux-mêmes les crimes les plus énormes ; 3° que l'hypocrisie est la vraie raison qui nous porte à vouloir ôter la paille qui est dans l'œil de notre frère, quand nous laissons la poutre qui est dans le nôtre ; car pourquoi en usons-nous ainsi, si ce n'est que la correction appartenant de droit aux gens de bien et sans reproche, nous espérons par celle que nous faisons à autrui, nous assurer la réputation d'une sainteté que nous n'avons point ? Or, vouloir donner de soi une opinion plus avantageuse que celle que nous méritons, c'est ce qui s'appelle hypocrisie : « Celui-là, dit saint Augustin, me paraît hypocrite, qui dit à son frère : Permettez-moi d'ôter la paille qui est dans votre œil, quand il n'agit que par vaine gloire, pour paraître juste lui-même (5). »

Mais comme la correction, loin d'être défendue, est commandée à ceux qui par leur emploi ou leur ministère ont droit et inspection sur les autres : de ceci concluons trois choses de la dernière importance pour tous ceux à qui la Providence a donné quelque supériorité. La première, que quand ils reprennent ceux qui leur sont soumis, étant coupables eux-mêmes des crimes qu'ils reprennent, leurs discours ne servent qu'à les rendre méprisables aux yeux des hommes qui ne manquent pas de leur dire, *Médecin, guéris-toi toi-même* (*Luc.*, IV, 23), et puis tu songeras à guérir les autres ; *hypocrite, arrache la poutre qui est dans ton œil, et ensuite tu seras en droit d'ôter la paille qui est dans celui du prochain.* Car, dit saint Augustin, « c'est par la pureté et la sainteté des mœurs qu'il faut songer à donner de l'attention à ceux à qui on veut inspirer la vertu. » (S. Aug., ep. 118, *ad disc.*) La seconde, que si de là ils prennent le parti de garder un honteux silence, et d'avoir pour autrui la même indulgence qu'ils ont besoin qu'on ait pour eux-mêmes ; quand ils trahissent ainsi leur ministère, et qu'ils favorisent lâchement des péchés qu'ils devraient condamner, ils se rendent dignes d'être traités de Dieu dans toute la sévérité de sa justice. La troisième, qu'ils sont, par conséquent, indispensablement obligés à ôter en eux tout ce qui peut être aux autres un scandale, c'est-à-dire à mener une vie irréprochable, *à être sobres, prudents, graves, modestes, chastes* (*I Tim.*, III, 2), *le modèle de bonnes œuvres, dans la doctrine, dans l'intégrité* (*Tit.*, II, 7), *afin que leur lumière luisant devant les hommes, ils glorifient le Père qui est dans les cieux* (*Matth.*, V, 16), et c'est ainsi qu'en travaillant à leur propre sanctification, ils contribuent et travaillent à celle des autres par des exemples qui ne peuvent manquer d'édifier le prochain, et par des discours qui confondent toujours le pécheur, quand celui qui reprend, de la part de Dieu, ne craint point d'être repris de la part des hommes. « C'est alors, ministres de Jésus-Christ, que ce pécheur est docile et soumis à votre correction, et qu'il commence à vous craindre en soi-même, quand il ne voit rien à reprendre et à mépriser en vous (6). » C'est alors aussi que la poutre étant ôtée de votre œil, vous verrez la paille qui est dans l'œil de votre frère avec une simplicité d'esprit, et une affection compatissante pour lui, qui vous feront dissimuler bien des choses, en interpréter beaucoup en bonne part, en excuser et en supporter une infinité avec patience et avec douceur, par *cette charité qui est douce et patiente, qui tolère tout et qui souffre tout.* (*I Cor.*, XIII, 14.)

(5) Mihi videtur et ille hypocrita esse qui dicit fratri suo, Dimitte ut tollam festucam, propter gloriam hoc faciens, ut ipse justus esse videatur. (S. Aug., serm. 19, *de temp.*)

(6) Prius mundam ipsius mentem purga ab omni malo, ut cum tu arguens laicum pro peccatis ejus, non habeat unde redarguat te pro peccato tuo. Nam incipiet te timere in se, cum non invenerit quod contemnat in te. (Auct. *op. imp.*, hom. 17.)

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester misericors est. (*Luc.*, VI, 36.)

Tout le but de notre Evangile tend à nous instruire de l'amour du prochain ; sur quoi nous pouvons examiner trois choses : quelle est l'obligation que nous avons d'aimer le prochain ; quel est le prochain que nous devons aimer ; quel est l'ordre que nous devons garder dans cet amour : ainsi, la nécessité de l'amour du prochain, l'étendue de l'amour du prochain, l'ordre de l'amour du prochain, seront le sujet de ces réflexions.

1. Pour bien comprendre la nécessité de l'amour du prochain, il n'est question que de bien entendre le sens de ces paroles que le Sauveur dit à ses apôtres après la Cène : *Je vous donne un commandement nouveau, de vous aimer mutuellement, comme je vous ai aimés ; c'est par là que tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.* (*Joan.*, XIII, 34, 35.) Les Pères demandent pourquoi appeler le commandement de l'amour du prochain *un commandement nouveau*, puisqu'il était ordonné dans la loi de Moïse *d'aimer son prochain comme soi-même.* (*Levit.*, XIX, 18.) Quelques auteurs prétendent que ce commandement est appelé nouveau, parce que, dans l'ancienne loi, le précepte de l'amour du prochain n'était fait que pour régler les actions extérieures, pour entretenir la paix et une espèce d'union au dehors : ce qui sans doute ne peut être vrai, puisque la loi de Dieu, parfaite en son genre, quoique moins parfaite que l'Evangile, réglait le dedans en défendant la concupiscence ; et c'est ce que saint Paul nous apprend quand il nous dit : *Je n'aurais point connu la concupiscence si la loi m'avait dit* (*Exod.*, XX, 17) : *Vous n'aurez point de mauvais désirs.* (*Rom.*, VII, 7.) D'autres

estiment que le Fils de Dieu appelle *commandement nouveau* celui de l'amour du prochain, par une manière de parler des Juifs, qui appellent nouveau tout ce qui est grand et excellent; et c'est dans ce sens que le Prophète-Roi s'écrie: *Cantate Domino canticum novum.* (*Psal.* XCV, 1.) D'autres pensent que, comme le Sauveur avait déjà parlé en plusieurs endroits de ce commandement, il l'appelle nouveau en celui-ci, comme s'il disait: C'est le précepte que je vous ai déjà donné, mais que je vous répète, et vous recommande de nouveau, parce qu'il est nouvellement gravé dans le cœur par le Saint-Esprit qui vous est donné.

Arrêtons-nous à la pensée de saint Chrysostome, et de plusieurs autres Pères, qui assurent que le commandement de l'amour du prochain est appelé nouveau, en ce qu'il a celui de Jésus-Christ pour modèle (S. Chrys., homil. 71, *in Joan.*) : *Mandatum novum do vobis : Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* Dans l'ancienne loi, il n'était ordonné d'aimer son prochain que comme soi-même; mais dans la nouvelle, dès qu'il nous est commandé de l'aimer comme le Fils de Dieu nous a aimés, nous devons l'aimer plus que nous-mêmes, puisque le Sauveur a renoncé à sa propre gloire et est venu souffrir et mourir par l'excès d'amour qu'il a eu pour nous; et voilà en quoi consiste la nouveauté de ce précepte : Quand on dit que nous devons aimer le prochain plus que nous-mêmes, cela signifie que nous devons préférer son bien spirituel à notre bien temporel; le salut de son âme à tout ce qui peut dépendre de nous, et non-seulement quand il est notre ami, mais même quand il serait notre ennemi. Tel est l'excès de charité qui animait le grand Apôtre, quand *il désirait de devenir anathème et d'être séparé de Jésus-Christ pour ses frères* (*Rom.*, IX, 3) : ainsi, en vertu de l'amour du prochain, soit que j'aie offensé mon frère, ou qu'il m'ait offensé, s'il ne vient pas à moi, je dois aller à lui; et si la haine qu'il a contre moi met son salut en danger, quelque tort qu'il ait d'ailleurs, quelque répugnance que j'y ressente; *quand même je serais à l'autel, je dois laisser mon don à l'autel, et aller me réconcilier avec lui* (*Matth.*, V, 23, 24) : ainsi tout doit être commun entre chrétiens; car dès lors que nous nous aimerons comme le Fils de Dieu nous a aimés, que ne sacrifierons-nous pas pour l'amour de notre prochain? *C'est par là*, continue le Fils de Dieu, *que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.* C'était à cette marque que l'on reconnaissait les premiers chrétiens, et cette charité dura si longtemps qu'on la remarquait encore du temps de Tertullien. Les païens, dit-il dans son *Apologétique*, en demeuraient étonnés, et en faisaient un sujet de crime aux chrétiens. « Voyez, disaient-ils, comme ils s'entr'aiment, et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres (7). » C'est ainsi qu'ils ont accompli le précepte que notre Dieu a donné, et qu'il a pratiqué le premier; et c'est sur quoi est fondée la nécessité de l'amour du prochain. Mais voyons ailleurs quel est le prochain que nous devons aimer.

2. Le Fils de Dieu nous apprend lui-même quel doit être notre prochain, dans la parabole dont il se servit pour répondre à la question que lui fit le docteur de la loi. Car, en le faisant convenir que le Samaritain, qui avait secouru de tout son pouvoir le Juif que des voleurs avaient maltraité, était le prochain de ce Juif plutôt que le prêtre et le lévite qui avaient passé outre sans s'arrêter à lui (*Luc.*, X, 30 seqq.); il nous apprend que notre prochain est tout homme qui a besoin de nous, et auquel nous sommes en état de donner quelque secours. « Tout homme, dit saint Irénée, est donc le prochain de tout homme (8); » et les liens communs de la nature et de la grâce, qui unissent tous les hommes ensemble, doivent leur rendre communs les biens et les maux qui leur arrivent.

Concluons que la charité n'exclut personne, embrasse tout le monde, et que par ce commandement de la loi ancienne et de la nouvelle, *Diliges proximum tuum sicut teipsum* (*Levit.*, XIX, 18; *Matth.*, XIX, 19), il suffit d'être misérable pour avoir droit à la compassion du prochain. Il est vrai que les Juifs, dans les devoirs de la charité, ne connaissaient que le Juif; ainsi, par exemple, il leur était défendu de prêter à usure à leurs frères, et il leur était permis de le faire aux étrangers (*Deut.*, XXIII, 19, 20) : parmi eux il fallait donner *dent pour dent, œil pour œil* (*Deut.*, XIX, 21) : commandement, dit saint Augustin (*Serm. Dom. in monte*, lib. I, cap. 21), non de celui qui ordonne à un homme juste, mais de celui qui permet à un homme faible, et que, selon ce Père, on peut appeler la justice des injustes (9) : mais depuis que le Sauveur du monde, des deux peuples n'en a fait qu'un, *en rompant dans sa chair la muraille de séparation qui les divisait* (*Eph.*, II, 14), depuis que *la charité a été répandue dans leurs cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* (*Rom.*, V, 5) : tout homme est devenu notre frère, c'est-à-dire un autre nous-même, puisqu'il n'y en a point qui n'ait été racheté par le sang d'un Dieu, et qui ne soit en droit de prétendre à l'héritage qu'il nous a mérité par sa mort. Ne croyons pas nous acquitter de ce précepte, *Diliges proximum tuum sicut te ipsum*, quand une compassion naturelle, une amitié particulière, l'amour-propre ou la vanité

(7) Vide, inquiunt, ut se invicem diligant, et ut pro alterutro mori sint parati. (Tertul., *Apol.*, cap. 9.)

(8) Homo homini proximus. (Iren., l. IV, c. 27.)

(9) Hæc lex si dici potest, injustorum justitia est. (S. Aug., *De civ.*)

nous porte à avoir pitié de quelque misérable, et à l'assister en public pour être vu des autres; il faut être uni avec tous les hommes: que dis-je? il faut n'être qu'un avec eux, *comme le Père et le Fils ne sont qu'un ensemble* (*Joan.*, XVII, 21); n'avoir qu'un même esprit, et qu'une même volonté, s'entre-secourir, sans que la diversité des langues, des pays et des nations, ni que les différences qui se rencontrent entre les hommes, soient capables de mettre entre eux aucune division, *comme les membres d'un même corps conspirent à s'entr'aider les uns les autres.* (I *Cor.*, XII, 25.) « La grâce de Jésus-Christ, dit saint Ambroise (9*), en parlant des premiers chrétiens, unissait ceux qui étaient séparés par la distance et l'éloignement des lieux: » notre charité doit avoir la même étendue; mais il faut surtout que l'amour que nous avons pour nous-mêmes soit la règle de celui que nous avons pour notre prochain; il faut par conséquent souhaiter qu'il lui arrive ce que nous souhaitons qui nous arrive; craindre pour lui ce que nous craignons pour nous-mêmes; ne dire de lui que ce que nous voudrions qu'il dît de nous; et pour éviter le mécompte qui se trouve si souvent, et les plaintes que l'on fait sans cesse les uns les autres, chacun prétendant qu'il en fait toujours plus pour autrui, que les autres n'en font pour lui, nous devons toujours nous mettre à la place de notre prochain, ou le mettre toujours à la nôtre: tels sont les sentiments que nous sommes obligés d'avoir pour les hommes en général; mais comme nous ne pouvons pas être en état de donner à chacun en particulier ces marques solides et essentielles de notre charité, voyons l'ordre de l'amour que nous devons garder envers le prochain.

3. « Toute la vertu, dit saint Augustin, consiste à aimer ce que nous devons aimer et à l'aimer dans l'ordre que nous devons l'aimer (10): » ainsi, aimer Dieu par-dessus toutes choses et avant toutes choses; aimer son prochain comme soi-même, suivant l'ordre et le rang qu'il doit occuper dans notre cœur, et toujours par rapport à Dieu, c'est accomplir toute la loi.

Nos pères et mères tiennent sans doute le premier rang entre ceux que nous devons aimer; car, après Dieu qui veut être aimé le premier, et qui nous assure que *celui qui aime son père ou sa mère plus que lui, n'est pas digne de lui* (*Matth.*, X, 37), c'est à eux que nous devons tout ce que nous sommes; aussi, après nous avoir donné les préceptes qui le regardent, il nous commande immédiatement après de les honorer: *Honora patrem tuum, et matrem tuam, ut sis longævus super terram.* (*Exod.*, XX, 12.) Or cet honneur que nous leur devons ne consiste pas seulement à les respecter et à leur obéir, mais à les aimer, à avoir soin d'eux, et à pourvoir à leurs nécessités corporelles, en sorte qu'ils ne manquent de rien, autant qu'il dépend de nous; c'est de quoi le Fils de Dieu nous a donné un bel exemple, quand quittant la terre pour retourner à son Père, il recommanda sa sainte Mère à saint Jean (*Joan.*, XIX, 26): c'est ce que le jeune Tobie a si bien pratiqué, puisque nous apprenons qu'il nourrissait son père du travail de ses mains, et qu'il le servait dans sa jeunesse avec un soin et un travail sans exemple: c'est enfin un devoir fondé sur la justice et la reconnaissance qui nous doivent porter, dit le Sage, *à honorer notre père de tout notre amour, et à n'oublier pas les gémissements de notre mère: à nous souvenir que sans eux nous ne serions pas nés, et à leur rendre des services pareils à ceux que nous en avons reçus.* (*Eccli.*, VII, 29, 30.) Sous le nom de père, nous devons entendre tous ceux qui nous gouvernent pour le temporel ou pour le spirituel, lesquels, ayant sur nous une autorité et une puissance que Dieu leur a donnée, méritent aussi que nous ayons pour eux un amour plus particulier: *car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a ordonné celles qui sont dans le monde*, dit l'apôtre. (*Rom.*, XIII, 1.)

Nos proches doivent suivre nos pères et nos mères, et il est bien juste d'avoir une amitié plus particulière pour les personnes qui sont formées du même sang que nous. Ici, il est nécessaire de faire cette réflexion, que les ecclésiastiques, à l'égard de leurs parents, tombent souvent dans l'un de ces défauts; car, tantôt, quand leurs proches sont pauvres, et dans un état trop différent de celui où la Providence les a élevés, sous prétexte d'une vertu austère qui leur fait oublier la chair et le sang, ils méconnaissent par orgueil ceux qu'ils doivent assister par charité; et tantôt une amitié tout humaine fait qu'ils s'appliquent tellement à les élever, qu'ils se mettent hors d'état de donner aucun secours à des pauvres réduits dans la dernière nécessité. Tâchons d'éviter ces deux écueils, aimons nos parents et assistons-les, puisque le Sage apprend que *c'est une cruauté de les rejeter* (*Prov.*, XI, 17); mais que cette inclination que la nature nous inspire soit conduite par la lumière de la vérité et par la prudence de la charité.

Le troisième objet de l'amour du prochain doit être nos amis, soit que nous leurs soyons attachés par estime pour leurs bonnes qualités, qui nous portent à leur vouloir du bien, soit par le devoir d'une juste reconnaissance pour celui qu'ils nous ont fait, (ou ce qui est la même chose), pour celui qu'ils désireraient pouvoir nous faire.

Enfin un des principaux objets de notre charité, ce sont les pauvres; ce n'est pas assez de les assister, il faut les aimer, leur donner part à notre compassion et à notre tendresse. *Heureux celui*, dit le Prophète, *qui pense attentivement sur l'indigent et sur*

(9*) Ita quos separabat longitudo terrarum, Christi gratia connectebat. (S. Amer., serm. 39.)

(10) Vera virtus ordo est amoris. (S. Aug., lib. XV, *De Civ. Dei.*)

le pauvre, le Seigneur le délivrera dans le mauvais jour. (*Psal.* XL, 1.)

Entre les pauvres, nous devons encore y mettre cet ordre, qu'il faut que nous préférions ceux qui ont avec nous quelque relation que ce puisse être, comme nos domestiques, nos voisins, ceux qui sont dans nos terres, sous notre conduite, dans le district de notre autorité ou de notre gouvernement, à ceux qui ne nous appartiennent point par aucun de ces endroits; les pauvres malades doivent être préférés à ceux qui se portent bien; les honteux, à ceux qui demandent publiquement; les pauvres qui sont dans notre religion, à ceux qui sont sont d'une autre communion; les personnes qui, de riches, sont tombées dans la misère, à ceux qui sont nés dans le sein de la pauvreté, et surtout les pauvres qui vivent dans la piété et dans la règle, entre lesquels on doit mettre les pauvres volontaires, c'est-à-dire les religieux, à ces vagabonds qui mènent une vie libertine, et qui aiment mieux mendier pour vivre dans la fainéantise, que de gagner du pain par leur travail. *Faisons du bien à tous*, écrit l'Apôtre aux Galates, *mais principalement aux domestiques de la foi* (*Galat.*, VI, 10); ce grand Apôtre recommande particulièrement dans ses écrits, d'assister les saints, et c'est l'avis que donne saint Jérôme à une pieuse veuve, en lui prescrivant la règle de vie que doit tenir une femme chrétienne. « Pensez aux pauvres et aux mendiants, lui écrit-il, ne refusez pas celui qui vous demande, mais surtout s'il est fidèle.» (S. Hier., ep. 19.) C'est ainsi que notre charité sera réglée et ordonnée, comme celle de l'Epouse du sacré Cantique : *Ordinavit in me charitatem* (*Cant.*, II, 4.)

En quoi nous devons observer que ces règles si équitables qui doivent nous déterminer à assister ceux que nous voyons dans le besoin, ne doivent pas être toujours exactement gardées; il y a certains amis qui doivent être préférés à des parents : et il y a des pauvres, dans certains cas, qu'on doit préférer aux parents et aux amis; ainsi, par exemple, un pauvre est à votre porte, qui a faim, qui a soif, qui a froid, qui est nu, il faut que sa nécessité marche avant la commodité que vous voudriez procurer à votre ami, ou à un de vos proches; car il n'est pas permis de prendre pour soi-même le commode, quand on connaît qu'un pauvre, quel qu'il puisse être, manque du nécessaire.

Seigneur, répandez dans nos cœurs une étincelle de votre amour, qui, nous unissant les uns avec les autres, comme les premiers fidèles ont été unis entre eux, nous marque du sceau de vos disciples : sans cette charité, nos aumônes seront vaines, notre compassion sera un sentiment purement naturel, le bien que nous ferons à nos frères pourra servir au besoin de leurs corps, mais il sera toujours stérile et infructueux pour le besoin de nos âmes : comme nous n'agirons point pour vous tant que nous n'agirons pas par votre amour, nous ne recevrons de nos bonnes œuvres qu'une récompense qui passera avec elles; mais avec cette vertu, nous ne ferons rien dont vous ne soyez le principe et la fin, et ce sera alors que les moindres actions, animées de votre Esprit, et sanctifiées par votre grâce, deviendront d'un prix infini, et que vous les récompenserez d'une gloire éternelle. Ainsi soit-il.

II^e^ DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. XIV, v. 16-25.

Le Fils de Dieu étant à table chez un des principaux Pharisiens (sur la fin de la troisième année de sa prédication), des docteurs de la loi et des Pharisiens y étaient aussi qui l'observaient malicieusement (*Luc.*, XIV, 1 seqq.); comme il était moins venu pour être repu des viandes du festin, que pour repaître les conviés de la nourriture d'une doctrine toute céleste, il leur donna diverses instructions : il leur parla de la récompense destinée à ceux qui nourriront les pauvres pour l'amour de Dieu; et parce que cette récompense des justes est souvent représentée dans l'Ecriture sous la figure d'un grand repas, un des conviés ayant entendu celle qu'il promettait à ceux qui nourriraient les pauvres, lui dit : *Heureux celui qui mange du pain dans le royaume de Dieu.* (*Luc.*, XIV, 15.) Or, le Sauveur, pour faire comprendre qu'il y a une infinité de personnes qui négligent les biens infinis que Dieu leur a préparés, et qui refusent de se trouver à ce banquet délicieux auquel il les a invités, lui répondit par la parabole qui fait le sujet de notre Evangile :

Un homme fit un jour un grand souper, et il y invita plusieurs personnes. Cet homme qui invite est un Dieu-homme, Fils de Dieu, appelé souvent *Fils de l'homme* (*Matth.*, X, 23, etc.), à cause de son grand amour pour l'homme, et le souper auquel il invite est la gloire éternelle, qu'il nous a acquise par l'effusion de tout son sang; nous venons de dire que la béatitude est souvent représentée sous la figure d'un grand repas; ce repas est appelé ici souper : car de même qu'on ne soupe qu'après avoir fini le travail de la journée, ainsi nous ne devons attendre la gloire de l'autre vie, qu'après avoir essuyé les peines et les travaux de celle-ci : mais ce repas est appelé un grand souper, *Fecit cœnam magnam ;* grand, soit que l'on considère la dignité de celui qui le donne, et l'abondance et l'excellence des mets dont nous y serons rassasiés, soit la multitude et la diversité des conviés, soit enfin la durée de ce festin qui s'étendra dans tous les siècles des siècles. Que ce grand repas auquel nous sommes tous invités pour la fin de notre journée ou de notre vie nous établisse dans ces deux dispositions.

La première, de désirer sans cesse ces biens infinis que la magnificence d'un Dieu nous a préparés, et à la possession desquels

il nous convie; n'essayons pas de donner une idée de ces joies, de ces délices, de ces plaisirs dont *il n'est pas permis à un homme de parler à des hommes* (II *Cor.*, XII, 4), et qui sont tels, que *l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille jamais entendu, ni le cœur humain jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* (I *Cor.*, II, 9) « Ah! dit saint Grégoire, en parlant de la différence qui se rencontre entre les plaisirs du corps et les délices de l'âme : quand on manque de ceux-là, on les désire ardemment : mais l'usage et la satiété nous les rend insipides, et nous en dégoûte aussitôt : au contraire, tant qu'on n'a point éprouvé des biens spirituels, ils n'ont pour nous que du dégoût; mais on les désire à mesure qu'ils nous rassasient, parce qu'on les aime à mesure qu'on les goûte, et qu'on n'en connaît la douceur que quand on en jouit. (S. Greg., hom. 35 *in Evang.*) » Si c'est ainsi que ce grand Pape a parlé des biens de la grâce, que ne devons-nous pas dire des biens de la gloire? Ceux-là n'étant, pour ainsi dire, qu'un essai et un avant-goût de ceux-ci.

La seconde disposition où nous devons être, c'est d'envisager toujours ce souper pour nous soutenir dans les peines et les travaux de la vie présente, *Aspiciebat enim in remunerationem* (*Hebr.*, XI, 26), « comme des ouvriers qui supportent avec patience les sueurs et les fatigues de la journée, dans l'espérance de la récompense qu'on leur doit donner à la fin du jour; ou comme des marchands qui ne s'occupent pas des dangers qu'ils courent sur la mer, ni des fatigues d'un long voyage, mais du profit qu'ils doivent en retirer (10*).» Faisons donc réflexion que *les souffrances de cette vie n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit découvrir en nous* (*Rom.*, VIII, 18); que *le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons ici-bas, produira en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (II *Cor.*, IV, 17), et que le temps de ce souper n'est pas fort éloigné.

Lundi. — *A l'heure du souper il envoya son serviteur dire aux conviés qu'ils vinssent parce que tout était prêt.* C'était une coutume parmi les Juifs d'envoyer chez les conviés une seconde fois, pour les avertir de venir quand toutes choses étaient disposées : non-seulement le Fils de Dieu est venu pour nous inviter à ce grand souper, mais il nous fait avertir par tous ceux qu'il a chargés d'annoncer sa parole, que *tout est préparé;* avant la naissance du Sauveur, on ne pouvait pas dire *que tout était prêt*, le temps de la loi était un temps d'ombres, de figures et de promesses : il fallait, dit saint Augustin, que l'Agneau sans tache eût été immolé, et qu'il eût brisé nos fers, qu'il nous eût ouvert les portes du paradis qui avaient été fermées à nos pères, pour pouvoir dire : *Parata sunt omnia.* (S. Augustin., serm. 13, *De verbis Dom.*) C'est maintenant que le sang d'un Dieu a préparé toutes choses pour ce repas céleste, c'est ce temps que l'Apôtre appelle *le temps favorable, les jours du salut.* (II *Cor.*, VI, 2.) Tout est prêt du côté de Dieu; mais, hélas! tout est-il prêt du nôtre? c'est lui qui a fait tous les frais du festin, mais avons-nous *la robe nuptiale* (*Matth.*, XXII, 12), sans laquelle nous serons chassés de la salle, c'est-à-dire, sommes-nous revêtus de la robe de notre innocence, ou couverts du vêtement de la grâce de la pénitence? Le Seigneur nous y invite par la voix de ses ministres; que dis-je, il nous y appelle par la prospérité et par l'adversité; par les faveurs qu'il nous fait, et par les disgrâces qu'il nous envoie : car quel est son dessein dans tout ce qui nous arrive de bien et de mal? sinon, ou de nous attirer à lui par la reconnaissance des biens dont il nous comble, ou de nous forcer d'y retourner en rompant tous les liens qui peuvent nous attacher à la créature? mais, non-content de nous appeler par des voix extérieures, il nous invite encore par les remords, les bons mouvements, les inspirations secrètes et intérieures. *Venez à moi*, dit-il à ces personnes qui sont chargées et comme accablées des misères de cette vie, *et je vous soulagerai.* (*Matth.*, XI, 28.) « Dieu nous offre, dit saint Grégoire, ce que nous devrions lui demander; il veut nous donner sans être prié, ce qui surpasse infiniment nos espérances, et cependant l'on méprise ses offres et ses présents (11); » car, ce que le Fils de Dieu disait aux Pharisiens, comme une parabole, était la vérité de ce qui se passait en eux, et de ce qui se passe en nous.

Mais tous comme de concert s'excusèrent; le premier lui dit : J'ai acheté une maison à la campagne, et il faut nécessairement que je l'aille voir, je vous prie de m'excuser. En vérité, tous les hommes, si nous en exceptons un petit nombre, *ce petit troupeau auquel il a plu au Père céleste de donner la science du salut* (*Luc.*, XII, 32); tous les hommes, dis-je, agissent d'une manière si uniforme, quand il est question de suivre le torrent de leurs passions, qu'ils semblent être tous de concert, comme s'ils cherchaient par une même conduite à s'entre-fortifier dans leurs désordres, *et cœperunt simul omnes excusare.* A voir les différentes raisons, et les divers prétextes qu'ils apportent pour ne point accomplir la loi de Dieu, ou pour ne se point trouver au banquet auquel il les convie, ne semble-t-il pas qu'ils n'en doivent point profiter, et que tout l'avantage doit en revenir à celui qui les invite? Réduisons ces raisons, ou ces obstacles à trois, qui renferment tous les péchés qui se

(10*) Oportet enim in rebus gravibus et molestis, non labores, sed præmia considerare; quemadmodum enim mercatores non maris pericula, sed lucrum spectant, ita et nos cœlum et Dei præsentiam. (S. Chrys., hom. 76, *in Joan.*)

(11) Offert Deus quod rogari debuerat, non rogatus dare vult quod vix sperari poterat, et tamen contemnitur. (S. Greg., hom. 38, *in Evang.*)

commettent dans le monde : savoir : *la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie.* (1 *Joan.*, II, 16); car voilà les trois prétextes dont se servent les conviés de notre Evangile, pour ne point venir au festin qui est préparé. *Le premier dit : J'ai acheté une maison à la campagne et il faut nécessairement que je l'aille voir, je vous prie de m'excuser.* « Cette maison des champs, dit saint Augustin (12), nous marque l'orgueil et l'envie de dominer, *superbia vitæ.* » En effet, il n'appartient qu'à peu de personnes de commander dans les villes, et il est assez ordinaire, quelque grand qu'on soit, d'y rencontrer un plus grand que soi qui humilie et abaisse notre orgueil, parce qu'on est obligé de lui céder, et de se soumettre : mais à la campagne il est plus facile d'y copier la souveraineté, et de satisfaire à une passion qui aime à dominer et à n'avoir que des inférieurs. C'est ce qui fait que le convié de notre Evangile s'excuse d'aller au souper : *J'ai*, dit-il, *acheté une maison de campagne, et il faut que je l'aille voir;* parce qu'il aime mieux être le premier dans sa maison des champs, que de se trouver avec des égaux ou des supérieurs dans un festin. L'on ne peut pas dire qu'il ne l'eût pas encore vue, puisqu'il l'avait achetée, *les enfants des hommes sont trop sages dans la conduite de leurs affaires* (*Luc.*, XVI, 8); mais il ne l'avait vue que comme la maison d'autrui, et il est dans l'impatience d'y être reconnu comme le seigneur et le maître. C'est donc l'orgueil qui fait que le premier s'excuse d'aller au festin : « Il prie, dit saint Grégoire, qu'on l'excuse, et il méprise celui qu'il prie; l'humilité paraît dans ce qu'il dit, et l'orgueil se découvre dans ce qu'il fait (13) : » mais c'est l'avarice qui empêche le second de se trouver au souper.

Mardi. — *Le second lui dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je m'en vais les éprouver, je vous prie de m'excuser.* L'on se sert du bœuf, tantôt pour traîner à la charrue et pour labourer les terres, et tantôt on l'engraisse pour le vendre et en tirer du profit : ainsi, de quelque manière qu'on le regarde, c'est un des animaux qui sert le plus au commerce, et à acquérir les biens d'ici-bas; aussi celui qui en a acheté cinq paires, et qui supplie qu'on l'excuse, parce qu'il veut les éprouver, nous marque clairement ces hommes attachés aux biens de la terre, qui ne manquent à rien de ce qui peut augmenter leur revenu, et dont le moindre intérêt l'emporte sur toutes choses. Combien voyons-nous de ces sortes de gens, chez lesquels l'avantage d'un bien temporel est toujours préféré à tous les devoirs que la religion leur prescrit, et qui, semblables à cet homme de notre Evangile, se dispensent, tantôt de célébrer les dimanches et les fêtes avec la sainteté et la révérence que le Seigneur exige d'eux, tantôt d'aller dans ces saints jours l'adorer sur nos autels, « participer aux saints mystères, engraisser leur âme de Dieu même, en se nourrissant du corps et du sang de Jésus-Christ (14); » qui se dispensent, dis-je, de se trouver au festin, sous prétexte que les emplois purement profanes les occupent, et leur procurent un profit temporel et présent, qui fait sur eux plus d'impression que tous les biens de l'autre vie. Or, ce désir des biens terrestres, cette crainte excessive d'en manquer, ce soin de les acquérir et de les conserver, c'est ce qui s'appelle la concupiscence des yeux, *concupiscentia oculorum*, c'est-à-dire l'avarice, comme l'expliquent plusieurs Pères. « Celui-là, dit saint Augustin, n'étant pas seulement avare, qui prend le bien d'autrui, mais qui conserve le sien avec trop de cupidité (15). » Pour nous préserver de cet attachement à des biens temporels qui pourraient être pour nous un obstacle à nous trouver au repas qu'un Dieu nous a préparé, réfléchissons sans cesse sur la malédiction que le Seigneur a donnée aux riches du siècle. *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation* (*Luc.*, VI, 24) : *Je vous dis en vérité qu'il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume de Dieu.* (*Matth.*, XIX, 23.) Mais voici une troisième excuse qui ne sera pas mieux reçue que les deux premières.

Le troisième lui dit : Je me suis marié, ainsi je n'y puis aller. Tous les Pères entendent par cet homme qui ne peut aller au souper, parce qu'il s'est marié, « ceux que le plaisir des sens domine, et qui vivent sous l'esclavage de la chair (16), » *concupiscentia carnis.* Comme cette passion est la plus grossière et la plus impétueuse, remarquez que celui-ci ne prie pas comme les autres qu'on l'excuse, *Rogo te, habe me excusatum;* il dit hautement qu'il s'est marié, et qu'il ne peut aller au festin, *Uxorem duxi, et ideo non possum venire :* craignons les désordres d'une passion honteuse, qui dégrade l'homme de la noblesse de son être, quand la partie supérieure, par laquelle il est égal aux anges, est soumise à l'inférieure, et nous réduit au rang des bêtes (*Psal.* XLVIII, 13); mais craignons la punition qui est préparée à ce vice dont on ne peut assez détester l'énormité, depuis qu'un Dieu fait homme, est devenu la chair de notre chair, le chef dont nous sommes les membres, ne pouvant plus par conséquent *nous abandonner à*

(12) Villa empta dominandi cupiditatem, superbiamque significat. (S. Aug., serm. 25, *De verbis Domini.*)

(13) Dum enim dicit : Rogo te, et tamen venire contempsit, humilitas sonat in voce, superbia in actione. (S. Greg., *l. c.*)

(14) Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de Deo saginetur. (Tert., *De resur. car.*, cap. 8.)

(15) Non solum avarus est qui rapit aliena, sed ille avarus est, qui cupide servat sua. (S. Aug., serm. 106, *De temp.*)

(16) Quid per uxorem, nisi voluptas carnis accipitur. (S. Greg., *ibid.*

des actions impures, que nous n'arrachions à Jésus-Christ ses propres membres, pour les faire devenir les membres d'une prostituée. (1 *Cor.*, VI, 15.) *C'est ainsi, mon âme, que vous avez oublié le Dieu qui vous a sauvée.* (*Isa.*, XVII, 10.)« Ah! dit saint Léon, reconnais, ô chrétien, ta dignité, et depuis que tu as été associé à la nature d'un Dieu, prends garde de retomber dans ta première bassesse par quelque action qui dégénère; souviens-toi de quel chef, et de quel corps tu es le membre (17). »—« Malheureux plaisirs, plus malheureuse cupidité, qui par une douceur passagère nous conduit à une amertume éternelle (18). » Ainsi voyons-nous l'accomplissement de ce que le Sauveur du monde a dit dans son Evangile, que *les inquiétudes du siècle, les richesses et les plaisirs de la vie étouffent la semence de la parole, et l'empêchent de porter des fruits qui arrivent à la maturité* (*Luc.*, VIII, 14) : car, comme nous le verrons dans la suite, tous ceux qui avaient été invités, et qui sur différents prétextes s'excusèrent d'aller au souper, irritèrent par leur refus celui qui les avait conviés, qui assura qu'*aucun d'eux ne goûtera de son souper.*

Mercredi. — *Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le Père de famille tout en colère, dit à son serviteur : Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.* Nous avons déjà dit que dans les paraboles, il suffit de bien connaître le but et la fin, sans vouloir trop scrupuleusement appliquer toutes les parties de la comparaison : ainsi dans celle de notre Evangile, on aurait peine à expliquer quel est le serviteur qui fait ce rapport, comme si Dieu, pour connaître toutes choses, avait besoin qu'on lui dît ce qui se passe : il suffit de savoir pour notre instruction, que la réponse des conviés le met en colère contre eux, pour nous faire connaître que nos refus ne manquent pas de l'irriter contre nous; non que Dieu soit capable de colère ni d'aucune passion; toujours égal à lui-même, rien ne trouble sa tranquillité; « sa volonté demeure immuable, dit saint Augustin, et le changement ne se fait qu'au dehors (19). » Mais l'Ecriture étant faite pour l'homme, il a fallu se servir d'un langage qui lui fût proportionné. Quand donc elle dit que Dieu *se repent* (*Gen.*, VI, 6), que Dieu *est en colère* (*Num.*, XXII, 22), c'est dire seulement qu'il fait, par un effet de sa justice, pour punir les hommes qui l'ont offensé, ce que les hommes font eux-mêmes par colère ou par repentir : indigné contre ceux mêmes qu'il avait invités, et qui méprisent son souper, il agit comme ils agiraient en pareille occasion, il les en exclut pour toujours. Ne croyons pas que pour cela son festin soit perdu; les conviés étaient gens considérables qui refusent de venir, *le maître envoie promptement dans les places et dans les rues de la ville, pour y appeler les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux*, qui y viennent aussitôt; c'est ainsi que *le Seigneur a choisi les faibles, selon le monde pour confondre les puissants* (1 *Cor.*, I, 27); qu'*il rejette les superbes*, qui nous sont figurés par ceux qui s'excusent de venir à son souper, *pour donner sa grâce aux humbles* (*Jac.*, IV, 6), qui nous sont représentés par ces pauvres et ces estropiés. Heureux par conséquent, et mille fois plus heureux ceux à qui la Providence a refusé les biens de ce monde, ou ceux qui y ont renoncé volontairement, puisqu'ils ont moins d'obstacles à suivre les mouvements et les inspirations de la grâce.

Quoi donc! avoir une maison aux champs, acheter des bœufs et les éprouver, se marier, sont-ce choses mauvaises en elles-mêmes, pour mettre le Seigneur en colère, et pour mériter d'être exclus de son festin; non, sans doute; car, à Dieu ne plaise qu'on outre ici la vérité! ce sont choses indifférentes, qui peuvent devenir bonnes ou mauvaises, par le bon ou mauvais usage qu'on en fait; mais elles sont dangereuses, puisque *celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde, et de ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme, et se trouve ainsi partagé et divisé; au lieu que celui qui ne l'est point s'occupe des choses du Seigneur et de ce qu'il doit faire pour plaire au Seigneur.* (1 *Cor.*, VII, 32, 33.) Ce n'est donc pas précisément la maison que l'un a achetée, ni la femme que l'autre a épousée qui font leur faute, mais d'y être si fortement attachés, qu'ils manquent par là de se trouver au festin auquel ils avaient été conviés; ce qui nous fait comprendre que l'amour désordonné que nous avons pour certains objets, qui d'ailleurs pourraient nous être permis, nous les rend défendus, dès lors qu'ils deviennent un obstacle à notre salut, et qu'ils sont pour nous *une pierre d'achoppement* (1 *Petr.*, II, 8); ainsi, pour bien savoir si nous aimons dans l'ordre de Dieu les choses que nous aimons, il faut examiner si elles ne nous empêchent pas de nous trouver au festin, c'est-à-dire si elles ne sont jamais pour nous des empêchements à faire ce que la loi de Dieu nous prescrit; et ce sera par là que nous jugerons si elles peuvent nous être permises, ou si elles doivent nous être défendues; d'où il s'ensuit que la même chose qu'on peut permettre à l'un, on doit l'interdire à l'autre, parce que celui-là peut avoir un amour réglé pour le même objet que celui-ci aimera d'un amour désordonné. Il est donc permis d'avoir une maison aux champs, d'acheter

(17) Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire : memento cujus capitis et cujus corporis sis membrum. (S. Leo, serm. 1, *De Nat. Dom.*)

(18) Infelix voluptas, infelicior cupiditas ac luxuria ! per transitoriam dulcedinem præparant ad sempiternam amaritudinem. (S. Aug., serm. 55, *De temp.*)

(19) Opera mutas, nec mutas consilium. (S. Aug., *Conf.*, lib. I, cap. 4.)

des bœufs et de se marier, pourvu, dit l'Apôtre, *que ceux qui achètent soient comme ne possédant point; que ceux qui usent du monde, soient comme n'en usant point; que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point.* (I *Cor.*, VII, 29, 30, 31.) Celui-là, dit saint Grégoire, a une femme n'en ayant point, qui s'applique à lui plaire, mais d'une manière qui ne déplaise point au Seigneur. (S. Greg., homil. 36, *in Evang.*) Celui-là possède les biens du monde comme ne les possédant point, *qui les ayant en abondance n'y met point son cœur* (*Psalm.* LXI, 11); qui, en usant des biens temporels désire les éternels, et qui fait servir les uns en cette vie comme de moyens pour acquérir les autres dans la gloire: avec ces dispositions, les richesses et le mariage sont choses bonnes et permises, parce qu'alors les biens de l'un ou la femme de l'autre ne les empêchent point de se trouver au souper auquel ils sont invités. Mais écoutons la réponse que le serviteur fait à son maître.

Jeudi. — *Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, et il y a encore des places.* Ici nous pouvons remarquer deux choses, la promptitude avec laquelle ce serviteur obéit aux ordres de son maître : *Seigneur*, lui dit-il, *j'ai fait ce que vous m'avez commandé;* et la fidélité qu'ont à suivre ce serviteur, ceux qu'il invite au souper, *et il y a encore des places de reste;* car c'est comme s'il disait : tous ceux que j'ai invités de votre part sont venus, mais ils ne sont pas en assez grand nombre pour remplir toutes les places ; ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions :

La première, que les ministres du Seigneur doivent imiter le zèle de ce serviteur, qui court promptement chercher des pauvres et des estropiés pour les amener au festin. Tel doit être notre empressement à chercher les pauvres, à les instruire, à leur *prêcher l'Evangile du royaume.* (*Matth.*, IV, 23.) On trouve toujours en eux plus de docilité à croire, et plus de facilité à suivre les maximes de Jésus-Christ; et l'on ne peut pas douter qu'il n'y ait toujours chez eux plus de profit à faire que chez les grands du siècle. Ces pauvres, ces aveugles, ces estropiés, ces boiteux nous figurent les humbles qui connaissent leur propre misère, comme ceux qui sont conviés et qui refusent de venir au souper, nous marquent les superbes qui ignorent la leur. Ces *pauvres*, dis-je, sont ceux qui se connaissent vides des biens de la grâce, et qui cherchent à s'en remplir. Ces *estropiés*, ceux qui ne se tient pas à leurs propres forces, et qui sentent le besoin qu'ils ont de la grâce de Dieu. Ces *aveugles*, ceux qui se défient de leurs propres lumières, et qui se laissent conduire à celles d'autrui; ces *boiteux* enfin, sont ceux qui ne croient pouvoir marcher par eux-mêmes, et qui cherchent l'appui d'un secours étranger. Que cette disposition de crainte et de défiance de soi-même est agréable au Seigneur et nécessaire au chrétien! puisque avec elle les faibles marchent dans la voie du salut plus sûrement que ceux mêmes qui ont beaucoup de vertu, mais qui se reposent sur eux-mêmes.

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est sur la fidélité avec laquelle nous devons correspondre à la voix de Dieu quand il nous appelle. Mais quoi! dirons-nous, est-ce un prodige si surprenant que des pauvres et des mendiants suivent promptement celui qui les invite à un festin? Non, sans doute; mais ne sommes-nous pas plus pauvres qu'eux, et ne devrions-nous pas avoir une plus grande envie de nous trouver à ce souper, où nous serons repus de la vue et de la présence d'un Dieu qui sera l'objet de notre félicité, qu'ils n'en avaient de manger une viande matérielle? « Car ce sera dans ce souper, dit saint Augustin (20), que nous serons rassasiés de cette nourriture, dont le Sauveur parle lui-même, quand il dit (*Joan.*, IV, 34) : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* »

Qui peut donc comprendre l'aveuglement prodigieux de tant de chrétiens qui, étant conviés à ce souper, ne peuvent se laisser conduire où ils devraient marcher à grands pas? mais qui peut raconter la miséricorde infinie de notre Dieu, dont le sein étant la salle où nous sommes tous appelés, et étant lui-même la viande du festin, a trouvé par là le moyen que la place ni la nourriture ne manquent jamais, et que la multitude de ceux qui y entrent tous les jours, n'ôte rien à ceux qui y étaient déjà entrés, parce que la viande de ce divin banquet, en nourrissant, ne diminue point, comme en rassasiant elle ne dégoûte point. (S. Aug., l. I, c. 6.) *O Israël!* s'écrie un prophète (*Baruch.*, III, 24), *que la maison de Dieu est grande, et que le lieu de sa possession est immense!* Mais pour voir cette miséricorde dans toute son étendue, écoutons ce qui suit :

Vendredi. — *Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie.* L'on ne peut douter que dans cette parabole le Sauveur n'eût d'abord en vue les Juifs; ainsi, par les premiers qui avaient été invités, l'on doit entendre les principaux d'entre eux; savoir : les Scribes, les Pharisiens, ceux, en un mot, qui étant les mieux instruits et les plus éclairés, étaient, pour ainsi dire, invités par leurs propres connaissances et par les livres qu'ils avaient entre les mains, à croire en Jésus-Christ; mais *la science les ayant enflés* (I *Cor.*, VIII, 1), et l'orgueil les ayant aveuglés, ils ont négligé, sous de vains prétextes et de frivoles excuses, de venir au souper auquel ils étaient conviés : à leur défaut, le Père de famille ordonne qu'on aille promptement dans les rues et dans les places de la ville pour

(20) Illo ergo cibo saturabuntur, de quo Dominus dicit : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei.* (S. Aug., lib. I, *Serm. Dom. in monte.*)

amener les pauvres, les aveugles, les estropiés, les boiteux, et pour les faire entrer dans la salle du festin. Par ces pauvres, les interprètes entendent la populace des Juifs ; car le Fils de Dieu *n'a été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël* (*Matth.*, XV, 24); aussi a-t-il voulu qu'on commençât à prêcher son Evangile *par les Juifs et non par les gentils* (*Matth.*, X, 5), et c'est ce que les apôtres ont fidèlement exécuté, ainsi que nous l'apprenons des Actes et de l'Epître de saint Paul aux Romains (*Rom.*, I, 16); mais parce que les Juifs qui ont cru n'ont pas été en assez grand nombre pour remplir toutes les places du festin, voilà que le Seigneur, qui veut que toute sa maison se remplisse, *commande à son serviteur d'aller dans les chemins et le long des haies, et de forcer tous ceux qu'il rencontrera.* Par ceux qu'on trouve dans les chemins et le long des haies, nous devons entendre les gentils. En effet, le peuple de Dieu qui vivait suivant des coutumes et des lois, était comme dans la ville, parce que c'était un peuple policé; c'est pour cela qu'on le va chercher *dans les rues et dans les places de la ville ;* mais les gentils, qu'on pouvait dire un peuple sauvage, étaient comme hors la ville, *dans les chemins et le long des haies :* aussi quand le Maître envoie son serviteur pour la troisième fois, il ne lui dit pas : *Allez promptement*, parce que les gentils ne devaient pas être convertis pendant la vie mortelle de Jésus-Christ, et il n'est point dit non plus que le serviteur ait rapporté à son maître qu'*il avait fait ce qu'il lui avait commandé*, parce que cette vocation à la foi doit durer jusqu'à la fin du monde.

Les gentils n'ont été appelés qu'au défaut des Juifs ; c'est nous qui avons succédé aux uns et aux autres ; craignons qu'à notre défaut *le royaume de Dieu ne nous soit ôté pour le donner à un peuple qui en produira des fruits* (*Matth.*, XXI, 42); car *qu'est ce que le Seigneur a dû faire de plus à sa vigne ?* (*Isa*, V, 4.) Parlons sans figure : Qu'est-ce que notre Dieu a pu faire pour nous plus que ce qu'il a fait? Il nous a tirés du néant, il nous a rachetés de l'enfer, il nous a préparé une gloire infinie, il nous y a conviés par les prophètes, invités par les apôtres, appelés par une infinité de grâces, et voilà qu'il daigne nous forcer d'entrer dans la salle du festin, c'est-à-dire qu'il nous a contraints d'aller à lui par les chagrins et les tribulations qu'il nous envoie : *Je fermerai*, nous dit-il, *ton chemin avec une haie d'épines.* (*Osee*, II, 6.) « Notre chemin, dit un Père (21), est fermé d'épines, quand nous ressentons les pointes de la douleur dans les choses que nous aimons contre l'ordre de Dieu. » Tel est l'effet de sa grande miséricorde, de répandre de l'amertume sur les faux plaisirs de la vie, pour nous en dégoûter et pour nous contraindre d'aller à lui. Or, dans ces chagrins, ces remords, ces dégoûts, ces ennuis que nous éprouvons, ce que nous devons faire pour répondre aux desseins de Dieu, c'est de rentrer en nous-mêmes, et de suivre l'exemple de l'enfant prodigue : si, en quittant son Père (*Luc.*, XV, 13 et seqq.), il est l'image de ceux qui s'éloignent de Dieu ; dans son retour, il doit être le modèle de ceux qui veulent y retourner ; à peine a-t-il fait réflexion sur le malheur de son état, qu'il prend la résolution d'aller à son Père ; il s'achemine aussitôt, il reconnaît sa faute, il la confesse et en obtient le pardon. Tel est l'usage que nous devons faire des afflictions et des adversités de la vie; il faut reconnaître que tous ces maux ne nous viennent que pour avoir abandonné Dieu. *Tout Israël a violé votre loi*, dit le prophète Daniel, *et la malédiction est tombée sur nous, parce que nous avons péché contre vous* (*Dan.* IX, 11) ; mais il faut nous en servir comme d'un avertissement que le Seigneur nous donne de retourner à lui : « Car ce n'est pas un grand mal d'être châtié, dit un Père (22); mais le plus grand et le plus à craindre de tous les malheurs, c'est de ne profiter pas des fléaux qui nous accablent, pour en devenir meilleurs. » Au lieu donc de résister à la voix de Dieu qui nous appelle par la tribulation, souffrons avec joie cette douce contrainte. « Que la nécessité, dit saint Augustin (23), qui se rencontre au dehors, fasse naître la volonté au dedans : » allons librement et volontairement où des adversités et des contradictions involontaires nous forcent d'aller. Craignons d'irriter Dieu par notre résistance, de peur de nous trouver enveloppés dans ce terrible arrêt :

Samedi. — *Car je vous jure que nul de ceux que j'avais conviés ne goûtera de mon souper.* Ces dernières paroles de notre Evangile doivent se rapporter à celles qui ont donné lieu à cette parabole, quand ce convié dit au Seigneur : *Heureux celui qui mange du pain dans le royaume de Dieu :* et elles font connaître le malheur de ceux qui, ayant été invités au souper, refuseut d'y venir; car pour s'en être excusés, ils en seront exclus pour toujours. *Dico autem vobis, quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.* C'est ainsi que le Seigneur s'en était déjà expliqué par la bouche du Prophète : *J'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront point dans mon repos.* (*Psal.* XCIV, 11.) Nous avons déjà dit que par ce souper nous devons entendre la gloire éternelle, et que ceux qui ne goûteront point du souper, se sont excusés par des attachements qui ne sont point criminels, ni mauvais en eux-mêmes ; mais ce que nous ne pouvons assez répéter, c'est que ce qui est ar-

(21) Viæ etenim nostræ spinis septæ sunt quando in hoc quod male cupimus dolorum punctiones invenimus. (S. Greg., hom. 36, *in Evang.*)

(22) Non est grave plagis affici, sed plaga meliorem non fieri gravissimum et acerbissimum est. (S. Greg. Naz., *De plag. grand.*)

(23) Foris invenitur necessitas, nascatur intus voluntas. (S. Aug., serm. 55, *De verbis Domini.*)

rivé aux Juifs, peut nous arriver, et que ce qui a été pour nous une figure, sera pour nous une vérité terrible. Jugeons donc *de la frayeur et de la crainte dans laquelle nous devons opérer notre salut* (*Philipp.*, II, 12), si nous faisons une sérieuse réflexion que tel attachement qui pourrait d'ailleurs être licite et permis, sera pourtant la cause que nous serons exclus de la gloire, dès lors qu'il sera pour nous un obstacle à faire ce que la loi de Dieu exige de nous.

Nous lisons dans l'Ecriture que Dieu avait commandé qu'on publiât dans l'armée, quand on serait prêt à donner le combat, de *renvoyer ceux qui auraient bâti une maison dans laquelle ils n'auraient point encore logé; ou qui auraient planté une vigne dont ils n'auraient point encore recueilli de raisin; ou celui qui serait fiancé à une fille qu'il n'aurait point encore épousée.* (*Deut.*, XX, 5, 6, 7.) Que signifie ce commandement? Car nous devons trouver l'esprit d'une loi dont les Juifs n'ont compris que la lettre. Saint Jérôme (24) estime que Dieu voulait figurer par là que les chrétiens qui ont le cœur attaché à une femme, ou à une maison, ou à quelqu'autre objet matériel, ne seraient guère propres pour la milice du Seigneur et pour les combats de la piété, et c'est ce que saint Paul nous fait entendre par ces paroles : *Que celui qui est enrôlé dans le service de Dieu, ne s'embarrasse point dans les affaires séculières.* (*II Tim.*, II, 4.)

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? sinon de nous ressouvenir sans cesse que nous sommes conviés à ce grand souper qu'un Dieu-Homme nous a préparé, *Homo quidam fecit cœnam magnam*, et que nous ne pouvons nous en excuser, sous quelque prétexte ou quelque raison que ce soit, sans attirer la colère de Dieu sur notre tête; que par conséquent il faut rompre tous les attachements qui nous empêchent d'y aller; et que quelque indifférents qu'ils nous paraissent, nous ne pouvons plus les regarder comme innocents, dès lors qu'ils sont un obstacle à notre sanctification : cette vie nous est donnée pour marcher vers le lieu du festin. *Le temps est court* (*I Cor.*, VII, 29); *et nous devons avancer, tandis que nous avons la lumière, de peur que les ténèbres ne nous surprennent.* (*Joan.*, XII, 35.) Nous y sommes invités par toutes les grâces que nous recevons de Dieu, appelés au dehors par la voix de ses ministres, et au dedans par de secrètes inspirations; forcés enfin d'y entrer par toutes les tribulations de la vie. Si donc nous ne profitons de ce temps, et si nous nous assoupissons dans l'affaire du salut, il nous arrivera infailliblement ce qui arriva aux vierges folles, lesquelles, pour s'être endormies, n'entrèrent point avec l'Epoux : elles trouvèrent la porte fermée, et malgré les instances qu'elles firent, afin qu'on la leur ouvrît, elles n'en purent rien obtenir, et furent traitées comme n'en étant point connues : *At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos.* (*Matth.*, XXV, 12.)

Malheur donc à ceux dont le cœur est toujours occupé des affaires du siècle, et qui remettent à la fin de leur vie à mettre ordre *à cette seule chose nécessaire* (*Luc.*, X, 42), à laquelle ils devaient travailler dès le commencement sans aucune interruption; car *un jour viendra*, dit le Seigneur, en parlant de son peuple, *qu'ils m'invoqueront, et je ne les exaucerai point; qu'ils se lèveront dès le matin pour me chercher, et ils ne me trouveront point.* (*Prov.*, I, 28.)

« Que personne, dit saint Grégoire (25), ne méprise la voix de Dieu, de peur que s'il s'excuse d'aller au festin quand il y est appelé, il n'y soit plus reçu quand il y voudra entrer, » et qu'il ne se trouve compris dans le nombre de ceux dont parle le Seigneur quand il dit : *Je vous assure que nul de ceux que j'avais conviés ne goûtera de mon souper.*

SUR L'EUCHARISTIE.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. (*Luc.*, XIV, 16.)

L'Eglise ayant placé cet Evangile dans l'octave du Saint-Sacrement, a eu dessein sans doute d'engager les ministres du Seigneur à entretenir ses enfants de cet ineffable festin. Car ne peut-on pas dire que ce grand mystère auquel cet homme a invité plusieurs personnes, est la figure de ce sacré banquet où un Homme-Dieu invite tous les hommes à venir *manger son corps et boire son sang, pour avoir la vie éternelle*, (*Joan.*, VI, 55.) : *Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos.* Sur quoi nous pouvons considérer : 1° ce qu'un Dieu fait pour nous dans ce sacrement auguste; 2° ce que nous devons faire de notre côté pour répondre à ses desseins. Or un Dieu, par un excès d'amour qu'il a pour nous, y cache toutes ses perfections, et nous y communique toutes les grâces dont nous avons besoin; voilà le sujet de notre première réflexion : nous devons adorer avec foi et respect ce Dieu caché, et le recevoir avec autant d'amour que de reconnaissance; voilà le sujet de la seconde.

1. L'apôtre saint Paul a cru ne pouvoir mieux exprimer les humiliations du Fils de Dieu dans le mystère de son Incarnation, que par le terme d'anéantissement : *Semetipsum exinanivit.* (*Philipp.*, II, 7.) Cependant on ne peut douter qu'il ne se soit encore humilié davantage dans celui de l'Eucharistie. En effet, si dans l'Incarnation il a cessé d'être Dieu, dans l'Eucharistie il cesse de paraître homme. Si dans le premier mystère

(24) Non enim potest Domini servire militiæ servus uxoris. (S. Hier., *Cont. Jovin.*, l.b. I.)

(25) Nemo contemnat, ne dum vocatus excusat cum voluerit introire non valeat. (S. Greg., hom. 36, *in Evang.*)

il s'est revêtu de la forme de serviteur, dans le second il se revêt de la figure du pain. Si dans celui-là il s'égale aux hommes, dans celui-ci il s'abaisse au-dessous des hommes en devenant leur nourriture : dans son Incarnation, quoique sa divinité soit cachée, et pour ainsi dire absorbée dans son humanité, elle ne laisse pas cependant de se faire sentir par des prodiges les plus surprenants, jusque-là qu'à sa Passion, *quand l'heure de ses ennemis, et la puissance des ténèbres fut venue* (*Luc.*, XXII, 53), c'est-à-dire dans le moment même que Jésus-Christ parut le plus abandonné à la rage des Juifs, *le Centenier et ceux qui le gardaient, le reconnurent pour être le Fils de Dieu* (*Matth.*, XXVII, 54); mais dans l'Eucharistie, sa divinité et son humanité y sont également cachées; il est dans ce mystère en état de mort, dit la théologie, *modo mortuo*, non-seulement parce que les espèces du pain et du vin sont séparées, pour nous marquer la séparation de son corps d'avec son sang; mais encore parce qu'il n'y donne nul signe, ni nulle marque de vie; en un mot, tant qu'il a vécu dans ce monde, il n'a été soumis qu'à la volonté de son Père; et dans l'Eucharistie, il est produit par un acte d'obéissance qu'il rend à la parole du prêtre, *Obediente Domino voci hominis.* (*Josue*, X, 14.) Qui pourrait reconnaître un Dieu dans cet état d'obscurité et d'abjection? C'est donc ici où nous pouvons nous écrier avec bien plus de surprise que Salomon, quand il eut achevé ce temple superbe et magnifique : *Est-il bien croyable qu'un Dieu habite parmi les hommes sur la terre? si le ciel et les cieux des cieux ne le comprennent pas, à plus forte raison la maison que je bâtis ne le comprendra point.* (II *Paral.*, II, 6). Cependant sa divine parole, et l'Eglise qui en est la fidèle interprète, nous enseigne qu'il est véritablement caché sous les espèces du pain et du vin, *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel Salvator.* (*Isa.*, XLV, 15.) Si donc nous sommes assez malheureux que notre foi ait été comme endormie pendant un temps, faisons en sorte de nous réveiller de notre assoupissement, comme le patriarche Jacob, et de dire avec lui : *Le Seigneur est vraiment en ce lieu-ci, et je ne le savais pas.* (*Gen.*, XXVIII, 16.)

Mais ce n'est pas assez de savoir que notre Dieu est caché dans le sacrement de l'Eucharistie, il faut savoir qu'il y est par un effet de la plus tendre charité, pour nous communiquer toutes les grâces dont nous avons besoin, soit pour résister au penchant de notre nature qui nous porte au mal, soit pour nous fortifier dans l'usage et la pratique de la vertu; ce qui a fait dire aux Pères du concile de Trente (26) : « Que Jésus-Christ dans ce sacrement a, pour ainsi dire, répandu et épuisé toutes les richesses de son amour envers les hommes. »

En effet, c'est dans ce sacrement des autels que le Seigneur entre dans nous, *comme un feu dévorant* (*Hebr.*, XII, 29) qui purifie tout ce qu'il y a d'impur, et consume en nous tout ce qu'il y a de charnel : *Il demeure en nous, et nous en lui* (*Joan.*, XV, 4); et se joignant ainsi à la faiblesse de l'homme, il lui communique la force d'un Dieu. Ce sacrement, dit saint Bernard (27), opère en nous deux effets : il diminue le sentiment des tentations les plus légères, et il empêche que notre cœur ne succombe aux plus violentes; il affaiblit la concupiscence, et il réprime la force de nos passions; il est un préservatif contre le péché mortel, et un remède contre le véniel. C'est à la vertu de ce sacrement que les Pères ont attribué l'intrépidité que les martyrs ont fait paraître dans les tourments. « Nous faisons, dit saint Cyprien (ep. 54), du corps de Jésus-Christ un mur de défense, et nous en composons des armes victorieuses pour ceux que nous voulons mettre à couvert des efforts de leurs ennemis. » Aussi saint Chrysostome assure que nous devrions sortir de la table du Sauveur, devenus terribles au démon, jetant feu et flamme comme des lions : car quel effet ne devrait pas produire en nous Jésus-Christ uni à nos âmes, puisque l'hémorroïsse de l'Evangile a recouvré une entière guérison pour avoir seulement touché la frange de son vêtement (29)? D'où il s'ensuit que si nous sommes si faibles que de succomber à la première tentation, c'est sans doute, ou parce que nous négligeons de manger la chair du Fils de Dieu, ou parce que nous la mangeons indignement.

Le second effet de l'Eucharistie, c'est d'établir en nous le règne de la vertu; c'est *un vin qui produit des vierges* (*Zach.*, IX, 17), et qui augmente de plus en plus la grâce et la pureté des âmes saintes; c'est *un pain qui fortifie le cœur de l'homme* (*Psal.* CIII, 15), et qui le fait persévérer dans le bien; c'est une nourriture toute céleste dont on peut dire ce que Tertullien a dit de la manne, que celui qui s'en repaît jouit dans le temps d'une éternité commencée : *Ad instar æternitatis redactus est.* (TERTUL., *Ad Jud.*) C'est, en un mot, ce pain céleste figuré par celui que l'ange présenta au prophète Elie, *qui avait été cuit sous la cendre, et dont il se sentit si fortifié quand il en eut mangé, qu'il marcha ensuite jusqu'à la sainte montagne d'Horeb* (III *Reg.*, XIX, 8): car nous

(26) Divitias divini sui erga homines amoris velut effundit. (*Concil. Trid.*, sess. XIII, cap. 2.)

(27) Duo illud sacramentum operatur in nobis, ut videlicet sensum minuat in minimis, et in gravioribus peccatis tollat omnino peccatum. (S. BERN., serm., *in cœna Domini*.)

(28) Tanquam leones ignem spirantes ab illa cœna recedamus, facti diabolo terribiles. (S. CHRYS. hom., 61, *ad cap. Anthio.*)

(29) Audiant Christiani qui quotidie corpus Christi attingunt quantam de ipso corpore sumere possint medicinam, quando mulier totam rapuit de sola Christi fimbria sanitatem. (S. CHRYS., serm. 54.)

pouvons assurer qu'en mangeant *ce pain des anges* (*Psal.* LXVII, 25), qui paraît méprisable à nos yeux, parce qu'ils n'y découvrent que des matières viles et abjectes, nous en serons tellement fortifiés qu'il nous soutiendra dans les jours de notre pèlerinage (*Gen.*, XLVII, 9), jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la montagne de Sion, qui est le séjour du repos et de la félicité éternelle. *Que rendrai-je donc au Seigneur* (*Psal.* XV, 11), devons-nous dire à la vue de toutes les grâces qu'il nous présente dans le sacrement de l'autel? à quoi nous engage la charité, excessive d'un Dieu anéanti sous les espèces sacramentelles, et qui veut que *nous mangions son corps pour nous communiquer la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 55)? c'est ce que nous allons voir dans cette seconde réflexion.

2. Ce que nous devons au Seigneur dans le saint Sacrement de l'autel, peut se réduire ou à le recevoir avec foi et respect, ou à le recevoir avec respect et reconnaissance.

Plus notre Dieu est caché dans ce mystère, plus nous devons l'y reconnaître, puisqu'il ne se cache que pour exercer notre foi, et pour nous donner ainsi occasion de mériter. C'est donc au pied des autels que nous devons faire à notre Dieu un hommage de notre raison, et soumettre toutes les lumières de notre esprit à l'autorité de sa parole, c'est-à-dire que tout invisible qu'il est, il faut, comme Moïse, le croire aussi fermement que si nous le voyions de nos propres yeux, *invisibilem tanquam videns sustinuit* (*Hebr.*, XI, 27), et lui dire avec autant de foi que Marthe : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant qui êtes venu dans le monde.* (*Joan.*, XI, 27.) Car pourquoi avoir plus de peine à croire qu'un Dieu est caché sous les espèces du pain et du vin, que de croire qu'un Dieu s'est fait homme; ces deux mystères ne sont-ils pas également au-dessus de notre raison? et n'est-ce pas le même motif, savoir, l'autorité de l'Ecriture et de la tradition, qui nous le fait croire? ainsi, être persuadés de la vérité de l'un, parce qu'il nous paraît plus possible; nier la vérité de l'autre, parce qu'il répugne à nos sens, ce n'est plus avoir la foi qui est indivisible, et qui ne doit point raisonner; c'est plutôt soumettre la parole d'un Dieu à nos propres connaissances, ce qui est le comble de la témérité et de l'insolence, puisque le propre de la foi, qui est *le fondement des choses que l'on espère, et la preuve certaine de ce qui ne se voit point* (*Hebr.*, XI, 1), est de soumettre entièrement notre raison, et de croire sans hésiter tout ce que le Seigneur nous a révélé dans son Eglise, parce que ce qui fait l'objet de notre foi, nous le tenons d'une vérité éternelle, qui ne peut tromper, ni être trompée: et comme la foi d'Abraham, fondée sur la parole de Dieu, lui fit *espérer contre toute espérance, qu'il serait le père de plusieurs nations, sans avoir la moindre défiance qu'elle ne dût s'accomplir, quoique son corps fût déjà mort, et que la vertu de concevoir fût éteinte dans celui de Sara* (*Rom.*, IV, 18, 19; *Gen.*, XV, 4); aussi puisque le Seigneur nous a assurés que son corps est caché sous les espèces du pain et du vin, nous devons *réduire en servitude nos esprits pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ* (II *Cor.*, X, 5), et croire fermement à sa parole, malgré toutes les difficultés que nous y pouvons trouver d'ailleurs.

Quand la lumière de la foi nous aura découvert un Dieu caché dans le saint Sacrement des autels, quel respect sera le nôtre? saisis d'une sainte frayeur, nous nous prosternerons comme les vieillards de l'Apocalypse au pied du trône de l'Agneau, et nous nous écrierons avec eux : *Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance* (*Apoc.*, IV, 11); ou bien, remplis de la même foi et de la même humilité que le centenier, nous dirons : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.* (*Matth.*, VIII, 8.)

Telle est la foi et le respect que nous devons avoir pour un Dieu caché, humilié, anéanti; mais quand nous sommes prêts à le recevoir, c'est alors que nous ne pouvons lui donner assez de marques de notre amour et de notre reconnaissance. Plus, dit saint Bernard (*Serm. de Epiph.*), le Seigneur est devenu vil et abject pour moi, plus il me doit être cher et aimable, *Quanto pro me vilior, tanto mihi charior :* il s'est donné tout entier à moi; il s'est consacré tout entier à mes usages (30); » je dois lui consacrer le souvenir de ma mémoire, les pensées de mon entendement, les puissances de mon âme, les affections de ma volonté, les mouvements de mon cœur, les humiliations et les prosternations de mon corps. Car, comme dit ce dévot Père (31) : « Quoique la créature soit infiniment inférieure à Dieu, et qu'elle ne puisse reconnaître ses bienfaits autant qu'il le mérite: cependant dès lors qu'elle lui offre tout l'amour et toute la reconnaissance dont elle est capable, rien ne manque quand l'on donne tout ce que l'on peut donner. » Or, pour faire naître en nous cet amour et cette reconnaissance, il n'est question que de repasser dans notre mémoire tout ce que le Seigneur fait pour nous dans cet auguste sacrement. Il y est en qualité de pénitent qui demande grâce et qui s'immole sans cesse à son Père, *comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* (*Rom.*, XII, 1), puisqu'elle est vraiment digne de lui; il y est pour y demeu-

(30) Totus mihi datus, totus in meos usus expan us. (S. Bern., serm. 5, *de Circum.*)

(31) Et si minus diligit creatura, quia minor est, si ex tota se diligit, nihil deest ubi totum est. (S. Bern., serm. 8, *in Cant.*)

rer avec nous jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.*, XXVIII, 20); mais il y est pour s'attirer notre amour par toutes les marques qu'il nous y donne du sien.

Remarquons que quand le Sauveur est venu au monde, c'a été pour y souffrir les opprobres et les humiliations : *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses*, dit l'Evangile (*Luc.*, XXIV, 26), et les Juifs, en l'attachant à la croix, ont exécuté les desseins de sa divine volonté; mais dans l'Eucharistie, il prétend y recevoir nos respects et nos adorations. Le temps de ses souffrances est passé, et il veut que par une foi ferme et un amour sincère nous réparions le crime des Juifs qui l'ont méconnu et haï dans sa chair; ainsi le traiter dans ce sacrement auguste avec le même mépris qu'ils l'ont traité dans sa vie mortelle, lui donner le baiser de paix comme Judas, pour le livrer ensuite à ses ennemis (*Matth.*, XXVI, 49), c'est *le crucifier de nouveau* (*Hebr.*, VI, 6), et être infiniment plus coupables qu'eux. Méditons toutes ces importantes vérités, quand nous sommes prêts à nous approcher du sacrement de l'Eucharistie, afin de nous établir dans les dispositions convenables à un si redoutable mystère; et comme la meilleure manière de se préparer à la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est de le recevoir souvent, pourvu qu'on le fasse dignement; faisons en sorte qu'une communion nous dispose à une autre communion; qu'une grâce puisse nous attirer une autre grâce : qu'une étincelle d'amour de Dieu allume peu à peu dans notre cœur un brasier que rien ne puisse éteindre. C'est ce que nous devons lui demander, quand nous avons le bonheur de le posséder dans notre poitrine, car c'est ainsi que nous pouvons lui parler.

Comment pourrai-je, Seigneur, vous remercier de toutes les grâces que j'ai reçues de vous, si vous ne mettez en ma bouche des paroles conformes à la reconnaissance que je vous dois? Comme je n'ai rien en moi qui soit digne de vous, c'est à vous à me donner ce que vous avez pour agréable que je vous offre. Je vous consacre mon esprit, je vous donne mon cœur, mais *augmentez en moi le don de la foi* (*Luc.*, XVII., 5), afin que mon esprit vous soit plus soumis : mais embrasez mon cœur, afin qu'il puisse vous aimer plus ardemment; que le séjour, Seigneur, de votre sacré corps dans le mien ruine l'empire de mes passions, affermisse le règne de votre grâce, et que cette victoire si importante pour moi, soit à jamais un triomphe pour vous. Demeurez en moi, et moi en vous : demeurez en moi en ce monde par votre grâce, afin que je demeure en vous en l'autre par votre gloire. Ainsi soit-il.

III^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc. c. XV, v. 1-10.

Ce qui est rapporté dans cet Evangile se passa peu après ce que nous avons raconté dans celui de dimanche dernier; c'est-à-dire peu avant la Passion du Sauveur. Les trois paraboles qu'il dit de suite de la brebis égarée, de la drachme perdue et de l'enfant prodigue, ont toutes trois le même but, savoir, de nous faire connaître le grand amour que le Seigneur a pour les pécheurs et la joie excessive que la conversion d'un seul lui donne. Les deux premiers versets expliquent suffisamment ce qui donna occasion au Fils de Dieu de les rapporter devant les Pharisiens, ainsi que nous l'allons voir.

Les Publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter.

Ces paroles peuvent avoir deux explications; car elles signifient, ou bien que les Publicains et les pécheurs s'approchèrent un jour de Jésus pour l'écouter, et alors elles nous marquent un fait particulier; ou bien qu'ils avaient coutume de rechercher Jésus, et d'être souvent à sa suite, et le texte grec semble favoriser cette dernière interprétation; car il ne dit pas seulement, *les Publicains*, mais *tous les Publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter*. Quoi qu'il en soit, il est vrai de dire que tout le bonheur d'un pécheur consiste à s'approcher de Jésus dans la même vue qu'un malade recherche un médecin pour en recevoir la guérison.

C'est ainsi que les Publicains et les pécheurs s'approchaient du Fils de Dieu pour l'écouter. *Erant autem appropinquantes ei Publicani et peccatores, ut audirent illum*; car ils s'en approchaient avec un grand désir de s'instruire de toutes les vérités du salut et de tout ce qu'il fallait faire pour arriver à ce royaume dont il parlait si souvent. Or, nous pouvons assurer que ce désir de la parole de Dieu, ce plaisir de l'écouter, cette envie d'en profiter, est le propre caractère des fidèles, et une marque de prédestination. *Celui*, dit le Sauveur, *qui est de Dieu, écoute volontiers la parole de Dieu* (*Joan.*, VIII, 47); et comme, suivant la pensée de saint Augustin : « désirer d'aimer Dieu, c'est déjà l'aimer; » de même pouvons-nous dire que le désir de le connaître, s'approcher de lui dans la pensée de s'instruire de ce qu'il faut faire pour être à lui, c'est avoir les premières dispositions pour sortir de ses égarements. Heureux les pécheurs qui, *las de marcher dans le chemin de l'iniquité* (*Sap.*, V, 7), vont à celui *qui est la voie* (*Joan.*, XIV, 6) pour apprendre de lui à entrer dans la route qu'ils ont perdue; qui s'approchent de Jésus par la foi et par la prière; qui, touchés de componction, vont chercher un de ses ministres pour lui dire, comme les Juifs disaient à l'apôtre saint Pierre : *Que faut-il que nous fassions?* (*Act.*, II, 37.) *Allons donc à celui qui a les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69), « sans que la multitude ni la grè-

veté de nos péchés puissent être capables de nous faire défier de sa bonté, qui est plus grande que notre misère (32). » Ce sont les publicains et les pécheurs qui approchent de lui ; *ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin* (*Matth.*, IX, 12) ; *Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs* (*Luc.*, V, 32); *le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu*, dit le Sauveur dans son Evangile (*Matth.*, XVIII, 11). *Le Seigneur est bon envers tous*, s'écrie le Roi-Prophète (*Psal.* CXLIV, 9), *ses miséricordes sont au-dessus de toutes ses œuvres.* « C'est aussi à cause de cette grande bonté, dit le dévot saint Bernard (33), que nous courons après vous, mon Dieu, car vous ne méprisez point le pauvre : et vous n'avez point en horreur les pécheurs ; vous n'avez rejeté ni le larron qui a confessé son péché, ni la pécheresse qui a pleuré les siens, ni la Chananée qui vous a demandé grâce; ni la femme surprise en adultère ; ni le persécuteur de vos disciples ; ni vos propres bourreaux. » Plaise au Seigneur de toucher le cœur de tant de pécheurs endurcis qui n'ont que du dégoût pour sa parole, de faire en sorte qu'on puisse dire en ce temps-ci : *Erant autem appropinquantes ei Publicani et peccatores, ut audirent eum*, et qu'aucun de nous ne murmure comme les Pharisiens de la bonté de Dieu pour les pécheurs.

Lundi. — *Les Pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient, et disaient : Cet homme reçoit les gens de mauvaise vie, et mange avec eux.* Les Publicains étaient les receveurs des impôts que les Juifs payaient aux Romains ; ainsi ils étaient regardés comme gens odieux, et traités comme des pécheurs ; les Pharisiens, au contraire, pratiquaient extérieurement tout ce qui pouvait leur donner la réputation d'une sainteté parfaite, et leur secte, qui devint la plus puissante et la plus estimée, parce qu'elle était celle des savants et des dévots, s'était acquis beaucoup d'autorité sur les grands et sur le peuple. Cependant le dedans de leur cœur était aussi corrompu que le dehors paraissait pur : ils étaient *des sépulcres blanchis, beaux aux yeux des hommes, mais remplis d'ossements de morts* (*Matth.*, XXIII, 27), l'orgueil et l'intérêt étant comme les ressorts et les premiers principes de leurs actions. Ne nous étonnons donc plus après cela de cette guerre (si l'on ose parler ainsi), qui a toujours duré entre le Sauveur du monde et eux, puisqu'étant venu nous enseigner *à adorer Dieu en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV, 24), il n'avait garde de pouvoir compatir avec des hypocrites qui ne s'occupaient que de l'extérieur. Comme ils évitaient avec grand soin que rien d'immonde ne les touchât, et qu'ils tenaient pour impurs, non-seulement les gentils et les pécheurs publics, mais ceux qui exerçaient des professions odieuses, ils ne pouvaient souffrir que le Fils de Dieu, qui se rendait célèbre par ses miracles et par la sainteté de sa vie, mangeât avec les Publicains. De là procédaient leurs murmures, *Et murmurabant ... dicentes;* de là les calomnies qu'ils ont répandues contre lui, puisqu'ils ne pouvaient conclure tout le mal qu'ils lui imputèrent que de ce qu'il fréquentait les pécheurs. S'ils l'avaient mieux connu, ils auraient su que, suivant la belle expression de Tertullien (34), « sûr de sa nature et de sa sainteté, il n'a couru nul risque, ni en s'incarnant pour les hommes ni en conversant avec les pécheurs, » et qu'au contraire, semblable au soleil, il a purifié ce qu'il y avait d'impur partout où il a répandu sa lumière, sans que ses rayons aient contracté la moindre souillure des lieux les plus infectés ; c'est ainsi qu'ils l'ont calomnié par l'endroit qui le rendait le plus digne de leurs louanges : « car qu'y a-t-il de plus estimable que de fréquenter les pécheurs pour en faire des justes, et que d'en approcher pour les sanctifier (35)? » En effet, tout le fruit de son Incarnation, c'est d'être venu comme un bon Pasteur, *qui a cherché ce qui était égaré* (*Matth.*, XVIII, 12), *qui a retrouvé ce qui était perdu* (*Luc.*, XV, 4), *qui a guéri ce qui était malade* (*Matth.*, IV, 23), *qui a fortifié ce qui était faible* (*Matth.*, XV, 30), *qui a pris sur lui toutes nos langueurs* (*Isa.*, LIII, 4), pour être le médecin de toutes nos maladies.

Mais quoi! de ce que le Sauveur est en commerce et en société avec les Publicains et les gens de mauvaise vie, est-ce à dire que tous les chrétiens doivent l'imiter en ce point? c'est sans doute ce qui a besoin d'explication. Et pour ce sujet, il faut les distinguer, ou en particuliers qui ne doivent travailler qu'à leur propre sanctification, ou en ministres du Seigneur destinés par la Providence à travailler à celle des autres.

Quant aux premiers, qu'ils fuient la société des pécheurs pour deux raisons : la première, pour éviter le danger de la corruption en fréquentant des gens corrompus ; car notre cœur a une si grande pente au mal, que, quelque fermes que nous ayons toujours été pour le bien, nous deviendrons plus aisément vicieux avec les pécheurs, que les pécheurs ne deviendront bons avec nous. La seconde, pour confondre et pour punir les méchants ; et il serait à souhaiter que ceux dont le déréglement est connu fussent traités comme des excommuniés,

(32) Nemo de Dei pietate diffidat, quoniam major est ejus misericordia quam nostra miseria. (S. Aug., *De spir. et lit.*, cap. 6.)

(33) Non horruisti confitentem latronem, non lacrymantem peccatricem, non Chananæam supplicantem, non deprehensam in adulterio, non persecutorem discipulorum, non ipsos crucifixores tuos. (Serm. *in Cant.*)

(34) Periculum status sui Deo nullum est. (*De carne Christ.*)

(35) Recipit peccatores Deus, sed Deus peccatores esse non sinit quos recipit; peccator Deum non violat appropinquans, Deus peccatores sanctificat cum appropinquat. (S. Petr. Chrysol., serm. 166, *in Ezech.*)

pour les faire rentrer en eux-mêmes, et les obliger de quitter leurs désordres : c'est ce que l'apôtre saint Paul a eu soin de marquer aux Thessaloniciens, en leur écrivant que si quelqu'un n'obéissait pas à ce qu'il leur ordonnait, ils n'eussent nul commerce avec lui, afin qu'il en eût de la confusion : *Ne commisceamini cum illo, ut confundatur.* (II *Thess.*, III, 14.)

Pour ce qui regarde les ministres du Seigneur, ce sont des médecins, qui non-seulement doivent recevoir les pécheurs, mais les rechercher et les traiter avec douceur : il ne leur est point permis d'insulter à des malades couverts de plaies et d'ulcères, comme les Pharisiens eussent voulu que le Fils de Dieu eût traité les Publicains. Car, dès qu'un pécheur connaît son mal, et en demande la guérison, c'est à nous à entrer dans ses peines, et à lui procurer toutes les consolations qui peuvent dépendre de nous; s'il ne se sent pas malade, nous devons en avoir encore plus de pitié, puisque sa maladie est plus dangereuse; et il faut nous étudier alors à prendre les manières qui sont les plus propres à lui faire connaître ses maux. Or, soyons persuadés que la douceur, la charité, la compassion sont les voies les plus sûres que nous puissions prendre pour trouver le chemin de son cœur, et gagner sa confiance. « La vraie justice, dit saint Grégoire (36), a compassion du pécheur, et la fausse n'a que de l'indignation pour lui. » Tel a été le caractère du Fils de Dieu, qui est devenu *notre justice et notre sanctification* (I *Cor.*, I, 30); tel est le but des paraboles de notre Evangile, par lesquelles il veut faire connaître aux Pharisiens le tort qu'ils ont de murmurer contre lui, parce qu'ils le voient fréquenter les pécheurs et manger avec eux, puisqu'il n'est venu que pour les chercher et les ramener de leurs égarements; car c'est ainsi qu'il leur proposa cette première parabole :

MARDI. — *Qui d'entre vous ayant cent brebis, s'il en perd une seule, ne laisse dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres, et ne va chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve?* Saint Grégoire entend par cet homme qui avait cent brebis, celui qui dès le commencement créa la nature des anges et des hommes. « Une brebis s'est perdue, dit ce Père (hom. 84, *in Evang.*), quand l'homme a péché; le berger a laissé les quatre-vingt-dix-neuf justes dans le désert pour chercher la brebis égarée, quand le Fils de Dieu est venu du ciel en terre pour chercher l'homme, qui s'était perdu par sa désobéissance. » Mais comme les grâces particulières nous touchent plus que les générales, et font une plus vive impression sur notre cœur; pour exciter davantage notre reconnaissance envers notre Dieu, disons avec plusieurs Pères, que cette brebis perdue, c'est l'âme de chaque chrétien qui a abandonné Dieu par son péché; et c'est pour la recouvrer que le Seigneur fait les mêmes démarches qu'il a faites pour tout le genre humain. *Je me suis égarée comme une brebis qui s'est perdue; c'est à vous, mon Dieu, à chercher votre serviteur* (*Psal.*, CXVIII, 176). *Je vis*, dit l'Apôtre, *en la foi de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même à la mort pour moi.* (*Gal.*, II, 20.) Remarquons ce terme, *et tradidit semetipsum pro me;* est-ce à dire que le Sauveur n'est mort que pour les justes? Non sans doute, puisque saint Paul nous répète souvent, comme une vérité fondamentale, que *Jésus-Christ est mort pour les impies, les méchants et pour tous* (II *Cor.*, V, 15) : mais il veut nous marquer que la charité de Dieu est si excessive, que ce qu'il a souffert pour nous, il l'aurait souffert pour un seul, si un seul homme en avait eu besoin; car *ce n'est pas la volonté du Père céleste que le moindre des hommes périsse*, nous dit le Sauveur (*Matth.*, XVIII, 14); et c'est ce qui nous paraît clairement par la parabole de cet homme qui abandonne quatre-vingt-dix-neuf brebis pour courir après celle qui est perdue.

Disons d'ailleurs que la comparaison de la brebis à l'homme est d'autant plus juste, que c'est celui de tous les animaux qui a plus besoin de secours étranger, parce que la brebis ne peut, ni se défendre par elle-même, ni retrouver son chemin quand elle est une fois égarée. Tel est l'état de notre âme, sans force et sans vigueur depuis la plaie que le péché lui a faite, toujours prête à succomber aux premiers efforts et aux plus légères tentations des ennemis de notre salut; sans armes et sans défense, puisque d'elle-même elle n'est que faiblesse et qu'infirmité; elle n'est rien, elle n'a rien, elle ne peut rien tirer de son propre fonds; incapable d'ailleurs de pouvoir par elle-même retourner à Dieu quand elle s'est une fois égarée : au contraire, s'égarant toujours de plus en plus à chaque pas qu'elle fait, à moins que ce divin Pasteur ne la vienne chercher, et ne la ramène par sa grâce, ne la retienne toujours sous sa conduite et sa protection. *Erravi, sicut ovis quæ periit; quære servum tuum.*

Que ces deux considérations nous établissent dans les sentiments d'une profonde humilité, et d'une parfaite reconnaissance envers Dieu; car si notre âme est si faible qu'elle ne manque jamais d'être vaincue, quand elle n'a que ses propres forces à opposer à ses ennemis; si elle a sans cesse besoin du secours d'en haut pour la défendre et la protéger, lui en faut-il davantage que la connaissance de sa propre faiblesse pour l'humilier? *Pour moi*, dit le Prophète, *je suis un ver de terre, et non pas un homme.* (*Psal.* XXI, 7.) *Le Seigneur est ma force, mon appui et mon soutien* (*Psal.* XVII, 2.) De là provenait cette profonde humilité qui lui faisait protester qu'*il n'avait que des sentiments bas de lui-même, que son cœur ne s'était point enflé, ni son âme élevée* (*Psal.*

(36) Vera justitia compassionem habet, falsa dedignationem. (Hom. 36, *in Evang.*)

CXXX, 1, 2.) Aussi, selon saint Bernard (37), il suffit de se connaître pour être humble ; « l'humilité n'étant autre chose qu'une vertu par laquelle l'homme, par la vraie et la parfaite connaissance qu'il a de lui-même, devient vil et abject à ses propres yeux. » Mais si d'ailleurs nous faisons réflexion que quand notre âme est une fois égarée, elle ne peut point retrouver son chemin, à moins que Dieu ne fasse lui-même les premiers pas pour la chercher, et ne l'attire à lui par sa grâce; qu'il est venu du ciel en terre *pour sauver ce qui s'était perdu;* qu'il ne cesse de courir après nous pour nous faire revenir à lui; qu'il nous a poursuivis pendant sa vie mortelle, *jusqu'à s'en fatiguer*, et à être obligé *de s'asseoir* pour se reposer (*Joan.*, IV, 6) ; qu'il nous crie sans cesse : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (*Joan.*, XIV, 6); *Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie* (*Joan.*, VIII, 12) : en vérité, quelque insensés que nous puissions être, pourrons-nous n'être pas touchés de la plus parfaite reconnaissance, à la vue d'un Dieu si tendre et si bon, qui, non content *de chercher la brebis égarée, jusqu'à ce qu'il la trouve,*

Mercredi. — *Après l'avoir trouvée, il la met sur ses épaules avec joie.* Ce berger qui met sur ses épaules la brebis qu'il a retrouvée « c'est Jésus-Christ, disent les Pères (38), qui, en se revêtant de la nature humaine, a pris sur lui les péchés de tous les hommes. » *Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes*, dit le prophète Isaïe (LIII, 6), *chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de tous :* et c'est ce que l'apôtre saint Pierre nous a fait entendre par ces paroles : *C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix*, (I *Per.*, II, 24.) Tel était l'état du pécheur avant l'Incarnation du Fils de Dieu ; il avait perdu sa route, et tous les pas qu'il faisait l'égaraient de plus en plus. Jésus-Christ est venu du ciel en terre pour le chercher, mais il l'a trouvé si éloigné du vrai chemin, si incapable de marcher de lui-même dans celui du salut, qu'il l'a chargé sur ses épaules avec joie, *Imponit in humeros suos gaudens.* O excès de l'amour et de la charité d'un Dieu envers les hommes ! Aussi, au rapport de Tertullien (*De pud.*, c. 7), l'on gravait de son temps sur les calices la figure d'un pasteur portant sur ses épaules une brebis, comme pour nous donner une parfaite idée de la miséricorde infinie du Fils de Dieu pour les hommes.

Ministres de Jésus-Christ, apprenez aujourd'hui de ce Pasteur qui quitte quatre-vingt-dix-neuf brebis pour courir après une seule ; qui, au lieu de la frapper de la houlette, et de la faire revenir de force au bercail, la charge sur ses épaules; apprenez, dis-je, le zèle et la charité que vous devez avoir pour courir après les pécheurs, et la tendresse avec laquelle vous devez les recevoir; il s'agit d'une âme que Jésus-Christ vous a confiée après l'avoir rachetée de son sang, et dont vous devez lui rendre compte au péril de la vôtre. Est-il un plus puissant motif pour vous exciter à en avoir soin? Car, dit saint Chrysostome (*De sacr.*, lib. II, cap. 2), quand un berger perd quelqu'une de ses brebis qui lui est ravie par les loups, par les voleurs, ou par quelqu'autre accident, il peut obtenir la grâce de son maître ; ou s'il est traité à la rigueur, il en est quitte pour de l'argent : mais quand celui qui veille sur la bergerie du Sauveur laisse perdre une de ses brebis, ou néglige de la chercher, ce ne sera pas son bien, mais son âme qui en répondra. Si vous êtes assez heureux pour la trouver, traitez-la avec tendresse. *Mes frères*, dit l'Apôtre aux Galates, *si quelqu'un est tombé en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur.* (*Gal.*, VI, 1.) Pourvu que vous soyez véritablement sensibles aux intérêts de Jésus-Christ, votre joie sera infinie d'avoir arraché de la gueule du lion une âme, pour le salut de laquelle il a été attaché à la croix ; et dès que vous sentirez cette joie, il vous sera aisé d'être doux, patients et tranquilles : si elle est aussi grande que celle du pasteur de notre Evangile, vous la répandrez au dehors, parce que vous ne pourrez la contenir tout entière au dedans.

Et dès qu'il est retourné en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et il leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la brebis qui était perdue.

Cette joie que ressent ce berger, si grande qu'il appelle ses amis et ses voisins pour y prendre part, nous marque celle que nous devons avoir de la conversion des pécheurs. Or, il faut nous en réjouir par rapport au pécheur, et par rapport à Dieu même ; par rapport au pécheur, nous devons remercier le Seigneur de la grâce qu'il lui a faite de l'avoir retiré de son égarement, puisque si nous sommes unis les uns avec les autres, *comme les membres du même corps* (I *Cor.*, XII, 27), nous regardons le bien qui est arrivé à notre frère, comme s'il nous était arrivé, et nous nous trouverons alors indispensablement engagés à nous joindre avec lui pour remercier le Seigneur. Et par rapport à Dieu, nous exciterons tous les hommes à le louer et à le congratuler ; puisque si nous l'aimons comme nous le devons, nous ne pourrons pas savoir qu'il a fait une conquête dont il fait plus de cas que de tous les royaumes du monde, sans y prendre toute la part que nous sommes capables d'y prendre ; c'est donc à lui qu'il faut rapporter toute notre joie, *c'est en lui qu'il faut se réjouir* (*Philipp.*, IV, 4) ; car c'est par lui et

(37) Humilitas est virtus qua homo verissima sui cognitione sibi ipsi vilescit. (Tract., *De grad. hum. et sup.*, c. 1.)

(38) Christus te suo corpore vehit, qui tua in se peccata suscepit. (S. Amb., *in Luc.*, cap. 7.) Cf. S. Greg., hom. 36 *in Evang.*

pour lui que cette âme est recouvrée : *Congratulamini mihi.* Mais, hélas! les enfants des hommes ne sont guère en état de goûter ces vérités, et ce ne sera que dans le ciel que cette joie sera aussi grande qu'elle le doit être, parce que c'est là seulement que Dieu doit être aimé autant qu'il le mérite : aussi est-ce ainsi que le Sauveur finit cette parabole.

Jerem. — *Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* Ces paroles pourraient souffrir plusieurs difficultés qu'il est à propos de développer. Car 1° on peut dire que le Sauveur, en comparant une brebis égarée à quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont jamais écartées du berger, semble faire entendre que le nombre des justes est infiniment plus grand que celui des pécheurs, quoiqu'il nous assure que *la porte de la perdition est large, et le chemin qui y mène spacieux; que la porte de la vie est petite, que le chemin qui y conduit est étroit et qu'il y en a peu qui le trouvent.* (*Matth.*, VII, 13, 14.) A quoi il est aisé de répondre que, dans les paraboles, il faut seulement envisager le but, sans s'arrêter à toutes les parties qui les composent, et que la fin de celle-ci n'est pas de comparer les justes avec les pécheurs, mais de faire comprendre que l'âme d'un seul homme est si chère au Seigneur, que sa perte l'attriste, et que son retour lui donne une joie qui ne se peut exprimer; qu'ainsi les Pharisiens avaient grand tort de murmurer contre le Sauveur de ce qu'il recevait les pécheurs qui venaient à lui; puisque, s'ils avaient été aussi justes qu'ils le voulaient paraître, la conversion d'un seul devait leur donner une très-sensible joie. 2° Il est difficile de comprendre comment les justes n'ont point besoin de pénitence, puisque le Sage nous apprend, qu'*il n'y a point de juste sur la terre qui ne pèche* (*Eccle.*, VII, 21), et qu'on peut assurer qu'il n'est personne qui ne doive dire, *Remettez nous nos offenses* (*Matth.*, VI, 12), ce qui a fait définir aux Pères du Concile de Trente (39), que « la vie chrétienne doit être une pénitence continuelle. » Pour répondre à cette seconde difficulté, il faut distinguer deux sortes de pénitences : celle des pécheurs et celle des justes : celle des pécheurs qui demande une entière conversion, et celle des justes qui ne requiert pas un changement de vie, mais qui humilie le chrétien dans la vue de ses misères, et lui fait expier les fautes dans lesquelles les plus parfaits tombent tous les jours. Or il est certain que les justes n'ont point besoin de cette première sorte de pénitence qui ne regarde que les seuls pécheurs : *Seigneur*, dit Manassès dans la prière qu'on lui attribue ordinairement, *vous n'avez point imposé de pénitence aux justes, à Abraham, à Isaac, à Jacob, et à ceux qui n'ont point péché contre vous.* 3° L'on peut être surpris que le Seigneur paraisse faire plus de cas d'un pécheur qui se convertit, que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui ont toujours vécu dans l'innocence. A quoi l'on peut répondre, que le dessein du Sauveur n'est point du tout de marquer qu'il préfère une âme à quatre-vingt-dix-neuf; mais le même Dieu, qui dans l'Ecriture prend souvent un langage proportionné au nôtre, s'exprime dans cette occasion suivant notre manière de sentir. Or, telle est la faiblesse de l'homme de s'accoutumer à la possession des plus grands biens, de n'en être touché que quand il les acquiert, ou qu'il les recouvre, et suivant l'expression d'un Père (40), « d'avoir plus de joie de trouver ce qu'il avait perdu, que de n'avoir point perdu ce qui s'est conservé » — « Ainsi, dit Tertullien (41), le retour de l'enfant prodigue donne une joie plus vive à son père, que la sagesse de celui qui ne s'était jamais écarté de son devoir. C'est ce que saint Augustin (lib. VIII, cap. 3), nous exprime par diverses comparaisons : « Qu'un ami, dit ce Père, ait été dangereusement malade, commence-t-il à se mieux porter, quoiqu'il ne puisse qu'à peine marcher, parce qu'il est encore dans une grande faiblesse, sa convalescence nous donne une joie plus sensible qu'on n'en a jamais ressenti de sa parfaite santé, quoique la santé soit sans doute préférable à la convalescence. » Saint Grégoire donne à ces paroles une explication qui renferme une belle instruction pour les justes et pour les pécheurs.

« D'où vient, dit ce Père, qu'*il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence*, si ce n'est que l'expérience nous fait connaître que ceux qui ne se sentent point accablés par le poids de leurs péchés, parce qu'ils n'en ont jamais commis de considérables, sont véritablement dans la voie de la justice, mais ne soupirent point ardemment après la céleste patrie, et permettent d'autant plus volontiers l'usage des plaisirs licites, qu'ils ne se souviennent pas d'en avoir pris de défendus; d'où il s'ensuit qu'ils sont languissants dans la pratique des œuvres excellentes, parce qu'ils sont très-sûrs de n'avoir jamais commis de péchés très-griefs; au contraire, il arrive souvent que ceux qui se trouvent coupables de grands crimes, quand une fois ils sont pénétrés de componction et de douleur de leurs péchés, brûlent de plus en plus de l'amour de Dieu; ils tâchent de réparer les désordres passés par des œuvres méritoires, et ils s'efforcent d'avancer à grands pas dans le chemin de la vertu : ce qui fait qu'ils fuient les honneurs, qu'ils se réjouissent

(39) Vita Christiana perpetua pœnitentia esse debet. (*Conc., Trid.*, sess. XIV.)

(40) Jucundius lucrum existimasse perdita, quam non perdidisse servata. (S. Petr. Chrysol., serm. 139.)

(41) Magisque de regressu suo quam de alterius sobrietate lætabatur. (*De vanit.*, cap. 32.)

des outrages qu'on leur fait, qu'ils s'humilient en toutes choses, qu'ils se privent de ce qui pourrait leur être permis, qu'ils aiment leurs pleurs, s'interdisent toutes sortes de plaisirs, et se punissent de la pensée du mal, autant que d'autres pourraient se punir du mal même : et c'est ainsi que la vie fervente d'un pénitent après son péché est plus agréable à Dieu, et donne au ciel plus de joie que l'innocence tranquille de plusieurs justes que la sûreté endort dans l'exercice de la vertu. » Ce qui fait conclure à ce saint Pape (42), en parlant aux justes et aux pécheurs : « Vous êtes justes, craignez la colère de peur de tomber; vous êtes pécheurs, espérez en la miséricorde pour vous relever. »

A cette première parabole, le Sauveur en ajoute deux autres, dont le but est le même; ce qui nous fait comprendre que la vérité qu'il veut nous insinuer est bien importante, puisqu'il cherche à la faire entrer dans nos esprits par diverses comparaisons.

VENDREDI.—*Ou quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume la lampe, ne balaye la maison, et ne cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve.*

Comme tout le but de ces discours ne tend qu'à donner des explications littérales aux paroles de Jésus-Christ, et qu'à en tirer de solides instructions pour le règlement de nos mœurs, sans s'arrêter au sens mystique qu'on leur pourrait donner; nous ne chercherons point d'autres raisons pourquoi le Sauveur se sert du nombre de cent brebis, et de celui de dix drachmes, si ce n'est qu'un troupeau de brebis est ordinairement composé de cent, et que le fonds d'une pauvre femme peut être à peu près de dix drachmes, qui font environ huit livres de notre monnaie. Ce qui est certain, c'est que la brebis et la drachme égarées, mais retrouvées par la vigilance et par le soin de ce berger et de cette femme, nous représentent l'une et l'autre l'âme d'un pécheur perdue, si le Seigneur ne daigne lui-même la chercher. Car, dit saint Augustin (ep. 217, *ad Vital.*), c'est la grâce qui précède et qui prépare la volonté, bien loin d'être accordée à aucun mérite qui précède de la part de la volonté. Mais comme cette femme allume sa lampe et balaye sa maison pour retrouver sa drachme; aussi, pour retrouver notre âme, il a fallu allumer les flambeaux de la foi, et nettoyer le fond de notre cœur des ordures du péché. « La lampe que cette femme allume, dit saint Grégoire, c'est la sagesse de Dieu qui a apparu dans l'humanité, car on met la lumière dans une lampe, et la lumière qui est dans la lampe, c'est la Divinité dans la chair. Sur la drachme était une empreinte : la ressemblance de Dieu même fut gravée sur l'homme, quand il sortit de ses mains, puisqu'il *l'a créé à son image* (*Gen.*, I, 26) : son péché a effacé en lui cette image ; mais comme la drachme est retrouvée, dit ce Père (43), quand cette femme renverse toute sa maison, de même ce n'est que par le trouble de la conscience que la ressemblance du Créateur est réparée dans la créature. »

Mais pour en venir à l'instruction, disons que si la drachme est retrouvée, ce n'est que parce qu'elle est cherchée avec soin; et que quand notre âme est une fois égarée, si on ne la cherche, elle sera perdue pour toujours. Il est vrai que c'est à Dieu à la chercher et à faire les premières démarches : « Car, comme dit saint Bernard (44), si elle n'est cherchée, elle ne cherchera pas; si elle n'est ramenée, elle ne retournera pas; si elle n'est prévenue, elle ne viendra pas. Ceux qui retournent à Jésus-Christ sont conduits par l'amour; ils ont été aimés, et ils ont aimé : ils ont été cherchés, et ils ont cherché : » mais, il est vrai aussi que nous devons travailler avec lui pour recouvrer notre âme quand elle est perdue. Comme donc nous ne pouvons pas douter que le Seigneur ne nous cherche, quand nous sentons tous les jours les inspirations et les remords qu'il nous donne, qui sont comme autant de voix par lesquelles il nous appelle à lui; quand enfin pour nous forcer de retourner au Créateur, il rompt si souvent les liens qui nous attachent à la créature, nous devons conclure que si notre âme demeure dans son égarement, c'est à nous seuls que nous devons nous en prendre, puisque ce n'est pas assez que Dieu agisse en nous, si nous n'agissons avec lui, et que celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Car, dit saint Augustin (*De don. persev.*, c. 6), « il est constant que comme il y a des grâces que Dieu donne sans qu'on les demande, par exemple, le commencement de la foi; aussi y en a-t-il d'autres qu'il n'a préparées qu'à ceux qui les demandent, et qu'on peut mériter par d'humbles supplications. » Qui croirait cependant que nous ne daignons pas travailler de notre côté pour répondre aux desseins de notre Dieu, et que nous sommes insensibles à notre perte? Où en serions-nous si notre âme lui était aussi indifférente qu'à nous? Mais quoi! ne ferons-nous jamais réflexion que si elle se perd, il n'en sera pas moins heureux, et que pour nous cette perte nous entraînera dans le plus grand et le plus funeste de tous les malheurs? Mettons-nous donc en état de retrouver notre âme, si elle est égarée, ne fuyons pas celui qui court après nous : « ce n'est pas avec les pieds, mais avec les désirs qu'on cherche Dieu (44); » prions-le

(42) Justus es, iram pertimesce ne corruas : peccator es, præsumme de misericordia ut surgas. (Hom. 34, *in Evang.*)

(43) Eversa ergo domo invenitur drachma, quia dum perturbatur conscientia hominis, reparatur in homine simul tudo conditoris. (*Loc. cit.*)

(43') Nisi quæratur non quæret; nisi reducatur non revertetur; nisi præveniatur non veniet : qui ad Christum veniunt amore ducuntur; dilecti sunt, et dilexerunt; quæsiti sunt et quæsierunt. (Serm. 84, *in Cant.*)

(44) Non pedum passibus, sed desideriis quæritur Deus. (S. BERN., *loc. cit.*)

avec le Prophète *de nous prévenir par ses miséricordes* (*Psal.*, LXXVIII, 8), et de nous retirer de la voie de la perdition, afin que nous puissions ressentir une joie pareille à celle de cette femme, quand elle eut retrouvé sa drachme.

Samedi. — *Et après l'avoir retrouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue ; je vous dis de même que c'est une joie parmi les anges de Dieu, quand un seul pécheur fait pénitence.* Une brebis, ou une drachme retrouvée font plaisir aux hommes, mais un pécheur qui fait pénitence donne de la joie aux anges. Si la conversion d'un seul pécheur les réjouit, qui peut décrire leur joie, quand le royaume de Dieu étend ses bornes et ses limites par de nouvelles conquêtes ! Telle et plus grande encore devrait être la nôtre, puisque nous devrions être plus sensibles au bien qui arrive à des hommes qui sont d'une même nature que nous, que les anges dont la nature est différente; car c'est alors *notre frère qui était mort, et qui est ressuscité; qui était perdu, et qui est retrouvé* (*Luc.*, XV, 42); ainsi, quand nous voyons un pécheur qui se convertit, que dis-je! quand nous avons vu nos frères errants rentrer dans la bergerie, se ranger sous la houlette du même pasteur, et ne faire plus qu'un seul troupeau avec nous : quand nous apprenons que des hommes apostoliques suivent le chemin que leur a frayé le grand Apôtre, traversent les mers, et s'exposent comme lui à mille périls, *souffrent les travaux, les peines, les veilles fréquentes, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid, la nudité* (II *Cor.*, XI, 27); quand nous voyons, dis-je, que par la ferveur de ces grands hommes, la religion du Sauveur est reçue et professée chez les peuples barbares ; si nous sommes sensibles aux intérêts du Seigneur, nous tressaillirons de joie, et nous lui rendrons des actions de grâces d'avoir ainsi éclairé des aveugles, et de les avoir amenés *à la connaissance du mystère de Dieu le Père et de Jésus-Christ.* (*Coloss.*, II, 2.) Disons plus, non contents de nous en tenir à une joie stérile, nous travaillerons chacun suivant notre état et notre pouvoir, par notre crédit ou notre autorité, par nos biens ou par nos prières, à faire en sorte que *le nom du Seigneur soit sanctifié* (*Matth.*, VI, 9) : c'est-à-dire, que Dieu même soit connu et glorifié de toutes les créatures, comme l'explique saint Chrysostome (hom., 19, *in Matth.*).

Est-ce ainsi que nous en usons? ou plutôt ne peut-on pas dire qu'uniquement sensibles aux biens ou aux maux temporels, nous n'avons de joie ni de chagrin que par rapport à ceux qui nous arrivent, ou qu'on nous enlève, et il semble que ce qui attriste ou réjouit les anges de Dieu ne nous touche aucunement. En effet, voyons-nous beaucoup de chrétiens qui pleurent et qui gémissent sur la corruption du genre humain, qui soient sincèrement affligés de voir le monde rempli de déréglements si monstrueux que le vice paraisse triompher publiquement, et que la vertu soit réduite à se cacher? En voyons-nous qui ressentent une joie bien vive, quand une âme égarée rentre dans le chemin de la justice? Telle est cependant la conclusion que le Seigneur prétend que nous tirions de cette parabole : si une drachme retrouvée, qui était une pièce de petite valeur, donne une si grande joie à une femme, qu'elle appelle ses voisines et ses amies pour y prendre part, à plus forte raison notre joie devrait être excessive, quand notre Dieu retrouve une âme pour le salut de laquelle il a versé tout son sang : rougissons donc de notre insensibilité pour ce qui regarde ses intérêts et ceux du prochain, et apprenons aujourd'hui à régler nos sentiments sur ceux des apôtres et des bienheureux, qui, n'étant plus touchés que de ce qui regarde la gloire de Dieu, ressentent une joie qui ne se peut comprendre, quand un pécheur quitte la voie de l'iniquité pour embrasser une vie chrétienne et pénitente.

CONSOLATION ET CONFIANCE EN DIEU DU PÉCHEUR CONVERTI.

Dico vobis, quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia. (*Luc.*, XV, 7.)

La parabole de notre Evangile est aussi propre à instruire qu'à consoler les pécheurs. En effet, est-il un plus grand sujet de consolation pour eux que de leur représenter le Sauveur qui *va chercher une brebis égarée, la met sur ses épaules,* et proteste qu'*il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence.* Mais est-il une instruction plus importante à leur donner, que de leur faire connaître en même temps que toute sorte de pénitence ne donne pas toujours une joie solide au ciel : ainsi, examinons en premier lieu quelle doit être la consolation et la confiance d'un pécheur qui veut se convertir sincèrement à Dieu; et, en second lieu, quelle doit être la pénitence d'un pécheur sur la conversion duquel *il y aura au ciel plus de joie que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.*

1. Comme rien ne serait plus capable de jeter un pécheur dans le désespoir que la malice et l'énormité du péché, il semble que le Seigneur ait inspiré particulièrement ses prophètes, quand ils ont parlé de ce qui pouvait consoler les pécheurs, et les porter à se confier à la divine miséricorde. Écoutons-les, ou plutôt écoutons Dieu même qui s'explique par eux, et qui fait connaître son extrême bonté, et sa tendresse pour tous les hommes, plus grande que celle de la meilleure mère, ou du plus tendre de tous les époux. *Une mère,* dit-il, *peut-elle oublier son enfant, et n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? mais quand même elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais* (*Isa.*, XLIX, 15) :

Si une femme a violé la foi qu'elle doit à son époux pour s'abandonner à des étrangers, il est rare qu'il la reprenne, qu'il oublie son crime, et qu'il lui redonne la même part qu'elle avait autrefois dans son amitié. Pour vous, ô fille d'Israël, ajoute-t-il, *vous vous êtes prostituée à divers corrupteurs; cependant revenez à moi, je vous recevrai* (*Jerem.*, III, 1), et j'aurai pour vous les mêmes sentiments et la même tendresse. *Je vis*, s'écrie-t-il, *je ne veux point la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive.* (*Ezech.*, XXXIII, 11.) « Que nous sommes heureux, dit un Père (45), nous en faveur de qui notre Dieu jure; mais que nous sommes misérables si nous ne croyons pas à un Dieu même qui jure en notre faveur! » Sans doute serait-il difficile de produire des expressions plus fortes de l'amour de notre Dieu envers les hommes. Avouons cependant la vérité; quand nous le voyons dans l'Evangile se comparer à un pasteur qui s'inquiète de la perte d'une seule de ses brebis; qui en quitte quatre-vingt-dix-neuf pour courir après elle; qui la cherche, non parce qu'il en a besoin, mais parce qu'il l'aime; qui la met sur ses épaules, après l'avoir trouvée; qui nous assure qu'*il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence*; nous trouverons dans cette parabole, qui nous exprime et les démarches qu'il fait pour ramener le pécheur de son égarement, et l'intérêt sincère qu'il y prend, les traits d'une tendresse infiniment plus consolante: car si les prophètes nous font connaître que notre Dieu est toujours prêt à recevoir le pécheur dès qu'il revient à lui, nous voyons dans cet exemple que c'est lui-même qui le va chercher, qui court après lui, qui le ramène, et qui paraît ressentir toute la joie de son retour et de sa conversion.

De ceci concluons deux vérités qu'on ne peut assez répéter aux chrétiens. La première, que dans quelque excès de crime et de dissolution qu'ils aient donné, quelque ravage que le péché ait fait dans leur cœur, quelque profondes et quelque mortelles que soient leurs plaies, elles ne sont point incurables à un médecin tout-puissant; ainsi ils doivent se rassurer, et ne se laisser jamais aller à un trouble excessif, ni à des pensées de défiance et de désespoir: leurs crimes sont grands, il est vrai, mais la bonté de Dieu est encore plus grande: et *où il y a eu une abondance de péchés*, il peut y avoir *une surabondance de grâces* (*Rom.*, V, 20); car *c'est une vérité certaine*, écrivait l'Apôtre à son disciple Timothée, *que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.* (*I Tim.* I, 15.) Que pourrions-nous ajouter de plus capable de leur donner de la consolation et de la confiance!

La seconde vérité que nous devons établir, c'est que ces sujets de consolation ne regardent que les pécheurs qui veulent se convertir de bonne foi et sans délai; et ce n'est qu'à eux que le prophète Isaïe adresse ces paroles: *Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la neige la plus blanche* (*Isa.*, I, 18): car s'ils ne sont pas dans ces dispositions, ils ont tout à appréhender de la colère et de la fureur de notre Dieu; *il fera pleuvoir des piéges sur eux: le feu, le soufre, le vent qui excite les orages ne seront qu'une partie du calice qu'ils doivent boire.* (*Psal.* X, 7.) Tout est donc à craindre pour les pécheurs qui persistent dans leur péché, qui résistent aux mouvements de la grâce et aux inspirations de l'Esprit-Saint, et qui remettent de jour en jour leur conversion, parce qu'ils comptent trop sur la miséricorde de Dieu, et craignent trop peu sa justice: au contraire, tout est à espérer pour ceux qui, semblables à l'enfant prodigue, ennuyés de vivre dans l'ordure du péché, prennent et exécutent en même temps la ferme résolution de retourner *au Père des miséricordes* (*II Cor.* I, 3), pourvu que leur repentir soit sincère, et qu'ils soient dans une vraie disposition de se livrer aux rigueurs d'une pénitence qui puisse réjouir les anges de Dieu.

2. La grande bonté du Seigneur, au lieu d'exciter les pécheurs à une grande reconnaissance envers lui, les porte malheureusement, tantôt à se reposer tellement sur elle, qu'ils prennent de là le parti de demeurer dans leur péché; et l'on peut assurer que cet abus de la miséricorde divine est le plus grand et le plus énorme de tous les crimes: tantôt à se flatter que toute sorte de pénitence est capable d'expier toute sorte de péchés; d'où il arrive que la plupart des pénitents ne sont pénitents que de nom. Or, comme ce second abus est d'une conséquence infinie, c'est aussi celui qu'il est à propos de combattre, en établissant quelle doit être la pénitence d'un pécheur qui se convertit, afin qu'elle soit agréable à Dieu, et qu'elle réjouisse ses anges.

La pénitence dit essentiellement deux choses, la conversion du cœur, et la mortification du corps: car le péché, selon la théologie, n'est autre chose que l'aversion de Dieu le Créateur, et la conversion ou l'attachement à la créature: abandonner Dieu par le peu de cas qu'on en fait, et par un libre mouvement de son cœur, *aversio a Deo Creatore*; s'attacher aux choses créées, pour y chercher la satisfaction de ses sens, *conversio ad creaturam*, voilà tout le déréglement du péché; ainsi la pénitence, dont le propre est de réconcilier le pécheur avec Dieu, en ménageant les intérêts de l'un et de l'autre, doit changer et briser le cœur du pécheur qui a abandonné Dieu et punir son corps qui a pris des plaisirs criminels et dé-

(45) O beatos nos quorum causa Deus jurat! O miserrimos, si nec juranti Domino credimus! (Tert., lib. IV, *De pœnit.*)

fendus, afin de le délivrer des peines éternelles qui lui étaient préparées.

Le vrai pénitent est donc celui qui, tout différent de ce qu'il était auparavant, aime ce qu'il haïssait, et hait ce qu'il aimait, pleure les péchés qu'il a commis, et n'en commet plus ensuite qui méritent d'être pleurés ; se repent de ses erreurs, quand il connaît la vérité, offre au Seigneur *le sacrifice d'un cœur contrit et humilié* (*Psal.* L, 19), *repasse dans l'amertume de son âme les années* qu'il a passées dans le crime (*Isa.*, XXXVIII, 15), préfère *cette tristesse qui opère le salut* (II *Cor.* VII, 10) à toutes les folles joies du siècle, quitte entièrement le péché, et retourne à Dieu de tout son cœur pour s'attacher à lui par amour, et pour ne s'en séparer jamais.

Mais comme un vrai pénitent est convaincu que ses péchés doivent être punis en ce monde ou en l'autre, ou par les mains de Dieu, ou par ses propres mains ; comme il s'agit d'apaiser la colère divine irritée contre lui, et d'éviter l'enfer qu'il a mérité, il châtie en lui tout ce qu'il y a de criminel, et fait servir à la réparation de son crime tout ce qui a servi à le commettre ; c'était l'avis que saint Ambroise donnait autrefois à une vierge qui était tombée dans le péché (*Ad virg. lapsam*, c. 8) : « Coupez ces cheveux qui ont été l'entretien de votre vanité, et l'occasion de votre chute, lui écrivait-il ; que ces yeux qui ont jeté des regards impurs, deviennent deux sources de larmes ; que ce visage dont un mauvais amour vous a fait tant chérir le teint et la beauté, devienne pâle et défait ; en un mot, affligez de peines et de jeûnes tout ce corps en la beauté duquel vous avez eu une criminelle complaisance ; couvrez-le de cendres et d'un cilice, en sorte qu'il ne fasse plus que de l'horreur. » — « Après avoir perdu Jésus-Christ dont on avait été revêtu, dit saint Cyprien (46), il ne faut pas désirer les vêtements ni les ornements du monde ; après avoir mangé des viandes du démon, il ne faut plus aimer que le jeûne ; il faut s'exercer dans les bonnes œuvres pour nettoyer l'impureté de ses péchés ; donner souvent l'aumône, par laquelle nos âmes sont délivrées de la mort. » Plus on est criminel, plus la pénitence doit être austère, le nombre des coups se réglera sur la qualité du péché : *Pro mensura peccati erit et plagarum modus.* (*Deut.*, XXV, 2.) « Ainsi, dit ce Père (47), nos gémissements et nos pleurs doivent être proportionnés à la grandeur de nos offenses, les plaies profondes que le péché nous a faites demandent de prompts et de longs remèdes ; car la pénitence ne doit pas être moindre que le crime. » *Si notre esprit*, dit l'Écriture, *nous a portés à nous égarer en nous détournant de Dieu ; en retournant à lui de nouveau, nous devons nous porter avec dix fois plus d'ardeur à le chercher* (*Baruch.*, IV, 28.)

Que ce portrait de la pénitence, tout tissu des propres expressions des Pères, et que les Pères eux-mêmes ont copié d'après ce que les premiers chrétiens ont pratiqué, ne nous rebute point : « car, dit Tertullien (*De pœn.*, c. 1), pour empêcher que la dureté et la difficulté des exercices de la pénitence ne nous effrayent, il suffit de penser aux flammes éternelles que des peines temporelles doivent éteindre ; et alors ils n'auront plus rien pour nous que de doux et de facile. » — « Quelque peine et quelque confusion que vous enduriez, écrit saint Ambroise à cette vierge dont nous avons parlé, vous devez être contente, si par là vous vous préservez des feux de l'enfer. »

Sur ces principes si certains et si incontestables, pouvons-nous assurer que la pénitence de tant de chrétiens, dont la disposition de cœur est toujours la même ; qui ne quittent jamais l'objet de leurs passions ; qui se contentent de donner quelque légère aumône qu'on leur arrache, de se condamner à quelques jeûnes, où la sensualité trouve autant son compte que dans les autres repas ; de réformer quelques dehors de concert avec l'amour-propre ; de réciter quelques prières avec mille distractions : pouvons-nous, dis-je, assurer que cette sorte de pénitence soit capable de donner de la joie au ciel, d'effacer nos péchés, d'apaiser la colère de Dieu, d'éteindre le feu de l'enfer ? Cependant, à en parler de bonne foi, la plupart des chrétiens en connaissent-ils d'autre aujourd'hui, et celle dont nous avons fait la peinture subsiste-t-elle ailleurs que dans les écrits des Pères, et dans les déserts, que la Providence, pour nous édifier ou pour nous confondre, a remplis de saints solitaires qu'il a fait sortir du monde, *parce que le monde n'en était pas digne* (*Hebr.* XI, 38), et qui retracent de nos jours le zèle et la ferveur, la pénitence et la sainteté des premiers chrétiens.

Qu'il y a donc à craindre que ces paroles de notre Évangile, *Dico vobis, quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia*, ne regardent que peu de pénitents, et qu'il n'y en ait qu'un très-petit nombre à qui elles doivent donner de la consolation ! Or, pour conclure si notre pénitence est assez sincère et assez fervente, afin de donner de la joie aux anges de Dieu ; ou plutôt si elle n'est pas si languissante et si tiède qu'elle ne peut servir qu'à les attrister, il n'est besoin que de comparer ce que nous faisons ou ce que nous souffrons pour sa-

(46) Posi indumentum Christi perditum oportet nullum jam velle vestimentum, post diaboli cibum malle jejunium : justis operibus incumbere quibus peccata purgentur ; eleemosynis frequenter insistere quibus a morte animæ liberentur. (Lib. *De laps.*)

(47) Quam magna deliquimus, tam granditer deflemus ; alto vulneri diligens et longa medicina adsit, pœnitentia crimine non minor sit. (*Loc. cit.*)

(48) Quantumvis afflictionem, quantumvis laborem et indecoream subire esto contenta, dummodo ab æternalibus pœnis libereris. (*Loc. cit.*)

tisfaire à la justice de Dieu, aux principes que nous venons d'établir. Point de pénitence sans changement de cœur, point de pénitence sans mortification du corps : notre cœur est-il véritablement changé, travaillons-nous *à détruire en nous ce corps de péché* (*Rom.*, VI, 6) par les exercices de mortification chrétienne, et par les impressions d'une douleur salutaire ? Que chacun de nous se sonde de bonne foi, qu'il réfléchisse sur ces importantes vérités, et qu'il demande à Dieu la grâce d'une sincère et parfaite conversion.

Seigneur, c'est par notre cœur que doit commencer notre pénitence, mais c'est vous qui en êtes le Maître, *qui le tenez dans vos mains, et qui le tournez comme il vous plaît.* (*Prov.*, XXI, 1.) *O Dieu, notre Sauveur, convertissez-nous, et détournez votre colère de dessus nous* (*Psal.* LXXXIV, 5); ou plutôt faites-nous-en sentir les traits par l'effet de votre grande miséricorde, pour nous réveiller de notre assoupissement et pour nous faire retourner à vous; donnez-nous une juste idée de la grièveté de nos crimes, et de la sévérité de votre justice, afin que nous puissions faire en ce monde une pénitence prompte, austère et persévérante, qui remplisse vos anges de joie, et qui nous fasse entrer avec eux dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

IV^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. V, v. 1-11.

Déjà saint Pierre et saint André avaient été appelés à la connaissance de Jésus-Christ, sans que pour cela ils eussent quitté leur profession, comme le remarque saint Augustin (*De Cons. evang.*, lib. XXI, c. 17); et ce fut lorsque son Précurseur l'ayant appelé tout haut *l'Agneau de Dieu*, qu'*André, qui avait entendu le témoignage de saint Jean, suivit Jésus ; et ayant rencontré le premier son frère Simon, il l'avertit qu'il avait rencontré le Messie, c'est-à-dire le Christ, et il l'amena à Jésus.* (*Joan.*, I, 36 seqq.) Ainsi ce qui est rapporté dans cet Evangile est à proprement parler la vocation à l'apostolat de Pierre, d'André, de Jacques et de Jean, lesquels abandonnèrent absolument leur emploi pour suivre Jésus-Christ comme leur seul et unique Maître.

Un jour Jésus était sur le bord du lac de Génésareth, et se trouvant accablé par la foule du peuple qui le pressait pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets.

Nous avons déjà dit ce que c'était que le lac de Génésareth, que saint Matthieu appelle la mer de Galilée (*Matth.*, IV, 18), parce que, chez les Juifs, *les amas d'eaux s'appelaient du nom de mer.* (*Gen.*, I, 18.) Nous avons parlé pareillement, en plusieurs occasions, de l'empressement merveilleux que le peuple avait à suivre le Sauveur pour entendre la parole de Dieu, jusque-là qu'il en était souvent accablé : *Factum est autem cum turbæ irruerent in eum*, et nous avons gémi sur la tiédeur de tant de chrétiens qui vivent dans une indifférence monstrueuse pour cette divine parole; ainsi, comme d'ailleurs l'Evangile de ce jour semble regarder plus particulièrement les ministres de Jésus-Christ, nous en commencerons l'explication par ces pêcheurs qui étaient descendus de leurs barques et lavaient leurs filets : *Piscatores descenderant et lavabant retia.*

Sur quoi nous pouvons remarquer que ces pêcheurs avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre, et que le matin *ils lavaient leurs filets*, ou, comme dit saint Matthieu, ils les raccommodaient, *reficiebant retia.* (*Matth.*, IV, 21.) Ce qui doit donner lieu aux prédicateurs de l'Evangile de faire ces deux importantes réflexions : la première, que quand ils ont prêché sans rien prendre, quand leurs prédications n'ont produit aucun fruit, ils doivent s'examiner pour voir si ce n'est pas la faute de leurs filets, afin de les raccommoder, ce qui peut arriver dans deux occasions, savoir, quand ils prêchent mal, ou qu'ils vivent mal. Quand ils prêchent mal, c'est-à-dire autant de fois qu'ils débitent au peuple leurs visions et leurs pensées, ou qu'ils cherchent à flatter les oreilles de leurs auditeurs par des discours mondains et séculiers, et non à convertir leurs cœurs par la sainte morale de Jésus-Christ, faisant ainsi de la chaire de vérité un théâtre de vanité. Quand ils vivent mal, c'est-à-dire quand une vie déréglée contredit les vérités qu'ils annoncent, et qu'ils détruisent par leurs actions ce qu'ils établissent par leurs paroles : « Car, comme dit saint Grégoire (49), peut-on s'empêcher de mépriser les discours de celui dont la vie est digne de mépris ? » Dans l'un et dans l'autre de ces cas, si nous voulons que notre pêche soit heureuse, c'est à nous à raccommoder nos filets. Or, on les raccommode quand on prêche la pure vérité de l'Evangile d'une manière simple, intelligible, familière, à l'exemple du Sauveur, *qui ne disait que ce qu'il avait appris de son Père* (*Joan.*, XV, 15), *qui ne parlait point sans paraboles* (*Matth.*, XIII, 34), et qui les tirait toutes des choses les plus communes pour se faire plus aisément entendre du peuple : car nous avons été envoyés, comme l'Apôtre, *prêcher l'Evangile sans y employer la sagesse de la parole, pour ne pas anéantir la croix de Jésus-Christ.* (I *Cor.*, I, 17.) On les raccommode encore, ces filets, quand on réforme ses mœurs, quand on prêche des œuvres et de la voix, *quand on pratique ce qu'on a enseigné* (*Matth.*, V, 19). C'est en quoi nous devons imiter le Fils de Dieu, notre divin modèle, qui a pratiqué le premier ce qu'il a commandé ; il a

(49) Cujus vita despicitur, quid restat nisi ut prædicatio contemnatur ?

fait et il a enseigné, *cœpit Jesus facere et docere.* (*Act.*, I, 1.) « Tel est l'ordre, dit saint Bernard (50), que les prédicateurs doivent garder; il faut commencer par faire, et ensuite enseigner; il faut que les actions répondent aux paroles, ou plutôt que les paroles répondent aux actions. » — « Jésus-Christ, dit saint Chrysostome (hom. 18, *in Matth.*), met la pratique avant l'instruction, pour montrer qu'on ne peut enseigner utilement, sans avoir auparavant pratiqué ce qu'on enseigne; autrement on vous dira : *Médecin, guérissez-vous vous-même.* (*Luc.*, IV, 23.) »

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est qu'il est à propos de sortir quelquefois de la barque pour laver ses filets, *et lavabant retia*, c'est-à-dire qu'il faut employer le temps qui n'est point destiné pour la prédication, à se recueillir, à réfléchir sur soi, à se purifier des ordures qu'on amasse souvent dans le commerce que l'on est obligé d'avoir avec le monde; ainsi, par une sainte retraite, où l'on se remplit des vérités qu'on doit répandre sur les autres, on lave ses filets pour les rendre plus propres à la pêche, et pour se mettre en état, quand le temps sera venu, de travailler avec plus de fruit et d'utilité. Telles sont les instructions que nous devons retirer de ces pêcheurs qui lavaient leurs filets. Mais voyons ce que nous devons conclure en voyant le Sauveur qui entre dans la barque de saint Pierre.

Lundi. — *Il entra dans l'une de ces barques, qui était celle de Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre : il s'assit dans la barque, et de là il enseignait le peuple.*

Tout ce qui est écrit, est écrit pour notre instruction, dit l'Apôtre (*Rom.*, XV, 4). Il n'y a pas un seul point dans l'Evangile qui ne renferme quelque vérité : ce n'est donc pas inutilement que l'évangéliste a remarqué que la barque dans laquelle le Sauveur entra était à Simon : car, dit saint Grégoire (51), par cette barque qui était à Simon, et dans laquelle le Seigneur entre pour instruire le peuple, nous devons entendre que l'Eglise devait être commise aux soins de saint Pierre et de ses successeurs qui sont les vicaires de Jésus-Christ en terre. Ce que le Sauveur déclara plus expressément, quand il dit à cet apôtre : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* (*Matth.*, XVI, 18.) C'est donc dans cette Eglise catholique, apostolique et romaine, que nous devons puiser tout ce que nous devons croire, et *quiconque refuse de l'écouter et de lui obéir doit être regardé comme un païen et un infidèle.* (*Matth.*, XVIII, 17.) — *Et Jésus étant dans cette barque pria Pierre.* Humilité et douceur charmante du Fils de Dieu, qui prie celui auquel il pouvait commander! et qui aime mieux se faire obéir par tendresse et par amour, que par crainte et par autorité. En quoi il donne l'exemple à ceux que leur rang et leur dignité élèvent au-dessus des autres, de s'abaisser jusqu'à ceux qui leur sont soumis (52) et de ne se servir jamais de termes qui marquent trop la supériorité, de ne leur commander point avec dureté et hauteur, mais de ne dédaigner pas de leur dire avec l'Apôtre : *Nous vous supplions et nous vous conjurons par le Seigneur Jésus : « Rogamus vos, et obsecramus in Domino Jesu* (I *Thess.*, IV, 1.) Mais de quoi prie-t-il Pierre? *De s'éloigner un peu de la terre*, afin qu'il pût être entendu plus commodément : d'où les Pères (S. Aug., *Quæst. Evang.*, lib. II) concluent que les prédicateurs doivent se proportionner à leurs auditeurs; « ils ne doivent pas traiter devant le peuple des mystères trop relevés, et ne dire pas aussi des choses trop basses (53) : » deux défauts qui ne laissent pas d'être assez ordinaires, les uns entrant dans des matières trop sublimes, que le peuple ne peut point entendre, ou dans des détails qui ne regardent que les grands du monde, et qui lui sont tout à fait inutiles; les autres se servant de comparaisons et d'expressions si basses, qu'on ne peut avoir pour leurs discours le respect qui est dû à la parole de Dieu. Nous pouvons ajouter d'ailleurs, avec saint Grégoire (*Past.*, II part., cap. 7), que le Sauveur qui prie Simon de s'éloigner un peu de la terre, *reducere pusillum*, nous fait voir la situation où les pasteurs doivent être à l'égard des âmes qui leur sont confiées; car Jésus s'éloigne du peuple, mais de manière qu'il le voit; ce qui nous apprend qu'un pasteur doit s'éloigner de la terre, c'est-à-dire des conversations mondaines et des entretiens séculiers, des commerces dangereux, pour s'élever jusqu'à Dieu, vivre, pour ainsi dire, dans un autre élément que le peuple qu'il conduit; mais il ne faut pas qu'il le perde de vue, et qu'il s'en éloigne trop; car, comme il n'est pas pour lui, mais pour son troupeau, il faut qu'il soit toujours à la portée de courir à ses besoins, et de lui rendre tous les offices qui peuvent dépendre de son ministère. Quelques interprètes joignant ces paroles, *reducere pusillum*, avec les suivantes, *duc in altum*, estiment que le Seigneur voulait faire entendre à saint Pierre, qu'il devait d'abord annoncer son Evangile aux Juifs, et ensuite le porter aux gentils, et aux nations les plus éloignées, selon ce dernier commandement que le Sauveur fit à ses apôtres avant que de monter au ciel : *Vous me rendrez témoignage dans Jérusalem et dans la Judée, et jus-*

(50) Ordo pulcherrimus et saluberrimus facere et docere, ut opera tua verbis concinant, imo verba operibus.

(51) Per navem Petri, quid aliud quam commissa Petro Ecclesia designatur. (*Mor.*, cap. 14.)

(52) Humilitas Domini! rogando Petrum servum suum, exemplum prælatis reliquit, ut et ipsi rogent subditos. (S. Bonavent., *in hunc locum.*)

(53) Profecto significat prædicatores rudibus debere populis nec alta nimis de cœlestibus, nec tamen terrena prædicare.

qu'aux extrémités de la terre. (*Act.*, I, 8.)

Mardi. — *Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher.* C'est une remarque de saint Chrysostome, que « quand Dieu veut faire quelque chose d'extraordinaire, et introduire dans le monde quelque établissement nouveau, il a coutume de faire toujours des miracles, afin qu'ils soient comme un gage et une preuve de sa puissance à ceux qui doivent recevoir ses lois (54). » C'est ainsi que devant créer l'homme, et lui imposer la loi qu'il lui donna dans le paradis (*Gen.*, II, 16), il signala auparavant sa grandeur par la création de tout le monde. C'est ainsi qu'avant de donner aucun commandement à Noé, il fit ce grand prodige par lequel il renouvela le monde dans le déluge effroyable dont il inonda toute la terre, et conserva cet homme juste dans le naufrage de tout l'univers. (*Gen.*, VI, IX.) C'est ainsi encore qu'il fit plusieurs miracles en faveur d'Abraham, comme dans cette grande victoire qu'il lui fit remporter sur cinq rois ; dans cette plaie dont il frappa Pharaon pour sauver Sara ; et dans cette protection par laquelle il le tira de tant de périls. (*Gen.*, XII, XIV.) Quand il a voulu aussi se rendre le législateur et le conducteur des Juifs (*Exod.*, VII, 6), il leur a fait voir auparavant des prodiges et des miracles tout extraordinaires, et après cela il leur a donné sa loi. C'est par cette même conduite, qu'étant près de publier la loi de l'Evangile et d'introduire une forme de vie toute nouvelle, et inconnue à tous les hommes, il l'autorise par avance par de grands miracles, parce que le royaume éternel qu'il annonçait étant invisible, il voulait en établir la vérité par des miracles visibles. Comme donc Jésus-Christ veut faire de Pierre, d'André, de Jacques et de Jean ses premiers apôtres, voilà qu'il fait pour eux un miracle exprès ; et afin qu'il fût plus évident, la Providence permit que toute la nuit ces quatre pêcheurs ne prissent rien ; il les conduisit au lieu même où la pêche avait été si stérile, et ils prirent une si grande quantité de poissons, que le reconnaissant par toutes ces circonstances pour le Christ, ils s'attachèrent à lui pour ne s'en séparer jamais. Sagesse merveilleuse du Sauveur ! qui, *disposant toutes choses avec douceur* (*Sap.*, VIII, 1), tantôt attire à la foi des Mages par une étoile, tantôt appelle à son service des pêcheurs par une pêche miraculeuse (55).

Mais pour continuer notre explication, remarquons que ce ne fut qu'à Pierre que le Sauveur dit d'avancer en pleine eau, *Duc in altum*, mais qu'il parla aussi à André, quand il ajouta, Jetez vos filets pour pêcher, *Laxate retia vestra in capturam.* « Le Seigneur, dit saint Cyprien (56), a établi son Eglise sur Pierre seul, et quoiqu'il ait donné une pareille puissance à tous ses apôtres après sa résurrection, en leur disant : *Comme mon Père m'a envoyé, de même aussi je vous envoie* (*Joan.*, XX, 21) ; néanmoins, pour montrer l'unité, il en a établi par son autorité l'origine sur une seule chaire, et a fait descendre cette unité d'un seul. Les autres apôtres étaient ce qu'était saint Pierre, et ils jouissaient tous avec lui d'une même puissance et du même honneur ; mais l'on commence par l'unité, et la primauté est donnée à Pierre, afin qu'il n'y ait qu'une Eglise et une chaire épiscopale ; ils sont tous pasteurs, mais il n'y a qu'un troupeau que tous les apôtres doivent paître d'un commun accord. » Il faut que cette intelligence règne dans toute l'Eglise de Jésus-Christ, que tous ses ministres soient subordonnés à ceux qui ont succédé aux apôtres, et que chacun n'y travaille que quand et où il est envoyé par celui à qui il doit obéir, et après que le supérieur lui a dit, *Laxate retia vestra in capturam* : car la mission est la première qualité que doit avoir un ministre de l'Evangile ; et quand elle manque, comme il parle sans autorité, ses prédications seront toujours sans fruit. *Comment prêcheront-ils*, écrivait l'Apôtre aux Romains, *s'ils ne sont envoyés* (*Rom.*, X, 15) ?

Plût au Seigneur, que tous ceux *qui annoncent l'Evangile du royaume* (*Matth.*, IV, 23), s'examinassent de bonne foi pour connaître de qui ils sont envoyés ; peut-être que plusieurs trouveraient qu'ils s'envoient eux-mêmes, sans avoir d'autre mission que celle qu'ils reçoivent de la vanité ou de la cupidité ; ne nous étonnons donc plus après cela, si leurs prédications font si peu de fruit, s'ils ont le sort qu'eut la pêche des apôtres, avant que le Sauveur leur eût dit : *Jetez vos filets pour pêcher*, et si plusieurs prédicateurs, après de si grands et de si pénibles travaux, peuvent dire avec vérité :

Mercredi. — *Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant, je jetterai le filet sur votre parole.* Ici, admirons la grandeur de la foi de saint Pierre ; il a travaillé toute la nuit sans rien prendre, et quoiqu'il sache bien que la nuit est un temps beaucoup plus propre pour pêcher que le jour, cependant, sans douter aucunement du succès, il est tout prêt à jeter son filet, dès qu'il en a reçu l'ordre du Sauveur, *In verbo autem tuo laxabo rete.* Cet apôtre ne paraît-il pas re-

(54) Quando novum fit aliquod et inopinatum, ac politiæ cujusdam introductio, signa Deus facere consuevit, præstans quædam pignora suæ potentiæ, his qui legem ejus accepturi sunt. (Hom. 14, *in Matth.*)

(55) Sicut Magos per sidus vocavit, sic piscatores per piscatoriam artem. (Auct. *op. imperf.*, hom. 7.)

(56) Super unum Petrum ædificat Ecclesiam suam, et quamvis apostolis omnibus post resurrectionem suam parem potestatem tribuat, et dicat : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* ; tamen ut unitatem manifestaret, unam cathedram constituit, et unitatis ejusdem originem ab uno incipientem sua auctoritate disposuit. Hoc erant utique cæteri apostoli, quod fuit Petrus, pari consortio præditi honoris et potestatis, sed exordium ab unitate proficiscitur. Primatus Petro datur, ut una Christi Ecclesia et cathedra una monstretur ; pastores sunt omnes, sed grex unus ostenditur, qui ab apostolis omnibus unanimi consensione pascatur. (*De unitate Eccl. Cath.*)

connaître alors Jésus pour le Dieu du ciel, de la terre et de la mer ; et à quoi pouvons-nous attribuer la multitude des poissons qu'il prit, sinon au mérite d'une vertu qui nous fait *transporter les montagnes* (*Matth.*, XVII, 19), *espérer contre toute espérance* (*Rom.*, IV, 18), et croire des choses qui sont au-dessus de la raison humaine, et qui y paraissent même opposées, sans pourtant y être contraires ?

Que l'excellence de la foi de saint Pierre nous fasse rougir de l'imperfection et de la faiblesse de la nôtre ; qu'avait-il vu en ce temps-là, pour être prêt à jeter son filet avec une entière confiance au nom du Seigneur ? *In verbo autem tuo laxabo rete* ; et dès qu'il l'eut retiré plein de poissons, lui en fallut-il davantage pour reconnaître que Jésus était le Messie ? Aveugles que nous sommes, nous voyons aujourd'hui l'accomplissement d'une vérité dont cet apôtre ne vit que la figure, c'est-à-dire tout l'univers converti à la foi, l'Eglise de Jésus-Christ remplie de chrétiens par le ministère de ces pêcheurs ; et cependant nous manquons également de foi et de confiance en lui. Faisons en sorte que l'exemple de Pierre réveille en nous l'une et l'autre de ces vertus ; et *quoi que nous fassions, ou en parlant, ou en agissant, faisons tout au nom du Seigneur Jésus-Christ* (*Coloss.*, III, 17), persuadés que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, mais qu'en travaillant au nom, et sous les ordres du Seigneur, nous ne manquerons point de réussir ; ainsi il ne faut compter que sur la grâce de Dieu, et nullement sur nos propres forces, faire toujours ce que nous pouvons, lui demander ce que nous ne pouvons pas, *annoncer sa parole, presser les hommes à temps et à contre-temps, reprendre, supplier, menacer, sans nous lasser jamais de les tolérer et de les instruire* (II *Tim.*, IV, 2), et espérer que le Seigneur répandra sur nos travaux sa grâce, sans laquelle nous ne serons que *comme un airain sonnant, et une cymbale retentissante* (I *Cor.*, XIII, 1), dont le bruit ira bien jusqu'aux oreilles, mais ne parviendra jamais jusqu'au cœur ; car, dit l'Apôtre, *j'ai planté, Apollon a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement ; celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien, et il ne faut considérer que celui qui donne l'accroissement.* (I *Cor.*, III, 6,7.)

Mais remarquons que, quelque rapport qu'il y ait entre la pêche des poissons et celle des âmes, comme nous le verrons dans la suite, il y a néanmoins cette différence, que si la nuit est le temps propre à celle-là, il n'y a que le jour qui soit propre à celle-ci. En effet, dit le Vénérable Bède (*in hunc locum*), si le Seigneur n'éclaire le cœur des auditeurs, le prédicateur travaillera pendant la nuit, et il travaillera en vain ; il faut que ce divin *Soleil de justice* (*Malac.*, IV, 2) se fasse jour au travers des ténèbres les plus épaisses ; car « la conversion d'un pécheur n'est point l'ouvrage de l'éloquence humaine, mais elle est le don d'une vocation céleste (57). » Prions donc le Seigneur *d'éclairer ceux qui sont ensevelis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort* (*Luc.*, I, 79), et jetons ensuite le filet en son nom : il ne manquera pas de répandre sa bénédiction sur nos travaux, de leur donner un succès aussi avantageux que celui que nous admirons dans notre Evangile.

Jeudi. — *L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que le filet se rompait.* Par ce filet qui se rompait, et par cette quantité de poissons que l'on prit, et dont les deux barques étaient tellement remplies, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne coulassent à fond, les interprètes entendent l'état présent de l'Eglise attaquée dès le commencement par *les rois et les princes de la terre qui se sont liés et unis ensemble contre le Christ* (*Psal.* II, 2), et ensuite toujours aux prises avec ses enfants, qui, par des hérésies, des schismes ou des mœurs dépravées, ont déchiré les entrailles de la meilleure et de la plus tendre de toutes les mères. Sur quoi nous pouvons faire plusieurs réflexions importantes.

La première, c'est que ce filet qui se rompait, ne se rompait pas par quelque accident provenu du dehors, mais par le grand nombre de poissons qu'il renfermait au dedans : ce qui nous marque que l'union de cette Eglise n'a jamais été endommagée par les infidèles ; au contraire, toute leur rage n'a abouti qu'à unir plus étroitement les premiers chrétiens, dont le sang a servi infiniment à cimenter les fondements de cette Eglise, et à les lier si étroitement, qu'ils n'étaient *qu'un cœur et qu'une âme* (*Act.*, IV, 4) ; mais l'ardeur de la foi et de *la charité* s'est ralentie *et refroidie* (*Matth.*, XXIV, 12) à mesure que l'Eglise s'est augmentée en nombre ; *le peuple a été multiplié, et la joie n'en a pas été augmentée* (*Isa.*, IX, 3) ; les ennemis du dedans sont devenus plus à craindre que les ennemis du dehors, et cette Eglise a plus souffert de ses propres enfants que des païens et des infidèles.

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que le filet qui se rompait ne se rompit pas, et que ces barques qui étaient prêtes de s'enfoncer dans l'eau ne périrent pas : *Non enim mersa sunt*, dit saint Augustin (Tract. 122, *in Joan.*), *sed tantum periclitata.* Belle figure de cette Eglise, toujours attaquée, toujours victorieuse, et *contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.* (*Matth.*, XVI, 18.)

La troisième, c'est que nous ne devons pas nous scandaliser de voir ces divisions arriver dans l'Eglise de Jésus-Christ ; l'un rompt le filet, en corrompant la pureté de sa foi ; l'autre en méprisant son autorité ; une infinité en violant sa discipline, et en souillant la sainteté de ses mœurs par une vie libertine et déréglée. C'est un malheur que suit la multitude ; mais sachons que ce même Dieu qui *tire la lumière des ténèbres* (II *Cor.*, IV, 6), saura rapporter toutes choses

(57) Non est humanæ facundiæ opus, sed superæ vocationis est munus. (S. Ambr., *in hunc loc.*)

à sa gloire : *Il est nécessaire qu'il y ait des scandales* (*Matth.*, XVIII, 7), *il faut qu'il y ait des hérésies* (I *Cor.*, XI, 19); ne soyons donc pas surpris d'en voir, mais prions le Seigneur de vouloir nous en préserver par sa grâce. Un jour viendra que cette Eglise victorieuse de ses ennemis jouira, après le trouble et la tempête, d'une paix et d'une tranquillité éternelle : et c'est ce qui nous est marqué dans la pêche dont il est parlé au vingt-unième chapitre de saint Jean (vers. 6, et seqq.). Saint Augustin fait un parallèle de l'une et de l'autre de ces pêches, par lequel le différent état de ces deux Eglises qui n'en font qu'une, de la militante et de la triomphante, nous est parfaitement figuré.

« En effet, dit ce Père (Tract. 122, *in Joan*), l'une de ces pêches se fait dans le commencement de la prédication du Sauveur, quand il entre dans sa vie laborieuse; l'autre après sa résurrection, quand il n'est plus en état de souffrir. Dans l'une, il se trouve sur la mer, figure de l'inconstance de cette vie; dans l'autre, il est sur la terre, figure de la stabilité de l'autre vie. Dans l'une, il commande de jeter les filets, sans qu'il détermine de le faire ni à droite, ni à gauche, parce que dans cette vie les bons sont confondus avec les mauvais; dans l'autre, il ordonne de jeter le filet à droite, parce que dans la gloire il n'y aura que des élus; dans la première, le filet se rompait, pour nous marquer les schismes et les divisions que cette Eglise doit souffrir tant qu'elle sera ici-bas; dans la seconde, quoiqu'il fût plein d'une si grande quantité de poissons qu'on ne pouvait le tirer, il ne se rompit point, parce qu'il n'y aura plus de division ni de schisme, et dans le sein de l'unité, et dans le centre de la paix. Enfin, dans la première pêche, le nombre des poissons que l'on prit n'est point marqué, il est dit seulement que *deux barques en étaient remplies;* et c'est ce qui est arrivé dès le commencement de l'Eglise, dans laquelle on a vu entrer d'abord un si grand nombre de Juifs et de gentils, qui nous sont figurés par ces deux barques, que du vivant des apôtres ils avaient établi des Eglises presque dans toutes les parties du monde, suivant cette prédiction du prophète : *Annuntiavi et locutus sum : multiplicati sunt super numerum* (*Psal.*, XXXIX, 6); et dans la seconde, le nombre des poissons que l'on prend est déterminé, *le filet était plein de cent cinquante-trois gros poissons*, parce que le nombre des prédestinés est fixe et certain. » Or, comme Pierre et André s'aperçurent de la grande quantité de poissons qui étaient dans leurs filets :

Vendredi. — *Ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans une autre barque, de venir les aider : ceux-ci vinrent, et on remplit tellement les deux barques, que peu s'en fallut qu'elles ne coulassent à fond.*

Ils font signe à leurs compagnons, soit qu'ils en fussent trop loin pour en être entendus de la voix, soit que, saisis d'étonnement et d'admiration, ils en eussent perdu l'usage. Mais ce que nous devons conclure, en voyant Pierre et André appeler Jacques et Jean pour venir les aider, c'est que quand *la moisson est grande et abondante* (*Matth.*, IX, 37), et que les pasteurs de l'Eglise n'y peuvent suffire par eux-mêmes, ils doivent appeler à leur secours les religieux, qui sont comme des troupes auxiliaires dont on doit se servir dans le besoin : refuser par orgueil de les appeler, ou les rejeter avec mépris, quand ils viennent s'offrir de bon gré, c'est une cause qu'une infinité d'âmes demeurent dans la boue et dans la fange du péché, comme sans doute un grand nombre de poissons auraient été perdus, si Pierre et André n'avaient appelé des compagnons à leur aide. *L'œil*, dit l'Apôtre, *ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de vous; ni la tête aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires.* (I *Cor.*, XII, 21). L'Eglise est un seul corps dont Jésus-Christ est le Chef, et qui a plusieurs membres différents; si les évêques et les pasteurs sont les yeux de ce corps, il a des pieds et des mains dont on peut utilement se servir pour le bien même de cette Eglise : mais comme il est nécessaire que les pieds soient soumis à la tête, il ne faut pas aussi que ceux dont on se sert comme d'aides, prétendent, par une ambition démesurée, s'ériger en maîtres. La subordination n'est pas moins nécessaire dans l'Eglise pour empêcher les schismes, qu'elle l'est dans un état monarchique pour éviter toute division. C'est pour cela que le Seigneur a établi la primauté de saint Pierre; car, où il n'y a qu'un chef, il faut que tous les membres lui soient soumis pour conserver le corps dans la paix et dans l'union. Voyons dans notre Evangile à quoi sert la bonne intelligence de celui qui doit commander, et de ceux qui sont destinés pour obéir : par l'aide de Jacques et de Jean, quoique le filet se rompît, parce qu'il était plein d'une si grande quantité de poissons qu'il y en eut de quoi remplir deux barques, il n'est point dit qu'il y en eut aucun de perdu : mais ce qui paraît plus digne de notre admiration, et ce qui doit être en même temps l'objet de notre imitation, c'est que, plus le Seigneur fait de grâces à saint Pierre, plus son humilité s'accroît et redouble.

Ce que voyant Simon Pierre, il se jeta aux pieds de Jésus en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur; car, à la vue de la pêche qu'il venait de faire, il avait été tout épouvanté, aussi bien que ceux qui étaient avec lui.

N'est-il pas surprenant que saint Pierre se reconnaisse pécheur, et qu'il prie néanmoins le Seigneur de s'éloigner de lui. N'est-ce pas comme si un malade disait à un médecin : Retirez-vous de moi, parce que je suis malade : au contraire, si vous êtes malade, n'éloignez pas de vous le médecin qui peut vous guérir : si vous êtes pécheur, ne priez pas le Sauveur, qui est le médecin de vos âmes, de s'éloigner de vous. Est-ce donc que cet apôtre, connaissant son

péché, appréhende d'être si proche du Dieu qui le doit punir, qu'il le prie de s'éloigner de lui, comme les Gérasséniens l'envoyèrent supplier de s'éloigner de leur pays, quand ils surent que, par la permission qu'il avait donnée au démon d'entrer dans un troupeau de pourceaux, ils se précipitèrent tous dans la mer? (*Matth.*, VIII, 48 seqq.) Non, sans doute, la crainte dont saint Pierre fut saisi était une crainte pleine de respect et de révérence, qui lui faisant concevoir les sentiments de la plus parfaite humilité, fondée sur la grandeur de Dieu, et sur sa propre bassesse, lui persuada qu'il ne méritait pas d'être dans la même barque avec son Dieu : C'est ainsi que cette femme de Sarepta se croyait indigne de demeurer avec le prophète Elie (III *Reg.*, XVII, 18), et craignait de ne le servir pas aussi saintement qu'il le méritait. C'était aussi dans ce même sentiment que le centenier envoya prier le Seigneur de ne se donner pas la peine de venir chez lui, ne se jugeant pas digne de le recevoir dans sa maison. (*Luc.*, VII, 6.) Mais en quoi nous devons imiter l'humilité de saint Pierre, c'est qu'il ne s'attribue en rien la gloire de cette pêche merveilleuse : cependant c'est dans sa barque qu'elle se fait, c'est avec ses filets, c'est lui-même qui les jette, et ce grand succès ne sert qu'à l'humilier davantage. Combien de fois tirons-nous une vanité insupportable de mille choses dans lesquelles nous avons bien moins de part que cet apôtre n'en avait dans cette pêche? Nous nous regardons comme les causes principales d'un événement dont nous n'avons été que les faibles instruments; au lieu que dans ceux mêmes où nous avons eu toute la part que la créature peut avoir, nous devons rapporter au Seigneur toutes les louanges qu'on nous en donne, l'envisager comme le principe et la fin de toutes choses, et lui dire avec le Prophète : *Ce n'est pas à nous, mais à votre nom que toute gloire appartient* (*Psal.* CXIII, 1); car, en faisant tout ce qui est en notre pouvoir, nous devons nous regarder encore *comme des serviteurs inutiles qui n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire.* (*Luc.*, XVII, 10.) Trop heureux que le Seigneur daigne se servir de notre ministère pour opérer les plus grands ouvrages de sa puissance ou de sa miséricorde, pourvu, encore un coup, que nous ne travaillions que pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, et que le succès ne serve qu'à nous humilier. Pour ce sujet, soyons vivement persuadés que *nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu* (I *Cor.*, IV, 7); et que le Seigneur, pour faire éclater davantage la grandeur de sa puissance, prend souvent plaisir *de choisir les ignorants selon le monde, pour confondre les sages; et les faibles, pour confondre les puissants.* (I *Cor.*, I, 27.)

(58) Elegit Christus discipulos humiliter natos, inhonoratos, illitteratos, ut quidquid magnum essent et facerent, ipse in eis esset et faceret. (*De civitate Dei*, lib. XVIII, cap. 49.)

Samedi. — *Jacques et Jean, fils de Zébédée, compagnons de Simon, étaient dans le même étonnement; mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point, votre emploi sera désormais de prendre des hommes.* Ne croyons pas que ce soit sans de bonnes raisons que Jésus-Christ ayant à faire la conquête de tout le monde, au lieu de choisir des philosophes, des orateurs, ou les principaux des Juifs par leur mérite, leur naissance ou leur rang, ait pris « des hommes sans lettres, sans appui, sans autorité ni distinction : il en a usé ainsi, dit saint Augustin (58), afin que dans tout ce qu'ils seraient, ou ce qu'ils feraient de grand, on sût que c'était lui qui était, et qui faisait tout en eux : — ou de peur, dit saint Jérôme (59), qu'on attribuât la foi de ceux qui devaient croire, non à la force de Dieu, mais à l'éloquence et à la sagesse des hommes. » Il choisit d'abord quatre apôtres, Pierre, frère d'André, Jacques, frère de Jean, pour marquer sans doute, que tous ses disciples devaient être unis par les liens de la charité, comme ces premiers apôtres l'étaient par ceux du sang; mais comme Pierre fut le premier à lui donner un témoignage de sa foi, c'est aussi à lui qu'il adresse ces paroles pour le rassurer, *noli timere*; il lui parle dans les mêmes termes que le Seigneur parla autrefois à Abraham, *Noli timere, Abraham, ego protector tuus sum, et merces tua magna nimis* (*Gen.*, XV, 1); car quelle plus grande récompense pouvait-il jamais promettre à cet apôtre, que de le faire, de pêcheur de poissons pêcheur des hommes, et de l'établir pour être la pierre fondamentale de son Eglise (*Matth.*, XVI, 18)?

Que si l'on demande pourquoi le Seigneur a préféré des pêcheurs au reste des hommes, suivant cette prophétie de Jérémie, *Ego mittam piscatores multos,... et piscabuntur eos* (*Jer.*, XVI, 16), c'est peut-être que cette profession a beaucoup de rapport avec celle qu'ils devaient exercer; en effet, comme un pêcheur est toujours occupé de sa pêche; que tantôt il prépare ses filets, tantôt les tend, tantôt les tire de l'eau, tantôt les raccommode; de même un pasteur doit s'occuper sans cesse du soin des âmes : comme l'un jette son filet à l'aventure, sans savoir quel poisson il doit prendre, ni même s'il en prendra (Auct. *op. imperf.*, hom. 1); ainsi l'autre doit tendre toujours les filets de l'Evangile, sans pouvoir répondre s'il réussira ou s'il ne réussira pas : en un mot, comme le premier prend des poissons sans leur faire de plaie ni de blessure, de même le second prend les âmes, non par la force des armes, mais par la vertu de l'Esprit-Saint. Mettons cependant cette belle différence entre la pêche des poissons, et celle des hommes, qu'on prend les poissons vivants pour leur donner la mort, et pour

(59) Piscatores illitterati mittuntur ad prædicandum, ne fides credentium non virtute Dei, sed eloquentia atque doctrina fieri putaretur. (*In Matth.*, cap. 1.)

l'utilité des pêcheurs, et qu'on prend les hommes morts pour leur donner la vie, et pour leur propre avantage. *Ce ne sont pas vos biens que je cherche*, dit l'Apôtre, *mais vous-mêmes : « Non enim quæro quæ vestra sunt, sed vos. »* (II *Cor.*, XII, 14.) « O bonté merveilleuse du Seigneur, qui a donné à des hommes le pouvoir de leur donner la vie (60) ! » mais heureux et mille fois heureux ces hommes que le filet apostolique enveloppe pour les retirer de l'abîme de leur péché, et pour les faire jouir de l'air libre de la grâce; de la fange de leurs crimes, pour les conduire à une vie plus pure, et des flots de leurs passions orageuses, pour les placer dans le port assuré de la pénitence. C'est alors que, pénétrés de reconnaissance pour ce Dieu dont ils ont reçu une faveur si singulière, on les voit imiter nos saints apôtres, et quitter tout pour suivre Jésus-Christ.

Et ayant ramené leurs barques à bord, ils quittèrent tout pour le suivre. Ce que les apôtres quittèrent pour suivre le Fils de Dieu se peut rapporter à trois choses : ils quittèrent leurs filets, *relictis retibus*, leur barque, *et navi*, leur père, *et relicto patre suo Zebedæo* (*Matth.*, IV, 22; *Marc.*, I, 18-20.) « Or, l'on peut dire que voilà ce que nous devons quitter, quand il s'agit de nous donner sincèrement à Dieu : car, par leurs filets, nous pouvons entendre avec un Père les œuvres de la chair; par leurs barques, les biens de la terre; par leur père, nos proches et nos parents. Remarquez cet ordre : ils quittent d'abord leurs filets, ensuite leurs barques, enfin leur père, parce qu'il faut quitter avant toutes choses ce qui de soi est opposé à la loi du Seigneur; ensuite ce qui pourrait y être contraire par un attachement déréglé, c'est-à-dire qu'il faut quitter, 1° Les actes criminels, *relictis retibus* ; 2° les biens auxquels il est difficile de n'être pas attaché plus qu'il ne faut, quand on les possède en abondance et en paix, *et navi;* 3° ses parents, qu'on peut et qu'on doit aimer, mais qu'il faut abandonner pour Dieu, quand il le veut et qu'il le commande, *et relicto patre suo Zebedæo.*

Tel est le sacrifice que les apôtres ont fait au Seigneur : mais voyons en même temps la récompense qu'ils en reçoivent : « Ils quittèrent une barque, dit le même Père, afin de gouverner le vaisseau de l'Eglise; ils quittèrent des filets dont ils pêchaient des poissons pour entretenir cette vie corruptible, et ils prennent des hommes qui doivent remplir la Jérusalem céleste; ils quittèrent un père, pour devenir les Pères spirituels de tous les chrétiens (61). » Faisons un pareil sacrifice au Seigneur, sûrs qu'il rend avec usure ce qu'il reçoit de notre bonne volonté; et soyons persuadés que, quand nous pourrons lui dire aussi véritablement que les apôtres : *Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle sera donc notre récompense* (*Matth.*, XIX, 27)? il ne manquera pas de nous répondre comme à eux : *Je vous dis en vérité que quiconque aura quitté pour moi sa maison, ou son frère, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et il aura la vie éternelle* (*Ibid.*, 28, 29.)

SUR LA FIDÉLITÉ A LA LOI DE DIEU.

Et subductis ad terram navibus, relictis omnibus, secuti sunt eum. (*Luc.*, V 11.)

La fidélité avec laquelle les apôtres répondent à la voix du Seigneur est accompagnée de trois circonstances qui doivent être l'objet de notre imitation, et particulièrement de ceux qui veulent se consacrer au service de ses autels, ou se donner à lui par les vœux de la sainte religion; car ces apôtres s'attachent au Sauveur sitôt qu'il se fait connaître à eux par un miracle : ils s'y attachent entièrement, et ils s'y attachent pour toujours. Or, dans ce qu'ils ont fait, apprenons ce que nous devons faire; ils suivent le Sauveur promptement, *et subductis ad terram navibus*, au premier mouvement de sa grâce, suivons-le sans retardement : ils quittent tout pour le suivre, *relictis omnibus*, suivons-le sans aucune réserve, ni aucune vue d'intérêt : ils le suivent avec une constance qui dure autant que leur vie, *secuti sunt eum;* suivons-le sans que la tiédeur ni l'inconstance puissent jamais refroidir ou arrêter notre zèle.

1. Les saints Pères ont regardé la promptitude avec laquelle les apôtres suivent le Fils de Dieu comme le modèle de l'obéissance que nous devons rendre à sa voix, quand il nous appelle au service de ses autels, ou quand il veut nous retirer du monde pour nous faire embrasser l'état de la religion. « En effet, dit saint Bernard (62), ils n'hésitent point, ils ne raisonnent point, ils ne se mettent point en peine de ce qu'ils deviendront, ni de quoi ils vivront; mais sitôt qu'ils ont senti l'effet d'une grâce pleine de douceur et de force, ils suivent celui qui s'est fait entendre à eux, » non par la voix, comme l'homme a coutume de parler à l'homme, mais par un langage qui ne convient qu'à Dieu, c'est-à-dire, par des miracles et des prodiges, *et subductis navibus, relictis omnibus, secuti sunt eum.*

« Ils ne dirent point, dit saint Chrysostome (63), Retournons à la maison, prenons congé de nos proches, disons adieu à nos

(60) Quam bonus Deus, qui hominibus tribuit vivificandi potestatem! (S. Ambr., *in Luc.*)

(61) Reliquerunt navem ut fierent ecclesiasticæ navis gubernatores; reliquerunt retia, ut jam non pisces apportarent ad civitatem terrenam, sed homines ad civitatem cœlestem; reliquerunt unum patrem, ut fierent omnium spiritualium genitores. Auct. *op. imperf.*, hom. 17.

(62) Nihil dijudicantes, aut hæsitantes, non solliciti unde viverent, nihil denique interrogantes, sino omni mora secuti sunt eum. (Serm. 15, *De temp.*)

(63) Non dixerunt, Revertemur domum, loquemur

amis; mais abandonnant aussitôt toutes choses, ils firent ce que fit Elisée, quand il fut appelé par le prophète Elie, » car il est dit qu'aussitôt il quitta sa charrue et ses bœufs, et courut après lui: *Qui statim relictis bobus cucurrit post Eliam.* (III *Reg.*, XIX, 20.)

Telle est la promptitude avec laquelle le Seigneur veut que nous lui répondions, quand il nous appelle par une vocation spéciale et particulière; il faut lui dire avec le prophète : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Psal.* LVI, 8); ou comme le grand Apôtre : *Domine, quid me vis facere* (*Act.* IX, 6)? car il veut qu'on le suive sans aucun retardement, sans différer d'un instant, sous quelque prétexte que ce puisse être : c'est pour cela, disent les interprètes, que l'Esprit-Saint est venu comme un vent, comme un feu, en forme de langues (*Act.*, II, 2, 3); qu'y a-t-il de plus actif, de plus vif, de plus prompt? En quoi l'on peut dire que l'exemple des apôtres est plus parfait que celui d'Elisée, puisqu'ils ne demandèrent point le temps d'aller embrasser leur père, comme fit ce prophète; parce que l'Evangile, à la prédication duquel ils étaient appelés, était un état plus relevé, demande sans doute une obéissance plus exacte. Ne savons-nous pas ce que Jésus-Christ répondit à celui qui paraissait tout prêt de le suivre, mais qui lui demandait la permission d'aller auparavant ensevelir son père, et à cet autre qui le priait de lui donner le temps de disposer de ce qu'il avait dans sa maison : *Laissez aux morts*, dit-il au premier, *le soin d'ensevelir leurs morts.* (*Luc.* IX, 60) *Quiconque*, répond-il au second, *après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu* (*Ibid.*, 62.) Rendons, cependant, au prophète Elisée toute la justice que les Pères lui ont rendue (64) : s'il demanda la permission d'aller saluer son père et sa mère, il paraît aussi, par ce qu'il fit dans la suite, que ce ne fut point par aucun attachement déréglé, mais pour s'acquitter de son devoir, puisque l'Ecriture remarque qu'*il revint aussitôt, tua deux bœufs qu'il fit cuire avec le bois de la même charrue avec laquelle il avait labouré la terre, et suivit le prophète Elie.* (III *Reg.*, XIX, 20-21.) Belle figure du changement qui était arrivé en lui, et bel exemple de la manière dont il faut renoncer solennellement à la vie du monde pour se consacrer entièrement au Seigneur.

Vous donc, chrétiens, que le Seigneur doit appeler particulièrement à son service, remarquez dans les apôtres deux choses sur lesquelles vous devez vous régler. La première, c'est qu'ils attendent que Dieu les appelle; la seconde, c'est qu'ils obéissent sitôt qu'il les a appelés : d'où nous devons conclure que ce n'est point à nous à prévenir la vocation divine par des résolutions humaines, ni à vouloir nous engager de nous-mêmes dans un état aussi saint que celui de la religion, et qu'il faut attendre que ce soit Dieu lui-même qui nous conduise dans la solitude, *Ducam eam in solitudinem* (*Osee*, II, 14), mais aussi que c'est à nous à le suivre sitôt qu'il parle, sans différer ni retarder un moment, sans écouter ni la chair ni le sang; comme les Mages dont l'Evangile nous dit qu'ils se mirent en chemin pour aller adorer Jésus sitôt qu'ils virent l'étoile : *Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum* (*Matth.*, II, 2); ou comme la femme pécheresse qui courut le chercher chez le Pharisien, dès qu'elle sut qu'il y était, *ut cognovit* (*Luc.*, VII, 37); ou enfin comme les apôtres qui le suivent à l'instant, sans raisonner un moment, et qui non-seulement le suivent promptement, mais qui quittent tout pour le suivre, *et relictis omnibus, secuti sunt eum.*

2. Rien n'est plus ordinaire que d'entendre une infinité de gens qui, cherchant à rabaisser la force de la grâce de Jésus-Christ, ou le mérite de la fidélité des apôtres, disent que tout ce qu'ils ont quitté pour le suivre, ne consistant qu'en une barque et des filets; un si petit sacrifice ne peut pas être d'un si grand exemple : à quoi il est aisé de répondre, que celui-là a beaucoup quitté qui ne s'est rien réservé, qui, ayant peu de choses, a abandonné généralement tout ce qu'il avait, qui a renoncé non-seulement à tout ce qu'il possédait, mais à tout ce qu'il pouvait posséder, et même à tout ce qu'il pouvait désirer. Vous avez sagement et généreusement méprisé cette sorte de gloire que les hommes cherchent dans l'abondance de la terre, écrit saint Augustin (ep. 228, *ad Palat.*); car quoique vous n'en eussiez pas encore, c'est les avoir méprisées que d'avoir renoncé à tout ce que vous aviez de prétentions dans le monde. Et tel est le sacrifice des apôtres. Si nous regardons les richesses et les biens de la terre, ils n'ont rien quitté, dit saint Jérôme (65); mais si nous avons égard à leur volonté, ils ont abandonné tout le monde. »—« En effet, dit saint Grégoire (66), ils quittent autant de biens en suivant le Fils de Dieu, que ceux qui ne le suivent point en peuvent désirer. » Or, comme les désirs de l'homme sont infinis, il s'ensuit que les apôtres, en sacrifiant au Seigneur jusques aux désirs des biens de ce monde, lui font un sacrifice d'une étendue et d'une valeur infinie. Ne nous étonnons donc plus s'ils s'adressent à lui avec une si parfaite confiance, pour lui dire: *Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre,*

proximis, sed cuncta illico relinquentes fecerunt quod Eliseus quoque sub Elia legitur implesse. (Homil. 14, *in Matth.*)

(64) Elizeus boves et juga prioris operis vertit in vota. (S. Hier., Epist. 28.)

(65) Apostoli quantum ad divitias nihil, quantum ad voluntatem totum mundum pariter reliquerunt. (Homil., *ad Pam.*)

(66) Multum dimisit qui cum re possessa etiam concupiscentiis renuntiavit sequentibus; ergo tanta dimissa sunt, quanta non sequentibus concupiscere potuerunt. (Hom. 5, *in Evang.*)

quelle sera notre récompense (*Matth.*, XIX, 27)? mais ne cessons point d'admirer la bonté de notre Dieu, lequel voulant que tous les hommes puissent posséder le royaume des cieux, l'a mis à un prix où les riches n'ont nul avantage sur les pauvres; c'est donc en vain que nous regrettons de n'avoir pas de quoi l'acheter, et que, par une vaine illusion de l'amour-propre, nous souhaitons les biens de la terre, afin de pouvoir nous le procurer par le bon usage que nous en ferions, puisqu'à quelque misère que nous soyons réduits, quand il s'agit de donner à notre Dieu des marques d'un amour généreux et héroïque, nous pouvons aller de pair avec les riches, et trouver toujours chez nous le fonds nécessaire pour acheter le royaume des cieux; nous avons affaire à un Dieu qui, *n'ayant pas besoin de nos biens* (*Psal.* XV, 2), regarde non ceux qu'on lui offre, mais le cœur qui les lui offre; non ce qu'on lui donne, mais l'amour avec lequel on lui donne. En effet, si vous voulez savoir ce que vaut ce royaume, quoiqu'il soit d'un prix inestimable, saint Grégoire (67) répond qu'il vaut autant que l'on a pour l'acheter, c'est-à-dire que les riches et les grands doivent l'acquérir par le sacrifice de leur grandeur et de leurs richesses, les pauvres et les misérables par celui des désirs et de la volonté; ainsi il a coûté à Zachée *la moitié de son bien* (*Luc.*, XIX, 8); à la veuve dont il est parlé dans l'Evangile, *deux oboles* (*Luc.*, XXI, 2); aux apôtres, *leurs filets et leurs barques*; à d'autres, *un verre d'eau froide* (*Matth.*, X, 42); à celui-ci l'amour du prochain; à celui-là le pardon de son ennemi.

D'où nous devons conclure que, quand il est question de se sacrifier au Seigneur, comme il ne demande de nous que notre cœur, *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (*Prov.* XXIII, 26), nous lui ferons un présent qui sera véritablement digne de lui, si nous le sacrifions sans réserve et sans aucune vue d'intérêt temporel: car voilà les deux écueils qu'on doit avoir soin d'éviter, quand on se donne à lui.

Les uns retiennent toujours pour eux une portion de la victime, et semblables à Ananie, quoiqu'ils paraissent tout donner, en réservent une partie; ainsi nous pouvons leur adresser ces paroles de l'apôtre saint Pierre: *Comment Satan a-t-il tenté votre cœur pour vous faire mentir au Saint-Esprit, et retenir une partie du prix de votre terre? Si vous l'aviez voulu garder, n'était-elle pas à vous: et l'ayant vendue, n'étiez-vous pas maître du prix? Pourquoi avez-vous mis ce dessein en votre cœur? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, c'est à Dieu.* (*Act.*, V, 2, 4.) Car c'est mentir au Saint-Esprit que de faire comme si on donnait tout, et d'en retenir néanmoins une partie, quoiqu'on pût garder le tout légitimement; ainsi une personne religieuse pouvait avoir dans le monde certains attachements permis et licites; mais depuis qu'elle est devenue l'Epouse de Jésus-Christ, qu'elle lui a tout sacrifié par des vœux solennels, retenir ces mêmes attachements pour les personnes du monde, c'est protester à la face des autels qu'on donne tout, et se faire en même temps une secrète réserve; c'est par l'impulsion de Satan mentir au Saint-Esprit: c'est enfin se rendre coupable devant Dieu du péché d'Ananie, et mériter la mort dont il fut puni sur-le-champ.

Les autres, en paraissant se donner au Seigneur, cherchent moins Jésus que leurs propres intérêts, et en l'assurant qu'il est *la portion de leur héritage* (*Psal.* XV, 5), ils espèrent qu'il leur rendra dès ce monde des avantages plus considérables que ceux qu'ils quittent pour lui. « Combien, dit saint Jérôme (68), s'engagent au service des autels, dans l'espérance de posséder sous un Dieu pauvre des biens qu'un monde riche et trompeur leur refuse: » semblables à ce docteur de la loi qui voulait suivre le Sauveur, parce qu'il se persuadait que les miracles que le Fils de Dieu opérait, étaient des moyens sûrs pour faire une grande fortune à son service, mais auquel le Sauveur fit cette réponse: *Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (*Luc.*, IX, 58.) C'est ainsi qu'il répondit plus à la pensée de ce docteur, qu'à ses paroles; car, dit ce Père (69), c'est comme s'il lui eût dit: « Vous croyez amasser de grandes richesses en me suivant, et je suis réduit à une telle pauvreté, que je n'ai pas même, comme les renards ou comme les oiseaux du ciel, le moindre lieu qui m'appartienne, et qui soit véritablement à moi. » Souvenons-nous que notre Dieu est *un Dieu jaloux* (*Exod.*, XX, 5), qui veut absolument que ceux qui s'attachent à lui s'y attachent sans partage, ne s'y attachent que pour lui, ne cherchent que lui, sans espérer d'autre récompense que lui-même. Ainsi, quiconque se donne à Jésus-Christ doit s'y donner sans aucune réserve, et sans aucune vue d'intérêt. Mais il faut d'ailleurs, à l'exemple des apôtres, s'y donner pour toujours.

3. Nous le savons tous, du moment que les apôtres eurent quitté leur profession pour s'attacher au Sauveur, ils portèrent son Evangile jusques aux extrémités de la terre (*Psal.* XVIII, 5), sans s'arrêter dans leur course, qu'ils ne finirent qu'avec la vie. Il est vrai que sa mort honteuse et cruelle fut capable de les ébranler, *le Pasteur fut frappé*,

(67) Cor namque et non substantiam pensat, nec perpendit quantum in ejus sacrificio, sed ex quanto proferatur, æstimationem quippe pretii recte non habet regnum Dei, sed tamen tantum valet quantum habet. (Hom. 5, *in Evang.*)

(68) Possident opes sub Christo paupere, quas sub loquplete et fallace diabolo non habuerant. (Hom. 2 *in Ez.*)

(69) Qui me propter divitias et sæculi lucra cupis sequi, cum tanta sim paupertatis, ut ne hospitium quidem habeam, et non meo utar tecto. (*In Matth.*, lib. I, cap. 8.)

et les brebis du troupeau furent dispersées (*Zach.*, XIII, 7); mais par les preuves palpables et évidentes qu'il leur donna de sa résurrection, et par *la vertu d'en haut* (*Act.*, I, 8) dont ils furent revêtus, *cette charité qui fut répandue dans leurs cœurs, quand l'Esprit-Saint leur fut donné* (*Rom.*, V, 5), y alluma un feu capable d'embraser tout l'univers : en vain les empereurs essayent par les menaces et par les tourments de leur faire abandonner les intérêts de leur Maître, ils ne répondent autre chose, sinon qu'*ils ne peuvent pas s'empêcher de parler de ce qu'ils ont vu et entendu* (*Act.*, V, 20) : *on les condamne à être fouettés, on leur défend de parler du nom de Jésus, et ils sortent du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils sont jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus, et ils ne cessent point tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ dans le temple et dans les maisons* (*Act.*, V, 40-42); ainsi, tout ce qu'on fait pour tâcher d'éteindre le feu de leur zèle, ne sert qu'à le rendre plus vif et plus ardent.

Or, voilà en quoi tous les chrétiens, et particulièrement tous les religieux, doivent imiter les apôtres : se sont-ils consacrés au Seigneur par les vœux de la sainte religion, il faut qu'ils y soient si fortement attachés, que rien ne soit capable de diminuer leur ardeur; pour ce sujet il faut être vivement persuadé que de n'avancer pas dans le chemin de la vertu, c'est rétrograder; que d'être tiède, c'est un état plus dangereux que d'être froid (*Apoc.*, III, 16); que de négliger les petites choses, c'est se préparer peu à peu à une chute funeste; et que, par conséquent, c'est une nécessité que d'avancer toujours à grands pas sans se reposer jamais. *Le sentier des justes*, dit le Sage, *est comme une lumière brillante qui s'avance, et qui s'accroît jusqu'au jour parfait* (*Prov.*, V, 18); leur vertu doit avoir toujours de nouveaux accroissements, suivant cet avis de l'Apôtre : *Pratiquons la vérité dans la charité, et croissons en toutes choses dans Jésus-Christ* (*Ephes.*, V, 15), et c'est ce qui nous est figuré par ces animaux que vit le prophète Ézéchiel; ils ne se tournaient jamais en arrière quand ils marchaient, et chacun avançait toujours devant soi, *Non revertebantur cum incederent : sed unumquodque ante faciem suam gradiebatur.* (*Ezech.*, I, 9.)

Que s'il faut tant craindre le relâchement, que dirons-nous donc de l'inconstance dans une personne religieuse? Ne faisons pas difficulté d'assurer qu'il est rare que celui qui s'est consacré à Dieu par profession et par état, et qui est assez malheureux que de l'abandonner par un péché d'habitude, ne rentre jamais dans la voie de la perfection; car outre que son péché étant plus grand, parce que renfermant une plus grande ingratitude, il est moins digne que Dieu lui fasse de nouvelles grâces après avoir abusé de celles dont il l'avait comblé, l'expérience nous fait voir qu'un religieux ne retourne presque jamais au Seigneur par aucun de ces motifs qui font rompre si souvent aux gens du siècle les liens qui les attachent au péché; en effet, tant qu'on est dans le monde, tantôt un bon livre qu'on lit par hasard, un discours édifiant qu'on entend par occasion, une fête solennelle qui nous retrace les mystères de notre religion, servent souvent à nous réveiller de notre assoupissement, et à nous faire sortir de notre léthargie; tantôt le crime qui nous a couverts d'infamie, et qui souvent est un obstacle aux vues de notre ambition, une révolution de fortune, une disgrâce imprévue, une infidélité de la personne sur laquelle nous comptions uniquement, toutes ces amertumes que le Seigneur répand par miséricorde sur tous les faux biens de ce monde pour nous en dégoûter, sont autant de moyens qui, suivant l'ordre de la Providence, contribuent à nous ramener à lui; mais une personne religieuse n'a ni biens, ni établissement à perdre ou à espérer; les mêmes objets la frappent toujours, tous les jours lui sont égaux; accoutumée qu'elle est à entendre de saints discours, et à recevoir les sacrements, les uns ni les autres ne font plus sur elle qu'une faible impression, quand une fois elle en a perdu le goût; et c'est ainsi que, quand elle a eu le malheur d'abandonner Dieu, elle fait un naufrage d'autant plus funeste, que le Seigneur par sa grande miséricorde l'avait retirée de la mer orageuse de ce monde pour la mettre dans le port de la grâce et de la sainteté, et que, pour parler le langage de l'Écriture, après avoir semé du froment, elle ne moissonnera que des épines, *seminaverunt triticum, et spinas messuerunt.* (*Jerem.*, XII, 13.) Vous donc envers qui le Seigneur en a usé d'une manière si privilégiée, ne l'abandonnez jamais, souvenez-vous de la femme de Loth, *memores estote uxoris Loth* (*Luc.*, XVII, 32); dites avec l'épouse du sacré Cantique, *J'ai trouvé mon bien-aimé, je le tiens, et je ne le quitterai pas* (*Cant.*, III, 4); vous lui avez répondu sitôt qu'il vous a appelés, vous vous êtes donnés à lui entièrement, soyez-y toujours; mais souvenez-vous que le vrai moyen de vous garantir de toute tiédeur et de toute inconstance dans le bien, *c'est de marcher de vertu en vertu* (*Psal.* LXXXIII, 8); que dis-je ! *c'est de courir pour remporter le prix* (1 *Cor.*, IX, 24); c'est de vous représenter à tous moments que la couronne n'est promise qu'à *celui qui persévérera jusqu'à la fin* (*Matth.*, X, 22); c'est enfin *qu'ayant appris* d'abord de votre règle, et qu'apprenant tous les jours de vos supérieurs et des saints exemples de ceux avec qui vous vivez, *la conduite que vous devez tenir à Dieu, vous travailliez aussi à vous y avancer de jour en jour.* (1 *Thess.*, IV, 1.)

Seigneur, ce n'est que par vous que nous pouvons aller à vous, et ce n'est que par votre grâce que nous persévérerons dans le bien : vous donc qui d'un berger avez fait un roi selon votre cœur; de simples pêcheurs, les prédicateurs de votre Évangile, et du persécuteur de votre Église *un vase d'élection* (*Act.*, IX, 15); faites que de fai-

bles que nous sommes, nous devenions forts; de rebelles à votre loi, soumis à vos commandements; d'inconstants dans le bien, fermes et persévérants dans la vertu, afin qu'après avoir été constamment à vous dans ce monde, nous puissions vous bénir éternellement dans l'autre; *et que vous ayant été fidèles jusqu'à la mort, vous nous donniez la couronne de vie.* (*Apoc.*, II, 10.) Ainsi soit-il.

V[e] DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. V, v. 20-25.

Ces paroles de notre Evangile sont tirées de ce discours célèbre que le Sauveur fit à ses disciples sur la montagne dans le commencement de la seconde année de sa prédication. Ce sermon a toujours été regardé comme l'abrégé de la morale de Jésus-Christ et comme un modèle achevé de la vie chrétienne, quant à ce qui regarde les bonnes mœurs (70) : le Fils de Dieu, après leur avoir dit *qu'il n'était pas venu détruire la loi, mais l'accomplir* (*Matth.*, V, 17), ajoute : *Si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.*

« La loi nouvelle n'est pas contraire à l'ancienne, dit un Père (71), mais elle est plus étendue et plus expliquée : » Jésus-Christ n'est donc pas venu détruire la loi de Moïse, *qui était sainte, juste, bonne* (*Rom.*, VII, 12); mais il est venu la perfectionner, et nous apprendre, par son exemple et par la vertu de sa grâce, à la garder d'une manière plus sûre, et à la pratiquer parfaitement : remarquons aussi qu'il n'est pas dit, si votre justice n'est plus parfaite que celle de la la loi des prophètes, mais *si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens* : la justice que le Sauveur demande de nous est comparée à la justice, et non à l'hypocrisie des Pharisiens. Que veulent donc dire ces paroles, *nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum et Pharisæorum?* En voici le vrai sens : quoique les Scribes et les Pharisiens fussent ceux qui observaient le plus exactement la loi, leur justice ne serait pas suffisante à un chrétien pour entrer dans le royaume des cieux. Or, voyons quels étaient les uns et les autres, et quelle était leur manière de vivre, pour comparer ce qu'ils faisaient à ce que nous faisons.

Les Scribes étaient, non des écrivains ou des notaires publics, mais les docteurs de la loi, qu'ils enseignaient au peuple : ils étaient les dépositaires des divines Ecritures, et ils expliquaient ce qu'il pouvait y avoir de douteux et d'obscur : gens d'une vie réglée, et d'une réputation sans reproche. Les Pharisiens composaient une secte particulière parmi les Juifs; ils se piquaient d'observer fidèlement la loi, passaient religieusement les jours de fêtes, *jeûnaient deux fois la semaine, faisaient de grandes aumônes, et de longues prières, payaient la dîme de tous leurs biens* (*Luc.*, XVIII, 12), et étaient en ce temps-là, aux yeux des hommes, ce que les religieux les plus réguliers sont aujourd'hui parmi nous : leur extérieur était tout à fait réglé, n'ayant rien que d'édifiant dans leurs paroles, et de modeste dans leurs habits. « On les appelait Pharisiens, c'est-à-dire *divisés*, parce qu'ils étaient séparés du peuple par les fausses apparences d'une singulière sainteté (72). « Tels étaient les Scribes et les Pharisiens, et néanmoins le Sauveur nous assure que *si notre justice n'est plus abondante que la leur, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux.*

En quoi donc la justice des Pharisiens était-elle défectueuse, et quelle doit être la nôtre, afin qu'elle soit plus pleine et plus parfaite, puisque nous regarderions comme un saint celui qui vivrait de cette manière? Réduisons ce défaut de sainteté, et ce manquement de justice, en ce que leur vertu était purement extérieure; car si la loi chez eux ne conduisait, pour ainsi dire, que la main, chez nous la grâce de Jésus Christ doit conduire le cœur; si l'ancienne loi avait beaucoup de commandements qui ne regardaient que l'extérieur, la nouvelle n'a de préceptes que pour réformer l'intérieur, ou pour des choses qui ont rapport à l'intérieur; ainsi eussions-nous un extérieur infiniment plus composé que celui des Pharisiens; que dis-je! *quand nous donnerions tout notre bien pour être distribué aux pauvres, quand nous livrerions notre corps pour être brûlé* (I *Cor.*, XIII, 3), si nous ne faisons pas ces actions héroïques par un principe d'amour et de charité, elles seront infructueuses pour nous, et sans mérite aux yeux de Dieu. Or, voilà en quoi notre justice doit être plus abondante que celle des Pharisiens, en ce que la loi de grâce est la loi de l'amour, la loi du cœur, la loi des vertus secrètes et intérieures, qui leur étaient absolument inconnues.

LUNDI.— En effet, ils nettoyaient exactement le dehors de la coupe, et le dedans de leurs cœurs était plein de souillures et de rapines; ils craignaient d'avaler un moucheron, et pour ce sujet ils avaient grand soin de passer tout ce qu'ils buvaient, parce que cet insecte était réputé immonde, et ils n'appréhendaient point *d'avaler un chameau* (*Matth.* XXIII, 24, 25) : ils se faisaient un scrupule d'entrer dans le palais de Pilate de peur d'être souillés (*Joan.*, XVIII, 28), et ils n'avaient aucun remords de condamner l'innocent. « O aveuglement déplorable! s'écrie

(70) Quantum ad mores optimos pertinet, perfectus vitæ Christianæ modus. (S. AUG., *Serm. Dom. in monte*, lib. I.)

(71) Non enim est Christi mandatum contrarium legi, sed latius patet quam lex. (*Opus imperf.*, hom. 11.)

(72) Pharisæi, qui se quasi justos a populo separaverant, divisi appellabantur. (S. HIER., *in Gen.*, cap. 30.

saint Augustin (73), de croire qu'ils seraient souillés d'entrer dans la maison d'un étranger, et qu'ils ne le seraient point par leur propre crime ! » Détestons cet esprit pharisaïque, et ayons soin de régler autant le dedans que les Pharisiens en avaient de composer le dehors. Ils faisaient des aumônes et des prières *pour être vus des hommes* (*Matth.*, VI, 5), et dans nos bonnes actions il ne faut envisager que le Seigneur : ils le remerciaient de ce qu'ils n'étaient pas *voleurs, injustes, adultères* (*Luc.*, XVIII, 11); et il faut devant lui nous reconnaître pécheurs, et gémir dans le fond de notre cœur de nos désordres et de nos faiblesses : ils n'observaient de la loi que *la lettre qui tue*, et il faut en pénétrer *l'esprit qui donne la vie* (II *Cor.*, III, 6), en un mot, l'orgueil et leur propre intérêt étaient le principe et la fin de toutes leurs actions, et l'humilité et la charité doivent être l'âme et le fond de toutes les nôtres : ainsi toutes leurs œuvres étaient vides; l'on aurait pu dire d'eux : *non enim invenio opera tua plena coram Deo* (*Apoc.*, III, 2), et les nôtres doivent être pleines devant Dieu. Or, cette justice qui doit être plus parfaite que celle des Pharisiens, parce qu'elle doit être intérieure, réglant les affections comme les actions, n'est pas seulement de conseil, mais de précepte, puisque sans elle nous ne pouvons point entrer dans le royaume des cieux.

Cependant, si nous entrions dans le détail de toutes nos actions, et que nous en examinassions attentivement le principe et la fin, nous verrions que des motifs tout humains sont souvent la cause de tout ce que nous faisons, et que beaucoup de chrétiens cherchant, dans tout ce qu'ils font, beaucoup plus à s'attirer les applaudissements des hommes qu'à mériter l'estime de Dieu, ne doivent être regardés que comme des Pharisiens. En effet, pourquoi, par exemple, voyons-nous cet homme que l'ambition dévore, se revêtir de tous les dehors de la piété et de la modestie, si ce n'est qu'il espère par une fausse humilité parvenir à une élévation véritable? Pourquoi cette femme tière et superbe visite-t-elle les prisons et les hôpitaux, sinon pour se procurer une réputation de sainteté qui lui attire les louanges du public ? Mais ce que nous devons dire à ces chrétiens extérieurs, c'est que tous ceux qui se proposent pour vue principale de leurs bonnes œuvres une récompense humaine et temporelle, n'en doivent point attendre d'autre de leurs fausses vertus que celle que les Pharisiens ont reçue des leurs; ils ont été estimés et honorés des hommes, qu'ils n'en espèrent point d'autre de Dieu, et qu'ils ne se flattent pas de participer à ces biens infinis *que le Seigneur a préparés à ceux qui l'aiment.* (I *Cor.*, II, 9.)

Toute la suite de cet Evangile fait assez connaître en quoi notre justice, c'est-à dire toute vertu, comme l'explique saint Chrysostome (Hom., 17, *in Matth.*), doit être plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens ; et c'est ce qui nous paraît d'abord par les paroles suivantes :

MARDI. — *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et celui qui aura tué méritera d'être condamné par le jugement.* « Voyez la sagesse de Jésus-Christ, voulant faire connaître que celui qui a donné l'ancienne loi est le même qui donne la nouvelle, le premier commandement qu'il fait sur la montagne est le premier qui fut fait à Moïse (74), et pour faire voir que les deux lois ne se contrarient point, il les compare l'une à l'autre, sans que la nouvelle détruise l'ancienne, en nous donnant cependant une idée plus parfaite de celle qu'il vient nous apporter; car c'est ainsi qu'il s'en explique : *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point* (*Exod.*, XX, 13), et c'est la loi que le Seigneur donna à Moïse pour la publier à son peuple, et qu'il avait donnée auparavant à Noé en ces termes : *Quiconque versera le sang d'un homme, son sang sera répandu, parce que l'homme a été créé à l'image de Dieu.* (*Gen.*, IX, 6.) Par cette loi il était défendu de se tuer, et de tuer autrui de son autorité particulière.

Si Samson se tua lui-même (*Judic.*, XVI, 30), on ne doit pas croire qu'il ait péché contre la Loi, puisqu'on peut assurer que ce fut par une inspiration d'en haut, et il ne nous est pas permis d'en juger autrement (S. AUG., lib. I, *de civit. Dei*, cap. 21, 22), quand nous voyons que l'Apôtre loue et célèbre sa foi (*Hebr.*, II, 32); et que ce fut par un miracle que Dieu lui rendit cette force dont il se servit pour renverser la maison sous les ruines de laquelle il fut enseveli avec les principaux des Philistins.

Quand les magistrats font mourir les criminels, en vertu de la puissance publique dont ils sont les dépositaires, alors, dit saint Augustin (75), ce n'est pas l'homme qui tue, mais Dieu, dont l'homme n'est que l'instrument, comme une épée entre les mains de celui qui s'en sert. De même, dit encore ce Père (76), un soldat qui en tue un autre, n'est pas un homicide, mais le ministre de la loi ; il ne regarde pas celui qu'il tue comme son ennemi, mais comme celui de l'Etat ; il ne venge pas sa propre injure, mais il défend les intérêts du roi et de la république qui l'y obligent, et qui sont en

(73) O impia et stulta cæcitas ! habitaculo scilicet contaminarentur alieno, et non contaminarentur scelere proprio.

(74) Vide sapientiam Christi, volens ostendere quia ipse est Deus, qui aliquando locutus est in lege, et qui nunc mandat in gratia, illud mandatum quod ante omnia mandata posuit in lege, illud ipsum mandatum posuit et nunc in principio mandatorum suorum. (*Op. imperf. in Matth.*)

(75) Non ipse occidit, qui ministerium debet jubentis : sed adminiculum gladius est utentis. (*De civ. Dei*, lib. X, cap. 11.)

(76) Milites in bello non homicidæ, sed ministri legis, non ultores injuriarum suarum, sed salutis publicæ defensores. (*Contra Faustum*, lib. XV, cap. 74.)

droit de le punir, s'il refusait de le faire. Celui donc, dit le Fils de Dieu, qui enfreint cette loi, *Non occides*, c'est-à-dire qui tuera quelqu'un de sa propre autorité, méritera d'être condamné par le jugement : *Qui autem occiderit, reus erit judicio.*

Pour entendre ceci, il faut remarquer que parmi les Juifs il y avait trois sortes de tribunaux : le premier était composé de trois juges seulement, où l'on terminait les affaires de petite conséquence. Le second, de vingt-trois, où l'on condamnait à mort ; et le troisième, qui était le conseil souverain, où l'on ne traitait que les affaires les plus importantes, celles qui regardaient la religion, la paix ou la guerre. Le Fils de Dieu fait allusion dans la suite de ce discours à ces deux derniers tribunaux : *Vous avez appris*, dit-il, *qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et celui qui aura tué méritera d'être puni par le jugement*, c'est-à-dire que celui qui sera coupable d'homicide, méritera d'être conduit devant le tribunal composé de vingt-trois juges, pour y être condamné à mort ; c'est comme s'il leur disait : Vos docteurs s'en tiennent là, et ils croient que ne point tuer, c'est observer parfaitement ce précepte, *Non occides*, ou qu'en tuant, l'on n'a rien à craindre que la mort du corps : *Qui autem occiderit, reus erit judicio ;* encore s'imaginent-ils que cette défense n'est pas générale, et que s'il est défendu de tuer un Juif, il est permis de tuer un gentil : mais pour moi qui suis venu *rompre la muraille de séparation, pour de deux peuples n'en faire qu'un* (*Ephes.*, II, 14) ; qui désire que tous les hommes se regardent comme frères, et qu'ils ne soient qu'un étant tous les membres d'un corps dont je suis le chef, je vous déclare que ce précepte est sans aucune exception ; que celui qui le viole, non-seulement mérite la mort du corps, mais la mort éternelle ; et que si les juges de la terre ne sont juges que des actions, parce que les pensées qui leur sont inconnues, ne sont pas de leur ressort ; pour moi, *qui pénètre le fond des cœurs* (*Rom.*, VIII, 27.), et qui connais tout ce qui s'y passe, je punirai les mauvais désirs aussi sévèrement que les hommes punissent les mauvaises actions.

Mercredi — *Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement.* « Remarquez dans ces paroles la puissance de celui qui parle, dit saint Chrysostome (Hom. 16, *in Matth.*) ; considérez l'autorité avec laquelle il agit, et comme il parle en législateur. Car, qui d'entre les prophètes, qui d'entre les justes et les patriarches a jamais parlé de la sorte ? ils commençaient par ces mots : *Voici ce que dit le Seigneur*, mais le Fils de Dieu n'agit pas ainsi : ils parlaient en serviteurs ; mais Jésus-Christ parle en Fils de Dieu, de la part de son Père ; et lorsqu'il parle de la part de son Père, il parle en même temps de la sienne, puisqu'il dit lui-même à son Père : *Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi* (*Joan.*, XVII, 10.) Les prophètes parlaient à des hommes qui comme eux étaient serviteurs du même Maître : mais Jésus-Christ parle à ses propres serviteurs. » Voyons donc en quoi le Sauveur du monde, loin d'enfreindre la loi, l'accomplit et la perfectionne. Les docteurs de la loi défendaient seulement l'homicide quant à l'action extérieure : *Audistis quia dictum est antiquis : Non occides ;* mais pour lui il en veut ôter le principe, et en couper jusqu'à la racine, en défendant la colère, et en punissant celui qui se laisse aller à cette passion contre son frère, du même supplice dont la loi punissait ceux qui l'avaient mis à mort. « Car n'est-il pas visible que celui qui s'abstient de la colère s'abstiendra bien plus aisément de l'homicide, et que celui qui étouffe dans son cœur tous les mouvements d'indignation, aura bien moins de peine à arrêter ses mains pour leur interdire toute violence ? La colère est la racine de l'homicide, et celui qui coupe cette racine, en coupe en même temps toutes les branches, et les empêche de pousser (S. Chrys., *ibid.*) » — « La colère, dit l'abbé Rupert (*in hunc. loc.*) c'est la volonté de tuer, et puisque celui qui veut tuer est déjà homicide de cœur, de même que celui *qui regarde une femme avec mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur* (*Matth.*, V, 28), il est juste aussi qu'il soit puni de sa mauvaise volonté par celui qui connaît les pensées, comme il le ferait de l'action même par ceux qui l'auraient punie, s'il était effectivement homicide : » d'où il s'ensuit que celui-là qui défend de se mettre en colère, perfectionne la loi, bien loin de la détruire ; puisqu'en nous défendant de tuer au dehors de nous, et de souffrir la colère au dedans, il nous apprend le sûr moyen de conserver notre innocence ; ce qui est tout le but et la fin de sa morale (77)

Quoi donc ! dira-t-on, ne peut-on jamais se mettre en colère sans mériter la mort éternelle, et la colère n'est-elle jamais permise ? S'il en est ainsi, sans doute que la loi de grâce qui punit la volonté comme l'action, est plus dure que celle qui ne punissait que l'action ? A cela il est à propos de répondre trois choses.

La première, qu'il n'est pas vrai que la colère ne fût point défendue dans l'ancienne loi ; et il ne faut pas s'imaginer que *la loi toute pure du Seigneur* (*Psal.*, XVIII, 8) permît le déréglement intérieur des passions, puisqu'elle défendait les mauvais désirs : *Je n'aurais point connu la concupiscence,*

(77) Quapropter qui docet ut non irascamur non solvit legem ne occidamus, sed implet potius, ut et foris dum non occidimus et in corde dum non irascimur, innocentiam custodiamus. (S. Aug., *Serm. Dom. in monte*, lib. I.)

dit l'Apôtre (*Rom.*, VII, 7), *si la loi ne m'avait dit* (*Exod.*, XX, 17) : *Vous n'aurez point de mauvais désirs.*

La seconde, qu'il ne s'agit pas ici d'un premier mouvement de colère qui prévient la raison, et auquel on ne donne point de consentement ; mais d'une colère qu'on peut appeler un désir de vengeance, qui ne diffère de l'homicide, que comme la racine diffère du fruit, de manière que si l'homicide, qui est le fruit de la colère, ne se commet point, c'est parce que celui qui est en colère, étant retenu par l'impuissance, ou par la crainte des supplices temporels, ne peut, ou n'ose le commettre.

La troisième, qu'il est une colère sainte, juste et permise, laquelle nous enflammant du zèle de l'amour de Dieu et du salut des âmes, nous porte à faire la guerre au vice, et à le détruire partout où il se rencontre ; c'est de cette colère dont parle le Prophète par ces paroles, *Irascimini et nolite peccare* (*Psal.* IV, 5) ; c'est de ce zèle dont ont été animés Moïse contre un peuple ingrat et idolâtre (*Exod.*, XXXII, 19) ; saint Pierre contre deux hypocrites (*Act.*, V, 5) ; Jésus-Christ contre les Pharisiens et les profanateurs du temple (*Matth.*, XXI, 12, et seqq.) : mais zèle qui doit être *selon la science* (*Rom.*, X, 2), pour nous faire distinguer le crime du criminel, et nous faire haïr l'ouvrage du démon, quand nous sommes remplis d'amour et de compassion pour la créature de Dieu. Car, comme il n'est jamais permis d'aimer le péché parce qu'on aime le pécheur, aussi est-il toujours défendu de haïr le pécheur parce qu'on hait le péché : « Haïr les méchants, parce qu'ils sont méchants, dit saint Augustin (*ad Maced.* ep. 15), c'est la chose du monde la plus ordinaire et la plus aisée ; mais les aimer parce qu'ils sont hommes, en même temps qu'on les hait parce qu'ils sont méchants, en sorte que dans un même sujet on haïsse le crime, on aime le criminel, et qu'on haïsse l'un d'une haine d'autant plus juste, qu'on ne le hait que parce qu'il corrompt et déshonore ce qu'on aime : c'est ce qui est bien rare, et ce que la seule piété doit faire. »

Après que le Fils de Dieu, pour empêcher plus sûrement l'homicide, et pour faire observer la loi plus parfaitement, a défendu la colère comme l'homicide même, du règlement du cœur il passe au règlement de la langue.

JEUDI. — *Et moi je vous dis que celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le conseil ; et que celui qui lui dira, Vous êtes un fou, méritera le supplice du feu.*

Tel est l'ordre des défenses de notre Dieu, et tels sont les supplices qu'il prépare à ceux qui violeront ses commandements. Il défend, 1° la colère ; 2° les termes de mépris ; 3° les paroles injurieuses et outrageantes : il punit du même supplice l'homicide et la colère, quand la colère est consommée : car, *celui qui hait son frère*, c'est-à-dire son prochain, *est homicide* (I *Joan.*, III, 15) ; il punit plus sévèrement celui qui par une parole ou un geste d'indignation et de mépris (telle est la signification que les interprètes donnent à ce mot *Raca*), fait paraître au dehors quelque marque de la haine qu'il renferme au dedans, que celui dont la colère demeure dans le cœur, quand dans l'une et dans l'autre, on désire également de se venger : mais il punit encore avec plus grande rigueur celui qui, s'abandonnant à sa colère, appelle son frère fou, c'est-à-dire l'accable d'injures et d'outrages.

Il faut remarquer que le Sauveur explique ici les degrés différents de la colère et des mouvements qui se passent en nous pour aller jusqu'à l'homicide, et les derniers supplices dont il punira ceux qui en seront coupables. Car, comme dans le paradis, *il y a plusieurs demeures* (*Joan.*, XIV, 2), et que tous les bienheureux jouiront d'un différent degré de gloire ; aussi dans l'enfer il y aura différents supplices suivant la différence des crimes et des criminels. *Les puissants seront puissamment tourmentés* (*Sap.*, VI, 7 ; *Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion qu'il s'est élevé par son orgueil, et qu'il s'est plongé dans les délices.* (*Apoc.*, XVIII, 7.) — *Celui-là*, dit le Fils de Dieu, *qui se mettra en colère, méritera d'être condamné par le jugement*, c'est-à-dire, est aussi coupable que l'étaient ceux que l'on présentait devant le tribunal de vingt-trois juges, pour y être jugés à mort : *Celui qui appellera son frère Raca, méritera d'être condamné par le conseil*, c'est-à-dire est aussi criminel que ceux que l'on présentait devant le conseil souverain ou le sanhédrin des Juifs, pour y être condamnés à un supplice nouveau, ainsi que l'on punit les crimes extraordinaires : mais pour celui qui l'appellera fou, il méritera le supplice du feu, à la lettre, la géhenne du feu, *reus erit gehennæ ignis.*

Saint Jérôme (*In Matth.*, l. I, c. 10) remarque que le mot de géhenne tire son origine de la vallée de Hennon, ou de Géhennon, qui est au midi de Jérusalem ; que dans cette vallée, les Juifs idolâtres sacrifiaient leurs enfants à l'honneur de l'idole de Moloch, et les brûlaient tout vifs, et qu'en les jetant dans le feu on jouait de divers instruments, afin qu'on ne pût entendre les cris de ces innocentes victimes. Le saint roi Josias, pour rendre ce lieu abominable, y fit jeter une grande quantité de corps morts, ce qui fit qu'ensuite on le regarda comme une figure et une image de l'enfer. Tel est donc le sens des paroles du Sauveur : *Celui qui dira à son frère : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné à la géhenne du feu ;* c'est-à-dire, celui qui dira tout ce que sa passion lui suggérera, méritera d'être jeté dans la vallée infâme du Hennon, pour y être brûlé vif comme les enfants des Juifs qui étaient immolés aux idoles, ou, pour mieux dire, sera digne du feu d'enfer, figuré par la géhenne du feu, *Reus erit gehennæ ignis.* Or, comme nous avons dit que toute

colère n'est pas criminelle, et même qu'il en est une qui peut être sainte, aussi ne prétendons-nous pas dire qu'on ne puisse appeler son frère fou, sans mériter le feu de l'enfer, puisque saint Paul appelle les Galates insensés, *O insensati Galatæ* (*Gal.*, III, 1); et que le Sauveur, en parlant aux disciples d'Emmaüs, leur dit : *O insensés, dont le cœur est tardif à croire:* « *O stulti, et tardi corde ad credendum !* » (*Luc.*, XXIV, 25.)

Mais ce qui ne doit jamais sortir de notre mémoire, c'est qu'il est une colère qui mérite la mort éternelle : *Qui irascitur fratri suo, reus erit judicio;* et cependant, dire des injures, c'est plus que de se mettre en colère; frapper, c'est plus que de dire des injures; tuer, c'est plus que de frapper; qui peut donc concevoir de quels supplices le Seigneur punira celui qui tuera son frère, lui qui est venu établir le règne de la charité dans nos cœurs, et qui veut que le *caractère auquel l'on puisse reconnaître ses disciples, ce soit l'amour qu'ils auront les uns pour les autres.* (*Joan.*, XIII, 35.) Or, pouvait-il se servir de moyens plus efficaces pour porter les chrétiens à s'entre aimer et à se vouloir du bien, qu'en leur défendant expressément de s'entrefaire aucun mal, de s'en dire, ni même de s'en désirer? « Mais, comme un sage médecin tantôt détourne les maladies prochaines par des remèdes qui les préviennent, tantôt sait se servir d'autres remèdes pour guérir celles dont on est atteint; de même, le Seigneur, ce souverain médecin de nos âmes, après avoir défendu la colère, les termes de mépris, les paroles outrageantes; pour nous garantir de la haine, ordonne d'ailleurs de se réconcilier aussitôt, pour guérir la maladie de ceux qui ont l'inimitié et la haine dans le cœur (78). »

Vendredi. — *Si donc, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez-vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous viendrez présenter votre offrande.*

« O bonté admirable de notre Dieu ! O amour qui surpasse toutes nos pensées ! s'écrie saint Chrysostome (79); il méprise sa propre gloire, lorsqu'il s'agit d'établir la charité que nous devons avoir les uns pour les autres. Ne paraît-il pas clairement que les menaces qu'il vient de faire, ne viennent point, ou de l'aversion, ou de quelque rigueur excessive, mais de l'extrême amour qu'il a pour les hommes; car, que peut-il y avoir de plus tendre et de plus charitable que ces paroles? Qu'on interrompe, dit-il, le culte qu'on me rend et le sacrifice qu'on m'offre, parce que la réconciliation entre les frères est le sacrifice le plus agréable qu'on me puisse offrir : c'est pourquoi il ne dit point, après que vous aurez offert le sacrifice, ou avant que vous l'offriez; mais alors même que vous avez commencé de l'offrir. Il renvoie celui qui le lui offre, se réconcilier avec son frère. Il ne dit point qu'on remporte le présent, ou qu'on prévienne ce sacrifice; mais il dit que lors même qu'il est déjà commencé, on aille trouver son frère pour se réconcilier avec lui. »

Tel est le commandement que nous fait le Sauveur du monde : que dirons-nous donc de ceux qui s'approchent du mystère adorable des autels, de ce sacrement d'union et de charité, sinon avec l'inimitié dans le cœur, au moins avec froideur et indifférence? Ils savent qu'ils ont offensé leur frère, ils n'ignorent pas qu'il s'en plaint; et au lieu d'aller aussitôt se réconcilier avec lui, ils se contentent de dire qu'ils n'ont point eu de mauvaise intention, qu'il ne s'agit que d'une bagatelle; qu'ils ne lui veulent pas de mal, mais qu'ils ne jugent pas à propos d'entretenir aucune liaison avec lui. Pesons les termes du Sauveur du monde, pour réfuter ces vaines excuses, qui seraient capables de détruire les desseins de notre Dieu, lequel est venu du ciel en terre, *pour apporter ce feu divin qui doit embraser tous les hommes, et les réunir tous ensemble.* (*Luc.*, XII, 49.) Lorsqu'il nous ordonne de *laisser notre offrande devant l'autel, pour aller auparavant nous réconcilier avec notre frère*, remarquons qu'il ne nous dit pas de n'en agir ainsi que quand nous avons quelque chose contre lui, ou quand nous l'avons offensé grièvement; mais quand nous nous ressouvenons qu'il a quelque chose contre nous : *Habet aliquid adversum te;* il suffit donc de savoir que nous l'avons fâché, quoique légèrement, pour être obligés de quitter l'autel, et d'aller aussitôt nous réconcilier avec lui; ou si, suivant les règles d'une prudence chrétienne, vous ne devez pas interrompre votre sacrifice pour aller à celui qui est en droit de se plaindre de vous, « Allez-y, non avec les pieds du corps, mais par les mouvements de votre volonté, afin de vous prosterner de cœur devant votre frère vers qui vous courez avec tendresse et amour, en présence de celui auquel vous devez présenter votre offrande (80). »

Or, comme il ne nous est pas permis de demeurer aucun temps dans la froideur, et que *le soleil ne se doit jamais coucher sur notre colère* (*Ephes.*, IV, 26), nous devons entendre par l'offrande que nous présentons

(78) Et sicut sapiens medicus non modo imminentes morbos prævenientibus remediis excludit, verum etiam jam tenentes morbos alio medendi genere repellit, ita etiam Christus facit. (S. Chrys., *l. c.*)

(79) Quid enim verbis mitius esse possit? quid lenius? Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut tua charitas integretur : sacrificium mihi est fratrum reconciliatio. (*Loc. cit.*)

(80) Pergendum est ergo non pedibus corporis, sed motibus animi, ut te humili affectu prosternas fratri ad quem chara cogitatione excurreris in conspectu ejus cui munus oblaturus es. (S. Aug., *Serm. de ment.*, [illegible]

à l'autel, et que nous devons laisser pour aller nous réconcilier avec notre frère, non-seulement le sacrifice auguste des autels, mais les prières, les aumônes et toutes les actions saintes que nous offrons tous les jours au Seigneur, comme un sacrifice qui lui plaît. *Offrez à Dieu un sacrifice de louanges* (*Psal.* XLIX, 14); *que l'élévation de mes mains, Seigneur, vous soit agréable comme le sacrifice du soir* (*Psal.* CXL, 2), dit le Roi-Prophète : ainsi, toutes les fois que nous nous présenterons au Seigneur pour lui offrir nos biens par l'aumône, notre esprit par la foi, notre cœur par la charité, ce qui est à nous, ce que nous sommes par un acte d'amour et de reconnaissance; si nous nous ressouvenons que notre frère a quelque chose contre nous, nous ne disons pas une inimitié qui nous irrite contre lui, qui ait rompu entre lui et nous les liens de la charité, qui scandalise le prochain; mais si nous savons que même sans aucun dessein, nous ayons dit par indiscrétion quelque parole, ou fait quelque action qui lui fasse peine et l'indispose contre nous, nous devons en vertu du précepte de notre Sauveur, *laisser notre offrande devant l'autel, aller auparavant nous réconcilier avec notre frère, et venir ensuite présenter notre offrande au Seigneur.*

Samedi. De ceci nous devons tirer ces deux importantes instructions :

La première, « que la haine doit être un grand mal, si, pour en éteindre le feu dans nos cœurs, il nous est ordonné d'abandonner la même chose par laquelle nos offenses nous sont remises (81). » Jugeons donc quelle estime le Sauveur fait de l'amour du prochain, puisqu'il renonce à ses propres intérêts pour le bien de cette vertu. Il est vrai qu'il nous a donné pour premier commandement *de l'aimer par-dessus toutes choses* (*Matth.*, XXII, 37); mais ne croyons pas que ce soit aller contre ce premier précepte que d'abandonner Dieu pour courir après notre frère, puisqu'il nous a avertis que ce *second commandement est semblable au premier* (*Ibid.*, 39), et que l'un et l'autre ont entre eux une telle liaison, qu'on ne peut en accomplir aucun des deux parfaitement, qu'on ne les accomplisse tous deux en même temps.

La seconde instruction que nous devons tirer, et qui doit être le fruit de tout ce discours, c'est que s'il nous est commandé de quitter l'autel pour nous réconcilier avec notre frère, il nous est par conséquent défendu de nous en approcher sans nous être réconciliés avec lui : s'il ne nous est pas permis de nous mettre en colère contre lui et de lui dire un terme de mépris, de l'appeler fou, il nous est beaucoup moins permis de conserver contre lui une indignation qui pourrait se tourner en haine, et éteindre absolument en nous le feu de la charité; ainsi, pourvu qu'à l'exemple du Sauveur, nous soyons *doux et humbles de cœur* (*Matth.*, XI, 29), quelque tort que le prochain ait à notre égard, bien loin de lui rendre injure pour injure, nous lui ferons du bien, quand même il nous ferait du mal (I *Petr*, II, 23). C'est ce que nous apprenons des exemples et des instructions du Fils de Dieu : un apôtre le trahit, et dans le moment il le traite d'*ami* (*Matth.*, XXVI, 50); un autre le renie, et *il le regarde tendrement* (*Luc.*, XXII, 61); les Juifs le crucifient, et *il prie pour eux* (*Luc.*, XXIII, 34); il nous ordonne *de tendre la joue gauche, quand on nous a donné un soufflet sur la droite* (*Matth.*, V, 39); *d'aimer nos ennemis, de prier pour ceux qui nous persécutent* (*Ibid.*, 44); *de nous accorder de bonne heure avec notre adversaire pendant que nous sommes encore en chemin avec lui, de peur qu'il ne nous livre aux juges* (*Ibid.*, 25). Ainsi, tel est le dessein de Jésus-Christ pour faire régner la charité dans nos cœurs; si nous avons offensé les uns, et que les autres nous aient offensés, satisfaisons aux uns, remettons aux autres : quittons notre sacrifice pour courir après celui qui a quelque chose contre nous; embrassons celui qui vient à nous, et nous mériterons par là que le Seigneur nous fasse la même grâce. « Celui-là pèche, dit saint Augustin (82), qui exige plus qu'il ne lui est dû; et il ne pèche pas, s'il ne demande que ce qu'on lui doit; mais, dit ce Père, il est bien plus sûr de n'exiger pas ce qui nous est dû, de crainte qu'à notre exemple, le Seigneur ne nous fasse payer ce que nous lui devons. » *Pardonnez à votre prochain le mal qu'il vous a fait*, dit le Sage (*Eccli.*, XXVIII, 2 et seqq.), *et vos péchés vous seront remis, quand vous demanderez pardon.* Mais, hélas! *l'homme garde sa colère contre un autre homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse, il n'a point de compassion d'un homme semblable à lui, et il demande le pardon de ses péchés; lui qui n'est que chair garde sa colère, et il demande miséricorde à Dieu.* La majesté divine se laisse fléchir, et un ver de terre est inexorable; le sang de Jésus-Christ n'est pas encore vengé, et un chrétien veut se venger de son frère. Le Seigneur nous fait les arbitres de l'arrêt qu'il doit prononcer contre nous : *Remettez*, dit-il, *et il vous sera remis* (*Luc.*, VI, 37), *pardonnez, et je vous pardonnerai.* (*Malach.*, III, 17.) Nous pouvons choisir de sa bonté ou de sa rigueur, de le voir à notre égard juste ou miséricordieux; mais ce qu'on ne croirait jamais, c'est que le plus souvent nous aimons mieux *nous venger, et tomber dans la vengeance du Seigneur, qui nous réservera nos péchés pour l'autre vie* (*Eccli.*, XXVIII, 1), que de pardonner à nos

(81) Hinc ergo perpendite quantum malum sit discordia, propter quam et illud abjicitur per quod culpa laxatur. (S. Greg., hom., *in Ezech.*)

(82) Peccat qui exigit ultra debitum, non peccat autem qui exigit debitum. Sed tutior longe est a peccato injusti exactoris, qui omnino non exigit debitum, ne cogatur a Deo et ipse reddere debitum. (*Contra Faust.*, XIX, 25.)

frères, et de mériter que Dieu nous pardonne. D'où vient que ces vérités font si peu d'impression sur nos esprits? c'est sans doute que nous n'y faisons aucune réflexion, et que nous ne songeons point qu'un jour viendra que nous rendrons compte à Dieu de nos désirs, de nos pensées, de nos paroles et de nos actions. Ah! continue le Sage: *Souvenez-vous de votre dernière fin, et cessez d'entretenir votre inimitié: car la corruption et la mort sont réservées à ceux qui violeront les commandements du Seigneur.* (*Ibid.*, 6, 7.)

SUR LA COLÈRE.

Ego autem dico vobis, Quia omnis, qui irascitur fratri suo, reus erit judicio. (*Matth.*, V, 22.)

Le Sauveur du monde, pour empêcher plus sûrement l'homicide, remonte au principe et défend la colère: car autant il est difficile que celui qui se laisse toujours aller aux excès d'une passion qui fait d'un homme une bête cruelle, n'en vienne jamais à commettre l'homicide, autant est-il impossible que celui qui est le maître des mouvements de son cœur le commette quelquefois. Or, comme l'on n'en vient le plus souvent jusques aux derniers emportements que parce qu'on ne modère point sa passion dans son premier mouvement, ou parce qu'on irrite et qu'on enflamme celui d'autrui, voyons dans ces deux réflexions, 1° le moyen d'étouffer la colère dans nous-mêmes, 2° le moyen de l'arrêter dans les autres.

1. Comme la colère est de toutes les passions la plus soudaine et la plus impétueuse, l'on peut assurer qu'il est trop tard de la vouloir étouffer quand elle s'est une fois emparée de notre cœur, et qu'il est bien plus aisé d'empêcher qu'elle ne nous surprenne, que de l'arrêter quand elle est une fois formée en nous. Or, tout ce qui est capable de l'exciter se peut réduire, ou aux injures qu'on nous dit, ou aux injustices qu'on nous fait, ou aux accidents imprévus qui nous arrivent.

Quant aux injures, elles sont légères, ou grièves et importantes; si elles sont légères, n'est-ce pas être bien peu raisonnable que de se troubler pour une bagatelle, pour un mot qu'on aura dit en badinant, et sans mauvaise intention, ou qu'un indiscret aura lâché mal à propos? Ne vaut-il pas mieux laisser tomber l'injure, que de la relever avec chaleur, et donner ainsi lieu à tout ce qu'on nous peut dire dans la suite d'outrageant? D'ailleurs un homme tranquille est bien plus en état de parer les coups qu'on lui porte, que quand la passion de la colère s'est emparée de sa raison; car alors comme il n'est plus le maître de ses paroles, il en dit d'extravagantes, qui le font traiter avec mépris. Si ce sont des injures importantes, elles sont ou vraies ou fausses: si elles sont vraies, notre colère fera-t-elle que ce qui est vrai cesse de l'être; et ne devons-nous pas plutôt nous humilier, et mériter par une sainte confusion la grâce de Dieu et l'indulgence des hommes, que de nous élever et d'attirer la haine de l'un et le mépris des autres par un emportement injuste? Si elles sont fausses, méprisons-les, sans en demander la raison qu'à celui qui s'en est *réservé la vengeance* (*Deut.*, XXXII, 35), et apprenons du Sauveur à souffrir avec modération les calomnies que nous avons le moins méritées, par la douceur avec laquelle il a enduré les opprobres qu'on lui a faits. C'est le seul moyen que nous ayons d'étouffer la colère, et de nous fixer dans un état tranquille qui ne puisse pas être troublé par la malice des hommes; car la douceur, suivant la définition d'un grand solitaire (S. Joan. Clim., gr. 8), consiste dans une immobilité de l'âme qui demeure toujours la même, soit dans la louange, soit dans le mépris. Aussi le Sauveur nous dit-il: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (*Matth.*, XI, 29): ce qui fait dire au grand saint Augustin (83) « que tout le trouble et la peine des hommes proviennent de ce qu'ils ne sont pas doux et humbles de cœur. »

Mais si l'on peut supporter ainsi les injures qu'on nous dit, peut-être ne sera-t-il pas si aisé de résister aux injures qu'on nous fait. Etablissons d'abord deux vérités également certaines: la première, c'est que de nous emporter contre ceux qui sont au-dessus de nous, et dont nous prétendons avoir reçu quelqu'injustice, est la chose du monde la plus inutile, car notre colère ne leur fait aucun mal, elle ne sert qu'à nous attirer leur indignation, qu'à nous rendre plus criminels aux yeux de Dieu. La seconde, c'est que ce qui nous paraît injuste, très-souvent ne l'est pas; et qu'il est bien plus raisonnable de croire que notre propre intérêt nous aveugle en notre faveur, que de nous persuader, par exemple, que des juges nous ont fait injustice, ou parce qu'ils ne sont pas assez éclairés, ou parce qu'ils ne nous aiment pas, ou parce qu'ils ont été corrompus. Supposons cependant qu'on nous a réduits à la pauvreté par une injustice manifeste: au lieu d'écouter les sentiments d'une nature corrompue, si la lumière de la foi nous éclairait sur les faux biens de ce monde, que trouverions-nous qu'on nous a ôté, sinon des biens vains dans leur nature, dangereux dans leur usage, inconstants dans leur durée, insipides dans leur possession, dont l'acquisition coûte tant de peine et la conservation tant d'inquiétudes, que la vie attaque souvent, et que la mort nous enlève toujours: des biens, dis-je, qui servaient d'objet à notre ambition, de matière à notre avarice, et d'aliment aux autres passions; qui étaient pour nous un obstacle à la vertu et un piége fatal dont nous n'aurions jamais pu nous débarrasser de nous-mêmes. Bien loin donc de

(83) Unde homines laborant, nisi quia non sunt mites et humiles corde. (*In Psal.* LV.)

nous emporter, nous remercierions le Seigneur de ce qu'il nous a ôté un poids qui nous faisait pencher vers la terre, et qui nous empêchait de nous élever vers le ciel; et dans un esprit de reconnaissance envers Dieu, nous nous écrierions avec le Roi-Prophète par un motif de reconnaissance envers lui : *Seigneur, vous avez rompu mes liens : c'est pourquoi je vous sacrifierai une hostie de louange et j'invoquerai votre nom.* (*Psal.* CXV, 16, 17.)

Il est vrai que quand de pareils accidents nous arrivent inopinément, il est plus difficile d'empêcher la passion de faire son effet: mais pour ce sujet nous devons nous ressouvenir sans cesse que telle est la nature des biens d'ici-bas, de n'avoir rien de stable ni de permanent, que *la figure du monde passe* (I *Cor.*, VII, 31), et qu'il est aussi difficile de retenir les eaux de la mer, que de fixer la prospérité du siècle. *J'ai vu l'impie en honneur et en gloire, élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé et il n'était plus; je l'ai cherché, et il ne s'en est pas même trouvé la moindre trace dans le lieu où il était.* (*Psal.*, XXXVI, 35, 36.) Si nous voulons donc que rien ne nous surprenne, ne nous trouble, ne nous abatte, il faut nous préparer de longue main à soutenir avec confiance des disgrâces qui peuvent nous arriver tout d'un coup : car il ne faut pas nous imaginer que cette disposition d'indifférence pour les biens ou pour les maux de cette vie soit l'ouvrage d'un seul jour; alors nous nous trouverons insensibles aux accidents les plus imprévus, parce que nous serons toujours disposés à perdre ce que nous possédons. Prions le Seigneur de nous établir dans ces sentiments : afin que ces importantes vérités puissent produire en nous cet effet, il ne suffit pas que notre esprit en soit convaincu par la raison, il faut que notre cœur en soit pénétré par l'impression de la grâce; profitons donc des événements qui arrivent tous les jours, pour nous mettre en état de voir avec tranquillité ce qui d'ailleurs serait le plus capable de nous troubler, et de nous alarmer. Telle était la disposition du Roi-Prophète, lequel trouvant Saül dans une caverne, et pouvant s'en défaire, se contenta de lui *couper tout doucement le bord de son vêtement* (I *Reg.*, XXIV, 5); par cette action héroïque et cette victoire glorieuse qu'il remporta sur la plus impétueuse des passions, il mérita non-seulement d'en être le maître, mais même de vaincre la colère et la haine de son ennemi.

Voici donc le vrai et le seul moyen d'étouffer la colère en nous, d'en prévenir les mouvements, et d'être dans les sentiments où notre religion veut nous établir. Il faut être indifférents aux louanges ou aux injures, aux richesses ou à la pauvreté; aux honneurs ou au mépris; compter pour le seul bien de ce monde la grâce de Dieu, pour le seul mal le péché; alors, quoi que les hommes nous disent ou nous fassent, rien ne sera capable d'exciter notre colère, parce que leurs injures ou leurs outrages ne pourront nous faire ni bien ni mal; nous n'aurons garde de nous mettre en colère, parce que d'ailleurs la loi de Dieu défend la colère, et que celui qui se laisse aller aux mouvements de cette passion mérite d'être condamné par le jugement : *Ego autem dico vobis, quia omnis, qui irascitur fratri suo, reus erit judicio.*

2. Puisque le Sauveur du monde nous ordonne *d'aimer notre prochain comme nous-mêmes* (*Matth.*, XXII, 39), nous devons surtout lui donner des marques de notre amour dans les choses qui ont rapport à son salut, et par conséquent nous sommes obligés, en vertu du précepte de la charité, de faire tout ce qui dépend de nous pour modérer et arrêter les emportements de sa colère. Or, les deux moyens les plus efficaces dont nous puissions nous servir à ce dessein, c'est : 1° de répondre avec douceur et modération à celui qui est irrité contre nous; 2° c'est même de fuir et d'éviter sa présence, quand la nôtre ne sert qu'à l'irriter et l'enflammer de plus en plus.

La colère est le feu de l'âme; et comme le feu ne s'entretient et ne s'augmente que par une matière étrangère, aussi peut-on dire que les réponses aigres que l'on fait à celui qui est irrité, sont l'aliment qui entretient et enflamme sa colère. D'où il s'ensuit que celui qui est obligé de l'étouffer dans son frère, doit, suivant l'avis de l'apôtre saint Jacques, ne point répondre, *retenant sa langue avec un frein* (*Jac.*, I, 26) *pour laisser passer sa colère* (*Rom.*, XII, 19); comme un torrent qu'il est à propos de laisser couler doucement, et qui s'enflerait de plus en plus par les obstacles qu'on voudrait lui opposer. *L'homme colère*, dit le Sage, *excite les querelles, celui qui est patient apaise celles qui étaient déjà émues.* (*Prov.*, XV, 18.) Mais parce que le silence pourrait quelquefois paraître une marque de mépris, il faut répondre alors avec douceur et modération : *La parole douce rompt la colère.* (*Ibid.*, 1.) « Il n'est rien de si fort ni de si puissant que la douceur; car comme l'eau éteint le feu, de même une parole douce peut apaiser la violence de la colère la plus enflammée (84). » — « Que nos paroles donc, dit saint Bernard (serm. 23, *in Cant.*), soient tellement tempérées, qu'au lieu d'exciter la colère des autres, elles l'apaisent quand elle est émue, et qu'elles l'étouffent par avance, lorsqu'elle est prête à s'allumer. »

Que si ce premier moyen ne suffit pas, et que notre présence ne serve qu'à irriter notre prochain, il faut éviter la sienne pour un temps, et ôter de devant ses yeux l'objet de sa colère; autrement nous pourrions être cause qu'après les injures, il pourrait

(84) Nihil mansuetudine violentius; nam sicut rogum valde accensum injecta aqua exstinguit, ita et animum camino magis exardescentem verbum cum mansuetudine prolatum exstinguit. (S. Chrys., hom. 45, *in Gen.*)

enfin se porter à quelque mauvaise action : ainsi Abraham, pour prévenir les disputes qui étaient près d'arriver entre les pasteurs de Loth et les siens, prit la résolution de s'éloigner de lui, et lui proposa d'aller du côté qu'il lui plairait, *et qu'il prendrait la gauche s'il choisissait la droite.* (*Gen.*, XIII, 9.)

Cependant, dit saint Chrysostome (hom. 33, *in Gen.*), Abraham était l'oncle de Loth, et bien loin d'en attendre la déférence qui lui était due, il traite son neveu comme son égal, ou même comme son supérieur : ce qui nous apprend que quand nous avons à faire à un emporté, il faut que le plus sage se montre le plus doux et le plus modéré, sans trop examiner à la rigueur celui qui a tort ou celui qui ne l'a pas; celui qui est le supérieur ou celui qui est inférieur. Ainsi Esaü étant irrité contre son frère Jacob, et ayant résolu de le tuer, parce qu'il avait reçu à son préjudice la bénédiction d'Isaac, Rébecca, comme une prudente mère, envoya Jacob en Mésopotamie chez son oncle Laban, pour y demeurer jusqu'à ce que le temps eût amolli le cœur d'Esaü et lui eût fait oublier l'injure qu'il en avait reçue. (*Gen.*, XXVII, 41-44.) « Cette vertueuse femme, dit saint Ambroise (85), aima mieux souffrir l'absence de son fils bien-aimé, la jugeant plus avantageuse à celui qu'elle avait offensé; et en cela elle considérait le bien qu'elle procurait à ses deux enfants, faisant éviter à l'un le péril dont il était menacé, et réduisant l'autre à l'impuissance d'exercer sa passion : » ainsi, en un mot, Jésus-Christ, le parfait modèle de toutes nos actions, sachant que les Juifs le cherchaient pour le faire mourir, *se retira en Galilée* (*Matth.*, IV, 12), et voyant *qu'ils prenaient des pierres pour le lapider, se retira et sortit du temple.* (*Joan.*, VIII, 59.)

A ces deux moyens, joignons la prière; demandons au Seigneur de remettre le calme dans le cœur de celui qui s'est laissé emporter au mouvement de la colère; mais prions-le pour nous-mêmes de nous préserver entièrement de cette passion dont on voit tous les jours des suites si funestes. « Car, dit saint Augustin (epist. 38, *ad Pr.*), il est bien plus sûr de ne se mettre jamais en colère, quelque sujet qu'on en puisse avoir, que de s'exposer sous prétexte d'une juste colère au danger d'en venir jusqu'à la haine, en quoi toute colère dégénère très-facilement. » Prions-le pour ce sujet de nous donner un esprit de paix et de douceur, puisque c'est le vrai caractère des disciples de Jésus-Christ et le seul moyen d'être heureux dès cette vie; puisque celui qui est doux a fixé son âme, et a trouvé le point de son bonheur et de son repos.

Seigneur, vous nous avez appris dans votre Evangile, que *ceux-là sont heureux qui sont doux*, et que « parce qu'ils sont doux, *ils posséderont la terre* (*Matth.*, V, 4); non-seulement cette terre des vivants, où l'on est entièrement affranchi de la mort, et qui doit être le séjour de la félicité éternelle, mais même cette terre et ce monde que nous habitons, parce qu'ils posséderont les cœurs et les esprits de tous ceux qui sont dans le monde (S. Bern., serm. 1, *De omnibus Sanctis*) : donnez-nous cette vertu qui sait *gagner nos ennemis, et de tous les hommes nous en faire des amis* (*Eccli.*, VI, 5); qui seule est capable d'éteindre l'ardeur de nos passions, et de nous en rendre les maîtres; qui nous fait devenir enfants de Dieu, et nous rend dès cette vie semblables à vous (Id., *De contempt. mundi*); ce sera par son secours que *nous trouverons le repos de nos âmes* (*Matth.*, XI, 29), que *nous posséderons la terre dans l'abondance de la paix* (*Psal.* XLIII, 4; LXXI, 7), ou du moins que nous participerons à son immobilité : alors notre colère ne pourra rien sur nous, nous pourrons tout sur celle des autres, et nous jouirons d'une paix intérieure, le plus grand bien et le plus parfait bonheur que nous puissions posséder en ce monde, et que nous devons regarder comme un gage et un avant goût de celui que nous espérons en l'autre. Ainsi soit-il.

VI^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Marc, c. VIII, v. 1-9.

Ce qui est rapporté dans cet Evangile se passa au commencement de la troisième année de la prédication du Sauveur, quelque temps après la multiplication des cinq pains d'orge. (*Joan.*, VI, 9 et seqq.) Comme ces deux Evangiles ont beaucoup de rapport, nous ferons en sorte de nous étendre davantage sur ce que le second a de particulier, pour ne pas répéter ce que nous avons déjà dit dans le premier.

Le peuple s'étant encore trouvé en fort grand nombre, et n'ayant point de quoi manger, Jésus appela ses disciples.

Il n'est pas surprenant que le Fils de Dieu ait été suivi par ce grand nombre de peuple dont il est parlé si souvent dans l'Evangile; les miracles qu'il opérait à tout moment, les instructions merveilleuses qu'il faisait, les charmes de sa personne, étaient des attraits assez puissants pour obliger tous les hommes à quitter leurs maisons, et à sortir des villes pour le suivre sur les montagnes et dans les déserts. Mais ce qu'on ne peut assez déplorer, c'est que des chrétiens bien plus convaincus que ce peuple de la divinité du Sauveur, de sa puissance, de sa bonté, de la nécessité de le suivre, des consolations infinies qu'on goûte à sa suite, passent néanmoins leur vie à le fuir et à l'éviter. Or, de peur que nous ne puissions croire que ce qui attachait ce peuple au Fils

(85) Mater quoque pia abesse sibi dilectissimum filium tolerat, ei plus collatura quem læsit, utrique tamen consulens, ut alterum immunem a periculo, alterum integrum præstaret a crimine. (*De Jac.*, XI, 4.)

de Dieu, était qu'il leur fournissait toutes les choses dont ils avaient besoin, l'évangéliste a eu soin de marquer qu'ils manquaient de tout, et n'avaient pas même de quoi manger : *Nec haberent quod manducarent.*

Et voilà ce qui nous dégoûte le plus souvent de nous attacher à Dieu : nous voyons une infinité de justes privés des biens et des commodités de cette vie, nous en concluons que ce n'est donc pas une voie sûre pour les avoir que de les suivre; et parce que nous voulons absolument en jouir, nous aimons mieux prendre un chemin, qui, suivant nos vues toutes humaines, doit nous conduire plus sûrement à l'accomplissement de nos désirs. *Enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge* (*Psal.*, IV, 3)? N'ouvrirons-nous jamais les yeux de la foi? Ne sommes-nous dans cette vie que pour jouir des biens temporels; ou plutôt n'y sommes-nous pas pour nous rendre dignes de posséder un jour les éternels par le bon usage des richesses, ou de la pauvreté? Car nous ne pouvons point savoir précisément dans laquelle de ces deux voies le Seigneur veut nous faire marcher, puisque les justes et les impies sont tellement confondus, que l'on voit indifféremment les uns et les autres dans la prospérité et dans la disgrâce, et même les impies prospérer beaucoup plus souvent que les justes; ce qui a fait l'étonnement de tous les saints, qui en ont demandé la raison au Seigneur, ainsi que nous le lisons dans les saintes Ecritures (*Job.*, XXI, 7) : mais comme il ne s'agit pas ici de savoir pourquoi les méchants prospèrent, mais plutôt pourquoi le Seigneur laisse si souvent les justes dans la misère et dans l'abjection, en voici deux ou trois raisons qui nous paraîtront devoir être pour eux autant de motifs de consolation.

La première, c'est pour purifier leur vertu : car il n'en est point sur la terre qu'on puisse dire sans tache et sans défaut : *Comme l'or et l'argent s'épure par le feu, de même la vertu se purifie dans le fourneau de la tribulation* (*Eccli.*, II, 5) : les justes n'ont rien à craindre dans cet état de tribulation : « Si vous avez la solidité du bon grain (S. Chrys., hom. 11, *in Matth.*), nulle affliction ne pourra vous nuire, comme dans l'aire les grains de froment ne sont pas brisés, lorsque les roues d'un chariot passent dessus. »

La seconde, c'est pour relever et fortifier en eux l'espérance des biens éternels; car puisque Dieu est juste, qu'il a préparé une récompense à toutes les bonnes actions, et qu'il laisse manquer des biens de cette vie ceux qui lui sont fidèles, ils doivent conclure de là qu'il faut nécessairement qu'il y en ait d'autres réservés pour l'autre monde : c'est donc alors qu'ils peuvent dire avec le Sage : *J'ai vu sous le soleil l'impiété dans le lieu du jugement, et l'iniquité dans le lieu de la justice; et j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps de toutes choses.* (*Eccle.*, III, 16, 17.)

La troisième, c'est pour les éprouver, non que cette épreuve fasse connaître à Dieu la fidélité des justes, mais elle fait connaître aux justes s'ils cherchent Dieu avec une volonté sincère : car, le Seigneur veut qu'on le serve uniquement pour lui; il prétend que pour le servir on lui demande les choses nécessaires à la vie, et qu'on ne le serve pas pour les avoir. Or, si les justes ne manquaient jamais des biens temporels, comment pourraient-ils savoir qu'ils servent Dieu avec un cœur pur et désintéressé? et ne serait-il pas à craindre qu'ils ne les regardassent comme le salaire de leur justice; qu'ils ne s'y attachassent avec déréglement, et n'en vinssent enfin à ne le servir plus que pour eux; ainsi le service qu'ils lui rendraient, au lieu d'être réglé par la piété, serait bientôt souillé par l'avarice.

Que ces solides réflexions, justes de la terre, servent à vous consoler, et à vous soutenir dans les disgrâces de cette vie : mais souvenez-vous d'ailleurs qu'elles ne dureront pas toujours; qu'une gloire éternelle vous attend, et que quand il en sera temps, le Seigneur ne manquera pas de dire de vous ce qu'il dit aujourd'hui en faveur de ceux qui le suivent.

Lundi. — *J'ai grande compassion de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'ils ne me quittent point, et ils n'ont rien à manger.*

« Ah! dit ici le vénérable Bède (86), si le Sauveur du monde ressent de la compassion, c'est qu'il ressent la faiblesse humaine : s'il repaît ceux qui ont faim, c'est l'ouvrage d'une vertu toute divine. » Voilà ce qui doit faire notre consolation, d'avoir pour Sauveur un Dieu-Homme, qui, comme dit l'Apôtre, *n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, ayant été tenté comme nous par toutes sortes de maux, excepté le péché.* (*Hebr.*, IV, 15.) Car s'il était seulement Dieu, il n'aurait pas éprouvé nos besoins; s'il n'était qu'homme, il ne pourrait pas y remédier; mais étant Dieu et homme tout ensemble, il peut porter le secours sur tout ce qui excite sa compassion, *Misereor super turbam.*

Pour bien entrer dans les motifs qui excitent la compassion du Fils de Dieu, il faut remarquer que c'est un précepte de l'Ancien et du Nouveau Testament, et une espèce de contrat que Dieu a fait avec tous les hommes, par lequel il consent qu'ils se déchargent sur lui de tous les soins et les inquiétudes de cette vie, et se charge d'y pourvoir, pourvu que de leur côté ils le suivent, le serveut, et demeurent avec lui. *Rejetez vos soins sur le Seigneur*, dit le Prophète, *et il vous nourrira.* (*Psal.*, LIV, 23.) *Jetez dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes*, dit l'apôtre saint Pierre, *parce qu'il a soin de*

(86) Quod misereatur, affectus est humanæ fragilitatis : quod pascit, divinæ virtutis opus est. *In hunc loc.*)

vous. (I *Petr.*, V, 7.) *Ne vous mettez pas en peine*, dit le Sauveur du monde, *où vous trouverez de quoi boire, et de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps* (*Matth.*, VI, 25) : *cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice*, voilà ce qu'il demande de nous; *et toutes choses vous seront données par surcroît*, voilà ce qu'il nous promet. (*Ibid.*, 33.) Non qu'il nous défende de le prier pour les biens temporels, puisqu'il nous ordonne *de lui demander tous les jours notre pain de chaque jour* (*Luc.*, XI, 3); mais il veut que nous ne demandions les temporels que par rapport aux spirituels; et qu'il soit tellement le but et la fin de nos désirs, qu'en cherchant les spirituels, nous n'ayons nullement en vue les temporels.

Telle était la disposition du peuple de notre Evangile : ils ont quitté leurs maisons et leurs familles, pour suivre le Fils de Dieu, et contents de le voir et de l'entendre, ils demeurent avec lui, ils persévèrent et se reposent entièrement sur lui de leurs besoins corporels, sans s'embarrasser, sans lui faire remarquer que les provisions qu'ils avaient apportées sont consumées, et qu'ils sont dans un désert où il n'y a pas d'apparence de pouvoir trouver de quoi manger. Ce sont là les raisons qui excitent la compassion du Sauveur, et qui le portent à faire un miracle en leur faveur; car, si ce peuple s'acquitte ainsi de ses obligations, pouvons-nous penser que le Fils de Dieu manquera aux siennes? *Il sait de quoi nous avons besoin avant que nous le lui demandions* (*Matth.*, VI, 8), il est plein de bonté et de miséricorde, il a soin de tout ce qu'il a créé, et il nous le donne souvent, sans même que nous l'en priions.

Si nous étions bien convaincus de ces vérités importantes, nous comprendrions aisément que de nous inquiéter et de nous embarrasser l'esprit pour les biens temporels, que de vivre dans le chagrin et dans la peine quand ils nous manquent, c'est renverser l'ordre, c'est prendre sur nous ce que Dieu veut que nous rejetions sur lui, *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet.* Ainsi, ne faisant pas de notre part ce que nous devons faire, Dieu n'est plus tenu d'exécuter ce qu'il nous a promis; d'où il arrive que nous sommes remplis d'inquiétudes dont nous devions nous décharger sur lui, et que nous manquons des biens qu'il avait dessein de nous donner.

MARDI. — *Et si je les renvoie en leurs maisons sans manger, ils tomberont en défaillance en chemin, car quelques-uns d'eux sont venus de loin.*

Il y a des pécheurs qui ne suivent point Dieu, ou qui ne retournent point à lui, sous des prétextes différents; les uns par lâcheté craignent que le Seigneur ne les fasse passer par de trop rudes épreuves, et ne peuvent comprendre que *son joug soit doux, et sa charge légère* (*Matth.*, XI, 30); les autres par le peu de confiance qu'ils ont en la miséricorde divine, troublés par la multitude et l'énormité de leurs crimes, les croient *trop grands pour en obtenir le pardon* (*Gen.*, IV, 13), et demeurent toujours éloignés de lui, parce qu'ils n'osent s'en approcher.

L'Evangile de ce jour peut servir infiniment à dissiper ces deux sortes d'erreurs. Car, 1° pouvons-nous craindre que notre Dieu soit sans pitié, en voyant la compassion qu'il ressent pour le peuple qui est à sa suite? mais d'ailleurs la crainte qu'il a qu'ils ne tombent en défaillance, parce qu'ils le suivent depuis trois jours, doit nous convaincre que les épreuves par lesquelles il nous fait passer sont proportionnées à nos forces, et ne doivent durer qu'un certain temps; que pendant ce temps *il nous soutient de sa main* (*Psal.* CXXXVIII, 5), *a les yeux sur nous* (*Psal.* XXXIII, 16), *est proche de nous, est avec nous* (*Psal.* CXLIV, 18, XLV, 8); et qu'enfin il nous délivrera de nos maux et pourvoira à nos besoins, dût-il faire un miracle exprès : d'où nous devons conclure qu'au lieu d'appréhender les adversités et les afflictions de la vie, nous devrions plutôt les rechercher avec empressement; persuadés que *la vertu se perfectionne dans la faiblesse* (II *Cor.*, XII, 9), et que si le Seigneur retranchait quelque chose de nos souffrances, il retrancherait aussi quelque chose de notre mérite; car, voilà pourquoi il laisse si souvent les justes dans la disgrâce; ainsi toujours soumis dans les plus grandes adversités, nous dirons avec un grand roi persécuté, mais humble et tranquille, parce qu'il regardait celui qui le maudissait comme l'instrument dont Dieu se servait pour le frapper : *Peut-être que le Seigneur regardera mon affliction, et qu'il me fera quelque bien pour les malédictions que je reçois aujourd'hui.* (II *Reg.*, XVI, 12.)

2° L'excès de nos crimes ne peut pas être une raison qui doive nous empêcher de retourner à Dieu, quand nous voyons qu'il ressent une compassion particulière pour ceux qui sont venus de loin, *Quidam ex eis de longe venerunt;* c'est-à-dire, selon l'explication des Pères, ceux qui se sont éloignés de lui par les plus grands égarements ? Car, dit saint Grégoire (87), l'enfant prodigue qui quitta son père, s'en alla dans un pays fort éloigné. Pécheurs, que la grièveté de vos crimes a empêchés jusqu'à présent de retourner au Seigneur, ayez des sentiments dignes de sa bonté, *Sentite de Domino in bonitate* (*Sap.*, I, 1); quelque grande que soit votre malice, sa miséricorde est beaucoup plus grande, puisque votre malice a des bornes, et que sa miséricorde n'en a point. *Si l'impie*, nous dit-il, *fait pénitence de tous les péchés qu'il a commis, s'il garde tous mes préceptes, et s'il agit selon l'équité et selon la justice, il vivra*

(87) Quanto enim quisque plus in pravo opere erravit, tanto ab omnipotente Domino longius recessit : nam et prodigus filius qui patrem deseruit, abiit in regionem longinquam. (Hom. 22, *in Ezech.*)

certainement, et il ne mourra point. (*Ezech.*, XVIII, 21.) « Quand on a entendu cette parole, dit saint Augustin (88), et qu'on y ajoute foi, les impies se trouvent comme soulagés, ils n'ont plus de pensées de désespoir, et ils commencent à sortir de cet abîme profond où ils étaient enfoncés. » Il est vrai que Dieu hait le péché qui est l'ouvrage du démon, mais il aime le pécheur qui est son propre ouvrage, et dès lors que nous détestons sincèrement nos crimes, il ne trouve plus rien en nous qui soit indigne de son amour. Qu'attendons-nous donc à nous jeter entre ses bras! *Allons*, dit l'Apôtre, *nous présenter avec confiance devant le trône de sa grâce, afin d'y recevoir miséricorde.* (*Hebr.*, IV, 16.) « Ayons recours au médecin qui a déjà guéri nos maux passés, dit saint Ambroise (89), car quoique nous ayons péché, nous avons trouvé un grand médecin et nous avons reçu le souverain remède de sa grâce.» Mais en quoi nous voyons encore paraître la bonté de notre Dieu, qui, bien loin de rebuter les pécheurs, *répand une surabondance de grâces où il y a eu une abondance de péchés* (*Rom.*, V, 20), c'est dans la manière qu'il supporte les faiblesses de ses apôtres; car, après leur avoir fait connaître la compassion qu'il avait pour ce peuple, et la volonté où il était de pourvoir à leurs nécessités :

Mercredi. — *Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on trouver assez de pain dans ce désert pour les rassasier? Jésus leur demanda : Combien avez-vous de pains? Sept, lui dirent-ils.* Ici, deux choses paraissent dignes de nos réflexions.

La première, le peu de foi des apôtres, et les faiblesses dans lesquelles ils retombent à tout moment : ils avaient vu faire un infinité de miracles au Fils de Dieu : il avait depuis peu de temps, *rassasié cinq mille hommes de cinq pains, et on avait remporté douze paniers des morceaux qui étaient restés* (*Joan.*, VI, 5 seqq.); et aujourd'hui il n'y a que quatre mille hommes, ils ont sept pains, et cependant, comme s'ils doutaient absolument de la puissance du Sauveur, il lui disent : *Comment pourrait-on trouver assez de pain dans ce désert pour rassasier cette multitude de peuple?* Le Sauveur les interroge, dit un interprète, afin que la présence de celui qui leur demande : *Combien avez-vous de pains*, les fasse ressouvenir du miracle qu'il avait fait à leurs yeux dans une occasion pareille; mais ils demeurent toujours dans le même aveuglement, et ils lui répondent : Sept. *Qui dixerunt : Septem.*

Que si les apôtres ont été sujets à tant de faiblesses en la présence même de Jésus-Christ, ne nous étonnons pas des nôtres, et qu'elles ne soient jamais capables de nous jeter dans l'abattement et dans le désespoir. Ce qui fait le péché de l'homme, ce n'est pas d'être faible, puisque, se ressentant toujours de son origine, l'on peut dire que, dans quelque degré de sainteté qu'il puisse être, il ferait une chute à chaque pas, si la grâce de Dieu ne le soutenait; mais c'est de ne gémir pas de sa misère devant Dieu; c'est de ne vouloir pas, par un sentiment d'orgueil, connaître sa faiblesse; c'est de ne la craindre point assez, et de s'exposer témérairement dans des occasions périlleuses : car, avec les sentiments d'humilité et de défiance de soi-même, que notre propre faiblesse doit inspirer à tout chrétien, bien loin qu'elle nous soit dommageable, elle peut infiniment servir à perfectionner toute vertu.

La seconde chose que nous devons considérer, c'est la sincérité avec laquelle les apôtres ont écrit leurs faiblesses, sans chercher à les déguiser ou à les excuser, n'ayant en vue que de rapporter exactement la vérité des faits en ce qui regarde le Maître et les disciples; d'où nous devons tirer deux conséquences importantes : 1° Que cette sincérité à écrire ce qui a été le plus ignominieux à leur Maître, et de plus blâmable en eux, est une des preuves de la vérité de l'Evangile qu'ils ont écrit; s'ils n'avaient rapporté que des faits avantageux pour le Sauveur et pour eux-mêmes, une histoire si miraculeuse pourrait nous être suspecte; mais quand ils avouent ingénument les affronts que l'on a fait endurer à leur Maître, et leur lâcheté dans plusieurs rencontres, ils méritent d'autant plus d'être crus, lorsqu'ils nous assurent la Résurrection glorieuse du Fils de Dieu, et la fermeté qu'ils firent toujours paraître dans les fonctions de leur ministère depuis que le Saint-Esprit fut descendu sur eux.

2° Que les évangélistes doivent être des hommes tout célestes pour rapporter avec tant de sincérité des manquements de foi dont nous n'aurions jamais osé les soupçonner; en effet, à en juger par nous-mêmes, quelle différence devons-nous mettre d'eux au reste des hommes? quel est celui qui veuille avouer publiquement ses fautes, ou plutôt quel est celui qui ne s'étudie pas à les pallier, à les colorer, à les déguiser, ou si l'on demeure d'accord de quelque léger défaut, ce n'est que parce qu'on se flatte tantôt que cet aveu servira à en déguiser de plus considérables, tantôt que cette sincérité nous fera plus d'honneur dans l'esprit des autres, que ce défaut ne nous fera de confusion; tantôt enfin qu'il est de certaines imperfections qui supposent quelque mérite dans ceux qui les ont; tant il est vrai que l'amour-propre est presque toujours le premier ressort de tout ce que nous faisons, qu'il trouve toujours de quoi se dédommager dans les actions même qui paraissent

(88) Hac voce audita et credita a desperatione impii recreantur, et ab illa altissima et profunda voragine qua submersi fuerant, exsurgunt. (S. Aug., *De verb. Dom.*, serm. 89.)

(89) Contagiamus ad medicum qui vulnera superiora curavit, et si gravia deliquimus, magnum medicum invenimus, magnam medicinam gratiæ ejus accepimus. (S. Amer., *de Elia jejunio*, cap. 10.)

le détruire, mais l'on ne sait ce que c'est que de confesser ses faiblesses et ses ingratitudes, comme font les apôtres en tant d'occasions, non plus que de supporter celles des autres, à l'exemple du Fils de Dieu, qui sans leur faire aucun reproche, donna une preuve éclatante de sa bonté.

Jeudi. — *Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre, il prit les sept pains, et ayant rendu grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les servir, et ils les servirent à ce peuple. Ils avaient encore quelques petits poissons qu'il bénit, et il commanda qu'on les leur servît aussi.* Comme tout le mystère de notre religion consiste à croire un Dieu-Homme, dans les miracles que le Seigneur a opérés, on peut dire que tantôt il a paru les faire en Dieu, et tantôt en homme. « C'est dans ce dessein qu'ayant tant de fois redonné la vie aux morts par sa seule parole, il voulut avant que de ressusciter le Lazare adresser sa prière à son Père (S. Chrys., hom. 16, *in Matth.*); pour montrer en même temps que cette différence ne le rendait point inférieur à son Père, il ajoute aussitôt, pour prévenir cette pensée, *Je dis ceci pour ce peuple qui nous environne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé* (*Joan.*, XI, 42); ainsi, par un mélange admirable, il ne se conduit pas en toutes choses comme ayant une souveraine puissance, afin de guérir ainsi leur faiblesse; et il ne prie pas aussi son Père toutes les fois qu'il fait des miracles, afin de ne donner sujet à personne de le croire moins puissant que lui; mais il allie divinement sa grandeur avec son humilité, et son humilité avec sa grandeur. »

Ici *réduisons notre esprit en servitude pour le soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ* (II *Cor.*, X, 5), soit qu'il s'agisse de croire des miracles du Sauveur, ou le Sauveur même; gardons-nous bien de vouloir nous servir d'un esprit aussi borné que le nôtre pour mesurer une puissance infinie : car si, par impossible, je comprenais Dieu et toutes ses œuvres, dès lors je ne le croirais plus, puisqu'un entendement aussi petit que le mien ne doit point comprendre un Dieu tel que ma religion me le propose, et, par conséquent, moins je le comprends, plus je conçois qu'il doit être incompréhensible; et parce qu'il est incompréhensible à mon esprit, c'est pour cela même que je l'adore et le reconnais pour un Dieu *infiniment élevé* (*Psal.* LVI, 3), tout-puissant, immense, infini, et que je crois à lui, et en lui.

Mais parce que notre religion ne consiste pas seulement à croire les mystères, mais encore à imiter les exemples et les instructions que le Fils de Dieu nous a donnés; ces sept pains qu'il fait distribuer au peuple par les mains de ses apôtres nous apprennent, 1° que c'est aux ministres du Seigneur *à rompre le pain à ceux qui ont faim* (*Isa.*, LVIII, 7) et à nourrir les fidèles de la doctrine de Jésus-Christ. *Les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science,* dit un prophète (*Malach.*, II, 7) : le Seigneur la lui a confiée pour la répandre et pour la distribuer; c'est pour cela que le Sauveur prétend qu'on ait pour ses ministres le même respect qu'on devrait rendre à sa propre personne. *Celui qui vous écoute,* dit-il, *m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise.* (*Luc.*, X, 16.) D'où nous devons conclure avec quelle attention et quel respect nous devons écouter les instructions que nous donnent nos pasteurs; mais aussi combien grande est l'obligation de ces mêmes pasteurs de ne rien faire qui les avilisse, et qui les fasse dégénérer de la sainteté de leur ministère. « Car, dit saint Bernard (90), c'est une chose honteuse de voir ensemble une dignité suprême avec une âme basse, et une conduite déréglée. »

Ces pains que les apôtres distribuent au peuple nous apprennent d'ailleurs, qu'à quelque rang que nous puissions être élevés, nous ne devons jamais croire qu'il soit indigne de nous de servir les pauvres, qui sont les membres de Jésus-Christ.

Il nous déclare que *celui qui se rendra petit comme un enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux* (*Matth.*, XVIII, 4), et *qu'il est venu lui-même, non pour être servi, mais pour servir* (*Matth.*, XX, 28). Que si nous ne les servons pas de nos mains, assistons-les de nos biens, secourons-les dans leur misère, et faisons en sorte que nous soyons de fidèles économes des richesses que la Providence nous a confiées, et qu'ils retrouvent toujours en nous un secours certain, et une protection assurée.

Etablissons pour principe incontestable, que ce que nous donnons pour Dieu n'est point capable de nous appauvrir; et qu'ayant soin des siens, il aura soin des nôtres. *Les uns donnent ce qui est à eux, et sont toujours riches,* dit le Sage, *les autres ravissent le bien d'autrui, et sont toujours pauvres.* (*Prov.*, XI, 24.) Disons plus : ce qu'on donne pour lui, quand on le donne avec un cœur pur et une âme désintéressée, non-seulement ne diminue pas nos biens, mais par la bénédiction qu'il y donne, il arrive souvent qu'ils se multiplient à l'infini; c'est ce qui arriva autrefois à la veuve qui retira chez elle le prophète Elie (III *Reg.*, XVII, 16) : au moins est-il certain qu'un jour le Seigneur nous rendra au centuple ce que nous aurons donné pour lui, et c'est ce que l'Ecriture nous fait entendre quand elle nous dit, que c'est lui donner à usure que d'avoir compassion du pauvre, *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis.* (*Prov.*, XIX, 17.) « Le Maître de toute la terre ne vous paraît-il pas plus propre pour assurer votre bien, dit saint Chrysostome (Homil. 76, *in Matth.*), qu'un petit morceau de terre? La terre ne vous peut rendre que ce que vous lui avez prêté, elle en perd même, et elle en gâte souvent quelque chose. Mais Jésus-Christ ne vous ôte rien de tout ce que vous lui avez confié, il a pour vous une bonté

(90) Monstruosa res est gradus summus et animus insanus. (*De Consid.*, lib. III, cap. 7.)

infinie. Si vous lui voulez donner votre argent à usure, il est toujours prêt à l'accepter. Si vous voulez semer, vous dit-il, je vous donnerai un champ où vous recueillerez au centuple ; et si vous voulez bâtir, je vous donnerai un fonds où vous bâtirez pour l'éternité. » Pourquoi traitez-vous avec des hommes si pauvres, qui ne vous rendront point votre argent, ou qui ne vous le rendront qu'en partie? Traitez plutôt avec Dieu, qui s'engage à vous donner beaucoup, pour peu que vous lui aurez prêté.

VENDREDI. — *Ils mangèrent donc et furent rassasiés, et on remporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés.* Pourquoi pensez-vous que le Seigneur, qui a fait une infinité de miracles pour faire voir des aveugles, faire entendre des sourds, guérir des paralytiques, redresser des boiteux, ressusciter des morts, n'en a fait que deux pour fournir du pain à ceux qui en avaient besoin, ou pourquoi en a-t-il fait deux?

Nous pouvons dire d'abord qu'il a prétendu nous faire entendre par ces deux miracles que tout dépend de lui, que c'est à lui que nous devons demander *notre pain de chaque jour* (*Luc.*, XI, 3), et qu'étant le Maître de la nature et de la grâce, nous tenons de sa main libérale les biens temporels et spirituels tout à la fois. C'est pour cela, dit saint Chrysostome, qu'il se rencontre certaines différences dans ces deux miracles de la multiplication des pains. Dans l'un il y avait cinq mille hommes qui furent rassasiés de cinq pains, et il resta douze paniers (*Joan.*, VI, 13) : dans l'autre, il n'y avait que quatre mille hommes, les apôtres avaient sept pains, et il resta sept corbeilles (*Marc.*, VIII, 9) : le Fils de Dieu en usa ainsi, de peur, dit ce Père, qu'on ne confondît ces deux miracles s'ils eussent été semblables en tout, et il a voulu par la différence qui s'y rencontre éterniser la mémoire de l'un et de l'autre. Mais il n'a fait que deux miracles pour fournir des aliments à ceux qui le suivaient, de peur que s'il en eût fait plus fréquemment, on ne se fût attaché à lui par des motifs tout humains. Ajoutons que ce n'est pas sans raison si le Sauveur permet qu'on remporte plusieurs corbeilles des morceaux qui étaient restés : car on aurait pu dire que ceux qui auraient mangé n'auraient été rassasiés qu'en idée ; mais quand on voit que de sept pains il en reste sept corbeilles, après que quatre mille hommes déclarent qu'ils sont rassasiés, *Manducaverunt, et saturati sunt*, de quel front oserait-on soutenir que tout s'est passé en imagination, et désavouer la vérité du miracle?

Ce qui nous donne lieu d'observer qu'il n'y a que les biens qu'on goûte au service de Dieu qui soient capables de nous remplir et de nous rassasier, et qu'au contraire les biens d'ici-bas ne sont propres qu'à irriter et à enflammer nos désirs : encore si ceux qui abondent en richesses et en superflu étaient les plus heureux, on devrait moins s'étonner de l'empressement de tous les hommes à les acquérir ; mais une expérience journalière ne nous apprend-elle pas qu'à mesure qu'on accroît en biens, ou en honneurs, la cupidité s'augmente, et qu'ainsi l'on perd de plus en plus cette tranquillité d'esprit et de cœur en quoi consiste toute la félicité de cette vie. Depuis celui qui est assis sur la terre et dans la cendre; depuis celui qui est revêtu de pourpre, et porte la couronne, jusqu'à celui qui n'est couvert que de toile, la fureur, la jalousie, l'inquiétude, l'agitation, la crainte de la mort, la colère toujours nouvelle et les querelles troublent leurs pensées dans le lit même, et pendant le sommeil de la nuit. D'où pensez-vous que vienne le soin que prennent les enfants du siècle d'être toujours dans les spectacles, dans les jeux, dans le tumulte du monde, si ce n'est qu'ils portent dans eux-mêmes des remords et des inquiétudes qui les troublent et qui les déchirent, et que, ne pouvant se souffrir seuls, ils ont besoin d'un embarras qui les étourdisse, et qui les empêche d'être à eux-mêmes. Le cœur de l'homme a été créé pour Dieu, et tout ce qui est moindre que lui ne nous peut remplir (S. AUG., *Confess.*, III, 6.) Écoutons celui de tous les hommes qui a plus joui de tout ce qui fait la félicité mondaine : *Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré*, ajoute-t-il, après avoir fait un long détail de sa prospérité, *j'ai permis à mon cœur de jouir de toute sorte de plaisirs, et j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit, et que rien n'était stable sous le soleil.* (*Eccle.*, II, 10, 11.) Qui peut prétendre à être heureux si Salomon ne l'a pas été? Qui peut douter que tout ce qui se passe sur la terre ne soit que vanité après l'aveu qu'il en a fait? Qui peut désirer les biens de la terre, quand il nous assure que non-seulement ils ne sont point capables de remplir le cœur, mais qu'ils ne sont propres qu'à le corrompre?

En faudrait-il davantage pour éteindre en nous la soif insatiable que nous avons pour les biens de la terre? Mais si nous ouvrons les yeux de la foi, qui peut dire combien ces biens nous paraîtront dangereux pour le salut par la difficulté qu'il y a *de les posséder sans y mettre son cœur* (*Psal.* LXI, 11), et par la facilité de s'en servir pour nourrir et fomenter nos passions? Ce qui a fait dire à saint Augustin (91), que « la prospérité dont Salomon a toujours joui lui a plus nui que ne lui a servi cette sagesse qu'il avait reçue du Ciel, et qui l'a rendu célèbre dans tous les lieux et dans tous les temps.»

Au contraire, les biens de la grâce, non-seulement sont les seuls qui peuvent nous

(91) Secunda res magis Salomoni obfuerunt quam profuit ipsa sapientia, nunc denuceps laudabilis, et tunc longe lateque laudata. (S. AUG., lib. XVII, *De civ. Dei*, cap. 20.)

procurer le bonheur de la vie future, mais celui qui les possède jouit ici-bas d'une félicité anticipée; son âme est toute à lui, *sa patience lui en assure la possession* (*Luc.*, XXI, 19), *il la tient entre ses mains* (*Psal.* CXVIII, 109), prêt à en faire ce qu'il veut; et comme *il est tellement attaché à Dieu qu'il ne fait plus qu'un seul esprit avec lui* (*I Cor.*, VI, 17), il n'est point ébranlé par la vicissitude des choses qui changent. « Fût-il dans une extrême misère, on ne peut pas l'appeler pauvre, puisqu'il ne manque de rien, qu'il ne désire rien, qu'il est riche de Dieu même; ceux-là, au contraire, sont pauvres véritablement, qui possédant de grands biens, en désirent encore davantage (92). » Heureuse condition de l'homme de ce que son bonheur ne se trouve pas dans les richesses, ni dans les honneurs de cette vie, puisqu'il ne dépend point de nous de les avoir, ni de les conserver, et de ce qu'il se trouve dans les biens que nous pouvons avoir quand nous voulons, et que l'on ne peut point nous ravir quand nous ne le voulons pas. Quatre mille hommes sont à la suite du Sauveur, ils manquent de tout, et ils se trouvent pleinement rassasiés, *Manducaverunt, et saturati sunt*, parce qu'il suffit d'être sous la conduite du Seigneur pour ne manquer de rien : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit; in loco pascuæ ibi me collocavit.* (*Psal.* XXII, 2.)

Samedi. — *Or ceux qui mangèrent en ce lieu étaient environ quatre mille, et Jésus les renvoya.* Ce peuple, si attaché au Fils de Dieu, si charmé de sa présence, qui, après avoir passé trois jours à sa suite, ne songe point à s'en séparer, et ne le quitte que quand il en est congédié ; ce peuple, dis-je, nous apprend combien il est doux d'être avec le Seigneur, et combien est injuste la prévention de ceux qui s'imaginent que renoncer à Dieu, c'est se livrer au chagrin, au dégoût et à l'ennui. A quoi devons-nous plutôt ajouter foi, ou à ceux qui parlent par expérience de cette joie charmante que l'on goûte à son service, ou à ceux qui, ne voyant rien que par les yeux du corps, ne conçoivent point d'autre plaisir que celui des sens? N'est-il pas plus raisonnable de croire un homme d'honneur, qui raconte ce qu'il a vu dans un pays inconnu, qu'un insensé qui en parle sans y avoir été? Écoutons donc comme s'en explique le grand Augustin (*Conf.*, lib. IX, 8), qui ne doit être suspect à personne, puisqu'il n'a goûté du plaisir d'être à Dieu qu'après s'être livré aux joies du siècle. Tantôt il s'écrie : « Combien d'abord trouvai-je de douceur et de plaisir à renoncer aux vains amusements du monde, et à quitter ce que j'avais tant d'appréhension de perdre; car vous, mon Dieu, qui êtes le seul vrai et le souverain bien capable de remplir une âme, vous rejetiez loin de moi tous ces faux plaisirs, et vous entriez à leur place, vous qui êtes plus doux et plus agréable que toutes les voluptés ; » tantôt, comme transporté hors de lui-même, il parle à son Dieu : « Que j'ai commencé tard à vous aimer, ô bonté si ancienne et si nouvelle! vous m'avez fait sentir l'odeur incomparable de vos parfums, et j'ai commencé à ne respirer que vous, et à soupirer après vous; j'ai goûté la douceur de votre grâce, et je me suis trouvé dans une faim et dans une soif de ces délices célestes; vous m'avez touché, et je suis devenu tout brûlant d'ardeur pour la jouissance de votre éternelle félicité. » (*Conf.*, lib. X, c. 14.) En vérité, le peu de plaisir solide que l'on trouve dans l'esclavage du monde, et ce que nous disent tous les saints de la joie qu'on goûte dans l'amour de Dieu, ne sont-ce pas des motifs assez puissants pour nous déterminer à entrer à son service? Ce sera alors que nous verrons et que nous éprouverons par nous-mêmes combien le Seigneur est doux et charmant : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXII, 9.) « Il est vrai, dit saint Augustin (ep. 16, *ad Licer.*), que la sagesse même nous tient d'abord dans les liens et dans une espèce de servitude; elle nous fait passer dans de certains travaux nécessaires pour nous dompter et pour nous dresser; mais ensuite elle nous met en liberté, elle se donne à nous, et nous n'avons plus qu'à en jouir. Ces chaînes passagères tombent, et elle ne nous tient plus que par ses embrassements éternels, qui sont une autre espèce de chaînes, très-fortes à la vérité, mais qu'on porte avec un plaisir qui surpasse tout ce qu'on peut dire. »

Le Sauveur, qui éloigne de lui ce peuple, qui de peur d'en être suivi s'embarque sur la mer, après leur avoir prêché le royaume de Dieu, guéri leurs malades, pourvu à leur nécessité par un miracle, nous apprend : 1° que quand nous avons annoncé la parole de Dieu, il faut nous séparer du monde, pour vaquer à notre propre sanctification, quand nous avons travaillé à celle des autres ; 2° qu'après quelque grand succès, au lieu d'aller recueillir, quelquefois même mendier servilement une louange, qui nous fait perdre tout le mérite de notre action, nous devons nous retirer à l'écart pour dire avec le Roi-Prophète : *Non nobis, Domine, non nobis : sed nomini tuo da gloriam* (*Psal.* CXIII, 2) ; car, dans tout ce que nous pouvons faire de plus excellent, nous ne devons nous considérer que comme un faible instrument dont le Seigneur a daigné se servir pour l'exécution de ses desseins. C'était dans ces sentiments où était la vertueuse Judith, quand elle disait, non qu'elle avait coupé la tête d'Holopherne, mais que le Dieu d'Israël l'avait coupée lui-même par sa main, *Ipse caput omnium incredulorum incidit hac nocte in manu mea* (*Judith.*, XIII, 27), déclarant ainsi que le Seigneur s'était servi d'elle

(92) Quis pauper potest esse qui non eget, qui non inhiat alieno, qui Deo dives est? magis ille pauper est qui cum plura habeat, plura desiderat. (M N. Fel.)

comme d'un instrument pour le dessein qu'il avait lui-même exécuté. C'est aussi ce que l'apôtre saint Paul veut nous faire entendre, quand il nous dit : *C'est moi qui ai planté, c'est Apollon qui a arrosé : mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. Celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement.* (I *Cor.*, III, 6, 7.)

DANS QUEL ESPRIT IL FAUT PRIER.

Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent. (*Marc.*, VIII, 2.)

Deux choses paraissent dignes de nos réflexions dans l'Evangile de ce jour. La première, le zèle de ce peuple qui suit le Fils de Dieu pendant trois jours, sans en prétendre autre chose que la guérison et l'instruction; la seconde, la bonté infinie de notre Dieu, qui fait un miracle exprès pour leur fournir les besoins corporels, sans même qu'il en soit prié; ce qui nous apprend : 1° avec quelle ferveur et quelle persévérance nous devons demander à Dieu les biens spirituels; 2° avec quelle confiance et quelle résignation à ses ordres, nous devons nous reposer sur lui pour les temporels.

1. La première manière dont nous devons demander à Dieu les biens spirituels, c'est de les lui demander avec une grande ferveur; ce qui ne se peut faire, à moins que nous n'en ayons une grande estime, et une grande envie de les obtenir, car nous demandons faiblement les choses dont nous faisons peu de cas, et que nous ne croyons pas nécessaires pour faire notre bonheur. Or, nous pouvons assurer que la raison pour laquelle notre Dieu nous accorde si rarement ces sortes de biens, c'est qu'il ne les donne qu'à ceux qui les demandent avec la même ardeur que l'aveugle de l'Evangile demandait le recouvrement de la vue (*Luc.*, XVIII, 41), ou la Chananée la guérison de sa fille (*Matth.*, XV, 22); au contraire, nous les demandons avec tiédeur, parce que, ne jugeant des choses que par nos sens, nous n'avons de désirs que pour ce qui peut les contenter; plus sensibles aux biens du corps qu'à ceux de l'âme, nous demandons imparfaitement ce que nous ne voulons qu'à demi, et ce que souvent même nous ne voudrions pas obtenir si tôt.

Mais si, éclairés des lumières de la foi, nous étions bien persuadés que la seule chose que nous ayons à faire ici-bas, c'est de détruire en nous le règne des passions, et d'y établir celui de la grâce; que nous n'y pourrons parvenir qu'en obtenant du Seigneur, tantôt une humiliation pour reconnaître dans la disgrâce celui que nous avons méconnu dans la prospérité; tantôt la victoire d'une telle passion, sous l'esclavage de laquelle nous vivons depuis si longtemps; tantôt telle ou telle vertu à laquelle nous avons tant d'opposition, et de laquelle néanmoins nous avons un si grand besoin; tantôt enfin, qu'en obtenant de Dieu la grâce de fuir, quand il ne nous donne pas la grâce de vaincre : avec quelle ferveur ne demanderions-nous pas toutes ces choses, que nous regarderions comme les seules qui soient dignes de lui et de nous? Ce serait alors que nous le prierions sans cesse par nos désirs et nos gémissements; que la foi qui soutiendrait notre prière bannirait de nous toute défiance; que nous nous adresserions à la sainte Vierge et aux saints, pour les prier d'intercéder pour nous; que nous aurions recours au saint sacrifice de la Messe, et à tout ce que nous croirions le plus capable de nous obtenir un bien que le Sage nous assure devoir être préféré à tout ce qu'il y a dans le monde de plus rare et de plus précieux. (*Prov.*, III, 15.)

Si le Seigneur ne nous accorde pas tout d'un coup ce que nous lui demandons avec ferveur, loin de nous rebuter de son refus, nous devons joindre la persévérance à l'ardeur de notre zèle; celui qui a promis de donner ce qu'on lui demandera (*Matth.*, VII, 7), ne s'est pas engagé à l'accorder dès qu'on le lui demandera : « au contraire, pour nous faire mieux connaître le prix et le mérite de ses bienfaits, il diffère de nous les accorder, pour nous les donner ensuite dans un temps convenable (93). » Le Seigneur ne refuse rien à la persévérance; ni l'aveugle de Jéricho, ni la femme Chananéenne n'en auraient pas obtenu ce qu'ils demandaient, quelque fervente que fût leur prière, si elle n'eût été persévérante. C'est une vérité répandue dans toute l'Ecriture et dans tous les écrits des saints Pères. « Ce n'est pas, dit saint Augustin (ep. 103. *ad Prob.*), que le Seigneur ait besoin de nos prières pour connaître nos désirs, puisque nous ne saurions les lui cacher : mais il veut qu'on le prie, afin que nos désirs se réveillent et s'enflamment par l'exercice de la prière, et nous rendent capables de recevoir ce qu'il nous prépare. » Saint Jérôme (94), tenté par le démon, ne cessait de prier jour et nuit, et de battre sa poitrine jusqu'à ce que le Seigneur eût rendu le calme à son âme. C'est ce que le Sauveur nous fait entendre bien clairement par la parabole qu'il dit à ses apôtres immédiatement après qu'il leur eut enseigné la manière de prier : *Si quelqu'un d'entre vous*, leur dit-il (*Luc.*, XI, 5-8), *avait un ami, et qu'il l'allât trouver au milieu de la nuit, pour lui dire : Mon ami prête-moi trois pains parce qu'un de mes amis faisant voyage, vient d'arriver chez moi, et je n'ai rien à lui donner; et que cet homme lui répondit de dedans sa maison : Ne m'importunez point : ma porte est fermée, et mes enfants sont couchés avec moi, je ne puis me lever pour vous en donner : n'est-il pas vrai que quand il ne se lèverait*

(93) Quædam non negantur, sed ut congruo tempore dentur differuntur. (Tract. 102, *in Joan.*)

(94) Et meminisse me clamantem diem junxisse cum nocte, nec prius cessasse a verberibus, quam rediret, Deo imperante, tranquillitas. (Epist. 22 *ad Eust.*)

pas pour lui en donner, à cause qu'il est son ami, si néanmoins il persévérait à frapper, il se lèverait à cause de son importunité, et lui en donnerait autant qu'il en aurait besoin?

D'où il est aisé de conclure que la persévérance obtient tout de Dieu, et que pourvu que nous persévérions à le prier, il nous donnera plus que nous ne pouvons lui demander: car, il se donnera lui-même à nous; ce qui doit être tout le but et la fin de notre prière. Disons-lui donc avec les apôtres: *Seigneur, enseignez-nous à prier* (*Luc.*, XI, 1); faites-nous ressentir le besoin que nous avons de vous; faites-nous prier, faites-nous persévérer dans la prière: car le même qui doit nous en accorder l'effet, doit aussi nous en donner l'affection. Ainsi, pour obtenir les biens de la grâce, voici l'ordre que nous devons garder. Il faut commencer par demander au Seigneur qu'il nous donne le goût des biens spirituels, le désir de les observer et de les posséder; et ensuite nous ne manquerons pas de les lui demander avec autant d'ardeur que de persévérance.

2. C'est une vérité fondamentale de la religion que nous professons, que les biens temporels et la prospérité mondaine sont souvent une marque de réprobation, parce qu'il est très-difficile d'en jouir sans y être attaché par un amour déréglé: voici comment l'Ecriture nous en parle: Job assure que *le méchant qui est dans prospérité est réservé pour le jour de la perdition, et que ce bonheur temporel le conduit au jour de la colère de Dieu* (*Job.*, XXI, 30); David, que *les prospérités sont des piéges que Dieu tend aux impies pour les faire tomber en les élevant* (*Psal.* LXXII, 18); Jérémie, que *les pécheurs qui prospèrent s'engraissent comme des victimes qu'il faut égorger, et que Dieu les prépare comme des brebis destinées à la boucherie.* (*Jerem.*, XII, 3.) *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation en ce monde,* dit le Sauveur (*Luc.*, VI, 24); *malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes.* (*Ibid.*, 25.) Le Fils de Dieu pouvait-il mieux nous faire entendre que la félicité temporelle conduit à la damnation éternelle? car il faut remarquer, après les Pères, que ce terme, Malheur, *Væ*, emporte la damnation: *Væ dicitur, quia est expressio reproborum* (S. Greg., *in Ezech.*, hom. 19); au contraire, on ne peut douter que le partage le plus ordinaire des chrétiens que le Seigneur destine à la félicité de l'autre vie, ne soient les pleurs, les douleurs et les adversités de celle-ci. *Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés,* dit l'Apôtre (II *Tim.*, III, 12): *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés; bienheureux ceux qui souffrent persécution, parce que le royaume des cieux est à eux.* (*Matth.*, V, 5, 10.)

Sur ce principe, qui ne voit que quand nous demandons les biens temporels au Seigneur avec trop d'empressement et de cupidité, « il ne soit infiniment à craindre qu'il ne nous accorde dans la colère ce qu'il nous aurait refusé par bonté (93). » Quelle est donc la disposition où nous devons être quand nous sommes dans la misère? c'est d'être parfaitement résignés à la volonté de Dieu, et de nous reposer dans le sein de sa Providence, comme un enfant qui ne s'embarrasse de rien dès qu'il est persuadé qu'il a un père qui l'aime, qui connaît ses besoins, et qui est en état de le soulager.

La compassion de l'homme nous doit faire courir au secours d'un affligé, aussitôt que nous connaissons son besoin; mais la compassion de Dieu le laisse souffrir quelque temps pour le bien même de celui qui souffre, avant que de le secourir: c'est ce qui nous est marqué dans notre Evangile; le Sauveur attend jusqu'au troisième jour à faire un miracle en faveur d'un peuple si fidèle qui manquait de tout. Mais ce qui doit être le sujet d'une grande consolation pour ceux qui, semblables à ce peuple, manquent même du nécessaire, c'est que ce ne fut point le peuple qui connut le besoin extrême où il était réduit; c'est Jésus-Christ qui le connaît, qui en parle le premier, qui en est touché de compassion, et qui y remédie par un miracle. Puisqu'il connaît tout, qu'il compte lui-même les jours, pèse le fardeau qu'il nous veut imposer, et *règle tout avec poids, nombre et mesure* (*Sap.*, XI, 23), laissons-le faire, *il est fidèle à ses promesses, et il ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces* (I *Cor.*, X, 13); *ses yeux sont toujours ouverts sur ceux qui l'aiment, et il ne manquera pas de leur fournir toutes les choses qui leur sont nécessaires* (*Psal.* XXXIII, 16); car il est assez bon pour vouloir nous assister dans le besoin, et assez puissant pour le faire.

Le Seigneur ne nous laisse dans l'épreuve plus longtemps que la nature le demande, que parce qu'il sait mieux que nous qu'il n'est pas à propos de la faire cesser si tôt. « C'est à celui, dit saint Chysostome (hom. 1 *de Prov.*, cap. 6.), qui met l'or dans la fournaise, de savoir combien de temps il faut l'y laisser pour le purifier; mais c'est à nous à être tranquilles dans les tentations que le démon, le monde et la chair peuvent nous susciter dans ces moments si dangereux, et à répondre avec la même fermeté que trois enfants répondirent autrefois à un roi impie: *Nous ne pouvons pas vous dire autre chose, sinon que le Dieu que nous adorons nous peut retirer de la fournaise ardente, et nous délivrer de vos mains: que si ce n'est pas sa volonté, sachez, ô roi, que nous n'adorerons jamais vos dieux ni votre statue.* » (*Dan.* III, 16, 17, 18.)

Malheur donc à ces chrétiens lâches, qui ne comptent en rien sur la Providence; qui, plus charnels que les Juifs, ne sont sensibles qu'à la jouissance des biens temporels: tou-

(93) Metuendum est, ne quod posset non dare propitius, concedat iratus. (S. Aug., Epist. 12, *ad Probam.*)

jours prêts à tomber dans l'abattement ou le murmure, sitôt qu'ils en manquent, sans faire réflexion qu'*il n'est point de Dieu grand et puissant comme le nôtre* (*Psal.*, CXLVI, 5); que celui qui pourvoit à la nourriture des oiseaux du ciel (*Matth.*, VI, 26), n'a garde d'abandonner ceux qui le servent; et que quand il semble ne pas songer à nous, il en est plus occupé que nous-mêmes? tout ce qu'il demande de nous, c'est que nous nous reposions de tout sur lui, et que dans les extrémités les plus fâcheuses, nous disions en nous-mêmes: Le Seigneur me voit, et il suffit; *je suis sous sa conduite, et il ne me manquera rien* (*Psal.* XXII, 1); il a tiré Daniel de la fosse aux lions, et les trois enfants d'une fournaise ardente, *son bras n'est pas raccourci* (*Psal.* XCVII, 1), il peut faire pour moi ce qu'il a fait pour eux: il aurait pu ne les pas exposer au péril dont il les a délivrés, mais il a mieux aimé faire passer leur vertu par une plus rude épreuve, pour leur donner une récompense plus abondante. *Seigneur*, dit le saint homme Tobie, *quiconque vous rend le culte qui vous est dû, se tient assuré que si vous l'éprouvez pendant sa vie, il sera couronné; si vous l'affligez, il sera délivré; et si vous le châtiez, il obtiendra miséricorde.* (*Tob.*, III, 21.) Tels sont les desseins que Dieu a sur nous, quand il nous envoie des afflictions, ou qu'il nous réduit dans la misère et dans la nécessité; il veut que nous recourions à lui, que nous nous confiions en lui, que nous nous attachions à lui, que nous le remerciions même de toutes les disgrâces qui nous viennent de sa part, « parce que nous devons savoir que toutes choses sont gouvernées par une providence sage et éclairée; et que ce qui nous paraît une peine, est pour nous une médecine salutaire (96). Alors, convaincus que tout le bonheur, le devoir et la sainteté du chrétien consistent à vouloir ce que Dieu veut, à demeurer contents dans l'état où il nous met, à ne point changer la route dans laquelle il a dessein que nous marchions; nous dirons ce que le peuple de Dieu répondit au prophète Jérémie: *Nous obéirons à la voix du Seigneur notre Dieu, soit que vous nous annonciez le bien ou le mal, afin que nous soyons heureux, après que nous l'aurons écoutée* (*Jerem.*, XLII, 6), et nous ferons sans cesse cette prière:

Seigneur, tout ce qui fait le malheur de l'homme, c'est que sa volonté est séparée de la vôtre. Comme il n'arrive rien que parce que vous le voulez, et de la manière que vous le voulez, il serait toujours tranquille et content, si la vôtre était la règle souveraine de la sienne. Donnez-nous, Seigneur, cette conformité à vos ordres, qui seule peut faire tout notre bonheur; et alors indifférents pour le bien ou pour le mal, pour les richesses ou pour la pauvreté, pour la santé ou pour la maladie, pour la vie ou pour la mort, dans tous ces états, nous vous dirons de cœur encore plus que de bouche, *Que votre volonté soit faite* (*Matth.*, XXVI, 42), *que votre nom soit béni.* (*Job.*, I, 21.) Dans quelque misère que nous puissions être réduits, de quelques douleurs que nous soyons atteints, nous ne vous demanderons point de nous en délivrer; nous vous prierons seulement de nous donner une grande patience dans nos maux, et une parfaite résignation à votre volonté, puisque ce sont les vrais moyens *de vous être conformes* (*Rom.*, VIII, 29), et les seules voies qui peuvent nous mériter votre grâce en ce monde, et votre gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

VII[e] DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. VII, v. 15-21.

Cet Evangile fait comme la conclusion du discours célèbre que le Sauveur fit à ses disciples sur la montagne: il avait dit immédiatement auparavant, que *le chemin qui menait à la perdition était spacieux, et qu'il y en avait beaucoup qui y passaient; mais que la porte de la vie était petite, que le chemin qui y menait était étroit, et qu'il y en avait peu qui le trouvaient.* (*Matth.*, VII, 13. 14.) Quand un chemin est étroit, peu fréquenté et entrecoupé d'un autre plus grand et plus battu, il est sans doute difficile à tenir; et il est nécessaire de prendre un guide pour ne se point égarer. (S. Aug., *De serm. Dom. in monte*, c. 18.) Or, comme il est de la dernière conséquence de ne se fier qu'à un conducteur sûr et fidèle, et qu'il est une infinité d'*aveugles qui se mêlent de conduire les autres, et qui tombent avec eux dans le précipice* (*Matth.*, XV, 14), c'est pour cela que le Fils de Dieu ajoute:

Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous déguisés en brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants.

L'on appelait prophètes parmi les Juifs, non-seulement ceux qui prédisaient de loin ce qui devait arriver, mais ceux qui enseignaient la loi du Seigneur; et c'est en ce sens que l'Apôtre exhorte les Corinthiens à *désirer les dons spirituels, parce que*, ajoute-t-il, *celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler.* (*I Cor.*, XIV, 1, 3.) Entre ces prophètes, il y en avait de vrais et de faux, c'est-à-dire de bons et de mauvais: le Sauveur du monde savait bien que le démon ferait tous ses efforts pour détourner les fidèles de son service, et qu'il ne manquerait pas de se servir de ces faux prophètes, comme du moyen le plus sûr pour arriver à ses fins: aussi, après avoir dit à ses disciples, *Gardez-vous des faux prophètes*, il leur désigne à quels caractères on les peut connaître.

Ce sont ceux qui viennent à vous, leur dit-il, *qui veniunt ad vos*, c'est-à-dire qui ne viennent pas de ma part, qui ne peuvent pas dire comme le grand Apôtre, *Paul, apôtre de Jésus-Christ par la vocation et la*

(96) Providentia Dei omnia gubernantur, et quæ putatur pœna, medicina est. (S. Hier., *in Ezech.*)

volonté de Dieu (I *Cor.*, I, 1), mais qui sont semblables à ceux dont se plaint le Seigneur en ces termes : *Je ne les envoyais pas, et ils couraient eux-mêmes : je ne leur parlais point, et ils prophétisaient.* (*Jerem.*, XXIII, 21.) Ainsi les hérétiques, disent les Pères (S. Aug., *De past.*, l. II, c. 8), qui viennent de leur autorité privée, et sans une mission légitime ; qui ne peuvent prouver par une succession non interrompue, qu'ils sont envoyés par les apôtres, qui ont été eux-mêmes envoyés par Jésus-Christ, sont de faux prophètes dont il faut se donner de garde : *Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos.* D'où il s'ensuit que le défaut de mission est la première marque à laquelle on peut reconnaître les faux prophètes.

La seconde, c'est qu'ils sont déguisés en brebis, *in vestimentis ovium.* Les bergers dans la Palestine avaient coutume de se faire des habits de peaux de brebis ; quiconque voulait surprendre le troupeau sans l'effrayer, ne pouvait donc se servir d'un meilleur moyen, que de se couvrir d'un pareil vêtement : c'est ce que font les faux prophètes, et *ce sont ceux qu'il faut fuir*, parce que, dit l'Apôtre (II *Tim.*, III, 5), *sous une apparence de piété, ils en ruinent la vérité et l'esprit :* ils montrent au dehors beaucoup de simplicité, et cachent au dedans la duplicité de leur cœur : *Leur voix est la voix de Jacob, et leurs mains sont les mains d'Esaü* (*Gen.*, XXVII, 22); *par des paroles douces et trompeuses, ils séduisent les âmes simples* (*Rom.*, XVI, 18), et *ils dévorent les maisons des veuves* (*Marc.*, XII, 40) : soit ignorance, soit respect humain, soit intérêt sordide et honteux, on voit de ces pasteurs aveugles qui élargissent le chemin étroit, et qui font espérer à des lâches qu'ils emporteront le royaume de Dieu, quoique la Vérité éternelle nous ait assuré, que *depuis le temps de Jean-Baptiste, jusqu'à présent, ce royaume se prend par force, et qu'il n'y aura que ceux qui se feront violence qui le raviront.* (*Matth.*, XI, 12.) Donnez-vous donc de garde de ces faux prophètes, *qui préparent des coussinets pour les mettre sous vos coudes, et qui vous font des oreillers pour en appuyer vos têtes.* (*Ezech.*, XIII, 18.) Car ces lâches en vous flattant vous trompent, et renversent les voies droites par où vous devez marcher (97); en disant : *La paix, la paix où il n'y a point de paix* (*Jerem.*, VI, 14), ils vous font goûter un fatal repos; et par les fausses idées qu'ils vous donnent de la miséricorde de Dieu, ils vous feront infailliblement tomber entre les mains de sa justice.

« Ne croyons pas témérairement à des paroles trompeuses, dit saint Cyprien (98) ; ne prenons pas les ténèbres pour la lumière, la nuit pour le jour, la faim pour le manger, la soif pour le breuvage, le venin pour le remède, la mort pour la vie. » Souvenons-nous qu'ayant à marcher dans un chemin obscur, étroit, difficile, nous avons besoin d'un conducteur éclairé, ferme, sage, prudent ; qu'*il est des faux prophètes, des ouvriers trompeurs, qui se transforment en apôtres de Jésus-Christ ; de quoi on ne doit pas s'étonner, puisque Satan se transforme en ange de lumière* (II *Cor.*, XI, 13, 14) ; sachons que nous ne pouvons mieux connaître si celui qui nous conduit est conduit lui-même par l'Esprit-Saint, que quand nous voyons que la doctrine qu'il nous enseigne est contenue dans l'Ecriture, dans les Pères, autorisée par la tradition et exempte de toute nouveauté; mais surtout, quand sa morale nous fait marcher dans le chemin étroit, et qu'elle est la plus conforme à la pratique de l'Eglise, à la pureté et à la sainteté de la religion que nous professons. *La sagesse qui vient d'en haut, est premièrement chaste*, dit l'apôtre saint Jacques. (*Jac.*, III, 17.) Voici d'ailleurs une autre marque que le Sauveur nous donne pour reconnaître les faux prophètes :

Lundi. — *Vous les connaîtrez à leurs fruits : cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ?*

Il n'appartient qu'à Dieu de juger de l'intérieur ; *lui seul connaît le fond des cœurs*, dit l'Ecriture (I *Par.*, XXVIII, 9), mais quoiqu'il nous ait défendu de juger, il nous a cependant ordonné de ne pas nous confier légèrement à toute sorte de prophètes, parce qu'il y en a de faux, et nous a avertis que ce sera à leurs œuvres que nous les reconnaîtrons : *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Le Seigneur ne nous parle pas dans cet endroit de ces ministres dont la vie est notoirement corrompue, puisqu'alors il ne faut que des yeux pour voir leur déréglement, et qu'il paraît ici nous demander toute l'attention de notre esprit à les examiner pour n'y être pas trompés (99) : *Attendite a falsis prophetis :* car, bien loin que ces faux prophètes fassent paraître au dehors des actions scandaleuses, ils pratiquent extérieurement plusieurs vertus édifiantes : « Ils se font, dit saint Jérôme (1), de la continence, de l'aumône, du jeûne, un certain vêtement de piété dont ils se couvrent et se déguisent ; » et « c'est par de telles œuvres, dit saint Augustin (*Serm. Dom. in monte*), qu'ils paraissent vêtus comme des brebis, *in vestimentis ovium.* »

A quels fruits donc pourrons-nous les reconnaître? Ce sera, dit l'Apôtre, par *les*

(97) Qui vos felices dicunt, in errorem inducunt, et semitas pedum vestrorum turbant. (S. Cyp., *De laps.*)

(98) Admoneo ne perniciosis vocibus temere credatis ; ne pro luce tenebras, pro die noctem, pro potu sitim, venenum pro remedio, mortem pro vita sumatis. (Epist. 40.)

(99) *Attendite*, ut scias, quia non corporali aspectu attendendum est, sed vigilantia spirituali. (*Opus. imperf.*, hom. 19.)

(1) Videntur continentia, castitate, jejunio, quasi quadam pietatis se veste circumdare. (*In Matth.*, lib. I.)

fruits de l'esprit, savoir : *la charité, la joie, la paix, la patience, la bonté, la persévérance.* (*Gal.*, V, 22.) Telles sont les marques non suspectes par lesquelles nous pouvons discerner les vrais d'avec les faux prophètes : *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

En effet, un vrai pasteur fait connaître sa *charité* quand *il ne cherche point ses intérêts* (1 *Cor.*, XIII, 5), et qu'il n'a en vue dans toutes ses actions que la gloire de Dieu et l'avantage du prochain ; *la joie* paraît sur tout son extérieur, quand sa conscience pure et sainte est exempte du trouble des passions ; il possède *la paix* au dedans, quand il se soumet non-seulement aux lois de Dieu et de l'Eglise, mais qu'il obéit sans répugnance à ceux qui par leur rang ou par leur dignité sont élevés sur la tête des autres ; il fait paraître sa *patience* et sa *bonté*, quand il supporte sans aigreur les défauts et les faiblesses du prochain, qu'il fait du bien à tous, et ne fait de mal à personne ; enfin, il édifie par sa *persévérance*, quand il est toujours le même, en tout temps et en tout lieu, et que *sans acception des personnes* (1 *Petr.*, I, 17), il se donne également aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants. C'est par ces fruits de l'esprit, qui ne peuvent être produits que par l'amour de Dieu, que nous reconnaîtrons les vrais prophètes, puisqu'*on ne peut cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ;* c'est-à-dire que, comme les épines ne peuvent produire des raisins, ni les ronces des figues, de même il est impossible que de faux prophètes pratiquent des vertus sincères et véritables.

D'où il s'ensuit que celui-là est un faux prophète, dont il faut se donner de garde, qui est conduit par un vil intérêt, songeant plus à se procurer les biens de la terre qu'à procurer aux autres les biens du ciel ; qui, troublé par un remords intérieur, porte toujours sur son visage un air sombre et austère ; qui fait connaître par ses paroles et par ses actions, que bien loin de posséder la paix du cœur, il a un esprit de schisme et de révolte, blâmant toujours tout ce que font ses supérieurs ecclésiastiques ou séculiers ; qui rebute les uns par impatience, et outre les autres par dureté ; en un mot, qui, n'agissant que par caprice, n'agit pas toujours d'une manière uniforme dans les choses qui demandent de l'uniformité ; et suivant la différence des lieux, des temps et des personnes, est quelquefois aussi différent de lui-même, qu'il affecte de l'être toujours dans les autres : c'est donc par la différence des fruits que nous reconnaîtrons les vrais et les faux prophètes.

MARDI. — *Car tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits.* Quoiqu'on ne puisse connaître l'arbre que par les fruits, il ne faut pas le croire mauvais, parce qu'il produira un mauvais fruit, ou le croire bon, parce qu'il produira un bon fruit. Quel est l'homme qui, malgré la sainteté la plus parfaite, ne puisse pas tomber dans quelque faiblesse ? Quel est le pécheur le plus corrompu, qui n'ait fait quelquefois une bonne action ? David a tombé dans deux grands crimes : peut-on dire que celui qui était *selon le cœur de Dieu* (1 *Reg.*, XIII, 14), fût un mauvais arbre ? Judas a reçu le don de faire des miracles (*Matth.*, X, 8), peut-on croire que cet apôtre, que le Sauveur traite de *démon* (*Joan.* VI, 71), fût un bon arbre ? Toute la bonté ou la méchanceté de l'arbre provient de la racine ; et c'est de là que nous devons juger de la méchanceté ou de la bonté de nos actions. Or, il y a dans nous deux racines différentes qui sont le principe de tout le bien et de tout le mal que nous faisons, savoir, la charité et la cupidité : *Sans la charité, quand nous aurions distribué tout notre bien aux pauvres, et que nous aurions livré notre corps pour être brûlé, tout cela ne nous servirait de rien* (1 *Cor.*, XIII, 3) ; avec la cupidité nous ne sommes point capables de faire le bien : *C'est elle qui est la racine de tous les maux ; ceux qui en sont possédés*, dit l'Apôtre, *se sont égarés dans la foi* (1 *Tim.*, VI, 10), et il n'est point de crimes qui n'en proviennent, comme plusieurs ruisseaux de la même source ; ces deux principes différents sont comme les deux pôles sur lesquels roulent toutes nos actions (S. AUG., *De doct. Christ.*, lib. III, c. 10), qui proviennent nécessairement de l'un ou de l'autre. Ainsi, pour connaître si nous sommes de bons ou de mauvais arbres, nous devons examiner d'où vient le corps de nos actions, si c'est de la charité, ou de la cupidité. « Car, dit saint Augustin (101), il n'appartient qu'à la charité de séparer les bonnes actions des mauvaises, et d'en faire le discernement ; — ce sont deux amours qui ont bâti deux cités : l'amour de Dieu ou la charité a bâti la Jérusalem céleste ; et l'amour de nous-mêmes ou la cupidité, l'abominable Babylone. Si nous trouvons que la charité soit le principe de toutes nos actions, que nous n'ayons pour but que de plaire à Dieu, de lui obéir, de travailler pour sa gloire, en un mot, si nous l'aimons jusqu'au mépris de nous-mêmes, nous pouvons nous assurer que nous sommes les citoyens de Jérusalem : » mais si, pour satisfaire nos sens, nous nous livrons aux désirs d'un cœur corrompu, et si nous nous aimons jusqu'au mépris de Dieu, ou si nous faisons des actions qui peuvent être bonnes par elles-mêmes, mais qui deviennent mauvaises pour nous, parce que le respect humain, l'amour-propre, la vaine gloire sont des ressorts qui nous font agir, ne doutons point que nous n'appartenions à Babylone (112). »

(2) Tantum valet charitas, sola discernit facta hominum, sola distinguit. (Tract. 7. *in Epist. Joan.*)

(3) Fecerunt civitates duas amores duo : terrenam amor sui usque ad contemptum Dei ; cœlestem vero amor Dei usque ad contemptum sui. (*De civit. Dei*, lib. XIV, cap. 28.)

Quand l'amour de Dieu domine dans un cœur, tant qu'il y domine, l'arbre est bon, et il produit de bons fruits : *Omnis arbor bona fructus bonos facit*; quand l'amour de nous-mêmes y règne, tant qu'il y subsiste, l'arbre est mauvais, et il produit de mauvais fruits : *Mala autem arbor malos fructus facit.* Car telle est l'explication qu'on peut donner de ces paroles :

Mercredi. — *Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons.* Comme l'arbre, c'est-à-dire le chrétien, n'est ni bon ni mauvais par sa nature, mais qu'il est bon par la grâce de Dieu, et mauvais par sa propre volonté, le bon arbre peut devenir mauvais, et le mauvais devenir bon : ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions :

La première, que si nous sommes de bons arbres, nous devons en être plus humbles, puisque nous sommes tels par la grâce de Dieu, et que *n'ayant rien de bon en nous que ce que nous avons reçu de lui, nous n'avons pas lieu de nous glorifier de ce que nous avons, comme si nous ne l'avions pas reçu.* (I *Cor.*, IV, 7.) C'est par cette humilité que nous produirons de bons fruits, suivant l'intention de celui qui nous a mis en ce monde, *afin que nous rapportions des fruits* (*Joan.*, XV, 16). Faisons donc en sorte que notre cœur qui est le bon arbre devienne meilleur pour en produire de plus excellents, et en plus grande quantité; car c'est ainsi que nous devons répondre à la grâce du Seigneur qui nous a faits de bons arbres, et c'est le plus sûr moyen de persévérer dans la vertu jusqu'à la mort, que d'y faire toujours de nouveaux progrès pendant tout le cours de notre vie. *Mes chers frères*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, *demeurez fermes et inébranlables, et travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sachant que votre travail ne sera pas sans récompense en Notre-Seigneur.* (I *Cor.*, XV, 58.)

La seconde vérité que nous devons établir, c'est que si nous sommes de mauvais arbres, nous devons faire en sorte de devenir de bons arbres, pour produire de bons fruits : « Car, dit saint Augustin (103), afin que celui qui est mauvais puisse faire de bonnes œuvres, il faut qu'il commence par devenir bon; » or, quoique ce changement soit l'ouvrage de Dieu, l'homme doit aussi y contribuer, et coopérer à la grâce : c'est ce que le Seigneur nous fait entendre, lorsqu'il nous exhorte si souvent par la bouche de ses prophètes à retourner à lui, et à faire cet effort qu'il demande de nous pour entrer par la porte étroite : *Contendite intrare* (*Luc.*, XIII, 24). L'ouvrage du salut, dit saint Augustin (*De pec. mort.*, l. II., c. 5), ne se doit pas accomplir par de simples vœux, sans y joindre l'efficace de notre volonté, puisque Dieu est appelé notre secours, et qu'il n'aide que celui qui fait volontairement quelques efforts. D'où nous devons conclure combien nous devons avoir en horreur la conduite de certains chrétiens, lesquels étant une fois tombés dans le péché, ne se font nulle violence pour s'en relever, parce que ne demandant pas mieux que de demeurer dans ce malheureux état, ils attendent tranquillement que Dieu les en retire : confessant par un effet de leur lâcheté, et nullement les sentiments d'une humilité sincère, qu'il n'appartient qu'à Dieu de les faire sortir de l'abîme où ils sont, et que d'eux-mêmes ils ne peuvent rien pour leur salut : il est vrai qu'un mauvais arbre ne peut jamais produire de bons fruits; que quand nous sommes en péché, nous ne pouvons faire aucune action méritoire devant Dieu, *n'étant pas capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes* (II *Cor.*, III, 5); mais si nous ne pouvons prier comme il faut, nous devons gémir de notre état, souhaiter d'en sortir, prier ceux qui sont en grâce de prier Dieu pour nous; et dès lors que nous gémirons, et que nous désirerons, nous prierons, dit saint Augustin. Ne désespérons donc jamais, quelque criminels que nous puissions être; attendons tout de la miséricorde de Dieu, mais faisons toujours tout ce qui peut dépendre de nous : souvenons-nous sans cesse que le chrétien est comparé, non pas à toute sorte d'arbre, mais à l'arbre fruitier, et que le Fils de Dieu nous apprend que *l'arbre qui ne porte pas de bons fruits sera jeté au feu* : s'il en est ainsi, qui peut donc dire ce que doit craindre celui qui en a produit tant de mauvais?

Jeudi. — *Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu : c'est donc à leurs fruits que vous les connaîtrez.* Ce n'est pas assez que de ne faire point le mal pour n'être pas damné, il faut d'ailleurs faire le bien, ainsi que le Prophète nous le fait entendre par ces paroles : *Declina a malo, et fac bonum.* (*Psal.*, XXXVI, 27.) C'est aussi ce que le Sauveur nous dit bien clairement, quand nous voyons qu'il condamne au feu éternel, non-seulement *les fornicateurs, les impudiques, les avares, les idolâtres* (*Ephes.*, V, 5) : mais *ceux qui n'ont pas donné à manger à celui qui a eu faim, ni à boire à celui qui a eu soif* (*Matth.*, XXV, 42). *Qui pourra donc être sauvé*, pouvons-nous dire avec les apôtres (*Luc.*, XIII, 23)? car ne peut-on pas partager la plus grande partie des chrétiens, ou en pécheurs qui font le mal, ou en lâches qui ne font point le bien?

Les uns *sont devenus abominables dans toutes leurs affections et leurs désirs, se sont détournés de la vraie voie, et sont tombés dans la corruption; ils se servent de leur langue pour tromper, le venin de l'aspic est sous leurs lèvres, leur bouche est remplie de malédictions et d'amertume, leurs pieds courent avec vitesse pour répandre le sang : ils n'ont point connu la voie de la paix, la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux.* (*Psal.*, XIII, 3.)

(4) Malus ergo si vult bona operari, bonus primo fiat (S. Aug., *Serm. Dom. in mont.*, lib. II.)

Les autres, semblables au Pharisien de l'Evangile, *ne sont ni voleurs, ni injustes, ni adultères* (*Luc.*, XVIII, 11), mais ne sont ni humbles, ni charitables non plus que lui ; on en voit une infinité qui vivent dans le christianisme, comme feraient d'honnêtes païens ; qui comptent pour toutes choses d'avoir l'approbation des hommes, sans se mettre en peine s'ils ont l'estime de Dieu ; qui ne font le bien que par les intérêts de l'amour-propre ou de la cupidité, qui sont sages par tempérament, réguliers par humeur, retirés par inclination, et qui ne changeraient en rien de mœurs ni de conduite quand ils changeraient de religion ; mais comme leurs œuvres ne sont jamais animées de l'amour de Dieu, elles ne peuvent passer pour bonnes ni pour méritoires ; d'où il s'ensuit, que ne faisant point le bien par le motif qu'ils doivent le faire, ils seront traités *comme l'arbre, qui ne portant point de bon fruit, sera coupé et jeté au feu.*

Quelle conclusion tirer de ceci ? sinon l'obligation qu'ont tous les vrais chrétiens de demeurer fermes dans leur devoir, sans se laisser entraîner au torrent de la multitude ; semblables au saint homme Mathathias, qui, dans une corruption infiniment plus grande, se déclara hautement pour sa religion, et répondit sans hésiter à ceux qui voulaient l'obliger à adorer les idoles : *Quand toutes les nations*, leur dit-il, *obéiraient au roi Antiochus, et quand tous ceux d'Israël abandonneraient la loi de leurs pères pour se soumettre à ses ordonnances, nous obéirons toujours, mes enfants, mes frères et moi, à la loi de nos pères ; à Dieu ne plaise que nous en usions autrement, il ne nous est pas utile d'abandonner la loi et les ordonnances de Dieu qui sont pleines de justice* (I *Mach.*, II, 19) : car, bien loin qu'il soit permis à chacun de nous de faire ce que la pluralité fait, et que ce soit pour nous une excuse, c'est plutôt une raison de ne le pas faire, et nous serons condamnés après l'avoir suivie, après que le Fils de Dieu nous avait avertis de nous en donner de garde ; ainsi, puisque la plus grande partie des chrétiens donnent dans le crime, ou dans une vie molle et oisive, nous devons regarder la voie dans laquelle les uns et les autres marchent, comme *la voie large qui mène à la perdition* (*Matth.*, VII, 13.), et faire en sorte de nous en éloigner : au contraire, nous devons envisager comme le modèle de notre vie et de notre conduite, ce petit nombre de saints et de justes *qui n'ont point fléchi le genou devant Baal* (III *Reg.*, XIX, 18), et que l'Apôtre nous dépeint en ces termes : *Ce sont ceux*, dit-il, *dont la charité est sincère et sans déguisement, qui ont le mal en horreur, et qui sont fortement attachés au bien, qui aiment leur prochain d'une affection vraiment fraternelle ; qui ne sont point lâches dans leur devoir, mais fermes dans la vertu, patients dans les maux, persévérants dans la prière, charitables pour soulager les pauvres, prompts à exercer l'hospitalité, bénissant ceux qui les persécutent, et ne faisant point d'imprécation contre eux.* (*Rom.*, XII, 9 et seqq), Tel est *le petit troupeau* (*Luc.*, XII, 32) que nous devons suivre ; tel est *le chemin étroit qui mène à la vie* (*Matth.*, VII, 14) et dans lequel nous devons marcher, quelques peines qu'il en coûte à la chair et au sang. C'est en vain que nous nous rejetons sur la difficulté de vivre chrétiennement dans un monde si corrompu, nous laissant aller sans scrupule à ce torrent d'iniquités qui entraîne tous les hommes, et prétendant vainement que nous n'avons point assez de forces pour lui résister. Car si nous veillons exactement sur nous-mêmes, dit saint Chrysostome, ni le déréglement de nos pères, ni la mauvaise éducation qu'on nous a donnée, ni le lieu où nous vivons, ni toutes les raisons que nous alléguons d'ordinaire pour nous excuser, ne pourront point nous nuire. « Abraham avait un père impie et idolâtre, et il ne fut point l'héritier de son impiété ; Ezéchias était fils du détestable roi Achaz, et cela ne l'empêcha pas de devenir ami de Dieu ; Joseph dans l'Egypte mérita la couronne d'une inviolable chasteté (5). » Trois jeunes hommes au milieu de Babylone, et à la cour d'un roi impie, demeurèrent inébranlables dans ce qu'ils devaient à leur Dieu : Moïse vécut dans l'Egypte, et Paul dans tous les endroits de la terre, sans que leur vertu ait été moins parfaite pour avoir toujours été parmi les méchants : imitons la fermeté de ces grands saints, ou, si nous nous défions de notre faiblesse, *fuyons du milieu de Babylone pour sauver notre âme* (*Jerem.*, L, 8.) : car voilà la seule chose que nous ayons à faire ici-bas, et *il ne nous servirait de rien de conquérir tout le monde si nous la perdions* (*Marc.*, VIII, 36) ; mais quelque parti que nous prenions, soit que nous vivions dans le siècle, ou dans la solitude ; souvenons-nous que nous devons produire de bons fruits, puisque *l'arbre qui n'en produira point de bons sera coupé et jeté au feu*, et qu'on ne peut point discerner le bon du mauvais arbre que par leurs fruits : *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Vendredi. — *Tout homme qui me dit, Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux : mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel.* L'on peut donner différentes explications à ces paroles, *Tout homme qui me dit, Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux.* La plus ordinaire que les interprètes leur donnent, regarde ces ministres déréglés qui annonçant la parole de Dieu dans toute

(5) Si quidem et sanctus Abraham habuit patrem impium, neque tamen illius hæres impietatis effectus est, et Ezechias profanissimi Achaz filius fuit, sed Dei amicus esse promeruit ; et Joseph in medio servivit Egypto, sed gloriosam sibi texuit castitatis coronam. (Hom. *in Matth.*)

sa pureté et ayant des mœurs toutes corrompues, diront un jour, *Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé le démon en votre nom? n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom?* et auxquels il répondra hautement, *Je ne vous ai jamais connus*, parce que *votre cœur a toujours été éloigné de moi* (*Matth.*, XV, 8), et que dans tout le bien que vous avez fait, vous n'avez cherché qu'à vous revêtir de la peau de la brebis.

Par ceux qui diront : *Seigneur, Seigneur, et qui n'entreront point dans le royaume des cieux*, nous pouvons encore entendre ces pécheurs *qui sentant la main de Dieu s'appesantir sur eux* (I *Reg.*, V, 6), retournent à lui par la crainte de la peine temporelle, et nullement par la haine du péché : ce qui doit être regardé comme la dernière corruption du genre humain. Ainsi voyons-nous que Pharaon étant comme accablé des fléaux dont Dieu punit son opiniâtreté, confessa son crime et son impiété (*Exod.*, IX, 27); ainsi les Juifs cherchaient le Seigneur lorsqu'il avait le bras levé pour les frapper : *Cum occideret eos, quærebant eum* (*Psal.* LXXVII, 34) : ainsi, en un mot, Simon intimidé de la menace que saint Pierre lui avait faite, le supplie de prier Dieu pour lui, afin que les malheurs dont cet apôtre l'avait menacé ne lui arrivent pas : *Ut nihil veniat super me horum quæ dixistis* (*Act.*, VIII, 24.); il ne le prie pas d'obtenir le pardon de son péché, mais d'en détourner la peine, au lieu que l'usage que nous devons faire des adversités, c'est de détester le péché qui en est la cause; c'est d'aimer le supplice par lequel nous pouvons expier le péché (6); « c'est de nous repentir de nos erreurs ayant trouvé la vérité; c'est d'être touchés de regret d'avoir aimé ce que Dieu n'aime pas (7); » c'est, enfin, d'entrer dans les sentiments dont le Roi-Prophète était pénétré quand il disait à son Dieu, *Il m'est bon que vous m'ayez humilié.* (*Psal.* CXVIII, 71.) Pour cet effet, nous devons être convaincus de cette grande vérité, que *Dieu nous aime quand il nous châtie* (*Hebr.*, XII, 6); qu'il nous punit dans ce monde en Père, pour ne nous pas punir dans l'autre en juge; qu'*il fait miséricorde à celui qui reçoit les instructions de sa miséricorde, et qui se hâte de se soumettre à ses ordonnances* (*Eccli.*, XVIII, 14). « Car, dit le grand Augustin (107), quand Dieu permet qu'on soit dans une abondance qui entretient ses désordres, c'est alors qu'il est le plus en colère; et quand il les laisse impunis, c'est alors qu'il les punit plus sévèrement; comme au contraire, quand il renverse ce qui sert de soutien au vice, et qu'il appauvrit un peuple dont les richesses entretiennent la licence, c'est par une faveur de sa miséricorde, quoiqu'on la prenne pour un effet de sa colère. »

Il en est d'autres qui disent encore, *Seigneur, Seigneur, et qui n'entreront point dans le royaume de Dieu;* ce sont certains pécheurs qui ayant passé toute leur vie dans le crime et l'impiété, quand ils se voient au lit de mort, remplis de trouble et de crainte, mais sans douleur de leurs péchés, et sans confiance en la miséricorde de Dieu, l'invoquent et le réclament, le confessent comme les démons, sans être plus repentants qu'eux, le cherchent sans le trouver, parce qu'ils ne le cherchent pas comme il faut, et meurent malheureusement dans leur péché. Telle fut la mort de l'impie Antiochus. *Ce prince qui s'imaginait peu auparavant qu'il pourrait atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvant en un état que nul ne le pouvait supporter à cause de l'infection insupportable qui sortait de son corps, commença à quitter ce grand orgueil dont il était possédé, et à rentrer dans la connaissance de soi-même; il avoua qu'il était juste que l'homme fût soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égalât pas au Dieu souverain. Or, ce scélérat,* dit l'Ecriture, *priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir de miséricorde : « Orabat autem hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus. »* (II *Mach*, IX, 8-13.) Ce ne fut pas son péché qui l'empêcha de trouver grâce devant Dieu, mais ce fut son défaut de contrition; car *le Seigneur est bon, et il fera miséricorde à tous ceux qui le chercheront de tout leur cœur.* (II *Paral.* XXX, 9.) L'Ecriture nous fournit un exemple célèbre de cette vérité en la personne de Manassé. *Ce prince ne mit nulles bornes à son impiété, mais il en conçut un très-vif repentir; il adressa ses gémissements à Dieu, et le Seigneur exauça sa prière.* (II *Paral.*, XXXIII, 12, 13.)

Samedi. — Enfin il est une autre espèce de chrétiens qui disent *Seigneur, Seigneur, et qui n'entreront point dans le royaume de Dieu*, et ce sont ceux qui, suivant l'usage du monde, sont appelés dévots et dévotes; gens *qui n'ont que l'apparence de la piété, sans en avoir l'esprit.* (II *Tim.*, III, 5.) On en voit une infinité qui font consister tout l'essentiel de la dévotion dans un long tissu de prières qu'on récite scrupuleusement tous les jours, et qu'on affecte de faire toujours dans les temples, parce que l'amour-propre trouve plus de goût à prier en public qu'en secret; ces sortes de dévots dont nous parlons passent souvent les jours à aller d'église en église,

(6) Quis digne eloqui possit quam sit mentis exsecrabilior læditas, pœnas exhorrescere meritorum, et merita non cavere pœnarum. (S. Aug., *Adv. leg. et proph.*, lib. I, cap. 24.)

(7) Pœniteat errorum reperta veritate; pœniteat amasse quod Deus non amat. (Tertull., *De pœnit.*, cap. 4.)

(8) Quod si Deus divitiis potiri permittat, tunc indignatur gravius; hæc si impunita dimittat, tunc punit infestius; cum vero evertit subsidium vitiorum, copiosas libidines inopes reddit, misericordiæ adversatur. (Epist. 18, *ad Marcel.*)

négligent le soin de leur famille et l'éducation de leurs enfants, et par les contretemps d'une conduite mal réglée, impatientent mari, père, mère, enfants, domestiques, sans qu'il soit possible de les déranger jamais d'un moment. C'est en vain que les directeurs les plus éclairés leur disent que ces longues prières sont rejetées du Seigneur, parce qu'ils y trouvent leur propre volonté, *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* (*Isa.*, LVIII, 3) ; que la vraie dévotion n'est autre chose qu'un sacrifice de notre propre volonté à Celui *qui aime mieux l'obéïssance que les victimes*, et que *c'est être idolâtre de ne vouloir pas lui obéir* (*I Reg.*, XV, 22, 23), parce que celui qui ne veut obéir qu'à soi-même, s'établit lui-même son Dieu, et se fait une idole de sa passion : rien ne peut les faire changer de sentiment. Cependant, le Seigneur nous assure dans notre Evangile, que *tous ceux qui disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront point pour cela dans le royaume du ciel, mais que celui-là y entrera qui fait la volonté du Père céleste.* Or, comme la volonté de Dieu est que nous obéissions à ceux qui ont autorité sur nous : *Car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et celui qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre de Dieu* (*Rom.*, XIII, 1, 2), il s'ensuit que nous ne faisons point cette divine volonté toutes les fois que nous ne sommes pas soumis à l'ordre de nos supérieurs.

Mais quoi ! disent-ils, est-on obligé d'obéir à ceux qui nous détournent d'une bonne action ? Oui sans doute, si ceux qui nous commandent ont autorité sur nous, et si ce qu'ils demandent n'est pas contraire à la loi de Dieu. Il est vrai que c'est une bonne action de prier dans les temples, de les visiter souvent, d'entendre plusieurs Messes, d'assister à l'Office divin ; mais c'en est une beaucoup meilleure de sacrifier sa propre volonté, *de voir sa vocation* (*I Cor.*, I, 26), de la remplir et de vivre conformément à l'état dans lequel la Providence nous a établis. Ainsi, dit l'apôtre saint Paul aux fidèles de Corinthe : *Si vous avez été appelés à la foi étant esclaves, ne vous en mettez point en peine, mais quand même vous pourriez devenir libres, usez plutôt pour votre bien de cette condition d'esclaves.* (*I Cor.*, VII, 21.) Si nous entrons dans le fond de notre cœur pour voir ce qui s'y passe, nous trouverons que la répugnance que nous avons à obéir, vient bien moins de la crainte de manquer à faire une bonne action, que de la peine de nous priver d'en faire une pour laquelle nous avons plus de goût, quoiqu'elle soit moins agréable aux yeux de Dieu.

Heureuses donc les âmes si attachées à Dieu, si détachées d'elles-mêmes, qu'elles n'ont point d'autre volonté que la sienne ; qui mettent toute leur étude à la connaître, et à la faire ; aussi contentes de prier en secret, que d'entendre l'Office divin en public ; qui, persuadées que ce ne sera pas à force de paroles qu'elles seront exaucées (*Matth.*, VI, 7), abrégent leurs prières sans chagrin et sans murmure, dès que la charité, ou la soumission le requiert ; *qui parlent dans leur cœur* comme la vertueuse mère de Samuel (*I Reg.*, I, 13), et demandent au Seigneur comme David, *de leur enseigner à faire sa volonté* (*Psal.* CXLII, 10). Telle est la prière qui ne peut manquer de plaire à Celui qui veut *qu'on l'adore en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV, 24), et qui n'agrée le sacrifice du corps, qu'en tant qu'il est la figure du sacrifice du cœur ; telle est celle que l'Apôtre exige de nous, en nous ordonnant *de prier sans cesse* (*I Thess.*, V, 7), et que les Pères nous recommandent dans leurs écrits. « Nous prions toujours, dit Tertullien (9), sans qu'on ait besoin de nous fournir de paroles, parce que nous prions du cœur. » — « Vous prierez sans cesse, dit saint Basile, non pas toujours de parole, mais bien plus efficacement, si vous avez soin que toute la suite de votre vie se conforme à la volonté de Dieu ; en sorte qu'elle puisse être appelée, et être véritablement une prière continuelle. Après que le Seigneur a dit de lui-même, *Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais celle de mon Père* (*Joan.*, VI, 38), il est dangereux, dit le même saint, de faire sa volonté propre dans les moindres choses ; c'est pour cela que le Prophète s'écriait en parlant à son Dieu ; *J'ai juré et j'ai résolu de garder les jugements de votre justice* (*Psal.* CXVIII, 105), et non pas de la mienne, c'est-à-dire de ne suivre pas les mouvements de ma propre volonté, mais de me conformer en tout à la vôtre (10). »

SUR LE CHOIX D'UN DIRECTEUR.

Attendite a falsis prophetis. (*Matth.*, VII, 15.)

Comme le but principal que le Seigneur s'est proposé dans notre Evangile, est de nous faire entendre que nous ne pouvons assez nous précautionner contre les faux prophètes, et de nous donner même quelques règles auxquelles l'on puisse les distinguer des vrais : pour suivre son intention, examinons : 1° en quoi nous pouvons reconnaître les directeurs que nous devons éviter. 2° Quels doivent être ceux que nous devons choisir, et en qui nous devons nous confier.

1. Quoique le Fils de Dieu ait précisément ordonné à ses apôtres, *de donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement* (*Matth.*, X, 8) ; qu'à l'exemple de leur divin Maître, ils aient tous fait voir leur désintéressement comme une des vertus les plus essentielles à un ministre des autels ; jusque-là que saint Paul nous proteste qu'il n'a jamais voulu *recevoir ni argent, ni or,*

(9) Sine monitore oramus, quia de pectore oramus. (*Ap.*, cap. 30.)

(10) Cum Dominus dixerit, *Non veni ut faciam voluntatem meam, sed ejus qui misit me*, in quocunque voluntatis arbitrio stare periculosum est, quando intelligens David dicebat : *Jurari et statui custodire judicia justitiæ tuæ*, non voluntates meas. (*In Reg. brevior.*)

ni vêtement pour n'être à charge à personne (*Act.*, XX, 33): sous prétexte cependant qu'il est dit qu'on ne doit point *lier la bouche au bœuf qui foule le grain* (*Deut.*, XXV, 4); que *quiconque sert à l'autel, doit vivre de l'autel* (I *Cor.*, IX, 13), et que *celui qui travaille mérite qu'on le nourrisse* (*Matth.*, X, 10); l'on en voit une infinité qui, au lieu de vivre de l'autel, parce qu'ils y servent, y servent pour y vivre, pour y faire fortune, pour y amasser du bien; de manière que le principe et la fin pour laquelle ils travaillent est un intérêt sordide et honteux. Or, l'on peut dire que ce vice si pernicieux à tous les prêtres de Jésus-Christ, est d'une telle conséquence dans un directeur, que c'est comme la première marque à laquelle on doit reconnaître ceux qu'il faut éviter.

En effet, les pénitents qui se mettront sous leur conduite seront ou pauvres ou riches: s'ils sont pauvres, peut-on croire que celui qui est dominé par un esprit d'intérêt, s'affectionne sincèrement à conduire une personne qui est plus en état de recevoir que de donner, et qui lui fait perdre un temps que son avarice veut employer toujours utilement; s'ils sont riches, qu'il est à craindre que les avantages temporels qu'il en espère, ou qu'il en reçoit, ne lui fassent trahir son ministère, et avoir une indulgence aussi criminelle pour lui que funeste pour eux, puisque l'Ecriture nous apprend: que *les présents aveuglent les plus sages et corrompent les sentiments des plus justes* (*Deut.*, XVI, 19); *qu'ils sont comme un mors dans leur bouche qui les rend muets, et les empêche de châtier* (*Eccli.*, XX, 31), *et que le Seigneur a donné sa malédiction à ceux qui justifient les impies pour des présents* (*Is.* V, 23). Remarquons qu'il n'est pas dit, que les présents aveuglent les fous, mais les plus sages; et, par conséquent, il n'est personne qui ne doive les appréhender; car malgré le soin que prend l'amour-propre, qui nous sert toujours à notre gré, pour nous persuader que les libéralités que nous recevons des autres, ne font sur nous aucun effet, rien n'est plus certain qu'elles disposent celui qui les reçoit, sans même qu'il s'en aperçoive, à être en tout favorable à ceux de qui il les a reçus; qu'elles lui ôtent, pour ainsi dire, le pouvoir de faire peine aux personnes qui lui ont fait plaisir, et que la volonté ainsi gagnée et séduite, détermine l'esprit à juger suivant l'affection du cœur. C'est donc ici où le Seigneur peut faire la même plainte qu'il faisait autrefois par la bouche du prophète Ezéchiel: *Ils ont détruit la vérité de ma parole dans l'esprit de mon peuple pour un peu d'orge, et pour un morceau de pain, en tuant les âmes qui n'étaient pas mortes, et en promettant la vie à celles qui n'étaient point vivantes, et séduisant ainsi par leur mensonge la crédulité inconsidérée de mon peuple.* (*Ezech*, XIII, 19) Voilà ce qu'on ne veut point croire, parce qu'on ne veut pas que cela soit ainsi; au contraire, on tâche de se persuader pour se délivrer de tous remords, qu'on se sert de la même balance pour le pauvre que pour le riche, quoiqu'il soit bien à craindre que l'on n'ait pour l'un et pour l'autre *un poids et un poids, une mesure et une mesure, ce qui est abominable devant Dieu.* (*Prov.*, XX, 10.)

Ce n'est pas qu'on veuille blâmer ces personnes charitables qui, par une compensation légitime, donnent de leurs biens temporels à ceux de qui elles reçoivent les spirituels, assistent des prêtres dans le besoin ou des communautés qui n'ont d'autre fonds pour vivre que celui de la charité, puisqu'elles ne font que ce qui leur est recommandé par l'Apôtre en ces termes: *Que celui*, dit-il, *que l'on instruit dans les choses de la foi, assiste de ses biens en toute manière celui qui l'instruit* (*Gal.*, VI, 6); ce qu'on blâme uniquement, c'est la cupidité dans le prêtre, c'est l'avidité qu'il a de recevoir: « il vous est donc permis, ministres de Jésus-Christ, *en servant l'autel, de vivre de l'autel*, mais il vous est défendu de vivre délicieusement, et d'y contenter votre avarice; » car si *on ne lie pas la bouche du bœuf qui foule le grain*, c'est qu'il n'en prend que pour la seule nécessité; retirez de l'autel votre nécessaire, à la bonne heure, mais souvenez-vous que l'Apôtre ne le fait consister que dans la nourriture et dans le vêtement; et « que celui, dit saint Basile (12), à qui le ministère évangélique est confié ne doit posséder de biens qu'autant qu'il en a besoin pour les nécessités de la vie. » Ajoutons que s'il faut fuir un confesseur intéressé, il faut éviter encore plus celui qui est déréglé dans ses mœurs.

Bien qu'il ne soit pas impossible de trouver un directeur qui soit mauvais pour soi et bon pour les autres, dont le cœur soit corrompu sans que l'esprit soit gâté, qui marche dans le chemin de l'iniquité, et qui montre celui de la vertu; il faut cependant avouer qu'il est toujours très-dangereux de s'en servir; qu'un homme si indifférent pour son salut ne s'affectionne guère à celui d'autrui, et qu'il est bien à craindre que tôt ou tard le venin de son cœur ne passe dans celui des personnes qui lui ouvrent le leur, et qui souvent lui font connaître le même penchant et les mêmes faiblesses. Si donc le déréglement d'un ministre des autels vous est connu, gardez-vous de vous mettre entre ses mains, *Attendite a falsis prophetis;* et si vous ne le connaissez que dans la suite, quelques bonnes qualités qu'il ait d'ailleurs, si vous êtes principalement d'un sexe différent du sien, quand tous ses entretiens vous auraient

(11) Permittitur tibi, o sacerdos, ut vivas de altari, non ut luxuries. *Bovi trituranti os non claudit:* scimus ista, et tamen licentia hac Apostolus non abutitur. (S. Hier., *in Mich.*, cap. 3.)

(12) Non debet cui traditum est munus Evangelii aliquid plus possidere, quam quantum naturalis usus desiderat. (*Reg.* 63, cap. 28.)

paru saints et édifiants, quittez-le aussitôt ; car de croire qu'il ne sorte jamais d'un cœur corrompu que des paroles pures, et que celui qui est mauvais pour soi sera toujours bon pour les autres, c'est prétendre, suivant l'Ecriture, toucher la poix et se flatter vainement qu'elle ne nous souillera point. (*Eccli.*, XIII, 1.) Mais ce n'est pas assez de savoir à quoi il faut reconnaître le confesseur qu'on doit éviter, voyons d'ailleurs quel doit être celui que nous devons choisir.

2. Rien ne fait mieux connaître l'indifférence des chrétiens pour ce qui concerne les biens spirituels, que le peu de soin qu'ils prennent à se choisir un guide dans la voie de la vérité, puisqu'on peut assurer que le plus souvent notre salut dépend d'avoir un directeur sage et éclairé. L'Ecriture nous apprend que *Joas fit ce qui était bon en la présence du Seigneur, tant que vécut Joïada, mais qu'après la mort de ce pontife, ce prince si zélé pour la religion de ses pères consentit qu'on abandonnât le temple qu'il avait relevé pour s'attacher au culte des idoles* (II *Paral.*, XXIV, 2, 17, 18.) Bel exemple qu'il y a de se confier dans les choses de la religion à un saint homme qui nous guide sûrement! Cependant la plupart des chrétiens n'ont personne qui connaisse le fond de leur conscience; ils se conduisent eux-mêmes, et se contentent seulement par nécessité d'avoir un confesseur, que la proximité, la commodité, la facilité déterminent à prendre ou à garder.

L'on convient qu'il y en a de plus capables et de plus éclairés, mais au lieu de les chercher et de dire: *Eamus ad videntem* (I *Reg.*, IX, 9), parce qu'ils sont plus éloignés, parce que recevant tout le monde *sans acception de personne* (I *Pet.*, I, 17), il faut attendre quelque temps au pied d'un confessionnal ; parce que surtout ils ne sont pas si commodes, étant plus zélés, et qu'ils veulent de l'amendement pour donner l'absolution, on les laisse là et on se sert du premier qui se présente. Jusques à quand *les enfants du siècle seront-ils plus sages* dans la conduite de leurs affaires *que ne le sont les enfants de lumière* dans les affaires de leur salut (*Luc.*, XVI, 8)! est-ce ainsi qu'on en use quand il s'agit de la santé de son corps ou de la conservation de ses biens? ne cherche-t-on pas le médecin le plus expérimenté ou l'avocat le plus capable? Que si vous croyez que la comparaison ne soit pas juste, et que ce soit une chose indifférente que d'avoir un confesseur savant ou ignorant, vertueux ou déréglé, il est aisé de vous répondre que les plus éclairés dans la vie spirituelle n'en ont pas jugé ainsi. Pierre d'Avila assurait qu'il le fallait chercher entre mille, et le saint évêque de Genève entre dix mille. Tous les Pères nous disent qu'il faut sans cesse le demander à Dieu jusqu'à ce que nous l'ayons obtenu ; ils exigent dans un directeur tant de qualités différentes, qu'il est aisé de conclure de là qu'on n'en trouve pas de bons si aisément qu'on se le figure. « Il faut, dit saint Ambroise (*in Luc.* l. VIII), qu'un confesseur ne soit ni trop difficile ni trop indulgent à accorder aux pécheurs la rémission de leurs fautes, de crainte qu'une trop grande austérité ne les rebute, ou qu'un relâchement excessif ne leur donne occasion de pécher. »—« Il faut, dit saint Basile (*De abdicat. rerum*), qu'il sache la manière de mener à Dieu les âmes qui le cherchent; qu'il soit rempli de toutes les vertus et exempt de tous les défauts; qu'il ait dans ses propres œuvres le témoignage de l'amour qu'il porte à Dieu; qu'il ne soit point capable de s'égarer, ni d'égarer les autres ; qu'il ne flatte personne, et qu'il rejette les louanges qu'on lui donne ; qu'il soit ferme et inflexible dans le bien : en un mot, qu'il préfère Dieu à toutes choses. » Mais réduisons toutes ces qualités à deux ou trois principales.

Une grande sainte (sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, c. 5), aussi considérable par l'étendue de son esprit que par la solidité de sa vertu, faisait un tel cas de la science dans un confesseur, et était si fortement persuadée du préjudice que pouvait causer l'ignorance, qu'elle estimait qu'il fallait préférer celui qui serait savant, quoique d'une médiocre vertu, à celui qui serait très-pieux, mais ignorant. En effet, qui peut dire les conséquences fâcheuses qui s'ensuivent de l'ignorance d'un directeur, lequel trouvant du péché où il n'y en a pas, défend ce qui peut être permis et embarrasse la conscience des simples qui pèchent même dès qu'ils continuent à faire ce qu'ils croient lors leur être défendu; et tantôt ne trouvant pas de péchés où il y en a, empêche, par exemple, cet homme de restituer un bien qui ne lui appartient point, ou de quitter un emploi qui le damne, et le fait ainsi vivre et mourir malheureusement dans son péché. Rien n'est donc plus nécessaire à un confesseur que la science. Aussi le Seigneur avait-il ordonné que sur le *rational du jugement* fussent écrits ces deux mots : *Doctrine et Vérité* (13), afin que le grand prêtre ne pût voir ces deux paroles qui étaient gravées sur ses vêtements, sans se mettre devant les yeux la sagesse, la gravité et la justice qui devaient éclater dans toutes ses actions. (*Ex.*, XXVIII, 30.) *Que les lèvres du prêtre soient les dépositaires de la science* (*Malach.*, II, VII); que ceux qui sont appelés au ministère des autels, écrit saint Paul à son disciple Timothée, se conduisent avec une doctrine parfaite (II *Tim.*, IV, 2-5.) Quand on parle ici de science, on n'entend pas *une science qui enfle* (II *Cor.*, VIII, 1), une science hautaine, fille de la curiosité, et mère de la vanité; on n'entend pas non plus une science spé-

(13) *Le rational du jugement était un vêtement du grand prêtre qui se joignait inséparablement à l'éphod, et en était la partie la plus sacrée.*

culative, qui raffine dans la dévotion, qui donne dans des contemplations visionnaires et souvent précipite une âme crédule après l'avoir élevée trop haut : la science qui est nécessaire à un confesseur est celle de l'Ecriture, de la morale chrétienne, de la discipline de l'Eglise ; « c'est une science modeste, compagne de la charité et maîtresse de l'humilité, » comme parle saint Augustin (14). Ne séparons pas ces deux choses, savoir, la science et la charité, puisque la science sans la charité serait trop vaine, et la charité sans la science trop aveugle.

La charité, dit l'Apôtre, est patiente, douce, *Charitas patiens est, benigna est* (1 *Cor.*, XIII, 4) : telle doit être celle d'un confesseur envers ses pénitents ; il lui faut une charité patiente pour supporter sans chagrin et sans peine tantôt des cœurs endurcis, qui ne font voir ni componction ni repentir ; tantôt des faibles qui retombent sitôt qu'on les a relevés ; tantôt des vieillards qui ne sont pas instruits des premiers principes de leur religion, tantôt des femmes qui embarrassent leurs confessions de mille discours inutiles ; mais il faut de plus *une charité douce qui souffre et supporte tout*, pour ne se laisser jamais aller dans ces occasions à des paroles dures, de peur de rebuter des âmes timides et confuses, et d'ôter à des pécheurs la confiance qu'ils doivent avoir en celui qui est destiné à les réconcilier avec le Seigneur. Tel fut Moïse, le conducteur du peuple de Dieu. Il était, dit l'Ecriture, *le plus doux de tous les hommes qui étaient alors sur la terre.* (*Num.*, XII, 3.) Tel a été Jésus-Christ, le législateur de la nouvelle loi, *doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29) ; tels ont été les apôtres, et tous ceux que le Seigneur a remplis de son esprit pour les charger de la conduite des âmes. *Mes frères*, écrit saint Paul aux Galates, *si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur soi, et craignant d'être tenté aussi bien que lui.* (*Gal.*, VI, 1.)

Ajoutons qu'avec la science et la charité, il est à propos qu'un directeur ait un bon esprit, et même quelque usage du monde, sans être du monde : avis d'autant plus important que, comme il est le plus souvent chef du conseil des maisons qu'il dirige, il est nécessaire qu'il ait ces qualités, avec un âge et une réputation qui puisse être caution de sa vertu, depuis surtout qu'on n'observe plus les canons qui ordonnaient avec une sage précaution qu'un prêtre ne pût point se trouver en particulier avec une personne de sexe différent, qu'il ne fût accompagné d'un ecclésiastique pour être le témoin de leur entretien.

Faites, Seigneur, par votre grâce que nous connaissions l'importance d'avoir un directeur prudent, éclairé, charitable, qui nous fasse aimer la vertu, nous conduise dans la voie du salut, nous soutienne, si nous sommes faibles, nous relève, si nous sommes tombés ; faites que connaissant le besoin que nous en avons, et l'utilité que nous en retirons, nous vous le demandions avec instance et empressement ; faites enfin que l'ayant trouvé, nous ayons beaucoup de respect et d'affection pour sa personne, une grande estime pour ses sentiments, une parfaite docilité pour croire et pour suivre ses avis, afin qu'après avoir marché jusqu'à présent comme des aveugles, et nous être égarés dans la voie de l'iniquité, nous puissions sous un tel guide entrer dans le chemin qui mène à vous, y marcher à grands pas pendant toute notre vie, et arriver après notre mort dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

III^e^ DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. XVI, v. 1-9.

Après que le Fils de Dieu, dans la troisième année de sa prédication, eut par trois paraboles confondu les Pharisiens qui murmuraient de la facilité avec laquelle il recevait les pécheurs, et mangeait même avec eux (*Luc.* XV, 2 et seqq.) ; il en adressa deux à ses disciples, pour leur faire connaître l'utilité et la nécessité de l'aumône. La première fait le sujet de cet Evangile ; sur quoi il est à propos de répéter ce que nous avons déjà dit après saint Chrysostome (Hom. 65 *in Matth.*), qu'il ne faut pas examiner les paraboles avec trop de rigueur, plusieurs choses y étant ajoutées pour en faire l'ornement et la suite ; mais qu'il faut seulement en envisager la fin, qui renferme toute l'instruction que le Sauveur nous y propose. Ainsi, dans celle d'aujourd'hui, de ce que cet économe infidèle est loué par son maître, il ne faut pas croire qu'il nous soit permis de dissiper le bien d'autrui, et ensuite avoir recours à la fraude pour nous assurer de quoi vivre ; mais ce qui doit être regardé comme la fin de cette parabole, c'est que comme ce maître qui était riche et libéral, loue non l'injustice, mais l'adresse de son économe (S. Hier., *ad Algas.*) ; ainsi notre Dieu, infiniment plus libéral et plus riche, non-seulement approuve, mais même entend que de ses propres biens nous nous fassions des amis qui puissent devenir nos protecteurs auprès de lui, quand il nous demandera compte de ceux qu'il nous a confiés.

Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui de dissiper son bien.

Cet homme riche est le Seigneur universel à qui toutes choses appartiennent, et cet économe sont tous les hommes qui n'ont rien en propre, et qui ne sont que les dispensateurs d'un bien qu'on leur a confié à la charge d'en rendre compte. *La terre ne se vendra point à perpétuité, parce qu'elle est à moi, et que vous y êtes comme des étran-*

(14) Scientiam comitem charitatis, magistram humilitatis. (*De doct. Christ.*, cap. 7.)

gers, à qui je la loue. (*Levit.*, XXV, 23.) « En effet, nous jouissons les uns après les autres des charges et honneurs du siècle, comme plusieurs fermiers se succèdent sur la même terre ; et la dignité la plus auguste, dit un Père, ne sert à différents hommes que comme le même poële à plusieurs funérailles ; défaites-vous donc de cette fierté de maître, conclut ce Père, revêtez-vous de l'humilité et de la crainte d'un économe sujet à rendre compte de sa conduite ; tenez vos comptes tout prêts pour les présenter au Seigneur, quand il lui plaira de vous les demander; vous n'êtes que fermiers, et pour un peu de temps ; votre jouissance sera de peu de durée. »

Ne passons pas plus loin sans faire cette solide réflexion; *nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu* (I *Cor.*, IV, 7) ; et tout ce que nous avons reçu, biens de la nature, de la fortune, de la grâce, c'est à la charge d'en rendre compte un jour à celui qui en est le Maître souverain : faisons-nous de tous ces biens l'usage pour lequel le Seigneur nous les a donnés? employons-nous suivant ses desseins notre esprit à le connaître, notre cœur à l'aimer, nos biens à soulager les pauvres; notre crédit à appuyer le faible; notre autorité à punir le crime et à maintenir l'innocence ? nous servons-nous des exemples d'un Dieu pour nous préserver de la corruption du siècle? de ses instructions pour marcher dans le chemin de la justice ? de sa grâce enfin pour rompre les liens qui nous attachent à la créature ? ou plutôt, ne faisons-nous pas servir tout ce que nous avons reçu de Dieu au crime et à l'iniquité? et n'est-ce pas des chrétiens d'aujourd'hui que les prophètes semblent parler en ces termes : *Leur bouche est remplie de malice, et leur langue ne s'exerce plus qu'à inventer des tromperies.* (*Psal.*, XLIX, 19) *Ils forment dans leurs cœurs des desseins d'iniquité, et leurs mains ne s'emploient qu'à commettre des injustices sur la terre.* (*Psal.* LVII, 3.) *Voyez et considérez, cherchez dans toutes les places, si vous trouverez un seul homme qui agisse selon la justice et qui cherche la vérité.* (*Jerem.*, V, 1.) Les grands abusent de leur autorité, les riches de leurs biens, les savants de leur science, la plupart profanent les sacrements qui devaient les sanctifier, et mènent dans le christianisme une vie plus déréglée que les païens. C'est ainsi que nous dissipons les biens qu'un Dieu Créateur nous a confiés, et qu'un Dieu Rédempteur nous a mérités par sa mort, et qu'à la nôtre nous nous trouverons dans le même embarras où se trouva l'économe de notre Evangile, quand, ayant été accusé devant son maître de dissiper son bien :

Lundi. — *Il le fit venir, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre maniement; car vous ne pourrez plus désormais gouverner mon bien.*

Un jour viendra, et ce jour peut-être n'est pas éloigné, que le Seigneur nous dira de même : *Redde rationem villicationis tuæ;* forcés alors de paraître devant lui, nous ne pourrons éviter, ni de rendre notre compte, ni de tomber dans la confusion s'il n'est pas en ordre; car ce qui n'est qu'une parabole pour cet économe, sera une vérité terrible pour nous. Qui peut dire ce que deviendront tous ces chrétiens qui s'attendent à réparer le passé par la fidélité de l'avenir, *et dont les jours sont retranchés plus vite que le fil de la toile n'est coupé par le tisserand.* (*Job.*, VII, 6.) Représentons-nous le désespoir d'un homme qui, ayant toujours vécu avec honneur des revenus d'une dignité dont on le dépouille tout d'un coup, perd tout à la fois, non-seulement son bien, son rang, sa réputation, mais se trouve dans l'impuissance de satisfaire pour le passé, et sans nulle ressource pour l'avenir. Faible peinture de l'état d'un chrétien auquel le Seigneur dira à l'article de la mort : *Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre maniement.* « Car l'économe de notre Evangile ne peut craindre tout au plus que la prison et les fers, et ce chrétien est destiné à souffrir les grincements de dents, des douleurs amères, des ténèbres éternelles, un feu qui ne s'éteindra jamais (115).

Pour prévenir ce malheur, n'attendons pas à préparer nos comptes que le Seigneur nous dise : *Redde rationem villicationis tuæ : jam enim non poteris villicare;* il ne sera plus temps d'y remédier, et il nous arriverait infailliblement le même sort qu'aux vierges folles (*Matth.*, XXV, 8, et seqq.), qui s'avisèrent trop tard d'aller acheter de l'huile pour mettre dans leurs lampes, et auxquelles l'époux répondit qu'il ne les connaissait point : *Nescio vos.* Soyons sans cesse que nous ne sommes que fermiers des biens dont nous jouissons, et qu'un jour nous en rendrons compte; que pour ce sujet, nous devons toujours les tenir en état, imitant en cela ces prudents du siècle qui étant chargés de l'administration d'un bien dont ils sont comptables, se rendent compte de temps en temps à eux-mêmes, et ne confondent point ce qui est à leur maître avec ce qui est à eux, pour éviter la dissipation qui est une suite ordinaire de la confusion et du manquement d'ordre. Telle doit être la prudence et l'économie

(15) Sicut enim feretrum aut sandapila alia subinde cadavera suscipit, sic magistratuum insignia utentes identidem commutant. Noveris quisquis es rerum tibi alienarum dispensationem esse delegatam, ejectaque prorsus ex animo potestatis herbis superbia, dispensatoris rationibus obnoxii humilitatem ac reverentiam sume. (Aster. Amas., Epist. *De œconom. iniq.*)

(16) Sin minus non illi paratæ virgæ, flagra, non obscurum pistrinum, non compedes ferreæ, sed ignis inextinguibilis, sed tenebræ perpetuæ, nullaque loci intercapedine distinctæ, sed stridor dentium. (In., *ibid.*)

d'un chrétien; car l'intention de Dieu est que nous prenions sur les biens qu'il nous a confiés de quoi vivre selon notre état et notre condition, mais que nous remettions le reste fidèlement entre les mains des pauvres qui sont ses receveurs : en vain vous prétendez que quand vous avez pris ce qu'il vous faut pour vous, il ne vous reste plus rien pour eux; ce n'est pas, dit saint Chrysostome (Hom. 66, *in Matth.*), que vous soyez dans l'impuissance de les secourir, mais c'est que votre dureté vous en ôte le désir, et votre cupidité les moyens. Car pour leur trouver un fonds assuré suivant les desseins de la Providence, sachez que Dieu ne vous allouera point tous les faux frais et folles dépenses que vos passions vous font faire; ce que l'avarice resserre, ce que le luxe prodigue, ce que l'intempérance consume, ce que la vanité dissipe, ce qu'on perd au jeu, ce qu'on emploie à la débauche; tous ces fonds sont aux pauvres, et si nous entrions dans le détail de tout ce que vous pourriez retrancher dans le nombre des domestiques, dans la délicatesse des mets, dans le luxe des habits, dans la richesse des meubles, dans la magnificence des équipages, nous trouverions aisément du superflu pour eux, sans toucher à votre nécessaire, ni même à votre commodité. Travaillons donc à faire ces retranchements; car la voix des pauvres nous accusera devant le Seigneur, *et criera plus haut que le sang d'Abel* (*Gen.*, IV, 10); mais puisque alors nous ne pourrons plus réparer le passé, le parti que nous devons prendre, c'est de *faire le bien tandis que nous en avons le temps* (*Gal.*, VI, 10); de *travailler pendant qu'il est jour, parce qu'il viendra une nuit dans laquelle personne ne pourra agir.* (*Joan.*, IX, 4.) En considérant le malheur de notre état, rentrons donc en nous-mêmes, comme l'enfant prodigue (*Luc.*, XV, 17), et pour nous préparer à en sortir au plutôt, disons dès aujourd'hui avec l'économe de notre Evangile.

MARDI. — *Que ferai-je si mon maître m'ôte le maniement de son bien? je ne saurais bêcher la terre, et j'aurais honte de mendier.*

C'est ainsi que (S. PETR. CHRYS., serm. 125), toutes les fois qu'un remords intérieur, une inspiration d'en-haut, une douleur piquante, une maladie dangereuse nous font faire réflexion, que si la mort nous enlevait tout d'un coup, nous nous verrions contraints de paraître devant Dieu, et de lui présenter des comptes si mal en ordre, nous devrions nous dire : *Quid faciam? « Que ferai-je? »* Ne soyons pas si malheureux que d'éteindre la lumière de la grâce qui veut luire en nous, et au lieu de nous étourdir sur une pensée si salutaire, comme nous le faisons le plus souvent, tâchons plutôt de nous rappeler dans l'esprit, quand quelque tentation nous sollicite au mal, ou que nous sommes près de faire une action criminelle : *Que ferai-je?* quand il faudra rendre compte au Seigneur d'avoir transgressé sa loi, après qu'il me l'avait défendu sous des peines si sévères? lorsque nous souffrons, par exemple, quelque douleur aiguë, disons-nous à nous-même : *Fodere non valeo*, c'est-à-dire, je ne puis endurer la moindre peine, comment donc pourrai-je *demeurer dans un feu dévorant, et subsister dans les flammes éternelles* (*Isa.*, XXXIII, 14)? lorsqu'il nous arrive quelque sujet d'humiliation, répétons ces paroles : *Mendicare erubesco;* c'est-à-dire, le moindre mépris m'est un outrage, comment donc pourrai-je souffrir la plus grande de toutes les confusions? ce sont ces solides réflexions que nous devons regarder comme les premières grâces que Dieu nous envoie pour commencer et pour opérer l'ouvrage de notre salut.

Qui le croirait, que ces pensées n'entrent presque jamais dans le cœur de la plupart des chrétiens, et qu'uniquement occupés des biens de la terre, comme s'ils devaient y vivre toujours, ils ne connaissent point d'autres peines que celles qui leur viennent des maux ou des biens de cette vie; s'ils sont dans la pauvreté, ils diront assez souvent : *Que ferai-je? Je ne saurais bêcher la terre, et j'aurais honte de mendier;* mais telle est la malheureuse conclusion qu'ils en tirent: il faut donc s'en délivrer par une voie plus courte et plus aisée : comme la seule fin qu'ils se proposent est de sortir de la misère où ils sont, ils prennent indifféremment tous les moyens qui peuvent servir à leur but; ainsi ce magistrat vendra la justice, cette femme son honneur, ou pour mieux dire, l'un et l'autre vendront leur âme pour avoir du bien, sans faire réflexion *qu'il sert bien peu à un homme de gagner tout le monde, et de se perdre soi-même.* (*Marc.*, VIII, 36.) Si l'on est dans l'abondance, ne croyez pas qu'on soit plus tranquille, on se retrouve dans d'autres embarras; car il n'appartient point aux biens d'ici-bas de nous procurer ce repos d'esprit, en quoi seul consiste la félicité de l'homme sur la terre. Que ferai-je, dit-on, pour placer sûrement cet argent? pour agrandir cette terre? pour me faire payer d'une dette mal assurée? pour faire cette acquisition sans risque? Ainsi les richesses étant aussi contraires à la tranquillité que la pauvreté même, elle ne sont pas plus propres à faire notre bonheur. C'est de quoi le Fils de Dieu nous fournit une belle preuve en la personne de cet *homme dont les terres avaient extraordinairement rapporté, et qui se disait à lui-même : Que ferai-je? car je n'ai point de lieu où je puisse resserrer tout ce que j'ai recueilli. Voici,* dit-il, *ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as de grands biens en réserve pour beaucoup d'années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Ah!* s'écrie le Seigneur, *insensé que tu es, on s'en va te redemander ton âme cette nuit, et pour qui sera ce que tu as amassé : « Stulte, hac nocte animam tuam*

repetunt a te; quæ autem parasti, cujus erunt? » *Tel est*, nous dit le Fils de Dieu, *l'état de celui qui amasse des trésors pour soi-même, et qui n'est point riche de Dieu.* (*Luc.*, XII, 16-21.) Fasse le Ciel qu'intimidés par des vérités si importantes, nous nous mettions en devoir d'exécuter au plus tôt le dessein qu'elles ne peuvent manquer de nous inspirer, et qu'aussi déterminés à prendre notre parti que l'économe de notre Evangile, nous disions dans ce moment même comme lui :

Mercredi. — *Je sais ce que je ferai, afin que quand je serai hors d'emploi, je trouve des personnes qui me reçoivent chez eux.* Voilà en quoi notre économe peut être l'objet de notre imitation; c'est dans le parti qu'il prend, et qu'il exécute tout d'un coup, de travailler pour se mettre à l'abri des malheurs dans lesquels son peu de fidélité devait naturellement le précipiter. Heureux celui qui pense à sa fin, puisque *la fin d'une chose*, dit le Sage, *vaut mieux que le commencement.* (*Eccles.*, VII, 9.) *Je ne puis point travailler, j'aurais honte de mendier* devons-nous dire avec ce receveur; mais *je sais bien ce que je ferai*, «*Scio quid faciam* » *Je ne puis point travailler*, c'est-à-dire je ne puis point mener une vie laborieuse et pénitente, il faut donc que, ne pouvant expier mes péchés par les travaux de la pénitence, *je les rachète par l'aumône.* (*Dan.*, IV, 24.) *Je ne puis point mendier*, c'est-à-dire je n'ai point l'habitude de la prière, il faut donc que j'engage les pauvres à prier pour moi. Ce n'est pas que nous puissions être sauvés sans souffrir, et sans prier; mais c'est que par l'aumône nous obtiendrons le don de la pénitence et de la prière. Nous ne sommes ici que comme des voyageurs, et nous ne devons pas nous mettre en peine si nous y sommes bien ou mal. Le ciel est notre patrie, et c'est là que nous devons faire tenir nos richesses (17), ainsi que le Fils de Dieu nous l'a commandé par ces paroles : *Ne vous faites point de trésors sur la terre, où les vers et la rouille les mangent, et où les voleurs fouillent et les dérobent; mais faites-vous des trésors dans le ciel, où les vers et la rouille ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui fouillent et qui les dérobent.* (*Matth.*, VI, 19, 20.)

Or, pour nous détacher plus aisément des biens de cette vie, souvenons-nous 1° qu'ils ne peuvent nous satisfaire, et qu'ils sont au contraire la source de mille chagrins, et de mille inquiétudes ; 2° que la mort nous les ravira sûrement « et peut-être même, dit saint Chrysostome (Homil. 12 *in Matth.*), qu'elle les fera passer dans les mains de nos plus cruels ennemis. » Mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est, 3° que nous rendrons un compte exact de l'administration que nous en avons eue. « N'est-ce donc pas, dit ce Père, un étrange aveuglement d'amasser et de garder tant de trésors dans un lieu où ils se corrompent, et de n'en pas envoyer la moindre partie dans un autre lieu où ils ne peuvent se perdre? répandez donc afin de ménager, n'amassez point afin d'amasser; perdez, afin de conserver; prodiguez, afin de retrouver : » *Semez des œuvres de justice, afin de recueillir des fruits de miséricorde* (*Osee*, X, 12); car *celui qui fait la charité aux pauvres, prête au Seigneur à intérêt* (*Prov.*, XIX, 17) : et il nous assure lui-même que, *quiconque donnera un verre d'eau froide à un pauvre, ne sera point privé de sa récompense.* (*Matth.*, X, 42) « Ne cherchez point, dit ailleurs ce saint docteur (18), à placer ici votre argent; vous n'entendez point à le faire profiter; mais donnez-le à Dieu qui vous le rendra avec une telle usure que l'intérêt passera le principal. Remettez-le pour ce sujet entre les mains des pauvres; ce sont les médecins de vos âmes, vos bienfaiteurs, vos patrons, vos défenseurs; en leur faisant l'aumône, vous recevez bien plus que vous ne donnez; vous donnez les richesses de la terre, et vous recevez le royaume des cieux; vous les délivrez de leur pauvreté, et vous apaisez le Seigneur irrité contre vous. » Ne perdons pas un moment à nous précautionner contre les malheurs qui nous menacent; si notre économe avait différé à prendre ses mesures, il était perdu sans ressource; mais dès qu'il eut connu son péril, il usa de diligence: *Asseyez-vous là promptement*, dit-il aux débiteurs de son maître, *Sedecito ;* et par la précaution qu'il prit, il sut s'assurer des amis dans sa disgrâce. « Afin donc, dit saint Grégoire (19), que nous puissions après notre mort trouver quelque chose dans notre main, il faut pendant notre vie mettre de nos biens dans les mains des pauvres : » car, pouvons-nous croire que Dieu nous tienne grand compte de les leur laisser en mourant, puisque, à proprement parler, ce n'est qu'abandonner ce que nous ne pouvons plus retenir; d'autant plus que le même esprit d'intérêt et d'orgueil qui nous a dominés pendant toute notre vie, règne souvent encore dans le moment de notre mort, et que les legs que nous faisons sont quelquefois à des conditions si onéreuses pour l'Eglise, et si avantageuses pour notre amour-propre, que c'est une charge qu'on impose à celui-là plutôt qu'un don qu'on lui fait, et un trophée que nous érigeons à celui-ci, dans le temps même que nous devons être le plus occupés de notre misère et de notre néant. C'est la conclusion

(17) Hospes es et peregrinus, patriam habens in cœlis; illuc omnia transmitte. (S. Chrys., homil. 2, *ad pop.*)

(18) Sunt pauperes vestrarum animarum medici, benefici, patroni, defensores : non enim quantum accipis tantum tribuis : nempe das pecuniam, ac cœlorum regnum accipis ; solvis paupertatem, ac tibi Dominum placabilem reddis.

(19) Ut ergo in sua manu divites post mortem quidquam inveniant, ante mortem divitias suas in pauperum manibus ponant. (*Moral.*)

que nous devons tirer de la suite de notre Evangile.

Jeudi. — *Ayant donc fait venir les débiteurs de son maître l'un après l'autre, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître? Cent barils d'huile, répondit il; l'économe lui dit : Reprenez votre obligation, asseyez-vous-là promptement, et en écrivez une autre de cinquante. Et il dit à un autre : Et vous, combien devez-vous? Il répondit : Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre obligation, et faites-en une autre de quatre-vingts.* La grande somme dont ces fermiers sont redevables à leur maître, et la grande remise que leur fait cet économe infidèle (S. Hier.), qui était comme l'intendant de la maison de son maître, nous donne lieu de faire deux réflexions :

La première, que si ces fermiers devaient à leur maître, l'un cent barils d'huile, l'autre cent mesures de froment; c'est-à-dire de grandes sommes; car cent dans l'Ecriture se prend pour un nombre indéfini : nous devons encore plus au Seigneur, tant pour les biens spirituels que nous en avons reçus, qui nous sont représentés par l'huile, que pour les temporels, qui nous sont figurés par le froment. Ajoutons que nous ne sommes pas seulement redevables à la bonté de notre Dieu pour tous ces bienfaits, mais beaucoup plus à sa justice que nous avons offensée par tant de faiblesses, de crimes et de rechutes. Que ces idées servent à réprimer en nous tous les mouvements de l'orgueil, et nous portent à honorer Dieu de tout ce qui est en nous, et à nous au lieu de faire servir, comme nous le faisons, ses propres dons à l'offenser.

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que cet économe rend à l'un la moitié de ce qu'il doit, et à l'autre la cinquième partie; laquelle remise cependant, suivant la remarque des interprètes, était plus forte que la première, eu égard à la valeur, et à la mesure de l'huile et du froment : ce qui nous donne lieu d'assurer que ce n'est pas assez de faire l'aumône, mais qu'il faut la faire abondamment et largement.

L'Ecriture nous dit *que l'eau éteint le feu lorsqu'il est le plus ardent; et que l'aumône efface le péché.* (*Eccli.*, III, 33.) Mais comme l'expérience nous apprend qu'un peu d'eau jeté dans un grand feu ne l'éteint pas, de même pouvons-nous dire qu'une légère aumône qu'on fait moins pour l'amour de Dieu, et pour soulager la misère du pauvre, que pour se délivrer de son importunité, n'est pas suffisante pour éteindre le feu de nos passions, ou celui de l'enfer que nos péchés ont allumé. C'était une coutume, dit saint Chrysostome (20), de mettre une fontaine à la porte des temples, afin qu'on pût laver ses mains avant qu'on y entrât, et les élever ensuite toutes pures au Seigneur; « aujourd'hui, dit ce Père, les pauvres qui sont à la porte de nos églises nous tiennent lieu de fontaine, afin que, comme nous lavons nos mains avec de l'eau, les aumônes que nous leur donnons par un motif de compassion et de charité, purifient nos âmes, et nous mettent en état d'obtenir plus sûrement de Dieu l'effet de nos demandes; car l'eau n'est pas si propre à laver le corps, que l'aumône à purifier l'âme : » mais, comme une goutte d'eau ne peut laver des mains souillées, de même pouvons-nous dire encore un coup, qu'une aumône peu considérable ne suffit pas pour laver des âmes impures, et les nettoyer de toutes leurs souillures. C'est donc ici où nous pouvons dire à ces riches du siècle, *Ayez pitié de vos âmes en vous rendant agréables à Dieu* (*Eccli.*, XXX, 24); faites pour réparer le péché, ce que vous avez fait pour le commettre; vous avez été si magnifiques dans vos passions, ne le soyez pas moins dans votre pénitence; vous avez tout sacrifié pour acquérir des biens périssables, ne ferez-vous rien pour vous procurer des richesses éternelles? vous êtes si prodigues pour la créature, ne serez-vous avares que pour Dieu? Quand la femme pécheresse touchée d'une sincère contrition, fut trouver le Sauveur chez le Pharisien, *elle apporta un vase d'albâtre plein d'huile et de parfums de grand prix qu'elle répandit sur ses pieds* (*Luc.*, VII, 37, 38); c'est ainsi que nous en devons user pour mériter le pardon de nos péchés; il faut répandre sur les pieds du Fils de Dieu un parfum précieux; il faut assister les pauvres abondamment, briser le vase comme fit cette sainte femme, *et fracto alabastro* (*Marc.*, XIV, 3); en un mot, il faut employer tous nos biens à leur service, et par une sainte profusion réparer la dureté que nous avons eue pour eux. Mais ce n'est pas encore assez que de faire l'aumône, et de la faire largement, il faut d'ailleurs la faire de ses biens.

Vendredi. — *Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment; car les enfants du siècle sont plus sages dans leurs affaires que ne le sont les enfants de lumière.*

Lorsque le maître loue cet économe infidèle, et que le Seigneur nous exhorte *d'employer les richesses injustes pour nous en faire des amis*, gardons-nous bien de croire que ce soit à dire qu'en donnant aux pauvres une partie des biens que nous avons volés, nous puissions ainsi les mettre dans nos intérêts; « corrigeons cette pensée, dit saint Augustin (21), ou plutôt

(20) Quemadmodum enim in templorum atriis, ac vestibulis fontes haberi cautum est, ut preces obtaturi prius manus abluant, tumque mundas illas in preces extendant; sic et pauperes fontium loco præ foribus majores statuerunt, ut sicut aqua manus abluimus, sic humanitate animæ prius sordes detergentes, sic preces fundamus. Neque enim aqua sic corporis detersit maculas, ac eleemosynæ vis animi sordes emundat. (Homil., *in Cruc.*)

(21) Intellectus iste corrigendus est, imo de tabulis cordis vestri omnino delendus; nolo sic intelligatis. (*In hunc loc.*)

effaçons-le tout à fait du fond de notre cœur ; ce n'est pas ainsi que nous devons entendre les paroles du Fils de Dieu. » Et pour nous préserver de cette erreur, établissons pour première vérité, que quiconque a ravi le bien d'autrui, doit le restituer entièrement à ceux à qui il appartient quand il les connaît ; que quand il ne les connaît pas, il doit, sans en rien réserver, le donner aux pauvres, ou aux églises ; 2° que les richesses sont appelées injustes, *mammona iniquitatis*, ou bien, parce qu'elles sont le fruit de l'injustice, ce qui a fait dire à saint Jérôme que « le riche est injuste, ou l'héritier d'un homme injuste (22) ; » ou bien parce que celui qui les possède les retient injustement, quand il garde pour soi des biens qu'il doit employer à l'usage de ses frères (23), ou bien, parce qu'on les fait servir à l'injustice et à l'iniquité ; 3° qu'il y a des biens justement acquis sans que pour cela on les puisse appeler de véritables biens, puisque ce nom n'appartient qu'à ceux qui nous rendent bons, et qu'on ne peut nous ravir malgré nous (24).

C'est de ces biens qui nous appartiennent véritablement que nous devons nous faire des amis en les donnant aux pauvres, et c'est du mérite, et de la force de cette aumône que parle le saint homme Tobie quand il dit, qu'*elle ne permettra point que l'âme de celui qui l'a faite aille dans les ténèbres* (*Tob.*, IV, 11), parce que Dieu ou le soutiendra, ou le relèvera de sa chute ; aussi l'Ecriture nous apprend qu'il faut la faire de sa substance : *Ex substantia tua fac eleemosynam* (*Ibid.*, 7) ; remarquez ce terme, dont le Sage s'est servi dans le même sens, *Honora Dominum de tua substantia* (*Prov.*, III, 9), pour nous faire connaître que comme rien n'est plus à nous que notre substance, de même si nous voulons que notre aumône soit agréable à Dieu, il faut la faire de ce qui nous appartient le plus légitimement. *Voilà*, dit Zachée, *que je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en donne quatre fois autant.* (*Luc.*, XIX, 8.) Tel est le modèle que nous devons suivre, il faut faire marcher la justice avant la charité : payer ce qu'on doit et ensuite faire des libéralités de ce qu'on a, et n'imiter pas certains chrétiens d'une dévotion mal réglée, qui, faisant de grandes aumônes, et ne payant point leurs domestiques ni leurs créanciers pendant la vie, leur font souvent banqueroute à la mort. C'était pour éviter cet inconvénient que le saint homme Tobie donnait cet avis à son fils : *Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son travail, et que la récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous* (*Tob.*, IV, 15) : ainsi, avons-nous fait tort à quelqu'un, commençons par une restitution qui puisse le réparer entièrement, et après, sur nos propres biens, faisons une aumône abondante. Car malheur à ceux *qui offrent à Dieu des hosties qui sont le fruit de leurs rapines, et qui couvrent l'autel du Seigneur de larmes et de pleurs* (*Mal.*, I, 13 ; II, 13), puis que *lui offrir un sacrifice de la substance des pauvres, c'est égorger le fils pour le sacrifier en présence de son père* (*Eccli.*, XXXIV, 24) ; c'est faire comme Judas, qui *jeta dans le temple l'argent* (*Matth.*, XXVII, 5) qu'il avait reçu pour le prix du sang de Jésus-Christ. (S. Chrys., Hom. 8, *in Matth.*) *Je suis le Seigneur, qui aime la justice, et je hais les holocaustes qui viennent de rapines et de violences*, nous dit Dieu par la bouche du prophète Isaïe. (*Isa.*, LXI, 8.) Car celui qui offre à Dieu un bien acquis injustement, se moque de lui : *Immolantis ex iniquo oblatio est maculata.* (*Eccli.*, XXXIV, 21.) « Faites donc des aumônes de vos biens légitimement acquis, conclut saint Augustin (25), et donnez ce qui est véritablement à vous ; ne croyez pas pouvoir corrompre Jésus-Christ votre juge, ni éviter d'être confrontés avec les pauvres auxquels vous avez ôté ce que vous ne leur avez pas donné. Si vous aviez dépouillé par force un homme plus faible que vous, et qu'un juge inique vous déclarât innocent, parce que vous auriez partagé votre proie avec lui, n'est-il pas vrai que par l'équité naturelle qui est en vous, vous n'auriez que du mépris pour lui ? N'allez pas vous figurer un Dieu pareil, ne placez pas une idole dans le temple de votre cœur, notre Dieu n'est pas tel que vous ne devez pas être vous-mêmes : si donc vous ne voudriez pas juger ainsi, votre Dieu le fera-t-il ? il n'est pas moindre que vous, il est meilleur que vous n'êtes, et infiniment plus juste, puisqu'il est la source et l'origine de toute justice. » Quelle conclusion tirer de tout ceci ? sinon celle que le Fils de Dieu nous propose dans les dernières paroles de notre Evangile :

Samedi. — *Et moi je vous dis de même : Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.*

Peut-on trouver un plus puissant motif pour nous engager à faire l'aumône aux pauvres, que de nous représenter que c'est un moyen infaillible pour être reçus par eux dans les demeures éternelles ? cependant, quoique nous sachions que le ciel est le terme où nous tendons, nous ne voulons

(22) Dives aut iniquus aut filius iniqui. (*Ad Heliod.*)

(23) Dicuntur injustæ quas nobis Dominus in usus fratrum et conservorum insumendas dedit, nos autem nobis depositas tenemus. (Theoph., *in id Evang.*)

(24) Ergo illæ sunt veræ divitiæ quas cum habuerimus perdere non possumus. (S. Aug., *loc. cit.*)

(25) De justis laboribus facite eleemosynas, ex eo quod recte habetis date : non enim corrumpuri estis judicem Christum, ut non vos audiat cum pauperibus quibus tollitis. Noli tibi talem pingere Deum, noli collocare in templo cordis tui tale dolum. Non est talis Deus qualis non debes esse nec tu. Sic tu non sic judices, sed juste judices : etiam sic melior est te Deus tuus, non est inferior, justior est, fons justitiæ est. (*In id Evang.*)

point prendre les moyens qui peuvent nous y conduire; *jusqu'à quand les enfants du siècle seront-ils plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne le sont les enfants de lumière?* A nous voir tout faire pour la félicité de cette vie, et ne faire rien pour nous procurer le bonheur de l'autre; tout pour nos corps, rien pour nos âmes, ne semble-t-il pas que nos âmes doivent mourir, et que nos corps doivent toujours vivre; que nous ne devons point quitter cette terre que nous habitons, et que nous n'avons rien à craindre ni à espérer pour l'autre vie? En effet, que ne fait-on pas, ou pour mieux dire, que ne souffre-t-on pas pour réussir dans ses desseins? quand, par exemple, on se trouve dans la malheureuse nécessité de solliciter un procès, d'où dépendent nos biens et notre honneur, alors on ne compte pour rien de perdre son sommeil, et d'interrompre son repos; de souffrir la lassitude, la faim, le froid, les duretés d'un juge prévenu, et les rebutades de ceux mêmes qui nous conduisent dans nos affaires; on se donne tout entier à trouver les moyens de faire voir celui-ci par un grand auquel il ne peut rien refuser; celui-là par un ami qu'il est ravi d'obliger; l'un par le directeur de sa conscience; l'autre par un créancier dont les prières tiennent lieu de commandements; on tâche d'en corrompre quelques-uns par argent, et quelques autres par des femmes qu'ils ont eux-mêmes séduites. Or, à comparer ce que font les enfants du siècle pour réussir dans une affaire temporelle avec ce que font les enfants de lumière pour l'affaire de leur salut : peut-on voir plus de mouvement d'un côté, et plus de nonchalance de l'autre? Que ce parallèle serve à nous confondre, et à nous faire entrer aujourd'hui dans les desseins du Fils de Dieu. *Employons donc nos biens à nous faire des amis, afin que lorsque nous viendrons à manquer, ils nous reçoivent dans les demeures éternelles .— Employons nos biens à nous faire des amis,* c'est-à-dire distribuons-les fidèlement aux pauvres, et, en soulageant leur misère, gagnons leur amitié, *afin que quand nous viendrons à manquer,* c'est-à-dire à l'heure de la mort, temps fatal, où la force et la volonté de travailler seront inutiles (Aster Amas.), et où *le paresseux qui n'a pas voulu labourer à cause du froid, mendiera inutilement pendant l'été* (*Prov.*, XX, 4) : *ils vous reçoivent dans les demeures éternelles*; c'est-à-dire afin qu'alors *le pauvre et le riche se rencontrent* (*Prov.*, XXII, 2), et que le pauvre porte le riche *dans le sein d'Abraham* (*Luc.*, XVI, 22), lieu du repos et de la félicité éternelle. « Ah! dit saint Grégoire, si en faisant un bon usage de nos biens, nous gagnons l'amitié des pauvres, nous devons penser en leur donnant, que nous faisons plutôt un présent à des protecteurs dont nous implorons l'assistance, qu'une aumône à des malheureux qui ont besoin de nous. »

Mais comme la charité doit être ordonnée (*Cant.*, II, 4), il est bien juste de préférer à tous les autres pauvres ceux qui se sanctifient dans leur pauvreté, en la souffrant avec soumission à la volonté de Dieu. « Ne refusez personne, s'il se peut, dit un Père, de peur que celui que vous refuseriez ne soit Jésus-Christ lui-même, » et d'ailleurs, il est bien vraisemblable que ceux qui vous demandent avec tant d'empressement, et que vous satisfaites d'une petite aumône, sont dans le besoin : *Il est bon que vous souteniez le juste, mais ne retirez pas aussi votre main de celui qui ne l'est pas, car celui qui craint Dieu ne néglige rien.* (*Eccle.*, VII, 19.) *Un peu de pain est la vie des pauvres,* dit le Sage (*Eccli.* XXXIV, 25), *celui qui le leur ôte est un homme de sang.* Il faut faire, cependant, une grande différence de ces pauvres vagabonds, sans religion ni piété, qui ne mendient que par fainéantise, à ces pauvres honteux, qui gémissent en secret, sans oser se découvrir à personne, et envers lesquels l'on exerce souvent en même temps les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles : tantôt en empêchant cet homme de tomber dans le désespoir, la misère extrême l'ayant déjà jeté dans le dernier abattement; tantôt en soutenant la vertu chancelante de cette fille qui était prête à se livrer au crime, malgré la répugnance qu'elle y avait, sollicitée par une mère plus sensible à la pauvreté qu'à l'honneur et à la vertu; pressée par un libertin qui faisait valoir tout à la fois sa passion et sa libéralité, et séduite surtout par les besoins les plus pressants de la vie. Tels sont les pauvres dont nous devons tâcher de nous faire des amis, en leur faisant part de nos biens, *afin que lorsque nous viendrons à manquer, ils nous reçoivent dans les demeures éternelles.*

SUR L'USAGE DES BIENS TEMPORELS.

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis : ut, cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula. (*Luc.*, XVI, 9.)

Notre Evangile nous représente un économe qui a administré longtemps les biens de son maître, et un maître qui en fait rendre compte à son économe dans le temps qu'il y pense le moins. Nous ne sommes que les fermiers de ceux que nous possédons, et nous devons nous attendre à en compter avec celui qui en est le maître. Or, sachons qu'il nous demandera compte, principalement de trois choses; de la manière dont nous avons acquis nos biens; de la façon dont nous les avons possédés; de l'emploi que nous en avons fait. Car l'intention du Seigneur est 1° que nous les acquérions par les voies justes et légitimes. 2° Que nous les possédions sans attache-

(26) Si autem eorum amicitiis æterna tabernacula acquirimus, dantes pensare debemus, quia patronis potius munera offerimus, qui in egenis dona largimur. (22, *Moral.*)

ment. 3° Que nous les employions à gagner les biens éternels.

1. L'envie d'avoir du bien est une passion si enracinée dans le cœur des hommes, qu'on peut assurer, en égard à leur corruption, que c'est le premier, ou pour mieux dire, le but principal qu'ils se proposent. Pour y arriver plus promptement, on prend les voies les plus courtes ; et pour parler le langage du Saint-Esprit, on commence par détourner sa vue de la loi de Dieu, *Qui quærit locupletari, avertit oculum suum.* (*Eccli.*, XXVII, 1.) Ainsi, les grands ont recours à la violence, les ecclésiastiques à la simonie, les magistrats à la concussion, les marchands à la fraude, les partisans à l'usure et à des injustices criantes, qui ruinent des milliers d'hommes, pour élever quelques particuliers nés dans la poussière et dans l'abjection. Or, sans entrer ici dans le détail de ce qui peut être permis, et de ce qui est défendu : ces discours n'étant pas destinés pour résoudre des cas de conscience, mais devant servir par la miséricorde de Dieu à troubler des pécheurs tranquilles, et à leur faire naître assez de scrupule pour les porter à chercher la vérité, il suffit pour produire cet effet dans leur cœur, de leur mettre devant les yeux ces paroles de l'Ecriture : *Celui qui se hâte de s'enrichir ne sera pas innocent : « Qui autem festinat ditari, non erit innocens. »* (*Prov.*, XXVIII, 20.) Comment donc, après ce témoignage du Sage, peut-on se persuader encore que l'on n'a rien à se reprocher, quand on se trouve en huit ou dix années avoir acquis un million de bien, quoique pendant ce temps on ait vécu dans le luxe et dans l'opulence? Première pensée sur laquelle il est plus à propos de réfléchir en secret, que de nous étendre davantage.

La seconde réflexion que nous pouvons faire, et qu'il est bon de mettre dans tout son jour, c'est qu'il est bien plus aisé de se passer de biens quand on n'en a pas, que de s'en dépouiller quand on en a ; et, cependant, une des vérités les plus constantes de la morale de Jésus-Christ, c'est qu'il n'y a point de salut à espérer pour ceux qui ont le bien d'autrui, à moins qu'ils ne le restituent ; ou qui possèdent des bénéfices par une voie criminelle, à moins qu'ils ne s'en défassent. Or, se dessaisir d'un bien auquel on est accoutumé, se résoudre à rentrer dans le néant dont nous nous sommes tirés nous-mêmes, avoir le courage de se déclarer criminel en public, quand on a toujours voulu passer pour innocent, sont choses possibles et impossibles en même temps ; il est possible de le faire, puisqu'on le peut absolument, et que Dieu le commande ; mais il est moralement impossible, parce qu'on ne peut presque jamais s'y déterminer, quoiqu'on en voie les suites et les conséquences. Est-il donc une situation plus embarrassante que de se dire à soi-même : Tu seras damné si tu ne restitues le bien que tu as acquis et que tu possèdes injustement ; et si tu le restitues, tu vas retomber dans la première misère, et la faire sentir à des enfants que tu aimes, et qui ne l'ont jamais éprouvée. Tel est, cependant, l'état où se trouve à la mort tout homme qui a fait sa fortune par des voies criminelles, et qui, presque toujours plus sensible à une confusion présente qu'aux maux à venir, prend le parti de s'étourdir sur une affaire si importante, et de mourir sans y donner aucun ordre. Après cela, devons-nous être surpris si Jésus-Christ nous a assuré dans son Evangile, qu'*il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume de Dieu !* (*Matth.*, XIX, 24.)

Pour nous préserver de tomber dans un piége d'où il est si difficile de se débarrasser, et d'où dépend une éternité de bien ou de mal ; quand on nous propose une affaire utile pour la fortune, mais délicate pour la conscience, au lieu de chercher à nous aveugler, comme nous le faisons, *Eamus ad videntem* (I *Reg.*, IX, 9), allons trouver un homme éclairé, qui nous dise sûrement ce qui est permis, et ce qui est défendu : n'attendons pas que nous ayons les mains pleines, de peur que nous ne cherchions alors, non les ministres les plus sûrs, mais les plus indulgents, pour pouvoir conserver tout à la fois un bien qu'il faut restituer, et nous délivrer d'un remords qui nous inquiète. Cependant, ne voit-on pas souvent que, semblables au roi Achab, on ne veut point entendre le prophète Michée (III *Reg.*, XXII), c'est-à-dire l'homme de Dieu, quand il nous dit une vérité qui nous déplaît, et on aime mieux, comme ce prince impie, écouter de faux prophètes, auxquels même l'on dit, sinon de bouche, au moins de cœur : *Ne regardez point à ce qui est droit et juste ; dites-nous des choses qui nous agréent ; que votre œil voie des erreurs pour nous.* (*Isai.*, XXX, 10.) Que si l'on cherche la raison pour laquelle on ne peut se dessaisir, même en mourant, de ses biens, c'est sans doute parce qu'on les possède avec trop de cupidité ; et, cependant, on ne doit pas les posséder avec attachement.

2. Comme les biens temporels nous sont donnés pour nous en servir par nécessité et non pour en jouir par cupidité, s'il est permis d'en avoir, il n'est jamais permis de les posséder avec attachement. Il faut tenir les biens dans l'assujettissement, et non nous y laisser assujettir ; il faut qu'ils nous suivent, et non qu'ils nous mènent. (S. Aug., ep., 155, *ad Maced.*) *Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-vous bien d'y mettre votre cœur*, dit le Prophète (*Psal.*, LXI, 11) ; *Que ceux qui achètent, soient comme ne possédant point ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point.* (I *Cor.*, VII, 30, 31.)

C'est cette vérité qui nous est figurée par ces trois cents hommes que Gédéon choisit par ordre du Seigneur pour en combattre trente-deux mille, qui furent préférés, parce que tout en courant ils prirent de l'eau avec la main, et tout en courant ils la portèrent à leur bouche pour se désaltérer, *Qui manu ad os projiciente lambuerunt*

aquas (*Jud.*, VII, 6); au lieu que le reste de l'armée fut rejeté pour avoir mis les genoux en terre, afin de boire plus commodément; car c'est ainsi qu'il faut user des biens de ce monde, en passant, sans s'y arrêter aucunement, afin que nous passions tellement par les temporels, que nous ne perdions point les éternels. Telle était la disposition du saint homme Job; aussi, soit que le Seigneur le dépouille de ses biens, soit qu'il les lui redonne, parce qu'il en est aussi détaché dans l'usage que dans la privation, il est en état de dire également dans l'une et dans l'autre fortune : *Sit nomen Domini benedictum.* (*Job.*, I, 21.) Nous devons donc, suivant la comparaison de saint Augustin (27), nous servir des biens de la terre, comme un voyageur se sert des meubles qu'il trouve dans une hôtellerie; qu'ils soient riches ou pauvres, c'est à quoi il est assez indifférent; il s'en sert par pure nécessité et sans attache, parce qu'il n'y doit pas demeurer, et qu'il doit la quitter dès le lendemain.

Est-ce ainsi qu'on possède les richesses du siècle, ou plutôt ne pouvons-nous pas assurer qu'il est des chrétiens qui en sont plus possédés qu'ils ne les possèdent; qui se privent de tout pour amasser, qui se damnent en amassant, et qui, bien loin que leurs biens les rendent plus heureux, n'en sont au contraire que plus misérables, puisque posséder un trésor sans oser s'en servir, c'est le garder comme un esclave à qui il est confié, plutôt que comme un maître qui a la liberté d'en disposer. *Tel est seul*, dit le Sage, *et n'a personne avec lui, ni enfants, ni frère, et néanmoins il travaille sans cesse; ses yeux sont insatiables de richesses, et il ne lui vient point dans l'esprit de se dire en lui-même, Pour qui travaillé-je, et pourquoi me privé-je moi-même de l'usage de mes biens? cela est encore une vanité et une affliction bien malheureuse.* (*Eccle.* IV, 8.)

En vérité, cet état n'est-il pas plus digne de compassion que d'envie? Si vous ne pouvez voir sans pitié un prisonnier qui a le col, les mains, et souvent même les pieds chargés de fer, « de même, dit saint Chrysostome (hom. 14, *in Matth.*), quand vous voyez un avare dans l'abondance de toute sorte de biens; plaignez son état et ne l'en estimez pas plus riche, mais plus malheureux; car non-seulement il est chargé de liens, mais il y a un tyran, dans sa prison, qui le garde toujours, et qui l'empêche d'en sortir, savoir, l'amour des richesses. C'est cet amour qui le charge de mille chaînes, qui multiplie ses gardes, qui ferme sur lui porte sur porte, et qui le renferme dans une prison encore plus noire et plus intérieure; c'est cet amour qui lui fait trouver ses joies et ses délices dans ses liens mêmes, afin qu'il ne lui reste aucune espérance de se délivrer de tous ses maux. » Est-il rien de plus opposé, non-seulement aux principes du christianisme, mais même au bon sens, et à la raison? Concluons avec saint Bernard (28) « que nous ne devons pas aimer les choses présentes qui nous accablent, quand nous les possédons; qui nous corrompent, quand nous les aimons; qui nous déchirent, quand nous les perdons : » mais que nous devons les posséder sans attachement, et les faire servir à l'usage pour lequel elles nous ont été confiées, c'est-à-dire à acquérir les biens éternels.

3. Pourquoi pensez-vous que le Seigneur ait voulu que les biens de la terre fussent partagés inégalement, « si ce n'est, dit saint Augustin (29), afin qu'en donnant plus aux riches, ils eussent de quoi donner aux pauvres : car ce n'est pas que Dieu n'ait pu enrichir les uns et les autres, mais c'est qu'il a voulu que le riche servît à soulager le pauvre, et le pauvre à éprouver le riche. » Or la fidèle administration des biens que le Seigneur a mis entre les mains des riches est le moyen dont Dieu prétend qu'ils se servent pour mériter sa gloire : sans l'aumône il n'en est point encore qui y soient parvenus, puisque celui-là qui garde pour soi des biens dont il n'est que le dépositaire, doit passer pour un véritable voleur.

Ne croyons pas que de faire part de ses biens aux pauvres, ce soit un conseil, c'est un précepte : nous en avons une preuve bien évidente dans la parabole du mauvais riche, qui fut la seconde que le Fils de Dieu dit à ses disciples pour les engager à faire l'aumône (*Luc.*, XVI, 19); car il n'est point dit qu'il fût riche du bien d'autrui; il est dit seulement, comme en passant, *qu'il était vêtu de pourpre et de fin lin, et qu'il se traitait magnifiquement* (*Ibid.*) : mais ce que l'Evangéliste raconte tout au long, comme pour faire toucher au doigt la cause pour laquelle *en mourant il fut enseveli dans les enfers* (*Ibid.*, 22), c'est qu'*il y avait à sa porte un pauvre nommé Lazare tout couvert d'ulcères, désirant se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, et que personne n'avait pitié de lui.* (*Ibid.*, 20 et 21.) *Allez, maudits au feu éternel*, dira un jour le Fils de Dieu à ces riches impitoyables. Pourquoi, Seigneur, les condamnez-vous sans miséricorde? voici la seule raison qu'il en rend : *parce que j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire* (*Matth.*, XXV, 41) : preuve certaine que l'aumône est de précepte, puisqu'on ne sera pas damné pour n'avoir point accompli les conseils; aussi est-ce une vérité incontestable, que le Seigneur en nous donnant les biens de la terre, a prétendu sous peine de

(27) Utere nummo quemadmodum viator in stabulo mittur mensa, calice et urceo, dimissurus, non permansurus. (*In Joan.*)

(28) Noli amare præsentia quæ possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant.

(29) Plus tibi dedit ut haberes unde pauperi dares, pauperi non dedit ad hoc, ut te probet; non quia ambobus non habeat unde daret, sed per pauperem voluit te probare. (Serm. 350.)

damnation, que nous nous en servissions à opérer l'ouvrage de notre salut en les distribuant fidèlement aux pauvres. Riches de la terre, *souvenez-vous de ceci, et rougissez-en, rentrez dans votre cœur, violateurs de la loi.* (*Is.*, XLVI, 8.) Songez que quand vos biens seraient le plus légitimement acquis, si vous vous en servez uniquement pour les choses que vous faites néanmoins sans scrupule, c'est-à-dire à avoir des habits riches, des meubles magnifiques, une table somptueuse, et que vous *frustriez le pauvre* (*Eccli.*, IV, 1) de la part qui est à lui, l'enfer sera infailliblement votre partage. Ouvrez les yeux sur des vérités si importantes, examinez sérieusement par quelle voie vous avez acquis les biens que vous possédez : sondez votre cœur pour savoir s'il y est attaché ; entrez dans le détail des dépenses que vous faites, pour connaître ce que vous employez à vous procurer les biens de l'autre vie, puisque c'est le principal usage que vous en devez faire.

Seigneur, comme vous êtes le commencement et la fin de toutes choses, la disposition où nous devons être par rapport aux biens de la terre, c'est de reconnaître que venant de vous, ils vous doivent être renvoyés en vous faisant des présents de vos propres dons. Faites donc, Seigneur, que, convaincus qu'un jour nous vous rendrons un compte exact de ceux que nous tenons de votre libéralité, nous ne les employions jamais par un abus sacrilége à vivre dans le luxe et dans la mollesse, à nous procurer des plaisirs criminels, à satisfaire des passions déréglées ; mais qu'entrant dans les desseins de votre Providence, nous nous en servions uniquement à nourrir vos pauvres, à assister les malades, à entretenir vos églises, à les décorer, afin qu'étant de fidèles économes des biens temporels et périssables que vous nous avez confiés, nous puissions les échanger un jour contre des biens incorruptibles et éternels. Ainsi soit-il.

IX^e^ DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc., c. XIX, v. 41-47.

Ce fut le jour même que le Sauveur du monde entra dans Jérusalem monté sur une ânesse, et accompagné d'un peuple qui le bénissait, qu'il répandit des larmes sur cette ville infortunée : ce qui nous fait connaître d abord combien *les voies de Dieu sont différentes de celles des hommes* (*Isa.*, LV, 8), puisqu'au lieu d'être alors occupé de la gloire qu'il recevait, il était tout pénétré du malheur que devaient bientôt éprouver ceux qui la lui rendaient ; et c'est ce que notre Evangile nous apprend par ces paroles : *Jésus approchant de Jérusalem, jeta les yeux sur la ville, et il pleura sur elle.*

Comme le Fils de Dieu est venu nous frayer le chemin dans lequel nous devons marcher, il a confirmé par ses exemples ce qu'il a enseigné par ses paroles : ainsi, par ce qu'il nous a dit : *Bienheureux ceux qui sont doux ; bienheureux sont les pacifiques ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ; bienheureux ceux qui pleurent* (*Matth.*, V, 5 seqq.) ; nous apprenons de lui-même, qu'il a été *doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29) ; de l'apôtre saint Paul, que *c'est celui qui est notre paix* (*Ephes.*, II, 14) ; de toute l'histoire de sa vie, que personne n'a jamais été persécuté comme lui, qui a été le but de l'envie et de la malice des hommes ; de notre Evangile enfin, qu'il a pleuré ; « afin, dit un Père (30), que nous ayant fait voir en sa personne les marques des autres béatitudes, il jetât pareillement les fondements de celle-ci. »

Mais, pourquoi pleure-t-il ? ce n'est pas sur lui qu'il pleure, *Nolite flere super me* ; ce n'est pas non plus sur la ruine de cette ville ; les larmes d'un Dieu doivent avoir un objet plus précieux ; il pleure l'aveuglement volontaire de ses habitants, qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour le reconnaître, et qui sont près de le mettre à mort : d'où nous devons conclure, que la perte des biens temporels n'est point un sujet digne de nos larmes, et que nous ne devons les employer que pour pleurer nos péchés et ceux des autres : *Nolite flere super me, sed super vos,... et super filios vestros.* (*Luc.*, XXIII, 28.)

Nous devons pleurer nos péchés, puisque c'est par nos pleurs que nous pouvons les effacer. Tel est le moyen dont se sont servis les pénitents que l'Ecriture nous propose à imiter : *Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs, j'arroserai de mes larmes le lit où je suis couché*, dit un saint roi (*Psal.* VI, 7), dès qu'il se fut reconnu coupable. Quand la fameuse pécheresse fut trouver le Sauveur chez le Pharisien, il est dit qu'*elle commença par pleurer, et baigner de ses larmes les pieds du Fils de Dieu* (*Luc.*, VII, 38) ; sitôt que saint Pierre eut renié son Maître, *il sortit, et il pleura amèrement.* (*Luc.*, XXII, 62.) « Donnez-moi, Seigneur, le don des larmes, comme vous l'avez accordé à nos pères, afin que je pleure toute ma vie, comme ils se sont pleurés nuit et jour ; faites naître en moi une fontaine intarissable dans laquelle cette victime souillée de crimes puisse être lavée et purifiée (31). »

Mais comme l'offense qui se rencontre dans le péché est ce qu'il y a de plus détestable, et qu'il est impossible d'aimer véritablement Dieu, et de n'être pas pénétré de

(30) Omnes igitur beatitudines in semetipso Dominus ostendit, ad quam similitudinem etiam quod dixerat : *Beati flentes*, ipse flevit, ut hujus quoque beatitudinis jaceret fundamenta. (ORIG., hom. 38, in *Luc.*)

(31) Da mihi gratiam lacrymarum, sicut dedisti patribus nostris, ut plangam me in omni vita mea, sicut ipsi se planxerunt die ac nocte ; da mihi fontem irriguum in quo lavemur assidue istud inquinatum holocaustum. (S. AUG., *Medit.*, cap. 36.)

douleur, quand on le voit offenser ; nous devons non-seulement pleurer nos péchés, mais même pleurer ceux des autres : *On pleure un mort pendant sept jours*, dit le Sage (*Eccli.*, XXII, 13), *mais l'insensé et le méchant doivent être pleurés toute leur vie.* « C'est une pieuse tristesse, dit saint Augustin (32), et même une heureuse misère, de s'affliger des vices d'autrui sans y avoir part, et de les pleurer sans y être attaché. » Le Prophète déclare, tantôt que *ses yeux sont devenus deux sources intarissables* (*Psal.* CXVIII, 136) ; tantôt qu'*il est tombé en défaillance* (*Ibid.*, 53) ; tantôt qu'*il sèche de douleur parce que les pécheurs ont abandonné la loi du Seigneur.* (*Ibid.*, 158.) Or, c'est cette langueur, cette défaillance, cette sécheresse, en un mot, ce zèle ardent pour les intérêts du Seigneur (S. Chr., homil. 15, *in Matth.*), qui condamnera notre indifférence pour tout ce qui le regarde, après que tant d'âmes saintes ont souvent versé des torrents de larmes pour les péchés que les autres avaient commis ; car si notre foi était assez vive et notre charité aussi ardente pour nous représenter ce que c'est que la perte d'une âme rachetée par le sang d'un Dieu, pourrions-nous être tranquilles, quand nous en voyons une infinité se précipiter volontairement dans les enfers ? ou plutôt, ne verserions-nous pas des larmes sur elles, comme Jésus-Christ fait aujourd'hui sur Jérusalem, et ne dirions-nous pas avec lui :

Lundi. — *Ah ! si tu avais connu au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui pouvait t'apporter la paix ! mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux.*

Ces paroles entrecoupées, *Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi*, ne nous marquent pas seulement la sincère douleur dont le Fils de Dieu est pénétré sur la ruine de Jérusalem, mais elles nous font connaître d'ailleurs l'excès de sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur et à lui faire grâce ; car le Seigneur ne veut point dire autre chose, sinon que, malgré les crimes de cette ville ingrate, *qui avait tué ses prophètes* (*Matth.*, XXIII, 37), méprisé ses lois, méconnu sa personne, malgré les instructions et les reproches qu'il avait faits aux Juifs, et les miracles opérés en leur présence (*Joan.*, XI, 47) ; malgré enfin les projets qu'ils avaient déjà concertés de le prendre et de le faire mourir, il est disposé à leur pardonner ; si en ce jour-là même *qu'il vient à eux plein de douceur* (*Matth*, XXI, 5), ils connaissent le malheur qui est prêt à fondre sur eux ; et qu'ainsi ils peuvent l'éviter en faisant les choses nécessaires pour se réconcilier avec lui et pour assurer leur salut (33) : *Et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi.*

Or, ce que le Fils de Dieu dit aujourd'hui aux Juifs, c'est ce qu'il fait entendre aux pécheurs par les remords qu'il leur donne, et par les inspirations qu'il leur envoie : *Ah ! si tu avais connu au moins en ce jour qui t'est donné !* Vous qui avez passé toute votre vie dans le libertinage, ne désespérez point de votre salut, si vous voulez faire en ce jour, *in hac die tua*, ce qui peut l'assurer, *quæ ad pacem tibi :* écoutez votre Dieu qui vous dit : *Je suis le Seigneur et je ne change point, quoique dès le temps de vos pères vous vous soyez écartés de mes ordonnances et de mes lois, et que vous ne les ayez point observées, revenez à moi, et je retournerai vers vous.* (*Malach.*, III, 6, 7.) Cette lecture que vous faites, est une grâce que le Seigneur vous présente pour retourner à lui. *Si donc vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir votre cœur.* (*Psal.* XCIV, 8.) Peut-on rien dire de plus consolant et de plus propre à empêcher une âme troublée par l'énormité de ses péchés, de tomber dans le désespoir ? Mais aussi, tremblez, si vous êtes sourds à cette voix, ou si vous n'y répondez pas après l'avoir entendue. Souvenez-vous que, comme c'était la dernière grâce qui était offerte aux Juifs, et que par le mépris qu'ils en ont fait, *ils ont rempli la mesure de leurs pères* (*Matth.*, XXIII, 32), vous devez craindre que celle qui vous est faite à présent ne soit la dernière que vous recevrez, et que si vous la méprisez, vous ne mettiez le comble à vos crimes. *Voilà que la cognée est au pied de la racine*, dit le Fils de Dieu (*Matth.*, III, 10) : « quelque proche qu'elle soit de la racine, reprend saint Chrysostome (homil. 22, *in Evang.*), il dépend encore de vous d'arrêter le coup ; si vous voulez changer de vie et devenir meilleurs que vous n'êtes, Dieu retirera la cognée, et elle ne vous fera aucun mal ; mais si vous demeurez toujours les mêmes, l'arbre sera coupé jusqu'à la racine. Dieu fait donc deux choses en même temps : il approche la cognée, et néanmoins il ne coupe pas ; il l'approche pour vous tenir toujours dans la crainte, et il ne coupe pas, pour vous montrer que si vous vous convertissez, vous pourrez être sauvés. » Cependant, ne pouvons-nous pas répéter après le Sauveur, et dire avec la même vérité : *Mais maintenant tout ceci est caché à vos yeux : « Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis : »* parce que, dit saint Grégoire (34), « en s'abandonnant à des plaisirs terrestres, on se cache les supplices qui doivent les suivre.

(32) Pia est tristitia, et si dici potest, beata miseria vitiis alienis tribulari, non implicari, mœrere, non hærere. (*Epist.*)

(33) Si cognosceres quæ sunt illa quæ et utilia et plane necessaria sunt ut pacem cum Deo incas, non tantæ te miseriæ et cruces exciperent. (Ven. Bostr., Epist. *in id Evang.*)

(34) Perversa quippe anima rebus præsentibus dedita, in terrenis voluptatibus resoluta, abscondit sibi mala sequentia, quia prævidere futura refugit quæ præsentem lætitiam perturbant ; denique in præsentis vitæ oblectatione se deserit, quid aliud quam oculis clausis ad ignem vadit ? (Homil. 39, *in Evang.*)

vre, et on évite de voir des maux à venir qui troublent la joie présente; mais pendant qu'on se livre ainsi aux douceurs de cette vie, que fait-on? sinon de se fermer les yeux pour ne pas voir le précipice dans lequel on est près de tomber: » semblables à ces vieillards impudiques, qui ayant conçu une violente passion pour la chaste Suzanne, *détournaient leurs yeux pour ne point voir le ciel, et pour ne point se souvenir des justes jugements de Dieu.* (*Daniel*, XIII, 9.) Fut-il jamais pour les vrais ministres du Seigneur un plus juste sujet de pleurer et de gémir, que de voir les chrétiens aussi aveugles et aussi insensibles que les Juifs; la vérité aussi obscure pour les uns, que la parabole l'était pour les autres: et ne peut-on pas dire aujourd'hui ce que le prophète Jérémie disait de son temps: *La terre est dans une extrême désolation, parce qu'il n'y a personne qui ait le cœur attentif à Dieu.* (*Jerem.*, XII, 11.) Mais si, d'un côté, nous nous reconnaissons dans leur péché, nous devons craindre de l'autre que la punition dont le Seigneur les menace ne tombe aussi sur nous. *Je vous ferai passer l'un après l'autre au fil de l'épée*, leur dit-il, *et vous périrez tous, parce que j'ai appelé et vous n'avez pas répondu; j'ai parlé et vous n'avez pas entendu.* (*Isa.*, LXV, 12.) Prenons pour nous ce qui paraît écrit pour d'autres, car, pour lire avec fruit les saintes Ecritures, nous devons sans cesse nous remettre devant les yeux que ce qui a été prédit aux Juifs leur est arrivé; que les punitions temporelles que Dieu leur a envoyées sont la figure des supplices éternels dont nous sommes menacés; et que les prophètes dans tous leurs écrits avaient beaucoup plus en vue les chrétiens que les Juifs mêmes. C'est cette vérité qui nous paraîtra évidemment dans les paroles suivantes:

MARDI. — *Car il viendra des jours malheureux pour toi, que tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts; ils te raseront, ils extermineront tes habitants et ne te laisseront pas pierre sur pierre.*

C'est une prédiction à la lettre que fait le Sauveur de ce qui arriva à la ville de Jérusalem trente-huit ans après, dans le même lieu et dans le même temps de l'année qu'il la faisait, et qui avait été faite plus de six cents ans auparavant par le prophète Jérémie en ces termes: *Je rendrai cette ville l'objet de l'étonnement, de la raillerie des hommes; quiconque y passera, sera épouvanté: je briserai cette ville et ce peuple comme un vase de terre est brisé, et ne peut être rétabli.* (*Jerem.*, XIX, 8-11.) Tes ennemis, dit le Fils de Dieu, t'environneront de tranchées, *circumdabunt te inimici tui vallo*: ce fut une ligne de circonvallation que Tite et Vespasien firent tirer à un quart de lieue de la ville: ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts, *circumdabunt te, et coangustabunt te undique*: c'est ce qui arriva par le moyen d'un mur qui fut élevé en trois jours, et qui tenait deux lieues de tour, pour empêcher que personne ne pût sortir de la ville: ils te raseront, et te détruiront entièrement toi et tes enfants qui sont dans tes murs, *et ad terram prosternent te, et filios tuos, qui in te sunt*: un auteur non suspect rapporte (JOSEPH., *De bello Judaïc.*, l. VI, cap. 13) que, dans ce siége, onze cent mille Juifs y périrent tant par la famine que par l'épée, et que de la ville et du temple, ces empereurs ne conservèrent que trois tours, pour être un monument de ce qu'elle était quand ils l'attaquèrent, *et non relinquent in te lapidem super lapidem.*

Un grand Pape trouve dans le siége de Jérusalem une figure de l'âme d'un pécheur assiégée par le démon dans le moment qu'elle sort du corps. *Elle sera environnée de tranchées*, c'est-à-dire que, « dans l'extrémité de la vie, ils lui remettront tous ses péchés devant les yeux pour lui faire sentir qu'investie de tels ennemis, qui l'accompagneront jusque dans l'enfer, il n'y aura pas moyen d'échapper (35), » parce qu'il n'y aura plus de temps de faire le bien. *Elle sera enfermée et serrée*, c'est-à-dire qu'ils se saisiront de toutes les avenues, ils se rendront maîtres de tous les sens, et lui feront connaître les crimes qu'elle a commis par chacun d'eux, pour resserrer par la crainte du supplice celle qui n'a mis nulles bornes à ses désordres. » *Elle sera rasée et détruite entièrement, elle et ses enfants*, c'est-à-dire que cette âme sera renversée par terre, quand la chair qu'elle a cru être sa vie sera près de retourner en poussière. Ses enfants seront pareillement détruits, quand les pensées qui sont les productions de cette âme périront avec elle, suivant cette expression du Prophète, *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* (*Psal.* CXLV, 4.) *Et il ne restera pas pierre sur pierre*, c'est-à-dire que quand cette âme sera livrée à ses ennemis, tous ses projets, qu'elle avait comme bâtis et élevés pour en avoir l'exécution les uns après les autres seront entièrement dissipés.

Malheur funeste! le seul qu'un chrétien doive appréhender et le seul que la plupart ne songent point à éviter; car combien y en a-t-il à qui l'on pourrait dire, sans craindre presque de s'y tromper: Il viendra des jours malheureux pour toi, *venient dies in te.* Jours éternels, qui commenceront et ne finiront jamais pour eux, parce qu'ils n'ont point fait ce qu'ils pouvaient faire dans un certain jour pour assurer leur salut, *in hac die tua, quæ ad pacem tibi.* Il viendra des

(35) Qui unquam sunt humanæ animæ inimici quam maligni spiritus, qui hanc a corpore exeuntem odisse, quam vallo circumdant, qui ante mentis ejus oculos, reductis iniquitatibus quas perpetravit, hanc ad societatem suæ damnationis coarctant: ut in ipsa jam extremitate vitæ deprehensa, et a quibus hostibus circumclusa sit videat, et tamen evadendi aditum invenire non possit. (S. GREG., hom. 39, *in Evang.*)

jours où *l'on se saisira d'eux pour les jeter pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures* (*Matth.*, XXII, 13) sans qu'il y ait moyen d'éviter ce supplice qu'ils ont mérité, pour la même raison que nous rend le Sauveur de la ruine de Jérusalem.

MERCREDI. — *Parce que tu n'a pas connu le temps où Dieu l'a visité.*

Ne cherchons point ailleurs quels ont été les crimes des Juifs, puisque le Fils de Dieu ne donne point d'autre raison de leur perte, sinon de ce qu'ils n'ont point connu le temps de sa visite, *eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Il était venu pour visiter et racheter son peuple, et son peuple ne l'a point connu. Il les a visités par ses bienfaits, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, selon laquelle ce Soleil levant nous est venu visiter d'en haut, *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto* (*Luc.*, I, 78); et ils ont été insensibles à ses grâces. Le Seigneur les a visités par les châtiments dont il les a punis: *Vous les avez visités*, dit un prophète, *et vous les avez réduits en poudre*, « *Visitasti et contrivisti eos* (*Isa.*, XXVI, 14); » et ils se sont révoltés contre lui, quand il a fait tomber sur eux les effets de sa justice.

Telles sont les raisons de la damnation des chrétiens; le Seigneur visite les uns par l'adversité, en leur ôtant les biens, la santé, l'honneur, pour les forcer de retourner à lui; il visite les autres par la prospérité, en faisant réussir tous leurs desseins pour se les attacher par le motif d'une juste reconnaissance; tantôt il nous visite par les instructions que ses ministres nous donnent; tantôt par toutes les grâces qu'il nous fait, et nous laissons passer le temps de sa visite sans le connaître, *eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ*: « temps précieux, et qui est à vil prix dans l'estime des hommes, dit saint Bernard (*De vita et mort. Cler.*, cap. 16); les jours du salut passent, et personne n'y pense sérieusement. » Nul ne s'afflige de tant de moments perdus, et qui ne reviendront jamais; cependant, si nous descendions dans les enfers, nous apprendrions de tous les damnés qu'ils ont été surpris; car il n'est point de pécheurs sur la terre qui soient déterminés à mourir dans leur péché, et qui ne s'attendent toujours qu'un temps viendra, où ils profiteront tout de bon des grâces de Dieu; mais, hélas! n'avons-nous pas tout lieu de croire que ce qui leur est arrivé nous arrivera, puisque nous faisons tout ce qu'ils ont fait; nous méprisons comme eux les grâces que Dieu nous donne tous les jours, nous remettons à nous en servir dans un temps que nous n'aurons point, ou que nous laisserons échapper encore; tant de malheurs qui arrivent tous les jours sont pour nous des visites du Seigneur, et nous n'y faisons nulle réflexion; la mort subite de cet ami était un avertissement pour nous préparer à la nôtre, et nous n'en avons fait nul profit; ainsi nous nous trouverons infailliblement surpris comme ils ont été, et nous tomberons avec eux dans les feux éternels, parce que nous n'avons pas connu le temps où Dieu nous a visités, *eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

Connaître le temps de cette visite, c'est profiter dans l'instant de cette réflexion; c'est faire en ce moment ce que nous projetons d'accomplir dans un temps éloigné, c'est mettre à exécution ce qui n'a été jusqu'à présent que dans notre intention; car ce qui doit être toujours présent à notre esprit, c'est qu'il n'y a que le présent qui soit à nous, et que le présent consiste dans un moment; l'instant passé, et qui nous a échappé aussi vite que le son de la voix, n'est plus à nous; l'instant à venir peut n'y être jamais; il n'y a que le moment présent dont nous pouvons nous servir comme d'une chose qui soit véritablement à nous. Or, ce moment est un moment de grâce et de miséricorde, qui peut-être sera suivi d'un moment de justice, si nous n'en profitons pas. Ecoutons ce que le Sage nous dit sur ce sujet, pour nous faire connaître l'importance de ne remettre point au lendemain ce qu'on peut faire aujourd'hui. *Ne différez point de vous convertir au Seigneur*, nous dit-il, *et ne remettez point de jour en jour; car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de sa vengeance.* (*Eccli.*, V, 8, 9.) Voilà sans doute de quoi nous effrayer, si nous n'étions aussi insensibles que nous le sommes aux vérités les plus importantes du salut; et n'est-il pas surprenant que nous ne soyons touchés, ni des divines instructions que l'Esprit-Saint nous donne, ni des exemples funestes de nos pères. Quand Noé publiait qu'un déluge universel devait noyer tous les hommes, on le regardait comme un insensé; cependant le déluge vint et ils ne connurent le péril que quand il fut inévitable. (*Matth.*, XXIV, 39.) Quand Jérémie faisait retentir sa voix, et prédisait la destruction de Jérusalem, on n'ajouta nulle foi à ses paroles: le temps arriva de la désolation de cette ville, et tous ses citoyens furent enveloppés dans une ruine générale. Quand les prédicateurs de l'Evangile annoncent aux chrétiens qu'ils seront surpris de la mort, que le Seigneur viendra *comme un larron dans le temps qu'ils y penseront le moins* (*Matth.*, XXIV, 43); qu'alors *ils ne le trouveront point, et qu'ils mourront dans leur péché* (*Joan.*, VIII, 21), on ne fait nul état de leurs menaces, et sans oser pénétrer dans les secrets jugements de Dieu, n'avons-nous pas tout lieu de croire que leurs prédictions s'accomplissent tous les jours, lorsque nous voyons la plupart des chrétiens vivre tranquillement dans leurs péchés, et mourir le plus souvent, sans donner aucune preuve du plus sincère repentir? ceux qui sont encore jeunes attendent à quitter le monde qu'ils l'aient connu, et à se convertir qu'ils soient dans un âge plus propre à la pénitence, et les vieillards se flattent qu'à la mort il en sera encore saison, parce que

les ouvrages de la grâce n'ont pas besoin de temps, comme ceux de la nature, pour arriver à leur perfection.

Comme ce sont ces illusions qui séduisent presque tous les hommes, n'entreprenons pas d'y faire d'autre réponse que celle des Pères. (S. Chrys., hom. 12, *in Evang.*) Saint Grégoire et saint Augustin répondent aux premiers, Que le Seigneur, qui a promis le pardon au pécheur, ne l'a pas assuré du lendemain; que si Dieu diffère de nous châtier de nos péchés, il ne faut pas différer de nous en punir, parce qu'ils ne peuvent pas demeurer impunis (36), et qu'il faut nécessairement qu'ils soient châtiés, ou en ce monde ou en l'autre, ou par nos propres mains ou par celles de Dieu. Saint Augustin (Serm. 57, *de temp.*), et saint Bernard (Epist. 5) répondent aux seconds, qu'on ne doit guère compter sur la pénitence que l'on fait à la mort, à cause des grandes difficultés qu'il y a à la faire, et que si alors l'on donne des sacrements, l'on n'ose pas assurer du salut de ceux qui ont attendu à les recevoir dans ce dernier moment; qu'il est vrai que le Seigneur peut en un moment faire de son persécuteur *un vase d'élection* (*Act.*, IX, 15), et donner son paradis à un larron (*Luc.*, XXIII, 43); mais que de pareils miracles sont bien moins des exemples à se proposer que des prodiges à admirer. Méditons sans cesse ces importantes vérités, et craignons que si nous y sommes aussi insensibles que les Juifs, nous ne soyons un jour traités comme ils l'ont été. Disons plus : comme nous sommes beaucoup plus éclairés, et que nous avons reçu infiniment plus de grâces, aussi devons-nous regarder le châtiment dont le Seigneur les menace aujourd'hui, comme une faible image de celui qui est préparé dans toute l'éternité aux chrétiens qui ne profiteront pas de celles qu'ils reçoivent tous les jours. Brûler toujours sans mourir jamais; vivre dans un feu qui, au lieu de détruire ce qu'il brûle, devient dans l'enfer un sel qui pénétrera intimement les damnés pour empêcher leur destruction, et pour en faire des victimes toujours immolées à la justice de Dieu; c'est une expression digne de celui qui nous la fournit, très-propre à jeter la crainte et la frayeur dans nos cœurs, mais qui, cependant, ne nous fait connaître qu'imparfaitement la moindre peine de l'autre vie. *Omnis enim igne salietur, et omnis victima sale salietur.* (*Marc.*, IX, 48.) Continuons l'explication de notre Evangile.

JEUDI. — *Etant entré dans le temple, il commença à en chasser ceux qui y vendaient, et qui y achetaient.*

Le Fils de Dieu étant entré à Jérusalem en triomphe et aux acclamations du peuple, ne fut pas d'abord dans la forteresse de Sion, ou dans le palais du roi, parce qu'il ne venait pas régner temporellement; mais il fut descendre au temple, parce qu'il était Fils de celui qu'on adorait dans le temple; il entre dans la maison de son Père, et par l'autorité qu'il y exerce, il fait voir d'un côté qu'il en est le maître, et de l'autre, disent les interprètes, il nous fait entendre que la ruine de Jérusalem provenait principalement de la corruption des prêtres. En effet, l'on vendait autrefois dans la ville toutes les victimes nécessaires pour les sacrifices; mais les prêtres, par un esprit d'avarice, sous prétexte de la commodité du public, transportèrent le marché dans l'enceinte extérieure du temple, qui était nommé le parvis des gentils, parce que toutes les nations profanes pouvaient y entrer : ils y établirent des changeurs pour le change de l'argent des étrangers; et comme ils louaient chèrement les places aux marchands, ils retiraient un gros revenu de ce commerce. La fête de Pâques étant proche, il y avait une multitude prodigieuse d'hommes et d'animaux dans le temple de Jérusalem; ce fut alors que le Sauveur du monde, indigné de cette profanation, prit des cordes, en fit des fouets, et chassa ceux qui vendaient et qui achetaient. (*Joan.*, II, 15.) Ce qui arriva, non le jour même que le Fils de Dieu fit son entrée solennellement dans Jérusalem, mais le lendemain, comme le témoigne saint Marc. (*Marc.*, XI, 15.) Si l'on a peine à comprendre comment un seul homme ait pu ainsi chasser tout ce monde, sans que personne ne lui ait fait la moindre résistance, saint Jérôme nous apprend (37) qu'il sortait de ses yeux un feu brillant et terrible, et que l'éclat de la majesté divine rejaillissait sur son visage, ce qui saisit tout le peuple de crainte et de frayeur. Loin d'ici, simoniaques, s'écrie un Père (38), écoutez, impies négociateurs d'une chose sacrée : ou cessez votre commerce, ou sortez du temple. » Et vous, sacrés ministres des autels, successeurs immédiats des apôtres; vous à qui le Fils de Dieu a confié comme à eux le soin de son Eglise, oubliez dans cette occasion cette douceur qui vous est si recommandée, quand le Sauveur lui-même semble avoir oublié celle qui lui était si naturelle : chassez de son Eglise tous ceux qui par des confidences, des pactions, des simonies ouvertes ou déguisées en possèdent les titres et les revenus; faites revivre contre eux la force des anciens canons; et que, dépouillés des bénéfices qu'ils possèdent, ils soient déclarés indignes d'en posséder jamais d'autres : Que *le zèle de la maison de Dieu vous dévore* (*Psal.* LXVIII, 10), pour éloigner encore de l'administration des sacrements ces ecclésiastiques intéres-

(36) Differt Deus manum a peccatis tuis, tu noli differre, convertere ad puniendo peccata tua, quia impunita esse peccata non possunt. (S. Aug., *in Psal.* XLIV.)

(37) Igneam quoddam et fulgur Christi oculis emicabat, et divinatis majestas in facie elucebat. (*in Matth.*)

(38) Audite hæc, simoniaci, audite nefandi negotiatores: aut cessate a negotiis, aut exite de templo. (S. Brux., Sign. ep., *in id Evang.*)

sés, qui, au lieu de se contenter de ce qu'on leur présente, exigent ce qu'on ne leur doit point, qui souvent même vendent lâchement ce qu'ils doivent donner gratuitement (*Matth.*, X, 8), et qui n'ont aspiré à avoir la distribution des choses saintes, que dans le même esprit dont Simon était animé quand il offrit de l'argent aux apôtres (*Act.*, VIII, 19), afin qu'ils lui donnassent le pouvoir de faire recevoir le Saint-Esprit à ceux sur qui il imposerait les mains. Car, quand il est question de réformer les abus qui, par la corruption du cœur humain, se glissent insensiblement dans toutes sortes d'états, c'est par la maison de Dieu qu'il faut commencer; puisque l'apôtre saint Pierre nous apprend que *ce sera par où commencera le jugement* (I *Petr.*, IV, 17); il faut d'abord purifier le sanctuaire; disons plus, *il faut que celui qui est juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie encore.* (*Apoc.*, XXII, 11.) Ce fut le commandement que reçut autrefois Moïse, quand le Seigneur lui parla ainsi : *Que les prêtres qui s'approchent du Seigneur se sanctifient, de peur qu'ils ne soient frappés de mort* (*Exod.*, XIX, 22); mais pour obtenir de Dieu la sainteté dont les ministres et le peuple ont besoin, c'est dans le temple que les uns et les autres doivent aller pour la demander, puisqu'il est écrit :

VENDREDI. — *Ma maison est la maison de la prière, et vous en avez fait une retraite de voleurs.*

C'est ainsi que les prophètes ont parlé du temple de Jérusalem (*Isa.*, LVI, 7; *Jerem.*, VII, 11); mais c'est ce que nous pouvons dire à plus forte raison de nos églises : *Ma maison est la maison de la prière;* car, quoique le temps soit venu d'*adorer le Seigneur en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV, 23), sans qu'il y ait aucun lieu où l'on ne puisse le prier, et que même le Fils de Dieu nous ait recommandé de le prier en secret (*Matth.*, VI, 6), l'on ne peut douter, cependant, que le Seigneur résidant d'une manière spéciale dans nos églises, n'y répande ses grâces avec plus de profusion, et que les prières qui se font en commun, et où tous les cœurs réunis semblent ne parler que par une seule bouche, n'aient plus de force pour obtenir ce que nous demandons (39); mais afin que les prières que nous faisons à Dieu dans les temples lui soient agréables, il faut : 1° Que nous y paraissions devant lui l'esprit humilié, le cœur contrit, nous édifiant les uns les autres par les postures les plus convenables à la majesté divine véritablement présente en ce saint lieu. Eh ! une funeste expérience ne nous apprend-t-elle pas que c'est là où l'on traite le plus souvent les commerces les plus abominables ! « Voilà donc, s'écrie le saint prêtre de Marseille (40), ce qu'il y a de plus criminel et de plus digne de nos gémissements : l'Eglise destinée pour apaiser Dieu, est le lieu où on l'irrite le plus; car si nous exceptons quelques saintes âmes qui fuient le mal, que peut-on dire de presque toutes les assemblées de chrétiens, sinon que c'est une sentine de vices; ceux qui y entrent pour y détester leurs péchés, en sortent pour en commettre de nouveaux; ils semblent même, continue ce Père, en avoir pris la résolution pendant les sacrés mystères, puisque sitôt qu'ils sont finis, chacun retourne à l'objet de ses passions; » les uns vont travailler à contenter leur avarice, les autres à satisfaire leur ambition; les uns dans le moment même se livrent à l'intempérance, et les autres au déréglement d'un plaisir honteux et criminel; et c'est ainsi que la maison de Dieu, au lieu d'être *une maison de prière*, est *une retraite de voleurs.* C'est donc dans nos églises que s'accomplit la vision du prophète Ezéchiel : *Le Seigneur*, dit-il (*Ezech.*, VIII, 14, 16), *m'ayant mené à la porte du temple, je vis des femmes assises en ce lieu qui pleuraient Adonis; et m'ayant fait entrer dans le parvis intérieur, je vis entre le vestibule et l'autel, environ vingt-cinq hommes qui tournaient le dos au temple du Seigneur et dont le visage regardait l'Orient, et ils adoraient le soleil levant.* Coupables que nous sommes de la même profanation, puisque l'abomination que le prophète vit alors, est une image de ce qui se passe tous les jours dans nos églises, craignons que cette menace ne tombe sur nous : *C'est pour cela*, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, *que je les traiterai aussi dans ma fureur, mon œil les verra sans être fléchi, je ne serai point touché de compassion, et lorsqu'ils crieront vers moi à haute voix, je ne les exaucerai pas.* (*Ibid.*, 18.) *Je punirai tous ceux qui entrent insolemment dans le temple et qui remplissent d'iniquité et de tromperie la maison de leur Seigneur et de leur Dieu.* (*Soph.*, I, 9.)

Mais il faut, 2° que notre cœur, qui est le temple véritable dans lequel nous devons nous renfermer pour le prier, soit saint et purifié; il faut qu'il soit exempt de passions. Cependant c'est là que la vengeance, la colère, l'avarice, l'impureté se rassemblent comme dans leur centre, et que ce temple devient aussi une retraite de bêtes féroces. *Auferte ista hinc*, pouvons-nous dire avec le Fils de Dieu (*Joan.*, II, 16), quand il chassa une autre fois les vendeurs du temple; mettez toutes ces choses

(39) Coimus in cœtum et congregationem, ut ad Deum quasi manu facta precationibus ambiamus orantes. Hæc vis Deo grata est. (TERT., *in Apolog.*, cap. 39.)

(40) Grave et luctuosum quod dicturus sum : ipsa Ecclesia quæ in omnibus debet esse placatrix Dei, quid aliud est quam exacerbatrix Dei? aut præter paucissimos quosdam qui mala fugiunt, quid est aliud pene omnis cœtus Christianorum, quam sentina vitiorum? et qui intrant ecclesiasticam domum, ut mala antiqua defleant, exeunt, et quid dico, exeunt, in ipsis pene hoc orationibus moliuntur. (SALV., *De gub. Dei*, lib. III.)

dehors, arrachez ces passions du fond de vos cœurs, et empêchez qu'elles n'y rentrent de nouveau. Voilà l'obligation la plus essentielle du chrétien et de laquelle il s'acquitte le plus mal : au lieu d'éloigner de lui ses passions, au lieu de les détruire, le plus souvent il ne travaille qu'à les fomenter et à les entretenir ; on en rappelle les idées, on en aime le souvenir, on fait en sorte que les objets qui ne sont pas toujours présents aux yeux, le soient toujours à l'imagination, pour les rendre plus vifs dans le cœur. Il est vrai que tantôt par une inconstance naturelle, ou suivant la différence des âges, on change d'objets et même de passions, et que tantôt, pour se disposer à recevoir les sacrements, on fait en sorte de les assoupir ; mais il n'est pas moins certain qu'elles ne font que se succéder les unes aux autres, et qu'on ne les sacrifie presque jamais entièrement au Seigneur : si, pour obéir au précepte de l'Eglise, ou si, intimidés par une maladie dangereuse, nous sommes forcés par la crainte de l'enfer d'immoler au Seigneur ce que nous avons de plus cher, ne peut-on pas dire que, semblables à la mère de Moïse, nous n'abandonnons cet enfant du cœur que le plus tard que nous pouvons ; nous faisons en sorte en l'exposant qu'il ne lui arrive point de mal, et nous prenons même toutes les mesures pour lui conserver la vie, et pour le reprendre, bien loin que nous soyons véritablement déterminés à lui donner le coup de la mort. Voulons-nous triompher sûrement de nos passions, attachons-nous à la principale, et arrachons-la jusqu'à la racine ; si donc l'avarice vous captive, si l'impureté vous domine, si l'ambition vous maîtrise, *auferte ista hinc*, éloignez de vous la passion favorite, chassez-la du temple de votre cœur, prenez comme le Fils de Dieu le fouet à la main, c'est-à-dire mortifiez vos sens, crucifiez votre chair, livrez-vous aux rigueurs de la pénitence, *pour détruire en vous ce corps de péché* (*Rom.*, VI, 6) ; car il faut vous souvenir que votre cœur doit être une maison de prière, et qu'il n'en faut pas faire une retraite de voleurs : c'est ce que le Fils de Dieu dit aujourd'hui aux profanateurs qu'il traite si durement.

Samedi. — *Et il enseignait tous les jours dans le temple.* Ce que le Sauveur faisait en ce temps-là dans le temple de Jérusalem, il continue de le faire tous les jours dans nos cœurs, qui sont le temple dans lequel il prétend faire sa principale résidence; « car, dit saint Augustin (41), nous sommes tous le temple de Dieu, et chacun de nous est ce temple. C'est là qu'il enseigne tous les jours, en y répandant la lumière de sa vérité ; et nous ne devons attribuer qu'à ses enseignements secrets ces prodiges éclatants de sa grâce qui nous surprennent de temps en temps. Ainsi, quand nous voyons, par exemple, une jeune personne se dérober tout d'un coup à toutes les espérances du siècle, renoncer au monde, lorsque le monde n'a pour elle que des charmes, et se consacrer au Seigneur dès ses plus jeunes années ; apprenons que c'est l'effet des instructions d'un Dieu, qui s'est fait entendre à un cœur fidèle, qui lui a fait connaître qu'on ne se peut donner trop tôt à lui ; qu'en quelque temps qu'on le fasse, on regrette toujours de ne l'avoir pas fait plus tôt, et l'on ne manque point alors de lui dire : Je vous ai aimé trop tard, mon Dieu, *Sero te amavi* (S. Aug., *Confess.*, l. XXVII, c. 17.) Quand nous avons vu ce pécheur prêt à mourir dans l'impénitence, après avoir vécu dans le crime et le libertinage, désespérant de son salut, parce qu'il ne lui restait plus de temps pour y travailler, se tourner tout d'un coup vers Dieu avec confiance, espérer entièrement en sa miséricorde, et par une vraie contrition mériter le pardon de ses péchés, nous n'avons dû attribuer ce changement si subit, qu'à la voix de celui qui a crié dans ce temple vivant, qu'il n'est jamais trop tard de retourner à Dieu, et qu'il n'est point de temps de la vie où il ne reçoive les pécheurs qui reviennent à lui, *Et erat docens quotidie in templo.* Heureux ceux qui ne sont pas sourds à cette voix lorsqu'elle leur parle! plus heureux quand ils y répondent avec fidélité ; puisque tous nos devoirs se réduisent à écouter la voix de Dieu, et à y obéir. Rentrons pour ce sujet au dedans de notre cœur, écoutons attentivement ce que le Seigneur nous y dit ; il ne tient pas à tous le même langage, et il prétend conduire chacun de nous par des routes différentes ; mais c'est une obligation essentielle à tous les hommes d'entendre sa voix, et de marcher dans le chemin qu'il leur prescrit en particulier : il dit à l'un, comme à saint Matthieu, *Suivez-moi* (*Matth.*, IX, 9) ; et si celui-là, au lieu de tout quitter pour le suivre, demeure dans une profession dangereuse, il met son salut dans un risque évident. Il dit à cet autre, comme à ce jeune homme de l'Evangile, qui avait de grandes richesses : *Vendez vos biens, et donnez-les aux pauvres* (*Matth.*, XIX, 21) ; et ce qui de soi n'est que de conseil, devient quelquefois un prétexte pour celui qui par l'attachement qu'il a à ses biens, ne peut les posséder *sans y mettre son cœur* (*Psal.* XLI, 11). Il regarde celui-ci comme saint Pierre, immédiatement après son péché (*Luc.*, XXII, 61), et pour répondre à la grâce de Dieu, il doit quitter dans l'instant le lieu qui a été fatal à son innocence, se séparer des personnes qui peuvent lui être une occasion de péché, et *pleurer amèrement.* (*Luc.*, XXII, 62.) Il se fait voir à celui-là, comme à Thomas ; et alors il faut se soumettre comme cet apôtre, et s'écrier dans le moment même : *Mon Seigneur et mon Dieu.* (*Joan.*, XX, 28.) Car c'est ainsi que le Seigneur continue d'enseigner tous les jours dans le temple de

(41) Dei templum simul omnes, et singuli templa sumus. (S. Aug., *in Psal.*, 15, 7.)

notre cœur, *Et erat docens quotidie in templo.*

Nous pouvons dire d'ailleurs que le Fils de Dieu qui enseignait tous les jours dans le temple, apprend aux pasteurs l'obligation qu'ils ont d'instruire en toute occasion le peuple qui est confié à leurs soins; s'ils ne le font pas tous les jours dans le temple, pourvu qu'ils soient fidèles à leurs devoirs, ils trouveront lieu tous les jours de le faire: tantôt dans le confessionnal, tantôt dans les visites qu'ils rendront à des malades ; ici en consolant cette veuve affligée, là en soutenant la faiblesse de cette personne accablée sous le poids de l'adversité; tantôt en remettant le calme dans l'esprit de cet époux violent, prêt à faire un éclat scandaleux sur un faux rapport, et une jalousie mal fondée; tantôt enfin, en rassurant une âme désolée, que la honte de son péché avait comme jetée dans le désespoir. Tel est l'exemple que Jésus-Christ, ce divin modèle des pasteurs, nous a donné pendant tout le cours de sa vie ; soit qu'il aille au château de Béthanie consoler Marthe et Marie sur la mort de Lazare leur frère (*Joan.*, XI, 17), ou qu'il donne des marques de sa tendresse à une pécheresse qui fondait en larmes chez le pharisien (*Luc.*, VII, 48); soit qu'il convertisse une Samaritaine par l'entretien qu'il eut avec elle au bord du puits de Jacob (*Joan.*, IV, 6); ou qu'il trouve le moyen de délivrer une femme adultère (*Joan.*, VIII, 11) du supplice qu'elle devait souffrir suivant la loi (*Levit.*, XX, 10), Jésus enseignait tous les jours dans le temple et il enseignait tous les jours en particulier : double obligation pour les pasteurs, par où ils doivent comprendre que leur vie est une vie d'action, et qu'ils rendront un compte terrible au Seigneur de tout le temps qu'ils passent dans le repos et l'oisiveté.

DU RESPECT DANS LES ÉGLISES.

Et ingressus in templum, cœpit ejicere vendentes in illo, et ementes. (*Luc.*, XIX, 45.)

La sainte colère dans laquelle le Fils de Dieu entre contre les profanateurs du temple, est une faible peinture de la vengeance qu'il tirera de ceux qui, dans nos églises, traitent non-seulement des affaires séculières et profanes, mais quelquefois même des commerces les plus infâmes. Pour nous établir dans les dispositions d'humilité et de respect que la sainteté de nos églises exige de nous, souvenons-nous que c'est là où s'entretient un commerce perpétuel entre le ciel et la terre; où les prières des hommes montent jusqu'au ciel, comme un encens, et où les grâces de Dieu descendent sur la terre, comme une rosée; nous y allons principalement pour deux choses: pour y recevoir des sacrements, pour y assister au saint sacrifice de la messe. Or 1° les sacrements qu'on y confère peuvent servir infiniment à nous humilier; 2° le sacrifice qu'on y offre, doit nous y faire tenir dans une posture de révérence et de respect.

1. Il y a deux sortes de sacrements, les sacrements des morts, et les sacrements des vivants. Les uns nous font passer de la mort à la vie, du péché à la grâce; les autres supposent la vie, et augmentent la grâce. Mais nous pouvons assurer que la pensée de ces premiers sacrements peut contribuer beaucoup à nous humilier dans les églises.

En effet, peut-on voir les fonts baptismaux sans se ressouvenir qu'avant d'avoir été régénérés en Jésus-Christ, nous étions enfants de colère et de perdition, ennemis de Dieu, incapables de le voir, et exclus du paradis pour le péché de notre premier père? et peut-on, en voyant les tribunaux de la pénitence, ne se ressouvenir pas qu'à un péché involontaire, nous en avons ajouté volontairement mille autres, pour lesquels nous avons mérité l'enfer, autant de fois que nous les avons commis, et qu'il n'y avait point de moyen de l'éviter, si le Seigneur par sa miséricorde infinie n'avait institué un sacrement, pour être *la seconde planche après le naufrage* (*Conc. Trid.*, sess. V, c. 14)? Quel motif plus puissant pouvons-nous jamais avoir de nous humilier, que de considérer d'un côté la honte d'une origine criminelle, qui nous force d'avouer que nous sommes nés dans le péché, *Et in peccatis concepit me mater mea* (*Psal.* L, 7), et de l'autre que de nous représenter nos faiblesses, nos ingratitudes, nos crimes, nos rechutes, qui nous font insensiblement connaître que rien n'est véritablement à nous que le néant et le péché? S'il suffit pour abaisser l'esprit le plus vain de lui remettre devant les yeux la honte ou la bassesse de sa naissance, ou quelque action infâme qu'il a commise; le moyen de ne nous pas humilier dans nos temples, où tout ce qui frappe les nôtres doit produire en nous cet effet! Cependant rien n'est plus rare que de voir des chrétiens s'occuper de ces réflexions si salutaires, parce que l'homme corrompu, toujours rempli de lui-même, ne réfléchit jamais que sur ce qui peut flatter son amour-propre, et c'est même souvent au pied des autels qu'il soutient avec le plus de hauteur les intérêts de son orgueil. N'en avons-nous pas vu souvent interrompre les sacrés mystères par des éclats scandaleux pour une préséance, que les uns croient être due à leurs titres et à leurs priviléges, et d'autres à leur rang ou à leur naissance? comme si le plus proche du sanctuaire était le plus près de Dieu ; au lieu que le plus sûr moyen de nous en approcher, c'est de lui être plus soumis, et de nous mettre au-dessous des autres. Le Fils de Dieu nous a donné cet enseignement, tantôt quand il a dit à ses apôtres : *Que celui qui voudra être grand parmi vous, soit votre serviteur et votre esclave* (*Matth.*, XX, 26); tantôt quand il a reproché aux Pharisiens qu'ils *aimaient les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues* (*Matth.*, XXIII, 6); car par ses actions et par ses paroles, il a toujours enseigné l'humilité, et condamné la vanité. « C'est un étrange pro-

dige, dit saint Chrysostome (homil. 20, *in Matth.*), qu'un Dieu ineffable, incompréhensible, égal en tout à son Père, soit venu à nous en passant par le sein d'une Vierge, et qu'il se soit rabaissé jusqu'à naître d'une femme; qu'il ait bien voulu avoir David et Abraham pour ses ancêtres, et non-seulement David et Abraham, mais ce qui est encore plus étonnant, des femmes de mauvaise vie. Lorsque vous entendez de si grandes choses, continue ce Père, élevez votre esprit, et ne concevez rien de bas. » N'allons donc pas nous figurer que cette vertu ait quelque chose de rampant, et qu'elle ne regarde que les petits, puisqu'au contraire c'est, à proprement parler, la vertu des grands, qui ont besoin d'avoir une humilité plus profonde, à mesure qu'ils sont plus élevés; comme un édifice, dont les fondements doivent être proportionnés à son élévation. *Plus vous êtes grand*, dit le Sage, *plus humiliez-vous en toutes choses.* (*Eccli.*, III, 20.) « Plus les rois, dit saint Augustin (42), sont dans une situation élevée, plus ils doivent être soumis au Seigneur; et comme ils ne peuvent monter plus, parce qu'ils sont sur la tête des autres hommes, l'on peut dire que s'abaisser au-dessous de Dieu est la seule manière qui leur reste de croître, et de s'élever. Mais c'est dans les temples qu'ils doivent faire paraître de plus grandes marques de leur humilité, non-seulement pour donner à leurs sujets un exemple qui puisse les instruire et les confondre, mais même pour reconnaître par l'aveu de leur néant la grandeur de celui qui y est présent, et qui d'ailleurs est comme anéanti dans le sacrifice des autels.

1. Comme le sacrifice n'appartient véritablement qu'à Dieu et lui appartient essentiellement, « l'on n'a jamais sacrifié qu'à celui qu'on a cru être Dieu, ou qu'on a voulu faire passer pour Dieu (43). — Dans toute religion vraie ou fausse, dit saint Augustin (44), il a toujours fallu aux hommes quelque signe visible et extérieur pour les réunir. » Les Juifs avaient une infinité de sacrifices et de cérémonies, non pas que le Seigneur en eût besoin ainsi qu'il le leur déclare (*Ose.*, VI, 6; *Matth.*, IX, 13), mais, selon la pensée de Tertullien (*Advers. Marc.* cap. 2), « il a voulu par un effet de sa sagesse, connaissant le penchant qu'ils avaient à l'idolâtrie, qu'on pratiquât dans sa religion plusieurs cérémonies qui étaient en usage dans le paganisme, afin de les nécessiter de faire à son honneur ce qu'il voulait empêcher qu'ils ne fissent à l'honneur des faux dieux. » Dans la religion chrétienne il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais qu'un seul sacrifice; car celui des autels n'est qu'une extension de celui de la croix; ce sacrifice est parfait, puisque c'est un Dieu qui en est la victime, et qui pour satisfaire pleinement à la justice d'un Dieu offensé, a mieux aimé s'offrir lui-même en sacrifice, que de le recevoir (45); il est unique, et il opère parfaitement tous les effets que tous les sacrifices de l'ancienne loi n'opéraient que très-imparfaitement : et il est éternel, puisque l'*Agneau tué dès le commencement du monde* (*Apoc.*, XIII, 8), y est sacrifié, et que ce sacrifice durera *jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 20.)

C'est dans nos temples, et sur nos autels qu'on offre ce sacrifice : c'est là qu'un Dieu anéanti y reconnaît la grandeur d'un Dieu irrité; c'est par ce sacrifice que nous pouvons obtenir la rémission de nos péchés, et toutes les grâces dont nous avons besoin, puisque le concile de Trente nous apprend qu'il est vraiment *propitiatoire et impétratoire.* (*Conc. Trid.* sess. II, cap. 2.) Si donc notre foi nous représentait vivement quelle est la nature du sacrifice où nous assistons tous les jours, avec quel respect n'y assisterions-nous pas? Quelle honte de voir des chrétiens s'élever en présence d'un Dieu humilié, et l'irriter par leurs irrévérences, quand il travaille à apaiser son Père par sa soumission. Prosternons-nous devant celui qui est assis sur le trône, adorons celui qui vit dans les siècles; écrions-nous avec les vieillards de l'Apocalypse : *Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance* (*Apoc.*, IV, 10, 11); quand il se sacrifie pour nous, sacrifions-nous avec lui; il ne demande point *le sang des boucs, ni la chair des taureaux* (*Psal.* XLIX, 13), mais il nous demande ce que nous avons, une portion de nos biens pour la nourriture des pauvres, et pour l'entretien de ses temples qui sont le lieu de sa résidence. Disons plus, il nous demande ce que nous sommes, c'est-à-dire le sacrifice de notre propre volonté; sans celui-là, il rejette tous les autres; car tous les sacrifices extérieurs, dit saint Augustin (46), ne sont que le sacrement, ou le signe du sacrifice invisible et intérieur. Fasse le Ciel que ces vérités s'impriment dans l'esprit et dans le cœur des fidèles, quand principalement il est question d'assister aux sacrés mystères, puisqu'alors attentifs à ce qu'il y a de plus grand, et de plus auguste dans la religion, ils reconnaîtront que *le lieu* destiné pour être la demeure d'un Dieu qui veut se communiquer aux hommes, *est terrible* (*Gen.*, XXVIII, 17), et qu'ils n'y peuvent être, par conséquent, avec une humilité trop parfaite et un respect trop profond.

(42) Reges quanto sunt in majori sublimitate terrena, tanto magis humiliari Deo debent. (S. Aug., *in Psal.* CXXXVII.)

(43) Quis sacrificandum censuit nisi ei quem Deum aut scivit, aut putavit, aut sanxit. (*De civitate Dei*, lib. X, cap. 4.)

(44) In nullum nomen religionis seu verum seu falsum coagulari homines possunt, nisi aliquo signaculorum vel sacramentorum consortio. (*Contra Faust.*, lib. IX, cap. 1.)

(45) Sacrificium maluit esse quam sumere. (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. X, cap. 10.)

(46) Sacrificium visibile invisibilis sacrificii sacramentum, id est sacrum signum est. (*De civit. Dei*, lib. X, cap. 10.)

Faites, Seigneur, que nous connaissions combien votre nom est grand, saint, terrible, et que ces idées nous pénètrent de frayeur et de respect dans les lieux qui vous sont consacrés, et où vous résidez particulièrement : c'est là que vous répandez vos bienfaits avec plus de profusion, ou que vous punissez avec plus de sévérité ; *Vous ne méprisez point un cœur contrit et humilié* (*Psal.*, L, 19), et vous faites sentir l'effet de votre indignation à ceux qui ont l'insolence de profaner la sainteté de votre temple. Le Publicain en sort justifié (*Luc.*, XVIII, 13), parce qu'il y paraît devant vous comme un pécheur, et le Pharisien plus coupable, parce que sa prière est pleine de faste et d'orgueil : faites donc, Seigneur, que comme vos églises sont destinées, ou pour y adorer votre grandeur, ou pour satisfaire à votre justice, ou pour vous demander des grâces, ou pour vous remercier de celles que nous avons reçues de votre bonté, nous n'y entrions que pour y reconnaître votre Etre souverain par l'aveu de notre néant, pour y égorger des passions qui sont les seules victimes capables d'apaiser votre courroux; pour y demander votre assistance dans les besoins que nous en avons tous les jours; pour vous y faire des présents de vos propres dons, en vous les offrant à mesure que nous les recevons de vous ; ce sera ainsi que par ce bon usage, et cette fidèle reconnaissance de vos grâces, nous mériterons d'en recevoir de nouvelles et de plus abondantes, qui nous conduiront un jour à votre gloire. Ainsi soit-il.

X DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Sur l'Evangile selon saint Luc., c. XVIII, v. 9-15.

Ce fut dans la troisième année de la prédication du Sauveur que la parabole ou plutôt l'histoire rapportée dans notre Evangile arriva. Comme le Fils de Dieu avait instruit ses apôtres de la nécessité de persévérer dans la prière par l'exemple d'une veuve, qui ayant affaire à un méchant juge, en obtint par importunité ce qu'elle n'en avait pu obtenir par justice (*Luc.*, XVIII, 5); quelques jours après il adressa aux Pharisiens les paroles suivantes, pour leur faire connaître que toute prière qui n'est point fondée sur l'humilité, ne peut être que vaine et infructueuse :

Jésus dit cette parabole à quelques-uns qui mettaient leur confiance en eux-mêmes, comme s'ils eussent été des saints, et qui n'avaient que du mépris pour les autres.

La défiance de soi-même fondée sur la faiblesse humaine, qui nous doit engager à vivre toujours dans la crainte, et *à opérer notre salut dans la frayeur* (*Phil.*, II, 12), est une disposition essentielle à tout chrétien ; et il n'est peut être point d'état plus dangereux pour le salut que celui de certains chrétiens qui, éblouis par l'éclat de quelques vertus extérieures, *présument de leur justice*, et croient pouvoir compter sur leurs propres forces.

Tel était celui des Pharisiens ; la pensée de tant de vertus qu'ils pratiquaient si régulièrement les enflait, et leur donnait une présomption qui les approchait d'autant plus du précipice, qu'elle les éloignait davantage de l'humilité (47) : *In se confidebant tanquam justi.* » Or, pour nous préserver d'un poison si mortel à l'âme, représentons-nous sans cesse que l'humilité est la plus nécessaire de toutes les vertus, et que sans elle il n'en est point de véritable ; qu'une vierge superbe est un adultère, selon l'expression d'un Père, parce que la pureté du corps ne sert de rien sans l'humilité, qui est la virginité de l'âme ; que tout le bien qui est en nous n'est point à nous, et qu'un jour nous rendrons un compte terrible de l'usage que nous en aurons fait; que celui qui est juste aujourd'hui, peut demain être pécheur, et qu'à quelque degré de sainteté que nous soyons élevés, nous pourrions commettre les plus grands crimes, si Dieu retirait sa grâce de nous. Ce sont les sentiments que l'Esprit-Saint veut nous inspirer, en nous disant : tantôt, que *le sage ne doit point se glorifier dans sa sagesse* (*Jerem.*, IX, 23); tantôt, que *nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu, et que nous ne devons pas nous en glorifier, comme si nous ne l'avions reçu* (I *Cor.*, IV, 7); tantôt, que *celui qui est debout doit prendre garde à soi, de peur de tomber* (I *Cor.*, X, 12); tantôt enfin, que *celui-là est maudit qui met sa confiance dans l'homme et qui se fait un bras de chair* (*Jerem.*, XVII, 5), c'est-à-dire, suivant l'explication de saint Jérôme, maudit celui qui attribue le bien qu'il fait à sa propre vertu, au lieu de le rapporter à la miséricorde de Dieu; et qui, en se reposant sur soi, se repose sur un roseau cassé, puisque c'est ainsi que son cœur se retire du Seigneur, *et a Domino recedit cor ejus.* (S. Hier.)

Si ces vérités étaient bien gravées dans notre esprit, et enracinées dans notre cœur, notre emploi serait d'humilier notre orgueil, et d'abaisser sans cesse un esprit qui cherche toujours à s'élever ; nous saurions que de nous glorifier dans le bien que nous faisons, *c'est comme si la cognée se glorifiait contre celui qui s'en sert ; ou comme si la scie se soulevait contre celui qui l'emploie.* (*Is.*, X, 15.)

Ainsi, dans les meilleures œuvres et les plus saintes actions, il ne faut pas nous en applaudir ni avoir de nous une trop bonne opinion ; mais il faut plutôt en devenir plus humbles et plus modestes (48), puisque notre Evangile nous apprend que par la trop

(47) Præsumptio virtutis propriæ, tanto gravius in desperatione est, quanto longius ab humilitate. (*Moral*, lib. XXII, cap. 5.)

(48) Neque in bonis operibus multum de se sentire, sed magis nunc humilem et modestum esse oportet, cum magnas virtutum divitias congerere possumus. (S. Chrys., hom. 22, *in Gen.*)

grande estime que le Pharisien a eue de lui-même, et que par le mépris qu'il a fait du Publicain, il s'est vu dépouiller de ses vertus (49), et est devenu tout d'un coup plus criminel que celui même qu'il traitait comme un pécheur public: *Et aspernabantur cæteros.*

Lundi. — Le mépris du prochain provient souvent de deux choses : 1° de ce que l'homme corrompu, cherchant toujours à repaître son orgueil, « suppose, dit saint Grégoire (50), que tout le bien qui est en lui vient de lui ; ou que s'il l'a reçu, il en est redevable à son propre mérite; » 2° de ce qu'il ne doute pas que les autres ne se soient rendus indignes par leur faute, ou n'aient pas les talents nécessaires pour parvenir comme eux au rang, ou à la réputation qu'ils possèdent; au lieu que le plus souvent nous devons toute notre élévation à des causes purement étrangères, et ceux que nous méprisons, parce qu'ils se trouvent dans l'abjection, sont quelquefois plus dignes que nous d'occuper le poste que nous occupons.

Tels sont les sentiments que la religion de Jésus-Christ doit inspirer à tous les vrais chrétiens, surtout par rapport aux biens de la grâce, savoir, le mépris de soi-même, et une sincère estime du prochain. Il est vrai que nous ne pouvons assez haïr le péché, qui est la seule chose que Dieu hait; mais pour le pécheur l'objet de sa tendresse, et dont il se sert quand il lui plaît pour faire éclater les richesses de sa bonté, et pour faire paraître la force de sa puissance, il ne nous est jamais permis de le mépriser : plaignons son état, à la bonne heure; prions pour lui, gémissons au pied des autels; mais croyons en même temps que s'il avait reçu les mêmes grâces de Dieu, peut-être en aurait-il fait un meilleur usage que nous, et que si nous étions dans les mêmes engagements, nous serions encore plus faibles que lui; espérons que *où il y a une abondance de péché, il y aura un jour une surabondance de grâces* (*Rom.*, V, 20); et sachons que de traiter un pécheur avec mépris, parce que nous avons l'insolence d'assurer qu'il ne se convertira jamais, c'est le juger et le condamner : ce qui nous est absolument défendu (*Luc.*, VI, 37); c'est mettre des bornes à la puissance infinie de notre Dieu : ce qui est une témérité insolente : *Son bras n'est pas raccourci, de sorte qu'il ne puisse plus sauver* (*Isa.* LIX, 1); et le même qui a tiré la lumière du néant fera luire quand il lui plaira la lumière de sa vérité dans les plus épaisses ténèbres (II *Cor.*, IV, 6) : car *celui qui est tombé ne peut-il pas se relever?* dit le prophète Jérémie (*Jerem.*, VIII, 4) : ainsi le Pharisien réprouvé doit faire craindre ceux qui se croient justes, parce qu'ils se voient exempts de grands péchés ; et le Publicain justifié doit rassurer les pécheurs, puisqu'ils peuvent conclure de son exemple, que quand ils seraient accablés par le poids de leurs péchés, pourvu qu'une humilité profonde les rabaisse au-dessous du reste des hommes, ils peuvent tout espérer de la miséricorde de Dieu.

Après que le Sauveur du monde a déclaré aux Pharisiens que *les Publicains et les femmes de mauvaise vie les devanceront dans le royaume de Dieu* (*Matth.*, XXI, 31), avons-nous raison de nous reposer tranquillement sur quelques bonnes œuvres que nous faisons, mais qui peut-être sont rejetées du Seigneur par la confiance que nous avons en nous (51), *in se confidebant tanquam justi* ; est-il juste de regarder avec dédain ceux qui n'en font pas autant, mais qui peuvent sortir tout d'un coup de l'esclavage de leur péché, et avancer plus en un jour dans le chemin de la vertu, que nous n'avons fait dans un an? *et aspernabantur cæteros.* Cependant est-il rien de plus commun que de voir des chrétiens qui traitent des pécheurs comme les Pharisiens traitaient les Publicains, c'est-à-dire comme gens sans foi, sans Dieu, sans loi ; que de voir qu'ils s'en séparent, non par une juste défiance d'eux-mêmes, qui leur fait craindre la fréquentation des impies, de peur de se corrompre avec ceux qui sont corrompus; mais de voir que ce soit l'orgueil, que ce soit le faste qui les empêche d'avoir avec eux ni société ni commerce, comme s'ils ne doutaient pas qu'ils ne fussent déjà réprouvés de Dieu ; il y en a même qui se font une espèce de mérite de les décrier en public, bien loin d'avoir *cette charité qui couvre beaucoup de péchés* (I *Petr.*, IV, 8), ou cette crainte légitime de se tromper également en jugeant bien de soi, et mal d'autrui. C'est l'injustice que l'on remarque évidemment dans l'exemple qui nous est proposé.

Mardi. — *Deux hommes montèrent au temple pour y faire leur prière ; l'un était Pharisien et l'autre Publicain.* Comme le temple était situé sur une montagne élevée, il fallait monter pour y arriver; ces deux hommes y montèrent pour prier, *ascenderunt in templum, ut orarent.* Voilà le motif qui nous doit faire entrer dans l'église, pour y prier le Seigneur, pour lui exposer nos besoins, pour lui demander des grâces. Disons d'ailleurs que pour prier il faut monter dans le temple de notre cœur, la prière étant une élévation de l'esprit vers Dieu. *De ces deux hommes, l'un était Pharisien et l'autre Publicain.* La

(49) Quod nobis manifestum est ex eis quæ Pharisæo acciderunt, qui ut magna de se sentit, et publicanum contempsit, subito illo deterior evasit, omnesque virtutum divitias lingua sua effudit. (Hom. 31, *in Gen.*)

(50) Bonum aut a se ipsis habere se existimant, aut si sibi datum desuper credunt, pro suis se hoc accepisse meritis putant. (*Moral.*)

(51) Si opera consecutiæ innumerabilia sustines, peccatis summis gravatus, nec est quod te non premat delictum, modo illud unum persuasum est tibi, te omnium esse minimum, mirifice tibi animus libendi audendique apud Deum præstabitur. (S. Chrys., *in Pharis. et Publ.*)

différence qui se trouve dans leur état nous fait assez connaître que le temple est l'asile commun des justes et des pécheurs; quelque juste qu'on soit, on doit prier 1° pour demander au Seigneur *de marcher toujours de vertu en vertu* (*Psal.* LXXXIII, 8), puisque tout chrétien doit tendre à un accroissement continuel de sainteté, et que le temps de notre vie se passe inutilement, dit saint Augustin (Ep. 130), si à chaque moment et à chaque action que nous faisons, nous ne nous élevons pas à un nouveau degré de mérite pour l'éternité; 2° pour le remercier de ses grâces, persuadés que nous devons être, que le mérite qui est en nous est à lui, et qu'il ne couronne point nos mérites, comme nos mérites, mais comme étant ses propres dons (52); 3° pour lui demander la grâce de la persévérance, le Seigneur nous assurant *que celui-là seul sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin* (*Matth.*, X, 22); et le concile de Trente ayant défini que *la persévérance est un don qu'on ne peut obtenir que de Dieu, qui seul peut affermir celui qui est faible, et relever celui qui est tombé.* (*Conc. Trid.*, sess. VI, c. 13.) Mais quelque pécheur qu'on puisse être, on ne doit pas renoncer à la prière, sous prétexte, ou qu'elle nous serait inutile, ou que nous sommes indignes de prier, puisque nous ne pouvons point faire une plus grande injure à ce Dieu, dont la nature est bonté, que de croire qu'il ne daignera pas nous écouter.

« En effet, dit saint Chrysostome (53), le plus grand pécheur qui se prosterne devant Dieu avec un esprit humilié, trouvera grâce devant ses yeux; au lieu que l'homme le plus paré de vertus, mais dont le cœur est superbe, sera rejeté de devant sa face, parce que l'humilité peut par son excellence surmonter le poids des plus grands crimes, et s'élever jusqu'au ciel; au contraire, le poids de l'orgueil abaisse les vertus les plus sublimes, et les renverse par terre: » voyons-en la preuve dans la personne du Pharisien, et du Publicain.

Les Pharisiens, comme nous l'avons dit ailleurs, composaient la secte qui avait le plus de crédit, dont la doctrine était la plus saine, et dont les mœurs étaient les plus sévères: ils pratiquaient plusieurs austérités; mais l'orgueil animait toutes leurs actions, et c'est sur quoi sont fondés les reproches que le Fils de Dieu leur fait si souvent. Les Publicains étaient les receveurs des impôts et des deniers publics que les Romains, à à qui toute la Judée était soumise en ce temps-là, levaient sur toute sorte de marchandises: condition fort décriée parmi les Juifs, tant pour les injustices qui se commettent ordinairement dans cet emploi, que parce que ceux qui les exerçaient, travaillaient eux-mêmes à diminuer la liberté du peuple de Dieu: aussi passaient-ils pour des pécheurs publics avec qui les Pharisiens ne voulaient avoir nul commerce. Cependant un Pharisien et un Publicain se trouvent aujourd'hui dans le temple; celui-ci en sort justifié, et celui-là condamné.

D'où nous devons conclure qu'il ne faut pas croire que pour être revêtu d'un habit saint, notre salut soit en sûreté; quelquefois l'on fait naufrage au port; et si l'on peut se sauver dans une profession remplie d'écueils et de dangers, on peut se perdre dans un état, qui est sans doute le plus sûr. *Les jugements de Dieu sont autant éloignés des jugements des hommes, que le ciel l'est de la terre* (*Isa.*, LV, 9): tantôt il paraît indulgent à des crimes qui nous font horreur; tantôt il punit avec la dernière sévérité des fautes sur lesquelles nous ne faisons presque point d'attention. David, ce prince que le Seigneur avait fait monter de la condition la plus basse à la plus élevée (I *Reg.*, XVI, 11-13), est coupable d'adultère et d'homicide; il confesse son péché, et Dieu le lui pardonne à l'instant. Saül (I *Reg.*, XI, XII), après avoir attendu sept jours comme Samuël lui avait prescrit, offrit lui-même le sacrifice au Seigneur sans attendre le retour de ce prophète, et cette désobéissance fut cause en partie de sa réprobation. (I *Reg.*, XIII, 6 seqq.) *Manassé rétablit les hauts lieux que son père avait démolis, il dressa des autels à Baal, il planta des bois profanes, il adora toute la milice du ciel et leur sacrifia, mais il conçut un vif repentir de son péché en la présence du Dieu de ses pères, et le Seigneur exauça sa prière.* (II *Paral.*, XXXIII, 3 seqq.) Le saint roi Ezéchias (IV *Reg.*, XX, 13 14) se laissa aller à un mouvement de vanité en montrant ses trésors et ses richesses aux ambassadeurs du roi de Babylone, et attira la colère de Dieu contre lui, contre Juda et contre Jérusalem. *Ne jugeons donc point selon l'apparence* (*Joan.*, VII, 24); ou si nous avons à juger du prochain, jugeons-en favorablement; et gardons-nous bien d'imiter ce Pharisien, qui « monte dans le temple, non pour prier, mais pour se louer, et pour insulter d'ailleurs au Publicain, dont la prière est humble et fervente (54).

Mercredi. — *Le Pharisien se tenant debout, priait ainsi en lui-même: Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce Publicain.* Nous ne devons pas regarder la prière du Pharisien comme mauvaise, de ce qu'il la fait debout, puisque la posture dans laquelle l'on prie peut de soi être une chose indifférente;

(52) Si Dei dona sunt bona merita tua, non Deus coronat merita tua, tanquam merita tua, sed tanquam dona sua. (S. Aug., *De orat. et lib. arbit.*, cap. 7.)

(53) Ut enim humilitas præ summa sua excellentia peccati superat pondus, atque ad cœlum pervenit, superbia præ nimio suo pondere ac intolerabili onere suæ molis prævalet, adeo ut etiam levissimam illam et supernam virtutem vincat, deorsumque versus facile detrahat. (*In Pharis. et Public.*)

(54) Parum est Deum non rogare, sed se laudare, insuper et roganti insultare. (S. Aug., serm. 26, *de Verb. Dom.*)

quoiqu'on puisse avancer qu'en courbant le corps, il semble pour ainsi dire qu'on courbe et qu'on abaisse l'âme; et qu'au contraire « cette posture élevée du Pharisien, suivant la pensée des Pères (55), fut une marque de l'élévation de son cœur Mon Dieu, disait-il, je vous rends grâces, *Deus, gratias ago tibi :* il n'est pas répréhensible, dit saint Augustin (56), de ce qu'il rend grâces à Dieu, il l'est de ce qu'il ne lui demande rien, de ce qu'il lui montre ce qui est sain en lui, et lui cache ses plaies : comme si rempli de toutes les vertus, et exempt de tous les vices, il n'avait pas besoin de dire au Seigneur : *Remettez-nous nos offenses* (*Matth.*, VI, 12); nous pouvons donc lui appliquer ces belles paroles de l'Apocalypse: *Je sais quelles sont vos œuvres ; vous avez la réputation d'être vivant, mais vous êtes mort* (*Apoc.*, III, 1) : *vous croyez être riche , et n'avoir besoin de rien, et vous ne savez pas que vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle, nu.* (*Ibid.*, 17.)

Mais en quoi son injustice et sa présomption paraissent excessives, c'est de supposer tous les autres hommes pécheurs et de se croire seul juste: car il ne dit pas, je vous remercie de ce que je ne suis point comme plusieurs hommes, mais *comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères :* comme s'il disait, « Tous sont voleurs, hormis moi seul qui ne le suis pas; tous sont injustes, moi seul je suis juste; tous sont adultères, il n'y a que moi qui sois digne d'être loué pour le mérite de ma pureté (57). Ajoutons que ce qui le rend encore plus criminel, c'est qu'il ne s'en tient pas dans cette thèse générale, et que pour mettre ses vertus dans un plus beau jour, il les oppose au Publicain qu'il suppose rempli de crimes, *velut etiam hic Publicanus.* Quoi donc! reprend saint Chrysostome (58), en parlant au Pharisien, avez-vous vu le Publicain ravir le bien d'autrui, s'emparer de ce qui n'était point à lui, recueillir où il n'avait point semé, amasser où il n'avait point répandu? vous n'avez rien vu de semblable; que voyez-vous en lui, sinon un homme abattu et humilié, qui, la face prosternée contre terre, frappe son cœur comme l'auteur de tous ses crimes; qui n'ose lever les yeux au ciel, de peur que les astres ne deviennent ses accusateurs, ou dans la crainte de voir la multitude de ses péchés écrits dans le firmament; qui s'éloigne du temple comme déjà jugé; qui prie qu'on ait pitié de lui comme déjà condamné; cependant, c'est à cet homme que vous insultez; est-il rien de plus inique? Telle est l'injustice que saint Bernard reprochait à cet autre Pharisien qui disait en parlant du Sauveur, que *s'il était prophète il saurait que la femme qui le touchait était pécheresse.* (*Luc.*, VII, 39.)« Vous vous trompez, dit ce Père (59), de l'appeler de ce nom, quand vous la voyez aux pieds du Fils de Dieu les arroser de ses pleurs, les essuyer de ses cheveux, les baiser de sa bouche, les oindre d'un parfum précieux. » Or, rien n'est plus commun parmi les chrétiens que d'en user ainsi : trop semblables aux Pharisiens, ils se comparent toujours avec ceux qu'ils croient au-dessous d'eux par rapport aux biens de la grâce, pour nourrir et entretenir leur orgueil; au lieu qu'ils devraient se comparer avec ceux qui sont au-dessus, pour s'humilier et se confondre.

Mais pour nous préserver sûrement des mouvements de l'amour-propre, il faut nous consoler par les endroits qui nous sont communs avec le reste des hommes, c'est-à-dire du côté de la naissance et de la mort. Qui que vous soyez, grands de la terre, l'origine du dernier des hommes n'est point différente de la vôtre : *Celui*, dit le saint homme Job, *qui m'a créé dans le sein de ma mère, n'a-t-il pas créé celui qui me sert* (*Job.*, XXXI, 15)? La mort vous fera d'ailleurs retrouver cette égalité que vous avez du côté d'une même origine, et qu'une fortune différente vous a fait presque oublier. « Tout homme, dit saint Grégoire (60), né de la poussière, en cessant d'être homme deviendra ver, et de ver deviendra poussière : » tel est son principe et sa fin; tel est le circuit de la nature humaine: « La vie de l'homme, dit Pierre de Blois (61), est comme une ligne qui retourne au même point d'où elle est partie, et va circulairement de la poussière à la poussière, sans qu'il reste dans les sépulcres nulle marque par laquelle on puisse discerner le grand du petit, le riche du pauvre, le maître de l'esclave (62): » de même que quand le feu a passé par une forêt on ne peut point distinguer par les cendres qui y restent et qui sont confondues le cèdre de l'hysope, ni

(55) Stans ejus animum elatum notat. (Theoph., *in hunc loc*)

(56) Non reprehenditur quia gratias Deo agebat, sed quia nihil addi sibi cupiebat; ergo jam plenus es; jam abundas; non est quare dicas : *Dimitte nobis debita nostra.* (Serm. 56, *de Verb. Dom.*)

(57) Omnes raptores præter te unum, Pharisæe; omnes injusti, tu vero solus es justus; omnes adulteri, tu vero solus actionis castitatis laude dignus. (S. Chrys., *De Pharis. et Public.*)

(58) Jacet enim vultu in terram prostrato; pectus, ut malorum officinam, torquet, oculos tollere in cælum non audet, fortassis ab ipsis etiam accusari se putat, delictorum potius multitudinem esse scriptam existimat in firmamento; longe se ipsum a templo quasi judicatum removet, miserere clamat, ut jam condemnatus. (*Loc. cit*)

(59) Errabat si quidem qui tanquam peccatricem horrebat, quæ divinis inhærens vestigiis rigabat fletibus, tergebat crinibus, oscula premebat, ungebat unguento.

(60) Nimirum non longe post futurus post hominem vermis, atque post vermem pulvis. (Hom. 26, *in Evang.*)

(61) Cuius est memoria circuitus humani, vita enim nostra quasi linea circumducta rediens ad idem punctum; a pulvere incipiens, et per defectus naturales quasi circulariter progredicus ad pulverem revertitur. (Serm., *in dedic.*)

(62) Contemplare sepulcra : num possis discernere, quis dominus, quis pauper, quis locuples? (S. Basil.)

l'arbre le plus élevé du plus petit arbrisseau.

Que ces réflexions puissent servir de contre-poids à la grandeur humaine pour abaisser l'orgueil de l'homme, qui a une si forte inclination à s'élever, pour peu qu'il trouve en lui une distinction: c'est ce qui fait la vanité du Pharisien, de ce qu'il ne se trouve pas *comme le reste des hommes;* mais après avoir dit qu'il est éloigné du mal, il ajoute le bien qu'il fait, pour faire de lui un portrait achevé, et conforme à ce que l'Ecriture exige des fidèles: *Declina a malo, et fac bonum.* (*Psal.* XXXVI, 27.)

Jeudi. — *Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes biens.* Les Pharisiens avaient coutume de jeûner le second et le cinquième jour de la semaine, et de payer non-seulement les dîmes comme la loi l'ordonnait, mais encore le trentième et le cinquantième de leurs fruits. Celui de notre Evangile semble rapporter les bonnes actions qu'il fait, pour prouver plus fortement qu'il n'est point coupable des mauvaises dont les autres hommes, selon lui, ne sont pas exempts. « Il se glorifie de son jeûne, dit un Père (63), pour faire entendre que par l'abstinence il se garantit de l'adultère, la luxure étant souvent une suite de l'intempérance: il rapporte l'exactitude avec laquelle il paye la dîme de tous ses biens, pour justifier qu'il n'est ni voleur ni injuste: car c'est comme s'il disait: tant s'en faut que je veuille ravir le bien d'autrui, je donne celui que je possède le plus légitimement. » — « Ainsi, dit saint Grégoire (64), ce cœur qu'il avait fermé par le jeûne et par la prière, il l'ouvre par la vanité à des ennemis qui l'assiégent de toutes parts; mais, continue ce Père, c'est en vain que tous les endroits d'une ville sont fortifiés, quand un seul, par où l'ennemi peut entrer, ne l'est point.»

Sur quoi nous pouvons observer qu'il y a deux sortes de vertus: des vertus intérieures, comme la foi, l'humilité, la charité, la patience dans les maux, le détachement du cœur dans les biens, l'abnégation de soi-même; et des vertus extérieures, comme de jeûner, faire l'aumône, visiter les prisonniers, ensevelir les morts. Les unes et les autres sont absolument nécessaires pour la perfection de la vie chrétienne; car l'essentiel du christianisme consiste dans les vertus intérieures qui nous distinguent des païens, et nous sommes obligés de pratiquer les extérieures, quand la loi de Dieu et celle de l'Eglise nous l'ordonnent; mais ce que nous pouvons dire de certain, c'est que les intérieures sont plus excellentes que les extérieures; c'est même que celles-ci peuvent quelquefois être dangereuses, quand elles ne sont pas animées par celles-là.

En effet, rien n'est plus propre à nous enfler et à nous corrompre le cœur, que la pratique de certaines vertus éclatantes, qui frappant les yeux des autres, nous attirent l'admiration de tout le monde, à moins que par les sentiments d'une sincère humilité nous ne nous abaissions à mesure qu'on nous élève. Car si nous nous laissons aller à une vaine complaisance dans le bien que nous faisons, cette complaisance produira bientôt un orgueil qui sera la cause de notre perte: *L'orgueil précède la ruine de l'âme,* dit le Sage (*Prov.*, XVI, 18), *et l'esprit s'élève avant la chute.* Cependant telle est la faiblesse humaine, si on prie l'on ressent certaine consolation qui nous soutient quand on le fait en public: si on donne l'aumône, on serait fâché qu'elle ne fût su'e que de celui à qui on la donne: si on jeûne, et qu'on se livre aux rigueurs de la pénitence, on ne hait pas d'en porter les marques au dehors: et c'est ainsi que la gloire humaine que nous envisageons dans les choses spirituelles, nous en fait recevoir dès ce monde une récompense, qui décharge le Seigneur de nous donner celle qu'il nous avait préparée dans l'autre (65). C'est pour cela que le Sauveur nous avertit tantôt *de prier en secret,* tantôt *de cacher à notre main gauche le bien que la droite opère;* tantôt *lorsque nous jeûnons de parfumer notre tête et de laver notre visage, afin de ne pas faire paraître aux hommes que nous jeûnons.* (*Matth.*, VI, 3, 4, 6, 17, 18.) Mais comme l'édification du prochain doit obliger principalement les personnes qui sont dans des postes élevés de faire des prières et des aumônes en public, l'essentiel est quand nous pratiquons les vertus extérieures, de rentrer au dedans de nous-mêmes, pour connaître si nous avons les intérieures, et pour approfondir si la foi est le soutien de toutes nos bonnes œuvres; si l'espérance des biens éternels est la seule qui nous anime: si la charité est le seul principe de tout ce que nous faisons: car il n'y a rien de mieux marqué dans l'Ecriture, que, *sans la foi nous ne pouvons plaire à Dieu* (*Heb.*, XI, 6); que *l'espérance ne nous confond point* (*Rom.*, V, 5); que *sans la charité, quand nous aurions distribué tout notre bien aux pauvres, ou livré nos corps pour être brûlés, tout cela ne nous servirait de rien.* (*I Cor.*, XIII, 3.) Or, quelque aveuglés que nous soyons sur nous-mêmes, nous ne nous persuaderons jamais que nous ayons les vertus extérieures quand nous ne les avons point; mais rien n'est plus ordinaire de s'imaginer qu'on possède les intérieures, quand on en est le plus dépourvu, et com-

(63) Contra adulterium gloriabatur de jejunio; a deliciis enim lascivia; contra rapinam et injustitiam proferebat dationem decimarum omnium quæ possidebat: tantum enim contrarius rapinæ et injustitiæ, ut ea quæ mea sunt expendam. (Theoph., *in id Evang.*)

(64) Ecce civitatem cordis sui insidiantibus per elationem aperuit, quam frustra per jejunium et orationem clausit. Incassum munita sunt cætera, cum locus unus quo hosti patet aditus munitus non est. (*Moral.*, 27.)

(65) Qui enim spiritualium quidpiam gerens humanam respicit gloriam, inde jam mercedem recepit, neculira amplius Deum debitorem habet. (S. Chrys., hom., *in Gen.*)

me elles sont plus nobles et d'un plus grand prix, on se console aisément de n'avoir pas les unes, quand on peut se flatter d'avoir les autres : mais pour nous garantir de toute erreur, si nous voulons être de meilleure foi, nous nous dirons à nous-mêmes quand nous faisons quelques bonnes œuvres aux yeux du public : Comment puis-je me persuader que je crois en Dieu, lorsque je vis dans une révolte continuelle à ses ordres? Quelle apparence d'assurer que j'espère les biens de l'autre monde, mettant tous mes soins à acquérir ceux de celui-ci? Est-il possible *que j'aime Dieu de tout mon cœur, et mon prochain comme moi-même* (*Matth.*, XXII, 37), en méprisant les commandements de l'un, et étant aussi insensible que je le suis aux misères de l'autre? C'est ainsi que nous devons travailler à ne pas séparer les vertus extérieures des intérieures, et faire tout notre possible pour réunir en nous les unes et les autres.

VENDREDI. — *Le Publicain se tenant fort loin n'osait seulement lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.* La prière du Publicain nous donne une juste idée des dispositions avec lesquelles nous devons nous approcher de Dieu pour lui demander des grâces; son humilité éclate d'abord, et nous est exprimée par ces paroles, *il se tenait bien loin*, c'est-à-dire qu'il était bien loin de l'autel, sa conscience lui reprochant combien son péché l'avait éloigné de Dieu, mais en s'en éloignant, il mérita que celui qui est élevé, et qui regarde les choses basses, s'approchât de lui; nous voyons sa confusion, quand il est dit qu'*il n'osait lever les yeux au ciel*, c'est-à-dire qu'il les tenait baissés, parce qu'il se croyait indigne de la vue et de l'usage de toutes les créatures dont il avait abusé par son péché; « pour être regardé il ne regardait point, comme s'il ne lui eût pas été permis d'envisager le ciel à cause des péchés qu'il avait commis contre le ciel (66) : » aussi voyons-nous en sa personne l'accomplissement de ces paroles : *Celui qui aura été humilié sera dans la gloire, et celui qui aura abaissé ses yeux sera sauvé* (*Job.* XXII, 29) : sa contrition nous est figurée, lorsqu'il est dit qu'*il frappait sa poitrine*; car qu'est-ce que frapper sa poitrine, dit saint Augustin (67), sinon briser son cœur, le reprendre, et le punir extérieurement d'un péché qu'il déteste intérieurement, et dont il est la première source, puisque *c'est du cœur*, dit le Fils de Dieu (*Matth.*, XV, 19.), *que partent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les médisances :* enfin nous voyons la sincérité de sa confession quand nous lisons qu'il disait : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur;* il reconnaît son péché, *mihi peccatori;* et il espère en la miséricorde de Dieu, *miserere mei.* Voilà tout ce que le Seigneur demande de nous. Ne nous étonnons donc point, dit saint Augustin (Serm. 36, *de Verb. Dom.*), si Dieu lui pardonne quand nous le voyons confesser son péché, *Quid miraris si Deus ignoscit, quando ipse agnoscit?* Mais ce que nous devons le plus imiter dans le Publicain, c'est la confiance avec laquelle il prie; nous ne voyons ni trouble ni embarras dans son esprit, parce qu'il sent la contrition de son cœur; il ne dit que quatre mots, et cette courte prière pénètre les cieux : « mes péchés sont infinis (68), semble-t-il dire à son Dieu, mais qu'est-ce que ma malice auprès de l'océan de votre bonté? Je ne puis être justifié devant les hommes, mais devant vous, Seigneur, il n'y a rien d'impossible. »

Voulons-nous savoir pourquoi nous demeurons toujours dans notre péché? comparons nos dispositions avec celles du Publicain; nous sommes aussi coupables que lui, mais faisons-nous ce qu'il fait pour mériter que le Seigneur nous pardonne? Nous ne voulons, ni nous éloigner de l'autel par humilité, ni que d'autres nous en éloignent par autorité; après avoir passé des années entières sans approcher des sacrements, si un ministre zélé veut différer notre absolution pour s'assurer de la sincérité de notre contrition, nous nous élevons contre lui, et nous ne pouvons souffrir d'être mis au rang des pécheurs; comme nous comptons pour tout l'estime et l'approbation des hommes, quoique nous demeurions d'accord de notre péché, nous voulons, comme Saül, *être honorés devant le peuple* (*I Reg.*, XV, 30); au lieu que pour nous faire rentrer en nous-mêmes, il serait nécessaire de nous humilier en public; bien loin d'avoir une sainte confusion qui nous fasse baisser les yeux, quand nous considérons nos péchés, pourvu que nous soyons exempts de ceux qui sont décriés chez les honnêtes gens du siècle, de quelque manière que le Seigneur abhorre ceux dont nous sommes coupables, l'on a quelquefois l'insolence de s'en vanter, et de s'en faire un mérite : peut-on dire que nous frappions notre poitrine, que nous détestions sincèrement le péché, que nous nous en punissions, et que nous travaillions de bonne foi à l'arracher du fond de nos cœurs? ou plutôt ne pouvons-nous pas assurer que souvent toute la contrition d'un pécheur consiste à être fâché que Dieu se fâche d'un péché que nous ne pouvons haïr véritablement? Aussi

(66) Indignum se ipse judicans qui in cœlum suspiciat propter peccatum quod in cœlum commiserat. (S. BASIL., *in Isa.*)

(67) Quid est tundere pectus suum, nisi arguere quod latet pectore et occultum castigare peccatum; et quia pœnas de se exigebat, propterea Dominus peccanti parcebat. (S. AUG., serm. 15, *de Verb. Dom.*)

(68) Multa quidem et malorum summa : sed quid hoc ad pelagus tuæ bonitatis? ut salvus fiam apud homines, impossibile, apud te possibile est. (S. CHRYS., *in Phar. et Pub.*

de quelle manière s'en accuse-t-on? en fait-on un aveu sincère? gémit-on sur sa faiblesse? Point du tout; on cache à un confesseur, et on se déguise à soi-même les circonstances qui l'aggravent; et l'on fait valoir, pour s'excuser, le penchant de la nature, la violence du tempérament, l'emportement de la jeunesse, la force de l'habitude, la corruption générale; et c'est ainsi que séduits par des illusions si grossières, nous nous trouvons plutôt en état de remercier le Seigneur de ce que nous ne sommes pas *comme le reste des hommes, voleurs, injustes, adultères*, que de le prier comme des pécheurs *d'avoir pitié de nous*. En faut-il davantage pour nous faire toucher au doigt que nous réunissons en nous les péchés du Publicain et l'orgueil du Pharisien? Si donc celui-ci est réprouvé avec toutes ses vertus pour le crime de sa vanité, que ne devons-nous pas attendre de la justice divine, étant aussi superbes que lui, et ayant d'ailleurs plus de raisons de nous humilier? Mais pour mettre dans tout son jour ce qui doit nous inspirer l'humilité chrétienne, faisons attention sur ces dernières paroles :

SAMEDI. — *Je vous dis, que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.*

« Vous avez entendu un superbe qui se vante, vous avez entendu un homme humble qui s'accuse; écoutez présentement un juge qui prononce sur l'un et sur l'autre : *Le Pharisien sort du temple condamné et le Publicain justifié;* dites-nous-en la raison, Seigneur; c'est que *quiconque s'humilie sera élevé, et quiconque s'élève sera humilié.* Après avoir entendu cet arrêt, craignons l'orgueil, aimons l'humilité (69). » Mais afin de mettre devant vos yeux, comme dans un même point de vue, et le crime du Pharisien, et le mérite du Publicain, remarquons que le premier est condamné, 1° parce qu'il se croit juste, et *nul homme ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine* (*Eccle.*, IX, 1); 2° parce qu'il se loue lui-même, et *ce n'est point à notre bouche à nous louer, mais à celle des autres* (*Prov.*, XXVII, 2); 3° parce qu'il assure que tout le reste des hommes sont injustes, et *il ne faut point juger le prochain* (*Matth.*, VII, 1); 4° parce qu'il s'estime plus que les autres; et *nous devons estimer les autres plus que nous.* (*Philip.*, II, 3.) Au contraire, le Publicain est justifié, parce qu'il est humble, parce qu'il confesse son péché, parce qu'il s'en punit, parce qu'il espère en la miséricorde de Dieu.

C'est donc ici que nous voyons l'accomplissement de cette sentence du Sage, que *celui-là est impur devant Dieu dont le cœur est élevé* (*Prov.*, XVI, 5), et que nous pouvons dire avec l'apôtre saint Jacques : *Humilions-nous en la présence du Seigneur, et il nous élèvera; car il résiste aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles.* (*Jac.*, IV, 10.) « O dangereux mal que la maladie de l'orgueil! Deux hommes montent ensemble au temple, dont l'un est Pharisien et l'autre Publicain; l'un est paré de ses bonnes œuvres, qui lui forment comme une couronne de fleurs, l'autre est dénué de tout mérite; celui-ci s'humilie et est élevé, celui-là s'élève et est réduit à une honteuse nudité (70), » parce que *quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.*

Remarquons ces termes : *Quiconque s'élève, quiconque s'humilie*, et non pas quiconque est élevé, quiconque est humilié; car l'on peut être humble dans l'élévation, et superbe dans l'humiliation. Le Seigneur a fait le riche et le pauvre, l'on peut se sauver dans la grandeur et dans la misère, et se perdre dans ces deux états si différents, quand on n'en fait pas l'usage qu'on en doit faire; il veut que nous honorions les grands et il nous défend de mépriser les petits; mais il ordonne aux uns et aux autres de s'humilier pour être élevés, à l'exemple du Sauveur du monde, *qui s'est humilié lui-même, et qui a mérité par là d'être élevé au-dessus de toutes choses* (*Philipp.*, II, 8); c'est par cette seule voie que tout chrétien doit prétendre de marcher, s'il veut que le Seigneur l'élève un jour; car c'est à nous à nous humilier, et c'est à lui à nous élever. Craignons donc tout ce qui peut causer en nous quelque mouvement d'orgueil, et sachons qu'un défaut qui humilie vaut mieux qu'une vertu qui enfle; si nous sommes dénués des biens de la grâce, qui sont les seuls et les uniques biens, gardons-nous bien de nous élever avec tant de sujets de nous humilier, puisqu'une des choses que l'Esprit-Saint hait le plus, c'est *un pauvre superbe.* (*Eccli.*, XXV, 4.) Si, au contraire, le Seigneur vous a faits nobles, riches, vertueux, apprenez que *plus vous êtes élevés, plus vous devez vous abaisser* (*Eccli.*, III, 20); vous ne pouvez être assez soumis à celui de qui vous tenez tout ce que vous avez, ni mieux reconnaître ses dons que par une humilité plus profonde; car si votre grandeur est son ouvrage, votre abaissement doit être le vôtre. Sans cette vertu, toutes les autres ne peuvent subsister, et peuvent même devenir la matière de l'orgueil; car nous pouvons mettre cette différence entre l'orgueil et les autres vices, que les autres vices naissent du mal, et que l'orgueil peut naître de la vertu même : ainsi, à mesure que le Sei-

(69) Audisti superbum accusatorem, audisti humilem reum; audi nunc judicem dicentem : *Descendit hic*, etc. Dic, Domine, causam. Ecce video Publicanum justificatum magis de templo descendere quam Pharisæum, quæro quare. *Quia omnis qui se exaltat*, etc.: audisti sententiam, cave superbiam. (S. Aug., serm. 26, *de Verb. Dom.*)

(70) O quantum malum est arrogantiæ morbus! bene comatus ascendit Pharisæus quasi floribus recte factis coronatus; itineris ei socius fuit Publicanus omni defensione destitutus : sed cum hic se ipse opportune humiliasset, exaltatus est; ille vero cum ad immodicam sese altitudinem extulisset, ad ignominiosam redactus est nuditatem. (S. Chrys., *in Phar. et Publ.*)

gneur nous élève, c'est pour nous une obligation de nous humilier, et de jeter des fondements proportionnés à notre élévation; qui que nous soyons, *humilions-nous donc sous la main puissante de Dieu* (I *Petr.*, V, 6), et que ces importantes paroles, qui comprennent un point si essentiel de la morale de Jésus-Christ, ne sortent jamais de notre mémoire : *Quia omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.*

SUR LA VRAIE ET LA FAUSSE DÉVOTION.

Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo. (*Luc.*, XVIII, 14.)

Le Pharisien qui s'estime si fort lui-même, si estimé des autres pour ses vertus, mais qui sort du temple condamné pour son orgueil; et le Publicain, qui par son humilité mérite de s'en retourner chez lui justifié : *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo*, nous donnent lieu d'examiner : 1° quel est le caractère du faux dévot, et en quoi consiste la fausse dévotion; 2° quelles sont les dispositions d'un vrai dévot, et en quoi consiste la dévotion véritable.

1. Nous avons dit qu'il y a des vertus intérieures, et des vertus extérieures, et que les unes et les autres sont nécessaires pour la perfection de la vie chrétienne; mais nous pouvons ajouter que la fausse dévotion consiste à se révêtir des extérieures, et à être entièrement dénué des intérieures.

En effet, l'on peut jeûner, faire des aumônes, visiter les prisonniers, et avoir en même temps une grande estime de soi, et un grand mépris du prochain, beaucoup d'amour pour soi-même, et beaucoup d'indifférence pour les autres, et c'est ce qui s'appelle être faux dévot, puisque c'est avoir tous les dehors et l'extérieur de la piété sans l'humilité ni la charité, en quoi consiste la vraie et solide dévotion, ainsi que nous le verrons ci-après. Comme ces principes sont certains, savoir, qu'on ne peut être véritablement dévot, avec une grande estime de soi, et un grand amour de soi-même, il n'est question que de faire le portrait d'un faux dévot, et d'entrer dans le fond de son cœur, pour conclure qu'ayant ces défauts, sa dévotion est vaine malgré tout ce qui en paraît au dehors.

Pourquoi pensez-vous que ces sortes de chrétiens sont fiers et impérieux, opiniâtres dans leurs sentiments, peu dociles dans les avis qu'on leur donne, plus sensibles aux affronts et aux injures, moins faciles à pardonner que les autres, si ce n'est d'un fonds d'amour-propre qui n'est autre chose que l'estime de soi-même, fondée sur ce qu'ils se croient exempts des vices grossiers dont ils supposent tous les autres coupables, et fortifiée par des louanges qu'on leur donne pour les vertus extérieures qu'ils pratiquent.

De cette estime d'eux-mêmes naît nécessairement le mépris du prochain; semblables au Pharisien de notre Evangile, ils pensent que *tout le reste des hommes sont voleurs, injustes, adultères* (*Luc.*, XVIII, 11); et bien loin de suivre l'avis du Sage, qui nous conseille *de faire mourir dans nous la parole que nous avons entendue contre le prochain* (*Eccli.*, XIX, 10), on les voit toujours tout disposés à croire et à raconter tout le mal qu'on dit d'autrui, et parce qu'ils se regardent comme le plus parfait modèle qu'on puisse imiter, non-seulement ils méprisent les pécheurs, mais ils blâment même hautement ceux qui vivent dans une grande réputation de vertu, dès qu'ils ont des manières différentes des leurs.

S'ils s'estiment beaucoup, ils s'aiment encore davantage; aussi ne manquent-ils pas de se procurer tout ce qui peut servir à leur faire passer une vie tranquille et agréable : doux pour eux-mêmes, sévères pour autrui, *ils mettent sur les épaules des autres des fardeaux pesants qu'ils ne voudraient pas remuer du bout du doigt.* (*Matth.*, XXIII, 4.) En effet, quand ils se mettent sur le pied d'être dévots, ce sera aux conditions qu'en réformant l'extérieur, ils ménageront les intérêts de leur cupidité secrète, et qu'ils regagneront d'un côté ce qu'ils semblent perdre de l'autre; ainsi l'on écartera le magnifique, mais l'on gardera le commode; le domestique ne sera plus si nombreux, mais il deviendra plus esclave; la table ne sera point superbe, mais elle sera propre; les mets ne seront pas si abondants, mais ils ne seront pas moins délicats; les meubles et les habits n'auront rien que de modeste, mais ils auront tout ce qu'il faut pour se garantir de l'incommodité des saisons.

Comme ils s'aiment uniquement, ils sont fort indifférents pour les autres, et ils en viennent peu à peu à ce point de dureté, que tout ce qui arrive à leurs parents et à leurs amis ne les touche plus; ils se font même un mérite de cette insensibilité, et ils tâchent de se persuader qu'ils ne sont détachés des créatures, que parce qu'ils sont entièrement attachés au Créateur, quoique effectivement ils ne le soient qu'à eux-mêmes. Il est vrai qu'ils se donnent quelquefois de grands mouvements pour les pauvres et pour les malades; mais n'a-t-on pas lieu de croire que l'amour-propre est l'âme de toutes leurs actions, quand on voit qu'ils chassent leurs domestiques, et qu'ils les envoient dans les hôpitaux à la première maladie, quoique, suivant l'ordre de la charité, ils dussent les préférer à des étrangers; au moins est-il certain qu'ils ont moins d'égards pour leurs serviteurs, qu'ils ne leur passent rien, et ne leur font grâce sur rien; doux et complaisants au dehors, ils sont *des lions dans leur famille, terribles à leurs domestiques, opprimant ceux qui leur sont soumis* (*Eccli.*, IV, 35); comme s'ils voulaient se dédommager en particulier de s'être contraints en public, ou qu'ils crussent que toute bonne œuvre fût perdue quand elle est renfermée dans l'obscurité de la maison, et que Dieu ne leur dût tenir compte que de celles qui se font dans le grand jour. Voilà sans doute ce qui fait un scandale de la religion, de voir que ceux mêmes qui se rendent recommandables par

tant de bonnes actions, fassent paraître tant de défauts : d'où il arrive qu'on se défend d'être dévot comme d'être libertin, et que ce nom est devenu si odieux, qu'on ne le prend plus qu'en mauvaise part; aussi, pour ne rien déguiser, il faut convenir de bonne foi qu'il en est dont les manières sont si austères et si rebutantes, qu'ils font craindre la vertu, bien loin de la faire aimer: c'était pour prévenir cet inconvénient qu'une grande sainte parlait ainsi à ses filles : « Tâchez donc, mes chères sœurs, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous rendre affables et de vous conduire de telle manière avec toutes les personnes qui vous approchent, qu'elles aiment votre conversation, qu'elles désirent de pouvoir imiter votre manière de vivre et d'agir, et qu'elles ne s'épouvantent et ne s'effarouchent point de votre vertu. (Sainte Thér., *Chem. de la perfect.*, c. 41.)

Si cependant nous étions plus équitables, au lieu de nous scandaliser comme nous le faisons, nous ferions grâce à ces chrétiens sur quelques mauvaises qualités en faveur des bonnes qu'ils ont (car nous ne parlons point ici de ces hypocrites dont l'intention est criminelle, et qui ne veulent paraître vertueux que pour surprendre l'estime du public et pour arriver à des fins purement humaines) ; nous gémirions sur la faiblesse de l'homme, nous comparerions nos vices à leurs imperfections pour les excuser et pour nous confondre; surtout nous nous garderions bien de juger que l'intérieur est mauvais, parce que l'extérieur est vertueux; de nous scandaliser de ce qui nous doit édifier, de chercher à reconnaître dans ces portraits qu'on vient de tracer, et à faire des applications téméraires pour contenter notre malignité, ou pour nous affermir dans notre libertinage; quand il n'est question que de les considérer comme un miroir où chacun doit se regarder pour se reconnaître, se corriger et se détromper des illusions dangereuses où l'on peut être. Mais, pour juger mieux de la fausse dévotion, il faut d'ailleurs lui opposer la véritable, et faire voir en quoi elle consiste.

2. La vraie dévotion ne consiste pas seulement dans l'extérieur, mais elle consiste principalement dans l'intérieur. *Le véritable Juif*, dit l'Apôtre, *n'est pas celui qui l'est au dehors, et la véritable circoncision n'est pas celle qui se fait extérieurement dans la chair; mais le vrai Juif est celui qui l'est intérieurement, et la circoncision véritable est celle qui se fait par l'esprit.* (*Rom.*, II, 28, 29.) Si l'extérieur ne suffisait pas pour faire un vrai Juif, il n'a garde de suffire pour faire un vrai chrétien. « La dévotion, dit saint Thomas (S. Thom., 2-2, quæst. 82, art. 1), est un acte de volonté de l'homme qui s'offre à Dieu pour le servir et s'attacher à lui comme à sa dernière fin. » Cette offrande doit être par conséquent non-seulement de ce que nous avons, mais même de ce que nous sommes, puisqu'un dévot ne signifie autre chose qu'un homme dévoué à Dieu ; ainsi, être véritablement dévot, c'est consacrer au Seigneur notre esprit par l'humilité, et notre cœur par la charité.

Nous pouvons distinguer deux sortes d'humilité, l'une d'esprit, l'autre de cœur. La vraie dévotion consiste dans l'une et dans l'autre; dans l'humilité d'esprit, c'est à savoir dans une vertu par laquelle, comme dit saint Bernard (S. Bern., *De grad. hom.*, cap. 1), l'homme ayant de soi-même une connaissance très-vraie et très-parfaite, devient vil et abject à ses propres yeux : car dès lors qu'on se connaît parfaitement, on connaît en même temps que de soi on n'est rien, on n'a rien, on ne peut rien ; l'on sait que l'on ne peut imputer qu'à soi-même tout le mal que l'on fait, et qu'à Dieu seul tout le bien qui se fait en nous et par nous : ainsi on lui attribue la gloire et le mérite de la vertu, et à soi la honte et la faiblesse du vice. Etre dans ces sentiments, c'est être véritablement dévot, puisque c'est être tellement attaché à Dieu, qu'on en dépende en toutes choses, et qu'après en avoir beaucoup reçu, on en devienne plus humble et plus pauvre à ses propres yeux, bien loin de s'en croire plus riche : c'est alors que les injures ne nous abattent point, que les louanges ne nous élèvent point, par le peu de cas qu'on fait de soi-même et par l'estime qu'on a des autres ; on répond à ses persécuteurs ce que David disait à Saül : *Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël, qui poursuivez-vous? vous poursuivez un chien mort,* « *canem mortuum persequeris, et pulicem unum* (*I Reg.*, XXIV, 15) : » l'on se dit à soi-même avec saint Paul : *Je suis le moindre des apôtres, et je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu, mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis* (*I Cor.*, XV, 9, 10); l'on dira avec Jésus-Christ : *Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien, mais c'est mon Père qui me glorifie.* (*Joan.*, VIII, 54.) Que veut dire ceci ? sinon que la gloire humaine n'est à compter pour rien, et qu'on ne doit estimer que celle qui vient de Dieu.

Ce n'est pas assez pour la vraie dévotion d'établir le chrétien dans les dispositions d'une humilité qui le convainque qu'il ne mérite rien, et qui lui donne par conséquent un vrai mépris de lui-même ; il faut d'ailleurs qu'elle lui fasse aimer d'être connu pour tel. Un chrétien véritablement dévot ne craint rien tant que d'être honoré des autres; il se soumet avec joie au gouvernement de ses supérieurs, il aime à vivre inconnu, il est ravi des humiliations qui lui arrivent, il voudrait que tout le monde le pût connaître comme il se connaît lui-même, et rien ne l'humilie plus véritablement, que quand sa naissance ou sa dignité le forcent à recevoir les hommages ou les louanges des hommes. Comme il regarde toujours Jésus-Christ pour le seul modèle qu'il doit copier, quelque humble qu'il puisse être, il est éloigné de l'humilité de celui qui défend à tous ceux qu'il a guéris de publier les merveilles de leur guérison (*Marc.*,

VIII, 30) ; qui impose silence à ses apôtres sur le prodige d'une transfiguration éclatante (*Matth.*, XVII, 9) ; qui s'enfuit, quand on veut le faire roi (*Joan.*, VI, 15) ; qui va au-devant de ses ennemis, quand ils le cherchent pour lui ôter l'honneur et la vie. C'est à ces traits que l'on reconnaît un vrai dévot, à ces sentiments d'humilité, à ce goût pour les humiliations : mais ce n'est pas encore assez, il faut que son cœur soit d'ailleurs embrasé par les ardeurs de la charité.

La dévotion n'est autre chose qu'un amour de Dieu épuré ; c'est la portion la plus pure de la charité, comme la flamme est la partie la plus noble du feu : pour juger donc si la nôtre est véritable, il faut sérieusement examiner si, dans le bien que nous faisons, nous n'avons que Dieu en vue; s'il en est le principe et la fin, et si nos bonnes œuvres ne sont pas quelquefois souillées par l'impureté des motifs ; car nous ne pouvons être véritablement dévots, si nous n'accomplissons pas le premier précepte *d'aimer Dieu de tout notre cœur* (*Matth.*, XXII, 37) : or, aimer Dieu comme il veut être aimé, c'est l'aimer pour lui, et tout le reste par rapport à lui; c'est ne chercher que sa gloire, et nullement celle des hommes ; c'est faire en secret ce que l'on fait en public, c'est vouloir tout ce qu'il veut, et être aussi content quand il nous abaisse que quand il nous élève, quand il nous ôte nos biens que quand il nous en donne ; quand il nous conserve la santé, que quand il nous éprouve par la maladie ; « en un mot, dit saint Chrysostome (hom. 5, *in Epist. ad Rom.*), aimer Dieu comme il est nécessaire de l'aimer, c'est juger que l'offense que nous avons commise contre celui que nous aimons est plus insupportable que les supplices de l'enfer. »

Mais comme il y a un autre commandement *semblable à celui-ci*, savoir, *d'aimer son prochain comme soi-même* (*Matth.*, XXII, 39), il faut d'ailleurs, pour accomplir le précepte de la charité, ou pour être véritablement dévot, que l'amour que nous avons pour nous soit la règle de celui que nous devons avoir pour les autres. Or, l'amour que nous avons pour nous a deux qualités : il est tendre, et il est effectif ; il faut donc aimer notre prochain avec tendresse, puisqu'il est notre frère selon la nature et selon la grâce; il faut supporter ses faiblesses avec douceur, ses emportements sans aigreur ; entrer dans ses peines, compatir à sa misère, être touché de ses maux, *pleurer quand il pleure, se réjouir quand il se réjouit* (*Rom.*, XII, 15) ; en un mot, trouver dans le fond de notre cœur la même sensibilité pour ce qui le regarde, que pour ce qui nous touche. Ce n'est pas encore assez, il faut que notre amour pour le prochain soit effectif; il faut lui faire tout le bien qui dépend de nous, en chercher les occasions avec empressement, les embrasser avec joie, le servir de notre crédit et de nos biens quand nous le pouvons, de notre conseil dans ses affaires, ou de nos mains dans ses maladies, quand nous sommes hors d'état de lui rendre d'autres services, dit l'apôtre saint Jean (I *Joan*, III, 17) : *Si quelqu'un a des biens de ce monde, et que voyant son frère en nécessité, il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ?*

Seigneur, répandez dans nos cœurs la pureté de votre amour, pour éloigner de nous cette dévotion vaine et fausse, dont vous n'êtes le plus souvent que le prétexte, et dont un intérêt caché est presque toujours le principe et la fin ; sans cet amour nous pouvons bien surprendre l'estime des hommes par quelques œuvres hypocrites, mais nous ne parviendrons jamais à mériter la vôtre : c'est cet amour qui nous fera supporter les faiblesses de notre prochain avec patience, couvrir ses défauts avec charité, commander à nos inférieurs sans orgueil, obéir à nos supérieurs sans murmure, nous mettre au-dessous de nos égaux, bien loin de nous élever au-dessus d'eux. Alors, Seigneur, quoi que nous fassions, nous vous plairons toujours, parce que celui qui vous aime ne fait rien qui puisse vous déplaire ; détruisez pour ce sujet l'amour de nous-mêmes qui nous domine, et qui ne peut compatir avec le vôtre ; faites que nous vous cherchions avec simplicité de cœur, que nous vous aimions pour vous, et le prochain par rapport à vous, puisque *la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements* (*Matth.*, XXII, 40), que toute la perfection du chrétien consiste à les observer comme il faut, et que tous ceux qui par votre grâce les auront accomplis en ce monde, seront récompensés de votre gloire dans l'autre. Ainsi soit-il.

XI^e^ DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Marc, c. VII, v. 31-37.

Le Sauveur du monde, dans le commencement de la troisième année de sa prédication, quitta la Judée pour s'en aller sur les confins de Tyr et de Sidon, où, à la prière humble et pleine de foi d'une femme païenne, il guérit sa fille qui était possédée du démon (*Marc.*, VII, 24 et seqq.) ; mais pour ne point scandaliser les Juifs, et pour les empêcher de dire qu'il était un prévaricateur de la loi, s'il avait eu commerce avec les gentils, il revint aussitôt en Galilée.

Jésus quitta les confins de Tyr, et vint par Sidon, près de la mer de Galilée, en passant au milieu du pays de Décapolis.

Comme *tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction* (*Rom.*, XV, 4), dans les paroles les plus simples de l'Ecriture nous pouvons trouver quelquefois les vérités les plus importantes ; le Fils de Dieu qui quitte la Judée pour aller faire un miracle chez les gentils, et qui ensuite quitte les confins de Tyr, passe par Sidon, traverse le pays de Décapolis, pour venir près de la mer de Galilée en faire un autre, nous figure comment sa religion a été reçue successivement par tous les endroits du monde, sans que nous puissions rendre d'autre raison pourquoi la

foi est donnée aux uns, et ôtée aux autres, sinon qu'il est le maître de ses dons : ainsi voyons-nous que ces saints lieux, arrosés par le sang d'un Dieu, et qui furent le berceau de sa religion, sont en proie à l'ennemi du nom chrétien ; que Rome, cette ville insolente, qui fut le centre de l'idolâtrie et de la superstition, est devenue la mère des fidèles ; que trois royaumes séparés de nous par la mer seulement, qui ont fourni autrefois tant de docteurs et de martyrs à l'Eglise, sont aujourd'hui livrés à une infinité d'erreurs différentes ; que par le soin de pieux ecclésiastiques et de saints religieux, qui font revivre de nos jours le zèle et la ferveur des apôtres, la lumière de la vérité commence à luire dans des pays qui avaient toujours été couverts des ténèbres de l'idolâtrie. Grand sujet de joie, et juste crainte en même temps, que par le bon usage que ces peuples barbares font de la foi, et par la manière toute païenne dont nous vivons, *le Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2) ne se couche pour nous, quand il se lève pour eux ; et *que le royaume de Dieu ne nous soit ôté pour le donner à une nation qui en produira les fruits.* (*Matth.*, XXI, 43.)

Ce que nous disons de la religion de Jésus-Christ en général, nous pouvons le dire encore du mystère incompréhensible de la grâce à l'égard des particuliers. Qui peut dire pourquoi celui-ci, qui était né dans les ténèbres de l'hérésie, est tout d'un coup éclairé des lumières de la foi ; celui-là, que le flambeau de la vérité avait prévenu, tombe dans l'abîme de l'erreur ; pourquoi l'un de la plus haute sainteté se précipite dans l'abîme du péché, l'autre quitte le chemin de l'iniquité pour marcher dans celui de la vertu ? Ne cherchons point à rendre raison d'un mystère au-dessus de la raison, et contentons-nous de nous écrier avec l'Apôtre : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles !* (*Rom.*, XI, 33.) Mais pour en venir à une instruction qui puisse servir également à ceux qui possèdent la grâce du Seigneur, et à ceux qui en sont privés, le Fils de Dieu qui quitte la Judée pour s'en aller dans les confins de Tyr et de Sidon, et qui ensuite quitte les confins de Tyr et de Sidon pour venir en Galilée, nous apprend avec quelle fidélité les uns doivent conserver la grâce quand ils l'ont, et dans quelle disposition les autres doivent être pour la recevoir quand ils ne l'ont pas.

C'est un point décidé dans le saint concile de Trente, que « Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a une fois justifiés par sa grâce, s'il n'en est abandonné le premier (71). » Or, nous l'abandonnons en deux manières différentes. Car tantôt, emportés par la violence de notre passion, nous le chassons de notre cœur par un péché mortel que nous commettons tout d'un coup ; et tantôt, peu fidèles à faire valoir le talent qui nous est confié, négligeant de faire tout le bien, ou d'éviter tout le mal que nous pouvons, nous perdons sa grâce peu à peu, suivant cette sentence du Sage, *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (*Eccli.*, XIX, 1.) Que faire donc pour la conserver sûrement ? Deux choses : la première, c'est d'avoir une grande horreur du péché, c'est de nous représenter sans cesse la peine éternelle qui lui est préparée, c'est de *nous souvenir dans toutes nos actions de notre dernière fin, et dès lors nous ne pécherons jamais*, dit l'Ecclésiastique (VII, 40) ; c'est-à-dire que, pourvu que l'idée de la mort et de l'enfer soit toujours présente à notre esprit, elle sera capable d'amortir le feu de nos passions, et de nous faire sacrifier les folles joies et les vains plaisirs de cette vie, pour nous mettre en état de mériter la félicité et d'éviter les supplices de l'autre. Le second moyen dont nous devons nous servir pour conserver la grâce, c'est de la faire profiter de plus en plus ; puisqu'il est sans difficulté que de n'avancer pas en vertu, c'est rétrograder, et que cesser d'être bon, c'est de ne faire pas ses efforts pour devenir meilleur : d'où il s'ensuit que tout chrétien, suivant l'expression de l'Ecriture (*Isa.*, XXV, 11), doit être comme un homme qui nage contre le fil de l'eau, qui est bientôt entraîné par le courant, s'il cesse d'agir un moment, et d'employer tous ses efforts pour monter et pour s'avancer toujours de plus en plus.

C'est ainsi que nous pouvons conserver la grâce de Dieu ; mais pour la retrouver lorsque nous l'avons perdue, il faut d'abord établir deux vérités également constantes : la première, que quand nous sommes en péché, nous ne pouvons en sortir que Dieu ne nous prévienne par sa grâce ; car *personne ne peut aller au Fils que le Père ne l'attire à lui* (*Joan.*, VI, 44) ; autrement, dit saint Augustin (serm. *De verb. Dom.*), si par nous-mêmes nous pouvions mériter la grâce, dès lors elle ne serait plus grâce, et nous serions plus que Dieu, puisqu'il ne nous a faits qu'hommes, et que nous nous ferions justes. L'homme s'égare de lui-même, *Erravi, sicut ovis quæ periit*, mais c'est à Dieu à le chercher dans son égarement, *quære servum tuum.* (*Psal.* CXVIII, 176.) La seconde, qu'il nous prévient sans cesse sa grâce ; que nous sommes coupables devant lui quand nous la rejetons, et que l'impénitence finale est presque toujours une suite et une punition du mépris que nous en avons fait.

Concluons de là qu'afin de la recouvrer quand nous l'avons perdue, il faut être toujours attentifs, pour lui ouvrir quand elle frappe à la porte de notre cœur (*Apoc.*, III, 20) : or, cette maladie, cette perte de bien, cette disgrâce, ces remords, ces inquiétudes, ces chagrins intérieurs sont les impulsions de la grâce de Dieu ; c'est, pour ainsi dire,

(71) Deus sua gratia semel justificatos non deserit, nisi ab eis prius deseratur. (*Conc. Trid.*)

nue étincelle d'un feu divin qu'il veut exciter en nous *pour éclairer nos ténèbres* (*Psal.*, XVII, 29), et pour échauffer notre cœur ; si nous sommes assez malheureux d'éteindre cette lumière qui commence à luire, attendons-nous à tomber dans le funeste état dont cet homme sourd et muet est l'image et la figure.

LUNDI. — *On lui présenta alors un homme qui était sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains.*

Comme les miracles que Jésus-Christ a opérés dans les corps sont les images de ceux qu'il veut opérer dans nos âmes; aussi les maladies corporelles qu'il a guéries autrefois, sont les figures des spirituelles qu'il guérit tous les jours : cet homme qui était sourd et muet, qui n'entendait et ne parlait point, est donc la figure naïve de ces pécheurs qui sont sourds quand Dieu leur parle, qui sont muets quand ils doivent lui confesser leurs péchés, et même se bouchent les oreilles pour ne rien entendre de ce qu'on leur dit.

Mais pour tirer de toutes les paroles de l'Evangile des instructions utiles, arrêtons-nous d'abord à ceux qui présentent ce sourd et muet à Jésus-Christ, et qui le supplient de lui imposer les mains. Les prophètes et les saints hommes de l'ancienne loi avaient coutume pour guérir les malades de leur imposer les mains : usage qui s'est conservé dans la nouvelle, puisque nous voyons que les prêtres se servent de cette cérémonie, quand il est question de la guérison des âmes. La haute réputation où était le Fils de Dieu, *guérissant tous les malades qui venaient à lui* (*Matth.*, IX, 35), porta ces personnes à lui présenter cet homme sourd et muet : en quoi nous devons admirer leur foi et leur charité, et nous proposer ces vertus pour l'objet de notre imitation. Leur foi est très-grande, puisqu'ils ne doutent pas que le Sauveur ne le puisse guérir ; et leur charité est tendre et agissante, puisque, touchés de compassion pour l'état de ce sourd et de ce muet, ils font tout ce qui peut dépendre d'eux pour lui procurer la guérison.

Nous naissons dans le péché, et par conséquent, semblables à ce sourd et à ce muet de notre Evangile, nous ne pouvons aller à Jésus-Christ que nous ne lui soyons présentés par ceux qui peuvent le prier pour nous ; c'est pour cela que l'Eglise veut que ceux qui doivent devenir ses enfants par le sacrement de baptême, aient des parrains, non-seulement qui les offrent au Seigneur, mais qui croient et qui répondent pour eux. Comme la faiblesse des hommes est telle qu'elle leur fait faire sans attention ce qu'ils font tous les jours, il arrive que presque personne ne songe à s'acquitter de cette cérémonie chrétienne dans des dispositions convenables : alors la foi doit éclairer notre esprit pour nous faire croire véritablement que ce Dieu qui, par la salive de sa bouche, délie aujourd'hui la langue du muet, est le même qui a institué un sacrement par lequel l'âme de cet enfant est délivrée de la puissance du démon, quand l'eau touche son corps ; et la charité doit d'ailleurs échauffer notre cœur pour aimer celui dont nous sommes les pères selon la grâce, pour prendre soin d'une vie spirituelle à laquelle nous avons eu part, et pour faire en sorte qu'il soit instruit des vérités de sa religion et qu'il observe exactement les promesses que nous avons faites pour lui.

Que nous serions heureux, s'il n'y avait point d'autres sourds et d'autres muets que ceux qui naissent dans le péché d'origine ! mais, hélas ! à peine l'homme connaît-il l'usage de sa liberté, qu'il s'en sert pour en commettre d'actuels et de volontaires, qui le font rentrer sous la puissance du démon, d'où le Seigneur l'avait délivré.

Mais comme il arrive souvent qu'il y a de ces pécheurs aveugles et qui aiment leur aveuglement; des sourds qui se bouchent les oreilles pour ne point entendre, l'on peut dire qu'ils ne guériront jamais, à moins qu'on ne les présente au Seigneur. « Qui sont ceux, dit un Père (72), qui lui présentent un sourd et un muet ? Ce sont les apôtres et les docteurs, les évêques et les prêtres; ce sont tous ceux qui veulent guérir les malades et qui font tous leurs efforts pour leur faire recouvrer la foi. » Telles sont donc vos obligations, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres par votre dignité : vous connaissez tant de pécheurs tranquilles dans leur péché, serez-vous aussi insensibles qu'eux sur le malheur de leur état ? Que *l'amour de Dieu vous presse* (II *Cor.*, V, 14), pour faire connaître à cet impudique la saleté de son crime ; à ce vindicatif l'injustice de sa passion ; à cet avare l'inutilité de ses biens qui ne le rendent pas plus heureux; à cet ambitieux l'extravagance de ses prétentions qui le dévorent et le déchirent ; aux uns et aux autres les tourments infinis qui sont préparés à leurs péchés : priez pour eux jour et nuit, et criez-leur avec l'Apôtre : *Levez-vous, vous qui dormez, sortez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera* (*Ephes.*, V, 14) : ne vous rebutez point des difficultés que vous trouverez; car il y a cette différence entre le sourd et le muet de notre Evangile, et ceux dont nous parlons, que le premier se laissa conduire à Jésus sans faire résistance, et que ceux-ci ne veulent pas même s'y laisser traîner; mais aussi la charité des chrétiens doit être bien différente de celle de ces Juifs ; *elle doit espérer tout, souffrir tout, supporter tout* (I *Cor.*, XIII, 7); et pourvu qu'elle persévère, elle vaincra l'opiniâtreté de ce pécheur endurci ; et de sourd et muet

(72) Qui sunt isti qui surdum et mutum Domino adducunt ? isti sunt apostoli et doctores, isti sunt episcopi et sacerdotes ; isti sunt quicumque alios sanare desiderant, et ad fidem pervenire persuadent. (Bruys, Sign. episc., *in hoc Evang.*)

qu'il est, il recouvrera l'usage de l'ouïe et de la parole.

Mardi. — *Jésus donc le tirant à part hors de la presse, lui mit ses doigts dans les oreilles, et de sa salive sur la langue.*

Ces paroles de notre Evangile, *Jésus le tirant à part hors de la presse*, nous donnent lieu de faire deux réflexions importantes.

La première, que dans les bonnes œuvres qui peuvent nous attirer l'estime et les louanges des hommes, à moins qu'il ne s'agisse de l'édification du prochain, nous devons les faire secrètement pour éviter la vaine gloire; car fuir les yeux des hommes et ne chercher que ceux de Dieu, c'est le moyen le plus sûr pour ne pas perdre le fruit de nos bonnes actions, et pour en recevoir au contraire une récompense plus abondante. Cependant il est vrai de dire que la plupart des chrétiens ne sont soutenus dans leurs bonnes œuvres que par la joie secrète d'être vus des autres, et que leur vertu n'irait pas loin, si elle était destituée de tout appui humain : d'où il arrive que le plus souvent, la vanité et l'hypocrisie étant les principes de toutes leurs actions, au lieu d'en recevoir la récompense devant Dieu, on peut dire d'eux avec un prophète, qu'ils ont semé du vent et qu'ils moissonneront des tempêtes, *Quia ventum seminabunt, et turbinem metent.* (*Ose.*, VIII, 7.)

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est que quand nous sommes sous la tyrannie du péché, si nous voulons que Dieu nous en délivre, *il faut qu'il nous mène dans la solitude pour se faire entendre à notre cœur.* (*Ose.*, II, 14.) Heureux l'homme que le Seigneur retire du bruit et du commerce du monde pour lui parler au cœur! car de prétendre que nous puissions entendre sa voix dans un tumulte et une agitation où nous ne nous entendons pas nous-mêmes, c'est une erreur qui ne se peut soutenir; voilà donc le premier pas que l'on doit faire pour quitter le chemin de l'iniquité, il faut se dérober à soi-même, s'arracher à des occupations mondaines, à des plaisirs criminels, à des affaires séculières, pour se retirer au moins pendant un temps dans un lieu où, sous la conduite d'un directeur sage et éclairé, nous puissions apprendre ce que Dieu demande de nous, et connaître la route dans laquelle nous devons marcher à l'avenir (73); car dans le monde l'esprit de l'homme qui n'est retenu par aucune digue, se répand et se dissipe comme l'eau; au lieu que, recueilli et resserré par la retraite, il s'élance et s'élève jusqu'au ciel (74).

Le Fils de Dieu, pour guérir cet homme qui était sourd et muet, lui mit d'abord ses doigts dans les oreilles. « Les doigts de Dieu mis dans les oreilles de ce sourd sont les dons du Saint-Esprit, par lesquels il dispose les cœurs, qui sont dans l'ignorance de toute vérité, à connaître la science du salut (75); » ainsi, quand nous voyons quelquefois certains pécheurs qui avaient toujours été sourds à la voix de Dieu, et qui y deviennent tout d'un coup attentifs, disons avec assurance que *le doigt de Dieu est ici* (*Exod.*, VIII, 19), puisque c'est *par le doigt de Dieu que les démons sont chassés*, nous dit le Sauveur du monde (*Luc.*, XI, 20) : mais comme il guérit la surdité extérieure de cet homme par l'opération de l'Esprit-Saint, en y joignant cependant une action corporelle, savoir, de mettre ses doigts dans les oreilles de ce sourd, aussi peut-on dire qu'en convertissant les hommes par l'efficacité de sa grâce, il ne laisse pas de se servir souvent de la parole des hommes : il faut donc que les ministres parlent sans cesse; il faut que *Paul arrose, et le Seigneur donnera l'accroissement* (I *Cor.*, III, 7); et quand nous avons été assez heureux pour contribuer de nos soins à la conversion d'un pécheur, gardons-nous bien de nous en donner la gloire, mais remercions le Seigneur de ce qu'il a bien voulu se servir de nous pour opérer cette merveille, qui ne peut venir que *du doigt de Dieu*, et disons avec le Prophète : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* (*Psal.* CXVII, 23.)

Jésus-Christ mit ensuite de la salive sur la langue de ce muet. La salive, disent les Pères, nous représente la sagesse; c'est elle qui doit nous délier la langue pour nous faire confesser nos péchés, et pour nous en faire demander pardon à notre Dieu; prions-le donc, si nous sommes muets, *de nous ouvrir les lèvres, afin que notre bouche publie ses louanges.* (*Psal.* L, 17.)

Loin d'ici ces hérétiques qui regardent les cérémonies de l'Eglise comme des superstitions ou comme des inventions de l'esprit humain, après que le Fils de Dieu a bien voulu en employer de si mystérieuses. C'est donc avec bien de la raison qu'on les emploie dans le sacrement de baptême, puisque ces cérémonies sont, pour ainsi dire, la répétition du miracle d'aujourd'hui; et c'est une négligence qui ne peut être que très-criminelle pour ceux qui, sous des prétextes humains, diffèrent pendant l'espace de plusieurs années de les faire recevoir à leurs enfants. Examinons-les toutes en particulier.

Mercredi. — *Et levant les yeux au ciel, il jeta un soupir, et lui dit : Ephphetha, qui veut dire, Ouvrez-vous.*

L'on peut bien assurer que le Sauveur avait autre chose en vue que de guérir cet

(73) Studeamus furari nosmetipsos aliquando, et a pessimis occupationibus istis surripere vel ad horam. (S. Bern, serm. *de patient.*)

(74) Humana mens aquæ more circumclusa ad superiora colligitur, quia illuc repetit unde descendit, et relaxata deperit, quia per se in intima immutiliter spargit. (S. Greg., part. V *Past.*, adm. 31.)

(75) Digiti ergo Dei in auriculas missi ejus qui sanandus erat, dona sunt Spiritus sancti, quibus corda, quæ a via veritatis aberraverant, ad scientiam salutis audiendam, discendamque relevata. (Bed., hom. 12, *in id Evang.*)

homme qui était sourd et muet, quand nous voyons tout ce qu'il fait pour le guérir : *il touche ses oreilles et sa langue, il lève les yeux au ciel, il soupire, il crie.*

Quoi donc! apaiser une mer irritée, guérir un homme près de mourir, ressusciter une fille morte, ne sont-ce pas des miracles plus éclatants? Cependant dans toutes ces occasions le Fils de Dieu *commande à la mer, et la mer lui obéit aussitôt* (*Matth.*, VIII, 26); il répond au centenier, *Qu'il vous soit fait comme vous avez cru; et son serviteur fut guéri à l'heure même* (*Ibid.*, 13); *il prend la main de la fille de Jaïre, et son âme étant retournée dans son corps, elle se leva à l'instant* (*Luc.*, VIII, 54-55). Nous ne voyons point que dans tous les prodiges qu'il a opérés, il ait apporté tant de précautions que dans celui d'aujourd'hui, si ce n'est encore dans la résurrection du Lazare; car alors *il frémit en son esprit et il se troubla lui-même, il pleura, il pria son Père, il cria à haute voix.* (*Joan.*, XI, 33, 35, 41, 43.) Sans doute que dans ces deux miracles la même vérité nous est figurée, savoir, la difficulté qu'il y a de se convertir quand on vit dans l'habitude du péché, et que, comme le Lazare, on a les pieds et les mains liés sans pouvoir se remuer ni rompre ses chaînes; ou comme l'homme de notre Evangile, les oreilles bouchées et la langue empêchée sans pouvoir entendre la voix de Dieu, ni recourir à lui par la prière. Puisque le Sauveur du monde doit être notre modèle en toutes choses, pour obtenir notre guérison, ou celle des autres, nous devons faire ce qu'il a fait lui-même : « *Il lève les yeux au ciel*, et il nous apprend ainsi que c'est là où les muets doivent s'adresser pour recouvrer l'usage de la langue, les sourds celui des oreilles, et où toutes sortes de malades doivent trouver tous les remèdes convenables à leurs maladies (76); — *il gémit*, non qu'il ait besoin de demander avec gémissement ce qu'il veut obtenir de son Père, lui qui nous accorde avec son Père l'effet de toutes nos demandes, mais pour nous en donner l'exemple (77). »

Si le Fils de Dieu gémit comme homme, il fait connaître aussitôt par une parole absolue, que c'est par une puissance divine qu'il guérit ce sourd et ce muet : *Ephpheta*, s'écrie-t-il, c'est-à-dire *Ouvrez-vous;* que vos oreilles soient ouvertes pour entendre et votre bouche pour parler. Reconnaissons, par ce commandement, ce même Dieu qui dit dans le commencement du monde, *Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite* (*Gen.*, I, 3), et qui dans la plénitude des temps dit au lépreux, *Soyez guéri, et la lèpre fut guérie au même instant.* (*Matth.*, VIII, 3.) Il ne nous appartient pas de commander ainsi à la créature; mais en quoi nous devons imiter notre Sauveur, c'est de gémir comme lui et avec lui. « Pourquoi gémit-il, dit un Père (78), si ce n'est de voir l'homme qu'il avait créé à son image et à sa ressemblance, devenu sourd et muet, et réduit dans la dernière misère; » il gémit sur nos maux, n'y gémirons-nous pas nous-mêmes, puisque c'est le seul moyen que nous ayons de nous en voir délivrés? *Je me suis épuisé à force de soupirer*, dit le Prophète (*Psal.* VI, 7). *Seigneur, tout mon désir est exposé à vos yeux, et mon gémissement ne vous est point caché* (*Psal.* XXXVII, 10) : disons donc comme ce saint roi : *Seigneur, exaucez ma prière* (*Psal.* CXXIX, 2), et ce cri de notre cœur ira jusqu'aux oreilles de Dieu : mais comme *nous sommes incapables de former de nous-mêmes une bonne pensée comme de nous-mêmes* (II *Cor.*, III, 5); que c'est à lui à nous donner le don des larmes et le gémissement du cœur, prions-le de dire en notre faveur cet *Ephphetha* qu'il dit aujourd'hui si efficacement pour ce sourd et ce muet de notre Evangile. Oui, Seigneur, c'est à vous à ouvrir nos oreilles aux inspirations de l'Esprit-Saint, et à les fermer aux discours du monde corrompu; à répandre sur notre langue votre salive, c'est-à-dire le goût de votre sagesse, pour nous faire *chanter éternellement vos miséricordes* (*Psal.* LXXXVIII, 2), et à nous faire garder le silence sur les défauts du prochain; c'est à vous à ouvrir notre cœur du côté du ciel pour y recevoir votre divine parole comme une rosée féconde; et à le fermer du côté de la terre, de peur que le monde n'y entre *avec ses passions et ses désirs déréglés* (*Gal.*, V, 24); *ouvrez donc sans qu'on puisse fermer, fermez sans qu'on puisse ouvrir* (*Isa.*, XXII, 22), et alors nos oreilles et notre bouche étant ouvertes par vous et pour vous, nous aurons le même bonheur que cet homme qui fut entièrement guéri par votre bouche et par votre puissance.

Jeudi. — *Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parlait librement.* Les interprètes remarquent que cet homme qui fut guéri miraculeusement n'était pas absolument muet, mais qu'il avait la langue liée, et qu'il ne pouvait parler qu'avec peine; aussi est-il dit, qu'*il parlait ensuite fort librement*, « *loquebatur recte.* » Sur quoi nous pouvons observer que dans les sacrements que Jésus-Christ a institués, dans les miracles qu'il a opérés, il s'est toujours servi des moyens qui avaient quelque proportion avec les effets qu'ils devaient produire; ainsi, par exemple, il a voulu que l'eau fût la matière du baptême, parce qu'il devait laver nos âmes; que l'huile fût celle de la confirmation

(76) Suspexit quidem in cœlum; et inde mutis loquelam, inde auditum surdis, inde cunctis infirmantibus medelam docet esse quærendam. (Bed., *in id Evang.*)

(77) Christus ingemuit, non quod ipse gemitum necessarium haberet qui dat quod postulat, sed nos ad eum gemere, qui cœlo præsidet, docuit. (S. Greg., hom. 16, *in Ezech.*)

(78) Sed quare ingemuit, nisi quia hominem quem ad imaginem suam creaverat, nunc surdum et mutum, et per omnia infelicem esse videbat. (Brun., Sign. episc. *in id Evang.*)

et de l'extrême-onction, parce que ces sacrements devaient les fortifier; que le pain et le vin fussent celle de l'Eucharistie, parce qu'elle devait les nourrir : de même, quand il a voulu rendre l'ouïe à ce sourd, il a mis ses doigts dans ses oreilles, comme pour les déboucher, et de sa salive sur la langue de cet homme qui ne faisait que bégayer, pour la rendre plus fluide et plus déliée; et ensuite il parla fort librement, *et loquebatur recte.*

Or, voilà ce que nous devons imiter dans ce sourd et ce muet guéri; sitôt que nos oreilles sont ouvertes, et notre langue déliée, c'est-à-dire, sitôt que le Seigneur nous a touchés par la force de sa grâce, nous devons parler fort distinctement, *loquebatur recte.* Que veut dire ceci? sinon que notre conduite doit être si opposée à ce qu'elle a été, qu'elle ne puisse souffrir d'équivoque; qu'il faut, par nos actions, parler si clairement de notre conversion, que personne ne doute de sa sincérité : ainsi, par exemple, si le péché dont nous avons été les esclaves était l'avarice et la dureté envers les pauvres, il faut qu'on nous voie les aller chercher dans les prisons et dans les hôpitaux, et les soulager abondamment; il faut *porter toujours en notre corps la mortification du Seigneur, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans nos corps* (II *Cor.*, IV, 10); si ç'a été la bonne chère et l'excès du vin, il faut *ne nous laisser plus aller aux débauches et aux ivrogneries* (*Rom.*, XIII, 13), qui nous dégradent de la dignité de notre nature, et qui nous rangent au-dessous des bêtes, quand elles nous font perdre la raison par laquelle nous sommes au-dessus; si ç'a été la paresse et la nonchalance dans le service de Dieu, il faut nous faire des prières réglées pour assujettir un esprit qui ne l'a jamais été, et *louer le Seigneur sept fois le jour.* (*Psal.* CXVIII, 164.) Voilà ce qui s'appelle parler distinctement, *loquebatur recte;* faire connaître, par des effets sensibles, le changement qui est arrivé en nous; car c'est ainsi qu'après avoir scandalisé notre prochain, et l'avoir entraîné dans le précipice par le mauvais exemple que nous lui avons donné, nous devons l'en tirer, en lui en donnant un bon qui puisse *enseigner les voies de Dieu aux méchants, afin qu'ils se convertissent.* (*Psal.* L, 15.)

Que si nous sommes insensibles à leurs intérêts, ne le soyons pas aux nôtres; or, nous pouvons compter que si nous ne prenons pas une route entièrement opposée à celle dans laquelle nous avons marché, nous y rentrerons infailliblement : telle est donc la précaution que nous devons prendre pour fixer et assurer notre conversion; changeons nos œuvres, si notre cœur est changé; soyons *de nouvelles créatures en Jésus-Christ* (II *Cor.*, V, 17), n'ayons rien du vieil homme, afin qu'on puisse dire de nous avec vérité ce que l'Evangile dit de cet homme qui était sourd et muet : *Apertæ sunt aures ejus, et solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur recte;* c'est en quoi il doit être l'objet de notre imitation; voyons d'ailleurs ce que nous devons imiter en Jésus-Christ même.

Vendredi. — *Il leur défendit d'en parler à personne, mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient.* Ce n'est pas seulement au muet guéri que le Sauveur défend de parler du miracle de sa guérison, il le défend encore à tous ceux qui en avaient été les témoins; mais comme ils ne se crurent pas obligés d'obéir à un commandement qu'ils ne pouvaient imputer qu'à l'effet d'une grande modestie, cette défense dans laquelle ils trouvaient autant le caractère de la Divinité que dans le miracle même, ne servit qu'à leur donner plus d'envie de publier ce qu'ils avaient vu : *Quanto autem eis præcipiebat, tanto magis plus prædicabant.* Quel pouvait donc être le dessein du Fils de Dieu, qui savait bien qu'il ne serait pas obéi? il voulait sans doute nous instruire par ce commandement; ainsi le soin qu'il prend de recommander le silence sur le miracle qu'il avait opéré, et le peuple qui le publie, nous donnent lieu de faire ces deux réflexions :

La première, que « dans le bien que nous faisons, nous devons fuir les louanges et les applaudissements des hommes; éviter le vice de l'orgueil; ne point chercher la gloire humaine, de peur que nos bonnes œuvres payées par la vaine estime du public, ne soient privées de la récompense qui leur est préparée dans le ciel (79); » ne craignons pas qu'elles demeurent inconnues, et qu'elles soient inutiles à l'édification du prochain; dès lors qu'elles seront dignes d'imitation, Dieu permettra qu'elles ne soient pas ignorées; car *il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu.* (*Matth.*, X, 26.)

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que s'il faut taire les bienfaits que nous faisons, nous ne pouvons assez parler de ceux que nous recevons, ni en rendre notre reconnaissance assez publique; c'est un enseignement que le monde même nous fait, mais que la vanité tant de celui qui donne que de celui qui reçoit, fait mépriser également : car l'un parle toujours de ce qu'il devrait taire par générosité, et l'autre ne parle jamais de ce qu'il devrait publier par reconnaissance; l'un exagère ce qu'il a donné, et l'autre diminue la grâce qu'il a reçue. Mais sans nous arrêter à une morale païenne dont les sages du siècle peuvent nous donner des leçons, disons que le peuple, qui publie le miracle que Jésus-Christ a opéré, nous instruit de la manière dont nous devons parler des bienfaits que nous

(79) An forte nobis exemplum dare voluit ut virtutum opera facientes, vitium jactantiæ per omnia gloriamque vitemus humanam, ne bona nostra actio per inanem vulgi favorem supernæ retributionis munere privetur. (S. Bern., hom. 2, *in id Evang.*)

recevons de notre Dieu. « C'est la fin principale de la grâce du Nouveau Testament de nous empêcher d'être ingrats, » dit saint Augustin (80) ; faisons en sorte que les enfants ne soient pas moins reconnaissants des biens spirituels qu'ils ont reçus si abondamment, que les esclaves ne l'ont été des temporels; et touchés des mêmes sentiments que les Israélites quand le Seigneur leur eut fait trouver un chemin sûr, où leurs ennemis trouvèrent leur ruine, écrions-nous avec Moïse : *Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire; il est devenu l'objet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon Sauveur ; il a noyé mes ennemis*, « c'est-à-dire mes péchés » *dans la mer Rouge* (*Exod.* XV, 1-5) « de son sang, il les a lavés dans les eaux du baptême (81) ; » *il m'a tiré de l'abîme de la misère et de la boue profonde où j'étais; et après cela il a mis en ma bouche un cantique nouveau pour être chanté à sa gloire.* (*Psal.* XXXIX, 3, 4.) Ce sera par les louanges que nous rendrons au Seigneur, par la manière dont nous prendrons ouvertement le parti de la religion; par la fermeté que nous aurons à faire taire les impies, que les autres, surpris de notre conversion, en rendront grâce à notre Dieu, et qu'ils se trouveront dans le même étonnement où étaient ceux qui furent présents au miracle que Jésus-Christ opéra en la personne de cet homme qui était sourd et muet.

Samedi. — *Et plus ils l'admiraient, en disant : Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds, et parler les muets.*

Ceux qui admirent aujourd'hui le miracle du Fils de Dieu sont dans des sentiments bien plus équitables que les Pharisiens, qui cherchaient à attribuer un pareil prodige à *Béelzébub, prince des démons* (*Matth.*, XII, 24) ; car, quoiqu'il ne soit fait ici mention que d'un homme guéri, qui était sourd et muet, ils parlent cependant comme de plusieurs, *Bene omnia fecit; et surdos fecit audire, et mutos loqui*, reconnaissant que toutes ses œuvres partent d'une puissance divine, et sont par conséquent très-parfaites. En effet, tout ce qui sort de la main de Dieu est très-parfait; ses deux grands ouvrages sont la création et la Rédemption : par la création, *il a formé l'homme à son image et à sa ressemblance* (*Gen.*, I, 26), capable de connaître et d'aimer le bien sans nulle pente ni inclination au mal; par la Rédemption, il a guéri dans l'homme les deux plaies principales que le péché lui avait faites, en éclairant son esprit qu'il avait aveuglé, et en fortifiant sa volonté qu'il avait affaiblie : dans la création il avait formé l'homme avec des oreilles pour entendre sa voix, et une bouche pour publier ses louanges ; dans la Rédemption, il a ouvert les oreilles d'un sourd, et il a délié la langue d'un muet : et dans tout ce qu'il a fait, on a toujours pu dire avec vérité, *Bene omnia fecit : et surdos fecit audire, et mutos loqui.*

Voulons-nous demeurer dans les dispositions où nous devons être par rapport à notre Dieu? Reconnaissons que de nous-mêmes nous n'avons que le néant et le péché : le néant d'où il nous a tirés par la création, le péché dont il nous a délivrés par la Rédemption. Que demande-t-il de nous pour de si grands bienfaits? sinon qu'on en puisse dire ce qu'on dit aujourd'hui de lui, *Bene omnia fecit.* Or, pour bien faire toutes choses, il faut répondre parfaitement à toutes les grâces qu'il nous a faites : *Il nous a créés à son image, et à sa ressemblance*, il nous a donné un esprit pour le connaître, et un cœur pur pour l'aimer ; nous devons donc faire servir l'un et l'autre à ses desseins, car faire bien toutes choses, c'est faire un bon usage de tous les biens qu'il nous a donnés; mais pour nous renfermer dans les bornes d'une instruction moins générale, disons que faire bien toutes choses, c'est connaître notre vocation, et la remplir comme nous le devons (*I Cor.*, I, 26); en effet, la perfection d'un chrétien est attachée à savoir ce que Dieu exige de lui, et à l'exécuter fidèlement : ainsi, par exemple, l'on peut dire de ce magistrat, *bene omnia fecit*, lequel, considérant que Dieu l'a mis en place pour rendre à chacun ce qui lui appartient, emploie tout son temps *à s'instruire des affaires qu'il ne sait pas, de peur de juger contre la justice* (*Job*, XXIX, 16), et se sert de toutes ses lumières pour faire sortir la vérité des épaisses ténèbres dans lesquelles la mauvaise foi des parties cherche le plus souvent à l'envelopper; lequel, dis-je, *est le père des pauvres, et brise la mâchoire des injustes, délivre la veuve qui était dans l'oppression, et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir* (*Ibid.*, 12, 13, 16, 17); n'est touché ni du crédit des grands, ni des larmes hypocrites des petits; condamne les riches sans crainte, *et les pauvres sans compassion* (*Exod.*, XXIII, 3), « car si la compassion est bonne, on ne doit pas en user aux dépens de la justice (82). » Ainsi l'on peut dire de cette femme, *bene omnia fecit*, laquelle, pour ne se servir que des seules expressions de l'Ecriture, *prend le fuseau de ses doigts, et se fait des meubles de ses mains ; craint le Seigneur et mérite les louanges des hommes* (*Prov.*, XXXI, 13, 30) ; *est honnête et bien réglée, exempte de médisance, sobre, fidèle en toutes choses* (*I Tim.*, III, 11) ; *a soin de bien élever ses enfants en les instruisant selon le Seigneur, est soumise à son mari* (*Ephes.*, VI, 4; V, 21) ; *et par la pureté dans laquelle elle vit, et la crainte respectueuse qu'elle a pour lui, gagne sans parole celui qui ne croyait pas à la parole.* (*I Petr.*, III, 1, 2.) Ainsi, en un mot, l'on peut dire de ce pasteur, *bene omnia fecit*, qui, étant irrépréhensible en toutes choses, reprend les autres avec autant de fermeté

(80) Omnis intentio gratiæ Novi Testamenti agit nè simus ingrati. (Epist. 120, *ad Honorat.*)

(81) Moriantur in mari Rubro inimici populi illius, moriantur in baptismo omnia peccata nostra. (S. Aug., *in Psal.* LXXII.)

(82) Bona est misericordia, sed non debet esse contra judicium. (S. Aug., in *Exod.*, quæst. 98.)

que de succès; qui, persuadé que ce n'est pas assez pour lui de travailler à sa propre perfection, est toujours occupé du salut de son troupeau, *se fait tout à tous pour les gagner tous* (I *Cor.*, IX, 22), *s'affaiblit avec celui qui est faible, brûle de relever celui qui se scandalise* (II *Cor.*, XI, 29) ; soutient l'un par un conseil salutaire, l'autre par une aumône abondante, *les aime tous avec tendresse dans les entrailles de Jésus-Christ* (*Philipp.*, I, 8), et travaille jour et nuit, en public et en particulier, à faire entendre les sourds, et à faire parler les muets, *Bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui.*

Il n'est pas extraordinaire de voir des chrétiens faire bien quelque chose, mais il est rare qu'ils fassent bien toutes choses, parce que le plus souvent ils ne s'appliquent point à avoir la vertu de leur état, ni à faire ce que Dieu exige d'eux. Faisons-en aujourd'hui toute notre étude, puisqu'on peut assurer qu'un homme public qui pratique toutes les vertus d'un anachorète, et qui néglige les devoirs de sa charge et de sa dignité, ou qu'un religieux qui fait bien les fonctions d'un homme public, et qui n'observe pas les obligations de sa règle, manquent essentiellement l'un et l'autre à ce que le Seigneur demande d'eux. C'est à votre grâce, Seigneur, à nous faire faire bien toutes choses, puisque sans elle nous ne pouvons rien faire de bien. L'Eglise, qui est votre épouse, vous présente des sourds et des muets, elle vous prie pour eux : ouvrez les oreilles des uns, déliez la langue des autres, afin que nous puissions répéter encore aujourd'hui les mêmes paroles que le peuple publiait autrefois à votre louange, *Bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui.*

SUR LA TRANQUILLITÉ FUNESTE DU PÉCHEUR.

Et adducunt ei surdum et mutum. (*Marc.*, VII, 32.)

Il y a des chrétiens qui sont dans deux erreurs dangereuses par rapport au péché qui les rend les esclaves du démon, dont l'Evangile d'aujourd'hui peut beaucoup servir à les guérir. Les uns ne sentant point la pesanteur des fers qui les accablent, n'ont point assez d'horreur du malheur de leur état, et les autres croient qu'il ne tient qu'à eux de rompre leurs chaînes toutes les fois qu'il leur plaira. Or, cet homme sourd et muet nous fera connaître, 1° l'état funeste d'un homme qui est tranquille dans son péché; 2° toutes les cérémonies mystérieuses que le Fils de Dieu emploie pour le guérir, nous convaincront des difficultés qui s'opposent à sa guérison.

1. La conversion dépend essentiellement de Dieu et de l'homme : de Dieu, qui doit appeler l'homme : *Vocabis me :* et de l'homme, qui doit répondre à la voix de Dieu, *et ego respondebo tibi* (*Job*, XIV, 15) : *L'on croit de cœur pour être justifié*, dit l'Apôtre, *et l'on confesse de bouche pour être sauvé* (*Rom.*, X, 10); il faut que Dieu nous donne la foi qui doit nous faire croire à lui, et que l'homme confesse ses péchés devant Dieu pour en obtenir le pardon. Jugeons donc combien celui-là est éloigné de se convertir, dont les oreilles du cœur sont tellement bouchées, qu'il n'entend plus quand Dieu lui parle; et la langue tellement liée, qu'il ne peut plus parler à Dieu. Tel est l'état déplorable de plusieurs chrétiens qui, ayant méprisé pendant toute leur vie de répondre à la voix du Seigneur, sont tombés dans une telle insensibilité, que, semblables aux idoles dont se raille le Prophète, *ils ont des oreilles, et ils n'entendent point; une bouche, et ils ne parlent point.* (*Psal.* CXIII, 5, 6.)

Comme cette disposition est sans doute la marque la plus évidente de la réprobation, pour empêcher les chrétiens d'y tomber, il est à propos de leur faire voir comment on y tombe. Le Prophète nous apprend que l'injuste a dit en lui-même qu'il voulait pécher, et qu'ensuite il a commencé par écarter la crainte de Dieu de devant ses yeux : *Dixit injustus ut delinquat in semetipso : non est timor ante oculos ejus* (*Psal.* XXXV, 2); il ajoute que ce pécheur n'a point voulu s'instruire pour faire le bien, *noluit intelligere ut bene ageret* (*Ibid.*, 4.) Voilà donc le principe de son malheur, c'est qu'il veut pécher, et qu'il veut être tranquille dans son péché : c'est pour cela qu'il cherche à ne point connaître le bien, et à ne point craindre le mal; que, *comme l'aspic, il s'est bouché les oreilles pour ne rien entendre* (*Psal.* LVII, 5); et qu'il a tourné le dos, et non le visage au Seigneur, suivant cette plainte qu'il en fait par la bouche du prophète Jérémie : *Verterunt ad me tergum, et non faciem.* (*Jerem.*, II, 27.)

Telle est la disposition de tant de chrétiens qui, voulant absolument étouffer en eux tout remords, et se laisser aller aux mouvements de leur cupidité, ne veulent point s'instruire des doutes qu'on leur propose, de peur d'y trouver leur condamnation; et dans une affaire où ils ont intérêt, et où ils doivent par conséquent se défier de leurs propres lumières, ils aiment mieux s'en rapporter à eux-mêmes, quelque ignorants qu'ils soient, qu'à tout ce qu'il y a de docteurs sages et éclairés. Fut-il jamais une témérité pareille? n'est-ce pas se boucher les yeux pour ne point voir le précipice dans lequel on veut bien tomber? Ils la trouveront, cette malheureuse tranquillité qu'ils cherchent; car, dit le Sage, *il y a des méchants qui vivent dans l'assurance, comme s'ils avaient fait les œuvres des justes* (*Eccle.*, VIII, 14); ils en viendront à ce point d'insensibilité, *qu'ils boiront l'iniquité comme l'eau* (*Job*, XV, 16), qu'ils vivront sans aucun remords, *qu'ils marcheront dans les ténèbres comme dans le jour, parce qu'ils ont été rebelles à la lumière* (*Job*, XXIV, 16, 17), *et ils mourront dans la rage et le désespoir* (*Job*, XXI, 25). « Telle est, dit saint Augustin (83), la juste peine du péché, que chacun perde ce dont il n'a pas voulu se bien servir, et qu'il ne puisse

(83) Illa est pœna peccati justissima, ut amittat unusquisque illud quo bene uti noluit.

plus en avoir l'usage quand il le voudra.» En effet, le Seigneur avait donné à ces pécheurs dont nous parlons des oreilles pour entendre sa voix, et des yeux pour voir la lumière de la vérité; mais, hélas! ne pouvons-nous pas dire que cette prophétie s'accomplit en eux: *Vous écouterez, et en écoutant vous n'entendrez point; vous verrez, et en voyant, vous ne verrez point* (*Isa.*, VI, 9, 10); *car leur cœur s'est appesanti, et leurs oreilles sont devenues sourdes; ils ont bouché leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, et que s'étant convertis, je ne les guérisse*, dit le Fils de Dieu dans son Evangile (*Matth.*, XIII, 14, 15). Dans cet état déplorable, ces malheureux non-seulement n'entendent plus rien, mais même ils méprisent tout: *Impius, cum in profundum peccatorum venerit, contemnit* (*Prov.*, XVIII, 3); ils se croient les seuls sages, ils s'élèvent contre les mystères de la religion, et ils en viennent enfin dans cet endurcissement du cœur dont saint Bernard parle en des termes qui doivent nous en donner tant d'horreur: « Qu'est-ce qu'un cœur dur, dit ce Père (84)? C'est celui qui ne se fond point par la componction, ne s'amollit point par la piété, ne s'émeut point par les prières, qui ne cède point aux menaces, que les fléaux endurcissent, qui est sans crainte pour les périls, sans honte pour les choses honteuses, inhumain pour les humaines, téméraire pour les divines; qui oublie le passé, qui néglige le présent, qui ne se précautionne point contre l'avenir. »

Mais ce qui doit nous faire le plus trembler, ce sont les suites funestes de cet aveuglement d'esprit et de cet endurcissement de cœur. Ecoutons comme l'Ecriture s'en explique: *Je vous ai parlé sans que vous m'ayez entendu, je vous ai appelés sans que vous m'ayez répondu* (*Isa.*, LXV, 12; LXVI, 4); *c'est pour cela que je vous chasserai bien loin de ma face.* (*Jerem.*, VII, 15.) *Ils n'ont pas voulu se rendre attentifs à ma voix, et ils se sont retirés en me tournant le dos, ils ont appesanti leurs oreilles pour ne point entendre, ils ont rendu leur cœur dur comme le diamant pour ne point écouter ma voix.* (*Zach.*, VII, 11, 12.) Voici la conclusion que tire le Seigneur: *Comme donc j'ai parlé, et qu'ils ne m'ont point écouté, ainsi ils crieront, et je ne les écouterai pas.* (*Ibid.*, 13.) *Parce que je vous ai appelés*, dit-il ailleurs (*Prov.*, I, 24, 25, 26), *et que vous n'avez pas voulu m'écouter; que j'ai étendu ma main, et qu'il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé; que vous avez méprisé tous mes conseils et que vous avez négligé mes réprimandes, je rirai aussi à votre mort, et je vous insulterai, lorsque ce que vous craignez vous arrivera;* « car, dit saint Grégoire (85), tel est l'ordre que Dieu garde à l'égard des pécheurs: il les appelle d'abord avec amour, il les reprend ensuite avec rigueur; mais enfin il les condamne sans miséricorde. » Si le malheur d'un pécheur tranquille dans son péché est si grand, ne croyons pas qu'il soit aisé d'y remédier, et après avoir examiné combien cet état est funeste, voyons d'ailleurs combien il est difficile d'en sortir.

2. Nous avons vu comment toutes les cérémonies que le Fils de Dieu emploie pour guérir cet homme qui était sourd et muet, nous marquent les difficultés qu'il y a pour un pécheur endurci de se convertir au Seigneur: il faut d'abord qu'il se retire, puisque « celui qui veut être guéri, dit saint Jérôme (86), doit être éloigné du tumulte, des intrigues et des scandales du monde: » il faut qu'il gémisse ensuite, puisque le Sauveur n'a gémi que pour nous en donner l'exemple: » il faut enfin qu'il lui demande de lui ouvrir les yeux et les oreilles, puisque celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous, et que le Seigneur a voulu faire dépendre notre salut de notre fidélité à correspondre à sa grâce. Pour ne pas donc répéter ce que nous avons déjà dit, nous pouvons regarder la difficulté qu'il y a de sortir de son péché ou de la part de l'homme, ou de la part de Dieu: de la part de l'homme qui, aimant les ténèbres, ne fait nul effort pour recouvrer la lumière, et qui, étant lié de chaînes aussi fortes que douces, ne travaille point à les rompre; et de la part de Dieu qui, donnant sa grâce à qui il lui plaît, peut ne la plus donner à celui qui l'a tant de fois méprisée. Voilà sans doute ce qui doit nous faire appréhender de tomber dans cet état où le pécheur goûte une malheureuse tranquillité, qui n'est troublée ni par le remords du passé, ni par les craintes de l'avenir, parce que le Seigneur *l'a endurci* (*Exod.*, IX, 12), c'est-à-dire l'a abandonné aux ténèbres de la dépravation de son cœur.

Mais comme il est bien plus à propos de présenter de sûrs moyens à celui qui est tombé dans le précipice, et qui veut en sortir, que d'en faire voir les difficultés; et de peur de jeter d'ailleurs dans le désespoir des pécheurs qui croiraient n'avoir plus rien à attendre de la miséricorde d'un Dieu qui nous a déclaré *qu'il ne détournera point son visage de nous, parce qu'il est saint, et que sa colère ne durera point éternellement* (*Jerem.*, III, 12); quand il arrive ou le renversement de cette fortune qui nous avait aveuglés en nous élevant, où la perte de cette santé que nous faisions servir aux passions les plus déréglées ou la mort de cette per-

(84) Quid est cor durum? ipsum est quod nec compunctione scinditur, nec pietate mollitur, nec movetur precibus, minis non cedit, flagellis duratur; inverecundum ad turpia, inhumanum ad humana, temerarium ad divina, præteritorum obliviscens, præsentia negligens, futura non prævidens. (*De consid.*, lib. II.)

(85) Deus prius dulciter vocat, postmodum terribiliter increpat, et ad extremum intractabiliter damnat. (*In Job*, lib. XVIII, cap. 7.)

(86) A turbulentibus cogitationibus, actis inordinatis, sermonibusque incompositis educitur, qui sanari meretur.

sonne à laquelle nous avions sacrifié notre cœur et notre âme, sachons que c'est le Seigneur qui nous frappe dans toutes ces occasions pour nous faire ouvrir les yeux et les oreilles et pour nous forcer de dire avec Pharaon : *J'ai péché, le Seigneur est juste, moi et mon peuple nous sommes impies* (*Exod.*, IX, 27) : trop heureux, pourvu que, comme ce malheureux prince, nous n'étouffions pas ces sentiments aussitôt qu'ils sont nés en nous ! *Si donc nous entendons aujourd'hui la voix de notre Dieu* soit au dehors, soit au dedans de nous-mêmes, car il nous parle en mille manières différentes, *gardons-nous bien d'endurcir nos cœurs* (*Psal.* XCIV, 8) ; disons-lui : *Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert les oreilles, et je ne lui ai point contredit, je ne me suis point retiré en arrière* (*Isa.*, L, 5); *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute.* (I *Reg.*, III, 9.) Telle est la première disposition où nous devons être pour quitter notre péché : il faut ouvrir ses oreilles à ce Dieu qui veut nous parler, et guérir notre surdité ; il faut de plus que nous reconnaissions devant lui notre iniquité : *Verumtamen scito iniquitatem tuam, quia in Dominum Deum tuum prævaricata es* (*Jerem.*, III, 13) ; mais enfin il faut que nous comprenions *quel mal c'est pour nous, et combien il nous est amer d'avoir abandonné le Seigneur notre Dieu, et de n'avoir plus sa crainte devant les yeux.* (*Jerem.*, II, 19.) Ce sera alors que rentrant en nous-mêmes, et que remplis de confiance en la miséricorde de Dieu, nous nous prosternerons devant celui qui *ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive* (*Ezech.*, XXXIII, 11) ; que nous lui dirons du profond abîme où le péché nous a réduits : *Seigneur, exaucez ma prière, et que vos oreilles soient attentives à ma voix* (*Psal.* CXXIX, 2) ; que nous lui ferons un aveu sincère de nos désordres, assurés que nous sommes, sur le témoignage de son Ecriture, que *si nous lui confessons nos péchés, il est juste et fidèle pour nous les remettre et pour nous purifier de toute iniquité.* (I *Joan.*, I, 9.)

Ne permettez pas, Seigneur, que nous tombions jamais dans le malheureux état de cet homme qui était sourd et muet, puisque rien ne peut nous arriver de plus funeste que de vivre sans aucune communication avec vous, comme si *vous n'étiez plus notre Dieu, et que nous ne fussions plus votre peuple* (*Osee*, I, 9), tout commerce étant interrompu entre vous et nous, lorsque nous ne vous entendons plus et que nous ne vous parlons plus ; mais si vous nous aviez tellement *livrés à l'égarement d'un esprit dépravé et corrompu* (*Rom.*, I, 24), que nous eussions les oreilles du cœur entièrement bouchées pour vous, faites-nous entendre la voix de l'adversité, puisque c'est la plus efficace pour nous réveiller de notre assoupissement ; frappez-nous, humiliez-nous, affligez-nous par votre grande miséricorde, et faites-nous sentir que le seul bonheur de l'homme consiste à connaître dans cette vie que vous êtes son Dieu ; à vous être soumis, à vous craindre, à garder vos commandements ; et toute la félicité de l'autre à vous voir, à vous aimer, et à jouir éternellement de vous. Ainsi soit-il.

XII[e] DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. X, v. 23-37.

Les disciples du Sauveur ayant eu dans leur mission tout le succès qu'ils devaient attendre de Dieu qui les avait envoyés (*Luc.*, X, 1), s'en revinrent dans le commencement de la troisième année de sa prédication et lui dirent tout transportés de joie : *Seigneur, les démons même nous sont soumis* (*Ibid.*, 17) ; le Fils de Dieu voulant réprimer en eux les moindres mouvements de l'orgueil, leur répondit *qu'ils ne devaient pas se réjouir de ce que les démons leur obéissaient, mais plutôt de ce que leurs noms étaient écrits dans le ciel* (*Ibid.*, 20) ; et peu après, comme pour inculquer plus avant dans leurs esprits ce qui devait faire leur vraie joie, et leur parfait bonheur, *il se tourna vers eux, et leur dit :*

Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. Car je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu.

Ce qui faisait le bonheur des disciples du Fils de Dieu, ce n'était pas seulement de le voir des yeux du corps, puisque les Juifs, qui le voyaient comme eux, n'ont pas laissé de le poursuivre avec outrage, et de le persécuter jusqu'à la mort : ce n'était pas non plus de le voir seulement des yeux de la foi, puisqu'il est évident par les témoignages de l'Ecriture qu'Abraham (*Joan.*, VIII, 56), Isaïe (*Isa.*, XVI, 1), le prophète Michée (III *Reg.*, XXII, 19) ; et plusieurs autres ont vu de cette manière la gloire du Seigneur : mais c'était de le voir des yeux du corps et des yeux de l'esprit tout ensemble. (Bed, *in id Evang.*) « Heureux les yeux, dit saint Bernard (87), qui voyaient le Dieu de majesté présent dans la chair, le Créateur de l'univers vivant parmi les hommes, brillant de l'éclat des vertus, guérissant les malades, ressuscitant les morts, commandant à la

(87) Beati oculi qui videbant Dominum majestatis in carne præsentem, auctorem universitatis inter homines conversantem, virtutibus coruscantem, mare calcantem, mortuos suscitantem, dæmoniis imperantem, et similem potestatem hominibus conferentem, mitem et humilem corde, benignum, affabilem, misericordiæ visceribus affluentem, Agnum Dei peccatum non habentem, et omnium peccata portantem ! Beatæ aures quæ verba vitæ ab ipsius incarnati Verbi ore percipere merebantur ; quibus enarrabat Unigenitus qui est in sinu Patris, et nota faciebat quæcunque audisset a Patre, ut fluenta doctrinæ cœlestis ab ipsius veritatis purissimo fonte haurirent, universis postmodum gentibus propinanda, imo eructanda potarent. (Serm. 6, *De Ascens. Dom.*)

mer et aux démons, communiquant cette puissance aux hommes, doux et humble de cœur, affable et miséricordieux, l'Agneau de Dieu exempt de péché, et portant les péchés de tous les hommes! Heureuses les oreilles qui méritaient d'entendre les paroles de vie de la bouche même du Verbe incarné! Heureux ceux que le Fils de Dieu, qui est dans le sein de son Père, instruisait de ce qu'il avait appris de son Père; qui puisaient les eaux d'une doctrine céleste de la pure fontaine de la vérité, pour ensuite en faire boire à toutes les nations, et pour même en enivrer tout le monde! » C'est ce privilége d'avoir vu et d'avoir entendu le Sauveur, reconnu pour *le Christ Fils de Dieu vivant* (*Matth.*, XVI, 16), qui n'a jamais été accordé qu'à ses disciples, grâce singulière que *tant de prophètes et de rois ont désirée inutilement*, comme il nous le dit aujourd'hui.

Saint Matthieu, au lieu des rois se sert du mot de justes, *Multi prophetæ et justi cupierunt videre quæ videtis, et non viderunt* (*Matth.*, XIII, 17); soit que saint Luc ait voulu parler de David, et de quelques autres saints rois, soit plutôt que le terme de rois et de justes ne signifie qu'une même chose en cette occasion : comme si les justes étaient des rois qui, bien loin de se rendre les esclaves de leurs passions, savent les assujettir sous l'empire de la raison et de la grâce (88).

Nous ne voyons plus le Sauveur du monde que des yeux de l'esprit, mais cependant beaucoup plus clairement que tous les justes de l'ancienne loi : est-ce un bonheur, est-ce un malheur pour nous de ne le voir pas des yeux du corps? hélas! pouvons-nous croire que nous aurions une foi assez perçante pour découvrir sa divinité au travers des voiles de son humanité, et n'est-ce pas pour nous qu'il a dit : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (*Joan.*, XX, 29); ne regrettons donc point de n'avoir point été du temps des apôtres, puisqu'alors il était plus difficile de croire le Fils de Dieu, et Dieu même, celui qui ne passait que pour *le fils d'un charpentier* (*Matth.*, XIII, 55), et qui n'était suivi que par le peuple, que de le croire aujourd'hui avec tout l'univers sur la foi de tant de siècles. Quoi qu'il en soit, il est toujours vrai d'assurer que ces paroles sont aussi écrites pour nous : *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez; car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu;* puisque le bonheur des chrétiens, c'est de voir et d'entendre ce que tant de pays et de royaumes, qui n'ont nulle connaissance de la religion de Jésus-Christ, hors de laquelle on ne peut être sauvé, n'ont ni vu, ni entendu.

Mais, au lieu de nous embarrasser l'esprit à pénétrer les raisons que Dieu a eues de laisser les uns dans la masse de corruption et d'en retirer les autres, tâchons plutôt de faire naître en nous les sentiments d'une juste reconnaissance, fondée sur ce que le Seigneur a fait pour nous, sans que nous l'ayons mérité; car, qu'avons-nous fait, afin qu'il nous ait ainsi distingués? il a permis que nous soyons nés dans un royaume chrétien et de parents catholiques; il nous a *prévenus de ses bénédictions* (*Psal.* XX, 4), il nous a comblés de ses grâces : jugeons de notre bonheur par les malheurs des autres, et pensons à l'obligation qui nous est imposée pour les bienfaits que nous en avons reçus : *Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations*, dit le Prophète, *et il ne leur a point manifesté ses préceptes.* (*Psal.* CXLVII, 20.) *Les Ninivites s'élèveront contre nous au jour du jugement, et nous condamneront*, dit le Fils de Dieu (*Matth.*, XII, 41) : mais ne pouvons-nous pas ajouter que tous les peuples de la terre qui sont privés des lumières de la foi, s'élèveront avec eux, et demanderont justice contre les chrétiens *qui auront reçu en vain des grâces* (II *Cor.*, VI, 1), dont tant d'infidèles auraient profité, si elles leur avaient été faites comme à nous? Ne doutons point aussi que *Tyr et Sidon ne soient traitées moins rigoureusement* que les chrétiens. (*Matth.*, XI, 22.) Car, dit l'Apôtre (*Rom.*, II, 12), *ceux qui ont péché sans avoir reçu la loi, périront aussi sans être jugés par la loi; mais tous ceux qui ont péché étant soumis à la loi, seront condamnés par la loi.*

Lundi. — *Alors un docteur de la loi se leva, et lui dit pour le tenter : Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit : Qu'ordonne la loi? qu'y lisez-vous?* Ici examinons la manière dont le docteur de la loi interroge Jésus-Christ et la réponse que fait Jésus-Christ au docteur de la loi. Il faut remarquer qu'une des accusations que les Pharisiens faisaient contre le Fils de Dieu, et un des crimes qu'ils lui imputaient, c'était d'enseigner une doctrine nouvelle, contraire à celle de Moïse. Or, dit saint Cyrille (89), ce docteur voulant tendre un piége à Jésus-Christ et lui donner lieu de dire quelque chose contre la loi, prit occasion de lui parler sur ce qu'il avait dit à ses disciples, *qu'ils étaient heureux de ce que leurs noms étaient écrits dans le ciel :* car en lui disant : *Maître, que ferai-je pour avoir la vie éternelle?* il semble lui dire : Maître, que faut-il donc que je fasse pour avoir le même bonheur que vous promettez à vos apôtres? *Il se lève*, et il ne se regarde que comme un disciple; il traite le Sauveur de *Maître*, pour lui faire entendre que c'est de lui qu'il veut apprendre ce qu'il ne sait pas; mais

(88) Ipsi sunt enim reges magni, qui tentationum suarum motibus non consentiendo succumbere, sed regendo præesse noverunt. (Bed., *l. c.*)

(89) Volens ergo legisperitus, sive sciolus, laqueo Christum innectere, ut contra Moysem aliquid loqueretur, id est meliora se docere quam Moyses præceperat, dicere), etc. (*In id Evang.*)

dans tout ce qu'il fait, il est odieux au Seigneur, parce que son intention est mauvaise et qu'il ne s'approche de lui que pour le tenter : *Et ecce quidam legisperitus surrexit tentans illum, et dicens : Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo?* Deux sortes de gens imitent ce docteur dans l'interrogation qu'il fait au Fils de Dieu, et demandent comme lui: *Que ferai-je pour posséder la vie éternelle ?*

Les uns sont dans l'habitude du vice, et savent bien qu'il n'y a nulle apparence de concilier leurs désordres avec la religion de Jésus-Christ; mais pour dissiper leurs remords, ils parlent souvent du dessein qu'ils ont de mener une vie plus régulière, et ces lâches, que la grâce du Seigneur presse à tout moment, arrivent souvent à l'extrême vieillesse, en faisant toujours le mal, et en disant toutes les fois qu'ils se rencontrent avec les ministres du Seigneur: *Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle?* trop heureux s'ils répondaient effectivement à la grâce de Dieu, s'ils exécutaient dans ce moment ce qu'ils projettent depuis tant de temps, et si la corruption de leur cœur ne les entraînait pas toujours dans le précipice malgré les lumières de leur esprit.

Les autres au contraire sont ceux qui cherchant à demeurer dans un état qu'ils ne veulent point quitter, mais dans lequel ils ne sont point tranquilles, vont de directeur en directeur leur demander : *Que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle ?* non qu'ils ne sachent bien que le moyen absolument nécessaire d'y arriver, c'est de restituer ce bien qu'on estime mal acquis, de quitter cet emploi dangereux, de rompre ce commerce qui peut les engager dans un crime d'habitude; mais ils espèrent qu'à force de chercher, ils trouveront un confesseur lâche ou ignorant, qui leur permettra ce que par leurs propres lumières ils ne permettraient pas eux-mêmes à un autre. Détestons cette erreur du cœur, et faisons en sorte, en nous adressant au Seigneur, de lui dire avec autant de bonne foi que le Roi-Prophète: *Faites-moi connaître la voie dans laquelle je dois marcher, enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu* (*Psal.* CXLII, 8, 10); fermement disposés, comme ce saint roi, à nous servir des moyens qui nous conduiront à la fin pour laquelle nous sommes créés, quoi qu'il en puisse coûter à la chair et au sang.

Ce docteur paraissait vouloir s'instruire de ce qu'il savait bien, puisqu'étant docteur de la loi, il n'ignorait pas ce qui y était contenu : c'est aussi là que le Seigneur le renvoie : car, ne semble-t-il pas lui dire, Puisque vous instruisez les autres de la loi, vous n'ignorez pas ce qu'elle dit de la vie éternelle (90) ; dites-donc, qu'est-ce qui est écrit dans la loi? *qu'ordonne-t-elle? qu'y lisez-vous ?* C'est ainsi que le Sauveur du monde, qui voyait le fond des cœurs, a toujours répondu à ceux qui venaient à lui de mauvaise foi : si le malin esprit le tente, et cherche à pénétrer s'il est véritablement le Fils de Dieu, toutes ses ruses lui sont inutiles, et les réponses que lui fait le Sauveur ne servent qu'à le jeter dans un plus grand embarras (*Matth.*, IV, 3 seqq.) ; si les Pharisiens tâchent de lui tendre un piége sur le sujet de la femme adultère, il les oblige de fuir devant lui, remplis de honte et de confusion (*Joan.*, VIII, 3 seqq.) ; si le docteur de notre Evangile espère par son hypocrisie de le faire parler contre la loi, Jésus le renvoie à la loi, et lui fait entendre que pour être sauvé, il n'est question que de pratiquer ce qui est écrit dans la loi.

En effet, c'est là que nous devons puiser tout ce qui concerne la foi et les bonnes mœurs; et l'on doit regarder comme des ruisseaux empoisonnés toutes les eaux qui ne proviennent pas de cette source : ainsi, comme *la vérité du Seigneur demeure éternellement* (*Psal.* CXVI, 2) ; que ce qui a été défendu par la loi ne peut jamais devenir permis; au lieu de vouloir être plus sages et plus éclairés que nos pères, en tâchant, par une interprétation nouvelle, d'établir une doctrine qui sans doute serait plus commode et plus aisée, mais moins sûre et plus dangereuse pour le salut; attachons-nous à la loi, voyons ce qu'elle défend, et ne faisons point d'autre réponse à ces directeurs relâchés qui cherchent à élargir *le chemin étroit* (*Matth.*, VII, 14), sinon : *Qu'ordonne la loi? qu'y lisez-vous?* Faisons en sorte pour ce sujet de la connaître et de la pénétrer; *méditons-la jour et nuit* (*Psal.* I, 2), ayons-la sans cesse dans nos mains, *mangeons ce Livre divin*, suivant l'expression de l'Écriture (*Ezech.*, III, 2, 3), *que nos entrailles en soient remplies*, et nous verrons que *la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements* (*Matth.*, XXII, 40) :

MARDI. —*Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même.*

L'amour de notre Dieu envers les hommes a eu deux qualités : il a eu de la tendresse, il a eu de la force; la tendresse de son amour l'a fait descendre du sein de son Père dans celui d'une Vierge; et la force de son amour lui a fait souffrir le supplice de la croix; nous devons, pour accomplir son précepte, lui rendre amour pour amour, et l'aimer comme il nous a aimés. Or, quand il nous ordonne de *l'aimer de tout notre cœur et de toute notre âme*, il demande de nous un amour tendre ; et quand il ajoute, *de toutes nos forces et de tout notre es-*

(90) Si legisperitus es et legem nosti, utique quid de vita æterna lex dicat intelligis : dic ergo quid de hac in lege scriptum sit. (BRUN., Sign. episc., *in id Evang.*)

prit, il exige de nous un amour fort et courageux.

C'est aimer Dieu d'un amour tendre, que de chercher en tout à lui plaire, et de ne craindre rien tant que de lui déplaire : d'être bien plus fâché de l'offense qui se trouve dans le péché que de la peine qui doit punir le péché ; de se regarder dans cette vie comme dans un lieu d'exil et de bannissement ; de soupirer sans cesse vers la céleste patrie ; de s'écrier, tantôt avec le Prophète : *Que je suis malheureux de ce que le temps de mon pèlerinage est si long* (*Psal.* CXIX, 5) ! tantôt avec l'Apôtre : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII, 24)? tantôt avec le grand Augustin (91) : « Je vous aime, mon Dieu, et je souhaite de vous aimer de plus en plus ; ô feu qui brûlez toujours, et qui ne vous éteignez jamais, ô amour qui êtes toujours fervent, et qui ne vous refroidissez jamais, brûlez-moi, faites que je sois tout enflammé de vos feux, afin que je sois tout employé à vous aimer. »

Mais c'est aimer Dieu d'un amour fort, que de l'aimer sur toutes choses, préférablement à tout, plus que tout, et d'aimer tout le reste par rapport à lui ; c'est l'aimer également dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la maladie comme dans la santé ; car, dès lors que nous l'aimons véritablement, nous ne désirons rien avec plus d'ardeur que de pouvoir lui donner des preuves de notre amour. Or, comme dans l'adversité nous lui en donnons des marques non moins équivoques, l'on ne peut douter que cet état, pour ceux qui aiment Dieu sincèrement, n'ait plus d'attraits et de charmes que la prospérité. C'était un amour fort dont saint Paul était animé, quand il disait : *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction? ou les déplaisirs? ou la persécution ? ou la faim ? ou la nécessité? ou les périls ? ou le fer et la violence?* (*Rom.*, VIII, 35.) Rougissons de la tiédeur et de la faiblesse du nôtre. Est-ce un amour tendre que la plupart des chrétiens ont pour Dieu, quand nous pouvons assurer qu'ils le craignent plutôt qu'ils ne l'aiment ; que s'ils n'appréhendaient pas les supplices de l'autre vie, ils seraient plus hardis à violer ses commandements ; et que s'ils pouvaient s'établir ici-bas une félicité qui dût durer toujours, ils renonceraient volontiers à ces biens infinis, qu'il a préparés à ceux qui l'aiment. Est-ce un amour ferme et courageux qu'ils ont pour Dieu, ou un amour lâche, qui se dément à la moindre épreuve ; « fidèles quand le Seigneur les comble de biens, révoltés quand il les châtie (92) ; » n'ayant que le dehors de chrétiens, ayant le cœur et l'esprit des Juifs, étant comme des esclaves qui agissent par crainte et nullement comme des enfants qui ne doivent agir que par amour. (*Rom.* VIII, 14.)

Que lisons-nous de plus dans la loi ? *Vous aimerez votre prochain comme vous-même ;* c'est-à-dire que l'amour que nous avons pour nous, doit être le modèle de celui que nous avons pour lui. Or, pour nous acquitter comme il faut du précepte de l'amour du prochain, gravons bien dans nos esprits ce grand principe de morale : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait ; agissez envers les autres comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous* (*Tob.*, IV, 16 ; *Matth.*, VII, 12) ; ce sera, dit l'Apôtre (*Rom.*, XIII, 9), *que vous ne commettrez point d'adultère, que vous ne porterez point de faux témoignages, que vous ne désirerez rien des biens d'autrui*, parce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît aucune de ces choses ; au contraire, vous excuserez les défauts de vos frères, vous supporterez leurs faiblesses, vous les aiderez dans leurs besoins, parce que vous serez bien aises d'en recevoir les mêmes services : *c'est ainsi*, continue l'Apôtre, *que tous les autres commandements sont compris en abrégé dans cette parole : Vous aimerez votre prochain comme vous-même ;* il suffit de l'observer comme il faut pour vivre de la vie éternelle, *Hoc fac et vives ;* et ce fut aussi la réponse que fit le Sauveur au docteur de la loi.

Mercredi. — *Jésus lui dit : Vous avez fort bien répondu, faites cela et vous vivrez. Mais cet homme voulant faire paraître qu'il était juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain?* Les interprètes expliquent différemment ces paroles : *Cet homme voulant faire paraître qu'il était juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain?*

Les uns estiment que ce docteur de la loi ayant commencé par tenter le Sauveur, devint ensuite tout différent de ce qu'il était, et qu'il demanda de bonne foi *quel était son prochain*, comme pour s'instruire s'il en avait un autre que ses amis et ses proches, suivant l'explication que les Pharisiens donnaient à ce terme de prochain.

Les autres pensent que de la ruse il tomba dans l'orgueil (93), et que, selon lui, pour être le prochain d'un autre il fallait lui être égal en mérite et en sainteté, quand il demanda, *Et qui est mon prochain?* C'était comme s'il eût dit : Y a-t-il quelqu'un qui puisse m'être comparé, et qui soit digne d'être mon prochain?

Qu'il y a de chrétiens qui, se regardant toujours par leurs beaux endroits, et les autres par leurs mauvais côtés, trouvent d'eux à autrui une si grande distance, qu'ils

(91) Amo te, Deus meus, magisque semper amare cupio ; o ignis qui semper ardes et nunquam exstingueris, amor qui semper ferves, et nunquam refrigescis, accende me, accendar totus a te, ut totus diligam te. (*Solil.*, cap. 18.)

(92) Solent nonnulli in prosperis Deum diligere, in adversis autem flagellantem minus amare. (S. Greg., *Moral.* 2.)

(93) Ex fraude abiit in superbiam ; sibi ipsis mutuo ambo vitia velut subsidium præbent ; interrogat enim non discendi studio, sed *volens justificare seipsum*

ne jugent personne digne de leur être comparé, au lieu que la vraie disposition du chrétien est de s'envisager toujours par l'endroit qui peut contribuer davantage à l'humilier, et de regarder le prochain du côté qui mérite le plus son estime ; mais sans sortir de la morale où notre Evangile nous conduit naturellement, qu'il y en a qui ne connaissent point d'autre prochain que leurs parents et leurs amis! Cependant, puisque le Seigneur promet la vie éternelle à celui qui aime son prochain, il faut que ce précepte ait quelque chose de plus général, et que cet amour soit plus héroïque ; « car, dit saint Augustin (94), celui-là ne doit être ni loué, ni récompensé de ce qu'il aime son sang, mais il doit être en horreur quand il ne l'aime pas ; en effet, doit-on faire grand cas de rencontrer dans des hommes ce qui se trouve dans des bêtes? pouvons-nous dire que cet amour si naturel nous distingue des tigres et des serpents? » Disons de même qu'aimer des étrangers, parce qu'ils nous font du bien, parce qu'ils nous aiment, *c'est ce que font les païens et les Publicains* (*Matth.*, V, 46); et il n'est point besoin de précepte pour nous faire faire ce que la nature et l'intérêt nous inspirent également. Qui le croirait, cependant, que l'amour du prochain soit le plus souvent renfermé dans ces bornes étroites, et que les chrétiens ne prennent de la religion de Jésus-Christ que ce qui se trouve conforme à l'inclination humaine, et à une raison toute païenne? *Que nos entrailles ne soient pas ainsi resserrées; étendons davantage notre cœur*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens(II *Cor.*, VI, 11, 12) : n'allons pas nous imaginer que nous pouvons nous acquitter du précepte de l'amour de Dieu, quand nous transgressons celui de l'amour du prochain ; ces deux commandements sont tellement liés ensemble, qu'on ne peut point accomplir le premier qu'on n'accomplisse l'autre en même temps ; et dès qu'on viole le second, on enfreint nécessairement le premier : *Si quelqu'un dit, j'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur*, dit l'apôtre saint Jean (I *Joan.*, IV, 20) ; *car comment celui qui n'aime point son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?* Quel est donc le prochain que nous sommes obligés d'aimer comme nous-mêmes? c'est tout homme qui a besoin de nous; ami, ou ennemi, proche ou étranger, chrétien ou idolâtre : « c'est celui dont nous nous approchons par la pitié que nous en avons : ainsi celui qui n'a pitié de personne, n'a point de prochain. Il est vrai, dit un Père (95), que c'est à l'homme une grande miséricorde d'avoir pour prochain des étrangers et des inconnus : mais Dieu ne nous en fait-il pas une plus grande de nous donner la vie éternelle pour cette miséricorde que nous avons exercée? »

Or, pour nous faire entendre que le prochain ne doit pas être seulement celui à qui nous tenons par les raisons particulières du sang et de l'amitié, mais tout homme qui nous appartient par les liens communs de la nature et de la grâce, écoutons la parabole que dit le Fils de Dieu au docteur de la loi.

Jeudi. — *Jésus prenant la parole, lui dit : Un homme descendant de Jérusalem en Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi mort.*

Cet homme qui descend de Jérusalem en Jéricho dépouillé, blessé, et laissé à demi mort par des voleurs, nous représente, selon l'explication de tous les Pères, Adam saint et innocent, quand il sort des mains de Dieu, mais tombé par son péché dans celles des démons, dépouillé du vêtement de la grâce dans laquelle il avait été créé, blessé dans l'esprit et dans la volonté, l'ignorance s'étant emparée de l'un, et la concupiscence de l'autre, laissé à demi mort, parce qu'il ne pouvait plus par lui-même se relever de sa chute, ni aller chercher le médecin qui pût le guérir. Le prêtre et le lévite qui passent, sans donner aucun soulagement à cet homme près de mourir, nous marquent l'impuissance des prophètes et de la loi : car, dit l'Apôtre (*Rom*, VII, 7), la loi a bien pu nous faire connaître le péché, mais elle n'a point eu de remède pour sa guérison : enfin ce Samaritain, dont les entrailles sont émues de compassion, qui verse de l'huile et du vin dans les plaies de cet homme, le met sur son cheval, le transporte dans une hôtellerie, le recommande à l'hôte, et s'engage à lui rendre tout ce qu'il a dépensé pour sa guérison ; ce Samaritain, dis-je, est Jésus-Christ, ainsi appelé par ses ennemis, qui étant étranger à notre égard avant son incarnation, est devenu notre compatriote en se faisant homme comme nous ; qui, touché de compassion pour la nature humaine, impuissante à tout bien, et capable de tout mal, l'a prise, pour ainsi dire, sur sa chair en se chargeant des péchés de tous les hommes ; il a lavé leurs plaies de son sang, les a fortifiés de l'huile de sa miséricorde, les a retirés du chemin de perdition ; il les a fait entrer dans son Église, où les pasteurs qui la gouvernent doivent prendre soin d'eux, et recevoir de lui une récompense proportionnée à la tendresse et à la charité qu'ils auront eue pour eux.

Nous pouvons ajouter que cet homme blessé n'est pas moins la figure de ce qui arrive à tous les chrétiens, qui ayant été guéris par la grâce du baptême, ou de la pé-

(94) Non enim laudandus est qui amat filios, sed detestandus qui non amat ; pro magno enim laudaturus sum in homine quod video in tigride ? in amore hoc serpentibus compararis. (Hom. 38.)

(95) Ille est proximus tibi, cui miserando appropinquas : qui vero nulli miseretur, nullum proximum habet : magna est igitur misericordia, quæ ignotis etiam et extraneis nos proximos facit : magna igitur misericordia, per quam vita possidetur æterna. (Braun., Sign. episc., *in id Evang.*)

nitence, retombent par le péché actuel entre les mains du démon. Pour nous précautionner contre un malheur si funeste, voyons ce qui le cause; c'est qu'ils descendent de Jérusalem en Jéricho: *Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho*; il n'y a de sûr moyen pour conserver la grâce de Dieu que de demeurer en Jérusalem, c'est en descendre que de déchoir de l'état de perfection où l'on était : mais c'est en descendre pour aller en Jéricho, que de quitter la compagnie des saints pour entrer dans un monde fameux par les périls qui l'environnent, comme le lieu où cet homme fut dépouillé par les voleurs l'était par les brigandages qui s'y commettaient. (S. Hier. *Comment. in Matth.*, c. X.) Or, dit saint Chrysostome (96), de même que les oiseaux ont peu à craindre quand ils volent en l'air, et que le péril n'est pour eux, que quand ils se reposent sur la terre, où on leur tend plusieurs filets; ainsi les fidèles sont en sûreté contre les embûches de leurs ennemis, tant qu'ils s'élèvent vers le ciel, et qu'ils demeurent attachés à Dieu : mais s'ils en descendent pour aller à Jéricho, ils ne peuvent manquer de tomber entre les mains des démons qui les dépouilleront des riches vêtements de la grâce, et leur feront différentes plaies : (97) car le démon fait à chaque homme autant de blessures qu'il y a de passions auxquelles il l'assujettit; ainsi, il blesse les uns par l'orgueil, les autres par l'avarice, les autres par l'impureté; et par les plaies qu'il leur fait, on peut dire qu'il les laisse à demi morts, *semivivo relicto* : le corps et l'âme sont les deux parties qui composent l'homme, et il n'est véritablement vivant que par la vie de l'un et de l'autre; il est donc à demi mort, lorsque son corps est vivant, et que son âme est morte : la vie du corps, c'est l'âme; la vie de l'âme, c'est Dieu : or, comme le corps est mort, quand l'âme en est séparée, de même l'âme est morte, quand elle est séparée de Dieu. Craignons de tomber dans cet état, d'autant plus dangereux, que nous ne pouvons point en sortir de nous-mêmes, et que ceux qui sont les plus obligés de nous prêter les mains pour nous aider à nous en retirer, sont le plus souvent insensibles à notre malheur. C'est ce qui nous paraît par les paroles suivantes :

Vendredi. — *Il arriva ensuite qu'un prêtre tenait le même chemin; il vit cet homme, et passa outre : un lévite de même étant venu là, et l'ayant regardé, passa outre.* Cet homme qui descendait de Jérusalem était Juif de nation, citoyen même de cette ville, disent les interprètes; un prêtre passe par le même chemin, il devait en attendre du secours par sa dignité, et ce prêtre ne daigne pas même lui parler : un lévite passe ensuite, les lévites étaient subordonnés aux prêtres, ils devaient être de la tribu de Lévi, comme les prêtres de la famille d'Aaron, et ce lévite passe aussi son chemin sans témoigner nulle compassion pour un homme qui en méritait une si grande.

Combien de prêtres et de lévites dans la loi nouvelle aussi durs et aussi insensibles envers les chrétiens privés des biens de la fortune, ou dépouillés des biens de la grâce, que ceux de la loi ancienne l'étaient envers cet homme blessé, et laissé à demi mort! Cependant, quoique la charité soit une vertu qui regarde tous les hommes en général, l'on ne peut douter qu'elle ne doive être plus particulière aux ecclésiastiques, qui sont obligés d'imiter de plus près Jésus-Christ, ce Dieu de charité qui n'est mort que par l'excès de l'amour qu'il a eu pour les hommes, et c'est une honte pour nous à laquelle nous devons être plus sensibles que nous ne le sommes, de voir que la seule humanité peut quelquefois plus sur des laïques que la religion ne peut sur nous; car ce que nous ne pouvons dire qu'à notre confusion, mais ce que la vérité doit néanmoins nous faire dire, c'est que tous ceux qui ne vivent que d'aumônes et de charités, publient hautement qu'ils reçoivent ordinairement moins de secours des prêtres que de quelque personne que ce soit.

Mais un Samaritain qui passait vint à l'endroit où il était; le voyant il fut touché de compassion, et s'approchant de lui, il versa de l'huile et du vin dans ses plaies, et les banda : il le mit ensuite sur son cheval, le mena à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain il tira de sa bourse deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez bien soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Comme nous voyons dans ce Samaritain un parfait modèle de la charité, examinons toutes les circonstances de la sienne, et remarquons d'abord, que les Juifs et les Samaritains n'avaient nulle liaison ensemble depuis que les derniers ne sacrifiaient plus dans le temple de Jérusalem, mais dans celui qui fut bâti sur la montagne de Garisim (*Joan.*, VI, 9) : car ce schisme qui partagea les uns et les autres pour le lieu de l'adoration légitime, mit entre eux une telle haine, qu'un Juif souffrait plus volontiers un gentil qu'un Samaritain. Voilà donc la première circonstance de la charité de ce Samaritain, c'est qu'il l'exerce envers un Juif : *Samaritanus autem quidam.* La seconde, c'est qu'en le voyant ses entrailles sont émues de compassion, *et videns eum, misericordia motus est.* La troisième, c'est qu'il s'approche de lui, et le va chercher, *et appropians.* La quatrième, c'est qu'il verse de l'huile et du vin dans ses plaies, et les bande de ses

(96) Volatilia donec altum aerem secant, non facile capiuntur : ita tu donec ad superiora respexeris, nec ullis aliis facile capieris insidiis. (Hom. 15, *ad pop. Antioch.*)

(97) Tot enim vulnera unicuique homini imponit, quot vitiis eum servire compellit : alios enim per superbiam, alios per avaritiam, alios per luxuriam, alios aliis modis vulnerat, et occidit. (Bruno., *Sign. ep.*, *l. c.*)

mains, *alligavit vulnera ejus, infundens vinum et oleum.* La cinquième, c'est qu'il le met sur son cheval, et le mène dans l'hôtellerie, *et imponens illum in jumentum suum, duxit illum in stabulum.* La sixième, c'est que dans l'hôtellerie même, il a grand soin de lui, et ne s'en repose point sur autrui, *et curam ejus egit.* La septième, c'est que le lendemain il donne deux pièces d'argent à l'hôte, auquel il le recommande, *et altera die protulit duos denarios et dedit stabulario, et ait : Curam illius habe.* La dernière enfin, c'est qu'il s'engage de rendre à l'hôte ce qu'il dépensera de surplus, *et quodcunque supererogaveris, ego cum rediero, reddam tibi.*

Mais pour mettre la charité de ce Samaritain dans un plus beau jour, faisons voir combien il est rare parmi les chrétiens d'en voir un qui ait toutes ces qualités : l'on peut bien les trouver partagées dans plusieurs, mais on ne les trouvera presque jamais réunies dans un seul : on en voit qui sont charitables envers leurs proches et leurs amis, quelquefois même envers des personnes indifférentes, mais on en voit peu qui, comme ce Samaritain, le soient envers leurs ennemis ; cet homme blessé est un Juif, et c'est un Samaritain qui le secourt. Les uns assistent le prochain dans certains besoins pressants, mais ils le font avec sécheresse et dureté : *Ses entrailles sont émues de compassion.* Les autres donnent ce qu'on leur arrache par importunité, mais ne vont jamais chercher le pauvre : *Il s'en approche :* ceux-ci donnent quelques secours pour assister un malade, mais ils ne peuvent se résoudre à le secourir de leurs mains : *Il verse de l'huile et du vin dans ses plaies, et il les bande de ses propres mains.* Ceux-là donnent ce qui ne les incommode point, et n'assistent les pauvres que de leur superflu : *il lui donne son cheval pour le conduire dans l'hôtellerie :* tel qui s'est chargé d'un malade, parce que son amour-propre trouvait du goût à faire une bonne œuvre en public, ou parce qu'il ne pouvait faire autrement sans pécher contre l'humanité, s'en décharge quand il s'agit d'exercer la charité en secret, ou dès qu'il trouve occasion de s'en reposer sur un autre : *Dans l'hôtellerie même, il continue de lui rendre ses bons offices.* Celui qui paye de sa personne croit de n'être point tenu à payer de sa bourse : *il donne le lendemain deux deniers à l'hôte pour le faire traiter.* En un mot, les charités que l'on fait sont presque toujours limitées ; l'on veut savoir à quoi l'on s'engage, et notre Samaritain ne donne point d'autres bornes à la sienne, que le besoin et la nécessité de cet homme dont il a pris soin : *Et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour.* C'est donc avec raison que Jésus-Christ nous le propose pour le modèle que nous devons imiter quand il répond à ce docteur :

Samedi. — *Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de l'homme qui tomba entre les mains des voleurs ? Ce docteur lui dit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Jésus lui répondit : Allez, et faites de même.*

De ceci concluons deux choses qui doivent être comme le but, et la fin de cette parabole.

La première, que « celui-là est notre prochain envers lequel nous exerçons les œuvres de la miséricorde, quand il en a besoin, ou envers lequel nous devrions les exercer s'il en avait besoin (98) : » en quoi nous pouvons dire, que si c'est une grande charge pour nous, c'est aussi un grand avantage : car si, par ce précepte, nous sommes engagés à rendre service à tout le monde, tout le monde réciproquement est engagé à nous rendre service ; tous les hommes sont notre prochain, et nous devenons le prochain de tous les hommes : c'est ce lien sacré qui doit les unir tous, pour n'en faire *qu'un cœur et qu'une âme* (*Act.*, IX, 32) ; c'est ce commandement que Jésus Christ nous a si fort recommandé, tantôt en nous disant *de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés lui-même* (*Joan.*, XIII, 34) ; tantôt, *que nous soyons un tous ensemble, comme son Père et lui ne sont qu'un* (*Joan*, XVII, 21) : aussi l'Apôtre croyant ne pouvoir rien ajouter à la manière dont le Sauveur nous en a parlé, se contente de nous dire : *Quant à ce qui regarde la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive, puisque Dieu vous a appris lui-même à vous aimer les uns les autres : mais je vous exhorte, mes frères, à vous avancer de plus en plus dans cet amour.* (I *Thess.*, IV, 9, 10.)

La seconde chose que nous devons conclure, c'est qu'il faut imiter la charité de ce Samaritain, *et tu fac similiter.* Cependant nous sommes le plus souvent dans cette erreur sur le chapitre de l'amour des ennemis, que nous croyons que, pour nous en acquitter, il suffit de ne les pas haïr, de ne leur point faire de mal, de ne leur en point vouloir : c'est même ainsi que le plus souvent on s'explique : comme si la religion de Jésus-Christ était une religion de politique, qui ne cherchât qu'à régler le dehors, et à composer l'extérieur, et qu'il ne fût point ordonné *de ne nous aimer pas seulement de parole et de la langue, mais par les œuvres et en vérité.* (I *Joan.*, III, 18.) Or, la charité de ce Samaritain pour un Juif a deux qualités : elle est compatissante, elle est effective : *ses entrailles sont émues de compassion* à la vue de cet homme blessé ; mais ce n'est pas une pitié vaine et inutile, *il nettoie ses plaies avec du vin, il en adoucit la douleur avec de l'huile, il les bande de ses mains.* Soit que nous nous considérions comme hommes ou comme chrétiens ; du côté de l'humanité, ou du côté de la religion, nous

(98) Ex hoc intelligimus eum esse proximum, cui vel exhibetur officium misericordiæ, si indiget, vel exhibendum esset si indigeret. (S. Aug., *de Doct. Christ.*, lib. III.)

devons être sensibles à la peine et à la misère de ceux qui sont nos frères selon la nature et selon la grâce; il avait pour eux une bonté compatissante, une amitié de frère, une affection pleine de tendresse, une douceur qui gagne les cœurs. (1 *Petr.*, III, 8). Aussi quelque durs que nous soyons pour les autres, parce que nous gardons pour nous toute notre sensibilité, on peut assurer que nous serions touchés de la misère du pauvre, si nous la voyions telle qu'elle est: mais, malgré le commandement que nous fait l'Ecriture de *ne détourner pas les yeux du misérable* (*Eccli.*, IV, 5), nous évitons de le voir, de peur d'être obligés de le soulager, au lieu que si nous fréquentions les hôpitaux, les prisons, et tous ces lieux qui sont les théâtres de la douleur, de la misère et de l'affliction, notre cœur perdrait sa dureté, et notre charité deviendrait non-seulement compatissante, mais effective comme celle du Samaritain.

En effet, quel moyen de voir cet homme mourir de faim, et de lui refuser de quoi manger; cet autre nu, et de ne pas le revêtir; celui-ci malade à l'extrémité, et de ne lui procurer pas quelque secours; cet autre détenu depuis longtemps dans une prison pour une légère dette, et de ne travailler pas à l'en retirer? tant il est vrai de dire que cet homme n'a pas de bien, parce que vous, riches, retenez injustement la portion qui lui appartient, et que son nécessaire est employé à fournir à votre luxe, et à entretenir vos passions; qu'il est nu, parce que vous gardez son habit dans le lieu où vous en avez plusieurs; qu'il manque de pain, parce que l'argent qui est renfermé dans vos coffres est à lui (99). Voilà donc la source de notre insensibilité: c'est que nous ne connaissons point la misère de notre prochain; ainsi il faut commencer par l'aller chercher, il faut nous en approcher; il faut la voir de nos yeux: ce fut la première cause des bons offices que le Samaritain de notre Evangile rendit *à cet homme blessé, et laissé à demi-mort;* le prêtre et le lévite le virent de loin, *et passèrent outre;* mais pour lui, il s'en approcha, *et appropians.* Cherchons donc les pauvres; approchons-nous d'eux avec une tendresse effective, c'est un moyen infaillible de nous approcher de Dieu, puisque Jésus-Christ nous apprend qu'il est caché dans leurs personnes; que *le bien que nous leur faisons, c'est à lui-même que nous le faisons* (*Matth.*, XXV, 40): qu'il se charge de la dette, et de récompenser dans l'autre vie la charité que nous leur témoignerons dans celle-ci.

SUR NOS DEVOIRS ENVERS LE PROCHAIN.

Diliges proximum tuum sicut teipsum. (*Luc.*, X, 27.)

L'on peut distinguer trois sortes de biens: savoir, de la fortune, de la nature et de la grâce: les biens de la fortune sont les biens temporels qui nous sont nécessaires pour vivre; les biens de la nature sont ceux qui regardent la perfection du corps ou de l'esprit; les biens de la grâce sont les biens spirituels qui sont d'un ordre supérieur, et pour l'acquisition desquels l'on doit sacrifier les uns et les autres, lorsqu'il en est besoin. Or, aimer son prochain comme soi-même, c'est 1° lui faire part des biens temporels que nous avons, et dont il manque; 2° c'est le supporter avec patience, quand il est mal partagé des biens naturels; 3° c'est faire tout ce qui est en nous pour lui procurer les biens spirituels.

1. Pour bien juger si nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, il faut nous représenter ce que nous faisons, quand nous tombons dans une disgrâce qui nous met dans le pressant besoin d'payer incessamment une grosse somme, et dans le risque de perdre la liberté, si nous n'y satisfaisons pas aussitôt: n'est-il pas vrai que sans différer un moment nous vendons alors ce que nous avons de plus précieux, nous nous défaisons des meubles et des bijoux que nous aimons le plus; nous engageons nos amis à entrer dans nos besoins: comme l'on se trouve ensuite dans une fortune moins favorable, on renvoie une partie de ses domestiques, ou retranche l'équipage, la table et souvent même, quand la raison prend le dessus, et toujours quand la religion s'en mêle, l'on goûte dans une vie moins éclatante un repos et une tranquillité qu'on avait ignorée jusqu'alors: voilà ce que nous faisons pour nous quand le besoin nous presse, et voici ce que nous devons faire pour notre prochain qui se trouve aujourd'hui dans le besoin, puisque aimer quelqu'un comme soi-même, c'est faire pour lui ce que nous ferions pour nous: car, dit l'apôtre saint Jean, *Si quelqu'un a des biens de ce monde, et que voyant son frère en nécessité, il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui?* (1 *Joan.*, III, 17.) Or, il n'est point de preuve plus certaine de l'amour de Dieu envers les pauvres, que la charité que nous exerçons envers eux; le Sauveur nous commande *de les aimer comme il nous a aimés lui-même* (*Joan.*, XV, 12): il nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous, il faut donc être dans la disposition de mourir pour eux, si le salut de leur âme le demande; à plus forte raison devons-nous les secourir de nos biens, quand ils sont dans la nécessité. Car donner de ses biens est beaucoup moins que donner sa vie: il est vrai que dans le précepte qui nous est fait, *d'aimer notre prochain comme nous-mêmes*, nous devons nous préférer à lui quand les choses sont égales: ainsi notre commodité doit aller avant la sienne, notre nécessaire avant le sien; mais aussi sommes-nous indispensablement obligés de préférer son nécessaire à notre commodité. D'où il s'ensuit que nous ne pouvons sans prévarication re-

(99) Panis est famelici quem tu tenes, nudi tunica quam in conclavi servas, indigentis argentum quod possides. (S. Basil., hom. 1.)

fuser à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif, un vêtement à celui qui est nu, tandis que nous faisons des dépenses superflues *pour être vêtus de pourpre et de fin lin, et pour nous traiter magnifiquement.* (*Luc.*, XVI, 19.) *Que celui donc qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même* (*Luc.*, III, 11) : ne croyons pas que ceci soit un conseil, c'est un précepte pour la transgression duquel on sera damné ; car si l'ordre de la charité veut que nous nous aimions préférablement à notre prochain, il veut aussi que nous sacrifiions un moindre bien, pour en conserver un plus grand. Or la vie est sans doute d'un ordre supérieur aux biens temporels ; ainsi il faut sacrifier nos biens pour la vie de nos frères, et ne leur donner pas à manger quand le besoin est extrême, c'est les tuer. Prenez garde, s'écrie saint Ambroise (1), de renfermer le salut des indigents dans vos coffres, et d'enterrer la vie des pauvres dans ces lieux obscurs, où vous enfouissez votre trésor. Si nous ne sommes pas en état de faire l'aumône, ne croyons pas pour cela être dispensés de l'obligation de la charité ; cette vertu regarde tout le monde, et n'excepte personne. — Si vous pouvez donner, donnez ; si vous ne le pouvez pas, soyez au moins doux et affable envers les pauvres, le Seigneur couronnera votre bonne volonté, quand le seul pouvoir vous manquera ; que personne donc ne dise : Je n'ai rien à donner ; la charité se tire du cœur, et non de la bourse (2) ; tantôt elle nous fait aider de nos biens ceux qui en manquent, et tantôt elle nous fait supporter avec patience ceux qui sont privés des biens de la nature.

2. Etre mal partagé des biens naturels, c'est avoir un corps infirme, ou un esprit mal fait : ainsi le second devoir de la charité, c'est de nous faire supporter avec patience les infirmités du corps, et les défauts d'esprit de notre prochain. Confessons la vérité ; il est bien plus aisé de secourir un pauvre de ses biens, que d'assister un malade de ses mains, et de souffrir tranquillement mille incommodités qui répugnent infiniment aux sens ; il faut avouer pourtant qu'il est encore plus facile de supporter les infirmités corporelles d'un homme, que d'avoir à vivre avec certains esprits de travers, opiniâtres dans leurs sentiment, injustes dans leurs pensées, violents dans leurs inclinations, que l'expérience ne corrige point, que la raison ne persuade point, que l'amitié ne gagne point ; ne croyons donc pas que ce soit nous acquitter des principaux devoirs de la charité, de distribuer à nos frères certaines aumônes qui ne nous incommodent en rien, et qui ne font nulle peine à notre amour-propre ; cette vertu qui est l'âme du christianisme doit exercer continuellement le chrétien : et nous sommes engagés par le principe de l'amour du prochain de supporter les infirmités de la vieillesse de l'un, et de souffrir avec douceur et modération les bizarreries de l'humeur de l'autre, de ne pas nous aigrir des travers d'esprit de tous ceux avec qui la Providence nous engage de vivre ; et pour conserver une union si nécessaire à garder, si facile à rompre, il faut rappeler dans notre esprit ce *commandement nouveau* qui nous est fait *de nous entr'aimer les uns les autres* (*Joan.*, XIII, 34) ; car dès lors que nous nous ferons un devoir de l'observer, nous n'aurons plus de peine à endurer de nos frères, et nous trouverons plusieurs raisons qui ne manqueront pas de nous y engager, et d'adoucir les difficultés que nous y pourrions trouver.

La première, c'est que certainement chacun de nous a ses imperfections que les autres doivent souffrir à leur tour : ainsi nous devons endurer les leurs, afin qu'ils endurent les nôtres, et ce sera de cette manière que nous accomplirons la loi du Seigneur : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi.* (*Galat.*, VI, 2.)

La seconde, c'est que si vous êtes plus parfaits que les autres, *c'est un devoir à vous qui êtes plus fort de supporter les faiblesses des infirmes* (*Rom.*, XV, 1) : votre partage n'est-il pas encore meilleur que le leur, et voudriez-vous avoir leurs défauts à la charge d'en être supportés ?

La troisième, c'est que si vous ne les supportez pas, vous n'aurez jamais la paix, et vous serez toujours en guerre ; car est-il un autre moyen de vivre, par exemple, avec un homme tel que nous l'avons dépeint, que d'être aussi modérés qu'il est emporté, de garder le silence quand en lui répondant on craint de l'aigrir de plus en plus, de lui répondre quand le silence pourrait l'impatienter, de souffrir sa colère avec modération, et ses injures avec patience. Or, il n'y a que l'amour que nous avons pour notre prochain qui puisse nous faire supporter tous ses défauts en vrais chrétiens. *Revêtez-vous donc de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous entrepardonnant comme le Seigneur vous a pardonné ; mais surtout revêtez-vous de la charité qui est le lien de la perfection.* (*Coloss.*, III, 12, 13.) « C'est là le précepte du Seigneur, dit saint Jérôme (3), et quand vous l'accompliriez seul, il serait satisfait de vous ; » — « Aimez et faites tout ce qu'il vous plaira, » nous dit saint Augustin dans le même sens, parce qu'il est impossible, quand on

(1) Hoc est occidere hominem, vitæ ei subsidia denegare ; cave ne inter loculos tuos includas salutem inopum, et tanquam in tumulis sepelias vitam pauperum. (*In Psal* CXVIII.)

(2) Si potes dare da, si non potes, affabilem te fac. Coronat Deus intus benignitatem, ubi non invenit facultatem. Nemo dicat, Non habeo ; charitas non de sæculo erogatur. (S. Aug., *in Psal.* CIII.)

(3) Præceptum Domini est, et si solum fiat sufficit. (*Comm. ad Gal.*)

accomplit comme il faut le précepte de l'amour de Dieu et du prochain, de transgresser ses autres commandements : mais la marque essentielle à laquelle nous connaîtrons si nous aimons véritablement notre prochain, ce sera par le zèle que nous aurons à lui procurer les biens spirituels.

3. Autant les biens de la grâce sont élevés au-dessus de ceux de la fortune ou de la nature, autant sommes-nous obligés de faire plus d'efforts pour les procurer à notre prochain. *Que sert à l'homme*, dit le Fils de Dieu, *de gagner tout le monde et de perdre son âme* (*Matth.*, XVI, 26)? Ne pouvons-nous pas dire de même : que sert à notre prochain que nous ayons soin de son corps, si nous négligeons son âme, et ne devons-nous pas, dans tout ce que nous faisons, ou ce que nous souffrons pour lui, nous proposer pour but principal de travailler à son salut et au nôtre par le même moyen? Or, comme tous les préceptes de la loi se réduisent *à éviter le mal et à faire le bien*, tout ce que nous devons à notre prochain par rapport aux biens spirituels, se réduit aussi, ou à le retirer du mal, ou à lui faire faire le bien. Riches du siècle, grands de la terre, ministres du Seigneur, qui peut dire par combien de manières vous pouvez empêcher le mal qui se commet, et faire faire le bien qui ne se fait pas? Que les richesses, l'autorité et le zèle des uns et des autres se réunissent, et nous verrons toute la face du monde chrétien changée en peu de temps. Mais sans attendre ces prodiges qui ne peuvent venir que *du doigt de Dieu* (*Exod.*, VIII, 19), faisons en sorte que chacun de nous détourne son frère du mal par conseil, par prières, par autorité, selon les règles d'une prudence chrétienne, et qu'il le porte au bien par l'exemple d'une vie sainte et d'une conduite réglée : que *le zèle de la maison de Dieu nous dévore* (*Psal.* LXVIII, 10), que *la charité de Jésus-Christ nous presse* (II *Cor.*, V, 14), et alors nous mettrons en usage tant de manières différentes si ignorées de nous, mais si usitées chez les saints, de nous insinuer dans les esprits, et de gagner les cœurs pour le bien et l'avantage spirituel de nos frères.

Mais, hélas! le plus souvent nous les portons au mal par une complaisance lâche et par la vie scandaleuse que nous menons; tout ce que nous faisons pour eux nous ne le faisons que par une amitié humaine et charnelle; ce que nous souffrons, nous ne le souffrons que par tempérament, par l'amour de notre propre repos, par une vanité secrète, par une envie cachée de mériter l'estime et les louanges du public; si nous avions de la foi et de la charité, pourrions-nous nous empêcher de gémir de voir le crime triompher et la vertu réduite à se cacher? serions-nous aussi insensibles que nous le sommes, quand nous voyons nos proches et nos amis dans l'habitude du péché, dans un emploi qui les damne, dans un commerce qui les perd; prendrions-nous tant de part aux biens ou aux maux temporels qui leur arrivent, et si peu à ce qui peut faire leur bonheur ou leur malheur éternel? Il n'est point de charité plus parfaite que celle de Jésus-Christ pour les hommes, puisqu'il est mort pour eux; mais pourquoi est-il mort? *C'a été pour détruire le péché* (*Rom.*, VI, 6), pour établir le règne de la grâce, pour nous délivrer de l'enfer, pour nous mériter la gloire éternelle; voilà le modèle que nous devons nous proposer dans l'amour de notre prochain; il faut tout faire et tout souffrir pour le détourner du péché; il faut enfin ne rien épargner pour le conduire dans le chemin de la vertu, et pour lui procurer les biens de la grâce, les seuls qui méritent véritablement ce nom, puisque nous ne sommes bons que par eux : en quoi nous ne pouvons assez blâmer certains chrétiens, qui, ayant pour leurs proches une amitié toute humaine, ne permettent point qu'on leur parle de Dieu, que quand ils les voient à l'extrémité, trop sensibles à la mort du corps, trop insensibles à la mort de l'âme : au lieu que si nous les aimions chrétiennement, nous regarderions comme un des principaux devoirs de l'amitié, de les disposer à recevoir les sacrements, et de les préparer à la mort dès que la maladie paraît dangereuse.

Seigneur, donnez-nous une étincelle de cet amour dont vous avez été embrasé pour nous, et alors l'exemple de celui qui nous a enrichis par sa pauvreté, qui *a pris sur lui nos langueurs* (*Isa.*, LXIII, 4), qui a souffert la mort de la croix pour nous fermer l'enfer, et pour nous ouvrir le paradis, nous serons fortement animés à faire part de nos biens aux pauvres, à supporter avec patience les faiblesses de nos frères, à nous sacrifier pour leur procurer les biens de la grâce. Faites que nous les aimions comme nous nous aimons nous-mêmes; que leurs biens et leurs maux deviennent les nôtres, et que nous soyons disposés à donner notre vie pour eux, comme vous avez donné la vôtre pour nous. Faites enfin, Seigneur, *que nous ne soyons les uns et les autres que même chose, comme vous n'êtes qu'une même chose avec votre Père* (*Joan.*, XVII, 11), afin qu'après avoir été unis dans cette vie par les liens d'une même charité, nous le soyons encore dans l'autre par la communication d'une même gloire. Ainsi soit-il.

IIIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. XVII, v. 11 - 19.

Après que le Sauveur eut donné divers enseignements à ses disciples sur toutes sortes de vertus, le but qu'il se propose dans cet Evangile, c'est de leur parler contre le vice de l'ingratitude : mais pour ne rien perdre de tout ce qui *est écrit pour pour nous instruire* (*Rom.*, XV, 4), ne passons pas ces premières paroles sans y trouver le motif de notre instruction.

Jésus allant à Jérusalem, passa par la Samarie et la Galilée. Comme le Fils de Dieu

est venu au monde pour être l'exemplaire de tous les chrétiens, il a été pendant trente ans le modèle parfait des solitaires, et pendant les trois dernières années de sa vie celui des personnes publiques. En effet, depuis que le temps où il devait paraître au monde fut venu, jusqu'à ce que son heure fut achevée de le quitter pour aller à son Père, nous le voyons dans une action continuelle. *Jésus allant de tous côtés dans les villes et les villages enseignait dans les synagogues, et prêchait l'Evangile du royaume, guérissant toutes sortes de maladies et de langueurs.* (*Matth.*, IX, 35.) Telle fut son occupation : il enseignait dans tous les lieux, il guérissait tous les malades. Car si nous cherchons ce qu'il faisait à Jérusalem, dans la Samarie, dans la Galilée, nous le verrons constamment occupé à ces deux fonctions différentes. Et c'est la double obligation qui est imposée aux pasteurs de prêcher partout et de faire du bien à tout le monde. Car quoique le Fils de Dieu soit le modèle de tous les les chrétiens, il l'est particulièrement des ministres des autels ; ainsi tout pasteur, à l'exemple de *ce Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2), doit être toujours dans le mouvement, jamais dans le repos, répandant partout la lumière et la chaleur, sans qu'il y ait personne qui ne se ressente de ses influences : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7). C'est pour cela que Jésus-Christ dit à ses apôtres : « *Vos estis lux mundi :* » *or l'on n'allume point la lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, afin qu'elle éclaire ceux qui sont dans la maison* (*Matth.*, V, 14-15) : la lumière d'un pasteur est censée sous le boisseau, et par conséquent inutile, quand il garde pour lui seul une science et des connaissances qu'il avait reçues pour éclairer les autres ; voici donc le premier devoir de ceux que la Providence a placés sur le chandelier de l'Eglise : il faut qu'ils prêchent en public et en particulier ; qu'ils instruisent les ignorants, et confondent les libertins. C'est pour cela, dit saint Augustin (Epist. 155, *ad Maced.*), que l'Apôtre a ajouté le mot de *docteurs* à celui de *pasteurs : Alios autem doctores et pastores* (*Ephes.*, IV, 11), pour faire entendre aux pasteurs qu'il est de leur office d'enseigner : ils sont *comme une sentinelle* que le Seigneur a placée dans un lieu plus élevé pour veiller sur les autres, et pour procurer la sûreté du peuple en l'avertissant de ce qu'ils doivent faire. Ainsi, dit le Seigneur, *si, lorsque je dirai à l'impie : Vous serez puni de mort, vous ne lui annoncez pas ce que je vous dis, et si vous ne lui parlez pas afin qu'il se détourne de la voie de son iniquité et qu'il vive, l'impie mourra dans son impiété, mais je vous redemanderai son âme.* (*Ezech.*, III, 17, 18.) En faut-il davantage pour faire appréhender aux pasteurs de garder un silence criminel soit par paresse, par ignorance, ou par lâcheté, de voir que ce silence sera la perte des âmes qui leur auront été confiées : *Impius in iniquitate morietur*, mais que d'ailleurs ils en rendront un compte terrible au Seigneur : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram !* Fasse le Ciel que ceux qui auront manqué à une obligation si importante, reconnaissent de quels malheurs ils sont menacés, et qu'ils puissent se mettre en état d'y remédier aussitôt, en s'écriant avec le le prophète Isaïe : *Væ mihi, quia tacui !* (*Isa.*, VI, 5.)

Mais ce n'est pas pour eux un moindre malheur, s'ils ont manqué à faire tout le bien qui pouvait dépendre d'eux. Car ce n'est pas assez que la langue des ministres de Jésus-Christ soit déliée pour annoncer son Evangile, il faut de plus qu'ils aient les mains ouvertes pour soulager les pauvres et les malades : ils ne peuvent pas, comme le Fils de Dieu, les guérir par des miracles ; mais ils doivent les aimer, les aller chercher comme lui, être l'œil qui les découvre dans ces lieux secrets où la honte les cache, et la main qui les retire de la misère où ils sont réduits. Or, comme les revenus des pasteurs, quelque bon usage qu'ils en fassent, ne sont pas suffisants pour fournir à tous les besoins de leurs ouailles, c'est aux fidèles à y contribuer, à les seconder dans leurs bons desseins, et à s'unir avec eux pour s'acquitter conjointement d'un des devoirs les plus essentiels du christianisme, à l'exemple des premiers chrétiens *qui vendaient leurs biens, et en apportaient le prix, qu'ils mettaient aux pieds des apôtres pour être distribué à chacun selon ce qu'il en avait besoin.* (*Act.*, IV, 34, 35.) Que les uns et les autres suivent donc le Fils de Dieu, et s'attachent à lui comme au plus parfait modèle qu'ils doivent copier ; et ses démarches, ses paroles, et ses actions fourniront pour toutes sortes de chrétiens un fonds inépuisable d'instructions.

Lundi. — *A l'entrée d'un village, il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent de loin.* La lèpre était une maladie contagieuse fort commune dans la Judée, à cause des grandes chaleurs ; c'est pour cela que la loi ordonnait (*Levit.*, XIII, 3 seqq.) qu'un lépreux fût séparé du reste du monde, et ne pût y rentrer que quand un prêtre l'aurait jugé guéri de sa lèpre : cette loi, qui regardait le bien public, était observée avec une très-grande exactitude, et nous lisons dans l'Ecriture que le roi Ozias (II *Paral.*, XXVI, 19), et Marie (*Num.*, XII, 10), sœur de Moïse et d'Aaron, n'en furent pas exempts. Il est vraisemblable que les lépreux dont il est parlé dans cet Evangile n'étaient pas dans le village où entra le Fils de Dieu, mais qu'ils en étaient proche ; (84) « que la même maladie les avait assemblés, et

(4) Conversabantur autem ad invicem, quia fecerat eos unanimes communitas passionis, et præstolabantur transitum Jesu, solliciti donec advenientem Christum viderent. (Tit. Bost. *in id Ev.*)

que l'espérance de la guérison les avait fait placer sur le chemin par lequel ils avaient su que le Sauveur devait passer. Quand ils le virent, au lieu d'aller à lui, ils s'arrêtèrent de loin, *steterunt a longe;* la difformité de leur maladie et la défense de la loi ne leur donnant pas la liberté de s'approcher de personne.

Tous les Pères ont regardé la lèpre comme la figure du péché, et surtout du péché d'impureté: péché sale et honteux qui éloigne de Dieu les pécheurs, les corrompt, et les rend abominables à ses yeux, *corrupti sunt, et abominabiles facti sunt.* (*Psal.* XIII, 1.) L'impureté peut d'ailleurs être justement comparée à la lèpre, en ce que c'est de tous les péchés celui qui se communique le plus aisément, un homme impur étant capable de corrompre tous ceux qu'il fréquente: ainsi par la même raison que la loi défendait aux lépreux d'être en commerce avec ceux qui ne l'étaient point, il serait à souhaiter qu'on chassât de la société des chrétiens ces âmes infectées qui répandent par tant de manières leur corruption et leur venin. Mais comme le nombre des malades de la lèpre est infiniment plus grand que ceux qui ne le sont pas, il faut que les sains se séparent des personnes qui sont infectées et corrompues. Babylone nous est représentée dans l'Ecriture comme une ville d'abomination; écoutons aussi l'ordre qu'un prophète donne aux habitants de cette ville criminelle: *Fuyez,* leur crie-t-il, *du milieu de Babylone, et que chacun sauve son âme* (*Jerem.*, XLVIII, 6), car c'est comme s'il leur disait : ne croyez pas pouvoir demeurer dans la corruption sans vous corrompre, *ni toucher la poix sans vous souiller.* (*Eccli.*, XIII, 1.) Voulez-vous donc vous préserver de l'infection générale, fuyez, *fugite:* il ne s'agit pas ici d'une retraite que l'on prémédite pour la faire à loisir, il faut fuir tout d'un coup pour éviter le danger qui vous environne : aussi peut-on dire que le plus sûr moyen pour ne pas tomber dans le péché d'impureté, c'est de fuir et d'éviter avec soin les personnes qui peuvent nous y engager, puisque le Sage nous apprend que *celui qui cherche le péril, y périra assurément.* (*Eccli.*, III, 27.) Si la Providence vous arrête dans le monde, sachez que vous êtes obligés d'y vivre avec de grandes précautions, et que c'est une obligation imposée à tous les chrétiens *de faire un pacte avec leurs yeux* (*Job*, XXXI, 1), pour ne pas voir ce qui peut corrompre leur cœur; *de mettre à leur bouche une garde et à leurs lèvres une porte qui les ferme exactement* (*Psal.* CXL, 3), pour ne proférer jamais aucune parole impure; de boucher leurs oreilles d'épines (*Eccli.* XXVIII, 28), pour ne pas entendre aucun discours impudique ; de fermer leur esprit et leur cœur pour n'y recevoir aucune idée déshonnête, ni aucun mauvais désir: car dans la loi de Dieu les mauvais désirs sont défendus comme l'action même (*Exod.*, XX, 17) : c'est ainsi que tout chrétien doit se séparer des pécheurs, et se préserver de l'amorce et des appâts du péché.

Pourquoi pensons-nous que les saints prissent tant de précautions contre l'impureté, et que nous en prenions si peu; est-ce qu'ils étaient plus faibles que nous? non, mais c'est que nous sommes plus téméraires qu'eux. Ils fuyaient le péché comme un serpent, *parce que,* dit le Sage, *si nous en approchons, il se saisira de nous* (*Eccli.*, XII, 13): nous, au contraire, nous cherchons les occasions dangereuses, et malgré le commandement qui nous est fait de *détourner nos yeux de la femme* (*Eccli.*, IX, 8), nous recherchons d'avoir avec elle des entretiens qui brûlent comme le feu : *Colloquium illius quasi ignis exardescit* (*Ibid.*, 11) : nous nous croyons en sûreté dans le péril le plus certain, parce que, dit-on, l'on n'a pas d'intention mauvaise ; mais quand les choses seraient ainsi, celui qui par imprudence approche le feu de la paille, est-il moins cause de l'incendie que s'il l'avait fait à dessein, et sa maison n'est-elle pas également brûlée? Si vous dites qu'il n'y a pas d'apparence de fuir toujours un objet qui plaît, et que pour se voir on ne pèche pas toujours, il est aisé de répondre qu'il est encore plus facile de fuir la personne qu'on aime avec passion, qu'il n'est possible de la voir et de conserver l'innocence: « Jugez combien ce sexe est dangereux, en voyant qu'Adam fut chassé du paradis pour avoir été trop crédule aux discours de sa femme, et que Job, dit saint Augustin (5), y fut admis pour n'avoir pas acquiescé aux conseils de la sienne. » Disons d'ailleurs que quand même vous ne succombez pas, il ne faut pas croire pour cela que vous soyez innocent, puisque tout chrétien est obligé d'éviter les occasions prochaines du péché? Combien de saints et grands hommes a-t-on vus tomber de la plus haute perfection pour n'avoir pas assez craint le danger, et pour avoir trop compté sur leurs forces? Si nous cherchons la cause du péché de David, nous trouverons que ce fut pour avoir regardé curieusement Bethsabée. (II *Reg.*, II, 2 et seqq.) Après cela, dit saint Augustin (*in Psal.* L), nous croyons qu'il ne nous est pas recommandé de retenir nos yeux, et que nous pouvons voir toutes choses indifféremment, quand David se perd pour avoir été trop libre dans ses regards. *J'ai reconnu,* dit le Sage, qui en avait fait une si funeste expérience, *que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet des chasseurs, que son corps est un rets, et que ses mains sont des chaînes.* (*Eccle.*, VII, 27.) *N'arrêtez point vos yeux sur une femme corrompue,* dit-il ailleurs (*Prov.*, V, 2, 3, 4), *car le miel sort de ses lèvres, et il plaît pour un temps à votre*

(5) Adam in paradiso consensit mulieri, ut de paradiso emitteretur. Job in stercore respuit mulierem, ut in paradisum admitteretur. (*In Psal.* XIX.)

bouche; mais vous le trouverez ensuite plus amer que le fiel, et il pénétrera plus avant qu'une épée à deux tranchants. Aussi saint Chrysostome (6) voulant faire voir le péril qu'il y a de se trouver dans certaines occasions où tout flatte la sensualité, assure qu'il est moins étonnant que les trois enfants soient sortis de la fournaise sans avoir été endommagés par le feu, qu'il n'est surprenant et admirable que Joseph, retenu par une femme impudique, n'ait pas acquiescé à ses désirs. Remercions donc le Seigneur, s'il nous a préservés jusqu'à présent; mais dorénavant marchons avec plus de crainte et de précaution. *Celui qui est agréable à Dieu, se sauvera de la femme*, continue le Sage (*Eccle*, VII, 27), *mais le pécheur s'y trouvera pris.* Si, par malheur, nous sommes souillés de la lèpre du péché, imitons ces lépreux pour être guéris comme ils l'ont été: prions avec eux, car la prière est un cri du cœur; prions le Seigneur avec foi, et il nous écoutera, puisqu'*il est proche de ceux qui l'invoquent dans la vérité.* (*Psal.* CXLIV, 18.)

Mardi. — *Et élevant leur voix, ils lui dirent : Jésus notre Maître, ayez pitié de nous.*

Ils élèvent leur voix, *levaverunt vocem*, non-seulement parce qu'ils sont éloignés du Sauveur, mais à cause du grand désir qu'ils ont d'être guéris; ils l'appellent Jésus leur Maître, *Jesu Præceptor*, c'est-à-dire, qu'ils le reconnaissent pour leur Sauveur, puisqu'ils l'appellent *Jésus;* et quand ils ajoutent, leur *Maître*, ils le regardent comme celui qui est en droit de leur commander, et aux lois duquel ils veulent entièrement se soumettre; ayez pitié de nous, disent-ils, *Miserere nostri;* chacun d'eux ne dit pas, ayez pitié de moi, mais ils demandent la même grâce d'une même voix, espérant qu'étant tous réunis ensemble ils en seront plus sûrement exaucés : car il y a cette différence entre les biens temporels et les spirituels, dont la guérison qu'ils demandent est la figure, que les grâces des princes ne pouvant pas tomber sur plusieurs, chacun a raison de les demander pour soi; mais comme celles de Dieu ne se diminuent point par le partage, on doit se réunir pour les lui demander avec plus de force : parce que ce ne sont pas les biens qui lui manquent à donner, ce sont plutôt les personnes qui ne sont pas disposées comme il faut à les recevoir.

« Suivons ce lépreux, si nous voulons être guéris de la lèpre de nos péchés, et faisons ce qu'il fait; crions, non de la bouche, mais du cœur; car la voix du cœur se fait beaucoup mieux entendre que celle de la bouche; elle pénètre les cieux, et s'élève beaucoup plus haut devant le trône de Dieu : mais crions avec un sincère désir d'être guéris (7). » Invoquons celui que nous reconnaissons pour le Sauveur, *nul autre nom sous le ciel n'ayant été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés* (*Act.*, IV, 12); appelons-le notre Maître, soumettons-nous à ses lois, et faisons en sorte de les garder exactement : prions-le d'avoir pitié de nous, c'est-à-dire qu'il faut que notre prière soit fondée sur sa miséricorde, puisque nous n'avons point d'autre droit de demander au Seigneur d'avoir pitié de nous, que celui que nous donne sa bonté pour nous.

Mais l'instruction principale que nous devons tirer, en voyant ces dix lépreux qui obtiennent la grâce qu'ils demandent en commun, c'est l'utilité qu'on retire des prières publiques; l'Eglise les ordonne toutes les fois qu'il est question d'obtenir du Seigneur quelque grâce extraordinaire, parce que, procédant de l'unité de la foi et de la charité, elles ont beaucoup plus de force auprès de lui; c'est dans ce sens que le Seigneur nous dit que : *Si deux personnes d'entre nous s'accordent ensemble sur la terre, quoique ce soit qu'elles demandent, elles l'obtiendront du Père qui est dans le ciel.* (*Matth.*, XVIII, 19.) Quand saint Pierre fut mis en prison, et chargé de chaînes par les ordres du cruel Hérode, l'Eglise fit des prières pour lui, et elle obtint sa délivrance (*Act.*, XII, 5 seqq.): aussi voyons-nous que quand le Seigneur prescrivit à ses apôtres, et en leurs personnes à tous les chrétiens, la manière dont ils devaient prier, il ne leur enseigna pas de dire, mon Père, donnez-moi, mais *notre Père, donnez-nous;* parce que, dit saint Cyprien (8), le maître des chrétiens n'a pas voulu qu'il se fît des prières où chacun ne songeât qu'à prier pour soi : tous les chrétiens ne composent qu'un même corps (I *Cor.*, XII, 12), et tous les membres doivent se réunir pour demander le bien commun de ce corps, parce que dans ce bien commun, chaque membre y trouve son bien particulier; tâchons de participer autant que nous le pouvons aux prières qui se font dans nos paroisses, car c'est là principalement où les chrétiens prient en commun, et d'ailleurs les prières publiques ont deux avantages au-dessus de celles qui se font en particulier.

Le premier, c'est, comme nous l'avons déjà dit, qu'elles ont beaucoup plus de force. Les chrétiens de la primitive Eglise, malgré les difficultés qui s'y rencontraient alors, s'assemblaient pour prier ensemble le plus souvent qu'ils pouvaient, étant persuadés que plus il y a de personnes unies pour demander à Dieu les mêmes grâces, plus sû-

(6) Nou tam admirabile tres pueros in fornace Babylonis manere illæsos, ut admirabile et rarum quod admirabilis ille juvenis retinetur vestimento a muliere illa et lasciva, nec illi cedit. (Hom. 44, *in Gen.*)

(7) Ut igitur sanemur, et a peccatorum nostrorum lepra curemur, clamemus voce magna; clamemus autem non ore sed corde, cordis enim vox altior est; clamor cordis cœlos penetrat, et ante thronum Dei sublimius elevatur. (S. Brun, Sign. ep., *loc. cit.*)

(8) Non dicimus Pater meus, sed *Pater noster*, nec da mihi, sed *da nobis*, quia christianitatis Magister noluit privatim preces fieri, ut scilicet quis pro se tantum precetur. (*De Orat. Dom.*)

rement elles les obtiennent. « Nous ne faisons tous qu'un corps, par l'union d'une même religion, par la conformité d'une même discipline, et par le lien d'une même espérance, dit Tertullien (9). Nous nous rassemblons tous en un même lieu pour prier Dieu, et pour emporter comme avec un commun effort ce que nous lui demandons par nos prières, et cette violence est très-agréable à Dieu. » — « Le Seigneur, dit saint Chrysostome (10), a une certaine révérence pour cette multitude de chrétiens qui se réunissent dans le dessein de lui demander la même grâce, et il aurait, pour ainsi dire, une sorte de honte de la refuser. »

Le second avantage des prières publiques, c'est qu'on n'y demande jamais à Dieu que des choses raisonnables, toutes celles qu'on lui adresse ayant pour but principal de lui souhaiter l'augmentation de sa gloire, et la sanctification de son nom; ou de lui demander la ruine du péché, et le triomphe de la grâce; si quelquefois on le prie par rapport aux biens temporels, c'est toujours avec résignation à ses ordres, et dans la vue d'en faire un bon usage pour acquérir les spirituels; au lieu que dans les prières particulières on lui demande souvent des choses mauvaises et préjudiciables au salut, que tantôt il nous refuse par bonté, et que tantôt il nous accorde dans son indignation. « L'impatience de quelques-uns, dit saint Augustin (Epist. 130, *Ad Prov.*), a fait que Dieu, dans sa colère, leur a accordé l'effet de leurs prières, comme au contraire c'a été par miséricorde qu'il a refusé à saint Paul (II *Cor.*, XII, 8) ce qu'il lui demandait.» En quoi nous ne pouvons assez louer la sainte coutume de ces fidèles chrétiens, qui ne manquent jamais deux fois le jour d'assembler leurs enfants et leurs domestiques pour les faire prier en commun, et qui font des églises de leurs maisons particulières, selon l'expression de saint Chrysostome (hom. 36, *in Epist. ad Cor.*); ils auront le sort de ces lépreux, lesquels criant tous ensemble à haute voix : *Jésus notre Maître, ayez pitié de nous,*

Mercredi. — *Dès qu'il les vit, il leur dit : Allez vous montrer aux prêtres; et en y allant ils furent guéris.* « Il suffit que le Seigneur regarde la misère de l'homme pour en avoir pitié; la voir et en avoir compassion est en lui une même chose (11), » aussi le Prophète, tantôt le prie *d'avoir pitié de lui* (*Psal.* L, 3), tantôt *de jeter les yeux sur lui.* (*Psal.*, XII, 4.) Sitôt donc qu'il eut vu ces lépreux, *il leur dit d'aller se montrer aux prêtres*; car, suivant la remarque d'un interprète, les prêtres et non les médecins étaient les juges de la lèpre, parce qu'elle était l'image du péché, et quelquefois la punition du péché : ainsi le roi Ozias (II *Paral.*, XXVI, 19) en fut puni pour avoir voulu mettre la main à l'encensoir : Marie (*Num.*, XII, 10), pour son murmure contre Moïse; Giési (IV *Reg.*, V, 25 et seqq.), serviteur d'Elisée, pour son avarice. Mais pourquoi le Sauveur envoie-t-il ces lépreux aux prêtres, qui ne guérissaient pas la lèpre, et qui jugeaient seulement quand elle était guérie ? C'était sans doute pour éprouver leur foi; car si elle avait été moins vive, ils n'auraient pas manqué de lui dire. Pourquoi nous envoyer aux prêtres tout gâtés et tout corrompus que nous sommes? quels secours pouvons-nous en tirer? ils sont *pour discerner la lèpre de la lèpre* (*Deut.*, XVII, 8); mais la nôtre n'est point équivoque, on ne peut pas s'y tromper. C'est ainsi que répondit Naaman, quand le prophète Elisée lui eut ordonné de se laver sept fois dans le Jourdain pour être guéri de la sienne : *Je croyais*, dit-il, *qu'il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu, qu'il toucherait de sa main ma lèpre, et qu'il me guérirait : n'avons-nous pas à Damas les fleuves d'Abana et de Pharphar, qui sont meilleurs que ceux d'Israël, pour m'y laver, et pour y devenir pur ?* (IV *Reg.*, V, 10, 11, 12.) Qu'ils sont éloignés de ces sentiments! leur foi est parfaite, et leur obéissance est aveugle; le Sauveur les envoie aux prêtres, et sans raisonner sur le commandement qui leur est fait, ils se mettent aussitôt en devoir de l'exécuter, persuadés qu'il peut les guérir de loin comme de près. « Aussi qu'arrive-t-il? une prompte santé fut la récompense d'une prompte obéissance, et par l'ordre d'une Providence toujours attentive, ces lépreux furent guéris en chemin, de peur que s'ils ne l'avaient été qu'en présence des prêtres, ils ne crussent peut-être qu'ils avaient été guéris par leur ministère, plutôt que par la vertu de celui qui les avait envoyés (12). »

Voulons-nous être guéris, allons aux prêtres, suivons l'ordre que le Seigneur a établi dans son Eglise, découvrons-leur notre maladie. « Car, dit saint Grégoire (13), qu'est-ce que la confession de nos péchés, sinon la manifestation de nos plaies, par laquelle le mortel venin qui était caché au fond de l'âme n'a plus rien de dangereux quand il sort par la confession »? mais allons-y comme ces lépreux, avec autant de foi que de promptitude; croyons que ce même Dieu qui les

(9) Corpus sumus de conscientia religionis et disciplinæ unitate, et spei fœdere. Coimus in cœtum et congregationem, ut ad Deum quasi manu facta precationibus ambiamus orantes. Hæc vis Deo grata est. (*In Apol.* 39.)

(10) Reveretur Deus multitudinem unanimem et consentientem in precando, ut veluti pudore victus non ausit illi negare. (Hom. 2, *in II ad Cor.*)

(11) Respicere namque Dei misereri est : vidit igitur eos et mox misertus est eorum. (Bruns., Sign. episc., *loc. cit.*)

(12) Velocem obedientiam apte festina sanitas est subsecuta, et magna gestum providentia, ut antequam ad sacerdotes venirent, mundarentur, ne si in eorum præsentia mundari eos contigisset, arbitrarentur se fortassis eorum ministerio, et non virtute mittentis fuisse curatos (Eric., *in Evang.*)

(13) Quid peccatorum confessio nisi quædam vulnerum apertio? quia peccati virus saluberiter aperitur in confessione quod pestifere latebat in mente. (Hom. 50, *in Evang.*)

guérit aujourd'hui tous dix par un seul mouvement de sa volonté, sans qu'il lui en coûte une seule parole, peut nous guérir de même si nous avons la même foi, quand notre âme serait aussi défigurée par le péché que leur corps l'était par la lèpre. Mais craignons si nous différons d'aller à lui, et si *nous remettons notre conversion de jour en jour* (*Eccli.*, V, 8), car *il n'a donné à personne le temps de pécher.* (*Eccli.*, XV, 21). « Le démon (14), toujours attaché à notre perte, travaille sans cesse à nous faire différer notre conversion, et pour peu qu'il obtienne de délai, il nous jette aussitôt dans une langueur qui nous ôte tout mouvement, et qui nous met hors d'état d'agir. » Ainsi quand le Seigneur nous envoie aux prêtres, c'est-à-dire toutes les fois que par un mouvement intérieur de la grâce nous entendons la voix de Dieu qui nous dit ce que nous devons faire pour obtenir la guérison de notre lèpre, dans ce moment même mettons-nous en chemin, et nous serons guéris à l'instant : car à l'heure même qu'un pénitent déteste son péché, qu'il en a une vraie douleur, et qu'il prend la résolution de s'en confesser, son salut est en sûreté, suivant ces paroles du Prophète : *J'ai dit, je déclarerai au Seigneur, et je confesserai contre moi-même mon injustice, et vous m'avez remis aussitôt l'impiété de mon péché* (*Psal.* XXXI, 5); ou suivant cette promesse que le Seigneur nous fait par la bouche du prophète Ezéchiel : *En quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété ne lui nuira point.* (*Ezech.*, XXXIII, 12.) Mais ce n'est pas assez que d'être guéris, il faut, comme celui de ces dix lépreux qui était Samaritain, rendre au Seigneur les actions de grâces que nous lui devons pour le bienfait de notre guérison.

Jeudi. — *L'un d'eux se voyant guéri retourna sur ses pas, louant Dieu à haute voix; il se jeta aux pieds de Jésus, le visage contre terre, pour lui rendre grâces, et celui-là était Samaritain.* Prenons ce lépreux pour guide dans la reconnaissance que nous devons rendre à Dieu des grâces que nous en recevons. Il fait trois choses : 1° sitôt qu'il se sent guéri, ne doutant nullement qu'il ne doive à Jésus sa guérison, il revient sur ses pas pour l'en remercier, *ut vidit quia mundatus est, regressus est;* 2° il glorifie Dieu à haute voix, *cum magna voce magnificans Deum;* 3° il se jette aux pieds de Jésus, comme pour s'y attacher, et ne s'en séparer jamais, *et cecidit in faciem ante pedes ejus.*

Voilà en quoi nous devons d'abord imiter ce lépreux : c'est d'être persuadés que tout le bien qui nous arrive vient de Dieu; et cette persuasion est la première reconnaissance que le Seigneur demande de nous, *ut vidit quia mundatus est, regressus est.* « Celui là, dit le Vénérable Bède (15), rend grâces à Dieu, qui éloignant de lui-même toute idée de vanité et de présomption, voit humblement sa faiblesse, ne s'attribue nulle vertu, et reconnaît avec joie qu'il est redevable à la miséricorde de Dieu de tout le bien qu'il fait. » *Tous les fleuves retournent au même lieu d'où ils sont sortis pour couler encore*, dit l'Ecclésiaste (*Eccle.*, I, 7) : c'est ainsi, disent les Pères (16), que les biens qui nous viennent du ciel doivent y remonter par une continuelle reconnaissance : « il faut renvoyer sans cesse à notre Dieu les grâces qu'il répand sur nous comme une rosée céleste, afin qu'il les fasse retomber avec plus de profusion sur la terre de notre cœur. » C'est ce que l'Apôtre nous recommande par ces paroles : *Rendez grâces à Dieu en toutes choses, car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus-Christ.* (I *Thess.*, V, 18.)

Mais comme ce lépreux glorifiait Dieu à haute voix, *cum magna voce magnificans Deum*, notre reconnaissance doit d'ailleurs éclater dans les bienfaits temporels que nous recevons de Dieu : quand, par exemple, il nous a tirés d'une maladie dangereuse, qu'il nous a fait triompher de nos ennemis, qu'il nous a comblés de biens, nous ne manquons guère de le remercier, et de le louer en public, espérant peut-être, par un intérêt secret qui nous guide toujours, que nous l'engagerons à l'avenir à nous continuer sa protection dans les seules choses qui nous touchent véritablement; au contraire, si par le renversement de cette fortune, ou par la mort de cette personne, il rompt les liens qui nous attachaient au péché, au lieu de répondre comme fit Ezéchias à Isaïe, qui lui prédisait de la part de Dieu tous les malheurs qui lui devaient arriver : *Ce que le Seigneur a dit est très-juste* (IV *Reg.*, XX, 19), et de recevoir comme ce saint roi avec une parfaite résignation aux ordres du Seigneur, le châtiment qu'il nous envoie pour notre bien; au lieu de nous écrier avec le Prophète : *Dirupisti vincula mea* (*Psal.* CXV, 16), Vous avez rompu mes liens, Seigneur, c'est pour cela que je vous sacrifierai une hostie de louanges, et que j'invoquerai votre nom : *Tibi sacrificabo hostiam laudis et nomen Domini invocabo* (*Ibid.*, 17); tantôt nous repoussons la main de Dieu qui nous touche, et tantôt, si nous rentrons en nous-mêmes, et si nous reconnaissons *qu'il nous est avantageux que le Seigneur nous ait humiliés* (*Psal.* CXVIII, 71), par un malheureux respect humain qui nous retient, nous n'osons faire paraître aux autres le changement qui est arrivé en nous, quoiqu'alors nous soyons obligés d'édifier par une vie exemplaire, et par des discours modestes et chrétiens ceux que nous avons scandalisés par une conduite déréglée, et

(14) Acer instat diabolus ingressum aliquem capere volens; si vel brevem arripuerit dilationem, magnum inducit torporem. (Hom. 36, *Ad pop.*)

(15) Ille vero Deo gratias agit qui repressis præsumptionis suæ cogitationibus, quam in semetipso infimus sit humiliter videt, qui nihil sibi virtutis tribuit, qui bona quæ egit esse de conditoris misericordia agnoscit. (*In hunc locum.*)

(16) Ad locum unde exeunt revertantur flumina gratiarum, ut iterum fluant; remittatur ad summum principium cœleste profluvium, quo uberius terra refundatur (S. Bern., *in Cant.*, serm. 15.)

par des paroles déshonnêtes et libertines.

Ce lépreux enfin, qui n'avait osé un moment auparavant s'approcher du Fils de Dieu, parce qu'il était tout gâté de lèpre, et qui se voyant guéri se jette à ses pieds, *cecidit in faciem ante pedes ejus*, ne trouvant plus rien en lui qui pût l'en empêcher, « nous représente la conduite que sont obligés de tenir tous ceux qui ont été lavés dans les eaux du baptême, ou guéris par le sacrement de pénitence. Car ils ne doivent plus suivre le démon, mais ils doivent imiter Jésus-Christ, aller après lui, s'attacher à lui, et ne s'éloigner plus de son service (17). » Ne nous y trompons donc pas, nous ne conserverons jamais sûrement la grâce de Dieu qu'en demeurant comme ce Samaritain aux pieds de Jésus, et nous ne pouvons nous en éloigner sans craindre qu'elle ne nous échappe. Ainsi, nous ne devons point nous étonner si nous voyons tant de chrétiens qui la perdent presque dans le moment qu'ils l'ont reçue, puisqu'à peine ont-ils fait au Seigneur des remercîments, qui sont moins les sentiments d'un cœur pénétré d'une solide reconnaissance, que les expressions d'une bouche peu sincère, ils rentrent dans un monde corrompu, où respirant l'air infecté qui y est partout répandu, il n'est pas surprenant qu'ils retombent aussitôt dans la même maladie dont ils n'étaient qu'à peine guéris.

Notre Evangile nous apprend que de dix lépreux qui recouvrèrent la santé, il y en eut neuf qui ne furent pas remercier le Seigneur : or, quand nous considérons aujourd'hui de dix personnes qui ont reçu le même bienfait, neuf ingrats, et un seul qui témoigne sa reconnaissance, tremblons en faisant réflexion sur la vérité de cette sentence du Sauveur, *Il y en aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* (*Matth.*, XX, 16); vérité dont nous avons une figure terrible dans l'Ancien Testament, où nous voyons que de six cent mille hommes qui sortirent de l'Egypte, deux seulement entrèrent dans la Terre promise.

Vendredi. — *Alors Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris; où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est point trouvé qui soit venu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger.*

De ces dix lépreux qui furent guéris, il y en avait neuf Juifs et un Samaritain; les Juifs ne témoignèrent nulle reconnaissance au Sauveur : *Ils ne lui ont rendu nulles grâces de ses bienfaits*, dit l'Apôtre. (*Rom.*, I, 21.) *Où sont donc les neuf autres?* demande le Fils de Dieu. Le seul Samaritain fut le remercier : *il ne s'en est point trouvé qui soit venu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger;* comme s'il eût dit : Mes proches me haïssent, et les étrangers me chérissent; les Juifs me fuient et me persécutent, les gentils me cherchent et me révèrent; ceux-là travaillent par leur ingratitude à s'attirer le dernier des malheurs, après tant de bienfaits qu'ils ont reçus de ma part; ceux-ci s'efforcent par le bon usage qu'ils font de mes grâces à se rendre dignes d'en recevoir encore de plus grandes.

Que ce reproche, *Où sont donc les neuf autres?* nous fait bien connaître l'excès de la bonté de notre Dieu! « Car, dit saint Chrysostome (18), comme il ne manque de rien, il n'a nul besoin de tout ce qui est à nous, si ce n'est de nos paroles; encore quand il exige que nous lui rendions grâces par nos discours, ce n'est pas qu'il en ait besoin, mais c'est plutôt pour nous avertir de n'être point ingrats à son égard, et de le reconnaître pour l'auteur de tout le bien qui est en nous. » — « Tout le culte de Dieu, dit saint Augustin (19), consiste en ce point, que l'âme ne lui soit point ingrate. » Cependant fut-il jamais une ingratitude pareille à celle des Juifs et des chrétiens? Les païens n'ont-ils pas toujours été plus disposés à embrasser la religion de Jésus-Christ que les Juifs; et ne voyons-nous pas aujourd'hui que les idolâtres qui se convertissent à la foi, sont ordinairement meilleurs catholiques que ceux qui sont nés dans le christianisme? D'où vient cela? et pourquoi voyons-nous dans plusieurs exemples de l'Evangile que les gentils, qui venaient à Jésus pour l'entendre et pour être guéris, ont toujours cherché à le remercier de ses faveurs, et que les Juifs qui voyaient ses miracles, et qui recevaient de lui la guérison de tous leurs maux, sont demeurés dans une ingratitude invincible? C'est sans doute parce que les étrangers reçoivent le bien qu'on leur fait comme une grâce qu'ils ne méritent point, et que les enfants le reçoivent comme une dette qu'on leur paye : ainsi voyons-nous que quand le Fils de Dieu eut dit à la Chananée qui lui demandait la guérison de sa fille (*Matth.*, XV, 25, 26, 27), qu'*il n'était pas juste d'ôter le pain aux enfants pour le donner aux chiens*, elle lui répondit avec autant de foi que d'humilité, qu'*au moins les chiens mangeaient les miettes qui tombaient de la table de leur maître.* Au contraire, parce que les Juifs se glorifiaient *d'avoir Abraham pour père* (*Matth.*, III, 9), ils s'élevaient au-dessus des autres nations, et ils croyaient que cette seule qualité les rendait dignes de toutes les grâces du ciel. Or, pour ne pas les imiter dans leur ingratitude, sachons que la différence qu'il y a des étrangers à nous, c'est que nous avons beaucoup plus

(17) Per hunc enim omnes figurantur qui postquam aqua baptismatis mundati sunt, aut per pœnitentiam curati jam non diabolum sequuntur, sed Christum imitantur, post eum vadunt, eum magnificant, eum adorant, illi gratias agunt et ab ejus servitio non recedunt. (Brux., Sign. ep., *l. c.*)

(18) Cum enim nulla Deus penuria prematur, nullis ex nostris eget, exceptis duntaxat verbis, quæ et ipsam quæ verbis constat gratiarum actionem ita exigit non velut ipse indigeat, sed ut nos probos esse ac gratos, quique bonorum auctorem agnoscamus, erudiat. (Hom. 26, *in Gen.*)

(19) Pietas seu Dei cultus in hoc maxime constitutus est, ut anima ei non sit ingrata. (*Lib. de sp. et lit.*, cap. 11.)

reçu qu'eux, et que par conséquent nous sommes obligés à une plus grande reconnaissance; mais ce qui ne doit jamais sortir de notre mémoire, c'est que quoique nous ayons plus reçu de notre Dieu, nous n'avions pas plus de droit à ses grâces que le reste des hommes, puisqu'il nous les a données sans nul mérite de notre part; car, dit saint Augustin (epist. 186, *Ad Paulum*), si l'homme ne recevait la grâce qu'après l'avoir méritée en commençant à faire quelque bien, elle ne pourrait plus être regardée comme une grâce, mais comme le payement d'une dette; c'est, dis-je, que de nous-mêmes nous n'avons rien, nous ne méritons rien, *que nous sommes tout ce que nous sommes par la grâce de Dieu* (I *Cor.*, XV, 10), que *nous avons reçu tout ce que nous avons* (I *Cor.*, IV, 7), et qu'au lieu de nous glorifier de ce que le Seigneur nous fait des grâces qu'il n'a pas faites aux autres, nous devons en être plus humbles et plus reconnaissants. Heureux donc ce Samaritain, qui étant persuadé qu'il n'avait rien qu'il ne l'eût reçu, conserva le dépôt qui lui était confié, lorsqu'il retourna sur ses pas se jeter aux pieds de Jésus pour l'en remercier : heureux l'homme qui à chaque grâce qu'il reçoit, retourne à celui en qui se trouve la plénitude des grâces, puisqu'en ne nous rendant pas indignes de celles que nous avons reçues, nous méritons d'en recevoir de nouvelles; car rien n'est plus capable de mettre un obstacle à notre avancement dans la vertu, que quand celui qui donne regarde comme perdu ce que reçoit un ingrat, puisque, sachant bien qu'il perdrait tout ce qu'il lui remettrait entre les mains, il n'a garde de lui en confier davantage. Heureux enfin (20) celui qui, à l'exemple de ce Samaritain, se considérant à l'égard de Dieu comme un étranger, lui rend non-seulement pour les plus grandes faveurs, mais pour les moindres qu'il reçoit de lui, de très-humbles actions de grâces : étant très-persuadé qu'il n'y a point de grâces si gratuites, et qui méritent tant de reconnaissance que celles qui se font à un étranger et à un inconnu. Celui-là aura sans doute le sort de ce lépreux auquel le Sauveur dit :

Samedi. — *Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé.* Quand nous lisons que le Sauveur dit à ce Samaritain que sa foi l'avait sauvé, nous ne devons pas regarder cette louange comme lui étant particulière, puisqu'il est sans difficulté que les neuf autres doivent aussi leur guérison au mérite de leur foi; on pourrait peut-être entendre par ces paroles, *Fides tua te salvum fecit*, que ce Samaritain ne fut pas seulement guéri de la lèpre de son corps, mais encore de celle de son âme; cependant il n'y a pas d'apparence qu'il eût cet avantage au-dessus des autres, puisque saint Augustin (Lib. II, cap. 4, *Quæst. Evang.*) assure que quand le Sauveur guérissait le corps, il avait coutume de guérir l'âme en même temps. Disons donc que ce qui élève ce Samaritain au-dessus de ces Juifs, c'est sa reconnaissance, qui lui fit sans doute conserver une grâce qu'il reçut en commun avec eux, mais que leur ingratitude leur fit peut-être perdre aussitôt, et que d'ailleurs il mérita d'être confirmé dans la foi par ces paroles que Jésus-Christ lui dit en particulier : *Fides tua te salvum fecit.*

C'est de cette grâce que nous avons un si grand besoin, et pour l'obtenir nous devons dire souvent avec les apôtres : *Adauge nobis fidem* (*Luc.*, XVII, 5); car notre foi est si faible, qu'il ne faut le plus souvent qu'une légère tentation pour nous la faire perdre. Mais pour nous rendre digne de cet éloge, *Fides tua te salvum fecit*, il faut que nous fassions ce que le Fils de Dieu dit à ce Samaritain : *Levez-vous, et allez : « Surge et vade. »* En effet, nous sommes malades de la lèpre du péché : mais, bien loin d'aller chercher le Sauveur, et de le prier *d'avoir pitié de nous*, le plus souvent nous attendons tranquillement qu'il vienne nous trouver. Voulons-nous donc être guéris, commençons par nous mettre en état d'exécuter ce que Dieu demande de nous, comme ces dix lépreux ne le furent que quand ils eurent commencé de faire ce que le Seigneur leur avait enjoint; c'est-à-dire qu'il faut nous lever, *surge*. Chrétiens, qui depuis tant de temps croupissez dans la fange du péché, écoutez la voix de votre Dieu qui vous crie aujourd'hui, *Levez-vous, vous qui dormez, et sortez d'entre les morts.* (*Ephes.*, V, 14.) « Nous nous levons, dit un Père (21), quand nous quittons nos crimes, quand nous résistons à une mauvaise habitude qui nous est devenue comme naturelle, quand nous nous déplaisons à nous-mêmes d'avoir été dans un état si funeste. » Telle est la première démarche que nous devons faire pour retourner à ce Dieu qui nous appelle : il faut nous lever, *surge*. Mais ensuite il faut marcher, *vade*; « nous marchons quand, par le bien que nous faisons, nous avançons dans la voie des commandements de Dieu, quand nous assujettissons un esprit lâche et paresseux à l'exercice des bonnes œuvres : quand enfin par l'augmentation des vertus nous tendons toujours à une plus grande perfection. »

Qui le croirait, qu'au lieu de se lever, et de marcher, nous pourrions presque partager tous les chrétiens, ou en ceux qui ne se lèvent ni ne marchent, ou en ceux qui se lèvent, et qui ne marchent point? Les premiers sont indignes de porter ce nom, ce

(20) Felix proinde, qui se alienigenam reputans, etiam pro minimis beneficiis non minimas refert gratias, gratuitum esse non dubitans quod alieno impenditur et ignoto. (Serm. *Contra vit. ingrat.*)

(21) Prius enim quasi surgimus, cum a peccatis respiscimus, cum male insitæ consuetudini restitimus, cum nobis ipsis quod tales fuimus displicemus : ambulamus vero, cum in via mandatorum Dei boni operis gressum ponimus, cum virtutum studiis desuetum jam, et quasi ignavum animum exercemus. (Eric., *in id Evang.*)

sont des gens qui vivent depuis longtemps dans l'habitude du péché, qui sont accablés de la pesanteur de leurs chaînes, sans faire aucun effort pour les rompre, et qui, pour se consoler dans leur libertinage, veulent se persuader que c'est la grâce qui leur manque, quand ce sont eux-mêmes qui manquent à la grâce. Les seconds sont ceux qui n'avancent point quoiqu'ils se lèvent souvent, parce qu'ils ont *une pierre d'achoppement* (*I Petr.*, II, 8) qui les arrête en chemin ; ils se donnent tour à tour aux dévotions qu'ils se sont prescrites, et aux faiblesses où leur cœur les entraîne, étant presque aussi réguliers à s'acquitter des unes, qu'accoutumés à succomber aux autres ; car s'ils tombent, ils ne manquent guère à se relever quand certaines fêtes arrivent ; et s'ils se relèvent, ils retombent presque aussitôt. « Ce n'est point la fête qui nous rend dignes d'approcher des redoutables mystères, dit saint Chrysostome (S. Chrys., hom. 3, *ad Ephes.*), mais la sincérité et la pureté du cœur ; avec cette pureté approchez-vous-en toujours ; sans cette pureté ne vous en approchez jamais. » D'où vient ce malheur des uns et des autres ? C'est qu'ils n'ont point de foi ; c'est la foi qui a sauvé ce lépreux Samaritain, *fides tua te salvum fecit*, et c'est le manque de foi qui est la cause de la perte des endurcis et des faibles ; des faibles et des tièdes ; de ceux qui ne se lèvent point, et de ceux qui se lèvent, et qui ne marchent point : prions donc le Seigneur de nous accorder le don de la foi, l'augmentation de la foi, la persévérance dans la foi, puisque *sans cette vertu il est impossible de plaire à Dieu* (*Hebr.* XI, 6) ; que le Sauveur nous enseigne lui-même que *celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé et celui qui ne croira point sera condamné.* (*Marc.*, XVI, 16.)

SUR LA FOI.

Fides tua te salvum fecit. (*Luc.*, XVII, 19.)

L'Ecriture donne à la foi les éloges les plus magnifiques, mais elle nous dit aussi que malgré son excellence, elle ne nous servira de rien sans les bonnes œuvres : ainsi, voyons dans deux réflexions, 1° le mérite de la foi, et quelle est sa nécessité ; 2° comment cette même foi est morte et inutile dès qu'elle est sans les œuvres.

1. La foi consiste à croire ce que l'on ne voit pas : car, dit saint Augustin (22), « nous devons à la raison ce que nous comprenons, et à l'autorité ce que nous croyons sans le comprendre : » ainsi, avoir la foi, c'est croire que tout ce que Dieu a dit est vrai, sans avoir besoin d'autre motif pour soumettre notre esprit que l'autorité de sa parole, dont l'Eglise nous est caution. D'où il s'ensuit que la foi exclut tout raisonnement, et que l'on ne doit point avoir plus de peine à croire un article qu'un autre. « Il faut se soumettre par une prompte obéissance à ce que Dieu ordonne, et il ne faut pas lui résister par une dispute opiniâtre, » dit saint Augustin (23). Le Seigneur a droit d'exiger de nous cette soumission de notre esprit ; c'est le principal hommage que nous puissions lui rendre, et l'on peut dire que le péché consiste à écouter notre propre raison au préjudice de la parole de Dieu, comme le mérite de la foi à croire à la parole de Dieu, malgré les oppositions de notre propre raison. « En effet, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. VI, cap. 8), les choses admirables que la foi nous fait croire cesseraient d'être admirables, et ne seraient plus du ressort de la foi, si notre raison les pouvait comprendre. »

L'Ecriture nous fournit deux exemples célèbres de cette vérité. Dieu fit un commandement à Adam (*Gen.*, II, 17), et un à Abraham (*Gen.*, XXII, 2) ; Adam voulut raisonner sur celui qui lui était fait de ne point manger du fruit d'un arbre qui était dans le paradis : Si le fruit que Dieu me défend de manger est bon, dit-il (S. Aug., *in Psal.* LXXII), pourquoi n'en mangerais-je pas ? s'il est mauvais, pourquoi l'avoir mis dans ce lieu où il n'y a rien que d'excellent ? et ce raisonnement fut la cause de sa désobéissance. De même Abraham aurait pu dire, Dieu est-il contraire à lui-même ? il m'avait donné un fils par un miracle, et il m'avait promis que par ce fils je deviendrais le chef d'un grand peuple, et *que toutes les nations de la terre seraient bénies en moi* (*Gen.*, XVIII, 18) ; comment donc pourrait-il me tenir sa parole, si je le lui immole aujourd'hui : mais ce saint homme ne raisonna point du tout, il obéit aveuglément à l'ordre du Seigneur, et pour avoir *espéré contre toute espérance* (*Rom.*, IV, 18), il mérita de devenir *le Père des croyants.* (*Ibid.*, 11.)

Tel fut le mérite et la récompense de la foi de ce patriarche ; c'est aussi à cette vertu que l'Ecriture attribue les plus grands miracles. *Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit.* (*Marc.*, IX, 22.) *Si vous aviez une foi semblable à un grain de senevé, vous diriez à ce mûrier, Déracine-toi, et te va planter au milieu de la mer, et il vous obéirait ; vous diriez à cette montagne, Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, car rien ne vous sera impossible.* (*Matth.*, XVII, 19.) *C'est par la foi qu'Enoch a été enlevé du monde, afin qu'il ne mourût pas ; c'est par la foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devait arriver, et appréhendant ce qu'on ne voyait point encore, bâtit l'arche pour sauver sa famille ; c'est par la foi que celui qui a reçu de Dieu le nom d'Abraham lui obéit en s'en allant dans la terre qu'il devait recevoir pour son héritage, et qu'il partit sans savoir où il allait ; c'est par la foi que les Israélites passèrent au travers de la mer Rouge comme sur une terre ferme ; c'est par la foi que les murailles de Jéricho tombèrent par*

(22) Quod intelligimus aliquid, rationi debemus ; quod autem credimus, auctoritati. (*De util. cred.*, cap. 12.)

(23) Divinis imprimis credendum obtemperando, non resistendum disputando. (*Contr. Faust.*, lib. II, cap. 71.)

terre, après qu'onen eut fait le tour sept jours durant; c'est par la foi que Rahab, qui était une femme prostituée, ayant sauvé les espions de Josué qu'elle avait reçus chez elle, ne fut point enveloppée dans la ruine des incrédules Que dirai-je davantage, continue l'Apôtre, *le temps me manquera si je veux parler encore de Gédéon, de Baruch, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et des prophètes, qui par la foi ont conquis des royaumes, ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu, ont reçu l'effet des promesses, ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont évité le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont été remplis de force et de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers, et ont rendu aux femmes leurs enfants, les ayant ressuscités après leur mort.* (*Hebr.*, XI, 5 seqq.)

Si nous ne rapportons que les exemples fameux des patriarches dont la foi s'est distinguée, n'allons pas croire pour cela que cette vertu ne regarde que les parfaits, et qu'elle ne soit pas absolument nécessaire au commun des chrétiens. « La foi, dit le concile de Trente (24), est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de toute justification, *sans elle il est impossible de plaire à Dieu* (*Hebr.*, XI, 6); ni de parvenir à être du nombre de ses enfants. » — « Sans cette vertu, dit saint Augustin (serm. 38, *de Temp.*), on ne peut mériter dans ce siècle la grâce de la justification, ni posséder dans l'autre la vie éternelle. » Puisque la foi est donc si nécessaire, tremblons si nous ne l'avons pas, et demandons-la avec persévérance jusqu'à ce que nous l'ayons obtenue; car, quoique le don de la foi soit une grâce purement gratuite, ce n'est pas à dire qu'il ne faille pas la demander : *Venez*, dit le prophète Isaïe, *achetez sans argent*, « *Emite absque argento.* » (*Isa.*, LV, 1.) Que veut dire ceci? ce qu'on achète coûte de l'argent; ce qu'on a sans argent on ne l'achète pas : cependant nous sommes invités à acheter sans argent; c'est sans doute que quoique la grâce de la foi, qui est la première grâce, soit purement gratuite, que le Seigneur la donne à qui il lui plaît, sans nul mérite de la part de celui à qui il la donne, ce n'est pas à dire cependant qu'il soit inutile de travailler pour l'acquérir, *Venite, emite absque argento.* Corneille était un païen, et sa prière ne laissa pas d'être exaucée, *le Seigneur se souvint de ses aumônes*, dit l'Ecriture (*Act.*, X, 4), et lui envoya Pierre pour l'instruire, et lui faire recevoir le baptême. Que si nous sommes assez heureux d'avoir la foi, faisons en sorte de la conserver soigneusement, et « craignons beaucoup moins la mort du corps que celle de la foi (25); » mais sachons de plus que cette foi, toute nécessaire qu'elle est, devient inutile quand elle est destituée de bonnes œuvres.

2. Il faut absolument, ou ne recevoir point l'Ecriture, ou confesser que la foi sans les œuvres est inutile. *Mes frères*, dit l'apôtre saint Jacques (*Jac.*, II, 14, seqq.), *de quoi servira la foi d'un homme qui, se vantant de l'avoir, n'aura pas les œuvres, de quoi lui servira-t-elle? la foi le pourra-t-elle sauver? Voulez-vous savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est morte? Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel? ne voyez-vous pas que la foi était jointe à ses œuvres, et que sa foi était consommée par ses œuvres?* D'où il s'ensuit que le salut dépend entièrement de Dieu, et de nous, de la foi et des œuvres. Ne séparons jamais ces deux choses, la foi des œuvres, ni les œuvres de la foi; c'est la foi qui doit animer nos œuvres, et ce sont nos œuvres qui doivent nourrir notre foi. Malheur donc à ces chrétiens vains et orgueilleux, qui croient pouvoir par eux-mêmes mériter la grâce de la justification, l'augmentation de la grâce, la persévérance dans la grâce; mais malheur aussi à ces lâches qui tâchent de se persuader que leur salut ne dépend que de Dieu, que c'est son ouvrage et non pas le leur, et que la foi est si excellente d'elle-même, qu'elle suffit même pour les sauver. « C'est par la charité, dit saint Augustin (26), que la foi nous est utile et avantageuse, et sans cette vertu la foi peut bien être, mais elle ne peut pas nous être profitable : — gardons-nous donc bien de nous reposer sur notre foi, joignons-y la bonne vie, afin que par la vérité de nos paroles, et par la sainteté de nos actions, nous confessions que Jésus-Christ s'est fait homme; car, si nous le confessons de la voix, et si nous le renonçons par nos œuvres, nous pouvons bien assurer que la foi de tels chrétiens n'est presque point différente de celle des démons. »

Que dirons-nous donc de ces chrétiens qui n'ont ni la foi, ni les œuvres, sinon qu'ils sont pires que les démons mêmes, puique les démons croient et craignent, *Dæmones credunt, et contremiscunt* (*Jac*, II, 19), et que ceux-ci ne craignent, ni ne croient; il est vrai que le nombre n'est pas grand de ceux qui vivent sans rien croire; on croit assez volontiers ce qui est une foi spéculative, parce qu'il n'en coûte rien à l'amour-propre, ni à la cupidité pour croire trois personnes dans une seule nature, ou l'union de la nature divine et de la nature humaine dans une seule personne : mais qu'il y en a qui, trouvant plus de dif-

(24) Fides est humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis, sine qua *impossibile est placere Deo* et ad filiorum ejus consortium pervenire. (*Concil. Trid.*, sess. VI, cap. 8.)

(25) Minus horreamus carnis mortem, quam fidei. (S. Bern., Epist., *ad Hen. Sen.*)

(26) Sine charitate quippe fides potest esse, sed non prodesse. (*De Trin.*, lib. X, cap. 18.)

(27) Nolite esse tanquam de fide securi, adjungate fidei rectæ vitam rectam, ut confiteamini Christum in carne venisse, et verbis vera dicendo, et factis bene vivendo; nam si confiteamini verbis, et factis negatis, fides talium malorum prope est fides dæmoniorum. (*Serm. de Verb. Dom.*)

ficulté à pratiquer les commandements de Jésus-Christ, tâchent de se persuader que ce n'est pas manquer à la foi de ne pas croire également tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné dans sa morale? Cependant le même Dieu qui nous a appris que *son Père et lui ne sont qu'une même chose* (*Joan.*, X, 30), ne nous a-t-il pas enseigné que pour être de ses disciples *il faut porter sa croix, renoncer à soi même, et le suivre* (*Matth.*, XVI, 24); ignorons-nous que la foi est indivisible, et que dès lors qu'on ne croit pas un des articles, c'est comme si l'on n'en croyait aucun; de même qu'on perd aussi bien la charité par un seul péché mortel, que par la transgression de tous les commandements du Seigneur: *Qui peccat in uno factus est omnium reus* (*Jac.*, II. 10)? Tâchons et efforçons-nous d'avoir une foi qui n'exclue rien, qui s'étende à tout, qui soumette entièrement notre esprit, et nous fasse croire aveuglément tout ce que Dieu a révélé à son Eglise; mais ce n'est pas encore assez, à moins que les œuvres ne soient les preuves de notre foi. Car *la foi qui n'a point les œuvres est morte en elle-même* (*Ibid.* 17); *ceux qui écoutent la loi*, dit l'Apôtre (*Rom.*, II, 13), *ne se rendent pas pour cela justes devant Dieu; mais ce sont ceux qui pratiquent et gardent la loi, qui seront justifiés.*

Seigneur, ce n'est pas pour déraciner les arbres, ou pour transporter des montagnes que nous vous demandons le don de la foi; mais c'est pour arracher de nos cœurs cette passion dominante qui y est si profondément enracinée, et pour rompre les chaînes qui nous accablent par leur pesanteur; que la foi d'Abraham soit le modèle de la nôtre, puisque, comme ce patriarche, nous devons vous immoler tout ce que nous avons de plus cher et de plus précieux; mais comme la foi seule ne suffit pas pour le salut, ce n'est pas assez que de vous sacrifier les lumières de notre esprit, il faut d'ailleurs que nous vous sacrifiions tous les mouvements de notre cœur, et que nous fassions de bonnes œuvres pour être de vos disciples. Faites donc, Seigneur, que nous agissions conformément à notre croyance, *que nous croyions de cœur, et que nous vous confessions*, non-seulement *de bouche* (*Rom.*, X, 10), mais même par toutes nos actions, afin qu'après avoir cru en cette vie ce que nous ne voyons point, nous méritions de voir dans l'autre ce que nous avons cru. Ainsi soit-il.

XIV^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. VI, v. 24-33.

Ces paroles sont la suite de ce discours célèbre que le Fils de Dieu fit à ses disciples sur la montagne, et dont nous avons parlé en plusieurs occasions. Voulant alors réformer les hommes tout entiers, il leur fit un abrégé de sa morale, dans lequel ils pussent apprendre tout d'un coup ce qu'ils avaient à éviter. « Or, comme il avait déjà fait voir la double perte que nous faisons lorsque nous mettons notre argent où la rouille le corrompt et que nous ne le mettons pas où il demeure incorruptible (*Matth.*, IX, 19, 20); il fait voir ici de même un double mal dans l'avarice, en ce qu'elle nous retire de Dieu, et nous asservit au démon des richesses. » (S. Chrys., hom., 22, *Matth.*) Il ne dit pas d'abord cette vérité à ses disciples, mais il les dispose peu à peu par cette maxime générale.

Nul ne peut servir deux maîtres: car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne sauriez servir Dieu et l'argent. Le cœur de l'homme est fait pour aimer; ne trouvant pas dans lui-même de quoi faire son bonheur, il en sort dans l'espérance de rencontrer ailleurs ce qui lui manque; comme les biens temporels sont les premiers objets qui se présentent à sa vue, il s'y attache successivement, dans l'espérance d'y trouver une félicité pour laquelle il sent qu'il est né, mais il cherche toujours inutilement tant qu'il ne s'attache pas à son Dieu, qui seul peut fixer et remplir tous ses désirs, parce qu'il est le seul, dit saint Augustin, que nous aimons pour lui-même; et que nous ne pouvons être heureux qu'en possédant celui qui est la fin de tous les biens, et qui doit être le terme de tous nos désirs. « Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, disait ce grand docteur, et notre cœur sera toujours dans le trouble jusqu'à ce qu'il trouve son repos en vous : *Fecisti nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*» (S. Aug., *Confess.*, lib. XI.) En cherchant ainsi à nous attacher, nous cherchons en même temps un maître; car on est esclave de ce que l'on aime; mais si l'expérience nous instruit que l'homme ne peut être sans amour ou sans maître, le Seigneur nous apprend aujourd'hui qu'il peut encore beaucoup moins en avoir deux : *Nemo potest duobus dominis servire*, c'est-à-dire deux qui soient opposés l'un à l'autre, et qui commandent des choses contraires; puisqu'il est impossible que notre cœur demeure dans l'équilibre entre deux objets incompatibles; et dès qu'il est contraint de se déclarer pour l'un d'eux, il faut nécessairement *haïr l'un et aimer l'autre; s'attacher à l'un, et mépriser l'autre.* C'est ainsi que le Fils de Dieu veut nous faire entendre la nécessité où nous sommes de prendre parti entre lui et son adversaire; et pour s'en expliquer encore plus clairement, il ajoute : Vous ne sauriez servir Dieu et l'argent, *Non potestis Deo servire et mammonæ.*

En vain l'on se flatte de pouvoir être à l'un et à l'autre, après que le Sauveur nous a dit : *Nemo potest duobus dominis servire : Qui non est mecum, contra me est* (*Matth.*, XII, 30); cependant l'on peut assurer que le but où tendent presque tous les hommes, c'est de concilier ces deux maîtres opposés; l'on est tantôt à l'un, et tantôt à l'autre; l'on reconnaît le Seigneur pour son Maître dans

les temples, et l'on devient l'esclave du démon dans les spectacles; semblables à ces peuples qui, après la captivité des dix tribus, furent envoyés par le roi des Assyriens pour habiter le pays de Samarie, et qui, adorant le Seigneur, servaient en même temps les dieux étrangers : *Et cum Dominum colerent, diis quoque suis serviebant* (IV *Reg.*, XVII, 33). « Quand le Sauveur donne à l'argent le nom de maître, ce n'est pas qu'il le soit effectivement, mais c'est qu'il le devient par l'esclavage volontaire de ceux qui lui sont assujettis (28); » et quand il oppose l'argent à Dieu, ce n'est pas non plus que l'homme puisse avoir d'autre maître, puisqu'il devient l'esclave de toutes les passions qui le dominent; mais c'est que le Dieu des richesses est celui qui a sur nous le plus de pouvoir, et qui nous commande avec le plus d'empire : aussi le Seigneur nous fournit, dans tout cet Evangile, les raisons les plus propres à nous en détourner, et à ne point nous inquiéter pour les besoins de la vie, mais à nous reposer entièrement sur lui. Remarquons ces termes : *Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.* Ce n'est pas à dire que les richesses soient mauvaises en elles-mêmes. Job était riche, dit saint Chrysostome; il se servait de l'argent, mais il ne servait point l'argent; il en était le maître, et non point l'idolâtre; il considérait tout ce qu'il avait comme s'il eût été à un autre, comme en étant le dispensateur et non le propriétaire : il était si éloigné de ravir le bien d'autrui, qu'il donnait le sien aux pauvres, et pour dire quelque chose de plus, *il ne se réjouissait point de ses grandes richesses* (*Job*, XXXI, 25) : c'est pour cela qu'il ne s'affligea point lorsqu'il les perdit. « L'âme raisonnable, dit saint Augustin Ep. 140, *ad Honor.*), peut donc faire un bon usage de la félicité, même temporelle, et c'est ce qu'elle a fait, lorsque bien loin de se donner tout entière aux créatures et jusqu'à négliger le Créateur, elle n'use que pour le service du Créateur de cette félicité même qui, comme tout le reste, est un effet de sa bonté et de sa libéralité. »

« Est-ce ainsi que nous possédons les biens de la terre, ou plutôt ne pouvons-nous pas dire que l'argent est le maître et le tyran des riches du siècle? Il leur fait payer avec une extrême rigueur le tribut qu'il leur impose, et ils le servent comme les plus esclaves et les plus malheureux de tous les hommes: cet amour de l'or possède leur cœur, et il s'y retranche comme dans une place forte, d'où il leur impose tous les jours de nouvelles lois pleines d'injustice et de violence, sans qu'aucun d'eux ose résister (29). »

Voulons-nous savoir si nous possédons l'argent ou si nous en sommes possédés, auquel des deux maîtres nous appartenons à Dieu ou à l'argent? Examinons sérieusement si nous sommes dans les sentiments de Job, c'est-à-dire dans cette indifférence d'en avoir ou de n'en avoir pas; ou plutôt si l'envie de jouir des biens de la terre, le chagrin d'en manquer, la crainte de les perdre ne sont pas des témoignages bien certains que nous servons l'argent, et que nous en sommes les esclaves. C'est cette inquiétude et cet embarras d'esprit que le Fils de Dieu veut détruire en nous, comme entièrement opposés au repos et à la tranquillité que nous doit donner le soin de sa providence sur nous. Voyons les raisons qu'il nous en apporte; et si nous les envisageons comme il faut, nous les trouverons très-propres à nous convaincre et à nous persuader.

Lundi. — *C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps : la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement?* Après que le Fils de Dieu a dit : *Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent*, il ajoute : *c'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point :* d'où vient qu'il dit *c'est pourquoi?* Saint Chrysostome répond (*loc. cit.*) « que c'est pour nous faire entendre que par cet avis il veut nous délivrer des maux effroyables où nous expose l'amour de l'argent; car cette crainte de manquer du nécessaire est le prétexte spécieux dont on colore toujours son avarice; ainsi, pour détruire plus sûrement cette passion, il veut nous ôter toute sollicitude : *Ne vous inquiétez point*, nous dit-il, « *Ne solliciti sitis;* » il ne nous défend pas de travailler; au contraire, il veut que chacun, suivant son état et sa condition, s'applique à se procurer par son travail les choses nécessaires pour vivre; mais soit qu'il nous les fournisse par des voies extraordinaires, ou par des voies communes, nous devons reconnaître que nous en sommes également redevables à sa providence. Le Fils de Dieu *étant soumis à Marie et à Joseph* (*Luc.*, II, 51), *a connu le travail dès sa jeunesse* (*Psal.*, LXXXVII, 16). L'apôtre saint Paul, malgré les fatigues de son apostolat, *a travaillé de ses mains jour et nuit pour n'être à charge à personne* (II *Thess.*, III, 8); *Celui là*, dit-il, *ne doit pas manger qui ne veut pas travailler* (*Ibid.*, 10) : mais ce qui nous est absolument défendu, c'est cette sollicitude inquiète, qui s'alarme de tout, et qui ne se repose de rien sur Dieu. Tâchons donc de gagner notre pain par notre travail; car *le travail doit être aussi*

(28) Dominum hic autem mammonam, id est pecuniam nuncupavit : non ob propriam ullique naturam, sed ob eorum qui se ad illius inclinavere servitium. (S. Chrys., hom. 22, *in Matth.*)

(29) At non tales nostra sunt ætate locupletes, sed captivis omnibus deterius effecti, et sicut invili cuidam tyranno tributa pendentes, non quiescunt a miseria servitutis; quasi enim arcem quamdam, ita eorum mentem amor auri insedit, unde per dies singulos præcepta eis plena iniquitatis imponit, nec est omnino aliquis, qui non obediat imperanti. (S. Chrys., *ibid.*)

naturel à l'homme que le vol l'est aux oiseaux (*Job.*, V, 7), depuis que *la terre*, en punition du péché d'Adam, *ne produit plus d'elle-même que des ronces et des épines* (*Gen.*, III, 18) : « mais faisons en sorte, en travaillant du corps, de nous délivrer de la peine de l'esprit, et de remettre au Seigneur le soin de nos affaires temporelles, puisqu'en nous y appliquant uniquement sans aucune confiance en lui, il est à craindre qu'il ne s'en décharge entièrement sur nous (30); » au lieu que si *nous nous reposons sur lui de tout ce qui nous regarde, il nous nourrira* (*Psal.*, LIV, 23), et si *nous jetons dans son sein toutes nos inquiétudes, il aura soin de nous* (*I Petr.*, V, 7).

La première raison que le Fils de Dieu nous apporte pour ne point nous inquiéter des besoins de la vie, c'est que l'âme est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement : *Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum?* « car, dit saint Chrysostome, comment celui qui a donné ce qui est le plus considérable, ne donnera-t-il pas ce qui l'est le moins? comment celui qui a formé la chair dans cette nécessité d'être nourrie, ne lui donnera-t-il pas cette nourriture, dont il a voulu qu'elle eût besoin (31)? » Nous ayant donné l'être, il ne peut manquer de nous donner la subsistance; ce n'est donc point à nous à nous inquiéter de ce qui doit nourrir notre corps, et le vêtir, *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini.* La seule inquiétude qui nous est permise, et que nous devons avoir, c'est de fournir à notre âme la nourriture dont elle a besoin, et de la parer des ornements de la grâce (32). Or, *sa nourriture doit être de faire la volonté de Dieu, et d'accomplir son œuvre.* (*Joan.*, IV, 34.) Car *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (*Matth.*, IV, 4.) Ainsi, connaître les commandements du Seigneur, s'en instruire et les mettre en pratique, c'est de quoi nous devons nourrir notre âme: mais il faut d'ailleurs la vêtir ; il lui faut un habit d'or, il faut qu'elle soit environnée de divers ornements, suivant l'expression du Prophète: *In vestitu deaurato circumdata varietate* (*Psal.* XLIV, 10); cet habit d'or nous figure la charité qui doit briller dans toutes nos actions, et ces divers ornements nous marquent les différentes vertus qui doivent parer notre âme. Voilà ce qui doit faire toute l'inquiétude d'un chrétien; savoir, de procurer à son âme une nourriture qui ne lui manque point, de peur qu'elle ne tombe dans la langueur et dans la défaillance; et de l'orner d'un vêtement précieux qui la rend agréable aux yeux de Dieu, c'est-à-dire *de la robe nuptiale* (*Matth.*, XXII, 11), qu'elle doit avoir pour n'être pas rejetée du festin que le Roi de gloire a fait préparer à son Fils.

Mais après que le Sauveur du monde nous a fait voir par une comparaison tirée du plus au moins que nous devons nous confier à sa providence, et que nous ayant donné l'âme et le corps, il nous donnera la nourriture et le vêtement, *Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum*, il nous prouve la même vérité par une seconde raison qu'il tire du moins au plus.

MARDI. — *Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers ; mais votre Père céleste les nourrit : ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux.* Les Pharisiens attribuaient l'événement de toutes choses à la destinée ; ainsi ils ne donnaient rien à la Providence, et ils mettaient toute leur confiance dans leurs soins et dans leur travail: comme leur secte était la plus estimée pour la doctrine, et pour les mœurs qui paraissaient fort réglées, il était très-nécessaire de réfuter une erreur si dangereuse, et c'est ce que le Fils de Dieu fait dans tout le cours de cet Evangile ; mais en nous instruisant de la nécessité de nous confier à la Providence, ce n'est pas son dessein de nous inspirer une confiance téméraire, qui nous porte à vivre dans l'oisiveté, et à attendre tout d'elle ; car c'est ce qui s'appelle tenter Dieu ; ainsi, lorsqu'il nous dit, *Voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent*, « ce n'est pas qu'il nous défende de semer; c'est-à-dire, qu'il nous défend d'avoir trop de soin de ce qui est même le plus nécessaire, et de travailler avec défiance et avec inquiétude (33). » Suivons donc l'exemple qu'il nous propose, et entrons dans l'esprit de ce divin Maître : *Voyez les oiseaux du ciel.* Il ne parle pas de ceux dont les hommes prennent soin, mais de ceux qui paraissent entièrement abandonnés, et qui cependant sans semer, sans moissonner, sans amasser dans des greniers, sont nourris par celui qu'il n'appelle pas seulement notre Dieu, mais notre Père, pour nous porter à avoir en lui une plus grande confiance : *Et Pater vester cœlestis pascit illa.* « Si notre Père céleste fournit de quoi vivre aux oiseaux, n'en fera-t-il pas autant pour les hommes? Si ceux-là trouvent de quoi manger sans travailler, ceux-ci, à qui Dieu a donné et la sagesse de travailler, et l'espérance de recueillir le fruit de leur travail, n'en trouveront-ils pas? Il n'a fait tous les animaux que pour l'homme, et il a fait l'homme pour lui-même : si donc il nour-

(30) Deo autem de omnibus committe providentiam, noli tu de tuis curare, ne Deus de illis minus provideat. (S. CHRYS., hom. 59, in *Matth.*)

(31) Qui igitur hoc quod magis est tribuit, non etiam quod minus est largietur? qui formavit carnem alimentis egentem, quomodo non alimenta præstabit? (*Ibid.*)

(32) Hoc quod dicitur, *Ne solliciti sitis*, de carnali cibo et vestimento accipiamus, æternum de spiritualibus cibis et vestimentis semper debemus esse solliciti. (S. HIER., *Comm. in Matth.*)

(33) Non dixit quia seminare non debeas, sed quod sollicitus hinc atque anxius esse non debeas; nec ait non oportere operari, sed quod pusillanimum esse non oporteat et curarum angore distendi. (S. CHRYS., *loc. cit.*)

rit des animaux, parce qu'ils sont faits pour l'homme, ne pourrira-t-il pas l'homme qu'il a fait pour lui (34)? » N'est-il pas plus considérable qu'eux? *Nonne vos magis pluris estis illis?* Nous sommes ses enfants, puisqu'il est notre Père : or quel est le père qui voulût laisser périr ses enfants de faim pour nourrir ses oiseaux? « Ah! dit saint Jérôme, si le Seigneur prend tant de soin pour des animaux qui sont aujourd'hui, et qui demain ne seront plus, dont l'âme est mortelle, et qui ne seront jamais quand ils auront cessé d'être, que ne fera-t-il pas pour des hommes dont l'âme ne meurt point, et qu'il a créés pour vivre éternellement (35)? »

Ce qu'il a fait pour les Juifs, tout ingrats qu'ils étaient, nous répond de ce qu'il fera pour nous, si nous lui sommes fidèles : *Il fit sortir de l'eau de la pierre, et la fit couler comme des fleuves; il fit pleuvoir sur eux des viandes comme la poussière de la terre, et des oiseaux comme le sable de la mer; il leur donna la nourriture des anges, en leur faisant tomber du ciel un pain préparé sans aucun travail, qui renfermait en lui tout ce qu'il y a de délicieux, et tout ce qui peut être agréable au goût.* (*Psal.* LXXVII, 16-27.) *Son bras n'est point raccourci* (*Isa*., LIX, 1), et il peut encore nous *préparer une table dans le désert* (*Psal.* LXXVII, 19) pour nous nourrir. Quel exemple l'Ecriture ne nous produit-elle pas de tant de justes que le Seigneur a tirés de périls imminents par des secours imprévus, quand ils ont mis toute leur confiance en lui? Ainsi Noé a été délivré du déluge (*Gen.*, VI, 8); Lot, de l'embrasement de Sodome (*Gen.*, XIX, 22); Isaac, du glaive prêt à tomber sur sa tête (*Gen.*, XXII, 12); Joseph, de la calomnie de la femme de Putiphar (*Gen.*, XXXIX, 12), et des horreurs de la prison (*Gen.*, XLI, 14); Moïse, de la fureur des Egyptiens (*Exod.*, II, 10); Rahab, du sac de Jéricho (*Josue*, VI, 23); Susanne, de la malice des faux témoins (*Dan.*, XIII, 60); Daniel, de la fosse aux lions (*Dan.*, XIV, 40); les trois enfants, de la fournaise ardente (*Dan.*, III, 93); et tant d'autres Pères de l'ancien Testament préservés de la mort quand ils ont crié vers le Seigneur. *Vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur*, nous dit-il, par la bouche du prophète Isaïe (*Isa.*, XLIX, 26), *et que tous ceux qui espèrent en moi ne seront point confondus* (*Psal.* XXI, 6): aussi le Prophète, après nous avoir excités dans mille endroits à nous confier entièrement à Dieu, nous assure *qu'il a été jeune, et qu'il est devenu vieux, mais qu'il n'a point encore vu que le juste ait été abandonné, ni que sa race ait cherché du pain.* (*Psal.* XXXVI, 25.)

Mais quoi! dira-t-on, ne voyons-nous pas tous les jours des gens de bien dans la misère et dans la pauvreté? A cela il est aisé de répondre deux choses :

La première, qu'il est très-rare de voir de ces justes, *qui vivent de la foi* (*Rom.*, I, 17), manquer du nécessaire, et que souvent c'est la confiance en Dieu qui leur manque. En effet, combien au contraire voyons-nous de fidèles qui avouent que la Providence ne leur a jamais manqué, parce qu'ils ont toujours espéré en elle, et qui citent mille occasions, où ne voyant plus nuls moyens humains de pouvoir soutenir leur famille, cette Providence leur a fait trouver des secours auxquels ils ne devaient nullement s'attendre?

La seconde chose que nous pouvons répondre, c'est que quand il serait vrai qu'il y aurait des fidèles réduits dans la dernière pauvreté, il ne faut pas conclure de là que la Providence les ait abandonnés; une preuve évidente de cette vérité, c'est qu'on les voit plus contents dans leur misère, et *sur le fumier* (*Job.*, II, 8), que les riches ne le sont dans l'abondance de toutes choses; parce que s'ils sont privés du pain de la terre, un pain céleste les soutient intérieurement; et ce pain n'est autre chose que Dieu même qui est au milieu d'eux. *Je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie parmi toutes mes souffrances*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens. (II *Cor.*, VII, 4.) Que si l'on demande pourquoi Dieu en use ainsi à leur égard, c'est sans doute parce *qu'ayant les yeux toujours attachés sur ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde* (*Psal.* XXIII, 16), il sait mieux que personne ce qu'il leur faut; il connaît que ce chrétien a besoin de cette épreuve, qu'il en sera plus pur après avoir passé *par la fournaise de la tribulation* (*Sap.*, III, 6), que *la vertu se perfectionne dans la faiblesse* (II *Cor.*, XII, 9), et que les biens de la terre pourraient corrompre son cœur, eu égard à ses dispositions. Ainsi, dit saint Thomas, il permet que cet homme languisse dans la nécessité pour procurer à son âme une santé plus vigoureuse, de même qu'un médecin ôte la boisson et la nourriture à son malade pour le guérir plus sûrement (36). »

Voici une troisième raison que le Seigneur nous apporte pour nous délivrer de l'inquiétude : peut-être ne fera-t-elle pas moins d'impression sur nos esprits que les deux premières.

MERCREDI. — *Qui est celui d'entre vous qui peut avec tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée?* Quand le Seigneur

(34) Si avibus præstat alimenta, nonne hominibus præstabit alituram? si illæ non laborantes inveniunt escas, homo non inveniet, cui Deus dedit et operandi sapientiam et fructificandi spem? Omnia enim animalia Deus propter hominem fecit, hominem autem propter se : si ergo animantibus ministrat propter hominem, hominibus non ministrabit propter se ipsum? (Auctor *oper. imp. in Matth.* XXVI.)

(35) Quod si volatilia absque cura et ærumnis Dei aluntur providentia, hodie sunt et cras non erunt, quorum anima mortalis est, et cum esse cessaverint semper non erunt; quanto magis homines, quibus æternitas promittitur, Dei reguntur arbitrio? (*Comment. in Matth.*)

(36) Sicut medicus abstrahit ab infirmo cibum et potum ut curet eum, sic Dominus qui habet providere permittit hominem pati ut curetur.

nous ordonne *d'être humbles, de porter notre croix, d'aimer nos ennemis* (*Matth.*, XI, 29, XVI, 44, V, 44), l'on peut dire que la difficulté de ces préceptes est la seule cause pour laquelle on les observe si mal : mais dans ce qu'il nous commande aujourd'hui, il semblerait qu'il devrait trouver en nous un obéissance parfaite : car bien loin de nous demander une chose pénible, il ne cherche au contraire qu'à nous délivrer de la peine que nous cause l'inquiétude, en prenant pour ce sujet celui de tous les motifs qui doit avoir le plus de force sur nous; savoir, de nous convaincre par la comparaison qu'il apporte, que cette sollicitude est absolument inutile, et ne sert qu'à nous tourmenter. En effet, quand il nous dit, *Quel est celui d'entre vous qui peut avec tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée?* ne semble-t-il pas vous dire, que « comme avec tous vos soins vous ne pouvez faire croître aucunement votre corps, vous ne pouvez de même avec toutes vos inquiétudes, quelque nécessaires que vous les croyiez, vous assurer votre nourriture ; si vous ne pouvez donner le moindre accroissement à votre corps, comment pourriez-vous l'entretenir tout entier (37)? » — « Et par conséquent, conclut saint Augustin, nous devons abandonner le soin de le nourrir et de le couvrir à celui qui l'a formé, et qui le fait croître (38). » Etablissons deux principes également constants, et qui seront d'une grande instruction dans la matière que nous traitons :

La première, c'est que l'inquiétude dans les maux présents ne sert qu'à les augmenter, qu'à nous troubler l'esprit, et à nous mettre hors d'état d'en sortir ; au lieu que si alors l'on pouvait demeurer tranquilles, l'on trouverait bien plutôt des expédients utiles et nécessaires, que quand on s'agite et qu'on s'alarme ; or, il n'y a que la confiance en la Providence qui puisse nous donner cette tranquillité. « Il est aisé, direz-vous, d'être tranquille quand on ne manque de rien, ou qu'on ne désire que des choses commodes et superflues dont on peut se passer; mais quel moyen de ne pas se mettre en peine quand on manque des nécessaires? Et moi je vous dis au contraire, répond saint Chrysostome, que c'est à cause de cela même que vous ne devez point vous en mettre en peine, puisqu'étant entièrement nécessaires, vous ne devez pas avoir le moindre doute que Dieu ne vous les donne. C'est donc parce que cela est nécessaire que Dieu vous le donnera, et s'il était inutile, il pourrait ne vous le pas donner ; c'est lui qui est l'auteur de sa créature, et qui en connaît parfaitement les besoins.»

Confessons aussi la vérité : ce qui trouble les hommes le plus souvent, ce n'est pas le nécessaire qui leur manque, c'est le superflu qu'ils veulent avoir, c'est que les passions les dominent, et qu'ils en sont les esclaves ; c'est que l'avarice les ronge, et qu'ils craignent de mourir de faim, quoiqu'ils aient des biens en abondance ; c'est que l'ambition les dévore, et qu'ils ne peuvent souffrir tranquillement de n'être pas aussi élevés que les autres ; c'est que l'envie les déchire, et que la prospérité d'autrui fait leur malheur. Or, vivre ainsi, c'est appartenir au démon, bien loin d'avoir Dieu pour maître.

Le second principe que nous pouvons établir, c'est que l'inquiétude pour les maux à venir est un mal présent et réel, et que les maux que nous craignons sont quelquefois imaginaires, et souvent n'arrivent jamais. Combien de gens se tourmentent tous les jours pour des choses qui peuvent arriver, et qui se rendent malheureux par avance? Que ferai-je, disent-ils, si cela arrive, ou si cela n'arrive pas? Souvent les choses tournent tout autrement qu'ils ne l'avaient pensé ; car les vues des hommes sont trop courtes pour percer dans l'avenir ; ou bien ils meurent plutôt qu'ils ne l'avaient cru ; ainsi ils sont tourmentés inutilement dans la crainte d'un mal qui ne leur est pas arrivé.

Mais comme l'Esprit-Saint nous met aujourd'hui devant les yeux l'exemple des oiseaux du ciel qui ne travaillent point, et n'amassent rien dans les greniers, pour nous porter à nous confier au Seigneur; et pour nous exciter au travail, nous représente ailleurs celui de la fourmi, qui, pendant l'été, amasse de quoi vivre pendant l'hiver ; distinguons bien la différente disposition où nous devons être par rapport aux biens temporels, ou aux biens spirituels : car en égard aux biens de cette vie, l'intention du Seigneur est que nous en usions avec modération, sans nous embarrasser de l'avenir, en prenant cependant toutes les mesures d'une prudence chrétienne pour nous assurer de quoi vivre suivant notre condition et notre état ; *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini ;* et pour les biens de la grâce, il veut nous faire entendre que nous ne pouvons avoir assez de sollicitude pour les acquérir : *Vade ad formicam, ô piger* (*Prov.*, VI, 6) : ainsi, pour remettre les choses dans l'ordre, il faut prendre le contre-pied ; être pour les biens de cette vie dans la même tranquillité où nous avons été jusqu'à présent pour ceux de l'autre ; et nous donner pour les spirituels le même mouvement que nous nous sommes

(37) Sicut enim corpori ne exiguum quidem augmentum sui potes adjicere curando, sed absque tua sollicitudine illius incrementa consequeris ; ita neque etiam alimoniam congregare, tamelsi existimas. (S. Chrys., *l. c.*)

(38) Illi ergo tegendi corporis curam relinque cujus cura factum est ut esset tantæ staturæ. (*Serm. Dom. in monte.*)

(39) Si enim dixeris, Propterea me oportet esse sollicitum, quia sunt necessaria : ego e regione respondeo, Propterea non oportet te esse sollicitum, quia sunt utique necessaria ; quis enim pater invenitur aliquando qui liberis suis necessaria quidem se non præstare patiatur? igitur ob hoc quoque procul dubio Deus ista præstabit, quia naturæ Creator ipse est et satis plene quorum illa indigeat agnoscit. (S. Chrys., hom. 22.)

toujours donné pour les temporels ; car si *par nos soins nous ne pouvons ajouter à notre taille la hauteur d'une coudée*, c'est par nos soins que nous pouvons croître en vertu, et arriver à la gloire qui doit être la récompense de nos bonnes œuvres : *Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* (II *Petr.*, I, 10.) Telles sont les raisons par lesquelles le Fils de Dieu prétend nous persuader qu'il ne faut point nous inquiéter où nous trouverons de quoi manger : *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis.* Ecoutons celles qu'il nous apporte pour ne pas nous embarrasser où nous trouverons de quoi nous vêtir : *neque corpori vestro quid induamini.*

Jeudi. — *Pourquoi aussi vous mettez-vous si fort en peine pour votre vêtement ? Considérez comment croissent les lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Or, si Dieu prend soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée dans le four, combien aura-t il plus soin de vous, ô hommes de peu de foi ?*

Le Seigneur fait deux choses pour relever et pour établir en nous la confiance que nous devons avoir en lui ; car il nous fait voir d'une part la bassesse du lis, et de l'autre la magnificence avec laquelle il le revêt. Quatrième raison qu'il nous apporte pour nous prouver que nous ne devons pas nous inquiéter des besoins de la vie.

Considérez, nous dit-il, *comment croissent les lis des champs*, de même qu'il nous a donné pour exemple *les oiseaux du ciel*, c'est-à-dire ceux dont personne n'a soin ; il nous donne encore pour exemple *les lis des champs*, non pas ceux des jardins qui doivent une partie de leur beauté au soin et au travail des hommes ; « mais ceux des champs que la terre produit d'elle-même, sans qu'on la cultive à ce dessein : c'est pourquoi il ne veut plus les appeler dans la suite des lis, mais le foin des champs, *fenum agri ;* il ajoute pour en mieux faire sentir la bassesse, *qui est aujourd'hui, et qui demain*, non-seulement ne sera plus, mais ce qui marque une plus grande abjection, *sera jeté dans le four* pour le chauffer : *Et cras in clibanum mittitur* (40). »

Cependant ces lis qui ne travaillent point, comme les hommes, qui ne filent point, comme les femmes, tout vils et tout abjects qu'ils sont, le Seigneur les revêt d'un tel éclat, qu'il nous assure que *Salomon même*, c'est-à-dire le plus puissant, le plus riche et le plus heureux de tous les rois, *que Salomon dans toute sa gloire*, c'est-à-dire quand il a voulu paraître avec plus de pompe et de magnificence, n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

« En effet, dit saint Jérôme, quel est l'ouvrage en soie, en broderie, ou en tapisserie, quelle est la pourpre royale qui peut être comparée à la beauté naturelle des fleurs (41) ? » Après avoir paré de tant d'ornements les moindres choses qui ne servent qu'à montrer sa toute-puissance, comment vous négligerait-il, vous qui êtes le chef-d'œuvre de ses créatures ? combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir ? *Quanto magis vos ?* par ce mot de *vous*, reprend saint Chrysostome, il nous veut montrer l'excellence de l'homme, et l'amour que Dieu lui a témoigné, comme s'il disait : vous à qui Dieu a donné une âme raisonnable, dont il a formé le corps, pour qui il a fait le ciel et la terre, à qui il a envoyé ses prophètes, et à qui il a donné sa loi ; vous enfin qu'il a comblés de tant de biens, et à qui, en se donnant lui-même, il a donné la plénitude de ses bénédictions et de ses grâces. Aussi, après une instruction si touchante, et si propre à confondre les chrétiens qui s'inquiètent et qui s'embarrassent, il les appelle gens de peu de foi, *modicæ fidei*, pour leur faire sentir par ce reproche que la source de toutes leurs inquiétudes ne vient que de ce qu'ils manquent de confiance en lui. De ceci concluons deux choses qui puissent servir à notre instruction.

La première, que « si l'éclat des fleurs, la blancheur des lis, si l'herbe même des champs est plus précieuse que l'étoffe dont vous vous parez, quelle est votre faiblesse de vous élever d'une chose dans laquelle une si petite herbe a tant d'avantage au-dessus de vous (42) ? » Et cependant n'est-ce pas le sujet le plus ordinaire de la vanité ? Que ne fait-on pas pour satisfaire aujourd'hui cette passion ? Et combien voyons-nous de femmes qui ruinent leurs familles, perdent leur âme, vendent leur honneur pour avoir des habits et des ameublements qui sont en même temps la récompense et la marque la plus visible de leur libertinage ? En vérité, quand nous en voyons qui ont l'insolence de porter des vêtements infiniment au-dessus de leur naissance, de leur état, de leurs facultés, ne nous forcent-elles pas, malgré nous, à songer à cette prostituée, dont il est parlé dans l'*Apocalypse* (XVII, 4) : *Elle était vêtue de pourpre et d'écarlate*, dit saint Jean, *elle était parée d'or, de pierres précieuses, et de perles.* « Il ne suffit pas à une femme chrétienne d'être chaste, dit Tertullien, il faut aussi qu'elle le paraisse, elle doit être tel-

(40) Et idcirco postquam ista confecit, non jam lilia, sed *agri fenum* illa vocavit ; et ne hac quidem appellatione contentus, rursus aliam quoque addidit vilitatem, *quod*, inquit, *hodie est*, et non dixit, cras vero non est, sed multo adhuc inferius ac vilius, *et cras*, inquit, *in clibanum mittitur.* (S. Hier., hom. 25, *in Matth.*)

(41) Et revera quod seticum, quæ regum purpura, quæ pictura textricum potest floribus comparari ? quid ita ruber ut rosa ? quid ita candet ut lilium, violæ vera purpura nulla superari murice, oculorum magis quam sermonis judicium est. (*Comm. in Matth.*)

(42) Si pulchritudo florum et decor varius herbarum ipsumque omnino fenum amictu nostro invenitur pretiosius, cur igitur ex his in superbiam erigeris in quibus perfacile de te obtinet etiam herba victoriam ? (*Ibid.*)

lement pleine de cette vertu, que l'abondance en découle de l'âme jusque sur l'habit, et que la plénitude de la pureté du dedans se répande jusqu'au dehors (43). »

La seconde chose que nous devons conclure, et qui doit nous faire trembler, c'est que, semblables au foin des champs, nous sommes aujourd'hui, et demain nous ne serons plus; car la vie de l'homme n'est que comme un jour, et si nous ne nous servons pas de ce jour qui nous est donné pour mériter une éternité de bonheur, nous serons comme ces herbes la pâture du feu, *mais d'un feu qui ne s'éteindra jamais.* (*Matth.*, III, 12.) C'est ainsi que nous devons envisager toutes les choses visibles, et que dans les moindres paroles de l'Evangile, nous pouvons trouver pour notre âme une nourriture infiniment solide. Profitons donc des instructions que celui d'aujourd'hui nous fournit, et nous trouverons le moyen de jouir dès cette vie d'une tranquillité dans laquelle les sages mêmes du siècle ont fait consister toute la félicité. Aussi le Fils de Dieu ne voulant pas qu'une vérité si importante sorte de notre mémoire, nous répète une seconde fois :

Vendredi. — *Ne vous inquiétez donc point en disant, Où trouverons-nous de quoi manger, de quoi boire, ou de quoi nous vêtir ? comme font les païens, qui recherchent toutes ces choses; car votre Père céleste sait que vous en avez besoin.* Vous direz peut-être, dit saint Chrysostome (hom. 22, *in Matth.*), quel est l'homme qui puisse s'exempter de ces soins? Ecoutons ce que ce grand docteur répond à cette objection, et faisons en sorte, si les raisons que nous en avons apportées jusqu'à présent ne nous ont pas convaincus, que les exemples puissent nous confondre : ne savez-vous pas que Moïse, Elie, saint Jean, et tant d'autres ne se sont mis nullement en peine de trouver de quoi se nourrir? N'avez-vous pas lu que le patriarche Jacob sortit nu de son pays, et qu'il dit : *Si le Seigneur me donne du pain pour me nourrir, et des habits pour me couvrir...* (*Gen.*, XXVIII, 20.) Ce qui nous marque assez qu'il n'attendait point sa nourriture de ses soins, mais de Dieu seul; ignorez-vous ce que les apôtres ont fait depuis en quittant tout, et ne s'inquiétant de rien? Et quand le Fils de Dieu leur demande, *s'ils ont manqué de quelque chose lorsqu'il les a envoyés sans sac, sans bourse, sans souliers*, ne lui répondent-ils pas que *non* (*Luc.*, XXII, 35)? enfin l'Evangile ne nous rapporte-t-il pas que cinq mille hommes (*Joan*, VI, 10), et ensuite quatre mille (*Marc.*, VIII, 9), en firent autant? Mais voyons la raison pour laquelle le Seigneur nous défend cette inquiétude. « Je vous défends, nous dit-il, de vous inquiéter de ces choses, non afin qu'elles vous manquent, je veux que vous les receviez d'une manière digne de vous, et qui vous soit véritablement avantageuse, de peur qu'ayant l'esprit déchiré de soins, vous ne vous rendiez indignes des bienfaits qui regardent l'âme, aussi bien que de ceux qui regardent le corps, et qu'après avoir été misérables dès cette vie, vous ne perdiez encore la félicité qui vous est destinée dans l'autre (44). » En faut-il davantage pour nous tranquilliser? le Seigneur nous défend de nous inquiéter où nous trouverons de quoi manger et de quoi nous vêtir, parce qu'il a dessein d'y pourvoir : que nous faut-il de surplus? pouvons-nous nous délier de sa parole, ou pensons-nous qu'elle ne soit pas suffisamment engagée : Quoi ! dit saint Pierre Chrysologue (*loc. cit.*), un homme est obligé de tenir à un homme ce qu'il a promis sur un morceau de papier, et Dieu ne serait pas obligé de tenir ce qui est contenu dans toutes les pages de son Ecriture ! Faisons ce qu'il demande de nous, mettons en lui toute notre confiance, et soyons sûrs que nous ne manquerons de rien.

Mais voici deux nouvelles raisons que le Seigneur nous apporte pour nous délivrer de l'inquiétude. La première, c'est qu'il nous dit que c'est faire comme les païens, qui ne connaissant point de Providence, et n'espérant point d'autres biens que les présents, ont plus de raison de s'embarrasser. « Après nous avoir fait cette réprimande pleine de sévérité et de force pour nous réveiller de notre assoupissement, et pour nous imprimer une honte salutaire, en nous comparant à des païens, il nous console par cette seconde raison, qu'il est notre Père, et qu'il sait que nous avons besoin de toutes ces choses : *Scit enim Pater vester, quia his omnibus indigetis.* Et voilà ce qui doit entièrement calmer nos esprits, et nous déterminer à nous abandonner à lui, comme des enfants qui ne s'embarrassent point où ils trouveront de quoi manger, et de quoi se vêtir, et qui s'en reposent entièrement sur leurs pères : c'est que ce Dieu qui gouverne tout, sans la permission duquel *il ne tombe pas un cheveu de notre tête* (*Luc.*, XXI, 18), est notre Père, mais un Père aussi bon que puissant, qui voit tout ce qui se passe dans l'univers, et qui sait parfaitement de quoi nous avons besoin. « Ayant un Père tel que Dieu même, il ne pourra pas sans doute nous laisser souffrir, puisque les pères d'ici-bas ne sont pas capables eux-mêmes de cette dureté. Si donc, mes frères, conclut saint Chrysostome, il ne faut pas se mettre en peine des choses les plus nécessaires, comment exécu-

(43) Pudicitiæ Christianæ satis non est esse, verum et videri, tanta enim debet esse plenitudo ejus ut emanet ab animo in habitum, ut ejectet a conscientia in superficiem. (*De cultu. fem.*, cap. 15.)

(44) Properemus, inquit, jubeo ista non quæri, non ne accipias, sed ut bene lauteque accipias, eumque ea quæ tibi competit honestate cumque convenientitudinis

etiam præsentia consequaris, ne sollicitudinibus afflictus et curarum morsibus sæpe discerptus, non modo istis, verum etiam spiritualibus donis te facias indignum, et superfluam æruminam, et quod amplius, propositam tibi amittas coronam. (Hom. 33, *in Matth.*)

sera-t-on ceux qui s'empressent tant pour les superflues; ou plutôt comment ne pas condamner ceux qui perdent leur repos pour voler le bien des autres (45)? » Cependant, ne pouvons-nous pas dire que le but et le désir de la plupart des hommes dans tout ce qu'ils font, c'est de parvenir à avoir le superflu, pour être en état de satisfaire leur cupidité, qui est le principe le plus ordinaire de toutes leurs actions; ce qui fait que quand les voies permises ne suffisent pas, ils ne manquent guère d'avoir recours aux illicites. En user ainsi, c'est appartenir au démon, et nullement à Jésus-Christ; car le premier de ces deux maîtres nous commande de voler le bien d'autrui, et le second de donner ce qui est à nous; l'un veut que nous aimions le monde, l'autre que nous le méprisions; celui-là, que nous cherchions avant toutes choses les biens de la terre, et celui-ci conclut son discours par ces paroles qui renferment tout le fond de sa morale :

Samedi. — *Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît.* Et c'est la dernière raison dont le Fils de Dieu se sert pour nous faire entendre qu'il ne faut point nous inquiéter des biens de cette vie, parce que la seule affaire que nous ayons ici-bas est celle de notre salut, et qu'elle doit nous occuper tout entiers. Tel est donc le devoir du chrétien, telle est la fin qu'il se doit proposer, la gloire et la félicité de l'autre vie; or, pour la trouver un jour, il faut la chercher présentement, et la chercher avant toutes choses: *Quærite ergo primum regnum Dei.*

Nous cherchons le royaume de Dieu en suivant sa justice; et nous suivons la justice quand nous observons tous les commandements que Jésus-Christ nous a faits: c'est pour le royaume de Dieu que nous sommes nés, et c'est *pour acheter cette perle précieuse, que nous devons vendre tout ce que nous avons* (*Matth.*, XIII, 46); mais en cherchant le royaume de Dieu, en méprisant tout pour l'avoir, ne craignons pas que le reste nous manque. « Le Fils de Dieu ne nous dit pas seulement que toutes ces choses nous seront données, mais il nous dit qu'elles nous seront données comme par surcroît : *Et omnia adjicientur vobis;* pour montrer, dit saint Chrysostome, qu'il n'y a aucun don de tout ce qui regarde cette vie qui mérite d'être comparé avec les biens à venir, ni capable de récompenser dignement une âme qui ne cherche que son Dieu ; c'est pourquoi il n'ordonne pas qu'on lui demande ces choses, mais qu'on lui en demande de plus importantes, et qu'on espère de recevoir en même temps celle-ci *comme par surcroît;* cherchez les biens à venir, et vous recevrez les biens présents; ne désirez pas les temporels, et vous les posséderez infailliblement (46). »

Quand par une permission divine le patriarche Isaac donna sa bénédiction d'abord à son fils Jacob, et ensuite à Esaü, si l'on a égard aux paroles dont il se sert, il leur fait les mêmes souhaits; mais si l'on réfléchit sur l'ordre des choses qu'il leur promet, il y a une grande différence : *Que Dieu vous donne la rosée du ciel et la graisse de la terre*, dit-il à Jacob. *Votre bénédiction sera dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel*, dit-il à Esaü. (*Gen.*, XXVII, 28, 39.) Jacob est le modèle des justes, et Esaü celui des réprouvés; or, le caractère des justes est de chercher premièrement les biens du ciel, et de ne regarder les biens de la terre qu'ensuite, comme choses qui leur sont nécessaires par rapport au malheur de leur condition : *Quærite ergo primum regnum Dei. — Det tibi Deus de rore cœli et de pinguedine terræ;* au contraire, c'est le propre des enfants du siècle de préférer les biens de la terre à ceux du ciel, et de vouloir que ceux-là marchent avant ceux-ci : *In pinguedine terræ, et in rore cœli desuper, erit benedictio tua.* Mais savez-vous ce qui arrive? C'est que ceux qui ne songent qu'à posséder la graisse de la terre ne jouiront jamais des biens célestes, et quelquefois même seront privés des temporels; au lieu que ceux qui cherchent premièrement les spirituels, ne manquent jamais de les trouver, et souvent même les temporels leur sont donnés comme par surcroît : *Quærite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus, et omnia adjicientur vobis. — Puisque votre cœur a préféré la sagesse à toutes choses*, répondit le Seigneur à Salomon, *que vous ne m'avez point demandé des richesses, ni de grands biens, ni de la gloire, je vous accorde la sagesse, et la science dès ce monde; et je vous donnerai de plus tant de richesses et tant de gloire, que nul roi devant, et après vous ne vous sera égal.* (II *Paral.*, I, 11, 12.)

Quel est donc l'aveuglement de la plupart des chrétiens, qui ne songent qu'aux choses d'ici-bas, comme s'ils devaient y rester toujours, ou comme si leur âme devait mourir avec leurs corps, et qu'ils ne dussent point s'occuper de ce qu'elle deviendra après cette vie. *Malheur à vous*, dit le prophète Isaïe. *qui joignez maison à maison, et qui ajoutez les terres aux terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque; serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre* (*Isa.*, V, 8), ou l'habiterez-vous éternellement? Ne savons-nous pas que nous ne sommes ici que pour un peu de temps, et qu'a-

(45) Si ergo est Pater vester et talis Pater, nequaquam profecto patietur despici a se filios mala ultima sustinentes, quando ne homines quidem patres hoc aliquando patiuntur. (Hom. 23.)

(46) Non dixit dabuntur, sed *adjicientur*, ut scilicet discretis eorum quæ in presenti dantur, nihil esse omnino magnum, si futurorum magnitudini comparentur, et idcirco nec peti illa quidem jussit, sed alia sollicite postulari, illa vero his adjicienda esse præsumi. Quære igitur futura : sic enim etiam optime præsentia consequeris, noli quærere quæ videntur, et ea absque ambiguitate percipies. (Hom. 15, *in Matth.*)

près une vie qui disparaît comme un éclair, et qui passe comme l'ombre, une éternité de bonheur ou de malheur nous attend? Si nous comparons cette vie avec l'éternité, ce n'est rien : et cependant qui ne croirait que ce serait encore moins, si nous comparions le peu d'inquiétude que nous avons de cette éternité avec le soin que nous prenons d'acquérir les biens de cette vie. Misérables que nous sommes, s'écrie un Père (S. Petr. Chrysol., serm. 163), on nous présente un royaume, et nous soupirons après du pain; on nous parle d'une éternité de bonheur, et nous craignons de n'avoir pas de quoi nous désaltérer; on nous fait espérer de nous revêtir de la gloire de l'immortalité, et nous nous inquiétons du vêtement de notre corps. *O hommes de peu de foi, jusqu'à quand vous souffrirai-je?* disait autrefois le Fils de Dieu à ses disciples. (*Matth.*, XVII, 16.) Que nous méritons bien ce dur reproche par l'attachement que nous avons aux biens de cette vie, et par l'indifférence où nous sommes pour ceux de l'autre. Profitons de l'instruction que le Sauveur nous fait aujourd'hui, *cherchons premièrement le royaume de Dieu*; ce n'est pas à dire qu'il nous soit ordonné de chercher ensuite les biens de la terre, mais c'est-à-dire qu'il nous est défendu de rien chercher avant ce royaume; ou si nous cherchons autre chose que ce soit sans inquiétude par le besoin que nous en avons, que ce soit comme des moyens pour y arriver; soyons dans ces dispositions, et ne doutons nullement qu'en cherchant ainsi le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste ne nous soit donné comme par surcroît : *Quærite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

SUR LES DIFFÉRENTS MOTIFS QUI DOIVENT DÉTACHER NOS CŒURS DES BIENS DE LA TERRE.

Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini? (*Matth.*, VI, 25.)

Comme le but principal du Fils de Dieu dans cet Evangile est de déraciner de notre cœur l'amour naturel que nous avons pour les biens de la terre, nous ne pouvons mieux suivre son dessein que de faire voir, dans trois réflexions, trois puissants motifs qui peuvent beaucoup servir à nous en détacher; le premier, c'est qu'ils ne peuvent nous rendre heureux : le second, c'est qu'il faudra les quitter un jour : le troisième, c'est que nous en rendrons compte au Dieu des vivants et des morts.

1. Quand la raison ne nous persuaderait pas que les biens de la terre ne peuvent faire notre félicité, l'expérience nous en convaincrait suffisamment; écoutons donc ce que la raison nous dit, et ce que l'expérience nous apprend. Ce qui doit faire notre bonheur doit nécessairement consister dans la jouissance d'un bien qui remplisse tellement nos désirs, que nous ne souhaitions rien que lui, et qui dépende tellement de nous, qu'on ne puisse nous le ravir malgré nous; d'où il s'ensuit qu'il n'y a que Dieu qui puisse nous rendre heureux; car, dit saint Augustin (*Conf.*, lib. XIII, cap. 10), le cœur de l'homme a été fait pour Dieu, et tout ce qui est moindre que lui ne le peut remplir; mais d'ailleurs quand nous le possédons, toute la violence de l'enfer, ni la rage des démons ne peuvent jamais nous le faire perdre, que quand nous le voulons. Au contraire, les biens de la terre sont si limités, que bien loin de pouvoir satisfaire nos désirs, ils ne servent qu'à les irriter : et ils sont si fragiles, et si peu assurés, qu'on ne peut les fixer, ni empêcher qu'ils ne nous échappent, ou qu'on ne nous les ravisse. Aussi, tant s'en faut qu'ils nous rendent heureux, qu'ils sont presque toujours la cause de notre malheur. *Il y a une maladie bien fâcheuse que j'ai vue sous le soleil*, dit le Sage : *des richesses conservées avec soin pour le tourment de celui qui les possède.* (*Eccle.*, V, 12.) Il ne s'agit pas ici de ces chrétiens qui s'en servent avec modération, et *qui ayant de grandes richesses n'y mettent point leur cœur* (*Psal.*, LXI, 11); s'ils sont heureux avec leurs biens, ce ne sont pas les biens qui les rendent heureux, puisqu'ils ne cessent pas de l'être quand la Providence permet qu'ils en soient privés; mais il s'agit de ces hommes charnels qui ne soupirent qu'après les biens de la terre, et qui en souhaitent de plus en plus pour les dépenser par prodigalité, ou pour les resserrer par avarice; ce sont ceux-là que les biens de la terre ne peuvent jamais rendre heureux : car *l'avare n'aura jamais assez d'argent, et celui qui aime les richesses n'en recueillera point de fruit.* (*Eccle.*, V, 9.) Je ne crois pas, dit saint Chrysostome (hom. 63, *in Matth.*), que vous osiez dire que si l'argent ne donne point la félicité du ciel, il donne au moins celle de la terre; quand cela serait vrai, ces biens apparents ne seraient-ils pas de très-grands maux? Mais ils n'ont pas même cette apparence de bien; ils conduisent par de longs tourments dans ceux de l'enfer, et ils rendent malheureux et en ce monde et en l'autre, l'avarice étant la source de tous les maux. Quiconque, dit saint Augustin, sert l'argent, souffrira un dur et méchant maître; captivé qu'il est par sa cupidité, il est soumis au démon, et ne l'aime point; car il n'est personne qui aime le démon, mais cependant on en souffre (47). Or n'est-ce pas le plus grand de tous les maux dit saint Chrysostome (hom. 12, *in Matth.*), d'avoir pour supplice le maître qu'on a choisi avant même que de souffrir la peine qu'on a méritée? Qu'y a-t-il donc au monde de plus misérable que ceux qui ayant Dieu pour Maître secouent son joug si doux, pour

(47) Patietur enim durum et perniciosum dominium quisquis servit mammonæ, sua enim cupiditate implicatus subditur diabolo et non cum diligat quis est qui diligat diabolum, sed tamen patitur. (*Serm. Dom. in monte*, lib. II.)

s'asservir volontairement à ce tyran si cruel, dont l'esclavage leur est si pernicieux, même dans cette vie? Car c'est de cet amour et de cette idolâtrie de l'argent que naissent une infinité de procès, de querelles, de médisances, de guerres, de travaux, de ténèbres intérieures et spirituelles ; et ce qui est le plus à craindre, c'est que cette servitude si malheureuse nous ravit encore tous les biens du ciel. *Ceux qui veulent devenir riches*, dit l'apôtre saint Paul, *se sont embarrassés dans une infinité d'afflictions et de peines.* (I *Tim.*, VI, 9.) *Ils ont fait éclore des œufs d'aspic, et ils ont formé des toiles d'araignées*, dit Isaïe. (*Isa.*, LIX, 5.) Que veut dire ce prophète par cette comparaison? sinon que comme celui qui fait couver des œufs d'aspic s'expose à perdre la vie par les aspics qui en sortiront ; de même celui qui s'applique avec passion à grossir son revenu, et à accumuler biens sur biens, élève dans son sein une vipère qui lui donnera mille fois la mort : car quel désespoir peut être comparé à celui d'un homme qui, par un renversement de fortune, se voit dépouiller en tout ou en partie des biens qu'il a amassés avec tant de peines? Cependant il ne faut qu'un moment pour les lui arracher des mains, comme des toiles d'araignées qu'on fait tomber du premier coup : *Telas araneæ texuerunt.*

Mais disons plus, supposons que cet homme n'ait jamais rien perdu de ce qu'il a acquis, que le succès ait toujours répondu à ses désirs, et qu'il ait vu ses revenus grossir tous les jours, en est-il plus heureux? Ecoutons parler le Sage sur ce sujet : *Il y a encore un autre mal*, dit-il, *et qui est ordinaire parmi les hommes : un homme à qui Dieu a donné des richesses, et à qui il ne manque rien pour la vie de tout ce qu'il peut désirer, et Dieu ne lui a point donné le pouvoir de s'en servir; mais un étranger dévorera tout, et c'est là une très-grande misère.* (*Eccle.*, VI, 1, 2.) Cet homme, tel que l'Ecclésiaste le dépeint, et tel que notre siècle en produit, est-il heureux, tout environné qu'il est de biens et de richesses, dont, comme un vil esclave, il a la garde plutôt que la possession d'un maître? Point du tout; quoiqu'il en regorge, il en désire comme un mendiant qui n'en a point (48). » *Il s'envie sa propre substance*, dit le Sage, *et cette disposition même est la peine de son avarice; il se plaint le pain qu'il mange, il est affamé et triste à sa propre table?* (*Eccli.*, XIV, 9, 10.) Et au lieu qu'un vrai chrétien *n'ayant rien, possède tout* (II *Cor.*, VI, 10); l'avare, au contraire, possédant tout, ne jouit de rien; « car, dit saint Augustin (Epist. 22), la vraie richesse n'est pas d'avoir beaucoup de biens, mais d'avoir peu de besoins; le seul riche étant celui qui ne désire rien, et qui n'est ardent et avide que du seul bien capable de remplir le cœur. »

Mais, dit-on, il ne faut point juger de lui par vous; vous mettez votre plaisir à vous servir de votre bien, et à le dépenser agréablement, et pour lui il met le sien à grossir son revenu, et à le voir profiter. Ce n'est pas aussi de quoi il est question, mais ce que nous avons à prouver, c'est que les biens ne font point son bonheur, et qu'il n'est point heureux : pourquoi? Parce qu'il n'est point sans désirs; parce qu'il n'est point sans crainte qu'on ne lui ravisse son trésor, et que l'appréhension qu'il a des voleurs, le saisit à tout moment au moindre bruit qu'il entend : un avare n'ayant pas de moindres frayeurs d'être volé tous les jours, que le voleur en a d'être pris sur le fait. « Quand on a des richesses, dit saint Augustin (Epist., 130, *Ad Prob.*), la crainte de les perdre tourmente encore davantage que l'ardeur de les posséder quand on n'en a pas. » Ajoutons que cet homme n'est point heureux, parce qu'il faudra quitter un jour les biens qu'il possède avec tant d'attachement.

2. Nous devons nous regarder comme *des étrangers et des voyageurs en ce monde*, suivant l'expression de l'apôtre saint Pierre (I *Petr.*, II, 11) ; c'est cette disposition si chrétienne qui nous est figurée, ou par l'agneau pascal que l'on mangeait étant ceints, le bâton à la main, et les souliers aux pieds (*Exod.*, XII, 11), pour nous faire entendre, dit saint Chrysostome (hom. 23, *ad Ephes.*), que nous devons être toujours prêts à partir de ce monde; ou par la fête des Tabernacles qui durait sept jours, pendant lesquels les Juifs demeuraient sous des tentes, pour se ressouvenir des quarante années que leurs pères, après la sortie de l'Egypte, passèrent dans le désert, et de la protection qu'ils y reçurent du Seigneur (*Levit.*, XXIII, 41 seqq.) : ce qui a fait dire à saint Augustin, qu'un chrétien doit gémir en ce monde comme un étranger, s'il veut se réjouir dans l'autre comme un citoyen : *Geme peregrinus, ut gaudeas civis.* Tenons-nous-en à cette idée de voyageurs, qui est infiniment propre à nous détacher des biens de la terre ; en effet, un voyageur ne songe point à s'établir dans les lieux où il passe, ni à s'attacher à tout ce qu'il voit, il ne s'occupe que de sa patrie qu'il a quittée, et où il s'empresse de revenir; il se sert sans affection de tout ce qu'on lui présente, parce qu'il doit le quitter bientôt. Dans les lieux où il se trouve le plus commodément, il n'y reste que par la nécessité de s'y reposer, et il n'y demeure pas davantage que dans ceux où il ne trouve que le nécessaire. Si dans les pays étrangers où il voyage, il rencontre ce que la terre ou la mer produisent de plus précieux, il n'y séjourne pas pour cela, mais il fait en sorte de les transporter dans sa patrie, où leur rareté les rend encore d'un plus grand prix, et lui seront d'un plus grand profit.

Telle est l'image d'un chrétien ; persuadé qu'il doit quitter le monde, et les choses du monde, il ne s'en sert qu'en passant : *Il les possède comme ne les possédant point* (I *Cor.*,

(48) Avarus terrena esurit ut mendicus. (S. Bern., serm. 11.)

VII, 30); il en use sans y mettre son cœur, et sans attachement; comme il sait bien que sa patrie est le ciel, où il espère vivre éternellement, il y fait tenir par avance des biens qui lui seront rendus un jour avec usure. Au moins devons-nous bien prendre ce parti, quand l'âge ou les infirmités nous disent à tout moment, que nous sortirons bientôt de ce monde : car, dit saint Augustin (Epist. 122), de même que lorsqu'on se trouve dans une maison qui menace ruine, et dont les murs commencent à s'ébranler, on se hâte d'en sortir, et d'en tirer ce qu'on a de plus précieux pour le mettre en sûreté ; ainsi, à mesure que les tribulations et les maladies que nous souffrons nous font voir que le monde menace ruine, il faut nous hâter de mettre en sûreté dans les trésors de Jésus-Christ les biens que nous ne songeons qu'à laisser sur terre. « Quelle sagesse d'en user ainsi, et quelle folie de s'attacher à ce qu'on doit quitter! de laisser ce qu'on aime le mieux dans le lieu que l'on doit abandonner pour toujours, et de ne l'envoyer pas où l'on doit demeurer éternellement (49)? » Mais qui peut dire avec quel désespoir on quitte ce qu'on aime avec passion. *Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur*, nous dit le Fils de Dieu. (*Luc.*, XII, 34.) Si donc votre trésor est quelque chose qui demeure sur la terre, sachez que quand il faudra le quitter, ce seront des douleurs cent fois pires que celles de la mort même : Est-ce ainsi qu'une mort cruelle me sépare de tout ce que j'aime, direz-vous avec le roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors?* (I *Reg*, XV, 32.) Car si l'âme est plus où elle aime, qu'où elle donne le mouvement et la vie, la vôtre aura moins de peine à se séparer de votre corps, que de l'objet qu'elle aimera : aussi peut-on dire qu'il n'est point d'expression capable de représenter le désespoir d'un homme que la mort enlève tout d'un coup et qui tient à la terre par les liens les plus étroits : *O mort*, s'écrie le Sage, *que ton souvenir est amer à un homme qui vit en paix au milieu de ses biens! «O mors, quam amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis!* » (*Eccli.*, XLI, 1.) Car s'il est des chrétiens qui tiennent si peu à ce qu'ils possèdent, que quand on les en dépouillera, ils ne souffrent pas plus que lorsqu'ils se dépouillent eux-mêmes de leur vêtement; il est des hommes qui, regardant leurs biens comme une portion d'eux-mêmes, y sont si intimement attachés, que les leur ôter, c'est leur arracher leur substance, et leur faire la même violence que si on leur séparait les membres du corps. «Voulez-vous donc, dit saint Chrysostome (hom. 63, *in Matth.*), que je vous apporte un remède contre les maux que vous cause l'avarice : représentez-vous dans quelle langueur cette passion réduit votre âme, quel aveuglement elle y répand, de quelles ténèbres elle la couvre, dans quelle solitude elle la laisse, dans quelle confusion elle la jette. Souvenez-vous par combien de maux on acquiert ce peu de bien, par combien de travaux on le garde, avec combien de périls on en jouit, si l'on peut dire néanmoins qu'on en jouisse et qu'on le conserve, puisque quand on éviterait tous les accidents de la vie, la mort enfin nous arrachera toutes ces richesses pour les faire passer souvent dans les mains de nos plus grands ennemis. » Ce sont ces solides réflexions qui ont toujours empêché les fidèles de s'attacher aux objets de la terre, et qui les ont portés à bénir Dieu quand il les en a dépouillés, parce qu'ils se sont aperçus alors qu'ils y tenaient plus qu'ils ne pensaient, ou qu'il y avait à craindre qu'ils ne les amassent dans la suite avec trop d'attache. Ainsi, comme il est beaucoup plus facile de se passer des biens de ce monde quand on n'en a pas, que de ne s'y pas attacher quand on en a : si nous en sommes privés, nous ne pouvons faire au Seigneur de meilleure prière que de lui demander tous les jours *notre pain de chaque jour* (*Luc.*, XI, 3), puisque, moins on a de choses qui nous attachent à la vie, plus aisément on la quitte. Telle est la disposition où le Seigneur veut nous établir; c'est ce qui nous a été figuré par la manne qui tombait tous les jours, et par la défense qui était faite de la garder pour le lendemain (*Exod.*, XVI, 5, 19), pour nous faire connaître que nous devons vivre dans une entière dépendance du Seigneur, et que, dégagés de toute sollicitude pour l'avenir, *Il faut laisser au lendemain à se mettre en peine pour lui-même.* Mais le troisième et le plus puissant motif que nous puissions apporter pour nous détacher des biens de la terre, c'est qu'il faudra rendre compte au Seigneur de l'emploi que nous en aurons fait.

3. Si l'on était bien persuadé que la Providence ne nous laissera jamais manquer des choses qui nous sont absolument nécessaires, ou qu'on ne voulût des biens de la terre que pour s'en servir suivant les principes de notre religion, on ne les rechercherait pas avec tant d'ardeur, et l'on tremblerait quand on se verrait chargé d'un gros revenu, de peur de n'en être pas un fidèle économe : car tout le monde convient que de quelque nature que soient les biens dont nous jouissons, après en avoir pris pour nous nourrir, et pour nous vêtir, suivant notre condition et nos besoins, le reste n'est point à nous, et que nous en compterons un jour avec un Juge sévère et exact, qui ne nous passera rien de ce que nos passions nous auront fait dépenser. *Que ce que vous avez de reste soit donné aux pauvres pour soulager leur nécessité*, dit l'Apôtre (*Eph.*, IV, 28), « c'est-à-dire, reprend un Père (S. Athan., quæst. 89), que si nous cachons et si nous mettons en réserve quelque chose de nos biens, après en avoir pris ce qui est nécessaire pour le vivre et le vêtement, nous en rendrons compte au jour du

(49) Quæ stultitia illic reliquere nude exiturus es, et non illic præmittere quo nudus es. (Hom. 28.)

jugement, et nous en recevrons une peine pareille à celle que méritent les homicides: parce qu'ayant pu avec cet argent délivrer plusieurs de nos frères de la mort, nous avons négligé ce devoir. » Car, si vous voulez savoir pourquoi Dieu a distribué les biens de la terre si inégalement, il est aisé de vous répondre avec saint Basile (*in Digest.*), « qu'il ne l'a réglé ainsi, qu'afin que l'un pût recevoir la récompense de sa libéralité et de sa fidèle administration, et que l'autre fût couronné du prix de sa patience. » D'où vient donc que tous les hommes sont possédés de cette avidité qu'on peut regarder comme le premier principe de toutes leurs actions? c'est sans doute, ou parce qu'ils se défient de la Providence, ou parce qu'ils veulent vivre suivant la corruption du siècle. Détestons en nous ces dispositions si nous nous en trouvons coupables, et comprenons bien deux vérités qui doivent être tout le fruit de ces réflexions.

La première, c'est que nous ne pouvons faire une plus grande injure à notre Dieu, que de ne compter pas assez sur lui, et de nous défier de sa parole. « O monstrueux déréglement, s'écrie le saint Prêtre de Marseille, un homme se fie à un homme, et il ne se fie pas à Dieu! toutes les choses d'ici-bas roulent sur l'espérance de l'avenir; c'est pour cela que nous confions le grain à la terre, et il n'y a que Dieu seul duquel on se défie (50). » Hélas! si nous avions de la foi, nous ne craindrions pas tant de manquer des biens d'ici-bas; car ce qui doit être pour nous d'une consolation infinie, c'est qu'il ne tient qu'à nous de trouver dans une pauvreté entière, et dans le dénûment de toutes choses une joie parfaite et une paix véritable, pendant que les riches du siècle ne trouvent dans leurs faux biens qu'une source inépuisable de crainte et d'inquiétude : *Un peu dans le creux de la main avec le repos*, dit le Sage, *vaut mieux que plein les deux mains avec le travail et l'affliction d'esprit.* (*Eccle.*, IV, 6.) Ainsi nous devons préférer une extrême indigence avec le Seigneur, à l'abondance de toutes choses sans lui : mais comment se pourrait-il faire que celui qui a soin des oiseaux du ciel et des lis des champs n'eût pas soin de nous? Non, Seigneur, vous n'abandonnerez point une créature qui s'abandonne à vous, et qui se repose entièrement sur vous.

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que nous ne ferons jamais un bon usage des biens que nous aurons désirés avec cupidité, ou possédés avec passion : et voilà ce qui doit infiniment servir à en détacher notre cœur à cause de la difficulté qu'il y a d'en user avec modération, et du compte que nous en rendrons au Seigneur : car, qu'il est rare de posséder les richesses de la terre sans attache, de s'en servir sans déréglement, de vivre de la médiocrité, quand on est dans l'abondance, de se contenter du nécessaire, quand on a le superflu; en un mot, de s'appliquer à faire tous les jours quelque retranchement sur la table, sur les habits, sur les meubles, sur l'équipage, non par avarice, car cette passion sait arracher à l'avare jusqu'au nécessaire même, mais par vertu, pour être en état de donner plus libéralement aux pauvres. Voilà cependant, riches du siècle, à quelle condition le Seigneur vous a donné des biens, et voilà sur quoi vous devez dresser le compte que vous lui en rendrez un jour. Ne croyez pas, dit saint Chrysostome (hom. 77, *in Matth.*), que ces biens vous appartiennent en propre, quoique Dieu soit si bon qu'il vous exhorte de les donner, comme s'ils étaient effectivement à vous; il vous les a prêtés afin que vous eussiez un moyen de pratiquer la vertu, et de devenir plus justes. (S. Basil., *in ditescent.*) Car son intention serait que chacun ne prenant pour soi qu'autant qu'il lui en faut, et que, distribuant le reste à ceux qui sont dans le besoin, il n'y eût parmi nous ni riches ni pauvres, comme étaient les chrétiens de la primitive Eglise. (*Act.*, IV, 32.) Heureux donc ceux qui se voyant privés des biens de la terre, les craignent au lieu de les désirer, les méprisent, bien loin de les idolâtrer, et qui, persuadés que la Providence ne leur manquera pas, ne s'inquiètent point où ils trouveront de quoi manger, de quoi boire, ou de quoi se vêtir : *Nolite ergo solliciti esse dicentes : Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur?*

Seigneur, c'est à votre grâce à nous établir dans les dispositions où nous devons être par rapport aux biens de la terre; soit que nous en ayons, ou que nous n'en ayons pas, détachez-en notre cœur, ou pour nous en servir sans amour, ou pour nous empêcher de les désirer avec cupidité. Faites-nous sentir que tout ce qui est moindre que vous ne peut faire notre bonheur; que sans eux nous pouvons être heureux avec vous, et que sans vous nous ne le serons jamais avec eux. Que les pauvres se consolent d'en être privés, puisque les biens temporels sont des piéges qui pouvaient être des obstacles à leur salut; et que les riches les regardent comme des moyens que vous leur avez mis entre les mains dont ils doivent se servir pour opérer le leur. Ce sera ainsi que les uns et les autres se sanctifieront dans les divers états où votre providence les a placés; et qu'après avoir marché par différentes routes pendant cette vie, ils arriveront au même terme pour jouir tous ensemble de la même gloire. Ainsi soit-il.

—

(50) O perversitas! homini ab homine creditur, et non creditur Deo! omnia in rebus humanis spes futurorum agunt, ideo terris frumenta credimus, solus Deus est de quo desperatur. (Serm., *De Eccl.*, lib. II.)

XV[e] DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c VII, v. 11-16.

Le miracle dont il est fait mention dans cet Evangile, arriva dans le commencement de la seconde année de la prédication du Sauveur. Etant descendu de la montagne où il avait fait le discours célèbre dont nous parlâmes dimanche dernier, près d'entrer dans Capharnaüm, il rencontra un homme couvert de lèpre, à qui il redonna la santé; ensuite, comme il était dans cette ville, à la prière d'un centenier, il guérit son serviteur, qui était près de mourir; et le lendemain il ressuscita le fils de la veuve. Si c'est beaucoup de purifier un lépreux qui était présent, c'est plus de guérir un homme à l'extrémité, et qui était absent; mais c'est encore davantage de ressusciter un mort qu'on porte en terre : le lépreux s'approcha du Fils de Dieu, et lui demanda sa guérison; le centenier lui envoya plusieurs de ses amis pour lui demander celle de son serviteur, et cette mère n'employa que ses larmes auprès de lui pour obtenir la résurrection de son fils.

Jésus allait dans une ville nommée Naïm, suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple. Le Sauveur du monde quitte Capharnaüm, où il faisait sa demeure ordinaire, pour s'en aller à Naïm, petite ville de Galilée, peu éloignée de Nazareth, et du mont Thabor; il était accompagné de ses disciples, et d'une grande foule de peuple qui, charmés de l'entendre, et dans l'admiration des miracles qu'il opérait, le suivaient partout où il allait, et ne pouvaient se résoudre à le quitter.

Il ne faut pas croire que Jésus-Christ qui ressuscite un mort à la porte de la ville de Naïm, s'y soit trouvé fortuitement, puisque rien ne se fait que par l'ordre du Seigneur; mais il faut dire que, comme il est le maître des esprits, et qu'il tourne les cœurs comme il lui plaît, il avait tellement disposé toutes choses dans la maison de la veuve, que le convoi arriva à la porte de la ville, justement comme il y arriva lui-même. Ainsi s'il voit en passant Pierre et André, dont il fait ses premiers apôtres (*Matth.*, IV, 18); Matthieu et Zachée, qui de publicains deviennent ses disciples (*Matth.*, IX, 9; *Luc.*, XIX, 5); s'il guérit un aveugle-né (*Joan.*, IX, 1 seqq.), et plusieurs possédés qui se trouvent sur son chemin (*Matth.*, VIII, 16); s'il convertit une Samaritaine sur le bord du puits de Jacob (*Joan.*, IV, 6, et seqq.) et une pécheresse dans la maison du Pharisien (*Luc.*, VII, 48), il faut attribuer tous ces événements à la conduite d'*une sagesse* qui ne fait rien à l'aventure, mais *qui règle toutes choses avec mesure, avec nombre et avec poids* (*Sap.*, XI, 21), *qui atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et dispose tout avec douceur* (*Sap.*, VIII, 1). C'était de cette vérité que Joseph était convaincu quand il disait à ses frères : *Ne vous affligez point de ce que vous m'avez vendu, ce n'est point par votre conseil que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté de Dieu qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le seigneur de toute sa maison, et le prince de toute l'Egypte.* (*Gen.*, XLV, 5.) Le saint homme Job nous fait assez connaître qu'il était dans les mêmes sentiments, lorsque, réduit dans la dernière misère, il prononça ces belles paroles : *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté* (*Job*, I, 21); car, suivant la remarque de saint Grégoire, il ne dit pas, le Seigneur m'avait donné des biens, le démon me les a ôtés; mais persuadé que le démon n'a agi que par l'ordre du Seigneur, et que c'est Dieu même qui l'a dépouillé, il s'écrie : *Dominus dedit, Dominus abstulit,... sit nomen Domini benedictum.*

Tels sont les modèles que nous devons suivre dans l'une et dans l'autre fortune. *C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie; qui fait le pauvre et qui fait le riche, qui abaisse et qui élève* (I *Reg*, II, 6, 7); et c'est à nous, dit l'Apôtre, à lui rendre grâces en toutes choses : *In omnibus gratias agite.* (I *Thess*, V, 18.) Ainsi, quand tout nous réussit, quand le succès répond à nos désirs, quand nous nous trouvons dans une élévation glorieuse, au lieu de nous en glorifier et de dire avec un roi impie, C'est moi qui me suis fait moi-même, et ma puissance est l'ouvrage de mes mains : *Ego feci memetipsum* (*Ezech.*, XXIX, 3); le parti que nous devons prendre, c'est de regarder le Seigneur comme l'unique auteur du bien qui nous est arrivé, et de lui en rapporter toute la gloire, à l'exemple du Roi-Prophète (II *Reg*, VIII, 11) qui, dans les heureux succès de ses armes, consacrait toutes les dépouilles qu'il remportait sur ses ennemis à celui dont il tenait la victoire : de même, dans la misère et dans l'adversité, bien loin de nous abattre, ou de nous emporter contre une fortune aveugle, qui, selon nous, frappe à l'aventure, nous devons reconnaître que c'est *la main de Dieu qui nous touche* (*Job*, XIX, 21), et que rien n'arrive que par le conseil d'une Providence infiniment éclairée, qui ne ne nous envoie cette affliction, cette disgrâce, cette perte, que pour nous éprouver, pour nous purifier, pour nous couronner, et qui ne cherche à nous châtier dans ce monde en Père, que pour ne nous pas punir dans l'autre en juge. Fut-il jamais un plus grand sujet de consolation, et un plus puissant motif de soumission! Tel est donc le dessein du Seigneur dans tous les événements de la vie, que nous reconnaissions que rien n'arrive qui ne parte de sa main. Ecoutons comme il s'en explique par la bouche du prophète Ezéchiel : *Lorsque j'aurai désolé le pays d'Egypte, lorsque sa terre qui était si abondante sera déserte; lorsque j'en aurai frappé tous les habitants, ils sauront alors que c'est moi qui suis le Seigneur : « Et scient quia ego Dominus. »* (*Ezech.*, XXXII, 15) *Je ferai tomber les pluies en leur temps, et ce seront des pluies de bénédiction et d'abondance, les*

arbres des champs porteront leur fruit, la terre germera et sera féconde, et ils sauront alors que c'est moi qui suis le Seigneur: « Et scient quia ego Dominus. » (*Ezech.*, XXXIV, 26, 27.) C'est ainsi que notre Dieu prétend nous conduire à lui par ces voies différentes; et que si nous lui sommes soumis dans l'une et dans l'autre fortune, il sera encore pour nous, comme il a été pour nos pères (*Exod.*, XIII, 21), ou une nuée qui nous couvrira durant le jour de la prospérité, de peur qu'elle ne nous élève; ou un feu qui nous éclairera durant la nuit de l'adversité, de peur qu'elle ne nous abatte. Mais après avoir vu que le Fils de Dieu fut à Naïm à dessein de faire le miracle qu'il y opéra, examinons-en toutes les circonstances.

Lundi. — *Comme il approchait de la porte de la ville, on portait en terre un mort, fils unique d'une femme veuve qui était accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville.* C'était la coutume des Juifs d'enterrer les morts hors l'enceinte des murailles de leurs villes, pour éviter les impuretés légales, ou plutôt le mauvais air des cimetières. Ainsi voyons-nous que le sépulcre de Joseph dans lequel Jésus fut enterré, était hors de la ville de Jérusalem (*Matth.*, XXVII, 60); c'est pour cela que le Fils de Dieu rencontra à la porte de la ville ce jeune homme qu'on portait en terre. Tout contribua à rendre public le miracle qu'il opéra; car afin qu'il fût fait en présence d'un plus grand nombre de témoins, il est dit que ses disciples, et une grande foule de peuple étaient avec lui : *Ibant cum eo discipuli ejus, et turba copiosa;* que la mère de ce jeune homme était accompagnée d'une grande quantité de personnes : *Et hæc vidua erat, et turba civitatis multa cum illa;* et que ce fut à la porte de la ville que ce mort fut ressuscité : *Cum autem appropinquaret portæ civitatis*, c'est-à-dire au lieu où les magistrats parmi les Juifs avaient coutume de rendre la justice, et où il y avait toujours un grand concours de peuple.

Ce jeune homme qu'on porte en terre à la fleur de son âge, fils unique d'une femme qui, suivant la remarque des interprètes, devait être considérable par la grande quantité de personnes qui l'accompagnaient, nous instruit que la mort prend sans aucune distinction les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres; et que c'est en vain que vous voulez vous flatter qu'elle aura des égards pour votre jeunesse, votre mérite ou votre naissance, qu'elle n'a encore eus pour personne; elle fera toujours ce qu'elle a fait jusqu'à présent. Eh! qu'il est à craindre qu'elle ne vous surprenne comme elle en a surpris tant d'autres! « Car s'il n'y a rien qui se présente si souvent à la vue des hommes que la mort, il n'y a rien qui se conserve moins dans leur souvenir (51) : » s'il n'y a rien dans les choses humaines de plus certain, il n'y a rien de plus incertain que le moment, le lieu et l'espèce de la mort. Qui eût dit aux habitants de Sodome et de Gomorrhe qu'ils périraient par une pluie de soufre et de feu (*Gen.*, XIX, 24); à Pharaon, qu'il serait noyé dans la mer avec toute son armée (*Exod.*, XIV, 28); aux Israélites, que la colère de Dieu s'élèverait contre eux dans le temps qu'ils mangeaient des oiseaux qu'il leur avait fait tomber du ciel par un miracle (*Exod.*, XVI, 11 seqq.); à Sisara, qu'il mourrait d'un clou qui lui percerait la tempe (*Judic.*, IV, 21); à Goliath, qu'il serait tué par un berger (I *Reg.*, XVII, 49); à Absalon, qu'il serait suspendu à un arbre (II *Reg.*, XVIII, 9); à Jézabel, qu'elle serait jetée du haut d'une fenêtre en bas, et mangée par les chiens (II *Reg.*, IX, 33); à Holopherne, qu'une femme lui couperait la tête, étant environné d'un million d'hommes (*Judic.*, XIII, 10); à Aman, qu'il perdrait la vie à la même potence qu'il avait fait élever pour Mardochée (*Esther*, VII, 10); à Balthasar, que l'arrêt de sa mort lui serait prononcé dans le festin qu'il faisait à tous les grands de sa cour (*Dan.*, V, 5)? Tous ces exemples fameux que l'Ecriture nous propose pour notre instruction nous font assez connaître que la prospérité, les honneurs et les plaisirs ne peuvent point nous garantir de la mort, et que par conséquent dans quelque rang ou quelque élévation que nous puissions être, nous devons la craindre également : « Elle n'a point pitié de la pauvreté, dit saint Bernard, elle ne respecte point les richesses, elle n'épargne ni la sagesse, ni le mérite, ni l'âge; si elle agit avec quelque sorte de différence, c'est qu'elle se montre à la porte des vieillards, et qu'elle se cache pour surprendre les jeunes gens (52). » *Souvenez-vous de la mort qui ne tarde point*, dit l'Ecriture, *et de cet arrêt qui vous a été prononcé, que vous devez aller au tombeau : car c'est là l'arrêt qui enveloppe tout le monde, que tout homme mourra très-certainement.* (*Eccli.*, XIV, 12.) Cependant la même Ecriture nous apprend que *l'homme ignore qu'elle sera sa fin, et qu'il est surpris de la mort comme les poissons sont pris à l'hameçon, et les oiseaux au filet.* (*Eccli.*, IX, 12.) N'est-il donc pas étrange qu'étant également convaincus de la certitude de la mort, et de l'incertitude de son heure, nous n'y songions jamais, et que nous en soyons si souvent surpris. « Le Seigneur, dit saint Hilaire (*De Trinit.*, lib. III), nous a caché la connaissance du jour de notre mort, pour nous ôter la pernicieuse sécurité dans laquelle cette connaissance nous entretiendrait, afin que notre esprit étant alarmé de l'incertitude continuelle de ce jour, se hâte de s'y préparer, et qu'étant toujours dans cette attente douteuse, il s'applique sans cesse avec soin à prévenir un

(51) Nihil ita quotidie homines ut mortem vident : nihil ita obliviscuntur. (Euch., *Ad Valer.*; S. Bern., *De con. ad cler.*, cap. 14.)

(52) Non miseretur inopiæ, non reveretur divitias, non sapientiæ, non moribus, non ætati denique parcit, nisi quod senibus mors est in januis, juvenibus vero in insidiis. (*Serm. de morte.*)

événement dont l'effet est aussi assuré que le temps en est incertain. » — « Ainsi, dit saint Augustin, notre dernier jour nous a été caché pour nous engager à observer tous ceux de notre vie (53), » parce qu'il n'y en a point auquel nous ne puissions mourir, et nous n'en observons aucun, parce qu'il n'y en a point où nous ne puissions ne mourir pas. En vain le Sauveur du monde nous commande-t-il *de veiller*, en nous avertissant, *qu'il viendra comme un éclair à l'heure que nous y penserons le moins, et qu'il nous surprendra comme un larron* (*Matth.*, XXIV, 47, 22; *Luc.*, XII, 40; *Apoc.*, III, 3); en vain voyons-nous tous les jours nos amis, nos proches, nos voisins, jeunes et vieux, grands et petits, enlevés tout d'un coup de ce monde dans leur première jeunesse, ou dans la force de leur âge, nous trouvons toujours quelque raison de nous rassurer, d'effacer promptement en nous l'impression qu'une pareille mort ne laisse pas de faire malgré nous : l'un, dit-on, paraissait malsain; l'autre ne se ménageait pas; celui-ci n'a pas été secouru, celui-là n'est mort que par les remèdes qu'on lui a faits mal à propos; comme si nous n'avions pas les mêmes risques à craindre pour nous-mêmes. Quoi qu'il en soit, il est toujours vrai que les uns et les autres sont morts, que nous mourrons comme eux, et que si la mort nous surprend en péché, nous sommes perdus pour une éternité. Méditons attentivement sur des vérités d'où dépend un bonheur ou un malheur éternel; et la réflexion que nous ferons nous-mêmes sera sans doute plus efficace que toutes les paroles, et les pensées les plus touchantes des autres.

Mardi. — Mais si nous cherchons les raisons que peut avoir le Seigneur en privant d'un fils unique une mère qui étant veuve, et par conséquent hors d'état d'en avoir d'autres, trouvait en lui sa joie, sa consolation et son espérance, nous pouvons en rapporter deux, qui seront la matière d'une grande instruction.

La première, c'est pour nous apprendre que Dieu punit quelquefois de cette manière des pères ou des mères qui aiment leurs enfants avec une passion démesurée. Cette mère, par exemple, idolâtrait une fille unique, ou mettait toute son espérance en un fils dont elle se faisait *un bras de chair*, *son cœur qui y était trop attaché se retirait du Seigneur* (*Jerem.*, XVII, 5), et le Seigneur lui ôte cet enfant pour la faire revenir à lui; ainsi c'est à elle-même qu'elle doit imputer sa perte, et reconnaître qu'en cela *il l'a traitée selon sa bonté, et selon sa grande miséricorde.* (*Baruch.*, II, 27.) Mais pour ne nous en pas tenir à l'exemple des enfants uniques qui est plus rare, et pour donner une instruction dont plus de personnes puissent profiter, sachez, pères et mères, que si vous avez plusieurs enfants, et que vous en éleviez un en fils unique, c'est-à-dire avec une telle préférence que les autres ne vous soient rien, parce que celui-là vous tient lieu de tout, il arrivera, ou que le Seigneur vous l'ôtera, ou que s'il le laisse vivre, il sera de tous le plus malheureux, par l'envie que cette préférence excitera contre lui. Car dès lors que vous vous éloignez de l'ordre de Dieu, tous vos projets, quelque concertés qu'ils puissent être avec toutes les lumières de la prudence humaine, tomberont toujours d'eux-mêmes, et ne réussiront jamais.

Il est dit dans l'Ecriture que *Jacob aimait Joseph plus que tous ses autres enfants*, et qu'il lui avait donné une robe de diverses couleurs : *Fecitque ei tunicam polymitam.* Cette distinction fit naître la haine que ses enfants eurent contre lui, et leur fit prendre le dessein d'abord de le tuer, et ensuite de le vendre. Le Saint-Esprit attribue cette tendresse à une cause purement naturelle, en disant que Jacob avait eu Joseph étant déjà vieux : *Eo quod in senectute genuisset eum.* (*Gen.*, XXXVII, 3.) Cet exemple a donné lieu à saint Ambroise d'instruire les pères de la manière dont ils doivent aimer leurs enfants, en nous avertissant cependant, que comme Jacob était un homme de Dieu, nous devons regarder avec respect cette affection si particulière qu'il avait pour Joseph. Il faut convenir qu'un père qui a plusieurs enfants peut aimer davantage celui qui a le plus de mérite et le plus de vertu; mais il est aussi sans difficulté qu'il doit cacher cette affection dans son cœur, de peur qu'en la faisant paraître, il ne lui attire l'envie des autres. « C'est là aimer véritablement un enfant, dit ce saint docteur, que de le rendre aimable à tous ses frères; la gloire d'un père et d'une mère vraiment sages est la paix et l'union de leurs familles, et cette parfaite amitié entre vos enfants est le plus précieux héritage que vous puissiez leur laisser : comme la nature les a égalés en leur donnant à tous par leur naissance le même principe de la vie, ayez soin aussi de répandre également sur tous les marques de votre tendresse, et les effets de votre bonté (54). »

La seconde raison que peut avoir le Seigneur en ôtant de ce monde ce fils unique à la fleur de son âge, c'est pour le bien même de cet enfant. *Il l'a enlevé de ce monde*, dit le Sage, en parlant du juste, *de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice, et que les apparences trompeuses ne séduisissent son âme.* (*Sap.*, IV, 11.)—*Enoch*, dit l'Ecriture, *fut agréable à Dieu, et il fut transféré dans le paradis.* (*Eccli.*, XLIV, 16.) D'où saint Cyprien conclut, que « c'est souvent une marque qu'on plaît à Dieu, quand il nous retire de la corruption de ce monde. » Ainsi, au lieu de vous plaindre du Seigneur, vous

(53) Latet ultimus dies ut observentur omnes.

(54) Plus acquiritur filio cui fratrum amor acquiritur. Hæc præclarior munificentia patrum; hæc ditior hæreditas filiorum : jungat liberos æqualis gratia quos junxit æqualis natura. (*De Joseph.*, cap. 2.)

(55) Hoc fuit placuisse in conspectu Dei, de hoc contagio sæculi meruisse transferri. (*De morte.*)

devez le remercier, le louer, et le bénir de ce qu'il n'a pas exposé un enfant qui vous était cher sur la mer orageuse du siècle, mais de ce qu'il l'a conduit au port sans lui faire courir aucun péril : car s'il n'était pas mort dans la jeunesse et dans l'innocence, qui peut répondre qu'il n'aurait pas perdu sa vie dans le crime, et dans la débauche? Toutes les fois donc que le Seigneur veut retirer à lui l'enfant qu'il vous a donné, soit par la mort, soit par la vocation à la vie religieuse, bien loin de vous opposer à son dessein, vous devez vous y soumettre, et imiter l'obéissance d'Abraham dans le sacrifice qu'il lui fit de son fils Isaac (*Gen.*, XXII, 2) ; mais afin de lui faire ce sacrifice de la manière qu'il l'exige de vous, soyez toujours préparés à le faire ; vous devez pour ce sujet lui présenter cet enfant sitôt qu'il vous l'a donné, et lui dire avec la vertueuse mère de Samuel : *J'ai prié Dieu de me donner ce fils, et je le lui remets entre les mains, afin qu'il y demeure tant qu'il vivra.* (1 *Reg.*, 1, 27, 28.) Il faut surtout être persuadé que c'est pour le bien même de cet enfant que le Seigneur en use ainsi ; que le Dieu que nous servons n'est ni sourd ni insensible à nos gémissements ; que *le Pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à notre douleur* (*Heb.*, IV, 15) ; qu'il entrera dans notre peine ; qu'il nous en tiendra compte, et que si nous la souffrons avec soumission, il nous en consolera assurément, comme il consola cette veuve de notre Evangile.

Mercredi.—*Le Seigneur l'ayant vue en fut touché de compassion, et lui dit : Ne pleurez point.* Le Fils de Dieu qui compatit à l'affliction de cette veuve, et cette veuve qui pleure la mort de son fils, nous donnent lieu d'examiner de quelle manière nous devons prendre part à l'affliction d'autrui, et de quelle façon nous devons supporter nos propres afflictions.

Certains philosophes estimaient que la compassion était une faiblesse de l'âme, et qu'il était indigne d'un homme sage d'en ressentir les mouvements. L'exemple de Jésus-Christ doit suffire pour confondre cette erreur : car quoique toutes les impressions de tristesse, d'ennui et des autres passions qu'il a ressenties (*Marc.*, XIV, 33) fussent volontaires, il est certain pourtant que tout ce qui s'est passé en lui a été le modèle de tout ce qui se doit passer en nous : ainsi, il nous apprend par son exemple que la dureté dans les afflictions d'autrui est un manque de lumière et de charité ; et soit que nous nous considérions comme hommes, ou comme chrétiens, que nous ne pouvons refuser aux personnes affligées et notre compassion et notre assistance en tout ce qui dépend de nous. C'est ce que fait le Sauveur aujourd'hui : non-seulement il est touché de la douleur de cette veuve, mais, sans en être prié autrement que par les larmes qu'elle répand, il les essuie, il les arrête ; et par un miracle qu'il fait en sa faveur, il la remplit d'une joie dont la grandeur ne peut être comparée qu'à celle de la tristesse qu'elle avait auparavant : *Je pleurais*, dit le saint homme Job, *sur celui qui était affligé, et mon âme se rendait compatissante envers le pauvre.* (*Job*, XXX, 25.) « Cette tendresse du cœur, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. XX, cap. 26), est une aumône plus précieuse devant Dieu que celle de l'or et de l'argent ; car en donnant nos biens, nous donnons ce qui est hors de nous, et en donnant notre compassion nous donnons ce qui est de plus cher en nous, qui est notre cœur. » Si nous devons notre compassion à tous les affligés, nous en devons une particulière aux veuves, l'état de désolation où elles sont les en rendant plus dignes : aussi l'Ecriture nous recommande-t-elle en plusieurs endroits *de les défendre* (*Isa.*, I, 17), *de les consoler* (*Job*, XXIX, 13), *de ne les pas affliger.* (*Jerem.*, XXII, 3.) Nous voyons, dit saint Basile, l'Avocat des veuves venir à la rencontre d'une veuve, l'Auteur de la vie la rendre à un jeune homme mort, le Seigneur enfin plein de tendresse et de bonté sécher les larmes d'une veuve affligée (56).»

Puisque nous devons ressentir les afflictions d'autrui, *et pleurer avec ceux qui pleurent* (*Rom.*, XII, 15), sans doute il peut nous être permis de répandre des larmes dans nos propres afflictions ; et celui-là qui a pleuré lui-même le Lazare mort (*Joan.*, XI, 35), parce qu'il l'aimait, ne blâme pas cette veuve de ce qu'elle pleure son fils, comme on pleure un fils unique (*Zachar.*, XII, 10). Ainsi quand il lui dit : *Ne pleurez point*, il ne cherche qu'à la consoler, « en lui faisant entendre qu'elle ne devait pas pleurer comme mort celui qu'elle allait voir vivant (57). » Nous ne devons donc pas blâmer les larmes que l'on répand à la mort d'un père, d'un fils, d'un époux, d'un ami, mais nous en condamnons l'excès. *Mon fils*, dit le Sage, *pleurez sur un mort, faites un grand deuil dans l'amertume de votre âme, pour ne pas donner sujet de mal parler de vous ; mais ne soyez pas inconsolable dans votre tristesse, car la tristesse conduit à la mort.* (*Eccli.*, XXXVIII, 16.) Versons des larmes, puisque la tendresse de la nature, pénétrée par une plaie si sensible, ne peut pas les retenir, et qu'elles coulent par les yeux, comme le sang du cœur qui a été percé par la douleur ; mais que la foi les essuie bientôt : souvenons-nous que la mort des chrétiens ne doit être regardée que comme un sommeil, que *nous ne devons pas nous attrister comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance.* (1 *Thess.*, IV, 12.) « Si l'on croit fermement la résurrection des morts, dit Tertullien, l'on ne s'affligera plus de la mort, et l'on ne s'impatientera plus de la douleur ; car, pourquoi vous affligerez-vous de la mort d'une per-

(56) Viduarum patronus viduæ occurrit, vitæ Dominus vitaque ipsa mortuum reddebat, ac orbæ matris benignissimus Dominus lacrymas compescebat. (*In hunc locum.*)

(57) Desiste quasi mortuum flere quem mox vivum resurgentem videbis. (Bed., *in Luc.*)

sonne que vous ne croyez pas perdue; ce que vous appelez mort n'est qu'un voyage; ainsi, il ne faudrait pas pleurer celui qui est parti avant nous, mais plutôt désirer de le suivre (58). » La sainte Vierge fut sans doute la plus affligée de toutes les mères, mais elle sut accorder parfaitement la plus vive douleur avec la fermeté la plus héroïque. *Elle était debout*, dit l'Evangile, *au pied de la croix de Jésus* (*Joan.*, XIX, 25), pour nous marquer que sa douleur fut ferme, et qu'elle n'en fut point abattue. Tel est le modèle que nous devons suivre; si nous donnons à la nature quelques larmes qui nous échappent malgré nous, soyons soutenus dans les pertes que nous faisons, et par l'espérance d'une meilleure vie, et par une parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Une mort que nous ne pouvons assez pleurer, c'est la mort de l'âme, surtout celle de nos proches. La charité doit alors nous faire répandre des larmes abondantes sur l'aveuglement des pécheurs, et nous engager à pleurer pour eux, puisqu'ils ne pleurent pas eux-mêmes. « Nous ne devons pas regarder avec un esprit tranquille les péchés des autres, dit saint Basile, mais il faut les pleurer, et s'affliger de leur malheur (59). » Voilà, mères chrétiennes, un objet digne de vos pleurs, quand vous voyez ce fils qui vous est si cher dans l'habitude du crime, sans vouloir même en sortir; vous qui avez des yeux pour voir l'éclat d'une âme plongée dans les délices et dans le péché, vous comprenez qu'il vaut bien mieux sans comparaison être lié dans un drap mortuaire, que d'être enchaîné par ses passions, et être sous la pierre d'un tombeau, que d'être accablé du poids de ses crimes: « Car alors, dit saint Chrysostome (hom. 7, *in Matth.*), quoiqu'on n'ait pas fermé les yeux du pécheur, qu'il ne soit pas étendu dans le sépulcre, ni enveloppé dans un linceul, ni mangé par les vers, je vous dis qu'il est mort, et pire que les morts. Les vers ne mangent pas son corps, mais son âme est déchirée par ses passions, comme par autant de bêtes cruelles. Il a les yeux encore ouverts, mais il vaudrait mieux que la mort les lui eût fermés; les yeux d'un homme mort ne voient plus rien, mais celui-ci voit tous les jours mille choses criminelles, et ses regards sont autant de flèches qui lui percent le cœur; un mort est couché dans son sépulcre sans vie et sans mouvement, mais celui-ci est enseveli dans ses vices, et il est lui-même son tombeau vivant. » Quand la mort enlèvera de ce monde ce fils l'objet de votre tendresse, vos larmes seront alors inutiles: elles ne pourront plus lui servir, et cependant il n'y aura nul moyen de vous défendre d'une douleur aussi amère que fut celle de David à la mort d'Absalon. Ce bon père, en apprenant cette triste nouvelle, s'écria tout pénétré d'affliction: *Mon fils Absalon, Absalon mon fils, qui me fera la grâce de mourir pour vous* (II *Reg.*, XVIII, 33)? C'est-à-dire qu'il aurait souffert avec joie la mort temporelle pour le délivrer de l'éternelle. Mais en pleurant ressentement la mort de l'âme de ce fils déréglé dans ses mœurs, vous pouvez la faire revivre. « Quand ce mort jetterait déjà une extrême puanteur; quand il serait enterré depuis quatre jours, ne perdez point courage, implorez pour lui le Sauveur, comme la Madeleine le pria pour le Lazare. (S. Chrysost., *in Joan.*, XI, 39, 40.) » C'est aux larmes de sainte Monique qu'Augustin doit sa conversion. « Ma mère, dit ce saint (*Confes.*, lib. III, cap. 11), me pleurait avec une douleur plus vive que les mères ne pleurent leurs enfants lorsqu'elles les voient porter en terre, car elle me voyait mort devant vous; aussi, mon Dieu, vous avez écouté ses vœux, et vous n'avez point méprisé les torrents de larmes qu'elle versait en votre présence, de tous les lieux où elle vous offrait sa prière. » *On pleure un mort pendant sept jours*, dit l'Ecriture; *mais l'insensé et le méchant doivent être pleurés toute leur vie.* (*Eccli.*, XXII, 13.) Saint Ambroise (*in Luc.*) attribue la résurrection de ce jeune homme aux larmes de sa mère, qui semble être plus qu'une femme, d'avoir mérité par ses pleurs une grâce si singulière.

Jeudi. — *Puis s'étant approché, il toucha le cercueil; ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit: Jeune homme, levez-vous, je vous le commande.* Comme la mort corporelle de ce jeune homme est la figure de celle de nos âmes, voyons d'abord ce que fait le Fils de Dieu pour le ressusciter; et nous verrons ensuite ce que fait ce jeune homme pour donner des preuves de sa résurrection.

Le Sauveur du monde s'approcha de lui, et toucha son cercueil: *Accessit et tetigit loculum*: « pour nous apprendre, disent les Pères (60), que le corps de Jésus-Christ notre Dieu est le corps de celui qui est la vie, et que sa chair est la chair du Fils unique de Dieu et du Verbe tout-puissant; » et il dit: *Jeune homme, levez-vous*; car *il appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont* (*Rom.*, IV, 7); *je vous le commande*, « *tibi dico*, » parce qu'il agit, non par une autorité étrangère, mais par sa propre puissance. Si Elie ressuscite un enfant, il se couche par trois fois sur lui, et il invoque le Seigneur (III *Reg.*, XVII, 19, 20); si Elisée en ressuscite un autre, c'est avec des cérémonies qui ne sont pas moins mystérieuses (IV *Reg.*, IV, 34); si saint Pierre ressuscite Tabithe, il ne dit pas, je vous le commande,

(58) Cum constet de resurrectione mortuorum, vacat dolor mortis, vacat et impatientia doloris; cur enim doleas, si periisse non credis? profectio est quam putas mortem, non est lugendus qui antecedit, sed plane desiderandus. (*De Pat.*, cap. 9.)

(59) Quandocunque alios videmus qui peccant, nequaquam perinde ac si nihil referret æquo animo ferre debemus; sed contra potius eorum vicem dolere ac lugere oportet. (Reg. 52.)

(60) Ut hinc discceremus corpus Christi Dei nostri corpus vitæ esse, ejusdemque carnem unigeniti Filii Dei Verbique omnipotentis carnem. (S. Cyrill.)

tibi dico, mais il se met à genoux, et il prie. (*Act.*, IX, 40.) « Il n'appartient qu'au vainqueur de la mort de commander à la mort, et il ne nous est pas plus aisé de réveiller un homme qui dort dans son lit, qu'à Jésus-Christ de ressusciter un mort dans son tombeau (61) »

« De même, dit saint Augustin, que le corps meurt quand l'âme le quitte, ainsi l'âme meurt quand elle perd son Dieu (62); » et si c'est un miracle de ressusciter un corps, ce n'en est pas un moindre de ressusciter une âme : aussi faut-il que le Seigneur fasse alors les mêmes choses qu'il fait aujourd'hui pour redonner la vie à ce jeune homme; il faut qu'il s'approche de nous, et qu'il nous touche; car s'il ne nous quitte point, que nous ne l'ayons quitté, lorsque nous l'avons une fois abandonné, nous ne pouvons plus retourner à lui qu'il ne revienne le premier à nous : or, il y revient, il s'en approche, et il touche notre cercueil, quand il frappe notre corps par la maladie et l'infirmité; et il nous commande de nous lever, quand il nous fait entendre sa voix qui nous crie, tantôt par des remords cuisants, ou par des inspirations secrètes, tantôt par une sainte lecture, ou par un discours édifiant : *Levez-vous, vous qui dormez, sortez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera.* (*Ephes.*, V, 14.) Mais comme il y a cette différence entre la résurrection des corps, et celle des âmes, que les uns sont ressuscités sans nulle disposition de leur part, et que les autres ne le peuvent être qu'elles n'y coopèrent, c'est un devoir à celui qui est mort spirituellement, de faire tout ce qui peut dépendre de lui pour obtenir la grâce d'une vie nouvelle. Pour ce sujet, il doit ôter les obstacles qui l'empêcheraient de la recevoir, et demander les moyens qui peuvent la lui procurer; c'est-à-dire qu'il faut quitter cette compagnie dangereuse, s'abstenir de cette action criminelle, rompre ce commerce illicite; prier le Seigneur de nous humilier, si la vanité fait notre crime, ou de nous frapper de maladie, si nous faisons servir notre corps à la sensualité.

Que nous sommes éloignés de ces dispositions! nous voulons bien ressusciter, mais nous ne voulons point mourir à nos passions : le Seigneur nous prévient en tout, et nous ne le secondons en rien; il rompt les chaînes qui nous attachaient au crime, et nous en formons de nouvelles : il s'approche de nous, et nous nous éloignons de lui; il nous touche, et nous endurcissons notre cœur; il nous commande de nous lever, et nous nous enfonçons de plus en plus dans l'abîme du vice : c'est la plainte qu'il nous fait par la bouche de ses prophètes : *J'ai parlé, et il n'y avait point d'oreilles pour m'entendre; j'ai appelé, et personne ne m'a répondu* (*Isa.*, LXVI, 4); *j'ai frappé, et l'on ne m'a point ouvert* (*Apoc.*, III, 20); *j'ai crié, et l'on n'a pas voulu m'écouter; j'ai étendu ma main, et on ne m'a pas regardé.* (*Prov.*, I, 24.) « Craignons, dit saint Grégoire, qu'après avoir irrité tant de fois sa miséricorde, elle ne se change en fureur : car nous devons être persuadés qu'il nous sera un jour d'autant plus sévère, qu'il nous est présentement plus doux et plus miséricordieux (63). » Ne soyons pas plus insensibles que ce mort : et *si le Seigneur nous fait aujourd'hui entendre sa voix*, s'il nous commande de nous lever, au lieu de boucher nos oreilles, *et d'endurcir nos cœurs* (*Psal.* XCIV), 8), faisons en sorte qu'on puisse dire de nous ce que l'Evangile dit de ce jeune homme :

Vendredi. — *Aussitôt le mort se leva en son séant, il commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère.* Que ce mort ressuscité nous serve de guide; regardons ce qu'il fait pour répondre à la voix de Dieu qui l'appelle, comme le modèle de ce que nous devons faire pour lui répondre.

A peine Jésus lui a-t-il dit, *Levez-vous*, qu'il se lève : *Il a parlé*, dit le Prophète, *et toutes choses ont été faites* (*Psal.* XXXII, 9) : non-seulement ce jeune homme se lève, mais il parle, et donne ainsi les deux marques les plus certaines de la vérité de sa résurrection. Saint Chrysostome demande pourquoi il ne sauta pas de son cercueil, mais qu'il demeura assis sur son séant, *et resedit;* c'est, répond ce saint docteur, afin qu'il fût plus en vue à tout le monde, et qu'on ne pût pas soupçonner sa résurrection de n'être qu'apparente (64). » Enfin Jésus rend ce fils à sa mère, parce qu'il l'avait ressuscité pour elle.

Il est temps de nous réveiller de notre assoupissement (*Rom.*, XIII, 11) : notre Dieu nous appelle; répondons-lui aussitôt, de peur que lassé de notre silence, il ne nous appelle plus; levons-nous du sépulcre de notre péché, et faisons connaître par des œuvres vivantes que nous ne sommes plus au nombre des morts; parlons, non le langage des hommes, mais celui des anges; racontons les miséricordes de notre Dieu, célébrons ses louanges, et faisons servir à sa gloire cette bouche qui l'avait offensé par l'intempérance, par la médisance et la calomnie; mais comme nous devons notre résurrection aux larmes de l'Eglise notre Mère, rendons-nous à elle, soyons des enfants aussi soumis que nous lui avons été rebelles, écoutons la voix de ses ministres avec docilité, et pratiquons ses préceptes avec exactitude. Voilà l'ordre auquel le Seigneur prétend que tout pénitent ressuscité s'assujettisse; il veut qu'il se soumette aux prêtres de la loi nouvelle, qu'il leur fasse un aveu sin-

(61) Nemo tam facile excitat in lecto quam facile Christus in sepulcro. (Serm. 5, *de verb. Dom.*)

(62) Sicut exspirat corpus cum animam emittit, sic exspirat anima cum Deum amittit. (Serm. 5 *De verb. Dom.*)

(63) Tanto major nunc exercebitur severitas, quanto nunc major misericordia prorogatur. (*In Job*, lib. XVIII, cap. 72.)

(64) Quare enim non exsilibit, sed *resedit*, ut minimum universi nullis umbris obscuratam resurrectionem cernerent, nec apparentia factum putaretur quod gestum esset. (*In id Evang.*)

cère de ses péchés pour en avoir l'absolution, et qu'étant ressuscité, il ne retourne plus à ses crimes, et ne murmure plus, mais qu'il demeure dans le sein et dans la paix de l'Église (65).

Après que le Sauveur du monde eut ressuscité le fils de cette veuve, quelque droit qu'il eût sur la vie qu'il lui avait rendue, il ne lui dit point. Suivez-moi ; mais *ce Père des miséricordes, et ce Dieu de toute consolation* (II *Cor.*, 1, 3), le rendit à sa mère qui en avait besoin : *Et dedit illum matri suæ :* d'où nous devons conclure que quand nous sommes véritablement nécessaires à nos parents, au lieu de les abandonner pour aller nous enfermer dans un cloître, il est beaucoup plus à propos de rester auprès d'eux pour les servir, les aider ou les consoler; autrement c'est manquer à faire ce qui est de précepte pour suivre ce qui n'est que de conseil. Le Seigneur nous commande *d'honorer père et mère* (*Exod.*, XX, 19) ; cet honneur que nous leur devons ne consiste pas seulement dans des paroles, ou dans quelque marque extérieure de civilité ou de respect, mais dans des services essentiels, c'est-à-dire que nous sommes obligés de pourvoir à tous leurs besoins, autant que nous le pouvons, et que leur âge ou leurs infirmités le demandent ; au contraire, quand le Fils de Dieu nous dit *de vendre nos biens, de les donner aux pauvres et de le suivre* (*Matth.*, XIX, 21), ce n'est qu'un conseil : or, pratiquer les conseils en manquant à faire ce qui est de précepte, c'est suivre la doctrine des Pharisiens qui avaient coutume de conseiller à ceux qui s'attachaient à eux d'abandonner père et mère, et de donner leur argent au temple, sous prétexte d'honorer Dieu, et c'est ainsi *qu'ils avaient rendu le commandement de Dieu inutile par leurs traditions.* (*Matth.*, XV, 6.)

Ce vice des Pharisiens n'est que trop commun parmi les chrétiens; la religion sert souvent de prétexte à l'indifférence et à la dureté envers les parents, parce que l'avarice et la vanité nous empêchent de les reconnaître dans la pauvreté et dans l'abjection, quand nous sommes riches et élevés ; ou parce que nous portons ailleurs, par une charité mal réglée, ce qui leur est dû par justice, préférant souvent des vertus de montre et de parade au plus essentiel de nos devoirs. Que la dévotion serait aimable, et que les dévots seraient estimés et honorés, si, suivant les règles de la véritable piété, on faisait toujours marcher les préceptes avant les conseils, et la justice avant la charité; car la vertu n'est autre chose que l'ordre de l'amour, ou un amour saintement ordonné.

L'Evangile finit l'histoire du fils de la veuve de Naïm par ces paroles :

Samedi. — *Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et ils louaient Dieu, en disant : Il a paru un grand prophète parmi nous, et Dieu a visité son peuple.* La frayeur dont furent saisis ceux qui étaient présents à ce miracle ne provenait pas de la crainte qu'ils eussent que celui qui faisait du bien à tout le monde, leur fît du mal, comme quand les Géraséniens furent au devant de Jésus pour le supplier de se retirer de leur pays, après qu'il eut commandé aux démons qu'il avait chassés du corps de plusieurs possédés, d'entrer dans un troupeau de pourceaux, qui furent dans le moment se précipiter dans la mer (*Matth.*, VIII, 31-34) ; cette frayeur était l'effet d'une grande surprise en voyant une chose si nouvelle et si extraordinaire : *Accepit autem omnes timor.* Ce fut ce qui les porta *à glorifier Dieu*, c'est-à-dire à le louer de ce qu'un grand prophète avait paru parmi eux. *Et magnificabant Deum, dicentes: Quia propheta magnus surrexit in nobis.* C'est ainsi qu'on appelait chez les Juifs tous ceux qu'on regardait comme des hommes saints. Il y avait déjà longtemps qu'on ne voyait plus de prophètes dans la Judée : aussi quand ils virent le Sauveur prêcher, faire des miracles, se faire suivre par une multitude de peuple, mener une vie sainte et irréprochable : ils le regardèrent comme un grand prophète que Dieu leur avait envoyé pour les visiter, c'est-à-dire pour les consoler : ou même comme le Messie dont Zacharie avait parlé dans les mêmes termes : *Benedictus Deus Israël, quia visitavit, et fecit redemptionem plebis suæ.* (*Luc.*, I, 68.)

Entrons dans la disposition de ces personnes qui furent présentes à la résurrection du fils de cette veuve : ainsi, quand nous voyons ce pécheur qui était mort à la grâce ressusciter tout d'un coup, se lever du tombeau de son péché, et répondre à la voix de Dieu à laquelle il avait toujours été sourd et insensible, reconnaissons que *ce changement a été opéré par la droite du Très-Haut* (*Psal.* LXXVI, 11), et glorifions Dieu de ce qu'il a visité son peuple. « Il l'a visité, dit un Père, non-seulement lorsqu'une fois il a revêtu son Verbe de notre humanité, mais lorsqu'il le fait descendre tous les jours dans nos cœurs pour nous y communiquer une nouvelle vie (66.) »

Or, comme la première visite que le Fils de Dieu a faite en ce monde serait inutile pour nous, s'il n'en faisait point une seconde dans nous, prions-le de nous visiter d'une manière efficace qui nous puisse faire retourner à lui, et de nous faire quitter la voie de perdition dans laquelle nous marchons depuis si longtemps. Nous avons abusé de ses bienfaits en faisant servir au crime tout ce qu'il nous avait donné pour l'usage de la vertu, il n'y a plus que le châ-

(65) Suscitans igitur adolescens sedet, loquitur et matri redditur, quia ad pœnitentiam conversus jam non ad flagitia et mortem tuit, sed in Ecclesiæ pace requiescit. (Beda, *in Luc.*)

(66) Non tantummodo Verbum suum semel incorporando, sed etiam nostra hoc, ut suscitari debeamus, semper in corda mittendo. (*Ibid.*)

timent qui soit capable de nous retirer de l'esclavage du démon; car quand la prospérité nous a aveuglés, la seule adversité peut nous ouvrir les yeux, et nous amener à Dieu. Si le péché, dit saint Chrysostome, nous a corrompus au dedans, il faut que la peine soit le fer médicinal qui aille couper ce qui est gâté, pour nous préserver d'une mort éternelle (67); il faut donc regarder cette affliction que le Seigneur nous envoie, comme la visite d'un médecin charitable qui nous présente un remède sûr, et un moyen efficace pour hâter notre guérison, et pour mériter sa grâce; trop heureux si, entrant dans les desseins de sa providence, qui permet tout pour le bien de ses élus, nous bénissons notre Dieu qui nous frappe, pour nous réveiller de la mortelle léthargie dans laquelle nous vivons, si nous baisons la main qui nous touche, et qui s'appesantit sur nous par l'effet d'une charité sévère par miséricorde, si nous nous chargeons volontairement, comme Simon le Cyrénéen (*Matth.*, XXVII, 32), d'une croix qu'on nous contraint de porter malgré nous : en un mot, si, par une vie aussi édifiante que la nôtre avait été scandaleuse, nous faisons connaître notre résurrection à la grâce, comme l'ouvrage du Seigneur, de manière que les autres surpris et étonnés de notre changement le louent et le glorifient : *Et magnificabant Deum, dicentes; Quia propheta magnus surrexit in nobis; et quia Deus visitavit plebem suam.*

SUR LA MORT.

Cum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ. (*Luc.*, VII, 12.)

Rien n'est plus capable de troubler notre joie, et de répandre de l'amertume sur les plus doux plaisirs de la vie que la pensée de la mort: aussi peut-on dire que le désir et l'occupation de la plupart des hommes est d'en écarter l'idée; comme ils n'y pensent point, ils ne s'y préparent point, et l'expérience nous fait assez connaître que nonobstant tous les avertissements qu'ils ont tous les jours, ils en sont presque toujours surpris. Si la lumière de la foi nous éclairait, nous agirions tout autrement; car au lieu que nous ne pensons point à la mort pour jouir plus tranquillement des plaisirs de la vie, nous penserions toujours à celle-là pour nous dégoûter de ceux-ci, et en y pensant toujours, nous connaîtrions bientôt de quelle conséquence il est de s'y préparer. Voilà sans doute les plus importantes obligations du chrétien, savoir, de penser à la mort, et de se préparer à la mort: ainsi, voyons dans deux réflexions: 1° l'utilité de la pensée de la mort; 2° la nécessité de la préparation à la mort.

1. Il est certain que de toutes les pratiques spirituelles, la pensée de la mort est la plus utile, et l'on peut assurer que celui qui considérera à tout moment l'état où il sera à l'heure de la mort, et ce qu'il deviendra après la mort, ne se laissera jamais tromper par les illusions de la vie.

En effet, la pensée de la mort détruit en nous les deux plus fortes passions de l'homme, l'orgueil et l'avarice. Qu'est-ce qui entretient notre orgueil? sinon la distinction de la naissance, l'élévation du rang, la grandeur de la fortune, l'agrément de la beauté; pensons à la mort, et nous connaîtrons alors le tort que nous avons de nous enfler de toutes ces choses; la mort égalera ceux qui avaient été les plus distingués, abattra les plus élevés, renversera la fortune la mieux établie, détruira la beauté la plus charmante : *Nous mourrons tous; et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus* (II *Reg.*, XIV, 14); c'est-à-dire que, comme il y a des fleuves plus fameux les uns que les autres quand ils coulent dans leur canal, mais qui perdent jusqu'à leur nom, quand ils sont mêlés avec les eaux de la mer, de même il est des hommes dans des postes et dans des situations différentes; plus ou moins connus par des qualités personnelles, ou par des biens étrangers: mais quand ils sont dans la terre, le terme commun des grands et des petits, des riches et des pauvres; quand ils sont réduits en poussière, et confondus avec la terre même, l'égalité est si parfaite, qu'il n'y a plus aucun moyen de distinguer les uns des autres. Telles sont les réflexions que vous devez faire sans cesse, *dieux de la terre* (*Psal.* XLVI, 18), pensez à ce que sont devenus ces grands conquérants de l'antiquité, et, par un retour sur vous-mêmes, songez que vous aurez le même sort, fussiez-vous cent fois plus élevés qu'ils n'ont été, et il ne vous en faudra pas davantage pour vous humilier et pour vous confondre: *Tous les princes de la terre et tous les rois des nations sont descendus de leurs trônes*, dit le prophète Isaïe, *leur orgueil a été précipité dans le sépulcre, leur corps mort est tombé par terre, leur couche est la pourriture et leurs vêtements sont les vers.* (*Isa.*, XIV, 9, 10.) Ah! disait autrefois le saint homme Job, *moi qui étais si puissant, me voilà tout d'un coup réduit en poudre* (*Job*, XVI, 13); que chacun, pour réprimer tous les mouvements de l'amour-propre, se dise aujourd'hui : Moi, qui suis par ma naissance élevé au-dessus des autres, je serai par ma mort égal à tous les autres; moi, qui par ma dignité commande aux hommes, je serai par ma mort confondu avec tous les hommes; moi qui, revêtu de tous les avantages de la fortune, goûte tous les plaisirs et tou es les douceurs de la vie, je serai par ma mort dépouillé de tout ce que je possède, et livré peut-être à des flammes éternelles; moi, qui par les attraits de la jeunesse et les charmes de la beauté me fais rendre des respects et des adorations, je serai par ma mort l'horreur des yeux et le supplice des sens. C'est ainsi que la pensée de la mort, qui doit égaler tout, détruit l'orgueil qui est fondé sur la distinction, et qu'*en nous en occupant sans cesse nous ne pécherons jamais.* (*Eccli.*, VII, 40.)

(67) Pœnæ nos ad Deum ducunt; peccatum sanies est, pœnæ ferrum medicinale. (Hom. 6, *Ad pop.*)

Ajoutons que la pensée de la mort est un préservatif assuré contre l'avarice : car, en vérité, un homme qui penserait toujours qu'il doit mourir, et qu'il n'emportera de tous ses biens qu'un suaire et qu'un cercueil, se donnerait-il tant de peine pour grossir son revenu ; se refuserait-il les commodités, et quelquefois même le nécessaire de la vie, pour amasser un trésor qui lui est inutile dans ce monde, et qui sera le sujet de sa condamnation dans l'autre? En un mot, aurait-il une si grande attache pour de l'or et de l'argent, dont il n'ose se servir, et dont il faudra s'arracher avec d'autant plus de peine, qu'il les aura possédés avec plus de passion? Ainsi, pour remédier à l'avarice qui veut avoir tout, il n'est question que de penser à la mort qui ravit tout.

Mais pour rendre la pensée de la mort encore plus efficace, ce n'est pas assez de s'occuper des effets qu'elle doit produire en nous, et de songer que c'est *la maison marquée à tous ceux qui vivent* (*Job*, XXX, 23); il faut réfléchir sans cesse sur ces deux terribles vérités, la première, que rien n'est plus incertain que son heure, c'est-à-dire qu'il faut l'avoir toujours présente à son esprit, comme pouvant nous surprendre à tout moment, pour n'en être jamais surpris; songer le matin que peut-être nous ne serons pas en vie le soir, et quand le soir est venu, ne nous pas flatter de voir le lendemain. *Tel est roi aujourd'hui*, dit l'Écriture, *qui mourra demain, et quand l'homme sera mort, il aura pour héritage les serpents, les bêtes et les vers.* (*Eccli.*, X, 12, 13.) « Si les hommes savaient précisément l'heure de leur mort, dit saint Chrysostome (hom. 77, *in Matth.*), ils s'y prépareraient sans doute avec grand soin : mais pour les tenir continuellement dans une appréhension qui leur est utile, Dieu n'a pas voulu qu'ils fussent avertis de ce jour, afin qu'en l'attendant à toute heure, ils fussent dans une vigilance continuelle. » La seconde vérité, qui est encore plus effrayante que la première, c'est que si la mort nous surprend en péché, nous serons ensevelis tout vivants dans les enfers; car, dit l'Écriture, *si l'arbre tombe au midi, ou au septentrion, en quelque lieu qu'il sera tombé, il y demeurera.* (*Eccle.*, XI, 3.) Or, si nous voulons savoir sûrement de quel côté il tombera, considérons de quel côté il penche ; il est vrai que le Seigneur peut faire tomber du côté du midi un arbre qui avait toujours été penché du côté du septentrion, c'est-à-dire qu'il peut faire mourir un homme en grâce qui a vécu dans l'habitude du crime; mais ce sont de ces miracles sur lesquels il est téméraire de compter; ce qui arrive presque toujours, c'est que la mort répond à la vie, c'est qu'une mauvaise vie est suivie d'une mauvaise mort (68) ; c'est enfin que celui qui ne pense point à la mort en sera surpris infailliblement ; et que rien au monde n'est plus terrible que la surprise dans une chose d'où dépend notre bonheur, ou notre malheur éternel. Tout le monde convient de ces principes, mais parce que rien n'est plus rare dans la plupart des hommes que d'agir conséquemment en ce qui regarde l'affaire du salut ; au lieu de penser à la mort, on met toute son étude à éloigner de soi toutes les idées qui nous en viennent. Si plusieurs disent quelquefois comme Balaam, *Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur* (*Num.*, XXIII, 10), l'on peut dire que trop semblables à ce faux prophète, ce sont des souhaits qui leur échappent comme malgré eux, et dont ils ne verront jamais l'accomplissement, puisque, pour mourir de la mort des justes, il faut vivre de la vie des justes, c'est-à-dire qu'il faut penser toujours à la mort pour faire toujours des œuvres de vie. Ah! dit-on, si l'on pensait toujours à la mort, on ne vivrait pas. Il est vrai qu'on ne vivrait pas de la vie des sens, de cette vie profane et mondaine dont les joies frivoles ne subsistent que dans l'étourdissement de la raison, et au milieu des ténèbres et du trouble des passions; mais c'est pour cela même qu'il faut y penser sans cesse pour mourir au péché, et pour ne vivre plus que de la vie de la grâce : ce sera ainsi que la pensée de la mort nous disposera à la préparation de la mort : car s'il est utile d'y penser, il est absolument nécessaire de s'y préparer.

2. *Il est arrêté*, dit l'Apôtre, *que les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés.* (*Hebr.*, IX, 27.) Si nous devions mourir deux fois, notre première mort pourrait servir de préparation à la seconde, ou si nous ne devions être jugés que longtemps après notre mort, nous pourrions étant morts nous préparer au jugement que nous aurions à subir; mais puisque nous ne mourons qu'une fois, *Statutum est hominibus semel mori*, et qu'ensuite nous serons jugés, *post hoc autem judicium*, le seul parti que nous avons à prendre, c'est de passer toute notre vie à nous préparer à la mort, et de faire même de notre vie un essai et un apprentissage de la mort. Or, pour nous y préparer efficacement, nous devons faire trois choses.

La première, c'est de faire chaque action comme si c'était la dernière de notre vie; de cette manière nous ferons les bonnes beaucoup mieux, et nous éviterons sûrement les mauvaises. Ainsi, par exemple, si celui qui pardonne à son ennemi, ou qui demande pardon à celui qu'il a offensé, pense qu'il peut mourir dans un instant ; si celui qui reçoit le corps et le sang de Jésus-Christ le reçoit comme en viatique ; au lieu qu'on agit le plus souvent avec tiédeur et nonchalance, on se trouvera alors embrasé des feux d'une charité toute divine; de même, quand cet autre est près de succomber à une tentation, de commettre une injustice, de se laisser aller à une passion honteuse, qu'il réfléchisse sur ce qu'il ferait s'il était sûr de mourir ensuite, et il ne lui en faudra pas davantage pour le faire triompher

(68) Vis bene mori, bene vive? Non potest male mori qui bene vixerit. Bona mors, vitæ bonæ merces. (S. Aug.)

dans des occasions où il est si souvent vaincu.

La seconde chose que nous devons faire, c'est de pratiquer, pendant toute notre vie, ce qu'à la mort nous souhaiterions avoir fait; c'est-à-dire qu'il faut mener une vie innocente ou pénitente, travailler à notre salut pendant que nous en avons le temps, faire monter de bonnes œuvres au ciel par avance, sans nous attendre aux secours que les hommes pourraient nous donner après notre mort : car, en vérité, pouvons-nous nous flatter que les autres auront plus de soin de notre âme que nous n'en avons eu nous-mêmes : qu'ils feront pour nous ce que nous avons négligé de faire; et d'ailleurs ne sera-ce pas sur les bonnes œuvres que nous aurons faites de notre vivant que nous serons jugés? « Donnez de vos propres mains, dit saint Chrysostome (hom. 24, *in Epist. I ad Tim.*) : ouvrez, pour ainsi dire, le sillon et y répandez vous-même la semence de vos aumônes, cette pratique de piété sanctifie vos mains, elle humilie votre orgueil, elle vous forme à la vertu, elle vous inspire la ferveur et le zèle; elle vous remplit des grâces de Dieu, et votre terre est engraissée des bénédictions des pauvres. » *Faites des œuvres de justice avant votre mort*, dit le Sage, *parce qu'on ne trouve point de quoi se nourrir lorsqu'on est dans le tombeau.* (*Eccli.*, XIV, 17.) *Louez Dieu avant la mort, la louange n'est plus pour les morts, parce qu'ils sont comme s'ils n'étaient plus. Louez Dieu, étant en vie, et glorifiez-vous dans sa miséricorde.* (*Eccli.*, XVII, 26, 27.) *Usez de remèdes avant la maladie, interrogez-vous vous mêmes avant le jugement et vous trouverez grâce devant Dieu.* (*Eccli.*, XVIII, 20.

La troisième chose que nous devons faire pour nous préparer à la mort, c'est de ne remettre pas à ce dernier moment ce que nous comprenons devoir être nécessairement fait avant que de mourir. Celui-ci sait qu'il a du bien mal acquis, celui-là qu'il hait son ennemi, ils sont tous deux trop bien instruits de leur religion pour ignorer qu'ils ne peuvent se sauver qu'en restituant et qu'en pardonnant, mais ils ne peuvent se résoudre à le faire ni l'un ni l'autre pendant leur vie, et ils attendent à s'acquitter de ces obligations essentielles à l'article de la mort; est-il rien de plus fréquent dans le monde que cette conduite, et rien en même temps de plus insensé, puisqu'on ne peut jamais mettre son salut dans un risque plus évident? Combien en voyons-nous qui sont surpris tout d'un coup d'une mort subite, ou qui ont perdu la connaissance et la vie dans le temps même que les médecins répondaient qu'il n'y avait rien à craindre? mais quand nous aurions pendant une maladie de quinze jours tout le temps d'exécuter ce que nous avons toujours remis, sur quoi pouvons-nous établir l'assurance de notre salut pour être aussi tranquilles que nous le sommes pendant toute notre vie? Sera-ce sur notre repentir? Hélas! qui peut répondre que nous en aurons un véritable? La grâce de Dieu dépend-elle tellement de l'homme, que quand de propos délibéré il l'a rejetée pendant toute sa vie, résolu de ne s'en servir qu'à la mort, cette grâce soit obligée de se présenter à lui dans ce dernier moment : s'il en était ainsi, vous seriez, Seigneur, complice de toutes nos iniquités; aussi peut-on dire que c'a été pour nous préserver de cette illusion que vous nous avez avertis dans vos Ecritures, *que l'esprit souffle où il veut, mais que nous ne savons d'où il vient, ni où il va* (*Joan.*, III, 8); *que vous vous rirez de nous à notre mort, lorsque ce que nous craignons nous arrivera* (*Prov.*, I, 26), *que nous vous invoquerons, et que vous ne nous exaucerez pas* (*Jerem.*, XI, 11); *que nous vous chercherons, que nous ne vous trouverons point* (*Joan.*, VII, 34), *et que nous mourrons dans notre péché.* (*Joan.*, VIII, 24.) Sera-ce sur les sacrements que nous recevrons? Mais les Pères ne nous disent-ils pas que, quoiqu'on les donne aux pécheurs à la mort, on ne leur donne pas pour cela aucune assurance. Nous donnons la pénitence à ceux qui ne nous la demandent qu'à la mort, parce que nous ne pouvons la refuser; « mais je crains, dit saint Augustin, que la pénitence d'un homme malade ne soit aussi malade que lui, je crains que la pénitence d'un mourant ne meure avec lui (69)? » Sera-ce enfin sur les legs que vous ferez aux églises et aux pauvres? Mais croyez-vous mériter beaucoup en donnant ce que vous ne pouvez plus tenir; ce n'est pas tant donner son bien que le quitter, dit saint Chrysostome. (hom., 18, *in Epist. ad Ephes.*) C'est une grâce que leur fait, non pas vous, mais votre mort : cela vient d'une violence étrangère, et non pas de votre amour. Ne savez-vous pas qu'Antiochus, étant près de mourir, s'engagea *à orner de dons précieux le temple qu'il avait pillé auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices* (II *Mach.*, IX, 16 et seqq.), et qu'il n'en fut pas moins réprouvé? Ne laissez pas néanmoins d'être libéral, continue ce Père, et de renoncer ainsi en quelque chose à la passion de l'avarice; rappelez dans votre mémoire vos actions passées; rendez au quadruple le bien mal acquis, et faites tout ce qui est en vous pour trouver grâce auprès de Dieu. Mais hélas! voulons-nous savoir ce qui se passe ordinairement? une funeste expérience nous apprend que ce qui arrive presque toujours, c'est que dans les maladies ordinaires, le malade cherche d'un côté à s'étourdir sur le péril où il est; et d'un autre côté on lui dissimule la vérité dans les premiers jours, où il aurait eu de la force et de la connaissance pour penser à lui; et qu'enfin on lui parle de recevoir les sacrements, au lieu du moins de lui dire, comme le prophète Isaïe dit au saint roi

(69) In infirmo infirma est pœnitentia, et in moribundo timeo ut ipsa moriatur. (*Serm. de temp.*)

Ezéchias : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives* (*Isa.*, XXXVIII, 1); on cherche des détours pour lui faire entendre que la maladie n'est point mortelle, et on lui ôte ainsi le plus puissant motif de faire un dernier effort pour retourner à Dieu ; tantôt la fausse tendresse d'une épouse, ou d'un ami, quelquefois même le vil intérêt d'un lâche héritier, qui craint que des legs pieux, ou qu'une restitution nécessaire n'altèrent une succession qu'il dévore déjà des yeux, sont cause qu'on cache toujours au malade le danger de sa maladie, et font qu'on ne le lui découvre que quand il est à demi mort, c'est-à-dire quand il ne vit plus que d'une certaine vie animale qui ne peut suffire pour agir avec réflexion : d'où il arrive que cette mort, quoique naturelle, est pour lui une mort subite, et que si les sacrements qu'il reçoit alors peuvent être de quelque consolation pour les vivants, il y a tout lieu de craindre qu'ils ne soient souvent inutiles au mourant.

Concluons de tout ceci que nous ne devons pas attendre à nous préparer à une chose d'où dépend notre salut, ou notre réprobation, que nous soyons à l'extrémité de nos jours ; car qui peut exprimer dans quel trouble et quel désespoir se trouve un homme près de mourir, qui n'a jamais songé à se préparer à la mort, qui tient à la vie par une infinité de liens doux et forts tout à la fois ? Que si l'on souffre tant de peine quand on est forcé de se séparer d'une personne qu'on aime, ou quand on perd un bien auquel on avait mis son affection, quel déchirement de cœur ne souffre-t-on pas, lorsqu'on se voit contraint en un moment de s'arracher pour toujours aux objets de tant de passions différentes ! Aussi peut-on dire que le seul moyen de ne pas ressentir toute la rigueur de la mort, c'est de se familiariser avec elle dans la vie ; c'est de mourir peu à peu à toutes les créatures de la terre avant que nous mourions en effet ; c'est d'être toujours armés du glaive de l'Evangile pour couper tous les jours les liens qui nous attachent au monde. C'était la disposition des premiers chrétiens, ainsi que nous l'apprend Tertullien : « Comme ils devaient être toujours prêts à mourir, on les nourrissait dans une grande abstinence des plaisirs, dit ce Père, afin qu'ils eussent d'autant plus de facilité à mépriser cette vie, qu'ayant retranché tout ce qui pouvait les y retenir, elle leur parût comme à charge, et fût sans aucun agrément pour eux (70). »

Seigneur, comme il n'est rien de plus dangereux que d'être surpris de la mort, faites que nous y pensions sans cesse, et que nous y pensions d'une manière efficace qui nous porte à nous y préparer pendant toute notre vie : mais comme ce qui rend la mort si amère, c'est la séparation générale de toutes choses, de ces biens qu'on a acquis avec tant de peine, qu'on possède en paix, et qui doivent passer dans des mains étrangères, de cet ami qu'on aime avec tant de tendresse, et auquel il faut dire un adieu éternel, de ce corps qu'on idolâtre, et qu'on va abandonner à la terre pour être la pâture des vers ; faites, Seigneur, que nous apprenions à mourir tous les jours, que nous mourions à la vie des sens, aux plaisirs du siècle, à nous-mêmes, et que la pensée de la mort nous détache volontairement des créatures, avant que la mort nous en arrache par une séparation nécessaire. Ce sera le moyen qu'ayant fait nous-mêmes peu à peu ce qu'elle doit faire en nous tout d'un coup, nous n'aurons plus lieu de la craindre, et nous en pourrons venir à la souhaiter, et à désirer d'être *délivrés de ce corps de mort* (*Rom.*, VII, 24), pour quitter *cette vallée de larmes* (*Psal.* LXXXIII, 7), ce pays de misères et d'afflictions, et pour entrer plus tôt dans ce lieu de délices où nous devons régner avec vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(70) Christianum expeditum morti genus ad hanc obstinationem abdicatione voluptatum erudiri creditur, quo facilius vitam contemnant amputatis retinaculis ejus, ne desiderent quam jam supervacuam sibi fecerint. (*De spect.*, cap. 1.)

XVI[e] DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. XIV, v. 1-11.

Ce qui est contenu dans cet Evangile arriva dans la troisième année de la prédication du Sauveur. Deux choses en font le sujet : un hypropique guéri, des orgueilleux humiliés ; voyons ce que fait le Fils de Dieu, écoutons ce qu'il dit, et faisons en sorte de trouver également dans ses actions, et dans ses paroles, la matière de notre instruction.

Un jour de sabbat Jésus entra dans la maison d'un des principaux Pharisiens pour y prendre son repas, et ceux qui étaient là l'observaient. « Quoique le Sauveur du monde connût parfaitement la malice des Pharisiens, il ne laissa pas de se trouver chez un des principaux qui l'avait invité à manger, pour pouvoir, dit saint Cyrille, par ses discours et par ses miracles, être utile à ceux qui seraient présents (71). » Ce fut un jour de sabbat qu'il entra dans la maison de ce Pharisien pour y dîner, à la lettre, pour y manger du pain : *Sabbato manducare panem*, les Hébreux se servant du mot de pain pour signifier tout ce que l'on peut manger, et les Juifs ayant coutume de faire des festins, principalement aux jours de fêtes, comme il se voit dans le *Livre de Tobie*. (Chap. II, vers. 2.) Ceux qui étaient là observaient le Sauveur : *Et ipsi observabant eum ;* c'est-à-dire que d'autres Pharisiens ou docteurs de la loi étaient attentifs à ce qu'il ferait, pour examiner s'il ne violerait pas le sabbat, et pour avoir quelque matière de le reprendre, ou de l'accuser ; car, suivant la prophétie de Siméon, Jésus-Christ a

(71) Quamvis Dominus malitiam Pharisæorum cognosceret, tamen fiebat eorum convivа, ut prodesset præsentibus per verba et miracula. (*Cat. Grec.*)

été pendant toute sa vie *en butte à la contradiction des hommes.* (*Luc.*, II, 34.) « Il en a trouvé, dit saint Bernard, qui l'ont contredit dans ses paroles, qui l'ont censuré dans ses actions, qui se sont raillés de lui dans ses tourments, qui lui ont insulté à sa mort (72). » Funeste effet de l'envie et de la malice du cœur humain. De ces premières paroles de notre Evangile concluons deux choses :

La première, que puisque le Fils de Dieu se trouve en un festin, les ministres de Jésus-Christ peuvent aussi se trouver à ceux où ils sont invités ; si l'on en retranchait l'excès et la prodigalité, l'on ne pourrait qu'approuver, parmi les chrétiens, les repas qui se donnent de temps en temps, et qui peuvent servir beaucoup à entretenir l'union et la concorde des familles et des compagnies. C'était dans cette vue que se faisaient ceux des premiers chrétiens, si célèbres sous le nom d'*agapes* : les riches y donnaient à manger aux pauvres, et la charité égalait tous ceux qui reconnaissaient le même Dieu pour leur Père. Mais comme Jésus-Christ doit être notre modèle en toutes choses, quand nous nous trouvons en un festin comme lui, il faut que ce soit dans le même esprit ; s'il est prié par un Pharisien, c'est-à-dire par un de ses plus cruels ennemis, il se trouve chez lui pour lui ôter tout lieu de plainte et de murmure : il y va d'ailleurs pour y guérir un hydropique, et pour instruire ceux qui y seraient présents. Tel est l'exemple que nous devons imiter. Il ne nous appartient pas de guérir comme lui des malades, mais nous pouvons faire en sorte que la charité anime toutes nos actions, et que toutes les compagnies où nous nous trouvons soient édifiées par des discours et des conversations dignes d'un chrétien.

Et c'est la seconde chose que nous devons conclure de ces paroles : *Et ipsi observabant eum;* car à quoi les pasteurs et les directeurs doivent s'attendre, c'est que quand ils se trouveront à des noces ou à des festins, il y aura toujours des Pharisiens qui les observeront pour les critiquer et les blâmer, et qui ne les épargneront pas, s'il leur échappe de faire quelque action ou de dire quelques paroles qui ne conviennent point à la décence d'un prêtre de Jésus-Christ. Il est vrai que c'est une grande injustice dans le monde de voir des hommes dont l'âme est toute corrompue se scandaliser d'une légère imperfection, ne pouvoir souffrir *une paille dans l'œil de leur prochain, et ne pas s'apercevoir de la poutre qui est dans le leur* (*Matth.*, VII, 3) ; mais il n'est pas moins certain que nous devons ménager *la faiblesse de nos frères* (*Rom.*, XV, 1), puisque le moindre scandale que nous leur donnons est d'une conséquence infinie. En effet, l'expérience nous convainc tous les jours que si, suivant la pensée d'un Père, ce qui serait une badinerie dans un laïque, est sacrilége dans un prêtre ; il arrive, au contraire, que les plus grands désordres que commettent les laïques ne leur paraissent plus que des badineries, quand ils les font devant un prêtre qui semble les autoriser par son exemple. Ministres du Seigneur, quand vous paraissez en public, songez qu'on vous observe ; le pécheur irrité contre le juste, qui le reprend par la sainteté de ses mœurs, l'observera avec malignité pour s'élever contre lui à la première occasion, dit le Prophète : *Observabit peccator justum :* voilà ce qui doit vous engager à vous observer les premiers, et à demeurer toujours dans la retraite, à moins que vous ne jugiez votre présence nécessaire pour l'édification du prochain. Malheur à ceux qui observaient le Fils de Dieu dans une intention criminelle : *Et ipsi observabant eum :* mais heureux ceux qui, le regardant comme leur modèle, observent toutes ses démarches pour les copier dans leur conduite.

LUNDI. — *Il y avait devant lui un hydropique.* Plusieurs interprètes pensent que cet hydropique fut placé malicieusement par les Pharisiens devant le Seigneur, pour voir s'il le guérirait le jour du sabbat, et pour ensuite lui en faire un crime ; et saint Cyrille estime « que cet homme n'osa demander sa guérison au Sauveur, retenu qu'il était par la crainte des Pharisiens, mais qu'il espérait étant devant lui le toucher de compassion, et en recevoir la santé (73). »

L'enflure du corps en quoi consistait la maladie de cet hydropique, est la figure de l'enflure du cœur, maladie beaucoup plus dangereuse et plus incurable : voulons-nous en être guéris, il faut faire deux choses :

1° Comme rien n'est plus capable d'entretenir notre orgueil que la réflexion que nous faisons sans cesse sur nos bonnes qualités, et que l'attention que nous avons à nous considérer par l'endroit qui nous distingue des autres, pour dissiper un fantôme que notre amour-propre grossit de jour en jour, nous devons, comme cet hydropique, être toujours en la présence de Dieu : *Et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum :* au lieu d'avoir les yeux toujours ouverts pour contempler le faible mérite qui est en nous, il faut les élever pour admirer cet Etre infini, immense, éternel, qui peut tout ce qu'il veut, *qui a étendu les cieux* avec la même facilité qu'un homme étend *une tente faite de peaux* (*Psal.* CIII, 2) ; *qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre* (*Isa.*, XL, 12) ; et bien loin de trouver en nous de quoi nous enfler, nous ne nous trouverons plus que comme le néant auprès de tout. Si la grandeur de Dieu ne suffit pas pour nous humilier, souvenons-nous que ce même Dieu Créateur est devenu notre Sauveur, qu'*il s'est humilié lui-même* (*Philipp.*, II, 8), qu'il

(72) Sustinuit Christus Dominus in dictis contradictores, in factis observatores, in tormentis illusores, in morte exprobratores.

(73) Meum Pharisæorum remedia non postulabat propter Sabbatum, sed solum astabat, ut ex aspectu misertus ejus salvaret eum. (*Cat. Græc.*)

a souffert pour nous la honte et la douleur de la croix; et alors les humiliations auxquelles un Dieu-Homme s'est volontairement assujetti, confondront l'orgueil *d'un ver de terre* (*Psal.* XXI, 7) qui veut s'élever; ainsi *soyons toujours en la présence de Dieu* (*Psal.* XV, 8), et soit que nous le considérions comme Créateur, ou comme Rédempteur; comme Dieu, ou comme homme; comme *élevé au-dessus des cieux* (*Deut*, IV, 39), ou comme *abaissé dans le centre de la terre* (*Ephes.*, IV, 9), nous ne verrons plus en nous que de justes sujets de nous anéantir devant lui.

2° Cet hydropique qui est en la présence du Fils de Dieu, qui ne lui demande point sa guérison, mais qui la désire et qui l'obtient, nous apprend d'ailleurs que la véritable prière ne consiste pas tant dans les paroles que nous prononçons, que dans un cri du cœur qui sent sa misère et qui désire sincèrement d'en être délivré; ce désir continuel, formé par la charité, et soutenu par l'espérance est, dit saint Augustin, une prière continuelle. Aussi peut-on dire qu'il n'est point de situation plus propre à obtenir de Dieu ce dont on a besoin, que celle d'une âme qui se tient en sa présence, qui lui découvre sa misère, qui ne demande rien, mais qui en espère tout sans inquiétude et sans embarras.

Quand nous parlons ici du bonheur d'une âme qui est en la présence de son Dieu dans le silence, sans trouble, sans inquiétude, nous sommes bien éloignés de donner dans la pernicieuse erreur de ceux qui regardent comme la perfection du chrétien de vivre en la présence du Seigneur, sans produire aucun acte, demeurant dans l'inaction comme un corps mort; sans désirer rien, sans s'affliger de rien, sans se soucier de la grâce, ni du péché, ne pensant ni à la récompense, ni au châtiment, ni au paradis, ni à l'enfer; puisque ces nouveaux fanatiques, qui vont à établir l'inaction et l'indifférence, attaquent deux vérités qui sont les fondements de la morale chrétienne, et qui se trouvent répandues dans plusieurs endroits de l'Ecriture et dans tous les ouvrages des saints Pères; savoir, la nécessité d'agir, et l'obligation de vivre toujours dans la crainte du Seigneur, comme dans le désir et l'espérance de le posséder.

En effet, il suffit d'ouvrir les Livres saints pour y voir que rien ne nous est plus recommandé que *d'agir*, *de veiller* (*Matth.*, XXIV, 42), *de demander*, *de prier* (*Luc.*, XXII, 40), *d'écouter*, *de marcher* (*Isa.*, I, 10), *de faire le bien*, *d'éviter le mal.* (I *Petr.*, III, 11.) « L'ouvrage du salut, dit saint Augustin (*De pecc. mort.*, lib. II, cap. 5), ne s'accomplit pas par de simples désirs, il y faut de l'action, puisque Dieu est appelé notre secours, et qu'on n'aide que celui qui travaille, et qui fait tout ce qu'il peut pour parvenir à ce qu'il désire. Mes frères, dit ailleurs ce saint docteur (hom. 16), en attendant la venue des heureux jours, où nous serons joints aux anges du ciel pour louer Dieu dans l'éternité; en attendant que nous soyons arrivés à cette joie ineffable que nous espérons, appliquons-nous autant que nous le pouvons à la pratique des bonnes œuvres; examinons tous les jours notre conscience, et regardant avec soin s'il n'y a rien de déchiré dans la robe spirituelle de notre âme, hâtons-nous, avec l'aide de la grâce de guérir nos blessures pendant qu'il est encore en notre puissance.» Est-il rien de plus opposé à l'inaction.

Mais d'ailleurs, si c'est une vérité constante, que nous devons nous conformer en tout à la volonté de Dieu, *nous remettre entre ses mains* (*Psal.* XXXIX, 6), nous reposer *sous les ailes* de sa providence (*Psal.* XVI, 8), éviter le trouble et l'embarras d'esprit, indifférents à la santé ou à la maladie, à la prospérité ou à l'adversité, à la vie ou à la mort; il n'est pas moins vrai que cette tranquillité de l'âme n'est pas une insensibilité ou une indifférence pour la béatitude ou pour la damnation éternelle, puisque cette tranquillité ne nous ôte, ni le désir de l'une ni la crainte de l'autre; au contraire, l'Ecriture nous apprend qu'à l'exemple des saints, nous devons pousser des vœux continuels vers notre céleste patrie, et dire tantôt avec David : *Mon âme brûle d'une soif ardente de jouir de Dieu* (*Psal.* XLI, 2), tantôt avec l'Apôtre : *Qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII, 24); elle nous apprend de plus que nous devons *craindre toujours et opérer notre salut avec tremblement* (*Philipp.*, II, 12), et que la vraie marque qu'on aime le Seigneur, est quand on le craint, et qu'on garde ses commandements. « Parmi les chrétiens, dit encore saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. IV, cap. 3), ceux qui vivent selon Dieu craignent, désirent, s'affligent, se réjouissent, et parce que leur amour est pur, toutes ces passions sont innocentes en eux; ils craignent les supplices éternels, et désirent l'immortalité bienheureuse; ils s'affligent, en effet, parce qu'ils soupirent en eux-mêmes dans l'attente de l'adoption divine, et ils se réjouissent dans l'espérance d'y arriver un jour : de plus, ils craignent de pécher, ils désirent de persévérer, ils s'affligent de leurs péchés, ils se réjouissent de leurs bonnes œuvres. » D'où nous devons conclure qu'au lieu de ne point agir, et de ne point craindre, nous devons travailler et craindre toujours, mais craindre sans nous troubler, c'est-à-dire joindre le travail à la tranquillité de l'âme, afin que *nous soyons en repos en travaillant* (I *Thess.*, IV, 11), parce que nous devons être appuyés sur ces deux fondements, l'un de croire que Dieu a soin de nous, l'autre qu'il n'en faut pas moins agir, ni veiller de peur de le tenter.

MARDI. — *Jésus répondant aux docteurs de la loi et aux Pharisiens, leur dit : Est-il permis de guérir les malades le jour du sabbat?* Pourquoi est-il dit que Jésus répondit aux Pharisiens, qui ne lui avaient fait aucune demande : *Respondens Jesus.* Les interprètes nous apprennent que c'est une

manière de parler chez les Hébreux, qui ne signifie pas autre chose, sinon que Jésus commença à parler, et les évangélistes usent souvent de cette expression dans ce même sens. Le vénérable Bède y donne une explication morale (74), et estime que ces paroles : *Respondens Jesus*, se rapportent à celles-ci : *Et observabant eum.* Car, comme le Sauveur savait tout ce qui se passait dans l'esprit des Pharisiens, il n'ignorait pas qu'ils l'observaient pour voir s'il guérirait cet hydropique ; ainsi c'était répondre non à leurs paroles, mais à leurs pensées, que de leur demander *s'il était permis de guérir les malades le jour du sabbat.* Et c'était leur donner en même temps une preuve de sa divinité. Il paraît assez surprenant qu'on puisse faire une pareille question : ce n'était pas cependant sans raison que le Fils de Dieu la faisait aux Pharisiens, puisqu'ils gardaient le sabbat d'une manière si grossière, qu'ils s'abstenaient pendant ce jour de faire de bonnes œuvres, comme si elles leur avaient été interdites, quoiqu'ils ne fissent pas de difficulté de le passer dans les plaisirs, dans les divertissements, et ce, sous prétexte qu'il était défendu, sous peine de mort (*Exod.*, XXXI, 15) de faire aucune œuvre servile; car il n'était pas même permis d'allumer ce jour-là du feu dans les maisons, ni de rien préparer pour la nourriture. Si nous entrons dans l'esprit du précepte du Seigneur, qui défendait si absolument aux Juifs toute œuvre servile le jour du sabbat, il est sans difficulté que c'était pour leur faire perdre le soin des affaires temporelles; et pour les engager à vaquer entièrement au culte divin ; ainsi, bien loin que les bonnes actions leur fussent défendues le jour du sabbat, c'était plutôt une obligation de s'y appliquer plus particulièrement : aussi voyons-nous que le Fils de Dieu a semblé affecter ce jour-là pour faire des miracles; mais l'œuvre servile dont il fallait principalement s'abstenir, c'était le péché qui les rendait les esclaves de leurs passions, et qui les asservissait au démon. Dieu a fait voir en établissant le sabbat, dit saint Chrysostome, qu'il ne désirait autre chose (hom. 23, *in Matth.*), sinon qu'on s'abstînt de faire mal : *Vous ne ferez rien*, dit-il, *excepté les ouvrages qui sont propres à l'âme;* car on faisait en ce jour tout à l'ordinaire dans le temple, et même beaucoup plus que les jours communs; enfin Dieu couvrit alors par des ombres et par des figures la lumière de la vérité.

Le dimanche a succédé au sabbat, il nous est défendu dans ce saint jour de faire aucune œuvre servile, et nous sommes obligés d'assister aux divins Offices. Après avoir passé six jours dans le tumulte des affaires séculières, n'est-il pas bien juste d'en prendre un pour se recueillir, et pour vaquer aux spirituelles? *Vous travaillerez durant six jours*, dit le Seigneur, *et vous ferez dans ces six jours tout ce que vous aurez à faire, mais le septième jour, c'est le jour du repos consacré au Seigneur votre Dieu.* (*Exod.*, XX, 9, 10.) Pour célébrer ces saints jours d'une manière convenable, nous devons nous occuper entièrement à éviter le mal, et à faire le bien. Il est vrai qu'il n'y a point de temps où il nous soit permis de faire le mal, et où nous ne soyons obligés de faire le bien ; mais il est vrai aussi que nous avons des obligations particulières dans certains jours d'éviter l'un avec plus de soin, et de faire l'autre avec plus de zèle. Hélas! qui le croirait si on ne le voyait de ses yeux! les chrétiens, aussi grossiers que les Juifs, s'imaginent satisfaire aux préceptes de garder les dimanches et les fêtes en s'abstenant d'un travail manuel, comme s'il s'agissait seulement d'une police extérieure, ou de donner quelque relâche au corps, et qu'il ne fût pas question de recueillir et de fortifier l'âme qui a pu être dissipée et affaiblie par les sollicitudes des affaires du siècle? Cela est si vrai, que les personnes dont la profession est de travailler plus de l'esprit que du corps, et que ceux qui n'en ont point d'autre que de jouer et de se divertir, ne distinguent point les fêtes des autres jours, et croient n'avoir rien à se reprocher s'ils ont entendu une Messe à la hâte avec un esprit rempli d'affaires, ou un cœur occupé de passions: nous pouvons même avancer que, généralement parlant, ce sont les jours de dimanche et de fête où l'on fait le plus de mal; ce qui faisait dire à saint Chrysostome, que le sabbat, qui avait été institué pour nettoyer son âme des crimes que l'on avait commis pendant la semaine, était le jour où l'on en commettait de plus grands (75). « Voulons-nous célébrer le sabbat comme il faut, dit ce Père (hom. 39, *in Matth.*), abstenons-nous de faire toute œuvre servile et mauvaise, appliquons-nous de plus en plus à des choses divines et spirituelles, et séparons-nous de tout ce qui est humain et terrestre : entrons dans un saint repos, et dans une oisiveté bienheureuse, empêchant nos mains de se prêter à l'avarice, et à des travaux vains et inutiles, semblables à ceux où s'occupaient autrefois les Juifs dans l'Égypte (*Exod.*, V, 12), quand on les contraignait d'aller de tous côtés ramasser des pailles pour en faire des ouvrages de boue. » Car qu'est autre chose l'or et l'argent, sinon de la terre et de la paille à qui le soleil a donné certaine couleur et certaine consistance, à qui le besoin et la cupidité des hommes ont donné le mérite et le prix ; telle a été l'intention du Seigneur en instituant le sabbat, et celle de l'Église en substituant en sa place le Dimanche pour honorer le mystère de la Ré-

(74) Quod dicitur respondisse Jesus, ad hoc respicit quod præmissum est, *Et ipsi observabant eum*, Dominus enim novit cogitationes hominum (Hom., *in Luc.*)

(75) Accepisti Sabbatum ut animam tuam liberares a vitiis, tu autem majora committis. (Hom. I, *De Lazaro*.)

surrection de Jésus-Christ, et en nous ordonnant d'ailleurs de célébrer les fêtes, pour nous exciter à imiter les saints, lorsqu'elle nous met devant les yeux leurs souffrances et leurs vertus; ainsi il n'est pas surprenant si les Juifs confus de cette demande: *Est-il permis de guérir les malades le jour du sabbat?* ne répondirent rien.

Mercredi. — *Et ils demeurèrent dans le silence; mais lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya.* Comme les Pharisiens ne cherchaient qu'à pouvoir blâmer le Fils de Dieu, ils se trouvèrent fort embarrassés à répondre à la proposition qu'il leur fit: car ils craignaient d'un côté qu'en lui disant qu'il n'était pas permis de rendre la santé le jour du sabbat, il ne s'abstînt de guérir ce malade, et qu'ainsi ils n'eussent rien à lui reprocher, et de l'autre qu'en demeurant d'accord qu'il le pouvait guérir, ils ne fussent plus en droit de l'accuser, quand il n'aurait fait que ce qu'ils auraient estimé eux-mêmes qu'il pouvait faire licitement. C'est pour cela que ne sachant que répondre, ils demeurèrent dans le silence: *At illi tacuerunt.* Effet ordinaire de la haine, de souhaiter que celui qu'on n'aime pas fasse quelque action qu'on juge mauvaise, pour être en droit de le reprendre. Le Fils de Dieu prenant ce silence comme une marque qu'ils approuvaient qu'il guérît cet hydropique, lui prit la main, pour marquer qu'il était l'auteur de sa guérison, et, par un simple mouvement de sa volonté, sans faire aucun signe, sans prononcer aucune parole, il le guérit tout d'un coup: *Ipse vero apprehensum sanavit eum*, c'est-à-dire que, par son attouchement, l'abondance d'eau qui formait cette maladie fut desséchée en un instant.

« L'hydropisie est, suivant la pensée de plusieurs Pères, la figure de l'avarice; car de même que plus un hydropique boit, plus sa soif redouble, de même aussi plus un avare remplit ses coffres d'or et d'argent, plus il en désire, et en souhaite (76). » *L'avare*, dit l'Ecriture, *n'aura jamais assez d'argent, et celui qui aime les richesses, n'en recueillera point de fruit* (*Eccle.*, V, 9), puisqu'avec cette passion il n'arrivera jamais à jouir de cette tranquillité qui est le but général où tendent les désirs de tous les hommes. Saint Augustin compare l'avare à l'enfer: « L'un et l'autre, dit ce Père, est également insatiable, et comme l'enfer dévore une infinité d'âmes qui y tombent sans jamais se remplir, ainsi quand l'avare jouirait de tous les trésors du monde, il trouverait toujours en lui un vide qui ne se remplirait jamais; il a une soif de richesses qui ne peut être ni diminuée par la disette, ni remplie par l'abondance (77); » qu'il soit pauvre, ou qu'il soit riche, il est toujours également dans le besoin. C'est un mal si horrible, dit saint Chrysostome (Hom. 64, *in Matth.*), d'avoir une faim et une soif extrêmes sans les pouvoir apaiser, que Jésus-Christ nous voulant tracer une peinture de l'enfer, nous en donne cette image dans le mauvais riche qui, brûlant de soif, ne pouvait trouver une goutte d'eau. (*Luc.*, XVI, 24.) Or de même qu'un hydropique qui veut recouvrer la santé, au lieu de boire de plus en plus pour étancher une soif ardente qui le brûle, n'use que d'une nourriture propre à dessécher les eaux âcres qui éteignent la chaleur naturelle, de même un avare qui cherche de bonne foi un remède sûr à cette maladie intérieure qui le dévore, doit s'abstenir des choses auxquelles il se sent le plus de penchant; c'est-à-dire qu'il se doit priver volontairement de ses biens, parce que sa disposition est telle qu'il ne peut les posséder sans un attachement criminel.

Il n'appartient qu'au Seigneur d'opérer en nous de tels miracles, car la guérison d'un avare ne doit pas passer pour un moindre prodige que celle d'un hydropique; ainsi, comme Jésus-Christ guérit l'hydropisie de cet homme en le prenant par la main: *Ipse vero apprehensum sanavit eum*; nous devons le prier, si nous aimons les richesses avec passion, que sa main nous touche pour guérir notre avarice; demandons-lui donc, ou de nous toucher le cœur pour le détacher de l'affection des biens de la terre, et pour nous porter à faire un bon usage de ceux que nous possédons, ou de nous les enlever si nous ne pouvons en jouir sans déréglement.

« Ce fut avec raison que le Fils de Dieu, guérit cet hydropique en présence du Pharisien, puisque par la maladie du corps de l'un, la maladie du cœur de l'autre était figurée (78); » mais comme le principal dessein du Sauveur était de travailler à la guérison de cette seconde maladie; sitôt qu'il eut redonné la santé à cet homme, il le renvoya, *dimisit*; et pour confondre les Pharisiens, sans leur faire aucun reproche, et pour d'ailleurs justifier ce qu'il avait fait, il leur représenta ce qu'ils faisaient eux-mêmes.

Jeudi. — *Qui de vous ne retire pas son bœuf, ou son âne, tombé dans une fosse le jour du sabbat? Et ils ne surent que répondre.* Le Fils de Dieu ne se contenta pas, avant que de guérir cet hydropique, de demander aux Pharisiens s'il était permis de le faire: mais après qu'il l'eut guéri, il voulut les

(76) Vel hydropicum recte comparamus divitii avaro: sicut enim ille quanto magis abundat humore inordinato, tanto amplius sitit, sic et iste quanto est copiosior divitiis, quibus non bene utitur, tanto ardentius talia concupiscit. (*De quæst. evang.*, lib. II.)

(77) Avarus vir inferno est similis; infernus enim quantoscunque devoraverit, nunquam dixit satis est, sic et si omnes thesauri confluxerint in avarum nunquam sufficiet. (*Ad com. Bonif.*)

(78) Recte ergo hydropicus ad Pharisæum curatur, quia per alterius ægritudinem corporis, in altera exprimitur ægritudo cordis. (S. Greg., *Moral.*, lib. XIV.)

convaincre, par l'exemple de ce qu'ils faisaient, qu'il avait pu exercer cette œuvre de charité sans violer le sabbat. N'est-il pas vrai, semble-t-il dire à ces docteurs de la loi, s'il arrive qu'un bœuf ou qu'un âne tombe dans une fosse le jour du sabbat, que vous l'en retirez aussitôt, sans croire rien faire contre la décence de ce saint jour; pourquoi donc croyez-vous que j'en aie blessé la sainteté, pour avoir donné la santé à un malade; quand surtout vous avez vu que je n'ai pas fait la moindre action, ni dit une seule parole pour le guérir; et que, pour vous, vous ne pouvez retirer un bœuf tombé dans une fosse sans peine et sans travail? Se peut-il faire que je sois blâmable d'avoir fait une œuvre de charité, et que vous ne le soyez pas quand vous n'agissez que par cupidité? Est-ce qu'un homme est moins qu'une bête? Ou plutôt n'est-il pas vrai que tous les animaux ne sont faits que pour l'homme? Cet argument était trop pressant pour pouvoir y répondre; aussi est-il dit qu'ils ne répondirent point: *Et non poterant ad hæc respondere illi.* Car si les Pharisiens et les docteurs de la loi ont décrié le Sauveur, en son absence; quand il a été présent, et qu'ils ont voulu ou le reprendre de ce qu'il faisait, ou l'embarrasser par des demandes captieuses, il les a toujours réduits au silence (*Matth.*, XXII, 21), ou contraints de s'enfuir couverts de honte et de confusion. (*Joan.*, VIII, 9.) Si nous demandons comment il se pouvait faire que les Pharisiens ne fissent pas difficulté de retirer un bœuf ou un âne tombé dans une fosse, et qu'ils blâmassent le Fils de Dieu de ce qu'il guérissait un malade le jour du sabbat, nous en pouvons rendre deux raisons.

La première, c'est que, possédés d'envie contre le Sauveur du monde, ils voulaient blâmer tout ce qu'il faisait; c'est ainsi que nos passions sont la source de tous nos mauvais raisonnements, et que quand une seule nous domine, elle répand des ténèbres si épaisses sur notre esprit, qu'elle en obscurcit toutes les lumières. Si nous examinions de bonne foi pourquoi nous blâmons dans celui-ci ce que nous approuvons dans celui-là; pourquoi nous commençons de croire permis ce qu'autrefois nous avons estimé être défendu, nous verrions que cette différence de juger ne vient que de ce que nous aimons l'un, et que nous haïssons l'autre; qu'autrefois dégagés de toutes passions, nous pensions comme il fallait penser, et qu'aujourd'hui une cupidité secrète nous fait changer de sentiments. Préservez-nous, Seigneur, des suites funestes de nos passions, et si nous sommes si malheureux que nos cœurs en ressentent les faiblesses, faites que leurs nuages ne s'élèvent jamais jusqu'à nos esprits; *que nous ne prenions point le bien pour le mal, ni le mal pour le bien; que nous ne donnions point aux ténèbres le nom de lumière, ni à la lumière le nom de ténèbres, que nous ne fassions point passer pour doux ce qui est amer, ni pour amer ce qui est doux* (*Isa.*, V, 20); mais faites que voyant la difformité de nos vices, telle qu'elle est, nous gémissions sous la pesanteur de nos chaînes, et que nous vous demandions sans cesse de les rompre, et de nous en délivrer.

La seconde raison que nous pouvons apporter pour laquelle les Pharisiens croyaient pouvoir retirer un bœuf tombé dans une fosse, et que le Sauveur ne pouvait pas guérir un malade le jour du sabbat, c'est qu'ils avaient beaucoup d'avarice, et peu de charité: il n'auraient pas voulu perdre un bœuf, et ils se soucient peu du salut d'un homme. Pouvons-nous les condamner que nous ne nous condamnions en même temps? Si l'homme est plus noble que la bête, son âme n'est-elle pas préférable à tous les biens de la terre? et cependant l'homme fait tout pour conserver ceux-ci, et il ne fait rien pour délivrer celle-là. « Si un âne tombe dans une fosse, dit saint Bernard, on travaille aussitôt à l'en retirer; si une âme se précipite dans l'abîme du péché, personne ne s'en met en peine (79). » Mais ce n'est pas seulement pour l'âme d'autrui, qu'on a cette indifférence, mais pour la sienne propre. Déplorable aveuglement des hommes! Nous avons soin de notre corps comme d'une chose qui nous appartient, et nous négligeons notre âme comme si elle n'était point à nous (80); nous ne pouvons comprendre comment *Esaü vendit son droit d'aînesse à Jacob pour un plat de lentilles* (*Gen.*, XXV, 33), et cependant trop semblables à ce modèle des réprouvés, nous ne faisons nulle difficulté de vendre notre âme au démon pour une bagatelle, pour un plaisir passager, pour se rassasier une seule fois (*Hebr.*, XII, 16); connaissons-en mieux la dignité et le prix, et puisqu'elle a tant coûté à Dieu, chacun doit non-seulement avoir soin de la sienne propre comme de tout ce qu'il y a au monde de plus précieux, mais nous devons encore nous intéresser à l'âme de notre prochain, comme si nous en avions la garde; nous devons, dis-je, pleurer sur l'aveuglement de tant de chrétiens qui se précipitent les yeux ouverts dans l'abîme, et faire tout ce qui est en nous pour les préserver d'y tomber, ou pour les en retirer.

Voilà ce qui regarde le miracle que le Fils de Dieu opéra en la personne de cet hydropique; écoutons maintenant l'instruction qu'il fit aux Pharisiens.

Vendredi. — *Alors considérant que les conviés choisissaient les premières places, il leur dit cette parabole: Quand vous serez conviés à des noces, ne prenez point la première place, de peur qu'un plus grand que vous n'y soit invité, et que celui qui vous a conviés l'un et l'autre, ne vous dise: Cédez la place à celui-ci, et que vous n'ayez la honte d'être mis à la dernière. Mais quand*

(79) Cadit asina et est qui sublevet eam, cadit anima et nemo qui reputet. (*Ad Eug.*, lib. XIV.)

(80) Consultamus de anima nostra quasi esset aliena et non nostra. (S. Chrys., hom. 31, *in Gen.*)

vous aurez été convié, prenez la dernière place, afin que celui qui vous a invité venant à vous, vous dise : Mon ami, montez plus haut ; et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous. Comme le Sauveur du monde parlait à des Pharisiens, c'est-à-dire à des gens pleins de faste et d'orgueil, et qu'il remarqua l'empressement qu'ils avaient à choisir les premières places, *Intendens quomodo primos accubitus eligerent*, pour leur faire voir le ridicule d'un orgueil si grossier, il jugea à propos de se servir d'une raison qui fût de leur portée, et qui pût faire quelque impression sur leurs esprits : car par le discours qu'il leur tint, il leur fit connaître sensiblement qu'ils entendaient mal les intérêts de cette gloire dont ils étaient si avides ; puisqu'en se saisissant des premières places, il se pouvait faire qu'une personne plus considérable surviendrait, à laquelle ils seraient obligés de céder avec confusion, et qu'il y aurait plus de honte à quitter une place qui ne leur appartient point, qu'il n'y aurait d'honneur à demeurer dans celle qu'ils auraient usurpée ; au contraire, en choisissant la dernière, le maître de la maison les obligerait de monter plus haut : ce qui leur serait un sujet de gloire devant ceux qui seraient à table avec eux. *Ne vous élevez point en honneur devant le roi, et ne vous tenez point au rang des grands*, dit le Sage, *car il vaut mieux qu'on vous dise, Montez ici, que d'être humilié devant le prince.* (*Prov.*, XXV, 6, 7.) C'est ainsi que le Fils de Dieu ne jugeant pas les Pharisiens capables de la pratique de l'humilité intérieure, et de faire le bien pour l'amour de la justice, les porte au moins à pratiquer l'extérieure par la crainte de la peine temporelle ; cette humilité, tout humaine qu'elle est, ne laissant pas d'ailleurs d'être une disposition à la vraie. Sur quoi nous pouvons faire des observations.

La première, que de ne prendre pas la place la plus honorable, de peur d'être obligé de la quitter avec confusion, ou de prendre la dernière, pour en recevoir une plus grande gloire de la part des hommes ; c'est une leçon qui peut servir à la vie civile, mais c'est en même temps une fausse humilité indigne d'un chrétien qui doit avoir en vue dans ses actions, non la louange ou l'estime des hommes, mais le désir de plaire à Dieu, et la crainte de lui déplaire.

La seconde, qu'il y a quelquefois autant de vanité à prendre la dernière place, qu'à se saisir de la première ; car affecter de se mettre au-dessous des autres, quand la naissance, ou les emplois nous élèvent au-dessus, c'est souvent l'effet d'un orgueil raffiné qui ne veut rien perdre, et qui espère jouir tout à la fois, et de la gloire de l'humilité, et de celle de l'élévation. Telle est donc la règle que les Pères nous donnent sur ce sujet : si les rangs sont réglés, n'affectons pas opiniâtrément de nous mettre au-dessous de ce que nous devons être ; ne causons point un trouble qui ne sert qu'à nous faire remarquer, cédons à l'usage et à la coutume, et si la première place nous est due, prenons-la, mais ne l'aimons pas. Le chrétien véritablement humble agit simplement, et ne sait ce que c'est que de s'abaisser devant les hommes dans l'espérance d'en être relevé. Si rien n'est réglé, *prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence* (*Rom.*, XII, 10) ; *ne faites rien par un esprit de contention et de vaine gloire, mais que chacun croie les autres au-dessus de soi* (*Philipp.*, II, 3), et que tous agissent par les sentiments d'une humilité sans déguisement et sans fard.

Mais comme Jésus-Christ traite l'instruction qu'il vient de donner aux Pharisiens du nom de parabole, tâchons de découvrir la vérité qui est cachée sous cette figure. Cette vérité est, sans doute, qu'il ne s'agit pas seulement de ne prendre point la première place dans un festin, mais qu'il faut pendant toute sa vie ne se préférer jamais à personne ; car cette préférence ne peut être fondée que sur notre vertu, ou sur les vices de celui à qui nous nous préférons, puisque tous les biens ou les maux de la nature et de la fortune ne sont point de véritables biens, ni de véritables maux. Or comment pouvons-nous nous élever au-dessus d'autrui pour notre vertu, quand l'Ecriture nous apprend que *personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine?* (*Eccle.*, IX, 1.) Ou comment pouvons-nous abaisser cet homme au-dessous de nous pour ses crimes et ses désordres, quand nous ignorons s'il ne sera pas un jour le premier de tous aux yeux de Dieu, ou si même il ne l'est pas déjà? D'où saint Thomas conclut que « chacun peut sans fausseté se croire le plus abject de tous les hommes, et pour les défauts secrets qu'il connaît en lui, et pour les dons de Dieu qui sont cachés dans les autres (81). » — « Ne vous élevez point de vos vertus, dit un Père (EHIC., *in id. Evang.*), mais estimez tous les autres plus que vous, croyez que vous êtes le moindre, réputez-vous le dernier, vous serez d'autant plus cher aux yeux de Dieu, que vous serez méprisable à vos propres yeux ; et plus vous vous croirez vil et abject, plus vous lui serez agréable. » — « Nul ne se connaît plus parfaitement, dit saint Chrysostome (hom. 15, *in Matth.*), que celui qui croit qu'il n'est rien du tout. Abraham et David n'ont jamais été si humbles que lorsqu'ils ont été au comble de la vertu : c'est alors que l'un s'est appelé *poussière et cendre* (*Gen.*, XVIII, 27), l'autre *ver de terre*. (*Psal.* XXI, 7.) » — « Vous avez beau vous humilier, vous ne vous abaisserez jamais tant que Jésus-Christ s'est abaissé (82). » Il n'y a point de péril pour vous, dit saint Bernard (serm. 17, *in Cant.*), à vous humilier le plus que vous pourrez,

(81) Aliquis absque falsitate potest se credere et pronuntiare omnibus viliorem, secundum defectus occultos quos in se recognoscit, et dona quæ in aliis latent. (2-2, quest. 161, a. 6.)

(82) Quantumcunque te dejeceris, Christo humilior non eris. (S. Hilar.)

au delà même de ce que vous devriez; point de péril à vous estimer beaucoup moindre que vous n'êtes en effet: mais vous vous faites un grand mal, et vous vous exposez à un horrible danger, si vous vous élevez le moins du monde au-dessus de ce que vous êtes, si vous vous préférez en vous-même à un seul, que peut-être la vérité juge au vous être égal, ou même meilleur que vous; car, continue ce Père, pour vous faire comprendre ceci par un exemple familier, de même que quand vous passez par une porte trop basse, baissez-vous tant qu'il vous plaira, vous n'en recevrez point de dommage, au lieu que pour peu que vous vous éleviez plus haut que la porte, vous vous mettrez en danger de vous blesser; ainsi pour ce qui est de l'âme, il ne faut pas craindre de la trop humilier, mais il faut beaucoup appréhender de la tenir trop élevée. C'est pourquoi gardez-vous bien, continue ce dévot Père, de vous comparer au plus grand, ni au moindre, ni même à un seul: le Seigneur ne veut pas que nous choisissions un lieu médiocre, non pas même parmi les derniers; mais il dit, *Mettez-vous en la dernière place*, comme s'il nous disait: Bien loin de vous préférer à personne, je ne veux pas seulement que vous présumiez de vous égaler à qui que ce soit, mais je veux que vous vous estimiez le moindre de tous. Ecoutons la raison qu'il nous en donne :

Samedi. — *Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.* Cette conclusion de notre Evangile, dit un Père (Eric., *in id Evang.*), nous fait assez connaître que la précédente parabole ne doit pas être prise à la lettre, et qu'elle renferme un sens spirituel: car il est évident que tous ceux qui s'élèvent ne sont pas toujours humiliés, et que tous ceux qui s'humilient ne sont pas toujours élevés dans ce monde; puisqu'au contraire il arrive souvent que les superbes, qui sacrifient tout à une gloire mondaine, parviennent par la brigue et la cabale aux plus hautes dignités, et que les simples, qui demeurent tranquilles dans leur état sans chercher à se produire aux yeux des grands, restent dans l'abaissement et dans l'obscurité : mais comme la parole de Dieu est véritable, il faut conclure nécessairement que si elle n'a pas son effet dans cette vie, elle l'aura infailliblement dans l'autre: ce sera quand d'une part les impies et les orgueilleux seront rejetés du festin que le Seigneur a fait préparer à ses élus avec Abraham, Isaac et Jacob (*Matth.*, VIII, 11), et qu'il leur dira ces terribles paroles : *Allez, maudits, au feu éternel* (*Matth.*, XXV, 41); et que de l'autre les justes et les humbles seront reçus, à la table de l'époux, à laquelle ils seront invités, par celles-ci : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (*Ibid.*, 34.) L'Ecriture ne laisse pas de nous fournir une infinité d'exemples de superbes humiliés et d'humbles qui ont été élevés dès cette vie; ce qui a fait dire à saint Augustin (83), qu'il n'y a presque point de pages dans les saintes Lettres où il ne soit dit que *Dieu résiste aux superbes.* (*Jac.*, IV, 6.) Les humiliations de Saül (I *Reg.*, XV, 23), de Sennachérib (*Isa.*, XXXVII, 38), de Nabuchodonosor (*Dan.*, IV, 22), d'Holopherne (*Judic.*, XIII, 10), d'Aman (*Esther*, VII, 10), d'Antiochus (II *Mach.*, IX, 8), d'Hérode (*Act.*, XII, 23), seront à jamais des monuments érigés à la justice de Dieu et à la vengeance qu'il tire de l'orgueil de l'homme: au contraire ne savons-nous pas que le patriarche Abraham, qui ne s'appelait lui-même *que cendre et que poussière* (*Gen.*, XVIII, 27), devint le père d'un grand peuple; que David, qui ne se regardait que comme *un ver de terre* (*Psal.* XXI, 7), monta de la cabane sur le trône; que Jean-Baptiste, qui ne se jugeait *pas digne de dénouer les cordons des souliers de Jésus-Christ* (*Marc.*, I, 7), mérita de lever ses mains sur la tête du Sauveur; que saint Pierre, qui le priait *de se retirer de lui, parce qu'il se reconnaissait pécheur* (*Luc.*, V, 8), fut fait prince des apôtres, et *reçut les clefs du royaume de Dieu* (*Matth.*, XVI, 19); en un mot, que la sainte Vierge, qui ne prit que la qualité de *la servante du Seigneur* (*Luc.*, I, 38), mérita d'en devenir la Mère?

Mais comme la punition et la récompense temporelles ne sont pas des objets dignes de la crainte ou de l'espérance d'un chrétien, il doit craindre l'orgueil et aimer l'humilité par des vues plus nobles. Il doit craindre *l'orgueil*, parce qu'*il précède la ruine de l'âme* (*Prov.*, XVI, 18), et qu'il est *le principe de tout péché.* (*Eccli.*, X, 15.) *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant? Comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui frappais de plaies les nations? qui disais en ton cœur: Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées, et je serai semblable au Très-Haut, et néanmoins tu as été précipité de cette gloire dans l'enfer jusqu'au plus profond des abîmes?* (*Isa.*, XIV, 12 seqq.) En un mot, le chrétien doit craindre l'orgueil, parce que celui qui s'élève sera abaissé, *Quia omnis qui se exaltat, humiliabitur;* mais il doit aimer l'humilité, cette vertu excellente qui précède la gloire (*Prov.*, XV, 33), et dont nous pouvons nous servir comme d'une échelle pour monter au ciel (84). « C'est à l'humilité, dit saint Bernard, que Jésus-Christ lui-même est redevable de son élévation: comme il ne pouvait monter plus haut par la nature de sa Divinité qui est au-dessus de tout, il s'est abaissé en prenant

(83) Nulla fere est pagina sanctorum librorum in qua non sonet, quod Deus superbis resistit. (*De doct. Christ.*)

(84) Humilitas scala ad cœlestia nos sublimans. (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XVI.)

notre humanité, et, par cet abaissement, il a mérité une nouvelle élévation (85). » — « Son humiliation, dit saint Chrysostome (hom. 65, *in Matth.*), est devenue son plus grand honneur et le comble de sa gloire; avant qu'il se fût fait homme, il n'était connu que des anges; mais depuis qu'il s'est revêtu de notre corps, et qu'il est mort sur une croix, non-seulement il n'a pas perdu cette première gloire, mais il y a encore ajouté celle de se faire connaître et adorer de toute la terre. » Fasse le Ciel que ces paroles ne sortent jamais de notre mémoire: *Omnis qui se exaltat, humiliabitur*; *et qui se humiliat, exaltabitur*: s'élever, c'est se glorifier de sa naissance, de ses biens, de sa science, de son esprit, de sa beauté, de sa vertu, comme si nous avions toutes ces choses de notre propre fonds, ou que nous n'en fussions redevables qu'à nous-mêmes: or, quiconque s'élèvera de cette manière sera humilié, *Omnis qui se exaltat, humiliabitur*. S'humilier, au contraire, c'est reconnaître que nous avons reçu tout ce que nous avons de la pure libéralité de Dieu, sans aucun mérite de notre part (1 *Cor.*, IV, 7), c'est être convaincus que d'autres à qui le Seigneur aurait fait les mêmes grâces qu'à nous, en auraient fait un meilleur usage que nous; que de nous-mêmes nous n'avons que le néant et le péché, et que si Dieu nous abandonnait à notre propre faiblesse, nous donnerions plus que personne dans toutes sortes d'égarements et de désordres. Telle est l'humilité qui a porté les plus grands saints à s'abaisser au-dessous de tout le monde; à n'avoir d'eux-mêmes que des sentiments de mépris, et qui enfin leur a mérité d'être élevés dans la gloire éternelle: *Et qui se humiliat, exaltabitur.*

SUR L'ENVIE.

Et ipsi observabant eum. (*Luc.*, XIV, 1.)

La malignité avec laquelle les Pharisiens observaient le Seigneur provenait sans doute de l'envie qu'ils avaient contre lui: *Et ipsi observabant eum*; péché si abominable aux yeux de Dieu, que, selon la pensée de saint Augustin (*De serm. Dom.* lib. I, cap. 2), *c'est le péché qui va à la mort et pour lequel* l'apôtre saint Jean dit *qu'il ne faut point prier.* (1 *Joan.*, V, 16.) Tâchons, pour le déraciner de nos cœurs, de l'envisager par tous les endroits qui peuvent nous le rendre plus odieux, et nous le faire plus craindre. Pour ce sujet, nous pouvons avancer, 1° que l'envie est de toutes les passions la plus lâche; 2° qu'elle est celle qui nous tourmente le plus; 3° qu'elle nous conduit aux plus grands crimes.

1. L'envie est une tristesse intérieure que l'on ressent de la félicité d'autrui (86); ainsi cette passion a pour objet tout ce qu'il y a de gens qui sont heureux et qui prospèrent, amis ou ennemis, proches ou étrangers; l'on peut même assurer qu'elle s'attache plus particulièrement aux proches et aux amis qu'aux étrangers et aux ennemis; aux personnes qui ont plus de mérite et de vertu, qu'à celles qui en ont moins; semblables ou à ces mouches importunes qui ne s'attachent qu'aux belles fleurs d'un parterre, ou à la foudre qui abat d'ordinaire les arbres les plus élevés. Est-il rien de plus lâche et de plus bas? Aussi voyons-nous que quoique les uns demeurent d'accord qu'ils ont de l'ambition, les autres qu'ils sont sujets à la colère; ceux-ci, que s'ils savent aimer, ils ne savent pas moins haïr; ceux-là, qu'une passion impure les domine, personne ne veut convenir qu'il soit susceptible d'envie. Tel en porte toutes les marques extérieures dans ses regards tristes et sombres, sur son front ridé, son teint plombé, son corps tout desséché, qui affectera, dans l'occasion, un ris forcé pour cacher un chagrin intérieur qui le déchire.

La grandeur d'âme consiste à souhaiter de pouvoir faire la félicité de tout le monde; et l'envie qui ne provient que de la petitesse de l'esprit et de la bassesse du cœur, fait son malheur du bonheur des autres. « Comme le pourceau trouve son plaisir dans la boue, et les démons dans notre perte, l'envieux, dit saint Chrysostome, trouve ses délices dans l'affliction de son frère; s'il lui voit arriver quelque mal, c'est alors qu'il respire et qu'il trouve du repos. Il se réjouit de ce qui afflige les autres; il compte leurs pertes au nombre de ses bonnes fortunes, leurs avantages sont ses plus grandes disgrâces; en un mot, il ne s'arrête pas tant à considérer son bonheur, que le malheur des autres, et il n'est jamais si tourmenté de sa propre misère, qu'il l'est de la félicité d'autrui. » Si les autres passions sont injustes dans leur excès, il y a de l'excuse dans leur cause: mais l'envie est une passion aussi lâche qu'injuste, et l'on ne peut ni la justifier, ni la colorer; elle attaque toutes les vertus, et comme elle ne peut soutenir leur éclat, elle s'efforce de les ternir. Si l'envieux fait beaucoup de mal, il en souffre encore plus, puisque *l'envie*, dit l'Ecriture, *tue les petits esprits* (*Job*, V, 2) et est *la pourriture des os* (*Prov.*, XIV, 30); aussi elle n'est pas seulement de toutes les passions la plus lâche, mais elle est encore celle qui nous tourmente le plus.

2. « Le crime du voluptueux dure peu, et il trouve de la satisfaction, dit saint Chrysostome (Hom. XL, *in Matth.*), mais l'envieux se punit et se tourmente sans cesse, sans goûter jamais aucun plaisir véritable. Il est tellement possédé de sa passion, qu'elle ne lui donne pas de trêve, et son crime se commet et persévère toujours. » L'on peut trouver quelque soulagement dans la tris-

(85) Cum per naturam divinitatis non haberet quo crescerel, quia ultra Deum nihil est, per descensum quomodo crescerel invenit. (*In Ascens. Dom.*, serm. 2.)

(86) Hanc qui habet non suis malis, sed alienis bonis infelix est. (S. Cypr.)

tesse qui provient des pertes que l'on a faites, soit par la consolation que nous avons de voir nos amis y prendre part, soit par celle de pouvoir en parler, et de mêler nos larmes aux leurs; mais la tristesse que nous cause l'envie n'est jamais modérée, et elle nous tourmente toujours également; celui qui la ressent n'ose ni en parler, ni s'en plaindre, et toute renfermée au dedans, il ne craint rien tant que de la produire au dehors.

Pour bien comprendre l'impression de tristesse qu'elle fait en nous, il faut remarquer deux choses : la première, que l'envie est une suite de l'orgueil, et que tout envieux est superbe, comme tout superbe est envieux, dit saint Augustin. (*In Psal.* XXXVIII.) La seconde, que c'est reconnaître ceux à qui nous portons envie meilleurs que nous, et nous confesser moindres qu'eux (87). Le superbe s'élève au-dessus de tout, et l'amour qu'il a pour sa propre excellence lui fait croire qu'il est plus parfait que le reste des hommes; l'envieux, au contraire, est jaloux des perfections d'autrui, et reconnaît dans un autre un mérite qu'il n'a pas. Ainsi « cette passion ennemie d'elle-même abaisse l'envieux quand il veut s'élever, et relève en même temps la gloire de celui qu'il veut abaisser (88). » Qui peut donc exprimer la sensibilité de ce tourment causé par deux passions opposées qui se rencontrent dans un même cœur, et qui ne peuvent ni se détruire, ni se souffrir? Aussi quand les Pères parlent de l'envie, c'est dans les termes les plus capables de nous la faire craindre. « Celui qui est possédé de l'envie, dit saint Chrysostome (hom. 62, *in Matth.*), devient ennemi de lui-même, il se tend des piéges, il se ronge les entrailles, il s'enveloppe dans une infinité de malheurs. » — « De même, dit saint Augustin, que la rouille mange le fer, l'envie ronge l'âme(89). »—« L'envie, dit saint Bernard, dessèche le corps, elle déchire l'esprit, et elle est une peste qui empoisonne le cœur de l'homme. » —« Qui que vous soyez qui êtes malin et envieux, dit saint Cyprien, vous avez beau chercher les moyens de nuire à celui que vous haïssez, vous ne lui ferez jamais tant de mal que vous vous en faites à vous-même. Celui que vous poursuivez par les traits de votre envie se peut échapper de vous, mais vous ne sauriez vous fuir. Partout où vous êtes, votre adversaire est avec vous; vous portez votre mal en vous-même (90). » Ajoutons que le plus grand mal que l'envie nous fait, et qui rend cette passion encore plus dangereuse, c'est qu'elle nous porte aux plus grands crimes.

3. En effet, il est assez naturel de haïr la personne à qui l'on porte envie, de calomnier celui que l'on hait, et il n'est pas même sans exemple qu'on en vienne ensuite à tuer celui qui, malgré la haine qu'on lui porte, et la calomnie dont on a tâché de le noircir, conserve sa réputation tout entière, et voit son mérite récompensé. Ainsi, nous pouvons regarder la haine, la calomnie, et l'homicide comme des suites funestes de l'envie. Où trouver de plus fortes raisons pour nous la faire détester? L'envie est la première passion qui a animé les Juifs contre Jésus-Christ; de là est venue la haine qu'ils lui ont portée, de cette haine les calomnies qu'ils ont répandues contre lui; et enfin la mort à laquelle un juge inique l'a condamné, quoiqu'il sût bien qu'ils ne l'avaient livré entre ses mains que par envie : *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum.* (*Matth.*, XXVII, 18.) « Tel est le génie et la malice de l'envie, » dit saint Chrysostome (hom. 62, *in Matth.*) C'est une passion impudente et audacieuse. Elle ne se rebute jamais; après avoir été cent fois repoussée, elle revient et elle nous attaque tout de nouveau. *C'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde, et ceux qui se rangent de son parti deviennent ses imitateurs.* (*Sap.*, II, 24, 25) Car pourquoi Adam tomba-t-il dans la désobéissance, si ce n'est que le démon, ne pouvant voir son bonheur sans envie, séduisit Eve pour les faire tomber dans le péché (*Gen.*, III, 1 seqq.), et avec eux toute leur postérité? C'est l'envie, dit saint Chrysostome (hom. 40, *in Matth.*), qui a fait le démon ce qu'il est, et qui lui a donné le nom de calomniateur; c'est l'envie qui a rendu Caïn le meurtrier de son frère (*Gen.*, IV, 8), et Esaü le persécuteur du sien (*Gen.*, XXVII, 41); qui a irrité Laban contre Jacob (*Gen.*, XXXI, 23); et les enfants de Jacob contre leur frère Joseph (*Gen.*, XXXVII, 11); c'est cette passion qui a suscité Coré, Dathan et Abiron contre Moïse (*Num.*, XVI, 12), et qui a fait murmurer contre lui Aaron son frère, Marie sa sœur. (*Num.*, XII, 1.) « La piété et la justice ont souffert violence dès l'origine du monde, dit Tertullien, et aussitôt que Dieu commença d'être servi, la religion et la piété attirèrent l'envie et la haine (91). » Cependant pourrait-on croire que cette passion honteuse, injuste, cruelle, ne laisse pas de se trouver souvent parmi les ecclésiastiques et les religieux? Je sais, continue saint Chrysostome, que dans l'Eglise même il y a beaucoup d'envieux, et encore plus entre nous autres, qui en sommes les ministres, qu'entre les fidèles qui nous sont soumis,

(87) Invidere non possumus nisi eis quos in aliquo meliores putamus. (S. Greg., *Moral.*, lib. V.)

(88) O invidia quæ semper sibi est inimica! nam qui invidet sibi quidem ignominiam facit; illi autem cui invidet gloriam facit. (S. Chrys., *in Matth.*)

(89) Sicut ærugo ferrum, sic invidia animam absumit. (S. Aug., serm. 8, *De temp.*)

(90) Quicunque es invidus et malignus videris, quamvis eis quos odisti infestus, nullius magis quam tuæ salutis inimicus es : quisquis ille est quem zelo persequeris subterfugere te poterit; tu non potes fugere. Ubicunque fueris, adversarius tuus tecum est, pernicies intus inclusa est. (S. Cypr., *De zelo et livor.*)

(91) A primordio enim justitia vim patitur, statim ut coli Deus cœpit, invidiam religio sortita est. (Tertul , *Cont. Marc.*, cap. 4.)

c'est pourquoi il est bon que nous nous parlions aussi à nous-mêmes.

Qu'est-ce qui peut faire le sujet de notre envie, sinon de voir les uns se faire suivre partout pour le talent de la parole qui brille en eux, et les autres révérés de tout le monde, ou pour l'élévation de leur rang, ou par l'éminence de leur dignité? Voulons-nous travailler utilement à nous défaire de cette passion, sachions que ceux que nous envions ne sont pas toujours si heureux que nous le pensons, puisqu'à mesure qu'ils sont estimés par leur mérite, ou élevés par leur dignité, ils sont exposés aux traits de la médisance et de la calomnie, à quoi ils paraissent d'autant plus sensibles qu'ils sont plus accoutumés aux louanges, et aux applaudissements du public. Mais ce qui doit nous paraître d'une grande conséquence, c'est que les uns et les autres ont beaucoup plus de peine à se défendre de l'orgueil; c'est que les tentations sont beaucoup plus dangereuses quand on est au-dessus de tout, et qu'on a la puissance en main; c'est qu'on a beaucoup plus d'obligations à remplir, et que les grands du siècle auront un compte d'autant plus difficile à rendre qu'ils ont plus reçu du Seigneur. « Ne pensons donc point, mes frères, ajoute le même saint, à avoir des dignités, des honneurs, et des charges ecclésiastiques, ni à porter envie à ceux qui les possèdent; mais contents de notre état, ne songeons qu'aux moyens d'avoir de véritables vertus : les dignités portent d'elles-mêmes à faire beaucoup de choses qui ne plaisent pas à Dieu; il faut avoir une vertu grande et héroïque pour n'user de son autorité que selon les règles de son devoir : mais un homme qui est sans charge se purifie et se perfectionne par l'humilité de son état même. » Si nous faisions ces solides réflexions, tel, que nous envisageons avec des yeux d'envie, nous paraîtrait un objet digne de pitié; nous trouverions que s'il est honteux de porter envie à ceux qui sont au-dessus de nous, il est bien dangereux d'être dans un poste qui irrite celle des autres. Ainsi, voyant qu'on a tout lieu de trembler pour ceux qui sont trop élevés, nous aimerions à vivre inconnus, sans souhaiter des dignités qui sont si périlleuses, et sans murmurer de ce qu'on nous laisse dans une condition privée, où le salut est beaucoup plus en sûreté.

Seigneur, nous pouvons bien connaître par notre raison, et encore plus par notre propre expérience, que l'envie est une passion qui nous tourmente infiniment, et qui nous conduit aux plus grands crimes; mais il n'appartient qu'à votre grâce de nous en préserver, ou de nous en guérir; donnez-la-nous, Seigneur, *en répandant dans nos cœurs votre charité* (*Rom.*, V, 5) qui est le souverain remède de l'envie. Ce sera alors qu'au lieu de nous réjouir du malheur d'autrui, et de nous attrister de son bonheur, la félicité de notre prochain fera notre joie, et son malheur fera le nôtre; alors à un trouble intérieur, qui nous déchire, succédera une tranquille paix, que nous devons préférer à tous les biens de la terre, et que nous regarderons comme une image et un avant-goût de celle dont nous jouirons dans le séjour des bienheureux. Ainsi soit-il.

XVII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XXII, v. 35-46.

Les honneurs qui furent rendus au Fils de Dieu, quand il entra solennellement dans Jérusalem (*Matth.*, XXI, 9), ne servirent qu'à irriter davantage contre lui les esprits de ses ennemis. En effet, peu de jours après ils mirent tout en usage *pour le surprendre dans ses paroles : les Pharisiens lui envoyèrent d'abord quelques-uns de leurs disciples avec des hérodiens*, c'est-à-dire des gens de la cour d'Hérode, pour lui demander *s'il était permis, ou non, de payer le tribut à César? le même jour les Sadducéens, qui nient la résurrection*, lui firent une question embarrassante, pour connaître s'il avait une opinion différente de la leur; mais Jésus-Christ ayant renvoyé les hérodiens dans l'admiration de la réponse qu'il leur fit, et confondu les Sadducéens, qui n'eurent rien à lui répliquer; les Pharisiens espérant à leur tour avoir sur lui le même avantage qu'il avait eu sur les autres, s'assemblèrent entre eux : *Convenerunt in unum*, ou, selon l'opinion de saint Jérôme, avec les Sadducéens mêmes; « quelque inimitié qu'il y eût entre ces deux sectes, ils se réunirent, dit ce Père, pour tenter Jésus, de même qu'Hérode et Pilate devinrent amis à l'occasion de sa mort (92). » Alors un docteur de la loi lui proposa la question qui fait le sujet de cet Evangile.

Un docteur de la loi vint tenter Jésus en lui faisant cette demande : Maître, quel est le grand commandement de la loi. Les Pharisiens craignant de recevoir le même affront que les Sadducéens avaient reçu, délibérèrent entre eux sur la manière dont ils interrogeraient le Fils de Dieu; « ils jugèrent qu'un seul devait porter la parole en présence des autres, afin que si celui-là était victorieux, tous eussent part à la victoire, et que s'il était vaincu la honte ne retombât que sur un seul (93). » Comme c'était alors une question fort controversée entre les docteurs, quel était le plus grand commandement de la loi; les uns tenant pour les

(92) Quod de Herode et Pontio Pilato legimus in Domini nece eos fecisse concordiam, hoc etiam nunc de Pharisæis cernimus et Sadducæis qui inter se contrarii sunt, sed ad tentandum Jesum pari mente consentiunt. (*Com. in Matth.*)

(93) Dicebant enim intra se : Unus loquatur pro omnibus et omnes loquantur per unum, ut si quidem vicerit, omnes videamur victores; si autem victus fuerit vel solus videatur confusus. (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 42.)

préceptes qui concernaient les sacrifices, et surtout les holocaustes, les autres pour ceux qui regardaient certaines cérémonies extérieures; les ennemis de Jésus-Christ crurent ne pouvoir lui faire une demande plus embarrassante que celle-ci : *Quod est mandatum magnum in lege?* parce que le Seigneur n'ayant rien commandé que de grand, ils comprenaient, de quelque manière que le Sauveur pût répondre, qu'ils seraient toujours en droit de le calomnier, comme méprisant le commandement auquel il ne donnerait pas la préférence. Il n'est pas facile de déterminer dans quel esprit ce docteur de la loi interrogea le Fils de Dieu : car saint Matthieu nous dit qu'il vint à lui pour le tenter, *Unus ex eis legis doctor, tentans eum*, et saint Marc nous assure que Jésus lui dit, qu'il n'était pas loin du royaume de Dieu : *Non es longe a regno Dei* (*Marc.*, XII, 34); celui qui s'approche de Dieu pour le tenter en est bien éloigné, et celui qui n'est pas loin du royaume de Dieu ne peut pas avoir envie de le tenter. Saint Augustin concilie parfaitement ce que ces deux évangélistes paraissaient dire d'opposé; « car, il se peut faire, dit ce saint, que ce docteur de la loi ait eu dessein d'abord de tenter le Fils de Dieu, et qu'ensuite il ait reconnu sa faute par la réponse que Jésus lui fit; ou que la tentation dont parle saint Matthieu ne fût pas mauvaise comme d'un homme qui cherche à surprendre un ennemi, mais plutôt prudente et sage, comme de celui qui veut apprendre ce qu'il ne sait pas (94).» D'où nous pouvons conclure qu'il y a deux sortes de tentations.

La première, est celle dont sont coupables certains chrétiens qui, voulant se persuader que les autres sont dans de mauvais sentiments, leur font par eux-mêmes, ou leur font faire par autrui des questions captieuses sur la doctine et sur la morale, pour avoir lieu de s'élever contre eux. Or, deux choses rendent ordinairement mauvaise cette première tentation, c'est-à-dire cette envie de découvrir ce qui nous est caché : 1° c'est quand nous n'avons ni autorité, ni mission pour le faire; car, de quel droit voulons-nous fouiller dans le cœur de cette personne qui ne nous est suspecte, que parce que le plus souvent nous ne l'aimons point, et qui ne nous doit point l'être, dès lors qu'elle ne l'est point à ses supérieurs? 2° C'est que la charité est toujours blessée, quand nous croyons dans l'erreur un homme dont la réputation est très-saine, et que nous voulons l'approfondir, moins dans l'envie de le trouver innocent, que dans l'espérance de le trouver criminel : « nous devons donc croire, dit Origène, que celui qui interroge un autre, non pour apprendre de lui, mais pour le tenter, est le frère du Pharisien (95).»

Si cette première tentation est toujours mauvaise, il en est une seconde qui ne peut être que bonne, et qui consiste dans le désir de s'instruire de ce qu'on ne sait pas, et de ce qu'on est obligé de savoir : ainsi, si nous avons lieu de douter si nous ne sommes pas dans l'erreur sur un cas de conscience, où notre intérêt pourrait nous séduire, nous devons aller trouver le docteur qui passe pour être le plus éclairé, afin de nous déterminer sur son sentiment. Un homme, par exemple, est né dans le sein de l'hérésie, et par la miséricorde du Seigneur, il commence à douter si sa religion est bonne, bien loin qu'il soit blâmable de s'instruire avant que de changer, il a raison de le faire pour se précautionner contre l'inconstance du cœur humain, pourvu qu'il le fasse avec humilité, étant persuadé que *celui qui résiste aux superbes, donne sa grâce aux humbles* (*I Petr.*, V, 5) : le Seigneur ne lui refusera pas les lumières dont il a besoin : vouloir s'instruire dans cette disposition, *c'est n'être pas loin du royaume de Dieu*, comme ce docteur de la loi à la demande duquel Jésus répondit :

Lundi. — *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit.* Puisque le Seigneur nous apprend qu'en ce peu de paroles est renfermé le grand commandement : *Mandatum magnum;* c'est-à-dire le très-grand, car les Hébreux n'ont point de superlatif, n'en passons pas une sans en donner le véritable sens. (Cf. auct. *Op. imp.*, hom. 42.) « Le Sauveur répondit à ce docteur : *Vous aimerez*, « *Diliges;* » il ne dit pas, vous craindrez, parce que aimer dit beaucoup plus que craindre : *La crainte est le commencement de la sagesse* (*Prov.*, I, 7), mais l'amour en est la perfection, et *le parfait amour chasse toute crainte* (*I Joan.*, IV, 18); c'est le propre des esclaves de craindre, et des enfants d'aimer; Dieu donc ne veut pas seulement que les hommes le craignent comme un Maître, mais qu'ils l'aiment comme un Père, *qui leur a donné l'esprit d'adoption.* (*Rom.*, VIII, 15.) — *Le Seigneur*, « *Dominum,* » celui qui étant le souverain de toutes choses, est en droit de se faire obéir, et qui, préférant notre cœur à tous les biens de la terre, se contente de nous commander de l'aimer. — *Votre Dieu*, « *Deum,* » c'est-à-dire, le premier Etre, et le souverain bien, et par conséquent celui qui est tout parfait et tout aimable; *votre*, « *tuum,* » le Dieu que vous servez, qui vous a choisis pour son peuple, qui vous a préférés à toutes les nations de la terre, et qui vous a comblés de bienfaits. Tels sont les motifs que nous avons d'aimer Dieu : où en trouver de plus forts et de plus puissants? Mais en voici la mesure et la manière. Il faut l'aimer *de tout notre*

(94) Fieri enim potest ut quamvis tentans accesserit, Domini tamen responsione correctus sit; aut certe ipsam tentationem de qua loquitur hoc loco non accipiamus malam, tanquam decipere volentis animum, sed cautam potius, tanquam experiri amplius volentis ignotum. (*De cons. Evang.*, lib. II, cap. 73.)

(95) Omnis ergo qui non discendi, sed tentandi causa interrogat aliquem doctorem, æstimare debemus Pharisæi fratrem. (Tract. 23, *in Matth.*)

cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit : « Ex toto corde, et in tota anima tua, et in tota mente tua. » Saint Marc (chap. XII, vers. 29) nous apprend que le Fils de Dieu, avant que de faire cette réponse au docteur de la loi, lui dit ces paroles du *Deutéronome* (chap. VI, vers. 4), *Ecoutez : Israël; le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu*, ce qui nous fait comprendre que comme Dieu est un, c'est lui seul qui doit épuiser tout notre amour, et qu'il ne peut point nous être permis de rien aimer avec lui, si ce n'est par rapport à lui. « L'amour de Dieu doit tellement régler toutes les actions de notre vie, qu'il n'y en a aucune, dit saint Augustin, dont notre âme puisse se donner la liberté de disposer; il n'y a nulle partie de la vie qui doive être sans l'amour de Dieu (96). » *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, *quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.* (1 *Cor.*, X, 31.)

Les Pères donnent différentes explications à ces paroles : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit.* « C'est, dit saint Augustin (*l. c.*), rapporter toutes les pensées de son esprit, tous les mouvements de son cœur, toutes les actions de sa vie à celui de qui l'on tient et son esprit, et son cœur, et sa vie. » — « Aimer Dieu de tout notre cœur; c'est, dit saint Thomas (II-II, q. 44, a. 3), l'aimer de tout le poids de notre volonté; de tout notre esprit, c'est lui soumettre par la foi toutes les lumières de notre raison; de toute notre âme, c'est régler toutes nos actions par la justice et l'équité. Plusieurs ne donnent point d'autre explication à ces différentes expressions : *Ex toto corde tuo, in tota anima tua, et in tota mente tua*, sinon que nous devons aimer Dieu de tout ce qui est en nous, c'est-à-dire de toute notre puissance et de toutes nos forces, *ex tota virtute tua, et ex omnibus viribus tuis*, disent les autres évangélistes (*Marc.*, XII, 30; *Luc.*, X, 27).

Est-ce ainsi que nous aimons le Seigneur notre Dieu, et que nous répondons à son commandement, ou plutôt ne pouvons-nous pas dire que notre cœur, tout rempli de l'amour des créatures, est vide de l'amour de Dieu. « Que vous suis-je, Seigneur, disait le grand Augustin, pour m'honorer d'un commandement aussi doux et aussi agréable qu'est celui de vous aimer, et pour ne pouvoir souffrir que j'y manque sans vous mettre en colère contre moi, et sans me menacer de grandes misères? Hélas, Seigneur! n'est-ce pas une assez grande misère que de ne point vous aimer (97)! » Nous sommes bien éloignés de ces sentiments; au lieu de regarder comme le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme de n'aimer point son Dieu, il nous semble au contraire, que nous ne pouvons être heureux en l'aimant; parce que nous ne connaissons point d'autre bonheur que celui de vivre sous l'esclavage de nos passions : ce n'est pas que nous ne disions assez souvent que nous aimons Dieu, mais nous lui en donnons bien rarement les preuves qu'il exige de nous, et qui doivent consister dans l'observation de ses commandements : *Si vous m'aimez*, nous dit-il, *gardez mes commandements.* (*Joan.*, XIV, 15.) Si nous en jugeons sur ce principe infaillible, il est aisé de conclure que nous ne l'aimons point; et cependant il nous ordonne, non-seulement de l'aimer, mais il veut que *nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme, et de tout notre esprit.* Est-ce pour lui, est-ce pour nous qu'il nous a fait ce commandement? Si nous ne l'observons pas, il n'en sera pas moins heureux; et si nous l'observons, il nous promet la vie éternelle : *Faites ceci et vous vivrez : « Hoc fac et vives. »* (*Luc.*, X, 28.) Ainsi, c'est l'amour extrême qu'il a pour nous qui lui fait désirer le nôtre. « Quoi que ce soit que nous rendions à Dieu, dit saint Augustin (epist. 7), il n'en est pas plus riche, ce sont au contraire ceux qui lui rendent qui le sont plus à mesure qu'ils lui rendent davantage. » Remarquez que la seule chose que Dieu demande de l'homme, c'est son amour : « Aimez, et faites ce qu'il vous plaira; » et que le don le plus précieux que l'homme puisse faire à Dieu, c'est celui de son cœur. « Ne cherchons point des victimes hors de nous, dit saint Augustin, tirons du dedans de nous-mêmes tout ce que nous devons offrir au Seigneur, et que tout ce que nous lui présentons soit enflammé par la charité (98). » *La terre, et ce qu'elle contient, lui appartient* (*Psal.* XXIII, 1), et il peut en disposer à sa volonté, le seul cœur de l'homme est à l'homme, et étant essentiellement libre, il peut le donner ou ne le donner pas; mais comme Dieu est immense et infini dans toutes ses perfections, il ne peut se satisfaire que d'un amour souverain; amour qui doit embrasser tout, n'exclure rien, et en vertu duquel on préfère Dieu à toutes choses. Tel est l'amour que Dieu exige de nous par son commandement, qu'on peut dire être la fin de la loi, le but de l'Evangile, le fruit des actions et des souffrances de Jésus-Christ, l'essentiel de ses enseignements, l'abrégé de sa morale : aussi l'élève-t-il lui-même au-dessus de tout par ces paroles :

Mardi. — *C'est là le plus grand, et le premier commandement.* Ce qu'est l'or entre les métaux, le feu entre les éléments, le ciel empirée entre les autres cieux, le soleil entre les planètes, les Séraphins entre les Anges, l'amour de Dieu l'est entre les vertus. *La foi, l'espérance et la charité demeurent*, dit l'apôtre saint Paul, *mais la charité*

(96) Nullam vitæ nostræ partem reliquit quæ vacare debeat, et quasi locum dare ut alia re velit frui. (*De doct. Christ.*, lib. I, cap. 22.)

(97) Quid tibi sum ego, Domine, ut amari te jubeas a me, et nisi faciam irascaris mihi, et mineris ingentes miserias? Parvane est ista miseria, si te non amem! (*Confess.*, lib. I, cap. 5.)

(98) De cordis arca profer laudis incensum, profer sacrificium fidei; quidquid profers accende charitate. (*In Psal.* LV.)

est la plus excellente des trois (I *Cor.*, XIII, 13); c'est cette échelle mystérieuse que vit autrefois en songe le patriarche Jacob, qui servait de communication au ciel et à la terre (*Gen.*, XXVIII, 12); car c'est par cette voie que les hommes vont à Dieu, et que Dieu est venu aux hommes; ce n'est que par les ailes de la charité que nous pouvons nous élever jusqu'à lui, et c'est par l'excès de cette même charité qu'il est descendu jusqu'à nous. Qu'y a-t-il de plus élevé que les divines Ecritures? demande saint Augustin : c'est, répond ce Père, le précepte de l'amour de Dieu qui tient le premier rang dans les saintes Lettres, et que le Seigneur nous assure être le premier et le grand commandement : *Hoc est maximum, et primum mandatum.*

Il est le premier et le plus grand : 1° par son ancienneté, puisqu'il fut gravé dans le cœur du premier homme, quand le Seigneur dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; qu'il préside aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se meuvent sur la terre* (*Gen.*, 1, 26); car, en faisant l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'était le former avec un esprit capable de connaître, et un cœur fait pour aimer; et en lui donnant de plus un empire absolu sur toute la terre, n'était-ce pas lui commander d'aimer celui qui, en le tirant du centre du néant, l'avait fait le roi de l'univers. 2° Il est le premier par sa dignité : car, comme Dieu est le souverain bien, le plus grand qui puisse arriver à l'homme, c'est d'en jouir : or, il n'en peut jouir que par l'homme : *Quiconque demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui* (*Joan.*, IV, 16). 3° Par sa nécessité, car il est indispensable : un malade peut être dispensé de jeûner, un pauvre de faire des aumônes, mais le précepte de la charité oblige toutes sortes de personnes, en tous lieux, et en tous temps, et il n'y a point de temps, ni de lieu où il puisse nous être permis de ne point aimer Dieu. « La charité, dit saint Augustin (epist. 26, *Ad Cœlest.*), est une dette dont on ne s'acquitte jamais entièrement, quoiqu'on la paye tous les jours. » 4° Par son étendue, car ce seul commandement contient tous les autres qui dépendent tous de celui-là, comme plusieurs ruisseaux de la même source; 5° Par sa durée, car la foi et l'espérance sont des vertus de voyageurs qui nous conduisent au ciel, et demeurent, pour ainsi dire, à la porte; la charité seule y entrera, et ne finira point : *Charitas nunquam excidit* (I *Cor.*, XIII, 8), cette vertu n'aura jamais de fin, parce qu'elle est elle-même le principe, la perfection, et la fin de toutes les autres vertus.

Quel est donc notre aveuglement! Ce premier précepte n'est plus regardé que comme le dernier, ce grand précepte n'est traité que comme le plus petit : les uns disputent de sa possibilité; ils le croient si élevé au-dessus des forces de l'homme, qu'ils estiment qu'on ne peut l'accomplir que dans l'autre vie; les autres de sa nécessité : ils le restreignent si fort, qu'ils n'exigent des chrétiens que quelques actes d'amour de Dieu dans certaines occasions qui n'arrivent que rarement; de manière qu'on peut accomplir l'ouvrage de son salut sans presque avoir aimé Dieu. Comprenons bien que ce précepte n'est point impossible, puisque le Seigneur nous le fait. *Le commandement que je vous fais aujourd'hui*, dit Moïse au peuple de Dieu, en parlant de celui de la charité, *n'est point au-dessus de vous, et il n'est point éloigné de vous : il n'est point dans le ciel pour vous donner lieu de dire : Qui de nous pourra monter au ciel pour nous apporter ce commandement, afin que l'ayant entendu nous l'accomplissions effectivement?* (*Deut.*, XXX, 11, 12.) « Le Seigneur, dit saint Augustin, ne commande point l'impossible, mais en nous commandant, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, de demander ce que nous ne pouvons pas, et il nous aide, afin que nous le puissions (99). » Il est vrai que ce commandement n'aura son parfait accomplissement que dans le ciel, où délivrés de toute concupiscence, et où *voyant Dieu face à face et non plus en un miroir et en des énigmes* (I *Cor.*, XIII, 12), l'amour que nous aurons pour lui sera sans interruption et sans défaut : mais en attendant cet heureux jour, nous pouvons *l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit;* c'est-à-dire préférablement à tout, plus que tout; en un mot, autant qu'il est en nous; or, comme nous ne le pouvons sans sa grâce, nous devons la lui demander sans cesse, et lui dire avec saint Augustin (*Confess.*, lib. III, c. 8) : « Donnez-moi la grâce d'accomplir ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez; donnez-vous à moi, mon Dieu; mon Dieu, donnez-vous à moi, car je vous aime, et si je ne vous aime pas assez, faites que je vous aime davantage. » Mais, pour en venir à aimer aussi parfaitement que nous le pouvons, au lieu de n'en produire des actes que dans la nécessité, de disputer si nous y sommes obligés ou non, de nous en tenir à de purs motifs d'attrition sous prétexte qu'elle suffit avec la confession, nous devons nous élever jusqu'à l'amour par des actes aussi fréquents que fervents, nous efforcer de le faire croître en nous de plus en plus, et d'en acquérir la perfection par nos bonnes œuvres. Car Dieu veut que notre amour pour lui soit le plus tendre de tous les amours, dominant sur tout notre cœur; le plus ferme, exerçant toutes nos forces; le plus étendu, remplissant tout notre esprit; le plus général, employant toutes nos puissances : c'est ainsi que nous devons accomplir *ce premier et ce grand commandement* qui a

(99) Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis. (*De nat. et grat.*, cap. 41.)

Dieu pour objet. Voyons comment nous devons observer celui qui regarde le prochain.

Mercredi. — *Et voici le second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Pourquoi Jésus-Christ dit-il que ce second commandement est semblable au premier? « C'est parce qu'il en est comme l'effet et la suite, répond saint Chrysostome (hom. 72, *in Matth.*); et que celui qui aime Dieu doit nécessairement aimer son prochain. » Ce ne sont pas deux préceptes, ce n'en est qu'un, et comme il n'y a aussi qu'une foi, et qu'une espérance, il n'y a aussi qu'une charité, qu'on peut se représenter comme ayant deux bras; du droit elle embrasse Dieu, et du gauche le prochain. « Le Seigneur, dit saint Augustin, a tellement ordonné ces deux commandements, que celui qui est pour lui est comme la fin et celui qui est pour le prochain, comme le moyen qui nous doit mener à cette fin (1); ils sont tellement unis, qu'ils sont renfermés l'un dans l'autre, et qu'on n'en peut observer l'un, qu'on n'observe l'autre en même temps. Car quiconque aime Dieu ne peut mépriser celui qui lui ordonne d'aimer son prochain, et quiconque aime son prochain, comme il lui est commandé de l'aimer, c'est-à-dire, saintement et d'un amour tout spirituel, qu'aime-t-il autre chose en lui, sinon Dieu (2)? » D'où il s'ensuit, que ce n'est pas nous acquitter du précepte de l'amour du prochain que de l'aimer, comme souvent nous nous aimons nous-mêmes, en lui procurant des plaisirs criminels, et en lui prêtant la main pour réussir dans des passions honteuses : car, *l'amour qu'on a pour le prochain ne souffre point qu'on lui fasse de mal* (*Rom.*, XIII, 10); et peut-on lui en faire un plus grand que de le favoriser dans ses crimes? *Celui qui aime l'iniquité hait son âme*, dit le Prophète (*Psal.* X, 6); c'est donc haïr l'âme de son frère, et non pas l'aimer, que de lui aider à commettre l'iniquité, comme c'est haïr la nôtre que de commettre des actions iniques. Si nous voulons bien comprendre ce que Dieu exige de nous par ce précepte, *proximum tuum sicut teipsum*, il faut examiner quel est le prochain que nous devons aimer, quelle est la manière dont nous devons l'aimer.

Nous avons dit ailleurs que par le mot de prochain, il faut entendre tout homme, car il n'y en a point à qui nous ne tenions par les liens communs de la nature et de la grâce : « En vertu de ce précepte, dit saint Augustin, nous sommes obligés d'aimer aussi les anges, desquels nous recevons de si bons offices (3). » Nous devons donc la charité, comme le grand Apôtre nous l'enseigne, *aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants* (*Rom.*, I, 14); aux grands et aux petits; aux amis et aux ennemis : « En nous acquittant des devoirs de cette vertu, dit ce Père (epist. 52, *Ad Cœlest.*), nous en devenons plus riches, bien loin d'en être plus pauvres, puisque la charité s'augmente dans nous à mesure que nous la répandons sur plus de personnes; » et d'ailleurs les autres contractent la même dette envers nous lorsque nous nous en acquittons envers eux.

Quant à la manière dont nous devons aimer notre prochain pour l'aimer comme nous-mêmes, il est sans difficulté qu'il faut l'aimer de cœur et d'action : de cœur, en lui souhaitant tout le bien qu'il peut se désirer à lui-même; d'action, en faisant tout ce qui est en nous pour le lui procurer. « Quiconque, dit un Père, aime son prochain comme soi-même, lui souhaite les mêmes biens qu'il se souhaite à soi-même, et il lui procurera dans l'occasion les mêmes avantages qu'il se procurerait s'il le pouvait (4). » Mais comme il y a un bien unique et souverain qui doit être le but de nos désirs; savoir, d'aimer Dieu en cette vie, et d'en jouir en l'autre, « Aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est faire pour lui ce que nous devons faire pour nous, c'est-à-dire le porter autant qu'il est en nous à aimer Dieu d'un amour parfait pour le faire arriver au même but où nous aspirons (5); autrement ce n'est point du tout l'aimer. Bienheureux donc celui qui s'afflige du péché de son prochain dans la vue de l'extrême péril qu'il court de se perdre, et qui se réjouit de ses bonnes œuvres dans la vue de l'extrême avantage qu'il en recevra; car il est indubitable, dit saint Basile (6), que celui qui n'est point touché de ces deux différents sentiments, n'aime point son frère de la manière que Dieu lui commande. C'est ainsi que nous devons aimer notre prochain : l'amour que nous avons pour nous, ou pour mieux dire que nous devons avoir; car il y a peu de chrétiens qui aient pour eux-mêmes un amour chrétien; l'amour, dis-je, que nous devons avoir pour nous est le modèle de celui que nous devons avoir pour lui.

Hélas! que nous observons mal le précepte du Seigneur! au lieu d'aimer tous les hommes comme nous-mêmes; au lieu d'avoir

(1) Dei dilectio prior est ordine præcipiendi, proximi dilectio prior est ordine faciendi. (Tract., 17, *in Joan.*)

(2) Sed bene intelligentibus nirumque invenitur in singulis : nam et qui diligit Deum non cum potest contemnere præcipientem ut diligat proximum, et qui sancte ac spiritualiter diligit proximum, quid in eo diligit nisi Deum. (Tract. 85, *in Joan.*)

(3) Manifestum est hoc præcepto quo tenemur diligere proximum, etiam sanctos angelos contineri, a quibus tanta misericordiæ impenduntur officia. (*De doct. Christ.*, lib. X, cap. 39.)

(4) Quicunque proximum ut seipsum diligit, quidquid boni sibimet cupit, illi cupit parter : nemo autem sibi ipsi male vult : eadem igitur quæ sibi, proximo quoque optabit et faciet, quisquis proximum ut seipsum diligit.

(5) Quod agis tecum et hoc agendum cum proximo, ut ipse etiam perfecto amore diligas Deum : non enim cum diligis tanquam te ipsum, si non ad id bonum ad quod ipse tendis, adjicere satagis. (S. Aug., *De morib. Eccl.*, cap. 11.)

(6) S. Basil., Int. et Resp., 175.

cette charité des premiers chrétiens, qui s'aimaient les uns les autres, ne comprenant pas qu'on dût haïr personne (7), nous haïssons les uns, et si nous pouvions nous leur ferions autant de mal que nous sommes obligés de leur faire de bien : les uns nous sont indifférents, et le bien ou le mal qui leur arrive ne nous touche en aucune façon ; aussi insensibles pour eux que s'ils étaient d'une autre espèce que nous, quoique nous soyons tous enfants du même Père, et cohéritiers du même royaume. Il est vrai qu'il y en a que nous aimons comme nous-mêmes, mais notre amour pour eux est souvent pire que notre haine, parce que nous les aimons avec déréglement. Tel est l'amour qu'un père a pour un fils qu'il place dans un poste dont son incapacité devait l'exclure, ou bien dans une condition à laquelle il n'était point appelé, mais qu'on a jugée plus propre à lui faire faire une fortune plus prompte, et qui se perd dans l'élévation, au lieu qu'il se serait sauvé, s'il avait vécu dans une condition privée, ou dans une plus convenable à ses inclinations : c'est cet amour que la plupart des hommes ont les uns pour les autres, ouvrage de la cupidité, bien formé par la chair et le sang, et par les intérêts réciproques de l'avarice, du plaisir, ou de la débauche. Or, ce qui fait que nous ne nous apercevons pas du tort que nous faisons à notre prochain en l'aimant de cette manière, c'est que nous nous aimons ainsi, et que nous voulons être aimés de même. Pour remédier à ce désordre, il faut remonter au principe, et apprendre comment nous devons nous aimer : sachons donc que comme notre âme est ce qu'il y a de plus noble en nous, il faut l'aimer préférablement à tout, aimer tout le reste par rapport à elle, et elle-même par rapport à Dieu : c'est ainsi que le Seigneur l'entend, quand il nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes : *Proximum tuum sicut teipsum* ; c'est-à-dire, qu'il faut préférer son salut à toutes choses, comme nous devons sacrifier pour le nôtre tout ce que nous avons de plus cher et de plus précieux. Le Fils de Dieu ajoute :

Jeudi. — *Toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux commandements.* « La loi de Moïse, et la doctrine des prophètes ont leur fin dans ces deux préceptes, et leur sont rapportés, dit saint Augustin (*Quæst. Evang.*, lib. I, quæst. 33) : car l'amour de Dieu et du prochain contient en abrégé tout ce qui nous est défendu, et tout ce qui nous est ordonné dans la loi de Dieu. Toute l'Ecriture, n'enseigne point autre chose ; où elle est claire, dit ce saint docteur (8), la charité s'y montre à découvert ; où elle est obscure, la charité y est cachée. » Celui qui aime Dieu observe les préceptes de la première table qui ne regardent que Dieu ; celui qui aime le prochain pratique les préceptes de la seconde, qui ne regardent que le prochain : ainsi en aimant Dieu et le prochain, on accomplit toute la loi, car, *la fin des commandements est la charité* (1 *Tim.*, I, 5) ; et toute la loi est renfermée dans ce précepte : *Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même.* « Il y a une si grande liaison de l'un et de l'autre Testament sous le commandement de cette double charité, que nous ne voyons point que la loi, ni la grâce ait jamais justifié personne sans l'union de ces deux vertus (9). »

Si en observant ce double précepte on observe toute la loi, parce que tous les autres commandements sont des suites de celui-ci, *Diliges* ; il s'ensuit aussi qu'en ne le gardant pas, on viole toute la loi, parce qu'il est impossible qu'en n'accomplissant point le précepte de l'amour de Dieu et du prochain, on puisse accomplir les autres. Avec la charité on est tout, et sans cette vertu on n'est rien. C'est ce que l'Apôtre nous prouve bien sensiblement dans sa 1re *Epître aux Corinthiens* (chap. XIII, vers. 1 seqq.) : *Quand je parlerais le langage de tous les hommes et des anges mêmes*, dit-il, *si je n'avais point la charité, je ne serais que comme un airain sonnant, et une cymbale retentissante ; et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que j'aurais une parfaite science de toutes choses ; quand j'aurais toute la foi possible, et capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien ; et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne servirait de rien.*

Qui de nous peut se vanter d'observer, comme il faut, ce double précepte ? tout ce qu'on fait, dit saint Augustin, a pour principe la charité, ou la cupidité ; or, si nous considérions toutes nos actions dans leur principe, nous verrions que la cupidité en est presque toujours le mobile, et qu'ainsi tant de bonnes œuvres qui nous rendent témoignage que nous aimons Dieu et le prochain, prières, aumônes, oraisons, sacrements reçus, malades assistés, prisonniers visités, en sont souvent des marques bien équivoques, parce qu'elles peuvent avoir pour motif l'hypocrisie, l'amour-propre, et la vanité. *Dites à ceux qui enduisent la muraille sans rien mêler avec la boue, qu'elle tombera*, dit le Seigneur, par la bouche du prophète Ezéchiel. (*Ezech.*, XIII, 11.) Que veut dire ceci ? sinon que la charité est le ciment destiné à unir toutes les pierres qui doivent entrer dans la structure de l'édifice spirituel ; autrement ce sera un ouvrage qui tombera au premier vent, parce que toutes ses parties ne seront point liées ensemble : ne considérons donc pas tant nos actions en

(7) Sic mutuo amore diligimus, quoniam odisse non novimus. (Min. Fel., *in Oct.*)

(8) Ubi Scriptura aperta est charitas patet, ubi obscura est charitas latet. (*In Psal.* CXL.)

(9) Tanta est sub hujus geminæ charitatis mandato utriusque copula Testamenti, ut sine istarum connexione virtutum, nec lex quemquam inveniatur justificasse, nec gratia. (S. Leo., serm. I, *De jejun.*)

elles-mêmes, que le principe qui nous les fait faire, et nous trouverons sans doute que l'on s'abuse le plus souvent. « Il est facile aux hommes, dit saint Augustin, de se persuader faussement qu'ils aiment Dieu, parce qu'il ne se rencontre pas tant d'occasions où nous puissions donner des preuves de cet amour; mais quant à l'amour du prochain, les injustices que nous commettons tous les jours contre lui sont des marques évidentes que nous ne l'aimons point (10). » Or puisqu'on ne peut aimer Dieu en haïssant le prochain; dès lors que nous nous surprenons dans une disposition de haine envers notre prochain, nous devons sûrement conclure que nous n'aimons point Dieu; aussi les preuves que le Seigneur exige de l'amour que nous avons pour lui, c'est de donner à nos frères des marques de celui que nous avons pour eux : *C'est en cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres* (*Joan.*, XIII, 35); aimer Dieu pour lui-même, aimer le prochain en Dieu, et pour Dieu, voilà *le grand commandement qui renferme la loi et les prophètes;* voilà *ce qui est plus que tous les holocaustes et les sacrifices.* (*Marc.*, XII, 31, 32.) Telle était la charité du grand Apôtre : *pressé par l'amour de Dieu* (II *Cor.*, V, 14), il a parcouru toutes les régions de la terre, *et s'est rendu le serviteur de tous pour gagner à Dieu plus de personnes; il s'est fait tout à tous pour les sauver tous.* (I *Cor.*, IX, 19, 22.) Attaché à cet amour par des liens indissolubles, il défie toute la nature de les rompre. *Qui donc*, dit-il, *nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?* Si j'étais abandonné à moi-même, sans secours de la part des hommes, le cœur rempli de tristesse et d'amertume, serait-ce l'affliction : *An tribulatio?* Si l'on m'ôtait les choses les plus nécessaires à la vie, que j'eusse été un temps considérable sans donner à ce corps l'aliment qui doit l'entretenir, serait-ce la faim : *An fames?* Si les hommes non contents de m'ôter la nourriture me dépouillaient de mon vêtement, et que nu l'on m'exposât aux injures de toutes les saisons, serait-ce la nudité : *An nuditas?* Si je me trouvais dans une occasion dangereuse d'où je ne pusse me tirer sans me mettre en risque d'y périr, serait-ce le péril : *An periculum?* Si mes ennemis tournaient leur rage contre moi, et en voulaient tout d'un coup à mes biens, à mon honneur, à ma vie, serait-ce la persécution : *An persecutio?* Mais enfin s'il fallait perdre cette vie par une mort cruelle et infâme tout à la fois, serait-ce le fer et la violence : *An gladius?* — *Non, et parmi tous ces maux je demeurerais toujours victorieux par la grâce de Celui qui nous a aimés; car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni ce qui est au plus haut des cieux, ou au plus profond des enfers, ni toute autre créature ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.* (*Rom.*, VIII, 35 seqq.) Tel est le modèle que nous devons suivre pour répondre à l'amour de ce Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous; mais voyons la preuve qu'il donne de sa charité à ses ennemis mêmes, auxquels il veut se faire connaître pour le Fils de Dieu, dans le temps qu'ils cherchent à le surprendre dans ses paroles.

VENDREDI. — *Comme les Pharisiens étaient là assemblés, Jésus leur fit cette question : Que vous semble du Christ? De qui est-il Fils? Ils lui répondirent : De David. D'où vient donc, leur dit-il, que David étant inspiré l'appelle son Seigneur par ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied; si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils?*

Remarquons d'abord toutes les circonstances qui accompagnent la preuve que le Sauveur du monde donne de sa divinité; examinons ensuite la nature de cette preuve.

Ce n'est pas à ses disciples qu'il la donne, c'est aux Pharisiens, ses plus cruels ennemis, qui n'eurent rien à y répliquer : *Et nemo poterat ei respondere verbum;* ce n'est pas à quelqu'un d'eux, c'est à plusieurs assemblés dans le temple : *Congregatis autem Pharisæis;* enfin la preuve qu'il tire de David ne doit pas être regardée comme la parole d'un homme, mais comme celle de l'Esprit-Saint qui a parlé par sa bouche, *Ipse enim David in Spiritu Sancto.*

Après que les Pharisiens eurent interrogé le Fils de Dieu, et que le docteur satisfait de sa réponse lui eut dit : *Maître, ce que vous avez dit est très-véritable*, il prit la parole à son tour, et leur fit cette question, non pour les tenter, mais pour les instruire de ce qu'ils ne savaient pas, et pour élever insensiblement leurs esprits. *Que vous semble du Christ*, leur dit-il, *de qui est-il Fils?* c'est-à-dire, de qui doit-il être Fils? Car ils ne savaient pas encore qu'il fût né. Il avait fait autrefois la même demande à ses apôtres, en parlant de lui-même, et saint Pierre n'hésita pas à le reconnaître *pour le Fils du Dieu vivant* (*Matth.*, XVI, 13, 16); mais il n'usa pas de cette conduite à l'égard de ces personnes, dit saint Chrysostome (hom. 71, *in Matth.*), puisque s'il leur avait demandé de la sorte, *ce qu'ils croyaient de lui*, ils lui eussent infailliblement répondu qu'il était un séducteur et un ennemi de Dieu. C'est pourquoi il leur demanda, en général, ce qu'ils croyaient du Christ. Ils lui répondirent qu'il devait être *Fils de David :* car c'était l'opinion commune que le Christ serait un roi de la race de David, qui remet-

(10) Quia in dilectione Dei possunt mentiri homines, quia rariores tentationes eam probant, in dilectione autem proximi facilius convincuntur eam non habere, cum iniqua cum hominibus agunt. (*In Epist. ad Gal.*)

trait les Juifs dans leur ancienne liberté, relèverait le royaume de David, son père, abattu sous la puissance des Romains; subjuguerait toutes les nations, et rendrait les Juifs plus puissants et plus célèbres que jamais. Telle est l'idée que les Juifs ont du Messie, qu'ils attendent encore, et ces pensées d'un royaume tout terrestre les empêchent de reconnaître Celui qui est venu dans l'abjection. Comme Jésus-Christ devait bientôt souffrir et mourir sur une croix, il leur fait cet argument convaincant pour tâcher par un dernier effort de leur dessiller les yeux. *Comment donc David*, leur dit-il en parlant du Christ, *l'appelle-t-il son Seigneur par ces paroles: Le Seigneur a dit à mon Seigneur, car s'il est le Seigneur de David, comment est-il son Fils?* Il ne conclut pas de là, dit saint Augustin (*In Matth.*, hom. 91), que le Christ ne peut être le Fils de David, mais il demande comment il se peut faire qu'il le soit? Ce *comment* n'est pas une négative, c'est une interrogation; comme s'il leur avait dit, vous répondez bien, quand vous dites que le Christ est le Fils de David, mais voilà David qui l'appelle son Seigneur, comment donc se peut-il faire qu'il soit tout ensemble son Fils et son Seigneur? — Le Christ est le Seigneur de David, répond ce Père, parce que *le Verbe était dès le commencement*, que *le Verbe était en Dieu*, et que *le Verbe était Dieu*; mais il est aussi son Fils, parce que *le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.* (*Joan.*, I, 12, 14.) Rendons-nous à cette preuve de la divinité du Fils de Dieu. C'est le Roi-Prophète qui parle en esprit, c'est-à-dire divinement inspiré: *Ipse enim David dixit in Spiritu*, et qui dit: *Le Seigneur a dit à mon Seigneur: le Seigneur*, c'est-à-dire, Dieu le Père, *a dit à mon Seigneur*, c'est-à-dire à son Fils unique le Christ, et le Messie: Seigneur de David, en tant qu'il est Dieu comme son Père; et Fils de David, en tant qu'il s'est fait homme comme nous; égal au Père par sa divinité, moindre que le Père par son humanité: aussi tantôt il nous dit que *son Père et lui font une même chose* (*Joan.*, X, 30), tantôt que *son Père est plus grand que lui.* (*Joan.*, XIV, 28.) Par cette seule preuve qui nous fait connaître le Christ pour être Dieu et homme tout ensemble, le Seigneur, dit saint Ambroise (*De fide*), a confondu les sabelliens, les photiniens, les ariens, les manichéens: « Celui, dit saint Augustin, qui nie que le Christ soit Seigneur, est photinien; celui qui nie que le Christ soit homme, est manichéen; celui qui confesse que le Christ est Seigneur égal au Père et homme véritable, lequel a véritablement souffert et a versé un vrai sang, est catholique. »

(11) Qui negat Dominum Christum, Photinianus est; qui negat hominem Christum, Manichæus est; qui confitetur Dominum æqualem Patri Christum et hominem verum, passum vere sanguinem fudisse verum, catholicus est. (Serm. 245, *De temp.*)

Voyons ce que le Seigneur a dit au Seigneur: *Asseyez-vous à ma droite*, ce qui marque une parfaite égalité de puissance et d'empire: car, dit saint Paul: *Qui est l'ange à qui le Seigneur ait jamais dit, Asseyez-vous à ma droite?* (*Hebr.*, I, 13.) Il ajoute: *jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied.* C'est le Père qui parle au Fils, qui lui donne toutes les nations pour héritage, et qui lui soumet tous ses ennemis: n'entendons pas par ce terme *jusqu'à ce que*, « *donec*, » que le règne de Jésus-Christ ne doive durer qu'un certain temps, puisqu'il sera éternel: *Il est assis à la droite de Dieu pour toujours*, dit l'Apôtre (*Hebr.*, X, 12); c'est donc une expression qui nous fait connaître la patience du Seigneur à attendre que les ennemis de Jésus-Christ se convertissent: n'entendons pas non plus par ces paroles: *jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied*, que le Fils ne puisse par lui-même se les assujettir, comprenons plutôt que, comme la substance du Père et du Fils est la même, tous les ouvrages de la nature se font conjointement par le Père et par le Fils, mais que la puissance est particulièrement attribuée au Père comme au principe des deux autres personnes.

Il est vrai que les Juifs, pour éluder la force de ce passage, ont prétendu anciennement qu'on ne devait pas l'entendre du Christ, et que les modernes soutiennent que ce psaume n'est pas de David: mais outre que Jésus-Christ lui-même, et après lui tous les apôtres (*Act.*, II, 34; I *Cor.*, XV, 25), l'ont entendu ainsi, le silence que gardèrent alors les Pharisiens qui étaient les mieux instruits dans la loi, est une preuve incontestable qu'on ne doutait point dans ce temps que ce psaume ne fût de ce Prophète, ni que ce passage: *Dixit Dominus Domino meo*, ne s'entendît du Messie, car il leur aurait été facile de répliquer au Sauveur, au lieu qu'ils ne purent lui répondre.

Samedi. — *Personne ne put répondre un seul mot, et depuis ce temps-là nul n'osa plus lui faire de questions.* « C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que le Fils de Dieu termina toutes les questions que les Juifs lui faisaient pour le surprendre; l'on peut dire que la fin en fut glorieuse, et qu'elle était capable de fermer pour jamais la bouche à ses ennemis. En effet, depuis ce temps, ils demeurèrent dans un silence qui, à la vérité, n'était pas volontaire, mais forcé, parce que ses réponses, comme autant de flèches mortelles, les avaient tellement abattus, qu'ils n'osaient plus l'attaquer (12). » Ces misérables orgueilleux, dit saint Augustin (serm. 134), se taisent quand ils devraient parler; ils ferment la bouche quand ils devraient l'ou-

tionum omnium: præclarus quidem atque sublimis, adeo ut ora eorum facile consuerit. Conticuerunt enim se ex illo tempore non sponte, sed quia ita lethali fuerant perfossi vulnere, ut non ausi fuerint cum amplius aggredi. (Hom. 72, *in Matth.*)

vrir, pour demander ce qu'ils n'entendaient point, et la bouche ainsi fermée, ils n'ouvrirent pas même les oreilles pour apprendre ce qu'ils ignoraient. » Car ils ne savaient pas que celui-là qu'ils ne prenaient que pour un pur homme, était Dieu et homme tout ensemble.

C'est par la connaissance de ce Dieu-Homme que nous devons nous établir dans deux dispositions différentes à son égard: 1° Nous devons craindre ce Dieu puissant, *qui réduit tous ses ennemis à lui servir de marchepied, qui a la force dans ses mains, et qui fait marcher devant lui la mort et le démon, qui d'un seul de ses regards qu'il a jetés sur les nations les a fait fondre comme la cire; a réduit en poudre les montagnes du siècle, et a abaissé les collines du monde sous ses pas.* Or, parmi les chrétiens mêmes, il y en a qui en veulent à sa doctrine, et malgré le triomphe qu'il remporte aujourd'hui sur les plus savants et les plus éclairés de ses ennemis, on en voit paraître tous les jours qui cherchent à relever des erreurs contraires à ce que l'Eglise a toujours cru depuis dix-sept siècles, et qu'elle a tant de fois condamnées dans des conciles et foudroyées de ses anathèmes; fut-il jamais une témérité et une insolence pareille? D'autres s'opposent à sa morale, et suivant les différentes passions qui les dominent, ils croient permis certains articles qui sont également défendus; disposés à soumettre leur esprit à une croyance spéculative, pourvu que leur cœur dans la pratique puisse aimer et faire ce qu'il lui plaît. Que ces chrétiens lâches apprennent aujourd'hui que notre Dieu est *un Dieu jaloux* (*Exod.*, XX, 5), qui demande l'homme tout entier, et que la mort doit être le partage de ceux dont le cœur est divisé: *Divisum est cor eorum, nunc interibunt* (*Osee*, X, 2); craignons donc la puissance de Dieu si nous sommes ses ennemis, soit que nous soyons du nombre de ceux qui s'élèvent contre sa doctrine par orgueil; ou de ceux qui ne pratiquent pas sa morale par lâcheté, car le Prophète nous apprend *qu'il a brisé et mis en poudre les rois au jour de sa colère, qu'il exercera son jugement au milieu des nations, qu'il remplira tout de la ruine de ses ennemis, et qu'il écrasera sur la terre les têtes d'un grand nombre de personnes.* (*Psal.* CIX, 5, 6.)

Mais 2° aimons ce Dieu fait homme pour nous, *qui a pris sur lui nos langueurs* (*Isa.*, LIII, 4) pour nous en guérir, et qui a souffert la mort pour nous en délivrer. Si le Seigneur était toujours demeuré dans sa grandeur, où *il habite une lumière inaccessible* (1 *Tim.*, VI, 16), il aurait excité en nous des sentiments d'admiration plutôt que de tendresse: mais s'étant revêtu de notre nature, et étant devenu semblable à nous, nous ne pouvons lui refuser notre cœur. Le Seigneur est grand, et il est trop terrible, le Seigneur est petit, et il est trop aimable, s'écrie saint Bernard. Appliquons-nous à considérer toutes les raisons que nous avons d'aimer le Sauveur, et faisant réflexion sur tout ce qu'il a fait, et ce qu'il a souffert pour nous, nous ne pourrons ni nous défendre de lui donner notre cœur, ni nous empêcher de prononcer *anathème contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus.* (1 *Cor.*, XVI, 22.) C'est la dévotion la plus solide que nous puissions jamais avoir, et toutes les autres qui n'ont pas rapport à celle-là, comme à sa fin, sont vaines et inutiles; car ce que nous devons bien comprendre quand nous prions les saints, c'est que les saints eux-mêmes ne prient que par Jésus-Christ et ne sont exaucés qu'en son nom; de là vient que nous usons de deux formes de prier fort différentes: nous disons à Jésus-Christ, *Ayez pitié de nous, écoutez-nous*, et nous disons aux saints, *priez pour nous, intercédez pour nous.* Lui seul est notre Médiateur, lui seul nous peut obtenir par lui-même toutes les grâces dont nous avons besoin: *Il n'y a point de salut par aucun autre, et nul autre nom sous le ciel, n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés.* (*Act.*, IV, 12.) Aimons donc celui *qui nous a aimés le premier* (1 *Joan.*, IV 19), celui dont il n'est pas dit, suivant la pensée de saint Chrysostome, (hom. 12, *in Matth.*), qui remet, mais ce qui marque bien plus d'amour, *qui porte les péchés du monde* (*Isa.*, XXIII, 12); celui en un mot qui par sa mort nous a rachetés de l'enfer: *aimons-le de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit*, pour répondre aux plus fortes preuves qu'il pouvait jamais nous donner de son amour et de sa charité.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. (*Matth.*, XXII, 37.)

Comme Dieu ne peut être honoré que par l'amour(13), l'on peut dire que le seul présent qui puisse être digne de lui, c'est le cœur de l'homme; mais l'on peut s'assurer en même temps que lui en donner une partie, et en retenir une autre, ou que de le reprendre, après qu'on le lui a donné entièrement, c'est lui faire injure, et le traiter avec mépris. Ainsi le précepte de l'amour de Dieu nous oblige essentiellement à deux choses; 1° à l'aimer sans aucune réserve; 2° à l'aimer pour toujours.

1. Ce serait avoir une idée bien indigne de Dieu, que de croire qu'il puisse se contenter d'une partie de nous-mêmes: notre cœur lui appartient tout entier, vouloir le partager entre lui et la créature, c'est violer absolument le précepte par lequel il nous ordonne de l'aimer de tout notre cœur, *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Les païens, qui adoraient plusieurs divinités, étaient conséquemment obligés de partager leur culte entre elles, et d'avoir pour chaque dieu plus ou moins d'égard ou de respect, selon qu'ils l'estimaient plus puis-

(13) Non colitur Deus nisi amando. (S. Aug., epist. 120.)

sant, ou moins propre à les secourir dans leurs nécessités; mais les chrétiens, auxquels la foi enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu, premier principe et dernière fin de toutes choses, auteur de leur création et de leur rédemption; un Dieu qui par un excès d'amour qu'il a pour nous, sans avoir besoin de nous, nous promet des récompenses infinies si nous l'aimons, nous prépare des supplices éternels si nous ne l'aimons pas; les chrétiens, dis-je, ne peuvent se donner à demi à ce Dieu, sans le traiter, non-seulement comme un Dieu des païens, mais comme une créature : c'est se mettre en état d'attirer sur eux la malédiction que mérite *le cœur double*, suivant l'expression de l'Ecriture (*Eccli.*, II, 14), et la mort éternelle réservée à ceux *dont le cœur est divisé* (*Osee*, X, 14.)

Que la créature puisse se contenter d'une partie du cœur humain, rien ne paraît plus raisonnable : comme toutes ses perfections sont limitées, on les reconnaît suffisamment par un amour borné et limité; aussi ce qui fait son crime, c'est de s'ériger par l'orgueil témérairement en divinité, quand par une usurpation sacrilége elle veut posséder un cœur qui n'est point fait pour elle. Mais comme Dieu est infini dans toutes ses perfections, il est en droit de nous commander que nous n'aimions que lui, et que tous nos autres amours lui soient tellement subordonnés, que le sien seul règne en nous : d'où les Pères concluent, que « la cause pour laquelle on doit aimer Dieu, c'est lui-même, et la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure (14). » Vouloir donc l'aimer et aimer le monde en même temps, c'est vouloir *servir deux maîtres ennemis* (*Matth.*, VI, 24), c'est prétendre *faire compatir Jésus-Christ avec Bélial, unir la lumière avec les ténèbres* (II *Cor.*, VI, 14, 15); et c'est vouloir l'impossible. Aussi le grand Augustin nous apprend, « que Dieu ne réside point dans un cœur sur lequel il n'a qu'un pouvoir limité; qu'indigné de ce partage il s'en retire en courroux, et l'abandonne entièrement à son ennemi (15). »

Cependant confessons-le à notre honte, non-seulement la plupart des hommes se partagent entre Dieu et le monde, et font même en sorte de vivre sans aucun remords dans un état qui peut être si dangereux pour le salut (ce qui s'appelle un honnête homme, selon l'usage de la vie civile, étant celui qui sait le mieux concilier ces deux maîtres, et trouver le moyen d'être à l'un et à l'autre; car le parfait chrétien ignore l'art de pouvoir accorder ce que la cupidité désire, avec ce que la religion défend); mais même plusieurs sacrifient Dieu à la créature, qu'ils idolâtrent dans leurs cœurs, tandis qu'ils se contentent de donner au Créateur quelques dehors hypocrites; le Seigneur pourrait faire à ces chrétiens le même reproche qu'il faisait autrefois aux Juifs : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi* (*Matth.*, XV, 8) : au lieu d'avoir cette charité qui consiste dans l'observation des commandements de Dieu : *Hæc est enim charitas Dei, ut mandata ejus custodiamus* (I *Joan.*, V, 3), nous en accomplissons quelques-uns, et nous transgressons les autres, comme si *la transgression d'un seul ne nous rendait pas coupables de la transgression de tous* (*Jac.*, II, 10); assez soumis pour obéir au Seigneur dans les choses que le cœur ne réclame point, mais toujours disposés à la révolte, s'il exige de nous le sacrifice de la passion favorite. En quoi nous sommes aussi coupables que Saül, qui, malgré l'ordre qu'il avait reçu du Seigneur de marcher contre Amalec, de le tailler en pièces, de passer tout au fil de l'épée, sans faire grâce à aucun des ennemis, épargna le roi des Amalécites, et mérita par cette réserve d'attirer sur lui la colère et la vengeance de Dieu. (I *Reg.*, XV, 3.) En user ainsi, est-ce agir par amour? c'est-à-dire être comme des enfants qui ne craignent rien tant que de fâcher un bon père, et qui observent également tout ce qu'il leur a également commandé; ou plutôt, quand nous nous réservons la partie de notre cœur qui nous est la plus chère, et que nous ne donnons à notre Dieu que celle dont nous faisons le moins de cas, n'est-ce pas être semblable à Caïn, lequel gardant pour lui ce qu'il avait de meilleur, n'offrit au Seigneur que les plus méchants de ses fruits. (S. Chrys. *in Gen.*, hom. 8.) Tel fut le procédé du premier des réprouvés, et tel est celui de la plupart des chrétiens, qui doivent appréhender que ce qui arriva à Caïn ne leur arrive : *Dieu ne regarda ni Caïn ni ses présents* (*Gen.*, IV, 5) : il ne voudra ni d'eux, ni de leur cœur; car il en exige, non-seulement la plus noble partie, mais il le veut tout entier; ajoutons qu'il le veut toujours.

2. Si le Seigneur ne peut souffrir un amour partagé entre lui et la créature, il est sans doute qu'il est encore plus indigné contre les chrétiens qui l'abandonnent pour courir après la créature. Cependant ce péché que nous pouvons appeler l'apostasie de la charité, tout énorme qu'il est, ne laisse pas d'être très-commun. Que ce crime soit énorme, il suffit, pour en convenir, de faire réflexion, que cesser d'aimer Dieu pour aimer autre chose que lui, c'est après avoir goûté de Dieu et du monde, et avoir fait un indigne parallèle entre l'un et l'autre, chasser Dieu de notre cœur pour donner la préférence au monde, aimant mieux devenir l'esclave du démon, que de vivre sous la loi du Seigneur. Que ce crime cependant soit très-commun, il ne faut pour nous en convaincre que l'expérience même, qui nous met tous les jours devant les yeux tant d'exemples de l'inconstance du cœur humain, et qui nous fait voir tant de chrétiens se repentir alternativement

(14) Modus amandi Deum est amare sine modo. (S. Bern., *De dilig. Deo*, cap. 1.)

(15) Iratus Deus discedit, quia sit ibi pars diabolo, et totum diabolus possidebit.

de leurs péchés et de leurs pénitences; passer leur vie dans un cercle continuel de sacrements, et de sacriléges; d'absolutions, et de rechutes. Mais pour entrer dans une instruction qui nous soit plus profitable, examinons les causes qui nous font abandonner Dieu et les moyens dont il faudrait nous servir pour ne l'abandonner jamais, quand nous sommes assez heureux que d'être véritablement à lui.

Un chrétien *qui aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit*, c'est-à-dire un chrétien au plus haut degré de la perfection, a deux écueils à craindre, qui peuvent être la cause de sa ruine et de sa chute, savoir, l'orgueil et la tiédeur; l'orgueil est le dernier piége que le démon nous tend; toujours attentif à notre perte, il précipite les uns dans la fange d'un péché honteux, et il fait tomber les autres en les rendant vains et superbes de lui avoir résisté, et d'être demeurés debout: ce piége est d'autant plus dangereux, que s'il n'y a que les mauvaises actions qui soient la matière des autres vices, les bonnes peuvent être celles de l'orgueil; ainsi voyons-nous quelquefois qu'un chrétien, après avoir triomphé des tentations les plus périlleuses, ne résiste pas à celles de tirer gloire de son triomphe; il regarde sa vertu comme l'ouvrage de ses mains, et cette attention sur son propre mérite lui en fait perdre bientôt tout le fruit. La tiédeur ne produit pas un effet si prompt, mais elle nous conduit insensiblement au même précipice. Telle est la faiblesse de l'homme, de ne pouvoir subsister longtemps dans le même état, et de rétrograder s'il n'avance toujours. Cependant rien n'est plus ordinaire dans les lieux mêmes où l'on se retire du commerce du monde pour tendre à la perfection, que de voir les novices plus fervents, et souvent plus parfaits que les anciens religieux, et ceux qui dans les commencements marchaient à grands pas dans le chemin de la vertu, en venir dans une indifférence, qui, leur ôtant la crainte des petites fautes, les fait tomber peu à peu dans les plus grands désordres : *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (*Eccli.*, XIX, 1.)

D'où il est aisé de conclure, qu'on ne peut point se servir d'un plus sûr moyen pour persévérer dans l'amour de Dieu, que de vivre toujours dans l'humilité et dans la ferveur : humilité, qui nous doit donner une grande défiance de nous-mêmes, en nous remettant toujours devant les yeux que tout ce que nous sommes, nous le sommes par la grâce de Dieu; que s'il reprenait ce qui est à lui, il ne nous resterait plus à nous que le néant et le péché; et que s'il nous abandonnait un instant à nous-mêmes, nous serions capables des plus grands déréglements : ferveur qui nous doit porter à nourrir par nos bonnes œuvres *cette charité que l'Esprit-Saint a répandue dans nos cœurs* (*Rom.*, V, 5), et à nous perfectionner de plus en plus dans notre état; car le parfait amour ne s'arrête pas dans sa course, et ne donne point de repos à celui qui est une fois percé de ses traits. Aimer Dieu un temps, dit un grand solitaire, et l'abandonner ensuite, c'est être comme l'encens qui brûle, lequel répand d'abord une bonne odeur, et à la fin ne jette plus que de la fumée; mais aimer Dieu constamment c'est se sentir brûler de plus en plus des ardeurs de la charité; cet amour est comme un feu allumé dans une forêt, qui cause toujours un plus grand embrasement à mesure qu'il s'avance. Telle est l'idée que nous devons avoir de l'amour de Dieu, et de la nécessité d'y faire tous les jours de nouveaux progrès; car tant qu'on est dans la voie, ce n'est pas le temps de s'arrêter, parce que ce n'est pas le lieu de la perfection : il faut marcher jusqu'à ce qu'on soit parvenu au terme : que dis-je, *il faut courir de telle sorte que nous remportions le prix* (*I Cor.*, IX, 24), et que nous méritions la couronne qui n'est due qu'à la persévérance (*Matth.*, X, 22). « Marchons, dit saint Augustin (tract. 43, *in Joan.*), jusqu'à ce que nous soyons arrivés où ce chemin nous conduit; » ne nous arrêtons jamais jusqu'à ce que nous soyons parvenus à notre dernière demeure; ainsi en marchant nous tendons à quelque chose que nous n'avons pas, et lorsque nous y sommes parvenus, nous poursuivons ensuite notre chemin en tâchant de parvenir à quelqu'autre degré plus élevé, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la fin qui ne nous permettra plus de désirer, et de passer plus avant : c'est la belle instruction que nous donne l'apôtre saint Paul en parlant de lui-même : *Mes frères*, nous dit-il, *je ne pense point avoir encore atteint où je tends, mais tout ce que je fais maintenant, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, je cours incessamment vers le but de la carrière pour remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ.* (*Philipp.*, III, 13, 14.)

Seigneur, détachez nos cœurs de tous les objets de ce monde pour les attacher uniquement à vous : le poids d'une nature corrompue les fait toujours pencher vers la terre, et il n'y a que votre grâce qui puisse les élever vers vous, et leur donner du goût pour les biens du ciel; c'est-à-dire à nous faire accomplir le précepte que vous nous faites de vous aimer, et sans elle nous ne pouvons obéir à vos commandements. Ne nous la refusez pas, Seigneur, et alors nous vous aimerons au-dessus de tout, et préférablement à tout; l'amour que nous aurons pour vous sera le plus tendre et le plus fort de tous les amours; et la douceur que nous goûterons à vous aimer fera que nous vous aimerons toujours de plus en plus sur la terre, jusqu'à ce que nous soyons parvenus dans le séjour de votre gloire, où nous vous aimerons éternellement. Ainsi soit-il.

—

XVIII[e] DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. IX, v. 1-8.

Le Sauveur du monde sur la fin de la première année de sa prédication passa dans une barque à l'autre bord du lac de Génésareth, pour aller dans le pays des Gérasséniens; il y guérit deux possédés; mais étant prié par ceux de la ville de se retirer, il revint en Galilée, où il opéra le miracle dont il est fait mention dans cet Evangile.

Jésus étant entré dans une barque repassa le lac, et vint à sa ville. « La ville dont parle l'évangéliste, comme de la ville de Jésus-Christ, était Capharnaüm, dit saint Chrysostome : il était né en Bethléem, il avait été élevé à Nazareth, mais Capharnaüm était le lieu où il demeurait d'ordinaire (16). » Ce Père fait voir aussi par plusieurs différences, que ce paralytique qui est guéri aujourd'hui n'est pas celui dont parle saint Jean. Une solide réflexion que fait faire d'abord ce grand docteur sur ces paroles : *Et ascendens in naviculam*, c'est que le Sauveur étant obligé de passer l'eau, et pouvant marcher sur les flots, aime mieux se servir d'un vaisseau; car pour établir mieux le mystère de son incarnation en paraissant véritablement homme, il ne voulait pas toujours agir en Dieu, ni faire continuellement des miracles (17). Comme tout le fonds de notre religion consiste à croire un Dieu-Homme, toute la vie de Jésus-Christ fut un mélange perpétuel d'actions divines et humaines : ainsi, tantôt il marche sur la mer (*Matth.*, XIV, 25); et tantôt il se sert d'une barque; tantôt il repaît cinq mille hommes de cinq pains (*Joan.*, VI, 10); et tantôt il souffre la faim lui-même (*Matth.*, IV, 2); tantôt enfin, il demande comme homme à son Père un miracle qu'il opère comme Dieu (*Joan.*, XI, 41), et tantôt il commande si absolument à la mer (*Marc.*, IV, 39), et aux démons (*Luc.*, IV, 35), qu'il fait bien connaître que sa puissance ne relève de personne.

Ce que nous pouvons conclure de ceci, c'est que nous ne devons pas séparer ce Dieu-Homme, ni *diviser Jésus-Christ*, comme parle l'Apôtre (I *Cor.*, I, 13); s'il n'était que Dieu, nous craindrions d'en approcher, et nous dirions peut-être avec les Israélites effrayés de l'éclat qui l'environne, *Qu'il ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions* (*Exod.*, XV, 19); s'il n'était qu'homme, nous nous en approcherions en vain, et il n'aurait pas le bras assez fort pour nous défendre, et nous protéger : mais son humanité fait que *le Pontife que nous avons n'étant pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, nous nous présentons avec confiance devant le trône de sa grâce, afin d'y revevoir miséricorde, et d'en être secourus dans nos besoins* (*Hebr.*, IV, 15, 16); et sa divinité nous donne lieu d'espérer tout de sa puissance, et de ne craindre rien dès lors qu'il est avec nous : *Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous*, nous dit-il, *et les fleuves ne vous submergeront point. Lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlés, et la flamme sera sans ardeur pour vous.* (*Isa.*, XLIII, 2.)

Prions donc ce Jésus-Christ Dieu-Homme de venir dans sa ville : *In civitatem suam :* c'est-à-dire dans notre âme, car c'est là où il veut faire sa demeure ordinaire, et tout le fruit qu'il attend de son incarnation et de sa mort, c'est de chasser les démons de nos âmes, et d'y régner paisiblement par sa grâce : *Il n'habite point dans des maisons faites de la main des hommes* (*Act.*, VII, 48); mais il habite dans le cœur des justes dont il se fait un temple, et un séjour de délices : il a triomphé visiblement du démon, quand il l'a chassé malgré lui du corps des possédés; mais le démon triomphe à son tour, quand il règne invisiblement en nous par la révolte de nos passions. Or, quand le Sauveur nous dit, que le royaume de Dieu est au dedans de nous, *Regnum Dei intra vos est* (*Luc.*, XVII, 21), il veut nous faire entendre qu'à moins qu'il ne règne dans nos cœurs, toutes les victoires qu'il a remportées sur son ennemi et le nôtre *en distribuant ses dépouilles* (*Luc.*, XI, 22), ne nous serviront de rien : mais comme l'Ecriture nous apprend que *l'Esprit-Saint n'habitera point dans un corps assujetti au péché* (*Sap.*, I, 4), parce qu'étant saint par essence, il est impossible que la souveraine pureté et la souveraine impureté demeurent ensemble; en priant le Seigneur de venir en nous, nous devons lui préparer une demeure digne de lui, c'est-à-dire qu'il faut en éloigner les vices, réprimer les passions, orner nos âmes de la pratique des bonnes œuvres, et de l'exercice des vertus; en un mot, recevoir Jésus-Christ dans nos cœurs avec la même joie et le même empressement, que le peuple de notre Evangile le reçut, quand il vint à Capharnaüm : car saint Marc nous apprend (chap. II, vers. 2) qu'*aussitôt qu'on eut ouï dire qu'il était en la maison, il s'y assembla un si grand nombre de personnes, que ni le dedans du logis, ni tout l'espace d'auprès de la porte ne pouvaient les contenir.*

Lundi. — *Là on lui présenta un paralytique étendu sur un lit, et Jésus voyant leur foi, dit à ce paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* Ici remarquons le zèle de ceux qui présentent ce paralytique à Jésus-Christ et la bonté avec laquelle Jésus-Christ reçoit ce paralytique. La paralysie dont cet homme était malade, l'avait rendu si impotent de ses membres, que bien loin de pouvoir s'en servir à se soutenir, c'était plutôt un poids qui lui était de-

(16) Propriam hic civitatem ejus Capharnaum appellavit; Bethlem enim ipsum tulit, Nazareth educavit, sed Capharnaum ipsius erat habitaculum. (Hom. 28, *in Matth.*)

(17) Rursusque cum etiam posset pedes transire, navigio conscenso trajecit : non enim semper signa facere volebat, ne humanitatis suæ mysterio derogaret. (S. Chrys., *ibid.*)

venu à charge ; c'est pour cela qu'*il fut porté sur son lit par quatre hommes, qui étant empêchés par la foule de le présenter à Jésus-Christ découvrirent le toit de la maison* (lequel, suivant la manière des orientaux, était en terrasse), *et y ayant fait une ouverture ils descendirent le lit sur lequel le paralytique était couché.* (*Marc.*, II, 3, 4.)

Ce paralytique couché sur son lit, et qui ne peut se remuer, est la figure du pécheur accablé sous le poids de son péché : poids si lourd, qu'il renverse les plus forts par terre, sans qu'ils puissent se relever par eux-mêmes. En vain on jette dans la mer toute la charge du vaisseau dans lequel était Jonas (*Jon.*, II, 5), coupable de désobéissance envers son Dieu, il ne paraît nulle espérance d'éviter un naufrage général, « qu'en jetant ce prophète dans la mer, parce que le vaisseau était surchargé, non du poids du corps de Jonas, mais de celui de son péché (18). » Ce paralytique porté par quatre hommes qui le descendirent par le toit de la maison pour le présenter au Fils de Dieu, nous fournit la matière d'une double instruction. Car 1° nous en devons conclure la nécessité qu'il y a de s'approcher de Jésus-Christ et de retourner à lui, quand le péché nous en a éloignés. Il est vrai qu'on ne manque point de trouver des obstacles dans son chemin : « Mais, dit un saint (19), loin de refroidir celui qui a une foi véritable, ils ne servent qu'à l'enflammer : » pourvu donc que nous en ayons, elle nous fera connaître, qu'*il n'y a point de salut sans lui* (*Act.*, IX, 12), que nous serons éternellement perdus si nous ne retournons à lui, et qu'il faut par conséquent y arriver par la porte, ou par le toit ; c'est-à-dire vaincre toutes les difficultés qui peuvent empêcher d'aller à Dieu.

La seconde chose que nous devons conclure, c'est que si nous ne pouvons pas par nous-mêmes à cause de notre faiblesse aller à Jésus-Christ, nous devons prier ceux qui sont plus forts que nous de nous y porter, ou du moins de nous y laisser conduire par ceux qui sont pleins de charité, et soyons sûrs que nous trouverons un Dieu plein de bonté pour nous recevoir.

« Le Seigneur est grand, dit saint Ambroise, il pardonne aux uns par le mérite des autres. Si vous sentez votre conscience chargée de crimes, et qu'à cause de votre indignité, vous croyez avoir sujet de vous défier de vous-mêmes, en vous adressant immédiatement à lui, employez toute l'Eglise qui priera pour vous, afin que Dieu accorde en sa considération ce qu'il pourrait justement vous refuser en punition de vos offenses (20) : » mais quand nous prions les saints de demander grâce pour nous, mettons-nous en état d'obtenir ce qu'ils demanderont : car nous ne pouvons pas ignorer que la prière que l'on fait pour ceux qui veulent persévérer dans le péché ne soit entièrement inutile (S. Chrys., hom. 5, *in Matth.*) ; et c'est ce que le Seigneur nous fait entendre bien clairement par ces paroles : *Quand Moïse et Samuel se présenteraient devant moi pour me prier, mon cœur ne se tournerait pas vers ce peuple ; chassez-les de devant ma face, et qu'ils se retirent* (*Jerem.*, XV, 1) ; mais ce qui doit nous encourager, et éloigner de nous toute crainte, quelque pécheurs que nous puissions être, pourvu que nous détestions notre péché, c'est de voir la bonté avec laquelle Jésus reçoit ce paralytique.

Jésus voyant leur foi, dit l'évangéliste, « *Jesus videns fidem illorum*, » c'est-à-dire la foi non-seulement de ceux qui avaient descendu ce malade du haut du toit, mais la foi du malade même, « puisque s'il n'en avait pas eu, dit saint Chrysostome (Hom. 29, *in Matth.*), il n'eût jamais souffert qu'on l'eût descendu de cette sorte, *dit à ce paralytique : Mon fils : « Dixit paralytico.... Fili.* « Bonté admirable du Fils de Dieu ! Il appelle son fils, dit saint Jérôme, un misérable abandonné et méprisé, un homme perclus de tous ses membres que les prêtres ne daignaient pas seulement toucher (21) ; » il l'exhorte à avoir confiance : *Confide*, comme s'il lui disait, quelque incurable que vous paraissiez être aux yeux des hommes, vous ne l'êtes point aux yeux de Celui qui peut guérir les corps, et les âmes tout à la fois : *Vos péchés vous sont remis : « Remittuntur tibi peccata tua : »* c'est-à-dire, si je guérissais seulement votre corps sans guérir votre âme ; si je n'effaçais votre péché, qui est la cause de votre maladie, vous retomberiez bientôt dans votre premier état : mais il faut aller à la source du mal, et ensuite votre guérison sera facile et assurée ; car c'est une vérité constante (22), que nos péchés sont souvent la cause de nos maladies, ou des afflictions que le Seigneur nous envoie, comme l'Apôtre l'écrit aux Corinthiens (I *Cor.*, XI, 30), et que l'Ecriture nous l'apprend par ces paroles : *Seigneur*, dit le Prophète, *vous avez châtié l'homme pour ses offenses, et vous avez fait sécher son âme comme l'araignée* (*Psal.* XXXVIII, 12) ; c'est ainsi qu'Achior, chef des enfants d'Ammon, parla des Juifs à Holopherne : *Ce que je puis vous apprendre de ce peuple*, lui dit-il, *c'est que toutes les fois qu'ils ont adoré un autre Dieu que leur Dieu, ils ont été livrés à leurs ennemis pour être pillés, et*

(18) Navis prophetæ corpore gravabatur, non corporis magnitudine, sed peccati : nihil enim tam grave et tam onerosum invenies quam peccatum. (S. Chrys., hom. *de Jon.*)

(19) Verum fidem impedimenta non retrahunt, sed accendunt. (Beda, *in Luc.*)

(20) Magnus Dominus, qui aliorum merito ignoscit aliis ; si gravium peccatorum diffidis veniam, adhibe precatores, adhibe Ecclesiam quæ pro te precetur, cujus contemplatione quod tibi Dominus negare possit, ignoscat. (Lib. V, *in Luc.*)

(21) O mira bonitas ! despectum et debilem, totisque membrorum compagibus dissolutum, filium vocat, quem sacerdotes non dedignabantur attingere. (S. Hier., *Comm. in Matth.*)

(22) Ubi datur nobis intelligentia propter peccata plerasque evenire corporum debilitates, et ideirco prius remittuntur peccata, ut causis debilitatis ablatis, sanitas restituatur. (*Ibid.*)

tués couverts d'opprobres ; et toutes les fois qu'ils se sont repentis d'avoir abandonné le culte de leur Dieu, le Dieu du ciel leur a donné la force de résister à leurs ennemis. (*Judith*, V, 18, 19.) Ce n'est que par nos péchés, dit saint Jérôme, que nos ennemis triomphent de nous ; ce n'est que par nos vices qu'ils remportent la victoire sur nous (23) ; ainsi, pour obtenir ou notre guérison, ou la délivrance des tribulations de la vie, il faut travailler d'abord à expier le péché.

Il est bien vraisemblable que ce paralytique abandonna le soin de son corps à ceux qui le portaient, et qu'il mérita la guérison de son âme, non-seulement par la foi, mais par un regret sincère et véritable de ses péchés, puisqu'il n'y a point de rémission sans pénitence intérieure, et voilà ce que nous avons à imiter en lui : autant l'âme est élevée au-dessus du corps, autant devons-nous préférer celle-là à celui-ci ; et quand tous les deux sont malades, il faut ne demander la guérison du corps qu'après celle de l'âme, et pour le bien même de l'âme : car *notre vie ne doit pas nous être plus précieuse que notre salut.* (*Act.*, XX, 24.)

Que nous sommes éloignés de ces dispositions si chrétiennes ! l'expérience nous fait voir tous les jours que sitôt qu'on est attaqué de maladie, on appelle ceux dont on attend la guérison du corps. Et plus on est pécheur, plus on diffère à demander les remèdes que Jésus-Christ a institués pour la guérison de l'âme : aussi qu'arrive-t-il le plus souvent ? C'est qu'on perd l'âme et le corps tout à la fois : c'est que n'ayant point recours à Celui qui nous a permis de l'appeler *notre Père* (*Matth.*, VI, 9), il ne nous traite point en enfants ; et nous n'avons point la consolation de lui entendre dire, comme il fit à ce paralytique : *Vos péchés vous sont remis*, parce que nous n'en avons point de contrition véritable.

MARDI. — *Aussitôt quelques docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème ; mais Jésus connaissant ce qu'ils pensaient, leur dit : Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées ?*

Si les docteurs de la loi avaient été moins animés contre le Sauveur, ils auraient dû croire qu'il parlait comme un prophète qui, instruit des volontés de Dieu, déclarait à ce paralytique que ses péchés lui étaient remis : car quoiqu'il lui eût pu dire : Je vous remets vos péchés, il aima mieux se servir d'une expression plus modeste, sans s'attribuer cette rémission ; ou bien ils lui auraient demandé le sens de ses paroles avant que de l'accuser ; mais comme ils n'avaient d'autre dessein que de le trouver coupable, ils conclurent tout d'un coup en eux-mêmes, qu'il était un blasphémateur : *Dixerunt intrase : Hic blasphemat ;* car c'est ainsi qu'ils raisonnèrent : Il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés, et nul autre sans blasphème ne se peut vanter de pouvoir les remettre : celui donc qui se glorifie d'avoir cette puissance, c'est-à-dire qui s'attribue ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, blasphème : *Quid hic sic loquitur ? blasphemat. Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus ?* « Que répond Jésus-Christ à ces murmures ? Improuve-t-il ce que disent les docteurs de la loi ? S'il n'eût été égal à son Père, dit saint Chrysostome, ne leur devait-il pas dire : Pourquoi avez-vous des sentiments de moi qui ne sont pas véritables ? Je suis bien éloigné d'avoir cette souveraine puissance ; il ne dit rien de semblable, mais par ses paroles et par ses actions il confirme plutôt ce qu'ils disent (24). » Ainsi, en demeurant d'accord du principe qu'ils ont avancé, savoir, qu'il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés des hommes, il va les obliger de le reconnaître pour Dieu, en leur apportant une autre preuve de sa divinité ; car comme ils disent en eux-mêmes qu'il est un blasphémateur, en s'attribuant ce qui ne convient qu'à Dieu, il répond, non à leurs paroles, mais à leurs pensées, et montre qu'il est Dieu ; puisqu'il pénètre le secret des cœurs, qui n'est connu que de Dieu seul. (II *Paral.*, VI, 30.) *Jésus connaissant ce qu'ils pensaient, leur dit : Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées ?* Et par conséquent il leur fait voir qu'il peut remettre les péchés par la même puissance qu'il connaît ce qui se passe dans les cœurs.

Cette réponse du Sauveur qui veut instruire ses ennemis les plus animés, qui tâche de remédier au scandale injuste que les docteurs de la loi avaient pris de ses paroles, et qui leur parle avec une douceur qu'on voit éclater dans toute sa conduite, nous apprend : 1° la nécessité qu'il nous est imposée de rendre le bien pour le mal ; 2° qu'il faut tâcher d'ôter au prochain tout sujet de scandale, et que c'est un défaut de charité de ne vouloir pas y remédier, sous prétexte qu'on n'y a pas donné sujet ; 3° que nous devons faire toutes choses *dans un esprit de douceur* (*Galat.*, VI, 1), parce qu'il n'y a point de remède plus souverain que la douceur et la patience pour guérir les plaies que la haine a faites à notre prochain. « Le Seigneur, dit saint Chrysostome, qui est si fort offensé par les excès de ses créatures, et qui pourrait les anéantir d'un foudre, *fait* néanmoins *lever son soleil* sur ces ingrats, *il fait tomber la pluie sur eux* (*Matth.*, V, 45), et les comble de mille bienfaits : imitons ce grand modèle envers ceux qui nous offensent, prions-les, avertissons-les, excitons-les, témoignons-leur une extrême douceur sans nous laisser jamais emporter ; lors donc que vous voyez quelque ennemi de la vérité, faites tous vos efforts pour le guérir, ménagez-le, tâchez de

(23) Nostris peccatis barbari fortes sunt : nostris vitiis fugatur Romanus exercitus.

(24) Videamus quid ipse ait, utrum opinionem eorum improbaverit ; an potius comprobaverit : nisi enim æqualis esset Patri, dixisset : Quid mihi quæ minime competit opinionem tribuitis ? procul ego sum a tanta potestate ; nunc vero nihil horum dixit, sed contra quidquid hoc erat, tum verbo, tum signo affirmavit. (Hom. 29, *in Matth.*)

l'attirer au bien, exhortez-le à la vertu, montrez-lui l'exemple d'une vie pure, parlez-lui d'une manière édifiante, témoignez-lui dans tous ses besoins une charité parfaite (25). »

Mais ce Dieu qui nous voit, et qui pénètre le fond de nos cœurs, doit d'ailleurs nous obliger à régler tellement ce qui se passe au dedans de nous, qu'il n'y voie rien qui puisse lui déplaire; ainsi quand renfermés en nous-mêmes nous repaissons quelquefois notre esprit d'une pensée d'orgueil ou d'impureté, d'envie ou de vengeance : ou bien quand sortant hors de nous pour pénétrer dans les autres ce qui nous est caché, nous soupçonnons notre prochain d'un mal que nous ne voyons point, représentons-nous que le Seigneur qui lit ce qui se passe dans nos cœurs, nous dit comme aux docteurs de la loi, *Utquid cogitatis mala in cordibus vestris?* Et cette réflexion suffira pour nous faire détester tant de pensées criminelles, et tant de soupçons injustes et téméraires; car, ce qui ne doit jamais sortir de votre mémoire, c'est 1° que par cette seule parole, *Non concupisces* (*Exod.*, XX, 17), les mauvais désirs sont défendus comme les mauvaises actions, et que nous serons punis des uns comme des autres; 2° que le propre de la charité est *de ne penser mal de personne* (I *Cor.*, XIII, 5), et de s'occuper à justifier autant que l'on peut les défauts que l'on voit, bien loin qu'il soit permis de croire ceux qu'on ne voit pas.

Après que le Fils de Dieu eut donné aux docteurs de la loi une preuve de sa divinité, tirée de la connaissance qu'il avait des cœurs, il continua de leur parler ainsi, pour en donner une autre qui fût évidente à tout le monde.

Mercredi. — *Lequel est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous, et marchez?* Tous les ouvrages de Dieu sont égaux par rapport à sa toute-puissance, et l'un ne lui a pas plus coûté que l'autre. *Seigneur*, dit le saint roi Aza, qui demandait à Dieu sa protection contre une armée d'un million d'hommes, *c'est une même chose à votre égard de nous secourir avec un petit nombre comme avec un grand;* d'une seule parole il a fait le ciel et la terre, et s'il a été six jours à achever le monde, ce n'a été que pour faire connaître qu'il était le Maître de son ouvrage, et qu'il agissait librement, et non par nécessité. Mais si l'on considère les miracles en eux-mêmes, il est certain qu'il y en a de plus grands les uns que les autres; autant l'âme est plus noble que le corps, autant ses maladies sont plus grandes et plus difficiles à guérir : cependant comme la guérison de l'âme est cachée, et que, suivant l'expression de saint Jérôme, « il y a une grande différence entre dire et faire : que celui-là seul qui remettait les péchés du paralytique, connaissait qu'ils étaient véritablement remis, sans que le paralytique lui-même, en faveur duquel ce miracle était fait, pût le savoir; pour faire voir aux docteurs de la loi qu'il ne leur imposait point, il ajoute à la guérison de l'âme celle du corps qui est moindre à la vérité, mais qui est plus sensible, afin que ce qui paraît à leurs yeux les porte à croire ce qu'ils ne voient point (26); » et c'était ainsi, dit saint Chrysostome, qu'il commençait à découvrir par ses actions ce que saint Jean avait dit : *C'est lui qui ôte les péchés du monde.* (*Joan.*, I, 29.) Or, comme les miracles sont un argument très-certain de la vérité pour la preuve de laquelle ils sont faits; car ils ne peuvent partir que de Dieu, qui ne peut attester le mensonge, il s'ensuit nécessairement que la guérison corporelle du paralytique à laquelle les docteurs de la loi ont donné lieu, et qui ne se fait que pour prouver la spirituelle, prouve conséquemment la divinité de Jésus-Christ. « Ce n'est pas seulement en cette rencontre, dit ce Père (hom. 50, *in Matth.*), que le Sauveur tire sa gloire de ses propres ennemis, il le fit encore lorsqu'ils lui dirent : *Ce n'est pas à cause de vos bonnes œuvres que nous voulons vous lapider, mais à cause qu'étant homme, vous dites que vous êtes Dieu;* il ne réfuta point leur opinion alors, mais il l'approuva en disant : *Si je ne fais pas les actions de mon Père, ne me croyez point; mais si je les fais, croyez au moins à mes actions, si vous ne voulez pas croire à mes paroles.* (*Joan.*, X, 33-37.)

Ce Dieu *auquel rien n'est impossible* (*Luc.*, I, 37), et à qui les plus grands miracles ne coûtent pas davantage que les plus petits, nous apprend que, quelque difficile que puisse être notre conversion, nous ne devons jamais désespérer; pourvu que nous retournions à lui avec la confiance que nous doit inspirer la grandeur de sa miséricorde, nous devons nous assurer *qu'il ne rejettera point un cœur contrit, et un esprit humilié.* (*Psal.* L, 19.) Le plus grand et le plus énorme de tous les crimes est celui de désespérer de la bonté d'un Dieu qui nous avertit dans toutes ses Ecritures *de nous convertir à lui et que nous serons sauvés* (*Isa.*, XLV, 22); que *quand nos péchés seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendraient blancs comme la neige* (*Isa.*, I, 18), qu'*où il y a eu une abondance de péchés, Dieu a répandu une surabondance de grâces.* (*Rom.*, V, 20.) « Quand nous aurions langui durant trente-huit ans dans le vice, comme cet autre paralytique dont il est parlé dans

(25) Ipse omnium Deus cum posset in blasphemantes fulmina jacere, *Solem suum super omnes oriri facit, imbres dimittit*, cæteraque omnia clementissime præstat. Ipsum igitur imitemur, ut oportet, exhortemur cæteros ad virtutem, cum mansuetudine admoneamus; quare cum inimicum veritatis aliquem videris, omni studio atque cura conare ad virtutem reducere, primum vivendi exemplis, deinde orationis gravitate, ac postremum patrocinii et auxilii copia, non graveris emendationis genera percurrere. (Hom. 29, *in Matth.*)

(26) Inter dicere et facere multa distantia est. Utrum sint paralytico peccata dimissa, solus noverat qui dimittebat; *Surge* autem *et ambula*, tam ille qui consurgebat, quam hi qui consurgentem videbant approbare poterant. (*Comm. in Matth.*)

saint Jean (chap. V, 5 seqq.), si nous voulons être guéris, dit saint Chrysostome (hom. 67, *in Matth.*), rien ne nous empêchera; Jésus-Christ vous crie encore aujourd'hui : *Levez-vous, portez votre lit;* pourvu que vous vouliez vous lever, ne désespérez point du reste. *Vous n'avez point d'homme*, mais vous avez Dieu. Vous n'avez *personne qui vous jette dans la piscine;* mais vous avez celui qui peut faire que vous n'aurez pas besoin de piscine. Vous ne pouvez pas dire ici, *Lorsque je veux me jeter dans la piscine, un autre me prévient :* si vous voulez vous plonger dans cette fontaine de grâces, personne ne vous en peut empêcher : cette source ne s'épuise point. Cette fontaine coule toujours. Nous recevons tout de sa plénitude, et ses eaux guérissent nos corps et nos âmes. »

Prenons garde cependant qu'en voulant inspirer aux pécheurs une trop grande confiance pour les empêcher de tomber dans le désespoir, ils ne se heurtent contre d'autres écueils : car il en est qui prennent de là occasion d'attendre toujours à se convertir, comme si la même Ecriture ne nous avertissait pas *de ne point différer notre conversion, et de ne pas la remettre de jour en jour, parce que la colère du Seigneur éclatera tout d'un coup, et qu'il nous perdra au jour de sa vengeance.* (*Eccli.*, V, 9.) *Le Seigneur est patient*, dit un prophète, *il est grand en puissance, il est lent à punir, mais il punit à la fin.* (*Nahum*, I, 3.) Il en est d'autres qui, regardant la conversion comme la chose du monde la plus facile, s'imaginent qu'elle consiste à aller de temps en temps faire aux ministres du Seigneur un aveu des péchés qu'ils ont commis, qu'ils sont expiés dès que l'on en a déchargé sa mémoire, et chargé la conscience d'un prêtre, et que Dieu se contente d'une confession de la bouche où le cœur souvent n'a point de part. Pour nous détromper de cette erreur, écoutons parler le Seigneur lui-même : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans les jeûnes, dans les larmes, et dans les gémissements, déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu.* (*Joel*, II, 12, 13.) Comprenons bien que la bonté de Dieu consiste à nous recevoir à pénitence après que nous l'avons tant de fois offensé, et non pas à nous pardonner sans faire pénitence : car cette bonté serait indigne de Dieu, injurieuse à sa sainteté et entièrement opposée à sa justice. « Il n'y a rien de plus ridicule, dit Tertullien (*De pœnit.*, c. 4), que de n'accomplir pas la pénitence et d'attendre le pardon de ses péchés : c'est vouloir prendre une chose qui est à vendre, sans en vouloir payer le prix : car Dieu a résolu de ne nous point pardonner et de ne nous point dégager des peines que nos péchés ont méritées, si nous ne les rachetons, et ne les compensons par la pénitence. » Aussi le concile de Trente (sess. XIV, c. 8), a-t-il défini que la pénitence *ne consiste pas seulement à changer de vie, mais à pleurer la vie passée, à satisfaire à Dieu par les jeûnes et les aumônes et à faire de dignes fruits de pénitence.*

Ne nous y trompons donc pas, le pardon est facile à Dieu, *et il lui est aussi aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, que de dire : Levez-vous et marchez ;* mais il doit en coûter à l'homme la contrition du cœur, l'humiliation de l'esprit, la peine et le travail du corps, et il faut que le pénitent, pour répondre à la voix de Dieu qui l'appelle, imite le paralytique de notre Evangile, c'est-à-dire, qu'il se lève, qu'il marche, qu'il emporte son lit sur ses épaules et qu'il s'en aille en sa maison.

JEUDI. — *Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, il dit à ce paralytique : Levez-vous, emportez votre lit et vous en allez en votre maison.* Ici remarquons comme Jésus-Christ met, pour ainsi dire, dans un même point de vue sa divinité et son humanité; car dans le temps qu'il fait connaître par trois preuves invincibles qu'il est Dieu, 1° en remettant les péchés de ce paralytique; 2° en le guérissant à l'instant; 3° en convaincant les docteurs de la loi qu'il voyait ce qui se passait dans leurs cœurs; il ne prend que la qualité de Fils de l'homme : *Ut autem sciatis, quia Filius hominis*, pour faire entendre qu'il n'est pas seulement Dieu, mais Dieu-Homme; et en s'appelant Fils de l'homme, il ne dit pas que la puissance de remettre les péchés lui a été donnée, mais il dit qu'il a la puissance de remettre les péchés: *Habet potestatem in terra dimittendi peccata;* ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, pour marquer qu'il n'est pas un pur homme, mais un Homme-Dieu.

Comme ce miracle visible était la preuve certaine que les péchés étaient remis à ce paralytique, voyons ce que le Fils de Dieu lui ordonne de faire, afin qu'on ne pût pas douter qu'il ne fût véritablement guéri: il ne lui dit pas seulement de se lever et de marcher; car s'il s'était simplement levé, et qu'il n'eût fait que quelques pas, on aurait pu attribuer ce mouvement à quelque effort de nature, mais il lui dit d'emporter son lit et de s'en aller en sa maison; quelle marque moins équivoque de la parfaite guérison de ce paralytique? « Jésus-Christ veut par des preuves incontestables convaincre toujours les hommes de la vérité de ses paroles; comme lorsqu'il dit au lépreux : *Allez vous montrer au prêtre*, ou lorsqu'il rétablit si bien la santé de la belle-mère de saint Pierre, que dans un moment elle se trouva en état de le venir servir à table. Il prouve ici de même par la guérison du paralytique que ses péchés lui sont véritablement remis, et il prouve sa guérison en lui faisant porter son lit, afin qu'on ne pût pas douter de la vérité de ce miracle (27). »

Mais ce n'est pas assez de trouver dans

(27) Sed et alibi certa firmaque signorum vult argumenta præbere, veluti quando dixit, *Vade et*

l'Evangile le fondement de tout ce qu'il faut croire, nous devons y découvrir d'ailleurs tout ce qu'il faut faire. Or, le Fils de Dieu qui commande en Maître, qui ne guérit pas les malades au nom de son Père, mais qui parle en son propre nom, parce qu'il a par lui-même la puissance de remettre les péchés : *Habet potestatem in terra dimittendi peccata*, c'est-à-dire, une puissance souveraine ; ce Dieu, dis-je, tout-puissant, d'un côté nous avertit de la parfaite obéissance que nous lui devons, et de l'autre, ce Dieu-Homme, qui renvoie ce paralytique en sa maison aussitôt qu'il l'a guéri, nous apprend à éloigner non-seulement de nos yeux, mais de nos esprits tout ce qui est capable de faire naître, ou d'entretenir notre orgueil.

Peut-on être moins disposés à profiter de cette instruction que les chrétiens d'aujourd'hui, et ne paraissent-ils pas avoir une conduite tout opposée ? En effet, au lieu d'une soumission exacte aux ordres de notre Dieu, nous vivons dans une révolte continuelle à ses commandements : les riches sont durs ; les pauvres insolents ; les grands du monde sensuels ; les magistrats corrompus ; les marchands trompeurs : *Les chefs du peuple rendent des arrêts pour des présents ; les prêtres enseignent pour l'intérêt ; les prophètes devinent pour de l'argent.* (*Mich.*, III, 11.) Bien loin d'éloigner de nous ce qui peut être pour nous des sujets d'orgueil, il n'est rien de plus ordinaire, ne disons pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les ministres de Jésus-Christ même, que d'en voir qui sont si remplis de ce qui leur a attiré l'estime du public, qu'ils en parlent en toute occasion, sans que la moindre circonstance leur échappe ; qui mendient lâchement des louanges profanes après qu'ils ont annoncé la parole de Dieu, et qui souvent même renchérissent sur les plus outrées qu'on leur donne. Pour nous préserver d'un orgueil aussi haï de Dieu que méprisé des hommes, représentons-nous sans cesse que nous sommes semblables à ce paralytique, portés non par des hommes, mais par nos passions qui nous mènent à droite et à gauche ; nous ne pouvons en être délivrés qu'en écoutant la voix du Seigneur, qui nous dit : *Levez-vous*, et qu'en imitant ce paralytique qui lui obéit promptement.

Vendredi. — *A l'instant le paralytique se leva et s'en alla en sa maison.* Puisque le paralytique de notre Evangile est la figure du pécheur, les preuves qu'il donne de sa guérison nous marquent celles que nous devons donner de la nôtre ; le Seigneur lui ordonne de se lever, de marcher, d'emporter son lit, de s'en aller en sa maison, et il fait en ce moment tout ce qui lui est commandé : imitons-le exactement ; ainsi quand le Seigneur nous appelle, ne différons pas à lui répondre, puisque, si nous ne profitons pas de la grâce qu'il nous fait aujourd'hui, nous n'avons nulle assurance que nous serons demain en état d'en profiter. *L'esprit souffle où il veut, mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va.* (*Joan.*, III, 8.) Le péché vous avait couchés par terre, il faut donc commencer par vous relever, c'est-à-dire, que l'âme ne doit plus se laisser aller aux attraits de la chair, mais qu'elle doit tout de bon renoncer au funeste repos qu'elle goûtait dans ses déréglements ; un malade qui quitte son lit fait connaître qu'il se porte mieux, cependant s'il ne peut marcher encore, c'est une marque qu'il est bien faible, et qu'il retombera bientôt ; ainsi ce n'est pas assez que de se relever, il faut marcher, s'éloigner de l'occasion du péché, et avancer dans le chemin de la vertu. *Ce que le Seigneur demande de vous*, dit l'Ecriture, *c'est que vous marchiez en sa présence avec une vigilance pleine d'une crainte respectueuse.* Mais la vraie preuve d'une parfaite guérison, c'est de charger son lit sur ses épaules, et de s'en aller en sa maison ; telle est celle que ce paralytique donne de la sienne ; et c'est en quoi nous devons reconnaître la nôtre. « *Portez votre lit*, dit saint Pierre Chrysologue, en parlant au paralytique, c'est-à-dire, portez celui qui vous portait, changez entièrement de conduite, afin que ce qui a été la marque de votre maladie, le devienne de votre santé ; que le lit de votre douleur soit la preuve de votre guérison, et que la charge que vous portez, prouve la force que vous avez recouverte. Mais ne croyez pas qu'après avoir vécu longtemps sous la tyrannie de vos passions, vous puissiez les quitter sans peine (28). » Les commencements de la conversion sont sans doute rudes et pénibles ; témoin la description si touchante que fait saint Augustin (*Confes.*, lib. VIII, cap. 11) des travaux que la sienne lui fit essuyer.

Que cette idée cependant ne nous décourage point : nous ne porterons notre lit que jusqu'à la maison, et là nous nous en déchargerons : sitôt que l'enfant prodigue se fut jeté dans les bras de son père avec autant de confiance dans sa bonté que de regret de sa faute, il fut revêtu *de sa première robe*, et il ne lui resta pas la moindre marque de la misère qu'il avait soufferte (*Luc*, XV, 21, 22) : quand on est dans la maison du Seigneur ; qu'on commence à *goûter combien il est doux* (*Psal.* XXXIII, 9), et que l'amour s'empare du cœur d'un véritable pénitent, dès lors on ne souffre plus de peine, ou on aime la peine qu'on souffre. « Tant que

ostende teipsum sacerdoti, quando socrum Petri ad ministrationem quoque confirmavit ; sic in hoc loco quod peccata vere dimissa essent subita curatione corporis quasi certo quodam argumento e vestigio confirmavit. Quod vero corpus curatum erat, quoniam grabatum tulit, ac abiit, dubitari non poterat. (S. Chrys., hom. 29, *in Matth.*)

(28) *Tolle lectum tuum*, hoc est porta portantem te, omnes multa vices, ut quod est infirmitatis testimonium, sit probatio sanitatis, ut lectus doloris tui sit tuæ curationis indicium, ut receptæ fortitudinis magnitudinem ponderis asserat magnitudo. (Serm. 50.)

nous sommes engagés dans nos passions, nous trouvons la vertu pénible, âpre, laborieuse, et le vice doux et agréable ; mais, aussitôt que nous quittons le vice, nous n'y voyons plus rien que de hideux et d'horrible, et la vertu, au contraire, nous paraît aisée et charmante. » (S. Chrysost., hom. 16, *in Matth.*) « Souvenez-vous, dit saint Bernard, que dans le sacrifice d'Abraham, ce ne fut pas Isaac, mais un bélier qui fut immolé (29) ; » c'est-à-dire que le vrai plaisir signifié par Isaac vous sera conservé : on lui ôtera ce qu'il a de grossier et de profane, et on lui laissera tout ce qu'il a de plus doux.

L'on peut dire cependant, que la crainte des dégoûts de la pénitence est l'obstacle le plus ordinaire à la conversion d'une infinité de pécheurs ; on en voit, qui, *lassés dans la voie de l'iniquité* (*Sap.*, V, 7), éprouvent que le péché même est la peine du pécheur, qui bien loin d'en goûter les douceurs, n'en ressentent que les amertumes, qui gémissent sous le joug du démon, et mènent une vie si misérable, qu'ils sont à charge aux autres et à eux-mêmes : malgré cet état si déplorable, qui croirait qu'ils ne peuvent se résoudre à changer? S'ils font quelques efforts pour retourner au Seigneur quand le précepte de l'Eglise les y contraint, à la première pénitence qu'on leur impose, ils se dégoûtent et se rebutent, et ils voudraient qu'en quittant la coupe dans laquelle *ils ont bu le vin empoisonné de la prostitution de Babylone* (*Apoc.*, XIV, 8), *on les enivrât de l'abondance qui est dans la maison du Seigneur, et qu'on les fît boire dans les torrents de ses délices.* (*Psal.* XXXV, 9.) Ne peut-on pas dire qu'en cela ils sont semblables à Naaman, qui, étant venu trouver Elisée dans l'espérance d'être guéri à l'instant, fut prêt de s'en retourner chez lui tout en colère, quand le prophète lui eut ordonné de se laver sept fois dans le Jourdain? (IV *Reg.*, V, 5 seqq.) Mais comme ce fameux lépreux se rendit à la remontrance de ses serviteurs, qui lui représentèrent que quand le prophète lui aurait ordonné quelque chose de bien difficile, il aurait dû néanmoins le faire ; de même si nous sommes prêts à nous rebuter à la première difficulté qui se rencontre, nous devons croire ceux qui nous représentent que quoi qu'on exigeât de nous, nous devrions le faire pour être guéris de notre lèpre, pour obtenir la rémission de nos péchés, pour éviter le feu de l'enfer, pour rentrer en grâce auprès du Seigneur : ne nous impatientons point si notre Dieu ne se fait pas tout d'un coup sentir à nous, après qu'il nous a tant attendus ; il est bien juste de l'attendre à notre tour, et qu'il ne nous donne ce qu'il ne nous doit point que dans le temps qu'il a résolu de nous le donner : *Il viendra assurément, et il ne tardera pas* (*Habac.*, II, 3) ; *Le jour succédera à la nuit, la lumière aux ténèbres* (*Job*, XVII, 12), et nous éprouverons alors que *le joug* que nous appréhendions tant *est doux, et* que *la charge du Seigneur est légère* (*Matth.*, XI, 30) ; mais sachons qu'on n'entre dans la terre promise qu'après avoir surmonté une infinité d'ennemis ; que pour trouver du miel dans la gueule du lion, il faut l'avoir vaincu comme Samson (*Judic.*, XIV, 8), c'est-à-dire qu'on ne goûte la douceur qu'il y a dans le service de Dieu, qu'après avoir triomphé de ses passions. Concluons de là que nous devons regarder comme la tentation la plus dangereuse cette idée rebutante que nous nous faisons de la conversion ; que pour nous fortifier contre ces illusions, il faut d'un côté la regarder comme absolument nécessaire, et être certains qu'à mesure que nous la différons, le délai en augmente la difficulté, et de l'autre nous devons être persuadés que *le Seigneur, qui est fidèle, aura égard à notre faiblesse, qu'il ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces* (I *Cor.*, X, 13), *et soutiendra de sa main* (*Psal.* XXXVI, 24) le fardeau qu'il mettra sur nos épaules : ainsi, tout ce que nous avons à faire, c'est d'être attentifs à ce qu'il nous demande, et fidèles à l'exécuter aussitôt, comme ce paralytique qui se leva et s'en alla à sa maison dès que le Fils de Dieu le lui eut commandé : *Et surrexit, et abiit in domum suam.*

Samedi. — *Et le peuple voyant ce miracle fut saisi de crainte, et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes.*

Nous avons dit ailleurs quelle était la crainte dont ce peuple était saisi en voyant les miracles que faisait le Fils de Dieu : il ne nous reste qu'à remarquer sur les dernières paroles de notre Evangile deux choses qui serviront à notre instruction :

La première, c'est que le peuple rendit gloire à Dieu : *Glorificaverunt Deum* ; c'est ainsi que les ouvrages du Seigneur doivent nous porter à le louer, et à le glorifier. *Ouvrages du Seigneur, bénissez tous le Seigneur, louez-le, et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles*, disent les trois enfants dans la fournaise (*Dan.*, III, 57). « Quand on invite toutes les créatures à louer Dieu, dit saint Augustin, c'est l'homme même qu'on invite à le louer par la vue de ces mêmes créatures, parce que, si l'homme s'arrête à considérer dans elles leur Créateur, il y trouvera comme une source infinie de bénédictions et de louanges (30). » C'est pour cela que le Prophète (*Psal.* CXLVIII, 1 seqq.) invite toute la nature, depuis les cieux jusqu'aux reptiles mêmes, à louer le Seigneur, c'est-à-dire depuis ce qu'il y a de plus grand et de plus noble, jusqu'à ce qui peut être de plus petit et de

(29) Memento tamen non Isaac in hoc sacrificio, sed arietem contumaciæ jugulari. (S. Bern., *De div.*, serm. 79.)

(30) Omnis creatura non voce, sed opere laudat Dominum, quia ex creaturis consequenter Creator intelligitur, et in singulis operibus Dei magnificentia demonstratur. (*In Psal.* LXVIII.)

plus abject. « Comment donc, dit saint Chrysostome (hom. 9, *Ad pop. Antioch.*), les cieux peuvent-ils raconter la gloire de Dieu, puisqu'ils n'ont ni bouche ni langue? C'est en se faisant voir ce qu'ils sont; car lorsqu'ils présentent à nos yeux cette beauté si surprenante, cette grandeur si immense, cette hauteur presque infinie, cette proportion si admirable, ce mouvement toujours uniforme de toutes leurs différentes parties, nous sommes instruits par la vue, et nous entendons comme une voix qui nous oblige d'adorer celui qui en est le Créateur : ainsi le ciel n'a pas une langue qui nous parle, mais sa vue pousse une voix plus éclatante que celle d'une trompette qui nous instruit par les yeux, et non par les oreilles. » — « De même, dit saint Augustin (*Cont. Manich.*, lib. X, cap. 6), tous les animaux nous portent à louer Dieu : j'avoue, dit ce Père, que je ne sais point précisément pourquoi Dieu a créé une infinité de petites bêtes qui ne paraissent de nul usage ; mais je confesse en même temps que je suis comme hors de moi-même quand je considère de plus près la multiplicité, la proportion, l'harmonie, et la vivacité toujours agissante, et presque imperceptible de toutes les parties de ces petits animaux, et il me semble qu'un homme vraiment éclairé trouvera peut-être un plus grand sujet de louer Dieu dans la petitesse d'une fourmi que dans la masse monstrueuse d'une baleine, ou d'un éléphant ; ce qui est de vrai, continue ce saint docteur, c'est que tous les animaux de la terre sont, ou utiles aux hommes, ou leur sont dangereux ; s'ils vous sont utiles, louez-en Dieu ; s'ils vous sont incommodes, ou dangereux, souvenez-vous, ô homme, de votre condition de pécheur qui vous rend digne de cette peine, et admirez la bonté du Seigneur qui vous en fait un sujet de mérite si vous la souffrez comme il faut. »

Si tous les ouvrages de la nature nous portent à louer Dieu, sans doute ceux de la grâce, qui sont beaucoup plus nobles, doivent encore plus nous exciter à le glorifier : ainsi, quand nous voyons, par exemple, un paralytique se lever de son lit, et l'emporter sur ses épaules, c'est-à-dire un pécheur qui avait toujours vécu dans la mollesse et la volupté, embrasser une vie pénitente et laborieuse, glorifions Dieu de la grâce qu'il lui a faite ; prions-le de nous en faire une pareille, et reconnaissons que ce changement est l'ouvrage de la droite du Très-Haut : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (*Psal.* LXXVI, 11.)

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est que ce peuple, malgré toutes les preuves que le Fils de Dieu avait données de sa divinité, ne le prit cependant que pour un homme : *Glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus*, et que Jésus-Christ, bien loin de lui en faire de reproche, le supporte avec autant de patience que de bonté. « Ce peuple, dit saint Chrysostome, ne peut s'élever ni sortir de la bassesse de ses pensées : après ce grand miracle, ils regardent encore Jésus-Christ comme un homme ; la chair dont il s'était revêtu les empêchait de le reconnaître pour un Dieu ; cependant il ne leur reproche point leur infidélité, il tâche seulement de les exciter de plus en plus, et de les fortifier par les miracles jusqu'à ce qu'ils conçoivent de lui des sentiments plus élevés et plus dignes de sa grandeur (31). » Ce qui nous apprend à supporter avec patience les faiblesses de nos frères, et à nous défaire de cette dureté qui ne peut rien pardonner; soit donc qu'il s'agisse de tant de défauts qu'on doit souffrir les uns des autres, soit que comme ministres de Jésus-Christ il soit question de soutenir un peuple faible qui retombe sans cesse, souvenons-nous que nous devons *apprendre de lui à être doux et humbles de cœur* (*Matth.*, XI, 29); *la parole douce brise la colère* (*Prov.*, XV, 1), et la douceur ne manque jamais de gagner les cœurs les plus rebelles, et de nous en rendre les maîtres. *Bienheureux* donc *ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre* (*Matth.*, V, 4) ; non-seulement, dit saint Bernard (serm. 1, *De omn. sanct.*), la terre des vivants, mais même dès cette vie ils seront en possession de ce monde, parce qu'ils posséderont les cœurs et les esprits de tous ceux qui sont dans le monde.

SUR L'USAGE DES MALADIES.

Et ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto. (*Matth.*, IX, 2.)

Comme les maladies et les infirmités du corps sont des effets du péché du premier homme, personne n'en est exempt ; mais, bien loin de nous en plaindre, nous devons savoir, au contraire, que si nous répondons aux différents desseins de Dieu, qui les envoie également aux justes et aux pécheurs, elles seront pour nous un grand sujet de mérite. Voyons pour ce sujet dans deux réflexions la manière dont les uns et les autres doivent les recevoir et l'usage qu'ils en doivent faire.

1° Le saint homme Job a ressenti toutes les infirmités du corps, et la patience avec laquelle il les a souffertes a donné un nouveau mérite à sa vertu. (*Job.*, II, 7 ; XLII, 12) Saint Paul fut tourmenté de l'aiguillon de la chair, et le Seigneur ne lui accorda pas la grâce que cet Apôtre lui demandait de l'en délivrer, *de peur que la grandeur des révélations ne lui causât de l'élèvement* (II *Cor.*, XII, 7) : d'où nous pouvons conclure que les maladies sont envoyées aux justes, ou pour perfectionner leur vertu, ou pour les empêcher de tomber dans le péché.

(31) Sed nihilominus adhuc etiam humi turbæ jacebant : *Glorificaverunt* enim, inquit, *Deum qui dedit potestatem talem hominibus.* Impedimento enim ipsis erat caro : ipse tamen eos non increpavit, sed mentes eorum assiduis operibus excitabat, et ad sublimius sapiendum adducebat. (Hom. 92, *in Matth.*)

C'était une grande erreur que celle où étaient les amis de Job, de lui soutenir que Dieu étant aussi bon que juste, il n'aurait jamais souffert qu'il fût tombé dans une si grande misère, s'il ne l'avait méritée par quelque grand crime qu'il ne voulait pas leur avouer (*Job*, IV, 7); l'innocent Abel tué par son frère Caïn dès le commencement du monde (*Gen.*, IV, 8), est une preuve suffisante, que les disgrâces de cette vie tombent sur les justes comme sur les pécheurs. Quel est donc le dessein de Dieu dans les maladies qu'il envoie à ses serviteurs, sinon de les éprouver ? car celui qui n'a jamais été tenté peut-il répondre de lui, dit l'Ecriture : *Qui tentatus non est, qualia scit?* (*Eccli.*, XXXIV, 11); et en les éprouvant, de les fortifier dans la sainteté, suivant le principe de l'Apôtre : *L'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance.* (*Rom.*, V, 3, 4.) C'est pour cela qu'il se plaisait dans les souffrances, parce que, dit-il, *la vertu se perfectionne dans la faiblesse, et quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.* (II *Cor.*, XII, 9, 10). « Notre chair, dit saint Augustin, est comme l'ennemi de notre âme ; si on mortifie la chair, elle nous conduit à la vie; si on lui procure toutes ses aises, elle nous fait tomber dans le précipice (32). » Ainsi un juste, ou tourmenté d'une douleur aiguë qui ne peut finir que par une opération cruelle et douloureuse, ou accablé sous le poids d'une longue infirmité, sans que tous les remèdes humains puissent lui procurer aucun soulagement ; un juste, dis-je, doit alors se considérer, dans la main de Dieu, comme un diamant dans celle d'un excellent ouvrier, qui redouble souvent les coups de marteau pour en augmenter la beauté et le prix. *Le Seigneur soutient les siens au jour de l'affliction* (*Nah.*, I, 7), *il est proche de ceux dont le cœur est affligé* (*Psal.* XXXIII, 19), *et descend avec eux dans la fosse* (*Sap.*, X, 13); il adoucit toutes les peines, et les soulage d'une main, quand il les afflige de l'autre. Disons plus : comme nous sommes les membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le Chef, « Ce qu'il a enduré au jour de sa mort, nous l'avons enduré en sa personne, et tout ce que nous souffrons, il le souffre lui-même dans nous (33). » Ne nous étonnons donc pas après cela si nous voyons des justes supporter les douleurs les plus aiguës avec une sérénité toujours égale; car qui peut être plus capable de les consoler, que de savoir que c'est Dieu même qui les purifie dans cette maladie, *comme l'or dans la fournaise* (*Sap.*, III, 6), et qu'ils en sortiront avec un nouvel éclat : *Si en faisant bien*, dit l'apôtre saint Pierre, *vous souffrez avec patience, c'est là ce qui est agréable à Dieu.* (I *Petr.*, II, 19.)

Une seconde raison que peut avoir le Seigneur dans les maladies qu'il envoie aux justes, c'est de les préserver de tomber dans le péché. Telle est la faiblesse de notre nature, si grande que nous oublions bientôt Dieu, dès que rien ne nous fait plus ressouvenir que nous sommes hommes; nous avons besoin d'afflictions, de disgrâces, de maladies pour nous empêcher de l'abandonner dans le temps même qu'il nous comble de ses faveurs. En effet, être dans un bonheur si stable que nous ignorions entièrement la misère de notre condition, c'est être dans un état qui est au-dessus de nos forces; l'exemple de David, qui, toujours fidèle à la loi de Dieu dans les plus grandes persécutions qu'il a souffertes (II *Reg.*, XI, 2), ne l'a oublié que quand il s'est vu dans la paisible possession du royaume d'Israël, nous fera à jamais connaître la nécessité où nous sommes que le Seigneur nous fasse quelquefois sentir la pesanteur de son bras pour nous maintenir dans la vertu. Vous devez donc, justes de la terre, remercier le Seigneur quand il vous visite, puisque, si vous y prenez garde, lorsqu'il vous a affligés, c'est que souvent votre piété, se ressentant de la tranquillité de votre état, commençait à devenir tiède et nonchalante; c'est que l'amour-propre se fortifiait insensiblement en vous, et vous paraissait moins à craindre; et si vous étiez restés plus longtemps dans ce bonheur paisible dont vous jouissiez, peut-être auriez-vous fait une chute funeste. Que ces réflexions vous portent donc à demander au Seigneur de vous envoyer les maladies dont vous avez besoin, s'il juge que la santé vous puisse être nuisible, ou vous fasse du moins recevoir avec joie celles qu'il vous envoie, puisque vous devez les regarder comme un préservatif qui vous était nécessaire pour vous soutenir : entrez dans ses desseins, et connaissant l'utilité de cette maladie, servez-vous-en, non-seulement pour vous éloigner du précipice dans lequel vous étiez près de tomber, mais pour aller *de vertu en vertu* (*Psal.* LXXXIII, 8), et pour vous confirmer de plus en plus dans l'état de perfection et de sainteté auquel Dieu vous a appelés. Tel est le but du Seigneur dans les maladies qu'il envoie aux justes; ils ne peuvent manquer d'en tirer un avantage infini, s'ils en font un bon usage : voyons d'ailleurs la manière dont les pécheurs doivent les recevoir.

2. Comme tous les maux de cette vie sont des suites du péché, il n'est personne qui ne puisse attribuer à ses péchés les afflictions et les maladies qu'il souffre : *Tous les maux qui vous affligent aujourd'hui*, dit Jérémie en parlant aux Juifs, *vous sont arrivés, parce que vous avez sacrifié aux idoles, que vous avez péché contre le Seigneur, que vous n'avez point écouté sa voix, et que vous n'avez point marché dans sa loi, dans ses préceptes et ses ordonnances.* (*Jerem.*, XLIV,

(32) Caro est quasi animæ bellum, quæ si mortificetur, vitam adducit; si nutriatur, demergit in foveam. (*De Salut.*, VI, 34.)

(33) Quidquid passus est in illo et nos passi sumus, et nos quod patimur in nobis, et ipse patitur. (S. Aug., *in Psal.* LXII.)

23.) Mais comme il ne nous est jamais permis de juger notre prochain (*Matth.*, VII, 1), c'est toujours une témérité criminelle d'assurer que ceux que nous voyons affligés le sont à cause de leurs péchés. « Qui que nous soyons, nous pouvons toujours nous regarder comme pécheurs, et croire que les maladies doivent servir, ou à l'expiation de nos péchés, » comme quand Marie fut convertie de lèpre pour sa révolte contre Moïse (*Num.*, XII, 10), « ou qu'elles sont un commencement des peines de l'enfer (34), » comme quand Hérode fut frappé par un ange de la maladie dont il mourut (*Act.*, XII, 23): ainsi les maladies doivent être un grand sujet de consolation et de crainte en même temps.

Pour nous faire endurer les douleurs les plus aiguës et les plus longues avec autant de patience que de résignation à la volonté de Dieu, nous devons nous regarder comme des criminels qui sommes dignes, non-seulement des peines passagères que nous souffrons, mais des supplices éternels qui devraient être le salaire de nos péchés; il faut donc que nous soyons convaincus que Dieu, en nous envoyant des maladies, nous punit, et par justice, puisque nous les avons méritées, et par amour, puisqu'il ne nous châtie dans ce monde en père, que pour ne nous pas châtier dans l'autre en juge. Si ces idées étaient imprimées bien fortement dans notre esprit, bien loin de nous plaindre de ce que nous souffrons, nous voudrions souffrir infiniment davantage; nous dirions avec le grand saint Augustin : « Coupez, brûlez, tranchez, pourvu, Seigneur, que vous me pardonniez éternellement. » — « Quelque peine et quelque confusion que vous enduriez, écrit saint Ambroise à une vierge qui était tombée dans le péché, vous devez en avoir de la joie, pourvu que par là vous vous préserviez des supplices de l'enfer (35). » Tels sont les effets que les maladies doivent produire dans l'âme d'un pécheur; ce sont les remèdes que Dieu lui envoie par bonté pour guérir son âme. Etes-vous du fer, le feu de la tribulation vous purifiera de la rouille qui vous mange, comme ce même feu servira d'épreuve à votre vertu pour la rendre plus pure, si vous êtes de l'or. « En cela, dit saint Augustin, en parlant à son Dieu, vous nous avez instruits, et vous ne nous avez pas condamnés; il n'est avantageux que vous m'ayez humilié, cette maladie est une peine et une faveur : et pouvons-nous croire que vous nous réserviez quelque supplice après la peine, quand la peine que vous nous envoyez est une faveur que vous nous faites (36)? » Mais, afin de nous sanctifier dans la douleur, il faut, loin de nous abattre dans la maladie, nous efforcer de concevoir de l'horreur de tout ce qui a pu nous la causer; il faut reconnaître que ce que nous souffrons est beaucoup au-dessous de ce que nous avons mérité : il faut surtout remercier le Seigneur de ce qu'il se contente d'une peine qu'il ne dépend pas de nous de souffrir, ou de ne souffrir pas, pour l'expiation d'une infinité de péchés libres et volontaires. Voilà le moyen de nous rendre les maladies, non-seulement plus supportables, mais même douces et agréables; au lieu qu'en les souffrant, comme les damnés, malgré nous, et sans résignation à la volonté de Dieu, nous en devenons plus criminels, et elles sont pour nous un commencement d'enfer, suivant cette parole du prophète Jérémie : *Duplici contritione contere eos* (*Jerem.*, XVII, 18)

Car fut-il jamais un état plus funeste et plus digne d'être comparé aux supplices des damnés, que celui d'un homme qui souffre une douleur cruelle, et qui se fait un poison de ce qui pourrait lui être un remède souverain ; qui s'impatiente du mal qu'il endure comme étant insupportable, et qui a tout lieu de croire qu'il ne sortira de son lit que pour être *jeté pieds et mains liés dans un feu éternel?* (*Matth.*, XXII, 13.) D'où il arrive que son âme ne souffre pas moins que son corps, quelques efforts qu'il fasse pour s'étourdir sur les vérités les plus surprenantes. Or, si nous cherchons la véritable cause de son désespoir, nous trouverons qu'il vient de ce qu'ayant toujours vécu dans le crime, la maladie l'a surpris sous le joug et la tyrannie des passions, son cœur attaché aux créatures par mille liens différents, la conscience chargée d'affaires si embarrassantes pour son salut, qu'elle lui paraît un chaos qu'on ne peut débrouiller; comme il se trouve de plus accablé par la douleur du corps qui lui ôte la liberté de l'esprit, il désespère de tout, parce qu'il ne peut pas même penser à rien ; il regarde sa conversion, dont il ne sent pas même de désir, comme absolument impossible: ainsi il se condamne lui-même avant que Dieu l'ait condamné, et il dit avec le malheureux Caïn : *Mon péché est trop grand pour en obtenir le pardon.* (*Gen* , IV, 13.)

Pour nous garantir de tomber dans le dernier des malheurs, gravons profondément dans nos esprits ces deux vérités : la première, que puisqu'il arrive presque toujours que chacun meurt comme il a vécu, et que rien n'est plus rare que de mourir dans la grâce de Dieu après avoir toujours vécu dans le crime, il n'est point de plus grande folie que d'attendre à la maladie à se préparer à la mort; la seconde, que quoique nous ayons été assez malheureux pour

(34) Omnis divina percussio, aut purgatio nobis est vitæ præsentis, aut initium pœnæ subsequentis. (S. Greg., *Moral.*, lib. XVIII, cap. 15.)

(35) Quantumvis afflictionem, quantumvis laborem et indecorem sutore esto contenta, dummodo ab æternalibus pœnis libereris. (*Id virg. laps.*, cap. 8.)

(36) In hoc erudisti hominem, non condemnasti ; homini mihi quia humiliatus sum, pœna est et gratia ; quid servet post pœnam, qui per gratiam exhibet pœnam? (*In Psal.* XXXVIII)

vivre toujours dans le désordre et dans la débauche, tant que nous avons un moment de vie, au lieu de désespérer de la miséricorde de notre Dieu, il faut nous servir de la maladie qu'il nous envoie, comme d'un dernier remède qu'il nous présente pour mériter notre pardon, et comme d'un moyen qu'il nous offre pour retourner à lui : c'est alors que, sachant que nous avons offensé le Seigneur par notre désobéissance, et qu'il est irrité contre nous, il faut reconnaître devant lui que nous sommes coupables; mais quand nous verrions l'enfer ouvert pour nous engloutir, quand nous serions dans la gueule même du lion, nous devons *espérer contre l'espérance*, comme Abraham (*Rom.*, IV, 18); nous jeter entre les bras de Dieu, comme un enfant se jette dans le sein de sa mère; lui dire comme David : *Sauvez-moi, mon Dieu, car les eaux ont pénétré jusque dans mon âme; je suis tombé dans le gouffre, et les vagues m'ont environné* (*Psal.* LXVIII, 2, 3) : nous abandonnant ainsi à sa miséricorde, il nous délivrera du sein de la mort, il nous retirera *de l'enfer le plus profond* (*Psal.* LXXXV, 13), comme il délivra Jonas des flots de la mer et du ventre de la baleine. « Car, dit saint Bernard, il n'y a que la vertu et l'espérance qui nous mettent en état de recevoir les effets de la bonté de Dieu, et il ne verse l'huile de sa miséricorde que dans le vase qui a été préparé par la confiance (37). »

Seigneur, puisque les maladies peuvent nous être si avantageuses, nous ne vous demandons pas de nous en préserver; il est bien juste que le corps porte la peine d'un péché dont il est le plus souvent la première et la principale cause; mais comme l'immolation de cette partie animale de nous-mêmes ne peut vous être agréable, à moins que l'âme ne vous en fasse une offrande volontaire, faites, Seigneur, qu'en nous affligeant de telle maladie, nous reconnaissions qu'elle vient de votre main; faites que nous la recevions avec une entière résignation à vos ordres, afin qu'en faisant un bon et saint usage de tous les maux de cette vie, ils puissent servir à expier nos péchés sur la terre, et nous mériter une plus grande récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

XIX^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XXII, v. 2-14.

Cet entretien que le Fils de Dieu eut avec les Pharisiens se passa quatre jours avant sa Passion. Il leur avait fait connaître par une première parabole le meurtre qu'ils devaient commettre en sa personne (*Matth.*, XXI, 39); et dans celle-ci, il ne laisse pas de les inviter aux noces qu'un roi fait préparer à son fils. Nous voyons dans toutes deux la longue patience de Dieu, et l'endurcissement des Juifs; leur réprobation, et la vocation des gentils. Cette seconde parabole suit parfaitement bien la première, dit saint Chrysostome (hom. 69, *in Matth.*); car, comme Jésus-Christ l'avait terminée par ces paroles qui en faisaient la conclusion : *On donnera cette vigne à un peuple qui en produira les fruits* (*Matth.*, XXI, 43); dans celle que nous devons expliquer aujourd'hui, et qui, selon plusieurs Pères (S. Aug., *De cons. Evang.*, lib. II, cap. 70; S. Greg., hom. 33, *in Evang.*), n'est pas la même dont parle saint Luc (chap. XIV, vers. 16), il nous marque quel est ce peuple.

Jésus parlant encore en parabole dit aux Pharisiens : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés; mais ils refusèrent d'y venir. Une des raisons pour lesquelles le Sauveur du monde parlait si souvent en parabole aux Juifs, c'est que par leur méchanceté ils s'étaient rendus indignes qu'il leur dît ouvertement toutes les vérités; mais comme ce qui était caché pour eux est clair et évident à ceux *à qui il est donné de connaître le royaume de Dieu* (*Marc.*, IV, 11), voyons dans l'explication de cet Evangile comment il prédit aux Juifs ce qui leur doit arriver, et ce que nous avons à craindre pour nous-mêmes, si nous ne profitons pas de ses instructions; car toute cette parabole semble renfermer ces deux vérités : la première, que plusieurs sont appelés au royaume de Dieu, c'est-à-dire à son Eglise, et que peu y viennent, *Il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus;* voilà ce qui regarde les Juifs; la seconde, que tous ceux qui sont dans l'Eglise ne seront pas sauvés, et c'est ce qui nous est figuré par cet homme qui, étant entré dans la salle du festin, en fut rejeté, parce qu'il n'était pas revêtu de la robe nuptiale : *Mon ami, comment êtes-vous entré dans ce lieu sans avoir la robe nuptiale?* Voilà ce qui doit faire trembler les chrétiens.

Quand Jésus-Christ compare le royaume des cieux à un roi qui veut faire les noces de son fils, c'est comme s'il disait que ce qui se passe dans son Eglise, qui est son royaume, commencé ici-bas et consommé dans le ciel, a quelque chose de semblable à ce qui nous est représenté dans la parabole d'un roi qui fait les noces de son fils. « Ce Roi est le Père éternel : il est appelé homme, *homini regi*, quoiqu'il n'en ait jamais pris la forme; ce qui nous fait entendre, dit un Père, que le nom d'homme ne porte point préjudice à la nature divine : ne soyons donc pas surpris quand nous voyons dans les saintes Ecritures le Fils de Dieu s'appeler Fils de l'homme; car si le Père, qui est seulement Dieu, et qui n'a rien de l'homme, est cependant appelé homme, combien plus a-t-il été nécessaire que le Fils fût nommé homme, puisqu'il est Dieu et homme tout ensemble (38)? » Le Fils dont

(57) Sola spes apud te miserationis obtinet locum, neque penis oleum misericordiæ nisi in vase fiducie. (*in Ann.*, serm. 51.)

(58) Homo rex dicitur Deus Pater, qui nunquam

le Père prépare les noces, c'est Jésus-Christ, qui est l'Époux de l'Église (*Ephes.*, V, 25; *Apoc.*, XXI, 2) : nous ne devons pas entendre par ces noces, disent les interprètes, l'union qu'il a contractée avec elle par le mystère de son incarnation, mais le banquet magnifique auquel il invite tous les hommes, où sa doctrine, ses sacrements, ses grâces sont comme autant de mets dont il nourrit ici-bas les âmes par la foi jusqu'à ce qu'il les rassasie pleinement dans le ciel par la béatitude éternelle, suivant cette expression du Prophète : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI, 15.) Les Juifs sont ceux qui avaient été conviés à ces noces par Moïse et par les prophètes, et auxquels le Seigneur a envoyé ses serviteurs, c'est-à-dire Jean-Baptiste, et Jésus-Christ même, *qui a pris la forme de serviteur* (*Philipp.*, II, 7), pour les inviter de nouveau : *Misit servos suos vocare invitatos*, et ces endurcis ont refusé d'y venir, *et nolebant venire*. « Y a-t-il rien de plus insensé, dit saint Chrysostome? Ils sont invités à des noces qu'un roi si puissant fait pour son fils unique, et ils ne daignent pas s'y trouver : qui des hommes sur la terre ne s'estimerait pas très-heureux si un roi lui faisait un pareil honneur? D'où vient, dit ce Père, que Jésus-Christ compare à des noces la grâce qu'il est venu apporter au monde? Il le fait pour empêcher que vous ne vous figuriez rien de triste dans cette vocation, et que vous reconnaissiez que tout y est rempli d'une joie céleste et de délices ineffables (39). » C'est pourquoi saint Jean appelait Jésus-Christ, *l'Époux* (*Joan.*, III, 29), comme l'a fait saint Paul ensuite : *Je vous ai fiancé à un homme* (II *Cor.*, XI, 2); et ailleurs, en parlant du mariage : *C'est là un grand mystère, mais je dis en Jésus-Christ et en l'Eglise.* (*Ephes.*, V, 32.)

Reconnaissons notre bonheur *d'être appelés au souper des noces de l'Agneau.* (*Apoc.*, XIX, 9.) Depuis qu'il a été immolé, ce festin dure et durera toujours; il se fait dans tous les lieux, comme il se fera dans la différence de tous les temps : *Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, on me sacrifie en tout lieu*, dit le Seigneur par la bouche d'un prophète (*Malach.*, I, 11). Le corps d'un Dieu est la nourriture qu'on y mange, et son sang le breuvage qu'on y boit : il nous invite à ce banquet, en nous disant, que *si l'on ne mange point la chair du Fils de l'Homme, et si l'on ne boit son sang, on n'aura point la vie éternelle.* (*Joan.*, VI, 54.) Pouvait-il faire davantage que de se donner lui-même à nous, et de nous déclarer que la vie éternelle est attachée à le recevoir comme il faut! Qui pourrait donc croire que des chrétiens qui condamnent à tout moment la conduite des Juifs, fussent souvent plus aveuglés qu'eux; car, si ceux-ci ont crucifié le Sauveur, l'Apôtre nous apprend *qu'ils ne l'ont point connu* (I *Cor.*, II, 8); ainsi, il n'est pas surprenant qu'ils aient refusé de venir aux noces auxquelles ils ont été invités; mais pour nous, nous savons qu'il est notre Dieu, nous n'ignorons point qu'il est mort pour nous délivrer de l'enfer, nous reconnaissons qu'il continue sur l'autel à offrir à son Père le même sacrifice qu'il a offert autrefois sur la croix; nous ne doutons point que par cet excès d'amour qu'il a eu pour nous, il ne nous demande le nôtre; car il n'a point eu d'autre dessein en se cachant ainsi sous les espèces du pain et du vin, que de se mettre en état où nous puissions le manger : *Afin que nous demeurions en lui, et lui en nous* (*Joan.*, VI, 57); cependant, malgré l'excellence du festin auquel nous sommes invités, combien en voyons-nous qui refusent d'y venir? Mais, ô bonté de notre Dieu, qui ne se lasse point de nous appeler,

LUNDI. — *Il envoya d'autres serviteurs avec ordre de dire de sa part aux conviés : J'ai préparé mon dîner; mes bœufs et les animaux que je faisais engraisser sont tués, tout est prêt, venez aux noces.* Rien ne peut mieux nous faire connaître la bonté excessive de notre Dieu, et l'aveuglement de l'homme que la persévérance avec laquelle il nous appelle, et la lenteur que nous apportons à lui répondre : il ne se rebute point, et ne semble-t-il pas, par le désir qu'il a de s'unir à nous, que c'est à lui seul que revient l'avantage de l'union qu'il veut contracter avec nous? Cependant nous ne fournissons de notre côté dans ce commerce que misère, que péché, que le néant; et s'il veut se communiquer à nous, c'est pour nous faire participants de sa sainteté, de sa grandeur, de sa gloire, c'est-à-dire qu'il nous donne tout, sans rien recevoir de nous; car, dans ce qu'il a fait pour les Juifs, nous devons reconnaître ce qu'il fait pour les chrétiens, puisque la loi n'était qu'une préparation à l'Evangile. Après leur avoir envoyé Moïse et les prophètes; après que Jean-Baptiste, rempli *de la vertu de l'esprit d'Elie* (*Luc.*, I, 17), *leur eut prêché la pénitence* (*Luc.*, XIII, 3), par ses paroles et par ses actions, Jésus-Christ monté au ciel leur envoya encore ses apôtres et leurs disciples, comme d'autres serviteurs, pour les avertir qu'il avait fait tuer tout ce qu'il avait fait engraisser, que le festin était prêt, et qu'ils eussent à venir aux noces! « A quoi les appelle-t-il, dit saint Chrysostome, est-ce à des supplices, est-ce à des afflictions, est-ce à des souffrances, ou n'est-ce pas

humanam suscepit formam; ut intelligamus quia nomen hominis præjudicium non facit divinæ naturæ : ideo, quando audis in Scripturis Filium Dei hominem dici, quia si Pater Deus qui tantum Deus est et non homo, tamen homo nominatur, quanto magis necessarium fuit ut homo diceretur unigenitus Dei Filius, cum non esset homo purus qui humanam suscepit naturam. (Anct. *Oper. imp.*, hom. 41.)

(39) Quid igitur dementius invenitur quam cum ad nuptias voceris resilire? Quis enim ad nuptias venire non optarel, et eas quas rex amantissimo filio facit? Cujus rei gratia nuptiæ appellatæ sunt, ubi nihil triste, nihil luctuosum, sed omnia spiritualis gaudii plena sunt. (Hom. 69, *in Matth.*)

plutôt à des noces, à des plaisirs, à des délices? *Tauri mei, et altilia occisa sunt;* quelle magnificence, quelle somptuosité! Cependant rien ne peut toucher les Juifs; à proportion que Dieu semble redoubler sa patience envers eux, ils s'endurcissent et redoublent leur résistance (40). » Mais ne parlons point de ceux que le Seigneur a abandonnés à l'aveuglement de leurs esprits et aux déréglements de leurs cœurs (*Rom.*, I, 24), et ne songeons qu'à l'instruction des chrétiens.

« Admirons d'abord combien nous sommes heureux d'être nés dans une religion où tout est préparé, c'est-à-dire où tout ce qui est nécessaire pour le salut est accompli dans les Ecritures; celui qui est ignorant, dit un Père, y trouvera de quoi s'instruire; celui qui est rebelle, sera intimidé par les supplices de l'enfer, qui le feront rentrer dans son devoir; celui qui travaille sera excité par les récompenses de la vie éternelle à travailler avec plus de courage; celui qui est lâche et faible, sera fortifié par une nourriture capable de le soutenir; celui qui est courageux et fidèle, y rencontrera un mets spirituel qui l'élèvera presque à la nature des anges; celui enfin qui a été frappé par le démon, et blessé par le péché, y trouvera le remède souverain de la pénitence qui lui procurera une santé parfaite (41). » Quelle devrait être notre reconnaissance envers Dieu de ce qu'il nous a fait de si grandes grâces, sans nul mérite de notre part! Pénétrés des sentiments du jeune Tobie à l'égard de l'archange Raphaël qui l'avait conduit dans tous ses voyages, ne devrions-nous pas dire avec ce saint homme : *Que pouvons-nous faire pour lui qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés?* (*Tob.*, XII, 2.) *Il n'a pas traité de la sorte toutes les autres nations*, dit le Prophète, *et il ne leur a pas manifesté ses préceptes.* (*Psal.* XLVII, 20.)

Mais pour dire encore quelque chose de plus, qu'est-ce qui nous est signifié par ces *bœufs et ces animaux engraissés qui ont été tués*, sinon l'Agneau sans tache immolé sur nos autels? Sacrifice auguste qui contient tous les sacrifices de l'ancienne loi, et qui renferme une chair adorable capable de fortifier ceux qui sont faibles, et d'élever les forts jusqu'à une sublime contemplation. Ce banquet céleste est tout prêt, et nous y sommes invités par Jésus-Christ même, qui nous dit : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai; si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive.* (*Matth.*, XI, 28.) Mais sommes-nous prêts à entrer dans la salle des noces? Prenons bien garde d'y aller sans préparation, puisqu'où les uns trouvent la vie, les autres rencontrent la mort, l'Apôtre nous assurant, que *quiconque mange la chair du Seigneur, et boit son sang indignement, mange et boit sa condamnation.* (I *Cor.*, XI, 29.) « Nous déshonorons le pain de Dieu et le corps de Jésus-Christ, dit saint Jérôme (*in Malach.*), lorsque nous le recevons avec indignité, et que nous osons boire ce sang si pur avec une bouche impure. D'un côté, le Fils de Dieu nous enseigne, qu'*il faut manger ce pain qui est descendu du ciel, afin de ne pas mourir* (*Joan.*, VI, 50); de l'autre l'Apôtre nous assure que *si nous le mangeons indignement, nous mangeons notre propre condamnation* : d'où nous devons conclure, et l'obligation que nous avons de le manger, et la nécessité de le manger dignement. Ainsi que ceux qui par une fausse humilité s'abstiennent de s'approcher de la table du Seigneur, apprennent que s'ils ne s'en approchent pas, ils n'auront point la vie éternelle, et que ceux qui y vont sans préparation sachent qu'ils *sont coupables de la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ.* En faut-il davantage pour nous prouver que nous devons communier, et souvent et dignement? Or, bien loin que ce soient deux choses difficiles à concilier, nous pouvons dire plutôt qu'il est très-rare que ceux qui ne communient qu'une fois l'année le fassent saintement : au contraire, si nous communiions souvent et dignement, nous verrions par une heureuse expérience, qu'une bonne communion nous servirait d'une excellente préparation à une autre communion. Mais pour connaître si en communiant souvent nous communions dignement, il faut que nous puissions remarquer que ces fréquentes communions nous profitent; car s'approcher presque tous les jours de la sainte table, comme font certaines dévotes, sans se corriger nullement de ses défauts, et sans faire jamais un pas dans le chemin de la perfection, c'est un abus qui ne sert souvent qu'à élever celles qu'on doit tenir humiliées. Voici comme parle le saint prêtre Avila en prescrivant des règles sur la fréquente communion : Quant aux personnes que vous reconnaîtrez particulièrement touchées de zèle et d'amour pour Dieu, voyant presque à l'œil le fruit qu'elles tirent de la communion, et leur progrès dans la vie spirituelle, elles pourraient communier tous les huit jours; j'estime qu'il y a peu de

(40) Ad quid porro invitat? Num ad labores et dolores atque sudores? Nequaquam, sed ad delicias; ait enim : *Tauri mei et altilia occisa sunt.* Vides quantum convivium! quam magnificæ dapes! Neque id tamen eos movit; verum quanto illi obdurescant, tanto illius major prolixiorque patientia emicuit. (Hom. 69, *in Matth.*)

(41) Quidquid quæritur ad salutem, totum jam impletum est in Scripturis; qui ignarus est inveniet ibi quod discat; qui contumax et peccator, inveniet ibi futuri judicii flagella quæ timeat; qui laborat, inveniet ibi gratias et promissiones vitæ perpetuæ, ita ut amplius excitetur ad opus; qui pusillanimus et infirmus, inveniet ibi mediocres justitiæ cibos, qui etsi pinguem animam non faciunt, tamen mori non permittunt; qui magnanimus est et fidelis, inveniet ibi spirituales escas continentioris vitæ, quæ perducant eum prope ad angelorum naturam; qui percussus est a diabolo et vulneratus est in peccatis, inveniet ibi medicinales cibos qui eum per pœnitentiam revocent ad salutem. (Auct. *Oper. imperf.*, hom. 41.)

personnes à qui il soit utile de communier plus souvent. Cependant n'est-il pas vrai que parmi les chrétiens les uns communient toujours sans en retirer nul fruit? Au lieu de sortir de la table du Seigneur devenus formidables au démon, ils font bien voir par leurs rechutes si subites, qu'ils n'en ont retiré aucune force, et qu'ils sont aussi faibles qu'ils étaient auparavant. Les autres ne communient presque jamais, et sont semblables à ceux que ce roi avait fait inviter aux noces de son fils, et qui refusent d'y aller sur différents prétextes.

Mardi. — *Mais eux, négligeant d'y venir, s'en allèrent l'un à sa maison des champs, l'autre à son trafic ordinaire; le reste se saisit de ses serviteurs, et après beaucoup d'outrages, ils les firent mourir.*

Que ceci nous exprime bien dans quelles dispositions étaient les Juifs après la mort de Jésus-Christ, car les uns uniquement occupés d'affaires séculières et mondaines, se mirent peu en peine de venir aux noces où ils étaient invités; et les autres plus animés se saisirent des serviteurs qui les avaient invités, et les tuèrent après leur avoir fait beaucoup d'outrages : c'est ce que le Sauveur du monde avait prédit aux Pharisiens par ces paroles : *Je m'en vais vous envoyer des prophètes, des sages et des docteurs; vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville* (*Matth.*, XXIII, 34); et c'est ce que les Juifs ont exécuté en faisant mourir Etienne et Jacques, ainsi qu'il est rapporté dans les *Actes*, et en persécutant en toute manière Paul et les autres apôtres. (*Act.*, I, 56; XII, 2; XXI, 32.) En quoi, dit saint Chrysostome (hom. 69, *in Matth.*), ils paraissent bien plus cruels et plus barbares que dans la parabole précédente (*Matth.*, XXI, 32); là ils tuaient les serviteurs qui leur venaient demander les revenus d'une vigne, mais ici ils tuent ceux qui ne viennent à eux que pour les inviter aux noces de celui dont ils avaient été les meurtriers; ce qui est le comble de la brutalité et de la fureur. Tel est le reproche que saint Paul leur fait, lorsqu'il dit au Seigneur : *Ils ont tué vos serviteurs et vos prophètes, et ils nous ont persécutés.* (I *Thess.*, II, 15.) Quel sera donc le supplice de ces barbares, qui, après avoir refusé si insolemment de venir aux noces auxquelles ils étaient conviés, répandent le sang de ceux qui les avaient invités? »

Or, nous pouvons dire que nous imitons les Juifs toutes les fois qu'attachés à des plaisirs sensuels, et à l'amour des biens de la terre, ou qu'engagés dans des crimes publics et énormes, nous refusons de nous trouver aux noces où nous sommes conviés. « O monde misérable, et misérables ceux qui le suivent, s'écrie un Père, puisque les occupations du siècle leur ont fait perdre la vie éternelle qu'ils auraient trouvée dans ce banquet (42). » Car combien y a-t-il de chrétiens qui ne s'en mettent point en peine? *Illi autem neglexerunt;* de ce grand nombre qui compose l'Eglise de Jésus-Christ n'en voyons-nous pas une partie qui s'en vont dans leur maison des champs : *Et abierunt, alius in villam suam*, c'est-à-dire qui mènent une vie molle et oisive, qui se retirent du tumulte du monde pour n'avoir point de témoins de leurs débauches, et pour se livrer plus tranquillement à des plaisirs criminels; qui sacrifient toutes les autres passions à la honte de l'impureté et de la paresse. Quel rapport de cette vie molle et oisive à celle d'un chrétien qui doit être une vie d'action et de souffrances! Il en est d'autres au contraire qui vont à leur trafic ordinaire, *Alius vero ad negotiationem suam*, et ce sont ceux qui surchargés d'affaires temporelles, bien loin de vouloir s'en décharger, en prennent tous les jours de plus en plus, parce qu'ils sont les esclaves de l'avarice et de l'ambition; dans la vue de satisfaire ces deux passions insatiables, ils passent leur vie dans l'action du corps, et dans le trouble de l'esprit; ils possèdent de grands biens, sans en jouir; ils ressentent mille passions différentes qu'ils ne peuvent contenter; ils refusent même à la nature tout le repos dont elle a besoin, et ils n'en trouvent jamais pour pouvoir songer aux affaires de leur salut. Peut-on concevoir un pareil aveuglement que de perdre son âme pour amasser avec peine, et pour conserver avec soin des biens et des trésors dont on ne se sert jamais dans cette vie avec plaisir, et qui seront pour l'autre un sujet de réprobation? Enfin nous en voyons qui ne gardent nulle mesure dans leurs crimes, *Reliqui vero tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt.* Ce sont ces hommes insolents, qui abusant de leur autorité, et qui se laissant entraîner à la violence de leurs passions, usurpent le bien d'autrui, outragent ouvertement ceux qui leur résistent; et semblables à Achab (III *Reg.*, XXI, 1 seqq.), en viennent même à tremper leurs mains dans le sang innocent, quand ils ne peuvent que par cette voie ravir ce qui ne leur appartient pas.

Cependant il y a deux choses certaines qui nous regardent également : l'une, que Dieu nous appelle à lui, et nous présente les secours nécessaires pour y aller : *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit* (*Rom*, II, 4) : ainsi nous ne serons point excusables devant lui quand nous alléguerons que nos passions nous ont entraînés malgré nous; l'autre, que c'est par la dureté et l'impénitence de notre cœur que nous résistons à la bonté de Dieu, et que nous amassons un trésor de colère pour le jour de la colère : *Secundum autem duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ* (*Ibid.*, 5); si nous sommes insensibles aux marques de

(42) O miserrimus mundus, et miseri qui eum sequuntur, semper enim mundi alia opera homines excluserunt a vita (Auctor *Oper. imperf.* hom. 42).

sa bonté, craignons du moins la rigueur de sa justice; car il viendra un temps que ne se ressouvenant plus *de ses anciennes miséricordes* (*Psal.* LXXXVIII, 50), *il écrasera la tête de ceux* qui lui auront résisté (*Psal.* CIX, 6), et se vengera de ceux qui ont refusé de venir au festin auquel ils avaient été invités, ainsi que nous l'allons voir dans la suite de notre Evangile.

Mercredi. — *Le roi l'ayant appris en fut ému de colère : et ayant envoyé ses troupes, il extermina ces meurtriers, et brûla leur ville.* « Le royaume des cieux est comparé au commencement de cet Evangile à un homme roi : *Simile factum est regnum cœlorum homini regi :* « Quand le Seigneur a invité à des noces, dit saint Jérôme, et qu'il a donné des preuves de sa bonté, il a pris le nom d'homme; mais quand il se prépare à la vengeance, il ne paraît plus que sous le titre de roi (43). » *Rex autem.* Ce n'est pas seulement un roi qui a appris que ceux mêmes qu'il avait comblés de bienfaits, l'ont traité avec mépris : *Cum audisset... la voix du sang* de ses serviteurs qui ont été tués *a monté de la terre au ciel* (*Gen.*, IV, 10), et il en est ému de colère : *Iratus est.* Si l'Ecriture attribue à Dieu la vengeance et la colère, elle ne veut pas que nous concevions en lui la moindre ombre de ces passions, mais elle parle aux hommes un langage humain, et elle descend jusque dans la bassesse de leurs pensées, pour les élever jusqu'à la Majesté du souverain Etre; ainsi Dieu en colère ne ressent aucun trouble au dedans de lui, puisqu'il punit avec tranquillité; mais nous devons comprendre par cette expression qu'il punit comme ferait un homme irrité, qui peut tout ce qu'il veut, et qui est emporté par l'excès de la colère. « Cette colère de Dieu, dit saint Augustin (epist. 193), n'est pas un trouble, et une émotion pareille à ce qu'on appelle colère dans les hommes; ce n'est qu'une ferme résolution de punir ces vases de colère destinés à la condamnation, parce que ce sont des rejetons d'une racine de péché et de désobéissance. » *Le Seigneur*, dit le Prophète, *se réveilla comme s'il avait dormi jusqu'alors, et comme un homme que le vin qui l'a enivré rend plus fort, et il frappa ses ennemis derrière, et les couvrit d'une confusion éternelle.* (*Psal.* LXXII, 65, 66.)

Voyons les suites de la colère d'un Dieu que les Juifs ont irrité par leurs refus, et par les meurtres qu'ils ont commis en sa personne, et en celle de ses apôtres. Il envoya des troupes, savoir, les Romains, pour les perdre, et pour brûler leur ville; « car les Romains, dit un Père, n'auraient pas assiégé Jérusalem, si le Seigneur ne les y avait excités (44) : » *Et missis exercitibus suis, perdidit homicidas illos, et civitatem illorum succendit.* Il prédit par ces paroles ce qui devait arriver quarante ans après sa mort, sous Vespasien et Tite, quand ces deux empereurs mirent le siége devant Jérusalem, brûlèrent entièrement la ville, et y firent périr plus de onze cent mille hommes par la famine et par le glaive. (Cf. Joseph., *De bello Judaico*, lib. VII, cap. 17.) « Repassez encore une fois dans votre esprit, dit saint Chrysostome, quel soin Dieu a pris de ce peuple : il a planté une vigne, il l'a fermée de murailles, il lui a donné ses soins. Il envoie ensuite ses serviteurs pour en demander les fruits; les vignerons les tuent; il envoie son propre Fils, ils le tuent et le crucifient. Après cet outrage, après une mort si injuste, Dieu les appelle encore aux noces, et ils refusent d'y venir; il leur envoie d'autres serviteurs pour les presser davantage, et ils les font mourir : enfin ayant témoigné par tant de preuves que leur maladie était incurable, leur dureté inflexible, il a prononcé l'arrêt de leur condamnation (45); » et il exécute ce dont il les avait menacés si longtemps auparavant par la bouche du prophète Jérémie, quand il lui ordonna de rompre en présence des Juifs un vase de terre, et de leur dire de sa part : *Voici ce que dit le Seigneur des armées : Je briserai ce peuple et cette ville comme ce vase de terre est brisé, et ne peut plus être rétabli* (*Jerem.*, XIX, 11); car cette menace ne doit point s'entendre de la captivité de Babylone, puisque les Juifs furent rétablis ensuite, et que le temple fut rebâti; mais de la désolation qui arriva sous Tite et Vespasien; car alors Jérusalem fut entièrement ruinée, et son temple détruit pour jamais.

Apprenez par cet exemple terrible de la justice de Dieu, grands de la terre, qui croyez que rien ne peut abattre votre puissance, ni humilier votre orgueil, que si vous n'êtes soumis au Seigneur qui est votre maître et votre souverain, il peut en un moment vous briser aussi aisément qu'un vase de terre. *Et tanquam vas figuli confringes eos.* (*Psal.* II, 9.) Tous les événements de la vie arrivent par son ordre, et comme les armées sont à lui, c'est lui qui les conduit pour élever les uns, et pour abaisser les autres, suivant les desseins de sa justice et de sa providence sur les hommes : *Missis exercitibus suis.* Mais puisque les châtiments temporels dont le Seigneur a puni les crimes des Juifs, quelque terribles qu'ils nous paraissent, ne sont que la figure de la

(43) *Simile factum est regnum cœlorum homini regi :* quando invitabat ad nuptias, et agebat opera clementiæ, hominis nomen appositum est; nunc quando ad ultionem venit, homo siletur, et rex tantum dicitur. (*Comm. in Matth.*)

(44) Nec enim venissent Romani in Jerusalem, nisi eos Dominus misisset. (Anct. *Oper. imperf.*, hom. 41.)

(45) Considera igitur nulla sermonis vi explicabilem providentiam ac curam : plantavit vineam, fecit omnia atque absolvit. Sublatis prioribus servis, exinde alios misit, illisque adeo nec datis misit filium; atque hoc occiso invitat eos ad nuptias; et noluerunt venire cum mittit alios servos, quibus pariter illata nece tum demum tanquam incurabili morbo laborantes interecciosi delit. (Hom. 69, *in Matth.*)

punition sans comparaison plus redoutable dont il châtiera dans l'autre vie les chrétiens qui auront négligé ou méprisé les grâces qu'il leur aura offertes, songeons par le bon usage que nous devons faire des peines dont il nous châtie, à détourner de dessus nos têtes sa colère vengeresse, et à éviter les supplices éternels. Retournons incessamment à lui dans les larmes et dans les gémissements : « Si nous comparons ce que Dieu a fait pour les Juifs et pour les chrétiens, nous trouverons sans doute que nous avons beaucoup plus reçu, et que par conséquent nous sommes beaucoup plus ingrats et plus coupables qu'eux. Le Seigneur, dit saint Chrysostome, nous a donné en un moment ce qu'il leur a promis pendant plusieurs siècles, et il nous l'a donné lorsque nous en étions tout à fait indignes (46); » cependant comme ils ont lassé sa bonté, et l'ont contraint de substituer les gentils à leur place, craignons aussi *que le royaume de Dieu nous soit ôté, et ne soit donné à un peuple qui en produira les fruits.*

JEUDI. — *Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui ont été invités, n'ont pas été dignes d'en être : allez donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous rencontrerez. Ses serviteurs s'en allèrent par les rues, et assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et les places du festin furent remplies.* Alors, *tunc*, on ne doit pas entendre que ceci n'arriva qu'après la ruine de Jérusalem, mais après que le Seigneur eut appris que ceux qu'il avait invités aux noces de son Fils refusaient d'y venir, et s'en étaient rendus indignes; c'est-à-dire après que les Juifs eurent refusé d'entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ : ce fut donc alors qu'*il dit à ses serviteurs d'aller dans les carrefours, et d'appeler tous ceux qu'ils trouveraient.*

Pour entendre ceci, il faut savoir qu'au temps du Sauveur tout le genre humain était partagé en deux peuples, en Juifs et en gentils, Dieu n'était connu que dans la Judée : *Notus in Judæa Deus* (*Psal.* LXXV, 2), et les gentils qui étaient répandus dans tout le reste du monde, adoraient les idoles, ou plutôt le démon dans les idoles; les Juifs étaient *le peuple choisi de Dieu* (*Deut.*, XIV, 2), pour lequel le festin avait été préparé; c'est à eux que le Seigneur a envoyé en divers temps ses serviteurs; mais enfin, après que les apôtres leur eurent d'abord prêché le royaume de Dieu; après qu'ils en eurent été longtemps tourmentés et bannis de leurs terres, ils s'en allèrent ensuite prêcher aux gentils. *Vous étiez les premiers*, disent Paul et Barnabé à ce peuple endurci, *à qui il fallait annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous en allons présentement vers les gentils ; car le Seigneur*, ajoutent-ils, *nous l'a ainsi commandé, selon qu'il est écrit* (*Isa.*, XLIX, 6) : *Je vous ai établis pour être la lumière des gentils, afin que vous soyez leur salut jusqu'aux extrémités de la terre* (*Act.*, XIII, 46) : et c'est ce que signifie l'ordre qui est donné aux serviteurs de ce roi, « d'aller dans les carrefours appeler aux noces tous ceux qui s'y trouveront; c'est-à-dire que par le refus des Juifs, le Seigneur va faire entrer dans le sein de son Eglise les gentils qui étaient hors du chemin; c'est ainsi *que le péché des Juifs est devenu une occasion de salut pour les gentils, et que leur chute a été la richesse du monde.* (*Rom.*, XI, 12.) En effet, qui peut dire avec quel succès et quelle rapidité la face de l'univers fut changée? Les apôtres se dispersent dans tout le monde, et tout le monde croit; nul n'est excepté du bienfait de la vocation; car *il n'y a point en Dieu d'acception de personnes pour le salut.* (*Rom.*, II, 11.) Ils font retentir leur voix jusqu'aux extrémités du monde, et ils assemblent indifféremment dans l'Eglise, qui est la salle du festin, tous ceux qu'ils trouvent, bons et mauvais : *Congregaverunt omnes quos invenerant malos et bonos.* Dans le ciel, il n'y a que des justes; dans l'enfer il n'y a que des pécheurs; « mais tant que l'Eglise subsistera, les justes et les pécheurs seront toujours confondus sur la terre; les bons ne seront point sans les mauvais, ni les mauvais sans les bons (47). »

Quelles instructions ne pouvons-nous pas tirer de tout ceci? 1. Nous devons reconnaître et admirer la bonté de ce Dieu qui, ayant préparé un grand festin pour un peuple ingrat, envoie partout ramasser tout ce qu'on trouvera de gens dans les carrefours, pour leur faire part d'un bienfait inestimable : si le Seigneur abandonne les Juifs, c'est qu'ils l'ont abandonné les premiers : *J'ai tendu mes bras durant tout le jour à ce peuple incrédule et rebelle à mes paroles* (*Isa.*, LXV, 2); s'il court après les gentils, c'est sans nul mérite de leur part : *Je vous rendrai jaloux d'un peuple qui n'est pas mon peuple*, dit le Seigneur, en prédisant aux Juifs leur réprobation et la vocation des gentils, *et je ferai qu'une nation insensée deviendra l'objet de votre indignation et de votre envie.* (*Deut.*, XXXII, 21.) *Si Israël se perd, c'est par sa faute.* (*Osee*, XIII, 9.) Si les gentils entrent dans la salle du festin, c'est par un effet de la bonté de Dieu *qui fait paraître les richesses de sa gloire sur les vases de sa miséricorde qu'il a préparés pour sa gloire.* (*Rom.*, IX, 23.) 2. Nous devons imiter le zèle et la promptitude des apôtres, qui obéissent à l'ordre du Seigneur sitôt qu'ils l'ont reçu, et qui essuient les peines, les travaux, les persécutions, souffrent même les supplices les plus cruels pour prêcher l'Evangile du

(46) Multo majora consecutus es, nam quæ longo tempore illis parabantur, bis tu quamvis indignus esses, confestim atque momento donatus es (S. CHRYS., hom. 69, *in Matth.*)

(47) Quia in Ecclesia, nec mali sine bonis, nec boni sine malis esse possunt. (S. GREG., hom. 38, *in Evang.*)

Sauveur, et pour convertir les nations les plus barbares.

Ministres de Jésus-Christ, l'ordre vous est donné comme à eux d'enseigner sa doctrine; vous n'avez point à craindre qu'on vous persécute dans vos fonctions; au contraire, vous ne pouvez éviter le reproche de Dieu et des hommes, si vous manquez à celles où votre ministère vous engage : marchez donc sur leurs traces, et quand vous savez quelque pécheur hors le chemin, allez à lui aussitôt, et travaillez de tout votre pouvoir pour le faire entrer dans la salle du festin. 3. Nous devons correspondre à la grâce du Seigneur, comme ceux qui se laissèrent conduire dans la salle du banquet, et qui eurent le bonheur de s'asseoir à la table de l'Epoux; c'est ainsi que nous en devons user quand nos pasteurs, ou nos confesseurs nous parlent de la part de Dieu pour nous retirer du chemin de la perdition où nous sommes, et pour nous faire entrer dans la voie du salut; faisons en sorte d'avoir la docilité que les païens font paraître et de répondre à la grâce de Dieu avec la même promptitude et la même obéissance.

« Mais, dit saint Chrysostome, le Seigneur, pour apprendre aux gentils que la foi seule ne leur suffit pas, leur parle aussitôt de son jugement, et de la sévérité avec laquelle il condamnera tous les coupables, soit ceux qui n'auront pas voulu recevoir la foi, soit ceux qui auront cru, mais dont la vie déréglée n'aura pas répondu à la pureté de la foi (48). »

Vendredi. — *Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table, et ayant aperçu un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré en ce lieu sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme demeura muet.*

Il semble par le reproche que le roi fait à cet homme qui n'avait point de robe nuptiale, que c'était un usage chez les Juifs, que ceux qui étaient conviés aux noces ne se mettaient point à table, sans avoir une robe que l'on appelait une robe nuptiale, ce qui cependant paraît fort incertain : mais comme il ne faut pas examiner trop scrupuleusement tout ce qui entre dans une parabole, où plusieurs choses sont ajoutées pour en faire la suite ou l'ornement, et que d'ailleurs le sens spirituel de celle-ci renferme les vérités les plus importantes, arrêtons-nous-y uniquement.

Le roi qui entre dans la salle du festin pour examiner ceux qui sont à table, nous représente la visite de Dieu au jour du jugement: visite terrible où sa justice ne sera plus retenue ni balancée par sa patience et sa bonté, et où *le Père des miséricordes* (II *Cor.*, I, 3) se fera connaître uniquement pour *le Dieu des vengeances* (*Psal.* XCIII, 1.) Cet homme qui est dans la salle du festin, « et n'a point de robe nuptiale, marque ceux qui sont entrés dans le sein de l'Eglise par la foi, mais qui n'ont point la charité, cette vertu excellente, qui, comme un vêtement précieux, cache notre nudité, *et couvre la multitude des péchés.* (I *Petr.*, IV, 8.) Il est surprenant, dit saint Grégoire, que ce roi traite cet homme d'ami, et qu'il le réprouve; car c'est comme s'il lui disait qu'il est ami, et non ami, ami par la foi, non ami par les œuvres, dont il est dépourvu (49); » ou bien il l'appelle ami, lorsqu'il le punit, pour lui faire connaître qu'il agit par zèle de justice, et non point par colère et par haine. Il lui demande comment il est entré sans avoir la robe nuptiale? et cet homme ne peut répondre à ce reproche : *At ille obmutuit*, « parce que, dit ce saint Pape, ce qui ne se peut dire sans gémissement, dans cette dernière sentence, il n'y a plus lieu de s'excuser ni de pallier ce qu'on a fait, puisque celui qui nous reprend au dehors est témoin de notre conscience qui nous accuse au dedans (50). » Quelque visible que fût la faute de cet homme, dit saint Chrysostome (*loc. cit.*), Dieu néanmoins différa se fût de le châtier jusqu'à ce que le coupable condamné lui-même. Or, c'était se condamner que de demeurer dans le silence.

Ici, remarquons qu'on ne reproche point à cet homme aucun de ces crimes grossiers qui sont les seuls que l'on compte dans le monde, jusque-là qu'on se croit innocent dès lors qu'on n'en est point coupable; cependant il ne laisse pas d'être réprouvé : ce qui doit faire trembler tant de chrétiens qui ont la réputation *d'être vivants, et qui sont morts en effet; qui se croient eux-mêmes riches, comblés de biens et n'avoir besoin de rien, et qui ne s'aperçoivent pas qu'ils sont malheureux, misérables, pauvres, aveugles, nus*, auxquels l'on pourrait donner le conseil que le Seigneur donnait à l'évêque de Laodicée : *Je vous conseille donc d'acheter de moi de l'or purifié par le feu pour vous enrichir, et des vêtements blancs pour vous vêtir et pour cacher votre nudité honteuse, et un collyre pour appliquer sur vos yeux, afin que vous voyiez clair.* (*Apoc.*, III, 1, 17, 18.) Tels sont certains dévots extérieurs qui font consister toute la vertu à être exempts du péché d'impureté, et qui, fiers de leur continence, se croient irréprochables, quoiqu'ils manquent d'ailleurs d'humilité et de charité; disons plus, quoique l'orgueil les domine, et qu'ils n'aient

(48) Tum ne illi sola fide salutis præsidio confidant, de malarum quoque actionum judicio illis disserit; ita infideles ad fidem, fideles vero ad recte vivendum cohortatur. (Hom. 69, *in Joan.*)

(49) Quid autem debemus intelligere per nuptialem vestem nisi charitatem? Intrat ergo ad nuptias, sed sine veste nuptiali qui in Ecclesia fidem habet, sed charitatem non habet : mirandum valde est quod hunc amicum vocat, et reprobat; ac si ei apertius dicat, amice et non amice, amice per fidem, et non amice per operationem. (S. Greg., hom. 8, *in Evang.*)

(50) Quia, quod dici sine gemitu non potest, in illa districtione ultimæ increpationis omne argumentum cessat accusationis, quippe quia ille foris increpat qui testis conscientiæ intus animum accusat. (S. Greg., *ibid.*)

que de la dureté pour le prochain : semblables aux Pharisiens qui avaient tous les dehors et tout l'appareil de la piété, *et que*, suivant la parole de Jésus-Christ, *les publicains et les femmes de mauvaise vie précéderont dans le royaume de Dieu.* (*Matth.*, XXI, 31.)

« Il y a une impureté de la chair, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. XXVIII, cap. 3), qui est celle par laquelle nous violons la chasteté, et il y a une impureté du cœur, qui est celle par laquelle on se glorifie de la chasteté même. — Ainsi, dit ce Père, quiconque a vaincu ce dangereux ennemi qui attaquait la pureté de son corps, doit travailler à vaincre cet autre ennemi encore plus dangereux qui attaque par l'orgueil la pureté de son cœur; de peur que s'il s'élevait superbement, et de sa chasteté et de sa patience, il ne fût d'autant plus impur aux yeux de Dieu, qu'il paraîtrait et plus chaste et plus patient aux yeux des hommes. » Après que l'Apôtre a dit que celui qui commet un péché d'impureté *arrache à Jésus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une prostituée* (I *Cor.*, VI, 15), il n'est point besoin de chercher de nouvelles expressions pour faire connaître que ce péché est abominable dans un chrétien. Cependant nous ne feindrons point de dire, que celui qui aurait la pureté d'un ange sans avoir la charité ou l'humilité serait rejeté de la salle du festin. « Les vertus principales et essentielles, dit saint Chrysostome (homil. 46, *in Matth.*), sont la charité, l'humilité, la douceur, l'amour des pauvres, et ces vertus surpassent même la virginité; car, dit ce saint docteur, on peut entrer dans le ciel sans être vierge, mais on n'y peut entrer sans être charitable. » C'est ce qui paraît clairement dans l'exemple des vierges folles (*Matth.*, XXV, 3 seqq.) Elles étaient vierges, et les lampes qu'elles avaient, dit encore saint Chrysostome (hom. 78, *in Matth.*), marquaient le don même de la virginité, qui se conserve par la pureté du corps; mais elles étaient folles, parce qu'elles n'avaient point la charité qui nous est signifiée par l'huile, dont elles manquaient; c'est pour cela qu'elles n'entrèrent point dans la salle avec l'Epoux. *Que chacun* donc avant que d'y entrer *s'éprouve soi-même.* » (I *Cor.*, XI, 28.) « Car celui, dit saint Bernard, qui sera couvert du vêtement de la charité, deviendra formidable à ses ennemis; au contraire, quelque vertu qu'il puisse avoir sans celle-là, ils ne s'en mettent point en peine, parce qu'avec la charité, l'on est tout, et sans elle l'on n'est rien (51). » — « Considérez donc, je vous prie, dit saint Grégoire, si vous venez à ces noces avec la robe nuptiale, examinez soigneusement le fond de vos pensées; sondez vos cœurs sur tout ce qui peut les occuper; voyez si vous n'avez aucune haine contre le prochain, si le feu de l'envie ne vous enflamme point contre le bonheur d'autrui; si vous ne cherchez point à nuire à quelqu'un par un effet de quelque malice cachée : voilà que le roi entre aux noces, et celui qu'il trouvera sans être revêtu de la charité, il lui dira aussitôt tout en colère : *Mon ami, comment êtes-vous entré en ce lieu sans avoir la robe nuptiale* (52)? »

N'attendons pas que le Seigneur nous fasse cette demande, interrogeons-nous souvent, et disons-nous à nous-mêmes : Comment puis-je croire que j'aie la charité, étant coupable de haine envers mes ennemis, d'envie envers mes amis, de jalousie envers les riches, de dureté envers les pauvres ? Comment ai-je la témérité d'entrer dans la salle du festin sans la robe nuptiale? Et par cet examen que nous ferons sur nous-mêmes, nous ne manquerons pas de travailler à nous revêtir de la charité; car si le Seigneur nous surprend sans cette vertu qui doit parer tout chrétien, nous n'aurons rien à lui répondre, quand il nous dira : *Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem?* Nous serons traités comme cet homme qui demeura muet, et contre lequel le roi donna cet ordre si terrible.

Samedi. — *Alors le roi dit à ses gens : Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents; car il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus.* Que cet homme dont on lie les mains et les pieds pour le jeter dans les ténèbres extérieures nous représente bien l'état d'un damné! C'est alors qu'il est dans l'impuissance de faire de bonnes œuvres, ce qui nous est figuré par les mêmes liens, et qu'il ne peut pas même avoir la volonté d'en faire, parce que les affections, qui nous sont marquées par les pieds, demeurent invariables et immobiles. Quelque opiniâtre que puisse être pendant cette vie la volonté qui nous attache au mal, elle peut se rendre tout d'un coup. Nabuchodonosor a voulu se faire reconnaître pour un dieu (*Dan.*, III, 1 seqq.); Manassé n'a point mis de bornes à son impiété (II *Paral.*, XXXIII, 2 seqq.); Paul a été le plus cruel persécuteur des chrétiens (*Act.*, VIII, 3); Thomas a perdu entièrement la foi (*Joan.*, XX, 25 seqq.); et cependant, dès que le Seigneur a répandu un rayon de sa grâce dans le cœur des uns et des autres, on les a vus plier sous la main de Dieu, et tout différents de ce qu'ils étaient auparavant, devenir dociles à sa voix : mais dans l'enfer, la volonté sera éternellement attachée au même objet, elle aimera toujours

(51) Hac veste charitatis quisquis indutus fuerit, erit hostibus terribilis; nam de cæteris virtutibus quantascunque sine charitate habueris, non curant dæmones.

(52) Considerate ergo, rogo, si cum nuptiali veste ad has nuptias venistis; cogitationes vestras solicita inquisitione discutite, de rebus singulis corda vestra irrudite, jam contra nullum odium habetis; si contra felicitatem alienam nulla vos invidiæ face succendistis; si per occultam malitiam nemini nocere festinatis : ecce rex ad nuptias ingreditur, atque ei quem charitate non vestitum invenit, protinus iratus dicit, *Amice*, etc. (Hom. 38, *in Luc.*)

ce qu'elle a aimé, et elle n'aimera jamais ce qu'elle a haï : alors on n'aura plus de pieds pour courir à la miséricorde de Dieu, ni de mains pour satisfaire à sa justice ; plus de pieds pour fuir d'un abîme d'où l'on ne sort jamais, quand on y est une fois tombé, ni de mains pour se défendre contre les démons qui seront dans les enfers les exécuteurs de la justice divine, *ligatis pedibus et manibus*. Les impies seront mis dans l'enfer, comme des brebis, dit le Prophète : *Sicut oves in inferno positi sunt* (*Psal.* XLVIII, 15) ; ce n'est pas qu'ils aient alors la douceur de ces animaux, puisqu'ils seront comme des lions enragés, mais c'est qu'ils ne pourront pas faire plus de résistance qu'une brebis qu'on tire de l'étable pour la mener à la boucherie. Funeste état qu'on ne peut dépeindre par les paroles, et que l'imagination même ne peut concevoir ! Ceux donc qui se sont liés volontairement *par les chaînes de leurs péchés* (*Psal.* CXVIII, 61), seront liés malgré eux dans l'e fer. Celui, dit saint Grégoire, qui par un effet de sa volonté est tombé dans un aveuglement de cœur, sera jeté pieds et mains liés dans la nuit de la damnation ; car c'est ce que l'on doit entendre par *les ténèbres extérieures*. « Lors donc qu'on vous nomme ce mot, dit saint Chrysostome, ne vous imaginez pas qu'on ait seulement jeté cet homme dans quelque lieu obscur et ténébreux, puisque Jésus-Christ assure aussitôt qu'il y a là des pleurs et des grincements de dents : il a voulu par cette expression nous faire concevoir des tourments épouvantables (53). » Tous les membres du corps souffriront différentes peines, parce qu'il n'en est point qui n'ait contribué à quelque vice. « Il y aura des grincements de dents pour punir la bouche qui a pris part au dérèglement de la bonne chère, et on y versera des pleurs pour punir les yeux d'avoir donné passage à tant de passions différentes qui se sont introduites dans le cœur : *Ibi erit fletus et stridor dentium* (54). » Or, ce qui doit nous jeter dans une frayeur terrible, c'est que comme il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus, l'on ne peut dire le nombre infini de pécheurs qui seront précipités dans les enfers. Car si le démon recueille des moissons entières de ronces et d'épines dans le champ de l'Eglise, dont il semble qu'il s'est emparé ; les prédestinés ne sont, au contraire, suivant l'expression de l'Ecriture, que comme *quelques épis qui sont restés, ou comme quelques olives qui sont demeurées au bout d'un olivier après qu'il a été dépouillé de ses fruits*. (*Isa.*, XVII, 6.) *Multi vocati, pauci vero electi*.

Il paraîtrait, disent les interprètes, que la conclusion de cet Evangile ne serait pas juste ; car de tous ceux qui entrèrent dans la salle du festin un seul fut rejeté ; ainsi il semble qu'il fallait conclure qu'il y aura beaucoup d'élus, et peu de réprouvés, et cependant le Seigneur conclut, *qu'il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*. A quoi il est aisé de répondre, que cette conclusion ne se rapporte pas à ces dernières paroles, mais à toute la parabole, et même aux précédentes qui font toutes voir que de tous les Juifs qui ont été appelés peu sont venus : *Multi vocati, pauci vero electi*. Les Pères répondent d'ailleurs, que de ceux mêmes qui sont venus dans la salle du festin, le nombre des élus sera le plus petit, parce que, disent-ils, « par ce seul homme qui fut rejeté nous devons entendre toute la société des pécheurs, qui, coupables du même crime, seront punis du même supplice (55). » De tout ceci concluons deux choses qui puissent être le fruit de tout ce discours :

La première, que puisque dans l'enfer il n'y aura plus moyen d'expier le péché, le seul parti que nous ayons à prendre, *c'est de faire promptement tout ce que notre main peut faire, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le sépulcre où nous courons* (*Eccle.*, IX, 10), *et qu'il viendra une nuit dans laquelle personne ne pourra plus travailler*. (*Joan.*, IX, 4.) *Marchons donc pendant que la lumière nous luit* (*Joan.*, XII, 35) ; *faisons le bien tandis que nous en avons le temps*. (*Galat.*, VI, 10.) Car si la lumière nous manque avant que nous ayons fait l'œuvre que nous avons à faire en ce monde, *nous serons jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents ;* et si nous ne profitons pas du temps présent pour satisfaire à la justice de Dieu que nous avons offensé par nos péchés, un supplice éternel nous en punira dans l'enfer sans pouvoir jamais les expier. Qu'un peu de réflexion fasse entrer dans nos cœurs des vérités si importantes, et qui s'évanouissent de nos esprits, dès lors qu'elles ne font que frapper superficiellement nos yeux ou nos oreilles.

La seconde conclusion que nous pouvons tirer de ces paroles : *Multi vocati, pauci electi*, c'est que quiconque suit la multitude marche sûrement dans *le chemin spacieux qui mène à la perdition* (*Matth.*, VII, 13) : « ainsi être tranquille dans ce qu'on fait, comme s'il n'y avait rien à craindre, parce qu'une infinité de chrétiens en font autant, c'est le raisonnement du monde le plus fautif ; au contraire, il n'est point de plus grande preuve que nous sommes dans la méchante voie, que de ce que nous marchons avec la pluralité (56). » C'est donc ici où chacun de nous doit dire avec un Père

(53) Noli ergo cum tenebras audias, existimare quod in tenebrosum locum detrudatur, sed ubi sit *fletus et stridor dentium*, his enim verbis intolerabiles dolores significantur. (Hom. 69, *in Matth.*)

(54) Ubi fletus quoque et stridor dentium esse perhibetur, ut illic dentes strideant qui hic de edacitate gaudebant ; illic oculi defleant qui hic per illicitas concupiscentias versabantur in mundo ; quatenus singula quæque membra supplicio subjaceant quæ hic singulis quibusque vitiis subjecta serviebant. (S. Greg., hom. 38, *in Evang.*)

(55) Unus iste, unus, qui sociati sunt malitia intelliguntur. (*Comm. in Matth.*)

(56) Non eris cum pluribus in malitia, ne perinde

(S. Athan., hom. *De semente*) en parlant aux pécheurs qui se laissent entraîner au torrent du siècle : « Préférez, si vous voulez, la multitude presque infinie de ceux qui périrent dans le déluge universel au seul Noé qui fut préservé avec sa famille ; mais permettez-moi d'avoir recours à l'Arche qui servit à sauver ce petit nombre de personnes ; joignez-vous si vous voulez à ce grand peuple de cette ville infâme que le feu du ciel consuma ; mais pour moi j'aime mieux accompagner Lot, qui en sortit seul pour son salut. » En un mot, fuyons le grand nombre, quand il s'agit des mœurs, suivons *le petit troupeau auquel le Père céleste a destiné son royaume* (*Luc.*, XII, 3) ; puisque la vérité éternelle nous apprend qu'il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.*

SUR L'ENFER.

Tunc dixit rex ministris : Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium. (*Matth.*, XXII, 13.)

Comme les Pères expliquent de l'enfer les ténèbres extérieures dans lesquelles cet homme fut jeté, il est à propos de parler de cette importante matière : remarquons pour ce sujet que tout péché mortel enferme essentiellement deux désordres, l'abandonnement de Dieu, et l'attachement à la créature : *Mon peuple a fait deux maux*, dit le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie : *ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau.* (*Jerem.*, II, 13.) Il a donc été de la justice de Dieu, que tout pécheur souffrît une double peine qui put répondre à cette double malice ; car puisqu'il a abandonné Dieu volontairement, il est juste qu'il ne voie jamais Dieu, et c'est ce qui s'appelle la peine du dam ; puisqu'il s'est attaché désordonnément à la créature, il faut que la créature même devienne son supplice, et c'est ce qu'on nomme la peine du sens ; double peine qui nous fera craindre de tomber dans l'enfer, et qui nous portera à faire tout ce qui peut dépendre de nous pour l'éviter ; ainsi les peines intérieures et extérieures que souffriront les damnés feront le sujet de deux réflexions.

1. Pour pouvoir donner quelque idée de ce qu'un damné souffrira intérieurement dans l'enfer, il faut supposer d'abord, que comme l'âme séparée du corps a des connaissances bien plus claires et bien plus distinctes, elle a aussi des mouvements bien plus vifs et plus violents : *Le corps qui l'appesantit* (*Sap.*, IX, 15), tant qu'il est joint à elle, fait qu'elle est toujours comme assoupie et endormie, par rapport aux biens du ciel ; mais dès qu'elle en est délivrée par la mort, ce désir naturel de la félicité la porte vers son objet avec une impétuosité inconcevable, comme un poids dégagé de ce qui l'arrêterait se précipite vers son centre de toute sa force. « Je sais, dit saint Chrysostome (hom. 23, *in Matth.*), que la plupart du monde ne craint que l'enfer, et est insensible à la perte du paradis ; mais pour moi, je crois que cette perte est un mal encore plus horrible que n'est le feu éternel. Je confesse que cela ne se peut exprimer par les paroles. Nous ne pouvons comprendre combien est grand le bonheur de jouir de Dieu, pour concevoir ensuite quel est le malheur de ceux qui en sont privés. Saint Paul, qui dans son ravissement avait goûté ces biens ineffables, savait aussi que le plus effroyable de tous les malheurs était de les perdre. Pour nous autres, nous ne le connaîtrons que lorsque nous l'éprouverons. Mais, ô mon Sauveur Jésus-Christ, Fils unique de votre Père, ne nous laissez point tomber dans ce malheur, ni dans la funeste expérience d'un supplice si redoutable. » Il est donc impossible, continue ce Père, d'exprimer clairement ce que c'est que de perdre ce bonheur souverain : jugeons néanmoins de l'état d'un damné par quelques réflexions qui puissent nous aider à entrevoir son malheur. Tantôt par un mouvement naturel son âme se porte vers Dieu, pour lequel elle avait été faite ; et elle ne trouve qu'un bras vengeur qui la replonge aussitôt dans l'abîme ; tantôt encore toute pleine de l'amour des créatures, elle les cherche par affection pour en jouir ; et cette recherche ne sert qu'à augmenter sa douleur de s'en voir privée pour jamais. « C'est alors, dit une grande sainte, qu'elle se trouve dans une espèce d'agonie, et qu'il lui semble qu'on l'étouffe et qu'on l'étrangle. » (*Vie de sainte Thérèse*, chap. 32.) Car, dit l'Apôtre, *l'affliction et le désespoir accablera l'âme de tout homme qui fait le mal.* (*Rom.*, II, 9.) Mais pour nous arrêter à des pensées qui puissent faire sur nous plus d'impression, parce qu'elles sont plus sensibles et plus proportionnées à nos idées, disons que trois réflexions, qui sont toujours présentes à l'esprit des damnés, les tourmentent infiniment.

La première, c'est qu'ils voient comme dans un même point de vue qu'ils étaient créés pour posséder Dieu, et qu'ils en sont exclus par une faute qu'ils ne peuvent imputer qu'à eux-mêmes ; connaître dans toute son étendue la perte que l'on a faite, en se voyant privé pour toujours de la vue de Dieu, et ne pouvoir s'en prendre qu'à soi, voilà sans doute de tous les tourments le plus sensible, et qui surpasse infiniment ceux du corps : comme rien ne leur échappe de ce qui peut augmenter leur supplice, ils se souviennent sans cesse de tous les péchés qu'ils ont commis, et qu'ils voient avec toute leur difformité ; du bien qu'ils n'ont pas fait, et qu'ils pouvaient faire ; des grâces qu'ils ont reçues et qu'ils ont négligées ; des inspirations secrètes qu'ils ont méprisées ; des remords qu'ils ont étouffés et de ces reproches que l'âme se fait à elle-même,

quisquam se defendat quia cum pluribus fecit, aut ideo non putet esse peccatum. (S. Aug., epist. 9, cap. 87.)

naît *un ver* qui la déchire, *qui ne meurt jamais*. (*Marc.*, IX, 45.)

La seconde réflexion qui fait le supplice des damnés, c'est que forcés de reconnaître la justice des jugements de Dieu, ils portent contre eux-mêmes le même arrêt que le Seigneur leur a prononcé, et ils approuvent celui qui a été favorable aux élus. Ainsi, ils sont tout à la fois les criminels, les juges et leurs propres bourreaux, puisqu'ils tirent de leur propre fonds les supplices qu'ils endurent ; de là vient leur haine contre Dieu et contre eux-mêmes ; leur envie et leur fureur contre les bienheureux, leur rage et leur désespoir contre les démons, sans pouvoir trouver dans leurs maux aucune espèce de consolation, soit en se persuadant que leur Juge est inique, soit en espérant de pouvoir fléchir sa rigueur.

La troisième réflexion qui met le comble à leurs tourments, est la certitude qu'ils ont qu'on ne sort point de l'enfer, et que leurs supplices seront éternels. Appliqués sans cesse à l'éternité des peines qu'ils doivent souffrir, ils se rendent présents par avance toutes celles de l'avenir ; et à chaque moment ils endurent tous les supplices de l'éternité. Rien n'est plus capable d'adoucir la rigueur d'une opération cruelle, et de nous soutenir en la souffrant, que l'espérance qu'on nous donne que par cette douleur passagère nous mettons fin à un mal qui nous aurait toujours fait souffrir, et l'on n'a point encore trouvé de meilleure consolation à donner à ceux qui sont dans une grande affliction, que de leur faire espérer que le temps la diminuera peu à peu. Ah ! l'enfer ne serait plus un enfer si les damnés espéraient d'en sortir un jour, ou du moins de pouvoir mourir par la rigueur des tourments ; mais hélas ! les peines extrêmes qu'ils souffrent font qu'un moment leur paraît des années ; et cependant des milliers d'années ne leur tiendront pas lieu d'un moment par rapport à l'éternité.

De là concluons que nous ne pouvons assez haïr le péché : car pour en connaître toute la malice, et combien Dieu l'a en horreur, il n'est question que de voir la manière dont il le punit. Dieu est juste, Dieu punit d'une peine éternelle celui qui est coupable d'un seul péché mortel, et par conséquent le péché est ce qu'il y a au monde de plus détestable. Que ce raisonnement soit toujours présent à notre mémoire, et nous ne pécherons jamais. Haïssons le péché de tout notre cœur, fuyons tout ce qui pourrait nous le faire commettre, et si nous avons le malheur d'en être coupables, faisons en sorte de l'expier dans cette vie par une pénitence salutaire. « Car, dit saint Augustin (epist. 103, *Ad Maced.*), le chrétien ne doit avoir autre chose en vue que de ne point laisser impuni le mal qu'il a fait, parce que moins il se pardonnera, plus il a lieu de s'assurer du pardon de celui dont aucun de ceux qui le méprisent ne saurait éviter les justes et terribles châtiments. »

2. Comme la béatitude est un assemblage de tous les biens sans aucu mélange de mal, de même la damnation est un assemblage de tous les maux sans aucun mélange de bien. Sur ce principe on peut assurer qu'il n'est point de supplices qui ne se trouvent dans les enfers ; mais pour ne dire que ce que l'Eglise et les Pères nous en disent, nous ferons consister la peine du sens, ou les peines extérieures, *dans un feu qui ne s'éteint jamais* (*Marc.*, IX, 47), et dans des vers qui vivent dans ce feu, et qui mangent et déchirent les damnés.

Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au démon et à ses anges (*Matth.* XXV, 41), dira le Sauveur dans le dernier arrêt qu'il prononcera aux réprouvés. *Il vaut mieux pour vous que vous entriez dans le royaume de Dieu n'ayant qu'un œil, que d'en avoir deux, et d'être précipités dans le feu de l'enfer* (*Marc.*, IX, 46) ; *celui qui ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu* (*Apoc.*, XX, 15). « Ces imitateurs de Pharaon, dit saint Chrysostome, (hom. 43, *in Matth.*), ne seront point abîmés dans la mer Rouge, mais ils seront précipités dans une mer de feu, qui roule ses flots brûlants d'une manière d'autant plus effroyable qu'elle nous est incompréhensible ; c'est un abîme qui n'a point de fond, dont la flamme vive et subtile court de toutes parts, et cause une douleur si cuisante, qu'elle surpasse sans comparaison toutes les morsures des bêtes les plus cruelles. Si nous ne pouvons exprimer, ni concevoir la peine de ceux qui souffrent ce feu sensible et matériel, combien moins pourrait-on exprimer les tourments de ceux qui brûlent dans les flammes que le souffle de la colère de Dieu a allumées ; un homme qu'on jette ici dans le feu y est consumé en un moment ; mais ce feu-là brûle toujours et ne consume point ce qu'il brûle. Le feu de l'enfer, dit le Fils de Dieu, sera comme un sel qui pénétrera intimement les damnés, et qui les conservera au lieu de les détruire, afin qu'ils soient comme autant de victimes toujours immolées à la justice de Dieu : *Omnis enim igne salietur, et omnis victima sale salietur.* (*Marc.*, IX, 48.)

Saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XXII, cap. 11) estime que *par ce ver qui ne mourra point*, nous pouvons non-seulement entendre le ver de la conscience, mais même des vers et des serpents véritables qui ne mourent point non plus que les damnés, et qui leur feront souffrir des peines proportionnées à leurs crimes : et c'est ce que l'Ecriture nous dit clairement par ces paroles : *Le Seigneur répandra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et qu'ils se sentent déchirer éternellement.* (*Judith*, XVI, 21.) « Il y aura des vers immortels, dit saint Bernard, des serpents et des dragons horribles à voir et à entendre qui vivront dans le feu, comme les poissons dans l'eau, qui feront souffrir à ces malheureux les douleurs les plus aiguës, et qui déchireront principalement les membres qui ont

le plus contribué au péché (57),» afin que, suivant l'expression de l'Écriture, *chacun soit tourmenté par la même chose par laquelle il a péché* (*Sap.*, XI, 17); il ne faut pas douter qu'entre ces peines générales, il n'y en ait de particulières pour chaque crime ; comme *dans la maison du Seigneur il y aura diverses demeures* (*Joan.*, XIV, 2), il y aura différentes peines selon la différence des péchés ; *les puissants seront puissamment tourmentés* (*Sap.*, VI, 7), et les supplices des uns seront plus vils et plus aigus que ceux des autres : car le Seigneur n'a pas dit en vain, que *les habitants de Sodome seront traités moins rigoureusement que ceux de Corozain et de Bethzaïde* (*Luc.*, XVIII, 11), et que *le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui ne l'a pas faite, sera battu plus rudement que celui qui ne l'a pas connue.* (*Luc.*, X, 42.) « Qui peut donc exprimer, dit saint Bernard, quelle sera la tristesse, l'abattement, la rage et le désespoir de ceux qui seront séparés de la compagnie des saints et de la vue de Dieu, pour être livrés à la puissance des démons? Là, éloignés de la céleste patrie, ils seront dans une géhenne éternelle; là, celui qui tourmentera ne se lassera jamais, ni celui qui sera tourmenté ne mourra jamais, car les tourments seront toujours renouvelés sans jamais finir; là, on n'entendra que plaintes, que gémissements, que hurlements ; on ne verra que vers, que serpents, que monstres ; là, enfin, il y aura une douleur intolérable, une crainte horrible, une puanteur épouvantable ; on y souffrira la mort de l'âme et du corps, sans espérance de pardon et de miséricorde : ces malheureux mourront toujours, et ils vivront toujours, mais ils vivront toujours pour mourir toujours (58.) » *Après avoir bu le vin de la prostitution de Babylone qui a irrité Dieu, ils boivent le vin de la fureur de Dieu ; de ce vin tout pur préparé dans le calice de sa colère.* (*Apoc.*, XIV, 8, 10.)

Pécheurs, qui mettez toute votre occupation à vous procurer une vie douce et sensuelle, qui ne cherchez qu'à satisfaire votre corps, et qui ne pouvez souffrir sans une impatience extrême une légère douleur : *Qui de vous pourra demeurer dans le feu dévorant? Qui de vous pourra subsister dans les flammes éternelles?* (*Isa.*, XXXIII, 14.) Songez-vous que ce corps que vous traitez aujourd'hui avec tant de délicatesse, est le même qui aura un jour pour lit des charbons ardents ; pour compagnie des serpents et des démons; pour air et pour pâture des flammes éternelles! Pensez donc, toutes les fois que vous êtes près à commettre une action qui vous est défendue par la loi de Dieu, que ce corps, pour le punir de ce plaisir sensuel qu'il a pris, sera pénétré d'un feu qui, selon l'expression d'un Père, étant destiné par la justice de Dieu, pour faire l'enquête du crime, et pour châtier le criminel : *Ignis inquisitor* (Tertull.), ira fouiller dans toutes les parties les plus intérieures et les plus cachées pour trouver l'un et tourmenter l'autre en même temps.

Quel motif plus pressant pouvons-nous jamais présenter aux chrétiens pour les exciter non-seulement à haïr le péché, mais à l'expier par la pénitence, que de leur faire voir les tourments de l'enfer préparés à tous ceux qui commettent l'iniquité? « Considérez en vous-mêmes ce feu éternel que la pénitence peut éteindre, et représentez-vous bien la grandeur des supplices dont vous êtes menacés, dit Tertullien, afin de ne pas craindre d'employer tous les remèdes qui peuvent nous en préserver (59). » — « Nous retirerons de grands avantages de ces réflexions salutaires, dit saint Chrysostome (hom. 45, *in Matth.*); elles font rentrer notre âme en elle-même ; » elles la rendent plus innocente, elles élèvent ses pensées au ciel, elles la détachent de la terre, et de toutes ses passions ; enfin elles lui servent comme d'un excellent remède qui prévient les maux de l'autre vie, et qui l'empêche d'y tomber. Pensons donc jour et nuit au feu de l'enfer pour nous en garantir; considérons-le ouvert pour nous empêcher d'y tomber : *Descendons-y pendant notre vie* (*Psal.* LIV, 16), pour n'y pas descendre après notre mort. Comparons toutes les afflictions et les douleurs que nous souffrons aux supplices des damnés, et il ne nous en faudra pas davantage pour nous les faire souffrir avec patience et avec mérite; car comment pourrions-nous murmurer d'une légère peine, ou comment même ne la pas souffrir avec joie, quand nous serons bien persuadés qu'en la souffrant avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu, elle nous tiendra lieu de celles que nous aurions endurées éternellement dans l'enfer.

Faites, Seigneur, que le feu préparé au démon et à ses anges, soit toujours présent à nos esprits pour nous en donner une frayeur salutaire. Faites que quand nous sommes prêts à nous livrer à des plaisirs défendus, pour nous préserver du crime que nous allions commettre, nous nous représentions les peines qui les doivent suivre, et que dans les douleurs que nous souffrons ici-bas avec tant d'impatience, nous nous ressouvenions des supplices de l'autre vie, afin qu'elles nous paraissent plus douces et

(57) Vermes immortales ibi sunt, serpentes et dracones horribiles visu et subito, qui ut pisces in aqua, ita vivunt in flamma, qui miseros affligunt, et præcipue membra illorum pervagantur et rodunt quæ præcipue peccatis militaverunt. (*De instr. sacerd.*, cap. 14.)

(58) Ibi erit dolor intolerabilis, timor horribilis, fœtor incomparabilis, mors animæ et corporis sine spe veniæ et misericordiæ : sic tamen morientur ut semper vivant, et sic vivent, ut semper moriantur. (*De con. hom. coud.*, cap. 5.)

(59) Si de exomologesi retractas, gehennam in corde considera quam tibi exomologesis exstinguet, et pœnæ prius magnitudinem imaginare, ut de remedii adeptione non dubites (Tertull., *De pœn.*, etc., cap. 12.)

plus supportables. En pensant sans cesse à ce lieu terrible dans lequel les pécheurs seront *jetés pieds et mains liés, où il y aura des pleurs et des grincements de dents, et un ver qui ne mourra point*, ce sera un sûr moyen d'empêcher nos mains de commettre l'injustice (*Psal.* LVII, 3), nos pieds de marcher dans la voie de l'iniquité (*Psal.* CXVIII, 101), notre bouche, de proférer le mensonge (*Psal.* V, 7) ; nos yeux, de s'arrêter sur des objets dangereux ; notre esprit, de s'élever par des pensées d'orgueil ; notre cœur, de se laisser corrompre par des passions criminelles; et ce sera ainsi, Seigneur, que la crainte de vos jugements nous fera éviter l'enfer, et nous portera à faire de bonnes œuvres, qui puissent nous mériter votre gloire éternelle. Ainsi soit-il.

XX^e^ DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. IV, v. 46-54.

Le Sauveur du monde ayant appris dans le commencement de la seconde année de sa prédication, qu'Hérode avait fait mettre en prison Jean-Baptiste (*Matth.*, XIV, 3), sortit de la Judée pour se retirer en Galilée ; il passa par la Samarie, et là, non-seulement il convertit la femme samaritaine, mais pendant deux jours qu'il y séjourna à la prière des Samaritains, *plusieurs crurent en lui pour l'avoir entendu parler*. Il alla ensuite à Cana en Galilée, où il avait fait son premier miracle, et où il en opéra un autre, dont il est fait mention dans l'Evangile de ce jour.

Il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Les interprètes demandent quel était cet officier : *Erat quidam regulus :* les uns croient que c'était quelque petit roi; les autres, que c'était un prince d'une naissance royale, et plusieurs estiment plus vraisemblablement que c'était un officier de la cour d'Hérode, ou de Philippe : son nom n'est point marqué dans l'Evangile, parce que ce n'est point la noblesse, les richesses, ou la puissance du siècle, mais la seule vertu qui nous rend recommandables devant Dieu, et qui fait que *notre nom est écrit dans le livre de vie.* (*Apoc.*, III, 5.) Ainsi voyons-nous qu'il n'est point dit quel était *le riche qui était vêtu de pourpre et de lin ;* au contraire, il est marqué que *le pauvre qui était couché à sa porte tout couvert d'ulcères, et qui ne demandait que d'être rassasié des miettes qui tombaient de sa table, s'appelait Lazare.* (*Luc.*, XVI, 19 seqq.)

Il n'est pas ordinaire dans l'Evangile de voir les grands du monde chercher Jésus-Christ. *Mes frères,* dit l'Apôtre aux Corinthiens, *considérez ceux d'entre vous que Dieu a appelés à la foi, il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles.* (1 *Cor.*, I, 26.) *Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui étaient pauvres dans le monde, pour être riches dans la foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment?* (*Jac.*, II, 5.) L'humilité et la mortification, vertus essentielles au christianisme, s'accordent si peu avec un pouvoir absolu, qu'on ne comprenait pas avant que les rois eussent embrassé la religion chrétienne, qu'ils pussent devenir chrétiens: ce qui a fait dire à Tertullien (*Apolog.*, cap. 21) que les Césars se seraient déjà convertis, s'ils avaient pu être tout ensemble, et chrétiens et Césars : aussi l'Evangéliste nous apprend pourquoi cet officier vint chercher Jésus : c'est que son fils était malade à Capharnaüm : *Erat quidam regulus, cujus filius infirmabatur Capharnaüm.* Le Sauveur était à Cana, Capharnaüm en était éloigné de plus d'une journée de chemin; le fils de cet officier *était près de mourir ;* les médecins désespéraient de sa vie; Jésus-Christ avait déjà fait plusieurs miracles, qui étaient venus à la connaissance de cet officier, et pour ne manquer à rien de ce qui pouvait contribuer à la guérison de son fils, qui lui était cher, il fut trouver Jésus pour la lui demander.

Ce père qui se voyait près de perdre son fils, en qui il mettait toute son espérance, et qui vient chercher le Sauveur pour lui demander sa guérison, nous donne lieu d'admirer la bonté de Dieu, d'avoir tellement disposé toutes les choses de ce monde, qu'il n'y en ait aucune sur laquelle on puisse faire aucun fond ; car il a prétendu que les hommes, convaincus par eux-mêmes de la fragilité des biens d'ici-bas, fussent détournés de s'y attacher. En effet, à juger de la violente inclination qu'ils ont pour les choses de ce monde, on peut dire que s'ils pouvaient s'assurer un bonheur que rien ne pût détruire, ils y mettraient tout leur cœur, et toute leur affection : mais pour peu que l'on consulte l'expérience, ou que l'on écoute la raison, on trouve qu'il n'est point de plus grande folie que de s'attacher à ce qu'on peut perdre malgré soi, puisqu'on est beaucoup plus sensible à la douleur de la privation qu'on ne l'est à la joie de la possession. Or, il n'est point de bien dans cette vie qu'on puisse dire stable et assuré; les personnes que nous aimons le plus tendrement, sont soumises à l'empire de la mort, qui souvent nous les ravit, lorsque nous y sommes le plus attachés; et les honneurs ou les richesses, en quoi on établit si souvent sa félicité, dépendent des hommes, qui nous les enlèvent par violence, ou nous en dépouillent par autorité. Qui pourrait donc croire que l'homme, séduit par le premier objet qui lui frappe les yeux, s'y attachât aussitôt, qu'il ne le quittât que pour s'attacher tout de nouveau à un autre objet qu'il quitte de même, et passât ainsi toute sa vie à chercher successivement dans toutes les créatures un bonheur qu'il n'y trouvera jamais. De quelque côté que se tourne son âme, dit saint Augustin (*Confess.*, lib. IV, cap. 10), et quoi qu'elle cherche pour y trouver son repos, elle n'y trouve que des douleurs jusqu'à ce qu'elle se repose en Dieu. Funeste aveuglement du cœur humain! « Voilà, dit saint Grégoire, que le

monde est déjà sec, et aride en lui-même, et il flemit encore dans nos cœurs : partout la mort, la douleur, la désolation sont répondues; nous sommes accablés au dehors par le poids de l'adversité, et remplis au dedans d'afflictions et d'amertumes ; cependant par le penchant aveugle d'une concupiscence charnelle, nous aimons ces amertumes, nous suivons ce monde qui nous fuit; nous nous y attachons quoiqu'il tombe; et parce que nous ne pouvons pas l'empêcher de tomber, nous tombons avec lui, et il nous écrase sous ses ruines. Ce monde, il est vrai, a pu quelquefois par ses fausses douceurs nous retirer de Dieu; mais il est présentement si plein de malheurs et de misères, que de lui-même il nous porte à Dieu (60). »

Tel est le dessein du Seigneur dans les afflictions et les chagrins qu'il nous envoie ; il prétend que tous les biens d'ici-bas soient caduc et périssables, pour nous empêcher de nous y attacher ; mais parce que nous ne laissons pas d'y mettre notre cœur, il nous les ôte pour nous faire retourner à lui ; c'est le profit que nous devons retirer des tribulations de la vie, et c'est ce qui nous paraît clairement dans ce que fait cet officier dont le fils était malade.

Lundi. — *Comme il apprit que Jésus venait de Judée en Galilée, il l'alla trouver, et le pria de venir chez lui pour guérir son fils qui se mourait.* « Il fallait bien que cet officier eût quelque foi, puisqu'il venait chercher Jésus pour lui demander la guérison de son fils: mais elle devait être bien imparfaite, puisqu'il croyait nécessaire que le Sauveur vînt à Capharnaüm pour le guérir, n'estimant pas qu'il le pût faire en étant éloigné: car s'il avait cru en lui par une foi parfaite, il aurait su que comme Dieu est partout, il n'a point besoin de se transporter d'un lieu à un autre pour faire ce qui lui plaît; ainsi il était dans l'erreur d'attribuer à la présence corporelle du Sauveur une vertu qui appartenait à la divinité (61). » Il était donc bien éloigné d'avoir la foi du centenier qui, demandant au Seigneur la guérison de son serviteur, reconnut que d'une seule parole il pouvait le guérir, et le pria de ne se donner pas la peine de venir chez lui : *Domine, noli vexari.. sed dic verbo et sanabitur puer meus* (*Luc.*, VII, 6, 7.) Il paraît plutôt que cet officier, ne prit d'abord Jésus que pour un prophète qui, par l'imposition des mains et par quelques prières, guérirait son fils ; comme quand Naaman alla trouver Elisée (IV *Reg.*, V, 4), dans l'espérance que ce serait ainsi qu'il le guérirait.

Mais pour trouver ici la matière de notre instruction, n'examinons pas tant la disposition avec laquelle cet officier va trouver le Sauveur, que la raison qui le porte à l'aller trouver. On peut assurer certainement que si le fils n'avait point été malade, le père n'aurait point été chercher Jésus, et que Dieu permit la maladie de l'un pour sauver l'autre, et toute sa maison avec lui ; c'est ainsi que nous devons regarder toutes les afflictions et les adversités de la vie, et nous en servir pour retourner à Dieu : car, qui peut dire combien elles sont utiles, et combien le monde serait dangereux s'il faisait jouir ses partisans d'une prospérité toujours égale? Nous voyons que l'innocence d'Adam, la sainteté de David, la sagesse de Salomon n'ont pas eu assez de force pour soutenir ces grands hommes dans leur élévation, et que le poids d'une félicité trop grande les a fait trébucher; aussi un des principaux avertissements que Moïse donna autrefois au peuple de Dieu, fut de leur dire *de prendre garde lorsqu'ils se verraient dans l'abondance de toutes choses, que leur cœur ne s'élevât et ne tombât dans l'oubli de Dieu.* (*Deut.*, VIII, 11 seqq.) « Ce qui a fait dire à saint Jérôme que l'orgueil, la bonne chère, l'oisiveté, les délices, la mollesse, sont le péché de cette ville abominable que le feu du ciel consuma, en ce que toutes ces choses nous portent à oublier Dieu (62). » Si l'Ecriture nous fournit tant d'exemples de ceux à qui la prospérité a été préjudiciable, elle n'est pas moins féconde à nous en produire qui nous font connaître que l'adversité sert infiniment à nous faire rentrer en nous-mêmes et qu'elle nous dispose à retourner au Seigneur. *Dans l'excès de leurs afflictions ils se hâteront d'avoir recours à moi*, dit le Seigneur, en parlant des Israélites qui furent emmenés captifs à Babylone :. *Venez*, diront-ils, *retournons au Seigneur, parce que c'est lui-même qui nous a faits captifs et qui nous délivrera, qui nous a blessés et qui nous guérira.* (*Osee*, V, 1 seqq.) *Seigneur*, dit le prophète Isaïe, en parlant des Juifs, *ils vous chercheront dans leurs maux pressants, et vous les instruirez par l'affliction qui les obligera de vous adresser leur humble prière.* (*Isa.*, XXVI, 16.) Pharaon, après avoir refusé avec tant de mépris de reconnaître le vrai Dieu, se sentant accablé des fléaux dont le Seigneur punit sa dureté, n'en vint-il pas à prier Moïse d'intercéder pour lui (*Exod.*, VIII, 8) : Nabuchodonosor eut l'insolence de vouloir faire adorer sa statue : *il fut chassé de la compagnie des hommes, et il*

(60) Ecce jam mundus in se ipso arnit, et adhuc in cordibus nostris floret. Ubique mors, ubique luctus, ubique desolatio, undique percutimur, undique amaritudinibus replemur, et tamen cæca mente carnalis concupiscentiæ ipsas ejus amaritudines amamus, fugientem sequimur, labenti inhæremus; et quia labentem retinere non possumus, cum ipso labimur quem cadentem tenemus. Aliquando nos mundus delectatione retraxit a Deo, nunc tantis plagis plenus est, ut ipse nos mundus invitet ad Deum. (Hom. 38, *in Evang.*)

(61) Minus itaque in illum credidit, quem non putavit salutem posse dare nisi præsens esset et corpore; si enim perfecte credidisset, procul dubio sciret quia non esset locus ubi non esset Deus : ex magna ergo parte diffusus est, qui virtutem non deidit majestati, sed præsentiæ corporali. (Hom. 38, *in Evang.*)

(62) Superbia, satuitas panis, rerum omnium abundantia, otium et deliciæ peccatum Sodomitici em est, et propter hoc sequitur oblivio Dei. (S. Hier., *in Ep.*, cap. 15.)

mangea du foin comme un bœuf; mais revenu à lui, il reconnut *que tous les habitants de la terre sont devant Dieu comme un néant, que toutes ses voies sont pleines de justice et qu'il peut humilier les superbes quand il lui plaît.* (*Dan.*, IV, 29, 32.) Antiochus surpassa en impiété tous les princes de l'Asie ; mais se voyant frappé d'une maladie honteuse, ce prince *qui s'abandonna à un tel excès et s'éleva dans son cœur d'une manière si extravagante, qu'il s'imagina pouvoir naviguer sur la terre, et faire marcher ses troupes sur la mer, ne pouvant plus souffrir la puanteur de son corps, ne s'écria-t-il pas : Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain?* (II *Mach.*, V, 21 ; IX, 12.) De ceci tirons ces deux conséquences :

La première, que dans les pertes que nous faisons, dans les maladies que nous souffrons, dans les chagrins que nous endurons, nous devons reconnaître que tout arrive par l'ordre de Dieu, qui nous instruit en nous châtiant : car, dit le prophète Isaïe, *Il n'appartient qu'à l'affliction de nous donner l'intelligence* (*Isa.*, XXVIII, 19); ainsi bien loin de nous laisser aller au murmure, si nous sommes bien persuadés de cette vérité, nous n'aurons point de peine à nous soumettre à Dieu, et à recevoir avec joie ce qui répugne le plus à la nature ; toujours tranquilles dans les états les plus pénibles, nous dirons avec le saint homme Job, *Que le nom de Dieu soit béni* (*Job*, I, 21), et avec Jésus-Christ même, *Seigneur, Que votre volonté soit faite* (*Matth.*, XXVI, 42); mais il ne suffit pas de reconnaître que c'est la main de Dieu qui nous frappe ; les Juifs, Pharaon, Antiochus l'ont reconnu, et n'en sont pas moins réprouvés : il faut d'ailleurs retourner sincèrement à lui.

C'est ce que fait cet officier de notre Evangile, qui va chercher Jésus, parce que son fils est malade, et c'est la seconde instruction que nous doivent donner les adversités de la vie. En vérité, qui peut comprendre la bonté de notre Dieu ! *nous l'avons quitté, lui qui est une source d'eau vive, pour nous creuser des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau* (*Jerem.*, II, 13), c'est-à-dire, pour courir après des créatures qui ne peuvent nous satisfaire : et s'il nous les ôte, ce n'est que pour nous donner beaucoup plus que nous ne perdrons ; pleurons-nous un père, ou un mari qui nous était cher, nous retrouverons en Dieu le meilleur de tous les pères, et le plus tendre de tous les époux; nous a-t-on dépouillé de nos biens, il nous en donnera d'autres infiniment plus solides, qui ne seront point en prise à la malice, ou à l'injustice des hommes? A-t-on flétri notre honneur par la plus noire calomnie, il nous couvrira d'une gloire, dont l'éclat obscurcira les yeux de nos ennemis : mais en retournant à Dieu pour lui demander les grâces dont nous avons besoin, afin de supporter les adversités de la vie avec soumission ; s'il ne nous exauce pas aussitôt, ne nous impatientons point pour cela : il fait d'abord un reproche à ce père qui lui demande la guérison de son fils, et à la fin, il lui donne plus qu'il ne lui demande.

Mardi.— *Jésus lui dit : Si vous autres vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez pas.* Ne semble-t-il pas (63) par la dure réponse que le Fils de Dieu fait à cet officier, qu'il soit bien éloigné de lui accorder ce qu'il lui demande : il lui reproche son peu de foi, et lui fait entendre que coupable de l'incrédulité des Juifs, il veut comme eux des prodiges pour croire : *Generatio mala et adultera signum quærit* (*Matth.*, XII, 39), tandis que les Samaritains avaient cru à sa parole, sans lui demander de miracle. En quoi il est plus probable que cet officier était Juif, quoique saint Jérôme l'ait cru gentil. Si nous voulons savoir pourquoi le Sauveur lui fait ce reproche, c'est sans doute pour augmenter sa foi; ainsi traita-t-il si rudement la femme chananéenne (*Matth.*, XV, 28); ainsi ne tarde-t-il quelquefois à nous exaucer, que pour enflammer notre désir; nous devons donc entrer dans ses desseins, et, au lieu de nous rebuter, quand il diffère à nous accorder ce que nous lui demandons, c'est au contraire ce qui doit nous exciter à le prier avec plus d'ardeur : « car, dit saint Augustin, ce rebut de Dieu ressemble au vent qui paraît d'abord devoir éteindre le feu, au lieu que c'est ce qui l'allume davantage (64). »

Mais quoi ! cet officier était-il coupable de ne croire pas d'abord en Jésus-Christ et avant que d'avoir vu des preuves de sa divinité ? A ceci il est aisé de répondre, qu'il fallait nécessairement des miracles pour établir la religion du Fils de Dieu : car, comme il le dit lui-même : *Si je n'avais point fait parmi les Juifs des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient point de péché* (*Joan.*, XV, 24); aussi en a-t-il fait en si grand nombre que saint Jean nous assure que *si on les rapportait en détail, il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en écrirait* (*Joan.*, XXI, 25) ; mais c'est une erreur de croire qu'il en doive faire pour chaque particulier, et cet officier était répréhensible, en ce que s'il était informé de tous ceux que que Jésus-Christ avait faits et de la manière dont il les avait opérés, il aurait trouvé qu'ils ne pouvaient partir que de la main de Dieu. D'où il s'ensuit qu'autant les miracles ont été nécessaires pour établir la religion chrétienne, autant sont-ils aujourd'hui peu nécessaires pour la maintenir. Vouloir en douter après *cette nuée de témoins* (*Hebr.*, XII, 1), qui nous la prouvent, c'est être aussi aveugle que celui qui ne verrait pas la lumière du soleil en plein

(63) Arguit hominem in fide tepidum, aut frigidum, aut omnino nullius fidei. (S. Aug., tract. 16, *in Joan.*)

(64) Oratio sanctorum quasi dilatione repellitur, ut tanquam ignis flatu repercussus inflammetur ardentius. (*In Psal.* VIII.)

midi; nous ne pouvons donc demander de nouveaux miracles sans préjudicier à notre foi; et bien loin d'être fâchés de n'avoir pas vu ceux que le Fils de Dieu a opérés, nous devons savoir que nous n'y avons rien perdu, puisqu'il nous déclare que *bienheureux sont ceux qui croient sans avoir vu.*

Qui croirait cependant qu'il est une infinité de chrétiens à qui l'on pourrait dire : *Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point?* Il semble que ceux qui ont été faits autrefois, et qui sont autant éloignés de nous par la distance des lieux que par la différence des temps, ne soient plus capables de faire sur eux aucune impression; ils voudraient qu'on en fît de nouveaux en leur faveur, ou du moins en être les témoins oculaires. Pour les faire croire, ce n'est pas assez que tout le monde ait cru; et, au lieu que *la foi est le fondement des choses que l'on espère et une preuve certaine de ce qui ne se voit point* (*Hebr.*, XI, 1), ils veulent des preuves sensibles de la leur; et ils s'imaginent qu'ils croiraient beaucoup mieux ce qu'ils auraient vu de leurs propres yeux, que ce qu'ils tiennent de l'autorité de l'Ecriture. Or nous pouvons assurer que cette disposition est celle des Juifs mêmes qui demandaient des miracles: *Judæi signa petunt* (I *Cor.*, I, 22.), quoiqu'ils n'en pussent désirer, ni de plus grands, ni en un plus grand nombre que ceux que le Fils de Dieu avait opérés en leur présence: « car, dit saint Augustin, ils ont vu le Seigneur Jésus vivant sur la terre, et faisant une infinité de miracles, éclairant les aveugles, ouvrant les oreilles des sourds, déliant la langue des muets, fortifiant les membres des paralytiques, marchant sur la mer, commandant aux vents et aux flots, redonnant la vie aux morts; ils l'ont vu, dis-je, faisant tous ces prodiges, et à peine quelques-uns ont-ils cru en lui (65).» Mais de même que le Sauveur leur dit qu'ils n'en auraient point d'autres que celui du prophète Jonas, comme s'il leur avait dit que celui-là seul devait leur suffire: *Et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ* (*Matth.*, XII, 39) : aussi ne devons-nous point en attendre après le miracle dont Jonas fut la figure, c'est-à-dire après celui de la résurrection de Jésus, qui est le miracle des miracles, le fondement de notre foi, le soutien de notre espérance; si nous ne croyons pas à celui-là, attendons-nous à être réprouvés comme les Juifs, et que *les Ninivites s'élèveront contre nous, comme contre eux, parce qu'ils ont cru à la parole de Jonas, et que nous n'avons point voulu croire aux miracles de celui qui est plus grand que Jonas.* (*Ibid.*, 41.) Les seuls qui restent à faire, qui sont la fin de tous les autres, et que nous devons demander à Dieu, ce sont les miracles qu'il doit opérer dans nos âmes par lesquels il donne la vue aux aveugles, fait entendre les sourds, redresse les boiteux, ressuscite les morts. « Si d'avare que vous étiez, vous devenez libéral, dit saint Chrysostome (hom. 13, *in Matth.*), vous avez guéri une main desséchée, qui ne pouvait s'étendre pour donner l'aumône. Si vous renoncez au théâtre pour venir dans nos églises, vous avez guéri un boiteux, et vous l'avez fait marcher droit. Si vous retirez vos yeux de tous les objets dangereux pour n'avoir plus à l'avenir que des regards chastes, vous avez rendu la vue à un aveugle. Si vous détestez ces chansons infâmes pour ne chanter à l'avenir que nos cantiques spirituels, vous avez fait parler un muet. Voilà les merveilles qui sont véritablement estimables ; voilà les miracles que je vous souhaite. » Prions le Seigneur de les faire en nous; prions-le avec foi, *et sans hésiter* (*Jac.*, I, 6), mais prions-le en même temps avec persévérance, pour lui faire une espèce de violence par notre prière, et pour en obtenir ce que nous lui demandons, sinon à cause de notre mérite, du moins à cause *de notre importunité* (*Luc*, XI, 8), à l'exemple de cet officier, qui sans s'arrêter aux reproches du Fils de Dieu, lui dit :

MERCREDI. — *Seigneur, venez avant que mon fils meure.* Rien ne fait plus connaître l'imperfection de la foi et de la prière de cet officier que ces paroles: *Venez avant que mon fils meure; venez*, ou pour parler à la lettre, descendez; *descende*, parce que Cana étant placé sur un lieu élevé, il fallait descendre pour aller à Capharnaüm, qui était sur le bord de la mer Tibériade. Car en lui disant, *Venez*, il marque qu'il était persuadé que son fils ne pouvait être guéri à moins que Jésus ne fût présent (66); une autre version porte, *promptement* : « *Veni cito*, » comme si cet officier voulait assujettir le Fils de Dieu, non-seulement au lieu, mais même au temps auquel il doit faire le miracle qu'il lui demande, et comme s'il fût ainsi tombé dans la faute que la vertueuse Judith reprochait au peuple de Béthulie, qui avait résolu de livrer la ville aux Assyriens si dans cinq jours il ne leur venait pas de secours : *Et qui êtes-vous vous autres, qui tentez ainsi le Seigneur?* disait cette sainte veuve, *ce n'est pas là le moyen d'attirer sa miséricorde, mais plutôt d'exciter sa colère, et d'allumer sa fureur; vous avez prescrit à Dieu le terme de sa miséricorde selon qu'il vous a plu, et vous lui en avez marqué le jour.* (*Judith*, VIII, 11, seqq.) Enfin, en rendant la raison pour laquelle il presse le Sauveur de venir : *Avant*, dit-il, *que mon fils meure*, il témoigne qu'il ne pense pas que

(65) Denique illi ambulantem Dominum Jesum in terra, facientemque miracula, cæcos illuminantem, surdis aures aperientem, mutorum ora solventem, paralyticorum membra restringentem, supra mare ambulantem, ventis imperantem et fluctibus, mortuos suscitantem, tanta signa facientem viderunt, et vix pauci crediderunt. (Tract. 15, *in Joan.*)

(66) Audi vero quantum adhuc homo trahatur : *Descende*, inquit, *priusquam moriatur filius meus*, ac si mortuum suscitare non posset. (S. CHRYS., hom. 1, *in Joan.*)

Jésus puisse le ressusciter s'il était mort, et que s'il en espère la guérison, pourvu qu'il vienne à temps, il n'en attend point du tout la résurrection, s'il vient trop tard. Sa foi est donc bien différente de celle de Marthe qui ayant dit à Jésus : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort*, ajouta aussitôt, *mais je sais que Dieu vous accordera encore à cette heure tout ce que vous lui demanderez* (*Joan.*, XI, 21, 22). Cependant quelque imparfaite que fût la foi de cet officier, malgré le trop grand attachement qu'il avait à la vie de son fils, et sa fausse idée de la puissance de Dieu, il ne laissa pas d'être exaucé. C'est ainsi que Dieu supporte nos prières, tout imparfaites qu'elles sont ; en quoi il nous marque que le plus grand malheur de l'homme est de ne le point prier, et de ne lui rien demander. Car c'est par la prière que nous reconnaissons notre indigence, et le besoin que nous avons de son secours, et c'est la disposition où il veut que nous soyons.

Mais ce qui doit d'ailleurs nous fournir une autre matière d'instruction, c'est de voir que quoique le Fils de Dieu par le reproche qu'il fit à cet officier cherchât à lui dessiller les yeux, et à se faire connaître à lui, ce père n'y fit nulle attention, parce qu'il était tout occupé de la maladie de son fils. Or, c'est ce qui nous arrive tous les jours ; attachés que nous sommes aux objets de la terre, tout préoccupés des biens d'ici-bas, nous n'avons d'oreilles que pour entendre les choses qui y ont quelque rapport ; Dieu nous parle en mille manières, et sourds à sa voix nous ne lui parlons que pour lui demander de nous donner, ou de nous conserver des biens caducs et périssables : car voilà la véritable raison pour laquelle nous ne l'entendons point quand il nous parle ; tantôt intérieurement par des remords, ou de saintes inspirations : tantôt extérieurement par de pieuses lectures, ou de touchants discours : tantôt *quand il éprouve les uns comme un père qui avertit lorsqu'il châtie ;* tantôt *quand il condamne les autres, comme un roi qui punit sévèrement.* (*Sap.*, XI, 11.)

Ajoutons que comme les maladies corporelles que le Fils de Dieu a guéries sont les signes de nos maladies spirituelles, de même la manière dont cet officier demande la guérison de son fils, doit être le modèle de celle dont nous devons demander la guérison de nos âmes. Quelque éloignés que nous puissions être du Seigneur par la grièveté et le nombre de nos péchés, approchons-nous de lui, comme cet officier qui va le trouver de Capharnaüm à Cana : exposons-lui d'abord notre maladie, et le besoin que nous avons de lui : quelque reproche qu'il nous fasse, ne nous découragеons pas, car nous pouvons bien lui dire avec un saint prophète que *ce n'est point dans la confiance en notre justice que nous lui offrons nos prières, mais que c'est dans la vue de la multitude de ses miséricordes* (*Dan.*, IX, 18), que nous espérons tout recevoir de lui ; pressons-le d'avoir pitié de nous, de peur que nous ne mourions de la mort éternelle.

En un mot, nous devons lui adresser la même prière que cet officier lui adressait, toutes les fois que nous sommes près de succomber à quelque tentation violente ; c'est alors qu'il faut nous tourner vers Dieu, et lui dire : *Seigneur, venez promptement, venez à notre aide ; sauvez-nous, nous périssons* (*Psal.* LXIX, 2 ; *Matth.*, VIII, 25) : venez à moi, assistez-moi, secourez-moi, ne me refusez pas la grâce dont j'ai un si grand besoin pour résister à une passion qui m'entraîne, et pour m'empêcher de donner un consentement qui donnerait la mort à mon âme : *Descende priusquam moriatur filius meus ;* c'est là la mort que nous devons craindre uniquement ; mais quand nous en serions aussi proche que le fils de cet officier *qui était près de mourir*, et qui fut guéri tout d'un coup, ne désespérons point, et pourvu que nous nous adressions au Seigneur avec une entière confiance, attendons-nous qu'il nous fera une réponse aussi favorable que celle-ci :

Jeudi. — *Jésus lui dit : Allez, votre fils est guéri. Il crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla.* Faisons attention à toutes ces paroles : cet officier presse Jésus de venir, et Jésus lui répond : *Allez*, « *Vade ;* » comme s'il lui disait : Il n'est pas nécessaire que j'aille avec vous ; vous me demandez d'aller à Capharnaüm pour guérir votre fils, je vous accorde la guérison que vous me demandez, mais je ne veux pas vous l'accorder de la manière dont vous me la demandez, c'est-à-dire, je ne veux pas aller trouver votre fils, parce que ce serait préjudicier à votre foi : *Vade, filius tuus vivit.* Quand le centenier vint trouver le Fils de Dieu pour lui dire que son serviteur était malade, le Sauveur lui dit : *J'irai, et je le guérirai : «Ego veniam, et curabo eum,* » et cette promesse qu'il lui fit d'aller voir son serviteur, ne servit qu'à faire éclater la grandeur de sa foi et de son humilité par ces belles paroles : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri* (*Matth.*, VIII, 7, 8) ; au contraire, quand cet officier vint le prier de venir à Capharnaüm, parce que sa foi était si faible qu'il ne croyait pas que le Sauveur pût guérir son fils en étant éloigné, Jésus ne voulut pas y aller, quoiqu'il en fût prié, et en n'y allant pas, il augmenta la foi de cet officier. « Il promettait sa présence à l'un, dit saint Augustin, il guérissait l'autre par la seule parole ; celui-ci cependant le priait avec instance de venir en personne chez lui ; celui-là se déclarait indigne de le recevoir en sa maison (67) ; » et par la manière différente

(67) Illi præsentiam suam promittebat, hunc verbo sanabat ; iste tamen præsentiam suam exto quebat, ille se præsentia ejus indignum esse dicebat. (S. Aug., tract. 16, *in Joan.*)

dont il en use à l'égard de tous les deux, il n'a en vue que le bien de l'un et de l'autre; car quoique Dieu ait un empire absolu sur tous les cœurs, et qu'il les tourne comme il lui plaît; au lieu de leur faire violence, *il les laisse dans la main de leur conseil* (*Eccli.*, XV, 14), il se sert des moyens par lesquels il sait sûrement devoir se les attirer; et il agit toujours *avec une sagesse qui atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et qui dispose tout avec douceur.* (*Sap.*, VIII, 1.)

Or comme le Fils de Dieu voulait donner en cette occasion une preuve de sa divinité, examinons comme il guérit ce malade; il ne le guérit pas peu à peu, et par succession de temps, de peur qu'on attribuât à quelque cause naturelle ce qui était l'ouvrage d'une puissance divine (68), mais il le fait tout d'un coup par la même autorité qui *dans le commencement du monde créa le ciel et la terre* (*Gen.*, I, 1); il ne prie point, il ne s'adresse point à son Père, mais il dit simplement, Votre fils est guéri : *Filius tuus vivit*; et par cette seule parole, la maladie cessa, et le malade fut rétabli en parfaite santé: parole qui fut en même temps, et la prédiction d'une chose absente, et la marque de l'empire absolu que Jésus-Christ avait sur la maladie : c'est ainsi, dit l'Apôtre, que *la parole de Dieu est vivante et efficace* (*Hebr.*, IV, 13), et que nos sacrements produisent leur effet par des paroles qui opèrent ce qu'elles signifient, comme celle-ci : *Hoc est corpus meum* (*Matth.*, XXVI, 26), en vertu desquelles la Divinité et l'humanité de Jésus-Christ se trouvent sous les espèces sacramentelles dans le moment que le prêtre les prononce.

Ce n'est pas cependant le miracle opéré en la personne du fils qui est le plus digne de notre admiration, puisque sa guérison ne fut que le moyen dont le Sauveur se servit pour opérer la conversion du père, qui était sa fin principale; car il est dit qu'aussitôt qu'il eut entendu ces paroles : *Votre fils est guéri*, il crut ce que Jésus lui avait dit: *Credidit sermoni quem dixit ei Jesus.* Voilà sa foi qui commence à faire un pas, il ne croit pas encore en Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il ne le croit pas encore Dieu, mais il croit à sa parole, et il s'en retourne dans la persuasion que cette maladie ne sera pas mortelle à son fils. Bonté extrême du Fils de Dieu! il attire à lui par un bienfait celui qu'il n'avait pu gagner par un reproche. La grâce que cet officier demanda n'est point mauvaise en elle-même; ainsi, quoiqu'il la demande de la manière du monde la plus imparfaite, le Sauveur la lui accordera, parce qu'il en arrivera un très-grand bien, savoir, le salut de cet homme, et de toute sa maison : *Credidit ipse, et domus ejus tota.*

Bel exemple qui vous est donné, ministres de Jésus-Christ, de la patience avec laquelle vous devez supporter les imperfections d'autrui, et user de tous les moyens qui peuvent vous procurer la confiance des âmes que la Providence a confiées à votre conduite. Représentez-vous que le Seigneur vous dit ce qu'il disait autrefois à Moïse en parlant de son peuple : *Portez-les dans votre sein, comme une nourrice a accoutumé de porter son petit enfant : et menez-les en la terre que j'ai promise à leurs frères avec fermeté.* (*Num.*, XI, 12.) Vous parlez à cet homme du royaume de Dieu, de la nécessité d'y arriver, des voies qu'il faut prendre pour ce sujet; mais, accablé d'un chagrin qui le désole, ou de la misère qui le presse, il est sourd à tout ce que vous lui dites : entrez dans ses peines, soulagez-le autant que vous le pouvez, par vous ou par autrui, et dès que vous aurez apporté un remède au mal pressant qui l'accable, il vous écoutera avec confiance, il vous croira, il suivra vos avis; et par ces œuvres de la miséricorde temporelle, vous vous trouverez bien plus en état d'exercer envers lui les œuvres de la miséricorde spirituelle. Que ne devez-vous pas tenter pour gagner une âme à Jésus-Christ, et que ne tenteriez-vous pas si vous en connaissiez bien le mérite et le prix? Si le Sauveur n'avait pas guéri le fils de cet officier, peut-être que tous les miracles qu'il a faits dans la suite n'auraient pas été capables de le convertir. C'est à la bonté de Jésus, qui l'a supporté dans ses faiblesses, qu'il doit son salut; c'est souvent par une condescendance que nous avons pour celle de notre prochain, que nous le retirons d'une passion dont ensuite il n'aurait pu être le maître, et qui aurait été la cause de sa perte : *Reprenons avec douceur ceux qui résistent à la vérité, dans l'espérance que Dieu leur pourra donner un jour l'esprit de pénitence pour la leur faire connaître.* (II *Tim.*, II, 25.) Ayons la charité dans le cœur, et alors nous aurons la douceur, la patience, l'humilité, le désintéressement, et toutes les vertus qui sont nécessaires pour opérer notre salut et pour travailler efficacement à celui des autres. Mais comme les œuvres de Dieu ne sont point imparfaites, voyons comme la foi de cet officier de faible qu'elle était au commencement, après avoir fait quelque progrès, est parvenue enfin à sa dernière perfection.

Vendredi. — *Lorsqu'il s'en retournait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent : Votre fils se porte bien; et s'étant informé de l'heure qu'il s'était trouvé mieux, ils lui répondirent : Hier, sur la septième heure du jour, la fièvre le quitta : le père vit que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit : Votre fils est guéri.*

« En effet, dit le Vénérable Bède, la foi de cet officier commença quand il fut trouver Jésus pour lui demander la guérison de son fils; elle augmenta quand il crut à la parole de celui qui lui dit : *Votre fils se porte bien;*

(68) Vides quo pacto miraculum manifestatur : non enim per successionem et diminutionem convaletudinis, ut assolet, liberatus est, sed repente, ne naturalis valetudo Christi operatio videretur. (S. Chrys., hom. 34, in *Joan.*)

mais elle fut parfaite, quand, par le rapport que lui firent ses serviteurs, il connut qu'il avait été guéri à la même heure que Jésus lui avait dit ces paroles: *Filius tuus vivit* (69). » Heureux celui dont on peut dire que la fièvre l'a quitté: *Et reliquit eum febris:* quelle est cette fièvre? sinon cette concupiscence qui nous porte à toutes sortes de péchés, quoiqu'elle ne soit pas péché en elle-même (70), cette *loi que nous sentons dans nos membres, et qui s'oppose à la loi de l'esprit* (*Rom.*, VII, 23); ce penchant que nous avons au mal, et qui nous donne tant de répugnance pour le bien; en un mot, cet ennemi que nous avons à combattre au dedans de nous, et qui se fortifie toujours de plus en plus en nous, à moins que nous ne le terrassions sitôt qu'il s'est élevé. « Combattons fortement, remportons sur lui la victoire; vous êtes né avec l'ennemi que vous devez vaincre, dit saint Augustin, surmontez donc celui avec lequel vous êtes né; vous êtes venu avec lui pour fournir ensemble la course de cette vie, combattez celui qui s'accroît et qui se fortifie en vous (71).

Ne dissimulons point la vérité, ce combat n'est pas difficile à comprendre, puisqu'il faut être toujours en guerre avec soi-même, éloigner sans cesse de son esprit les objets qui plaisent le plus, se représenter toujours ceux qui sont les plus désagréables, c'est-à-dire se faire une violence continuelle: aussi qu'arrive-t-il le plus souvent? c'est qu'on suit toujours son inclination sans la contraindre presque jamais. Dans la jeunesse on se livre aux déréglements des passions avec autant d'imprudence que d'impétuosité; dans un âge plus avancé, si la nature se porte avec moins d'ardeur à la volupté, l'on peut dire que dans ceux qui l'ont entretenue par une méchante habitude, elle est encore bien plus difficile à conduire que dans la jeunesse même. Enfin ne voyons-nous pas des vieillards dont tous les sens sont tellement corrompus par le péché qui a vieilli avec eux, que leur corps à demi mort ne laisse pas de tenir aux plaisirs par des désirs si vifs que rien ne peut les amortir.

Comment donc l'entendons-nous? Le Seigneur a permis que nous eussions un ennemi à combattre pour nous humilier, pour exercer notre vertu, pour nous empêcher de nous élever, ou de tomber dans la langueur: et au lieu de lui résister dès les commencements, nous prenons son parti, et nous lui donnons les armes dont il nous combat ensuite, parce que nous aimons mieux être vaincus que victorieux; au lieu de veiller, de prier, de mortifier notre corps, de vivre dans l'exercice des vertus, nous cherchons par l'oisiveté, par la mollesse, par la bonne chère, par les entretiens déshonnêtes, par les lectures dangereuses, par les méchantes compagnies, à faire naître une passion que nous fortifions de jour en jour.

Si nous tombons ensuite dans le péché, nous en rejetons la faute sur un méchant tempérament, qui, selon nous, nous entraîne malgré nous, et dont nous assurons que nous ne sommes point les maîtres; et à nous entendre, nos faiblesses doivent bien autant être imputées au Créateur qu'à la créature. Eh! qui l'a rendu mauvais ce tempérament dont vous vous plaignez, si ne n'est vous qui l'avez gâté et corrompu? car si nous cherchions la première raison pour laquelle vous avez autant de facilité à commettre le péché, et tant de peine à vous en abstenir, ne trouverions-nous pas qu'elle ne vient que de l'habitude que vous vous en êtes faite? C'est ce que saint Augustin nous exprime bien clairement, quand il parle ainsi de lui-même dans le temps qu'il faisait tous ses efforts pour rompre ses chaînes. Je souffrais, dit-il (*Conf.*, lib. VIII, cap. 5), plutôt ces désordres malgré moi, que je ne m'y portais volontairement; mais néanmoins c'était moi qui avais rendu ma mauvaise habitude si forte contre moi-même: et ainsi mon mal était volontaire dans son principe, puisqu'encore que j'eusse voulu pour lors n'être plus en cet état, je m'y étais réduit par ma propre volonté; ainsi, conclut ce saint docteur, j'étais véritablement coupable, et je méritais d'être puni, parce qu'il est équitable que celui qui s'est engagé dans le péché par sa volonté, souffre contre sa volonté (72): et que la difficulté qu'il a de rompre ses chaînes soit la juste punition du mauvais usage qu'il a fait de sa liberté.

Ne nous imaginons pas cependant que, quelque invétérée que soit en nous l'habitude du péché, nous ne soyons plus en état de le vaincre; et pour vous garantir d'une erreur si dangereuse, n'est-il pas vrai que si vous aviez souffert à diverses reprises une douleur aiguë qui pourrait vous causer la mort, et que pour en empêcher les suites, il n'y eût point de plus sûr remède que de vous abstenir de tout ce qui vous fait le plus de plaisir; n'est-il pas vrai, dis-je, que, malgré le penchant que vous avez, par exemple, à la bonne chère, et à l'habitude où vous êtes de la faire, vous y renonceriez de vous-même entièrement: voilà ce que vous feriez par raison, ne ferez-vous rien par principe de religion? Quoi donc! ce qui vous avait paru impossible, cesse de l'être dès lors qu'il s'agit de prolonger vos jours, et de vous épargner une douleur passagère, et

(69) Hujus ergo fides initium habuit, cum filii salutem petiit; incrementum dum credidit sermoni Domini dicentis: *Filius tuus vivit*: deinde perfectionem obtinuit nuntiantibus servis. (*In Joan.*)

(70) Febris enim concupiscentia est quæ in visceribus hominum instar camini, imo instar tartarei ignis exardescit. (S. Arc., *in Psal.* VII.)

(71) Natus es cum eo quod vincas, id est cum concupiscentia; vince hostem cum quo natus es. Ad stadium hujus vitæ cum illa venisti, congredere cum eo qui tecum processit. (*In Psal.* LVI.)

(72) Quia juste homo patitur quod nolit, quia non peccat, nisi velit. (S. Bern.)

vous croyez que cette même impossibilité ne cesserait pas, si vous faisiez réflexion qu'il ne s'agit point du temps, mais de l'éternité : non de la vie du corps, mais de la vie de l'âme : non d'éviter une douleur de quelques années, mais des supplices éternels. Fasse le Ciel que ces importantes *vérités entrent dans les âmes des pécheurs comme l'eau dans la terre, que ces paroles pénètrent comme la rosée* (73), et qu'elles les portent à faire tous leurs efforts pour résister à une habitude invétérée, à embrasser une vie pénitente, et même, s'il le faut, à *fuir du milieu de Babylone pour sauver leur âme* (*Jerem.*, LI, 6) ; s'ils donnent un bon exemple, il aura des suites avantageuses ; car une conversion en attire toujours d'autres, comme nous le voyons dans la fin de notre Évangile.

Samedi. — *Il crut, lui et toute sa famille.* C'est-à-dire qu'il crut absolument que Jésus était le Christ, le Fils de Dieu. Voilà le principe et le fondement de toute la foi : *Et tout ce qui est écrit, n'est écrit*, dit saint Jean, *qu'afin que nous croyions que Jésus est le Christ, Fils de Dieu.* (*Joan.*, XX, 31.) Voilà la fin des miracles, de nous faire croire à Dieu : c'est ainsi, dit l'Écriture, que *Jéthro apprenant toutes les grâces que le Seigneur avait faites à Israël, et comment il l'avait tiré de la puissance des Egyptiens, s'écria : Je connais maintenant que le Seigneur est grand, et au-dessus de tous dieux.* (*Exod.*, XVIII. 8-11.) Que tous les prodiges que le Seigneur a faits à notre égard nous portent, non-seulement à croire à lui, mais en lui : car il y a cette différence entre ces deux choses : que croire à Jésus-Christ, c'est croire qu'il est véritable dans ses paroles ; et que croire en Jésus-Christ, c'est l'aimer, le suivre, et s'attacher à lui : ayons une foi vive qui nous empêche de douter jamais de la vérité de notre religion, puisqu'elle est fondée sur l'autorité de sa parole ; mais que cette foi, qui nous remet devant les yeux tout ce qu'il a fait et souffert pour nous, nous excite à l'aimer avec autant de tendresse que de reconnaissance.

Cet officier ne crut pas seul, sa famille crut aussi avec lui : *Credidit ipse, et domus ejus tota.* Ce qui nous donne lieu d'entrer dans une instruction des plus importantes de la morale chrétienne : savoir, que comme les membres suivent volontiers les impressions du chef, les pères de famille ont une obligation particulière de pratiquer la vertu : et ils seront doublement punis, s'ils donnent à leurs enfants ou à leurs domestiques un exemple qui les scandalise. L'Écriture fait mention de plusieurs familles qui ont cru en Jésus-Christ, quand le chef a cru le premier : Lydie se convertit, et sa fille fut baptisée avec elle ; le geôlier qui gardait l'apôtre reçoit le baptême, et toute sa famille le reçut avec lui (*Act.*, XVI). Crispe, chef de la Synagogue, crut au Seigneur et toute sa maison crut aussi (*Act.*, XVIII) : combien au contraire une funeste expérience nous fournit-elle d'exemples d'enfants débauchés, et plongés dans le crime, parce que leurs parents ont vécu dans le libertinage ? N'imputons le déréglement de cette fille qu'à celui de sa mère, la dissolution de ce fils qu'à celle de son père, le libertinage de toute une famille, qu'aux pernicieux exemples qu'en donnent ceux qui en sont les chefs. En vain, pères et mères, quand votre vie est déréglée, vous efforcez-vous d'instruire et de catéchiser vos enfants ; à quoi servent les paroles que les actions démentent ? Comme celles-ci sont bien plus efficaces que celles-là, votre débauche les déterminera où le penchant les entraîne, sans que vos instructions soient capables de les retenir : si vous n'êtes pas sensibles aux intérêts de vos enfants, soyez touchés des vôtres, et sachez que si le péché de celui qui mène une vie privée ne nuit qu'à lui seul, les pères de famille et les personnes constituées en dignité sont coupables de tous les péchés des autres, parce que le mal qu'ils font ne peut manquer d'avoir un grand nombre d'imitateurs. « Il arrive toujours, dit saint Fulgence, que les grands du siècle sont la cause de la perte ou du salut des petits ; châtiments terribles dont ils sont menacés si leur exemple sert de piége à plusieurs pour les engager dans le crime ; mais quelle est grande la gloire qui les attend, si plusieurs se portent à la vertu par l'exemple qu'ils en donnent (74). » Où trouver de plus puissants motifs pour vous engager à vous rendre *un modèle de bonnes œuvres en toutes choses* (I *Tim.*, IV, 12), que de voir que vous serez punis avec une extrême rigueur du scandale que vous aurez causé, et que vous serez responsables dans vos propres personnes de tous les crimes auxquels vous aurez donné lieu ?

Or l'homme est tel, qu'il fait sans scrupule ce qu'il voit faire à ceux qu'il suppose plus éclairés, ou qui sont plus élevés que lui : c'est pour cela que le Fils de Dieu a donné sa malédiction à celui par qui le scandale arrive : *Væ homini illi per quem scandalum venit.* (*Matth.*, XVIII, 7.) Ayez donc égard à la faiblesse du peuple, dieux de la terre, *ayez pitié de votre âme* (*Eccli.*, XX, 24) et de la leur, et faites en sorte que vos actions et vos paroles soient si honnêtes et si pures, que personne n'y trouve jamais matière de scandale.

Mais ce qui doit vous faire trembler, c'est que quand Dieu par sa miséricorde vous tendrait les bras, et vous ferait rentrer dans les voies de la justice, vous ne seriez plus les maîtres d'arrêter le progrès des péchés dont vous avez été les premières causes. Quelle sera alors la douleur d'un père chrétien, dont les yeux seront ouverts par

(73) *Concrescat ut pluvia doctrina mea, fluat ut ros eloquium meum.* (*Deut.*, XXXII, 2.)

(74) Ita hi ut qui sunt in culmine sæculi constituti, aut plurimos secum perdant, aut secum multos in via salutis acquirant. Magna tales, vel pœna manet si multis prædicant malæ imitationis laqueum : vel gloria, si multis ostendunt sanctæ conversationis exemplum. (*Ad Th.*, epist. 6, tit. 2, 7.)

la foi, de connaître que c'est lui-même qui a plongé son fils dans le précipice, qui l'a empoisonné de sa propre main, et qu'il ne dépend plus de lui de réparer le mal qu'il a fait? Craignons surtout de tomber dans des péchés qui ont des suites si funestes : écoutez, pères et mères, l'avis que saint Jérôme donnait autrefois à une sainte femme au sujet de sa fille qu'elle voulait consacrer à Dieu : « Qu'elle ne voie rien en vous, ni en son père, disait-il, qui lui puisse être une occasion de péché; souvenez-vous que vous êtes père et mère d'une vierge, et que vous l'instruirez beaucoup mieux par les exemples que par les paroles (75). » Et vous, que la Providence a placés sur la tête des autres, soit dans l'état ecclésiastique, ou séculier, sachez que quand vous faites mal en présence du peuple, vous lui donnez le coup de la mort autant qu'il est en vous, exposés que vous êtes à la vue de tous, comme un modèle qu'on doit copier. « S'il nous arrive, dit saint Basile (Interrog. et Resp. 64), de négliger la moindre chose de ce qui est écrit dans la loi de Dieu, soit en faisant ce qui est défendu, soit en omettant ce qui est ordonné, soit en dissimulant ce qu'il faudrait dire, vous devez terriblement craindre ce jugement de l'Ecriture : *On lui demandera compte du sang de celui qui aura péché.* (*Ezech.*, III, 18.) «Quiconque viole la loi est coupable, dit saint Chrysostome (hom. 78 *in Matth.*), mais personne ne l'est davantage que celui qui doit instruire les autres; car il commet une double et triple faute dans un seul crime : 1° il viole la loi; 2° ayant été mis en autorité pour régler les autres, il se dérègle lui-même, ce qui le rend beaucoup plus coupable; 3° comme sa dignité le rend vénérable, son exemple fait beaucoup plus d'impression sur les esprits, et le mal qu'il fait se communique bien plus aisément aux autres. » Vous êtes comme *une ville située sur une montagne qui ne peut pas être cachée;* vous êtes comme *une lumière qui doit éclairer les autres*; *vous êtes le sel qui doit les conserver.* (*Matth.*, V, 13, 14.) Prenez donc garde de scandaliser ceux que vous devez édifier, d'aveugler ceux que vous devez éclairer, et de corrompre ceux que vous devez préserver de toute corruption.

SUR LES PASSIONS.

Et..... reliquit eum febris. (*Joan.*, IV, 52.)

La fièvre, dont le fils de cet officier était tourmenté nous représente, selon l'explication des Pères, le déréglement de nos passions, qui sont, pour ainsi dire, la fièvre de nos âmes. Comme le Fils de Dieu le guérit de cette maladie corporelle, prions-le de nous guérir de nos maladies spirituelles : mais pour lui demander comme il faut notre guérison, faisons en sorte de connaître la grandeur de nos maux, et les remèdes que nous pouvons y apporter : ainsi voyons dans deux réflexions; 1° le malheur d'un homme qui vit sous la tyrannie de ses passions, et quelles en sont les suites; 2° Le moyen dont nous devons nous servir pour les vaincre, et pour les employer à l'usage de la vertu.

1. Quand Adam sortit des mains de Dieu, non-seulement il était le maître de tout ce qui était hors de lui, mais il était souverain de lui-même, et il possédait un empire absolu sur tous ses sens, et sur tous les mouvements de son cœur. (S. Aug., *De civ. Dei*, lib. XIV, cap. 19.) Comme son esprit suivait Dieu sans aucune résistance, son corps suivait son esprit sans aucune peine, et le péché seul fut capable d'exciter dans son âme cette révolte dont son innocence l'avait heureusement affranchi; mais à peine fut-il criminel, que ses passions se soulevèrent contre lui, comme il s'était soulevé contre Dieu; sa désobéissance fut suivie d'une autre désobéissance, et à cette union si parfaite succéda aussitôt une guerre irréconciliable entre deux parties qui vivaient auparavant dans une profonde paix. Cette rébellion qui a passé du chef à ses descendants, qui fait que *la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et que l'esprit en a de contraires à ceux de la chair* (*Galat.*, V, 17), n'est pas péché en elle-même, puisqu'elle demeure après le baptême, et qu'il est de foi que ce sacrement efface tout ce qui est véritablement péché; mais elle est la racine et le foyer, la fille et la mère du péché : elle est la fille du péché, puisqu'elle en est la malheureuse production; et elle en est la mère, puisqu'elle le cause et le produit. C'est de là que provient *ce joug pesant qui accable les enfants d'Adam depuis le jour qu'ils sortent du sein de leurs mères jusqu'au jour de leur sépulture, où ils rentrent dans la mère commune de tous.* (*Eccli.*, XL, 1.) C'est de là que proviennent toutes nos passions qui nous rendent si misérables, dès lors que nous vivons sous leur tyrannie. En effet, avoir des richesses, et être en même temps possédé d'une avarice *qui vous ôte tout pouvoir de vous en servir* (*Eccle.*, VI, 2); désirer avec passion un poste qu'un ennemi vous enlève; haïr un homme, et le voir prospérer; en mépriser un autre, et en recevoir des outrages; aimer éperdument une créature qui en aime une autre avec la même passion; ressentir tout à la fois les impressions de l'avarice et de l'ambition, de l'envie et de la haine, de l'amour et de la jalousie, de toutes les passions les plus vives et les plus tristes; est-il rien qui puisse rendre un homme plus malheureux, et rien pourtant qui soit plus commun dans le monde?

Mais ce n'est pas assez que nos passions nous rendent malheureux par elles-mêmes, les suites en sont encore plus à craindre. l'expérience nous faisant voir tous les jours qu'elles nous entraînent aux plus grands crimes, dès que nous en sommes les escla-

(75) Nihil in te et in patre suo videat, quod si fecerit, peccet : memento, vos parentes virginis, magis exemplis eam docere posse quam voce. (S. Hier., *ad Lat.*, epist. 7.)

ves, et que nous vivons sous leur empire: la joie nous mène à la dissolution, la tristesse au désespoir, la jalousie à la fureur, la colère à l'homicide, le désir à l'adultère, l'amour à l'ambition, l'ambition à violer ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la nature et dans la religion. « Il n'y a point de maître, si absolu qu'il puisse être, qui nous commande des choses aussi honteuses que font nos passions, dit saint Chrysostome (hom. 16 *in Epist.* I *ad Tim.*). Je vous ordonne de violer tous les droits de la nature: offensez Dieu, ne connaissez ni père ni mère, n'ayez nul respect pour eux; armez-vous contre eux de cruauté et d'impudence: voilà ce que commande l'avarice. »

Si nous avons peine d'abord à résister à nos passions, rien n'est plus difficile que de s'en défaire quand elles ont régné longtemps en nous: ce sont des chaînes que l'habitude fortifie toujours de plus en plus, qui deviennent et plus pesantes à porter et plus difficiles à rompre. « Je soupirais, dit le grand Augustin (*Conf.*, lib. VIII, cap. 5), étant encore attaché, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté qui était plus dure que le fer; le démon la tenait en sa puissance, il en avait fait une chaîne, et il m'en avait lié: car en se déréglant dans la volonté, on s'engage dans la passion; en s'abandonnant à la passion, on s'engage dans l'habitude; et en ne résistant pas à l'habitude, on s'engage à la nécessité de demeurer dans le vice. Ainsi, cette suite de corruption et de désordres, comme autant d'anneaux enlacés les uns dans les autres, formait cette chaîne avec laquelle mon ennemi me tenait captif dans une cruelle servitude. » *C'est cet ennemi*, dit le prophète Isaïe, XLIV, 16), *qui ne cherche qu'à tout perdre, qui souffle les charbons du feu*, c'est-à-dire qui n'épargne rien pour allumer de plus en plus les passions des hommes. Vous donc qui avez le bonheur d'avoir conservé votre innocence jusqu'à ce jour, regardez comme des vérités aussi importantes qu'infaillibles, qu'il est plus facile de ne mettre pas le pied dans la voie de l'iniquité, que de l'en retirer; de résister d'abord à la passion, quelque vive qu'elle soit, que d'en être le maître quand une fois elle s'est déréglée: de s'abstenir d'un petit péché, que de s'empêcher ensuite d'en commettre un grand; de ne faire pas le premier crime, que de n'en faire jamais qu'un: en un mot, de conserver son innocence, que de la recouvrer par la pénitence (76).

Ajoutons que rien n'est plus capable d'abréger notre vie que l'excès de nos passions: *L'envie et la colère abrégent les jours, et l'inquiétude fait venir la vieillesse avant le temps.* (*Eccli.*, XXX, 26.) *La tristesse conduit à la mort, et accable toute la vigueur* (*Eccli.*, XXXVIII, 19), *l'intempérance en a tué plusieurs; mais l'homme sobre vit plus longtemps.* (*Eccli.*, XXXVII, 34.) Un peu de réflexion jointe à l'expérience, doit suffire pour nous convaincre que les passions du corps qui le ruinent, et celles de l'âme qui la déchirent, avancent beaucoup leur dissolution. Ce qui doit donc paraître incompréhensible, c'est de voir que ce même homme qui craint la maladie plus que tout et qui aime la vie si préférablement à toutes choses, que pour rien au monde il n'en voudrait pas vendre un jour, risque néanmoins de la perdre à tout moment dans des excès honteux, ou du moins de la passer dans la douleur et l'infirmité: que fait-il de sa raison, quand il agit si peu conséquemment, et d'une manière plus emportée et plus aveugle que les bêtes?

Enfin, la plus dangereuse suite des passions, c'est qu'après avoir brûlé dans cette vie ceux qui se sont livrés à leur feu, elles les entraîneront dans un *autre feu qui ne s'éteindra jamais* (*Marc.*, IX, 42). *Vous avez tous allumé un feu qui vous brûle*, dit le prophète Isaïe, *vous êtes environnés de flammes, marchez dans la lumière du feu que vous avez préparé et des flammes que vous avez allumées.* (*Isa.*, L, 11.) Qui sont ceux à qui le feu éternel est préparé, et qui ne seront pas héritiers du royaume de Dieu? *Ce sont*, dit l'Apôtre, *les fornicateurs, les idolâtres, les adultères, les impudiques, les abominables, les voleurs, les avares, les ivrognes, les médisants, les ravisseurs du bien d'autrui* (I *Cor.*, VI, 9, 10); ou, pour tout dire en un mot, ce sont ceux qui ont suivi le déréglement de leurs passions; en faut-il davantage pour nous les faire craindre, et pour nous porter à arracher de nos cœurs ces idoles auxquelles nous sacrifions? C'est donc ici que nous pouvons dire avec le patriarche Jacob: *Jetez loin de vous ces dieux étrangers qui sont au milieu de vous.* (*Gen.*, XXXV, 2). Qui sont ces dieux étrangers? C'est à l'avare, l'argent; à l'ambitieux, la vaine gloire; au voluptueux, les plaisirs. On ne sacrifie plus aujourd'hui à des idoles de bois, et on aurait honte de prier pour sa sûreté *celui qui n'est que faiblesse, de demander la vie à un mort, d'appeler à son secours celui qui ne peut se secourir, d'implorer celui qui est inutile à tout* (*Sap.*, XIII, 18); mais on sacrifie à une idole de chair et de sang, à laquelle on tient par des liens si forts, qu'on méprise pour elle Dieu et les hommes, la vie et la mort, le temps et l'éternité, les biens de ce monde et ceux de l'autre. « Il est vrai, dit saint Chrysostome (hom. 18 *ad Ephes.*), que vous ne vous courbez pas devant cette idole et que vous ne lui faites pas des génuflexions; mais vous l'adorez bien davantage par des effets réels et par tout l'amour de votre cœur, en quoi consiste l'adoration principale. » Ne croyons pas cependant qu'on ne puisse absolument se rendre le maître de ses passions: *Ce qui serait impossible à l'homme ne l'est point à Dieu.* (*Matth.*, XIX, 26.) Ainsi après avoir vu combien elles

(76) Facilius invenies qui servaverint innocentiam, quam qui congrue egerint pœnitentiam. (S. Ambr., *De pœn.*, lib. II, cap. 10.)

sont à craindre par les malheurs qu'elles nous causent, et même par les suites funestes qu'elles peuvent avoir, voyons 2° quel est le moyen que nous devons employer pour les vaincre, et pour les faire servir à la vertu.

2. Comme nos passions sont les plus grands obstacles qui se rencontrent à notre bonheur, les premiers génies de l'antiquité ont fait tous leurs efforts pour tâcher de nous en délivrer; mais l'on peut dire que leurs remèdes n'ont servi qu'à augmenter nos maladies, puisqu'au lieu d'abattre l'orgueil, la plus dangereuse de toutes, ils se sont contentés de le renfermer au dedans de nous, et ils lui ont donné de nouvelles forces, en le faisant le principe et le premier mobile de toutes nos actions. Ils guérissaient une plaie par une autre plaie, dit saint Augustin, et ils calmaient la colère pour avoir la gloire d'être estimés modérés. Il n'appartenait qu'à la grâce de Jésus-Christ de nous donner la force de les vaincre, non par l'orgueil, mais par la douceur et l'humilité, cette double vertu nous mettant en possession de nos âmes : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* (*Matth.*, XI, 29.)

Deux choses rendent la victoire de nos passions infiniment difficile: la première, c'est qu'elles nous attaquent par notre inclination, et que dans notre défaite nous ne trouvons que plaisir et qu'agrément; « ces vices intérieurs, dit saint Ambroise, sont des persécuteurs d'autant plus dangereux, qu'ils nous attaquent, non par des terreurs, mais par des attraits, non comme des ennemis à craindre, mais comme des amis qui ne nous proposent rien que d'agréable; d'où il est arrivé que plusieurs qui ont mérité la palme de la victoire dans une persécution publique, ont succombé dans un combat secret, et qu'après avoir souffert les tourments les plus cruels, ils se sont laissé vaincre par un plaisir sensuel, ou par un intérêt temporel (77). » La seconde difficulté qui se rencontre dans la victoire de nos passions, est qu'il ne s'agit pas ici d'une guerre où la victoire est suivie d'une solide paix; nous avons affaire à des ennemis qui ne se tiennent jamais vaincus, qui nous attaquent toujours, qui tirent de nouvelles forces de leur défaite, et qui tôt ou tard deviendront victorieux, pour peu que nous nous endormions, ou que nous ne les repoussions pas avec la même vigueur. De ces principes concluons ce que nous devons faire pour en triompher sûrement.

1° Puisque les passions sont si difficiles à déraciner de nos âmes, quand elles y sont fortifiées par l'habitude, il faut les attaquer dès le commencement, il faut les réprimer sitôt qu'elles paraissent; et ceux qui sont préposés pour l'éducation de la jeunesse, ne peuvent peut-être s'appliquer à rien de plus nécessaire qu'à connaître la passion qui sera un jour la dominante dans un enfant, et faire en sorte d'user de tous les moyens les plus propres à en empêcher le progrès: *Courbez-lui le cou pendant qu'il est jeune*, dit l'Ecclésiastique, *et châtiez-le de verges pendant qu'il est enfant, de peur qu'il ne s'endurcisse, qu'il ne veuille plus vous obéir, et que votre âme ne soit percée de douleur.* (*Eccli.*, XXX, 11.) « Ce n'est pas être tendre que de nourrir le vice et les mauvaises habitudes dans un enfant, pour lui épargner quelques larmes: et celui, dit saint Augustin (epist. 48 *Ad Vincent.*), qui l'entretient dans le mal par cette cruelle indulgence, ne le traite pas en père, mais en ennemi. » La conduite de Job envers ses enfants n'était point molle et relâchée, comme la nôtre, mais pleine de vigilance et d'une sage sévérité, dit saint Chrysostome; car s'il avait tant besoin d'offrir à Dieu des victimes pour leurs fautes secrètes, avec quel zèle les a-t-il dû reprendre pour celles qui étaient visibles? Malheur donc à ces pères et mères qui font leur divertissement des vices d'un enfant qu'ils aiment follement, et qui, regardant les premières lueurs des passions comme des signes d'un naturel heureux et des marques d'un génie extraordinaire, se réjouissent de voir les premières étincelles d'un feu qu'ils allument de plus en plus, et qui deviendra dans la suite un brasier que rien ne pourra plus éteindre.

Si nous sommes obligés de résister à nos passions dès le commencement, nous ne le sommes pas moins d'éviter avec soin tout ce qui est capable de les inspirer ou de les entretenir. Or, il est sans difficulté que rien n'y peut être plus propre que tout ce qui s'appelle romans et spectacles. C'est là que l'esprit se laisse enfler par des idées d'orgueil: quand il voit que l'ambition est le caractère essentiel qu'on y donne toujours aux héros, et que le cœur se laisse amollir par des amours feintes, qui souvent en font naître de véritables: c'est là que l'âme se livre tout entière aux divers mouvements de la joie et de la tristesse, de l'espérance et de la crainte, de la pitié et de l'indignation: c'est là enfin que les passions sont d'autant plus dangereuses, qu'on les ressent avec un plaisir tout pur, exempt de ces peines et de ces inquiétudes qui les accompagnent toujours, et qui servent quelquefois à en dégoûter. Que peut-on voir de plus opposé à l'humiliation de l'esprit, au détachement du cœur, à la paix et à la tranquillité intérieure, qu'un chrétien doit travailler sans cesse à se procurer de plus en plus, que ces pensées d'élévation, que ces impressions de tendresse, que ce trouble et cette agitation de toutes les passions humaines? « Le Saint-Esprit étant en nous, dit Tertul-

(77) Isti sunt persecutores graves qui sine gladii terrore mentem hominis frequenter eludunt; qui illecebris magis quam terroribus animos expugnant fidelium. Illi hostes cavendi; hi graviores tyrannis, multi in persecutione publica coronati, occulta hac persecutione ceciderunt. (*In Psal.* CXVIII.)

lien, la douceur, la bonté, la paix, la tranquillité, l'égalité même, Dieu veut que nous ne nous troublions pas par des mouvements de chagrin, de colère et de fureur. Comment donc se pourra-t-il accommoder avec les spectacles? Car il n'y en a point sans trouble et sans agitation d'esprit. Il n'y a point de plaisir sans émotion et sans sentiments, et ce n'est que par ce sentiment que nous le goûtons (78). » — Tout ce qui se fait dans ces représentations malheureuses ne porte qu'au mal, dit saint Chrysostome (hom. 37, *in Matth.*): les paroles, les habits, le marcher, la voix, les chants, les regards des yeux, les mouvements du corps, le son des instruments, les sujets mêmes et les intrigues des comédies, tout y est plein de poison, tout y respire l'impureté. » Si quelqu'un dit qu'il n'y a, au contraire, dans les spectacles d'aujourd'hui que des choses innocentes, honnêtes, douces et agréables, il est aisé de leur répondre avec Tertullien, « qu'on n'a jamais vu mêler du fiel et de l'ellébore avec le poison; on cache le poison dans les ragoûts les plus exquis, et l'on déguise soigneusement les amertumes sous la délicatesse de ces mets. Le démon en use de même en répandant son venin sur les choses de ce monde qui sont les plus agréables. Je veux, dit ce Père, que tout ce que nous représentent les comédiens paraisse généreux, honnête, fin, délicat, et qu'il soit même accompagné des charmes de la musique. Il ne faut considérer tous ces agréments que comme un breuvage de miel mêlé de poison. Soyez donc en cela plus touchés du danger que du plaisir (79). »

C'est par le même motif qu'il ne nous est pas permis de regarder des peintures ou des statues deshonnêtes, beaucoup moins de les conserver chez nous, et de les laisser exposer aux regards et à la criminelle curiosité du public, sujet ordinaire de scandale et de chute, non-seulement pour les âmes faibles et innocentes, mais encore pour ceux qui déclarent n'en ressentir aucune impression: car, quoi qu'en disent ces libertins, qui prétendent tirer avantage de leur dissolution, et qui se font un mérite de n'être point touchés d'une représentation inanimée, parce que peut-être ils sont trop accoutumés à des réalités vivantes, on peut assurer certainement que ces objets impudiques en passant par les yeux ne manquent guère d'aller jusqu'au cœur, et d'exercer des passions toujours prêtes à se réveiller, et à s'enflammer, quelque assoupies et quelque éteintes qu'elles paraissent être. Cependant, ne pourrons-nous pas dire aux chrétiens d'aujourd'hui ce qu'un ancien Père disait à ceux de son temps : « Vous n'avez point de honte de regarder des peintures qui présentent à la vue de tout le monde, des images de toutes sortes d'impudicités; vous les conservez, vous les exposez chez vous, et vous consacrez, pour le dire ainsi, dans vos maisons, ces figures infâmes de vos dieux, comme des monuments d'impudence. Nous vous déclarons donc que vous devez vous abstenir de l'usage de ces choses, et effacer de votre mémoire le souvenir de les avoir vues, et même d'en avoir ouï parler (80). »

2° Il ne faut jamais avoir ni paix ni trêve avec ces sortes d'ennemis, c'est-à-dire avec nos passions; le cœur de l'homme est une méchante terre qui produit à tout moment des ronces et des épines; à mesure qu'on en ôte, il en revient; et il faut par conséquent être toujours armés du glaive de l'Evangile pour couper et retrancher tant de productions d'une nature corrompue, dont le germe ne peut jamais être arraché tout à fait : veillez donc sur vos sens extérieurs et intérieurs; craignez tout ce qui vous paraît le moins à craindre; ne vous élevez point dans votre victoire; ne vous reposez point sur votre triomphe : *Soyez vigilants, demeurez fermes dans la foi, agissez courageusement, armez-vous de force et de vigueur* (I *Cor.*, XVI, 13), *et opérez votre salut avec crainte et tremblement.* (*Philipp.*, II, 12.)

Mais comme nous ne pouvons rien de nous-mêmes, *et que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie* (*Philipp.*, IV, 13), c'est à Dieu qu'il faut avoir recours par le jeûne et par la prière, pour lui demander la force dont nous avons besoin, et la persévérance qui nous est absolument nécessaire, afin d'opérer l'ouvrage de notre salut; nous ne pouvons pas nous empêcher de ressentir les mouvements de nos passions, mais nous sommes obligés de leur résister. Or il y en a que nous devons, pour ainsi dire, attaquer de front, et il y en a que nous ne surmonterons qu'en leur tournant le dos : ainsi il faut considérer avec attention ce que les unes peuvent avoir de bas et d'odieux, comme l'envie et la jalousie, pour nous confondre si nous en sommes coupables, et il faut détourner nos yeux et notre esprit de celles qui par leurs faux attraits sont capables de séduire notre cœur, comme l'ambition et l'impureté, de peur qu'en envisageant ces passions dangereuses de trop près, elles ne s'insinuent dans nous quand nous croyons les éloigner : et que cette vue ne les fortifie, bien loin de les affaiblir. Surtout nous devons faire en sorte de n'y

(78) Deus præcepit Spiritum sanctum utpote pro naturæ suæ bono teneram et delicatam, tranquillitate, et mitate, et quiete, et pace tractare, non furore, non ira, non dolore inquietare. Huic quomodo cum spectaculis poterit convenire? Omne enim spectaculum sine concussione spiritus non est; ubi enim voluptas, ibi et studium per quod voluptas sapit. (*De spect.*, cap. 14.)

(79) Omnia illic seu fortia, seu honesta, seu suavia, sed subtilia, proinde habe ac si stillicidia mellis de libacumento venenato, nec tanti facias voluptatem, quanti periculum. (*De spect.*, cap. 27.)

(80) Jam vere totius libidinis, et impudicitiæ figuras aperte descriptas publice intueri non erubescitis, sed parietibus positas, erectasque custodiis; perinde ac si deorum vestrorum imagines impudentiæ columnas domi consecraveritis. Horum non solum usus, sed etiam aspectus et auditus deponendam esse memoriam vobis annuntiamus. (CLEM. ALEX., *Admonit. ad gentes.*)

jamais consentir, afin que ce mouvement involontaire ne devienne pas un acte libre et criminel. « Quand la colère s'élève en vous, dit saint Augustin, arrêtez-en les mouvements ; allez à Dieu, joignez-vous à lui, mettez votre fermeté en son secours, faites que cette passion ne trouve point chez vous les armes *dont elle a besoin pour vous attaquer;* résistez-lui autant de fois qu'elle s'élève contre vous, afin que l'ayant toujours vaincue, elle cesse enfin de vous livrer aucun combat (81). »

« Si vous êtes dans cette disposition, comptez que Dieu achèvera le reste: quand la colère vous aigrirait, quand l'avarice vous obséderait, quand d'autres passions vous tyranniseraient ; s'il voit seulement que vous vous mettez en état de leur résister, il vous rendra victorieux de ces flammes, comme il fit autrefois à ces jeunes hommes de la fournaise (*Dan.*, III, 93), car ils ne lui offrirent autre chose que leur bonne volonté. » (S. Chrys., hom. 16, *in Matth.*)

Ce n'est pas encore tout; après avoir vaincu nos passions dans ce qu'elles ont de mauvais, il faut d'ailleurs faire servir à la vertu ce qu'elles peuvent avoir de bon; ainsi l'amour doit servir à la charité, la colère au zèle, la tristesse à la pénitence : ou bien, sans rien changer à nos passions, il faut leur donner un autre objet ; aimez-vous la créature, gardez le fond de cet amour, et mettez le Créateur à sa place; avez vous du penchant à la haine, haïssez le péché; aimez-vous les richesses, faites-vous *des trésors dans le ciel, où les vers et la rouille ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent, et qui les dérobent* (*Matth.*, VI, 20); êtes-vous sensible à la crainte, « Craignez les tourments éternels; craignez pour ne point craindre, dit saint Augustin, c'est-à-dire, craignez avec sagesse en cette vie pour ne point craindre vainement en l'autre (82). » C'est le bon usage que nous devons faire de nos passions, et la manière de les vaincre, pour faire des obstacles mêmes de notre salut, les instruments de la grâce et de la sainteté.

Seigneur, nous gémissons sous le joug de nos passions, et nous ne pouvons le secouer que par la vertu de votre grâce; ne nous la refusez pas, et écoutez le cri que nous vous en adressons du fond de notre misère; ou si, accablés du poids de nos chaînes, nous sommes assez malheureux pour ne pas en ressentir la pesanteur, et pour vivre tranquilles dans nos désordres, au lieu de vous en demander la délivrance par des gémissements continuels; détruisez la matière de nos passions, ôtez-nous-en les objets, et faites que vous ayant abandonné dans la santé, dans les honneurs, dans l'abondance, la maladie, l'ignominie, et la pauvreté nous fassent retourner à vous : mais, comme rien n'est plus difficile que de rompre des liens si doux à la nature, si forts quand l'habitude les a serrés; ce que nous vous demandons, Seigneur, pour des âmes innocentes et fidèles, qui n'ont jamais ressenti la corruption du péché, c'est de les préserver des occasions qui pourraient les y faire succomber, ou du moins de leur donner la grâce de se relever sitôt qu'elles sont tombées; délivrez les uns de la tyrannie de leurs passions, empêchez les autres d'en devenir les esclaves, et faites que tous ensemble parviennent un jour à vous pour jouir de votre gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

XXI^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XVIII, v. 23-35.

L'apôtre saint Pierre ayant demandé au Sauveur *combien de fois il pardonnerait à son frère, s'il le ferait jusqu'à sept fois?* Le Fils de Dieu, pour lui faire entendre que notre charité envers le prochain ne doit point avoir de bornes, comme celle qu'il a pour nous n'en a point, lui répondit : *Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois* (*Matth.*, XVIII, 21, 22), lui marquant par ces paroles un nombre infini, et un nombre sans nombre. Il rapporta ensuite la parabole qui fait le sujet de cet Evangile, pour nous faire connaître, dit saint Chrysostome (hom. 62, *in Matth.*), que quand nous aurions pardonné à nos frères jusqu'à *septante fois sept fois*, si néanmoins nous comparions notre bonté avec la sienne, nous trouverions que la miséricorde que nous aurions faite, ne serait à l'égard de celle qu'il nous doit faire, que comme une petite goutte d'eau comparée à tout l'Océan.

Le royaume du ciel est semblable à un roi qui veut faire rendre compte à ses serviteurs. « C'était un usage dans la Palestine de joindre les paraboles aux discours ordinaires, afin que ce qu'on a dit d'abord d'une manière toute simple, pût s'imprimer plus fortement par des figures dans l'esprit des auditeurs (83). D'ailleurs, dit saint Augustin (epist. 55), ce qui nous est présenté sous le voile d'une parabole nous touche, nous plaît davantage, et nous paraît d'un plus grand prix que s'il nous était montré à découvert, et exprimé par des termes simples et naturels. » Nous avons déjà dit que ces expressions si communes dans l'Evangile : *Le royaume de Dieu est semblable à un roi*, signifient que la même chose se passe dans l'Église, que ce qui arrive quand un Roi

(81) Surrexit ira, tene modum, conjungente Deo, surrexit ira, sed non invenit arma, fit impetus infirmus ut discat non surgere qui frustra surrexit. (*In Psal.* LXXV.)

(82) Metuamus ergo ut non metuamus, hæc est prudentia, metuamus ne manitei metuamus. (Serm., 26, *in Matth.*)

(83) Familiare est Syris et maxime Palæstinis ad omnem sermonem suum parabolam jungere, ut quod per simplex præceptum teneri ab auditoribus non potest, per similitudinem exemplique teneatur. (S. Chrys., *in Matth.*)

veut faire rendre compte à ses serviteurs de l'administration de ses biens. Si nous voulons donc tirer de cette parabole tout le profit que le Seigneur veut que nous en tirions, dévoilons toutes les vérités qui nous sont cachées sous ces figures, et faisons en sorte d'en bien pénétrer le sens. Quel est ce roi? c'est Jésus-Christ, dont il est dit *qu'il a été établi roi sur Sion* (*Psal.* II, 6) *et qu'il est le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs.* (*Apoc.*, XIX, 16.) Quels sont ses serviteurs? ce sont tous les hommes qui lui appartiennent par le droit de la création, et de la Rédemption. De quoi devons-nous lui rendre compte? De tous les biens que nous avons reçus de lui, dont il est le maître absolu, et dont nous ne sommes, pour ainsi dire, que les fermiers. Quand rendrons-nous ce compte? Ce sera à la fin de notre vie que chacun de nous en rendra un particulier; et à la fin du monde, que tous les hommes ensemble en rendront un général et public. Quelles seront enfin les suites de ce compte? Ce sera la récompense d'une gloire éternelle pour ceux qui auront fait un bon usage des biens que le Seigneur leur aura confiés; et pour ceux qui les auront fait servir à des fins criminelles, ce sera d'être jetés dans *des ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.* (*Matth.*, VIII, 12.)

Pour peu que nous ayons de foi, pouvons-nous faire réflexion que nous nous trouverons un jour en présence d'un Dieu juste et puissant, devant lequel nos actions, nos paroles, nos pensées seront discutées avec la dernière exactitude, et punies avec une rigueur infinie, sans *sécher de frayeur dans l'attente de ce qui doit nous arriver?* (*Luc.*, XXI, 26.) *Dieu fera rendre compte en son jugement de tout le bien et de tout le mal qu'on aura fait*, dit le Sage (*Eccli.*, XVI, 26). Ce qui a fait dire à saint Chrysostome, » qu'il vaudrait mieux être écrasé de mille foudres, que de soutenir la lueur terrible de ses yeux enflammés, et pleins de fureur. » *Qui est semblable à moi*, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie. *Qui pourrait subsister devant moi? Quel est le pasteur et le roi des hommes qui puisse soutenir l'éclat de ma face?* (*Jerem.*, XLIX, 19.) C'était de ces sentiments de crainte et de frayeur que le Prophète était pénétré, quand il disait en parlant à son Dieu : *N'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous.* (*Psal.* CXLII, 2.) Mais de cette crainte que la foi nous inspirera, la raison nous fera conclure que tout ce que nous avons à faire dans cette vie, c'est de l'employer uniquement à mettre en ordre le compte que nous devons rendre; car nous n'ignorons pas que *c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, X, 31); ainsi, puisque le Seigneur nous demandera raison de toutes nos œuvres, il faut entrer nous-mêmes dans le détail de toutes nos actions pour détester celles qui nous semblent mauvaises, et pour examiner le principe et la fin de celles qui nous paraissent bonnes. Si par cet examen nous ne nous trouvons point coupables d'aucune faute, ne nous croyons pas pour cela innocents : souvenons-nous que le Sage nous avertit *de n'être pas sans crainte du péché qui nous a été pardonné* (*Eccli.*, V, 5); que saint Paul nous assure que *quoique la conscience ne lui reproche rien, il n'est pas pour cela justifié* (I *Cor.*, IV, 4); que le prophète nous dit que *nul homme vivant ne sera trouvé juste devant Dieu.* (*Psal.* CXLII, 2.) D'où saint Augustin conclut que quiconque est sur la terre, quelque vie innocente qu'il puisse mener, malheur à lui si le Seigneur entre avec lui en jugement (84). » Si au contraire, nous nous trouvons chargés de crimes envers le Seigneur, le parti que nous avons à prendre, c'est de commencer à l'heure même, et de continuer tous les jours, de notre vie à payer nos dettes peu à peu par une pénitence sévère et persévérante, pour ne rien devoir à l'heure de la mort, et pour pouvoir dire alors avec Jésus-Christ même, *Le prince du monde est venu, et il n'a rien trouvé en moi qui fût à lui : «Venit enim princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam.»* (*Joan.*, XIV, 30) Mais ce que nous devons surtout éviter, c'est de tomber dans le désespoir quand même nous serions aussi redevables envers Dieu que le serviteur de notre Evangile l'était envers son maître.

Luxdi. — *Quand il eut commencé, on lui en présenta un qui devait dix mille talents. Or, comme il n'avait pas de quoi les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants, et tout son bien pour satisfaire à cette dette.*

L'état de ce serviteur qui doit à son maître dix mille talents (85), c'est-à-dire une somme immense; qui n'a point de quoi payer et qui se voit réduit pour acquitter cette dette à être vendu, lui, sa femme, et ses enfants; car il était permis parmi les Juifs de vendre les enfants pour les dettes du père (IV *Reg.*, IV, 1); cet état, dis-je, nous représente celui d'un pécheur qui n'a pas de quoi satisfaire à la justice divine, et qui mérite non-seulement d'être vendu, mais d'être livré au démon, si la miséricorde de Dieu ne lui fait grâce.

Pour connaître combien tout pécheur est coupable devant Dieu, il n'est question que de faire quelques réflexions sur la dignité de celui qui est offensé, sur la bassesse de celui qui commet l'offense; sur les raisons qui le portent à la commettre; en un mot, sur les circonstances qui en sont toujours inséparables.

Celui qui est offensé est un Dieu saint,

(84) Ergo si *non justificabitur in conspectu meo omnis vivens*, quicunque hic vivit, quantumque libet juste vivat, væ illi si cum illo in judicium intraverit. (*In Psal.*)

(85) Chez les Hébreux le talent d'argent valait 3,000 sicles (environ 6,000 fr.); il y avait aussi un talent d'or.

grand, terrible, éternel, immense, infini, qui se suffit à lui-même, qui nous a créés sans avoir besoin de nous, et qui nous a rachetés par l'effusion de tout son sang. Celui qui commet l'offense est un homme, une chétive créature, une poussière animée, *un ver de terre* (*Psal.* XXI, 17); un homme, dis-je, *conçu dans le péché* (*Psal.* L, 7), qui dès le premier instant de son être est digne de l'enfer, mais dont il se trouve heureusement délivré par la grâce que son Rédempteur lui a méritée, et qui lui est conférée dans le saint sacrement de baptême. Ce qui porte le pécheur méconnaissant d'un si grand bienfait à offenser son Dieu, c'est un léger intérêt, un plaisir imparfait, une joie passagère, une satisfaction temporelle. Ici, une injure qu'on ne veut pas oublier; là, un pardon qu'on ne veut pas accorder; tantôt, une médisance qu'on ne peut s'empêcher de répandre contre son ennemi; tantôt, une injustice qu'on fait pour plaire à son ami; c'est, en un mot, de ne vouloir pas se faire la moindre violence, et aimer mieux se laisser entraîner par le torrent de ses passions, au mépris de la loi de Dieu, que se laisser conduire par les règles, et les principes de la raison et de la religion. Mais enfin les circonstances qui aggravent notre crime, c'est 1° qu'il se commet toujours en présence, et pour ainsi dire, à la face du Dieu qui le doit punir. Car comme il est répandu en tous lieux par son immensité, *qu'il n'est pas loin de chacun de nous, et que c'est par lui que nous avons la vie, le mouvement, et l'être* (*Act.*, XVII, 27, 28), en quelque endroit que nous soyons quand nous l'offensons ce Dieu, dit saint chrysostome (hom. 1, *in Matth.*), devant qui les Séraphins tremblent, que les Chérubins n'osent regarder, devant qui ils sont contraints de voiler leur face, parce qu'ils ne peuvent supporter l'éclat de ce visage adorable : ce Dieu-là même est toujours le premier témoin de nos crimes. 2° C'est que quiconque pèche emploie les biens qu'il a reçus de Dieu contre Dieu même par le mauvais usage qu'il en fait; il abuse des biens de la nature, quand il fait servir son esprit à la vanité et à la médisance, et son corps à l'intempérance et à la sensualité; il abuse de ses richesses, quand il les resserre par avarice, ou qu'il les dissipe par prodigalité; il abuse des biens de la grâce, quand il la *reçoit en vain* (II *Cor.*, V, 1), qu'il refuse de s'en servir pour sortir de la voie de l'iniquité, et pour entrer dans le chemin de la vertu. N'avons-nous donc pas eu raison de dire que le pécheur, non-seulement celui qui a transgressé les dix commandements, mais celui qui est coupable d'un seul péché mortel, est plus redevable au Seigneur que ce serviteur, qui devait dix mille talents, ne l'était à son maître. Ajoutons que si nous devons tant à Dieu, ce qui doit d'ailleurs nous humilier et nous remplir de crainte, c'est de savoir que de notre propre fonds nous n'avons point de quoi payer : car toutes les œuvres les plus excellentes sont vaines par elles-mêmes, et elles n'ont de mérite aux yeux de Dieu qu'autant que sa grâce les fait faire et les anime. L'on peut trouver dix mille talents dans le monde, mais il est absolument impossible qu'un pécheur trouve dans le sein de la terre ou dans les abîmes de la mer de quoi satisfaire à Dieu pour un seul péché; ainsi il est vrai de dire de chacun de nous, comme de ce serviteur, que nous sommes redevables de dix mille talents : *Debebat ei decem millia talenta;* que nous n'avons pas le moyen de payer, *cum autem non haberet unde redderet;* et que par conséquent nous avons mérité d'être vendus et livrés au démon : *jussit cum Dominus ejus venundari.* Quelque coupables cependant que nous soyons à l'égard du Seigneur, souvenons-nous que sa miséricorde est plus grande que notre malice. « Raab était une courtisane, dit saint Chrysostome (hom. 27, *in Matth.*), et néanmoins elle s'est sauvée; le bon larron était un voleur et un homicide, et il est devenu citoyen du ciel; les Mages ont trouvé grâce auprès de Dieu, un Publicain est devenu évangéliste, et un blasphémateur a été changé en apôtre. » Quels sujets de confiance pour un pécheur qui veut retourner sincèrement à Dieu! Mais si nous voulons que cette divine miséricorde nous soit aussi favorable qu'elle l'a été à ce serviteur, nous devons suivre ses démarches, et faire ce qu'il a fait.

Mardi. — *Ce serviteur se jetant aux pieds de son maître, lui fit cette prière : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout.* « Ce n'était pas par un mouvement de cruauté, dit saint Chrysostome (hom. 62, *in Matth.*), que ce roi traitait ainsi son serviteur, c'était par les sentiments d'une grande charité, et d'une excessive tendresse : il voulait que ce serviteur fût frappé par la terreur de cette menace, et qu'ensuite il eût recours à la prière pour arrêter cette sentence rigoureuse, et pour en empêcher l'exécution. »Ainsi pouvons-nous dire que toutes les fois que le Seigneur paraît le plus irrité contre nous, sa colère est un effet de sa miséricorde, qui nous montre ce que nous avons à craindre pour nous mettre en état de l'éviter; de même qu'on a coutume de marquer dans les cartes les endroits qui sont périlleux sur la mer, afin que ceux qui y voyagent s'en éloignent. *Seigneur*, dit le Prophète, *vous avez donné à ceux qui vous craignent un signal pour les faire fuir devant l'arc.* (*Psal.* LIX, 6.) « Pourquoi Jonas (Chap. III, vers. 4) menace-t-il les Ninivites, demande saint Chrysostome (hom. 53, *De pœnit.*), sinon pour les avertir de détourner les malheurs qu'il leur prédit? Car s'il ne les avait pas menacés, ils n'auraient point fait pénitence, et ils auraient été ensevelis sous les ruines de la grande ville de Ninive, dont ce prophète prédisait la destruction. »

Quand donc, par l'examen que nous faisons de nous-mêmes, nous nous trouvons redevables envers Dieu de sommes immenses, et que le Seigneur nous fait voir l'en-

fer ouvert, ce que nous devons faire alors pour apaiser sa justice, c'est de nous jeter aux pieds de notre maître, comme ce serviteur, *procidens autem servus ille;* c'est de lui adresser une prière humble et fervente, *et orabat eum;* c'est de mettre toute notre espérance en la patience de notre Dieu, *patientiam habe in me;* c'est enfin d'être dans un vrai désir et une sincère résolution de le satisfaire par la pénitence : *et omnia reddam tibi.* Si de nous-mêmes nous n'avons pas de quoi payer nos dettes, ne nous décourageons pas pour cela, puisqu'il nous est permis de puiser hardiment dans les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ pour y prendre ce qui nous manque (86); et alors nous serons en état de l'assurer que nous lui rendrons tout ce que nous lui devons : *et omnia reddam tibi.* Ainsi, ce sera Jésus-Christ qui donnera à notre pénitence le fruit et la valeur qu'elle n'a point par elle-même, mais qu'elle ne peut manquer d'avoir dès qu'elle est jointe à ses mérites. Chose admirable ! le pécheur n'a point de son propre fonds de quoi satisfaire à Dieu : il emprunte de Dieu même de quoi l'acquitter, il paye de ses propres biens, et le Seigneur s'en contente : fut-il jamais une bonté pareille, et une miséricorde plus grande?

Alors le maître, touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Admirez cet excès d'amour et de tendresse, dit saint Chrysostome (87) ; ce serviteur ne demande qu'un peu de délai, et ce roi lui accorde plus qu'il ne demande en lui remettant toute sa dette : il avait résolu d'abord de lui faire cette grâce, mais il voulait que ce serviteur contribuât de sa part à l'obtenir par ses prières, afin qu'il ne demeurât pas sans récompense. Ce n'est pas que cette miséricorde ne soit toute gratuite, et qu'elle ne soit due tout entière à la bonté de ce maître; car encore que ce serviteur se jette à ses pieds, et qu'il lui demande miséricorde, on voit assez néanmoins quelle est la cause de ce pardon qu'il reçoit : *Le maître,* dit l'Evangile, *touché de compassion lui remit toute sa dette.* Il voulut pourtant que ce serviteur parût avoir contribué en quelque chose à cette remise, afin d'épargner sa pudeur, et que sa propre expérience lui apprît à être charitable envers les autres. De ces vérités nous devons tirer ces deux réflexions.

La première, que quoique la miséricorde de Dieu soit toute gratuite, il ne faut pas laisser d'agir de notre côté : car s'il est vrai que sans elle toutes nos œuvres ne peuvent point opérer l'ouvrage de notre salut, il est vrai aussi que Dieu a voulu le faire dépendre de notre correspondance ; ainsi, quoique nous ne puissions rien que par lui, et avec lui, nous serons véritablement coupables si nous nous en reposons uniquement sur lui, parce que *si nous ne pouvons rien sans le secours de Jésus-Christ* (*Joan.*, XV, 5), *nous pouvons tout en celui qui nous fortifie* (*Philipp.*, IV, 13.) Offrons à Dieu nos prières, dit saint Chrysostome (hom. 24, *in Matth.*), mais de telle sorte que nous y joignions en même temps tout ce en quoi nous pouvons y contribuer, nos soins, nos affections, et nos bons désirs C'est de quoi nous avons une belle figure dans l'Ecriture : *Les Israélites voyant une multitude innombrable d'ennemis qu'ils avaient à combattre, se prosternèrent à terre, et couvrant leur tête de cendre, ils prièrent unanimement le Dieu d'Israël, afin qu'il lui plût de faire éclater sa miséricorde sur son peuple ;* remarquez qu'ils ont d'abord recours à Dieu ; ils s'adressent à lui pour lui demander du secours, mais ils ne s'en tiennent pas là ; *puis prenant leurs armes,* ajoute l'Ecriture, *ils se mirent dans les lieux où il y avait des petits sentiers et des passages étroits qui conduisaient entre les montagnes, et ils y faisaient la garde pendant tout le jour et toute la nuit.* (*Judith*, VII, 4, 5.) C'est ainsi que nous devons en user, quand il s'agit de combattre les ennemis de notre salut : il faut nous tourner vers Dieu, lui adresser notre prière, espérer tout de sa protection ; mais il faut en même temps agir par nous-mêmes, *courir pour remporter le prix* (I *Cor.*, IX, 24.), *rendre par nos bonnes œuvres notre vocation et notre élection certaines.* (II *Petr.*, I, 10). Il faut faire ce que nous pouvons, veiller jour et nuit pour éviter toute surprise, et pour ne pas succomber à la tentation : « car si le Seigneur subjugue nos ennemis, c'est avec nous, dit saint Augustin; pour nous faire entendre qu'il faut agir de notre part, et faire tout ce qui peut dépendre de nous (88). »

La seconde instruction que nous devons tirer de la libéralité de ce roi envers son serviteur, c'est de nous représenter toujours la miséricorde que notre Dieu exerce à notre égard, pour nous engager à être indulgents envers nos frères. « Ce fut la raison, dit saint Chrysostome, pour laquelle il voulut entrer en compte avec son serviteur avant que de lui remettre sa dette, afin que, connaissant combien il était redevable à son maître, cette connaissance servît à le rendre plus doux à l'égard de ses confrères ; car, dit ce Père, si après même avoir connu la grandeur et l'excès de la miséricorde qu'on lui faisait, il ne laissa pas néanmoins d'être si inexorable, à quelle violence ne serait-il pas emporté si on ne l'avait instruit auparavant d'une manière si sage? »

(86) Ego fidenter quod ex me mihi deest, usurpo mihi ex visceribus Domini, quoniam misericordiæ affluunt, neque desunt foramina per quæ affluunt. (S. Bern., *Serm. in Cant.*)

(87) Perspexisti rursus mirabilem exaggerationem misericordiæ; solammodo temporis ac prorogationem quamdam servus postulavit, ille autem multo magis quam petit, videlicet totius mutui donationem ultro præbuit ; ita patet voluisse ipsum tamen non prius id facere, nisi debitor supplicaret, ut donum non modo sum, verum etiam petitionis illius esse videretur. (Hom. 62, *in Matth.*)

(88) Sic enim debellabit vobiscum, ut et ipsos auctores ostendat. (*In Deut.* XV, quæst. 60.)

(89) Quid igitur causæ est cur antequam ratio sibi oblata esset debitum non diviserit? ut non igno-

Mercredi. — *Ce serviteur ne fut pas plutôt sorti de devant son maître, que trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge, et l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois.*

Après avoir vu la bonté du maître, voyons maintenant la cruauté du serviteur : plusieurs circonstances l'aggravent infiniment : la première, c'est qu'il vient de recevoir une grâce bien plus grande que celle qu'il demandait : *Egressus autem;* la seconde, c'est que la grâce qu'il a reçue de son maître, lui est demandée par un de ses compagnons : *Invenit unum de conservis suis;* la troisième, c'est qu'il ne s'agit que de cent deniers (90), *qui debebat ei centum denarios;* la quatrième, c'est qu'il prend son compagnon à la gorge, comme pour l'étouffer, et pour l'obliger de payer au plus tôt : *Et tenens suffocabat eum dicens : Redde quod debes.*

Sans doute entrez-vous en indignation contre la dureté de cet homme : prenez garde cependant qu'en le condamnant, vous ne vous condamniez vous-même. Il est vrai que son ingratitude est extrême, de ce que sitôt après qu'il est sorti de devant son maître, et ayant encore présente dans son esprit la mémoire d'une si grande grâce, il en abuse malheureusement pour faire une action noire, « et pour se faire payer avec tant de rigueur d'une petite somme qui lui est due par un de ses compagnons (S. Chrys.) : mais combien de fois, en sortant du tribunal même où le Seigneur venait de vous pardonner des crimes énormes : *Egressus*, combien de fois, dis-je, vous a-t-on vu, loin de remettre à vos ennemis le peu qu'ils vous devaient, en exiger une satisfaction entière; ne disons pas vos ennemis, mais vos compagnons, *De conservis suis*, mais vos frères en Jésus-Christ, dont vous vous plaigniez pour une parole qu'on vous avait mal rapportée, pour une bagatelle, pour un rien, *qui debebat ei centum denarios*, et contre lesquels cependant votre haine était telle que vous les auriez fait périr infailliblement, si votre puissance eût secondé votre volonté, *Et tenens suffocabat eum.* « Ecoutez ceci, vous tous qui tombez dans des excès semblables par votre avarice; car s'il n'est pas permis de traiter ainsi nos frères, lorsqu'ils nous offensent, combien l'est-il moins, lorsqu'ils ne nous sont redevables que de quelque argent (91) ? »

Une autre réflexion non moins importante que nous pouvons faire sur ce sujet, c'est que semblables à ce méchant serviteur, nous abusons encore des grâces que nous avons reçues de Dieu : quand, après l'avoir supplié dans une dangereuse maladie de nous donner du temps pour lui rendre ce que nous lui devons, revenus en santé, nous ne nous servons de celui qu'il nous avait donné *pour repasser nos années dans l'amertume de notre âme* (*Isa.*, XXXVIII, 15), et pour le satisfaire par les rigueurs de la pénitence, que pour l'offenser de nouveau. Ici, que ceux qui se trouvent coupables de cette ingratitude envers Dieu, rentrent en eux-mêmes, et soient pénétrés de crainte et de frayeur, de peur qu'après avoir ainsi abusé de la miséricorde de Dieu, ils ne tombent un jour entre les mains d'une justice inexorable. Mais voyons ce que fait ce pauvre homme ainsi opprimé par la dureté de son compagnon à qui il doit cent deniers.

Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout; mais il ne voulut point l'écouter : et il le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il lui eût payé tout ce qu'il lui devait. Celui, dit saint Chrysostome, à qui on venait de remettre une si grande somme d'argent, n'eut pas même de respect pour les paroles qui lui avaient fait obtenir miséricorde et mériter la décharge de dix mille talents. Il ne reconnut plus ce port bienheureux où il s'était sauvé lui-même, et ces mêmes paroles dont il venait de se servir ne rappelèrent point en sa mémoire la grande bonté de son maître : sa cruauté et son avarice effacèrent tout de son esprit, et il se jeta comme une bête féroce sur cet homme qui lui était redevable; cependant, continue saint Chrysostome, nous voyons la même prière dans ces deux personnes, mais pour deux choses bien différentes : l'une ne prie que pour cent deniers, et l'autre pour dix mille talents; l'un a affaire à un autre serviteur comme lui, et l'autre à son propre maître; celui-ci a obtenu la remise de toute sa dette, et celui-là ne demande qu'un peu de délai, et il ne l'obtient pas.

Reconnaissons-nous à ce portrait, et comprenons que, quelque redevables que les hommes puissent être à notre égard, si nous ne leur remettons pas ce qu'ils nous doivent, quand le Seigneur nous a remis ce que nous lui devons, c'est vouloir impitoyablement nous faire payer de cent deniers, après qu'il nous a fait grâce de dix mille talents. Rougissons de notre ingratitude et de notre dureté, mais craignons surtout que le Seigneur qui ne nous pardonnera que comme nous pardonnerons, et qui veut en ce point

raret servus quot quantaque sibi remitterentur, quorum notitia erga servum mitior fieret. Nam si debiti magnitudinem et mirabilem indulgentiæ modum reipsa expertus conservum angebat, si tantopere non fuisset castigatus, quo crudelitatis non erupisset. (Hom. 62, *in Matth.*)

(90) Le denier chez les Romains valut d'abord 82 centimes, puis 72.....

(91) Audiatis hæc quicunque pecuniarum gratia similia in dies committitis, nam si in peccatis id fieri non licet, quanto minus in pecuniis non licebit. (S. Chrys., hom. 63, *in Matth.*)

(92) Nec verba quidem ipsa reverilus est quibus salutem acquisivit, his enim ipse dictis decies mille talentorum debitum dissolvit. Ita nec portum quidem cognovit quo tutus a naufragio evasit, nec modus ipse supplicationis ad misericordiæ Domini memoriam eum deduxit, sed omnia illa crudelitate ac avaritia oblitus, omni fera sævius in conservum insiliit. (Hom. 62, *in Matth.*)

régler sa miséricorde sur la nôtre, ne prenne le parti de nos frères contre nous, et ne devienne, à notre exemple, impitoyable comme nous ; car *celui qui veut se venger tombera dans la vengeance du Seigneur, et Dieu lui réservera ses péchés pour jamais.* (*Eccli.*, XXVIII, 1.) C'est la crainte que la suite de notre Evangile doit justement imprimer à nos esprits.

JEUDI. — *Les autres serviteurs voyant ce qui se passait en furent sensiblement touchés, et vinrent en avertir leur maître. Alors son maître l'ayant fait venir, lui dit : Méchant serviteur, je vous avais remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en aviez prié, ne fallait-il donc pas que vous eussiez pitié de votre compagnon, comme j'avais eu pitié de vous?* Ce roi, qui au lieu de condamner son serviteur sitôt qu'on lui a fait le récit de sa cruauté, le fait venir, et lui demande s'il ne devait pas avoir de son compagnon la même pitié qu'il avait eue de lui, nous donne lieu d'admirer la bonté de notre Dieu, lequel, comme nous le représente le prophète Jérémie, ne dédaigne pas de rendre compte de sa conduite, et qui étant la souveraine justice veut bien se rabaisser jusqu'à entrer en quelque façon en éclaircissement avec son peuple, pour le convaincre d'ingratitude envers lui : *J'entrerai encore en jugement avec vous*, dit le Seigneur : « *Propterea adhuc judicio contendam vobiscum.* » (*Jerem.*, II, 9.) « Il en use de cette manière, dit saint Jérôme, afin qu'on sache que ce n'est pas à cause de sa puissance absolue, mais que c'est par un principe d'équité et de justice qu'il punit si rigoureusement (93). » Ainsi nous remarquons tout à la fois en Dieu, et une bonté infinie qui fait grâce sans aucun mérite de notre part, et une parfaite justice qui ne nous punit que quand nous l'avons mérité; parce que, comme dit saint Augustin, il est bon de son fond, et juste du nôtre : *De suo bonus, de nostro justus.*

Mais ce qui doit infiniment servir à notre instruction, c'est de remarquer la différence avec laquelle ce roi en use avec son serviteur quand il lui doit dix mille talents, et quand ce même serviteur veut en toute rigueur être payé de cent deniers qui lui sont dus par un de ses compagnons. Car la somme immense qui était due à ce maître ne fut point capable de l'irriter; au contraire, dès que ce serviteur est coupable envers son compagnon, ce roi est ému de colère : *Et iratus.* Alors il ne lui dit aucun terme dur; ici il le traite avec mépris : *Serve nequam;* dans la première occasion, s'il commanda qu'on le vendît, lui, et sa femme, et ses enfants, ce fut, comme nous l'avons dit, un effet de son amour qui cherchait à lui faire grâce, et qui ne le menaçait que pour le mettre en état de l'obtenir; dans celle-ci, il le livre effectivement entre les mains des bourreaux : *Tradidit eum tortoribus.* D'où nous devons conclure que le Seigneur pardonne bien plus aisément les offenses qui ne regardent que lui, que celles qui regardent le prochain. En vain nous nous excusons sur les difficultés que nous trouvons à remettre à nos frères tout ce qu'ils nous doivent. « Si vous avez tant de peine à vous réconcilier avec un homme qui vous a fait tort, dit saint Chrysostome (*l. c.*), combien en aurez-vous plus à souffrir le feu de l'enfer? comparez cette première peine avec la seconde, et vous trouverez l'une très-légère en voyant le poids insupportable de l'autre. » Haïssons donc souverainement ces péchés qui offensent le prochain, savoir : la raillerie, la médisance, la colère, la dureté, la haine, l'envie, puisque Dieu les punit sans miséricorde, et travaillons de tout notre pouvoir à acquérir la charité, puisque tous ces vices ne peuvent compatir avec cette vertu.

Or, comme il n'est rien qui en rompe plus infailliblement les liens que les procès, nous ne pouvons assez vous exhorter à les fuir, et à ne rien précipiter, quand il est question d'en entreprendre, ou d'en soutenir. Si ce premier motif n'est pas assez puissant sur vos esprits, souvenez-vous que d'ailleurs on y perd toujours sa tranquillité et son repos, d'où il suit que ce qu'on perd sûrement est bien plus précieux que ce qu'on espère gagner, puisque tous les biens de la terre ne sont point à comparer à la paix du cœur; mais, enfin, n'arrive-t-il pas tous les jours que tel est moins riche, après avoir gagné un grand procès, qu'il ne l'était avant qu'il l'eût intenté : et que celui qui l'a perdu est tombé tout d'un coup dans la misère et dans la pauvreté. Plût au Seigneur qu'on fît ces réflexions dès le commencement, et qu'on voulût profiter de l'expérience des autres; sans doute qu'au lieu d'être si prompt à demander raison de toutes choses par la voie de la procédure, on se sentirait tout disposé à suivre cet avis du Fils de Dieu : *Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, laissez-lui encore emporter votre manteau* (*Matth.*, V, 40); car, comme l'Apôtre écrit aux Corinthiens : *C'est déjà un péché parmi vous de ce que vous avez des procès les uns contre les autres, pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous prenne votre bien.* (I *Cor.*, VI, 7.) Aussi peut-on dire qu'il est une infinité de gens qui abandonneraient avec joie les prétentions les mieux fondées, quand ils ont fait pendant un an le chagrinant et pénible métier de plaideur, s'ils n'étaient soutenus par la faible et criminelle consolation de savoir qu'un autre qu'ils n'aiment point endure les mêmes peines et les mêmes inquiétudes; et s'ils n'aimaient mieux se rendre toujours misérables que de contribuer au bonheur de leur ennemi.

(93) Ne videatur percutere per potentiam, quasi cum paribus ratione contendit. (S. HIERON., *in Jerem.*)

En faut-il davantage pour nous faire haïr les procès, que de voir qu'ils font notre malheur dans cette vie, et qu'ils peuvent encore le faire dans l'autre. « Il est rare, dit saint Augustin (*Enchirid.*), qu'on entreprenne même les plus justes sans quelque péché, parce qu'ils procèdent ordinairement d'une trop grande cupidité, » et parce qu'on s'expose témérairement au risque de la perte de la charité par la haine, la médisance, la calomnie, qui sont des passions si communes aux plaideurs, qu'on n'en voit presque point en être entièrement exempts.

Vendredi. — *Et étant ému de colère, il le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il lui eût payé tout ce qu'il devait.* Quoi donc! ce roi, qui non-seulement fait venir son serviteur pour le traiter durement, mais qui lui avait remis les dix mille talents qu'il lui devait, et ne laissa pas de le livrer aux bourreaux jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement satisfait, ne nous donne-t-il pas lieu de conclure que le Seigneur nous punira des péchés qu'il nous avait pardonnés? Non, sans doute, les péchés ne reviennent point après qu'ils nous ont été remis, et *les dons de Dieu sont sans repentir*, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, XI, 29); mais c'est à dire, répond saint Thomas (III, q. 80, a. 1 et 2), que notre ingratitude envers Dieu, et cette cruauté envers le prochain, de ne vouloir pas lui pardonner de légères fautes, après que Dieu nous a pardonné les plus grands crimes; de refuser du temps à notre frère, après que notre Maître nous a fait grâce de toute sa dette; d'exiger avec dureté cent deniers, après qu'on nous a remis dix mille talents; c'est, dis-je, que cette ingratitude et cette inhumanité sont des péchés si énormes, qu'ils paraissent seuls égaler tous les autres : si donc nous en sommes coupables, attendons-nous que ce seul péché nous attirera d'aussi grands supplices, que si nos autres péchés ne nous avaient pas été remis.

Ne croyons pas, dit saint Chrysostome, que par ce terme *jusqu'à ce que, quoadusque redderet*, nous devions entendre que les tourments qui nous sont figurés par ceux auxquels cet homme est livré, doivent finir un jour : ils ne finiront jamais : car, comme cet homme ne devait jamais payer sa dette, de même aussi les tourments les plus longs et les plus cruels ne pourront point satisfaire à la justice de Dieu après que le temps de sa miséricorde sera passé : nos actions et nos souffrances n'ayant de mérite qu'en tant qu'elles sont animées par la charité, le moindre péché ne pourra point être expié par les peines éternelles et infinies dans ce lieu de désespoir où l'amour de Dieu ne se trouve point. Ce qui nous donne lieu de faire ces deux réflexions :

La première, qu'il ne faut pas trouver étrange que Dieu punisse d'un supplice éternel une action passagère, et qu'en vain nous voulons nous persuader qu'étant infiniment juste, il doit proportionner le tourment au péché, et ne pas punir d'une peine éternelle un péché qui n'est pas éternel. Comme cette objection n'est pas nouvelle, il y a longtemps que les Pères y ont répondu. « Ce qui fait, dit saint Augustin (epist. 122, *Ad Deogr.*), qu'encore que les péchés n'aient été que de peu de durée, et que la punition en soit éternelle, il ne laisse pas d'être vrai de dire que l'un suit la mesure de l'autre; c'est que comme le pécheur aurait voulu jouir éternellement du plaisir qu'il a trouvé dans son péché, il est juste qu'il en soit puni éternellement. » — « Ils auraient raison, dit saint Grégoire, en parlant aux origénistes qui niaient l'éternité des peines, ils auraient raison si Dieu avait égard seulement aux actions, et non point au cœur, et à la volonté des pécheurs. Il est vrai qu'ils n'ont péché que pendant un certain temps, parce qu'ils n'ont vécu qu'un certain temps; mais il est vrai aussi qu'ils auraient souhaité de vivre éternellement; d'où il suit qu'il est de la justice de Dieu de punir, d'un supplice éternel ceux qui n'ont point cessé de pécher, tandis qu'ils ont vécu, et qui auraient toujours péché s'ils avaient vécu toujours (94.) »

La seconde réflexion que nous pouvons faire, et qui est une suite de la première, c'est que le péché doit être un grand mal, puisqu'il n'y avait qu'un Dieu humilié qui pût apaiser la colère d'un Dieu offensé, et puisqu'un feu éternel punira toujours le pécheur, sans expier jamais le péché : deux considérations qui sont suffisantes pour nous en faire connaître toute l'énormité, et qui doivent nous porter, ou à avoir une si grande horreur du péché que nous ne le commettions jamais, ou du moins une si grande crainte de l'enfer, que nous nous en punissions sitôt que nous nous en reconnaissons coupables. En effet, si nous avions une juste idée de la malice du péché pour la réparation duquel un Dieu s'est fait homme, et est mort comme un pur homme, sans cesser d'être Dieu, afin que la satisfaction fût égale à l'offense, comment pourrions-nous jamais nous déterminer à le commettre? Ou que ne ferions-nous pas pour l'expier, si nous faisions réflexion que si nous ne le punissons pas dans cette vie par nos mains, il sera puni dans l'autre par celles de Dieu : que *le feu qui brûle les damnés ne s'éteindra point* (*Marc.*, IX, 42), *et le ver qui les ronge ne mourra point* (*Isa.*, LXVI, 24; *Marc.*, IX, 43); que cet élément à qui rien ne résiste sur la terre, dans l'enfer, suivant la

(94) Quibus citius respondemus, quod recte dicerent si justus Judex districtusque veniens non corda hominum, sed facta pensaret; iniqui enim ideo tunc fine deliquerunt, quia cum fine vixerunt, voluissent quippe sine fine vivere, ut sine fine potuissent in iniquitatibus permanere, nam magis appetunt peccare quam vivere, et ideo hic semper vivere cupiunt, ut nunquam desinant peccare cum vivunt. Ad districti ergo judicis justitiam pertinet, ut nunquam careant supplicio, quorum mens in hac vita nunquam voluit carere peccato. (*Moral.*, lib. III, cap. 16.)

belle expression de Tertullien, ne consume point ce qu'il brûle, mais répare ce qu'il dévore, *Non absumit quod exurit, sed quod erodit reparat.* (*Apolog.*) En un mot, que par la violence des maux qu'on y endure, un moment paraît un siècle, et cependant par la nature de l'éternité qui doit durer toujours, après des millions d'années, on ne se trouvera pas avoir avancé d'un moment la fin de son supplice.

Achevons d'expliquer les dernières paroles de notre Evangile, qui nous apprennent ce que nous devons faire pour nous garantir du seul malheur que nous devons véritablement craindre, ou ce qui nous l'attirera infailliblement.

Samedi. — *C'est ainsi que vous traitera mon Père qui est dans le ciel, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur.* « Remarquez, dit saint Chrysostome, que Jésus-Christ ne dit pas, c'est ainsi que vous traitera votre Père, mais *mon Père*, parce que des hommes durs et impitoyables envers le prochain, sont indignes d'être appelés enfants de Dieu (95). » Il n'appartient qu'à la charité de nous donner ce titre glorieux, et de nous mettre en état *d'appeler Dieu notre Père* (*Rom.*, VIII, 15) ; elle ne peut subsister avec la haine dans le cœur, puisque l'apôtre saint Jean nous apprend que *celui-là est un menteur qui dit qu'il aime Dieu, et qui hait son frère.* (*1 Joan.*, III, 20.) En vain comptons-nous sur la miséricorde du Seigneur, quand nous n'avons que de la dureté pour notre prochain, il nous traitera alors comme cet homme qu'il livra entre les mains des bourreaux ; et il nous fera payer tout ce que nous lui devons suivant toute la rigueur de sa justice : *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.*

Tel est donc le but de cette parabole, de nous faire craindre *une justice sans miséricorde.* (*Jac.*, II, 13.) Quelque coupables que nous soyons d'ailleurs envers Dieu, jetons-nous entre ses bras, et il ne manquera point d'avoir compassion de nous ; il nous redonnera comme au serviteur de l'Evangile, cette liberté que nous avions perdue pendant que nous vivions sous l'esclavage du démon : *Misertus Dominus servi illius, dimisit eum ;* et il nous remettra comme à lui tout ce que nous pourrons lui devoir : *Et debitum dimisit ei.* Ainsi encouragés que nous devons être par l'exemple de ce serviteur qui doit à son maître une si grande somme d'argent, que le nombre et la grièveté de vos péchés ne vous empêchent pas *de vous présenter avec confiance devant le trône de la grâce de Dieu pour y recevoir miséricorde.* (*Hebr.*, IV, 16.) Personne n'est plus redevable que ce serviteur, il doit dix mille talents à son maître : *Debebat ei decem millia talenta ;* personne n'est réduit à une plus grande misère, il n'a point de quoi payer : *Cum non haberet unde redderet.* Cependant à peine prie-t-il qu'une miséricorde qui surpasse infiniment ses espérances, lui fait une grâce bien plus grande que celle qu'il lui demande. Telle est la bonté du Seigneur pour nous. *C'est lui*, dit l'Apôtre, *qui est assez puissant pour vous donner toujours au-dessus de vos désirs, et de vos demandes.* (*Ephes.*, III, 20.) « Ne désespérons donc de rien, quoique pécheurs, approchons-nous de lui pour lui demander pardon, et pour lui donner lieu de faire éclater la grandeur de son amour par la rémission de nos crimes : car si nous craignons de l'approcher, dit saint Chrysostome, nous empêchons sa bonté d'agir, et nous mettons un obstacle à sa miséricorde (96). »

Au contraire, cette grande bonté devient inutile pour nous, et nous n'avons plus rien à y prétendre, dès lors que nous traitons notre prochain sans aucune pitié, parce que rien ne nous éloigne plus de notre Dieu qui est un Dieu de charité, que cette dureté pour nos frères. *Il nous mesurera de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres* (*Matth.*, VII, 2), et la dureté que nous aurons eue pour eux, sera la règle de sa rigueur pour nous. *Vous serez traités comme vous aurez traité les autres*, dit un prophète, *et Dieu fera tomber sur votre tête le mal que vous leur aurez fait.* (*Abd.*, I, 15.) « Ah ! dit saint Augustin, celui qui ne se réveille pas à un coup de tonnerre si éclatant, ne dort pas, mais il est mort (97). » C'est aussi tout ce que nous demandons au Seigneur, quand nous le prions *de nous pardonner comme nous pardonnons* (*Matth.*, VI, 12) ; prière pleine de confiance quand la charité l'anime, mais prière que nous devons regarder comme notre condamnation, quand nous la faisons avec la haine contre le prochain ; car c'est dire au Seigneur : Je ne vous demande point grâce, parce que je ne veux point la faire ; ne me pardonnez point, parce que je ne veux point pardonner ; punissez-moi, parce que je veux me venger de mon ennemi ; et c'est, par conséquent, nous rendre dignes d'éprouver un jour la rigueur de cette terrible sentence contenue dans cette menace : *C'est ainsi que vous traitera mon Père qui est dans le ciel, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur.* Ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur nous arrive ; et puisque vous nous pardonnerez comme nous pardonnons, faites que nous remettions de bon cœur à notre prochain tout ce qu'il nous doit, pour mériter que vous nous remettiez tout ce que nous vous devons ; et

(95) Non dixit Pater vester, sed *Pater meus.* Non enim digni sunt isti quorum Pater Deus vocetur, cum ita nequam sint, ut homines odio persequantur. (Hom. 4, *in Matth.*)

(96) Accede, licet peccator, ut Dominum tuum places, ut dei tibi bonum exhibendi specimen misericordiæ suæ condonatione tuorum delictorum, proinde si vereare accedere, impedis illius bonitatem ; benignitatis illius largitati, quod in te est, consistis. (*In hanc Parab.*)

(97) Ad tam magnum tonitrum qui non expergiscitur, non dormit, sed mortuus est. (*Ench.*, cap. 71.)

qu'après lui avoir fait grâce en cette vie, nous recevions les effets de votre miséricorde en l'autre. Ainsi soit-il.

SUR LE PARDON DES ENNEMIS.

Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris. (*Matth.*, XVIII, 35.)

Le pardon des ennemis est peut-être ce qu'il y a de plus difficile dans la religion de Jésus-Christ; mais c'est en même temps un commandement si essentiel à tout chrétien, que quiconque ne pardonne pas de tout son cœur à celui qui l'a offensé, ne peut jamais espérer d'entrer dans le royaume du ciel. Examinons deux choses sur cette importante matière. 1° Quelle est l'obligation de ce précepte. 2° Quelle doit être la manière dont nous devons l'accomplir.

1. Le Seigneur, dit saint Augustin (98), ne nous a pas donné un conseil d'aimer nos ennemis, mais il nous en a fait un précepte par ces paroles : *Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent, et qui vous calomnient.* (*Matth.*, V, 43, 45.) Quel est celui qui nous fait ce commandement, sinon ce Jésus qui, ayant reçu toute puissance du Père, est en droit de nous commander; il nous promet pour récompense de notre fidélité à lui obéir, *que nous deviendrons enfants du Père céleste, si nous aimons nos ennemis* (*Luc.*, VI, 35); et il nous menace de nous traiter avec la dernière sévérité, si nous ne pardonnons pas à notre frère du fond de notre cœur : *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.*

Il est vrai que ce précepte répugne infiniment à la nature, et que « si c'est le propre de toutes les nations d'aimer ses amis, il n'appartient qu'aux seuls chrétiens d'aimer leurs ennemis (99). » — « Seigneur, dit saint Augustin, bienheureux celui qui vous aime, et qui aime son ami en vous, et son ennemi pour l'amour de vous (1). » Mais où trouver deux motifs plus puissants pour nous le faire observer, que la récompense promise à ceux qui l'accompliront, et le supplice dont sont menacés ceux qui ne l'accompliront pas? Voyons d'ailleurs ce qui fait les difficultés de ce commandement, qui ne doit plus rien avoir que de doux pour des hommes, depuis qu'un Dieu leur en a donné l'exemple, et nous trouverons qu'elles n'ont rien qu'on ne puisse vaincre aisément avec la grâce de Jésus-Christ. Ecoutons pour ce sujet saint Chrysostome, qui met dans tout son jour toutes les objections qu'on se fait d'ordinaire pour se persuader qu'on ne peut, ni qu'on ne doit point pardonner à son ennemi, et qui y répond en même temps avec cette solidité qui paraît dans tous ses ouvrages : Cet homme, dites-vous, me hait, et me persécute sans sujet. Ayez donc d'autant plus compassion de lui, répond ce Père; ne le haïssez pas, mais déplorez son malheur, et que son péché soit le sujet de vos larmes, et non de votre aversion; sa condition est bien à plaindre, puisqu'il irrite Dieu contre lui; et la vôtre est bien heureuse, puisque si vous souffrez avec douceur, Dieu couronnera votre patience (62). Mais il m'a outragé, il m'a frappé devant tout le monde : il a donc rendu tous les hommes les témoins de sa brutalité, et les admirateurs de votre douceur; il a ouvert leurs bouches pour condamner ses excès, et pour publier votre modération. Mais il a médit de moi en secret; quel mal vous peuvent faire ces calomnies, puisque c'est Dieu qui sera votre juge, et non ceux qu'il peut avoir surpris par ses médisances. Mais enfin, dites-vous, cet homme qui m'a outragé est celui à qui j'ai fait mille biens, et qui m'a mille obligations; c'est ce qui vous doit exciter davantage à pleurer sur lui, puisqu'il est plus ingrat, et que vous vous devez d'autant plus réjouir que vous êtes devenu semblable à celui *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants.* (*Matth.*, V, 45.)

C'est ainsi que les injures et les offenses de vos ennemis ne doivent point exciter votre colère, puisqu'elles vous sont bien plus utiles que préjudiciables, et que leur ingratitude, bien loin de tarir la source de votre amour, doit vous engager à les combler de nouvelles faveurs; si cependant toutes ces raisons ne sont pas capables de vous satisfaire, et de vous convaincre, sachez qu'il n'est pas question d'examiner si ce que Dieu nous commande est bon et utile. « Car ce n'est pas parce qu'il est bon de le faire, dit Tertullien, que nous devons y déférer, mais simplement, parce que c'est Dieu qui l'ordonne; la grandeur et la majesté de la Puissance divine doit être la première et la principale cause de notre obéissance et de notre soumission, et l'autorité suprême de celui qui commande est infiniment préférable à l'utilité de celui qui n'est fait que pour servir et pour obéir (3). » — « Le juste, dit saint Augustin, considère la voix de Dieu comme un tonnerre : et quand Dieu lui parle, il ne raisonne point, mais il obéit (4); » car la

(98) Dominus in Evangelio ut inimicos diligere debeamus non dedit consilium sed præceptum. (Serm. 193, *De temp.*)

(99) Amicos enim diligere omnium est, inimicos autem solorum Christianorum. (Tertull., *Ad Scap.*, cap. 1.)

(1) Beatus qui te amat, et amicum in te, et inimicum propter te. (*Confess.*)

(2) Sed injuria me non lacessitus vexavit, inquies, miserere igitur ejus, non avertaris ab eo, sed lacrymis et fletu ipsi auxiliator! non enim te, sed ille Deum offendit. Tu autem si pertuleris, valde Deo te approbasti. (Hom. 62, *in Matth.*)

(3) Neque enim quia bonum est idcirco auscultare debemus, sed quia Deus præcepit; ad exhibitionem obsequii prior est Majestas divinæ potestatis, prior est auctoritas imperantis quam utilitas servientis. (*De pœnit.*)

(4) Divino intonante præcepto obediendum est, non disputandum. (*De civit. Dei*, lib. XVI.)

loi commande et ne dispute pas. Ajoutons que le précepte des ennemis regarde tous les hommes, sans exception de personne : *Si non remiseritis unusquisque ;* le grand doit pardonner au petit, le maître au serviteur, le roi au sujet, de quelque manière que les uns et les autres aient pu être offensés par ceux de qui ils ne doivent recevoir que du respect ; rien ne peut dispenser qui que ce soit de pardonner à son ennemi ; soit qu'il s'agisse d'une mère qui, oubliant tous les sentiments de la nature, en use envers un fils, ou une fille, avec une dureté sans exemple, ou d'un enfant ingrat et dénaturé, qui traite son père et sa mère avec mépris et insolence ; il faut pardonner, c'est une nécessité d'accomplir ce précepte sans lequel nous n'avons point de miséricorde à attendre de notre Dieu. Mais voyons d'ailleurs quelle est la manière dont nous devons l'observer.

2. Pardonner du fond du cœur, est un précepte qui surpasse si fort les forces de la nature, que saint Bernard (*De patient.*) avance que c'est une chose divine, et non humaine, que d'aimer ses ennemis : *Diligere inimicos, divinum est non humanum.* Ne croyons donc pas que ceux-là accomplissent ce commandement, qui, pendant la vie, et souvent à la mort, paraissent se réconcilier avec des personnes qu'ils haïssent toujours également : tantôt on recommence à les voir, et entrer en commerce avec eux par intérêt ou par politique : et tantôt, on les embrasse par cérémonie et par bienséance, mais aux conditions qu'on ne les verra plus. Or, qui peut douter que dans ces exemples la cupidité plutôt que la charité, ne soit le principe de tout ce que l'on fait ? car ne sait-on pas que paraître au dehors tout différent de ce qu'on est au dedans ; baiser la main qu'on voudrait avoir coupée ; embrasser un ennemi qu'on étoufferait volontiers ; lui donner de l'encens quand on lui prépare du poison ; c'est l'occupation des enfants de ténèbres, et l'habileté du siècle ; ainsi n'allons pas croire que ce qu'on fait pour soi, Dieu le prenne pour lui, ni qu'il donne à la cupidité et à l'hypocrisie une récompense qui n'est due qu'à la charité : vivre bien avec ceux qu'on n'aime pas, les soutenir et les endurer, peut être une vertu devant les hommes ; mais devant Dieu *qui connaît les pensées du cœur* (*Ezech.*, XI, 5), et qui en demande tous les mouvements, ces dehors ne suffisent pas, (5) il faut les aimer sincèrement : ce qu'on appelle donc pardonner en vrai chrétien, ce n'est point simplement par le commandement de son pasteur, ou à la prière de ses amis, voir celui qui nous a offensés, l'embrasser, protester en public qu'on ne lui veut point de mal, et qu'on oublie le passé : mais c'est avoir dans le cœur ce qu'on dit de la bouche ; c'est être fâché du mal, et se réjouir du bien qui arrive à son ennemi : c'est lui rendre, quand l'occasion s'en présente, les services qui peuvent dépendre de nous, c'est lui *donner à manger s'il a faim, et à boire s'il a soif* (*Rom.*, XII, 20) ; *agissez de la sorte*, dit l'Écriture, *et vous amasserez des charbons de feu sur la tête de votre ennemi*, c'est-à-dire, suivant l'explication de saint Augustin (*De doct. Christ.*, lib. III, cap. 16), qu'en le traitant bien, vous attirerez sur lui, non le feu de la colère de Dieu pour le punir, mais le feu d'un sainte colère qu'il concevra contre lui-même par une douleur sincère d'avoir offensé un homme qui ne se venge de lui que par des bienfaits. Or, comme il n'y a que la charité qui puisse nous rendre ainsi maîtres de nos sentiments, il faut la demander de tout notre cœur à Celui dont nous pouvons l'obtenir, et pour nous faciliter davantage le pardon que nous devons accorder à ceux qui nous ont offensés, il faut nous remettre sans cesse devant les yeux l'exemple de Jésus-Christ notre divin modèle ; lui qui « frappé de verges, couronné d'épines, attaché avec des clous, suspendu à un poteau, rassasié d'opprobres, sans se souvenir aucunement de tous les affronts qu'on lui a faits, ni de toutes les douleurs qu'il souffre, prie pour ses ennemis, les excuse à son Père, et demande pardon pour eux : *Mon Père*, dit-il, *pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (6). »

« Que si vous dites que Dieu est trop élevé pour pouvoir prétendre de l'imiter, quoiqu'il soit vrai que sa grâce vous en ait rendus capables, imitez au moins les hommes qui ont été ses serviteurs, comme vous l'êtes ; imitez Joseph, qui paya l'ingratitude de ses frères d'une infinité de bienfaits (*Gen.*, XLVII, 11 seqq) ; imitez Moïse, qui pria pour un peuple rebelle avec lequel il fut toujours en guerre (*Exod.*, XXXII, 31) ; imitez saint Paul qui, après avoir été persécuté cruellement par les Juifs, souhaite d'être anathème pour eux (*Rom.*, IX, 3) ; imitez le bienheureux martyr Etienne, qui lors même qu'on le lapidait, priait Dieu pour ses bourreaux. (*Act.*, VII, 59.) Que ces grands exemples nous fassent éteindre la colère dans nos cœurs, afin de mériter que Dieu nous pardonne nos péchés par la grâce, et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (S. Chrys., hom. 62, *in Matth.*)

Seigneur, comment pourrions-nous haïr ceux qui nous ont offensés, après que vous nous avez aimés lorsque nous étions vos ennemis ? Mais comment ne les aimerions-nous pas, voyant que vous recherchez leur amitié, lors même qu'ils vous offensent ? Si nous ne les aimons point, nous éprouverons infailliblement les supplices dont vous menacez ceux qui ne pardonneront pas

(5) Virtus est coram hominibus tolerare, sed virtus coram Deo diligere. (S. Greg., *Past.*, III^a pars, cap. 10.)

(6) Flagellis cæsus, spinis coronatus, clavis affixus, suspensus patibulo, opprobriis saturatus, omnium tamen dolorum immemor, *Ignosce*, ait (*Luc.*, XXIII, 34), *illis, quia nesciunt quid faciunt.* (S. Bern., serm. 4, *De pass.*)

du fond du cœur; et si nous les aimons, nous serons sûrement aimés de vous. Faites donc, Seigneur, que nous les aimions comme vous nous ordonnez de les aimer; que nous ne conservions aucun ressentiment pour toutes les offenses qu'on nous fait; qu'à votre exemple, *quand on vous charge d'injures, nous ne répondions point par des injures; quand on nous maltraite, nous ne faisions point de menaces, mais que nous remettions notre cause entre les mains de celui qui juge selon la justice* (I *Petr.*, II, 23), afin que nous puissions vous dire avec confiance : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* (*Matth.*, VI, 12); et qu'après leur avoir remis ce qu'ils nous doivent, et être rentrés en grâce avec vous, nous puissions jouir éternellement de votre gloire. Ainsi soit-il.

XXII[e] DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XXII, v. 15-21.

Quoique le Sauveur du monde pendant le cours de sa vie mortelle ait fait tout ce qui était le plus capable de fléchir la dureté des Juifs, et de leur dessiller les yeux, ils n'ont point cessé de le persécuter jusqu'à la mort, et ils sont toujours demeurés dans le même endurcissement de cœur, et dans le même aveuglement d'esprit : l'Evangile de ce jour nous donne une nouvelle preuve de leur envie, et de leur haine contre le Fils de Dieu dans le récit qu'il nous fait d'un des derniers piéges qu'ils lui ont tendu quelques jours avant sa Passion.

Alors les Pharisiens s'étant retirés firent dessein entre eux de surprendre Jésus dans ses paroles. Il n'est point de malice, dit un Père (7), qui ne soit quelquefois confondue par la force de la vérité, mais il en est qu'on ne corrige jamais, et c'est celle principalement de ces personnes qui pèchent, non par ignorance, mais par méchant dessein; car comme plus on jette de bois dans le feu, plus il en devient vif et ardent; de même plus on représente la vérité à un esprit méchant, plus il s'élève et s'irrite contre elle. Tels étaient les Pharisiens : le Fils de Dieu venait par trois paraboles (*Matth.*, XXI, 28 seqq.) de leur faire voir que la Providence divine avait toujours veillé sur eux, et qu'elle n'avait rien omis de tout ce qui pouvait contribuer à leur salut; et dans le temps qu'ils devaient penser à rentrer dans des sentiments de componction, admirer la douceur de Jésus-Christ, et trembler de ce qu'il leur avait prédit, parce que le passé les devait faire juger de l'avenir (8); dans ce temps même leur malignité ne fit que s'accroître, et ils résolurent de le faire mourir. « Il est remarquable, dit saint Chrysostome (hom. 40, *in Matth.*), que plus Jésus-Christ faisait de bien, plus les Pharisiens s'en aigrissaient; s'ils le voient ou guérir les corps, ou convertir les âmes, ils entrent en furie, et ils cherchent les moyens de l'accuser : lorsque chez le Pharisien il convertit miraculeusement une pécheresse, ils le condamnent; lorsqu'il mange avec les Publicains et les pécheurs, ils le calomnient; lorsqu'il fait un miracle en faveur d'un homme qui avait la main séchée, ils conspirent entre eux pour le perdre.»—«Déplorable aveuglement! rien de tout ce qu'ils ont entendu n'a pu les toucher; mais enivrés par les noires vapeurs de l'envie, ils ont recours à l'artifice, et parce qu'ils n'osent se saisir ouvertement de Jésus à cause du peuple qui *le considérait comme un prophète*, ils se retirent, et font dessein entre eux de surprendre dans ses paroles celui dont ils trouvaient la doctrine, et les mœurs irrépréhensibles : *Tunc abeuntes Pharisæi, consilium inierunt, ut caperent eum in sermone* (9). »

Or ce que les Pharisiens poussés par le démon font contre Jésus-Christ, c'est ce que le démon même fait tous les jours contre nous. En vain le Sauveur du monde leur a fermé la bouche en mille occasions, en vain il a toujours triomphé de leur méchanceté; s'ils se retirent, ce n'est pas pour mettre fin à leur malice, mais c'est pour l'attaquer de nouveau, *Consilium inierunt, ut caperent in sermone.* N'est-ce pas ainsi que l'ennemi du genre humain en use envers tous les hommes; attaché à leur perte, il se sert de la ruse contre ceux qu'il n'a pu vaincre à force ouverte : après en avoir été vaincu, *quand il s'éloigne, ce n'est que pour un temps*, et pour leur livrer un nouveau combat, d'autant plus terrible que, honteux de sa défaite, et résolu de vaincre à son tour, il se relève de sa chute avec de nouvelles forces : c'est alors qu'il attaque chacun de nous par son faible; cet homme vain, par l'orgueil; ce sensuel, par l'impureté; ce vindicatif, par l'occasion qu'il lui fait naître de se venger; ce médisant, par celle qu'il lui fournit de noircir la réputation de son ennemi : si dans toutes ces occasions, nous ne sommes pas sur nos gardes, parce que nous comptons trop sur nos forces, ou que fiers de plusieurs victoires que nous avons remportées sur notre ennemi, nous nous sommes endormis

(7) Omnis quidem malitia confunditur aliquoties ratione veritatis, corrigitur autem nunquam, maxime eorum qui proposito malo, et non ignorantia peccant; sicut enim ignis quanto amplius ligna susceperit in majorem flammam erigitur, sic animus malus, quanto magis veritatem audierit, eo amplius in malitiam excitatur. (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 42, *in Matth.*)

(8) Quando maxime illos compungi oportuit, quando clementiam ipsius admirari debuerunt, quando futurorum eventus erant expavescendi, quando denique a rebus præteritis etiam de futuris credendum erat. (Hom. 71, *in Matth.*)

(9) O profundam cæcitatem! nihil eorum quæ dicta sunt erigit animum illorum; sed invidia ebrii, ad insidias convertuntur, et quia propter turbam apprehendere eum non poterant, simul deliberant, ut cum interrogatione illaquearent. (Euth. Zigab., *in id Evang.*)

sur notre triomphe, ne doutons point que nous ne soyons vaincus. Lorsque nous sommes debout, dit saint Chrysostome (hom. 26, *in Matth.*), ne nous assurons pas trop de ne point tomber; mais disons avec l'Apôtre : *Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe.* (I *Cor.*, X, 12.) Vous donc qui êtes les saints du Seigneur, quelque justes que vous puissiez être, apprenez la nécessité que vous avez de l'humilité et de la vigilance chrétienne, craignez votre faiblesse, veillez toujours contre un ennemi qui ne dort jamais, *et qui comme un lion rugissant tourne sans cesse autour de vous pour vous dévorer* (I *Petr.*, V, 8); il n'épargnera rien pour ce sujet, quoique vous ayez été plus fort que lui, ne vous croyez pas pour cela en sûreté; *il se transformera en ange de lumière*, pour applaudir à votre victoire, et ce second combat sera bien autant à craindre que le premier : défiez-vous d'un ennemi qui conserve toujours quelque intelligence au milieu de vous, et qui pour vous perdre est de concert avec vos passions les plus secrètes, comme les Pharisiens qui se joignent aux hérodiens, pour surprendre Jésus-Christ.

LUNDI. — *Et ils lui envoyèrent quelques-uns de leurs disciples avec les hérodiens.* Quand Pompée eut subjugué la Palestine, et l'eut réduite sous la puissance des Romains, il imposa aux Juifs l'obligation de payer certains tributs qu'on levait suivant les besoins de la république (JOSEPH., *Antiquit. Jud.*, lib. XIV, cap. 8); mais dans le second dénombrement que fit faire Auguste, ce prince exigea un tribut annuel qu'on levait par tête, et qu'on payait avec une monnaie sur laquelle était gravée la figure de l'empereur, comme un témoignage de la servitude des Juifs. Ce peuple qui était le peuple de Dieu, qui lui offrait des sacrifices, lui payait la dîme de ses biens, et qui avait toujours été libre, ne souffrait qu'avec peine, et avec indignation la violence qu'on lui faisait, et ne croyait pas devoir rien payer à des princes païens, et aux adorateurs des idoles. De là survinrent plusieurs révoltes dans la Judée; un certain Théodas et ensuite Judas de Galilée, s'élevèrent contre cette imposition, et plusieurs se joignirent à eux, mais l'un et l'autre périrent; et leurs partisans se dissipèrent aussitôt (*Act.*, V, 36, 37); cependant leurs sentiments furent toujours agréables au peuple, qui a naturellement autant d'amour pour la liberté, que d'aversion pour les impôts. « Les Pharisiens donc voyant que Théodas et Judas avaient été punis comme des séditieux, tâchèrent d'engager insensiblement le Sauveur dans le même crime: ils lui envoyèrent pour ce sujet leurs disciples avec des hérodiens, c'est-à-dire des officiers d'Hérode, chargés du recouvrement des impôts qu'on levait sur les Juifs, afin que de tous côtés il fût comme environné de précipices, et que quelque réponse qu'il fît, il ne pût éviter le piége qui lui était tendu : car, disaient-ils, s'il est favorable à Hérode, et qu'il déclare qu'on doit payer le tribut à César, il se rendra odieux au peuple qui n'empêchera plus que nous nous assurions de sa personne; et si au contraire il prend le parti des Juifs pour leur plaire, les hérodiens l'arrêteront comme criminel de lèse-majesté, *et ils le livreront au magistrat, et au pouvoir du gouverneur* (10). »

C'était avec bien de la raison que le saint homme Siméon, tenant le Sauveur entre ses bras, prédit à Marie sa Mère *que cet Enfant serait en butte à la contradiction des hommes* (*Luc.*, II, 34); non-seulement ceux chez qui il est venu l'ont contredit pendant toute sa vie, mais ceux mêmes qui avaient entre eux le plus d'opposition, se sont réunis contre lui; aussi voyons-nous que les pharisiens et les hérodiens se joignent aujourd'hui *pour le surprendre dans ses paroles* (*Luc.*, XX, 20); ainsi verrons-nous (*Luc.*, XXIII, 12) qu'à sa Passion Hérode et Pilate se réconcilieront pour le faire mourir; qu'après même qu'il aura triomphé de ses ennemis par la gloire de sa résurrection, *les rois et les princes de la terre s'assembleront contre le Christ* (*Psal.* II, 2), pour s'opposer à l'établissement de son Eglise : les disciples ne doivent pas s'attendre à un meilleur traitement que le Maître, et *tous ceux*, dit l'Apôtre, *qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés.* (II *Tim.*, III, 12.) Ne nous étonnons donc point, et même ne nous fâchons point de toutes les tribulations qui nous arrivent; puisque la persécution est inséparable de tout fidèle, qui doit faire son bonheur de devenir par les souffrances conforme à Jésus-Christ crucifié : mais on peut dire que si c'est une marque de prédestination d'être persécuté par les méchants, il n'en est point de plus certaine de réprobation que de persécuter les bons; cependant n'est-ce pas assez que quelqu'un fasse une profession ouverte de vertu, afin de trouver des personnes qui sous différents prétextes s'opposent à tout ce qu'il veut entreprendre pour la gloire de Dieu? Qu'il ne soit pas dit que le vice ait plus de partisans que la vertu; puisque les méchants se réunissent contre les gens de bien, c'est aux gens de bien, que la Providence a élevés pour soutenir les intérêts du Seigneur, à se réunir contre les méchants pour les humilier, et pour les confondre; il faut que les ennemis de Dieu qui sont les seuls que nous devons avoir, deviennent les nôtres, il faut le prier *de les briser comme un vase de terre* (*Psal.* II, 9) : ayons donc le même zèle qui animait le Roi-Prophète, quand il s'écriait : *Que le Seigneur*

(10) Quoniam igitur viderunt Theodam et Judam hac de causa quasi seditiosos interfisse, his dederis etiam ipsum in similem suspicionem injicere conabantur. Mittunt itaque discipulos suos cum militibus Herodis, sic interrogaturos ut utrumque præ-rupta præcipitia lateant, ut quidquid responderit præceps ruat : Herodianos autem ut si pro eis responsum ipsius faceret, ipsi criminarentur; sin vero pro ipsis Herodiani continuo accusarent. (S. CHRYS., hom. 71, *in Matth.*)

se lève, que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haissent fuient de devant sa face. (*Psal.* LXVII, 2.) Tels sont les sentiments que les intérêts de la gloire de Dieu doivent nous inspirer : mais voyons quelle fin aura la malice des pharisiens, et entrons dans le détail des louanges qu'ils donnent au Fils de Dieu.

MARDI.—*Maître, nous savons que vous dites vrai, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit ; car vous ne faites point acception des personnes. — Leurs discours sont plus doux que l'huile,* dit le Prophète ; *mais ils sont en même temps comme des flèches.* (*Psal.* LIV, 22.) « Cette flatterie dans leur bouche couvrait un grand piége, puisqu'ils ne louaient en Jésus-Christ cette entière liberté, que pour l'engager plus fortement à préférer l'intérêt de Dieu à celui de l'empereur, et à déclarer par conséquent que les Juifs, qui étaient son peuple, ne devaient payer aucun tribut à César (11). » *Nous savons,* disent les Pharisiens à Jésus, *que vous dites vrai :* comment donc disaient-ils auparavant *qu'il séduisait le peuple ; qu'il était possédé du démon, et qu'il n'était pas de Dieu?* (*Joan.*, VII, 12, 20.) Enfin, pourquoi *le voulaient-ils tuer ?* *Joan*, V, 18.) « N'est-il pas sensible, dit saint Chrysostome, qu'ils ne disent ceci que que pour le surprendre ? Ils se souvenaient que lui ayant autrefois demandé trop insolemment : *Par quelle autorité il faisait ce qu'il faisait* (*Matth.*, XXI, 23.) ; il ne leur répondit rien ; c'est pourquoi ils tâchent par une douceur feinte de le rendre plus hardi, et de le porter à dire plus librement quelque chose contre les lois, et contre le gouvernement de l'Etat ; c'est ce qu'ils attendaient avec impatience, afin de le faire passer ensuite pour un séditieux, et pour un rebelle ; car par ces mots : *Vous n'avez égard à qui que ce soit, et vous ne faites point acception de personne,* ils marquent visiblement Hérode et César (12).

Adressons au Seigneur avec une parfaite sincérité les mêmes paroles que les Pharisiens lui disent aujourd'hui avec tant d'artifice et d'hypocrisie : *Magister, scimus quia verax es ;* reconnaissons-le pour notre Maître, *Magister,* et soumettons-nous entièrement à lui, il est le seul Maître, et nous ne devons point en avoir d'autre ; il est véritable, *scimus quia verax es,* puisqu'il est *la vérité même* (*Joan.*, XIV, 6) ; et c'est être dans l'erreur de croire autre chose que ce qu'il enseigne ; il n'a égard à qui que ce soit, et il ne considère point la qualité des personnes, *et non est tibi cura de aliquo : non enim respicis personam hominum ;* et voilà ce qui doit faire trembler ceux qui sont élevés au-dessus des autres, de savoir qu'ils auront pour Juge un Dieu qui n'aura égard qu'aux mérites des œuvres, *sans avoir aucune considération pour la qualité des personnes.* (*Rom.*, II, 11.)

Mais comme Jésus-Christ est le modèle que les ministres de son Evangile doivent toujours avoir devant les yeux, il faut qu'ils fassent en sorte de mériter ce bel éloge, et qu'on puisse dire d'eux avec vérité : *Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites point acception de personne.* En effet, la vertu d'un prédicateur doit être si reconnue, et sa réputation si bien établie, que ses ennemis soient forcés de lui rendre la même justice que les Pharisiens rendent aujourd'hui malgré eux au Fils de Dieu : *Nos scimus quia verax es :* car, quoiqu'il soit vrai que *la loi toute sainte du Seigneur* (*Psal.* XVIII, 8) ne perde rien de sa pureté pour passer par une bouche impure, quoique le Sauveur nous ait avertis *de faire ce que nous disent ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse, et n'imiter pas ce qu'ils font* (*Matth.*, XXIII, 2, 3.), il est certain cependant que, quelque mérite que puisse avoir un ministre de la parole de Dieu, quand son déréglement est connu, il déshonore toujours son ministère, dont on doit lui interdire l'usage, parce qu'il scandalise bien plus de monde par ses actions, qu'il n'en édifie par ses paroles. La seconde qualité que doit avoir un prédicateur, c'est d'être sincère pour enseigner la voie de Dieu dans la vérité, *Et viam Dei in veritate doces,* il faut prêcher l'Evangile avec une entière sincérité ; d'où il suit qu'on doit encore éloigner de cette fonction si sublime ceux qui par incapacité, ou qui par une doctrine fausse et erronée, *corrompent la parole de Dieu* (II *Cor.*, II, 17), et égarent leurs auditeurs, au lieu de les mettre dans la voie du salut ; enfin, une qualité non moins nécessaire que les autres à un prédicateur, c'est d'être ferme pour pouvoir dire hardiment la vérité sans avoir égard à qui que ce soit, et sans considérer la qualité des personnes ; ainsi Nathan parla-t-il à David (II *Reg.*, XII, 7.) ; Azarias au roi Asa (II *Paral.*, XV, 2) ; Elie à Achab (III *Reg.*, XVIII, 18) ; saint Jean à Hérode (*Marc.*, VI, 18) : *Et non est tibi cura de aliquo ; non enim respicis personam hominum.*

Ce n'est pas qu'on veuille ici approuver certains esprits durs et emportés, dont le zèle amer entraîne un tempérament bilieux et chagrin, leur met toujours à la bouche la même aigreur qu'ils ont dans le cœur, zèle contre la science qui leur fait tenir en public et en particulier des discours hardis et imprudents, plus propres à satisfaire la malignité du peuple, et à se soulever contre les puissances *auxquelles, suivant l'ordre de*

(11) Blanda et fraudulenta interrogatio, illuc provocat respondentem ; ut magis Deum quam Cæsarem linieat, et dicat non debere tributa solvi. (S. HIERON., *Comment. in Matth.*)

(12) Ita ut in factionis crimen trahere ipsum niterentur : quod enim dicunt, *Nulla est tibi cura de aliquo nec ad personam hominis respicis,* Herodem ac Cæsarem offendere videntur. (Hom. 71, *in Matth.*)

Dieu, tout homme doit être soumis (*Rom.*, XIII, 1), que capables de corriger les vices des grands : on peut, ou plutôt on doit être ferme et sage en même temps ; plus la vérité qu'on dit est rebutante, plus il faut *l'assaisonner du sel de la discrétion* (*Coloss.*, IV, 6) ; la fermeté qu'on demande donc dans un ministre de Jésus-Christ n'est pas une témérité indiscrète, mais une générosité sage et réglée, qui, quand la nécessité le requiert, le fait parler aux grands comme aux petits ; aux riches comme aux pauvres ; aux supérieurs comme aux inférieurs, sans qu'une lâche timidité, ou qu'un sordide intérêt soit capable de *lui faire retenir la vérité dans l'injustice* (*Rom.*, I, 18) ; à l'exemple des apôtres (*Act.*, V, 29) et des martyrs qui, sans perdre le respect qui était dû aux souverains, ni sans craindre les supplices les plus cruels, ont confessé le nom de Jésus-Christ devant leurs tribunaux avec autant de sagesse que d'intrépidité. C'est ainsi que les Pharisiens espèrent par les appas d'une louange délicate corrompre le cœur de Jésus-Christ avant que de lui faire cette question.

Mercredi.— *Dites-nous donc votre sentiment sur ceci? Est-il permis de payer le tribut à César, ou non?* « Hypocrites, s'écrie saint Chrysostome, vous demandez ici quel est l'avis du Sauveur, et vous témoignez le vouloir écouter comme un oracle ; que n'avez-vous donc pour lui la même déférence lorsqu'il vous instruit ? et pourquoi le méprisez-vous lorsqu'il vous parle de votre salut ? Mais remarquez bien leur artifice : ils ne lui disent pas, dites-nous ce qui est bon, ce qui est à propos, ce qui est juste et légitime : mais *dites-nous ce qu'il vous en semble.* Leur unique but n'était que d'avoir quelque prétexte, afin de le faire passer pour un homme séditieux et ennemi des souveraines puissances (13) : » ce que saint Marc (chap. XII, vers. 14) explique clairement, lorsque, marquant mieux le dessein qu'ils avaient de faire mourir Jésus-Christ, il rapporte qu'ils lui dirent : *Donnerons-nous le tribut à César, ou ne le lui donnerons-nous pas?* Tant ils respiraient la fureur au dedans d'eux-mêmes, et tâchaient de la déguiser au dehors sous des apparences respectueuses.

N'est-il pas surprenant que les Pharisiens qui faisaient si souvent des questions à Jésus-Christ pour le surprendre, ne lui en aient jamais fait une sérieuse sur sa personne ; cependant le temps qui était venu où le Messie, suivant toutes les Ecritures (*Gen.*, XLIX, 10 ; *Dan.*, IX, 25), devait être né, la sainteté de sa vie, l'excellence de sa doctrine, les miracles qu'il faisait à tous moments ; le peuple qui en plusieurs occasions l'avait reconnu pour *le Fils de David* (*Matth.*, VIII, 29), saint Jean qui l'avait appelé *l'Agneau de Dieu, et celui qui ôte le péché du monde* (*Joan.*, I, 29) ; toutes ces choses n'étaient-elles pas des motifs qui devaient au moins leur donner envie de s'instruire de ce qu'il était ? Mais, ô aveuglement du cœur humain ! ils reconnaissent *qu'il enseigne la voie de Dieu dans la vérité*, et au lieu de le suivre, ils le fuient, et ils marchent dans une route tout opposée à celle qu'il leur montre. Si les Juifs nous paraissent condamnables de n'avoir pas cherché à connaître Jésus-Christ malgré toutes les raisons qu'ils avaient de soupçonner qu'il pouvait être le Messie, ne sommes-nous pas infiniment plus coupables, nous qui faisons profession d'être de ses disciples, de nous révolter contre lui, ou de n'avoir que de l'indifférence contre lui ? car deux sortes de chrétiens partagent la meilleure partie de l'Eglise de Jésus-Christ.

Les uns, au lieu de chercher sincèrement à le connaître et de s'approcher de lui avec humilité pour lui demander le don de la foi, semblables aux Juifs, font tout ce qu'ils peuvent pour en éteindre la lumière ; ils passent leur vie à se faire mille demandes sur les mystères les plus impénétrables de la religion. Comment, disent-ils, peut-il se faire que trois personnes puissent se rencontrer dans une même nature ? qu'un Dieu se soit fait homme dans le sein d'une Vierge ? qu'un Homme-Dieu soit renfermé réellement et véritablement sous les espèces du pain et du vin ? Et comme ils ne veulent pas croire ce que leur raison ne comprend point, ils commencent à entrer dans un doute qui est incompatible avec la foi ; et c'est ainsi qu'ils font une funeste expérience de ce que le Sage nous dit, que *Celui qui veut pénétrer dans la Majesté sera accablé par la gloire.* (*Prov.*, XXV, 27.) O homme, qui que tu sois, tu ne comprends pas les moindres ouvrages de la nature, ce qui tous les jours est exposé à tes yeux surpasse ton intelligence et la portée de ton esprit ; et tu te révoltes contre Dieu, parce que tu ne conçois pas ce qu'il y a de plus grand et de plus relevé en lui, quoique tu ne puisses nier qu'il ne t'enseigne clairement dans les Ecritures tout ce qu'il te propose à croire : « Or, dit saint Augustin, (*Contr. Felician.*), si la raison d'un mystère est incompréhensible et que la vérité en soit claire, il est bien plus juste de croire aux témoignages qui sont évidents, que de vouloir pénétrer la raison qui nous est inconnue. »

Les autres ne doutent pas de la vérité de sa doctrine, mais ne pouvant s'accommoder de la sévérité de sa morale, ils cherchent des tempéraments pour en adoucir la rigueur ; comme ils servent Dieu plus par crainte que par amour, ils ne veulent faire que ce qui leur est précisément commandé, et ils se permettent tout ce qui ne leur est pas absolument défendu ; de là

(13) Nunc honoratis, et magistrum appellatis ; quando vero de salute disputat contumeliamini et despicitis ; mira vero hæc malitia est : non enim dicunt, Dicas quid bonum sit, quid conducibile, quid legitimum, sed *Quid tibi videtur ?* Sic illis solummodo propositum fuit quomodo præsentis principatus hostem esse ostenderent, et principi quasi seditiosum traderent. (Hom. 7, *in Matth.*)

vient qu'on rafline tous les jours pour donner aux préceptes de Jésus-Christ des bornes plus étroites, et pour étendre davantage celles de la cupidité; n'entrons point dans le détail des mille questions frivoles qu'on ne laisse pas de proposer et de soutenir: s'il est permis de faire ceci; s'il est défendu de faire cela? parce qu'elles sentent plus les esclaves que les enfants; ne disputons pas ainsi avec notre Dieu; et au lieu de vouloir nous permettre sans scrupule tout ce qui n'est pas précisément péché, ayons en horreur *tout ce qui en a la moindre apparence* (I *Thess.*, V, 22); que *nos entrailles ne soient pas resserrées pour Jésus-Christ. Etendons nos cœurs pour lui* (II *Cor.*, VI, 12.) Fulminons l'anathème que l'Apôtre déclare *à ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus* (I *Cor.*, XVI, 22), *et avançons-nous de plus en plus dans la perfection de son amour* (*Philipp.*, I, 9). Telles sont les instructions que nous devons tirer de la demande que les Pharisiens font au Fils de Dieu: mais appliquons-nous à examiner sa réponse.

Jeudi. — *Mais Jésus voyant leur méchanceté, leur dit: Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?* C'est ainsi que celui *qui connaît les pensées les plus secrètes* (*Ezech.*, XI, 5) répond à ceux *qui le bénissaient de bouche, et le maudissaient dans le cœur.* (*Psal.* LXI, 5.) Comme leur malice était extraordinaire, et qu'elle le paraissait visiblement, il leur fait une sévère réprimande pour les remplir de confusion; il voulait aussi découvrir au dehors la corruption de leur cœur et la malignité de ces questions; ce qu'il faisait pour abattre leur orgueil, et pour les empêcher à l'avenir de le tenter de la sorte; car quoique leurs paroles fussent en apparence toutes pleines de respect, quoiqu'ils l'appelassent *Maître:* qu'ils reconnussent *qu'il était véritable;* qu'ils lui rendissent témoignage *qu'il n'avait égard à qui que ce soit, et qu'il ne considérait point la qualité des personnes :* toutefois étant Dieu, il ne pouvait être surpris de ces piéges et de ces vains artifices. Ils devaient donc conclure de la manière dont Jésus-Christ leur répondait, que ce n'était point seulement par conjecture qu'il les appelait *Hypocrites*, mais par une connaissance certaine de ce qu'ils cachaient dans le cœur: c'était avec bien de la raison qu'il les appelait de ce nom (S. Chrysost., hom. 7, *in Matth.*), puisque l'hypocrite est celui qui feint d'être autre chose que ce qu'il est en effet et dont le cœur ne s'accorde point avec les paroles (14).

Qu'il y a de gens qui se font une étude de surprendre les autres par des flatteries, et par hypocrisie; ou plutôt qu'il y en a peu dont les paroles soient les sincères images de leurs pensées, et qui voulussent, malgré ce qu'ils en disent, qu'on vît ce qui se passe dans le fond de leur âme, quand ils paraissent parler le plus sincèrement! A-t-on besoin de quelqu'un, on commence par le louer ou le flatter, on lui attribue un mérite et des perfections qu'on sait bien qu'il n'a pas; on lui proteste une amitié qu'on ne ressent point; en un mot, on étale au dehors des sentiments qui ne sont point au dedans. Or, ce qui fait qu'on réussit si aisément par le secours de la flatterie à duper ceux qui se croient les moins capables de se laisser surprendre, c'est que bien loin que celui qu'on veut tromper, cherche à découvrir le piége qu'on lui tend, la louange vraie ou fausse a pour l'homme tant d'appâts, que trouvant plus les intérêts de sa vanité à croire sincère celui qui parle, qu'à le croire flatteur, il donne toujours de lui-même dans le filet qu'on lui avait préparé: de là vient qu'ayant toujours besoin les uns des autres, l'on passe sa vie dans une hypocrisie continuelle; c'est-à-dire, à paraître toujours ce qu'on n'est point, et à ne paraître jamais ce qu'on est, à cacher les ruses les plus étudiées sous le voile de la plus grande simplicité: « L'hypocrisie n'étant autre chose qu'une composition extérieure de notre corps contraire à la disposition intérieure de notre cœur. » (Joan. Clim., grad. 8.) La dévotion est-elle en régne? Si pour réussir dans les vues de son ambition, l'on ne peut se résoudre à en prendre l'esprit, on ne manque pas d'en prendre les apparences (II *Tim*, III, 5); alors plus superbes que le Pharisien, on affecte dans le temple la posture du Publicain (*Luc.*, XVIII, 13); remplis de passions, on ne fait voir que des vertus: et pour arriver plus sûrement aux dignités tant séculières qu'ecclésiastiques, qui dans l'intention d'un prince religieux, sont destinées à récompenser le mérite, quand il se trouve joint à la vertu: non-seulement on a recours à l'hypocrisie pour faire prendre de soi une opinion qu'on ne mérite point, mais on se sert de la calomnie pour noircir les innocents, et pour éloigner ceux dont le vrai mérite peut faire quelque ombrage. Or, comme les gens de bien, qui se reposent tranquillement sur leur innocence, ne prennent nulle mesure contre des ennemis qu'ils ne connaissent point, et ne se donnent nul mouvement pour arriver à des dignités dont ils se croient indignes par humilité, et dont ils ne se soucient point par vertu; et qu'au contraire, un ambitieux hypocrite ne manque à rien de tout ce qui peut servir à les lui procurer, il arrive très-souvent que les méchants sont élevés, et que les justes demeurent dans l'obscurité. Répandez, Seigneur, *le don de discernement* (I *Cor.*, XII, 10), et de pénétration sur un pieux monarque, dont les intentions pour votre gloire sont si pures; faites que connaissant la malice des hypocrites qui veulent le surprendre, il leur arrache le masque dont ils se déguisent, et que *couverts de confusion, ils vous cherchent et connaissent que vous seul êtes le Très Haut dans toute la terre.* (*Psal.* LXXXII, 19.) Si

(14) Hypocrita appellatur qui aliud est et aliud simulat, id est aliud opere agit, aliud voce præcendit. (S. Hier., *Comm. in Matth.*)

cependant l'artifice est si bien caché que les yeux les plus pénétrants ne le puissent découvrir, qu'ils ne s'applaudissent pas d'un vain succès; car si par des secrets cachés de la Providence, Dieu permet qu'ils triomphent en cette vie; pour les confondre, et pour les faire trembler, il suffit de les avertir qu'ils ne peuvent tromper Celui qui voit la duplicité de leur cœur; qu'un jour viendra que leur hypocrisie sera connue de tout le monde (I *Cor.*, IV, 5), et que pour les en punir *ils seront jetés pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents* (*Matth.*, VIII, 12.) « Sachez, dit saint Chrysostome (hom. 34, *in Matth*), que c'est pour l'autre vie que Jésus-Christ réserve la dispensation des biens et des maux. Si vous faites quelque bien dont vous ne receviez ici-bas aucune récompense, ne vous troublez pas, mais réjouissez-vous plutôt de ce qu'on vous en prépare une infiniment plus grande dans le ciel: si, au contraire, vous commettez de grands crimes qui réussissent dans cette vie, ne croyez pas pour cela qu'ils demeurent impunis, puisque Dieu vous en châtiera un jour d'une manière terrible, à moins que vous ne préveniez ici sa justice par une pénitence sincère, par le changement de votre vie. »

Quoiqu'il semble que ce fût assez d'avoir découvert ce que les Pharisiens avaient de plus secret dans le cœur, le Fils de Dieu ne s'en tint pas là, il voulut d'ailleurs leur fermer la bouche par une réponse digne de lui, et il leur dit:

Vendredi. — *Montrez-moi la pièce de monnaie qu'on donne pour le tribut. Ils lui présentèrent un denier. Jésus leur dit: De qui est cette image, et cette inscription? De César, lui dirent-ils.* Aussitôt que ces hypocrites eurent montré au Sauveur la pièce d'argent qu'on donnait pour le tribut, il se servit de leur propre réponse pour les forcer de conclure eux-mêmes que ce tribut était permis; car, dit saint Chrysostome (hom. 71, *in Matth.*), « il ne leur demandait pas ce qui était écrit, comme l'ignorant: mais il voulait les confondre par leurs paroles. » *C'est en vain que l'on jette le filet devant les yeux de celui qui a des ailes* (*Prov.*, I, 17); *il n'y a point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre le Seigneur.* (*Prov.*, XXI, 30.) Si la réponse que le Sauveur fit aux Pharisiens les confondit, la manière dont il la fit peut beaucoup servir à nous instruire: car, 1°, comme ils cherchaient à le surprendre par les louanges qu'ils lui donnaient, quoiqu'il connût tout d'un coup la malice *de ceux qui contrefaisaient les gens de bien* (*Luc.*, XX, 20), il les laissa parler sans se hâter de leur répondre. 2° Comme leur dessein était de le faire expliquer contre les intérêts de César, ou contre ceux du peuple, il prit un tempérament si juste, que, sans choquer ni l'un ni l'autre, il contraignit ses ennemis d'admirer sa réponse: *Et audientes mirati sunt:* d'où nous devons tirer cette double instruction:

La première, que les grands du monde doivent toujours être en garde contre ceux qui les louent, ou qui par malice, par haine, ou par zèle *qui n'est point selon la science* (*Rom.*, X, 2), cherchent à les prévenir contre les autres: pour ce sujet ils ne doivent jamais se hâter de croire, ni le bien qu'on dit d'eux, ni le mal qu'on dit d'autrui. Tout ce qu'on publie contre le prochain par un autre principe, que par le zèle de la gloire de Dieu, et avec un esprit de charité, doit être suspect; ainsi il faut avant toutes choses examiner celui qui parle, et découvrir le motif qui le fait parler; car si quelque passion secrète le domine, comment pouvoir ajouter foi à ses paroles? croire avec précipitation ce qu'on dit de désavantageux d'autrui; ne chercher pas à approfondir la vérité, tantôt par paresse, tantôt par une malignité naturelle qui nous porte à croire le mal plutôt que le bien, se laisser, dis-je, préoccuper par sa propre passion, ou par celle des autres, c'est peut-être de tous les maux le plus général. Voici comme saint Bernard s'en explique au pape Eugène: « Il y a, dit-il, un défaut, dont, si vous êtes exempt, vous serez entre tous ceux que j'ai vus assis sur le trône de l'Eglise, le seul qui vous serez ainsi élevé au-dessus de vous-même. Ce défaut est la trop grande crédulité, qui est un mal si dangereux, que je n'ai vu jusqu'à présent aucun des grands de ce siècle qui ait pu se défendre de ses artifices: de là vient qu'ils conçoivent de très-grandes colères pour de très-petites choses, qu'ils condamnent les plus innocents, qu'ils se laissent préoccuper, et forment des préjugés injustes contre les absents (15). »

La seconde instruction que nous devons tirer de la réponse du Sauveur, que saint Hilaire appelle miraculeuse et toute céleste (16), parce qu'elle est si sage, qu'elle contente les partisans d'Hérode, sans mécontenter les Juifs; c'est que nous devons user d'une grande prudence, quand il s'agit de reprendre les grands pour ne les pas choquer inutilement; car s'il est des ministres lâches qui n'osent jamais parler, et qui trahissent honteusement leur ministère, il en est de rebutants et d'indiscrets, qui parlent toujours trop rudement, et à contre-temps; s'il y a des égards de timidité et d'ambition qui font garder un digne silence, il y en a de prudence et de charité qui règlent et mesurent les paroles dont on doit se servir: la sagesse chrétienne est ferme, sans être téméraire; elle joint *à la simplicité de la colombe*

(15) Est item vitium cujus si te immunem sentis, inter omnes quos novi ex his qui cathedras ascenderunt, sedebis me judice solitarius, quia veraciter singulariterque *levasti te supra te*, juxta Prophetam. Facilitas credulitatis hæc est, cujus callidissimæ vulpeculæ magnorum neminem comperi sanis cavisse versutiam, inde eis ipsis pro nihilo iræ multæ, inde innocentium frequens addictio, inde præjudicia in absentes. (*De consid.*, lib. II, cap. 14.)

(16) O plenam miraculi et perfectam dicti cœlestis absolutionem! (*In Matth.*)

la prudence du serpent (*Matth.*, X, 16), et elle ne cherche point à se signaler par une liberté indiscrète. Si l'on ne doit jamais approuver le mal dans quelque personne que ce soit par une basse complaisance, on doit prendre garde à ne pas parler mal à propos, de peur de rebuter par des termes trop durs ceux que l'on aurait pu gagner par la douceur. Quand l'Ecriture ordonne à ses ministres *de reprendre, de menacer* (II *Tim.*, IV, 2), de se considérer comme une sentinelle postée sur un lieu éminent pour avertir les peuples de se tenir sur leurs gardes; quand elle les avertit (*Ezech*, III, 18), qu'ils payeront de leur âme, s'ils manquent à leur donner les avertissements nécessaires, c'est à eux à pénétrer l'esprit de ce commandement; elle ne leur ordonne pas de reprendre pour reprendre, mais de faire en sorte, en reprenant les pécheurs, qu'ils se corrigent et qu'ils changent: c'est pour cela que l'Apôtre écrit à son disciple Timothée d'instruire, et de reprendre avec toute sorte de patience et de doctrine : *Increpa in omni patientia et doctrina* (II *Tim.*, IV, 2); ils doivent donc se servir de toutes les mesures les plus propres à s'insinuer dans l'esprit de ceux qu'ils veulent gagner à Jésus-Christ, afin que leur correction produise l'effet pour lequel ils la font: ainsi, comme la correction est toujours amère et chagrinante par elle-même, il faut faire en sorte de la tempérer par les manières les plus douces et les plus engageantes. Alors on satisfera à son devoir en reprenant celui qui est répréhensible; et on le forcera de se rendre à la raison, quand, au lieu de lui parler avec aigreur, on le ménagera avec sagesse, et qu'on n'emploiera auprès de lui que la patience et la charité. Jésus-Christ, dit saint Chrysostome (hom. 30, *in Matth.*), en use avec une douceur charmante à l'égard de ses apôtres, afin de les engager à traiter leurs disciples avec une patience qui eût du rapport à celle qu'il leur témoignait à eux-mêmes: ils ont suivi l'exemple que leur a donné ce divin Maître, et nous devons être *leurs imitateurs comme ils l'ont été de Jésus-Christ.* (I *Cor.*, XI, 1.) Ecoutons comme l'apôtre saint Paul instruit son disciple Timothée de la manière dont il doit faire la correction. *Ne reprenez pas*, dit-il, *les vieillards avec rudesse, mais avertissez-les comme vos pères, les femmes âgées comme vos mères, les jeunes comme vos sœurs.* (I *Tim.*, V, 2.) En un mot ayons égard autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, et supportons-la jusque où il est juste de la supporter.

Mais appliquons-nous à considérer, et à admirer en même temps la réponse du Fils de Dieu, et voyons toutes les obligations qui sont renfermées dans ce peu de paroles : Samedi. — *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Après que Jésus-Christ se fut fait représenter la pièce de monnaie dont on se servait pour payer le tribut, qu'il eut demandé aux Pharisiens *de qui était cette image et cette inscription;* et qu'ils lui eurent dit, *de César;* voici ce qu'il leur répondit : *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu :* « *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.* » Ce ne sont point deux choses qu'on ne puisse allier ensemble, dit saint Chrysostome (hom. 7, *in Matth*), de rendre aux hommes ce qu'on leur doit, et à Dieu ce qui lui est dû : *toutes les puissances étant ordonnées de Dieu* (*Rom.*, XIII, 1), nous devons reconnaître Dieu, même dans ceux qui nous gouvernent, et en leur rendant ce que nous leur devons, c'est à Dieu même que nous le rendons. Ainsi, quand nous violons leurs ordonnances, nous sommes coupables de péché, parce que nous nous révoltons contre ceux à qui Dieu nous a commandé d'obéir, et nous ne pouvons enfreindre leurs lois, que nous ne transgressions en même temps la loi de Dieu. Apprenons donc ce que nous devons à César, et ce que nous devons à Dieu, et rendons à l'un et à l'autre ce qui leur est dû; mais ne rendons pas à César ce qui n'est dû qu'à Dieu; car rendre à la créature ce qui n'appartient qu'au Créateur, c'est-à-dire, lui sacrifier comme à une divinité son âme et sa conscience, c'est être impie et idolâtre : rendons à César la fidélité et l'obéissance; l'honneur et la crainte; les tributs et les impôts; les vœux et les prières; voilà ce qui lui est dû : mais rendons à Dieu ce que nous en avons reçu, c'est-à-dire, tout ce que nous avons, et tout ce que nous sommes; voilà ce que nous lui devons. *De qui est cette image*, demande le Fils de Dieu aux Pharisiens, en leur montrant la figure qui était empreinte sur la pièce de monnaie? *De César*, lui dirent-ils; « c'était de Tibère qui régnait alors, mais depuis Caïus César qui s'empara le premier de l'empire, tous les autres empereurs s'appelèrent de ce nom (17).» Appliquons-nous à la conséquence qu'il tira de leur réponse : *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu :* « *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari; et quæ sunt Dei Deo.* » — « Si une pièce de monnaie doit être rendue à César, parce que son image est gravée dessus, nous, sur qui l'image de Dieu est empreinte, ne devons-nous pas par la même raison nous rendre à Dieu, c'est-à-dire, nous donner à lui, comme une chose qui lui appartient; car autrement, dit Tertullien, si on abandonne tout à César, que restera-t-il pour Dieu (18)? » De même donc que les princes punissent de mort ceux qui ont l'audace de falsifier leur image; « aussi devons-nous savoir que

(17) Omnes autem reges Romani a Caio Cæsare qui imperium arripuerat, Cæsares appellati sunt. (S. Hieron., *Comm. in Matth.*)

(18) *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo*, id est imaginem Cæsaris, Cæsari, quæ in nummo est; imaginem Dei Deo, quæ in homine est; ut Cæsari quidem pecuniam reddas, Deo temetipsum; alioquin quid erit Dei, si omnia Cæsaris. (*De idolol.*, cap. 15.)

nous sommes coupables de la mort éternelle, quand par le péché nous défigurons en nous l'image et la ressemblance de Dieu (19); » et par conséquent, comme par les tributs que nous payons à César nous devons lui rendre la monnaie sur laquelle sa figure est empreinte sans aucune falsification, et telle qu'il l'a fait graver lui-même; ainsi devons-nous rendre à Dieu notre âme pure et innocente, telle qu'elle est sortie de ses mains, quand *il l'a faite à son image et à sa ressemblance.* (*Gen.*, 1, 26).

Saint Bernard apporte quatre raisons pour lesquelles nous devons nous rendre tout entiers à Dieu. La première, c'est qu'il est le Créateur, et que nous sommes ses créatures : qu'il est l'ouvrier, et que nous sommes son ouvrage; car il est bien juste de lui rendre tout ce que nous sommes, puisque nous en avons tout reçu. La seconde, c'est que nous l'avons offensé, et que les péchés que nous avons commis contre lui exigent que nous nous donnions entièrement à lui par des *fruits dignes de pénitence.* La troisième, c'est que nous ne pouvons mériter la gloire éternelle que par le don que nous faisons de nous-mêmes au Seigneur; c'est à ce prix que nous devons acheter *cette perle précieuse* (*Matth.*, XIII, 46); trop heureux que nous trouvions en nous-mêmes de quoi l'acquérir; ou plutôt que le Seigneur nous remette entre les mains les biens dont nous pouvons l'acheter. La quatrième enfin, c'est que notre Dieu a donné sa vie pour nous, et que quand nous en aurions mille, nous devrions les donner toutes pour lui.

Que nous nous acquittons mal de ce que nous devons à Dieu! *Nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu de lui* (I *Cor.*, IV, 7); cependant ne semble-t-il pas que ce soit lui qui ait reçu tout de nous, et que par toutes les grâces qu'il nous fait tous les jours, il cherche à s'acquitter de ce qu'il nous doit? Faut-il que nous soyons ingrats à mesure qu'il est libéral et bienfaisant; et qu'au lieu de lui renvoyer ses biens par le motif d'une juste reconnaissance, nous les faisions servir contre lui-même et que nous les sacrifiions au démon? Prenons aujourd'hui une ferme résolution de nous donner absolument à ce Dieu qui s'est donné le premier à nous et de lui rendre tout ce qui est à lui : rendons-lui pour ce sujet notre esprit par la foi; notre cœur par l'amour; notre volonté par la soumission à ses ordres; notre corps par les exercices de la mortification; ce que nous avons et ce que nous sommes, par un sacrifice entier de nos biens et de nos personnes : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.*

(19) Sicut qui adulterinam imaginem reddit flagellari tortoribus et atrocibus jubet subjici pœnis, sic Deus omnipotens corruptores imaginis suæ morti tradet perpetuæ, et infernales jubet pœnas persolvi immensas. (Auctor *Oper imperf.*, hom. 2, *in Matth.*)

(20) Hujus rei plurimum et in aliis Epistolis meminit, quemadmodum famulos heris suis, ita et subditos principibus subjiciens; facit autem hoc ideo ut ostendat Christum leges suas non ad hoc induxisse, ut politias everteret, sed ut ad melius instituat. (Hom. 23, *in Epist. ad hom.*)

(21) Majoribus potestatibus subditi esse debemus in iis rebus quæ modo non sint impedimento mandatis Dei. (S. Basil., reg. 79, cap. 2.)

SUR CE QUI EST DU A CÉSAR

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari. (*Matth.*, XXII, 21.)

Rendre à *César* ce qui appartient à César, n'est pas un don qu'on lui fait, mais une dette qu'on lui paye : remarquez aussi que le Fils de Dieu ne dit pas, *Donnez*, mais, *Rendez* : « *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari.* » Or, si nous voulons savoir ce que nous lui devons, l'Apôtre nous l'apprend dans plusieurs endroits de ses Epîtres, d'où nous tirerons tout le fonds de ce discours. Nous pouvons réduire ces devoirs à trois principaux : 1° à l'obéissance et à la fidélité; 2° aux tributs et aux impôts; 3° aux vœux et aux prières.

1. *Que tout le monde soit soumis aux puissances supérieures,* dit saint Paul, *car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre.* (*Rom.*, XIII, 1.) L'Apôtre ne se lasse point de donner cet avis. « Il veut, dit saint Chrysostome, que les sujets soient soumis aux princes, comme il veut que les serviteurs soient soumis aux maîtres. Il recommande souvent cette subordination, pour faire voir que Jésus-Christ en établissant sa religion n'a point blessé l'ordre civil, et n'a rien changé dans les Etats; mais qu'au contraire ils en seraient bien mieux réglés, si l'on se conduisait suivant ses maximes (20). » Saint Paul n'excepte qui que ce soit, *Que toutes personnes soient soumises aux puissances.* Il fait ce commandement général à tout le monde; prêtres, religieux, soyez soumis; cet assujettissement n'est point contraire à la piété, il ne dit pas seulement que l'on obéisse, mais que l'on soit soumis. « Ne croyez pas, continue saint Chrysostome, que ce qu'on vous commande vous soit honteux; c'est Dieu qui a établi cet ordre; c'est lui qui punit sévèrement ceux qui le violent. »

En effet, comme il n'y a rien de plus conforme à l'ordre, ni de plus nécessaire pour éviter la confusion, que de soumettre les hommes à un gouvernement réglé qui les contienne dans le devoir, on ne peut douter que Dieu, qui est l'auteur de l'ordre et l'ordre même par excellence, ne soit l'auteur du gouvernement qui se trouve dans chaque Etat et chaque société : *C'est par moi que les rois règnent,* dit le Seigneur : « *Per me reges regnant* (*Prov.*, VIII, 15), c'est-à-dire, je suis le principe de l'autorité légitime des rois : ainsi, quels qu'ils soient, *bons et doux, rudes ou fâcheux* (I *Petr.*, II, 18), « nous sommes obligés de leur obéir en tout ce qui n'est point contraire à la conscience (21); » et d'être aussi soumis à leurs commandements, qu'ils le doivent être eux-mêmes à

la loi de Dieu. Ce n'est pas vous rabaisser, dit saint Chrysostome (*l. c.*), que de rendre à César ce qui est dû à César, c'est au contraire vous relever, que d'honorer sagement ces grandes puissances, pourvu que vous les envisagiez avec des yeux si chrétiens, que vous ne soyez point éblouis de leur éclat; le mépris que vous en feriez vous exposerait aux châtiments des hommes, et vous tomberiez de leurs mains dans celles de Dieu, qui vous seraient encore plus à craindre, *car ceux qui résistent à cet ordre attirent la condamnation sur eux-mêmes.* L'Apôtre, ajoute ce grand docteur, représente un souverain comme étant toujours armé et toujours redoutable aux méchants, mais quoiqu'il soit environné de terreur, *il est le ministre de Dieu*, et il ne fait qu'accomplir ses ordres. » Telles sont les raisons appuyées sur la doctrine apostolique qui nous engagent de *nous soumettre aux puissances, non-seulement par la crainte du châtiment, mais par le devoir de la conscience* (*Rom.*, XIII, 2, 4, 5); « parce que, dit saint Augustin (*in Psal.* CXXIV), c'est le Maître éternel qui nous a soumis à un maître temporel. »

Ce que nous disons des souverains, nous le devons dire de tous ceux qui les représentent et que la Providence a élevés au-dessus de nous pour nous commander. Voici comme l'Ecriture en parle : *Vous ferez tout ce qu'auront ordonné ceux qui commandent, et si un homme rempli d'orgueil ne veut point obéir, ni au pontife, ni à l'arrêt du juge, il sera puni de mort.* (*Deut.*, XVII, 12.) *Avertissez le peuple d'être soumis aux princes et aux magistrats, et de leur rendre obéissance.* (*Tit.*, III, 1.) *Soyez soumis pour l'amour de Dieu à tout homme qui a du pouvoir sur vous; soit au roi, comme au souverain; soit aux gouverneurs, comme envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal, et pour traiter favorablement ceux qui font bien.* (I *Petr.*, II, 13, 14.)

A cette obéissance joignons une exacte fidélité qui nous attache inviolablement à la personne et aux intérêts de César. Quoique nous soyons, quelque injustice que nous prétendions en avoir reçue, il ne nous est jamais permis de nous départir, même dans les discours les plus secrets, du respect qui lui est dû : *Vous ne parlerez point mal des dieux*, dit l'Ecriture, *et vous ne maudirez point les princes de votre peuple* (*Exod.*, XXII, 28); *Craignez Dieu, honorez le roi* (I *Petr.*, II, 17): sa personne est sacrée et mérite toujours de nous une vénération profonde : si Dieu est la première Majesté, le roi est la seconde, dit Tertullien (*Ad Scap.*, cap. 2); rien n'est plus grand sur la terre, et il est au-dessus du reste des hommes, dès lors qu'il est au-dessous de Dieu seul : *Omnibus major est, dum solo Deo vero minor est.* Ce fut cette vérité qui fit toujours garder à David un respect sincère et une parfaite fidélité pour Saül, quoiqu'il en fût cruellement persécuté, et qu'il sût que Dieu l'avait fait lui-même sacrer pour être roi en la place de ce malheureux prince.

Cette fidélité nous impose d'ailleurs deux obligations principales : la première d'avertir le prince des conspirations qu'on peut former contre sa personne. Ainsi Mardochée étant devenu, par l'ordre de la Providence, sujet du roi de Perse, se crut obligé selon Dieu de lui découvrir celle que ses officiers avaient formée contre lui (*Esther.*, XII, 1.) La seconde, de ne croire jamais permise la moindre révolte contre le souverain légitime, fût-il tyran, ou d'une fausse religion, « parce que, dit saint Augustin, la puissance et l'autorité ne peuvent venir que du Dieu véritable, qui ne recevra que les bons dans le royaume des cieux, mais qui donne les royaumes de la terre aux bons et aux méchants, comme il plaît à Celui à qui rien d'injuste ne peut plaire (22). » D'où il suit, que s'il nous est défendu de prendre les armes contre le légitime souverain, nous sommes obligés d'y avoir recours pour le maintenir ou pour le rétablir sur le trône, contre la violence et l'injustice d'un usurpateur. « Le chrétien n'est ennemi de personne, dit Tertullien, bien loin d'être ennemi de l'empereur, quelque infidèle qu'il soit; puisque, sachant qu'il tient l'empire de Dieu, il est obligé de l'aimer, de le craindre, de lui porter honneur, et de désirer son salut (23). » Ainsi l'Apôtre, se défendant devant Festus des crimes dont on l'accusait, assure *qu'il n'a rien fait ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre César.* (*Act.* XXV, 8.) Ainsi Tertullien nous apprend (*Apol.*, cap. 37) que, bien loin que les premiers chrétiens excitassent des séditions contre des empereurs barbares et idolâtres, ils n'eurent jamais de part à toutes les conspirations qui se formèrent contre eux dans les trois premiers siècles : l'on vit des légions entières se laisser massacrer sans faire aucune résistance, plutôt que de manquer à ce qu'ils devaient à Dieu et à César. Mais ce n'est pas assez que de lui rendre l'obéissance et la fidélité, il faut lui rendre de plus les tributs et les impôts : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari.*

2. Les droits des souverains sont établis sur des fondements si solides, que refuser de les payer, c'est résister à l'ordre de Dieu, et se rendre coupable de rébellion; et ils sont soutenus en même temps avec tant d'autorité, qu'il est téméraire de les violer; car ce n'est pas en vain que le prince porte l'épée, dit l'Apôtre : *Non enim sine causa gla-*

(22) Non tribuamus dandi regni atque imperii potestatem, nisi vero Deo qui dat felicitatem in regno cœlorum solis piis; regnum vero terrenum et piis et impiis sicut ei placet cui nihil injuste placet. (*De civ. Dei*, lib. V, cap. 22.)

(23) Christianus nullius est hostis, nedum imperatoris, quem sciens a Deo suo constitui, necesse est ut et ipsum diligat, et revereatur, honoret, et salvum velit. (*Ad Scap.*, cap. 2.)

dium portat. (*Rom.*, XIII, 4.) C'est donc une erreur et une témérité punissable d'assurer qu'on peut prendre sur César, parce que César prend sur nous, ou du moins qu'il est permis de s'exempter par la fraude de ne rien payer des charges publiques, comme si on ne lui devait rien; ce qui fait que les faibles sont accablés, quand les forts se déchargent entièrement sur eux d'un fardeau dont ils devraient porter la principale partie.

« Dès le commencement du monde, dit saint Chrysostome, on s'est accordé d'un commun consentement à contribuer de quoi faire subsister le prince, puisqu'il néglige ses propres affaires pour s'appliquer tout entier aux publiques, et qu'il sacrifie son repos aux intérêts et à la conservation de son peuple (24).— Les rois, dit ce Père, sont les ministres de Dieu, ils sont occupés sans cesse aux fonctions de leur ministère: c'est là leur vie, leur occupation est de nous conserver ou de nous procurer la paix. » Aussi saint Paul ordonne précisément qu'on leur paye les tributs et les impôts comme une chose qui leur est due : *Reddite ergo omnibus debita; cui tributum, tributum : cui vectigal, vectigal* (*Rom.*, XIII, 7); personne ne s'en doit croire exempt, après que le Fils de Dieu nous l'a ordonné, non-seulement par ces paroles : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari;* mais même par l'exemple qu'il nous a donné lorsque, pour payer le tribut des deux drachmes pour lui et pour saint Pierre, il fit un miracle exprès. (*Matth.*, XVII, 7.) « N'est-il pas de la justice de rendre aux souverains une partie du bien qu'ils nous conservent; quels avantages ne procurent-ils pas à leurs Etats, dit saint Chrysostome? ils tiennent leurs sujets dans la discipline; leurs soldats dans le devoir; les grands dans la modération; les faibles dans l'assurance. Ils sont comme des digues et des barrières que Dieu oppose à nos ennemis, afin de rompre leurs efforts pendant la guerre, et de nous garder dans la paix (25). » Les tributs qu'on leur paye sont donc comme une reconnaissance de leurs soins et une récompense de leurs travaux. Ajoutons à ceci deux réflexions qui peuvent beaucoup servir à nous acquitter volontiers de ces devoirs.

La première, que quelques impôts qu'on puisse lever dans les pressants besoins de l'Etat, quand, par la sagesse et par la vigilance du prince, on ne ressent point dans son pays les calamités de la guerre, on en retire toujours une utilité sans comparaison plus grande qu'on ne peut souffrir d'incommodité de ce qu'on paye.

La seconde, que ce n'est point à nous à vouloir examiner les impôts qu'on lève, le besoin qu'il y a de les lever, l'usage qu'on en fait, l'utilité qui nous en revient. Les rois ont des vues plus étendues, et au-dessus de la portée des particuliers, qui, ne prévoyant pas les malheurs dont l'Etat peut être quelquefois menacé, ne connaissent point la nécessité de faire alors des levées extraordinaires pour les prévenir; uniquement sensibles au mal présent qu'ils souffrent, et incapables de connaître ce qui est du bien public pour lequel on doit tout sacrifier, ils répugnent à donner une portion de leur bien pour conserver le tout sûrement; au lieu qu'ils se porteraient d'eux-mêmes à faire ce qu'on en exige, s'ils étaient plus éclairés sur leurs véritables intérêts, comme un malade, qui résiste à ceux qui le contraignent de prendre un remède salutaire pour lequel il a de l'aversion, mais qui dans la suite quand il se voit en santé, sait bon gré de la violence qu'on lui a faite. *Rendez donc à César ce qui est à César, — puisque c'est par son secours*, dit l'Apôtre, *que nous menons une vie paisible et tranquille* (I *Tim.*, II, 2), « lorsqu'il défend les frontières, qu'il repousse les ennemis, qu'il étouffe les séditions, qu'il remédie à tous les maux qui troubleraient la félicité de ses Etats; ce qu'il ne pourrait faire, si les peuples n'y contribuaient de leurs personnes et de leurs facultés (26). » Et, par conséquent, quand il vous demande de vos biens, c'est autant pour vous que pour lui, puisque ce qui relève la gloire du prince fait en même temps la sûreté de ses sujets. La loi de Dieu, la justice, la reconnaissance, votre propre intérêt, vous engagent, non-seulement à lui en faire part sans murmure et sans contrainte, mais encore à faire de bon cœur, pour sa personne, des prières et des vœux : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari.*

3. C'est un devoir de religion et une action de justice de s'intéresser d'une manière particulière au salut des rois, et de faire des prières secrètes et publiques pour demander à Dieu les grâces dont ils ont besoin; car c'est pour le bien des peuples que Dieu les a établis. « Et il serait bien injuste, dit saint Chrysostome, lorsque, pour nous conserver la tranquillité et la paix, ils sont toujours sous les armes, toujours dans les fatigues, toujours dans les guerres, que nous leur refusassions nos prières pour conjurer Dieu de les soutenir dans leurs travaux, et de les protéger dans les périls où ils s'exposent pour nous (27). »

Il est assez remarquable que dans l'ancienne loi, où l'on croyait permis de haïr ses ennemis (*Matth.*, V, 44), les Juifs aient fait paraître l'esprit de la nouvelle, en re-

(24) Ab antiquis temporibus communi sententia, principes a nobis sustentari debere visum est : ad id quod sui ipsorum negligentes communes res curant, universumque otium sum adeo impendant, ut non solum ipsi sed et quæ nostra sunt salvantur, (Hom. 13, in *Epist. ad Rom.*)

(25) Sunt enim velut obices quidam hostibus oppositi per quos nos in pace servantur. (Hom. 6, *in 1 Epist. ad Rom.*)

(26) Neque enim parum nobis ad præsentis vitæ statum conducunt, munimenta ponentes, hostes propulsantes, seditiosos in urbibus cohibentes, quasvis ubique calamitates propellentes. (S. Chrys., hom. 22, in *Epist. ad Rom.*)

(27) Non enim absurdum est, cum illi ideirco militent, et arma circumferant, ut nos in tranquilli-

commandant de prier pour les princes qui les retenaient captifs. L'Écriture nous dit qu'ils écrivirent à ceux qui étaient restés à Jérusalem *de faire des sacrifices et des offrandes à l'autel du Seigneur, et de prier pour la vie de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et pour celle de Balthazar, son fils.* (*Baruch.*, I, 10, 14.) L'Apôtre recommande la même chose à son disciple Timothée : *Je vous conjure donc*, lui écrit-il, *que l'on fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour les rois, et pour ceux qui sont élevés en dignité.* (I *Tim.*, II, 1.) « Ce n'est point par flatterie, dit saint Chrysostome (hom. *in* I *Epist. ad Tim.*), que saint Paul fait ce commandement; car si Dieu ne protégeait les souverains, s'il ne donnait des succès favorables à leurs armes; s'il ne bénissait leurs entreprises contre leurs ennemis, tout l'Etat serait bientôt dans la confusion et dans le désordre »

Concluons que faisant tout pour nous, nous ne pouvons moins faire que de prier pour eux, que de demander sans cesse au Seigneur, non-seulement de conserver leur santé, et de leur donner une prospérité temporelle, mais principalement de les rendre les imitateurs des saints rois que l'Eglise révère, et qu'ils doivent toujours se proposer pour modèles. Nous apprenons de Tertullien, que les premiers chrétiens s'acquittaient parfaitement de ce devoir : « Nous prions, dit ce Père, pour le salut des empereurs, le Dieu éternel, le Dieu vrai, le Dieu vivant : nous lui offrons le sacrifice de nos vœux pour leur sacrée personne, pour la gloire de leur famille, pour la majesté de leur trône, pour la paix de leur maison et de leurs États, pour la prospérité de leur empire, et l'étendue de leurs conquêtes (28). » — « Ne désespérez pas, dit saint Augustin, de la conversion des grands du siècle, qui, vivant dans l'éclat, semblent avoir en horreur l'humilité chrétienne; mais priez pour eux, afin que par les gémissements des humbles, Dieu accorde le salut à ceux qui sont dans les dignités les plus sublimes (29). »

Si l'Apôtre a voulu qu'on priât pour les souverains dans le temps même qu'ils étaient idolâtres; sans doute, reprend saint Chrysostome (30), sommes-nous obligés avec bien plus de raison de prier pour eux, depuis que s'étant abaissés sous le Roi des rois, ils ont embrassé la religion de Jésus-Christ avec leurs peuples. » S'il a ordonné qu'on fît *des supplications, et des actions de grâces* pour les princes païens, que n'aurait-il pas fait, s'ils eussent été fidèles : s'il a recommandé avec tant d'instance qu'on priât Dieu pour des tyrans qui employaient le fer et le feu à la destruction de l'Eglise naissante, et qui ont fait tous leurs efforts pour l'étouffer dès le berceau; de quels termes ne se serait-il pas servi pour engager les chrétiens à prier pour un roi dont le zèle ne se borne pas à faire rentrer dans le sein de cette Eglise une multitude d'enfants que l'hérésie en avait fait sortir depuis un siècle; mais qui travaille avec tant de succès à étendre les limites du royaume de Jésus-Christ, à planter la croix d'un Dieu crucifié dans des pays idolâtres, et à faire luire la lumière de la foi dans des lieux couverts de tout temps des épaisses ténèbres du paganisme? C'est pour ce prince qu'il faut sans cesse élever nos mains vers le ciel : c'est pour lui que nous devons réunir tous nos vœux, afin qu'en demandant au Seigneur la même grâce avec la même ardeur, nous puissions l'obtenir plus sûrement.

Seigneur, conservez notre roi, écoutez-nous toutes les fois que nous vous offrirons des vœux et des prières pour son salut, pour sa santé et pour la prospérité de son règne. Parvenu qu'il est au comble de la gloire humaine, que pouvons-nous de plus vous demander pour lui, sinon de lui prolonger ses jours pour rendre la félicité de ses peuples plus durable? Mais comme les biens de la grâce sont les vrais et les solides biens que vous voulez qu'on vous demande, nous ne cesserons d'implorer votre nom, et de vous supplier d'orner son âme de toutes les vertus, et d'en éloigner tous les vices. Faites, Seigneur, que ce prince ait la même soumission pour vous, que ses sujets ont pour lui; que son humilité soit aussi profonde, que son trône est élevé; que les effets de sa charité s'étendent aussi loin que le bruit de ses victoires. Faites enfin qu'il n'ait point d'autres ennemis que les vôtres; qu'il en triomphe, comme il a triomphé des siens : et que pour les intérêts de votre gloire, il réussisse dans ses pieux desseins : puisqu'ils n'ont point d'autre but que de redonner à la vertu tout son éclat, et de réduire l'impiété à se cacher pour toujours. Ce sera ainsi qu'il fera de ses sujets de fidèles chrétiens : qu'en travaillant à leur sanctification il assurera la sienne, et qu'après avoir régné si glorieusement sur la terre, il régnera avec eux éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

---

tate atque otio simus; nos pro periclitantibus ac nostri causa labores subeuntibus preces effundere detrectemus. (Hom. 6, *in Epist. ad Tim.*)

(28) Nos enim pro salute imperatorum Deum invocamus æternum, Deum verum, Deum vivum; precantes pro illis vitam protixam, imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, senatum fidelem, populum probum, orbem quietum. (*Apol.*, cap. 30.)

(29) Ne despera; sed ora ut orationibus humilium, Deus præstet salutem sublimium.

(30) Si enim ista Paulus tum cum gentiles adhuc essent principes præcepit, multo magis oportet ea fidelibus exhibere. (Hom. 23, *in Epist. ad Rom.*)

XXIII[e] DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. IX, v. 18-25.

La vie de Jésus-Christ a été toute remplie d'instructions et de miracles : il ne s'arrêtait pas à prêcher toujours, ou à faire des guérisons miraculeuses, dit saint Chrysostome (hom. 62 *in Matth.*), il mêlait les instructions avec les miracles, et il passait des uns aux autres ; guérissant après avoir instruit, et instruisant après avoir guéri les maladies. Il venait d'avoir un grand entretien avec les disciples de saint Jean, qui lui avaient été envoyés par les Pharisiens pour lui demander, *pourquoi ils jeûnaient souvent, et que ses disciples ne jeûnaient point?* (*Matth.*, IX, 14.) Et dans le temps qu'il parlait encore, un prince de la Synagogue le pria de venir chez lui pour faire un miracle en faveur de sa fille. Comme il était en chemin pour aller en la maison de ce père affligé, il redonna la santé à une femme hémorrhoïsse qui était malade depuis douze ans ; et ce sont ces deux prodiges que le Sauveur opéra à Capharnaüm, sur la fin de la première année de sa prédication, qui font tout le sujet de cet Evangile.

Lorsque Jésus parlait de la sorte, un prince de la Synagogue s'approcha de lui, et l'adora, en lui disant : Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez lui imposer les mains, et elle vivra. Il y avait dans chaque ville plusieurs synagogues, comme nous l'avons dit ailleurs ; chaque synagogue avait un prince, ou un chef, dont la fonction était de présider aux assemblées, et de régler tout ce qui regardait la lecture des livres saints et l'exhortation ; celui de notre Evangile s'appelait *Jaïre*. (*Marc.*, V, 22.) Sa *fille unique, âgée d'environ douze ans* (*Luc.*, VIII, 42), tomba dans une maladie dangereuse ; la voyant désespérée des médecins, il eut recours à Jésus-Christ qui s'était déjà rendu célèbre par plusieurs miracles ; il s'approcha de lui, et l'adora, dit saint Matthieu, *et adorabat eum*, c'est-à-dire, qu'il se prosterna devant lui, en lui disant, *Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez lui imposer les mains, et elle vivra.* Il semble qu'il y ait une espèce de contradiction dans la manière dont parlent les autres évangélistes, car saint Marc (chap. V, vers. 35) et saint Luc (chap. VIII, vers. 49 seqq.) disent que ce prince de la Synagogue pria le Sauveur de venir en sa maison pour guérir sa fille réduite à l'extrémité, et qu'étant en chemin, il trouva de ses gens qui lui en apprirent la mort ; mais saint Augustin concilie parfaitement ce que ces évangélistes paraissent dire de contraire : « car, dit ce saint docteur (*De consens. evang.*), saint Matthieu pour abréger sa narration, au lieu de rapporter les propres paroles de ce père, comme les autres évangélistes ont fait, a exprimé le désir et la volonté de celui qui, ayant laissé sa fille mourante et désespérant de la retrouver encore en vie, demanda au Sauveur, ou de la guérir, si elle était encore vivante, ou de la ressusciter si elle était morte. »

Pourquoi ce prince de la synagogue fut-il trouver Jésus-Christ? ce n'est pas qu'il le crût Dieu, sa foi n'était pas si parfaite ; mais c'est qu'il était dans l'affliction, dont le premier mouvement nous porte naturellement à Dieu. L'Ecriture nous produit une infinité d'exemples de cette vérité. Si le Seigneur appesantit son bras sur un peuple rebelle, ils ont recours aussitôt à Moïse, et lui disent : *Nous avons péché, parce que nous avons parlé contre le Seigneur et contre vous ; priez le Seigneur qu'il ôte ce serpent du milieu de nous.* (*Num.*, XXI, 7.) Manasse s'éleva dans la prospérité ; mais quand *il ressentit les fers du roi de Babylone, il pria le Seigneur son Dieu, et fit pénitence de ses péchés.* (II *Paral.*, XXXIII, 12.) Achab effrayé des malheurs que le prophète Elie lui prédisait, *se couvrit d'un cilice, il jeûna, et il dormit revêtu d'un sac* (III *Reg.*, XXI, 27.) *Seigneur, resserrez avec le mors et le frein la bouche de ceux qui ne veulent point s'approcher de vous*, s'écrie le Prophète (*Psal.* XXXI, 9) ; c'est-à-dire, pour faire revenir à vous ceux qui s'en sont éloignés, faites-leur ressentir les fléaux de votre justice. *Les impies, Seigneur, vous chercheront dans leurs maux pressants, et vous les instruirez par l'affliction, qui les obligera de vous adresser leur humble prière.* (*Isa.*, XXVI, 16.) Et les hommes, dit un Père, « tout remplis du fiel de leurs iniquités, sont comme des vases que le Seigneur secoue par la tribulation, afin qu'ils se vident de leur impureté, et que devenus des vases d'élection, ils se remplissent de sa grâce et de son amour (31). » — « Une des plus grandes grâces que le Seigneur fasse aux pécheurs, dit saint Augustin (epist. 120, *Ad Fel.*), c'est de ne leur pas présenter toutes pures les douceurs de cette vie, mais c'est, comme un sage médecin, de les entremêler de quelques amertumes pour les faire rentrer en eux-mêmes, et pour les forcer de retourner à lui. » Ces vérités sont si importantes qu'on ne peut pas assez les représenter aux chrétiens : car on ne peut trop dire ce qu'on ne peut assez savoir : heureux s'ils en font leur profit, et si, au lieu de murmurer contre le Seigneur qui les châtie, ils s'approchent de lui avec foi, et se soumettent à lui avec humilité : *Accessit, et adorabat eum.* Voilà les deux vertus essentielles à tout pécheur qui veut retourner à Dieu, il faut que la foi lui fasse reconnaître celui qu'il a abandonné par son péché ; et que l'humilité l'abaisse *sous la main de celui qui le châtie.* (*Job*, XIX, 21.)

LUNDI. — La disposition de ce chef de la Synagogue, qui obtient la résurrection de sa fille, nous marque celle où nous devons

(31) Ad hoc exagitantur homines tribulationibus, ut vasa electionis evacuentur sequitia, et impleantur gratia. (PROSP., sent. 101.)

être pour mériter la résurrection de notre âme. 1° Sa douleur était très-grande, parce que cette jeune fille qui venait de mourir était sa fille unique : *Unica filia erat ei.* (*Luc.*, VIII, 42.) Il en demande la résurrection avec instance sitôt qu'elle est morte : *Filia mea modo defuncta est.* Ce sont les deux choses que nous devons imiter en lui.

En effet, si la douleur de ce père était très-grande, parce qu'il pleurait une fille unique, rien ne doit égaler celle que nous devons ressentir de la mort de notre âme, qui est unique pareillement : car c'est une remarque de saint Chrysostome, que « Dieu nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux mains, deux pieds, afin que si nous venons à en perdre un des deux, nous puissions nous servir de celui qui nous reste encore ; mais, dit ce Père, comme il ne nous a donné qu'une âme, notre douleur doit être sans mesure quand nous la perdons, puisqu'alors nous ne pouvons plus vivre (32). » C'est ce que l'on comprend assez en ce qui regarde la vie du corps ; mais pour ce qui est de la vie de l'âme, on la risque à tout moment avec plaisir, et on la perd sans douleur ; au lieu qu'on doit la conserver *comme la prunelle de l'œil* (*Psal.* XVI, 8), et faire tout ce qui est capable de la recouvrer, sitôt qu'on a eu le malheur de la perdre.

C'est la seconde chose que nous devons imiter dans ce prince de la Synagogue : *Seigneur*, dit-il, *ma fille vient de mourir, mais venez lui imposer les mains et elle vivra;* c'est-à-dire, « on lui sent encore la chaleur de la vie, les vestiges de son âme paraissent encore en elle, dit un Père, et il ne vous sera pas difficile de la retenir, pourvu que vous veniez promptement (33). » *Modo defuncta est.* Avons-nous eu le malheur de donner la mort à notre âme par un péché mortel, ne perdons pas un instant à travailler à sa résurrection, et sachons que nous risquons tout en différant un seul jour. David reconnut son péché peu après qu'il en fut coupable, et il en fit une pénitence qui dura autant que sa vie (II *Reg.*, XII, 13) ; saint Pierre se releva de sa chute la nuit même qu'il tomba, et il ne pécha plus ensuite (*Matth.*, XXVI, 75) : au contraire l'expérience ne nous apprend-elle pas qu'*un abîme attire un autre abîme* (*Psal.* XLI, 8), et que celui qui diffère sa pénitence ne fait que multiplier ses péchés. « Car l'habitude du crime, dit saint Chrysostome, précipite de plus en plus dans le crime, et en nous en ôtant l'horreur, elle fait que nous les multiplions sans aucun remords ; de même, dit ce Père, que celui-là dont l'habit est déjà gâté de plusieurs taches, qu'il ne daigne pas faire ôter, ne le ménage plus, et ne se soucie point de le salir davantage (34). » Cependant, plus un homme est lié de différentes chaînes, moins aisément on le délie ; aussi est-il certain que plus l'habitude est fortifiée de longue main, plus difficilement on la quitte. Mais sans considérer ici les suites funestes du péché d'habitude, ne suffit-il pas de savoir que tout homme coupable d'un seul péché mortel tomberait infailliblement dans l'enfer, si la mort le surprenait en cet état : aussi, pour peu qu'on eût de foi, pourrait-on jamais risquer à passer une nuit haï de Dieu, et ne travaillerait-on pas à se réconcilier avec lui sitôt qu'on aurait eu le malheur d'encourir sa disgrâce. Plaise au Seigneur *de percer notre chair de la crainte de ses jugements* (*Psal.* CXVIII, 120), afin que nous ne soyons jamais tranquilles dans ce malheureux état, et que nous n'en venions jamais à ce point d'endurcissement et d'insensibilité, de ne craindre plus de commettre un second péché, quand une fois nous sommes coupables du premier. Combien pourrions-nous citer de personnes qu'on a trouvées mortes le matin, qui s'étaient le soir couchées en santé ? et quel est celui de tous les hommes qui puisse répondre qu'il ne mourra pas d'une mort subite ? Faisons en sorte qu'elle ne soit point imprévue, et qu'elle ne nous surprenne point en péché ; ne nous fions, ni à notre jeunesse, ni à notre santé ; la mort n'a nuls égards pour qui que ce soit ; elle enlève également le jeune et le vieux, le robuste et l'infirme, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, le monarque et le sujet ; et l'Evangile de ce jour ne fait-il pas mention de la fille du prince de la Synagogue, morte à l'âge de douze ans.

Ce père touché de la mort de sa fille nous donne lieu d'ailleurs de remarquer qu'on voit assez de pères sensibles à la mort corporelle de leurs enfants, que le Seigneur retire souvent du monde, ou pour punir l'amour déréglé des uns, ou pour empêcher que *la malice ne corrompe le cœur* (*Sap.*, IV, 11) des autres ; mais nous en voyons peu qui soient touchés de leur mort spirituelle comme ils le doivent être, et qui demandent avec larmes leur résurrection à la grâce : cependant c'est la seule mort que les pères corporels et spirituels doivent véritablement pleurer, et qui les doivent faire gémir devant Dieu ! Soit donc pour nous, soit pour les autres, soit que nous ayons donné la mort à notre âme, soit que ceux à qui nous devons prendre intérêt soient morts à la grâce de Dieu, nous devons alors être pénétrés de douleur, et nous jeter aux

(32) Omnia duplicia dedit nobis Deus, duos oculos, duas aures, duas manus, duos pedes ; si igitur cadatur altera, per necessitatem consolamur; animam vero dedit unam, si hanc perdiderimus, quanam vivemus ? (Hom. 21, *Ad pop.*)

(33) Adhuc vitæ manet calor, adhuc animæ vestigia videntur ; adhuc est in via spiritus, adhuc Dominus domus habet filiam, adhuc mortium tartarus nescit, adhuc ut eumtem possis retinere festina. (S. Chrys., serm. 14.)

(34) Si primam, secundam et tertiam contempseris maculam, jam velut sordidum habens vestimentum, non grave videtur, licet totum fiat lutum. (Hom. 22, *Ad pop.*)

pieds du Sauveur, en lui disant avec le prince de la Synagogue, *Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez lui imposer les mains et elle vivra;* si nous le prions comme il faut, nous serons exaucés, comme le fut ce père qui obtint la résurrection de sa fille.

Marm. — *Et Jésus se levant le suivait avec ses disciples.* Le Fils de Dieu qui ne laisse pas d'accorder aussitôt ce qui lui est demandé d'une manière très-imparfaite, qui quitte les disciples de Jean, pour aller faire un miracle, et qui se lève pour suivre le chef de la Synagogue, nous donne lieu de faire plusieurs réflexions.

La première, que nous ne pouvons assez ménager ceux qui sont faibles dans la foi, ou imparfaits dans les mœurs; car rebuter les uns et les autres avec dureté, c'est les perdre assurément. Remarquez la différente manière dont le Sauveur du monde en use avec la Chananée (*Matth.*, XV, 26) et ce prince de la Synagogue; il traite l'une durement et la rejette avec mépris; il écoute avec bonté la prière de l'autre, et l'exauce dans le moment; cependant la foi de la première était très-grande, et celle du second était si grossière qu'il ne croyait pas que sa fille pût être guérie à moins que Jésus ne vînt en sa maison et n'imposât les mains sur sa fille. Sagesse admirable du Seigneur qui ne craint pas de rebuter la femme chananéenne, parce qu'il sait bien que cette dureté apparente, loin d'affaiblir sa foi, ne servira qu'à l'augmenter de plus en plus; tandis qu'il accorde tout d'un coup ce que lui demande le chef de la Synagogue, parce qu'il connaît qu'une foi si imparfaite n'est pas en état de soutenir la moindre épreuve!

Bel exemple, ministres de Jésus-Christ, qui vous instruit de la différente manière dont vous devez en user à l'égard des forts et des faibles: il faut donner une nourriture solide aux uns et du lait aux autres (*I Cor.*, III, 2): il faut éprouver ceux-là et supporter ceux-ci; humilier les premiers pour les avancer de plus en plus dans la voie de la perfection, et ménager les seconds par la patience et la douceur, *pour les engager à Jésus-Christ* (*Philipp.*, III, 8); car on ne risque rien à mortifier les parfaits, et l'on perd tout si on ne *supporte les faiblesses des infirmes.* (*Rom.*, XV, 1.) C'est ainsi que vous agirez si vous êtes éclairés *par la sagesse de Dieu, toujours admirable dans les ordres différents de sa conduite* (*Ephes.*, III, 10), *et si vous vous considérez comme les dispensateurs d'une grâce qui se diversifie en plusieurs manières* (*I Petr.*, IV, 10); au lieu qu'il y a des directeurs peu instruits dans la conduite des âmes, qui ne croient pas qu'on doive humilier les parfaits, et qui faisant tout d'un coup passer les faibles par les épreuves les plus difficiles, sont cause que les uns, dont la vertu n'est point exercée, déchoient peu à peu de l'état de perfection où ils étaient parvenus, et que les autres, dégoûtés d'abord, se rebutent et abandonnent le chemin de la justice, dans lequel ils avaient déjà commencé de faire quelques pas.

La seconde réflexion que nous devons faire, en voyant le Sauveur quitter les disciples de saint Jean pour aller ressusciter la fille de Jaïre, c'est que le devoir d'un pasteur est d'être sans cesse occupé du soin de ses brebis; mais comme *il doit être tout à tous* (*I Cor.*, IX, 22), le plus grand besoin de quelqu'une de ses ouailles est le seul motif qui doit l'obliger de la préférer aux autres, ou de quitter les autres pour elle; ainsi il faut laisser tantôt le riche pour le pauvre, et tantôt le pauvre pour le riche: non point à cause de ses biens, qui ne peuvent le rendre plus recommandable qu'aux yeux *du mercenaire* (*Joan.*, X, 12), mais à cause de son âme qui est morte, et à laquelle il faut courir pour travailler promptement à sa résurrection.

Jésus-Christ enfin qui se lève pour aller avec le prince de la Synagogue ressusciter sa fille, *et surgens*, nous apprend que la vie d'un pasteur n'est pas une vie de repos et d'oisiveté, mais une vie d'action et de mouvement, toujours occupée à faire du bien: Il n'en est point qui ne doive dire avec saint Augustin (*Epist. ad Max.*): « Mon plan n'est pas de couler le temps dans les emplois ecclésiastiques, et d'en recueillir simplement les fruits et les honneurs, je songe à me mettre en état de rendre au Prince des pasteurs le compte que je lui dois des brebis dont il m'a confié le soin. » L'instruction et les miracles ont partagé tout le temps que Jésus-Christ a paru au monde: on l'a vu toujours prêchant le royaume du Ciel, toujours guérissant les malades; d'où nous devons conclure que la parole et l'action doivent employer la meilleure partie de la vie de ses ministres. En effet, leur fonction est d'annoncer toujours la parole de Dieu en public ou en particulier; dans les temples ou dans les maisons, aux grands et aux petits, aux savants et aux ignorants; mais ce n'est pas assez que de parler, il faut agir, il faut que l'action réponde à la voix: or, cette action dont nous parlons, c'est l'aumône. Vous ne pouvez pas, comme le Fils de Dieu, guérir les malades, mais vous pouvez les aider dans leurs nécessités; vous pouvez pourvoir aux besoins de ce paralytique qui n'est pas en état de gagner sa vie, et avoir soin de ce pauvre honteux qui souffre sans se plaindre, et qui n'ose se découvrir qu'à vous. Malheur donc à ces pasteurs qui vivent dans une oisiveté honteuse, et que le prophète Zacharie traite d'idoles, parce qu'ils sont sans action et sans mouvement: *O pastor et idolum!* (*Zach.*, XI, 17.) En effet, ceux dont nous parlons ont une bouche et ils ne parlent point; des pieds et ils ne marchent point; des mains et ils ne les ouvrent point pour secourir les misérables (*Psal.* CXXXIV, 16): les uns resserrent par avarice des biens qui doivent être la matière de leur charité, les autres font des dépenses si excessives, que les plus grands revenus n'y peuvent suffire: ce qui fait un

scandale qu'on ne peut assez déplorer, de voir des ministres de Jésus-Christ, au lieu de donner l'exemple de l'humilité et de la modestie chrétienne, vivre dans un luxe profane, et se mettre ainsi, non-seulement dans l'impossibilité de pouvoir exercer la charité envers les pauvres, mais même dans la nécessité de manquer aux devoirs les plus essentiels de la justice envers leurs domestiques et leurs créanciers : aussi ce qui leur arrive souvent, c'est qu'après avoir mangé pendant leur vie le bien du marchand et retenu le salaire de l'artisan, ils meurent redevables à Dieu et aux hommes tout à la fois ; et qu'après avoir tiré toute la substance des biens consacrés au Seigneur par la piété et la magnificence de ceux qui les ont donnés à l'Église pour être le patrimoine des pauvres : ces bénéfices dont ils ont joui pendant des quarante et des cinquante années, sans avoir fait jamais la moindre dépense pour les entretenir, se trouvent alors dans la même désolation que s'ils avaient été livrés en proie aux ennemis de la religion.

Mercredi. — *Au même temps, une femme malade depuis douze ans d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière, et toucha le bord de sa robe, car elle disait en elle-même, Si je touche seulement sa robe, je serai guérie.* Examinons toutes les circonstances de la maladie de cette hémorrhoïsse pour admirer davantage la grandeur de sa foi, et la puissance de celui qui opère sa guérison. 1° C'était une maladie invétérée depuis douze ans : *Erat in profluvio sanguinis annis duodecim.* 2° Cette maladie lui avait fait dépenser tout son bien, et l'avait réduite à souffrir la douleur et la pauvreté tout ensemble : *Et erogaverat omnia sua.* 3° Les remèdes dont elle s'était servie lui avaient été inutiles, et elle n'en avait reçu aucun soulagement : *Nec quidquam profecerat.* 4° C'étaient les remèdes mêmes qui avaient accru son mal, et qui n'avaient pas moins épuisé ses forces que son bien : *Sed magis deterius habebat.* Tel est l'état où cette femme se trouve réduite : cependant sa foi est si grande, qu'elle ne laisse pas d'être persuadée que, pourvu qu'elle touche le bord de la robe du Sauveur, elle sera guérie : *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero :* ce qui nous donne lieu de remarquer que les hérétiques ont grand tort de blâmer la vénération que nous avons pour les reliques des saints, et le respect que nous leur rendons : car ce n'est pas que notre confiance soit appuyée sur la vertu qui soit dans la relique même, puisqu'il n'y en a aucune, mais seulement sur la puissance de celui qui honore les saints comme il lui plaît, d'autant plus que le concile de Trente (sess. XIII, dec. *De inv.*) se contente d'enseigner aux fidèles que cette pratique est *bonne et utile* sans rien dire davantage. « Il est visible, dit saint Athanase, que si nous adorons la croix, et si nous l'honorons en la baisant, ce n'est que dans la vue de Jésus-Christ qui y a été attaché, et pour exciter plus vivement en nous le souvenir de Celui qui nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous à la mort (35). » Cette pratique est aussi ancienne que l'Église, et nous lisons dans les *Actes* (chap. XIX, vers. 12), *que les mouchoirs et les linges qui avaient touché le corps de Paul guérissaient les malades, auxquels ils étaient appliqués.* Plus les choses auxquelles leur foi semblait être attachée paraissaient petites, plus éclatait la grandeur de la confiance qu'ils avaient en la puissance du Seigneur, duquel seul nous recevons les bienfaits que nous obtenons par l'entremise des saints. Telle était la foi de cette hémorrhoïsse; elle a cru sans hésiter, que *pourvu qu'elle touchât le vêtement de* Jésus-Christ, *elle serait guérie;* et c'est à sa foi qu'elle est redevable de sa guérison. » « O foi, s'écrie saint Ambroise, plus riche que tous les trésors du monde, plus puissante que toutes les forces du corps, plus sûre que l'expérience de tous les médecins ! une maladie invétérée jugée incurable, qui avait épuisé, et la science des hommes, et tout le bien d'une femme riche, est guérie en un instant par le mérite de sa foi (36). » — « Que cette femme, dit saint Pierre Chrysologue, nous a bien appris quelle est la vertu renfermée dans le corps de Jésus-Christ, elle qui en a éprouvé une si grande dans la frange de sa robe ; car, puisqu'en la touchant elle a été parfaitement guérie, les chrétiens, qui reçoivent tous les jours son corps, ne doivent-ils pas y rencontrer un remède général et souverain à toutes leurs maladies (37)? » En effet, quand Jésus-Christ demeure en nous, il y arrête cette révolte continuelle du corps contre l'esprit, il apaise les troubles de l'âme, il guérit les malades, il fortifie les faibles, et comme un bon pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis, il nous soutient pour nous empêcher de tomber à l'avenir.

Pourquoi donc tant de chrétiens tirent-ils si peu de profit de ce sacrement auguste? Ce n'est pas la faute d'un Dieu qui ne s'y renferme que pour nous combler de toutes sortes de biens; mais c'est la faute des chrétiens, ou qui ne s'en approchent pas assez souvent, ou qui s'en approchent indignement ; les uns ne reçoivent le corps de Jésus-Christ que quand ils y sont forcés par le précepte de l'Église, et cette viande cé-

(35) Crucem a nobis adorari, et osculando honorari propter Christum qui in ea pependit manifestum est. (S. Athan., quæst. 39.)

(36) Passio inveterata, passio immedicabilis quæ et artis omnem vicerat excogitationem, et pecuniarum subministrationem, soli fimbriæ curatur attactu. (S. Ambr., lib. III, *De Virg.*)

(37) O quam docuit mulier, quantum sit corpus Christi, quæ in fimbria tantum esse monstravit? audiant Christiani qui quotidie corpus Christi attingunt, quantam de ipso corpore sumere possunt medicinam, quando mulier totam rapuit de Christi fimbria sanitatem. (S. Petr. Chrysol., serm. 12; S. Cyril., lib. IV, *in Joan.* VIII, 17.)

leste qui devrait être la nourriture la plus ordinaire des chrétiens leur devient peu utile, parce qu'ils la mangent rarement; les autres s'en approchent assez souvent, mais comme ils n'agissent que par coutume et par habitude, ils ne se corrigent jamais de leurs faiblesses, et ils demeurent toujours dans le même état: *C'est par cette raison*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, *qu'il y en a plusieurs parmi vous qui sont malades et languissants* (I *Cor.*, II, 30); les premiers ne désirent point comme Zachée de recevoir le Seigneur dans leur maison (*Luc.*, XIX, 8 seqq.); les seconds n'imitent point le centenier qui s'en trouvait indigne (*Matth.*, VIII, 8): cependant, pour le recevoir saintement, nous devons réunir ces deux dispositions; car tous deux, dit saint Augustin (epist. 118), honorent le Sauveur, quoique d'une manière différente; il faut que le désir nous porte à lui de tout notre cœur, *comme un cerf altéré cherche avec empressement les eaux de la fontaine* (*Psal.* XLI, 1); et il faut que la connaissance de notre propre indignité nous en éloigne par les sentiments d'une humilité sincère, qui nous rende dignes de nous en approcher. Pour ce sujet, imitons l'hémorrhoïsse de notre Evangile: ce fut la foi qui la porta à chercher Jésus, et à fendre la presse pour s'en approcher dans le temps même que la nature de sa maladie la déclarant impure selon la loi, devait l'empêcher de se trouver avec le peuple: « La foi de cette femme, dit saint Chrysostome, est bien plus excellente, que celle du prince de la Synagogue; elle ne retient point le Sauveur, elle ne l'arrête point, elle se contente de toucher du bout du doigt la frange de sa robe; au lieu que ce prince voulut lui donner la peine de venir dans sa maison; c'est pourquoi étant venue la dernière, elle fut guérie la première (38). » Et ce fut son humilité qui la fit tenir derrière le Fils de Dieu, comme la femme pécheresse (*Luc.*, VII, 38), sans lui donner la hardiesse de se présenter devant lui. » Pouviez-vous, Seigneur, refuser ce qui vous était demandé avec une foi si parfaite, et une humilité si profonde, vous qui nous avez assurés que *quiconque aura une foi semblable au grain de sénevé, pourra transporter les arbres et les montagnes* (*Luc.*, XVII, 6); *vous qui renversez les grands de leurs trônes pour y faire monter les petits et les humbles* (*Luc.*, I, 52); aussi voyons-nous que cette femme reçut une santé aussi prompte qu'elle fut parfaite.

Jeudi. — *Mais Jésus se retournant et la voyant, lui dit: Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée, et cette femme fut guérie à l'heure même.* C'est ici où nous remarquons la vérité de ces paroles que le Fils de Dieu nous dit par la bouche d'un de ses prophètes: *Retournez-vous vers moi, et je me retournerai vers vous* (*Zach.*, I, 3); cette femme fut chercher Jésus avec empressement, et elle mérita qu'il la regardât, et lui dit: *Ma fille, ayez confiance;* « Comme cette femme, dit saint Chrysostome (39), était toute troublée, Jésus-Christ commença par l'exhorter à avoir confiance: il l'appela sa fille, parce que sa foi la mettait au nombre de ses enfants; il lui donna même des louanges publiques, en lui disant: *Votre foi vous a sauvée.* »

Voulons-nous trouver un remède souverain à nos maladies, il faut prier le Seigneur de se tourner vers nous, et de jeter sur nous un regard de miséricorde et de compassion; disons-lui pour ce sujet avec le Prophète: *Regardez-moi, et exaucez-moi, Seigneur* (*Psal.* XII, 4), *jetez vos regards sur moi, et ayez compassion de moi* (*Psal.* XXIV, 16); *il se tourna vers la femme pécheresse et ses péchés lui furent remis aussitôt* (*Luc.*, VII, 48); *il regarda saint Pierre*, et dans le moment, cet apôtre se ressouvint de son infidélité, *et il pleura amèrement* (*Luc.*, XXII, 61): mais afin que le regard du Seigneur produise en nous les mêmes effets, nous devons nous présenter à lui sitôt que nous ressentons les premiers mouvements de sa grâce, à l'exemple de la femme de notre Evangile, qui le cherche au milieu de la presse dont il était accablé; ou du moins quand il nous regarde dans le temps même que nous ne songeons pas à lui, comme il regarda saint Pierre, nous devons, comme cet apôtre, quitter aussitôt les occasions du péché, et abandonner le lieu qui a été fatal à notre innocence. Est-ce ainsi que nous en usons? au lieu de profiter de la grâce que le Seigneur nous présente (II *Cor.*, VI, 1), et d'aller à lui quand il vient à nous, nous le recevons en vain, ou même nous la rejetons; au lieu de pleurer quand il nous regarde, nous faisons en sorte de ne le point voir, afin de pouvoir persévérer tranquillement dans notre péché, semblables à ces vieillards impudiques qui, voulant assouvir une passion criminelle, détournèrent leurs yeux pour ne point voir le ciel: *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum.* (*Dan.*, XIII, 9.) Ce n'est donc point à lui, mais à nous que nous devons nous en prendre si nous vivons dans l'habitude du vice, et si nous mourons dans l'impénitence.

Les autres évangélistes rapportent que le Fils de Dieu demanda *qui l'avait touché, et que cette femme saisie de crainte et de frayeur vint se jeter à ses pieds, et lui déclara toute la vérité.* (*Marc.*, V, 30, 33.) « Que si on lui demande pourquoi celui qui en plusieurs occasions a toujours recommandé le silence sur les miracles qu'il opérait, donne lieu à la manifestation de celui-ci? saint Chrysostome en rend plusieurs raisons; c'était, dit ce Père: 1° pour perfectionner la foi de cette femme qui avait cru pouvoir faire

(38) Vides mulierem longe archisynagogo præstantiorem? non apprehendit, non quidquam retinuit; digitis solum tetigit, et ideo cum posterior venisset, prior curata recessit. (Hom. 32, *in Matth.*)

(39) Perterrita enim erat mulier, et *Confide* dixit; et filiam appellavit, et certe fides ejus filiam Christi effecit. (Hom. 31, *in Matth.*)

quelque chose sans être vue du Sauveur ; 2° pour proposer sa foi au peuple comme un modèle à imiter ; 3° pour confirmer par ce miracle la foi du prince de la Synagogue, et pour empêcher que son incrédulité ne s'opposât aux grâces qu'il voulait lui faire (40). » Ce qui nous donne lieu d'observer que si le Sauveur du monde blâme les Pharisiens de faire leurs actions en public (*Matth.*, XXIII, 25.), ce n'est pas à dire que nous ne devions point en faire de publiques, puisqu'il veut : *Que notre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient nos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient le Père qui est dans le ciel.* (*Matth.*, V, 16.) Distinguons donc bien ces deux choses, faire de bonnes œuvres pour être vus des hommes, ou en faire qui soient vues des hommes : dans le premier cas, c'est agir par vaine gloire ; dans le second, c'est ne se proposer que Dieu et l'édification du prochain pour la fin de ses actions ; il n'est jamais permis d'agir de la première manière, puisqu'alors ce n'est chercher dans ses actions que la vaine estime des hommes : mais c'est un devoir essentiel, principalement aux grands du monde, de faire en public des œuvres saintes et édifiantes qui puissent servir d'exemple et de modèle aux petits et aux inférieurs. « Je ne sais, dit saint Augustin (epist. 31, *ad Paul.*), écrivant à un saint homme, si vous pouvez exercer une plus grande charité envers le prochain, qu'en prenant autant de soin de faire connaître ce que vous êtes, que vous en avez eu de le devenir. » Voilà donc comme nous devons concilier ces deux préceptes qui paraissent être opposés : *Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite*, dit le Sauveur (*Matth.*, VI, 3), c'est-à-dire, ignorons, s'il se peut, ce que nous faisons, et que nos propres mains dont nous nous servons pour faire nos bonnes œuvres, ne le sachent pas : *Que votre lumière luise* (*Matth.*, V, 16), « c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostome (hom. 15, *in Matth.*), que le feu de la charité brûle dans nos cœurs, et que sa lumière éclate au dehors ; car quand la vertu est dans une haute perfection, quelques efforts que puisse faire pour la cacher celui qui la possède, il est impossible qu'elle demeure inconnue, » c'est ainsi que nous devons édifier notre prochain. Mais voyons ce que nous pouvons imiter dans le miracle qu'opère le Fils de Dieu en faveur de la fille du chef de la Synagogue.

Vendredi. — *Quand il fut venu au logis de ce prince de la Synagogue, voyant les joueurs de flûtes, et une troupe de gens qui faisaient grand bruit.*

C'était une coutume chez les païens qui avait passé chez les Juifs, que dans le temps des grandes afflictions, on faisait venir des joueurs d'instruments, qui par les airs les plus lugubres redoublaient la douleur, et des femmes qu'on nommait des pleureuses, qui avec des cris lamentables, et en se donnant plusieurs coups, excitaient le peuple à verser des larmes (41) ; et saint Jérôme (*in Jerem.*) assure que de son temps, cet usage se pratiquait encore dans la Judée. Or cette coutume qui avait lieu principalement dans les occasions de mort, pouvait être fondée sur deux motifs : l'un pour tâcher par ce bruit étranger de dissiper une douleur intérieure, qui n'est jamais plus sensible que quand, abandonné à soi-même, la perte que l'on a faite se présente plus vivement à l'imagination, et ne lui offre que les réflexions les plus tristes : l'autre pour rendre à des proches et à des amis, un honneur imaginaire, où l'amitié que l'on a eue pour les morts a bien moins de part que la vanité des vivants. C'est ainsi que nous en usons encore aujourd'hui ; perdons-nous une personne qui nous était chère, nous faisons en sorte de nous occuper l'esprit de divers objets pour nous empêcher de sentir les choses telles qu'elles sont ; et quand nous lui faisons faire des obsèques magnifiques, nous prenons toujours le parti de préférer ce qui paraît le plus aux yeux des hommes, à ce qui serait de quelque mérite devant Dieu : preuve évidente que nous sommes alors plus occupés de nous que du mort. Si nous étions véritablement chrétiens, voici ce que nous ferions ; au lieu de chercher à nous étourdir dans les afflictions qui nous arrivent, nous nous servirions de la mort d'autrui, pour penser à la nôtre, et pour faire de solides réflexions sur la brièveté de cette vie, sur la vanité des biens de la terre, sur la certitude de la mort, sur l'incertitude de l'heure, sur le jugement qui doit la suivre : en un mot, sur l'éternité de bonheur ou de malheur, qui sera la récompense ou la punition de nos bonnes ou de nos mauvaises actions : et au lieu de faire tant de dépenses en décorations funèbres très-inutiles au mort, et qui vont quelquefois à incommoder les vivants, nous intéresserions tous les ministres du Seigneur à prier pour lui, et à offrir le saint sacrifice des autels pour le repos, et le soulagement de son âme. Mais voyons ce que fait le Sauveur avant que de ressusciter cette jeune fille.

Il leur dit : Retirez-vous, cette fille n'est pas morte, mais elle dort ; et ils se moquaient de lui. Il chasse ces joueurs de flûte : *Et cum vidisset tibicinis dicebat : Recedite ;* « parce que, dit saint Jérôme, ils n'étaient pas dignes de voir le miracle d'une personne ressuscitée, eux qui se raillaient du Dieu qui devait la ressusciter (42). » D'où nous devons conclure qu'il ne faut point parler de nos mystères en présence des impies, de

(40) Sed cur, ais, in medium ducit ? ut fidem ipsius emendet quæ se putavit latere potuisse ; denique ut fidem ejus manifestam reddat, ut alii possint imitari ; postremo principem Synagogæ fide mutantem voluit emendare, ne incredulitate omnia corrumperet. (Hom. 32, *in Matth.*)

(41) Cantabat mœstis tibia funebris. (Ovid.)

(42) Non erant digni ut viderent mysterium resurgentis, qui resuscitantem indignis contumeliis irridebant. (*Comm. in Matth.*)

peur de les exposer à être profanés. *Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint*, dit le Fils de Dieu, *et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds.* (*Matth.*, VII, 6.) Après que le Sauveur eut fait retirer ces joueurs de flûte, il dit ensuite : *Cette fille n'est pas morte, mais elle dort* : « *Non est enim mortua puella, sed dormit.* » — « Pour faire voir, dit saint Chrysostome, qu'il lui est aussi facile de ressusciter cette fille de la mort, que de la réveiller du sommeil (43), parce que ce qui est mort aux yeux des hommes, est vivant aux yeux de Dieu, en qui toutes les choses vivent. » Sur quoi nous pouvons remarquer que ceux qui pèchent une fois mortellement par faiblesse ou par ignorance meurent véritablement, mais que leur mort ne peut être appelée qu'un sommeil, parce qu'ils sont réveillés facilement. Ainsi Pierre tomba quand il renia son Maître, mais il ne fallut qu'un seul regard pour le relever aussitôt. (*Luc*, XXII, 60, 61.) Avons-nous le malheur d'être morts à la grâce, ne croupissons point dans notre péché, détestons-le aussitôt, et faisons en sorte que cette mort ne soit pour nous qu'un sommeil, et que le Seigneur ne trouve pas plus d'opposition à nous ressusciter qu'il en trouva en la fille du chef de la Synagogue.

Samedi. — *Après qu'on eut fait retirer tout ce monde, Jésus entra, il prit cette petite fille par la main, et elle se leva, et le bruit s'en répandit dans tout le pays.* — Nous ne voyons point que le Fils de Dieu ait fait de miracle en présence de ceux qui ne croyaient point en lui, et l'on peut dire que l'incrédulité lie pour ainsi dire les mains de sa puissance, suivant cette expression de saint Marc (chap. VI, vers. 5) : *Non poterat ibi virtutem ullam facere*; il ne put faire aucun miracle en son pays, à cause de leur incrédulité, comme dit saint Matthieu, *propter incredulitatem eorum*; ainsi, il trompa la vaine curiosité d'Hérode en ne faisant nul signe en sa présence; ainsi, quand les Scribes et les Pharisiens lui demandèrent de faire un miracle, il leur répondit *qu'il n'y en aurait point d'autre pour eux que celui du prophète Jonas* (*Luc.*, XI, 29.); ainsi, en un mot, quand Pharaon pria Moïse de supplier Dieu pour lui, afin qu'il éloignât les mouches qu'il lui avait envoyées pour le punir de son opiniâtreté, Moïse lui répondit : *Je prierai le Seigneur aussitôt que je serai sorti d'auprès de vous* : « *Egressus a te orabo Dominum.* » (*Exod.*, VIII, 29.) Ne nous étonnons donc pas si Jésus chassa tous ceux qui étaient dans la chambre de cette fille morte, et s'il n'y laissa entrer que trois de ses apôtres avec le père et la mère de cette enfant, puisqu'il s'agissait de faire un miracle qu'il ne devait opérer que devant ceux qui croient en lui. « Il ne s'emporte point contre les personnes qui se moquaient de lui, dit saint Chrysostome : *Et irridebant eum*; afin que ces moqueries mêmes, ces flûtes, et toutes ces autres circonstances fussent des preuves certaines que cette fille était morte (44); mais il les chasse du lieu où il voulait entrer, parce que Dieu et le monde ne peuvent compatir ensemble. *Il entra ensuite, il prit la main de cette petite fille, et elle se leva.* Il la prend par la main, afin de mieux convaincre de sa mort ceux qui étaient présents, et que leurs yeux leur servissent à croire un si grand miracle; et au lieu d'imposer les mains sur cette fille, comme le père l'en avait prié, il la prend et il la lève pour montrer que tout lui cède et lui obéit; car le Sauveur dans de pareils miracles a toujours voulu que l'on fût persuadé de ces deux choses; savoir, que les personnes qu'il ressuscitait étaient véritablement mortes : et qu'ensuite elles ont été véritablement vivantes. » Enfin, quoique le Fils de Dieu eût défendu de ne point parler de ce qui s'était passé, le bruit de ce miracle se répandit dans tout le pays; car Dieu ne souffre point que toutes les œuvres que l'on fait pour sa gloire demeurent inconnues, et souvent il éternise la mémoire de celles mêmes qui ont été faites dans le plus grand secret. Ce fut la promesse que le Sauveur fit à cette femme qui avait *répandu sur sa tête un vase d'albâtre plein d'huile de parfum de grand prix. Je vous dis en vérité, que dans tout le monde où sera prêché cet Evangile, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire envers moi* (*Matth.*, XXVI, 7-13.)

Sommes-nous morts à la grâce de Dieu? pour travailler à notre résurrection, il faut faire ce que Jésus-Christ fait aujourd'hui pour ressusciter la fille du prince de la Synagogue. Tirons de ses actions le modèle de notre conduite : « Comme donc avant que de ressusciter cette jeune fille, *il fait sortir de la maison cette troupe de gens qui faisaient grand bruit*, de même, dit saint Grégoire, si nous voulons ressusciter notre âme qui est morte au milieu de nous, il faut d'abord éloigner du fond de notre cœur une multitude de soins et de passions qui l'occupent, et qui le remplissent : il faut nous éloigner du monde, ou éloigner le monde de nous; car le Seigneur ne peut rien opérer dans le bruit et le tumulte du monde (45). » D'où il suit que quand nous n'avons pas la force de nous en retirer, et qu'un coup imprévu nous en chasse malgré nous, au lieu de murmurer contre le Ciel, et d'attribuer cette disgrâce à une fortune aveugle qui frappe à l'aventure, nous devons en remer-

(43) Ostendens quasi a somno facile sibi esse mortuos excitare. (*Loc. cit.*)

(44) Deridebant tamen ipsum, ipse nihilominus etsi nullam eis verbis suis fidem habere voluerit; non molestè tulit nec increpavit deridentes, ut tam risus ipsi quam tibiæ et cymbala, atque reliqui omnia clara mortis indicia essent. (*Ibid.*)

(45) Foras autem turba ejicitur ut puella suscitetur, quia nisi prius a secretioribus cordis expellatur sæcularium multitudo curarum anima intrinsecus jacet mortua, non resurgit. (*Moral.*, lib. XVII.)

cier le Seigneur, et la regarder comme une faveur d'une Providence éclairée qui nous présente cette voie pour nous faire retourner à lui. Quand nous nous serons renfermés dans une retraite, ou que nous nous en serons fait une au milieu de nous, c'est alors qu'il faudra obéir à la voix de Dieu, qui ne manquera pas de nous crier : *Levez-vous*, et quand il nous prendra par la main, comme il prit cette jeune fille, pour nous aider à marcher, ce sera à nous à le suivre, et à répondre aux desseins qu'il a de nous *conduire dans les voies droites*. (*Sap.*, X, 10.) Enfin comme le miracle de cette fille ressuscitée se répandit dans tout le pays, aussi faut-il faire en sorte que la nouvelle de notre résurrection soit connue de tout le monde. Or la manière dont nous devons la faire connaître, c'est par le changement de notre vie, c'est par des œuvres de sainteté et de grâce, c'est par l'exercice des vertus qui puissent autant édifier le prochain que nous l'avons scandalisé par nos vices. *Seigneur*, dit le Prophète, pour réparer le scandale que son péché avait donné à tout son peuple, *j'enseignerai vos voies aux méchants, et les impies se convertiront à vous : « Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.»* (*Psal* L, 15.)

AVERTISSEMENT. — *Quand il y a plus de vingt-quatre dimanches après la Pentecôte, il faut prendre ceux qui ont été omis après les Rois, et réserver l'homélie suivante pour le dimanche qui précède l'Avent.*

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Confide, filia. (*Matth.*, IX, 22.)

La confiance que Jésus-Christ recommande à cette hémorrhoïsse, pour la rassurer contre toutes les circonstances de sa maladie qui pouvaient la lui faire regarder comme incurable, nous donne lieu de parler de celle que nous devons avoir en Dieu. Or, cette confiance doit être appuyée sur deux motifs. 1° Sur la puissance infinie du Seigneur, à qui rien ne résiste. 2° Sur sa bonté toujours prête à nous faire grâce, et à nous combler de bienfaits.

1. C'est avec bien de la raison que le Sage se raille de ceux qui sont assez fous pour mettre leur confiance en des idoles ; de ceux, dis-je, *qui prient pour la santé de celui qui n'est qu'infirmité : qui demandent la vie à un mort, et qui appellent à leur secours celui qui ne se peut secourir* (*Sap.*, XIII, 18) ; mais c'est être bien aveugle que de ne se confier pas entièrement à un Dieu, dont rien n'égale la force, la grandeur et la puissance. *Y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur ; y a-t-il un autre fort que notre Dieu ?* (II *Reg.*, XXII, 32.) C'est ce Dieu *qui a créé la terre par sa puissance, qui a affermi le monde par sa sagesse, qui a étendu les cieux par sa souveraine intelligence.* (*Jerem.*, X, 12.) *Seigneur*, dit le Sage, *qui pourra résister à la force de votre bras? tout le monde est devant vous comme ce petit grain qui donne à peine le moindre penchant à la balance, et comme une goutte de la rosée du matin qui tombe sur la terre.* (*Sap*, XI, 22, 23.) C'est en ce Dieu plus élevé que les cieux, plus profond que les abîmes, plus étendu que les mers, que nous devons mettre toute notre confiance ; soit que nous soyons réduits dans une pauvreté extrême, ou plongés dans l'abîme du péché.

En effet, dit l'Ecriture, *Fiez-vous à Dieu, et il vous tirera de tous vos maux* (*Eccli.*, II, 6) ; *jetez sur lui tous vos soins, et il vous nourrira* (*Psal.* LIV, 23.) ; *il ne méprisera point l'orphelin qui le prie, ni la veuve qui répand ses gémissements devant lui. Les yeux du Seigneur contemplent toute la terre, et inspirent de la force à ceux qui croient en lui d'un cœur parfait.* (*Eccli.*, XXXV, 17, 18.) Ce n'est pas à dire que nous devions négliger les moyens humains quand nous sommes dans la misère, pour faire en sorte de nous en tirer ; mais c'est à dire qu'il faut travailler tranquillement, et se reposer avec confiance sur celui qui a soin de revêtir les lis des champs, et de nourrir les oiseaux du ciel. (*Matth.*, VI, 28.) C'est de quoi l'Ecriture nous fournit plusieurs exemples célèbres : *Jacob ayant appris qu'Esaü venait au devant de lui avec quatre cents hommes, divisa en deux bandes tous ceux qui étaient avec lui, en disant : Si Esaü attaque une de ces bandes, l'autre se sauvera.* (*Gen.*, XXXIII, 6.) Sur quoi saint Augustin demande si cette conduite de Jacob s'accorde bien avec la confiance que ce patriarche devait avoir en Dieu, et ce Père répond que « nous devons apprendre par cet exemple, que cette confiance ne doit pas nous empêcher de prendre toutes les précautions que la prudence nous prescrit pour nous délivrer du péril, de peur que les négligeant, ce ne soit tenter le Seigneur (46). » Car, dans les miracles même les plus éclatants qu'il opère en notre faveur, il ne faut pas pour cela que nous négligions de nous servir des moyens humains. Quoique Isaïe eût assuré le saint roi Ezéchias *que le Seigneur avait entendu sa prière, qu'il allait être guéri, et qu'il irait au temple dans trois jours*, l'Ecriture nous apprend que *ce prophète ne laissa pas de se faire apporter une masse de figues qu'il mit sur l'ulcère du roi pour panser sa plaie* (IV *Reg.*, XX, 5, 7) ; et nous devons d'autant plus en user de cette sorte, que Dieu même ne dédaigne pas de se servir des causes secondes pour l'accomplissement de ses plus grands ouvrages ; ainsi, quand il fit un passage aux Israélites au travers de la mer Rouge, il est dit que *le Seigneur l'entr'ouvrit en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit.* (*Exod.*, XIV, 21.) Ainsi, quand il rassasia par deux miracles différents cinq mille hommes (*Joan.*, VI, 10), et ensuite quatre mille hommes dans le désert (*Marc.*, VIII, 9) ; là il se servit de

(46) Admonendi sumus hoc exemplo, ut quamvis credamus, faciamus tamen quæ facienda sunt in præsidium salutis, ne præter mittentes ea Deum tentare videamur. (*In Gen.*, quæst. 102.)

cinq pains d'orge, et ici de sept autres pains qui se trouvèrent avec quelques petits poissons, qu'il aima mieux multiplier que de faire une création pour repaître le peuple qui était à sa suite, quoique l'un ne lui eût pas plus coûté que l'autre. Au lieu donc de murmurer contre le Ciel, ou de tomber dans l'abattement, quand on manque des choses les plus nécessaires à la vie, il faut faire tout ce qui dépend de nous, et dire avec une entière confiance au Seigneur, et avec une parfaite résignation à ses ordres : *Mon Dieu, j'espère en vous* (*Psal.* VII, 2), *sauvez-moi, parce que les eaux sont entrées jusque dans mon âme* (*Psal.* LXVIII, 2); mais, Seigneur, vous avez le bras assez fort pour me tirer de l'abîme de ma misère, et pour me délivrer des plus grands périls; il faut lui dire avec le roi Aza, qui avait à combattre une armée d'un million d'hommes : *Seigneur, c'est une même chose à votre égard de nous secourir avec un petit nombre comme avec un grand : secourez-nous donc, Seigneur, vous qui êtes notre Dieu ; car c'est parce que nous nous confions en vous que nous sommes venus contre cette multitude; ne permettez pas que l'homme l'emporte sur vous.* (II *Paral.*, XIV, 11.) Si nous sommes soutenus par cette confiance, *il ne nous abandonnera pas dans les fers* (*Sap.*, X, 14), il nous délivrera de tous nos maux, et il ordonnera plutôt aux oiseaux du ciel de nous nourrir, comme il fit autrefois en faveur du prophète Elie (III *Reg.*, XVII, 4), que de permettre *qu'espérant en lui* (*Eccli.*, II, 6), *nous soyons confondus.* (*Psal.* XXI, 6.)

Que si nous devons nous confier *au Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob*, quand nous sommes privés des biens de la terre, quelque pécheurs que nous puissions être, nous ne devons jamais nous défier de sa puissance, ni croire avec le malheureux Caïn *que notre iniquité puisse être si grande qu'il n'y ait plus pour nous de pardon à espérer.* (*Gen.*, IV, 13.) *Le cœur de l'homme est dans la main de Dieu, et il le tourne comme il lui plaît* (*Prov.*, XXII, 1); *son bras n'est point raccourci pour ne pouvoir plus sauver, et son oreille n'est point devenue plus dure pour ne pouvoir plus écouter.* (*Isa.*, L, 2.) *Ne craignez point*, nous dit-il, *ma miséricorde ne se retirera point de vous, et l'alliance par laquelle je fais la paix avec vous ne sera jamais ébranlée.* (*Isa.*, LIV, 10.) Il peut faire revenir à lui un Manassé qui en était éloigné par les crimes les plus énormes (II *Paral.*, XXXIII, 12); donner son paradis à un larron le jour qu'il lui confesse ses péchés (*Luc.*, XXIII, 43), faire de son persécuteur un vase d'élection, dans le temps même que Saul *ne respire que le sang de ses disciples.* (*Act.*, IX, 1.) Mais ce qui doit d'ailleurs nous déterminer à mettre notre confiance en Dieu, c'est que non-seulement il est assez puissant pour nous secourir, ou pour nous remettre nos péchés, mais il est encore assez bon pour vouloir le faire.

2° Si le Seigneur n'était que puissant, l'on pourrait dire que ce n'en serait pas assez pour nous confier en lui; il y a bien des hommes qui sont en état de remédier à une infinité de misères, et il n'y a pas pour cela moins de misérables : s'il n'était que bon, la confiance que nous aurions en lui serait inutile. Il est des cœurs bons et tendres qui compatissent volontiers à la peine d'autrui, et qui sont hors d'état d'y apporter le moindre remède ; mais ce qui doit nous engager à mettre en lui toute notre confiance, c'est que sa bonté est infinie comme sa puissance ; c'est qu'il nous a promis de nous donner tout ce que nous lui demanderons. (*Matth.*, VII, 7.) Il est vrai qu'il ne nous donne pas toujours les biens de la terre, mais c'est par bonté même qu'il nous les refuse pour nous éprouver, et pour nous mettre en état de nous donner plus abondamment les biens de la grâce : ce qu'il ne nous refusera jamais, dès lors que nous retournerons à lui de tout notre cœur, ce sera sa miséricorde, quelque indignes que nous nous en soyons rendus par le nombre et la grièveté de nos crimes. L'Ecriture est toute remplie des promesses qu'il nous en fait dans l'Ancien et le Nouveau Testament. *Si l'impie quitte sa voie, et l'injuste ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur, il lui fera miséricorde, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner* (*Isa.*, LV, 7); *s'il fait pénitence de tous les péchés qu'il avait commis, s'il garde tous mes préceptes, et s'il agit selon l'équité et selon la justice, il vivra certainement, et il ne mourra pas : je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il avait commises, il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites. Est-ce que je veux la mort de l'impie*, dit le Seigneur notre Dieu, *et ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse, qu'il se retire de sa mauvaise voie, et qu'il vive?* (*Ezech.*, XVIII, 21 seqq) *Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui, il est bon à l'âme qui le cherche.* (*Thren.*, III, 25.) *Vous avez compassion de tous les hommes*, dit le Sage, en parlant à son Dieu, *parce que vous pouvez tout, et vous dissimulez leurs péchés, afin qu'ils fassent pénitence, car vous aimez tout ce qui est, et vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait, puisque si vous l'aviez haï, vous ne l'auriez pas fait.* (*Sap.*, II, 24, 25.) *Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs* (*Matth.*, IX, 13), *je suis venu pour chercher, et pour sauver ce qui était perdu*, dit le Sauveur dans son Evangile. (*Luc*, XIX, 10.)

A ces témoignages, si nous joignons ce que Jésus-Christ a fait lui-même pour ramener la brebis égarée (*Luc.*, XV, 5), les complaisances qu'il a eues pour les pécheurs et les publicains (*Matth.*, IX, 11), en les fréquentant et en mangeant avec eux, les défendant et les protégeant en toutes occasions, nous en faut-il davantage pour nous préserver de tomber dans l'abattement et le désespoir, et pour nous présenter *avec confiance devant le trône de la miséricorde de Dieu ;* Seigneur, pouvons-nous lui dire, il est vrai que je suis un grand pécheur, mais si j'ai perdu votre grâce, vous n'avez pas perdu votre miséricorde ; si j'en ai assez fait

pour mériter d'être damné, vous êtes assez bon pour me vouloir sauver ; « mes plaies sont profondes, elles sont mortelles, mais votre bonté n'a point de bornes, si je ne considérais que la grandeur de ma maladie, je désespérerais de pouvoir guérir ; mais je considère en même temps la Majesté de celui qui ne dédaigne pas de s'appeler, et d'être effectivement le médecin de mon âme ; quelque grands que mes maux paraissent, il n'est point de maladie incurable à un médecin tout-puissant (47). »

Pécheurs, si vous vous trouvez jamais au lit de la mort, et qu'effrayés par la grandeur de vos crimes, vous vous sentiez prêts à vous livrer au désespoir: *Ayez des sentiments plus dignes de la volonté de Dieu*, souvenez-vous que c'est le démon qui vous pousse à vous désespérer ; apprenez que de tous les crimes que vous avez commis, il n'en serait pas de plus grand que celui dont vous vous rendriez coupables en vous déliant de la miséricorde divine, et sachez que Judas, en vendant son maître, fut moins criminel qu'en désespérant de la bonté de son Dieu. (*Matth.*, XXVII, 4 seqq.) Qui que vous soyez, abandonnez-vous à lui, sa miséricorde est plus grande que votre malice, plus grande même que sa justice ; voici comment il s'en explique lui-même: *Je suis le Seigneur votre Dieu, un Dieu jaloux qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fait miséricorde jusqu'à mille et mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes préceptes.* (*Deut.*, V, 9, 10.) Eussiez-vous mérité mille fois l'enfer, vous vous rendrez dignes par cette confiance d'éteindre *les flammes que vous avez allumées* (*Isa.*, L. 11), et de vous préparer une place dans le ciel.

Mais il y a des chrétiens qui font outrage à la bonté de Dieu, en ne s'y confiant pas assez à la mort ; il y en a qui en abusent en s'y confiant témérairement pendant toute leur vie, qui sont méchants, parce qu'il est bon, qui, sous prétexte qu'il ne les a pas créés pour les damner, *qu'il n'est pas venu dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui* (*Joan.*, III, 17), qu'il a souffert la mort pour les racheter de l'enfer, vivent tranquillement dans leurs désordres, et méritent d'éprouver ainsi toute la rigueur de sa justice. Souvenons-nous bien que le Seigneur n'est bon qu'à ceux qui retournent à lui, et qu'il sera terrible à ceux qui n'y retournent pas ; et que si nous ne devons point désespérer de sa miséricorde, nous ne devons pas aussi présumer qu'il nous pardonne nos péchés, sans que nous fassions pénitence. D'où nous devons conclure, que ce sont deux précipices également à craindre, ou de désespérer, à l'article de la mort, de la bonté de Dieu, parce qu'on a péché contre le ciel et contre le Seigneur, ou de vivre en assurance coupables des plus grands crimes, parce qu'on a eu sa miséricorde une confiance vaine et présomptueuse. (S. Cypr., *De lapsis.*)

Ce n'est qu'en vous, Seigneur, que nous devons mettre toute notre espérance, et nullement dans les enfants des hommes : se reposer sur eux, c'est s'appuyer sur un roseau cassé ; leur force n'est que faiblesse, leurs richesses qu'indigence, leur constance que légèreté, leur bonté que malice : pour vous, Seigneur, rien ne résiste à votre puissance, et tout est soumis à vos lois : vous pouvez tout ce que vous voulez, et vous voulez toujours nous faire part de vos grâces. Vous êtes si bon et si magnifique, que tout ce que vous exigez de nous pour nous rendre dignes de vos bienfaits, c'est que nous nous confiions entièrement à vous. Faites donc que nous nous reposions entre vos bras, comme des enfants dans le sein de leurs mères ; mais faites en même temps que nous ne laissions pas d'agir et de faire tout ce qui peut dépendre de nous, *Afin que, par nos bonnes œuvres, nous puissions affermir notre élection* (II *Petr.*, I, 10), et mériter par la confiance que nous aurons eue en votre miséricorde de jouir éternellement de votre gloire. Ainsi soit-il.

XXIV^e^ DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XXIV v. 15-35.

L'Evangile de ce jour nous parle des deux plus grands événements qui soient jamais arrivés, ou qui arriveront jamais, savoir, de la ruine de Jérusalem, et de la destruction du monde entier. Le Fils de Dieu, dans l'entretien qu'il eut avec ses apôtres, peu de jours avant sa Passion, prédit que cette ville serait renversée, et que le temple dont ils admiraient la structure serait tellement détruit, *qu'il n'en demeurerait pas pierre sur pierre* (*Matth.*, XXIV, 2) ; sa prophétie touchant la ruine de Jérusalem a été accomplie à la lettre, et celle qu'il fit en même temps touchant la destruction de l'univers s'accomplira infailliblement. Jugeons de l'avenir par le passé : que l'un nous fasse croire et craindre l'autre, et faisons en sorte de tirer de tous les deux des instructions salutaires pour le règlement de nos mœurs.

Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation qui a été prédite par le prophète Daniel ; que celui qui lit entende bien ce qu'il lit. Ces premières paroles ne doivent pas s'entendre de la fin du monde, mais de la prise de Jérusalem, ainsi que saint Luc nous le dit clairement en ces termes : *Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem* (*Luc.*, XXI, 20) ;

(47) Magni sunt languores mei, sed major est medicus, attendo vulneris magnitudinem, sed non despero medici majestatem, omnipotenti medico nihil est insanabile. (S. Aug., *in Psal.* L.)

et il faut les regarder comme un avertissement que le Seigneur donnait aux fidèles qui seraient alors dans cette ville, du temps où il faudrait sortir pour ne pas être enveloppés sous ses ruines. Ce signal donc qui devait leur faire reconnaître qu'il fallait fuir promptement était *L'abomination de la désolation dans le lieu saint.* « *Cum ergo videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto.* » — Par cette *abomination de la désolation dans le lieu saint*, plusieurs Pères entendent l'idole ou la statue de l'empereur, qui fut placée dans le temple après que Jérusalem fut prise et ruinée; mais il semble plutôt qu'il faut l'expliquer de ce qui arriva quand Cestius en fit le siége trois ans auparavant; car ce fut dans ce temps qu'une troupe de brigands s'étant emparés du temple, y commirent d'horribles profanations, et se servirent de ce lieu sacré comme d'un fort pour y exercer contre le peuple les violences les plus cruelles. (JOSEPH., *De bello Jud.*, lib. IV, cap. 5.) Cette abomination dura jusqu'à ce que le temple fût entièrement détruit; c'est ce que le prophète Daniel avait prédit par ces paroles: *L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation persévérera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.* (*Dan.*, IX, 27.) Ainsi, quand on vit Cestius environner Jérusalem, et en même temps les brigands se saisir du temple, c'était alors que, pour bien entendre ce qui est écrit dans ce prophète, il y fallait faire une plus sérieuse réflexion, *qui legit intelligat*; le temps était venu de s'enfuir sur les montagnes, puisqu'il aurait été trop tard de le faire quand cette ville fut assiégée par Titus et Vespasien, et qu'ils la serrèrent de si près, qu'il ne resta plus à personne le moyen d'en sortir.

Tout ce qui suit touchant la prise de Jérusalem sont comme autant d'expressions figurées par lesquelles le Fils de Dieu marque avec quelle vitesse il faudra fuir, sans *que celui qui est sur le toit doive en descendre pour emporter quelque chose de sa maison, ou que celui qui est dans le champ doive revenir chez lui pour reprendre ses vêtements. Malheur donc aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce temps-là,* « parce que le poids qui chargera les premières les rendra moins disposées à se sauver, et que les secondes retenues dans la ville par l'affection de leurs nouveaux nés, seront contraintes de périr avec eux; d'où il suit qu'il fallait prier Dieu que cette fuite n'arrivât point, ou durant l'hiver, temps qui est peu propre à la retraite, ou le jour du sabbat, auquel, suivant la loi, il n'était permis de faire qu'un certain espace de chemin (48); » car le Sauveur ne parlait pas d'une certaine retraite qu'on pouvait faire à loisir, il s'agissait d'une fuite précipitée qu'on ne devait pas différer d'un instant, si on voulait éviter *une si grande désolation, qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais.*

Mais comme les chrétiens d'aujourd'hui sont si peu touchés des signes funestes de la ruine de Jérusalem, parce que tout cela est passé, et que le plus souvent ils sont insensibles à la destruction du monde, parce qu'elle leur paraît éloignée, pour produire en eux un fruit plus certain, faisons en sorte de leur faire craindre la désolation de leur âme par le péché, puisque le péché dans l'âme d'un chrétien, c'est véritablement *l'abomination de la désolation dans le lieu saint*; c'est-à-dire la profanation dans ce temple intérieur sanctifié par la grâce et la demeure de Dieu, mais que nous souillons par une infinité de crimes qui sont comme autant d'idoles que nous érigeons au démon au dedans de nous-mêmes. Il n'y a rien de plus abominable que le péché, ou plutôt c'est la seule chose que nous devons avoir en horreur. « Ah! disait un Père, si je voyais d'un côté l'infection du péché, et de l'autre les abîmes de l'enfer, et que je fusse nécessité d'être à l'un des deux, je souffrirais plutôt d'être englouti dans les enfers, que de recevoir le péché dans mon âme: car j'aimerais mieux être damné, exempt de péché, que d'être sauvé en étant coupable (49). » Si nous sommes dans ces sentiments, nous dirons avec le Roi-Prophète: *Iniquitatem odio habui, et abominatus sum* (*Psal.* CXVIII, 163); et dès lors, pour empêcher la désolation de notre âme par le péché, nous ferons ce que le Sauveur conseillait de faire pour n'être point abîmé sous les ruines de Jérusalem.

LUNDI. — *Alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes; que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour prendre son vêtement.* Pour éviter cette désolation, nous devons faire trois choses que notre Évangile nous prescrit: 1° Il faut fuir: *Fugiant ad montes.* 2° Il faut fuir promptement: *Et qui in tecto, non descendat tollere aliquid de domo sua.* 3° Il ne faut point s'arrêter dans sa course, beaucoup moins retourner sur ses pas: *Et qui in agro, non revertatur tollere tunicam suam.*

Rien n'est plus recommandé dans l'Écriture que la fuite du péché, que de fuir les lieux et les personnes qui peuvent nous y engager. *Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun songe à sauver son âme* (*Jerem.*,

(48) Alterum quia cum tardiores sint non possunt facile fugere onere ventris retentæ: alterum quando affectus infantium vinculo retinentur, cumque nequeunt se simul et lactantes conservare, una depereunt. (S. CHRYS., hom. 77, *in Matth.*)

(49) Si hinc peccati pudorem, et illinc cernerem inferni horrorem, et uni eorum necessario haberem immergi, prius me in gehennam immergerem quam peccatum in me immitterem: mallem enim a peccato purus infernum intrare quam peccati sorde pollutus cœlorum regna tenere. (S. ANSELM., *De simil.*, cap. 90.)

I.1, 6); *fuyez l'impureté* (I *Cor.*, VI, 18), *fuyez le péché comme vous fuiriez en la présence d'un serpent.* (*Eccli.*, XXI, 2.) Ainsi, sommes-nous dans une condition dangereuse ou dans un commerce criminel, fuyons; puisque, si nous demeurons dans l'une ou dans l'autre, nous périrons infailliblement; mais où fuirons-nous pour être en sûreté? ce sera sur les montagnes: *Fugiant ad montes.* Quand donc, par l'expérience que nous avons de notre propre faiblesse, nous connaissons que nous ne pouvons être dans le monde sans participer à la corruption du monde, il faut en sortir et fuir sur les montagnes, car quitter tout pour sauver son âme est un commandement de tous les temps; il faut s'élever vers Dieu par la prière, et dire avec un saint roi: *Levavi oculos meos ad montes, unde veniet auxilium mihi.* (*Psal.* CXX, 1.)

Si la grâce de Dieu nous fait connaître la nécessité de la fuite, nous devons fuir promptement sans écouter la chair ni le sang, et sans remettre au lendemain ce que nous ne ferons peut-être jamais si nous manquons à le faire aujourd'hui. « Nul homme, dit saint Augustin (epist. 259, *Ad Corn.*), ne pouvant s'assurer d'un seul jour de vie, rien n'est plus déplorable que de différer de jour en jour à se convertir. » Quand les anges que le Seigneur avait envoyés à Lot, *virent qu'il différait de sortir de Sodome, ils le prirent par la main*, dit l'Ecriture (*Gen.*, XIX, 16), *et l'ayant fait sortir de la maison, ils le conduisirent hors de la ville;* s'il n'était pas sorti dans le moment, il aurait infailliblement péri avec tous les habitants de cette ville infortunée : par toutes les grâces que le Seigneur nous fait, il nous avertit de nous retirer de la corruption dans laquelle nous vivons; il nous prend même par la main, quand par des afflictions qu'il nous envoie il nous force de retourner à lui : si nous ne le suivons pas à l'heure même, qu'il est à craindre que nous ne soyons surpris dans notre péché, et qu'il n'y ait plus de moyen pour nous d'échapper à sa justice! *Ne différez point de vous convertir au Seigneur*, dit le Sage, *et ne remettez point de jour en jour, car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de sa vengeance.* (*Eccli.*, V, 8, 9.) Quand le feu est à la maison, et qu'on est près d'être gagné par les flammes, on se sauve par où l'on peut, sans se mettre en peine de vouloir en remporter quelque chose : c'est avec une pareille vitesse qu'il faut fuir, puisque nous sommes dans un péril aussi imminent: *Et qui in tecto, non descendat tollere aliquid de domo sua;* ainsi, comme celui-là serait insensé qui risquerait sa vie pour retirer quelques meubles de sa maison, de même cet autre ne le serait pas moins, qui exposerait son âme au péril d'une mort éternelle, parce qu'il ne voudrait songer à son salut qu'après avoir contenté sa passion.

« Mais, dit saint Chrysostome, si Jésus-Christ ne permet pas même à ceux qui se trouveront alors sur le toit d'en descendre, et d'emporter quelque chose de la maison pour marquer que la ruine sera inévitable; si ceux mêmes qui seront alors dans la ville doivent en sortir, combien plus ceux qui seront dehors doivent-ils craindre d'y entrer (50); » et c'est une instruction des plus importantes que nous puissions donner à ceux et à celles que la grâce de Dieu a retirés du monde, de s'en éloigner de plus en plus; et de s'en tenir tellement séparés de cœur et de volonté, qu'ils ne regrettent point ce qu'ils ont si généreusement abandonné, *Et qui in agro est, non revertatur tollere tunicam suam.* Les anges qui firent sortir Lot et sa famille de Sodome, leur défendirent de regarder derrière eux; sa femme n'obéit pas à ce commandement, aussi en fut-elle punie à l'instant. (*Gen.*, XIX, 17, 26.) *Souvenez-vous donc de la femme de Lot* (*Luc.*, XVII, 32), et craignez que le moindre regard de curiosité que vous jetteriez sur ce monde d'où vous êtes sortis ne fût la cause de votre réprobation. *Quiconque*, dit le Sauveur, *ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu.* (*Luc.*, IX, 62.) *Il eût été meilleur*, dit l'apôtre saint Pierre, *de n'avoir pas connu la voie de la piété et de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue.* (II *Petr.*, II, 21.) Profitez de ces avertissements; à quelque état de perfection que vous puissiez être élevés, dites avec le grand Apôtre : *Je ne pense point avoir encore atteint où je tends, mais tout ce que je fais maintenant, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours sans cesse au bout de la carrière pour remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ.* (*Philipp.*, III, 13, 14.)

« Ne reculons donc pas après nous être beaucoup avancés, ne regardons pas derrière nous, et ne regrettons point de n'avoir pas emporté avec nous certaines commodités pour nous en servir pendant notre fuite (51). » — « Sachons qu'il est plus à propos de s'échapper nu du péril, que de retourner à la maison pour y prendre un vêtement, et d'y perdre la vie (52). » C'est ce que le Sauveur lui-même nous a enseigné, quand il nous a dit : *Il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie éternelle n'ayant qu'un œil, que d'en avoir deux, et d'être précipité dans le feu de l'enfer.* (*Matth.*, XVIII, 9.)

(50) Præterea si quis in agro erit, nec iste, inquit, ad accipiendam vestem suam redeat; nam si fugiendum est iis qui intus erant, multo minus committendum, ut qui extra sunt intus refugere debeant. (Hom. 62, *in Matth.*)

(51) Cavendum est ne qui profecerat in anteriorem se extendens; dejiciendo in posteriora despiciat. (S. Aug., epist. 80.)

(52) Eligibilius enim erat nudo corpore salvari, quam intrare domum ut tolleret vestimentum et occidi. (S. Chrys., hom. 77, *in Matth.*)

Après avoir fait voir la nécessité qu'il y a de fuir, voyons quel sera le malheur de ceux qui ne seront pas en pouvoir de songer à la fuite.

Mardi. — *Malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce temps-là. Priez Dieu que votre fuite n'arrive point en hiver, ni au jour du sabbat.* Ces femmes grosses mal disposées à la fuite, nous représentent, dit saint Augustin, ces chrétiens pleins de désirs qui souhaitent ardemment ce qu'ils n'ont point encore, et qui ne craignent rien tant que de se voir frustrés de leur espérance (52*); comme ces nourrices nous figurent ceux qui jouissent avec peine et avec embarras de ce qu'ils ont désiré avec empressement, et qui cependant en font tous leurs plaisirs, et y sont uniquement attachés. Or, peut-on être dans des dipositions moins propres pour s'enfuir sur les montagnes que le sont ces deux espèces de chrétiens, et ne pouvons-nous pas dire aujourd'hui après le Fils de Dieu, *Væ autem prægnantibus et nutrientibus?* Malheur à ces ambitieux qui conçoivent tous les jours de nouveaux projets d'élévation, qui cherchent un bonheur qu'ils ne trouveront jamais dans leurs succès les plus heureux; parce que si les honneurs du siècle ont quelque sorte de douceur, c'est plutôt dans l'espérance de les acquérir, que dans les plaisirs de la possession. *Væ autem prægnantibus.* Malheur à ces avares, qui étant plus possédés de leurs biens qu'ils ne les possèdent, se refusent jusqu'au nécessaire pour grossir leurs revenus, comme s'ils devaient vivre toujours, et ne mourir jamais : *Væ... nutrientibus,* puisque les uns et les autres tiennent tellement à la terre, que quand le péril les presse, c'est-à-dire quand la mort se présente à eux, ils ressentent et ne peuvent éviter ce qu'elle a pour eux d'affreux et de terrible.

C'est ce qui fait que nous ne pouvons jamais assez bénir le sort de ces âmes saintes, qui ayant rompu par les vœux de la religion tous les liens du siècle, et n'étant plus retenues, ni par l'espérance, ni par la possession des biens d'ici bas, sont en état, *de suivre l'Agneau partout où il va* (*Apoc.*, XIV, 4), qui, *n'ayant qu'à plaire au Seigneur* (*I Cor.*, VII, 32), sont toujours attentives à sa voix, toutes prêtes à obéir à ses commandements, et toujours disposées à quitter *ce corps de péché* (*Rom.*, VI, 6), pour s'aller joindre plus intimement à ce digne objet de leur amour.

Mais comme rien n'est plus volage ni plus inconstant que le cœur humain; il n'est personne qui ne doive prier le Seigneur que cette fuite, c'est-à-dire que notre mort n'arrive point durant l'hiver, ni au jour du Sabbat : *Orate autem ut non fiat fuga vestra in hieme, vel Sabbato.* Durant l'hiver, *in hieme,* c'est-à-dire dans le refroidissement de la charité; dans certains temps de la vie, où l'on est de glace pour Dieu, et où le mal que l'on fait ne donne ni inquiétude, ni remords; *vel sabbato*, c'est-à-dire dans l'oisiveté des bonnes œuvres (53); dans une certaine impuissance où l'on se voit quelquefois de faire le bien, et d'où l'on ne se tire que par la prière et la vigilance chrétienne. Prions donc avec ardeur, puisqu'il s'agit de détourner le plus funeste de tous les malheurs.

Car la désolation sera si grande, qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'avaient été abrégés, nul homme n'aurait été sauvé, mais ils seront abrégés en faveur des élus. La ruine de Jérusalem dont les historiens (Joseph., *De bello Jud.*, lib. IV) parlent en des termes qui font horreur, et qui justifient si bien cette prédiction du Fils de Dieu, *qu'il n'y a point eu de désolation pareille depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais* pour le peuple juif, comme l'explique saint Augustin (epist. 80); et ces jours de misère que le Seigneur abrégera en faveur des élus, nous donnent lieu de faire deux réflexions.

La première, que si ce qui regarde la déselation de Jérusalem est passé, nous en avons une autre infiniment plus à craindre, dont il est aussi parlé dans cet Evangile, savoir; la persécution de l'Antéchrist; ou même toutes sortes de persécutions : or, si nous voulons savoir le seul moyen qu'il y a d'en être victorieux, c'est de nous y préparer pendant toute notre vie; car se persuader que dans l'occasion où nous aurons besoin d'une foi plus vive, et d'une vertu plus éprouvée pour résister à des ennemis si dangereaux, nous les surmonterons sans nous être jamais préparés à les combattre; c'est vouloir croire que si nous nous trouvions sur mer, et qu'on nous abandonnât la conduite du vaisseau pendant le fort de l'orage, nous l'empêcherions de périr sans en connaître la moindre manœuvre.

La seconde réflexion que nous pouvons faire sur ce que les jours de cette désolation seront abrégés en faveur des élus : c'est que la plus grande colère de Dieu est toujours mêlée de miséricorde; ainsi, dans quelque état d'abandon que nous puissions être réduits, nous ne devons jamais désespérer, nous verrons finir tout d'un coup des misères excessives dans le temps même qu'elles nous paraîtront devoir être éternelles : *Notre Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces.* (*I Cor.*, X, 13.) « Il aura égard à notre faiblesse (54), et quand il y aura à craindre que notre foi ne succombe dans une persécu-

(52*) Prægnans est qui res alienas concupiscit; nutriens est qui jam rapuit quod cupierat. (*De verb. Dom.*, serm. 24.)

(53) Orate ne vel in peccatorum frigore, aut in otio bonorum operum reperiamini. (S. Hieron., *Comm. in Matth.*)

(54) Abbreviari dies intelliguntur, ne temporum mora fides concutiatur credentium. (S. Iher., *Comm. in Matth.*

tion trop longue, il en abrégera les jours, et nous en serons victorieux, » si nous mettons toute notre confiance en lui, et si nous profitons de tous les avertissements qu'il nous donne pour démêler les artifices de notre ennemi, et pour ne nous y pas laisser surprendre.

MERCREDI. — *En ce temps-là, si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou bien il est là, n'en croyez rien ; car il s'élèvera de faux christs, et de faux prophètes qui feront des miracles et des prodiges si grands, que les élus mêmes, s'il était possible, y seraient trompés. J'ai voulu vous avertir de ces choses avant qu'elles arrivent. Si donc on vous dit : Le voilà dans le désert, ne sortez point pour y aller. Si on vous dit : Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez point.* Tout ce qui s'oppose à Jésus-Christ est à proprement parler ce qui s'appelle Antéchrist. C'est une question chez les interprètes (EUSEB., lib. IV, cap. 6), de savoir si l'évangéliste parle ici de ceux qui parurent après la destruction de Jérusalem, et qui voulurent se faire reconnaître pour le Messie ; ou s'il n'entend parler que de celui qui précédera la fin du monde, que l'Ecriture nomme tantôt *un impie qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, faisant toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs* (II *Thess.*, II, 9) ; tantôt *une bête qui sera adorée par tous ceux qui habiteront sur la terre, dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie* (*Apoc.*, XIII, 8) ; mais comme il est sans difficulté que les faux prophètes sont de tous temps : *Surgent enim pseudo-prophetæ*, pour une grande utilité, faisons en sorte de découvrir ce que nous devons faire pour n'y être pas trompés. Le démon en suscite (II *Petr.*, II, 1.) de deux sortes : les uns en veulent à la foi, les autres aux mœurs ; les premiers sont les hérétiques, les seconds sont les faux directeurs.

« Quand, par l'établissement de la religion chrétienne, le démon vit que les idoles étaient abattues, et les temples abandonnés, il inventa les hérésies, et les schismes, dont il se servit pour détruire la foi, pour corrompre la vérité, pour rompre l'unité de l'Eglise (55). » Voulez-vous vous précautionner sûrement contre *ces enfants de perdition* (*Joan.*, XVII, 12), n'ayez jamais de curiosité pour tout ce qui s'appelle nouveauté, et quand on vous dit : *Le Christ est ici ; ou bien, il est là, ne le croyez point, le voici dans le désert, le voici dans le lieu le plus reculé, ne sortez point pour y aller.* Tenez-vous ferme sur ces deux principes : le premier, c'est que la foi de l'Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut, est invariable ; que ce qu'on a cru du temps des apôtres, on le croit aujourd'hui ; que ce qu'on croit aujourd'hui, on le croira jusqu'à la fin du monde : car Jésus-Christ demeurera avec son épouse *jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Ainsi toute doctrine nouvelle doit être rejetée, et il suffit pour la condamner qu'elle soit véritablement nouvelle. La parabole de l'Evangile marque que le bon grain fut le premier semé par le Seigneur ; ce ne fut qu'ensuite que le démon son ennemi répandit pas dessus de la méchante graine : ce qui nous fait voir, dit Tertullien (*De vel. virg.*, cap. 31), que la doctrine qui a été premièrement répandue vient du Seigneur, et est la véritable : et que celles qui se sont depuis insinuées dans l'Eglise sont fausses et étrangères. *Gardez le dépôt qui vous a été confié*, écrit l'Apôtre à son disciple Timothée, *en fuyant les profanes nouveautés de paroles, et tout ce qu'oppose une doctrine qui porte faussement le nom de science.* (I *Tim.*, VI, 20.) Le second fondement sur lequel nous devons nous appuyer, c'est que l'Eglise dans laquelle nous sommes est universelle, d'où il suit que le Christ n'est ni dans cette secte-ci, ni dans celle-là : soyons en garde contre tout dogme particulier ; tenons-nous fortement à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dont la foi est aussi ancienne qu'elle-même, et aussi étendue que le monde ; et alors quelques prodiges que puissent faire les faux prophètes, ils ne pourront jamais rien contre nous.

Il en est d'une autre espèce qui ne sont pas moins dangereux ; ce sont de faux directeurs qui corrompent les mœurs des fidèles, et enseignent une doctrine contraire à l'Evangile de Jésus-Christ. Nous pouvons encore en distinguer de deux sortes : les uns sont des relâchés, qui élargissent *le chemin étroit* (*Matth.*, VII, 14), *qui promettent la paix où il n'y a point de paix* (*Jerem.*, VI, 14), *qui préparent des coussinets pour mettre sous le coude des pécheurs* (*Ezech.*, XIII, 18), et font croire à des lâches qu'on peut être sauvé sans les exercices d'une pénitence laborieuse ; les autres sont des fanatiques qui mettent la perfection dans l'inaction, et dans l'indifférence de toutes choses : opposons aux premiers ces constantes vérités, que *depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume de Dieu souffre violence* (*Matth.*, XI, 12) ; *que si nous ne faisons pénitence nous périrons tous* (*Luc.*, XIII, 3) ; *que la porte de la vie est petite ; que le chemin qui y mène est étroit, et qu'il y en a peu qui le trouvent.* (*Matth.*, VII, 14.) Combattons les seconds par ces autorités : *Je dis à tous, veillez* (*Marc.*, XIII, 37), *opérez votre salut dans le tremblement et dans la crainte* (*Philipp.*, II, 12) ; *efforcez-vous d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres* (II *Petr.*, I, 10) ; *j'ai demandé au Seigneur une seule chose, et je la rechercherai uniquement, c'est d'habiter en la maison du Seigneur dans tous les siècles des siècles.* (*Psal.* XXVI, 4.) Tel est l'usage que nous

(55) Videns idola derelicta diabolus, et sedes suas ac templa deserta, hæreses invenit et schismata, quibus subverteret fidem, veritatem corrumperet, scinderet unitatem. (S. CYPR., *De unit. Eccl.* ; S. AUG., *De civ. Dei*, lib. X, cap. 31.)

devons faire de cette vie présente, pour être toujours en état de comparaître devant un Juge redoutable qui viendra dans le temps que nous y songerons le moins.

Car comme un éclair qui part de l'Orient, paraît tout d'un coup jusqu'à l'Occident; ainsi sera l'avénement du Fils de l'homme. Partout où le corps se trouvera, là les aigles s'assembleront. « Vous savez, dit saint Chrysostome, comme paraît un éclair, il n'a besoin ni de précurseur, ni de héraut pour annoncer sa venue, il se fait voir en un moment, aux yeux de tout le monde. C'est ainsi que le Sauveur paraîtra tout d'un coup dans l'éclat de la gloire dont il sera environné (56). » Et voilà ce qui doit nous le faire craindre de ce qu'il viendra si subitement que rien ne précédera sa venue, et que ceux qui ne veilleront point en seront surpris comme d'un voleur qui vient la nuit, et qu'on n'aperçoit que quand il n'est plus temps de s'enfuir: *Tenez-vous donc toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne penserez pas. Partout où le corps se trouvera, là les aigles s'assembleront.* Que veut dire ceci? sinon qu'une multitude innombrable d'anges, de martyrs, et d'autres saints qui sont des aigles (S. Chrys., *ibid.*) ont eu toujours leurs regards attachés sur *le Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2), s'assembleront autour du corps, c'est-à-dire de Jésus-Christ, mort pour nous racheter, pour être à jamais la nourriture des justes, tandis que tous les pécheurs seront forcés de paraître devant *le Juge des vivants et des morts* (*Act.*, X, 42), pour y entendre l'arrêt qui les condamnera aux flammes éternelles. (*Matth.*, XXV, 41.)

Continuons notre Evangile qui, après nous avoir parlé de la désolation de Jérusalem, et de la persécution de l'Antéchrist, nous parle enfin des signes funestes qui précéderont la fin du monde.

Jeudi. — *Mais aussitôt après ces jours de tribulation, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus du ciel seront ébranlées; alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, tous les peuples de la terre déploreront leur misère, et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance, et une grande majesté.* Par ce signe du Fils de l'homme, les Pères entendent la croix du Sauveur (S. Thom., q. 59, art. 2, ad. 2): ils rendent plusieurs raisons pourquoi il nous jugera armé de sa croix. La première, c'est afin que la condamnation des chrétiens, et celle principalement des Juifs qui l'ont persécuté, paraisse plus juste et plus équitable. La seconde, afin qu'il soit évident, que le Sauveur s'est acquis la puissance de juger par sa croix. (In, *in Matth.*, XXIV.) La troisième, afin qu'exposant aux yeux des hommes ce qu'il a souffert pour eux, il soit plus en état de leur reprocher leur ingratitude. (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 49.) La quatrième, afin de faire voir que le Juge est celui-là même qui a été crucifié par les Juifs. (S. Chrys, hom. *De cruce et lat.*) La cinquième, afin que la croix soit reconnue pour être la source de l'origine de la grâce et de la gloire des hommes. (S. Chrys., hom. 77, *in Matth.*) La dernière afin, de confondre l'orgueil et l'insolence des Juifs, et de rendre la croix même du Fils de Dieu la marque de sa justification, et le trophée de son innocence.

Ce sera alors, c'est-à-dire quand le Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel avec sa croix, « ce sera, dis-je, alors que tous les pécheurs seront dans les pleurs et les gémissements : *Tunc plangent omnes tribus terræ*, parce qu'ils n'auront tiré aucun avantage d'une mort si salutaire au reste des hommes, et qu'ils auront méprisé celui qu'ils devaient adorer attaché à cette croix. (S. Chrys., *ibid.*) » *Toutes les étoiles du ciel seront comme languissantes, les cieux se plieront et se rouleront comme un livre*, dit le prophète Isaïe, *tous les astres en tomberont comme les feuilles tombent de la vigne et du figuier* (*Isa.*, XXXIV, 4); et dans cette consternation de l'univers, *ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.* Car il y a une grande différence entre le premier et le second avénement du Fils de Dieu. Le premier fut secret, le second sera public, le premier s'est passé sur la terre, le second se passera dans le ciel; le premier dura plusieurs années, le second paraîtra comme un éclair; le premier se fit dans la pauvreté et l'abjection, le second se fera dans la puissance et la majesté : *Videbant Filium hominis venientem in nubibus cæli cum virtute multa et majestate. En ce jour là*, dit le prophète Isaïe, *l'homme rejettera loin de lui ses idoles d'argent et ses statues d'or, et il s'enfuira dans les ouvertures des pierres, et dans les cavernes des rochers, pour se mettre à couvert de la frayeur du Seigneur, et de la gloire de sa majesté, lorsqu'il s'élèvera pour frapper la terre.* (*Isa.*, II, 20, 21). On ne peut lire les expressions dont l'Ecriture se sert en parlant de ce jour terrible, sans sécher de frayeur et de crainte. *Qui pourra soutenir la colère du Seigneur? Son indignation se répand comme un feu, et elle fait fondre les pierres.* (*Nahum.*, I, 6.) *En ce temps-là les hommes chercheront la mort, et ils ne la pourront trouver; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux* (*Apoc.*, IX, 6); *ils diront aux montagnes, Tombez sur nous, et aux collines, Couvrez-nous* (*Luc.*, XXIII, 30), mais, hélas! leurs vœux et leurs efforts seront également inutiles.

Quel est donc le parti que nous avons à prendre aujourd'hui, sinon de trembler à la

(56) Quomodo igitur fulgor apparet? non indiget certe præcone aut nuntio, sed in momento temporis per totum orbem iis etiam qui domi sedent ac in thalamis, sese conspicuum facit: sic erit adventus ille, ubique simul majestatis splendore clarescens. (Hom. 77, *in Matth.*)

vue des jugements de Dieu, et d'user de tous les moyens nécessaires pour en éviter la rigueur? Pour ce sujet nous devons faire ce que Dieu ferait un jour malgré nous. « Si vous écrivez vos péchés dans votre mémoire, dit saint Chrysostome (hom. 31, *in Matth.*), Dieu les effacera de la sienne : si vous négligez de les marquer, Dieu les marquera lui-même, et en tirera vengeance; ne vaut-il donc pas mieux vous en souvenir, afin que Dieu les oublie, que de les oublier, afin que Dieu vous les représente, et vous les reproche dans son effroyable jugement? » — « Entrons présentement en Jésus-Christ comme dans un rocher, dit saint Bernard. » — « Ayons recours à sa miséricorde; et témoignons par nos actions que nous nous appliquons sérieusement à la pénitence, avant que d'être surpris de ce jour effroyable, auquel tous nos regrets seront inutiles. Maintenant, tout dépend encore de nous, mais alors notre arrêt sera irrévocable, et il ne dépendra plus que de notre Juge. *Prévenons sa face en confessant nos péchés, pleurons et soupirons en sa présence.* (*Psal.* XCIV, 2, 6.) Si nous sommes assez heureux pour fléchir notre Juge, et pour le porter à nous pardonner avant qu'il prononce sa sentence, nous n'aurons plus besoin ensuite d'intercesseur auprès de lui: comme au contraire, si nous négligeons cet avis, il nous fera paraître un jour en présence de toute la terre, il examinera nos fautes aux yeux de tout le monde, et il ne nous restera plus aucune espérance de pardon. Si nous n'expions maintenant nos péchés, nous ne pourrons pas éviter alors d'en être punis. » (S. Chrys., hom. 14, *in Matth.*) Représentons-nous donc sans cesse ce jour plein de fureur et de colère, gémissons de toutes nos forces, et si l'on nous demande *pourquoi nous soupirons?* répondons avec le prophète Ezéchiel : *Je soupire, parce que j'entends l'ennemi qui vient* (*Ezech.*, XXI, 7); il n'est pas temps de le repousser quand il nous surprend par derrière; de même il n'y aura plus moyen de fuir, quand nous serons forcés de comparaître devant le trône du Seigneur, et il sera inutile de nous repentir de nos fautes lorsqu'il viendra nous juger. « Le pilote, dit saint Chrysostome (hom. 74, *in Matth.*), ne peut plus sauver un vaisseau, lorsque par sa négligence l'eau y entre de toutes parts, et le coule à fond; ni le médecin guérir un malade, lorsqu'il est près de mourir. »

Vendredi.—*Il enverra ses anges, qui, faisant retentir la voix éclatante de leurs trompettes, rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.*

Voulons-nous ne pécher jamais? Représentons-nous sans cesse que *la voix de l'ange* (I *Thess.*, IV, 15), *que la voix du Fils de Dieu*, comme l'appelle saint Jean (V, 25), se fait entendre à nos oreilles, et qu'elle nous force dans le moment, comme elle nous forcera alors, de paraître au jugement de Dieu vivant. Cette seule pensée a fait trembler les plus grands saints, et comment se peut-il faire que des pécheurs y soient insensibles? Cependant elle n'a rien que de consolant pour les premiers, qui ne seront cités au jugement que pour recevoir la récompense due à leurs bonnes œuvres; c'est-à-dire *pour vivre à jamais avec le Seigneur* (I *Thess.*, IV, 16); et rien que d'effrayant pour les seconds, puisque *celui qui ne se trouvera pas écrit dans le livre de vie, sera jeté dans un étang de feu.* (*Apoc.*, XX, 15.) *Alors*, dit le Sage, *les justes s'élèveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions; et les méchants à cette vue seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur. Ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup contre leur attente les justes sauvés, et ils diront en eux-mêmes étant touchés de regrets, et jetant des soupirs dans le serrement de leur cœur : Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple des personnes dignes de toute sorte d'opprobres. Insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie et leur mort honteuse, et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints* (*Sap.*, V, 1 seqq.) *Souvenez-vous de la colère du dernier jour, et du temps auquel Dieu rendra à chacun selon ce qu'il a reçu* (*Eccli.*, XVIII, 24), et il ne vous en faudra pas davantage pour vous faire quitter le péché, et pratiquer la vertu : Qui que vous soyez, *dieux de la terre* (*Psal.* LXXXI, 6), sachez que nul ne se dispensera *de comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps* (II *Cor.*, V, 10); et tous ceux qui ne seront pas soutenus par leurs bonnes œuvres, y seront confondus et condamnés. *Les anges qui feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes rassembleront tous les hommes des quatre coins du monde depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Les yeux altiers de l'homme seront humiliés*, dit le prophète Isaïe, *la grandeur des puissants sera abaissée, et le Seigneur seul paraîtra grand en ce jour-là.* (*Isa.*, II, 11.) Tout le reste des hommes sera soumis à ce Juge terrible, et ils rendront un compte exact de leurs actions, de leurs paroles, de leurs pensées : que dis-je, non-seulement de leurs mauvaises œuvres, *mais de leur justice même.* (*Psal.* IX, 5.) Voilà ce qui doit faire trembler les plus justes dans la crainte de n'être pas aussi purs qu'ils le croient être. Quant aux pécheurs à qui la conscience reproche tant de crimes, jugeons quelle doit être leur frayeur, lorsqu'ils se représentent *qu'en ce jour de colère, d'affliction et de misère* (*Soph.*, I, 15), les péchés les plus secrets seront manifestés aux yeux de tout le monde, et punis sans aucune miséricorde. *Vous avez fait cette action en secret*, leur dira le Seigneur, *mais pour moi je la punirai à la vue du ciel.* (II *Reg.*, XII, 12.) Nul de ceux, dit saint Chrysostome, qui n'auront pas expié leurs péchés par la pénitence, n'évitera point les peines qui lui seront pré-

parées, et de même qu'on tire des prisons un criminel étant lié de chaînes pour le présenter devant les juges de la terre, et pour recevoir sa condamnation ; ainsi tous les coupables chargés de leurs péchés *comme d'autant de liens différents dont ils ont été environnés* (*Psal.* CXVIII, 61) pendant leur vie, comparaîtront devant le Seigneur, qui sera tout à la fois le témoin, le juge et le vengeur de leurs crimes (57). » *Ecoutez ceci, vous qui tombez dans l'oubli de Dieu, de peur qu'il ne vous enlève tout d'un coup, et que nul ne puisse vous délivrer* (*Isa.*, XLIX, 22); et quand vous ferez sur ces vérités de sérieuses et solides réflexions, vous craindrez maintenant pour n'avoir pas à craindre, *vous vous jugerez pour n'être point jugés.* (*Matth.*, VII, 1.) Vous vous punirez dans ce monde pour n'être point châtiés dans l'autre. Afin, dit saint Augustin, que nous n'entendions point devant le tribunal de ce juge inexorable une sentence si terrible, examinons notre conscience : si nous reconnaissons qu'il y ait en nous quelque péché capital qui nous domine, et que nous n'ayons point expié par les aumônes et par la prière ; hâtons-nous, ayant surmonté les flots de nos péchés, d'entrer par l'aide de Jésus-Christ dans le port de la pénitence ; et si nous trouvons dans la nacelle de notre âme quelque chose qui ait été brisé par les tempêtes de nos passions, réparons-le par nos bonnes œuvres, et faisons tous nos efforts pour nettoyer en nous la sentine des vices qui y ont séjourné si longtemps (58). » *Voici le temps favorable, voici le jour du salut* (II *Cor.*, VI, 2) ; une larme répandue dans cette vie peut éteindre des feux éternels ; une aumône peut racheter nos péchés ; un verre d'eau froide peut nous ouvrir le ciel ; mais ne différons pas d'un moment, de peur que demain il ne soit plus temps ; c'est ce que nous devons conclure de ces dernières paroles.

SAMEDI. — *Apprenez une comparaison tirée du figuier : lorsqu'il commence à avoir des branches tendres, et que les feuilles paraissent, vous connaissez que l'été est proche ; de même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, et qu'il est à la porte. Je vous dis en vérité, que cette génération ne finira point, que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre passeront, mais pour mes paroles, elles ne passeront point.* Achevons par deux réflexions qui peuvent infiniment servir à nous inspirer une frayeur salutaire sur le jugement dernier.

La première, c'est qu'il est proche, plus proche même que nous ne pensons, puisque le Sauveur nous assure que le Fils de l'homme est à la porte : *Quia prope est in januis ;* car, qu'importe que le jugement dernier soit encore éloigné, si le particulier, qui se fera à l'heure de notre mort, et d'où le dernier dépendra, ne l'est peut-être que d'un seul moment. « Ainsi, dit saint Augustin (*Serm. in Marc.*), l'avis que l'Écriture nous donne de penser au jour du jugement nous doit faire penser à celui de notre mort, de peur que, pendant que nous nous flattons que le jour du jugement est encore éloigné, celui de notre mort ne nous surprenne ; mais, continue ce saint docteur, que personne ne s'amuse à chercher quand il viendra ; notre affaire, c'est de nous tenir dans une vigilance continuelle par une vie pure et sainte, de peur que notre dernier jour ne nous trouve mal préparés ; car, tel que chacun sera trouvé au sortir de ce monde, tel le jour du jugement le trouvera. Vous ne tirerez alors de protection que du bien que vous aurez fait pendant toute votre vie, et chacun sera secouru ou accablé par ses propres œuvres. » Concluons donc avec le Fils de Dieu : *Prenez garde à vous, veillez et priez, parce que vous ne savez quand le temps viendra* (*Marc.*, XIII, 33) ; *prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, et par les inquiétudes de cette vie, et que ce jour ne vous surprenne tout d'un coup* (*Luc.*, XXI, 34) ; *soyez patients, et affermissez vos cœurs, car l'avénement du Seigneur est proche* (*Jac.*, V, 8) ; *et lorsque vous direz : Nous sommes en paix et en sûreté, vous vous trouverez surpris par une ruine imprévue, comme une femme grosse par les douleurs de l'enfantement, sans qu'il vous reste aucun moyen de vous sauver.* (I *Thess.*, V, 3.) « Soyons donc continuellement sur nos gardes, et songeons que le Seigneur a voulu que notre dernière heure nous fût cachée, afin que ne la pouvant prévoir certainement, nous y fussions toujours préparés ; car si nous savions précisément l'heure de notre mort, nous pourrions nous contenter de veiller cette heure-là pour n'en être pas surpris, et dormir en sûreté toutes les autres de notre vie (59). »

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est sur la certitude et l'infaillibilité du jugement : *La terre et les cieux passeront, mais pour mes paroles elles ne passeront point*, dit le Fils de Dieu : cependant, à voir la manière dont vivent les chrétiens,

(57) Nullus eorum qui jam peccata dissolverit, illuc migrans eorum pœnas effugere poterit, sed sicut ex terrenis carceribus cum catenis ad tribunal adducentur, ita omnes animæ cum hinc migraverint variis peccatorum catenis circumdatæ, ad tremendum aguntur tribunal. (*Ad pop.*, hom. 46.)

(58) Ut tam dura et tam terribilia ante illud tribunal judicii æterni non mereamur audire, consideremus conscientias nostras, et si aliqua crimina vel peccata capitalia, necdum eleemosynis et orationibus purgata, nobis adhuc dominari cognoscimus, portum pœnitentiæ devitis peccatorum fluctibus, Christo juvante, festinemus intrare ; et si quid in navicula animæ nostræ multis tempestatibus peccatorum fluctibus fractum aut raptum esse cognoscimus, reparare bonis operibus festinemus, studeamus jugiter vitiorum exhaurire sentinam. (Serm. 181, *De temp.*)

(59) Horam ultimam Dominus noster ideirco voluit nobis esse incognitam, ut semper possit esse suspecta, ut dum illam prævidere non possumus, ad illam sine intermissione præparemur. (S. GREG., hom. 13, *in Evang.*)

sans aucune crainte pour ce jour terrible, peut-on dire qu'ils croient? Les démons croient et tremblent, dit l'apôtre saint Jacques : *Dæmones credunt et contremiscunt* (*Jac.*, II, 19); si nous ne tremblons point, c'est que nous ne croyons point. Voilà la source de tous nos désordres, le manquement de foi. « Personne, dit saint Cyprien, n'est touché d'appréhension pour les choses à venir, personne ne considère avec crainte le jour du Seigneur, ce grand jour de la colère de Dieu : si nous avions de la foi pour ces vérités, nous aurions aussi de la crainte; mais parce que nous ne les croyons point, nous ne les craignons pas : si nous les croyions en effet, nous travaillerions à éviter ce qu'elles peuvent avoir de funeste; et si nous travaillions, nous l'éviterions assurément (60). » Déplorable aveuglement du cœur humain, nous croyons ce qu'un homme nous dit, et nous ne croyons point ce dont un Dieu nous assure avec serment : *Je vous dis, en vérité, que cette génération ne finira point que toutes ces choses n'arrivent.* Puisque donc c'est la foi qui nous manque, demandons-en au Seigneur l'accroissement (*Luc.*, XVII, 5); quand nous croirons comme il faut, nous nous mettrons en état de n'avoir plus rien à craindre; nous veillerons jour et nuit pour éviter toute surprise; et au lieu d'appréhender le jour du Seigneur, comme des criminels qui n'ont rien que de funeste à attendre, alors nous lui demanderons avec confiance *que son règne arrive* (*Matth.*, VI, 10), parce qu'étant toujours tout disposés à le recevoir, son avénement n'aura pour nous rien que de favorable, et il ne viendra à nous que pour nous faire régner avec lui.

SUR LA CRAINTE DE DIEU.

Et tunc apparebit signum Filii hominis in cœlo et tunc plangent omnes tribus terræ : et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute magna et majestate. (*Matth.*, XXIV, 30.)

Le principal effet que la pensée du jugement dernier, qui nous est proposé dans cet Evangile, doit produire en nous, c'est la crainte du Seigneur; ainsi, après avoir parlé dans le précédent discours de la confiance, parlons dans celui-ci de la crainte; joignons ensemble, pour la conclusion de cet ouvrage, ce que nous ne devrons jamais séparer, afin de tempérer par une parfaite confiance en la bonté de Dieu, la frayeur que nous donne l'idée de sa justice; et afin que la crainte de cette justice nous empêche d'avoir en la miséricorde du Seigneur une confiance présomptueuse; car se confier sans crainte, c'est n'être pas éloigné de la présomption; et craindre sans se confier, c'est être près du désespoir. Or, nous pouvons dire que cette crainte est également nécessaire aux justes et aux pécheurs, puisque c'est par elle : 1° que les justes se conservent dans l'état de la grâce; 2° que les pécheurs quittent la voie de l'iniquité pour retourner au Seigneur.

1. Ce qui fait tomber le juste dans le péché, c'est tantôt la bonne opinion qu'il a de lui-même qui lui donne une espèce de certitude de son état; et tantôt la tiédeur à laquelle il se laisse aller, qui lui fait prendre moins de précautions pour éviter le péché, ou qui lui fait négliger ce qui servirait à l'avancer de plus en plus dans la vertu; c'est ce qui a fait dire à saint Chrysostome (hom. 67, *in Matth.*), que nul de ceux qui vivent bien ne doit se relâcher, de peur que *les femmes prostituées ne le devancent dans le royaume de Dieu.* Craignez Dieu, et vous éviterez sûrement ces deux écueils, puisque la crainte de Dieu est de tous les moyens le plus efficace dont un juste puisse se servir pour se conserver dans l'humilité et dans la vigilance chrétienne.

Quelque saints que nous puissions être, il suffit, pour nous préserver de l'orgueil, de nous représenter que tout le bien qui est en nous n'est point de nous : *Que nous avons reçu tout ce que nous avons* (I *Cor.*, IV, 7), et que si Dieu en retirait ce qu'il a mis du sien, il ne nous resterait du nôtre que le néant, la faiblesse et le péché; que *personne ne peut savoir en ce monde s'il est digne d'amour ou de haine* (*Eccli.*, IX, 1); et que quand par révélation divine nous saurions que nous sommes en grâce, nous ne serions pas sûrs pour cela d'y persévérer. Ajoutons que *les jugements de Dieu sont autant différents des nôtres que le ciel est éloigné de la terre;* ce qui paraît de l'or à nos yeux n'est peut-être que de l'écume aux siens, et ce qui, selon nous, fait le fondement de notre espérance, pourra être le sujet de notre condamnation. Ce sont là les pensées que la crainte de Dieu inspire aux plus justes, qui sont convaincus que *nul par lui-même n'est innocent devant lui;* quand on en est bien pénétré, peut-on tirer quelque vanité de ce que l'on est, ou de ce que l'on fait? *Le trouble me saisit en la présence de Dieu,* dit le saint homme Job, *et lorsque je le considère, je suis agité de crainte* (*Job*, XXIII, 15), *sachant, Seigneur, que vous ne pardonnez point à celui qui pèche.* (*Job*, IX, 28.) Si Job, qui était continuellement appliqué à apaiser Dieu par ses sacrifices, qui se donnait tout entier à exercer l'hospitalité et la charité; qui, étant humble envers ses inférieurs et plein de bonté envers ceux qui lui étaient opposés, ne s'est pas cru en assurance lors même que Dieu l'éprouvait et le purifiait par tant de fléaux, « comment donc, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. XVI, c. 18), pourrions-nous nous croire en sûreté pour quelques vertus que nous pratiquons, mais que leur motif et leur fin peuvent rendre très-imparfaites? » — « Les justes, dit ailleurs ce grand Pape (*in Job*, lib. V, cap. 6), ne craignent pas seulement leurs

(60) Nemo futurum metum cogitat, diem Domini, et iram Dei, quod meneret conscientia nostra si crederet, et qui non credit omnino non metuit. Si autem crederet, et caveret, si caveret, evaderet. (*De unit. Eccles. cath.*)

péchés, mais ils appréhendent leurs bonnes œuvres; ils ont peur que le bien qui y paraît ne soit que superficiel, et que la lueur extérieure de leurs vertus ne soit comme un voile qui leur couvre le venin d'une complaisance secrète, dont le cœur peut être infecté. » *Heureux celui qui craint toujours* (*Prov.*, XXVIII, 14), parce que la crainte est le fondement de toutes les vertus. « C'est elle, dit saint Cyprien, qui doit être en nous la conservation de notre innocence; et il serait à craindre que l'assurance du pardon de nos péchés ne nous rendît négligents, et n'ouvrît une porte à notre ancien ennemi pour rentrer en nous (61). »

En effet, la sécurité produit ordinairement la négligence; mais si la crainte nous empêche de nous croire jamais en sûreté, elle nous empêche encore de tomber dans la tiédeur : c'est elle qui nous représente sans cesse que nous ne sommes pas plus saints que David, plus sages que Salomon, plus forts que Samson, plus confirmés en grâce que Pierre et que Thomas, et que ces grands hommes ne sont tombés dans de grands crimes, que pour n'avoir pas assez veillé sur eux-mêmes : c'est elle qui nous fait connaître que nous sommes environnés et remplis d'ennemis : *Que le démon tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer* (*I Petr.*, V, 8); que nous avons au dedans *la loi des membres qui s'oppose à la loi de l'esprit* (*Rom.*, VII, 23); et que, si nous nous endormons, nous ne pouvons manquer d'être vaincus. Aussi le Sage nous assure *que celui qui craint Dieu ne néglige rien*, ne manque à rien de ses devoirs, et fait tout ce qu'il demande de lui : au contraire, *celui qui méprise les plus petites choses tombe peu à peu*; car la crainte que l'on a de Dieu nous rend vigilants, pour nous faire éviter tout ce qui serait capable de l'offenser. « Cette crainte, dit un Père, n'est pas dans un simple mouvement de terreur dont la nature est ébranlée, mais plutôt dans la raison éclairée par des enseignements divins, et elle s'acquiert par l'observation des commandements de Dieu, par les actions d'une vie innocente et pure, et par la connaissance de la vérité (62). » *Heureux donc l'homme qui craint le Seigneur* (*Psal.* CXI, 1), puisque celui qui marche dans la crainte marche dans la lumière, et qu'en regardant Dieu sans cesse avec un tremblement mêlé d'amour, c'est un moyen sûr pour devenir sage de plus en plus, *pour avancer de vertu en vertu* (*Psal.* LXXXIII, 8), et pour se maintenir toujours dans la grâce et dans la sainteté. Aussi l'Écriture nous parle en toutes occasions de la nécessité et de l'utilité de la crainte de Dieu. *Que tous les saints du Seigneur le craignent* (*Psal.* XXXIII, 10); *servez-le dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement.* (*Psal.* II, 11.) *Craignez Dieu, et observez ses commandements* (*Eccle.* XII, 13); *car c'est là le tout de l'homme; opérez votre salut avec crainte et frayeur.* (*Philipp.*, II, 12.) Telle est la nécessité de la crainte qui nous est si bien exprimée dans cet endroit; mais son utilité ne nous est pas moins marquée dans ceux-ci : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse* (*Psal.* CX, 10); *la crainte du Seigneur hait le mal* (*Prov.*, VIII, 13); *la crainte du Seigneur est une source de vie pour éviter la chute qui donne la mort* (*Prov.*, XIV, 27); *la crainte du Seigneur chasse le péché* (*Eccli.*, I, 27). Comment le chasse-t-elle? c'est qu'elle le prévient, non-seulement parce qu'elle rend les justes attentifs sur eux-mêmes, mais encore parce qu'elle fait retourner les pécheurs à Dieu.

2. Quoique la miséricorde du Seigneur soit infinie, et qu'il ne rejette jamais les pécheurs qui retournent sincèrement à lui, il est vrai de dire cependant qu'il ne les traite pas tous de la même manière; qu'il condamne les uns dès le premier péché, et qu'il fait grâce aux autres après une infinité de crimes plein de miséricorde pour ceux-ci, sans être injuste pour ceux-là, il court après les uns, et les va chercher dans les plus grands égarements, tandis que suivant ces redoutables paroles, *les autres le cherchent, ne le trouvent point, et meurent dans leur péché.* (*Joan.*, VIII, 21.) Écoutons comme parle l'Écriture de la manière dont Dieu punit les pécheurs qui ne se hâtent point de retourner à lui; il nous sera aisé d'en conclure que la punition qu'il tire de ceux qui ne profitent point de ses grâces, c'est de les surprendre dans leurs péchés : *Après les crimes que Tyr a commis trois ou quatre fois*, dit le Seigneur, *je ne changerai point l'arrêt que j'ai prononcé contre ses habitants* (*Amos*, I, 9), *à l'avenir je ne serai plus touché de miséricorde pour la maison d'Israël; mais je les oublierai et effacerai de ma mémoire pour jamais* (*Osee*, I, 6); *nous avons traité Babylone, et elle n'a point été guérie, abandonnons-la.* (*Jerem.*, LI, 9.) Or, rien ne doit plus remplir de crainte les pécheurs que l'incertitude où ils doivent être à chaque péché qu'ils commettent, si ce n'est pas le dernier qui doit mettre le comble à tous les autres, et rien n'est plus capable de les faire retourner au Seigneur que cette crainte; car autant que la crainte est préjudiciable à l'homme dans l'ordre de la nature, autant est-elle utile et avantageuse aux chrétiens dans l'ordre de la grâce : *Nous avons conçu par votre crainte*, dit le prophète Isaïe, *nous avons été comme en travail, et nous avons enfanté l'esprit du salut.* (*Isa.*, XVI, 28.) C'est par la crainte des jugements de Dieu que l'Esprit-Saint opère dans le cœur des pécheurs les premiers dé-

(61) Sit timor innocentiæ custos, ne accepta securitas indiligentiam parat, et vetus denuo hostis obrepat. (*De lapsis.*)

(62) Non enim in terrore, sed in ratione doctrinæ est; neque ex trepidatione naturæ est, sed præceptorum observantia, et operibus vitæ innocentis et cognitione veritatis comparanda est. (S. Hil., *in Psal.* CXXVII.)

sirs et les premières semences de la conversion : ce fut par elle, dit le concile de Trente (sess. LXXXIV, cap. 4), que les Ninivites étant consternés firent pénitence, et obtinrent miséricorde : car, menacés par le prophète Jonas, que leur ville serait détruite dans quarante jours, ils se prosternèrent devant le Seigneur, et ils méritèrent, par la sincérité de leur contrition, la révocation de l'arrêt qui avait été prononcé contre eux : en un mot, c'est la crainte, disent les Pères, qui est la mère de la sûreté, parce qu'elle nous fait voir le péril, et dès lors que nous le connaissons tel qu'il est, pouvons-nous ne pas faire tous nos efforts pour l'éviter : *Elle nous montre l'arc tendu*, dit le Prophète (*Psal.* LVII, 8), non, reprend saint Chrysostome (*In Psal.* VII), pour nous percer de la flèche prête à être décochée, mais afin que nous ayant intimidés, nous fuyions à la vue de la menace du Seigneur, et que nous nous jetions dans le sein de sa bonté : il ne veut point la mort du pécheur, mais néanmoins il en menace ceux qui pèchent, de peur qu'ils ne se précipitent dans la mort.

Comme les pécheurs ne craignent rien tant que ce qui peut les troubler dans leur tranquillité, ils se font de fausses idées sur tout ce qui peut les alarmer : ainsi ils attribuent à Dieu une compassion molle et humaine, indigne de sa grandeur et de sa sagesse, d'où ils se persuadent qu'ils n'ont rien à craindre de sa justice. Ils regardent le péché comme une faiblesse naturelle à l'homme, et ils n'y conçoivent rien qui puisse offenser le Seigneur : les peines éternelles ne leur semblent point avoir de proportion avec un péché passager, et de là ils les révoquent en doute, ne voulant rien croire que ce qui se trouve conforme aux lumières de leur esprit, surtout quand il s'agit de vérités qui les contraignent, ou qui les condamnent; mais la crainte de Dieu leur donne des pensées bien différentes sur toutes ces choses : elle leur fait connaître que ce n'est point une raison pour croire qu'une chose n'est point, d'avoir intérêt qu'elle ne soit pas; et les effraye par cette seule idée, que si l'Ecriture est vraie ils sont perdus sans aucune ressource, puisque l'enfer sera infailliblement leur partage. C'est cette réflexion qui a converti tant de libertins, et qui les a confinés dans des déserts, pour se mettre à couvert de la colère de Dieu; c'est ce qui a fait sortir du monde tant de justes dont *le monde n'était pas digne*, qui, comme Noé, *ayant été divinement avertis, et appréhendant ce qu'on ne voyait point encore, se sont mis en état de n'avoir rien à craindre de ce qui devait arriver, et par là ont condamné le monde.* (*Hebr.*, XI, 7, 38.) Car pour peu qu'on fasse quelque usage de sa raison, on ne veut point risquer d'être éternellement damné en s'appuyant sur un doute que les seules passions font naître, et qui se dissipe dans les plus incrédules, sitôt que la lumière de la foi les éclaire. Dès qu'on commence à craindre, on commence à croire, et à mesure qu'on croit, on craint de plus en plus. Il est vrai que la bonté de Dieu nous rassure, mais les exemples de sa justice nous effrayent, en considérant que nous n'avons point de raison pour nous persuader qu'il nous traitera plus favorablement que les anges qui furent précipités du ciel dans les abîmes (*Isa.*, XIV, 15), et que nos premiers parents, qui furent chassés du paradis terrestre. (*Gen.*, III, 23.) Si le Sage nous avertit de *n'être pas sans crainte pour le péché même qui nous est pardonné* (*Eccli.*, V, 5), quelle doit être la frayeur de ceux qui sont coupables de tant de crimes qu'ils ne peuvent se dissimuler; qui marchent *dans la voie large*, instruits qu'ils sont par la bouche de Jésus-Christ même, que c'est *elle qui mène à la perdition !* (*Matth.*, VII, 13.) Craignons donc, puisque dès lors que nous craindrons, nous ne manquerons point à prendre toutes les précautions nécessaires pour n'avoir plus rien à craindre (63). Ainsi, puisque la crainte est si bonne et si utile à tout chrétien, craignons toujours dans quelque état que nous puissions être; sommes-nous en péché, redoutons celui *qui peut perdre dans l'enfer l'âme et le corps* (*Matth.*, X, 28), et sachons *que c'est une chose horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.* (*Hebr.*, X, 31.) Avons-nous tout lieu de nous croire en grâce, ne laissons pas de craindre Celui *qui a trouvé de la corruption jusque dans ses anges.* (*Job*, IV, 18.) Tel est le motif qui a porté les plus grands saints à vivre toujours dans la crainte. (*Rom.*, II, 14.) *Seigneur*, dit le Prophète, *il n'y a point d'homme sur la terre qui puisse être trouvé juste devant vous, si vous le traitez à la rigueur.* (*Psal.* CXLII, 2.) *Encore que ma conscience ne me reproche rien*, dit l'Apôtre, *je ne suis pas justifié pour cela, parce que celui qui me juge est le Seigneur.* (1 *Cor.*, IV, 4.) « Craignons, dit saint Bernard, quand la grâce nous est donnée, quand elle nous quitte, quand elle nous est rendue, et que ces trois craintes se succèdent incessamment l'une à l'autre. » Mais que cette crainte du Seigneur soit efficace en nous, qu'elle nous porte à retourner, et à nous attacher à lui plus que que jamais; plus nous craindrons de l'offenser, plus il nous rassurera dans nos craintes, et plus il nous fera goûter intérieurement la douceur de sa paix : car ce sera la crainte qui fera naître peu à peu l'amour dans nos cœurs (S. Aug., epist. 140, *ad Honor.*); dès que la charité se présente, la crainte se retire, et lui quitte la place comme une servante à sa maîtresse, suivant ce témoignage de l'apôtre saint Jean : *Le parfait amour chasse la crainte : « Perfecta charitas foras mittit timorem. »* (1 *Joan.*, IV, 18.)

Seigneur, c'est à vous à nous faire

(63) Timor iste securitatem parit; timentes enim præcavebimus, præcaventes securi erimus.

craindre, puisque la crainte est un *don* qui ne peut venir que de vous : faites qu'à la vue du jugement dernier les pécheurs soient saisis de frayeur, en faisant réflexion qu'en ce jour vous les punirez sans miséricorde; et les justes, en considérant qu'alors *les vertus des cieux seront ébranlées*. Que les gens du monde tremblent d'être exposés sur une mer orageuse remplie d'écueils et de périls ; et les solitaires, d'avoir tant d'exemples devant les yeux, qui leur font connaître qu'on ne laisse pas de faire naufrage au port. Que les riches craignent, parce que vous nous apprenez *qu'il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume du ciel* (*Matth.*, XIX, 24); et les pauvres, parce que s'ils ne font pas un bon usage de leur pauvreté, ils passeront d'une misère temporelle dans des tourments qui n'auront jamais de fin. Que ceux qui se croient gens de bien ne soient pas sans crainte, parce qu'il *y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort* (*Prov.*, XVI, 25); et que les hypocrites soient dans la frayeur, parce que *vous connaissez le fonds des cœurs* (*Luc.*, XVI, 15); et qu'après avoir trompé les hommes par leurs fausses vertus, leurs crimes véritables seront exposés aux yeux de tout le monde, et punis par un Dieu irrité à la face de tout l'univers. En un mot, comme il n'est personne à qui votre crainte ne soit absolument nécessaire, faites, Seigneur, qu'il n'y en ait point qui ne vous craigne : que cette crainte nous fasse marcher avec précaution, et nous rende attentifs et vigilants sur nous-mêmes ; qu'elle porte *ceux qui sont debout à prendre garde à eux de peur de tomber* (I. *Cor.*, X, 12), et qu'elle excite ceux qui sont tombés à faire tous leurs efforts pour se relever. Faites enfin que nous tremblions tous, mais d'une crainte pleine de confiance qui nous rassure en nous étonnant. *Que nous opérions notre salut dans le tremblement* (*Philipp.*, II, 11); *que nous vous servions dans la frayeur* (*Psal.* II, 11), et que nous comprenions que nous ne devons jamais nous croire en sûreté, jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans votre gloire, qui est le lieu de la sécurité, de la paix et de la tranquillité éternelle. Ainsi soit-il.

HOMELIE

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

SELON LES QUATRE ÉVANGÉLISTES,

OU L'ON TROUVE UNE EXPLICATION LITTÉRALE ET MORALE DE LA PASSION,

DISTRIBUÉE VERSET A VERSET, POUR SERVIR DE LECTURE SPIRITUELLE CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE SAINTE,

OU DEPUIS LE DIMANCHE DE LA PASSION JUSQU'AU DIMANCHE DE PAQUES.

AVEC UN DISCOURS MORAL SUR LE MYSTÈRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

AU ROI.

Sire,

Quand je présente cet ouvrage à Votre Majesté, je ne vous regarde ni comme un monarque puissant que tous les hommes révèrent, ni comme un héros auguste que tout l'univers admire; mais je vous considère en présence de Jésus-Christ que l'Ecriture appelle le Roi des rois, comme le premier de ses sujets, et le plus grand de ses adorateurs.

Assez d'autres sans moi placeront Votre Majesté à la tête de ses armées, où elle sait régner sur un monde d'ennemis par la supériorité de sa conduite et de sa valeur ; à la tête de ses conseils, où elle règne sur tous les esprits par la supériorité de ses lumières et de son génie ; sur un trône éclatant, où elle reçoit les hommages de ses peuples, de ses voisins, et des nations les plus reculées. Pour moi, j'ose placer Votre Majesté au pied de la croix du Sauveur : et de toutes les situations qui vous conviennent, il n'en est point où vous paraissiez plus digne de l'admiration des fidèles. Voilà, Sire, une école où Votre Majesté peut apprendre quelque chose : voilà un Maître dont elle doit recevoir des leçons.

A la lumière de ce Soleil de justice, toute la gloire du monde s'éclipse, tout change de face : la grandeur humaine, les rangs les plus éminents, les titres les plus pompeux ne sont que des dépôts dont il faudra rendre compte ; des dangers dont il est difficile de se tirer : des obligations envers Dieu et envers les hommes, dont on doit nécessairement s'acquitter. Dans l'école de ce divin Maître, le héros le plus chéri apprend à se haïr; le plus révéré commence à se mépriser; celui dont on redoute partout la puissance, ne laisse pas de craindre sa propre faiblesse : en un mot, un Roi que le monde ne peut plus élever et n'a jamais pu abaisser, apprend l'art de s'abaisser soi-même, et de s'élever ; ou plutôt de s'élever en s'abaissant, à l'exemple de Jésus-Christ trouvant dans des humiliations salutaires une route sûre à de nouvelles et de plus solides grandeurs.

Quelle gloire pour le Fils de Dieu de triompher ainsi des Principautés et des Puissances, de les voir abattues devant l'instrument de son supplice, comme attachées à son char de triomphe, lui rendant non des honneurs forcés, mais un hommage volontaire; déposant, comme les saints vieillards de l'Apocalypse, « leurs couronnes devant l'autel où l'Agneau a été immolé, et donnant même bénédiction et même louange » à Celui qui expire sur une croix, et à Celui qui est assis sur le trône. »

Mais quel avantage, Sire, pour la religion, quand un prince qui sait faire trembler la terre lorsqu'il fait la guerre, et lui rendre son repos lorsqu'il fait la paix, vient à se consacrer si parfaitement à la vertu, qu'il force les hommes les plus déréglés à mettre en pratique les grands exemples qu'il en donne à l'univers. Permettez-moi, Sire, de le dire ici; par l'humilité d'un pareil monarque l'orgueil du siècle est renversé; par sa piété, le libertinage est détruit; par sa religion, la croix n'est plus un scandale, et par la réputation de sa haute sagesse, elle ne peut plus passer pour folie.

Conduite admirable de Jésus-Christ, qui, ayant établi sa religion malgré les Puissances de la terre, s'en sert aujourd'hui pour la confirmer, et qui, « ayant choisi d'abord ce qu'il y avait de plus faible pour confondre ce qu'il y avait de plus fort, » emploie présentement tout ce qu'il y a de plus fort pour soutenir et pour autoriser tout ce qui paraît de plus faible.

C'était donc, Sire, mettre la dernière main à mon ouvrage, que de le dédier à Votre Majesté; et plaçant à la tête votre nom auguste, je ne pouvais rien faire, ni de plus convenable pour la gloire du Fils de Dieu, ni de plus édifiant pour la piété des chrétiens, ni de plus important pour la confusion des impies, ni de plus conforme en même temps au zèle et au très-profond respect avec lequel je suis,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéissant, très-obligé et très-fidèle serviteur et sujet,

DE MONSORBL.

PREFACE.

Nous apprenons de saint Chrysostome (*Hom. in Gen.*), que les chrétiens avaient coutume pendant la semaine sainte d'interrompre toutes les fonctions publiques, pour vaquer uniquement à la pénitence, et pour redoubler les prières et les bonnes œuvres qu'ils avaient pratiquées durant le Carême. A voir la corruption presque générale du monde, il semblerait que tout le reste de l'année serait le règne du vice et de la dissolution; et une funeste expérience nous fait voir tous les jours que le grand nombre des pécheurs dont il est rempli est une occasion de scandale et de chute pour les faibles, qui, séduits par la force du mauvais exemple, se laissent insensiblement entraîner au torrent de la multitude. Au contraire, la semaine sainte semble être le triomphe de la grâce; le vice confondu est réduit à se cacher, et tout ce qu'on voit et ce qu'on entend, n'inspire et ne ressent que la piété; les pécheurs les plus endurcis paraissent alors attendris; les passions les plus vives, amorties; la joie du siècle est bannie, et changée en une sainte *tristesse qui opère le salut* (I *Cor.*, VII, 10); les spectacles sont défendus, les jeux proscrits, les assemblées profanes abandonnées; et les églises, les prisons, les hôpitaux sont des lieux trop petits pour contenir les fidèles qui vont des unes aux autres y prier, et y exercer des œuvres de miséricorde; s'il se trouve encore quelques impies qui soient insensibles à la mort de leur Sauveur, comme s'ils étaient confus de n'en être point touchés, ou qu'ils fussent assez insensés que d'appréhender de l'être, on les voit sortir des villes, et s'aller cacher dans les lieux les plus retirés de la campagne.

Dans ce saint temps, ce n'est donc point la multitude qu'il faut fuir, c'est le petit nombre; ce n'est point du petit nombre dont il faut être, c'est du grand. Si dans un autre il y a des fidèles qui n'osent par respect humain fréquenter les sacrements, ou qui ne s'approchent de la sainte Table qu'en secret; dans celui-ci, les plus indévots, qui ont manqué de satisfaire au précepte, tâchent de persuader le public qu'ils s'en sont acquittés. Pendant ces jours fortunés, on ne craint point de paraître chrétien, on ne craint que de ne le paraître pas; on ne rougit point de l'Evangile, mais on rougit d'être rebelle à ses lois; on ne voit point de libertin faire gloire de leur irréligion, on voit tout au plus des hypocrites, qui, mal d'accord avec eux-mêmes, *honorent des lèvres le Dieu dont leur cœur est bien éloigné.* (*Marc.*, VII, 6.) En quoi l'on peut dire que ces espèces de chrétiens ne laissent pas, par leur piété apparente, de rendre hommage à la religion, dont ils paraissent ressentir la vérité malgré eux; mais pour les confondre, il suffit de leur adresser ces paroles qu'un Père adressait aux hypocrites de son temps: Si vous croyez la religion que vous profes-

sez, pourquoi ne vivez-vous pas selon ses maximes tout le reste de l'année? et si vous n'y croyez pas, pourquoi voulez-vous faire paraître que vous en pratiquez les préceptes dans quelque temps que ce soit? Heureux les chrétiens qui entrent de bonne foi dans les sentiments de l'Église, qui pleurent sincèrement avec elle la mort de son Époux, qui portent en eux toutes les marques d'une vraie douleur, quand tout parle en elle de son affliction et de sa tristesse! Heureux, dis-je, si les impressions de grâce qu'ils reçoivent dans ce saint temps, durent le reste de leur vie; s'ils ne se repentent pas de leur conversion, comme ils se sont repentis de leurs crimes; et si la pénitence qu'ils font alors est encore plus la pénitence du cœur que celle du temps.

C'est aussi pour seconder la piété des fidèles qu'on a composé tant de livres différents pour l'usage de la semaine sainte; on a cru cependant faire plaisir au public de lui en donner un nouveau, dont le sujet ne peut être plus grand, plus convenable au temps, ni plus digne de respect et de vénération. La Passion de Jésus-Christ selon les quatre évangélistes en est tout le fondement, et on peut assurer que l'imagination, ni les pensées de l'homme n'y ont aucune part.

On s'est servi des meilleurs interprètes pour expliquer la lettre, et pour éclaircir plusieurs faits qui dépendent de la connaissance des mœurs des Juifs, ou de certains usages des Romains, à qui la Judée était alors assujettie; et pour la morale, on n'en a presque point cherché d'autres que celle que les saints Pères ont tirée de toutes les circonstances de la Passion du Fils de Dieu. On n'a rien omis de ce qu'il a souffert de la part des Juifs et des gentils, pour faire en sorte de toucher les cœurs les plus durs par la simple exposition des douleurs et des opprobes qu'il a endurés pour l'amour de nous; mais en représentant l'indignité avec laquelle il a été traité par un peuple insolent, pour soutenir notre faiblesse, qui aurait pû le méconnaître dans ces états d'abjection; et pour empêcher le scandale que nous aurions pu prendre des extrêmes humiliations où il a été réduit, on a eu soin de faire voir en même temps qu'il a souffert en Dieu, et que son silence, sa douceur, sa patience invincible surpassent les forces humaines, et sont autant de preuves de sa Divinité.

Que peut-on présenter de plus propre à nourrir la piété des fidèles, non-seulement dans ce saint temps, mais durant tout le cours de l'année, que l'histoire de la Passion d'un Dieu qui, par la charité la plus grande et la plus parfaite, est mort sur une croix pour racheter de l'enfer *des pécheurs et des impies?* (*Rom.*, V, 6.) Quoi de plus touchant que les souffrances de Jésus! quoi de plus instructif que la manière dont il souffre! Rien n'est plus efficace qu'une fréquente et vive méditation des plaies de Jésus-Christ, pour purifier l'esprit et le cœur, dit saint Bernard; rien n'est plus puissant pour détruire en nous le règne des passions, et pour y établir celui de la grâce. En un mot, rien n'est plus propre que le mystère de la croix à exercer notre foi, à fortifier notre espérance, à nous inspirer la charité, à nous engager à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Faisons-en donc tout le sujet de nos réflexions, occupons-nous-en jour et nuit, et ne doutons point que nous ne recevions toutes les grâces qui sont attachées à une si sainte et si salutaire méditation.

Comme cette matière est très-ample, on trouvera les lectures qui sont marquées pour chaque jour de la semaine sainte beaucoup plus longues que celles qui sont dans les autres tomes pour tous les jours de l'année. On n'a pas cru d'ailleurs devoir les faire plus courtes, puisqu'il est peu de chrétiens qui, dans ces jours consacrés aux plus augustes mystères de notre religion, n'emploient volontiers un plus long temps à lire de pieux ouvrages: ce qu'on peut dire de celui-ci, sans craindre de se tromper, c'est que les sujets qui y sont traités intéresseront la sainte curiosité des fidèles, et par eux-mêmes seront jugés dignes de toute l'attention de ceux qui se plaisent à entendre parler de Jésus-Christ.

Pour en donner une idée générale en peu de mots, voici à peu près ce qui fournira la matière de ces lectures:

Le dimanche, on expliquera la tristesse extrême du Fils de Dieu, la prière qu'il adresse à son Père, le commandement qu'il fait à ses apôtres de veiller et de prier, la trahison de Judas, la consternation des Juifs, qu'une seule parole de Jésus renversa par terre.

Le lundi, on verra les Juifs se saisir de Jésus-Christ, saint Pierre qui se sert du glaive pour le défendre, le Sauveur qui l'en reprend, ses apôtres qui l'abandonnent, la réponse qu'il fait au grand Prêtre, le soufflet qu'il reçoit en sa présence.

Le mardi, nous considérerons Jésus devant Caïphe, qui l'interroge comme un criminel, et qui le livre, pendant la nuit, aux outrages d'un peuple insolent; ensuite nous examinerons la grandeur du péché de saint Pierre, et les circonstances de sa pénitence; le faux repentir de Judas, son désespoir véritable.

Le mercredi, nous détesterons l'hypocrisie des princes des prêtres, qui n'osent entrer dans le palais d'un gentil, dans le temps même qu'ils font tous leurs efforts pour l'engager à condamner l'innocent. Nous suivrons Jésus de la maison de Pilate chez Hérode, et du palais d'Hérode chez Pilate; nous admirerons son silence: nous déplorerons la faiblesse et l'injustice de ce gouverneur, qui, après avoir mis Jésus en parallèle avec Barabbas, délivra le criminel, et fit fouetter le Juste avec inhumanité.

Le jeudi, il nous paraîtra couronné d'é-

pines, et condamné à mort par un juge qui le déclare innocent, et qui le présente aux Juifs tout défiguré, pour tâcher d'attendrir leurs cœurs, et d'exciter leur pitié ; nous aurons horreur de la fureur de ce peuple, qui veut bien se charger de toutes les suites de la mort d'un Dieu ; nous accompagnerons ce divin Sauveur sur la montagne du Calvaire, nous lui aiderons à porter sa croix, nous y apprendrons la nécessité de porter la nôtre, nous pleurerons avec les filles de Jérusalem.

Le vendredi, nous assisterons à son crucifiement ; nous écouterons avec autant de respect que d'attention les sept dernières paroles qu'il prononça, afin d'en conserver à jamais le souvenir. Et, après lui avoir vu rendre l'esprit, nous demeurerons au pied de sa croix pour mêler nos larmes à son sang, pour nous occuper de sa mort, et pour faire en sorte par de solides réflexions d'en recueillir tout le fruit qu'il prétend que nous en retirerons.

Le samedi, en considérant tous les prodiges qui arrivèrent à sa Passion, nous reconnaîtrons avec un païen, que celui qui meurt entre deux larrons *est véritablement le Fils de Dieu ;* nous découvrirons le mystère que renferment le sang et l'eau qui sortirent de son côté ; nous profiterons de plusieurs circonstances de sa sépulture, pour y trouver une instruction qui puisse nous disposer à le recevoir dignement dans le saint sacrement de l'Eucharistie.

On finit chaque jour par une prière à Jésus-Christ, pour lui demander la vertu qui a paru le plus éclater en lui, et pour appliquer ainsi plus sensiblement les fidèles au profit qu'ils doivent retirer de la lecture qu'ils auront faite. Enfin, pour garder le même ordre qu'on a gardé dans les Homélies sur tous les dimanches de l'année, on a ajouté un discours moral sur le mystère de la Passion, que le pieux lecteur lira le vendredi saint, ou tel autre jour que Dieu lui en suggérera le désir et la volonté. Plaise au Seigneur, que, suivant l'expression de l'Apôtre, *tout ce qui est écrit, soit écrit pour notre instruction ;* qu'il répande sa bénédiction sur ceux qui liront cet ouvrage ; que par sa grâce il puisse servir à opérer la sanctification de plusieurs ; et qu'ayant été entrepris pour sa seule gloire, il lui soit uniquement rapporté !

AVERTISSEMENT. — *Sur la réflexion que l'on a faite qu'il y en aura peut-être à qui ces lectures sembleront trop longues pour un jour, on a trouvé que rien n'était plus aisé que d'y remédier, puisque, pour les abréger de moitié, il n'y a qu'à les commencer dès le dimanche de la Passion.*

HOMELIE SUR LA PASSION.

DIMANCHE.

Tristesse de Jésus. Prière de Jésus. Jésus commande à ses apôtres de veiller et de prier. Jésus trahi par Judas. Juifs renversés par terre.

La mort d'un Dieu que l'Eglise propose dans ce saint temps aux chrétiens, pour être l'objet de leur adoration, et de leur imitation tout ensemble, est un mystère si relevé, et un spectacle si touchant, que pour en profiter comme il faut, nous devons recueillir dans nos esprits ce qu'il peut y avoir de foi, pour croire une vérité si opposée à la raison humaine, et en même temps réveiller dans nos cœurs tout ce qu'il peut y avoir d'amour, afin qu'ils soient attendris sur un événement qui a touché les créatures les plus insensibles. Prions donc le Seigneur d'*augmenter notre foi* (*Luc.*, XVII, 5), *et de donner à nos yeux une fontaine de larmes* (*Jerem.*, IX, 1), de peur que cette même mort, qui nous a délivrés de l'enfer, ne serve qu'à nous y faire retomber, si nous en écoutons le récit sans le croire, et sans pleurer sincèrement des péchés qui en ont été l'unique cause. Malheur à ces chrétiens infidèles qui lisent, ou qui écoutent comme une histoire indifférente, l'histoire de la Passion de Jésus-Christ ; ne pourrait-on pas leur faire le même reproche que Moïse faisait autrefois à un peuple ingrat et rebelle ? *Vous avez vu les grandes marques de la bonté et de la tendresse de votre Dieu, et vous n'avez point un cœur qui ait de l'intelligence, ni des yeux qui voient, ni des oreilles qui entendent.* (*Deut.*, XXIX, 2.) Mais nous autres, qui sommes remplis d'une sainte confiance que le divin Esprit répandra sa grâce sur ceux qui feront cette lecture avec des dispositions vraiment chrétiennes, commençons hardiment le récit des souffrances et de la mort du Sauveur, et faisons en sorte de trouver dans toutes les circonstances qui les ont accompagnées, des règles certaines pour la réformation de nos mœurs et pour la sanctification de notre vie.

Jésus s'en alla avec ses disciples au-delà du torrent de Cédron, où il y avait un jardin dans lequel il entra avec eux. Or, Judas qui le trahissait, connaissait aussi ce lieu-là, parce que Jésus s'y était souvent trouvé avec ses disciples. Il leur dit : Asseyez-vous là pendant que je m'en irai ici près pour prier ; et ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à être saisi de frayeur et d'ennui, et d'avoir le cœur pressé d'un affliction extrême. Alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez ici, et veillez avec moi.

Le Sauveur, sortant du lieu où il avait fait la cène avec ses disciples, passa le torrent de Cédron, qui coule entre Jérusalem et la

montagne des Oliviers, et entra avec eux dans un jardin qui était au delà, situé au pied de cette montagne, en un lieu que saint Matthieu et saint Marc nomment Gethsémani. C'est ce qui avait été figuré mille ans auparavant en la personne de David lorsqu'il sortit de Jérusalem (II *Reg.*, XV, 1 seqq.), et passa à pied le même torrent pour éviter la perfidie de son fils Absalon ; avec cette différence pourtant que si Jésus sort de Jérusalem, ce n'est pas pour se dérober à ses ennemis, puisque le lieu où il va, et où il allait souvent avec ses disciples, était connu à Judas qui le trahissait. *Sciebat autem et Judas, qui tradebat eum, locum : quia frequenter Jesus convenerat illuc cum discipulis suis ;* mais c'est plutôt pour se livrer à eux, parce que l'heure était venue *où il devait racheter Israël.* Disons donc que pour soutenir et pour consoler ses apôtres, à qui il prévoyait que *sa mort serait une occasion de scandale et de chute,* il veut d'abord leur persuader qu'il s'y offre volontairement, *Oblatus est quia ipse voluit.* (*Isa.*, LIII, 7.) C'est pour cela qu'il leur dit expressément que le Fils de l'homme s'en va à la mort, *Filius quidem hominis vadit.* Ainsi le lieu où « il se retire est plutôt une prison où il se renferme, qu'un asile où il se cache (1) » D'ailleurs, dit saint Cyrille, ce fut dans un jardin que commença sa Passion, afin de commencer l'ouvrage de notre salut où tous nos maux avaient commencé, et afin qu'où le premier Adam avait péché par sa désobéissance, le second réparât son crime, en se rendant obéissant aux ordres de son Père (2). »

C'est un principe certain dans la théologie, que, quoique Dieu par sa toute-puissance eût pu sauver l'homme par tel moyen qu'il aurait voulu, il ne pouvait en choisir un plus convenable à sa justice et à nos besoins, que celui de l'Incarnation et de la mort de son Fils : *qu'il fallait du sang pour la rémission des péchés* (*Hebr.*, IX, 22), et qu'il le fallait même d'un prix infini, afin que la réparation fût égale à l'offense. Or, Dieu n'avait point de corps pour en répandre ; quelques torrents que l'homme en eût répandus, c'était un sang trop vil et trop méprisable pour pouvoir mériter par lui-même notre réconciliation avec Dieu : « Dieu seul ne pouvait pas éprouver la mort, l'homme seul ne la pouvait pas vaincre (3) ; » il était donc nécessaire que la nature humaine donnât à un Dieu le pouvoir de souffrir, et qu'un Dieu fait homme fût en état de satisfaire pleinement à la justice d'un Dieu offensé. Tel est le fondement du mystère de l'Incarnation et de la mort du Fils de Dieu ; aussi Jésus-Christ, pendant le cours de sa vie mortelle, tantôt a agi en Dieu, en opérant les miracles les plus surprenants, tantôt a souffert comme homme toutes les incommodités de notre nature, pour donner des preuves certaines qu'il était l'un et l'autre : ainsi comme homme, il avait faim (*Matth.*, IV, 2) ; comme Dieu, il multipliait les pains (*Matth.*, XIV, 59) ; comme homme, il pleurait le Lazare mort (*Joan.*, XI, 35-43) ; comme Dieu, il le ressuscitait ; comme homme, il se servait d'une barque pour traverser le lac de Génézareth (*Matth.*, XV, 39) ; comme Dieu, il marchait sur les eaux. (*Matth.*, XIV, 25.) Mais parce qu'il était très-essentiel que cette vérité éclatât dans tout son jour au temps de sa Passion, il est évident aussi qu'il n'a jamais plus paru et Dieu et homme tout ensemble, qu'il le fit alors.

Tristesse de Jésus.

En effet, quelle preuve plus sensible le Sauveur pouvait-il nous donner qu'il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres, que par la frayeur, l'ennui, l'affliction qu'il ressentit dans le jardin des Oliviers, et par cet aveu qu'il fit à ses apôtres, que son âme était triste jusqu'à la mort ? *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Il commença à être saisi de tristesse et d'ennui, dit saint Marc, *Cœpit tædere et pavere ;* c'est-à-dire, que quand il lui plut, il permit aux passions les plus affligeantes de se soulever contre lui : « Car, dit saint Augustin, Jésus-Christ ne souffrit pas ces marques de la faiblesse humaine par la nécessité de la nature qu'il avait prise, mais par l'effet d'un amour tout divin (4). » Tout a été méritoire en lui ; parce que tout a été volontaire (S. Aug., *in Joan.*), et il n'a rien souffert de ce qui s'est passé au dedans de lui-même, que parce qu'il l'a voulu, dit ce Père : *Turbatus est quia ipse voluit.* L'avenir l'effraye, le présent l'afflige, et *l'agonie qu'il souffre,* suivant l'expression de saint Luc, le réduit dans un tel état, qu'elle serait capable de séparer son âme de son corps, si la divinité ne le soutenait pour le réserver à de plus grands supplices. C'est donc avec raison que le Prophète lui fait dire tantôt *que les douleurs de la mort l'ont environné, et qu'il a été assiégé par les horreurs de l'enfer* (*Psal.* XVII, 7) ; tantôt *que la crainte de la mort est venue fondre sur lui, et qu'il est saisi de frayeur et de tremblement* (*Psal.* LIV, 5, 6) ; tantôt *que les eaux de la tribulation sont entrées jusque dans son âme ; qu'il est enfoncé dans une boue profonde où il n'y a point de fermeté ; qu'il est descendu dans les abîmes de la mer, et que la tempête l'a submergé.* (*Psal.* LXVIII, 15-16.) N'entreprenons pas d'exprimer ce que le Sauveur endure dans cette première partie de sa Pas-

(1) Ostendit discipulis se ad mortem sponte proficisci, quod maxime ad eorum consolationem faciebat ; etenim in horto tanquam in carcere se constituit. (S. Chrys., hom. 18, *in Joan.*)

(2) Hortus erat paradisi locum designans, in quemadmodum in paradiso malorum initium factum est, sic in horto Christi passio incepit. (Lib. XI, *in Joan.* ; *Philipp.*, II, 8 ; Tu., II.ª p., quæst. 1, 4, 2.)

(3) Mortem enim nec solus Deus sentire, nec solus homo superare potuisset. (S. Aug., serm. 76, *De temp.*)

(4) Christus ipsos humanæ infirmitatis affectus, non conditionis naturâ, sed miserationis voluntate suscepit. (*In Psal.*)

sion ; comme elle est tout intérieure, elle échappe à nos connaissances : tâchons néanmoins de nous en former quelque faible idée par les raisons qui lui causent cette désolation universelle qu'il souffre au dedans de lui-même. Les Pères en apportent plusieurs ; arrêtons-nous aux principales.

La première raison de l'affliction extrême du Fils de Dieu, c'est la connaissance distincte qu'il a de tous les péchés qui se sont commis depuis le commencement du monde, où qui se commettront jusqu'à la fin de tous les siècles, dont il est devenu la caution, et dont il a été chargé, suivant cette expression du prophète Isaïe : *Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous* (*Isa.*, LIII, 6) ; car comme le grand prêtre, par l'imposition de ses mains, mettait tous les péchés du peuple sur un bouc que l'on allait sacrifier (*Levit.*, XVI, 22) ; de même peut-on dire que Jésus-Christ, figuré par cet animal, a été chargé par son Père de tous les péchés des hommes : ainsi il se représente comme dans un point de vue la désobéissance d'Adam (*Gen.*, III, 6), le meurtre de Caïn (*Gen.*, IV, 8), l'adultère de David (II *Reg.*, XI, 4), l'idolâtrie de Salomon (III *Reg.*, XI, 4), l'impiété de Manassé (IV *Reg.*, XXI, 5), l'orgueil de Nabuchodonosor (*Dan.*, III, 5), la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre, l'injustice de Pilate, l'avarice des prêtres, l'hypocrisie des Pharisiens, la malice et l'aveuglement de tous les Juifs, les crimes et les abominations de tous les hommes ; c'est-à-dire que l'innocence se voit chargée de toute sorte de péchés ; la pureté même, de toute sorte de dissolutions ; la sainteté par essence, de toute sorte de profanations. Or, c'est de tous ces crimes que Jésus-Christ, comme un célèbre pénitent, fait à son Père une amende honorable, et en conçoit une détestation si entière, qu'il en souffre un brisement de cœur, et une douleur aussi grande et aussi amère que la mer même : *Magna est velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.)

La seconde raison que nous pouvons apporter de sa tristesse, c'est l'idée vive et présente qu'il a de tout ce qu'il doit endurer dans sa Passion ; car, comme rien ne lui est caché et qu'il *sait tout ce qui lui doit arriver*, il voit tout ensemble, et ressent en même temps la honte du soufflet, la douleur de la flagellation, l'infamie des crachats, le mépris d'Hérode, les pointes de la couronne d'épines qu'on lui enfoncera dans la tête, la dureté des clous qui lui perceront les pieds et les mains, l'amertume du fiel qui abreuvera sa bouche, la cruauté et l'ignominie du supplice qui lui fera perdre la vie ; en un mot, tout ce qu'il doit souffrir en divers lieux, et en divers temps, sur toutes les parties de son corps, dans toutes les puissances de son âme, se réunit par la force de l'imagination dans son cœur, qui se trouve si serré par la crainte, si abattu par la tristesse, si désolé par la frayeur, si ému par l'agitation de plusieurs passions opposées, qu'il tombe en agonie le visage contre terre, et qu'il lui survient une sueur comme des gouttes de sang qui tombent jusqu'à terre : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Ce qui a fait dire à saint Bernard « que le Sauveur n'a pas seulement pleuré de ses yeux, mais que tous les pores de son corps se sont ouverts pour répandre des larmes de sang (5). » Jugeons donc s'il n'a pas besoin qu'un ange vienne du ciel pour le fortifier, et si ce n'est pas avec vérité qu'il assure que son âme est triste jusqu'à la mort? *Tristis est anima mea usque ad mortem?*

Le troisième motif d'une affliction bien plus désolante pour le Fils de Dieu, c'est le peu de fruit qu'il prévoit que tous les hommes tireront de sa mort. L'endurcissement des Juifs chez lesquels il était venu, et l'ingratitude de la plupart des chrétiens, pour lesquels principalement il était venu, se présentaient à son esprit, comme choses aussi certaines que si elles eussent été devant ses yeux. Il voyait d'un côté la réprobation de ceux qui préférablement à toutes les nations de la terre avaient été *le peuple choisi de Dieu* (*Deut.*, VII, 6) ; et il voyait, de l'autre, que si malgré les efforts des princes de la terre, sa religion devait renverser les idoles et triompher du paganisme, pour durer jusqu'à la consommation des siècles, les mœurs dissolues des païens se conserveraient et se perpétueraient dans le cœur des chrétiens, qui, au mépris de sa vie et du sang qu'il allait répandre pour le salut du monde, ne laisseraient pas néanmoins de vivre le plus souvent sous l'empire des mêmes passions, et de mourir enfin dans le crime et dans l'impénitence. C'est aussi la plainte que le prophète Isaïe lui met à la bouche : Quoi donc! *J'ai travaillé en vain, j'ai consumé inutilement et sans fruit toute ma force! « In vacuum laboravi sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi. »* (*Isa.*, XLIX, 4.)

Voilà ce que le Sauveur du monde a souffert dans son cœur pour chacun de nous : « Lui, dit saint Ambroise, en qui il n'y avait rien qui dût le faire souffrir ; ne souffrirons-nous rien pour nous-mêmes (6)? « Mais pourquoi a-t-il souffert, sinon pour expier le péché? Or, comme c'est dans le cœur que d'abord il se forme, *que c'est du cœur*, dit le Fils de Dieu, *que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les homicides* (*Matth.*, XV, 19) ; c'est dans le cœur aussi que la pénitence doit commencer. Jésus-Christ nous en donne l'exemple dans le jardin des Oliviers : il y ressent une tristesse extrême, parce qu'étant chargé de la dette du péché, sans en être coupable, il veut d'abord le détester avant que d'en porter la peine. Servons-nous des mêmes motifs pour nous exciter à la même contrition ; représentons-nous pour ce sujet la difformité du péché, et la haine que Dieu lui porte ; les supplices

(5) Non solis oculis, sed membris omnibus flexisse videtur. (Serm. I, *in Dom. Palm.*)

(6) Ergo pro me doluit qui pro se nihil habuit quod doleret. (*In Luc.*)

éternels qui lui sont préparés, et ce que Jésus-Christ a souffert pour nous en garantir; enfin, faisons attention à l'excès de notre ingratitude, de mépriser *cette surabondance de grâce* (*Rom.*, VI, 1) que le Sauveur nous a méritée, et au malheur où nous tomberons infailliblement, si nous n'en profitons pas; et il n'y aura rien que nous ne fassions pour travailler à notre réconciliation. Alors, suivant le langage de l'Ecriture, *nous ferons retentir nos cris vers le Ciel, nous pousserons des hurlements comme les dragons, et des sons lugubres comme les autruches* (*Mich.*, I, 8); nous frapperons notre poitrine comme le Publicain, pour témoigner que notre cœur étant le premier coupable doit être le premier puni; nous le briserons par une parfaite et sincère contrition; *nous repasserons dans l'amertume de notre âme les années* (*Isa.*, XXXVIII, 15) que nous avons passées dans une joie criminelle, et nous ferons en sorte d'exciter en nous *une sainte tristesse, qui, étant selon Dieu, produira pour le salut une pénitence stable et permanente.* (II *Cor.*, VII, 1.)

C'est ainsi que nous devons profiter de la douleur intérieure que le Fils de Dieu a souffert pour nous dans le jardin; voyons l'instruction que nous pouvons tirer de la prière qu'il adresse à son Père.

Et s'étant un peu avancé, il se mit à genoux, et fit sa prière, en disant : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe et s'éloigne de moi; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne : alors il lui apparut un ange qui vint le fortifier; et étant tombé en agonie, le visage contre terre, il redoublait sa prière, disant que, s'il était possible, cette heure s'éloignât de lui; et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre.

« Quand le Sauveur entra dans le jardin avec ses disciples, comme il craignait, dit saint Chrysostome (hom. 83, *in Matth.*), qu'ils ne tombassent dans l'abattement en le voyant lui-même si abattu de tristesse et d'ennui, » il ne prit avec lui que Pierre, Jacques et Jean, et il ne voulut avoir de témoins de sa faiblesse que ceux qui l'avaient été de sa gloire sur la montagne (*Matth.*, XVII, 9); mais quand il est prêt de supplier son Père, que s'il est possible il ne boive point le calice qui lui est préparé, il veut être seul, et il s'éloigne même de ses plus chers disciples : *Progressus pusillum.*

Prière de Jésus.

Mon Père, dit-il, *Pater mi*, il ne dit pas, *notre Père*, ainsi qu'il nous l'a enseigné (*Matth.*, VI, 9), parce qu'il n'est pas comme nous son Fils par adoption, mais son Fils par nature; *s'il est possible*, « *si fieri potest;* » ce n'est pas à dire, si vous le pouvez, puisqu'il lui attribue un pouvoir absolu, comme parle saint Marc : *Omnia tibi possibilia sunt:* mais c'est-à-dire, *si vous le voulez*, suivant l'expression de saint Paul, « *si vis*, » faites que ce calice passe et s'éloigne de moi, *transeat a me calix iste;* il appelle sa mort un calice, parce qu'il la regarde comme un vase rempli de fiel et d'amertume.

Jésus-Christ craignait la mort suivant la nature, et ce qu'il endurait dans son imagination lui faisait appréhender ce qu'il devait endurer en effet; mais par sa volonté raisonnable, il soumet la répugnance de la nature au bon plaisir du Père éternel, et il lui dit aussitôt : *Néanmoins que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne.* Il recommença plusieurs fois la même prière, parce que ce combat entre la partie supérieure qui acceptait la mort, et l'inférieure qui la refusait, dura longtemps; mais il la fit toujours avec la même résignation aux ordres de son Père : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Charité admirable du Sauveur, qui, à la vue de la mort, ressent tant de crainte et de trouble, au lieu que ses disciples ont affronté dans la suite les tourments les plus cruels avec un courage héroïque, et sont sortis *remplis de joie du conseil* (*Act.*, V, 41) où ils avaient été condamnés. D'où vient cette différence, sinon *de ce qu'il a pris véritablement sur lui nos faiblesses et nos langueurs* (*Isa.*, LIII, 4), et qu'il les avait revêtus de sa force et de sa vertu? « Il a pris notre tristesse pour nous faire part de sa joie, dit saint Ambroise; il a souffert comme un pur homme toutes les horreurs de la mort, pour nous faire retrouver comme des dieux une vie immortelle (7). » — « J'ai tremblé, parce que j'avais pris votre faiblesse, lui fait dire saint Léon (serm. 3, *de Passione*) en parlant à saint Pierre : Soyez intrépide, puisque vous êtes revêtu de ma force : *De tuo fui trepidus, de meo esto securus.* »

En quoi nous pouvons observer que ce n'est point une imperfection en soi de craindre le mal, la douleur, et ce qui va principalement à la destruction de notre nature (8); nous pouvons même exposer nos répugnances au Seigneur, et lui dire : Mon Dieu, s'il se peut faire que je ne passe point par cette épreuve, que vous abrégiez cette maladie, que vous m'épargniez cette douleur : *Si possibile est, transeat a me calix iste*, pourvu que nous comprenions bien que l'essentiel est de soumettre notre volonté à celle de Dieu, et de profiter de l'exemple du Sauveur, qui nous apprend à suivre Dieu courageusement dans les rencontres mêmes où la nature sent plus d'horreur et de résistance : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Remarquons donc bien que Dieu nous ayant faits hommes et chrétiens, il a voulu

(7) Suscepit tristitiam meam, ut mihi lætitiam suam largiretur, et vestigiis nostris descendit usque ad mortis ærumnam, ut nos suis vestigiis revocaret ad vitam. (*In Luc.*)

(8) Proprium est hominis primum quidem nolle pati aliquid doloris, maxime quod ducit usque ad mortem, quia carnalis est. Si autem sic voluerit Deus, acquiescere etiam contra voluntatem suam, quia fidelis est. (S. Aug., tract. 55, *in Matth.*; S. Chrys., hom. 83, *in Matth.*)

par conséquent que nous fussions sensibles aux biens et aux maux, parce que nous sommes hommes; résignés et obéissants, parce que nous sommes chrétiens. Il ne demande pas de nous que nous soyons stupides et insensibles dans les maux, et il ne nous a pas faits des statues de marbre ou de bronze, pour parler le langage du Saint-Esprit (*Job.*, VI, 7); mais il exige de notre obéissance que nous lui fassions un sacrifice volontaire des choses mêmes auxquelles nous sommes le plus attachés, et c'est dans cette douleur et cette soumission tout ensemble que consiste le mérite de notre sacrifice.

Mais comme la prière que le Sauveur fait à son Père doit être la règle de la nôtre, examinons-en toutes les circonstances pour faire en sorte de nous y conformer.

La première, c'est qu'il l'a faite dans la retraite, pendant la nuit, éloigné de tout le monde; et c'est ce qu'il nous a enseigné par ces paroles : *Lorsque vous voudrez prier, entrez dans un lieu retiré de votre maison, et fermant la porte, priez votre Père en secret; et votre Père qui voit les choses les plus cachées, vous rendra la récompense devant tout le monde.* (*Matth.*, VI, 6.)

La seconde, c'est qu'elle est humble; il se met à genoux, il se prosterne contre terre; car il semble que l'humiliation du corps abaisse et humilie l'âme. Si cependant l'âge ou l'infirmité vous empêche de prendre cette posture si convenable à un criminel qui demande miséricorde, souvenez-vous au moins de ne jamais prier qu'avec un esprit humilié, puisque, *le Seigneur qui résiste aux superbes, ne refuse jamais sa grâce aux humbles.* (*I Petr.*, V, 5.)

La troisième, c'est qu'elle est simple et conçue en peu de paroles; et c'est encore ce qu'il nous a appris, quand il nous a dit : *Ne soyez pas de grands parleurs dans vos prières, comme les païens qui s'imaginent qu'à force de paroles ils obtiendront ce qu'ils demandent;* la prière doit plus consister dans le cri et le gémissement du cœur, que dans les paroles de la bouche; exposer au Seigneur notre misère (*Isa.*, XXIV, 16), et le prier de jeter sur nous un regard de compassion, c'est une prière qui lui est agréable, et plus capable de nous procurer les grâces dont nous avons besoin, que toutes celles qu'on récite par habitude, sans faire la moindre attention à ce que l'on dit; le temps que l'on emploie à la prière étant souvent celui où l'on s'occupe le plus de ses affaires domestiques.

La quatrième, c'est qu'elle est persévérante : il la recommença plusieurs fois, et elle dura l'espace de trois heures, pour nous apprendre que plus les afflictions nous accablent, plus nous devons redoubler nos prières, et avoir recours à Dieu : *Veillez en priant en tout temps*, nous dit le Sauveur (*Luc.*, XXI, 36) : *Priez sans cesse*, nous recommande l'Apôtre. (*I Thess.*, III, 10.)

La cinquième, c'est qu'elle est pleine de zèle et d'une sainte inquiétude pour ses disciples; il l'interrompt plusieurs fois pour les aller trouver, et pour leur donner les instructions dont ils avaient besoin; d'où nous prenons occasion d'avertir certains dévots et dévotes qui servent Dieu plus par humeur que par règle, que quand la Providence les a chargés du soin d'une famille, et de la conduite d'une maison, quelque bonne que soit la prière par elle-même, c'est un déréglement d'y passer les journées entières, tandis que des enfants et des domestiques, dont ils doivent répondre devant Dieu, vivent dans la paresse et dans le libertinage, et qu'ils sont obligés de quitter, ou du moins d'interrompre leurs prières pour veiller sur les uns et sur les autres.

La dernière enfin et la plus essentielle, c'est qu'elle est soumise à la volonté du Père éternel. En quoi nous devons observer, que s'il lui demande d'être délivré du calice qu'il doit boire, il ne le demande que sous condition, *Si vis;* au lieu que quand il s'agit de la volonté du Père éternel, la sienne est absolument déterminée à s'y conformer : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu;* et c'est le principe que saint Augustin nous donne sur ce sujet : « Mes frères, dit ce grand docteur, nous vous avertissons, et nous vous exhortons au nom de Notre-Seigneur, qu'en ce qui regarde les choses périssables et mortelles de ce monde, vous ne demandiez jamais rien à Dieu qui soit fixe et arrêté, mais seulement ce qu'il sait être plus utile pour le salut de votre âme (9). » Réglez votre volonté sur celle de Dieu, dit ailleurs le même saint, et ne prétendez pas courber la volonté de Dieu jusqu'à vous, et c'est ainsi que vous aurez le cœur droit (10); « car avoir le cœur droit, n'est autre chose que de suivre en cette vie la volonté de Dieu. Disons-lui donc tantôt avec le saint prêtre Héli : *Il est le Seigneur, qu'il arrive ce qui sera agréable à ses yeux* (*I Reg.*, III, 18); tantôt avec le Prophète : *Je suis prêt à souffrir tous les châtiments qu'il plaira à mon Dieu de m'envoyer* (*Psal.* CXVIII, 60); tantôt avec l'Apôtre : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (*Act.*, IX, 6.) Mais disons toujours avec le Sauveur même : *Que votre volonté soit faite; que les choses arrivent, non comme je le veux, mais comme vous le voulez.*

Après que le Fils de Dieu se fut ainsi préparé à la mort par la prière, et par une résignation parfaite aux ordres de son Père, voici l'importante instruction qu'il donna à ses apôtres.

Il se leva ensuite du lieu où il faisait sa prière, et il vint à ses disciples qu'il trouva endormis à cause de la tristesse dont ils étaient accablés; il leur dit : Pourquoi dormez vous? levez-vous et priez, de peur que

(9) Fratres, admonemus vos, et exhortamur in Domino, ut non petatis aliquid quasi bvum, sed quod vobis Deus expedire scit. (*In Psal.* LIII.)

(10) Corrigenda est voluntas tua ad voluntatem Dei : non voluntas Dei convertenda ad te, et rectum habebis cor. (*In Psal.* XXXV.)

vous n'entriez en tentation ; et s'adressant à Pierre, il lui dit : Simon, vous dormez, vous n'avez pu seulement veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation : l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Il s'en alla pour la seconde fois faire la même prière ; puis, retournant vers ses disciples, il les trouva encore endormis, parce que leurs yeux étaient si appesantis qu'ils ne savaient que lui répondre ; et les quittant, il retourna prier pour la troisième fois, en se servant des mêmes paroles, et disant : Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. Après il revint à eux pour la troisième fois, et il leur dit : Dormez maintenant, et vous reposez ; c'est assez, l'heure est venue, le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs ; levez-vous, celui qui doit me trahir est bien près d'ici.

Jésus commande à ses apôtres de veiller et de prier.

L'instruction que le Fils de Dieu fait à ses disciples peut se réduire à ce qu'il dit à Pierre en particulier, et à ce qu'il leur dit à tous en commun.

Comme cet apôtre était le chef de cette sainte troupe, et que, par une réponse présomptueuse pour lui et injurieuse pour les autres, il avait assuré que quand *tous se scandaliseraient, pour lui il ne se scandaliserait point ; et que quand il faudrait mourir avec lui, il ne le renoncerait jamais.* Le Sauveur lui fait ce dur reproche en l'appelant par son nom : *Simon, vous dormez, vous n'avez pu seulement veiller une heure avec moi ;* comme s'il lui disait : « Est-ce donc ainsi que vous accomplissez ces magnifiques promesses que vous me faisiez tantôt ? Et comment se peut-il faire que vous soyez prêt à mourir pour moi, vous qui n'avez pu seulement veiller une heure avec moi ? » (S. Chrys., homil. 83, *in Matth.*) Que cette expression est touchante ! *avec moi*, « *mecum ;* » c'est-à-dire avec moi qui non-seulement veille, qui prie, qui sue du sang, et qui me vois en prise avec la mort pour l'amour de vous. « Le Seigneur prie, dit saint Ambroise, non qu'il demande pour lui, mais afin d'obtenir pour nous (11). » — « Que ne faut-il pas que nous fassions pour notre salut, conclut ce saint docteur, quand nous voyons Jésus-Christ passer pour nous toute la nuit dans la prière (12) ? » C'est donc avec bien de la raison que le Prophète le fait parler ainsi : *J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, mais nul ne l'a fait : j'ai attendu que quelqu'un me consolât, mais je n'ai trouvé personne qui voulût le faire.* (*Psal.* LXVIII, 21.) *Veillez donc et priez*, ajoute le Sauveur, non pour moi, mais pour vous : *de peur que vous ne tombiez en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible ;* comme s'il disait à Pierre : Je sais que vous avez de l'ardeur et de la vivacité pour mépriser un péril éloigné, mais je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et je vous réponds que quand vous vous trouverez dans l'occasion, la faiblesse de la chair démentira bientôt la bravoure de l'esprit. C'est ainsi que le Fils de Dieu parla à cet apôtre présomptueux.

Il avertit de même ses autres disciples de veiller et de prier, *pour ne point entrer en tentation.* « S'il ne les avait exhortés qu'à veiller, dit un Père, ils auraient pu croire que par leurs propres forces ils pouvaient vaincre leurs ennemis, et ils s'en seraient élevés ; mais quand il ajoute, *et priez*, il leur fait assez connaître que ceux-mêmes qui veillent ne peuvent être victorieux de la tentation que par le secours d'en haut, et que pour en triompher sûrement, il faut joindre toujours la prière à la vigilance, et la vigilance à la prière ; faire ce que nous pouvons, et demander ce que nous ne pouvons pas (13). » — « Remarquez, dit saint Jérôme, que le Sauveur ne dit pas, veillez et priez, de peur que vous ne soyez tentés, mais de peur que vous n'entriez en tentation ; c'est-à-dire que vous ne succombiez à la tentation, et qu'elle ne vous embarrasse dans ses filets (14), » car ce n'est pas un mal que d'être tenté, c'est même quelquefois un bien, lorsque la tentation sert à nous faire connaître notre faiblesse, et le besoin que nous avons de la grâce de Dieu. Voici donc les deux règles que nous pouvons nous prescrire sur ce sujet : la première, c'est qu'il n'est jamais permis de s'exposer de soi-même à la tentation ; ainsi Jésus-Christ, devant être tenté par le démon dans le désert, n'y alla pas lui-même, ce fut l'Esprit-Saint qui l'y conduisit : *Jesus ductus est a Spiritu in desertum ut tentaretur a diabolo.* (*Matth.*, IV, 1.) La seconde, c'est qu'il s'y faut préparer par la prière, surtout quand on doit se trouver dans des occasions dangereuses où l'on a besoin de nouvelles forces pour n'y pas succomber ; ainsi Jésus-Christ, le parfait modèle que nous devons nous proposer comme l'objet de notre imitation ; ainsi, dis-je, Jésus-Christ, sachant qu'il devait être tenté par l'ennemi commun du genre humain, s'y prépara par la retraite et par un jeûne de quarante jours ; ce qui nous donne lieu d'observer que nos chutes proviennent ordinairement de deux causes.

La première vient de la présomption, qui

(11) Orat ergo Dominus non ut pro se obsecret, sed ut pro me impetret.

(12) Quid enim te pro salute tua facere oportet quando pro te Christus in oratione pernoctat ? (S. Amer., lib. V, *in Luc*, cap. 6.)

(13) Si de vigilando tantum, non etiam de orando discipulos Dominus admoneret, solus Deus arbitrio vires videretur hortatus, sed cum addidit, *orate*, satis docuit superni futurum munieris ut eos etiam vigilantes tentationis procella non vinceret. (S. Prosp., *De vocat.*, lib. II, cap. 9.)

(14) Non ait, vigilate, et orate, ne tentemini ; sed ne intretis in tentationem, hoc est, ne tentatio vos superet et vincat, et vos intra casses teneat. (*Comment. in Matth.*)

nous donnant une trop haute opinion de nos forces, nous expose témérairement au danger, suivant cette sentence du Sage: *L'orgueil précède la ruine de l'âme, et l'esprit s'élève avant sa chute.* (*Prov.*, XVI, 18.) « Prenons garde, dit saint Jérôme, d'être de ces téméraires qui se croient à l'abri de toutes sortes de dangers; et comprenons, au contraire, que plus on compte sur les forces de l'esprit, plus on doit craindre la faiblesse de la chair (15). » Jésus-Christ et les Pères ont parlé le même langage; et dans l'affaire du salut à qui voulons-nous nous en rapporter, si nous ne les en croyons pas? Fuyons le péril, et quand nous connaîtrions par notre propre expérience qu'il ne nous a jamais été fatal, *ne nous appuyons pas sur notre prudence*, dit le Sage (*Prov.*, III, 5); remercions Dieu du passé, et tremblons pour l'avenir, si nous ne marchons pas avec plus de précaution, et si nous n'*opérons notre salut avec crainte et avec tremblement.* (*Philipp.*, II, 12.) Quand l'Écriture nous fait l'histoire du malheur de Dina déshonorée par Sichem, elle ne nous en rend point d'autre raison, sinon que par une curiosité dangereuse, cette fille sortit pour voir une assemblée de femmes étrangères: *Egressa est autem Dina filia Liæ, ut videret mulieres regionis illius.* (*Gen.*, XXXIV, 1 seqq.) Combien de femmes chrétiennes sont tombées dans le désordre pour s'être trouvées dans des assemblées profanes, où elles avaient été sans mauvais dessein? Combien de chutes dans les plus grands hommes, qu'on ne doit attribuer qu'à la vaine confiance qu'ils ont eue en eux-mêmes? « Nul n'est fort, dit saint Augustin, que celui qui se défie de sa faiblesse (16); et s'il arrive que nous sommes victorieux quand Dieu nous assiste, il est nécessaire que nous soyons vaincus quand il ne nous assiste pas (17). » Mais un principe certain dans la morale de Jésus-Christ, c'est que nous ne devons nullement compter sur son secours dans toutes les occasions dangereuses où nous nous trouvons sans ordre de la Providence.

La seconde cause de nos chutes vient le plus souvent de ce que *nos cœurs étant appesantis par les occupations de cette vie* (*Luc.*, XXI, 34), nous ne veillons point pour l'affaire du salut. Si quelquefois les ministres du Seigneur nous réveillent de notre léthargie, et nous font connaître la nécessité de la vigilance chrétienne, nous retombons aussitôt dans notre assoupissement, comme les apôtres qui s'endorment autant de fois que le Seigneur les réveille; et à combien de chrétiens pourrait-il faire le même reproche qu'il fait à saint Pierre, *vous n'avez pu seulement veiller une heure avec moi?* On passe volontiers les nuits au jeu et à la débauche, pour satisfaire à des passions déréglées, mais on ne sait ce que c'est que de veiller une heure avec Jésus-Christ; c'est-à-dire, de donner tantôt un moment à la méditation des mystères de notre religion, tantôt une heure à la prière, ou à une pieuse lecture; tantôt une journée à la retraite pour rentrer dans soi-même, et se connaître véritablement: toute la vie s'écoule dans une agitation tumultueuse d'affaires, de passions, de plaisirs, sans jamais vouloir s'occuper *de la seule chose nécessaire* (*Luc.*, X, 42.) Nos ennemis veillent et nous attaquent de toutes leurs forces; nous avons au dedans de nous-mêmes des passions toujours disposées à la révolte, à moins qu'on ne les tienne dans une sujétion continuelle: *Le corps est toujours en guerre contre l'esprit, et l'esprit contre le corps, parce qu'ils ont des désirs opposés l'un à l'autre* (*Galat.*, V, 17); *un lion rugissant tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer* (*I Petr.*, V, 8); *des traits enflammés par le malin esprit volent de toutes parts* (*Ephes.*, VI, 16), et nous dormons avec une dangereuse et criminelle sécurité, comme si nous n'étions pas avertis que *la vie de l'homme est un combat sur la terre.* (*Job*, VII, 1.) En un mot, nous ne veillons point, nous ne prions point: est-il donc surprenant qu'environnés et accablés, pour ainsi dire, d'ennemis, nous soyons si souvent vaincus? (S. Bern., serm. 2, *de S. Andrea.*)

Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres: *Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation:* ainsi, dit Tertullien, je crois que s'ils y succombèrent et s'ils abandonnèrent leur Maître quand il fut pris, c'était parce qu'ils s'étaient laissé aller au sommeil (18). » Il revint à eux pour la troisième fois, et les trouvant encore endormis, il leur dit: *Dormez maintenant, et vous reposez;* comme s'il leur eût dit, par une espèce d'ironie: Dormez, tandis qu'un traître veille pour me trahir. Mais enfin, pour leur faire voir que rien ne se fait malgré lui, il les avertit que l'heure est venue, qu'il va être livré entre les mains des pécheurs et qu'il est temps de se lever pour aller au-devant d'eux, afin que le péril présent fasse sur eux l'effet que n'avaient pu produire les avertissements qu'il leur avait donnés à diverses reprises: *Surgite, eamus; ecce qui me tradit, prope est.*

Jésus trahi par Judas.

Il n'avait pas encore achevé ces mots, que Judas Iscariote, un des douze, arriva avec une compagnie de soldats, et des gens que les princes des prêtres, les Pharisiens, les docteurs de la loi et les sénateurs lui avaient envoyés; ils étaient armés d'épées et de bâtons,

(15) Itaque quantum de ardore mentis confidimus, tantum de carnis fragilitate timemus. (*Comment. in Matth.*)

(16) Non erit firmus, nisi qui se sentit infirmum. (Serm. 13, *De verb. Dom.*)

(17) Necesse est quo auxiliante vincimus, eo non auxiliante vincamur. (*In Psal.* LXVII.)

(18) *Vigilate et orate, ne i tetis in tentationem*, et ideo credo, tentati sunt apostoli, quoniam obdormierunt, ut apprehensum Dominum desilierint. (*De bapt.*, cap. 20.)

et ils avaient aussi des lanternes et des flambeaux. Or, Judas qui le trahissait leur avait donné ce signal : Celui que je baiserai est celui que vous cherchez, saisissez-vous de lui et l'emmenez sûrement. Il s'approcha donc de Jésus pour le baiser, en lui disant : Je vous salue, mon maître, et il le baisa. Jésus lui répondit : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? Quoi! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser.

Remarquons d'une part le crime et l'insolence de Judas envers Jésus; et de l'autre la charité et la tendresse de Jésus envers ce traître.

Judas un des douze, *Judas unus de duodecim;* voilà d'abord ce qui le rend plus criminel ; c'est que d'apôtre qu'il était, il devient tout d'un coup chef d'une troupe de brigands. On ne peut pas dire qu'il se soit laissé aller à ce crime par une surprise imprévue ; jamais trahison n'a été mieux préméditée, ni faite avec plus de réflexion. Ce traître n'attend pas que les Juifs le sollicitent pour leur livrer son Maître, c'est lui qui les va trouver, et qui leur en fait la première proposition : *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *et je vous le livrerai?* Aussi, pour réussir sûrement dans sa malheureuse entreprise, il prit avec lui une compagnie de soldats que les Romains lui fournirent, et de plus il se fit accompagner d'une multitude de gens que lui envoyèrent les princes des prêtres, les Pharisiens, les docteurs de la loi, et les sénateurs ; ainsi, de même que s'il s'agissait d'arrêter un scélérat de lèse-majesté divine et humaine, voilà que les magistrats tant civils qu'ecclésiastiques donnent des troupes pour se saisir de Jésus par autorité publique ; tous ces gens se munissent d'armes, de peur qu'il ne leur résiste, et en même temps de lanternes et de flambeaux, de peur qu'il ne se cache : car, comme Judas avait vu dans plusieurs occasions que le Fils de Dieu s'était dérobé à la poursuite des Juifs (*Luc.*, IV, 30; *Joan.*, X, 30); comme peut-être il avait su que dans la gloire d'une transfiguration éclatante, *son visage était devenu tout autre* (*Luc.*, IX, 29), et que, selon la pensée de saint Jérôme, il attribuait les miracles du Sauveur à l'artifice du démon, il voulut prendre si bien ses mesures, qu'il ne pût lui échapper ; et comme d'ailleurs il craignait que les soldats, qui étaient gentils, et qui pouvaient ne pas connaître Jésus, n'allassent se méprendre et ne lui donnassent lieu de s'enfuir; ce traître leur donna ce signal, que celui qu'il baiserait était celui dont ils devaient se saisir : *Quemcunque osculatus fuero, ipse est, tenete eum* (19). »

Les interprètes remarquent que c'était un usage parmi les Juifs que les inférieurs baisaient leurs supérieurs, comme pour leur donner un témoignage de tendresse et d'attachement à leurs personnes; aussi voyons-nous que Jésus-Christ se plaint chez le Pharisien, que *depuis qu'il y était entré personne ne lui avait donné de baiser.* (*Luc.*, VII, 45.) L'Ecriture, en nous fournissant plusieurs exemples de cette coutume, nous donne en même temps une image de la trahison de Judas en la personne de Joab, qui tua Amasa en feignant de le baiser. (II *Reg.*, XX, 9.) Enfin, cet apostat recommanda aux Juifs de conduire Jésus sûrement, *Ducite caute*, parce que la même avarice qui l'avait porté à trahir son Maître et à le vendre pour trente pièces d'argent, qui ne valaient pas cinquante livres de notre monnaie, lui faisait craindre de perdre le fruit de son crime, s'il perdait la récompense qu'on lui avait promise. Toutes ces mesures si bien concertées et ces précautions si bien prises, Judas s'approcha de Jésus, il lui dit : je vous salue, mon Maître, et il le baisa : *Dixit : Ave Rabbi, et osculatus est eum.* « Disciple malheureux! s'écrie saint Chrysostome, quels sont vos desseins, quelles sont vos pensées! qu'allez-vous entreprendre, et quel signal donnez-vous pour livrer votre Maître (20)? »

Détestons la passion qui a entraîné un apôtre dans un si grand précipice. Ce fut cette même avarice qui lui fit voir avec chagrin la profusion avec laquelle Madeleine répandait des parfums de grand prix sur la tête de Jésus ; car l'évangéliste a eu soin de nous apprendre que s'il regrettait qu'on ne les eût pas vendus pour les donner aux pauvres : *Ce n'était pas qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était larron, et qu'il gardait la bourse.* (*Joan.*, XII, 6.) Malheur à ceux, dit saint Cyprien, qui sont arrêtés par leurs richesses, ou par l'envie de devenir riche, comme par des chaînes dont ils ne peuvent se débarrasser : « Ce sont là les liens qui ont chargé les esclaves de cette passion, qui ont affaibli leur courage, appesanti leur foi, enchaîné leur esprit et rendu leur âme captive ; étant attachés à des cupidités terrestres, ils sont devenus la proie du serpent qui dévore la terre, ainsi que Dieu l'a dit lui-même dans l'Ecriture (21). » On peut mettre cette différence de l'avarice aux autres passions, que si la colère cesse par le plaisir de la vengeance, l'envie par la disgrâce de la personne que l'on hait, la sensualité par le dégoût ; l'avarice au contraire, comme un feu ardent, s'augmente avec les biens, et s'irrite de plus en plus à mesure qu'on lui en fournit la matière. Mais quand cette malheureuse passion s'empare du cœur d'un ecclésiastique, l'expérience nous fait voir

(19) Punabat signa quæ Salvatorem videral faciendum, non majestate divina, sed magicis artibus facta; et quia cum forte audierat in monte transfiguratum, timebat ne simili transformatione elaberetur e manibus ministrorum : dat ergo signum ut sciant ipsum esse quem osculo demonstraret. (*Comment. in Matth.*)

(20) O scelerassimam mentem! quid cogitavit, quid ausi est, quod signum proditionis dedit (Hom. 14, *in Matth.*)

(21) Illa fuerunt remanentibus vincula, illæ catenæ quibus et virtus retardata est, et fides pressa, et mens vincta, et anima præclusa, ut serpenti terræ, secundum Dei sententiam, devorandi pulveris cibus hæreret, qui terrestribus cupiditatibus inhæreret. (*De laps.*)

qu'elle y cause des ravages infiniment plus grands, et que c'est alors que *l'abomination de la désolation se trouve dans le lieu saint.* (*Matth.*, XXIV, 15.) N'entrons point dans des détails honteux qui en sont les suites funestes et ordinaires ; et *couvrons du voile de la charité la multitude des péchés* (*Jac.*, V, 20); mais nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter, pour arrêter des dérèglements si scandaleux, que tous ceux qui, étant esclaves de la cupidité, font un sordide métier d'une profession toute céleste, fussent traités comme ces changeurs que Jésus-Christ chassa du temple (*Joan.*, II, 15), et que, déclarés indignes d'exercer aucunes fonctions ecclésiastiques, ils en fussent exclus pour toujours.

Si le crime de Judas fut si grand, la charité de Jésus pour ce traître ne fut pas moins grande ; on peut dire qu'elle se signala, 1° dans ce qu'il fit pour lui avant ce qui précéda sa trahison; 2° dans ce qui l'accompagna. En effet, le Fils de Dieu pouvait-il faire autre chose pour lui donner horreur de son crime et pour l'empêcher de le commettre, que de lui laver les pieds, que de l'admettre à sa table, que de l'assurer en présence des autres apôtres, sans néanmoins le désigner, *qu'il serait trahi par lui;* que de le menacer de la mort éternelle par ces paroles : *Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi?* Enfin, quand ce traître eut l'insolence de lui demander tout bas si ce serait lui. *Nunquid ego sum, Rabbi?* que de lui avoir répondu positivement, *tu dixisti;* manière de parler des Juifs, qui signifie la même chose que si Jésus lui avait dit : Oui, c'est vous qui me trahirez. Rien ne peut arrêter le pernicieux dessein de Judas et rien ne fut capable d'altérer la charité infinie de Jésus-Christ (S. Aug., *De cons. Evang.*, lib. III); il voulut attendre ce perfide jusqu'à la fin, avec une patience digne d'un Dieu et il le reçut avec une tendresse qui eût amolli tout autre cœur que le sien : *Mon ami*, lui dit-il, *qu'êtes-vous venu faire ici?* (S. Cypr., *De cœna Dom.*) En lui faisant cette demande, dit saint Hilaire (*In Matth.*, can. 2), il ne voulait pas l'obliger de le lui dire, comme s'il ne l'eût pas su, mais seulement de se le dire à soi-même, pour lui donner lieu de faire réflexion sur son crime; ainsi Judas baise le Sauveur, et le Sauveur traite Judas d'ami ; mais Judas le baise pour le livrer aux Juifs, et le Sauveur le traite d'ami pour le faire rentrer en lui-même par ce tendre reproche. Ne semble-t-il pas qu'il adresse à ce traître les paroles du Prophète qui lui conviennent si naturellement : Si c'était un ennemi qui cherchât à me trahir, je l'aurais plutôt soutfert; et si c'était quelqu'un qui ayant eu raison de me trahir, me traitât avec cette insolence, j'aurais pu me cacher de lui, parce que j'aurais en raison de m'en défendre ; mais que ce soit vous qui étiez dans mon étroite confidence, qui vous nourrissiez des mêmes viandes que moi et à qui je viens de donner mon corps à manger et mon sang à boire : *Tu vero homo unanimis, dux meus et notus meus ;* voilà ce qui me perce de douleur et ce qui devrait vous couvrir de confusion (*Psal.* LIV, 14 seqq.) *Quoi ! Judas*, ajoute le Fils de Dieu, *vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser?* C'est-à-dire, « la marque ordinaire de la tendresse devient en vous le signal de la plus noire perfidie, et vous faites servir à la trahison les arrhes même de la paix? O charité du Maître qu'on ne peut assez admirer! ô dureté du disciple qu'on ne peut assez détester (22) ! »

Ne croyez pas que ce reproche ne convienne qu'à Judas, Chrétiens infidèles, qui dans cette grande fête avez dessein de recevoir Jésus-Christ, plus par la crainte de vous perdre de réputation en désobéissant au précepte de l'Église, que par une inclination de vous unir à lui, si vous vous approchez de la sainte table, comme peut-être vous l'avez déjà fait plusieurs fois, en conservant toujours des liaisons secrètes avec ses ennemis, c'est-à-dire en demeurant toujours dans l'habitude du péché, dans l'occasion prochaine du péché, sans quitter les intrigues, ni rompre les liens qui vous attachent au péché ; écoutez Jésus-Christ, et vous entendrez qu'il vous dira, quand vous serez prêts à le recevoir, ce qu'il dit à ce traître quand il s'approcha de lui pour le baiser : *Quoi ! vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser?* Vous donc qui communiez tous les ans, et qui *retournez à votre vomissement* (II *Petr.*, II, 22) régulièrement après la fête, parce que vous ne prenez aucunes mesures pour éviter un péché que vous n'avez jamais sincèrement détesté, sachez que vous êtes coupable du crime *de ce fils de perdition* (*Joan.*, XVII, 12) ; que votre condamnation vous pend sur la tête, et qu'autant de fois que vous communiez indignement, vous livrez le Fils de Dieu à ses ennemis (23) pour *être crucifié de nouveau.* (*Hebr.*, VI, 6.) Craignons les suites funestes de ce déicide : Judas communia en péché, et aussitôt il se désespéra ; car on peut dire de ce malheureux ce que le Prophète a dit de ces Israélites contre lesquels la colère de Dieu éclata, quand ils avaient encore à la bouche les viandes qui leur avaient été envoyées du Ciel par un miracle : *Adhuc escæ erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos* (*Psal.* LXXVII, 30, 31.) Si nous l'imitons dans son crime, qu'il est à craindre que nous n'éprouvions le même châtiment, puisque saint Paul nous apprend que : *Quiconque mange la chair du Seigneur et boit son sang indignement, mange et boit sa propre condamnation.* (I *Cor.*, XI,

(22) Charitatis insigne convertis in signum proditionis, et paris pignore uteris ad officium crudelitatis. (S. Ambr., *in Hexam.*)

(23) Et nunc in Ecclesia si quis carne et sanguine Christi reficitur et declinat ad vitia, noverit sibi Dei Judicium imminere. (S. Hier., *in Psal.* LXXVII.)

29.) Concluons donc avec cet Apôtre : *Probet autem se ipsum homo* (*ibid.*, 28) ;éprouvons nous véritablement quand il s'agit de manger *Ce pain du ciel* (*Psal*, LXXVII 24) ; sondons nos cœurs, et voyons si c'est tout de bon que nous laissons ce que nous avons toujours aimé, si nous aimons ce que nous avons toujours haï, si nous avons formé un véritable dessein d'être à l'avenir plus fidèles à la grâce de Dieu que nous ne l'avons été par le passé, sans quoi nous pouvons compter que nous retomberons infailliblement, comme nous sommes déjà tombés tant de fois; et qu'à la première Pâque nous nous trouverons coupables des mêmes désordres dont nous nous accuserons dans celle-ci. Or, dit un Père (Clem. Alex., *Strom.*, lib. II), rien ne marque plus visiblement la fausse pénitence, que de demander toujours pardon des mêmes péchés que nous commettons toujours. Voilà les dispositions essentielles que nous devons apporter à la sainte table, et sans lesquelles nonobstant la fête, nous ne devons jamais nous en approcher; mais avec elles approchons-nous-en souvent, et ne doutons point que cette chair adorable que le Seigneur *Nous a donnée pour la vie du monde* (*Joan.*, VI, 52), ne nous communique le principe de la vie éternelle.

Mais Jésus sachant tout ce qui lui devait arriver alla au-devant d'eux, et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi : à cette parole ils tombèrent par terre à la renverse. Il leur demanda encore une fois : Qui cherchez-vous ? Ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur répondit : Je vous ai dit que c'est moi ; si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci, afin que la parole qu'il avait dite fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés.

Après que nous avons vu le Sauveur du monde souffrir comme homme, voyons-le maintenant agir en Dieu. La première preuve que l'évangéliste saint Jean nous donne de sa divinité, lui qui a principalement décrit ses actions divines, c'est par la connaissance qu'il lui attribue de tout ce qui devait lui arriver, *sciens... Jesus omnia quæ ventura erant super eum* : il savait non-seulement tout ce qu'il souffrirait, mais même tous les artifices, les embuches et les faux témoins que ses ennemis lui préparaient. Or, il n'y a qu'un Dieu qui puisse ainsi *connaître les pensées secrètes des cœurs* (*Act.*, I, 24) : sachant donc à quel dessein ils étaient venus, il les prévient, et il leur demande *Qui ils cherchaient*, marque certaine qu'il pouvait s'enfuir, s'il l'avait voulu (S. Chrys., hom. 82, *in Matth.*) et qu'en allant au-devant de ceux qui venaient pour le prendre, il se livre volontairement à eux : *Processit, et dixit eis : Quem quæritis.*

Juifs renversés par terre.

Mais rien ne prouve plus manifestement qu'il est Dieu, que de les avoir renversés par cette parole : C'est moi : *Ego sum* : expression, disent les interprètes, qui renferme l'aveu de la divinité. Ce n'est point une menace qu'il fait aux soldats; la seule puissance de cette voix qui brise les cèdres (*Psal.* XXVIII, 6), suffit pour les frapper comme d'un coup de foudre, et pour leur ôter tout mouvement; c'est ainsi qu'avant de se livrer entre les mains de ses ennemis, *comme un agneau qu'on mène à la boucherie* (*Isa.*, LIII, 7), il se fait connaître à eux *pour le lion de la tribu de Juda* (*Apoc.*, V, 5), et il leur fait éprouver ce que le Prophète avait prédit de lui en ces termes : *Que ceux-là qui ont de mauvais desseins contre moi, soient renversés et confondus, qu'ils deviennent comme la poussière qui est emportée par le vent.* (*Psal.* XXXIV, 5.) Enfin l'on peut dire qu'il parla véritablement en Dieu lorsqu'il dit aux soldats avant que de se livrer à eux : Laissez aller ceux-ci : *Sinite hos abire :* car ce ne fut pas une prière qu'il leur fit, mais un commandement auquel ils obéirent si exactement, en vertu de cette puissance invisible qui les faisait agir malgré eux, que quoique, suivant les lois de la bonne politique, en arrêtant le maître, ils dussent aussi arrêter les disciples, ils n'osèrent jamais mettre la main sur aucun d'eux, pas même sur saint Pierre, quoiqu'il défendit Jésus si courageusement, qu'il frappa le serviteur du grand-prêtre, et quoique ensuite il fût reconnu dans la salle même de Caïphe.

Que la puissance de l'homme est faible quand elle résiste au Seigneur ! Que sa prudence est courte quand elle agit contre lui ! (*Prov.*, XXI, 30.) Une compagnie de soldats est renversée d'une seule parole : Judas baise Jésus pour l'indiquer à ses ennemis, le Sauveur se présente à eux, et il semble qu'ils ne le voient point; semblables à ces infâmes qui, frappés d'aveuglement, ne pouvaient trouver la porte de la maison de Lot devant laquelle ils étaient. (*Gen.*, XIX, 11.)

Craignons ce Dieu de majesté *qui fait marcher devant lui la mort et le démon, qui d'un seul de ses regards a fait fondre les nations comme la cire, et a réduit en poudre les montagnes du siècle* (*Habac.*, III, 5, 6) ; et apprenons aujourd'hui à nous soumettre à lui : *De peur qu'il ne nous brise comme un vase de terre, lui qui brisera les rois au jour de sa colère, remplira tout de la ruine de ses ennemis, et qui écrasera les têtes de plusieurs.* (*Psal.* II, 9; CIX, 6, 7.) « Ah ! dit saint Augustin, si la seule voix de celui qui a prononcé ces paroles, *Ego sum*, a pu sans autre secours renverser par terre une troupe de soldats plus redoutables encore par la haine qui les animait, que par les armes dont ils étaient revêtus ; que ne fera pas cet Homme-Dieu quand il viendra nous juger, lui qui est si puissant étant près d'être jugé ? Que ne pourra-t-il quand il viendra pour régner, lui qui fait voir une si grande puissance étant près de mourir (24) ? »

(24) Una vox tantam turbam odiis ferocem, armisque terribilem, sine ullo telo percussit : quid

Mais ne le craignons pas d'une crainte qui nous porte à le fuir et à l'éviter ; car où pourrions-nous aller où il ne soit pas avant nous? (*Psal.* CXXXVIII, 7.) Il faudrait trouver un être qui ne fût point l'ouvrage de Dieu, pour pouvoir trouver un lieu que Dieu ne remplisse pas; que cette crainte nous excite plutôt à retourner à lui, et à le chercher avec une vraie douleur et une parfaite contrition de cœur; c'est là le seul et unique moyen de le trouver. Faisons donc en sorte qu'il soit toujours l'objet de nos démarches et la fin de nos recherches, afin que si on nous demande : *Qui cherchez-vous?* nous puissions répondre : *Jésus de Nazareth*; mais ne le cherchons pas par envie comme les Juifs, pour le livrer entre les mains de ses ennemis, ni par des vues d'intérêt comme des hypocrites qui, en paraissant chercher Dieu, cherchent toujours autre chose que lui (25); ni par politique comme Hérode, qui ne voulait le trouver que pour le faire mourir. Cherchons-le avec amour et simplicité comme les rois Mages, pour lui faire des présents de tout ce que nous avons de plus précieux (*Matth.*, II, 2, 8); pour lui soumettre notre esprit par la foi, notre cœur par l'amour, tout ce qui est à nous et tout ce que nous sommes, par un parfait sacrifice de nos biens et de nos personnes. *Venez donc*, pouvons-nous dire avec le Prophète, *prévenons la face de notre juge adorons-le, prosternons-nous devant Celui qui nous a créés* (*Psal.* CXIV, 1, 2, 6); et quand nous aurons eu le bonheur de le trouver, attachons-nous à lui et disons-lui ces paroles de Jacob à l'ange : *Je ne vous laisserai aller que vous ne m'ayez béni* (*Gen.*, XXXII, 26); ou bien disons-lui avec l'Epouse du sacré Cantique : *J'ai trouvé mon bien-aimé, je le tiens et je ne l'abandonnerai jamais.* (*Cant.*, III, 4.)

Seigneur, pour retirer tout le fruit que nous devons recueillir de cette passion intérieure que vous avez soufferte dans le jardin des Oliviers, nous vous supplions instamment que par votre grâce nous puissions faire un bon usage des chagrins et des afflictions qui nous arrivent, et que pour n'en être jamais accablés, nous soyons à votre exemple parfaitement résignés aux ordres du Père céleste. Soumettez, Seigneur, ces cœurs rebelles à vos lois, et mettez-nous en état de vous dire avec autant de sincérité que de confiance, ce que nous disons tous les jours avec si peu d'application et de fruit, *Fiat voluntas tua.* (*Matth.*, VI, 10). Voulez-vous que nous soyons dans l'élévation? *fiat;* voulez-vous que nous soyons dans l'abaissement? *fiat;* voulez-vous nous envoyer la maladie? *fiat;* voulez-vous nous laisser en santé? *fiat.* Grandeur, humiliation, prospérité, disgrâce, vie, mort, tout nous sera égal, et nous serons indifférents à tout, quand vous nous aurez établis dans la disposition d'une soumission parfaite, qui sera pour nous dans ce monde un gage et un avant-goût de la félicité de l'autre vie.

LUNDI.

Jésus pris. Saint Pierre coupe l'oreille à Malchus. Jésus reprend saint Pierre. Reproches de Jésus aux Juifs. Fuite des apôtres. Conseil des Juifs contre Jésus. Jésus conduit chez Anne, et ensuite chez Caïphe. Réponse de Jésus au grand-prêtre. Soufflet donné à Jésus.

Le même amour qui, pour ainsi parler, a livré le Fils de Dieu entre ses propres mains pour lui faire souffrir cette passion intérieure qu'il a soufferte dans le jardin des Oliviers, le va livrer entre celles des Juifs, qui lui feront endurer dans son corps ce qu'il a souffert dans son âme. Mais comme tout ce qui s'est passé en Jésus-Christ doit servir à notre instruction, suivons-le pas à pas, ne le perdons point de vue, et regardons-le toujours comme la seule règle de notre conduite.

Jésus pris.

Alors tous ceux qui accompagnaient Judas s'avancèrent, et se jetant sur Jésus, se saisirent de lui.

Admirons, ou plutôt déplorons l'aveuglement des Juifs. Le Fils de Dieu vient de se faire connaître à eux, les ayant renversés par terre d'une seule parole; plusieurs même estiment que déjà il avait guéri l'oreille du serviteur du grand prêtre par un second miracle qu'ils ne pouvaient révoquer en doute; ils le connaissaient pour celui qui avait commandé à la mer et aux démons, et qui, dans une infinité d'occasions, avait redressé les boiteux, fait entendre les sourds, rendu la vue aux aveugles, ressuscité les morts; sans doute que tous ces prodiges passés et présents, joints à toutes les raisons qu'ils avaient de le croire Dieu, les jetaient dans de grandes perplexités, et leur causaient de grands troubles; cependant, ni tous ces gens que les princes des prêtres, les Pharisiens, et les docteurs de la loi avaient envoyés pour prendre Jésus, ni Judas qui était présent à tout, ne rentrèrent jamais en eux-mêmes; et sitôt qu'il leur donna permission d'agir, ils se jetèrent sur lui, et s'en saisirent : *Tunc accesserunt, et manus injecerunt in Jesum, et tenuerunt eum.*

Croirons-nous que le Seigneur ne fait pas moins pour nous empêcher de nous livrer à des crimes que nous préméditons, qu'il a fait pour arrêter la fureur des Juifs? Comme *il a les yeux toujours ouverts sur nous* (*Psal.* LXV, 7), *et que son dessein est que tous les hommes soient sauvés* (I *Tim.*, II, 4), il se sert de toutes sortes de moyens pour nous détourner *de la voie de l'iniquité* (*Sap.*, V, 7); s'il ne se manifeste pas toujours par des

judicaturus faciet, qui judicandus hoc fecit : quid regnaturus poterit, qui moriturus hoc potuit. (Tract. 112, *in Joan.*)

(25) Hypocrisis est intendere in Deum, sed non propter Deum. (S. Bern., *in Cant.*, serm. 2.)

miracles, on peut assurer que la conduite de sa providence n'en est pas moins évidente à ceux qui veulent bien l'observer. Ainsi, par exemple, s'il voit que ce vindicatif est dans la disposition d'outrager son ennemi, il lui en ôte les occasions; que cet ambitieux abuserait de son élévation, il le laisse dans une condition obscure; que cet avare ferait un mauvais usage de ses biens, il l'en dépouille : en un mot, nous devons regarder comme un effet de sa miséricorde toutes les difficultés et les oppositions qu'il nous fait trouver dans l'exécution des desseins criminels que nous avons projetés contre son ordre. Cependant, ô aveuglement du cœur humain! nous ne nous apercevons point des grâces les plus visibles que Dieu nous envoie pour assurer notre salut, ou du moins nous n'en profitons que bien rarement; et une funeste expérience nous fait voir tous les jours, que malgré les remords et les troubles intérieurs qui accompagnent presque toujours le crime, quand on est près de le commettre, dès lors que nous trouvons le moyen de contenter nos malheureuses passions, nous profitons de l'occasion avec la même fureur et le même emportement que les Juifs se saisirent de Jésus : *Tunc accesserunt, et manus injecerant in Jesum, et tenuerunt eum.*

Saint Pierre coupe l'oreille à Malchus.

Or les disciples qui étaient avec lui voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, nous servirons-nous de l'épée? Mais Simon-Pierre tira la sienne, en frappa un serviteur du grand-prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Cet homme s'appelait Malchus. Jésus leur dit : Arrêtez-vous, et lui ayant touché l'oreille, il le guérit.

Qui ne croirait, à voir saint Pierre protester à Jésus *qu'il est prêt à mourir avec lui,* tirer courageusement l'épée dès qu'on vient pour se saisir de son Maître, et du premier coup en couper l'oreille de Malchus, dont, suivant la pensée des interprètes, il avait dessein de fendre la tête; qui ne croirait, dis-je, que le zèle de Phinées l'anime (*Num.*, XXV, 8), et que c'est un homme sur le courage et la résolution duquel on peut compter sûrement? Cependant ce brave, qui paraît présentement ne pas craindre une cohorte romaine composée de cinq cents hommes, tantôt sera si lâche que de renier son Maître à la première demande que lui fera une servante. Or, la conduite de Pierre si mal soutenue, et où il entre tant de bravoure et de faiblesse, nous donne lieu de faire deux réflexions qui peuvent infiniment servir à notre instruction.

La première, c'est que l'orgueil de l'homme peut lui faire faire quelques efforts, et produire un zèle aveugle et déréglé, mais que toute ardeur qui ne vient pas de l'Esprit de Dieu ne dure pas longtemps. Combien voyons-nous de gens du caractère de saint Pierre, qui se trouvant dans une nouvelle dignité, commencent par promettre des merveilles; ils prennent d'abord de grands desseins, et, à les entendre, rien ne doit échapper à leur zèle; attendez quelques années, et si c'est la présomption qui les guide, vous les verrez se démentir à la première difficulté, et s'arrêter tout court; semblables à cet homme de l'Evangile qui n'ayant pas examiné s'il avait de quoi élever cette tour qu'il voulait édifier, ne put achever ce qu'il avait commencé de bâtir. Un chrétien vraiment humble et *animé du zèle de la maison de Dieu* (*Psal.* LXVIII, 10), n'a point cet air fastueux; il dit avec le Prophète : *Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force et mon ferme appui, mon refuge et mon libérateur.* (*Psal.*, XVII, 1-2) Comme il se défie toujours de ses forces, et qu'il ne compte que sur la grâce de Dieu, il ne promet les choses que dans le temps que le Seigneur les lui fait faire; et comme il en est toujours assisté, il en fait toujours et de nouvelles et de plus grandes.

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est que pour avoir eu beaucoup de courage et de fermeté dans les occasions d'éclat, ce n'est pas à dire que nous n'en manquerons point dans les moins dangereuses. « C'est ce qui paraît, dit saint Chrysostome (hom., 50, *in Matth.*), dans Elie à l'égard de Jésabel (III. *Reg.*, XIX, 3), dans Moïse à l'égard de l'Egyptien qui lui reprocha un homicide (*Exod.*, II, 11), et dans David à l'égard de Betzabée (II *Reg.*, XI, 4). » Tel ayant parcouru toute la mer, et ayant échappé à mille périls, vient faire quelquefois naufrage au port. Tel serait capable de souffrir la mort pour la défense de sa foi, qui succombera à la tentation d'un léger plaisir. Tel a passé une bouillante jeunesse dans une pureté angélique, qui, croyant répondre de lui, et s'étant exposé témérairement au danger, est tombé dans un péché honteux aux approches de la vieillesse. Quelle conclusion devons-nous tirer de ceci? sinon de vous répéter encore une fois : *Veillez, et priez, de peur que vous ne tombiez en tentation.* Si saint Pierre avait toujours veillé, ainsi que le Seigneur le lui avait recommandé, s'il n'avait pas oublié que son Maître lui avait prédit, qu'*avant que le coq chantât, il le renoncerait trois fois,* il aurait été sur ses gardes quand une servante lui demanda, *s'il n'était pas aussi avec Jésus de Galilée; et il n'aurait pas nié avec serment qu'il ne le connaissait point.* Souvenons-nous toujours que le Saint-Esprit nous a avertis *de veiller, de prier sans cesse, de craindre le Seigneur, quelque saints que nous soyons* (I *Thess.*, V, 17); *de fuir le péché comme un serpent* (*Psal.*, XXXIII, 10), *parce que si nous nous en approchons, il se saisira de nous* (*Eccli.*, XXI, 2), c'est-à-dire, d'éviter avec soin tout ce qui pourrait nous conduire au péché, et de craindre avec sagesse tout ce qui paraît le moins à craindre. Souvenons-nous, dis-je, de toutes ces vérités; et si elles sont toujours présentes à notre esprit, *nous ne pécherons jamais* (*Eccli.*, VII, 40), puisque ce sera le moyen

qu'en tous lieux, en tout temps, en toutes occasions, nous soyons en état de résister aux ennemis de notre salut, et de n'en être jamais vaincus, parce que nous n'en serons jamais surpris.

Enfin le Fils de Dieu qui guérit l'oreille de Malchus, nous apprend par son exemple ce qu'il nous avait déjà enseigné par ses paroles, *à faire du bien à ceux qui nous haissent.* (S. Chrys, hom. 8, *in Joan. Matth.*, V, 44.) L'amour des ennemis est une vertu essentielle à tout chrétien; mais comme on ne peut juger de la disposition du cœur que par les œuvres, *ex operibus cognoscetis eos* (*Matth.*, VII, 20), le Seigneur ne se contente pas de nous ordonner de les aimer, il veut encore que nous leur en donnions des preuves dans l'occasion, et il nous *en a laissé l'exemple, afin que nous marchions sur ses traces.* (I *Petr.*, II, 21.)

Après que cette œuvre de charité a servi à notre instruction, voyons celle que nous pouvons tirer de la réprimande que Jésus fait à saint Pierre; car où pouvoir trouver un plus parfait modèle de conduite, que dans les actions, dans les souffrances, et dans les paroles de ce divin Maître?

Jésus reprend saint Pierre.

Ensuite il dit à Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront de l'épée, périront par l'épée. Est-ce que je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné? pensez-vous que je ne puisse pas le prier, et qu'il ne m'enverrait pas ici plus de douze légions d'anges? Comment donc s'accompliront les Ecritures, qui déclarent que cela se doit faire ainsi?

Le Fils de Dieu qui ordonne à saint Pierre de remettre son épée dans le fourreau, nous donne lieu de demander s'il n'est jamais permis de s'en servir? Oui, dit saint Augustin (*De civit Dei*, lib. I, cap. 21), quand celui qui s'en sert est revêtu d'une autorité légitime; ainsi quand, par exemple, un magistrat fait mourir un criminel, ou quand un soldat en tue un autre dans une juste guerre, alors, dit ce Père, ce n'est pas un homicide, mais c'est être le ministre de la loi; ce n'est pas l'homme qui tue, mais Dieu, dont l'homme n'est que l'instrument, comme une épée entre les mains de celui qui s'en sert. Aussi saint Paul écrit aux Romains, que *ce n'est pas en vain que le prince porte l'épée, parce qu'il est ministre de Dieu pour exécuter sa vengeance en punissant celui qui fait de mauvaises actions.* (*Rom.*, XIII, 4.) « Au contraire, dit le même docteur, il est toujours défendu de se servir de l'épée, quand on s'en sert par une autorité privée pour répandre le sang des particuliers, beaucoup plus quand c'est pour résister à une puissance supérieure (26). » Comme donc le Sauveur voit que la violence qu'on lui fait est autorisée du nom des magistrats légitimes, il ne veut pas, quelque injuste qu'elle soit, que des particuliers s'y opposent; c'est pour cela qu'il ordonne à Pierre de remettre son épée dans le fourreau : *Mitte gladium tuum in vaginam:* d'où nous devons conclure combien toute révolte est opposée à l'esprit de l'Evangile, et doit être inconnue aux vrais chrétiens. « D'ailleurs, dit saint Ambroise, Jésus-Christ n'a garde de sauver sa vie aux dépens de celle d'autrui, lui qui vient répandre son sang pour le salut de tous les hommes (27). » Mais écoutons quatre raisons qu'il apporte à cet apôtre de la défense qu'il lui fait.

La première, c'est que tous ceux qui se serviront de l'épée, périront par l'épée, « *Omnes enim qui acceperint gladium, gladio peribunt*; » c'est-à-dire, que quiconque tue de son autorité privée est digne de mort, quoiqu'il n'arrive pas toujours que tout homicide soit mis à mort; et c'est la loi que le Seigneur donna autrefois à Noé en ces termes : *Quiconque versera le sang d'un homme, son sang sera répandu, parce que l'homme a été créé à l'image de Dieu.* (*Gen.*, IX, 6.)

La seconde, c'est que cet apôtre en le défendant par la voie des armes, semble mettre une opposition à la volonté du Père céleste, qui avait donné à son Fils le calice de sa Passion pour le boire : *Calicem quem dedit mihi Pater non bibam illum?* « Comment donc le Seigneur n'aurait-il pas repris saint Pierre dans cette occasion, lui, dit saint Bernard, qui a mieux aimé perdre la vie, que l'obéissance, et qui a marqué un si grand désir que son heure de travailler à notre réconciliation fût venue. » — « Ainsi, dit saint Léon, il veut que celui qui a tiré l'épée, la remette promptement dans le fourreau, de peur qu'en retardant le triomphe qu'il devait remporter sur la croix, ce ne fût prolonger et la domination des démons et l'esclavage des hommes (28). »

La troisième, c'est pour remettre toujours devant les yeux de ses apôtres, que si on le prenait, ce n'était pas malgré lui, mais parce qu'il le voulait bien; car en disant : *Croyez-vous que je ne pourrais pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas ici plus de douze légions d'anges?* c'est comme s'il leur disait : Ne pensez pas que je voulusse employer le secours de quelques hommes comme vous pour ma défense, moi qui pourrais demander à mon Père douze légions d'anges, qui font plus de soixante et douze mille : c'en était plus qu'il n'en fallait pour réduire en poudre cette petite troupe de gens, puisque l'Ecriture nous apprend (IV *Reg.*, XIX, 35), qu'un seul en une nuit tua près de deux

(26) Ille utitur gladio qui nulla superiori ac legitimæ potestate, nec jubente, nec concedente, in sanguine cæterius armatur. (*Contr. Faust*, cap. 70.)

(27) Noluit persecutorum defendi vulnere, qui voluit suo vulnere omnes sanare. (*Offic.*, lib. III, cap. 4.)

(28) Dat ergo in se furentibus licentiam sæviendi, ne dilato gloriosæ crucis triumpho, et dominatio diabolo fieret longior, et captivitas humana diuturnior. (S. Leo, serm. 1, *de Pass.*)

cent mille hommes de l'armée du roi Sennachérib. « Pourquoi, demande saint Chrysostome, Jésus-Christ ne dit-il pas plutôt : Croyez-vous que je ne puisse pas perdre toutes ces personnes? C'est, répond ce saint docteur, que ses apôtres n'avaient pas encore une idée assez haute de sa puissance. Ils étaient bien plus disposés à croire qu'il obtiendrait de son Père le secours dont il parlait; et comme il faisait alors beaucoup de choses qui semblaient témoigner qu'il n'était qu'un homme, s'il leur eût dit en cet état qu'il pouvait perdre ces troupes qui le venaient prendre, ils n'eussent pu le croire (29). »

La quatrième, c'est que les Ecritures ayant dit expressément tout ce qui lui devait arriver, il était inutile de vouloir s'y opposer. *Comment donc s'accompliront les Ecritures qui déclarent que cela se doit faire ainsi?* Pouvait-il, dit saint Chrysostome (*Ibid.*), leur rien dire de plus puissant pour leur ôter la pensée de le défendre? Car c'était dire : Je suis venu pour accomplir en ma personne tout ce que les prophètes ont prédit de moi; puis donc qu'ils ont dit du Fils de l'homme, *qu'il sera mené à la boucherie, et qu'il demeurera dans le silence comme un agneau est muet devant celui qui le tond; qu'on le mettra au nombre des scélérats* (*Isa.*, LIII, 7, 12), *qu'on lui percera les pieds et les mains* (*Psal.*, XXI, 17), *et qu'on l'abreuvera de fiel et de vinaigre* (*Psal.*, LXVIII, 22); il faut nécessairement que toutes ces choses s'accomplissent en moi, et il ne faut point que vous vous y opposiez, ni que vous en preniez une occasion de scandale. C'est ainsi que Jésus-Christ parla à ses disciples. Ecoutons maintenant ce qu'il dit à ceux qui se jettent sur lui pour le prendre.

Reproche de Jésus aux Juifs.

En même temps Jésus dit aux princes des prêtres, au capitaine des gardes du temple, et aux sénateurs : Vous êtes venus armés d'épées et de bâtons pour vous saisir de moi, comme d'un voleur; j'étais tous les jours assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté; mais c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres, et tout cela s'est fait afin que les Ecritures des prophètes soient accomplies. Alors ses disciples l'abandonnèrent, et s'enfuirent tous. Or, un jeune homme le suivait couvert seulement d'un linceul; les soldats se saisirent de lui, mais il leur laissa son linceul, et s'enfuit tout nu.

Arrêtons-nous un moment à considérer les reproches que Jésus-Christ fait aux Juifs qui viennent pour le prendre, et ensuite nous déplorerons la lâcheté de ses disciples, qui s'enfuirent quand ils le virent pris.

Les interprètes demandent si les princes des prêtres et les sénateurs étaient venus en personne dans le jardin, comme le dit saint Luc, ou s'ils y envoyèrent leurs gens, comme le semble dire saint Matthieu. On peut concilier ces deux évangélistes, en disant qu'il y avait seulement quelques princes des prêtres et quelques sénateurs, comme députés de la part du corps pour présider à cette action, qu'ils n'avaient osé confier ni aux soldats, ni à Judas même, et pour faire en sorte que l'entreprise réussit sûrement; mais que tous les autres étaient chez le grand-prêtre, où ils avaient donné ordre qu'on amenât le Sauveur, et où ils l'attendaient avec impatience. Quoi qu'il en soit, voici comme il parla à ceux qui voulurent le prendre : *Vous êtes venus armés d'épées et de bâtons pour vous saisir de moi, comme d'un voleur; j'étais tous les jours assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point pris;* c'est-à-dire : « N'est-ce pas une folie de venir avec des épées et des bâtons pour prendre un homme qui se livre volontairement entre vos mains; et de chercher avec des lanternes, comme un voleur qui se cache pendant la nuit, celui qui enseignait tous les jours publiquement dans le temple (30). » — « Il ne leur parle point de ses miracles, dit saint Chrysostome, de peur qu'ils ne crussent que ce fût par vanité (31); » mais il leur parle de sa doctrine, parce que c'était le prétexte dont ils se servaient pour l'arrêter, et il leur fait entendre qu'il était bien plus raisonnable, si sa doctrine était mauvaise, de se saisir de lui dans le temple quand il l'enseignait, que de le prendre dans le milieu de la nuit. Il leur rend raison en même temps de cette conduite par ces paroles : *Mais c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres;* comme s'il leur disait : Vous ne m'avez point arrêté dans le temple, quoique vous l'ayez voulu en plusieurs occasions, parce que mon heure de souffrir n'était pas encore arrivée, et que vous l'auriez toujours tenté inutilement, tant que je ne vous en aurais pas donné la permission; mais présentement vous pourrez tout ce que vous voudrez, et je ne résisterai à rien, parce que c'est votre heure et la puissance des ténèbres : *Sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.*

Concluons de ceci que, quand notre heure est venue de souffrir, ou de passer par les humiliations que la Providence nous envoie, il n'est plus temps de reculer; et nous devons alors nous soumettre de bonne grâce à toutes les épreuves par lesquelles le

(29) Cur autem non dixit : An putatis quia non possum omnes hos perdere? illa sermonis temperatione credibilior erat : quoniam igitur multa humanitati convenientia fecerat, si se illos perdere potuisse dixisset, non fuisset verisimile. (hom. 83, *in Matth.*)

(30) Stultum est, inquit, cum cum gladiis et fustibus quærere, qui ultro vestris manibus, et in nocte quasi latitantem, et in vestris oculis declinantem per proditorem investigare, qui quotidie in templo docet. (S. Hieron, *Comment. in Matth.*)

(31) Miraculis autem prætermissis de doctrina mentionem facit, ne jactare se videretur. (*Ibid.*)

Seigneur veut nous faire passer : ainsi, quand il arrive dans certains revers que tout tourne à notre désavantage, au lieu de murmurer contre des disgrâces qui peuvent nous être salutaires si nous en faisons un bon usage, disons avec le Sauveur : C'est maintenant l'heure que le prince des ténèbres a reçue de mon Père pour me faire souffrir, et c'est aussi la mienne; il a donné pouvoir à mes ennemis d'exercer ma patience, je me livre entre leurs mains, parce qu'il l'a ainsi ordonné, et que ma volonté doit être en tout conforme à la sienne : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Telle est l'instruction que nous devons tirer de ce que Jésus dit aux soldats. Faisons maintenant quelque attention sur la fuite de ses disciples.

Fuite des apôtres.

Le Sauveur l'avait bien dit à ses apôtres, qu'il était écrit qu'on frapperait le Pasteur, et que les brebis seraient dispersées : *Percutiam Pastorem, et dispergentur oves.* (*Zach.*, XIII, 7.) « Lorsque les Juifs prennent Jésus-Christ, et qu'ils le lient, dit saint Chrysostome (*Ibid.*), ses disciples ne s'enfuient point encore; mais lorsqu'ils virent que sans rien faire pour se défendre, il s'offrait de lui-même pour être pris, ils l'abandonnèrent et s'enfuirent tous, *et relicto eo, omnes fugerunt.* Quelque facilité qu'il y eût de se saisir d'eux, enfermés qu'ils étaient dans un jardin, on n'en arrêta aucun, parce que le Fils de Dieu, en défendant aux soldats de les prendre, leur avait lié les mains avant qu'ils lui eussent lié les siennes. On le prend seul, suivant cette prédiction du prophète Isaïe : *J'ai été le seul à fouler le vin, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi : « torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.* (*Isa.*, LXIII, 3.) » C'est aussi la plainte qu'il a faite à son Père par la bouche du prophète : *Vous avez éloigné de moi tous ceux qui me connaissent* (*Psal.*, LXXXVII, 9); et c'est ce qui avait été figuré dans la personne de Job, dont les souffrances ont été une vive image de celles de Jésus-Christ : *Mes amis*, dit-il, *se sont éloignés de moi, et mes proches m'ont abandonné.* (*Job*, XIX, 13.) Un évangéliste nous apprend qu'un jeune homme, sans doute affectionné à Jésus, entendant du bruit, et se doutant de ce que ce pouvait être, se leva promptement, prit seulement son linceul sur lui et se mit à sa suite; mais que quand il vit qu'on voulut l'arrêter, il lâcha le linceul, et s'enfuit nu dans sa maison : *At ille rejecta sindone, nudus profugit ab eis.*

Prodigieux effet de la faiblesse humaine ! « Ceux qui, selon l'expression de Tertullien, avaient paru dans la paix, courageux comme des lions, deviennent, dans le combat, timides comme des cerfs (32).» Les disciples, qui semblaient si affectionnés à leur Maître, qu'ils lui avaient promis de mourir plutôt que de le renoncer, l'abandonnent et s'enfuient tous lâchement dès qu'ils le voient pris, *et relicto eo, omnes fugerunt.* « Que personne, dit saint Chrysostome (Hom. 83, *in Matth.*), ne s'étonne de voir tant d'imperfections dans les apôtres, le mystère de la croix n'avait pas encore été consommé, et la grâce du Saint-Esprit n'était pas encore répandue en eux. Si vous voulez savoir quelle a été leur fermeté, considérez ce qu'ils ont fait ensuite, et vous les verrez toujours élevés au-dessus de tous les maux de la vie. Dieu a voulu, continue ce saint docteur, que tout le monde connût combien ils étaient imparfaits d'abord, afin qu'on admirât davantage le changement si prodigieux que la grâce de Dieu a fait dans leur cœur. » Hélas ! un plus digne sujet de nos surprises et de nos gémissements, c'est de voir qu'après que le Fils de Dieu est mort pour nous mériter toutes les grâces dont nous avons besoin, après qu'il nous en a remplis par le moyen des sacrements, qui sont les canaux par lesquels il nous les communique; après qu'il nous a *revêtus de la force d'en haut* (*Luc.*, XXIV, 49) *par l'effusion du Saint-Esprit qui nous a été donné* (*Rom.*, V, 5); c'est de voir, dis-je, qu'après toutes ces grâces, les chrétiens fassent paraître tous les jours les mêmes faiblesses; car, quel est celui d'entre nous qui veuille suivre Jésus-Christ dans ses souffrances? On l'accompagne volontiers sur le Thabor, on veut bien être avec lui quand il nous fait part d'une gloire qui se trouve conforme à nos inclinations, et on lui dit alors d'aussi bon cœur que saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici.* (*Matth.*, XVII, 4.) Mais, s'il nous parle de sa Passion, *nous ne comprenons rien à ce qu'il nous dit* (*Luc.*, XVIII, 34); et s'il nous avertit que pour le suivre *il faut renoncer à se charger de sa croix* (*Matth.*, XVI, 24); aussi lâches que ses disciples, il ne nous en faut pas davantage pour nous éloigner de lui et pour l'abandonner : *Et relicto eo, omnes fugerunt.*

Conseil des Juifs contre Jésus.

Les soldats, le capitaine, et les gens envoyés par les Juifs, prirent Jésus, le lièrent, et l'emmenèrent premièrement chez Anne, beau-père de Caïphe, qui était le grand-prêtre cette année-là, et Caïphe était celui qui avait donné conseil aux Juifs, qu'il était utile qu'un seul homme mourût pour le peuple. Ils le menèrent ensuite chez Caïphe, grand-prêtre, où étaient assemblés les princes des prêtres, les sénateurs et les docteurs de la loi.

Rien ne peut mieux nous faire connaître l'innocence de Jésus et l'injustice des Juifs, que d'examiner tout ce qui se passa dans sa prise et dans sa condamnation; mais, pour avoir une idée plus distincte de la disposition de ses ennemis, souvenons-nous du conseil que tinrent contre lui les princes des prêtres et les Pharisiens au sujet de la résurrection de Lazare. *Que faisons-nous*, dirent-ils, quand ils furent assemblés dans le conseil souverain, ou dans le sanhédrin?

(32) In pace leones, in prælio cervi. (*De corona Milit.*)

Cet homme fait plusieurs miracles. Voilà donc tout le grief qu'ils ont contre lui ; ils ne lui imputent point aucun crime ; ils ne le soupçonnent point d'avoir de méchants desseins : mais les miracles qu'il fait à tous moments les embarrassent et les inquiètent : *Quid faeimus? quia hic homo multa signa facit* (*Joan.*, XI, 47) ; c'est-à-dire, à quoi pensons-nous? cet homme se donne un grand crédit par les prodiges qu'il opère, et il est temps de penser aux moyens que nous devons prendre pour empêcher les suites fâcheuses que nous avons lieu d'en appréhender : nous en déferons-nous, ou le laisserons-nous en liberté? Ce fut où se réduisit ce qu'on agita dans le conseil.

Ceux qui furent d'avis de le mettre à mort trouvèrent deux grands inconvénients à le laisser en vie. Le premier, c'est qu'il y avait à craindre que tout le monde ne s'attachât à lui, et que l'on n'abandonnât la loi de Moïse, à laquelle sa doctrine paraissait opposée : *Si dimittemus eum sic, omnes credent in eum.* Le second, c'est que si le peuple allait le reconnaître pour Messie et pour Roi, les Romains prendraient cette élection d'un nouveau roi pour une rébellion contre l'empereur, et viendraient, la force à la main, dans la Judée, et renverseraient le temple et détruiraient la nation, *et venient Romani, et tollent locum nostrum, et gentem.* (*Ibid.*, 48.) Ceux qui prirent le parti contraire firent valoir, sans doute, la vie irréprochable de Jésus, et représentèrent le peu d'apparence qu'il y avait de faire mourir un homme qui faisait du bien à tout le monde, et qui ne paraissait coupable d'aucun crime. Mais Caïphe qui, en qualité de grand prêtre, présidait à cette assemblée, donnant, aux raisons de politique que les premiers avaient apportées, tout le poids qu'elles méritaient, et méprisant celles que les seconds avaient alléguées, quoique appuyées sur la justice et l'équité, prit alors la parole ; et, comme pour lever le scrupule de ceux-ci, il leur dit qu'ils n'y entendaient rien ; que quand il s'agissait du bien de la république, il ne fallait pas s'embarrasser si un homme était coupable ou s'il ne l'était pas ; qu'on devait sacrifier à la sûreté de l'État celui qui en pouvait causer la ruine, et qu'il était utile qu'il mourût, et que la nation ne périt pas : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat.* L'évangéliste saint Jean ajoute que ce fut dans ce temps-là que les Juifs prirent dessein de faire mourir Jésus : *Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum* (*Joan.*, XI, 49, 50, 53) ; « car, dit saint Augustin, ces hommes iniques et barbares songeaient bien plus, dans ce conseil, à trouver les moyens de perdre celui qui était l'objet de leur haine et de leur envie, qu'à se précautionner contre les malheurs qu'ils pouvaient appréhender (33). » Cependant *comme ils craignaient le peuple*, ils n'osèrent arrêter Jésus en public ; c'est pour cela qu'ils usèrent de toutes les précautions dont nous avons parlé. Ce n'est donc pas ici un accusé qu'on mène devant les juges pour examiner la qualité de son crime, et pour le punir selon qu'on le trouvera coupable ; c'est un innocent que les juges mêmes font arrêter, déterminés à le faire mourir. Jugeons, par cette disposition, si tout ce qui se va tramer contre Jésus-Christ n'est pas l'ouvrage de la passion la plus visible, et si la procédure qu'on observera ne se fera pas seulement pour tâcher de colorer aux yeux du public l'injustice la plus manifeste qui fût jamais. Les Juifs l'avaient condamné avant qu'il fût pris ; ainsi il ne faut pas croire qu'il sorte de leurs mains sans être mis à mort.

Jésus conduit chez Anne et ensuite chez Caïphe.

Le Sauveur fut mené d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, pour donner à ce vieillard la satisfaction de voir un prisonnier de cette importance. De là on le conduisit chez Caïphe, qui, selon l'opinion de plusieurs, était logé dans le même palais. L'évangéliste a eu soin de nous marquer que c'était lui qui avait donné conseil aux Juifs, qu'il était utile qu'un seul homme mourût pour le peuple : *Erat autem Caïphas qui consilium dederat Judæis : Quia expedit unum hominem mori pro populo*, afin de nous faire entendre le peu de justice qu'on devait espérer d'un juge qui avait acheté d'Hérode la grande sacrificature pour cette année seulement, « au mépris du commandement que Dieu avait fait à Moïse, que les grands prêtres succéderaient à leurs pères, et qu'on garderait exactement l'ordre des familles sacerdotales dans le ministère du culte divin (34). »

Réponse de Jésus au grand-prêtre.

Le grand prêtre interrogea Jésus touchant ses disciples et sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement devant tout le monde, j'ai toujours enseigné dans la Synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui m'ont entendu ; ce sont ceux-là qui savent ce que j'ai enseigné.

L'interrogation que Caïphe fait prêter à Jésus, porte sur deux chefs. Comme il n'avait pas dessein de s'instruire de la vérité, et que tout son but était de trouver un prétexte de le faire passer pour un séditieux, et de le livrer au gouverneur des Romains pour le condamner à mort, il lui demande, 1°. Pourquoi il avait des disciples, à quelle fin il s'en faisait suivre? 2°. Quelle était sa doc-

(33) Plus enim perditi homines cogitabant quomodo nocerent ut perderent, quam quomodo sibi consulerent. (Tract. 64, *in Joan.*)

(34) Moyses, Deo jubente, præceperat ut pontifices patribus succederent, et generationis in sacerdotibus series texeretur. Refert Josephus istum Caïphan unius tantum anni pontificatum ab Herode pretio redemisse. Non ergo mirum est si nequam pontifex injuste judicet. (S. Hier., (*Comment. in Matth.*)

trine, et si elle ne devait pas passer pour dangereuse, dès lors qu'elle était nouvelle ? Il ne lui dit rien de ses miracles ; ce sont des faits que ses ennemis voudraient ensevelir dans le silence, parce qu'ils parlent trop haut à son avantage, et qu'ils sont des preuves certaines de la sainteté de sa vie, et même de sa Divinité.

Le Fils de Dieu répond à cette double demande par une seule réponse ; car si sa doctrine est bonne, on ne doit pas trouver mauvais qu'il la publie ; ainsi justifier sa doctrine, c'est se justifier sur ses disciples en même temps ; mais il répond avec tant de modestie et de sagesse, qu'en défendant la vérité, il semble qu'il ne songe pas à se défendre : *J'ai parlé publiquement à tout le monde*, dit-il, *j'ai toujours enseigné dans la Synagogue, et dans le temple où les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret* ; c'est-à-dire, comment pouvez-vous regarder comme suspecte une doctrine que depuis trois ans j'ai toujours prêchée en public, et que jamais personne n'a improuvée ? Mais quoi ! ne lisons-nous pas que le Seigneur a enseigné ailleurs que dans la Synagogue et dans le temple (*Marc.*, VIII, 17), qu'il l'a fait sur la terre et sur la mer (*Marc.*, IV, 1), sur la montagne (*Matth*, I, 2), et dans le désert (*Marc.*, VI, 35) ; qu'il a instruit en particulier ses apôtres dans la maison (*Matth.*, XIII, 36), et qu'il a reçu chez lui Nicodème qui était venu le trouver pendant la nuit pour s'instruire du royaume de Dieu (*Joan.*, III, 4) ? Comment donc le Sauveur assure-t-il qu'il n'a rien dit en secret ? « C'est, répond saint Augustin, que ce n'est pas parler en secret que de parler en présence de plusieurs ; c'est que ce qu'il enseignait en particulier, n'était point différent de ce qu'il enseignait en public (35). » C'est enfin que bien loin d'en faire mystère, et de recommander sur sa doctrine le silence qu'il imposait si souvent sur les miracles qu'il opérait, il ordonnait *de dire en plein jour ce qu'il avait enseigné dans l'obscurité, et de prêcher sur le haut des maisons ce qu'il avait dit à l'oreille* (*Matth*, VIII, 4 ; IX, 30 ; X, 17 ; *Joan.*, XVIII, 21.) *Pourquoi donc m'interrogez vous ?* répond-il au grand prêtre, comme s'il disait : Tout ce que j'allégnerais devant vous pour justifier ma doctrine, ne servirait à rien pour ma justification ; je parais devant vous comme un criminel, et l'on n'ajoute aucune foi à tout ce qu'un accusé peut dire en sa faveur ; « mais comme un véritable témoin est celui qui porte témoignage, non pour soi, mais pour les autres (36), » *Interrogez ceux qui m'ont entendu*, lui dit-il ; et en montrant du doigt ceux des Juifs qui s'étaient rendus chez Caïphe, et qui ne respiraient que sa mort : *Ce sont ceux-là*, dit-il, *qui savent ce que j'ai enseigné.* « Où trouver une plus forte preuve de la vérité, dit saint Chrysostome, que de vouloir bien se rapporter de ce qu'on a dit, au témoignage même de ses ennemis (37) ? » Le Sauveur pouvait-il répondre d'une manière plus sage, plus modeste, plus équitable ? Cependant jamais la plus atroce insolence n'a été payée d'un outrage plus cruel.

Soufflet donné à Jésus.

Comme il eut dit cela, un des officiers qui était là présent, lui donna un soufflet, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez vous ?

« Si nous faisons réflexion, dit saint Augustin, à celui qui a reçu ce soufflet, ne voudrions-nous pas que celui qui l'a donné fût ou consumé par le feu du ciel, ou englouti dans les entrailles de la terre, ou abandonné au démon pour le tourmenter, ou livré aux supplices les plus horribles (38) ? » Quoi ! Dagon tombe par terre, et se brise en présence de l'arche du Seigneur ! (I *Reg.*, V, 5.) Quoi ! Oza est frappé de mort subite pour l'avoir voulu soutenir en y portant la main (II *Reg.*, VI, 7), tandis qu'un vil esclave frappe à la joue le Saint des saints, dont l'arche n'était que la figure, et demeure impuni ! Est-ce donc, Seigneur, qu'en cette heure, qui est celle des démons et de la puissance des ténèbres, vous avez tellement prêté votre toute-puissance à vos ennemis, que vous vous en soyez entièrement dépourvu ? Non, ce n'est point faute de pouvoir et d'autorité que le Fils de l'homme est si cruellement outragé : il pouvait, ou comme Moïse, commander à la terre de s'entrouvrir pour absorber cet impie (*Num.*, XVI, 30), ou comme Elie, faire descendre un feu d'enhaut pour le consumer (IV *Reg.*, I, 10), ou comme Elisée, ordonner aux bêtes féroces de sortir de leurs cavernes pour venir le mettre en pièces ; car celui qui a rendu le mouvement à une main séchée (*Matth*, XII, 13), pouvait bien l'ôter à cette main sacrilége ; et le même qui à l'instant rendit sec un figuier tout couvert de feuilles, aurait bien pu rendre ce bras immobile et perclus. (*Marc.*, II, 13.) « Sans doute, dit saint Augustin, était-il le maître de faire toutes ces choses, s'il n'avait mieux aimé nous enseigner la patience par laquelle il a vaincu le monde, que de faire paraître la puissance par laquelle il a créé le monde (39).— Gardons-nous donc bien de le méconnaître dans un

(35) Quis namque in occulto loquitur, qui coram hominibus loquitur ; præsertim si hoc loquitur pancis, quod velit innotescere multis. (Tract. 112, *in Joan.*)

(36) Testis verus est, qui non sibi, sed aliis fert testimonium. (S. Ambr., Epist. 20)

(37) Hæc enim veritatis inalienabilis demonstratio, cum inimicos suis invocat testes. (Hom. 82, *in Joan.*)

(38) Quis enim accepit alapam si cogitemus, nonne vellemus eum qui percussit, aut cœlesti igne consumi, aut terra dehiscente sorberi, aut corruptum a dæmonio voluntari, aut etiam alia quolibet pœna, vel etiam graviore puniri. (Tract. 113, *in Joan.*)

(39) Quid horum per potentiam jubere non po-

état si humiliant; sa patience prouve autant sa divinité que sa puissance, et il ne me paraît pas moins admirable immobile, au milieu de tant d'insultes et de douleurs, dit saint Chrysostome (*Hom.*, 86, *in Matth.*), que quand je le vois tout-puissant guérir les malades et ressusciter les morts. — Celui, dit Tertullien, qui avait résolu de se cacher sous la figure de l'homme, ne fit rien paraître en lui de l'impatience de l'homme; et c'était principalement par là, ô Pharisiens! que vous deviez le reconnaître pour le Seigneur, puisque nul d'entre les hommes n'était capable d'une si grande patience (40). » Ainsi, s'il souffre cette insulte, dont nous avons une figure dans le prophète Michée, qui reçut un soufflet du faux prophète Sedecias; et dans le saint homme Job (III *Reg.*, XXII, 24), qui nous apprend que *ses ennemis l'ont couvert d'opprobres, et l'ont frappé sur la joue* (*Job*, XVI, 11), c'est volontairement, pour accomplir ce qui avait été prédit de lui par le prophète Jérémie : *Il tendra sa joue à celui qui le frappera, et il se soûlera d'opprobres.* (*Thren.*, III, 30.)

Pour peu que nous réfléchissions sur les circonstances de cet outrage, nous trouverons qu'il n'y en a point qui ne l'aggrave; celui qui le reçoit est un innocent; celui qui le donne est un scélérat; le coup qu'il lui donne est un soufflet, de tous les affronts le plus sensible; le lieu où il le donne, c'est dans la salle du grand-prêtre, en présence d'une multitude de gens; la main dont il le frappe était armée, selon plusieurs, d'un gantelet de fer: la raison pourquoi il le frappe, c'est une réponse pleine de sagesse et d'équité. Cependant rien n'est capable de faire sortir Jésus de sa modération : *Si j'ai mal parlé*, répond-il, *faites voir le mal que j'ai dit; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* Encore s'il répond, c'est uniquement de peur qu'on ne croie qu'il n'ait pas eu assez de respect pour le grand prêtre; ce qui nous donne lieu de dire en passant, que sans considérer si ceux que la Providence élève au-dessus de nous pour nous commander, en sont dignes, ou ne le sont pas, nous ne pouvons manquer à leur rendre ce qui leur est dû, sans nous rendre coupables envers Dieu. Ainsi, saint Paul ayant maudit le grand-prêtre sans le connaître, s'en excusa sur ce qu'il ne le connaissait point: car *il est écrit*, dit-il, *vous ne maudirez point le prince de votre peuple.* (*Act.*, XXIII, 5.)

« Que si quelqu'un demande pourquoi le Sauveur ne tendit pas l'autre joue, suivant le conseil qu'il nous en a donné, il est aisé de répondre avec saint Augustin, qu'il a fait beaucoup plus, quand il s'est livré lui-même à toutes sortes d'opprobres et de tourments, et qu'il a donné son corps pour être cloué à une croix : il a donc voulu nous apprendre, dit le même Père, que ces grands préceptes de patience, de charité ne doivent pas toujours s'accomplir par des actions effectives, ni en toutes sortes de rencontres, mais seulement dans la préparation du cœur (41); et qu'ainsi tout chrétien, quelque insulte qu'il ait reçue, doit toujours être disposé à en souffrir de plus grandes, et s'écrier alors dans les sentiments du Roi-Prophète: *Mon cœur est préparé, mon Dieu; mon cœur est préparé.* » (*Psal.* CVII, 2.)

Nous pouvons bien assurer que de tous les exemples que le Fils de Dieu nous a donnés, celui-ci est le moins suivi : endurer un affront sans s'en venger, n'est-ce pas, suivant le langage du siècle, se déshonorer entièrement? et comme on a attaché au soufflet un degré particulier d'infamie, aussi les enfants des ténèbres ont-ils coutume de dire que la tache en demeure jusqu'à ce que le sang de celui qui l'a donné ait lavé celui qui l'a reçu. Chrétiens, dont la conduite est toute païenne, n'ouvrirez-vous jamais les yeux de la foi, et ne comprendrez-vous jamais que si Jésus-Christ a souffert en toutes manières, ce n'a pas été par nécessité, mais seulement pour nous apprendre comment nous devons souffrir toutes sortes d'outrages. L'esprit de ce monde, à qui il a donné sa malédiction (*Matth.*, XVIII, 7), sera-t-il toujours le vôtre, et ne vous laisserez-vous jamais conduire par l'esprit de Dieu? Jusques à quand la crainte de perdre la vaine estime de quelques hommes corrompus comme vous (*Rom.*, VIII, 14), si vous n'outragez pas celui qui vous a maltraité, sera-t-elle plus forte sur vous que la crainte des supplices éternels, que vous ne pouvez éviter si vous désobéissez à la loi du Seigneur? Eh! ne dites point que ce qu'on exige de vous est impossible. Autrefois, quand on a vu régner la fureur des duels, et que faussement on avait attaché l'honneur à exposer sa vie pour les moindres sujets, et à prodiguer son sang pour la querelle d'autrui, on ne croyait pas possible de pouvoir faire autrement; le prince que Dieu nous a donné a défendu cette licence, il nous a fait prendre de plus saintes idées de la valeur, et aujourd'hui l'on met sa gloire à lui obéir. Pourquoi ne mettez-vous pas la même gloire à obéir à la loi de l'Evangile? Si c'est par crainte que vous obéissez, est-ce que Dieu n'est pas plus à craindre que l'homme? Ou si vous croyez que l'obéis-

(40) Qui in hominis figura proposuerat latere, nihil de impatientia hominis imitatus est. Hinc vel maxime Pharisæi Dominum agnoscere debuistis, patientiam hujusmodi nemo hominum toleraret. (*De patient.*, cap. 3.)

(41) Hic dicet aliquis, quid non fecit quod ipse præcepit? Percutienti scilicet non sic respondere, sed maxillam debuit alteram præbere; qui quod et mansuete respondit, et non solum maxillam alteram iterum percussuro, sed totum corpus figendum præparavit in ligno? Et hinc potius præcepta patientiæ non ostentatione corporis, sed cordis præparatione faciendo. (Tract. 115 *in Joan.*)

sance que vous avez pour les ordres du prince met votre réputation à couvert, et qu'on pourrait imputer à faiblesse votre soumission pour ceux du Seigneur; sachez au contraire que rien ne vous déshonore plus que de vous soulever contre Dieu, et qu'on n'est véritablement grand, que quand on lui est véritablement soumis. Craignons donc ce Dieu puissant qui peut *perdre l'âme et le corps* (*Matth.*, X, 28), et qui nous a avertis que *celui qui se servira de l'épée périra par l'épée*; mais ne parlons point de crainte en ce saint temps, où un Dieu meurt pour nous par amour, et ne faisons valoir aujourd'hui que les motifs de la compassion, de la tendresse et de la reconnaissance. Quand vous auriez un cœur de diamant, quelque vive que fût en vous la vengeance, quelque disposé que vous fussiez à l'exécuter : jetez les yeux sur le visage de votre Christ: « *Respice in faciem Christi tui* , » sur ce visage auguste que *les anges désirent de voir* (*I Petr.*, I, 12), et quand vous considérerez ce divin Sauveur, et soufflété et tranquille tout ensemble, il ne vous en faudra pas davantage pour vous faire tomber les armes des mains. En un mot, que la patience dans un Dieu nous apprenne que rien n'est plus grand que d'être patient dans les maux les plus sensibles, et qu'il n'est point de biens qui ne la suivent, ou qui ne l'accompagnent. Admirez, dit Tertullien, combien cette vertu est grande, puisqu'elle nous rend Dieu même notre débiteur; ce n'est pas sans raison, puisqu'elle sert à garder tous ses préceptes, et qu'elle entre dans l'observation de tous ses commandements. « La patience, dit ce Père, fortifie la foi, gouverne la paix, aide la charité, instruit l'humilité, régit la chair, commande à l'esprit, réprime la langue, retient la main, terrasse les tentations, détruit les scandales, console les pauvres, modère les riches, diminue les maux, tempère les biens, réjouit les fidèles, invite les gentils, rend recommandable le serviteur à son maître, et le maître à Dieu, pare et orne les femmes, honore et fait respecter les hommes, est aimable dans les ennemis, louable dans les jeunes gens, vénérable dans les vieillards; enfin la patience est belle et charmante en toute condition, en tout âge, et dans l'un et dans l'autre sexe (42). » Cette vertu est trop héroïque pour pouvoir l'acquérir par nos propres forces; et pour être patient comme le Fils de Dieu l'a été, *il faut apprendre de lui à être doux et humble de cœur.* (*Matth.*, XI, 29.) C'est l'union de ces deux vertus que nous ne devons jamais séparer, qui *nous rendant maîtres de nos âmes*, nous tranquillisent dans toutes sortes d'affronts; au lieu que ce qui nous y rend si vifs, c'est que l'orgueil ne peut rien souffrir, et que la colère nous enflammant tout d'un coup, nous nous trouvons tout disposés, comme malgré nous, à repousser à l'instant l'insulte qu'on nous a faite; bien loin de ressembler à ce divin original, lequel, *quand on l'a chargé d'injures, n'a point répondu par des injures; quand on l'a maltraité, n'a point fait de menaces, mais s'est livré à celui qui le jugeait injustement.* (*I Petr.*, II, 23.)

Seigneur, donnez-nous cette douceur et cette humilité de cœur dont nous avons si grand besoin, pour supporter avec patience toutes les disgrâces qui nous arrivent: quand nous serons doux, rien ne sera capable de troubler cette paix intérieure que nous aurons au dedans de nous-mêmes; quand nous serons humbles, le goût que nous aurons pour les opprobres nous portera à aimer ceux qui nous les procureront, bien loin de nous indisposer contre eux; avec le secours de cette double vertu, les louanges ne nous élèveront point et les mépris ne nous abattront point; ce sera alors *que nous nous montrerons vos fidèles serviteurs par une grande patience dans les afflictions, dans les adversités, dans les prisons, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes; et soit que vous nous fassiez passer par la gloire ou par l'infamie, par les honneurs ou par les calomnies* (*II Cor.*, VI, 8), nous serons indifférents à toutes sortes d'états; ou bien, si nous sommes maîtres d'en choisir un, ce sera celui des humiliations et des souffrances, parce que, Seigneur, c'est l'état que vous avez choisi, et parce que d'ailleurs vous nous avez enseigné que c'est une obligation essentielle à tout chrétien, comme c'en a été une pour vous-même, de passer par cette voie pour arriver à votre gloire.

MARDI.

Jésus dans la maison de Caïphe. Jésus abandonné pendant la nuit aux outrages du peuple. Jésus interrogé par Caïphe. Saint Pierre dans la maison de Caïphe. Repentir de saint Pierre. Faux repentir de Judas.

Suivons la procédure qui se continua contre Jésus dans la maison de Caïphe le soir qu'il fut pris, et le lendemain de grand matin; voyons-le pendant la nuit abandonné aux insultes des soldats et de la populace. Mais ce qui nous fournira une ample matière d'instruction, ce sera la chute et la pénitence de saint Pierre; le faux repentir et le désespoir véritable de Judas. Ce sont les faits que nous avons à examiner aujourd'hui, et que l'ordre des choses présente maintenant à nos réflexions.

Jésus dans la maison de Caïphe.

Cependant les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient quelque faux témoignage

(42) Patientia fidem munit, pacem gubernat, dilectionem adjuvat, humiliatem instruit, carnem regit, spiritum servat, linguam frenat, manum continet, tentationes inculcat, scandala pellit, pauperem consolatur, divitem temperat, infirmum non extendit, volentem non consumit, fidelem delectat gentilem invitat, servum domino, dominum Deo commendat, feminam exornat, virum approbat, amatur in puero, laudatur in juvene, suscipitur in sene; in omni sexu, in omni ætate formosa est. (*De patient.*, cap. 15.)

contre Jésus pour le faire mourir, et ils n'en trouvaient point qui fût propre à leur dessein, quoique plusieurs faux témoins se fussent présentés. Car plusieurs déposaient bien contre lui; mais leurs dépositions ne s'accordaient pas. Enfin il en vint deux qui dirent : Cet homme a dit : Je puis détruire le temple et le rebâtir en trois jours; mais ce témoignage n'était pas suffisant. Alors le grand prêtre se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus, et lui dit : Ne répondez-vous rien à ce que ceux-ci déposent contre vous? mais Jésus se tut et ne fit aucune réponse.

Si l'on demande pourquoi les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient avec tant d'empressement des faux témoins contre Jésus, puisqu'en l'arrêtant, ils avaient pris la résolution de le faire mourir, saint Chrysostome répond qu'ils voulaient donner à l'injustice une couleur et une apparence de droit; doublement criminels, de ce qu'étant remplis d'iniquité, ils prétendaient encore passer pour équitables. C'est dans cette pensée, dit ce Père, qu'ils s'assemblent tous, plutôt pour exécuter que pour prendre une résolution qui était déjà formée; ils font quelques informations à la hâte et des recherches informes pour couvrir de quelque procédure de justice l'homicide qu'ils vont commettre, car les faux témoins qu'on faisait paraître se contredisaient l'un et l'autre; et tout était si plein de trouble et de désordre, qu'il paraissait visiblement aux plus grossiers que ce qui se faisait alors était plutôt une vaine formalité, qu'un jugement véritable (43). »Ce ne sont pas des juges qui défendent l'innocence opprimée; ce sont des loups qui épient l'occasion de dévorer *l'Agneau de Dieu.* (*Joan.*, I, 29.) En effet, un véritable juge rejette et punit les faux témoins, et ceux-ci les recherchent et les flattent : il était de leur devoir d'approfondir la vérité, ils ne s'appliquent qu'à la supprimer; *Quærebant falsum testimonium contra Jesum, ut eum morti traderent.* C'est donc ici où nous pouvons dire avec le Prophète; « *Dieu s'est trouvé dans l'assemblée des dieux.* » « *Deus stetit in Synagoga deorum;* » car l'Ecriture donne le nom de dieux aux princes des Juifs à qui on avait confié le soin de juger le peuple; mais ajoutons avec lui : *Et il juge les dieux, étant au milieu d'eux* : « *In medio autem, deos dijudicat.* » Le Sauveur du monde se voit comme un criminel soumis à des juges iniques qui corrompent des témoins pour déposer contre lui; et voilà ce qui leur attirera la condamnation qu'ils méritent pour avoir jugé injustement: *usquequo judicatis iniquitatem?* (*Psal.* LXXXI, 1, 2.) *La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'on point comprise* (*Joan.*, I, 5); fut-il jamais un pareil aveuglement!

Il est vrai que plusieurs témoins se présentèrent pour déposer contre Jésus, mais les uns disaient des calomnies sans fondement; d'autres ne convenaient pas entre eux, et rapportaient le même fait d'une manière si différente, que la contradiction était manifeste, et que, suivant l'expression du Prophète, l'iniquité mentait contre elle-même, *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.*, XXVI, 12.) Plusieurs l'accusaient d'avoir violé le sabbat, et condamné la loi de Moïse; mais ces dépositions n'étaient pas suffisantes pour engager Pilate, qui était païen, à le condamner à la mort ! *Et non erat conveniens testimonium.* Enfin, après avoir entendu bien des témoins qui ne chargeaient pas ce prétendu criminel au gré de ses juges, il s'en présenta deux dont la déposition parut plus importante. Examinons la passion de Caïphe à la faire valoir, et admirons la modération de Jésus, qui ne la réfuta que par son silence.

Ils rapportent qu'ils avaient ouï-dire à Jésus, *qu'il pouvait détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours.* Pourquoi ces deux hommes sont-ils traités de faux témoins? Est-ce que le Fils de Dieu n'avait pas dit ce qu'ils déposaient contre lui ? Ce sont de faux témoins, disent les Pères (44), parce qu'ils rapportent dans une méchante intention, dans un autre sens, et en termes différents, ce que Jésus-Christ avait dit trois ans auparavant, comme une prédiction obscure de sa mort et de sa Résurrection : ils falsifient doublement ses paroles. 1° En ce qu'il n'avait pas dit, qu'il détruirait le temple, mais seulement qu'il le relèverait quand on l'aurait détruit. 2° En ce qu'ils donnent à ses paroles un sens littéral qui marquait la destruction et la réédification du temple de Jérusalem, quand il n'avait parlé qu'en figure du temple de son corps : *solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.* (*Joan.*, II 19.) C'est pour cela qu'ils lui font dire : *Je rebâtirai le temple en trois jours, et in tribus diebus reædificabo illud* : au lieu qu'il avait dit, *et en trois jours je le rétablirai*, ou plutôt, *je le ressusciterai*, « *et in tribus diebus suscitabo illud,* » comme porte une autre version. Le Fils de Dieu méprisant une accusation si frivole et sachant d'ailleurs qu'il était inutile de parler devant des gens qui *avaient bouché leurs oreilles à la vérité* (*Psal.* LVII, 5), et devaient faire un mauvais usage de tout ce qu'il dirait, demeura dans le silence, et ne répondit rien. C'est ainsi qu'il nous apprend que garder le silence dans les plus grands outrages qu'on nous fait injustement, est ce qu'il y a de plus sûr et de plus parfait. Il n'en fallut pas davantage pour animer la colère de Caïphe jusqu'à la fureur; il se lève, ce qui convenant peu à la bienséance et à la tranquillité d'un juge : et, par le mouve-

(43) Propterea congregantur omnes, et consilium jam pes ilens erat, et nonnulla more judicis quæruntur, ut habitum judicis atque figuram insidiis prætexerent; non enim erant convenientia testimonia; adeo erat seductum testimonium atque tribunal, omniaque tum fraude ac seditione plena erant. (Hom. 63, *in Matth.*)

(44) S. Hier., *Com. in Matth.* : Si quidem dixit fore ut in tribus diebus excitarei, quod non, rogo, acumen calumniæ; verum non dixit *solvam*, sed *solvite*, nec de templo illo, sed de corpore suo dicebat. (Cf. S. Chrys., hom. 83, *in Matth.*)

ment impétueux de son corps, il fit voir, dit saint Jérôme, l'emportement intérieur de son âme. Plus le Sauveur se tait, plus ce juge irrité, qui n'est plus le maître de sa passion, le presse de se défendre, non qu'il espère que dans ses réponses il trouvera de nouveaux sujets pour l'accuser (45). » Enfin, lassé de ne rien avancer, et voyant qu'il se faisait tard, il se retira pour aviser à de nouveaux moyens de perdre Jésus. Cependant Caïphe l'abandonna à la merci du peuple mutiné, qui en fit son jouet pendant toute la nuit, et qui le traita avec la dernière indignité.

Jésus abandonné pendant la nuit aux outrages du peuple.

Ceux qui tenaient Jésus se moquaient de lui en le frappant, et lui ayant bandé les yeux, ils lui donnaient des coups sur le visage, en disant : Devine celui qui t'a frappé ; et ils disaient encore beaucoup d'autres injures, blasphémant contre lui.

Isaïe a décrit si particulièrement toutes les circonstances de la Passion du Sauveur, que, suivant l'expression de saint Jérôme (*in Isa.*), ce qu'il a dit semble plutôt l'histoire d'un évangeliste que la prédiction d'un prophète : Voici comme il parle des outrages que le Fils de Dieu a soufferts, ou plutôt comme il le fait parler lui-même : *J'ai abandonné mon corps*, « *Corpus meum dedi ;* » prenons garde à ce terme, *Dedi*, « *j'ai donné ;* » ce qui prouve qu'il a souffert volontairement ; car dans tout le cours de sa Passion il a toujours assuré sa liberté et son innocence ; et en prenant la peine du péché, sans le péché même, il a montré qu'il était, non pas un coupable qu'on punissait, mais le juste qui expiait les péchés des autres : *J'ai abandonné mon corps à ceux qui le frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil de la barbe ; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me chargeaient d'injures et me couvraient de crachats ; je l'ai présenté comme une pierre très-dure, et je sais que je n'en rougirai point.* (*Isa.*, L, 6.) Sans entrer ici dans le détail de toutes les insultes que le Fils de Dieu essuya alors, représentons-nous, s'il est possible, de quoi n'est pas capable un peuple insolent qu'une sédition imprévue a soulevé contre un homme qu'on lui a rendu odieux par les deux endroits les plus capables de le remuer : savoir, la religion et la liberté, dont on assure la perte, si on souffre que cet homme continue de dogmatiser en public ; un peuple, dis-je, que la pudeur ne retient point, que la piété n'émeut point, qui se croit tout permis quand il a la liberté de tout faire, et qui, bien loin d'appréhender l'autorité de ceux qui doivent réprimer la licence, est excité par leur exemple même à ne garder nulle mesure, et à pousser tout jusques à l'excès. Comme le Sauveur passait pour un prophète, ils l'insultent sur une qualité dont ils le croient bien indigne ; ils lui bandent les yeux, ils lui donnent des coups de poing et des soufflets, en lui disant insolemment : *Devine celui qui t'a frappé : « Prophetiza, quis est qui te percussit.* » N'entreprenons point de rapporter toutes les injures et tous les blasphèmes dont ils le chargeaient ; l'évangéliste ne nous le dit qu'en général : *Alia multa blasphemantes dicebant in eum* ; et ce n'est point à nous à en dire plus que ce qu'il nous a appris.

En considérant le Sauveur du monde, qui par de vils esclaves se laisse traiter avec insolence, gardons-nous bien de le trouver moins digne de notre vénération ; réformons ces idées qui ne peuvent venir que de la bassesse de nos esprits incapables de concevoir, par eux-mêmes, que la folie de la croix a été le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu ; et que *ce qui paraît en lui une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes.* (I *Cor.*, I, 25.) Souvenons-nous pour ce sujet, que c'est le même qui d'une seule parole a tantôt terrassé tous ses ennemis, et que s'il souffre véritablement comme homme, il souffre en Dieu, sans faire paraître aucune passion de l'homme. Est-il donc rien de plus grand, et qui doive lui attirer davantage nos adorations et notre amour, que de le voir, suivant l'expression de Tertullien, « comme une victime sacrifiée à la justice du Père éternel, laquelle, pour lui être plus agréable, ne veut point se présenter devant lui, qu'elle n'ait été engraissée par le plaisir de la patience (46). » *Si le juste n'est touché de rien* (*Prov.*, XII, 21), pensons-nous que celui qui est la source de toute justice puisse être ému de tout ce qui lui arrive ? N'allons donc pas regarder comme une marque de faiblesse ce qui est en lui la preuve de sa vertu toute-puissante. « Lorsque les Pharisiens le flattaient, dit saint Chrysostome (Hom. 43, *in Matth.*), il leur parlait avec force ; mais lorsqu'ils lui parlaient avec aigreur et qu'ils l'interrogeaient fièrement, il leur répondait avec une douceur admirable, faisant voir ainsi qu'il était au-dessus de toutes les passions, et que comme leur colère ne l'irritait point, leurs flatteries ne le touchaient point. »

Concluons donc avec saint Cyrille (47), que si le Seigneur du ciel et de la terre souffre tant d'indignités, c'est pour nous donner l'exemple de la patience avec laquelle nous devons les endurer : il s'est tû pour nous apprendre à nous taire ; il a été frappé sans se plaindre, pour nous instruire à ne point murmurer de tout le mal qu'on nous fait ; il a permis qu'on lui ait bandé

(43) Ita præceps et impatiens : non inveniens calumniæ locum excutit de solio Pontificem, ut vesaniam motu corporis demonstraret : quanto Jesus tacebat, tanto magis pontifex furore superatus eum ad respondendum provocat, ut ex qualibet occasione sermonis locum inveniat accusandi. (*Com. in Matth.*)

(46) Saginari Dominus voluptate patientiæ discessurus volebat. (*De patient.*)

(47) Cœli et terræ Dominus Jesus sustinet et patitur impiorum ridicula, formam nobis patientiæ præbens.

les yeux, pour nous avertir de ne pas nous apercevoir du mépris qu'on fait de nous ; plus il a souffert pour nous, plus nous devons nous attacher à lui, et faire en sorte de le copier dans nos actions et dans nos souffrances : car il n'a pas eu seulement en vue dans les siennes de nous réconcilier avec son Père, il a voulu principalement nous marquer son amour, et devenir l'exemplaire que nous devons imiter dans tout ce que nous faisons, et ce que nous souffrons. *Voulez-vous savoir*, dit l'apôtre saint Pierre, *ce qui est agréable à Dieu ? c'est de souffrir avec patience des mauvais traitements que vous n'avez point mérités* (I *Petr.*, II, 19, 20) ; mais ce qui doit nous soutenir alors, c'est que *ce moment si court et si léger dans les afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* (II *Cor*, IV, 17.) Quelle consolation de penser que dans l'ordre de la Providence cette insulte qu'on nous a faite est justement ce qui doit assurer notre prédestination ! « La honte secrète de notre crime, dit saint Jérôme, n'avait pas été capable de nous faire rentrer en nous-mêmes, cet opprobre dont on nous a couverts en public servira à nous faire retourner à Dieu (48);» et comme ce sont nos ennemis qui nous ont procuré une si grande grâce, nous devons nous trouver tout disposés à les aimer, et à chérir le plus celui qui nous a le plus persécutés. (*Matth.*, V, 44.) C'est ainsi qu'il faut profiter de la patience avec laquelle le Sauveur souffre toute sorte d'opprobes. Nous ne trouverons pas moins à nous instruire dans la réponse qu'il va faire au grand prêtre.

Jésus interrogé par Caïphe.

Sur le point du jour les sénateurs du peuple, les princes des prêtres et les docteurs de la loi s'assemblèrent, et l'ayant fait venir dans leur conseil, ils lui dirent : Si vous êtes le Christ, dites-le-nous. Il leur répondit : Si je vous le dis, vous ne me croirez point ; et si je vous interroge, vous ne me répondrez point, ni ne me laisserez point aller ; mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. Ils lui dirent tous : Vous êtes donc le Fils de Dieu ? Il leur répondit : Vous le dites, je le suis. Le grand-prêtre l'interrogea encore, et lui dit : Je vous conjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu. Jésus lui répondit : Vous l'avez dit : je le suis ; mais je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la Majesté de Dieu, qui viendra sur les nues du ciel. Le grand-prêtre entendant ceci déchira ses vêtements en disant : Il a blasphémé, qu'avons-nous besoin de témoins ? vous venez vous-mêmes d'entendre le blasphème : que vous en semble ? Ils répondirent : il a mérité la mort. Aussitôt on lui cracha au visage ; on le frappa à coups de poing, et d'autres lui donnèrent des soufflets, en disant : Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé.

Comme les Pharisiens ne trouvaient pas leur compte du côté des témoins, ils jugèrent plus à propos d'interroger ce prétendu criminel, espérant que dans ses réponses ils trouveraient plus sûrement matière à le condamner. Voici le plan qu'ils se firent. Ils savaient qu'en plusieurs occasions il avait appelé Dieu son Père, assurant même que *l'un et l'autre n'était qu'une même chose* (*Joan.*, X, 30; *Matth.*, XX, 29; *Matth.*, XV, 21.) ; ils voyaient qu'on le nommait communément Christ, Fils de David ; et ils soupçonnaient qu'il pouvait bien avoir l'ambition de vouloir se faire passer pour le Messie. Ainsi ils crurent que c'était lui tendre un piége dont il ne pourrait se débarrasser, que de lui demander *s'il était le Christ* ; car, disaient-ils, s'il avoue qu'il soit Fils de Dieu, nous le ferons passer pour un blasphémateur qui, selon la loi (*Levit.*, XXIV, 14.) mérite la mort; s'il se dit le Messie, comme cette qualité renferme celle de roi, nous le déclarerons criminel de lèse-majesté envers l'empereur; et s'il nie qu'il se soit dit l'un ou l'autre, nous le lui prouverons par témoins irréprochables ; et, par conséquent, de quelque côté qu'il se tourne, il ne pourra éviter la mort que nous avons tant d'intérêt à lui faire souffrir. Ce fut dans ces vues qu'ils lui dirent d'abord familièrement pour le faire parler : *Si vous êtes le Christ, dites-le-nous.* « Mais le Sauveur, qui lisait dans le fond de leurs cœurs, et qui savait bien que puisqu'ils n'avaient pas cru à ses miracles, ils croiraient beaucoup moins à ses paroles (49), » leur répondit sans s'expliquer : *Si je vous le dis, vous ne me croirez point*, et si je veux vous le prouver par les questions que je vous ferais à mon tour, *vous ne me répondrez point, ni ne me laisserez point aller :* il est donc inutile que je vous réponde. Le grand prêtre jugeant alors de quelle importance il était de tirer de la bouche de Jésus une réponse précise, lui parla en ces termes : *Je vous commande par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu.* Le Sauveur du monde, pour faire voir qu'il ne méprisait point l'autorité du grand prêtre, pour rendre la gloire qui est due à Dieu, au nom duquel on le contraint de parler, et pour nous instruire du témoignage que nous devons rendre à la vérité, quand nous en sommes requis par les souverains ou par ceux qui les représentent, répondit : *Vous l'avez dit, je le suis* : « *Tu dixisti, Ego sum.* » Mais pour s'expliquer nettement sur la Divinité, dont il n'a jamais parlé plus positivement que dans sa Passion, il ajouta qu'*ils verraient le Fils de l'homme assis à la droite de la Majesté de Dieu, qui viendra sur*

(48) Ut qui non potuit pudore salvari, salvetur opprobriis. (*In Matth.*)

(49) Ipse vero sciebat eorum præcordia, quod qui non crediderant operibus, multo minus sermonibus crederent. (Theoph., *in hunc loc.*)

les nues du ciel ; comme s'il leur avait dit : Je suis le Messie que vous attendez, et qui doit être venu, suivant les Ecritures que vous avez entre les mains ; j'ai toutes les marques auxquelles les prophètes ont voulu qu'on puisse le distinguer ; mais ce qui fait votre erreur, et la raison pour laquelle vous ne voulez pas me reconnaître, c'est que je suis né dans la pauvreté et l'abjection, et que, par un principe d'orgueil, vous vous êtes imaginé que le Messie devait venir dans la pompe et la grandeur du siècle, pour relever le trône de David son Père, abattu sous la puissance des Romains. Or, vous vous trompez en attribuant au premier avénement du Fils de l'homme ce qui ne sera vrai que du second ; car ce sera alors que vous le verrez, non plus soumis à votre jugement et lié devant vous, mais que vous serez vous-mêmes soumis au sien, et tremblants devant lui : il sera assis à la droite de la Majesté de Dieu, et il paraîtra sur une nuée avec une grande puissance, pour juger ceux mêmes qui l'ont jugé, et pour livrer à la mort éternelle ceux qui l'ont condamné au supplice de la croix: *Verumtamen dico vobis, amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli.*

Caïphe, voyant par des paroles si précises que Jésus se disait Fils de Dieu, et Dieu même, « transporté de la même fureur qui l'avait fait sortir de son tribunal, déchira ses vêtements (50). » Les Juifs avaient coutume d'en user ainsi, soit dans une affliction générale ou particulière, soit pour marquer l'horreur d'un blasphème qu'ils avaient entendu (*Num.*, XIV, 16 ; II *Reg.*, I, 11 ; IV *Reg.*, II, 14), comme quand Paul et Barnabé déchirèrent les leurs, lorsqu'on voulut leur offrir des sacrifices. (*Act.*, XIV, 13.) *Qu'avons-nous besoin de témoins*, dit le grand-prêtre, *vous venez d'entendre le blasphème : qu'en pensez-vous ?* « Voyez, dit saint Chrysostome (Hom. 83, *in Matth.*), comme ce pontife animé se concilie tous les esprits ; en déchirant ses vêtements il excite leur colère et leur animosité ; » et en voulant avoir leurs avis, il les engage tous à être du sien : aussi, sans vouloir demander à Jésus-Christ l'explication de ses paroles, qui lui parurent n'en avoir pas besoin, ils crièrent tous d'une voix, *il mérite la mort*, « et dans le temps, dit un Père, qu'ils devaient le plus craindre, après ce qu'ils avaient entendu, ils devinrent plus furieux que jamais (51) ; » *At illi respondentes dixerunt : Reus est mortis.* « Ainsi, dit saint Chrysostome, ils étaient eux-mêmes accusateurs, témoins, juges ; eux seuls tenaient lieu de tout (52). » Sitôt que Jésus fut jugé digne de mort, on lui cracha au visage. C'était parmi les Juifs une punition si pleine d'infamie, que celui au visage duquel on avait craché n'osait reparaître qu'après sept jours. (*Num.*, XII, 14 ; *Deut.*, XXV, 9.) Les uns lui donnèrent des coups de poing, et les autres des soufflets ; il ne faut pas confondre ces opprobres avec ceux qu'il souffrit pendant la nuit ; mais s'ils ont été différents, et faits en divers temps, et par des personnes différentes, ce fut le même esprit qui porta les maîtres et les serviteurs à le traiter avec un mépris égal et une semblable indignité.

Entrons en indignation contre ces juges iniques et violents : mais ne pensons pas tant à eux, que nous ne fassions quelques réflexions sur nous-mêmes, et peut-être que nous nous trouverons aussi coupables qu'eux ; que dis-je, nous verrons que nous le sommes infiniment davantage. L'Apôtre nous assure que si les Juifs *avaient connu Jésus pour le Roi de gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié* (I *Cor.*, II, 8.) ; mais pour nous, nous le reconnaissons *pour le Juge des vivants et des morts* (*Act.*, X, 42), et cependant *nous foulons aux pieds le sang de l'alliance* (*Heb.*, X, 29), *et nous le crucifions de nouveau.* (*Hebr.*, VI, 6.) Ne doutons pas aussi que nous ne soyons punis avec plus de rigueur qu'ils ne l'ont été, et que, suivant la menace du Sauveur, les habitants de ces villes infâmes qui périrent par le feu du ciel, *n'aient été traités moins rigoureusement que nous ne le serons* (*Luc.* X, 12.) ; car *celui-là*, nous dit-il, *qui n'a pas fait la volonté de son maître, parce qu'il ne l'a pas connue, sera moins battu ; mais celui qui l'ayant connue, ne l'a pas faite, sera traité plus rudement.* (*Luc.*, XII, 47, 48.) Voilà ce qui doit nous porter, non à déchirer nos vêtements comme Caïphe, mais *à briser nos cœurs* (*Joel*, II, 13), comme nous l'ordonne un prophète. Voilà, dis-je, ce qui doit nous exciter à être sensiblement touchés de nos péchés et de nos révoltes, à les détester sincèrement et de bonne foi, et à recourir au Seigneur notre Dieu, *qui après nous avoir attendu avec une longue patience* (*Rom.* II, 4.), nous menace de lancer *le dard qu'il a tendu* (*Psal.*, VII, 13), pour nous en percer, si nous ne retournons pas à lui.

Mais jetons maintenant la vue sur d'autres objets, et voyons d'abord comment nous devons profiter de la chute du prince des apôtres.

Pierre dans la maison de Caïphe.

Cependant Pierre suivait de loin, et un autre disciple avec lui, et ce disciple étant connu du grand-prêtre, entra avec Jésus dans la cour de la maison ; mais Pierre demeura dehors à la porte : alors cet autre disciple qui était connu du grand-prêtre sortit, et parla à la portière, qui fit entrer Pierre : et ces gens ayant allumé du feu au milieu

(50) Quem de solio sacerdotali furor excusserat, eadem rabies provocat. (S. Hier., *Com. in Matth.*)

(51) Hæc igitur audientes timere debebant, sed illi post hæc verba magis insaniunt. (Theoph., *in hunc loc.*)

(52) Sic ipsi accusabant, ipsi judicabant, ipsi sententiam ferebant, cum omnia tunc officia ipsi occuparent. (Hom. 85, *in Matth.*)

de la cour, s'assirent ensemble. Pierre s'étant aussi assis parmi eux, se chauffait, désirant voir la fin de tout ceci.

« Il faut avouer, dit saint Chrysostome, que l'amour de ce disciple pour son Maître était très-grand, puisqu'il n'est point épouvanté lorsque les autres fuient, et qu'il suit Jésus-Christ jusqu'à la maison du grand-prêtre; » mais il faut convenir aussi que c'est un amour tout naturel, et que dans ce que fait cet apôtre il y entre beaucoup de présomption et de curiosité : il aimait véritablement, mais humainement, le Sauveur; et quand le Fils de Dieu dit à ses apôtres qu'il devait *souffrir et être mis à mort* (homil. 73 *in Matth.*), saint Pierre, par un mouvement qui était tout naturel, *le tira à part pour le reprendre, et lui dit : Ah! Seigneur, à Dieu ne plaise, cela ne vous arrivera point* (*Matth.* XVI, 21), ce qui lui attira une dure réprimande de celui qui voulait *lui donner du goût pour les choses de Dieu, et qui lui reproche qu'il n'en avait que pour celles de la terre.* (*Ibid.* 22) Il était d'ailleurs d'un tempérament vif et ardent, et il avait de son courage meilleure opinion qu'il n'en devait avoir; ce qui fait dire à saint Augustin, « qu'il croyait pouvoir ce qu'il se sentait vouloir (53). » Enfin, il voyait qu'on avait pris son Maître comme un criminel, et il avait la curiosité de savoir à quoi tout ceci aboutirait, et c'est là raison que l'évangéliste nous donne de ce qui le retenait auprès du feu avec ceux qui se chauffaient : *Sedebat cum ministris, ut videret finem.* Telles étaient les dispositions de cet apôtre; sur quoi nous pouvons observer que ce qui passe pour force parmi les hommes, est souvent présomption parmi les chrétiens. Si Pierre, au lieu de ce courage téméraire, avait eu cette défiance de soi-même, et cette vigilance que le Sauveur, à l'école duquel il avait été instruit, lui avait tant recommandées, il ne se serait pas cru plus fort que les autres; il aurait fui avec eux, et il n'aurait pas succombé; mais il se ressouvenait qu'il avait promis à son Maître qu'*il ne l'abandonnerait pas, et que s'il le fallait, il mourrait avec lui;* et il ne se souvenait pas que son Maître lui avait prédit qu'*il le renoncerait par trois fois* (*Marc.*, XIV, 30, 31); ou bien il croyait que son courage et son affection n'étaient pas assez connus à Jésus; ainsi il voulut soutenir une promesse présomptueuse par des efforts humains, et voilà la source de son crime; car en vain prétend-on suivre Jésus-Christ, quand on n'a point d'autres forces que celles de la nature; tout ce qu'on fait contre son ordre est une occasion de chute. A en juger suivant nos idées, saint Pierre était louable de suivre Jésus-Christ; et si nous le trouvons digne de blâme, c'est qu'il ne *le suivait que de loin;* mais aux yeux de Dieu il n'en est pas ainsi : c'est à nous à nous accommoder aux grâces qu'il nous donne, et ce n'est pas à nous à vouloir le déterminer à nous donner celles pour lesquelles nous avons plus de goût. Quand cet apôtre vit que la porte de la maison lui était fermée, il devait regarder cet obstacle comme un avertissement de ne pas entrer; mais ce n'était pas ce qu'il demandait. C'est ainsi que le Seigneur nous offre à tous moments une infinité de grâces dont nous ne nous apercevons pas, ou dont nous négligeons de nous servir, parce qu'elles ne sont pas conformes à nos inclinations; il nous présente, par exemple, la grâce de fuir, et nous voulons qu'il nous donne celle de vaincre dans une occasion dangereuse. Or, savez vous ce qui nous arrivera sûrement, c'est que si nous nous y exposons de nous-mêmes, nous succomberons, comme saint Pierre, à la tentation qui paraît la moins à craindre, suivant cette sentence de l'Ecriture : *Celui qui cherche le péril y périra* (*Eccli.*, III, 27); aussi pouvons-nous dire après saint Augustin (serm. 124, *De temp.*), que cet apôtre par son péché a instruit tout le genre humain en sa personne, et nous a fait sensiblement connaître que nous ne pouvons rien sans la grâce de Dieu; car si Pierre est tombé, qui pourra désormais se fier à lui-même (54)? Voici comme les évangélistes rapportent ce fait surprenant, et par la sincérité avec laquelle ils ont décrit toutes leurs faiblesses, ils méritent d'autant plus d'être crus dans tout ce qu'ils disent d'ailleurs.

Comme il était en bas dans la cour, une des servantes du grand prêtre vint, et l'ayant considéré auprès du feu, elle lui dit : Vous étiez aussi avec cet homme? mais il le nia devant tout le monde, en disant : Femme, je ne le connais point, je ne sais ce que vous dites; et étant sorti pour aller dans le vestibule, le coq chanta. Un peu après une autre servante l'ayant vu, dit à ceux qui étaient là : Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth. Pierre le nia une seconde fois en disant avec serment : Je ne connais point cet homme. Environ une heure après, un autre qui était des gens du grand-prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, assurait la même chose, en disant : Celui-ci était certainement avec lui, car il est Galiléen, et son langage le fait assez connaître; et s'adressant à lui, il lui dit : Ne vous ai-je pas vu dans le jardin avec cet homme? Pierre le nia encore une fois, et se mit alors à détester et à dire avec un serment accompagné d'exécration : Je ne le connais point. Au même instant le coq chanta pour la seconde fois, et le Seigneur se retournant, regarda Pierre; et Pierre se souvint de cette parole que le Seigneur lui avait dite : Avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renoncerez trois fois, et étant sorti dehors, il pleura amèrement.

« Que dites-vous, Pierre, dit saint Chrysostome? votre bouche a changé tout d'un coup de langage; cette bouche pleine de foi et d'amour est devenue l'organe de la haine

(53) Putabat se posse quod se velle sentiebat. (Aug. *De arbitr.*, cap. 7.)

(54) Si Petrus lapsus est, quis alius de se jure præsumat? (S. Ambr., *in Luc.*)

et de la perfidie : les fouets ne sont pas encore préparés, les supplices ne vous sont pas encore présentés; ce n'est pas un homme qui vous interroge; ce n'est pas un juge qui puisse par son autorité imprimer une juste crainte à celui qui se dira disciple de Jésus; c'est une femme qui vous parle familièrement, qui peut-être ne révélera pas ce que vous lui aurez dit; que dis-je? c'est la portière d'une maison, c'est une vile esclave (55). Cependant il n'en fallut pas davantage pour abattre ce courage si ferme, pour détruire les promesses si solennelles que cet apôtre avait faites au Sauveur, et pour le faire tomber comme le plus lâche et le plus faible de tous les hommes. Mais, au lieu de nous arrêter à exagérer l'énormité de son crime, considérons d'abord les raisons pour lesquelles Dieu l'a permis : ensuite, examinons les circonstances de son repentir; et nous trouverons dans les unes et dans les autres le fonds d'une solide instruction.

La première raison que le Seigneur a eue en permettant le péché de saint Pierre, c'a été pour punir sa présomption, et pour l'établir dans les dispositions d'une humilité dont il avait un si grand besoin, et dont il ne connaissait pas assez la nécessité et l'importance : car, sans doute, rien peut-être n'a plus servi à lui procurer et à lui conserver cette vertu, que la vue et la connaissance de sa chute. C'est ainsi que Dieu, qui sait tirer le bien du mal même, permet quelquefois que ceux qui par l'éclat de leur vertu brillaient aux yeux des hommes comme des astres, souffrent une éclipse qui obscurcisse leur réputation, pour leur faire recouvrer l'humilité qu'ils avaient perdue. Ce qui a fait dire à saint Augustin, qu'il est utile aux superbes de tomber dans un péché d'éclat, afin qu'une honte salutaire les relève de la chute qu'une vaine complaisance leur avait causée (56); heureux s'ils entrent alors dans les desseins de la Providence, qui, contre le gré de cet homme fier et de cette femme hautaine, veut assurer leur salut par la voie de la confusion : si, au lieu de tomber dans l'abattement, ils se relèvent avec confiance pour marcher ensuite avec plus de sûreté; si, commençant à haïr le péché qui les a éloignés de Dieu, ils aiment l'humiliation qui les fait retourner à lui : en un mot, s'ils comprennent que rien n'est plus naturel à l'homme que de tomber; mais que c'est le caractère du démon de ne pas reconnaître son péché, et de vouloir y persévérer.

La seconde raison que nous pouvons apporter, c'est que saint Pierre devant être le chef de l'Eglise de Jésus-Christ, il était à propos que par l'expérience de sa propre faiblesse il connût la compassion qu'il devait avoir de la fragilité humaine; et par la miséricorde qu'il avait reçue de Dieu, celle qu'il devait exercer envers les autres. (S. Aug., serm. 124, *De temp.*) Ce qui nous donne lieu d'avertir ceux qui sont destinés à la conduite des âmes, que cette manière dure et austère avec laquelle il y en a qui traitent les pécheurs, ne convient point à cet esprit de douceur et de charité qui nous est si recommandé dans l'Evangile : ce n'est point ainsi que le Seigneur en a usé envers les pécheurs et les Publicains. Voyez comme il en a usé avec une femme qui était le scandale de la ville (*Luc.*, VII, 48); envers une Samaritaine avec laquelle il eut un grand entretien, quoique le schisme qui divisait les Samaritains d'avec les Juifs semblât lui ôter la liberté même de lui parler (*Joan.*, IV, 9); envers une femme surprise en adultère (*Joan.*, VIII, 4), qui selon la loi devait être punie de mort. (*Levit.*, XX, 10.) *Mes frères*, écrit l'Apôtre aux Galates, *si quelqu'un est tombé dans quelque péché, vous autres, qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui* (*Galat.*, VI, 1); non qu'on veuille approuver ces confesseurs faibles, qui, ne cherchant jamais à s'assurer si la contrition de leurs pénitents est sincère, ne savent ce que c'est que de remettre une absolution, et sont cause le plus souvent de leurs récidives. Ministres de Jésus-Christ, soyez doux et fermes tout à la fois, mais que votre sévérité soit pour ceux qui n'apportent jamais des dispositions requises à la pénitence; qui ne s'approchent de ce sacrement que par habitude ou par respect humain; qui ne font voir aucune douleur des plus grands crimes, et qui croient cependant n'avoir plus rien à appréhender dès lors qu'ils en ont déchargé leur conscience, ou plutôt qu'ils en ont chargé celle d'un prêtre. N'ayez, au contraire, que de la douceur et de la condescendance pour un pénitent contrit et humilié, de quelques désordres dont il puisse être coupable. Tandis que vous jetterez la crainte et la frayeur dans le cœur de ce pécheur dur et insensible en lui différant l'absolution, pour lui faire sentir, pendant ce délai, le glaive de la justice de Dieu qui lui pend sur la tête; soutenez cette âme craintive que la vue de son péché désole et abat, et que trop de sévérité jetterait dans le désespoir : *Ne brisez pas le roseau cassé, n'éteignez pas la mèche qui fume encore* (*Isa.*, XLII, 3; *Matth.*, XII, 20), et consolez ce pécheur par la confiance qu'il doit avoir en la miséricorde infinie d'un Dieu qui, en pareilles occasions, semblait

(55) Quid ais, Petre? vox tua repente mutata est, os eum plenum fidei et amoris, in odium perfidiamque conversum est. Nondum tibi flagella, nondum admota tormenta; qui te interrogat, nullus est eorum qui auctoritate sui possit formidinem incutere confitenti. Mulier te simplici voce interrogat, et forte nec proditura confessum; nec tamen mulier, sed puella ostiaria, vile mancipium. (*Ibid.*)

(56) Audeo dicere superbis esse utile cadere in aliquod apertum manifestumque peccatum; unde sibi displiceant qui jam sibi placendo ceciderant. (*De civit. Dei*, lib. XIV.)

ne compter le passé pour rien, mais qui ne manquait pas d'avertir ceux qu'il avait guéris, de se précautionner contre l'avenir, de peur de tomber dans une nouvelle maladie plus dangereuse que la première. (*Joan.*, V, 14; VIII, 11.)

La troisième raison pour laquelle le Seigneur a permis le péché de saint Pierre, c'est pour nous apprendre à ne désespérer jamais de la bonté de Dieu. Peut-on être plus coupable que saint Pierre? C'est le prince des apôtres, qui avait été comblé de grâces par son Maître, et auquel il avait promis une fidélité inviolable : c'est une femme qui lui demande dans la conversation s'il connaît Jésus de Nazareth; on lui fait la même interrogation par trois fois, et par trois fois il jure avec serment qu'il ne le connaît point. Le Seigneur lui avait prédit qu'*avant que le coq chantât deux fois, il le renoncerait trois fois* (*Marc.*, XIV, 30); ni son premier, ni son second reniement, ni le premier chant du coq, ni la promesse qu'il avait faite à Jésus-Christ, ni l'avertissement que Jésus-Christ lui avait donné, ne furent point capables de lui ouvrir les yeux: « Cependant, dit saint Augustin, qu'y a-t-il en cela de surprenant, d'une part de voir Dieu prédire ce qui doit arriver, et de l'autre l'homme présumer de ses forces (57)?

Repentir de saint Pierre.

Quelque horrible néanmoins que soit le péché de cet apôtre, un seul regard de Jésus sur lui suffit pour lui faire répandre un torrent de larmes; tant il est vrai que *la grâce de Dieu surabonde où le péché avait abondé* (*Rom.*, V, 20), et que la grandeur du crime de cet apôtre doit être la mesure de notre confiance. Saint Augustin (*De gratia Christi*, cap. 45) estime que Jésus étant en haut devant le grand prêtre, ne put pas regarder des yeux du corps ce disciple qui était en bas dans la cour, et que le regard dont parle l'Evangéliste, fut un regard de miséricorde, et un mouvement secret de sa grâce. Quoi qu'il en soit, sitôt que le Seigneur l'eut regardé, il profita de cette grâce intérieure; il sortit de la maison, et pleura amèrement; en un mot, il employa toute sa vie à réparer une faiblesse d'un moment, par une fidélité qui ne se démentit jamais. Ce qui nous donne lieu de faire sur les circonstances de son repentir plusieurs réflexions qui vont nous tracer le chemin que nous devons suivre pour quitter notre péché et pour retourner sûrement à Dieu.

1° Dans le moment que Jésus eut regardé saint Pierre, connaître et détester son péché fut en lui une même chose. *Et conversus Dominus respexit Petrum, et egressus foras Petrus flevit amare;* et c'est cette promptitude à correspondre à la grâce qui nous est offerte, qu'il faut imiter dans cet apôtre, et que nous devons regarder comme une marque des plus certaines de notre prédestination. La femme pécheresse est devenue la fidèle amante de Jésus-Christ, pourquoi? C'est qu'elle fut le chercher sitôt qu'elle connut qu'il était chez le Pharisien. (*Luc.*, VII, 37.)

L'enfant prodigue, le parfait modèle des pénitents qui retournent à Dieu après leur péché, mérita d'être revêtu de sa première robe, parce qu'il retourna à son père à la première réflexion qu'il fit sur sa misère. (*Luc.*, XV, 17-20.) *Laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts* (*Matth.*, VIII, 22), répond le Fils de Dieu à ce jeune homme de l'Evangile, qui lui demandait la permission d'aller ensevelir son père avant que de le suivre; « pour nous faire entendre, dit saint Basile (*De laps.*, lib. X), que les raisons même les plus légitimes, qui nous font différer tant soit peu à obéir à la voix de Dieu, quand elle nous appelle à lui, ne sont pas suffisantes pour nous excuser devant lui, ni capables de nous mettre à l'abri de ses menaces. » Chrétiens toujours insensibles à toutes les grâces que vous avez reçues du Seigneur, qui a jeté sur vous tant de regards de miséricorde, que vous avez pris souvent pour des effets de son courroux; si dans ces jours consacrés aux plus saints mystères de notre religion, *vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* (*Psal.* XCIV, 8): *il frappe à la porte* du vôtre, *ouvrez-lui* (*Apoc.*, III, 20); car en faisant cette lecture qu'il vous a excité de faire, voulez-vous qu'on vous dise ce qui se passe en vous? Dans ce moment même vous sentez un bon mouvement, d'où dépend votre salut, si vous en profitez comme il faut; c'est-à-dire, si dans cet instant vous vous jetez au pied de votre crucifix, et que vous pleuriez amèrement; mais tremblez, si vous *recevez en vain la grâce de Dieu* (II *Cor.*, VI, 1), et si vous éteignez la lumière qui veut luire en vous : tout est précieux en matière de grâce, et de grâce de conversion : ce moment est un moment de miséricorde, qui peut-être sera suivi d'un moment de justice, si vous n'en profitez pas.

2° Saint Pierre, pour nous donner une preuve certaine de son repentir, quitte le lieu qui a été fatal à son innocence, *egressus foras*. Voulons-nous assurer notre conversion, il faut absolument quitter le lieu, les personnes, les compagnies qui nous ont portés au péché; car prétendre nous trouver toujours dans les mêmes occasions où nous avons toujours succombé, et croire que nous serons plus fidèles à l'avenir que nous ne l'avons été par le passé, c'est une illusion des plus grossières, quoique des plus sûres du père du mensonge, et dont il serait aisé de nous détromper, si nous étions de meilleure foi avec nous-mêmes; c'est, suivant l'expression de l'Ecriture (*Eccli.*, XIII, 1), vouloir *toucher la poix* sans craindre de se gâter les mains; être dans la flamme sans brûler (*Dan.*, III, 50); vivre avec les lions sans danger (*Dan.*, VI, 22); miracles dont le Seigneur a récompensé le mérite de ses ser-

(57) Quid mirum si Deus vera prædixit; homo autem falsa præsumit? (Tract. 115, *in Joan.*)

viteurs qui se sont trouvés engagés dans le péril, en suivant son ordre, et auxquels il a donné sa parole, que *s'ils viennent à tomber, ils ne se briseront point, parce qu'il les soutiendra de sa main* (*Psal.* XXXVI, 24); mais miracles sur lesquels il est téméraire de compter. Aussi, pour nous empêcher de nous en faire des exemples capables de favoriser notre cupidité, bien loin qu'il ait promis son assistance à ceux qui s'exposeront d'eux-mêmes, il nous a ordonné, au contraire, de nous éloigner des lieux et des personnes qui peuvent être l'occasion de nos chutes. *Si votre œil droit vous scandalise*, nous dit le Fils de Dieu dans son Evangile, *arrachez-le, et le jetez loin de vous; si votre main, ou votre pied vous est une occasion de chute, coupez-les, et jetez-les loin de vous* (*Matth.*, XVIII, 8, 9); c'est-à-dire, selon l'expression des Pères, si cette personne vous porte au péché, vous fût-elle plus précieuse que votre œil, plus chère que votre main, plus nécessaire que votre pied, il faut en retrancher le commerce, et vous en éloigner entièrement. Ce que nous disons des personnes se doit entendre de même des professions et des états. C'est une remarque de saint Grégoire « que saint Pierre, après la résurrection du Sauveur, retourna à ses filets, et saint Matthieu ne retourna point à sa banque; parce que, dit ce saint docteur, il y a des professions bonnes et licites qu'on peut exercer en tout temps, et il y en a de mauvaises et de dangereuses, dont l'exercice ne peut être, ou n'est presque jamais innocent. Or, celles qui par elles-mêmes exposent au péché, il n'y a point de doute qu'on ne soit absolument obligé de les quitter pour se convertir (58). » Il est vrai que ces séparations sont dures à la nature; mais ne savons-nous pas que *le royaume de Dieu se prend par violence, et qu'il s'en faut faire pour l'emporter?* (*Matth.*, XI, 12;) et après tout si l'on consent à perdre dans une opération cruelle un bras ou une jambe pour sauver le corps, à quoi ne doit-on pas se résoudre pour le salut de l'âme? car *ne vaut-il pas mieux*, nous dit Jésus-Christ, *entrer dans le ciel n'ayant qu'un œil et un pied, que d'en avoir deux et être précipité dans le feu de l'enfer?* (*Matth.*, XVIII, 9.)

3° A peine Pierre fut-il dehors, qu'il commença à répandre des torrents de larmes: *Et egressus foras Petrus flevit amare*: « Heureuses larmes, grand apôtre, qui, pour laver le crime de votre perfidie, eurent la vertu des eaux sacrées du baptême (59). » — « S'il n'eut pas le premier bonheur de l'homme, qui consiste à ne point pécher, il eut le second, dit saint Chrysostome (*Hom. in Matth.*), qui consiste à sentir et à pleurer son péché. » Avons-nous violé la loi de Dieu? ce n'est pas assez que de pleurer, il faut pleurer amèrement; c'est ainsi qu'en ont usé tous les pénitents que l'Eglise honore comme saints. Sitôt que Madeleine eut ressenti dans son cœur les impressions d'une grâce salutaire: *elle commença à arroser de ses larmes les pieds du Sauveur et à les essuyer de ses cheveux.* (*Luc.*, VII, 38.) *Mes yeux*, dit le prophète, *ont répandu des ruisseaux de larmes* (*Psal.* CXVIII, 136), *je me suis épuisé à force de soupirer; je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs* (*Psal.* VI, 7), *et mon breuvage sera toujours mêlé de mes larmes.* (*Psal.* CI, 10.) Comment donc, après ces exemples que l'Ecriture nous fournit pour nous servir de modèle, pouvons-nous croire qu'une larme peut laver toutes les souillures d'un pécheur *qui a retourné mille fois à son vomissement?* (I *Petr.*, II, 22.) Que dis-je? l'usage des larmes serait entièrement inconnu, si on ne l'employait que trop souvent dans la perte qu'on fait des biens et des personnes. *On voit assez de femmes pleurer la mort d'Adonis* (*Ezech.*, VIII, 14); mais il semble que la mort ou la perte d'un Dieu ne vaille pas la peine de nous arracher un soupir de la bouche, ou une larme des yeux. On en répand dans mille occasions différentes; la joie, la tristesse, la douleur, la pitié d'un mal véritable ou imaginaire, nous en font tomber des yeux malgré nous: mais on ne verse presque jamais de larmes de pénitence; on en répand des torrents à la mort d'un mari, ce sont quelquefois des larmes de faiblesse; on en verse quelques-unes à la mort d'une femme, ce sont souvent des larmes de bienséance; on pleure sincèrement son ami, ce sont toujours des larmes d'une tendresse naturelle; on pleure amèrement son amant ou sa maîtresse, ce sont des larmes criminelles; on pleure avec excès un protecteur dont on attendait son établissement ou sa fortune, ce sont des larmes intéressées; on pleure en public des parents qui laissent de grands biens, dont ils ne faisaient aucune part pendant leur vie à ceux qui en deviennent les possesseurs après leur mort, ce sont des larmes hypocrites; on pleure la mort, on se pleure soi-même; mais on ne sait ce que c'est que de pleurer les péchés du mort ou ses propres péchés: « O folie des hommes! s'écrie saint Augustin, vous pleurez la mort d'un père, d'une mère, d'un enfant, d'un ami, d'un époux; et que pleurez-vous? sinon que le corps du défunt a été séparé de son âme, et vous ne pleurez pas après avoir commis un péché mortel qui, donnant la mort à votre âme, fait bien une plus funeste séparation, puisqu'il sépare votre âme de Dieu son créateur et son rédempteur. »

4° Ce qui fait enfin la sainteté de saint Pierre, et en quoi il doit être principalement l'exemplaire des pénitents, c'est qu'il a ré-

(58) Post conversionem ad piscationem suam Petrus redit; Matthæus vero ad telonii negotium non recedit: sunt enim pleraque negotia quæ sine peccatis exhiberi aut vix, aut nullatenus possunt: quæ ergo ad peccatum implicant, ad hæc necesse est ut post conversionem animus non recurrat. (Hom. 14, *in Evang.*)

(59) Felices lacrymæ tuæ, sancte apostole, quæ ad diluendam culpam negationis virtutem sacri habuere baptismatis. (Leo., serm. 91, *De Pass.*)

paré une fragilité passagère par une constance héroïque. La crainte d'être arrêté fut la cause qu'il renonça son Maître à la voix d'une simple servante; il prendra hautement son parti devant les rois et les juges de la terre (*Act.*, IV, 19); il publiera la gloire de sa résurrection dans tout l'univers; et s'il ne meurt pas avec lui, au moins il mourra pour lui, et sera crucifié comme lui. « En effet, dit saint Chrysostome (hom. 54, *in Matth.*), il parut si courageux dans la suite lorsque le mystère de la croix fut accompli, et qu'il eut vu des preuves indubitables de la résurrection du Sauveur, que rien ne put à l'avenir lui être un sujet de scandale, ni effacer de son cœur ce que le Saint-Esprit lui avait appris; il se lança au contraire comme un lion intrépide au milieu des Juifs; il vit sans crainte les dangers qui l'environnaient de toutes parts, et il méprisa la mort qui le menaçait toujours. » Marchons sur les traces de cet apôtre; si nous l'avons suivi dans son crime, suivons-le dans sa pénitence; examinons quel a été notre péché capital, et prenons tout le contre-pied : si ç'a été notre dureté pour les pauvres, devenons magnifiques envers eux; si ç'a été l'amour de nous-même, méprisons-nous; si nous avons pris des plaisirs défendus, abstenons-nous des plaisirs même permis; si nous avons scandalisé le prochain par une vie déréglée, édifions-le par une conduite irréprochable, *et enseignons aux impies les voies du Seigneur, afin qu'ils se convertissent.* (*Psal.* L, 15.) Ce sera ainsi que non-seulement nous réparerons le passé; mais que nous nous précautionnerons contre des rechutes si fréquentes et si dangereuses. « Plusieurs, dit Tertullien, étant échappés du naufrage, renoncent pour jamais à la navigation; et pour faire voir combien ils révèrent le bienfait de Dieu, qui leur a sauvé la vie, ils ne perdent jamais la mémoire du péril dont il les a délivrés; ils ne veulent pas, dit ce Père, être importuns, et comme à charge à la miséricorde de Dieu (60). » Ayons la même crainte et le même respect pour le Seigneur; souvenons-nous que quand nous retombons dans le péché, c'est alors *que le démon rentre dans notre âme avec sept autres esprits plus méchants que lui.* (*Luc.*, XI, 26.) Cependant, quoique ce nouvel état soit sans doute plus dangereux que le premier, sachons qu'il n'en est point de pire que de tomber dans le désespoir par une méfiance de la bonté de notre Dieu, puisque c'est le comble de l'iniquité, ainsi que nous l'allons voir dans le perfide Judas.

Faux repentir de Judas.

Or, Judas qui avait trahi Jésus, voyant qu'il était condamné, se repentit de ce qu'il avait fait, et reporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens, disant : J'ai péché, parce que j'ai livré le sang innocent. Ils lui dirent : Que nous importe? c'est votre affaire. Alors Judas jeta cet argent dans le temple et s'étant retiré, il se pendit. Mais les princes des prêtres ayant pris cet argent, dirent : Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang; et ayant délibéré là-dessus, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers.

Remarquons que Judas semble avoir fait tout ce qui était nécessaire pour mériter le pardon de son péché. 1° Il s'en repentit, *pœnitentia ductus*, voici la contrition. 2° Il s'en confessa, j'ai péché, dit il, en trahissant le sang innocent : *Peccavi tradens sanguinem justum;* voici la confession. 3° Il satisfit à son péché en restituant l'argent qu'il avait reçu : *Retulit triginta argenteos;* voici la satisfaction. En quoi donc a-t-il manqué? Ç'a été de n'avoir pas eu en la bonté de Dieu la confiance qu'il devait avoir; « il s'est désespéré après avoir vendu son Maître, dit saint Augustin (*in Psal.* XXVIII), parce qu'il ne comprenait pas le prix inestimable que Jésus-Christ donnait pour le racheter.—Ainsi, dit saint Léon, la conversion de cet impie fut si méchante, qu'en se repentant, il commit un second péché plus énorme que le premier (61); tant il est vrai *qu'un abîme attire un autre abîme* (*Psal.* XLI, 8), et que quand ceux que le Seigneur a comblés de ses grâces en abusent, leurs premières chutes les conduisent toujours à de plus grandes, à moins qu'ils ne se relèvent promptement. Pierre et Judas étaient tous deux apôtres; tous deux ont commis un grand crime : mais le premier a eu recours aussitôt à la miséricorde de son Maître qui lui a pardonné, et le second s'est livré entre les mains de sa justice, en se désespérant : parce qu'il a cru, comme le malheureux Caïn, *son péché trop grand pour en obtenir le pardon.* (*Gen.*, IV, 13.) De l'exemple de ces deux apôtres, qui ayant commis chacun un crime énorme, ont eu un sort si différent, tirons cette double instruction, qui peut être également utile aux plus justes, et aux plus grands pécheurs.

1° L'un a trahi son Maître, l'autre l'a renié; et par conséquent, à quelque degré de sainteté que nous puissions être élevés, *craignons toujours de tomber* (I *Cor.*, X, 12); défions-nous sans cesse de nous-mêmes; sachons que le ciel seul est le séjour de la sécurité, et que tant que nous sommes sur la terre, *nous portons le trésor de la grâce dans un vase fragile* (II *Cor.*, IV, 7), que le moindre choc peut briser et réduire en poudre : en un mot, en voyant aujourd'hui une ferme colonne ébranlée d'un souffle de la bouche (62), jugeons si de simples roseaux

(60) Plerique naufragio liberati, exinde repudium navi et mari dicunt, et beneficium Dei, salutem suam scilicet, memoria periculi honorantes, nolunt rerum divinæ misericordiæ oneri esse. (*De pœnit.*)

(61) Tam perversa impii conversio fuit, ut etiam pœnitendo peccaret. (*De Pass.*, serm. 5.)

(62) Ecce columna firmissima ad unius auræ im-

exposés aux vents les plus orageux, doivent jamais se croire en sûreté.

2° Pierre, qui est devenu citoyen du ciel, parce qu'il a eu recours à la miséricorde du Seigneur, et Judas, qui a été précipité dans les enfers, parce qu'il s'en est méfié, nous instruisent que dans quelques abîmes de désordres que nous soyons tombés, il faut nous confier toujours en la bonté infinie de Dieu, et n'en désespérer jamais. Fussions-nous prêts à rendre l'âme, eussions-nous vendu le Seigneur comme Judas, l'eussions-nous renié comme saint Pierre, condamné à mort comme Pilate, crucifié comme les Juifs, ayons recours à la miséricorde de celui qui a répandu pour nous un sang d'un mérite infini, dont une seule goutte peut laver toutes les iniquités du monde, et ne doutons point que cette miséricorde ne soit plus grande que notre malice.

L'Ecriture, en nous représentant dans l'un et dans l'autre Testament une infinité de justes qui sont tombés, et de pécheurs qui se sont relevés, « nous fournit, dit saint Chrysostome (hom. 67, *in Matth.*), des exemples très-propres à produire en nous cette crainte et cette confiance. En effet, qui fut jamais plus méchant que Manassé? (IV *Reg.*, XXI, 2 seqq.) Cependant il apaisa Dieu et fléchit sa colère; qui fut jamais plus sage que Salomon? Cependant il tomba dans un abîme de désordres (III *Reg.*, XI, 4 seqq.); qui fut jamais plus heureux que Judas? nous avons vu que d'apôtre il devint démon (*Matth.*, XXVI, 25); qui fut d'abord plus criminel que saint Paul? Nous savons que du plus cruel persécuteur des chrétiens, il devint *un vase d'élection* (*Act.*, IX, 13, 15); qui fut plus odieux que saint Matthieu, tant qu'il a été publicain? Et néanmoins il mérita d'être choisi pour être l'un des apôtres de Jésus-Christ (*Matth.*, IX, 9); qui commença mieux que Simon le magicien? cependant il est devenu depuis l'exécration de tout le monde. Combien a-t-on vu de changements semblables? combien en voit-on encore aujourd'hui? C'est pourquoi, continue ce grand docteur, je ne puis m'empêcher de vous redire souvent que les plus grands pécheurs ne doivent point se désespérer lorsqu'ils pensent à se convertir; et que le juste, au contraire, qui vit sans reproche, ne doit pas trop s'assurer de son salut. Dieu dit à l'un par son Apôtre : *Que celui qui croit être debout prenne garde à soi de peur de tomber* (I *Cor.*, X, 12); et il dit à l'autre par son prophète : *Celui qui est tombé ne pourra-t-il pas se relever* (*Jerem.*, VIII, 4); il dit aux uns : *Veillez* (*Marc.*, XIV, 38); et aux autres : *Levez-vous d'entre les morts.* (*Ephes.*, V, 14.) Les uns doivent travailler pour se conserver ce qu'ils ne sont pas; les uns pour demeurer saints, les autres pour cesser d'être malades.

Seigneur, ce fut à Judas un crime horrible de vous avoir vendu et livré à vos ennemis; mais c'en fut un infiniment plus énorme de s'être désespéré, parce qu'il ne vous croyait pas assez bon pour lui pardonner; donnez-nous une si grande crainte de vous offenser et une telle horreur de tout ce qui peut vous déplaire, que, par votre secours, jamais nous ne commettions les moindres péchés; mais donnez-nons en même temps une si juste idée de la force de votre grâce, et de l'étendue de votre miséricorde, que nous ne tombions point dans le désespoir, quand même nous aurions commis les plus grands. Faites, Seigneur, que la crainte nous empêche de nous séparer de vous, ou que la confiance nous en rapproche si nous avons jamais le malheur de nous en éloigner; faites, je vous prie, que ces deux vertus nous conservent dans votre grâce, ou nous la fassent recouvrer dès que nous l'avons perdue, pour mériter, après avoir longtemps vogué sur la mer orageuse de ce monde, d'être reçus un jour dans le port assuré de la bienheureuse éternité.

MERCREDI.

Les Princes des prêtres n'osent entrer dans le palais de Pilate. Jésus interrogé par Pilate. Jésus devant Hérode. Silence de Jésus. Barabbas préféré à Jésus. Flagellation.

Ce n'était pas assez que le grand prêtre et les docteurs de la loi trouvassent le Sauveur digne du dernier supplice; quand le sanhédrin, qui avait été aboli par le grand Hérode, fut rétabli, on lui ôta le pouvoir de juger à mort; ainsi ils n'osaient de leur propre autorité attenter à la vie de Jésus; c'est pour cela qu'ils disent, qu'*il ne leur est pas permis de faire mourir personne;* et voilà la principale raison pour laquelle ils le livrent à Pilate, qui était le gouverneur de la Judée pour les Romains. Ils le lui présentèrent lié, pour donner au public un préjugé de l'arrêt qui devait être prononcé contre le Christ; « car c'était une coutume, parmi les Juifs, de livrer lié au magistrat le criminel qu'on estimait digne de mort (64). » Préparons-nous dans la suite de cette histoire à voir tout aller jusqu'à l'excès : dans ce juge sa faiblesse et son injustice sont extrêmes; dans les Juifs leur cruauté est la mesure de leur haine; dans Jésus-Christ rien n'égale ses souffrances, si ce n'est sa charité.

Les princes des prêtres n'osent entrer dans le palais de Pilate.

Aussitôt que le matin fut venu, les princes des prêtres avec les anciens et les docteurs de la loi, ayant délibéré ensemble, emmenèrent Jésus lié, et le livrèrent à Pilate, et ils n'entrèrent pas dans le palais du gouverneur, de

pulsum tota contremuit. (S. Aug., tract. 113, *in Joan.*)

(63) Magis offendit Dominum, quia se suspendit quam quod Dominum prodit. (S. Hier., *in Psal.* CVIII.)

(64) Habebant enim hunc morem, ut quem adjudicassent morti, ligatum judici traderent. (S. Hier., *in princip. Com.*)

peur qu'étant devenus impurs, ils ne pussent manger la pâque.

C'était avec bien de la raison que le Fils de Dieu reprochait si souvent aux Juifs leur hypocrisie, et qu'il les traitait de *conducteurs aveugles, qui avaient grand soin de passer ce qu'ils buvaient, de peur d'avaler un moucheron, et qui ne faisaient pas de difficulté d'avaler un chameau.* (*Matth.*, XV, 14; XXIII, 24.) Nous avons vu tantôt qu'ils s'étaient fait un scrupule de remettre dans le trésor les trente pièces d'argent que Judas jeta dans le temple, parce que c'était le prix du sang : *Non licet mittere in corbonam : quia pretium sanguinis est*, et qu'ils ne s'en étaient pas fait un de les tirer du trésor pour acheter le sang innocent : maintenant ils vont chez Pilate pour l'engager à condamner le Fils de Dieu à mort, *et ils n'osent entrer dans son palais, de peur qu'étant devenus impurs, ils ne pussent manger la pâque.* Nous ne lisons pourtant point qu'il fût défendu par la loi de Dieu d'entrer chez un païen; ce n'était qu'une de ces traditions pharisaïques, pour l'observation desquelles ils ne faisaient pas difficulté de violer les commandements les plus précis du Seigneur. (*Matth.*, XV, 3.) « O aveuglement impie et insensé! s'écrie saint Augustin, ils seraient souillés en entrant dans la maison d'un étranger, et ils ne le seraient pas par leur propre crime; ils craignaient de contracter une impureté légale, s'ils entraient dans le palais d'un juge profane, et ils ne craignaient point de devenir impurs en commettant un meurtre en la personne d'un innocent (65). »

Que nous pouvons bien dire des chrétiens de nos jours ce que saint Jérôme a dit à ceux de son temps : « Malheur à nous, misérables que nous sommes, chez qui ont passé les crimes des Pharisiens (66)! » En effet, nous voyons qu'on travaille beaucoup à composer l'extérieur, et qu'on le réforme avec un grand soin, pendant qu'on néglige entièrement le dedans, et d'établir l'âme dans la solide piété. Si on ouvrait les consciences de plusieurs chrétiens, « on les verrait pleines de vers, de puanteur, de pourriture; je veux dire de passions infâmes et de désirs déréglés, qui déchirent plus les âmes que les vers ne rongent le corps. » (S. Chrys., hom. 74, *in Matth.*) Ce ne sont de toutes parts que *sépulcres blanchis* (*Matth.*, XXIII, 27) : l'hypocrisie semble répandue partout; il n'est point d'états, ni de conditions où elle ne se trouve : le champ de l'Église en est infecté; et ce qui cause d'ailleurs les gémissements des vrais chrétiens, c'est que bien loin qu'il soit aisé de la détruire, on n'ose même l'attaquer qu'avec de grandes précautions; parce qu'ayant les mêmes dehors que la vertu, on doit craindre avec raison *qu'en voulant arracher l'ivraie, on n'arrache le bon grain en même temps.* (*Matth.*, XIII, 27-29.) Tâchons pourtant, pour les intérêts du Seigneur, de suivre dans leurs démarches certains hypocrites plus aisés à connaître, et plus dangereux pour son Église, s'ils parvenaient un jour à en posséder les dignités auxquelles ils aspirent; et découvrons, s'il se peut, ce qu'ils sont au dedans, malgré le soin qu'ils prennent de se cacher au dehors.

Qu'est-ce qu'un hypocrite? C'est celui qui voulant jouir tout ensemble, et du plaisir du vice, et de la gloire de la vertu, fait en sorte de conserver la réalité de l'un en secret, et de faire briller les apparences de l'autre en public. Pour le connaître à travers son déguisement, il faut observer que, comme il n'est point de marque plus certaine d'une vertu solide et sincère, qu'une vie qui a toujours été simple, régulière, uniforme; l'hypocrite, au contraire, a coutume de changer de conduite et de manière selon les occurrences des temps, des lieux, des personnes (car pour ces faux dévots, nés, pour ainsi dire, dans l'hypocrisie, qui se sont fait pendant toute leur vie un art d'imposer aux hommes, en paraissant toujours ce qu'ils ne sont point, et en ne paraissant jamais ce qu'ils sont : c'est un secret réservé à Dieu, et un abîme dans lequel il ne nous est pas permis de creuser); les hypocrites dont nous parlons ne l'ont point toujours été; l'on sait, pour ainsi dire, la date et l'époque où ils ont commencé à le devenir. C'est celui, par exemple, qui ayant vu que le déréglement de sa vie était un obstacle à sa fortune, d'un débauché qu'il était la veille, sans avoir passé par aucun milieu, a paru un saint le lendemain. Comme une vie commune, quoique régulière, n'a rien d'assez éclatant pour être aperçue et pour frapper les yeux du public, ces sortes d'hypocrites prennent une réforme et une conduite outrée : ils ne manquent à rien de tout ce qui peut leur faire de la réputation devant les hommes, ils se lient avec les plus gens de bien, qui, par la simplicité et la droiture de leur cœur, sont toujours les premiers surpris : tout parle aussitôt en eux de leur sainteté; et on ne manque point de les trouver dans tous les lieux où l'on ne va que pour y exercer des œuvres de miséricorde et de charité.

Ce n'est pas là pourtant ce que nous voulons blâmer en eux, ni par où on doive se hâter de les condamner : le Seigneur qui *tourne les cœurs comme il lui plaît* (*Prov.*, XXI, 1), a pu les toucher tout d'un coup, et alors rien n'est plus raisonnable que de chercher à édifier par une vie exemplaire ceux qu'on a scandalisés par une conduite déréglée; mais voici par où l'on peut juger sûrement si ce chrétien est dévot de bonne foi, ou s'il n'est qu'un faux dévot; si c'est par un esprit de modestie que tout son ex

(65) O impia et stulta cæcitas! habitaculo videlicet contaminarentur alieno, et non contaminarentur scelere proprio; alienigenæ judicis prætorio contaminari timebant, et fratris innocentis sanguinem fundere non timebant. (Serm. 214, *in Joan.*)

(65) Væ nobis miseris ad quos Pharisæorum vitia transierunt. (*In Matth.*)

térieur est si régulier et si composé, ou si ce n'est pas pour couvrir par un beau dehors les difformités du dedans; si c'est pour être plus recueilli qu'il a coutume de se placer dans un coin de l'église, ou si ce n'est pas dans l'espérance de retirer tout à la fois, et le profit d'être vu, et la gloire de s'être caché; si c'est par un pur effet du hasard, ou si ce n'est pas par une affectation étudiée, que quand il fait quelques bonnes œuvres, il se trouve si souvent sous les yeux de celui dont il attend sa fortune, et auprès duquel il sait bien que la piété est la seule recommandation dont on a besoin. Voici, dis-je, ce qui nous persuadera si le Dieu qu'il prie avec toutes les marques extérieures d'un cœur contrit et d'un esprit humilié (*Psal.* L, 19), est la fin qu'il se propose dans sa prière; ou si ce n'est pas un moyen pour parvenir à des biens temporels, qui sont l'unique but de ses désirs et de ses actions; ce qui est le comble de l'iniquité, quand au lieu de se servir de la créature pour arriver à Dieu, on se sert de Dieu même pour arriver à la créature. En un mot, voici sur quoi ceux que cet hypocrite veut surprendre doivent faire une sérieuse attention, pour le reconnaître malgré le masque qui le couvre, et pour empêcher que le loup revêtu de la peau de la brebis n'entre dans la bergerie du Seigneur.

Tout cet appareil de régularité que nous voyons en cet homme est-il une suite et un effet de la grâce qui règne dans son cœur? Comptez que l'humilité, qui est la base et le fondement de toute vertu, lui fera aimer à vivre dans l'obscurité; indifférent à toutes les grandeurs du siècle, s'il les accepte quand on les lui présentera, au moins est-il sûr qu'il ne les aura point briguées; car, s'il ne convient à personne de les poursuivre, il convient beaucoup moins à celui que nous supposons avoir vécu dans le libertinage, et qui paraît professer présentement la sainteté la plus parfaite. Mais si on le voit, malgré cette piété extérieure, plus actif que les autres à se montrer; s'il a des vues de s'élever, des prétentions pour la fortune, des intrigues pour y parvenir: s'il paraît, dis-je, tantôt appuyer une calomnie secrète pour éloigner un concurrent qui lui fait ombrage, preuve qu'il manque de charité: tantôt apprendre sans nécessité les bonnes œuvres qu'il dit avoir faites en secret, ou les bonnes qualités qui sont en lui, preuve qu'il manque d'humilité: nous ne ferons pas difficulté d'assurer que sa vertu apparente n'est qu'une hypocrisie véritable; car ce sont là les œuvres par lesquelles le Sauveur prétend que nous connaissions ce que les hommes sont effectivement (*Matth.*, VII, 20); et voilà ce qui doit servir comme de pierre de touche pour éprouver si cette vertu qui paraît si éclatante, ne doit pas être rejetée comme fausse, ou si elle doit être reçue comme étant de bon aloi. Or, rien n'est plus aisé à ceux à qui ces hypocrites veulent imposer, que d'approfondir si la cupidité est le ressort et le principe de tous leurs mouvements, puisque, dans le temps même qu'ils font tous leurs efforts pour leur cacher l'ambition qui les dévore, ils sont nécessités de la leur découvrir, et de leur faire toucher, pour ainsi dire, du bout du doigt, le but auquel ils brûlent de parvenir.

Pour n'être pas trompés dans une affaire si importante, que faut-il donc faire? Il faut éprouver pendant un temps considérable tous ceux dont la réputation a été véritablement suspecte, à quelque degré de perfection qu'ils paraissent alors élevés: si leur vertu est solide, le temps ne servira qu'à les fortifier de plus en plus et à les rendre plus dignes d'être placés *sur le chandelier de l'Eglise* (*Matth.*, V, 15); si elle est fausse, ils se lasseront bientôt de se contraindre; car on ne peut pas vivre toujours déguisé; « et ce sera alors, dit saint Augustin, qu'il sera facile de connaître si c'est un loup revêtu de la peau de la brebis, ou si c'est une brebis couverte de sa propre peau (67). » Mais comme Jésus-Christ nous a défendu *de juger* (*Matth.*, VII, 1), nous ne prétendons pas laisser à des particuliers la liberté de fouiller dans le cœur de leurs frères, puisqu'il vaut beaucoup mieux pour nous croire dix hypocrites gens de bien, que de soupçonner un seul homme de bien d'hypocrisie. Au contraire, comme rien n'est plus dangereux que de se tromper dans le choix que l'on fait des ministres de Jésus-Christ, on ne peut assez les examiner pour n'y être point surpris; et ceux qui ont à leur disposition des bénéfices à donner, ne sauraient rendre à l'Eglise de service plus important, que de choisir avec une prudence chrétienne les sujets qu'ils croient devant Dieu les plus dignes et les plus capables de les remplir.

Pilate donc sortit dehors, vint à eux, et leur dit: De quoi accusez-vous cet homme? Ils lui répondirent: Si ce n'était pas un méchant, nous ne vous l'aurions pas livré entre les mains. Pilate leur dit: Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui répondirent: Il ne nous est pas permis de faire mourir personne; afin que la parole de Jésus, par laquelle il avait prédit de quelle mort il devait mourir, fût accomplie. Et ils commencèrent à l'accuser, en disant: Voici un homme que nous avons trouvé qui pervertit notre nation, et qui empêche de payer le tribut à César, en se disant roi et Christ.

Pilate eut la condescendance pour ceux qui lui amenèrent Jésus, et qui firent difficulté d'entrer dans son palais, de les venir trouver sur son perron où était son tribunal. Il leur demanda d'abord de quel crime ils accusaient cet homme qu'ils lui présentaient, et quelles charges il y avait contre lui? *Quam accusationem affertis adversus hominem hunc?* Mais eux, qui voulaient l'engager à le condamner sur leur parole; « qui le

(67) Tunc necesse est ut appareat utrum lupus in ovina pelle sit, an ovis in sua. (*De serm. Dom. in monte.*)

priaient, dit un Père, de vouloir leur prêter sa cruauté, et d'imiter leur fureur; qui souhaitaient qu'il pût être non le juge de cette cause (68), » mais l'exécuteur de leur sentence, lui répondirent, en général, comme outrés de sa demande : Que s'il n'était pas coupable, ils ne le lui auraient pas remis entre les mains, et que c'était les offenser que de douter du crime d'un homme à qui des gens de leur probité avaient fait le procès; comme s'ils lui eussent dit : Pouvez-vous croire que nous soyons capables de vous livrer un homme qui n'aurait pas mérité la mort, nous qui sommes scrupuleux jusqu'à ne vouloir pas entrer dans votre palais, de peur d'être souillés? *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum.* Que dites-vous, malheureux, en traitant le Sauveur de méchant homme? *Si non esset hic malefactor.* Dans le conseil secret que vous avez autrefois tenu contre lui, vous ne lui avez point connu de crime, il n'y avait que ses miracles qui vous embarrassaient : *Quid facimus? quia hic homo multa signa facit.* (*Joan.*, XI, 47.) Aujourd'hui, vous voulez qu'on le regarde comme un scélérat. « Ce n'est pas vous qu'il en faut croire : qu'on interroge les possédés qu'il a délivrés du démon, les malades qu'il a guéris, les lépreux qu'il a purifiés, les sourds qu'il a fait entendre, les muets à qui il a rendu la parole, les aveugles qui ont recouvré la vue, les morts qu'il a ressuscités; qu'on interroge, dis-je, cette foule de peuple, et vous verrez ce qu'ils répondront quand on leur demandera si Jésus est un méchant homme; mais c'était avec bien de la raison que le Prophète avait dit de lui (*Psal.* XXIV, 12) : qu'*on lui rendrait le mal pour le bien qu'il avait fait* (69). »

Pilate, tout païen qu'il était, plus équitable que des prêtres, ne fut pas assez injuste pour vouloir supposer le crime, et condamner l'accusé sans l'examiner, ce qui était contre la coutume des Romains, ainsi que Festus le représenta à Agrippa (*Act.*, XXV, 26); comme il savait d'ailleurs la haine que les Juifs portaient à Jésus, dont la réputation qu'il s'était acquise par ses miracles ne lui était pas inconnue; et étant bien aise de ne se point mêler dans cette affaire, il leur répondit qu'ils pouvaient le prendre eux-mêmes, et le juger selon leur loi, *Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate eum;* mais eux, qui n'auraient pu le condamner qu'au fouet, et qui voulaient absolument qu'il fût mis à mort, lui répliquèrent qu'il ne leur était pas permis de faire mourir personne : *Nobis non licet interficere quemquam;* et c'est ainsi qu'en le livrant à Pilate, ils donnèrent lieu à l'accomplissement de la parole que Jésus avait dite à ses apôtres : *Ils livreront le Fils de l'homme aux gentils, afin qu'ils le traitent avec outrage, qu'ils le fouettent et le crucifient.* (*Matth.*, XX, 19.) *Ut sermo Jesu impleretur, quem dixit, significans qua morte esset moriturus.* Car le crucifiement était le genre de supplice qu'on faisait endurer aux criminels chez les Romains. Enfin les Pharisiens voyant que Pilate ne voulait point acquiescer à leurs sentiments, et qu'il était ferme dans le sien, de juges qu'ils étaient, ils devinrent délateurs. Voici les chefs d'accusation qu'ils allégnèrent contre Jésus; on peut les réduire à trois.

C'est un homme, disent-ils, qui pervertit notre nation : *Hunc invenimus subvertentem gentem nostram :* qui empêche de payer le tribut à César, *et prohibentem dare tributa Cæsari,* et qui se dit Roi et Christ, *et dicentem se Christum regem esse.* Fut-il jamais une calomnie plus mal fondée que celle-ci? *Il pervertit notre nation,* parce qu'il enseigne, dites-vous, une doctrine contraire à la loi; et au contraire ses enseignements ne tendent qu'à donner des moyens de l'accomplir plus sûrement et plus parfaitement; vous ajoutez qu'*il empêche de payer le tribut à César;* et non-seulement il a déclaré en votre présence qu'il fallait *rendre à Dieu ce qui appartenait à Dieu, et à César ce qui appartenait à César* (*Matth.*, XXII, 21), mais il a fait un miracle exprès pour avoir de quoi payer deux drachmes pour lui, et pour un de ses disciples. (*Matth.*, XVII, 26.) Enfin vous lui reprochez qu'il *se dit Roi et Christ, et il s'est enfui quand il a su qu'on voulait l'enlever pour le faire roi;* et bien loin qu'il ait cherché à se donner sur les autres un air d'empire et de commandement, quand un particulier vint le prier d'ordonner à son frère de partager avec lui leur succession, ne lui répondit-il pas : Mon ami, qui m'a établi pour vous juger? *Homo, quis me constituit judicem.... super vos? Luc.*, XII, 14.) Aussi Pilate ne tint pas grand compte de ces accusations : cependant, comme dans la place qu'il occupait, il devait faire quelque attention sur la qualité de roi, que personne ne pouvait prendre dans tout l'empire romain, sans se rendre coupable de lèse-majesté, il entra dans son palais, et ayant fait venir Jésus, il lui parla en ces termes :

Jésus interrogé par Pilate.

Etes-vous le roi des Juifs? Jésus lui répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou si d'autres vous l'ont dit de moi? Pilate lui répliqua : Suis-je Juif? Votre nation et les princes des prêtres vous ont livré entre mes mains, qu'avez-vous fait? Jésus lui répondit : Mon royaume n'est point de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber

(68) Rogant Pilatum, ut suam eis crudelitatem commodare velit ac Judæ cum furorem. (S. Cyrill. *Alex.*, lib. XII, *in Joan.*)

(69) Interrogemur atque respondeant ab immundis spiritibus liberati, sanati languidi, leprosi mundati, surdi audientes, muti loquentes, mortui resurgentes, utrum malefactor sit Jesus; sed ista dicebant de quibus per Prophetam jam ipse prædixerat : *Retribuebant mihi mala pro bonis* (S. Aug., tract. 114, *in Joan.*)

entre les mains des Juifs, mais mon royaume n'est pas d'ici. Pilate lui dit : Vous êtes donc roi ? Jésus lui répondit : Oui, je le suis, je suis né, et je suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité; quiconque appartient à la vérité, écoute ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? et ayant dit ces paroles, il sortit encore pour aller vers les Juifs, et il leur dit : Je ne trouve aucun crime en cet homme. Et étant accusé par les princes des prêtres et les sénateurs, il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit : N'entendez-vous pas de combien de choses ces personnes vous accusent ? Et il ne répondit rien à tout ce qu'il put lui dire ; de sorte que le gouverneur en était tout étonné ; mais plus ils redoublaient leurs instances, en disant : Il soulève le peuple par la doctrine qu'il a répandue dans toute la Judée depuis la Galilée où il a commencé de la publier jusqu'ici. Pilate entendant parler de la Galilée, demanda s'il était Galiléen ; et ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, qui était alors à Jérusalem, il le renvoya devant lui.

Pilate, qui n'ignorait pas que Jésus s'était rendu célèbre par sa doctrine et par ses miracles, qui peut-être avait ouï parler de l'attente où les Juifs étaient du Messie, soupçonnant qu'il pouvait bien se dire roi, selon quelque sens de religion qu'il ne comprenait point, lui demanda *s'il était roi des Juifs ?* Le Sauveur lui répondit : *Dites-vous cela de vous-même, ou si d'autres vous l'ont dit de moi ?* C'est-à-dire, me faites-vous cette demande pour vous instruire d'une vérité que vous cherchiez à connaître, ou me la faites-vous sur les mémoires qu'on vous a donnés contre moi ? Ce gouverneur lui répliqua avec dédain, qu'il n'était point Juif, pour lui faire cette demande de lui-même, et que les princes des prêtres, en le livrant entre ses mains, l'avaient accusé de se dire roi. Le Fils de Dieu lui répondit que *son royaume n'était point de ce monde ;* que s'il était un roi de la terre, ses troupes et ses armées auraient empêché que les Juifs ne se fussent saisis de sa personne, mais qu'il n'était pas roi de cette manière. *Vous êtes donc roi,* lui dit Pilate? le Sauveur ne voulant pas nier qu'il le fût, et voulant lui faire entendre en même temps que sa royauté n'ayant rien de terrestre, il n'avait rien à en craindre, ajouta qu'*il était venu au monde pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque appartient à la vérité, écoute sa voix.* Pilate, sans comprendre en quelle manière Jésus se disait roi, comprit au moins, qu'en l'état où il paraissait, il ne pouvait être fort à craindre pour l'empereur, et ne tenant compte de le faire parler davantage sur ce sujet, lui demanda brusquement *ce que c'est que la vérité?* Mais, semblable à ces grands du monde qui demandent toujours ce que c'est que la religion, et ne songent jamais sérieusement à s'en instruire, sans attendre une réponse dont dont il n'était pas digne, il fut retrouver les princes des prêtres, qui étaient restés dehors, pour leur déclarer une seconde fois qu'il ne trouvait aucun crime dans cet homme : *Ego nullam in eo invenio causam.* Quelle preuve plus évidente de l'innocence de Jésus, que la déclaration publique que son juge en fait lui-même ? Pilate, sollicité de le presser plus vivement, l'interrogea sur les nouvelles accusations des princes des prêtres ; mais Jésus ne répondit rien davantage : ce qui causa une surprise extrême à ce gouverneur (S. Chrys., hom. 86, *in Matth.*), de voir un homme sage, parlant bien, appuyé de son juge, accusé injustement, demeurer dans le silence, et ne répondre rien à ceux qu'il savait n'agir contre lui que par envie : *Et non respondit ei ad ullum verbum, ita ut miraretur præses vehementer.* C'est ce que le prophète Isaïe avait marqué longtemps auparavant par ces paroles : *Il a été jugé et condamné dans son humilité.* (*Isa.*, LIII, 10.) « Il en usa ainsi, dit saint Jérôme, de peur que s'il eût répondu, et que son innocence eût été trop manifeste, on ne l'eût renvoyé absous (70). » Or, le temps était venu que, suivant toutes les prophéties, il devait mourir, et sa charité pour les hommes qu'il voulait racheter de l'enfer, le pressait si fort, qu'elle ne pouvait souffrir un plus long retardement.

Nous avons le bonheur de comprendre ce que Pilate n'entendait pas ; mais, hélas ! ce n'est pas assez de savoir que Jésus est roi, l'important est de connaître si nous sommes véritablement ses sujets ; lui obéissons-nous ? Règne-t-il en nous ? sommes-nous soumis à ses lois ! *Mon royaume,* dit-il, *n'est point de ce monde : « Regnum meum non est de hoc mundo. »* Peut-on dire la même chose de nous, quand on nous voit si empressés à en acquérir les biens, à en poursuivre les honneurs, à en rechercher les distinctions, à en goûter les plaisirs, à en idolâtrer la gloire ? il avoue qu'il est roi ; *Rex sum ego ;* mais il est le roi des âmes plutôt que des corps, et par conséquent il faut que nos passions lui soient soumises, que nos désirs lui soient assujettis, qu'il soit le maître de toutes nos pensées, qu'il domine sur toutes les puissances de notre âme, et sur les mouvements les plus secrets de nos cœurs. Est-ce ainsi qu'il nous commande ? nous laissons-nous ainsi gouverner par lui ? Il est venu au monde pour nous instruire de la vérité, et pour en rendre témoignage : *In hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.* Avons-nous toute la reconnaissance que mérite un si grand bienfait que celui de l'Incarnation ? *Si nous jetions les yeux sur Jésus, auteur et consommateur de notre foi, qui, au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir* (*Hebr.*, XII, 2), a quitté le séjour de la gloire pour venir ici-bas enrichir des pauvres par sa pauvreté, *guérir des malades par ses meurtrissures* (*Isa.*, LIII, 5), racheter

(70) Nihil respondere voluit, ne crimen diluens dimitteretur a præside, et crucis utilitas differretur. (*In Matth.*)

des captifs par sa mort; alors nous nous écrierons : O excès de charité dans un Dieu Sauveur ! ô excès d'ingratitude dans des créatures insensibles, qui ne répondent pas à cet amour avec toute la tendresse de leurs cœurs ! Enfin il nous dit que celui qui appartient à la vérité écoute sa voix : *Omnis qui est ex veritate, audit vocem meam.* L'écoutons-nous quand il nous parle, tantôt intérieurement par de bons mouvements et de saintes inspirations, tantôt extérieurement par la bouche des prédicateurs de son Evangile, ou par celle des ministres de ses sacrements ? Quand il nous dit comme à saint Matthieu : *Suivez moi* (*Matth.*, IX, 9), le suivons-nous ? Quand il nous avertit par son précurseur *de fuir la colère qui doit tomber sur nous* (*Matth.*, III, 7), nous mettons-nous en état de l'éviter ? quand il nous crie de faire pénitence (*Matth.*, IV, 17), l'embrassons-nous ? quand il nous exhorte *à veiller et à prier*, veillons-nous, et prions-nous ? C'est lui qui *est la voie, la vérité et la vie* (*Joan.*, XIV, 6), et c'est être dans l'égarement, dans l'erreur et dans la mort, que de n'être pas avec lui. Retournons donc à lui, et disons-lui avec l'apôtre saint Pierre : *Seigneur, à qui irons-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle.* (*Joan.*, VI, 69.)

Les Juifs, voyant qu'ils ne pouvaient amener Pilate à leur but, firent de nouvelles instances pour lui persuader que Jésus était un séditieux, d'autant plus à craindre qu'il avait fait de grands progrès en peu de temps, et que toute la Galilée était déjà dans son parti : *At illi invalescebant, dicentes : Commovet populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc.* Ce lâche gouverneur, qui ne se sentait pas assez de fermeté pour protéger l'innocence, qui n'avait pas à la main *cette verge de fer* dont parle le Prophète (*Psal.* III, 9), c'est-à-dire qui n'était pas inflexible dans son devoir, bien loin d'avoir toute la force d'un véritable juge, qui doit *rompre tous les efforts de l'iniquité* (*Eccli.*, VII, 7), embrassa avec joie l'occasion qu'on lui présentait de ne se point mêler d'un jugement qui lui paraissait odieux : entendant parler de la Galilée et s'étant informé si Jésus était Galiléen, soit qu'il jugeât que cette sédition dont on parlait ne le regardait plus, mais Hérode, tétrarque de la Galilée ; soit qu'il fût bien aise de se raccommoder avec lui et de gagner son amitié par cette déférence, le renvoya avec toute l'instruction du procès à ce prince, qui était venu à Jérusalem pour la fête de Pâques, « suivant en cela les lois romaines, qui ordonnaient que chaque criminel fût condamné par celui de la juridiction duquel il relevait (71). » C'est ainsi que le Fils de Dieu a voulu être conduit devant tous les tribunaux ecclésiastiques et séculiers, afin que partout son innocence fût connue, qu'il ne manquât rien à ses souffrances et que la satisfaction qu'il faisait à son Père, fût plus entière et plus abondante.

Jésus devant Hérode.

Hérode eut une grande joie de voir Jésus, il le souhaitait depuis longtemps, parce qu'il avait ouï dire beaucoup de choses de lui et qu'il espérait lui voir faire quelques miracles; il lui fit donc plusieurs demandes, mais Jésus ne lui répondit rien. Cependant les princes des prêtres et les docteurs de la loi étaient là qui persistaient à l'accuser; ainsi Hérode avec sa cour le méprisa et le traita avec moquerie; il le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate, ce qui fut cause que Hérode et Pilate devinrent ce jour-là même amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant.

La joie d'Hérode était bien différente de celle d'Abraham et des patriarches, qui se réjouissaient dans l'attente du jour du Seigneur (*Joan.*, VIII, 56); celle-ci était toute sainte, celle-là toute profane. Hérode se réjouit en voyant Jésus, parce qu'il le regardait comme un homme extraordinaire et qu'il espérait lui voir faire quelques prodiges qui contenteraient sa curiosité; il lui fit d'abord plusieurs questions, non sur ce que les Juifs lui imputaient, dont il faisait peu de cas, mais sur sa personne, dont on lui avait dit des choses surprenantes : ainsi on croit qu'il lui demanda s'il était Jean-Baptiste, ou quelqu'un des anciens prophètes; s'il était vrai qu'il eût changé l'eau en vin aux noces de Cana (*Joan.*, II, 9), et comment il avait fait pour y réussir ; s'il était possible qu'en plusieurs occasions il eût repu de quelques pains des milliers d'hommes (*Matth.*, XIV, 19 ; *Marc.*, VIII, 8), et si à sa considération il ne ferait pas bien quelques miracles. Les princes des prêtres, qui prenaient peu de part à ces questions et qui étaient uniquement occupés à faire passer Jésus pour un séducteur et un homme dangereux à l'Etat, le pressaient de leur côté de parler, et l'accusaient de tous les crimes qui pouvaient faire plus d'impression sur l'esprit d'Hérode. Prodige surprenant ! Jésus ne répondit rien, ni aux demandes de l'un, ni aux accusations des autres. Silence mystérieux, qui porte le caractère de la divinité, puisqu'il n'y a rien de moins humain que de se taire dans une pareille occasion et de faire voir une patience toujours invincible. « Ce silence, dit saint Chrysostome (hom. 86, *in Matth.*), était capable de le faire respecter de ses ennemis mêmes, s'ils n'eussent été dans un état où rien ne pouvait plus les toucher. »

C'était bien en vain qu'Hérode demandait des miracles au Sauveur ; il en a fait volontiers quand ils ont dû servir à convertir des infidèles; ainsi il rendit la santé au fils de cet officier dont il est parlé dans l'Evangile, parce que de cette guérison miraculeuse dépendait la conversion du père et celle de

(71) In hoc sequitur legem Romanam, quæ jubet quemlibet a principe suæ jurisdictionis condemnari. (Theophyl., *in hunc loc.*)

toute sa maison, *credidit ipse, et domus ejus tota* (*Joan.*, IV, 53) : mais quand les Juifs lui en ont demandé par un esprit de vaine curiosité, il ne les a jamais contentés, et en leur faisant un dur reproche, il leur a seulement répondu qu'*ils n'en auraient point d'autre que celui du prophète Jonas.* (*Luc.*, XI, 29.) La conduite d'Hérode, dit saint Ambroise, est le modèle de ces impies qui voudraient que le Seigneur s'accommodât à leur cupidité et qui ne demandent des miracles, disent-ils, que pour croire en lui. Illusion grossière de s'attendre à des signes extraordinaires pour se convertir, puisque ceux qui ne croient pas *à la loi et aux prophètes*, ne sont pas dignes de voir les miracles du Fils de Dieu (72). « Il n'est plus temps, dit Tertullien, d'avoir de la curiosité quand Jésus-Christ a parlé, et il n'est plus nécessaire de faire des recherches après que son Evangile a été reçu (73). » Craignons cette disposition malheureuse de ne vouloir croire que ce que nous voyons, et de prétendre assujettir notre foi à des preuves sensibles, de peur que, semblables à Hérode, nous n'en venions à mépriser Jésus-Christ et sa religion ; car, nonobstant tout ce qu'il en avait ouï-dire de plus surprenant, dès qu'il ne le vit pas répondre à son attente, sans rien examiner davantage : *il le méprisa avec toute sa cour : « sprevit eum Herodes cum exercitu suo. » Et il le renvoya revêtu d'un habit blanc à Pilate*, pour faire voir qu'il le prenait plutôt pour un insensé que pour un criminel : *Et illusit indutum veste alba et remisit ad Pilatum.*

Silence de Jésus.

En voyant celui *en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse* (*Coloss.*, II, 3), traité comme un fou ; en voyant le Verbe du Père dans le silence au milieu de tant d'outrages ; « apprenons aujourd'hui qu'il n'est point de plus sûre manière de triompher des insultes qu'on nous fait, que de ne répondre rien ; ce sera alors, dit saint Ambroise, que la puissance de nos ennemis servira à notre victoire et que nous triompherons véritablement d'eux, quand ils croiront nous avoir vaincus (74). » Que cette vertu est peu connue dans le monde, malgré les exemples que notre Dieu nous en a donnés ! On peut dire que tous admirent ce silence, que peu le comprennent et que presque personne ne l'imite. En effet, Jésus-Christ ne parle que pour rendre témoignage à la vérité, et aussitôt il rentre dans le silence ; bien loin de l'imiter en ce point, les uns ne parlent que pour déshonorer le nom du Seigneur, *en le prenant en vain* (*Exod.*, XX, 7) ; ou pour obscurcir par la calomnie la plus noire, la réputation la plus entière ; les autres qui ont horreur de ces crimes se croient fort innocents, quand ils ne parlent, tantôt que pour apprendre indiscrètement ce « qu'ils devraient taire par charité, comme s'il n'était pas défendu de dire non-seulement ce qui est faux, mais même ce qui est vrai, à ceux à qui il est inutile de le dire (75) ; » tantôt pour donner des louanges flatteuses, capables d'empoisonner ceux et celles qui ne peuvent les écouter sans s'en élever : tantôt pour en mendier par une fausse humilité, qui ne craint pas de s'abaisser par des paroles hypocrites, pourvu qu'il en revienne quelque chose à un orgueil véritable ; tantôt enfin pour égayer la conversation par des discours libres et des termes honnêtes en apparence, mais qui font penser une grossièreté qu'on n'ose dire, et qui portent d'autant plus sûrement l'impureté dans le cœur, qu'ils sont enveloppés d'une expression fine et délicate. Ne ferons-nous donc jamais réflexion que nous rendrons compte à Dieu *de toutes les paroles inutiles* (*Matth.*, XII, 36) que nous aurons proférées ? Qui peut dire combien nous en supprimerions, si nous examinions le principe et la fin qui nous font parler, puisque nous trouverions que si la charité nous ouvre la bouche quelquefois, la vaine gloire nous la tient presque toujours ouverte : si nous ne parlions que quand il y a nécessité de parler, c'est-à-dire quand il s'agit de la gloire de Dieu, ou de l'utilité du prochain, nous parlerions bien peu et nous éviterions beaucoup de péchés : observons donc un religieux silence, ou si nous parlons, *que nos paroles soient saintes et irrépréhensibles ; que nos entretiens, toujours accompagnés d'une douceur édifiante* (*Tit.*, II, 8), *soient assaisonnés du sel de la discrétion.* (*Coloss.*, IV, 6). Telle est l'instruction que nous pouvons tirer du silence de Jésus-Christ. Suivons-le du palais d'Hérode en la maison de Pilate, et faisons en sorte que tout ce qu'il va souffrir pour nous, serve à déraciner en nous quelque vice et à y répandre la semence de quelque vertu.

Barabbas préféré à Jésus.

Pilate donc ayant fait venir les princes des prêtres, les sénateurs, et le peuple, leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme portant le peuple à la révolte, et néanmoins l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez, ni Hérode non plus ; je m'en vais donc le renvoyer après l'avoir fait châtier. Il était obligé, à cause de la fête, de leur délivrer un prisonnier, tel que le peuple le demandait. Il y en avait alors un fameux, nommé Barabbas ; c'était un voleur, qui avait commis un meurtre dans une sédition. Comme

(72) Et forte typice in Herode omnes impii significantur, qui si legi non crediderint et prophetis, mirabilia Christi opera in Evangelio videre non possunt. (*In Luc.*, lib. X.)

(73) Curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium. (*De præsc.*, cap. 6.)

(74) Adversus persequentes te silentio cedendum ; illorum potentia tua victoria est ; tunc triumphatur, cum se vicisse crediderint. (*In Psal.* CXVIII.)

(75) Periculum est itaque, non solum falsa dicere ; sed etiam vera, si quis ea insinuet quibus non oportet. (*Ibid.*)

donc ils étaient tous assemblés, Pilate leur dit : Lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de Jésus, *qu'on appelle* Christ? *Car il savait bien que c'était par envie qu'ils l'avaient livré entre ses mains. Lorsqu'il était dans son tribunal, sa femme lui envoya dire : Ne vous mêlez point de l'affaire de ce juste; car j'ai eu un songe aujourd'hui qui m'a fort travaillée à son sujet; mais les princes des prêtres et les sénateurs excitèrent le peuple, et lui persuadèrent de demander que Barabbas fût délivré, et qu'on fît mourir* Jésus ; *le gouverneur donc leur dit : Lequel voulez-vous que je vous délivre? Ils lui répondirent : Barabbas.*

On ne peut être plus persuadé de l'innocence de Jésus et de l'injustice des Juifs que Pilate, ni sentir plus de répugnance à le condamner ; cependant il n'eut jamais la force de le mettre en liberté. Dès les commencements il protesta publiquement, comme il a toujours fait dans la suite, qu'*il ne trouvait en lui aucun crime ; il savait que c'était par envie que les Juifs l'avaient livré entre ses mains*, et il semble avoir pris tous les expédients qui lui vinrent dans l'esprit, pour faire consentir ses ennemis à lui sauver la vie; ce qui sans doute doit paraître surprenant de voir tous les Juifs déchaînés contre Jésus, et un seul païen prendre le parti de leur Roi; de juge qu'il était devenir son avocat, et plaider sa cause devant eux. Lorsqu'il vit que le premier moyen dont il s'était servi, ne lui avait pas réussi à son gré, il fit en sorte, quand Hérode le lui eut renvoyé sans le condamner, d'en tirer tout l'avantage qu'il put pour faire valoir son innocence : *Vous m'avez présenté cet homme*, leur dit-il, *comme portant le peuple à la révolte, et néanmoins l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez, ni Hérode non plus à qui je vous ai renvoyés ;* mais écoutez la conséquence la plus déraisonnable qui fut jamais, et qui nous donnera une juste idée de l'injustice et de la faiblesse de ce juge : Je m'en vais donc le renvoyer, ajoute-t-il, après l'avoir fait châtier : *Emendatum ergo illum dimittam.* Quoi! Pilate, vous déclarez Jésus innocent, et vous avez la lâcheté de le faire punir comme un criminel ; quel aveuglement de condamner l'innocent à dessein de le délivrer, et de l'outrager jusqu'à l'excès pour apaiser d'injustes accusateurs! ô injustice qu'on ne peut assez détester! Ce fut néanmoins le tempérament que ce gouverneur crut devoir prendre pour ne pas condamner à mort Jésus, et pour ne pas faire l'affront aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi, de le renvoyer absous, après qu'ils lui avaient fait son procès comme à un coupable d'un crime capital.

Pilate étant près de livrer le Sauveur pour le faire fouetter, un autre expédient lui vint à l'esprit, qui ne lui parut pas si cruel, mais qui n'était pas moins ignominieux à Jésus-Christ. C'était une ancienne coutume de délivrer tous les ans un criminel au jour de Pâque : il est probable qu'elle fut introduite en mémoire du bienfait que les Juifs reçurent du Seigneur, quand il les fit sortir miraculeusement de l'Égypte (*Exod.*, XII, 42), et que les Romains la leur avaient conservée. Ce gouverneur voulut d'abord tenter cette voie : afin qu'elle réussît plus sûrement, il leur proposa avec Jésus un voleur insigne, qui avait tué un homme dans une sédition ; espérant qu'ils ne voudraient pas qu'on mît en liberté un homme si dangereux à la société civile, et qu'ils consentiraient plus volontiers qu'on la donnât à celui qui ne leur avait fait que du bien : *lequel voulez-vous*, leur dit-il, *que je vous délivre, de Barabbas, ou de* Jésus, *qui est appelé* Christ? « Il ne leur dit pas : Jésus est digne de mort, mais demandez sa grâce, et je vous l'accorderai ; il déclare au contraire qu'il ne le trouve point coupable; et ensuite il les prie, s'ils ne veulent pas qu'on le mette en liberté comme innocent, au moins qu'à l'occasion de la fête il soit délivré comme criminel (76). » « Considérez, dit saint Chrysostome (hom. 86, *in Matth.*), ce renversement de toutes choses; c'était le peuple qui avait coutume de demander au prince la grâce d'un prisonnier, et c'est ici le prince même qui demande celle de Jésus-Christ; cependant les Juifs n'en sont point touchés, leur cruauté ne s'adoucit point, et leur envie redouble. Le peuple, excité par les princes des prêtres et les sénateurs, demande la délivrance de Barabbas, et la mort de Jésus : *Non hunc, sed Barabbam ;* « comme s'ils disaient : qu'on ôte la vie au Sauveur qui a ressuscité les morts, et qu'on la conserve à Barabbas qui a donné la mort aux vivants, pour le mettre en état de commettre de nouveaux homicides (77). » Quelle comparaison de Jésus avec Barabbas! du plus innocent de tous les hommes avec le plus criminel, du plus juste avec le plus méchant, de l'auteur de la vie avec un homicide, du Fils de Dieu avec un esclave du démon! Quelle injure, non-seulement de les comparer l'un à l'autre, mais encore de donner la préférence à Barabbas! *Vous avez renoncé le Saint et le Juste*, disait saint Pierre dans la seconde prédication qu'il fit à Jérusalem, *vous avez demandé qu'on vous accordât la grâce d'un homicide, et vous avez fait mourir l'Auteur de la vie.* (*Act.*, III, 14, 15). « Nous ne vous blâmons pas cependant, ô Juifs, de ce que pour honorer la

(76) Non dixit, quia peccavit et dignus est mortis, donate cum festo ; sed primo cum excusans, tum rogat ex abundanti, ut si nollent eum ut innocentem dimittere, saltem obnoxium donarent tempori. (S. Aug., hom. 85, *in Joan.*)

(77) Quid fuit hoc aliud dicere, quam occidatur Christus Salvator qui suscitavit mortuos, dimittatur latro ut iterum perpetret homicidium. (S. Aug., 5, *De Symb.*)

fête de Pâque, vous délivrez un criminel, mais de ce que vous faites mourir un innocent (78), » après que vous avez eu le choix de l'un et de l'autre, et que vous avez pu en voir la différence en faisant la comparaison de tous les deux.

Qui croirait que des chrétiens renouvellassent tous les jours cette préférence odieuse! C'est pourtant ce qui arrive toutes les fois qu'après avoir fait un indigne parallèle du plaisir de se laisser entraîner à sa passion, avec la nécessité qui nous est imposée de la vaincre ; de la satisfaction des sens, avec la transgression de la loi de Dieu ; du bonheur de cette vie, avec la félicité de l'autre, nous préférons hautement le crime à l'innocence, le vice à la vertu, le démon à Jésus-Christ. Comme le plaisir présent nous touche bien plus vivement qu'une gloire éloignée, il ne manque pas de l'emporter sur nous, dès lors que nous avons la témérité de comparer ensemble des objets qui nous paraîtraient avoir des disproportions infinies, si nous les envisagions avec les yeux de la foi; la passion prend bientôt le dessus, et nous fait écrier avec les Juifs : *Non hunc, sed Barabbam :* la préférence suit aussitôt le parallèle; et c'est ce qui nous arrive toutes les fois que nous quittons le Créateur pour nous attacher à la créature. Est-il rien de plus énorme, est-il rien de plus commun !

Pilate se trompait bien de penser que cet expédient lui réussirait; l'envie qui animait les Juifs contre Jésus ne pouvait être satisfaite que par son sang. Il crut donc devoir reprendre le premier moyen qu'il avait rejeté; et ne pouvant se résoudre, ni à le faire mourir, ni à mécontenter les Juifs, il voulut composer avec eux; il prit un milieu qui pût, en les satisfaisant, sauver la vie de l'innocent. Figure naïve d'un juge qui, n'ayant pas la force de se déclarer ouvertement pour l'innocence, veut contenter tout le monde, souvent ne satisfait personne, et sûrement manque à son devoir et à ses obligations les plus essentielles, quand il n'est pas assez ferme pour rendre la justice aux dépens de tout ce qui peut lui en arriver.

Flagellation.

Pilate leur parla encore, ayant envie de délivrer Jésus, et leur dit : Que voulez-vous donc que je fasse du Roi des Juifs? Ils se mirent à crier : Crucifiez-le, crucifiez-le. Il leur dit pour la troisième fois : Mais quel mal a-t-il fait? Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort; je le vais faire châtier, et puis je le renverrai. Mais ils le pressaient de plus en plus, demandant avec de grands cris qu'il fût crucifié. Alors Pilate prit Jésus, et le fit fouetter.

Deux choses doivent faire juger de la cruauté de cette flagellation. 1° C'est que des païens, qui n'étaient pas obligés de compter le nombre des coups qu'ils donnaient, en furent les exécuteurs, au lieu que si c'eût été des Juifs, quelque emagés qu'ils fussent contre Jésus, ils n'auraient pu lui en donner plus de quarante (*Deut.*, XXV, 3), et même, disent quelques interprètes, de peur de passer dans la chaleur le nombre des coups que le Seigneur leur avait prescrits, ils avaient coutume de n'en donner que trente-neuf, ainsi que l'Apôtre nous apprend les avoir reçus par cinq fois différentes. (II *Cor.*, XI, 24.) 2° C'est que le dessein de Pilate dans cette flagellation étant d'adoucir la fureur des Juifs, et de leur ôter l'envie de poursuivre davantage la mort de Jésus, il dut mettre cette innocente victime, qu'il sacrifiait à leur haine, en état d'attendrir leurs cœurs, et d'exciter leur pitié (79). Aussi qui peut exprimer ce qui se passa dans cette sanglante exécution, qui ne fut pas moins infamante que cruelle, puisque, chez les Romains, la flagellation n'était le supplice que des esclaves, des meurtriers et des scélérats.

Voilà donc que des soldats déjà animés par les outrages qu'ils avaient faits à Jésus lui arrachent ses habits, dépouillent nu ce corps virginal, l'attachent à une colonne, et déchargent sur lui une grêle de coups qui font ruisseler le sang de toutes parts. Ils se servent, selon le sentiment des interprètes, de trois sortes de fouets; de ronces et d'épines, qui écorchent et déchirent sa peau; de cordes pleines de nœuds qui la meurtrissent; de chaînettes de fer recourbées par en bas, qui l'arrachent et qui l'enlèvent; les fouets manquent, et la fureur redouble. Les bourreaux se lassent par plusieurs fois, et ils se succèdent à diverses reprises avec la même inhumanité, et avec des forces toujours nouvelles : ainsi ce corps si tendre et si délicat, formé par l'opération du Saint-Esprit, est mis en pièces; la multitude et la violence des coups le déchirent et le brisent; des lambeaux de sa chair tombent par terre, et volent en l'air; on ne frappe plus que sur des plaies (80); *on peut compter ses os à découvert* (*Psal.* XXI, 18), *le plus beau des enfants des hommes est défiguré comme un lépreux* (*Psal.* XLIV, 3), *et traité comme le dernier* (*Isa.*, LIII, 4) *et le plus misérable de tous les hommes* (*Ibid.*, 3); *il n'y a rien de sain en lui, ce n'est que blessure, que contusion, qu'une plaie enflammée.* (*Isa.*, I, 6.) La seule crainte que Jésus ne meure dans ce supplice, fait mettre fin à cette flagellation inhumaine; pour le réserver à de nouvelles douleurs, on va lui conserver la vie; et puisqu'on ne la lui peut faire perdre qu'une fois, au moins on fera en sorte que

(78) Non reprehendimus, o Judæi, quod per Pascha liberatis nocentem, sed quod occiditis innocentem. (S. Aug., tract. 114, *in Joan.*)

(79) Non persequendo Dominum flagellavit Pilatus, sed Judæorum furori satisfacere volens, ut vel sic jam mitescerent, et desinerent velle occidere quem flagellatum videbant. (S. Aug., *in Psal.* LXIII.)

(80) Torquebant in excelsum non membra, sed vulnera. (S. Cyp.)

ce soit par les tourments les plus longs : on cesse donc de le frapper, non par pitié, mais par cruauté : on le détache de la colonne; dès que les cordes qui l'y attachaient ne le soutiennent plus, il tombe par terre, et, à demi-mort, il se baigne dans son propre sang. O cieux! frémissez d'étonnement à ce spectacle : « *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II, 12.) » O douleur! le Dieu est étendu devant l'homme, et celui à qui on n'a pu découvrir le moindre vestige de péché, est traité comme le plus criminel (81). »

Il est vrai que Jésus est saint et innocent, mais il est vrai aussi qu'il s'est chargé de la dette du péché, et qu'il doit payer pour les crimes de tous les hommes : nous ne trouvons rien en lui qui doive le faire souffrir, mais nous trouvons en nous la cause de tout ce qu'il souffre, et nous ne devons plus nous étonner s'il est traité avec tant de rigueur, puisque, selon la loi de Dieu, le nombre des coups devait se régler sur l'énormité et la multitude des péchés : *Pro mensura peccati erit et plagarum modus.* (*Deut.*, XXV, 2.) Ce que nous ne pouvons jamais assez admirer, ni assez reconnaître, c'est l'excès de son amour, qui l'a porté à souffrir des douleurs si extrêmes *pour des méchants et des impies.* (*Rom.*, V, 6.) Car, dit un Père, il n'y a point de liens qui eussent pu arrêter le Fils de Dieu à la colonne, si sa charité ne l'y eût attaché (82). » Il a souffert tous les fouets qui étaient préparés aux pécheurs, pour les en préserver (*Psal.* XXXI, 10); et par toutes les preuves les plus sensibles qu'il nous a données de son amour, il n'a point eu d'autre dessein que de s'attirer le nôtre. « Toutes les plaies de son corps sont devenues autant de bouches par lesquelles il nous le demande; serons-nous sourds, insensibles à une voix si tendre, et à la vue d'un objet si touchant (83)? » Reconnais donc, ô homme, ce que tu vaux et ce que tu dois, pense combien tu as coûté à un Dieu; et quand tu feras réflexion sur le mérite de ta rédemption, tu auras honte de pécher à l'avenir, et de perdre le fruit de ses souffrances (84).

Mais comme le Fils de Dieu n'a pas seulement par sa mort satisfait à son Père pour tous les péchés en général, et qu'il a voulu dans sa Passion porter la peine de chacun en particulier, on peut dire que, dans la honte et dans la douleur de sa flagellation, il a eu principalement en vue d'expier et de guérir la sensualité qui règne dans nous. Cependant bien loin qu'elle y soit éteinte, ou du moins amortie, on peut assurer qu'elle n'a jamais été plus vive ni plus ardente chez les païens mêmes; au lieu de *porter toujours sur nos corps la mortification de Jésus-Christ* (II *Cor.*, IV, 10), *et de les réduire en servitude* (I *Cor.*, IX, 27) par les exercices d'une sévère pénitence, nous traitons avec délicatesse une chair rebelle, nous flattons nos sens, nous contentons, que dis-je? nous prévenons nos désirs déréglés; en un mot, nous faisons tout ce qui peut servir à rendre nos passions plus impérieuses et plus emportées.

Quel rapport de ce Jésus flagellé, avec des chrétiens si sensuels, et quelle honte à des pécheurs de vivre dans une si grande mollesse, tandis qu'une chair sainte et innocente est traitée pour nous si cruellement! Confondons-nous de notre lâcheté à la vue d'un spectacle si douloureux; et pour satisfaire à la justice de Dieu, et pour répondre en même temps à son amour, armons-nous de sévérité contre nous-mêmes, et ne nous pardonnons rien, après nous être pardonné tout.

Souffrons avec le Sauveur, du moins une partie de ce que le Sauveur a souffert pour nous; mais souffrons par un esprit de justice, et pour nous mettre à couvert de son courroux, ce qu'il a souffert par miséricorde, et pour nous donner des preuves indubitables de son amour : réparons par des austérités qui durent jusqu'à notre mort, des déréglements d'une vie molle et sensuelle; si nous n'effaçons pas nos péchés par l'effusion de notre sang, lavons-les dans des torrents de larmes; en un mot, haïssons une chair que nous avons trop aimée, aimons la douleur que nous avons trop haïe, et disons avec le Roi-Prophète :

Seigneur, voilà que je suis préparé à tous les châtiments qu'il vous plaira de m'envoyer : *Quoniam ego in flagella paratus sum* (*Psal.* XXXVII, 18); puisqu'il arrivera que vous me punirez en l'autre vie, si je ne me punis pas dans celle-ci, permettez-moi d'arracher de votre main les fouets dont vous ne manqueriez pas de me châtier un jour, pour m'en servir présentement contre moi-même. Faites que ce que vous avez souffert pour moi, soit toujours présent à mon esprit, et que je puisse exprimer dans ma personne ce que vous avez enduré dans la vôtre; si je ne puis pas, Seigneur, me rendre tout d'un coup semblable à vous, parce que je n'ai pas le courage d'être aussi cruel envers moi, que vos bourreaux l'ont été envers vous, faites-moi la grâce de ne passer jamais un seul jour sans ajouter quelques traits qui puissent perfectionner un portrait auquel je dois toujours travailler, jusqu'à ce qu'il se trouve conforme à son original. (*Rom.*, VIII, 29.) C'est à cette ressemblance dans vos douleurs, que vous reconnaissez vos élus; c'est ce caractère de mortification

(81) Proh dolor! jacet extensus ante hominem Deus, et supplicium patitur rei in quo nullum peccati vestigium potuit inveniri. (S. Aug., *Serm. de Pass.*)

(82) Nullum vinculum Filium Dei ad columnam tenere potuisset, si charitatis vinculum defuisset. (Laur. Just, *in hymn. vitæ*, cap. 4.)

(83) Totum corpus vulneribus aperuit, ut essent tot ora quot vulnera. (S. Petr. Chrys., *Serm.*)

(84) Agnosce, homo, quantum valeas, et quantum debeas; et dum tantam redemptionis tuæ dignitatem percipis, ipse tibi peccandi pudorem indicito. (S. Aug., serm. 114, *De tempore.*)

qui est la marque de vos disciples; et puisque ç'a été une nécessité pour vous-même *de passer par les souffrances pour entrer dans votre gloire* (*Luc.*, XXIV, 26), nous ne devons point chercher d'autres voies pour y arriver, et pour pouvoir après cette vie vous posséder éternellement dans l'autre.

JEUDI.

Couronnement d'épines. Voici l'homme. Second interrogatoire de Pilate. Jésus livré à la croix. Portement de la croix. Filles de Jérusalem.

Ecoutons la suite d'une histoire si tragique; nous n'avons vu, pour ainsi dire, jusqu'à présent que le prélude de la Passion de Jésus-Christ; une flagellation cruelle et barbare ne sera pas capable d'éteindre la soif que ses ennemis ont de son sang, et quelques efforts que fasse Pilate pour ne pas condamner celui de l'innocence duquel il est parfaitement convaincu, ils sauront si bien profiter de sa faiblesse, qu'ils lui arracheront un arrêt de mort, et qu'enfin il le livrera entre leurs mains pour être crucifié.

Couronnement d'épines.

Alors les soldats menèrent Jésus dans le prétoire, et là ayant assemblé autour de lui toute la compagnie, ils lui ôtèrent ses habits, et le couvrirent d'un manteau d'écarlate; et ayant fait une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent sur la tête avec un roseau à la main, puis ils commencèrent à le saluer, en lui disant : Salut au roi des Juifs. Ils lui donnaient des soufflets, et lui frappaient la tête avec un roseau; ils lui crachaient au visage, et se mettant à genoux devant lui, ils l'adoraient.

A peine le Sauveur fut il revêtu de ses habits, que des soldats l'en dépouillèrent; ce qui ne se put faire sans une très-sensible douleur, puisqu'en les arrachant brusquement ils rouvrirent et renouvelèrent ses plaies, suivant cette expression du Prophète : *Et super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* (*Ps.* LXVIII, 27).

Le Fils de Dieu avait reconnu devant Pilate qu'il était le roi des Juifs; la scène qui va se passer est une espèce de cérémonie, ou plutôt une cruelle insulte que ses ennemis vont lui faire pour jouer sa royauté, et où ils le traiteront comme un roi de théâtre; c'est pour cela qu'ils lui mettent sur les épaules un manteau d'écarlate; sur la tête, une couronne d'épines; à la main droite, un roseau au lieu d'un sceptre; puis, comme pour le reconnaître, ils le saluent par raillerie, en lui disant : *Salut au roi des Juifs*; pour tribut, ils lui donnent des soufflets; pour marque de leur fidélité, *ils s'agenouillent devant lui, et l'adorent* par dérision. O inconstance du cœur humain! s'écrie saint Bernard (serm. 1, *in Dom. palm.*), *Matth.*, XXI, 8), qui eût dit que le même qui fut reçu en triomphe il y a cinq jours, serait traité sitôt après par le même peuple, et dans le même lieu, d'une manière si différente? Alors ils se dépouillaient de leurs vêtements pour lui faire honneur (*Matth*, XXI, 8), et aujourd'hui ils le dépouillent du sien pour l'insulter : alors ils criaient, *Salut et gloire au Fils de David*, et aujourd'hui ils crient, *ôtez-le, ôtez-le et le crucifiez*: alors ils le reconnaissaient pour leur roi, et aujourd'hui *ils n'en veulent point d'autre que César* : alors enfin, *ils coupaient des branches d'arbres et ils les jetaient par où il passait*, et aujourd'hui ils coupent des épines pour en couvrir sa tête, et un roseau pour le lui mettre à la main. « L'insulte et la violence peuvent-elles aller plus loin, dit saint Chrysostome? Sa tête est percée d'épines, frappée d'un roseau, battue de coups de poings; ses joues sont meurtries de soufflets; son visage est couvert de crachats; son corps déchiré par la flagellation, déshonoré par la nudité, et encore plus par ce manteau d'écarlate dont on le couvre pour l'insulter par de fausses adorations; que peut-on imaginer de plus honteux et de plus cruel que tous ces traitements qui sont au-dessus de nos paroles et de nos pensées (85)? C'est donc ici où nous pouvons dire ces paroles si touchantes que l'Eglise lui mettra demain à la bouche, pour reprocher à ce peuple son ingratitude? *Que vous ai-je fait, ô mon peuple, et en quoi vous ai-je attristé, dites-le-moi; je vous ai ouvert un passage dans la mer, et vous m'avez ouvert le côté; je vous ai nourri de manne dans le désert, et vous m'avez soûlé d'opprobres; j'ai fait sortir des eaux salutaires d'une pierre pour vous désaltérer, et vous m'avez abreuvé de fiel et de vinaigre; j'ai frappé les rois chananéens pour l'amour de vous, et vous m'avez frappé la tête avec un roseau; je vous ai donné un sceptre royal, et vous avez mis sur ma tête une couronne d'épines; je vous ai élevé à une haute puissance, et vous m'avez attaché au gibet de la croix.* (*Mich.*, VI, 3 seqq.)

Sagesse admirable du Saint-Esprit dans la conduite de son Eglise! « De peur que les païens ne nous reprochent que nous ne publions que ce qui a été de plus glorieux à Jésus-Christ, nous ne cachons rien de tous les outrages, disait autrefois saint Chrysostome, nous en faisons lire l'histoire au temps solennel de Pâques; et cependant nul ne doute que Jésus-Christ ne soit Dieu, nous l'adorons même d'une manière particulière dans ses profonds abaissements, étant convaincus que cette humiliation si prodigieuse où il s'est réduit est pour nous l'objet le plus important de notre culte; le voyant traité avec de si grands mépris, outragé par des personnes viles et abjectes, adoré d'une façon si offensante, si cruelle-

(85) Extremas certe ille contumelias sustulit; caput spinea corona, calamo, pugnis : facies sputis, maxilla alapis; corpus reliquum flagellis, nuditate, amictu chlamydis, adoratione simulata; quid istis unquam gravius, quid contumeliosus excogitari potest? (Hom. 88, *in Matth.*)

ment tourmenté dans toutes les parties de son corps, il nous est comme impossible, quand nos cœurs seraient de marbre, qu'ils ne s'amollissent comme la cire; et quand ils seraient élevés comme les plus hautes montagnes, qu'ils ne s'abaissent pour entrer dans le plus profond anéantissement (86). Aussi notre confusion n'est pas que le Dieu que nous adorons ait été si cruellement outragé par un peuple ingrat et barbare, c'est de voir que ceux qui font profession d'être de ses disciples le traitent avec la même indignation.

En effet, quand nous lui protestons que nous sommes uniquement à lui, et que de la même bouche nous en disons autant à l'objet d'une passion criminelle; quand nous prenons dans ses temples la posture d'un publicain, et que nous conservons au dedans de nous-mêmes l'orgueil du pharisien (*Luc.*, XVIII, 13); quand nous cherchons à cacher, non-seulement aux yeux des autres, mais à nos propres yeux, que dis-je? aux yeux de Dieu même, une usure ou une simonie criminelle, espérant qu'il ne verra pas *la duplicité de notre cœur* (*Eccli.* II, 14); quand, prosternés aux pieds de ses ministres pour leur arracher une absolution précipitée, nous détestons de la bouche des péchés où le cœur demeure toujours attaché, et que nous serions bien fâchés de ne commettre jamais, n'est-ce pas renouveler l'histoire des outrages qu'on fait aujourd'hui à Jésus-Christ, nous agenouiller devant lui par dérision, lui donner des soufflets, lui cracher au visage, l'insulter insolemment, lui bander les yeux et lui dire avec mépris, *Devine celui qui t'a frappé?* comme ces impies dont parle le Prophète, qui disent en eux-mêmes : *Comment serait-il possible que Dieu connût ce qui se passe? le Très-Haut voit-il tout ce qui se fait ici-bas? Psal.* LXXII, 11.)

Saint Augustin, après avoir demandé s'il se peut faire qu'il y ait encore des chrétiens capables de se moquer de Jésus-Christ, s'écrie : « Plût à Dieu qu'il n'y en eût qu'un certain nombre! Dans l'aire du Seigneur, dit ce Père, toute la paille se moque de lui, mais le bon grain, c'est-à-dire les vrais chrétiens, gémissent de le voir si indignement traité (87). » Or, comme il y a bien moins de grain que de paille, aussi y a-t-il bien moins de chrétiens qui gémissent, qu'il n'y en a qui se moquent et qui se raillent de lui. Faisons en sorte d'être *de ce petit nombre* (*Luc.*, XII, 32), puisque nous apprenons de l'Evangile que *le grain sera réservé dans le grenier du Père céleste, et que la paille sera jetée dans un feu qui ne s'éteindra jamais.*

Rien ne peut nous y servir plus utilement que la méditation des souffrances de Jésus-Christ : « il s'est fait homme, dit saint Basile, et il a souffert la mort de la croix, afin que considérant ce tableau exposé à nos yeux, chacun de nous pût en représenter différents traits dans sa conduite. » Ainsi, par exemple, il faut que ce vieux manteau d'écarlate dont on le pare, nous porte à aimer le mépris et l'abjection, nous fasse renoncer à ce faste, à ce luxe profane que l'on voit aujourd'hui répandu partout; qui, malgré la misère des temps, s'augmente tous les jours, confond toutes les conditions, est la source d'une infinité de crimes dans les hommes et dans les femmes; et qui même a passé jusque dans le sanctuaire, où il triomphe avec autant d'éclat que de scandale. « Il faut que cette couronne d'épines qui lui perce la tête, nous fasse honte de notre délicatesse (88), » et réprime en nous tous ces sentiments d'ambition, de vaine gloire, d'amour-propre, qui nous rendent si insupportables aux autres, et à nous-mêmes : il faut que ces railleries et ces insultes qu'il endure sans ouvrir la bouche, nous apprennent l'obligation que nous avons de supporter avec patience les confusions qui nous arrivent. En un mot, il faut que chacun s'applique à considérer ce divin Sauveur par l'endroit qui peut servir, ou à détruire la passion qui nous domine le plus, ou à faire régner en nous la vertu dont nous avons le plus besoin; car, dans une matière si abondante, il en reste toujours bien plus à penser, que l'on n'en peut jamais dire.

Voici l'homme.

Pilate sortit encore une fois, et dit aux Juifs : Le voici que je vous amène, afin que vous sachiez que je ne le trouve coupable d'aucun crime. Jésus donc sortit dehors, portant une couronne d'épines et un manteau d'écarlate, et Pilate leur dit : Voici l'Homme. Les princes des prêtres et leurs gens l'ayant vu, crièrent : Crucifiez-le, crucifiez-le. Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et le crucifiez; car pour moi je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs lui répondirent : Nous avons notre loi, et selon la loi il doit mourir, parce qu'il s'est dit fils de Dieu. Pilate ayant entendu ces mots, craignit encore davantage.

Pilate voulant tirer du troisième moyen dont il s'était servi pour délivrer Jésus, l'avantage qu'il en avait espéré, vint trouver les Juifs encore une fois; il leur protesta de nouveau qu'il ne trouvait en lui aucun crime, non-seulement qui méritât la mort, comme l'expliquent les interprètes, mais la plus légère correction; en quoi il s'accusa lui-même d'une grande injustice d'avoir fait

(86) Nam ne gentiles dicant præclara nos atque insignia Christi facta prædicare, opprobria vero, et passionem celare, sanctissimi Spiritus gratia ita dispensatum est, ut in solemnitate maxima omnia hæc pererrantur. Hanc ergo semper lectitemus, mirificam enim afferunt utilitatem; nam percipiens ipsum verbis et rebus et habitu contemni atque per derisionem adorari, cædi denique, ac omnia pati extrema, etiam si lapis esses, ad mollitudinem cerei flexus omnem animæ tumorem deponeres. (*Ibid.*)

(87) Et quis est qui adhuc Christum irrideret? Utinam unus esset, utinam duo, utinam numerari possent? Tota palea aream ipsius irridet eum, et gemit triticum irrideri Dominum. (*In Psal.* XXI.)

(88) Pudeat sub spinato capite membrum fieri delicatum. (S. Fulg., *Serm. De omn. sanct.*)

fouetter inhumainement celui dont il reconnaissait la parfaite innocence. Il leur présenta ensuite le Sauveur épuisé de forces, et entièrement défiguré; la tête percée d'épines, qui lui ayant fait une infinité de blessures, faisaient découler le sang sur son visage, meurtri d'ailleurs par les soufflets et sali par les crachats; le corps tout ensanglanté, *sans qu'il y eût rien de sain en lui, depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête.* (*Isa.*, I, 6.)

En leur montrant cet objet si digne de pitié, et qui aurait touché les cœurs les plus barbares, il leur dit pour pouvoir les attendrir : *Voilà l'homme;* c'est-à-dire, voici celui que vous m'avez remis entre les mains, et que j'ai réduit en tel état, qu'à peine a-t-il la figure d'homme : *Ecce homo.* Souvenez-vous, semble-t-il leur dire, qu'il est d'une nature pareille à la vôtre, et qu'on l'a traité avec moins d'humanité qu'on aurait fait une bête; jetez les yeux sur lui, et vous vous porterez de vous-mêmes à lui laisser le peu de vie qui lui reste; « Si la qualité de roi qu'il a prise, a pu vous soulever contre lui, pardonnez-lui maintenant en le voyant si méprisé; que l'ignominie dont il est couvert fasse mourir l'envie qui vous anime, et ne vous donne pour lui que des sentiments de piété (89). » *Ecce homo.* Bien loin que ce spectacle si touchant fut capable d'apaiser la fureur des Juifs, il ne servit qu'à l'exciter tout de nouveau; les princes des prêtres craignant que le peuple n'en fût ému, se mirent à crier les premiers : *Crucifiez-le, crucifiez-le,* « *Crucifige, crucifige eum.* » Mais ce gouverneur, pour leur marquer l'horreur qu'il avait de leur procédé, plutôt que pour leur donner la permission de le mettre à mort, leur repartit tout indigné : *Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez, car je ne trouve en lui aucun crime;* comme s'il leur eût dit, si vous faites peu de cas de faire mourir l'innocent, faites-le mourir vous-mêmes comme il vous plaira; mais pour moi, ne croyez pas que je sois capable d'autoriser une injustice si criante. Les Juifs désespérant de faire condamner Jésus comme un séditieux, prirent un nouveau moyen; ils retournèrent à la loi de Moïse, selon laquelle les empereurs leur permettaient de vivre, et répondirent à Pilate, que si, selon les lois romaines, il ne le jugeait pas digne de mort, il ne pouvait l'éviter selon leur loi (*Levit.*, XXIV, 16), *parce qu'il s'était dit Fils de Dieu.* A cette parole, Pilate fut saisi d'une horreur secrète et craignit, dit saint Chrysostome (90), que ce qu'on disait ne fût vrai : *Magis timuit;* il avait déjà été frappé de l'innocence de Jésus, il est maintenant saisi de religion; et il craint non-seulement d'être injuste envers un homme, mais même impie envers un Dieu. Ce païen, qui croyait la pluralité des dieux, jugea que Jésus pouvait bien être le fils de l'un d'eux. Son soupçon était fondé sur cette multitude de miracles qui étaient venus à sa connaissance, sur ses discours pleins de prudence et de sagesse sur ce silence si surprenant, sur la modestie et la majesté de son visage, sur cette égalité, cette patience, cette grandeur d'âme, cette force de courage qu'il avait fait toujours paraître au milieu de tant d'outrages et de douleurs.

Pour s'en éclaircir, il lui fit prêter un nouvel interrogatoire. Mais avant que d'examiner ce qui se passa, jetons les yeux sur ce divin exemplaire, et disons en le considérant attentivement : Voici le Fils de Dieu qui s'est fait fils de l'homme pour nous, et qui est devenu *l'homme de douleurs* (*Isa.*, LIII, 3) pour l'amour de nous; ce sont nos péchés qui l'ont réduit en cet état, quelle horreur ne devons-nous pas en avoir? et quels châtiments ne peuvent-ils pas nous attirer, puisque le Père Eternel *a frappé son propre Fils à cause des crimes de son peuple* (*Ibid.*, 5), dont il était devenu la caution? Voici l'homme de la plus grande patience, qui nous instruit de la manière dont nous devons souffrir les outrages que nous avons le moins mérités; voici l'homme de la plus profonde humilité qui doit nous faire rougir de notre orgueil; voici l'homme de la plus parfaite charité, qui a enduré pour nous toutes sortes d'affronts et de tourments, *afin qu'étant morts au péché, nous vivions pour la justice.* (*I Petr.*, II, 24.) Que Jésus souffrant soit toujours présent à nos yeux et à nos esprits, pour le considérer, pour baiser ses plaies adorables, pour nous en occuper, pour y penser, pour l'envisager comme le plus parfait modèle sur lequel nous devons nous conformer. « Car, dit saint Augustin, nous ne devons point prétendre de marcher par une autre voie que par celle qu'il nous a tracée (91). »

Second interrogatoire de Pilate.

Pilate, étant entré dans son palais, dit à Jésus : D'où êtes-vous? mais Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit : Vous ne me parlez point; ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer? Jésus lui répondit : Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut; c'est pourquoi celui qui m'a livré entre vos mains, est plus coupable que vous. Depuis cela Pilate cherchait un moyen de le délivrer, mais les Juifs criaient : Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César, car quiconque se fait roi, s'oppose à César.

Pilate saisi d'étonnement, en faisant réflexion que les Juifs avaient accusé le Sauveur de s'être dit Fils de Dieu, et craignant

(89) Si regi invidetis, parcite, quia abjectum videtis, fervet ignominia, frigescat invidia, Judæorum invidia pro Christi ignominia non frigescit, sed increscit potius. (S. Aug., tract. 16, *in Joan.*)

(90) Pilatus quidem timet ab ipsis audit is, et formidat, ne forte verum esset quod dicebatur, et videretur inique agere. (Hom. 85, *in Joan.*)

(91) Noli per aliam viam velle ire, quam per illam quam ipse ivit.

qu'il ne le fût, après l'injustice qu'il avait commise à son égard, lui demanda d'où il était, *Unde es tu?* c'est-à-dire, qu'il s'informa quels étaient ses parents, si son origine venait de la terre ou du ciel? Mais Jésus, pour accomplir cette parole du prophète Isaïe. *Il demeura dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond* (*Isa.*, LIII, 7), ne répondit rien. Ce gouverneur irrité d'un silence qu'il prit pour une marque de mépris, lui dit avec fierté : *Vous ne me parlez point; ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer?* Que dites-vous, lâche que vous êtes, si vous avez tout pouvoir, pourquoi ne le délivrez-vous pas? Aussi, ce qui fait votre crime, c'est qu'ayant pu sauver l'innocent, vous ne l'avez pas fait; que n'étiez vous comme cet homme incorruptible, ce parfait modèle d'un juge ferme et intrépide, qui parle ainsi de lui-même. *Je brisais la mâchoire de l'injuste, et je lui arrachais sa proie d'entre les dents? Job*, XXIX, 17.) Jésus, pour réprimer l'orgueil de ce gouverneur, lui répondit : *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut : c'est pourquoi*, ajoute-t-il, *celui qui m'a livré à vous, est plus coupable que vous;* ce qu'il dit, non pour justifier Pilate, mais pour faire entendre que le péché des Juifs qui l'avaient livré entre ses mains, était encore plus grand que le sien, puisque, selon la pensée de saint Augustin, on est moins criminel d'agir par crainte et par faiblesse, que par haine et par envie (92).

Juges de la terre, qui vous glorifiez de votre puissance, recevez maintenant les instructions que vous donne celui *qui jugera les vivants et les morts* (*Act.*, X, 42); *eruditimini qui judicatis terram* (*Psal.* II, 10); apprenez que si vous avez le pouvoir de punir le coupable et d'absoudre l'innocent, il ne vous est pas permis de punir l'innocent, ni d'absoudre le coupable; « car la puissance, dit saint Augustin, doit suivre la justice, et ne la précéder pas : vous n'êtes pas les maîtres de la loi (93), » *vous n'en êtes que les ministres* (*Rom.*, XIII, 6) ; sachez que *tout votre pouvoir vient d'en haut* (*Ibid.*, 1); que si les hommes sont soumis à votre autorité, vous êtes soumis vous-mêmes à un Dieu *qui jugera vos jugements* (*Psal.* CXVIII, 154), et qui vous punira sévèrement *si vous ne jugez pas selon sa justice.* (*Psal.* XXXIV, 24.)

Mais le procédé de Pilate, qui était si bien intentionné pour Jésus, qui cherchait sérieusement un moyen de le délivrer, persuadé qu'il était de son innocence : *Exinde quærebat Pilatus dimittere eum,* et qui cependant, contre ses propres lumières, change tout d'un coup de sentiment ; et de la même bouche dont il avait prononcé l'arrêt de sa justification prononce l'arrêt de sa mort. Ce procédé nous fournit la matière d'une autre instruction sur ce sujet, non moins solide, ni moins importante ; car ce gouverneur qui paraissait avoir tant de répugnance à commettre une injustice, et qui se rend coupable de la plus grande qui fût jamais, dès qu'on lui fait appréhender pour sa fortune, et qu'on lui parle de César, nous apprend que quand l'amour de la justice est dominé par la crainte de déplaire aux grands de la terre, ou par une passion violente, quelques bonnes intentions que l'on ait d'ailleurs, on peut bien faire de la résistance pendant un temps, mais on ne manque guère de succomber tôt ou tard. En effet, l'expérience ne nous fait-elle pas voir tous les jours que pour mettre dans ses intérêts celui dont on a besoin, toute la difficulté consiste à connaître sa passion, et à le prendre par son faible ; ainsi un homme qui aime les femmes ne sera point tenté par l'argent, un avare sera inflexible aux prières des grands ; un ambitieux sera insensible aux attraits de la beauté ; mais celui à qui on connaît du penchant pour le sexe, ne tiendra pas longtemps contre une femme qui lui plaît déjà, et qui s'étudie elle-même à lui plaire pour le gagner ; celui dont le Dieu est l'or et l'argent, se laissera aisément éblouir à la vue d'une somme considérable ; celui qui ne songe qu'à sa fortune, et qui est l'esclave de son ambition, ne pourra guère résister aux sollicitations des puissances du siècle : c'est pour cela que le Sage nous avertit que celui qui *craint les hommes tombera bientôt* (*Prov.*, XXIX, 25), et qu'il parle ainsi à tous ceux qui songent à s'engager dans la magistrature. *Ne cherchez point à devenir juges, si vous n'avez assez de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité, de peur que vous ne soyez intimidés par la considération des hommes puissants, et que vous ne mettiez votre intégrité au hasard de se corrompre.* (*Eccli.*, VII, 6.) *Ne craignez point ceux qui tuent le corps,* nous dit le Fils de Dieu, *et qui après cela n'ont rien à vous faire davantage; mais craignez celui qui, après vous avoir ôté la vie, a encore le pouvoir de vous jeter dans l'enfer : c'est celui-là que vous devez craindre.* (*Luc.*, XII, 4, 5.) Soit donc que vous soyez prêts à prendre une charge, soit que vous en soyez déjà revêtus, examinez sérieusement si la crainte des hommes, si l'amour du plaisir, du bien, de la gloire ou quelqu'autre passion que ce puisse être, est plus forte en vous que la crainte de Dieu ; car si vous connaissez votre faiblesse, et que vous ne vous sentiez pas la force de tout sacrifier à votre devoir, vous vous mettez dans un danger éminent de vous perdre. D'où il faut conclure que vous êtes essentiellement obligés de renoncer à une profession où on doit être comme un mur d'airain inébranlable à toutes les attaques qu'on peut recevoir : autrement il vous arrivera infail-

(92) Quia plus peccat, qui potestati occidendum livore tradit, quam potestas ipsa, si eum timore alicujus majoris potestatis occidit. (Tract. 126, *in Joan.*)

(93) Potestas debet sequi justitiam, non præire. (*Ibid.*)

liblement, comme à Pilate, de trahir la justice et de condamner l'innocent.

Jésus livré à la croix.

Pilate ayant donc ouï ce discours, mena Jésus hors de son palais, et s'assit dans son tribunal au lieu appelé en grec Lithostrotos, *et en hébreu* Gabbata. *C'était le jour de la préparation de la Pâque; il était environ la sixième heure, et il dit aux Juifs: Voici votre roi, mais ils criaient: Otez-le, ôtez le et le crucifiez. Pilate leur dit: Crucifierai-je votre roi? Les princes des prêtres lui répondirent: Nous n'avons point d'autre roi que César. Pilate voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte s'excitait toujours de plus en plus, se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant tout le monde, il leur dit: Je suis innocent du sang de ce juste, ce sera à vous d'en répondre; et tout le peuple se mit à crier: Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. Enfin Pilate voulant satisfaire le peuple, leur délivra Barabbas; et ayant fait fouetter Jésus, le livra à leur volonté pour être crucifié.*

Quelque étourdi que fût Pilate du coup que lui portèrent les Juifs, quand ils lui dirent que s'il délivrait Jésus, il n'était pas ami de César, il ne laissa pas encore de faire une nouvelle tentative auprès d'eux; il les prit par tous les endroits qui pouvaient les toucher ou les faire craindre; il le fit sortir dehors, et s'étant assis dans son tribunal qui était élevé sur un perron, il le leur présenta, et leur dit: *Voici votre roi*, « *Ecce rex vester*, » c'est-à-dire, votre roi pour lequel vous devez avoir un amour naturel, et qui a été traité si inhumainement, qu'il doit au moins exciter à votre compassion. La fureur de ce peuple poussa une seule voix qui fit retentir l'air de ces cris tumultueux,: *Otez-le, ôtez-le, et le crucifiez*, « *tolle, tolle, crucifige eum.* » Ce gouverneur, comme pour les avertir de prendre garde à eux, et de ne se laisser pas aller à un crime si infâme, leur dit: *Crucifierai-je votre roi?* « *Regem vestrum crucifigam?* » Mais les princes des prêtres prirent promptement la parole, et s'écrièrent au nom de tout le peuple: Nous n'avons pas d'autre roi que César: *Non habemus regem nisi Cæsarem.* Pilate, voyant d'une part qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit des Juifs, qui furent toujours aussi fermes à ne se relâcher en rien qu'il fût faible à leur accorder tout; et craignant de l'autre qu'on ne lui fît une affaire auprès de l'empereur, s'il ne punissait pas un homme qui avait pris la qualité de roi, pour assurer en quelque façon sa conscience, et se disculper en public, il se fit apporter de l'eau, et suivant l'usage de ce temps-là, il s'en lava les mains devant tout le monde, en disant: *Je suis innocent du sang de ce juste;* comme si ce n'était pas être coupable, que de manquer à un devoir aussi essentiel à un juge qu'est celui de protéger l'innocence opprimée. Enfin, *Pilate ayant fait fouetter Jésus, le livra à leur volonté pour être crucifié.* Ainsi Darius ayant pris lui-même la résolution de délivrer Daniel, ne put résister aux sollicitations des princes et des satrapes, et fut assez faible pour ordonner qu'il fût jeté dans la fosse aux lions. (*Dan.*, VI, 16.)

C'était une coutume parmi les Romains, que quand un criminel avait été condamné à mort, on le fouettait avant que de le crucifier, comme pour le séparer du corps des citoyens: ce qui fait croire à quelques Pères que le Sauveur le fut une seconde fois; mais ce qui ne paraît pas vraisemblable à d'autres, puisqu'il l'avait été d'une manière barbare avant sa condamnation (S. Hieron., *in Matth.*) «O Pilate, s'écrie saint Chrysostome (hom. 8, *in Matth.*), si vous croyez Jésus innocent, pourquoi donc le livrez-vous à la fureur de ce peuple? Que ne l'arrachez-vous d'entre leurs mains, comme ce tribun sauva depuis saint Paul de celles des Juifs, quoiqu'il sût combien il les aurait obligés, s'il avait voulu leur abandonner cet apôtre. (*Act.*, XXI, 33, 34.) Quelle erreur de croire que vous n'êtes point coupable de sa mort, parce que vous lavez vos mains en public! » — «L'eau qui lave les mains ne purifie pas le cœur; et le crime qui se commet par le consentement impie de l'âme, ne s'expie pas pour laver extérieurement le corps. C'est donc en vain que vous vous déclarez innocent du sang de ce juste, et c'est être criminel que d'avoir renoncé à la lumière de votre propre jugement pour suivre les crimes des autres (94). » — « La déclaration que vous faites ne vous servira de rien; mais elle servira de monument éternel à celle de Jésus, puisqu'il n'y eut jamais d'accusé plus innocent que celui qui est absous par le juge même qui le condamne.» (S. Aug., serm. 158 *De temp.*) Et c'est ainsi que le jugement que vous portez contre lui le rend victorieux de ses ennemis, suivant cette expression du Prophète: *Et vincas cum judicaris.*

Ce qui nous donne lieu de remarquer que rien ne peut plus servir à mettre l'innocence de Jésus dans tout son jour, que de voir tous ceux qui contribuent à sa mort, chercher à s'en disculper. Judas le trahit et le livre aux Juifs, mais il reconnaît qu'il a vendu *le sang innocent*, et il reporte l'argent qu'il a reçu; les Juifs demandent qu'il soit crucifié, mais ils protestent à Judas que c'est son affaire, *tu videris;* Pilate le condamne, mais il en lave ses mains et déclare aux Juifs que ce sera à eux d'en répondre: en un mot, les soldats et les bourreaux qui l'outragent et le crucifient, se regardent comme des ministres de la justice, et nullement comme les auteurs de son supplice.

Mais sans examiner ici ceux qui ont le

(94) Non purgant contaminatum animum manus lotæ, nec aspersis aqua digitis expiatur quod famulante impia mente committitur; sed nec ipse evasit reatum, qui cooperatus seditiosis reliquit judicium proprium, et in crimen transivit alienum. (S. Leo., serm. 8, *De Pass. Dom.*)

plus contribué à ce déicide, et qui sont les plus coupables, disons qu'on ne peut assez détester ce peuple qui demande la mort de Jésus, et qui, ne faisant pas difficulté de se charger des suites et de l'événement de cette mort, crie à haute voix : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* : « *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* » Sans doute que ce crime est horrible; aussi, jamais vengeance n'a été ni plus grande, ni mieux marquée : ils ont demandé la mort du Messie que le Seigneur leur avait envoyé : *Tolle, tolle, crucifige eum;* ils l'ont renoncé pour leur roi, et n'ont point voulu en avoir d'autre que César : *Non habemus regem nisi Cæsarem;* et en même temps ils ont renoncé à la loi, aux prophètes, et à leur religion, qui était appuyée sur la venue du Messie; enfin, en demandant que son sang retombe sur eux et sur leurs enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*, ils ont engagé leurs âmes et celles de leur postérité, à la vengeance éternelle de Dieu. Voilà les raisons pour lesquelles, depuis ce temps, ce sang les poursuit dans toutes les extrémités de l'univers; car le sang de Jésus-Christ, qui a été répandu pour tout le monde, est le salut des uns et la condamnation des autres; les Juifs, après avoir tué l'innocent Abel, sont comme Caïn : *Errants et vagabonds par toute la terre* (*Gen.*, IV, 14-16), et il semble que *le Seigneur leur ait mis un signe* pour empêcher qu'on les exterminc, afin qu'ils paraissent aux yeux du public comme une victime toujours sacrifiée à la justice divine. Les prophètes avaient prédit que *le peuple qui devait renoncer le Seigneur ne serait plus son peuple* (*Dan.*, VIII, 26); ils ne sont le peuple de personne, parce qu'ils sont en exécration à tout le monde (Tertull., *Apolog.*, cap. 21); leur nation est traitée comme le rebut du genre humain; et, suivant la prophétie d'Osée (chap. IX, vers. 17), on les voit répandus et dispersés partout : *Sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel.* « Cette imprécation qu'ils firent devant Pilate pour lui arracher un arrêt de mort, a eu son effet; elle persévère encore jusqu'à ce jour : le sang, qui est tombé sur eux, y demeurera toujours, ainsi que le Seigneur s'en explique par la bouche du prophète Isaïe : *Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous, parce que vos mains sont pleines de sang.* (*Isa.*, I, 15.) Funeste héritage que les pères ont laissé à leurs enfants par ces paroles : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (95). »

Autrefois, la mer Rouge se divisa en deux, et ouvrit un passage aux Israélites pour les faire entrer dans la terre promise, au lieu qu'elle se referma pour submerger les Egyptiens (*Exod.*, XIV, 27 seqq.); aujourd'hui, le sang de Jésus-Christ, qui est tombé sur les Juifs, a été la cause de leur réprobation; et ce même sang prépare une voie aux chrétiens pour entrer dans la céleste patrie. Que votre sang, Seigneur, tombe sur nous, mais pour nous racheter; sur nos cœurs et sur nos corps, pour les purifier; sur nos pensées et sur nos désirs, pour les sanctifier; sur notre vie et sur nos actions, pour vous les consacrer. Les maisons des Israélites qu'on avait teintes du sang de l'Agneau ne furent point frappées comme celles des Egyptiens; l'ange exterminateur les passa sans y faire de mal. (*Exod.*, XII, 13.) Faites, Seigneur Jésus, que votre sang produise en nous le même effet, qu'il nous soit une sauvegarde contre votre colère, et qu'en ce grand jour où vous exterminerez tous ceux qui ne seront point marqués du signe du chrétien, nous puissions être reconnus à ce signe, et éviter ainsi de tomber entre les mains de votre justice.

Portement de la croix.

Ils prirent donc Jésus après s'être ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent ce manteau d'écarlate, et lui ayant remis ses habits, ils l'emmenèrent pour le crucifier; et, portant sa croix, il vint au lieu appelé du Calvaire, qui se nomme, en hébreu Golgotha. *Comme ils le menaient à la mort, ils rencontrèrent un certain homme de Cyrène, nommé Simon, père d'Alexandre et de Rufus, qui venait des champs; ils le contraignirent de porter la croix de Jésus et l'en chargèrent, la lui faisant porter après lui.*

Dans tout le cours de la Passion de Jésus-Christ nous avons vu que la douleur a toujours succédé à la honte, et la honte à la douleur, ou plutôt que l'une et l'autre se sont toujours trouvées ensemble; car, comme ce Dieu-Homme devait expier, par ses souffrances, tous les péchés, tant corporels que spirituels; il fallait que son corps endurât les douleurs les plus cruelles, et son âme les opprobres les plus outrageants. Après s'être ainsi joués de lui, dit l'évangéliste, ils lui ôtèrent ce manteau d'écarlate dont ils l'avaient revêtu, ils le revêtirent encore une fois de ses habits, et le chargèrent de sa croix. Grand spectacle, s'écrie saint Augustin (tract. 17, *in Joan*) : *Grande spectaculum!* Si l'impiété le considère, c'est une grande moquerie : *Si spectet impietas, grande ludibrium;* mais, aux yeux de la religion, c'est un grand mystère : *Si spectet pietas, grande mysterium;* de la part des Juifs, c'est un grand outrage d'avoir chargé le Sauveur de sa croix, comme un scélérat qu'on mène à la mort : *Grande ludibrium;* de la part du Père éternel, qui l'en charge comme une victime innocente dont la mort doit réconcilier l'homme avec Dieu, et la terre avec le ciel : c'est un grand mystère : *Grande mysterium.* En effet, cette croix qui

(95) Perseverat usque in præsentem diem hæc imprecatio super Judæos, et sanguis ejus non auferetur ab eis : unde per Isaiam loquitur : *Si levaretis ad me manus, non exaudiam vos; manus enim vestræ plenæ sunt sanguine.* Optimam hæreditatem Judæi filius reliquerunt, dicentes : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (S. Hier., *in Matth.*)

nous paraît si ignominieuse, est l'instrument de son triomphe, *c'est par ce bois qu'il a régné*, chante l'Église; il portera sur ses épaules la marque de sa principauté, dit le prophète Isaïe : *Factus est principatus ejus super humerum ejus* (*Isa.*, IX, 6), parce que *c'est par sa croix qu'il doit entrer dans sa gloire.* (*Luc.*, XXIV, 26.) Sortez donc, *filles de Sion* (*Cant.*, III, 11), et voyez cet innocent Abel qu'on mène dehors pour être tué par le perfide Caïn (*Gen.*, IV, 8); cet Isaac, chargé du bois sur lequel il doit être immolé (*Gen.*, XXII, 6); cet Eliacim, dont il est écrit : *Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David, il ouvrira sans qu'on puisse fermer, et il fermera sans qu'on puisse ouvrir.* (*Isa.*, XXII, 22.) Voyez ce Noé, qui nous montre l'arche par le moyen de laquelle le genre humain doit être préservé des eaux du déluge (*Gen.*, VI, 14); ce Jacob, qui porte l'échelle dont les hommes doivent se servir pour monter de la terre au ciel (*Gen.*, XXVIII, 12); ce Moïse, qui tient la verge miraculeuse, dont il se sert pour délivrer le peuple de la servitude de l'Egypte, et pour l'introduire dans la terre promise (*Exod.*, IV, 17); cet Abimélech, chargé d'une branche d'arbre sur les épaules, et qui dit à ses compagnons : *Faites promptement ce que vous me voyez faire : « Quod me videtis facere, cito facite. »* (*Judic.*, IX, 48.) En effet, écoutons le Sauveur, qui nous dit de même : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.* (*Matth.*, XVI, 24.)

Saint Chrysostome observe que « Jésus-Christ n'a pas voulu souffrir dans le temple, ni dans la ville, de peur qu'on ne crût qu'il n'eût souffert que pour la Synagogue; mais hors des murailles, et sur la montagne, afin de nous faire comprendre que son sacrifice est commun à tout le monde, et que c'est l'oblation de toute la terre (96). » En quoi nous voyons l'accomplissement de cette parabole (*Matth.*, XXI, 35 seqq.), où les vignerons, après avoir battu, tué, lapidé tous les serviteurs qui leur furent envoyés par le père de famille, se saisirent de son fils unique qu'il leur avait envoyé le dernier, le jetèrent hors la vigne et le tuèrent; et c'est aussi ce qui nous avait été représenté par ces animaux qu'on immolait pour le péché, et qu'on brûlait hors du camp (*Levit.*, VI, 30; XVI, 27), suivant la remarque de l'apôtre saint Paul. (*Hebr.*, XIII, 11.) Le Sauveur sortit donc de Jérusalem chargé de sa croix, comme une victime qui *s'offre volontairement à la mort.* (*Isa.*, LIII, 7.) « C'est ainsi qu'il formait les martyrs et qu'il leur apprenait, par son exemple, à supporter avec patience tout ce que leurs persécuteurs leur feraient endurer (97). » Comme ses forces étaient entièrement épuisées, et qu'il succombait sous le faix, faisant presque autant de chutes que de pas, soit qu'on voulût hâter plus promptement son supplice, soit dans la crainte qu'il ne mourût avant que d'en avoir souffert la honte et la douleur, les soldats ayant rencontré, sur le chemin, un certain homme de Cyrène, nommé Simon, le contraignirent de porter la croix du Fils de Dieu : *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus;* car cette fonction étant réputée infâme, ce fut malgré lui qu'on l'en chargea, et qu'il la porta après Jésus, qui marchait avant lui : *Imposuerunt illi crucem portare post Jesum.*

Une des plus importantes instructions qu'on puisse donner aux chrétiens, et où nous conduit cette circonstance de la Passion de Jésus-Christ, c'est de leur faire voir la nécessité de porter sa croix. *Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume de Dieu se prend par violence* (*Matth.*, XI, 12); Jésus-Christ lui-même n'a pas voulu se dispenser de cette règle, et il ne faut pas croire que qui que ce soit puisse jamais arriver à la félicité de l'autre vie, sans passer dans celle-ci par les souffrances : c'est pour cela qu'il déclare, *Heureux ceux qui pleurent et qui sont persécutés.* (*Matth.*, V, 5); qu'il donne *sa malédiction à ceux qui rient* (*Luc.*, VI, 25), et qui jouissent de toutes les consolations de ce monde. Il est vrai qu'on peut porter sa croix, ou comme Jésus-Christ, ou comme Simon le Cyrénéen; mais il est indubitable qu'il faut la porter de l'une de ces deux manières : la porter comme Jésus-Christ, c'est la désirer, c'est l'aimer, c'est aller au-devant, c'est s'en charger avec joie, et par un choix libre et volontaire : peu de gens sont capables de cette perfection; c'est ainsi que les apôtres et les martyrs l'ont portée; la porter comme Simon le Cyrénéen, ce n'est pas la rechercher, mais c'est la porter avec patience, quand on nous en a chargés malgré nous, c'est faire à Dieu une offrande volontaire d'une croix qu'il ne nous est pas libre de porter ou de ne porter pas, et dont même nous nous déchargerions, si nous en étions absolument les maîtres; et il n'y a point de chrétiens qui ne soit obligé de la porter au moins de cette façon. Cette croix, c'est à celui-ci cette maladie et cette douleur, à celui-là cette disgrâce ou cet affront; à l'un ce procès qui l'accable, à l'autre cette mort qui le désole; à cette femme, ce mari débauché, à ce mari, cette femme impérieuse; à cette fille, ce père vieux et incommode, à ce père, cet enfant insolent et libertin : en un mot, ce qu'on appelle croix pour tout le monde, c'est ce qui fait souffrir l'âme ou le corps. Ce n'est point à nous à la choisir, mais c'est à nous à accepter de bon cœur celle que Dieu nous envoie, et à la lui offrir, sans examiner si nous aurions mieux aimé en avoir une autre : chacun a la sienne, qu'il doit porter avec soumission,

(96) Non autem voluit Dominus pati sub tecto, nec in templo judaico, ne putares pro illa tantum plebe oblatum, et ideo extra civitatem, foras muros, ut scias sacrificium esse commune, quod totius terræ est oblatio. (*Serm. de Pass.*)

(97) Sic martyres informabantur ad omnia quæ persecutores inquit facere perferenda. (S. Aug., tract. 116, *in Joan.*)

quelque pesante qu'elle puisse être, *Tollat crucem suam* (*Matth.*, XVI, 24); et nous devons même être convaincus que plus la nôtre paraît contraire à nos inclinations, plus elle est convenable à nos besoins. En quoi nous ne pouvons assez admirer la bonté de Dieu, non-seulement de nous envoyer des croix qui nous sont absolument nécessaires pour opérer l'ouvrage de notre salut, mais encore de prendre en payement cette offrande qu'on lui fait d'une peine que nous souffrons malgré nous. « Jésus-Christ ne vous demande qu'une chose, dit saint Chrysostome (hom. 76, *in Matth.*), c'est que vous fassiez de bon cœur ce que vous êtes nécessités de faire : peut-on rien trouver de plus aisé, et de plus facile? Souffrez pour moi, semble-t-il nous dire, ce qu'il faudrait nécessairement souffrir. » Bénissons-le de ce qu'il ne consulte pas pour cela notre inclination : car s'il s'attendait à nous pour les croix, Jésus-Christ crucifié aurait bien peu d'imitateurs, il n'y en a guère que l'on prît par son propre choix; mais il faut faire en sorte que ce qui est forcé dans son origine, devienne volontaire dans son acceptation. Or, voici deux motifs qui peuvent nous y servir infiniment.

Le premier, c'est d'être persuadé qu'il n'y a que ce moyen de nous rendre notre croix supportable; disons mieux, douce et aimable. L'Ecriture nous apprend que le Seigneur montra à Moïse un certain bois qu'il jeta dans une fontaine, et que les eaux, d'amères qu'elles étaient, devinrent douces. (*Exod.*, XV, 25.) On peut dire de même que la croix de Jésus-Christ, ce bois mystérieux, nous adoucit infiniment des souffrances, qui d'elles-mêmes sont pleines d'amertumes ; vouloir ce que Dieu veut, c'est se mettre au-dessus de la douleur et des outrages, c'est porter sa croix sans en ressentir la pesanteur, parce qu'il y a une onction secrète qui nous la fait aimer; au contraire, celui qui la porte en murmurant contre le Seigneur, et en s'élevant contre lui, en est accablé, souffre sans aucune consolation, et va à l'enfer par l'enfer. « Il n'est personne qui ne souffre, dit saint Chrysostome (hom. 3, *De patientia*); si vous êtes pauvre, la pauvreté est votre croix; si vous êtes riche, la cupidité vous tourmente encore plus, » Or, souffrir pour souffrir, ne vaut-il pas mieux souffrir pour Dieu que pour le démon, et trouver dans tout ce qui nous arrive malgré nous, la matière de notre vertu et de notre sanctification, que le sujet de notre péché et de notre réprobation éternelle; car, dit l'Apôtre, *Si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec lui : « Si tamen compatimur, ut et conglorificemur. »* (*Rom.*, VIII, 17.)

Le second motif qui doit nous consoler dans nos croix, et nous les faire porter avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu, c'est l'exemple de Jésus-Christ, qui a souffert étant innocent, au lieu que nous sommes criminels, et qui cependant nous promet la même gloire où il est entré, si nous marchons dans le chemin qu'il nous a tracé le premier. Envisageons-le donc, marchant devant nous pour nous encourager à le suivre comme il marchait devant Simon, et supportant lui-même notre croix; songeons que nous avons un Dieu à imiter, des péchés à expier, un enfer à éviter, un paradis à gagner, et qu'il n'y a que la croix qui puisse nous procurer tous ces avantages; surtout ayons toujours dans l'esprit ces paroles si consolantes de l'Apôtre, et si propres à nous soutenir dans les plus grandes adversités, que *le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produira en nous un poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* (II *Cor.*, IV, 17.)

Filles de Jérusalem.)

Il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine, et qui le pleuraient; et Jésus se retournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais sur vous et sur vos enfants ; car le temps s'approche où l'on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'en ont point nourri ; ils commenceront alors à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Couvrez-nous ; car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec?

Comme le Sauveur s'avançait vers la montagne du Calvaire, il était suivi d'une foule prodigieuse de peuple, et de quelques femmes, qui étant d'ordinaire plus sensibles à la pitié que les hommes, ne pouvaient s'empêcher de pleurer à la vue d'un spectacle si touchant. Elles méritèrent que le Fils de Dieu se tourna vers elles, et leur dit : *Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais sur vous et sur vos enfants.* Celui qui a pleuré la mort de Lazare, ne blâme pas ces femmes de ce qu'elles paraissaient touchées de sa mort ; mais il les instruit de ne pleurer pas sur lui, comme sur un homme qui souffrît malgré lui, et qui ne fût pas le maître d'empêcher qu'on le menât au supplice : si vous connaissiez ce qu'il y a de caché et de mystérieux dans ma mort, semble-t-il leur dire, vous pleureriez moins sur moi, que sur vous et sur vos enfants ; et vous sauriez que la vengeance que j'en tirerai, mérite bien que vous répandiez des torrents de larmes. En effet, il leur marque d'abord ce que les Juifs devaient en craindre dès ce monde, en leur prédisant la ruine de Jérusalem, où plus de onze cent mille hommes périrent par le glaive et par la famine (Joseph., *De bello Jud.*, lib. IV), où les femmes qui jusqu'alors n'avaient rien plus appréhendé que la stérilité, bénirent le ciel de se voir sans enfants : *Beatæ steriles et ventres qui non genuerunt ;* où tous les habitants, pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi, souhaitèrent que la terre pût s'entr'ouvrir pour les engloutir, que les collines pussent tomber sur eux pour les envelopper sous

leurs ruines, que la vie leur fût ôtée par quelque genre de mort que ce pût être, *Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos ; et collibus : Operite nos ;* où enfin la désolation fut si grande, *qu'on n'en avait point vu de semblable depuis le commencement du monde, et qu'on n'en verra jamais.* (*Marc.*, XIII, 19.) C'est ainsi, dit saint Augustin (98), que les Juifs qui firent mourir le Fils de Dieu de peur que les Romains ne vinssent fondre sur eux, et ne détruisissent leur nation, et qui ne firent nulle attention à la vie éternelle qu'il leur prêchait, perdirent l'un et l'autre tout ensemble ; car quarante ans après sa Passion, sous le règne de Tite et de Vespasien, la nation fut détruite et dissipée, Jérusalem fut assiégée, et ruinée de fond en comble, puisque, suivant la prédiction du Fils de Dieu, qui s'accomplit à la lettre, de la ville et du temple, *il n'en restera pas pierre sur pierre.* (*Matth.*, XXIV, 2.)

Mais ce qu'il dit ensuite à ces femmes est bien plus effrayant, et peut nous donner quelque idée de ce que nous avons à craindre pour l'autre vie ; car en leur disant : *Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ?* c'est comme s'il leur disait : Si moi, qui suis innocent, j'ai été traité si cruellement, parce que j'étais la caution pour le péché, que ne doivent pas craindre ceux qui en sont eux-mêmes coupables ? *Si le Père éternel n'a pas épargné son propre Fils* (*Rom.*, VIII, 32), quand il a vu en lui la ressemblance du pécheur, que ne fera-t-il pas à ceux qui le sont effectivement ? Ainsi, dit saint Léon, le Sauveur en avertissant ces femmes de ne point pleurer sur lui, mais sur elles, nous ordonne de venger sur nous-mêmes par la pénitence les péchés pour lesquels il souffre (99) ; et en leur disant : *Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ?* il veut nous faire entendre : *que si le juste sera à peine sauvé, nous ayons à penser à ce que deviendront l'impie et le pécheur.* (*I Petr.*, IV, 18.)

La ruine de Jérusalem n'est plus pour nous un sujet de frayeur ; mais ce que nous avons véritablement à craindre, et la seule chose que nous devons tâcher d'éviter, c'est d'être jetés comme un bois sec dans les flammes éternelles. Pécheurs, si vous voulez comprendre : *Combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, X, 31), voyez d'un côté ce que Jésus-Christ a souffert pour expier le péché, et de l'autre ce que les damnés souffriront pour l'avoir commis ; car rien ne peut servir à nous faire connaître, et à nous faire appréhender la justice de Dieu, que d'envisager la mort cruelle et honteuse de l'un, et le supplice éternel des autres : *Ad ostensionem justitiæ suæ.* (*Rom.*, III, 25.) Or, une vérité fondamentale de notre religion, c'est que nous ne pouvons éviter les tourments de ceux-ci, à moins que nous ne profitions de la mort de celui-là ; et voilà quelle doit être toute l'occupation du chrétien. Pour ce sujet il faut exprimer en nous tout ce qui s'est passé en lui, le regarder toujours comme le plus parfait modèle que nous ayons à imiter, copier ses vertus, retracer ses souffrances, *crucifier en nous le vieil homme, afin que le corps du péché soit détruit* (*Rom.*, VI, 6) ; en un mot, mourir avec Jésus-Christ, pour vivre éternellement avec lui.

Seigneur, nous ne pouvons être semblables à vous, que par l'amour que nous aurons pour les croix et pour les souffrances ; si nous n'avons pas assez de vertu pour les rechercher, faites au moins que nous portions, sans murmurer et avec patience, celles que vous nous envoyez. Quand vous nous frappez de ces coups si sensibles à la nature, réveillez notre foi, pour nous faire reconnaître dans tous les événements de la vie, une Providence sage et éclairée, qui ne fait rien par hasard, qui nous éprouve par grâce, nous châtie par bonté, nous humilie par miséricorde : convaincus alors que c'est pour notre bien que vous nous envoyez cette affliction, cette maladie, cette humiliation, nous baiserons la main qui nous frappe, nous nous soumettrons sans répugnance à votre volonté, nous retournerons à vous, Seigneur, que nous avions abandonné dans la joie, dans la santé, dans l'élévation ; et nous mériterons ainsi d'obtenir votre grâce en ce monde, et votre gloire en l'autre.

VENDREDI.

Crucifiement. Première parole de Jésus en croix. Titre de la croix. Habits partagés. Insultes et blasphèmes. Larrons à la croix. Seconde parole. La Mère de Jésus au pied de la croix. Troisième parole. Ténèbres sur la terre. Quatrième parole. Cinquième parole. Sixième parole. Septième parole.

Enfin nous voilà arrivés sur la montagne du Calvaire ; on est près d'attacher le Sauveur du monde à la croix ; c'est sur cet autel qu'il va offrir son sacrifice au Père éternel ; c'est de cette chaire que ce maître de la vérité, *en qui sont renfermés tous les trésors de la science* (*Coloss.*, II, 3), va nous donner des enseignements jusqu'au dernier soupir de sa vie ; *Écoutons-le* (*Matth.*, XVII, 5), et après avoir vu ce que nous devions apprendre de son silence même, voyons maintenant les instructions que nous pouvons tirer de ses dernières paroles.

Crucifiement.

Ils menèrent Jésus au lieu appelé GOLGOTHA, *c'est-à-dire le lieu du Calvaire, et ils lui donnèrent du vin mêlé avec de la myrrhe ; mais en ayant goûté, il n'en voulut point*

(98) Temporalia perdere meruerunt, et vitam æternam non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt ; nam et Romani post Domini Passionem, tulerunt et locum et gentem expugnando et transferendo. (Tract. 41, *in Joan.*)

(99) Docens nullam pro se flendi esse occasionem, indicit pœnitentiam, denuntiat vindictam. (Serm. 10, *de Pass.*)

boire. Il était la sixième heure quand ils le crucifièrent au milieu de deux criminels, dont l'un était à sa droite, et l'autre à sa gauche; ainsi cette parole de l'Ecriture fut accomplie: il a été mis au rang des scélérats; et Jésus disait: Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

On avait coutume de donner à ceux qu'on allait crucifier du vin mêlé avec de la myrrhe pour les assoupir, et pour les empêcher de sentir toute la douleur de ce supplice : on en présenta aussi au Fils de Dieu. Comme il voulut en tout être traité en criminel, il en prit et en goûta; mais comme il voulait souffrir la mort de la croix sans aucun adoucissement, il n'en voulut point boire, *Et cum gustasset, noluit bibere.* On le crucifia entre deux larrons, comme le plus criminel des trois, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie. *Il a été mis au rang des scélérats.* (*Isa.*, LIII, 12.)

« Celui, dit saint Jérôme, qui s'est rendu malédiction pour nous, a été crucifié comme un criminel entre deux criminels pour le salut de tous les hommes (1).» Le crucifiement n'était pas seulement un supplice honteux, suivant cette expression de l'Ecriture, condamnons-le à une mort infâme, *Morte turpissima condemnemus eum* (*Sap.*, II, 20); il est difficile d'exprimer quelle en était la cruauté : imaginez-vous voir des soldats inhumains et barbares dépouiller pour la quatrième fois le Fils de Dieu de ses habits, et rouvrir toujours ses plaies en le dépouillant avec violence, éteindre sur une croix son corps nu et déchiré; lui laisser la couronne d'épines enfoncée dans sa tête; se saisir de l'une de ses mains et la clouer à force de coups; tirer l'autre avec des cordes pour la faire venir au point où elle devait se rendre, et la clouer de même; percer ses pieds et à grands coups de marteau y enfoncer deux clous (Tertull., *Contra Jud.*, cap. 12); figurez-vous, dis-je, que les fréquentes secousses qu'on donne à ce corps si délicat en élevant la croix où il était attaché, et en la laissant tomber rudement dans le trou où elle fut posée, déchirent les plaies que les clous venaient de faire, et sur lesquelles tout le corps portait uniquement, mais avec une sensibilité d'autant plus grande, que les mains et les pieds consistent principalement en nerfs, en muscles, en tendons. La douleur est universelle, le sang coule de toutes parts; et c'est ici où nous pouvons dire véritablement que depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a rien de sain en lui : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.*, I, 6.)

En cet état de mort plutôt que de vie, ou pour mieux dire de vie et de mort tout ensemble; « Car être crucifié, dit saint Augustin, ce n'était pas mourir tout d'un coup, c'était vivre longtemps en croix, non que le patient cherchât à prolonger sa vie, mais parce que les bourreaux retardaient sa mort de peur que la douleur ne finît trop tôt (2).» En cet état, dis-je, Jésus ouvre la bouche, et bien différent des Scribes et des Pharisiens, *qui ne font pas ce qu'ils disent* (*Matth.*, XXIII, 3), parce qu'il nous a commandé *de prier pour nos persécuteurs* (*Matth.*, V, 44), il prie pour les siens, et leur rend le bien pour le mal qu'il en reçoit. « Chose admirable! dit saint Bernard, les Juifs crient à Pilate : *Crucifiez-le*, et le Sauveur crie à son Père, *Pardonnez-leur : « Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt* (3). »

Première parole de Jésus en croix.

Pesons toutes ces paroles, *Pater;* il appelle son Père, non son Dieu ni son Seigneur, parce que dans cette occasion il a besoin de la bonté d'un père et non de la sévérité d'un juge : *Ignosce,* « *Pardonnez;* » comme s'il disait, moi qui suis votre Fils je pardonne, quoique je souffre dans toutes les parties de mon corps; pardonnez aussi? *illis,* à ceux qui m'ont traité si cruellement et si injustement; à Pilate, qui m'a condamné contre ses propres lumières; aux princes des prêtres, qui m'ont livré entre ses mains par haine et par envie; à ces bourreaux, qui m'ont attaché à la croix; à tout ce peuple, qui a demandé ma mort; à tous les hommes, qui en sont la cause : *Mon Père, pardonnez-leur. — Non enim sciunt quid faciant.* Il ne peut justifier leur crime, il l'excuse sur leur ignorance, « *car ils ne savent ce qu'ils font.* » *O charité de Jésus-Christ, qui surpasse toute connaissance!* dit l'Apôtre (*Ephes.*, III, 19), s'occuper à procurer du bien à ceux dont on a reçu toutes sortes de mauvais traitements, et s'en occuper dans le temps même qu'on en est accablé; c'est avoir une *charité forte comme la mort;* une charité qui souffre tout, et que toutes les eaux de la tribulation ne peuvent éteindre, *Aquæ multæ non potuerunt exstinguere charitatem. Cant.*, VIII, 7)

Tel est l'exemple qu'un Dieu nous a donné : quelles raisons, après cela, pouvons-nous apporter pour nous dispenser de pardonner à nos ennemis? Dirons-nous que nous leur avons fait trop de bien? Mais avons-nous guéri leurs malades, délivré leurs possédés, redressé leurs boiteux, éclairé leurs aveugles, délié la langue de leurs muets, rendu la vie à leurs morts? Dirons-nous qu'ils nous ont fait trop de mal? mais nous ont-ils méprisés comme un insensé, donné des soufflets en public, attachés à une colonne pour nous flageller, craché au visage, couronnés d'épines, abreuvés de fiel, attachés à une croix? Dirons-nous que l'affront que nous avons reçu est trop récent? mais le sang coule-t-il, de nos plaies, comme il coulait de

(1) Sicut enim pro nobis maledictum crucis est Christus, sic pro omnium salute inter noxios, quasi noxius crucifigitur.

(2) Crucifigi, non hoc erat occidi, sed diu vivere in cruce, nec quia longior vita eligebatur, sed quia mors ipsa prolendebatur ne dolor citius finiretur. (Tract. 39, *in Joan.*)

(3) Mira res! Judæi clamabant, *Crucifige,* et Jesus clamabat, *Ignosce.*

celles de Jésus-Christ dans le moment même qu'il demandait pardon pour ceux *qui lui avaient percé les pieds et les mains?* (*Psal.* XXI, 18.) Dirons-nous en un mot, qu'il était Dieu, et que cette perfection est au-dessus de notre nature? mais ce n'est pas seulement Jésus-Christ qui a pardonné à ses ennemis, quoiqu'il l'ait fait d'une manière infiniment plus parfaite que tous les saints ensemble. Dans la loi de nature Joseph a pardonné à ses frères qui l'avaient vendu (*Gen.*, XLV, 5); dans la loi écrite David a pardonné à Saül (I *Reg.*, XXIV, 7) et à Absalon (II *Reg.*, XVIII, 33), dont il fut cruellement persécuté; dans la loi de grâce Etienne, premier martyr, lors même qu'on le lapidait, priait pour ceux qui le lapidaient. (*Act.*, VII, 59.) Saint Jacques, évêque de Jérusalem, se servit des mêmes paroles de Jésus-Christ en faveur de ceux qui le précipitaient du haut du temple. (Eusèb., *Hist. eccles.*, lib. II, cap. 22.) Saint Paul parle ainsi de lui et des autres apôtres : *On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous le souffrons; on nous dit des injures, et nous répondons par des prières.* (I *Cor.*, IV, 13.) Une infinité de martyrs, de confesseurs, de vierges, ont suivi cet exemple, et nous l'ont donné; en un mot Jésus-Christ nous a fait un précepte du pardon, et de l'amour des ennemis (*Matth.*, V, 44), et il ne commande point l'impossible, dit saint Jérôme (lib. I, *Comment. in Matth.*), mais ce qui est parfait, et ce qui a été pratiqué par des hommes comme nous; il l'a accompli lui-même d'une manière héroïque étant attaché à la croix; c'est lui, dit saint Chrysostome (hom. 89, *in Matth.*), qui a aimé des ennemis, des insolents, des blasphémateurs, des furieux, et qui les a aimés de cette charité la plus parfaite et la plus sublime, qui va jusqu'à donner sa vie pour ceux qu'on aime. Après même qu'ils l'ont crucifié, il les aime encore; leur rage s'est épuisée contre lui, mais sa charité ne s'épuise point; il les veut guérir, il redouble sa compassion, il intercède pour eux envers son Père. *Mon Père*, dit-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Or c'est à nous à faire *selon le modèle qui nous a été montré sur la montagne* (*Exod.*, XXV, 40); demeurons-y avec le Sauveur, et ne perdons rien des divers enseignements qu'il va continuer de nous donner.

Habits partagés. Insultes et blasphèmes. Seconde parole.

Pilate fit aussi cette inscription qu'on mit au haut de la croix, Jésus de Nazareth roi des Juifs; et parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville, plusieurs des Juifs la lurent; elle était écrite en hébreu, en grec et en latin. Les princes des prêtres dirent donc à Pilate : Ne mettez pas roi des Juifs, mais qu'il s'est dit roi des Juifs. Pilate leur répondit : Ce que j'ai écrit est écrit. Les soldats ayant crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et les divisèrent en quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, et comme elle était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, ils dirent entre eux : Ne la coupons point, mais jetons au sort à qui l'aura, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe. Ceux qui passaient par là blasphémaient contre lui en branlant la tête, et en lui disant : Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis dans trois jours, sauve-toi toi-même; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Les princes des prêtres se moquaient aussi de lui avec les docteurs de la loi, et les anciens, en disant : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui : Il met sa confiance en Dieu; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre, puisqu'il a dit : Je suis Fils de Dieu.

Disons un mot de plusieurs faits qui se passèrent tandis que Jésus était en croix, pour venir plus promptement aux paroles qu'il proféra.

C'était une coutume chez les Romains de mettre un écriteau au haut de la croix des criminels, qui contenait en abrégé la cause de leur supplice, et qui était comme le *dictum* de leur arrêt. Pilate en écrivit un qui renfermait en quatre mots le nom du Sauveur, sa patrie, et la cause de sa mort. *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum.* Les princes des prêtres, fâchés de voir qu'on lui donnait la qualité de roi des Juifs, envoyèrent prier le gouverneur de ne pas mettre *roi des Juifs*, mais qu'*il s'est dit roi des Juifs.* Pilate fut ferme dans cette occasion, et leur répondit que ce qu'il avait écrit était écrit : *Quod scripsi scripsi.*

C'est ainsi que, par une permission divine, cette vérité que Pilate avait écrite par un mouvement qu'il ne connaissait pas, ne put être effacée, et qu'elle fut exposée aux yeux de tout le monde en hébreu, en grec et en latin, afin que toutes les nations reconnussent pour leur Roi, et pour Fils de Dieu, celui qui avait souffert la mort en qualité de Roi des Juifs.

Habits partagés. — Après que les soldats l'eurent crucifié, ils partagèrent ses habits; ce qui ne se faisait, dit saint Chrysostome (Homil. 88, *in Matth.*), « qu'à l'égard des personnes les plus méprisables, et qui étaient abandonnées de tout le monde. » Pour *sa tunique, qui était sans couture, étant d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas*, et qu'on croit avoir été faite des mains de la sainte Vierge (4), il la jetèrent au sort, parce qu'en la coupant, elle n'aurait été d'aucun usage. « Voyez, dit saint Chrysostome, la certitude de la prophétie; David avait prédit non-seulement ce que les soldats partageraient, mais encore ce qu'ils ne partage-

(4) *Les Juifs avaient l'art de faire sur le métier, des robes à manches tout d'une pièce.*

raient point; et tout s'est accompli exactement (5). »

Insultes et blasphèmes — Pendant que le Sauveur priait pour ses ennemis, tout le monde blasphémait contre lui; les passants lui insultaient par des branlements de tête, en lui disant que *s'il était véritablement le Fils de Dieu, il descendrait de la croix.* Les princes des prêtres se moquaient de lui, et pour faire connaître qu'ils ne croyaient pas à ses miracles, ils criaient avec mépris : *Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même*, c'est-à-dire, quelle apparence y a-t-il qu'il ait fait pour autrui ce qu'il ne peut faire pour soi? Il met sa confiance en Dieu, et même, ajoutaient-ils, il se vante d'en être le Fils; mais si cela était, le Seigneur le délivrerait, lui qui n'abandonne aucun de ceux qui espèrent en lui. (*Eccli.*, II, 11.) « O Pharisiens, dit Tertullien (*De patient.*, cap. 3), vous avez dû croire tout le contraire de ce que vous avez cru. S'il est Dieu, dites-vous, il se défendra; et au contraire, c'est parce qu'il est Dieu qu'il ne veut pas se défendre. » Les clous qui l'attachent à la croix l'y arrêtent moins que les liens de sa charité. Vous avez beau le défier d'en descendre, et lui dire que s'il en descend vous croirez en lui; il fera quelque chose de plus, puisqu'il sortira vivant de son tombeau, et vous n'en croirez pas davantage; c'est son Père qui l'y a attaché, et il n'en descendra que par son ordre. Belle leçon que Jésus nous fait! par laquelle il nous apprend que nous devons demeurer constamment dans tous les états d'épreuves et d'afflictions où sa providence nous met, sans vouloir descendre de notre croix, que quand il plaît à celui qui nous y a attachés; bien loin de dire avec les Juifs, si Dieu nous aime il nous délivrera, sachons que la plus grande de toutes les erreurs est de croire que ceux qui souffrent ne sont point amis de Dieu, puisqu'au contraire à mesure qu'il nous aime, il nous fait passer par de plus grandes tribulations, et boire avec lui dans le calice de sa Passion; parce que si la félicité temporelle était une récompense dans l'ancien Testament, les souffrances sont une grâce dans le nouveau.

Larrons à la croix.

Or l'un de ces deux voleurs qui étaient crucifiés avec lui, blasphémait contre lui, en disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous avec toi; mais l'autre le reprenant, lui disait : N'avez-vous point aussi de crainte de Dieu, vous qui vous trouvez condamné au même supplice? Encore pour nous, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée, mais celui-ci n'a fait aucun mal. Puis il dit à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume. Jésus lui répondit : Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.

De deux larrons qui furent crucifiés avec Jésus-Christ, l'un entraîné par l'exemple des soldats et des princes des prêtres, blasphémait contre lui; « l'autre reconnut, pendant en croix, celui que les Juifs n'avaient pu reconnaître opérant les plus grands miracles (6) : » fidèle à la grâce, il en fit voir la puissance dans la conversion la moins espérée et la plus parfaite qui fût jamais. Que de vertus éclatent en lui! Voyez sa foi, semblable aux rois Mages qui reconnurent le Sauveur couché entre deux animaux (*Luc.*, II, 16), il le reconnaît pour le Seigneur universel de toute la nature, crucifié entre deux larrons. Considérez son espérance, il ne doute point du pardon de ses péchés, ni de la miséricorde du Seigneur : admirez sa charité envers Dieu et envers le prochain; d'un côté il fait en sorte d'arrêter les blasphèmes qu'on vomit contre Jésus, en prenant hautement le parti de son innocence, et de l'autre il tâche de convertir le compagnon de ses débauches, en lui remettant devant les yeux les crimes qui lui ont mérité le supplice qu'il souffre avec justice : son humilité est parfaite; il avoue en public qu'il est digne de la mort qu'on lui fait endurer. *Il croit de cœur pour être justifié, et il confesse de bouche pour être sauvé* (*Rom.*, X, 10); sa patience est très-grande, il ne murmure point, il ne se plaint de rien; aussi ne manque-t-il pas d'être exaucé, et d'obtenir plus qu'il ne demande.

Seconde parole. — *Seigneur*, dit-il à Jésus, *souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé en votre royaume;* et Jésus lui répond : *Je vous dis en vérité, que vous serez aujourd'hui avec moi en paradis.* Ce Dieu qui ne dit mot à ceux qui l'outragent, parce que *sa charité est patiente*, répond aussitôt à ce larron, parce qu'*elle est bienfaisante.* (I *Cor.*, XIII, 4.) En vérité, *Amen;* il se sert de cette expression, qui est comme le serment de Dieu, dit saint Augustin (tract. 21, *in Joan.*), pour le convaincre de la certitude de ses paroles, aujourd'hui, *Hodie*, il ne lui dit pas au jour du jugement, ou après quelques années, ou quelques jours, mais avant que le soleil se couche : *Vous serez avec moi*, « *Mecum eris.* »— « Quand il ne lui promettrait autre chose, dit saint Augustin, est-il une promesse plus magnifique? où pouvoir être mal avec Jésus, où pouvoir être bien sans lui (7)? » *En paradis*, « *In paradiso;* » c'est-à-dire dans le lieu du repos où étaient les âmes des saints, qui devait être ce jour-là un paradis délicieux par la présence de Jésus-Christ. D'où les Pères concluent que le bon larron était considéré comme un martyr qui a été baptisé dans son

(5) Latuere prophetiæ certitudinem (*Psal.* XXI, 19; *Matth.*, XXVII, 40), non enim quod partim sunt solum, sed quod non partim sunt, dixit Propheta. (Hom. 84, *in Joan.*)

(6) Alii non cognoverunt miracula facientem, agnovit ille in ligno pendentem. (S. Aug., *in Psal.* LV.)

(7) Ubi male poterat esse cum illo, et ubi bene poterat esse sine illo? (Tract. 51, *in Joan.*)

sang, puisqu'en sortant de ce monde, il a été reçu dans *le sein d'Abraham* (*Luc.*, XVI, 23), sans avoir passé par le purgatoire (S. Augusт., *De orig. animæ*, lib. I, cap. 9.) « Tout crucifié qu'est Jésus-Christ, dit saint Augustin, il fait la fonction de Juge; sa croix est son tribunal, il y est assis comme sur un lit de justice, et il commence à faire à l'égard des deux larrons ce qu'il fera un jour à la face de l'univers, quand il séparera les bons d'avec les méchants, et qu'il mettra les uns à sa droite, et les autres à sa gauche (8).

Un larron qui, par une heure de pénitence, obtient le pardon de tout le cours d'une vie criminelle, qui à la fin de sa vie devient un saint, nous apprend que quelque pécheurs que nous puissions être, fussions-nous au lit de la mort, nous ne devons jamais désespérer de la miséricorde de Dieu, qui est toujours plus grande que notre malice. C'est une vérité que nous avons mise dans tout son jour en plusieurs occasions; et pour en faire voir l'évidence, il suffit de cette seule parabole, où *Celui qui ne travailla à la vigne du Seigneur qu'à la onzième heure, reçut la même récompense que ceux qui avaient porté tout le poids du jour et de la chaleur* (*Matth.*, XX, 9); mais ce qui doit en même temps nous faire craindre, et nous empêcher de nous reposer pendant notre vie sur une confiance présomptueuse, c'est de voir qu'il n'y en a qu'un qui se convertit, et que l'autre périt au côté même de Jésus-Christ mourant pour les pécheurs; « l'un est sauvé pour soutenir notre espérance, l'autre est damné pour empêcher notre présomption (9). » N'attendons point à retourner à Dieu dans un temps qui peut-être ne sera jamais à nous; les Pères ont toujours estimé fort suspectes ces conversions si tardives; et quand elles sont véritables, ils veulent qu'on les regarde comme des miracles sur lesquels il est téméraire de compter. Ce qui arrive presque toujours, c'est que la mort répond à la vie, et que s'il est rare qu'un homme qui a saintement vécu, meure en péché, il ne l'est pas moins que celui qui a toujours mené une vie criminelle, meure dans la grâce du Seigneur. Cependant malgré tout ce qu'on peut dire aux chrétiens, pour les avertir de craindre la justice de Dieu, et de ne désespérer jamais de sa miséricorde, on peut assurer avec saint Augustin (serm. 147, *De verb. Dom.*), que l'espoir et le désespoir les précipitent également dans l'enfer; un vain espoir pendant la vie, qui est le temps de la crainte; et le désespoir à la mort, qui est celui de la confiance.

La Mère de Jésus au pied de la croix.

La Mère de Jésus et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas, se tenaient auprès de sa croix. Jésus donc voyant sa Mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre Fils, puis il dit au disciple : Voilà votre Mère; et depuis cette heure-là ce disciple la prit chez lui.

N'essayons pas d'exprimer ce que souffrit la sainte Vierge au pied de la croix de Jésus. C'était la plus tendre de toutes les mères, et jamais enfant n'a été si accompli que le sien : elle tenait à lui par les liens les plus étroits de la nature et de la grâce, puisqu'elle trouvait en lui, et un Fils qu'elle avait porté dans son sein, et un Dieu qui l'avait élevée au-dessus de toutes les créatures (*Luc.*, I, 49) : elle voit qu'on le traite comme *le dernier des hommes*, *et elle le pleure comme on pleure un fils unique* (*Isa.*, LIII, 3; *Zach.*, XII, 10); *ses entrailles sont émues, son cœur est renversé dans elle-même, son âme est remplie d'amertume* (*Thren.*, II, 11); son amour pour lui n'avait point de bornes, et son amour est la mesure de sa douleur; « aussi peut-on dire qu'elle a souffert un martyre plus grand et plus noble que ceux de tous les martyrs, parce que la tendresse de sa compassion a surpassé le sentiment de toutes les douleurs corporelles (10). » Cependant qui croirait que sa tendresse n'a fait aucun tort à sa fermeté? Elle est au pied de la croix de Jésus; mais elle y est debout, *Stabat; le glaive de douleur a percé son âme* (*Luc.*, II, 33); tous les coups qui frappent le corps du Fils, frappent le cœur de la Mère; elle est bien plus affligée que ces saintes femmes, qui toutes en pleurs accompagnent le Sauveur sur le Calvaire : elle est plus affligée; mais elle est plus constante et plus tranquille : attachée à la volonté du Seigneur, qu'elle aime encore mieux que sa propre chair dans celle de son Fils, elle l'adore, elle s'y soumet, elle s'y conforme; la gloire du Père éternel et le salut du genre humain l'emportent sur toute la tendresse de son cœur; elle dit, sans doute, comme le Sauveur : *Père céleste, s'il se peut faire que ce calice passe loin de moi;* mais elle ne manque pas d'ajouter aussitôt avec lui, *cependant que votre volonté se fasse, et non la mienne;* et s'il était besoin qu'elle prononçât une seconde fois, *Fiat*, pour faire sortir le Fils de Dieu de ce monde, comme elle le prononça pour le concevoir dans son sein, vous la verriez dire avec autant de soumission que la première, *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Grand exemple qui nous est donné de la confiance chrétienne avec laquelle nous devons supporter les afflictions les plus vives, et les pertes les plus sensibles à la nature.

Troisième parole. — Si Marie ressent le contre-coup de tout ce que souffre Jésus

(8) Tamen et ipsa crux, si attendas, tribunal fuit, in medio enim constitutus; unus latro credidit liberatus, alter qui insultavit, damnatus est. Jam significabat quod facturus est de vivis et mortuis, alios positurus ad dextram, alios ad sinistram. (Tract. 147, *in Joan.*)

(9) Unus est ne desperes, solus est ne præsumas. (S. Ambros., *in Luc.*)

(10) Plus quam martyrem merito prædicamus, quia nimirum corpore sensum passionis excesserit compassionis effectu. (S. Bern., *Domini. inf. Oct. Assumpt.*)

dans son corps, ce Fils de son côté ressent dans son âme tout ce qu'il fait endurer à sa Mère, et ils pouvaient dire l'un et l'autre, *Considérez, et voyez s'il est une douleur comme la mienne.* (*Thren.*, I, 12.) O spectacle le plus tendre et le plus touchant qui fût jamais! Jésus donc voyant sa Mère, dit l'évangéliste, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : *Femme, voilà votre fils : « Mulier, ecce filius tuus.* » Ce fut sans doute en cette occasion que *la parole de Dieu fut plus perçante qu'une épée à deux tranchants, qu'elle entra, et qu'elle pénétra jusque dans les replis de l'âme et du cœur de cette Mère affligée.* (*Hebr.*, IV, 12.) « Grand Dieu, quel échange! on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le Seigneur, le disciple pour le Maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un pur homme pour le Dieu véritable (11). » Puis il dit au disciple : *Voilà votre Mère : « Ecce Mater tua.* » Ce fut ainsi que dans ce testament de mort, ce divin Maître honora le disciple qu'il aimait, en lui remettant entre les mains le dépôt le plus précieux qu'il laissât sur la terre ; et que ce Fils en confiant sa Mère à saint Jean, songea à lui procurer tous les secours dont elle pouvait avoir besoin : ce qui donne lieu à saint Augustin (tract. 118, *in Joan.*), d'avertir les enfants, qu'après ce qu'ils doivent à Dieu, ils n'ont point de devoirs plus essentiels à remplir, que de s'acquitter de ce qu'ils doivent à leurs parents, et que rien n'est plus capable de leur attirer *la rosée du ciel, et la graisse de la terre* (*Gen.*, XXVII, 28), que de leur rendre ce qu'ils en ont reçu, et de les servir avec tendresse et affection, quand par les infirmités de l'âge ils deviennent plus incommodes, et sont plus à charge.

Mais ce qui doit être pour nous d'une grande consolation, c'est de savoir que la sainte Vierge reçoit en la personne de saint Jean, tous les chrétiens pour ses enfants, dont elle devient la mère. Ainsi chacun de nous peut et doit lui dire souvent avec confiance : Sainte Vierge, voici votre fils, faites voir que vous êtes notre mère. Or, comme elle est en même temps celle de Dieu, que ne pouvons-nous pas attendre de sa tendresse pour nous et de sa puissance auprès de son Fils? C'est elle, dit saint Bernard (*In nativit. beat. Virg.*), qui excite notre foi, qui fortifie notre espérance, qui éloigne notre crainte, qui soutient notre faiblesse. « Ah! dit ailleurs ce dévot Père, Marie est l'étoile qui doit vous conduire au milieu des dangers où vous êtes exposé sur la mer orageuse de ce monde ; ayez toujours les yeux arrêtés sur cet astre, autrement vous ne pourrez éviter de faire un funeste naufrage; si les vents de la tentation s'élèvent contre vous, si l'écueil de l'adversité menace votre vertu, si les eaux de la tribulation vous submergent, regardez votre étoile, *Respice stellam;* si vous êtes entraîné par le penchant de vos passions, si la colère, la haine, l'amour ou l'ambition vous mettent en danger de succomber, invoquez Marie, *Voca Mariam;* dans les périls, dans les chagrins, dans les embarras de cette vie, pensez à Marie, recourez à Marie; qu'elle soit toujours en votre bouche, qu'elle ne sorte pas de votre cœur ; en la suivant, vous ne vous égarerez point; en la priant vous ne désespérerez point ; en y pensant vous ne pécherez point; soutenu par elle, vous ne pouvez tomber ; protégé par elle, vous n'avez rien à craindre ; conduit par elle, vous arriverez à la céleste patrie : mais si nous voulons que Marie soit notre mère, nous devons nous rendre dignes d'être mis au rang de ses enfants (12). » Pour ce sujet, il faut aimer ce qu'elle aime, haïr ce qu'elle hait, avoir en horreur le moindre péché, imiter toutes ses vertus, sa foi vive, son humilité profonde, son espérance ferme, sa charité envers le prochain, son amour pour Dieu, dont elle a eu l'honneur d'être la Mère, sa grande patience dans les afflictions les plus extrêmes, sa parfaite résignation aux ordres du Seigneur. Souvenons-nous d'ailleurs que c'a été la pureté de saint Jean qui l'a rendu digne d'avoir la mère de Jésus pour la sienne : car le Fils de Dieu n'a voulu remettre sa Mère vierge, qu'entre les mains d'un disciple vierge : et par conséquent ceux qui se disent ses serviteurs et ses enfants, doivent faire une profession particulière de cette vertu. Un enfant de la Vierge doit avoir les mains pures, les yeux purs, le cœur pur ; et c'est ainsi qu'il peut mériter d'obtenir d'elle pendant sa vie, et à l'heure de la mort, cette assistance spéciale que l'Eglise lui demande dans la prière qui lui est consacrée, et que nous disons tous les jours en son honneur.

Ténèbres sur la terre.

Il était environ la sixième heure du jour ; et toute la terre fut couverte de ténèbres jusqu'à la neuvième heure. Alors Jésus jette un grand cri, en disant : Eli, Eli, lamma sabactani ; *c'est-à-dire, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Quelques-uns de ceux qui étaient présents l'ayant entendu crier de la sorte, disaient : Il appelle Elie.*

Les Juifs avaient demandé au Sauveur du monde, *de leur faire voir quelque prodige dans le ciel* (*Matth.*, XVI, 1), et il leur avait dit, que quand *on aurait élevé le Fils de l'homme en haut, ils le reconnaîtraient alors*

(11) O commutationem! Joannes tibi pro Jesu traditur, servus pro Domino, discipulus pro magistro, filius Zebedæi pro Filio Dei, homo purus pro vero Deo. (S. Bern, *loc. cit.*)

(12) Ipsa est præclara et eximia stella super hoc mare magnum : ne avertas oculos a fulgore hujus sidéris, si non vis obrui procellis ; si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam; si jactaris superbiæ undis, si ambitionis, si æmulationis, respice stellam, voca Mariam ; in periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca ; non recedat ab ore, non recedat a corde; ipsam sequens, non devias ; ipsam rogans, non desperas ; ipsam rogitans, non erras ; ipsa tenente, non corruis ; ipsa protegente, non metuis ; ipso propitio, pervenis. (Hom. 2, *super Missus est.*)

pour ce qu'il était. Or voilà, dit saint Chrysostome (hom 89, *in Matth.*), que les ténèbres qui arrivent en plein midi quand il fut élevé en croix, commencèrent à le déclarer Dieu par un prodige tel que les Juifs le demandaient, puisqu'il se passe dans l'air; et cependant ces ténèbres qui devaient les éclairer, ne servent qu'à les aveugler de plus en plus. On doit les regarder comme un effet extraordinaire de l'indignation de Dieu, et on ne peut pas les attribuer à une éclipse naturelle. Car c'était la Pâque des Juifs, et par conséquent le quatorzième de la lune de mars, où le soleil ne pouvait être éclipsé par la lune, qui ce jour-là lui était directement opposée : d'ailleurs les éclipses ordinaires ne durent que peu de temps, et ces ténèbres durèrent trois heures entières; enfin les éclipses de soleil ne sont point universelles, et ces ténèbres se répandirent par toute la terre, suivant cette prédiction d'un prophète : *Le soleil se couchera en plein midi, et je couvrirai la terre de ténèbres dans la plus grande clarté du jour.* (*Amos*, VIII, 9.) Sans nous arrêter ici à prouver la vérité d'un fait si surprenant, il est certain que Tertullien (*Apolog.*, cap. 21), convaincu que personne ne pouvait le révoquer en doute, renvoie le sénat de Rome à leurs archives pour en apprendre l'histoire.

Quatrième parole. — Sitôt que le Fils de Dieu fut attaché à la croix, c'est-à-dire, un peu avant midi, il prononça les trois premières paroles dont nous avons donné l'explication; à midi toute la terre fut couverte de ténèbres jusqu'à trois heures, et ce fut alors que Jésus jeta un grand cri, disant : *Deus meus! Deus meus! ut quid dereliquisti me?* Ces paroles qui sont le commencement du psaume XXI, où toute la Passion du Fils de Dieu est décrite avec la même clarté qu'on la lit dans l'Evangile, comme parle saint Augustin (*Præf. secund. exposit. hujus Psal.*); ces paroles, dis-je, marquent non le mouvement de quelque impatience, mais les douleurs extrêmes d'un Dieu qui buvait le calice de la Passion jusqu'à la lie, et sans aucune consolation du Père Eternel : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* Ce pourquoi, dit saint Léon (serm. 17, *de Pass.*), n'est pas une plainte que le Sauveur fait, mais c'est une instruction qu'il nous donne, afin de nous engager à chercher nous-mêmes les raisons pour lesquelles il a été traité d'une manière si cruelle, et à en tirer notre profit. Entre plusieurs que les Pères rapportent, les deux principales sont : 1° pour nous donner une juste idée de la grièveté du péché; 2° c'est que Jésus a voulu par là nous marquer l'excès de son amour envers son Père et envers nous. Considérons-le donc abandonné de son Père pour nous, et nous ne l'abandonnerons jamais par le péché : car en faisant une sérieuse attention sur ce qu'il a souffert pour l'expier, nous en aurons une telle horreur, que jamais nous ne le commettrons, « O homme, dit saint Bernard, reconnais quelles sont tes plaies, pour la guérison desquelles il a fallu que le Fils de Dieu ait été si cruellement blessé (13) ! » mais quand d'ailleurs nous ferons réflexion que ce qui aurait suffit pour notre rédemption, n'a pas suffi à sa charité; que pouvant nous racheter d'une seule larme de ses yeux, il a voulu répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour réparer abondamment l'injure que son Père avait soufferte; en un mot, qu'*il nous a guéris par ses meurtrissures* (*I Petr.*, II, 24), et que pour s'attirer tout notre amour, il nous a montré que le sien n'avait point de bornes; quand nous ferons, dis-je, ces réflexions, quels sentiments n'aurons-nous pas pour lui? En vérité, dit saint Thomas, si toute la félicité de Dieu dépendait d'être aimé de l'homme, je vous demande ce qu'il aurait pu faire de plus pour s'attirer notre amour? Que ces pieuses et solides pensées ne sortent jamais de notre esprit; ce sera alors que pénétrés d'amour et de reconnaissance, nous avouerons avec saint Augustin, que celui qui nous a faits tout ce que nous sommes, est en droit d'exiger que nous soyons tout à lui (14) : alors attachés à ce divin Sauveur par les liens les plus forts et les plus étroits, nous nous trouverons dans la même disposition que le grand Apôtre, quand il faisait ce défi à toute la nature, *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus?* (*Rom.*, VIII, 35.)

Cinquième parole. — *Après cela, Jésus voyant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Ecriture fût accomplie, il dit : J'ai soif; et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, un soldat courut en emplir une éponge, et l'ayant mise au bout d'un roseau, il la lui présenta pour boire.*

Il ne restait plus qu'une parole à accomplir de tout ce qui avait été prédit du Fils de Dieu, et il fallait nécessairement qu'elle s'accomplît; le Prophète avait dit qu'on lui *donnerait du fiel à manger et du vinaigre à boire* (*Psal.* LXVIII, 22); avant que de le crucifier, on lui avait donné du fiel avec de la myrrhe; et peu avant sa mort, comme il dit qu'il avait soif, *Sitio*, un soldat emplit de vinaigre une éponge, et l'ayant mise au bout d'un roseau, il la lui présenta pour boire. Quel rafraîchissement pour un mourant qui est tourmenté d'une soif si ardente, *que sa langue toute desséchée était attachée à son palais* (*Psal.* XXI, 16), suivant l'expression du Prophète, que de lui donner du vinaigre pour le désaltérer!

Tout le monde convient que rien n'altère davantage qu'une grande effusion de sang; jugeons donc combien la soif de Jésus était brûlante, par celui qu'il avait répandu dans le jardin des Oliviers, où la terre en fut abreuvée; dans sa flagellation, où il en versa assez pour s'en faire un bain; dans son couronnement, où sa tête percée par une infinité d'endroits, ne devint qu'une seule

(13) Agnosce, homo, quam gravia sint vulnera pro quibus necesse est Dominum Christum vulnerari. (Serm. 5, *De Nativ.*)

(14) Totum te exigit, qui totum te fecit.

plaie; dans son crucifiement, où de ses mains et de ses pieds, comme de quatre fontaines de sang, il en sortait continuellement. C'est donc avec raison que nous pouvons lui appliquer ces paroles du prophète Jérémie: *Le Seigneur l'a vendangé au jour de sa colère* (*Thren.*, I, 12); comme s'il disait qu'il l'a mis sous le pressoir pour tirer jusqu'à la dernière goutte de ses veines. Jésus-Christ ne parle de sa soif que lorsqu'il est prêt à rendre l'âme, parce que sa grande patience lui fit tout endurer sans se plaindre; et s'il en parla avant que de mourir, ce ne fut que pour nous faire entendre qu'il a souffert véritablement comme homme toutes les douleurs de sa passion.

Nous pouvons cependant assurer que la soif dont le Sauveur du monde était le plus altéré, c'était celle du salut du peuple même qui l'avait attaché à la croix. (S. Aug., *in Psal.* LXVIII.) Or, cette soif qu'il a soufferte doit produire en nous deux effets. 1° Elle doit nous ôter la soif des faux biens de ce monde, et celle de tant de vains désirs dont nos cœurs se consument. Si nous songions sérieusement que les honneurs, les plaisirs, les biens de la terre sont plus propres à irriter notre soif qu'à l'éteindre; qu'ils peuvent bien amuser notre cœur, mais qu'ils ne peuvent pas le remplir; que celui qui en jouit davantage, loin d'être le plus content et le plus tranquille, est semblable à un hydropique, lequel plus il boit, plus il veut boire; que la félicité de cette vie ne consiste pas à en posséder les biens et les honneurs, mais à ne les point désirer; on nous verrait aussitôt y renoncer tout à fait, parce que nous comprendrions, sinon par notre propre expérience, au moins par celle des autres, qu'on a plutôt fait de retrancher ses désirs, que de vouloir les remplir, *Citius enim resecantur quam implentur.* (S. Aug., *Ad comit. Bonif.*) C'est ce que le Seigneur nous fait entendre par cette plainte qu'un prophète adresse de sa part à tous les hommes: *Mon peuple a fait deux maux; ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau* (*Jerem.*, II, 13); c'est-à-dire, ils ont renoncé aux biens de la grâce, qui sont seuls capables de les rassasier, et ils courent après de faux biens qui ne peuvent jamais les satisfaire. Mais ce n'est pas assez que la soif des choses d'ici-bas soit éteinte en nous, il faut 2° y exciter celle de la gloire de Dieu, de notre salut et de celui du prochain. C'était la soif dont brûlait le Prophète quand il disait: *De même qu'un cerf altéré soupire ardemment après les eaux, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu; mon âme est toute brûlante de soif pour Dieu, pour le Dieu fort et vivant.* (*Psal.* XLI, 2, 3.) C'était cette soif que le Sauveur voulait faire naître dans le cœur de la Samaritaine, quand il lui disait: *Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit: Donnez-moi à boire, vous lui en demanderiez, et il vous donnerait de l'eau vive.* (*Joan.*, IV, 10.) Allons donc à cette fontaine où il nous invite par ces paroles: *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.* (*Joan.*, VII, 37.) Buvons de cette eau la seule qui peut nous désaltérer: *Et nous n'aurons jamais soif, parce qu'elle deviendra en nous une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle.* (*Joan.*, IV, 13, 14.)

Sixième parole. — Jésus donc ayant pris le vinaigre, dit: Tout est accompli.

Le Père éternel, en envoyant son Fils au monde, lui avait prescrit deux ouvrages à faire, l'un de prêcher son Evangile, et de faire connaître son nom; l'autre, de mourir en croix pour le salut des hommes. En finissant le sermon qu'il fit à ses apôtres après la Cène, il lui rendit compte du premier par ces paroles: *Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire: Opus consummavi quod dedisti mihi* (*Joan.*, XVII, 4); et il parle du second; quand prêt à rendre l'âme, il dit: *Tout est accompli;* c'est-à-dire, tout ce que les prophètes avaient prédit de sa vie et de sa mort, *Consummatum est;* toutes les prédictions sont vérifiées, la lumière va succéder aux ombres, et la vérité à la figure; toutes les ordonnances vont être abolies, et cette multitude de sacrifices va cesser pour faire place à un seul sacrifice qui ne finira jamais, et qu'on offrira dans tous les lieux comme dans tous les temps, *Depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant* (*Malach.*, I, 11); car le sacrifice des autels n'est point un sacrifice nouveau, ce n'est qu'une extension de celui de la croix, puisque c'est la même victime qui est offerte et dans l'un et dans l'autre. « C'est par ce sacrifice, dit saint Chrysostome (hom. 39, *in Matth.*), que la mort a été foulée aux pieds, le démon terrassé, la domination du péché détruite, la grâce du Saint-Esprit répandue dans nos cœurs. » Le Sauveur l'avait bien dit, que *le ciel passerait plutôt que ce qui est écrit dans la loi ne fût accompli* (*Matth.*, V, 18); il n'a rien laissé, d'imparfait, *Il est l'auteur et le consommateur de la foi.* (*Hebr.*, XII, 2.) *Ce Pontife des biens futurs est entré une fois dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs et des veaux; mais avec son propre sang* (*Hebr.*, IX, 11); *et par une seule oblation il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés.* (*Hebr.*, X, 14.)

L'instruction que nous pouvons tirer de cette parole du Sauveur, qu'il prononça étant près de mourir: *Consummatum est*, c'est de voir l'œuvre que nous avons à accomplir ici-bas, pour y travailler et pour l'achever tandis que nous y sommes: car quel sujet de désespoir pour un chrétien, qui bien loin de pouvoir dire à la mort, *Tout est consommé*, se trouve n'avoir pas commencé l'ouvrage qui lui avait été commandé et dont cependant il est près d'aller rendre compte à Dieu. Cette œuvre pour tous les chrétiens, c'est leur sanctification, voilà la *seule chose nécessaire* (*Luc.*, X, 42) que chacun de nous a à faire en ce monde. Hélas! combien en voyons-nous mourir tous les jours, qui, bien loin de s'en être occupés, n'y ont pas seulement pensé, ou qui même se sont tou-

jonrs employés à des œuvres d'iniquité, et dont aussi on peut assurer que ce que qui est consommé en eux, est leur réprobation: *Consummatum est.* Fasse le Ciel que cette idée jette dans nos cœurs une frayeur salutaire qui nous porte à prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter le seul malheur que nous ayons véritablement à craindre. Or, la meilleure et la plus infaillible que nous puissions prendre, c'est de penser tous les instants de notre vie à ce moment fatal, où tout sera passé pour nous en ce monde; le bien comme le mal, la joie comme la douleur, les richesses comme la pauvreté, les plaisirs comme les souffrances; c'est de nous représenter qu'alors tout sera consommé pour nous, que le temps de travailler sera écoulé, et qu'il ne nous restera dans nos mains que nos bonnes ou nos mauvaises œuvres, qui nous mériteront une récompense, ou une punition éternelle: *Opera enim illorum sequuntur illos.* (*Apoc.*, XIV, 13.) *Ah!* dit le Sage, *faisons promptement tout ce que notre main peut faire, parce qu'il n'y aura plus ni heure, ni raison, ni sagesse, ni science dans le sépulcre où nous courons* (*Eccle.*, IX, 10); *Marchons*, dit le Seigneur, *tandis que nous avons la lumière, parce qu'il vient une nuit où l'on ne pourra plus travailler.* (*Joan.*, IX, 4.) Mais qui peut exprimer de quelle consolation est remplie une âme fidèle qui se trouve en état de dire à la mort, que tout est accompli, que tous les desseins que le Seigneur avait sur elle sont consommés par son obéissance, *Consummatum est;* quand elle peut répéter avec le grand Apôtre: *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée* (II *Tim.*, IV, 7); c'est alors qu'elle dit avec une entière confiance cette dernière parole du Sauveur.

Septième parole. — Mon Père, je remets mon âme entre vos mains; mais Jésus jetant un grand cri pour la seconde fois, et ayant baissé la tête, il rendit l'esprit.

C'est avec bien de la raison que le Sauveur dit: *Mon Père*, puisqu'il s'est montré à son égard un Fils *obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.* (*Philip.*, II, 8.) *Je remets mon esprit entre vos mains*, c'est-à-dire, je remets entre vos mains mon âme en dépôt, jusqu'à ce que je la reprenne pour la réunir à mon corps; *il jette un grand cri*, pour faire voir qu'il ne meurt ni par faiblesse, ni par nécessité, mais par volonté et par amour. *Enfin il baisse la tête, il rend l'esprit*, «en prévenant, dit Tertullien, l'office des bourreaux qui avaient coutume de rompre les jambes des criminels, pour achever de les faire mourir (15);» les autres hommes meurent, et ensuite la tête tombe par son propre poids; mais comme Jésus meurt parce qu'il le veut et quand il le veut, il la pencha lui-même, et ensuite il rendit l'esprit, *Et inclinato capite emisit spiritum;* et c'est ainsi qu'il accomplit ce qu'il avait dit auparavant: *Nul ne peut m'ôter la vie, mais c'est de moi-même que je la quitte; j'ai le pouvoir de la quitter et j'ai le pouvoir de la reprendre.* (*Joan.*, X, 18.)

Approchons-nous de ce Jésus mort pour nous, *prosternons-nous devant lui* (*Psal.* XCIV, 6), et mêlons nos larmes à son sang; tout nous parle de l'excès de sa charité. Voyons sa tête penchée pour nous donner le baiser de paix; ses bras ouverts pour nous embrasser; son côté qu'on va percer pour nous donner entrée dans son cœur; ses mains et ses pieds cloués pour montrer la constance et la fermeté de son amour: voilà l'objet que nous devons toujours avoir devant les yeux, voilà le modèle que nous devons copier toute notre vie, voilà d'où nous tirerons toutes les grâces et toutes les forces qui nous sont nécessaires pour vaincre nos ennemis visibles et invisibles. « Je n'ai point trouvé, dit saint Augustin, de remède si souverain contre l'ardeur de la convoitise et la fougue des passions, que la méditation des souffrances de Jésus-Christ en croix. » — « La vertu de la croix est si grande, dit un Père (Origen., *in Epist. ad Rom.* cap 6), que si elle se présente à nos yeux, et qu'on y pense sérieusement, il n'y a point de passion qui y puisse résister, point d'inclination au péché qui ne se dissipe par ce souvenir salutaire. » Les hommes répandus sur toute la face de la terre s'en ressouviendront, et ils se convertiront au Seigneur, dit le Prophète, *Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ.* (*Psal.* XXI, 28.) En effet sentons-nous un mouvement d'ambition, regardons sa tête couronnée d'épines, et nous rougirons de notre orgueil: un plaisir sensuel se présente-t-il à notre imagination, envisageons son corps ensanglanté, et nous aurons honte de nous être arrêtés à ce malheureux plaisir. l'avarice règne-t-elle en nous? voyons sa nudité, et nous nous déferons de notre dureté envers les pauvres: aimons-nous la bonne chère, *Souvenons-nous de l'absinthe et du fiel* (*Thren.*, III, 19) dont sa bouche a été abreuvée, et notre délicatesse nous sera en horreur: nourissons-nous une haine, ou une envie secrète dans le cœur, jetons les yeux sur son côté ouvert, et la charité prendra la place de ces passions: sommes-nous près de commettre une action criminelle, contemplons les pieds et les mains cloués à la croix, et il ne nous en faudra pas davantage pour nous faire changer de dessein, et pour nous arrêter tout d'un coup. Tel est le fruit que nous devons tirer de la méditation de la mort du Fils de Dieu; n'allons point à d'autre école qu'à celle de la croix, et n'écoutons point d'autre Maître que Jésus-Christ crucifié.

Loin d'ici ces nouveaux fanatiques, qui, par les raffinements d'une perfection chimérique, que l'antiquité n'a point connue, enseignent que quand on est parvenu à contempler l'essence de Dieu par elle-même, on doit laisser là l'humanité sainte de Jésus-

(15) Spiritum cum verbo dimisit, prævento carnificis officio. (Tertull., *Apolog.*, cap. 8.)

Christ. Pour nous qui mettons toute notre gloire dans la folie de la croix, nous faisons profession de ne savoir point autre chose *que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié;* nous prononçons avec l'Apôtre (I *Cor.*, II, 2), *anathème contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus* (I *Cor.*, XVI, 21); et nous reconnaissons avec saint Augustin que Jésus-Christ crucifié est le lait des enfants qui sont à la mamelle, et la viande des hommes parfaits (16); » car ayant appris de tous les Pères que le devoir des chrétiens est d'exprimer par leurs actions et par leurs souffrances les mystères du Sauveur, nous ne comprenons point comment le pouvoir faire, si nous ne l'avons toujours devant les yeux.

Que Jésus-Christ crucifié soit donc l'objet continuel de notre culte : rien de plus tendre, rien de plus solide que cette dévotion; toutes les autres sont fausses quand elles ne se rapportent pas à celle-là; car *il n'est point de salut sans lui, et il n'en est que par lui.* (*Act.*, IV, 12.) « Ah! dit saint Bernard, vous craignez d'approcher le Père Eternel? il vous a donné Jésus pour médiateur; qu'est-ce qu'un tel Fils ne peut pas auprès d'un tel Père (17). » Présentons-lui ce Fils étendu sur une croix, comme le moyen le plus efficace pour en obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin; disons-lui avec le Prophète : *Jetez les yeux sur le visage de votre Christ.* « *Respice in faciem Christi tui* (*Psal.* LXXXIII, 10); sur ce Fils l'objet de vos complaisances, couvert d'opprobres, et mort pour nous; car si Moïse faisait valoir devant Dieu la sainteté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, quand il voulait apaiser son courroux, que ne devons-nous pas attendre des mérites de Jésus-Christ même, quand nous les offrons à son Père? Offrons-lui donc en satisfaction de sa justice les mérites de celui qui a bien voulu pour l'amour de nous se faire homme comme nous, et devenir notre Sauveur *en effaçant et en attachant à sa croix la cédule du péché* (*Coloss.*, II, 14), qui nous engageait à une peine éternelle : offrons-lui cette tête couronnée d'épines, pour tant de mouvements d'orgueil dont nous sommes coupables : ces yeux fermés par la mort, pour tant de regards dissolus; cette bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, pour nos intempérances et nos calomnies; ces mains et ces pieds cloués, pour nos injustices et nos démarches criminelles; ce corps tout déchiré, pour notre mollesse et notre sensualité; ce cœur rempli de charité, pour notre cœur plein d'amour propre et de passions déréglées; en un mot, offrons à un Dieu les actions d'un Dieu, pour le bien que nous avons omis, et que nous devions faire; ses souffrances, pour le mal que nous avons commis, et dont nous pouvions nous abstenir; sa vie innocente et sa mort sainte, pour notre vie pécheresse digne de la mort éternelle. Mais en le présentant à son Père, regardons-le toujours comme l'objet de notre imitation, et faisons en sorte de copier toute notre vie ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour nous, sans quoi nous prierons en vain le Père Eternel de *regarder le visage de son Fils* (*Psal.* LXXXIII, 10), puisqu'il est certain qu'il ne le regardera pour nous exaucer, qu'à proportion que nous le regarderons nous-mêmes pour l'imiter dans ses humiliations et dans ses souffrances.

Faites, Seigneur Jésus, que nous puissions *ressentir en nous tout ce qui s'est passé en vous* (*Philipp.*, I, 5 *seqq.*); que nous ressentions votre patience et votre douceur, et qu'en vous voyant endurer les affronts les plus outrageants et les douleurs les plus cuisantes, sans seulement *ouvrir la bouche* (*Isa.*, LIII, 7), nous apprenions la manière dont nous devons supporter les insultes que nous avons le moins méritées, et les maladies qui nous font le plus souffrir. Faites que nous ressentions votre amour et votre charité, et qu'en vous voyant prier pour vos persécuteurs et pour ceux qui vous ont attaché à la croix, nous comprenions que, quelques mauvais traitements que nous ayons reçus de nos ennemis, jamais rien ne doit être capable de nous diviser d'avec nos frères, ni nous détourner de leur faire du bien. Faites que nous ressentions votre obéissance et votre humilité, qu'en vous voyant, *tout égal à Dieu que vous êtes, vous anéantir vous-même, en devenant semblable aux hommes, et en vous rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix* (*Philipp.*, II, 6, 7, 8), nous méprisions la grandeur humaine, et nous aimions l'abjection et les humiliations. Votre profond abaissement a été la cause de votre élévation, et vous n'avez point voulu entrer dans votre gloire par une autre voie que par celle de la croix; après cela, Seigneur, ce n'est point à nous à en chercher une autre. Faites-nous donc marcher par ce chemin dur et laborieux, puisqu'il n'en est point de plus sûr pour arriver à vous; et si nous cherchions à en sortir de nous-mêmes, la grâce que nous vous demandons, Seigneur Jésus, c'est de nous y retenir par une sévérité pleine de miséricorde. En un mot, abaissez-nous pour nous élever, et faites-nous *souffrir en ce monde, pour mériter d'être glorifiés avec vous dans l'autre.* (*Rom.*, VIII, 30.)

SAMEDI.

Prodiges à la mort. Côté ouvert. Joseph d'Arimathie. Nicodème. Sépulture.

Il ne nous reste plus qu'à expliquer ce qui se passa après la mort de Jésus-Christ. Si ce discours n'a pas encore produit tout l'effet que nous nous en sommes proposé; c'est-à-dire, s'il n'a pas encore fortifié votre

(16) Christus crucifixus est lac sugentibus, et cibus proficientibus. (Tract. 116, *in Joan.*)

(17) Ad Patrem verebaris accedere, Jesum tibi dedit mediatorem. Quid non apud talem Patrem Filius talis obtineat. (*Serm. de Natiu. B. Virg.*)

foi, et excité votre amour, nous espérons par la miséricorde du Seigneur, que cette conclusion achèvera de soumettre vos esprits et de toucher vos cœurs, et que vous ne pourrez ni vous défendre de reconnaître celui que le centenier a reconnu pour être véritablement le Fils de Dieu, ni empêcher que vos cœurs ne se brisent quand vous verrez les pierres se fendre.

Prodiges à la mort de N.-S. Jésus-Christ.

En même temps le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas : la terre trembla, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints, qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent, et sortant de leurs sépulcres, après la résurrection de Jésus, ils vinrent dans la ville sainte, et furent vus de plusieurs personnes. Le centenier et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, ayant vu le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une extrême crainte, et dirent : Cet homme était véritablement le Fils de Dieu.

Aussitôt que Jésus-Christ eut rendu l'esprit, le Père éternel, satisfait de son obéissance, voulut qu'il fût reconnu pour son Fils, non par une voix comme il avait fait dans son baptême et dans sa Transfiguration (*Matth.*, III, 17; XVII, 5), mais par une espèce de bouleversement de toute la nature. Le premier prodige qui se fit fut dans le temple; *le voile* qui était au-devant du sanctuaire, ou du Saint des saints, *se déchira depuis le haut jusqu'en bas.* Jésus rendit l'esprit, dit l'évangéliste, et en même temps le voile du temple se déchira : *Emisit spiritum, et ecce velum templi scissum est.* « L'ancien Testament est un voile, et ce voile n'est ôté que lorsque l'on passe de l'ancienne loi à la nouvelle » (S. Aug., epist. 140, *ad Honor.*), suivant ce que dit l'Apôtre, que *le voile de l'ancienne alliance n'est ôté que par Jésus-Christ.* (II *Cor.*, III, 14.) Nous pouvons encore dire que le voile qui cachait le Saint des saints fut déchiré, pour marquer que le chemin du ciel, ce sanctuaire véritable qui nous avait été fermé depuis le péché du premier homme, nous serait désormais ouvert. Les miracles qui arrivent à la mort du Sauveur, ne se passent pas seulement dans le temple; les uns se font dans le ciel, les autres sur la terre; le soleil s'éclipse, comme refusant de prêter sa lumière pour éclairer le plus horrible de tous les crimes, la terre tremble, comme ne pouvant supporter le poids d'un Dieu crucifié; les pierres se brisent comme de douleur, et se montrent plus sensibles que les hommes; les sépulcres s'ouvrent, et plusieurs corps ressuscitent, comme pour venir rendre hommage *au Seigneur des vivants et des morts* (*Rom.*, XIV, 9), au vainqueur de la mort et de l'enfer. « Ce renversement de toute la nature fait voir, dit saint Chrysostome (hom. 89, *in Matth.*), jusqu'où allait la cruauté des Juifs qui se glorifiaient et se réjouissaient de ce qui causait une espèce de douleur générale à tout le monde. Car quoique ces signes fussent autant de preuves de la colère, ou plutôt de la fureur de Dieu, ils n'en furent point touchés; ces ténèbres en plein midi, ces pierres qui se fendent, le voile qui se rompt, cette terre qui tremble, ne font aucune impression sur eux. Le centenier même et ceux qui étaient avec lui, tout païens qu'ils étaient, ayant vu ce qui se passait, furent étrangement surpris, et touchés de la patience que Jésus avait toujours montrée, et principalement du cri extraordinaire qu'il avait poussé en mourant, ils s'écrièrent qu'il était véritablement le Fils de Dieu : » *Vere hic homo Filius Dei erat.* Enfin tout le peuple effrayé par tant d'événements prodigieux, s'en retourna frappant sa poitrine de regret et de douleur : *Percutientes pectora sua revertebantur.* O spectacle puissant pour émouvoir les cœurs les plus durs ! ô spectacle digne du ciel et de la terre, des anges et des hommes ! C'était un objet bien triste de voir Jésus-Christ en croix, mais c'en était un bien touchant de voir le peuple gémir et frapper sa poitrine. « Considérez donc la dureté et l'aveuglement des Juifs, malgré les prophéties qui avaient annoncé le Sauveur tant de siècles auparavant, et la multitude des miracles qu'il avait opérés pendant sa vie, malgré tous les prodiges qui sont arrivés à la naissance et à la mort de leur Messie. Les cieux l'ont reconnu, dit saint Grégoire, puisqu'à sa naissance ils lui ont envoyé une étoile; la mer l'a reconnu, puisqu'elle l'a soutenu sur ses flots; la terre, puisqu'elle a tremblé à sa mort; le soleil, puisqu'il a caché sa lumière; l'enfer, puisqu'il a rendu les morts dont il était en possession; les pierres et les rochers l'ont reconnu, puisqu'ils se sont fendus et brisés. Cependant, dit ce Père, les cœurs des Juifs infidèles méconnaissent encore aujourd'hui celui que les créatures les plus insensibles ont reconnu pour le Seigneur de l'univers; et plus durs que le marbre, ils ne veulent pas se laisser briser par la pénitence (19). »

Quelque parti que nous prenions dans la mort du Fils de Dieu, il ne peut être que bon, pourvu que nous ne prenions pas celui des Juifs; tremblons comme la terre, brisons nos cœurs comme les pierres se brisent, sortons de notre tombeau comme les morts sortent de leurs sépulcres, craignons et frappons-nous la poitrine comme le centenier et le peuple qui s'en retournent. Voilà ce que nous

(18) *Velum templi scissum est*, id est, cœlum aperitur. (S. Hier., *in Matth.*)

(19) Omnia quippe elementa Auctorem suum veris testata sunt : Deum hunc cœli esse cognoverunt, quia protinus stellam miserunt; mare cognovit, quia sub plantis ejus se calcabile præbuit; terra cognovit, quia eo moriente contremuit; sol cognovit, quia lucis suæ radios abscondit; saxa et petræ cognoverunt, quia tempore mortis suæ scissa sunt; infernus agnovit, quia hos quos tenebat mortuos reddidit. Et tamen hunc quem Dominum omnia insensibilia elementa senserunt, adhuc infidelium Judæorum corda Deum esse minime cognoscunt, et duriora saxis scindi ad pœnitentiam nolunt. (Hom. 20. *in Evang.*)

devons faire pour profiter comme il faut de la mort de Jésus-Christ; mais que ce ne soit pas une crainte vaine et passagère qui ne remue que l'imagination, et ne dure qu'autant de temps qu'on nous en parle, que ce soit une crainte salutaire fondée sur la foi, et qui nous dispose à la charité. Que les paroles que vous avez entendues n'excitent pas seulement en vous une douleur légère qui passe dans le moment, mais que *plus perçantes qu'une épée tranchante* (*Hebr.*, IV, 12), elles entrent dans le fond de vos cœurs, qu'elles y demeurent profondément enfoncées comme des clous, suivant l'expression de l'Ecriture, et qu'elles y fassent une impression qui ne s'efface jamais, *Verba sapientium sicut stimuli, et quasi clavi in altum defixi.* (*Eccle.*, XII, 11.) Reconnaissons avec le centenier que celui qui meurt sur une croix est véritablement le Fils de Dieu, *Vere Filius Dei erat iste;* faisons les mêmes réflexions que fit ce païen, pour nous convaincre comme lui de la divinité de Jésus-Christ : sa foi fut assez grande pour lui mériter, selon plusieurs auteurs (S. Chrys., hom. 89, *in Matth.*), la gloire et la couronne du martyre. Les Mages ont reconnu le Sauveur dans une crèche (*Matth.*, II, 11); mais pour lui il reconnaît la vie dans la mort; le larron l'a confessé Roi, mais le centenier le déclare Fils de Dieu; il a fait attention à tout ce qu'il voit pour s'élever à la connaissance de ce qu'il ne voit pas (*Rom.*, 1, 20), *Videns autem centurio quod factum fuerat;* que tout ce que nous voyons aujourd'hui serve de même à éclairer nos esprits, et à toucher nos cœurs; ne soyons pas moins dociles qu'un païen, plus durs que les rochers, ou plus insensibles que les morts. Le Seigneur nous avait promis par un prophète *qu'il nous ôterait le cœur de pierre, et qu'il nous donnerait un cœur de chair à la place* (*Ezech.*, XI, 19), mais en voyant aujourd'hui la sensibilité des pierres mêmes, prions-le de nous donner un cœur de pierre qui puisse se fendre comme elles, si les nôtres, plus durs que le marbre, ne se brisent pas à sa mort.

De la considération de ce que souffrent toutes les créatures, passons à la réflexion de ce que le Créateur a souffert : songeons que chacun de nous a part à sa mort, et convaincus que nos péchés en sont l'unique cause, travaillons avec lui *à détruire le corps du péché qui règne en nous* (*Rom.*, VI, 6), puisque c'est tout le dessein qu'il s'est proposé, et tout le fruit qu'il attend de sa Passion. Excitons dans nous l'amour et la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ pour tout ce que nous en avons reçu. Il est vrai que nous ne pouvons jamais nous acquitter envers lui, quand nous donnerions mille vies pour celle qu'il a donnée pour nous; mais ce qui doit nous consoler, c'est que notre Dieu est un Dieu infiniment bon, qui n'exige pas de nous vie pour vie, mais qui sera satisfait si nous lui rendons amour pour amour. Est-il donc si difficile d'aimer celui qui nous a donné la preuve la plus grande de la charité la plus parfaite ? Or, pourvu que nous fassions ce qui est en nous, c'est-à-dire que nous l'aimions comme il nous a commandé de l'aimer (*Matth.*, XXII, 37), il ne demande rien davantage de nous, et nous pouvons dire même qu'en lui donnant notre cœur, nous lui présentons une offrande digne de lui, puisque, selon la pensée de saint Bernard, rien ne manque quand l'on donne tout ce que l'on peut donner (20). C'est ainsi que non-seulement nous nous acquitterons envers lui, mais qu'il deviendra notre débiteur, et que, suivant sa parole, il nous donnera la vie éternelle en récompense de l'amour que nous aurons eu pour lui. (*Luc.*, X, 28.)

Côté ouvert.

Les Juifs, de peur que les corps ne demeurassent en croix le jour du sabbat, parce que c'en était la veille et la préparation, et que ce jour du sabbat était une grande fête, prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes, et qu'on les ôtât de la croix. Les soldats donc vinrent et rompirent les jambes du premier et de l'autre qu'on avait crucifiés avec lui, et étant venus à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes, mais un d'eux lui ouvrit le côté avec une lance, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en rend témoignage et son témoignage est véritable, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous le croyiez aussi; car, ces choses ont été faites pour accomplir cette parole de l'Ecriture : Vous ne briserez aucun de ses os. Il est dit encore dans un autre endroit : Ils verront celui qu'ils ont percé.

Après que les évangélistes ont fait l'histoire de la mort et Passion de Jésus-Christ, ils rapportent ce qui regarde sa sépulture. C'était là veille du sabbat, et cette veille s'appelait la Préparation (*Joan.*, XIX, 31), *Quoniam Parasceve erat*, parce qu'étant défendu de ne rien faire le jour du sabbat (*Exod.*, XVI, 29), on préparait la veille tout ce qui était nécessaire pour le lendemain, afin d'observer exactement le jour du repos. Comme il était déjà la neuvième heure, c'est-à-dire trois heures après-midi, que le sabbat commençait dès le vendredi après le soleil couché, que ce n'était pas une fête ordinaire, que c'était d'ailleurs un des sept jours des azymes, *Erat enim magnus dies ille Sabbati;* les Juifs, toujours tels que le Fils de Dieu les a dépeints, ayant grand soin de passer ce qu'ils buvaient, *de peur d'avaler un moucheron*, et ne faisant aucun scrupule *d'avaler un chameau* (*Matth.*, XXIII, 24), ne comptant pour rien le déicide qu'ils venaient de commettre, inquiets seulement que les corps des crucifiés ne demeurassent en croix le jour du sabbat, et que ce fût en profaner la sainteté; *Les Juifs*, dis-je, *prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes, et qu'on les ôtât de la croix.*

Or, comme il était important qu'on ne pût

(20) Nihil deest, ubi totum est. (S. Bern., serm. 8, *in Cant.*)

douter de la mort de Jésus-Christ, la Providence a permis que nous en eussions différentes preuves indubitables : non-seulement le centenier en a assuré Pilate, mais les soldats en furent convaincus, puisqu'ils ne lui rompirent pas les jambes, comme ils le firent aux deux larrons qu'on avait crucifiés avec lui ; l'un de ces soldats, pour s'en assurer encore davantage, lui ouvrit le côté avec une lance ; et la plaie qu'il lui fit dut être bien large et bien profonde, puisque le Sauveur, en la montrant à saint Thomas qu'il voulait guérir de son incrédulité, lui dit d'approcher la main et de la mettre dans son côté (*Joan.*, XX, 27) ; mais ce coup qui porta jusqu'au cœur, aurait achevé de le faire mourir, s'il avait eu encore quelque reste de vie. Enfin, le disciple bien-aimé, qui a tout vu de ses propres yeux et qui observait tout exactement, nous en assure dans les termes les plus précis ; son témoignage est véritable, et il nous le dit afin que nous le croyions aussi : *Et ille scit, quia vera dicit, ut et vos credatis.*

De ce côté ouvert il en sortit du sang et de l'eau, non confondus ni mêlés ensemble, puisque l'on n'aurait pu distinguer l'un de l'autre, *exivit sanguis et aqua.* « Pourquoi de l'eau ? pourquoi du sang, demande saint Ambroise ? de l'eau, répond ce Père, pour nous laver ; du sang pour nous racheter (22). » O coup qui a été salutaire à tous les chrétiens ! Heureuse lance ! qui en perçant le côté de Jésus nous a frayé le chemin de son cœur, pour nous y préparer un asile assuré contre la colère de Dieu : car, suivant la remarque de saint Augustin, « l'évangéliste ne dit pas que le soldat lui blessa, mais lui ouvrit le côté : *Latus ejus aperuit*, afin que la porte de la vie nous fût, pour ainsi dire, ouverte et pût nous introduire au lieu d'où sont sortis les sacrements de l'Eglise (22). » En effet, c'est de la Passion de Jésus-Christ qu'ils tirent toute leur vertu ; et les deux principaux, savoir le baptême et l'Eucharistie, nous sont parfaitement représentés dans cette eau et ce sang qui découlent du côté du Fils de Dieu. Ce n'était pas assez qu'il nous donnât une vie nouvelle dans le sacrement de la régénération, il a voulu encore nous donner dans le sacrement des autels une nourriture qui pût l'entretenir. Disons donc avec saint Augustin (tract. 110, *in Joan.*), que « comme Adam est saisi d'un profond sommeil, afin qu'Eve tire son origine de lui (*Gen.*, II, 21), ainsi Jésus-Christ s'endort sur la croix du sommeil de la mort, afin que l'Eglise, qui est la seconde Eve, soit formée de lui. Le Seigneur tira un os du côté d'Adam pour en faire la première femme ; et on ouvre le côté de Jésus-Christ avec une lance, afin que l'eau et le sang qui en sortent, forment les sacrements qui devaient sanctifier son Eglise et la rendre digne d'être son Epouse. » « O mort, dit le même Père, qui rend la vie aux morts ! quoi de plus pur que ce sang ? quoi de plus utile et de plus salutaire que cette plaie (23) ? »

Telle est l'origine de tous les chrétiens : où en trouver une plus sainte ou plus illustre ? Ainsi, grands du monde, de quelque sang auguste que vous puissiez venir, sachez qu'au lieu de vous en élever, comme il n'en est point de plus noble que celui d'un Dieu-Homme, c'est d'où vous devez tirer toute votre gloire. *Pour moi*, dit l'Apôtre, *à Dieu ne plaise que je me glorifie en une autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (*Galat.*, VI, 14.) Qui que nous soyons donc, grands ou petits, faisons sans cesse réflexion à cette naissance commune aux uns et aux autres, et souvenons-nous-en toujours pour ne rien faire qui puisse la déshonorer, et pour ne nous dégrader jamais de la noblesse de notre extraction par des passions basses et honteuses. « Reconnais, ô chrétien, quelle est ta dignité, s'écrie saint Léon ; et puisque tu as été associé à la nature d'un Dieu, prends garde de retomber dans ta première bassesse par quelque action qui dégénère ; souviens-toi de quel corps et de quel chef tu es le membre ; souviens-toi que c'est au sang de Jésus-Christ même que tu dois ton origine (24). » C'est ainsi que tout ce qui s'est passé dans la mort de Jésus doit servir à notre instruction ; voyons enfin celles que nous devons tirer du courage et de la fermeté que firent paraître Joseph et Nicodème, et de plusieurs circonstances de la sépulture de Jésus-Christ.

Joseph d'Arimathie.

Il y avait un sénateur appelé Joseph, homme vertueux et juste, qui n'avait point consenti au dessein des autres et qui était disciple de Jésus, mais en secret, parce qu'il craignait les Juifs ; il était d'Arimathie, qui est une ville de Judée, et du nombre de ceux qui attendaient le royaume de Dieu ; il s'en vint hardiment trouver Pilate et lui demanda le corps de Jésus. Pilate s'étonnant qu'il fût mort si tôt, fit venir le centenier, et lui demanda s'il était déjà expiré ; le centenier l'en ayant assuré, Pilate donna le corps à Joseph. Nicodème, celui qui autrefois était venu trouver Jésus durant la nuit, y vint aussi apportant environ cent livres d'une mixtion de myrrhe et d'aloès. Or, Joseph ayant acheté un linceul et descendu le corps, l'enveloppa dans ce linceul qui était blanc ; ce fut ainsi qu'ils prirent le corps de Jésus et qu'ils l'enveloppèrent de linges en la manière d'ensevelir qui est ordinaire aux Juifs. Il y avait près du lieu où il fut crucifié un jardin, et dans ce

(21) Quare aqua ? quare sanguis ? aqua ut mundaret, sanguis ut redimeret. (*De sacram.*, lib. V.)

(22) Vigilanti verbo evangelista usus est, ut non diceret, latus ejus percussit, sed vulneravit ; ut illud quodam modo vitæ ostium panderetur unde Sacramenta Ecclesiæ manaverunt. (Tract. 110, *in Joan.*)

(23) O mors unde mortui reviviscunt ! quid isto sanguine mundius ? quid isto vulnere salubrius ? (Tract. 220, *in Joan.*)

(24) Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire ; memento cujus capitis et cujus corporis sis membrum. (*Serm. de Nativ. Dom.*)

jardin un sépulcre que Joseph avait fait tailler dans le roc, où personne n'avait encore été mis. Comme donc c'était le jour de la Préparation des Juifs et que le sépulcre était proche, Joseph l'y mit et se retira après qu'il eut roulé une grosse pierre à l'entrée du sépulcre.

Comme il était défendu, selon les lois romaines, de prendre les corps des criminels et de les ensevelir sans l'autorité du juge, Joseph d'Arimathie, dont l'Ecriture nous parle comme d'un homme considérable pour ses biens et par son rang, mais encore plus pour son courage et sa vertu, fut trouver Pilate et lui demanda le corps de Jésus. Ce gouverneur, qui avait trouvé en lui quelque chose de divin, fut surpris qu'il eût expiré plus tôt que les hommes ordinaires, dont quelques-uns restaient plusieurs jours vivants en croix. Pour s'en informer il fit venir le centenier et lui demanda s'il était mort. Information qui ne fut faite que par une permission divine, afin que dans la suite, quand on le verrait ressuscité, on ne pût révoquer en doute la vérité de sa mort. Le centenier l'en ayant assuré, Pilate donna le corps de Jésus à Joseph.

Vertu merveilleuse de la mort de Jésus-Christ qui commence à éclater dans la personne de Joseph d'Arimathie ! Ce magistrat n'avait point consenti au dessein des autres Juifs. Heureux, dit le Prophète, de ne s'être point laissé aller à suivre le conseil des impies: *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.* (*Psal.* I, 1.) Il était disciple de Jésus-Christ, mais en secret, parce qu'il craignait les Juifs : *Discipulus Jesu, occultus autem propter metum Judæorum.* Or, voilà que cette crainte se dissipe tout d'un coup ; il fait voir sa fermeté, dit saint Chrysostome (hom. 29, *in Matth.*), en s'exposant si généreusement à la haine de tout le monde, et même à la mort ; car il va hardiment demander à Pilate le corps de Jésus, et il le demande jusqu'à ce qu'il l'ait obtenu. Il n'est que trop ordinaire de s'attacher à un homme que l'on voit dans la faveur, et de l'abandonner dans la disgrâce. Tel est le procédé de la plupart des hommes, dont la cupidité est le ressort principal de tous leurs mouvements, et qui n'aimant les autres que par rapport à eux-mêmes, ne s'attachent d'ordinaire à autrui qu'autant qu'il y va de leurs propres intérêts ; mais il est bien rare de prendre parti pour celui qu'on a vu périr comme un misérable, quand on n'a osé se déclarer pour lui pendant sa vie. C'est néanmoins le prodige que Jésus-Christ opère en la personne de Joseph ; car il était trop faible et trop timide auparavant pour se croire capable d'un si grand courage : et s'il devint en un moment, de son disciple secret son premier confesseur, c'est à la grâce de Jésus mourant, qu'il en faut donner toute la gloire. Le Sauveur l'avait bien dit, que quand *on l'aurait élevé en haut, il attirerait tout à lui* (*Joan.*, XII, 32) ; il a attiré de sa croix le centenier et ceux qui étaient avec lui, il a attiré quelques Juifs qui s'en retournèrent en frappant leur poitrine, il a élevé le courage de Joseph d'Arimathie, et sa mort fait sur ce sénateur un effet que sa doctrine et ses miracles n'avaient pu faire : ainsi suspendu en croix, non-seulement il bouleverse toute la nature, mais il convertit des infidèles ; il touche et amollit des cœurs endurcis, il fortifie et encourage des faibles ; que de prodiges différents publient hautement sa divinité !

Grâces au Seigneur, nous ne sommes ni païens ni Juifs : mais qu'il y a parmi nous de chrétiens lâches et inutiles ! Disciples de Jésus en secret par la crainte du monde, et qui n'ont pas la force de porter extérieurement les marques de la religion qu'ils professent dans le cœur. Prions-le de faire en eux le même miracle qu'il a opéré en faveur de Joseph : car quels biens ne procure-t-on pas à l'Eglise, quels désordres n'arrête-t-on point dans le monde, quand ceux principalement qui sont distingués par leur naissance ou par leur dignité, se font un honneur de paraître en toutes occasions, les disciples de Jésus-Christ, et un devoir d'en prendre ouvertement le parti ? *dieux de la terre* (*Psal.* LXXXI, 6), ne prenez pas ceci pour un simple conseil, c'est une de vos obligations les plus essentielles ; les particuliers peuvent quelquefois se contenter de gémir en secret des scandales du siècle, mais les grands du monde doivent se déclarer en public ; et suivant les règles d'une prudence chrétienne, qui doit être ferme sans être indiscrète, ils sont obligés d'imposer silence à ce libertin, à ce calomniateur, à ce médisant, s'ils ne veulent répondre en leurs propres personnes des péchés qu'ils auraient pu empêcher de commettre ; souvenons-nous de ces paroles du Fils de Dieu : *Le Fils de l'homme aura honte de celui qui aura eu honte de lui.* (*Marc.*, VIII, 38.) « Après cela, dit saint Cyprien, un chrétien s'imaginera d'être chrétien, lorsqu'il rougira et qu'il appréhendra de le paraître (25). »

Nicodème.

Le Seigneur opéra en la personne de Nicodème le même effet qu'il avait opéré en faveur de Joseph d'Arimathie. Ce sénateur l'avait autrefois été trouver la nuit pour s'instruire du royaume de Dieu (*Joan.*, III, 2) ; mais c'est en plein jour qu'il se joint à Joseph, pour partager avec lui l'honneur de descendre son cher Maître de la croix, et de l'ensevelir ; ils avaient la même faiblesse, ils sont revêtus de la même force ; tout Juifs qu'ils sont, ils ne craignent point de se souiller par l'approche d'un corps mort (*Levit.*, XI, 8) ; déjà chrétiens, ils sont persuadés, au contraire, qu'ils seront sanctifiés par l'attouchement de celui-ci : aussi, quoique l'un et l'autre fussent très-distingués, ils ne voulurent point employer à ce pieux office d'autres mains que les leurs ; la fermeté de ces deux sénateurs se signale en

(25) Et Christianum se putat, qui Christianum esse confunditur. (*De laus.*)

s'attachant ouvertement à Jésus mort, dont ils n'avaient été pendant la vie que les disciples secrets ; leur magnificence paraît en achetant environ cent livres de parfums pour l'embaumer ; leur piété éclate en lui rendant eux-mêmes les devoirs de la sépulture. « Ils le mirent dans le sépulcre de Joseph ; car, dit saint Augustin, il fallait que celui qui mourait pour le salut des autres, fût mis dans un sépulcre qui ne fût point à lui (26), et il ne convenait point au vainqueur de la mort d'en avoir un qui lui appartînt (27). »

Admirons comme la Providence conduit toutes choses suivant les règles d'une parfaite sagesse : si ces deux sénateurs n'avaient pas été gens considérables, ils n'auraient pas été en état d'aller chez Pilate lui demander le corps de Jésus, et de l'obtenir ; et s'ils n'avaient pas été riches, ils n'auraient pu l'ensevelir avec l'honneur et la décence qu'on devait rendre à un Homme-Dieu. Elle permet d'ailleurs, 1° que le sépulcre dans lequel il fut mis, fût taillé dans le roc, *Quod excíderat in petra*, afin que l'on n'eût pas lieu de croire que les disciples de Jésus avaient creusé par derrière pour dérober son corps. 2° Qu'il fût neuf, et qu'il n'eût encore servi à personne, *In monumento suo novo*, afin qu'on ne pût pas penser que ce fût quelqu'autre que lui qui fût ressuscité. (S. Chrys., hom. 89, *in Matth.*) 3° Que Joseph roulât une grosse pierre à l'entrée du sépulcre : *Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti ;* afin que cette pierre ne pouvant être ôtée sans le secours de plusieurs (28), on ne soupçonnât pas les saintes femmes, qui furent le lendemain pour embaumer de nouveau le sacré corps de Jésus, de l'avoir enlevée. 4° Que les princes des prêtres présentassent une requête à Pilate, pour le prier de faire garder le sépulcre, et que, sur la permission que leur en donna ce gouverneur, ils le scellassent du sceau de l'empire, et y missent eux-mêmes des gardes : *Munierunt sepulcrum, signantes lapidem, cum custodibus ;* afin que ses plus cruels ennemis devinssent les premiers témoins de sa Résurrection, et fournissent, malgré eux, une preuve invincible à cette vérité fondamentale de notre religion.

Chrétiens, qui en faisant cette lecture, portez peut-être envie au sort heureux de Joseph et de Nicodème ; « ne vous affligez point, ne vous plaignez point de n'être pas nés au temps où vous pouviez avoir le bonheur de voir Jésus-Christ dans sa chair ; il ne nous a pas ôté cet avantage (29). » Si vous ne pouvez rendre les mêmes devoirs à son corps naturel, vous pouvez les rendre tous les jours à son corps mystique ; il est caché dans les pauvres, et il nous assure qu'*il tiendra fait à sa personne tout ce que nous ferons au moindre d'eux* (*Matth.*, XXV, 40) ; nous devons les regarder comme ses receveurs ici-bas, et nous pouvons compter qu'ils lui feront tenir sûrement tout ce que nous leur remettrons entre leurs mains ; fréquentons donc les hôpitaux, où les pauvres et les malades sont en si grand nombre, et qui que nous soyons, nous y trouverons toujours matière à exercer notre charité, et à signaler notre zèle ; ne sommes-nous pas en état de les secourir de nos biens pendant leur vie, ensevelissons-les de nos mains après leur mort. Heureuses ces âmes fidèles destinées par la Providence à donner de grands exemples, dont la foi est assez vive pour reconnaître Jésus-Christ en la personne des pauvres, dont la charité est non-seulement assez tendre pour être sensiblement touchées de leurs misères, mais assez agissante pour les secourir en toutes manières. Heureuses, dis-je, ces femmes chrétiennes qui, sans avoir égard, ni à l'élévation de leur rang, ni à la délicatesse de leur sexe, se font un emploi ordinaire de toutes ces œuvres de miséricorde ; leur charité ne demeurera pas sans récompense ; et suivant la parole de Jésus-Christ, ces mêmes pauvres *Les recevront un jour dans les tabernacles éternels.* (*Luc.*, XVI, 9.)

Sépulture.

Finissons par deux réflexions que nous fournit la sépulture de Jésus-Christ, qui peuvent beaucoup servir à nous appliquer tout le fruit de sa mort, et nous disposer en même temps à recevoir son sacré corps dans la solennité de Pâques.

La première, c'est que, suivant la doctrine de l'Apôtre, nous devons être ensevelis avec Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ même : *Consepulti sumus cum Christo.* (*Rom.*, VI, 4.) Or, il faut remarquer que dans son sépulcre il est dans deux états différents, car il est mort et il est vivant ; il est mort de la vie naturelle, qui consiste dans la séparation de l'âme d'avec le corps ; mais il est vivant de la vie surnaturelle, qui consiste dans l'union du corps à la divinité du Verbe. Tel doit être l'état du chrétien, il faut qu'il ne vive plus de la vie des sens, c'est-à-dire qu'il ait des yeux *qui ne voient point la vanité* (*Psal.* CXVIII, 37), des oreilles qui ne soient point ouvertes *aux paroles de mensonge* (*Prov.*, VI, 19), une bouche fermée à la calomnie, des mains qui n'aient point de mouvement pour commettre le crime (*Eccli.*, II, 14), des pieds qui soient immobiles pour marcher dans *la voie de l'iniquité* (*Psal.* CXVIII, 104), un cœur insensible à la louange et au mépris, à la gloire et à l'humiliation, à la prospérité et à l'adversité, comme un corps mort qui ne peut exercer aucune de ses fonctions, et qui est

(26) In aliena ponitur sepultura, qui pro alienorum morietur salute. (Serm. 132, *De temp.*)

(27) Victor mortis suum tumulum non habet. (*De virg.*, lib. III.)

(28) Ut non posset sine auxilio plurimorum reserari. (S. Hier., *in Matth.*)

(29) Noli dolere, noli murmurare quia temporibus natus es, quando jam Dominum non vides in carne ; non tibi abstulit istam dignationem. (S. Aug., serm. 26, *De verb. Dom.*)

sans sentiments pour la joie et pour le plaisir : mais il faut d'ailleurs que le chrétien soit vivant de la vie de la grâce, toujours employé aux actions qui peuvent l'entretenir : *Qu'il vive de Dieu et pour Dieu* (*Rom.*, VI, 10) ; *qu'il n'ait d'affection que pour les choses d'en haut, et non pour celles d'en bas* (*Coloss.*, III, 2) ; *que sa conversation* ne soit plus sur la terre, mais dans *le ciel* (*Philip.*, III, 20) ; en un mot, il faut qu'il puisse dire avec l'Apôtre : *J'ai été crucifié avec Jésus-Christ, et je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; et si je vis maintenant dans ce corps mortel, je vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré à la mort pour moi.* (*Galat.*, II, 19, 20.)

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est qu'après avoir été ensevelis en Jésus-Christ par le sacrement de pénitence, nous devons l'ensevelir dans nous par celui de l'Eucharistie ; nos cœurs doivent devenir pour ainsi dire son tombeau, après qu'il a été le nôtre ; et c'est le mystère qui se passe en nous, quand nous le recevons dans le sacrement des autels. Or, voyons ce que fait Joseph pour l'ensevelir, et tâchons d'en tirer une instruction solide et édifiante : 1° Nous apprenons que le sépulcre de Jésus était à un homme juste : *Vir bonus et justus :* s'il vient au monde, c'est dans le sein d'une Vierge : si on le met dans le tombeau, c'est dans celui d'un homme juste, pour nous marquer qu'il n'y a que les âmes saintes et innocentes qui soient dignes de le loger. De quelle horreur ne seriez-vous pas saisis, si on vous disait que les Juifs ayant pris le corps de Jésus-Christ après sa mort, et que lui refusant les honneurs de la sépulture, ils l'avaient jeté dans la vallée des corps morts avec ceux des criminels? Chrétiens, si ceux à qui on parle sont dignes de porter ce nom, chrétiens, dis-je, qui dans cette grande fête, le recevez peut-être dans un cœur déchiré par l'ambition, rongé par l'avarice, desséché par l'envie, amolli par l'impureté, livré en proie à toutes les passions humaines, rentrez en vous-mêmes, et vous comprendrez aisément que c'est lui faire une injure infiniment plus grande, puisque, étant la sainteté par essence, on ne peut le mettre dans un lieu, quelque infâme qu'il soit, qui le déshonore tant, que de le recevoir dans une âme souillée par le péché. 2° Le linceul que Joseph acheta, et dans lequel Jésus fut enseveli était blanc, *In sindone munda*, ce qui nous marque combien notre âme doit être pure et nette pour le recevoir ; car c'est ici où nous pouvons dire avec l'apôtre saint Jean : *Que celui qui est juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie encore.* (*Apoc.*, XXII, 11.) 3° Il fut enseveli avec des aromates : *Cum aromatibus ;* les aromates ont deux propriétés, l'une d'empêcher la corruption, l'autre de rendre une bonne odeur : voilà les deux dispositions avec lesquelles nous devons recevoir Jésus-Christ ; la première, de nous prémunir de tous les préservatifs qui peuvent empêcher notre cœur de se corrompre à l'avenir ; la seconde, de nous remplir de la bonne odeur des vertus. Le sépulcre dans lequel il fut mis était neuf : *In monumento suo novo ;* si nous avons perdu notre innocence par le péché, ne soyons pas assez téméraires d'approcher de la sainte table, sans avoir obtenu du Seigneur *un cœur nouveau et un esprit nouveau.* (*Ezech.*, XXXVI, 26.) Disons-lui donc avec le Prophète : *Seigneur, répandez en nous votre Esprit, et vous y renouvellerez toutes choses : « Emitte Spiritum tuum et creabuntur.* (*Psal.* CIII, 30.) 5° Son tombeau était taillé dans le roc : *Quod exciderat in petra*, ce qui nous figure que notre cœur doit être brisé par la pénitence, et dans une ferme et solide résolution de ne retourner plus à nos anciens désordres. 6° Joseph roula une grosse pierre à l'entrée du sépulcre : *Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti ;* ce qui nous apprend que nous devons mettre une pierre entre le monde et nous, pour lui interdire l'entrée de nos âmes, et pour nous mettre hors d'état d'avoir aucun commerce avec lui. 7° Enfin, l'Ecriture nous apprend que les Juifs scellèrent le tombeau de Jésus, et y mirent des gardes, de peur que ses apôtres ne vinssent la nuit dérober son corps : *Munierunt sepulcrum, signantes lapidem, cum custodibus.* Qu'il nous soit permis de les imiter au moins en ce point ; avons-nous le bonheur de posséder Jésus-Christ dans nos cœurs, faisons tout ce qui est en nous pour empêcher qu'on ne nous l'enlève, posons des gardes à nos sens extérieurs et intérieurs, pour conserver ce dépôt sacré, que nous ne pouvons manquer de perdre si le démon entre en nous, puisque ce sont deux maîtres incompatibles qui ne subsistent jamais ensemble dans un même lieu. (*Matth.*, VI, 24.) Or, cet ennemi du genre humain s'insinue en nous par la bouche, quand nous prononçons des paroles déshonnêtes ; par les oreilles, quand nous en entendons d'impures ; par les yeux, quand nous regardons des objets criminels ; par l'esprit, quand nous nous occupons de pensées défendues ; par le cœur, quand il devient le séjour de quelque passion criminelle : il faut donc, suivant le conseil de l'Ecriture, *mettre une serrure à notre bouche, et une porte à nos lèvres* (*Psal.*, CXL, 3), pour les fermer exactement ; *environner nos oreilles d'épines* (*Eccli.*, XXVIII, 28), *pour n'écouter point la méchante langue ; détourner nos yeux* (*Psal.* CXVIII, 37), des objets extérieurs, pour ne point voir ce qui pourrait corrompre le dedans ; appliquer notre esprit à la méditation des choses saintes, pour le distraire des mauvaises pensées ; *garder notre cœur avec tout le soin possible* (*Prov.*, IV, 23), pour empêcher des passions de s'y glisser. Ce sera ainsi que nous conserverons sûrement dans nos âmes le plus précieux de tous les trésors, dont nous connaîtrons de plus en plus le mérite et le prix, à mesure que par le séjour qu'il y fera, nous nous apercevrons qu'il nous

comblera de ses grâces, et nous enrichira de ses dons.

Seigneur, faites que pour tirer tout le fruit de votre Passion, nous mourions véritablement au péché, puisque vous n'êtes mort que pour le faire mourir; mais comme nous ne pouvons déraciner entièrement de nos cœurs cette concupiscence, qui est le germe et la racine du péché, ni empêcher qu'elle ne demeure en nous jusqu'à la mort, donnez-nous la grâce de travailler pendant toute notre vie à l'affaiblir de plus en plus. Ce qui la fortifie dans tous les hommes, ce sont les passions du dedans, et les objets du dehors. Faites donc, Seigneur, que nous soyons toujours armés du glaive de l'Evangile, pour retrancher les malheureuses productions d'une nature corrompue, qui pousse sans cesse de nouveaux rejetons : faites que nous abaissions un esprit superbe qui s'élève des moindres avantages; que nous mortifiions une chair criminelle toujours disposée à la révolte contre l'esprit, *si on ne la tient dans la servitude.* (1 *Cor.*, IX, 27.) Faites, en un mot, que nous mettions toute notre étude à connaître la passion qui domine dans notre cœur, pour lui livrer une guerre continuelle. Ce n'est pas encore assez, Seigneur : faites, pour empêcher les objets extérieurs d'agir sur nous, que nous nous ensevelissions avec vous, que nous menions une vie cachée et retirée; que nous soyons, autant que notre état nous le permet, séparés du commerce du monde; que nous vivions, sinon dans une retraite extérieure, au moins dans une parfaite solitude de cœur et d'esprit, afin qu'*ayant crucifié le vieil homme en nous* (*Rom.*, VI, 6), et l'ayant enseveli, nous puissions ressusciter avec le nouveau, et participer à votre gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LE MYSTÈRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Passio Domini nostri Jesu Christi.

La croix de Jésus-Christ qui a été un scandale aux Juifs, et que les gentils ont regardée comme une folie (1 *Cor.*, I, 23.), est encore aujourd'hui un sujet de contradiction pour les chrétiens. Il y en a de deux sortes qui lui font outrage, et qui ne sont pas dans les sentiments où ils doivent être à son égard : les uns estiment qu'il ne convenait pas à un Dieu d'y être attaché; les autres semblent croire, à en juger par leur conduite, que Jésus par sa mort ayant satisfait pour nous abondamment, il ne leur reste plus rien à acquitter : les premiers, voulant juger de ce mystère incompréhensible par les faibles lumières de leur raison, font assez connaître le défaut de leur foi; les seconds, cherchant tout ce qui peut favoriser leur liberté, sont tous prêts à croire, pourvu qu'ils n'agissent point, et ne fassent rien. Détruisons cette double erreur, dans deux réflexions qui puissent instruire ou confondre les uns et les autres, et faisons voir 1° Que bien loin que la croix ait été injurieuse au Fils de Dieu, c'est par la croix, comme par un moyen très-convenable à ses divines perfections, qu'il est monté au comble de sa gloire. 2° Que nous ayant rachetés par sa mort, bien loin que nous n'ayons plus rien à faire, c'est plutôt parce qu'il a souffert pour nous, que nous avons contracté une nouvelle obligation de souffrir comme lui et avec lui.

I. Pour confondre ces prétendus esprits forts qui osent juger de tout avec une témérité insolente, et pour leur faire sentir combien les lumières de leur esprit ont peu de proportion avec les mystères impénétrables de notre religion, il suffit d'écouter la manière dont l'Ecriture parle de Dieu : *Mes pensées*, dit le Seigneur par la bouche du prophète Isaïe, *ne sont pas vos pensées, et ma conduite n'est pas votre conduite; mais autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées.* (*Isa.*, LV, 8, 9.) *Ce qui paraît en Dieu une folie*, dit l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, *est plus sage que la sagesse de tous les hommes; et ce qui semble en Dieu une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes.* (1 *Cor.*, I, 25.) Ç'a été sur ces règles infaillibles que les Pères ont établi, que bien loin qu'on ne doive croire que ce que l'on comprend, c'est plutôt un motif de croire les mystères que de ne les comprendre pas. « Le Fils de Dieu est né homme, dit Tertullien, je n'en ai point de honte, parce que cela paraît honteux à un Dieu; il est mort, je suis persuadé qu'on le doit croire, parce que cela paraît contre le bon sens; il est ressuscité après avoir été enseveli, je le crois vrai et indubitable, parce que cela paraît impossible (30). » — « L'infidélité est une folie, dit saint Hilaire (*De Trinitate*, lib. V), parce que la sagesse humaine se servant de son propre sens, qui est imparfait, et mesurant tout à la faiblesse de ses lumières, s'imagine que ce qu'elle ne sait et ne conçoit point, ne se saurait faire; ainsi notre faiblesse est la cause de notre infidélité, et l'on ne veut point croire ce qu'on se persuade ne pouvoir être. » — « Le plus grand moyen que nous ayons d'honorer Dieu, dit saint Chrysostome (*hom.*, 4, *in Epist. ad Coloss.*), est de ne lui point demander compte de ce qu'il fait, et de ne vouloir pas qu'il nous en rende raison. Est-ce que Dieu ne pouvait pas autrement sauver les hommes qu'en se faisant homme lui-même, et en mourant pour eux? » — « Il le pouvait assurément, répond saint Augustin à des insensés qui font cette demande; mais quand il l'aurait fait par un autre moyen, votre folie y

(30) Natus est Dei Filius, non pudet, quia pudendum est; mortuus est Dei Filius, prorsus credibile est, quia ineptum est, et sepultus resurrexit, certum est, quia impossibile est. (*De carne Christi*, cap. 5.)

trouverait encore à redire (31). » Nous pourrions en demeurer-là, et nous contenter de dire à ces chrétiens infidèles, que nous n'avons point les yeux assez perçants pour découvrir *les voies impénétrables d'un Dieu* (*Rom.*, XI, 33) *qui habite une lumière inaccessible* (I *Tim.*, VI, 16), et qu'il est bien plus raisonnable de croire et d'adorer en lui ce que nous ne comprenons point, que de vouloir nous soulever contre lui, parce que nous ne le comprenons point. Voici cependant deux raisons que nous pouvons leur apporter pour justifier, s'il est permis de parler ainsi, le procédé de celui qui prétend que nous *réduisions en servitude nos esprits, pour les soumettre à son obéissance* (II *Cor.*, X, 5); mais qui cependant, suivant l'expression de l'Ecriture (*Jerem.*, II, 9), veut bien quelquefois rendre raison de sa conduite.

La première, c'est que la mort de la croix, qu'on ose assurer convenir mal à un Dieu, s'accorde parfaitement bien avec toutes ses perfections, qu'elle met même dans tout leur jour. En effet, si sa justice avait paru autrefois formidable, quand pour laver le crime *dont toute chair était infectée* (*Gen.*, VI, 8), elle noya tous les criminels dans un déluge universel (*Gen.*, VII, 12), il faut avouer qu'elle nous paraît aujourd'hui infiniment plus grande, quand nous voyons que cette justice n'a pu être satisfaite que par une victime d'un mérite infini, et qu'il n'a pas fallu moins qu'un Dieu humilié pour apaiser un Dieu offensé, *Ad ostensionem justitiæ suæ*. (*Rom.*, III, 25.) Sa grande miséricorde ne nous est singulièrement manifestée que dans la mort de Jésus-Christ, puisque, incapables de tirer de notre propre fond de quoi le satisfaire, il nous y donne le moyen et le pouvoir de lui payer tout ce que nous lui devons; c'est par sa mort que nous avons eu une juste idée de sa sagesse souveraine, qui a trouvé l'art d'accorder deux vertus, qu'on ne croyait pas pouvoir jamais concilier ensemble, savoir, sa justice et sa miséricorde : *La miséricorde et la vérité se sont rencontrées*, dit le Prophète, *la justice et la paix se sont donné le baiser.* (*Psal.* LXXXIV, 11.) Sa puissance n'a jamais paru avec plus d'éclat, puisqu'il n'a jamais remporté de triomphe plus glorieux que celui qu'il remporte sur sa mort, le démon et l'enfer : *Ero mors tua, o mors, morsus tuus ero, inferne.* (*Osee*, XIII, 14.) Sa bonté se fait voir sans bornes dans un mystère où un Dieu se fait infirme pour guérir des maladies, donne sa vie pour ses ennemis, devient esclave pour racheter des esclaves: En un mot, *c'est par sa mort*, dit l'Apôtre, *qu'il fait éclater la grandeur de sa charité*, non-seulement *parce qu'il la souffre pour nous, qui étions pécheurs* (*Rom.*, V, 8, 9), et par conséquent dignes de l'enfer, mais encore, dit saint Thomas (I part., quæst. 46, a. 3), parce qu'il nous y donne l'exemple de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, de la douceur, et de toutes les vertus qui nous sont absolument nécessaires pour opérer l'ouvrage de notre salut. O merveille, s'écrie un Père! le juste paye ce qu'il ne doit point, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent; car, qu'est-ce qui pouvait mieux couvrir nos péchés que sa justice? comment pouvait être mieux expiée la rébellion de ses serviteurs, que par l'obéissance du Fils? l'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul Juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés.

« Si l'on trouve, dit saint Hilaire, que les choses auxquelles le Fils de Dieu s'est abaissé, sont indignes de lui, il faut lui rendre l'honneur qui lui appartient; reconnaître que la grandeur de sa puissance a toujours précédé ses humiliations volontaires, et qu'en daignant se rabaisser, il n'a rien perdu de sa dignité (32). » Sûr de sa nature et de sa grandeur, dit Tertullien (33), il n'a couru nul risque, ni en s'incarnant pour les hommes, ni en souffrant pour eux une mort honteuse; et comme un feu dévorant qui purifie toutes choses, sans pouvoir contracter aucune souillure des lieux par où il passe : *Notre Dieu, qui est un feu consumant* (*Hebr.*, XII, 29), a purifié, que dis-je, a sanctifié les états de bassesse et d'humiliation par où il a passé, sans que sa divinité en ait souffert aucune diminution; car ce qui ne doit jamais sortir de notre mémoire, c'est que ce que Jésus-Christ a enduré de plus honteux, il ne l'a enduré que parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit* (*Isa.*, LIII, 7); c'est qu'il a souffert et qu'il est mort en Dieu plutôt qu'en homme; c'est que dans le temps même qu'il a été le plus abandonné *à la puissance des ténèbres* (*Luc.*, XXII, 53), son innocence et sa divinité ont été reconnues et attestées par toutes les créatures raisonnables et inanimées; par Judas qui a confessé que *le sang qu'il avait rendu, était le sang de l'innocent* (*Matth.*, XXVII, 4); par Pilate, qui a lavé ses mains après l'avoir condamné (*Ibid.*, 24); par la femme de ce juste, qui l'a qualifié du nom de Juste (*Ibid.*, 19); par quelques Juifs, qui ont cru en lui; par le larron, le centenier, les soldats, qui ont reconnu qu'il était le Fils de Dieu; par la terre, qui a tremblé; par le soleil, qui s'est éclipsé; par le voile du temple, qui s'est déchiré; par les pierres, qui se sont brisées; par les morts, qui sont ressuscités. Or, peut-on dire qu'une pareille mort fût indigne de Dieu, ou plutôt ne faut-il pas avouer qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût mourir de cette manière?

(31) Sunt stulti qui dicunt, non poterat aliter sapientia Dei homines liberare, nisi susciperet hominem? quibus dicimus : poterat omnino; sed si aliter faceret, vestræ stultitiæ displiceret. (*De agonia Christi*, cap. 13.)

(32) Sed si quis indigna Deo, reddenda est Dei dignitas, ut voluntatis humilitatem potestatis a nobilitio præcedat; nec dignationem dignitas detrectuat. (*De Trinit.*, lib. II.)

(33) Periculum status sui Deo nullum est (*De carne Christi.*)

La seconde raison que nous pouvons apporter, pour faire voir que la mort de la croix n'a point été injurieuse au Fils de Dieu; c'est que sa gloire en a reçu au contraire un nouveau lustre et un nouvel accroissement. Comme la disgrâce de Joseph (*Gen.*, XXXIX, 20), qui a été en tout la figure du Sauveur, fut la cause de son élévation (*Gen.*, XLI, 40), de même la mort et la Passion de Jésus-Christ ont été le principe de son triomphe; c'est ce que le Prophète avait prédit par ces paroles : *Il boira dans le chemin de l'eau du torrent, et par là il élèvera sa tête : « De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput. »* (*Psal.* CIX, 7.) Sa gloire a été d'avoir vaincu le monde par ce bois sacré, et de s'être servi de l'instrument le plus infâme aux yeux des hommes, pour renverser l'idolâtrie et l'empire du démon. Car, comme chante l'Eglise, il fallait pour l'ouvrage de notre rédemption, que le Fils de Dieu trompât le démon qui avait trompé l'homme, et que le bois qui nous avait été si fatal, devînt la cause de notre salut. *Jésus-Christ s'est abaissé lui-même*, nous dit saint Paul, *en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.* (*Philipp.*, II, 7, 8, 9.) *Nous voyons*, dit ailleurs le même Apôtre, *que Jésus qui avait été pour un peu de temps comme inférieur aux anges, a été couronné de gloire et d'honneur, à cause de la mort qu'il a soufferte.* (*Hebr.*, II, 9.) Remarquons bien ces termes : *C'est pourquoi Dieu l'a élevé, à cause de la mort qu'il a soufferte* : « *Propter quod et Deus exaltavit eum... Propter passionem mortis;* » ce qui nous marque le mérite et la récompense de ses humiliations et de ses souffrances; car c'est dire que Jésus-Christ est redevable de la gloire de son corps, et de la grandeur de son nom, à son obéissance jusqu'à la mort de la croix, et que la profondeur de ses humiliations a été la mesure de son élévation et de sa gloire. C'est aussi ce que nous semble dire l'apôtre saint Jean par ces paroles de l'*Apocalypse* (chap. III, vers. 12) : *L'Agneau qui a souffert la mort est digne de recevoir la puissance, la divinité, l'honneur et la gloire;* puisque c'est dire que Jésus-Christ, par sa mort, a mérité la manifestation de sa gloire et de sa divinité; en un mot, ce fut le but de cette prière que Jésus-Christ fit à son Père la veille de sa Passion : *Mon Père*, lui dit-il, *je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire, maintenant donc glorifiez-moi en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût.* (*Joan.*, XVII, 4, 5.) C'est-à-dire, je vous ai glorifié sur la terre en faisant connaître votre nom aux hommes; la récompense que je vous en demande, c'est que vous me glorifiiez aussi, que vous donniez à mon humanité la même gloire que je possède selon ma divinité; et qu'ayant été assis à votre droite de toute éternité, comme Dieu, j'y puisse être encore comme homme après mon Ascension. « Le Fils de Dieu est venu au monde, dit saint Augustin (*in Psal.* LIII), afin de mourir dans la faiblesse de la chair, et il y reviendra pour juger les hommes avec la puissance de Dieu. » — « Mais c'est par la bassesse de la croix que la grandeur de son nom s'est répandue dans le monde; son humiliation est devenue son plus grand honneur; avant qu'il se fût fait homme, il n'était connu que des anges; mais depuis qu'il s'est revêtu de notre humanité, bien loin qu'il ait rien perdu de cette première gloire, il y a encore ajouté celle de se faire reconnaître et adorer de toute la terre. » S. Chrys., hom. 6, *in Matth.*) Peut-on rien de plus précis pour prouver que Jésus-Christ est redevable de sa gloire à sa Passion; et que par conséquent, la croix ne lui a point été injurieuse, et n'était point indigne de lui? De ceci concluons deux choses qui puissent servir à notre instruction.

1. Quel goût et quel amour nous devons avoir pour les humiliations et les souffrances, puisque ce sont les seules voies par lesquelles nous pouvons arriver à la véritable gloire. *Pourquoi est-il dit que Jésus-Christ est monté*, demande l'Apôtre, *sinon parce qu'il était descendu dans les parties les plus basses de la terre; celui qui est descendu, est le même qui est monté au-dessus des cieux.* (*Ephes.*, IV, 9, 10.)

« Il n'y a que l'humilité qui élève, dit saint Bernard, elle seule nous conduit à la vie; il n'y a point d'autres voies que celle-là; celui qui marche par un autre chemin, descend plutôt qu'il ne monte. O aveuglement des enfants d'Adam! quoiqu'il soit très-difficile de s'élever, et très-aisé de descendre, ils s'efforcent toujours de monter, et ils ne descendent qu'avec peine, toujours prêts à être élevés aux dignités les plus sublimes de l'Eglise, qui paraissent formidables aux anges mêmes; et pour vous suivre, Seigneur Jésus, à peine trouve-t-on quelqu'un qui souffre qu'on l'attire, et qu'on le fasse marcher *dans la voie de vos commandements.* (*Psal.* CXVIII, (31, 34).

Remarquons que ce qui a fait le crime de Lucifer, et ce qui a été la cause de sa chute, c'est qu'il a voulu s'élever et devenir semblable au Très-Haut : *Ascendam...et similis ero Altissimo* (*Isa.*, XIV, 14.); au contraire ce qui peut faire toute notre vertu, et être la source de notre élévation, c'est de descendre, et de devenir ainsi sembla-

(34) Sola est humilitas quæ exaltat, sola quæ ducit ad vitam. Hæc via non est alia præter ipsam; qui aliter vadit, cadit potius quam ascendit. O perversitas! o abusio filiorum Adam! quia cum ascendere difficillimum sit, descendere autem facillimum, ipsi et leviter ascendunt, et descendunt difficilius, parati ad honores, ad celsitudines graduum ecclesiasticorum, ipsis etiam angelicis humeris formidandas. Ad sequendum autem te, Domine Jesu, vix invenimur, qui vel trahi patiuntur, qui duci velint *per vias mandatorum tuorum.* (Serm. 2, *De Ascensione.*)

bles à Jésus qui s'est abaissé pour être notre modèle; il ne nous est pas permis de vouloir ressembler à notre Dieu par la majesté et l'indépendance de son être, mais il nous est ordonné *de devenir conformes à l'image du Fils de Dieu* (*Rom.*, VIII, 29), par une humilité et une soumission semblables à la sienne : *Ascendam, et similis ero Altissimo.* Quelle répugnance pouvons-nous encore avoir à nous humilier après un tel exemple, et quel orgueil peut jamais être guéri s'il ne l'est pas par les abaissements d'un Dieu anéanti? détrompons-nous des fausses idées que nous avons de l'humilité qui, bien loin de nous abaisser le courage, nous l'élève infiniment, puisqu'elle nous fait mépriser toutes les choses de la terre, pour ne tendre qu'à Dieu. (S. Aug., *De agone Christi.*, cap. 21.) « L'humilité d'un vrai chrétien n'est pas une bassesse, comme les gens du monde se l'imaginent; c'est plutôt, dit un Père (Paul.,epist. 6), un saint orgueil et une élévation divine, qui tirant l'âme de toutes les affections terrestres, et la tenant soumise à Dieu seul, fait que de ce haut degré où la met son assujettissement à celui qui est au-dessus de tout, elle méprise tout le reste. » Détruisons donc en nous cet orgueil secret qui règne dans chacun de nous, qui s'irrite ou qui s'applaudit des moindres bagatelles; d'un terme que nous avons cru méprisant, et dont on s'était servi innocemment ; d'une louange qu'on nous a donnée par bienséance, ou plutôt que nous avons arrachée par importunité ; et alors, au lieu d'être si délicats sur tout ce qui choque, ou ce qui flatte notre amour-propre, pour nous abattre, ou pour nous élever, nous craindrons cette gloire humaine que nous idolâtrons, parce que nous saurons combien elle est vaine et dangereuse ; nous aimerons les humiliations pour lesquelles nous avons tant d'aversion, parce que nous en connaîtrons la nécessité et l'importance. Si nous n'avons pas assez de vertu pour nous humilier nous-mêmes, ainsi que Jésus-Christ nous en donne aujourd'hui l'exemple, au moins recevons avec joie les humiliations qui nous arrivent contre notre gré, et persuadés que le Seigneur ne nous les a envoyées que pour notre bien, et pour être la cause et le fondement de la véritable gloire à laquelle nous devons tous aspirer, baisons la main qui nous frappe, et disons dans es sentiments du Roi-Prophète : *Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié : « Bonum mihi quia humiliasti me. »* (*Psal.* CXVIII, 71.)

2. Ce que nous devons d'ailleurs conclure en voyant que la croix a été la cause de la gloire et de l'élévation de Jésus-Christ, c'est que cette croix mérite notre vénération et notre confiance. Quand nous parlons de la croix, et des sentiments que nous devons avoir pour elle, nous ne prétendons pas que notre confiance, ou que l'adoration que nous lui rendons, doive se terminer à cette croix matérielle qu'on expose à nos yeux, mais à Jésus-Christ Fils du Dieu vivant, qui a été attaché à la croix. Ce qu'elle avait de honteux est effacé, dit saint Augustin; le Fils de Dieu en vainquant la mort par elle, lui a communiqué une portion de sa gloire; et cette croix, qui était autrefois un objet d'ignominie, a passé du lieu des supplices sur le front des empereurs (35). « O homme, dit ce Père (tract. 2, *in Joan.*), le ciel est votre patrie, c'est là seulement où vous devez tendre ; mais entre le ciel et vous, il y avait à passer la vaste mer du siècle, pleine d'écueils, de tempêtes et de périls ; vous n'aviez rien qui pût vous soutenir sur ces eaux profondes, toutes prêtes à vous abîmer ; le Sauveur est venu à vous, pour vous conduire en votre patrie, *il s'est rendu la voie* (*Joan.* XIV, 6) par où vous devez passer ; la voie sur la mer ne peut être que le bois qui nage sur l'eau, et qui résiste à la tempête. Ce bois est le bois de sa croix; c'est de ce bois qu'est composée cette arche sainte, ce vaisseau sacré qui sauve les hommes ; avez-vous peine d'entrer dans cette arche? rougissez-vous de la croix d'un Dieu, du bois de son humilité divine, qui pouvait seul vous guérir de la plaie mortelle de votre orgueil? rougissez-vous de ce bois qui fait rougir les superbes, et qui les sauve en les rendant humbles? Ah ! conclut ce grand docteur, ne serait-ce pas une grande folie que de rejeter le bois ayant la mer à passer : *Mare transeundum est, et lignum contemnis?* » Que pouvons-nous craindre avec la croix, et que ne devons-nous pas en espérer? On peut dire d'elle ce que Salomon a dit de la sagesse, que toutes sortes d'avantages nous sont venus avec elle : *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.* (*Sap.*, VII, 11), «En effet, dit saint Chrysostome (hom. 14, *in Matth.*) c'est la source de tous biens, c'est par elle que nous vivons, et que nous sommes ce que nous sommes ; portons-la, et parons-nous-en comme d'une couronne de gloire; c'est elle qui est comme le sceau et l'accomplissement des choses qui regardent notre salut. Ne vous contentez pas, dit ce Père, de marquer négligemment du bout des doigts ce signe de notre rédemption, gravez-la avec amour dans votre cœur par une foi fervente : si vous l'imprimez de cette sorte sur votre front, nul de ces esprits impurs n'osera s'approcher de vous en voyant sur votre visage les armes qui les ont terrassés, et cette épée étincelante dont ils ont reçu le coup mortel; embrassez avec amour ce qui a produit le salut de vos âmes, car c'est la croix qui a sauvé et converti toute la terre; c'est elle qui en a banni l'erreur, qui a rétabli la vérité, qui a fait de la terre un ciel, qui a changé les hommes en anges ; c'est par elle que les démons ont cessé de nous paraître redoutables, et que nous les avons méprisés; c'est par elle que la mort n'a plus été une mort, mais un sommeil; enfin, c'est

35) Crux honorata est et finita, a locis supplicionum fecit transitum ad frontes imperatorum. (*In Psal.* XXXVI.)

par la croix que tout ce qui nous faisait la guerre a été détruit, que tout ce qui s'opposait à nous a été foulé aux pieds, et que tous nos ennemis ont été renversés par terre.»

En faut-il davantage pour nous inspirer la vénération que nous devons avoir pour la croix du Sauveur, et pour nous faire comprendre combien nous devons mettre en elle notre confiance. Un jour viendra que nous nous trouverons au lit de la mort, près de rendre l'âme, abandonnés de tout le monde, et saisis de la frayeur la plus grande et la plus juste qui fût jamais. Alors tout ce qu'on pourra faire pour vous, quelque grands et quelque puissants que vous puissiez être, ce sera de vous mettre à la main une croix, comme le plus grand sujet de votre consolation et le plus tendre objet de votre confiance. Or, de même que quand un vaisseau se brise contre un rocher, si un homme peut se saisir d'une planche, il l'embrasse étroitement et y met tout son espoir; ainsi un chrétien, qui se trouve entre la vie et la mort, n'a point d'autre ressource que dans ce bois sacré qu'il prend avec foi, qu'il baise avec amour, qu'il regarde comme son unique espérance, et auquel il adresse ces paroles que l'Eglise lui met à la bouche : *O crux ave, spes unica.* N'attendons pas à ce dernier moment à recourir à la croix, et prenons bien garde que ce que nous y voyons de vil et de méprisable soit capable d'altérer l'estime et le respect que nous devons avoir pour elle. Si le serpent d'airain, qui était la figure de Jésus-Christ élevé en croix, avait la vertu de guérir tous ceux qui le regardaient, ne doutons pas que nous ne recevions de ce bois salutaire qui a été l'instrument de notre rédemption, la guérison entière de toutes nos maladies, quand nous le regarderons avec autant d'amour que de confiance. « Ne rougissez point de la croix, dit saint Chrysostome (*Ibid.*), afin que Jésus-Christ ne rougisse point de vous lorsqu'il viendra dans la majesté de sa gloire, et qu'il fera briller ce signe de notre salut d'une manière plus éclatante que les rayons du soleil. » Nous avons vu qu'il n'a pas été indigne d'un Dieu d'y être attaché : voyons de plus que, bien loin que nous soyons dispensés de travailler, parce que Jésus-Christ a payé pour nous en souffrant la mort de la croix, c'est plutôt parce qu'il a souffert pour nous, que nous sommes obligés de souffrir comme lui et avec lui.

II. Ce serait une horrible impiété de croire que Jésus-Christ n'a souffert que pour nous exempter de souffrir, et qu'il n'a mené une vie pénitente, laborieuse, crucifiée, qu'afin de nous laisser la liberté de vivre dans la mollesse, dans le repos, dans les délices. Celui qui *nous a donné l'exemple afin que nous marchions sur ses traces* (1 *Petr.*, II, 21), n'a pas prétendu par ses souffrances nous acquérir l'exemption d'une pénitence temporelle : mais il a voulu nous délivrer des tourments éternels, dont la grandeur doit nous faire compter pour rien ce qu'il nous laisse à souffrir ici-bas. Quoi donc, disent les hérétiques, Jésus-Christ n'a-t-il pas pleinement satisfait pour nous, et n'est-ce pas faire injure à sa satisfaction, que d'y vouloir joindre la nôtre? car, quand nous nous livrerions aux mortifications les plus longues et les plus dures, que pourrions-nous ajouter à des souffrances d'un mérite infini? C'est ainsi qu'ils ont tâché de détruire le mérite de la satisfaction.

Pour renverser le fondement sur lequel ils s'appuient, et pour établir en même temps la croyance de l'Eglise catholique sur ce sujet, il suffit de poser ce seul principe que Jésus-Christ a satisfait suffisamment et pleinement, mais que cette satisfaction serait inutile, si elle ne nous était appliquée; de même qu'un remède n'est pas capable de guérir un malade auquel il n'est point appliqué, quoiqu'on l'ait préparé pour lui : or, Dieu a voulu, par un décret éternel, que sa satisfaction ne le pût être qu'à ceux qui travaillent eux-mêmes à mériter la rémission de leurs péchés par les travaux de la pénitence ; ainsi, comme nos austérités ne sont de nulle valeur, quand elles ne sont pas unies aux souffrances de Jésus-Christ de même les souffrances de Jésus-Christ nous seront inutiles, si nous ne souffrons pas avec lui; car ces deux choses sont également vraies, l'une que *le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché* (1 *Joan.*, I, 7), l'autre que la pénitence est nécessaire aux pécheurs pour recevoir le fruit de sa mort.

L'Ecriture, les conciles, les Pères ne nous enseignent autre chose que la nécessité de satisfaire à Dieu pour les péchés que nous avons commis. *Rachetez vos péchés par les aumônes, et vos iniquités par des œuvres de miséricorde envers les pauvres*, disait un saint prophète à un roi impie.(*Dan.*, IV, 24.) *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les pleurs, dans les gémissements*, dit le Seigneur par la bouche du prophète Joël. (Chap. II, vers. 12.) *Faites de dignes fruits de pénitence*, dit le Précurseur du Fils de Dieu. (*Matth.*, III, 8.) *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit le Fils de Dieu lui-même à ses disciples, *qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive* (*Matth.*, XVI, 24) ; *j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ*, écrit l'Apôtre aux Colossiens. (*Coloss.*, I, 24.) Que peut-il y manquer? Sa satisfaction n'a-t-elle pas été entière et abondante? oui sans doute, puisque ce qu'il a souffert a suffi, non-seulement pour racheter le monde, mais pour en racheter dix mille. Ce qu'il y manque, disent les Pères, c'est la communication de ses souffrances : car il faut qu'il souffre dans son corps mystique ce qu'il a souffert dans son corps naturel, et que ses douleurs passent du Chef aux membres. C'est aussi l'explication morale que donne saint Hilaire à ces paroles du Sauveur : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste* (*Matth.*, XXVI, 39); quand le Fils de Dieu demande que le calice de sa Passion s'éloigne de lui, c'est, suivant la pensée de ce saint, comme

s'il disait : « Faites, mon Père, que je ne le boive pas seul, puisque je le boirais inutilement, mais faites qu'il passe de moi à mes disciples, et qu'il aille de main en main jusqu'au dernier des chrétiens : *Transeat a me calix iste.* » (S. Hilar., can. 28, *in Matth.*) Ecoutons-le donc qui nous dit comme aux enfants de Zébédée : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ?* Heureux, si nous lui répondons avec autant de vérité qu'eux : « *Oui, Seigneur, nous le pouvons : Dicunt ei, possumus.* » (*Matth.*, XX, 22.) Le saint concile de Trente, tantôt nous dit «que la vie du chrétien doit être une pénitence continuelle, tantôt il appelle la pénitence un baptême laborieux, et nous assure que nous ne pouvons obtenir la rémission de nos péchés, si de notre part nous n'y contribuons par une grande douleur, par beaucoup de larmes, et par de grands travaux, la justice divine le requérant ainsi (36). » Il suffit de lire les Pères, pour y voir établie la nécessité de notre coopération. « Celui qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. » (Serm. 15, *De verb. Apost.*) — « Il faut absolument, dit saint Grégoire, que le péché soit puni, ou par nos propres mains dans cette vie, ou par celles de Dieu dans l'autre (37). » Telles sont les autorités, qui contre les vains raisonnements des hérétiques, prouvent la nécessité de joindre nos souffrances à celles de Jésus-Christ ; et l'on peut dire que tant s'en faut que nous soyons dispensés de souffrir, parce qu'il a satisfait pour nous, c'est plutôt le motif qui doit nous y engager.

« En effet, ne serait-ce pas une grande honte à un chrétien de ne vouloir pas souffrir, n'étant que le serviteur, ce que son Maître a bien voulu souffrir le premier, et de faire difficulté d'endurer pour ses propres péchés ce que Jésus-Christ a enduré pour ceux d'autrui (38) ? » Est-il juste qu'il ne nous en coûte rien pour arriver à une gloire dans laquelle il n'est entré lui-même que par l'effusion de tout son sang? (*Luc.*, XXIV, 26.) Il a passé par *la porte étroite* (*Matth.*, VII, 14), et bien loin que son dessein ait été de nous l'élargir : *Il nous a avertis que le royaume de Dieu souffre violence, et pour l'emporter il faut s'en faire une continuelle.* (*Matth.*, XI, 12.) Nous avons vu, dans l'histoire de la Passion, qu'il a enduré les opprobres les plus outrageants, et les douleurs les plus cruelles, et qu'il a tout souffert avec une patience et une douceur invincibles : voilà ce qui doit être l'objet de notre imitation. Si nous voulons souffrir comme lui, il faut humilier un esprit superbe, crucifier une chair sensuelle, *porter toujours sur nos corps la mortification de Jésus-Christ* (II *Cor.*, IV, 10), être toujours attachés à la croix : « car cette vie, dit saint Bernard, n'est pas le temps d'en arracher les clous (39). Mais pour nous soutenir dans nos souffrances, représentons-nous un Dieu en croix pour nous ; et comme nous ne trouverons alors nulle proportion de ce que nous souffrons avec ce qu'il a souffert, nous voudrons souffrir infiniment davantage. « En effet, dit saint Chrysostome (hom. 88, *in Matth.*), que pouvez-vous endurer d'aussi cruel et d'aussi ignominieux que ce que Jésus-Christ a enduré pour vous? Quelqu'un vous a-t-il dit publiquement des injures, elles ne peuvent être aussi atroces que celles qu'on a dites contre Jésus-Christ : vous a-t-on outragé avec des fouets et des verges, vous ne pouvez l'être comme il l'a été, et on ne vous réduira point dans une nudité si honteuse : vous a-t-on donné un soufflet, ce ne peut être avec des circonstances si outrageantes. Considérez de plus, dit ce saint docteur, quel était celui qui souffrait tous ces mauvais traitements, et pour qui il les souffrait ; et ces réflexions seront plus efficaces pour vous porter à la mortification, que tout ce qu'on pourrait vous dire d'ailleurs. »

Que nous imitons mal ce divin modèle ! Au lieu de nous livrer aux travaux de la plus austère pénitence, peut-on voir une vie plus molle que celle d'un grand nombre de chrétiens ? Oserait-on l'exposer aux yeux du public ? Donner au sommeil plus de temps que la nature n'en demande, ne donner nul moment à aucun travail, ne refuser rien à ses sens, ou plutôt se faire une étude de leur procurer tout ce qui peut les satisfaire, ne tenir et n'entendre que des discours criminels, ne voir que des objets séduisants, ne lire que des livres dangereux, ne respirer que la mollesse et la pompe du siècle, courir de spectacle en spectacle, ne quitter un plaisir que pour en reprendre un autre, passer les journées, souvent les nuits, dans la débauche, dans le jeu, dans les cris, dans les emportements d'une joie dissolue ; n'est-ce pas là ce qui compose toute la vie, non-seulement de ces hommes perdus, mais ce qu'une infinité de femmes mondaines ont grand soin de faire succéder l'un à l'autre, pour s'étourdir et pour s'empêcher d'être à elles-mêmes? Or, qu'il nous soit permis de leur demander quelle idée elles veulent que nous ayons de leur vertu, quand d'un côté nous voyons l'Apôtre nous assurer qu'il avait besoin de *châtier son corps* (I *Cor.*, IX, 27), pour le soumettre à la loi de Jésus-Christ ; et quand de l'autre nous les voyons idolâtres du leur,

(36) Ad quam tamen novitatem et integritatem per sacramentum pœnitentiæ, sine magnis nostris fletibus et laboribus, divina id exigente justitia, pervenire nequaquam possumus. (*Conc. Trid.*, sess. XIV, cap. 1.)

(37) Procul dubio Dominus delictum sine ultione non deserit ; aut enim ipse hoc homo in se pœnitendo punit, aut hoc Deus cum homine judicans percutit.

(38) Quam gravis causa sit hominis christiani servum nolle pati, cum prior passus sit Dominus ; et pro peccatis nostris nos pati nolle, cum peccatum proprium non habens passus sit illa pro nobis. (S. Cypr., epist. 55, *Ad Cornel.*)

(39) Non est tempus evellendi clavos.

et uniquement occupées à en satisfaire et à en prévenir les inclinations déréglées.

Il est vrai que par la miséricorde du Seigneur tous les chrétiens ne donnent pas dans ces excès; mais quelque essentielle que soit la pénitence pour tous, que ne font pas la plupart pour s'en dispenser? De combien de raisons, ou pour mieux dire, de combien de prétextes ne se sert-on pas pour éluder toutes celles que l'Eglise nous enjoint? S'est-on imaginé, par exemple, qu'on ne peut faire le Carême sans endommager sa santé, quoiqu'on n'en ait jamais essayé, pour décharger entièrement sa conscience; ou plutôt pour se défaire de tout remords, on en charge celle d'un médecin, dont plusieurs sont trop faciles à donner des attestations, quoique souvent trompés par ceux qui les demandent: on fait faire une civilité à son pasteur, et dès lors on ne se croit plus obligé à rien: car bien loin de retenir du jeûne ce qu'on en pourrait observer, et de vouloir vivre en malade ou infirme, comme on se suppose être; c'est-à-dire faire le soir un léger repas, et user d'une nourriture simple et commune, toujours la meilleure pour la santé, on donne dans des excès et dans des raffinements de sensualité, qui y sont beaucoup plus contraires que ne serait une abstinence régulière et chrétienne. C'est ainsi qu'on trompe l'Eglise, qu'on se trompe soi-même; mais quoi que vous fassiez, vous ne parviendrez jamais à tromper Dieu, qui voit mieux dans le fond de vos cœurs que vous n'y voyez vous-mêmes. Disons plus, tout le monde semble avoir tellement en horreur la mortification, que les chrétiens mêmes qui aspirent à la perfection, voudraient y arriver sans qu'il leur en coutât rien, « Plusieurs, dit saint Grégoire, veulent être humbles sans essuyer le mépris, chastes sans mortifier leurs corps, patients sans rien souffrir. Or, vouloir posséder les vertus sans passer par les peines et les travaux, qui sont les moyens destinés de Dieu pour les acquérir, n'est-ce pas refuser de combattre à la guerre, et prétendre mériter dans le repos l'honneur du triomphe (40)? » Combien voyons-nous de ces dévots de profession, dont l'amour-propre est si délicat, et le corps si accoutumé à avoir toutes ses aises, qu'ils ne savent ce que c'est que de souffrir la moindre incommodité? De là vient qu'ils sont moins aisés à servir, plus prompts à se fâcher, moins faciles à revenir et à pardonner que les autres. Pour se dédommager des plaisirs illicites qu'ils ne prennent point, ils paraissent uniquement occupés à se faire une vie douce et tranquille, car leur usage est d'accorder, autant qu'ils le peuvent, le commode avec un dehors simple et modeste, et de retenir même le simple et le délicat, en renonçant au somptueux et au magnifique. Ce n'est point ainsi que l'on acquiert, ou que l'on conserve la vertu dans le christianisme. Le Fils de Dieu nous a dit lui-même, que *la porte qui mène à la vie est étroite; que si nous ne faisons pas pénitence, nous périrons tous* (*Luc.*, XIII, 3,); *que le royaume de Dieu souffre violence.* Ah! dit saint Jérôme, si ce royaume n'est ouvert qu'à ceux qui souffrent beaucoup, il est donc fermé à ceux qui ne veulent rien souffrir. Qui pourra donc être sauvé? pouvons-nous dire aujourd'hui dans la même surprise où étaient les apôtres quand Jésus-Christ leur parla de la difficulté pour un riche à entrer dans le royaume du ciel. *Discipuli mirabantur valde, dicentes: Quis ergo poterit salvus esse?* (*Matth.*, XIX, 17.)

Au lieu du moins de souffrir avec résignation aux ordres de Dieu, les maladies ou les afflictions qui nous arrivent contre notre gré, ce ne sont que murmures contre le ciel. « Or, si nous voulons savoir, dit saint Augustin, pourquoi nous souffrons avec tant d'impatience, c'est que nous ne pensons pas à ce que Jésus-Christ a souffert pour nous;(41)» si nous y faisions sans cesse réflexion, bien loin que nos souffrances nous parussent trop grandes, nous les jugerions trop légères; et bien loin de nous en plaindre, nous voudrions souffrir infiniment plus, pour témoigner notre reconnaissance à ce Dieu « qui a porté la figure de nos péchés, et la réalité de nos peines (42); et dont, suivant la remarque de saint Chrysostome, il n'est pas dit, qui ôte, mais, ce qui marque bien plus d'amour, qui porte les péchés du monde. Ayons donc toujours devant les yeux ce Jésus crucifié, et dès lors l'excès de ses souffrances nous instruira de ce que nous devons souffrir; et la patience avec laquelle il les a endurées, nous apprendra la manière dont nous devons souffrir *Pour lui être conformes* (*Rom.*, VIII, 29); car souvenons-nous bien que ce n'est pas simplement l'affliction, mais que c'est la patience qui nous conforme à lui. Ce sera ainsi que nous souffrirons non-seulement comme lui, mais encore avec lui.

S'il n'était question que de souffrir pour être les imitateurs de Jésus-Christ crucifié, on pourrait assurer que le Sauveur aurait autant de disciples qu'il y a d'hommes sur la terre. Il suffit d'être fils d'Adam pour être sujet à l'infirmité, à la douleur et à la mort, qui sont les malheureuses suites de son péché; il n'y a personne qui en soit exempt, et ces paroles du saint homme Job conviennent aux plus fortunés du siècle, comme aux plus malheureux: *L'homme né de la femme vit très-peu de temps, et est rempli de beaucoup de misères.* (*Job*, XIV, 1.) Ce n'est donc pas assez pour un chrétien que de souffrir,

(40) Sunt quidam qui humiles esse volunt, sed sine despectu: esse casti, sed sine macerationc corporis; esse patientes, sed sine contumeliis: cumque virtutes adipisci quærunt, sed labores fugiunt, quid aliud quam quod belli certamina in campo nesciunt, et triumphare in urbibus concupiscunt. (*Moral.*, lib. VII.)

(41) Intolerabiliter pateris, quia non cogitas quid pro te pertulerit Christus. (*In Psal.* L.)

(42) Tulit Christus nostrarum figuram culparum, veritatem pœnarum. (S. Chrys., hom. 11, *in Matth.*)

l'essentiel est de *souffrir avec Jésus-Christ, pour être glorifié avec Jésus-Christ* (*Rom.*, VIII, 17); car tout ce que nous souffrons sans avoir rapport à lui, ne peut être d'aucun mérite devant lui; et toute pénitence est fausse, quand elle n'est pas unie à la sienne, dit le concile d'Orange. (*Conc. Araus.* II, cap. 12.) « Remarquez, dit saint Jérôme, que la récompense que Jésus-Christ donne à ses apôtres, ne porte pas sur ce qu'ils ont tout quitté; les sages du siècle en ont fait autant, mais sur ce qu'ils l'ont suivi : ce qui n'appartient qu'à ses vrais disciples. *Et secuti estis me* (43). » Le bon et le mauvais larron ont enduré le même supplice, et ils n'ont eu un sort différent, que parce que l'un a souffert avec Jésus Christ, auquel l'autre insultait en mourant. Deux religieux peuvent porter un même habit, et faire les mêmes exercices; deux chrétiens souffrir les mêmes maladies et les mêmes disgrâces: mais si les uns offrent au Seigneur ce qu'ils endurent pour lui et avec lui, et que les autres fassent et endurent les mêmes choses avec murmure et impatience, il arrivera que ceux-là recevront une récompense éternelle d'une souffrance passagère, et que ceux-ci passeront d'une peine temporelle dans des tourments éternels. En un mot, les damnés brûleront à jamais dans les enfers, sans tirer aucun profit de leurs supplices, parce que séparés de Dieu, moins encore par des abîmes impénétrables, que par la haine qu'ils lui portent, ils ne peuvent jamais lui être unis; au contraire, le feu qui brûle les âmes du purgatoire, les purifie en les châtiant, parce qu'elles tiennent à Dieu par les liens d'une charité indissoluble, et qu'elles lui font une offrande volontaire de tout ce qu'elles souffrent; car, *comme la branche de la vigne ne peut porter de fruit par elle-même, et qu'il faut qu'elle soit attachée au cep, de même*, dit *Jésus-Christ, vous n'en pouvez porter aucun, si vous ne demeurez en moi, qui suis la vraie vigne.* (*Joan.*, XV, 4.) *Quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me servirait de rien*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens. (I *Cor.*, XIII, 3.) Parce que, dit saint Augustin, ce n'est pas la peine qui fait le martyr, c'est la cause et le motif du martyre qui en fait le mérite : d'où il suit que les afflictions de l'esprit, les peines et les douleurs du corps que nous souffrons sans les offrir à Dieu, nous les souffrons comme les damnés, sans ressentir aucune consolation dans cette vie, et sans en tirer aucun avantage pour l'autre; au lieu que de quelque amertume dont notre âme puisse être remplie, de quelques douleurs dont notre corps puisse être tourmenté, pourvu que nous souffrions avec Dieu, nous souffrirons non-seulement avec mérite, mais encore avec joie : *Et nous comptcrons pour rien le moment si court et si léger des afflictions de cette vie, qui produira en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* (II *Cor.*, IV, 17.)

Car ce que nous ne pouvons assez répéter, et ce qui est d'une consolation infinie, c'est que la seule manière d'adoucir toutes les peines de cette vie, est de les souffrir avec Dieu, et de les lui offrir: ainsi Job réduit sur un fumier, le corps couvert d'ulcères, raillé de sa femme, insulté de ses amis, sans secours de la part des hommes, abandonné par l'ordre de Dieu à la rage du démon; Job en cet état nous paraîtra heureux, si nous le regardons avec les yeux de la foi, et si nous pénétrons le fond de son cœur qui est le siége de la véritable félicité; prosterné humblement par terre, il adore son Dieu, et il dit avec une soumission parfaite à sa volonté: *Je suis entré nu dans le monde, et j'en sortirai nu; le Seigneur m'avait donné de grands biens, le Seigneur les a repris; tout ce qui est arrivé est arrivé par son ordre; que son nom soit à jamais béni; si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux?* (*Job*, I, 21.) Ainsi tous les justes qui souffrent avec Dieu, et lui offrent volontairement leurs souffrances, sont plus dignes d'envie que de pitié; au-dessous de Dieu par leur soumission, au-dessus de tous les biens de la terre par le mépris qu'ils en font, ils trouvent en Dieu leur abondance et leur tranquillité; et tenant à lui par des liens si forts et si doux, *n'étant plus même qu'un seul esprit avec lui* (I *Cor.*, VI, 17), ils se promettent avec confiance qu'ils n'en seront jamais séparés. Ainsi, en un mot, l'Apôtre si rempli d'afflictions, qu'il avoue lui-même (I *Cor.*, 118) que la vie lui était devenue à charge, mais trouvant dans ses afflictions même le sujet de sa consolation, parce qu'il était attaché à Jésus-Christ par la plus parfaite charité, défie *la mort, la vie, les anges, les principautés, les choses présentes, les futures, tout ce qu'il y a au plus haut des cieux, ou au plus profond des enfers, de le séparer de l'amour de Jésus-Christ.* (*Rom.*, VIII, 38, 39.) Soyons-lui donc toujours unis, souffrons avec lui; c'est, encore un coup, l'unique moyen d'adoucir l'amertume des tribulations de cette vie, et de nous les rendre méritoires pour l'autre. Seigneur, nous ne vous demandons pas de nous exempter de souffrir, puisque ce serait renoncer à l'honneur et à l'avantage d'être de vos disciples, mais nous vous supplions instamment de nous donner une grande patience dans nos maux et une parfaite résignation à vos ordres, puisque sans cela toutes nos souffrances ne seront d'aucun mérite devant vous. Faites, Seigneur, qu'éprouvés par les affronts et les opprobres, par les maladies et les douleurs, par les afflictions et les disgrâces, par la pauvreté

(43) Non dixit, qui reliquistis omnia; hoc enim et Crates fecit philosophus, et multi alii divitias contempserunt; sed *qui secuti estis me*, quod proprie apostolorum est atque credentium. (*Comment. in Matth.*, lib. III.)

et la misère, ce que vous avez souffert pour nous soit toujours présent à nos esprits, pour nous soutenir et nous empêcher de tomber dans l'abattement; Faites que nous ayons toujours dans la bouche, et encore plus dans le cœur ces paroles que vous adressâtes au Père éternel, malgré la tristesse extrême dont votre âme était remplie: *Que votre volonté soit faite, que les choses arrivent, non comme je le veux, mais comme vous le voudrez.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Ce sera alors, Seigneur, qu'en souffrant comme vous et avec vous, nous marcherons à grands pas dans la voie qui peut seule nous conduire à vous, et ce sera ainsi qu'en sortant de cette vallée de misères, nous passerons sûrement dans ce lieu de délices, où vous régnez avec le Père et le Saint-Esprit, et où nous espérons de régner avec vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIES

SUR LES MYSTERES DE NOTRE-SEIGNEUR,

OU L'ON TROUVERA UNE EXPLICATION LITTÉRALE ET MORALE DES ÉVANGILES DISTRIBUÉS VERSET A VERSET, POUR SERVIR DE LECTURE SPIRITUELLE.

AVEC UN PETIT DISCOURS MORAL SUR LE SUJET PRINCIPAL DE CHAQUE ÉVANGILE, CONTENANT UN TEXTE, UNE DIVISION ET UNE PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Madame,

Si je vous offrais l'histoire de quelqu'un des princes ou des rois vos aïeux, il serait aisé de mettre la grandeur humaine dans tout son jour: de représenter à l'univers ces belles et rares qualités que le plus grand roi du monde estime et chérit en vous, et que toute la cour y admire; de faire une juste comparaison de la gloire que vous tirez de vos augustes ancêtres avec celle que, dans une si grande jeunesse, vous ne laissez pas de leur rendre. Mais en vous présentant les mystères de Jésus et de Marie, à Dieu ne plaise que j'oublie ma profession et mon devoir; que je cherche à élever ce que Jésus-Christ abaisse; ou que je fasse un éloge profane de ce qui, selon les principes de la religion, doit être le sujet de votre humiliation et de vos craintes!

En effet, Madame, l'Ecriture nous apprend que « Celui qui a formé les grands et les petits, » et qui distribue les sceptres et les couronnes, ayant à paraître sur la terre s'est placé dans le rang le plus bas, et s'est donné pour Mère, non pas une grande reine, mais une Vierge inconnue au monde, et réduite dans un état d'abjection. C'est ainsi, Madame, que la sagesse éternelle a voulu nous faire entendre que ce qui est élevé aux yeux des hommes n'est que bassesse aux yeux de Dieu, et que cette prétendue bassesse qui détruirait une majesté humaine, n'en est que plus propre à faire éclater une Majesté divine. C'est ainsi que le Fils de Dieu est venu confondre notre orgueil, et nous apprendre que sous le règne de l'Evangile et dans le monde de la grâce, « les premiers sont les derniers, et les derniers les premiers, » l'effet de l'Incarnation du Sauveur étant de relever les uns et d'abaisser les autres. Elle élève et console ceux qui sont méprisables selon le siècle, parce que dans leur abjection ils ont le même partage que le Seigneur a pris pour lui-même, et que lui étant conformes par leur état, il leur est beaucoup plus aisé de lui être semblables par leur conduite; mais elle abaisse et alarme les grands de la terre, parce qu'ils se trouvent dans une situation qui augmente les difficultés de la vie chrétienne sans en diminuer les obligations, et qu'un prince ou un souverain, qui est l'image de la Divinité, doit être en même temps l'image de Jésus-Christ; c'est-à-dire, qu'il est obligé d'être humble dans l'élévation comme Jésus-Christ l'a été dans l'humiliation, et mortifié sur le trône comme Jésus-Christ l'a été sur la croix.

Il n'y a, Madame, que la grâce toute-puissante du Fils de Dieu qui puisse opérer de si grands prodiges, et vaincre de si grands obstacles, en donnant aux princes « un esprit droit et un cœur nouveau, » non pas inférieur, mais plutôt supérieur à leur propre rang, qui les mette en état de mépriser ce que le vulgaire estime, et de faire plus de cas de la religion que de la politique, de la justice que de la puissance, du devoir que de l'indépendance, de l'humilité que de l'autorité, de la mortification que du plaisir, et de toutes les vertus chrétiennes que de toutes les grandeurs humaines.

Nous avons tout sujet de croire, Madame, que le Ciel achèvera en vous ce grand ouvrage qu'il a déjà si bien commencé. Votre régularité et votre vertu, votre amour pour la religion, et votre charité envers les pauvres nous le persuadent; et c'est dans cette vue que je présente aux yeux de votre foi ces deux guides qui ne trompent point, ces deux miroirs qui ne

flattent point, Jésus-Christ et Marie; l'exemple du Fils de Dieu si nécessaire à tous les hommes, et encore plus à tous les princes; et celui de sa sainte Mère, si convenable à une princesse, qui étant née pour être dans un grand royaume la première et comme à la tête de son sexe, doit apprendre de la Mère de Dieu à en être l'honneur et le modèle.

J'ai cru, Madame, ne pouvoir rien faire de plus capable de vous édifier, de plus conforme à vos véritables intérêts, ni de plus propre à faire connaître avec quel profond respect, et avec combien de dévouement et de zèle je suis,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE MONMOREL.

PREFACE.

Les mystères du Fils de Dieu et de sa sainte Mère qu'on va tâcher d'expliquer, renferment tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans la religion. Un Dieu fait homme, une Vierge devenue mère sans cesser d'être vierge, en sont tout le fondement. D'où il suit qu'il est aussi impossible de les comprendre qu'il est nécessaire de les croire. « Un mystère, dit Tertullien (*Contr. Marcion.*, lib. II), est d'autant plus un mystère tout divin, que l'esprit humain y trouve moins de raison et de convenance; » car le propre de la puissance de Dieu est d'opérer des choses merveilleuses qui surpassent l'intelligence de l'homme. Or, c'est cette incompréhensibilité même dans les mystères, qui doit nous faire croire la divinité de notre religion, puisque si elle nous paraissait conforme en tout à notre propre raison, nous pourrions croire qu'elle serait d'une invention humaine : au lieu que plus les vérités qu'elle nous propose s'éloignent de nos faibles lumières, plus elles s'approchent des idées de la sagesse éternelle ; plus elles surpassent nos propres connaissances, plus nous avons lieu d'être persuadé que Dieu seul en est l'auteur.

Comme on a fait voir en plusieurs occasions les différents motifs que nous avons de croire, et rapporté les principaux passages des Pères sur ce sujet, on se contentera de dire ici que ce qui pouvait faire une difficulté dans la naissance de l'Eglise, n'en doit point faire aujourd'hui; que depuis que tout le monde a cru, il n'est plus permis à personne de ne pas croire; et que vouloir douter de la vérité de la religion, après que *ce grain si petit* dans son origine, *est devenu un arbre* (*Matth.*, XIII, 32), dont les branches s'étendent *d'une mer à une autre mer* (*Psal.* LXXI, 8), c'est être aussi aveugle que celui qui ne verrait pas le soleil en plein midi. Soumettons-nous donc à l'autorité de l'Eglise, puisque nous ne pouvons la mépriser sans une impiété extrême, ni refuser de nous y rendre sans une présomption téméraire. Cette Eglise, dit saint Augustin, qui a été prédite par les prophètes, figurée par la loi de Moïse, fondée par Jésus-Christ même, étendue par la prédication des apôtres, affermie par le sang des martyrs, illustrée par la vie si pure de tant de vierges, par la pauvreté volontaire, et par la vertu éminente de tant de saints ; cette Eglise, en un mot, confirmée par une infinité de miracles, et *si solidement bâtie sur la ferme pierre* (*Matth.*, XVI, 18), *que ni la puissance des princes et des rois de la terre, qui se sont réunis contre le Christ* (*Psal.* II, 2), ni toute la rage des enfers déchaînés contre lui, n'ont jamais pu et ne pourront jamais l'ébranler.

Mais pour graver plus profondément dans nos cœurs les obligations dont nous sommes redevables à notre Dieu, repassons dans notre mémoire les avantages que nous avons retirés de l'Incarnation du Verbe, qui est le premier, et comme le fondement de tous les mystères. Personne ne doute que par le péché d'Adam nous n'ayons tous été chassés avec lui du paradis terrestre, et condamnés à la mort éternelle. Sa désobéissance nous a plongés dans un abîme de maux qui nous ont rendus aussi misérables que nous aurions été heureux s'il eût été fidèle à Dieu. En effet, au lieu que notre premier père fut créé dans l'innocence, nous avons le malheur de naître dans le péché; au lieu que son corps étant soumis à son âme, comme son âme était soumise à Dieu, il n'avait qu'à suivre ses inclinations naturelles pour faire le bien et pour persévérer dans la vertu ; nous naissons, au contraire, avec une si grande pente pour le mal, que le vice nous est comme naturel, et que sortis de l'ordre de Dieu, à chaque pas que nous faisons, nous nous égarons de plus en plus. Ainsi nous avons eu besoin que le Verbe s'incarnât pour deux raisons principales.

La première, c'était pour nous réconcilier avec son Père, *en se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix* (*Philipp.*, II, 8.) Car le Père éternel exigeait une satisfaction proportionnée à l'offense qu'il avait reçue; c'est-à-dire que, comme dans le péché de nos premiers pères, il y avait eu de l'orgueil et de la sensualité: de l'orgueil en ce qu'ils avaient espéré de devenir *semblables à Dieu* (*Gen.*, III,

5); de la sensualité, en ce qu'ils avaient mangé du fruit défendu : ce double péché ne pouvait être expié que par des humiliations et des souffrances. *Pour prix de notre rédemption*, dit l'Apôtre, *il fallait du sang* (*Hebr.*, IX, 22), mais il fallait d'ailleurs qu'il fût répandu avec opprobre, et qu'il fût en même temps d'une valeur infinie. Or, l'homme ne pouvait satisfaire pour l'homme; de quelque manière qu'il se fût abaissé, quelque sang qu'il eût répandu, ç'aurait été un abaissement, ç'aurait été un sang trop vil et trop abject pour pouvoir mériter notre réconciliation. Le Fils de Dieu comme Dieu *étant égal à son Père* (*Philipp.*, II, 6), et immortel comme lui, ne pouvait ni s'abaisser, ni souffrir la mort : il était donc nécessaire qu'il se fît homme sans cesser d'être Dieu, afin que comme homme il pût s'humilier et répandre du sang, et que comme Dieu il eût en sa personne un mérite infini capable d'apaiser une Majesté infinie.

La seconde raison que nous pouvons apporter, c'est que *toute chair ayant corrompu sa voie* (*Gen.*, VI, 12), nous avions besoin d'un guide visible et d'une règle infaillible pour nous faire rentrer et marcher sûrement dans le chemin de la justice, d'où nous étions sortis. « Avant l'incarnation du Verbe nous voyions l'homme, et il ne fallait pas le suivre; il fallait suivre Dieu, et nous ne le voyions point; mais depuis que Dieu s'est fait homme, nous avons dans cet Homme-Dieu, et un guide que nous voyons, et une règle que nous pouvons suivre. » (S. Aug., *De civit. Dei.*)

Telle était la nécessité que nous avions de l'incarnation du Verbe. Mais comme les mystères ne nous sont pas seulement proposés pour exercer notre foi, et qu'on s'est particulièrement appliqué à y trouver toutes les instructions qui peuvent servir au règlement ou à la réformation des mœurs; pour nous mettre en état d'en profiter, nous dirons en peu de mots que le Seigneur demande de nous que nous soyons à son égard dans trois dispositions : 1° Il faut avoir une grande foi pour *croire sans hésiter* (*Jac.*, I, 6) ce qui paraît le plus opposé à notre raison. Car, pour réparer autant qu'il est en nous le péché du premier homme, qui eut l'insolence de s'élever jusqu'à Dieu, nous devons nous abaisser devant lui, renoncer à nos propres lumières, et *soumettre notre esprit à l'obéissance de Jésus-Christ.* (II *Cor.*, X, 5.) 2° Il faut nous attacher par amour et par reconnaissance à cet Homme-Dieu, qui nous a retirés de l'enfer et nous a ouvert les portes du paradis. Aux jours donc que nous célébrons les principaux mystères de notre religion, accoutumons-nous à faire de solides réflexions sur la charité infinie d'un Dieu qui a bien voulu se faire homme et mourir pour nous; et alors si l'occasion nous manque de lui rendre vie pour vie, au moins nous ne manquerons pas de lui donner amour pour amour. 3° Il *faut marcher* fidèlement *sur les traces de celui qui est notre guide* (I *Petr.*, II, 21) et notre modèle; c'est-à-dire que dans chacun des mystères de Jésus-Christ nous devons tâcher de pratiquer la vertu qui a le plus éclaté en lui, et qui nous est proposée comme celle qui en fait l'esprit et la substance. Ainsi, par exemple, dans son incarnation, c'est sa profonde humilité qui doit être l'objet de notre imitation; dans sa circoncision, c'est sa parfaite obéissance; dans sa mort, c'est sa grande patience; dans le sacrement des autels, c'est son excessive charité.

Au reste, on supplie le lecteur de ne point appréhender qu'en traitant les mystères de Jésus et de Marie, on ait voulu pénétrer des vérités obscures, où l'on ne peut rien comprendre sans être théologien. Il est vrai qu'on s'est fait un devoir d'établir celles dont un chrétien doit être instruit pour être sauvé; mais on ose avancer hardiment que *redevable aux savants et aux ignorants* (*Rom.*, I, 14), *on a rompu aux petits le pain* (*Thren.*, IV, 4) de la parole de Dieu, d'une manière qu'il n'est personne qui ne puisse s'en nourrir. Quand il est question des sciences humaines, il est permis alors de n'écrire que pour les savants; mais ici où il s'agit *de la science du salut* (*Luc.*, I, 77), à l'exemple de Jésus-Christ (*Matth.*, XIII, 31 seqq.) qui se servait si souvent de paraboles tirées des choses les plus communes pour rendre ses discours plus sensibles au peuple, on s'est fait une loi de s'étudier avec soin d'être intelligible aux plus ignorants; et l'on est convaincu qu'il vaudrait beaucoup mieux descendre dans une simplicité qui aurait moins d'agrément pour les uns, que de s'élever où les autres ne pourraient atteindre. C'est la belle pensée de saint Augustin, qui dit que le Verbe fait chair pour se rendre sensible aux hommes, instruit les ministres de l'Evangile à incarner, pour ainsi dire, la parole de Dieu, et à la revêtir des expressions les plus palpables pour la rendre intelligible aux plus grossiers.

Finissons par les paroles de ce grand docteur qu'on a raison de dire avec autant de sincérité, qu'il les écrivait à son ami par une humilité profonde. « Si ce que vous trouverez dans mes ouvrages mérite votre approbation, et qu'il vous paraisse vrai, ne le regardez pas comme venant de moi, mais comme m'ayant été donné, et élevez-vous vers celui qui vous a donné à vous-même la grâce de le pouvoir goûter. Si au contraire vous y trouvez quelque chose de faux, et que vous ne puissiez approuver, c'est ce que vous devez regarder comme venant directement de moi, et comme une crasse qui sort de ce que l'esprit de l'homme porte en lui d'impur et de ténébreux. (S. Aug., epist. 19, *Ad Gaium.*)

HOMELIES SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR.

JOUR DE NOEL.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. II, v. 1-20.

Le temps était venu où, suivant toutes les Ecritures, le Fils de Dieu devait paraître au monde. Alors on comptait la fin des fameuses semaines, au bout desquelles le prophète Daniel avait prédit que *l'iniquité serait détruite, et la sainteté rétablie.* (*Dan.*, IX, 24.) Alors il était aisé de voir que la célèbre prophétie du patriarche Jacob était accomplie, lorsque, étant au lit de la mort, il déclara à ses enfants le temps où le Messie devait naître : *Le sceptre*, leur dit-il, *ne sera point ôté de Juda, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu.* (*Gen.*, XLIX, 10.) Car en voyant la Judée réduite à payer le tribut et soumise aux Romains, n'était-il pas aisé de conclure que le temps était arrivé auquel le Sauveur devait être né? Aussi, selon les historiens, même profanes, tout le monde était dans l'attente générale du nouveau roi des Juifs : mais comme les prophètes n'avaient pas seulement prédit le temps que le Messie devait naître, la race et la tribu d'où il devait naître, mais le lieu même où il devait naître, suivant ces paroles du prophète Michée: *Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière parmi les principales villes de Juda; car c'est de vous que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël* (*Mich.*, V, 2), voilà que la divine Providence, qui fait rapporter tout à ses fins, permet que l'empereur publie un édit qui oblige chacun en particulier de s'aller faire inscrire dans la ville d'où il tirait son origine; or, Joseph se soumettant à cet ordre, *partit de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de ce prince, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte.* Ce fut donc ainsi que Jésus, conçu en Nazareth, naquit à Bethléem, et que dans ce qui concerne sa naissance, comme dans toutes les circonstances de sa vie et de sa mort, il accomplit exactement tout ce que les prophètes avaient prédit de lui.

Or il arriva qu'en ce temps on publia un édit de César Auguste pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre. Ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie, et chacun allant pour se faire enregistrer dans la ville d'où il était, Joseph partit de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui était enceinte. Puisque l'apôtre saint Paul nous apprend que *tout ce qui est écrit, est écrit pour notre instruction* (*Rom.*, XV, 4), et que tous les Pères nous assurent que les moindres circonstances de l'Evangile peuvent y servir beaucoup, ne passons pas ces premières paroles sans découvrir le mystère qu'elles renferment. En voyant donc la sainte Vierge près d'enfanter Jésus, partir de Nazareth, et, pour obéir à l'ordre de l'empereur, aller se faire enregistrer à Bethléem, ne pouvons-nous pas conclure que par cette conduite le Fils de Dieu veut nous instruire en naissant de l'obligation où sont tous les hommes d'obéir à ceux à qui la Providence nous soumet?

En effet, il était à craindre que sa loi, qui devait être établie sur le mépris des grandeurs humaines, et sur la nécessité indispensable de l'humilité, ne donnât lieu aux petits de se soulever contre les grands, et qu'on n'allât se persuader faussement que les uns et les autres devaient être confondus dans une religion où le Dieu même qu'on devait imiter, déclare qu'*il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir* (*Matth.*, XX, 28), et que *celui qui veut être le premier, doit être le serviteur de tous.* (*Marc.*, X, 44.) Son dessein, dit un Père (Beda, *in Luc.*), n'a pas été de changer les états, ni les conditions, mais de réformer les esprits et les cœurs, en abaissant la grandeur humaine, et relevant la bassesse évangélique; il n'a donc pas prétendu que les supérieurs en fussent moins honorés, ni les inférieurs moins soumis, mais il a voulu que les uns commandassent sans faste et sans orgueil, et que les autres obéissent sans murmure et sans répugnance. Toute l'Ecriture est pleine de ces maximes si importantes au bien de la société civile, et elle nous instruit en mille endroits de la subordination qui doit être entre les grands et les petits. *Il est de l'ordre de Dieu*, dit l'Apôtre, *que tout homme soit soumis aux puissances* (*Rom.*, XIII, 1); et obéir aux rois, dit saint Augustin, est comme un pacte général dont sont convenus tous les hommes de l'univers; car puisque *c'est Dieu qui fait régner les princes* (*Prov.*, VIII, 15), puisque *tout leur pouvoir vient de Dieu, et que leur résister, c'est résister à Dieu*, il est juste de leur être soumis, *non-seulement par crainte, mais par devoir et par principe de conscience* (*Rom.*, XIII, 2, 5); *rendre à César ce qui appartient à César, le tribut à qui le tribut est dû* (*Matth.*, XXII, 21), sont des vérités que le Fils de Dieu a établies par ses divines paroles, et qu'il a confirmées par des miracles: aussi peut-on assurer que malgré les persécutions les plus longues et les plus rudes, que les premiers chrétiens ont souffertes de la part des empereurs idolâtres, ils ne se

sont jamais départis de ces maximes fondamentales : « Nous servons et nous honorons l'empereur, dit Tertullien, nous le regardons comme la première puissance après Dieu, comme ayant reçu de Dieu tout ce qu'il est, et comme n'ayant que Dieu seul au-dessus de lui (1). »

L'on ne peut donc assez blâmer la conduite de certains esprits déréglés, qui par une témérité criminelle décrient sans cesse les puissances devant le peuple, dont ils flattent cette secrète envie qui les indispose naturellement contre les grands, au lieu de leur inspirer l'amour et le respect pour ceux à qui la Providence les a soumis. Mais entrons dans une instruction qui puisse intéresser tous les chrétiens ; nous en trouverons le fond dans les circonstances de la naissance de Jésus-Christ.

Pendant qu'ils étaient là, arriva le temps de son accouchement, et elle enfanta son fils premier né, et l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Que de merveilles, que d'instructions dans ces paroles ! l'Eternel s'assujettit au temps, l'impassible aux souffrances, l'immortel à la mort ; une pure créature donne la vie à son Créateur, une vierge devient mère sans cesser d'être vierge ; une femme enfante sans douleur le chaste fruit qu'elle a conçu sans corruption ! (S. Aug., serm. 13, *De temp.*) *Celui que le ciel et la terre ne peuvent comprendre* (III *Reg.*, VIII, 27), est couché dans une crèche ; celui *qui est environné d'une lumière inaccessible* (I *Tim.*, VI, 16), est enveloppé de langes ; le Maître et le Créateur de l'univers qui *a étendu la voûte des cieux* (*Psal.* CIII, 2), *et à qui la terre appartient* (*Psal.* XXIII, 1), *n'a pas où reposer sa tête* (*Matth.*, VIII, 20), et, rebuté des hommes, il se trouve forcé de chercher une retraite parmi les bêtes : en un mot, *le Verbe se fait chair* (*Joan.*, I, 14), un Dieu devient homme, « et le même qui de toute éternité a été engendré d'un Père-Dieu sans mère, devient dans le temps fils d'une mère vierge sans père (2). » C'est donc ici que surpris également des merveilles de cette double naissance, nous pouvons nous écrier avec le prophète Isaïe : *Qui racontera sa génération ?* « *Generationem ejus quis enarrabit ?* » (*Isa.*, LIII, 8.) Si de ces prodiges, qui ne peuvent servir qu'à exciter en nous notre admiration, nous voulons passer à ce qui peut servir à notre instruction, faisons réflexion que le Sauveur du monde, qui, tout différent des autres enfants, était le maître de se choisir des parents riches, et de prendre la nature humaine avec toutes les commodités qui peuvent la rendre supportable, l'a prise néanmoins avec toutes les suites fâcheuses de la pauvreté et de la misère. Or, si nous demandons pourquoi il est né d'une mère pauvre, pourquoi il a souffert la rigueur du froid en naissant dans une étable au fort de l'hiver, et au milieu de la nuit, saint Pierre Chrysogone nous répond, que « c'est ainsi qu'a voulu naître celui qui a voulu être aimé de nous (3). » — « Attendrissons donc nos cœurs pour cet Enfant qui nous est né, qui nous est donné, qui se consacre tout entier à nos usages (4), et qui doit nous être d'autant plus cher et plus aimable, qu'il s'est rendu pour nous plus vil et plus abject (5). » Ici contemplons dans le silence ce Dieu fait homme ; qu'une sérieuse réflexion sur des vérités si grandes et si touchantes nous fasse rentrer dans nous-mêmes ; il ne nous en faudra pas davantage pour confondre notre orgueil, et pour faire naître en nous la reconnaissance la plus parfaite envers ce Dieu anéanti pour nous, mais élevons en même temps nos esprits pour reconnaître la Divinité de celui qui ne paraît que *sous la forme et la nature de serviteur.* (*Philipp.*, II, 7.)

Pour le XXVI. — *Or il y avait dans cet endroit des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux : et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une extrême crainte. Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie.* Plus le mystère de l'Homme-Dieu était incompréhensible à l'esprit de l'homme, plus l'esprit de l'homme avait besoin de l'Esprit de Dieu pour s'en convaincre. Ce n'était pas assez qu'un ange eût apparu d'abord à la sainte Vierge, pour assurer que *l'Enfant qu'elle concevrait dans son sein* serait l'ouvrage du Saint-Esprit, et ensuite à saint Joseph pour lui confirmer la même vérité, il fallait encore qu'il en apparût un aux pasteurs, pour instruire suffisamment les hommes. Voilà donc que les bienheureux esprits descendent du ciel en terre, et viennent le reconnaître pour leur Souverain, La *nuit*, suivant l'expression du Prophète, *parut brillante comme le jour* (*Psal.* CXXXVIII, 12), parce qu'il était question d'annoncer celui qui venait au monde pour dissiper les ténèbres du péché, et pour nous apporter la lumière de la grâce : les pasteurs sont étonnés de l'éclat qui les environne, l'ange du Seigneur se présente à eux, et non-seulement dissipe leur crainte, mais les remplit d'une joie infinie. Nous verrons tantôt ce qu'il leur dit pour les rassurer ; arrêtons-nous présentement à faire deux réflexions sur la qualité de ces pas-

(1) Colimus ergo imperatorem ut hominem a Deo secundum, et quidquid est a Deo consecutum, solo Deo minorem. (*Ad Scap.*, cap. 10.)

2) Ab æterno ex Patre Deo sine matre, in tempore ex Matre Virgine sine patre. (Serm. 18, *De temp.*)

(3) Sic ergo nasci voluit, qui amari voluit. (S. Petr. Chrys., serm. 158, *in Psal.* IX, 6.)

(4) Totus nobis datus, totus in nostros usus expensus. (S. Bern., serm. 5, *de Circ.*)

(5) Quanto mihi vilior, tanto pro me charior est (Id., *Serm. de Epist.*)

teurs, et sur la disposition où ils étaient quand l'ange leur apparut.

La première, c'est que celui-là même qui devait dans la suite se servir de pêcheurs pour publier son Evangile, se sert aujourd'hui de bergers pour annoncer sa venue : *Il a caché aux prudents du siècle des mystères qu'il a révélés aux petits* (*Matth.*, XI, 25); *il a toujours choisi les moins sages pour confondre les sages, et les faibles pour confondre les puissants.* (1 *Cor.*, I, 27.) Nous ne devons donc pas regarder comme malheureux ceux que le Seigneur a fait naître dans l'ignorance et la misère, puisqu'à mesure qu'ils sont moins partagés des biens de la nature et de la fortune, ils semblent avoir plus de disposition à être remplis de ceux de la grâce.

Mais ce qui d'un côté doit servir infiniment à consoler les pauvres dans leur bassesse, doit de l'autre faire trembler *les dieux de la terre* (*Psal.* LXXXIII, 8) dans leur élévation; car après que le Seigneur a donné *sa malédiction aux riches qui ont leur consolation dans ce monde* (*Luc.*, VI, 24), on ne peut douter qu'il n'y ait dans la grandeur une espèce d'opposition à la pratique des vertus évangéliques; ce qui a fait dire à Tertullien (*Apol.*, cap. 21), avant que les empereurs fussent chrétiens, qu'ils le seraient infailliblement, si, pour ainsi-dire, on pouvait être et chrétien et empereur tout ensemble. *Mes frères*, écrit l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, *considérez ceux d'entre vous que Dieu a appelés à la foi; il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles.* (1 *Cor.*, I, 26.) Non que la grandeur soit mauvaise en elle-même, puisque Dieu en est l'auteur : *C'est lui*, dit le Sage, *qui a fait le grand et le petit* (*Sap.*, VI, 8); mais telle est la faiblesse humaine, que suivant la belle expression de cet ancien Père, « il en est peu qui puissent soutenir longtemps une misère, ou une abondance excessive (6); » il n'en est guère que les richesses ne corrompent, et qui, quand tout dépend d'eux, n'en viennent peu à peu à oublier qu'ils dépendent eux-mêmes d'un être souverain.

Il est vrai que comme l'on voit des pauvres superbes, l'on voit aussi des grands vraiment humbles. Seigneur, dit le Roi-Prophète, vous m'avez élevé de la cabane sur le trône, mais ni mon cœur, ni mes yeux ne se sont point élevés, *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei.* (*Psal.* CXXX, 1.) On peut donc se perdre dans une condition basse et obscure, quoiqu'elle soit plus sûre pour le salut; on peut se sauver dans une dignité élevée et éclatante, quoiqu'elle soit plus dangereuse; ainsi il est permis à un grand de demeurer dans l'état où la Providence l'a placé, pourvu qu'il travaille à s'y sanctifier, en faisant des moyens de salut de tout ce qui peut en être des obstacles; pourvu que rempli de biens il soit pauvre d'esprit, et que *son cœur n'y soit point attaché* (*Psal.* LXI, 11); pourvu qu'honoré des hommes, il n'en soit pas moins humble devant Dieu, et qu'il renvoie fidèlement au Créateur toute la gloire qu'il reçoit de la créature, ne retenant rien pour sa personne des hommages qu'on rend à sa dignité; pourvu enfin qu'il ne se croie pas heureux de ce qu'il possède toutes choses en abondance, ainsi qu'il le paraît à ceux qui ne le regardent qu'avec des yeux charnels; mais qu'éclairé des lumières de la foi, il fasse consister tout son bonheur en ce que le Seigneur est son Dieu : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt : beatus populus, cujus Dominus Deus ejus.* (*Psal.* XLIII, 15.)

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que les pasteurs veillaient quand l'ange leur apparut; « ce qui a fait dire à saint Chrysostome, que ce fut ce qui les rendit dignes de recevoir une faveur si signalée (6); » s'ils avaient été endormis, ils n'auraient vu ni la lumière qui les environna, ni l'ange qui leur parla; mais parce qu'ils veillaient, ils méritèrent d'apprendre les premières nouvelles de la naissance du Sauveur par la présence miraculeuse de l'un, et par l'éclat extraordinaire de l'autre.

Chrétiens, qui depuis des années entières croupissez dans la fange du péché, et qui, au lieu de reconnaître de bonne foi que *votre perte vient de vous* (*Osee.*, XIII, 9), avez encore la témérité d'en rejeter la faute sur le Seigneur, apprenez aujourd'hui que ce n'est point sa grâce qui vous manque, que c'est vous qui manquez à sa grâce, et que si *vous veilliez* (*Matth.*, XXV, 13), suivant le précepte qu'il vous en a fait tant de fois, vous connaîtriez qu'il vous l'offre à tout moment, mais que vous ne vous en apercevez pas, parce que le plus souvent *vous dormez entre les morts* (*Ephes.*, V, 14); veillez donc, et alors vous verrez que tout est grâce pour vous : ce revers de fortune qui vous a dépouillés des biens dont vous faisiez un mauvais usage; cette infirmité qui vous a forcés de renoncer à certains plaisirs défendus par la loi de Dieu; cette humiliation qui vous a éloignés d'un lieu où votre salut était dans un danger éminent; cette mort qui vous a arrachés d'une personne dont vous n'auriez jamais eu la force de vous séparer; vous verrez, dis-je, que tous ces divers accidents, sur lesquels vous n'aviez fait aucune attention, sont pour vous une lumière divine qui vous environne, et qui vient vous éclairer dans vos ténèbres. Ce sera alors que si vous profitez de cette première grâce, dans ce livre pieux que vous lirez avec dévotion, dans ce prédicateur zélé que vous écouterez avec attention, vous reconnaîtrez l'ange du Seigneur qui vous parle, et qui vous instruit du lieu où vous trouverez le Sauveur. Est-il une

(6) Est enim sicut malorum, ita et bonorum quædam intolerabilis magnitudo. (*De patient.*)

(7) Digni erant ut venirent a Deo angelus, qui sic vigilabant. (*In Luc.*)

nouvelle qui doive être pour vous le sujet d'une plus grande joie? Mais hélas! ne peut-on pas dire que le plus souvent *Vous recevez en vain toutes les grâces* (II *Cor.*, VI, 1), vous êtes aveugles, vous êtes sourds, car voilà les effets les plus ordinaires du péché, et vous aimez votre aveuglement et votre surdité : *Cæcus eram, et cæcitatem amabam.* (S. Aug.) Le Seigneur votre Dieu veut éclairer votre esprit, il veut se faire entendre aux oreilles de votre cœur : sa lumière et sa parole sont répandues partout, est-ce sa faute ou la vôtre, *si vous fermez les yeux pour ne point voir sa lumière, si vous bouchez vos oreilles pour ne point entendre sa voix?* (*Zach.*, VII, 11.) *Prévaricateurs, de la loi, rentrez dans votre cœur* (*Isa.*, XLVI, 8); et après avoir abusé tant de fois de la grâce du Seigneur, dites-lui avec les dispositions d'un chrétien qui désire sincèrement obtenir ce qu'il demande : *Seigneur, envoyez-moi votre lumière et votre vérité* (*Psal.* XLII, 3); *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.* (I *Reg.*, III, 9.)

Continuons l'explication de notre Evangile, soyons attentifs au discours que l'ange tient aux pasteurs, en leur rendant raison pourquoi la nouvelle qu'il leur annonce doit donner à tout le monde une si grande joie.

Pour le XXVII. — *C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur; et la marque que je vous en donne, c'est que vous trouverez l'enfant emmailloté, couché dans une crèche. Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste louant Dieu et disant : Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.* Pour bien concevoir combien est grande la joie que l'ange annonce aux pasteurs, il suffit de faire réflexion au malheureux état où était le genre humain avant la naissance de Jésus-Christ. Personne n'ignore que par le péché d'Adam tous les hommes ne soient tombés avec lui dans l'abîme de la corruption, l'esprit étant devenu aveugle et la volonté faible : alors on sentait bien la maladie, mais on n'y trouvait point de remède; les philosophes qui voulaient la guérir ne faisaient que l'augmenter, et il n'y avait que la venue du Sauveur, qui, par la lumière et la puissance de sa grâce, pût éclairer des aveugles et fortifier des faibles; aussi était-il *l'attente et le désiré des nations.* C'est sur l'espérance de sa venue que portaient toutes les prédictions des prophètes; c'était dans l'impatience de sa venue que les patriarches poussaient leurs plus ardents soupirs; mais en vain *Abraham* (*Joan.*, VIII, 56), *les justes et les prophètes ont désiré avec ardeur de voir le jour du Seigneur* (*Matth.*, XIII, 17); en vain dans les transports les plus vifs, tantôt ils se sont adressés *aux cieux, pour leur demander d'en faire descendre le juste*, tantôt ils ont conjuré *la terre de s'ouvrir et de produire le Sauveur* (*Isa.*, XLV, 8); ce n'a été que *dans la plénitude des temps* (*Galat.*, IV, 4) que le Seigneur a paru revêtu de notre chair; et pour nos Pères, ils ne l'ont vu que par la foi. Voilà donc le sujet de notre joie: c'est que ce Messie, qui a été attendu pendant tant de siècles, est né aujourd'hui, *quia natus est hodie.* C'est qu'il est né pour nous, *nobis.* C'est qu'il est né pour être notre Sauveur, *Salvator.* N'est-ce pas là le sujet d'une grande joie? *Evangelizo vobis gaudium magnum.* Car cette joie n'est pas pour les pasteurs seulement, mais pour tout le monde, parce qu'il est né pour nous, *quod erit omni populo.* Aussi, afin qu'on ne s'y méprenne point, et qu'on ne le regarde pas comme un simple prophète, il n'est pas seulement appelé Christ, c'est-à-dire Oint, titre qui a été donné à plusieurs, mais le Christ, le Seigneur, *Christus Dominus*, qualité qui ne peut convenir qu'à lui seul; et, afin d'insinuer que la promesse qui avait été faite à David, était maintenant *accomplie*, l'ange assure qu'il est né dans la ville de David : *Quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus in civitate David.*

Mais voici que l'ange le va caractériser encore d'une manière plus particulière, en le faisant connaître pour Dieu-Homme, ce qui nous donnera lieu d'admirer infiniment la sagesse et la conduite du Seigneur. Comme l'opinion commune était que le Messie devait venir au monde pour rétablir les Juifs, et les rendre plus puissants que jamais; que les Juifs, toujours grossiers et charnels, expliquant d'un règne temporel ce qui était dit d'un règne tout spirituel, se flattaient qu'il serait plus guerrier que David, et plus magnifique que Salomon; pour les détromper de cette fausse idée, il leur dit qu'ils le trouveront couché et emmailloté dans une crèche : *Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* C'est ainsi qu'il paraît *revêtu de notre humanité.* (*Philipp.*, II, 7.) Mais aussi, de peur que cet état de faiblesse et de pauvreté ne les rebutât, au même instant une grande troupe de l'armée céleste se joignit à l'ange : *Et subito facta est cum angelo multitudo militiæ cœlestis.* Et voici ce qui prouve sa Divinité.

§ «Jésus-Christ, dit saint Thomas, a toujours mêlé le commun et le merveilleux (8), » le grand et le petit, la terre et le ciel, parce qu'étant Dieu et Homme tout ensemble, il a voulu que dans ses actions il y eût de l'humain et du divin; ainsi, dans ses miracles, tantôt il les a demandés à son Père, comme s'il ne pouvait les obtenir que de lui, tantôt il a commandé si absolument à la mer et aux démons, qu'il a bien fait connaître que son pouvoir ne relevait de personne; dans sa mort où il a été livré *à la puissance des ténèbres* (*Matth.*, XXII, 53, 31), il n'a jamais donné plus de preuves de sa divinité; dans le sacrement auguste de nos autels, où, suivant l'expression de la

(8) Permisceri Christus mira humilibus (III part., quæst. 18, ad 2.)

théologie, il est d'une manière morte, *modo mortuo*, il communique *la vie éternelle* (*Joan.*, VI,59) à ceux qui s'en approchent dignement. Ne séparons pas ce qu'il a réuni : « Si dans nos sacrements ou dans nos mystères nous trouvons des endroits qui choquent notre raison et nos sens, tournons-nous vers ce qui peut fortifier notre foi; et pour ne point sortir du mystère que nous traitons aujourd'hui, si les langes dont vous voyez le Sauveur emmaillotté, vous rebutent, admirez les anges qui viennent honorer sa naissance par leurs chants; si la crèche vous paraît indigne de lui, levez les yeux au ciel, et voyez une nouvelle étoile qui vient l'annoncer aux Mages; si vous êtes scandalisés de ce qu'il naît d'une femme, apprenez que cette femme demeure vierge devant et après l'enfantement; si vous croyez ce qui vous paraît le plus méprisable en lui, croyez ce qu'il y a de plus merveilleux (9). » — « C'est ainsi, dit saint Augustin, que le médiateur de Dieu et des hommes nous a apparu, afin que dans une seule personne en réunissant la nature divine et la nature humaine, il pût relever les choses les plus communes par les plus extraordinaires, et tempérer les plus extraordinaires par les plus communes (10). Ainsi, dit encore ce Père, le Très-Haut a voulu naître humble, afin que dans son humilité même il fît paraître sa majesté (11). »

Concluons de là que ceux qui sont les plus distingués en grandeur, en naissance, en dignité, sont obligés de joindre une humilité plus profonde à toutes ces élévations différentes. L'humilité est la marque et le signe du chrétien, c'est à quoi l'on a reconnu le Maître : *Et hoc vobis signum*, et c'est à quoi l'on doit reconnaître les disciples. L'orgueil, dit saint Augustin, nous enfle, et ne nous rend pas plus grands (12), car il n'est de grandeur véritable que celle qui est fondée sur l'humilité. « David, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. XXI), est plus admirable quand il danse devant l'arche, que quand il défait les Philistins. » Abaissez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne perdrez rien de votre grandeur comme le Sauveur du monde, en devenant homme, n'a pas cessé d'être Dieu. Imitons l'exemple qu'il nous donne, honorons son humilité par la nôtre, passons jusqu'en Bethléem pour aller nous prosterner devant sa crèche, ne prenons point d'autres guides que les bergers, et ne dédaignons point de les suivre.

Pour le XXVIII. — *Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre, passons jusqu'en Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître.*

Dès que l'ange se fut retiré, quoiqu'il n'eût rien ordonné aux bergers, ils prirent d'eux-mêmes la résolution d'aller en Bethléem, pour y voir le Sauveur, ils s'exhortèrent les uns les autres à y aller, et ils y furent en effet : voilà en quoi ils doivent être l'objet de notre imitation.

1. Les bergers qui prennent le dessein d'aller en Bethléem, quoique l'ange ne leur en ait point fait de commandement, nous apprennent que dès qu'une âme fidèle connaît le bien qu'elle peut faire, dès que le Seigneur lui en donne la pensée; c'est manquer à sa grâce que de ne la mettre pas à exécution : ainsi, quand en écoutant les ministres de Jésus-Christ qui nous tiennent lieu d'anges, l'Esprit-Saint fait naître en nous la pensée d'une bonne œuvre, ne manquons pas d'y répondre par une fidèle coopération : on vous annonce, par exemple, que Jésus-Christ est né en Bethléem, vous ressentez dans vous-mêmes le zèle qui anima les bergers, et vous vous flattez qu'en une occasion pareille vous auriez fait comme eux; ne perdez pas ce bon mouvement : l'on ne vous demande pas d'aller en Bethléem, mais allez vous prosterner devant les autels, et vous y adorerez le même qu'ils adorèrent dans une crèche; allez le chercher dans les hôpitaux, et vous l'y trouverez dans la personne des malades; recevez dans votre maison ce pauvre qui est rebuté de toutes parts, et vous logerez celui qui ne put trouver de retraite dans Bethléem. C'est Jésus-Christ qui nous en a assurés de sa bouche sacrée, quand il nous a dit, *qu'il tiendra fait à sa personne ce qu'on fera pour les siens, et que c'est lui qu'on a nourri, qu'on a vêtu, qu'on a logé, quand on a rendu ces devoirs de charité au moindre de ses frères.* (*Matth.*, XXV, 40.) Pourquoi la parole de Jésus-Christ fait-elle si peu d'effet sur nous, quand celle des anges a été si efficace pour des bergers? C'est que nous n'y faisons aucune réflexion, et qu'ils étaient fort attentifs à ce que l'ange leur disait; c'est que nous l'écoutons comme une parole purement humaine, ou si, dans le moment où nous l'entendons, elle nous inspire de pieux mouvements, sitôt que nous l'avons entendue, elle s'évanouit de notre esprit, et nous n'en tenons plus aucun compte, *semblables à un homme qui se regarde dans un miroir en passant, et qui*, suivant l'expression de saint Jacques, *oublie aussitôt d'effacer les taches qu'il a remarquées sur son visage.* (*Jac.*, I, 23, 24.)

2. Comme les bergers de notre Evangile prirent tous la même résolution en particulier, ils s'exhortèrent les uns les autres à la mettre en pratique. *Passons*, disent ils, *jus-*

(9) Si tibi panni fortassis vilescunt, angelos collaudantes admirare : si præsepe despicis, erige paruper oculos et novam in cœlo stellam protestantem mundo nativitatem Domini contuere; si credis vilia, crede mirifica. (Max., *Serm. Nativ.*)

(10) Ita mediator apparuit, ut in unitate personæ copulans utramque naturam, et solita sustineret in solitis, et insolita solitis temperaret. (Epist. 1.)

(11) Sic voluit nasci excelsus humilis, ut in ipsa humilitate ostenderet majestatem. (*De Symb.*, lib. II., cap. 15.)

(12) Est enim superbia non magnitudo, sed tumor. (Serm. 6, *De tempore.*)

qu'en Bethléem. Que nous sommes heureux quand avec beaucoup de penchant à la vertu, nous ne nous trouvons qu'avec les chrétiens que nous y excitons, comme eux-mêmes nous y excitent! C'est le vrai moyen qu'en opérant notre salut, nous travaillions utilement à celui des autres. Quels biens ne fait-on pas? A quels maux ne remédie-t-on pas, lorsqu'on s'unit et qu'on s'anime les uns les autres pour le service de Dieu? Passons jusqu'en Bethléem; allons par exemple dans ces saintes assemblées où le soulagement des pauvres est tout le but qu'on s'y propose; là, vous verrez des hommes pieux et des femmes chrétiennes qui font paraître une sainte émulation, tantôt à soutenir d'anciens établissements que la piété de nos pères ont faits, et qui sont prêts à tomber, parce que *la charité de plusieurs s'est refroidie* (*Matth.* XXIV, 12), tantôt à en faire de nouveaux, que l'on juge pouvoir contribuer à la gloire de Dieu et à l'utilité du prochain. Là, nous serons surpris de voir combien la charité est ingénieuse à trouver des fonds, et nous admirerons les saintes inventions de ceux qu'elle anime. Si vous y alliez, femmes mondaines, vous qui êtes forcées d'approuver malgré vous de si saintes œuvres, et qui y contribueriez, dites-vous, si vous étiez en état de le faire, vous verriez combien vous pourriez faire de largesses, si vous retranchiez tant de dépenses inutiles et criminelles que vous faites tous les jours; si vous donniez ce que votre sensualité vous dérobe, ce que vos plaisirs vous coûtent, ce que vous perdez au jeu, ce que vous employez au luxe; en un mot, si vous consacriez à la charité ce que vous donnez à la cupidité : car voilà la raison pour laquelle vous n'êtes point en pouvoir de rien faire pour Dieu; c'est que vous faites tout pour ce monde à *qui il a donné sa malédiction* (*Matth.*, XVIII, 7); c'est qu'au lieu de suivre les saints exemples de ceux qui ne s'occupent qu'à se dépouiller pour revêtir les nus, qu'à retrancher des mets de leur table pour en nourrir les pauvres, qu'à se priver du commode pour fournir au nécessaire des indigents, vous êtes obsédées de l'esprit de Satan, qui ne suggère à ses partisans tout ce qui peut augmenter le luxe et la dépense, qu'afin de fortifier en eux des passions qui sont les armes dont il se sert pour les perdre, et pour les précipiter avec lui dans les abîmes.

3. Enfin nos bergers s'étant excités les uns les autres pour aller en Bethléem, y furent effectivement; c'est à nous à les suivre, et à mettre en exécution les bonnes résolutions que nous avons formées tant de fois; car malheur à ces chrétiens qui promettent toujours et n'exécutent jamais; très-religieux à garder les paroles qu'ils donnent aux hommes, très-négligents à tenir celles qu'ils ont données mille fois au Seigneur; très-délicats quand on les soupçonne de manquer à ce qui est de l'honnête homme, très indifférents quand on leur reproche de violer les devoirs les plus essentiels du chrétien. *Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et courrez-vous après le mensonge?* (*Psal.* IV, 3.) Est-ce donc que Dieu est moins aimable que l'homme, est-il moins à craindre, est-il moins puissant, est-il moins juste? *Eclairez nos ténèbres, Seigneur* (*Psal.* XVII, 29), et faites nous connaître que toute la gloire et le devoir du chrétien *est de vous craindre et d'observer vos commandements* (*Eccle.*, II, 13); que tout son emploi doit être de vous chercher dans ce monde pour vous trouver dans l'autre, comme toute sa sagesse, pour ne point manquer à vous trouver, est d'imiter nos bergers, et de ne perdre point de temps à vous chercher.

Pour le XXIX. — *Y étant donc allés promptement, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche.* Si la fidélité des pasteurs fut si grande, leur récompense ne le fut pas moins, ils ne perdirent point de temps à aller en Bethléem : *Venerunt festinanter*, et ils méritèrent de trouver Jésus et Marie, *et invenerunt Mariam... et Infantem positum in præsepio.* Imitons leur conduite, et nous serons aussi heureux qu'ils l'ont été.

Une des conditions les plus essentielles que nous devons apporter pour trouver le Seigneur, c'est de le chercher avec promptitude, parce que c'est une des preuves les plus certaines que nous avons un grand désir de le trouver. Dès que l'Epouse du sacré Cantique s'aperçoit qu'elle a perdu son Bien-aimé, elle prend en même temps la résolution de se lever, et de le chercher par toute la ville, *Surgam et circuibo civitatem.* (*Cant.* III, 2.) Dès que l'enfant prodigue eut fait réflexion sur le malheur de son état, il se détermina, et exécuta à l'instant le dessein qu'il prit de se mettre en chemin pour aller à son père. *Surgam, et ibo ad Patrem.* (*Luc.*, XV, 18.) Dès que l'ange, qui venait annoncer aux bergers la naissance du Sauveur, se fut retiré, ils conclurent aussitôt qu'il fallait aller en Bethléem, ils y furent sans perdre un moment : *Venerunt festinanter*, et ils trouvèrent ce que l'ange leur avait dit, *Invenerunt.... Infantem positum in præsepio.* De manière qu'ils pouvaient dire après le Prophète : *Ce que nous avions entendu de nos oreilles, nous l'avons vu de même dans la ville de notre Dieu : « Sicut audivimus, sic vidimus....in civitate Dei nostri.»* (*Psal.* XLVII, 9.) Tels sont les modèles que nous devons suivre, si nous voulons avoir le même bonheur. Pourquoi faut-il que nous soyons plus indifférents pour notre Dieu, que pour toutes les choses de la terre? En effet, comment en usons-nous quand nous voulons avoir ce que nous regardons comme l'objet de notre félicité? le cherchons-nous avec tiédeur et négligence, remettons-nous à en faire la poursuite dans des dix ou vingt années? Avares et ambitieux, sensuels, dites-nous ce qui se passe en vous pour arriver plus promptement à votre but; car tout ce que vous faites, et ce que vous souffrez au dehors, veilles, fati-

gues, chaud, froid, faim, soif, mépris, rebuts, n'est point à comparer à ce que vous endurez au dedans de chagrins, de tourments, de tristesse et d'inquiétude : Est-ce que le Seigneur est un moindre bien que les richesses, que les honneurs, que les plaisirs? et sera-t-il toujours vrai de dire que *les enfants de ténèbres sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires, que ne sont les enfants de lumière?* (*Luc.* XVI, 8.) En laissant donc réflexion sur l'empressement que l'on fait paraître à acquérir des biens caduques et périssables, rougissons de la tiédeur que nous avons à en chercher un incorruptible et éternel ; car tandis que l'on ne manque à rien pour jouir un peu plus tôt de l'objet de ses passions, on remet tranquillement à chercher Dieu, que le temps de la jeunesse soit passé, que celui de la vieillesse soit arrivé, qu'on ait réussi dans certaines vues, qu'on soit parvenu à certaines dignités. Ah! insensés que vous êtes, qui comptez sur des jours qui peut-être ne seront jamais à vous : *Voilà que cette nuit on s'en va vous redemander votre âme* (*Luc.*, XII, 20); eh! que deviendront tant de projets inutiles? eh! que deviendrez-vous vous-mêmes? Ne nous étonnons donc plus s'il y a si peu de chrétiens qui trouvent le Seigneur, c'est que la plupart le cherchent avec négligence : bien différents des bergers de notre Evangile, qui méritent de rencontrer le plus grand de tous les biens, parce qu'ils le cherchent sans aucun retardement (13).

Pour comprendre combien est grand le bonheur de ceux qui trouvent Dieu, il faut savoir qu'il est le seul qui puisse nous rendre heureux, parce qu'il n'y a que lui qui soit capable de remplir et de rassasier notre cœur. Tous les autres biens ne font qu'irriter nos désirs, et ceux-mêmes qui en sont les plus remplis ne laissent pas de ressentir encore le besoin de l'indigence. Achab était riche et puissant, puisqu'il était roi d'Israël, cependant il désire ardemment la vigne de Naboth, et il la regarde comme étant si nécessaire à son bonheur, qu'il commet un homicide pour la ravir à ce pauvre homme. Aman était parvenu au plus haut rang où il soit permis à un sujet d'aspirer; mais Mardochée ne se prosterne pas devant lui, il n'en faut pas davantage pour l'empêcher d'être heureux : il ne peut plus dormir, et il ne goûtera point de repos qu'il n'ait fait périr toute la nation des Juifs, pour envelopper un seul homme dans un massacre général. Il suffit, au contraire, d'ouvrir les Livres saints, et les ouvrages des Pères, pour voir la consolation, la paix, la joie, la satiété d'une âme qui est *riche de Dieu.* (*Luc.*, XII, 21.) Qu'elle soit dans la misère ou dans l'abondance, qu'elle jouisse de la santé, ou qu'elle soit affligée de maladie, elle est toujours également heureuse et tranquille, parce qu'elle ne veut autre chose que *la volonté de Dieu qui s'accomplit toujours dans le ciel et sur la terre.* (*Matth.*, VI, 10.) Allons de Nazareth en Bethléem, c'est-à-dire d'un monde indigent à la maison du pain ou de la satiété, suivant l'étymologie de Bethléem, qui signifie maison de pain, nous y trouverons Jésus, il n'y a que lui qui soit capable de rassasier nos désirs, *il est le seul bon* (*Luc.*, XVIII, 19), et il n'y a de véritables biens que ceux qu'il nous communique. Au moment donc que la voix de Dieu se fait entendre aux oreilles de notre cœur, cette voix qui nous tient lieu d'ange, et qui nous parle si souvent au dehors et au dedans de nous-mêmes, ne perdons pas un instant à nous mettre en chemin, la grâce de l'Esprit-Saint ne souffre point de retardement ; allons promptement, et quand nous aurons trouvé notre Dieu dans la crèche, c'est-à-dire dans la pauvreté et dans l'abjection, ayons non-seulement la foi des bergers pour le reconnaître, mais encore leur zèle pour l'annoncer aux autres.

Pour le XXX. — *Et l'ayant vu, ils reconnurent ce qui leur avait été dit de cet Enfant, et tous ceux qui en entendirent parler admirèrent ce qui leur avait été dit par les bergers.* Admirons la foi de nos bergers. Un ange leur a dit que le Sauveur est né, et la marque qu'il en donne, c'est qu'ils le trouveront emmailloté dans une crèche ; ils le trouvent dans une étable, et l'ayant vu, ils croient à la parole de l'ange. Si l'on en avait dit autant aux Scribes et aux Pharisiens, ils auraient cru être en droit de demander un signe éclatant pour reconnaître la majesté d'un Dieu si obscurcie et si cachée, et peut-être que ce qu'ils auraient vu de leurs yeux les aurait fait douter de ce qu'ils auraient entendu de leurs oreilles ; mais pour nos bergers, sans s'embarrasser l'esprit à vouloir comprendre comment il se peut faire que celui qu'ils voient couché dans une crèche soit en même temps *le Christ et le Seigneur*, ils croient comme une vérité indubitable ce qu'ils ont entendu, persuadés que l'ange de lumière qu'ils ont vu ne peut attester le mensonge ; tant il est vrai que le Seigneur qui *résiste aux superbes, donne toujours sa grâce aux humbles.* (*Jac.*, IV, 6.) Ainsi, selon toute la pensée de saint Bernard (serm. 22 *in Cant.*), ils ne disent pas : allons voir l'Enfant, mais allons voir la parole incarnée que le Seigneur nous a montrée : *Et videamus hoc verbum, quod factum est, quod Dominus ostendit nobis.* Ce n'est point un esprit de curiosité qui les fait agir, c'est un esprit de religion qui les pousse à aller en Bethléem pour y trouver Jésus, et pour l'adorer. Est-ce ainsi que nous en usons, et pouvons-nous dire que nous ayons une foi aussi simple que ces bergers? Pour quelques fidèles qui les imitent, l'on voit tantôt des ignorants qui se piquent de force d'esprit, et qui, sans être

(13) Neque cum desidia quærenda est Christi præsentia, et ideo forte nonnulli quærentes invenire non merentur, quia desidiose Christum exquirunt, et ideo pastores isti sine mora invenerunt, quia illum fide invicta quærebant. (Beda, *in Luc.*)

capables de rien examiner, assurent hardiment qu'une chose n'est point, dès lors qu'ils ne comprennent pas qu'elle puisse être; tantôt des savants orgueilleux, qui veulent juger de tout selon les faibles secours qu'ils peuvent retirer d'une science aussi vaine qu'eux, et qui ne cherchant pas la vérité avec un esprit humble et soumis, méritent d'éprouver en leurs personnes cette sentence du Sage: *Celui qui veut pénétrer dans la Majesté sera accablé par la gloire.* (*Prov.*, XXV, 27.) Apprenons donc à l'exemple des bergers, *à réduire nos esprits sous la servitude de la foi.* (II *Cor.*, X, 5.) Mais, non contents de connaître notre Dieu pour nous-mêmes, imitons d'ailleurs leur zèle pour le faire connaître aux autres.

Sans doute ont-ils mérité la récompense que le Seigneur a promise à celui qui aura pratiqué le bien et qui l'aura enseigné, d'être grand dans le royaume des cieux: *Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.* (*Matth.*, V, 19.) Ils ont été les premiers apôtres du Fils de Dieu, puisque ce sont les premiers qui ont annoncé sa venue: *Et omnes qui audierunt mirati sunt: et de his quæ dicta erant pastoribus ad ipsos* (*Luc.*, II, 18); ainsi on peut les proposer aux ministres de Jésus-Christ comme un modèle qu'ils doivent imiter, puisqu'un de leurs devoirs les plus essentiels est d'instruire et d'enseigner. Jésus-Christ, *le Prince des pasteurs* (I *Petr.*, V, 4), l'a toujours fait en tout lieu, en tout temps, et en toutes occasions; les apôtres qui avaient reçu de sa part le commandement d'aller prêcher par toute la terre (*Matth.*, XXVIII, 19; *Act.*, XIII, 49), malgré les défenses qu'on leur en faisait, et les supplices dont on les menaçait, n'ont cessé de le faire connaître aux Juifs et aux gentils. Tous ceux donc qui doivent se regarder comme leurs successeurs, sont des prévaricateurs de leurs ministères, quand ils manquent à s'acquitter d'une fonction si importante; cependant, qu'il y en a qui pourraient dire avec vérité: *Malheur à moi, parce que je me suis tu!* (*Isa.*, VI, 5.) J'étais destiné par ma profession à instruire des ignorants, et à leur faire connaître le Sauveur, et par mon silence ou par mon incapacité ils sont demeurés dans l'ignorance; je devais éclairer des aveugles, et je les ai laissés dans l'aveuglement; je devais faire rentrer dans la voie du Seigneur ceux qui s'en étaient écartés, et ils sont morts dans l'égarement. N'en doutons point, ce faux pasteur ou plutôt cette *idole* véritable, dont la bouche ne s'ouvre jamais pour annoncer aux pécheurs la nécessité de retourner au Seigneur (*Zach.*, XI, 17), sera cause de leur damnation. Que s'il est insensible à la perte d'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ, qu'il sache, pour le réveiller de son assoupissement, que l'impie mourra dans son iniquité: *Impius in iniquitate sua morietur*, mais que le Seigneur leur en demandera compte, et qu'il payera de son âme la perte de son frère, *sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.) Faisons une sérieuse réflexion sur une vérité si terrible, et pour réparer un silence si dommageable à nos frères, que tout parle en nous de Jésus-Christ, que nos actions se fassent entendre aussi bien que nos paroles; parlons en public, parlons en particulier, employons la douceur et la force, *soutenons la faiblesse des infirmes, pressons les pécheurs à temps et à contre-temps, reprenons-les, supplions-les, menaçons-les sans nous lasser jamais de les supporter et de les instruire.* (II *Tim.*, IV, 2.) Mais, dans ces manières différentes d'agir, ayons toujours un cœur de père qui reprend cet enfant avec douceur, qui châtie cet autre avec sévérité, toujours dans la même vue et le même dessein de procurer le bien de l'un et de l'autre.

Après que les bergers ont servi si utilement à notre instruction, finissons par celle que la sainte Vierge nous va fournir elle-même.

Pour le XXXI. — *Cependant Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur, et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu selon ce qu'il leur avait été dit.* Nous pouvons remarquer dans la sainte Vierge trois choses qui méritent nos réflexions.

La première, c'est qu'elle garde le silence dans une occasion où elle pouvait parler d'une chose qui lui avait été si glorieuse; en quoi, dit saint Ambroise (*in Luc*), elle nous donne un grand exemple de silence et de modestie: pouvoir dire avec vérité qu'elle était mère d'un Dieu, qu'elle était mère sans avoir perdu sa virginité, et vouloir bien paraître aux yeux des autres comme ayant produit un enfant ordinaire suivant les lois communes de la nature, c'est ce qu'on ne peut assez admirer, et qu'on ne cherche point du tout à imiter. En effet, quelle impatience n'a-t-on pas de se montrer par son bel endroit, et d'apprendre à ceux qui l'ignorent ce qui nous distingue des autres? L'amour-propre laisse-t-il échapper une occasion de dire ce qui peut nous procurer des louanges ou nous attirer de la considération, et aimer à être inconnu pour conserver plus sûrement la modestie et l'humilité chrétiennes, n'est-ce pas une des maximes des plus ignorées, ou certainement des moins pratiquées dans la religion de Jésus-Christ?

La seconde réflexion, c'est que Marie conservait toutes ces choses en elle-même, *Maria autem conservabat omnia verba hæc*, c'est-à-dire ce qui s'était passé en elle dans la conception et dans l'enfantement de son Fils: ce que les bergers avaient vu et entendu, rien n'échappait de sa mémoire, et elle conservait fidèlement toutes ces choses dans son cœur. Combien de grâces avons-nous reçues du Seigneur dès notre naissance, et dans tout le cours de notre vie; il nous a prévenus de ses bénédictions, il nous a régénérés dans les eaux sacrées,

du baptême pour nous faire participants du royaume céleste; mille fois il nous a empêchés par une crainte salutaire de commettre tel ou tel péché ; et nous a excités par de saintes aspirations de mettre en pratique telle ou telle vertu ; cependant nous ne songeons point à tout ce qu'il a fait pour nous, nous ne faisons pas réflexion *qu'il n'a pas ainsi traité toutes les nations de la terre* (*Psal.* CXLVII, 20), et voilà la raison pour laquelle le plus souvent nous perdons la grâce de Dieu sitôt que nous l'avons reçue, ou du moins pourquoi nous ne la conservons que très-peu de temps.

La troisième réflexion que nous pouvons faire, c'est que Marie ne conservait pas toutes ces choses en elle-même d'une manière oisive (Bed., *in Luc.*), mais qu'elle les repassait dans son cœur: *Conferens in corde.* Comme elle savait les Ecritures, elle n'ignorait pas qu'elles avaient prédit *qu'une vierge enfanterait un fils qui serait appelé Emmanuel* (*Isa.*, VII, 14), c'est-à-dire *Dieu avec nous*, que *le bœuf devait connaître son maître, et l'âne la crèche de son seigneur.* (*Isa.*, I, 3.) Ainsi, comparant d'un côté ce que les prophètes avaient dit, et de l'autre ce qu'elle voyait de ses yeux, elle se servait de ces saintes réflexions pour entretenir sa foi, et pour rendre sa reconnaissance plus vive envers celui *qui avait fait en elle de si grandes choses*. (*Luc* , I, 49)

Tel est le modèle que la sainte Vierge nous a donné de la méditation : elle pense, elle réfléchit, elle repasse dans sa mémoire tout ce qu'elle a lu dans les Ecritures, elle compare toutes ces choses dans son cœur; en faut-il davantage pour détruire l'erreur de ces nouveaux fanatiques qui prétendent que s'étant mis une fois en la présence de Dieu, on ne doit plus penser à rien, et qu'il y faut demeurer comme un corps mort sans produire aucun acte, aucun désir, aucun sentiment? Voulons-nous apprendre à méditer avec fruit sur le mystère que nous honorons, repassons dans notre esprit la majesté de cet Enfant nouveau-né qui s'abaisse au-dessous de tout; songeons à la divinité de celui qui se revêt de notre chair; comparons ensuite son humilité avec notre orgueil, le mépris qu'il fait des honneurs avec notre ambition, l'amour qu'il a pour nous avec l'indifférence que nous avons pour lui, sa charité avec notre envie, sa mortification avec notre mollesse, sa pauvreté avec notre luxe; et alors confus de voir le Seigneur humilié, et le serviteur superbe, nous mettrons toute notre gloire à abaisser notre esprit, et à imiter celui qui n'est venu au monde que pour nous donner l'exemple de toutes les vertus. Alors, si une tentation nous sollicite au mal, si on nous fait quelque proposition contraire à la sainteté de la religion que nous professons, nous ne manquerons pas de répondre avec un grand capitaine, dont il est parlé dans l'Ecriture : Quoi ! dit-il à ceux qui voulaient lui persuader d'aller se reposer chez lui, *l'arche du Seigneur, Israël et Juda sont sous des tentes, et mon seigneur Joab couche lui-même sur la terre, et j'entrerais dans ma maison pour y prendre du repos ! Je jure que je n'en ferai rien* (II *Reg.*, XI, 11); de même répondrons-nous : Quoi ! le Seigneur du ciel et de la terre, dont l'arche n'était que la figure, est couché dans une étable, souffre la pauvreté, la nudité, le froid, et moi je chercherai les commodités de la vie, je prendrai mes aises, je poursuivrai les honneurs, je me livrerai à des plaisirs sensuels ! C'est par la grâce de mon Dieu ce que je ne ferai point. « Ce sera ainsi que nous apprendrons à connaître Dieu, à l'aimer, à l'imiter, et à le bénir; car si les bergers, connaissant seulement ce qui s'était passé de merveilleux à la naissance du Sauveur, s'en retournèrent louant Dieu et le glorifiant de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues selon qu'il leur avait été dit : *Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum, in omnibus quæ audierant et viderant, sicut dictum est ad illos* (Beda, *in Luc.*), combien nous, qui connaissons la suite et l'ordre des mystères, qui savons comment et pourquoi le Verbe s'est incarné, qui n'ignorons pas qu'il a souffert une mort honteuse et cruelle *pour des pécheurs et des impies* (*Rom.*, V, 6), qui sommes sanctifiés par ses sacrements, animés par ses exemples, comblés de ses grâces, remplis de ses bienfaits; combien, dis-je, sommes-nous plus obligés à le louer, non-seulement par nos paroles, mais encore par nos actions? Quelles obligations n'avons-nous pas de n'oublier jamais que ce Dieu s'est fait homme comme nous pour nous rendre semblables à lui, pour nous faire renaître à la grâce, et pour nous communiquer sa gloire dans tous les siècles des siècles?

SUR LES EFFETS QUE DOIT PRODUIRE EN NOUS LA VENUE DU SAUVEUR.

Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (*Luc.*, II, 14.)

Lorsque Adam sortit des mains du Créateur, il était en grâces avec lui, parce qu'il fut créé juste et innocent, et il était souverain de soi-même, parce que son corps était soumis à son âme, comme son âme était soumise à son Dieu; mais dès qu'il eut péché, devenu ennemi de Dieu qu'il offensa par sa désobéissance, il en fut traité comme un criminel, et il éprouva dans soi une guerre intérieure de son corps qui se souleva contre son âme, sitôt que son âme se fut soulevée contre son Dieu. Il n'y avait que le Messie qui par la vertu de son sang pût *pacifier toutes choses, soit dans le ciel, soit sur la terre* (*Coloss.*, I, 20), et ce sont aussi les deux grands effets qu'a produits sa venue. En effet, il est venu, 1° pour réconcilier l'homme avec Dieu, en rendant plus de gloire à Dieu par son abaissement que l'homme ne lui en avait ôté par sa rébellion : *Gloria in altissimis Deo ;* 2° pour finir la guerre qui troublait toute la félicité de l'homme, et pour lui procurer une paix qui puisse le

rendre solidement heureux, *et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

1. Pour pouvoir comprendre combien est grande la malice du péché, et combien le Seigneur s'en tient déshonoré, il suffit, selon la pensée d'un Père, de jeter les yeux sur la punition qu'il en tire (14). *Comme ses pensées sont plus éloignées des nôtres, que le ciel ne l'est de la terre* (*Isa.*, LV, 9), c'est être bien téméraire de soutenir que la faiblesse de la Créature ne peut blesser la majesté du Créateur. Dieu est bon, Dieu est juste, ou, pour mieux dire, Dieu est la souveraine bonté et la souveraine justice, et il punit d'un supplice éternel un péché passager, et par conséquent il y a dans le péché une offense infinie : c'est ainsi que tout chrétien doit raisonner.

Quelque idée cependant que cette réflexion puisse nous donner du péché en général, peut-être que la réparation que le Seigneur a exigée pour le péché du premier homme nous en fera encore mieux sentir l'énormité.

Adam désobéit au commandement qui lui avait été fait de ne manger d'un certain fruit ; et pour ce seul péché, lui et toute sa postérité, destinés à vivre toujours, sont condamnés à la mort éternelle, et auraient péri infailliblement si un Dieu *par son obéissance jusqu'à la mort* (*Philip.*, II, 8) n'eût réparé la rébellion de l'homme : voici la fin sur quoi est fondée la nécessité du mystère de l'incarnation : nous y voyons et la justice et la bonté de Dieu dans toute leur étendue ; car le Seigneur voulait une réparation proportionnée à l'offense qu'il avait reçue ; or l'homme ne pouvait rien par lui-même, parce que de sa nature, il est trop vil et trop abject ; le Fils de Dieu en tant que Dieu ne pouvait s'abaisser parce qu'il est égal à son Père selon la divinité ; il a donc été nécessaire qu'il se soit fait homme, afin que comme homme il pût s'humilier et souffrir (*Ibid.*, 7), et que comme Dieu il pût par ses perfections infinies satisfaire à la justice de son Père, en lui rendant plus de gloire que le péché ne lui en avait ravi.

Nous lisons dans l'Ecriture que le roi de Ninive ayant appris que le prophète Jonas (Chap. II) avait déclaré de la part du Seigneur que cette grande ville serait détruite dans quarante jours, ce prince se leva aussitôt de son trône, quitta son manteau royal, se couvrit d'un sac, coucha sur la cendre, et ordonna par un commandement exprès que chacun en fît autant ; que ni les hommes, ni même les animaux, ne bussent ni ne mangeassent, dans l'espérance que par une pénitence sévère et générale on pourrait fléchir la colère de Dieu. Belle figure de ce qui s'est passé dans le mystère que nous célébrons. En effet, le Sauveur du monde voyant que tout le genre humain était condamné à la mort éternelle, et que l'arrêt en avait été prononcé au premier homme par ces paroles : *Morte morieris* (*Gen.*, II, 17) : touché d'amour et de compassion pour nous, il quitte le séjour de sa gloire, descend du ciel en terre, se couvre de la poussière de notre mortalité, et, par ses humiliations, ses souffrances, sa mort même, se met en état d'apaiser la colère de son Père, et de détourner le glaive qui déjà nous pendait sur la tête. Mais remarquons que comme le roi de Ninive ne fit pas seul pénitence, et que tous les habitants de la ville obéirent à son commandement et suivirent son exemple ; ainsi il ne faut pas croire qu'il suffise de nous en reposer tranquillement sur ce que le Sauveur a fait, comme si nous n'avions rien à faire, mais nous devons marcher sur ses traces et suivre ses exemples, selon le commandement qu'il nous en a fait dans son Evangile ; tantôt il nous dit *d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29), tantôt il nous avertit que *pour être son disciple, il faut renoncer à soi-même et porter sa croix.* (*Matth.*, XVI, 24.) Telles sont les obligations que son incarnation nous impose, puisqu'en vain il s'est abaissé, si nous ne nous abaissons avec lui ; en vain il a souffert pour nous, si nous ne souffrons comme lui et avec lui. « Il naît dans une étable, pour nous montrer, dit saint Bernard, qu'il vient réprouver la gloire du monde, et condamner la vanité du siècle (15). » C'est donc à nous à la condamner, et à mépriser ce qu'il méprise : il souffre le froid et toutes les incommodités de la pauvreté ; c'est donc à nous une nécessité d'endurer avec lui ce qu'il endure pour nous ; autrement, comprenons que ses humiliations et ses souffrances, au lieu de servir à apaiser la colère de notre Dieu, se tourneront contre nous, et ne serviront qu'à l'enflammer : « Car où trouver une insolence plus criminelle, que de voir l'homme qui n'est que *cendre et que poussière* (*Gen.*, XVIII, 27), s'élever et vivre dans la mollesse, quand le Dieu du ciel et de la terre s'abaisse et souffre pour lui (16) ? » En faut-il davantage pour notre condamnation que de comparer l'un à l'autre, et que pourrons-nous lui répondre, si nous lui donnons lieu de nous dire dans son jugement : ce Dieu que vous avez adoré, et qui ne s'était fait homme que pour être votre modèle, a été humble, et vous avez été superbes ; il a souffert dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort, et vous avez toujours mené une vie molle et sensuelle ; il vous avait mérité une infinité de grâces, et vous les avez foulées aux pieds : « Embrassons donc l'humilité, faisons pénitence : voilà, dit saint Bernard, ce que nous prêchent cette

(14) Si volumus intelligere quam grave apud se faciat hominum culpas, respiciamus ad pœnas. (Cæsar. Arel., hom. 27.)

(15) Ut reprobet gloriam mundi, et damnet sæculi vanitatem. (Serm. 3, *in Nativ. Dom.*)

(16) Quod si Deus creator cœli et terræ cum Deus esset, homo factus est, et se humiliavit et exinanivit, quanto magis superbire non debet terra et cinis. (S. Aug., serm. 25, *De divers.*)

étable, cette crèche : voilà ce que nous crient les larmes et les soupirs d'un Dieu (17). »

Quelle gloire pour le Père éternel de voir son Fils ainsi humilié ! mais quel avantage pour nous de ce que notre réconciliation est le prix des mérites d'un Dieu anéanti ! Joignons nous à l'ange, écrions-nous avec lui : *Gloria in altissimis Deo.* Mais apprenons en second lieu en quoi consiste la paix qu'il vient annoncer aux hommes de bonne volonté : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

2. Comme nous étions en guerre avec Dieu et avec nous-mêmes, avant l'incarnation de Jésus-Christ : avec Dieu, contre lequel nous nous étions soulevés : avec nous-mêmes contre qui nos passions s'étaient révoltées, nous ne pouvons retrouver le bonheur que nous avons perdu, ni jouir de la paix que l'ange nous annonce aujourd'hui, qu'en nous soumettant à la volonté de Dieu, et qu'en soumettant nos passions à l'empire de la raison ; voilà sans doute ce que nous n'aurions jamais pu faire par nos propres forces, mais voilà ce que nous pouvons exécuter aisément, avec la grâce que Jésus-Christ nous a apportée en naissant.

Le prophète Isaïe l'avait bien dit, ou plutôt le Saint-Esprit nous en avait assurés par la bouche de ce prophète, qu'*il n'y a point de paix pour les impies*, « *Non est pax impiis, dicit Dominus.* » (*Isa.*, XLVIII, 22.) Aussi remarquons que l'ange n'annonce pas la paix à tous les hommes en général, mais seulement aux hommes de bonne volonté : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Qui sont ces hommes de bonne volonté ? Ce sont ceux dont la volonté est soumise à celle de Dieu, car il n'y a que ceux-là qui soient véritablement heureux, puisqu'il n'y a qu'eux qui jouissent de la paix du cœur, et de la parfaite tranquillité de l'âme, en quoi, du consentement de tout le monde, consiste le seul bonheur qu'on peut goûter en cette vie. En effet, celui-là est heureux, auquel rien n'arrive contre sa volonté ; or rien n'arrive contre la volonté d'un cœur soumis, parce que sa volonté étant une avec celle de Dieu, il est aussi impossible qu'il arrive rien contre la sienne, qu'il est impossible que celle de Dieu ne se fasse pas. Au contraire, dès lors qu'il détache sa volonté de la volonté divine, et qu'au lieu de n'en faire qu'une, il en fait deux ; autant est-il assuré que la volonté de Dieu sera toujours accomplie ; autant est-il certain qu'en une infinité d'occasions la sienne sera contrariée. Apprenons donc que pour profiter de cette paix, ou de ce bonheur que l'ange nous annonce aujourd'hui, il faut que nous soyons aussi soumis à la volonté de Dieu, que nous y avons toujours été rebelles ; notre rébellion nous a rendus misérables, il n'y a que notre soumission qui puisse nous rendre parfaitement heureux ; alors nous éprouverons que dans la misère même nous serons plus tranquilles, et par conséquent plus heureux, que nous ne l'avons été dans la prospérité, quand nous étions les esclaves de notre propre volonté. Il est vrai que par nous-mêmes nous ne pouvons pas soumettre des cœurs naturellement révoltés ; mais ce qui est impossible à notre faiblesse, nous deviendra aisé par la grâce que le Sauveur nous présente aujourd'hui, puisque le fruit de ses humiliations est de nous communiquer la vertu de pouvoir abaisser notre orgueil ; car si son Incarnation ne produit pas cet effet en nous, notre maladie doit être estimée incurable. Les collines du siècle se sont courbées devant lui, *les montagnes se sont fondues comme de la cire en sa présence* (*Psal.* XCVI, 5), c'est-à-dire, suivant l'explication de saint Augustin (*in hunc Psal.*), que les plus élevés se sont humiliés, les plus durs se sont amollis. Recourons donc à lui avec confiance ; quelque élevés, quelque durs que soient nos cœurs, il les soumettra, il les abaissera, il les fléchira, et ce sera ainsi qu'après les avoir soumis à la volonté de Dieu, il nous sera aisé de soumettre nos passions à l'empire de la raison, et d'être parfaitement heureux.

Rien sans doute n'est plus opposé au bonheur de l'homme, que cette guerre intérieure qu'il souffre de la part de ses passions. Plus possédé de ce qu'il appelle biens, qu'il ne les possède ; mille fois plus esclave qu'il n'en est le maître, abattu par la crainte, accablé par la tristesse, desséché par l'envie, déchiré par la jalousie, rongé par l'avarice, dévoré par l'ambition, on peut dire qu'il est le jouet de toutes ses passions qui le mènent à droite et à gauche, qui l'élèvent ou qui l'abaissent, le répandent au dehors, ou le resserrent au dedans, suivant qu'il est maîtrisé par les unes, ou tyrannisé par les autres.

Mais comme ce n'est pas assez de connaître nos maux, et qu'il est bien plus important de découvrir le remède qui peut les guérir, apprenons que nous ne serons jamais heureux que par l'assujettissement de nos passions. « Elles veulent vous dominer, dominez-les, dit saint Augustin ; elles se soulèvent contre vous, soulevez-vous contre elles ; elles vous combattent, combattez-les, c'est le seul moyen que nous ayons de jouir de cette paix intérieure qui est le plus grand bien que l'homme puisse recevoir de Dieu. » Il est vrai que dans cette vie, qui est pour nous un combat perpétuel, nous ne pouvons jamais arriver à jouir au dedans de nous de cette parfaite tranquillité que possédait le premier homme, quand il sortit des mains du Créateur ; la concupiscence, fille et mère du péché, demeure toujours en nous pour exercer notre vertu ; et saint Paul ne se plaint-il pas lui-même qu'il *ressent la loi des membres qui s'oppose à la loi*

(17) Fuge voluptatem, age pœnitentiam, hoc tibi prædicat stabulum istud, hoc præsepe clamat, hoc membra illa infantilia manifeste loquuntur, hoc lacrymæ et vagitus evangelizant. (Serm. 3, *in Nativ. Dom.*)

de l'esprit (*Rom.*, VII, 23); mais si nous ne pouvons l'éteindre entièrement, nous pouvons en diminuer les ardeurs; et c'est une obligation essentielle à tout chrétien de travailler sans cesse à régler ses passions, et à les assujettir à l'empire de la raison, pour faire ainsi des moyens de salut de ce qui le plus souvent en devient des obstacles.

Or, rien ne peut servir davantage à nous en rendre victorieux, que la méditation du mystère que nous honorons. En effet, l'amour-propre nous suscite-t-il des mouvements d'élévation, jetons les yeux sur un Dieu fait homme, et nous aurons honte de notre orgueil; une chair toujours rebelle se soulève-t-elle contre l'esprit, envisageons le Sauveur souffrant le froid et la nudité, *Et nous châtierons notre corps pour le réduire en servitude* (*I Cor.*, IX, 27); en un mot, en considérant attentivement *le Verbe fait chair*, humilié, mortifié, anéanti, nous humilierons nos esprits, nous mortifierons nos corps, nous détacherons nos cœurs de l'affection des biens caducs et périssables.

Tels sont les effets que ce mystère doit produire en nous, tels sont les moyens qui peuvent nous rendre solidement heureux, en nous faisant jouir de la paix et de la tranquillité que l'ange nous annonce aujourd'hui, et qu'un Dieu-homme nous a méritée par son incarnation : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

« Seigneur, donnez-nous cette paix que vous avez apportée du ciel en terre, et que nous ne pouvons tenir que de vous; c'est cette paix qui est la sérénité de l'esprit, la tranquillité de l'âme, la simplicité du cœur, le lien de l'amour, la compagne de la charité; c'est elle qui étouffe les haines, qui finit les guerres, qui apaise la colère, qui méprise les superbes, qui aime les humbles, qui réconcilie les ennemis, qui est agréable à tout le monde, qui n'a rien de ce qui est à autrui, et n'a rien qui lui appartienne; c'est elle qui nous apprend à aimer ce qu'elle n'a pas compris qu'on pût haïr, et qui ne sait ce que c'est de s'enfler ni de s'élever. Faites, Seigneur, que celui qui n'a pas cette paix vous la demande, que celui qui l'a trouvée la conserve, que celui qui l'a perdue la recherche, puisque cette paix est non-seulement le plus grand bien que nous puissions recevoir en ce monde, mais est un gage et un avant-goût de la félicité qui nous est préparée dans l'autre. (S. Aug., serm. 57, *De verb. Dom.*) » Ainsi soit-il.

JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur l'Evangile selon saint Luc., c. II, v. 21.

Quoique cet Evangile soit le plus court de toute l'année, c'est peut-être celui qui renferme le plus de mystères en moins de paroles; l'Eternel assujetti au temps, le législateur soumis à la loi, un Dieu qui répand du sang, un Homme à qui un ange donne le nom de Jésus, c'est-à-dire le Sauveur des hommes, sont les grandes vérités que notre Evangile renferme : faisons en sorte de les dévoiler, et d'en tirer plusieurs réflexions qui puissent servir au règlement de nos mœurs.

Le huitième jour étant arrivé. Comme le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous réconcilier avec son Père, voilà que : *En entrant dans le monde, il lui dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps; je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté* (*Psal.* XXXIX, 7-9; *Hebr.*, X, 5-7); et à peine le huitième jour est-il arrivé, qu'impatient de travailler au grand ouvrage de notre salut, qui était le sujet de sa mission, il souffre l'opération douloureuse de la circoncision. C'est ainsi que le Sauveur a commencé dès sa plus tendre enfance à donner son sang pour les hommes, et que dans cette cérémonie auguste, il s'engage solennellement à le répandre un jour jusqu'à la dernière goutte pour leur rédemption. Or, le Fils de Dieu qui ne perd pas un instant à travailler à l'ouvrage pour lequel il est envoyé, et qui s'en est continuellement occupé pendant tout le cours de sa vie, nous donne lieu de parler d'abord d'une des plus importantes matières de la morale chrétienne, c'est à savoir du bon usage du temps. Il semble que ce renouvellement d'année doive d'ailleurs nous y engager, et que ce soit une époque favorable pour nous faire rendre compte à nous-mêmes du bon ou du mauvais usage que nous avons fait de tout celui qui s'est écoulé jusqu'à présent.

Faire un bon usage du temps, c'est l'employer uniquement à la chose pour laquelle il nous est donné; d'où il s'ensuit que comme le temps ne nous est donné que pour mériter une éternité de bonheur, tout celui que nous n'employons pas à cette fin, est un temps perdu. De ce principe incontestable, il est aisé de conclure que rien n'est plus précieux que le temps, puisqu'il nous est donné pour la fin la plus importante qui fût jamais, c'est-à-dire pour acquérir les biens éternels. Remarquons aussi que le Seigneur qui a été si magnifique envers l'homme, que pour son utilité il a rempli l'air d'oiseaux, la terre d'animaux, la mer de poissons, n'a paru avare que du temps. Il ne nous le donne, pour ainsi dire, que goutte à goutte; jamais il ne nous en donne deux instants à la fois, et il ne nous donne le second que quand il a retiré le premier. Quelque longue que soit notre vie, elle n'est composée que de ces moments qui se succèdent les uns aux autres, et qui s'écoulent avec la même vitesse qu'un torrent rapide qu'on ne peut arrêter, et dont aucune goutte ne revient jamais quand elle est une fois écoulée. Voilà ce qu'on appelle le temps, qu'on divise ordinairement en trois parties; en passé, en présent, en futur. Le temps passé n'est plus à nous, et n'y peut plus revenir; le futur n'y est point encore, et n'y sera peut être jamais, et il n'y a que le présent qui nous appartienne véritablement; mais hélas! à peine l'avons-nous, qu'il nous

échappe sans pouvoir le retenir; dans le moment même qu'il commence d'exister, il passe, ou plutôt il est passé. En faut-il davantage pour nous faire comprendre combien le temps est précieux?

Qui pourrait donc croire que ce temps dont on devrait être si ménager, est la chose du monde dont on l'est le moins? On le demande et on le donne comme si ce n'était rien (SENEC., *De brev. vitæ*); les hommes du siècle en paraissent embarrassés et ne cherchent qu'à s'en défaire, ou plutôt qu'à le le perdre; l'amitié le donne, l'avarice le vend, le plaisir le dissipe, le crime le profane, la paresse le prodigue, la sensualité le consume, mais rarement la vertu l'emploie : *Nos années se passent en de vaines inquiétudes, comme celles de l'araignée*, dit le Prophète (*Psal.* LXXXIX, 10), c'est-à-dire, que comme l'araignée tire de sa propre substance de quoi faire une toile fragile qu'on lui renverse souvent, et qui ne lui sert qu'à prendre quelque misérable insecte pour se nourrir, de même pouvons-nous dire que nous nous épuisons, et nous nous consumons à amasser des biens caduc et périssables, que nous n'acquérons qu'avec mille peines et mille soins; que nous ne conservons qu'avec crainte et inquiétude, et que nous ne perdons qu'avec douleur et désespoir. Est-ce donc là la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, au lieu de nous considérer *comme des voyageurs, et des étrangers* (1 *Petr.*, II, 11), qui ne se servent des choses passagères qu'en passant, et qui s'avancent sans cesse vers leur patrie?

Pour ne point tomber dans un abus aussi criminel que celui de la perte du temps, avant que le Seigneur nous en fasse rendre compte, il faut nous le rendre à nous-mêmes de l'emploi que nous en avons fait : car quoique le passé soit irrévocable, il est vrai cependant qu'on peut le réparer par le bon usage du présent, en l'employant uniquement à la fin pour laquelle il nous est donné. Or, il nous est donné pour nous préparer à l'éternité, de même que la vie nous est donnée pour nous préparer à la mort : ainsi, pour ne nous point abuser sur une matière si importante, et pour pouvoir nous connaître à fond, que chacun de nous rentre en lui-même et se dise : Je suis plus avancé en âge que je n'étais il y a un an, mais suis-je plus avancé en vertu? Je suis plus près de ma mort, mais suis-je plus préparé à mourir? et si par cet examen que nous ferons de bonne foi, nous trouvons par malheur que nous ayons perdu le temps jusqu'à présent, hâtons-nous de le réparer par la pénitence, et de faire cette année ce que peut-être nous n'avons pas fait depuis que nous sommes au monde, et ce que nous devons faire nécessairement avant que d'en sortir, à moins que nous ne voulions nous perdre pour une éternité.

Pour ceux-mêmes qui ont toujours marché et ne se sont jamais arrêtés, l'Apôtre leur apprend qu'ils ne doivent pas croire pour cela être encore arrivés au terme; mais que tout ce qu'ils doivent faire, c'est *qu'oubliant ce qui est derrière eux, et s'avançant vers ce qui est devant eux, ils doivent courir incessamment vers le bout de la carrière, pour remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu les a appelés par Jésus-Christ* (*Philipp.*, III, 13, 27); ils sont obligés *de veiller et de prier sans cesse, d'aller de vertu en vertu* (1 *Thess.*, V, 17; *Psal.* LXXXIII, 8), d'avancer toujours; et de ne reculer jamais puisque celui *qui ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu.* (*Luc.*, IX, 62.) En un mot, ils doivent *persévérer jusqu'à la fin* (*Matth.*, X, 22), et ne passer pas un instant, sans l'employer utilement à l'ouvrage de leur salut : car voilà pourquoi nous sommes au monde, voilà pourquoi le temps nous est donné; ce sera ainsi que nous en ferons un bon usage, et que nous imiterons le digne emploi que le Fils de Dieu en a fait. Voyons d'ailleurs ce que nous devons imiter en lui dans la soumission qu'il a pour la loi.

POUR LE II^e^ JOUR. — Les Pères apportent plusieurs raisons pourquoi le Fils de Dieu a voulu être circoncis : arrêtons-nous quant à présent à celle de saint Thomas, qui estime que ç'a été pour nous engager par son exemple à imiter la vertu de l'obéissance; « car, dit ce saint docteur, celui qui est au-dessus de la loi a voulu obéir à la loi, afin que ceux qui en dépendent, apprissent à s'y soumettre sans répugnance (18).

Par son incarnation il n'a été qu'un peu abaissé au-dessous des anges, en devenant homme comme nous : *Minuisti eum paulo minus ab angelis.* (*Psal.* VIII, 6; S. EPIPHAN., Hæres. 50.) Mais par sa circoncision, il est devenu beaucoup au-dessous, puisqu'il n'a pas seulement *la forme et la nature de serviteur* (*Philipp.*, II, 7), mais qu'il y paraît sous la figure et l'apparence du pécheur. Dans ce mystère il s'engage à être le pleige et la caution pour le péché, et s'il est permis de parler ainsi après saint Bernard, on lui imprime sur son corps le signe et la flétrissure du larron, comme une victime marquée du sceau de la justice divine, et qui doit un jour lui être consacrée (19). Ce qui a fait dire à ce saint, que si le Père éternel avait pu jamais méconnaître son Fils, l'objet de ses complaisances, c'aurait été principalement dans cette occasion (20); la loi de la circoncision était donc une loi très-humiliante pour le Fils de Dieu, mais de plus

(18) Ut obediendi virtutem suo commendaret exemplo; cum enim superior omni lege esset, legi voluit obedire, ut qui lege inferiores sunt magna cum animi submissione istius jugo cervicem subjiciant. (III part., quæst. 57, art. 10.)

(19) Jam nullo minoratus est ab angelis qui non solum formam habet hominis, sed formam habet peccatoris, et insignitur velut quodam cauterio latronis. (Serm. 3, *De Circ.*)

(20) Imo vero si quo modo posset non agnoscere Filium in quo bene complacuit, ex hoc maxime signo poterat ignorare eum. (*Ibid.*)

elle lui fut très-douloureuse; car on ne peut douter qu'ayant la chair la plus délicate qui fût jamais, puisqu'il avait été formé du plus pur sang de la sainte Vierge par l'opération du Saint-Esprit, et que d'ailleurs il jouissait d'une parfaite et entière connaissance, il n'ait plus souffert que tous les autres enfants ensemble.

Après un si puissant exemple d'obéissance, de quels prétextes pouvons-nous encore nous servir pour nous dispenser d'obéir à la loi du Seigneur? On avoue de bonne foi qu'elle est dure et pénible; que, *depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume de Dieu se prend par violence;* que pour *le ravir il s'en faut faire une continuelle* (*Matth.*, XI, 12); *qu'il est moins aisé à un riche d'y entrer, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille* (*Matth.*, XIX, 24); que pour y être reçu *il faut aimer ses ennemis* (*Matth.*, V, 44) et se haïr soi-même, humilier son esprit et mortifier son corps, *porter sa croix tous les jours* (*Luc.*, IX, 23, et suivre les traces de Jésus-Christ: *Car on ne participera pas à sa gloire* (*I Petr.*, II, 21), *qu'on n'ait participé à ses souffrances.* (*Rom.*, VIII, 17.) On avoue, dis-je, que la loi de l'Evangile est très-opposée aux sentiments de la nature; mais est-ce une raison pour ne nous y pas soumettre? La loi commande et ne dispute pas: « Et quand le Seigneur, dit saint Augustin, nous fait entendre sa voix comme un tonnerre, soit qu'elle nous ordonne de croire, ou de pratiquer ce qui répugne le plus à notre raison, ou à nos sens, nous n'avons point d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance (21); » en un mot, si la loi n'avait rien de pénible,) le Seigneur aurait souffert en vain celle de la circoncision, puisqu'il ne s'y est assujetti que pour nous en adoucir la rigueur par son exemple.

Telle est donc la voie dans laquelle nous devons marcher absolument: « Elle est dure, il est vrai, mais c'est la seule qui soit sûre, et qui puisse nous conduire infailliblement à notre terme (22). » En vérité, quand la loi du Seigneur serait infiniment plus sévère, devrions-nous nous en plaindre, en voyant d'un côté l'exemple que le Fils de Dieu nous a donné en s'y soumettant lui-même, et de l'autre la récompense qu'il a promise à ceux qui l'observeront exactement. « Il n'y a point de temps qui ne soit court, quand on le compare à l'éternité; et doit-on hésiter de souffrir dans l'un, pour s'assurer un bonheur infini dans l'autre (23). » Ah! dit saint Augustin, ne consentons-nous pas tous les jours qu'on nous lie, et qu'on nous fasse sentir la dureté du fer, et l'activité du feu dans l'espérance de mettre fin à une douleur qui nous presse, et de prolonger de quelques années une malheureuse vie qu'on risque de perdre dans une opération cruelle (24). » Ici on ne vous demande que de vous prêter à une mortification passagère, pour jouir d'un bonheur qui ne finira jamais; et on vous menace au contraire, que si vous êtes assez insensés de mépriser la loi de Dieu, et de prendre pendant un temps court les plaisirs qu'elle vous défend, vous tomberez infailliblement dans des feux éternels. Comparons donc un plaisir de peu de durée avec un supplice qui ne finira jamais, une peine passagère avec une récompense éternelle; et alors la crainte du supplice nous empêchera de nous livrer au plaisir, et l'espérance de la récompense nous soutiendra dans notre peine.

Pour ne pas rebuter cependant des chrétiens lâches, que trop de difficulté pourrait décourager, nous assurons, après Jésus-Christ, *que son joug ne laisse pas d'être doux et sa charge légère* (*Matth.*, XI, 30); on ne voit que les croix, mais on ne voit pas l'onction qui les adoucit. « Dès que l'amour de Dieu nous anime, dit saint Augustin (*Confess.*), on ne trouve plus de peine dans tout ce qu'on fait et ce qu'on souffre pour lui; ou bien s'il y en a quelqu'une, c'est une peine qu'on aime. » C'est pour cela que bien que la loi de l'Evangile commande des choses très-pénibles, elle ne laisse pas d'être appelée la loi de grâce et d'amour; au lieu donc d'appréhender d'entrer dans le service du Seigneur, hâtons-nous *de voir et de goûter combien il est doux.* (*Psal.* XXXIII, 9.) *Seigneur*, dit le Prophète, *ceux qui aiment votre loi jouissent d'une grande paix: « Pax multa diligentibus legem tuam.»* (*Psal.* CXVIII, 165.) Saint Paul ne nous assure-t-il pas *qu'il se plaisait dans ses infirmités, dans ses souffrances, dans ses angoisses.* (II *Cor.*, XII, 10.) Lisez les *Actes des apôtres*, les histoires des martyrs et des plus austères pénitents, vous verrez qu'il n'est de vraie joie, ni de parfait bonheur que dans la pratique de la vertu: consultez ceux qui ont goûté de Dieu et du monde, et ils avoueront de bonne foi, *qu'un jour dans la maison du Seigneur est préférable à un siècle passé dans les palais des grands* (*Psal.* LXXXIII, 11); et qu'en accomplissant même ce qu'il y a de plus pénible dans la loi, ils ressentent une joie infiniment plus pure et plus sensible, que le contentement qu'ils ont pu avoir dans la satisfaction de leurs malheureuses passions. Gravez, Seigneur, ces solides vérités dans le cœur des chrétiens; faites-leur connaître la nécessité qu'il y a d'obéir à votre loi, quelque sévère qu'elle puisse être, mais faites-leur sentir l'onction dont vous remplissez ceux qui s'efforcent de vous suivre avec fidélité; et alors vous les verrez *courir à pas de géants dans la voie de vos commandements* (*Psal.* CXVIII, 32); alors ils seront tout prêts à vous imiter, à copier

(21) Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum. (*De civit. Dei*, lib. XVI.)

(22) Dura via est, sed secura. (S. Aug.)

(23) Æternum comparatum tempus breve est. (S. Hier., *in Jerem.*)

(24) Ligari se volunt homines et secari daturi pro incerta valetudine certum dolorem et magnam mercedem. Deus te, et certus curat et gratis. (*In Psal.* CII.)

vos exemples et à retracer dans leurs personnes tout ce qui s'est passé dans la vôtre.

POUR LE IIIe JOUR. — *Le huitième jour étant arrivé où l'Enfant devait être circoncis.* Si le Fils de Dieu reçoit aujourd'hui le signe et la marque de la circoncision, ce n'est pas par aucune nécessité, mais c'est pour faire voir que la loi de Moïse était bonne jusqu'à la venue du Messie; ce n'est pas non plus pour nous y engager, puisqu'en la recevant il l'abrogeait; car, de même que l'ombre se dissipe dès que le soleil paraît, ainsi la loi, qui était *l'ombre des choses futures* (*Coloss.*, II, 17), s'évanouit, dès que Jésus-Christ, *le vrai Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2), se leva sur l'horizon de l'Eglise : mais comme tout ce qui s'est passé dans la loi était la figure de tout ce qui se devait passer dans l'Evangile, les Pères nous assurent que la circoncision des Juifs figurait la circoncision des chrétiens; elles ont cette ressemblance, en ce que la première était un remède dont on avait coutume de se servir pour guérir la chair du péché; et que la seconde retranche les vices, et détruit le corps même du péché; car il y a une circoncision particulière, qui regarde les religieux, et qui consiste, non-seulement à renoncer à tout ce qui est défendu par les préceptes, mais encore à tout ce qui est contraire aux conseils que Jésus-Christ nous a donnés dans son Evangile, il y en a une générale qui oblige indispensablement tous les chrétiens, et qui consiste à retrancher tout ce qui est opposé à la loi du Seigneur. Ainsi, ce que nous disons de la circoncision des chrétiens, ne doit pas être regardé comme des conseils qu'on ne donne qu'à ceux qui tendent à la perfection, mais comme des obligations essentielles que l'on prescrit à tout le monde en général. Pour cette ressemblance entre la circoncision de l'ancienne et de la nouvelle loi, on peut y remarquer plusieurs différences; l'une coupait la chair, l'autre retranche les vices; « le fer opérait la première, la seconde est l'ouvrage de l'esprit; celle-là n'obligeait que les enfants mâles, celle-ci oblige également l'un et l'autre sexe » (25). Mais arrêtons nous à deux différences principales qui nous donneront lieu d'établir les vérités les plus essentielles de la morale chrétienne.

La première, c'est que la circoncision des Juifs ne retranchait qu'une petite portion de la peau, et que celle des chrétiens attaque non-seulement toutes les parties du corps, mais encore plus toutes les puissances de l'âme; « elle en veut aux sens extérieurs et intérieurs tout à la fois; depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en nous, il n'y a rien qui ne soit infecté du venin de la cupidité (26). » Ainsi, il faut que le couteau de la circoncision spirituelle aille pénétrer *jusque dans la moelle des os, et jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit.* (*Hebr.*, IV, 12.)

Quand nous parlons donc de circoncision, ne croyez pas qu'il suffise de retrancher quelque chose du train, de la table, de l'équipage; ceci est bon et absolument nécessaire dans un temps où le luxe n'a plus d'autres bornes que celles que lui donne l'avarice ou l'indigence; mais ce n'est pas assez de cette circoncision extérieure, l'essentiel est de circoncire le cœur, et de nous purifier de tout ce qui le souille : entrons dans un détail instructif, et faisons voir comment la circoncision doit être entière et générale.

Têtes dures et inflexibles, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, disait autrefois saint Etienne en parlant aux Juifs, *vous résistez toujours au Saint-Esprit.* (*Act.*, VII, 51.) Si ceux-là reprend un Père (BED., *in hunc loc.*), sont incirconcis de cœur et d'oreilles, qui résistent au Saint Esprit, il y a donc une circoncision de cœur et d'oreilles; il y en a une de tous nos sens, des intérieurs et des extérieurs. En effet, celui-là a les yeux incirconcis, *qui regarde une femme avec un mauvais désir* (*Matth.*, V, 28); cet autre a les oreilles incirconcises, *qui n'entend pas les paroles de Dieu, parce qu'il n'est pas de Dieu* (*Joan.*, VIII, 47); ceux-ci sont incirconcis de la langue et de la main, dont *la bouche ne s'ouvre que pour le mensonge*, et dont la *droite est la droite de l'iniquité* (*Psal.* CXLIII, 8); ceux-là ont le goût incirconcis, dont le prophète parle en ces termes : *Malheur à vous, qui buvez du vin avec excès, et qui passez les jours dans une ivresse continuelle* (*Isa.*, V, 22); les uns ont l'odorat et le toucher incirconcis, qui, pour se servir des termes de l'Ecriture : *Se livrent aux déréglements d'une passion criminelle, et parfument leurs lits d'aloès et de cinnamome.* (*Prov.*, VII, 16, 17.) Enfin, les autres ont les pieds incirconcis, et ce sont ceux qui *marchent dans la voie de l'iniquité et ne connaissent point le chemin de la justice.* (*Psal.* V, 7.) Au contraire, ceux qui *gardent leur cœur avec tout le soin possible, qui détournent leurs yeux de peur de voir la vanité* (*Psal.* CVIII, 37), *et ont fait un pacte avec eux, pour ne se point arrêter sur aucun objet criminel* (*Job*, XXXI, 1); qui *environnent leurs oreilles d'épines pour ne point entendre la méchante langue* (*Eccli.*, XXVIII, 28); qui *goûtent et qui voient combien le Seigneur est doux* (*Psal.* XXXIII, 9); qui, *tant que le moindre souffle les anime ne parlent point contre la vérité, et ne profèrent jamais de paroles de mensonge* (*Job*, XXVII, 3, 4); qui *élèvent leurs mains pour observer les commandements du Seigneur, et empêchent leurs pieds d'entrer dans le chemin de l'iniquité.* (*Psal.* CXVIII, 48.) Tous ceux-là font connaître qu'ils ont cir-

(25) Prior circumcisio desecat carnem, secunda animi secat vitia; illa ferro, hæc spiritu; illa masculum solum, hæc utrumque sexum. (ZENON., *Epist., in Circ.*)

(26) A planta pedis usque ad verticem non est in nobis sanitas, nec est aliqua pars quæ non tabida sit hoc veneno. (S. BERN., serm. 1, *De Circ.*)

coucis leurs sens avec la pierre spirituelle ; car on estime que la circoncision des Juifs se faisait avec un couteau de pierre : or, la pierre dont se servent les chrétiens pour se circoncire, n'est autre que Jésus-Christ, *Petra autem erat Christus.* (I *Cor.*, X, 4.) « Voulez-vous savoir, dit un Père, ce que c'est que d'être circoncis; c'est ne point tuer, ne commettre point d'adultères, ne dérober point, ne mentir point, ne convoiter point ce qui est à autrui, ne faire tort à qui que ce soit, n'écouter rien d'indécent, ne voir rien d'illicite, ne penser à rien de criminel, voilà ce qui s'appelle être circoncis extérieurement et intérieurement ; voilà ce que signifie la circoncision des Juifs (27) ; » voilà ce qui est d'une obligation essentielle à tous les chrétiens; et par conséquent, retranchons à nos oreilles, à nos yeux, à notre bouche, à notre langue, à notre main, à nos pieds, à notre esprit, à notre mémoire et à notre cœur, tout ce qui leur est interdit par la loi de Dieu, de peur, dit un prophète (*Jerem.*, IX, 21), que la mort n'entre dans nous par nos sens, qui sont comme les portes de nos âmes ; *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le, et jetez-le loin de vous*, nous dit Jésus Christ dans son Evangile. (*Matth.*, V, 29.) *Si votre pied vous cause du scandale, coupez-le et jetez-le loin de vous.* (*Matth.*, XVIII, 9.) Est-ce à dire qu'il faut arracher l'œil de sa tête, ou couper le pied de son corps? Nullement. Il s'agit ici d'une circoncision spirituelle qui se fait *selon l'esprit, et non selon la lettre* (*Rom.*, II, 29), mais c'est-à-dire que si telle ou telle personne vous porte au péché, vous fût-elle plus précieuse que l'œil, ou plus nécessaire que le pied, il faut en retrancher le commerce; vous éloigner d'elle, ou l'éloigner de vous.

Pour le IV^e^ jour. — La seconde différence qu'il y a entre la circoncision des Juifs et celle des chrétiens, c'est qu'on ne souffrait celle-là qu'une fois, au lieu que celle-ci doit recommencer tous les jours depuis l'enfance jusqu'au dernier soupir de la vie : car comme elle est destinée pour combattre un ennemi qui demeure toujours en nous malgré nous, et qui ne cesse de vivre qu'avec nous, la fonction continuelle du chrétien, c'est d'être toujours armé du glaive de l'Evangile, pour couper sans cesse les malheureuses productions d'une nature corrompue, pour retrancher des désirs que la cupidité dérègle toujours, pour éloigner de lui tout ce qui pourrait le porter au péché : voilà ce qui s'appelle la circoncision du cœur, qu'on peut regarder comme l'abrégé du christianisme, et l'essentiel de la morale de Jésus-Christ.

Peut-on donc assez détester l'erreur aussi nouvelle que dangereuse de ceux qui ont osé avancer que les prières, les jeûnes et les mortifications ne sont pas des armes dont les parfaits doivent se servir pour vaincre la tentation, et qu'il faut laisser faire le démon sans trouble et sans inquiétude ? Tel est le caractère de l'erreur ; dès que l'on s'est une fois égaré de la voie de la vérité, à mesure que l'on marche, on s'égare de plus en plus ; aussi une fatale expérience nous a fait voir, que par une juste punition de Dieu l'esprit de mensonge s'est joué de ces faux mystiques. L'Ange de ténèbres les a aveuglés ; on en a vu plusieurs, qui au grand scandale de l'Eglise, à force d'avoir voulu s'élever trop haut, sont tombés dans un abîme de corruption, et qui, ayant commencé par l'esprit, ont fini malheureusement par la chair. Prenons bien garde de nous éloigner jamais de la doctrine que la vérité éternelle nous a enseignée elle-même, et faisons en sorte de la rendre à nos descendants aussi pure, que nous l'avons reçue de nos Pères.

Pour ce sujet, ne cherchons point d'autre règle de conduite que dans l'Evangile et dans les écrits que les apôtres nous ont laissés. Quand ce serait un ange par sa doctrice et par sa piété qui enseignerait autre chose que ce qui est conforme à l'Ecriture, ne le croyons point, et n'ayons jamais aucun commerce avec lui, principalement, si, sous quelque prétexte que ce soit, par ses paroles et par ses actions, il donne la moindre atteinte à la pureté ; car c'est la règle que l'apôtre saint Jacques nous prescrit. *La sagesse*, dit-il, *qui vient d'en haut, est premièrement chaste : « Quæ autem desursum est sapientia, primum quidem pudica. »* (*Jac.*, III, 17.) Ecoutons comme parle Jésus-Christ, *Je dis à tous, veillez*, « *Dico omnibus* (*Marc.*, XIII, 37) ; distingue-t-il les parfaits des imparfaits? Point du tout. On peut même avancer qu'à mesure qu'on a plus de vertu, on doit veiller sur soi avec plus de soin, parce que c'est alors que notre ennemi nous attaque avec plus d'opiniâtreté Si quelqu'un veut me suivre, qu'il porte sa croix tous les jours, *quotidie* (*Luc.*, IX, 23) ; tant il est vrai qu'il n'y a point de temps de la vie où l'on puisse renoncer à la mortification chrétienne sans exposer son salut dans un risque évident : ainsi, fût-on élevé jusqu'au plus haut degré de perfection, si on néglige l'exercice de la prière et du jeûne, il est infaillible qu'on fera une chute fatale et mortelle. *Craignez donc le Seigneur vous tous qui êtes ses saints* (*Psal.* XXXIII, 10.), vous avez affaire à un ennemi qui veille toujours ; et si vous vous endormez, vous ne pouvez manquer d'être vaincus. Ce que nous disons de la crainte de Dieu, nous le disons de tous les autres exercices de piété, *la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle* (*Job.*, VII, 1), et la récompense n'est promise qu'à celui *qui combattra jusqu'à la fin.* (II *Tim.*, II, 5.) Quand on nous a enrôlés

(27) Qui enim non occidit, non mœchatur, non concupiscit rem proximi, qui nulli nocet, nulli injuriam facit, vana audire, vel videre, vel cogitare non appetit, iste interius exteriusque perfecte circumcisus est, hæc illa circumcisio Judæorum significat. (Brun. Sign., cap., *in Circ.*; Yvo. Carn. *de Circ. Dom.*)

dans la milice de Jésus-Christ, par le saint sacrement du baptême, l'on a imprimé le signe de la croix sur toutes les parties de notre corps, pour nous signifier les différents combats que nous aurions à soutenir de la part de nos différents ennemis, le démon, le monde et la chair ; mais on nous a oints en même temps d'une huile sainte, pour nous figurer la force et le secours que nous recevons de celui sous l'étendard duquel nous combattons : ainsi être toujours attaqué, et être toujours soutenu par la grâce de Jésus-Christ, c'est ce qui arrive au fidèle pendant tout le cours de sa vie, et c'est de ces combats et de ces victoires que se forme la couronne immortelle, *qu'un juste Juge* (II *Tim.*, IV, 8) mettra sur la tête des élus, et qui sera d'autant plus précieuse, qu'ils auront combattu plus vaillamment. Mais, pour être toujours soutenu, il faut toujours demander ; car le Seigneur n'a coutume de donner sa grâce qu'à ceux qui la demandent ; si nous cessons de la demander, il cesse de nous la donner ; et comme le démon ne discontinue jamais de nous attaquer, c'est dans ce moment qu'il ne manque pas de nous vaincre. Admirons ici la providence du Seigneur, qui, voulant nous tenir dans une soumission continuelle, permet que nous soyons toujours attaqués, afin que sentant toujours le besoin que nous avons de lui, nous y ayons toujours recours. Car si nous n'avions plus de combats à soutenir, nous croirions pouvoir nous passer de lui, nous ne manquerions pas de nous élever, et nous tomberions infailliblement. Ne nous plaignons donc pas de ce que la tentation que nous souffrons doit durer autant que notre vie, puisqu'elle nous est si avantageuse : le péché consiste, non à la souffrir, mais à y succomber ; comme le mérite de la vertu est d'y résister fortement et de la vaincre : *Heureux l'homme qui souffre la tentation, puisque, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment.* (*Jac.*, I, 12.) Si nous avons toujours recours à Dieu par la prière, nous serons toujours victorieux de nos ennemis ; recourons-y dans la santé, dans la maladie, dans la prospérité, dans la disgrâce, dans les honneurs, dans les ignominies ; car nous avons besoin de lui dans tous ces états, qui sont autant de différentes espèces de tentations. Il reçoit dans la circoncision le nom de Jésus, qui signifie Sauveur ; voyons encore comment il faut invoquer ce saint nom pour en obtenir toutes les grâces qui nous sont nécessaires.

POUR LE V^e JOUR. — *Il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.*

C'est une remarque d'un Père, que dans les occasions où il était à craindre que le Fils de Dieu ne passât que pour un pur homme, il s'est toujours fait quelque miracle pour servir de témoignage à sa divinité ; ainsi s'il naît d'une femme, et s'il paraît à nos yeux avec toutes les faiblesses de l'humanité, des anges descendent aussitôt du ciel en terre pour annoncer sa naissance aux bergers (*Luc.*, II, 10) ; s'il reçoit le baptême de saint Jean comme les autres Juifs, *l'Esprit-Saint vient en forme de colombe se reposer sur sa tête, et une voix se fait entendre, qui le déclare le Fils bien-aimé du Père éternel* (*Matth.*, III, 13-17) ; s'il pleure le Lazare mort, il le ressuscite à l'instant (*Joan.*, XI, 33) ; si les Juifs le prennent et le lient dans le jardin des Oliviers, il avait commencé par les renverser par terre (*Joan.*, XVIII, 6) ; s'ils l'attachent à la croix et s'il meure comme un malfaiteur, toute la nature fait sentir par un bouleversement général qu'elle le reconnaît pour son Créateur ; en un mot, si on l'ensevelit, et si on le met dans un sépulcre (*Matth.*, XXVII, 45 seqq.), il en sort vivant le troisième jour (*Matth.*, XXVIII, 6), et par un tremblement de terre qui renverse les gardes que ses ennemis avaient postés pour empêcher qu'on ne dérobât son corps (*Matth.*, XXVII, 64), il fait bien voir qu'il est le maître et le vainqueur de la mort : il n'y a que dans sa circoncision où il ne se fait point de miracle. Mais, dit ce Père, le nom de Jésus qu'il reçoit en tient lieu, ce *nom qui est au-dessus de tout nom, devant lequel le ciel, la terre et les enfers fléchissent le genou* (*Philipp.*, II, 9) *ce nom par lequel seul nous pouvons être sauvés* (*Act.*, IV, 12), *et en vertu duquel les apôtres ont dans la suite opéré les plus grands miracles.* (*Marc.*, XVI, 17.) Aussi remarquez que ce ne sont pas les hommes qui le lui ont imposé ; ce nom est trop grand pour tirer son origine de la terre, et pour être l'ouvrage des hommes ; il lui fut donné par un ange avant que d'être conçu dans le sein de sa mère, *Quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur* ; ou plutôt, dit saint Bernard, « ce nom ne lui a point été donné ; il lui convient de toute éternité, puisque par sa propre nature il doit être notre Sauveur ; ainsi le nom de Jésus lui est essentiel : et s'il est circoncis comme fils d'Abraham, on peut dire qu'il est appelé Jésus comme Fils de Dieu (27*). » De ceci concluons combien grande doit être notre confiance en ce saint nom, puisque par sa vertu et son efficace il peut éloigner de nous toutes sortes de maux et nous procurer toutes sortes de biens.

« En effet, dit saint Bernard (*De sancto nomine Jesu*), quelqu'un de nous est-il enseveli dans un noir chagrin ; si Jésus se fait sentir à son cœur, et que du cœur il passe à la bouche, voilà qu'à la lumière naissante de ce nom, le nuage se dissipe de son esprit, et la sérénité y revient. Quelqu'autre tombe-t-il dans un grand crime qui le porte

(27*) Vocatum non impositum, nempe hoc ei nomen est ab æterno ; nam a natura propria hoc habet et sit Salvator, atque a Deo Patre hoc ei nomen Jesus. Circumciditur tanquam Abrahæ filius, Jesus vocatur tanquam Filius Dei. (Serm. I, (*De Circ.*)

au désespoir; s'il invoque ce nom de vie, il changera aussitôt de dessein, et n'aura plus de pensée de mort : *Ayez recours à moi au jour de la tribulation*, dit le Seigneur par la bouche du Prophète, *je vous en délivrerai, et vous me rendrez la gloire.* (*Psal.* XLIX, 15.) Rien n'est plus propre que ce nom à arrêter les mouvements de la colère, à dissiper l'enflure de l'orgueil, à remédier au venin de l'envie, à éteindre les ardeurs de l'impureté, à tempérer la soif de l'avarice, à modérer les déréglements de toutes les passions ; car, dit ce Père (*Ibid.*), quand je prononce *Jésus*, je me propose et un homme doux et humble de cœur, sobre, chaste, miséricordieux, et en même temps un Dieu qui m'encourage par son exemple, et qui me fortifie par sa grâce; voilà ce qui se représente à mon esprit quand je nomme Jésus : alors je sens l'obligation que j'ai de suivre l'exemple qu'un homme me donne, et je suis animé par l'espérance du secours que me promet un Dieu tout-puissant. » — « Ce saint nom, dit un Père (S. Laur. Justin., *in Circ. Dom.*), a la vertu de réjouir l'esprit, et de nourrir l'âme, de disposer à la piété tous ceux qui l'invoquent, et de les entretenir dans la dévotion. Soit donc que vous soyez sur terre, ou sur mer, dans la maison, ou en voyage, tentés par le démon, ou opprimés par les hommes, pressés par la douleur, ou accablés par l'affliction, intimidés par la crainte, ou séduits par le plaisir, invoquez le nom de Jésus. Il n'y a point d'autre nom sous le ciel par lequel vous deviez être sauvés ; mais ne le proférez pas seulement de la bouche, que ce soit encore plus du cœur, et que ce soit avec autant de foi que de piété. Si vous prononcez le nom de Jésus de la bouche, et que dans votre cœur vous confessiez qu'il est vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, vous serez sauvés suivant ce témoignage de l'Apôtre : *On croit de cœur pour être justifié, et on confesse de bouche pour être sauvé.* (*Rom.*, X, 10.) Donnons donc toute l'affection de notre cœur au Seigneur Jésus, et confessons son nom à haute voix ; reconnaissons-le pour notre Dieu et notre Seigneur, pour notre médiateur et notre frère, pour notre ami et notre Père. Rendons-lui la louange, la gloire et la bénédiction qui n'appartient qu'à lui seul : que son nom ne parte jamais de notre bouche, son amour de notre cœur, ses souffrances de notre pensée, sa présence de notre esprit : qu'il soit fortement imprimé dans notre mémoire pour nous en ressouvenir toujours, dans notre esprit pour en parler sans cesse, dans notre volonté pour l'aimer uniquement; afin que, l'ayant toujours à la bouche et dans le cœur, nous chantions continuellement ses louanges, et que nous nous enflammions de plus en plus de son amour; afin que *nous ne disions ni ne fassions rien qu'au nom de Jésus* (*Coloss.*, III, 17), que nous vivions et que nous mourions en ce saint nom; en un mot, faisons en sorte que ce nom si admirable dans tout l'univers (*Psal.* VIII, 2), ce nom si grand et si auguste, si saint et si terrible (*Psal.* CX, 9), soit notre secours et notre confiance, notre force et notre soutien, notre paix et notre bonheur sur la terre et dans le ciel, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SUR CE QUE SOUFFRE LE SAUVEUR POUR EXPIER NOS PÉCHÉS.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer. (*Luc.*, II, 21.)

Comme le Fils de Dieu n'est venu au monde que pour détruire le péché, l'on peut dire, que dans tout ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert, il a toujours eu en vue de nous instruire de ce que nous devons faire et de ce que nous devons souffrir pour l'expier en nous. Or, dans le mystère de la circoncision, il fait deux choses : il endure la honte du péché en y paraissant pécheur, et il souffre la peine du péché en répandant son sang dans une opération douloureuse. Voilà ce que nous devons imiter en lui. Il faut 1° souffrir la honte qui est attachée à la laideur du péché; et il faut 2° porter la peine que mérite la grièveté du péché.

1. Jésus-Christ souffre l'opprobre du péché en deux manières; car il y paraît aux yeux de son Père *chargé de l'iniquité de tous les hommes* (*Isa.*, LIII, 6); et tous ceux qui le voient prendre le remède du péché, le croient pécheur lui-même. D'où il s'ensuit que pour l'imiter nous devons reconnaître notre péché, et aux yeux de Dieu, en le lui confessant avec humilité; et, aux yeux des hommes, en portant extérieurement toutes les marques d'un véritable pénitent.

Celui, dit un Père, qui ne veut pas reconnaître son péché devant Dieu, se rend absolument indigne d'en recevoir le pardon : or, confesser son iniquité aux yeux du Seigneur, c'est paraître devant lui en la posture du Publicain, gémir intérieurement, frapper sa poitrine, et le prier d'avoir pitié de nous (*Luc.*, XVIII, 13); c'est élever sa voix comme l'aveugle de l'Evangile (*Ibid.*, 38), pour faire en sorte d'en être entendu; c'est lui dire, avec le prophète David, *ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde.* (*Psal.* L, 1.) Car, dès lors qu'on implore une grande miséricorde, on reconnaît en soi une grande misère, et c'est le vrai moyen d'obtenir les effets de l'une, que d'avouer les excès de l'autre (S. Ambr.); mais comme pour de bonnes et de solides raisons le Seigneur a voulu que, dans la loi nouvelle, on ne se confesse pas seulement à lui, mais aux ministres qui le représentent, et auxquels il a promis, en la personne de ses apôtres, *de délier dans le ciel ce qu'ils délieront sur la terre* (*Matth.*, XVIII, 18), souffrir l'opprobre du péché, c'est leur découvrir avec humilité et componction les pensées les plus secrètes et les plus honteuses, les désirs les plus déréglés et les plus injustes, les passions les plus basses et les plus criminelles; c'est leur faire un aveu sincère d'une envie qui nous ronge, d'une jalousie

qui nous déchire, d'un feu impur qui nous brûle, sans chercher à pallier ou à colorer des crimes, dont la seule pensée fait rougir ceux et celles qui n'ont pas renoncé entièrement à la pudeur. Le démon, toujours attentif à notre perte, fait deux choses : est-il question de commettre le péché, il nous ôte la honte qui pourrait nous empêcher de nous laisser aller à une action criminelle : est-il question de la confesser, il nous restitue cette honte pour nous fermer la bouche, et pour nous empêcher ainsi d'en recevoir le pardon. Mais si nous avons été sans honte pour commettre le péché, que la honte ne nous retienne pas, quand il s'agit de nous en accuser; imitons la femme pécheresse de l'Evangile, qui, ayant été impudente dans son crime, eut la hardiesse d'aller trouver le Sauveur chez le Pharisien, et mérita, par une sainte impudence, d'en obtenir le pardon. (*Luc.*, VII, 37.) Sacrifions au Seigneur cette répugnance naturelle que nous pouvons avoir de découvrir à des hommes comme nous des faiblesses que nous voudrions nous cacher à nous-mêmes, puisque ce sacrifice est un moyen destiné de Dieu pour en obtenir miséricorde. Mais hélas! pour peu que nous fassions réflexion sur la manière dont on s'accuse de ses péchés, nous ne nous étonnerons plus si la confession profite à si peu de chrétiens; les uns s'étant fait une malheureuse habitude de commettre le péché, et de s'en accuser alternativement, font, l'un et l'autre, avec la même facilité, ne ressentent non plus de honte en s'en accusant, qu'en le commettant; d'où il arrive aussi qu'en racontant ainsi leurs péchés à un prêtre, sans douleur de les avoir commis, ils découvrent la plaie de leur âme et n'en obtiennent pas la guérison (28); les autres, ou ne s'accusent plus de certains péchés qui leur donnaient autrefois de cuisants remords, parce qu'ils en sont venus à ce point d'aveuglement de faire sans scrupule ce qu'ils ont résolu de faire toujours, ou ne s'en accusent qu'à demi, et ne font jamais voir leur âme à découvert, parce qu'une mauvaise honte les retient et leur ferme la bouche; ainsi, ils ne parlent des péchés d'habitude, que comme des péchés de passage; des péchés de malice, que comme des péchés de fragilité; en un mot, ils suppriment mille circonstances essentielles ou aggravantes, parce qu'on ne veut point paraître aussi coupable qu'on l'est en effet.

Si on a tant de répugnance de paraître pécheur en particulier, et, dans le secret le plus inviolable, on peut encore moins se résoudre à porter extérieurement les marques d'un pénitent; l'exemple même de Jésus-Christ, qui, avec la plus parfaite innocence, veut bien aujourd'hui se revêtir des apparences du péché, n'est point assez fort pour guérir notre orgueil. « Celui, dit saint Bernard, qui n'avait pas en soi la moindre apparence de plaie, n'a pas refusé de porter sur soi ce qui était destiné à la guérir. L'orgueil humain ne s'accommode point d'un tel exemple, nous rougissons du remède, nous qui sommes quelquefois assez insolents pour nous glorifier du mal même; celui que personne ne peut reprendre de péché veut bien, sans aucune nécessité pour lui, avoir recours à un remède honteux et douloureux. Nous, au contraire, sans honte pour les choses les plus infâmes, nous rougissons de porter les livrées de la pénitence; celui qui n'a pas fait le péché n'a pas dédaigné de paraître pécheur, et nous voulons être pécheurs, et avoir encore la réputation de gens de bien (28*). » Semblables a Saül (*I Reg.*, XV, 30), le modèle des réprouvés, dans le temps même que nous confessons notre péché en particulier, nous voulons être honorés en public. On veut faire pénitent tout ce qu'on a fait étant pécheur, voir les mêmes personnes, demeurer dans les mêmes emplois, bien que les uns et les autres aient toujours été les occasions de notre péché. On ne peut se résoudre à faire voir, par aucun changement essentiel, quelque nécessaire qu'il soit, qu'on ait été véritablement pécheur; cependant un des remèdes les plus infaillibles, pour guérir la plaie de notre péché, c'est d'en souffrir l'opprobre et la honte : ajoutons qu'il faut, à l'exemple de Jésus-Christ, en porter la peine.

2. Le Fils de Dieu, dans le mystère de la circoncision, non-seulement a souffert l'opprobre du péché; mais il a commencé de souffrir la peine due au péché, en répandant son sang dans une opération très-douloureuse, et qui, comme nous l'avons dit, le fut pour lui infiniment plus que pour tous les autres enfants; son exemple doit nous engager à souffrir ce qu'il a souffert, et nous porter 1° à retrancher en nous tout ce qui a été la matière de notre péché, 2° à nous punir sévèrement des anciens péchés pour en mériter le pardon, et pour nous garantir contre les nouveaux que nous pourrions commettre à l'avenir.

Comme la loi ancienne était une figure de la nouvelle, la circoncision des Juifs nous figurait qu'il devait y avoir chez les chrétiens une circoncision qui consisterait non à couper la chair, mais à retrancher les vices, et tout ce qui a été la matière de notre péché (29). Or, voilà par où doit commencer tout chrétien qui veut retourner sincère-

(28) Accusatur anima, non sanatur, pronuntiatur offensa, non tollitur. (S. Aug.)

(28*) Nec vestigium quidem vulneris habens, alligaturam non refugit vulneris : non sic impii, non sic, non sic agit perversitas elationis humanæ. Erubescimus vulnerum ligaturam, qui de vulneribus interdum gloriamur; quem nemo potest arguere de peccato, ipse peccati remedium et verecundum pariter, et austerum sine ulli necessitate suscepit. Nos e contra inverecundi ad obscœnitatem culpæ erubescimus agere pœnitentiam : qui peccatum non fecit non dedignatus est peccatorem reputari, nos et esse volumus, et nolumus æstimari. (*De Circ.*)

(29) Quod enim est circumcisio, nisi vitiorum et peccatorum abscissio. (S. Bern., *Serm. in Circ.*)

ment à Dieu ; il faut que celui qui médisait de ses frères ne médise plus ; que celui qui proférait des paroles de mensonge et de vanité n'en profère plus, que celui dont l'emploi, eu égard à sa faiblesse, ou à son incapacité, lui était une occasion de péché, le quitte et l'abandonne ; en un mot, il faut que celui qui voyait telle ou telle personne, dont la fréquentation a été criminelle ou scandaleuse, il faut, dis-je qu'il en retranche le commerce, et qu'il s'en sépare entièrement; car arracher l'œil, et couper la main, sont des préceptes que Jésus-Christ nous a donnés, et que nous devons accomplir exactement, *puisqu'il vaut mieux entrer dans la vie n'ayant qu'un œil et qu'un pied, que d'en avoir deux, et être précipités dans le feu d'enfer.* (*Matth.*, XVIII, 9.)

Mais ce n'est pas encore assez; « car, comme dit saint Chrysostome, il ne suffit pas d'ôter la flèche du corps de celui qu'on a blessé, il faut encore appliquer les remèdes nécessaires pour guérir la plaie que l'on a faite (30). » Ainsi il ne faut pas croire que ce soit réparer le mal, que de cesser de le faire ; mais il est nécessaire de nous en punir par une pénitence qui puisse satisfaire à la justice de Dieu, et éteindre par des peines passagères des feux éternels destinés à le châtier. « Avons-nous du bien d'autrui, dit ce Père, non-seulement restituons-le, mais donnons du nôtre : *Si j'ai trompé quelqu'un*, dit Zachée, *voilà que j'en rends quatre fois autant.* (*Luc.*, XIX, 8.) Avons-nous pris des plaisirs défendus, abstenons-nous de ceux qui pourraient nous être permis. Avons-nous donné dans l'excès du vin et de la bonne chère, compensons-les par un jeûne rigoureux. Avons-nous fait tort à notre prochain par nos paroles ou par nos actions, réparons-le par des bienfaits et par de bons offices. » *Que celui qui dérobait, ne dérobe plus*, dit l'Apôtre, *mais qu'il s'occupe en travaillant des mains à quelque ouvrage bon et utile pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence.* (*Ephes.*, IV, 28.) Jésus-Christ notre modèle, non-seulement dans sa circoncision, mais depuis le moment qu'il est venu au monde, jusqu'au dernier qu'il en est sorti, nous a donné l'exemple de la mortification ; il a toujours mené une vie laborieuse et pénible, et il a souffert une mort honteuse et cruelle, parce qu'il était chargé de la dette du péché, et qu'il fallait souffrir pour l'expier : c'est à nous à faire au moins étant coupables, ce qu'il a fait étant innocent, et à souffrir pour nos propres péchés ce qu'il a enduré pour ceux d'autrui.

Ce sera de cette manière que non-seulement nous obtiendrons le pardon des péchés que nous avons commis, mais encore que nous nous garantirons de ceux que nous pourrions commettre. En effet, comme la vertu ne s'acquiert point sans travail, elle ne se conserve point sans peine, et on peut assurer que quand nous aurions toujours mené une vie innocente, si nous ignorons entièrement la pratique de la mortification chrétienne, nous tomberons infailliblement dans le péché ; nous avons un ennemi dangereux qui *tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer* (I *Petr.*, V, 8) ; et pour peu que nous donnions de liberté à nos sens extérieurs ou intérieurs, qui sont toujours d'intelligence avec lui, il ne manqueront point de l'introduire dans nous. Mais quand nous avons été assez malheureux, pour mener une vie criminelle, comme de fond de corruption que nous avons apporté en naissant, et qui demeure toujours en nous, est alors bien aisé à réveiller, nous avons aussi une plus grande obligation *de réduire nos corps en servitude* (I *Cor.*, IX, 27), pour nous précautionner contre les rechutes qui nous feraient éprouver *un état encore pire que le premier.* (*Matth.*, XII, 45.) Voulons-nous donc nous mettre en état de ne commettre plus de nouveaux péchés, menons une vie pénitente qui réprime l'activité de nos passions, et qui les empêche de se soulever contre nous, ou du moins qui les affaiblisse tellement que nous en soyons toujours victorieux ; *plus le corps est faible plus l'âme est forte* (II *Cor.*, XII, 10), ce qui dessèche l'un, engraisse l'autre, et le règne des vertus n'est solidement établi que sur la ruine des passions (31). En un mot : *Veillons et prions pour ne point entrer en tentation* (*Matth.*, XXVI, 41) ; par la veille, nous serons en garde contre des ennemis qui ne cherchent qu'à nous surprendre ; par la prière, nous obtiendrons les secours nécessaires pour en triompher. Ce sera ainsi que nous porterons la peine du péché, que nous expierons ceux que nous avons commis, et que nous ferons tout ce qui dépend de nous pour n'en commettre jamais.

Seigneur, pour profiter du mystère de votre circoncision, faites que nous retranchions en nous tout ce qui ne vient point de vous ; *la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, l'orgueil de la vie* (I *Joan*, II, 16), sont l'ouvrage du démon. Comme il n'a point d'autre dessein que de nous perdre, il fait tout ce qui est en lui pour nous exciter à contenter nos sens, à amasser des richesses, à rechercher la gloire humaine : mais pour vous, Seigneur, qui n'avez pas dédaigné de vous faire homme pour nous racheter, vous nous avez prêché par vos paroles et par vos exemples, que la mortification du corps, la pauvreté de l'esprit, l'humilité du cœur, sont les seules armes avec lesquelles nous pouvons surmonter votre ennemi et le nôtre, et vous êtes venu nous les remettre entre les mains après vous en être servi le premier. Faites donc, Seigneur, que nous travaillions sans cesse à retrancher *la cupidité qui est la racine de tous maux*

(30) Neque enim vulnerato sufficit ad salutem tantummodo spicula de corpore evellere; sed etiam remedia adhibere vulneribus. (Hom. 10, *in Matth.*)

(31) Quantum corpori ciborum succus subtrahitur, tantum animæ justitiæ virtus augetur. (S. Aug., serm. 25.)

(I *Tim.*, VI, 18), et que pour l'empêcher de s'affermir en nous, nous soyons toujours armés du glaive de l'Evangile, afin qu'après avoir détruit entièrement le vieil homme, nous méritions de participer à la gloire *du nouveau* (*Coloss.*, III, 10), dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

JOUR DES ROIS.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XI, v. 1-12.

A peine le Sauveur du monde est-il né, qu'il se fait reconnaître pour le Maître du ciel et de la terre : il est encore dans le berceau, et déjà *il fait trembler Hérode, et tout Jérusalem avec lui.* Ses bras sont encore enveloppés de langes, et voilà qu'il attache au ciel une nouvelle étoile, dont l'éclat et le mouvement extraordinaires attirent du fond de l'Orient trois Mages, qui par leurs présents et leurs adorations le reconnaissent pour le Roi des rois, et le Dieu des dieux : ne différons pas davantage d'aller avec eux nous prosterner devant sa crèche; prenons pour guides ceux que saint Augustin (serm. 209) appelle les prémices des nations, et apprenons de leur exemple dans quelles dispositions les chrétiens doivent chercher et adorer Jésus-Christ.

Pour le VI^e^ jour. — *Jésus étant né dans Bethléem de Juda, sous le règne d'Hérode, des Mages vinrent d'Orient en Jérusalem, et ils demandèrent où est celui qui est né roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.* Les Mages dont il est parlé dans l'Evangile étaient, selon la plus commune opinion, de petits souverains de l'Arabie heureuse, qui est à l'orient de la Palestine, et c'est ce qui avait été prédit par ces paroles du Prophète : *Les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront des présents : « Reges Arabum et Saba dona adducent. »* (*Psal.* LXXI, 10.) Si l'on demande ce qui fit juger à ces rois que l'étoile qu'ils voyaient, signifiait que le Roi des Juifs était né, et ce qui les porta à l'aller reconnaître par leurs présents, plusieurs Pères répondent que la prophétie de Balaam conçue en ces termes : Il s'élèvera une étoile de Jacob : « *Orietur stella ex Jacob* » (*Num.*, XXIV, 17), s'était répandue et conservée dans l'Orient d'où était ce prophète; ainsi, quand ces Mages, savants d'ailleurs dans la connaissance des astres, virent paraître sur la Judée une étoile miraculeuse, ils furent aussitôt persuadés que c'était celle qui devait annoncer la naissance de celui que l'on attendait depuis tant de siècles. (S. Chrys., hom. 6, *in Matth.*) *Vidimus enim stellam ejus in Oriente.* Et prévenus principalement d'une grâce qui les éclairait au dedans, ils se mirent promptement en chemin pour être des premiers sujets de ce nouveau-né, qui était par sa naissance le souverain de l'univers : *Et venimus adorare eum.* « Le même Jésus, dit saint Léon, qui leur mit devant les yeux ce nouvel astre, leur en donna l'intelligence, et avec l'intelligence il leur donna une sainte curiosité de le voir (32). » *Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer :* ne passons pas plus loin sans faire deux réflexions aussi glorieuses pour ces rois, qu'importantes pour notre instruction.

La première, c'est sur la grâce extraordinaire que le Seigneur leur fait de les éclairer : *Dans les ténèbres, et à l'ombre de la mort où ils étaient.* (*Luc.*, I, 79.) Sagesse admirable de celui *qui atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et qui dispose tout avec douceur.* (*Sap.*, VIII, 1.) Il attire à son berceau des pasteurs (S. Aug., serm. 2.) qui en étaient proches, et des Mages qui en étaient très-éloignés; il envoie un ange aux uns et une étoile aux autres, et fait connaître qu'il n'exclut personne du bienfait de la vocation; qu'il sait proportionner ses grâces suivant les différents sujets qui doivent les recevoir; mais qu'il a gardé cet ordre entre les deux peuples; que d'abord il a appelé les Juifs, et ensuite les gentils. *Virtus enim Dei est in salutem omni credenti, Judæo primum, et Græco.* (*Rom.*, I, 16.)

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est sur la fidélité qu'ont ces rois à répondre à la grâce qu'ils reçoivent. Nul obstacle ne les retient, nulle difficulté ne les arrête; ils voient l'étoile, ils sentent une inspiration intérieure, et aussitôt ils quittent leurs royaumes pour aller porter des tributs à celui que l'Ecriture appelle *le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs.* (*Apoc.*, XIX, 16.) Ils s'exposent généreusement à la mort en demandant le Roi des Juifs dans la capitale de la Judée; « ils n'ont point encore vu Jésus-Christ, et déjà ils sont prêts à mourir pour lui. Heureux Mages, s'écrie un Père, qui, en présence d'un roi cruel, avant que de connaître le Sauveur, s'en déclarent hautement les confesseurs (33). » La même grâce que le Seigneur a faite à des païens, on peut dire qu'il nous l'a faite une infinité de fois. En effet, les exemples édifiants que nous voyons, les prédications que nous entendons, les bons livres que nous lisons, les saintes inspirations que nous ressentons, les pieuses réflexions que nous faisons, sont autant d'étoiles que le Seigneur fait luire à nos yeux. « Il nous appelle, dit un grand Pape (S. Greg. hom. 26, *in Exod.*), par les écrits des Pères, par la voix des pasteurs, par les maladies qu'il nous envoie, par les adversités qui nous accablent. Voyez, dit ce saint docteur, par combien d'étoiles nous sommes invités d'aller à Jésus-Christ. » Or, si nous voulons

(32) Il dit aspicientibus intellectum qui præsulit signum, et quod fecit intelligi, fecit inquiri. (*Serm. de Epiph.*)

(33) Adhuc non viderant Christum, et jam martyres erant mori pro eo. O beati Magi, qui ante conspectum crudelissimi regis, antequam Christum agnoscerent, Christi facti sunt confessores. (Auctor *Oper. imperf.*, hom. 2, *in Matth.*)

imiter nos saints rois dans la fidélité avec laquelle ils correspondent à la grâce du Seigneur, sitôt que nous apercevons l'étoile, il faut nous mettre en chemin : quel est ce chemin, *sinon la voie étroite qui mène à la vie?* (*Matth.*, VII, 14.) Hâtons-nous d'y entrer, et quand nous y serons une fois, que rien ne soit capable de nous rebuter, ou de nous faire retourner en arrière ; mais faisons en sorte de marcher toujours jusqu'à ce que nous ayons trouvé Jésus-Christ. Voilà ce que nous devons faire pour suivre l'exemple que les Mages nous ont donné ; mais hélas ! voilà tout le contraire de ce que nous faisons, bien loin d'avoir une attention continuelle à la grâce, bien loin d'avoir les yeux toujours ouverts pour apercevoir l'étoile, et assez de fidélité pour en suivre aussitôt le mouvement : *Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum ;* les uns ferment les yeux pour ne point voir la lumière qui vient les éclairer ; les autres remettent à un autre temps à exécuter les bons desseins qu'elle leur inspire ; plusieurs voient l'étoile comme un objet indifférent, et s'alarment, quand on leur fait connaître ce qu'ils ont à en craindre, s'ils méprisent la grâce qui leur est offerte ; semblables à Hérode qui ne fit d'abord aucune réflexion sur l'étoile, mais qui ne put ensuite s'empêcher de se troubler, quand il comprit quel devait être celui qui avait assez de puissance pour attacher un nouvel astre au firmament, et pour forcer trois rois à venir au nom de tous les souverains de la terre, lui rendre leurs hommages dans son berceau.

Pour le VII[e] jour — *Ce que le roi Hérode ayant appris, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.* « Il n'est pas étrange, dit saint Bernard, de voir Hérode se troubler : comme il était étranger, et qu'il avait usurpé le royaume de la Judée, il craignait d'être détrôné par ce roi, dont on lui annonçait la naissance par ces paroles : *Ubi est qui natus est Rex Judæorum* (34) ? » — « O Hérode, reprend un Père, pourquoi vous troublez-vous? Ce nouveau Roi ne vient pas vaincre les rois par la force, mais en triompher par la mort ; il n'est pas né pour vous succéder, mais afin que le monde croie en lui (35). » *Le règne de cet Enfant n'est point de ce monde* (*Joan.*, XVIII, 36), et celui qui ne vient que pour nous procurer le royaume éternel, n'a pas dessein de ravir les temporels. Ce qui paraît le plus surprenant, c'est de voir que tout Jérusalem prend part au trouble d'Hérode : *Turbatus est Herodes et omnis Hierosolyma cum illo ;* cette ville sainte, qui au contraire devait être dans la joie d'apprendre que celui-là était né qui avait été prédit par les prophètes, désiré par les patriarches, attendu depuis tant de siècles par tous les Juifs, *comme le Sauveur et le Libérateur d'Israël.* (*Dan.*, VI, 27.) Ne peut-on pas répondre que ce trouble général était moins le trouble d'Hérode et de tout Jérusalem, que celui du démon même, qui, sentant la destruction de sa puissance, le communiquait également au prince et au peuple. « En effet, dit un Père, Hérode n'était pas tant troublé par lui-même, que le démon ne l'était en Hérode. Hérode soupçonnait seulement ce qui pouvait lui arriver ; mais le démon savait certainement ce qui lui arriverait : Hérode croyait que celui dont on lui parlait était homme ; mais le démon savait qu'il était Dieu (36). » Chacun d'eux se troublait et craignait ce nouveau Roi selon ses propres intérêts ; l'un craignant que ce ne fût un roi de la terre, l'autre appréhendant que ce ne fût un roi du ciel ; car Hérode se serait mis peu en peine que le Roi du ciel fût né en terre, et le démon se serait peu soucié de la naissance d'un roi temporel. En voyant aujourd'hui le trouble du démon, et celui d'Hérode, apprenez, impies, qui tâchez de vous maintenir dans l'irréligion où vous vivez, ce que vous avez à craindre de celui qui fait sentir son pouvoir jusque dans les enfers. « Car qui peut dire quel sera dans son tribunal ce Juge qui dans son berceau a fait trembler un prince superbe ? Que les rois injustes comprennent donc ce qu'ils ont à appréhender de ce Dieu-Homme maintenant assis à la droite du Père, puisqu'un roi impie le craint, suçant encore le sein de sa mère (37). » *Et nunc reges, intelligite, servite Domino in timore : et exsultate ei cum tremore.* (*Psal.* II, 10, 11.) Aussi, de quelque fermeté dont se piquent les impies, on peut assurer, que s'ils ressemblent à Hérode du côté de l'irréligion ; malgré cette intrépidité qu'ils font paraître au dehors, ils ressentent comme lui un trouble intérieur qui les rend misérables au milieu de tout ce qui peut faire la félicité humaine. *Il n'est point de paix pour les impies*, dit le Seigneur (*Isa.*, XLVIII, 22), et peut-on concevoir aucun bonheur *sans la joie du cœur* (*Eccli.*, XXX, 16), et la tranquillité de l'âme qu'ils n'ont jamais ? Pourquoi pensez-vous que ces hommes perdus cherchent avec empressement à être toujours ou dans l'embarras des affaires, ou dans la dissipation des spectacles et des plaisirs, si ce n'est pour s'étourdir, et pour s'empêcher d'être à

(34) Non mirum si turbatur Herodes qui audito regis nomine suspicatus expavit. (S. Bern., serm. 3, *de Epiph.*)

(35) Quid est quod sic turbaris, Herodes? inanis est ista turbatio tua. Rex iste qui natus est non venit reges pugnando superare, sed moriendo mirabiliter subjugare, nec ideo natus est, ut tibi succedat, sed ut in eum mundus fideliter credat. (S. Fulg., *De Epiph.*, serm. 2.)

(36) Puto quod non tam Herodes in semetipso turbabatur, quam diabolus in Herode : Herodes enim timebat quod suspicabatur, diabolus autem timebat quod vere sciebat : Herodes hominem æstimabat, diabolus Deum cognoscebat. (Auctor *Oper. imperf., in Ma th.*, hom. 2.)

(37) Quid autem erit tribunal judicantis, quando superbos reges timere faciebat nativitas infantis ? Pertimescant ergo reges ad patris dexteram jam sedentem, quem rex impius timuit adhuc maternis ubera lambentem. (S. Aug., serm. 2, *De Epiph.*)

eux-mêmes ; mais, quoi qu'ils puissent faire pour l'éviter, ils se retrouvent toujours et sentent toujours un bourreau intérieur qui les tourmente sans cesse : ce qui fait que par leurs agitations et leurs inconstances continuelles ils sont à charge aux autres et à eux-mêmes. Si une fête solennelle, ou quelque maladie leur ôte la liberté de pouvoir se dissiper au dehors, c'est alors que le remords se faisant sentir avec plus de vivacité, on les voit détromper le public de la fausse opinion où l'on est sur leur sujet, avouer hautement combien ils sont misérables, et faire assez connaître qu'ils le sont encore plus qu'ils ne peuvent le faire entendre. Le seul exemple d'Antiochus peut suffire pour nous convaincre de cette vérité. Ce prince, aussi superbe qu'impie, *s'étant mis au lit, tomba dans la langueur par l'excès de sa tristesse ; il y demeura pendant plusieurs jours, parce que sa tristesse se renouvelait et croissait de plus en plus ; il appelle ses amis, il leur dit que le sommeil s'est éloigné de ses yeux, que son cœur est tout abattu, qu'il se sent défaillir à cause du grand chagrin dont il est saisi* (I *Mach.*, VI, 8, 9, 10) ; et malgré sa révolte continuelle contre le Dieu d'Israël, il fut forcé de faire un aveu solennel : *Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain.* (II *Mach.*, IX, 12.) Prenons garde cependant de vouloir étouffer en nous ce trouble, qui est comme une voix intérieure infiniment propre à nous faire retourner à Dieu : car il est vrai qu'à force d'ajouter péchés sur péchés, et de mépriser les grâces dont le Seigneur nous poursuit par un excès de sa miséricorde, on peut quelquefois en venir à goûter dans le crime une espèce de tranquillité, qui, si elle était solide, ne doit être la récompense que de la vertu : mais sachons que c'est le plus funeste de tous les états, puisque c'est alors *que notre mesure est pleine* (*Matth.*, XXIII, 32), et qu'après avoir fait taire ce cri du cœur qui nous reprend dans nos désordres, rien ne peut plus nous avertir de recourir à Dieu. Tel était Hérode, qui, au lieu de profiter du trouble que lui causa la nouvelle de la naissance du roi des Juifs, et d'aller le reconnaître et l'adorer de bonne foi avec les Mages, crut se mettre en sûreté contre lui, en faisant égorger une infinité d'enfants pour l'envelopper plus sûrement dans ce massacre général, et tomba ainsi de l'aveuglement dans le dernier endurcissement de cœur.

Pour le VIII^e^ jour. — *Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ : ils lui répondirent que c'était dans Bethléem en la tribu de Juda, suivant ce qui a été écrit par le Prophète ; vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière parmi les principales villes de Juda ; car c'est de vous que sortira le Chef qui conduira mon peuple d'Israël.* A voir Hérode assembler dans son palais le sanhédrin composé du grand prêtre, des chefs des vingt-quatre familles sacerdotales, et des docteurs du peuple, pour s'enquérir d'eux où devait naître le Christ, il est aisé de conclure que la passion le trouble entièrement, et que la raison n'a nulle part à ce qu'il fait : car ou il croyait aux Ecritures, ou il n'y croyait pas ; s'il n'y croyait point, pourquoi vouloir qu'on les consulte ? et s'il y croyait, comment se persuader qu'il pouvait en anéantir l'effet ? *Il n'y a point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre le Seigneur* (*Prov.*, XXI, 30), et ce qu'il a résolu arrivera infailliblement malgré tous les efforts des hommes. On lui répond que le Christ doit naître dans Bethléem : *At illi dixerunt : In Bethleem Juda.* C'était une petite ville éloignée seulement de deux lieues de Jérusalem : ce tyran résolut dans le moment de se défaire de ce nouveau Roi ; rien ne semblait plus convenable à son dessein que d'arrêter les Mages, ou de les faire suivre pour se saisir d'un Enfant qui ne faisait que de naître ; mais c'est ainsi que le Seigneur détruit les projets des hommes ; Hérode les laisse aller dans l'espérance qu'ils reviendront lui apprendre des nouvelles de ce nouveau Roi, et dans le temps qu'il croit avoir pris des mesures infaillibles pour réussir dans une affaire qui lui paraît des plus importantes, il est le jouet d'une puissance invisible, qui, quand il lui plaît, répand *sur les plus sages un esprit d'étourdissement, qui les fait errer dans toutes leurs entreprises.* (*Isa.*, XIX, 14.)

En vain ce prince politique emploie la ruse pour surprendre un Enfant dans son berceau, et a recours à une cruauté inouïe pour s'en défaire. En vain *tous les princes de la terre se réunissent contre le Christ* (*Psal.* II, 2), il triomphera de l'artifice de l'un et de la puissance des autres, et *il régnera depuis une mer jusqu'à l'autre mer.* (*Psal.* LXXI, 8.) *Peuples éloignés, peuples de toute la terre, écoutez*, dit le prophète Isaïe, *assemblez-vous, et vous serez vaincus ; prenez vos armes, et vous serez défaits ; formez des desseins, et ils seront dissipés ; donnez des ordres, et ils ne s'exécuteront point, parce qu'en combattant contre nous, vous combattrez contre le Seigneur qui est avec nous.* (*Isa.*, VIII, 9, 10.) C'est ainsi, comme dit l'Apôtre, *que ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que la sagesse de tous les hommes, et que ce qui paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes.* (I *Cor.*, I, 25.)

Mais un autre objet qui ne paraît pas moins digne de nos réflexions, c'est de voir les princes des prêtres consulter les prophéties, assurer positivement que le Christ doit naître en Bethléem, y envoyer les Mages et demeurer à Jérusalem, « semblables, dit saint Augustin, à ces pierres des grands chemins qui marquent aux voyageurs la route qu'ils doivent tenir, et qui demeurent

toujours en leur place (38). » Est déplorable de ces docteurs qui ont l'intelligence des Ecritures, mais dont la lumière qui éclaire les Mages ne sert qu'à les aveugler eux-mêmes! car si l'on demande pourquoi le Seigneur permet qu'Hérode fasse consulter les Ecritures, les Pères (S. Chrys., *Hom. in Matth.*) répondent que c'est, et pour l'instruction des Mages dont la foi fut infiniment affermie, quand ils virent que celui qui leur était annoncé par cette étoile, avait été plusieurs siècles auparavant prédit par les prophètes; et que c'est en même temps pour la condamnation des Juifs qui sont réprouvés dans le temps que les gentils sont appelés : car que pouvoir répondre pour leur justification? Ils savaient que le temps était arrivé, où le Messie devait venir au monde, et la personne d'Hérode, étranger de nation, leur remettait sans cesse devant les yeux l'accomplissement de la prophétie de Jacob (*Gen.*, XLIX, 10); ils voyaient trois Mages qui demandaient hautement : *Où était né le Roi des Juifs : « Ubi est qui natus est Rex Judæorum? »* qui assuraient avoir vu son étoile dans l'Orient : *Vidimus enim stellam ejus in Oriente*, et qui se faisaient un honneur d'être venus de si loin pour l'adorer : *Et venimus adorare eum.* Mais afin, dit saint Chrysostome (*Ibid.*), que cette occasion les portât à croire, s'ils avaient quelque reste de bonne volonté, ou que s'ils voulaient toujours être rebelles, il ne leur restât plus aucune excuse, voilà qu'on les force de consulter les prophètes, et ils ne peuvent s'empêcher de citer l'endroit de Michée qui assure, que le Christ doit naître en Bethléem : *Et tu, Bethleem, terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda ; ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israel.* Il n'y a donc plus d'excuse pour ceux que rien n'a pu toucher, ni cette étoile miraculeuse qui paraît à la naissance du Sauveur, ni une infinité de prodiges qu'il a faits pendant tout le cours de sa vie, ni le soleil qui s'éclipse à sa mort; et s'ils ont rejeté leur Messie, n'en accusons point leur ignorance, mais la seule dureté de leur cœur.

Qui pourrait croire cependant qu'il y a des ministres de Jésus-Christ aussi aveugles et aussi criminels que les Juifs? Tous ceux, qui, comme les docteurs de la loi, *étant assis sur la chaire de Moïse enseignent le bien, et font le mal* (*Matth.*, XXIII, 2), *publient qu'on ne doit point voler, et retiennent le bien d'autrui ; déclament contre l'adultère, et commettent des adultères ; font voir l'horreur qu'on doit avoir des idoles, et font des sacriléges* (*Rom.*, II, 21, 22); tous ceux-là, dis-je, que font-ils autre chose, sinon envoyer les Mages en Bethléem sans y aller, éclairer les autres et demeurer eux-mêmes dans les ténèbres, enseigner où est Jésus-Christ, sans faire un pas pour le chercher? Or, pour les condamner un jour, il ne sera besoin, que de mettre dans un même point de vue ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont dit, leurs actions et leurs paroles; la conduite qu'ils ont tenue, et les instructions qu'ils ont données. Tremblons donc, nous tous qui par notre état et par notre profession enseignons aux autres la vérité de l'Evangile dans toute sa pureté, si nous avons le malheur de mener une vie qui y soit opposée : car toutes les fois et que dans le confessionnal nous reprenons un pécheur d'un vice dont nous sommes coupables; que de vive voix ou par écrit, nous faisons voir la nécessité de telle ou telle vertu que nous ne pratiquons point; pour peu que nous fassions de réflexion sur nous-mêmes, nous ne pouvons nous empêcher de frémir en voyant que c'est l'arrêt de notre condamnation que nous prononçons de notre bouche, ou que nous signons de notre main. Ne permettez pas, Seigneur, que nous tombions dans un si funeste aveuglement, « et que nous soyons comme les ouvriers qui construisirent l'arche dans laquelle plusieurs furent sauvés, et qui périrent eux-mêmes dans le déluge (39); » faites que l'horreur que nous avons de la conduite des princes des prêtres nous empêche d'en avoir jamais une pareille; que nous soyons les premiers à mettre en pratique les instructions que nous donnons aux autres, et que nous enseignions votre loi encore plus par nos exemples que par nos discours.

Pour le IX^e^ jour. — *Alors Hérode ayant appelé les Mages en secret, s'enquit à eux avec grand soin du temps que l'étoile leur avait apparu, et les envoyant en Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet Enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.*

Comme Hérode comprit bien par le zèle et l'affection que les Mages témoignaient avoir pour Jésus-Christ, qu'il n'y avait pas d'apparence, ni de les fléchir par caresses, ni de les ébranler par menace, ni de les corrompre par présents, ni de les engager par aucunes manières à être les complices de la mort de ce Roi futur, il tâcha de les surprendre par adresse; c'est pour cela qu'il les fait appeler en secret, pour s'enquérir avec grand soin du temps que l'étoile leur était apparue; qu'il les envoie en Bethléem en leur disant de s'aller informer exactement de cet Enfant, et que lorsqu'ils l'auraient trouvé, de le lui faire savoir, afin qu'il allât aussi l'adorer. « Y a-t-il en cela aucune trace de raison, dit saint Chrysostome (hom. 7, *in Matth.*), en parlant d'Hérode; si c'est avec sincérité que vous le voulez adorer, pourquoi vous informez-vous en secret? et si c'est dans le dessein de lui dresser quelque piége, comment ne voyez-vous pas que les Mages pourront s'en

(38) Similes lapidibus milliariis viam ostenderunt, nec ambulare potuerunt, quia stolidi in via remanserunt. (Hom. 11.)

(39) Similes facti fabris arcæ Noe, aliis ubi evaderent præstiterunt, et ipsi diluvio perierunt. (S. Aug., serm. 65, *De divers.*)

délier après ces informations si secrètes? mais, ajoute ce Père, l'excès de la passion porte une âme au comble de la folie. »

Or, quand nous voyons Hérode témoigner qu'il veut adorer Jésus-Christ, et dans le même temps préparer un glaive pour le lui enfoncer dans le sein, faire paraître par son air et par ses paroles qu'il a pour ce nouveau roi la même affection que les Mages; et être déchiré d'une envie secrète qui le porte à projeter sa mort; cacher la malice de son cœur sous les apparences d'une fausse piété; pouvons-nous ne pas nous représenter le caractère des hypocrites, qui *honorent Dieu des lèvres, mais dont le cœur est bien éloigné de lui* (*Matth.*, XV, 8), qui se servent de la religion pour parvenir plus sûrement à la fortune, qui s'agenouillent devant le Seigneur dans nos temples, mais qui ne songent qu'à l'outrager : car qu'est-ce que d'être hypocrite, sinon faire voir des vertus que l'on n'a pas, et cacher des vices que l'on a; chercher Dieu extérieurement, mais dans le fond vouloir trouver autre chose que lui; être enfin dans cette malheureuse disposition, de ne se servir de la piété que pour arriver à des fins purement temporelles, et être par conséquent toujours prêts à sacrifier Dieu au démon? « Prenez donc garde, dit saint Chrysostome (hom. 7, *in Matth.*), de ne pas ressembler à Hérode, et qu'en disant comme lui, que vous viendrez adorer Jésus-Christ, vous ne veniez que pour le tuer. Tous ceux, dit ce Père, qui approchent indignement des sacrés mystères, se rendent semblables à ce tyran : *Celui qui mange indignement ce pain*, dit saint Paul, *est coupable du corps et du sang du Seigneur.* (I *Cor.*, XI, 27.) Car ils ont dans eux-mêmes un tyran qui est encore plus méchant qu'Hérode, et plus ennemi de la gloire de Jésus-Christ : c'est le démon de l'avarice de la sensualité, de l'orgueil. Ce tyran veut seul régner dans votre âme; il envoie ses sujets pour adorer Jésus-Christ en apparence, mais pour le tuer en effet : craignons donc aussi nous-mêmes d'être en apparence les adorateurs de Dieu, et d'être en effet dans une disposition contraire; renonçons à tout, lorsque nous allons adorer Jésus-Christ. *Que l'homme s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et boive de ce calice; car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation.* (*Ibid.*, 28, 29.) Il n'est personne qui ne frémisse de la conduite d'un hypocrite, et qui ne soit saisi d'horreur, quand on dit qu'il est des gens qui ne s'approchent de la sainte Table que pour surprendre par une dévotion apparente l'estime et la protection d'un grand dont la piété est solide et véritable; mais si le nombre de ceux qui font servir la religion à des intérêts profanes, n'est pas très-grand; combien y en a-t-il qui s'approchent des sacrements plus par habitude que par un désir sincère d'en profiter, et qui, n'y apportant jamais les dispositions nécessaires, se rendent ainsi coupables du corps et du sang de Jésus Christ? Si nous cherchons même les motifs secrets de bien des communions, nous trouverons que sans qu'on s'en aperçoive, l'hypocrisie en est un des plus ordinaires. Rien n'est plus naturel à l'homme corrompu par le péché, que d'être bien aise de cacher des vices qu'il a, et de montrer des vertus qu'il n'a pas; et rien n'est plus propre à donner de nous ces idées, que quand on nous voit souvent venir adorer et recevoir Jésus-Christ dans le saint sacrement des autels. Examinons donc le fond de notre cœur, pour découvrir si nous agissons avec la simplicité des Mages, si la même foi nous anime, si la même charité nous embrase : *Car le temps est venu, que les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité, et ce sont là les adorateurs qui sont agréables au Seigneur.* (*Joan.*, IV, 23)

POUR LE X^e^ JOUR. — *Ayant entendu ce que leur dit le roi, ils partirent, et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, commença d'aller devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.*

« Lorsque les Mages ont quitté Hérode, et qu'ils continuent leur chemin, l'étoile commence à reparaître, et à aller devant eux; ce qui ne peut être l'effet d'un astre ordinaire, dit saint Chrysostome (hom. 6, *in Matth.*), mais seulement d'une vertu vivante qui se conduit avec raison : car elle n'avait point, comme les autres, un mouvement qui lui fût propre; elle allait quand il fallait aller, et elle s'arrêtait quand il fallait s'arrêter, et elle se remuait avec une admirable conduite, imitant cette colonne de feu qui paraissait devant les Israélites, qui faisait ou marcher ou arrêter l'armée, lorsqu'il le fallait. (*Exod.*, XIII, 21.) Admirons donc la conduite de Dieu en cette rencontre, continue ce grand docteur (hom. 7, *in Matth.*); aussitôt que nos rois cessent d'être conduits par l'étoile, les Juifs les reçoivent, et leur rapportent les prophéties qui parlaient de cet enfant; quand les prophètes les ont instruits, l'ange le fait ensuite, et cette même étoile les conduit encore de Jérusalem en Bethléem; elle s'arrête sur le lieu où était le Christ, comme pour leur dire, le voici; elle ne pouvait pas le montrer en parlant, elle le leur désigne en s'arrêtant (40). » Aussi plusieurs Pères ont appelé cette étoile une langue éloquente qui a publié la gloire de Dieu (41), et qui a plus servi à persuader des gentils, que n'auraient pu faire les discours les plus vifs et les plus touchants.

Si nous étions attentifs à la grâce que Dieu nous présente en une infinité d'occa-

(40) Stetit enim supra ubi erat puer, quasi dicens, hic est, ut quia loquendo monstrare non poterat, stando demonstraret (S. AUG., *sup. Matth.*)

(41) Quid erat illa stella nisi magnifica lingua coeli quæ narraret gloriam Dei? (S. AUG., serm. 5, *de Epiph.*)

sions, nous comprendrions aisément que ce qui nous paraît un événement naturel, est une étoile qui nous éclaire, ou plutôt une langue qui nous parle ; qui nous dit ce que nous devons faire, et où nous devons aller; et si nous avions la même fidélité que les Mages à en suivre le mouvement, elle nous mènerait aussi sûrement qu'eux à Jésus-Christ : *Usque dum veniens staret supra, ubi erat puer.* Il est vrai que le Seigneur ne fait pas marcher tous les justes dans la même route; tantôt il veut éprouver les uns par le feu de la tribulation; ainsi Job, par la permission que Dieu en donna au démon, fut réduit dans la dernière misère (*Job*, II, 8); tantôt il se contente de la préparation du cœur des autres à lui sacrifier ce qu'ils ont de plus cher, ainsi fut-il satisfait de la bonne volonté d'Abraham (*Gen.*, XXII, 10 seqq.); mais, pourvu que nous soyons sûrs que l'étoile nous mène à Jésus-Christ, qu'importe que ce soit par la prospérité ou l'adversité, par la santé ou la maladie, par la gloire ou l'ignominie, par l'élévation ou la bassesse. *Il n'y a qu'une seule chose nécessaire* (*Luc.*, X, 42); c'est d'arriver au terme, et c'est ce que nous devons uniquement envisager, sans nous soucier des moyens qui nous mènent; s'il était même en notre option de les choisir, ne devrions-nous pas prendre les plus durs et les plus humiliants, comme les plus sûrs et les plus conformes à ceux que Jésus-Christ a pris pour arriver à sa gloire? (*Luc.*, XIV, 26.) Mais pour donner une instruction propre et convenable à notre Evangile, en voyant nos Mages suivre exactement l'étoile, disons que tout le devoir et la perfection du chrétien consiste à connaître les desseins que le Seigneur a sur nous, et à nous y conformer, *à voir notre vocation et à la remplir* (I *Cor.*, I, 26), à marcher dans le chemin où la Providence nous appelle, à suivre la route que l'étoile nous marque; aussi contents d'être *sous le boisseau que sur le chandelier* (*Matth.*, V, 15), d'être humiliés, que d'être exaltés, persuadés que *la grâce de Dieu nous suffit* (II *Cor.*, XII, 9), et qu'elle n'abandonne point ceux qui suivent son ordre, qu'elle descend dans la fournaise avec les trois enfants (*Dan.*, III, 23); qu'elle monte sur le trône avec Salomon (II *Paral.*, IX, 3); qu'elle nous accompagne toujours, comme elle a accompagné Joseph (*Gen.*, XXXVII, 14); soit qu'il faille porter avec fermeté les croix les plus pesantes, ou soutenir avec force le poids des dignités les plus élevées (*Gen.*, XLI, 45.); mais dans quelque état qu'on soit, elle nous fait toujours goûter cette joie pure et solide, que l'on ne ressent jamais qu'au service de Dieu, et que nous allons remarquer dans les Mages.

POUR LE XI^e^ JOUR. — *Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent tous transportés de joie.* Sans doute que les Mages furent dans une grande surprise, lorsque étant dans Jérusalem, et que demandant hautement *où était né le roi des Juifs*, ils ne trouvèrent personne dans la capitale de la Judée qui fût instruit de sa naissance; mais aussi il faut avouer que leur joie fut extrême lorsque ayant quitté Hérode, ils recommencèrent à revoir l'étoile qui les précédait, et qui conformément aux prophéties que les princes des prêtres leur avaient montrées, les menait droit en Bethléem, ils virent leurs espérances confirmées de plus en plus : « Ils comprirent que la dignité de ce nouveau roi surpassait infiniment la grandeur de tous les rois de la terre, qu'il fallait nécessairement qu'il fût supérieur à l'étoile qui les conduisait, puisqu'elle n'était que pour son service, et que par conséquent tous les hommes devaient être sous la puissance de celui à qui les astres étaient si parfaitement soumis (42). » Voilà ce qui les porta à se prosterner humblement devant lui, et à l'adorer avec autant de foi que d'amour : *Et procidentes adoraverunt eum.* Mais avant que de parler de leur adoration, et des présents qu'ils offrirent au Sauveur, faisons une solide réflexion sur la grandeur de leur joie. *Gavisi sunt gaudio magno valde;* et de là nous entrerons naturellement dans une des plus importantes instructions de la morale chrétienne.

Notre Evangile fait mention de trois rois qui quittent leurs Etats, et qui, guidés par une étoile, entreprennent un long et pénible voyage pour chercher un Enfant; et d'un autre roi sur le trône, ou plutôt d'un tyran qui paraît avoir envie de trouver ce nouveau-né, non pour l'adorer comme les Mages, mais pour le faire mourir; les premiers sont dans la joie : *Gavisi sunt gaudio magno;* et le second dans le trouble : *Turbatus est* (*Herodes*). Ce qui nous donne lieu d'avancer ces deux propositions : l'une, que les gens de bien, au milieu des peines et des travaux qu'ils souffrent pour Jésus-Christ, sont dans la joie; l'autre, que les méchants, au milieu des plus grandes prospérités, sont toujours dans le chagrin et dans le trouble. Ces vérités sont si essentielles, qu'on ne peut assez les remettre devant les yeux des chrétiens; nous en avons fait voir l'évidence en plusieurs occasions : ici nous nous contenterons de combattre la fausse préoccupation de ceux qui appréhendent d'entrer au service du Seigneur, parce qu'ils le regardent comme un joug pénible et fâcheux, quoiqu'il nous ait assuré *qu'il est doux et agréable.* (*Matth.*, XI, 30.) Pécheurs donc qui craignez tant de souffrir pour Jésus-Christ, ne souffrez-vous rien sous l'esclavage du démon? si vous mettiez bout à bout toutes les joies pures que vous

(42) Intelligebant quoniam dignitas hunc nati Regis excedebat mensuram omnium mundanum regum, necesse enim erat, ut gloriosiorem putarent illum Regem quam stellam, cui stella sic devote obsequebatur; aut quomodo non crederent ei subdendos homines, cui etiam ornamenta cœli subdita esse videbantur. (Auctor *Op. imp. in Matth.*)

avez goûtées pendant toute votre vie, dites-nous de bonne foi si vous en composeriez bien des années? car, n'est-il pas vrai que vos plaisirs les plus doux ont toujours été mêlés de quelques amertumes; si, au contraire, nous demandions à de vrais serviteurs de Dieu de joindre ensemble tous les chagrins qu'ils ont ressentis dans des quarante ans de solitude, soyons sûrs qu'ils n'en feraient pas une journée, parce que dans leurs peines ils sont soutenus par des consolations intérieures, et comme l'Apôtre, remplis de joie dans les plus grandes tribulations (II *Cor.*, I, 4); ou si quelquefois ils ressentent quelque sécheresse que Dieu leur envoie pour les éprouver, ils en sont dédommagés ensuite par de nouvelles grâces, qui leur deviennent plus chères et plus sensibles, comme nos Mages qui ressentirent une joie plus vive, quand ils revirent l'étoile qu'ils avaient perdue pendant un temps; aussi le Prophète nous assure *qu'il vaut mieux passer un jour dans la maison du Seigneur, qu'un siècle dans les palais des grands.* (*Psal.* LXXXIII, 11.) Mais si la foi nous fait envisager une éternité de bien ou de mal, qui doit suivre cette vie; quand il n'y aurait que de la peine au service de Dieu, que de la joie dans celui du démon, ne comprendrons-nous pas alors qu'il est infiniment plus raisonnable de souffrir un temps pour en recevoir une récompense éternelle, que d'expier des plaisirs passagers par des feux et des tourments qui ne finiront jamais, ou, pour parler le langage de l'Ecriture, ne serons-nous pas convaincus qu'il vaut mieux *semer dans les larmes pour moissonner dans la joie* (*Psal.* CXXV, 5), *que de semer du vent pour moissonner des tempêtes.* (*Osee*, VIII, 7.) Méditons attentivement sur une vérité infiniment capable d'arracher au monde le cœur qui y est le plus attaché, s'il y faisait une sérieuse attention : donnons lieu à la grâce d'opérer dans le secret, et gardons-nous bien d'en troubler l'effet par nos propres réflexions.

Pour le XII^e^ jour. — *Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et se prosternant en terre ils l'adorèrent. Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.* Quoique nos Mages en présentant au Seigneur de l'or, de l'encens, et de la myrrhe, ne semblent extérieurement agir, que suivant la coutume des Orientaux, qui ne paraissaient jamais devant les Rois, qu'ils n'eussent des présents à leur offrir; on ne peut disconvenir cependant que tout ce qu'ils firent alors ne fût l'effet d'une grâce intérieure qui les conduisait : Si donc ils se prosternent en terre et s'ils adorent le Sauveur, semblables aux vieillards de l'*Apocalypse* (IV, 10), ils le reconnaissent pour le Seigneur du ciel et de la terre; s'ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, l'offrande d'eux-mêmes a précédé leurs présents. En effet, dans cet or ils lui offrent tout l'amour de leurs cœurs : dans cet encens, toutes les adorations de leurs esprits; dans cette myrrhe, toutes les peines et les souffrances de leurs corps : disons d'ailleurs que leurs présents expriment admirablement bien toutes les qualités de ce divin Enfant. L'or marquait sa royauté, l'encens sa divinité, la myrrhe son humanité (43). « Admirons donc ici la foi surprenante de nos saints rois qui ne sont ni rebutés par l'étable où ils le trouvent, ni offensés par la pauvreté de la mère, ni scandalisés de la faiblesse de l'Enfant; ils se prosternent devant lui, ils le révèrent comme un Roi, ils l'adorent comme un Dieu. D'où vient cette merveille? C'est, dit saint Bernard, que celui qui les avait amenés à Bethléem, les avait instruits lui-même de tout ce mystère; il ne les avait pas seulement éclairés au dehors par la lumière extérieure de l'étoile, mais encore au dedans du cœur par celle du Saint-Esprit (44). »

Voulons-nous imiter ceux que l'Eglise révère aujourd'hui comme des saints, « offrons de l'or à ce Seigneur de l'univers, et reconnaissons que son royaume ne doit point avoir de bornes; offrons-lui de l'encens, et croyons que celui qui a paru comme homme dans le temps, était Dieu avant tous les temps; offrons-lui de la myrrhe, et soyons convaincus que le même qui était impassible selon sa divinité, nous a rachetés par la mort honteuse et cruelle qu'il a soufferte sur la croix. Voilà en quoi consiste tout le mystère de l'Incarnation et tout le fond de notre sainte religion, à croire un Dieu homme dans une même personne. Aussi peut-on dire que dans les présents que les Mages offrent à Jésus-Christ, ses principaux ennemis sont renversés : Arius est confondu dans l'encens, lui qui prétendait qu'il ne fallait sacrifier qu'au Père; Manès dans la myrrhe, lui qui ne voulant pas que le Sauveur eût pris un corps véritable, n'a pas cru qu'il fût mort véritablement : l'un et l'autre le sont dans l'or, puisque celui-ci n'a pas estimé que Jésus fût un roi de la race de David et que celui-là lui a toujours attribué la dépendance qui convient essentiellement à la créature. Grâces au Seigneur, les catholiques ne contestent plus au Sauveur sa qualité d'Homme-Dieu : mais il n'est presque personne qui ne se révolte contre sa morale : cependant en vain le reconnaissons-nous pour Dieu-

(43) Non illis sordet stabulum, non pannis, offenduntur, non scandalizantur laclantis infantia, pruriliunt, venerantur ut regem, adorant ut Deum; sed profecto qui illos adduxit ipse instruxit, et qui per stellam luris admonuit, ipse in occulto cordis edocuit. (S. Bern., *de verb. apparuit benignitas.*)

(44) Nos itaque, nato Domino offeramus aurum, ut hunc ubique regnare fateamur : offeramus thus, ut creatamus quod is qui in tempore apparuit, Deus ante tempora exstitit; offeramus myrrham, ut eum quem credimus in sua Divinitate impassibilem, credamus etiam in nostra carne fuisse mortalem. (S. Greg., hom., *in Epiph.*)

Homme, si nous n'imitons ses exemples, et si nous n'obéissons aux préceptes que cet Homme-Dieu nous a donnés; et pour ne pas sortir de notre Evangile, ce n'est pas assez de reconnaître Jésus-Christ comme Roi, comme Dieu, comme homme; mais il faut de plus lui offrir de l'or, c'est-à-dire employer de nos biens au soulagement des pauvres, qui sont ses membres. Il faut lui donner de l'encens, c'est-à-dire nous soumettre entièrement à la puissance de celui que nous reconnaissons pour être *le Dieu des dieux*. (*Psal.* XLIX, 1.) Il faut lui présenter de la myrrhe, c'est-à-dire mortifier nos corps, *les réduire en servitude* (I *Cor.*, IX, 27); *et en faire une hostie vivante, sainte, agréable* (*Rom.*, XII, 1) à celui qui a tout fait et souffert pour nous. Mais, hélas! que nous sommes éloignés de ces dispositions! les Mages, dit saint Chrysostome (hom. 7, *in Matth.*), donnent de l'or au Seigneur, et nous avons la dureté de refuser du pain à ceux qui sont dans le besoin et dans lesquels il est caché. En lui offrant de l'encens, ils se soumettent à lui comme au seul Dieu immortel, auquel les rois doivent être soumis, comme les autres hommes : *Et nous, cendre et poussière que nous sommes* (*Gen.*, XVIII, 27), nous vivons dans une révolte continuelle contre lui. La myrrhe qu'ils lui présentent, est un symbole de la mortification à laquelle ils s'engagent, et toute notre occupation est de fuir la peine et de nous procurer toutes les aises et les commodités de la vie. Changeons entièrement de conduite, prenons le contre-pied de tout ce que nous avons fait jusqu'à présent, si nous voulons devenir les imitateurs des Mages et les sincères adorateurs de Jésus-Christ; c'est de quoi il nous va encore donner un bel exemple dans les dernières paroles de notre Evangile.

Pour le XIII° jour. — *Et ayant reçu en songe un avertissement de n'aller point trouver Hérode, ils prirent une autre route pour s'en retourner en leur pays.*

Admirons encore ici la foi de nos Mages qui ne sont pas scandalisés de l'ordre que l'ange leur donne de s'en retourner par un autre chemin, qui y obéissent avec la même soumission qu'ils ont eue pour l'étoile, qui demeurent fermes sans se troubler et sans raisonner ainsi en eux-mêmes. Si cet Enfant était quelque chose de grand, et s'il avait quelque puissance extraordinaire, pourquoi serions-nous obligés de fuir, et de nous retirer si secrètement? Pourquoi, après avoir paru librement devant tout un peuple sans craindre le bruit et l'étonnement de la ville, ni la fureur du tyran, un ange vient-il maintenant nous chasser comme des esclaves et des fugitifs? Ils n'ont ni ces pensées dans l'âme, ni ces paroles dans la bouche; car c'est en cela proprement que consiste la foi, de ne point chercher de raison à ce qu'elle nous enseigne, et d'obéir simplement et promptement à ce qu'elle nous ordonne. » (S. Chrys., hom. 8, *in Matth.*) Telle fut celle d'Abraham; le Seigneur lui avait promis une postérité sans nombre (*Gen.*, XV, 5), et ensuite il lui ordonne de lui sacrifier Isaac, ce fils unique par lequel il devait avoir cette nombreuse postérité (*Gen.*, XXII, 23). Cependant ce Patriarche se met aussitôt en devoir d'obéir sans répliquer et sans demander au Seigneur comment il pourra lui tenir la promesse qu'il lui a faite, s'il lui immole son fils; il sait que le partage de l'homme est l'obéissance, et que le Seigneur est assez puissant pour exécuter sa promesse par des voies qui nous sont inconnues; en un mot, il est persuadé que celui qui lui avait donné son fils contre toute espérance, pouvait bien le lui redonner après qu'il l'aurait sacrifié (45). Aussi Abraham, pour récompense de sa foi, mérita que Dieu se contentât de la disposition où il était; le sacrifice du cœur est principalement celui qu'il demande de nous; les sacrifices extérieurs ne lui étant agréables, qu'en tant qu'ils sont la figure et le signe de l'intérieur.

Si nous avions une étincelle de cette foi, rien ne nous ferait peine dans les mystères de notre religion; un Dieu fait homme, un Homme-Dieu renfermé sous les espèces du pain et du vin, des peines éternelles destinées à punir un péché passager, toutes ces vérités incompréhensibles ne nous embarrasseraient point; nous dirions : l'Ecriture nous en assure; ce n'est point à nous à examiner par notre faible raison comment ceci ou cela peut être, mais c'est à nous à *soumettre notre esprit sous l'obéissance de la foi* (II *Cor.*, XIII, 3), et à croire sans hésiter ce que Jésus-Christ a dit, ce que les Pères ont expliqué unanimement après lui; ce que les conciles ont déterminé; ce qu'une tradition constante a confirmé; et n'est-ce pas à l'homme une témérité insolente d'assurer qu'une chose n'est point, parce qu'il ne comprend pas qu'elle puisse être, quand il s'agit de la parole d'un Dieu, dont *les pensées sont plus éloignées des nôtres, que le ciel ne l'est de la terre?* (*Isa.*, LV, 7.)

Mais pour finir par la morale ordinaire, que les Pères tirent de ces dernières paroles, *per aliam viam reversi sunt in regionem suam*, disons après eux que quand nous avons été assez heureux d'aller d'Hérode ou du démon à Jésus-Christ, nous ne devons plus retourner de Jésus-Christ à Hérode ou au démon. Aller à sa patrie qui est le ciel par un autre chemin, c'est changer de vie et de conduite, c'est renoncer *au vieil homme* (*Coloss.*, III, 9), c'est faire succéder l'humilité à l'orgueil, la patience à la colère, la mortification au plaisir, la continence à la luxure, l'amour de la pauvreté au désir de la richesse. (S. Greg. *De Epiph.*) En un mot, c'est quitter *la voie large qui mène à la perdition, pour entrer dans le chemin étroit qui conduit à la vie* (*Matth.*, VII, 13, 14); point de conversion, si on ne change entièrement de route, si l'on n'est tout diffé-

(45) Non hæsitavit quod sibi reddi poterat, immolatus, qui dari poterat non speratus. (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XV, cap. 11.)

rent de ce que l'on était auparavant, si l'on ne commence à aimer ce que l'on a toujours haï, et à haïr ce que l'on a toujours aimé. A en juger par cette règle si certaine, que de fausses conversions pour une véritable ! On va de temps en temps adorer Jésus-Christ en Bethléem, mais on retourne toujours par le même chemin; on s'expose témérairement dans des occasions où l'on a toujours succombé; on se retrouve devant Hérode, et on trahit ainsi Jésus-Christ. Voulons-nous éviter des rechutes si dangereuses pour le salut, ayons pour nos confesseurs, qui nous tiennent lieu d'anges, la même soumission que les Mages ont pour celui qui les avertit de ne pas retourner par le même chemin. Combien de fois nous ont-ils assurés que nous tomberions de nouveau, si nous nous retrouvions dans les mêmes lieux qui ont toujours été les causes de notre péché ! combien de fois nous l'ont-ils défendu, combien de fois même, pleins de tendresse pour nous, nous en ont-ils prié ! Nous n'avons tenu compte ni de leurs prières, ni de leurs défenses, et leurs funestes prédictions ne se sont que trop souvent accomplies; au moins qu'une fatale expérience, qui nous a suffisamment appris combien est grande notre faiblesse, et quel est le fond de corruption qui est en nous, nous apprenne tout de bon à nous défier de nous-mêmes, et nous fasse marcher à l'avenir par un autre chemin. » Il n'y en a que deux, dit saint Ambroise, l'un qui mène en l'enfer, et l'autre en paradis : celui-là est le chemin des pécheurs qui conduit à Hérode, celui-ci est Jésus-Christ même qui conduit à la patrie, c'est-à-dire, à la gloire éternelle (46).

SUR L'ATTENTION ET LA CORRESPONDANCE QUE NOUS DEVONS AVOIR A LA GRACE.

Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (*Matth.*, II, 2.)

La fête que nous honorons aujourd'hui a toujours été très-célèbre dans l'Eglise, c'est le commencement de la véritable religion, dont le Sauveur jette les fondements par la vocation des Mages. Nos saints rois sont les premiers Pères des chrétiens, et nous devons les proposer comme de parfaits modèles qu'il faut imiter. Or, ils sont appelés à la foi par une étoile merveilleuse qui leur apparaît : *Vidimus enim stellam ejus in Oriente*, et ils suivent aussitôt l'inspiration secrète, qui les porte à aller chercher Jésus-Christ pour l'adorer : *Et venimus adorare eum;* voilà en deux mots tout ce que Dieu demande de nous : 1° il faut voir l'étoile, être attentifs à la grâce qui nous éclaire; 2° il faut correspondre avec autant de promptitude que de fidélité à cette grâce : c'est la matière de nos deux réflexions.

I. Rien n'est plus ordinaire que de voir des chrétiens qui, voulant persévérer tranquillement dans leurs désordres, ont encore l'insolence d'en rejeter la faute sur le Seigneur. Ils disent que par eux-mêmes ils ne peuvent rompre leurs chaînes; que quand Dieu leur donnera sa grâce, ils en feront un bon usage, et que s'il les appelait à lui par une étoile, comme il a appelé les Mages, ils en suivraient comme eux le mouvement.

Il est vrai que par nous-mêmes nous ne pouvons rien, *que personne ne peut aller au Fils, si le Père ne l'attire* (*Joan.*, VI, 44); que c'est à lui à nous donner *le vouloir et le faire* (*Philipp.*, II, 13); que « c'est sa grâce qui prépare la volonté, bien loin d'être accordée à aucun mérite qui précède de la part de la volonté (S. Aug., epist. 119, *Ad Vital.*); mais il n'est pas moins vrai que sa grâce ne nous manque point, que c'est nous qui manquons à sa grâce; et que lorsque nous sommes privés de son secours, c'est à nous, dit saint Augustin (*De peccato remiss. et merit.*, cap. 17), qu'il faut nous en prendre, et non pas à Dieu. On convient aussi que les grâces que les Mages reçoivent sont grandes et extraordinaires, puisqu'ils sont éclairés au dehors et au dedans tout ensemble (S. Aug., serm. 35, *De tempore*); mais en vérité en fallait-il de moindres pour persuader des gentils, et pour les attirer à la connaissance d'un Dieu-Homme, qu'on n'avait point vu encore ni commander à la mer et aux démons, ni ressusciter des morts ni redresser des boiteux, ni rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et qui ne paraissait à leurs yeux que comme un enfant ordinaire dans le silence, dans la faiblesse et dans la pauvreté ? Cependant si ces Mages avaient eu la même indifférence qu'ont la plupart des chrétiens pour les choses d'en haut, peut-être n'auraient-ils vu l'étoile qu'avec un esprit de curiosité, et ne se seraient-ils assemblés que pour en chercher les raisons naturelles; ils ne se seraient pas hâtés de se mettre en chemin, et, en différant ainsi d'obéir à l'ordre secret qui les appelait, ils auraient bien pu manquer à recevoir le plus grand de tous les bienfaits. Si nous étions dans la même disposition qu'ils étaient, dans le temps même que nous nous plaignons que la grâce nous manque, nous verrions que le Seigneur nous en a fait comme à eux d'extérieures et d'intérieures, et nous en ferions le même usage qu'ils en ont fait. (S. Leo, serm. 9, *in Epiphan.*) En effet, cette maladie, ou cette disgrâce qui nous retire du tumulte du monde pour nous rendre à nous-mêmes, n'est-ce pas une étoile qui nous éclaire, et qui nous mènerait à Jésus-Christ si nous en voulions profiter comme il faut; cette grâce extérieure n'est-elle pas accompagnée de remords et de bons mouvements ? Or, ces bons mouvements et ces remords, ne sont-ce pas des grâces intérieures que le Seigneur nous fait, mais que le plus souvent *nous recevons en vain ?* (II *Cor.*, VI, 1.) Craignons les suites funestes des grâces du Sauveur tant de fois offertes, et tant de fois négligées, parce que nous n'y faisons aucune attention. Le Seigneur nous parle et nous nous bouchons les oreilles, pour ne le point

(46) Duæ quippe sunt viæ, una quæ ducit ad infernum, alia quæ ducit ad regnum; illa peccatorum est, quæ ducit ad Herodem, hæc via Christus est, qua reditur ad patriam. (*In Luc.*)

entendre; il nous envoie une lumière, et nous fermons les yeux pour ne la point voir; il nous poursuit, et nous le fuyons : n'avons-nous donc pas tout lieu de craindre qu'il ne nous traite comme il a traité les Juifs qui étaient *son peuple choisi* (*Deut.*, VII, 6) : *Il leur a ôté son royaume pour le donner à une nation* (*Matth.*, XXI, 43) qui en produira des fruits : c'est le mystère que l'Eglise célèbre aujourd'hui, où les gentils sont appelés, et les Juifs réprouvés : Nous avons succédé à ces gentils; mais hélas! faisons-nous un meilleur usage de ce royaume qui a été ôté aux Juifs, et qui nous a été donné? Aussi coupables qu'eux, reconnaissons-nous dans les menaces que le Seigneur leur fait, puisque c'est à nous qu'il parle comme à eux, quand il dit par la bouche du prophète Isaïe : *Je vous ferai passer l'un après l'autre au fil de l'épée, et vous périrez tous, parce que j'ai appelé, et vous n'avez pas répondu; j'ai parlé, et vous ne m'avez pas entendu; vous avez fait le mal devant mes yeux, et vous avez choisi tout ce que je vous avais défendu.* (*Isa.*, LXV, 12 seqq.) *Parce que vous ne m'avez pas voulu écouter*, dit ailleurs le Seigneur, *que vous avez méprisé tous mes conseils, et négligé mes réprimandes, je rirai à votre mort, et je vous insulterai, lorsque ce que vous craignez vous arrivera.* (*Prov.*, I, 24-26.) Que ces terribles vérités jettent dans nos cœurs une crainte salutaire qui nous porte à être plus attentifs à la grâce; c'est la première disposition où nous devons être, et quand nous serons assez heureux pour avoir senti cette grâce, soyons ensuite assez fidèles pour y correspondre.

2° S'il est des pécheurs qui ferment les yeux pour ne point voir l'étoile, c'est-à-dire la grâce que le Seigneur leur envoie, il en est d'autres qui demeurent d'accord de bonne foi qu'ils ont quelquefois de bonnes inspirations, qu'ils sont souvent touchés de la beauté de la vertu, et rebutés de la laideur du vice; mais ils soutiennent en même temps, que les grâces ne sont point assez fortes pour leur faire éviter le mal, et leur faire faire le bien. Croyons-nous donc que le Seigneur soit obligé de faire pour chaque homme en particulier des miracles tels qu'il en a fallu, pour soumettre tout d'un coup trois rois païens à l'empire de sa grâce; pour faire en un instant de son persécuteur *un vase d'élection* (*Act.* IX, 1, 19); d'une pécheresse qui était un scandale public, la plus fidèle de ses amantes (*Luc.*, VII, 47); d'un scélérat coupable de vol et d'homicide, un juste assez purifié pour entrer le jour même dans son paradis. (*Luc.*, XXIII, 43.) Non, non, s'il est vrai, encore un coup, que ce soit Dieu qui commence toujours notre conversion, qu'il soit le maître de l'opérer en un instant, et que les ouvrages de la grâce ne soient pas comme ceux de la nature, qui ont besoin de la longueur du temps pour se perfectionner; il n'est pas moins vrai que dans l'ordre commun, les choses ne se passent pas ainsi, et que dans les conversions ordinaires il doit en coûter au pécheur beaucoup de peines, de travaux, de larmes et de soupirs, avant que la grâce triomphe entièrement de la nature. Voyons le portrait que saint Augustin nous fait des difficultés qu'il a souffertes pour rompre ses liens : quels combats n'a-t-il pas essuyés? quelle violence ne s'est-il pas faite? et n'est-ce pas par sa propre expérience qu'il a avancé que celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous? Voulons-nous donc nous mettre en état de correspondre à la grâce, sitôt que nous en apercevons la première lueur, sitôt que nous ressentons quelque chagrin, quelque dégoût *dans la voie de l'iniquité* (*Sap.*, V, 7); que nous avons une bonne pensée, une sainte inspiration, sitôt que l'adversité se fait sentir à nous, que la crainte de l'enfer nous agite : rentrons en nous-mêmes, pour considérer attentivement le malheur de notre état; jetons-nous aux pieds d'un Dieu-Homme crucifié, pour lui demander de fortifier en nous sa grâce; ayons recours au saint sacrifice de la Messe; assistons les pauvres, et prions-les de prier Dieu pour nous; engageons-nous à leur donner certaine somme, si nous étions assez malheureux que de retomber dans le péché; allons entendre la parole de Dieu, lisons des livres pieux : en un mot, faisons tout ce qui est en nous, et attendons le reste du Seigneur qui ne manque point à sa créature, dès qu'elle lui est fidèle. Quand nous n'en serions pas encore à nous abstenir du péché par l'amour de la justice, « abstenons-nous-en toujours par la crainte du supplice; » car quelle apparence de détruire l'habitude du crime, si nous ne cessons d'abord de le commettre; et puisque les païens surmontaient bien un vice par un autre vice, nous pouvons bien aussi nous empêcher de faire tel ou tel péché par des motifs purement humains. Commençons donc par nous abstenir de l'acte du péché, fuyons-en les occasions qui pourraient nous y engager : en un mot, travaillons, autant qu'il est en nous, à dominer notre cupidité, par le retranchement des œuvres qui la fortifient de plus en plus, afin que la grâce de Dieu trouve moins d'obstacles à produire en nous son effet.

Or, quoi qu'on puisse dire, nous le pouvons absolument, si nous voulons prendre sur nous, et nous faire violence. En effet, supposons l'homme du monde le plus maîtrisé par ses passions, dans le temps même qu'il est le plus déterminé à satisfaire la plus impétueuse, si on l'avertit qu'en sortant de sa maison il court risque de sa liberté, il ne lui en faudra pas davantage pour lui faire abandonner son malheureux dessein; tant il est vrai que nous avons tort de soutenir, que nous ne sommes point les maîtres de nous abstenir de tels ou tels péchés, et jusqu'à ce que Dieu nous les fasse absolument quitter, que nous ne pouvons faire autrement que de continuer à les commettre. Car, c'est-à-dire, que nous voulons attendre qu'il nous envoie sa

grâce dans nos plus grands désordres, qu'il rompe des liens que nous fortifions tous les jours, qu'il détruise des habitudes qui deviennent de plus en plus invétérées : en un mot, qu'il fasse tout, et qu'il ne nous laisse rien à faire. Aussi, bien loin de faire un bon usage de la première grâce et de mériter qu'il nous en fasse une seconde, nous ne cherchons qu'à l'étouffer ; bien loin, pour nous mettre en état de la recevoir, de préparer les moyens en affaiblissant en nous la cupidité, nous y mettons les plus grands obstacles en la fortifiant de plus en plus ; d'où il s'ensuit que la même grâce qui aurait suffi pour en triompher est trop faible, parce que la cupidité est trop forte ; au lieu de recourir dans nos chagrins à celui qui peut seul *nous consoler dans toutes sortes de tribulations* (II *Cor.*, I, 4), nous recourons à la créature, et nous nous y attachons plus que jamais : au lieu, comme le Prophète, de le remercier, quand il a *rompu nos liens* (*Psal.* CXV, 17), nous nous soulevons contre lui, et nous nous en formons de nouveaux ; au lieu enfin de correspondre à sa grâce avec promptitude et fidélité, nous nous enfonçons de plus en plus dans le crime. Est-il donc possible que dans de telles dispositions on ait encore l'insolence d'assurer qu'on ne peut faire autrement ? Car quand ce serait Dieu même qui nous pousserait au mal, et que nous n'aurions aucune liberté pour nous empêcher de le commettre, parlerions-nous autrement ? Ne nous abusons point davantage, la grâce de Dieu et le libre arbitre de l'homme doivent concourir à notre conversion ; nous ne pouvons expliquer comment l'un s'accorde avec l'autre ; mais nous sentons fort bien que nous faisons un mauvais usage de tous les deux. « S'il n'y avait point de grâce, dit saint Augustin, comment Dieu sauverait-il le monde ? et s'il n'y avait point de libre arbitre, comment le pourrait-il juger (47) ? » d'où il s'ensuit, que tout ce que nous avons à faire, c'est de demander à Dieu sa grâce avec larmes et soupirs, comme si notre salut dépendait entièrement de lui, et de faire en même temps tout ce qui est en notre pouvoir, comme si notre salut dépendait uniquement de nous. Reconnaissons notre injustice, et nous ne pourrons nous empêcher d'en rougir ; confessons avec sincérité que le Seigneur nous a parlé mille fois, et que nous nous sommes toujours bouché les oreilles, qu'il nous a fait mille grâces, et que nous avons toujours refusé de nous en servir ; craignons qu'il ne nous parle plus, *et que nous mourions dans notre péché.* (*Joan.*, VIII, 21.) *Si donc vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* (*Psal.* XCIV, 8), et répondez-lui aussitôt ; si vous voyez son étoile, abandonnez tout, comme les Mages, pour l'aller chercher ; imitez leur promptitude à se mettre en chemin ; ayez la même fermeté et le même zèle à vous informer du lieu où vous pourrez le rencontrer ; adorez-le enfin avec la même foi et le même amour que nos saints rois : *Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.*

C'est à votre grâce, Seigneur, à retirer les pécheurs de l'abîme de leurs désordres, et à faire marcher les justes dans la voie de la perfection ; c'est votre étoile qui a éclairé trois infidèles *assis à l'ombre de la mort* (*Luc.*, I, 79), et qui les a conduits à votre berceau : *Eclairez nos ténèbres* (*Psal.* XVII, 29), et donnez-nous la force d'aller où votre voix nous appelle ; mille fois nous avons vu votre étoile, et jamais nous n'en avons suivi le mouvement : faites qu'à l'exemple des Mages, nous vous cherchions avec promptitude, et nous vous trouvions avec joie, nous vous adorions avec sincérité : faites que nous vous fassions une offrande, non-seulement de tout ce qui est à nous, mais de tout ce que nous sommes, que nous vous donnions notre cœur par l'amour, notre esprit par la foi, notre corps par la mortification, afin qu'ayant été entièrement à vous en ce monde, nous y soyons éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

On trouvera l'Homélie sur le mystère de la résurrection, dans les *Homélies sur les Evangiles de tous dimanches de l'année.*

JOUR DE L'ASCENSION

Sur l'Evangile selon saint Marc, c. XVI, v. 14-20.

Pendant les trois dernières années que le Fils de Dieu a séjourné dans le monde, il a été aisé de le reconnaître, par le nombre et la grandeur des prodiges qu'il a opérés, pour celui à qui le Père éternel *a donné toute puissance.* (*Matth.*, XXVIII, 18.) En effet, il a fait voir qu'il était le Maître absolu de la terre, de la mer et des enfers ; mais il fallait faire voir encore qu'il était le Maître et le Souverain du ciel : la mer l'avait reconnu pour son Seigneur, puisqu'elle s'était affermie sous ses pieds (*Matth.*, XIV, 25) ; la terre, puisqu'elle avait tremblé à sa mort (*Matth.*, XXVII, 51) ; l'enfer, puisqu'il en avait brisé les portes, et enchaîné le démon après l'avoir vaincu. En un mot, celui qui avait guéri les lépreux, redressé les boiteux, ressuscité les morts, rendu l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles : celui, dis-je, *qui a guéri toutes sortes d'infirmités* (*Matth.*, IX, 35), a eu sans doute un empire souverain sur toutes les choses d'ici-bas ; mais pour comble de sa gloire et pour convaincre ses plus opiniâtres ennemis, qu'il était véritablement Dieu, il était nécessaire qu'il s'élevât de la terre dans le ciel, qu'il en prît possession comme de son héritage, et qu'il y fût reçu comme le *Seigneur des vertus* (*Psal.* XIII, 10), et le Créateur de l'univers ; et c'est ce

(47) Si non est Dei gratia, quomodo salvet mundum, et si non est liberum, quomodo judicet mundum. (Epist. 214.)

qu'on peut appeler après les Pères, la consommation des ouvrages du Sauveur. Pour nous mettre en état d'en profiter, prions-le d'enlever nos cœurs avec lui, puisque retenus par les liens qui nous attachent à la terre, nous ne pouvons le suivre dans le ciel que par nos vœux et nos désirs.

Jeudi. — *Jésus-Christ apparut aux onze, lorsqu'ils étaient à table; il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui avaient vu qu'il était ressuscité.* Admirons, ou plutôt déplorons l'affreuse incrédulité des apôtres, que rien ne peut guérir de leurs faiblesses naturelles, et qui pendant trois années entières qu'ils ont vécu avec Jésus-Christ paraissent toujours aussi grossiers qu'ils étaient quand il les retira de leurs barques pour les obliger à le suivre ; ni ses instructions, ni les reproches qu'il leur a faits si souvent, ni les miracles si fréquents qu'il a opérés pendant tout le temps de sa vie mortelle, ni les prodiges étonnants qui se firent à sa mort, ni sa résurrection arrivée le troisième jour, ainsi qu'il le leur avait prédit, et dont les anges, les saintes femmes, les disciples d'Emmaüs leur attestent la vérité; ni, en un mot, tout ce qui était le plus capable de convaincre les plus endurcis, ne peut les affermir dans la foi ; et jusqu'à la descente du Saint-Esprit, nous les voyons toujours, suivant l'expression de saint Chrysostome, tantôt croyant, tantôt ne croyant point, et par conséquent toujours prêts à retomber dans leur infidélité, sitôt que le Fils de Dieu les en a relevés ; c'est pour cela *qu'il leur apparut, lorsqu'ils étaient à table, et qu'il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité,* « afin que ces dernières paroles qu'il leur disait en les quittant, demeurassent plus profondément imprimées dans leurs cœurs, et que s'en ressouvenant dans la suite elles servissent à leur faire détester leur infidélité, et à les rendre inébranlables dans la foi (48). »

Conduite admirable de la Providence ! si les apôtres avaient toujours été fermes et intrépides, l'intrépidité qu'ils ont fait paraître dans la suite pourrait être attribuée au caractère d'un esprit naturellement opiniâtre, qui ne veut pas avoir le démenti de son entreprise ; ou s'ils avaient cru légèrement et sans rien approfondir, nous pourrions être en droit d'examiner avant que de croire, et de faire après eux ce qu'ils devaient faire avant nous ; mais quand d'un côté nous les voyons toujours faibles en la compagnie même du Fils de Dieu, toujours forts après la descente du Saint-Esprit, ne sommes-nous pas contraints d'avouer que leurs faiblesses venaient d'eux et que leur force était l'ouvrage de Dieu ? et quand de l'autre nous voyons qu'ils ont apporté tant de précautions, avant que de croire la résurrection de Jésus-Christ, et qu'ils ne se sont rendus qu'après l'avoir vu de leurs yeux et touché de la main : ne faut-il pas conclure que leurs doutes doivent dissiper les nôtres, et que ce qui les a persuadés doit être le motif de notre conviction (49)? Ne craignons pas d'exposer au grand jour toutes les imperfections des apôtres, puisque nous en avons retiré de si grands avantages. « En effet, dit saint Grégoire (*Ibid.*), la peine qu'ils ont eue à croire à la résurrection du Seigneur, n'a pas tant marqué leur faiblesse, qu'elle a servi à établir notre foi, et en lisant avec attention ce que l'Ecriture nous en dit, nous sommes affermis par leurs doutes et rassurés par leurs incertitudes ; Marie Madeleine, qui a cru tout d'un coup, a bien moins servi à notre foi, que Thomas, qui a longtemps douté; il a touché les cicatrices du Sauveur, et en les touchant il a préservé en même temps notre cœur de la plaie de l'incrédulité. »

Après donc que douze pêcheurs, de faibles roseaux qu'ils étaient auparavant, sont devenus des colonnes inébranlables de la foi, et ont changé par leurs prédications toute la face de l'univers ; après que la vérité de notre sainte religion a été prêchée par les apôtres, scellée de leur sang et de celui des martyrs, confirmée depuis dix-sept siècles par les écrits des docteurs et par l'autorité des conciles ; quel est encore notre aveuglement, quelle est encore notre témérité d'oser aujourd'hui nous soulever contre *cette nuée de témoins* (*Hebr.*, XII, 1), et de ne vouloir pas nous rendre à ce qui a soumis toutes les nations? Il est incroyable, dit saint Augustin, que des hommes sans science, sans naissance, sans biens, sans crédit ni autorité, aient persuadé des savants, des grands de la terre, des puissants du siècle ; qu'ils se soient tellement rendus maîtres de l'esprit et du cœur des uns et des autres, pour avoir obligé des avares à renoncer à leurs richesses, des savants orgueilleux à soumettre les lumières de leur esprit à l'obscurité de la foi, des païens sensuels à embrasser la mortification chrétienne ; mais il est bien plus incroyable qu'on puisse aujourd'hui refuser de croire ce que tout le monde a cru. Détestons notre infidélité, pour ne nous pas attirer le reproche que le Seigneur fait à ses apôtres : *Et il leur reprocha leur incrédulité, et la dureté de leur cœur à croire ceux qui l'avaient vu ressuscité.* Que si leurs faiblesses ont servi à nous instruire et à nous fortifier dans la foi, faisons en sorte que leur zèle serve aussi à exciter le nôtre, nous surtout qui avons l'honneur d'avoir succédé à leurs emplois, comme ministres de Jésus-Christ : *Prêchons l'Evangile à toute créature*, et obéissons

(47) Qua in re, quid considerandum est nisi quod ideirco Dominus tunc discipulos increpavit, cum corporaliter reliquit, ut verba quæ recedens diceret in corde audientium arctius impressa remanerent. (S. Greg., hom. 19, *in Evang.*)

(49) Nos illorum instruxit aspectus, nos erudivit auditus, nos confirmavit attactus. (S. Leo., *De Ascens. Dom.*, serm. 1.)

avec la même fidélité à l'ordre qu'ils en reçoivent aujourd'hui, et qu'ils mirent en exécution jusqu'au dernier moment de leur vie.

Et il leur dit : Allez par tout le monde : prêchez l'Evangile à toute créature ; celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; et celui qui ne croira pas, sera condamné. Ces miracles accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues, ils prendront les serpents avec la main, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. Comme les apôtres devaient être les vicaires de Jésus-Christ en terre, quand il fut près de les quitter par son Ascension, il leur ordonna de succéder à son principal emploi, et de continuer après lui ce qu'il avait toujours fait, pendant les trois dernières années de sa vie, c'est-à-dire d'instruire et de prêcher : *Allez par tout le monde*, leur dit-il, *prêchez l'Evangile à toute créature.* Autrefois il leur avait défendu d'aller chez les gentils (*Matth.*, X, 5) ; mais depuis que par sa mort la muraille qui séparait les deux peuples fut rompue (*Ephes.*, II, 14), pour n'en faire qu'un, il ne voulut plus que personne fût privé du bienfait de la vocation, et il leur ordonna de prêcher l'Evangile à toute créature, Juif ou gentil, fidèle ou infidèle, à celui qui devait recevoir la foi et à celui qui devait la rejeter ; il leur prescrit la matière de leurs prédications, en leur disant : *Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé : et celui qui ne croira pas sera condamné.* Car n'est-ce pas leur dire, qu'ils doivent prêcher la nécessité du baptême et celle de la foi : et voilà tout ce qui est absolument nécessaire pour être sauvé ; c'est par le baptême que nous sommes enrôlés dans la milice de Jésus-Christ et que nous devenons ses enfants ; c'est par la foi que nous tenons à lui, puisque la foi est le fondement, le germe et la racine de toutes les autres vertus. Est-ce à dire qu'il suffise d'avoir la foi pour opérer son salut ? et chacun de nous peut-il dire avec vérité : Je crois, donc je serai sauvé ? Il dit vrai, répond saint Grégoire (hom. 29), si sa foi est accompagnée des œuvres : car cette foi-là est véritable, quand on ne dément pas par ses mœurs ce qu'on assure par ses paroles, et quand on n'est pas de ceux *qui font profession de connaître Dieu, mais qui le renoncent par leurs actions.* (*Tit.*, I, 16.) *Car*, dit l'apôtre saint Jean, *celui qui dit qu'il connaît Dieu et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui.* (I *Joan.*, II, 4.) Aussi, comme pour détruire par avance l'erreur de ceux qui devaient soutenir dans la suite que la foi seule suffit, Jésus-Christ ordonne d'ailleurs à ses apôtres de *faire observer toutes les choses qu'il a commandées* dans son Evangile, ainsi que le rapporte saint Matthieu (chap. XXVIII, vers. 20), et que nous l'expliquerons le jour de la sainte Trinité. Mais quoi, dira-t-on, comment puis-je croire que j'ai la foi, puisque je n'ai pas les marques auxquelles le Seigneur a voulu qu'on pût reconnaître ceux qui sont animés de cette vertu ? A cela il est aisé de répondre que le Fils de Dieu n'a pas prétendu que tous ceux qui auraient la foi, fissent des prodiges ; mais ceux-là seulement qui auraient le don des miracles : don surprenant que le Seigneur, dans différents siècles, a accordé à ses disciples et à plusieurs saints, puisque nous lisons dans les *Actes* et ailleurs *qu'ils ont chassé les démons, parlé de nouvelles langues, pris des serpents avec la main, bu des breuvages mortels sans en recevoir de mal, imposé les mains sur les malades et leur ont donné la santé.* Sur quoi nous pouvons remarquer la différente manière dont Jésus-Christ et ses disciples opèrent les miracles. Si le Sauveur veut ressusciter la fille de Jaïre, il parle en maître et en souverain : *Ma fille, levez-vous, c'est moi qui vous le commande : « Puella (tibi dico), surge.* (*Marc.*, V, 41.) Si, au contraire, saint Pierre guérit le boiteux qui était à la porte du temple, il ne parle pas en son nom, mais au nom de Jésus-Christ : *Levez-vous*, lui dit-il, *au nom de Jésus de Nazareth, et marchez : « In nomine Jesu Christi Nazareni, surge et ambula.* (*Act.*, III, 6.) Aussi quand le Fils de Dieu promet à ses apôtres qu'ils feront des miracles, il leur fait entendre qu'ils n'agiront pas par leur propre puissance ; mais que ce sera en vertu de son nom : *In nomine meo dæmonia ejicient.* Dieu seul est l'auteur des ouvrages qui surpassent la nature, et l'homme alors n'est que l'instrument dont Dieu daigne se servir pour les opérer.

Peut-être demandera-t-on pourquoi le don des miracles est aussi rare qu'il l'est présentement ? A quoi les Pères répondent qu'ils étaient nécessaires autrefois, et qu'ils étaient très-fréquents ; qu'ils ne sont plus nécessaires aujourd'hui et qu'on en voit très-peu : car, dit saint Grégoire, « de même que quand on plante un arbrisseau, on a coutume de l'arroser dans le commencement, et qu'on ne l'arrose plus quand il a pris racine et qu'il s'est fortifié en terre ; ainsi a-t-il fallu dans les premiers siècles de l'Eglise, pour faire croître la semence de la religion, que le Fils de Dieu compare à un grain de semence (*Matth.*, XIII, 31), l'arroser et l'entretenir par des miracles (59) ; » mais depuis que ce grain si petit dans son origine est devenu dans la suite un arbre si étendu, qu'il a poussé ses branches d'une mer à une autre mer, les miracles sont devenus moins fréquents, parce qu'ils sont moins nécessaires, puisqu'on peut dire que la foi du monde entier est un miracle toujours subsistant.

(59) Ut enim fides cresceret, miraculis erat nutrienda, quia et nos cum arbusta plantamus, tandiu eis aquam fundimus quoad usque in terra jam coaluisse videamus ? at si semel radicem in terra fixerint, irrigatio cessabit. (Hom. 19.)

Nous pouvons assurer cependant qu'ils n'ont pas entièrement cessé, et qu'ils n'ont fait que changer de nature : ce qui se faisait autrefois corporellement, se fait aujourd'hui spirituellement (S. Greg., *ibid.*), et suivant la promesse de Jésus-Christ, ceux qui ont la foi *chassent encore les démons, parlent de nouvelles langues, prennent les serpents avec la main, boivent un breuvage mortel, sans en ressentir de mal, imposent les mains sur les malades, et les malades sont guéris.* En effet, quand un prêtre par la vertu du sacrement de pénitence délivre un pécheur du malin esprit, dont ce pécheur était possédé, ne chasse-t-il pas les démons? *Dæmonia ejicient.* Quand un libertin, changeant entièrement de conduite, raconte les miséricordes du Seigneur de la même bouche, dont tant de fois il a profané son saint nom, ne parle-t-il pas de nouvelles langues? *Linguis loquentur novis.* Quand un ministre zélé vient à bout par de saintes exhortations d'arracher du cœur d'un impie la malice qui y était profondément enracinée, qu'il lui ôte le désir de la vengeance, ou lui fait rompre les liens qui l'attachaient à un objet impur, ne prend-il pas les serpents avec la mains? *Serpentes tollent.* Quand une femme chrétienne résiste par vertu aux artifices d'un libertin, qui, pour la corrompre, lui fait avaler le poison de la louange et de la séduction, ne boit-elle pas un breuvage mortel, sans qu'il lui fasse de mal? *Et si mortiferum quid biberent, non eis nocebit.* Quand enfin un de nos frères est faible et chancelant dans le chemin de la vertu, et que nous le soutenons par de bons avis et par de saints exemples, ne guérissons-nous pas les malades par l'imposition des mains? *Super ægros manus imponent, et bene habebunt.* Voilà les miracles qui se passent encore tous les jours dans l'Eglise de Dieu ; miracles d'autant plus grands qu'ils sont spirituels, et qu'ils se font, non en faveur des corps, mais pour le bien des âmes. Que si après ces différents prodiges corporels et spirituels, que nous devons regarder comme autant de preuves de la vérité de la religion, il nous reste encore quelque doute sur la divinité de Jésus-Christ ; pour achever de nous convaincre, transportons-nous en esprit sur la montagne de Sion, et voyons-le s'élever dans le ciel (S. Chrysost., *in Asc. Dom.*), non comme Enoch qui y fut transporté par le ministère des anges, non comme Elie qui y fut enlevé dans un char de feu, non, en un mot, comme un homme qui a besoin d'un secours étranger, mais comme un Dieu qui y monte par sa seule puissance, et sa propre vertu.

Vendredi.—*Le Seigneur, après avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu.* Il semblerait par ces paroles que le reproche que Jésus-Christ fit aux apôtres précéda immédiatement son Ascension : *Et Dominus quidem Jesus, postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum.* Mais saint Augustin (*De cons. Evang.*, lib. III, c 25) remarque fort judicieusement qu'il ne leur *aurait pas reproché d'avoir refusé de croire ceux qui avaient vu qu'il était ressuscité*, puisqu'en ce temps-là ils l'avaient vu eux-mêmes plusieurs fois depuis sa résurrection : cette apparition dont parle notre Evangile ne fut donc pas la dernière de toutes ; mais, selon le même Père, elle arriva le jour même de sa résurrection. Jésus-Christ apparut d'abord à Marie Madeleine, ensuite aux saintes femmes, puis à saint Pierre, après aux deux disciples d'Emmaüs; et enfin, c'est-à-dire la dernière fois de ce même jour : *Il apparut sur le soir aux apôtres, comme ils étaient à table, et il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité : « Novissime recumbentibus illis undecim apparuit. »* Ainsi il faut croire que saint Marc, pour abréger, selon sa coutume, a rapporté tout ensemble ce qui était arrivé en différents temps. Remarquons d'ailleurs que l'évangéliste dit que Jésus-Christ apparut aux onze, quoiqu'ils ne fussent que dix, saint Thomas n'étant pas alors avec eux ; mais, dit encore saint Augustin, il n'a pas cru devoir les nommer autrement que les onze, parce que c'était le nom du collége apostolique depuis l'apostasie de Judas, et avant l'élection de saint Mathias. Quoi qu'il en soit, après que Jésus-Christ leur eut parlé, comme saint Luc l'a rapporté plus au long, il s'éleva dans le ciel où il est assis à la droite de Dieu : *Postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.* C'est donc aujourd'hui que le Fils de Dieu retourne au lieu d'où il est venu. « Il est descendu, dit saint Grégoire, du ciel dans le sein de la Vierge ; du sein de la Vierge il a été posé dans la crèche, de la crèche il a été attaché à la croix, de la croix il a été mis dans le sépulcre, du sépulcre il est revenu sur la terre, de la terre il est remonté dans le ciel (51). » Tel est le cercle que l'amour a fait faire à notre Dieu ; il l'a fait descendre du ciel sur la terre pour gagner nos cœurs ; et après avoir fait ici-bas toutes les démarches les plus capables de l'en rendre le maître, il remonte de la terre dans le ciel pour les enlever avec lui. C'est là où nous devons sans cesse tenir nos esprits et nos cœurs attachés, c'est là où nous devons monter par la pensée et les désirs, jusqu'à ce que nous soyons en état d'y monter véritablement ; ainsi, comme l'esprit du mystère de ce jour est de nous détacher des choses d'ici-bas, et de nous faire désirer celles d'en haut; ce que nous avons à faire pour entrer dans les desseins de notre Dieu, c'est de voir quels sont les liens qui nous retiennent au monde, et les couper avec le glaive de l'Evangile ; car comme on a soin pour faire pousser un arbre plus haut de retrancher toutes les bran-

(51) De cœlo venit in uterum Virginis, de utero venit in præsepe, de præsepio venit in crucem, de cruce venit in sepulcrum, de sepulcro rediit in cœlum (Hom. 19.)

ches qui le surchargent, de même aussi, afin que rien ne nous empêche de nous élever vers le ciel, nous devons retrancher tant de désirs déréglés (*Coloss.*, III, 2), que nous pouvons appeler les malheureux rejetons qu'une nature corrompue produit sans cesse, et qui, appesantissant l'âme, la font pencher vers la terre. Il est vrai que nous ne pouvons anéantir nos passions ; mais nous pouvons les soumettre à la raison : c'est alors, dit saint Augustin, que nous nous ferons un moyen de salut de ce qui en est si souvent un obstacle ; et que les foulant aux pieds, et les mettant au-dessous de nous, nous nous en ferons une espèce de marchepied, et qui nous aidera à monter jusque dans le ciel (52). Il est encore vrai que par nous-mêmes nous ne pouvons maîtriser des passions dont le joug même paraît si doux ; mais que ne pouvons-nous pas avec l'aide de celui qui est dans le ciel assis à la droite de Dieu, et qui est le chef d'un corps dont nous sommes les membres? Voilà d'où nous devons attendre tout secours et toute protection (*Psal.* CXX, 2) ; car quand il est dit que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, ce n'est pas à dire que Dieu ait de droite, mais c'est pour nous marquer que le Fils a une puissance égale au Père : ainsi, quand nous pensons que ce Fils qui s'est fait homme pour l'amour de l'homme, est présentement dans le ciel où il a été reçu comme Fils de Dieu, et comme Dieu même, quelle confiance ne devons-nous pas avoir en celui que nous devons reconnaître pour le Tout-Puissant? Mais ce n'est pas encore assez : celui que saint Marc nous dit être assis à la droite de Dieu, saint Etienne nous assure que pendant son martyre, il l'a vu debout : *Video cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei.* (*Act.*, VII, 55.) Pourquoi cela? C'est, répond saint Grégoire, que tantôt il est dit qu'il est assis, pour nous marquer sa puissance, tantôt qu'il est debout pour nous signifier l'assistance qu'il nous donne dans toutes les occasions où nous en avons besoin. Or voilà ce qui doit nous remplir de force et de consolation dans toutes les adversités de la vie, de savoir qu'un Dieu qui est aussi bon que puissant, nous voit du haut du ciel ; qu'il est debout pour nous aider et nous soutenir ; qu'il nous encourage par l'exemple de ce qu'il a souffert ; qu'il nous fortifie par l'onction de sa grâce, et qu'il a pour nous en main une couronne toute prête à nous mettre sur la tête, quand nous aurons vaillamment combattu : *Video cœlos apertos et Filium hominis stantem a dextris Dei.* C'est la certitude de cette espérance qui doit soutenir ses ministres dans les travaux de leur ministère, puisqu'ils ont lieu de croire qu'il fera pour eux ce qu'il a fait pour les apôtres, ainsi que nous allons le voir dans les dernières paroles de notre Evangile.

Samedi. — *Et eux étant partis prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant sa parole par les miracles qui l'accompagnaient.* — Le Seigneur avait commandé à ses apôtres de s'en aller, et de prêcher l'Evangile à toute créature, et l'évangéliste nous apprend *qu'ils partirent et prêchèrent partout.* C'est à nous, ministres de Jésus-Christ, que le même ordre est donné, dès qu'il nous a attachés au service des autels ; son dessein a été que chacun de nous y servît suivant les dons et les talents qu'il nous a donnés ; ainsi l'un doit prêcher l'Evangile de la voix, l'autre l'expliquer par ses écrits ; celui-ci conduire un troupeau la houlette à la main, celui-là avoir soin d'une partie de ce troupeau sous la conduite de ce premier Pasteur ; et nous serons punis comme des ouvriers oisifs, si nous ne travaillons en aucune manière à la vigne du Père de famille. Quelques difficultés que nous puissions prévoir dans notre ministère, ne soyons pas assez lâches pour nous rebuter : Nous n'aurons jamais tant à souffrir que les apôtres ont souffert dans leur apostolat : *Ils ont enduré les opprobres, les fouets, les liens, les prisons ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toute manière, ils sont morts par le tranchant de l'épée, ils ont erré çà et là étant pauvres, affligés, maltraités.* (*Hebr.*, XI, 36, 37.) Cependant jamais ils ne se sont découragés ; toujours fidèles à exécuter les ordres que leur divin Maître leur avait donnés d'aller par tout le monde prêcher l'Evangile, *à toute créature,... ils ont fait retentir leurs voix jusqu'aux extrémités de l'univers.* (*Psal.* XVIII, 5.) Disons plus, ils ont été comblés de joie dans les plus grandes persécutions, et ils ont réussi au delà de leurs espérances, puisque de leur vivant ils ont élevé des églises presque dans toutes les parties du monde.

Qui a pu produire un si grand succès et une si grande fermeté en eux ; sinon le Seigneur *qui opérait avec eux : confirmant sa parole par les miracles.* Or voilà ce qui doit nous soutenir et nous empêcher de perdre courage dans les plus grandes difficultés, et les obstacles imprévus : car bien que nous n'ayons plus à résister à la fureur des tyrans, nous trouvons dans les chrétiens des oppositions qui seraient capables de nous rebuter, si le Seigneur ne coopérait avec nous : ainsi, par exemple, nous voyons un pécheur dont la haine est enracinée dans le fond de son cœur pour un ennemi qui lui a arraché un poste avantageux, dont il était en possession ; un autre qui, étant dans l'habitude invétérée d'un péché honteux, a tous les sens tellement corrompus, qu'il se croit comme nécessité d'être toujours dans l'occasion prochaine du péché ; celui-ci, qui n'étant riche que du bien d'autrui, ne peut espérer de salut qu'en le restituant à ceux à qui il appartient, c'est-à-dire en rentrant dans le même néant, d'où ses usures et ses

(52) Si unusquisque nostrum subdere eas sibi studeat, ac super eas stare consuescat, ex ipsis gradum construit, quo possit ad superiora consurgere, elevans nos, si fuerint infra nos, de vitiis nostris scalam nobis facimus, si vitia ipsa calcemus. (Serm. 176, *De temp.*)

rapines l'ont tiré; celui-là, qu'une ambition démesurée a élevé à une charge qu'il est incapable d'exercer, et qu'il doit absolument quitter, s'il veut mettre ordre aux affaires de sa conscience. Dans tous ces cas, l'impossibilité morale de réussir pourrait nous décourager, si nous n'avions égard qu'à nos propres forces; mais si nous faisons réflexion, que *ce qui est impossible à l'homme, ne l'est point à Dieu* (*Luc.*, XVIII, 27), que le Seigneur coopère avec nous, et nous assiste de sa grâce, nous agirons avec confiance; nous ferons tout ce qui est en nous, espérant que Dieu achèvera le reste, et qu'il se fera entendre aux oreilles du cœur de ces pécheurs endurcis, tandis que nous parlerons aux oreilles de leurs corps; en un mot, *nous espérons contre l'espérance* (*Rom.*, IV, 18), parce que nous saurons que le Seigneur coopère avec nous, comme il coopérait avec ses apôtres; et qu'il nous fortifiera par sa grâce, comme il a confirmé sa parole par les miracles qui l'accompagnaient.

Au reste, si nous avons quelque succès avantageux, c'est à celui-là seul qui est l'auteur de tout bien, que nous devons en rapporter toute la gloire : car dans les ouvrages de la grâce nous ne devons jamais nous regarder que comme de faibles instruments, dont le Seigneur daigne se servir pour les opérer : et nous en glorifier, ce serait être *comme la cognée qui s'élèverait contre celui qui s'en sert* (*Isa.*, X, 15) : ainsi c'est à nous *à planter et à arroser;* mais si la tige prend racine, sachons que ce n'est que par la vertu *de Celui qui donne l'accroissement.* (I *Cor.*, III, 7.) Gardons-nous donc bien de retenir pour nous un grain de l'encens qu'on nous donne, et renvoyons-le tout entier à Celui à qui seul appartient tout honneur et toute gloire : car si nous etions assez malheureux de nous élever d'une louange, qu'une corruption mondaine nous fait quelquefois donner, et qu'une plus grande corruption nous fait souvent mendier, nous aurions le malheur de tomber nous-mêmes dans le précipice dont nous aurions retiré les autres, et de périr par un péché de vaine complaisance, après que la miséricorde de Dieu nous aurait préservés d'un péché honteux et grossier : au lieu que si l'humilité est la fidèle compagne de notre charité, en travaillant à la sanctification de nos frères, nous travaillerons utilement à la nôtre; puisqu'en leur prêtant notre main pour les retirer de l'abîme de leurs péchés, nous reconnaîtrons devant Dieu, que nous nous serions plongés dans de plus grands désordres, s'il ne nous avait soutenus de la sienne. Alors la compassion que l'excès de leur misère nous fera voir pour eux, fera naître notre reconnaissance envers lui, et nous serons convaincus au fond du cœur que celle que nous lui devons pour nous avoir empêché de tomber, doit être aussi grande que celle qu'ils lui ont pour avoir daigné les relever.

Plaise au Seigneur que ces vérités soient profondément gravées dans le cœur de ses ministres : ce sera alors que, connaissant l'obligation qu'ils ont de travailler, et le secours qu'il doivent attendre de Celui qui coopère avec eux, on les verra toujours dans l'action, sans se rebuter des plus grandes difficultés, parce qu'ils attendront tout de lui; et sans s'élever des plus grands succès, parce qu'ils rapporteront tout à sa gloire. C'est ainsi que, fidèles à ce qu'ils doivent à Dieu et au prochain, ils recevront un jour pour récompense de leurs travaux, la couronne immortelle, que *le Prince des pasteurs* leur mettra sur la tête dans le séjour de la gloire. Ainsi soit il.

SUR CE QUE NOUS DEVONS FAIRE POUR SUIVRE LE SAUVEUR DANS LE CIEL.

Postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum. (*Marc.*, XVI, 19.)

Tous les mystères de Jésus-Christ doivent produire en nous certains effets qui en sont comme l'esprit; ainsi, quand il prend une naissance corporelle dans le sein d'une Vierge, nous devons naître spirituellement; quand il meurt sur une croix, nous devons mourir au péché; quand il ressuscite glorieusement à une vie nouvelle, nous devons ressusciter à la grâce; mais quand il quitte le monde pour retourner au ciel, nous devons rompre les liens qui nous attachent à la terre, pour ne nous occuper que des choses d'en haut; voulons-nous donc nous mettre en état de jouir de la gloire dont il est aujourd'hui revêtu, il faut faire deux choses : la première, détacher nos cœurs de la terre, et les tenir toujours élevés vers le ciel; la seconde, imiter les vertus de notre divin modèle comme les seuls moyens qui peuvent nous y conduire : c'est le sujet de ces deux réflexions.

1. La vie du chrétien est une vie de détachement : ne tenir à rien des choses d'ici-bas pour ne tenir qu'à Jésus-Christ, c'est la première disposition qu'il demande dans ses disciples; car quand il nous dit dans l'Evangile : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même;* n'est-ce pas comme s'il disait : il faut, pour être à moi, renoncer tellement à tout, qu'on cesse même d'être à soi : *Si quis vult venire post me, abneget seipsum.* (*Luc.*, IX, 23.) L'Apôtre ne pouvait nous donner une idée plus sublime de son détachement, qu'en parlant ainsi de lui-même : *Le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde.* (*Galat.*, VI, 14.) Car c'est-à-dire, suivant la pensée des interprètes, qu'ils avaient l'un pour l'autre un si grand éloignement, que le monde l'avait en horreur comme on abhorre la croix, et qu'il avait la même horreur pour le monde et pour ses maximes. Or, le mystère que nous célébrons est infiniment propre à produire en nous cet effet, c'est-à-dire, à détacher nos cœurs de tous les objets de la terre. Et, en vérité, si en réfléchissant sur la fête de ce jour, nous considérions attentivement que Jésus-Christ est monté au ciel pour nous y préparer une place; qu'il est le chef dont nous sommes

les membres, et que son dessein est que les membres y soient un jour réunis avec leur chef. « Nous conclurions avec saint Grégoire, qu'il le faut suivre de cœur où nous croyons qu'il est monté corporellement, et que rien ne doit plus nous plaire sur la terre, à nous qui savons que nous avons un Père dans le ciel (53); » nous souhaiterions avec l'Apôtre (*Rom.*, VII, 24) que les liens qui nous attachent à ce corps de mort fussent rompus, pour n'avoir plus aucun obstacle qui nous empêchât d'y suivre notre divin Sauveur. Il y est monté pour nous faire participants de sa gloire, mais rien n'est plus capable de nous en éloigner, que l'attachement que nous avons pour les choses d'ici-bas; celui que les apôtres avaient pour l'humanité sainte du Fils de Dieu, ne laissait pas d'être une imperfection en eux, et c'est la raison qu'il leur apporte pour leur faire entendre le besoin qu'ils ont eux-mêmes qu'il les quitte, afin qu'ils cessent de l'aimer suivant la chair : *Expedit vobis ut ego vadam.* (*Joan.*, XVI, 7.) Aussi l'Esprit-Saint, pour nous établir dans les sentiments d'un parfait détachement, nous commande de nous considérer, tantôt comme des voyageurs (I *Petr.*, II, 11), et tantôt comme des morts, dont la vie est cachée en Jésus-Christ : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (*Coloss.*, III, 3.) Etre voyageur, c'est ne se servir des choses qu'en passant, n'en user que pour la nécessité, et jamais pour la volupté; c'est être toujours occupé du terme où l'on tend, dans la joie ou dans le chagrin, à mesure qu'on en approche, ou qu'on trouve des obstacles imprévus qui nous en éloignent. Or, être dans cette disposition, n'est-ce pas ne tenir à rien? c'est ce que saint Paul appelle *avoir une femme comme n'en ayant point, acheter comme ne possédant point, user de ce monde comme n'en usant point* (I *Cor.*, VII, 29-31); car c'est être si peu attaché à tout ce que l'on a, qu'on soit toujours prêt à s'en voir privé, et à ne l'avoir plus. Tels étaient les sentiments qu'un grand Pape tâchait d'inspirer aux chrétiens sur le mystère que nous célébrons aujourd'hui. « Que des désirs terrestres, disait-il à son peuple, n'appesantissent pas des âmes qui sont appelées à des biens célestes; que ce qui est périssable n'occupe pas des hommes qui sont destinés à une gloire éternelle; que des charmes trompeurs n'amusent pas ceux qui sont entrés dans le chemin de la vérité : en un mot, que les fidèles passent si légèrement par les choses temporelles, qu'ils puissent se reconnaître comme des voyageurs dans cette vallée de larmes en laquelle si on trouve quelquefois quelques commodités qui plaisent, il ne faut pas s'y attacher avec déréglement, mais il faut en user avec sobriété, et les quitter avec courage (54). » — « Nous devons nous servir des biens de la terre, dit saint Augustin, comme un voyageur se sert des meubles qu'il trouve dans une hôtellerie, par pure nécessité et sans aucune attache, parce qu'il n'y doit pas demeurer, et qu'il doit les quitter dès le lendemain (55). »

Ce n'est pas encore assez d'être voyageur, il faut être mort, et le mort pousse le détachement encore plus loin, *mortui estis.* En effet, non-seulement le mort ne tient plus aux choses extérieures, mais il ne tient plus à lui-même : insensible à tout, il est indifférent à l'adversité et à la prospérité, au bien et au mal, à la louange et au mépris; et voilà jusqu'où le chrétien doit porter son détachement. Tel a été celui de l'Apôtre, lui qui a *passé par l'honneur et l'ignominie, par la mauvaise et la bonne réputation*, et qui cependant a toujours été *comblé de joie* dans ces différentes situations. (II *Cor.*, VI, 8, 10.) Concluons de là, mais concluons avec douleur, que nous sommes bien éloignés de l'état où le Seigneur nous a appelés par sa grâce, et que jusqu'à présent nous avons bien peu profité du mystère de l'Ascension de Jésus-Christ. Il est monté aux cieux pour nous apprendre, dit saint Augustin, que c'est là où doivent tendre nos désirs, et où nous devons placer notre amour et notre espérance, parce que c'est là où est notre trésor; et cependant les païens ont-ils été attachés à la terre plus que nous le sommes? au lieu d'être comme des voyageurs qui s'occupent sans cesse de leur patrie, à voir l'empressement que nous avons pour les biens d'ici-bas, ne semble-t-il pas que le vrai bonheur est d'en jouir, et que nous ne devons jamais les quitter? bien loin d'être morts, peut-on être plus vifs que nous le sommes, sur tout ce qui nous arrive de bien et de mal? Quels transports de joie la moindre louange ne nous donne-t-elle pas? quelle impression de tristesse ne concevons-nous pas de la moindre raillerie? la prospérité nous élève, l'adversité nous abat, la joie réveille nos passions, l'affliction nous ôte le courage; de manière qu'au lieu d'être indifférents et insensibles à tout, il n'y a rien pourquoi nous n'ayons une vivacité prodigieuse; on désire avec fureur ce qu'on n'a pas, on possède avec passion ce que l'on a, l'on perd avec désespoir ce que l'on possédait. *Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et courrez-vous après le mensonge?* (*Psal.* IV, 3.) Ne lèverez-vous jamais vos cœurs au ciel? n'aurez-vous jamais de goût pour les choses célestes? Ap-

(53) Oportet ut illuc sequamur corde, ubi cum corpore ascendisse credimus, nihil nos jam delectet in infimis, qui patrem habemus in cœlis.

(54) Sursum vocatos animos desideria terrena non decipiant, ad æterna præelectos peritura non occupent, veritatis viam ingressos fallaces illecebræ non retardent; et ita a fidelibus hæc temporalia decurrantur, ut peregrinari se in hac mundi valle cognoscant in qua etiam si quædam commoda blandiantur, non amplectenda nequiter, sed transeunda fortiter. (S. Leo., serm. 2, *De Ascens.*)

(55) Utere mundo quemadmodum viator in stabulo utitur mensa, calice urceo, dimissurus, non permansurus. (Tract. 40, *in Joan.*)

prenez du mystère que nous célébrons aujourd'hui à vous détacher des objets de la terre, et à tenir vos esprits toujours élevés vers le ciel ; mais apprenez d'ailleurs à imiter les vertus de Celui qui y monte pour nous en tracer le chemin, comme les seuls moyens qui peuvent nous y conduire sûrement.

2° L'Ecriture nous apprend que c'est à l'humilité et aux souffrances que Jésus-Christ est redevable de la gloire dont il prend aujourd'hui possession. *Pourquoi est-il dit qu'il est monté*, demande l'Apôtre, *sinon parce qu'il était descendu auparavant dans les parties les plus basses de la terre ; celui qui est descendu, est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux. N'a-t-il pas fallu que le Christ souffrît* (*Ephes.*, IV, 9.10), dit le Fils de Dieu lui-même dans son Evangile. *et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?* (*Luc.*, XXIV, 26.) Mais la même Ecriture nous apprend que l'humilité et la mortification sont les seuls moyens dont nous devons nous servir pour arriver à la béatitude qui nous est préparée. Voici comme Jésus-Christ nous en parle : tantôt il nous dit que *quiconques s'humiliera sera exalté* (*Luc.*, XVIII, 14) ; tantôt que le *royaume des cieux souffre violence, et que, pour le ravir, il faut s'en faire une continuelle.* (*Matth.*, XI, 12.) Il ne faut donc pas croire que le mystère de l'Ascension soit un mystère qui ne puisse exciter en nous que notre admiration, et il ne suffit pas d'envisager avec étonnement Jésus-Christ s'élever de la terre dans le ciel ; les apôtres étaient dans cette surprise dont ils furent repris par ces paroles : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?* (*Act.*, I, 11.) Comme si les anges leur eussent dit : Ne soyez pas tellement occupés de voir votre Maître monter dans la gloire, que vous négligiez de travailler vous-mêmes à y monter après lui. Il ne s'agit pas de le suivre fixement des yeux du corps, il faut agir, il faut souffrir ; en un mot, il faut marcher sur ses traces, pour vous mettre en état d'occuper un jour la place qu'il est allé vous préparer ; les disciples ne seront pas traités plus favorablement que le Maître, et il ne faut pas nous imaginer qu'il nous donne pour rien une gloire qu'il a lui-même achetée si chèrement ; il faut qu'il nous en coûte absolument l'humiliation de l'esprit et la mortification du corps ; et voilà l'instruction et le profit que nous devons tirer du mystère que nous célébrons. Lucifer voulut s'élever et devenir semblable au Très-Haut, et il fut précipité dans le fond des enfers. (*Isa.*, XIV, 14, 15.) Adam mangea du fruit défendu, et il fut condamné à la mort lui et toute sa postérité. (*Gen.*, III, 12.) Que ces deux exemples célèbres puissent servir à nous faire comprendre combien Dieu veut qu'on lui soit soumis, et qu'on s'abstienne par l'obéissance à sa loi de tout ce qui flatte nos sens. Tout l'Evangile est plein ou de commandements qu'ils nous a faits sur l'humilité et sur la mortification, ou des exemples qu'il nous en a donnés ; mais pour nous exciter encore plus fortement à les suivre, il nous en fait voir aujourd'hui la récompense dans son Ascension glorieuse. Que pouvait-il faire de plus ? Cependant fut-on jamais plus superbe, fut-on jamais plus sensuel, et par conséquent fut-on jamais plus éloigné de la véritable gloire ? Qui pourrait faire une peinture fidèle des excès où l'on a porté l'orgueil et la sensualité, ferait voir que ces passions n'ont point de bornes dans presque tous ceux qui sont en état de les satisfaire. Disons plus, on ne regarde point si on le peut : ces passions, plus fortes dans ceux qu'elles dominent que la justice, l'honneur et la conscience, font que quand on s'est déjà ruiné, on ne fait nulle difficulté de ruiner impitoyablement le marchand et l'ouvrier pour contenter une sotte vanité, et une sensualité honteuse. Ainsi, tout homme est plongé dans le mal, après que *le Verbe s'est fait chair* (*Joan.*, I, 14) pour le sanctifier : son esprit, qui devrait être soumis au Seigneur par l'humilité, se révolte contre lui par orgueil ; son corps, qui ne peut être assujetti à l'âme que par la mortification, se ravale au rang des bêtes par la sensualité ; d'où il s'ensuit que bien loin d'être en droit d'espérer que dépouillé de cette mortalité, il sera revêtu d'une gloire immortelle, nous avons tout lieu de craindre qu'il ne soit une victime engraissée pour le jour de la colère ; car dit l'Apôtre : *Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* (*I Cor.*, XV, 51.) *Ce Jésus, qui s'est élevé dans le ciel, viendra de la même sorte, que vous l'avez vu monter* (*Act.*, I, 11), pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire pour amener avec lui ceux qui auront imité ses vertus, et pour condamner à des flammes éternelles ceux qui auront méprisé ses préceptes et ses exemples. Telles sont les réflexions qui doivent nous occuper dans ce saint jour : heureux si elles nous font prendre une ferme et sincère résolution d'employer tous les moyens nécessaires pour mériter d'occuper un jour les places que Jésus-Christ, notre divin modèle, en quittant la terre, nous est allé préparer dans le ciel. (*Joan.*, XIV, 2.)

Seigneur, *qui nous donnera des ailes* (*Psal.* LIV, 7) pour vous suivre dans le séjour de votre gloire ? qui rompra les liens qui nous attachent à la terre ? Vous nous avez appris dans votre Evangile, que si nous voulons vous suivre et aller après vous, il faut renoncer à nous-mêmes, porter notre croix (*Luc.*, IX, 23) ; mais c'est à vous, Seigneur, à nous détacher de nous-mêmes et nous faire embrasser la mortification ; faites donc, par votre grâce, que nous ne tenions plus à rien des choses d'ici-bas ; que nous n'ayons de désirs que pour celles d'en haut ; que nous humiliions sans cesse notre esprit, pour vous être plus soumis ; que nous mortifiions sans cesse notre corps, pour le réduire en servitude ; en un mot, que nous devenions de fidèles imitateurs de vos vertus, pour mériter de participer à la gloire dans laquelle vous entrez aujourd'hui et d'en jouir avec vous

dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

On trouve l'homélie sur le mystère de la Pentecôte, dans les *Homélies sur les Evangiles de tous les dimanches de l'année.*

JOUR DE LA SAINTE TRINITE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. XXVIII, v. 18-20.

Cet Evangile est tiré des dernières paroles que Jésus-Christ dit à ses disciples avant que de monter au ciel: il convient fort à ce mystère, puisqu'il y est fait mention des personnes de la très-sainte Trinité. Tâchons de l'expliquer à notre ordinaire; mais en parlant d'un mystère incompréhensible, ne disons rien qui ne soit intelligible à tout le monde, et qui ne puisse servir à nous instruire et à nous édifier,

Dimanche.— *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.* «Le mystère que nous célébrons aujourd'hui consiste à croire et à révérer un seul Dieu en trois personnes, et trois personnes en un seul Dieu, sans confondre les personnes, sans séparer la substance; la personne du Père étant autre que celle du Fils, celle du Fils n'étant point celle du Père, et celle du Saint-Esprit n'étant point celle du Père et du Fils; mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ayant une même divinité, une même nature et une même toute-puissance; car quoique le Père ne soit ni fait, ni créé, ni engendré d'aucun autre, que le Fils soit engendré du seul Père, sans être ni fait, ni créé, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, sans être ni créé, ni fait, ni engendré: il n'y a en cette Trinité rien de plus ancien, ni de moins ancien, rien de plus grand, ni de moins grand; mais les trois personnes sont toutes co-éternelles, et parfaitement égales entre elles. Voilà ce que la foi catholique nous apprend du mystère de la sainte Trinité, et sans cette croyance on ne peut espérer de salut.» (*Symb. S. Athan.*)

Il semblerait que les premières paroles de notre Evangile détruiraient cette égalité; car si le Fils de Dieu est aussi puissant que le Père, pourquoi dit-il que toute-puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre? *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* Il est aisé de répondre que Jésus-Christ peut-être considéré, ou comme Dieu, ou comme homme: il est égal au Père selon sa divinité, mais il est moindre que le Père selon l'humanité; aussi tantôt il dit, que *son Père est plus grand que lui* (*Joan.*, XIV, 28); tantôt que *son Père et lui sont une même chose* (*Joan.*, X, 30); or, quand il nous dit, que *toute-puissance lui a été donnée*, il veut nous faire entendre que quoiqu'il l'eût déjà en tant que Dieu par sa génération éternelle, il l'a reçue non-seulement en tant qu'homme par l'union hypostatique dès le premier instant de son incarnation; mais encore il l'a acquise par les mérites de sa mort: ainsi étant notre Maître, et ayant toute-puissance sur nous comme Dieu, comme Dieu-Homme, comme Rédempteur, nous sommes ses sujets, et nous devons lui obéir par ces trois motifs différents; c'est-à-dire, que nous devons lui être soumis par devoir, par amour et par reconnaissance: par devoir, comme à celui qui par sa nature divine est le Maître du ciel et de la terre; par amour, puisque le même qui est Dieu de toute éternité, a bien voulu, pour s'attirer nos cœurs, se faire homme dans le temps; par reconnaissance, car pouvons-nous jamais en avoir une assez grande pour celui qui par sa mort et sa Passion nous a retirés de l'enfer, et nous a ouvert les portes du paradis. Que dirons-nous donc de tant de chrétiens, que l'on voit toujours révoltés, toujours insensibles, toujours ingrats envers leur Créateur, leur Sauveur, leur Rédempteur, sinon qu'ils ont tout lieu d'appréhender *la toute-puissance qui lui est donnée dans le ciel et sur la terre*, et que s'ils ne s'y soumettent dans ce monde, ils ne peuvent manquer d'en ressentir dans l'autre les redoutables effets.

Ajoutons que si nous sommes obligés de nous soumettre à Jésus-Christ, parce que *toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre*, nous devons aussi obéir à tous ceux qui ont reçu une puissance légitime pour nous commander dans le spirituel ou dans le temporel; car *il n'est point de puissance qui ne vienne d'en haut* (*Rom.*, XIII, 1), et nous devons reconnaître dans nos supérieurs celle de Dieu même qui les en a revêtus; ainsi se révolter contre eux, sous quelque prétexte que ce soit, c'est se révolter contre Dieu: aussi l'Ecriture nous apprend qu'il *faut leur obéir, non-seulement quand ils sont doux, mais même quand ils sont rudes et fâcheux* (*I Petr.*, II, 18); *non-seulement par la crainte, mais encore par le devoir de la conscience.* (*Rom.*, XIII, 5.)

Lundi. — *Allez donc, et enseignez toutes les nations; les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Comme il n'y a pas un mot dans l'Ecriture qui n'ait sa signification, les interprètes nous font remarquer celui-ci, *donc:* allez donc, dit le Fils de Dieu à ses apôtres, *Euntes ergo.* Car n'est-ce pas comme s'il leur disait, cette même puissance que j'ai, je vous la communique, *en vous envoyant comme mon Père m'a envoyé* (*Joan.*, XX, 21); *je vous ai remis entre les mains les clefs du royaume des cieux, je vous ai assuré que ce que vous délierez sur la terre serait délié dans le ciel* (*Matth.*, XVIII, 18); *je vous ai donné le pouvoir de faire des miracles, de chasser les démons en mon nom, de parler de nouvelles langues, de prendre des serpents avec la main, de boire des breuvages mortels, sans en ressentir de mal, d'imposer les mains sur les malades, et de leur rendre la santé.* (*Marc.*, XVI, 17, 18.) Or, pour leur persuader qu'il est en droit de leur donner cette puissance, il les assure qu'il en a une absolue dans le ciel et sur la terre: *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra:* d'où il conclut qu'ils n'ont donc qu'à partir en assurance, sans rien craindre des hommes ni des démons: *Euntes ergo.* Car si vous voulez savoir pourquoi il les fait ainsi ressouvenir de sa

toute-puissance, on vous répondra qu'il était à propos de leur fortifier le courage, de peur qu'ils ne fussent rebutés, en voyant que Jésus-Christ par ces paroles, *allez*, ne leur prescrivait point d'autres bornes que celles de l'univers: *Euntes in universum mundum* (*Marc.*, XVI, 15); et ne leur donnait point un moindre emploi, que celui d'enseigner toutes les nations: *Docete omnes gentes.* N'allez pas croire qu'il les envoie pour apprendre aux hommes les sciences humaines; tout ce qui n'a point de rapport au salut n'est pas un objet digne de ses soins: mais il les envoie enseigner aux gentils ce qu'il a enseigné lui-même à ses disciples: ce qui regarde sa doctrine, c'est-à-dire les mystères incompréhensibles de la sainte Trinité, de son Incarnation, de sa Résurretion, de son Ascension, de la descente du Saint-Esprit, suivant la promesse qu'il leur en avait faite, de l'institution du sacrement adorable des autels, par lequel ce divin Sauveur, quoique éloigné de nous, est toujours demeuré avec nous: ce qui regarde sa morale, c'est-à-dire le détachement du cœur, l'humiliation de l'esprit, la mortification du corps, le mépris de la grandeur, le danger des richesses, la patience dans les maux, la modération dans les biens, l'amour des souffrances, le pardon des ennemis, une couronne immortelle à ceux qui observeront ses commandements, un feu éternel préparé à ceux qui ne les observeront pas. Voilà ce que le Sauveur a ordonné à ses disciples d'enseigner à toutes les nations: voilà ce que nous devons enseigner aux chrétiens, et nous sommes des prévaricateurs de notre ministère, quand, au lieu de leur prêcher l'Evangile dans toute sa simplicité, nous ne nous occupons qu'à faire valoir nos propres pensées, en substituant nos idées faibles et corrompues à la loi toute pure de notre Dieu: loi qui seule a la force de convertir les âmes, *lex Domini immaculata, convertens animas.* (*Psal.* XVIII, 8.)

Après que le Fils de Dieu a ordonné à ses apôtres d'instruire tous les hommes, il leur commande de les baptiser, parce qu'on doit instruire les adultes avant que de leur conférer le baptême. Il ne parle point qu'il faille se servir d'eau, puisque baptiser veut dire laver avec de l'eau; et d'ailleurs en parlant de la nécessité du baptême, il leur avait dit dans une autre occasion, que *quiconque ne renaît pas de l'eau, ne peut entrer dans le royaume des cieux.* (*Joan.*, III, 5.) De la matière du baptême il passe à la forme, en disant qu'il *faut baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit:* il n'est pas dit aux noms, *in nominibus*, mais au nom, *in nomine*, parce que la nature est une, et il est dit qu'ils doivent faire mention du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, parce que les trois personnes étant distinctes, doivent être nommées séparément. Or, croire un seul Dieu en trois personnes, croire que l'eau a la vertu de laver les taches de l'âme, quand on la verse sur la tête de celui qu'on veut baptiser, en prononçant ces paroles: *Je vous baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*; voilà le fond de notre religion, voilà ce que nous devons croire par la foi, et ce que nous ne pouvons comprendre par la raison, et voilà ce qui révolte aussi tant de prétendus esprits forts contre nos mystères, au lieu que leur incompréhensibilité devrait plutôt servir à les soumettre; un des motifs que nous avons de les croire, c'est que nous ne pouvons les comprendre, puisque, si nous les comprenions, ils cesseraient d'être des mystères; et c'est la belle expression de Tertullien (*De carne Christi*) en parlant de la mort et de la Résurrection d'un Dieu: cela est croyable, dit-il, parce que cela est incroyable: *Credibile quia incredibile.* « La foi qu'on a pour une chose évidente ne peut pas être appelée foi, dit saint Athanase, mais la vraie foi consiste à croire de la possibilité dans ce qui paraît impossible, de la force dans ce qui est faible, de la passibilité dans ce qui est impassible, de la mortalité dans ce qui est immortel, de la grandeur dans ce qui paraît petit et borné(56). Et d'ailleurs pourquoi nous soulever, parce que nous ne comprenons point ce qu'il y a de plus sublime et de plus caché dans notre Dieu, *qui habite une lumière inaccessible* (I *Tim.*, VI, 16), nous dont les connaissances sont si bornées que nous ne pouvons comprendre ce qui est exposé à nos yeux ou ce qui se passe dans nous-mêmes? En effet, qui peut dire ce que c'est que la lumière, cette créature charmante, la plus parfaite image de la beauté de son Créateur, qui nous fait tout voir, sans que nous puissions la voir elle-même? qui peut dire par quels liens invisibles une âme spirituelle est attachée à un corps matériel, comment elle en reçoit les impressions? (S. Greg. Nazianz., *De sanct. Trin.*) En un mot, qui peut rendre raison d'une infinité d'objets de la nature, du flux et du reflux de la mer, de la propriété de l'aimant, de la formation des météores, de la production d'une infinité de petits animaux qui échappent à notre vue, et qui cependant ont toutes les parties nécessaires pour le mouvement et pour la conservation de leur être? Si donc nous ne pouvons comprendre ce qu'il y a de plus petit dans la nature, quelle est notre témérité de nous scandaliser de ce que nous ne comprenons point ce qu'il y a de plus grand en Dieu, et ce qui de soi doit être incompréhensible à notre raison? *Nous ne concevons que difficilement ce qui se passe sur la terre*, dit le Sage, *qui pourra donc découvrir ce qui se passe dans le ciel?* (*Sap.*, IX, 16.) Aussi, bien loin de vouloir donner

(56) Fides de se evidenti concepta fides dici non potest, sed fides est quæ impossibili possibilitatem, et robur in imbecillitate, et patibile in impatibilitate, et mortale in immortale, et in parvitate magnitudinem credit. (Ath., *De salut. adv. J. C.*)

quelque idée du mystère de la Trinité, en faisant voir, selon la pensée de saint Augustin (*De doctr. Chr.*, lib I, cap. 5), que nous en portons dans notre âme une image; bien loin de chercher à dévoiler ce mystère, et de tâcher d'en percer les obscurités, nous avouerons que notre Dieu surpasse toute science (*Job*, XXXVI, 26), et nous nous écrierons avec l'Apôtre : *O profondeur des trésors et de la sagesse de Dieu, que ses jugements sont incompréhensibles !* (*Rom.*, XI, 33) Quand il s'agit de vérités qui nous sont enseignées dans l'Ecriture, et confirmées par les Pères et par les conciles, le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de croire avec foi ce que nous ne connaissons point avec évidence; c'est de soumettre la lumière de nos esprits à la sainte obscurité de la foi; c'est enfin d'adorer ce que nous ne comprenons point, *et de dire incessamment jour et nuit* à l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité, *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu Tout-Puissant qui est, qui était, et qui sera.*

Mardi. — *Et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées.* « Voyez, dit saint Hilaire, le bel ordre avec lequel le Seigneur, prêt à s'éloigner de ses disciples, les instruit de ce qu'ils ont à faire; il leur ordonne d'abord d'enseigner toutes les nations, ensuite de leur conférer le sacrement de baptême, enfin de leur apprendre à observer toutes les choses qu'il a commandées dans son Evangile; car le baptême doit être précédé par la foi, mais les mœurs doivent être réglées après le baptême (57); » ce qui nous donne lieu de faire deux réflexions :

La première, qu'il ne suffit pas, comme nous avons dit le jour de l'Ascension, de croire et d'être baptisé pour être sauvé, mais il faut de plus vivre suivant les règles que le Seigneur nous a prescrites dans son Evangile: souffrez qu'au jour que Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de baptiser toutes les nations, on vous rappelle aux cérémonies de votre baptême; s'est-on contenté de vous faire faire une profession de foi, et de vous demander si vous croyez *au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ?* ne vous a-t-on pas fait *renoncer à Satan et à ses œuvres?* de la même bouche dont ceux qui se sont rendus votre caution ont dit, *je crois*, n'ont-ils pas dit, *je renonce;* et en vous enrôlant dans la milice du Seigneur, ne vous êtes-vous pas engagés à l'un comme à l'autre? Ainsi, de même que si vous étiez assez malheureux de nier la divinité du Fils, et sa consubstantialité avec le Père, vous seriez un apostat de la foi, parce que vous avez juré que vous la croyez; de même aussi si vous ne renoncez pas à Satan, et à ses pompes, vous êtes un apostat de la morale de Jésus-Christ, puisqu'à la face de ses autels vous avez fait serment d'y renoncer : vous vous feriez un vrai scrupule, et avec raison, de différer à recevoir le baptême, parce que vous savez bien qu'on ne peut être sauvé sans l'avoir reçu, et que vous craindriez d'être surpris de la mort sans avoir le temps de le recevoir; et vous ne vous en faites point de violer les promesses solennelles que vous avez faites à votre Dieu, quelque persuadé que vous soyez que vous pouvez mourir tout d'un coup, et que quiconque les transgresse est digne de l'enfer. Que faisons-nous de notre foi, que faisons-nous de notre raison quand on nous voit agir d'une manière aussi opposée à l'une qu'à l'autre, et d'où vient une contradiction si évidente? On veut bien croire le mystère de la Trinité, on ne veut point pratiquer la morale de Jésus-Christ, quoique nous nous soyons également engagés dans notre baptême de croire à l'un, et de pratiquer l'autre. Voici tout le mystère, c'est qu'il ne nous en coûte rien pour croire, et que pour vivre suivant la morale de Jésus-Christ, il faut qu'il en coûte à la chair et aux sens; ainsi on est un monstre dans la religion, dont l'esprit est chrétien et le corps païen, ou plutôt on est païen par l'esprit et par le cœur : car l'Apôtre saint Jean nous apprend que *celui-là est un menteur qui dit qu'il croit et qui ne vit pas conformément à sa croyance.* (*I Joan.*, II, 4.) Que nous sommes donc malheureux, si ayant le bonheur d'être engagés par le baptême dans une religion hors laquelle on ne peut faire son salut, nous manquons de pratiquer ce qui est absolument nécessaire pour l'opérer! car voulez-vous savoir la différence qu'il y aura entre les païens et les chrétiens réprouvés; c'est que ceux *qui n'ont point eu la loi, seront jugés sans la loi; mais ceux qui l'ont reçue seront punis selon toute la rigueur de la loi.* (*Rom.*, II, 12.)

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est qu'il ne suffit pas de pratiquer quelques vertus, ou d'éviter quelques vices, mais qu'il faut absolument *faire le bien et s'éloigner du mal.* (*Psal.* XXXVI, 27.) En un mot, il faut observer toutes les choses qui nous sont commandées : *Docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis.* Entrons un peu dans le fond du cœur humain, et voyons ce qui s'y passe. La première et la plus importante occupation de l'homme, c'est de se persuader qu'il remplit exactement tous ses devoirs, pour éloigner de lui des remords qui le troublent, et pour se former de soi-même une idée avantageuse qui flatte son amour-propre. Pour ce sujet, il se regarde toujours par le bien, et jamais par le mal qui est en lui; et de ses vertus sans mélange d'aucun vice, il en résulte un portrait qu'il aime, parce qu'il paraît lui ressembler : mais ce n'est pas encore assez pour sa vanité, il trace en même temps celui de son prochain avec des couleurs

(57) Ordo pulcherrimus, jussit apostolos ut primum docerent universas gentes, deinde fidei intingerent sacramenta, et post fidem et baptisma, quæ essent observanda præciperent. (*In hunc locum*)

toutes différentes, et il sait les placer tous deux dans un même point de vue, pour pouvoir les envisager d'un même coup d'œil, et afin que la beauté de l'un soit encore rehaussée par la difformité de l'autre. Ainsi, par exemple, un débauché se présente à soi-même comme un homme bon à ceux qui dépendent de lui, sensible à la misère d'autrui, ennemi de la médisance et de la calomnie, qui pardonne aisément le mal qu'on lui fait, et qui n'a jamais dessein d'en faire à personne : et il ne se voit pas comme un mauvais maître qui, par ses pernicieux exemples, corrompt et pervertit ses domestiques; comme un père cruel qui, non content de dissiper dans le crime des biens qui devaient servir à l'établissement de sa famille, entraîne ses enfants dans un abîme de misères; comme un époux infidèle qui viole les serments les plus sacrés, et qui souvent est cause de l'infidélité de son épouse; comme un perturbateur de la société civile, qui, accoutumé à l'adultère, se fait un mérite de corrompre celle d'autrui, et de porter le trouble et la division entre deux personnes qui vivaient auparavant dans une parfaite union. D'un autre côté, il ne voit point dans cette femme la charité avec laquelle elle assiste les pauvres, la régularité de sa conduite, sa piété exemplaire, sa réputation exempte de tout soupçon : mais il y veut voir une femme d'une humeur difficile et d'un esprit chagrin, dont la langue peu discrète raconte trop aisément le mal qu'elle voit faire aux autres; dont le cœur ne revient pas assez tôt des sujets qu'on lui a donnés de se plaindre; dont le corps recherche avec tout empressement les aises et les commodités de la vie : d'où il s'ensuit que condamnant en autrui comme un crime quelques défauts du tempérament qu'il exagère à sa fantaisie, et que se pardonnant à soi-même comme une faiblesse naturelle les péchés les plus énormes; ou, si vous voulez, que comparant ce qu'il trouve de bon en lui avec ce qu'il estime de mauvais dans cette femme vertueuse, mais qui peut avoir quelques imperfections et quelques défauts, il a encore l'insolence de se croire meilleur que celle même qu'on révère comme un modèle de sagesse et de vertu. Après cela doit-on s'étonner de l'estime infinie que chacun fait de soi, et des airs de mépris qu'on a pour autrui ! Car tout homme corrompu par le péché, et que la grâce de Jésus-Christ n'a point guéri, en use de la même façon, et c'est ce que l'Ecriture appelle *un poids et un poids, une mesure et une mesure, deux choses abominables devant Dieu.* (*Prov.*, XX, 10.) Tel était le Pharisien : *Je jeûne deux fois la semaine*, dit-il, *je donne la dîme de tous mes biens;* il croit avoir toutes les vertus, et ne s'aperçoit pas que les plus essentielles lui manquent, savoir la charité et l'humilité; *je vous rends grâces, mon Dieu*, ajoute-t-il, *de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain* (*Luc.*, XVIII, 12, 13); il croit être exempt de tous les vices, dont, selon lui, tous les autres sont coupables, et il ignore qu'il est rongé par l'avarice et dominé par l'ambition; ainsi voyant ses prétendues vertus sans ses vices, et les vices du Publicain sans aucunes vertus, il n'est pas surprenant s'il trouve une si grande distance de lui à celui qu'il regarde comme un pécheur public : et cependant l'Evangile nous apprend, que le Seigneur *qui voit le fond des cœurs* (*Psal.* VII, 10), justifie le publicain pour son humilité, et condamne le Pharisien pour son orgueil; car devant Dieu un vice qui humilie est préférable à une vertu qui enfle. Voulons-nous sérieusement nous détromper, et nous connaître à fond; que chacun de nous rentre en soi-même, et s'examine de bonne foi sur les vertus qui lui manquent, et sur les vices qui le tyrannisent, puisque la pratique de quelques vertus ou l'exemption de certains vices ne seront point suffisantes pour nous garantir de la colère de Dieu, et que nous serons punis précisément pour avoir omis le bien que nous devions faire, ou pour avoir commis le mal qui nous avait été défendu. Judas a été condamné pour son avarice, Pilate pour son injustice, Ananie et Saphire pour leur mensonge; peut-être était-ce le seul péché des uns et des autres, qui pouvaient d'ailleurs avoir quelques vertus; mais telle est la nature du bien et du mal, qu'il suffit d'avoir un seul vice, pour être criminel, et qu'on n'est juste aux yeux de Dieu que par l'assemblage des vertus, et l'exemption de tous les vices. Ce n'est donc pas assez pour un chrétien d'avoir telle ou telle vertu, d'être exempt de tel ou tel vice; *Il faut observer tout ce qui est commandé dans la loi;* car il ne nous est pas permis de choisir dans l'Evangile ce qui nous plaît davantage, et ce qui est le moins opposé à nos inclinations; il ne suffit pas d'avoir quelque vertu de montre et de parade, et d'être exempt seulement des vices grossiers. Saint Paul nous assure, que *quiconque n'a pas la charité*, cette vertu excellente qui renferme éminemment toutes les vertus, *celui-là n'est rien* (*1 Cor.*, XIII, 1, 2); et saint Jacques nous déclare que *celui qui viole un des préceptes, est coupable comme les ayant tous violés.* (*Jac.*, II, 10.) Tel est l'état de perfection où nous sommes tous appelés; aussi le Fils de Dieu nous exhorte *à être parfaits, comme son Père céleste est parfait.* (*Matth.*, V, 48.) Cependant ne perdons pas courage, s'il vous paraît trop difficile d'observer tout ce que le Fils de Dieu a commandé : *Et servare omnia quæcunque mandavi vobis.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Sachons que *ce qui est impossible à l'homme, ne l'est point à Dieu* (*Marc.*, X, 27), et que nous avons tout à espérer de celui qui nous a assurés en la personne de ses apôtres qu'il demeurera avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Mercredi. — *Et ossurez-vous que je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la consommation du siècle.* Ce n'était pas assez que

Jésus-Christ, en se séparant de ses apôtres, leur eût parlé de sa toute-puissance ; comme en les envoyant prêcher son Evangile, il les envoyait à la persécution, au supplice, à la mort, il était nécessaire, pour les rendre intrépides, qu'il les assurât plus clairement du secours qu'ils en devaient attendre, et c'est ce qu'il leur fait connaître par ces paroles : *Et assurez-vous que je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.* (S. (Petr. Chrys., *Serm.*) Remarquez ce terme, *je suis*, et non *je serai*, preuve de la divinité de celui qui ne connaît ni le passé, ni le futur ; mais aux yeux duquel tout est présent ; *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi ?* « Ne m'objectez donc point, fait dire saint Chrysostome (hom. 90, *in Matth.*) à Jésus-Christ, la difficulté des choses que je vous ordonne, *puisque je suis moi-même avec vous.* C'est la promesse dont il rassurait autrefois les prophètes, continue ce Père; ainsi il dit à Jérémie, qui lui représentait son enfance, à Moïse et à Ezechiel qui s'éloignaient de suivre ses ordres, *je vous assure que je suis avec vous.* » Avec cette assurance que Jésus-Christ vous donne, ne craignez point d'être traversés par les plus grands obstacles; il est vrai que vous devez enseigner une doctrine qui paraît contraire à la raison, et une morale qui contredit les sens, c'est-à-dire que vous devez captiver des esprits superbes, et mortifier des cœurs sensuels ; il faut que vous renversiez les idoles qu'on adore dans tout l'univers, pour faire adorer en leur place celui qui n'a été connu que *pour le fils d'un charpentier* (*Marc.*, VI, 3) ; il faut que vous détruisiez la pluralité des dieux, pour faire croire un seul Dieu en trois personnes, un Dieu incarné, mort, enterré, ressuscité, monté aux cieux par sa propre puissance. La terre et l'enfer se déclareront contre vous, les empereurs et les tyrans vous feront paraître devant eux, mais ne vous mettez pas en peine de ce que vous répondrez : écoutez Jésus-Christ qui vous dit : *Je vous assure que je suis toujours avec vous. — Et je vous mettrai à la bouche les paroles dont vous devrez vous servir.* (*Matth.*, X, 19.) Ils vous condamneront aux supplices les plus cruels ; mais ne craignez rien, *je suis toujours moi-même avec vous?* et je vous donnerai la force dont vous aurez besoin. Le monde entier vous déclarera la guerre ; mais *confiez-vous en moi, j'ai vaincu le monde* (*Joan.*, XVI, 33) ; *et je suis moi-même toujours avec vous ?* L'enfer se déchaînera contre vous, mais j'en ai rompu les portes, et j'en ai enchaîné le prince. En un mot, tous les ennemis que vous aurez à combattre, c'est-à-dire les hommes et les démons, m'ont attaqué avant vous ; mais je les ai réduits à me servir de marchepied (*Psal.* CIX, 1 ; *Matth.*, XXII, 44) ; et par la protection que je vous donnerai : *Vous les renverserez devant vous, comme le vent dissipe la poussière* (*Psal.* XVII, 43) ; car je vous assure que *je suis toujours moi-même avec vous jusqu'à la fin du monde : « Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* » Quand donc (répond un Père en parlant aux apôtres au nom de Jésus-Christ), quand vous vous trouverez comme des agneaux au milieu des loups; ne craignez rien de votre propre faiblesse, mais reposez-vous sur ma puissance, et assurez-vous que dans l'œuvre que je vous confie, je ne vous abandonnerai point jusqu'à la fin du monde ; ce ne sera point pour vous empêcher de souffrir, mais ce sera pour vous faire triompher de la cruauté de vos bourreaux (58). »

Quel fond de consolation pour des chrétiens opprimés, de ce que la promesse que le Seigneur fait à ses apôtres d'être toujours avec eux les regarde également, puis qu'elle est faite en leur personne à toute l'Eglise, avec laquelle il demeurera invisiblement jusqu'à la fin du monde : *Et ecce ego semper vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi:* ainsi quand il nous fait passer par les plus rudes épreuves de la calomnie ou de la persécution, remettons-nous devant les yeux l'exemple des apôtres, qu'il n'a eu dessein de couronner qu'après les avoir exposés aux plus rudes combats ; et alors au lieu d'accuser notre Dieu de dureté ou de manquement de providence, de ce qu'il abandonne l'innocent à ses ennemis, nous dirons avec une sainte confiance. C'est ainsi qu'il a traité ses amis ; je peux donc me flatter qu'il me met de ce nombre ; il n'a pas voulu se servir de sa puissance, pour les délivrer des mains des tyrans, il a mieux aimé leur donner une grande patience, qui a augmenté leur mérite, et leur a procuré une plus riche couronne : puisque donc il me fait passer par les plus rudes épreuves, j'ai tout lieu de croire qu'il me prépare la même récompense. C'était dans ces sentiments qu'était le Prophète, quand il disait : *Je ne craindrai point les plus grands maux, parce que le Seigneur est avec moi :* Celui qui m'a délivré de la gueule du lion, me délivrera des mains de mes ennemis ; *quand il me ferait passer au milieu des flammes, quand il m'exposerait au milieu des eaux, j'espérerais en lui* (*Psal.* XXII, 4, 5) ; car si le Seigneur est avec moi, que puis-je craindre du reste de l'univers ?

Répétons, encore un coup, ces dernières paroles de l'Evangile, et faisons en sorte en quelque état que nous puissions nous rencontrer, qu'elles ne sortent jamais de notre mémoire, pour y trouver tous les secours dont nous avons besoin : *Et ecce ego semper vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* Ressentons-nous une

(58) Cum sicut oves introieritis in medium luporum, nolite de vestra infirmitate trepidare, sed de mea potestate confidite, qui vos usque ad consummationem sæculi in omni hoc opere non derelinquam, non ad hoc ut nihil patiamini, sed quod multo majus est, præstiturus, ut nulla sævientium crudelitate superemini. (S. Prosp., *De vocat. gen.*, lib. II, cap. 2.)

tentation violente, et sommes-nous près d'y succomber; songeons que le Seigneur est avec nous, et la crainte que nous aurons de sa justice, nous préservera de tomber dans le péché. Avons-nous commis un grand crime, et le démon nous pousse-t-il au désespoir, pensons que *le Seigneur est avec nous*, et le souvenir d'une miséricorde plus grande que notre péché nous consolera. Des obstacles imprévus nous font-ils abandonner une œuvre que nous avions entreprise pour la gloire de Dieu, faisons réflexion que le Seigneur est avec nous, et la confiance que nous aurons en la puissance de celui qui est le Maître des cœurs, et qui *les tourne comme il lui plaît*, relèvera notre courage. Sommes-nous réduits dans la dernière misère, destitués de tout secours, abandonnés de parents et d'amis, rentrons en nous-mêmes pour y trouver le Seigneur qui est avec nous, car *il est proche de ceux qui sont dans l'affliction* (*Psal.* XXXIII, 19), et l'espérance que nous donnera la bonté de celui qui a soin de revêtir les lis des champs, et de nourrir les oiseaux du ciel (*Luc.*, XII, 27), nous fortifiera. Remercions donc le Seigneur, de ce qu'il est toujours avec nous; mais prions-le de se faire toujours sentir à notre esprit et à notre cœur, afin que nous y ayons toujours recours, et qu'il soit dans tous nos besoins, notre lumière, notre force et notre consolation : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.*

SUR L'UTILITÉ QUE NOUS DEVONS RETIRER DE CE QUE NOUS CONNAISSONS, ET DE CE QUE NOUS NE CONNAISSONS PAS DANS LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Le mystère de la Trinité, qui a été caché aux Juifs, a été révélé aux chrétiens. Il a été caché aux Juifs, parce que, par le penchant qu'ils avaient à croire la pluralité des dieux, il était à craindre qu'ils ne se fissent trois dieux d'un seul Dieu en trois personnes, et que l'objet de leur culte ne leur devînt un sujet d'idolâtrie; mais il a été révélé aux chrétiens, parce que le Seigneur ne les *ayant pas traités comme des esclaves, mais comme des amis* (*Joan.*, XV, 15), il n'a eu rien de caché pour eux, et il leur a fait part de ses mystères les plus secrets. Celui-ci consiste à croire à un seul Dieu en trois personnes; ainsi il y a quelque chose que nous comprenons, et quelque chose que nous ne comprenons pas; ce que nous comprenons, c'est l'unité de Dieu, ce que nous ne comprenons point, c'est que trois personnes distinguées entre elles ne fassent qu'un seul Dieu : or, pour ne rien dire qui ne tende à l'instruction, tâchons de voir : 1° l'utilité que nous devons retirer de ce que nous ne connaissons point dans le mystère de la Trinité; 2° l'avantage qui nous revient de ce que nous en connaissons; c'est le sujet de ces deux réflexions.

1. Réduisons les utilités que nous pouvons retirer de ce que nous ne connaissons point par le mystère de la Trinité, à deux principales : à réparer le péché que nous avons commis en Adam, à nous procurer un accroissement de mérite et de vertu. Le péché d'Adam a été un péché de rébellion contre Dieu, puisqu'au lieu d'obéir au commandement qu'il en avait reçu, de ne point manger d'un certain fruit, il aima mieux croire le démon qui lui fit espérer que s'il en mangeait, *il deviendrait comme un Dieu, ayant la science du bien et du mal.* (*Gen.*, III, 5.) Cette promesse à laquelle il ajouta plus de foi qu'à la menace que le Seigneur lui avait faite qu'il mourrait s'il en mangeait, le porta, dit saint Augustin (*In Psal.* LXX), à faire ce raisonnement : « Si tout ce que Dieu a créé est bon, pourquoi ne mangerai-je pas de ce fruit; ou s'il était mauvais, pourquoi l'aurait-il mis dans ce lieu, dans lequel il n'y a rien que d'excellent? » Ce fut ainsi qu'écoutant sa raison dans un fait où il ne s'agissait que d'obéir, il tomba dans un péché capital, qui irritant le Seigneur contre lui, le chassa du paradis, et en fit fermer la porte à toute sa postérité (*Gen.*, III, 24); au même moment ses yeux furent ouverts, mais ce ne fut que pour voir sa nudité; et déchu de la grâce dans laquelle il avait été créé, il sentit que son corps se souleva contre son âme, du moment que son âme se fut soulevée contre son Dieu. (S. Aug.) Or, ce qu'il y a d'impénétrable pour nous dans le mystère de la sainte Trinité, peut servir utilement à réparer le péché que nous avons commis en la personne de notre premier père; car puisque le péché d'Adam a été un péché de rébellion contre Dieu, nous ne pouvons mieux le réparer que par une aveugle soumission de notre esprit à la parole de Dieu, et qu'en croyant sans raisonner ce qui paraît de plus opposé à la raison. Je ne comprends point, pouvons-nous dire, comment trois personnes distinctes peuvent être un même Dieu, et une même essence : comment le Père n'a été ni créé ni engendré d'aucun autre; comment le Fils, quoique engendré, soit aussi ancien que le Père; pourquoi le Saint-Esprit procède du Père et du Fils sans être engendré : pourquoi, en un mot, on dit bien que le Père est incréé, le Fils incréé, le Saint-Esprit incréé, et cependant on ne dit point que trois sont incréés, mais qu'un est incréé : ce que je comprends, doit répondre un chrétien, et ceci me suffit; c'est *qu'il est juste que l'homme soit soumis à Dieu* (II *Mach.*, IX, 12); c'est qu'il ne m'appartient point de disputer contre lui, « car le Seigneur veut qu'on croie ce qu'il a dit, et non pas qu'on l'examine, parce que notre esprit est trop borné pour comprendre combien il est grand, et combien à plus forte raison

(59) De qualitate autem rei quærere non debetis, quia Deus credi se voluit, non examinari, quia quantus sit sciri non potest. (S. Aug., serm. 2.)

ses pensées sont élevées au-dessus des nôtres (59). » — « Nous gardons le silence saisis de frayeur et d'étonnement (dit saint Grégoire, en parlant du mystère de la sainte Trinité), et nous demeurons comme muets en admirant la majesté infinie de notre Dieu (60). » Ainsi tout ce que nous avons à faire dans cette occasion, c'est de savoir ce que l'Eglise nous propose à croire pour nous y soumettre, persuadés que *quiconque ose sonder la majesté, sera accablé par la gloire qui l'environne.* (*Prov.*, XXV, 27.) Ce sera par ce silence, par cette admiration, par cette fidélité à croire sans hésiter ce qui nous paraît le plus obscur dans le mystère ineffable de la Trinité, que nous ferons au Seigneur une amende honorable de la rébellion de notre premier Père, et ce sera ainsi non-seulement que nous réparerons le péché que nous avons commis en lui : mais même que nous mériterons un nouvel accroissement du vertu.

En effet, si le Seigneur a promis et attaché tant de récompenses à la foi, c'est par le mérite qu'il y a à croire ce qu'on ne comprend point et à le croire parce que c'est Dieu qui nous l'ordonne : et l'on peut dire, qu'autant que l'âme est élevée au-dessus du corps, autant les peines volontaires de l'une sont plus méritoires, que les mortifications de l'autre, puisque le sacrifice du corps n'est même agréable au Seigneur, qu'en tant que l'âme y entre pour la plus noble partie. Or, comme il n'est point de mystère qui paraisse plus incompréhensible à notre raison, que celui de la Trinité, il s'ensuit qu'autant que *nous captivons notre esprit* (II *Cor.*, X, 5) pour le croire, autant méritons-nous devant Dieu. Bien loin donc que nous devions être fâchés de la difficulté qui se rencontre à croire un Dieu en trois personnes, nous devons au contraire en être ravis, puisque l'obscurité de ce mystère nous procure d'aussi grands avantages, que ceux d'exercer notre foi, notre humilité, notre amour; et qu'en croyant comme il faut, nous ne pouvons manquer de mériter un nouvel accroissement de vertu. Voyons ce qui a fait le mérite de la foi d'Abraham si célébrée dans l'Ecriture. (*Gen.*, XVII, 4.) Le Seigneur lui avait promis une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament, et pour lui tenir sa parole, il lui avait donné par un miracle un fils qui fut appelé Isaac, car ni lui, ni Sara sa femme, suivant l'ordre de la nature, n'étaient plus en état d'avoir d'enfants. Lorsqu'Abraham considère dans ce cher fils le fondement de toutes ses espérances, il reçoit de Dieu un commandement de le sacrifier sur la montagne. Ici admirons la foi de ce patriarche ; il ne dit point, « Dieu m'a promis une nombreuse postérité par Isaac, et si je le lui sacrifie, comment pourra-t-il me tenir sa parole ? se peut-il faire que Dieu soit contraire à lui-même ? » (S. Aug., *in Psal.* XL.) Il ne raisonna point ainsi, ou plutôt il ne raisonna point du tout, mais dans le moment il se mit en état d'obéir : *Il espéra contre l'espérance* (*Rom.*, IV, 18), persuadé qu'étant fidèle à Dieu, Dieu serait fidèle à lui tenir la parole par une voie qu'il ne pouvait comprendre et dont il ne doit point s'embarrasser, et ce fut la grandeur et le mérite de sa foi, qui le fit devenir *le Père des croyants.* (*Ibid.*, 11.) Imitons la foi de ce saint homme dans tous les mystères que l'Eglise nous propose. « Car, c'est en cela, dit saint Chrysostome, que consiste la foi, de ne point chercher les raisons de ce qu'on nous dit, mais d'obéir simplement à ce qu'on nous ordonne. » (S. Chrysost , hom. 8, *in Matth.*) Arrêtons-nous donc à ce seul principe qui puisse fixer nos esprits, croyons les mystères les plus incompréhensibles par ce seul motif, que nous les tenons de la vérité éternelle qui ne peut ni tromper, ni être trompée : car, si le péché consiste à écouter notre raison au préjudice de la parole de Dieu, le mérite de la foi consiste au contraire à croire à la parole de Dieu malgré les oppositions de notre raison. Telle est l'utilité que nous pouvons retirer de ce que nous ne connaissons point dans le mystère de la Trinité : voyons d'ailleurs les avantages qui nous reviennent de ce que nous en connaissons.

2. Ce que l'Ecriture nous dit clairement du mystère de la sainte Trinité, c'est qu'il y a un Père, un Fils, et un Saint-Esprit, et que ces trois augustes personnes sont unies entre elles si étroitement, qu'elles sont le symbole de l'union qui doit être entre les chrétiens ; *Ut sint unum sicut et nos unum sumus.* (*Joan.*, XVII, 11.) Mais pour voir l'avantage qui nous revient de ce que nous connaissons dans ce mystère, remarquons que bien que les trois personnes de la Trinité ne fassent qu'un seul et même Dieu, nous pouvons cependant adresser nos prières à chacune d'elles ; ainsi, dit saint Bernard (*In Nativ. B. Virg.*), craignons-nous d'approcher du Père éternel, il nous a donné Jésus pour médiateur ; qu'est-ce qu'un tel Fils ne peut pas auprès d'un tel Père ? *Il sera* sans doute *exaucé pour son respect* et sa piété (*Hebr.*, V, 7), *car le Père* aime *le Fils.* (*Joan.*, V, 20.) Ne savons-nous point ce que nous devons demander dans nos prières ; l'Apôtre nous apprend que *le Saint-Esprit prie lui-même pour nous par des gémissements ineffables.* (*Rom.*, VIII, 26.) Remarquons d'ailleurs, que *le Père a donné tout son sang pour nous racheter de l'enfer* (I *Joan.*, IV, 9), *que le Saint-Esprit s'est répandu dans nos cœurs pour nous sanctifier.* (*Rom.*, V, 5.) Ajoutons que le Père nous protége par sa puissance, que le Fils nous gouverne par sa sagesse, que le Saint-Esprit nous soutient par sa bonté. De quelle confiance ne devons-nous donc pas être remplis, en voyant, suivant l'expression de saint Hilaire, que toute la Trinité combat pour assurer notre salut : *Ecce saluti tuæ tota Trinitas militat.*

(60) Stupendo silemus, infinitamque ejus majestatem veluti muti admiramur. (S. Greg., *Moral.*, lib. IX.)

(S. Hilar., *De Trin.*) Aussi pour assurer une âme dans le dernier moment de son agonie et pour la fortifier contre les attaques du malin esprit, quand près de quitter un corps mortel elle va paraître devant Dieu et lui rendre un compte exact de toutes les actions de sa vie, on a coutume de lui adresser ces paroles si consolantes : Sortez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée.

Mais hélas ! qu'il est à craindre que ce qui doit être pour les uns un sujet de confiance ne soit pour les autres un sujet de désespoir. Quel fond de confiance, en effet, pour ceux qui ont été parfaitement soumis à la puissance du Père, qui se sont laissé conduire par la sagesse du Fils, qui ont répondu par l'amour de tout leur cœur à la bonté du Saint-Esprit, qui n'ont été qu'une même chose avec leur prochain, comme *le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, ne sont qu'une même chose entre eux* (*Joan.*, XVII, 22); quelle confiance, dis-je, pour ces fidèles de paraître devant la sainte Trinité, puisqu'ils ne peuvent manquer, pour prix de leur fidélité, *d'en recevoir une couronne immortelle.* Mais quel désespoir pour celui qui a passé sa vie dans une révolte continuelle contre le Père, qui a foulé aux pieds le sang précieux que le Fils avait répandu pour le racheter, qui a méprisé les grâces que le Saint-Esprit lui avait tant de fois offertes, qui a toujours été divisé de ses frères par des passions d'envie, de haine, de jalousie; quel désespoir, dis-je, pour un chrétien, si on peut l'appeler de ce nom, quand, sortant de ce monde, il est forcé de comparaître devant les trois personnes de la sainte Trinité également irritées contre lui, et qui lui font sentir combien il est *horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.* (*Hebr.*, X, 31.)

Concluons de ceci que nous ne devons rien faire qu'au nom de la sainte Trinité, et qu'il faut l'invoquer dans tous les moments de notre vie, afin que nous n'oubliions jamais les grâces que nous en avons reçues, et que nous puissions mériter d'en recevoir toujours de nouvelles. Quand donc nous faisons sur nous le signe de la croix; au lieu de le faire avec une distraction qui nous ôte toute l'attention que nous devrions avoir pour un signe qui nous remet en même temps en mémoire les principaux mystères de notre religion, songeons à ce que nous devons au Père, qui par sa puissance nous a retirés de l'abîme du néant; au Fils, qui par sa Passion nous a délivrés de l'enfer; au Saint-Esprit, qui par ses dons et ses grâces nous a empêchés d'y retomber; ayons pour le Père un respect profond, pour le Fils une reconnaissance entière, pour le Saint-Esprit un amour parfait : disons trois fois au nom de ces augustes personnes : *Saint, Saint, Saint* (*Apoc.*, IV, 8); car, si nous ne disons qu'à l'honneur du Père, nous oublierons par une ingratitude extrême que le Fils s'est incarné pour nous, et que nous tenons du Saint-Esprit tout le bien que nous faisons par sa grâce. Ne disons pas : Saints, Saints, Saints, *Sancti, Sancti, Sancti;* de peur que par la pluralité des noms nous n'allions induire à croire la pluralité des dieux. Ne disons pas aussi une seule fois Saint, *Sanctus*, de peur que ne faisant mention que de l'unité d'essence, nous ne confondions la pluralité des personnes; mais réglant nos louanges sur nos connaissances, ne cessons point de dire trois fois : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* Joignons nos faibles voix à celles des anges, et remplissons la terre de la gloire de Dieu, comme ils en remplissent le ciel. (S. Chrys., *Serm. de S. Trinit.*).

Dieu tout-puissant, Père, Fils, et Saint-Esprit, nous venons en votre présence confesser notre faiblesse et reconnaître que quelques efforts que nous puissions faire pour vous louer, vous êtes infiniment *au-dessus de nos louanges.* Mais, tandis que toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre, les spirituelles et les corporelles, celles qui sont douées de raison et celles qui en sont privées, celles qui sont animées et celles qui ne le sont pas; tandis que tout ce qui est sorti de votre main vous loue, vous bénit, et annonce votre gloire, l'homme qui a été *fait à votre image et ressemblance* (*Gen.*, I, 26), auquel vous avez donné un entendement capable de vous connaître, une mémoire pour se ressouvenir des bienfaits qu'il a reçus de vous, une volonté faite pour vous aimer; l'homme que vous avez retiré du néant et de l'enfer, et qui seul a reçu en partage le don de la langue, cet homme sera-t-il le seul qui gardera le silence? Non, Seigneur, il n'en sera point ainsi; il est vrai que nous ne pouvons atteindre à l'immensité des louanges qui vous sont dues, mais du moins autant que nous le pourrons, nous ne cesserons point de nous glorifier, en disant à tous moments : Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, et en vous rendant de continuelles actions de grâces pour les bienfaits infinis que nous avons reçus de votre divine majesté. Nous vous supplions, Seigneur, d'éclairer notre entendement pour vous connaître de mieux en mieux; de réveiller notre mémoire, pour n'oublier jamais les grâces dont vous nous avez comblés; d'échauffer notre volonté pour vous aimer plus ardemment. En un mot, Seigneur, renouvelez par l'impression de votre grâce cette âme que vous avez faite à *votre image et ressemblance*, et que le péché a défigurée en nous, afin que la connaissant telle qu'elle est sortie de vos mains, vous lui communiquiez l'éclat de votre gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FÊTE DU SAINT SACREMENT.

Sur l'Evangile selon saint Jean, c. VI, v. 56-59.

Ce fut la veille de sa Passion que le Fils de Dieu institua le mystère auguste que nous célébrons; mais parce que l'Eglise est alors tout occupée de la mort et des souffrances de son Epoux, elle a mieux aimé en

différer la cérémonie jusqu'à ce jour, pour s'en acquitter avec plus d'attention et de magnificence : « Elle a consacré, dit saint Thomas, une fête particulière pour honorer avec un respect tout singulier cette manière ineffable dont le Fils de Dieu est présent dans ce mystère, pour lui rendre les actions de grâces que mérite un aussi grand bienfait, et pour confondre l'hérésie qui en voulait détruire la vérité. » Entrons dans les sentiments de l'Eglise notre Mère, consacrons toute cette octave à honorer un Dieu caché sous les espèces du pain et du vin, et pour y faire servir tout ce que nous sommes; faisons en sorte que nos esprits, nos cœurs et nos corps, y contribuent de tout ce qui est en eux et l'honorent chacun en leur façon.

Jeudi. — *Ma chair est véritablement viande, et mon sang véritablement breuvage.* Quand Jésus-Christ, en parlant de sa chair et de son sang, répète par deux fois véritablement : *Caro enim mea vere est cibus : et sanguis meus vere est potus* « il veut nous faire entendre, dit saint Chrysostome (hom. 45, *in Joan.*), que ce qu'il disait ne devait pas être regardé comme un discours figuré ou parabolique, mais qu'il avait dessein de nous donner véritablement son corps à manger, et son sang à boire ; » et c'est ce que saint Hilaire nous dit encore plus précisément : « Ces paroles, dit-il, *ma chair est véritablement viande*, ne nous laissent aucun lieu de douter de la vérité de sa chair et de son sang (61). » Aussi quand Jésus-Christ parla devant les Juifs de donner son corps à manger, ils furent persuadés qu'il fallait entendre littéralement ce qu'il disait ; mais ce qui les scandalisa, c'est qu'ils s'imaginèrent qu'on couperait son corps par morceaux, et cette manducation barbare leur faisait horreur : Voilà pourquoi ils s'écrièrent : *Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger ? cette parole est bien dure, qui la peut écouter ?* (*Joan.*, VI, 61.) Mais pour établir la présence réelle de Jésus-Christ dans le Saint Sacrement des autels, sans avoir recours à une controverse épineuse qui pourrait embarrasser les esprits faibles, et sans rien dire qui ne soit à la portée de tout le monde, voyons ce que l'Apôtre nous apprend de l'institution de cet adorable Sacrement.

C'est du Seigneur même, dit saint Paul, *que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné : savoir que le Seigneur Jésus la nuit même qu'il devait être livré à la mort, prit du pain, et ayant rendu grâces, le rompit, et dit à ses disciples : Prenez, mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous.* (I *Cor.*, XI, 23, 24.) Les hérétiques du dernier siècle ont soutenu qu'il ne fallait pas prendre à la lettre ces paroles, *ceci est mon corps*, et qu'elles ne signifiaient rien autre chose sinon, ceci est la figure, ou la représentation de mon corps; mais en vérité, si par ces quatre mots, *ceci est mon corps* (*Matth.*, XXVI, 26), Jésus-Christ a voulu faire entendre qu'il ne nous donnait que la figure de son corps, que nos adversaires nous permettent de leur demander de quelles paroles ils auraient voulu que le Fils de Dieu se fût servi, s'il avait eu dessein de nous donner son corps véritablement et réellement ; car en est-il de plus précises que celles-ci ? *hoc est corpus meum.* Le soleil en son midi a-t-il des rayons plus brillants que la clarté de ces paroles? Faisons d'ailleurs réflexion sur deux circonstances de l'institution de l'Eucharistie.

La première, c'est qu'alors il n'y avait avec Jésus-Christ que ses apôtres, aux yeux l'Ecriture nous fait remarquer qu'il parlait toujours clairement, quoiqu'il parlât souvent aux Juifs en paraboles : *Pour vous*, leur dit-il, *il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en parabole.* (*Luc.*, VIII, 10.)

La seconde, c'est qu'il s'agit ici d'un Testament, c'est celui que Jésus-Christ fait en mourant, par lequel il laisse à son Eglise le précieux trésor de son corps et de son sang, pour être tous les jours offerts à son Père par un sacrifice non sanglant. Or, suivant le droit, un testament doit être toujours pris selon la lettre et selon le sens naturel des paroles : d'où nous pouvons conclure que Jésus-Christ a eu dessein de nous faire entendre qu'il nous donnait réellement son corps à manger, et son sang à boire. Celui donc qui ne le croit pas, fait au Seigneur la plus cruelle injure de refuser de croire ce qu'il lui dit si positivement, et mérite de recevoir un jour la peine due à son incrédulité. En quoi c'est le traiter plus mal que l'on ne fait la plupart des hommes, sur la bonne foi desquels l'on croit une infinité de choses que l'on n'a jamais vues, et qui souvent paraissent incroyables; au contraire nous ne risquons rien de croire à la parole du Sauveur ; car quand, par impossible, notre croyance serait fausse, nous l'aurions toujours pour garant, et nous pourrions lui dire avec confiance : « Seigneur, si nous avons été trompés dans ce que nous avons cru, c'est par vous-même que nous l'avons été; nos yeux et notre raison livraient de rudes combats à notre foi, mais pour nous rassurer nous disions aussitôt : nos sens peuvent nous tromper, mais la parole du Seigneur ne le peut jamais ; notre raison peut s'égarer, et tomber aisément dans l'erreur, mais la vérité du Seigneur ne peut errer : (S. Chrys., hom. 8, *in Matth.*) *Domine, si error est quod credimus, a te decepti sumus.* (Rich. de S. Vict., *De Trinit.*, lib. 1, cap. 2.)

Mais pour confondre nos adversaires, ou plutôt pour leur ouvrir les yeux ; car nous ne cherchons qu'à les ramener à la vérité, et non à leur insulter dans leurs égarements ; attachons-nous à ces dernières paroles de Jésus-Christ : *prenez, mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous* (I *Cor.*,

(61) De veritate carnis et sanguinis non relictus est ambigendi locus. (*De Trin.*, lib. VIII, cap. 1.)

XI, 24); peuvent-ils dire que le corps de Jésus-Christ n'a été livré qu'en figure, ou plutôt ne conviennent-ils pas qu'il a été véritablement attaché à la croix; et par conséquent s'il nous donne à manger le même corps qui a été livré pour nous, il faut conclure que nous mangeons véritablement ce corps même « qui a été formé dans le sein d'une Vierge, qui a été étendu sur une croix, qui a reposé dans le tombeau, qui est ressuscité d'entre les morts, qui est monté au ciel à la vue des ses disciples. » (S. Bern.) Aussi saint Epiphane nous assure que ni le Seigneur, ni ses apôtres, ni les Pères n'ont jamais dit que le sacrifice non sanglant qu'offre le prêtre fût la figure, mais bien le véritable corps et le véritable sang de Jésus-Christ (62). Ecoutons comme saint Augustin explique ces paroles de l'Ecriture : il était porté dans ses mains : *Ferebatur in manibus suis.* « Qui peut comprendre que cela soit possible, reprend ce grand docteur (*in Psal.* XXXIII); un homme peut bien être porté par les mains d'autrui, mais nul ne l'est par les siennes propres. Ces paroles, continue-t-il, ne peuvent être entendues littéralement de David; il n'y a que Jésus-Christ, dont on peut les entendre à la lettre; car il se portait en ses mains, lorsque, donnant son corps à ses disciples, il dit : *Ceci est mon corps*, puisqu'il portait alors ce même corps dans ses propres mains. »

Après que les paroles de Jésus-Christ nous ont paru si évidentes; après qu'une tradition constante nous a établis dans la croyance de la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement; après que les Pères de tous les siècles ont tous été d'un sentiment uniforme; après enfin que le saint concile de Trente (sess. XXII) a parlé si positivement, sur quel fondement pourrait-on s'appuyer pour s'élever encore contre une vérité si universellement reçue? Il n'en est qu'un que produit la raison humaine, qui ne veut point croire ce qu'elle ne peut comprendre, et qui prétend qu'il est impossible qu'un corps soit tout entier sous une petite particule de pain, et puisse être en même temps dans le ciel et sur la terre. Nous pourrions répondre avec saint Augustin : « Faut-il nier ce qu'une autorité infaillible nous apprend, sous prétexte des difficultés qu'on trouve à le comprendre et à l'expliquer? faut-il dire que les choses ne sont pas, sous l'ombre que nous ne saurions pénétrer pourquoi Dieu a voulu qu'elles fussent de la sorte (63)? » D'ailleurs nos frères errants ne croient-ils pas les autres mystères de notre religion, quelque incompréhensibles qu'ils soient à la raison humaine; en quoi il serait aisé de leur faire voir que comme la foi est invisible, s'ils en croient un par le motif de la soumission qui est due à l'autorité de la parole de Dieu, ils s'engagent nécessairement à les croire tous; ou s'ils refusent de croire celui-ci, sans doute que la foi qu'ils ont pour les autres est vaine et inutile; mais nous aimons mieux nous en tenir à la réponse qu'un ancien Père (S. Cyrill., lib. IV, *in Joan.*) faisait autrefois aux Juifs : « Que si vous me demandez, leur disait-il, comment cela se peut faire? je vous demanderai à mon tour Comment vos pères sortirent-ils de l'Egypte? Comment le bâton de Moïse fut-il changé en serpent? Comment sa main fut-elle couverte de lèpre, et puis guérie en même temps? Comment l'eau fut-elle transformée en sang? (*Exod.*, IV, 3-29.) Comment passèrent-ils à pied sec au travers de la mer Rouge? Comment les eaux amères furent-elles rendues douces en y jetant un morceau de bois? Comment des fontaines d'eau sortirent-elles du sein d'un rocher pour les désaltérer? Comment la manne tomba-t-elle du ciel pour les nourrir? (*Psal.* LXXVII, 20, 24.) Comment le fleuve du Jourdain arrêta-t-il son cours, pour leur donner un libre passage? (*Josue*, III, 13.) Comment enfin les murs impénétrables de Jéricho tombèrent-ils au seul bruit des trompettes? (*Josue*, VI, 20.) Si vous ne doutez point de tous ces miracles, pourquoi doutez-vous de celui de l'Eucharistie? ou si vous doutez de celui-ci, parce qu'il paraît plus grand, n'est-il pas à craindre, que quand vous aurez la témérité de vous rendre juges de la puissance de Dieu, et que vous lui prescrirez des bornes, vous n'en veniez ensuite à renoncer à la foi que vous devez aux Ecritures et aux livres des prophètes.

Mais ne dissimulons point une autre objection que nous souhaiterions pouvoir ensevelir dans le silence par la confusion dont elle doit nous couvrir! Quelle apparence, disent les hérétiques, que vous croyiez vous-même que Jésus-Christ soit réellement dans le sacrement de l'Eucharistie, quand on voit avec quelle immodestie vous êtes dans vos églises; quand par exemple on voit cette femme y entrer comme dans un lieu profane, s'y placer au pied du tabernacle, et y recevoir des adorations, qu'une multitude d'hommes plus occupés d'elle que de l'autel, viennent lui rendre : Si cette femme, que vous recevez à la participation de vos sacrements, était persuadée de cet article de votre croyance, n'est-il pas vrai que quand elle ne serait pas retenue par la vénération et le respect que lui inspirerait la présence d'un Homme-Dieu, elle le serait par la crainte et la frayeur d'être punie à l'instant par la main toute-puissante de celui qui brisa l'idole de Dagon qu'on avait placée auprès de l'arche? (I *Reg.*, V, 3.) Ah! faut-il que nous donnions nous-mêmes des armes à nos adversaires pour nous combattre? Faut-il que par notre impiété nous soyons cause que nos frères errants demeurent sé-

(62) Nunquam invenies neque Dominum, neque apostolos, neque Patres incruentum illud sacrificium quod a sacerdote offertur, imaginem dixisse, sed ipsum corpus et ipsum sanguinem (*In* VII *synodo.*)

(63) Nunquid præterea dicturi sumus quod ita esse perspicimus non ita esse, quoniam cur ita sit non possumus invenire. (*De don. persev.*, cap. 14.)

parés de nous. Chrétiens, dont la corruption du siècle a presque effacé de vos esprits les principes de votre religion, réveillez votre foi endormie sur la vérité de cet auguste sacrement; rallumez votre charité éteinte sur ce que vous devez à votre prochain, et faites en sorte, dans la procession solennelle qu'on fait aujourd'hui, d'y paraître avec un respect si profond, un esprit si recueilli, une piété si édifiante, que vous puissiez réparer le scandale que vous avez donné; gardez-vous donc bien d'aller insulter à votre Dieu au jour de son triomphe, et tâchez plutôt de lui faire une amende honorable qui puisse réparer les outrages qu'il a reçus autrefois de la part des hérétiques.

Que si nous voulons une idée très-capable d'entretenir notre piété pendant cette auguste cérémonie, en suivant Jésus-Christ de reposoir en reposoir, imaginons-nous que nous le suivons dans tous les tribunaux où il fut conduit le jour de sa Passion, et que nous sommes chargés de lui rendre autant d'honneur et de gloire qu'il reçut alors d'opprobre et d'ignominie. Ainsi, au lieu du bruit et du tumulte qu'excitaient les différentes passions des Juifs, marchons dans le silence et dans un parfait recueillement : au lieu qu'ils s'agenouillaient devant lui par dérision en l'appelant *le Roi des Juifs* (*Matth.*, XXVII, 29), prosternons-nous avec respect, et reconnaissons-le pour le Roi du ciel et de la terre ; au lieu qu'on avait mis en sa main un roseau pour se jouer de sa royauté, ayons en la nôtre un flambeau, pour reconnaître sa divinité ; au lieu qu'on avait enfoncé dans sa tête une couronne d'épines, parsemons de fleurs les endroits par où il doit passer (*Joan.*, XIX, 2) : au lieu qu'on l'avait couvert d'un méchant manteau d'écarlate, faisons servir tout ce que nous avons de plus précieux à orner les lieux où il doit reposer (*Matth.*, XXVII, 28) : au lieu que Pilate, en le montrant aux Juifs, leur dit : *Voilà l'homme* (*Joan.*, XIX, 5), disons avec foi : voici *véritablement un Dieu caché*. Au lieu, enfin, des malédictions qu'on lui donnait de toutes parts, faisons retentir les airs de cantiques de louanges et de bénédictions : ce sera ainsi que nous prouverons notre foi, et que nos frères errants n'ayant plus de prétextes de demeurer séparés de nous, nous aurons la joie de les voir rentrer dans le sein de l'Église, et que, suivant la promesse du Seigneur, il n'y aura plus, dans sa bergerie, *qu'un seul troupeau et un seul pasteur*. (*Joan.*, X, 16.)

Vendredi. — Après que nous avons établi la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint Sacrement des autels, si nous voulons envisager le mystère de l'Eucharistie par tous les endroits qui peuvent servir à notre instruction, il faut le considérer d'abord comme sacrifice, et ensuite comme sacrement.

Il n'y a point eu de religion fausse ou vraie, qui n'ait eu ses sacrifices, parce qu'il n'y en a point eu qui n'ait reconnu l'indépendance de la souveraineté d'un premier Etre par l'oblation et la destruction de la créature; le sacrifice n'appartient véritablement qu'à Dieu, mais il lui appartient essentiellement : « D'où saint Augustin conclut qu'on n'a jamais sacrifié qu'à celui qu'on a su ou qu'on a cru être Dieu, ou qu'on a voulu faire passer pour Dieu (64). » Dans la religion chrétienne il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais qu'un seul sacrifice; car celui des autels n'est pas différent de celui de la croix, puisque c'est la même hostie qui est offerte dans l'un et dans l'autre ; c'est la même victime qui a été une fois sacrifiée sur le Calvaire, et qui, jusqu'à la fin des siècles, *depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, sera sacrifiée en tout lieu* (*Malach.*, I, 11); sacrifice d'une telle valeur, que ceux qui ont été offerts à Dieu depuis celui d'Abel, ne lui ont été agréables qu'en tant que le mérite du sang que Jésus-Christ devait répandre dans la plénitude des temps, les avait sanctifiés; et c'est dans ce sens que l'Écriture nous dit que l'*Agneau a été égorgé dès le commencement du monde* (*Apoc.*, XIII, 8); mais comme Jésus-Christ *était la fin de toute la loi* (*Rom.*, X, 4), tous les sacrifices de l'ancienne loi étaient la figure de celui de la nouvelle; et comme ces sacrifices étaient très-imparfaits, il fallait les recommencer tous les jours, au lieu que celui de Jésus-Christ ayant été d'un mérite infini, *il nous a acquis tout d'un coup une rédemption éternelle.* (*Hebr.*, IX, 12.) « La multitude des hosties, et la coutume d'en offrir tous les jours de nouvelles, marquait l'impuissance de ces sacrifices, dit saint Chrysostome (hom. 17, *ad Hebr.*); mais Jésus-Christ n'a été offert qu'une fois, et cela a suffi pour l'éternité. » Gardons-nous donc bien de croire que le sacrifice de la Messe soit un supplément du sacrifice de la croix, comme si celui-ci avait été imparfait; ou n'allons pas nous imaginer qu'en l'offrant tous les jours, nous présentions au Père éternel une nouvelle hostie, et un nouveau payement du prix de notre salut; c'est toujours la même victime, c'est toujours le même sacrifice, ou plutôt ce n'en est qu'une célébration continuée.

Mais pour faire voir comment tous les sacrifices de l'ancienne loi ont été des figures de celui de la croix et de l'Eucharistie, disons qu'il y en avait trois principaux, dont chacun avait sa fin différente : l'holocauste, l'hostie pacifique et le sacrifice pour le péché; l'holocauste, où toute la victime était consumée, s'offrait pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur la créature; l'hostie pacifique, pour le remercier des grâces qu'on en avait reçues, ou pour lui en demander de nouvelles; le sacrifice pour le péché, pour obtenir de sa miséricorde

(64) Quis sacrificandum censuit nisi ei quem Deum aut scivit, aut putavit, aut finxit? (*De civ. Dei*, lib. XX, cap. 4.)

la rémission et le pardon de ses péchés : Jésus-Christ, sur la croix, est la vérité qui a accompli excellemment toutes figures de l'ancienne loi. Il a été un holocauste, puisque par son obéissance, qui l'a porté à souffrir *la mort, et la mort de la croix*, il a reconnu la grandeur et l'indépendance de son Père, en lui rendant plus de gloire que le péché ne lui en avait ôté : *Mon Père*, lui dit-il, *vous n'avez point voulu d'hostie et d'oblation, me voici; je viens pour faire votre volonté*. (*Psal.* XXXIX, 7, 9; *Hebr.*, X, 6, 7.) Il a été une hostie pacifique, car il nous a procuré la plénitude des biens qu'il nous avait annoncés à sa naissance, et ce n'est que par lui que nous pouvons en rendre de dignes actions de grâces à celui de qui nous les tenons; il a été le sacrifice offert pour le péché, et c'est ce que l'Apôtre nous fait entendre par ces paroles : *Si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse, sanctifie ceux qui ont été souillés en leur donnant une pureté extérieure et charnelle, combien plus le sang de Jésus-Christ qui, par l'esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant.* (*Hebr.*, IX, 13, 14.)

Or, comme le sacrifice de l'Eucharistie est une continuation de celui de la croix, ce que Jésus-Christ a fait une fois sur le calvaire, il continue de le faire tous les jours sur les autels : avec cette différence, que si l'un a été un sacrifice sanglant, l'autre est un sacrifice non sanglant : l'un a été figuré par le sacerdoce d'Aaron, qui a offert le sacrifice sanglant des animaux, l'autre l'a été par le sacerdoce de Melchisédech ; qui offrit le sacrifice non sanglant du pain et du vin. C'est donc sur les autels aussi bien que sur la croix que nous pouvons le considérer comme un holocauste consumé par le feu de son ardente charité, et qui par le plus profond anéantissement honore la souveraineté de son Père; car, de quelque façon qu'il se soit humilié dans le mystère de l'Incarnation, dans celui-ci il pousse l'humiliation encore plus loin ; dans le premier, il se fait homme, dans le second il devient la nourriture de l'homme : dans le premier, quelque anéanti qu'il y paraisse, il ne laisse pas de faire éclater des traits de sa Divinité par les miracles qu'il opère; dans le second, il est caché sous les espèces du pain et du vin, sans y donner le moindre signe de vie; dans le premier, en un mot, il a été formé dans le sein d'une Vierge par l'opération du Saint-Esprit, et dans le second il reçoit l'être sacramentel par l'obéissance qu'il rend à la voix du prêtre. C'est dans ce sacrement auguste qu'il y est comme une hostie pacifique; car est-il un moyen plus efficace pour obtenir des grâces du Seigneur que le sacrement de l'Eucharistie ? Que peut-il nous refuser, quand il s'est donné lui-même à nous? et par qui pouvons-nous le remercier dignement de celles que nous avons reçues, si ce n'est par celui-là même de qui nous les avons obtenues? Aussi, ce sacrement adorable s'appelle *Eucharistie*, c'est-à-dire action de grâces : en un mot, c'est sur les autels qu'il est un sacrifice pour le péché : et le concile de Trente (sess. XXII, cap. 2), nous apprend « qu'il est vraiment propitiatoire, c'est-à-dire qu'aussi bien que le sacrifice de la croix, il opère la rémission des péchés par les mérites de Jésus-Christ. Cette oblation du corps et du sang du Sauveur qui se renouvelle tous les jours à la Messe, apaise Dieu, dit le concile, l'oblige de nous donner sa grâce, de nous accorder le don de pénitence, et de nous remettre nos péchés, quelqu'énormes qu'ils puissent être. »

Mais tandis que le Fils de Dieu s'immole pour nous, n'avons-nous rien à faire de notre côté, et pouvons-nous croire qu'il nous obtiendra toutes les grâces dont nous avons besoin, sans que nous les demandions avec lui? Ne nous flattons point de cette idée. Jésus-Christ doit être partout notre modèle, et nous pouvons dire de lui dans l'Eucharistie, comme sur la croix : *Regardez, et faites suivant l'exemple qui vous est montré.* (*Exod.*, XXV, 40.) Ainsi, quand par son anéantissement il honore la grandeur de son Père, il vous apprend, grands du monde, à lui faire un sacrifice de votre élévation par l'abaissement le plus profond; quand il cache sa divinité et même son humanité sous les espèces du pain et du vin, il vous instruit à cacher ce qu'il y a de plus grand en vous sous le voile de l'humilité; quand il paraît dans ce sacrement d'une manière morte, comme parle la théologie, *modo mortuo;* ayant des yeux qui ne voient point, des pieds qui ne remuent point, il nous enseigne à tous tant que nous sommes, que c'est ainsi que nous devons assister au saint sacrifice de la Messe, ayant les yeux fermés comme ne voyant rien de ce qui se passe autour de nous, ou du moins ne les tournant jamais ni à droite ni à gauche, ayant les oreilles bouchées aux discours profanes, les pieds immobiles et sans action, les mains jointes ou occupées à tenir un livre de piété; en un mot, quand il prie pour nous, prions avec lui; quand il demande des grâces pour nous, demandons-les avec lui : quand il remercie son père de celles que nous avons obtenues, joignons nos remercîments aux siens; quand il se sacrifie pour nous obtenir le pardon de nos péchés, soyons comme lui en état de pénitence; suivons le prêtre dans toutes les parties de la Messe, unissons-nous d'esprit avec lui; ou plutôt unissons-nous à Jésus-Christ, car c'est lui qui s'offre et qui est offert, qui est prêtre et victime tout à la fois. Ainsi, *au Confiteor*, confessons nos péchés avec un cœur contrit et un esprit humilié. *A l'Evangile*, faisons sur notre front, sur notre bouche et sur notre cœur le signe de la croix pour nous apprendre qu'il ne faut point rougir d'appartenir à Jésus-Christ, mais que nous devons le confesser tout haut *et croire de cœur ce*

que nous confessons de bouche. (*Rom.*, X,10.) *A l'Offertoire*, offrons avec le ministre le pain et le vin qui doit être changé au corps et au sang de Jésus-Christ. *A la Préface*, élevons nos cœurs vers Dieu, et reconnaissons combien il mérite d'être loué de toutes les créatures. *Au Memento* pour les vivants, pleins de confiance en ce divin Sauveur, qui enduré la mort et la Passion pour nous, et qui est immolé dans cet auguste sacrifice, prions-le de nous donner un esprit de pénitence et de componction, de soumission et d'anéantissement, de paix et de charité; ce que nous demandons pour nous, demandons-le pour nos proches, nos amis, et même nos ennemis. *A l'Elévation*, faisons un acte de foi pour croire que le même Dieu qui a été attaché à la croix, est présent sur l'autel, et ensuite adorons-le avec le respect des vieillards de l'*Apocalypse*. *Au Memento* pour les morts, n'oublions pas ceux auxquels nous nous tenons par les liens d'une même communion, quoiqu'ils ne soient plus de ce monde, et supplions le Seigneur de répandre sur eux une goutte de ce sang précieux qu'il a répandu en abondance sur la croix, afin de purifier leurs âmes des taches que le feu du purgatoire doit nettoyer, et les mettre en état d'être reçus dans *le sein d'Abraham*. (*Luc.*, XVI, 22.) *Au Pater*, demandons à Dieu une parfaite résignation à sa sainte volonté, et une préparation de cœur pour toutes les épreuves par lesquelles il voudra nous faire passer. *A la Communion*, reconnaissons notre indignité comme le centenier, et demandons au Seigneur les grâces et les dispositions nécessaires pour le recevoir. A l'*Ite Missa est*, rendons lui grâces d'avoir offert conjointement avec le prêtre le sacrifice adorable de son corps et de son sang. Enfin, à *la Bénédiction*, baissons la tête avec humilité, et prions le Seigneur de nous donner la sienne. Voilà sans doute la meilleure manière d'entendre la Messe, et d'en emporter les grands fruits pour lesquels ce sacrifice a été institué.

Comme l'Eucharistie est le mémorial de la Passion de Jésus-Christ : *Faites ceci en mémoire de moi* (*Luc.*, XXII, 19), dit-il en l'instituant, nous pouvons encore nous figurer, quand nous assistons à la Messe, que nous sommes sur le calvaire; diverses personnes s'y trouvèrent, mais dans des dispositions bien différentes; les justes y étaient représentés en la personne de la sainte Vierge et de saint Jean; les pénitents dans le bon larron et le centenier; les pécheurs et les impies dans les bourreaux de Jésus-Christ, et dans tout le peuple qui le maudissait.

Ames saintes et innocentes, quand vous assistez au saint sacrifice de la Messe, représentez-vous dans quel silence et dans quel recueillement était la sainte Vierge au pied de la croix de son Fils; quelle foi était la sienne; quelle charité embrasait son cœur; et faites en sorte d'imiter de si saintes dispositions. Pénitents, si ce modèle est trop parfait pour vous, jetez les yeux sur le bon larron, et tâchez de l'imiter; reconnaissez pour votre Dieu, quelque caché qu'il soit sous les espèces du pain et du vin, celui qu'il reconnut pendant en croix, faites-lui un aveu sincère de vos péchés, comme il confessa sincèrement les siens, et espérez en sa miséricorde comme il espéra en sa bonté. (*Luc.*, XXIII, 41.) Prosternez-vous devant le Saint-Sacrement, c'est lui qui est la lumière véritable et le Dieu du soleil, c'est lui *qui a les clefs de la vie et de la mort* (*Apoc.*, I, 18), c'est lui qui vivifie et qui afflige comme il lui plaît (I *Reg.*, II, 6); et ainsi prosterné, dites-lui, ou comme le lépreux : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir* (*Matth.*, VIII, 2); ou comme le centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie* (*Ibid.*, 8); ou comme les aveugles de l'Evangile : *Fils de David, ayez pitié de nous* (*Matth.*, IX, 27); ou comme les apôtres : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons* (*Matth.*, VIII, 25); ou comme la femme hémorroïsse : *Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie.* (*Matth.*, IX, 21.) C'est ainsi que tous les chrétiens devraient assister au saint sacrifice de la Messe. « Il faut, dit le concile de Trente (sess. XXII), s'approcher de Dieu avec une humilité sincère, une foi droite, une crainte accompagnée de respect, un esprit contrit et humilié; car ce n'est que de cette manière qu'on peut obtenir par ce sacrifice la miséricorde de Dieu, et trouver le secours favorable de sa grâce. »

Quelle est donc notre douleur de voir que pour quelques fidèles qui y assistent dans ces dispositions, il y a comme sur le Calvaire une infinité d'impies et de pécheurs qui y sont présents, et qui se moquent du Fils de Dieu par leurs irrévérences et leurs scandales? Croyons-nous de bonne foi que ces sortes de chrétiens soient moins coupables que les Juifs, qui, en branlant la tête, blasphémaient contre Jésus-Christ, et lui insultaient en disant : *Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rétablis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi.*» (*Matth.*, XXVII, 40.) Voulez-vous savoir les différences qui s'y trouvent. C'est que si les Juifs avaient connu le Fils de Dieu *pour être le Roi de gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié* (I *Cor.*, II, 8), et nous, nous le reconnaissons pour être notre Rédempteur et notre Sauveur; c'est que, suivant les desseins adorables de sa providence, il était venu au monde pour y souffrir des opprobres : ainsi, en commettant un horrible sacrilége, ils ne laissaient pas d'exécuter ses desseins, au lieu qu'il s'est caché dans le saint sacrement de l'Eucharistie, pour y recevoir des adorations; et quand nous ne lui en rendons pas, nous allons contre ses desseins; c'est, en un mot, que les Juifs étaient ses plus cruels ennemis, que pour nous, nous avons le bonheur de porter le nom et la qualité de ses enfants.

Il semble donc qu'il adresse aux profanateurs de son temple ces paroles, que le prophète lui met en la bouche : *Si c'était mon ennemi qui me donnât des malédictions*, je n'en serais pas surpris, et *je les supporterais sans peine; mais que ce soit vous, ô homme* (*Psal.* LIV, 13 seqq.) qui veniez m'insulter dans un sacrement où je me fais votre nourriture, pour me donner plus intimement à vous, c'est ce qui me perce de douleur! Vous donc qui assistez au saint sacrifice de la Messe dans la posture la plus indécente, le dos tourné contre l'autel, parlant plus haut que le prêtre, tantôt baissant la tête pour faire tout bas une protestation d'un feu impur à l'objet d'une passion criminelle; tantôt vous relevant pour dire tout haut une extravagance qui excite autour de vous des éclats de rire scandaleux; reconnaissez votre impiété, et tremblez en même temps en faisant réflexion dans quelle colère le Seigneur entra contre ceux qui par des achats et des échanges profanaient la maison de son Père (*Matth.*, XXI, 12); il n'a paru, pour ainsi dire, sortir de sa douceur naturelle, que dans deux occasions : contre les profanateurs et contre les hypocrites; il n'a eu que de la douceur pour les Publicains et pour les plus grands pécheurs; mais pour les Pharisiens, dont le vice principal était l'hypocrisie (*Matth.*, XXIII, 13), il ne leur a jamais parlé qu'avec une espèce de dureté, pour nous donner une plus grande horreur de ce péché? A quelle extrémité sommes-nous donc réduits, Seigneur, puisque par le zèle que nous avons de votre gloire, quand nous voyons *l'abomination de la désolation qui se passe dans le lieu saint* (*Matth.*, XXIV, 15), quelque instruits que nous soyons de la haine implacable que vous avez toujours témoignée pour l'hypocrisie, nous souhaiterions pouvoir l'inspirer à ces impies, et nous croyons que dans vos temples il est encore moins criminel d'y paraître hypocrites que d'y être scandaleux!

Samedi. — Jésus-Christ, dans le saint Sacrement des autels, n'y est pas seulement pour être adoré, mais il y est encore pour y être reçu et mangé par les fidèles. Ainsi, après avoir considéré la divine Eucharistie comme sacrifice, il faut maintenant la regarder comme sacrement.

Rien n'est plus clair que le précepte que le Seigneur nous fait de manger son corps et de boire son sang : *Buvez et mangez*, dit-il à ses disciples; *en vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* (*Joan.*, VI, 54, 55.) Or, celui qui menace de la mort quiconque ne mangera pas sa chair, et qui promet la vie éternelle à quiconque la mangera, ne fait-il pas un précepte de cette divine manducation? Mais s'il nous est ordonné de manger la chair du Fils de l'homme, il nous est défendu de la manger indignement. *Quiconque mangera ce pain et boira le calice du Seigneur indignement, il sera coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur.* (I *Cor.*, XI, 27.) Voilà donc deux choses que nous ne devons jamais séparer, la nécessité de communier, et l'obligation de bien communier. « Hélas! disait un Père, à quelle extrémité me trouvai-je réduit, et combien grands sont les périls qui me menacent de tous côtés : si je m'approche indignement de ce mystère, je m'attire une horrible condamnation; et si je m'en retire par une négligence ou par un mépris notable, je mérite aussi d'être condamné (65). » Si c'est un grand péché de s'approcher de cette table sans les dispositions requises, ce n'en est pas un moindre de ne pas travailler sérieusement à se rendre digne de s'en approcher, et il est difficile de déclarer lequel des deux est le plus criminel; l'un se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, parce qu'il le profane en le recevant; l'autre rend inutile à son égard ce même corps et ce même sang en profanant son âme et la rendant indigne de le recevoir : l'un *boit et mange son jugement en ne discernant pas le corps du Seigneur* (I *Cor.*, XI, 29), et le traitant comme une nourriture commune et ordinaire; l'autre rejette et méprise son juge, en négligeant de lui préparer son cœur pour se nourrir d'une chair divine : l'un est condamné en la personne de *celui qui étant entré dans la salle du festin, sans avoir la robe nuptiale, est jeté dans les ténèbres extérieures* (*Matth.*, XXII, 11, 12, 13); l'autre est condamné en la personne de ceux qui refusent d'aller au festin auquel ils sont invités, et dont Jésus-Christ assure *qu'aucun d'eux ne goûtera de son souper.* (*Luc.*, XIV, 24.) Cependant, ne pouvons-nous pas dire qu'il y a une infinité de chrétiens qu'on pourrait partager en deux classes; les uns sentant leur propre indignité, ne s'approchent point du sacrement des autels, et ne travaillent point à se rendre dignes de s'en approcher; les autres malgré la même indignité s'en approchent fréquemment et retombent toujours dans les mêmes désordres; les premiers croient prendre le parti le plus sage et regardent les seconds comme d'infâmes profanateurs du corps et du sang de Jésus-Christ; les seconds s'applaudissent de leur conduite et traitent les premiers comme des impies et des libertins : et dans le temps que les uns et les autres devraient trembler de vivre dans un état d'égarement criminel, l'amour-propre trouve encore le moyen de les tranquilliser, en persuadant aux uns que la connaissance qu'ils ont de leur indignité ne peut manquer d'être agréable aux yeux de celui qui ne hait rien tant que l'or-

(65) O quam graves angustiæ me undique affligentes! accedere indigne horrendum, non accedere ex notabili negligentia vel contemptu damnabilis est culpa. (S. Bonav., *De præpar. ad Miss.*, cap. 5.)

gueil, et n'aime rien plus que l'humilité; et en faisant croire aux autres que s'ils cherchent avec empressement de s'unir à Dieu dans le sacrement de l'Eucharistie, ce ne peut être qu'un effet de l'amour qu'ils ont pour lui, et que ce qu'on fait par charité ne peut déplaire à celui qui est la charité même.

Tâchons de troubler la fausse paix de ces différents pécheurs, et de leur faire comprendre que comme il est très-dangereux à celui qui est impur de s'approcher d'un si grand mystère, il ne l'est pas moins d'en demeurer longtemps séparé. Vous donc qui sentant dans vous-mêmes que vos passions vous tyrannisent, et qui n'ayant pas dessein de travailler sérieusement à en secouer le joug, ne voulez pas vous approcher de la sainte table, de peur de manger votre condamnation; à Dieu ne plaise que dans ces dispositions on vous invite à ce divin banquet! mais permettez que pour vous faire connaître le malheur de votre état, on vous mette devant les yeux ces paroles de Jésus-Christ : *Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.* Ainsi, en prenant ce malheureux parti, sachez que c'est renoncer à la vie éternelle, et consentir à n'être jamais les héritiers du royaume de Dieu. Et pour vous qui vivez dans l'habitude du péché, et qui ne laissez pas de communier régulièrement aux fêtes que vous avez prescrites à votre fausse piété; vous qui êtes presque aussi sûrs des jours où vous retomberez que de ceux où vous ferez quelques vains efforts pour vous relever : écoutez l'Apôtre qui vous dit, *quiconque mange la chair et boit le sang du Seigneur indignement mange et boit son jugement.* Faites sur ces paroles l'attention nécessaire, et vous craindrez avec raison d'avoir fait un sacrilége toutes les fois que vous avez cru recevoir un sacrement.

Le seul parti que doivent donc prendre ceux qui ne communient jamais, parce qu'agissant de bonne foi avec eux-mêmes, ils sentent bien qu'ils ne veulent pas quitter le péché auquel ils sont attachés, et qu'ils aiment mieux encore ne point communier, que de communier indignement; le parti, dis-je qu'ils doivent prendre absolument, c'est de se mettre en état de communier, c'est de se convaincre de cette nécessité, afin de travailler sérieusement à rompre leurs liens, et à ôter les obstacles qui les en rendent indignes; car quelqu'ingénieux que soit le démon pour nous tromper et nous séduire, pourvu que nous n'ayons pas perdu entièrement la foi, et que nous croyions encore aux paroles de Jésus-Christ, nous ne pourrons nous dissimuler que c'est être en état de réprobation, et que c'est se condamner soi-même à la mort en renonçant volontairement à un sacrement institué de Dieu, pour nous donner la vie. Est-il donc possible qu'il y ait des chrétiens qui puissent se résoudre à prendre tranquillement ce parti? Il n'y en a point sans doute, ce serait mal connaître le cœur de l'homme de s'imaginer qu'on voulût ainsi consentir à sa condamnation. Voici donc ce qui se passe : on ne veut point quitter le péché parce qu'il plaît, et on ne veut pas non plus se rendre coupable d'un plus grand par une communion indigne; parce qu'on sait bien, que de ne communier jamais, ce serait renoncer à la vie éternelle; on se flatte qu'il viendra un temps où l'on s'acquittera de ce devoir, que le règne des vertus succédera à celui des passions, et qu'alors on réparera par une fidélité constante ce qu'on a omis de faire par les suites d'une faiblesse passagère. C'est ainsi que par la duplicité d'un cœur intéressé qui ne veut rien perdre, l'on prétend jouir de toutes les douceurs d'une vie criminelle et arriver encore à un bonheur éternel qui ne doit être la récompense que de la vertu. Ne cherchons point à nous abuser par ces vains fantômes; ouvrons les yeux à la vérité, et comprenons une bonne fois que de se priver des sacrements, parce qu'on veut demeurer tranquillement dans le désordre, et espérer cependant qu'il viendra un temps où Dieu nous donnera la grâce de nous en approcher, sans rien faire pour la mériter, c'est être méchant, parce que Dieu est bon; et voilà de toutes les dispositions celle qui mène le plus sûrement à la damnation. Aussi l'expérience nous fait voir que ces sortes de chrétiens, ou plutôt ces impies remettent toujours leur conversion dans un temps vague et indéterminé qui ne vient jamais; d'où il arrive que l'habitude fortifiant leurs chaînes de plus en plus, à mesure qu'ils avancent en âge, ils ont moins de force et moins de volonté pour les rompre; et qu'enfin temporisant toujours dans la santé et même dans la maladie, ils meurent dans l'impénitence finale, comme ils ont vécu dans l'habitude du péché.

Pour ceux qui communient souvent et qui retombent aussi souvent dans le péché, qu'ils écoutent cet oracle de l'Apôtre, *Probet autem seipsum homo* (*1 Cor.*, XI, 28), qu'ils s'éprouvent avant que de manger ce pain, et ils trouveront que la cause de leurs rechutes vient de ce qu'ils sont toujours dans l'occasion prochaine du péché; et que, cherchant à tromper un confesseur, et à se tromper eux-mêmes en même temps, ils promettent bien de ne plus retomber, mais ils ne veulent pas promettre de quitter l'occasion du péché. Qu'un ou deux exemples nous servent à éclairer cette vérité : Celui-là est dans un emploi dangereux, où, par l'avidité qu'il a pour le bien, il lui est presque impossible de n'exiger que ce qui lui appartient; il promettra bien de ne prendre à l'avenir que ce qui lui est dû, mais il ne promettra pas de quitter sa charge ou son emploi; ainsi, comme il aura toujours le même penchant et les mêmes occasions, il retombera toujours dans le même péché, et ses communions seront toujours sacriléges. Mais il n'en demeurera pas là; de nouvelles et de plus épaisses ténèbres se répandront sur son esprit; le luxe et l'avarice s'augmenteront à mesure qu'il amassera de plus grands biens;

et la rapine devenant nécessité, il fera en sorte de la justifier dans son esprit : alors il se réglera non sur ce que la loi ordonne, mais sur l'exemple de ceux qui ont le moins de probité ; devenu plus hardi, il aura honte de la délicatesse qu'il avait dans les commencements, et il viendra à bout de faire sans scrupule ce qui lui donnait autrefois mille remords. Suite funeste des communions indignes qui ne peuvent manquer de nous rendre pires que nous n'étions auparavant ! Dès que Judas eut communié, *le démon entra dans son cœur* (*Luc.*, XXII, 3) ; quand il n'est qu'au dehors de nous, il ne nous livre que de faibles tentations ; mais quand il est au dedans, il s'en rend absolument maître. Celui-ci aime avec attachement une femme qu'il voit fréquemment, la tendresse est mutuelle ; vingt fois il est tombé dans le même péché, et vingt fois il a promis à son Dieu de n'y plus retomber ; si l'on voulait s'éprouver soi-même, il serait bien aisé de connaître la cause de tant de rechutes ; mais on veut et communier toujours, et toujours voir la personne qui plaît ; on se contente de promettre qu'à l'avenir on sera plus sur ses gardes que par le passé, mais on ne peut se résoudre à quitter l'occasion de son péché : or, comme on se retrouve toujours dans les mêmes occasions avec le même cœur et la même sensibilité, on retombe toujours également, et toutes ces communions sont des communions indignes, où l'on mange son jugement, et où l'on ouvre au démon l'entrée de son cœur. Que doit faire un confesseur dans ces rencontres ? si ces sortes de chrétiens ne s'éprouvent pas eux-mêmes, il faut qu'il les éprouve et qu'il leur refuse l'absolution jusqu'à ce qu'ils aient quitté l'occasion de leurs péchés. « En usant autrement, c'est se rendre complice de leurs prévarications, et leur donner une fausse paix, également funeste à ceux qui la donnent et à ceux qui la reçoivent. » S. Cypr., *De laps.*) « Que nul Judas, nul avare, nul impudique n'ait la hardiesse d'approcher de ce sacrement, s'écrie saint Chrysostome (hom. 28, *in Matth.*) ; que personne n'y participe qui ne soit des disciples de Jésus-Christ, ce n'est qu'à eux qu'il est dit : *C'est avec vous que je veux faire ma Pâque.* (*Luc.*, XXII, 15.) Concluons donc avec saint Bernard, « qu'il faut vivre de telle sorte, que nous puissions toujours recevoir ce pain céleste et divin : car, malheur à celui qui se met en un état où il ne peut s'en approcher, et encore un plus grand malheur à celui qui en approche étant dans l'impureté et dans la corruption ; le crime est grand en l'un et en l'autre, c'est pourquoi il nous est bien important et nécessaire de n'en être pas trouvés indignes (66). »

Dimanche. — Si ceux qui communient mal doivent s'abstenir de communier, on peut assurer que ceux qui communient bien, ne le peuvent faire trop souvent, puisqu'on ne peut dire les avantages qu'on retire d'une bonne et fréquente communion. Ce pain du Ciel est la nourriture des âmes, comme le pain de la terre est la nourriture des corps, et comme les corps tombent dans la langueur, s'ils ne sont soutenus par le pain de la terre, les âmes tombent dans la défaillance, si elles ne le sont par ce pain du Ciel ; c'est un pain qui fortifie le cœur de l'homme dans tous les travaux et toutes les tentations de cette vie : *C'est un vin qui produit les vierges* (*Zach.*, IX, 17), qui enivre saintement ceux qui en boivent, en leur faisant oublier toutes les choses de la terre, et en remplissant leur cœur d'une joie céleste, qui les dégoûte de tous les vains plaisirs du monde ; car le mystère de l'Eucharistie est comme un abrégé de toutes les autres merveilles que Dieu avait faites : c'est un chef-d'œuvre de son amour et de sa sagesse, qui l'a porté à demeurer corporellement avec nous jusqu'à la fin des siècles, pour nous communiquer toutes les grâces qui nous sont nécessaires. Voilà comme saint Ambroise parle des avantages d'une bonne et fréquente communion. « Comment, dit ce Père, celui-là pourrait-il mourir qui a pour nourriture la vie même ? Comment celui-là pourrait-il manquer de force qui est soutenu par la vertu d'une substance vivifiante ? Approchez-vous de lui, et vous serez rassasiés, puisque c'est le pain véritable ; approchez-vous de lui, et vous serez éclairés, puisque c'est la véritable lumière ; approchez-vous de lui, et vous serez délivrés, puisque la liberté se trouve où est l'esprit de Dieu ; approchez-vous de lui, et vous recevrez le pardon de vos offenses, puisque ce n'est que par lui qu'on peut obtenir la rémission des péchés (67). » Aussi tous les Pères conseillent la fréquente communion ; les conciles, et notamment le saint concile de Trente, exhortent et supplient tous les fidèles de vivre de telle sorte qu'ils puissent souvent recevoir le saint Sacrement ; et enfin rien n'est si pressant que les paroles dont Jésus-Christ se sert pour nous inviter à nous approcher souvent de lui.

Mais comme nous ne pouvons prendre assez de précautions pour empêcher qu'une viande destinée à nous donner la vie, ne devienne un poison qui nous cause la mort, nous ne pouvons dire assez que l'intention des Pères, des conciles, de Jésus-Christ, n'est pas de porter simplement les chrétiens à communier fréquemment, mais seulement ceux qui retirent toujours quelques avantages de leurs communions ; car voilà le

(66) Sic vivendum est ut panem illum supersubstantialem semper accipere valeamus, quia væ ei qui se alienum fecerit ab eo, et multum væ illi qui spurius et immundus accesserit, utrobique grande periculum, ideo magna necessitas instat ne indigni inveniamur. (*De ordine vitæ.*)

(67) Quomodo enim morietur, cui cibus vita est ? quomodo deficiet qui habuerit vitam substantialem ? Accedite ad eum et satiamini, quia panis est. Accedite ad eum et potate, quia fons est ; accedite ad eum, et illuminamini, quia lux est ; accedite ad eum, et liberamini, quia ubi Spiritus Domini, ibi libertas ; accedite ad eum, et absolvimini, quia remissio peccatorum est. (*In Psal.* CXVIII.)

grand principe sur lequel nous devons nous régler pour permettre les communions fréquentes. Les premiers chrétiens communiaient tous les jours, et plût au Seigneur que ceux d'aujourd'hui pussent en faire autant, c'est-à-dire, que comme ceux de la primitive Eglise, ils fussent dans la sainteté du baptême, dans l'innocence de la charité, dans l'ardeur du Saint-Esprit ? Avec de pareilles dispositions, pourquoi ne communierait-on pas tous les jours, puisque l'Eucharistie est *ce pain de chaque jour* (*Luc.*, XI, 3), que le Seigneur veut que nous lui demandions tous les jours? « Mais, dit saint Bonaventure, tout ce que l'on peut alléguer de l'antiquité pour porter les âmes à recevoir souvent l'Eucharistie, suppose toujours la préparation qui lui est due, laquelle, dit ce Père, ne se trouve ordinairement qu'en un très-petit nombre de personnes (68). » Ici l'on peut demander, qui des deux l'on doit estimer davantage, ou de celui qui approche fréquemment de la communion, ou de celui qui s'en abstient quelquefois par humilité et par respect ? Saint Augustin ne veut décider en faveur d'aucun des deux. « Que chacun, dit ce grand docteur, suive en ceci les mouvements et les dispositions de sa foi et de sa piété, car ni l'un ni l'autre ne déshonore le corps et le sang du Fils de Dieu, puisque, au contraire, ils s'efforcent comme à l'envi d'honorer ce Sacrement si avantageux au salut des hommes. Zachée et le centenier de l'Evangile ne disputent point ensemble, et l'un ne se préfère point à l'autre, lorsque le premier reçoit le Seigneur dans sa maison avec joie, et que le second lui dit : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (*Matth.*, VIII, 8); tous deux honorèrent le Sauveur, quoiqu'en une manière différente et comme contraire (69). » Nous osons cependant avancer que le mouvement de charité qui porte une âme chrétienne à s'approcher souvent de l'Eucharistie est plus louable et plus conforme à l'intention du Fils de Dieu, que le mouvement de respect et d'humilité qui l'en éloigne; d'autant plus qu'il est rare, quand on diffère de communier, que ce soit pour s'y présenter avec une plus grande pureté, par de plus longues prières, par un détachement de tout péché, comme le suppose saint Augustin (70); au contraire, ce délai vient quelquefois d'une fausse humilité, et souvent d'un fond de libertinage qu'on ne veut point quitter; aussi voyons-nous que ceux qui s'opposent le plus à la fréquente communion, sont des libertins, et des gens qui vivent dans le désordre. Nous exhortons donc de toute l'étendue de nos cœurs les vrais fidèles à communier fréquemment, et à ne s'éloigner pas de la sainte table sur de vains prétextes. Ce divin Sacrement a été institué, non-seulement pour consoler et fortifier les justes, mais aussi pour donner la confiance et la santé aux pénitents : c'est par ce Sacrement que nos péchés passés sont pardonnés; que nous sommes fortifiés contre ceux de l'avenir; que nos passions sont affaiblies; que nos tentations diminuent; que notre dévotion se réveille; que notre foi reçoit de nouvelles lumières, et notre charité de nouvelles ardeurs; que notre espérance s'augmente; que notre faiblesse est soutenue; que nos forces sont réparées; que notre conscience se remplit de joie; que nous sommes participants des mérites de Jésus-Christ, et que nous recevons des gages de la vie éternelle.

Mais nous nous garderons bien de comprendre sous le nom de vrais fidèles ceux qui étant exempts des péchés corporels passent pour des saints, quelques vices de l'esprit qui les possèdent, quelque vanité qui les enfle, quelque orgueil qui les domine; quelque ambition qui les brûle, quelque avarice qui les ronge, quelque haine qui les déchire, quelque envie qui les dévore; en un mot, « chrétiens, qu'on peut dire, selon l'expression de saint Jérôme, exempts des vices des hommes, et tout remplis des vices des démons; dont on ne juge de la dévotion que par des communions qu'ils font fréquemment, » et qui servent plus à les éloigner de Dieu par un orgueil secret qu'elles entretiennent en eux, qu'à les unir à lui par la charité, qui est l'effet de toutes les bonnes communions.

Si l'on demande ce qu'on appelle fréquente communion, et les temps qu'il faut prescrire à des chrétiens qui sont dans divers degrés de piété, on répond que comme les dispositions sont différentes dans chaque personne, on ne peut prescrire de règles générales; c'est à la prudence du confesseur à déterminer les communions, ou bien selon l'état et la condition des personnes (car sans doute que des âmes consacrées à Dieu ont plus de disposition à s'approcher des sacrements, que des personnes qui sont engagées dans le monde), ou selon qu'il voit qu'on en retire plus ou moins de fruit, et qu'on travaille plus ou moins à mortifier ses passions, et à s'avancer dans le chemin de la vertu : voici seulement quelques maximes de saints auxquelles on peut s'attacher. Il y en a qui se font une loi de communier toutes les principales fêtes de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, et qui croient qu'il suffit pour toute préparation d'aller le matin à confesse, quoiqu'ils voient bien par leur propre expérience qu'ils ne retirent jamais

(68) Omnes ergo rationes intelliguntur salva debita præparatione quæ est in paucissimis, ut semper. (*In* IV, *Sent.*)

(69) Neque enim litigaverunt inter se, aut quisquam eorum se alteri præposuit Zachæus et ille centurio, cum alter eorum gaudens in domum suam suscepit Dominum, alter dixerit : *Non sum dignus ut intres sub tectum meum*; ambo Salvatorem honorificantes diverso aut quasi contrario modo. (Epist. 118.)

(70) Quoniam, inquit, eligendi sunt dies quibus purus homo continentiusque vivat, quod tantum Sacramentum dignius accedat. (*Ibid.*)

aucun fruit de leurs communions. Que ces sortes de chrétiens écoutent saint Chrysostome, qui leur parle en ces termes. « J'en vois, dit ce grand docteur (hom. 32, *in Epiph.*), qui s'approchent de l'Eucharistie plutôt par rencontre et par coutume, que par piété et par religion. En quelque état qu'ils soient, quand on solennise une grande fête, ils veulent communier : ce n'est pas le temps ni la rencontre d'une fête qui nous met dans le droit de communier, dit ce saint, la seule pureté de cœur nous en rend dignes; avec elle approchez-vous-en toujours, sans elle ne vous en approchez jamais.

Pour ceux qui ont coutume de communier tous les huit jours, saint François de Sales (épître 64) demande qu'on les voie particulièrement touchés de zèle et d'amour de Dieu, « connaissant quasi à l'œil le fruit et l'accroissement de leur vie spirituelle; » non qu'il faille toujours que le progrès soit sensible, pourvu qu'on travaille de bonne foi à se corriger; qu'on gémisse sur ses misères, et qu'on n'ait aucune affection au péché véniel : car il faut bien distinguer entre faire un péché véniel, et avoir l'affection au péché véniel; en cette vie nous ne saurions être entièrement exempts de péchés véniels, mais nous pouvons n'y avoir aucune affection. Quand donc on n'est coupable que de péchés de fragilité et d'inadvertance dans lesquels les plus justes tombent tous les jours, il ne faut pas pour cela s'éloigner de l'Eucharistie, puisqu'elle est le remède des petites fautes qui servent même aux bonnes âmes à les rendre plus humbles et plus ferventes.

Mais pour communier tous les jours, il faut une sainteté extraordinaire; être mort à soi-même, et ne vivre plus que pour Dieu, posséder toutes les vertus en un degré éminent, et n'être pas plus sensible qu'un mort aux louanges et aux injures, aux biens et aux maux de ce monde, dominer sur toutes ses passions, n'avoir presque plus que la racine de la cupidité, et n'agir que par le mouvement du Saint-Esprit. « Il faut, dit saint Cyprien, avoir une volonté sincère de plaire à Dieu : non par des paroles, mais par des œuvres affectives, c'est-à-dire, faire ce que Jésus-Christ a fait lui-même et a enseigné aux hommes; être humble en toute sa vie, ferme dans la foi, retenu dans ses paroles, équitable dans ses actions, bien réglé dans ses mœurs, exercer les œuvres de miséricorde, pouvoir souffrir une injure, et n'en pouvoir faire, garder inviolablement la paix avec ses frères, aimer Dieu de tout son cœur, regarder en lui avec amour la qualité de Père, et révérer avec crainte celle de Juge, ne préférer aucune chose à Jésus-Christ, puisqu'il n'a rien préféré à nous, se tenir inséparablement attaché à son amour, et au milieu des tribulations demeurer ferme au pied de la croix avec une confiance magnanime et généreuse (71).

Chrétiens, qui croyez avoir toute la piété nécessaire pour communier tous les jours, regardez-vous dans ce portrait, et je m'assure que vous aurez peine à vous reconnaître à tous les traits qui le composent. Cet état de perfection est très-sublime, et on le trouve peu, surtout chez les personnes engagées dans le commerce du monde; aussi saint Bonaventure assure qu'il croit que si on excepte les prêtres, dont le propre office est de célébrer, à peine se trouvera-t-il une personne si sainte et si vertueuse, à qui il ne suffise pour l'ordinaire de communier une fois la semaine (72). Il est donc bien à craindre qu'il n'y ait de l'illusion dans ceux qui se font une pratique des communions journalières, et tel qui aux yeux du public est parvenu au comble de la vertu et de la sainteté, est peut-être aux yeux de Dieu entièrement dépourvu de grâce et de mérite.

Continuons l'explication de notre Evangile, et pour engager les chrétiens à se rendre dignes de communier souvent, faisons voir les effets que produit en nous une bonne communion.

Lundi. — *Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.* Comme le Seigneur est bon par sa nature, il a laissé partout où il a passé des marques et des vestiges de sa bonté : il allait de lieu en lieu, et faisait du bien partout, dit saint Luc : *Pertransiit bene faciendo et sanando omnes.* (*Act.*, X, 38.) Si en passant il faisait ainsi du bien à tout le monde, jugeons de celui qu'il opérait en particulier dans les lieux où il faisait quelque résidence; aussi l'Ecriture nous apprend que si à Cana il entre dans la maison de l'époux, *il y fait son premier miracle* (*Joan.*, II, 11); s'il entre dans celle du prince de la Synagogue, il y ressuscite sa fille (*Luc.*, VIII, 54 seqq.); s'il va chez Simon qui l'avait invité à manger, il y convertit la femme pécheresse (*Luc.*, VII, 36 seqq.); enfin, s'il entre chez Zachée, *il fait d'un publicain un vrai fils d'Abraham* (*Luc.*, XIX, 9); il demeure neuf mois dans le sein de la sainte Vierge, et il la remplit tellement de grâces, que plus pleine de mérite que les hommes et les anges, il n'y a que Dieu au-dessus d'elle. Quand donc nous recevons Jésus-Christ dans l'Eucharistie, non pour demeurer dans nos cœurs, comme dans un hospice différent de lui-même, mais pour s'incorporer tellement à nous, que nous ne fassions qu'une même chose avec lui comme de la

(71) Humilitas in conversatione, stabilitas in fide, verecundia in verbis, in factis justitia, in operibus misericordia, in moribus disciplina, injuriam facere non posse, et factam posse tolerare, cum fratribus pacem tenere, Deum toto corde diligere, amare in illo quod Pater est timere quod Deus est, Christo nihil omnino præponere, quia nec nobis quidquam præposuit, charitati ejus inseparabiliter adhærere, cruci ejus fortiter ac fideliter assistere. (*De Orat. Dom.*)

(72) Vix tamen aliquis ita religiosus esse videtur et sanctus, exceptis sacerdotibus, quia semel in septimana sufficiat ei ex consuetudine. (S. Bonav., *De profess. relig.*, lib. II.)

cire qui étant fondue et jointe à d'autre cire se mêlent tellement ensemble, que les deux n'en font qu'une : *In me manet et ego in illo.* (S. Cypr., *in Joan.*, lib. IV.) Qui peut comprendre le fond de grâce et de sainteté que cet auguste Sacrement doit produire dans nous? Aussi les Pères ont regardé Jésus-Christ dans la divine Eucharistie comme un remède général à tous nos maux. « En effet, dit saint Ambroise, avez-vous une plaie à guérir, c'est le médecin qui vous guérira ; êtes-vous desséchés par les ardeurs d'une fièvre brûlante, c'est la fontaine qui vous rafraîchira ; êtes-vous accablés par l'iniquité, c'est la justice qui vous protégera ; avez-vous besoin de secours, c'est la force qui vous défendra ; craignez-vous la mort, c'est la vie qui vous en délivrera ; désirez-vous le ciel, c'est la voie qui vous y conduira? êtes-vous dans les ténèbres, c'est la lumière qui les dissipera ; cherchez-vous de la nourriture, c'est l'aliment qui vous soutiendra (73). » — « Jésus-Christ, dit saint Cyrille, demeurant en nous dans le saint sacrement de l'Eucharistie, apaise cette domination impérieuse de la concupiscence qui est dans nos corps, fortifie notre piété, éteint l'ardeur de nos passions, guérit nos maux, referme nos blessures, nous relève de nos chutes (74). » — « Ce Sacrement, dit saint Bernard (*in Cœna Dom.*), produit en nous deux effets : il diminue le sentiment des tentations les plus légères, et il empêche que notre cœur ne succombe aux plus violentes ; il affaiblit la concupiscence, et il réprime la force des passions ; il est un préservatif contre le péché mortel, et un remède contre le véniel. »

Que ces pensées des Pères sont capables de produire dans nous de merveilleux effets, et de nous fournir de grandes instructions! mais comme peu de chrétiens lisent les ouvrages de piété avec assez de réflexion, pour tirer d'eux-mêmes toutes les conséquences qui peuvent servir à les instruire, et qui doivent être le profit de leur lecture ; tâchons de les aider et de leur faire faire quelque attention sur celles qui se présentent le plus naturellement à nos esprits.

La première conséquence que nous devons tirer, c'est que nous ne pouvons avoir assez de reconnaissance pour un Dieu qui n'a institué ce Sacrement d'amour que pour s'unir plus étroitement à nous, et être comme plus à portée de nous communiquer toutes les grâces dont nous avons besoin. « Jamais nation, dit saint Thomas, quelque illustre et quelque glorieuse qu'elle ait été, n'a eu des dieux qui se soient communiqués aussi familièrement à elle, que notre Dieu se communique à nous, qui sommes son peuple (75) : » *In me manet, et ego in illo.* « C'est par un excès d'amour, dit saint Chrysostome (hom. 15, *ad Tim.*), que Jésus-Christ a voulu que nous ne fussions qu'une même chose avec lui, comme les membres ne sont qu'un même corps étant joints avec le Chef. Car c'est le propre de ceux qui aiment avec ardeur, de ne vouloir être qu'un avec ce qu'ils aiment. C'est pour vous, fait dire ce Père à Jésus-Christ en parlant à l'âme chrétienne ; c'est pour vous que m'étant dépouillé de ma gloire, je suis descendu du sein de mon Père pour aller à vous ; c'est pour vous que j'ai enduré les crachats et les soufflets, que j'ai souffert la mort, que je n'ai point cessé de vous appeler et de vous poursuivre. » Mais ce n'était pas encore assez pour vous marquer mon amour ; je vous ai unie et jointe à moi ; je vous ai dit, mangez-moi et buvez-moi : *Demeurez en moi et moi en vous ;* car je ne veux pas seulement vous posséder dans le ciel, je veux encore être lié étroitement avec vous sur la terre. Or, la meilleure manière dont nous puissions témoigner à Dieu notre reconnaissance pour un aussi grand bienfait, c'est de ne rendre pas ce sacrement inutile, en négligeant de nous en approcher ; mais c'est d'être toujours en état d'y participer, afin qu'il demeure en nous, et nous en lui : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.*

La seconde conséquence que nous pouvons tirer, c'est que nous devons avoir un grand désir de nous approcher souvent d'un sacrement si propre à nous enrichir de toutes sortes de biens ; car si l'arche qui n'en était que la figure fut cause cependant que la maison d'Obédédom fut remplie de bénédictions pour y avoir reposé quelque temps (II *Reg.*, VI, 11), que ne fera pas en nous la vérité même, quand elle habitera en nous? Ainsi, quand nous nous trouvons dans des dégoûts et des sécheresses pour tout ce qui regarde les exercices de piété, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes qui *oublions de manger un pain capable de nous soutenir* (*Psal.* CI, 5) ; quand nous voyons que nous n'avançons point dans la perfection, n'en cherchons point d'autre cause sinon que nous n'avons point recours à une nourriture destinée à fortifier nos âmes, et à les faire croître dans la vertu ; ce sont les deux effets que la nourriture corporelle produit dans nos corps ; avec pourtant cette différence, que si nos corps ne croissent pas toujours, nos âmes doivent toujours tendre à un nouvel accroissement de mérite et de sainteté, « et par conséquent ont toujours besoin de se nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ, puisque c'est la nourriture que l'âme doit

(73) Si vulnus curare desideras, medicus est ; si fervore æstuas, fons est ; si gravaris iniquitate, justitia est ; si mortem times, vita est ; si cœlum desideras, via est ; si tenebras fugis, lux est ; si cibum quæris, alimentum est. (*De Virg.*, lib. V.)

(74) Sedat enim cum in nobis manet Christus sævientem membrorum concupiscentiæ legem, pectat in corroborat, perturbationes animi exstinguit, et ægrotos curat, collisos redintegrat, ab omni nos erigit casu. (*In Joan.*, lib. IV.)

(75) Neque enim est aut fuit aliquando tam grandis natio quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut adest Deus noster. (Opusc. 57, hom. 15, *in Joan.*)

prendre pour s'engraisser de Dieu-même (76).

Mais une troisième et dernière conséquence, sur laquelle nous ne pouvons faire assez de réflexion, c'est qu'après que nous avons été unis à notre Dieu dans le sacrement de l'Eucharistie, nous devons avoir une grande crainte d'en être séparés, ce qui arrive toutes les fois que nous retombons dans un péché mortel. « Peut-on comprendre, dit Tertullien (*De pœnit.*, cap. 5), quel outrage nous faisons à notre Dieu, lorsqu'après avoir renoncé au démon, qui est son ennemi, nous nous rendons à lui, et faisons en sorte que cet esprit superbe ayant recouvré la proie qu'il avait perdue, triomphe en quelque façon de Dieu même. » C'est alors, dit saint Paul, *que l'on arrache à Jésus Christ ses propres membres, pour les faire devenir les membres d'une prostituée.* (I *Cor.*, VI, 15.) Qui de nous aurait osé se servir de cette expression, si l'Apôtre ne s'en était servi le premier? C'est alors, suivant l'expression de Jésus-Christ même, *que le nouvel état de cet homme devient pire que le premier* (*Matth.*, XII, 45), et que le démon, rentrant dans une âme avec sept autres démons, s'en empare d'une manière à n'en pouvoir être chassé qu'avec beaucoup plus de difficultés : « Parce que, dit saint Bernard (*De Ascens. Dom.*), celui qui après le pardon de ses offenses retombe dans les mêmes impuretés, comme un pourceau qui ayant été lavé se vautre de nouveau dans la boue, est sept fois plus digne de l'enfer qu'il n'était auparavant. » Ayons donc autant de désir de nous unir à Dieu dans le sacrement de l'Eucharistie, que de crainte de nous en voir séparés, après que nous n'avons fait qu'une même chose avec lui : Est-il question de le recevoir? consumons-nous en désirs comme faisaient les patriarches dans l'espérance de la venue du Messie : le possédons-nous dans nos cœurs? conservons ce dépôt sacré avec tout le soin imaginable, et renonçons plutôt à tout, que de nous résoudre à le perdre; repassons dans nos esprits tout ce qu'il a fait pour nous, afin de nous attacher plus étroitement à lui. Ce fut un grand bonheur pour saint Jean, que d'avoir *reposé sur le sein du Sauveur* (*Joan.*, XIII, 25); mais nous sommes encore bien plus honorés, quand il repose dans le nôtre; si dans le mystère de l'Incarnation le Fils de Dieu a pris notre nature, et l'a unie à sa personne, dans celui de l'Eucharistie il prend toutes nos personnes en particulier, et les fait membres de la sienne. Ce seront ces réflexions qui enflammeront notre amour et notre reconnaissance pour lui, et qui nous feront dire avec l'Epouse du sacré Cantique, *je le tiens et je ne l'abandonnerai jamais.* (*Cant.*, III, 4.) Ce sera alors que nous n'aurons garde de profaner une bouche qui a touché le Saint des saints, et un cœur qui a eu l'honneur de lui servir de retraite; et persuadés que le péché seul est capable de l'éloigner de nous, nous ferons en sorte de n'en commettre jamais. C'est le moyen qu'il *demeure éternellement en nous, et nous en lui*, et même, suivant la promesse qu'il nous en a faite dans son Evangile, ce sera ainsi que nous vivrons par lui comme il vit par son Père.

Mardi. — *Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra par moi.* Le Fils de Dieu nous a dit d'abord, que *sa chair était véritablement viande, et son sang véritablement breuvage*, et ensuite, il ajoute; *celui qui mangera ma chair et boira mon sang, demeurera en moi, et moi en lui;* car c'est l'effet de la manducation réelle de produire une union si intime entre l'aliment et celui qui le mange, qu'ils soient comme incorporés l'un dans l'autre; présentement il nous dit, que *celui qui le mangera vivra par lui, comme il vit par son Père;* car c'est le propre de l'aliment de faire vivre celui qui l'a mangé. Voici donc ce qu'il veut nous faire entendre par ces paroles : *Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange, vivra aussi par moi.* C'est-à-dire, comme je vis d'une vie divine à cause de l'union que j'ai avec mon Père qui est vivant : *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem;* ainsi le fidèle vit d'une vie surnaturelle, quand moi qui suis la vie, je lui suis uni intimement par la communion, *et ipse vivet propter me.* C'est donc dans le sacrement de l'autel, que Jésus-Christ *est la vigne, dont nous sommes les branches* (*Joan.*, XV, 5); puisque, comme les branches ne vivent que de la vie du cep, aussi ne vivons-nous que de la vie même du Fils de Dieu, et un chrétien qui a eu le bonheur de le recevoir dignement, peut dire avec saint Paul : *Je vis, ou plutôt ce n'est point moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.*, II, 20.)

Remarquons qu'avant notre création, nous étions renfermés dans les idées de Dieu, où nous vivions de sa vie; mais le moment qui nous en a fait sortir, et auquel nous avons commencé d'être à nous, nous a donné le coup de la mort, et nous a fait éprouver que l'arrêt qui fut prononcé à notre premier Père par ces paroles, *Morte morieris*, regardait sa postérité comme lui. Mais consolons-nous; voilà que le second Adam, plus puissant à nous faire du bien, que le premier ne l'a été à nous faire du mal, vient nous rappeler à la vie : il nous l'a procurée par sa mort, mais c'est proprement dans le mystère de l'Eucharistie qu'il nous la communique, et qu'il nous communique même une vie plus abondante : *Ut vitam habeant, et abundantius habeant.* (*Joan.*, X, 20.) *Comme la grâce a surabondé où le péché avait abondé* (*Rom.*, V, 10), ne doutons pas que nous ne trouvions en Jésus-Christ beaucoup plus que nous n'avons perdu en Adam. Or, le péché du premier homme nous a causé deux grands maux : il a obscurci les lumières de notre esprit en y répandant d'é-

(76) Caro corpore et sanguine Christi vescitur ut anima de Deo saginetur. (*De resurr. carn.*, cap. 8.)

paisses ténèbres, et il a affaibli notre volonté en lui donnant un penchant naturel pour le mal : approchons-nous de l'Eucharistie, pour trouver un remède à ces deux maladies : Jésus-Christ y est comme un Dieu de lumière qui dissipe les ténèbres de notre esprit ; il y est comme un Dieu de force, qui nous soutient contre les faiblesses de notre volonté : voilà les deux effets que Jésus-Christ produit en nous quand il nous fait vivre de sa vie dans le sacrement des autels : *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

Une des suites les plus ordinaires et des plus funestes du péché, c'est de répandre dans l'esprit des nuages si épais, que, suivant l'expression du prophète Isaïe, *on en vient à prendre le bien pour le mal, et le mal pour le bien ; on donne aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres ; on fait passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux* (*Isa.*, V, 20.) En un mot, *on aime les ténèbres*, selon la parole de l'Evangile (*Joan.*, III, 19), et par un nouvel aveuglement on veut encore se persuader que l'erreur qu'on aime est la vérité (S. Aug., *Confess.*, lib. X, cap. 23) ; ainsi l'Ecriture nous apprend que les impies, se croyant les seuls sages, font des gens de bien l'objet de leurs railleries, et qu'ils ne reconnaîtront leur erreur qu'en ce grand jour, où la lumière de la vérité les éclairant, ils s'écrieront dans l'amertume de leur cœur ! *O insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse, et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints.* (*Sap.*, V, 4.) N'attendons pas à nous détromper si tard ; et si nous voulons être éclairés de la vraie lumière, approchons-nous du sacrement de l'Eucharistie : *Accedite ad eum, et illuminamini.* (*Psal.* XXXIII, 6.) C'est là que Jésus-Christ dissipera les ténèbres de notre entendement, et nous fera voir la vérité telle qu'elle est en elle-même. Ne cherchons point d'autres preuves de ceci, que notre propre expérience. N'est-il pas vrai qu'il nous est arrivé plusieurs fois de croire permis ce qui était défendu, et que nous n'avons reconnu notre erreur, que quand touchés du désir du salut nous avons fréquenté les sacrements ; et que cessant de vivre de la vie du monde, nous avons commencé à vivre de la vie de Dieu même ; car, tout caché qu'il est dans le sacrement des autels, il y est tout environné d'une lumière qui pénètre le fond des cœurs, et qui dissipe les plus épaisses ténèbres. Mais il n'y est pas seulement comme un Dieu de lumière, il y est encore comme un Dieu de force. Connaître l'homme, c'est connaître la faiblesse même ; composés que nous sommes de deux parties toujours opposées l'une à l'autre, dont l'une veut s'élever vers le ciel, l'autre tend naturellement à se rabaisser vers la terre (*Galat.*, V, 17), nous pouvons assurer que nous sommes toujours en guerre avec nous-mêmes, et que nous ne faisons jamais ce que nous voulons. Disons plus : cette partie spirituelle s'égare de son côté dans mille chimères différentes : l'ambition fait sortir notre âme hors d'elle-même, pour l'élever au-dessus de tout, et *le corps qui en se corrompant l'appesantit* (*Sap.*, IX, 15), la fait descendre un moment après au rang des bêtes par un péché honteux et grossier. Après cela doit-on s'étonner de voir dans les hommes tant d'inconstances, de rechutes et de bizarreries ? Voulons-nous trouver un remède assuré contre nos faiblesses, unissons-nous dans le saint sacrement de l'autel à ce Dieu de force, car *si Dieu est pour nous*, dit l'Apôtre, *qui sera contre nous ?* (*Rom.*, VIII, 31.) Disons plus : si Dieu est dans nous, si nous sommes la même chose que lui, si nous vivons de la vie de Dieu même, que pouvons-nous craindre de la part des hommes et des démons ? Cet auguste sacrement est le salut de l'âme, et le remède à toutes les maladies spirituelles ; c'est par lui que nos vices sont guéris : que nos passions sont subjuguées ; que nos tentations sont vaincues ou affaiblies ; que nous recevons une augmentation de grâce ; que la vertu prend de nouveaux accroissements ; que la foi est affermie ; que l'espérance est fortifiée ; que la charité devient plus ardente et plus étendue ; « aussi avait-on coutume de donner la communion aux fidèles pour les animer au combat du martyre, afin, dit saint Cyprien, de ne les pas laisser nus et désarmés, mais de les munir puissamment par la force du corps et du sang de Jésus-Christ (77) ; » c'est par là même raison qu'on la donne aux mourants, pour les mettre en état de résister aux différentes attaques du démon, qui dans ce dernier moment de la vie emploie tout ce qu'il a de ruse et de force pour les faire succomber. Tous les Pères ont reconnu qu'un des principaux effets de la communion, c'est de nous rendre fermes et intrépides. » Nous devrions, dit saint Chrysostome, sortir de la table du Seigneur, devenus terribles et redoutables au démon, comme des lions rugissants, qui ne respirent que feu et flamme (78). » Pourquoi donc voyons-nous tant de chrétiens toujours dans les mêmes erreurs, toujours dans les mêmes faiblesses ? Nous l'avons déjà dit, c'est que les uns ne communient point, et que les autres communient mal, et nous avons fait voir en même temps le crime des uns et des autres ; mais nous ne pouvons nous empêcher de répéter, que la divine Eucharistie ne profite qu'à ceux qui la reçoivent dignement : ceux-là seulement y vivront de la vie de Dieu. Ajoutons que d'ailleurs ils y recevront un gage de l'immortalité bienheureuse.

(77) Communicatio danda est, ut quos excitamus et hortamur ad prælium, non inermes et nudos relinquamus, sed protectione sanguinis et corporis Christi muniamus. (Epist. 14, *Ad Corn.*)

(78) Tanquam leones ignem spirantes ab illa cœna recedamus, facti diabolo terribiles. (Hom. 62, *Ad pop. Antioch.*)

Mercredi. — *C'est ici le pain qui est descendu du ciel, il n'en est pas comme de la manne que vos pères ont mangée, qui ne les a pas empêchés de mourir : celui qui mange ce pain vivra éternellement.* C'est avec grande raison que l'Apôtre a dit que *si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes.* (I *Cor.*, XV, 19.) En effet, ceux qui ne croient point qu'il y ait un autre monde, ont raison de se livrer à toutes les voluptés de celui-ci : hâtons-nous, disent les impies, de goûter à longs traits les plaisirs de cette vie, puisque nous ne serons plus en état d'en jouir après la mort : mais pour les chrétiens qui renoncent à toutes les joies du siècle, qui se font une étude d'humilier l'esprit et de mortifier le corps, qui s'interdisent les mauvaises pensées comme les mauvaises actions, qui n'aiment rien que ce que la loi de Dieu leur permet d'aimer; et qui ne haïssent personne, parce qu'il n'est personne qu'elle leur permette de haïr; les chrétiens, toujours occupés à réprimer leurs désirs et leurs passions, et qui, pour en venir plus sûrement à bout, veillent sans cesse sur leurs sens extérieurs et intérieurs, modestes, mortifiés, humbles, soumis, détachés de tout, attachés à Dieu seul, *ayant des femmes comme n'en ayant point, se réjouissant comme ne se réjouissant point, achetant comme ne possédant point, usant de ce monde comme n'en usant point* (I *Cor.*, VII, 29); les chrétiens, dis-je, seraient sans doute bien à plaindre, si, se privant de tout dans cette vie, ils n'en espéraient pas une meilleure qui dût les dédommager de tous les plaisirs qu'ils perdent dans celle-ci. Or, l'Eucharistie est le gage de l'autre vie, et la semence de l'immortalité bienheureuse, et c'est ce que nous expriment parfaitement ces dernières paroles de notre Evangile. *C'est ici le pain qui est descendu du ciel, ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et qui ne les a pas empêchés de mourir: celui qui mange ce pain vivra éternellement.* Car, c'est-à-dire que la manne, quoique formée de la main des anges, n'a pas empêché les Israélites de mourir, et n'a pu elle-même leur donner le pouvoir de revivre après la mort; mais que ce pain, qui n'est autre que Jésus-Christ même, fera vivre éternellement celui qui en mangera, puisqu'il nous communiquera la puissance de ressusciter immortel et glorieux au jour de la résurrection générale.

Si donc nous voulons arriver à la vie éternelle, approchons-nous de la sainte table pour y recevoir cette viande sainte. (S. Cyrill., lib. IV, *in Joan.*) « Dans les assemblées des fidèles, dit un Père, vous rompez un seul et même pain pour obtenir l'immortalité et l'antidote qui, nous préservant de la mort, nous fera vivre éternellement (79). » Comme la vigne plantée en terre porte son fruit en son temps; comme le grain de blé étant pourri dans la terre en sort dans sa saison avec une multiplication merveilleuse; de même nos corps, qui ont été nourris de l'Eucharistie, étant consumés et comme changés en la terre dans laquelle ils auront été mis après leur mort, ressusciteront en leur temps par l'opération du Verbe divin, qui leur accordera ce privilége pour la gloire de Dieu, son Père. En un mot, le Fils de Dieu a *promis la vie éternelle* à ceux qui mangeront de ce pain du ciel, et l'a promise avec serment : *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle; je suis le pain de vie, si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement.* (*Joan.*, VI, 47-59.) « Nous aurions grand tort, dit Tertullien, si nous ne le croyions pas sur sa simple parole, nous qui ajoutons foi à celle des hommes; mais quand il ajoute son serment pour forcer à croire, nous serions les plus méprisables de tous les hommes, si nous refusions de lui donner notre croyance. »

Mais comme les biens spirituels et éloignés, quelque grands qu'ils puissent être, nous touchent moins par notre peu de foi que les présents, et de peur d'ailleurs que le portrait que nous avons fait des chrétiens ne fût capable d'en décourager quelques-uns; faisons voir que l'Eucharistie est non-seulement le germe de l'immortalité bienheureuse, mais même qu'elle nous procure dès cette vie une félicité anticipée, et que celui qui mange cette manne céleste avec les dispositions nécessaires, jouit dans le temps du bonheur de l'éternité. En effet, être toujours dans la satiété, et jamais dans le dégoût, ne souhaiter que ce qu'on a, et être persuadé qu'on ne peut nous l'ôter malgré nous; trouver toujours dans ce qui fait l'objet de la félicité de nouvelles perfections qui entretiennent l'âme dans la joie et dans l'amour; voilà ce qui fait le bonheur des saints, qui voient Dieu dans le ciel, et des fidèles qui le possèdent sur la terre par la sainte communion. Heureux du siècle, jouissez tant qu'il vous plaira des biens, des honneurs, des prospérités de ce monde, vous ne serez jamais tranquilles dans votre bonheur, parce que vous ressentirez toujours de nouveaux désirs pour tout ce que vous n'aurez point; parce que tout ce que vous aurez ne pourra point vous satisfaire dès que vous le posséderez; ou parce que si vous trouvez toujours le même agrément dans sa possession, vous ne pourrez vous défendre de la crainte de la perdre par mille accidents où sont assujetties toutes les choses du monde : *Quiconque boit de cette eau*, dit Jésus à la Samaritaine en parlant du puits de Jacob, *aura encore soif.* C'est ce que nous pouvons dire des biens de la terre, qui sont bien plus capables d'irriter nos désirs que de les remplir. Au lieu, continue le Fils de Dieu, que *celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif.*

(79) Convenitis frangentes panem unum qui pharmacum immortalitatis est, antidotum ne moriamur, sed vivamus semper in Christo Jesu. (S. Ignat., *Epist., ad Ephes.*; S. Iræn., *Adv. hæret.*, lib. IV, cap. 64.)

Joan., IV, 13.) *Je suis le pain de vie*, dit le Sauveur en parlant de l'Eucharistie (*Joan.*, VI, 48), qui croit en moi *n'aura jamais soif*. Tel est l'effet de ce pain céleste, et de cette eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle, de rassasier entièrement celui qui en mange, et de faire perdre à celui qui en boit la soif qu'il a des biens et des honneurs. « Car, dit saint Grégoire, il y a cette différence entre les délices du corps et celles de l'âme, que lorsque nous ne jouissons pas encore de celles du corps, elles excitent en nous un ardent désir, au lieu que, lorsque nous en jouissons, elles ne nous causent que du dégoût; mais les délices de l'âme sont tout au contraire; car, avant que d'en jouir, nous n'avons pour elles que de l'indifférence et du mépris; mais aussitôt que nous en jouissons, elles font naître en nous beaucoup d'amour et d'ardeur, et elles sont d'autant plus passionnément désirées par celui qui les possède, qu'elles sont plus abondamment possédées par celui qui les désire; car l'âme est d'autant plus affamée des délices spirituelles, qu'elle en connaît l'excellence, et plus elle en connaît l'excellence, plus elle en aime la possession (80). »

Plaise au Seigneur que ces vérités qu'il est bien plus aisé de ressentir que d'exprimer, pénètrent le fond de nos cœurs! il n'en faudra pas davantage pour réveiller notre foi, et pour nous faire écrier avec la Samaritaine: *Seigneur, donnez-moi de cette eau* (*Joan.*, IV, 15); quelle impatience n'aurons-nous pas alors de nous approcher de la sainte table pour y manger le pain des anges: *Un cerf pressé de la soif a moins d'ardeur pour courir à une fontaine qui puisse le désaltérer* (*Psal.* XLI, 2), que nous n'en aurons de nous unir à notre Dieu. L'Eucharistie est l'abrégé des merveilles de Notre-Seigneur, et le dernier effort de son amour, c'est là où il nous donne les plus ardentes marques de sa tendresse, et où il répand ses grâces avec plus de profusion. *Venez à moi*, semble-t-il nous dire du fond des autels, *venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (*Matth.*, XI, 28.) C'est-à-dire, venez à moi qui suis la source de toutes sortes de biens, *vous qui êtes fatigués, et qui êtes chargés.* C'est-à-dire, vous qui vous lassez dans la poursuite des faux biens, parce qu'ils vous échappent, sans que vous puissiez vous en saisir; ou qui en êtes accablés, parce que vous en êtes les esclaves, plutôt que les maîtres; et *je vous soulagerai.* C'est-à-dire, je vous délivrerai des désirs importuns qui vous consument ou des biens inquiets qui vous dévorent. *Venez à moi, et je vous soulagerai.* Ne vous creusez point *de citernes entr'ouvertes qui ne peuvent contenir l'eau* (*Jerem.*, II, 13), *mais venez à moi qui suis la source d'eau vive*; donnez-vous à moi et je me donnerai à vous, et, en me donnant à vous, je ne vous donnerai point d'autres biens que moi-même, et me donnant moi-même, je vous donnerai tout ce qui peut remplir vos désirs et tout ce qui est capable de faire votre bonheur en cette vie et en l'autre: *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.*

Jeudi. — Achevons notre dessein par une des matières les plus nécessaires qu'on puisse traiter sur ce sujet, savoir, de la préparation qu'il faut apporter à la communion; car en vain avons-nous fait voir la nécessité de communier, les avantages et les effets d'une bonne et fréquente communion, si les chrétiens ne sont instruits comme il s'y faut préparer, puisque, quand la préparation manque, on trouve la mort dans la source même de la vie. C'est dans ce mystère qu'on peut assurer que Jésus-Christ est *pour la ruine et la résurrection de plusieurs.* (*Luc.*, II, 34.) « Les choses excellentes et précieuses, dit saint Chrysostome (hom. 45, *in Joan.*), ne profitent qu'à ceux qui sont dignes de les recevoir; et quant à ceux qui en sont indignes, elles ne servent qu'à attirer sur eux une plus sévère condamnation.

Or, comme l'Agneau pascal était la figure la plus parfaite de l'Eucharistie; ce qui était prescrit dans la loi pour le manger (*Exod.*, XII, 2 seqq.), peut nous servir de règle pour établir les dispositions qu'il faut apporter à la sainte table. Il est dit: 1° qu'on devait le manger avec des pains sans levain, autrement dits, des azymes; 2° qu'on y devait joindre des laitues sauvages; 3° qu'on devait avoir les reins ceints. Arrêtons-nous à ces trois choses qui nous feront connaître que pour être digne de recevoir le Saint des saints, il faut 1° être en paix et en charité avec ses frères; 2° être dans un esprit de componction et de pénitence: 3° être dans une grande pureté de corps et de cœur.

Le sacrement de l'Eucharistie est un sacrement d'union; « c'est pour cela, dit saint Cyprien (epist. 67), que Jésus-Christ a voulu que le pain et le vin en fussent la matière; afin que comme le pain est composé de plusieurs grains de froment, et le vin de plusieurs grains de raisin, tous les fidèles fussent comme plusieurs parties réunies ensemble qui ne composent qu'un même corps. » Tels étaient les premiers chrétiens, qui, vivant dans l'union d'un même esprit, *n'avaient qu'un cœur et qu'une âme* (*Act.*, IV, 32); tels devraient être ceux d'aujourd'hui qui, *participant comme eux à un même pain* (*1 Cor.*, X, 17), devraient être unis entre eux et avec Jésus-Christ comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont unis ensemble; c'est, en un mot, ce qui nous est représenté par les azymes avec lesquelles on devait manger l'Agneau pascal, car le levain est la marque de la haine, de l'envie, et de la malice comme les azymes sont le symbole

(80) Tantoque a comedente esurimur, quanto et ab esuriente amplius comedimur, augent enim spirituales deliciæ desiderium in mente dum saliant, quia quanto magis earum sapor percipitur, eo amplius cognoscitur quod avidus amatur. (Hom. 26, *in Evang.*)

de la simplicité, de la vérité et de la charité. « Je vous le dis par avance, et je vous le déclare hautement, dit saint Chrysostome (hom. 12, *Ad pop. Antioch.*), que nul de ceux qui haïssent leurs ennemis, ne s'approchent du saint autel pour y recevoir le corps de Jésus-Christ; je le répète encore une fois, si vous haïssez vos ennemis, ne vous en approchez pas. Ce n'est pas moi qui vous l'ordonne, c'est le Seigneur lui-même, lequel a été crucifié pour vous, qui vous le commande: il a bien voulu répandre son précieux sang pour vous réconcilier avec Dieu son Père, et vous ne voulez pas aller trouver votre frère, pour vous réconcilier avec lui ! » Voici comme parle Tertullien : « Ne montons jamais à l'autel divin, qu'auparavant nous n'ayons apaisé les différends et les querelles que nous pouvons avoir avec notre prochain ; car comment oserions-nous nous approcher de la paix de Dieu sans avoir la paix entre nous? Comment aurions-nous la hardiesse de demander le pardon de nos fautes lorsque nous le refusons aux autres? Comment croirions-nous pouvoir apaiser la colère de notre Père, pendant que nous en conservons contre notre frère (81) ? » Vous savez ce que dit Jésus-Christ lui-même: *Si vous venez à l'autel présenter votre offrande, et que vous vous ressouveniez*, il ne dit pas que vous ayez quelque chose contre votre frère, mais, ce qui est bien moindre, *que votre frère ait quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande, et allez vous réconcilier avec votre frère.* (*Matth.*, V, 23, 24.) Bonté admirable du Sauveur qui renonce à ses intérêts pour le bien de la charité ! « D'où saint Jérôme conclut que s'il ne nous est pas permis d'offrir à Dieu la moindre offrande, lorsque nous ne sommes pas en paix avec notre prochain ; à combien plus forte raison sommes-nous indignes en cet état de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ (82)? » *Que chacun donc s'éprouve soi-même avant que de manger de ce pain* (I *Cor.*, XI, 28), et si nous reconnaissons que notre frère ait quelque chose contre nous, ou que nous ayons quelque chose contre lui, allons d'abord nous réconcilier avec lui, et ensuite nous viendrons nous asseoir à la table des anges.

Mais il est une autre épreuve qui n'est pas d'une moindre conséquence. « Car qu'est-ce que s'éprouver soi-même, demande saint Grégoire (*in lib. I Reg.*), sinon se présenter pur à la table du Seigneur, après s'être purgé de la corruption du péché? » Une des sources les plus ordinaires de tant de rechutes, et un des plus grands abus qui soit dans l'Eglise du Sauveur, sur lequel nous ne pouvons assez gémir, c'est de voir une infinité de chrétiens qui, ayant passé des années entières dans le crime, viennent un matin, souvent le jour même de Quasimodo, chercher le confesseur le plus commode, et qui a le moins de temps à leur donner, pour n'avoir pas celui d'entrer dans des discussions qu'ils veulent éviter, lui font brusquement l'histoire de leurs péchés, s'accusent de ceux qui sont d'une habitude la plus invétérée, comme des péchés de passage, en obtiennent aussitôt l'absolution moyennant quelques prières vocales, dont ils s'acquittent aussitôt, et de là vont se présenter à la table du Seigneur, avec autant de confiance que s'ils avaient leur innocence baptismale, ou du moins qu'ils l'eussent recouvrée par les travaux de la pénitence. Nous pouvons bien appliquer à ces sortes de chrétiens ce que saint Cyprien disait de ceux de son temps, qui ayant sacrifié aux idoles, voulaient être reçus aussitôt à la participation des saints mystères. « Retournant des autels profanes du démon, et avec des mains encore toutes souillées par l'attouchement des sacrifices impies, ils ont la hardiesse d'approcher le Saint du Seigneur : ayant à peine digéré les viandes mortelles des idoles, et leur haleine encore infectée de cette funeste odeur, [publiant encore leur crime, ils viennent enlever et comme ravir par force le corps du Sauveur (83). »

Voulons-nous nous préparer comme il faut pour manger dignement le pain des anges, il faut le manger avec des laitues sauvages; veut-on le jour d'une grande fête faire une bonne communion, il faut plusieurs jours auparavant s'y préparer par un grand recueillement et par de nouveaux exercices de piété; veut-on faire de bonnes Pâques, il faut dès le commencement du Carême faire une bonne confession, et pendant ce saint temps se mortifier en toutes manières pour se purifier de plus en plus. Or, la fuite des mauvaises compagnies, la retraite, le jeûne, le travail, l'aumône, la vigilance, les veilles, la mortification sont les pénitences que les saints Pères nous conseillent pour nous remettre dans le droit d'approcher de la sainte Table. Car, dit saint Augustin, « communier indignement, c'est proprement communier au temps auquel on doit faire pénitence (84). » — « L'Eucharistie n'est pas le sacrement des morts, mais des vivants, et personne ne doit prendre cette nourriture céleste, s'il n'est guéri auparavant (85). » — « Il y en a, dit saint

(81) Ne prius ascendamus ad Dei altare quam si quid discordiæ vel offensæ cum fratribus contractaverimus, resolvamus : quid est enim ad pacem Dei accedere sine pace? ad remissionem debitorum cum retentione? quomodo placabit Patrem, iratus in fratrem. (*Ad Scap.*, cap. 9.)

(82) Si munera nostra absque pace offerre non possumus, quanto magis et corpus Christi accipere. (Epist. 22, *Ad Theoph.*)

(83) A diaboli aris revertentes ad Sanctum Domini sordidis et infectis manibus accedunt, exhalantibus nunc scelus suum faucibus, et contagia funesta redolentibus Domini corpus invadunt. (S. Cypr., *De laps.*)

(84) Hoc est enim indigne accipere, si eo tempore accipiat quo debet agere pœnitentiam. (Epist. 118.)

(85) Nemo accipit cibum a Christo, nisi fuerit ante sanatus. (S. Ambr., cap. 9, *in Joan.*)

Ambroise, qui demandent à faire pénitence, mais en sorte qu'on les reçoive aussitôt à communier; ceux-là ne désirent pas tant d'être déliés, comme ils désirent de lier le prêtre; ils ne déchargent pas leur conscience, ils ne font que charger la sienne (86). »

Pourquoi donc voit-on tant de communions et si peu d'amendement? pourquoi retourne-t-on si aisément dans son péché? c'est qu'on ne travaille jamais à l'expier, c'est qu'on croit que la pénitence est une vertu qui ne regardait que les premiers chrétiens, mais dont ceux d'aujourd'hui peuvent s'exempter; car on ne sait ce que c'est que d'en faire, ni avant ni après la communion, ou celle que l'on fait est si peu de chose, que n'étant pas capable ni d'humilier l'esprit, ni de mortifier le corps, ni de réprimer les passions, elle n'est pas digne de porter ce nom. Aussi, à parler de bonne foi, veut-on savoir ce qu'on cherche dans la communion : à s'unir tellement à Dieu, qu'on ne fasse qu'une même chose avec lui? Point du tout : on cherche dans les sacrements à s'acquitter de certains devoirs extérieurs, qui nous mettent à l'abri des censures de l'Eglise et de celles du public. On cherche à se tranquilliser en dissipant des remords qui troublent notre repos, et en se persuadant toutes les fois qu'on fait ses dévotions, que c'est de ce jour là un compte arrêté avec le Seigneur par lequel on ne lui doit rien pour le passé, et que si on l'offense à l'avenir, au moins ce sera sur nouveaux frais. D'où il arrive qu'après les sacrements reçus, on ne songe guère à expier des péchés qu'on suppose déjà expiés; et pour les recevoir, on croit qu'il suffit de les confesser à un prêtre, auquel on a coutume de dire de bouche qu'on est lâché de les avoir commis, et qu'on promet de ne les commettre plus, quoique dans le fond du cœur on sente bien, malgré le soin qu'on prend de s'étourdir, qu'on n'est ni lâché du passé, ni entièrement résolu de ne plus pécher à l'avenir.

Enfin une troisième disposition qui doit renfermer toutes les autres, c'est une grande pureté, et c'est ce qui nous est figuré par les reins qu'on devait avoir ceints pour manger l'Agneau pascal. « Nous ceignons nos reins, dit saint Grégoire (hom. 15, *in Evang.*), lorsque par la continence nous réprimons les désirs déréglés de la chair. » Quoiqu'il n'y ait point de péché qui ne nous rende indignes d'approcher de l'Eucharistie, on peut assurer que celui de l'impureté nous en rend encore plus indignes; le pain des anges ne peut être mangé que par ceux qui mènent une vie angélique, et il est bien plus dangereux aux impudiques, qu'aux autres pécheurs de recevoir l'Agneau de Dieu qui est sans tache, et qui est le Fils d'une Vierge; Moïse quitte ses souliers par un commandement que lui en fait le Seigneur pour se présenter devant lui (*Exod.*, III, 5); il ordonne au peuple de se séparer de leurs femmes; quand il doit recevoir le Décalogue (*Exod.*, XIX, 15), les deux fils d'Aaron sont consumés par un feu du ciel, pour avoir mis un feu étranger dans l'encensoir (*Levit.*, X, 1 seqq.); Osa est frappé de mort subite, pour avoir de sa main soutenu l'arche chancelante (II *Reg.*, VI, 6, 7); les prêtres de l'ancienne loi ne devaient même avoir aucun défaut corporel, et en plusieurs occasions devaient garder la continence. Combien de figures pourrions-nous rapporter pour établir la vérité que nous avons avancée? Mais sans nous arrêter aux figures de l'ancienne loi, pour prouver avec quelle pureté on doit approcher des sacrements de la nouvelle, écrions-nous avec saint Chrysostome (hom. 28, *in Matth.*) : « Qui donc doit être plus pur que celui qui est participant d'un tel sacrifice? Quel rayon de soleil ne doit pas céder en splendeur à la main qui distribue cette chair, à la bouche qui la reçoit, à la langue qui est empourprée de ce sang précieux; celui que les anges ne regardent qu'avec tremblement est celui-là même qui nous sert de nourriture, qui s'unit à nous et avec qui nous ne faisons qu'une même chair et un même corps. » — « Considérez, dit saint Chrysostome (hom. 3, *in Epist. ad Ephes.*), les vases qui sont employés pour ce sacrifice, voyez dans quelle propreté on les tient, combien ils sont nets, combien ils sont reluisants, et cependant nos âmes doivent être encore plus pures, plus saintes, plus resplendissantes. » Que personne donc ne s'approche de nos mystères que celui qui est pur et du nombre de ceux dont il est dit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* (S. Aug., tract. 26, *in Joan.*) Car, comment la bonté pourrait-elle subsister avec la malice, la pureté avec l'ordure, l'humilité avec l'orgueil, la douceur avec la colère, la clémence avec la cruauté? Telles sont les réflexions qui doivent nous occuper, quand nous nous disposons à recevoir Jésus-Christ dans le saint Sacrement de l'autel. *Les choses saintes sont pour les saints*, disait autrefois le diacre dans la célébration des saints mystères, *Sancta sanctis.* C'est-à-dire, reprend saint Chrysostome (hom. 17, *ad Hebr.*), que si quelqu'un n'est pas saint, il ne doit point s'approcher de la sainte Table. Il faut donc nous examiner pour connaître si nous sommes saints, si nos yeux sont purs, si notre bouche est pure, si notre cœur est pur; il faut nous représenter ce sang si salutaire comme coulant encore du côté de Jésus-Christ, et en nous en approchant dans cette pensée, nous le recevrons dans une bouche toute pure. N'est-il pas vrai que nous nous ferions scrupule de toucher avec des mains souillées les reliques des saints; comment donc pouvons-nous ne nous en faire point de recevoir le

(86) Nonnulli ideo poscunt pœnitentiam, uti statim sibi communionem velim, ut non tam se solvere cupiunt, quam sacerdotem ligare, suam enim conscientiam non exuunt, sacerdotis indunt. (*De pœnit.*, cap. 9.)

Saint des saints dans une âme qui n'est pas la pureté même? Plaise au Seigneur que nous fassions plus d'attention sur des vérités si importantes; quelque saints que nous puissions être, nous nous efforcerons de nous sanctifier de plus en plus (*Apoc.*, XXII, 11, 12); nous regarderons comme le plus grand ouvrage où nous puissions jamais être employés, que *de disposer nos cœurs pour y recevoir, non un homme, mais un Dieu* (I *Paral.*, XXIX, 1); nous mettrons tous nos soins à purifier notre âme des moindres taches, et à l'orner de toutes les vertus; nous prierons sans cesse le Seigneur de nous donner toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour lui préparer le logement dans lequel il doit habiter, ou plutôt, nous le prierons de le préparer lui-même; puisque nul ne peut être digne de le recevoir, que celui qu'il en a rendu digne.

SUR LA MANIÈRE AVEC LAQUELLE NOUS DEVONS PASSER LE JOUR QUE NOUS COMMUNIONS.

In me manet, et ego in illo. (*Joan.*, VI, 57.)

Comme la communion est l'action la plus importante de la religion, puisque c'est par ce sacrement que Jésus-Christ demeure en nous, et que nous demeurons en lui : *In me manet, et ego in illo;* « car, dit saint Augustin (tract. 27, *in Joan.*), nous demeurons en lui comme ses membres, et il demeure en nous comme dans son temple; » nous ne pouvons assez instruire les chrétiens des dispositions qu'ils doivent apporter pour recevoir la divine Eucharistie, et pour conserver sûrement les avantages qui y sont attachés. Après donc avoir parlé des préparations générales et essentielles qu'on doit apporter à la communion, voyons enfin comment on doit passer le jour que l'on communie : partageons-le en deux temps, et faisons-en les deux parties de ce discours. Ce qu'il faut faire avant de communier, pour communier dignement. Ce qu'il faut faire après avoir communié, pour conserver le fruit d'une bonne communion, c'est tout le sujet de ces deux réflexions.

1° Pour passer saintement le jour auquel nous devons recevoir Jésus-Christ dans le saint Sacrement des autels, il faut avant toutes choses être pénétrés de la grandeur de ce bienfait, afin que, remplis de reconnaissance envers notre Dieu, nous ne nous occupions que de ce qui peut lui plaire. Ce fut une grande faveur que Dieu fit au premier homme de le former de ses propres mains, et de l'animer d'un souffle de sa bouche; mais c'en est une beaucoup plus grande qu'il nous fait, quand il se donne lui-même à nous pour être notre nourriture. « Que ne mérite-t-il pas de nous, s'écrie le dévot saint Bernard, de se donner ainsi à nous qui le méritons si peu? car que pouvait-il jamais nous donner de meilleur, que de se donner lui-même à nous (87)? » Aussi les Pères du concile de Trente assurent « que Jésus-Christ dans ce sacrement a comme répandu et épuisé toutes les richesses de son amour envers les hommes (88). » Voilà donc la première pensée que nous devons avoir à notre réveil, et alors le premier sentiment de reconnaissance sera de nous donner à celui qui se doit donner à nous. « Si l'unique douleur du chrétien, dit saint Chrysostome, est de se voir privé de cette viande céleste, sans doute qu'en pensant que bientôt nous aurons le bonheur de la manger, nous serons pénétrés d'une sainte joie, qui nous fera sentir un avant-goût de la félicité des bienheureux (89). » Dans cette disposition, jetons-nous à genoux, et faisons des prières plus longues et plus ferventes qu'à l'ordinaire; implorons le secours de la sainte Vierge; invoquons notre ange gardien; prions notre saint patron de nous obtenir du Père céleste toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour communier dignement; joignons de grandes aumônes à nos prières, et faisons-les beaucoup plus abondantes qu'en un autre jour. C'est une pratique que saint Chrysostome (hom. 27, *in Epist. ad Cor.*) recommande particulièrement, jusque-là qu'il estime que c'est en quelque manière communier indignement, que de manquer, quand on le peut, à faire une grande aumône le jour que l'on communie; et en vérité, comment pouvoir refuser quelque chose à Jésus-Christ en la personne des pauvres, le jour même qu'il se donne tout entier à nous? Grands du monde, prêtez l'oreille à ces vérités : *Et nunc, reges, intelligite.* (*Psal.* II, 10.) Vous qui le plus souvent ignorez toutes les pratiques de piété; vous qui connaissez si peu les exercices de la prière et de la pénitence, et qui n'avez presque point d'autres moyens de racheter vos péchés que l'aumône, faites en sorte de mettre les pauvres dans vos intérêts; faites par de grandes largesses qu'ils prient pour vous, et qu'ils vous obtiennent les grâces dont vous avez besoin pour faire une sainte communion.

Disposés ainsi par la prière et par l'aumône; modestes au dehors, recueillis au dedans, allons à l'église uniquement occupés du sacrement que nous allons recevoir; éloignons-nous de l'esprit malin qui, dans ce moment, fait de nouveaux efforts pour nous distraire par les mauvaises pensées qu'il tâche de nous suggérer; représentons-nous cet auguste sacrifice auquel nous allons assister comme le mémorial de la Passion du Fils de Dieu; et en nous imprimant le signe de la croix sur notre front, interdisons tout usage à nos sens extérieurs et intérieurs; avançons-nous vers l'autel revêtus de *la robe nuptiale* (*Matth.*, XXII, 11), c'est-à-dire de la charité; et dans la posture la plus respectueuse, récitons les prières que

(87) Multum quidem meruit de nobis, qui et immeritis dedit seipsum nobis, quid enim melius dare poterat.

(88) Divitias divini sui erga homines amoris velut effudit. (Sess. XIII, cap 2.)

(89) Unus sit nobis dolor hac esca privari, etc. (Hom. 60, *ad pop. Antioch.*)

nous estimons les plus capables d'exciter en nous l'amour et la reconnaissance que nous devons avoir pour un Dieu *qui veut demeurer en nous, et que nous demeurions en lui;* assistons au saint sacrifice de la Messe d'une manière qui puisse réjouir les anges et édifier les hommes par notre modestie, et faisons en sorte, s'il se peut, d'y communier après la communion du prêtre : joignons notre intention à la sienne, et suivons-le dans toutes les parties qui composent la sainte Messe. Confessons avec lui nos péchés à Dieu ; et avec une sainte confusion de nous-mêmes frappons par trois fois notre cœur, comme le premier coupable de tous nos désordres. A l'élévation de la sainte hostie, faisons un acte de foi, et disons : Mon Dieu, quelque caché que vous soyez sous les espèces du pain et du vin, je crois que vous y êtes réellement et véritablement, et qu'en vous recevant je recevrai votre humanité et votre divinité, votre corps et votre âme ; et je le crois, parce que vous qui êtes la vérité même l'avez dit dans vos Ecritures; mais, mon Dieu, quelque convaincu que j'en sois, quelque disposé que je puisse être à donner ma vie pour la vérité de cette croyance, permettez-moi de vous dire avec vos apôtres, *Augmentez en moi le don de la foi* (*Luc.*, XVII, 5) ; car si votre grâce ne me soutient, je connais ma faiblesse et je tomberai bientôt dans l'incrédulité. Après cet acte de foi, faisons un acte d'amour de Dieu et disons : Seigneur, mon Créateur et mon Sauveur, je vous aime de toute la tendresse de mon cœur et de toute l'étendue de mon âme, de tout le poids de ma volonté, et je vous aime parce que vous êtes un Dieu infiniment bon, qui par votre puissance m'avez tiré du néant, et par votre mort m'avez racheté de l'enfer ; mais pour vous aimer comme je le dois, donnez-vous à moi ; mon Dieu, mon Dieu, donnez-vous à moi, « et si je ne vous aime pas assez, faites que je vous aime encore davantage, en me donnant vous-même l'amour que je dois avoir pour vous. » (S. Aug., *Confess.*, chap. 6.) En un mot, disons-lui : J'espère, mon Dieu, qu'en vous recevant dans ce saint sacrement, je recevrai un gage de l'immortalité bienheureuse, et que vous me ferez part des biens infinis que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Après ces actes de foi, d'amour et d'espérance; considérons attentivement *l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde* (*Joan.*, I, 29); demeurons quelques moments en sa présence, comme Marie était aux pieds de Jésus-Christ, à méditer sur la grandeur de Dieu et sur notre propre bassesse, et saisis de surprise et d'admiration, écrions-nous : *D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur et mon Dieu vienne à moi.* (*Luc.*, I, 43.) Ensuite passons à des sentiments d'humilité, et disons avec le centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison; mais d'une seule parole vous pouvez guérir toutes les maladies de mon âme.* (*Matth.*, VIII, 8.) Prosternés humblement et dans un parfait anéantissement de nous-mêmes, répétons par trois fois ces paroles : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon âme;* mais enfin relevons-nous, et remplis d'une sainte confiance en la bonté de Dieu qui s'est fait homme et qui est venu au monde, non pour *appeler les justes, mais les pécheurs* (*Marc.*, II, 17), recevons modestement *ce pain des anges* (*Psal.* LXXVII, 25), et prions-le du plus profond de notre cœur, *que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ puisse conserver nos âmes jusque dans la vie éternelle.*

2. Quand nous avons le bonheur de posséder le Seigneur Jésus dans notre sein, c'est alors que nous pouvons lui parler avec la confiance d'un ami qui parle à un ami, lui exposer nos besoins et lui montrer toutes les maladies et toutes les infirmités de notre âme ; il faut lui dire comme le lépreux : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir :* ou comme la Chananée, *Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi.* (*Matth.*, XV, 22.) C'est alors que nous devons le prier de nous délivrer de cette tentation qui nous porte au mal, de nous préserver de tel ou tel péché auquel nous sommes sujets, de nous donner telle ou telle vertu de laquelle nous avons tant de besoin ; mais en lui demandant sa grâce pour détruire en nous les vices et y établir le règne des vertus, nous devons en même temps prendre une sincère et ferme résolution d'y contribuer de tout ce qui est en nous, afin que l'engagement sacré et solennel que nous prenons en la présence de Dieu même, puisse être inviolable jusqu'à la fin de nos jours. Ainsi il faut nous engager à quelques jours de jeûne pour détruire notre intempérance ; à quelques heures de silence, pour surmonter le penchant que nous avons à la médisance ou au mensonge; à quelques mortifications pénibles, pour réprimer une chair rebelle; à des humiliations volontaires pour réduire un esprit superbe ; à certaines aumônes pour vaincre notre avarice ; à quitter certains ajustements, pour surmonter la vaine complaisance que nous avons de nous-mêmes ; à renoncer aux personnes et aux emplois qui nous ont fait tant de fois tomber dans le péché, pour nous précautionner contre les rechutes.

Ne pensons pas seulement à nous dans ces moments si précieux, nous devons encore penser aux autres, nous devons prier pour nos proches, nos amis et nos bienfaiteurs, pour les vivants et pour les morts, afin que le Seigneur donne sa grâce aux uns, et mette les autres en état de jouir bientôt de sa gloire ; ensuite nous devons nous répandre en louanges et en cantiques, inviter toutes les créatures à louer Dieu et à le bénir, et, dans un grand dégagement de nous-mêmes, écrions-nous avec le saint vieillard Siméon : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, parce que mes yeux ont vu le salut d'Israël.* (*Luc.*, II, 29.) Il faut répéter les mêmes actes de foi, de charité, d'espérance,

que nous avons faits avant la communion, et en faire un de remerciement après en cette manière.

Que puis-je vous rendre, mon Dieu, pour un aussi grand bienfait que celui que je viens de recevoir de vous ? En me donnant votre sacré corps, que ne m'avez-vous pas donné ? « C'est ce corps qui fait que je ne suis plus de la poussière, mais que je suis tout céleste ; que je ne suis plus captif, mais que je suis libre ; c'est ce corps qui me fait espérer que j'entrerai bientôt dans le ciel, et que j'y jouirai de tous les biens qui s'y rencontrent et que j'obtiendrai la vie éternelle ; que je serai élevé à l'état des anges, et que je serai pour toujours en votre compagnie. » (S. Chrys.) Que puis-je donc vous rendre pour une telle faveur ? ah ! mon Dieu, je n'ai rien à vous offrir qui soit digne de vous, si je ne m'offre moi-même à vous-même ; je vous offre mon cœur, je vous offre mon âme, prenez-en possession comme d'un bien qui est à vous ; régnez-y souverainement et régnez-y pour toujours. Entendons une seconde Messe avec la même dévotion que la première, et, de retour à la maison, faisons en sorte qu'on nous trouve plus charitables, plus humbles, plus doux, plus modérés, plus patients : bien différents de certains chrétiens qui ne sont jamais plus critiques, ni de plus mauvaise humeur, que les jours où ils font leurs dévotions, comme pour faire remarquer, en censurant les défauts du public, la différence qu'il y a d'eux aux autres, ou comme pour se décharger sur autrui d'une portion de la peine que leur a coûtée leur piété mal entendue.

En un mot, autant que notre état nous le permet, faisons en sorte d'employer tout le reste de la journée, ou à assister à l'Office divin, ou à faire de saintes lectures, et des œuvres de piété et de charité ; surtout tâchons de ne nous point distraire, ou dans des compagnies mondaines, ou dans des plaisirs, qui pour n'être pas criminels par eux-mêmes, doivent nous être interdits dans les jours que nous devons consacrer uniquement au Seigneur, et où nous semblons lui faire un larcin de tous les moments que nous donnons à toute autre chose : car si jamais nous devons nous abstenir des plaisirs même permis, quand sera-ce, si ce n'est le jour de nos communions ? et d'ailleurs, quoiqu'il n'y ai point de temps, où nous ne soyons obligés de faire le bien, et d'éviter le mal, il est vrai de dire cependant qu'il y en a de certains où il faut éviter *l'apparence même du mal* (1 *Thess.*, V, 22) avec plus de soin, et faire toute sorte de bien avec plus de zèle. Ce qui nous donne lieu de finir par cette double instruction.

La première regarde certains chrétiens dont la vie est assez régulière en apparence, et exempte de vices grossiers, mais dont on ne voit point d'avancement dans la perfection : comme ils ont peu de remords, leur conduite est tiède et uniforme : ainsi les jours qu'ils communient, on ne les voit pas plus fervents ni plus recueillis que les jours qu'ils ne communient point ; et, après avoir donné quelques heures de la matinée au Seigneur, ils passent à leur ordinaire l'après-dîner en visites, au jeu, à la promenade et quelquefois même aux spectacles. « Ils s'approchent de la sainte table, dit saint Chrysostome (hom. 28, *in Matth.*), plutôt par la considération du temps, que par la ferveur de l'esprit ; leur but n'est pas de communier après s'y être bien préparés, après avoir expié leurs péchés, après avoir le cœur brisé de componction, mais de satisfaire à un jour de fête, de suivre la coutume des autres qui approchent des saints mystères. Or l'on peut dire, après ce grand docteur, que toutes ces communions qu'on ne fait précisément qu'à l'occasion de la fête, servent souvent de bien peu de chose, et que quand même on les ferait avec toutes les préparations requises, si dès l'après-midi, on ne cherche qu'à se dissiper, il est difficile qu'on en retire aucun avantage. » On ne peut donc assez recommander le recueillement et la retraite, afin que l'âme ayant été plus fortement appliquée à considérer la grandeur du bienfait qu'elle a reçu, et en étant plus vivement touchée, elle en conserve plus sûrement le fruit.

La seconde réflexion que nous pouvons faire, regarde certaines mères de famille, qui, tout au contraire, passent non-seulement les jours de leurs communions, mais même presque tous les jours de la vie dans des églises, dans les prisons, dans les hôpitaux, sans se mettre en peine, si le mari s'impatiente, si les enfants sont mal instruits, si les domestiques se débauchent, si le bien se dissipe, si la maison se dérègle. Ne comprendra-t-on jamais que la vraie dévotion consiste à avoir la vertu de son état, et qu'une femme sort de l'ordre où la Providence l'a placée, quand pour faire ce qui est de surérogation, elle néglige ses devoirs domestiques et essentiels. Lisez l'éloge que le Saint-Esprit fait de la femme forte, et vous verrez qu'il ne lui donne que les vertus qui lui sont propres. Elle a acquis la confiance de son époux par la sagesse de sa conduite ; elle élève ses enfants avec religion ; elle veille avec soin sur ses domestiques ; elle gouverne sa maison avec ordre ; elle met en œuvre de ses propres mains la laine et le lin ; elle secourt avec charité le pauvre et l'indigent. Voilà, femmes chrétiennes, le modèle que vous devez copier, et en quoi vous devez mettre toute votre gloire, puisque c'est en quoi doit consister toute votre vertu. Pourquoi donc cherche-t-on plutôt à avoir des vertus étrangères, qu'à acquérir celles qui sont essentielles à notre état ? en voici la raison : C'est que les vertus d'une femme mariée sont des vertus obscures, renfermées dans le secret de la maison, et qui n'éclatant point au dehors, ne flattent en rien l'amour-propre ; mais en cela aussi elles sont bien plus sûres et plus capables de nous sanctifier : au lieu qu'être souvent dans les églises, se trouver dans les assemblées de charité, où la femme

sans nom va de pair avec la femme de qualité, visiter les hôpitaux, consoler les prisonniers, sont des vertus qui frappent les yeux du public, et qui ne peuvent manquer de nous attirer l'estime des hommes ; mais qui peuvent aussi nous ôter celle de Dieu, quand nous manquons à des devoirs essentiels pour des œuvres qui ne nous sont point commandées, quoique grandes et belles par elles-mêmes, et auxquelles nous exhortons de tout notre cœur les fidèles de s'employer, dès qu'ils le peuvent faire, sans sortir de l'ordre, en quoi consiste toute la véritable vertu.

Et vous que la Providence a réduits dans la servitude, et soumis au gouvernement d'autrui, si les jours que vous faites vos dévotions, l'on ne vous donne pas tout le temps que vous pourriez désirer pour aller dans les églises, ne murmurez point de votre état ; priez Dieu du cœur, si vous ne le pouvez de la bouche, obéissez sans murmure, et d'un air tranquille à l'ordre de vos supérieurs, sans vous donner la liberté de censurer leur conduite, et consolez-vous de ce que votre Père *qui est dans le ciel* (*Matth.*, VI, 9), et que vous devez regarder comme votre premier Maître, est bien différent de celui que vous servez sur la terre ; *Il voit le fond de vos cœurs* (*Act.*, I, 24), il fait autant de cas de votre bonne volonté, que des effets ; et il nous assure lui-même dans son Evangile, *qu'il aime mieux l'obéissance que le sacrifice* (*Matth.*, IX, 13), parce que par l'obéissance nous lui sacrifions notre propre volonté, et par le sacrifice on ne lui immole que des victimes étrangères.

Que pouvons-nous encore vous demander, Seigneur, sinon de vous supplier de nous conserver dans votre grâce ? « Faites donc que mon âme, cette âme que vous avez retirée des portes de la mort, s'attache fortement à vous ; et ne permettez pas qu'après l'avoir arrachée des mains du démon, elle retourne jamais sous son empire : si l'ambition veut élever notre esprit » (S. Aug., *Confess.*, lib. VI, cap. 6), si l'avarice cherche à s'emparer de notre cœur, si l'impureté s'efforce de dominer dans notre corps, faites, Seigneur, que pour nous rendre victorieux de ces différentes passions, nous nous représentions aussitôt que nous avons l'honneur de loger dans nous un Dieu humble et humilié en toutes manières, un Dieu pauvre qui est né et a vécu dans la pauvreté, un Dieu mortifié, et qui a souffert la mort, et la mort de la croix.

Mais pour empêcher ces passions de se soulever contre nous, et pour nous avancer de plus en plus dans l'état de perfection, où nous sommes appelés : faites, mon Dieu, que nous abaissions sans cesse notre esprit par des humiliations volontaires, ou du moins que nous recevions avec joie celles que votre providence daigne nous envoyer : faites que nous dégagions nos cœurs de l'amour des biens de la terre, et que nous en soyons aussi détachés dans la jouissance, que dans la privation : faites enfin, Seigneur-Jésus, que nous *portions toujours votre mortification sur nos corps, et que réduits dans la servitude* (*I Cor.*, IX, 27), ils soient entièrement soumis à nos âmes, comme nos âmes vous sont absolument soumises. En un mot, *demeurez en nous, et nous en vous*, ou plutôt transformez nous en vous-même, afin qu'après avoir été fidèles à votre grâce en ce monde, nous puissions mériter de jouir de votre gloire dans l'autre. Ainsi soit-il.

On trouvera l'*homélie sur le mystère de la Transfiguration*, pour le sixième d'août, au IIe dimanche de carême.

HOMELIES

SUR LES MYSTÈRES DE LA SAINTE VIERGE,

OU L'ON TROUVE UNE EXPLICATION LITTÉRALE ET MORALE DES ÉVANGILES, DISTRIBUÉS VERSET A VERSET, POUR SERVIR DE LECTURE SPIRITUELLE.

AVEC UN PETIT DISCOURS MORAL SUR LE SUJET PRINCIPAL DE CHAQUE ÉVANGILE, CONTENANT UN TEXTE, UNE DIVISION ET UNE PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST.

FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. I, v. 1-16.

L'Evangile de ce jour nous éloignerait trop du mystère que nous célébrons, si nous voulions le suivre à notre ordinaire ; mais en réunissant le premier et le dernier verset, nous aurons tout lieu de découvrir les principales grandeurs de la sainte Vierge. En effet, ces premières paroles, *Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham*, nous feront admirer combien elle est grande du côté de la nature ; et par ces dernières, *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ*, nous verrons qu'elle est encore plus grande du côté de la grâce ; mais ce qui fait son éloge particulier, c'est que dans ces diffé-

rentes grandeurs, elle est toujours également humble : ainsi la grandeur de Marie, considérée comme fille des patriarches, et des rois de Juda et d'Israël, la grandeur de Marie considérée comme Mère de Jésus-Christ, feront tout le sujet de cette homélie, dans laquelle l'exemple de son humilité nous fournira la matière de deux grandes instructions. La première, que quelque grands que nous puissions être du côté de la nature, nous n'en sommes pas moins obligés d'être humbles devant Dieu. La seconde, que plus nous sommes élevés du côté de la grâce, plus nous devons nous humilier devant le Seigneur.

Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. Il est surprenant, dit saint Chrysostome (hom. 2, *in Matth.*), que l'évangéliste, voulant établir la généalogie de Jésus-Christ, paraisse faire celle de saint Joseph qui n'a contribué en rien à sa naissance, plutôt que celle de la sainte Vierge qui est véritablement sa Mère : *Et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie.* Les Pères répondent que si c'est la généalogie de Joseph, c'est conséquemment celle de Marie, puisqu'elle est son épouse (S. Ambros., *in Luc.*, lib. III; S. Hier., *in hunc loc.*; S. Aug., *Contra Faust.*, lib. XXIV, cap. 8); car il était défendu par la loi de se marier, non-seulement hors de la tribu, mais même de sa famille, *afin que les biens ne fussent point confondus* (*Num.*, XXXVI, 7); et il n'y a pas d'apparence, dit saint Chrysostome (hom. 2, *in Matth.*), qu'un homme que l'Ecriture qualifie du nom de *juste* (*Matth.*, I, 19), eût pu se résoudre sans aucune nécessité à pécher ouvertement contre la loi en épousant une femme qui n'aurait pas été de sa race : d'où il suit que les ancêtres de Joseph étaient ceux de Marie, et que Jésus est appelé avec raison *Fils de David et d'Abraham* (*Luc.*, I, 27), non à cause que *Joseph était de la maison et de la famille de David*, mais parce que sa sainte Mère en était certainement descendue. L'Evangile que nous avons lu à la Messe contient donc la généalogie de la sainte Vierge; elle est fille de David et d'Abraham. Quoi de plus grand et de plus auguste ! mais comme elle rend beaucoup plus de gloire à ceux dont elle tire son origine qu'elle n'en a reçu, nous ne chercherons point à relever la sienne par la leur; nous dirons seulement en deux mots, que tout ce qui peut rehausser la noblesse de la naissance se trouve dans celle de Marie; savoir l'antiquité de la maison, la gloire des actions de ses ancêtres, les titres d'honneur dont ils ont été revêtus. Pour découvrir l'origine de la naissance de Marie, il faut remonter plus de deux mille ans, et dès la source nous trouverons pour le chef de sa famille, non un homme ordinaire, mais un patriarche si célèbre et si puissant, qu'il y avait peu de souverains qui le fussent autant que lui; un seul trait de son histoire peut servir à nous faire connaître quelle était la grandeur de sa sagesse et de sa puissance. L'Ecriture nous dit qu'Abraham ayant appris que Lot avait été fait prisonniers par cinq rois réunis et victorieux, ce grand homme *choisit aussitôt les principaux de ses serviteurs au nombre de trois cent dix-huit, les poursuivit, vint fondre sur eux, les tailla en pièces, et ramena avec Lot, son frère, tout le butin qu'ils avaient pris.* (*Gen.*, XIV, 14 seqq.) Telle est l'origine de la maison d'où descend la sainte Vierge.

Quant à la valeur et à la gloire de ses ancêtres, il faudrait parcourir toute l'Ecriture, ou plutôt il suffit de nommer le seul David pour en concevoir une juste idée; ce nom seul ne représente-t il pas tout d'un coup à vos esprits le Prince du monde qui, par la valeur la mieux soutenue, et les faits les plus héroïques, est arrivé au plus haut point de la gloire? et n'est-ce pas avoir prouvé suffisamment que Marie ne pouvait avoir une origine plus illustre dès que nous avons dit qu'elle était fille de David et d'Abraham?

Que dirons-nous enfin des titres d'honneur que ses ancêtres ont possédés, sinon qu'ils ont été patriarches, prophètes, grands-prêtres, princes, rois, c'est-à-dire qu'ils ont été revêtus de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans l'empire et dans le sacerdoce. Mais de peur qu'en parlant de rois aussi éloignés de nous par les lieux que par les temps, on aille concevoir de petits souverains qui n'en ont eu que le nom, souvenons-nous que Salomon était un de ces rois ancêtres de Marie, lui à qui le Seigneur avait promis *qu'il lui donnerait tant de biens, tant de richesses et tant de gloire, que nul prince avant et après lui, ne lui serait jamais égalé.* (II *Paral.*, I, 12.) Peut-on avoir plus de grandeur du côté de la nature? et cependant nous pouvons bien assurer que l'humilité de Marie était encore plus profonde que son origine n'était élevée.

Confessons ingénument que dans ce temps cette maison de David était tombée dans l'abjection; car le Fils de Dieu qui devait être en même temps *le fils de David* (*Matth.*, XXII, 42), et qui voulait naître dans la pauvreté, ne voulut venir au monde que quand cette maison si illustre fut enfin arrivée comme par divers degrés de pauvreté et d'humiliation, jusqu'à cet état de confusion et d'abaissement dans lequel devait naître *le Verbe fait chair* (*Joan.*, I, 14); mais quelle erreur de croire que cet état d'humiliation porte de lui-même à l'humilité, puisque l'expérience nous fait voir tous les jours qu'il est plus rare qu'on soit humble quand rien ne paraît plus en nous de la noblesse de notre naissance; alors on ne peut s'empêcher par ses paroles et par ses actions de faire connaître ce qu'on a été, ou pour l'apprendre à ceux qui l'ignorent, ou de peur que ceux qui le savent ne viennent à l'oublier, et à ne nous rendre plus que ce qui nous est dû; au lieu que, comme on court moins de risque de s'abaisser quand tout ce qui nous environne nous rehausse et nous relève, les vrais nobles qui vivent dans la splendeur se distinguent ordinaire-

ment par des manières plus humbles et plus modestes.

Tous ces raffinements d'amour-propre étaient inconnus à la Mère de Jésus-Christ, humble au dehors comme au dedans, fidèle disciple de son Fils qui nous dit d'apprendre de lui *à être doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29); elle possédait l'humilité au dedans, et elle montrait la douceur au dehors; car, dit saint Bernard (serm. 2, *De comm. Pauli*), l'humilité est la douceur intérieure, comme la douceur est l'humilité extérieure; l'une est comme le cœur du chrétien, l'autre en est comme le visage; en un mot, cette Vierge sainte avait dans un souverain degré l'humilité intérieure et l'humilité extérieure. Elle disait comme David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, et mes yeux ne se sont point élevés* (*Psal.* CXXX, 1); elle n'avait d'elle que des sentiments de bassesse et d'abjection; elle ne cherchait point à en faire prendre aux autres une idée différente; elle aimait sincèrement les humiliations, et rien ne lui était plus à charge que de se voir forcée de recevoir des louanges et des honneurs.

Est-ce ainsi que nous en usons? ou plutôt peut-on avoir une conduite et des sentiments plus opposés? Au lieu que des chrétiens ne devraient point connaître d'autre gloire que celle de tirer leur origine du sang de Jésus-Christ; quelle honte d'en voir qui la mettent uniquement dans l'antiquité de la race, dans la valeur, ou dans les titres d'honneur de leurs ancêtres, bien qu'il n'y ait rien de ces avantages qui soit véritablement à celui qui s'en glorifie. Il est vrai qu'il y a des grands qui paraissent assez humbles, et qui ne font rien voir d'un orgueil dont d'autres sont tout enflés au dehors; mais pour peu qu'on les approfondisse, il sera aisé de découvrir que cette humilité apparente est un orgueil véritable, déguisé par un amour-propre intéressé qui ne veut rien perdre, et qui aspire tout à la fois et à la gloire de l'élévation, et à la gloire de l'humilité. Mais en voit-on beaucoup qui soient humbles intérieurement, qui le soient aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes, c'est-à-dire « qui se trouvent vils et abjects à leurs propres yeux par la vraie et la parfaite connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes (1), qui soient bien aises qu'on les connaisse tels qu'ils sont, qui se réjouissent des humiliations, qui souffrent avec peine les louanges et la distinction, et qui persuadés qu'ils n'en méritent point par leurs qualités personnelles, renvoient fidèlement à Dieu tous les honneurs qu'on rend à leur dignité. Cependant *dieux de la terre* (*Psal.* XLVI, 10), ne vous y trompez pas : ce qui vous paraît un excès d'humilité est une obligation qui regarde également les grands et les petits : C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ parle, quand il dit : *Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur*, ce précepte est général, et personne n'en peut être dispensé. Il est juste que les inférieurs respectent un sang illustre, et que par la subordination si recommandée dans l'Ecriture, ils rendent aux supérieurs tout l'honneur qui leur est dû (*Rom.*, XIII, 1); mais ce n'est pas aux grands à s'élever des hommages qu'ils reçoivent des petits; et dans le temps qu'on les honore extérieurement devant les hommes, ils sont obligés de s'humilier intérieurement devant Dieu. *Plus vous êtes grands*, dit le Sage, *plus vous devez vous abaisser en toutes choses* (*Eccli.*, III, 20); *vous n'avez rien que vous ne l'ayez reçu; si donc vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu?* (I *Cor.*, IV, 7.) ainsi de tout ce que vous tenez de Dieu, vous devez en faire la matière de votre reconnaissance envers lui. Si vous entrez bien dans ces sentiments, vous comprendrez aisément que la grandeur humaine n'est qu'une enflure quand elle n'est point appuyée sur l'humilité, et vous serez alors persuadés que la mesure de votre élévation doit être celle de votre abaissement. C'est l'exemple que la sainte Vierge nous a donné dans tout le cours de sa vie; jamais créature n'a été plus élevée, jamais créature n'a eu une humilité plus profonde. Nous avons vu qu'on ne peut avoir plus de grandeur du côté de la nature qu'elle en a eu comme fille de David et d'Abraham, nous allons voir qu'elle en a eu encore plus du côté de la grâce comme Mère de Jésus-Christ; mais ce qui doit servir infiniment à notre instruction, c'est que, dans cette seconde élévation, nous la verrons toujours également humble.

Joseph l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. Quelque élevée que soit Marie par sa qualité de fille de David et d'Abraham, elle l'est infiniment plus par celle de Mère de Dieu; aussi tous les Pères avouent que quand il est question de célébrer cette sublime dignité, les expressions leur manquent, et ils la trouvent si fort au-dessus de toutes les louanges, qu'ils ne peuvent lui en donner qu'elles ne soient beaucoup au-dessous.

« Quelque nobles que paraissent vos idées, quand il s'agit de louer la Mère de Jésus-Christ, elles sont bien inférieures à sa dignité, dit saint Augustin (serm. 15); si vous l'élevez jusqu'au ciel par vos louanges, elle est plus élevée que le ciel; si vous l'appelez la Mère de tous les hommes, elle a une autre qualité qui lui est infiniment plus glorieuse; si vous la nommez la souveraine des anges, elle l'est en effet; mais vous ne remplissez pas son panégyrique; si vous dites qu'elle est l'image et la forme de Dieu même, vous dites quelque chose de surprenant, mais vous ne dites rien au-dessus de ses mérites. » Pour faire comprendre combien la dignité de Mère de Dieu surpasse toutes nos pensées, ce grand docteur ose dire qu'elle-même ne pour-

(1) Humilitas est virtus qua homo verissima sui cognitione sibi ipse vilescit. (S. Bern., *De grad. hum*, cap. 1.)

rait pas expliquer ce qu'elle a pu concevoir dans son sein (2). « Que toutes les créatures demeurent dans un respectueux silence, s'écrie un Père, qu'elles tremblent d'une sainte horreur et qu'elles ne regardent qu'avec crainte la vaste étendue de la qualité de Mère de Dieu (3). » L'apôtre saint Paul, pour prouver que Jésus-Christ est au-dessus de tout, s'écrie : *Qui est l'ange à qui le Père éternel ait jamais dit, vous êtes mon fils, et je vous ai engendré aujourd'hui ?* (*Hebr.*, I, 5.) Servons-nous du même raisonnement pour relever Marie au-dessus des hommes et des anges, et disons de même : A quelle autre créature le Fils de Dieu a-t-il pu dire, vous êtes ma Mère, et vous m'avez donné naissance ; tout son éloge consiste dans sa maternité ; car si pour les autres hommes la gloire des parents descend et se communique à l'enfant, ici la gloire de l'enfant remonte et se communique à la Mère. Eh ! que pouvons-nous ajouter au panégyrique de cette Vierge incomparable, après avoir dit que celle qui est conçue aujourd'hui, est celle *de laquelle doit naître Jésus, qui est appelé le Christ ?* aussi l'Ecriture, qui sait renfermer les plus grands mystères dans les paroles les plus simples, pour faire de la Vierge un éloge accompli, ne s'est point servi d'autre expression que de ces quatre paroles : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus ;* et quand on a nommé sa qualité de Mère de Dieu, tout ce qu'on peut ajouter dans la suite ne sert qu'à abaisser et à affaiblir ce que cette simple et noble idée présente tout d'un coup de grand et de sublime à l'esprit.

Qui peut donc concevoir de quelles grâces le Seigneur a prévenu la sainte Vierge pour la préparer à une dignité si élevée? Tous les autres biens étaient trop au-dessous d'elle, il n'y a que la grâce qui en soit un véritable aux yeux de Dieu (S. Chrysost., *apud Metaphr.*) ; c'était le seul qui fût digne de sa sainte Mère ; aussi, s'il lui a refusé tous ceux de la fortune, avec quelle profusion ne lui a-t-il pas communiqué ceux de la grâce ?

La première qu'il lui a faite a été de la préserver du péché originel : car comment penser qu'ayant dessein d'en faire sa Mère, il ait permis qu'elle ait été d'abord l'esclave du démon? comment s'imaginer que la Mère de Dieu ait été pendant quelque temps l'objet de l'aversion de Dieu, et que celle que l'Eglise nomme *toute belle, et en laquelle il n'y a point de tache* (*Cant.*, IV, 7), ait été souillée comme les autres hommes? Disons plutôt que quand il fut question de la Conception de la sainte Vierge, les trois personnes de la sainte Trinité s'y trouvèrent pour lui communiquer une abondance de toutes sortes de grâces et de bénédictions : dès ce moment, *l'Esprit-Saint survint en elle, et la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre* (*Luc.*, I, 35) pour la défendre contre l'ennemi commun du genre humain.

Nous pouvons donc bien dire du chef-d'œuvre de sa conception, ce que Salomon disait de ce temple magnifique qu'il songeait à construire, et où le Seigneur devait faire sa résidence, *C'est ici un grand ouvrage, puisqu'il ne s'agit pas de bâtir un palais pour un homme, mais une demeure pour un Dieu* (I *Paral.*, XXIX, 1), *et cet édifice doit être tel qu'on en parle avec admiration dans tout l'univers.* (I *Paral.*, XXII, 5.) C'est pour cela que la Providence permit que quand Marie vint au monde, Joachim et Anne fussent avancés en âge, et hors d'état d'avoir des enfants, afin que sa conception fût plus l'ouvrage de la grâce que de la nature. « Si toutes deux y ont contribué, la grâce semble y avoir eu la meilleure part ; la nature lui a cédé le pas, dit saint Jean Damascène, elle s'arrêta par respect, et demeura derrière, sans oser avancer, jusqu'à ce que la grâce eût achevé son ouvrage (4). » C'est ainsi que la sainte Vierge a été sanctifiée avant que d'être conçue, et qu'aucun péché, soit originel, soit actuel, n'a jamais infecté son âme, car, dit Pierre de Blois, elle n'a point senti cette fâcheuse pente qui nous porte au péché actuel, parce qu'elle n'avait point été blessée par l'originel.

Il est vrai cependant que l'Ecriture établit une règle générale qui semblerait envelopper Marie avec le reste des hommes dans la masse de corruption, puisque l'Apôtre dit positivement que tous meurent en Adam : *In Adam omnes moriuntur.* (I *Cor.*, XV, 22.) Mais n'est-il pas vrai que ce fut aussi une loi générale portée contre toutes les femmes en la personne de la première par ces paroles : *Vous enfanterez avec douleur* (*Gen.*, III, 16), n'en est-ce pas une autre générale par laquelle tous les corps sont condamnés à retourner dans la même poussière dont ils sont formés ? Ainsi, puisque le Seigneur a bien voulu par de plus grands miracles conserver la virginité de sa Mère avant et après l'enfantement, et empêcher que son sacré corps ne fût réduit en pourriture, n'est-il pas plus vraisemblable qu'il n'aura pas manqué d'en faire un pour sauver son innocence, en préservant son âme de la tache du péché originel ?

C'est donc ici où nous pouvons lui adresser ces belles paroles qu'Assuérus dit à Esther, qui suivant la loi générale devait souffrir la mort pour s'être présentée devant le roi, sans y avoir été appelée par son ordre : Vous ne mourrez point, Marie, de la mort du péché, cette loi n'a pas été faite pour vous, bien qu'elle soit pour tous : *Non morieris, non enim pro te; sed pro omnibus*

(2) Audacter pronuntio quod nec ipsa plane explicare potuit. (S. Aug., Super *Magnificat.*)

(3) Hic taceat et conticiscat omnis creatura, et vix audeat aspicere tantæ dignitatis immensitatem. (Dam., *Serm. de Nativ. B. Virg.*)

(4) Natura gratiæ fœtum minime antevertere ausa est, verum tantisper exspectavit, donec gratia fructum suum produxisset. (Orat. I, *De Nativ. Virg.*)

hæc lex constituta est; et de même que ce prince, voyant la reine chanceler, la soutint entre ses bras, de peur qu'elle ne tombât, de même aussi pouvons-nous dire, que pour empêcher que la fille du prince, dont on devait admirer *la beauté de la démarche* (*Cant.*, VII, 1), ne fît une chute dès sa première entrée dans le monde, le Seigneur s'avança vers elle dans le moment de sa conception pour la soutenir par la force de sa grâce; et c'est le sens que nous pouvons donner à ces paroles du Prophète, que l'Eglise applique à la sainte Vierge : Le Seigneur la protégera dès le grand matin : *Adjuvabit eam Deus mane diluculo* (*Psal.* XLV, 6); aussi quand le concile de Trente a établi la doctrine du péché originel, il a déclaré (sess. III, *De pec. orig.*) qu'il ne prétendait point comprendre dans son décret la bienheureuse vierge Marie, Mère de Dieu, et c'est la doctrine de saint Augustin, qui dit expressément que pour le respect qui est dû au Seigneur, partout où il s'agit du péché, il ne veut pas qu'il soit question de la Vierge (5). »

Cette première grâce qui donna à Marie autant de penchant pour le bien que nous en avons pour le mal, la fit arriver par l'exercice de toutes les vertus à un si haut point de perfection, qu'avant même que de concevoir le Sauveur dans son sein, elle parvint à être *pleine de grâce* (*Luc.*, I, 28); et dans tout le cours de sa vie, elle en acquit une si grande surabondance, que dans l'ordre de la grâce et de la gloire, elle est tellement au-dessus des âmes les plus saintes, et des intelligences les plus sublimes, qu'elle est immédiatement au-dessous de Dieu.

Pour soutenir le poids de cette dignité, et la sublimité du rang où la grâce a placé la sainte Vierge, elle a eu besoin des plus solides fondements, c'est-à-dire de l'humilité la plus profonde; aussi qui peut dire combien grande était celle de Marie, et combien elle lui était chère? Elle en avait fait sa vertu favorite, parce qu'elle savait qu'il n'en est point de plus nécessaire pour se conserver dans la sainteté, et qu'il n'est point de plus sûr moyen de reconnaître les grâces de Dieu; c'est pour cela que si l'ange lui annonce qu'elle est choisie pour être la Mère du Sauveur, elle s'en déclare aussitôt *la servante*. (*Luc.*, I, 38.)

Il est vrai qu'elle était résolue à renoncer à cette glorieuse qualité, si elle avait été incompatible avec sa virginité, qu'elle avait vouée au Seigneur, et qu'elle semblait préférer à tout; mais cependant elle voulut bien en quelque manière en perdre le lustre et l'éclat, quand elle fut au temple pour s'y purifier (*Luc.*, II, 22); et elle en usa ainsi, parce que ce qu'elle perdait dans l'opinion des hommes du côté de sa virginité, allait, pour ainsi dire, au profit de son humilité (S. Bern., serm. 3, *de Assumpt.*)

Telle, et mille fois plus grande encore, a été l'humilité de Marie dans tout le cours de sa vie; mais qui eût pu pénétrer le fond de son cœur, aurait été persuadé que ses sentiments étaient encore beaucoup plus humbles que tout ce qui en pouvait paraître au dehors par ses paroles et par ses actions. Voilà aussi ce qui charma les yeux de Dieu, quand il regarda l'humble Marie du haut du ciel (*Luc.*, I, 48); « car, dit un Père, rien ne nous rend plus agréables au Seigneur, que si, étant grands par notre propre mérite, nous devenons petits par un bas sentiment de nous-mêmes. (S. Paulin., p. 50.)

Que l'exemple de la Vierge aussi humble qu'elle était élevée en grâce et en sainteté, nous apprenne, que plus nous avons de vertu, plus nous devons nous humilier devant Dieu. Cependant confessons la vérité, on ne laisse pas de voir souvent des gens qui font profession de piété, plus superbes que de grands pécheurs; on voit encore aujourd'hui des personnes, qui, comme le Pharisien, s'élèvent de leurs bonnes actions, et d'autres que leurs mauvaises humilient, comme le publicain (*Luc.*, XVIII, 11, 13.) Car il y a cette différence entre l'orgueil et les autres vices, qu'il n'y a que les mauvaises actions qui puissent être la matière des autres vices, mais les bonnes peuvent être celle de l'orgueil. Or, l'on peut assurer qu'il n'y a point de péché que le Seigneur ait plus en horreur que cette vanité qu'on retire de la vertu, puisque, comme l'ange apostat, c'est alors se servir des dons de Dieu pour s'élever contre Dieu même (*Isa.*, XIV, 13); ce qui a fait dire à saint Chrysostome (hom. 5, *De incompreh. Dei*), « Que le vice modeste vaut mieux que la vertu orgueilleuse, parce que la modestie couvre en quelque façon la difformité du vice, au lieu que la vanité ternit tout le lustre de la vertu. »

Remarquons aussi que quand Jésus-Christ nous ordonne la pratique de quelques bonnes œuvres, il nous ordonne en même temps de prendre certaines précautions pour nous préserver contre l'orgueil; ainsi quand nous donnons l'aumône, il veut que *notre gauche ignore le bien que fait notre droite*, de peur que la connaissance que nous en aurions, ne nous soit un sujet de vanité : quand nous prions, il nous avertit de le faire en secret, de peur que si nous prions en public, ce ne soit pour nous une occasion de vaine gloire : quand nous jeûnons, il nous avertit *de laver notre visage*, de peur qu'en portant sur nous quelques marques extérieures de notre jeûne, nous n'en venions à en avoir quelque secrète complaisance. (*Matth.*, VI, 3, 5, 17.) Concluons donc que plus nous avons de vertu, plus nous devons nous humilier devant Dieu, pour deux raisons, qui comme nous l'avons dit, ont été pour Marie même le sujet de sa profonde humilité.

La première, c'est qu'il n'y a point de plus sûr moyen de se conserver dans la

(5) Excepta sancta Virgine Maria de qua propter honorem Domini, cum de peccatis agitur nullam prorsus volo habere quæstionem. (*De nat. et grat.*, cap. 37.)

sainteté, que de vivre toujours dans l'humilité, c'est-à-dire dans un témoignage qu'on se rend à soi-même, que tout ce qu'on est, on l'est par la grâce de Dieu, et que s'il nous laissait un moment à nous-mêmes, nous tomberions dans les plus grandes faiblesses. A quoi croyez-vous qu'on doive attribuer la chute de saint Pierre (*Matth.*, XXVI, 33), si ce n'est en la confiance qu'il a eue en ses propres forces? Apprenons de ce fameux exemple de la fragilité humaine à nous défier toujours des nôtres; « car si Pierre est tombé, qui peut jamais se croire en sûreté (6). » Il est vrai que la grâce soutient l'infirmité; mais il n'est pas moins vrai que le fond de l'infirmité demeure avec la grâce, et que l'infirmité qui s'expose mérite de perdre son appui. Ne nous exposons donc jamais témérairement, quelques épreuves que nous ayons faites de notre vertu. Tel triompha de la plus cruelle persécution, qui peut succomber à une légère tentation, et il n'est personne qui ne doive prendre pour soi cet avis de l'Apôtre, *que celui qui est debout prenne garde à soi, de peur de tomber.* (I *Cor.*, X, 12.) Disons plus, ne nous défions pas seulement de notre faiblesse, craignons jusqu'à notre vertu. « L'amour-propre qui se glisse partout peut se confondre avec l'humilité, et si nous ne veillons sur nous-mêmes, nous courons risque d'avoir de l'orgueil de ce que nous sommes humbles. » (S. Paulin., epist. 26.)

La seconde raison qui doit engager les plus grands saints à pratiquer une plus parfaite humilité, c'est qu'ils ne peuvent mieux marquer à Dieu leur reconnaissance des faveurs qu'ils en reçoivent, qu'en lui témoignant qu'ils s'en reconnaissent indignes, et que si on les avait faites à d'autres, ils en auraient fait un meilleur usage qu'eux : en un mot, ils doivent sans cesse lui faire un présent de ses propres dons, en les lui renvoyant à mesure qu'ils les reçoivent de sa bonté; car nous devons regarder toute la vertu qui est en nous comme un bien qui vient de Dieu; et quand il couronne nos mérites, n'est-ce pas ses dons mêmes qu'il couronne? Or, c'est par ces humbles dispositions, non-seulement qu'on peut reconnaître les grâces que l'on a reçues de Dieu, mais encore qu'on se rend digne d'en recevoir toujours de nouvelles.

Vous donc qui êtes *les saints du Seigneur, craignez-le* (*Psal.* XXXIII, 10); si vous voulez vous conserver sûrement dans sa grâce, évitez la présomption qui a fait tomber les plus grands saints; aimez et pratiquez l'humilité qui est la fidèle gardienne de toutes les vertus; *opérez votre salut avec crainte et avec tremblement* (*Philipp.*, II. 12), et songez *que vous portez le don le plus précieux dans le vase le plus fragile.* (II *Cor.*, IV, 7.) Jetez les yeux sur l'exemple de Marie qui s'est abaissée à mesure que la grâce l'a élevée, et apprenez de là que plus vous avancez dans la sainteté, plus vous avez d'obligations de vous humilier devant Dieu. C'est le seul moyen d'affermir votre vertu, que de l'établir sur ces solides fondements, et c'est le plus sûr pour arriver à la véritable gloire; puisque, selon la parole de Jésus-Christ même, *celui qui s'abaissera dans ce monde, sera élevé dans l'autre.* (*Matth.*, XXIII, 12.)

Seigneur, quelque persuadés que nous soyons de la nécessité de l'humilité; quelque convaincu que notre esprit en puisse être, nous n'en serons pas moins superbes, si votre grâce ne guérit la corruption de notre cœur : ni vos divines instructions, ni l'exemple que vous nous avez donné, ni celui de votre sainte Mère, ni la punition de l'ange rebelle, ni les vengeances terribles que vous avez tirées des plus grands princes qui ont osé se soulever contre vous, n'ont pu encore vous soumettre un esprit naturellement porté à la rébellion. Il n'y a que votre grâce qui puisse nous faire aimer une vertu, aussi ignorée de la plupart des chrétiens, qu'elle est essentielle à tous; nous vous la demandons, Seigneur, quoi qu'il puisse nous en coûter pour l'obtenir. Si c'est la grandeur du rang ou de la fortune qui nous enfle, abaissez-nous, en nous faisant tomber de la plus haute élévation, dans le centre de la misère. Si c'est la pratique de quelques vertus extérieures qui nous élève, humiliez-nous en permettant qu'une réputation dont nous retirions une gloire trop humaine, soit flétrie par la calomnie. Trop heureux, Seigneur, que vous nous fassiez passer par les humiliations les plus dures, pourvu que nous en devenions plus humbles; car il nous doit être indifférent par quelle voie vous nous conduisiez, dès qu'elle nous fait arriver à vous qui êtes le terme de nos désirs, et qui couronnerez l'humilité chrétienne d'une éternité de gloire. Ainsi soit-il.

JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. II, v. 22-32.

2 février.

Que de merveilles sont renfermées dans cet Evangile! un Dieu est offert à un Dieu, un enfant de quarante jours s'offre lui-même au Père éternel, et est Prêtre et victime tout à la fois; une Vierge se purifie, parce qu'elle est devenue mère, quoique sans cesser d'être Vierge; un vieillard tient dans ses bras *celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir.* (II *Paral.*, II, 6.) Entrons dans le détail de tous ces mystères, et faisons en sorte d'en tirer des instructions pour le règlement de nos mœurs.

Le temps de la purification étant accompli suivant la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout enfant mâle premier né sera consacré au Seigneur. La loi de la purification n'était

(6) Si Petrus lapsus est, quis alius de se ure præsumat. (S. Ambr., *in Luc.*)

pas seulement injurieuse à la sainte Vierge, dont elle semblait déshonorer la maternité divine, et la pureté de son enfantement, mais elle l'était de plus à Jésus-Christ, puisqu'elle paraissait opposée à sa divinité et à la sainteté de sa naissance. Cependant tous deux s'y soumettent, et accomplissent dans une même cérémonie deux lois différentes : l'une qui obligeait les mères, lorsqu'elles avaient enfanté un fils, de venir au temple le quarantième jour de leurs couches, et de s'en abstenir pendant tout ce temps (*Levit.*, XII, 4); l'autre qui les engageait d'y apporter leur premier né pour le consacrer au Seigneur en reconnaissance de la grâce que les Hébreux en avaient reçue lorsqu'ils furent préservés de la mort, quand l'Ange exterminateur tua tous les premiers nés des Egyptiens. (*Exod.*, XII, 12.) Sans doute que ni le Fils, ni la Mère n'étaient point tenus à ces lois; il semblerait même, disent les interprètes, que par les propres termes de la loi qui regarde les mères, on avait eu dessein d'en exempter la sainte Vierge; car voici comme elle s'explique. Si une femme ayant usé du mariage, enfante un mâle : *Mulier si suscepto semine peperit masculum* (*Levit.*, XII, 2); et par conséquent cette loi n'enfermait pas la Mère de Dieu, qui a conçu par la vertu toute-puissante du Saint-Esprit (7). Voilà aussi comme le dévot saint Bernard la fait parler. « Pourquoi m'abstiendrai-je de l'entrée du temple, moi dont le sein est devenu le temple du Saint-Esprit? Qu'ai-je besoin de me purifier, moi qui suis plus pure après mon enfantement, que je ne l'étais auparavant?

Quant au Fils de Dieu, sans doute que celui qui est la source de toute pureté n'a pas eu besoin de purification, mais, dit saint Augustin (*in Levit.*, quæst. 40.), il a voulu être purifié, comme il a voulu être baptisé, quoiqu'il fût l'Agneau sans tache, et le Saint des saints. *Car*, dit l'Apôtre, *le Père a envoyé son Fils formé d'une femme, et assujetti à la loi, pour racheter ceux qui sont sous la loi, et pour nous rendre enfants adoptifs.* (*Galat.*, IV, 4, 5.) Disons donc que tout ce qui se passe aujourd'hui, se fait pour notre instruction; que la sainte Vierge va au temple le quarantième jour, selon la loi de Moïse, qu'elle y porte son Fils pour le présenter au Seigneur, non par aucune nécessité de la part de la Mère ou de l'Enfant, mais pour nous donner l'exemple de l'humilité et de l'obéissance. Ce sont ces deux vertus que nous devons tâcher d'acquérir dans cette fête; et où pourrions-nous jamais en trouver de plus puissants motifs? Marie est Mère d'un Dieu, Marie est Mère et Vierge tout ensemble, et au lieu de vouloir se dispenser de la loi générale de la purification par son privilége particulier, elle se confond avec le commun des femmes; quelle humilité! mais en même-temps quelle gloire pour elle, et quelle honte pour nous qui faisons voir tant d'empressement à nous montrer par les qualités qui nous distinguent des autres! « La grâce, dit un Père, avait élevé la sainte Vierge au-dessus de la loi, mais l'humilité la rabaisse au-dessous (8); » ne pouvons-nous pas dire au contraire, que le péché nous soumet à la loi, et que nous cherchons à nous en dispenser par orgueil? Imitons la sainte Vierge, persuadés que rien n'est plus propre pour conserver la vertu de l'humilité que de cacher les endroits qui nous sont les plus glorieux, comme rien n'est plus capable de nous la faire perdre, que de les exposer au grand jour. C'est, dit un Père (S. Greg., hom. 11, *in Evang.*), ne pas craindre d'être volé, que de porter son trésor dans sa main. Jugeons donc combien est dangereuse et criminelle la conduite de ceux qui non-seulement se montrent toujours par où ils se distinguent des autres, mais même qui ont l'insolence de se parer d'un mérite ou d'une vertu qu'ils n'eurent jamais. Dès lors que nous serons humbles, nous ne trouverons plus de peine à obéir à la loi; il ne sera question que de nous engager à nous y soumettre. Pour ce sujet ayons toujours devant les yeux l'exemple du Fils et de la Mère; Marie sacrifie son honneur et sa réputation; Jésus en se présentant aujourd'hui à son Père, s'oblige à mourir sur la croix pour le salut du genre humain; ainsi le Sauveur dans les bras de Siméon et dans les bras de la croix, offre le même sacrifice, l'un est le sacrifice du matin, l'autre est le sacrifice du soir : mais dans tous les deux c'est la même victime qui est offerte, et dans l'un et dans l'autre le Sauveur est le modèle de l'obéissance la plus parfaite qui fût jamais, puisqu'elle commença avec sa vie, et ne finit qu'à sa mort; dans l'un il dit de lui-même en parlant à son Père : *Vous n'avez pas agréé les holocaustes et les sacrifices pour le péché; me voici, je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté* (*Hebr.*, X, 7); dans le second l'Apôtre assure *qu'il a été fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.* (*Philipp.*, II, 8.) Quelle confusion donc pour des chrétiens qui devraient mettre toute leur gloire à être de fidèles copies de ce divin original, de vouloir se dispenser de la loi de l'Évangile, parce qu'ils la trouvent tantôt trop humiliante, et tantôt trop dure et trop sévère; pouvons-nous nous flatter que ces raisons seront valables devant le Seigneur, après les exemples que l'Evangile nous met aujourd'hui devant les yeux? Rougissons de notre faiblesse, allons la détester aux pieds des autels, et apprenons que nous ne devons aller au temple que pour nous y purifier et pour nous y présenter au Seigneur. Voyons d'ailleurs les instructions que nous pouvons tirer de l'offrande que la sainte Vierge lui présente.

(7) Cur mihi opus purificatione, cur abstineam ab ingressu templi, cujus uterus nesciens virum templum factus est Spiritus Sancti? cur non ingrediar templum quæ peperi Dominum templi? quid in me legalis purificat observatio, quæ purissima facta sum ipso partu immaculato? (*Serm. de Purificat.*)

(8) Virginem supra legem fecerat gratia, sed sub lege humilitas. (S. Just., *serm. de Purific.*)

Et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes. Les enfants qu'on portait au temple pour les présenter au Seigneur, n'y restaient pas, depuis que toute la tribu de Lévi fut consacrée au ministère du tabernacle : on leur rendait la liberté; mais pour connaître leur ancienne servitude, on les rachetait par le prix de cinq sicles, qui valaient près de huit livres de notre monnaie.

Le Sauveur qui n'y venait que pour racheter le genre humain, fut racheté à ce prix : car, comme il nous l'a dit dans la suite, *il n'est pas venu pour enfreindre la loi, mais pour l'accomplir.* (*Matth.*, V, 17.) Enfin la sainte Vierge en observa une troisième, qui ordonnait que les femmes, le quarantième jour de leurs couches, offriraient deux animaux, l'un en holocauste pour tenir la place de leur enfant qu'on leur redonnait, et l'autre pour se purifier du péché légal qu'elles avaient contracté. Nous avons déjà dit que la sainte Vierge n'était point tenue à aucune de ces lois, et qu'elle ne les a observées que par une humilité qui a jeté le principe de toutes ses actions, et la source de toutes ses grandeurs. Mais ce qui doit être ici la matière de notre instruction, c'est de voir que Marie ne présente pas un agneau qui était l'offrande des riches; mais l'offrande des pauvres, savoir deux tourterelles, ou deux petits de colombes, *Par turturum, aut duos pullos columbarum.* (*Levit.*, XII, 6, 8.)

Quelle consolation pour les pauvres de voir que le Fils de Dieu ait voulu naître d'une Mère pauvre, et comme pauvre être présenté à son Père! Ne murmurez donc point de votre état, vous que la Providence ayant fait naître dans l'indigence, croyez n'être pas en pouvoir de donner à votre Dieu des preuves assez fortes de votre amour et de votre reconnaissance; vous pouvez aller de pair avec les riches, quand il s'agit de faire au Seigneur une offrande qui lui soit agréable; votre main ne sera jamais vide à ses yeux, si votre cœur est rempli de bonne volonté (9); le Seigneur considère, non le don qu'on lui offre, mais le cœur qui le lui offre. Ainsi, dit un grand Pape, ce n'a pas été le présent d'Abel qui l'a rendu agréable à Dieu; le Seigneur au contraire n'a agréé son présent, que parce que sa personne lui était agréable (10).

La veuve dont il est parlé dans l'Evangile (*Luc.*, XXI, 2), ne mit que deux oboles dans le lieu destiné à recevoir les offrandes, cependant le Seigneur, après avoir examiné son action, et considéré, non ce qu'elle donnait, mais l'affection avec laquelle elle le donnait, n'hésita pas de publier tout haut qu'elle avait plus donné que tous les autres. (S. Cypr., *De ep. et eleemosyn.*) Est-on dépourvu entièrement des biens de la fortune, il faut dire avec l'apôtre saint Pierre : *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne de bon cœur* (*Act.*, III, 6); et cette disposition est d'un mérite infini devant Dieu.

C'est sur ce principe qu'il promet la vie éternelle à celui qui donnera *un verre d'eau froide en son nom* (*Matth.*, X, 42) : d'où nous devons conclure, que si les riches donnent de leurs biens aux pauvres, sans que le cœur y ait pris part, le Seigneur rejettera leurs présents comme il rejeta ceux de Caïn (*Gen.*, IV, 5); au lieu que les pauvres, en offrant seulement à Dieu leur bonne volonté, lui font le don le plus riche et le plus agréable qu'il puisse jamais recevoir. Il suffit d'avoir un cœur, dit un Père (Paulin., ep. 41), pour payer tout ce que nous devons au Seigneur. Il est vrai que nous en avons beaucoup reçu, biens de la grâce, et de la nature, création et rédemption, nous tenons tout de sa main libérale, mais il n'exige de notre reconnaissance ni sacrifice, ni présent; nous avons dans nous-mêmes de quoi le satisfaire, puisque nous sommes maîtres de notre amour; donnons-le à Dieu, offrons-lui notre cœur, présentons-lui ce premier né, et nous voilà quittes envers lui.

Voulons-nous lui donner une preuve des plus agréables, imitons la sainte Vierge dans l'offrande qu'elle fait de son Fils : sitôt que nous en avons reçu quelque grâce, allons nous présenter devant lui, et faisons-lui présent de ses propres dons; disons-lui avec un grand roi : *Tout est à vous, Seigneur, et nous ne vous offrons que ce que nous avons reçu de votre main* (I *Paral.*, XXXIX, 14); et soyons persuadés que cette fidélidé à reconnaître les bienfaits que nous recevons de Dieu, est la plus sûre manière pour en obtenir toujours de nouveaux; car s'il nous demande nos biens, ce n'est pas qu'il en ait besoin pour lui. *Toute la terre lui appartient, et il est le maître de tout ce qu'elle renferme* (*Psal.* XXIII, 1); mais c'est qu'il veut par cette fidélité et cette reconnaissance, que nous lui donnions lieu de nous faire de nouvelles libéralités, et de nous enrichir toujours de plus en plus : ainsi, quand l'Apôtre parle aux Philippiens des biens temporels qu'il en a reçus, voici comme il leur écrit : *Ce n'est pas*, leur dit-il, *que je désire vos dons, mais je désire le fruit que vous en tirerez, qui augmentera le compte que Dieu tient de vos bonnes œuvres : « Non quia quæro donum, sed requiro fructum abundantem in ratione vestra.* (*Philipp.*, IV, 17.)

Or, il y avait à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu appelé Siméon, qui attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. Le portrait que l'Evangile fait de Siméon est le modèle d'un chrétien accompli; examinons tous les traits dont l'Esprit-Saint l'a composé, et faisons en sorte d'en devenir de fidèles copies.

Il est d'abord appelé juste : *Et homo iste justus.* La justice renferme toutes les autres

(9) Ante Dei oculos nunquam erit vacua manus, si fuerit arca cordis plena bona voluntate. (S. Greg., hom. 5, *in Evang.*)

(10) Non Abel ex muneribus, sed ex Abel munera placuerunt. (S. Greg., *in Job.*, lib. XXIII, cap. 8.)

vertus, et n'est autre chose qu'un parfait accomplissement des commandements de Dieu. C'est en ce sens, selon la pensée de saint Chrysostome (hom. 12, *in Matth.*), que le Sauveur répond à saint Jean, qu'il est bienséant d'accomplir toute justice. *Sic decet nos adimplere omnem justitiam.* (*Matth.*, III, 15.) Aussi quand l'Ecriture fait l'éloge des plus grands serviteurs de Dieu, de Noé dans l'Ancien Testament (*Gen.*, VI, 8), de Joseph dans le nouveau, elle leur donne le titre de justes, et par ce seul trait elle nous trace la plus haute idée d'un mérite accompli, et de la vertu la plus achevée. Ce n'est pas assez d'observer exactement la loi de Dieu, il faut le craindre, et celui qui ne le craindrait pas, ne serait pas longtemps sans violer ses préceptes. Siméon n'est pas seulement juste, il est encore craignant Dieu, *Et homo iste justus et timoratus.* (*Matth.*, I, 19.) La crainte dont nous parlons n'est pas une crainte servile, beaucoup moins celle que le démon cherche à nous inspirer pour nous jeter dans la frayeur et une défiance inconsidérée ; c'est une crainte sainte, chaste, filiale, qui subsiste avec la charité, qui éloigne l'âme du péché, qui est la gardienne des vertus et qui fait que l'homme s'efforce d'accomplir les commandements de Dieu, selon ces paroles : *Qui timet illum, in mandatis ejus volet.* (*Psal.* CXI, 1.) *C'est une crainte qui remplit le cœur de joie, de plaisir, d'allégresse ; c'est une crainte qui est le commencement et la couronne de la sagesse.* (*Eccli.*, I, 11.) Cette crainte est une portion de la justice, parce qu'elle nous apprend à rendre à Dieu, au prochain, à nous-mêmes ce qui appartient aux uns et aux autres. La gloire à Dieu, l'amour au prochain, le mépris à nous-mêmes. Enfin l'emploi et l'occupation de ce saint homme était d'attendre la consolation d'Israël : *Exspectans consolationem Israel.* Il savait par les Ecritures que le Messie devait venir au monde pour racheter Israël, et il vivait dans cette espérance et dans cette attente : ne respirant qu'après ce bonheur, qui peut dire combien il était détaché des faux biens de ce monde, l'espérance de ce qu'il attendait lui paraissait infiniment préférable à tout ce qu'il pouvait posséder ici-bas. Aussi l'Ecriture nous apprend que son cœur entièrement vide de tout ce qui est créé et périssable, était plein du Saint-Esprit : *Et Spiritus Sanctus erat in eo :* rempli de grâce et de l'Esprit-Saint comme Etienne (*Act.*, VI, 8), tout était saint en lui, ses pensées, ses désirs, ses actions, ses mouvements. Encore sous la loi, déjà il appartenait à la grâce, le premier et le dernier, dit un Père, le dernier de la loi de Moïse, le premier de la grâce de Jésus-Christ, Juif par sa religion, chrétien par son amour et par sa reconnaissance (11).

Imitons ce saint homme, si nous voulons recevoir les mêmes grâces qu'il reçoit aujourd'hui, soyons justes, aimons l'équité, rendons à chacun ce qui lui appartient, craignons le Seigneur, observons exactement sa loi, puisqu'en cela consiste tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.) Craignons Dieu comme des enfants craignent leur père, et non comme des esclaves qui redoutent leur maître. Disons avec l'Eglise dans ses prières : *Faites que nous vous craignions et que nous vous aimions toujours : « Timorem et amorem fac nos habere perpetuum. »* Vivons dans l'attente des biens éternels ; que l'espérance du bonheur futur nous soutienne dans toutes les adversités présentes, et nous donne un vrai dégoût pour tous les biens d'ici-bas : enfin devenons le temple de l'Esprit-Saint, conservons-le soigneusement, *et gardons-nous bien de le contrister.* (*Ephes.*, IV, 30.) Sachons qu'il *ne réside point dans un corps sujet au péché, allons de vertu en vertu* (*Sap.*, I, 4), et nous mériterons ainsi de recevoir l'effet des promesses qui furent faites à Siméon,

Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au temple par l'inspiration du Saint-Esprit, lorsque le père et la mère de l'Enfant Jésus l'y portèrent pour accomplir à son égard ce qui était porté par la loi. Il le prit entre ses bras et bénit Dieu, en disant : C'est à cette heure, Seigneur, que, suivant votre parole, vous laisserez mourir en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le salut que vous nous donnez, et que vous avez exposé à la vue de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël. L'esprit-Saint dont Siméon était rempli lui ayant révélé que le temps était proche auquel le Messie devait venir au monde, ce saint homme redoubla ses vœux et ses prières pour obtenir du Seigneur que, malgré son extrême vieillesse, il ne mourût point qu'il n'eût vu de ses yeux Celui qui devait être la rédemption et la consolation d'Israël. Le Saint-Esprit lui fit connaître intérieurement que sa prière avait été exaucée, et lui inspira d'aller au temple *dans le temps même que le père et la mère de l'Enfant Jésus l'y portèrent, pour accomplir à son égard ce qui était prescrit par la loi.* Siméon le reconnut pour son Dieu, il le prit entre ses bras, il le bénit, et transporté de joie et d'allégresse, il entonna ce beau cantique si capable de nous convaincre que, quand on possède son Dieu, on ne compte plus pour rien tous les autres biens de la terre. *Seigneur*, dit-il, *c'est maintenant que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez.* Comme tous ses désirs ne tendaient qu'à voir Dieu, ne nous étonnons point s'il ne demande plus rien dès qu'il l'a vu. O vertu excellente ! ô pureté merveilleuse de ce saint vieillard, s'écrie un Père (S. Athan., *In occur. Salvat.*), non-seule-

(11) Hic enim Simeon et primus et ultimus est : ultimus quidem ex lege Moysis, primus vero in lege gratiæ, judæus religione, christianus animi magnitudine. (Chrysol. presb., *in hunc locum.*)

ment *il a vu Celui que les anges désirent de voir* (I *Petr.*, I, 12), mais il a eu le bonheur de le tenir entre ses bras. Si l'hémorrhoïsse dont il est parlé dans l'Evangile (*Luc.*, VIII, 44), fut guérie à l'instant pour avoir seulement touché le bord de la robe de Jésus-Christ, de quelles grâces ne fut pas rempli Siméon, lorsqu'il embrassa intimement ce Sauveur même exposé non à la vue d'un peuple, mais de tous les peuples de la terre, pour être en même temps, *et la lumière des nations*, c'est-à-dire, pour éclairer ceux qui vivaient dans les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie; *et la gloire d'Israël*, puisque, suivant les promesses qui en ont été faites tant de siècles avant sa naissance, ce Sauveur de l'univers est fils d'Abraham selon la chair, de la race de David, et de la tribu de Juda.

Deux choses dans Siméon sont particulièrement dignes de nos réflexions. Voyons 1° ce qui a fait son bonheur; examinons 2° quelle a été la grandeur de son bonheur. Ce qui a fait son bonheur, c'est que le bien qu'il a demandé à Dieu était juste et raisonnable; savoir de ne point mourir qu'il n'eût vu le Messie. Voulons-nous assurer notre félicité en obtenant du Seigneur ce que nous lui demandons, ne demandons rien que de juste, rien qui ne soit un vrai bien aux yeux de Dieu, rien par conséquent qui puisse être un obstacle à notre salut; car si nous désirons des biens caduc et périssables, souvent nous en serons privés; mais quand bien même nous les obtiendrions, bien loin d'en être plus heureux, ce sera plutôt la cause de notre perte et de notre malheur: ainsi les Israélites demandèrent avec empressement des viandes matérielles que Dieu leur accorda par un miracle. *Ils ne furent point frustrés de ce qu'ils avaient tant souhaité, mais*, dit le Prophète, *ces viandes étaient encore dans leur bouche, lorsque la colère de Dieu s'éleva contre eux: il tua les plus puissants et fit tomber ceux qui étaient comme l'élite d'Israël* (*Psal.* LXXVII, 30 seqq.) Au contraire, quand nous ne demandons à Dieu que des biens spirituels, et qui peuvent contribuer à notre sanctification, non-seulement il nous les donne toujours, suivant qu'il l'a promis dans son Evangile, *mais même souvent il nous donne les temporels comme par surcroît.* (*Matth.*, VI, 33.) Ce qui a fait dire à saint Chrysostome (hom. 5, *in Matth.*), « que celui qui préfère la terre au ciel perdra l'un et l'autre; mais que celui qui préfère le ciel à la terre jouira de tous les deux, et d'une manière sans comparaison plus stable et plus heureuse. » L'Ecriture nous en fournit un exemple bien célèbre et bien sensible. Le Seigneur ordonna à Salomon de lui demander tout ce qu'il voudrait. Ce prince ne demanda que la sagesse dont il avait besoin pour gouverner son peuple. Le Seigneur agréa sa demande, et voici comment il lui parla: *Parce que vous n'avez point désiré que je vous donnasse un grand nombre d'années ou de grandes richesses, ou la mort de vos ennemis, mais que vous m'avez demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste, j'ai déjà fait ce que vous m'avez demandé, et je vous donne un cœur si plein de sagesse et d'intelligence, qu'il n'y a jamais eu homme avant vous qui en ait eu autant que vous; mais je vous ai donné de plus ce que vous ne m'avez point demandé: savoir, les richesses et la gloire, de sorte qu'aucun roi ne vous aura jamais égalé en ce point dans tous les siècles passés.* (III *Reg.*, III, 11 seqq.) « Méprisons donc les biens présents, conclut saint Chrysostome (*Ibid.*), et n'aspirons qu'aux biens à venir pour jouir ainsi des biens présents et des biens futurs par la grâce et par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Ajoutons que Siméon, ayant mérité d'obtenir l'effet de sa demande, a obtenu en même temps le plus grand de tous les biens, c'est à savoir, de voir Dieu; aussi ne pouvant plus se souffrir sur la terre comme un autre saint Paul qui *désire mourir et être avec Jésus-Christ* (*Philipp.*, I, 23), il s'écrie: *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez.* Quiconque a goûté de Dieu n'a plus que de l'indifférence et du mépris pour les biens de ce monde, et tous ses désirs ne tendent plus qu'à s'unir plus étroitement à son Créateur pour en jouir à jamais.

Tel est l'effet que la divine Eucharistie devrait produire en nous; et si, après avoir reçu notre Dieu dans nos cœurs, nous nous trouvons encore les mêmes penchants pour les choses d'ici-bas; si nous ne nous sentons pas plus de goût pour les choses d'en haut, craignons de l'avoir reçu indignement; car, quand un Dieu s'unit à nous pour ne faire de nous qu'une même chose avec lui (*Joan.*, VI, 57), nous ne devons plus avoir nulle des inclinations qui sortent de la terre: c'est alors que ne regardant plus ce séjour que comme un lieu d'exil, nous dirons avec le Prophète: *Que je suis malheureux de ce que le temps de mon pèlerinage est si long!* (*Psal.* CXIX, 5.) Nous nous écrierons avec saint Paul: *Qui me délivrera de ce corps mort?* (*Rom.*, VII, 24.) Nous répéterons après Siméon: *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir votre serviteur en paix.* Or, ce qui fait la confiance de ce saint vieillard, c'est qu'il a toujours été un fidèle serviteur de Dieu, *servum tuum*; c'est que la paix de son cœur est la preuve infaillible que sa conscience ne lui reproche rien, *in pace.* Voulons-nous aspirer au même bonheur, le plus grand et le plus désirable, savoir de mourir en paix? soyons comme Siméon de fidèles serviteurs de notre Dieu; observons exactement tous ses commandements, car il ne faut point prétendre à la tranquillité de la bonne mort que par la sainteté de la bonne vie. Vivre bien pour bien mourir, voilà quelle doit être toute l'occupation et tout le but du chrétien.

Pour cet effet, rendons-nous dignes de

voir souvent des yeux de la foi ce Sauveur qui a été exposé à la vue de toutes les nations, non plus couvert du voile de notre humanité, comme le vit Siméon, mais caché sous les espèces du pain et du vin; faisons souvent notre nourriture de *ce pain des anges* (*Psal.* LXXVII, 25), afin de mériter après notre mort de le voir face à face, et d'en être rassasiés dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

SUR LA NÉCESSITÉ DE NOUS PURIFIER DE TOUT PÉCHÉ, ET DE PRÉSENTER AU SEIGNEUR CE QUE NOUS AVONS DE PLUS CHER.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II, 22.)

L'Eglise célèbre deux mystères dans cette fête: la Purification de la sainte Vierge, la Présentation de Jésus-Christ au temple. Marie se purifie, Marie offre son Fils au Père éternel, ce qui nous donne lieu de trouver dans ces deux saintes actions deux grandes instructions: car si la plus pure de toutes les mères se purifie pour obéir à la loi de Moïse, *Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi*, nous devons nous purifier de tout péché pour obéir à la loi du Seigneur. Si la Mère la plus tendre qui fût jamais offre au Père éternel l'Enfant le plus chéri, comme le plus accompli, pour être la victime du monde, *ut sisterent eum Domino*, nous devons lui consacrer tout ce qui est en nous de plus cher et de plus précieux pour lui marquer notre amour et notre reconnaissance. Ces deux instructions sont le sujet de ce discours.

1. Dans l'action que la sainte Vierge fait aujourd'hui, nous y trouvons plusieurs circonstances que nous devons imiter, et qui peuvent infiniment servir à nous purifier de tout péché.

La première, c'est sa soumission pour la loi de Dieu; si elle va au temple, elle y va pour obéir à la loi qui l'ordonnait ainsi, *secundum legem Moysi*. Quelque raison qu'eût la Mère de Dieu de se dispenser d'une loi qui ne la regardait point, puisque la plus pure de toutes les vierges n'avait pas besoin de purification, cependant elle s'y soumet et l'observe comme les autres femmes.

Qu'est-ce que le péché, sinon une prévarication de la loi de Dieu? Voulons-nous donc nous purifier d'un péché qui souille notre âme, la première chose que nous devons faire, c'est de nous soumettre à la loi contre laquelle nous nous sommes soulevés. Or, si vous demandez quelle est la loi imposée à tout pécheur, il est aisé de répondre que c'est celle de la pénitence: *Retournez à moi de tout votre cœur, dans les pleurs, dans les larmes, dans les gémissements* (*Joel*, II, 12); *faites des fruits dignes de pénitence*. (*Matth.*, III, 8.) Voilà ce que l'Esprit-Saint nous prescrit, et ce que nous devons faire absolument pour nous purifier de tout péché. Voilà la loi à laquelle nous devons nous soumettre, et que nous voyons écrite dans toutes les pages des Livres saints.

Mais quand devons-nous l'observer? c'est aussitôt que le temps de la Purification est venu : *Postquam impleti sunt dies purgationis ejus*. Seconde instruction que nous fournit l'exemple de la sainte Vierge; à peine le quarantième jour est-il arrivé, qui était celui que la loi marquait pour la purification des femmes, que Marie part de Bethléem pour s'en aller au temple de Jérusalem. Or, le temps auquel nous devons nous purifier, est le moment même que nous avons contracté la souillure du péché, et nous ne pouvons pas différer d'un jour, que nous ne mettions notre salut dans un risque évident. Sitôt qu'Adam eut désobéi au commandement que son Dieu lui avait fait, il fut chassé du paradis terrestre pour faire pénitence (*Gen.*, III, 24), et il la commença aussitôt, dit saint Ambroise (*De pœnit.*, lib. IV, cap. 12); la même nuit que Pierre renia son Maître, fut celle qu'il pleura amèrement son péché. (*Luc.*, XXII, 62.) Disons donc de tous les péchés ce que l'Apôtre dit de la colère, *que le soleil ne se couche pas sur notre haine* (*Ephes.*, IV, 26), sur notre larcin, sur notre intempérance, sur notre calomnie, sur notre impureté; c'est-à-dire que, sitôt que nous sommes coupables de quelqu'un de ces péchés, nous de vous retourner promptement au Seigneur, et ne différer pas d'un jour, de peur que sa colère ne s'élève contre nous, et qu'il ne nous perde tout d'un coup. (*Eccli.*, V, 9.) Faisons en sorte que *le Dieu de paix brise promptement Satan sous nos pieds* (*Rom.*, XVI, 20), et ne lui donne pas le temps de se fortifier dans nos cœurs. En un mot, ne nous donnons point de repos que nous n'ayons lavé notre péché dans nos larmes, et que nous ne nous soyons réconciliés avec Dieu.

La troisième chose que nous devons imiter en la sainte Vierge pour nous purifier du péché, c'est d'aller à Jérusalem, *tulerunt illum in Jerusalem;* c'était le lieu où était le temple, dans lequel on sacrifiait les victimes pour le péché, et nos églises sont le lieu saint où *l'Agneau sans tache est immolé* (*Exod.*, XII, 5), et où nous sommes purifiés de toutes nos souillures. En effet, c'est dans nos églises où nous avons été nettoyés de la tache du péché originel, et où, par le moyen du sacrement de pénitence, nous trouvons une seconde planche capable de nous retirer du naufrage dans lequel nous sommes plongés par le péché actuel. (*Conc.*, *Trid.*) C'est de là que nous sortons justifiés comme le Publicain, quand nous frappons notre poitrine comme lui, pour punir notre cœur qui est toujours le premier et le principal coupable, quand nous baissons les yeux à terre par les sentiments d'une sincère humilité, n'osant les élever vers le ciel que nous avons irrité contre nous; quand nous nous écrions dans l'amertume de notre âme : *Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur*. (*Luc.*, XVIII, 13.) C'est ainsi que nous devons paraître dans nos

temples, si nous voulons y travailler à obtenir la rémission de nos péchés ; car, quoiqu'on puisse en tous lieux fléchir la colère de Dieu par une humble et fervente prière, il est certain que résidant dans nos églises d'une façon plus particulière, c'est là où il répand ses grâces avec plus de profusion. Prenons donc bien garde, dit le saint prêtre de Marseille (Salv., *De gub.*), de l'irriter dans le lieu même destiné à l'apaiser, et que bien loin d'en revenir plus innocents comme le publicain, nous ne soyons des Pharisiens ou des impies qui en sortent toujours plus criminels et plus coupables.

Enfin la sainte Vierge porte son offrande au temple, où selon la loi les femmes devaient porter deux animaux ; l'un en holocauste, l'autre en sacrifice d'expiation, pour se purifier du péché légal qu'elles avaient contracté ; et voilà encore en quoi nous devons l'imiter, pour nous purifier de tout péché. C'est le propre de l'aumône d'effacer les souillures de l'âme : *Rachetez vos péchés par l'aumône*, disait un saint prophète à un roi criminel, *de même que l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône efface le péché.* (*Dan.*, IV, 24.) Après que le Fils de Dieu a reproché aux Pharisiens l'excès et le nombre de leurs crimes, voilà qu'il leur propose un moyen de le satisfaire ; il vous reste encore un remède, semble-t-il leur dire, auquel vous pouvez avoir recours : vous êtes souillés depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, *mais donnez l'aumône de ce que vous avez, et toutes choses vous seront pures.* (*Luc.*, XI, 41.) Nous n'entrons point ici dans le détail des qualités que doit avoir l'aumône pour être agréable à Dieu, nous dirons seulement que comme dans l'ancienne loi, il y avait l'offrande des pauvres et celle des riches ; il faut aussi que dans la nouvelle, l'aumône des riches soit proportionnée, et à leurs biens, et à leurs péchés. Ne vous y trompez donc pas, riches du siècle, il est vrai qu'on peut racheter ses péchés par l'aumône ; mais il ne faut pas croire qu'une légère aumône efface de grands péchés, beaucoup moins les péchés de ceux qui ont reçu de grands biens du Seigneur, et qui, en qualité de riches, sans même avoir égard à leurs péchés, sont déjà obligés de faire de grandes aumônes. Telles sont les instructions que les différentes circonstances de la Purification de la sainte Vierge peuvent nous fournir ; voyons d'ailleurs celles que nous devons tirer de la Présentation de l'Enfant-Jésus au temple de Jérusalem.

2. Quand la sainte Vierge présente aujourd'hui son Fils au Père éternel, ce n'est pas comme les autres mères qui retiraient leurs enfants du temple, après les avoir offerts au Seigneur sans que cette offrande les engageât à aucune fâcheuse suite : elle se présente, et il se présente lui-même à son Père pour être un jour la victime du monde ; et si on le retire des bras de Siméon, après l'avoir racheté par cinq sicles, ce n'est qu'après qu'il s'est engagé solennellement de racheter le genre humain dans les bras même de la croix. (Orig., *in Luc.*) Jugeons du mérite de ce sacrifice où la Mère la plus tendre qui fût jamais, présente son Fils à son Dieu, pour être le Rédempteur de l'univers, *quand il sera arrivé à l'âge de l'homme parfait.* (*Ephes.*, IV, 13.) Disons donc que Marie éprouve dans ce moment ce qu'elle doit souffrir alors, suivant la prophétie de Siméon, et que *son âme est véritablement transpercée d'un glaive de douleur.* Or, la sainte Vierge qui offre son Fils au Père éternel, nous instruit de l'obligation générale où sont tous les chrétiens d'offrir au Seigneur tout ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux.

Rien n'est plus noble que notre cœur, et c'est aussi le premier présent que nous lui devons faire suivant la demande qu'il nous en fait par ces paroles : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* (*Prov.*, XXIII, 26.) Mais avec notre cœur il faut lui sacrifier tous les objets auxquels notre cœur est le plus attaché : ainsi les grands doivent lui offrir leur grandeur, les riches leurs richesses, les savants doivent lui faire un sacrifice de leurs lumières ; tous en général et en particulier doivent reconnaître que tout vient de lui, que tout doit retourner à lui, et qu'ayant tout reçu de sa main libérale, il est de leur devoir de lui renvoyer tout par les sentiments d'une juste reconnaissance.

Mais pour entrer dans l'instruction naturelle que l'exemple de la sainte Vierge nous fournit, et qu'on peut regarder comme une des plus importantes de la morale chrétienne, disons que les pères et les mères ont une obligation particulière de présenter leurs enfants au Seigneur, et de lui dire comme la vertueuse mère de Samuel : *J'avais supplié mon Dieu de me donner cet enfant, et il m'a accordé la demande que je lui ai faite, c'est pourquoi je le lui remets entre les mains, afin qu'il y demeure tant qu'il vivra.* (I *Reg.*, I, 27.) En quoi l'on peut assurer qu'on tombe ordinairement dans deux défauts également criminels ; car les uns arrachent de l'autel des enfants que le Seigneur appelle à lui, et les autres traînent à l'autel des victimes involontaires qu'il ne veut point, et qu'il ne peut manquer de rejeter.

Le premier devoir du chrétien est de connaître l'état où le Seigneur l'appelle, et de suivre sa vocation quand il l'a connue ; et un des déréglements les plus ordinaires des parents, c'est de déterminer eux-mêmes la profession de leurs enfants, selon l'ordre de la naissance, ou l'état de leur fortune : ainsi, au lieu de consulter Dieu dans une affaire si importante, ils n'agissent le plus souvent que par des vues purement humaines. De là, il arrive que bien qu'un aîné, ou un enfant unique soit appelé, comme Aaron, au service des autels (*Levit.*, IX, 1), on n'a nul égard aux dispositions avec lesquelles le Seigneur l'avait fait naître pour être un bon ecclésiastique, ou un saint religieux, et on fait violence à la grâce et à la nature pour le jeter dans un monde pour lequel il

n'était point fait : *Il n'est point de sagesse, il n'est point de prudence, il n'est point de conseil contre le Seigneur.* (*Prov.*, XXI, 30.) Pères et mères, qui n'avez point d'autre règle de conduite que vos idées ambitieuses, apprenez comment la Providence se joue de vos desseins mal concertés. Vous croyez que cet enfant sera la gloire de votre famille? il en deviendra la honte et l'opprobre; sorti de l'ordre de Dieu, il tombera dans le déréglement, et il dissipera dans la débauche les biens que vous aviez acquis avec tant de peine, ou bien vous le perdrez sans qu'il vous laisse une postérité que vous avez tant désirée pour éterniser votre nom, et ces richesses excessives que vous n'aviez amassées que pour lui, et peut-être au risque de votre salut, passeront dans des mains étrangères, et deviendront la proie de vos plus cruels ennemis; ou bien cet enfant si chéri contractera une alliance mal assortie, et vous donnera la douleur de voir votre sang uni à un sang vil et abject; ou bien, si vous avez plusieurs enfants auxquels vous ayez fait injustice pour l'avantage de cet aîné, attendez-vous de les voir divisés toute leur vie par des principes de haine et d'envie qu'une injuste préférence a fait naître de longue main dans le cœur des uns et des autres

Mais si quelquefois on retire de l'autel un enfant que Dieu y appelle, il est encore plus ordinaire d'y traîner d'innocentes victimes que Dieu n'y appelle pas. Or, pour comprendre combien cette conduite est criminelle et à appréhender, disons qu'elle est injurieuse à Dieu, funeste aux enfants, fatale aux parents. Elle est injurieuse à Dieu ; car si nous y prenons garde, les enfants qu'on lui consacre de cette manière, sont le plus souvent comme le rebut de la maison. Dans l'ancien Testament les victimes qu'on offrait au Seigneur devaient être *sans tache* (*Num.*, XIX, 2); dans le nouveau, tout ce qui est défectueux, soit de corps, soit d'esprit, est la portion qu'on lui destine, jusque-là qu'on lui donne à regret les bons et dignes sujets que la force de sa grâce sait arracher du monde *qui n'en était pas digne* (*Hebr.*, XI, 38), pour les attacher à son service. Aussi qu'arrive-t-il? c'est que ces présents, semblables à ceux de Caïn, sont rejetés du Seigneur comme étant abominables à ses yeux (*Gen.*, IV, 14), ce qui fait que cette conduite si injurieuse à Dieu est funeste aux enfants qui lui sont présentés. Car, comme ils se trouvent dans un état saint sans aucune vocation, ils n'y opèrent point l'ouvrage de leur salut, et ils n'en éprouvent que le dégoût et la peine sans participer jamais à l'onction que Dieu répand dans le cœur de ceux qui se sont attachés volontairement à lui. Comme ils portent leur croix avec un murmure continuel, ils en ressentent toute la pesanteur, sans en retirer jamais aucun mérite. Eh ! qu'il est à craindre que tombant enfin dans une espèce de désespoir, ils ne passent d'un enfer temporel dans un enfer éternel ! Mais ce qui doit jeter une juste frayeur dans le cœur des parents, c'est qu'ils ont à craindre pour eux-mêmes de cette conduite, qui ne peut manquer de leur être aussi fatale qu'elle sera funeste à leurs enfants. Dès cette vie qui peut dire, parents iniques, ce que vous souffrirez, ou ce que vous ne souffrirez pas en voyant des enfants malheureux vous accuser de leur malheur, scandaliser l'Eglise par leurs désordres et quelquefois même mourir dans l'apostasie; mais à ne vous rien dissimuler, croyez-vous n'avoir rien à craindre pour vous-mêmes? Le Seigneur nous dit par la bouche du prophète Ezéchiel, que *Si nous ne parlons pas à l'impie, pour le détourner de la voie de son impiété, l'impie mourra dans son impiété, mais qu'il nous demandera son sang.* (*Ezech.*, III, 18.) Et vous vous imaginez que le Seigneur ne vous demandera point l'âme de votre enfant, que vous aurez engagé vous-même dans la *voie de perdition.* (*Matth.*, VII, 13.) Tremblez donc et pour lui et pour vous, et que les exemples trop fréquents et trop funestes que le monde vous fournit, plus efficaces que les discours les plus éloquents, achèvent de vous convaincre et de vous confondre ; qu'ils vous fassent conclure que nous devons toujours nous tenir dans l'ordre que le Seigneur nous prescrit ; que notre sagesse n'est que folie, et que tout ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, c'est de nous faire connaître les desseins qu'il a sur nous et sur ceux qu'il a soumis à notre conduite, pour marcher nous-mêmes, et les faire marcher dans la voie qu'il nous marque et pour eux et pour nous.

Seigneur, détruisez en nous un orgueil secret qui nous révolte sans cesse contre vous, et donnez-nous cette humilité qui engage aujourd'hui la sainte Vierge à se soumettre à une loi humiliante à laquelle elle n'était point tenue d'obéir. Faites-nous connaître qu'il est juste que *l'homme soit soumis à Dieu* (II *Mach.*, IX, 12), et que vous êtes le maître *d'abaisser les superbes et de relever les humbles. Vous qui arrachez les puissants du trône et qui élevez les petits* (*Luc.*, I, 51, 52), faites, Seigneur, que pour profiter du mystère que nous célébrons, nous soyons confondus en voyant dans votre sainte Mère tant de grandeur jointe à une si profonde humilité, et en nous tant de bassesse avec une vanité si excessive. Ce sera alors, Seigneur, que nous serons convaincus de la nécessité de nous humilier nous-mêmes, si nous voulons un jour être exaltés dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

JOUR DE L'ANNONCIATION.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. I, v. 26-38.

25 mars.

De toutes les fêtes que l'Eglise célèbre, celle-ci semble nous intéresser plus particulièrement que toutes les autres; car, s'il

n'est point de jour qui nous ait été plus funeste que celui où la première femme, trompée par le démon, séduisit elle-même son époux, et où en la personne d'Adam nous fûmes chassés du paradis terrestre (*Gen.*, III, 8), et condamnés à la mort éternelle; il n'en est point qui doive nous remplir d'une joie plus sensible, que le jour fortuné auquel un ange va, de la part de Dieu, annoncer à une Vierge qu'elle deviendra Mère, et qu'elle enfantera un Sauveur qui mettra fin à tous nos maux et nous procurera toutes sortes de biens. « Si une femme a été la première cause de notre chute, c'est par une femme que nous sommes relevés; si Eve nous a donné le coup de la mort, Marie nous rappelle à la vie. » (S. Aug., *De Symb. ad catech.*, lib. III, cap. 4.) Entrons dans le détail et en même temps dans l'esprit du mystère que nous célébrons aujourd'hui. Heureux si nous croyons à la parole de l'ange, si nous profitons de l'exemple d'humilité qu'une pure créature élevée à la dignité de Mère de Dieu nous donne; « si enfin, nous ressentons dans nos cœurs l'amour et la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ d'un aussi grand bienfait que de descendre du sein du Père éternel dans celui d'une Vierge pour se revêtir de notre nature et se faire homme comme nous (12). »

Or, comme Elisabeth était dans son sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée; et cette Vierge s'appelait Marie. L'évangéliste saint Luc n'omet aucune circonstance de la plus célèbre ambassade qui fût jamais, non-seulement pour en assurer davantage la vérité, mais encore pour relever le mérite et la grandeur du mystère qui se passe aujourd'hui entre un ange et la plus pure de toutes les vierges.

Le temps où s'opéra cette merveille fut le sixième mois de la conception de saint Jean-Baptiste, dont l'évangéliste a parlé auparavant : *In mense autem sexto :* celui qui est envoyé, c'est l'archange Gabriel; car, dit saint Grégoire (hom. 34, *in Evang.*), il fallait que la plus grande de toutes les nouvelles fût annoncée par le premier de la hiérarchie céleste, *Missus est angelus Gabriel.* Celui qui l'envoie, c'est Dieu même; ce mystère est l'ouvrage de la sainte Trinité, qui de toute éternité avait résolu de sauver l'homme par l'Incarnation du Verbe, *A Deo.* Où est-il envoyé? *En une ville de Galilée appelée Nazareth :* « *In civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth.* A qui est-il envoyé? *A une Vierge mariée depuis peu de jours à un homme de la maison de David, qui s'appelait Joseph :* « *Ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de domo David.* » Enfin, quel était le nom de cette Vierge? *Elle s'appelait Marie :* « *Et nomen Virginis Maria.* »

Que les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes! Suivant nos idées, quel besoin était-il que Dieu se fît homme pour sauver l'homme, et souffrît la mort pour le délivrer de la mort? Si cependant il voulait se revêtir de notre humanité, n'était-il pas plus séant et plus digne de la Divinité de prendre un corps parfait comme Adam, que d'être conçu dans le sein d'une femme, et de s'assujettir ainsi à toutes les faiblesses de notre nature; ou du moins, s'il voulait naître comme un autre homme, pourquoi ne naître pas dans une ville célèbre, dans l'éclat et la magnificence qui convient au Maître de l'univers? Et comment pouvoir croire que celui dont la naissance, tant de siècles auparavant, a été prédite par les prophètes, attendue par les patriarches, désirée par toutes les nations, comme le Sauveur et le Libérateur d'Israël; comment, dis-je, pouvoir se persuader que ce Messie tant promis par les Ecritures, naisse enfin dans une ville obscure et inconnue, d'une Mère pauvre, mariée à un artisan qui véritablement descendait, aussi bien que son épouse, de la maison de David, mais qui était réduit à travailler de ses mains, et à gagner sa vie à la sueur de son front? Ici soumettons nos esprits sous l'obéissance de la foi, et croyons ce qu'elle nous enseigne, malgré toutes les oppositions que la raison humaine nous y fait trouver; adorons un mystère que nous ne saurions concevoir; écrions-nous avec l'Apôtre : *O profondeur des mystères de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles!* (*Rom.*, XI, 33.) Mais écoutons attentivement ce que l'ange dit à Marie, ce que Marie répond à l'ange, et nous y trouverons de quoi entretenir notre admiration, et de quoi en même temps fournir à notre imitation.

L'ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes; mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ce discours, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Fût-il jamais une louange plus magnifique que celle que l'ange donne à la Vierge? Mais, dit le vénérable Bède, « autant qu'un tel éloge avait été inconnu parmi les hommes, autant convenait-il à la qualité de Mère de Dieu. Il la nomme d'abord pleine de grâce : *Gratia plena.* Il est dit de Jésus-Christ qu'il a été *plein de grâce et de vérité* (*Joan.*, I, 14), et de saint Etienne, qu'il a été *plein de grâce et du Saint-Esprit.* (*Act.*, VI, 8.) A Dieu ne plaise que nous disions que Marie a été pleine de grâce comme son Fils qui en est la source et l'origine, de la plénitude duquel tous les saints, et la Vierge même, ont reçu tout ce qu'ils ont eu de grâce et de sainteté! car cette Vierge sage ne veut de nos éloges qu'en tant qu'ils sont

(12) Christus Rex e cœlo suo incarnatur in utero tuo; ex sinu Patris in uterum dignatur descendere Matris. (S. Aug., *in Ann. B. Virg.*)

(13) Quæ salutatio quantum humana consuetudine inaudita, tantum est beatæ Mariæ dignitati congrua. (Bed., *in Ann. B. Virg.*)

conformes à la vérité. Mais aussi nous assurerons hardiment qu'elle a été pleine de grâce d'une manière bien plus parfaite que les plus grands saints. « Comme le canal, dit saint Bernard (serm. 2, *De Virg. desp.*), est rempli d'eaux plus pures et plus abondantes à mesure qu'il est plus proche de la source, « à elle seule a été faite une grâce qui n'a été faite à nulle autre, d'avoir conçu l'Auteur de la grâce (14); » en elle seule a habité corporellement la plénitude de la divinité, et nulle autre qu'elle n'a conçu du Saint-Esprit.» En un mot, si les saints ont été pleins de grâce à proportion des différents états auxquels Dieu les a destinés par le décret de son élection, peut-on comprendre de quelles grâces la sainte Vierge n'a pas été remplie, puisqu'elle a été choisie pour une fonction qui l'a approchée de si près de la divinité; que si Marie est immédiatement au-dessous de Dieu, elle est au-dessus de tout le reste des créatures. L'ange ajoute : *Le Seigneur est avec vous;* « *Dominus tecum.* » Il est vrai qu'un ange s'était servi des mêmes termes en parlant de Gédéon, mais ce fut dans un sens bien différent; alors c'était un souhait qu'il faisait à ce vaillant homme. *Que le Seigneur*, lui dit-il, *soit avec vous :* « *Dominus tecum virorum fortissime* » (*Judic.*, VI, 12); mais ici l'archange Gabriel assure et déclare ce qui est; le Seigneur est avec vous, lui dit-il, et il y est d'une manière plus singulière qu'il n'a jamais été, et qu'il ne sera jamais avec quelque saint que ce soit. Le Père éternel est avec vous, puisque dans le temps il vous fait Mère d'un Fils dont il est le Père dans l'éternité. Le Fils est avec vous, puisque par un miracle inouï il s'incarne dans votre sein. Le Saint-Esprit est avec vous, puisque ce prodige est son ouvrage, *Dominus tecum.* Le Seigneur est avec vous dans votre cœur et dans votre sein; dans votre cœur par sa grâce, dans votre sein par son humanité, *Dominus tecum.* Enfin, l'ange conclut l'éloge de Marie par ces paroles, *Vous êtes bénie entre toutes les femmes :* « *Benedicta tu in mulieribus.* » Admirons la singularité de cette louange qui ne convient qu'à la sainte Vierge; car quoique l'ancien Testament fasse mention de plusieurs femmes célèbres qui ont été appelées bénies, comme Abigaïl (I *Reg.*, XXV, 3), Ruth (*Ruth.*, III, 10), Jahel (*Judic.*, V, 24), Judith (*Judith.*, XV, 10), nulle d'entre elles n'a évité la malédiction prononcée contre toutes les femmes en la personne de la première. Marie seule est vraiment bénie, non-seulement parce qu'elle a été exempte de cette loi générale : *Vous enfanterez dans la douleur* (*Gen.*, III, 16), mais encore de la loi conçue en ces termes : *Maudite la femme qui demeurera stérile en Israël.* (*Exod.*, XXIII, 26; *Deut.*, VII, 14.) Elle seule a possédé en même temps et la gloire de la virginité, et la dignité de Mère. « Vraiment bénie, s'écrie un Père, parce que plus élevée que le ciel, plus étendue que la terre, elle a renfermé celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir; elle a porté celui qui porte le monde; elle a produit son Créateur; elle a nourri celui qui fournit à tous les êtres la nourriture dont ils ont besoin (15).

Devons-nous donc être surpris si la plus humble de toutes les créatures se trouble en entendant faire d'elle un si grand éloge? *Quæ cum audisset, turbata est in sermone.* Marie, toujours occupée et de la grandeur de son Dieu, et de son propre néant, ne peut soutenir sans embarras une louange si différente des idées que son humilité lui donne d'elle-même. « Cette Vierge prudente savait que *l'ange de Satan se transforme quelquefois en ange de lumière* (II *Cor.*, XI, 14); et parce qu'elle était infiniment humble, elle ne pouvait se persuader que l'ange de Dieu dût lui tenir un discours si avantageux. Ne sachant ce qu'elle devait répondre, elle prend le parti de garder le silence, jusqu'à ce qu'elle ait examiné avec une sage précaution quel est celui qui lui parle, aimant mieux se taire par humilité, que de risquer à parler avec indiscrétion (16). » Que ces sentiments sont différents des nôtres! Ce n'est pas la louange qui nous trouble; nous écoutons tranquillement comme un tribut qui nous est dû les éloges les plus outrés que nous ne devons qu'à la flatterie. Ce que nous ne pouvons supporter sans émotion, c'est qu'on ne nous donne pas ceux que nous croyons mériter; c'est qu'on ne nous rende pas ce que nous estimons nous être dû. Remplis de la bonne opinion de nous-mêmes, on ne parle jamais de nous à notre gré; on ne nous distingue jamais autant qu'on le devrait; et dans le temps que celui qui loue devrait rougir de sa lâcheté, celui qu'on loue est encore si aveuglé sur son mérite imaginaire, qu'il est tout disposé de croire qu'on a encore ménagé sa modestie. Or, voilà ce qu'on peut appeler la *vanité des vanités.* (*Eccli.*, I, 2.)

Mais pour instruire les vierges par l'exemple de la Reine des vierges; en voyant Marie se troubler à la vue d'un ange, parce qu'il lui apparaît sous la forme d'un homme (17), apprenez, vierges chrétiennes, à craindre les discours et la compagnie des hommes, et à éviter des occasions où l'on est si faible quand on s'y expose, puisque l'ombre même en fait peur à celle qui *était*

(14) Sola gratiam quam nulla alia meruerat consecuta est, ut gratiæ repleretur auctore. (S. Ambr., *in Luc.*)

(15) Vere benedicta Virgo, quæ et integritatis possidet decus, Matris et pertulit dignitatem : vere benedicta quæ fuit major cœlo, fortior terra, orbe latior, cum Deum quem mundus non capit, sola cepit, portavit eum qui portat orbem, genuit genitorem suum, nutrivit omnium viventium nutritorem. (S. Petr. Chrys., serm. 5.)

(16) Sciebat prudens Virgo quod sæpe angelus Satanæ transfigurat se in angelum lucis, et quia nimium humilis et simplex erat, nihil tale penitus a sancto angelo sperabat, et ideo cogitabat qualis esset ista salutatio. (S. Bern., serm. 5.)

(17) Trepidare virginum est, et ad omnes viri ingressus pavere; omnes viri effatus vereri. (S. Ambr., *in Luc.*)

revêtue de la force d'en Haut. Mais ce ne fut pas seulement la vue d'un ange, quoique envoyé de la part de Dieu, qui la troubla, ce fut encore la louange qu'il lui donna. Apprenez donc encore combien vous devez trembler quand un homme, envoyé par le démon pour séduire votre innocence, vous donne des louanges empoisonnées si capables de corrompre le cœur le plus pur : cependant, bien loin d'éviter avec soin des *entretiens secrets qui brûlent comme le feu* (*Eccli.*, IX, 31); combien de fois en avez-vous fait naître les occasions! bien loin de craindre les louanges, bien loin, quand vous êtes forcées de les souffrir, de garder comme la sainte Vierge un modeste silence, si propre à l'imposer aux flatteurs, que ne faites-vous pas pour vous en attirer de nouvelles? de quels artifices ne vous servez-vous pas pour les arracher d'une bouche trop lente à vous applaudir? ou si vous paraissez quelquefois refuser les louanges qu'on vous donne, pour peu que vous vouliez entrer dans le secret de ce qui se passe en vous, vous verrez que vous n'en usez ainsi que par un artifice d'amour-propre qui vous en fait rejeter de communes pour vous en attirer de plus fines et de plus délicates, et pour vous procurer encore le mérite et la gloire de la modestie. Ah! si vous saviez le poison subtil et dangereux qui s'insinue avec la louange jusque dans le fond du cœur, quand surtout elle part d'une bouche qui plaît ou qui peut plaire, vous apprendriez, encore un coup, par l'exemple de la plus pure de toutes les vierges, que les vierges doivent trembler quand on les loue, qu'elles doivent vivre dans la retraite, aimer la solitude, et n'être sensibles qu'à mériter la louange que l'ange donne à Marie, d'être pleine de grâce, d'avoir le Seigneur avec elle, d'être bénie entre toutes les femmes; *Ave, gratia plena; Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.*

L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous allez concevoir dans votre sein, et vous enfanterez un Fils que vous nommerez Jésus; il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. « L'ange qui comprit bien l'embarras de la sainte Vierge, chercha dans le moment à la rassurer de sa peur, et à la délivrer de son doute; il l'appelle familièrement de son nom, et lui dit avec douceur de ne point craindre : *Ne timeas, Maria.* Il l'assure qu'il n'y a ni surprise, ni tromperie dans ce qu'il lui dit, qu'il n'est point un homme, mais un esprit, qu'il est l'ange de Dieu, et non celui de Satan (18); » que la crainte doit être le partage de ceux qui sont ennemis du Seigneur, et non de ceux qui comme elle ont trouvé grâce devant lui, et la plus grande de toutes les grâces : *Ne timeas, Maria; invenisti gratiam apud Deum.* Après l'avoir ainsi rassurée, pour la préparer et la disposer à donner plus aisément croyance à ce qu'il lui va dire : « Il se sert de termes qui puissent la faire ressouvenir de ce qu'elle a lu dans le prophète Isaïe, *qu'une Vierge concevra et enfantera* (*Isa.*, VII, 14); *Voilà*, lui dit-il, *que vous allez concevoir dans votre sein, et que vous enfanterez un Fils;* comme s'il lui disait : bien loin de craindre, vous devez vous réjouir de ce que vous avez mérité d'être cette Vierge heureuse qui concevra dans son sein, non d'un homme, mais de l'Esprit-Saint. Vous deviendrez enceinte, et vous demeurerez toujours pure. Vous enfanterez un Fils sans que votre virginité en souffre la moindre atteinte : *Ecce concipies in utero et paries filium.* » (S. Aug., *in eod. festo.*) Et ce qui doit vous combler de joie, c'est que ce Fils ne sera pas un enfant ordinaire, mais le Sauveur et le Rédempteur de l'univers, *Et vocabis nomen ejus Jesum.* Remarquons, dit un Père (Beda, *ibid.*), l'ordre des paroles de l'ange dans lesquelles consiste tout le fond de notre Rédemption, c'est-à-dire un Jésus, vrai Fils de Dieu le Père dans l'éternité, et vrai Fils de Marie, sa Mère dans le temps. « *Vous allez concevoir dans votre sein;* voici l'homme qui a pris dans le sein d'une femme une chair semblable à la nôtre. *Il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut;* voici que le même est vrai Dieu du vrai Dieu, Fils éternel comme son Père qui est éternel; car quoiqu'il soit dit, *qu'il sera grand, et qu'il sera appelé le Fils du Très-Haut,* ce n'est pas à dire qu'il ne fût ni grand, ni Fils du Très-Haut avant qu'une Vierge l'eût mis au monde; mais c'est-à-dire que la même grandeur que Jésus-Christ a eue comme Dieu, de toute éternité, il l'a eue encore comme homme, dans le temps; et c'est ainsi que notre Rédempteur et notre Sauveur réunit dans une même personne la nature divine et la nature humaine. » Il sera grand : *Erit magnus;* il est dit de Jean-Baptiste qu'il *sera grand devant le Seigneur* (*Luc.*, I, 15), mais il n'est dit que de Jésus-Christ qu'il sera grand absolument, c'est-à-dire grand en toutes manières : grand dans son origine, parce qu'il sera le Fils du Très-Haut, et qu'il sera lui-même le Très-Haut, *Et Filius Altissimi vocabitur;* grand dans sa dignité, il sera Roi, et Dieu son Père, qui est aussi son Seigneur, lui donnera le trône de David son Père, ce ne sera pas un règne temporel, mais spirituel; il régnera sur les âmes et sur les cœurs : et si son trône est appelé le trône de David, c'est parce que le règne du Messie a été figuré par celui de ce prince : *Et dabit illi Dominus Deus sedem*

(18) Tunc angelus intuitus virginem, et varias eam secum volvere cogitationes facile deprehendens, pavidam consolatur, confirmat dubiam, ac familiariter vocans ex nomine, benigne ne timeat persuadet. Nihil hic doli, nihil hic fallaciæ, non sum homo sed spiritus, et Dei angelus non Satanæ. (S. Bern., *Serm.*)

David patris ejus; grand dans son règne, qui ne s'étendra pas seulement sur quelques tribus d'Israël, mais sur toute la maison de Jacob, c'est-à-dire sur toute l'Eglise composée de Juifs et de gentils, *Et regnabit in domo Jacob;* grand enfin par la durée de son règne qui ne sera borné par aucun temps, mais qui s'étendra dans tous les siècles des siècles : *Et regni ejus non erit finis.*

Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Vous saurez aussi que votre cousine Elizabeth a conçu un fils dans sa vieillesse, et que celle qu'on appelle stérile est maintenant dans son sixième mois; car rien n'est impossible à Dieu.

« Gardons-nous bien de croire que la sainte Vierge ait eu le moindre doute dans la foi en demandant à l'ange comment ce qu'il lui disait se pourrait faire? *Quomodo fiet istud?* Marie n'a nullement douté de l'effet de la promesse qui lui était faite; mais, disent les Pères, elle s'est informée de la manière dont ce mystère devait s'accomplir en elle (19). » A n'approfondir pas exactement sa réponse, il semblerait qu'elle a parlé comme Zacharie, quand il répondit à l'ange : Comment connaîtrai-je la vérité de ce que vous me dites? *Unde hoc sciam?* Mais Dieu, qui sonde les cœurs, voyait le doute de l'un et la foi de l'autre : aussi l'infidélité de Zacharie fut punie à l'instant (*Luc.*, I, 20), au lieu que la foi de la sainte Vierge fut louée hautement, lorsque Elisabeth, à laquelle il avait été révélé qu'elle était la Mère de son Dieu et de son Seigneur, lui dit, par un mouvement de l'Esprit-Saint : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru* (*Ibid.*, 45); car, cette parole, dit saint Grégoire, pape (*Aug. de virg.*, cap. 4), marque la perfection de la foi avec laquelle la sainte Vierge avait cru à la parole de l'ange. Voici donc tout le mystère. Marie avait consacré sa virginité au Seigneur; et, quoique mariée à saint Joseph, elle avait résolu de n'avoir jamais aucun commerce avec lui. Or, il y avait bien des exemples de femmes stériles avancées en âge qui étaient devenues enceintes, mais il n'y en avait point qu'une vierge fût devenue mère sans cesser d'être vierge. Ainsi, quand on lui parle de concevoir et d'enfanter un fils; comme rien ne pouvait ébranler sa résolution, et qu'elle était fortement déterminée, dit saint Bernard (20), de renoncer à la qualité de Mère de Dieu, si elle était incompatible avec sa virginité, elle demande la manière dont cela pourrait s'exécuter *Quomodo fiet istud?* En quoi cette Vierge Mère nous donne une belle instruction de l'estime que l'on doit faire du mérite de la virginité et de la fidélité avec laquelle nous devons conserver à Dieu ce que nous lui avons une fois consacré. Mais, ne craignez rien, sainte Vierge, bien loin que votre virginité soit un obstacle à devenir Mère du Sauveur, c'est plutôt le moyen qui vous le fera devenir. (S. Chrys., hom. 49, *in Gen.*) Si vous n'étiez pas vierge, vous ne seriez pas en état de contribuer à ce mystère; « car, il est digne de Dieu de ne naître que d'une vierge, comme il ne convient qu'à une vierge d'être Mère de Dieu (21). » Préférer la virginité à la dignité la plus haute, était une vertu trop héroïque pour ne plaire pas infiniment au Seigneur. Aussi l'ange de Dieu répond-il aussitôt à cette Reine des vierges d'une manière à la tranquilliser entièrement. *Ne craignez point, Marie,* vous deviendrez mère, et vous demeurerez vierge. En effet, elle est ce *jardin fermé et cette fontaine scellée* (*Cant.*, IV, 12); et tant s'en faut que sa maternité ternisse l'éclat de sa virginité, qu'au contraire, elle la rendra infiniment plus pure de corps et d'esprit par le séjour de Dieu dans son sein; elle est déjà pleine de grâce, mais elle en recevra une surabondance, puisque le Saint-Esprit surviendra en elle, et que la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Ce sera par sa seule opération qu'elle conçevra, sans avoir besoin d'autre Epoux que de Dieu même; c'est pourquoi, ajoute l'ange : *Le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu : « Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.* » Remarquons ce terme de vous, *ex te;* car il n'est pas dit, *dans vous,* pour nous prouver que le Fils de Dieu est véritablement Fils de Marie, et qu'elle est véritablement sa Mère.

Il ne nous appartient pas de vouloir expliquer le mystère de l'Homme-Dieu, et celui d'une virginité féconde. Tout ce que les Pères nous fournissent dans cette occasion, ce sont différentes figures de l'ancien Testament, où des prodiges sensibles se sont passés en différents temps, comme pour nous préparer à en croire un infiniment plus relevé : c'est ainsi que nous devons envisager le buisson qui brûle sans se consumer : la verge d'Aaron qui fleurit d'elle-même (*Exod.*, III, 3); la pierre qui s'échappe de la montagne sans être poussée par la main d'aucun homme (*Dan.*, II, 34); la rosée du ciel qui tombe sur la toison de Gédéon, sans qu'une seule goutte abreuve la terre voisine (*Jud.*, VI, 37); mais rien n'est plus capable de nous satisfaire, que les paroles mêmes de l'ange; rien n'est impossible à Dieu : *Quia non erit impossibile apud Deum.* Voilà ce qui doit fixer nos esprits dans les mystères de

(19) Dum interrogavit, non de promissione dubitavit, quod enim futurum esset certa erat; modum quo fieret inquirebat. (S. Aug., *De civ. Dei*, lib. XXIV; S. Ambr., *in Luc.*)

(20) Propositum virginitatis, nec angelo Filium promittente litubavit. (Serm. 5, *Assumpt.*)

(21) Deum decebat, ut non nisi de virgine nasceretur; virginitati congruebat, ut non pareret nisi Deum. (S. Bern., super *Missus est*, hom. 2.)

notre religion, la toute-puissance du Seigneur : voilà ce qui doit les soumettre. Il faut croire, sans l'examiner, que Dieu peut faire quelque chose que nous ne saurions comprendre, au lieu que la source de notre infidélité et de notre révolte, c'est d'oser nier ce que nous ne comprenons point, ou parce que nous voulons l'assujettir à la faible lumière de notre raison.

Aussitôt Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Alors l'ange se retira d'avec elle. S'il y a, dans la sainte Vierge, certaines prérogatives qui ne peuvent exciter en nous que notre admiration, comme sa virginité jointe à sa maternité; ses vertus doivent être l'objet de notre imitation. Mais, comme elle devait servir de modèle à tous les fidèles dans toutes sortes d'états, il y a en Marie des vertus qui ne sont que de conseil, et qui sont proposées seulement à certaines âmes privilégiées, comme sa virginité qu'elle avait consacrée au Seigneur, et dont elle a donné le premier exemple : et il y en a qui sont de précepte, et qui regardent tous les chrétiens, en général, comme son obéissance et son humilité. « Ne pouvez-vous, disait saint Bernard, qu'admirer en Marie sa virginité, apprenez à imiter son humilité, et cela vous suffit (22). » Or, on ne peut jamais proposer aux chrétiens un plus bel exemple de cette vertu que celui qu'elle nous donne aujourd'hui. « Quelle est donc cette humilité si sublime et si divine, s'écrie ce dévot Père, qui ne se laisse point emporter par les honneurs, et à qui la gloire n'est point un sujet d'élèvement? Un ange annonce à Marie qu'elle est choisie pour être la Mère de Dieu, et sans sentir en elle aucune émotion d'une dignité si relevée, dans le moment même elle s'en déclare la servante : *Ecce ancilla Domini.* Ce n'est pas une grande vertu d'être humble dans l'abaissement, mais c'en est une très-grande et très-rare de conserver l'humilité dans les honneurs (23). » Le comble de la gloire de la sainte Vierge a été la mesure de la profondeur de son humilité, suivant cet avis du Sage : *Abaissez-vous à proportion que vous êtes grand* (*Eccli.*, III, 20), comme s'il nous disait qu'il faut creuser des fondements proportionnés à l'élévation de l'édifice, et qu'il n'y a qu'une humilité profonde qui puisse servir de contrepoids à un rang sublime. Est-ce ainsi que nous en usons, ou plutôt ne pouvons-nous pas dire, après saint Bernard (*Ibid.*), que quand on nous élève à quelque degré d'honneur, dans l'instant même nous perdons de vue ce que nous avons été, pour ne nous regarder que selon l'idée avantageuse qu'en prennent les hommes qui ne jugent de nous que par le dehors. C'est ainsi qu'on s'enfle et qu'on s'élève, c'est ainsi qu'on perd l'humilité, cette vertu essentielle à tout chrétien. Grands, petits, riches, pauvres, souverains, sujets, c'est à vous tous que Jésus-Christ adresse ces paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.*, XI, 29.) Le Fils et la Mère nous ont donné des exemples que nous devons suivre indispensablement, si nous voulons arriver à la véritable gloire; cependant ce que nous ne pouvons assez déplorer, c'est de voir que non-seulement les grands sont fiers, mais que les petits ne laissent pas d'être vains; c'est de voir qu'on n'est pas toujours humble dans l'humiliation, et qu'il y a bien des gens humiliés *qui sont superbes* (*Eccli.*, XXVI, 4), quoique l'Esprit-Saint nous déclare qu'il n'y a rien de plus digne de haine.

Mais pour ne pas sortir de notre sujet en voyant la sainte Vierge allier l'humilité la plus profonde avec la dignité la plus élevée, apprenons l'obligation que nous avons d'être humbles dans la grandeur : nous pouvons en apporter deux motifs principaux ; l'un qui regarde Dieu auquel nous devons être plus assujettis à proportion que nous en avons plus reçu, car la meilleure manière que nous ayons de lui marquer notre reconnaissance de ses bienfaits, c'est de confesser devant lui que tout vient de lui, que nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu de sa libéralité, et que, par conséquent, nous n'avons nulle raison de nous en glorifier. « Un bon cœur, dit un Père, devient par les bienfaits qu'il reçoit, plus attaché et plus reconnaissant envers son bienfaiteur, et ne s'élève pas contre lui par orgueil et par fierté (24). » Ainsi David répond à Michol qui le blâmait de danser devant l'arche : *Oui*, dit ce prince, *je m'humilierai devant le Seigneur qui m'a choisi plutôt que votre père; je paraîtrai encore plus vil que je n'ai paru; je me mépriserai moi-même, et je mettrai ma gloire dans cet abaissement.* (II *Reg.* VI, 21, 22.) Le second motif que nous pouvons apporter nous regarde, et le prochain en même temps; car si dès que vous êtes devenus un peu plus grands, vous faites sentir aux autres, par des airs de supériorité et de hauteur, que vous êtes élevés au dessus d'eux, attendez-vous qu'il n'y aura personne qui ne cherche à vous rabaisser, ou du moins à vous mortifier par des discours piquants et railleurs, qui vous donneront un chagrin infiniment plus sensible que ne sera la joie que vous aurez de la fortune la plus élevée; au lieu que si vous conservez les mêmes manières, et la même affabilité, ceux-mêmes qui étaient les plus disposés à envier votre bonheur, seront les premiers à y applaudir; et c'est ainsi *qu'étant doux et humbles de cœur* (*Matth.*, XI, 29), ayant la paix avec

(22) Si virginitatem in Maria non potes nisi mirari, studе humilitatem imitari, et sufficit tibi. (Hom., super *Missus est.*)

(23) Quæ est tam sublimis humilitas, quæ cedere non novit honoribus, insolescere gloria nescit? Mater Dei eligitur, et ancillam se nominat. Non magnum est esse humilem in abjectione, sed rara virtus humilitas honorata. (Hom. 4.)

(24) Quia devotus animus infusis beneficiis crescit ad obsequium, augetur ad gratiam, non ad arrogantiam prosilit, non ad superbiam pertumescit. (Petr. Chrysol., serm. 2.)

vous et avec le prochain, *vous trouverez le repos de vos âmes*, en quoi consiste toute la félicité de cette vie. Et en vérité n'est-ce pas assez que vous soyez parvenus à un poste où tant d'autres aspiraient, et qui peut-être en étaient plus dignes que vous, sans les irriter de nouveau par votre vanité? Votre élévation ne les indispose déjà que trop à votre égard, et pour les réconcilier avec vous, ne devez-vous pas vous montrer bas avec eux, que vous avez toujours été? Ajoutons que n'être plus le même que vous étiez avant votre nouvelle dignité, et que d'exiger d'autrui des égards que vous n'en exigiez pas auparavant, c'est apprendre au public que la dignité vaut mieux en vous que la personne. Or, comptez que rien ne contribuera plus à humilier votre orgueil, que de donner lieu aux autres de prendre de vous cette idée, puisque, distinguant alors la personne de la dignité, ils sauront honorer l'une et mépriser l'autre en même-temps; rendre un honneur extérieur à ce qui n'est en vous qu'un bien étranger, et avoir pour vous-même un mépris sincère et véritable : au contraire, c'est avoir une âme supérieure au rang le plus sublime, que d'en recevoir la nouvelle, sans en être touché, et d'en jouir sans s'apercevoir soi-même, ni faire sentir aux autres qu'il vous soit rien arrivé de nouveau.

Tels sont les sentiments que nous devons avoir de la grandeur d'âme de la sainte Vierge. Son cœur plus vaste et plus étendu que l'Océan, reçoit sans aucune enflure la plénitude de toutes les grâces, de même que toutes les eaux des fleuves entrent dans la mer, sans que la mer en regorge : *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat.* (*Eccli.*, I, 7.) Ainsi dans le moment qu'elle reçoit la plus haute dignité où une créature puisse aspirer, elle peut dire avec vérité : Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, ni mes yeux ne se sont point élevés : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei.* (*Psal.* CXXX, 1.) Et en cela n'allons pas croire que ces sentiments nobles et élevés soient contraires à l'humilité, car il ne faut pas nous imaginer que cette vertu ait rien de bas, comme les gens du monde se l'imaginent. « L'humilité chrétienne, dit saint Chrysostome (hom. 70, *in Joan.*), est toujours accompagnée de grandeur d'âme, au lieu que l'enflure de la vanité est le caractère d'un petit esprit. » — « L'humilité élève le cœur, dit saint Augustin, non pas contre Dieu, mais jusqu'à Dieu (25). » — « L'humilité, dit un Père (S. Paulin., epist. 16), est un saint orgueil, et une élévation divine, qui tirant l'âme de toutes les affections terrestres, et la tenant soumise à Dieu seul, fait que de ce haut degré où la met son assujettissement à celui qui est au-dessus de tout, elle méprise tout le reste. » Dans cette heureuse situation où se trouve un chrétien vraiment humble, au-dessous de Dieu par sa soumission, au-dessus de tout le reste par un généreux mépris des biens de la terre, il est indifférent à tout, il reçoit avec une âme toujours égale le bien ou le mal, sans être enflé par la prospérité, sans être abattu par l'adversité; il ne cherche qu'à reconnaître la volonté de Dieu pour s'y soumettre : dès qu'il la connaît, il devient tranquille, et s'y soumettant avec la même foi et la même promptitude que la sainte Vierge, il ne manque pas de s'écrier avec elle : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : « Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. »*

ON NE PEUT ÊTRE HEUREUX, NI VÉRITABLEMENT GRAND QUE PAR LA SOUMISSION A DIEU.

Fiat mihi secundum verbum tuum. (*Luc.*, I, 38.)

Tous les Pères conviennent que ç'a été le consentement que la sainte Vierge a donné à l'ange, qui dans le moment-même l'a élevée à la dignité de Mère de Dieu : qualité auguste qui l'a rendue la plus heureuse, et l'a placée en même temps au-dessus de toutes les créatures. Ainsi si nous voulons découvrir, 1° pourquoi toutes les nations la déclareront bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes;* 2° pourquoi le Tout-Puissant a opéré en elle de si grandes choses, en l'élevant au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, *Quia fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I, 48, 49), nous trouverons dans sa soumission et la source de tout son bonheur, et le principe de toute sa gloire; d'où nous tirerons deux conséquences des plus importantes de la morale chrétienne. La première, que l'homme ne peut être heureux que par la conformité de sa volonté à celle de Dieu, et qu'il le sera toujours dès qu'il s'y conformera. La seconde, qu'il ne sera jamais véritablement grand, que par sa soumission et sa dépendance aux ordres du Seigneur. C'est le sujet de ces deux réflexions.

1. Il n'est pas besoin de raisons pour prouver que la sainte Vierge a été la plus heureuse de toutes les créatures, il suffit de dire que le Seigneur l'ayant aimée plus que toute autre, n'a pas manqué par conséquent de la remplir de tous les biens qui pouvaient faire sa félicité. Il n'est donc question que de savoir ce qui en a été la principale cause. Or, nous pouvons assurer que ç'a été parce qu'elle a eu toujours une entière soumission et une parfaite conformité à la volonté divine; car quel autre avantage de sa personne, ou quelle autre disposition de son âme aurait pu faire son bonheur? Ce n'a été, ni la grandeur de sa naissance, ni l'abondance des richesses, ni tous ces faux biens dont un monde aveugle est idolâtre, puisque Marie en a connu parfaitement le néant, puisque même elle en a été privée : mais pour en venir aux biens spirituels qui sont les vrais et solides biens, « la virginité de Marie n'a pas été ce qui a fait tout son bonheur, puis-

(25) Humilitas sursum elevans cor ad Dominum, sed non contra Dominum. (*De civit. Dei*, lib. IV, cap. 25.)

que saint Bernard nous apprend que, si elle a été agréable au Seigneur, parce qu'elle était Vierge, elle n'a conçu le Sauveur, que parce qu'elle était humble (26). » Sa maternité même qui l'a élevée au-dessus des hommes et des anges, n'a pas fait proprement sa félicité; car, suivant la pensée de saint Augustin, la sainte Vierge a été plus heureuse de concevoir le Verbe dans son cœur, que de le concevoir dans son sein (27). C'est donc plutôt dans sa soumission et dans sa conformité aux ordres de Dieu, que l'on trouve tout son bonheur, toute sa sainteté, et toute la tranquillité de son âme. Si l'ange lui annonce une nouvelle qui paraît s'opposer à cette virginité qu'elle a vouée au Seigneur, *Elle se trouble : « Turbata est; »* mais sa soumission, venant aussitôt à son secours, calme en un moment tous les mouvements qui s'étaient élevés dans son cœur : ainsi devenue tranquille par cette vertu, elle dit à l'ange sans hésiter, *qu'il me soit fait selon votre parole.* Et par cette soumission, dont tout le reste de sa vie n'a été qu'une pratique continuelle, elle attire le Sauveur du séjour de la gloire dans son chaste sein. Soumission admirable par laquelle elle s'abandonne également à la volonté d'un Dieu qui l'exalte, et d'un Dieu qui l'humilie; d'un Dieu qui la mortifie, et d'un Dieu qui la console; toujours attachée à l'ordre du Seigneur, soit qu'il soit question de faire naître Jésus-Christ, ou de le voir expirer; soit que ce Fils adorable la rebute, quand elle lui demande un miracle (*Joan.*, II, 4), ou qu'il se dérobe à ses tendres poursuites, quand elle le cherche (*Luc.*, II, 44); car c'est cette soumission qui dans tous ces états différents l'a rendue toujours la plus heureuse de toutes les créatures, *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.)

Après un exemple si sensible de la vérité que nous avons avancée, qu'on n'espère point être heureux sans soumission à la volonté de Dieu, fût-on placé sur le trône le plus glorieux, parce qu'on n'y sera jamais tranquille. Nos désirs qui, étant infinis, ne peuvent être rassasiés par des biens finis et limités; nos passions dont nous sommes les malheureux esclaves, quand nous vivons sous leur empire; la crainte de perdre à tout moment l'objet de notre bonheur, crainte d'autant mieux fondée, qu'il n'y a rien de stable dans le monde; l'idée enfin et la pensée de la mort qui nous l'enlèvera tôt ou tard, et toujours plutôt que nous ne pensons; ne sont-ce pas là autant de différents obstacles qui s'opposent à notre bonheur, quand nous l'établissons hors de Dieu, qui nous font entrevoir que la prospérité la plus grande est une marque fort équivoque de la félicité, et que l'homme ne peut jamais être, ni heureux sans soumission aux ordres de Dieu, ni indépendant sans aveuglement : mais dès que nous le supposerons soumis sans changer rien à la fortune, nous allons aussitôt établir son bonheur; tous ces mouvements intérieurs qui le troublent vont cesser, et une tranquillité parfaite va succéder à cette agitation importune.

En effet, cet homme soumis n'est plus embarrassé de ses désirs, puisque ne désirant rien de ce qu'il n'a pas, et faisant toute sa félicité de ce qu'il a, il jouit parfaitement de cette tranquillité d'esprit et de cœur, qui seule peut nous rendre heureux. Ses passions ne le troublent point, parce qu'étant assujetties à la raison, il en est absolument le maître : ainsi il n'a point d'envie, parce que se souciant peu d'être élevé, ou de ne l'être pas, l'élévation d'autrui ne lui fait aucune peine; il n'est point piqué d'ambition, parce qu'étant persuadé que le véritable bonheur de la créature consiste dans une dépendance parfaite à l'égard du Créateur, il a bien plus de joie de se voir soumis à la volonté de Dieu que de voir les autres soumis à la sienne. Il n'appréhende pas que sa félicité lui échappe : comme il n'est point attaché à ses biens, à ses charges, et à ses dignités, il ne craint point d'en être détaché, et le changement de fortune n'en peut apporter à son bonheur. L'idée même et la pensée de la mort n'est pas capable de lui faire la moindre frayeur; loin de la craindre comme la fin de sa prospérité, il la désire comme le commencement d'une félicité éternelle, et il la souhaite pour être plus intimement uni à ce Dieu, auquel il a toujours été si parfaitement soumis.

Quand même nous le supposerions dans l'adversité, nous ne laisserions pas d'assurer qu'il est parfaitement heureux, dès qu'il sera soumis, puisque par la soumission il possédera son Dieu : car deux choses sont essentielles à la félicité, il faut qu'elle soit au dedans de nous, et il faut qu'elle ne puisse nous être ravie. (S. Aug., *De mor. Eccles. cath.*, cap. 6.) Or Dieu seul peut entrer au dedans de nous, agir immédiatement sur notre cœur, en arrêter tous les mouvements, et par ses perfections infinies en remplir tous les désirs. D'ailleurs, si tous les biens de la terre peuvent nous être enlevés, on ne peut nous ravir Dieu malgré nous, quand nous le possédons par sa grâce, quoique nous puissions le perdre par notre faute : ainsi cet homme soumis attaché à Dieu, détaché de tout le reste, au milieu même des afflictions trouve en Dieu sa joie, son abondance, sa tranquillité, et tenant au Seigneur par des liens si forts et si doux, *n'étant plus même qu'un seul esprit avec lui* (I *Cor.*, VI, 17), il est parfaitement heureux, parce qu'il le possède intimement, et parce qu'il se promet avec confiance qu'il n'en sera jamais séparé. Heureuse condition de l'homme, de ce que son bonheur ne se trouve pas dans les biens et dans les grandeurs de cette vie, puisqu'il

(26) Virginitate placuit, humilitate concepit. (Hom., super *Missus est.*)

(27) Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset nisi felicius Christum corde quam carne gessisset. (S. Aug., lib. III, *De Virg.*)

ne dépend de nous, ni de les avoir, ni de les conserver, et de ce qu'il le trouve au contraire dans une vertu qui est à la portée de chacun de nous, que nous pouvons avoir quand nous le voulons, et que l'on ne peut nous ravir quand nous ne le voulons pas. Concluons que nous ne pouvons être heureux que par notre soumission à la volonté de Dieu, et que nous le serons toujours avec elle; c'est ce qui a fait le bonheur de la sainte Vierge. Ajoutons que c'est aussi ce qui a été le principe de toute sa grandeur, et que nous ne serons jamais véritablement grands, qu'autant que nous serons véritablement soumis.

2. Toute la grandeur de Marie est fondée sans doute sur la qualité de Mère de Dieu, et elle n'est devenue Mère de Dieu que par le consentement qu'elle a donné à l'ange par ces paroles : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* D'où il suit que sa soumission à l'ordre du Seigneur a été la source de son élévation, et le principe de sa gloire. Ce qui fait toute la misère et tout le crime de l'homme, c'est qu'il y a en lui une volonté qui s'oppose à la volonté de Dieu, qui en trouble les desseins, et qui en arrête les effets. Pourquoi le Seigneur a-t-il travaillé d'une manière si efficace sur le néant? C'est que le néant n'a point de volonté. Pourquoi, au mépris de la grâce qu'il nous a méritée par l'effusion de tout son sang, et qu'il nous offre si souvent, opère-t-il si peu de chose en nous? c'est que nous sommes des néants révoltés. Jamais il n'y eut dans la sainte Vierge d'autre volonté que celle de Dieu; en lui présentant un esprit soumis, et un cœur anéanti, la soumission de Marie a laissé à la puissance de Dieu une entière liberté d'opérer en elle les grandes choses qu'il y a faites, *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I, 49), et, par conséquent, sa soumission à la volonté divine doit être regardée comme la première et la plus grande de toutes les grâces, l'abrégé de son mérite, la source de sa grandeur, et le principe de sa gloire.

Que nous avons de fausses idées de la véritable grandeur! Nous la faisons consister dans des biens temporels et périssables, comme si ce qui est moindre que nous, pouvait nous rendre plus grands que nous ne sommes; notre âme est ce qu'il y a en nous de plus noble et de plus excellent, et tout ce qui est moindre qu'elle, ne sert qu'à l'avilir et à l'abaisser, quand elle s'y attache par une affection déréglée; Dieu seul et sa grâce peuvent l'élever, et la rendre, pour ainsi dire, plus grande qu'elle-même. Or, nous ne possédons jamais Dieu plus intimement, que quand nous lui sommes plus parfaitement soumis; et, par conséquent, nous ne sommes véritablement grands que par notre soumission. Etre grand devant les hommes, c'est être riche et puissant; c'est avoir du crédit et de l'autorité, et c'est ce que le Sage appelle *Vanité des vanités.* (*Eccle.*, I, 2.) « Etre grand devant Dieu, c'est, dit saint Ambroise, renoncer à la vaine grandeur du siècle, à ses plaisirs et à ses pompes; avoir un cœur ouvert pour Dieu, et resserré pour le monde, c'est avoir l'esprit et les sens, non d'un enfant, mais d'un homme parfait, qui juge des choses selon la vérité, et qui ne se laisse point séduire par les différentes illusions de la chair et du démon. » A en juger selon ces principes, on peut assurer qu'il n'y a dans le monde que de fausses grandeurs et de véritables bassesses; car trouve-t-on beaucoup de grands du siècle qui soient grands devant Dieu? Au lieu de mettre leur grandeur à se soumettre à cet Etre souverain, ils voudraient soumettre tout le monde à leur puissance, et être indépendants de celle d'autrui; ils s'imaginent être grands à proportion qu'ils ont des dignités qui les élèvent au-dessus des autres, comme si un homme petit par lui-même en devenait plus grand pour être placé sur un lieu éminent. Que l'exemple de la sainte Vierge nous fasse prendre de plus saines idées de la véritable grandeur. *Le Seigneur a fait en elle de grandes choses*, et l'a élevée au-dessus de toutes les créatures; nous ne voyons point cependant qu'il lui ait donné ni de richesses ni de grandeurs. De semblables dons auraient été trop indignes de lui, et même trop au-dessous d'elle. « Il a négligé, dit saint Chrysostome (*Apud Metaph.*), de lui donner ces sortes de biens, peu suffisants pour le bonheur, peu nécessaires pour la vertu; » mais il l'a remplie intérieurement de bénédictions et de grâces; mais il lui a donné une soumission entière à sa volonté, un attachement parfait à ses ordres. Si donc nous voulons être heureux, si nous voulons être grands, apprenons à nous soumettre à Dieu, c'est le chemin le plus court et le seul qui soit sûr pour arriver au vrai bonheur et à la solide gloire.

Que la cupidité de l'homme s'égare tant qu'il lui plaira dans la poursuite des faux biens, voilà toujours où il en faut revenir, voilà le seul bonheur qui se peut trouver sur la terre; les gens du monde en décident autrement; ils nomment heureux, dit le Prophète, ils regardent comme grands ceux qui abondent en superflu, qui possèdent de grandes charges, qui jouissent de grands revenus : *Beatum populum dixerunt cui hæc sunt.* Mais heureux véritablement, ajoute-t-il, ceux qui méprisent les biens de la terre, et dont on peut dire que le Seigneur est le Dieu : *Beatus populus, cujus Dominus Deus ejus.* (*Psal.* CXLIII, 15.) Craignons donc Dieu, et observons ses commandements, conclut le Sage dans l'*Ecclésiaste* (Chap. XII, vers. 13), après avoir promené l'imagination de l'homme par tous les plaisirs et les amusements de ce monde; c'est à cela qu'il s'en faut tenir, c'est en cela que consiste tout l'homme, comme s'il disait que l'homme n'est qu'en partie dans les plaisirs, dans les grandeurs, dans les dignités, mais qu'il se rencontre tout entier dans la crainte de Dieu, et dans la soumission à sa volonté, puisqu'en cela se rencontre l'homme chrétien et l'homme raisonnable tout ensemble : *Hoc est enim omnis homo.*

Seigneur, faites-nous connaître la nécessité et les avantages de conformer notre volonté à la vôtre. Vous qui vous êtes *rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix* (*Philipp.*, II, 8); vous dont la sainte Mère a été la plus élevée, et en même temps la plus soumise de toutes les créatures, soumettez par votre grâce ce cœur rebelle à vos lois, et mettez-nous en état de vous dire avec autant de sincérité que de confiance, ce que nous vous disons tous les jours avec si peu d'application et de fruit : *Que votre volonté soit faite.* (*Matth.*, VI, 10.) Ce sera alors, Seigneur, qu'indifférents à tout, nous serons également satisfaits dans les divers états où votre providence nous placera, soit dans la prospérité ou l'adversité, dans la grandeur ou la bassesse, dans la santé ou la maladie, parce que nous serons convaincus que votre volonté s'accomplit toujours, que nous éprouverons par nous-mêmes que notre félicité et notre grandeur consistent dans notre soumission, et qu'enfin nous serons soutenus par une solide espérance que ceux qui vous auront été soumis sur la terre, régneront avec vous dans l'éternité de votre gloire. Ainsi soit-il.

JOUR DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. I, v. 39—47.

2 Juillet

Dans la visite que la sainte Vierge rend aujourd'hui à sainte Elisabeth, quoiqu'il n'y paraisse extérieurement que deux personnes, on peut en distinguer quatre différentes, un Dieu-Homme renfermé dans le sein d'une femme; une vierge devenue mère, sans cesser d'être vierge; un enfant, qui avant que de naître fait la fonction de Précurseur de Fils de Dieu; une femme qui, ayant été stérile pendant tout le temps de sa jeunesse, a conçu dans sa vieillesse par un miracle. Suivons notre Evangile, et en nous attachant aux augustes personnes qu'il nous marque, nous trouverons de quoi nous instruire et nous édifier.

En ce temps-là, Marie partit pour s'en aller avec promptitude au pays des montagnes en une ville de Juda. Peu après que la sainte Vierge eût conçu le Sauveur du monde par l'opération du Saint-Esprit, elle partit de Nazareth pour s'en aller avec promptitude en Judée voir sa cousine Elisabeth, et lui rendre les assistances dont elle pouvait avoir besoin dans sa grossesse. C'est donc la charité qui est le motif de cette visite. Les Pères nous font remarquer d'ailleurs son humilité, en ce que, sans s'élever de sa nouvelle dignité de Mère de Dieu, elle prévient sa cousine, et dans la visite, et dans le salut qu'elle lui rend, *Et salutavit Elisabeth.* D'où saint Ambroise conclut, qu'autant qu'une vierge est pure, autant il est nécessaire qu'elle soit humble (28). Comme le propre des homélies est de trouver dans toutes les actions et les paroles de l'Evangile toutes les différentes instructions qui peuvent servir au règlement des mœurs, disons que la visite que Marie rend à Elisabeth doit être le modèle de celles que les femmes chrétiennes se rendent les unes aux autres. Il faut d'abord que la charité en soit le principe; ainsi, pour ne rien faire que dans la vue de Dieu, et comme un chrétien qui lui doit rapporter toutes ses actions, quand on sort de chez soi pour aller faire des visites, il est bon de rentrer en soi-même, pour en examiner le motif, et pour connaître s'il s'agit, ou de soulager dans ses besoins la personne que l'on va voir, ou de la consoler dans ses afflictions, ou de prendre part à sa joie; car bien loin que la religion chrétienne veuille détruire la société civile, elle ne cherche au contraire qu'à la former et à l'entretenir; elle veut qu'on *pleure avec ceux qui sont dans les pleurs* (*Rom.*, XII, 15); *qu'on se réjouisse avec ceux qui sont dans la joie* (I *Cor.*, XII, 27); que tous les chrétiens se regardent comme un seul corps, dont chaque membre doit s'intéresser à tout ce qui arrive de bien ou de mal à tous ceux qui le composent. Mais si elle veut que la charité soit le principe de toutes nos démarches, elle veut aussi que l'humilité soit la compagne inséparable de cette vertu. C'est encore l'exemple que la sainte Vierge nous donne aujourd'hui : elle n'attend point que sa cousine la vienne voir, elle la prévient; et sitôt qu'elle est dans la maison de Zacharie, elle la salue; la première en humilité, comme elle est la première en dignité. Ici elle ne se déclare pas seulement *la servante du Seigneur* (*Luc.*, I, 38), mais elle devint effectivement la servante d'une simple femme. Or, il est du devoir de tous les chrétiens d'imiter ce parfait modèle d'humilité; souvenons-nous de l'instruction que Jésus-Christ donnait aux Pharisiens *de ne prendre point la première place, de peur qu'on ne nous la fasse quitter avec confusion* (*Luc.*, XIV, 8); *prévenons-nous d'honnêteté les uns les autres* (*Rom.*, XII, 11), *ne faisons rien avec un esprit de contention et de vaine gloire* (*Philipp.*, II, 3); mais agissons avec cette simplicité chrétienne qui ne sait ce que c'est que de s'abaisser par orgueil ou par hypocrisie, qui prend sans affectation la place qu'on doit naturellement occuper, sans y courir avec empressement; sans s'y faire traîner avec violence, sans joie de se trouver au-dessus, sans chagrin de se trouver au-dessous, s'estimant le dernier de tous pour les défauts personnels qu'on reconnaît en soi, quand même on se trouve le premier par son rang et sa dignité. Et c'est en ce sens que Jésus Christ nous ordonne *de prendre la dernière place* (*Luc.*, XIV, 10); c'est-à-dire, comme l'explique

(28) Venit propinqua ad proximam, junior ad seniorem, nec solum venit, sed etiam prior salutavit : decet enim ut quanto castior virgo, tanto humilior sit. (*In Luc.*)

saint Bernard (*Serm. in Cant.*), qu'il nous défend, non-seulement de nous préférer à personne, mais même de nous égaler à qui que ce soit; « car il n'est personne, dit saint Thomas, qui ne puisse sans fausseté se croire le plus abject de tous les hommes, et pour les défauts secrets qu'il connaît en soi, et pour les dons de Dieu qui sont cachés dans les autres (29). »

Concluons de là qu'on ne peut assez blâmer toutes ces visites que l'on se rend pour perdre le temps à jouer, à médire, à se corrompre le cœur, tantôt par les louanges séduisantes qu'on se donne, et tantôt en établissant comme certaines des maximes empoisonnées qui ne tendent qu'à fortifier les passions, et à établir le règne du démon; car n'est-il pas vrai qu'on ne sort jamais de ces sortes de compagnies, que plus plein de l'esprit du monde, et plus vide de celui de Dieu. Si la charité y a si peu de part, l'humilité y en a encore moins. Sans découvrir l'orgueil qu'un amour-propre étudié sait renfermer au dedans, on ne peut l'empêcher d'éclater au dehors; de là viennent les plaintes si communes que les uns font des autres, de la supériorité que celui-ci se donne sans aucun fondement, de l'affectation ridicule de celle-là à s'emparer de la première place; et quoique les gens même du siècle méprisent autant les hommes superbes, qu'ils estiment les humbles, il n'est pas moins évident que dans l'un et dans l'autre sexe l'orgueil est très-commun, et par conséquent l'humilité est rare.

Mais voici une fin plus importante de la visite que la sainte Vierge rend à sainte Elisabeth : elle porte Jésus-Christ dans son sein, *et la charité la presse* (II *Cor.*, V, 14) d'aller communiquer la grâce à saint Jean, encore enfermé dans celui de sa mère. Jésus fait par elle ce qu'il n'est pas encore en état de faire sans elle, et elle fait avec lui ce qu'elle ne pourrait faire sans lui. Heureux ceux qui, comme la sainte Vierge, étant pleins de Dieu, passent non-seulement les montagnes, mais traversent les mers pour aller le faire connaître à des peuples qui sont enveloppés des ténèbres de l'idolâtrie ! Or, nous pouvons dire que si Dieu n'appelle pas tous ses ministres à ce ministère apostolique, ils sont tous obligés par leur état à porter Dieu dans leur cœur, et à le faire connaître à ceux qui l'ignorent. Il n'en est point qui ne se doivent regarder comme une lumière placée *sur le chandelier de l'Eglise* (*Matth.*, V, 15), pour éclairer ceux qui sont dans la maison du Seigneur; *les uns sont destinés pour être apôtres, les autres pour être prophètes; les uns pour être évangélistes, les autres pour être pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent tous à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ.* (*Ephes.*, IV, 11 seqq.) En voyant donc la sainte Vierge partir avec promptitude, et traverser les montagnes de Judée, afin que par la présence de son Fils et de son Dieu qu'elle porte dans son sein, le petit saint Jean soit sanctifié dans celui de sa mère, apprenons l'obligation qui nous est imposée de n'apporter jamais de retardement et de n'être retenus par aucun obstacle, quand il s'agit d'aller dissiper les ténèbres de l'ignorance ou du péché. C'est l'effet que produit la visite que rend Marie à Elisabeth, ou plutôt que Jésus rend à saint Jean.

Aussitôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein. Le Précurseur du Fils de Dieu qui était sanctifié dans la visite que Marie rend à Elisabeth, et qui tressaille de joie dans le sein de sa mère, nous donne lieu de faire deux réflexions.

La première, c'est que saint Jean est sanctifié par la présence de Jésus-Christ, mais c'est une grâce qui lui est faite par le ministère de la sainte Vierge; et voilà ce qui doit nous porter à avoir pour elle une grande dévotion, et, après Dieu, à mettre en elle toute notre confiance, puisqu'elle est le canal par où le Seigneur a dessein de faire passer toutes les grâces qu'il veut communiquer aux hommes (30). Adressons-nous donc à elle dans tous nos besoins; nos prières peuvent-elles manquer d'être exaucées, quand elle y joindra les siennes ? Elle est l'avocate et le refuge des pécheurs; à qui auront-ils recours pour demander à Dieu la grâce de leur conversion ? Si c'est à la Mère de miséricorde, ne doutons point qu'ils ne l'obtiennent, quand ils la prieront sincèrement d'intercéder pour eux. Cherchons la grâce, dit saint Bernard (serm. 8, *in Nat. B. Virg.*), mais cherchons-la par Marie, car elle l'a trouvée; et c'est de cette grâce dont nous avons besoin pour être sauvés. Nos frères nouvellement convertis peuvent-ils se scandaliser, ou de la confiance que nous avons en la Mère de Jésus-Christ, ou des prières que nous lui faisons, quand nous ne les lui adressons que pour les présenter elle-même à son Fils? et peuvent-ils disconvenir que ce ne soit un moyen très-efficace pour nous mener à Dieu, quand nous demeurons d'accord avec eux qu'il est le terme auquel tout doit se rapporter, et que toute dévotion est fausse dès qu'il n'en est pas la fin? *car il n'y a point de salut par aucun autre, et nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés.* (*Act.*, IV, 12.)

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est que saint Jean dans le sein de sa mère fait la fonction de Précurseur de Jésus-Christ (*Luc.*, I, 44), il ne peut encore se servir de son doigt pour le montrer, ni de sa langue pour enseigner où on le peut trouver, il se sert de tout son corps pour le faire connaître par un tressaillement mer-

(29) Aliquis absque falsitate potest se credere et pronuntiare omnibus viliorem, secundum defectus occultos quos in se recognoscit, et dona Dei quæ in aliis latent. (II-II, 7, 161.)

(30) Sic est voluntas ejus qui totum me habere voluit per Mariam. (S. Bern., serm. 2, *De B. Virg.*)

veilleux ; car les Pères estiment que ce mouvement surnaturel se fit en ce saint avec l'usage de la raison et de la foi, qui dans ce moment lui furent données par un miracle de la toute-puissance de Dieu. (S. Aug., epist. 57; S. Ambros., *in hunc loc.*) C'est un avantage particulier de saint Jean, de ce que *le Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2) ait pénétré le sein de sa mère, pour dissiper en lui les ténèbres de l'ignorance et du péché ; c'est son privilége, de ce que le premier signe qu'il donne de vie est un mouvement de joie, au lieu que les autres enfants commencent en venant au monde par pousser des cris, et répandre des larmes. « Il était dans le ciel avant que d'être sur la terre, dit un Père, il fut animé de l'esprit de Dieu, avant de l'être de celui de l'homme ; il reçut le don de la grâce, avant que son corps fût tout à fait formé, en un mot, il commença à vivre pour Dieu, avant que de vivre pour soi (31). » Après cela devons-nous être surpris, si le Sauveur déclare *qu'entre les enfants des hommes il n'en est point né de plus grand que Jean-Baptiste?* Mais ce que chacun de nous doit imiter en ce saint, c'est de faire connaître le Seigneur de la manière qui nous est propre.

Il n'appartient qu'aux docteurs et aux prédicateurs d'en instruire le public par leurs écrits, mais il n'est personne qui ne puisse et qui ne doive parler de Dieu, et le faire connaître par ses actions. Ainsi un prince en doit parler par sa religion ; un magistrat par son intégrité ; un homme d'épée par sa crainte de Dieu ; un financier par son équité ; un malheureux par sa patience ; une femme par sa modestie ; un serviteur par sa fidélité ; ainsi ont été un David sur le trône ; un Moïse sur le tribunal de justice ; un Judas Machabée à la tête des armées ; un Zachée dans la banque ; un Job sur le fumier ; une Esther sous la pourpre, un Onésime dans l'esclavage. Or, afin que chacun puisse parler du Seigneur, et le faire connaître aux autres, il n'est question que d'avoir la vertu de son état, et de s'acquitter fidèlement de l'emploi auquel la divine Providence l'a destiné ; c'est l'obligation générale de tous les chrétiens, et c'est ce qu'on ne peut assez admirer dans saint Jean. Voyons d'ailleurs ce que nous devons imiter dans sainte Élisabeth.

Elle fut remplie du Saint-Esprit, et élevant sa voix elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre ventre est béni ; et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vient vers moi? car je n'ai pas plutôt entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein : et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit, de la part du Seigneur, sera accompli. Ne séparons pas la mère de l'enfant, puisque nous voyons entre l'une et l'autre de si grands rapports; c'est Elisabeth qui entend la première les paroles de Marie, et ce sont ces paroles reçues dans l'oreille de la mère qui font que l'enfant tressaillit de joie dans son sein : mais c'est saint Jean qui est le premier rempli de grâce, et c'est de la grâce dont il est rempli, qu'Elisabeth est remplie elle-même : *Repleta est Spiritu sancto* (32). « Il était déjà *une lampe ardente*, mais encore sous le boisseau ; et en attendant qu'il soit placé sur le chandelier pour luire en public, il éclaire le boisseau, en communiquant à sa mère une portion de la lumière dont l'Enfant Jésus l'avait rempli (33). » Que d'instructions nous pourrions retirer de tout ceci ! mais arrêtons-nous à deux principales.

La première, c'est que sainte Elisabeth en voyant la sainte Vierge, et en entendant ses paroles, élève sa voix ; et touchée de la plus vive reconnaissance, elle s'écrie : *D'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Dieu vienne vers moi* qui ne suis que la mère du serviteur? Ce qui fait le sujet de sa reconnaissance, c'est, dit saint Ambroise, qu'elle est persuadée que la grâce qu'elle reçoit, ne lui est point faite en vue d'aucun mérite qui soit en elle, mais qu'elle est un pur effet de la bonté du Seigneur (34). Or, voilà ce que nous devons imiter en elle ; nous devons être convaincus que de nous-mêmes nous ne méritons rien, et que tout ce que nous avons de bon, nous le tenons de la libéralité divine. Ce sera ainsi que nous serons pénétrés de reconnaissance pour tous les bienfaits que nous recevrons du Seigneur ; et que, bien loin de nous en élever, nous en deviendrons plus humbles, au lieu que rien n'est plus capable d'entretenir notre orgueil, et de nous rendre ingrats, que quand nous nous persuadons faussement que le bien qui est en nous est notre ouvrage ; ou que s'il nous vient de Dieu, il l'a accordé à notre propre mérite (35). Tel était le fondement de la vanité du Pharisien (*Luc.*, XVIII, 11), qui allait au temple moins pour marquer sa reconnaissance au Seigneur de ce qu'il était exempt des vices dont il croyait les autres coupables, que pour étaler ses bonnes œuvres avec une confiance orgueilleuse ; et c'est ce qui attira sur lui la condamnation du Seigneur dans le temps que l'humilité du Publicain fut cause de sa justification.

La seconde réflexion que nous pouvons

(31) Ante pervenit ad cœlum, quam tangeret terram, ante accepit Spiritum divinum quam humanum, ante suscepit divina munera quam humana corporis membra, ante cœpit vivere Deo, quam sibi. (S. Petr. Chrys., hom. 92.)

(32) Non prius repleta mater, quam filius : sed cum filius esset repletus Spiritu sancto, replevit et matrem. (S. Ambr., *in Luc.*)

(33) Fuit ergo jam tum *ardens lucerna*, sed interius adhuc sub modio, donec super candelabrum poneretur ut lucere omnibus qui erant in domo Domini : ille enim in tempore solus adhuc potuit illuminare modium, soli interim lucere Matri. (S. Bern., *in Nat. Dom.*)

(34) Non hoc sui meriti, sed muneris fatetur esse divini. (S. Ambr., *in Luc.*)

(35) Bonum aut a seipsis habere se existimant, aut si sibi datum desuper credunt pro suis se accepisse meritis putant. (S. Greg., *Moral.*, lib. XXIII.)

faire, c'est que Marie parle, ou plutôt le Seigneur parle par Marie, et aussitôt saint Jean tressaille dans le sein de sa mère. Tel est le rapport qui doit être entre la voix de Dieu et la coopération de l'homme ; il faut quand il nous appelle, comme il appela Abraham, que nous répondions aussitôt comme ce saint patriarche : *Me voici.* (*Gen.*, XXII, 11.) Il faut lui dire avec Samuël : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.* (I *Reg.*, III, 9.) C'est à lui à nous appeler, et c'est à nous à lui répondre ; et c'est à lui à parler, et c'est à nous à écouter (*Job.*, XIII, 22) ; c'est à Dieu à se faire entendre aux oreilles de notre cœur, et c'est à l'homme à se montrer toujours disposé à suivre son ordre ; car tout le devoir du chrétien consiste à vivre dans une attention continuelle à écouter la parole de Dieu, et dans une préparation de cœur à y obéir dès qu'il l'a entendue, comme tout son crime est d'y être sourd ou rebelle. Rentrons en nous-mêmes, pour connaître si nous sommes si heureux que d'être dans de si saintes dispositions ; mais déplorons celle de la plupart des chrétiens qui sont sourds quand le Seigneur leur parle, soit extérieurement par ses ministres, soit intérieurement par de saintes inspirations et de bons mouvements; ou si quelquefois ils l'entendent, au lieu d'obéir avec soumission à ce qu'il exige d'eux, ils se révoltent contre lui, en faisant tout le contraire de ce qu'il leur commande. Quoi ! le Seigneur s'est fait entendre au néant, et le néant s'est montré docile à sa voix ; et nous, néants révoltés que nous sommes, il nous prie, il nous menace, et nous sommes insensibles à ses menaces et à ses prières. Quoi ! saint Jean encore enfermé dans le sein de sa mère fait connaître par le tressaillement de tout son corps qu'il entend le Seigneur qui ne lui parle que par sa présence, et nous demeurons immobiles quand il nous crie d'aller à lui. Craignons les suites funestes de notre insensibilité, craignons qu'il ne nous parle plus après qu'il nous a tant de fois inutilement appelés, et que *livrés à la dureté de notre cœur.* (*Rom.*, II, 5), nous ne mourions dans l'impénitence : c'est ainsi que *tout ce qui est écrit, est écrit pour notre instruction.* (*Rom.*, XV, 4.) Voyons enfin celle que nous pouvons retirer de la manière dont la sainte Vierge reçoit les louanges que lui donne sainte Elisabeth.

Alors Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur. L'Evangile fait mention de deux occasions différentes où la sainte Vierge a reçu des louanges, et nous marque en même temps les différentes manières avec lesquelles elle y a répondu. La première, quand l'ange la fut trouver en Nazareth, et qu'il la nomma *pleine de grâce ;* alors elle rentra en elle-même pour connaître sa bassesse, et elle se déclara *la servante* de celui dont elle devenait la mère. (*Luc.*, I, 28, 37.) La seconde, quand Elisabeth lui dit en la saluant : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit, de la part du Seigneur, sera accompli.* Marie se retourna aussitôt vers le Seigneur, et lui renvoya toute la gloire qu'on lui donnait. Or, voilà ce que nous devons imiter en elle pour nous précautionner contre le danger de la louange, et pour empêcher qu'elle ne nous élève, il faut tantôt nous abaisser nous-mêmes, persuadés que nous n'en méritons point, et tantôt la renvoyer au Seigneur : *A qui seul elle appartient.* (I *Tim.*, I, 17.)

La louange vraie ou fausse a pour nous tant d'appas, que si on trouve des hommes assez modestes pour ne point la rechercher, il n'en est presque point qui soient insensibles à celle qu'on leur donne volontairement. « Et quoique nous nous en témoignions quelquefois indignes par la rougeur qui nous monte au visage, notre âme, dit saint Jérôme, ne laisse pas de se repaître au dedans de la joie de se voir louée (36). » Or, comme rien n'est plus capable de nous corrompre le cœur que la complaisance secrète que nous retirons de la louange; pour nous préserver de cette contagion si générale par une diversion qui nous empêche de nous y appliquer, tantôt nous devons rentrer en nous-mêmes pour nous convaincre, que, n'ayant de notre propre fonds que la faiblesse et le péché, les louanges qu'on nous donne sont plus propres à nous confondre qu'à nous élever; et tantôt quand elles sont véritables, nous devons nous retourner vers Dieu, et lui renvoyer toute la gloire qu'on nous donne, puisque c'est de lui que nous tenons ce qui nous l'attire. Alors il faut nous écrier par les sentiments d'une parfaite reconnaissance : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur : « Magnificat anima mea Dominum, et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo. »* rapporter tout à Dieu, parce que tout vient de Dieu, *ne se réjouir qu'en lui* (*Philipp.*, IV, 4), parce que tout doit retourner à lui. Voilà les importantes instructions que nous devons retirer des premières paroles du cantique de la sainte Vierge. Heureux si nous profitons de ces grands principes de religion, et si, rougissant de ce que jusqu'à présent nous avons été touchés de la louange comme d'un tribut qu'on rendait à notre mérite, et trop sensibles à une joie mondaine, nous comprenons aujourd'hui *qu'à Dieu seul appartient l'honneur, la louange et la gloire* (I *Tim.*, I, 17.), et que dans *cette vallée de larmes* (*Psal.*, LXXXIII, 7.), il n'est de véritable joie que celle qu'on prend en lui ! Ce sera alors que dans les événements les plus avantageux, et dans les occasions les plus délicates, où il est si difficile de se défendre de

(36) Et quanquam nos respondeamus indignos, et rubor ora perfundat, attamen ad laudem suam intrinsecus animus lætatur. (*Ad Eust.*, epist. 22.)

l'amour-propre, et de ne se laisser pas emporter à une joie profane, nous en triompherons par les mêmes sentiments qui portèrent la sainte Vierge à ne répondre aux louanges de sainte Elisabeth que par ces paroles : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.*

CONDITIONS AVEC LESQUELLES ON DOIT EXERCER LES OEUVRES DE CHARITÉ.

Exsurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione. (*Luc.*, I, 39)

Nous pouvons remarquer dans la visite que la sainte Vierge rend à sainte Elisabeth, deux circonstances qui peuvent beaucoup servir à notre instruction. La première, c'est la promptitude avec laquelle elle va voir sa cousine pour l'assister dans sa grossesse : *Abiit cum festinatione.* La seconde, c'est la difficulté qu'elle surmonte pour y aller; elle traverse les montagnes de Judée; *in montana.* Or, voilà les deux conditions qui doivent accompagner les œuvres de charité que nous exerçons envers le prochain. 1° Il faut le faire promptement. 2° Il faut que nul obstacle ne nous arrête, c'est le sujet de ces deux réflexions.

1. Saint Ambroise ne peut assez admirer celle qui étant accoutumée à demeurer seule dans le secret de sa chambre, ne saurait être retenue par sa pudeur naturelle, lorsqu'il s'agit de s'acquitter d'un devoir de charité envers sa parente (37). Peu après que l'ange eut quitté Marie, elle se mit en chemin, et marcha en diligence, non-seulement par un effet de sa tendresse pour Elisabeth, mais parce que la charité de celui qu'elle venait de concevoir dans son sein, lui inspirait ce même esprit de charité : voilà ce qui la presse d'aller si vite, pour aller prendre part à la joie de sa cousine et pour lui rendre les services dont elle devait avoir d'autant plus de besoin, qu'elle était enceinte dans un âge très-avancé.

Tel est le modèle que nous devons nous proposer, quand il s'agit d'exercer des œuvres de charité envers le prochain; il faut le faire avec promptitude, *cum festinatione*, et c'est de quoi l'Ecriture nous fournit de célèbres exemples. Voici comme elle raconte la manière dont Abraham reçut ses hôtes. Dès qu'il les eut vus, il rentra promptement dans sa tente, *festinavit Abraham.* Il dit à Sara de pétrir vite trois mesures de farine : *Accelera tria sata similæ.* Il courut en même temps à son troupeau : *Ipse vero ad armentum cucurrit*, et il prit un veau excellent et fort tendre qu'il donna à un serviteur, qui se hâta de le faire cuire : *deditque puero, qui festinavit et coxit illum.* (*Gen.*, XVIII, 6, 7.) « Voyez, dit un ancien Père, la promptitude et la diligence de ce patriarche; Abraham court; Sara se dépêche; son serviteur se hâte; nul n'est paresseux dans la maison du sage. » Le jeune Tobie ayant rapporté à son père que le corps d'un des enfants d'Israël, *qu'on avait tué, était couché dans la rue;* l'Ecriture nous dit, *que Tobie se leva aussitôt de table, et que laissant là le dîner, il vint au corps avant que d'avoir rien mangé; et que l'enlevant, il l'emporta secrètement dans sa maison pour l'ensevelir sûrement lorsque le soleil serait couché.* (*Tob.*, II, 3, 4.)

Mais pour comprendre avec quelle promptitude le Seigneur est venu à nous, pour nous délivrer de l'enfer, écoutons comme l'épouse du sacré cantique parle de son bien-aimé. *Le voici*, dit-elle, *qui vient sautant par-dessus les montagnes, passant par-dessus les collines.* (*Cant.*, II, 8.) Sur quoi nous pouvons remarquer la différente manière dont Dieu se porte à châtier les pécheurs, ou à leur faire miséricorde. Adam désobéit au Seigneur qui a résolu de l'en punir, lui et sa postérité; nous paraît-il courir à la vengeance? point du tout; il nous est représenté marchant lentement dans le paradis terrestre; il se promenait, dit l'Ecriture, lorsqu'il s'éleva un vent doux, comme s'il avait voulu donner quelque rafraîchissement à sa colère, *deambulabat in paradiso ad auram.* (*Gen.*, III, 8.) Il fait venir Adam et Eve devant lui, il leur parle l'un après l'autre, et enfin il ne les condamne que quand il a appris de leur propre bouche qu'ils sont véritablement coupables. Le cri de Sodome s'augmente de plus en plus, et leur péché est monté jusqu'à son comble, dit le Seigneur. Voici ce qu'il en conclut : *Je descendrai donc, et je verrai si leurs œuvres répondent à ce cri qui est venu jusqu'à moi, pour savoir si cela est ainsi, ou si cela n'est pas.* (*Gen.*, XVIII, 21.) Au contraire, quand il s'agit de sauver les âmes, pour exprimer avec quelle vitesse il y va, il nous est représenté sortant plein d'ardeur pour courir comme un géant dans sa carrière : *Exsultavit ut Gigas ad currendam viam* (*Psal.*, XVIII, 6.), sautant au-dessus des montagnes, passant par dessus les collines : *Saliens in montibus, transiliens colles* (*Cant.*, II, 3).

Réfléchissons sur ces vérités, et faisons-en nous-mêmes l'application, afin qu'elles s'impriment plus profondément dans nos esprits. Est-il question de punir? ne nous hâtons point, ne précipitons point notre jugement, et suivant l'expression de l'apôtre saint Jacques. *Soyons lents à nous mettre en colère* (*Jac.*, I, 19.); mettons-nous en garde contre toute prévention, ne nous en rapportons point aux yeux d'autrui, mais voyons de nos propres yeux, si ce qu'on nous dit est ainsi, ou ne l'est pas; ayons pour principe qu'il vaudrait mieux faire grâce à dix coupables, que de punir un innocent. Ce sera ainsi qu'une *charité douce* (I *Cor.*, XIII, 4.) tempérant l'aigreur

(37) Maria quæ ante sola in intimis penetralibus versabatur, non a publico virginitatis pudor retardavit. (*In Luc.*)

(38) Abraham currit, uxor festinat, puer accelerat, nullus piger est in domo sapientis. (ORIG., hom. 4, *in Gen.*)

de notre zèle, bien loin de nous laisser aller aux mouvements de colère que veulent nous inspirer ceux qui ne demandent que la mort du pécheur, et qui, semblables aux serviteurs indiscrets du père de famille, semblent lui demander : Voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie qui est dans votre champ. *Vis, imus et colligimus ea ?* (*Matth.*, XIII, 28.) Nous trouverons tantôt que celui-ci qu'on nous faisait passer pour criminel, ne l'était qu'en apparence, tantôt que celui-là qui l'était en effet se soit opiniâtré dans le crime par une punition d'éclat, et que nous *l'aurons gagné à Jésus-Christ* (*Philipp.*, I, 8) par la douceur et la patience. S'agit-il au contraire de faire quelque bonne œuvre, n'y perdons pas un instant, c'est donner deux fois, que de donner promptement, et le Seigneur se hâtera de récompenser, et récompensera au double les bonnes œuvres que nous nous serons hâtés de faire pour son amour. Ainsi dès que nous savons un pauvre à assister, un malade à soulager, un affligé à consoler, un ignorant à instruire, un pécheur à convertir; en un mot, une bonne œuvre corporelle ou spirituelle à exercer; imitons la promptitude de la sainte Vierge à nous mettre en chemin, levons-nous aussitôt comme elle; quittons même notre retraite, et la douceur d'y jouir de Dieu en paix, pour courir aux besoins de nos frères : *Exsurgens autem Maria, abiit in montana cum festinatione.* Mais que les difficultés que nous pourrons rencontrer, ne nous rebutent non plus qu'elle, et faisons en sorte que nul obstacle ne nous arrête; c'est le sujet de notre seconde réflexion.

2. Admirons le courage et la fermeté de la sainte Vierge, que ni la longueur du chemin, ni la difficulté des montagnes, ni l'état où elle se trouve de se voir nouvellement enceinte, ne peuvent empêcher d'aller voir sa cousine Elisabeth. Il s'agit d'un devoir de charité, et la grâce de l'Esprit-Saint qui la remplit, ne souffre point de retardement, et ne l'arrête point par les obstacles, puisqu'on peut même assurer avec un Père, « que les difficultés que les vrais serviteurs de Dieu rencontrent à leurs bons desseins, servent plus à les enflammer, qu'à les refroidir (39). » Ainsi, voulons-nous connaître si l'amour que nous avons pour Dieu, est faible ou fort, voyons si dans les œuvres que nous entreprenons pour sa gloire, nous ne sommes pas assez lâches de nous rebuter à la première difficulté, ou si nous avons assez de fermeté pour ne pas céder aux plus grands obstacles. Mais, hélas! qu'il est à craindre que par cet examen que nous ferons sur nous-mêmes, nous nous trouvions pour le monde dans les dispositions où nous ne devons être que pour Dieu, puisque, quand il s'agit des intérêts de la cupidité, on ne peut avoir ni plus de vivacité pour jouir plutôt de ce qu'on souhaite, ni plus d'opiniâtreté pour surmonter tous les obstacles que nous trouvons dans notre chemin.

Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de représenter simplement ce que les passions nous font faire, ou plutôt ce qu'elles nous font souffrir. Avons-nous reçu un affront vrai ou prétendu, n'est-ce pas une des maudites lois établies par *les enfants du siècle* (*Luc.*, XX, 34), qu'il ne faut point perdre de temps à se venger, comme si on craignait que dans le retardement la colère n'allât se ralentir, ou qu'on nous fît revenir de notre prévention en nous faisant voir que les choses ne sont pas comme on nous les avait rapportées. Deux règles, au contraire, qu'on devrait se proposer pour les punitions, même les plus légitimes, de ne le faire que quand le mouvement de la colère est passé, et quand nous avons eu tout le temps de nous instruire de la vérité du fait; règles non-seulement très-conformes à la sagesse évangélique, mais même à la prudence humaine. Si on les pratiquait, il s'ensuivrait deux grands biens : le premier, c'est que, comme la vengeance n'est jamais permise, et que Dieu *se l'est réservée* (*Rom.*, XII, 19), on se vengerait beaucoup moins dès qu'on aurait le temps de la réflexion; le second, c'est que le châtiment nécessaire qui se fait dans la tranquillité de la raison, profite bien plus sûrement; au lieu que rien n'est plus capable d'en faire perdre le fruit, que de reprendre et de punir dans la colère; car comment voulez-vous, par exemple, que le châtiment que vous ferez à cet enfant lui serve à le corriger de son emportement, si en l'en punissant il connaît que vous-même n'êtes pas maître du vôtre? Ce que nous disons de la vengeance, nous le devons dire des autres passions. C'est avec la même précipitation qu'on agit, ou plutôt la plupart des hommes ont encore plus de vivacité, quand il est question de plaire à l'objet d'une passion impure, ou à la personne qui peut les mettre dans un poste capable de flatter leur ambition, ou de contenter leur avarice. Mais comme il ne s'agit pas seulement d'agir avec diligence pour arriver au but qu'on se propose, et qu'on n'y parvient guère que par une grande constance; qui peut dire la fermeté que l'on a pour en surmonter tous les obstacles? Que chacun se représente à soi-même ce qu'il a souffert depuis qu'il est au monde pour faire sa fortune, ou pour satisfaire ses passions, et on verra que jusqu'à présent on a été un vrai martyr du monde et du démon. En effet, ce courtisan qui a passé toute sa vie à la porte des grands sans avoir été rebuté, ni du chagrin d'un mauvais succès continuel, ni de l'envie de voir les autres plus heureux que lui, ni des bizarreries d'un protecteur, qui tantôt d'un coup d'œil ranime ses espérances, et tantôt d'un froid accueil les ruine entièrement, n'est-il pas le martyr de son ambition? Ce plaideur qui attaque tout le monde par d'injustes

(39) Veram fidem impedimenta non refrenat, sed accendunt. (S. Bonav., *in Luc.*)

procédures, qui est toujours dans le mouvement et l'embarras, sans se décourager ni des justes reproches qu'on lui a fait mille fois, ni des soins, des peines et des rebuffades que ceux-mêmes qui plaident le plus légitimement essuient toujours, n'est-il pas le martyr de son injustice ? Cet homme sensuel qui a sacrifié pendant tant d'années à une idole de chair et de sang, et qui pendant tout ce temps a tout fait et tout souffert avec autant d'ardeur et de constance, n'est-il pas le martyr de son impureté ? Cet avare qui au milieu de l'abondance souffre toutes les incommodités de la pauvreté, et qui aime mieux endurer la faim et la soif, que de toucher à un trésor qu'il a enfoui en terre, n'est-il pas le martyr de son avarice ? Quelle honte donc pour des chrétiens d'avoir tant de fermeté pour venir à bout de leurs malheureuses passions, et tant de lâcheté à abandonner les plus saintes entreprises, dès qu'ils y trouvent la moindre opposition ! Faisons en sorte d'être désormais pour Dieu, ce que nous avons toujours été pour le monde ; pleins de zèle et d'ardeur pour sa gloire, pleins de courage et de fermeté pour vaincre tous les obstacles qui s'opposent à nos bons desseins. Que l'exemple et la protection que nous devons attendre de la sainte Vierge nous fasse entièrement changer de conduite, afin que nous puissions être à l'avenir aussi prompts à faire le bien, que fervents à persévérer dans les bonnes œuvres que nous entreprenons pour la gloire du Seigneur, et pour l'utilité du prochain.

C'est la grâce, Seigneur, que nous vous demandons, et que nous ne pouvons obtenir que de vous : donnez-nous le zèle de votre gloire dont vos apôtres ont été animés, et qui leur a fait traverser les mers, et parcourir toutes les régions de l'univers, pour faire connaître votre nom aux peuples les plus éloignés et les plus barbares. Dès que l'Esprit-Saint fut descendu sur eux, ils ne perdirent pas un moment à travailler à l'œuvre à laquelle ils avaient été appelés, et ils y travaillèrent avec une telle diligence, que rien n'est comparable à la rapidité de leur course et de leurs succès : mais ce qui relève infiniment leur gloire, ou plutôt celle de votre grâce, c'est que ni les prisons, ni les liens, ni les fouets, ni la fureur des tyrans, ni les plus grands obstacles ne furent jamais capables de les arrêter, ni de les faire changer de dessein. Faites par nous, Seigneur, ce que vous avez fait par eux ; faites par votre grâce que, dès que nous savons une bonne œuvre à entreprendre, nous nous y portions avec autant de promptitude que de constance, afin que nous en puissions recevoir la récompense dans le séjour des bienheureux. Ainsi soit-il

—

JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur l'Evangile selon saint Luc, c. X, v. 38-43.

Le 15 Août.

Il n'est pas aisé de trouver le rapport que cet Evangile peut avoir avec la fête que nous célébrons aujourd'hui ; les interprètes cependant y remarquent ces trois convenances : la première, c'est que comme Jésus-Christ logea dans le château de Béthanie, la sainte Vierge l'a logé dans son sein ; la seconde, c'est que Marthe et Marie sont les modèles de la vie active et de la vie contemplative, dont aucune créature n'a jamais rempli les devoirs plus parfaitement que la Mère de Dieu ; la troisième, c'est que ces paroles : *Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée*, conviennent encore mieux à la sainte Vierge qu'à Marie sœur de Marthe. Arrêtons-nous à ces trois idées qui nous donneront lieu d'expliquer notre Evangile selon la manière que nous nous sommes prescrite, et de découvrir en même temps les vertus et les priviléges de la Mère de Dieu.

Jésus entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut en sa maison. Le Fils de Dieu revenant de Jérusalem avec ses disciples, passa par un bourg qui était en Béthanie, et là il fut reçu dans un château par une femme nommée Marthe, à qui il appartenait par droit d'aînesse. Heureuse d'avoir logé dans sa maison le Verbe fait chair, de lui avoir fourni de quoi manger, et d'avoir exercé envers *le Dieu de charité* (*Joan.*, IV, 16), les œuvres même de charité ! Mais écrions-nous plutôt avec la femme de l'Evangile : *Heureuses les entrailles qui l'ont porté, et les mamelles qui l'ont nourri !* (*Luc.*, XVIII, 27) car si ç'a été un grand bonheur pour Marthe d'avoir reçu en passant Jésus dans sa maison, et de lui avoir préparé à manger de ses mains, c'en a été un infiniment plus grand à la sainte Vierge de l'avoir logé neuf mois dans son chaste sein, et de l'avoir nourri de sa propre substance. Tel est donc le privilége de la Mère de Dieu ; telle est la source de sa grandeur et de sa gloire, de ce que Jésus est entré et a demeuré dans son sein, *Intravit Jesus in quoddam castellum.* Aussi, selon saint Anselme (*De excellent. Matr. Dei.*), dire de la Vierge qu'elle est Mère de Dieu, c'est tout ce qu'on en peut dire de plus grand. Ne nous étonnons donc pas si, par une faveur spéciale qui n'a jamais été faite à aucune créature, Marie sort aujourd'hui glorieuse de son tombeau pour être placée dans le royaume céleste par-dessus les chœurs des anges : *Exaltata est sancta Dei Genitrix super choros angelorum ad cœlestia regna.* « Car, dit saint Bernard, c'est bien un plus grand miracle que le Fils de Dieu ait daigné se rabaisser au-dessous des anges, que de voir sa sainte

Mère élevée au-dessus d'eux (40). » Ainsi, comme le Sauveur ne pouvait être reçu dans un lieu plus digne de lui, que dans le sein de la plus pure de toutes les vierges, il a dû aussi, sans attendre le jour de la résurrection future, placer sa Mère dans le lieu le plus digne d'elle (S. Bern., serm. 1, *De Assumpt. B. V.*), et il ne faut pas croire que celui qui étant sur la terre ne *s'est occupé que du service de son Père céleste* (*Luc.*, II, 49), ait pu, étant dans le ciel, oublier les intérêts de sa Mère qui était ici-bas, *et permettre que ce corps si saint et si pur fût livré à la corruption.* (*Psal.* XV, 10) Concluons donc que, par un juste retour de reconnaissance, le Fils fait aujourd'hui pour la Mère, ce que la Mère a fait autrefois pour le Fils; elle l'a reçu, et il la reçoit; elle l'a reçu comme mortel, et il la reçoit comme devenue immortelle; enfin elle l'a reçu sur la terre, et il la reçoit dans le ciel. C'est donc elle qui *s'élève aujourd'hui appuyée sur son Bien-aimé* (*Cant.*, VIII, 5); car si le Fils est monté dans le ciel par sa propre vertu, la Mère n'y monte que par l'aide et le secours de son Fils; c'est lui qui lui donne la main, et qui, comme un autre Salomon, va au devant d'elle pour la recevoir et la placer sur le trône préparé à la mère du roi (III *Reg.*, II, 19), où elle est assise à sa droite, comme la Mère de Dieu, comme la Reine des anges, comme la protectrice des hommes, et comme la souveraine du ciel et de la terre. Voulons-nous nous rendre dignes de jouir de la gloire dans laquelle la sainte Vierge entre aujourd'hui, et être reçus après notre mort dans le *sein d'Abraham* (*Luc.*, XVI, 22), imitons non-seulement Marthe, mais même comme la sainte Vierge, recevons chez nous Jésus-Christ.

Ne regrettons point, dit saint Augustin, de n'avoir pas été au monde dans le temps que le Sauveur y était, et de n'avoir pu rendre à sa personne les devoirs de l'hospitalité que Marthe lui a rendus; il ne nous a point ôté cet avantage, il demeure toujours avec nous, et nous sommes toujours en pouvoir d'exercer envers lui les œuvres de miséricorde (41). » Tel est le bonheur et la noble occupation de ces âmes chrétiennes, qui, par les lumières de leur foi le découvrant dans la personne des pauvres où il est caché, se font un mérite et un devoir de les loger, de les nourrir, et les servir de leurs propres mains, elles ne doivent point attendre de moindre récompense de leur charité, que d'en être reçues un jour dans le ciel. C'est à elles que le Fils de Dieu adressera ces paroles: *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé.* Que si nous demandons quand est ce que nous avons vu Jésus-Christ avoir faim, avoir soif, avoir besoin de logement, écoutons ce qu'il nous répond dans son Evangile: *Je vous le dis en vérité que ce que vous faites au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous le faites.* (*Matth.*, XXV, 34-40.)

Ce n'est pas assez de le recevoir comme Marthe dans notre maison, il faut encore, comme sa sainte Mère, le recevoir dans notre sein, et c'est l'avantage que nous avons toutes les fois que nous approchons de la sainte table; mais comme il est de bonnes et de mauvaises communions, que les uns trouvent la vie où les autres trouvent la mort, si nous voulons que l'auguste Sacrement devienne en nous un germe de l'immortalité bienheureuse, nous devons imiter les vertus qui ont rendu la sainte Vierge digne de devenir Mère de Dieu; imitons sa pureté, imitons son humilité; « c'est par sa virginité qu'elle a été agréable au Seigneur, c'est par son humilité qu'elle l'a conçu dans son sein (42). Or, voilà les sûrs moyens d'arriver à la gloire dont elle jouit, c'est de recevoir ici-bas notre Dieu avec un esprit humble et dans un cœur pur; et c'est encore la promesse qu'il nous a faite lorsqu'il a dit, en parlant de ceux qui le recevront dignement dans la sainte Eucharistie: *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* (*Joan.*, VI, 55.) Mais si nous voulons découvrir plus en détail les vertus de la sainte Vierge, continuons l'explication de notre Evangile.

Elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Mais Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait, et elle se présenta devant Jésus, et lui dit: Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? dites-lui donc qu'elle m'aide. « Marthe et Marie étaient sœurs par la piété aussi bien que par la nature, dit saint Augustin (serm. 26, *De verb. Dom.*, cap. 2), toutes deux attachées au Fils de Dieu, toutes deux le servant d'un même cœur. Marthe le reçut comme on a coutume de recevoir des voyageurs; mais se regardant toujours comme la servante, qui reçoit son maître, comme le malade qui reçoit son médecin dont il espère son salut, comme la créature qui reçoit avec un profond respect son Dieu et son Créateur; elle le reçut comme celui qu'elle devait nourrir selon la chair, et dont elle devait être nourrie selon l'esprit. Marie sa sœur, au contraire, choisit plutôt d'être nourrie par Jésus-Christ, et s'attacha à l'écouter dans un saint repos; l'une se troublait et se dissipait au dehors, l'autre se

(40) Longe enim ampliori miraculo dignum videtur Dei Filium paulo minus ab angelis minoratum, quam Dei Matrem super angelos exaltari. (Serm. 4, *de Assumpt. B. V.*)

(41) Noli dolere, noli murmurare quia his temporibus natus es quando Dominum non vides in carne, non tibi abstulit istam dignationem: *Cum uni*, inquit, *ex minimis meis fecisti, mihi fecisti.* (Serm. 6, *De verb. Dom.*)

(42) Virginitate placuit, humilitate concepit. (S. Bern.)

nourrissait au dedans des mets délicieux de la vérité; l'une préparait beaucoup de choses, l'autre ne s'attachait qu'à une seule. »

Ces deux sœurs, disent les Pères (S. Aug., serm. 27, *De verb. Dom.*), sont les modèles de la vie active et de la vie contemplative, dont l'une est occupée des besoins du prochain par la nécessité de la charité, et l'autre est occupée de Dieu par l'amour de la vérité. Or nous pouvons assurer que ce qui était séparé dans Marthe et Marie se trouve parfaitement réuni dans la sainte Vierge. En voulons-nous les preuves? ne les cherchons que dans l'Evangile, et parcourons ce qu'il nous dit de la Mère de Dieu. Elle a été engagée très-jeune dans l'état du mariage avec un époux réduit à gagner sa vie du travail de ses mains. Enceinte de Jésus, elle a traversé les montagnes de Judée pour aller rendre ses services à sa cousine Elisabeth, lors enceinte de saint Jean-Baptiste. (*Luc*., I, 17, 39.) Pour obéir à l'ordre de l'empereur, elle a été se faire inscrire de Nazareth en Bethléem, et là elle s'est trouvée réduite à enfanter le Sauveur du monde dans une étable, elle lui a donné du lait de ses mamelles, l'a nourri, l'a élevé. (*Luc*., II, 4-7.) Pour fuir la persécution d'un tyran, elle l'a transporté de Judée en Egypte, l'a ramené en Galilée (*Matth*., II, 13, 22), perdu à Jérusalem, et cherché pendant trois jours. (*Luc*., II, 46.) Le vin ayant manqué aux noces de Cana, elle s'est intéressée en faveur de l'époux pour en obtenir de son Fils par un miracle. (*Joan*., II, 3.) Elle a suivi ce cher Fils dans sa Passion. Elle l'a vu attaché à la croix. (*Joan*., XIX, 25.) N'est-ce pas là avoir rempli parfaitement tous les devoirs de la vie active. Pour la vie contemplative, l'Evangile, en un seul mot qu'il nous dit de la sainte Vierge, et qu'il nous répète par deux fois en deux occasions différentes, nous fait assez entendre que c'était sa principale occupation; car il nous la fait voir toujours attentive à considérer le mystère de l'Homme-Dieu, à écouter ses paroles, à les repasser dans son esprit, à les conserver soigneusement dans son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* (*Luc*., II, 19, 51.) Disons donc que comme la reine Esther parut devant Assuérus, appuyée sur deux de ses suivantes (*Esther*, XV, 5), nous pouvons de même nous représenter la sainte Vierge devant le trône de Dieu, soutenue de Marthe et de Marie; parce que c'a été par l'exercice de la vie active et de la vie contemplative qu'elle a acquis tout son mérite; et ce sont ces deux vertus, comme deux sœurs, qui lui servent aujourd'hui d'appui pour s'élever de la terre au plus haut faîte de la gloire. Tel est l'exemple qui nous est proposé pour arriver à l'état de perfection où nous sommes appelés en qualité de chrétiens. Il faut joindre la vie contemplative à la vie active; car une vie toute d'action dissipe trop l'esprit: et il n'est point d'état sur la terre qui puisse être de pure contemplation. Aussi saint Augustin nous assure (*De verb. Dom.*, serm. 27, cap. 3) que « l'occupation de Marie est particulièrement l'image de la vie future, où l'on jouira d'une paix et d'une tranquillité parfaite; au lieu que celle de Marthe l'est proprement de la vie présente, où tout se passe dans le travail et dans la douleur. » Il est vrai cependant qu'il y a certaines vies qui sont plus d'action que de contemplation, et d'autres plus de contemplation que d'action. Que doit-on faire dans ces différents états pour s'y sanctifier? Le voici.

Pour ceux qui sont engagés dans le monde, lorsqu'ils se trouvent le plus surchargés d'occupations, au lieu de s'y livrer entièrement, et de s'exposer ainsi à s'en voir accablés, ils doivent alors imiter Marthe qui appelle Marie à son secours: car il faut que la prière soutienne le travail, que Moïse lève les mains au ciel, tandis que Josué combat (*Exod*., XVII, 12); « c'est-à-dire que, si nous ne pouvons pas être comme Marie assis aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, nous devons comme Marthe étant debout et en faisant notre ouvrage, avoir le Seigneur toujours présent à notre esprit (43). » Mais comme il est difficile d'éviter la dissipation quand on est toujours dans l'embarras des affaires séculières, on doit avoir quelques heures marquées dans la journée, et quelques jours dans l'année pour se retirer, pour rentrer en soi-même, et pour nettoyer son cœur de la poussière que l'on contracte toujours dans le commerce du monde (44); autrement l'expérience nous fait voir que quiconque manque de prendre ces sages précautions, arrive souvent à l'extrémité d'une vie longue et laborieuse, qui a été uniquement occupée des affaires des autres, sans avoir jamais eu un moment à soi pour penser *à la seule chose nécessaire*. Pour ceux dont la vie est plus de contemplation que d'action, comme celle des ecclésiastiques qui ne sont point chargés de la conduite des âmes, des religieux, des religieuses, des vierges, des veuves; que suivant leur état, ils ne s'occupent que de leur propre perfection; qu'ils en goûtent les douceurs et la tranquillité; qu'ils remercient sans cesse le Seigneur de n'avoir qu'à plaire à lui seul, de n'avoir que d'eux seuls à répondre, et de pouvoir passer leur vie dans la solitude, sans en être attachés par des occupations souvent nécessaires, mais toujours dangereuses, qui dissipent l'esprit en le partageant, et qui le détournent de la vue du ciel en l'appliquant aux choses de la terre. Qu'ils sachent cependant qu'il est quelquefois ne-

(43) Si sedendo non potest cum Maria quiete, cum Martha stando in ipso opere Deum contemplatur. (S. Aug., *ibid*.)

(44) Dum enim per varias actiones vitæ hujus sollicitudo distenditur, necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere; unde magna divinæ pietatis cura provisum est ut ad reparandam mentium puritatem aliquot dierum nobis exercitatio procuretur. (S. Leo., serm. 4, *de Quadrag*.)

cessaire de quitter l'entretien secret que l'on a avec Dieu dans la solitude pour assister nos frères dans leurs besoins, à l'exemple de Jésus-Christ, qui quittait l'entretien secret qu'il avait avec son Père, pour nourrir et pour instruire le peuple qui le suivait, et qui désirait entendre sa parole. « Car, dit saint Augustin, si l'amour de la vérité cherche le saint repos de la contemplation, le devoir de la charité fait embrasser un juste emploi, lorsqu'il se trouve une occasion de travailler au soulagement du prochain, et au salut des âmes (45).

Il ne nous reste qu'à nous précautionner contre deux abus, dont plusieurs ne sont pas exempts dans la matière que nous traitons; car il y en a qui, par leur emploi et leur état se trouvant dans la vie active, veulent s'occuper beaucoup plus de la contemplative : ainsi voit-on ce pasteur qu'on ne peut arracher de son cabinet pour aller visiter les malades dont il doit prendre soin; ce magistrat qui par sa dignité doit être le protecteur de la veuve et de l'orphelin, les laisser opprimer par la négligence qu'il apporte à leur rendre la justice, parce qu'il ne peut quitter sa retraite; cette femme négliger le soin de sa famille, et impatienter un mari qui se débauche, parce qu'il ne la trouve jamais dans la maison, et qu'elle est éternellement dans l'église. D'un autre côté, on en voit qui, s'étant retirés du commerce du monde pour ne vaquer qu'à leur perfection, y rentrent d'eux-mêmes par *un zèle qui n'est point selon la science* (*Rom.*, X, 2), et abandonnent la solitude où Dieu les voulait, pour se mêler de mille affaires qui ne les regardent point, et où ils ne sont point appelés. Est-ce donc qu'on ne comprendra jamais que la vraie vertu consiste à demeurer dans la situation où la Providence nous a placés, *à examiner notre vocation* (I *Cor.*, II, 26), et à en remplir les devoirs? et faut-il que par le déréglement d'une dévotion mal entendue, ou plutôt d'une humeur prédominante, ceux mêmes qui sont dévots de bonne foi donnent lieu à des scandales, dont les libertins ne manquent pas de tirer avantage? N'arrive-t-il pas tous les jours qu'en reprenant les pécheurs des désordres de leur conduite, ils croient être justifiés quand ils font voir des gens qui se piquent de piété avoir des défauts, dont les suites sont quelquefois aussi fâcheuses que celles des vices des autres hommes? Aussi peut-on dire que les ministres du Seigneur qui sont véritablement animés du zèle de sa gloire, ne peuvent assez bien établir les règles de la vraie et solide piété, ni assez décrier les travers de la fausse; car rien n'est plus aimable en soi qu'un véritable homme de bien; et si on ne mêlait à la dévotion rien de son humeur, de son esprit, de son tempérament, on donnerait envie à tout le monde de le devenir; au lieu qu'il y a des dévots si rudes, si critiques, si bizarres, qu'ils pourraient la faire craindre à ceux qui ne feraient pas attention que ces défauts ne sont pas ceux de la dévotion, mais que ce sont les vices des dévots.

Sommes-nous donc dans la vie active, appliquons-nous particulièrement au bien de nos frères ou à les instruire, ou à les défendre, ou à les consoler, ou à les assister et à les secourir. Sommes-nous dans la vie contemplative, goûtons notre bonheur de pouvoir passer notre vie aux pieds de Jésus-Christ, et ne le quittons point que quand il nous fait connaître manifestement sa volonté; sachons qu'autant que l'amour de Dieu est élevé au-dessus de l'amour du prochain, autant cet état est plus parfait que l'autre; ainsi remercions-le tous les jours de notre vie, de ce qu'par sa grâce *nous avons choisi la meilleure part qui ne nous sera point ôtée.*

Le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, Vous vous inquiétez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses, mais une seule est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. « Marthe se plaint de Marie, dit saint Augustin (serm. 29, *De verb. Dom.*), et Marie, au lieu de répondre à sa sœur, abandonne le soin de sa cause à Jésus Christ, qui devient son avocat; écoutons le parti qu'il va prendre, et en faveur de laquelle de ces deux sœurs il va se déclarer. Il nomme deux fois Marthe, par son nom *Martha, Martha*, ou pour lui donner une marque d'affection, ou pour la rendre plus attentive à ce qu'il va dire : *vous vous occupez à beaucoup de choses*, lui dit-il, *lorsqu'une seule est nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée*, c'est-à-dire la part que vous avez prise n'est pas mauvaise, mais celle de votre sœur est la meilleure, et elle ne lui sera point ôtée, puisque ce qu'elle a choisi doit subsister toujours. Ainsi le Seigneur ne blâme point le travail de Marthe, mais il distingue les dons des deux sœurs, comme s'il disait; Marthe, vous êtes occupée à plusieurs choses, mais une seule est nécessaire, et c'est celle que Marie a choisie; car le travail qui embrasse beaucoup de choses passera, mais la charité qui nous attache à l'unique nécessaire demeurera toujours : ce que Marie a choisi ne lui sera point ôté, et par conséquent ce que vous avez choisi, Marthe, vous sera ôté; mais il ne vous sera ôté qu'afin que ce qu'il y a de meilleur vous soit donné; on vous ôtera le travail passager, pour vous établir dans un repos éternel.

Il y a donc cette différence entre la vie active et la vie contemplative, que quand nous serons arrivés dans la céleste patrie, la fonction de Marthe cessera, « parce que, dit saint Augustin (46), là il n'y aura plus ni d'étrangers à loger, ni de pauvres à nour-

(45) Otium sanctum quærit charitas veritatis, negotium justum suscipit necessitas charitatis. (*De civ. Dei*, lib. XIX, cap. 19.)

(46) Nunquid cum veneris ad illam patriam, invenies peregrinum quem suscipies hospitio, esurientem cui panem frangas, sitientem cui potum

rir, ni de malades à assister, ni de prisonniers à visiter, ni de morts à ensevelir. » Au contraire, l'occupation de Marie, qui consiste à contempler les perfections infinies de Dieu, à l'aimer, à en jouir, durera éternellement; et c'est en ce sens que Jésus dit à Marthe (*Luc.*, X, 43) : *Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée.*

A qui ces paroles conviennent-elles mieux qu'à la Mère de Jésus-Christ? quelle idée avons-nous d'elle, sinon de la créature qui a été la plus privilégiée dans la connaissance *des mystères du royaume de Dieu* (*Matth.*, XIII, 11), et la plus attentive à les méditer? Elevée en corps et en âme dans le ciel, elle y continue l'occupation qu'elle a eue sur la terre; voir Dieu face à face, le servir, mettre tout son bonheur à l'aimer et à en jouir, c'est ce qu'elle a fait tant qu'elle a été sur la terre ; c'est ce qu'elle fera dans le séjour des bienheureux pendant tous les siècles des siècles, et c'est ainsi qu'elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Quel secours et quelle protection ne devons-nous pas attendre de cette Vierge Mère, « qui étant assise dans la gloire auprès de son Fils, et ayant trouvé grâce auprès de Dieu, est en état d'obtenir par ses saintes prières le pardon des coupables, la guérison des malades, la consolation des affligés, la délivrance des pécheurs, le salut de tous les enfants d'Adam (47) ? » Aussi quels titres d'honneur et de gloire les Pères ne lui ont-ils pas donnés ! d'inventrice de la grâce, de médiatrice du salut, de réparatrice des siècles. En effet on peut dire qu'elle a été donnée aux hommes, et particulièrement aux pécheurs, comme une médiatrice, dont ils peuvent se servir utilement auprès du Médiateur même, parce que le Médiateur étant en même temps, et Médiateur et Juge, cette dernière qualité effraye ceux que la première rassure; et c'est la pensée de saint Bernard (serm. 8, *in Nativ. B. Virg.*), qu'il exprime en ces termes : « vous craignez, dit ce grand saint, d'approcher du Père Eternel, il vous a donné Jésus pour médiateur ; qu'est-ce qu'un tel Fils ne peut pas auprès d'un tel Père : *il sera sans doute exaucé pour son respect et sa piété* (*Hebr.*, V, 7,) *car le Père aime le Fils.* (*Joan.*, V, 20.) Craignez-vous encore d'approcher de ce Fils, *c'est votre frère et votre chair, qui comme nous a été tenté par toute sorte de maux, excepté le péché* (*Hebr.*, IV, 15); mais peut-être redoutez-vous en lui la majesté divine ; car quoiqu'il soit devenu homme, il est toujours demeuré Dieu ; vous voulez avoir un avocat auprès de lui, recourez à Marie, en elle vous trouverez l'humanité seule, et je puis l'avancer hardiment, elle sera exaucée pour son respect et sa piété, car le Fils exaucera la Mère, et le Père exaucera le Fils. Mes chers enfants, conclut ce dévot Père, voilà l'échelle dont doivent se servir les pécheurs pour arriver jusqu'à Dieu ; voilà ma grande espérance, car cette Vierge innocente a trouvé grâce devant le Seigneur, et c'est de cette seule grâce dont nous avons besoin pour être sauvés. »

Après cela que pouvons-nous dire de plus pour exciter tous les hommes à mettre leur confiance en la Mère de Jésus-Christ? mais à Dieu ne plaise qu'on leur fasse entendre que si la sainte Vierge n'est pas plus puissante que son Fils, elle est en quelque façon plus tendre et plus miséricordieuse que lui, qui est la source de toute bonté et de toute miséricorde ! Gardons nous bien de leur dire ce que quelques prédicateurs, mal instruits des vérités de la religion, ont osé quelquefois avancer, qu'un chrétien qui se confie en la Mère de Dieu, et qui porte sur soi quelques marques extérieures d'un attachement particulier à son service, ne peut jamais être damné dans quelque habitude de péché qu'il puisse être, et qu'elle fera des miracles pour empêcher que celui qui s'est déclaré son serviteur pendant cette vie, ne souffre les peines éternelles de l'autre. Parler ainsi à des chrétiens, c'est vouloir les séduire, et leur tenir le même langage que le serpent tint à la première femme, quand il l'assura qu'elle pouvait manger du fruit défendu, sans craindre la mort dont le Seigneur l'avait menacée. (*Gen.*, III, 4.) Le zèle des vrais ministres de Jésus-Christ doit s'élever pour détruire les impressions que peuvent faire dans les esprits faibles de pareilles erreurs, qui font la sainte Vierge patronne de nos vices et complice de nos désordres; et l'on supplie nos frères nouvellement convertis d'avoir cette équité, de n'attribuer pas ces abus à l'Eglise, mais bien à l'ignorance de quelques particuliers. De tout temps l'erreur s'est glissée avec la vérité, et l'on a abusé des meilleures choses; et de tout temps quand il s'est agi de dévotions populaires, il a été de la sagesse des pasteurs de tolérer ce qu'ils ne pouvaient retrancher sans faire un éclat scandaleux (S. Aug.); mais il a toujours été de leur devoir de s'élever contre ce qui était absolument mauvais. Voici comme parle saint Augustin (epi t. 55, *Ad Januar.*) dans une occasion pareille. « Quant aux nouvelles pratiques qu'on introduit, et dont on fait comme de nouveaux sacrements, je ne saurais les approuver; quoique je ne m'en explique pas aussi librement que je ferais, si je ne craignais de donner lieu aux scandales que pourraient faire certains esprits turbulents, et même quelques personnes d'ailleurs pieuses et bonnes; mais je ne

porrigas, ægrotum quem visites, mortuum quem sepelias ? (S. Aug., *De verb. Dom.*, serm. 16.)

(47) Sic pietatis tuæ ipsam quam apud Deum gratiam invenisti, notam fac mundo, reis veniam, medelam ægris, pusillis corde robur, periclitantibus adjutorium et liberationem sanctis tuis precibus o tuendo. (S. Bern., serm. 4, *De Assumpt.*; idem epist. 75, *Ad can. Lugd.*)

puis me consoler de voir que pendant qu'on néglige des choses très-salutaires que l'Ecriture prescrit, tout est plein d'institutions humaines, qui surchargent notre sainte religion de pratiques serviles; et qui de la liberté, où la miséricorde de Dieu l'a établie, en ne nous prescrivant qu'un très-petit nombre de sacrements, dont la fin et la vertu nous sont très-clairement connues, la font retomber dans une servitude pire que celle des Juifs. » Imitons la sagesse de ce grand docteur; ne disons rien qui puisse scandaliser *le moindre des esprits* (*Marc.*, IX, 51), supportons avec charité *les faiblesses des infirmes* (*Rom.*, XV, 1), mais aussi quand il s'agit d'abus qui peuvent être préjudiciables au salut, ou qui peuvent éloigner de nous nos frères errants, ne soyons pas si lâches que de les dissimuler. Nous n'avons donc rien plus à cœur que d'établir solidement la dévotion de la sainte Vierge, que de persuader aux plus grands pécheurs de recourir à elle avec confiance, sans que la grandeur de leurs crimes puisse jamais les faire désespérer de sa bonté, les assurant qu'elle est pleine de tendresse pour ceux qui l'invoquent, et que s'ils s'adressent à elle comme à la Mère de miséricorde, s'ils la prient sincèrement de les aider à obtenir de son Fils la grâce de rompre les liens qui les attachent au péché, elle ne manquera pas de prier pour eux, et de leur impétrer celle de leur conversion. En un mot, nous souhaiterions pouvoir inspirer à tous les chrétiens d'avoir en elle une grande confiance, et de lui appartenir particulièrement par de saintes associations que l'Eglise autorise, puisqu'ils en retireront de grands secours, s'ils se rendent dignes d'être du nombre de ses enfants; car « la Vierge, dit saint Thomas, est cette tour mystérieuse de David en laquelle sont suspendus mille boucliers, pour nous protéger contre les diverses attaques de nos différents ennemis (48). » Mais nous n'avons pas un moindre zèle de régler la dévotion que l'on a en la Mère de Jésus-Christ, de faire entendre aux chrétiens qu'il est nécessaire de joindre un culte intérieur au culte extérieur qu'on lui rend; que celui-ci ne sert de rien, si l'on n'y joint celui-là; que la Mère du Sauveur ne demandera rien à son Fils pour un pécheur qui ne se met pas en état de demander lui-même pour lui; que toute dévotion est fausse dès qu'elle dispense de la pénitence. En un mot, qu'autant qu'il est vrai, selon les témoignages des Ecritures et des Pères, que c'est un miracle, quand un homme qui a toujours vécu dans l'impénitence est sauvé; autant est-il faux d'avancer, qu'il en faudrait un, afin qu'un pécheur qui porte sur soi une marque de son association, pût être damnée; car alors il s'ensuivrait, qu'au lieu, par exemple, de prendre le scapulaire comme un moyen capable d'obtenir de la Vierge les grâces qui nous sont nécessaires pour nous faire avancer de plus en plus dans la vertu (ce qui est le but et la fin de toutes les confréries). Un libertin mal instruit le pourrait prendre, au contraire, comme une sauvegarde contre son impiété, et une protection qui le mettrait à l'abri de la justice de Dieu. Ne détruisons point notre sainte religion, en établissant des principes qui en ruinent les fondements dès qu'ils sont favorables à la cupidité, et faisons en sorte de la rendre à nos descendants aussi pure que nous l'avons reçue de nos pères. Ainsi veut-on savoir ce qui honore véritablement la sainte Vierge, et la manière infaillible de lui témoigner que nous l'aimons, « c'est d'imiter ses vertus, sa douceur, sa patience, son humilité, sa pureté de corps et d'esprit, sa parfaite résignation aux ordres de Dieu; car sans cela nous n'aurons jamais envers elle une solide dévotion (49). C'est de faire ce que son Fils nous a commandé, comme elle nous l'a enseigné elle-même, lorsque le priant de suppléer au vin qui avait manqué aux noces de Cana, elle dit à ceux qui servaient de faire tout ce qu'il leur dirait, *quodcunque dixerit vobis facite.* (*Joan.*, I, 5.) C'est de ne préférer jamais ce qui est d'une dévotion arbitraire aux divins préceptes, ni l'accessoire au principal; car s'il est bon de ne pas omettre les œuvres saintes qu'une piété éclairée nous a prescrites, avant toutes choses il faut faire ce que la loi de Dieu nous ordonne (*Matth.*, XXIII, 23); autrement nous tomberions dans le vice que Jésus-Christ reprochait aux Pharisiens, de mépriser les commandements du Seigneur pour la tradition des hommes. (*Matth.*, XXV, 6.) C'est enfin dans les fêtes différentes que l'Eglise célèbre en son honneur, de la prier de nous obtenir telle ou telle vertu qui a éclaté singulièrement en elle, ou bien telle ou telle grâce que le Seigneur lui a faite spécialement : ainsi, par exemple, nous devons lui demander aujourd'hui de nous impétrer celle d'une bonne mort, et être persuadés en même temps que la bonne mort n'est la récompense que de la bonne vie; ainsi en la voyant monter glorieusement au ciel, nous devons lui demander de nous y attirer après elle, et de nous faire *courir après l'odeur de ses parfums.* (*Cant.*, I, 3.)

Mais pour finir par notre Evangile, sans sortir de cette instruction, voulons-nous avoir un sort pareil au sien, c'est-à-dire mourir comme elle saintement, et ressusciter comme elle glorieusement; au lieu de passer notre vie dans l'embarras de plusieurs choses, souvent mauvaises en elles-mêmes, et quelquefois sans être mauvaises, difficiles à concilier avec l'état de chrétien; ne nous attachons comme elle qu'à *la seule chose nécessaire*, qui n'est autre que l'ouvrage de

(48) Hæc est enim mystica turris David, ex qua mille clypei pendent, id est præcunque remedia adversus omnia et quævis pericula. (*Opusc.* VIII.)

(49) Si Mariam diligitis, si eam delectabilis placere ei, æmulemini modestiam ejus, humilitatem, etc. (S. BERN., *De verb. Apost.*, serm. 5.)

no re salut ; tâchons de *choisir la meilleure part qui ne nous sera point ôtée :* c'est-à-dire de travailler à nous procurer les biens éternels, et de ne préférer pas les avantages d'un corps qui doit périr, à ceux d'une âme qui ne mourra jamais: car, *que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il est assez malheureux de se perdre soi-même? et s'étant une fois perdu, par quel échange se pourra-t-il racheter?* (*Matth.*, XVI. 26.) Hélas! dans quel aveuglement sommes-nous? on passe sa vie dans le chagrin et dans la peine, pour amasser des biens, et pour s'élever à des dignités, sans faire réflexion qu'à la mort il faudra tout quitter, et l'on ne songe point à faire provision de bonnes œuvres, quoique ce soient les seules choses qui nous resteront, et que nous emporterons avec nous. Concluons donc avec saint Ambroise (*in Luc.*), que toute la prudence du chrétien consiste à travailler ici-bas à acquérir ce qui ne pourra nous être ôté : et à nous détacher peu à peu et volontairement de tout ce que la mort nous ravira tout d'un coup et malgré nous. « Qu'avons-nous à faire dans cette vie mortelle, dit saint Augustin (*Ad Paul.*, epist. 95), sinon de vivre d'une manière qui nous forme et nous rende propres à cette vie immortelle, que nous mènerons dans le ciel? c'est ce qui s'appelle choisir la meilleure part, qui ne nous sera point ôtée : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Ne permettez pas, Seigneur, que nous nous embarrassions dans le soin de plusieurs choses, mais faites par les mérites de celle qui a choisi la meilleure part, que nous ne nous occupions que de la seule chose nécessaire, et que nous nous y portions de toute l'étendue de notre cœur. Ainsi soit-il.

NÉCESSITÉ DE LA SAINTE VIE POUR ASPIRER A LA SAINTE MORT, ET DE LA SAINTE MORT POUR ARRIVER A LA GLOIRE ÉTERNELLE.

Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. (*Luc.*, X, 45.)

L'Eglise célèbre deux mystères dans la fête que nous honorons aujourd'hui, la sainte mort de la Vierge, et son Assomption glorieuse. Elle est morte, disent quelques Pères (S. Jean. Damasc., orat. 2; Albert. Magn. in suo *Mariali*), non par la douleur ou par la violence de la maladie, mais par charité et par amour; et non-seulement son âme s'envole dans le ciel comme celle des justes, mais son corps y est enlevé par le ministère des anges. Il ne nous appartient pas de participer à ces prérogatives de la Mère de Dieu, mais voici ce qui doit être l'objet de notre imitation. La sainte Vierge meurt saintement, parce qu'elle a vécu saintement, et par conséquent nous ne devons aspirer à une sainte mort, que par la sainteté de notre vie. La sainte Vierge jouit de la gloire des bienheureux, parce que *sa mort a été précieuse devant Dieu* (*Psal.* CXV, 15), et par conséquent nous n'arriverons jamais à la félicité éternelle, si nous ne mourons de la mort des justes : ainsi la bonne mort suite de la bonne vie, la gloire éternelle récompense de la sainte mort ; c'est ce que nous verrons dans la Mère de Jésus-Christ. *laquelle a choisi en tout la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée:* c'est ce que nous devons imiter en elle, et ce sont ces deux réflexions qui feront le partage de ce discours.

1. Bien qu'il ne soit pas absolument impossible que celui qui a toujours vécu dans le crime, meure dans la grâce de Dieu, comme il peut arriver que celui qui a toujours mené une vie sainte, la finisse malheureusement dans le péché, rien n'est plus vrai que pour l'ordinaire la mort est l'écho de la vie, et qu'il n'est presque point d'homme qui ne meure comme il a vécu. En vain voit-on des impies qui s'écrient avec un faux prophète, *Que mon âme meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie devienne semblable à la leur.* (*Num.*, XXIII, 10.) Pour mourir de la mort des justes, il faut vivre de la vie des justes ; et quiconque veut persévérer dans l'habitude du péché, doit s'attendre de finir ses jours dans l'impénitence. Voulons-nous donc avoir le bonheur de mourir aussi saintement que la Mère de Jésus-Christ? imitons la sainteté de sa vie, car voilà à quoi nous devons attribuer celle de sa mort. Qui peut dire quelle a été la vie de grâce et de sainteté qu'elle a menée sur la terre? exempte du péché originel par le privilége de sa naissance, jamais elle n'a commis le moindre péché actuel; dès qu'elle eut atteint l'âge de raison, elle s'en servit pour se consacrer particulièrement à Dieu, et si son Fils, ce divin *Soleil de justice* (*Malach.*, IV, 2), dès le premier instant de sa naissance eut, comme l'astre qui nous éclaire, tout son éclat et toute sa perfection, Marie comme l'aurore s'avança toujours de plus en plus en lumière, en grâce, et en mérite (*Cant.*, VI, 9) ; quand l'ange lui annonça le mystère de l'Incarnation, il la nomma *pleine de grâce* (*Luc.*, I, 28), mais par sa fidélité à correspondre à celles qu'elle recevait de son Dieu, et par l'exercice de toutes les vertus, elle trouvait le moyen d'en faire toujours de nouvelles acquisitions. Jamais on ne vit d'humilité plus profonde, de foi plus vive, d'espérance plus ferme, de charité plus ardente. L'Evangile cependant ne nous fait point remarquer en elle de ces actions éclatantes qui attirent l'admiration du public. Aller au temple aux jours solennels, et y mener l'Enfant Jésus avec elle, célébrer les fêtes, entendre l'explication de la loi, s'occuper dans son domestique à travailler de ses mains pour soulager son époux, prendre soin de son fils, bien gouverner sa maison ; telles étaient ses occupations, et ç'a été par ces actions communes qu'elle a acquis une sainteté où les plus parfaits ne pourront jamais parvenir. (*Luc.*, II, 41.) D'où il est aisé de conclure, comme nous l'avons dit dans l'homélie de ce jour, que toute la vertu consiste *à demeurer dans les bornes de*

notre vocation (I *Cor.*, VII, 20); sans vouloir en sortir pour faire des œuvres plus éclatantes; car malgré une erreur qui ne laisse pas d'être assez ordinaire aux personnes mêmes de piété, voilà la vraie voie de sainteté; plus elle est cachée, plus elle est sûre; plus est obscure, plus elle est conforme à l'humilité de Jésus-Christ; plus elle est éloignée de la singularité, plus elle est à couvert de l'orgueil qui corrompt les vertus les plus pures. Consolation infinie pour tous ceux qui, se trouvant dans une condition obscure et abjecte, ne peuvent donner à leur Dieu aucunes marques éclatantes de leur amour, et qui cependant dans cet état même d'obscurité et d'abjection peuvent arriver au plus haut point de la perfection.

Après cela ne nous étonnons pas de ce que Marie meurt si saintement, puisque sa vie a été si sainte et si conforme à son état. La mort de son Fils l'avait transpercée *du glaive de douleur* (*Luc.*, II, 35), parce qu'elle l'avait séparée de sa vue. La sienne la remplit de joie, et n'a pour elle rien que d'aimable, parce qu'elle doit la réunir à son Fils. Aussi quelques Pères nous assurent (50), qu'elle ne meurt pas par la force de la douleur, mais par l'excès *de sa charité qui est forte comme la mort.* (*Cant.*, VIII, 6.) Or, voilà ce que nous devons imiter en elle, si nous voulons mourir comme elle, et nous épargner toutes les horreurs de la mort; il faut pendant toute notre vie nous détacher de tous les objets de la terre, et nous attacher uniquement au Seigneur, l'aimer pour lui, et n'aimer tout le reste que par rapport à lui, ne compter pour rien la perte de tous les biens de la terre, compter pour tout la perte de Dieu, n'avoir de douleur que quand nous le perdons, de joie que quand nous le retrouvons. Voilà, encore un coup, quelle doit être la disposition du chrétien, qui ne se doit servir de la vie que pour se préparer à la mort.

Hélas, que nous sommes éloignés de ces sentiments! la plus grande partie des hommes vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir, et qu'ils dussent éternellement demeurer sur la terre. En effet, quelle est l'occupation *des enfants de ténèbres* (*Luc.*, XX, 34), si ce n'est d'amasser de grands biens, d'arriver à de grandes dignités, de se procurer beaucoup de plaisirs; c'est à-dire, de se former plus de liens qui les attachent plus fortement à la vie, et qui ne se rompent à la mort qu'avec des violences terribles? Mais aussi qui peut décrire l'état d'un pécheur près de mourir? D'un côté il est déchiré de se voir séparé pour toujours de ce qu'il aime uniquement; de l'autre il est saisi de crainte et de frayeur de paraître devant un Juge puissant et irrité, qui a préparé des feux éternels aux amateurs du siècle. Cet état est le plus horrible qu'on puisse jamais présenter à l'imagination; au lieu qu'il n'en est point de plus digne d'envie que celui d'un juste, qui détaché de tous les objets de la terre, attaché uniquement à Dieu, a fait de la vie un continuel essai de la mort, et se trouve en état de dire avec saint Paul, *Je souhaite mourir et être avec Jésus-Christ;* alors *il regarde la mort comme un gain* (*Philipp.*, I, 21, 23); bien loin de l'appréhender, il la désire; bien loin de frémir quand il la voit s'approcher, il triomphe de joie. Ainsi meurt la Mère de Jésus-Christ, et c'est ainsi que nous aurons le bonheur de mourir, si nous imitons la sainteté de sa vie. Mais ce n'est pas encore assez, elle monte dans le ciel, parce qu'elle est morte saintement, et nous n'arriverons jamais à la gloire, si nous ne mourons de la mort des justes.

2. L'apôtre saint Paul nous apprend, que *nous ressusciterons tous, mais que nous ne serons pas tous changés.* (I *Cor.*, XV, 51.) Les uns ressusciteront pour être éternellement glorieux, et les autres pour être éternellement misérables. La justice de Dieu ressuscitera les pécheurs pour les punir, comme sa bonté ressuscitera les justes pour les récompenser. Or, ces différentes résurrections seront la suite des différents états dans lesquels on sera mort; car *de quelque côté que l'arbre tombera, il y demeurera pour toujours.* (*Eccli.*, XI, 3.) Notre bonheur ou notre malheur éternel dépendra de l'instant de notre mort, et l'arrêt qui nous sera prononcé alors sera irrévocable dans toute l'éternité. Si la sainte Vierge monte donc aujourd'hui au ciel, c'est qu'elle est morte dans la grâce Dieu, et la gloire de sa résurrection est la récompense de la sainteté de sa mort. D'où il suit, que si les uns doivent se réjouir dans l'espérance de la résurrection future, cette idée doit effrayer les autres, puisque si ceux-là doivent ressusciter, afin que le corps qui a contribué de sa part à l'acquisition de la vertu, participe à une béatitude qui en est la récompense; ceux-ci ressusciteront, afin que toutes les parties de ce corps qui ont été les instruments de différents vices, soient tourmentés par des supplices différents.

Mais l'instruction principale, et en même temps la plus importante que nous puissions donner aux chrétiens dans la matière que nous traitons, c'est que nous devons mettre toute notre étude à bien mourir, puisque de la bonne mort ou de la mauvaise, dépend notre bon ou notre mauvais sort. Or, comme rien n'est plus incertain que l'heure de la mort, il s'ensuit que nous devons toujours être préparés à mourir, afin que la mort la plus subite ne soit pas pour nous une mort imprévue. Est-il rien qui nous soit plus recommandé dans l'Ecriture, que la vigilance chrétienne? (*Matth.*, XXIV, 42.) Est-il rien dont elle nous parle plus souvent que de l'ignorance où nous sommes de l'heure et du jour de notre mort (*Matth.*, XXV, 13); mais est-il rien dont nous ayons des exem-

(50) Langueo plus impatientia amoris, quam passione doloris, plus vulnerata charitate, quam gravata infirmitate. (Abbas Guerr., serm. 2, *de Assumpt.*)

ples plus sensibles par les morts subites qui deviennent si fréquentes, et qui enlèvent tous les jours à nos yeux, grands, petits, jeunes, vieux, parents, amis ; et cependant peut-on se remettre plutôt du trouble que ces sortes de morts nous causent ; et par le peu de profit que nous tirons du malheur des autres, ne semblerait-il pas que nous aurions une sauvegarde contre de pareils accidents, et que nous n'aurions rien à craindre pour nous-mêmes? Nous avons dit en plusieurs occasions que d'attendre à la maladie à se préparer à la mort, c'est mettre son salut en un risque évident, que la pénitence d'un malade est aussi faible que lui, que les ministres qui vous donnent l'absolution dans ce temps, et qui vous la refuseraient dans un autre, ne vous donnent pas pour cela aucune assurance. Ainsi quand un pécheur voit mourir un autre pécheur qui gémit, et qui les larmes aux yeux paraît de bonne foi demander pardon au Seigneur et à ceux qu'il a offensés, ce qui peut être un pur effet d'une imagination troublée de la proximité de la mort, et de la crainte de la damnation, et non d'une grâce qui opère dans son cœur; que ce pécheur se garde bien de prendre de là occasion de se tranquilliser dans son crime, en se persuadant qu'en pareil état il fera la même chose, et que pour peu qu'il ait de temps à lui, il pourra mettre son salut en sûreté; comme si la grâce de Dieu dépendait de nous, qu'elle fût soumise à notre arbitre, ou que nous puissions absolument être sauvés sans elle. A juger par les dehors de la conversion d'Antiochus et de celle de Manassé (II *Mach.*, IX, 11 ; II *Paral.*, XXXIII, 13), il n'est point d'homme qui n'ait la même opinion de tous les deux; mais Dieu qui voit le fond des cœurs, en sut faire la différence; il en rebuta une, et l'autre lui fut agréable. En vain donc un confesseur par faiblesse ou pour la consolation des vivants, vient-il quelquefois répondre du salut de cet homme qui a vécu dans le péché, et qui en mourant a donné quelques sentiments de piété. Quoique le Seigneur ait pu faire pour lui, le même miracle qu'il fit pour le bon larron (*Luc.*, XXIII, 43), ce sont toujours des exemples sur lesquels il est téméraire de compter (S. Aug.), et sans vouloir sonder les secrets jugements de Dieu, qui peut faire grâce à qui il lui plaît, il est pour nous bien plus conforme à la sagesse chrétienne, et même à la raison, de nous en rapporter plutôt à la parole de Jésus-Christ qui nous assure que ceux *qui diffèrent à la mort à le chercher, le chercheront en vain, et mourront dans le péché.* (*Joan.*, VIII, 21.) Réglons notre conduite sur cette sentence du Fils de Dieu, et au lieu d'attendre à la mort à nous convertir sous des prétextes aussi vains et aussi trompeurs, ne perdons pas un moment à retourner à lui.

Si cependant vous aviez été si malheureux que de vivre dans l'oubli de Dieu jusqu'au dernier jour de votre vie, évitez surtout de tomber dans le désespoir. Le démon, toujours attentif à notre perte, en use bien différemment dans la maladie et dans la santé; dans la santé il nous donne une grande sécurité, fondée tantôt sur notre jeunesse, tantôt sur la bonté de notre tempérament, et toujours sur la miséricorde de notre Dieu ; il couvre de fleurs le précipice sur le bord duquel il nous fait marcher, il détourne nos yeux pour nous empêcher de voir le dard prêt à être décoché contre nous (*Psal.* VII, 13), et au milieu du péril il nous endort aussi profondément, que Jonas dormait dans le fort de la tempête. (*Jon.*, I, 5.) Mais dès que nous sommes attaqués d'une violente et dangereuse maladie, il nous restitue la crainte qu'il nous avait ôtée, il nous remet devant les yeux le nombre et la grièveté de nos péchés, il nous représente le Seigneur, non plus miséricordieux, mais juste et armé de foudres, pour nous punir du mépris que nous avons fait de sa grâce ; et c'est ainsi qu'assez souvent il fait tomber les pécheurs dans le désespoir, en leur inspirant les mêmes sentiments qu'à Caïn, ce modèle des réprouvés, qui crut *son péché trop grand pour pouvoir en obtenir le pardon.* (*Gen.*, IV, 13.) Si nous avons donné dans le premier piége, ne donnons pas dans le second. Malheur donc et le plus grand de tous les malheurs, à ceux qui pendant la vie remettent au moment de la mort à recourir à la miséricorde de Dieu; qui sont méchants, parce qu'il est bon; c'est, *par la dureté et l'impénitence de leur cœur* (*Rom.*, II, 5), se rendre indignes de recevoir jamais aucunes marques de cette bonté infinie. Mais si nos passions ont tellement obscurci les lumières de notre foi et de notre raison, que nous ayons toujours vécu dans une espèce de léthargie sur l'affaire de notre salut, et que nous venions enfin à ouvrir les yeux, et à voir le malheur de notre état; fussions-nous tout proche de la mort, *espérons contre toute espérance* (*Rom.*, IV, 18) en celui dont la miséricorde est plus grande que notre péché; ayons recours à Jésus-Christ dans le saint sacrifice de la Messe ; adressons-nous à sa sainte Mère, qui est l'asile et le refuge des pécheurs; prions-la d'intercéder pour nous, répandons des larmes, poussons des soupirs, envoyons aux pauvres de grandes aumônes; en un mot, faisons tout ce qui peut dépendre de nous pour nous attirer la miséricorde de Dieu, et peut-être qu'il jettera sur nous un œil de compassion, qu'il *nous pardonnera nos offenses* (*Dan.*, IV, 24), et qu'il nous donnera une bonne mort qui sera suivie d'une résurrection glorieuse.

Seigneur, puisque la bonne mort est la suite et la récompense de la bonne vie (51), faites que nous puissions vivre de la vie des justes ; faites par votre grâce que nous observions tous vos commandements, que nous imitions les exemples de sainteté

(51) Vis bene mori, bene vive. Non potest male mori qui bene vixerit. Bona mors vitæ bonæ merces.

qu'une Vierge Mère nous a donnés, et que nous marchions dans le chemin que vous nous avez frayé le premier. (I *Petr.*, II, 21.) *Conduisez-nous par les voies droites* (*Sap.*, X, 10), qui mènent à vous; et pour nous soutenir dans les peines, les chagrins et les afflictions de cette vie mortelle, faites-nous entrevoir un rayon de la *gloire que vous avez préparée à ceux qui vous aiment* (I *Cor.*, II, 9), et que vous destinez pour récompenser la fidélité qu'ils auront eue à vous suivre. Ce sera ainsi, Seigneur, qu'ayant vécu saintement, nous aurons le bonheur de mourir saintement, et qu'une sainte mort sera suivie d'une résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

8 Septembre.

Comme l'Evangile de la Nativité de la sainte Vierge est le même que celui de la Conception, on aura recours à l'homélie qui est pour cette fête.

SUR LE BONHEUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE, ET LE MALHEUR DE NOTRE NAISSANCE.

De qua natus est Jesus qui vocatur Christus. (*Matth.*, I, 16.)

Ce n'est pas ce qu'il y a de plus humiliant pour l'homme que de tirer son origine *de la poussière et de retourner en poussière* (*Gen.*, III, 19); mais si quelque chose est capable de nous confondre, c'est de penser que nous avons été conçus dans le péché, que nous naissons ennemis de Dieu, que nous venons au monde comme des criminels auxquels un arrêt de mort a été prononcé longtemps avant que de naître; et qu'outre ce péché originel, nous nous rendons volontairement coupables de mille crimes pour l'expiation desquels un feu éternel est préparé. *Soyez à jamais bénie entre toutes les femmes* (*Luc.*, I, 42), vous dont la naissance et la vie sont si différentes de celles du reste des hommes; car, si nous naissons dans le péché, et si on ose le dire, pour le péché, la sainte Vierge naît dans la grâce, et pour la grâce. Telles sont les prérogatives de la naissance de la Mère de Dieu, et les malheurs de la nôtre : 1° Le bonheur de la sienne, c'est d'être sainte dans son principe, puisqu'elle naît dans la grâce; et le malheur de la nôtre, c'est d'être souillée dans sa source, puisque nous naissons dans le péché. 2° Le bonheur de la sienne, c'est d'être sainte dans sa fin, puisqu'elle naît pour la grâce, et pour produire l'Auteur de la grâce : *De qua natus est Jesus qui vocatur Christus.* Et le malheur de la nôtre, c'est d'être criminelle dans sa suite, puisqu'il semble que nous ne naissons que pour le péché, et pour enfanter le péché; c'est le sujet de ces deux réflexions, dans lesquelles nous ferons voir comment, sur l'exemple et par l'assistance de cette Vierge sainte, nous pouvons travailler utilement à la réformation de nos mœurs.

1. Pourquoi pensez-vous que le Sage nous assure, que le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance? *Melior est dies mortis die nativitatis.* (*Eccle.*, VII, 2.) Est-il possible qu'il soit meilleur de cesser d'être, que de commencer à être? Sortir du néant, n'est-ce pas le plus grand de tous les biens? Perdre l'être par la mort, n'est-ce pas, selon nous, le plus grand de tous les maux? Entrons dans la pensée du Sage, qui nous découvrira en même temps les malheurs de notre naissance, souillée dans sa source, et les avantages de celle de la Mère de Jésus-Christ, toute sainte dans son principe.

La première raison que nous pouvons apporter, pourquoi *le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance*, c'est qu'avant de naître nous étions renfermés dans le sein de Dieu, ne faisant qu'une même chose avec lui; au lieu qu'au moment que nous avons commencé d'être et de nous appartenir, nous en avons été séparés; toujours éloignés de Dieu, jusqu'à ce que la mort, rompant les liens qui attachent l'âme au corps, nous fassent heureusement rentrer dans ce sein même, d'où la naissance nous a fait sortir. Ce qui faisait dire au grand Apôtre : *Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?* (*Rom.*, VII, 24.) La seconde, c'est que non-seulement nous sortons du sein de Dieu par notre naissance, mais nous devenons ses ennemis au moment que nous sommes conçus dans le sein de notre mère; car il n'y a personne qui ne doive dire avec le Prophète : *J'ai été formé dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché.* (*Psal.* L, 7.) La troisième, c'est que la vie nous expose dans une mer orageuse, sujette à beaucoup de naufrages, et que la mort nous fait arriver dans le port, en délivrant l'âme de la prison du corps, et du danger des périls où la vie l'avait asservi (52); « car c'est la mort, dit saint Jérôme (*Ibid.*), qui est comme le sceau et le couronnement de la vie du juste, et ce n'est *qu'après la mort qu'on doit le louer* (*Eccle.*, XI, 30), parce que tout est incertain avant ce temps.

Si ces raisons sont bonnes pour le reste des hommes, elles ne concluent rien pour Marie. En effet, bien loin que sa nativité la sépare de Dieu, c'est plutôt ce qui l'a liée plus intimement à toutes les personnes divines avec lesquelles elle va commencer d'avoir les liaisons les plus étroites; car elle naît pour être la Fille du Père, la Mère du Fils, l'Epouse du Saint-Esprit; et si elle sort aujourd'hui du sein de Dieu, ce n'est que pour le faire sortir du sien; bien loin de naître son ennemie et dans le péché, elle naît dans son amitié et pleine de grâce. En vain chercherait-on en elle quelque péché, on n'en trouvera jamais le moindre vestige, et quelque éclatante qu'elle soit au dehors : *La gloire de la fille du prince est toute renfermée au dedans* (*Psal.* XLIV, 14); bien

(52) Nativitas alligat corpori libertatem animæ, mors resolvit. (S. Hilros., *in hunc loc.*)

loin enfin que le monde dans lequel elle entre soit pour elle un écueil à craindre : exempte des ardeurs de la concupiscence, ses charmes et ses plaisirs n'ont nuls appas pour elle, ses périls et ses dangers ne peuvent rien contre elle ; dès le premier instant de sa vie, sa grâce est une grâce consommée, contre *laquelle les portes de l'enfer ne peuvent rien* (*Matth.*, XVI, 18), et elle paraît aujourd'hui sur l'horizon de l'Eglise comme un astre lumineux qui vient pour éclairer le monde, et qui ne peut en être éclipsé. Ainsi que le jour de la mort, jour de pleurs, de deuil et de tristesse, soit pour nous meilleur encore que celui de notre naissance : *Melior est dies mortis, die nativitatis* (*Eccle.*, VII, 2) ; nous ne pouvons disconvenir que, par des raisons toutes contraires, le jour de la naissance de la sainte Vierge ne soit pour elle un jour de triomphe et de gloire. Il n'est donc pas nécessaire d'attendre après sa mort à la louer et à la bénir, et elle nous paraît déjà si pleine de grâce, et si élevée au-dessus de nos louanges, que nous ne pouvons dignement la louer que par le silence, le respect et l'admiration.

Il ne dépend pas de nous de naître avec les prérogatives qui ont accompagné la naissance de la sainte Vierge, mais il ne tient qu'à nous d'imiter son humilité. Pour ce sujet il suffit de réfléchir sur le malheur et les suites de notre naissance, qui faisaient souhaiter au saint homme Job, que le *jour auquel il avait été conçu fût rayé du nombre des jours.* (*Job*, III, 3.) Quoi de plus humiliant que le principe de notre naissance ! quoi de plus fier que nos sentiments ! Naître enfant d'ire et de colère ; avoir pour partage le néant, la faiblesse et la misère ; porter dans soi la semence de la désobéissance et de la rébellion ; ressentir la concupiscence fille et mère du péché ; être le jouet de toutes les passions, composé de deux parties différentes qui se font une guerre continuelle : *L'esprit contre le corps, le corps contre l'esprit* (*Galat.*, V, 15) ; sujet aux infirmités de l'un et aux bizarreries de l'autre ; prendre parti tantôt pour celui-ci, tantôt pour celui-là, sans jamais avoir de paix avec tous les deux ensemble. Quoi de plus capable de nous humilier ! Malgré tant de sujets d'humiliation, être toujours aussi content de soi qu'on l'est peu des autres ; se croire riche et n'avoir besoin de rien, quoique, suivant le témoignage du Saint-Esprit, on soit *misérable, pauvre, aveugle, nu* (*Apoc.*, III, 17) ; s'applaudir de ses vices, comme de ses vertus ; des choses qui sont les marques de notre ignominie, comme de celles qui seraient les preuves de notre gloire ; mépriser ses inférieurs, dédaigner ses égaux, se rebeller contre ses supérieurs ; disons plus, se révolter contre Dieu même, et dire, *Je ne servirai point* : « *Non serviam* » (*Jerem.*, II, 20) ; quoi de plus insolent ! Rougissons de notre orgueil et détestons-le de tout notre cœur ; car si vous voulez savoir ce que le Seigneur a le plus en horreur, l'Ecriture nous assure que c'est *un pauvre superbe.* (*Eccli.*, XXV, 4.) Que l'exemple de la sainte Vierge achève aujourd'hui de nous confondre. Sa naissance si privilégiée a été en elle le sujet de sa profonde humilité ; elle s'est abaissée à proportion que la grâce l'a élevée ; quelle honte donc pour nous, de nous élever à proportion de notre bassesse ? et puisqu'elle a bien allié la grandeur à l'humilité, apprenons d'elle au moins à ne pas séparer l'humilité de l'abjection. Nous avons vu comment sa naissance est sainte dans son principe et la nôtre souillée dans sa source ; voyons d'ailleurs qu'elle est sainte dans sa fin, puisqu'elle naît pour la grâce, et la nôtre criminelle dans sa suite, puisqu'il semble que nous ne naissions que pour le péché.

2. L'état de la grâce et l'état de la gloire sont deux états très-parfaits, puisque dans l'un et dans l'autre l'âme est attachée à Dieu, en quoi consiste toute la perfection de l'homme ; mais il y a cette différence entre ces deux états, que dans celui de la grâce l'union que nous avons avec Dieu peut se rompre, et que dans celui de la gloire, c'est une union invariable et indissoluble. Telle est la différence que nous pouvons mettre entre la grâce de Marie et celle des autres hommes : car les plus justes portent *ce trésor précieux dans un vase fragile* (II *Cor.*, IV, 7), qui peut se briser contre mille écueils, au lieu que la grâce de la Mère de Jésus-Christ était sûre et inébranlable : *revêtue et environnée du Soleil* (*Apoc.*, XII, 2), elle eut toujours, comme l'astre du jour, le même éclat et la même stabilité, jouissant sur la terre du privilége de la gloire : aussi a-t-elle l'avantage de naître non-seulement dans la grâce, mais pour le triomphe de la grâce, pour produire l'Auteur de la grâce, pour nous communiquer la grâce.

Marie naît pour le triomphe de la gloire, parce que, dit saint Augustin, le propre de la grâce est d'empêcher que le péché ne domine en nous, et l'originel ni l'actuel, le mortel ni le véniel, n'ont eu nul empire sur elle ; sa conception, sa nativité, sa vie, sa mort, sa virginité, sa maternité, tout est miraculeux en elle. Etre plus pure que les anges dans un corps matériel ; être mère sans cesser d'être vierge, ne sont-ce pas là les triomphes et les prodiges de la grâce ? « Ah ! s'écrie saint Pierre Chrysologue (*De Nativit. B. Virg.*), soyez donc à jamais bénie, vous qui avez eu en même temps l'honneur de la virginité et la dignité de mère, vous qui avez mérité la grâce d'un enfantement tout céleste, et qui avez toujours conservé la couronne de l'intégrité. » Marie naît pour produire l'Auteur de la grâce ; car elle est cette aurore, non-seulement qui précède, mais d'où doit sortir *le Soleil de justice, le Christ qui est notre Dieu.* (*Malach.*, IV, 2.) Elle vient au monde pour y faire entrer *Celui qui doit racheter Israël* (*Psal.* CXXIX, 8), *celui qui a été le désiré des nations* (*Agg.*, II, 8) ; que les prophètes ont prédit, que les patriarches ont si longtemps attendu ; et voilà pourquoi le jour

de la naissance de la sainte Vierge est appelé le jour de la naissance de la joie. Marie naît enfin pour nous communiquer la grâce, car c'est par elle que le Seigneur a résolu de faire passer celle qu'il veut faire aux hommes (53). Les Pères l'appellent tantôt la Porte du ciel, tantôt un Canal rempli des eaux vives de la grâce ; tantôt une Echelle mystérieuse (S. Fulgent., *in hunc locum*; S. Bern., *ibid.*); c'est par cette porte que la véritable lumière nous est communiquée ; c'est par ce canal que les eaux de la grâce se répandent dans nos cœurs ; c'est enfin par cette échelle que l'Auteur même de la grâce est descendu du ciel en terre, et il veut que nous nous en servions pour monter de la terre au ciel. O jour plein de gloire pour la sainte Vierge qui naît pour être la Mère de Jésus ! *De qua natus est Jesus ;* mais jour plein de bonheur pour les chrétiens qui ont l'avantage en même temps de l'avoir pour la leur ! Que les anges au jour de sa glorieuse Assomption, fassent éclater leur joie, c'est un jour de triomphe pour eux, auquel ils s'enrichissent de notre perte, puisque cette Vierge-Mère est enlevée de la terre pour être leur Reine dans le ciel ; mais au jour de sa nativité, c'est au monde, c'est-à-dire à la terre à faire paraître la sienne, puisqu'alors les chrétiens ont une souveraine, les pauvres une protectrice, les pécheurs un asile, les affligés une consolatrice, puisqu'enfin ce jour pour tous les hommes est le commencement de leur salut.

Concluons avec saint Bernard, que « nous devons honorer cette Vierge-Mère de toute la tendresse et l'étendue de nos cœurs ; c'est elle, dit ce Père, qui excite notre foi, qui fortifie notre espérance, qui éloigne notre crainte, qui soutient notre faiblesse (54). » Et voilà ce qui doit nous porter, non-seulement à l'honorer, mais après Dieu, à mettre en elle toute notre confiance ; car que ne peut-elle pas auprès de son Fils ? et que n'en pouvons-nous pas attendre, si nous méritons qu'elle nous mette sous sa sainte protection ? Mais hélas ! pouvons-nous nous en rendre plus indignes, et être en tout plus opposés à cette Mère de miséricorde que nous le sommes ? Elle vient au monde pour le triomphe de la grâce, et nous pouvons le dire à la honte et à la confusion des chrétiens, il semble que la plupart ne vivent que pour faire triompher le péché, pour produire le péché, pour répandre et communiquer le péché. En effet, n'est-ce pas naître pour faire triompher le péché, que de perdre la grâce du baptême sitôt que nous avons assez de raison pour faire le mal ? que de passer toute sa vie dans une alternative de grâce et de péché, de sacrements et de sacriléges, de pénitence et de rechutes ? avec cette différence qu'on donne un jour à la grâce contre une année que l'on donne au péché, et que quand on retourne au péché après avoir goûté de la grâce, c'est, suivant l'expression de Tertullien (*De pœnit.*, lib. II), après avoir fait un indigne parallèle de Dieu et du démon, se déclarer de nouveau en faveur du démon, à l'opprobre, pour ainsi dire, de Dieu même. N'est-ce pas naître pour produire le péché, que de le commettre en tout temps, et de faire servir tout ce qui est à nous pour le commettre ? Nous le commettons en tout temps, car quel est celui de la vie où l'on soit sans péché ? Est-ce dans la jeunesse qui est le règne de la dissolution et de la débauche, où toutes les passions étant aussi fortes que la raison est faible, il n'est point d'excès dans lesquels on ne donne ? Est-ce dans un âge plus avancé, où tout occupé de sa fortune, et disposé à tout sacrifier pour la faire, on est indifféremment scandaleux ou hypocrite, prenant, selon la différence des conjonctures, la réalité du vice, ou l'apparence de la vertu, selon que l'un ou l'autre paraît plus propre à nous faire arriver à notre but ? Est-ce dans la vieillesse, où l'avarice et l'ambition semblent se rajeunir, suivant l'expression d'un Père (S. Hieron.), et prendre de nouvelles forces à mesure que les passions corporelles s'affaiblissent ? Non-seulement nous commettons le péché en tout temps, mais nous faisons servir tout ce qui est en nous pour commettre toutes sortes de péchés ; nos yeux pour voir la vanité (*Psal.* CXVIII, 37), notre bouche pour satisfaire à notre intempérance, nos oreilles pour entendre la calomnie, nos mains pour commettre l'injustice, notre esprit pour repaître notre ambition, notre cœur pour y retirer les passions les plus honteuses et les plus cruelles : en un mot, n'est-ce pas naître pour transmettre et communiquer le péché, que de l'éterniser par les mauvais exemples que les uns donnent, et que les autres reçoivent ? Ainsi un père dissolu communique ses débauches à son fils, une femme libertine transmet à sa fille son libertinage, un maître scandaleux entraîne ses domestiques dans le vice et la dissolution. Ce qui a fait dire à saint Augustin, en parlant de ceux qui ont quelque prééminence de naissance, de dignité ou de mérite au-dessus des autres, que « quand ils pèchent en présence du peuple, ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour entraîner les autres dans le précipice où ils tombent les premiers. »

Que l'exemple et la protection de la sainte Vierge nous serve aujourd'hui à sortir de cet état de ténèbres et de corruption, que *la grâce surabonde où le péché a abondé* (*Rom.*, V, 20), qu'elle soit l'âme et le principe de nos actions, qu'elle triomphe en nous et de nous, qu'elle nous fasse éviter le mal et persévérer dans le bien : en un mot, après avoir vécu sous l'empire et l'es-

(53) Sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. (S. Bern., *in Nativit. B. Virg.*)

(54) Totis ergo medullis, totis præcordiorum affectibus, et votis omnibus Mariam hanc veneremur : fidem nostram excitat, spem roborat, diffidentiam abigit, erigit pusillanimitatem. (*Serm. de Nativit. B. Virg.*)

clavage du péché, faisons en sorte de ne rien faire désormais que pour l'honneur et la gloire de la grâce ; mais ayant besoin de la grâce pour former et exécuter tout bon désir, à qui aurons-nous recours pour l'obtenir qu'à Marie Mère de la grâce? adressons-lui pour ce sujet cette prière si touchante, que l'Eglise répète si souvent dans ses Offices.

Sainte Vierge, secourez les malheureux, aidez les faibles, consolez les affligés, priez pour le peuple, suppliez pour le clergé, intercédez pour le sexe dévot, et faites que tous ceux qui célèbrent votre sainte Nativité sentent votre secours et votre assistance. Que par votre moyen les pécheurs soient contrits, les pénitents consolés, les faibles soutenus, les malades guéris, les esclaves délivrés, que nous tous enfin qui avons eu le malheur de naître dans le péché, puissions par votre sainte intercession vivre et mourir dans la grâce, afin de régner un jour dans la gloire avec vous, et avec Jésus-Christ votre Fils. Ainsi-soit-il.

FETE DE TOUS LES SAINTS.

1er Novembre.

Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c. V, v. 1-12.

L'on peut dire de l'Evangile de ce jour ce que saint Augustin a dit en général du célèbre discours que Jésus-Christ fit sur la montagne, que c'est un abrégé de toute la morale chrétienne (55). L'Eglise n'en pouvait choisir aucun qui fût plus convenable à la fête que nous solennisons, puisque dans les huit béatitudes qu'il renferme, il nous présente les différents moyens dont les saints se sont servis pour parvenir à la gloire dont ils jouissent. Faisons en sorte de prendre le même chemin, si nous voulons arriver au même terme : et pour nous soutenir dans une voie qui paraît si pénible aux sens, tâchons en expliquant chaque béatitude de nous proposer l'exemple des bienheureux qui ont pratiqué dans le degré le plus parfait la vertu qu'elle renferme.

Jésus voyant le peuple, monta sur une montagne, où s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui, et ouvrant la bouche, il les instruisait, en disant : Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. Le désir de la béatitude est tellement né avec nous, que dans ce que nous faisons, ou ce que nous souffrons, tout notre but est de parvenir à être heureux. C'est pour cela que le Fils de Dieu, pour rendre ses disciples plus attentifs au grand discours qu'il va leur faire, le commence par leur apprendre les moyens d'arriver à ce bonheur si désiré de tout le monde; mais comme les maximes qu'il nous doit enseigner répugnent infiniment aux sens, et sont autant de paradoxes pour les gens du siècle, prions-le de nous donner un *cœur docile* (III *Reg.*, III, 9) pour écouter attentivement, non les paroles d'un homme, mais les oracles d'un Dieu qui *s'assied, et qui ouvre la bouche* (*Luc.*, V, 3), afin de nous instruire des plus importantes vérités de notre religion. « Car, dit saint Chrysostome, si ces vérités furent dites alors pour ceux qui étaient présents, elles ont été écrites pour tous ceux qui devaient venir après eux (56). »

Avant que de commencer l'explication de notre Evangile, établissons d'abord pour principe que Jésus-Christ ne propose pas seulement ces béatitudes comme de sûrs moyens de nous faire arriver à la félicité de l'autre vie, mais comme ce qu'il y a de plus capable de faire le bonheur de celle-ci. Car si nous ne pouvons être heureux que quand notre âme est parfaitement tranquille, et si rien n'est plus capable d'en troubler la tranquillité que nos passions, rien par conséquent ne peut faire notre félicité, que la pratique des vertus qui ont le pouvoir de nous délivrer de leur tyrannie. C'est donc ainsi que le Seigneur pour ménager la faiblesse de l'homme, dont le cœur est aussi sensible aux biens et aux maux présents, qu'il l'est peu aux biens et aux maux de l'avenir, en nous faisant des commandements difficiles, nous promet une récompense présente, et nous assure que nous trouverons notre bonheur dans les choses mêmes qui, selon nos idées, devraient nous rendre misérables. *Bienheureux*, nous dit-il, *les pauvres d'esprit, car le royaume du ciel est à eux.*

Les Pères donnent deux explications différentes à cette première béatitude. Les uns prétendent que par ces *pauvres d'esprit*, nous devons entendre les humbles, non ceux qui sont humiliés malgré eux, mais ceux qui sont humbles de cœur et de volonté (57), ceux qui se regardent comme des pauvres qui n'ont rien, qui ont besoin de tout, et qui vivent dans un parfait anéantissement d'eux-mêmes. « C'est à cette humilité, ou plutôt à cette humble pauvreté de cœur que Jésus-Christ donne le premier rang, dit saint Chrysostome (*Ibid.*), parce que ce déluge de maux qui inondent la terre, n'a point d'autre source que l'orgueil : et Jésus-Christ, dit ce grand docteur, a jugé à propos de commencer ce grand discours par recommander la vertu de l'humilité, afin d'arracher de nos cœurs jusqu'à la moindre racine de la vanité. Les autres s'attachant plus littéralement au terme de *pauvres* (S. Hieron. ; S. Aug., *in idem Evang.*), estiment que par les *pauvres d'esprit* il faut entendre, ou ceux qui se sont dépouillés volontaire-

(55) Si quis consideraverit, inveniet in hoc sermone quantum ad mores opportunos attinet perfectum vitæ Christianæ modum. (*Serm. Dom. in monte.*)

(56) Dictum est namque præsentibus, scriptum vero his omnibus qui postea esse ni futuri. (Hom. 15, *in Matth.*)

(57) Qui sunt humiles spiritu ? Humiles scilicet mente atque contriti spiritu ; spiritum enim ponit pro anima et voluntate. (S. Chrys., hom. 15 *in Matth.*)

ment de leurs richesses pour l'amour de Jésus-Christ; ou ceux qui étant pauvres souffrent leur pauvreté avec patience sans aucun désir des biens de la terre; ou ceux enfin qui, étant riches, jouissent de leurs richesses sans y être attachés (*Psal.* LXI, 11), et sont toujours dans une préparation de cœur de s'en voir privés quand il plaira au Seigneur.

Quoi qu'il en soit, il est vrai que rien n'est plus capable de faire notre malheur que la passion de l'orgueil, ou l'attachement aux biens de la terre. C'est l'orgueil qui nous jette dans le désespoir quand il nous arrive quelque humiliation; c'est l'orgueil qui dans mille occasions différentes nous cause des chagrins si cuisants pour des bagatelles; tantôt parce qu'on a mal parlé de nous, quoiqu'on n'en ait dit que la vérité; tantôt parce que nous nous imaginons mal à propos qu'on ne nous a pas rendu ce que nous croyons nous être dû; tantôt quand en notre présence on a fait de nous une raillerie innocente; tantôt quand on ne nous a pas donné une louange à laquelle nous nous attendions. C'est l'attachement aux richesses qui fait qu'on les acquiert avec tant de peine, qu'on les conserve avec tant d'inquiétude, qu'on les perd avec tant de douleur. C'est le désir d'avoir du bien qui déchire tous ceux qui n'en ont point; c'est la crainte de le perdre qui trouble et qui alarme ceux qui en ont; c'est, en un mot, *cette cupidité* qui étant *la racine de tous les maux* (1 *Tim.*, VI, 15), et qui s'attachant aux riches comme aux pauvres, fait qu'on voit indifféremment des pauvres et des riches heureux et malheureux. Preuve certaine que ce n'est ni la pauvreté, ni les richesses qui font notre bonheur ou notre malheur, mais le détachement, ou l'attachement que l'on a aux biens de la terre. Y êtes-vous attachés par un désir déréglé, plus vous en aurez, et plus vous serez malheureux; en êtes-vous détachés, soit dans l'abondance ou dans la pauvreté, vous êtes heureux, parce que vous êtes *pauvres d'esprit, et que le royaume du ciel est à vous*; c'est-à-dire l'assemblage de tous les biens sans mélange d'aucun mal : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

En effet, est-il un état plus heureux que celui d'un chrétien qui se soucie si peu des louanges ou des mépris, qu'il ne peut être ni enflé par les unes, ni abattu par les autres; qui fait si peu de cas des biens de la terre, qu'il ne les désire point quand il en est privé, et ne craint point de les perdre quand il en jouit? Tels étaient Abraham et David dans la possession des plus grands biens. Tel fut Job dans l'une et dans l'autre fortune; son cœur qui ne tenait point aux richesses de ce monde, y fut aussi peu attaché dans la jouissance que dans la privation, et fut aussi heureux dans la privation que dans la jouissance. Fruit admirable de la loi de Dieu, qui détruisant en nous la cupidité, détruit en même temps le principe de tous nos malheurs, et nous trace un chemin sûr à la félicité! Mais jetons les yeux d'abord sur la sainte Vierge, la Reine de tous les saints, et ensuite sur les apôtres, pour voir les plus grands exemples de cette première béatitude. Fût-il jamais une créature plus humble que Marie, et n'est-ce pas à son humilité qu'elle doit toute sa gloire et tout son bonheur? *Parce que*, dit-elle, *le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante, désormais je serai appelée bienheureuse dans la succession de tous les siècles* (*Luc.*, IV, 48.) Qui fut jamais plus détaché des biens de la terre que les apôtres? Aussi, quand ils s'adressèrent au Seigneur pour lui dire avec confiance : *Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle sera donc notre récompense?* le Seigneur leur répondit : *Je vous dis en vérité que quiconque abandonnera pour moi sa maison, ou ses terres, il recevra le centuple, et aura la vie éternelle* (*Matth.*, XIX, 27, 29.) C'est ainsi que les humbles, ou les pauvres d'esprit sont heureux, parce que le royaume des cieux est à eux : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Pour le II^e^ jour. — *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.* Cette seconde béatitude est une suite de la première; car, comme rien ne trouble davantage le cœur de l'homme que la passion de l'orgueil, et l'attachement aux biens de la terre; il est naturel aussi qu'il devienne doux et tranquille, quand par la pauvreté d'esprit ses passions orageuses ne le remuent plus; de même que la mer devient calme quand les vents cessent de l'agiter. Mais, comme on peut être doux par différents principes, voyons quelle est la nature de la douceur évangélique, à qui est promise la possession de la terre *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Lorsque le Seigneur nous commande d'être doux, ne croyons pas qu'il demande de nous de l'être seulement à l'extérieur; c'est souvent l'ouvrage du tempérament; de marquer de la douceur dans toutes nos actions pour nous concilier les cœurs; c'est une leçon que le monde prend assez soin de nous faire; d'en montrer quand nous n'en avons pas, c'est l'usage et la maxime des politiques.

En effet, on en voit dont le visage est toujours serein, l'humeur toujours la même, le ton de la voix toujours égal; quoi qu'on leur dise, rien ne les fâche; quoi qu'il leur arrive, rien ne peut les faire sortir de leur assiette naturelle; en eux il n'y a point d'endroit sensible, surtout quand ces sortes de personnes sont dans un état de prospérité, où rien n'arrive contre leur gré, où rien ne se présente à leurs yeux qui ne soit conforme à leurs inclinations, alors ils montrent une tranquillité qui paraît incapable de se démentir. (S. Bern., *sup. Cant.*) Mais, en vérité, voir un homme de la sorte, ce n'est pas voir un chrétien, qui, par la grâce de Jésus-Christ, s'est rendu le maître de ses passions, c'est plutôt voir une idole qui n'en a jamais eu à combattre. Il en est d'autres assez vifs de leur naturel, mais

que la prudence de la chair rend aussi doux, que s'ils l'étaient par tempérament; soit qu'ils aient besoin de se concilier l'affection des autres, soit que le plaisir d'être aimé soit en eux la passion dominante, ils ne font rien qui ne charme les cœurs et les esprits; qu'ils parlent ou qu'ils se taisent, qu'ils soient avec leurs égaux ou avec leurs inférieurs, leurs amis ou leurs ennemis, qu'ils accordent des grâces ou qu'ils en refusent, que la joie soit dans leur cœur, ou que le chagrin y domine, toujours une douceur engageante se répand sur leur extérieur, qui enchante les uns, qui console les autres, et qui produit partout l'effet qu'ils s'en sont promis. Que dis-je? essuyer les mépris et les insultes sans montrer la moindre émotion, se contraindre pendant toute sa vie, se cacher aux autres et se déguiser à soi-même, paraître tranquille dans le trouble, sans passion quand on en est déchiré, c'est l'artifice ordinaire de ces enfants de ténèbres qui, se revêtant de la simplicité de la colombe, abusent de la prudence du serpent (*Matth.*, X, 16), et qui prennent indifféremment de la vertu et du vice tout ce qui peut servir à les conduire à leurs fins. Être doux de la sorte ce n'est pas obéir au commandement du Fils de Dieu, mais suivre les maximes du père du mensonge: alors la douceur n'est pas vertu, mais imposture; de semblables chrétiens ne peuvent pas être vertueux, ils cherchent seulement à le paraître.

Qu'est-ce donc que d'être doux suivant le commandement que le Seigneur nous en a fait; c'est l'être au dedans de soi malgré la vivacité du tempérament; c'est présenter sans émotion la joue gauche, quand on a reçu un soufflet sur la droite; c'est abandonner sans dispute la robe et le manteau, quand on nous cite en jugement pour avoir la robe (*Matth.*, V, 39, 40); c'est, dit saint Augustin, ne pas résister au mal, mais vaincre le mal par le bien (58); c'est être aussi peu capables de se laisser enfler par la bonne fortune, qu'abattre par la mauvaise; c'est ne sentir aucun trouble aux premières nouvelles, ou d'une élévation glorieuse, ou d'une chute imprévue; c'est posséder dans son cœur, au milieu des insultes que nous font nos ennemis, ou des louanges que nous donnent nos amis, une stable et constante modération; car la douceur, suivant la définition d'un grand solitaire (S. Joan. Clim., grad. 8), consiste dans une immobilité de l'âme, qui demeure toujours la même dans la misère, comme dans la prospérité. Tels sont ceux qui, étant doux, sont bontenx, parce qu'ils posséderont la terre. Tel a été Jésus-Christ, qui nous a commandé d'*apprendre de lui à être doux et humbles de cœur* (*Matth.*, XI, 29), et qui nous a donné de cette vertu les exemples les plus héroïques dans tout le cours de sa vie. Tel a été Abraham, qui céda à Lot, son neveu, pour n'avoir point de dispute avec lui. (*Gen.*, XIII, 8.) Moïse, que l'Écriture appelle *le plus doux des hommes* (*Num.*, XII, 3), David, qui en tant d'occasions a donné à ses ennemis des marques de son extrême douceur, et qui, en priant le Seigneur de se ressouvenir de lui, met sa confiance en cette vertu. (*Psal.* CXXXI, 1.)

Mais si nous voulons approfondir quel sera le bonheur de ceux qui seront doux, voyons quelle est la récompense qui leur est promise. *Bienheureux sont ceux qui sont doux*, dit le Seigneur, *ils posséderont la terre.*

Les Pères donnent différents sens à cette possession de la terre qui est promise à ceux qui sont doux; les uns l'expliquent des biens présents (S. Chrys., hom. 113), suivant cette expression du Prophète, *la terre tombera en héritage à ceux qui sont doux* (*Psal.* XXXVI, 22); les autres (S. Hieron., *in Exp. ejusd., Evang.*) des biens à venir, suivant ces paroles du même Prophète: *Je crois que je verrai un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants.* (*Psal.* XXVI, 13.) Les uns estiment que par cette terre il faut entendre nos propres corps, dont nous devenons les maîtres par la douceur, qui assujettit les sens à l'empire de la raison (59); les autres enfin l'entendent de tous ceux qui habitent la terre, parce que cette vertu sait *gagner nos ennemis, et de tous hommes nous en faire des amis.* (*Eccli.*, VI, 5.)

Admirons donc la récompense qui est promise à la douceur, biens de la terre, biens du ciel, la paix et la tranquillité dans soi, l'estime et l'affection des autres. Que peut-on désirer de plus? au lieu que l'expérience nous fait voir que ceux qui se laissent maîtriser par leur colère, sont aussi misérables que les hommes doux sont heureux. En effet, cet impétueuse passion porte dans le fond de notre cœur un trouble continuel qui fait notre malheur, et nous rend aux autres si rudes et si fâcheux, qu'elle nous en fait haïr et mépriser; souvent elle nous engage dans des querelles et des procès qui ruinent nos affaires temporelles, et qui toujours nous font perdre les biens éternels.

Voilà ce qui doit nous porter à aimer autant la douceur, qu'à haïr l'emportement et la colère; car si le Seigneur a promis aux pauvres d'esprit le royaume du ciel, et à ceux qui sont doux la possession de la terre, que restera-t-il aux enfants du siècle, sinon le feu éternel qui est préparé pour le démon et pour ses anges?

Pour le III^e^ jour. — *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* Jésus-Christ, dit saint Chrysostome (hom. 15, *in Matth.*), n'appelle pas heureux tous ceux qui

(58) Mites sunt qui cedunt improbitatibus, *et non resistunt malo*, sed vincunt in bono malum. (*In hunc Evang.*)

(59) Hanc ergo terram corpus intelligo; quod si possidere vult anima, si regnare desiderat, necesse est ut sit ipsa mitis, et superiori suo subjecta. (S. Bern., *in Fest. Sanct. Omn.*; S. Chrys., hom. 15, *in Matth.*)

pleurent, mais ceux qui pleurent leurs péchés ou les péchés des autres. En effet, ceux qui répandent des larmes pour le siècle et la vie présente sont très-malheureux, parce qu'ils pleurent la perte de ce qu'ils aimaient, et que souvent ils désespèrent de pouvoir recouvrer ce qu'ils ont perdu. Voilà ce qui cause en eux *cette tristesse du siècle qui produit la mort* (*Rom.*, VII, 25); voilà ce qui fait répandre des larmes si amères à des hommes qui, n'en connaissant point d'autres, ne peuvent comprendre qu'on puisse pleurer et être bienheureux : *Beati qui lugent.*

Pour entrer dans la pensée du Fils de Dieu, et la rendre sensible à tout le monde, il faut supposer le chrétien qui pleure ses péchés dans une disposition du cœur toute différente de celle où sont les gens du monde, qui répandent des larmes pour la perte des biens temporels, ou pour celle de leurs proches et de leurs amis. Si les larmes de ceux-ci sont très-amères parce qu'elles sont très-inutiles, ce chrétien, au contraire, ressent à pleurer une douceur infinie, et se trouve heureux à mesure qu'il efface les souillures de son âme dans les larmes, et qu'il croit être plus près de rentrer en grâce avec son Dieu, comme la joie d'un esclave augmente quand il se voit plus proche de recouvrer sa liberté; car si nos larmes ne nous servent de rien pour nous faire recouvrer les biens de la fortune que nous avons perdus, ce n'est que par les larmes qu'on peut recouvrer les biens de la grâce quand on a été assez malheureux pour les perdre par le péché. Voilà ce qui a fait dire à saint Augustin, que les larmes des pénitents sont plus douces que les joies qu'on goûte dans les spectacles (60); les croix des pénitents paraissent au dehors, mais l'onction qui en adoucit la rigueur est au dedans; au lieu que si nous pouvions pénétrer dans le cœur de ces enfants du siècle, nous verrions que, malgré ces ris immodérés et cette joie extérieure, ils sont pénétrés d'un trouble intérieur qui les déchire, parce qu'ils sentent bien, pour peu qu'ils aient de foi, que leurs fausses joies seront suivies d'une tristesse véritable, et qu'après avoir ri en ce monde, ils verseront inutilement dans l'autre des torrents de larmes qui ne pourront éteindre le feu que leurs malheureuses passions ont allumé. (*Isa.*, L, 11.)

Si les hommes du siècle sont si peu heureux dans leurs joies, combien donc sont-ils plus misérables dans leurs larmes, « Le monde pleure, et le juste pleure aussi, dit saint Augustin; mais ces larmes sont aussi différentes que le sont les yeux qui les versent, et la cause qui les produit. Les larmes du monde, ajoute ce saint, sont malheureuses, parce qu'elles sont criminelles, et qu'il ne les répand d'ordinaire que parce qu'il craint de perdre, ou qu'il a perdu les faux biens qu'il met à la place du véritable; le juste au contraire est heureux, parce qu'il pleure, et que sa douleur a Dieu pour objet. C'est sa piété qui le fait pleurer, et il serait malheureux s'il ne pleurait pas (61). » — « C'est en pleurant, dit saint Chrysostome, que nous arrivons au comble de la vertu et de la sagesse chrétienne : car si ceux qui pleurent la mort d'un fils, d'un époux, d'un de leurs proches, ne sont agités d'aucune passion durant tout le temps de leur douleur; s'ils n'ont alors aucun mouvement, ni d'avarice, ni d'impureté, ni d'orgueil, ni d'envie, ni de vengeance, ni d'aucun vice semblable, parce qu'ils ne sont possédés que de leur tristesse : combien ceux qui pleurent leurs péchés avec un regret sincère, sont-ils encore plus éloignés de ressentir aucune passion de l'âme (62) ? »

Mais il ne suffit pas de pleurer ses péchés, il faut encore pleurer ceux des autres; et en vérité pour peu qu'on soit sensible à la gloire du Seigneur, peut-on voir la corruption du siècle aussi grande qu'elle l'est à présent sans répandre un torrent de larmes? Le Fils de Dieu a pleuré lui-même sur Jérusalem (*Luc.*, XIX, 41 seqq.), et à son exemple il n'est point de chrétien qui ne doive pleurer sur des crimes aussi généraux et peut-être plus énormes que ceux qui ont précipité, non-seulement cette ville infortunée, mais tous les Juifs dans le plus grand des malheurs. *On pleure un mort pendant sept jours*, dit le Sage, *mais l'insensé et le méchant doivent être pleurés toujours.* (*Eccli.*, XXII, 13.) C'est une pieuse tristesse, dit saint Augustin, et même une heureuse misère de s'affliger des vices d'autrui, sans y avoir part, et de les pleurer sans y être attaché (63). Ainsi Moïse a pleuré pour les péchés du peuple de Dieu (S. HIERON., *in Matth.*), Samuel pour Saül (I *Reg.*, XV, 16), David pour ceux qui avaient abandonné la loi du Seigneur (*Psal.* CXVIII, 53), saint Paul pour ceux qui n'avaient point fait pénitence de leur impureté. (II *Cor.*, XII, 21.)

Détrompons-nous de la fausse idée où nous sommes, qu'on ne peut être heureux en pleurant, puisque le Seigneur nous assure que *ceux-là sont heureux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* « Quand recevront-ils cette consolation, demande saint Chrysostome? Sera-ce en ce monde ou en l'autre? Ce sera dans tous les deux, » répond ce Père. (Hom. 15, *in Matth.*) En effet, qui peut dire le bonheur dont jouit dans cette vie un

(60) Dulciores sunt lacrymæ orantium quam gaudia theatrorum. (*In Psal.* CXXVII.)

(61) Unde beatus si lugens, unde beatus si miser? Imo miser esset si lugens non esset. (*In Psal.* XXXVII.)

(62) Si enim illi qui vel filios mortuos lugent, vel conjugem, vel aliam quempiam proximum, toto illo doloris sui tempore non pecuniarum tenentur amore, non corporum, non gloriam concupiscunt, non consumuntur invidia, non injuriis permoventur, non aliis vitiis obsidentur, utpote solis luctibus mancipati : multo magis qui propria peccata lugent, sicut ea lugere dignum est, celsiorem philosophiam mentis ostendunt. (Hom. 15, *in Matth.*)

(63) Pia est tristitia, et si dici potest beata miseria, vitiis alienis tribulari, non implicari; mœrere, non hærere. (Epist. 215.)

chrétien qui touché de la grâce, et faisant une sérieuse réflexion sur le malheur qui le menaçait, noie ses péchés dans un torrent de larmes, éteint le feu d'enfer qui lui était préparé, et est soutenu par cette solide espérance que Jésus-Christ lui donne dans ses Écritures, que *sa tristesse présente sera changée en une joie éternelle.* (*Joan.*, XVI, 20). « En cherchant une vie heureuse, dit un grand saint (S. Euch., *Epist. ad Hilar.*), les pénitents jouissent déjà de ce qu'ils poursuivent, ils trouvent jusque dans leurs larmes la récompense de leurs larmes, parce que la félicité qui en sera le prix s'y mêle et s'y joint presque dès ce monde. » Mais ce ne sera que dans l'autre que ces saints *seront enivrés d'un torrent de volupté* (*Psal.* XXXV, 9), *qu'ils moissonneront dans la joie ce qu'ils avaient semé dans les pleurs* (*Psal.* CXXV, 5), *et que Dieu essuiera lui-même les larmes qui auront coulé de leurs yeux* (*Apoc.*, XXI, 4); alors pour les dédommager de cette tristesse qu'ils ont ressentie ici-bas, remarquons qu'il n'est pas dit, que la joie du Seigneur entrera dans eux; mais ce qui est beaucoup plus, il est dit, qu'*ils entreront dans la joie du Seigneur* (*Matth.*, XXV, 21), et ils en seront tellement abîmés, que *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a point conçu les plaisirs ineffables qu'il prépare pour toute une éternité à ceux qui l'auront aimé dans le temps.* (*Isa.*, LXIV, 4; I *Cor.*, II, 9.) Que chacun de nous donc adresse au Seigneur ces belles paroles de saint Augustin : Donnez-moi le don des larmes, comme vous l'avez accordé à nos Pères, afin que je me pleure toute ma vie, comme ils se sont pleurés jour et nuit. Faites naître en moi, Seigneur, une fontaine intarissable, dans laquelle cette victime souillée de crimes puisse être lavée et purifiée (64). » Pour obtenir ce don, qui nous mettra en état de faire une pénitence agréable à notre Dieu, ayons recours aux saints, qui par la vertu de leurs larmes ont mérité de rentrer en grâce auprès de lui. C'est ainsi qu'un David, qu'un Manassès, qu'un saint Pierre, qu'une Madeleine, que tant d'illustres pénitents dans l'un et dans l'autre Testament, ont lavé leurs péchés de leurs larmes; car une manière excellente de nous attirer les secours qui nous sont nécessaires pour opérer notre salut, et de répondre aux desseins de l'Eglise qui fait une fête solennelle à l'honneur de tous les bienheureux, c'est suivant nos différents besoins, de nous proposer leurs exemples à imiter, et de les prier que par leur intercession auprès de Dieu, ils puissent nous mériter les vertus qui ont singulièrement éclaté en chacun d'eux.

Pour le IV^e^ jour. — *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.* C'est une remarque des interprètes, que le Seigneur a attaché à chaque béatitude une récompense qui lui est proportionnée. Ceux qui se dépouilleront pour l'amour de Jésus-Christ des biens de la terre, jouiront du royaume du ciel; ceux qui sont doux, et dont les biens semblent livrés en proie aux usurpateurs, posséderont la terre; ceux qui pleurent seront consolés; ceux qui ont faim et soif de la justice seront rassasiés; et c'est ainsi que le Fils de Dieu détrompe les hommes du siècle, de l'erreur où ils sont sur la félicité, et qu'il leur fait voir que sous le règne de l'Evangile on peut être heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans la souffrance. La raison est, que le bonheur de cette vie, c'est d'être dans la voie qui nous conduit à la gloire éternelle, et que nous sommes heureux dès ce monde, bien que les récompenses qui sont attachées aux béatitudes semblent être réservées pour l'autre, quand nous pratiquons les vertus qu'elles renferment. Nous en avons vu la preuve dans l'explication des trois premières béatitudes, nous la verrons de même dans celle que nous avons encore à expliquer : mais pour connaître la nature de celle-ci, et la récompense qui y est attachée, voyons d'abord ce que c'est que d'avoir faim et soif de la justice, et ensuite ce que c'est que d'être rassasié : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*

Comme l'homme est composé de corps et d'âme, et que l'âme et le corps ont été corrompus par le péché, il ressent dans l'un et dans l'autre une faim et une soif qu'il souhaite avec ardeur de soulager, quand il en est pressé, mais qu'il ne rassasie jamais pleinement. Or, quand le Fils de Dieu nous dit : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice*, il veut nous faire entendre qu'on doit se porter aux actions de la justice avec la même ardeur qu'on se porte à apaiser la faim ou à éteindre la soif corporelle; soit, dit saint Chrysostome (*Ibid.*), qu'on entende par cette justice cette vertu en général qui comprend toutes les autres, ou seulement une de ses parties qui est la plus opposée à l'avarice, il veut nous dire, que comme l'avare a faim de l'or, comme le vindicatif a soif de la vengeance, et que rien n'est comparable à l'avidité de l'un et de l'autre pour satisfaire leurs malheureuses passions; on doit avoir un désir aussi ardent quand il s'agit de faire le bien; « car remarquez, dit saint Augustin, que Jésus-Christ ne dit pas simplement : Bienheureux ceux qui gardent la justice, mais, *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice*, pour nous apprendre à ne la pas aimer froidement, mais avec toute l'ardeur qui nous est possible (65). » — « Ce n'est pas assez, dit saint Jérôme, de désirer la justice, il faut en être affamés, pour nous faire comprendre par cette expres-

(64) Da mihi gratiam lacrymarum, sicut dedisti patribus nostris, ut plangam me in omni vita mea, sicut ipsi se planxerunt die ac nocte; da mihi fontem irriguum in quo lavetur assidue istud inquinatum holocaustum. (*Med.*, cap. 36.)

(65) Non enim dixit : Beati qui justitiam servant, sed *Beati qui esuriunt justitiam*, ut non utique mediocriter, sed cum omni illam cupiditate teneamus.

son, que nous ne sommes jamais assez justes, mais qu'il faut toujours avoir faim de la justice pour s'avancer de plus en plus dans la vertu (66). » C'était de cette ardeur dont le Prophète était brûlé, quand tantôt il disait au Seigneur : *Mon zèle m'a fait sécher, parce que vos ennemis ont oublié vos paroles* (*Psal.* CXVIII, 119), tantôt, *Comme le cerf altéré soupire après les eaux de la fontaine, de même mon âme soupire après vous, mon Dieu ; mon âme est toute brûlante de soif pour le Dieu fort et vivant.* (*Psal.* XLI, 2, 3.)

Telle est donc la nature de cette béatitude : *Bienheureux ceux qui ont soif et faim de la justice.* Voyons la récompense qui lui est promise, *Parce qu'ils seront rassasiés.* On peut bien rassasier la faim, ou étancher la soif corporelle, mais ce n'est que pour un temps; quant à la faim ou à la soif que l'on a pour les biens de la terre, pour les honneurs et pour tout ce qui peut flatter la corruption du cœur humain, l'expérience nous fait voir que si les biens temporels peuvent nous amuser, ils ne peuvent jamais nous rassasier, et que le plus souvent ils ne servent qu'à irriter notre cupidité; ce qui fait dire à saint Augustin, « qu'on aurait plutôt fait de retrancher ses désirs, que de les remplir (67). Ceux donc qui souffrent cette faim et cette soif, au lieu d'être heureux sont très-misérables, puisque bien loin d'être rassasiés, ils ressentent les mêmes besoins que s'ils étaient dans la plus grande indigence; il n'appartient qu'à celui pour qui l'on souffre la faim et la soif de la justice, de pouvoir nous rassasier entièrement; mais ce ne sera que dans l'autre monde; car, dit ce Père, la terre est le lieu de la faim, et le ciel celui de la satiété (68). Ce sera quand, pour récompense de ce que nous aurons fait pour lui, il nous donnera *une bonne mesure, pressée, entassée, qui se répandra par-dessus.* (*Luc.*, VI, 48.) Ce sera quand, *nous faisant part de sa gloire, nous serons pleinement rassasiés* (*Psal.* XVI, 15). *et enivrés dans le torrent de ses délices.* (*Psal.* XXXV, 9.) Ce sera enfin quand il nous fera *asseoir dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac, et Jacob* (*Matth.*, VIII, 11), « où dans ce banquet perpétuel il n'y aura point d'autre nourriture que la justice, et d'autre breuvage que la sagesse (69). » Alors il n'y aura plus de faim à rassasier, plus de soif à étancher, plus de désirs à remplir, et l'on jouira du même bien dans toute l'éternité; sans qu'il se diminue par le partage, parce que le bien sera infini; sans ressentir aucune faim, parce que nous serons rassasiés; et sans que cette satiété engendre aucun dégoût, parce que plus nous goûterons de ce bien, plus nous désirerons de nous en remplir.

« Mais, dit saint Chrysostome (*Ibid.*), comme Jésus-Christ ne promet pas seulement les biens à venir, mais encore les présents, pour condescendre aux personnes plus grossières, qui souhaitent d'être heureuses dans ce monde avant que de l'être dans l'autre; dès cette vie nous ne laisserons pas d'être rassasiés par les biens de la grâce qui rempliront notre cœur, et qui l'empêcheront d'être troublé par la multiplicité de nos désirs : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* » Car, ce qui fait que les biens de la terre ne peuvent jamais nous satisfaire, et que plus nous en avons, plus nous en désirons, comme un hydropique dont la soif se redouble à mesure qu'il boit, c'est que tous les biens d'ici-bas étant limités, ne peuvent remplir la capacité d'un cœur qui est infini dans ses désirs; il n'y a que *Dieu qui étant plus grand que notre cœur* (I *Cor.*, III, 19), peut par sa grâce le remplir et le rassasier. Elevons-nous jusque dans le ciel, pour considérer les saints, qui ayant eu le plus de faim et de soif pour la justice, ont fait de plus grandes choses pour la gloire de Dieu, et nous verrons non-seulement la plénitude des biens dont ils sont remplis, mais même comment ils ont été rassasiés dès cette vie. Qui a plus travaillé qu'un saint Paul pour étendre le nom de Jésus-Christ? Ne nous assure-t-il pas qu'il était *rempli de consolation?* (II *Cor.*, VII, 4.) Qui a plus écrit que saint Augustin pour l'amour et la défense de la religion? N'est-ce pas par sa propre expérience qu'il nous a dit que notre cœur sera toujours dans le trouble, parce qu'il souffrira toujours l'indigence au milieu des plus grands biens, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu, qui seul peut le remplir en fixant tous ses désirs? (S. Aug., *Confess.* lib. I.) Qui dans ces derniers temps a fait paraître plus de zèle pour porter la religion de Jésus-Christ jusqu'aux bornes de l'univers, que François de Xavier? Pouvait-il mieux nous faire entendre la plénitude des grâces que le Seigneur répandait dans son cœur, que quand il s'écriait si souvent : *Satis est, Domine, satis est :* C'est assez, Seigneur, c'est assez. Or, voilà comme ceux qui ont faim et ont soif de la justice seront rassasiés dès cette vie et dans l'autre : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*

Pour le v^e^ jour. — *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils recevront miséricorde.* Le Seigneur ne nous recommande pas seulement ici la charité que les riches sont obligés d'exercer envers les pauvres (70); cette béatitude a beaucoup plus d'étendue, et nous ne devons pas en renfermer les obligations dans des bornes si étroites, puisqu'il n'est point de chrétien, dans

(66) Non sufficit velle justitiam, nisi justitiæ patiamur et famem, ut sub hoc exemplo nunquam nos satis esse justos, sed semper justitiæ opera esurire intelligamus. (*In Matth.*)

(67) Citius enim resecantur quam implentur. (*Ad rom. Bonif.*)

(68) Tempus famis est modo, tempus saturitatis posterum. (*In Psal.* XXXII.)

(69) Uni cibus justitia, ubi potus sapientia. (S. Aug., *De verb. Dom.*)

(70) Misericordia non solum in eleemosynis intelligitur, sed in omni peccato fratris, si alterius onera portemus. (S. Hieron., *in Matth.*)

quelque état qu'il soit, qu'il ne puisse obtenir miséricorde de Dieu pour récompense de celle qu'il aura exercée envers le prochain: *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Qu'est-ce donc que d'être miséricordieux? c'est assister les pauvres, quand nous sommes en état de le faire, ou compatir à leur misère, quand nous ne pouvons faire autre chose pour eux: c'est secourir les malades, et consoler les affligés; c'est corriger avec douceur les imperfections du prochain, et supporter avec patience les défauts de nos frères, soit du corps ou de l'esprit; c'est-à-dire, ou les maladies et les infirmités, ou l'humeur incommode et bizarre d'un mari ou d'une femme, d'un ami ou d'un parent, de tous ceux enfin avec qui nous avons à vivre: c'est pardonner un affront que nous avons reçu d'un ennemi, *et lui rendre le bien pour le mal.* (*Rom.*, XII, 21.) Pour être miséricordieux, il faut par conséquent se vaincre dans les grandes et les petites choses, dans celles qui arrivent rarement, et dans celles qui arrivent tous les jours; et voilà pourquoi on voit si peu de miséricorde. D'ailleurs, nous nous servons de *ce double poids*, dont parle le Sage (*Prov.*, XX, 10), pour peser ce que nous endurons d'autrui, et ce qu'autrui endure de nous; et comme nos imperfections nous paraissent fort légères, et celles des autres très-pesantes à supporter, l'amour propre nous persuade aisément que nous prenons plus sur nous que les autres ne prennent sur eux. De là vient qu'à la première parole qu'on nous dit, plutôt par le défaut d'une humeur trop vive que dans le dessein de nous fâcher, au lieu de la laisser tomber, nous la relevons avec aigreur, et nous nous emportons aussitôt. Ne rentrerons-nous jamais dans nous-mêmes pour nous connaître à fond, et pour nous convaincre de deux choses? La première, c'est qu'il n'est personne qui n'ait ses défauts, et que non-seulement rien n'est plus conforme à la raison que de supporter ceux des autres, afin que les autres supportent les nôtres, mais encore plus à la religion, puisque c'est ainsi que nous *accomplirons la loi de Dieu.* (*Galat.*, VI, 2.) La seconde, c'est que si nous ne prenons pas sur nous pour nous vaincre peu à peu en mille occasions qui arrivent tous les jours, nous ne viendrons jamais à bout de surmonter nos passions, et nous ne jouirons jamais par conséquent de cette paix du cœur, en quoi consiste la béatitude que le Seigneur nous propose dans son Evangile, puisque c'est une erreur de croire que dans les grandes choses nous serons les maîtres de nos passions, quand elles nous maîtrisent actuellement dans les petites.

Mais quelque difficile qu'il nous paraisse d'être miséricordieux, comme le Seigneur nous le commande, envisageons la récompense qu'il a promise à ceux qui feront miséricorde, et nous verrons qu'il nous demande peu pour nous donner beaucoup. Or, pour diminuer les difficultés que l'amour-propre grossit dans nos esprits, détrompons-nous d'abord de cette erreur où sont les gens du siècle, qui regardent comme une faiblesse de pardonner et de faire grâce trop aisément à ceux qui les ont offensés; c'est au contraire ce qu'il y a de plus grand en nous, puisque le propre de la Divinité est d'avoir compassion des misérables et de pardonner aux coupables. Aussi, quand le Fils de Dieu nous parle de miséricorde, il nous propose le Père éternel pour modèle. *Soyez pleins de miséricorde*, nous dit-il, *comme votre Père céleste est plein de miséricorde.* (*Luc.*, VI, 36.)

Mais où trouver une récompense plus capable de nous exciter à mettre tout en œuvre pour la mériter, que celle qu'il y a attachée? *Bienheureux ceux qui seront miséricordieux, parce qu'ils recevront miséricorde.* Le Seigneur met notre salut entre nos mains, et il fait dépendre la miséricorde que nous attendons de lui, de celle que nous aurons eue pour nos frères. Voilà comme parle saint Augustin à un chrétien sur cette matière, pour le porter à être tendre et miséricordieux. « Faites, et il vous sera fait; comme vous agirez avec autrui, le Seigneur agira avec vous; vous avez de l'abondance et de l'indigence; vous êtes riches des biens terrestres, et vous êtes pauvre des biens spirituels; on vous demande et vous demandez; écoutez ce pauvre qui vous prie, vous êtes le pauvre de Dieu, et il vous écoutera quand vous le prierez; donnez de votre abondance à celui qui est dans le besoin, afin que le Seigneur vous remplisse de sa plénitude (71). » En toutes choses Jésus-Christ est notre modèle; dans cette occasion on peut dire que nous sommes le sien: avons-nous fait miséricorde à nos frères, il nous la fera; n'avons-nous pas été miséricordieux envers eux, *il nous jugera sans miséricorde.* (*Rom.*, I, 31.) « Il semble d'abord, dit saint Chrysostome (Hom. *in Matth.*), que la récompense ne soit qu'égale au bien qu'on aura fait, mais elle est infiniment plus grande; les hommes exercent la miséricorde en hommes, mais Dieu leur sera miséricordieux en Dieu, et il y a autant de différence entre l'une et l'autre, qu'il y en a entre Dieu et l'homme, entre ce qu'un homme peut devoir à un autre homme comme lui, et ce qu'un homme pécheur doit à un Dieu irrité contre lui, c'est-à-dire entre *cent deniers et dix mille talents*, selon la comparaison que le Seigneur en a faite lui-même dans l'Evangile. » (*Matth.*, XVIII, 2.)

En faut-il davantage pour connaître le bonheur de ceux qui font miséricorde?

(71) Fac et fiet, fac cum altero, ut fiat tecum, quia abundas et eges: abundas temporalibus, eges æternis. Mendicum hominem audis, mendicus ipse Dei es. Petit a te et petis: quod egeris cum pecore tuo, hoc aget Deus cum suo; et plenus es et inanis es; imple inanem de plenitudine tua, ut de Dei plenitudine repleatur inanitas tua. (*De serm. Domini in monte.*)

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. Tels ont été un saint Jacques et un saint Etienne. (*Act.*, VII, 59), qui, dans le temps même de leur martyre, ont non-seulement pardonné à leurs ennemis, mais ont demandé au Seigneur miséricorde pour leurs bourreaux. Un saint Benoît et un saint François, qui ont vendu leurs biens pour les donner aux pauvres; un saint Nicolas, qui, par une prudente charité, exerça tout à la fois une miséricorde corporelle et spirituelle envers toute une famille qu'il délivra de la misère et du péché; un saint François de Sales, qui avait une si grande douceur pour supporter les défauts de tout le monde, que ce caractère qui provenait de la grandeur de sa charité, s'est répandu dans tout ce que nous apprenons de ce saint prélat, et tant d'autres saints que l'on peut se représenter et invoquer selon sa dévotion, qui ont été pleins de miséricorde, en donnant de leurs biens, en pardonnant les injures, en supportant les faiblesses et les imperfections des autres. Mais comme, selon la parole de Jésus-Christ, *tout est pur pour ceux qui font l'aumône* (*Luc.*, XI, 41), ce sera par cette béatitude que nous parviendrons à celle qui suit.

Pour le VI^e^ jour. — *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Jugeons de la grandeur de cette béatitude par la récompense qui lui est promise : car Dieu se promet lui-même pour prix de la pureté de cœur, puisque le voir, c'est le posséder, c'est en jouir : *Heureux ceux qui auront le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Comme *rien d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu* (*Apoc.*, XXI, 27), plusieurs Pères entendent par ceux qui ont le cœur pur, ceux qui sont exempts de tout péché (72), suivant cette expression du Prophète : *qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui s'arrêtera dans son lieu saint, sinon celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est pur?* (*Psal.* XXIII, 3, 4.) Or, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Tâchez d'avoir la paix avec tout le monde et de conserver la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu.* (*Hebr.*, XII, 14.) Mais comme Dieu est la pureté et la vérité par essence, il y a certains péchés qui doivent former de plus grands obstacles au bonheur de le voir, parce qu'ils ont plus d'opposition à cette pureté et à cette vérité. Ainsi avoir la pureté du cœur ou la simplicité de l'esprit, comme l'expliquent quelques interprètes, c'est ne rien faire qui puisse blesser la chasteté, c'est ne rien dire qui soit opposé à la vérité; ceux-là sont heureux, parce qu'ayant le cœur pur, ils verront Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

De ce principe il suit qu'avoir le cœur pur, c'est être chaste de corps et d'esprit, c'est avoir horreur des paroles déshonnêtes, des pensées impures, des actions criminelles. Par les paroles déshonnêtes il faut entendre, non-seulement ces mots grossiers et ces discours impudiques, mais encore ces termes équivoques, qui, étant honnêtes en apparence, font naître une idée qui salit l'imagination; ces chansons impures dont le poison s'insinue dans le cœur avec d'autant plus de facilité, qu'il y est porté avec la cadence des vers et l'harmonie de la musique; ces vers tendres et ces romans délicats qui, sous les dehors d'une fausse vertu, sont infiniment propres à faire naître une passion profane. Pour connaître combien les pensées impures ou les mauvais désirs nous éloignent de voir Dieu, il suffit de savoir que Jésus-Christ trouve aussi coupable celui qui se repaît d'une idée impure, que celui qui commet l'impureté. *Quiconque*, dit-il, *voit une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur.* Enfin, pour ce qui regarde les actions criminelles, ce qui en fait le péché, c'est qu'elles procèdent du cœur; car *ce n'est point ce qui entre dans la bouche de l'homme, qui le rend impur*, dit le Seigneur, *mais c'est ce qui en sort, et ce qui part du cœur; c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les médisances* (*Matth.*, XV, 11, 18, 19); ce sont là les choses qui rendent l'homme impur et qui, par conséquent, l'empêchent de voir Dieu. Que faut-il donc faire pour purifier son cœur, ou pour le conserver dans la pureté? le voici. Pour ceux dont le cœur a été corrompu par le péché, ils ne peuvent le purifier que par le feu de la charité, par l'aumône, par les gémissements, par le jeûne, par les larmes de la pénitence (*Joel.*, II, 12), que le saint concile de Trente appelle un second baptême. Or, pour avoir recours à ce baptême laborieux qui a la force de nettoyer les taches de notre âme, faisons réflexion sur le malheur de ceux qui, n'ayant pas le cœur pur, seront privés de voir Dieu; et écrions-nous avec saint Bernard (serm. 1, *Sanct. Omn.*) : « Malheur à moi qui trouve dans l'impureté de mon cœur un obstacle qui m'empêche d'être admis à cette vie bienheureuse ! » Pour ceux qui ont le bonheur d'avoir conservé leur innocence baptismale, ou de l'avoir recouvrée par les travaux de la pénitence, que, suivant l'avis du Sage, *Ils gardent leur cœur avec tout le soin possible* (*Prov.*, IV, 23); qu'ils veillent sur leurs sens extérieurs et intérieurs, qu'ils ferment toutes les avenues par où les objets illicites pourraient s'insinuer en eux : Et comme l'Ecriture nous apprend que le Seigneur, après avoir chassé Adam du paradis terrestre, posta à la porte un ange armé d'une épée flamboyante, pour en interdire l'entrée à quiconque pourrait le profaner de nouveau (*Gen.*, III, 24), de même aussi, après avoir chassé de notre cœur le démon d'impureté, nous devons

(72) Sordes animi amor quarumcunque rerum præter Deum. (S. Aug., *De utilit. cred.*, cap. 18. Cf. S. Hilar., *in Matth.*)

prier l'Ange qui nous a été donné pour nous garder, de se mettre à l'entrée, pour en éloigner tous les objets qui pourraient en salir la pureté. Ce sera ainsi que nous serons heureux, parce que nous aurons le cœur pur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* C'est cette pureté de cœur qui a fait la sainteté et le bonheur de ces vierges célèbres qui ont mieux aimé répandre leur sang que de consentir à perdre leur virginité, qu'elles avaient vouée au Seigneur, ou qui ont mené dans un corps matériel une vie angélique. Telles ont été une Agnès, une Agathe, une Cécile, une Catherine, une Geneviève, une Thérèse; adressons-nous à elles pour les prier de nous obtenir cette vertu de leur céleste Epoux, *qui se nourrit parmi les lis* (*Cant.*, II, 16), c'est-à-dire qui se plaît avec les âmes pures et innocentes.

Mais ce n'est pas seulement ce qui est contraire à la chasteté qui souille le cœur, c'est encore ce qui est opposé à la simplicité de l'esprit, ou à la vérité. Ainsi avoir le cœur pur, c'est avoir une langue si simple, que pour affirmer ou pour nier, on ne se serve point d'autres paroles que de celles que Jésus-Christ nous a prescrites dans son Evangile, *cela est, cela n'est pas* (*Matth.*, V, 37); c'est avoir la bouche et le cœur si fort d'intelligence, que les paroles de la bouche soient toujours les fidèles expressions des sentiments du cœur : c'est par nos discours, par nos gestes, par nos actions, ne chercher point à donner aux autres une pensée différente de celle que nous avons nous-mêmes : semblables à Ananie et à Saphire (*Act.*, V, 2) qui, paraissant apporter aux pieds des apôtres tout le prix des biens qu'ils avaient vendus, en avaient retenu une partie : c'est, en un mot, avoir horreur des moindres équivoques, ou de toutes ces restrictions mentales, qu'on doit regarder comme autant d'inventions du démon, qui apprend l'art de mentir sans scrupule, et de revêtir le mensonge des apparences mêmes de la vérité. *Je hais la langue double* (*Prov.*, VIII, 13), *malheur au cœur double* (*Eccli.*, II, 14), dit le Sage. Nous avons la langue double, quand, pour dissimuler la vérité à celui qui nous la demande, nous lui répondons par un discours ambigu, qui lui fait croire qu'on lui dit oui, quand on a dessein de lui dire non. Nous avons le cœur double, lorsque nous disons une chose positivement et que nous pensons le contraire, pour sauver dans notre imagination le mensonge que nous faisons par nos paroles. Songeons-nous donc que nous avons à faire au Dieu de vérité, quand nous croyons qu'il approuvera ces détours si opposés à cette simplicité d'esprit et à cette droiture de cœur qu'il exige de nous dans ses Ecritures? *Ayons des sentiments plus dignes de lui*, dit le Sage, *et cherchons-le avec un cœur simple.* (*Sup.*, I, 1.) Ne nous trompons donc point davantage, nous mentons dès que notre bouche et notre cœur ne sont point d'accord, et nous tombons dans le vice que le Seigneur reprochait aux Pharisiens, lorsqu'il leur disait, *qu'ils l'honoraient des lèvres, mais que leur cœur était bien éloigné de lui* (*Matth.*, XV, 8); aimons la vérité, puisque tout ce qui lui est opposé rend le cœur impur; prions-le de nous donner *un esprit droit et un cœur pur* (*Psal.* L, 12), car c'est dans cette pureté de cœur et cette droiture d'esprit que consiste toute la perfection de l'homme. Celui, dit saint Grégoire (*Moral.*, lib. I, cap. 11), qui soupire après le ciel, vit toujours dans cette simplicité et cette droiture : il est simple dans ses actions et droit dans sa foi; il fait simplement le bien qu'il peut faire sur la terre et il s'élève saintement par la droiture de son cœur vers les biens du ciel. Tels étaient dans l'Ancien Testament Abimélech (*Gen.*, XX, 6), Jacob (*Gen.*, XXV, 17), Job (*Job*, II, 9), dont l'Ecriture loue la simplicité et la droiture du cœur; et tels devraient être tous les chrétiens dans le Nouveau, puisque être simple, être droit, être vrai, est le caractère de l'Evangile. *C'est maintenant*, dit Jésus-Christ à la Samaritaine, *qu'il faut adorer en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV, 24). *C'est le sujet de notre gloire*, écrit l'Apôtre aux Corinthiens, *de nous être conduits en ce monde dans la simplicité de cœur et dans la sincérité de Dieu, non avec la sagesse de la chair, mais avec la grâce et l'esprit de Dieu.* (II *Cor.*, I, 12.)

Pour le VII^e^ jour.—*Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu.* Tout le monde convient qu'il n'est point de bonheur sans la paix du cœur, et qu'on ne peut manquer d'être heureux dès qu'on en jouit : ainsi les pacifiques sont heureux, parce qu'ils ont la paix dans eux-mêmes, *Beati pacifici.* Mais comme le bien se communique de sa nature, non-seulement le pacifique a la paix dans soi, mais, dit saint Jérôme, il emploie tous ses efforts pour la communiquer aux autres (73); c'est à ces deux traits qu'on doit reconnaître ceux qui sont appelés les enfants de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

Jésus-Christ est non-seulement le pacifique, il est encore *notre paix*, dit l'Apôtre (*Ephes.*, II, 14); avant qu'il fût descendu du ciel en terre, nous étions en guerre avec Dieu, avec nous-mêmes, et avec le prochain; mais par sa mort *il a pacifié toutes choses dans le ciel et sur la terre.* (*Coloss.*, I, 20.) Or, si nous voulons jouir de la paix qu'il nous a procurée, il faut faire trois choses que nous allons déduire en peu de mots.

1° Comme nous avons irrité le Seigneur contre nous par nos propres péchés, nous devons faire en sorte de rentrer en grâce avec lui : nous savons que *l'arc est tendu, prêt à être décoché* (*Psal.* VII, 13) ; nous sentons que *notre péché se soulève sans cesse*

(73) Pacifici dicuntur, qui primum in suo corde, deinde et inter fratres dissidentes faciunt pacem. (*In Matth.*)

contre nous (*Psal.* L, 5), nous ne pouvons nous empêcher d'en craindre les suites, qui ne sont autres que le feu éternel, et par conséquent il nous est impossible de pouvoir être tranquilles dans cet état. Que faire donc pour arrêter ce trouble intérieur qui nous rend malheureux au milieu même de la plus grande prospérité? il faut recourir à Dieu, et l'apaiser par la pénitence: ce sera alors qu'il deviendra *notre refuge et notre force*, et que nous serons tranquilles, *quand même la terre serait renversée, et que les montagnes seraient transportées dans le fond de la mer* (*Psal.* XLV, 2, 3); alors nous serons *appelés les enfants de Dieu*, parce qu'il n'y aura rien en nous qui résiste à Dieu, et que c'est le propre d'un enfant, dit saint Augustin (*De serm. Dom. in monte*), d'avoir une parfaite ressemblance avec son père, et une entière soumission à ses ordres.

2° Outre cette guerre intérieure des deux parties qui nous composent, et qui ne sont jamais d'accord, il y a dans nous un trouble excité par nos passions, qui nous font gémir sous leur tyrannie dès que nous ne travaillons pas à les réprimer. Or, pour avoir la paix avec nous, après nous être réconciliés avec Dieu, il faut nous servir de sa grâce pour subjuguer nos passions, et pour les soumettre à l'empire de la raison. « Ceux-là, dit saint Augustin (*Ibid.*), sont pacifiques dans eux-mêmes, qui, réglant tous les mouvements de leur cœur, les soumettent à la raison, et qui, ayant dompté les concupiscences de la chair, deviennent le royaume de Dieu; car dans ce royaume toutes choses y sont tellement dans l'ordre, que ce qu'il y a dans l'homme de plus excellent commande à ce qu'il y a de commun avec les bêtes, et que cette même partie de l'homme qui est la principale, c'est-à-dire l'âme et l'esprit, est soumise à ce qui est de plus grand qu'elle, c'est-à-dire à la vérité même qui est le Fils unique de Dieu. C'est de ce royaume, ajoute ce grand docteur, où la paix et l'ordre règnent toujours, qu'a été chassé le prince du siècle, qui n'exerce son empire que sur ceux qui ont renversé l'ordre, et sont sortis de la règle.

3° Il faut enfin pour être véritablement pacifique avoir la paix avec les autres; mais comme rien n'y est plus opposé que l'intérêt, la haine, l'envie, la jalousie qui nous divisent d'avec nos frères, ayons recours au Dieu de paix, et prions-le de *répandre dans nos cœurs la charité* (*Rom.*, V, 5), cette vertu généreuse *qui ne cherche point ses intérêts, qui ne sait ce que c'est que de haïr personne, qui n'est ni jalouse ni envieuse* (*I Cor.*, XIII, 5), et qui nous unit avec Dieu et avec le prochain; demandons-la à celui qui seul peut nous la donner; et si nous avons le bonheur de l'obtenir, nous obtiendrons en même temps les autres vertus, puisqu'il n'en est point qu'elle ne renferme éminemment en elle-même. C'est ainsi que le Seigneur dans les béatitudes qu'il nous propose, nous donne les moyens d'arracher de nos cœurs jusqu'à la racine de la cupidité, pour y répandre en sa place la semence de toutes les vertus. Après cela pouvons-nous manquer d'être heureux, puisque tout le bonheur du chrétien consiste à imiter Jésus-Christ et à être si semblables au Père céleste, que nous soyons dignes d'être appelés ses enfants: *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu.*

Mais ce n'est pas assez d'avoir la paix avec soi, il faut encore la communiquer aux autres. Car être pacifique, c'est porter partout l'esprit d'union et de paix, c'est s'appliquer sans relâche à réunir les cœurs et les esprits, à bannir la discorde, à assoupir les différends, à éteindre les schismes. Ce sont *ceux-là qui seront appelés les enfants de Dieu* « parce que, dit saint Chrysostome (hom. 15, *in Matth.*), c'était proprement l'ouvrage du Fils unique du Père de réunir ce qui était divisé, et de réconcilier ceux qui étaient ennemis. » Telle a été la principale fonction des Apôtres: *C'est Jésus-Christ*, dit saint Paul, *qui a mis en nous la parole de la réconciliation* (*II Cor.*, V, 1), et c'est un des devoirs dont les pasteurs doivent s'acquitter avec le plus de zèle, de réconcilier non-seulement les pécheurs avec Dieu, mais l'époux avec l'épouse, les enfants avec leur père; c'est tantôt empêcher que des amis ne se divisent, et tantôt travailler à réunir des ennemis dont la haine était invétérée. Cependant ce devoir n'est pas tellement propre aux pasteurs, qu'il ne convienne qu'à eux seuls, quoique souvent ils soient plus en état d'y réussir par leur rang et leur caractère: ce doit être l'occupation de tous les chrétiens. Pour ce sujet, faisons-nous certaines règles de prudence et de charité; par exemple, de ne rien dire des amis aux amis qui ne serve à entretenir l'union; de ne rien rapporter qui ne puisse contribuer à rapprocher les cœurs divisés; d'exhorter les inférieurs à la soumission, et les supérieurs à la douceur; de ne donner point raison aux présents par faiblesse; de soutenir les absents avec fermeté, faisant connaître à ceux-là en quoi ils ont tort, et tâchant de justifier ceux-ci autant que nous le pouvons. On doit sans altérer la vérité taire avec discrétion ce qui peut aigrir les esprits, et faire valoir avec sagesse ce qui est capable de les adoucir: on doit, en présence de ceux qui vivent dans la mésintelligence, représenter souvent le bonheur des familles qui jouissent de la paix et de l'union, et le malheur de celles qui sont toujours dans le trouble et dans la discorde, prendre celui-ci par des raisons humaines et naturelles, celle-là par des principes de religion: en un mot, on doit s'accoutumer à répandre des semences de paix, que le Seigneur fera fructifier dans son temps. A-t-on été si heureux que de réunir ce mari et cette femme? il faut leur faire prendre certaines précautions contre tout ce qui pourrait les diviser de nouveau. Ainsi, après avoir examiné les principes ordinaires de la discorde, si l'on a reconnu que ce sont, par exemple, des

rapports que font des domestiques qui ont quelque intérêt de fomenter la mésintelligence, il faut leur défendre de parler, et chasser le premier qui contreviendra à cet ordre. Si c'est la débauche du mari, il faut que la femme lui rende sa maison et sa personne aimables, par sa douceur et sa complaisance. Si c'est la dépense excessive de la femme, il faut que le mari lui fasse part de l'état de ses affaires, qu'il la charge de celles de la maison pour l'y arrêter, et pour l'engager par un commun intérêt à devenir économe; c'est-à-dire qu'il faut qu'il vive avec elle, non comme avec une inférieure, ou une étrangère, mais comme il doit vivre avec celle que le Seigneur lui a donnée pour être sa compagne. (*Gen.*, II, 18.) Si c'est enfin une espèce d'antipathie des uns contre les autres, il faut leur représenter que chacun doit prendre sur soi, c'est-à-dire laisser tomber un terme piquant, au lieu de le relever avec aigreur; répondre avec douceur, quand le silence pourrait avoir un air de mépris; étudier autant à réprimer les premiers mouvements dans soi, qu'à empêcher qu'ils ne s'excitent dans autrui. Il faut leur persuader qu'ils auront moins de peine à se vaincre, qu'à vivre toujours dans la division, et les assurer de la part de Dieu qu'après qu'ils auront surmonté cette répugnance qu'ils sentent à s'entreprévenir par des amitiés réciproques, ils goûteront autant de paix et de douceur, qu'ils ont éprouvé auparavant de trouble et d'amertume. C'est ainsi qu'on méritera la glorieuse qualité *d'enfant de Dieu*, en s'employant solidement à réunir les cœurs, et à y faire régner la paix et la concorde.

Que dirons-nous de ceux qui se font une occupation de souffler partout la discorde, de diviser par de faux rapports tout ce qui est uni, et d'aigrir les esprits déjà indisposés, sinon que ce sont des enfants du démon? Plût au Seigneur que ces perturbateurs du repos public fussent tellement en horreur, qu'on les chassât de toutes les sociétés, comme des pestes de la république? Aussi le Seigneur déclare qu'il ne hait rien tant que *celui qui sème les divisions entre les frères.* (*Prov.*, VI, 19.) Il est vrai que ces espèces de gens sont des monstres dans la nature qui ne sont pas fort communs; mais, hélas! qu'il y en a qui font par indiscrétion ce que ceux-ci font par malice, et qui semblent être venus d'aller raconter aux uns ce qu'ils ont appris des autres, sans faire réflexion que vingt fois ce qu'ils ont rapporté a produit de très-méchants effets. Or, l'avis que nous avons à donner à ces sortes de gens, c'est de veiller sans cesse sur leur langue, *d'y mettre une garde de circonspection* (*Psal.* CXL, 3), et d'être *lents à parler* (*Jac.*, I, 19), s'ils ne veulent répondre devant Dieu des maux qu'ils causent par leurs langues indiscrètes.

Si ces raisons ne sont pas capables de nous porter à la paix, faisons en sorte que les exemples des bienheureux achèvent de nous rendre pacifiques, prions les saints Pontifes, dont la fonction principale a été de réconcilier les hommes à Dieu, et de se faire pour eux des victimes capables de l'apaiser (*Eccli.*, XLIX, 17); prions, dis-je, un saint Chrysostome, un saint Martin, un saint Charles, un saint François de Sales de nous obtenir de Dieu ce zèle dont ils ont brûlé, de porter la paix partout, et de réunir les hommes avec les hommes, afin qu'étant pacifiques comme eux, nous méritions aussi d'être les enfants de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

POUR LE VIII^e^ JOUR. — *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux : vous serez heureux, lorsque les hommes vous chargeront d'injures et de reproches, lorsqu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous; réjouissez-vous, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.* Après avoir établi que le bonheur du chrétien consiste dans la paix et la tranquillité, quelle apparence de nous persuader que nous pouvons être heureux quand nous sommes persécutés, et que tout le monde nous fait la guerre? Pour entendre ce paradoxe, il faut nous souvenir, que le Fils de Dieu étant près de se séparer de ses apôtres et de retourner à son Père, leur dit : *Je vous donne ma paix, mais non pas comme le monde la donne.* (*Joan.*, XIV, 27.) Il y a donc deux sortes de paix, l'une qui consiste dans la tranquillité de l'âme, l'autre dans la possession tranquille des biens de la terre. Cette première paix subsiste au milieu des plus grandes persécutions; c'est celle que le Seigneur nous donne, et qui nous rend heureux dès que nous en jouissons : *Pacem meam do vobis.* La seconde est l'ouvrage du monde, qu'on peut dire être très-dangereuse pour un chrétien, qui souvent s'endort dans la bonace : *Non quomodo mundus dat, ego do vobis.* Aussi, dit saint Chrysostome (hom. 15, *in Matth.*), afin qu'on ne crût pas que la paix fût toujours à désirer, voilà que le Seigneur déclare heureux ceux qui sont persécutés : car, après que la paix intérieure a été établie en nous, cette paix qui rend l'âme soumise à Dieu, et la chair soumise à l'âme, il faut s'attendre que le Prince de ce siècle étant chassé de notre cœur, ne manquera pas de nous susciter au dehors des tentations et des persécutions; mais ne craignons rien : bien loin que ces persécutions troublent notre bonheur, elles ne feront que l'affermir, et tout ce que la rage des démons ou la malice des hommes peut inventer contre un chrétien solidement attaché à Dieu, ne peut l'agiter ni l'ébranler, comme un rocher contre qui les flots de la mer vont se briser sans le faire changer de situation ni de place. N'allons donc pas nous troubler dans la crainte de la persécution, puisque le vrai caractère du chrétien est de la souffrir, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Tous ceux qui veulent vivre avec piété avec Jésus Christ seront per-*

secutés. (II *Tim.*, III, 12.) Le Seigneur en donnant sa paix à ses disciples ne promet pas de les exempter de tout mal, mais il s'engage à les faire triompher des plus grands maux, et à les rendre heureux dans la persécution qu'ils souffriront pour la justice : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* C'est ce qui nous paraît évidemment dans les dernières paroles de notre Evangile, où le Seigneur prédit à ses disciples la persécution qu'ils endureront, et leur parle en même temps de la joie qu'ils ressentiront dans la persécution. Or, pour nous soutenir dans tous les maux auxquels nous pouvons être exposés, comparons ce qu'il a prédit avec ce qui est arrivé, et rien ne sera plus capable de nous fortifier, et de nous faire triompher dans les plus grandes tribulations.

Le Fils de Dieu n'a point dissimulé à ses disciples ce qu'ils auraient à souffrir pour lui, il leur en a parlé en plusieurs occasions dans tout le cours de sa vie; mais ce sur quoi nous devons faire attention par rapport à la béatitude, que nous traitons, c'est qu'il nous assure que le bonheur est attaché à la persécution que nous souffrons pour la vérité et pour la foi : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* Si un Dieu ne nous en avait assurés de sa bouche sacrée, pourrions-nous croire que de quelque manière que nous soyons persécutés, nous serons heureux? Oui, que les hommes nous aient en horreur, qu'ils nous chargent d'injures et de malédictions, qu'ils nous accusent des crimes les plus noirs et les plus honteux, qu'ils nous exilent de notre patrie, qu'ils nous dépouillent de nos biens, qu'ils nous privent de notre liberté, qu'ils flétrissent notre bonheur, qu'ils nous fassent endurer mille supplices, ou perdre la vie par une mort honteuse et cruelle, nous serons heureux. « Mais, dit saint Chrysostome (hom. 15 *in Matth.*), il ne faut pas croire qu'on le soit toujours pour être noirci d'injures. Jésus-Christ marque pour cela deux conditions nécessaires. La première, il faut qu'on souffre ces injures pour lui, *Propter me.* La seconde, qu'elles soient fausses et avancées sans fondement par des imposteurs sans conscience : *Mentientes.* » Sans ces deux circonstances les persécutions des hommes ne nous rendent pas heureux, mais nous rendent très-misérables; comme quand les hérétiques et les schismatiques souffrent, non pour Jésus-Christ qui est la vérité même, mais pour l'erreur, ou quand les larrons et les homicides endurent la peine due à leurs crimes. Car, dit saint Cyprien, ce n'est pas la peine que l'on souffre, mais la cause pour laquelle on souffre qui fait le martyr (74). Après que le Seigneur a assuré ses disciples qu'ils seront heureux quand ils seront persécutés, il leur dit que c'est alors qu'ils doivent se réjouir et tressaillir de joie : *Gaudete et exsultate.* Il est vrai que les apôtres ont souffert tout ce qui leur avait été prédit, les opprobres, les exils, les prisons, les fouets, les supplices, la mort; mais leurs joies et leurs consolations ne nous sont-elles pas aussi connues que leurs tourments et leurs croix? Tantôt ils nous paraissent sortir du conseil tout remplis de joie *de ce qu'ils sont jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ.* (*Act.*, V, 41.) Tantôt ils avouent que dans leurs plus grandes tribulations ils sont remplis *de consolation* (II *Cor.*, VII, 4); aussi ce désir de souffrir comme eux a fait celui de tous les saints. « Si quelqu'un, dit saint Chrysostome (*Hom. in Epist. ad Ephes.*), me donnait à choisir de tout le ciel, ou de la chaîne de saint Paul, je préférerais sans balancer la chaîne de saint Paul à tout le ciel. Si quelqu'un me voulait donner place parmi les anges au-dessus des cieux, ou me mettre dans le fond d'un cachot obscur avec saint Paul prisonnier, je choisirais la prison et les fers, car rien n'est meilleur que de souffrir pour Jésus-Christ. J'estime Paul moins heureux pour avoir été ravi au troisième ciel, que pour avoir été chargé de fers; je souhaite mille fois davantage d'être persécuté pour Jésus-Christ que d'être honoré par Jésus-Christ : la persécution est un honneur qui surpasse et efface tous les autres. »

Concluons de là que si nous étions véritablement chrétiens, nous souhaiterions la persécution, bien loin de la craindre, puisque, malgré l'erreur commune de tous les hommes, nous serions convaincus que ceux-là sont heureux qui sont persécutés pour la justice : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* Tels ont été les Athanase, les Chrysostome, qui ont souffert les plus dures persécutions, et qui ont été aussi heureux dans leur exil, qu'honorés des plus grands princes. Mais si nous voulons une *nuée de témoins* (*Hebr.*, XII, 1), sur le visage desquels la joie et la tranquillité étaient peintes au milieu des plus affreux supplices, ainsi que les histoires en font foi, jetons les yeux sur les martyrs : car ce sont eux principalement que cette béatitude regarde; envisageons un Etienne accablé sous une grêle de pierres, un Laurent brûlé à petit feu, un Sébastien percé d'une multitude de flèches; un Ignace dévoré par les bêtes féroces, une Agathe à qui on coupe la mamelle, une Catherine exposée sur une roue, pour y être réduite en pièces. Si nous demandons ce qui était la cause de leur bonheur et de leur joie, c'est qu'ils savaient qu'une grande récompense leur était promise dans le ciel : *Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* Attendons-nous à la même félicité, pourvu que nous souffrions en chrétiens, c'est-à-dire avec patience, sans murmurer; avec fermeté, sans nous abattre; avec soumission, sans nous élever contre nos persécuteurs. C'est ainsi qu'ont souffert les apôtres et les martyrs; ils ont été toujours pa-

(74) Quia martyrem non facit pœna, sed causa.

tients et tranquilles, la sérénité était peinte sur leur front, et la paix régnait dans leur cœur; ils ont été toujours fermes et courageux; ni les menaces ni les promesses n'ont pu jamais les ébranler; ils ont été toujours soumis aux empereurs même idolâtres, et les plus grandes persécutions n'ont jamais été capables d'exciter la moindre sédition parmi les chrétiens. Souffrons comme eux, et nous serons dans la joie au milieu des plus violentes persécutions, parce que nous serons soutenus par l'espoir de la récompense que Dieu réserve dans le ciel à la patience chrétienne ; *Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

Mais comme le temps de la persécution est passé, et que les exemples de ceux qui la souffrent pour la justice est rare; pour finir par une morale qui puisse être utile à plus de monde, apprenons la manière de souffrir comme il faut les opprobres qui nous arrivent par les suites de notre mauvaise conduite, et que nous regardons cependant comme des persécutions qui nous viennent de la part des hommes. Ainsi, par exemple, voyons ce que doit faire cet homme de fortune qui, ayant dissipé dans le luxe et la débauche les grands biens qu'il avait amassés par des voies injustes, se retrouve dans sa première pauvreté ; ce savant qui se confiant en ses propres forces, et ayant avancé des propositions trop hardies, voit sa réputation flétrie par des censures publiques ; cette femme fière de sa prétendue vertu, qui, après avoir insulté toute sa vie à la faiblesse des autres, est convaincue, ou du moins fortement soupçonnée de n'en être pas exempte elle-même. Que doivent faire, dis-je, les uns et les autres pour mettre à profit de si grandes humiliations? le voici. Au lieu que le plus souvent on s'emporte contre Dieu et contre les hommes, et qu'on se regarde comme souffrant une persécution injuste, tantôt par des créanciers impitoyables qui ruinent notre fortune, quoiqu'ils ne nous demandent que ce que nous leur devons légitimement; tantôt par des confrères, qui, selon nous, jaloux de notre gloire, en veulent à notre réputation, quoique dans le fond ils ne soient animés que du zèle de la vérité et de l'amour de la religion; tantôt par des ennemis qui nous calomnient sans fondement, quoique nous ayons donné lieu à tous les bruits fâcheux qui se disent de nous : au lieu, en un mot, de chercher ainsi à nous justifier en accusant les autres injustement, il faut alors recourir à Dieu qui permet toutes ces disgrâces pour notre bien, le remercier de la confusion dont il nous a couverts, reconnaître devant lui que c'est par notre faute que nous nous trouvons réduits dans cet état de misère ou de confusion; ou plutôt que c'est par un effet de sa grande miséricorde, puisque cet état même est la voie qui peut nous retirer de nos égarements et nous mener droit à lui; car puisque *la seule chose nécessaire* (*Luc.*, X, 42) est de nous sauver, quelles obligations n'avons-nous pas au Seigneur qui, voyant que nous serions perdus dans l'abondance, dans la gloire et la bonne réputation, nous procure le moyen d'opérer notre salut par la pauvreté et par les opprobres (75) ! Il est vrai que ces voies sont dures et répugnent infiniment à notre inclination ; mais qu'importe si elles sont sûres, et si ce sont les seules qui peuvent nous conduire au terme où nous tendons. Le Fils de Dieu ne nous a-t-il pas assurés que *son royaume souffre violence, et qu'il s'en faut faire une continuelle pour le ravir ?* (*Matth.*, XI, 2) Dans toutes ces occasions, ou dans de semblables, prenons donc garde de nous soulever contre Dieu, ou de tomber dans l'abattement; mais recourons à lui, jetons-nous entre ses bras avec confiance, il nous soutiendra, *et il sera notre force et notre appui.* (*Psal.* XVII, 3.) Disons avec le Prophète : *Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié.* (*Psal.* CXVIII, 71.) Demandons-lui pardon de notre péché, et soyons dans une vraie douleur de l'avoir commis, non à cause de la confusion dont il nous couvre, mais à cause que nous avons offensé un Dieu infiniment bon : aimons plutôt cette confusion, puisqu'elle est le moyen dont nous devons nous servir pour expier notre péché, et que si nous en faisons un bon usage en la supportant avec patience et résignation à la volonté divine, nous avons lieu de nous réjouir, et d'espérer à la récompense qui est promise dans le ciel, non-seulement aux justes qui souffriront persécution pour la justice, mais encore aux pénitents qui auront eu sur la terre *l'esprit humilié et le cœur contrit* (*Psal.* L, 19) : *Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

SUR LA GLOIRE QUI NOUS EST PRÉPARÉE DANS LE CIEL, ET SUR LES MOYENS D'Y ARRIVER.

Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. (*Matth.*, V, 12.)

Quand l'Eglise, dans la fête solennelle qu'elle a instituée à l'honneur des saints, nous exhorte à les considérer dans la gloire qu'ils ont acquise par leurs travaux, son dessein est de nous inspirer un grand désir d'arriver à la même gloire par une fidèle imitation de leurs vertus. Entrons dans l'esprit de notre mère, et pour nous réveiller de l'assoupissement dans lequel nous vivons sur la béatitude éternelle, faisons voir deux choses : 1° quelle est la gloire qui nous est préparée dans le ciel; 2° de quels moyens nous devons nous servir pour y arriver; c'est le sujet de ces deux réflexions.

1. Il est de foi qu'après cette vie nous entrerons dans une autre pour y être à jamais heureux, ou à jamais misérables. Tous les hommes qui ont été, qui sont, et qui seront dans la succession de tous les temps et dans la diversité de tous les lieux, comparaîtront un jour devant le Seigneur, pour être placés

(75) Ut qui pudore non potuit salvari, salvetur opprobrio. (S. Hieron., in *Matth.*)

à sa droite avec les agneaux, ou à sa gauche avec les boucs. Il dira aux uns : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Et il dira aux autres : *Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* (*Matth.*, XXV, 34, 41.)

Quand nous parlons donc de la béatitude qui nous est préparée dans le ciel, et que, pour animer les chrétiens à s'en rendre dignes, nous faisons valoir les biens infinis qu'elle renferme, n'allons pas nous imaginer qu'il en soit comme de ces grands postes où nous pourrions arriver par nos soins, mais pour lesquels il est permis d'avoir de l'indifférence, soit que la vie privée se trouve plus conforme à notre inclination, soit que nous soyons peu sensibles aux biens et aux honneurs du siècle ; car alors pour n'être point si élevés, loin d'en être moins heureux, nous le serons beaucoup plus ; au lieu que si nous ne parvenons pas à la gloire éternelle, nous serons éternellement misérables. Or, comme il y a des fidèles sur la terre qui agissent principalement par amour, et dans l'espérance de voir Dieu dans le ciel, et des pécheurs qui ne sont sensibles qu'à la crainte du feu éternel, pour être utiles à tout le monde, ne séparons point ces deux objets ; et pour encourager les justes, et intimider les pécheurs, faisons voir aux uns quel est le bonheur, et aux autres quel est le malheur de l'autre vie.

Après que saint Paul nous a dit *qu'il n'est pas permis à un homme de parler des biens infinis* (II *Cor.*, XII, 4) que le Seigneur a préparés à ceux qui l'aiment, nous ne tâcherons pas d'en tracer des idées, et nous nous contenterons de dire avec ce grand Apôtre, qu'ils surpassent tellement nos pensées, *que l'œil n'a rien vu, l'oreille rien entendu, ni le cœur de l'homme rien conçu de pareil.* (*Isa.*, LXIV, 4 ; I *Cor.*, II, 9.) Jugeons-en plutôt par deux réflexions qui nous feront entrevoir ce qu'il nous est impossible de pouvoir exprimer.

La première, c'est qu'un Dieu aussi bon que puissant veut rendre heureux ceux qu'il prédestine à sa gloire, et est lui-même l'objet de leur félicité ; tantôt il entre dans eux, et se communique intimement à eux ; tantôt les bienheureux entrent dans lui, et s'abîment dans son sein, c'est-à-dire qu'ils sont pénétrés de joie, et remplis de tous les biens imaginables. Aussi quand l'Écriture parle de leur bonheur, pour s'expliquer par notre manière de concevoir, elle ne se sert que des termes de plénitude, d'abondance, de satiété, de joie et de désirs. En effet, ce qui fait le bonheur de l'âme d'un bienheureux, c'est qu'elle est pleinement rassasiée, et que cependant elle désire toujours : mais c'est une satiété sans dégoût, et des désirs sans inquiétude ; elle voudrait comprendre cet Être infini qui se présente à elle, et, suivant l'expression du Prophète, elle se manque à elle-même, *concupiscit et deficit* (*Psal.* LXXXIII, 3) ; car nous pouvons mettre cette différence entre nos désirs et ceux des bienheureux, que nos désirs font notre malheur, parce qu'ils proviennent de notre indigence ; au lieu que les désirs des bienheureux font leur bonheur, parce qu'ils sont un effet de leur abondance ; comme le Seigneur qui se communique à eux est infini dans ses perfections, et plus *grand que leur cœur*, ils ne peuvent le comprendre tout d'un coup, et ils y découvrent toujours une nouvelle source de beautés, qui irritent leurs désirs au milieu même de la satiété, et qui renouvellent à tous moments leur amour, leur joie et leur félicité.

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est que tout ce que Dieu a jamais fait pour l'homme, a été pour lui communiquer sa gloire ; ouvrage de la nature, ouvrage de la grâce, création, rédemption ; le but qu'il s'est toujours proposé a été de nous rendre heureux. Pourquoi nous a-t-il tirés du néant, sinon pour le connaître, l'aimer, le servir, et après cette vie jouir éternellement de lui ? Pourquoi est-il mort, sinon pour nous fermer les portes de l'enfer que le péché d'Adam nous avait ouvertes, et nous ouvrir celles du paradis qu'il nous avait fermées ? Pourquoi a-t-il institué des sacrements, sinon pour nous donner les moyens qui nous sont nécessaires pour entrer dans le royaume des cieux ? Or, quelle idée ne devons-nous pas avoir de la grandeur de cette félicité qui est le terme des actions et des souffrances d'un Dieu ! Que ces pensées donc fassent naître en nous un grand désir de le voir, et nous tiennent les yeux toujours élevés vers le ciel.

« Mais, dit saint Chrysostome (hom. 23, *in Matth.*), comme il y a des pécheurs qui ne craignent que l'enfer, et qui sont insensibles à la perte du paradis, quoique cette perte soit un mal encore plus horrible que n'est le feu éternel, il est bon de leur faire faire réflexion qu'il n'y a point de milieu, et que s'ils ne sont éternellement heureux, ils seront éternellement misérables. » Pour leur donner quelque idée des peines de l'enfer, et par conséquent de ce qu'ils ont à craindre, s'ils n'arrivent pas à la béatitude, faisons à peu près le raisonnement que nous avons fait, pour nous former quelque crayon du bonheur de l'autre vie ; représentons-nous ce que peut faire un Dieu puissant et irrité, pour punir un homme superbe qui s'est révolté contre lui. Sa justice fera dans les enfers ce que sa bonté fera dans le ciel, et il aura autant de sévérité pour châtier les pécheurs, que de miséricorde pour récompenser les justes. Cette simple idée en fait penser beaucoup ; peut-être cependant que l'expression dont se sert Jésus-Christ en parlant du feu qui brûlera les damnés, fera sur nous encore plus d'impression. *Ils seront tous salés par le feu*, dit le Sauveur du monde, *et c'est ainsi que toute victime doit être salée par le sel* ; c'est-à-dire que, comme la propriété du sel est de rendre incorruptibles les victimes qui en sont assaisonnées, de même les damnés, comme des victimes

dévouées à la justice de Dieu, seront pénétrés d'un feu qui leur tiendra lieu de sel, pour être immortels dans une mort continuelle : *Omnis enim igne salietur, et omnis victima sale salietur* Pécheurs plus sensibles à la crainte du feu d'enfer qu'à l'espérance de la gloire éternelle, réfléchissez sur ces paroles de Jésus-Christ ; dites en vous-mêmes : *Qui pourra subsister dans ce feu dévorant?* (*Isa.*, XXXIII, 14.) Il ne vous en faudra pas davantage pour vous faire connaître ce que vous avez à craindre, si vous n'arrivez pas à la béatitude des saints, et pour vous faire prendre tous les moyens capables de vous y conduire : c'est le sujet de cette seconde réflexion.

2. Jésus-Christ nous ayant dit dans son Evangile, que les disciples ne doivent pas s'attendre à être mieux traités que le maître, et nous ayant assurés *qu'il a fallu qu'il souffrît lui même pour entrer dans la gloire* (*Luc.*, IX, 22), il est inutile de chercher d'autres moyens pour y entrer nous-mêmes. *Depuis le temps de Jean Baptiste jusqu'à présent, le royaume de Dieu se prend par violence* (*Matth.*, XI, 22), et personne n'y est encore entré que par la voie des souffrances, il faut nécessairement ou que les autres nous fassent souffrir, ou que nous nous fassions souffrir nous-mêmes, puisque celui qui n'aura point été châtié dans ce monde par des mains étrangères ou par les siennes propres, le sera infailliblement par celles de Dieu. Admirons donc sa bonté infinie pour nous et la providence avec laquelle il veille sur nous ; comme il connaît notre aversion pour les souffrances, et le besoin que nous en avons, il a soin de nous en envoyer. Mais comme ce n'est pas assez de souffrir pour mériter la gloire éternelle, voyons dans quelles dispositions les justes et les pécheurs doivent être dans toutes les souffrances qui leur arrivent.

Quand un juste souffre, ou une persécution pour la justice, ou une disgrâce de la fortune, ou une maladie douloureuse, semblable aux apôtres et aux martyrs, il doit être dans la joie, parce qu'il se représente que c'est ainsi que Jésus-Christ a souffert, et que tous les saints ont souffert après lui; il se considère entre les mains de Dieu comme un diamant entre les mains d'un excellent ouvrier, qui ne le frappe et ne le taille que pour le rendre d'un plus grand prix ; il se regarde comme une victime purifiée dans le feu de la tribulation, et qui, s'offrant volontairement au Seigneur, ne peut manquer de lui être agréable ; il bénit son saint nom comme Job (chap. 1, vers. 21), il se trouve aussi heureux sur un fumier que sur le trône, dans l'infirmité que dans la santé, dénué de tout que dans l'abondance de toutes choses. Pour les pécheurs, ils doivent souffrir, sinon avec joie, au moins avec une grande patience, et une grande résignation à la volonté de Dieu ; et pour y parvenir, ils doivent se représenter les péchés qu'ils ont commis, et être persuadés qu'ils ne peuvent éteindre le feu d'enfer que leurs crimes ont allumé, que par la patience avec laquelle ils souffriront des afflictions ou des douleurs qu'ils ne sont point libres de souffrir ou de ne pas souffrir; ils doivent envisager un Dieu-Homme crucifié, et dire avec le bon larron : *C'est avec justice que je souffre, puisque j'endure la peine que mes crimes ont méritée, mais celui-ci n'a fait aucun mal.* (*Luc.*, XXIII, 21.) En un mot, ils doivent être convaincus que le seul moyen d'adoucir leurs souffrances présentes, et de les rendre méritoires pour l'avenir, c'est de les endurer avec patience et conformité à la volonté de Dieu, au lieu qu'en s'impatientant contre lui, on ne fait que les aigrir de plus en plus : mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'en méprisant ainsi les grâces que le Seigneur leur offre, ils doivent s'attendre à passer d'une peine temporelle dans un supplice éternel.

Puisque donc la souffrance est le moyen destiné du Seigneur pour arriver à sa gloire, si les mains des autres nous manquent, il faut avoir recours à nos propres mains : car on doit souffrir dans le temps, si on ne veut souffrir dans toute l'éternité. Ainsi, comme ce qui s'appelle souffrance est ce qui fait peine à l'esprit ou au corps, il n'est point de chrétien qui ne soit obligé d'humilier l'un et de mortifier l'autre, de s'imposer certaines pénitences et de se priver de certains plaisirs. Vivre en chrétien, c'est veiller, prier, pleurer, garder le silence, mater son corps *et le réduire en servitude* (*I Cor.*, IX, 27) ; c'est abaisser un esprit qui cherche toujours à s'élever, détacher son cœur de tous les objets sensibles, se dépouiller de ses biens pour en faire part aux pauvres, c'est, en un mot, envisager tous les moyens qu'ont employés les saints pour arriver au ciel, et s'en servir comme eux, persuadés que nous devons être que, pour opérer le salut, il doit en coûter à la chair et au sang. Cette voie est dure, mais c'est la seule qui soit sûre, dit saint Augustin 76) : *La porte qui conduit à la vie est petite, le chemin qui y mène est étroit, et il y en a peu qui le trouvent.* (*Matth.*, VII, 13.) Cependant ne perdons point courage, *ce qui est impossible à l'homme ne l'est point à Dieu* (*Matth.*, X, 27) ; ce qu'il a fait pour les saints, il peut le faire pour nous, et il nous donnera la même grâce, si nous avons la même fidélité; ayons recours à leurs exemples pour nous encourager, et quand la loi du Seigneur nous paraît trop difficile à pratiquer, disons avec le grand Augustin (*Confess.*) : Pourquoi ne pourrai-je pas faire ce que ceux-ci ont fait? *Quid non potero quod et isti et istæ?* Ils étaient faibles comme moi, ils avaient les mêmes penchants et les mêmes inclinations, mais ils ont vaincu la faiblesse de la nature par la force de la

(76) Hæc via dura est, sed secura. (*In Psal.*)

grâce; j'ai le même enfer à craindre et le même paradis à espérer, je dois donc me faire la même violence qu'ils se sont faite pour vaincre comme ils ont vaincu; ainsi, quand nous laissant aller à notre lâcheté, nous nous disons à nous-mêmes: Comment pouvoir pardonner à cet ennemi qui m'a fait mille outrages? répondons-nous aussitôt. Mais Etienne a pardonné aux siens qui l'ont accablé de pierres. Comment endurer cette douleur cuisante sans s'impatienter? mais Laurent étendu sur un gril a été doux et tranquille. Comment s'assujettir aux austérités de la vie chrétienne, quand on est né dans la grandeur et dans l'abondance? mais Louis a été mortifié sur le trône, et n'a point cru que la distinction de son rang le dispensât des obligations du christianisme. Comment pratiquer la pénitence quand on est d'un sexe faible et d'un tempérament délicat? mais Thérèse, par l'exemple qu'elle a donné au monde d'une mortification continuelle, sert de modèle à une infinité de saintes filles qui joignent à une parfaite innocence la vie la plus austère. Si ce n'est pas assez des exemples de quelques saints en particulier pour nous animer ou pour nous confondre, levons les yeux au ciel pour voir *cette grande multitude de bienheureux de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, qui, une palme à la main, sont devant le trône du Seigneur* (*Apoc.*, V, 9), et qui nous crient du haut de la gloire: *Soyez nos imitateurs, comme nous l'avons été de Jésus-Christ.* (1 *Cor.*, IV, 16.) Là, nous y trouverons des exemples de toutes sortes de vices qui ont été vaincus, et de toutes sortes de vertus qui ont été pratiquées; mais nous n'en verrons point qui n'aient souffert, parce que la souffrance est la voie que le Seigneur a prescrite à tous les chrétiens pour arriver à sa gloire. Aussi si d'un côté Jésus-Christ appelle *heureux ceux qui sont pauvres d'esprit, ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution pour la justice* (*Matth.*, V, 3 seqq.); de l'autre il donne sa *malédiction à ceux qui sont riches, et qui ont toute leur consolation en ce monde.* (*Luc.*, VI, 24.)

Qu'une sérieuse et solide réflexion achève de produire en nous le bon effet que ces grandes et importantes vérités ont commencé d'y faire naître; qu'elles nous alarment, si nous sommes dans la grandeur et dans la prospérité, et qu'elles nous consolent si nous sommes dans la bassesse et dans la misère: mais comme il n'y a que la grâce de Dieu qui nous puisse faire appréhender les biens, les honneurs, la gloire du monde, et souhaiter les humiliations et les croix; prions-le de tout notre cœur de nous donner des dispositions si chrétiennes et si nécessaires en même temps pour arriver à la félicité de l'autre vie.

Seigneur, détrompez-nous de cette erreur si généralement répandue dans le monde, qu'on est heureux quand on est dans la joie, et quand on jouit des biens, des honneurs et des grandeurs du siècle: arrachez de nos cœurs ce désir insatiable que nous avons pour tout ce qui flatte les sens et plaît à la cupidité, et donnez-nous à l'avenir autant d'estime et d'amour pour les croix et les souffrances, que nous avons eu jusqu'à présent d'éloignement et d'aversion pour elles. Si nous n'avons pas la force de rechercher les humiliations, si nous n'avons pas le courage de souhaiter de boire avec vous le calice de votre Passion. Faites au moins, Seigneur, que par votre grâce nous recevions avec patience les opprobres que nous font nos ennemis, et les chagrins si sensibles qui nous viennent de la part de nos amis. Faites que nous reconnaissions votre main dans celles de nos persécuteurs; et pour nous disposer non-seulement à leur pardonner, mais encore à les aimer, persuadez-nous que vous vous servez d'eux pour notre avantage, et que jamais vous ne nous donnez des marques plus certaines de votre miséricorde que dans les châtiments que vous nous envoyez. Ce sera ainsi, Seigneur, que nous nous estimerons heureux dans la pauvreté, dans la douleur, dans les larmes, dans la persécution; et qu'après avoir suivi votre exemple et celui de vos saints dans ce monde, nous mériterons de régner avec vous et avec eux dans l'éternité de votre gloire. Ainsi soit-il.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ŒUVRES ORATOIRES DE CHARLES DE MONMOREL, Aumônier de Mme la Duchesse de Bourgogne. 9

Dédicace à Madame de Maintenon. 9
Préface de l'Auteur. 9

HOMÉLIES SUR LES ÉVANGILES DE TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNÉE, *où l'on trouve une explication littérale et morale des Évangiles distribués verset à verset, pour servir de lecture spirituelle tous les jours de l'année, avec un petit discours moral sur le sujet principal de chaque évangile, contenant un texte, une division, et une prière à Jésus-Christ.* 15

Ier Dimanche de l'Avent. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XXI, *v.* 25-33. 15
Sur le jugement dernier. 27
IIe Dimanche de l'Avent. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XI, *v.* 2-10. 31
Sur l'usage des adversités. 45
IIIe Dimanche de l'Avent.— *Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* I, *v.* 19-28. 49
Sur l'Humilité. 60
IVe Dimanche de l'Avent.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* III, *v.* 1-6. 64
Sur la Pénitence. 74
Dimanche dans l'Octave de Noel.— *Sur l'Evangile selon saint Luc., c.* II, *v.* 33-51. 79
Usage que nous devons faire des contradictions. 91
Dimanche dans l'Octave des Rois.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* II, *v.* 42-52. 94
Ce que les justes et les pécheurs doivent faire pour recouvrer Dieu, quand ils l'ont perdu. 107
IIe Dimanche après les Rois. — *Sur l'Evangile selon saint Jean. c.* II, *v.* 1-11. 110
Sur les moyens de contracter un heureux mariage. 121
IIIe Dimanche après les Rois. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* VIII, *v.* 1-13. 126
Devoirs des maîtres et des serviteurs. 138
IVe Dimanche après les Rois. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* VIII, *v.* 23-27. 142
Nécessité de la soumission à la volonté de Dieu, pour être heureux dans la prospérité et dans l'adversité. 153
Ve Dimanche après les Rois.—*Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XIII, *v.* 24-30. 159
Sur l'hypocrisie. 171
VIe Dimanche après les Rois.—*Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XX, *v.* 31-35. 176
Sur la nécessité de l'humiliation de l'esprit, et de la mortification des sens. 189
Dimanche de la Septuagésime. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XX, *v.* 1-16. 193
Ce que doivent faire les premiers appelés pour n'être pas les derniers ; et les derniers appelés pour être les premiers. 206
Dimanche de la Sexagésime.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* VIII, *v.* 4-15. 212
Sur la manière d'entendre la parole de Dieu. 222
Dimanche de la Quinquagésime.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XVIII, *v* 31-43. 227
Sur l'aveugle guéri. 240
Ier Dimanche de Carême. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* IV, *v.* 1-11. 246
Sur la tentation. 261
IIe Dimanche de carême. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c* XVII, *v.* 1-9. 265
Sur le mystère de la transfiguration. 278
IIIe Dimanche de Carême.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XI, *v.* 14-26. 283
Sur la rechute. 296
IVe Dimanche de Carême.—*Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* VI, *v.* 1-15. 301
Sur la fidélité du peuple à suivre le Fils de Dieu. 316
Dimanche de la Passion. — *Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* VIII, *v.* 46-59. 320
Sur la vérité. 336
Dimanche des Rameaux. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu. c.* XXI, *v.* 1-10. 340
Sur les dispositions à la communion. 353
Dimanche de Paques.— *Sur l'Evangile selon saint Marc, c.* XVI, *v.* 1-7. 358
Sur la vérité de la résurrection. 371
Dimanche de Quasimodo.— *Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* XX, *v* 19-31. 377
Sur l'infidélité et le repentir de saint Thomas. 391
IIe Dimanche après Paques.—*Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* X, *v.* 11. 396
Sur ce qu'un pasteur doit à ses ouailles, et ce que les ouailles doivent à leur pasteur. 409
IIIe Dimanche après Paques.—*Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* XVI, *v.* 16-22. 415
Sur la joie du monde opposée à la vie chrétienne. 428
IVe Dimanche après Paques.—*Sur l'Evangile selon saint Jean c.* XVI, *v.* 5-15. 433
Sur les effets que le Saint-Esprit doit produire en nous. 446
Ve Dimanche après Paques.— *Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* XVI, *v.* 23-30. 451
Sur la manière différente dont on doit demander à Dieu les biens temporels et spirituels. 466
Dimanche dans l'octave de l'Ascension.— *Sur l'Evangile selon saint Jean , c.* XV, *v.* 26, 27 ; *et c.* XVI, *v.* 1-4. 470
Effets que produit l'adversité pour faire retourner les pécheurs à Dieu, et pour empêcher que les justes ne s'en éloignent. 482
Dimanche de la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* XIV, *v.* 23-31. 487
Sur les dispositions nécessaires pour recevoir le Saint-Esprit. 503
Premier Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Luc,* VI, 36-42. 508
Sur l'amour du prochain. 520
IIe Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XIV, *v.* 16-25. 526
Sur l'Eucharistie. 538
IIIe Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XV, *v.* 1-10. 544
Consolation et confiance en Dieu du pécheur converti. 556
IVe Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* V, *v.* 1-11 . 561
Sur la fidélité à la loi de Dieu. 574
Ve Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Évangile selon saint Matthieu, c.* V, *v.* 20-25. 581
Sur la colère. 593
VIe Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Marc, c.* VIII, *v.* 1-9. 598
Dans quel esprit il faut prier. 611
VIIe Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* VII, *v.* 15-21. 616
Sur le choix d'un directeur. 628
IIIe Dimanche après la pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XVI, *v.* 1-9. 631
Sur l'usage des biens temporels. 646
IXe Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Luc. c.* XIX, *v.* 41-47. 651
Du respect dans les églises. 665

X Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XVIII, *v.* 9-15. 669
Sur la vraie et la fausse dévotion. 685
XI[e] Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Marc, c.* VII, *v.* 31-37. 684
Sur la tranquillité funeste du pécheur. 701
XII[e] Dimanche après la Pentecôte.—*Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* X, *v.* 23-37. 706
Sur nos devoirs envers le prochain. 719
III[e] Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XVII, *v.* 11-19. 724
Sur la foi. 739
XIV[e] Dimanche après la Pentecôte.—*Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* VI, *v.* 24-33. 743
Sur les différents motifs qui doivent détacher nos cœurs des biens de la terre. 759
XV[e] Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* VII, *v.* 11-16. 767
Sur la mort. 781
XVI[e] Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* XIV, *v.* 1-11. 784
Sur l'envie. 803
XVII[e] Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XXII, *v.* 35-46. 803
Sur l'amour de Dieu. 824
XVII[e] Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* IX, *v.* 1-8. 829
Sur l'usage des maladies. 844
XIX[e] Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XXII, *v.*2-14. 849
Sur l'enfer. 867
XX[e] Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Jean, c.*IV *v.* 46- 54. 873
Sur les passions. 889
XXI[e] Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XVIII, *v.* 23-35. 893
Sur le pardon des ennemis. 913
XXII[e] Dimanche après la Pentecôte.— *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XXII, *v.* 15-21. 917
Sur ce qui est dû à César. 932
XXIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* IX, *v.* 18-25. 939
Sur la confiance en Dieu. 955
XXIV[e] Dimanche après la Pentecôte. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XXIV, *v.* 15-35. 958
Sur la crainte de Dieu. 975

HOMÉLIE SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST SELON LES QUATRE ÉVANGÉLISTES, *où l'on trouve une explication littérale et morale de la Passion, distribuée verset à verset, pour servir de lecture spirituelle chaque jour de la semaine sainte, ou depuis le dimanche de la Passion jusqu'au dimanche de Pâques. Avec un discours moral sur le mystère de la Passion de Notre-Seigneur Jésus Christ.* 979

Préface de l'Auteur. 981
Dimanche. — Tristesse de Jésus. Prière de Jésus. Jésus commande à ses apôtres de veiller et de prier. Jésus trahi par Judas. Juifs renversés par terre. 985
Lundi. — Jésus pris. Saint Pierre coupe l'oreille à Malchus. Jésus reprend saint Pierre. Reproches de Jésus aux Juifs. Fuite des apôtres. Conseil des Juifs contre Jésus. Jésus conduit chez Anne, et ensuite chez Caïphe. Réponse de Jésus au grand prêtre. Soufflet donné à Jésus. 1006
Mardi. — Jésus dans la maison de Caïphe. Jésus abandonné pendant la nuit aux outrages du peuple. Jésus interrogé par Caïphe. Saint Pierre dans la maison de Caïphe. Repentir de saint Pierre. Faux repentir de Judas. 1022
Mercredi. — Les princes des prêtres n'osent entrer dans le palais de Pilate. Jésus interrogé par Pilate. Jésus envoyé Hérode. Silence de Jésus. Barrabbas préféré à Jésus. Flagellation. 1042
Jeudi. — Couronnement d'épines. Voici l'homme. Second interrogatoire de Pilate. Jésus livré à la croix. Portement de la croix. Filles de Jérusalem. 1061
Vendredi. — Crucifiement. Première parole de Jésus en croix. Titre de la croix. Habits partagés. Insultes et blasphèmes. Larrons à la croix. Seconde parole. La Mère de Jésus au pied de la croix. Troisième parole. Ténèbres sur la terre. Quatrième parole. Cinquième parole. Sixième parole. Septième parole. 1078
Samedi. — Prodiges à la mort. Côté ouvert. Joseph d'Arimathie. Nicodème. Sépulture. 1096
Discours sur le mystère de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1109

HOMÉLIES SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR, *où l'on trouvera une explication littérale et morale des évangiles distribués verset à verset, pour servir de lecture spirituelle. Avec un petit discours moral sur le sujet principal de chaque évangile, contenant un texte, une division et une prière à Jésus-Christ.* 1125

Préface de l'Auteur. 1127
Jour de Noël. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* II, *v.* 1-20 1131
Sur les effets que doit produire en nous la venue du Sauveur. 1148
Jour de la Circoncision. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* II, *v.* 21. 1155
Sur ce que souffre le Sauveur pour expier nos péchés. 1166
Jour des Rois.—*Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* XI, *v.* 1-12. 1171
Sur l'attention et la correspondance que nous devons avoir à la grâce. 1187
Jour de l'Ascension.—*Sur l'Evangile selon saint Marc, c.* XVI, *v.* 14-20. 1192
Sur ce que nous devons faire pour suivre le Sauveur dans le ciel. 1202
Jour de la sainte Trinité. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu c.* XXVIII, *v.* 18-20. 1207
Sur l'utilité que nous devons retirer de ce que nous connaissons, et de ce que nous ne connaissons pas dans le mystère de la Trinité. 1217
Fête du Saint-Sacrement.— *Sur l'Evangile selon saint Jean, c.* VI, *v.* 56-59. 1222
Sur la manière avec laquelle nous devons passer le jour que nous communions. 1237

HOMÉLIES SUR LES MYSTÈRES DE LA SAINTE VIERGE, *où l'on trouve une explication littérale et morale des évangiles, distribués verset à verset, pour servir de lecture spirituelle. Avec un petit discours moral sur le sujet principal de chaque évangile, contenant un texte, une division et une prière à Jésus Christ.* 1263

Fête de la Conception de la sainte Vierge. — *Sur l'Evangile selon saint Matthieu, c.* I, *v.* 1-16. 1265
Jour de la Purification de la sainte Vierge. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* II, *v.* 22-32. 1274
Sur la nécessité de nous purifier de tout péché, et de présenter au Seigneur ce que nous avons de plus cher. 1283
Jour de l'Annonciation — *Sur l'Evangile selon saint Luc c.* I, *v.* 26-38. 1288
On ne peut être heureux, ni véritablement grand que par la soumission à Dieu. 1300
Jour de la Visitation de la sainte Vierge. — *Sur l'Evangile selon saint Luc c.* I, *v.* 39-47. 1308
Cantiques avec lesquelles on doit exercer les œuvres de charité. 1315
Jour de l'Assomption de la sainte Vierge. — *Sur l'Evangile selon saint Luc, c.* X, *v.* 38-42. 1318
Nécessité de la sainte vie pour aspirer à la sainte mort, et de la sainte mort pour arriver à la gloire éternelle. 1320
Jour de la Nativité de la sainte Vierge
Sur le bonheur de la Nativité de la sainte Vierge, et le malheur de notre naissance. 1338
Fête de tous les Saints.—*Sur l'Evangile selon saint Matthieu. c.* V, *v.* 1-12. 1341
Sur la gloire qui nous est préparée dans le ciel, et sur les moyens d'y arriver. 1366

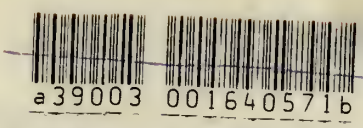
* On trouvera l'Homélie sur le mystère de la Résurrection, dans les *Homélies sur les Evangiles de tous les dimanches de l'année*

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001640571b
BX 1756 .A2M5 1844 V91
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V091
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047823

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 06 04 4